LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



1884

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

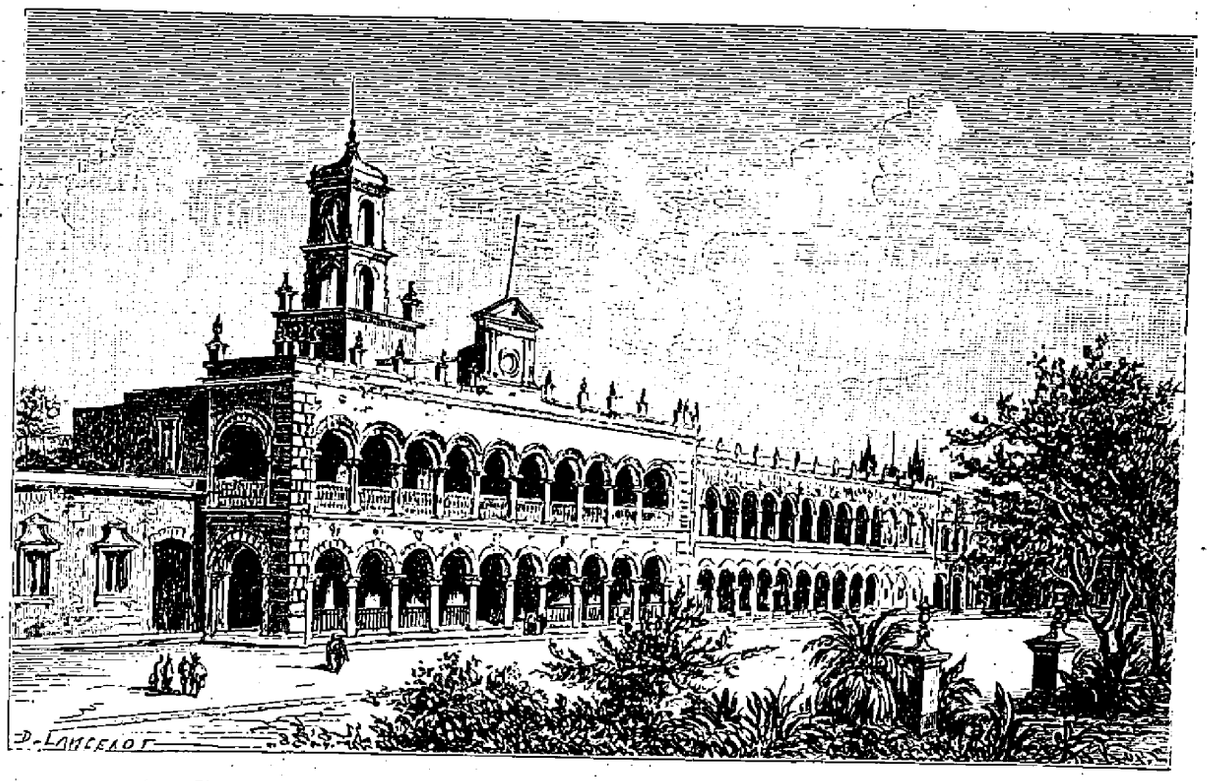
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1884

Droits de propriété et de traduction réservés

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Place et palais municipal de Mérida (voy. p. 7). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY.

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Premières notions sur le Yucatan. — Découvertes et expéditions : Francisco Hernandez de Cordova, Juan de Grijalva, Cortez. Progreso. — Le chemin de fer. — Plantations de henequen. — Arrivée à Mérida.

De Palenqué, où j'abandonnai mes lecteurs en 1881, nous passons d'un bond au Yucatan, où j'arrivai le 1er décembre. Sisal, sur la côte nord, était autrefois le port de la péninsule; aujourd'hui les besoins d'un commerce plus actif et l'immense accroissement qu'a pris l'exportation du *henequen*, textile essentiellement yucatèque, ont fait reculer le port plus à l'est, au petit village de Progreso. Nous y jetons l'ancre par un nord assez violent et nous nous tenons, comme tous les gros vapeurs, à quatre ou cinq milles au large, c'est-à-dire à peine en vue de la terre; aussi les petits édifices de Progreso nous apparaissent-ils au loin sous forme microscopique. Cette côte, par ses bas-fonds, a toujours été mauvaise, et, comme nous, les premiers explorateurs espagnols ne pouvaient l'admirer que de loin.

Par un gros temps le débarquement y est des plus dangereux; mais les marins y sont tellement adroits qu'ils nous déposent, sans autre accident qu'un mal de cœur prolongé, sur le petit môle en bois du Liverpool yucatèque.

Le Yucatan est une grande péninsule calcaire en voie constante de formation; plaine à peu près aride dans le nord, où l'humus n'a point encore eu le temps de s'amasser, plus fertile et plus accidentée dans le

centre par suite de sa formation plus ancienne, elle se relie au sud, par des soulèvements plus accentués, aux embranchements de la sierra Madre qui traverse toute l'Amérique du centre.

Le Yucatan est une grande presqu'île sans rivière et sans eau qui s'avance du sud au nord dans le golfe du Mexique, entre les huitième et douzième degrés de longitude orientale de Mexico et entre les dix-huitième et vingt-deuxième degrés de latitude nord.

Les premières notions qui nous soient parvenues sur le Yucatan, ou du moins sur ses habitants, nous viennent de Christophe Colomb, qui, le 30 juillet 1502, se reposant dans l'île des Pins, au sud de la pointe nord-ouest de Cuba, vit venir du couchant une grande barque taillée dans un seul tronc d'arbre, gouvernée par vingt-quatre rameurs et contenant un cacique et sa famille; ces gens portaient, dit-on, le costume yucatèque connu depuis lors, et la barque avait à bord, pour l'usage de ses passagers ou dans un but d'échange, du cacao, des tortilles ou galettes de maïs, diverses boissons fabriquées avec cette céréale, de grandes épées de bois garnies de lames d'obsidienne, des haches en cuivre et des étoffes de coton moelleuses comme de la soie et teintes des plus vives couleurs.

Je me permettrai d'élever quelques doutes au sujet de cette relation appliquée aux Yucatèques ou Mayas. Ce grand canot de huit pieds de large, creusé dans un seul tronc d'arbre, ne peut appartenir au Yucatan, pays des plus secs, passablement aride, au moins dans sa partie septentrionale; de plus, les Mayas, habitant une terre rocheuse, plate, sèche et privée de fleuves, ne pouvaient être de grands navigateurs; les haches en cuivre n'abondaient pas chez eux, non plus que l'obsidienne, et les Espagnols, dans leur second voyage, sous Grijalva, ne trouvèrent de ces haches que dans le Tabasco[1].

Il me paraît donc probable que la barque signalée par Colomb venait du Tabasco, pays civilisé à l'égal du Yucatan, mais de plus traversé par de grandes rivières et couvert d'une végétation exubérante, où les naturels n'avaient qu'à choisir parmi les acajous et les cèdres pour construire les grands canots dont parle la relation.

Les habitants avaient à peu près le même costume que les Mayas; mais la provision de cacao surtout viendrait appuyer ma supposition, puisque le cacao n'appartient pas au Yucatan[2], où il est importé, tandis qu'il était et qu'il est encore une des principales productions de Tabasco.

Une chose me surprend davantage dans cette relation, c'est que Colomb, en face du spectacle si extraordinaire pour lui de cette grande barque et de ces gens civilisés, n'ait pas eu l'idée de suivre les navigateurs pour s'assurer de leur point de départ; il aurait peut-être joint à sa gloire la gloire de Cortez, et il eût en tout cas découvert le premier les contrées civilisées de l'Amérique.

La première découverte de la péninsule appartient à Vicente Yanez Pinzon, qui, en compagnie de Juan Diaz Solis, longea en 1506 la côte orientale du Yucatan, mais sans la reconnaître.

Enfin Valdivia, qui venait en 1511 du Darien et se rendait à Cuba accompagné de vingt Espagnols, fit naufrage sur des récifs appelés Alacranes. L'équipage, réfugié sur une chaloupe, fut, au bout de treize jours, jeté par les courants sur une côte inconnue. Cette côte était celle de Yucatan, et les naufragés, que la soif et la faim avaient réduits à treize, se trouvaient avoir atterri sur la pointe orientale de la péninsule, au cap Catoche. Faits prisonniers par les naturels qui les destinaient à être sacrifiés et mangés, les Espagnols succombèrent tous, à l'exception de Geronimo de Aguilar et de Gonzalo Guerrero, dont nous parlerons plus tard. Voilà pour la découverte accidentelle; mais les découvertes voulues et cherchées ne vinrent que plus tard.

En 1517, Cordova vient reconnaître le nord-est de la péninsule, en longe la côte de l'est à l'ouest en signalant de grandes villes et de hautes pyramides; il débarque à Campêche, où il admire des temples consacrés à Kukulcan[1], le Quetzalcoatl, dieu toltèque, et sur les murailles desquels se détachaient de grands serpents en relief semblables à ceux qui ornaient la muraille extérieure du grand temple de Mexico.

Au delà, sur la côte occidentale, Cordova, pressé par le manque d'eau, débarque à Potonchan, aujourd'hui Champoton, où les Indiens, malgré l'infériorité de leurs armes, lui tuent cinquante-sept de ses compagnons d'armes et blessent tous les hommes de sa troupe.

Cortez, plus tard, ne rencontra jamais d'adversaires d'une aussi forte trempe et d'un si fier courage; car dans les quinze jours de combats qu'il livra aux Tlascaltèques, réputés les plus courageux parmi les Indiens des hauts plateaux, il ne perdit que trois hommes. C'est dire que la conquête du Mexique fut exagérée; cette histoire n'est point à refaire, mais elle offre matière à de nombreuses critiques. La renommée est parfois injuste, et les exploits de Garnier dans le Tonkin, tout aussi brillants que ceux de Cortez, seront peut-être oubliés quelque jour, alors que vivront éternellement ceux de l'heureux Espagnol.

En 1518, Grijalva vient débarquer à Cozumel, sur la côte orientale du Yucatan; de là il observe une grande ville sur la côte, Tuloom, Pamal ou Paalmul, puis il remonte au nord et suit comme son prédécesseur les rivages de la péninsule. Il s'arrête aux mêmes lieux, Campêche et Potonchan, va reconnaître le Tabasco et s'arrête aux îles de Sacrificios et d'Ulua, juste en face du futur emplacement de Vera-Cruz.

En 1519, Cortez reprend cette même route; mais, plus heureux que les deux autres explorateurs, au Yuca-

1. Il y en avait aussi, mais beaucoup moins, dans le Yucatan, où elles étaient importées.

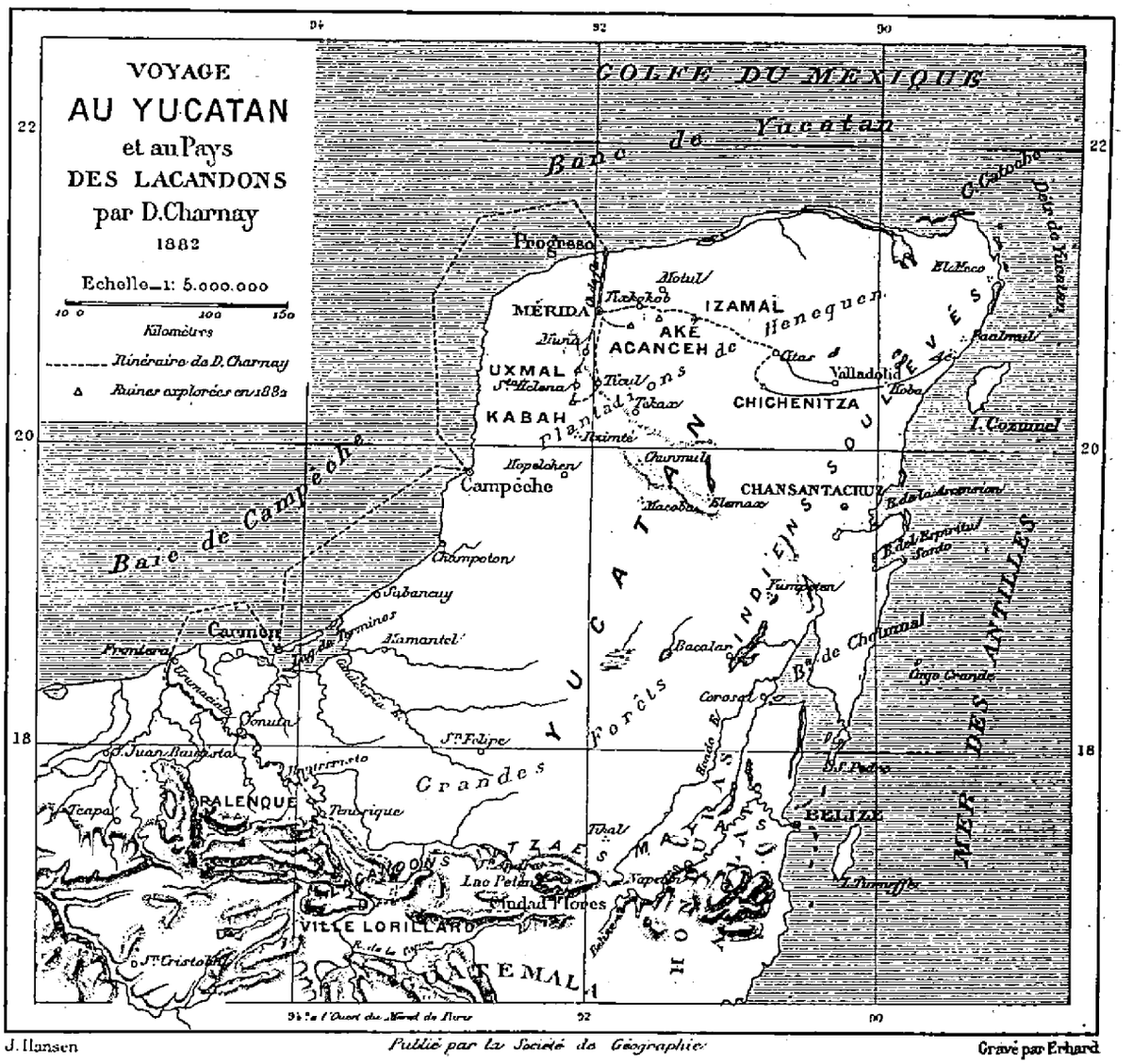
2. On ne le cultivait que dans le sud et le sud-est, près de la lagune de Bacalar, à près de cent lieues de la côte nord.

1. Ou Cuculcan, le serpent emplumé : on écrit les deux.

tan il trouve Aguilar, qui va lui servir d'interprète; et sur la côte de Tabasco il reçoit des mains d'un cacique l'Indienne Marina, qui deviendra l'ange gardien de son expédition.

Le plus étrange, c'est que les Espagnols n'aient a mais su le véritable nom de la contrée qu'ils avaient conquise. Le nom de Yucatan serait en effet la dérivajion des mots Chac-Nuitan (nous ne comprenons pas), tréponse que firent les habitants aux Espagnols qui leur demandaient le nom de leur pays. A moins que cela ne vienne de *yucca*, plante dont les fruits sont comestibles et dont on faisait une espèce de pain, et de *tan* ou *than*, terre : « terre du yucca ».

Landa prétend que la presqu'île s'appelait *Ulumil Cuz y etel Ceh*, la terre des dindons et des chevreuils. On dit aussi, autre version se rapprochant de la première, que les indigènes, répondant aux Espagnols qui leur demandaient quelle était cette terre, dirent :



Ciu-than, « dites-le vous-mêmes, » mots qu'ils transformèrent en « Yucatan ».

Selon le manuscrit indigène de Pio Perez, ce serait *Chanovitan*, ce qui voudrait dire île. D'après Antonio de Remesal, le mot Yucatan vient de trois phrases :

Premièrement, les soldats de Hernandez de Cordova s'informant d'un grand village voisin, les Indiens leur répondirent : *Tectetan, tectetan*, nous ne comprenons pas.

Deuxièmement, les Espagnols demandant si l'on trouvait dans le pays la plante yucca, avec laquelle on faisait le pain cazabi, les Indiens répondirent : *Ylatli*, voulant désigner ainsi le village où cette plante se cultivait.

Troisièmement, les Espagnols s'informant de certaines choses, les Indiens leur répondirent : *Toloquitan*, leur désignant ainsi un village.

Enfin, Cogolludo se sert de ces trois expressions, ajoutant que si, au temps du paganisme, c'est-à-dire avant la conquête, la contrée n'avait pas un nom commun, elle s'appelait Mayapan à l'arrivée des Espagnols.

Ces explications sont en vérité d'une clarté aveu-

glante! et l'on peut ajouter qu'il en est bien souvent ainsi des choses les plus simples ayant trait aux mœurs américaines avant la conquête. Les historiens écrivent de dix-huit manières différentes le nom de Montezuma, l'empereur avec lequel les Espagnols vécurent dans l'intimité la plus complète! On peut juger de la difficulté que doit offrir la lecture des chroniques, et ce n'est qu'après avoir vécu sur les lieux décrits qu'on peut arriver à des rectifications

Donc si tout cela ne nous dit rien, pénétrons dans le Yucatan, dont nous nous efforcerons de déchiffrer l'histoire en étudiant ses monuments; c'est en effet sur cette terre ingrate que l'Indien nous a laissé le plus de souvenirs.

Le petit village de Progreso ne vaut point qu'on s'y arrête : ce sont des magasins et de mauvaises cahutes plantées dans le sable; et le môle où l'on débarque, construit de la façon la plus primitive, est dans un triste état. Le temps nous manque pour une exploration, car le chemin de fer qui doit nous mener à Mérida part à dix heures, et nous avons à présenter à l'examen de la douane les nombreux colis de notre matériel. Les employés, du reste, sont les plus polis du monde; sur mes vingt-cinq caisses on ne m'en ouvre qu'une seule, pour la forme, et chacun met à nous servir une véritable bienveillance. Cependant il faut avoir l'œil sur ses colis, car les portefaix ont la main leste, et je l'appris à mes dépens. Mais la machine siffle; en route, nous partons.

Progreso est entouré d'une ceinture de marais qui prête au paysage un aspect des plus lamentables; cette zone franchie, nous abordons une terre plate composée d'une couche calcaire concassée, squelette meublé d'un humus rare où se développe une maigre végétation de broussailles; au-dessus de nos têtes un soleil implacable fait ressortir la nudité de cette campagne ingrate. Mais les natures les plus belles ne sont point les plus méritantes, et le Yucatèque a su faire jaillir de cette terre stérile une source inépuisable de richesse.

Nous voyageons en effet au milieu d'immenses plantations de *henequen*, agave aux feuilles étroites et longues, qui fournissent des fils brillants et solides, produit presque entièrement accaparé par les marchés américains.

C'est par longues files, à perte de vue, que s'étalent les plantes aux feuilles acérées; à droite et à gauche, des bouquets de verdure, palmiers, manguiers et pins maritimes, signalent l'habitation du maître, et les hautes cheminées fumantes indiquent les usines où s'élabore le textile, depuis la séparation du fil de la pulpe jusqu'à sa mise en balle, prête à l'exportation.

Tout cela est nu, sévère et triste; mais l'âme mystérieuse des anciens plane au-dessus de ces solitudes et leur prête à mes yeux un charme inexprimable.

Voilà, sur la droite, des monticules sur lesquels se dressaient autrefois des temples, et ces vestiges me reportent aux monuments que je visitai jadis et me rappellent que c'est ici, autrefois, que je suis né à la vie archéologique et que j'ai sucé l'amour des ruines.

Puis viennent de rares villages avec leurs cabanes oblongues couvertes de chaume, et sur les portes des groupes de femmes aux bustes bronzés, aux jupes courtes, et des troupes d'enfants nus, aux grands yeux étonnés. Nous arrivons enfin à Mérida, où la machine s'arrête, essoufflée d'avoir fait ses dix lieues en trois heures.

II

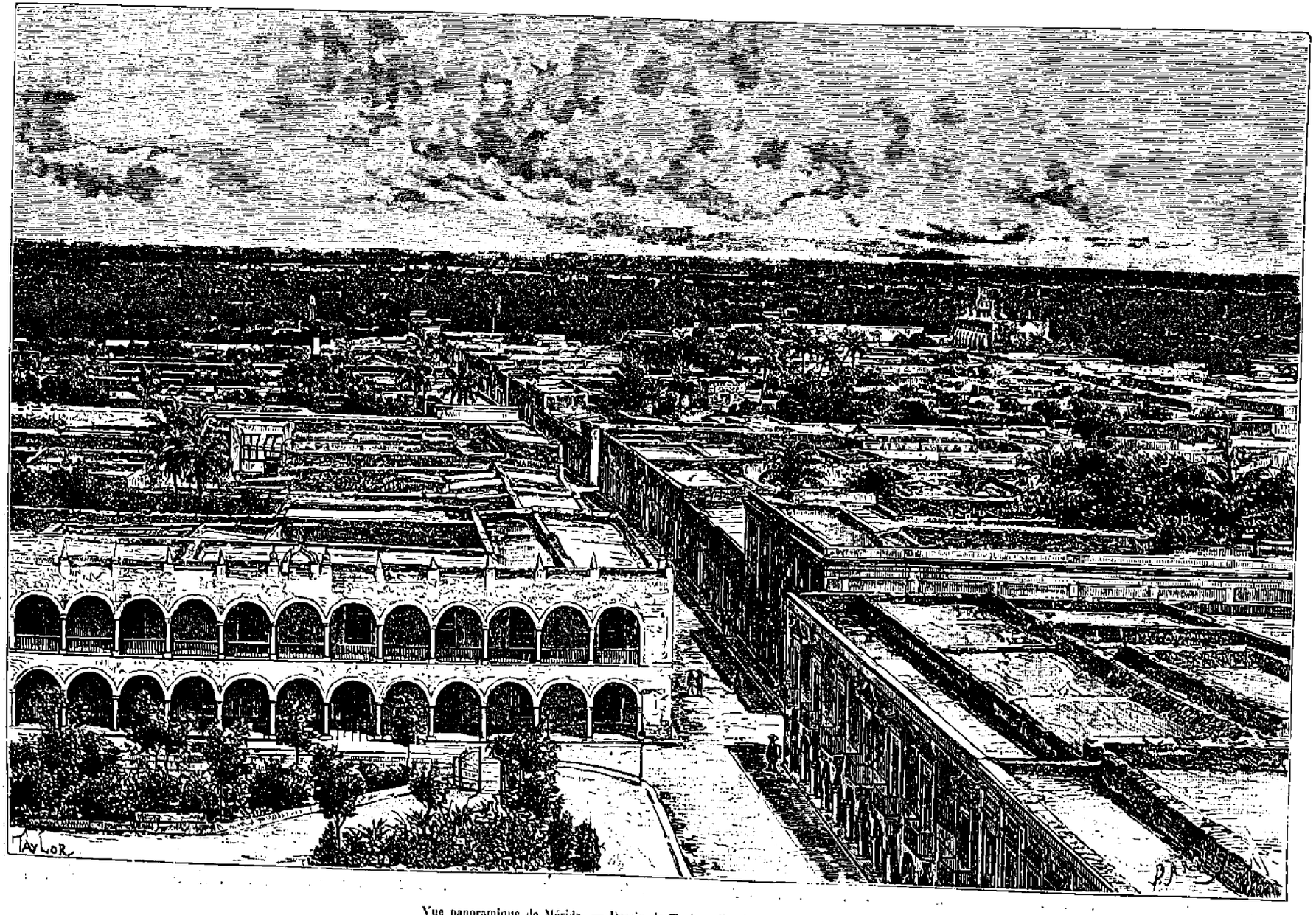
Mérida. — Deux mots d'histoire. — Incendie de tous les documents par Landa l'historien. — Ensemble de la ville. — Le palais municipal. — La cathédrale. — La maison du conquérant. — Maisons particulières. — Le marché.

A Mérida, point d'hôtels : ce qui prouve que les voyageurs y sont rares; de maisons à louer, pas davantage : ce qui prouve la prospérité de la ville, car autrefois les maisons vides abondaient. Nous sommes menacés de coucher à la belle étoile, et ce n'est qu'après une longue et minutieuse exploration que nous trouvons une petite chambre de cinq mètres carrés, où nous nous entassons trois, mon secrétaire, mon domestique et moi.

Les restaurants font également défaut; il n'y en a qu'un seul, et quel restaurant! Mais il ne nous importe guère : nous sommes à la recherche de ruines et non d'un maître queux, et d'ailleurs nous avons l'heureuse fortune de rencontrer une petite colonie américaine dont nous devenons membres; et les bonnes causeries font passer les mauvais repas.

Mérida fut fondée en 1542 par Francisco de Montejo, lors de sa seconde expédition, car le conquérant s'y prit à deux fois pour soumettre ce vaillant petit peuple et détruire la nationalité la plus remarquable de l'Amérique. Il y vint en 1527, occupa Chichen pendant deux ans et se retira vaincu et affamé pour aller chercher des secours à Mexico. Ce ne fut que par la trahison d'un chef que Montejo put, lors de sa seconde expédition, s'implanter dans le pays. La conquête du Yucatan coûta en effet plus d'efforts, plus d'hommes et plus de temps que la conquête de Mexico, et cela sans autre profit pour les vainqueurs qu'une existence toujours menacée par une population guerrière, abhorrant le joug et prête à la révolte!

L'histoire de ces luttes serait intéressante, mais combien serait plus intéressante l'histoire de ce peuple qui nous a livré de si beaux monuments! Ces monuments sur lesquels s'est exercée l'imagination des voyageurs en tant d'hypothèses diverses sont aujourd'hui les seuls témoins de cette mystérieuse civilisation. Les documents ne manquaient cependant pas au temps de la conquête : manuscrits sur papier d'agave, manuscrits sur peau de chevreuil, cartes, idoles, poteries, traditions encore vivantes, auraient pu fournir aux écrivains d'alors une base solide qui leur eût permis d'étudier avec certitude et de nous donner l'histoire de la civilisation maya. Mais les Espagnols s'occu-



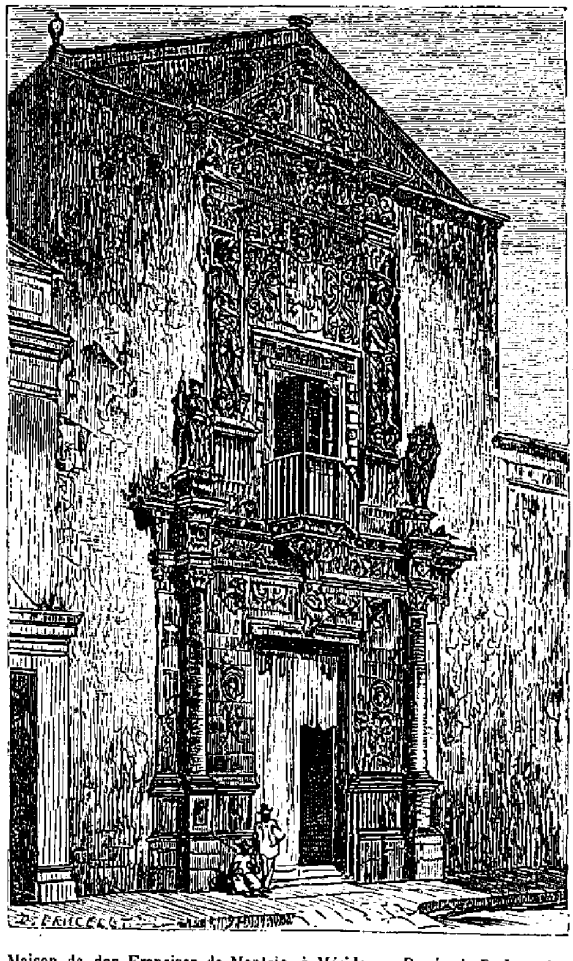
Vue panoramique de Mérida. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

paient de bien autres choses, et, suivant l'exemple de l'évêque Zumarraga, de Mexico, qui détruisit les annales aztèques, l'évêque Landa, de Mérida, fit à Campêche un autodafé de tous les documents qu'il put réunir; puis il écrivit son histoire des choses du Yucatan! N'est-ce pas une étrange manière d'écrire l'histoire?

On ne peut donc plus aujourd'hui que glaner, recueillir des bribes, interpréter certaines phrases et, par l'examen des monuments et des bas-reliefs, comparés à ceux dont nous avons quelques notions, reconstruire un passé qui se rapproche à mesure qu'on l'étudie, et que l'ignorance et le parti pris avaient éloigné de nous.

On a prêté aux monuments yucatèques une antiquité ridicule; ces monuments sont relativement modernes; c'est la théorie que je défends, avec preuves à l'appui, pendant le cours de mes explorations.

Mérida fut fondée sur l'emplacement de l'ancienne Ti-hoo ou T-hoo, l'une des plus grandes villes yucatèques, et cependant la tradition en fait à peine mention. Selon le dire des Espagnols, elle aurait été abandonnée depuis longtemps, tandis que les faits nous démontreraient qu'elle était encore habitée. Une certaine végétation avait envahi les pyramides, mais les édifices qui les surmontaient étaient entiers, Landa nous l'affirme, et Francisco de Montejo put s'y loger avec ses troupes et le contingent des Indiens de Mani. De plus, l'historien moderne du Yucatan, Eligio Ancona, nous parle d'un sanctuaire célèbre qu'on nommait H-Chum-Cáan, ce qui voulait dire : « le centre et le fondement du ciel » (voilà certes une appellation chinoise).



Maison de don Francisco de Montejo, à Mérida. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Les habitants de T-hoo avaient une foi extraordinaire en ce H-Chum-Cáan; il y avait donc des habitants?... et pour arracher, dit Cogolludo, cette croyance de leurs cœurs, il fut nécessaire de détruire le temple indigène et de lui substituer une chapelle dédiée à saint Antoine.

Voilà une contradiction flagrante, ou une étrange naïveté chez Cogolludo qui dépeint T-hoo comme abandonnée! car pourquoi dire les anciens habitants de T-hoo en parlant d'une population si bien existante, qu'on est obligé de détruire ses sanctuaires pour lui arracher ses croyances? Ancienne veut dire qui n'existe plus, et, dans ce cas, on n'avait pas à s'inquiéter d'un temple vide.

Les temples et les palais de Mérida étaient encore debout, desservis par des prêtres révérés et suivis par les Indiens après l'arrivée des Espagnols[1]; il y avait donc des palais et des temples, mais d'une dimension qui ne répond en rien aux descriptions exagérées de l'abbé Brasseur. C'est en archéologie surtout qu'il faut se défier de l'imagination; le bon sens est le guide le plus sûr en cette matière, et l'amour du merveilleux sera toujours l'ennemi le plus dangereux de la raison humaine.

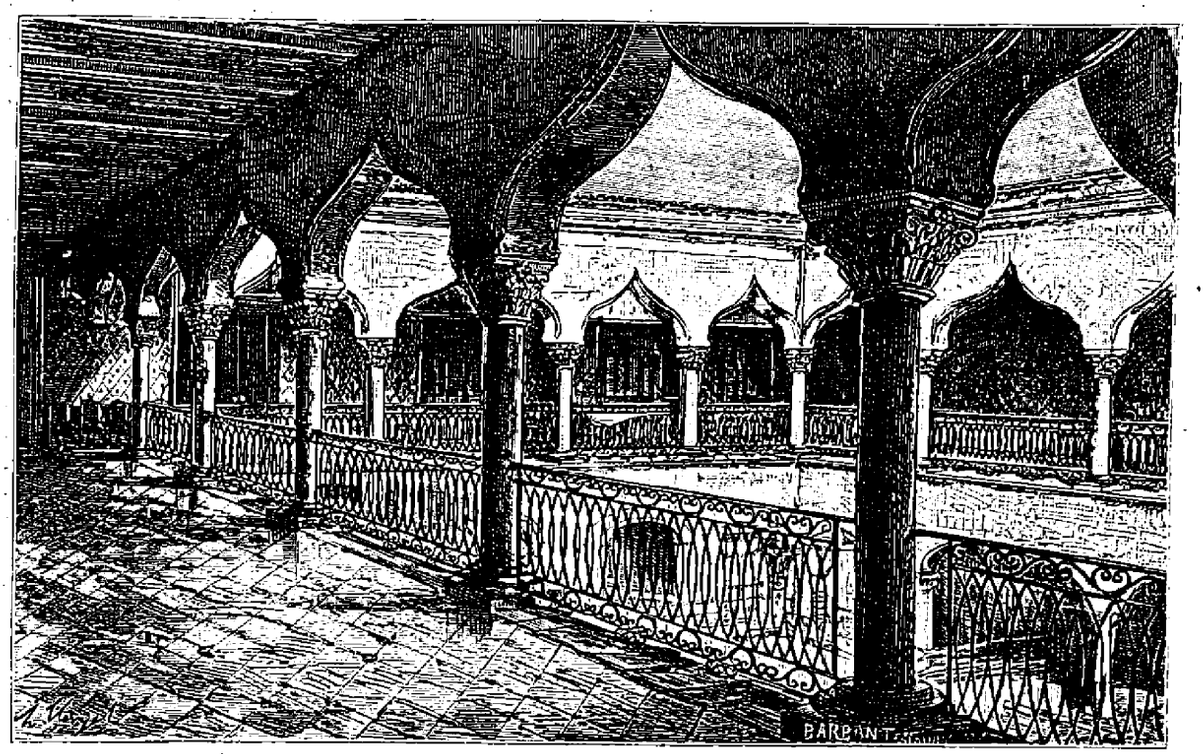
Nous pouvons en fournir ici un exemple frappant: Landa nous donne le plan de l'édifice principal, qui se composait de quatre ailes de logis placées sur pyramides; elles enclavaient une cour oblongue qui rappelait, par sa disposition, le palais des nonnes que nous verrons à Uxmal, et, par son architecture, l'un des palais de Kabah, que nous visiterons également. Or les deux ailes principales, les plus grandes, contenaient quinze pièces de douze pieds de long, ce qui nous donne cent quatre-vingts pieds; si l'on en ajoute quarante pour l'épaisseur des murs, nous aurons deux cent vingt pieds pour l'édifice entier. Le plan prête aux deux esplanades qui supportent le palais une extension de quatre-vingts pieds de plus: cela nous donne un total de trois cents pieds pour l'esplanade qui supportait le palais; là-dessus l'imagination de l'abbé s'enflamme, et les trois cents pieds

1. Lorenzo de Bienvenida, dans une lettre au roi d'Espagne (1548), dit que les monuments étaient abandonnés et les pyramides couvertes de grands arbres, et que les Indiens du lieu avaient des cases de paille. La ville aurait donc été détruite quelques années auparavant, comme Mayapan, dont il ne restait rien, mais dont on connaît l'histoire, tandis qu'on n'a rien de T-hoo, dont les monuments étaient entiers.

se transforment en trois mille pieds pour l'ensemble du monument; ce n'est, il est vrai, qu'un zéro de plus, mais il faut y prendre garde.

La ville de Mérida, construite avec les matériaux de la ville indienne, n'est, comme toutes les villes espagnoles du Nouveau-Monde, qu'un vaste damier formé de rues droites et de carrés parfaits de bâtisses. Une grande place en occupe le centre, place transformée aujourd'hui en un square moderne avec sa fontaine sans eau, ses parterres de fleurs se mourant de soif et ses jeunes plantations qui donneront de l'ombre aux générations à venir. Je l'ai connue moins belle, mais plus pittoresque avec ses grands ceibas ombreux.

Cette place a cent vingt-cinq mètres de côté; là se trouvent le palais municipal, édifice à deux galeries superposées, semblable à tous les palais municipaux des colonies espagnoles, et la cathédrale, qui lui fait face. Cette cathédrale n'est pas la première venue; c'est un véritable monument pour une ville de trente mille âmes, qui n'en comptait probablement pas dix lors de la construction, et je lui trouve d'autant plus de mérite qu'il date de loin, vers la fin du seizième siècle, alors que les ressources de la colonie étaient des plus modestes et qu'il fallut tout le zèle religieux des habitants pour en supporter la dépense excessive. Achevé en 1598, l'édifice coûta quinze cent mille francs, ce qui équivaudrait aujourd'hui à près de quinze millions, et je doute que, malgré l'ardeur des fidèles et la



Intérieur de la maison de don Alvaro Péon (voy. p. 8). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

richesse croissante de la province, on pût y consacrer une pareille somme de nos jours.

La façade, de cinquante-cinq mètres de large, se compose d'un pavillon central, où s'ouvre la porte principale, ornée d'un maigre portique corinthien au-dessus duquel, à une hauteur de trente mètres environ, un grand arc de voûte soutient une élégante galerie; ce pavillon est flanqué de deux clochers, dont les étages en retrait, garnis de balustrades, forment un heureux contraste avec le nu de la façade.

L'église a quatre-vingt-neuf mètres de profondeur, et l'intérieur est grandiose; il se compose de trois grandes nefs à voûtes pleines, soutenues par douze colonnes énormes dans le milieu et par vingt autres de même dimension engagées dans les murailles. De petites chapelles s'étendent sur les bas côtés, et le tout porte ce cachet de solidité qui distinguait les œuvres des conquérants.

Au sud de la place se trouve la maison de Francisco de Montejo; cette maison, la plus ancienne de Mérida, est un souvenir précieux des premiers temps de la conquête; elle fut construite en 1549. Les colonnes qui flanquent l'entrée supportent deux soldats espagnols, tandis que, de chaque côté de la fenêtre du premier étage, des chevaliers armés de pied en cap foulent deux figures indiennes accroupies, personnifiant ainsi la soumission de la race. Cette façade, avec ses colonnes, ses statues, ses mascarons, ses rinceaux et ses écus, nous donne un exemple du style renaissance en Amérique; mais si la composition est espagnole, le

travail en est probablement indien, car, à l'époque où la maison fut construite, les Espagnols étaient encore très peu nombreux; c'était une troupe de soldats et d'aventuriers dont pas un n'eût consenti à humilier son orgueil de conquistador jusqu'à descendre au métier de tailleur de pierre. Ils avaient du reste chez les Indiens tous les artisans qui leur manquaient, et les Mayas qui avaient semé leur patrie de tant de monuments remarquables étaient entraînés à tous les travaux de construction et d'architecture; ils passent encore aujourd'hui pour les premiers maçons de l'Amérique.

En dehors de ces édifices, la ville n'offre qu'une succession de maisons basses, à rez-de-chaussée avec toits à terrasses, dont les murailles percées de fenêtres garnies de grilles manquent d'architecture et de décoration. Quelques-unes ont un étage: c'est l'exception. Mais si l'extérieur en est triste et dénué d'intérêt pour le voyageur, l'intérieur en est admirablement disposé; de grandes pièces bien aérées donnant sur une cour entourée de colonnes qui soutiennent de légers arceaux mauresques en rendent le séjour délicieux. Ces cours sont ornées de fleurs et plantées d'arbustes et de palmiers dont les têtes élégantes s'élèvent au-dessus des terrasses des maisons et rompent les lignes plates du panorama de la ville. La maison de don Alvaro Péon est un modèle en ce genre, et il serait difficile de trouver rien de plus joli que la galerie du premier étage.



Marchandes de fruits, à Mérida. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

L'animation, le mouvement, la vie se concentrent à l'entour du marché; partout ailleurs, la ville est d'une tristesse monacale. Mais là, c'est le centre des affaires et le siège des grandes maisons de commerce; il y a foule; Espagnols, Indiens et métis s'y mêlent en costumes divers formant un tableau des plus pittoresques.

Dans les rues avoisinantes, des groupes d'Indiennes sont accroupis sur les trottoirs devant leurs petits étaux de légumes ou de fruits, marchandes d'oranges, de cherimoias et de zapotes. Voici des vendeurs de zacate, criant leur marchandise; un Indien passe chargé d'immenses paquets de branchages : c'est du *ramon*, seule nourriture des chevaux dans un pays qui manque d'herbe et de pâturage; voilà le cargador, le marchand de charbon et cet autre arrivant de son village courbé sous une charge de poteries. Les volantes[1] se mêlent aux citadines d'importation moderne; un cavalier passe, et les grandes charrettes de l'intérieur attelées de cinq mules inondent la chaussée de leurs balles de henequen; mais j'aperçois un bijou : c'est un petit Indien porteur d'eau, joli comme un cœur, que je poursuis et que j'emmène pour avoir sa photographie.

Si vous pénétrez dans le marché, c'est une surprise et presque un éblouissement. Cette multitude de femmes dans leur gracieux costume d'une blancheur immaculée forme un tableau des plus extraordinaires; debout, rangées en longues files, les épaules nues ou couvertes d'un rebozo blanc de neige, elles offrent, silencieuses et souriantes, les pauvres petits produits étalés devant elles. Il y en a de tous les âges, il y en a de laides et de jolies, mais le costume prête à toutes un charme singulier. Il y a foule et pas de bruit, un murmure seulement; c'est une race silencieuse et recueillie, ou qu'une oppression de trois siècles a rendue telle.

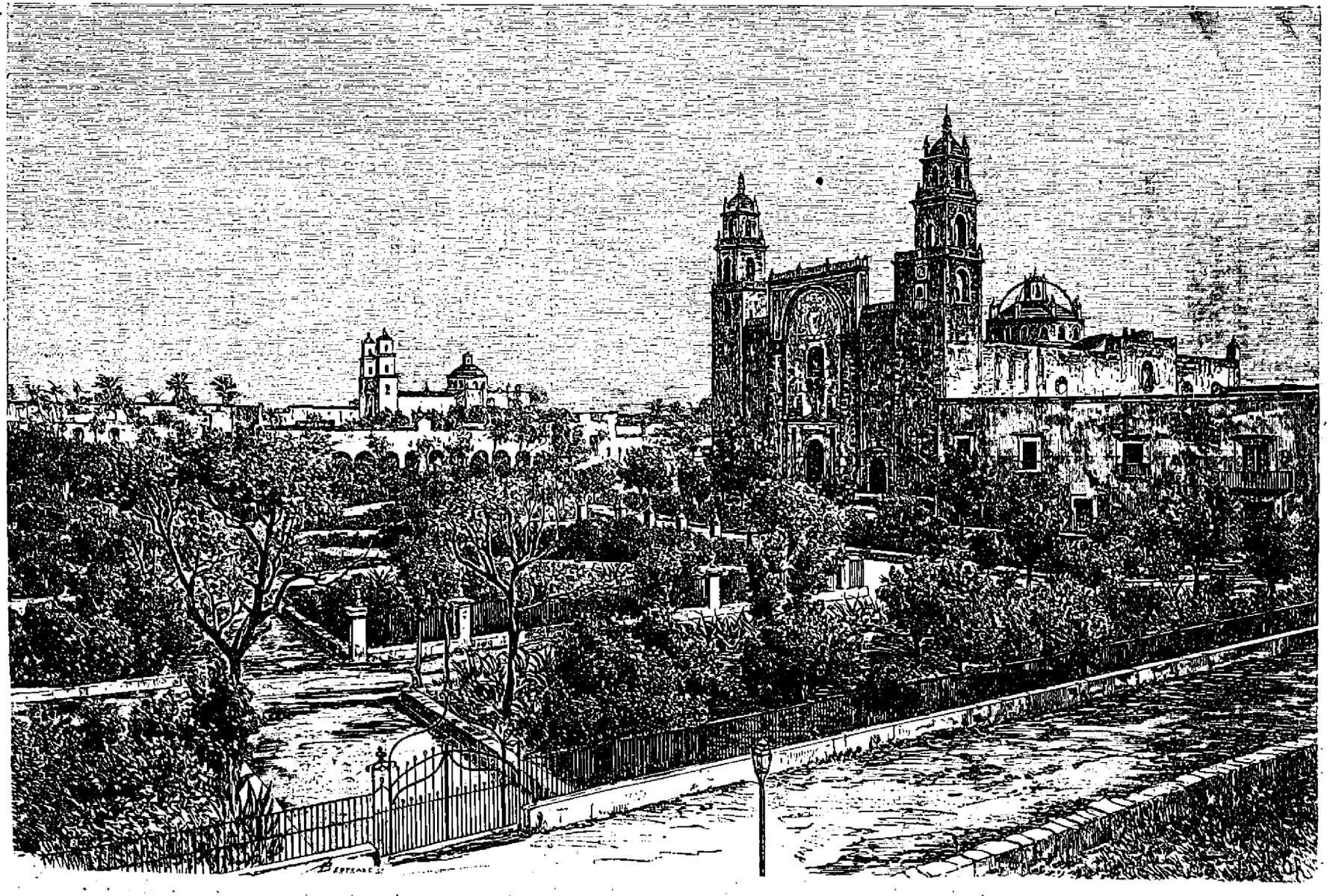
III

La race maya. — Types. — Mœurs et coutumes mayas. — Tatouages et déformations. — Milpa. — Femmes métisses. — Habitations. — Faubourgs.

La race maya est, dit-on, des plus anciennes, encore que l'on ne sache rien de son origine; sa langue et son type la différencient des peuplades environnantes comme de celles des hauts plateaux.

Le Maya n'est pas plus le parent de l'Otomi du Mexique que du Peau-Rouge de l'Amérique du Nord, ce qui met à néant la théorie faisant des peuples des deux Amériques une seule et même race. On prête aux Mayas une civilisation originale qui se serait étendue, soit directement, soit par des tribus alliées,

1. Anciennes voitures havanaises.



Cathédrale de Mérida (voy. p. 2). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dans le Guatemala, le Chiapas et le Yucatan; mais cette hypothèse, adoptée par les partisans d'une antiquité reculée, n'est rien qu'affaire d'imagination, attendu qu'elle ne s'appuie sur aucune autorité sérieuse. Suivant la même théorie, les monuments et les ruines que l'on rencontre dans les provinces de l'Amérique du centre appartiendraient à cette civilisation maya, mais nos dernières découvertes nous permettent de soutenir le contraire. Nous savons en effet, et toutes les traditions le constatent, que les contrées dont nous parlons furent envahies et civilisées par les Toltecs vers la fin du onzième et le commencement du douzième siècle; et considérant que tous les monuments semblables entre eux doivent appartenir à une même race; que nous connaissons les facultés architecturales et les instincts bâtisseurs du Toltec; que, de plus, l'architecture et la décoration des édifices répondent aux descriptions que nous ont données les historiens des palais et des temples toltèques des hauts plateaux, nous pouvons affirmer avec quelque certitude qu'il n'y eut en vérité d'autre civilisation, dans l'Amérique du centre, que la civilisation toltèque, et que, si jamais il en exista d'autres, nous n'en trouvons nulle trace, en sorte que nous avons le droit de la nier.

Le Toltec aurait donc fait du Maya ce qu'il était, un homme remarquable, puisqu'il doit avoir sa part dans les manifestations artistiques dont la terre yucatèque est pleine, qu'il constituait la nationalité la plus vivace, et qu'il résista mieux et plus longtemps que tout autre aux efforts des conquérants.

Tel qu'il est aujourd'hui, et malgré plus de trois siècles d'un joug abrutissant, le type maya se distingue encore entre tous. Pour moi, je le trouve beau et je ne crois pas que les classes agricoles de l'Europe nous fournissent des figures plus intelligentes et des gens mieux bâtis. Les Mayas ont la tête ronde, l'œil noir, le regard droit, le nez busqué, la bouche et l'oreille petites, les dents saines[1] et carrées, le menton relevé, le buste large; ils sont orthognathes et brachycéphales; ils ont le teint brun-rouge, mais assez clair, et les cheveux droits, noirs et durs.

L'organisation sociale des Mayas se composait du roi, des prêtres, de la noblesse, du peuple et des esclaves. Cette division en espèces de castes indique bien une conquête antérieure.

Le peuple avait toutes les charges; les terres étaient en commun et l'Indien cultivait celle qui lui était désignée; la manière de cultiver était celle d'aujourd'hui, tant le milieu agit sur les coutumes. Comme la péninsule n'offre qu'une surface rocailleuse où nulle charrue ne saurait tracer un sillon, on n'inventa point de charrue, pas plus que les Espagnols qui la connaissaient n'en usèrent plus tard; non seulement la terre était rocailleuse, mais elle était couverte de forêts; on abattait donc les arbres quelques mois avant la saison des pluies, on les brûlait une fois secs, de façon que les cendres servissent de fumure, puis l'on trouait la terre au moyen d'un bâton pointu pour y enfouir les grains de maïs. C'était la milpa.

Cette culture primitive nécessitait de longues jachères et les terres étaient aménagées de manière qu'on ne pût revenir au même endroit que tous les cinq ans. Il n'y avait donc qu'un cinquième de la terre cultivée, et, quoique poussant avec rapidité, les bois ne pouvaient jamais être que des taillis.

Le produit des récoltes était emmagasiné et les parts distribuées à chaque famille suivant ses besoins.

L'Indien devait non seulement cultiver, mais chasser, pêcher, aller à la côte recueillir le sel, et tout cela sous la surveillance d'employés préposés à cet effet et qui centralisaient tous les produits; les femmes et les filles filaient et tissaient les étoffes; rois, prêtres et nobles vivaient donc en joie, au milieu de distractions et de fêtes perpétuelles; mais ils faisaient la guerre, et l'Indien devait toujours être prêt à suivre son seigneur.

Les guerres étaient fréquentes et courtes; un seul combat décidait généralement la campagne. Ces guerres étaient cruelles; on était sans pitié pour le vaincu; on tuait tout, on pillait tout et l'on détruisait et l'on incendiait ce que l'on ne pouvait emporter. Voilà qui nous explique la multitude de cités ruinées et de monuments nouveaux qui s'élevèrent une fois chaque guerre terminée.

Au cours d'une expédition guerrière, les Mayas se peinturluraient la figure comme beaucoup d'autres peuples, et Bernal Diaz del Castillo, qui fut payé pour les bien connaître, car il se battit plusieurs fois contre eux, nous dit qu'ils portaient une cuirasse de coton piquée, cuirasse qu'adoptèrent ensuite les Espagnols sous Cortez; ils étaient armés d'arcs et de flèches, de lances, de boucliers, de frondes et de grandes épées de bois qui étaient comme une sorte d'espadon à deux mains. Ils portaient sur la tête des panaches de plumes éclatantes, et leurs figures étaient peintes de blanc, de noir, et chez quelques-uns d'ocre rouge[1].

De retour à la ville, après la guerre, on effaçait la peinture pour y substituer le tatouage indélébile; ce devait être un privilège pour les guerriers et les nobles de célébrer leurs exploits et de se distinguer des masses, et Cogolludo nous dit qu'ils gravaient sur leurs corps toute espèce de dessins et de figures d'animaux, aigles, tigres, serpents, etc. Le jeune guerrier commençait par une ou deux de ces figures symboliques; mais chaque nouvelle victoire demandait une inscription nouvelle, de sorte que le corps des vieux héros devait, à la longue, être entièrement couvert de hiéroglyphes. C'est absolument la même coutume que nous trouvons dans la Nouvelle-Zélande et autres îles du Pacifique.

1. Chose curieuse, on ne peut distinguer les canines des incisives.

1. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne.*

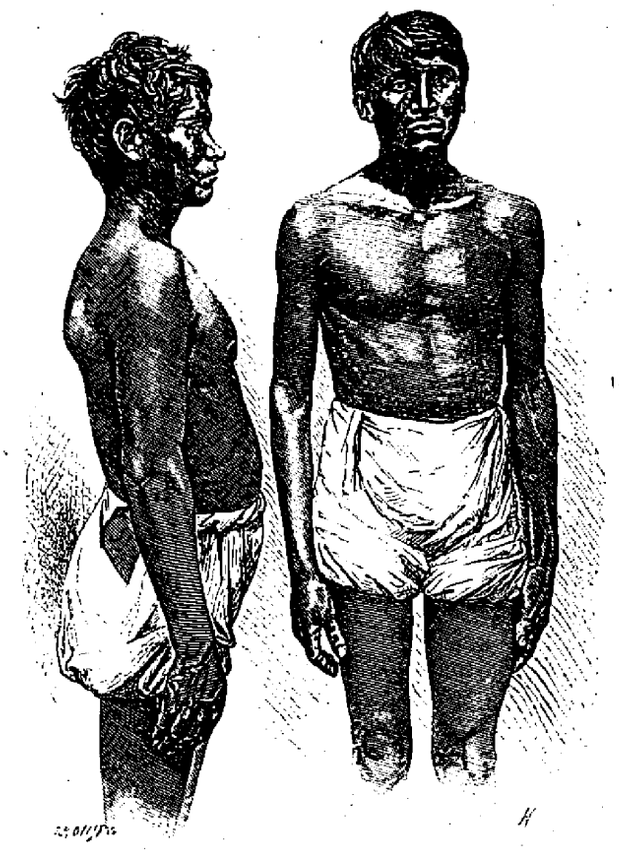
Le costume des gens du peuple était des plus simples, et si simple qu'il se composait du maxtli[1], petite pièce d'étoffe remplaçant la primitive feuille de vigne; mais ils ne devaient pas en trop souffrir, car le climat est doux et chaud. Aguilar, un Espagnol, qui resta pendant huit ans prisonnier des Yucatèques, s'était si bien accoutumé à cette nudité, qu'il ne pouvait plus se faire aux vêtements européens.

Les enfants allaient nus jusqu'à l'âge de deux ans, et les petites filles, chose remarquable, portaient autour de la ceinture, comme à Java, un simple cordon auquel on suspendait une coquille pour voiler leur petite nudité; l'auteur qui nous raconte le fait ajoute que c'était un gros péché et une chose fort malhonnête de leur enlever cette coquille avant leur baptême, qui avait lieu de trois à douze ans[2].

Le vêtement des hommes et femmes nobles était riche et se composait de tuniques et de manteaux de coton, teints ou brodés de grecques et de dessins de couleurs éclatantes.

Les Mayas portaient les cheveux longs, mais coupés ras au-dessus des sourcils, à la mode des enfants d'Édouard; ils avaient peu de barbe et l'épilaient; les gens de bonne famille et les lions de l'époque devaient loucher : c'était une beauté. Les mères obtenaient cet embellissement en laissant flotter une mèche de cheveux sur le nez de l'enfant pour attirer ses regards; l'histoire de la mode est vraiment singulière! Les Mayas se perçaient les oreilles, les lèvres et le nez, pour y introduire des bijoux de bois et de métal.

Ils pratiquaient également la déformation crânienne à l'exemple des Astecs, des Totonaques, des habitants de Palenqué, comme des Péruviens. Mais la coutume était loin d'être générale, et ce devait être encore un privilège accordé aux maisons nobles et à la classe sacerdotale, car Torquemada nous dit, livre XIV, chapitre XXIV, numéro 23 : « Quant à la coutume de paraître féroces et difformes dans les guerres, ils ordonnent à leurs princes, dans quelques provinces, de se modifier les figures et les têtes (par l'industrie des accoucheurs et des mères), en pointues et longues, et les fronts larges (comme Hippocrate, dit-il, nous conte des microcéphales); et de même ces gens pratiquaient ces transformations pour paraître plus belliqueux et plus féroces. » Il ajoute, au sujet de Tlaxcala : « Quelques-uns ont la tête en pointe et le front aplati; d'autres sont comme ces Mexicains et gens du Pérou, qui l'avaient et l'ont de meilleure forme, quelque chose comme celle d'un marteau? *martillo*, ou d'un navire? *navio*, qui est la plus belle de toutes. » Il veut probablement dire tête très longue.



Types mayas. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Landa dit également : « Les femmes élevaient leurs enfants avec toute la rudesse possible; la faible créature était à peine venue au monde depuis quatre ou cinq jours, qu'elles l'étendaient sur un petit lit fait de baguettes et de roseaux; et là, le visage contre terre, elles lui mettaient la tête entre deux planches, l'une au front, l'autre à l'occiput, et elles les serraient avec force jusqu'à ce que, au bout de quelques jours, la tête ainsi moulée demeurât à jamais aplatie suivant la coutume. » Il y avait tant de souffrance et de péril pour les enfants, que plusieurs étaient près d'en mourir, et l'auteur en a vu un dont la tête s'était ouverte derrière les oreilles : ce qui devait arriver nombre de fois[1].

Voilà qui nous renseigne maintenant sur les bas-reliefs de Palenqué, où la caste sacerdotale avait adopté cette forme longue et pointue, qui la distinguait des classes vulgaires, où la déformation ne se pratiquait que sur le front, qu'on obtenait ainsi fort large, et notamment pour les *Tamènes*, Indiens porteurs; car la courroie d'écorce qui soutenait la charge s'adaptait ainsi beaucoup mieux et facilitait le transport.

Nous avons trouvé de ces crânes de Tamènes à Teotiuhacan, et les poteries de la côte de Vera-Cruz en offrent un modèle parfait.

1. En maya, cela s'appelait *uith-o-ex*.
2. Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 26.

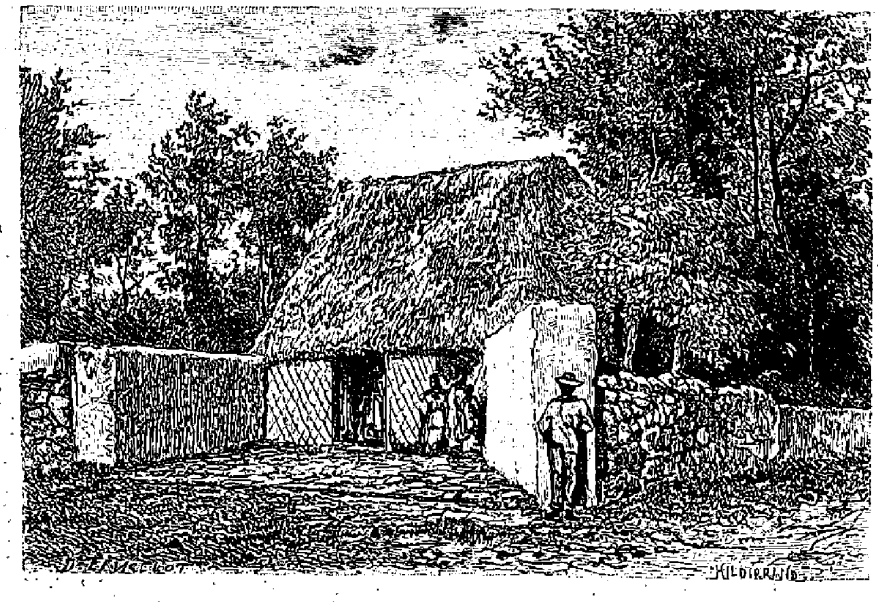
1. Landa, § 30, p. 180.

L'historien moderne Eligio Ancona nous fait de l'organisation maya avant la conquête un tableau désolant :

« Un ou plusieurs princes qui gouvernaient en monarques absolus ; prêtres exerçant un pouvoir omnipotent sur les consciences ; nobles monopolisant les emplois publics ; et l'immense majorité de la nation divisée en deux castes : plébéiens sur qui pesaient toutes les charges pour le maintien des classes privilégiées, esclaves sur qui le maître exerçait le pouvoir le plus tyrannique.

« En politique, l'autocratie ; en religion, le fanatisme ; une civilisation imparfaite concentrée dans le sacerdoce ; l'ignorance et la dégradation dans les masses ; l'homme vendu dans les marchés et sacrifié sur les autels ; la femme exclue de la société comme de la famille, et, par-dessus tout, l'ambition turbulente des caciques, ensanglantant chaque jour et sous le moindre prétexte le sol de la patrie. »

Cette petite nation prospérait cependant ; la population y était dense et les monuments témoignent que les arts florissaient. Que lui ont donc apporté les Espagnols ? Ont-ils soulagé sa misère, rendu son ignorance moins grande et ses vices moins odieux ? Le Yucatan, avant la conquête, comptait des millions d'Indiens ; il n'en reste pas cent mille, plus misérables et plus dégradés que jamais. C'est qu'un peuple n'a que la religion qu'il mérite et les dieux qu'il a su se donner ; c'est que chaque civilisation est faite pour le peuple et l'individu qui la subit, qu'il peut s'y développer à son aise au milieu d'institutions et de coutumes qui s'harmonisent avec son tempérament, tandis que des



Maison de métis, à Mérida. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

institutions nouvelles peuvent le plonger dans l'hébétement et le désespoir.

Passons aux femmes métisses, qui sont un des charmes de Mérida et prêtent aux villes yucatèques un singulier cachet d'originalité. Formant caste, créatures déclassées, elles semblent accepter avec indifférence l'état d'infériorité qui leur est fait, mais s'en vengent d'autre part, aidées de l'attrait qu'elles inspirent. Toutes semblent belles en effet, et, sinon belles, restent séduisantes. Cela tient à leur costume élégant. C'est une tunique fort large, à manches courtes, avec échancrure carrée qui décolléte le plus décemment du monde la poitrine et les reins. Cette tunique, appelée *uipile*, est couverte dans le haut et le bas de broderies rouges, vertes ou bleues, représentant des feuillages, des fleurs, des oiseaux, et se termine, ainsi que la jupe bouffante, le *fustan*, par une garniture de riches dentelles. Elles piquent d'une flèche d'argent leurs beaux cheveux noirs réunis en deux grosses masses ; leurs doigts sont chargés de bagues et elles étalent sur leurs poitrines de grandes chaînes d'or, toute leur fortune.

Aux jours de fête et dans les assemblées publiques, réunies en groupes multicolores, ces femmes offrent le spectacle le plus attrayant qui se puisse voir.

Les familles métisses occupent dans les faubourgs de petites maisons oblongues avec toits de chaume ; les murailles, à l'extérieur, sont généralement couvertes comme ornement de losanges semés de petites pierres qui marquent les points de jonction des lignes.

Ce genre de case doit rappeler l'ancienne habitation maya, et le décor nous reporte aux sculptures des vieux palais.

L'intérieur n'a d'autres meubles que le hamac, un coffre ou deux pour y serrer les vêtements des jours de fête, et une *butaca*, petit fauteuil à dossier fort bas et tendu de cuir. Ces faubourgs sont de véritables forêts, et chaque habitant occupe un terrain d'un dixième d'hectare environ, planté de cet arbre appelé



Femmes métisses et porteur d'eau, à Mérida. — Dessin de E. Bonjat, d'après une photographie.

ramon dont la feuille sert de fourrage aux bêtes de somme.

IV

La vie à Mérida. — Églises et cloches. — Le Yucatèque. — Sociabilité. — Banquet. — Esprit d'entreprise et instincts économiques. — Chemin de fer. — Ascorra. — Une fleur monstrueuse. — Acanceh. — Pyramides en ruine.

La vie à Mérida est toute d'intérieur, les dames sortent peu; on les voit rarement dans les rues malpropres, sans égouts, pleines de fondrières, fangeuses au temps des pluies, et dont un soleil implacable les chasse également. Elles n'ont pour distraction que l'église et la promenade en voiture, le soir, de cinq à six heures, ce dont profitent les cochers pour doubler le prix de l'heure. Quant à l'église, c'est de trois à quatre heures du matin que les offices commencent, avec accompagnement d'un bruit de cloches sonnées à toute volée. L'heure me parut indue, et tout voyageur fatigué aurait trouvé comme moi ce zèle intempestif.

Je dormais profondément, quand éclata tout à coup ce concert infernal; à tous les coins de l'horizon les cloches ébranlées jetaient d'affreux accents; je crus à un incendie, à une conflagration générale; la ville brûlait! Je me levai épouvanté. Il n'en était rien : c'était un simple appel à la prière. Je préfère la voix du muezzin.

Si encore ces cloches avaient un son agréable ou juste; si le sonneur les ébranlait avec art! Mais on ne saurait imaginer cacophonie pareille; et la casserole fêlée, le chaudron de rebut, la poêle à frire seraient seuls capables de produire l'effroyable concert qui chaque matin nous réveillait en sursaut. Méridanais, changez vos cloches ou faites-les taire.

A Mérida, l'esprit de sociabilité semble très développé; réunions littéraires, soirées dansantes, concerts, théâtre, journaux périodiques et revues, il y a frottement, échange d'idées, mouvement intellectuel remarquable; et deux historiens, Eligio Ancona et le canonigo Crescentio Ancona, font revivre les exploits de la conquête, les misères des premiers colons, les péripéties des discordes intestines et les épreuves sanguinaires de la guerre sociale. La jeunesse est ardente, studieuse, intelligente et brave.

Très accueillants pour l'homme de science, les Yucatèques mirent au service de ma mission une bienveillance inaltérable; on nous donna même, à M. Agassiz et à moi, un banquet semi-officiel, organisé sous la présidence du consul américain, M. Aymé, banquet où l'on porta force toasts aux archéologues, à la France et au Yucatan; et c'est ici le cas d'adresser nos remercîments à MM. Canton, Cazares, Hubé, Alvaro, Péon et Crescentio Ancona. Le musée du Trocadéro doit à l'excellent canonigo un merveilleux sceptre en obsidienne qui consacrera le nom du donateur.

Les Yucatèques ne sont pas seulement employés de l'État, comme il arrive généralement parmi les Mexicains des hauts plateaux; ils s'occupent d'affaires et sont maîtres de leur place, que partout ailleurs on abandonne aux étrangers.

C'est une race à part, façonnée par de rudes épreuves; race jeune et vivace chez laquelle le climat n'a point amené de dégénérescence autre que la réduction de la taille et un trop grand développement de l'élément féminin. On pourrait lui reprocher une excessive âpreté pour le gain, qui le porte à considérer l'étranger comme taillable à merci. J'en veux donner ici un exemple singulier; je tairai le nom du coupable, car ce récit est une étude et point une récrimination.

Je cherchais une maison à louer en compagnie du consul américain, qui tout en s'informant me présentait de droite et de gauche à ses nombreux amis. Nous trouvions de toutes parts un accueil des plus aimables, mille et mille protestations de dévouement, regrets de ne pouvoir nous servir en cette matière, etc., quand l'un des plus démonstratifs et des plus chaleureux, un journaliste, nous dit : « Mais j'ai votre affaire; voyez donc telle rue, tel numéro, j'ai là une maison dont voici la clef, visitez-la; elle est à vous si elle vous plaît. » Nous visitons la maison, qui ne peut nous convenir, et nous repassons chez la personne pour lui dire que nous ne la prenons pas. Mais Aymé, le consul, oublie de rendre la clef et ne la reporte que cinq jours plus tard, s'excusant de ne pas l'avoir remise.

« Il n'importe, répond notre ami, c'est trente francs que vous me devez.

— Mais pourquoi? fit Aymé.

— Comment pourquoi? Vous avez gardé la clef cinq jours; or cinq jours, à six francs par jour, cela fait trente francs. C'est bien simple. »

C'était en effet des plus simples: nous dûmes payer, mais en exigeant toutefois un reçu de ce propriétaire forcené.

En somme, le Yucatèque veut rester lui, et non seulement il garde la direction de ses affaires, mais il veut encore que ses voies ferrées, quatre lignes qui vont porter la vie et la richesse dans la péninsule, soient son œuvre et restent sa propriété.

Plus entreprenant, plus fier ou plus patriote que ses frères des hauts plateaux, il n'a point appelé les fonds américains, et si, aidé de ses modestes ressources, les travaux marchent lentement, il aura le légitime orgueil de ne rien devoir à personne.

Il y a vraiment quelque chose de touchant et de grandiose à voir ce petit peuple, tant et si rudement atteint par la guerre sociale, et qui dans ses mortelles angoisses adressait vainement à l'univers des appels désespérés, se reconstituer, développer sa production et sortir vainqueur de si redoutables épreuves. C'est que, à l'encontre de ses voisins prodigues, il possède l'amour du travail et l'économie, cette vertu des peuples sages, que lui inculquèrent la conquête si difficile de sa nouvelle patrie, la pauvreté relative du sol, l'absence de richesses minières et cette guerre d'extermination qui le mit à deux doigts de sa perte.

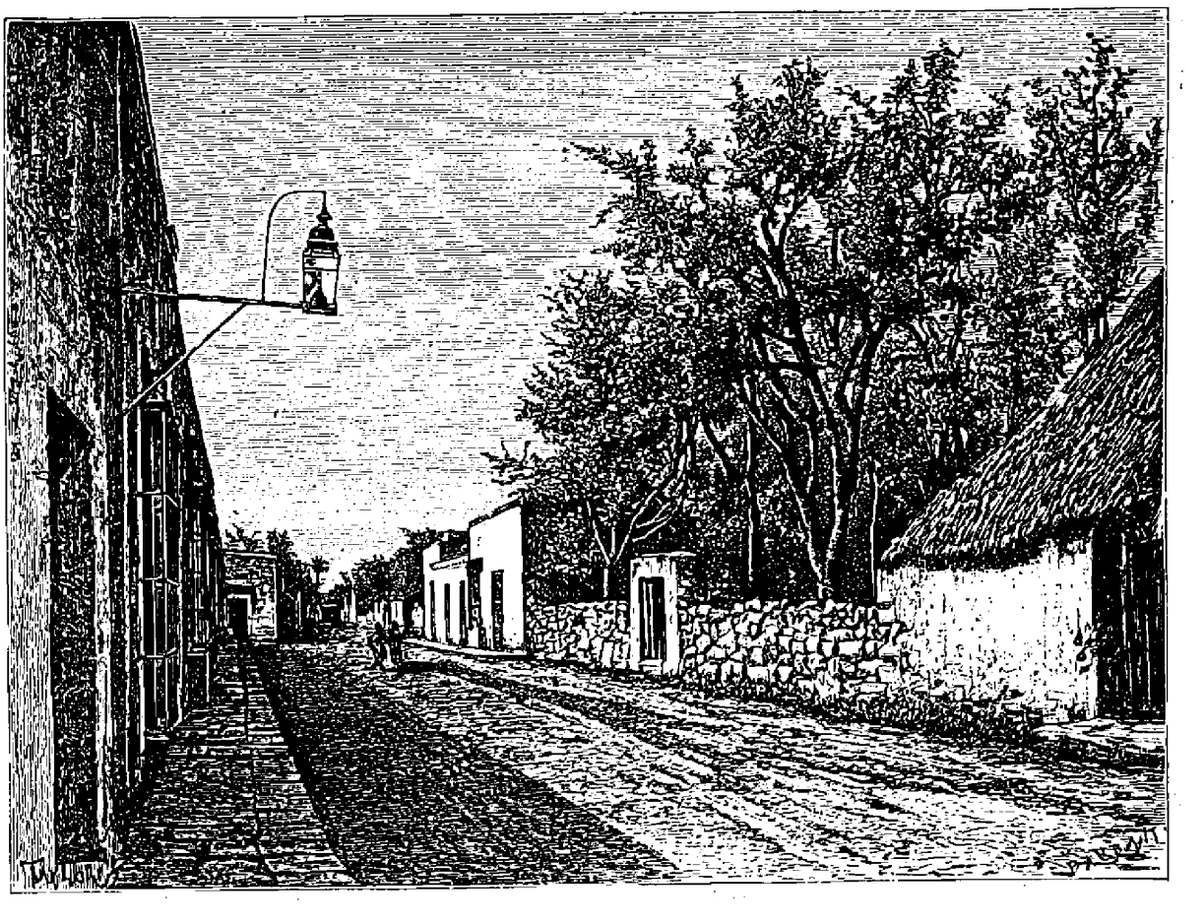
On pourrait en conter l'histoire, et c'est la plus dra-

matique que je connaisse ; je rappellerai seulement que les soulèvements indiens commencés en 1761 éclatèrent en une insurrection formidable en 1846, pour se continuer jusqu'à notre temps. Aujourd'hui cette guerre est à peu près terminée, le sauvage recule devant la civilisation, et chaque kilomètre de chemin de fer construit dans sa direction le repousse instinctivement d'autant de kilomètres en arrière.

C'est aux environs de Mérida que se trouvent groupées le plus grand nombre d'haciendas ; l'une des plus jolies est celle d'Ascorra, située à trois kilomètres de la ville. Trois norias, puits profonds à chaînes de seaux de cuir, dont deux avec manège mis en mouvement par des mules, et le troisième muni d'une pompe que fait mouvoir un moulin à vent, fournissent à l'arrosage du jardin et des plantations. La maison est charmante, entourée de vérandas garnies de plantes grimpantes, perdue au milieu d'un fouillis de fleurs, d'arbustes et de palmiers.

Toute une ménagerie s'agite sur les bassins, canards de Barbarie, mandarins, cygnes et flamants, et de petites rigoles entretiennent partout la fraîcheur.

Nous y voyons pour la première fois une fleur étonnante ; c'est la fleur d'une liane, fleur monstrueuse, de



Une rue à Mérida. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

quarante-cinq centimètres de long sur vingt-cinq de large, avec un filament de soixante centimètres, ce qui lui donne plus d'un mètre. Comme couleur, l'envers est glauque, mais l'intérieur ressemble à une étoffe d'indienne, imprimée avec dessins pourpre sur fond blanc. Le fond du calice, très large, est en velours rouge avec une garniture de poils couchés. Avant de s'ouvrir, la fleur ressemble à un palmipède flottant sur l'eau, ce qui lui a fait donner à Mérida le nom de *flor de pato*, fleur-canard. Cela pourrait se comparer à une immense aristoloche.

Cette liane n'est point yucatèque ; elle fut, je crois, importée des Antilles, et la fleur rappelle par ses teintes et ses dimensions les rafletias de Sumatra. Mais on ne saurait tout avoir ; cette fleur phénoménale, cette merveille devant laquelle M. Agassiz et moi restâmes stupéfaits, exhale une odeur repoussante et tellement insupportable une fois ouverte, que le propriétaire est obligé de les faire enlever.

C'est au moyen de la mine et en faisant sauter les roches qu'on a pu créer ce beau jardin ; les travaux continuent et la carrière ouverte permet à M. Agassiz d'étudier la croûte pierreuse ; il reconnaît que le calcaire yucatèque, formé de débris de coquilles, de coraux et de sable fin, appartient à l'époque tertiaire la plus moderne et se trouve tout à fait semblable aux

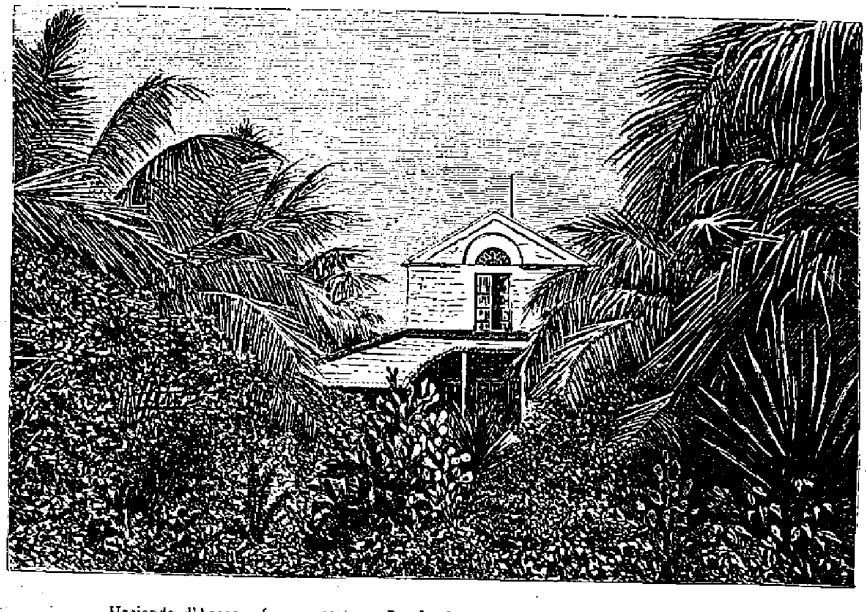
roches de la Floride, dont les plus modernes sont encore en voie de formation.

D'Ascorra nous filons le lendemain sur Acanceh, grand village au sud-est de Mérida. Nous prenons la ligne ferrée de Péto, dont le directeur, M. Canton, veut bien nous faire les honneurs; cette ligne a dix-huit kilomètres en exploitation. Nous nous arrêtons à moitié route, à l'hacienda de Tépich, pour assister à la fabrication du henequen.

Le henequen est le fil brillant, tiré d'une espèce d'agave aux feuilles étroites et longues, dont le produit forme la principale richesse du Yucatan. La plante, d'une culture assez facile, puisqu'il suffit de nettoyer le terrain, mais dangereuse pour l'Indien à cause des pointes acérées dont sont armées les feuilles, cette plante ne peut s'exploiter qu'au bout de cinq ans.

On récolte alors sur chaque plante environ vingt-cinq feuilles, qui donnent un rendement moyen de deux à trois livres de fil; et comme le henequen dure quinze ans, c'est de quarante à cinquante livres qu'elle peut fournir. Le fil se vend vingt-cinq centimes la livre; chaque plante rapporte donc une moyenne de dix francs à douze francs cinquante centimes. Le Yucatan en exporte aujourd'hui pour quinze millions de francs.

Dans l'hacienda que nous visitons, une machine à vapeur fait mouvoir six roues en fer garnies à distance de petites lames de même métal placées horizontalement; ces roues, garnies d'une enveloppe, viennent frôler un appui solide obliquement posé, et, par une ouverture ménagée à cet effet, l'Indien placé devant chacune des roues introduit les feuilles de l'agave, qui, saisies entre les lames de fer et l'appui, sont pressées,



Hacienda d'Ascorra (voy. p. 15). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

écrasées, dépouillées de leur parenchyme et ne laissent plus aux mains de l'opérateur qu'un paquet de fibres parfaitement nettoyées. Ce système, qui constitue un grand progrès sur le passé, est incomplet; la perte du fil est encore de dix pour cent, soit quinze cent mille francs, sur une production de quinze millions, et des primes sont offertes à l'inventeur d'une machine meilleure.

Mais quoi qu'il fasse, et malgré la demande sans cesse croissante du henequen, le Yucatèque n'en saurait produire une plus grande quantité, car il manque de main-d'œuvre; sa patrie est un désert où il lui faut appeler sinon l'émigration qui ne viendra pas, au moins le travailleur engagé, le Cooli, le Malabar qui serait tout acclimaté, et qui, uni à la métisse ou l'Indienne, fournirait une race magnifique.

Acanceh, où nous arrivons, veut dire en maya la plainte du cerf, de *acan*, plainte, gémissement, et de *ceh*, cerf. Ce devait être autrefois un centre populeux, car trois grandes pyramides, bases d'anciens temples, sont encore debout et entourent la place. Dans l'une d'elles, exploitée comme carrière pour les besoins de la station, on a trouvé de beaux matériaux parfaitement sculptés et tout à fait semblables aux matériaux employés à Uxmal, plusieurs petites pièces funéraires avec des restes humains, de très belles obsidiennes, dont un sceptre magnifique que je possède, et des vases qui rappellent exactement ceux que nous avons découverts à San Juan de Teotihuacan. Ce sont là des relations et des ressemblances que nous verrons se multiplier entre les vestiges du Yucatan et ceux des hauts plateaux.

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le volan coché (voy. p. 18). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Départ pour Aké. — Exploration en famille. — Le volan coché. — Tixpeual et Tixkokob. — Hacienda d'un misanthrope. Ekmul. — Aké. — L'habitation. — Un cuisinier chinois. — Le cénoté?

De retour à Mérida, nous organisâmes notre expédition pour Aké. Ce fut une véritable exploration de famille, car Louis Aymé, le consul américain de Mérida, qui s'occupe d'archéologie, voulut m'accompagner et me servir de guide, ayant déjà plusieurs fois visité les ruines; mais Mme Aymé, une charmante Américaine, n'y consentit qu'à la condition de suivre son mari, et Shuty ne pouvant rester seule à la maison, il fallut aussi l'emmener. Shuty était la favorite de madame, une ravissante petite chienne, à longs poils, un bijou. Avec mon secrétaire et mon domestique, nous étions six; il nous fallait deux voitures. Quels remords devait éveiller plus tard dans l'âme de Mme Aymé comme dans la tête légère de Shuty cette toute petite expédition!

Aké est une hacienda de don Alvaro Péon, à qui je rendis visite pour lui demander la permission d'explorer les ruines en même temps qu'une recommandation pour le majordome. Don Alvaro y mit une grande obligeance, car, non content de la recommandation, il envoya son domestique chinois avec des provisions, afin que nous ne manquassions de rien.

1. Suite. — Voy. page 1.

C'était une surprise à laquelle nous ne nous attendions pas, et nous partîmes avec force vivres, qui nous furent inutiles.

Pour voyager dans l'intérieur de la péninsule, on peut choisir entre deux moyens de locomotion : la grande calèche, espèce de diligence que tout le monde connaît, et le *volan coché*, le véhicule national; c'est en volan coché que nous partîmes.

Cette voiture est entièrement en bois, moins le fer qui enchâsse les roues. Une caisse oblongue suspendue sur deux ressorts de cuir, au-dessus d'un train massif et lourd, est tendue d'un filet de corde que surmonte un léger matelas destiné à amortir les cahots de la route. A l'avant-train se place le cocher, à l'arrière on installe les bagages, et l'on suspend en outre au-dessous du filet une foule d'ustensiles. Seul, on s'étend à son aise sur le matelas, et c'est généralement la position adoptée; mais, à trois, il faut s'asseoir à la turque pour tenir moins de place : ce qui, à la longue, procure aux novices des crampes intolérables. Pour les naturels, ils s'y entassent par six ou huit, sans qu'on puisse expliquer comment.

Quoique parfaitement suspendue, la caisse a des écarts prodigieux; et lorsque le cocher pris de vin lance ses trois mules au galop sur les routes rocheuses du pays, la voiture subit de tels soubresauts, que les voyageurs, jetés les uns sur les autres, se heurtent et se mêlent en un désordre indescriptible. Du reste, nul danger; le plus étonnant, c'est que rien ne casse, et dans mes courses multipliées je n'ai versé qu'une fois.

Aké est à dix lieues à l'est de Mérida. Nous prenons la route d'Izamal et, traversant d'immenses plantations d'agavés, nous laissons sur la droite deux monticules chargés de ruines et nous atteignons le village de Tixpeual, où les Espagnols à leur arrivée, en 1541, livrèrent un long combat. Le village est si pauvre d'apparence, il offre tant de masures en ruine avec des pans de murs noircis par le feu, que la bataille semble livrée d'hier : c'est que les révoltés de 1848 pénétrèrent jusqu'aux portes de Mérida et livrèrent Tixpeual aux flammes. Cette contrée, du reste, avec ses rares villages à cabanes éventrées, ses routes désertes et sa maigre végétation, exhale une indicible mélancolie.

Trois lieues plus loin, des bouquets de palmiers nous annoncent l'approche de Tixkokob, où tous les habitants se livrent à la fabrication des hamacs. Dans chaque case ouverte on aperçoit les filets tendus, blancs, bleus, jaunes, rouges et de couleurs entremêlées; ces hamacs, seuls lits adoptés par les Indiens, sont des meilleurs marchés qu'on fasse et des plus communs; ils se vendent de trois à cinq francs; les beaux viennent des environs de Valladolid.

De Tixkokob, où nous prenons le chocolat, nous laissons à gauche la grande route pour prendre un chemin de traverse, où nous faisons la connaissance sérieuse du volan coché. Les roches sont abruptes, les cahots prodigieux, et nous dansons comme des marionnettes. A gauche se présente une hacienda pauvre et abandonnée, presque aussi misérable d'apparence que les cabanes indiennes qui l'entourent. C'était autrefois l'habitation prospère d'un homme riche, aimé, heureux; un souffle de malheur passa sur la vie de cet homme, et celui qui lui avait tout donné vint un jour lui tout reprendre. Sa femme adorée l'abandonna, il eut des serviteurs et des amis infidèles qui le ruinèrent. Mais l'infortuné n'eut point la grande résignation de Job : il ne bénit point la main qui l'avait frappé; il se révolta, maudit les hommes, devint misanthrope, et depuis dix-sept ans vivait seul, au milieu de ses Indiens, sans communication avec le monde et ne voulant plus voir personne. La nuit arrive, nous traversons le petit village d'Ekmul et nous atteignons Aké.

L'heure du repos avait sonné; les cases indiennes, perdues dans une obscurité profonde, ne se distinguaient qu'aux vagues lueurs des feux mourants; les silhouettes des pyramides se détachaient en noir sur le bleu foncé du ciel; un silence de mort régnait, interrompu par les geignements et les soubresauts du volan coché. Nous trouvâmes l'entrée de l'hacienda barricadée: on ne nous attendait plus. Aux hurlements des chiens le majordome apparut; il fit enlever les grands madriers qui masquaient la porte, et bientôt nous étions installés et nous dormions dans la salle délabrée de l'habitation.

Aké est une hacienda de bestiaux, et l'on nous avait bien avertis que, partout où il y a des bœufs, les garrapates abondent. Nous avions donc pris les plus minutieuses précautions, car cet affreux pou de bois est l'insecte le plus redoutable que je connaisse. Nous autres hommes, nous avions, outre des caleçons bien fermés, nos pantalons de coutil enfoncés dans de grandes bottes; nous avions des blouses à ceinture, nos manches boutonnées, toutes les ouvertures parfaitement closes. Mme Aymé, en élégant costume de bloomeriste, semblait défier les intrus; mais, hélas! Shuty, la sémillante Shuty n'avait rien pour se défendre. A quoi du reste devaient nous servir tant de précautions? qu'à mieux enfermer le loup dans la bergerie. La garrapate à jeun ne connaît pas d'obstacle; plus mince qu'une feuille de papier, imperceptible dans son jeune âge, elle pénètre partout et se glisse sans efforts par d'invisibles fissures; nous devions l'apprendre à nos dépens.

Nous partons à la recherche du cénoté, Shuty bondissant joyeuse au-devant de nous. Qu'est-ce qu'un cénoté?

Si le Yucatan n'a ni fleuve ni rivière, il offre le phénomène curieux d'une vaste nappe d'eau souterraine avec courants indéterminés, nappe d'autant plus éloignée de la surface que la couche calcaire est plus épaisse; très rapprochée près de la côte, elle est très éloignée dans l'intérieur. On appelle cénotés les affaissements du sol qui permettent, à ciel ouvert ou en galeries profondes, d'atteindre cette couche d'eau.

Lorsque la nappe s'écoule à une petite profondeur et que la couche calcaire n'a été rongée que dans l'une de ses parties, on a un affaissement irrégulier qui produit une caverne ouverte sur toute sa largeur. Si la couche calcaire est de moyenne épaisseur et que la nappe d'eau ait un courant bien déterminé, elle ronge régulièrement le sol sur un espace qui s'arrondit généralement; la voûte, manquant alors de support, s'écroule, formant un immense puits à ciel ouvert comme les cénotés de Chichen-Itza; si au contraire la couche calcaire est très épaisse, le courant n'en ronge que les parties molles, dont une portion seulement s'éboule, laissant quelquefois une étroite ouverture dans la partie supérieure, et vous voyez alors une grotte véritable garnie de stalactites et de stalagmites, comme à Sacalun et à Valladolid; ou bien encore, dans les couches puissantes, le cénoté affecte la forme d'un immense souterrain, comme à Bolonchen. Le cénoté offre donc tous les accidents produits par l'eau dans une couche friable.

Il faut remarquer que tous les centres civilisés du Yutacan se sont formés autour de ces réservoirs naturels, car dans le principe les civilisateurs n'avaient probablement pas les moyens de creuser des puits ou des citernes, ni de construire des réservoirs artificiels comme ils le firent plus tard à Uxmal.

Quant au cénoté d'Aké, il appartient à la première série de ces phénomènes; il forme comme un immense arceau à courbe légère auquel les accidents de roches prêtent un aspect pittoresque et grandiose. Dans le fond, à quelque vingt pieds au-dessous de la voûte, à trente de la surface du sol, se trouve un grand bassin d'eau limpide et fraîche, où s'agitent une multitude de



Pyramide à Aké (voy. p. 20). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

petits poissons de dix centimètres de longueur, tandis qu'une nuée d'hirondelles parcourent la grotte en tous sens et l'emplissent de leurs cris joyeux.

Du cénoté nous passons aux ruines, que nos hommes s'occupent à dégager de la végétation qui les encombre, et je remarque le même fait si curieux que j'avais signalé à Palenqué au sujet de la formation et du nombre des cercles concentriques dans les arbres. Là, pas plus qu'à Palenqué, l'erreur n'était possible, car, six mois avant notre visite, M. Péon avait fait nettoyer la grande pyramide, couverte à nouveau d'épaisses broussailles, et sur plusieurs des tiges nouvelles que coupaient nos hommes je comptai de six à huit cercles concentriques.

En attendant que le travail des Indiens fût terminé, nous courions les bois, à la recherche des ruines, frôlant sans trop de méfiance les branches traîtresses des arbres, mais cuisant littéralement dans nos vêtements fermés. Nulle sensation insolite, nulle démangeaison malséante n'avait encore jeté l'alarme parmi nous. Shuty fut la première à dénoncer un état anormal; en sortant du cénoté, elle avait manifesté quelques signes d'inquiétude; elle s'arrêtait soudain, se mordillant les pattes, ou s'agitant en soubresauts désordonnés; néanmoins, toujours gaie, vive et charmante, elle poursuivait sa route en aboyant au vent. Nous traversâmes alors des fourrés plus épais, et la gaieté déjà factice de Shuty se changea bientôt en angoisse; ses cris de joie passèrent à l'aigu; elle se mordait avec rage, se roulait dans l'herbe en poussant des hurlements lamentables, tant et si bien que sa maîtresse la prit dans ses bras : le corps de la pauvre petite bête n'était qu'un amas grouillant de garrapates, et nous étions nous-mêmes totalement envahis. Nous trouvâmes heureusement un magnifique déjeuner, que nous avait préparé le cuisinier chinois de don Alvaro; mais nous ne nous mîmes à table qu'après une toilette nouvelle et un examen des plus consciен-

cieux passé sur chacun de nous dans la solitude du cabinet. Mme Aymé et Shuty restèrent à l'habitation, bien décidées toutes deux à ne plus braver les dangers d'une nouvelle exploration.

VI

Les ruines d'Aké. — Rectification historique. — Petite pyramide. — Le tlachtli. — La grande galerie. — Ensemble et détails. — Étrange théorie. — Le picoté. — Époques diverses de la civilisation yucatèque.

Les ruines d'Aké sont à peu près inconnues. Stephens, l'explorateur américain, n'en parle qu'incidemment dans sa belle relation de voyage. Il appelle la grande galerie, colossale; l'ensemble du palais lui paraît cyclopéen, et les ruines lui semblent avoir un cachet plus ancien que les autres; et il ajoute, d'après Cogolludo, que les Espagnols dans leur marche atteignirent une ville nommée Aké, où ils eurent à combattre une multitude d'Indiens. Stephens se trompe; car, s'il avait mieux lu Cogolludo[1], il aurait compris que la ville dont parle l'historien n'était point celle qu'il avait visitée. La situation de la ville d'Aké dont il est question la place tout à fait en dehors de la marche des conquérants.

Francisco de Montejo débarqua en effet sur la côte orientale du Yucatan, en face de l'île de Cozumel; il s'avançait donc de l'est à l'ouest, traversait Koba, ville pleine de monuments qui existent encore à huit lieues de Valladolid, et atteignait une place appelée *Ce-Aké*, où il eut à livrer de sanglantes batailles. C'est de là qu'il gagna Chichen-Itza, où il séjourna deux ans.

Ceci se passait lors de sa première expédition en 1527, et le Ce-Aké dont il est question se trouvait donc à trente-cinq lieues environ à l'est des ruines d'Aké, dont nous allons parler.

Aké fut certainement le centre d'une grande population; quinze à vingt pyramides de toutes grandeurs, couronnées de palais en ruine, sont disséminées sur un espace d'un kilomètre carré. Les plus importantes paraissent groupées en rectangle, enclavant une vaste cour bien aplanie, au milieu de laquelle se trouve encore debout une grande pierre appelée *picoté* par les Indiens.

C'était la pierre du châtiment, que l'on retrouve à Uxmal et autres lieux et qui existait dans tous les villages indiens avant comme après la conquête; car, à Tenosiqué, un vieil habitant m'affirmait avoir vu cette pierre au milieu de la place, il y a trente ans à peine. L'Indien coupable était attaché nu au picoté, pour y recevoir le nombre de coups de bâton que méritait la faute commise.

J'ai rencontré la même coutume à Tumbala, village indien sur le chemin de Palenqué à San Christobal. Selon la coutume indienne, le châtiment lavait et lave aujourd'hui la faute, et j'ai vu des Indiens qui, pour avoir la conscience tranquille, réclamaient eux-mêmes une punition qu'on ne cherchait pas à leur infliger.

Le plan fort incorrect que nous donnons ci-après permettra cependant de suivre la description que nous allons faire des ruines.

Au nord-ouest, numéro 1, se trouve une pyramide à deux étages formée de gros blocs sans mortier, d'une hauteur de quarante pieds environ et terminée par une toute petite pièce dont le toit est écroulé, mais dont les murailles sont en partie debout. Nous reconnaissons ici la même manière de construire que nous avons constatée à Tula et à Teotihuacan, que nous avons retrouvée à Palenqué et que nous verrons encore dans les autres villes yucatèques, comme dans le pays des Lacandons.

Constatons, en passant, qu'à Palenqué les pyramides à esplanades sont construites, comme à Aké, de blocs plus petits, il est vrai, mais posés à sec ou paraissant l'avoir été par suite de la chute du ciment qui revêtait les surfaces. Nos recherches nous permettront d'observer ici le même procédé.

Ce monument numéro 1 et la pièce qui le surmonte, dont les petites dimensions éloignent toute idée de palais ou même de demeure, ne sauraient avoir été qu'un temple, et nous sommes d'autant plus autorisé à le dire qu'il semble faire partie du monument numéro 2, dont il est fort rapproché et qu'il domine.

C'est que le numéro 2, par sa disposition en rectangle, rappelle exactement les édifices de même genre que nous avons vus à Tula et à Teotihuacan, qu'on désigne sous le nom de citadelles et qui n'étaient autre chose que le fameux Tlachtli, le jeu de paume, le jeu national dont nous parlent tous les historiens et que les Toltecs transportèrent avec eux dans le Tabasco et le Yucatan. Nous le retrouvons effectivement, mieux conservé, à Uxmal et à Chichen-Itza. Il est donc probable qu'avant l'ouverture des jeux on faisait dans ce petit temple des cérémonies préparatoires[1].

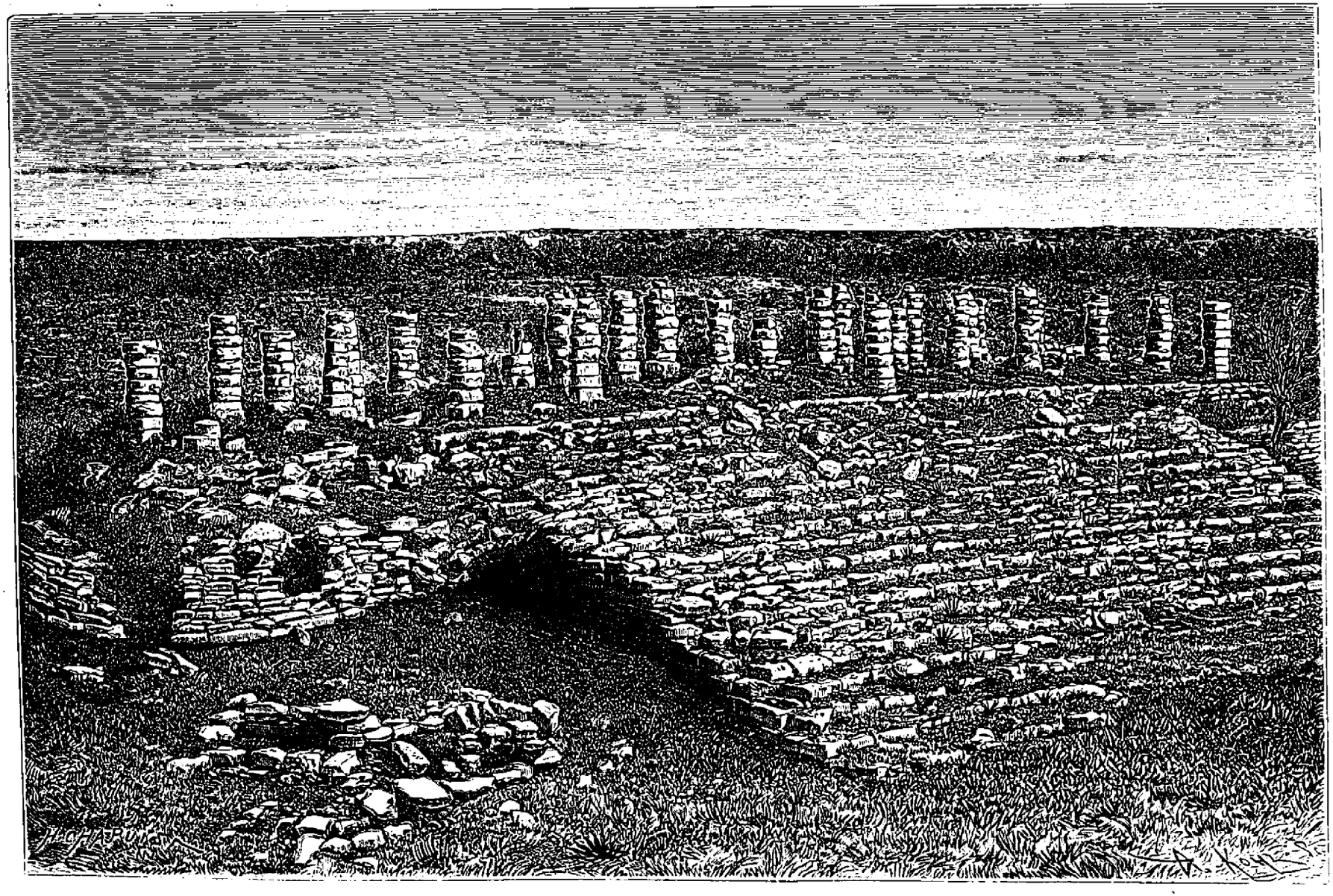
Le numéro 3 est un monument qui a donné lieu à bien des conjectures. Cette longue pyramide et l'étrange édifice qui la surmonte est un sujet d'étonnement. Son apparence extraordinaire, la grandeur de l'escalier, cette architecture inconnue qui rompt avec l'ordonnance habituelle des monuments yucatèques, tout semble nous transporter dans un monde nouveau, et me voilà quelque peu désorienté en voyant ma théorie renversée et mes traditions sans valeur.

Je laisse ici parler mes notes de voyage. Me trouvais-je là en présence d'une autre civilisation, ou simplement d'un édifice spécial appartenant à une époque plus ancienne? Si vous partez d'un principe vrai, tout se tient, se lie, s'enchaîne et s'harmonise; vous n'avez qu'à suivre, et vous lisez l'histoire comme dans un livre ouvert.

Cet étrange monument se composait de trente-six

1. Cogolludo, liv. II, chap. v.

1. Nous rappellerons ces cérémonies au sujet du tlachtli du Chichen.

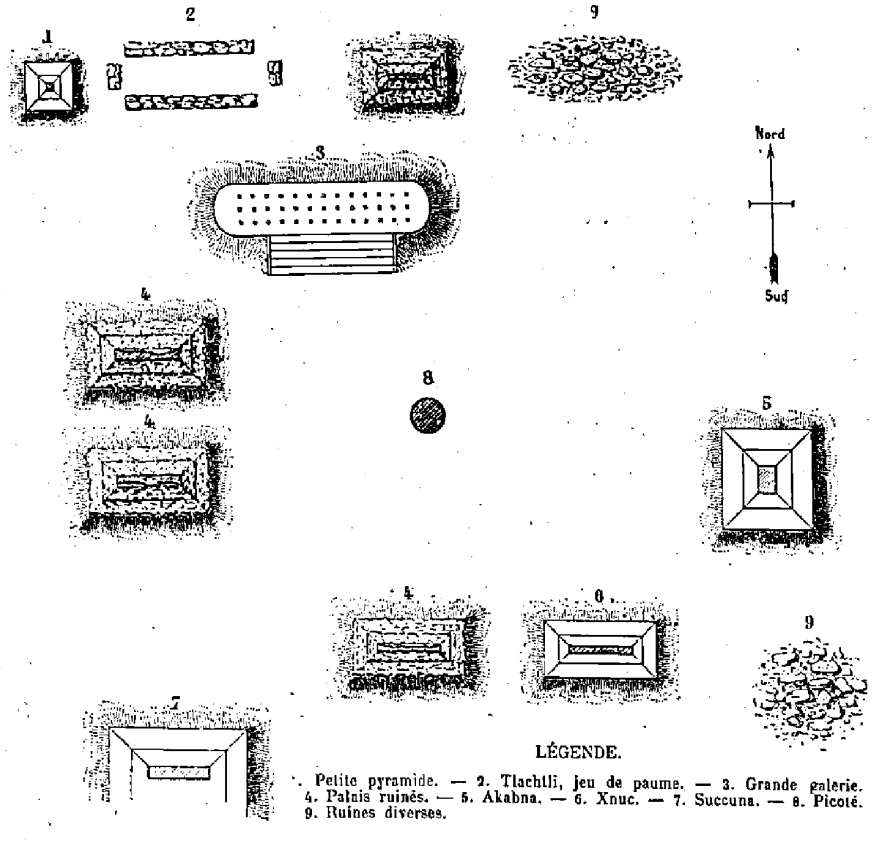


Grande galerie à Aké. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

piliers (il en reste vingt-neuf), élevés sur le plateau d'une longue pyramide de six mètres environ de hauteur. On arrive au sommet de la pyramide par un escalier gigantesque formé de blocs bruts d'un mètre cinquante à deux mètres de long, et variant comme épaisseur de trente à cinquante centimètres. Les piliers avaient une hauteur moyenne de quatre mètres soixante-quinze centimètres, à en juger par les plus élevés et les plus complets; ils sont formés de dix blocs chacun de un mètre vingt centimètres de côté, mais de dimensions inégales pour l'épaisseur, qui varie de quarante à cinquante centimètres.

On m'affirmait que tout avait été construit en pierre sèche et qu'on ne rencontrait à Aké ni mortier ni ciment. Première erreur, car on remarque une chose: c'est que les constructeurs taillaient bien la surface extérieure des pierres qui constituent le pilier, mais laissaient brutes les surfaces intérieures, qui, ne s'adaptant point exactement les unes sur les autres, laissaient entre elles des jours variant de deux à dix centimètres pour le même bloc; ils comblaient donc ces jours avec des fragments de roche que nous retrouvons, et devaient égaliser le tout avec du ciment ou du mortier.

M. Aymé, le consul américain de Mérida, qui m'accompagne, explorateur ami du merveilleux, me soutient que non, et que jamais personne n'a trouvé rien



LÉGENDE.

1. Petite pyramide. — 2. Tlachtli, jeu de paume. — 3. Grande galerie. 4. Palais ruinés. — 5. Akabna. — 6. Xnuc. — 7. Succuna. — 8. Picoté. 9. Ruines diverses.

Plan des ruines d'Aké.

de semblable. Comme le mortier a disparu, je ne puis rien affirmer et j'attends qu'une découverte me donne raison. Ces trente-six piliers, placés sur trois lignes parallèles, forment un rectangle, et l'esplanade qui les supporte a soixante-cinq mètres quarante centimètres de longueur sur une largeur de quatorze mètres soixante-dix centimètres; la pyramide, aux extrémités arrondies comme l'une des pyramides d'Izamal, *Hunpictoc*, est orientée nord-sud; l'escalier se trouve au sud. Dans la longueur, les piliers sont à quatre mètres trente centimètres l'un de l'autre et leur écartement est de trois mètres vingt centimètres.

Maintenant, quelle était la destination de cette bizarre construction? Était-ce une galerie couverte? On ne trouve aucun débris sur le plateau de la pyramide, et, s'il y avait couverture, le toit devait être de bois et de chaume qui n'ont pu laisser de vestiges. Était-ce un monument commémoratif? Nous n'en savons rien; c'est à coup sûr le seul et unique monument de ce genre du Yucatan, mais il n'a rien de colossal.

Ce n'est pas que les commentaires fassent défaut; mais je ferai remarquer que les commentateurs font généralement dire aux monuments comme aux écrivains beaucoup plus de choses qu'il ne faudrait, cherchant toujours l'impossible au lieu de s'attacher au naturel. Certains voyageurs se sont livrés, au sujet d'Aké,

aux élucubrations les plus extraordinaires, et la théorie suivante est l'une des plus singulières que je sache.

Le monument dont il s'agit serait commémoratif de périodes ou de règnes, et chacun des blocs représenterait ou un Ahau Katun ou un siècle Katun.

L'Ahau Katun est de vingt-quatre ans, selon la chronologie maya, et le siècle Katun est de cinquante-deux ans. Or, comme il y a trente-six piliers composés de dix blocs chacun, cela nous donnerait dans le premier cas huit mille six cent quarante années, et dans le second dix-huit mille sept cent vingt ans. Il est évident que le premier bloc posé il y a dix-huit mille sept cent vingt ans aurait depuis longtemps disparu lors de la pose du dernier, qui daterait de quelques siècles avant la conquête; et d'ailleurs tous les blocs ont la même apparence de vétusté. Voilà où l'on en arrive avec l'esprit de système. Ce sont là des folies qu'on ne discute pas; le simple bon sens, le meilleur guide en archéologie comme en toutes choses, fait justice de ces aberrations.

N'est-il pas plus simple et plus logique de supposer que ce monument original représente une galerie autrefois couverte de chaume, galerie destinée à des jeux, à des assemblées ou à quelque cérémonie publique? Sa position centrale en regard des autres monuments viendrait appuyer cette supposition.

Une ruine n'est-elle intéressante qu'à la condition d'être incompréhensible ou de se perdre dans la nuit des



Piliers de la grande galerie d'Aké. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

temps? Il faut absolument lutter contre ce préjugé. Nous allons voir du reste que l'étude des autres ruines nous donne raison.

Après avoir pris les dimensions du monument, nous allons visiter la ruine appelée *Akabna*[1], ce qui veut dire « maison de l'obscurité »; les pièces encore entières sont obscures, ne prenant jour que par les portes donnant sur d'autres pièces. Là nous retrouvons la *boveda*, le toit en encorbellement, la fausse ogive, comme partout ailleurs; c'est la voûte hindoue et la voûte toltèque. Seulement, à Aké, cette voûte est plus inclinée, et cela tient aux matériaux, car elle est construite, comme les pyramides, de ces grands blocs bruts qui ont fait donner aux monuments le nom de cyclopéens.

On oubliait, en leur prêtant cette appellation, qu'une construction cyclopéenne est composée de blocs beaucoup plus grands, de formes irrégulières et si bien unis entre eux, qu'on ne pourrait introduire dans les joints le corps le plus mince, tandis que les pierres employées dans la construction des ruines d'Aké sont de forme toujours semblable, dalles épaisses non taillées, séparées par de grands intervalles.

C'est ce que je faisais observer à mon guide, M. Aymé, à la vue de ces pierres disjointes formant les murailles et les voûtes. Je lui disais : « Vous prétendez qu'il n'y a eu dans les constructions d'Aké ni ciment ni mortier, et qu'on n'y a jamais découvert de pierres sculptées, ni décoration d'aucune sorte. Je le

1. Tous ces noms ont été donnés aux monuments par les Indiens.

nie en principe, quoique les faits semblent me donner tort, et nous sommes ici en présence d'un phénomène qu'il faut éclaircir.

« Les constructeurs de ces monuments n'ont bien certainement pas dépensé tant d'efforts et de travail pour laisser leurs édifices incomplets ; ou ces dalles étaient parfaitement jointes, et elles auraient été rongées par le temps, ce qui leur prêterait une antiquité incroyable, et je le nie de nouveau; car vous voyez que les blocs sont entiers avec leurs arêtes ou leurs formes arrondies, comme arrachés de la carrière; et du reste ne voyez-vous pas que ces blocs, dans les intérieurs, sont absolument dans le même état que ceux des murailles extérieures, tandis qu'ils devraient être mieux conservés? J'en conclus donc que toutes ces pierres, murailles et voûtes étaient autrefois couvertes de ciment et peintes suivant la coutume.

— Montrez-moi la preuve de ce que vous avancez, me disait mon interlocuteur, et je vous croirai. »

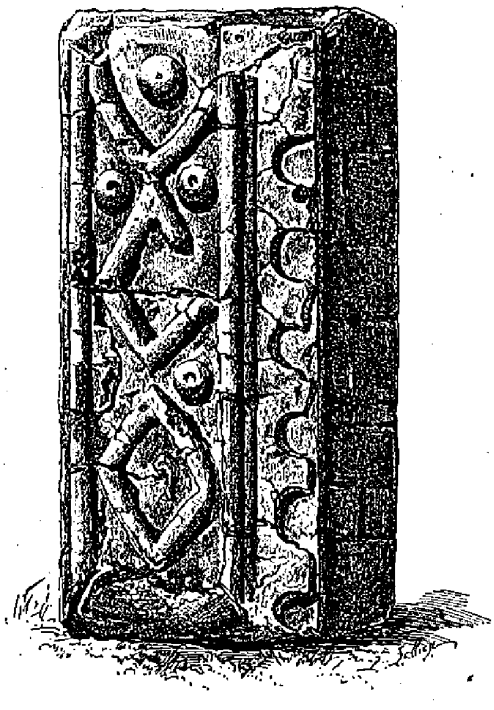
Je n'avais rien à répondre et m'en retournai désolé, pensant qu'en somme j'avais pu faire fausse route, lorsque, en passant près d'une haute pyramide surmontée d'une ruine appelée *Xnuc*, la chouette, je dis à Aymé :

« Allons visiter ce palais.

— Il n'y a rien à voir, me répond-il : des murailles et rien de plus; je l'ai visité.

— Allons toujours, » dis-je. Et nous y allons.

Arrivés au sommet et en présence de l'édifice ruiné, la première chose qui frappa mes regards, ce fut un fort joli bas-relief en ciment, composé de losanges et de sphères aplaties, dans le genre des décorations de Palenqué. Ce bas-relief formait le côté droit d'un grand cadre qui entourait des personnages dont on voyait encore les restes et au-dessous de la corniche saillante qui appartient à tous les édifices yucatèques; un mètre environ d'une épaisse couche de ciment masquait les pierres, remplissait les joints, unissait la surface entière, et nous retrouvions même la peinture qui recouvrait l'édifice.



Bas-relief en ciment à Aké.
Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.

« Eh bien ? fis-je à mon compagnon de voyage.

— Vous aviez raison, » me dit-il.

En effet, cette découverte était toute une démonstration et répondait victorieusement à toutes les objections.

On trouve également à Aké les couches typiques de ciment superposées que nous avons mentionnées au sujet de Tula, Teotihuacan et autres lieux habités par les Toltecs.

Aké semblerait donc appartenir aux premiers temps de l'invasion toltèque au Yucatan, première époque d'une civilisation que l'on pourrait appeler maya-toltèque.

VII

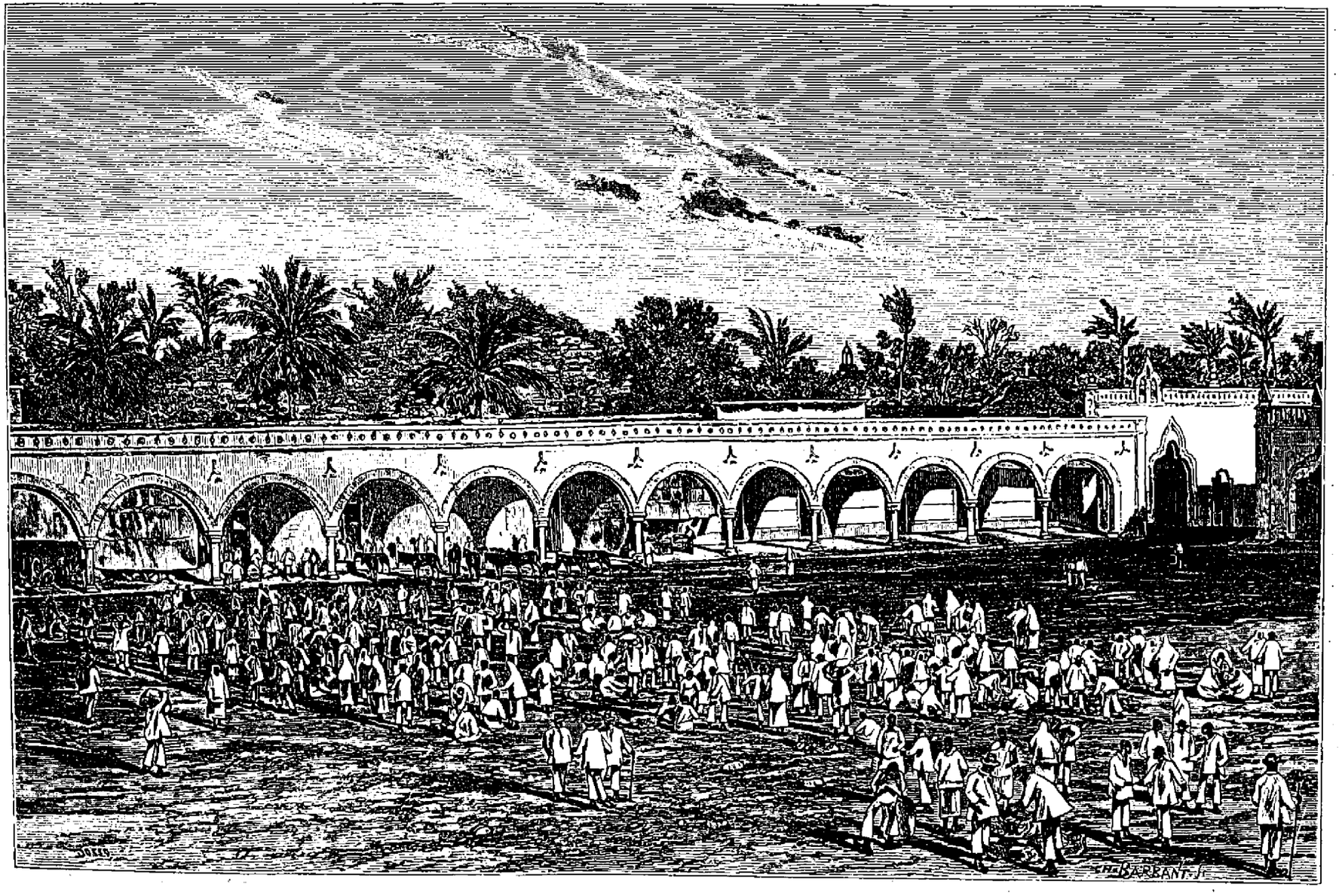
Expédition à Izamal et à Chichen-Itza. — Izamal. — La place du Marché et la grande pyramide. — Petite pyramide et grandes figures décoratives. — Routes cimentées.

D'Aké nous passons à Izamal, où nous arrivons à trois heures.

Izamal est une des principales villes de la province; c'est un grand et charmant village de cinq à six mille âmes, qui nous paraît d'autant plus propre et joli que l'on vient d'y célébrer la fête patronale, et qu'à cette occasion l'on a blanchi les maisons, les édifices publics et jusqu'aux vieilles murailles ruinées des faubourgs. Izamal joint à ses maisons proprettes deux places à galeries formées de colonnes sveltes et de légers arceaux mauresques.

Deux mots d'histoire. Ces deux mots seront tout en faveur de la modernité de la civilisation au Yucatan, thèse que je défends en très honorable compagnie, contre les gens à imagination vive, grands amis du merveilleux et partisans d'une antiquité ridicule. Je demande donc au lecteur un peu de patience; nous renonçons un moment aux aventures pour revenir à la science, qui, moins amusante, offre cependant de si merveilleux attraits. Rétablir la vérité dans des faits tant et si diversement controversés; reconstruire étape par étape une civilisation dont on a faussé comme à plaisir l'origine et la marche; refaire une histoire qui a été embrouillée de parti pris; démontrer par les monuments, seuls documents sérieux qui nous restent, son unité bien évidente; en faire toucher du doigt le point de départ, en suivre le développement pour arriver à la décadence, n'est-ce pas une des causes les plus intéressantes à défendre?

On a prétendu que la civilisation yucatèque, comme celle de Tabasco, était une civilisation morte, appartenant à un peuple disparu et dont les traditions étaient perdues au temps de la conquête. Le cadre du *Tour du Monde* m'arrête, mais j'espère prouver le contraire dans mon ouvrage.



Place du Marché, à Izamal (voy. p. 26). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Izamal, comme Mérida et d'autres villes de la péninsule, fut fondée sur l'emplacement d'une ville indienne. Là, comme ailleurs, la première chose que firent les Espagnols fut de détruire les palais, raser les temples, arracher des mains des Indiens les documents écrits, et de leurs âmes les traditions transmises. L'évêque Landa, dont la relation des choses du Yucatan date d'environ 1566, quarante-cinq ans après la conquête, nous parle des édifices d'Izamal, qui étaient encore à cette époque au nombre de douze, et nous dit qu'on n'en connaissait pas les fondateurs, tandis que Lizana, autre historien écrivant en 1626, soixante ans plus tard, et qui, bien moins que Landa, dut être à même de recueillir les légendes, nous en donne au long l'histoire; il est vrai que des douze monuments que le premier nous signale, le second n'en retrouve plus que cinq; mais il en connaît les noms qu'ignorait son prédécesseur, et c'est à lui que nous en emprunterons la nomenclature.

Pour Landa, qui avait d'abord prétendu que ces monuments étaient d'origine inconnue, il nous affirme plus tard, page 326, que ce sont bien des monuments construits par la race existante, puisque, *parmi les débris de ceux qu'on a détruits, on retrouve des fragments d'hommes nus et d'autres décorations, que les Indiens d'aujourd'hui font encore d'un ciment extrêmement fort.* Dans une tombe, *il trouve des objets d'art en pierre, bien travaillés, de ceux que les Indiens reçoivent encore actuellement comme de la monnaie.* Puis, comme à Mérida, où il fut obligé de détruire une chapelle pour en chasser les adorateurs, Landa nous parle de la grande pyramide, dont nous reproduisons la photographie; là aussi la chapelle qui surmontait la pyramide existait encore; il en donne le plan et dit qu'elle était en pierre équarrie, parfaitement sculptée : ce qui nous prouve que, de son temps, le monument était encore dans son entier. Enfin, par un besoin d'exagération propre à la race espagnole, il ajoute : « Ce monument est d'une telle élévation qu'il inspire l'épouvante. » Et l'édifice n'a pas quatre-vingts pieds de hauteur!

Le monument se compose de deux parties : la base, de près de deux cents mètres, surmontée d'une grande plate-forme, et la petite pyramide, acculée au nord. Sur la plate-forme se tenait le peuple pour assister aux cérémonies religieuses qui se pratiquaient en présence de tous, sur le haut de la pyramide. Quant à la chapelle que nous dépeint Landa, elle renfermait l'idole. Nous parlons de ce qui devait se passer à Izamal par analogie, car les choses se pratiquaient ainsi à Mexico et dans les villes toltèques de Teotihuacan et de Cholula.

Du reste, suivons

Lizana appelle cette grande pyramide, placée au nord, Kinich-Kakmó, parce que sur la cime se trouvait un temple avec une idole qui s'appelait ainsi, et cela signifiait : « Soleil au visage dont les rayons étaient de feu. » N'est-ce pas exactement là le culte du soleil, ainsi que son temple et sa pyramide, comme à Teotihuacan?

Au sud de cette pyramide s'en trouvait une autre non moins grande, mais avec esplanade seulement et moins élevée que la première; elle s'appelait Ppapp-Hol-Chac, ce qui voulait dire : « Maison des têtes et des éclairs, » car c'était là que demeuraient les prêtres; ils y avaient probablement un beau palais, dans le genre de ceux qui existent encore dans d'autres villes. Les Espagnols choisirent cet emplacement pour y construire le couvent de San Francisco et l'église paroissiale qui est fort belle[1].

La troisième pyramide, à l'orient, soutenait un temple dédié à Ytzamat-ul, Itzamna ou Zamna, désigné comme le fondateur de la ville d'Izamal. « Ce roi ou ce faux dieu, dit Lizana, était représenté par les Indiens sous la figure d'une main, qui le rappelait à leur mémoire, et ils disent qu'on lui portait les malades et les morts et que le dieu les guérissait et les ressuscitait en les touchant de sa main; et c'est pour cela qu'on nommait le temple Kab-ul, qui veut dire la main travailleuse, la main miraculeuse. » Ce temple, où s'opéraient tant de miracles, était le but de nombreux pèlerinages, et c'est pourquoi l'on avait construit des routes ou chaussées aux quatre vents, chaussées qui s'étendaient aux extrémités du pays et conduisaient au Guatemala, à Chiapas et à Tabasco. Aujourd'hui encore, dit l'auteur, on retrouve en bien des endroits des vestiges de ces routes.

Nous avons nous-mêmes reconnu les traces de la chaussée en ciment qui conduisait d'Izamal au bord de la mer, en face de Cozumel. Notons que cette construction des routes en ciment était essentiellement toltèque, et nous avons signalé le fait en parlant de Tula et de Teotihuacan.

Dans cette appellation du temple, Kab-ul, la main travailleuse, il nous serait facile de reconnaître Hueman, les longues mains, le grand chef, le législateur toltèque de Tula, qui par plusieurs historiens a été identifié avec Quetzalcoatl, que nous retrouvons au Yucatan sous le nom du Cuculcan, qui a la même signification; et c'était le même, dit Landa page 57, qui fut regardé comme dieu au Mexique et appelé *Cezalcouati;* il veut dire Quetzalcoatl.

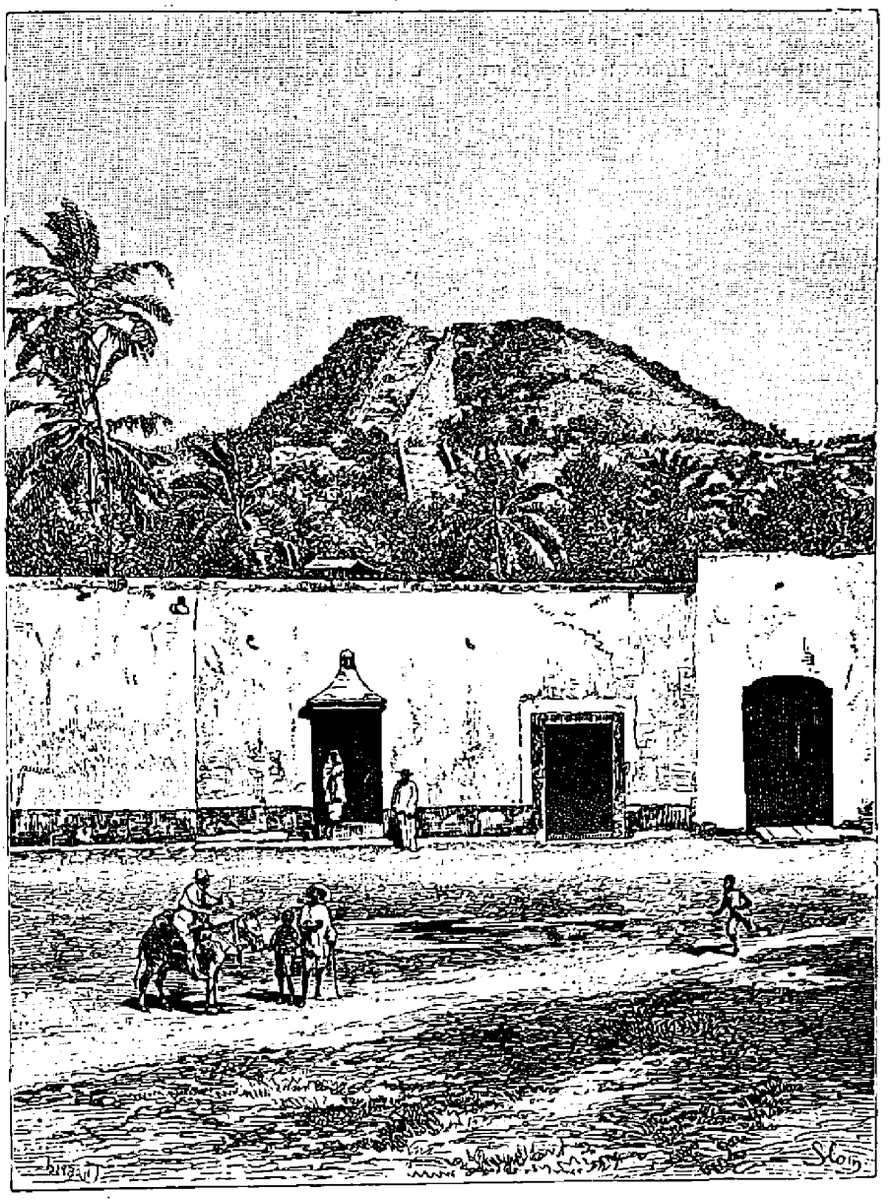
Enfin la quatrième pyramide, qui se trouve à l'occident et dont nous voyons la cime sur la photographie qui représente la place du Marché, était surmontée du palais du général en chef de l'armée. Il se nommait Hunpictok, « capitaine qui commande à huit mille lances de silex ».

Le haut de la pyramide n'offre plus que des débris, et c'est dans la base, bâtie de pierres sèches, à extrémités arrondies comme celle d'Aké, et de construction semblable, que se trouvait la figure donnée par

1. Et, ajoute Landa, page 33, ce fut sur les instances des Indiens que l'on construisit l'église et le monastère.

Stephens, aujourd'hui disparue; c'est là que se trouve, sur la face orientale, celle que représente notre dessin. Elle nous indique clairement le faire des constructeurs. Cette tête colossale mesure quatre mètres de hauteur; les yeux, le nez, la lèvre inférieure sont formés de blocs bruts enduits, ainsi que les joues, de ciment modelé frais; les ornements de droite et de gauche sont obtenus par le même procédé, et dans ceux de gauche, mieux conservés, nous apercevons ces doubles spirales, image symbolique du vent ou de la parole, que nous avons déjà vues à Mexico comme à Palenqué et que nous reverrons à Chichen-Itza.

Sur la face occidentale de cette même pyramide, où



La grande pyramide Kinich-Kakmó, à Izamal. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

un déblayement a mis à nu une partie de la base, nous découvrons un des plus beaux bas-reliefs qu'il nous ait été donné d'admirer au Yucatan. Le motif principal représente un tigre accroupi avec figure humaine; le sujet est traité en ciment, le modelé en est superbe, et ce tigre à figure d'homme nous reporte aux ordres de chevalerie mexicaine, aigles, tigres et milans. Le tigre était le premier de ces ordres de chevalerie, et rien ne répond mieux à la destination du palais, selon la légende, que cette personnification du courage et de la force, appliquée à l'habitation du grand chef de l'armée d'Izamal.

En somme, ces quelques documents trop concis, et qui seraient lettre morte pour qui n'aurait point suivi la filière des migrations du nord, nous permettent de reconstruire à Izamal un centre toltèque, comme nous

le ferons ailleurs : la grande pyramide du Soleil, le temple de Quetzalcoatl, le palais du prince et la demeure des prêtres nous prouvent qu'il y avait à Izamal, au temps de la conquête, une grande population ; que temples, palais, sanctuaires étaient debout et fréquentés par des fidèles, ce qui ne s'accorde guère avec l'antiquité qu'on prête à cette ville; et si l'on n'admet pas que temples et palais fussent en pleine prospérité au temps de la conquête, il est impossible de ne pas constater une vie latente, puisque les temples étaient suivis, les cérémonies du culte pratiquées; en sorte que, à Izamal comme en d'autres villes, nous ne pouvons croire qu'à une dislocation récente de l'ordre social, à une destruction partielle, conséquence des guerres civiles, et qui n'aurait remonté qu'à quelques années avant la conquête.

VIII

En route pour Chichen-Itza. — Un pauvre télégraphe. — Tunkas et sa garnison. — Citas. — L'église forteresse. — Organisation de la troupe. — Ouverture d'un sentier. — Fête indienne. — A travers bois. — Arrivée à Pisté.

Nous partîmes d'Izamal à quatre heures du matin, et la route et la campagne nous parurent plus désolées que jamais. En quatre lieues, nous ne traversons qu'un seul village, Sitilpech, réunion de pauvres cases abandonnées.



Grande figure base d'une pyramide à Izamal (voy. p. 27).
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Le Yucatan manque probablement d'un ministère des postes et télégraphes ; je m'en étais bien aperçu à Mérida, où une série de dépêches dûment et chèrement payées n'arrivaient pas ou du moins restaient sans réponse. Informations prises, on me disait que la ligne était en mauvais état. En route, nous en eûmes la conviction. L'établissement de cette ligne avait dû être, en effet, des moins coûteux, comme des plus primitifs, et son entretien tout à fait nul. Il y avait bien un fil, mais pas de poteaux et point d'isolateurs. Ce malheureux fil courait le long du bois, accroché à quelque branche de bonne volonté qui, ployant, le laissait pendre, ou qui, rompant, le laissait choir; tantôt il festonnait, rasant le sol, et tantôt se couchait, comme découragé, sur les broussailles et les roches. Ce fil était malheureux, mais plus malheureux ceux qui payaient pour le relever, ou qui l'employaient sans résultat. Cependant il parlait de temps à autre, ce fantôme de télégraphe; il existait en somme : grand progrès en cela sur celui ou ceux de Tabasco, qui, à peine posés, disparaissaient aussitôt, les habitants jugeant utile de s'emparer des fils pour leur usage personnel.

Nos hommes s'arrêtent tout à coup; nulle maison n'est en vue, nous sommes en plein bois ! C'est pour nous montrer sur la droite, à deux pas, le cénoté de Xcolac, une très belle pièce d'eau, ombragée de grands arbres et pleine de poissons. Un groupe d'Indiens accroupis sur la rive y remplissaient leurs gourdes et nous tendirent leurs jicaras emplies jusqu'au bord; l'eau était fraîche et pure, et, dans un pays où elle est si rare, on se demande comment un réservoir aussi important, et d'autant plus précieux qu'il n'est jamais à sec, n'a point servi de centre à une population agricole, hacienda, village ou rancho.

Remontant en voiture, nous atteignons Tunkas, ruine lamentable, petite garnison, mais bon déjeuner en compagnie du commandant.

Pour ce pauvre village, l'arrivée de trois volans cochés est un véritable événement, et bientôt nous voyons une douzaine d'individus traverser la grande place déserte, se dirigeant vers la tienda. Vieillards au chef branlant, femmes étiques à peau marbrée de plaques blanches et noires, enfants malingres, on dirait une troupe d'éclopés. Les gens valides, les travailleurs sont aux champs, préparant la milpa.

Nos indigènes envahissent la tienda, plongeant avi-

dement leurs yeux dans la salle où nous reposons; l'un d'entre eux, plus osé, y pénètre titubant, pour nous voir de plus près. Le malheureux est ivre et nous adresse en maya quelques questions probablement indiscrètes, car l'assistance sourit. Le commandant l'engage à se retirer, et, sur son refus, appelle deux soldats et le fait enlever, malgré ses réclamations sur les droits et l'égalité des hommes: c'était un anarchiste.

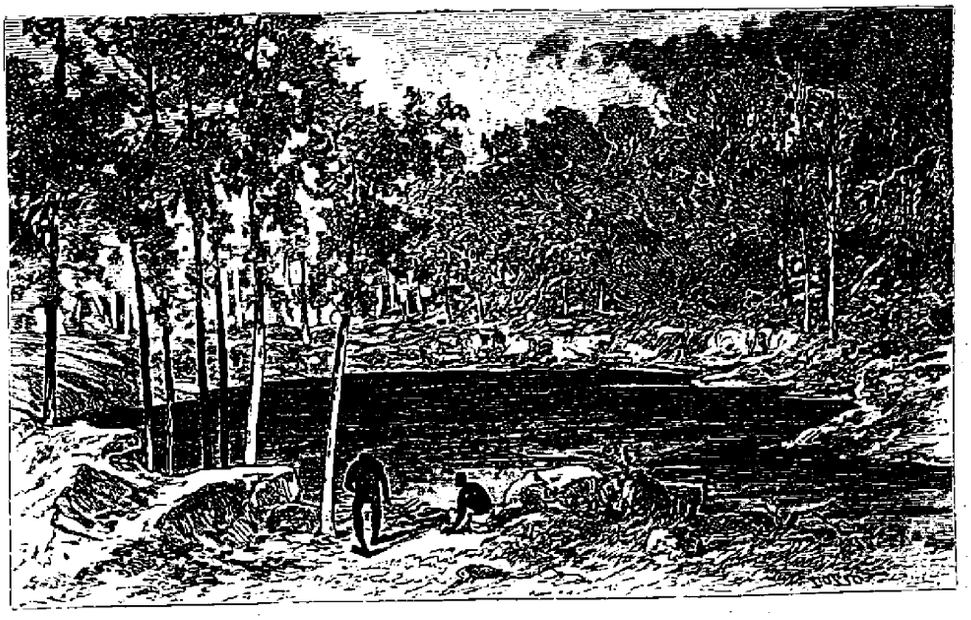
Le déjeuner expédié, les mules reposées, nous filons; une partie de la garnison doit suivre pour nous accompagner à Chichen, et elle nous rejoindra demain.

Nous marchons un train d'enfer et nous arrivons à Citas le soir à sept heures.

Il faisait nuit et l'on ne nous attendait plus: aussi rien de préparé; la population, surprise et dérangée, semblait de méchante humeur; où nous caserait-on? L'école étant libre pour le moment, on nous la donne, et, nous mettant tous à la besogne, les bancs empilés d'un côté, les tables de l'autre, nous installons hamacs et lits de camp. Mais le souper? grosse affaire: l'heure est passée et les gens répugnent à se mettre à l'ouvrage. Nous recevons la visite du juge et du chef politique; grâce à leur bon vouloir, tout s'arrange, et l'espoir d'un bon profit précipite les choses. Nous soupons.

Au petit jour, je reconnais le Citas que j'avais visité dans le temps, moins quelques maisons incendiées par les Indiens bravos, lors de leur dernière invasion, en 1863. La maison qui m'abrita, brûlée; la grande tienda de la place, en ruine; l'église seule s'élevait, neuve, massive, triomphante au milieu de cette misère.

A Citas, nous devons quitter la route battue pour entrer dans les bois; il fallait y laisser voiture et volans



Cénoté de Xcolac. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

cochés, que remplaceraient porteurs, chevaux et mules de charge; or tout cela ne se trouve pas en quelques heures, et le séjour de Citas n'avait rien d'attrayant. Pour les hommes, ils sont de mauvaise volonté, demandent double paye et, quoique officiellement requis, font la sourde oreille. L'étranger qui vient de si loin pour visiter des ruines d'un si sot intérêt pour l'Indien doit être un homme riche qui peut payer; tous les peuples font vis-à-vis les uns des autres le même stupide raisonnement, auquel nous sommes forcés de céder en partie.

Nous obtenons nos hommes avec un surcroît d'un tiers. Les chevaux sont rares, il faut les requérir; pour la troupe qui doit nous servir d'escorte, elle nous est gracieusement accordée. Du reste, ni soldats ni chevaux ne sont prêts, et nous-mêmes, que de choses à préparer avant de nous mettre en route. En outre, les sentiers qui permettaient l'accès dans les bois sont obstrués par la végétation; nous avons sept lieues à faire pour atteindre Pisté; la première chose est donc d'envoyer des hommes armés de machétés pour ouvrir la voie. Ils partent, et nous poursuivons nos préparatifs, ne devant suivre que le lendemain.

Cependant la journée s'écoule; le soir, une gracieuse invitation nous arrive; il y a fête, bal, *jarana*, et, suivant la formule, on nous prie de l'honorer de notre présence.

« Un bal à Citas! fis-je. Vous dansez?

— Oui, répond mon inviteur, nous dansons et très souvent.

— Mais quoi? vous me parliez d'une vie inquiète, d'une existence misérable, continuellement menacée par la furie des Indiens soulevés; vous me parliez de maisons brûlées, de vos femmes enlevées, et, me disiez-vous, « nous ne savons jamais la veille si nous « reverrons le jour suivant. »

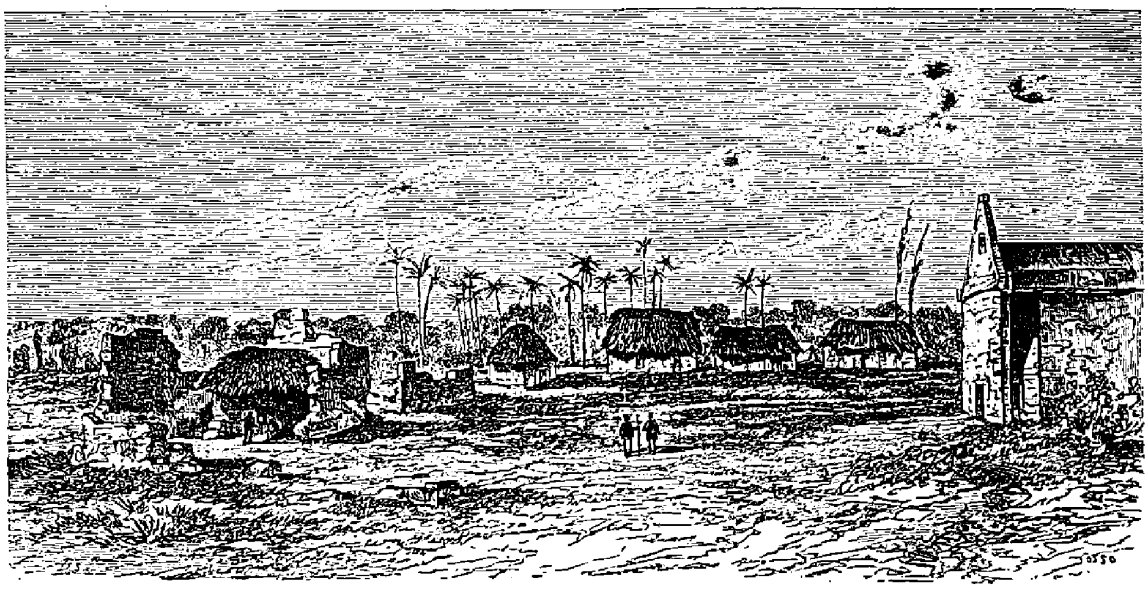
— Oui, mais nous dansons. Ne faut-il pas l'égayer, cette vie triste et passagère? »

Quel philosophe!

Et moi qui me surprenais à plaindre ces malheureux! je manquais là de discernement et méconnaissais la nature humaine, qui se développe jeune et vivace, quel que soit le milieu déplorable où elle s'agite et qui devient son milieu normal. Tels les condamnés de la Convention, dansant et faisant des vers à la veille de la mort; tel le soldat en temps de guerre, ou le marin dans sa carrière de dangers, vivant inconscient des balles ou des tempêtes du lendemain. Ces gens-là dansaient sur un volcan, ajouterait M. Prudhomme; je me contentai d'accepter l'invitation.

Les rues de Citas ne sont pas des rues, mais de petites chaînes de roches abruptes, séparées par des précipices minuscules où l'étranger peut se rompre les os. Chacun de nous se met en route, tenu en laisse par deux Indiens, car la maison où se donne la fête est à quatre ou cinq cents mètres de la place, et la nuit est des plus obscures. Nous arrivons.

Dans une case de pauvre apparence, éclairée par trois foyers flambants, s'agitent une demi-douzaine de femmes préposées à la cuisson des victuailles; ce sont des noces de Gamache en miniature; je vois un amoncellement de poulets, de dindes et de quartiers de porcs, qui attend la marmite ou le gril, pendant que, au dehors, à genoux devant des *metates*, d'autres femmes écrasent et moulent les grains de maïs sous leurs rouleaux de granit; tout auprès, des tortilleras accroupies s'emparent de la pâte molle, qu'elles transforment en galettes plates en la frappant de leurs deux mains, à la façon d'un dilettante disant bravo, puis les déposent sur le *comal* brûlant pour les servir chaudes aux amateurs.



Place du village de Tunkas (voy. p. 28 et 29). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

En avant, un hangar couvert de chaume, et qu'illuminent des quinquets fumeux, constitue la salle du bal. Une rangée de bancs, quelques chaises tendues de cuir sont occupés par les dames, tandis que, au milieu, les danseurs, pieds nus, en pantalons blancs, chemises flottantes et mouchoirs de couleur autour du cou, méditent leurs invitations et devisent de leur succès. Il y a foule, tout le village est là, Indiens et métis du moins, mais peu de ladinos, c'est-à-dire peu de femmes blanches.

« C'est un Indien qui donne la fête et en paye les frais, me dit le juge, et cette fête, qui dure souvent plusieurs jours, je veux dire plusieurs nuits, entraîne une dépense considérable. Celle-ci, une fois terminée, coûtera peut-être trois cents piastres, quinze cents francs; pour un métis comme pour un Indien, c'est une fortune. Mais en cette occasion il épuisera toutes ses ressources; il s'en fait gloire, et prochainement ce sera le tour d'un autre Indien de donner une fête semblable.

— Mais, dis-je à mon interlocuteur, c'est la ruine pour ces gens-là; que feront-ils le lendemain?

— Ils feront le lendemain ce qu'ils faisaient la veille, me répond-il : ils retourneront à leurs milpas, c'est-à-dire à leurs cultures. Si la récolte est abondante, ils vivront comme devant, économisant quelques sous pour donner une fête nouvelle quand viendra leur tour; si la récolte manque, ils se serreront le ventre; ils mourront de faim s'il y a famine. Le souci du lendemain leur est inconnu, et les leçons de l'expérience sont impuissantes à leur rien apprendre de ce côté. »

Nous avons, dans cette cérémonie, un exemple bien frappant de la force des traditions : traditions que l'on continue sans s'en rendre compte et que l'on subit comme des instincts héréditaires. Vous demanderiez vainement à ces hommes d'où leur vient cette habitude et pourquoi ils dépensent tout leur avoir dans une seule fête? Ils n'en savent rien, et, chose singulière, c'est à nous à le leur dire.



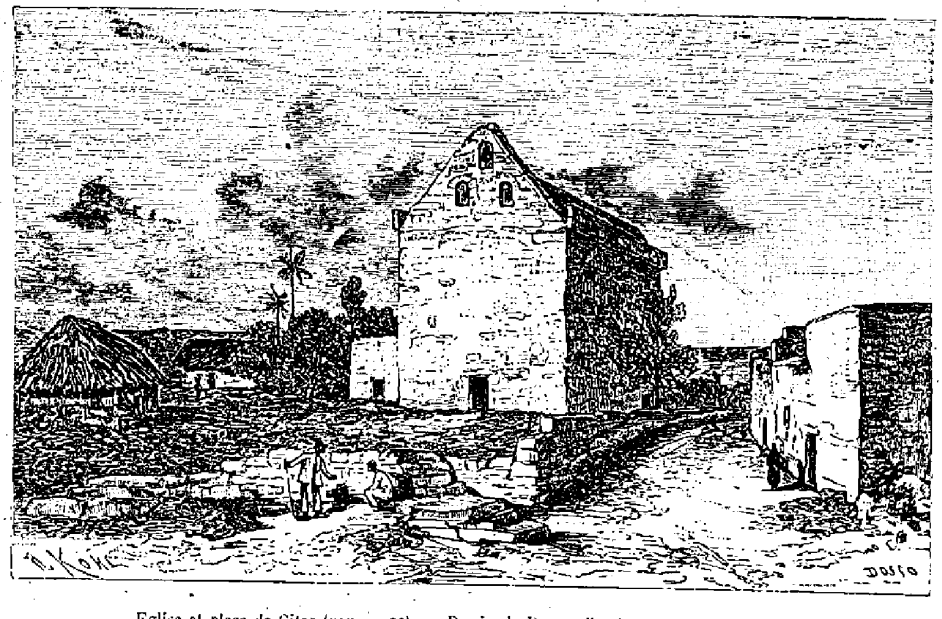
Les préparatifs de la *jarana*, à Citas. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur

Indiens et métis, en cette affaire, copient, sans s'en douter, les coutumes de leurs ancêtres. Nous trouvons en effet, dans Landa, chapitre XXII, un passage qui va nous éclairer. Après nous avoir parlé des orgies que pratiquaient les Mayas et de leur goût pour les fêtes et les dîners en commun, l'historien nous dit :

« *Ils dépensaient souvent en un seul banquet ce qu'ils avaient péniblement gagné en travaillant un grand nombre de jours.* Ils avaient deux manières de célébrer leurs festins. La première était celle des seigneurs et des gens de condition ; *elle obligeait chacun des conviés à rendre, à son tour, la fête à laquelle il avait été invité* ; à chacun d'eux on donnait une volaille rôtie, du pain et des boissons de cacao en abondance, et, à la fin du repas, un manteau pour se couvrir et un petit piédestal avec la coupe qu'on y posait, aussi bien travaillée que possible. Si l'un d'eux venait ensuite à mourir, l'obligation de rendre le repas incombait à sa maison ou à ses parents[1]. » N'est-ce pas exactement la même coutume que nous venons de prendre sur le fait? Et plus loin : « Dans ces repas, celles qui leur donnaient à boire étaient de belles femmes, qui, après leur avoir présenté le vase, tournaient le dos à celui qui le prenait, jusqu'à ce qu'il l'eût vidé. Les femmes indiennes, en servant leur mari, ont encore la même habitude. »

Nous quittons le bal de bonne heure, car nous devons partir de grand matin.

Nos hommes sont prêts, mules et porteurs sont chargés, les chevaux nous attendent sellés, une partie



Eglise et place de Citas (voy. p. 29). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

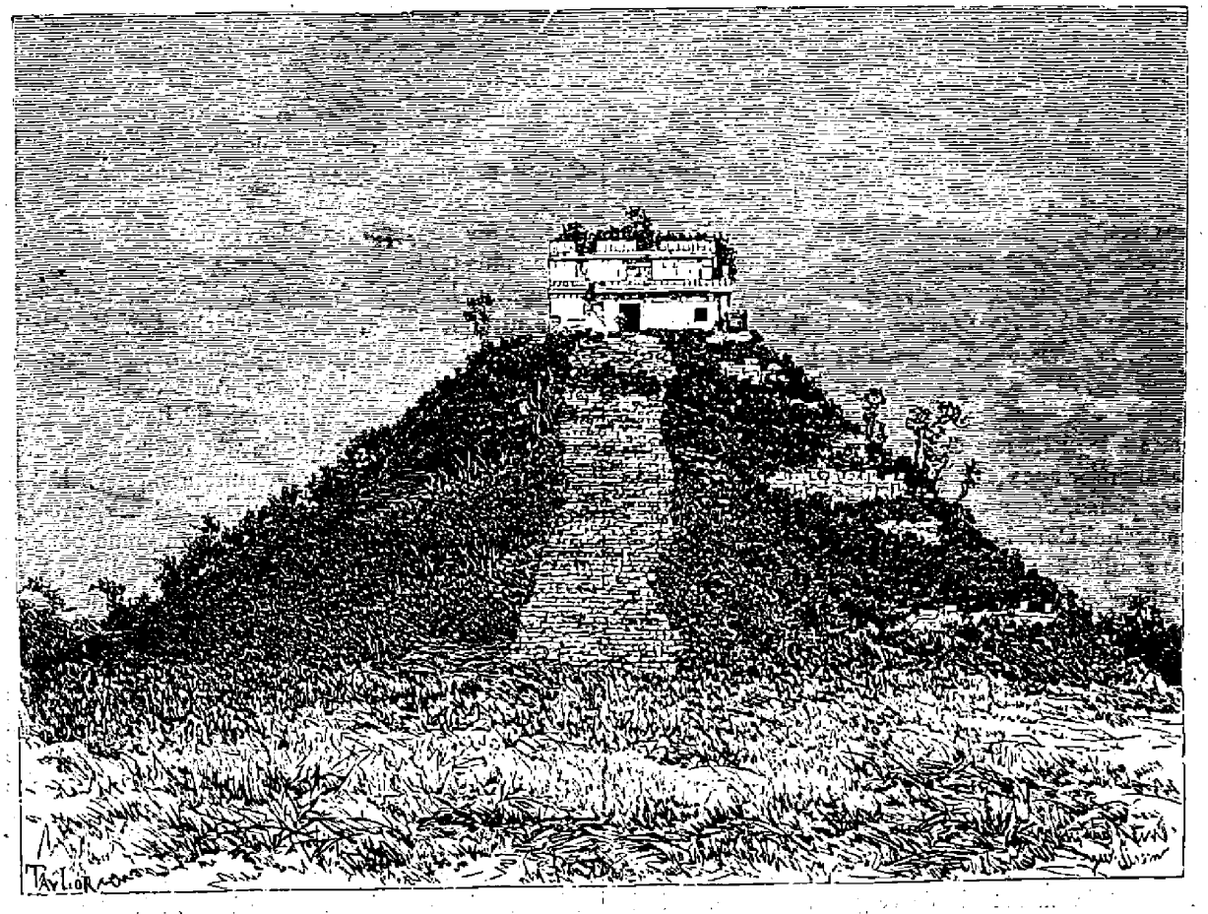
de l'escorte s'engage en avant-garde dans le sentier ouvert la veille ; nous suivons. C'est l'ancien chemin de Pisté, chemin encombré par la végétation, où l'on marche à la file indienne, n'avançant qu'avec peine au milieu des épines et des lianes. Nul pittoresque, rien à noter que le passage de grands papillons aux ailes de velours bleu, bordées de noir. Toujours ce même épais taillis, semé de rares palmiers et de quelques grands arbres.

Nous arrivons à Pisté, où l'église délabrée reste seule debout. Elle est occupée par une compagnie de vingt-cinq hommes, sentinelle avancée de l'extrême frontière. L'endroit est désolé ; c'est un véritable exil, et des plus durs, imposé à la petite garnison qui, pendant trois mois, occupe à tour de rôle ce poste isolé. Le danger n'est pas immédiat, et les Indiens bravos qui se soulevèrent autrefois pour conquérir leur liberté et massacrèrent ensuite les vaincus, par esprit de vengeance, ne se mettent plus guère en campagne que dans un but de rapine. Ils attaquent pour piller ; c'est pourquoi nous n'avions rien à craindre de leur part, et les cinquante hommes qui nous accompagnent ne sont là que par prudence et pour parer à tout événement.

1. Traduction de l'abbé Brasseur.

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le Castillo à Chichen-Itza (voy. p. 36). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Chichen-Itza — Notre installation au Castillo. — Coup d'œil général. — Une ville maya. — Soir et matin. — L'histoire d'Aguilar. — Histoire de Chichen-Itza. — L'expédition de Francisco de Montejo. — Contradiction des historiens. — Abandon de Chichen. — Retraite du conquérant.

Partis le matin de Citas, nous n'atteignons les ruines que vers trois heures. C'était la troisième fois que je venais à Chichen, et cependant mon émotion fut des plus vives, lorsque enfin nous aperçûmes la silhouette géante du Castillo. Il est perché sur une pyramide à pentes rapides de près de soixante-dix pieds de hauteur.

Nous eûmes à peine le temps de nous y installer que la nuit arriva; vint l'heure du souper, et, en l'absence de la cuisinière que nous devions trouver à Pisté, mandée tout exprès de Valladolid, et qui nous avait fait faux bond, nous avions heureusement une cantine d'officier; mais, autre oubli, l'eau nous manquait, et les cantaros pour en aller querir étaient restés à Citas, de sorte qu'il fallut se rejeter sur les conserves; en définitive tant bien que mal on soupa.

Vain détail en présence de la nature singulière des lieux que nous habitions, et du merveilleux spectacle que nous avions devant les yeux. Quelle émotion poignante s'était emparée de nous! La lune cheminait splendide dans un ciel parsemé d'étoiles, éclairant l'immense plaine boisée semblable au vaste Océan dans

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

ses jours de calme, avec ses grandes ondulations de houle; sur les premiers plans se détachaient des fragments de murailles ou des monticules couverts d'une sombre végétation. Vieil explorateur de ces ruines, j'indiquais à mes compagnons de voyage l'emplacement de chacune d'elles.

Le Castillo en occupe le centre; à l'orient, au pied même de la pyramide, se trouvait le marché, avec deux petits palais ses dépendances; au nord, un bel édifice en ruine et le cénoté sacré, flanqué du temple qui le garde; au nord-ouest, le fameux Jeu de paume; à l'est et au sud-est, le Chichanchob, le Caracol, le second cénoté, le palais des Nonnes, l'Akab-sib, et plus loin l'hacienda, depuis longtemps abandonnée. Nous devisions à voix basse du passé mystérieux de cette ville morte à laquelle nos explorations et nos études pourraient prêter une vie nouvelle; pas un bruit ne montait de la plaine, c'était comme un majestueux silence des tombes qu'interrompait seul à intervalles égaux le cri de nos sentinelles; et ces cris nous reportaient aux jours lointains où cette ville se gardait, peut-être de la même manière, contre les surprises de voisins jaloux.

Au matin, c'était un autre spectacle, et non moins beau. La campagne, couverte d'un voile de vapeurs que perçaient à distances inégales les pyramides et les éminences boisées, ressemblait à une mer véritable semée d'îlots verdoyants; l'horizon, plus étendu, s'enrichissait avec la lumière montante de couleurs diverses et d'aspects nouveaux, et les lignes changeantes de vapeurs couraient comme de légers cirrus, rompant la monotonie de ce grand paysage. Puis le voile se déchirait, montait, disparaissait, laissant au-dessous de lui les feuilles des arbres chargées de gouttes étincelantes.

Disons quelques mots des villes mayas en général. C'étaient plutôt des centres habités que des villes, car ces groupes d'habitations et de palais ne ressemblaient en rien aux villes de nos jours. Les Espagnols, cependant, comparèrent les premières qu'ils aperçurent à des villes d'Espagne, à Séville par exemple, comparaison qu'ils répètent maintes fois. Ce que nous en voyons aujourd'hui nous en donne une idée toute différente, et ces groupes se composaient uniformément des mêmes édifices que nous retrouvons partout, c'est-à-dire du temple ou des temples, des palais du prince et des caciques, et des édifices publics disséminés sans ordre apparent sur un vaste espace, dont les intervalles étaient couverts de chaussées cimentées, plantés de jardins, et les environs occupés par les cases des serviteurs et des esclaves.

Chichen-Itza, qui veut dire « près du puits de l'Itza », tire son nom du cénoté ou des deux cénotés près desquels était venue se grouper la population. Chichen, moins ancien qu'Izamal ou Aké, qui appartiennent à l'époque du ciment, est plus ancien que Uxmal, tout en appartenant comme cette dernière ville à l'époque de la pierre taillée. Les renseignements qu'on peut réunir à son sujet sont des plus vagues, comme sur tout ce qui touche au Yucatan; il semble en vérité qu'on ait de parti pris organisé la conspiration du silence sur ce pays jadis si florissant; et chez Geronimo de Aguilar, qui l'habita, comme chez Francisco de Montejo, qui le conquit, nous trouvons la même indifférence coupable. Nous n'avons qu'un fait historique certain, c'est l'abandon de Chichen par ses habitants, qui correspondrait à la prise et à la destruction de Mayapan, 1440 à 1460, dont nous parlerons plus tard.

Quant à la cause de cette émigration, Cogolludo nous dit que : « Un roi de Chichen appelé Canek (Canek était non pas un nom propre, mais le nom générique de tout chef des Itzaes) s'enamoura follement d'une jeune princesse, qui, soit qu'elle ne répondît pas à cet amour, soit qu'elle dût obéir aux ordres d'un tyran, se maria avec un autre cacique de la péninsule, plus puissant que son rival. Canek, aveuglé par la colère et le désespoir, arma un grand nombre de ses sujets et tomba subitement sur le lieu où se célébraient les noces. A la gaieté du festin succéda la rumeur des armes; aux chants d'épithalame, les cris des combattants, et, au milieu du bruit et de la confusion de la bataille, le prince de Chichen enleva la fiancée et disparut avec elle. Mais, craignant avec raison que l'époux offensé ne voulût venger son affront, et se sachant moins puissant que son rival, il s'enfuit avec son Hélène, suivi de la plus grande partie de ses vassaux. »

Si la raison que nous donne Cogolludo est mauvaise, quoique poétiquement écrite, le fait est absolument vrai. Les habitants de Chichen émigrèrent en masse pour aller fonder dans la lagune de Peten, à plus de cent lieues dans le sud, une petite principauté, dont la capitale fut Tayasal, que Cortez visita pendant son voyage au Honduras, et ne fut réduite par les Espagnols qu'en l'année 1697, il n'y a pas deux siècles.

En tout cas, nous savons que Chichen était habité soixante ans à peine avant l'arrivée des Espagnols, et que ses monuments étaient entiers. Mais il est évident que cette ville, qui était dotée de deux cénotés, grands et inépuisables réservoirs, c'est-à-dire d'une richesse inappréciable dans un pays où l'eau manquait, dut, lorsqu'elle fut abandonnée par ses habitants, en trouver d'autres qui les remplacèrent, et que la ville conserva son existence normale jusqu'à la conquête.

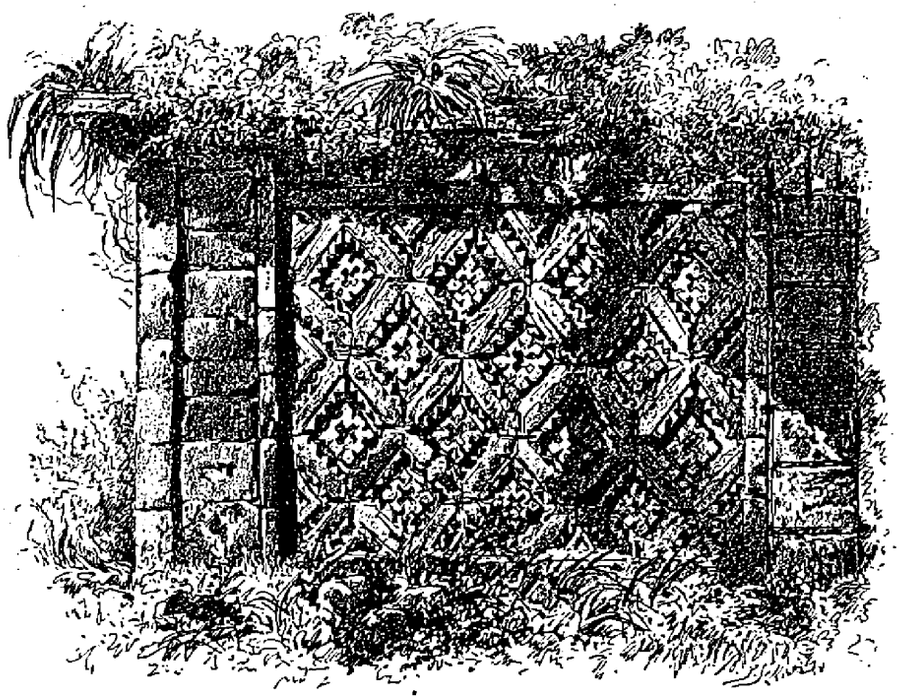
La première occupation espagnole remonte à 1527. Montejo s'arrête à Cozumel et débarque en face, sur la côte orientale du Yucatan, avec quatre cents soldats. Il abandonne ses vaisseaux à la garde des matelots, et sous la conduite d'un Indien de Cozumel il s'engage dans l'intérieur de la péninsule; c'est là ce qu'affirme le Bachiler Valencia, qui écrivit sa relation en 1639, et qui était habitant de Valladolid et fils de conquérant. Du reste les noms des villes que traverse l'itinéraire nous prouvent absolument que cette première invasion était bien dirigée de l'est à l'ouest, tandis que lors de la seconde, en 1541, où les Espagnols débar-

quèrent à Champoton, elle fut dirigée de l'ouest à l'est.

Montejo arrive à Coni, qui a disparu de la carte, traverse la province de Choaca, et parvient à Koba; de Koba il arrive à Aké, village de l'orient, qu'il ne faut pas confondre avec la ville d'Aké dont nous avons parlé. Là s'étaient assemblés une multitude d'Indiens décidés à lui disputer le passage; une bataille s'engagea, la plus terrible qu'eurent à livrer les Espagnols, et pour la première fois Montejo apprit à connaître la race courageuse contre laquelle il aurait à lutter. Malgré l'avantage des armes à feu, qui faisaient d'affreux ravages dans les masses profondes des Indiens, malgré les cuirasses d'acier qui les rendaient pour ainsi dire invulnérables, les Espagnols combattirent deux jours entiers pour avoir raison de la ténacité de leurs adversaires. D'Aké, Montejo se dirige vers Chichen-Itza, que, selon Herrera, on lui avait indiqué comme un lieu des plus favorables à son installation. La ville était donc habitée. Cogolludo fait la même remarque, en ajoutant que les grands édifices qui s'y trouvaient en devaient rendre la défense très facile.

Montejo s'installe à Chichen, dans les monuments dont nous allons parler; il s'y installe au milieu d'une population frappée de terreur par les résultats des batailles d'Aké.

Dans les premiers temps, la soumission des Indiens fit aux Espagnols une existence facile; puis ils se fatiguèrent bientôt de fournir à l'entretien de ces gens, dont chacun dévorait en un jour la subsistance men-



Ornementation du palais des Nonnes (voy. p. 36). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

suelle d'une famille indienne; ils se refusèrent à supporter plus longtemps les tyranniques exigences et les cruautés de cette troupe de bandits. Les vivres commencèrent à ne plus affluer au camp; puis les Indiens disparurent, faisant le vide autour des envahisseurs. La disette suivit l'abondance, et, pour se procurer des vivres, il fallut que les Espagnols s'en allassent au loin les enlever de force dans les villages; de là, combats de tous les jours; les Espagnols avaient perdu cent cinquante des leurs, et tous les survivants étaient blessés; Montejo, qui probablement avait conservé des rapports avec sa flotte, se résolut à la retraite. Tous les environs étaient occupés par les Indiens, et cette retraite devenait des plus difficiles. Après une journée sanglante où Montejo avait vu tomber l'élite de sa troupe, une nuit des plus noires sembla favoriser sa fuite. Il commanda le plus grand silence, fit envelopper les sabots des chevaux pour éteindre le bruit de leurs pas sur le sol rocailleux, et, pour tromper la vigilance des Indiens, il ordonna d'amarrer l'un de ses chiens à un poteau flexible muni d'une cloche, après avoir fait placer devant lui, mais hors de ses atteintes, une pièce de viande que l'animal affamé s'efforçait en vain de happer; de sorte que le bruit de la cloche et les hurlements de la pauvre bête persuadèrent aux Mayas que leurs ennemis étaient toujours là. Pendant ce temps les Espagnols filaient doucement au nord, dans la direction de Cilan. Au matin, les Indiens s'aperçurent de la supercherie, et s'élancèrent pleins de rage à la poursuite des fuyards, qui n'atteignirent qu'avec peine les bords de la mer et le territoire d'un prince pacifique qui les recueillit.

X

Palais des Nonnes. — Ensemble. — Inscriptions. — Le Castillo. — Description. — Moulages et photographies. — Fatigues. — Nuits glaciales. — Halos terrestres. — Une étrange visite. — L'Akab-sib. — Le Caracol et la prison.

Le palais des Nonnes (el palacio de las Monjas) est un des plus considérables de Chichen-Itza; on en a fait un couvent comme du grand édifice d'Uxmal auquel on donna le même nom. Quelques auteurs, en nous parlant de Mexico, nous disent en effet que les Aztecs avaient l'habitude de consacrer aux dieux, et pour un temps, des jeunes filles de bonne maison à partir de l'âge de douze à treize ans. La plupart abandonnaient le temple à l'époque de leur mariage; quelques-unes faisaient des vœux éternels. Ces enfants, nous dit Sahagun, que l'on nommait petites prêtresses ou sœurs, vivaient, dans les édifices dépendant des temples, sous la sévère surveillance des matrones; elles menaient une vie monastique, sujettes aux pratiques les plus rigoureuses. On leur coupait les cheveux; elles se levaient la nuit pour prier et balayer les temples; elles jeûnaient perpétuellement et s'infligeaient une foule de tourments en l'honneur des dieux. Elles se perçaient la langue et les oreilles avec des épines, dormaient toujours vêtues pour être prêtes au travail; elles gardaient le silence, vivaient les yeux baissés et souffraient la peine de mort pour toute infraction aux lois de l'étiquette religieuse. Il y avait donc des nonnes.

Ce palais se composait d'un corps principal et de deux ailes; nous avons donné la façade et le côté nord en 1862; nous donnons aujourd'hui la façade de l'aile gauche, parfaitement conservée, et qui est fort belle.

Elle se compose de trois corniches saillantes, enclavant deux espèces de frises où se répètent les mêmes motifs. Dans la première, deux hauts reliefs encadrés représentent des hommes accroupis, dont l'un a le corps enfermé dans une écaille de tortue; pour les énormes et grotesques figures qui décorent le centre et les angles de la première frise, ce sont les mêmes que celles que nous avons remarquées sur la façade principale du palais, figures qui se reproduisent avec de légères variantes dans tous les édifices du Yucatan.

Le corps principal du palais des Nonnes s'appuie à une pyramide perpendiculaire, sur la plate-forme de laquelle s'élève un édifice très soigné, percé de petites pièces avec deux niches faisant face à chaque porte et traversé par un couloir qui, s'ouvrant à l'orient, va déboucher sur l'extrémité occidentale de la pyramide. Ce second édifice est lui-même surmonté d'un autre plus petit, le total formant un palais de trois étages.

L'édifice du premier étage diffère dans son ornementation des autres palais de Chichen, et nous en donnons un détail qui fera juger de sa richesse. Ce sont de petits caissons à rosaces et encadrements de pierres finement dentelées et d'un goût parfait. Les linteaux des portes du premier étage sont en pierre, et tous étaient couverts de sculptures et d'inscriptions ruinées par le temps et dont nous ne pûmes recueillir que trois, les meilleures, bien que très effacées.

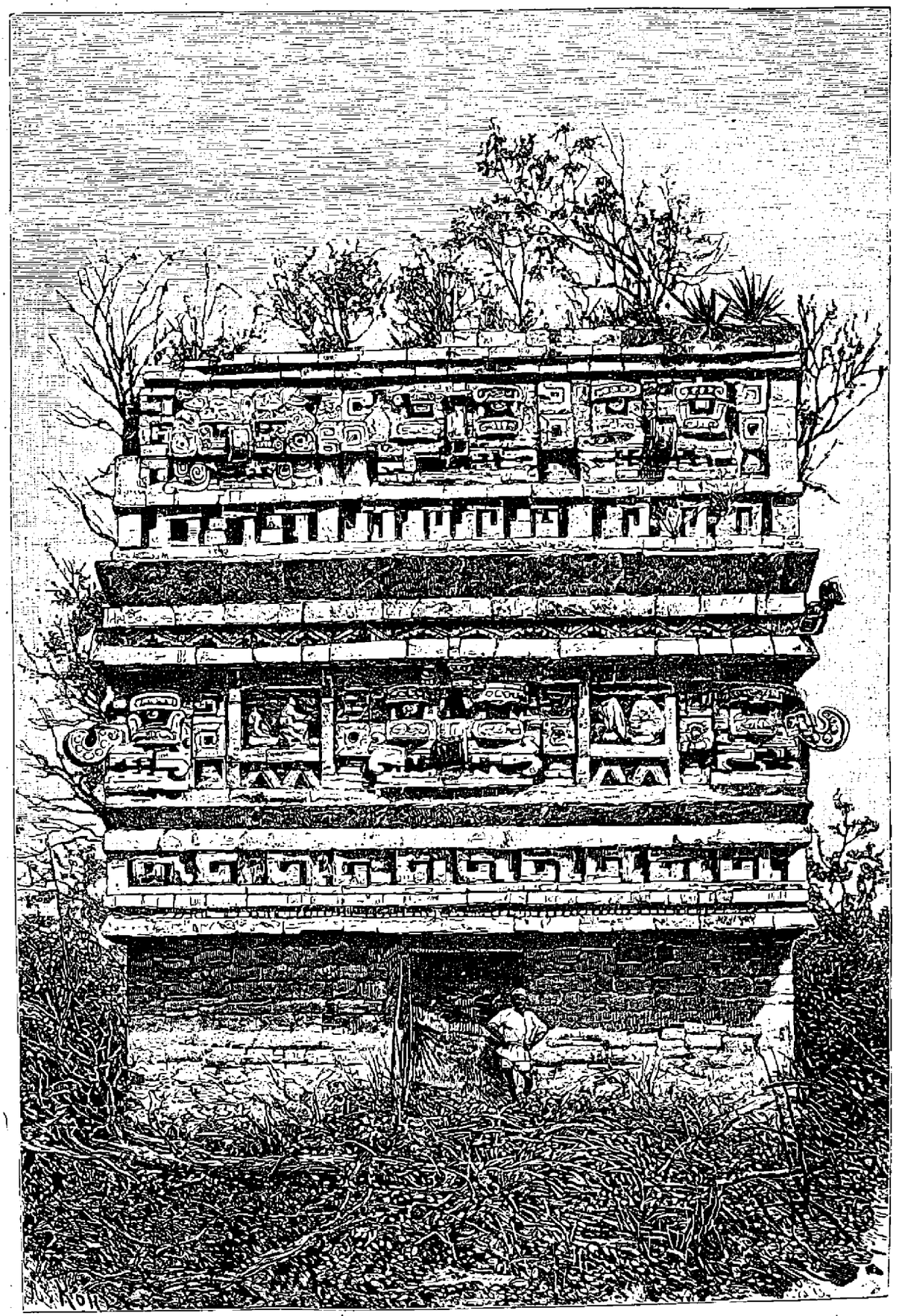
Revenons à notre demeure improprement appelée le Castillo et qui était un temple; c'est, avec le Jeu de paume, le monument le plus intéressant de Chichen-Itza. Il s'élève sur une pyramide à peu près orientée nord-sud, avec quatre escaliers répondant aux quatre points cardinaux; la vue générale que nous donnons représente la façade occidentale.

La pyramide, dont la base a cinquante-quatre mètres, se compose de neuf petites esplanades en retrait, soutenues par des murs perpendiculaires; elle est terminée par un édifice de douze mètres environ de côté, sur six mètres cinquante de hauteur. Le plateau supérieur de la pyramide s'élève à vingt et un mètres au-dessus de la plaine, et l'escalier compte quatre-vingt-dix marches d'une largeur d'environ douze mètres.

Cette disposition en terrasses nous démontre que l'appellation de Castillo, forteresse, est assez bien appliquée, car, au Yucatan comme sur les hauts plateaux, les temples, en cas de guerre, servaient de véritables forteresses; c'était là, sur ces gradins gigantesques, qu'aux derniers moments d'une défense suprême se réunissait l'élite des guerriers, pour vendre le plus chèrement leur vie aux ennemis victorieux. La défense d'une telle forteresse pouvait être longue, et l'attaque, s'il fallait emporter chaque gradin disputé par des hommes décidés à mourir, devait être des plus meurtrières; l'assaut du grand temple de Mexico nous en fournit un exemple; les Espagnols furent plusieurs fois repoussés, et il fallut que Cortez lui-même se mît à la tête de sa troupe pour emporter successivement les quatre esplanades de la pyramide; le combat continua sur la plate-forme supérieure, où s'étaient réunis les Aztecs, qu'il fallut tuer jusqu'au dernier, pour rester maîtres de la place.

L'ensemble de l'édifice, avec ses deux corniches pour les trois côtés qui regardent l'est, le sud et l'ouest, est des plus simples, mais d'un goût parfait. L'intérieur du long corridor dont nous avons parlé n'offre aucune autre trace d'ornementation que les montants des portes, où se trouvent sculptés en bas-relief des guerriers plus grands que nature. Nous en donnons deux copies.

Quant à la façade nord, qui était la principale, elle devait être, dans son entier, d'un effet saisissant. Elle se compose d'un portique à deux colonnes massives réunies par des linteaux de bois soutenant la double corniche de la frise, au milieu de laquelle devait se détacher un grand médaillon dans le genre de celui du palais des Nonnes; ce portique donne accès dans une galerie qui occupe toute la largeur de l'édifice; de la galerie on pénètre par une seule porte dans une grande pièce qui devait être le sanctuaire, et dont deux piliers à chapiteaux carrés soutenaient une double voûte en encorbellement. L'escalier qui répondait à cette façade était plus large que les trois autres, et de chaque côté, formant comme une longue balustrade, un énorme serpent emplumé s'étendait, terminé dans le

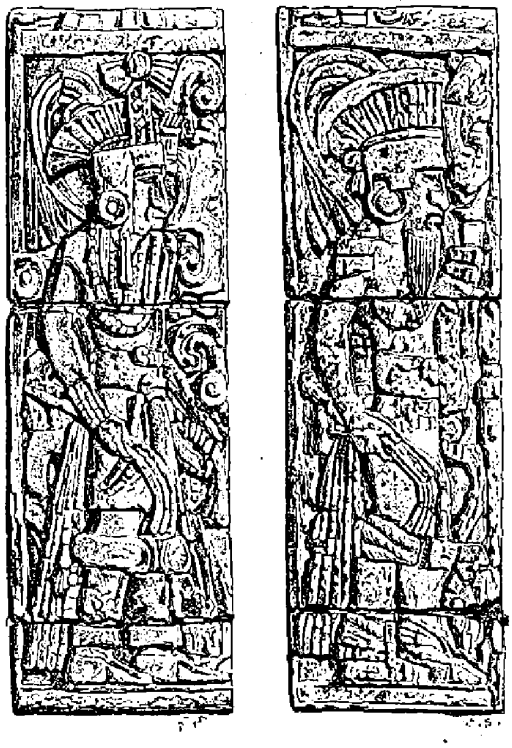


Aile gauche du palais des Nonnes (voy. p. 38). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bas par une énorme tête à gueule ouverte et langue pendante. Colonnes, piliers, montants de portes et linteaux de bois sont couverts de sculptures et de bas-reliefs, dont les estampages nous retinrent pendant de longues journées d'un travail ardu. A l'exemple de Mexico et de Palenqué, les palais de Chichen n'avaient pas de portes, mais de simples nattes ou des draperies qui masquaient les ouvertures; on n'y trouve aucune trace de gonds, mais on y voit de petites ouvertures percées dans les colonnes et les piliers, destinées aux cordages qui soutenaient les draperies. Nous avons observé le même détail à Palenqué, comme nous l'avions déjà signalé au sujet de Tula.

Cette façade, que la photographie nous présente à moitié ruinée, était complète lorsque Landa visita Chichen, vers 1560; pas une pierre ne manquait aux neuf terrasses de la pyramide, et le temple était dans son entier. Landa nous parle des deux serpents qui se déroulaient en balustrades le long du grand escalier : « La galerie servait à brûler des parfums, et au-dessus de l'entrée se trouve un grand écusson sculpté sur pierre dont je ne comprends pas la signification.

« Puis, tout à l'entour de cet édifice il y en a une foule d'autres, de grande et belle construction, et l'intervalle est recouvert de ciment, qui subsiste entier et qui paraît *tout à fait neuf* tant est dur le mortier dont ils le fabriquaient. »



Montants de porte dans le Castillo à Chichen-Itza.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Ces couches de ciment rappellent exactement celles que nous découvrîmes à Tula et Teotihuacan, et qui sont un caractère essentiellement typique de la civilisation toltèque. A Chichen, ces couches ont aujourd'hui disparu, mais la description de Landa nous dit que de son temps la végétation n'avait pas encore envahi le sol, ce qui prouve que la ville n'avait pas été abandonnée depuis longues années. Le parfait état des édifices, des pyramides et de ces couches de ciment dans une contrée où la végétation est si puissante, l'affirme avec plus de force; et pour s'en convaincre il suffit d'examiner les édifices qui, chez nous, ont été détruits depuis douze ans à peine, la Cour des comptes par exemple, et l'on verra que, avec notre climat et sa pauvre végétation, les dalles et les ciments ont été soulevés et brisés par des arbustes et des arbres, dont quelques-uns mesurent déjà plus de dix mètres de hauteur. Cela n'est-il pas concluant? C'est là, dans ce temple, que nous trouvâmes les premières et les plus éclatantes analogies entre les sculptures et les bas-reliefs toltèques des hauts plateaux et les bas-reliefs de la cité yucatèque.

Ces monuments sont, à notre avis, toltèques et modernes. Voyons les preuves.

La balustrade du grand escalier est formée, nous l'avons dit, par le corps d'un serpent emplumé, image de ceux qui ornaient la muraille de la cour du temple à Mexico. Ce serpent emplumé était l'image symbolique de Quetzalcoatl, dieu toltèque et dieu aztèque, comme il était au Yucatan l'image de Cuculcan, dieu maya, les deux noms ayant dans les deux langues la même signification de *serpent emplumé*.

Cette image, fréquemment reproduite dans les édifices yucatèques, servait également à l'ornementation des maisons des grands seigneurs à Mexico, et Clavigero nous dit que les Aztecs employaient la corniche dans leur architecture, et que sur certains édifices on voyait un immense serpent en relief, en attitude de se mordre la queue, après avoir enveloppé de ses anneaux toutes les ouvertures du palais. Nous constaterons le même fait à Uxmal.

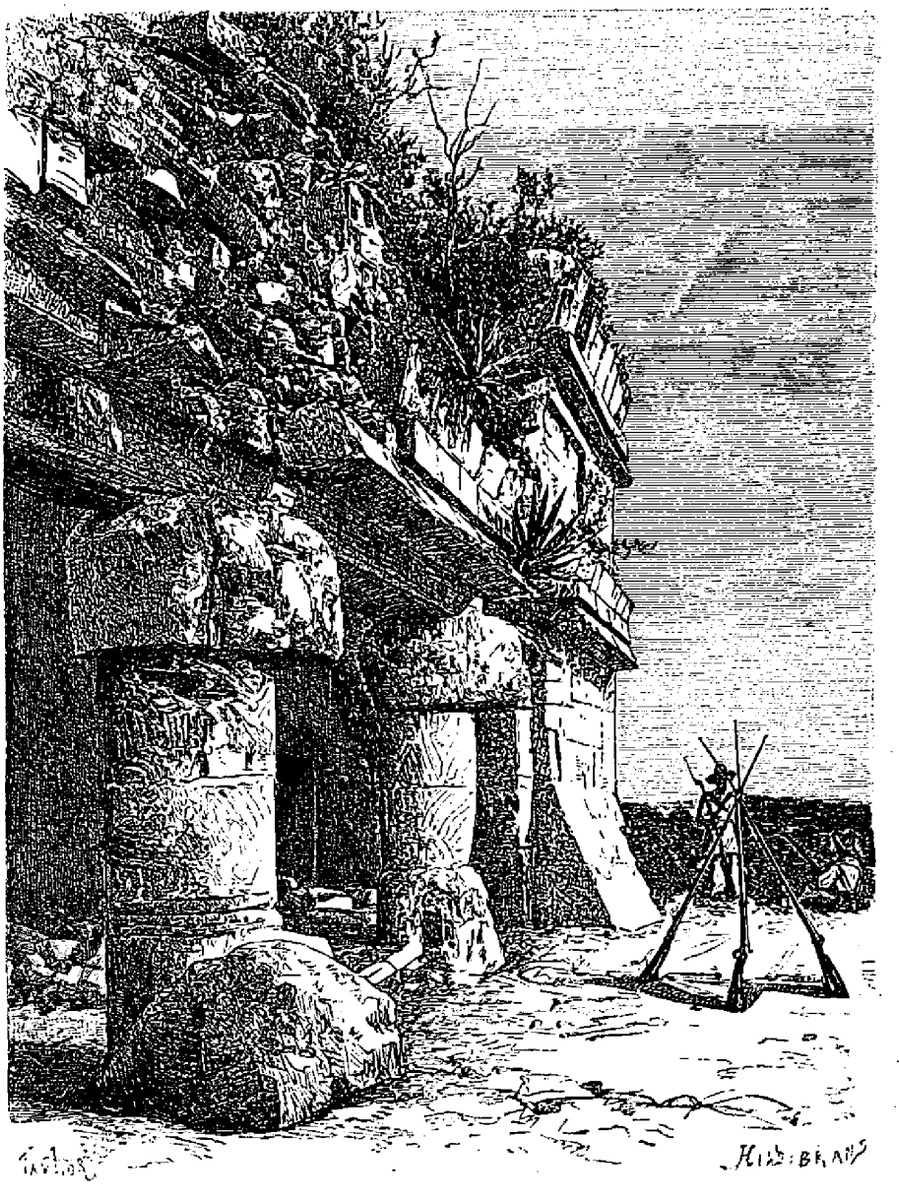
Ici même, les deux colonnes du temple qui se voient dans la façade nous offrent une ressemblance peut-être encore plus éclatante. Ces colonnes, dont les bases représentaient deux têtes de serpent et dont les fûts sont ornés de plumes, nous disent, ainsi que la balustrade de l'escalier, que le temple était consacré à Cuculcan; or ces fûts de colonne sont la copie à peu près exacte d'une colonne toltèque que nous recueillîmes à Tula, et nous donnons les deux fûts dans la même page.

Il est impossible à première vue de ne pas reconnaître la communauté d'origine des deux monuments. Ces deux colonnes se trouvent à plus de trois cents lieues de distance et séparées par un laps de temps de plusieurs siècles; mais si l'une des colonnes qui vient de Tula est toltèque, que dirons-nous de l'autre? Elle est toltèque aussi, car le hasard ne saurait amener de tels rapprochements.

Je n'ai parlé que des fûts, car la colonne yucatèque possède un chapiteau qui manque à la colonne de Tula.

Ce chapiteau est des plus intéressants; on y remarque, sculpté en bas-relief, un personnage debout, jouant l'office de cariatide, et qui de ses bras levés semble soutenir l'entablement. Cet homme à longue barbe est encore une personnification toltèque de Quetzalcoatl, qu'on représentait sous différentes formes, comme on a eu coutume de le faire pour une foule de dieux dans la plupart des religions. Son costume est d'une grande richesse; de larges bracelets ornent ses poignets; il porte sur la tête une immense coiffure de plumes, et de son cou pend un long collier de pierres précieuses; son maxtli brodé descend jusqu'à terre, et ses brodequins sont décorés de rosettes de cuir.

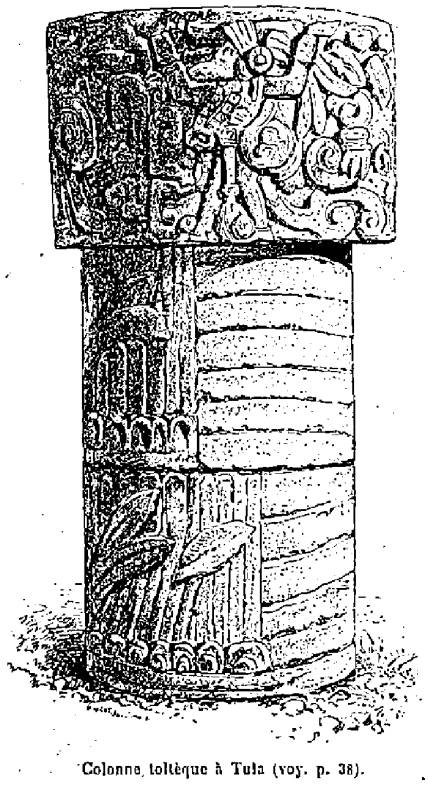
Dans les deux bas-reliefs que nous donnons ensuite, bas-reliefs qui proviennent des piliers du sanctuaire, on voit deux personnages en costume de cérémonie, dont l'un se distingue par une longue barbe, et l'autre par une tête de mort. Tous ont le nez busqué qu'on prête aux Toltecs. Nous ne tenterons au sujet de ces personnages aucune explication, qui, tout ingénieuse qu'elle pourrait être, resterait sans valeur scientifique; mais nous ferons remarquer, au-dessous comme au-dessus des grands bas-reliefs, d'autres bas-reliefs plus petits, où se répète la figure jouant le rôle de cariatide que nous avons signalée sur le chapiteau de la colonne. C'est toujours le même homme barbu qui dans le haut soutient l'édifice; dans le bas, il a de plus, au-dessus de sa bouche, une double volute qui semble s'en échapper, et cette volute était, nous dit-on, l'image symbolique du vent et de la parole.



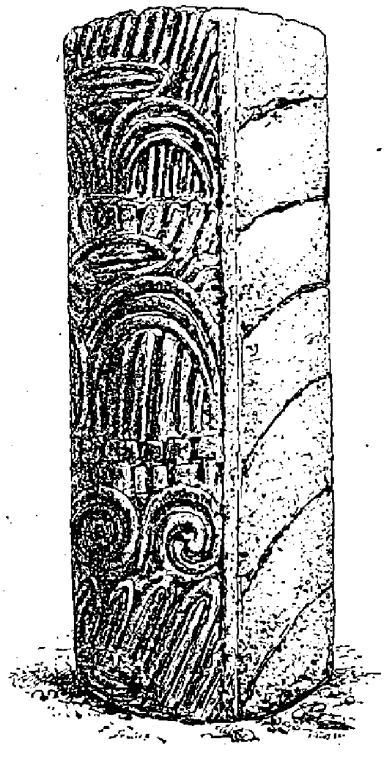
Façade du Castillo. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les constructeurs ont-ils voulu dire par là que les Toltecs avaient élevé l'édifice en l'honneur de Quetzalcoatl et qu'ils avaient civilisé les Mayas par la parole? Je m'arrête; nous verrons tout à l'heure d'autres monuments qui nous rappelleront des souvenirs analogues, et je poursuis mon exploration.

Les durs travaux d'estampage, les courses à travers bois, les ascensions et les descentes de notre pyramide nous mettaient sur les dents; ce n'eût été rien encore si nous avions pu dormir, mais aux jours brûlants succédaient des nuits glaciales; le froid et de violents courants d'air nous tenaient éveillés une partie des nuits, et nous nous levions le matin plus harassés que la veille. Cependant quelques compensations venaient adoucir nos épreuves; c'étaient, pendant nos insomnies, les promenades circulaires sur la plateforme de la pyramide, où nous devisions en fumant un cigare; c'était le spectacle des belles nuits; c'étaient, par les temps humides, des arcs-en-ciel nocturnes, qu'on admire si rarement; ou bien, il arrivait que l'ombre de la pyramide projetée sur les blanches vapeurs qui couvraient la plaine semblait flotter dans l'espace, entourée d'une immense et brillante auréole. C'était la première fois que nous étions témoins d'un spectacle aussi extraordinaire; cela formait comme une espèce de halo terrestre, et les fanatiques adorateurs de Cuculcan, en présence de ce phénomène, n'eussent point manqué de crier au miracle.



Colonne toltèque à Tula (voy. p. 38).



Colonne dans le Castillo à Chichen-Itza.

Dessins de P. Sellier, d'après des photographies.

Nous n'avions toujours pas de cuisinière, et Julien, mon domestique, était un si pauvre maître queux, que je préférais l'employer aux moulages, et qu'à tour de rôle nous nous mettions à l'insipide besogne; grande perte de temps pour nous.

Or un soir, à neuf heures, alors que tout le monde reposait, la nuit était noire, et seul, la tête pleine de mes ruines et des souvenirs du peuple qui les avait habitées, j'écrivais mes impressions de la journée, quand tout à coup parut à mes côtés une ravissante jeune fille. Je crus à une apparition. N'était-ce point là l'ombre d'une princesse maya évoquée par mes souvenirs? D'où venait-elle et comment se trouvait-elle près de moi? La belle inconnue me regardait en souriant, et je restais stupéfait, ne sachant que lui dire, lorsqu'un autre personnage se profila dans l'obscurité de la porte. C'était le commandant de Pisté.

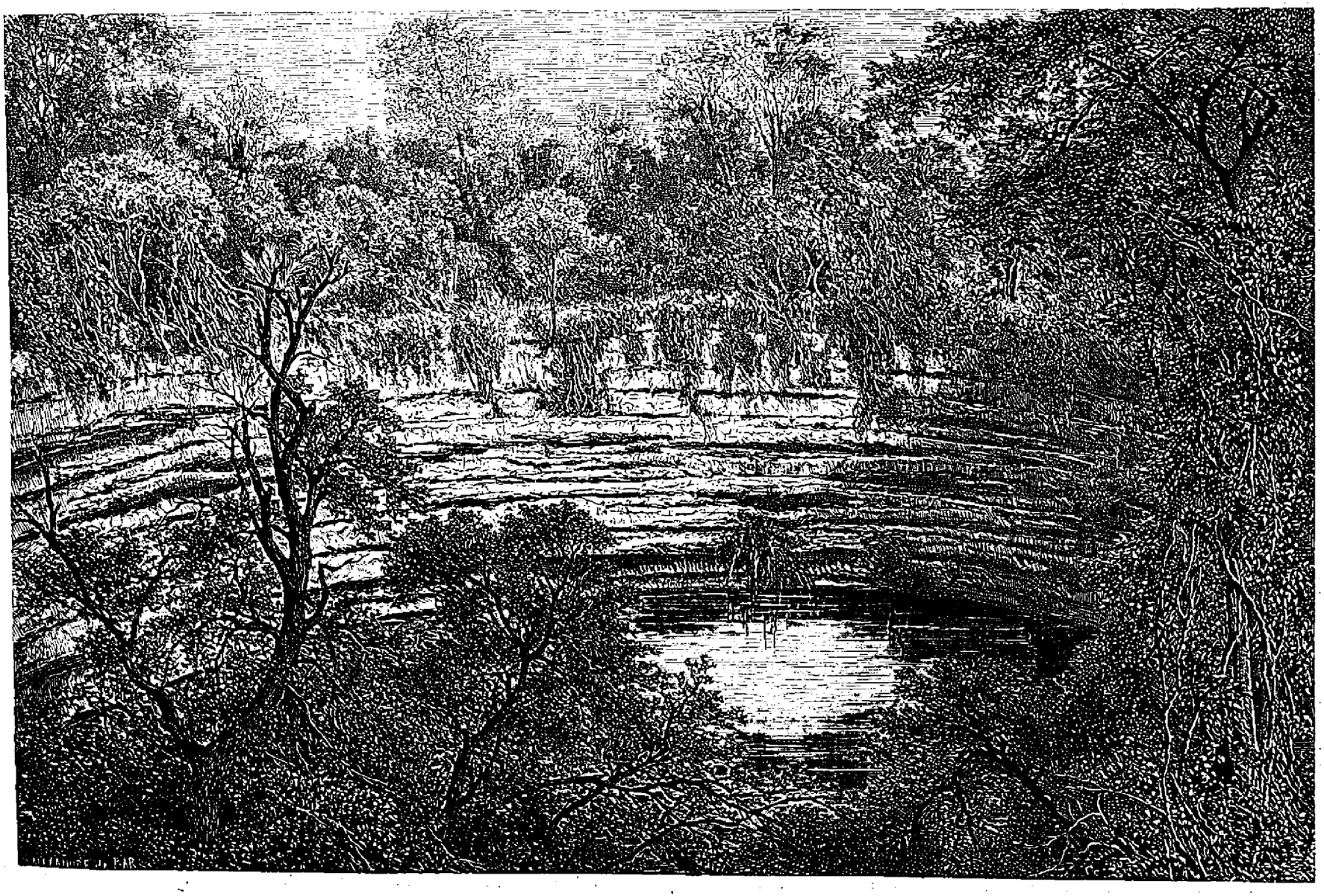
« Vous paraissez étonné de notre visite, me dit-il.

— Un peu, fis-je; à cette heure et par une telle nuit.

— Il n'y a pas d'heure pour les braves, me répond-il; j'ai su que vous manquiez de cuisinière, et je vous amène la mienne. »

Une cuisinière! Quelle chute, ô mon Dieu! ma princesse indienne une cuisinière! Je la regardai; elle restait encore princesse par la jeunesse et la beauté.

En tout cas, c'était un dévouement bien étrange de la part du commandant de Pisté. Je le remerciai cependant, ne laissant pas d'être embarrassé, très embarrassé. Où loger cette belle personne? J'appelai Julien pour lui ordonner de préparer un lit de nattes;

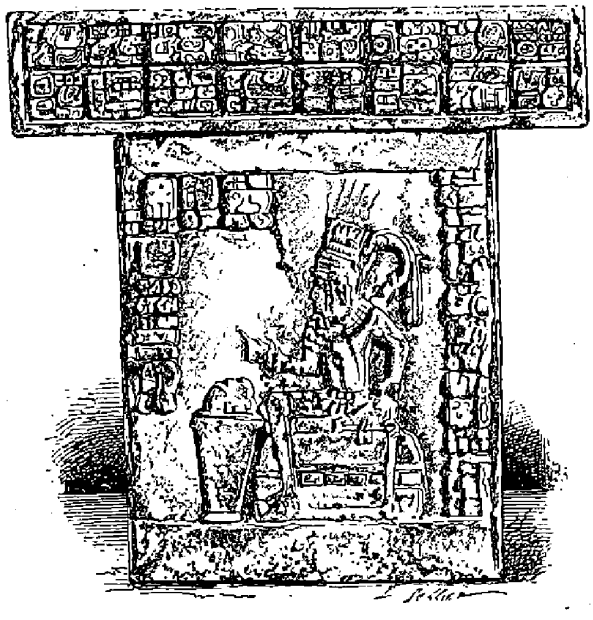


Cénoté sacré (voy. p. 42 et 43) — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

mais Julien, qui dormait comme un loir, ne répondit pas; cela sauva la situation, j'eus le temps de réfléchir et, craignant le danger, je renvoyai en les remerciant le jeune commandant et sa belle cuisinière.

Le palais appelé Akab-sib, appellation moderne, due au langage imagé des Indiens, veut dire « écriture dans l'obscurité ». Ce nom lui vient d'un bas-relief avec son inscription dont nous donnons la photographie et qui se trouve sur le linteau d'une porte intérieure, à l'extrémité sud de l'édifice.

Nous ne saurions apporter aucune explication de ce bas-relief, et la figure assise qu'il représente, dont le bras levé et le doigt tendu en signe d'ordre ou d'interrogation au-dessus d'un vase rempli de matières indistinctes, n'offre que peu de ressource à l'imagination. Nous ferons simplement observer la ressemblance des caractères de l'inscription avec ceux de Palenqué. Quant à l'édifice, il renferme dix-huit chambres, s'appuyant sur une pyramide pleine, avec grand escalier tourné à l'est; il est des plus simples et n'offre aucun motif d'ornementation.



Bas-relief avec inscriptions. Palais Akab-sib. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Le Caracol est un édifice de forme ronde, de sept mètres environ de diamètre, avec double corridor intérieur et un pilier central; c'est une espèce de tour dont il est difficile d'expliquer l'usage.

Le Chichan-Chob (la Maison rouge) que nous avons donné dans le temps et que les Indiens m'avaient dit s'appeler la Carcel (la prison) est un petit édifice placé à quelques centaines de mètres au nord du Caracol; il est entier et renferme trois petites pièces, précédées d'un corridor qui occupe toute la largeur du monument. Une inscription, dont les caractères sont aujourd'hui fort endommagés, se déroule dans toute la longueur du corridor.

XI

Les deux cénotés de Chichen-Itza. — Temples en ruine. — Le temple du cénoté sacré. — Le Jeu de paume. — Histoire. — Détails du monument. — Portique. — Peintures. — Bas-reliefs. — Nouvelles analogies. — Les dieux Tlaloc de Chichen et des hauts plateaux. — Le marché. — Fin de nos travaux. — Le colonel Traconis. — La retraite.

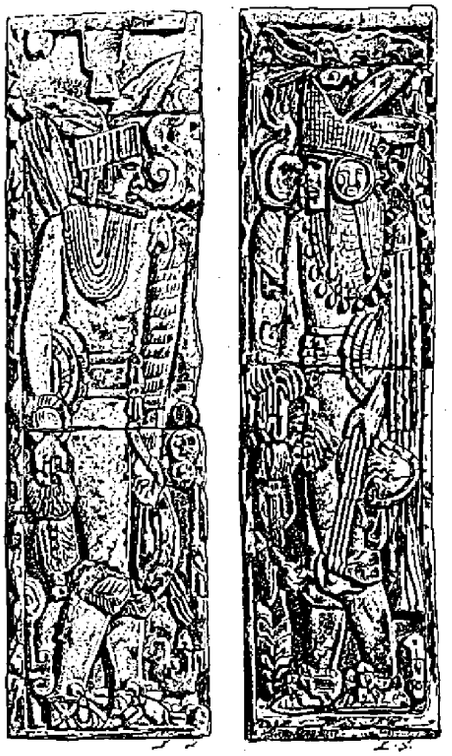
Nous avons dit qu'il y avait à Chichen-Itza deux cénotés, immenses affaissements à murailles perpendiculaires contenant une profonde nappe d'eau alimentée par les courants souterrains. Ces deux réservoirs ont certainement amené la fondation de la ville et groupé dans leur voisinage la grande population dont nous parlent les historiens. Les habitants de Chichen n'eurent point à se livrer aux pénibles travaux de perforation des puits que Stephens a découverts dans le sud à Zibilnocas, puits de vingt-quatre pieds de profondeur; ils n'eurent point à fabriquer des citernes, ni de vastes étangs artificiels, comme nous le verrons à Kabah et Uxmal, travail gigantesque vu les instruments dont ils disposaient; la nature leur avait fourni l'eau en abondance dans ces réservoirs inépuisables et dont le niveau, quelle que fût la sécheresse, ne baissait jamais. De ces deux cénotés, l'un se trouve au centre de la ville, et c'était le cénoté usuel; un éboulement irrégulier sur lequel on avait pratiqué des marches permettait d'atteindre la nappe d'eau; l'autre, le cénoté sacré, est situé au nord du Castillo, en dehors des édifices et sur les confins de la ville. Pour y arriver, nous nous frayons une route à travers bois; à mi-chemin, nous trouvons la moitié d'une grande statue de Tlaloc, semblable à celle que nous donnerons plus loin et entière. Tout auprès s'élèvent des monceaux de ruines, restes de deux temples, au pied desquels nous rencontrons les immenses têtes de l'éternel serpent emplumé Quetzalcoatl, Cuculcan, qui semble avoir été le dieu principal du peuple de Chichen. Sur des pans de muraille encore debout, je remarque des bas-reliefs en parfaite conservation, dont l'un représente un grand poisson à tête humaine et l'autre un personnage à tête de mort.

Le cénoté est à cent cinquante mètres au delà; il est de forme oblongue, et ses deux diamètres peuvent varier de quarante à cinquante mètres. La nappe d'eau est inabordable; la muraille, sans une brèche, est de toutes parts perpendiculaire et d'une hauteur d'au moins vingt mètres. L'eau paraît verte, soit à cause de sa profondeur, soit qu'elle reflète la sombre verdure qui l'entoure. L'isolement de cette nappe d'eau, la surface des parois encombrées de broussailles, d'arbustes et de lianes comme les murs d'un vieux château, l'aspect sauvage de la forêt, et par-dessus tout les souvenirs lugubres qui s'attachent au cénoté, lui prêtent une tristesse dramatique, indicible. C'était là, en effet, un lieu de pèlerinage et de sacrifices; Chi-

chien était une ville sainte, et parmi ces lieux vénérés ce puits tenait une place importante. Un petit temple dont nous voyons les ruines désolées s'élevait sur ses bords; on offrait à la divinité de l'endroit non seulement des colliers de pierres précieuses, des vases d'or et d'argent, mais aussi des enfants et des hommes, et c'est probablement de là qu'on les précipitait dans l'abîme.

La vue que nous en donnons ne rend que d'une manière incomplète le tragique du paysage, car l'objectif ne peut le reproduire qu'en partie.

Landa nous parle également du cénoté comme du temple; une chaussée large et belle y conduit; il y trouve des vases et des offrandes de toutes sortes, et, ajoute-t-il, on y sacrifiait encore des hommes en 1560! cela est-il assez clair?



Montants de la porte du Jeu de paume à Chichen-Itza. Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Comment! nous avons une route cimentée en bon état, un temple au complet et tout rempli d'idoles apportées par les Indiens actuels, plus de quarante ans après la conquête! Nous avons des offrandes de toutes sortes fraîchement consacrées aux dieux de l'endroit, des statues représentant les Mayas tels qu'on les connaît dans leurs costumes nationaux, et l'on dira que ces temples ont été construits par une race disparue, que ces monuments sont antérieurs à l'ère chrétienne! La relation de Landa, sans qu'il y pense, éclairerait l'homme le plus aveuglé de préjugés; la ville était sinon tout à fait moderne, d'une époque relativement récente, et sans doute encore habitée lorsque Francisco de Montejo l'occupa pour la première fois en 1527, puisque les temples y avaient encore des fidèles en 1560. Du reste Stephens, cet explorateur de génie, avec son imperturbable bon sens ne s'y était point trompé; il défendait la même cause, la modernité des villes yucatèques avec moins de preuves à l'appui.

Ces pages étaient écrites quand m'arrivèrent les chroniques de Chicxulub, rédigées par un cacique indien, Nakuk Pech, témoin de la conquête. Ce manuscrit, traduit et publié par Brinton (Philadelphie, 1882), renferme les renseignements les plus précieux et vient prêter à ma théorie l'autorité d'un document officiel.

§ 4. Nakuk Pech, nous parlant de l'itinéraire de Francisco de Montejo, lors de son expédition de 1527 à Chichen-Itza, nous dit : « Et il se mit en route à la recherche de Chichen-Itza ainsi nommé; là il pria le *roi de la ville* de venir le trouver; et le peuple lui dit : *Il y a un roi, ô Seigneur, il y a un roi, Cocom aun Pech, le roi Pech, le roi Chel de Cicantum;* et le capitaine Cupul lui dit : *Guerrier étranger, repose-toi dans ces palais; ainsi lui dit le capitaine Cupul.* » Doutera-t-on maintenant que Chichen fut habité.

Au sujet d'Izamal, l'Indien nous parle du prêtre Kinich-Kakmó.

§ 18. « En l'année 1542, quand les Espagnols s'établirent sur le territoire de Mérida, le premier orateur, *le grand prêtre Kinich-Kakmó d'Izamal et le roi des Tutulxius de Mani firent leur soumission.* » Kinich-Kakmó était donc le nom générique des grands prêtres d'Izamal et en fonction au temps de l'arrivée des Espagnols, ce qui nous prouve que les temples et palais d'Izamal étaient habités comme ceux de Chichen. Cela est de toute évidence. Notre tâche devient donc bien facile.

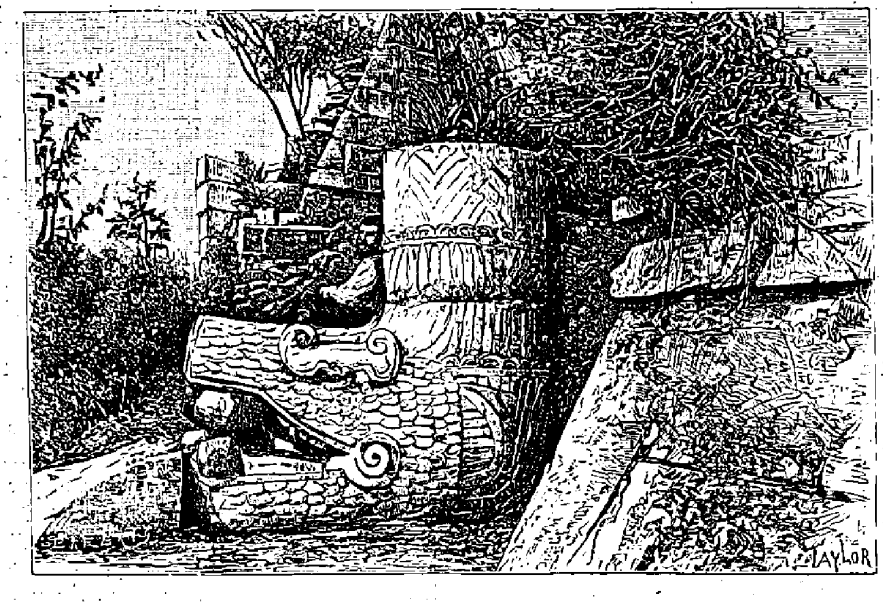
Du cénoté sacré nous passons au Jeu de paume, le plus considérable et le mieux conservé des édifices du même genre, destinés au jeu national des populations américaines. Il se compose de deux massifs parallèles de maçonnerie, à murailles perpendiculaires, d'une longueur de près de cent mètres, d'une épaisseur de dix et d'un écartement de trente-cinq. Ces deux massifs se dirigent nord-sud; aux extrémités se trouvent deux petits édifices, dont l'un, celui du nord, que nous donnons ici, ne contient qu'une seule pièce, ouverte au sud par un portique à colonne, et qui en faisait une véritable galerie d'où les grands seigneurs pouvaient assister, abrités du soleil et de la chaleur, aux exploits des joueurs. L'état ruiné de cet édicule ne nous permet pas de juger de son architecture et de sa décoration extérieure; mais l'intérieur était d'une richesse extrême, et colonnes et murailles sont couvertes de bas-reliefs où s'étalent de longues files de personnages, mais tellement rongés par le temps, que nous ne pouvons en relever aucun motif. Nous trouverons une salle du même genre mieux conservée. Au milieu des deux grands massifs, en face l'un de l'autre et à quinze pieds environ, se trouvaient enclavés deux grands anneaux de pierre avec un trou central destiné à laisser passer la balle des joueurs; nous avons donné en 1881 un anneau semblable, que nous découvrîmes à Tula et qui venait du jeu de paume de l'ancienne ville toltèque. Les anneaux de Chichen, dont l'un est encore en place, ont à peu près les mêmes dimensions que celui de Tula.

L'existence seule de ce grand monument destiné au jeu national dont nous parlent tous les historiens et qu'ils appellent Tlachtli et Tlachco, est déjà une preuve assez convaincante de l'influence toltèque au Yucatan, puisqu'il représente les monuments destinés au même jeu sur les hauts plateaux. Les énormes proportions du Tlachtli à Chichen-Itza, la richesse ornementale du monument, dont on peut admirer quelques détails, nous montrent que le jeu national des hauts plateaux n'avait point périclité au Yucatan.

D'après les fragments de sculpture qui nous restent, bases, fûts de colonnes et bas-reliefs, nous avons tout lieu de croire que ce magnifique édifice était dédié à Quetzalcoatl ou à Cuculcan, qui représentent le même personnage déifié. En effet, l'extrémité sud du massif oriental possède un monument où partout se retrouve son image symbolique.

Ce monument se compose de deux pièces richement décorées, dont la première, à portique comme celles que nous avons déjà vues, s'élevait dans des proportions beaucoup plus grandioses ; la photographie que nous en donnons pourra faire juger de son importance. La tête de serpent qui sert de base à la colonne et dont la langue massive gît en dehors de la gueule entr'ouverte, a plus de trois mètres de long ; le motif est bien traité, la sculpture fine et l'ensemble plein de grandeur et de majesté. Le serpent est l'image consacrée de Quetzalcoatl. Cette tête de serpent est absolument du même style que celles qui devaient servir d'ornement au grand temple de Mexico et qu'on vient de découvrir en creusant des tranchées devant la cathédrale ; or ces deux dernières datent de 1434-1486.

Dans le haut de ce même monument, regardant le sud, une jolie frise où s'étalent une série de tigres pattes levées, d'un beau caractère, représenterait également Quetzalcoatl ; et les Toltecs à Chichen auraient



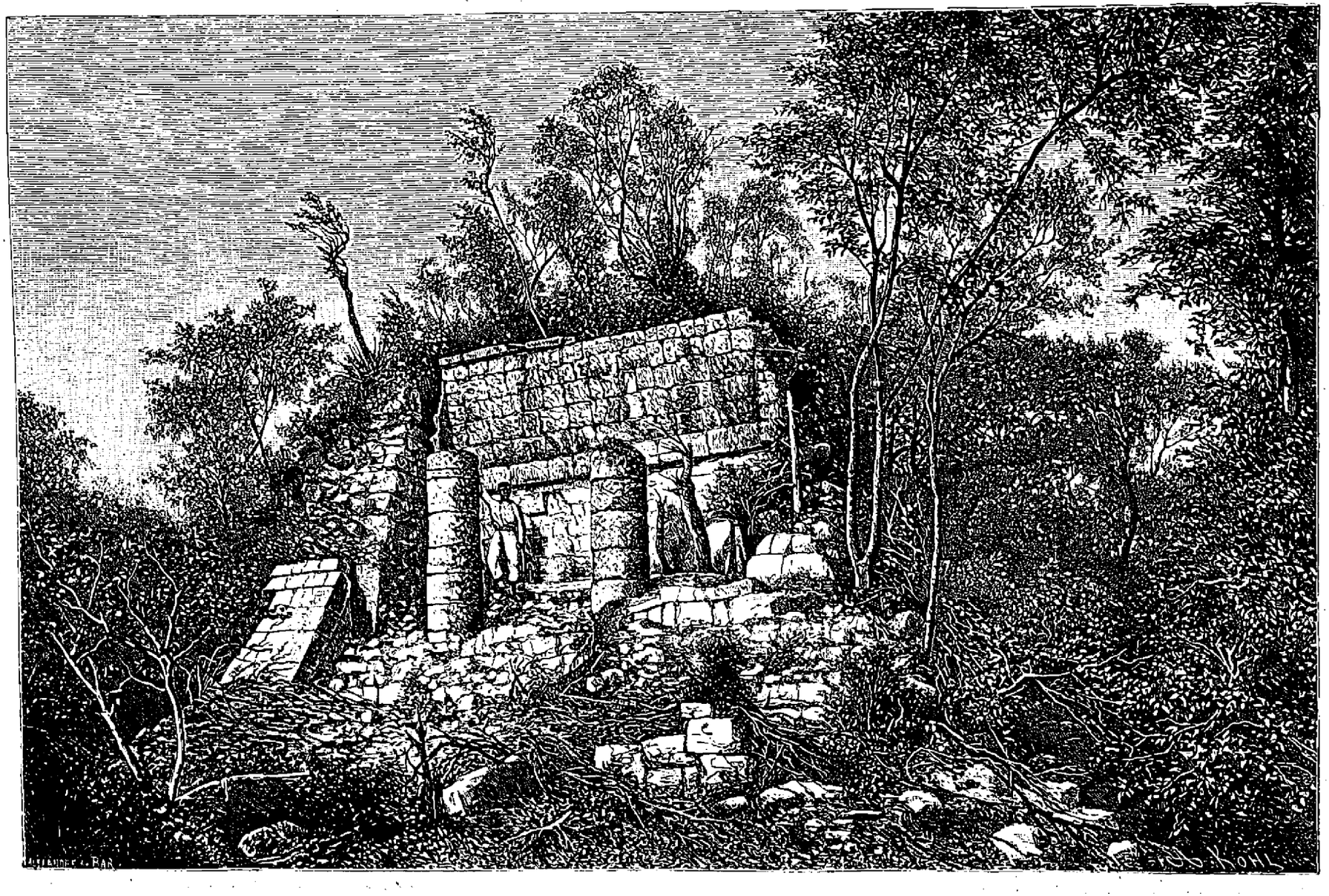
Portique à Chichen-Itza. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dédié ce jeu de paume à Quetzalcoatl, où nous le retrouvons non seulement sous l'image symbolique du serpent emplumé, mais aussi sous l'image des tigres de la frise, qui rappelleraient une légende que nous trouvons chez Mendieta et que nous reproduirons plus loin.

Dans ce même édifice, la pièce en retrait du portique ruiné dont nous avons donné l'image renfermait, il y a vingt ans, les documents les plus précieux ; c'était une série de peintures reproduisant divers épisodes de la vie intime et de la vie publique des Mayas. Ces peintures ont aujourd'hui disparu, détruites par des explorateurs barbares ou par les anciens habitants de Pisté. Il nous reste heureusement les sculptures dont les deux piliers de la porte sont couverts sur trois faces.

Là encore nous trouvons des analogies nombreuses avec certains monuments de Mexico qui, nous devons nous le rappeler, étaient de descendance toltèque. Ces personnages, ces chefs guerriers aux profils busqués nous donnent les types déjà connus et dépeints des civilisateurs des hauts plateaux ; et leurs costumes d'apparat comme ceux des personnages dans les bas-reliefs qui vont suivre sont à peu près les mêmes que ceux de la pierre de Tizoc à Mexico. Ils ont le même genre de coiffures emplumées, le grand collier de pierres précieuses, un paquet de flèches à la main gauche, et dans la droite la même arme singulière que les personnages du Cuauhxicalli, de sorte que nous croirions assister à l'une des cérémonies de l'Anahuac telle que nous l'a dépeinte Sahagun, l'historien qui nous a donné le tableau le plus complet des mœurs indiennes.

Parlant des cérémonies publiques du dix-huitième mois, appelé Izcalli, Sahagun dit :

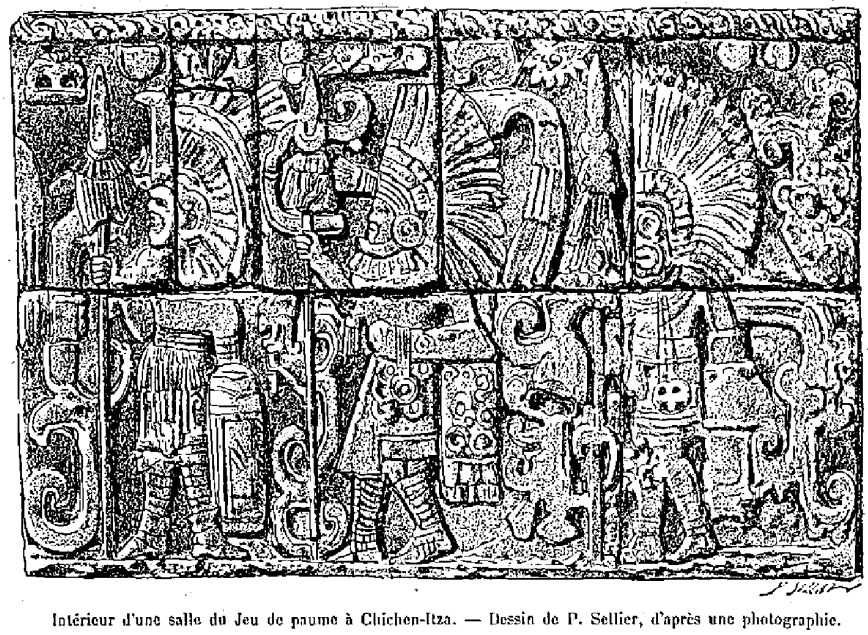


Jeu de paume à Chichen-Itza. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

« Les grands personnages portaient une couronne de papier en forme de mitre, à laquelle manquait la partie postérieure. Ils avaient sur le nez un objet en papier bleu, qui représentait une mitre de petite dimension et qui, en descendant, formait pour ainsi dire une couronne à la bouche; des médaillons pendaient à leur cou, et ils avaient à la main des morceaux de bois taillés en coutelas, moitié blanc et moitié rouge. » Dans nos bas-reliefs, le personnage de droite porte la mitre à laquelle manque la partie postérieure; il a sur le nez, comme celui de gauche, l'ornement en question qui retombe sur la bouche, mais que nous verrons mieux dans les bas-reliefs suivants; ils ont le lourd collier et tiennent à la main droite le couteau de bois que la pierre de Tizoc reproduit absolument semblable.

Le rapprochement n'est-il pas étrange et frappant? Dans les deux bas-reliefs qui suivent et qui représentent un détail et un ensemble des sculptures décoratives d'une pièce en contre-bas, faisant toujours partie du Jeu de paume, nous constaterons les mêmes analogies avec les personnages de la pierre de Tizoc, dont nous donnons les reproductions immédiatement après. Le lecteur pourra comparer entre eux les documents et s'assurer de leur ressemblance.

Enfin, pour en terminer avec les similitudes qui rapprochent la civilisation de Chichen de celle des hauts plateaux, nous donnerons les statues suivantes, qui convertiront peut-être à notre théorie les négateurs les plus endurcis. La première vient de Chichen-Itza, où elle a été découverte il y a cinq ou six ans par un explorateur américain nommé Leplongeon; la seconde vient des environs de Tlascala, tout près de Mexico, c'est-à-dire bien loin de la première. Les deux statues



Intérieur d'une salle du Jeu de paume à Chichen-Itza. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

représenteraient, selon l'opinion du docteur Hamy, que je crois bonne, le dieu Tlaloc, dieu toltèque, le dieu de la pluie et de l'abondance.

La vue des deux statues n'inspirera-t-elle pas au moins archéologue des hommes une seule et même idée, c'est qu'elles représentent ou le même personnage ou le même dieu. La différence dans le faire n'y changera rien; c'est bien la même personnification, le même symbole, un même individu dans la même position, couché sur le dos, avec le même vase sur le ventre pour recueillir la pluie, et le même genre de coiffure; une statue est en calcaire, l'autre en basalte; et la seconde, tout en venant de Tlascala, peut être toltèque pure, car elle porte un caractère archaïque très prononcé. Elle serait donc très ancienne; mais, quelle que soit sa provenance, elle est toltèque de naissance ou par filiation, et nous fixe sur l'origine de la première.

Il nous reste, pour en terminer avec Chichen, à visiter un monument des plus singuliers, qu'on n'a point su comprendre et dont nous allons tâcher de rétablir la destination probable.

A l'est du Castillo, à cinquante mètres environ du pied de la pyramide, se trouve le curieux monument dont il s'agit et dont les dessins de Stephens donnent une idée absolument fausse. C'est un ensemble de plusieurs centaines de petites colonnes se développant en ordre régulier par rangées de quatre ou cinq, séparées par un intervalle de quatre mètres et formant un immense quadrilatère. Ces colonnes, dont quelques-unes sont debout, se composent de cinq fûts ronds surmontés d'un chapiteau carré sans sculpture, mais parfaitement taillé; le tout d'une hauteur d'au moins deux mètres. La plupart de ces colonnes gisent renversées avec leurs fûts disjoints, mais en ordre, tandis que d'autres ont leurs fûts disséminés au hasard. Aux angles nord-est et sud-ouest du quadrila-

tère se trouvaient deux édifices, détruits aujourd'hui, et où l'on rencontre de beaux fragments de sculpture.

Pour nous, c'était là le marché de Chichen-Itza.

Il n'est pas permis de supposer qu'un centre aussi important, aussi célèbre et aussi populeux n'ait point senti la nécessité absolue d'un établissement de ce genre, que possédaient toutes les grandes villes des hauts plateaux ; et si l'on est familier avec les relations du temps de la conquête et ce qu'elles nous content au sujet du marché de Tlatelolco avec ses colonnades, ses galeries et les édifices où siégeaient les juges chargés de décider des contestations et des procès, il est impossible de ne pas reconnaître un établissement du même genre dans le monument de Chichen, avec ses colonnes basses, que devait surmonter un échafaudage en bois, avec un toit de chaume, vastes galeries flanquées des deux constructions dont nous retrouvons les restes, et qui pouvaient servir de sièges aux juges de l'endroit.

Ce monument nous rappelle donc le grand marché mexicain et aussi les marchés orientaux, généralement composés de piliers ou poteaux toujours bas, supportant des toits de chaume sous lesquels s'accroupissent les marchands, mais suffisamment élevés pour en permettre l'accès aux acheteurs.

Il nous semble tout à fait invraisemblable que dans la grande ville de Chichen, où devait exister une puissante corporation de marchands et où devait se rassembler soit chaque jour, soit à des jours déterminés, une multitude de gens, on ait pu laisser acheteurs, vendeurs et marchandises exposés aux inclémences d'un climat torride. L'emplacement, situé au centre de



Pierre de Tizoc. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

la ville et sous l'œil des autorités, me semble avoir été admirablement choisi, et l'ordonnance du monument nous permet d'avancer avec toute probabilité que ce devait bien être là le marché de la ville.

Malgré l'importance de Chichen et tout ce qui me resterait à en dire, je suis obligé de m'arrêter; j'ai déjà dû retrancher de ma narration une foule de documents; je me suis tu sur les témoignages des historiens qui viennent appuyer ma théorie, et je ne donne dans ces numéros du *Tour du Monde* qu'un aperçu général, que le squelette de cette histoire si intéressante de la civilisation en Amérique. Les lecteurs que le sujet intéresse en trouveront tous les développements dans l'ouvrage que je publierai cette année ; je leur serai donc reconnaissant de m'accorder leur indulgence.

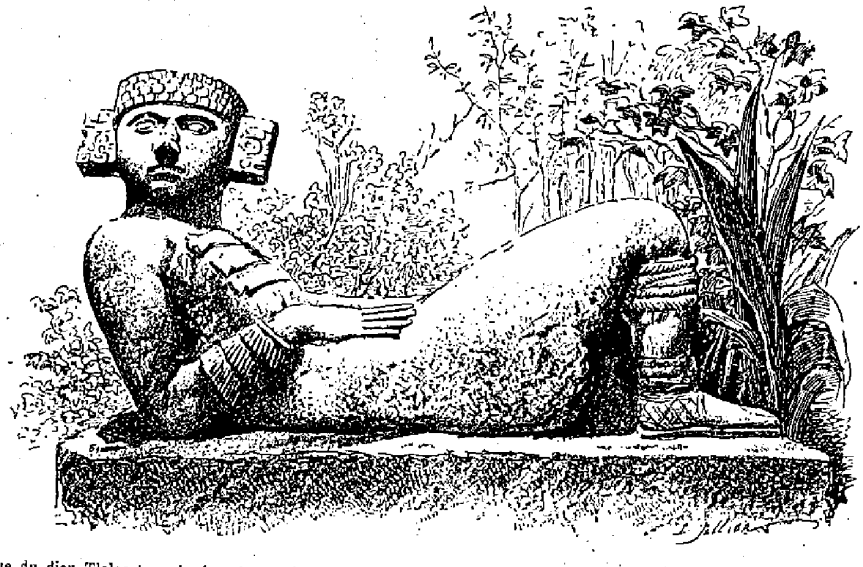
Cependant nos travaux d'estampage se continuaient concurremment avec nos explorations; nous avions amassé plus de soixante mètres carrés de bas-reliefs, choisis parmi les plus intéressants et les plus beaux; nous songions au départ. C'était une délicate affaire que l'emballage et le transport des moules précieux que nous venions de recueillir, et je les confiai à des hommes spéciaux à qui je promis une gratification, et je les envoyai la veille de notre départ à Pisté, où nous devions les retrouver. Nous avions vainement attendu la visite du colonel Traconis, qui nous avait été promise, et nous le regrettions d'autant plus que nous devions à sa bienveillance la nombreuse escorte de soldats qui tous s'étaient montrés pleins de zèle à nous servir. Les chevaux de selle et de transport étaient arrivés de Citas; le matériel avait été descendu des hauteurs de la pyramide, et nous procédions au chargement, quand le colonel arriva. Nous n'eûmes

que le temps de le remercier pendant la courte traversée de Chichen à Pisté que nous fîmes de compagnie. Là il nous quitta pour reprendre le chemin de Valladolid, lieu de sa résidence. Pour nous, ayant



Statue du dieu Tlaloc trouvée à Chichen-Itza (voy. p. 46). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

rallié les hommes partis la veille, nous organisâmes le convoi pour reprendre à la file indienne le chemin de Citas. Les estampages, formant d'immenses rouleaux couverts de toile noire caoutchoutée, s'en allaient

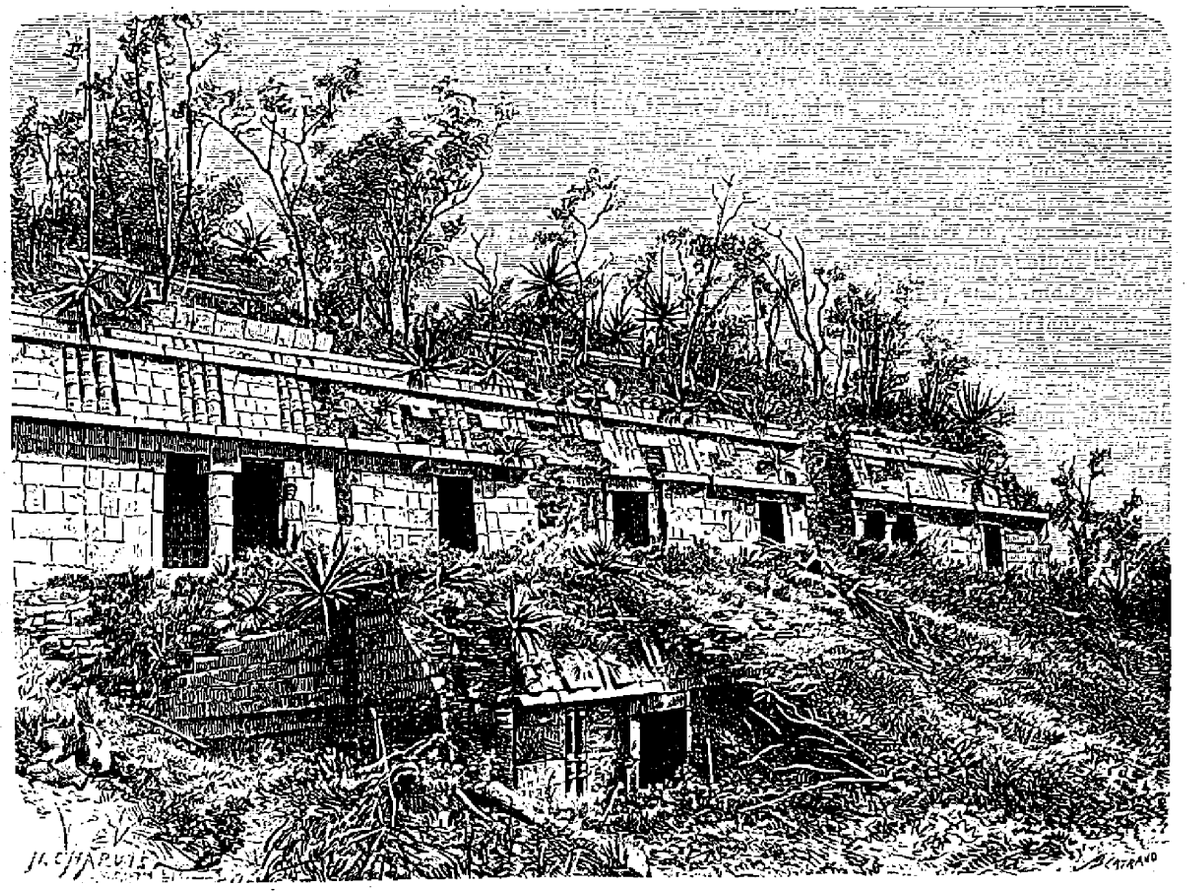


Statue du dieu Tlaloc trouvée dans les environs de Tlascala (voy. p. 46). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

à l'avant, portés sur des brancards, semblables à des corbillards de pauvres; nous suivions en silence, et notre troupe ressemblait à une garde funèbre convoyant les ornements sacrés des caciques de Chichen. Nous atteignîmes Citas sans encombre, et deux jours plus tard nous étions à Mérida.

Désiré CHARNAY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Deuxième palais à Kabah (voy. p. 54). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Départ pour Ticul. — Uayalceh. — Mucuiché. — Sacalun. — Ticul. — Installation. — Fouilles à San Francisco. — Insuccès. Vases yucatèques. — Une fête à l'hacienda de Yokat. — Messe en maya. — Taureaux et danses.

De Mérida nous allons nous diriger sur Ticul dans le sud, pour gagner les belles ruines de Kabah. Rien à signaler sur ces routes toujours les mêmes; le Yucatan manque de pittoresque, et connaissant un chemin vous connaissez tous les autres. De ce côté, les habitations, haciendas ou finkas, se succèdent plus rapprochées, plus ou moins riches ou importantes. Partis de grand matin comme d'habitude, nous arrivons à Uayalceh vers neuf heures; on dételle les mules pour leur donner un repos nécessaire, et nous allons déjeuner.

Dans ces grandes habitations, l'hospitalité n'est pas gratuite; mais on y est bien reçu, les employés s'efforcent à vous plaire, et les prix sont modestes. Pendant que le repas se prépare, nous allons visiter l'hacienda. Uayalceh, nom indien qui veut dire « le repos du cerf », est la plus grande et la plus riche exploitation agricole du Yucatan.

Le henequen, ce textile dont nous avons parlé, en constitue la seule richesse, et je ne crois pas que l'on y cultive autre chose, en dehors du maïs nécessaire à l'alimentation du nombreux personnel de l'hacienda. Ce produit, du reste, est suffisamment rémunérateur, car on m'affirme que le revenu net est de cinquante

1. Suite. — Voyez pages 1, 17 et 33.

mille piastres, soit deux cent cinquante mille francs. La propriété est en vente pour un million! C'est du vingt-cinq pour cent. Avis aux amateurs. Je regrette de n'avoir pas ce million dans ma poche.

L'hacienda compte douze cents serviteurs, et tout le monde travaille; en dehors de l'usine, un appareil de cordier utilise les déchets du henequen et fabrique des liens de toutes grosseurs et de toutes qualités. Les enfants, réunis par groupes dans l'intérieur de l'habitation, s'occupent, en chantant et sous la surveillance d'un vieil Indien, au nettoyage de certain produit dont j'ignore le nom. Ceux-ci fabriquent de l'étoupe, ceux-là transportent des pierres, pendant qu'une longue file de femmes vont et viennent de la noria, avec leurs cruches vides et pleines. C'est un tableau des plus animés, et, moins la vapeur, ce serait une scène biblique pleine de charme.

Des plantations d'arbres à fruits, alternées de rosiers en fleur, s'échelonnent par rangées sur la terrasse, pour se continuer en un bois épais autour de l'usine. Toute la famille des sapotés, des bananiers, des cocotiers immenses et des orangers grands comme des chênes vous enivrent de leurs parfums et vous abritent sous d'impénétrables ombrages. Mais le déjeuner nous attend, servi au frais sous l'une des galeries, abondant, bien préparé, arrosé de vin catalan et terminé par une tasse d'excellent café. Nous payons, les mules sont attelées, et nous partons, remerciant le majordome de sa charmante hospitalité.

A Mucuiché, autre belle hacienda, mais déserte; nouvel arrêt pour visiter un cénoté qui nous rappelle celui d'Aké; puis nous atteignons Sacalun, où nos mules, trempées de sueur, demandent un peu de repos.

Sacalun est un pauvre village, autrefois florissant, mais qui ne s'est jamais relevé du pillage, de l'incendie et du massacre dont il fut victime en 1848, de par les Indiens bravos. Il n'a d'attrait pour le passant que son beau cénoté, immense rotonde de vingt mètres d'élévation, où l'on pénètre par une ouverture presque circulaire garnie d'un escalier de rondins de bois, qui permet d'arriver à la nappe d'eau; des stalactites pendent de la voûte, prêtes à rejoindre les stalagmites, et l'ensemble est grandiose et sauvage.

Ticul est à trois lieues de Sacalun; nous y arrivons à cinq heures du soir.

Une maison nous avait été préparée par les soins de notre ami Don Antonio Fajardo, et nous nous y installâmes sur-le-champ. C'est de Ticul que nous devions rayonner sur Kabah et Uxmal.

Ticul est une véritable ville, riche et jolie, située non loin de la chaîne de collines qui du nord-ouest au sud-est traverse la péninsule; belles maisons et grands magasins. Toutes traces de la guerre indienne semblent avoir disparu: tout paraît neuf, sauf l'église et le grand cloître où vivait l'abbé Carillo, tant célébré par Stephens et qui tombe en ruine. C'est là, dans une des seules pièces à peu près habitables, que vit le nouveau curé, gai, charmant, communicatif et frère du padrecito dont le voyageur américain nous a si souvent parlé.

Les habitants de Ticul sont gens aimables, et nous y sommes admirablement reçus; pas d'hôtel plus qu'ailleurs, mais, dans la petite *tienda* où nous prenons nos repas, nous trouvons une table bien servie et une cuisine autrement soignée qu'à Mérida. M. Fajardo veut bien être notre commensal; c'est là notre cercle, et nous y recevons les visites du chef politique, qui se met à nos ordres, du docteur Benjamin Cuevas, archéologue distingué qui me fait le don précieux d'une canne en sapoté rouge, taillée dans un linteau de bois venant des ruines de Kabah. Le maître d'école, parlant trois langues, est des nôtres, ainsi que d'autres employés de l'État, et nos soirées se passent en causeries charmantes et instructives sur les ruines des environs.

On nous désigne l'hacienda de San Francisco, à trois kilomètres sur la route de Sacalun, comme un ancien centre indien où se trouvent encore des monticules inexplorés. C'est là que, deux années auparavant, on avait fouillé l'un d'eux, et l'on y avait découvert un squelette et des vases assez bien conservés. J'avais donc l'espoir de rencontrer la même bonne fortune, et je résolus de tenter l'aventure.

J'avais apporté pelles, pioches et pinces; des travailleurs me furent accordés sur ma demande, et, le lendemain de bonne heure, nous nous mettions à l'ouvrage.

Le métier de fouilleur ressemble un peu à celui de pêcheur à la ligne; si l'on prend du poisson, tout va bien: le métier est plein de charme. De même aussi, lorsque l'on découvre une tombe, fût-elle vide, un squelette, un vase, une antiquité quelconque, cela suffit à entretenir le zèle, à réchauffer l'ardeur, et c'est parfait. Mais c'est une désolante besogne quand on ne rencontre rien, et ce fut mon cas. Nous avions vainement éventré ce jour-là les flancs d'un monticule; nous avions pénétré jusqu'au centre et creusé jusqu'au roc sans rien découvrir que des fragments sans valeur. Nous passâmes la journée à ce vain travail, et, le jour suivant, nous ouvrîmes une tranchée profonde dans un autre monticule sans plus de résultat. Je m'avouai vaincu et je renonçai.

Quelques personnes charitables voulurent heureusement me consoler de mon insuccès; et le soir, alors que je rédigeais tristement l'histoire de mes efforts perdus, je reçus en cadeau quelques vases, de ceux trouvés précédemment dans les mêmes lieux. Ce sont deux de ces vases, très curieux, que nous donnons ici, en regard d'un troisième, simple débris, qui vient de San Juan de Teotihuacan, près de Mexico. Nous mettons les vases et le fragment en regard, afin qu'on puisse bien saisir, en fait de céramique, la parenté qui existe entre l'art yucatèque et l'art toltèque des hauts plateaux.

Je ne m'attacherai pas à la beauté de l'œuvre, qui n'existe pas; ces vases sont laids, les yucatèques du moins, ce sont des vases vulgaires; le fragment de

Teotihuacan est beau. Mais j'appuie sur leur ressemblance et la nature singulière de l'ornementation, qui leur est commune et qui ajoute à la théorie que je développe.

L'examen de ces poteries nous montre que l'artisan fabriquait ses vases lisses, avec certains reliefs, mais sans modelés; il les cuisait ainsi avec la couleur et le vernis, puis il les livrait à l'artiste, qui, sur la terre cuite et dure, sculptait, au moyen de son ciseau de pierre, les dessins et les figures qui les décorent. Le grand vase yucatèque nous représente des palmes ou probablement une figure symbolique; le second, un personnage assis avec coiffure de plumes et un cordon de grecques dans le haut; le fragment de Teotihuacan, un homme dans une posture inclinée, tenant dans sa main droite un bâton ou un sceptre et semblant offrir de la gauche un objet indéterminé à quelque personne gravée sur le morceau du vase disparu. Ne dirait-on pas que les trois vases viennent du même lieu et appartiennent à la même civilisation?

Nous devions nous rendre aux ruines de Kabah par l'hacienda de Santa Ana, dont elles dépendent; mais nulle route n'aide à franchir les quatre kilomètres de forêt qui séparent les ruines de l'hacienda. Don Antonio m'engage à envoyer des hommes pour en ouvrir une, et, sur l'ordre du chef politique, une troupe d'Indiens du village de Santa Helena devra se mettre au travail. C'est deux jours qu'il nous faut attendre; et comme il y a fête à l'hacienda de Yokat, le propriétaire, notre ami Fajardo, m'engage vivement à y assister. Affaire conclue, nous partons.

Les fêtes au Yucatan sont peut-être plus courues



Vases du Yucatan et de Teotihuacan. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

qu'ailleurs, et, pour se passer à la campagne, elles n'attirent pas moins de monde qu'à la ville. La fête de Yokat devait durer trois jours; courses de taureaux, danses, cuisines en plein vent, échoppes de toutes sortes, rien ne devait y manquer, et l'on s'y rendait en foule de dix lieues à la ronde. La route est encombrée de piétons et de volans cochés, et ces bizarres voitures, pleines de femmes en fraîches toilettes, ressemblent à des corbeilles de fleurs. Nous arrivons; l'hacienda, bien située au pied même d'une colline abrupte, se compose de vastes constructions et de jardins superbes; l'heureux propriétaire se délecte à me voir admirer toutes choses.

Nous assistons à une messe avec prêche en langue maya, dont la douceur et la sonorité m'enchantent; la chapelle est remplacée par une longue galerie où s'entassent, agenouillées ou accroupies, une foule de jolies femmes dans leurs beaux costumes brodés, et couvertes de chaînes d'or; toutes suivent, attentives et recueillies, la cérémonie religieuse. Dès que l'*Ite missa est* est prononcé, elles s'envolent comme une troupe d'oiseaux.

Viennent les présentations; je serre les petites mains des reines de la fête, trois jeunes filles de quinze à dix-huit ans, dont l'une est d'une beauté surprenante. Toutes ont une grâce pudique, une langueur de pose, une morbidesse qui leur prêtent un charme indicible; on apporte un rafraîchissement, et chacune de ces petites sirènes vient tremper ses lèvres roses dans mon verre : c'est la coutume.

Cependant la foule croît à chaque instant, elle inonde les vastes cours de l'hacienda et l'immense espace vide qui la précède; là se trouve le cirque de taureaux, immense construction de branchages bâtie en un tour

de main, avec cette habileté rare des Indiens à construire du provisoire. Des planches, des branches, des feuilles de palmiers, des lianes, et pas un clou; tout tient cependant, et ces légers échafaudages supporteront sans fléchir le poids énorme de milliers de spectateurs.

En face se trouve la salle de bal en feuillage, et, disséminées au hasard, une multitude d'échoppes et de boutiques, qu'assiègent des chalands altérés; le staventun, la bière anglaise, coulent à pleins bords; les cerveaux s'allument, et c'est un tohu-bohu, un bruit, un débordement de paroles, de cris et d'exclamations à ne plus s'entendre.

L'heure des taureaux arrive, le cirque est plein; pour moi, l'intérêt n'est pas dans l'arène, mais dans les galeries, combles de métisses heureuses et souriantes; dans les galeries, où les broderies jaunes, rouges et bleues se détachent en relief sur le blanc des *uipiles* et des *fustans*, au milieu de flots de dentelles que pique le scintillement des chaînes d'or et des bijoux. Quel ravissant spectacle! Chose étrange, il y a là plus de deux mille personnes, parmi lesquelles trois ou quatre cents hommes au plus; on dirait une assemblée de femmes. Cette disproportion entre l'élément masculin et l'élément féminin se retrouve dans tous les pays chauds où s'est installée la race blanche. Nous l'avons signalée à Java, où sur sept naissances on compte cinq filles et deux garçons. Ici la disproportion serait plus grande; elle serait, me dit-on, de sept ou huit sur dix. Mon hôte a huit filles et deux garçons, de sorte que, sur une population de cent onze mille blancs ou métis, on compterait à peine vingt-deux mille mâles; cette dégénérescence ne s'appliquerait naturellement pas à la race indienne, qui, au nombre de cent cinquante mille, rétablirait un peu l'équilibre. Il faut ajouter que les guerres civiles et indiennes, où tant d'hommes succombèrent, viennent forcer la note et rendre probable cet énorme excédent de l'élément femelle. Cependant aucune statistique ne nous éclaire au sujet de ce fait, qui peut être exagéré.

Quoi qu'il en soit, cette assemblée me fournit par ses types divers une étude des plus intéressantes; les gens de la basse classe tiennent du Malais et du Chinois; les nez busqués des Toltecs que nous avons retrouvés sur les bas-reliefs ont fait place aux nez écrasés; les pommettes deviennent saillantes; les yeux sont légèrement bridés et je vois des bouches lippues. Des cheveux ondulés dénotent un mélange de sang noir, et je remarque des mains petites avec des pouces si peu développés qu'on les dirait simiens. La conquête et l'introduction de quelques esclaves nègres nous expliquent ces diversités.

Fatigué de bruit, lassé de musique discordante et de danses gracieuses, mais toujours les mêmes, je retourne à Ticul, où j'aurai des nouvelles de mes travailleurs lointains, et j'ai grande hâte de marcher vers Kabah. J'apprends à l'arrivée que le chemin des ruines est ouvert et que je peux partir quand il me plaira.

XIII

Hacienda de Santa Ana. — Restes importants. — Visite aux ruines de Kabah. — Aperçu des monuments. — Premier palais. — Muraille ornementale. — Citernes. — Pièce intérieure. — Deuxième palais. — Grande pyramide. — Histoire et citations d'auteurs. — Les deux bas-reliefs de Stephens.

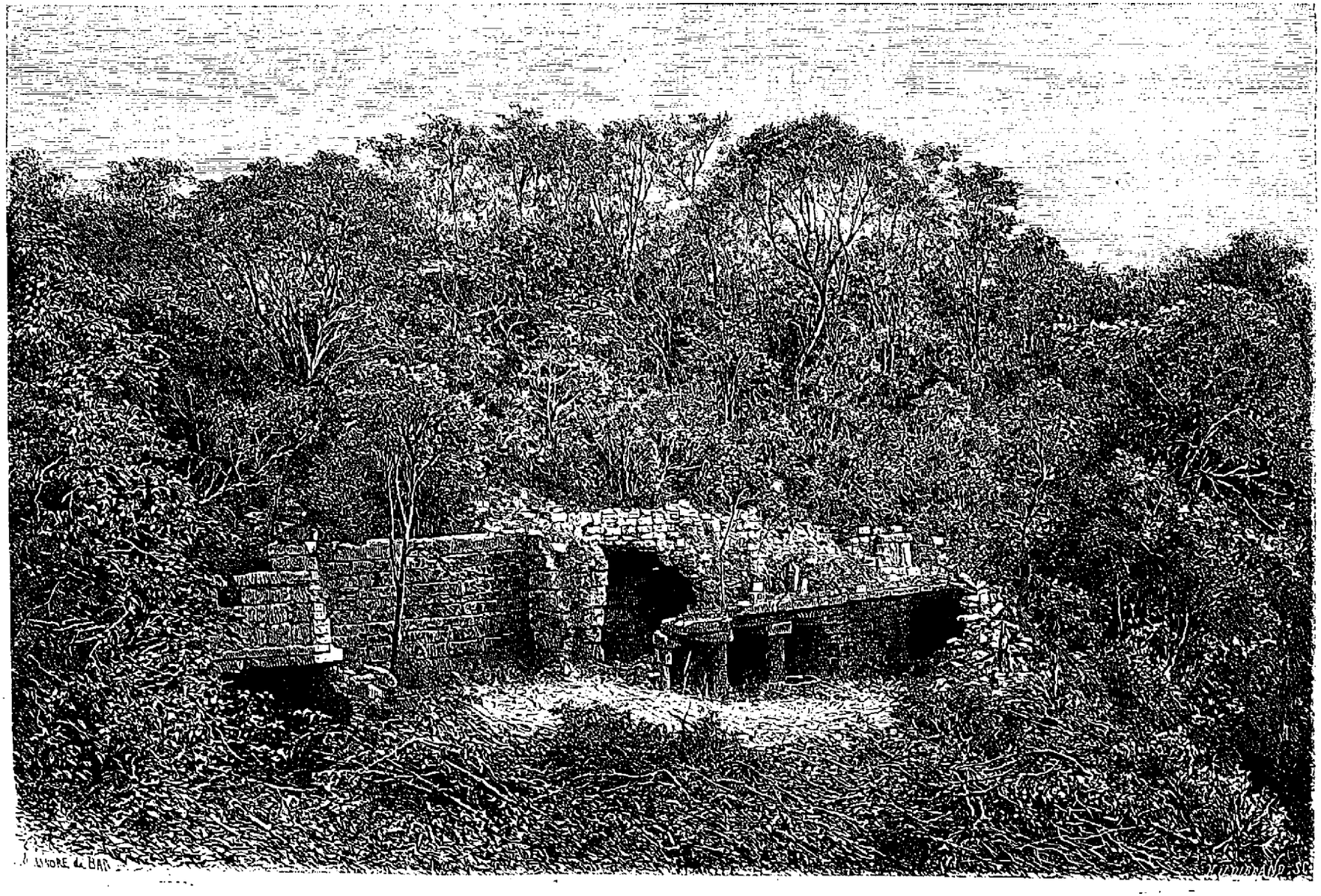
Don Antonio nous accompagne à l'hacienda de Santa Ana, dont il est administrateur; nous allons nous y établir à demeure, et de là les volans cochés nous conduiront aux ruines par le nouveau chemin que nous avons fait ouvrir. Santa Ana se trouve à quatre lieues de Ticul, et Kabah à une lieue plus loin. Cette habitation, très ancienne, fut abandonnée pendant la guerre sociale et se relève aujourd'hui. Les matériaux employés dans la construction viennent de tout près de là, d'un groupe de pyramides importantes, autrefois surmontées d'édifices, totalement ruinés aujourd'hui. Parmi ces matériaux, nous remarquons des piliers carrés entièrement neufs, surmontés de chapiteaux doriques, et, détail singulier, les angles de ces piliers sont taillés comme nos pierres et les angles de nos trottoirs et portent la trace évidente d'un instrument de métal qui devait être garni de dents. Il paraît tout à fait improbable que pyramides, temples, palais et bas-reliefs aient été sculptés au moyen d'outils de pierre; ce n'est pas avec de tels instruments que les Indiens eussent pu mener à bonne fin des ouvrages aussi considérables, et ils devaient avoir, ils avaient des instruments de métal. On prête une grande dureté aux haches et ciseaux de cuivre mélangé d'étain dont ils se servaient, et cela nous donnerait l'explication de cette multitude d'édifices construits avec une étonnante rapidité, si nous en jugeons par le grand temple de Mexico.

Ce temple, dont la cour dallée avait près de deux cents mètres de côté, comprenait une telle foule d'édifices qu'on le comparait à une ville; sa pyramide massive, qui mesurait cent mètres de base sur trente-cinq de hauteur, était enrichie d'énormes pièces sculptées; or cet ouvrage gigantesque fut terminé en six ans!

Le chemin qui mène aux ruines a été très grossièrement ouvert par nos hommes; roches et troncs d'arbres menacent à chaque instant de faire chavirer le véhicule; nous recommandons la prudence, mais nos endiablés de cochers n'en tiennent pas compte; ils courent, le volan coché bondit, un tronc plus volumineux nous arrête, et nous voilà par terre. Nous nous relevons sans trop de mal; le toit de la voiture est seul endommagé; nous sommes à deux pas des ruines, où nous nous rendons à pied sans autre aventure.

Les historiens font à peine mention des ruines de Kabah, non plus que des ruines de Labnah, Sacbey, Labphak, Iturbide, etc., groupes de villes anciennes à trente et quarante lieues au sud de Mérida, mais dont ils désignent incidemment les princes par l'appellation de *gens de la Sierra*, parce que ces villes étaient placées de l'autre côté de la chaîne de collines qui traverse le Yucatan.

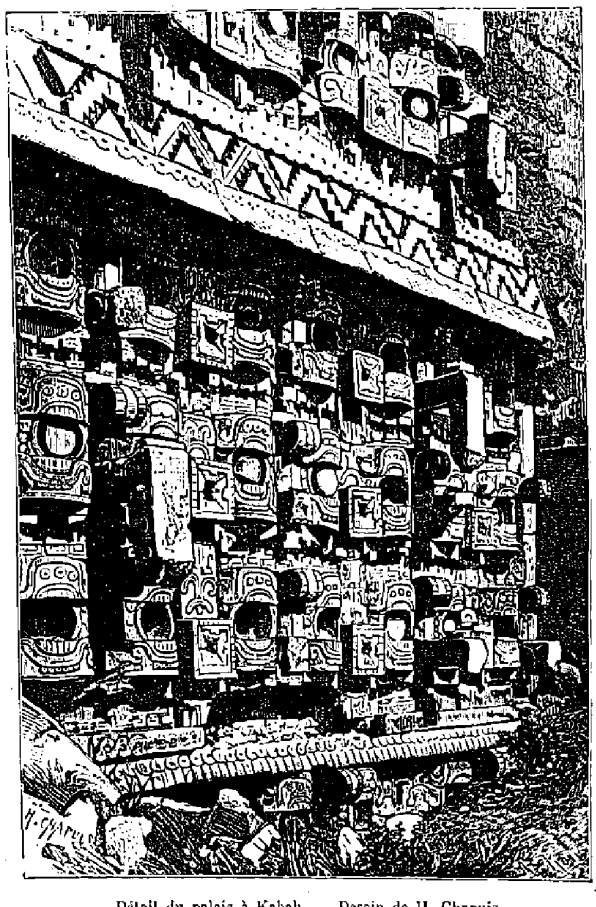
Kabah devait être cependant une des villes les plus



Palais et pyramide à Kabah (voy. p. 54). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

importantes de la péninsule, si nous en jugeons par ses monuments; de hautes pyramides, d'immenses terrasses surmontées de restes magnifiques, des arcs de triomphe, des palais superbes occupent un vaste espace, et ces édifices suffiront, avec ceux d'Uxmal, que nous verrons tout à l'heure, et ceux de Chichen-Itza, que nous avons visités, pour nous donner une idée complète de l'architecture yucatèque et nous faire toucher du doigt l'unité de civilisation au Yucatan.

Ces monuments, en effet, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes, d'Aké à Uxmal, par exemple, ont une même origine, appartiennent au même peuple et sont, à quelques variantes près, tous semblables entre eux. Voyez le premier palais de Kabah; cette façade est d'une richesse incomparable, mais nous y retrouvons ces mêmes grandes figures que nous avons vues à Chichen et qui rappellent les gigantesques idoles en bois composées de têtes superposées venant des îles du Pacifique. L'ornementation dans ce monument est poussée jusqu'à la prodigalité, jusqu'à la débauche, et l'architecture en disparaît totalement pour faire place à des motifs décoratifs. Cependant il est impossible de ne pas admirer les deux corniches saillantes qui encadrent les énormes frises, corniches d'un travail exquis et qui ne dépareraient aucun de nos monuments les plus beaux.



Détail du palais à Kabah. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

L'état ruiné de l'édifice ne permet pas de juger de l'ensemble, qui devait être des plus extraordinaires, cette formidable décoration s'étendant à une façade de cinquante mètres.

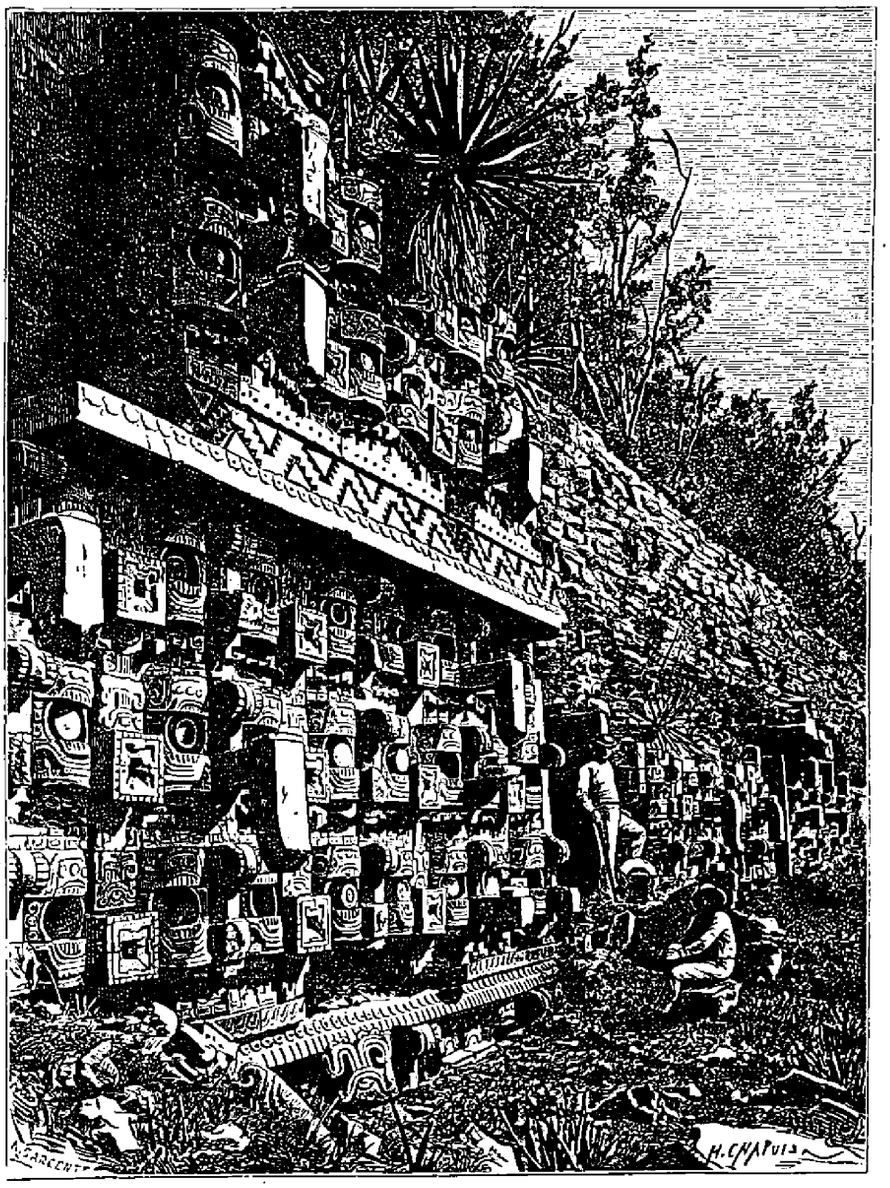
Comme tous les monuments yucatèques, ce palais s'élève sur une pyramide à deux étages; il est précédé d'une vaste esplanade où se trouvaient de chaque côté deux larges citernes et, au milieu, la colonne du châtiment, le *picoté*. Au-dessus de la façade, en retrait, s'élevait une muraille décorative généralement adoptée par l'architecture indienne. Chose singulière et qui rompt avec les traditions connues d'orientation, les monuments de Kabah sont orientés sud-ouest et nord-est. L'intérieur de ce premier palais renferme une double rangée de salles, les plus belles que nous ayons visitées. Elles ont environ neuf mètres de long sur plus de trois mètres de large et une hauteur de six mètres, avec leurs fausses voûtes légèrement cintrées.

Voici l'intérieur de l'une d'elles avec son escalier de trois marches composé d'une seule pierre taillée en volute avec un encadrement à moitié détruit, mais qui permet encore de juger de sa richesse. C'est toujours le même motif, et l'on reconnaît dans la marche de l'escalier la protubérance des grandes figures de la façade; de chaque côté sont les yeux avec leurs grosses prunelles, et en dessous se trouvait la bouche. Cet escalier fait communiquer la pièce de face avec la pièce intérieure. Toutes les salles avaient leurs murailles peintes et couvertes de personnages et d'inscriptions, comme on peut en juger d'après de petits fragments qui nous restent encore : il est même probable que les monuments eux-mêmes étaient également peints. La polychromie était donc en usage chez les Yucatèques comme chez les peuples de l'ancien monde. Chez eux comme pendant la bonne antiquité, au dire de Viollet-le-Duc, la peinture ne dut jamais être séparée de l'architecture. Ces deux arts se prêtaient mutuellement secours, et ce que nous appelons le tableau n'avait qu'une importance très secondaire. Là aussi la décoration extérieure était la grande préoccupation de l'artiste, et cette peinture, ces couleurs vives, éclatantes, distribuées avec art sur les larges façades, au milieu de l'enchevêtrement des figures monstrueuses, devaient singulièrement ajouter à la sauvage magnificence des édifices.

Le deuxième palais se trouve à cent cinquante mètres au nord-est du premier; comme lui il est placé sur pyramide, précédé d'une esplanade avec ses deux citernes et son *picoté;* mais il s'élève en outre sur un second plateau, contenant une rangée de salles ruinées. Au centre se trouve l'escalier, soutenu par une demi-voûte qui permet l'accès de l'édifice.

Ce palais fort bas, il n'a guère que cinq mètres de hauteur, contraste par sa simplicité avec l'ornementa-

tion exagérée du précédent. Sa façade, à peu près entière, a plus de cinquante mètres d'étendue; elle est percée de sept ouvertures, dont deux, à colonnes garnies de chapiteaux grossiers, répondent à autant de petites pièces étroites et basses. Les murailles sont pleines dans le bas, c'est-à-dire sans ornement, et la frise qui s'élève au-dessus de la corniche peu saillante est un composé de petites colonnes engagées, groupées par trois, séparées par un mur plein. Chose remarquable, cette frise s'élève en oblique, comme dans les palais de Palenqué, au lieu d'être perpendiculaire, comme dans la plupart des monuments yucatèques. Le mur ornemental s'élève, comme d'habitude, en retrait de la façade, et on le distingue facilement au tra-



Ruines du premier palais à Kabah. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

vers de la végétation qui encombre le toit du palais. L'arrière est entièrement ruiné. Dans la pièce du milieu se trouvent des traces de peinture, dont nous avons pris le décalque.

Sur la gauche de ce monument s'élève une pyramide à plusieurs étages, vaste rectangle de cinquante mètres sur trente-cinq, flanqué de quatre escaliers qui se continuaient pour atteindre les étages supérieurs, où les édifices ne sont plus que débris, et bordée, dans tout le pourtour, de pièces de différentes dimensions avec portes simples ou portes à colonnes, comme l'indique notre gravure qui en représente le côté nord-ouest. Dans ce monument, comme dans le deuxième palais, les linteaux sont en pierre : ils sont en bois dans le premier palais, où les pièces, plus grandes, avaient des ouvertures beaucoup plus larges; la plu-

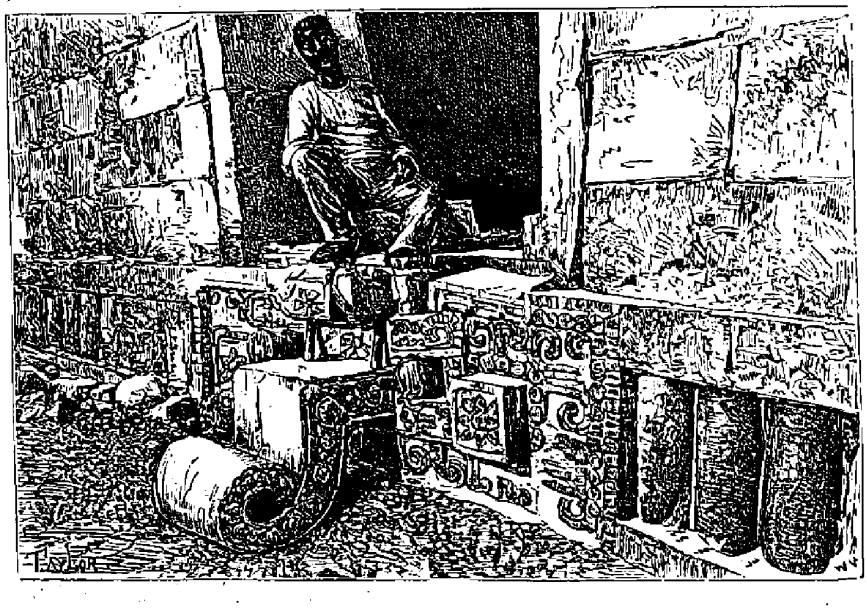
part de ces linteaux sont en parfait état de conservation.

Quant à l'histoire de Kabah, sur laquelle se taisent les historiens, nous possédons quelques points de repère qui vont nous permettre de la reconstituer comme celle d'Uxmal, à laquelle elle doit se lier; car les deux États étaient voisins, et leurs princes durent encourir la même fortune.

Nous avons dit qu'à l'époque de l'arrivée des Espagnols le Yucatan était divisé en principautés indépendantes, espèce de féodalité dont chaque seigneur avait sa cour. Mais un siècle avant la conquête, et c'est là le seul document certain que nous ayons, le souverain d'une ville appelée Mayapan régnait sur toute la péninsule; c'est dire qu'il avait soumis les provinces environnantes et détruit, comme d'habitude, les capitales de ses rivaux. Les caciques de la Sierra comptaient parmi les vaincus, comme nous le verrons plus loin, et les caciques c'étaient les princes d'Uxmal, Kabah, Labnah, etc.

Le roi de Mayapan ne maintenait son autorité qu'à l'aide d'une garnison mexicaine; cela nous donne une date. Nous savons en effet que les Aztecs furent tributaires du roi d'Azcapozalco et ne conquirent leur indépendance que sous le règne d'Itzcoatl, vers 1425; qu'ils n'obtinrent de l'influence et ne se répandirent en vainqueurs que sous le règne de Montezuma I^er^, vers l'an 1440, et que, par conséquent, ils ne purent envoyer de secours au roi de Mayapan qu'à cette époque.

Pour mieux assurer son pouvoir et maintenir ses vassaux dans l'obéissance, le roi de Mayapan obligeait les principaux chefs de famille à résider à sa cour comme otages, car le joug en semblait d'autant plus lourd qu'il était maintenu à l'aide de soldats étrangers.



Escalier et intérieur du palais de Kabah. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

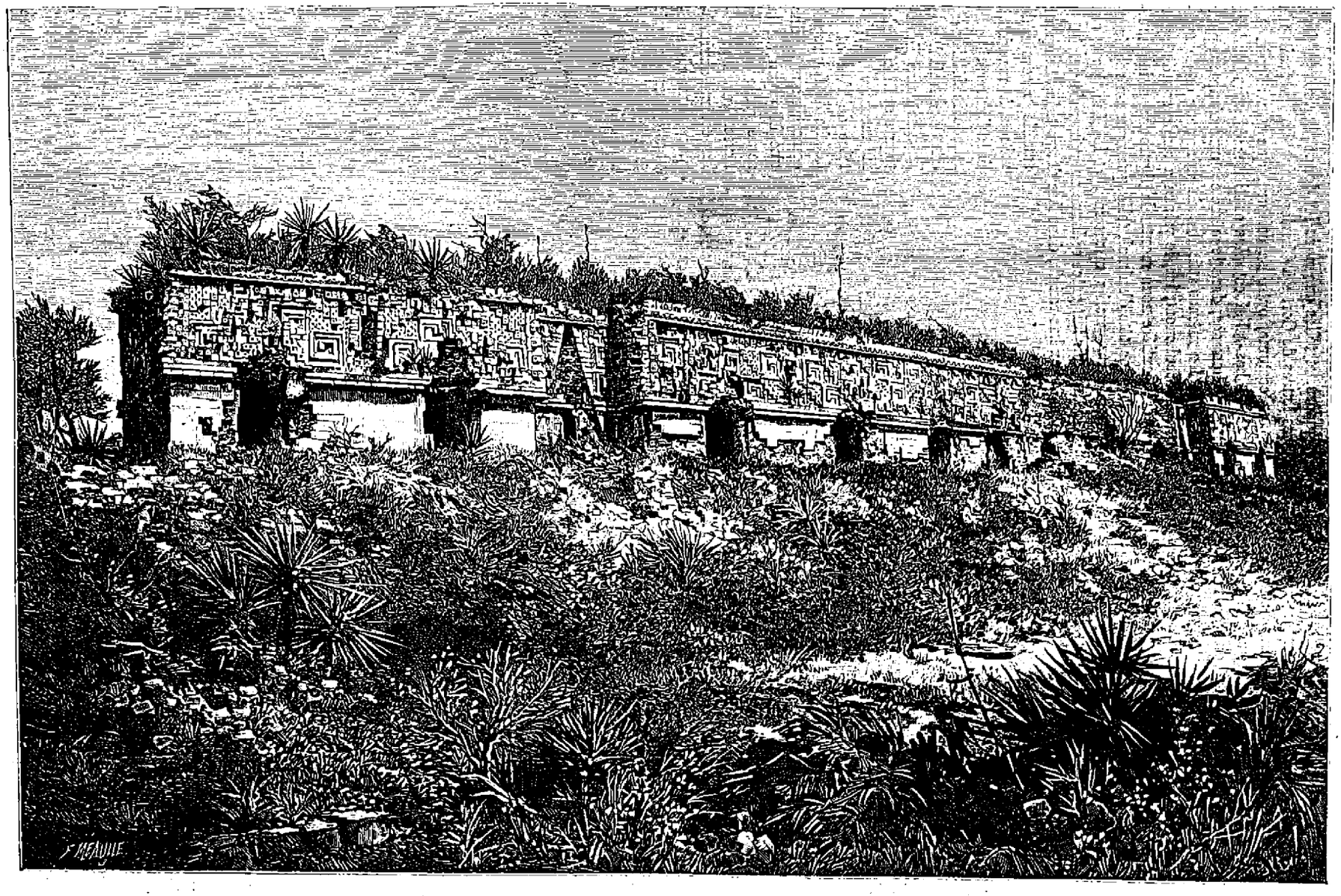
Une coalition se forma, et l'on nous parle des gens de la montagne ou de la sierra, qui sont ceux dont nous avons parlé plus haut; la guerre éclata, le roi de Mayapan fut vaincu, la ville fut détruite de fond en comble, et chacun des caciques otages put regagner sa province.

Ceci se passait en 1420 selon Landa, ou en 1460 suivant Herrera; mais Herrera nous paraît de beaucoup le plus exact, car il justifie sa chronologie d'une manière tout à fait victorieuse. « Il s'écoula, dit-il, soixante-dix ans entre la chute de Mayapan et l'arrivée des Espagnols; il y eut vingt ans d'abondance et ouragan, seize ans d'abondance nouvelle et peste, autres quinze années d'abondance et guerre intestine, puis repos de vingt ans, époque à laquelle arrivèrent les Espagnols. » Cela fait bien soixante et onze ans, qui, à partir de 1460, nous mènent à 1531, et Montejo occupa Chichen de 1528 à 1531.

Herrera nous dit encore, Mayapan étant détruite : « Chaque seigneur s'efforça d'emporter de Mayapan le plus de livres de science qu'il put, dans sa terre, où chacun éleva des temples; et voilà la principale cause de la construction de tant d'édifices au Yucatan. »

Et plus loin : « Après la division du territoire en provinces indépendantes, la race se multiplia tellement, que le pays tout entier ne paraissait former qu'une seule ville; alors on bâtit temples et palais, et c'est pour cela qu'il y en a tant. »

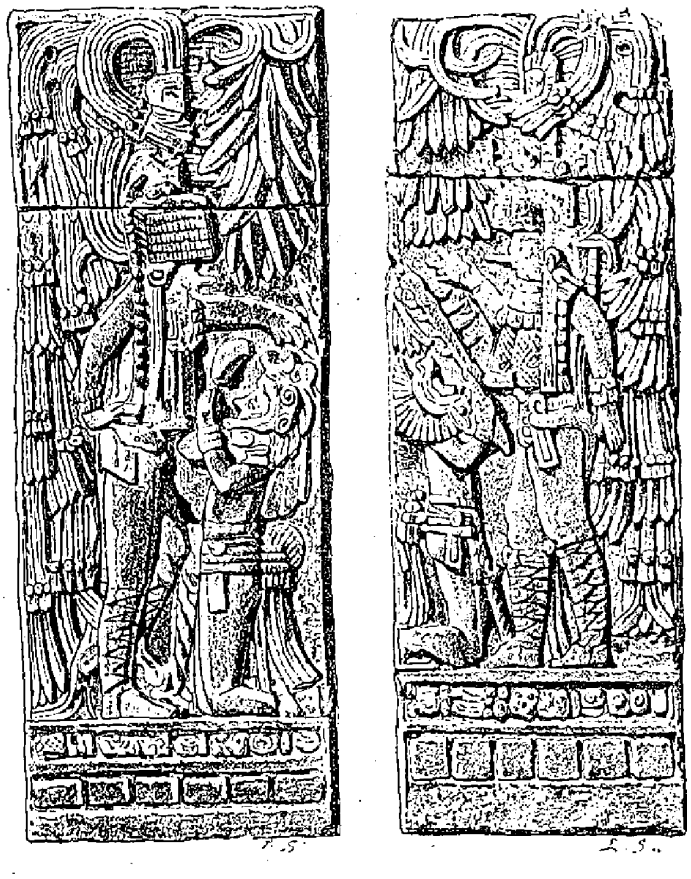
Landa dit mieux dans l'un de ses chapitres intitulé : « Des diverses calamités qu'éprouva le Yucatan *un siècle avant la conquête;* » cela se passait naturellement après la chute de Mayapan. « Ces populations vécurent pendant plus de vingt ans dans l'abondance et la santé; elles se multiplièrent tellement, que la terre entière ne paraissait former qu'une seule ville; c'est alors (1440 à 1460) qu'ils construisirent des temples en si grand nombre, tels qu'on les voit aujour-



Palais du gouverneur à Uxmal. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

d'hui de tous côtés, *et qu'en traversant les forêts on retrouve au milieu des bois des groupes de maisons et de palais si merveilleusement travaillés.* »

Nous pouvons donc affirmer que ces monuments ne sont pas préhistoriques, comme on se plaît à le dire. Du reste, ne retrouvons-nous pas à Kabah cette renaissance dont nous parlent Herrera et Landa, dans ce monument extraordinaire dont nous avons donné le détail et qui représente dans son genre le gothique fleuri, c'est-à-dire la fin d'un art ou le commencement éclatant d'un art nouveau, qui copie, en voulant le dépasser, un art ancien? Le propre d'une renaissance est un effort qui dépasse le but; on veut faire plus riche que ceux qui nous ont précédé, et l'on tombe dans l'afféterie. Délivré d'une règle ou d'un joug, on célèbre son affranchissement par des choses exorbitantes, comme on célèbre une victoire par des statues et des bas-reliefs; et c'est là le cas à Kabah, où nous trouvons précisément les deux précieux bas-reliefs que nous reproduisons ici. L'explication aidée de citations que nous avons faite nous paraît des plus vraisemblables, et prouverait que le monument auquel ils appartiennent célèbre la victoire remportée sur Mayapan par les alliés, dont le prince de Kabah faisait partie. Ces deux bas-reliefs sont du même ordre que la pierre de Tizoc de Mexico, où les guerriers, deux à deux, représentent un vainqueur et un vaincu.



Bas-reliefs. — Dessin de P. Sellier, d'après Stephens.

A Kabah, que voyons-nous? Dans l'un des bas-reliefs, nous avons un homme debout, richement vêtu, avec la coiffure yucatèque à plumes immenses et la fameuse cuirasse de coton piqué. Cet homme est un vainqueur, car il commande; il menace l'homme à genoux qui l'implore et lui rend son épée.

Dans le guerrier à genoux, on reconnaîtra facilement le soldat aztec avec sa coiffure plus modeste et semblable à quelques-unes de celles que les peuples soumis livraient comme tribut aux Mexicains vainqueurs, et telles que nous les donne Lorenzana dans les lettres de Cortez à Charles-Quint. Le Mexicain n'a pour costume, outre sa coiffure, que son maxtli. Le second bas-relief est plus explicite; ce sont les deux mêmes hommes, dans le même costume d'apparat pour l'un, et les mêmes attitudes de vainqueur et de suppliant. Seulement, ici, le vaincu a rendu son épée; sa coiffure entière nous montre la figure du soldat émergeant d'une tête d'animal, telle que nous en représentent des manuscrits mexicains, et le Yucatèque qui semble avoir fait grâce ordonne au vaincu de partir.

Nos deux bas-reliefs, dans l'un desquels le vainqueur semble recevoir le vaincu à merci, et dans l'autre lui commande de s'éloigner, ont donc trait à une bataille entre Yucatèques et Mexicains. Ils racontent la victoire de l'un et la défaite de l'autre; et comme nous savons que Mayapan fut la seule ville où les Aztecs furent appelés comme auxiliaires; comme nous savons également que, à la suite de la destruction de la ville, les soldats étrangers reçurent l'aman de la part des vainqueurs et furent internés dans la province de Maxcanu, à l'est de Mérida, où leur race s'est perpétuée, nous pouvons affirmer que les deux bas-reliefs nous racontent bien la défaite de Mayapan, et que, par suite, le monument qui les contient est postérieur à la destruction de la ville et qu'il daterait de 1460 à 1470.

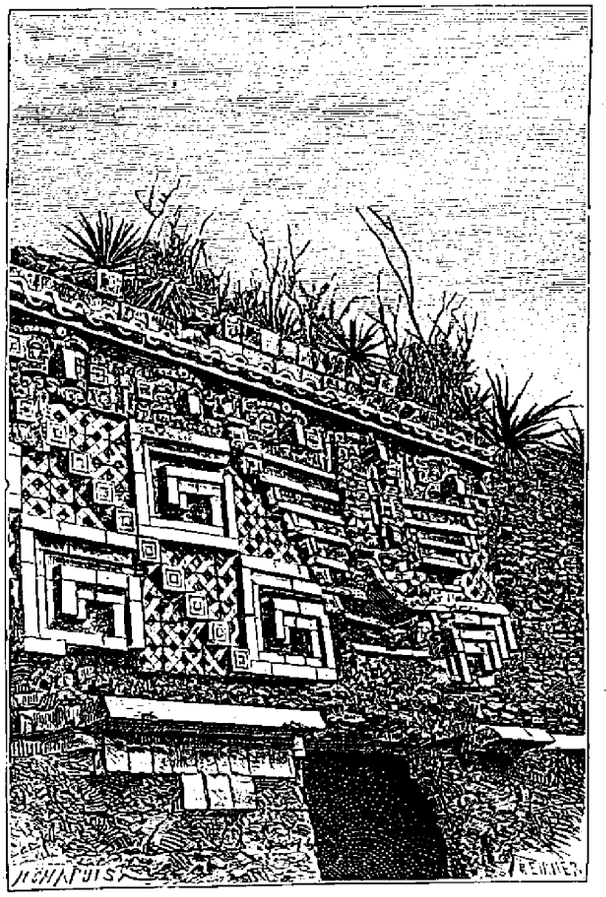
XIV

De Kabah à Santa Helena. — Un village maya. — Uxmal. — L'hacienda. — Le palais du gouverneur. — Citernes et réservoirs. — Palais des Nonnes et la Maison du Nain. — Vue générale. — Cerro de los sacrificios. — Charte péon. — Appréciation de Stephens. — Conclusion. — Étude de mœurs. — Retour.

La route de Kabah à Santa Helena est l'une des meilleures que nous ayons suivies, assez large, bien ombragée, point trop cahoteuse; ce fut pour nous une véritable surprise; mais nous en éprouvâmes une plus

grande encore à notre arrivée dans le magnifique village indien de Santa Helena.

Ce village occupe une immense surface, divisée en carrés comme une ville moderne; chaque carré, planté de grands arbres, se subdivise en parts de terrain de deux mille mètres environ de superficie, entourées de murs de pierres sèches, où s'élève la demeure de chaque propriétaire. Quelques fleurs, des arbres fruitiers, ciruelas, goyaviers, orangers, se développent en taillis, et près de la case, sur un clayonnage de deux mètres carrés soutenu par des poteaux, s'étale une couche de terre végétale mélangée de fumier, jardinet aérien où l'habitant cultive des fleurs et des plantes potagères. Une basse-cour nombreuse anime la petite solitude, et l'on entend les piaulements des poules et des canards, les gloussements des dindes mêlés aux grognements des pores. Cela respire le bien-être et presque l'aisance.



Détail du palais du gouverneur à Uxmal.
Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Ce village me donna comme une vision du passé; voilà, me dis-je, l'ancien village maya. Ce que nous avons vu et ce que nous voyons nous permet de rétablir l'ancien ordre des choses; et les traditions, les instincts, le milieu agissent si puissamment sur les hommes, qu'il doit y avoir aujourd'hui bien peu de modifications dans l'organisation indienne. Quoi de neuf, en effet, pour ces déshérités? Les Espagnols ont bien implanté leur religion sur la terre yucatèque; ce fut une affaire de sabre beaucoup plus que de persuasion, mais ils ne purent modifier ni la culture, ni le costume, ni les mœurs, ni la langue, qu'ils adoptèrent. Ce furent eux, au contraire, qui se modifièrent au contact des vaincus; et s'ils purent se substituer aux anciens maîtres du pays, ce fut en continuant les mêmes errements.

Le Yucatan était une féodalité, que les Espagnols remplacèrent par le système des encomiendas (autre espèce de féodalité).

Les restes de cette féodalité se voient partout; partout où l'on passe, le long des routes et dans les bois, on peut voir les restes d'édifices plus ou moins importants qui constituaient un centre, une exploitation agricole; et par les deux, trois ou dix pyramides autrefois couvertes de monuments, nous pouvons juger de la puissance du cacique qui occupait le pays.

Aujourd'hui les centres sont moins nombreux et moins considérables, il est vrai; car, grâce à la mansuétude toute chrétienne des conquérants, la population est tombée de plus des neuf dixièmes; mais les villes, les villages et les haciendas remplissent le même but, occupent le même lieu, et nous en voyons bien peu qui ne s'élèvent près de groupes en ruine et qui ne soient formés des matériaux arrachés aux anciens édifices qu'ils ont remplacés. Donc, partout l'Espagnol vainqueur s'est substitué au cacique vaincu; rien de changé, sauf la famille noble tombée dans l'avilissement et la servitude.

Rien de changé; l'hacienda et ses bâtisses mauresques espagnoles ont remplacé le palais des princes, ou l'habitation plus modeste des petits seigneurs; l'arche hispano-arabe a remplacé la porte droite et la voûte triangulaire. Les beaux palais et les demeures caciquales sont en ruine. Mais les cabanes des serviteurs entourent, comme jadis, la maison du maître; celles d'autrefois se sont évanouies, car le toit de chaume s'effeuille au vent; et celles d'aujourd'hui nous présentent le modèle de la cabane disparue: elle est oblongue comme elle, couverte de chaume comme elle, et décorée, quand le serviteur possède quelque aisance, de ces petits dessins en losanges, pâle imitation des riches ornements qui décoraient les palais de ses souverains légitimes.

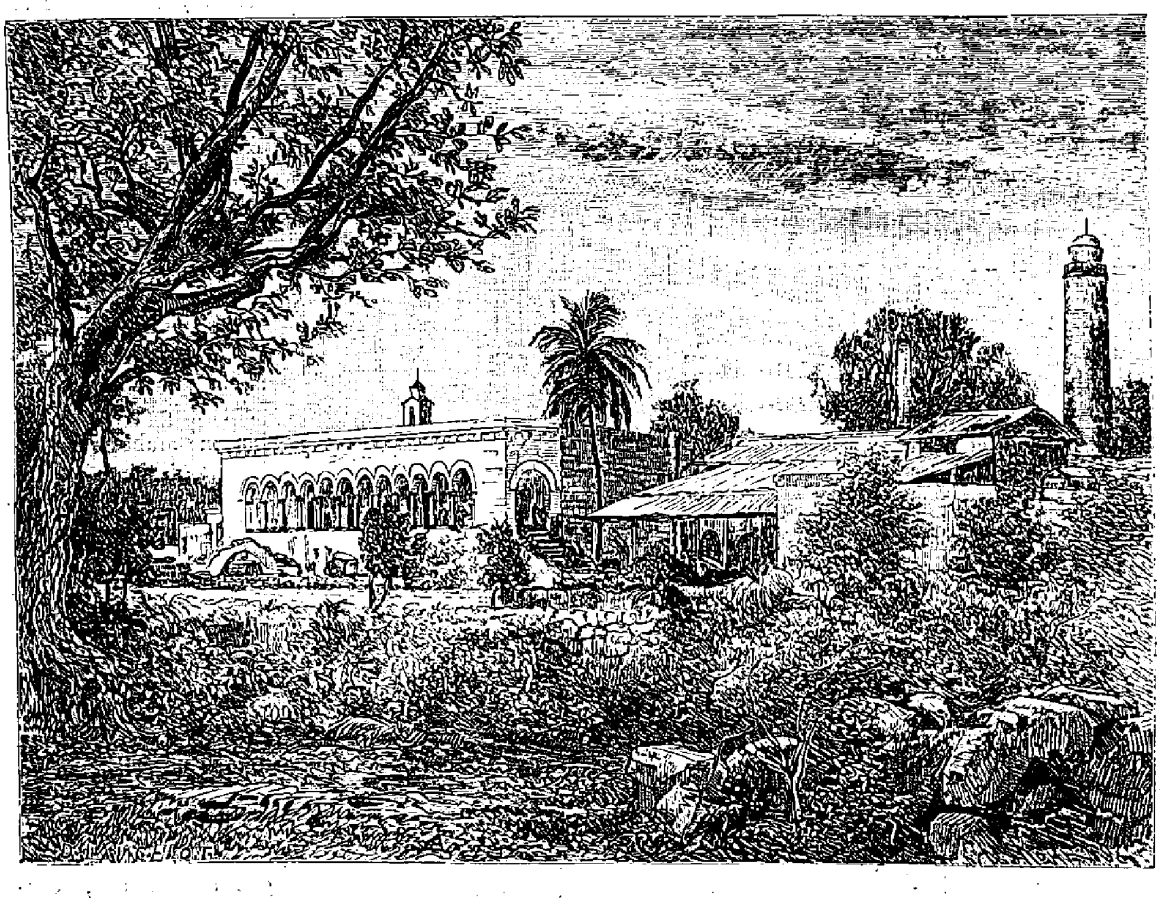
Rien de changé que la religion; l'église a renversé le temple, mais sans le remplacer; le dogme chrétien semble vide comparé au fouillis des anciennes croyances; car, pour ce peuple mystique entre tous, la forêt reste muette alors que, au temps de sa vie nationale, elle était pleine de voix mystérieuses et peuplée de chapelles votives.

De Santa Helena nous passons à Uxmal, où nous attendait l'administrateur, Don Luiz Perez. L'hacienda n'est plus l'habitation déserte et abandonnée d'autre-

fois : le mouvement, le bruit, l'activité ont remplacé le morne silence de ses cours désertes. Au lieu et place d'une masure s'élève un bloc majestueux contenant des salles spacieuses et bordé d'une grande galerie. Une vaste usine où s'agitent nuit et jour une foule d'Indiens, un chemin de fer à mules allant et venant des champs cultivés à l'hacienda pour y déverser sans cesse de longs convois chargés de cannes à sucre, des chevaux piaffant dans la cour, le va-et-vient des hommes et des bestiaux prêtent à l'habitation une animation extraordinaire. Mais, comme autrefois, le séjour est malsain, et le majordome nous conte ses épreuves et les fièvres lentes qui le dévorent.

Les ruines sont à deux kilomètres au delà.

Cette ville, la rivale de Chichen, mais plus moderne dans quelques-uns de ses monuments, qui sembleraient appartenir par leur conservation à l'époque de renaissance dont nous avons parlé au sujet de Kabah, cette ville a été si souvent visitée et décrite, que nous ne dirons que le nécessaire pour faire comprendre les vues des palais publiées dans cette relation, et pour faire saisir les indices nouveaux qui nous permettent d'affirmer la modernité de certains monuments.



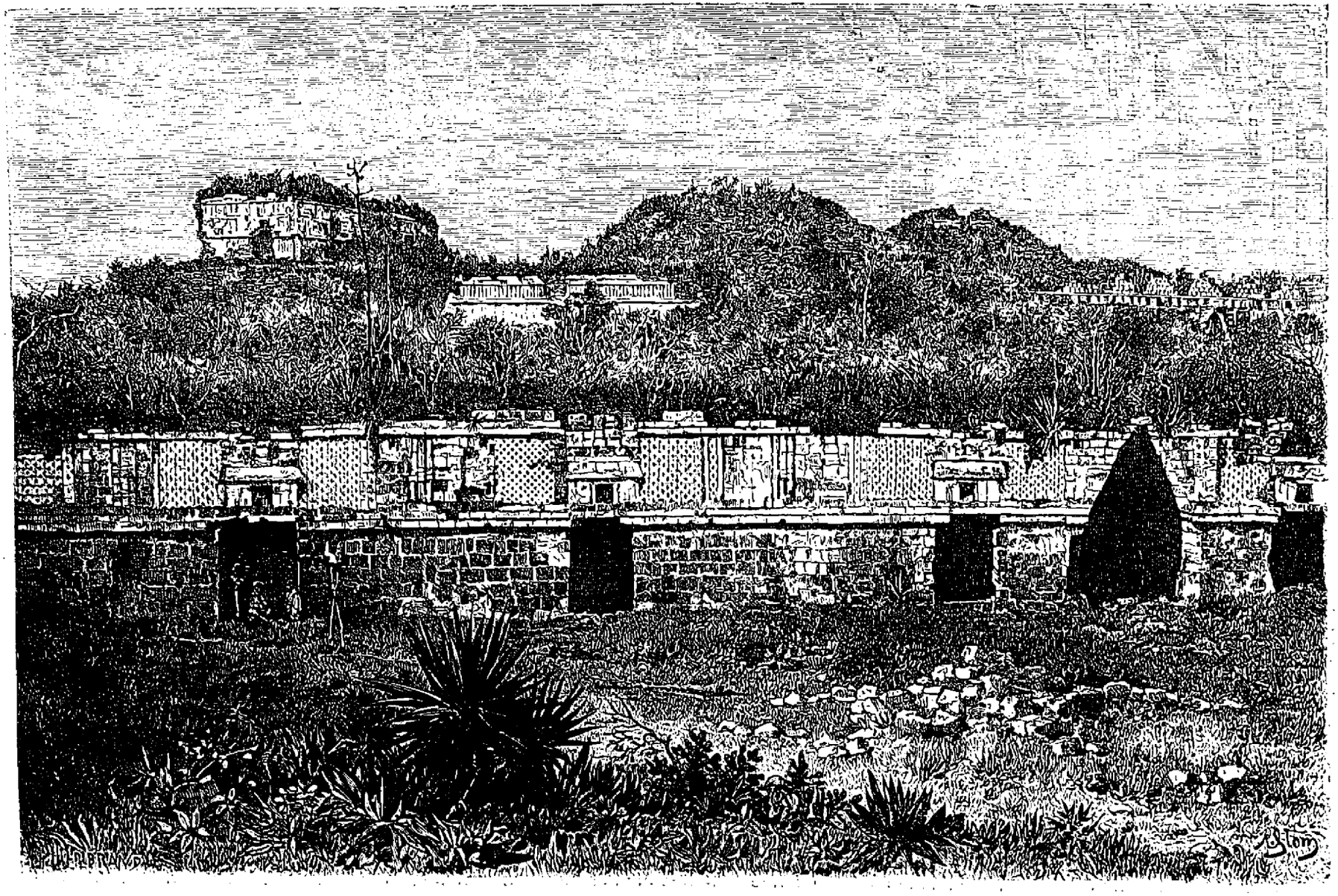
Hacienda d'Uxmal. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

Le palais du gouverneur est bien certainement le plus grand, le plus magnifique et le mieux compris des monuments anciens de l'Amérique; placé sur trois pyramides successives qui ajoutent à sa grandeur, il est à la fois sobre et riche, simple et superbe. L'appareil uni de la base contraste avec l'ouvrage de la grande frise qui le surmonte. Cette frise, qui développe sur une ligne de cent mètres une guirlande de têtes colossales enveloppant des grecques de haut-relief, sur un fond plat de treillis de pierre, produit un effet merveilleux.

Ce palais est neuf, malgré plus de trois siècles d'abandon; et il serait entier sans le vandalisme des anciens propriétaires, qui firent enlever les pierres de la base pour construire leur hacienda.

Uxmal, selon certaine tradition, voudrait dire « trois fois bâtie »; soit que la ville ait été trois fois détruite et rebâtie, soit que les monuments aient été bâtis en trois fois. Cette dernière version nous indiquerait la manière de construire des anciens, que nous indiquerons plus tard.

On remarquera certainement le détail de la porte principale du palais et la magnifique inscription dont nous avons fait une reproduction spéciale. Les linteaux de bois ont été enlevés, la corniche saillante est tombée; au-dessus se dressaient en haut-relief de



Ruines d'Uxmal. Vue générale (voy. p. 62). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

superbes ornements, qui ont été détruits ou dérobés par les premiers explorateurs. Plus haut s'élancent trois aigles aux ailes à demi éployées; puis vient un piédestal de forme circulaire soutenant le buste mutilé d'un personnage dont les bras sont brisés et dont la tête absente était surmontée de cette immense coiffure de plumes que nous avons remarquée dans tous les bas-reliefs yucatèques. Dans le socle du buste se trouvent trois têtes renversées d'un type romain, d'une exécution parfaite, et de chaque côté du personnage s'étend l'inscription que nous reproduisons page 64.

Le palais des Nonnes est un vaste parallélogramme formé par quatre bâtisses d'une ornementation des plus riches, et de styles divers pour chacune d'elles. Nous en avons autrefois publié les plus remarquables.

C'est dans l'aile du nord de ce palais qu'il a été permis de constater un fait dont l'importance ne saurait échapper à nul de ceux qui s'occupent d'archéologie maya. Cette aile contient à l'intérieur une partie d'un monument plus petit et plus ancien assurément que la bâtisse enveloppante. Ce seraient là les restes d'un palais ayant appartenu à la première ville d'Uxmal, que l'on nous a dit avoir été détruite, et le monument extérieur appartiendrait à la ville nouvelle et à cette renaissance qui succéda à la chute de Mayapan et dont nous parlent Herrera et Landa.

La Maison du Nain, appelée aussi la Maison du Devin, la Casa del Adivino, est un fort joli temple placé sur une pyramide à pente extrêmement rapide et de près de cent pieds de haut. Il se compose de deux parties : la première élevée sur la plate-forme supérieure, et l'autre en contre-bas et tournée à l'occident, faisant face aux monuments de la ville. Cette espèce de chapelle était d'une grande richesse d'ornementation et devait être réservée au culte d'une divinité principale.

Deux grands escaliers, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, donnaient accès à chacun des édifices.

Le P. Cogolludo visita ce temple en 1656, et il nous raconte que l'escalier était si rapide qu'il eut le vertige et qu'il trouva dans l'une des salles de l'édifice *des offrandes de cacao et des traces de copal qu'on y avait brûlé tout récemment*, c'est-à-dire que, cent quinze ans après la conquête, les Indiens d'Uxmal sacrifiaient encore à leurs dieux. Cela nous prouve que le temple était debout et que les Indiens n'avaient encore rien oublié de leurs superstitions.

Quant à la conservation des édifices, elle est indubitable; ils devaient être entiers du temps de Cogolludo, puisque quelques-uns, comme le palais du gouverneur et l'aile droite du palais des Nonnes, le sont encore aujourd'hui. Du temps de Lizana, qui écrivait en 1626, ils lui parurent modernes, car il nous dit :

« Ces édifices sont d'une même architecture et d'un même style, tous fondés sur des élévations *ku*, *kues* (au pluriel), ce qui donne à penser que tous ces édifices auraient été construits en même temps, puisqu'ils avaient tous la même forme. » Et plus loin.... « On en voit quelques-uns de si neufs et si blancs, avec les linteaux en bois des portes si sains, qu'on dirait qu'il n'y a pas vingt ans qu'ils ont été bâtis; et ces palais ne devaient pas être habités par les Indiens, qui avaient des huttes de paille dans les bois; mais ils devaient s'en servir comme de temples et sanctuaires, ils le disaient, » etc.

Ceci indique-t-il des monuments anciens?

Uxmal est la seule ville où les édifices soient groupés de manière à permettre de prendre une vue panoramique. Le lecteur pourra suivre la nomenclature des monuments et nous trouverons encore, chemin faisant, des preuves de modernité.

A gauche, dans le lointain, c'est *la Casa de la vieja*, la Maison de la vieille, puis le palais du gouverneur, vu de trois quarts avec sa façade occidentale; à sa droite, en contre-bas, la Maison des tortues, ainsi nommée d'une rangée de tortues qui s'échelonnent au-dessus de la corniche supérieure de l'édifice; en arrière, une grande pyramide sans monument avec large plate-forme et qui porte le nom de *Cerro de los sacrificios*, Pyramide des sacrifices, où devaient se pratiquer les sacrifices humains. Ce serait là une copie des temples mexicains, qui se composaient d'une pyramide comme celle-ci avec petites chapelles en bois renfermant l'idole ou les idoles, et du *techcatl*, bloc de pierre bombé sur lequel on étalait la victime, afin que sa poitrine, faisant saillie, fût facilement ouverte par le couteau du prêtre qui lui arrachait ensuite le cœur. Le sacrifice humain devait toujours se faire en présence du peuple sur le bord même de la pyramide, d'où l'on jetait le corps de la victime aux assistants, qui s'en partageaient les membres pour les dévorer.

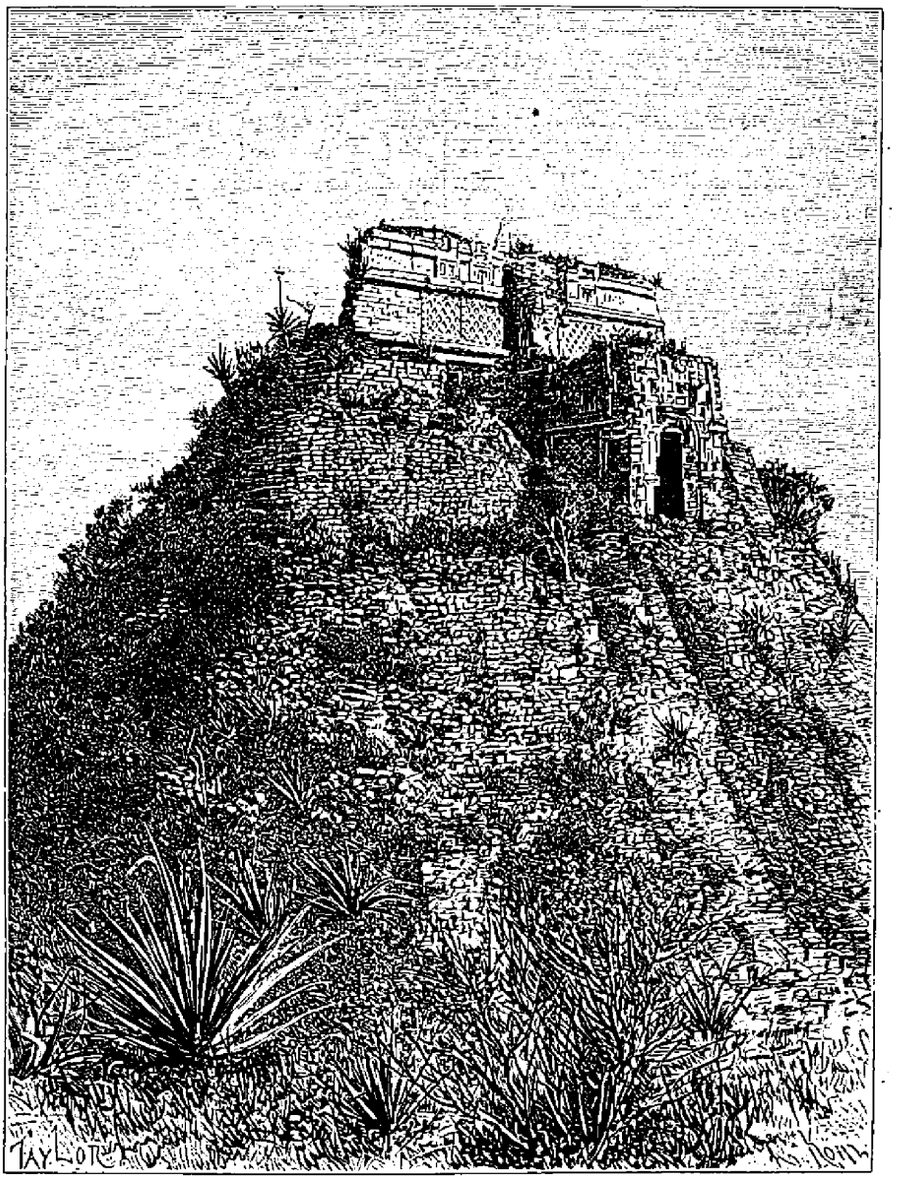
Les Toltecs, au contraire, qui ne pratiquaient pas les sacrifices humains, avaient de véritables temples sur leurs pyramides, et semblables, d'après les descriptions de Veytia et d'Ixtlilxochitl, à ceux du Yucatan, où ils développèrent ce genre d'architecture. Donc, si nous trouvons les sacrifices humains chez les Mayas et l'anthropophagie qui s'ensuivit, nous ne pouvons l'attribuer qu'à l'influence mexicaine, et tous les historiens sont d'accord pour affirmer que ce furent bien les Aztecs qui introduisirent cette horrible coutume dans la péninsule. Mais nous savons que ces mêmes Aztecs ne purent venir comme auxiliaires à Mayapan avant l'année 1440. Donc les monuments destinés aux sacrifices humains ne peuvent être antérieurs à cette époque, et, par suite, certains des monuments d'Uxmal sont modernes.

A droite de cette pyramide s'en trouve une autre, à étages, comme celle du Castillo de Chichen et comme d'autres observées à Palenqué; elle était surmontée d'un beau temple, en ruine. A sa droite, mais sur un plan plus rapproché, nous avons le curieux monument appelé *Casa de las palomas*, la Maison des colombes, à cause des immenses clochetons percés de trous, qui pourraient au besoin rappeler des colombiers. Ces clochetons triangulaires font partie de la muraille décorative surmontant l'édifice et dont nous

avons si souvent parlé. Ce mur décoratif, qui ne se retrouve à Uxmal que sur les monuments les plus délabrés, indiquerait une date plus ancienne, de même que le ciment employé pour les modelages et dont on retrouve les traces.

En avant de ces édifices, sur le second plan et perdus dans le bois, se trouvent d'autres ruines, dont la plus remarquable est celle du jeu de paume, le *tlachtli*, avec ses anneaux brisés et qui, à Uxmal comme à Chichen, comme sur les hauts plateaux, était le jeu national. Enfin, sur le premier plan, nous avons l'aile méridionale du palais des Nonnes, avec la grande porte d'entrée, qui du dehors donnait accès dans l'intérieur de la cour, où se voient des traces de pavage.

Au sujet des édifices d'Uxmal et confirmant de nouveau leur état de parfaite conservation, longtemps après



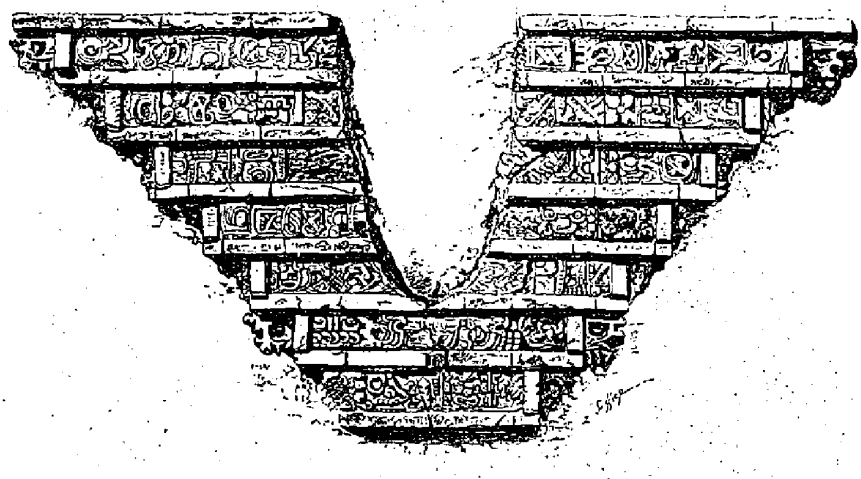
La Maison du Nain à Uxmal. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

la conquête, il nous reste à citer un document officiel que nous trouvons dans Stephens. C'est une charte du roi d'Espagne, datée de 1674, consacrant la cession du territoire à Don Lorenzo de Evia, sur sa demande, formulée de la manière suivante. Evia affirme que « cette cession à lui faite ne pourra nuire à personne; que, loin de là, elle rendrait un grand service à Dieu, notre Seigneur, parce que, en formant un établissement à Uxmal, on empêcherait les Indiens de cette place d'adorer le démon dans les édifices qui sont là où ils ont leurs idoles, auxquelles ils offrent de l'encens, et en l'honneur desquelles ils performent d'autres détestables sacrifices, *comme ils le font chaque jour notoirement et publiquement*[1] ».

1. J.-L. Stephens, *Incidents of travels in Yucatan*, tome I, p. 323.

Puis, lors de la prise de possession, nous trouvons la description singulière suivante : « En ces lieux appelés les édifices d'Uxmal et terres appartenantes, le troisième jour du mois de janvier 1688, en vertu des pouvoir et autorité que m'a donnés le gouverneur et selon mes instructions, j'ai pris par la main ledit Lorenzo de Evia, et nous parcourûmes ensemble l'emplacement d'Uxmal et ses édifices ; *nous ouvrîmes et fermâmes les portes de plusieurs salles ;* durant le parcours coupâmes certains arbres ; ramassâmes des pierres et les jetâmes ; tirâmes de l'eau des réservoirs de ladite place d'Uxmal et performâmes d'autres actes de possession. » Ceci se passait *cent cinquante ans* après la conquête ! Je crois qu'il est inutile d'aller plus loin ; toute considération à ce sujet serait vaine, et le lecteur est bien convaincu maintenant que certains édifices d'Uxmal en particulier étaient habités avant comme après l'arrivée des Espagnols ; qu'ils étaient modernes et qu'en général, ruinés ou non, les autres monuments du Yucatan appartenaient bien à la race existante, et que les villes yucatèques fondées à des époques diverses par le conquérant toltèque ne remontent pas pour les plus anciennes au delà du onzième siècle, tandis que les plus modernes appartiendraient au quinzième, comme nous l'avons suffisamment démontré.

Nous disons adieu aux ruines yucatèques, ruines si curieuses et si intéressantes, et nous prenons la route de Muna, bourg important où se trouve un beau puits qui semble de construction indienne. A Muna, c'est fête ! Ah ! que de fêtes ! Pas un village où l'on n'en célèbre quelqu'une à notre passage. Grande occasion de boire ; les ivrognes abondent et les tiendas sont pleines d'In-



Inscriptions du palais du gouverneur à Uxmal (voy. p. 62). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

diens absorbant le staventun féroce. Mais aucun bruit, pas de scandale ; ces gens sont doux même étant ivres : l'un se couche, l'autre vous regarde d'un air hébété, tandis qu'un troisième vous débite des tendresses.

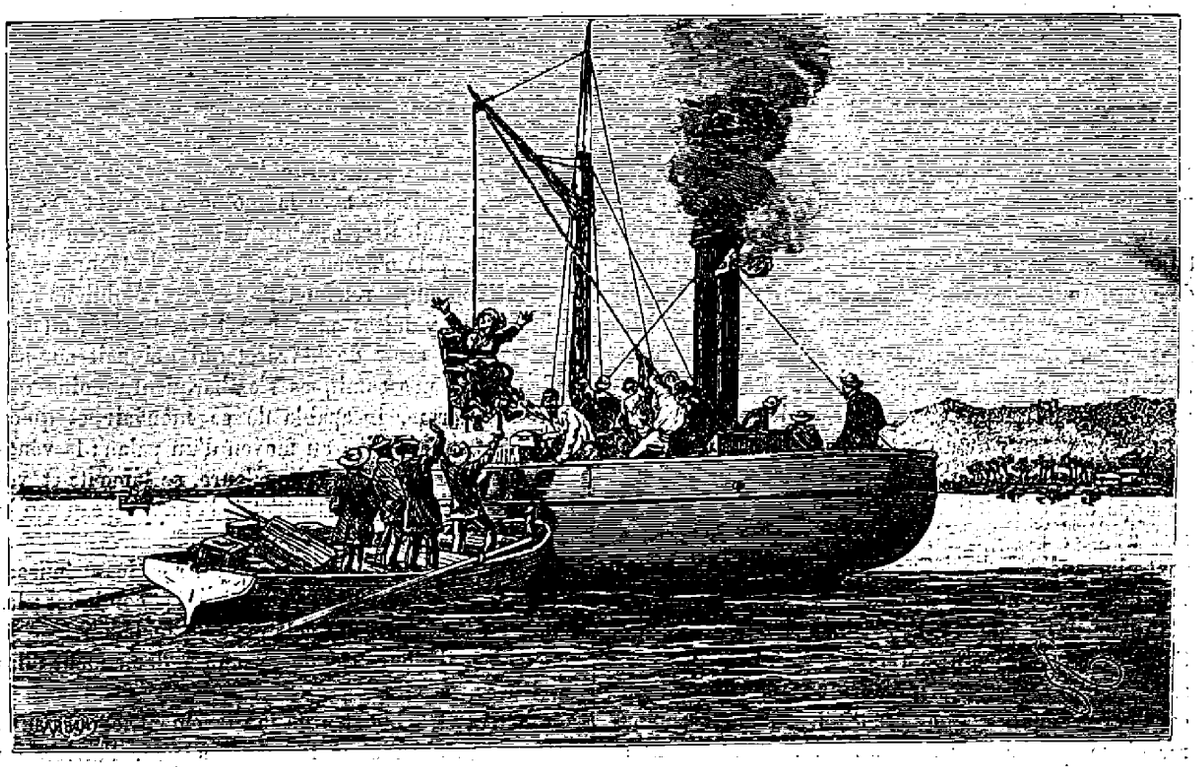
Sur le bord de la place, un grand beau métis en chapeau bleu et tout flambant de neuf habillé titube, s'affaisse et se relève avec l'aide énergique de sa femme et de sa mère, qui de leur mieux le soutiennent et cherchent à l'entraîner. Plus près de nous, sur les degrés de la tienda où nous sommes arrêtés, un jeune Indien se lève, hésite, regarde et ne peut s'arracher au spectacle magique de cette boutique dont il vient de sortir éperdu et où brillent encore tant de flacons pleins. Sa pauvre petite femme est à deux pas, qui l'attend et lui dit de sa voix douce : « *Coox....* (prononcez en traînant *Co....osch*), viens-nous-en. » Mais il ne s'en vient pas, la tentation l'emporte, il rentre dans la boutique et ressort avec un verre plein, qu'il offre à sa compagne. L'Indienne se retourne à la manière antique, se voile la face de son uipile, avale le contenu du verre et dit à son mari, mais plus doucement cette fois : « *Co....ox.* » Lui, pensant l'avoir gagnée, sourit bêtement, rentre dans la boutique, avale également un verre et, la tête égarée, l'œil perdu, vient de nouveau s'accroupir sur les marches de l'escalier. *Co....ox.... coox*, répétait l'Indienne d'un ton plaintif.... Il ne l'écoutait plus. Le malheureux restera peut-être là toute la nuit, et sa femme le veillera jusqu'à l'arrivée du jour.

Nous partons pour aller coucher à Abala dans une masure abandonnée.

Le lendemain, à dix heures, nous étions à Mérida.

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Embarquement de la duègne (voy. p. 66). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XV

De Progreso à Campêche. — Incident de bord. — Carmen. — Vieilles connaissances. — Canons indiens. — Frontera. — Le Grijalva. — Poteries de Tabasco. — Longues attentes. — Carnaval à Frontera. — Succès de Julien. — Départ. — Jonuta. — Monte-Christo. — Tracasseries douanières. — A travers bois. — Cabecera. — Ténosiqué.

Nous nous embarquons à Progreso sur l'*Asturias*, petit vapeur gros comme une coquille de noix, où nous sommes heureusement seuls passagers; le bateau n'a que quatre couchettes. C'est dire qu'avec d'autres compagnons de route nous aurions été obligés de nous étendre à l'avant ou à l'arrière, à la belle étoile. La mer est calme, et le lendemain nous arrivons à Campêche de bon matin. Comme nous avons un très faible tirant d'eau, nous pouvons nous approcher suffisamment de la côte pour saisir le joli panorama de la ville; les grands vapeurs sont obligés, comme à Progreso, de jeter l'ancre à quatre milles au large, d'où l'on distingue à peine la terre.

Campêche fut élevé sur l'emplacement d'une ancienne ville indienne où s'arrêta Antonio de Cordova, lors de la première et fatale expédition de 1517. Les Indiens vinrent recevoir les étrangers; et, nous dit Bernal Diaz del Castillo[1], « ils nous conduisirent à de très vastes constructions qui renfermaient les oratoires de leurs idoles. Elles étaient parfaitement travaillées à chaux et à sable. Sur les murs se voyaient des bas-reliefs figurant des serpents énormes; à côté, des peintures représentant des idoles, tout autour d'une sorte d'autel taché de gouttelettes de sang encore frais. Des groupes d'Indiens peints de l'autre côté des idoles se massaient comme en forme de croix. Nous restâmes stupéfaits d'étonnement en présence de ces choses que jamais on n'avait vues; on voyait arriver un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes le rire aux lèvres et de l'air le plus pacifique, paraissant poussés

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

1. Bernal Diaz, chapitre III, traduction du docteur Jourdanet.

par le désir de nous voir. » Mais la scène change, on établit des brasiers de roseaux parfumés de copal, et des prêtres à la chevelure coagulée de sang font entendre aux Espagnols qu'ils aient à quitter la plage avant que ces brasiers soient éteints, sous peine d'être massacrés. Aussi les Espagnols s'enfuirent-ils aussitôt et ne s'établirent à Campêche qu'en 1541; il y a bien longtemps que temples et pyramides ont disparu. Mais ces pyramides, ces temples, cette ornementation, ces cérémonies, ces prêtres à chevelure souillée de sang, tout nous reporte à Mexico, nous rappelle l'ancienne architecture toltèque dont héritèrent les Mexicains. Que sont devenus ces temples et ces pyramides? comme tous les édifices de la côte, ou à proximité des établissements espagnols, ils ont disparu; ils étaient cependant de même architecture, aussi solidement construits que ceux de l'intérieur qui ont échappé aux dévastations des conquérants et qui existent encore. Peut-on dire que ceux qui nous restent sont plus anciens que ceux qui n'ont laissé nulle trace? La question, ce nous semble, est résolue.

Plus tard, devenue la ville la plus riche du Yucatan, Campêche fut à maintes reprises pillée par des corsaires anglais et français, et, pour arrêter le cours de ces dévastations presque périodiques, on dut l'entourer d'une épaisse muraille où les habitants purent se reposer en paix. Ce mur qui faisait alors la sécurité de la ville l'étouffe aujourd'hui comme une ceinture trop étroite. La physionomie de Campêche diffère de celle de Mérida; l'entrée tortueuse des faubourgs, les fossés à pont-levis et ses murs lui donnent l'apparence d'une ville de guerre, dont elle est fière; elle ne soutint, en somme, qu'un seul siége contre les habitants de Mérida, qui ne purent entamer ses fortifications. Les rues ne sont point tirées au cordeau comme toutes celles de la république, et ses maisons inégales et plus élevées que celles des villes mexicaines lui donnent un air moins oriental. Les monuments y sont rares et sa cathédrale est des plus modestes.

Les riches commerçants possèdent en dehors des murs des habitations de plaisance, *fincas*, où la flore des tropiques étale toute sa magnificence et dont l'ensemble forme à la ville une enceinte de verdure.

Vue de la mer, assise sur le rivage en pente douce, appuyée sur le promontoire de deux collines, avec son bois de palmiers placé sur la gauche comme une aigrette sur la tête d'une jolie femme, Campêche offre un coup d'œil d'une coquetterie ravissante. Lerma, joli petit village placé sur la côte, à trois kilomètres à l'ouest, lui sert de station de bain.

Le vapeur devait s'arrêter un jour et je me hâtai de débarquer pour aller serrer la main du plus aimable des correspondants, don José Ferrer, qui maintes fois m'avait gracieusement offert l'hospitalité au cas où mes explorations m'amèneraient à Campêche. Je trouvai là une maison charmante pleine de musique, de chants et de sourires, et j'y passai une journée que je n'oublierai de ma vie.

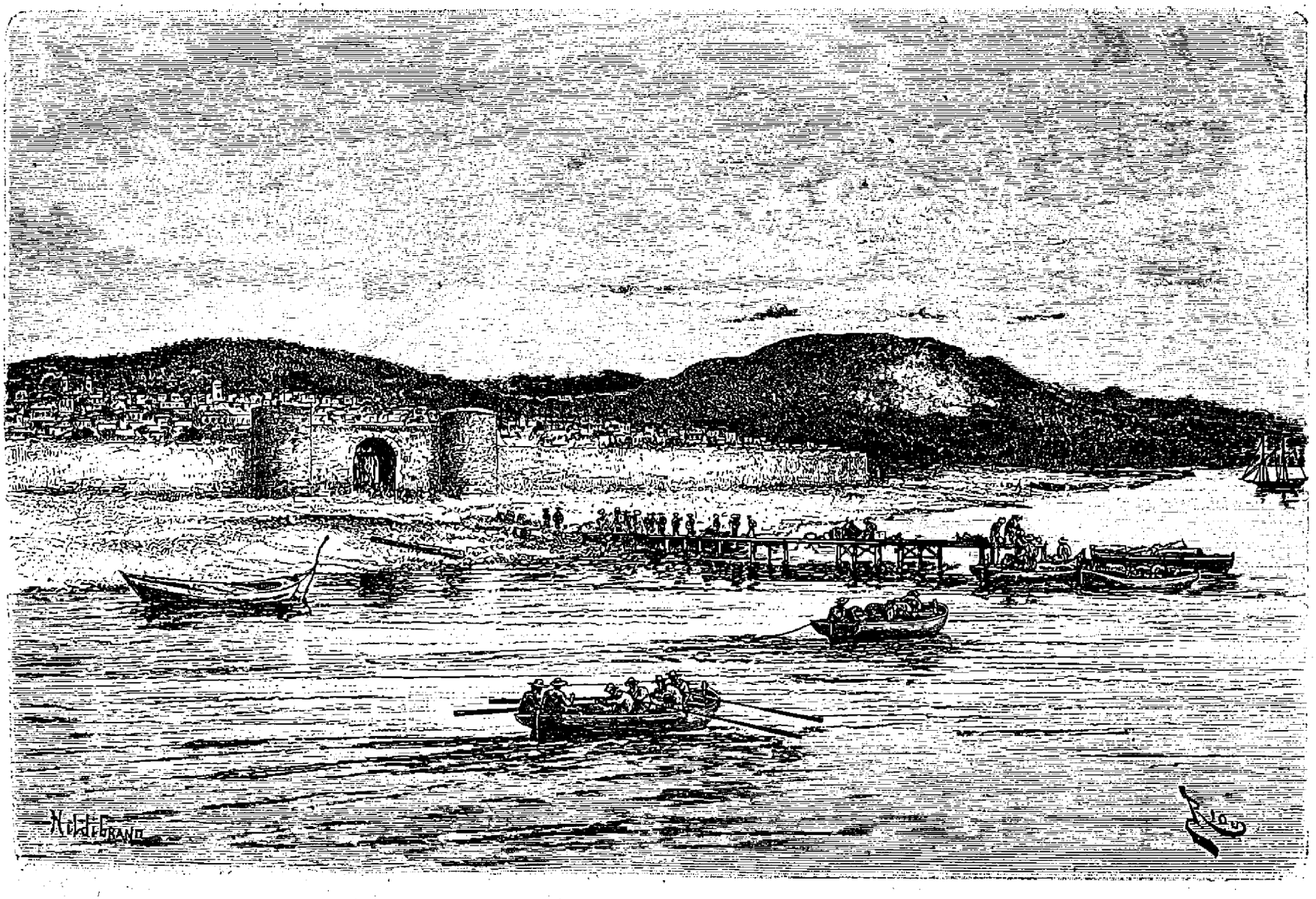
Le soir, à quatre heures, il fallut réintégrer notre coquille flottante pour filer sur Carmen, et déjà je me réjouissais de notre solitude à bord lorsqu'un immense canot chargé de passagers vint accoster le vapeur. C'était une troupe comique composée de dix-huit personnes avec accompagnement de chiens, chats et perroquets! C'était une véritable calamité! Trois jours de mer, pensais-je, avec le moindre nord et pas une place pour s'abriter, seraient un supplice, et d'autant qu'on nous pria d'évacuer les cabines, la troupe ayant depuis longtemps retenu tout le carré. J'obtiens avec peine qu'on y laisse mon secrétaire, Lucien, attaqué d'un terrible accès de fièvre et qui geignait sur son cadre. Mais nos comiques s'embarquent, moins une duègne énorme, incapable de se mouvoir et qu'on enlève sur une chaise au moyen d'un palan; la vénérable dame épouvantée crie, pleure, se lamente et volontiers se trouverait mal, n'était la nappe d'eau qui la menace en dessous.

On s'installe et nous partons; mais les gémissements de Lucien attirent l'attention des comiques; les femmes s'inquiètent du voisinage du malade :

« Qu'a-t-il donc? la fièvre jaune? demandent-elles anxieuses.

— Peut-être bien! » fis-je gravement, et la troupe effarouchée abandonna les cabines pour l'arrière du bateau. Nous reprenons possession de nos lits et nous passons une excellente nuit qui nous permet d'arriver à Carmen frais et dispos.

Carmen est le grand dépôt des bois de teinture dits bois de Campêche; la ville est riche, de nombreuses maisons ont amassé de grosses fortunes dans ce commerce peu connu, qui demande un long séjour dans le pays et une connaissance parfaite des hommes et des lieux. L'une des principales maisons est celle de MM. Anizan, dont j'avais autrefois connu le fondateur : il était mort, mais je retrouvai le frère don Benito et le fils don Pancho. Nous avions quelque peu changé tous les trois, depuis vingt-cinq ans que nous ne nous étions vus, et il fallut décliner mon nom pour me faire reconnaître. Mais aussitôt je fus de la famille et j'entamai le sujet des ruines que don Benito connaissait bien. Il venait justement de faire une découverte des plus curieuses. Don Benito est propriétaire d'une île immense placée sur le cours moyen de l'Usumacinta, c'est l'île del Chimal, où se trouvent d'anciennes pyramides, sépultures ou bases de temples. Or, en fouillant l'une d'elles, on mit à jour des canons en terre cuite d'un mètre cinquante de long, avec boulets en terre cuite également et dont il me présenta des échantillons, que le musée du Trocadéro possède aujourd'hui. Ce canon en terre a droit de nous surprendre; c'est une rareté; mais, en y réfléchissant, je n'y trouve rien d'extraordinaire et je m'explique le fait le plus simplement du monde. Il me paraît tout naturel qu'à la suite de la grande bataille qu'eut à soutenir Cortez contre les troupes de Tabasco près de Centla, la capitale, aujourd'hui Comalcalco, bataille où il dut se



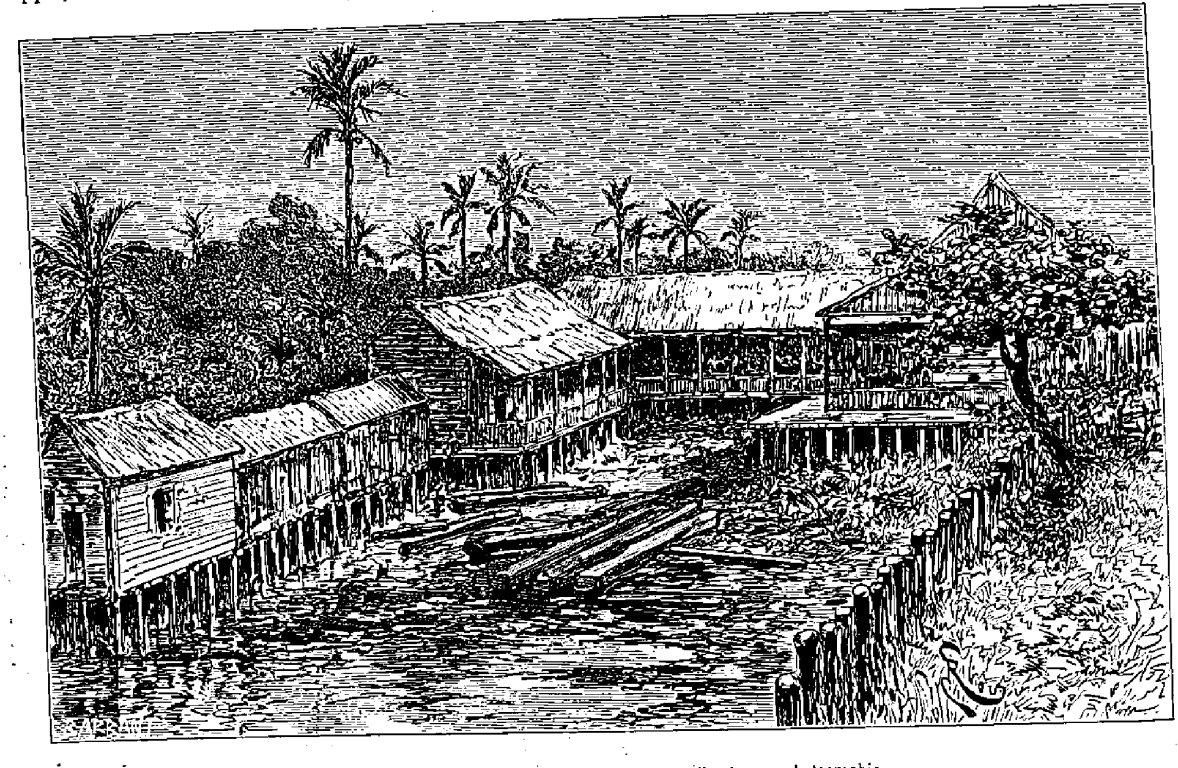
Vue de Campêche. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

servir de tous ses moyens d'attaque et où l'artillerie fit merveille, il me paraît naturel que les Indiens, frappés d'épouvante en voyant les effets de cet engin nouveau, couleuvrine ou canon, aient cherché à l'imiter. Sans se rendre compte de l'effet de la poudre, et ne connaissant pas le fer, ils se bornèrent, en gens naïfs qu'ils étaient, à copier en terre la forme de cet instrument qui lançait la mort, s'imaginant qu'en fabriquant un engin semblable ils en obtiendraient les mêmes effets.

A la mort du chef, les canons et les boulets de terre cuite furent enterrés avec lui. Cela nous prouve encore l'âge moderne de certains de ces monticules et apporte une nouvelle preuve à l'appui de la thèse que je développe ; mais la question me paraît jugée.

Je priai M. Anizan de me faire rechercher un de ces canons pour le musée du Trocadéro ; il me le promit et je l'attends.

De Carmen à Frontera c'est une affaire de douze heures, et nous débarquons en ce dernier lieu un an, jour pour jour, après l'avoir quitté. Rien de changé du reste ; le petit quai de débarquement est un peu plus délabré que l'an dernier, et la mauvaise auberge que nous habitions s'élève toujours perchée sur pilotis au-dessus des vases en décomposition de la rivière, dont elle absorbe les exhalaisons morbides. Il n'y a point à choisir ; cette affreuse fonda est la seule, et toute autre part nous courrions sans doute les mêmes risques. La ville est des plus malsaines ; le directeur de la douane est mort en mon absence ; la petite vérole, la



Hôtel Grijalva à Frontera. — Dessin de Rion, d'après une photographie.

dysenterie et la fièvre jaune se disputent la place, qui a perdu trois cents personnes : nous avons donc le choix. Mais il est un dieu pour les voyageurs, car nous y séjournons indemnes et nous poursuivons nos études en attendant qu'un vapeur ou un canot veuille bien nous transporter dans le haut du fleuve.

Mes courses sur la côte et le long de la rivière, aidées des citations d'Herrera, me permettent de rectifier un point d'histoire important et de fixer le véritable emplacement de l'ancienne capitale, Centla, que j'avais soupçonné l'année dernière. Le Grijalva d'aujourd'hui n'est pas le fleuve d'autrefois ; il coulait, comme je l'ai dit, près de vingt lieues plus à l'ouest dans le lit du rio Seco, près de la ville de Comalcalco, dont nous avons visité les ruines ; un accident naturel, ou la main des hommes, a détourné son cours, et j'en ai la preuve. Cortez, lors de son expédition et de sa grande bataille avec les gens de Tabasco, s'arrêta dans l'estuaire d'un fleuve qui déversait ses eaux dans la mer par deux embouchures : las dos Bocas, nom qui s'applique encore aujourd'hui aux embouchures du rio Seco. La barre du fleuve que remonta Cortez ne pouvait être celle de Frontera, puisque la plus petite de ses caravelles put seule la franchir, tandis que des navires d'un triple tonnage et d'un tirant d'eau de douze pieds franchissent journellement cette dernière.

Le chroniqueur des Indes nous dit que, dans ses attaques et ses mouvements de troupes, Cortez se retira dans une petite île faisant face au village ; il n'y en a qu'une, fort grande, à près d'une lieue au-dessous de Frontera.

Herrera nous parle d'un gué par où les soldats de Cortez traversèrent le fleuve pour aller examiner les ouvrages des Indiens. Il n'y a jamais eu de gué sur le Grijalva à l'endroit dont il parle ; partout la rivière est immensément large et très profonde.

Herrera nous parle des magnifiques plantations de cacao que traversa Cortez ; il n'y en a pas une seule du côté de Frontera ; mais elles existent beaucoup plus à l'ouest et sur les bords du rio Seco. De telle sorte que tout ce que nous dit Herrera s'applique parfaitement au paysage comme au cours du rio Seco que nous avons parcouru, avec ses deux embouchures, sa barre impraticable, ses gués, ses plantations de cacao, et nous pouvons affirmer que ce fut bien sur ses bords qu'eut lieu la grande bataille et que c'était bien là que se trouvait la capitale indienne, Centla, aujourd'hui Comalcalco [1].

Pendant mon séjour à Frontera, je m'occupe de réunir des poteries anciennes et je suis assez heureux pour en trouver une collection. Non pas que les idoles indiennes soient plus rares dans le Tabasco que dans d'autres provinces, on en trouve beaucoup dans les bois, mais on les brise généralement ; personne, jusqu'à ce jour, ne s'est donné la peine d'en



Idoles en terre cuite de Tabasco. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

réunir, et le musée de Mexico n'en possède pas un seul échantillon.

Parmi celles que je viens d'amasser se trouvent des pièces de figures diverses ressemblant plus ou moins aux idoles des hauteurs, avec quelques différences de style qui les rapprochent des idoles de Palenqué. Nous en donnons deux des plus belles et des plus complètes. Quand je dis des plus belles, c'est une manière de parler, car la terre est grossière, les figures informes et l'on dirait que les créateurs ne s'appliquèrent qu'à la recherche du grotesque et du laid ; mais toutes laides que sont mes trouvailles, elles feront fort belle figure dans le musée auquel je les destine.

Cependant les jours se suivent de plus en plus monotones et longs, sans que l'ombre d'un vapeur paraisse à l'horizon ; la mort frappe de droite et de gauche, mais, comme nous sommes en carnaval, on se réjouit et l'on danse. Les jeunes filles de la ville envahissent l'hôtel, quêtant pour les frais du bal ; plusieurs sont jolies et nous souscrivons, étant invités. Des hommes couverts de loques informes comme déguisements parcourent les rues, suivis de gamins et de femmes qu'enchantent leurs lazzis ; puis les fusées partent, s'élancent, les instruments de cuivre accom-

1. Herrera, section II, livre IV, chapitre XI.

pagnés du grincement des guitares se font entendre, c'est le bal. La foule s'y porte; nous suivons, pour être témoins des mêmes scènes et des mêmes danses monotones. Julien, mon domestique, est le roi de la fête; il est jeune, bien de sa personne et danse à ravir; les beautés de l'endroit se le disputent et Lucien l'observe avec quelque dépit; mais il lui pardonne ses succès, dit-il, car il est doux, serviable, modeste dans le triomphe et il cire admirablement les bottes. Cette flèche de Parthe se perd dans un tumulte indescriptible : c'est une dispute, fruit d'une rivalité qui se traduit généralement par un coup de poignard ou par un coup de pistolet; touchante scène de mœurs! Un coup de pistolet éclate brutalement au milieu de la foule : épouvante et cris des danseurs, on se précipite; le meurtrier est arrêté par des amis qui le conduisent tranquillement au poste. Quant à la victime, dont les muscles du côté gauche de la tête ont été coupés par la balle, elle s'affaisse paralysée du côté droit; on emporte le malheureux, et le bal continue, intéressé par ce léger incident.

Un petit vapeur arrive enfin qui remonte le fleuve et veut bien nous emmener, mais sans engagement de sa part et sans vouloir nous dire où il nous déposera; pas de prix non plus, on nous prendra ce qu'on jugera convenable, et le convenable assurément sera pour l'armateur le plus cher possible; nous le vîmes bien plus tard.

Nous partons, et le lendemain matin, à Jonuta, le capitaine, vu les eaux basses de la rivière, hésite et se demande s'il continuera sa route! Nos instances l'ébranlent à peine et il ne se décide à poursuivre que parce qu'il vient de racoler une immense canoa chargée d'Indiens et de marchandises. C'est une entrave de plus à notre marche en avant, et par une nuit obscure, sur les eaux basses du fleuve, nous marchons si bien à l'aventure que vers minuit nous échouons. La secousse nous réveille, c'est un vrai désastre. Le machiniste fait en vain machine avant, machine arrière, nous ne bougeons pas plus qu'un terme. De plus, l'amarre de la remorque s'est enroulée autour de l'hélice et tout mouvement devient impossible.

Nous sommes à dix lieues de toute habitation et nous avons l'heureuse perspective, si l'eau baisse encore, d'attendre dans cette jolie situation la crue de la saison prochaine. Le jour vient qui rend toutes choses plus faciles; l'équipage se met à l'eau, et le capitaine, armé d'un coutelas, plonge au-dessous de l'hélice pour couper le câble et la dégager. Enfin, elle tourne et la coque se meut; vers dix heures, nous démarrons, le capitaine plus résolu que jamais à nous planter au premier endroit venu; et ce fut ainsi, cahin-caha, toujours hésitant, que le petit vapeur nous déposa sur la plage de Monte-Christo, pauvre village sur la rive gauche de l'Usumacinta.

On débarque au hasard bagages et matériel sur la berge, puis vient le quart d'heure de Rabelais : je demande la note. « C'est cinq cents francs, » me dit le capitaine. Je sais que toute réclamation doit être inutile; je fais cependant observer que le vapeur a remorqué, pendant la même distance, la lourde canoa et les quatre Indiens qui la montent, ainsi que le propriétaire et ses marchandises, et qu'on n'a réclamé de cet homme que cinquante francs pour le trajet; je demande donc raison de la faveur qu'on m'accorde; mais le capitaine n'a d'autre réponse que : « C'est cinq cents francs. » Je m'exécute, et si je rappelle cette mésaventure que bien d'autres voyageurs ont dû subir avant moi, c'est pour avertir les jeunes d'avoir à bien faire leurs conditions en toutes choses et de ne jamais compter sur la délicatesse et la bonne foi des traitants.

Autre histoire : il s'agissait d'emmagasiner nos bagages, mais surgit un jeune homme imberbe qui, s'adressant à moi de façon cavalière, me demande mes papiers. Ce jeune garçon est un personnage, car c'est tout simplement le directeur de la douane de l'endroit.

Je n'ai point de papiers pour Monte-Christo, où je ne comptais pas m'arrêter; procès-verbal et confiscation.

Nous avons une caisse d'argent, quatre mille francs pour nos dépenses de route et la paye de nos Indiens dans la montagne. Pas de papiers? Procès-verbal et confiscation.

J'avais commencé par trouver la chose assez comique, mais elle prend une tournure qui m'effraye, surtout quand je réfléchis que le jeune douanier procédant contre moi a droit à la moitié des valeurs saisies. J'étais heureusement connu et j'avais en main une lettre du Ministre de l'intérieur, Don Ignacio Mariscal, me recommandant à toutes les autorités de la république; j'allai donc trouver le juge chez qui je déposai provisoirement la cassette, principal objet du litige; je lui contai mon cas, sur quoi il me renvoya au chef politique, qui prit connaissance de la lettre ministérielle et m'accorda gracieusement le droit de passage en toutes franchises.

Nous voilà sauvés, mais non pas arrivés. Par le fleuve, nous avons quatre ou cinq journées de route pour atteindre Ténosiqué; par terre, à travers bois, il faut vingt-quatre heures.

Nous cherchons une canoa, des rameurs et des vivres, et, grâce à l'entremise d'un Français égaré dans ces parages, je réunis le tout en quelques heures et je confie argent, matériel et bagages à la garde de mon fidèle Julien, qui nous rejoindra quand il pourra. Lucien et moi, nous prenons un guide et des chevaux, et le lendemain nous suivons par la voie de terre.

Les départs sont toujours charmants; le temps est splendide, la terre est sèche, le chemin facile, tout va bien et, après avoir traversé une longue savane, nous suivons à l'ombre des arbres le bord du fleuve pour traverser bientôt, à son embouchure, le Chacamas, que nous avons reconnu l'année dernière à Palenqué. Nous entrons alors en pleine forêt; nos chevaux, dotés d'un trot détestable, vont un train d'enfer. Notre guide, habitué à ce genre de voyage, compte assurément nous faire enlever d'une traite les vingt lieues qui nous séparent de Ténosiqué; c'est pour cela qu'il presse la

marche. Nous avons peine à le suivre et la route nous paraît moins belle. Dans l'étroit sentier où nous courons, des blocs de rochers et des rondins de bois font trébucher nos bêtes, les branches des arbres nous frappent au visage, et de droite et de gauche, derrière comme devant, les lianes nous saisissant à plein corps menacent de nous faire vider la selle ou de nous étrangler subitement : j'en porte encore autour du cou deux balafres sanguinolentes. Quel chemin ! mais le guide file toujours sans plus se préoccuper de nous que d'ombres vaines ; nous le perdons de vue, et, brisés de fatigue, nous mettons nos chevaux au pas, suivant au hasard le sentier plus ou moins battu.

Cependant six heures de route nous avaient affamés et nous rejoignons notre homme, qui nous attendait couché au bord d'un ruisselet.

« Où sont nos vivres? lui dis-je.

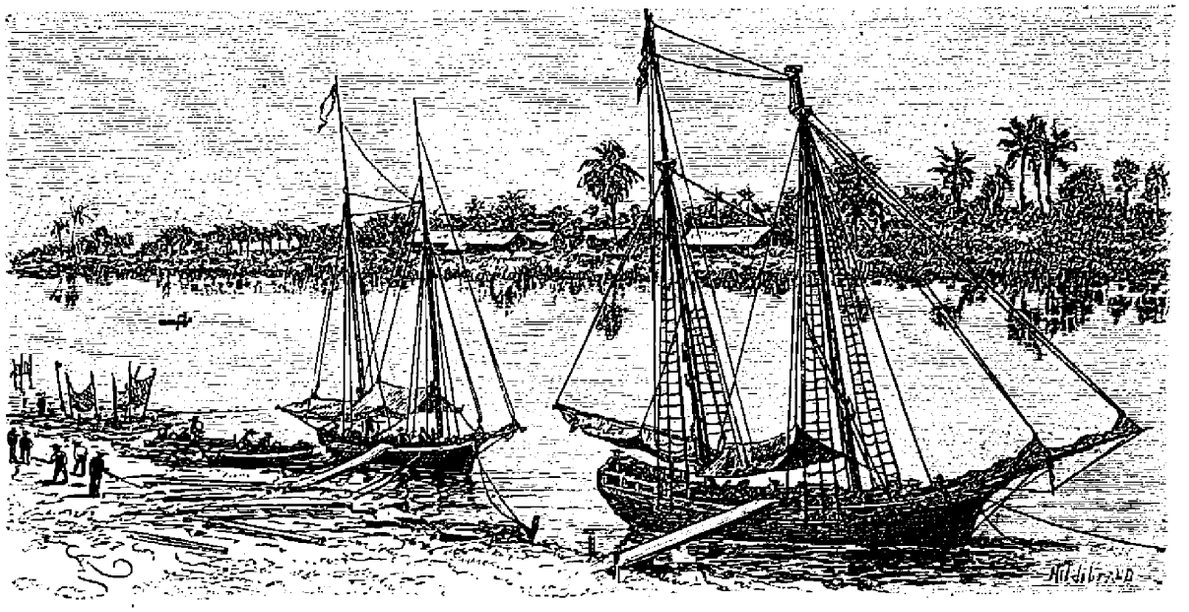
— Quels vivres?

— Mais le déjeuner qu'on nous a préparé ce matin? »

Le malheureux l'avait oublié, et nous dûmes nous contenter, pour apaiser notre faim, d'un peu de rhum et d'eau.

Nous nous remettons en route harassés, pour atteindre, vers trois heures, l'un des coudes de l'Usumacinta, sur le bord duquel se trouvait le rancho du passeur. Il y avait des poules, donc des œufs ; nous dévalisons la pauvre case et nous arrosons notre bien modeste repas d'une quantité prodigieuse de posolé, mélange de maïs moulu et d'eau, mais sans pouvoir étancher la soif qui nous dévore.

Nous passons sur la rive droite du fleuve, et deux heures de marche nous conduisent à Cabecera, pauvre village situé à trois lieues en avant de Ténosiqué. Notre guide veut poursuivre, mais nous demandons



L'Usumacinta à Jonuta. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

grâce et nous recevons l'hospitalité chez deux vieilles dames, qui nous donnent une tasse de bouillon de poule et une friture de poissons, que nous trouvons naturellement délicieuse.

La nuit passée dans des hamacs sans trop de moustiques nous remit un peu, et le lendemain, de bonne heure, nous étions à Ténosiqué.

XVI

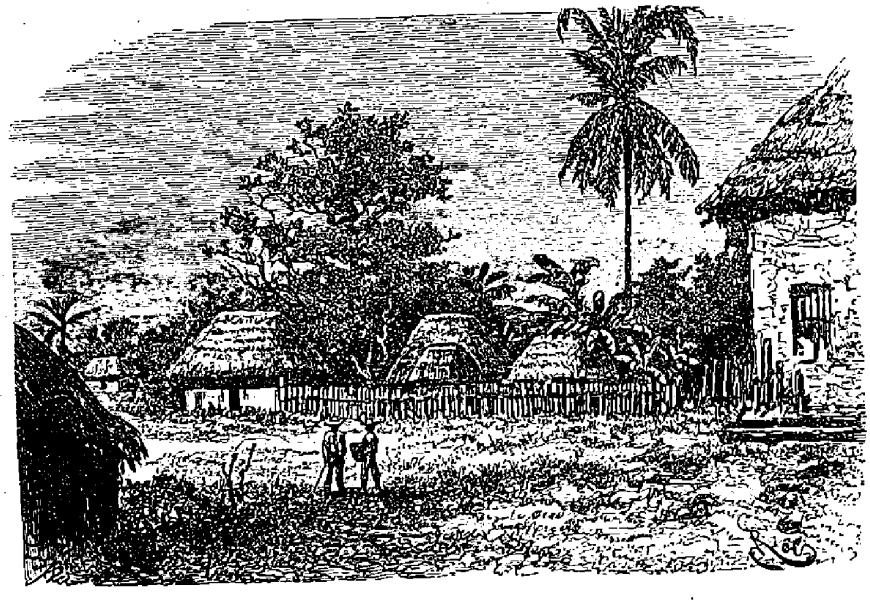
Ténosiqué. — Physionomie. — Anciens souvenirs. — Les monteros. — Renseignements sur les Lacandons. — Arrivée des mules. — L'Usumacinta. — Poissons de mer. — La marimba.

Ténosiqué est le dernier village de la plaine; les premiers échelons de la Cordillère sont à deux lieues au delà, et l'on nomme *Boca del rio* l'endroit où l'Usumacinta supérieur débouche en longs rapides, après s'être ouvert un passage entre deux hautes montagnes. Plus loin c'est la sierra, son labyrinthe de vallées inconnues, la patrie des Lacandons, le désert. C'est là que nous allons, mais que de difficultés pour y arriver!

Ténosiqué est placé sur une éminence qui le met à l'abri des inondations périodiques, mais, comme tous les villages éloignés des centres, il se compose de huttes misérables, et l'on y mène une existence totalement dépouillée de charme. On nous y procure un abri de chaume avec ses quatre murailles de roseaux plaqués de terre battue où, malgré des balayages fréquents, nous sommes dévorés par les puces, les moustiques et les garrapates. Pas un meuble; nous avons heureusement nos hamacs et nos lits de camp. Quant à la nourriture, un brave homme de l'endroit fit de son mieux pour nous être agréable, et je me rappellerai toujours des salades de feuilles de navets âcres et dures comme chiendent, assaisonnées de jus d'orange amère faute de vinaigre, et que, dans notre pénurie de légumes, nous trouvions presque savoureuses.

Cette pauvre bourgade remonte cependant aux premières années de la conquête; elle existait probablement bien avant comme village indien, car un poste y fut établi en 1535, par un aventurier espagnol nommé Francisco Gil; cet homme venait du Guatemala en compagnie de quelques soldats; la petite troupe n'y séjourna pas longtemps et vint se réunir à l'expédition de Montejo, qui préparait la conquête définitive du Yucatan. Le village du reste dut conserver bien longtemps sa physionomie indienne, car un vieil habitant, don Saturnino, me raconte l'avoir vu, il y a trente ans à peine, avec son organisation maya, le cacique et les topiles qui étaient ses lieutenants et le *picoté* sur la grande place, cette pierre du châtiment que nous avons rencontrée partout dans les ruines yucatèques, où les Indiens l'appellent encore du même nom. Ce serait donc la destination exacte de ces petits monuments auxquels les voyageurs ont prêté de si diverses attributions. Cela est si probable que le picoté de Ténosiqué a été remplacé par le cep, autre instrument de correction que lui substituèrent les Espagnols. Ce village ignoré n'a conquis une certaine importance que depuis quelques années. Par suite de la rareté croissante de l'acajou dans les forêts de Tabasco, les coupeurs de bois et fournisseurs de cette matière précieuse lancèrent leurs agents à sa recherche jusque dans les vallées inexplorées de l'État de Chiapas, dans le haut Usumacinta, et jusque dans le Guatemala. Ténosiqué est ainsi devenu la tête de ligne de ce genre de commerce pour tous les produits qui viennent du Guatemala. C'est là que résident les employés des deux maisons qui ont jusqu'à ce jour monopolisé ce genre d'affaires.

L'histoire d'une bille d'acajou vaut qu'on la raconte, et je crois qu'elle peut intéresser le lecteur.



Un coin de Ténosiqué. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le premier venu ne saurait s'occuper d'une telle exploitation; elle nécessite des fonds considérables, une parfaite connaissance des lieux et des hommes.

Combien, séduits par l'appât des gains énormes réalisés devant eux, se ruinèrent par défaut d'expérience.

L'acajou ne coûte rien, les arbres sont là nombreux, droits comme des pins, gigantesques et superbes; l'État ne vous impose qu'une légère taxe de cinq francs par pied, vous n'avez qu'à les prendre; mais c'est là tout le problème. Il s'agit d'abord de découvrir les lieux nouveaux où l'acajou abonde. A cet effet le négociant a des sous-entrepreneurs, *monteros*. Le montero est un homme énergique, fait à la vie sauvage des bois, brisé à toutes les fatigues; il part suivi de deux Indiens et d'une mule chargée de vivres; il a son revolver et son fusil, non point tant pour sa défense que pour la chasse, car, une fois les vivres épuisés, il devra suffire à l'entretien de trois hommes. Il abandonne les sentiers battus pour se lancer en pleine forêt, s'ouvrant à l'aide du sabre un passage étroit qui se referme derrière lui; il reste quelquefois deux ou trois mois dans ces solitudes inexplorées, se bâtissant chaque soir un abri contre les pluies torrentielles, disputant sa vie aux fauves, errant tout le jour au milieu des terrains détrempés qui suent la fièvre, à la recherche du bois précieux. Il compte les arbres, les marque, et, quand il revient, en donne le nombre à son chef de file.

Il a étudié les lieux, s'est rendu compte des difficultés, a supputé les frais d'enlèvement; car il ne peut tout prendre. Combien en effet d'arbres magnifiques il a rencontrés dans ses longues pérégrinations, quelle riche toison d'or il lui a été donné d'entrevoir et qu'il ne saurait atteindre! Point de routes, des terrains inégaux, une végétation formidable, voilà les obstacles qu'il faut vaincre pour enlever le trésor. Comment faire? La route, on la fera; mais il faut qu'une rivière avoisine



Exploitation de l'acajou (voy. p. 74). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

le chantier, car, au delà de deux milles, l'exploitation devient impossible : elle serait trop coûteuse. Cette rivière, c'est l'associée bienveillante, la charretière infatigable, qui du haut de son cours, à travers tous les obstacles, précipices, chutes et rapides, amènera seule jusqu'à vos portes les précieuses billes.

Voilà donc le terrain reconnu; un arpenteur patenté s'y rend pour en fixer les limites, et maintenant, coupeurs de bois, à l'ouvrage! Non pas encore; la main-d'œuvre manque, les travailleurs sont rares, tous sont engagés, c'est-à-dire endettés par des entrepreneurs, qui sans ce système autorisé par de vieilles coutumes ne pourraient avoir un homme à leur service! Une fois endetté, l'Indien devient le forçat de cet homme; et comme il est faible et qu'il aime à boire, il s'endette sans cesse, et le voilà condamné aux travaux forcés à perpétuité. S'il meurt, le fils hérite de la dette du père et prend sa place; c'était l'ancienne loi maya. Sans cette loi et malgré des salaires élevés, point d'acajou; nous coucherions dans des lits de sapin. Pour moi je n'y verrais aucun mal. L'Indien ne pouvant quitter son maître sans payer sa dette, c'est l'entrepreneur qui la paye, et chaque Indien coûte ainsi deux, trois et cinq mille francs; il faut parfois de deux à trois cents hommes, jugez de la mise de fonds!

Les travailleurs sont en route, ils sont guidés par le montero sur l'emplacement reconnu; là, en pleine forêt, à trente, quarante et soixante lieues de toute habitation, on établit des ranchos, et il faut des convois se succédant sans relâche pour fournir à la colonie nouvelle ses instruments et ses vivres. Ce n'est pas tout; les arbres tombent, on leur enlève l'aubier, on les équarrit, et la marchandise s'amasse, mais la rivière est loin et les troncs d'acajou fort distants les uns des autres, c'est un chemin pour chacun qu'il faut ouvrir! Et qui les traînera? Des bœufs. Mais les bœufs dans la province sont plus rares que les hommes; il faut aller les chercher de l'autre côté de la Cordillère, dans les plaines de Chiapas, à cent cinquante lieues de là. Ils n'y sont point chers, et pour vingt piastres, cent francs, on a de belles bêtes; mais la distance, les difficultés de la route, la nourriture introuvable vont réduire le troupeau des trois quarts, la forêt sera semée de cadavres, et le petit nombre des bœufs qui rejoindront le chantier seront dans un état déplorable et reviendront à plus de quatre cents francs chacun.

Là ils meurent encore, le travail et la mauvaise nourriture les tuent; on n'a que des feuilles d'arbre, du *ramon*, à leur donner; souvent les hommes, affamés de viande fraîche, provoquent des accidents pour dévorer le blessé. Il faut sans cesse de nouvelles bêtes, et la bille d'acajou commence à coûter bien cher.

Mais elle atteint le bord de la rivière. Là on la marque d'un chiffre sur toutes ses faces et on la précipite du haut des berges dans le lit du fleuve. A la crue prochaine, l'eau l'emportera; et si par hasard elle échoue dans une anse ou sur une roche, ce sera pour l'année suivante.

A l'époque des crues, les Indiens de Ténosiqué, montés sur de légers canots, se rendent au débouché de l'Usumacinta, au Boca del rio, pour attendre les acajous que le fleuve vomit par centaines; ils ont deux francs cinquante par bille, et c'est entre eux une émulation, une concurrence ardente, à qui en ramènera le plus. Chacune étant marquée, ils les classent par propriétaires, les réunissent en radeaux et les ramènent au village. Voilà ce qu'il a fallu d'argent, de travail et de dangers pour vous procurer de l'acajou, lecteurs, et je n'ai point parlé des épidémies qui emportent les bœufs, des fièvres qui déciment les travailleurs, et du montero qui souvent dilapide les fonds. Morale : ne vous faites point coupeur d'acajou.

J'oserais presque dire ne vous faites pas explorateur, tant les difficultés surgissent devant moi et viennent entraver mon départ. Je reçois en même temps des nouvelles si contradictoires sur les ruines dont je poursuis la découverte, que je commence à soupçonner une immense et terrible mystification. Ces ruines existent cependant, j'en reçois l'assurance de l'individu même qui les vit pour la première fois. Elles sont loin, à cinquante lieues de là, de l'autre côté de la sierra et sur la rive gauche de l'Usumacinta; pas de chemin, mais l'itinéraire en est connu. Mon homme, aujourd'hui chef politique de Ténosiqué, ajoute : « Je découvris ces ruines il y a douze ans, et à cette époque les Lacandons les tenaient encore en grande vénération; ils y avaient des gardes et certains jours de l'année y célébraient des cérémonies religieuses. Ils s'opposaient à ce que l'on touchât aux palais et aux temples; mais depuis la chute d'une grande idole qu'ils adoraient tout particulièrement, et dont la tête gît aujourd'hui dans les décombres, ils ont abandonné les palais. »

Ce témoignage minutieux me réconforte et je vais m'occuper plus ardemment encore de mes préparatifs. Mais, hélas! je me sens impuissant.

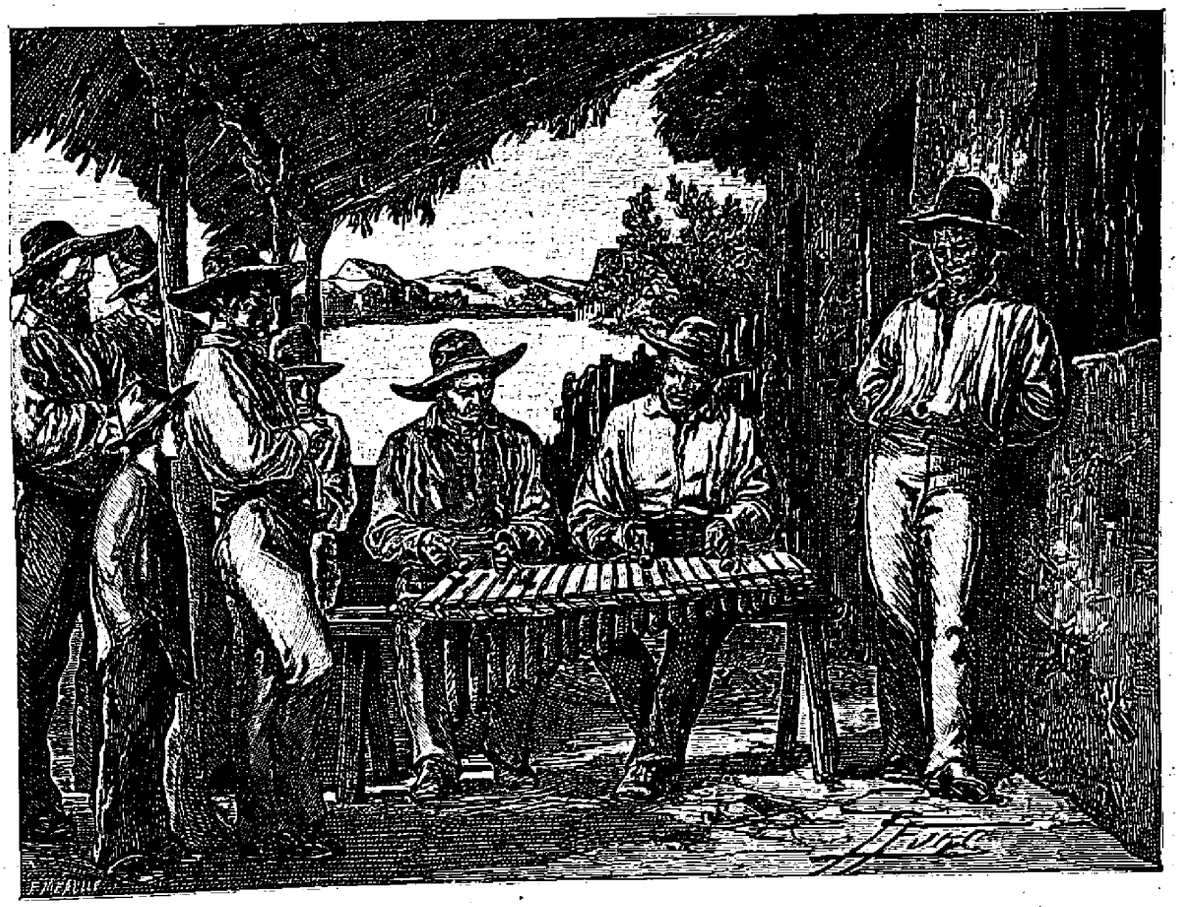
A mon arrivée, muni de lettres pour les deux maisons commerçantes du village, on m'avait tout promis, mais on n'avait rien tenu. Il me fallait au moins quinze hommes, quatorze mules et trois chevaux; il n'y avait ni mules, ni hommes, ni chevaux. Pour les hommes, j'en envoyai chercher dans un rayon de vingt lieues, leur offrant un double salaire; et pour les mules, on me faisait espérer un convoi qui, revenant du Peten, pourrait se remettre en route après quelques jours de repos. J'avais des vivres : sacs de riz, de haricots noirs et de biscuits, mais la viande manquait. J'achetai deux taureaux, qu'on me céda de mauvaise grâce et qui une fois abattus furent débités en lanières, salés, puis séchés pendant trois jours au soleil. Cela s'appelle du *tasajo*, et cette viande ainsi préparée se conserve indéfiniment.

Cependant on avait réuni quelques hommes et l'on me répondait des autres, mais les mules attendues avec tant d'anxiété n'arrivaient pas! Un soir enfin, le huitième jour de notre internement forcé, nous entendons des cris, un bruit de sabots sur le sol gazonné des

rues, nous nous précipitons au dehors, c'étaient les mules! Je les compte; il y en avait douze, nous voilà sauvés. Non, nous n'étions pas sauvés, car ces mules enfermées dans la cour de la maison que nous habitions m'apparurent au matin dans toute l'horreur de leur délabrement. C'étaient de pauvres bêtes efflanquées, couvertes de blessures abominables, à moitié pourries, aux trois quarts mortes, et hors d'état de supporter un voyage si pénible et si long.

Leur maître cependant m'assurait que, après un repos de huit jours, elles pourraient repartir, mais à condition de ne porter que moitié charge. Le traître était d'autant plus autorisé à le dire qu'il comptait bien que la plupart de ses mules resteraient en route et qu'il me les ferait payer comme neuves, ce qui ne manqua pas d'arriver par la suite. Mais je ne soupçonnais rien de cette jolie combinaison, et nous nous occupâmes de nos derniers préparatifs.

Les hommes arrivaient, on confectionna pour les bêtes de nouveaux bâts et appareils, les anciens étant en lambeaux; on prépara les charges sous la surveillance du muletier en chef qui devait prendre la direction du convoi et je dus abandonner une partie de mon matériel. Ce n'était pas tout, le montero qui devait



Joueurs de marimba (voy. p. 76). — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

nous servir de guide affirmait que nous ne pouvions arriver directement aux ruines et qu'ayant atteint un certain point sur la rive droite du fleuve, point appelé le paso Yalchilan, il nous faudrait descendre l'Usumacinta pendant près de cinq lieues pour aborder sur la rive gauche en face des monuments, que par conséquent il fallait envoyer des hommes en avant pour ouvrir un sentier dans la forêt et pour construire un grand canot qui nous transporterait à l'emplacement de l'ancienne ville.

Le lendemain, six hommes partaient avec la meilleure mule chargée de vivres et les outils nécessaires à la fabrication du canot : nous devions suivre plus tard. Mais que faire en tel gîte et comment épuiser les journées d'attente?

Le matin nous avions la pêche sur les bords de la rivière, d'où nous chassait bientôt un soleil dévorant. A Ténosiqué le fleuve est superbe; il a plus de deux cents mètres de large, coule entre de hautes berges qu'il inonde à la saison des pluies et nourrit une multitude de poissons. Mais les naturels ne s'occupent point de pêche; ils pourraient en vivre, en faire au besoin un commerce lucratif, en salant et séchant le poisson; personne n'y songe, et c'est tout au plus si le dimanche quelques gamins du village viennent jeter leurs lignes dans la rivière.

Chose bizarre et tout à fait en contradiction avec les connaissances acquises, l'Usumacinta nourrit à plus de cent lieues de son embouchure, en y comprenant les détours, une foule de poissons de mer. On y rencontre de nombreux requins et le plus terrible de tous, la fameuse tintorera, la raie, le poisson-scie et d'autres encore, qui remontent le cours de la rivière à plus de cinquante lieues au delà. Cette même rivière charrie à l'époque des grandes eaux des quantités immenses de pierre ponce qui viennent du Guatemala, et l'on y remarque des invasions périodiques de homards qui viennent non pas de la mer, mais qui descendent des hauteurs. Je livre ces phénomènes singuliers à l'attention des naturalistes.

Nous avions une autre distraction, la marimba, piano à touches de bois sonore et qui fait les délices des populations indiennes. L'instrument a quatre octaves; au-dessous de chaque touche, pour lui donner plus de sonorité, se trouve un cône de bois creux. L'instrument exige deux exécutants, dont l'un pour l'accompagnement; tous deux frappent les touches avec des bâtons armés de boules de gutta et ils courent avec une telle rapidité que le doigté le plus rapide d'un pianiste ne pourrait les suivre.

Le son est ample, juste et d'une portée extraordinaire : de loin il est plus doux et plus harmonieux. Les airs indiens composés de deux motifs qui se répètent sont très jolis et d'une grande originalité.

Cet instrument se trouve en Afrique, à Natal, par exemple, et sous le même nom; il fut probablement transporté en Amérique par des esclaves nègres amenés en grand nombre à la côte du golfe, aux premiers temps de la conquête. C'est dire que les maladies, épidémies et cruautés des Espagnols avaient en peu d'années décimé des populations entières, que la main-d'œuvre manquait déjà aux conquérants et qu'ils furent obligés d'introduire le travail servile.

De temps en temps, le matin avant le jour ou le soir à l'heure du coucher, je faisais venir les concertistes indiens dans la cour de la maison que j'habitais, et la douce harmonie de leurs airs toujours les mêmes berçait mon impatience et apaisait mes surexcitations d'impatience. Le jour vint enfin où tout fut prêt; nous devions partir le lendemain.

XVII

Départ pour les ruines. — Itinéraire. — La forêt. — Campement. — Deuxième journée. — Traces de monuments. — Perte d'une mule et d'un cheval. — Souvenirs de Cortez. — L'arroyo Yalchilan. — Cachette dans les bois. — Passage de la Cordillère. — Rencontre d'un vieux montero. — Traces de Lacandons. — Arrivée au paso Yalchilan.

Nous partons le 15 mars 1882; les mules ne sont point guéries; on a lavé leurs plaies, voilà tout, et, sous le poids des nouvelles charges, ces blessures vont prendre des proportions épouvantables, quelques-unes vont en mourir, j'en ai la conviction. Mais que faire? Il n'y avait point à choisir; déjà au départ, avec moitié charge comme on l'a recommandé, les pauvres bêtes semblent gémir sous le poids. Nous conduiront-elles jusqu'à la ville mystérieuse? j'en doute, et nous marchons à la grâce de Dieu.

Nous sommes en pleine forêt; la route est affreuse; ou plutôt elle n'existe pas; ce n'est devant nous qu'obstacles de toutes sortes : épines, lianes, arbres tombés; le sentier est tellement étroit que, se heurtant sans cesse aux branches qui l'encombrent, les mules déplacent leurs charges, et si peu tracé qu'il faut une attention soutenue pour le suivre. On n'avance que lentement; la première journée de marche est toujours la plus pénible; il faut entraîner les mules, qui ne se remettent en route qu'avec répugnance; elles rêvent au repos chèrement acquis, à la ration de maïs qu'on leur distribuait au village, à la grande savane herbue où elles se vautraient avec délices. Elles comprennent, les malheureuses, qu'elles ont échangé tous ces biens contre l'âpre sentier de la montagne, la lourde charge qui les blesse et l'insipide ramon qui les nourrit à peine. Aussi chacune pense au retour et rumine en sa tête quelque stratagème pour éviter le voyage; il faut aux muletiers, pour prévenir les fugues, une surveillance de tous les instants. Ils les connaissent par leurs noms et savent, par expérience, de quels tours chacune d'elles est capable. C'est la *mariposa*, le papillon, la *golondrina*, l'hirondelle, l'impératrice, l'indien, etc. Ces poétiques appellations durent leur être données alors qu'elles étaient jeunes et belles, mais aujourd'hui ces gracieuses épithètes semblent d'autant plus dérisoires qu'elles s'appliquent à d'aussi misérables bêtes.

Vers le milieu du jour, deux mules manquent à l'appel; on les retrouve après une heure de recherche. Quant à l'indio, un mulet borgne des plus madrés, sa manière est trop connue pour surprendre nos hommes; on a généralement l'œil sur lui, ou bien on le conduit en laisse en tête de la colonne. Il s'est échappé bien des fois et toujours de la même façon. Il profite d'un moment de négligence, s'enfonce rapidement dans un fourré, où il se tient coi tant que le convoi est en vue; il se roule alors avec violence, de manière à se débarrasser de sa charge, puis regagne en flânant le village.

Cependant nous avons quitté la plaine, traversé le marais de Poleva pour atteindre le pied de la Cordillère; nous allons est-sud-est et nous suivons le chemin du Peten. La forêt devient superbe; troncs gigantesques enlacés de lianes formidables, palmiers de plus de cent pieds de hauteur, lataniers à feuilles énormes, mêlés de cèdres élancés et d'acajous à l'écorce rugueuse comme le chêne, forment un tableau pittoresque, charmant et grandiose. L'admiration ne se lasse point, et l'on s'habituerait à cette vie des bois, si l'on n'était comme saint Labre dévoré par la vermine.

Les moustiques abondent et nous retrouvons nos ennemies du Yucatan, ces abominables garrapates, qui nous envahissent de toutes parts; cependant nous approchons du campement où nous pourrons nous en délivrer mutuellement.



Campement dans la forêt. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le chef du convoi détermine les étapes et les lieux de campement de chaque jour; il doit admirablement connaître la forêt, car on ne peut s'arrêter que là où se trouvent de l'eau pour les mules et cet arbre appelé ramon, dont la feuille est leur unique nourriture pendant le voyage.

On campe généralement sur une petite hauteur, au milieu d'une vaste clairière où d'autres ont déjà campé et dont le sol a été nettoyé des broussailles et des arbustes. Les grands arbres restent seuls, haute futaie merveilleuse dont les branchages élevés nous abritent de la rosée des nuits.

Ces lieux de campement ont un nom sur la carte, encore qu'ils ne contiennent ni cases ni habitants; mais ils servent de point de repère aux muletiers dans leurs courses du Peten à Ténosiqué. A notre arrivée on décharge les bêtes; les bagages sont amoncelés en longues files avec les bâts des mules, puis on procède au pansement des malheureuses. Cette première journée n'a fait qu'agrandir leurs plaies d'une façon désastreuse, et je reste épouvanté devant ces ulcérations béantes. Les hommes s'en vont dans le bois à la recherche du ramon; on entend leurs coups de hache sur le tronc, puis l'écroulement de l'arbre accompagné de leurs cris de joie. Peu après ils reviennent courbés sous d'immenses fagots de branchages, qu'on divise entre les mules affamées. Pendant ce temps Julien dresse nos lits de camp et le maître-queux de la troupe allume son feu pour procéder à la préparation du souper. L'ordinaire est toujours le même, une immense marmite de tasajo, de riz ou de haricots avec une ration de biscuit, le tout accompagné d'une tasse de café. Cet ordinaire varie cependant selon les hasards et les rencontres de la route, singes, hoccos, dindes sauvages, pécaris ou sangliers, tout est bon pour varier l'uniformité de nos repas.

Mais la nuit vient; les hommes, groupés autour des feux, devisent en fumant; puis l'obscurité se fait et chacun va s'étendre sur une couche de feuilles vertes à l'abri de sa moustiquaire. Nous dormons d'un sommeil léger, souvent interrompu par des bruits étranges, grognements de fauves, cris d'oiseaux de nuit et les épouvantables mugissements des singes hurleurs.

On se lève avant le jour; le déjeuner, le bâter des mules, l'installation des charges demandent plus de deux heures, et le soleil est déjà haut sur l'horizon quand le convoi se met en marche.

Mais nous avons à constater un accident des plus graves, le cheval de mon secrétaire n'a pas touché au ramon, et de plus une énorme tumeur qu'il portait au garrot vient d'éclater; non seulement la pauvre bête était malade, mais elle n'est point habituée à manger le ramon, et le muletier m'avertit qu'elle n'ira pas loin. Nous partons.

Toutes les journées se ressemblent, moins la rencontre de quelque rare voyageur revenant du Peten; nous n'en vîmes qu'un seul.

Cependant, vers le milieu du jour, je remarque sur la droite des traces de construction, d'immenses esplanades dont les arêtes en pierres taillées sont encore intactes, et le guide m'annonce qu'à notre gauche, du côté de la vallée du San Pedro, se trouvent des monuments entiers. Ce pays est plein de ruines; il faudrait y passer sa vie.

Il est également plein des souvenirs du conquérant, de Cortez. Il dut déboucher sur cette même route, dans son voyage au Honduras, lorsqu'il eut dépassé la province d'Acalan avec sa capitale Izancanac, que plusieurs ont prise pour Palenqué, erreur manifeste que leur eussent évitée les histoires de Bernal Diaz et de Villa Gutierre Soto Mayor. C'est dans cette province d'Acalan, alors très peuplée, près de cette capitale aux grands monuments aujourd'hui si bien disparus qu'on en ignore l'emplacement, que ce misérable commit un des attentats les plus révoltants de son existence flibustière.

C'est là, au milieu des bois et comme honteux de lui-même, que, sous le prétexte d'une conjuration, Cortez fit massacrer Guatemozin, qu'il traînait à sa suite, après lui avoir vainement infligé la torture à Mexico pour lui arracher le secret de ses trésors; c'est là qu'il sacrifia ce héros de vingt ans dont eussent été fières les nations les plus orgueilleuses.

J'ai donc raison d'appeler Cortez un misérable, car les exploits et les hauts faits des Espagnols ne compenseront jamais à nos yeux les crimes inutiles et les turpitudes barbares dont se souillèrent les aventuriers après comme avant la conquête. Mais l'histoire a des retours singuliers que ramène une justice vengeresse, et le Mexique, qui n'a pas même un buste du conquérant, érige en ce moment même un monument magnifique au vaincu sublime, à l'héroïque défenseur de l'indépendance aztèque, à son dernier empereur Guatemozin.

La contrée que nous parcourons aujourd'hui sous les ombrages des forêts vierges était donc, avant la conquête, habitée et cultivée; il y avait de grandes villes au milieu de ces solitudes, nous en avons reconnu les traces et nous en trouvons les preuves chez divers auteurs. Cortez rencontre en effet sur cette route « une grande ville », avec maisons fortifiées, des édifices en pierres et ses forteresses placées sur des hauteurs (comme toujours). Cette ville était déserte, les Indiens l'avaient abandonnée à l'arrivée de Cortez, mais en y laissant des vivres en quantité. Cette ville s'appelait Bitza; elle était en guerre avec les Lacandons. Les environs et les maisons en étaient dévastés. Les habitants qui s'étaient enfuis reviennent, et Cortez leur demande pourquoi ils s'étaient sauvés?

« Par crainte, disent-ils.

— Mais pourquoi tous ces vivres? pourquoi tant de poules tuées ou rôties? pourquoi toutes les moissons récoltées?

— Parce que, répondent les Indiens, si les Lacandons avec lesquels nous sommes en guerre étaient venus et nous avaient battus, nous aurions tout mangé pour

ne leur rien laisser ; tandis qu'au contraire, si nous avions été vainqueurs, nous les aurions poursuivis[1] chez eux et nous aurions vécu à leurs dépens. »

Plus loin Cortez rencontre une autre ville, et « dans les environs il y avait tant de chevreuils et si privés, que les Espagnols les poursuivaient et les attrapaient à cheval[2] ».

Cela prouve que le pays était cultivé en même temps que très découvert; car, quelque privés qu'aient été les chevreuils, les chevaux n'auraient pu les poursuivre en forêt.

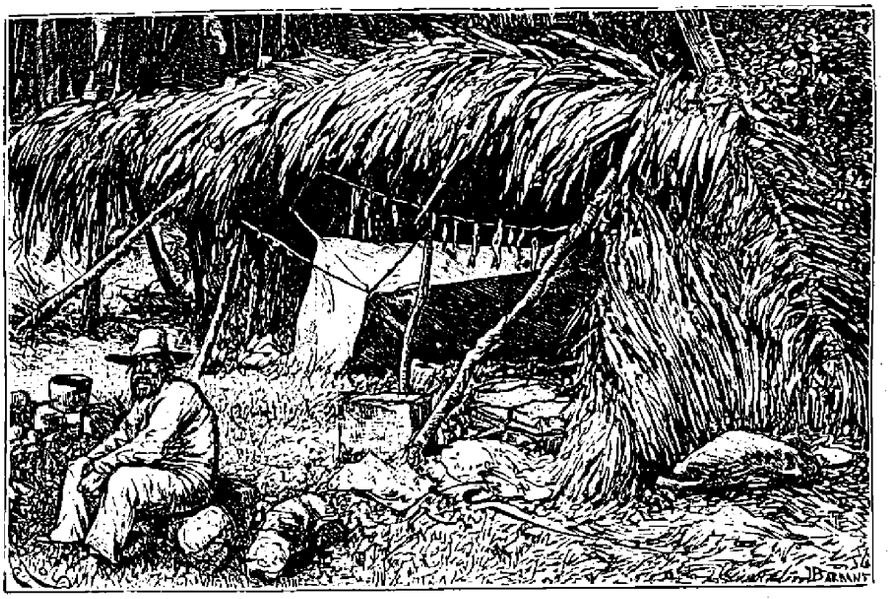
Cogolludo, avec moins de détails, nous fait mieux connaître la contrée. Il appelle *Prospero*, le royaume de Prospero, le vaste espace inconnu et inexploré situé entre le Yucatan, le Guatemala et Chiapas.

Il nous parle d'un grand village de la montagne sur le chemin de Ténosiqué au Peten, à trente-cinq lieues de Ténosiqué, à peu près à mi-chemin entre les deux places.

« Les Indiens de Prospero ont tous les oreilles et les narines percées ; dans les narines, ils portent une gousse de vanille ou un bâton sculpté. Ils ont le corps tatoué, ils portent les cheveux longs, les soignent plus que les femmes et les ornent de plumes.

« Les Indiens disaient au P. Simon, l'un des missionnaires de ces régions, qu'il y avait aux alentours des populations plus nombreuses que celles du Yucatan et qu'elles parlaient toutes la langue maya. Ils appelaient ce peuple Locen, ce qui veut dire *à part*. Quant aux autres, c'étaient des Locènes, Mopan, Lacandones, Ahcibes, Tulunquies, Cehaches, Chinamitas, etc.

« Le village de Locen comptait huit cents maisons ; les habitants en étaient plus blancs et plus beaux que les autres et ils portaient des colliers de grains d'or.



Don Pépé Mora. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Au milieu de ces montagnes, il y a beaucoup d'édifices antiques et grandioses, et il y a de grandes idoles de pierre[3]. »

Ces villages, ces villes, ces temples ont disparu, et rien ne reste de ces nombreuses populations, que quelques descendants dégénérés, aujourd'hui perdus au milieu des bois.

Mais notre course se poursuit chaque jour plus pénible, car, selon les prédictions de l'arriero et mes craintes, hélas, trop fondées, nous avons perdu deux bêtes, que nous abandonnons mourantes à la merci des jaguars. Il a fallu répartir leurs charges, et, pour soulager nos montures, nous allons à pied, à tour de rôle.

Arrivés à l'arroyo Yalchilan, dans les environs de cette ville, dont nous parle Cogolludo, nous avons atteint la frontière du Guatemala ; nous laissons à notre gauche le chemin du Peten et nous obliquons au sud-est-sud, par le sentier que nous ont ouvert nos hommes d'avant-garde. Nous campons dans un bas-fond sur les bords de la petite rivière et nous procédons à des ablutions dont nous avions le plus grand besoin.

Nous devions le lendemain traverser la chaîne de montagnes qui nous séparait de la vallée de l'Usumacinta supérieur. Le passage est des plus pénibles et presque impraticable pour des mules chargées. C'est un soulèvement calcaire de même formation que la couche yucatèque, où le roc brisé affleure en lames pointues et tranchantes, et les pentes y sont en maints endroits d'une déclivité dangereuse. Le chef muletier me propose donc d'enlever aux bêtes une réserve de vivres qui nous servirait au retour et dont nous n'avions nul besoin pour notre marche en avant. Du reste les vivres

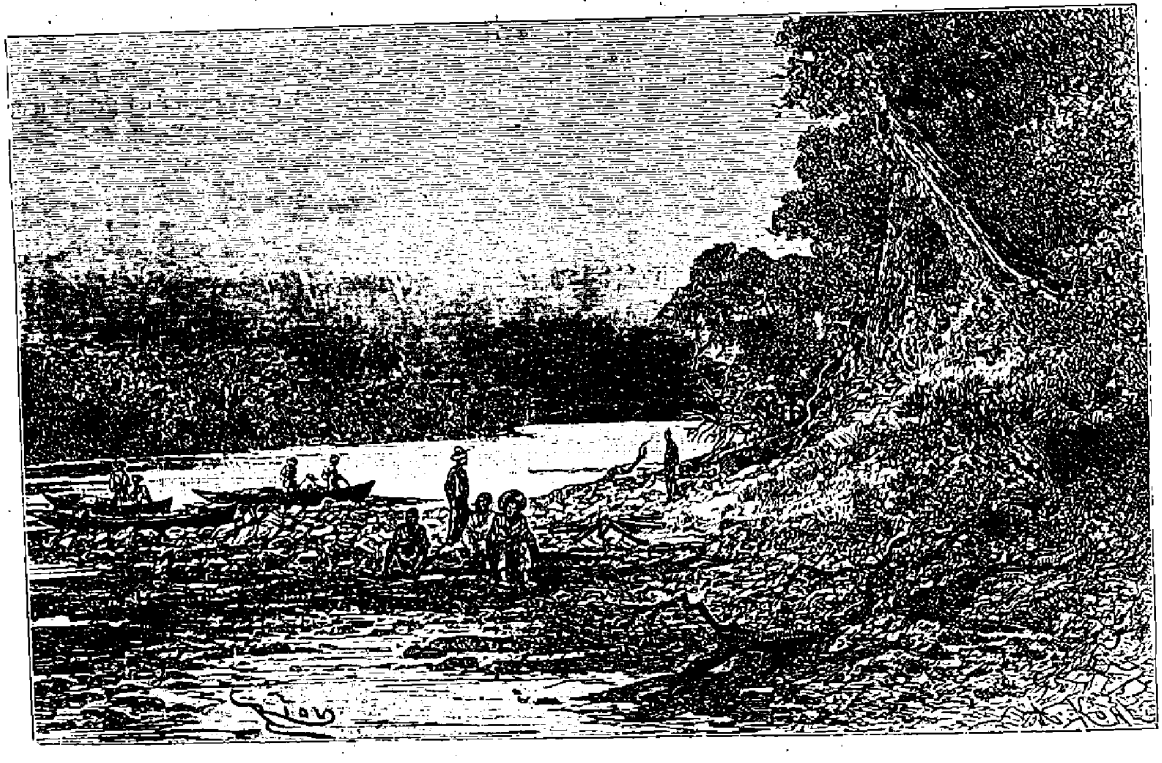
1. Villa Gutierre Soto Mayor, *Histoire de la conquête de l'Itza et du pays des Lacandons*, chapitre v, p. 30.
2. Villa Gutierre, chapitre vii, p. 43.
3. Cogolludo, livre XII, chapitre viii.

ne manquaient point; la veille j'avais tué trois grands singes, qu'on dévora, quoique la chair en fût coriace et nauséabonde; le matin même nous eûmes un sanglier qui valait beaucoup mieux et dont chacun se régala.

On établit donc une cache dans le bois, où, sur une estrade soutenue par des piquets à quatre pieds au-dessus du sol, on amarra des sacs de biscuit, de viande sèche et de haricots en même temps qu'une caisse de vin.

Le lendemain, de bonne heure, c'était notre septième jour de route, nous nous engagions tous à pied dans les raidillons de la montagne. Ce fut une rude étape que de gravir les montées du Mirador et du pic del Aguila, encore que ce dernier n'eût guère que quatre cent vingt à quatre cent cinquante mètres de hauteur. Peu après, nous atteignions la plaine et nous campions sur les bords du rio Chotal, qui va se jeter dans l'Usumacinta. Au milieu de notre dernière journée de marche, nous rencontrons un vieux montero, don Pépé Mora, qui depuis trois mois a quitté le village et vit seul avec deux Indiens au milieu de ces grandes solitudes. Il s'est établi près d'une courbe du Chotal, a bâti sa cabane et s'occupe de chasse pour nourrir ses deux hommes, qui vont à travers bois compter et marquer les acajous.

Ce vieux brave est dans un état déplorable; il est hâve, défait et rongé par les fièvres, mais ne veut point



L'Usumacinta au paso Yalchilan. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

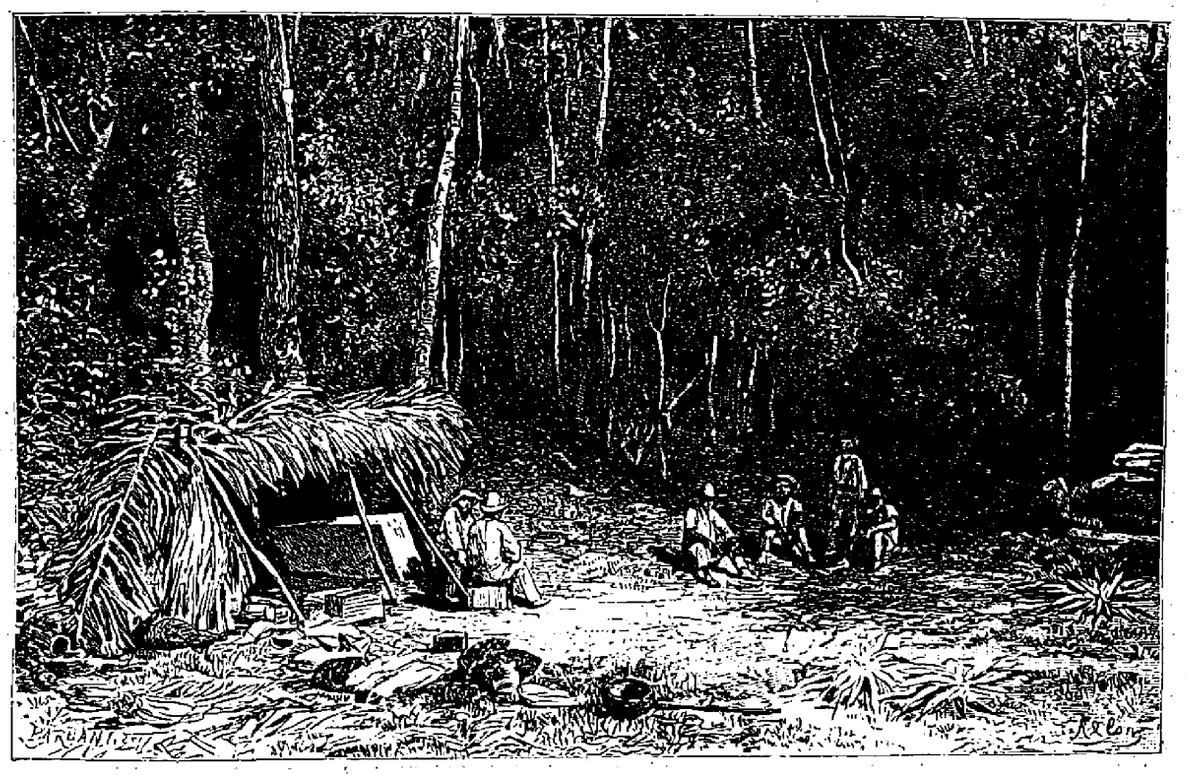
abandonner sa tâche avant qu'elle soit terminée; il me donne quelques renseignements, je lui offre un verre de vin et quelques cigares, nous nous serrons la main et nous le quittons, incertains si nous le retrouverons vivant au retour.

La forêt dans la plaine est de toute beauté, le gibier y abonde; des perroquets et des aras font retentir les airs de leurs cris perçants, des hoccos à crête jaune filent silencieux dans les hautes branches d'où nous contemplent curieux de grands singes hurleurs, pendant qu'une troupe de sangliers passe près de nous comme une trombe.

Nous sommes dans le pays des Lacandons; çà et là nous trouvons des traces d'anciennes cultures, quelques arbres à fruits, citronniers, sapotes et chérimoias, des champs de roseaux pour les flèches, et des restes de cabanes abandonnées, lieux d'où se sont retirés les Lacandons à la suite des excursions forestières des coupeurs de bois. Le soir enfin, nous atteignons le paso Yalchilan et nous campons sur la rive droite de l'Usumacinta.

Désiré CHARNAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Campement au paso Yalchilan. — Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1850. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XVIII

Paso Yalchilan. — Autre mule manquant à l'appel. — Une nuit agitée. — Un sanglier. — Le campement. — L'Usumacinta supérieur. Apparition des hommes d'avant-garde. — Pas de canot. — Position difficile. — Un sauveur!

Le paso Yalchilan n'est qu'un point géographique indiquant un lieu voulu situé sur la rive droite de l'Usumacinta et qui marquerait la frontière du Mexique et du Guatemala. Nous y arrivons vers le tard, après une longue journée, harassés par toute une semaine de marche à travers bois, et la nuit vint qu'on avait à peine eu le temps de décharger les mules et d'aller leur couper le ramon de chaque soir.

Pour elles, débarrassées de leurs fardeaux, assurées d'un repos de quelques jours, elles avaient dévalé gaiement la haute berge pour se tremper dans les eaux du fleuve et se rouler à loisir sur le sable brûlant de la rive; je les regardais s'ébattre quand, les comptant, je vis que l'une d'elles manquait à l'appel. C'était justement le mulet chargé du matériel de moulage; la pauvre bête, couverte d'horribles blessures, devait s'être couchée à moitié morte dans quelque coin de la forêt. J'avertis le chef muletier, qui sembla prendre l'accident fort à la légère. Il appela, pour la forme, quelques-uns des Indiens, les priant de retourner sur leurs pas afin de retrouver l'absent et de le ramener au camp; mais ces messieurs firent la sourde oreille, et, comme j'insistais, ils me déclarèrent carrément que la nuit venait, que la forêt n'était rien moins que sûre, que l'obscurité rendrait leur recherche vaine et qu'il serait beaucoup plus facile de retrouver la bête le matin. Il fut donc convenu qu'on irait à la découverte le lendemain à la première heure.

Cependant on nettoyait la place où nous devions séjourner, on alluma le feu pour le souper, et la nuit vint sans qu'on ait eu le temps d'établir le campement. Pour nos hommes d'avant-garde, les fabricants

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

de canots, nous n'en avions eu aucune nouvelle. Je m'étalai donc sur mon lit de camp, légèrement inquiet de la perte du mulet et de l'absence des hommes. Tenu en éveil par le bourdonnement aigu des moustiques et les hurlements des singes, je ne dormais que d'un œil, quand, vers le milieu de la nuit, je dressai l'oreille au bruit d'un pas lourd et cadencé dans les taillis du bois : ce bruit cessait par intervalles pour reprendre quelques instants après, comme celui d'un être à l'affût, cherchant à surprendre une proie. Je me réveillai tout à fait, en constatant que les pas de l'inconnu se rapprochaient sensiblement de nous, et il n'était pas à dix mètres de l'endroit où dormait Julien, mon domestique, lorsque l'un des Indiens se mit à crier : al tigré, al tigré ! (au tigre, au tigre !) Ce tigre n'est en somme qu'un jaguar; mais en pleine forêt, par une nuit obscure, c'est toujours une mauvaise rencontre. Je saisis donc mon revolver, un bull de fort calibre, et je tirai dans la direction de l'intrus, qui s'éloigna sans plus tarder.

Cette anodine aventure nous mit du moins sur nos gardes, et il fut arrêté qu'on allumerait chaque soir un feu qu'on entretiendrait toute la nuit.

Le lendemain, les hommes se mirent à l'ouvrage pour établir définitivement notre demeure, qui, une fois terminée, ne manquait pas d'un certain cachet; d'autres étaient partis à la recherche de l'égaré de la veille, qu'ils retrouvèrent à deux lieues de là, couché, sa charge sur le dos, et moitié mort de fatigue, de soif et de faim. Les hommes le débarrassèrent de sa charge, qu'ils se partagèrent; mais pour la malheureuse bête ce ne fut qu'un court instant de répit, car le chasseur qui accompagnait la troupe tua un fort joli sanglier, que le pauvre mulet dut apporter au camp.

L'arrivée du sanglier fut saluée par des exclamations de joie; c'était de la viande fraîche, et je pensais à part moi que nous en aurions pour quelques jours. Mais je comptais sans l'appétit de mes hommes, car, à peine déposé dans le camp, il fut sur l'heure écorché, dépecé, mis en broche et cuit, si bien qu'à midi il n'en restait plus que le souvenir; l'énorme bête avait filé comme un lapin; la forêt était heureusement giboyeuse et nous devions maintes fois renouveler cette petite fête.

Vers midi, comme nos Indiens avaient fini de déjeuner, arrivèrent les canoeros, attirés par les coups de fusil et les cris de leurs camarades. Je m'informai anxieusement de leur travail et où en était le canot qu'ils s'étaient engagés à fabriquer.

Le maître charpentier me répondit d'un air embarrassé que rien n'était encore terminé; qu'ils avaient abattu plusieurs arbres dont les troncs, une fois équarris, s'étaient trouvés impropres à la construction de la canoa; c'était une malechance et point leur faute, mais en quelques jours ils achèveraient la besogne. Sur ce, je suivis mes hommes à leur chantier, qu'ils avaient établi à près d'un kilomètre en aval. J'y trouvai en effet deux arbres à terre, dont l'un, taillé à la hache, offrait comme la forme vague d'un canot, mais dont l'intérieur était encore plein; et s'il avait fallu six jours à ces malheureux pour obtenir un tel résultat, je compris qu'il en faudrait plus de huit pour achever l'ouvrage. Je vis bien que j'étais joué et que ces misérables s'étaient contentés de chasser, pêcher, et bien vivre, sans plus s'inquiéter de mon expédition, qui se trouvait compromise.

Huit jours de retard, c'était la ruine; car, malgré le rationnement, les provisions s'épuisaient à vue d'œil, et quoique je les eusse calculées pour quarante jours, il devenait évident qu'elles n'en dureraient pas vingt. Je revins donc au campement, fort inquiet et ne sachant que résoudre : je pouvais me rendre, en longeant le fleuve, en face des ruines qui se trouvaient de l'autre côté sur la rive gauche; c'était un sentier de dix-huit à vingt kilomètres à ouvrir en pleine forêt; une fois arrivé aux ruines, je pouvais faire un radeau pour traverser le fleuve. Mais dans ce cas je ne pouvais emmener qu'une partie de mon matériel, et puis les hommes voudraient-ils me suivre? Hommes et mules étaient engagés pour le paso Yalchilan et ils n'iraient point au delà, car hommes et mules tiennent à leurs engagements quand ils y ont intérêt et abhorrent pardessus tout un surcroît de besogne.

J'en étais là, regardant ce fleuve dont le lit, large de deux cents mètres, les eaux rapides et une distance de cinq lieues me séparaient du but de mon voyage, lorsque, en amont, je vis poindre un esquif monté par un inconnu. Il était vêtu d'une longue tunique blanchâtre et se laissait aller au courant de la rivière en s'abritant majestueusement sous une large feuille de latanier. Mais, en nous apercevant, le Lacandon, car c'était un Lacandon, empoigna sa pagaie et fit volte-face. L'un de mes hommes parlait heureusement le maya; il héla le cayuco, promettant à l'Indien mille choses s'il voulait venir à nous. Le bonhomme vint, et j'eus sous les yeux le type singulier que présente notre gravure.

C'était un vieillard élancé qui portait assez dignement sa grande tunique à manches larges et qui, ayant gravi la berge, vint me serrer la main en souriant, puis pénétra dans le camp en jetant de droite et de gauche des regards craintifs. Outre sa tunique fabriquée d'une étoffe de coton grossière, mais fort souple, il portait autour de la tête une pièce d'étoffe de même nature qui dissimulait peut-être sa calvitie; de son cou pendait un énorme collier composé de vingt rangées de graines, de perles de verre, de dents de chien et de quelques monnaies percées : il portait à la main son arc et ses flèches.

C'était heureusement un chef lacandon, à qui je montrai les présents que je destinais à lui et aux siens s'il voulait me les amener; tout un bazar de haches, de sabres, d'étoffes, de couteaux, de sel et d'hameçons. Le vieux fut émerveillé. « Oh ! bien certainement, disait-il, il ferait venir ses sujets. » Mon interprète lui demanda s'il avait des canots à nous prêter. Il en avait deux, de sorte que celui de mes hommes qui



Chef Iacandon et types Iacandons (voy. p. 82 et 94). — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

parlait maya s'en alla immédiatement avec lui pour ramener les deux esquifs.

C'était peu, mais mieux que rien; on s'embarquerait deux ou trois dans chaque canot et l'on ferait plusieurs voyages; si je ne pouvais emporter le matériel de moulage, je pourrais emporter mes appareils et prendre les photographies des temples et des palais. Je me jugeais donc à peu près sauvé; j'allais l'être tout à fait, mais à quel prix!

XIX

Étonnante surprise. — Un voyageur mystérieux. — L'Aveugle et le Paralytique. — Arrivée du grand canot. — Une fièvre de cheval. — La descente de la rivière. — La pile votive. — Les ruines. — Ma rencontre avec l'inconnu. — Idée générale de Lorillard-City. — Vieux souvenir. — La ville fantôme de Stephens. — Un curé philosophe, ou le Démocrite guatemalien.

Le lendemain, nous eûmes deux bonnes fortunes; je tuai le matin un sanglier, un hocco à crête noire et une demi-douzaine d'aras rouges dont une colonie s'était établie près de notre campement. Les aras sont pour nous coriaces et immangeables, mais les Indiens les dévoraient à belles dents. Nous mettions de côté les plumes pour les Lacandons, qui en utilisent les barbes pour leurs flèches, et nous en gardions les canons, qui nous servaient de cure-dents.

Cependant, placé en vedette sur le bord du fleuve, j'attendais avec impatience l'arrivée des cayucos, quand un assez grand canot apparut tout à coup; il contenait trois hommes, et ce n'étaient point des sauvages! D'où venaient-ils? Où se rendaient-ils? Un doute affreux me traversa comme une lance. Ces hommes appartenaient à une autre expédition, qui m'avait prévenu! Voilà le résultat de nos longues attentes à Ténosiqué.

Je hélai le canot, qui aborda, et j'appris de ces inconnus qu'ils venaient de chercher des vivres chez les Lacandons, dans le haut du fleuve, mais qu'ils n'avaient trouvé que des tomates et qu'ils allaient rejoindre dans les ruines un certain don Alfredo.

« Qu'est-ce que don Alfredo? demandai-je à l'un des hommes.

— Mais.... répondit-il, c'est don Alfredo.

— Fort bien; mais que fait-il là-bas, dans les ruines?

— Il se promène.

— Combien êtes-vous?

— Nous sommes seize, et nous n'avons plus de vivres.

— Avez-vous un autre canot?

— Oui, nous en avons un grand.

— Eh bien! dis-je, des vivres, j'en ai, moi. »

Puis, appelant les hommes, je fis porter au canot une moitié de sanglier, un sac de tasajo, du riz et des biscuits.

« Voilà des vivres pour vous et votre maître; vous allez emmener trois de mes gens et vous prierez don Alfredo de m'envoyer demain son grand canot. Voici ma carte, que vous lui remettrez. Allez et revenez le plus tôt possible. »

« Voilà, pensai-je, une bonne et une malheureuse rencontre; j'étais pris par les jambes, et cet inconnu par la faim; nous allons jouer, à nous deux, la fable de l'Aveugle et du Paralytique : « Vous marcherez « pour moi et je vous nourrirai. » Il fallait faire contre fortune bon cœur, et néanmoins j'étais navré.

Devant partir le lendemain, je m'occupai sur-le-champ de nos préparatifs, et le soir tout était prêt; mais j'avais compté sans la fièvre, qui avait déjà couché plusieurs de mes hommes et qui m'atteignit juste le matin de l'embarquement. L'accès fut des plus violents; j'eus le délire et restai plongé dans une prostration complète. Je ne pouvais cependant manquer le départ et, sitôt l'accès calmé, je pris une forte dose de quinine et reposai deux heures sur la terre nue. Le canot arriva; j'étais dans un état déplorable, et, quand les hommes me virent décidé à m'embarquer, ils voulurent s'y opposer, prétendant que je n'en reviendrais pas. Je me fis néanmoins porter dans le canot, où l'on entassa le matériel et les vivres, plus six de nos Indiens, qui s'embarquèrent avec Lucien. Je laissai les autres au campement sous la garde de Julien; puis nous poussâmes au large. Boussole en main, mon secrétaire continuait son tracé sur les méandres de la rivière.

Pour moi, j'avais la tête perdue; les deux mains appuyées aux bords de la canoa, je pouvais à peine me soutenir. Accablé par la chaleur, ébloui par la lumière, je voyais bleu, noir ou jaune, et je distinguais à peine les hautes rives sablonneuses et l'épaisse végétation qui bordait le fleuve, les roches et les rapides qui en parsemaient le cours.

Un fort courant nous emportait, et trois heures de cette navigation malsaine nous amenèrent en face d'une énorme pile de pierres, espèce de monument votif placé sur les rochers de la rive gauche du fleuve, construction indienne qui résistait depuis plusieurs siècles aux torrents des grandes crues. Nous étions arrivés.

La ville lacandone était là, enfouie sous l'ombre des grands arbres, et le cœur me battait fort en gravissant la berge. J'entrai sous bois, et, guidé par un Indien de ceux que nous trouvâmes sur la rive, je me mis à la recherche de don Alfredo.

Je passe, et, remontant le fleuve à trois cents mètres au delà, je vois venir à ma rencontre un grand jeune homme blond, que je reconnais à première vue pour un Anglais et un gentleman. Nous nous serrons la main; ma carte lui avait dit mon nom, qu'il connaissait; il me dit le sien : « Alfred Maudslay, de Londres; » et comme je restais quelque peu stupéfait et déconfit, Alfred Maudslay, devinant ma pensée, me dit aussitôt :

« Ne prenez point ombrage de ma présence; un accident m'a peut-être fait arriver dans ces ruines avant vous, comme un accident vous eût fait arriver avant moi; je ne suis point un rival et vous n'avez rien à craindre. Je ne suis qu'un simple amateur voyageant pour son plaisir; vous êtes un savant, et la ville vous appartient : baptisez-la; explorez, photographiez,

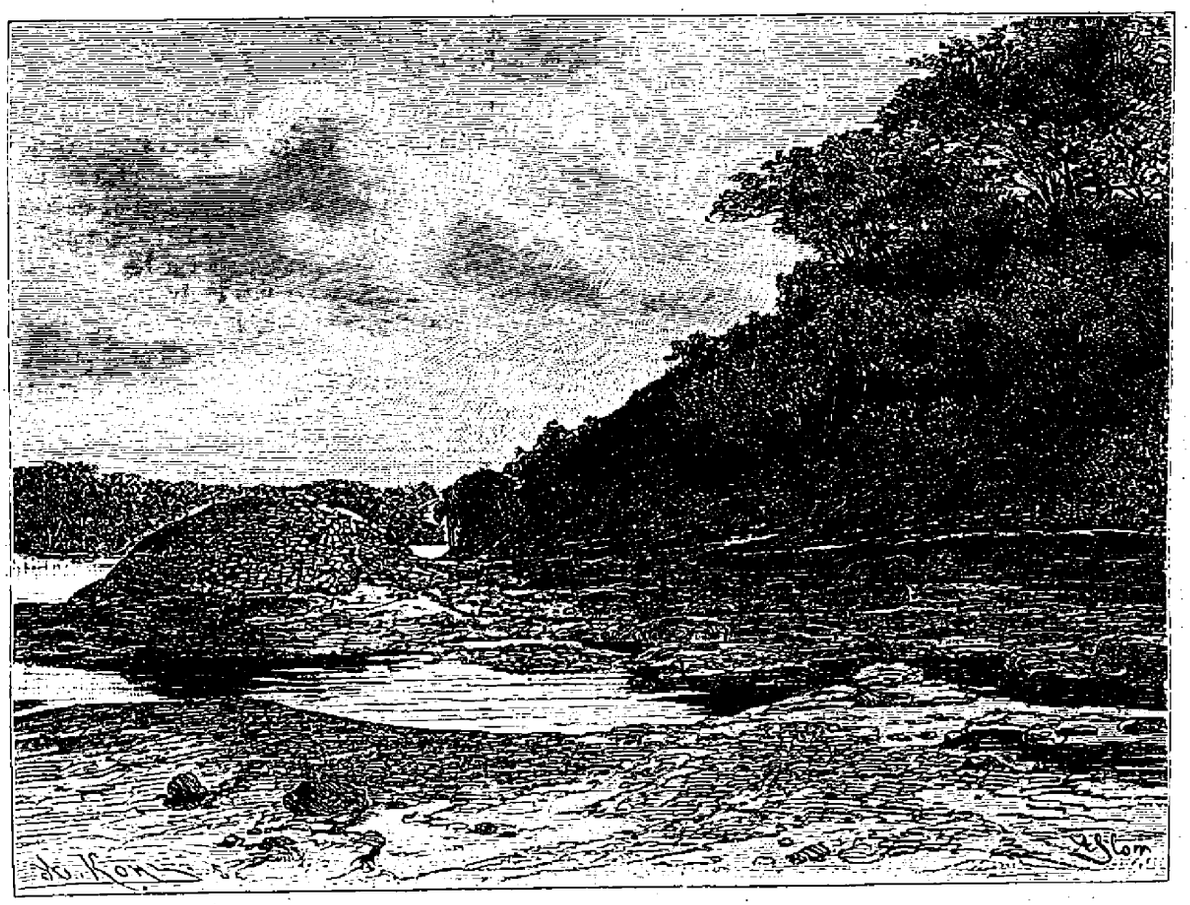
moulez, vous êtes ici chez vous. Je n'ai pas l'intention d'écrire ni de rien publier; au besoin, ne parlez pas de moi et gardez votre conquête pour vous seul; et maintenant laissez-moi vous guider; j'ai fait préparer un palais et votre demeure vous attend. »

Je fus profondément touché d'une telle délicatesse; mais je ne pouvais accepter l'offre de mon généreux compagnon de voyage et nous allons partager en amis la gloire d'avoir exploré cette nouvelle ville.

Nous y vécûmes ensemble; nous travaillâmes ensemble; nous partîmes ensemble et, chose rare, nous nous quittâmes convaincus tous les deux que nous avions reçu l'un de l'autre plus de services que nous n'en avions rendu.

Cette ville, que j'appelai Lorillard, en l'honneur de l'homme généreux qui subventionnait en partie mon expédition, cette ville est située sur la rive gauche de l'Usumacinta (voy. la carte page 87) par le dix-septième degré, dans un territoire non classé, entre le Guatemala et les deux provinces mexicaines de Chiapas et de Tabasco; nous avons aujourd'hui, grâce à notre tracé de route, la position très approximative de son emplacement.

Cette ville, découverte, nous l'avons dit, il y a douze



Pile votive à Lorillard. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

ans, par un nommé Suarez, aujourd'hui chef politique de Ténosiqué, fut à maintes reprises visitée par les monteros, et l'arpenteur Balay de Palissada vint y mesurer une concession. On y commença même l'exploitation des bois, puisque nous y trouvâmes un cèdre équarri qu'on avait abandonné sur place.

Cette ville, au sujet de laquelle on a prononcé le nom de ville fantôme, en souvenir d'une citation de l'Américain Stephens, ne répondrait cependant point à l'emplacement que lui prêtait l'illustre voyageur. C'est dans le tome II de son voyage dans l'Amérique centrale, Chiapas et Yucatan, qu'il parle d'une ville étrange que lui signala le curé de Santa-Cruz del Quiché. Dans la relation de Stephens, la rencontre de l'explorateur et de ce curé excentrique est un chef-d'œuvre d'humour, de style et de gaieté; je ne saurais résister au désir de citer ce singulier passage.

« Comme nous étions au milieu des ruines de Santa-Cruz, nous vîmes venir à nous un étranger abrité par un immense parasol rouge; nous reconnûmes le curé du village et nous allâmes à sa rencontre. En nous voyant descendre, trébuchant au milieu des éboulis de pierres, il se mit à rire et si bien, que son rire devint communicatif, contagieux, et qu'en nous abordant nous nous serrâmes la main en riant tous les trois.

« Il s'arrêta soudain, prit un air solennel, retira le

mouchoir qu'il avait autour du cou, s'essuya la face, tira de sa poche un paquet de cigarettes, éclata encore de rire, le remit dans sa poche pour en tirer un autre, poussa un nouvel éclat, puis nous demanda des nouvelles d'Espagne.

« Le costume de notre interlocuteur était aussi peu clérical que sa manière d'être; et l'on voyait bien au délabrement de ses habits, comme au négligé de son peu de linge, que nous étions en présence d'un philosophe.

« Il rit bruyamment en apprenant que nous étions venus visiter les ruines et ajouta qu'il avait prodigieusement ri lui-même lorsqu'il les visita pour la première fois. Il venait de la vieille Espagne; il avait assisté à la bataille de Trafalgar du haut des falaises du rivage et riait en nous la racontant. La flotte française avait sauté comme une bombe, et la flotte espagnole avait eu le même sort, et il éclatait de rire rien que d'y penser; Nelson fut tué; tout cela pour la gloire! Et il riait à gorge déployée.

« Il avait abandonné l'Espagne pour fuir la guerre et les révolutions, qu'il retrouvait partout, et là nous éclatâmes tous ensemble; il s'était embarqué avec vingt dominicains, et ils furent pourchassés et canonnés par un croiseur français, et là nous rîmes de nouveau; puis il s'embarqua sur un navire anglais, qui le conduisit à Omoa, où il arriva juste pour assister à une nouvelle révolution! Toute sa vie s'était passée au milieu des fureurs de la guerre, et le présent valait le passé. Là notre rire devint épileptique, car son rire à lui était si droit, si franc, si communicatif, que nous l'accompagnions sans en pouvoir mais. Et par le fait nous ne résistions point à l'entraînement, nous étions heureux de ce rire étrange, et en moins d'une demi-heure nous étions devenus des amis intimes. Le monde nous servait de cible et ses misères provoquaient chez nous des rires inextinguibles. En dehors de l'église, il était peu de choses qui ne soulevassent chez notre ami ce rire extraordinaire, mais la politique était son sujet favori. Au Guatemala, au milieu des sauvages compétiteurs du pouvoir, il était pour Morazan, pour Carrera, pour le diable tout aussi bien, et il riait des trois tout son soûl. Nous le surnommâmes le curé rieur, Démocrite en personne. »

C'est ce curé philosophe qui racontait à Stephens que de l'autre côté de la sierra, à quatre journées de Santa-Cruz, sur la route de Mexico, existait encore une cité vivante, grande, populeuse, habitée par des Indiens et dans le même état que les autres villes avant la découverte de l'Amérique.

Le curé rieur en avait entendu parler il y avait de longues années, au village de Chayul, et on lui avait assuré que, du haut du point culminant de la sierra, cette ville était visible à l'œil nu. Il était jeune alors, et il se rendit au sommet de la montagne, où d'une hauteur de dix à douze mille pieds il embrassait le gigantesque panorama du Yucatan et des plaines de Tabasco jusqu'à la mer; de là il vit à une grande distance une ville occupant un immense espace avec ses tourelles blanches brillant au soleil.

Cette ville mystérieuse, si elle exista jamais, n'est pas, je crois, la nôtre; mais il en existe d'autres dans les forêts, et chaque année les monteros nous découvriront de nouveaux palais qui peut-être répondront mieux à l'emplacement de la ville signalée par le curé de Santa-Cruz del Quiché.

XX

La ville Lorillard. — Incertitude sur l'étendue des ruines. — Le temple. — Idole. — Vases. — La forteresse. — Le palais que nous habitons. — Autre grande pyramide. — Second temple. — Ruines. — Les linteaux de pierre et leurs inscriptions. — Deux sortes d'inscriptions. — Triste état de Lucien. — Retour au camp. — Les Lacandons.

D'après la description que m'avaient faite de cette nouvelle ville des gens qui prétendaient l'avoir visitée, je devais trouver douze édifices entiers, dont six avec portes et six autres sans ouvertures, et qu'ils appelaient pour cela *casas cerradas*, maisons fermées. Ils ajoutaient qu'il y avait des monuments sur les deux rives du fleuve, et nous fîmes examiner la rive droite, où l'on ne trouva rien. Cependant, sur le plan levé par Balay, il place des ruines à la rive droite. Il est donc probable qu'elles existent, mais qu'elles ont échappé à nos recherches.

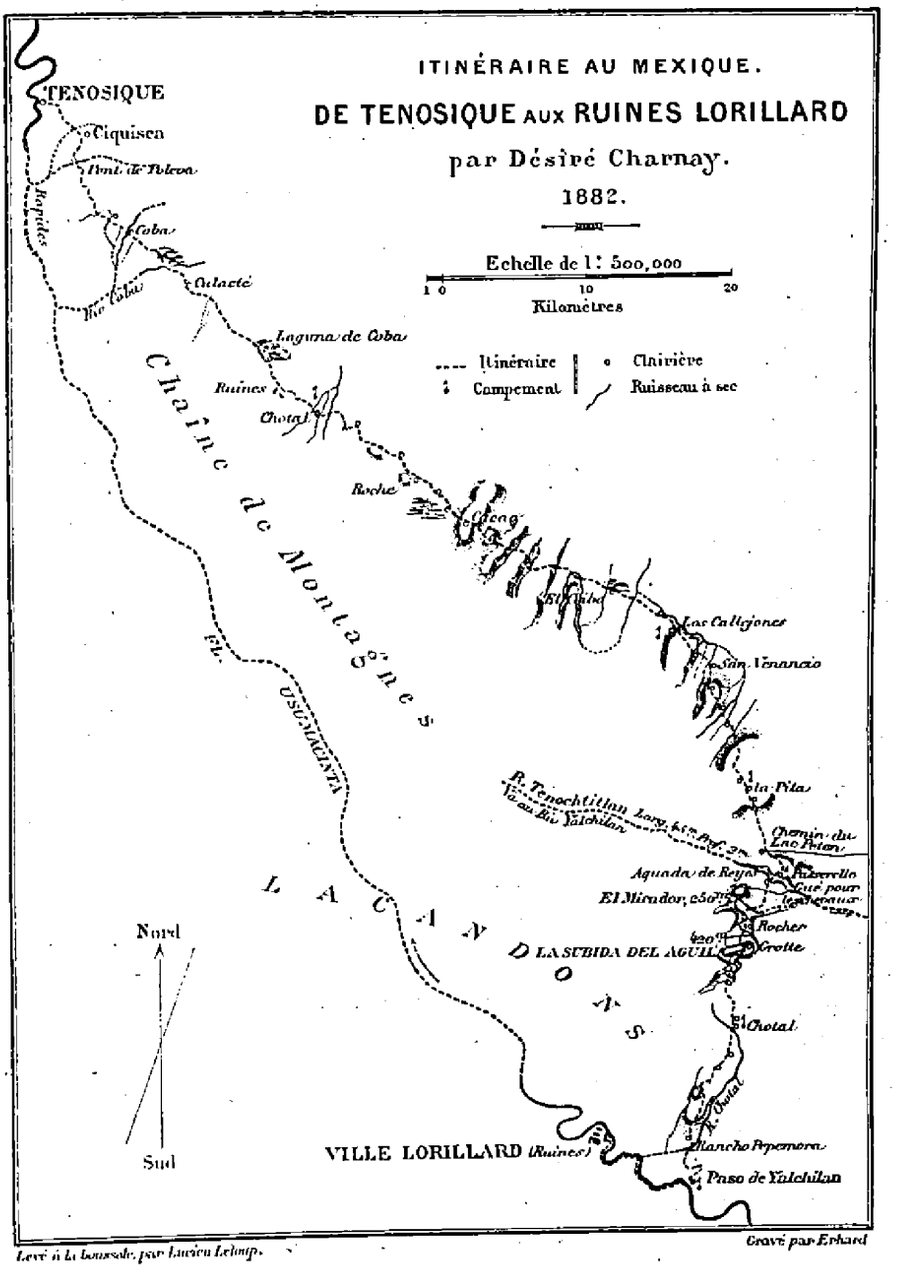
Il y a ainsi une grande incertitude sur l'étendue de la ville et le nombre des édifices; l'épaisse végétation qui couvre le sol en rend une exploration complète presque impossible, vu les moyens d'action dont on dispose en des lieux si éloignés de tout centre habité. Mais si l'on juge par analogie, on est fondé à dire que la ville Lorillard devait se composer, comme toutes les villes indiennes dont nous avons parlé, de quinze à vingt monuments divers, temples et palais, demeures du cacique et des principaux chefs, entourés des cabanes des gens du peuple et des esclaves. Groupés sur la rive gauche de l'Usumacinta supérieur, ces monuments se développent sur terrasses à vingt mètres du fleuve pour s'élever ensuite en amphithéâtre sur des collines naturelles que les constructeurs ont utilisées et qu'ils ont divisées en esplanades ornées de soutènements de pierres et garnies d'escaliers.

Cette disposition est exactement la même qu'à Palenqué; palais et temples sont moins nombreux, moins considérables et moins riches en sculptures; et si leurs formes se rapprochent de certains édifices yucatèques, ils sont exactement semblables à ceux de Palenqué par les matériaux employés, par les intérieurs et par la décoration; nous retrouvons ici, avec des modifications inappréciables, les mêmes caractères dans les inscriptions et dans les bas-reliefs.

Les monuments de la ville Lorillard sont aussi plus grossièrement construits que ceux de Palenqué, encore qu'il soit assez difficile d'en bien juger, puisque toute la décoration extérieure qui était en ciment a disparu. Le premier monument que nous étudions et dont nous

donnons la vue d'ensemble et le plan, est un temple. Il s'élève sur une pyramide d'environ cent vingt pieds de hauteur, à cent cinquante mètres de la rive du fleuve. Je l'appelle temple, parce qu'il renferme une grande idole de pierre et des niches garnies de tablettes qui devaient en contenir d'autres plus petites, car les parois de ces niches sont noircies par la fumée des offrandes.

L'idole a la tête détachée du tronc et gît au milieu de débris; la figure est entièrement mutilée, ce qui nous ferait supposer que, dans les guerres fréquentes des peuplades entre elles, la ville fut prise et saccagée;



Carte extraite du Bulletin de la Société de Géographie.

car la première chose pour le vainqueur était de s'attaquer aux temples et de détruire les dieux des vaincus; et dans les manuscrits mexicains la défaite d'une nation est toujours représentée par un petit édifice à corniche saillante, comme ceux que nous connaissons, dans lequel pénètre l'envahisseur, une torche enflammée à la main.

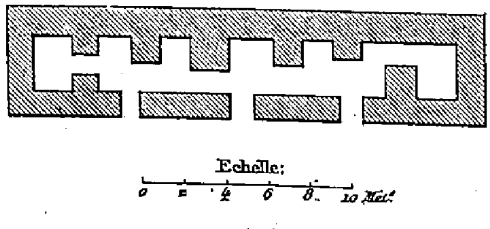
Cette idole est unique en son genre et fort belle; nous n'avons jamais rien rencontré de semblable ni dans les villes de Tabasco, ni dans les villes yucatèques. Elle représente un personnage assis les jambes croisées à l'orientale, avec les deux mains reposant sur les genoux. L'attitude est digne, pleine de calme et de sérénité; cela rappelle un bouddha. La figure mutilée

est surmontée d'une énorme coiffure d'un style extraordinaire, représentant une tête fantastique avec diadème, médaillons, le tout enveloppé d'une parure de grandes plumes. Nous retrouvons dans ces plumes sculptées la même facture et le même style que dans celles que nous avons vues sculptées sur les colonnes de Tula et de Chichen-Itza. Le buste, admirablement proportionné, a les épaules et la poitrine couvertes d'une espèce de riche camail agrémenté de perles et semé de trois médaillons, deux sur les épaules, un autre sur la poitrine, et qui rappellent les grandes décorations romaines; ce même genre d'ornements se développe sur le bas du corps, mais en relief moins saillant, et se termine par un médaillon beaucoup plus grand que les autres et par un *maxtli* frangé. Les bras sont chargés de larges bracelets.



Idole dans un temple lacandon. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Autour de l'idole comme dans chaque pièce du monument, se trouvent une multitude de vases d'une terre grossière et d'une forme nouvelle; ce sont des bols de dix à quinze centimètres de diamètre sur cinq à six de hauteur, dont les bords sont ornés de masques humains représentant des figures camardes et d'autres à grands nez busqués, véritables caricatures où l'art fait complètement défaut. Cependant il faut bien remarquer cette différence de types qui pourrait désigner deux races. Ces vases servaient de brûle-parfums, et la plupart sont encore à moitié pleins de copal. Nous en donnons deux qui offrent les types les plus opposés.



Plan du premier temple à Lorillard.

Nous retrouverons de ces mêmes vases dans tous les édifices qui paraissent avoir été destinés au culte.

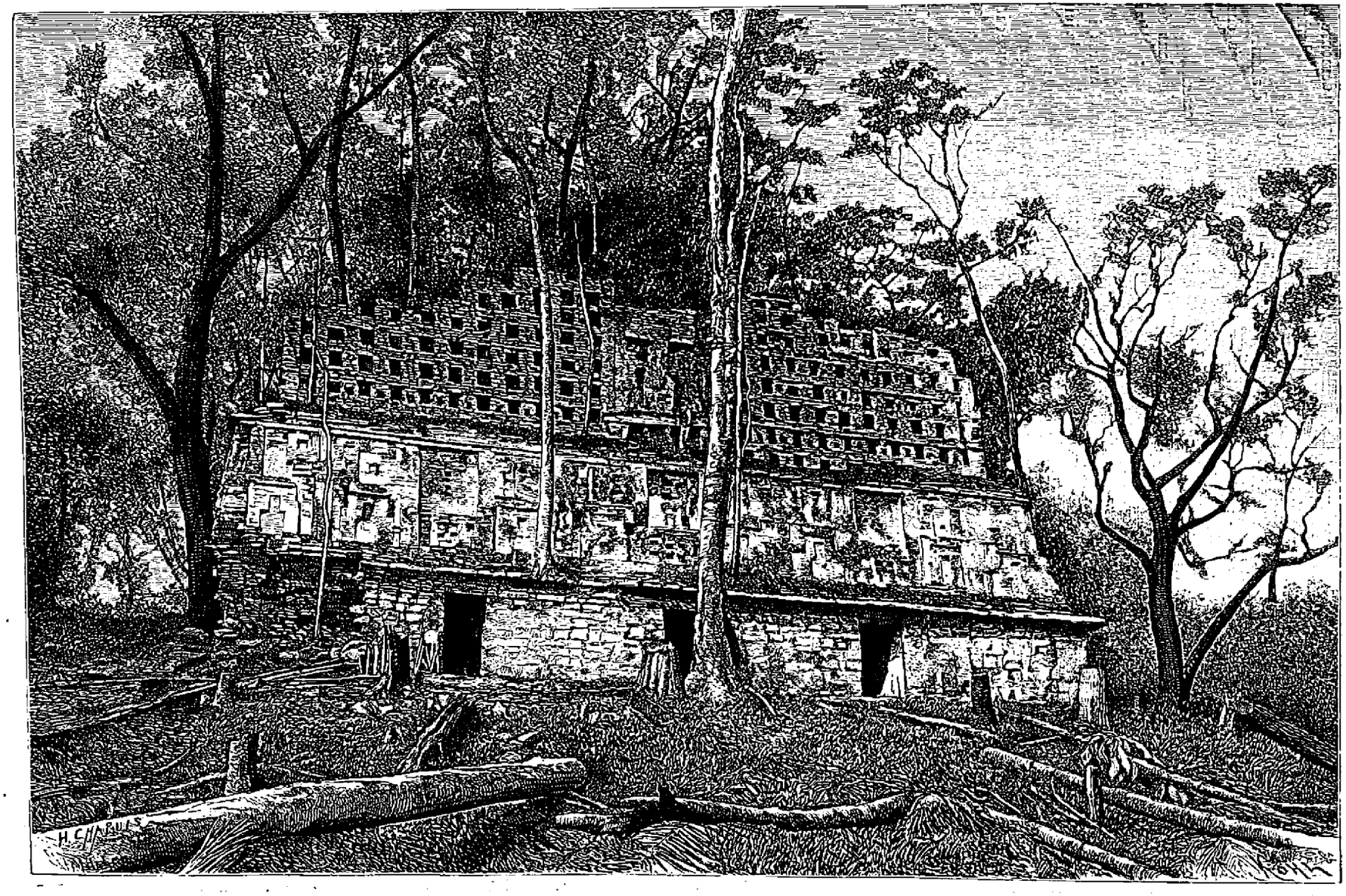
Ce premier temple est percé de trois portes basses, avec linteaux de pierre couverts de sculptures assez délicates, mais d'un mince relief; nous en parlerons tout à l'heure. Il a vingt et un mètres de face sur six de profondeur; sa hauteur est de cinq mètres cinquante à six mètres, jusqu'à la muraille décorative qui le surmonte, et qui rappelle ces mêmes murailles de Kabah et surtout celle de la Maison des colombes à Uxmal. Cette muraille, qui ressemble à un immense treillis, a quatre mètres cinquante de hauteur, ce qui donne un total de dix mètres pour l'édifice entier. L'ornementation devait en être fort riche, car au centre de la muraille supérieure se trouve un grand panneau, au milieu duquel devait se tenir assis, sur un banc qui existe encore, un personnage de taille gigantesque. On distingue parfaitement la pile de maçonnerie qui devait servir de carcasse au corps de la statue, et une pierre étroite et longue qu'on observe à droite formait le tibia de la jambe gauche.

Nous avons signalé ce même procédé à Palenqué, à Izamal, à Aké, dans toutes les villes que nous avons dit appartenir à l'époque du ciment.

Au-dessous, dans la grande frise qui forme le corps de l'édifice, trois autres grands panneaux devaient contenir des statues du même genre, seulement elles étaient debout, et dans celui du centre et dans celui de droite on distingue également bien les piles de maçonnerie qui constituaient avant la chute du ciment les corps des deux statues; enfin huit niches, espacées deux par deux, contenaient des idoles de petite dimension.

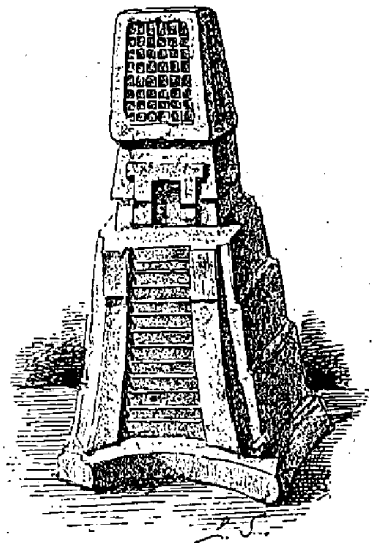
Il nous faut ouvrir ici une parenthèse des plus importantes afin de pouvoir signaler à ceux que l'histoire des civilisations américaines intéresse un fait des plus concluants et une nouvelle preuve de l'unité d'origine de ces civilisations. Il s'agit d'un petit modèle de temple aztèque ou toltèque en terre cuite, *provenant des hauts plateaux du Mexique*, et dont la vue seule éclairera le lecteur. La pièce appartient au musée du Trocadéro.

En effet, en dehors de la pyramide écourtée comme il convient, dans la reproduction réduite à l'état de dieux



Premier temple à la ville Lorillard. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

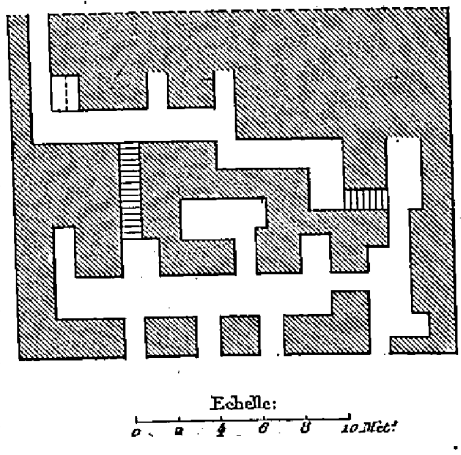
lares, de monuments considérables, nous retrouvons parfaitement l'escalier central et les trois ou quatre étages des pyramides que nous avons étudiées à Comalcalco, Palenqué, Chichen, etc., pyramides que nous retrouvons à la ville Lorillard. Mais il y a plus : le petit monument en terre cuite qui surmonte la pyramide est la copie exacte des monuments que nous connaissons, et notamment du temple que nous venons de voir; le voici avec ses corniches saillantes et la haute muraille décorative qui le surmonte. Cette muraille est percée des mêmes trous qui distinguent la muraille du temple de Lorillard comme celle du grand édifice d'Uxmal, qu'on a désigné sous le nom de Casa de las Palomas, le colombier ou le pigeonnier, et Tikal nous fournira dans l'un de ses temples muni d'une seule ouverture la copie exacte du modèle en terre cuite que nous donnons ici. L'esprit le plus prévenu ne saurait méconnaître cette ressemblance, et les conséquences qui en découlent frapperont certainement le lecteur; c'est l'unité comme l'identité de conception en fait d'architecture religieuse, entre les habitants des hauts plateaux et ceux de Tabasco, Chiapas, Yucatan, Guatemala; thèse que je me suis efforcé de prouver, malgré les assertions contraires de tous les écrivains modernes que tant de citations, tant de documents, tant d'édifices encore debout devaient éclairer.



Modèle d'un ancien temple. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.

Mais poursuivons : en arrière du temple et sur une pyramide beaucoup plus élevée se trouve le monument le plus important et le plus considérable de la ville Lorillard. Là, sur une vaste esplanade, se développaient six palais divers divisés en rectangle. Un seul de ces palais existe encore en partie avec ses linteaux de pierre finement sculptés, mais tellement endommagés, que nous n'en pûmes rien tirer. Les autres édifices ne présentent au regard qu'une masse de ruines. Quant aux linteaux, ils offrent ici la même particularité que partout ailleurs; ils sont en pierre pour les portes étroites, et ils étaient en bois pour les portes larges, parce qu'il était probablement difficile aux constructeurs de trouver des blocs assez grands pour les larges ouvertures; on trouve encore et la trace de ces linteaux de bois dans les murailles et des fragments de zapoté rouge, bois employé par les Indiens dans toutes leurs constructions. Cet édifice était peut-être la demeure du prince ou la forteresse; en tout cas, il était admirablement situé. Du haut de l'esplanade on avait une vue magnifique et je ne pouvais me lasser d'admirer le sens pratique, l'entente du bien-être développés chez les constructeurs. Les pyramides sur lesquelles ils plaçaient leur demeure étaient un besoin dans ces pays brûlants et malsains; c'était l'air frais et la santé, c'était l'absence de moustiques et autres insectes tourmenteurs, et c'était la joie des yeux. Matin et soir la vue qui se déroulait devant les habitants de ces demeures était merveilleuse; ils avaient au nord les petites collines échelonnées, surmontées de palais bâtis en contre-bas; ils avaient le cours du beau fleuve, torrent l'été, rivière immense au temps des pluies, puis l'autre bord avec ses collines boisées, les jardins et les plantations qui devaient autrefois en couvrir les pentes. Derrière eux, au sud, l'œil embrassait une immense plaine bornée à l'horizon par les lignes bleuâtres de la cordillère.

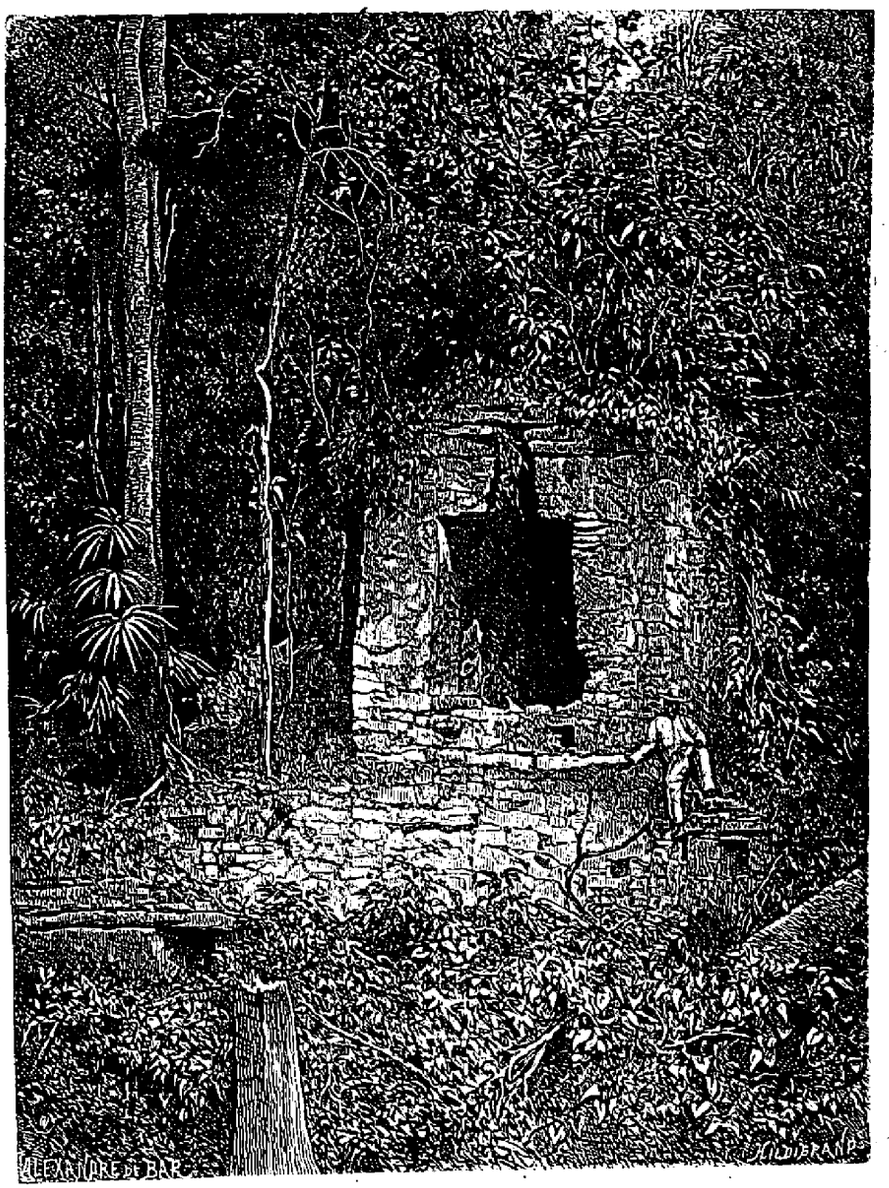
Le palais que nous habitions se trouvait en contre-bas, près du fleuve, sur l'un des premiers gradins de l'amphithéâtre. Il était plus délabré que le temple et portait les mêmes traces d'ornementation, mais il paraissait d'une construction beaucoup plus négligée. Il est facile de s'en assurer par les portes, qui sont de dimensions différentes et dont les montants sont tantôt et sans raison obliques ou perpendiculaires, comme aussi par la distribution irrégulière des ouvertures et des niches. La muraille décorative qui surmontait l'édifice est éboulée, et dans la frise on ne distingue plus rien qu'un chaos de trous, de niches et de pierres saillantes. La distribution intérieure en est singulière; c'est une espèce de labyrinthe de couloirs et de petites pièces avec plateaux en maçonnerie couverts de stuc et pouvant avoir servi de couches; un autre plateau étroit et long, au milieu du couloir de l'entrée, servait peut-être de table à manger; nous l'avions destiné à cet usage, et c'est là, en compagnie de Maudslay, que nous prenions nos repas. En arrière, dans une partie souterraine où l'on arrive par un corridor à pente rapide, se trouvent deux salles étroites comblées jusqu'au plafond et qui me semblèrent devoir être des tombes.



Plan du palais que nous habitions à Lorillard.

Elles rappellent, en effet, des salles du même genre que je fouillai à Palenqué et où nous trouvâmes des squelettes et des vases. L'édifice a vingt mètres de façade sur seize de profondeur. En avant, dans la cour, s'élèvent deux petites colonnes ou tronçons de colonnes sculptés, de soixante-dix centimètres de hauteur, dont la destination nous est inconnue, mais qui prêteraient à une supposition d'autels supportant des dieux lares ou bien encore de piédestaux pour les brûle-parfums.

Nous noterons en passant une grande pyramide avec bâtiments ruinés au sud-ouest, touchant notre demeure; et, négligeant pour l'instant divers petits édifices s'échelonnant près la rive du fleuve, nous arriverons au singulier monument dont nous donnons l'image.



Second temple à Lorillard. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

C'était un second temple, si nous en jugeons d'après le grand nombre de vases à parfums que nous trouvons dans le bas et dans le haut de l'édifice. Le corps du monument n'a rien qui le distingue des autres, mais le premier étage dont notre gravure représente l'un des côtés nous donne un échantillon tout à fait neuf des constructions indiennes. Ce premier étage ne serait, à notre avis, qu'une extension, une amplification de la muraille décorative. Cette étrange bâtisse ne renferme qu'une salle très étroite, un couloir s'étendant en retrait sur toute la longueur du temple et se terminant de chaque côté par l'ouverture singulière que nous reproduisons.

Nous avons parlé de linteaux sculptés.: nous en avons trouvé de semblables soit en pierre, soit en bois, dans plusieurs villes yucatèques, à Chichen par exem-

ple, mais ils étaient moins riches et moins nombreux qu'à Lorillard. Ces linteaux sculptés n'existent pas dans tous les édifices de la ville, mais seulement dans ceux qu'on pourrait supposer avoir été des temples ou des palais; et parmi les plus insignifiants comme dimensions, nous avons rencontré les plus beaux.

Ces petits monuments semblent remplacer les fonds d'autel, les dalles couvertes d'inscriptions et les piliers à personnages des édifices de Palenqué. Le premier que nous donnons, et qui appartient à la porte centrale du temple, forme un panneau d'un mètre douze de long sur quatre-vingt-deux centimètres de large. Deux personnages en occupent la partie centrale, tous deux coiffés de hautes mitres à plumages; comme l'idole dont nous avons parlé, ils ont les épaules couvertes d'un camail frangé, orneménté de perles et de médaillons; un riche maxtli leur ceint la taille, et leurs pieds disparaissent dans de grandes bottines agrémentées de lanières de cuir; ils ont le front fuyant des figures de Palenqué (voy. p. 93).

Ces deux personnages, de taille différente, représenteraient probablement un homme et une femme, et leur attitude recueillie laisserait supposer qu'ils procèdent à une cérémonie religieuse; le plus grand tient à chaque main une croix, le plus petit n'en a qu'une à la main droite. Ce sont des croix latines dont les branches sont ornées de fleurettes et le haut surmonté d'un oiseau symbolique; une série de *katunes*, vingt-trois en tout, sont disséminés sur le bas-relief.

Il nous semble reconnaître là le dieu Tlaloc transformé, le dieu de la pluie et de la fécondité, dont la croix était le symbole. Et comment le personnifier d'une manière plus gracieuse que par cet oiseau, avec sa queue en panache qui termine la hampe de la croix et par ces deux fleurettes qui en ornent les branches? A Palenqué déjà nous avons trouvé le même dieu personnifié dans une image du même genre sur le panneau du temple de la croix numéro 2. Cette croix, formée de palmes ou plus probablement de feuilles de maïs entremêlées de figures humaines, rappellerait ainsi le



Vases lacandons à la ville de Lorillard (voy. p. 88). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

dieu protecteur des moissons et surtout du maïs, qui était par excellence la graine nourricière des hommes.

Les deux hauts-reliefs qui suivent sont également des linteaux de porte; ils viennent d'un petit édifice ruiné situé au pied de la pyramide du temple. Tous deux sont des documents des plus intéressants et d'une richesse de détails vraiment extraordinaire; Palenqué ne nous offre rien d'aussi fouillé. Le sujet du premier se compose de deux bustes d'hommes supportés par un serpent ou une volute au milieu de laquelle se trouve un cartouche contenant quatre caractères hiéroglyphiques ou *katunes*. Le personnage de gauche serait un roi, si l'on en juge par le sceptre qu'il tient à la main droite; il a sur la tête une haute coiffure avec une large aigrette semblable à celle que nous avons vue sur le bas-relief dit de Proserpine dans une galerie du palais de Palenqué; les deux figures portent le camail orné du médaillon, et celui appartenant à la figure de gauche est un petit chef-d'œuvre (voy. p. 96).

Ces deux personnages à bustes supportés par un serpent ne nous rappelleraient-ils pas le culte de Quetzalcoalt, comme les croix du bas-relief précédent nous rappelaient Tlaloc? Le second bas-relief va nous éclairer à ce sujet.

Nous avons ici le plus merveilleux monument que nous ait jamais offert l'Amérique, et nous pouvons hardiment le présenter comme un objet d'art. Ce linteau, sculpté sur pierre calcaire, représente en un relief puissant deux personnages superbement posés, l'un debout et l'autre agenouillé, accompagnés de leur inscription.

En dehors des têtes à fronts fuyants, qui, ainsi que je l'ai dit au sujet de Palenqué, n'étaient point des types de race, mais seulement des types conventionnels modifiés selon les coutumes des classes, tout est parfait dans ce monument, et d'une richesse de détail surprenante. La Syrie ou la Chaldée ne nous offrent rien de plus riche ou de mieux traité; c'est, pour l'époque, une œuvre magistrale. Voyez les mains, les coiffures, le superbe manteau de l'homme à genoux; la pose digne et majestueuse de l'homme debout!

Nous avons dit que ce bas-relief devait nous raconter l'histoire du monument auquel il appartient et qu'il allait confirmer l'idée fugitive (que nous avait inspirée le premier) d'un temple dédié à Quetzalcoalt ou Cuculcan, nom du même dieu dans les contrées mayas.

Le document que nous offrons au lecteur n'a rien de guerrier; il reproduit une scène essentiellement religieuse et nous assistons à un sacrifice. L'un des personnages, l'homme agenouillé, un prêtre sans doute, s'est passé une corde au travers de la langue, et il l'a garnie d'épines pour n'être point tenté de la retirer, une fois la rude épreuve commencée; cela lui serait impossible, et, malgré la douleur que doit éprouver le patient, pour couronner le sacrifice il lui faudra faire passer la corde tout entière. Le personnage debout est également un prêtre qui, armé d'une grande palme, l'impose au torturé pour l'encourager dans son effroyable entreprise. Eh bien! rappelons nos souvenirs : Nous savons que les Mexicains se torturaient de la façon la plus extravagante; ils répandaient leur sang nuit et jour dans les temples, et Torquemada nous éclaire à ce sujet; il dit dans son article touchant les tortures que s'infligeaient les prêtres de Camaxtli à Tlascala et les prêtres de Quetzalcoalt à Cholula, les deux divinités étant la même :

« Voilà les tortures que s'infligeaient les prêtres de



Linteau sculpté à Lorillard. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Camaxtli à Tlascala comme les prêtres de Quetzalcoalt à Cholula. Les prêtres se réunissaient sous la présidence du plus vieux d'entre eux appelé *achcaulli*, et, après un jeûne de cinq jours uni à des pénitences diverses, on les enfermait dans le temple principal de Camaxtli, où ils apportaient avec eux une quantité de bâtons grands comme le bras et gros comme le poignet; alors venaient des charpentiers (ayant jeûné et prié cinq jours), qui travaillaient ces bâtons; et ayant achevé de les amincir de la manière et dans la forme qu'il fallait, on leur donnait à manger en dehors des cours du temple; puis venaient les maîtres ouvriers chargés de la fabrication des couteaux d'obsidienne; et ils fabriquaient nombre de couteaux, avec lesquels on devait ouvrir les langues des prêtres, et ils les déposaient sur une serviette blanche.

« Puis venaient des prières, et, les vieux et les jeunes prêtres étant réunis et prêts pour le sacrifice, le plus adroit des maîtres ouvriers leur ouvrait la langue de part en part en y faisant un grand trou.

« Aussitôt le principal *achcaulli* faisait passer au travers de sa langue ouverte plus de quatre ou cinq cents de ces bâtons qu'avaient taillés les charpentiers; les autres vieux faisaient de même, et les jeunes, ceux du plus grand courage, les imitaient.

« Cet horrible sacrifice achevé, le plus vieux, qui

était reconnu comme le chef de cette bestiale opération, s'efforçait de chanter malgré sa douleur, pour encourager ses jeunes compagnons à achever la cérémonie. »

Notre bas-relief de la ville Lorillard nous représente donc bien un sacrifice à Quetzalcoalt ou Cuculcan, et le temple qu'ornaient nos deux sculptures était consacré à ce dieu.

Un détail que nous donne l'historien, à la fin du même chapitre, vient compléter la définition et l'explication du bas-relief et de la cérémonie qu'il représente :

« Dans ce temps de jeûne, le principal *achcauili* se rendait dans les villes et les villages pour exhorter les gens à la préparation de la grande fête (sacrifices), et pour signal *il portait à la main un grand rameau vert.* »

Cela est-il assez clair? Voilà notre homme debout avec son rameau vert, remplacé dans les pays chauds par une palme dont les feuilles reposent sur la double volute, symbole du vent, qu'on trouve si souvent à la bouche de Quetzalcoalt. Ainsi donc nous trouvons à Lorillard Tlaloc et Quetzalcoalt, divinités aztèques, mais plus spécialement toltèques, culte délaissé par eux sur les hauts plateaux et transporté directement par eux dans leurs émigrations lointaines. Clavigero nous parle de la même cérémonie, et Landa nous dit, chapitre XXVIII, page 162 :

« Les Mayas faisaient des sacrifices de leur propre sang, quelquefois se taillant les oreilles tout à l'entour par lambeaux, qu'ils laissaient pendre en signe de pénitence; d'autres fois ils se trouaient les joues ou la lèvre inférieure, les uns se tranchaient des morceaux de chair de certaines parties du corps et *d'autres se perçaient la langue, se passant au travers des fétus de paille* avec de grandes souffrances. »

Les deux inscriptions suivantes, bien qu'appartenant à la même ville, sont d'un style différent et se rapprochent de certaines inscriptions de Chichen-Itza, comme aussi d'autres inscriptions de Copan dans le Guatemala et que nous verrons plus tard.

Nous avons déjà noté cette différence entre les caractères des diverses inscriptions que nous avons publiées; mais différence n'implique pas dissemblance, et la filiation entre elles est facile à établir : de toute façon cela n'infirmerait en rien l'unité de civilisation. Ces modifications dans l'écriture existent selon les époques dans d'autres contrées; chez nous, en France, les caractères gothiques du douzième siècle ne ressemblent guère aux caractères latins du seizième.

Les inscriptions à Lorillard semblent appartenir à des époques ou à des langages divers, et nous sommes fondés à croire que les Toltecs de l'Amérique centrale avaient deux écritures, l'écriture sacrée et l'écriture vulgaire; nous en avons une espèce de preuve dans les figures humaines employées dans les bas-reliefs et les inscriptions sur pierre, figures où les individus sont représentés avec les jambes croisées à l'orientale, tandis que dans les inscriptions qui seraient de langue vulgaire comme dans les manuscrits sur papier, les figures sont accroupies les genoux au menton, c'est-à-dire à l'indienne. Il existe même une troisième écriture : ce sont les caractères symboliques, employés dans les manuscrits aztèques et dans les sculptures aztèques et toltèques, désignant les noms d'hommes et de villages, comme on a pu le remarquer sur la pierre de Tizoc et les bas-reliefs de Chichen-Itza. M. Aymonier nous signale le même fait chez des populations de l'extrême Orient, au sujet des inscriptions des Chams du Tsiampa; il reconnaît là trois langues : une langue sacrée, une langue vulgaire et une langue vulgaire actuelle.

Notre excursion à la ville Lorillard est sinon complète, au moins terminée, et nous mettons le cap sur le haut du fleuve. Je ne quittai qu'à regret cette ville nouvelle que la nécessité du retour nous faisait abandonner trop tôt, y laissant bien des parties inexplorées et peut-être d'autres trésors aussi précieux que notre bas-relief de Quetzalcoalt. A d'autres plus heureux le soin de compléter le relevé de la ville et de nous donner surtout les monuments de la rive droite signalés dans le plan de Balay et que nous n'avons pu découvrir.

Nous sommes en route et nous mettons près d'un jour à remonter la partie du fleuve que nous avions mis trois heures à descendre. Le courant est tellement rapide que parfois nos hommes reculent entraînés : nous arrivons cependant.

J'espérais bien trouver à Yalchilan les Lacandons qui m'avaient été promis; ils n'y étaient point, mais le vieux chef avait envoyé chaque jour un émissaire pour s'assurer de mon retour; les présents qui l'attendaient avaient trop éveillé sa cupidité pour qu'il m'eût manqué de parole, et le lendemain il arrivait au camp avec ses deux femmes et quatre jeunes gens, sept en tout. Pour les photographier, je formai de la petite troupe un groupe assez pittoresque appuyé sur notre abri de feuillage qui servait de fond, et, grâce aux recommandations de l'interprète, mes sauvages, quoique légèrement ahuris, se tinrent à peu près immobiles devant l'appareil menaçant. Tous portaient le même vêtement; c'est une espèce de large tunique à manches courtes, faite d'une toile de coton fort grossière, mais très souple, filée et tissée par les femmes. Ces tuniques étaient maculées de taches rouges, que je pris d'abord pour des taches de boue; mais elles avaient été faites à plaisir comme ornements et tirées de la baie d'un arbuste dont j'ignore le nom. Ne pouvant teindre la tunique entière, ils se contentent de la parsemer de ces taches rouges, et cela doit être un privilège du chef et de ses femmes, car les tuniques des jeunes gens n'en portaient nulle trace.

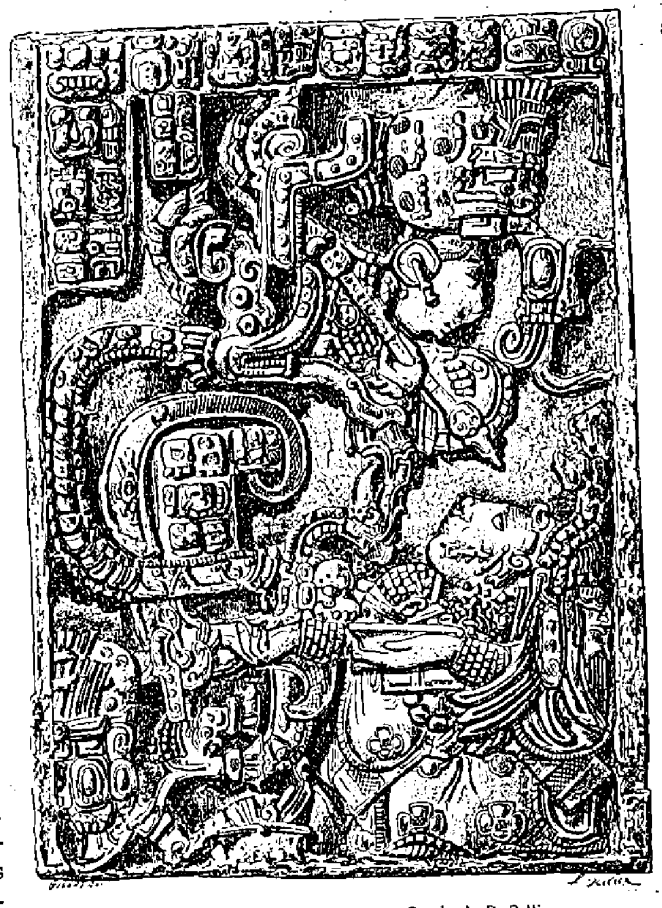
Hommes et femmes ont au cou de lourds colliers composés de graines diverses, de dents de singes et de sangliers, de griffes d'oiseaux et de pièces de monnaie. Leur chevelure, mal soignée, flotte à l'aventure, et les



Linteau de pierre à Lorillard. Sacrifice à Cuculcan. — Dessin de H. Chapuis, d'après la photographie d'un moulage d'Alfred Maudslay.

femmes y plantent deux plumes d'aigle. Tuniques et colliers leur semblent d'une valeur inappréciable, car j'essayai vainement de m'en rien faire céder; et comme en échange je leur offrais une de mes chemises, ils se mirent à rire, trouvant l'objet ridicule; mais ils m'abandonnèrent sans regret leurs arcs et leurs flèches à pointes de silex, dont je fis provision.

Les Lacandons se servent encore de haches de pierre, et c'est avec cet instrument qu'ils abattent les arbres pour cultiver leurs champs. Aussi, quand je leur présentai des haches en acier, des sabres, des couteaux, des hameçons et du sel, dont ils manquent et qu'ils fabriquent très mauvais avec la cendre d'un certain bois, le vieux chef, enthousiasmé, se prit à dire: « Cet homme est un dieu, qui donne tant de choses ! »



Linteau à Lorillard (voy. p. 92). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Les Lacandons sont imberbes, de taille moyenne, bien pris; l'une des femmes est jolie et grassouillette, mais les chairs chez tous sont flasques et molles, les lèvres pâles, les dents mauvaises; ils paraissent anémiques, ce qui pourrait venir de leur vie toujours à l'ombre dans les bois. Les Lacandons parlent mayn, la langue du Yucatan; ils vivent de chasse, de pêche et de la culture de leurs champs, qui sont, me dit-on, mieux cultivés et mieux tenus que ceux des blancs. Nulle herbe dans leurs moissons. Leurs cases sont propres et on y trouve toujours quelques provisions de tabac et de coton, du maïs et des fruits; ils n'ont point de poteries, mais se servent de différentes calebasses qui, soit entières, soit coupées par moitié, composent leurs ustensiles de ménage. La ruine de leur tribu et leur dissémination leur ont fait perdre, on le voit, la tradition d'une foule d'arts que leurs ancêtres cultivaient autrefois.

Ils ne sont pas aussi sauvages qu'on le prétend, mais ils sont d'une timidité farouche et quittent leurs cases pour se cacher dans les bois à l'apparition d'un étranger. Ils ne sont féroces que par vengeance, car souvent les monteros ont abusé de leur simplicité. L'année précédente, ils avaient assassiné un métis de Ténosiqué qui avait profité de l'absence de l'un d'eux pour violenter ses femmes et piller sa maison.

Quant à leur religion, je n'en puis rien apprendre, sinon qu'avant la découverte des ruines ils s'y rendaient en foule pour y pratiquer des cérémonies, mais que, depuis l'apparition des blancs dans leurs anciens temples, ils les abandonnèrent à jamais.

Il est assez difficile de distinguer les hommes des femmes, que le vieux chef, avec son fin sourire, ne quitte pas d'une semelle; cela me donne à penser que les dames sont rares dans la forêt, et j'ai tout lieu de croire que nous avons sous les yeux quatre malheureux célibataires. La femme est du reste la grande cause de leurs dissensions, et nous assistons ici à la lutte pour la sélection, comme aujourd'hui parmi les animaux, comme autrefois parmi les hommes.

Désiré Charnay.

(*La suite à une autre livraison.*)



Début d'une plantation chinoise dans la province de Malacca (voy. p. 99). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO.

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Malacca.

Le 20 mai 1879, je prends place, avec mon excellent confrère M. le docteur Paul Rey, à bord du transport *l'Annamite* pour remplir la mission scientifique dont M. le Ministre de l'instruction publique a bien voulu nous charger.

Le 19 juin, nous débarquons à Singapore; le bateau de Manille ne part pas encore; nous allons utiliser ce délai en visitant les tribus indigènes refoulées par l'invasion malaise dans l'intérieur de la péninsule de Malacca.

27 juin. — Plusieurs compagnies font le service du détroit entre Penang et Singapore, mais notre temps est limité et, malgré certaines appréhensions, — heureusement trop pessimistes, — nous prenons place sur le premier steamer en partance pour Malacca. C'est le *Ben More*, bateau chinois, ou qui du moins appartient à une compagnie d'armateurs chinois. Seul, le premier mécanicien est Anglais; les autres officiers sont nés dans l'Archipel. Un délégué de la Compagnie, vrai Chinois à lunettes et à longue queue, s'occupe de la recette et paraît jouir à bord de l'autorité suprême. Il se promène sur la passerelle avec la désinvolture d'un amiral, mais s'abstient absolument de se mêler de la manœuvre.

Nous appareillons à deux heures après midi; le pont est encombré par des Chinois pauvres, et le salon par des Chinois riches qui parlent passablement l'anglais et le malais. On nous sert un plantureux dîner anglo-

malais, que ces messieurs, en gens ultra-sobres chez eux, dévorent avec un appétit effrayant. Pour boisson, il faudrait nous contenter de thé si notre voisin de table, seul passager européen avec nous, ne nous faisait part de sa provision de *claret*. Un singulier passager que cet obligeant voisin, horloger napolitain qui rentre en Italie en passant par Penang après avoir parcouru pendant dix ans la Chine, les Philippines, la Malaisie et l'Australie; il est fort intelligent, très gai, alerte, robuste; il parle couramment le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le malais et le dialecte chinois de Canton, et cependant il n'a pas fait fortune; il rentre en Europe avec un pécule à peu près égal à celui qu'il possédait en partant; c'est qu'il a surtout fait du commerce, un bien petit commerce, et que pour un Européen, qui ne peut vivre à aussi peu de frais qu'un boutiquier chinois, il n'y a pas de bénéfices sans de puissants capitaux.

28 juin, 5 heures après midi. — Le *Ben More* mouille en rade de Malacca, très, très loin de terre; un praw assez grand nous accoste; il est libre, nous l'arrêtons aussitôt et nous nous dirigeons vers l'embouchure de la petite rivière qui traverse la ville de Malacca; sur la rive gauche s'étend une longue file de cases ombragées de cocotiers; sur la rive droite se dresse une colline élevée; au sommet, une grande cathédrale en pierre blanche qui, de loin, paraît intacte.

Nous entrons dans la rivière, qui serpente au milieu des maisons sales, très sales même, de la population malaise et chinoise. Il n'y a pas d'hôtel à Malacca; nous prenons le parti de nous présenter chez le R. P. Pouget, prêtre français des Missions étrangères, et nous lui demandons l'hospitalité. Cet excellent missionnaire nous déclare que sa maison est la nôtre et y fait immédiatement porter nos bagages. Le P. Pouget nous apprend qu'un de nos compatriotes, M. Rolland, se trouve en ville. J'ai connu autrefois M. Rolland à Paris et je sais qu'il pourra nous fournir d'utiles indications. En effet, M. Rolland, établi au milieu des forêts de Kessang, à quarante kilomètres nord de Malacca, nous donne des détails précis et nous assure que sa résidence est le centre le plus favorable à l'étude des races indigènes. Il rentre chez lui le soir même et nous engage à l'accompagner. Nous acceptons avec empressement son invitation franche et cordiale.

Nous allons rendre visite au gouverneur de Malacca et visiter la ville. Le gouverneur par intérim, M. le major Squirrel, du 74e highlanders, est un de ces officiers qui, entre deux campagnes, trouvent toujours un moment pour venir respirer l'air de nos boulevards. Il est aujourd'hui absorbé par l'administration d'une province où il faut tenir la balance exacte entre les Européens, les Malais et les Chinois. Imposer la paix à tant d'intérêts rivaux, au milieu de mahométans qui n'ont pas oublié les luttes que leurs pères ont soutenues, parfois heureusement, contre les Européens, n'est point une tâche facile. Ce résultat est pourtant obtenu avec une centaine de soldats anglais et quelques brigades de *mata-mata*[1] (gendarmerie indigène).

M. le major Squirrel nous accueille de la façon la plus courtoise; il nous retient pour le *lunch* avec MM. le lieutenant Stevenson et le médecin-major H. W. Barrington. Pendant ce repas on nous met au courant de la situation de la province. Malacca, port autrefois très important, n'a plus aujourd'hui de grand commerce; toutes les affaires se sont portées à Penang et à Singapore. Les tribus indigènes, depuis longtemps chassées des côtes par l'invasion malaise, reculent de plus en plus dans l'intérieur. A l'invasion armée des Malais succède aujourd'hui l'envahissement pacifique, mais tous les jours plus accentué, des Chinois, devant lesquels disparaîtront à leur tour les Malais. Les Chinois ont accaparé depuis longtemps déjà tous les métiers, tout le petit commerce de Malacca et des villages; ils défrichent les forêts et y établissent de vastes plantations de manioc: le gouvernement leur donne des concessions de terre limitées à dix années, car la culture du manioc épuise rapidement le sol, qui doit ensuite se reposer pendant un quart de siècle. Le Chinois est essentiellement envahisseur et s'étendrait sans scrupule sur les terres voisines de la concession; la surveillance de ces colons actifs et dépourvus de scrupules est une des grandes occupations du gouvernement.

Le 28 au soir, nous partons en compagnie de M. Rolland. La route, carrossable, est bonne. A deux heures du matin nous arrivons à *Durian Tonggal*, station de police; tous les mata-mata sont à leur poste; à sept heures nous sommes à *Kessang*, autre station de police de six mata-mata, non loin de laquelle se trouve la maison de M. Rolland. Le village de Kessang ne renferme qu'une très petite population agglomérée, mais de nombreuses cases malaises sont dispersées au milieu des rizières voisines enfermées dans un horizon de hautes montagnes couvertes de forêts.

Dès le premier jour, grâce à l'intervention de M. Rolland, je mets la main sur un *Manthra*, jeune sauvage que la faim a fait sortir des bois et qui parle passablement le malais. Le hasard nous procure du premier coup dans ce pauvre diable le serviteur, l'interprète et le guide le plus dévoué.

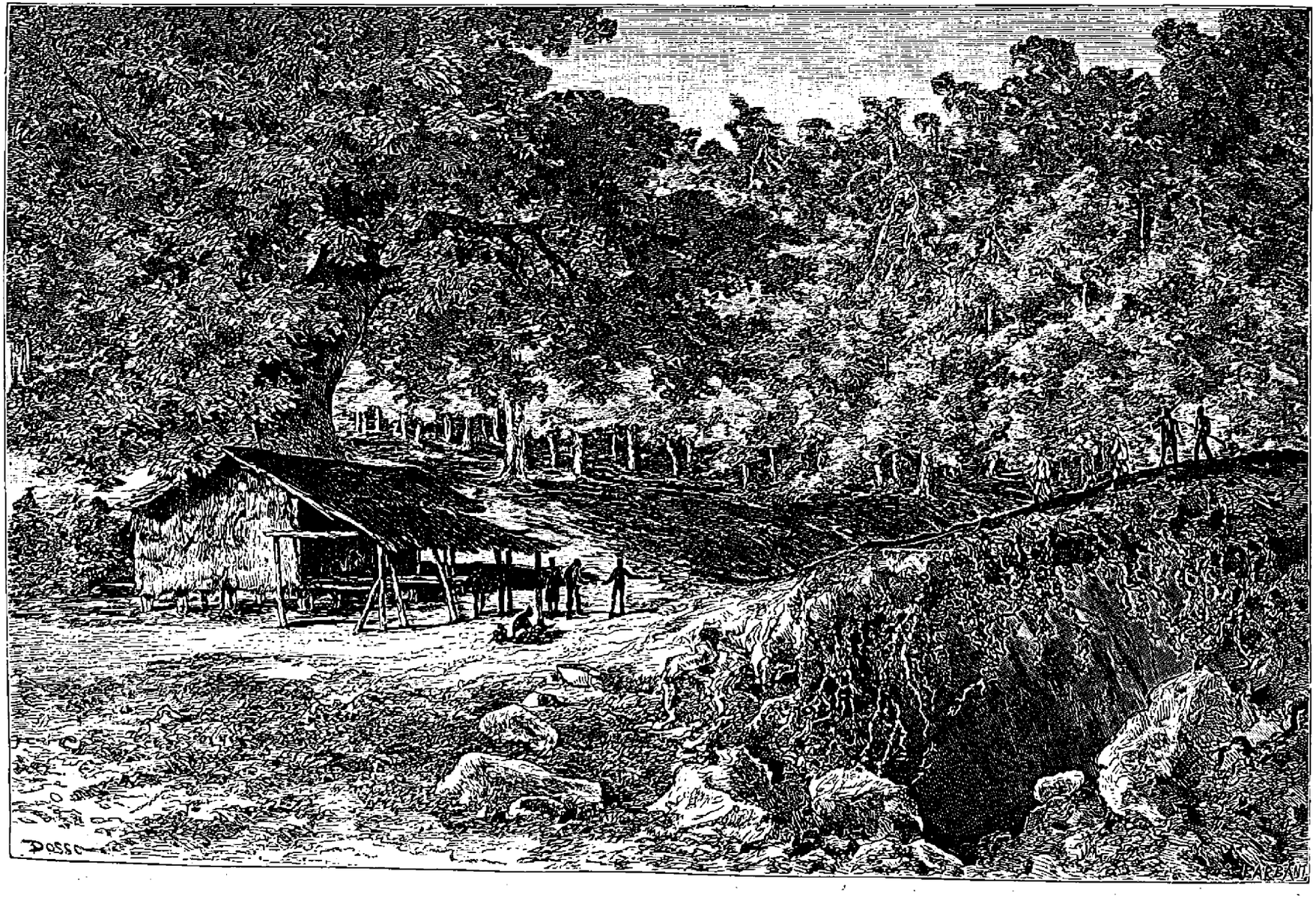
Un *descobridor* portugais, Godinho[2], donne le nom de *Saletes* aux populations primitives de la province, chassées de la côte par les Malais. Jamais je n'ai entendu parler de ces *Saletes* dans mes excursions; les seuls indigènes que nous ayons rencontrés sont les *Manthras*, les *Udaïs*, les *Knabouïs* et les *Jakouns*[3].

30 juin. — Pang Lima se fait fort de nous conduire

1. Mot à mot : *les yeux*, en malais.

2. *Malacca, l'Inde méridionale et le Cathay*, manuscrit original autographe de Godinho de Eredia, reproduit en fac-similé et traduit par M. Léon Janssen, Bruxelles, 1882.

3. Les montagnes de la péninsule de Malacca donnent asile sur divers points à plusieurs autres tribus; une des plus intéressantes, celle des *Sakkayes*, étudiée par M. de la Croix dans la province de Pérak (*Revue d'Ethnographie*, juillet 1882), appartient au type négrito.



Notre arrivée chez les Manthras du Bukit Kumunin (voy. p. 100). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

au milieu de ses frères, sur le *Bukit Kumunin*, à une vingtaine de kilomètres au nord de Kessang.

Après avoir suivi quelque temps une assez bonne route, nous nous enfonçons dans une forêt où nous marchons pendant quatre heures en suivant les sentiers accidentés tracés par les fauves, obstrués par des troncs énormes, morts de vieillesse, couchés sur le sol. Quelle superbe forêt! je n'en verrai jamais de plus belle, de plus solennelle, qui respire au même degré ce caractère religieux : les *Kayu darah*[1], les *Dammar*[2] gigantesques, rectilignes, confondent leur feuillage et ne laissent filtrer qu'une lumière affaiblie; sur les plus hautes branches glisse de temps en temps un gibbon[3] lent et grave, qui sous ce dôme immense nous apparaît comme le génie de cette solitude.

Nous arrivons au bord d'un ravin large et profond. Sur la berge opposée prend naissance une colline élevée (contrefort du Bukit Kumunin) chargée d'une forêt aussi épaisse que celle que nous venons de traverser; au pied de la colline, comme étouffés dans cette masse de verdure, un maigre défrichement et une case qui paraît lilliputienne à côté des arbres géants qui la couvrent de leur ombre.

Pang Lima s'avance seul, chargé de verroteries et de tabac, avec la mission de préparer les Manthras à notre visite, car l'irruption soudaine d'êtres aussi extraordinaires que des blancs ferait fuir la tribu et rendrait toute explication impossible. La négociation n'est pas longue; notre guide nous crie bientôt d'avancer.

Les Manthras paraissent d'abord comme pétrifiés à notre aspect; quelques paroles amicales traduites par Pang Lima ont bientôt rompu la glace, et pendant que les femmes s'empressent de couper du bois et de faire du feu pour notre déjeuner, nous pouvons examiner à loisir et même mesurer le personnel que nous avons sous les yeux.

Comment s'éteint une race, tel est le titre qui convient à ce tableau. Neuf adultes et quatre enfants composent cette tribu perdue au pied du Kumunin, et qui passe des mois entiers sans voir d'autres indigènes. Ces pauvres gens presque nus, affreusement sales, faméliques, couverts de maladies cutanées, présentent encore bien d'autres affections chroniques.

La case est aussi délabrée que ses habitants. Elle renferme un cadre en bois plein de cendres, où l'on entretient toujours quelques tisons embrasés, car s'ils s'éteignent, ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les rallumer en frottant l'un sur l'autre deux fragments de bambou.

Dans un coin, quelques vases grossiers, quelques paniers, dont l'un contient tous les ingrédients du *sirih*[4] et, rencontre inattendue, une moustiquaire, acquise de quelque Chinois par voie d'échange; les moustiques sont insupportables dans les forêts de Malacca et je m'explique la vénération dont paraissent entourés ces rideaux sordides, cent fois rapiécés avec des loques de toute provenance.

Ce que peut être l'agriculture de gens aussi misérables, aussi affamés, on l'imagine sans peine. Les instruments agricoles n'existent pas; pour établir la maigre plantation qui entoure leur case, les Manthras ont abattu quelques arbres et y ont mis le feu quand ils étaient encore à moitié verts; le feuillage, les petites branches et les lianes ont seuls été réduits en cendres; alors, au moyen de bâtons pointus, on a pratiqué des trous dans les mailles de l'inextricable réseau dont les arbres abattus couvrent le sol. Les Manthras ont semé quelque peu de riz, planté quelques pieds d'*oubi manis*[1] et de manioc, et ont attendu avec philosophie le résultat de tant d'efforts.

Les Manthras se livrent aussi à la chasse, et ils sont assez adroits; mais ils ne connaissent que le *parang*[2] et le *sampitan*[3], au moyen duquel ils lancent des flèches empoisonnées: les singes et les oiseaux sont le plus souvent hors de la portée de leurs traits.

Et pourtant les Manthras ne manquent pas d'intelligence, mais l'insouciance et la paresse semblent leur interdire tout progrès spontané. Je vois ici combien est juste l'appréciation du R. P. Pouget, qui connaît les Manthras depuis longtemps, et qui, au prix des plus grands efforts, parvient à en maintenir quelques-uns à la mission d'*Ayer Salak*, près de Malacca.

Tels sont ces malheureux sauvages, que leur taille[4] et d'autres caractères anthropologiques rapprochent des Négritos des Philippines.

Quant à leur langue, d'après le R. P. Pouget, qui a fait une étude approfondie des dialectes de la péninsule, elle n'est, comme celle des autres tribus sauvages des montagnes de l'intérieur, qu'un dialecte du malais mélangé de quelques mots siamois.

Les jours suivants, nous visitons des tribus de Jakouns, de Knabouïs, d'Udaïs. Ils sont analogues aux Manthras; je passe sur les détails qui n'ont d'intérêt que pour l'anthropologie. Je remarque, au milieu de la forêt de *Rangkun*, une tribu d'Udaïs réduite à un homme, à une femme et trois enfants. C'est au milieu d'un paysage féerique, dans une hutte vermoulue, que

1. *Caryophyllus fastigiatus*, Bl. Myrtacées.

2. Les Malais donnent ce nom générique aux arbres dont ils retirent diverses gommes et résines; ils appartiennent pour la plupart aux familles des Abiétinées et des Diptérocarpées.

3. *Hylobates entelloides* (famille des singes anthropoïdes).

4. Bétel. La *chique* de bétel, dont l'usage est si répandu dans toute la Malaisie, se compose d'un fragment de noix d'aréquier (*Areca Catechu*, Palm.), enveloppé dans une feuille de sirih (*Piper betel*, Piper), généralement enduite d'un mastic à base de chaux. La saveur de l'ensemble est celle de la menthe.

1. Plusieurs espèces du genre *Dioscorea* (Diosc.).

2. Espèce de sabre court servant à la fois de couteau et de hache. On le retrouve, sous des noms divers, et avec de légères variations de forme, dans toute la Malaisie.

3. Sarbacane. Les Manthras fabriquent la sarbacane et les flèches, mais acquièrent le parang par voie d'échange.

4. 1489 millimètres pour les hommes et 1424 millim. pour les femmes, d'après nos observations; la taille des autres tribus que nous avons visitées dans les environs de Kessang est un peu plus élevée. Comparez avec la taille moyenne des Français (hommes), qui égale 1657 à 1660 millimètres. La taille minima pour le service militaire est chez nous de 1540 millim. depuis la loi de 1882; elle était de 1560 d'après la loi de 1832.

nous trouvons ces infortunés, proie assurée pour les tigres, dont ils entendent les rugissements chaque nuit.

8 juillet. — Les superstitions dont parle Godinho et toutes celles que je constate moi-même parmi les Malais et les tribus sauvages n'ont rien de bien caractéristique au point de vue de l'ethnographie, mais elles nous gênent beaucoup pour nous procurer des squelettes et des crânes. Pang Lima, si obéissant, n'aborde les tombes qu'avec répugnance : jusqu'ici les tentatives que nous avons faites ne nous ont procuré que des débris informes, rongés par les termites et sans valeur.

Nous ne pouvons cependant partir ainsi de la province. Pendant que M. Rey, chasseur déterminé, augmente notre collection ornithologique, je vais faire un nouvel effort. Je réussis enfin à me procurer un squelette en bon état.

Le lendemain, mon Mantbra demande à un Chinois, qu'il croit instruit des pratiques des blancs, quelle peut bien être la raison qui me pousse à recueillir des ossements humains au prix de tant de fatigues.

« Eh ! ne sais-tu pas, lui répond le Chinois, que cet *orang putch*[1] est un grand magicien? Dans son pays, avec ses incantations il rend les squelettes à la vie.

— S'il en est ainsi, s'écrie Pang Lima, je cours chercher les os de ma mère ! »

Il me faut le détromper et non sans peine.



Cantonnier malabar et colporteur chinois. — Dessin de Tofani, d'après des photographies.

Toutes ces populations sauvages de l'intérieur sont douces, insouciantes, mais dominées avant tout par la paresse. Certainement tous les sauvages trouveraient une subsistance assurée pour eux et pour leur famille en travaillant dans les plantations chinoises de la province; ils y trouveraient en outre la sécurité; mais le travail, surtout le travail régulier, est pour eux un supplice, que la force seule peut leur imposer. Ils préfèrent rester nonchalamment étendus dans leurs cases, mâchant le bétel, fumant, et ne se décident à sortir de leur léthargie que pressés par l'aiguillon de la faim. Ils savent bien pourtant que cette vie oisive les expose aux plus durs travaux. En effet, ces malheureux sont souvent attaqués par les Malais, qui s'emparent de leurs femmes et de leurs enfants et les réduisent eux-mêmes en esclavage. Ces attentats sont toujours sévèrement réprimés lorsqu'ils sont connus, mais comment saurait-on à Malacca tout ce qui se passe au fond des forêts? Le fugitif échappé à ses ravisseurs ignore le plus souvent l'existence de l'autorité à laquelle il pourrait demander justice.

10 juillet. — Nous disons adieu à M. Rolland, dont l'hospitalité et les indications nous ont été si utiles. Nous rentrons à Malacca par la route que nous avons déjà parcourue en sens inverse, mais que nous avons mal vue, car il faisait nuit.

Cette route, qui fait le tour de la province, traverse tantôt la forêt, tantôt des plantations de manioc; elle est bien entretenue et bien gardée. Nous rencontrons souvent deux mata-mata qui, comme nos gendarmes, vont *en correspondance* d'un poste à l'autre, et des cantonniers malabars dont la taille élancée et le profil d'aigle contrastent vivement avec le type malais; parfois un colporteur chinois écrasé sous le double fardeau de son *pikul*, ruisselant de sueur, se hâte vers le prochain hameau.

Nous traversons Durian Tonggal et quelques autres villages. Tous les villages malais ont le même aspect : au centre, une ou deux boutiques de marchands chinois, un poste de police, et plus loin, éparses au milieu des *Bunga radjah*[1] et des cocotiers, entourées de buffles ou de bœufs à deux bosses, les cases toujours silencieuses, sauf le soir, où l'on entend fréquemment la musique assez monotone des *pantoums*[2]. Excité par le fanatisme, par la lutte, par l'attrait du pillage, le Malais est susceptible d'efforts violents et prolongés. Mais dans le cours ordinaire de la vie, il s'abandonne avec

1. Malais : homme blanc; nom donné aux Européens.

1. Malais : *fleur royale* (*Hibiscus Rosa Sinensis*, Malvacées), arbuste aux fleurs abondantes, d'un pourpre éclatant, magnifiques; très commun dans toute la péninsule.

2. Poésie chantée; le pantoum est un quatrain à rimes croisées; théoriquement les deux premiers vers, symboliques, sont expliqués par les deux derniers; mais le plus souvent ceux-ci ont seuls une signification.

bonheur à l'indolence. Assis sous sa véranda, il fume et berce volontiers ses marmots pendant des heures entières, tandis que la mère coupe le bois, puise l'eau et assume toutes les fonctions pénibles du ménage. Toute la tendresse des époux paraît concentrée sur les enfants, calmes et silencieux comme leur père, et qui se livrent bien rarement à ces éclats de joie bruyante si fréquents dans les jardins publics de nos grandes villes.

Dans les environs de Malacca, le paysage change d'aspect, la grande forêt disparaît et les cases de bambou font place à des constructions solides et élégantes appartenant pour la plupart à des négociants chinois qui, leur fortune faite, viennent prendre leur retraite à Malacca, loin du fracas des affaires de Singapore et de Penang. Leurs calèches bien attelées se croisent avec les *kreta*[1] beaucoup plus modestes des seigneurs malais, toujours encombrées de femmes de tout âge qui, à notre vue, se cachent, pour la forme, sous leur voile de mousseline.

Nous retrouvons à Malacca les personnes dont nous avons eu le plaisir de faire la connaissance à notre arrivée. M. le major Squirrel nous retient à dîner et nous offre un repas où toutes les recherches de l'Europe s'allient au luxe asiatique. M. le Gouverneur s'informe avec soin de l'état dans lequel nous avons trouvé les tribus sauvages et nous demande si nous n'avons recueilli aucune plainte, si nous ne soupçonnons pas que quelque préjudice leur ait été causé.

Le R. P. Pouget, toujours obligeant, nous conduit à la mission d'Ayer Salak, où nous recueillons de nouveaux documents anthropologiques et causons assez longuement en latin avec de jeunes Manthras élevés au petit séminaire de Penang. Nous allons aussi visiter ensemble l'établissement des religieuses du Saint-Enfant-Jésus, plus connues sous le nom de Dames de Saint-Maur, succursale de celui de Singapore. Toutes les races de la ville et de la province se trouvent réunies dans ce pensionnat, auquel est annexé un orphelinat. Une seule religieuse française, assistée par une sœur anglaise, soutient depuis plus de vingt ans le fardeau de cette direction; certes il est difficile de rencontrer une existence plus utile et mieux remplie. Toutes les élèves sont très gaies, parfaitement tenues, et vivent en parfaite harmonie malgré la diversité de leurs races; elles nous chantent avec beaucoup d'entrain plusieurs chansons françaises qui sonnent joyeusement à nos oreilles. Madame la supérieure, qui a certes une large expérience de la matière, met les petites Manthras beaucoup au-dessus de ses autres pupilles pour l'obéissance et les bons sentiments. Mais les jeunes filles de cette race élevées à l'orphelinat ne rentrent jamais dans leurs tribus : elles préfèrent épouser un Chinois qui leur assure un bien-être qu'elles demanderaient en vain à un homme de leur race.

13 juillet. — Nous prenons place à bord du *Japan*, où un rajah malais et sa femme nous ont précédés. Ce steamer est chinois; il est écrit que nous n'échapperons pas à la compagnie chinoise.

14 juillet. — Notre bateau mouille en rade de Singapore. M. Brasier de Thuy, directeur des Messageries maritimes, paraît aussitôt sur le pont. Sans son mata et ses canotiers, je ne sais comment nous aurions pu reconnaître et débarquer nos nombreux colis au milieu du tumulte et de la confusion dont le *Japan* est en ce moment le théâtre. M. Brasier de Thuy nous emmène chez lui, où nous passons une excellente journée, moins agréable encore par le *comfortable* et les recherches d'une habitation élégante que par la conversation et les délicates attentions de notre hôte. Nous avons aussi le plaisir de revoir les aimables compatriotes dont nous avons fait la connaissance à notre arrivée et qui ont eu pour nous tant d'obligeance : M. le consul Rinn, M. le comte de Jouffroy d'Abbans, chancelier, et M. Martin, des Messageries maritimes. La soirée s'écoule rapidement en parlant de la France.

II

La province de Bataan (île de Luçon).

Le 15 juillet, nous montons à bord du *Panay*, de la compagnie Reyes, qui fait un service régulier entre Singapore et Manille.

Le 21, nous entrons dans la baie de Manille, dominée à l'ouest par les hauteurs de la sierra de Marivelès. Deux heures plus tard, nous apercevons les toits rouges de la capitale des Philippines, coquettement étendue au pied de montagnes bleues, dans un lit de verdure.

A peine le *Panay* a-t-il laissé tomber ses ancres que notre compatriote, M. Louis Génu, directeur à Manille de la maison Guichard et fils de Paris, prévenu de notre arrivée, se présente à bord et nous emmène chez lui. Bien des fois pendant nos deux années de voyage nous rencontrerons M. Génu, et toujours nous trouverons dans sa maison le même accueil cordial et empressé. Toujours sa grande connaissance des hommes et des choses facilitera nos déplacements; son personnel nous évitera mille courses fatigantes, et lorsque enfin je reviendrai malade, je trouverai chez lui des soins et des attentions qui m'auraient rendu la santé, si, parvenues à un certain degré, les affections causées par le climat des tropiques ne réclamaient nécessairement le retour en Europe.

Grâce à M. Génu, nous sommes rapidement installés; par ordre de Son Exc. M. le gouverneur général des Philippines, la douane laisse entrer en franchise nos armes, nos instruments et nos bagages[1]. Dès notre

1. Malais : voitures du pays, en général petites et fort misérables.

1. Notre Ministre des affaires étrangères avait bien voulu écrire à ce sujet à Madrid; le gouvernement espagnol étendit à tous nos bagages la franchise demandée seulement pour les armes, les munitions et les appareils. M. Meurand, alors directeur des consulats au Ministère des affaires étrangères, s'occupa de cette demande avec une bonne grâce et un empressement dont je suis heureux de le remercier ici.

arrivée, nous pouvons donner toute notre attention au curieux spectacle qui la sollicite.

Manille est en voie d'accroissement rapide; autrefois restreinte à la ville fortifiée qui est située à l'embouchure et sur la rive gauche du *Pasig*, elle est maintenant environnée d'immenses faubourgs dont quelques-uns atteignent les villages voisins[1]. En somme, malgré les périodes malheureuses dont aucune œuvre humaine n'est exempte, l'histoire de Manille et des Philippines est celle d'une colonie heureuse. Cette prospérité est due incontestablement aux règlements établis dès son origine par le gouvernement des Philippines, règlements qui se sont trouvés parfaitement appropriés au caractère des indigènes, et qui ont toujours été suivis jusqu'ici dans ce qu'ils ont d'essentiel. Les Philippines ont pu ainsi subir des attaques nombreuses, des crises économiques profondes, sans que jamais la domination espagnole y ait été sérieusement menacée.

C'est à l'immortel Magellan qu'est due la découverte des Philippines; mais le grand navigateur put à peine les reconnaître : le 31 mars 1521 il prenait terre au nord-est de *Mindanao*, à l'embouchure du rio *Agusan*, et le 26 avril suivant il tombait sous les



Véranda d'une case malaise. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

coups des habitants de la petite île de *Mactan*, près de *Cébu*. Son lieutenant, El Cano, rentrait bientôt en Espagne avec la *Victoria*, le premier navire qui ait fait le tour du monde.

Une nouvelle expédition fut envoyée en 1542, sous le commandement de Villalobos; contrarié par les mauvais temps, elle ne put qu'arriver en vue de l'archipel, auquel l'amiral imposa le nom de Philippines, en l'honneur du prince des Asturies, qui devait bientôt s'appeler Philippe II.

C'est sous le règne de ce dernier que l'Espagne s'établit aux Philippines. En 1564, l'illustre Miguel de Legaspi arrive à Bohol, entre Leyte et Cébu, et s'établit dans cette dernière île; en 1571, il est à Luçon et fonde Manille; dans les années suivantes, la domination espagnole s'étend peu à peu sur Luçon et les îles Bisayas.

La population des îles Philippines était alors ce qu'elle est aujourd'hui. Les indigènes de race malaise, Tagalocs, Bisayas, etc., alors idolâtres, occupaient la plus grande partie du sol. Les petits nègres ou *négritos* étaient déjà relégués sur les montagnes de l'intérieur; les Malais mahométans (désignés de-

1. Population de Manille et de ses faubourgs : 75 000 habitants des Philippines : 9 millions d'habitants.

puis sous le nom de *Moros*) étaient établis à Soulou, à Palawan et sur quelques autres points de l'archipel; ils avaient même fondé un royaume à Manille, qui s'appelait alors *Tondo;* sa résistance ne fut pas sérieuse.

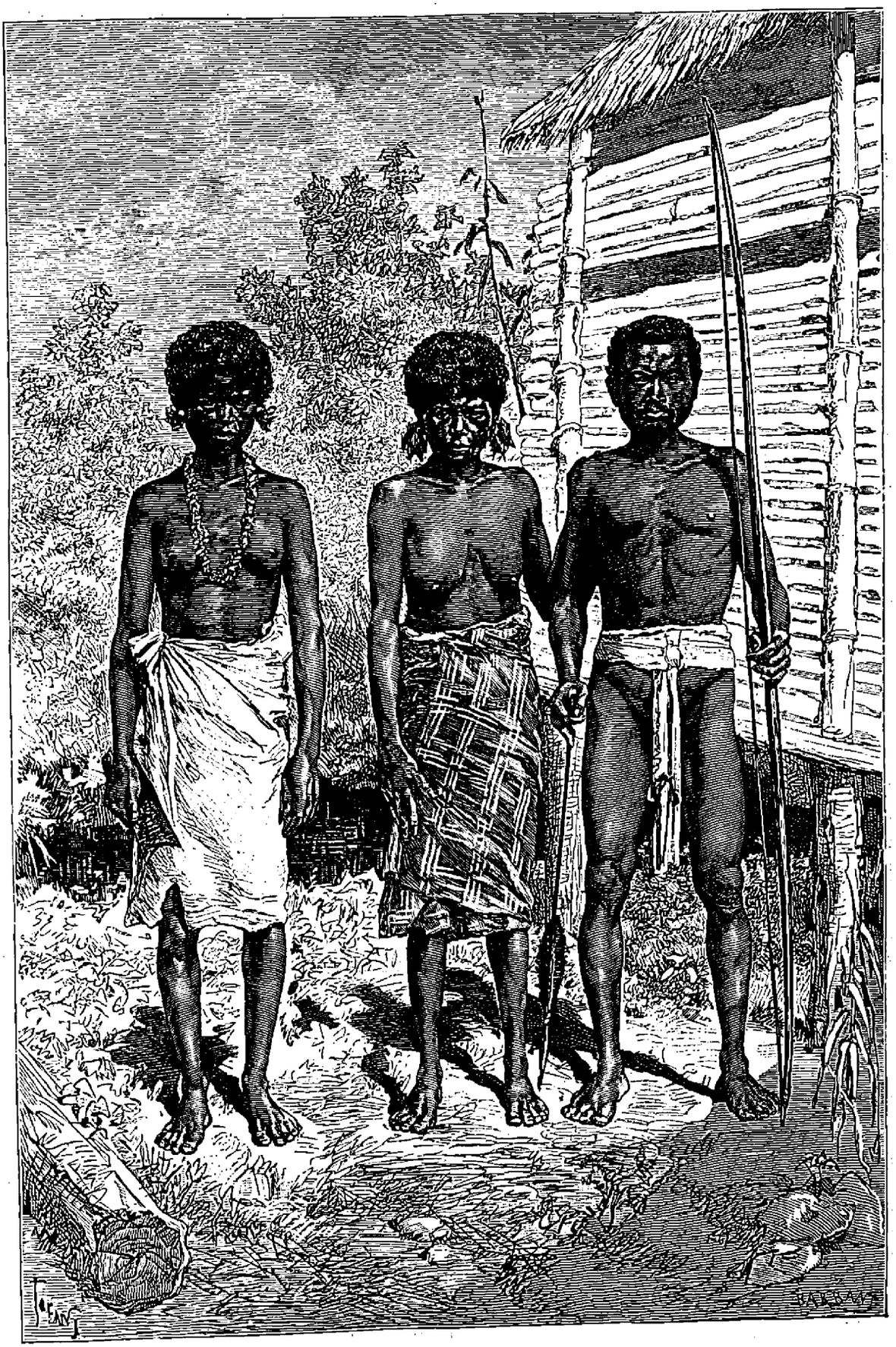
La soumission des Philippines fut rapide; la conversion des indigènes au catholicisme, but principal de Philippe II, était bientôt un fait accompli. Ce résultat obtenu, la nouvelle conquête fut bientôt organisée, car les Espagnols se bornèrent à supprimer l'esclavage, cette institution fondamentale de toutes les civilisations naissantes, et maintinrent la hiérarchie indigène dans ce qu'elle avait d'essentiel.

Aux sultans et aux autres chefs souverains se sub-



Rajah malais et sa femme (voy. p. 102). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

stitua le gouverneur général de Manille. Les *datos*, seigneurs féodaux, plus ou moins dépendants, devinrent *capitanes* ou *gobernadorcillos* ou *tenientes*, et furent maintenus à la tête de leurs villages, qui prirent, suivant leur importance, le nom de *pueblos*, de *visitas*, ou gardèrent celui de *barangay*. Une agrégation de localités constitua le *pueblo*, division administrative qui correspond à la fois à notre canton, à notre commune et à notre paroisse, car plusieurs villages constituent une paroisse unique; la paroisse est desservie par un curé (*padre cura*), dont les attributions officielles sont purement religieuses, mais dont le pouvoir effectif est considérable. Les gobernadorcillos, secondés par les *tenientes* et par les notables ou *cabezas*, cumulèrent des fonctions qui répondent assez bien à celles de nos maires, de nos juges de paix et de



Négritos de la sierra de Marivelès (Ile de Luçon) (voy. p. 107 et 108). — Dessin de Tofani, d'après des photographies de MM. J. Montano et Paul Rey.

nos percepteurs; ils devinrent responsables de la rentrée de l'impôt, qui s'établit sous forme de capitation et prit le nom de *tributo*.

Telle est, dans ses lignes générales, l'organisation qui fut donnée aux Philippines dès les premiers temps de la conquête et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, au grand avantage de la domination espagnole. La masse de la population dut voir bientôt d'un œil très favorable une religion et un gouvernement qui abolissaient l'esclavage et remplaçaient par des contributions et des prestations définies les exactions sans limites des *datos;* quant à ces derniers, se sentant abandonnés par leurs vassaux, ils furent encore heureux du pouvoir et des honneurs que leur laissèrent les conquérants, bien que leurs nouvelles fonctions ne fussent pas héréditaires, mais seulement électives; pendant longtemps elles devaient être en fait l'apanage des anciens seigneurs; il existe encore à Manille des descendants des souverains de l'archipel; ces familles jouissent toujours d'une certaine considération et n'ont jamais été un sujet d'inquiétude pour les Espagnols.

Le lecteur appréciera mieux la valeur de ce système de colonisation s'il veut bien me suivre plus tard dans l'intérieur de Mindanao, grande île en partie indépendante, mais où la domination espagnole gagne chaque jour du terrain. Remplacer l'arbitraire des datos par des règlements stables, et rendre les notables responsables de leur exécution, est une mesure dont l'efficacité ne s'est jamais démentie aux Philippines, car elle concilie dans la mesure possible les intérêts du peuple et l'amour-propre de l'aristocratie; elle épargne en outre au pouvoir central les détails compliqués d'une administration minutieuse, et surtout les mesures toujours pénibles que nécessite le recouvrement de l'impôt.

Je ne dirai rien de la ville de Manille et de ses environs, un autre voyageur devant en parler amplement dans ce recueil. Je ne puis même, à mon grand regret, vu les limites fixées à ce récit, que signaler l'accueil si favorable que nous reçûmes de LL. EE. le regretté capitaine général D. Domingo Moriones y Morillo et M. le contre-amiral D. Rafael Rodriguez de Arias y Villavicencio, comme aussi de tous les Espagnols, religieux, fonctionnaires, particuliers, avec lesquels nous avons eu l'honneur d'être en relation. La suite de ce récit montrera l'appui qu'ont bien voulu prêter à notre mission les plus hautes autorités des Philippines et la cordialité avec laquelle ont été remplies leurs bienveillantes intentions à notre égard.

Le 31 juillet, nous partons pour *Balanga* (chef-lieu de la province de *Bataan*), situé sur la côte occidentale de la baie de Manille. Les bateaux n'abordent pas à Balanga même à cause des bas-fonds, ils stoppent assez loin au large. Mais M. Génu a écrit à un de ses amis de Balanga, don Cypriano del Rosario, *escribano* [1], qui s'est chargé de nous envoyer prendre en rade.

1. Fonction qui correspond à peu près à celles de greffier et de notaire.

Nous quittons à huit heures du matin les rives du Pasig. Notre vapeur, qui fait deux fois par semaine le service de la côte nord et nord-ouest de la baie, est très petit, et la houle est très forte. Nous sommes à peu près seuls en première classe; le bateau est plein de petits marchands chinois et de Tagalocs accompagnés de leurs inséparables élèves, les coqs de combat. Bêtes et gens sont uniformément déprimés par le mal de mer, ce qui nous épargne les cris belliqueux que poussent toujours ces duellistes dès qu'ils se trouvent en présence d'un rival.

Nous arrivons en face du rio de Orani, et notre vapeur stoppe quelques instants à quatre milles au large. La banca [1] de don Cypriano est exacte au rendez-vous. Nous la reconnaissons facilement, au milieu des autres embarcations venues des villages de la côte, aux nombreux pavillons tricolores dont son propriétaire l'a décorée en notre honneur. Notre transbordement s'opère non sans quelque difficulté, car la houle est de plus en plus forte et nous ne comprenons pas un mot des recommandations que nous fait le patron; enfin nous mettons le cap, vent debout, vers le rivage. Nos douze rameurs suent sang et eau pour enlever notre longue embarcation, qui, soulevée sur la crête des vagues, la moitié de sa longueur surplombant dans le vide, paraît devoir se briser en deux; quand son centre de gravité a franchi l'arête, la banca bascule, son avant plonge brusquement dans le creux de la lame, et soulève une gerbe d'écume à laquelle les rameurs répondent par des cris suraigus. Parvenus à l'abri de la côte, nous nous glissons au milieu du dédale des *corrals* (palissades) des pêcheries et, après avoir échoué plusieurs fois sur un fond de vase, nous entrons dans le rio de Balanga, bordé de cases pareilles à celles des Malais de Malacca, mais beaucoup plus propres. Don Cypriano nous attend dans sa calèche; nous traversons le village, qui est gai et peuplé de Tagalocs aux physionomies souriantes. Dans la maison de notre hôte, nous attend Mme del Rosario : *Han tomado Ustedes posesion de su casa* [2]. Telles sont les premières paroles qu'elle nous fait l'honneur de nous adresser. C'est la formule usitée aux Philippines; on verra qu'elle n'est point banale, et que l'hospitalité espagnole réalise exactement les promesses d'une déclaration qui peut au premier abord paraître hyperbolique. Il est vrai que nous avons l'heureuse fortune d'être puissamment appuyés par notre consul, M. Dudemaine, et par M. Génu.

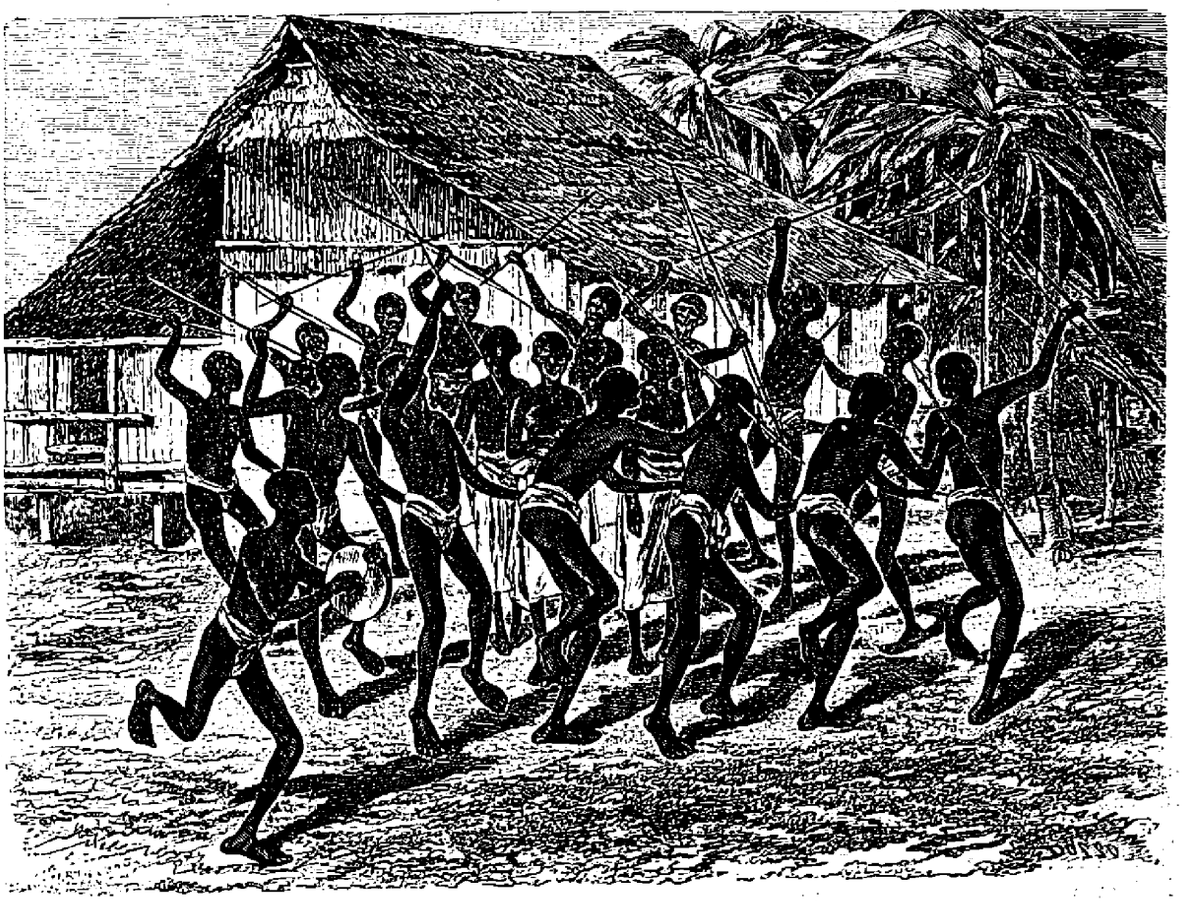
Un mot sur ce que nous venons chercher dans la province de Balanga.

Le navigateur qui, parcourant le grand archipel d'Asie de Luçon à Java et de Sumatra aux Moluques, ne quitterait jamais les côtes et les estuaires, pourrait

1. Banca, *parao* en tagaloc, embarcation longue et étroite, d'une seule pièce, creusée dans un tronc d'arbre, le plus souvent *lauan* (*Mocanera polysperma*, Bl.) (Ternstrœm), presque toujours pourvue de balanciers. C'est le praw malais.

2. « Vous venez de prendre possession de votre maison. »

croire que les variétés d'une même race peuplent exclusivement toutes ces îles et qu'on n'y peut trouver que des Malais plus ou moins modifiés. Ceux-ci ne représentent pourtant qu'une race conquérante et guerrière, la dernière venue dans ces parages, souvent altérée par des croisements, mais toujours reconnaissable à ses caractères essentiels; plus loin, dans les régions montagneuses et boisées de l'intérieur, habitent d'autres races, nettement distinctes, qui peuplaient la contrée bien avant l'apparition des derniers envahisseurs. Nous avons déjà constaté ce fait à Malacca, nous le retrouverons partout. Les Tagalocs forment le fond de la population de Manille; nous allons les rencontrer dans la province de Bataan; nous les trouverions aussi dans celles de *Batangas*, de la *Laguna*, de *Bulacan*, *Cébu*, etc. Comme les ***Bicols*** des provinces de *Camarines* et d'*Albay*, comme les ***Bisayas*** de *Panay*, *Negros*, etc., comme bien d'autres, ce sont des populations qui ne diffèrent guère des Malais du sud que par une plus forte proportion de sang jaune ou noir, suivant les lieux. Ils sont catholiques depuis la conquête espagnole, parfaitement civilisés; et s'ils ont quelque peine à bien saisir l'esprit des préceptes religieux auxquels ils obéissent, ils montrent en revanche



Danse du mariage chez les Négritos (voy. p. 110). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

une aptitude singulière pour les arts mécaniques et surtout pour le dessin et pour la musique. Sous l'impulsion d'un chef attentif et énergique, ils se montrent ouvriers et cultivateurs laborieux, marins et soldats patients et braves. Mais livrés à eux-mêmes, ils se laissent facilement gagner par l'indolence; ils représentent sous ces latitudes un type autrefois commun à Naples et on pourrait les appeler les lazaroni de l'extrême Orient. On a vu qu'à l'arrivée des Espagnols l'islam était à peine installé à Luçon; mais s'il ne se fût heurté aux forces européennes il devait fatalement subjuguer à brève échéance ces populations amollies; sans les canons de la marine espagnole, les Philippines obéiraient aujourd'hui aux Malais mahométans de Soulou et de Mindanao.

Dans toutes les montagnes qui entourent la baie de Manille, de San Mateo à la sierra de Marivelès, et sur bien d'autres points encore, à Negros, à Mindanao, etc., se trouve une race tout à fait différente des Tagalocs, des Bisayas, et de toutes celles qui appartiennent à la grande famille jaune. C'est la race des *Négritos*, qui offre un grand intérêt anthropologique, car elle est incontestablement la première qui ait peuplé ces îles. Elle vit indépendante, à l'état sauvage, plus ou moins facile à aborder suivant le traitement qu'elle reçoit des populations qui l'entourent. Tout nous a porté à croire

que les Négritos de la sierra de Marivelès, dans la province de Bataan, étaient ceux qui pouvaient être étudiés dans les meilleures conditions, et c'est dans ce but que nous sommes venus à Balanga.

Nos prévisions se réalisent au delà de nos espérances. Ces malheureux Négritos, les premiers maîtres du sol, ont été chassés, par les Tagalocs de la mer et de ses rivages, des fleuves et des plaines; les envahisseurs leur ont ravi jusqu'à leur réputation et, calomniant leurs victimes, les représentent comme des pillards, des incendiaires et des assassins. Les faits allégués sont souvent exacts, mais leur interprétation laisse beaucoup à désirer. Les attaques des Négritos ne sont généralement que des représailles.

Sous l'administration juste et éclairée de l'*alcade* (gouverneur) de la province de Bataan, les Négritos vivent en parfaite intelligence avec les Tagalocs et ne donnent lieu à aucune plainte. Il nous sera facile de les étudier à Balanga même, où ils se rendront sans répugnance, et dans leurs montagnes, où ils nous conduiront sans difficulté. En attendant, nous revêtons le terrible frac, la cravate blanche, l'odieux gibus, seuls souvenirs désagréables de notre voyage, et nous sortons avec don Cypriano pour rendre visite au gouverneur. Mais l'heure n'est pas encore venue et nous avons le temps de faire une promenade dans la campagne. Nous suivons la route d'Abucay, au milieu de la plaine qui s'étend entre la mer et les premiers contreforts de la sierra de Marivelès; toute cette plaine est couverte de rizières entremêlées de marais où les buffles submergés élèvent leur mufle entre les feuilles verdoyantes des nymphæas; des essaims de travailleurs aux vêtements colorés s'enlèvent vivement sur le fond bistre des champs; au dernier plan, la montagne d'Abucay, chargée de forêts aux troncs blancs et élancés, ferme ce tableau éclairé par la douce lumière d'un ciel nuageux. Nous rencontrons un *quatuor* tagaloc : ophicléide, guitare de dimensions invraisemblables, et deux flûtes. Ici on plante le riz en musique. Don Cypriano dit aux musiciens de jouer dans un champ où l'on transplante le *bulubod*[1], dont on a fait d'abord des semis. Les musiciens enjambent avec empressement la clôture de bambou, et le guitariste s'allonge profondément dans la vase de la rizière, à la grande joie des travailleurs. Mais la guitare est intacte, et le quatuor entame un air en mineur sur un rythme sautillant. Bien qu'il soit tard et que la journée ait été pénible, les Tagalocs, animés d'une ardeur nouvelle, se meuvent en cadence, courbés vers le sol; ils tiennent une poignée de plants dans la main gauche; la mesure est à trois temps : au premier, ils saisissent de la main droite quelques tiges de riz et les enfoncent devant eux dans la vase; au deuxième, ils tassent la terre avec le pied gauche; au troisième, ils font un pas en arrière. Transporté avec le merveilleux décor qui l'entoure sur la scène de l'opéra, ce temps de ballet y serait, je pense, fort apprécié.

En arrivant sur le territoire du pueblo d'Abucay, nous entrons dans la province de la Pampanga. Maintenant nous rencontrons une foule de Tagalocs, qui reviennent à leurs cases après le travail du jour; plusieurs, hommes et femmes, sont montés sur les buffles attelés à des araires de construction primitive; don Cypriano a une énorme influence, qu'il doit encore plus à la loyauté de son caractère qu'à son autorité d'*escribano;* tout le monde nous salue à la manière tagale, en avançant la lèvre inférieure, les piétons s'inclinant de côté, tout d'une pièce, comme s'ils avaient la colonne vertébrale ankylosée.

A Abucay, où réside le vicaire général de la province de la Pampanga, on reconstruit l'église; son beau clocher en pierre, sa façade monumentale contrastent singulièrement avec les cases de Tagalocs et même avec le *tribunal*[1]. Il est tard et nous rentrons à Balanga au trot rapide de nos petits chevaux.

L'alcade don Estanislao Chaves nous accueille de la façon la plus cordiale, ainsi que M. Pérez, *promotor fiscal*[2], qui se trouve en ce moment à *la casa Real*[3]. M. Chaves nous retient tous à dîner, et nous passons gaiement la soirée en causant des Philippines, que tous ces messieurs connaissent à fond.

Le lendemain, grâce à l'intervention de M. le Gouverneur et de don Cypriano, qui, sans nous en avertir, ont agi avec autant de rapidité que de succès, nous recevons une députation de Négritos. Ces sauvages ont en M. Chaves une confiance absolue; sans leur imposer le *tribut*, incompatible avec leurs ressources et avec leurs mœurs, l'alcade les a amenés, dans leur intérêt, à reconnaître la domination espagnole.

Les Négritos qui viennent nous voir sont nus, sauf leur chef, qui, tout aussi dénué de pantalon que ses sujets, porte un frac à la mode de 1830 et un chapeau noir dont la soie est soigneusement brossée à rebrousse-poil. Bien qu'ils n'éprouvent aucune crainte, tous ces pauvres diables ont la mine humble et piteuse des chiens de saltimbanques qui attendent le moment de sauter dans les cerceaux avec accompagnement de coups de fouet. Nous les comblons de cadeaux. Désireuse de faciliter nos études, Mme del Rosario s'ingénie pour mettre les Négritos à l'aise; elle leur fait servir un copieux repas, elle plaisante avec eux. Bientôt la glace est rompue et le chef déclare qu'ici ou dans les montagnes nous pouvons faire de lui et de sa tribu tout ce qu'il nous plaira, car des gens qui sont les amis de l'alcade et de l'escribano ne peuvent être malfaisants.

Je résume d'un mot les caractères anthropologiques des *Négritos*, ces petits noirs dont la coloration cutanée

1. Riz en herbe; le riz en gerbes se nomme *palay;* en grains, *bigas;* bouilli, *morisqueta* ou *siniaing* (tagaloc); il y a encore une douzaine de noms pour désigner les divers états dans lesquels peut se présenter le riz.

1. Mairie, justice de paix et prison; tous les voyageurs y trouvent en outre un logement gratuit.

2. Magistrat qui remplit des fonctions judiciaires à peu près semblables à celles des procureurs de la République.

3. Habitation du gouverneur.



Plantation du riz en cadence par les Tagalocs. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

et les cheveux crépus ont beaucoup d'analogie avec les nègres de l'Afrique et aussi avec ceux de la Nouvelle-Guinée, mais qui en diffèrent par tant de caractères essentiels. Leur crâne est brachycéphale, et leur taille excessivement réduite; la moyenne de nos observations donne 1m,48 pour les hommes et 1m,46 pour les femmes; le thorax peu développé, la jambe sans mollet, le pied dévié en dedans, leur donnent un air chétif, peu alerte, mais nullement repoussant; ils ne sont guère plus sales que les indigènes de la péninsule de Malacca et paraissent encore plus craintifs et plus doux. Tels sont les traits anatomiques les plus saillants de ces anciens maîtres du sol, qui peuplaient autrefois toute l'étendue des Philippines et dont les domaines s'étendaient bien plus loin encore, puisque MM. de Quatrefages et Hamy ont retrouvé les traits caractéristiques de leur race dans certains crânes de l'Inde et du Japon.

Quant à leurs caractères et à leurs usages, une visite chez eux nous édifiera à ce sujet.

Après une longue course à cheval au milieu des rizières, par des chemins très convenables, nous arrivons au pied du mont *Samat*, éperon de la sierra de Marivelès, situé à l'ouest de Balanga. Nous laissons nos chevaux dans une hacienda, propriété de don Cypriano, et nous entreprenons l'ascension de la montagne. Notre marche est entravée par les rizières qui s'élèvent à une assez grande altitude et produisent une récolte beaucoup moins abondante, mais beaucoup plus appréciée que celle des plaines. Chaque champ est entouré d'un corral (palissade), rendu nécessaire par les sangliers des forêts voisines; il faut à chaque instant enjamber ces clôtures, ce qui à la longue devient fatigant. Nous dépassons la zone cultivée par les Tagalocs et, montant toujours, nous arrivons sur les terres des Négritos. Au sommet d'un mamelon, au milieu d'un défrichement récent où paraissent encore les troncs coupés à un mètre du sol et carbonisés, s'élève la case du chef, très petite, mais très propre, car elle est neuve; elle est construite comme celles des Tagalocs. De cette case nous jouissons d'une vue magnifique; notre regard embrasse toute la baie de Manille, circonscrite par un amphithéâtre de montagnes bleues; à nos pieds s'étend, entre la mer et les premières hauteurs, la plaine cultivée, vrai jardin formé par les carrés réguliers des rizières, entremêlés de bouquets d'arbres et sillonnés de ruisseaux. Derrière nous s'élèvent des sommets puissants, chargés d'impénétrables forêts. A la portée de la voix, sur les hauteurs du voisinage, s'étendent les défrichements et les cases des autres membres de la tribu.

Le chef négrito, entièrement nu à notre arrivée, s'est empressé de revêtir le frac légendaire dont il est si fier; sa femme et lui appellent leurs sujets de toute la force de leurs poumons; leurs cris comme un écho se répètent de case en case, de défrichement en défrichement, et bientôt toute la tribu (une douzaine d'hommes et à peu près autant de femmes) est rassemblée autour de nous.

Pendant que ces pauvres gens font honneur aux provisions que nous avons apportées, nous examinons la demeure du chef, qui ne renferme absolument rien en dehors de deux arcs, de cinq ou six flèches et d'une demi-douzaine d'assiettes acquises par voie d'échange, et Dieu sait à quelles conditions, dans le pueblo voisin. Quelle que soit la simplicité des Négritos, le contact des Tagalocs a créé chez eux quelques besoins : il leur faut du tabac, quelques étoffes, un peu de fer pour la pointe de leurs flèches; ils donnent en échange du riz, des résines, du miel de la forêt, et sont toujours odieusement volés, car ils ne comprennent rien aux monnaies espagnoles, et les plus intelligents s'embrouillent facilement quand il faut compter au delà de quatre ou de cinq. Au delà, les nombres ne représentent pour eux rien de précis.

Le festin terminé, nous faisons circuler au milieu de la tribu des bouteilles d'*anisado*[1] et une caisse de cigares, où hommes et femmes puisent avidement. Des cotonnades, des colliers, des couteaux, achèvent de charmer les sauvages, qui nous témoignent leur reconnaissance en exécutant une espèce de pyrrhique qui malgré son caractère guerrier est une des cérémonies qui accompagnent la célébration du mariage.

Les hommes se forment en cercle, chacun d'eux appuyant sa main gauche sur la hanche de celui qui le précède; de la main droite ils brandissent l'arc et les flèches avec un air menaçant; ils tournent lentement, par des pas saccadés, en frappant fortement le sol avec le talon gauche. Trois femmes se tiennent au centre de la ronde, criant de toutes leurs forces un air qui se tient constamment dans les notes les plus aiguës. Un jeune Négrito porteur de jarretières en poil de sanglier, et frappant à intervalles sur un tambourin, pénètre rapidement dans le cercle, tourne autour des femmes, va, vient, sort et rentre encore, toujours courant avec l'air inquiet et sournois d'un voleur qui, fasciné par l'appât du gain, craint cependant d'être surpris. C'est le diable, nous dit notre interprète, ou du moins le Tagaloc qui en remplit les fonctions; nous ne pouvons obtenir aucun autre renseignement sur ce personnage, si important au point de vue ethnographique, car sa présence suffit à prouver que la conception du surnaturel existe chez les Négritos. Et comment en serait-il autrement? Les sauvages ne s'élèvent pas aux conceptions poétiques des Grecs; mais, sous toutes les latitudes, le souffle du vent dans la forêt, les feux follets des soirées chaudes sont attribués à des puissances invisibles.

De nouvelles rasades d'*anisado*, de nouveaux cigares, récompensent la complaisance des danseurs; maintenant nous organisons un tir à l'arc, et le résultat est bien celui que nous avions prévu. Les malheureux Négritos sont peu adroits. C'est une des causes d'infériorité qui précipitent la disparition de leur

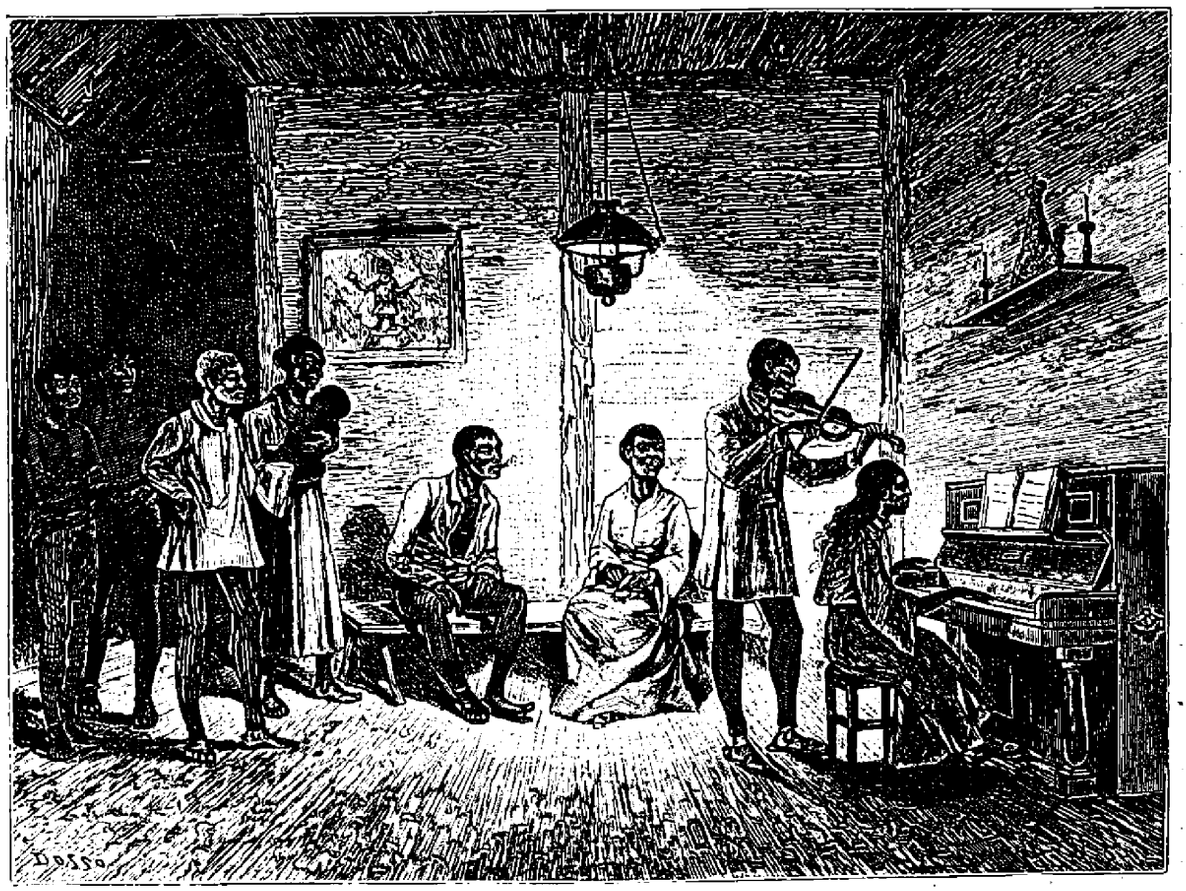
1. Anisette non sucrée; boisson dont l'usage est excessivement répandu aux Philippines.

race. En effet, quand, en contact avec des sauvages qui leur sont supérieurs (ainsi que nous le verrons à Mindanao), poursuivis, traqués, ils s'aventurent à peine à planter quelques bananiers et quelques *camotes* [1], les Négritos n'ont d'autre ressource que la chasse, ressource que leur maladresse rend essentiellement précaire; ils dressent aussi des pièges, mais ces installations grossières doivent, pour donner quelque résultat, s'étendre sur de vastes espaces et être fréquemment déplacées. Heureux les Négritos de la province de Bataan!

Ceux-ci vivant en paix, il est facile de connaître leurs usages, sur lesquels ils s'expliquent avec une patience inépuisable. Leur chef, magistrat suprême, juge avec le concours des vieillards, quand la tribu en possède, toutes les infractions et tous les différends. Il n'existe qu'une peine, la mort, qui s'applique à presque tous les délits, au vol et à l'adultère [1] aussi bien qu'à l'homicide. Ces délits sont du reste, comme tous les autres, excessivement rares.

. . . . . *Ultima per illos*
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Les mœurs des jeunes Négritos sont très correctes, le moindre soupçon les empêcherait de trouver un mari.



Soirée d'une famille tagale (voy. p. 112). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Le Négrito n'achète pas sa femme, fait inattendu dans ces contrées; il fait seulement un petit cadeau à son futur beau-père; en retour, celui-ci donne en dot à sa fille quelques objets, qui demeurent sa propriété personnelle; ces Négritos connaissent donc les *paraphernaux!* Le mariage est l'occasion de grandes fêtes; les fiancés doivent grimper au sommet de deux arbres flexibles et voisins; le chef incline les arbres l'un vers l'autre, et, quand les fronts des deux futurs sont arrivés au contact, le mariage est devenu un fait accompli.

La propriété est établie sur des bases solides. Le champ défriché appartient à celui qui l'a mis en rapport et à ses héritiers. A la mort du père de famille, si la mère vit encore, l'héritage est divisé en deux parts égales: l'une appartient à la mère, l'autre aux enfants, qui la partagent également entre eux.

L'affection des parents pour leurs enfants est très vive, et ceux-ci ont pour leurs parents autant d'amour que de respect. Les soins dont sont entourées les tombes indiquent que ces sentiments survivent à la mort. Mal-

1. *Convolvulus batatas*, Bl. Sa culture, très répandue dans tout l'archipel, est des plus aisées; sa tige rampante émet de nombreuses racines, qui développent des tubercules comestibles.

1. Dans ces derniers temps M. Chaves a obtenu que les individus condamnés de ce chef lui fussent remis; l'autorité espagnole commue leur peine en quelques années de *presidio*.

heureusement je n'ai pu arriver à analyser avec précision les idées que les Négritos peuvent concevoir sur le sort des défunts.

Les usages des Tagalocs sont beaucoup moins simples, mais, ici comme dans les autres provinces, les rapports des serviteurs et des ouvriers avec le maître sont faciles; sauf quelques coups de *bejuco*[1] appliqués de temps à autre, malgré la loi, on ne voit point dans les maisons tagales cette morgue d'un côté, cet air froid et revêche de l'autre, que nous rencontrons de plus en plus dans nos grandes villes.

Plusieurs fois nous avons passé la soirée chez des notables de Balanga et chez le *gobernadorcillo*. En entrant, il est presque impossible de distinguer les maîtres de leurs serviteurs, les uns et les autres sont pieds nus et revêtus de vêtements identiques; ils saluent et mastiquent le *buyo*[2] de la même façon. C'est seulement quand nous sommes assis que les domestiques, toujours très nombreux, quittent le salon; ils se pressent alors dans l'embrasure des portes toujours ouvertes, car ils voient bien rarement un Européen autre que des prêtres et des fonctionnaires; leur tenue est à la fois libre et respectueuse et ils ne dissimulent pas le plaisir que leur causent les airs de piano et de harpe qui sont l'accompagnement obligé de toutes les tertullias tagales. Le mobilier de ces habitations, même des plus riches, est extrêmement simple. Sauf les instruments de musique, comme les pianos, qui à cette distance de Paris et de Madrid représentent une somme assez considérable, on ne voit le plus souvent que des meubles sans valeur; sièges en bejuco de toutes formes, images de dévotion accrochées à la muraille; quelquefois un livre de piété imprimé à Manille dans ces dernières années et qui, par le papier et l'impression, a l'aspect des publications du dix-septième siècle. Quelquefois aussi, sous un globe de cristal, quelques statuettes représentant une scène pieuse. Ces objets, fabriqués à Manille, ont une grande valeur; les parties nues sont en ivoire et correctement sculptées; les vêtements sont couverts d'ornements en or massif.



Un gobernadorcillo. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Rey.

Tout ce qui touche au culte est plein de richesse. On a vu que les églises, les clochers, les *conventos* (presbytères) étaient les seuls édifices construits en pierre. La nuit, en traversant les pueblos plongés dans l'ombre et le sommeil, on aperçoit sur la façade massive des églises une large baie éclairée où la statue polychrome du patron du lieu apparaît comme le souverain immuable des fidèles qui dorment sous sa protection.

La foi de ces populations est entière, absolue; mais ici pas plus qu'ailleurs elle n'est un obstacle aux superstitions. Ainsi, passant un soir à côté d'une touffe de bambous, notre guide nous dit que, sous les rayons de la lune, de grands cavaliers blancs suivis de meutes viennent rôder et chanter autour de ces tiges élancées; l'apparition est toujours funeste; celui qui a vu les blancs fantômes dépérit et ne tarde pas à mourir. Les sensations perçues par l'intelligence inculte sont partout les mêmes, et les Tagalocs expliquent à peu près comme nos paysans illettrés l'influence dépressive de la nuit et les causes de la phtisie pulmonaire.

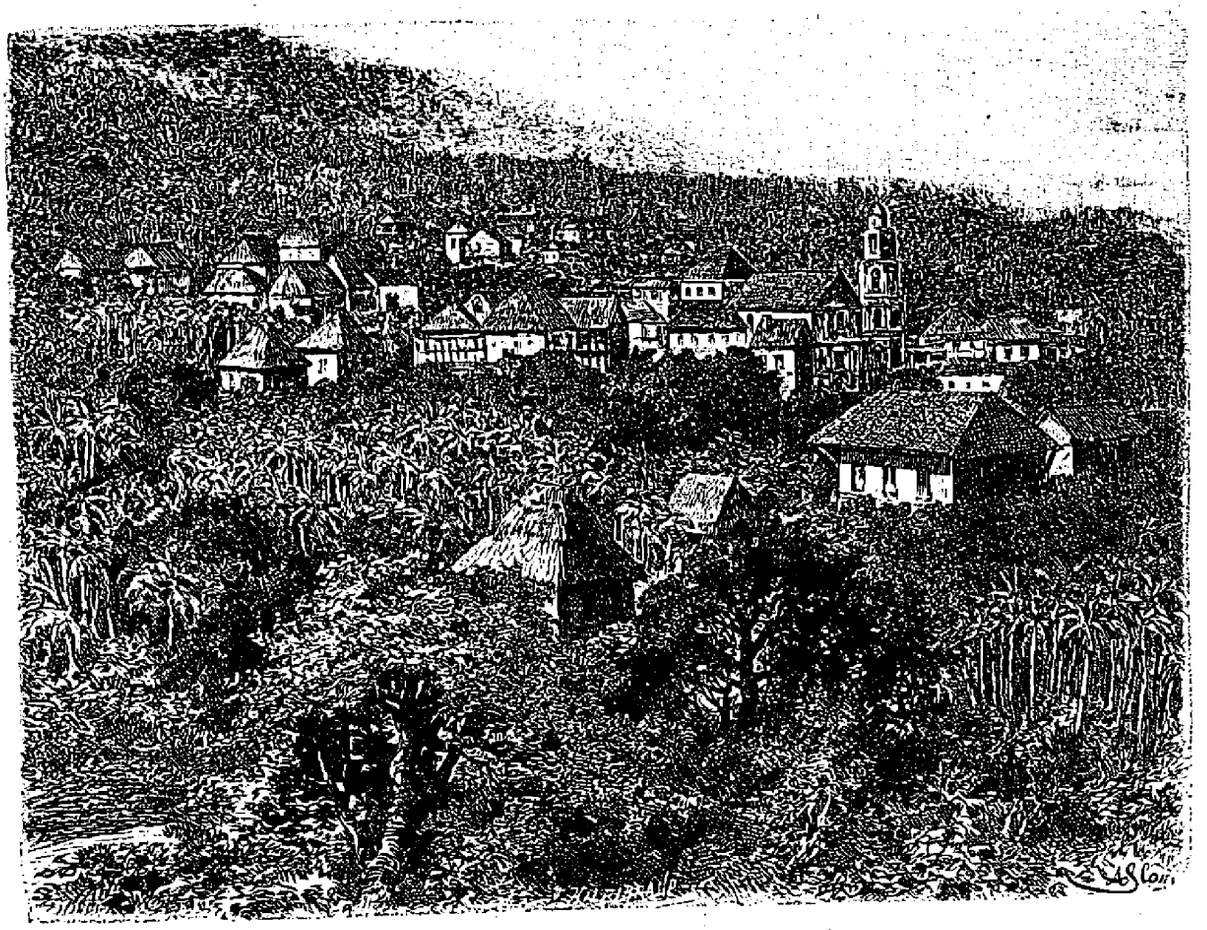
Nous partons de Balanga le 15 août et revenons le même jour à Manille.

Docteur J. MONTANO.

1. Bejuco, esp. liane; nom donné à la tige de divers calamus (rotang des Malais) et passé dans tous les dialectes indigènes; l'usage de ce moyen de correction se restreint chaque jour, mais est encore infiniment trop répandu aux Philippines.

2. Le bétel.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Un village de Luçon (voy. p. 116). — Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Albay (Luçon).

2 septembre. — Notre ami M. Génu nous accompagne à bord du *Cébu* et nous présente à son capitaine, don Liborio de Tremoya, qui se met à notre disposition avec une courtoisie toute castillane.

A neuf heures du matin, nous larguons nos amarres; à midi, nous sortons de la baie de Manille; les heures passent, légères. Nous venons d'entrer en relation avec M. Manuel Ruiz de Obregon, *promotor fiscal* de la province d'Albay, qui rejoint son poste; ce jeune magistrat parle couramment le français, et sa conversation est des plus instructives.

A sept heures du soir, nous nous engageons entre Luçon et la petite île de Maricaban; la côte nord de ce détroit se peuple rapidement. A huit heures, nous mouillons en rade de *Batangas*, capitale de la province du même nom, la plus riche peut-être des Philippines. C'est là que se rendent tous les voyageurs pour visiter le fameux volcan de Taal, que nous apercevons à l'horizon. Mais si nous nous arrêtions à toutes les attractions de Luçon, quand finirait notre voyage? Notre lot comprend surtout les régions peu connues et inconnues.

3 septembre. — Nous appareillons à deux heures du matin, et à sept heures nous stoppons dans la ravissante

1. Suite. — Voy. page 97.

baie de Laguimanoc. Laguimanoc est un petit hameau de quelques cases qui disparaît au milieu des cocotiers ; on le dit destiné à un grand avenir ; c'est déjà le centre d'un commerce assez actif, surtout avec Pasacao. Dans la baie, sûre, mais qui n'a que quatre à cinq brasses de fond, sont mouillés huit navires de trois cents à cinq cents tonneaux.

Nous repartons bientôt, longeant la côte de Luçon à faible distance. Cette côte tourmentée présente tantôt des falaises à pic, tantôt de hautes collines couvertes de magnifiques forêts.

Vers dix heures, nous sommes par le travers de l'île Marinduque, où un large contrefort rappelle par sa coupe rectangulaire l'aspect de Bonifacio. Marinduque est très peuplé et bien cultivé, surtout dans sa partie occidentale. Quant à la grande île de Mindoro, située plus au sud-ouest, c'était autrefois le grenier des Philippines ; Mindoro avait été colonisé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Dans le siècle dernier, la suppression de la Compagnie porta un coup fatal à sa prospérité. Les razzias des *Moros*[1] achevèrent sa ruine. Aujourd'hui, la population tagale, très réduite, est à peu près concentrée sur le rivage. Quelques *Manguianes* à moitié sauvages, qu'on dit être de même race que les Tagaloes, errent dans les épaisses forêts de l'intérieur qui couvrent les ruines des pueblos autrefois florissants.

A la hauteur de Marinduque, la côte de Luçon commence à changer d'aspect. Les forêts sont souvent interrompues par d'immenses prairies de *cogon*[2]. Cette graminée envahissante couvre de vastes espaces dans tout l'Archipel ; elle s'implante le plus souvent sur les défrichements abandonnés ; son utilité est médiocre ; elle est employée quelquefois pour couvrir les cases ; quand elle est jeune et tendre, on la donne, à défaut de meilleur fourrage, aux buffles et aux chevaux.

9 heures après midi. — Mouillés en rade de Pasacao, à dix encablures du rivage, par quatre brasses de fond (les sondes de nos cartes sont erronées), nous débarquons par un beau clair de lune dont les rayons se jouent sur un îlot posé au milieu de la baie comme une corbeille de fleurs ; de grandes ombres portées accusent le relief des falaises de la côte, couronnées d'une sombre verdure. Pasacao ressemble à Laguimanoc, qui ressemble à tous les autres hameaux de Luçon. C'est le port de *Naga* ou *Nueva Cacéres*, chef-lieu de la province de *Camarines Sur*. Naga est le siège d'un évêché et d'une école normale d'institutrices pour les provinces *bicoles*. Nous souhaitons un bon voyage et de grands succès académiques à deux jeunes Bicoles qui partent en cacolet pour conquérir leurs grades dans cette institution.

A Pasacao, on entre dans le domaine du dialecte *bicol* (parlé par 350 000 habitants environ), qui s'étend sur les provinces de *Camarines Norte*, *Camarines Sur*, *Albay* et sur une partie de *Tayabas*. Les *Bicols* sont tout à fait analogues aux Tagaloes, dont le dialecte ressemble beaucoup au leur.

4 septembre. — Nous dérapons à trois heures du matin : à six heures, nous sommes E. et O. avec le *Mayon*, le grand volcan d'Albay (altitude 2734 mètres), dont le cône, parfaitement régulier, s'élève au-dessus de l'isthme montagneux de Sorsogon.

Depuis que nous avons dépassé le détroit de Marinduque, la côte est remarquablement déserte ; toutes ces hauteurs, dont les sommets boisés se perdent dans les vapeurs du matin, ne donnent asile, me dit-on, qu'à quelques rares *remontados*[1], dont la réputation est à peu près celle des brigands des Abruzzes ; dans ces solitudes le métier de brigand doit être bien peu rémunérateur.

A midi, nous entrons dans la grande baie de Sorsogon, abritée par des massifs puissants et tourmentés ; nous apercevons à tribord le *Bulusan*, volcan éteint, et, plus loin, le double sommet du grand *San Miguel* qui se perd dans les nuages. Ce vaste mouillage est très sûr, même par les gros temps de sud-ouest. Quand le centre de la baie est agité, des escadres entières trouveraient des eaux paisibles dans les anses de la côte, sur lesquelles ne se dressent encore que quelques huttes de pêcheurs. Le golfe de Naples n'est pas aussi joli, et l'entrée de Singapore n'est pas aussi grandiose.

Quant au village de Sorsogon, il ressemble à Pasacao.

Nous levons l'ancre à trois heures trente du soir. A la nuit, nous entrons dans la partie la plus resserrée du détroit de *San Bernardino ;* l'air est calme, la mer paraît immobile, mais de larges bandes moirées par les rayons de la lune indiquent la violence du courant, qui en certains points atteint huit milles ; il est toujours plus faible sur le rivage, que le *Cébu* rase le plus près possible, en luttant à toute vapeur contre les eaux du Pacifique qui se précipitent entre *Masbate* et Luçon.

A huit heures, nous voguons sur le grand Océan, laissant à tribord les îles de Capoul et de Puercos.

5 septembre. — A cinq heures du matin, nous entrons dans le golfe d'*Albay*, serrant de près la côte nord pour éviter les bancs de la côte sud, qui s'étendent fort loin au large. Des deux côtés du golfe s'élève un chaos de montagnes boisées. En face de nous, au fond du golfe, surgit le majestueux Mayon, dont les pentes s'étalent à droite et à gauche sous un angle presque égal. La végétation s'élève à peu près jusqu'à la moitié de la hauteur du géant, dont la partie supérieure, couverte de cendres et de laves, est profondément ravinée par les pluies.

A six heures trente, avant midi, le *Cébu* laisse tom-

1. Les Espagnols et les Indiens désignent sous le nom de *Moros* tous les Malais mahométans de Palawan, Mindanao, Soulou, Bornéo, etc.

2. *Saccharum Kœnigii*, L. *Imperata arundinacea*, Brgn.

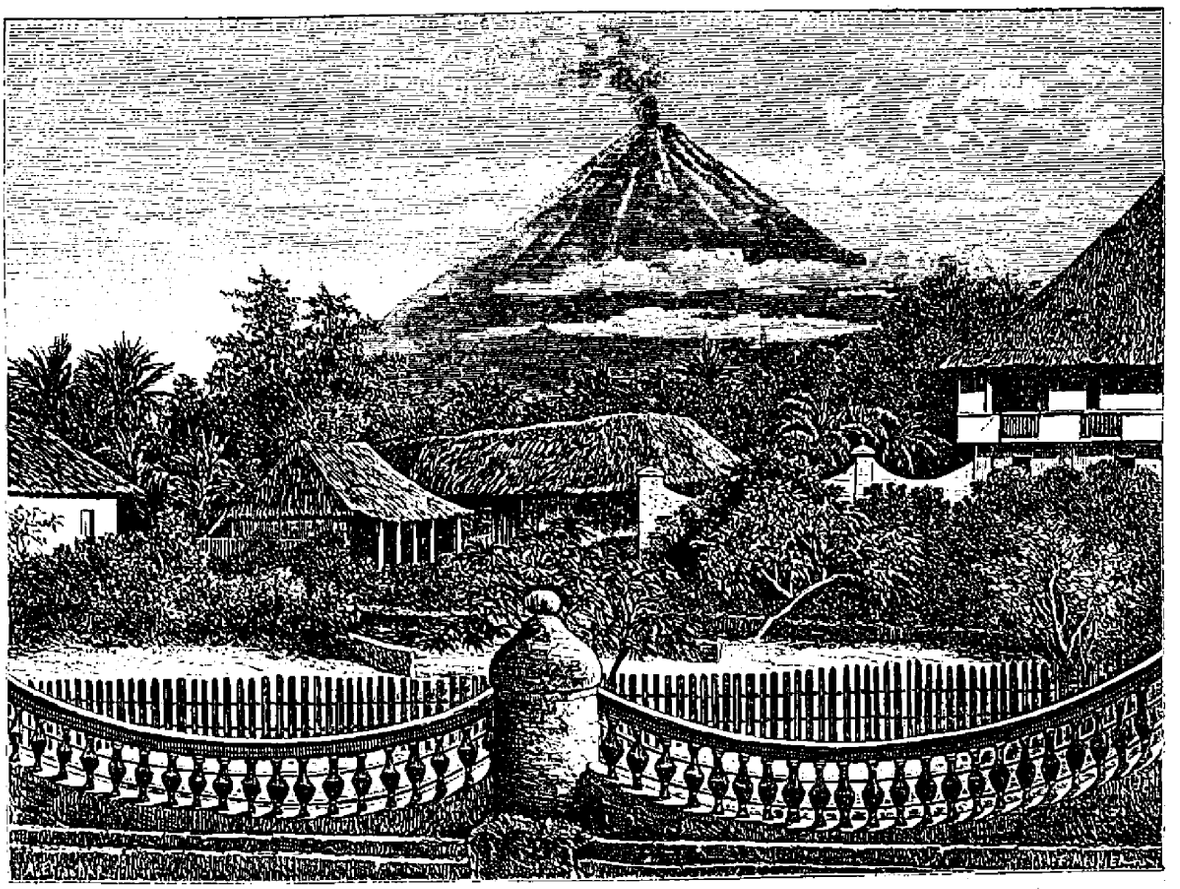
1. *Remontado*, « qui s'est enfui dans les montagnes et les forêts », s'applique indifféremment aux hommes et aux animaux domestiques. *Cimarron*, très usité aussi, a le même sens.

ber son ancre devant la petite ville de Legaspi, située à deux kilomètres d'Albay, le chef-lieu de la province.

Un étranger qui débarque sur le *pantalan*[1] de Legaspi avec le souci de nombreux bagages et sans connaître un mot du dialecte du pays pourrait éprouver un certain embarras. La gracieuse intervention d'un négociant mexicain, le señor don José Ortiz, nous évite tous les ennuis de l'arrivée. Il fait immédiatement atteler sa calèche et nous partons pour Albay. Nous rencontrons en route le sympathique gouverneur de la province, M. l'alcade don Juan Alvarez Guerra, auquel nous sommes recommandés par nos compatriotes MM. Génu et Dudemaine. M. Guerra nous déclare immédiatement que nous sommes ses hôtes; nous voici donc installés, avec M. de Obregon, à la *Casa Real*[1].

M. Guerra nous a bientôt mis en relation avec les membres de la colonie européenne; nos appareils sont rapidement installés dans les vastes salles de la Casa Real, et, grâce à l'appui que nous prêtent l'autorité et tous les Espagnols, nos travaux marchent rapidement.

Albay, situé à l'extrême sud-est de Luçon, est, malgré sa position excentrique, une des provinces des Philippines le plus anciennement soumises. C'est aujourd'hui l'une des plus civilisées et des plus riches. Les vallées encaissées dans cette région volcanique renferment de nombreux villages, propres, bien construits, où règne l'abondance. La prospérité du pays date du gouvernement du colonel don José Maria de Peñaranda, qui, il y a une quarantaine d'années, secoua, un peu rudement peut-être, mais à leur très grand profit, la torpeur séculaire des Bicols. Sous son administration se répandit la culture du bananier[2] qui fournit l'*abaca* ou *chanvre de Manille* et constitue aujourd'hui la richesse de la région. Il serait injuste d'oublier l'évêque de Nueva Cacérès, Mgr Cainza, mort récemment, dont l'intelligence et l'énergie eurent une influence considérable sur Albay comme sur les autres provinces de son diocèse. Aujourd'hui la province d'Albay est sillonnée de bonnes routes qui relient tous les points cultivés, et la colonisation ouvre chaque jour des percées nouvelles au milieu des forêts



Le volcan Mayon vu de la Casa Real d'Albay. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Rey.

1. Quai, jetée, débarcadère.
2. *Musa troglodytarum textoria* (P. Bl.).

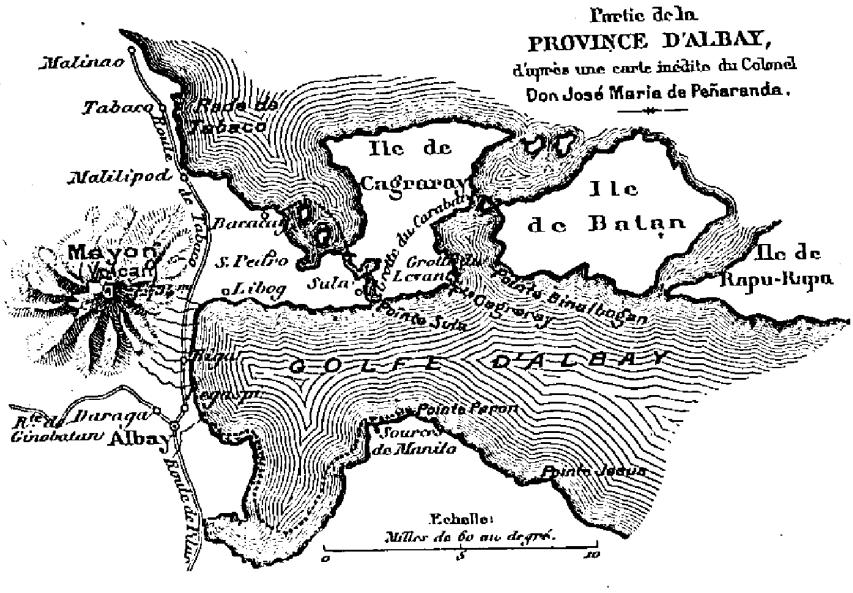
1. Palais du gouvernement; on désigne ainsi la demeure des gouverneurs.

vierges qui couvrent ses montagnes. Sous l'habile et patriotique impulsion de M. Guerra, la vicinalité, l'agriculture[1] et le commerce ont pris un grand développement dans ces dernières années ; la province est paisible et la sécurité est à peine troublée sur la limite des pueblos du nord-ouest par quelques rares incursions des *Atas*, sauvages idolâtres réfugiés dans les gorges inaccessibles qui découpent le massif du mont Isarog.

La population de la province d'Albay (220 000 habitants) est peu homogène ; le fond de la race est malais, mais on rencontre de nombreux types chez lesquels le sang chinois et le sang européen, isolés ou réunis, se mêlent à tous les degrés. La coloration de la peau, la taille, les traits du visage varient dans une proportion considérable.

Dans la première jeunesse, presque tous les Bicols, hommes et femmes, se font limer transversalement la face antérieure des dents incisives supérieures. Cette mutilation, qui n'est complète qu'après plusieurs séances, ne produit qu'une douleur sourde, aisément supportable ; pendant deux mois environ, le sujet ne peut se servir pour manger des dents qui viennent d'être limées ; à cette légère incommodité se bornent toutes les complications immédiates de l'opération.

Parmi les affections fréquentes dans le pays, la migraine, la plus fréquente de toutes, donne lieu à une déformation provoquée assez curieuse. Quand un mouchoir fortement serré autour de la tête ne parvient pas à les soulager, quelques femmes et presque tous les hommes d'un certain âge étirent la peau de leur nuque entre les trois doigts médians de la main, de manière à former un double pli séparé par un sillon qui loge le doigt médius. Cette pratique souvent répétée finit par déterminer la production d'un kyste dont la fréquence parmi les habitants d'Albay, de



Legaspi, de Tabago, de Malinao, surprend le voyageur qui en ignore la cause artificielle.

La capitale de la province est Albay, mais le pueblo le plus considérable est *Cag Saua* (plus habituellement désigné sous le nom de *Daraga*), situé à une faible distance. Daraga est la ville où résident les négociants espagnols, c'est là que se tient le grand marché de l'abaca.

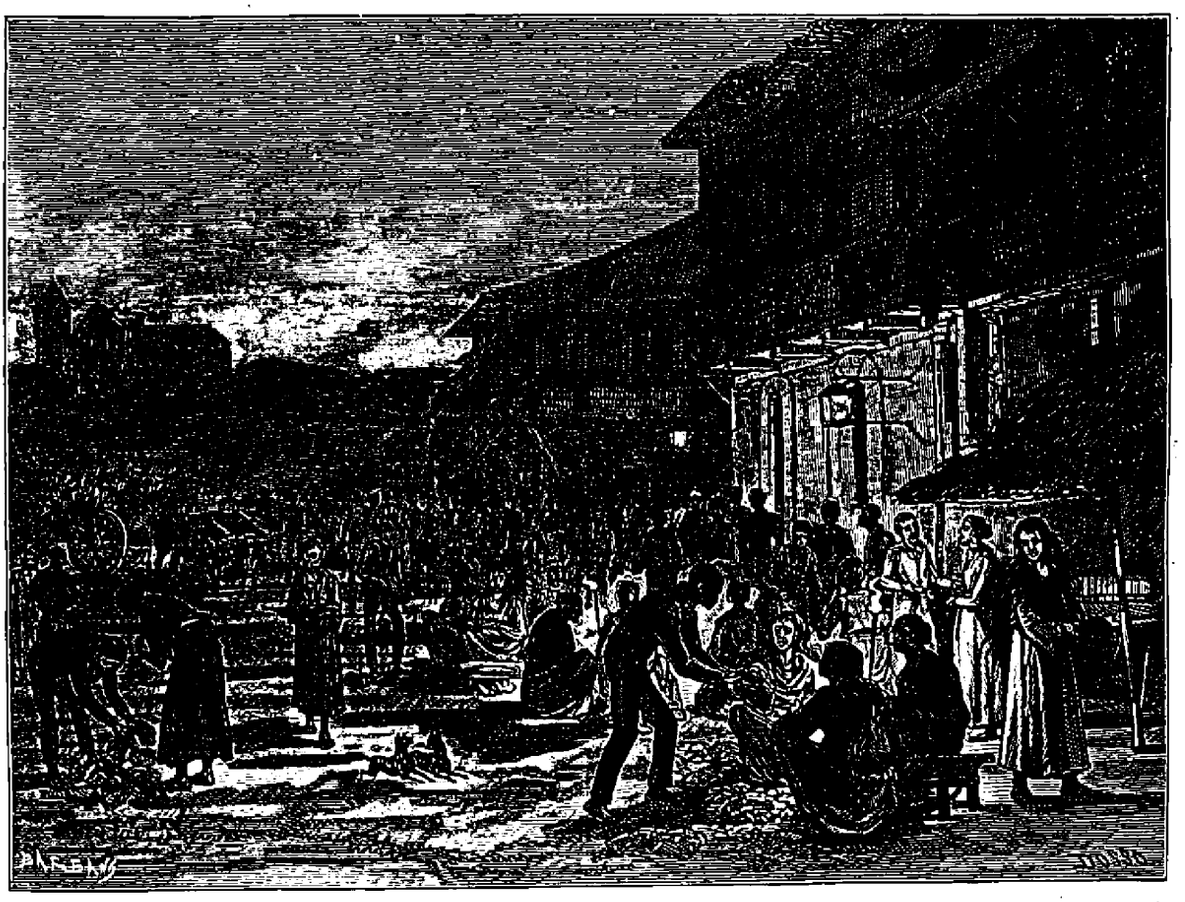
1. Le conservateur des forêts (*ayudante de montes*) de la province est en ce moment accablé de travail, tant les demandes de concessions sont nombreuses. Quelle que soit l'étendue des terres à concéder, et elle est immense, l'administration a dû intervenir et défendre tout défrichement qui n'est pas précédé d'une concession en règle, car les insouciants Bicols dévastaient les plus belles forêts, celles qui renferment les plus belles essences, pour y semer un peu de riz et pendant une seule année. L'État est propriétaire de la plus grande partie du sol des Philippines ; dans la province d'Albay, il vend les terrains situés sur les montagnes au prix d'une à deux piastres le demi-quiñon, soit trois francs soixante à sept francs vingt centimes l'hectare.

Daraga, détruit par une grande éruption du Mayon en 1814, a été rebâti un peu plus à l'est, au pied d'une falaise isolée sur laquelle se dressent l'église et le couvent. De ce point, la vue est féerique. Sur la gauche, le Mayon, d'un seul jet, porte à travers les nuages son cratère fumant ; à son pied s'étend la vaste plaine couverte de rizières et de cases enfouies au milieu des bananiers ; les eaux bleues du golfe, contenues dans un croissant de forêts profondes, ferment l'horizon.

Au pied de la falaise se trouve la place du marché de Daraga, entourée de magasins et de boutiques. Le marché se tient le soir, en plein vent, à la lueur des torches ; c'est aussi l'heure où les Européens se réunissent dans des *tertulias*, où nous sommes toujours accueillis avec la plus grande cordialité ; le plus souvent nous rencontrons ces messieurs chez don Miquel Riú, pharmacien. M. Riú parle couramment le bicol et

possède les connaissances les plus variées sur la région. Il les met à notre disposition avec une obligeance extrême. Nous y avons recours presque quotidiennement, ainsi qu'aux nombreuses ressources que nous trouvons dans sa pharmacie, dont les appareils et les réactifs nous épargnent beaucoup de peine.

Parmi tous les produits qui figurent sur le marché, l'*abaca* tient la première place. De lourds chariots traînés par des buffles roulent péniblement vers les grands magasins des négociants européens ; les petits cultivateurs portent leur récolte sur la tête, la déposent sur des bancs au milieu du marché et s'accroupissent sur leurs talons en attendant l'acheteur. Vendeurs et acheteurs appartiennent presque exclusivement au sexe faible, qui est le sexe fort dans la province d'Albay; toutes les transactions, toutes les décisions importantes sont réglées par les femmes ; les maris sont réduits au rôle de *princes consorts*. Ils ne songent pas à s'en plaindre et se déchargent volontiers sur leur *babaye*[1] de soins dont elles s'acquittent à merveille. Les jeunes Bicols qui fréquentent le marché y viennent dans un tout autre but que celui du trafic. Ce n'est pas sur l'abaca que se portent leurs regards, mais vers les jeunes marchandes dont la magnifique



Marché de Daraga. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

chevelure noire, flottante, est encore humide de l'infusion parfumée du *gogo*[1]; les œillades s'échangent à la clarté vacillante des torches; le marché de Daraga est le paradis de la *flirtation*.

Au crépuscule, moment où commence le marché, les enterrements traversent la place pour se rendre à l'église ; mais la population insouciante n'en est guère affectée. Dans ce beau pays, au milieu de cette végétation exubérante, sous les rayons de ce soleil qui fait éclore avec une abondance et un éclat inexprimables toutes les formes de la vie, il semble que la mort elle-même ait perdu ses terreurs. Les funérailles sont toujours accompagnées de grands banquets et de tout l'appareil d'une fête. Voici un enterrement : c'est celui d'un enfant. Une fanfare remplit l'air de ses notes de cuivre et précède le petit défunt porté sur une civière ornée de dentelles et de rameaux. L'enfant, revêtu de ses plus beaux habits, le visage découvert, paraît souriant et endormi au milieu des fleurs blanches de l'*ylang-ylang*[2] et du *calachutchi*[3], qui font ressortir son teint bronzé. La pauvre mère, qui suit

1. *Entada pursœta*, Mimosées.

1. Femme, en bicol.
2. *Uvaria aromatica* (Anonacées).
3. *Plumiera alba* (Apocynées).

en pleurant, passe inaperçue au milieu du bruyant cortège.

Il est pourtant à Daraga, comme sur tous les autres points des Philippines, des habitants doués d'un tempérament glacial, circonspects et patients. Ce sont les Chinois, dont les qualités positives atteignent de prompts résultats au milieu de ces populations imprévoyantes. A Albay comme ailleurs, plusieurs maisons chinoises ont acquis une importance considérable, et les *chinos* ont presque complètement remplacé les indigènes dans tous les métiers qui s'exercent à l'intérieur des pueblos. Les qualités du Chinois, si évidentes pourtant, n'obtiendraient pas un succès aussi rapide, si elles n'étaient merveilleusement secondées par l'espèce de franc-maçonnerie qui, à l'étranger, unit les sujets du Céleste-Empire. Il est bien rare qu'un Chinois aborde à Manille sans avoir l'adresse de quelque compatriote, qui le dirige aussitôt vers le point où il pourra s'employer avec le plus de fruit.

Cette population de Chinois, dont le flot croissant sans cesse paraît devoir submerger les Philippines [1], est assez mêlée; elle comprend bien des bandits qui échouent tôt ou tard dans les *presidios* [2], mais le plus grand nombre, intelligent, rusé, infatigable, ne tarde pas à acquérir pignon sur rue. Débarqué à peu près nu sur la jetée d'un port, le Chinois assez malheureux pour n'avoir ni répondant, ni métier, accepte les plus vils travaux. Rôti par le soleil ou cinglé par la pluie du matin au soir, il est débardeur, balayeur de rue, commissionnaire; il dîne d'une *camote* [3], et quelques chiques de *buyo* [4] lui font attendre le repas du soir, auquel une cigarette suffit au besoin. Il est souvent sans chapeau, toujours sans chaussure; son costume se borne à un caleçon dont la ceinture retient une bourse; un débutant chinois pourrait toujours dire *omnia mecum porto*. Dans cette bourse, en effet, sont contenus sa fortune présente et son avenir; la bourse se gonfle peu à peu, souvent brusquement aplatie par les combats de coqs, par la loterie et surtout par le *panguingui* et le terrible *monte* [5], mais presque toujours elle répare les pertes subies, et bientôt l'abject coolie, le balayeur crasseux, vêtu d'une fine camisole, les ongles roses et la queue artistement tressée, trône derrière un comptoir, ou parcourt agilement la ville en qualité de courtier. Parvenu à ce degré d'aisance, l'économe Chinois se résout à deux grandes dépenses : il se fait baptiser, en choisissant pour parrain un Européen dont le crédit puisse lui être utile, puis il se marie; les *daragas* [6] ne s'unissent pas très volontiers aux Chinois, mais ici comme ailleurs une pluie d'or surmonte bien des répugnances. Le Chinois prend donc une femme légale, et si ses moyens le lui permettent, plusieurs autres en dehors du sacrement, car au sujet de la polygamie tout bon Chinois, chrétien ou non, garde toujours les idées de la Chine. Désormais chrétien, marié, riche, le Chinois va devenir plus riche encore; ce fut et ce sera toujours sa plus grande occupation. Parfois, atteint du spleen, il réalisera sans bruit toute sa fortune et s'embarquera furtivement pour Canton, abandonnant femmes et enfants; mais le plus souvent il mourra aux Philippines, laissant une nombreuse lignée de *sangleyes* [1] héritiers de ses richesses, de ses qualités et aussi de ses défauts.

C'est chez un de ces riches Chinois que M. le gouverneur Alvarez Guerra s'invite et nous invite le jour de la fête de Daraga, afin de nous faire goûter la cuisine du Céleste-Empire.

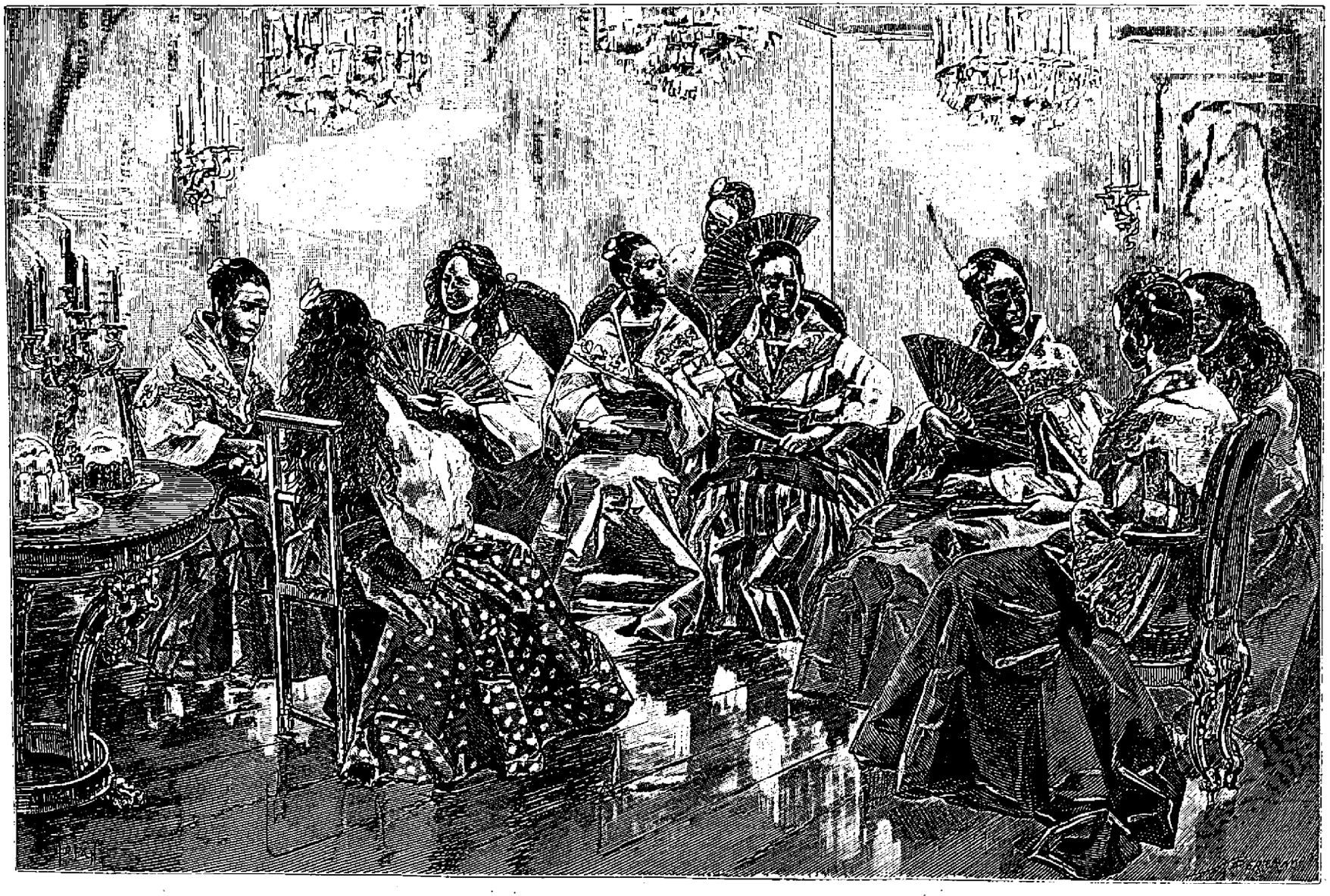
La maison du négociant Narcisso est vaste et d'une propreté exquise; elle ressemble à celles de tous ses confrères. Au rez-de-chaussée, bâti en pierre, les magasins; sur ces murs de maçonnerie est posé comme une cage gigantesque l'unique étage supérieur; les parois sont garnies de panneaux à lames de nacre demi-opaques; ils peuvent glisser les uns derrière les autres, tout l'intérieur communique alors librement avec l'air extérieur; la toiture est en tôle galvanisée. Cette architecture est admirablement appropriée aux inconvénients inhérents à ces régions, savoir : l'excès de lumière pendant le jour et, en tout temps, la chaleur, tremblements de terre et l'incendie.

Un large escalier en bois de *camagon* [2] aux teintes chaudes, soigneusement ciré, conduit au premier étage, dont le grand salon et la salle à manger sont inondés de lumière. Narcisso et ses associés nous attendent sur la dernière marche, en grande tenue, la queue déroulée, la serviette sous le bras. L'étiquette chinoise interdit aux femmes de la maison la vue des étrangers, mais notre amphitryon, qui se pique de belles manières, a invité plusieurs métisses qui étalent dans le salon, sous le feu des lustres, leurs *sayas* [3] éblouissantes et leurs diamants gros comme des noisettes, encore moins brillants que leurs regards. Au milieu du salon, une grande table supporte une montagne de pâtisseries.

Impatients de faire honneur au festin, nous passons dans la salle à manger et nous nous asseyons devant une table couverte de mets azur, verts, rouges; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel paraissent s'être donné rendez-vous dans la superbe argenterie de Narcisso. Celui-ci, debout derrière nous, dirige une nuée de muchachos sur un épais bataillon de bouteilles, où figurent tous les breuvages connus, depuis le gin jusqu'au vin de Champagne. Nous attaquons les plats ré-

1. Les Chinois établis aux Philippines étaient en 1828 au nombre de 5708; ce nombre s'est élevé à 39 054 en 1878. Ces chiffres ne comprennent que des hommes. Il n'y a pas de Chinoises aux Philippines.
2. Bagnes.
3. Tubercule de *Convolvulus batatas*.
4. Bétel.
5. Jeu de cartes; le *monte* est analogue au lansquenet.
6. Jeunes filles.

1. Métis de Chinois et d'Indiennes (Tagales, Bicoles, etc.)
2. *Diospyros Kaki?* (P. Blanco) (Ébénacées).
3. Jupe en soie, très raide.



Salon du négociant chinois Narcisso, à Daraga. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

putés les plus succulents : potage aux nids d'hirondelles, oreilles de jeunes rats à la gelée, serpent boa sauce gingembre. Nous savourons en silence, le nez dans nos assiettes, mais bientôt, malgré nos efforts, nous sommes gagnés par un rire fou, convulsif. Impossible d'avaler la moindre bouchée. Ces mets étincelants ont un parfum nauséeux ou la saveur brûlante d'un charbon embrasé. Cependant il faut dîner; Narcisso a prévu le cas; la table se couvre de chocolat, de jambons et de kari, que nous arrosons de force vin de Champagne.

Après le repas, nous allumons de longs *vegueros* de Cagayan[1] qui soutiennent la comparaison avec les meilleurs havanes; l'orchestre du pueblo, qui a joué sous la salle à manger pendant le festin, s'installe alors au fond du salon, et le bal commence. Jotas, aragonoises, valses se succèdent avec furie; toutes ces danses le cèdent à la *habanera*, certainement la plus entraînante de toutes, la mieux appropriée au climat.

Ni les habaneras, ni les tertulias, ni les réceptions auxquelles nous convient fréquemment les résidents espagnols de la province ne nous font oublier le but de notre mission. Nous sommes au début de notre voyage, pleins de force et de santé, et dans ce magnifique pays, aussi riche pour l'histoire naturelle que pour l'agriculture, on peut, en supprimant la sieste et en prenant un peu sur les nuits, mener de front l'étude et les distractions. Nos herbiers se garnissent de plantes et nos flacons de reptiles; M. Rey court les forêts en quête d'oiseaux; je mesure et photographie tous les types qui me tombent sous la main. Grâce à l'autorisation de M. le gouverneur Alvarez Guerra, je puis ainsi prendre les observations de deux prisonniers *atas* de l'Isarog. Ces *Atas* forment une population rustique, entreprenante, énergique; parfois ils descendent de leurs montagnes en quête de quelque razzia. C'est dans une équipée de ce genre que nos deux Atas ont perdu leur liberté; après avoir razzié quelques buffles, ils se retiraient; atteints et cernés, ils ne se rendirent qu'après avoir tué à coups de flèches deux des cuadrilleros[1] armés de fusils qui les poursuivaient.

Ces Atas appartiennent à la même famille que les Tagalocs, et les autres Indiens des Philippines. Dans l'Archipel, le mot *Atas* n'est pas un nom de race, il indique un état social particulier. De même que le mot *Castila* s'applique indistinctement à tous les blancs, celui d'*Atas* désigne toutes les populations insoumises qui, réfugiées dans des régions peu accessibles, y vivent dans l'indépendance. Ainsi, dans cette même province d'Albay, on comprend sous le même nom les Négritos, qui vivent dans le voisinage des eaux thermales de Tiwi, au nord de Tabaco; leur type, moins pur que celui des Négritos de la sierra de Marivelès, est fortement altéré par le mélange du sang bicol.

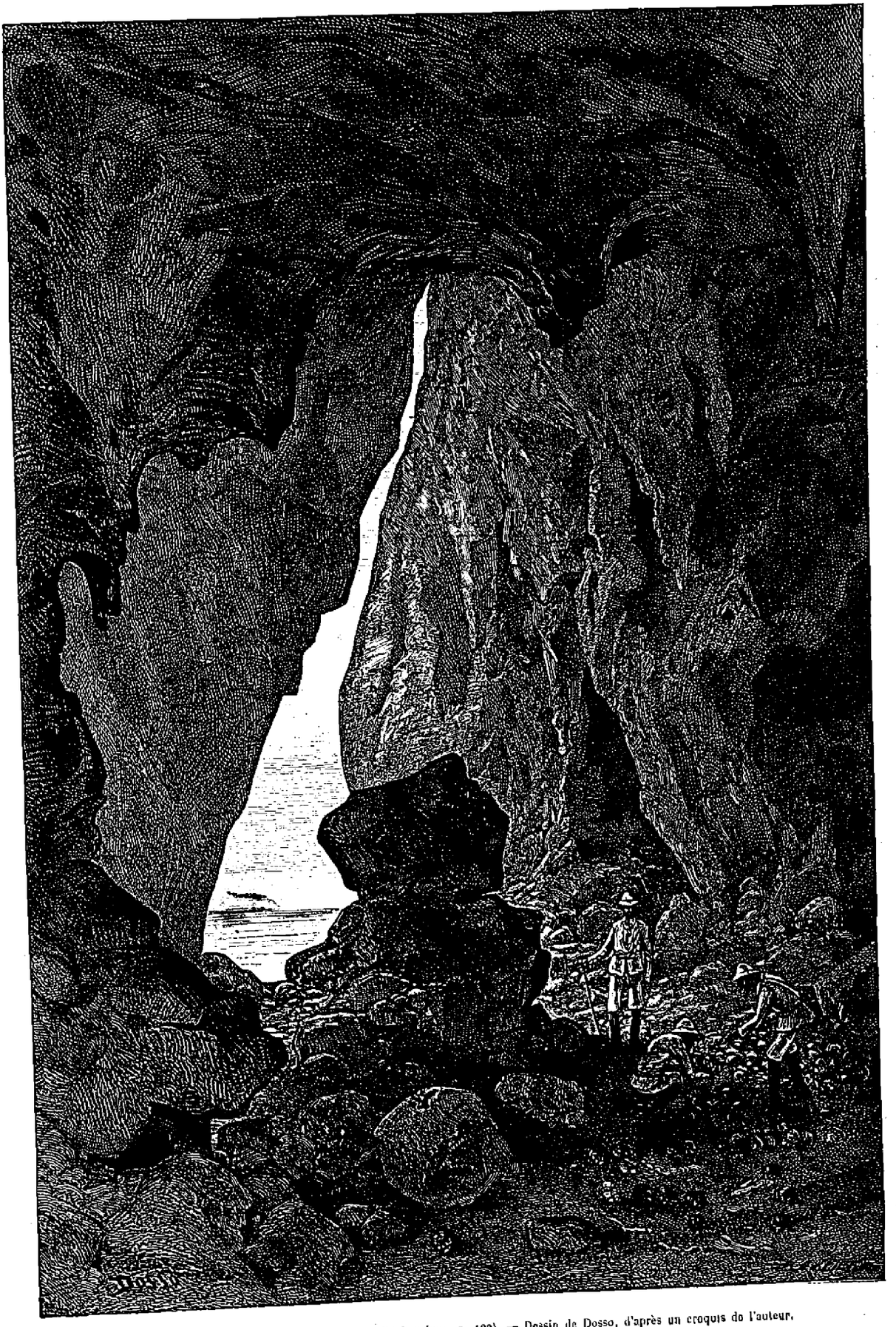


Chinois arrivant et Chinois arrivé (voy. p. 118). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

A l'exception des rares *Atas* de l'Isarog, les populations de la province ont des mœurs si douces que les études anthropologiques ne rencontrent aucune difficulté. Du reste les recherches de tout ordre sont rendues encore plus attrayantes par la beauté des sites parcourus. Quand nous draguons sur la côte méridionale du golfe, à l'ombre des hautes falaises, la vague insensible nous balance au-dessus des massifs de madrépores et d'alcyonaires, dont les couleurs vives, tour à tour avivées et rabattues par l'azur mouvant des flots, feraient le désespoir du plus habile horticulteur. Dans les montagnes, nous trouvons des gorges profondes auxquelles les Ficus, les Diptérocarpées chargés de lianes donnent un caractère de temple; sur les hauteurs nos regards dominent un chaos de contreforts qui, pareils à des vagues immobilisées au milieu de la tempête, heurtés, tordus, furieux, convergent vers le Mayon ou le Bulusan. C'est surtout aux dernières heures de la nuit que cette nature en-

1. Province du nord de Luçon qui produit le tabac le plus estimé.

1. Milice indigène attachée au tribunal de chaque pueblo; tous les Indiens valides doivent à tour de rôle le service de cuadrillero.



Grotte du Levant; île de Cagraray, golfe d'Albay (voy. p. 122). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

chanteresse acquiert un charme inexprimable; c'est alors que l'Européen brusquement transporté dans ces régions peut se croire le jouet d'un rêve. Bien des fois, à la recherche de lépidoptères qui ne se laissent atteindre qu'à ces heures matinales, je parcours les environs d'Albay, au milieu des cases endormies, sous les *talisays*[1] au sombre feuillage que d'innombrables vols de lucioles illuminent de leur phosphorescence. Vénus alors brille d'un éclat tranquille, et la lune, dans son premier quartier, projette son disque cendré sur un rideau d'étoiles. Les aréquiers[2], les cocotiers se détachent svelles au-dessus du tapis frissonnant des rizières, et le soleil encore invisible dore de ses premières lueurs les cumulus condensés sur les flancs du Mayon. Nous sommes dans la neuvaine de la *Nativité;* en rentrant à Albay je trouve une longue procession de jeunes filles voilées, portant des cierges dont les lueurs pâlissent devant l'aube naissante; le cortège disparaît silencieusement dans l'église, comme empressé de dérober la célébration des mystères à la clarté profane du jour.

Depuis que l'on sait que nous nous occupons d'anthropologie et que nous recherchons les crânes, on nous adresse plusieurs avis et nous ne pouvons pas douter que la région renferme plusieurs ossuaires. Les traditions du pays sont précises sur leur existence, mais d'un vague désespérant au sujet de leur emplacement. Pleins d'idées superstitieuses plutôt dominées qu'effacées par le catholicisme, tous les Bicols allèguent leur ignorance quand on les serre de trop près. Cependant tout semble indiquer que nous trouverons quelque chose dans l'île de *Cagraray*, au nord du golfe d'Albay; allons explorer l'île! Mais M. Alvarez Guerra, qui mieux que personne a contribué à nous fournir ces indications, ne veut pas nous laisser aller seuls, craignant que nous ne puissions surmonter les répugnances de nos guides. Malgré ses nombreuses occupations, il veut lui-même nous conduire. M. de Obregon se joint à lui.

9 septembre. — Nous nous embarquons à huit heures du matin à Legaspi sur la *falua* (goélette) du gouvernement, montée par douze rameurs; cette embarcation, large et massive, est un peu lourde, mais on y est fort à l'aise. Favorisés par une petite brise du sud-ouest, nous laissons à bâbord le détroit de Sula et rangeons la côte sud de Cagraray; une épaisse végétation nous empêche de rien voir; au bout d'une heure et demie de navigation, nous atteignons la pointe *Cagraray* au sud-est de l'île. En ce point, la côte, coupée à pic, présente une large falaise calcaire orientée directement à l'est; elle est sillonnée dans toute sa hauteur de rides irrégulières et profondes. Il y a peut-être des cavernes au fond de ces plis entr'ouverts. Nous jetons l'ancre et commençons l'inspection de la falaise en grimpant sur les anfractuosités de la roche. A dix mètres au-dessus de la mer, une large corniche soutient un amoncellement de blocs éboulés; nous gravissons ces blocs et nous nous trouvons devant une déchirure haute, étroite, anfractueuse; nous y pénétrons. O bonheur! la fente serpente, s'élargit et se renfle bientôt en une magnifique salle sépulcrale. Le sol est jonché d'ossements et de crânes, mêlés à quelques vases de porcelaine chinoise où l'on déposait une offrande de riz. La voûte, les parois, cachées sous de longs rideaux de stalactites, paraissent drapées dans une intention funèbre, la grotte est plongée dans une demi-obscurité; par l'ouverture anfractueuse qui y donne accès, on aperçoit les pointes de Batan, de Rapu-Rapu, et plus loin, la mer sans limites, l'immense océan Pacifique; sans doute, la nuit venue, les esprits de tous ces morts doivent, suivant les traditions indigènes, prendre leur essor sur les eaux.

Tous les ossements sont humains; nous ne trouvons parmi eux qu'un humérus de chéiroptère. Quelques salanganes paraissent les seuls habitants actuels de la grotte. Avant de servir d'abri pour les morts, elle a dû offrir un refuge aux vivants, car dans la paroi du fond est évidé un de ces *luçon* (mortier à décortiquer le riz) dont la forme est encore en usage dans la contrée.

Ces crânes, cette voûte, ces rochers plongés dans la teinte tranquille du clair-obscur ont un aspect si calme et si imposant, que nous hésitons quelques instants avant de troubler leur repos séculaire. Mais quel anthropologiste balancerait longtemps devant un pareil trésor? Bientôt, à notre grande joie, nous reconnaissons à la clarté du jour des crânes magnifiques, bien conservés, et manifestement empreints de déformations artificielles analogues à celles qui se pratiquent encore aujourd'hui dans certaines parties de Bornéo. Le crâne des habitants actuels de la province d'Albay n'offre plus de déformations semblables. Leur crâne, comme celui de tous les Malais, est fortement aplati dans sa partie postérieure, mais je ne crois pas que cet aplatissement soit le résultat de manœuvres exercées pendant l'enfance; bien souvent, à toute heure, j'ai pénétré dans les cases, et j'ai toujours vu les enfants la tête nue, libre de toutes bandelettes et de tout appareil.

Nos crânes sont emballés et iront grossir les collections du Muséum, car M. Guerra ne veut en conserver que deux ou trois comme souvenir de notre excursion. Nos rameurs les transportent avec beaucoup de répugnance dans la falua. Pendant cette opération nous sommes rejoints par une *banca* d'où nous voyons sortir avec intérêt le digne Apollonio, cuisinier chinois de la Casa Real, suivi d'un déjeuner très européen. Apollonio ne s'est jamais montré plus grand artiste; le *pulchero*, les viandes froides, les pâtisseries disparaissent rapidement, et c'est avec de nombreux *culitos*, du meilleur *manzanilla* que nous baptisons notre ossuaire de nom de *grotte du Levant*.

Notre retour est difficile, la brise qui nous a conduits fraîchit légèrement, et ce phénomène si simple impressionne notre équipage, qui y voit l'influence manifeste

1. *Terminalia latifolia*, P. Bl. (Combrétacées).
2. *Areca Catechu*, Palm. *Bonga* en bicol.

des esprits troublés dans leur repos. Pour distraire les rameurs, M. Guerra commande de nager *à la général*. C'est exactement de la même façon que les rameurs du sultan le mènent de Dolma-Bagtché à Stamboul. Mais le caïque du sultan est effilé comme un marsouin et notre falua peu maniable ne s'émeut guère de cette manœuvre désespérée. Nous nous résignons facilement, car nous avons une bonne provision d'excellents cigares, et les heures passent vite dans le golfe d'Albay. Nous n'abordons à Legaspi qu'à onze heures du soir, et le mouvement, la causerie, l'air vif de la mer font que le déjeuner d'Apollonio ne nous apparaît plus que comme un lointain souvenir. Don José Ortiz nous attend sur le pantalan et nous avertit que nous dînons chez lui. Notre journée se termine gaiement à la table dont Mme Ortiz fait les honneurs avec autant d'amabilité que de distinction.

Les jours suivants se passent à examiner notre butin, à la pêche, à la chasse, aux observations de tout ordre. Cependant notre trouvaille nous a mis en goût et nous voulons encore des crânes. La décision de M. l'alcade Guerra a rompu le charme, et sans doute la langue des Bicols va se délier. Mais, contretemps fâcheux, le cuisinier Apollonio tombe malade; la nouvelle de cette



Une rue de Libog (voy. p. 124). — Dessin de P. Langlois, d'après un croquis de l'auteur.

indisposition assez grave, due sans doute à quelque écart de régime, se répand au loin; tous les Indiens y voient une manifestation évidente de la vengeance des morts. Toutes les bouches se ferment. Au point de vue de la superstition, les Bicols n'ont rien à envier à nos populations européennes; les revenants, les willis, les gnomes ont leurs équivalents aux Philippines comme en Chine. Dans la province d'Albay comme ailleurs, les phénomènes les plus naturels montrent toujours l'action d'une main surnaturelle. Appelé une nuit dans une famille bicole pour pratiquer une opération indispensable et urgente, c'est à grand'peine qu'on me laisse agir; on vient en effet de tuer sous la *caida*[1] un papillon noir et deux chauves-souris, présage de mort! Heureusement l'opération réussit et le malade est sauvé, mais la guérison est réputée aussi surnaturelle que le présage; on l'attribue à quelque sortilège dont je dois avoir le secret; pour ces populations naïves tout s'explique naturellement au moyen des explications les moins naturelles. La science des matrones est élémentaire et la mortalité des femmes en couches élevée : les Bicols attribuent ce déplorable résultat à l'action d'un esprit invisible qui, par un procédé impossible à décrire, frappe de mort la mère et

1. Véranda

l'enfant. S'il n'en est pas toujours ainsi, c'est que pendant l'accouchement le père monte la garde sur le toit de la maison et, s'escrimant à grands coups de sabre dans le vide, parvient le plus souvent à couper en deux le cruel vampire.

Cependant Apollonio est énergiquement traité; comme on ne peut avoir une confiance suffisante pour l'accomplissement de nos prescriptions dans les muchachos qui le servent, M. Guerra installe à demeure auprès de lui un *médiquillo* bicol, chargé d'exécuter nos ordonnances. Ces *médiquillos*, fort ignorants de nos théories, rendent en somme de grands services, car ils connaissent assez bien par expérience les allures des principales affections de la contrée, malaria, diarrhée, dysenterie, et ont à leur disposition dans les plantes du pays une nombreuse collection d'amers et d'astringents qui, sans avoir la puissance et la précision de nos médicaments, sont loin d'être sans effet. Notre *médiquillo*, don Pasqualino, vieux Bicol malingre et bronzé, se trouve très honoré d'agir sous les indications de deux docteurs européens. Nous lui avons confié un thermomètre en lui indiquant le moyen de prendre trois fois par jour la température du malade. Mais cette besogne ne suffit pas à son activité. Dès que nous entrons, don Pasqualino nous salue jusqu'à terre, pose sur son nez une paire de besicles gigantesques, et, comme le Leporello de *Don Juan*, déroule une longue bande de papier où sont enregistrés, mesurés, appréciés, de quart d'heure en quart d'heure, les attitudes, les paroles, les soupirs et jusqu'aux diverses phases de l'état moral du malade. Sous les efforts combinés de la médecine européenne et bicole, Apollonio revient bientôt à la santé et à ses fourneaux. Avec sa maladie disparaissent les appréhensions des Bicols. Chez ces populations à la fois insouciantes et impressionnables, tout incident fait oublier bien vite celui qui l'a précédé. De sérieux indices nous font présumer que nous trouverons une autre caverne; allons à sa recherche. Ce sera une excursion agréable, car le promoteur fiscal, M. Ruiz de Obregon, veut être de la partie.

Nous partons à six heures du matin. Je monte un des meilleurs chevaux de la province, cheval d'*escribiente*[1], au trot allongé, habitué à porter son maître, à travers champs, auprès des *daragas* dont tout enfant du grimoire possède, aux Philippines, une ample collection. Nous suivons la grande route qui passe par Legaspi et Libog en contournant le versant oriental du Mayon. Le sol est excellent : cendre noire durcie par la pluie; la route est large, bien entretenue; peu de ponts, mais les cours d'eau qui descendent du volcan sont facilement guéables. Peu après Legaspi, nous entrons dans le secteur du dernier cataclysme qui fut désastreux et coûta la vie à des centaines d'habitants[2]. Ici, plus de cases, elles ont été détruites; le sol est recouvert d'une cendre fertile, parsemée de blocs de laves, où la forêt se forme par de nombreuses casuarinées; à notre gauche s'élève la pente sombre du Mayon; à droite, les eaux bleues et calmes du golfe d'Albay resserrées dans une ceinture de hauteurs verdoyantes; au loin, l'océan Pacifique. Quelques voiles glissant sur les eaux, par le contraste de leur ténuité avec les masses qui nous dominent, donnent au paysage un caractère puissant et redoutable. Sur cet ensemble imposant s'étend une lumière grise, adoucie par de gros cumulus, dont les contours flottent incertains sur un océan de feuillage.

Bientôt nous sortons du périmètre dévasté. Les cases reparaissent, riantes comme la physionomie de leurs habitants. Toute cette contrée est un jardin enchanteur. Nous faisons halte pour prendre un nouveau guide sur la place de Libog. Ce petit pueblo a l'aspect de tous les autres. Église et beffroi en pierre, grand couvent, tribunal circonscrivent la place centrale d'où rayonnent les principales rues ombragées par les palmiers, en partie bordées par des massifs de *cañas* et de cacaoyers. A cette heure matinale les femmes sortent de la messe, la tête couverte du voile traditionnel, et s'éloignent lentement en se balançant sur leurs patins. Le guide arrive; c'est un *cuadrillero*, bon échantillon de l'espèce; ses vêtements se bornent à un salacco[1] et à un caleçon très court. Il dirige son cheval au moyen d'un licol; la selle manque de sangles; quant au cheval, il est poussif. Mais un cuadrillero bicol rendrait des points à un Arabe dans l'art de tirer parti de la bête la plus ingrate, et notre guide nous suit, ou à peu près, dans la charge à fond de train que nous exécutons en sortant de Libog. Quittant les chemins battus, nous nous engageons au milieu des ruisseaux et des rizières; les nuages rasent le sol et se résolvent en une de ces ondées dont nos plus belles pluies d'orage ne sont qu'une pâle imitation. Nous trouvons un abri dans la petite visita de San Andrès, où l'un de nos muchachos doit faire une commission. Il porte à une jeune *daraga* l'histoire des *Amours de deux amants célèbres*, qui est l'*Iliade* du dialecte bicol.

La perfection de cette épopée a dû décourager les poètes, car on me dit que c'est le seul ouvrage bicol qui supporte la lecture. Les qualités intellectuelles des Indiens n'ont rien à voir avec le raisonnement et l'analyse. Dans ces populations uniquement dominées par les sensations et les instincts, l'étude délicate d'un sentiment ne trouverait ni modèle, ni lecteurs. L'auteur se contente donc le plus souvent de développer une aventure banale au cours de laquelle sa plume prolixe entasse des descriptions d'une insupportable longueur.

La case où nous laissons l'épopée bicole est semblable à celle de tous les indigènes agriculteurs.

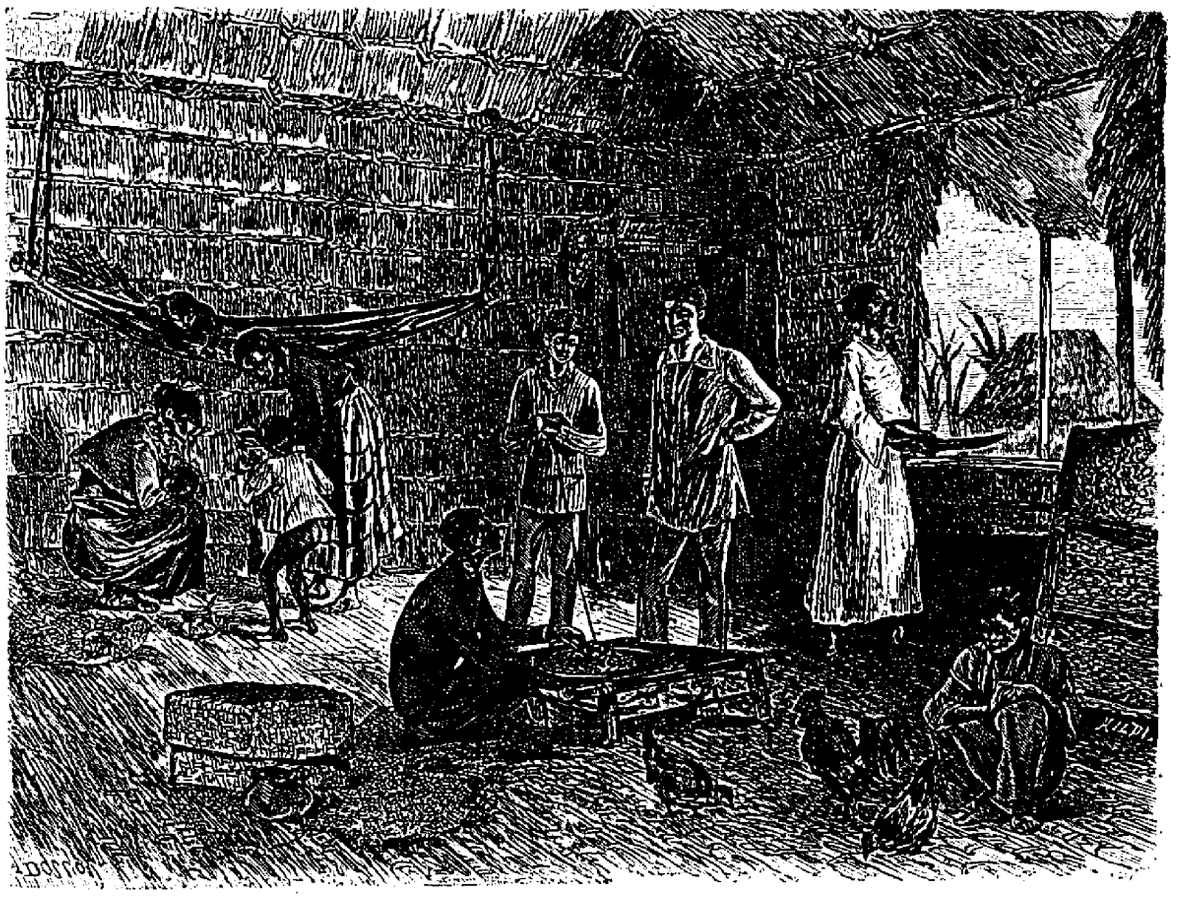
1. Employé subalterne du service administratif et de la justice.

2. La dernière éruption (laves et cendres) eut lieu en 1877; en 1875, le vent et les pluies torrentielles d'un cyclone entraînant les matériaux meubles du cône, engloutirent quinze cents victimes. De nouvelles éruptions de laves et de cendres se sont produites en juillet et en décembre 1881.

1. Chapeau en forme d'ombrelle.

L'aisance règne dans la province; mais, dans ces climats où la vie est si facile, cette aisance ne se discerne à première vue que par le nombre des buffles et par le bon entretien des cases. Ni meubles, ni linge, ni batterie de cuisine. Les vêtements et les bijoux, souvent fort riches, tiennent facilement dans deux ou trois *arcas* et quelques *tampipi*[1]. La case, plus ou moins grande, est élevée sur des piliers à hauteur d'homme environ. Les parois sont formées par des lames de bambou; le plancher, aussi en bambou, est à claire-voie; la toiture se compose d'une couverture de *nipa*, la case n'a généralement qu'une seule salle; les portes et les fenêtres sont imparfaitement obliterées par des paillassons de *nipa* semblables à ceux de la toiture. Il n'entre pas un pouce de fer dans toute la construction; les diverses pièces sont assemblées au moyen de ligatures de *bejuco*. Ces cases répondent en somme assez convenablement à leur destination; la toiture est bien étanche; l'élévation au-dessus du sol les met à l'abri de l'humidité, et il faut que les tremblements de terre soient bien violents pour endommager sérieusement cet ensemble élastique qui plie et se redresse comme un jonc.

La pluie ne cesse pas et nous sommes forcés de



Intérieur d'une case bicole. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

partir. C'est au milieu d'un nouveau déluge que nous gravissons les pentes escarpées qui nous séparent de la petite visita de San Pedro; nous nous embarquons non loin de là et nous dirigeons sur Sula au milieu d'un dédale d'îlots élevés, dont le sol disparaît sous la végétation. La pluie cesse et nous contemplons à loisir ce merveilleux paysage que les singes et les buceros animent de leurs cris. Sula n'est qu'un hameau de quelques cases, perdues au milieu d'arbres gigantesques, mais le mouillage a beaucoup d'importance; profond et sûr, c'est un admirable refuge pour les navires que les gros temps de l'est surprennent dans le golfe d'Albay. A Sula, nous trouvons des indications qui précisent notre itinéraire, et bientôt après nous abordons dans l'île de Cagraray, sur une plage de sable fin, près de la pointe Sula. A quelques pas du rivage se dresse une falaise calcaire d'une trentaine de mètres de hauteur. Il est facile de s'élever le long de cette muraille, grâce aux fissures dont elle est sillonnée, grâce surtout aux *baletes*[1]

1. Corbeilles carrées, avec couvercle d'une forme spéciale, très répandues. Ce sont les valises du pays.

1. *Ficus indica*. Les rameaux s'étendent dans toutes les directions; ils émettent des pousses qui arrivent au contact du sol

dont les branches et les troncs noueux, contournés, grimpent jusqu'au sommet comme une treille gigantesque. Aidés par nos *muchachos* qui, pieds nus, courent sur les branches, agiles comme des singes, nous trouvons bientôt la caverne cherchée ; c'est plutôt une grotte-abri ou mieux deux grottes-abris. Leur situation est pittoresque, mais elles n'ont pas la majesté funèbre de la grotte du Levant. Nous récoltons les crânes et imposons à ce nouvel ossuaire le nom de *Karabao*[1], à cause d'un récif qui lui fait face et qui affecte la forme de cet animal.

12 septembre, dimanche. — Nous sommes réveillés dès l'aube par le son des cloches et des fanfares, par les détonations des pétards ; nous sommes arrivés au jour solennel de Notre-Dame de la Nativité, la patronne d'Albay. Quelle fête ! Le *gobernadorcillo*, riche Bicol récemment promu, tient à signaler son entrée sur la scène administrative par des réjouissances mémorables. Depuis plus d'un mois, les jeunes gens de la ville, transformés en acteurs, répètent un grand drame composé en vers bicols par un poète du cru ; les *muchachos* fabriquent par centaines des lanternes de papier coloré soutenues par une légère armature de *bejuco*, et le *Cébu* vient d'arriver de Manille bondé de provisions de toute sorte.

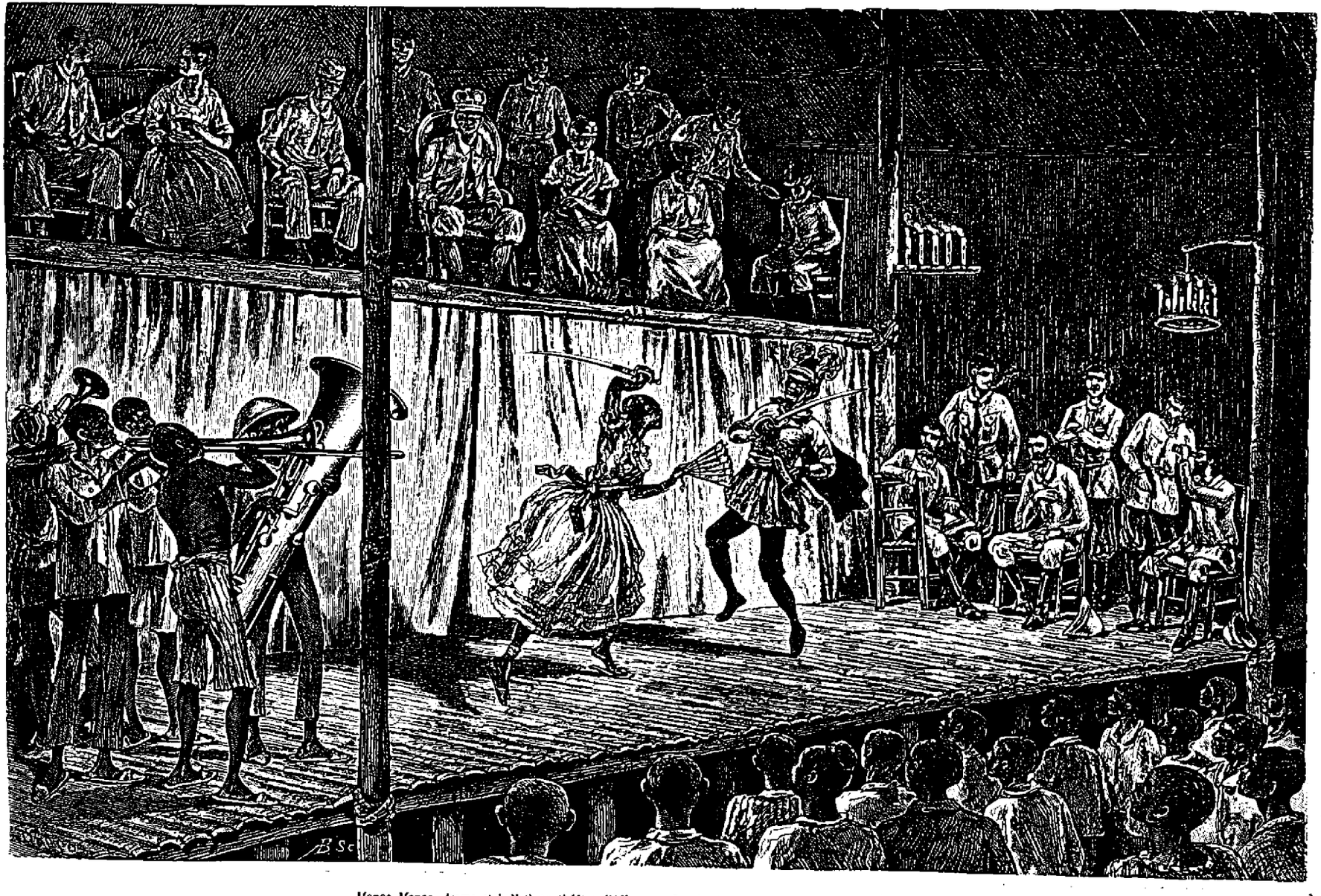
Le soir, après un magnifique feu d'artifice, le pueblo change d'aspect. Ah ! le nouveau gobernadorcillo a bien fait les choses ! toutes les maisons sont illuminées, et, aux principaux carrefours, des arcs de triomphe, des palais, des obélisques de bambou, couverts de lampions, inondent la ville de leur blanche clarté ; toutes les avenues sont garnies d'un double cordon de lanternes aux couleurs voyantes qui s'étendent à perte de vue, sous les talisays et les bananiers. A la lueur de cette illumination féerique, à pied, à cheval ou montés sur des buffles, accourent vers le théâtre les retardataires des environs, car personne ne veut manquer les actes du drame qui doivent être joués pendant la nuit, et qui sont, paraît-il, les plus pathétiques.

La foule se tient debout, en plein air, sur une vaste esplanade qui fait face au théâtre. Le théâtre même, construit en huit jours, n'abrite que les notables du pueblo, qui s'entassent des deux côtés dans deux loges. Les autorités s'assoient sur la scène, ainsi que les grands seigneurs du temps de Louis XIII à l'hôtel de Bourgogne. L'orchestre, c'est-à-dire la fanfare d'Albay, est aussi sur la scène et, bien qu'en fonctions depuis le matin, joue avec une furie toujours égale. L'action qui se développe sous nos yeux est extrêmement compliquée, et l'outillage de la scène est aussi simple que celui qui suffisait à Shakespeare. On dit que, devant la cour d'Élisabeth, un écriteau accroché aux coulisses remplaçait les décors ; ici l'écriteau même fait défaut. Ce sont les acteurs qui, en entrant en scène et en s'écriant : *Quelle solitude horrible !* ou bien : *Je salue en tremblant Votre Majesté*, nous indiquent que nous sommes tantôt dans un désert, tantôt dans un palais ; au fond du théâtre, au-dessus du rideau qui sépare les coulisses de la scène, une estrade sert tour à tour de tribune, de trône et de chambre nuptiale ; un escalier, ou plutôt une échelle, qui grimpe sur le toit, représente les montagnes et les abîmes sur lesquels règnent les monstres terribles qui pendant la journée ont quitté leurs repaires pour assister à la procession du pueblo.

Avant notre arrivée, la *princesse de Constantinople*, après mille péripéties, a été enlevée de la cour de son père par un berger, puissant magicien, qui l'a transportée sur les sommets les plus inaccessibles, et la fait garder par un lion et un serpent de carton qui avaient au milieu des fidèles une tournure des plus divertissantes. Au moment où nous prenons place sur la scène, le père de la princesse, entouré de toute sa cour, déplore son malheur. Mais il s'interrompt pour saluer le gouverneur, pendant que la fanfare joue la marche royale d'Espagne. Après cet incident, accueilli par les acclamations de la foule, la pièce continue. Le monarque infortuné ordonne à ses courtisans de courir à la recherche de sa fille. Au moment où ils vont partir survient une ambassade de *Moros* qui veulent aussi aller chercher la princesse ; insultes, provocations, défis ; les ambassadeurs et les courtisans dansent en se battant à coups de sabre. Les dames de la cour saisissent aussi des sabres, et le ballet devient général. Bien souvent, le drame mettra en présence Moros, dames et paladins, et leur dialogue finira toujours par ce ballet ou *moros-moros* dont toutes ces pièces tirent leur nom. Je suis assez difficilement les péripéties du drame, mais nous voici à la scène capitale ; le dramaturge bicol a trouvé la *scène à faire* devant un auditoire pour lequel non-catholique et ennemi sont des termes exactement synonymes. La princesse de Constantinople a résisté au berger magicien malgré toutes ses menaces, et tandis qu'il est occupé ailleurs, la vertu, talisman plus puissant que le sien, opère à son tour des miracles. La princesse descend sur la scène, en ce moment un affreux désert, accompagnée du lion et du serpent, qui la suivent d'assez mauvaise grâce ; mais la gracieuse Bicole, svelte et légère, exécute devant ces gardiens féroces un pas brillant en leur distribuant de grands coups de houlette sur le museau ; les monstres fascinés viennent lui lécher les pieds et se déclarent ses esclaves. Alors survient le vaillant prince de Toscane, qui seul a pu retrouver les traces de la princesse, dont il est éperdument amoureux. Le public, complètement subjugué, retient sa respiration pour ne pas perdre une syllabe du dialogue. Le prince a un défaut capital : il est *moro*, c'est-à-dire infidèle, et la princesse est fervente catholique ; elle ne doit pas laisser voir au paladin les sentiments que lui inspirent sa bonne tournure et sa valeur. Le prince devient pressant ; à genoux il sollicite un aveu. La princesse est à demi vaincue :

prennent racine, et se développent en formant autour du tronc primitif une gaine de troncs nouveaux, qui l'étouffent.

1 Buffle, en dialectes tagalog et bicol.



Moros-Moros drame et ballet) au théâtre d'Albay. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

« Peut-être écouterais-je tes paroles séduisantes, dit-elle, mais tant que tu n'auras pas renoncé à ta religion maudite, n'espère de moi aucune tendresse. »

Le public ne contient plus son enthousiasme, qu'il manifeste en suivant la parole des acteurs par des sifflets cadencés.

La pièce se termine par la conversion du prince de Toscane et par son mariage avec la princesse. Il est minuit et cette première journée de fête doit aboutir à la conclusion ordinaire, c'est-à-dire au *catapusan*, qui signifie à la fois *terminaison* et *bal* en dialecte bicol. Ce soir, il faut mettre ce mot au pluriel, car il y a au moins une demi-douzaine de bals chez le gobernadorcillo et les principaux *cabezas* du pueblo. Les danses et aussi le jeu, la diabolique *monte*, vont se prolonger dans la nuit; ce jeu fertile en désastres sera la seule note fâcheuse de cette charmante fête, où nous avons vu tout un peuple enivré de mouvement, de bruit, de lumière, sans que l'autorité ait eu à réprimer le moindre excès. Tous les cuadrilleros des environs étaient sur pied, mais ils partageaient le délire général. Seules les brigades de *guardia civil*[1] indigène auraient offert une ressource sérieuse. Ces Indiens, anciens soldats, dont les officiers et la plupart des sous-officiers sont Espagnols, paraissent avoir acquis, sous leur nouvel uniforme, des qualités morales qui sont exceptionnelles chez leurs compatriotes.

20 septembre. — Nos collections sont terminées,



Cuadrillero. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

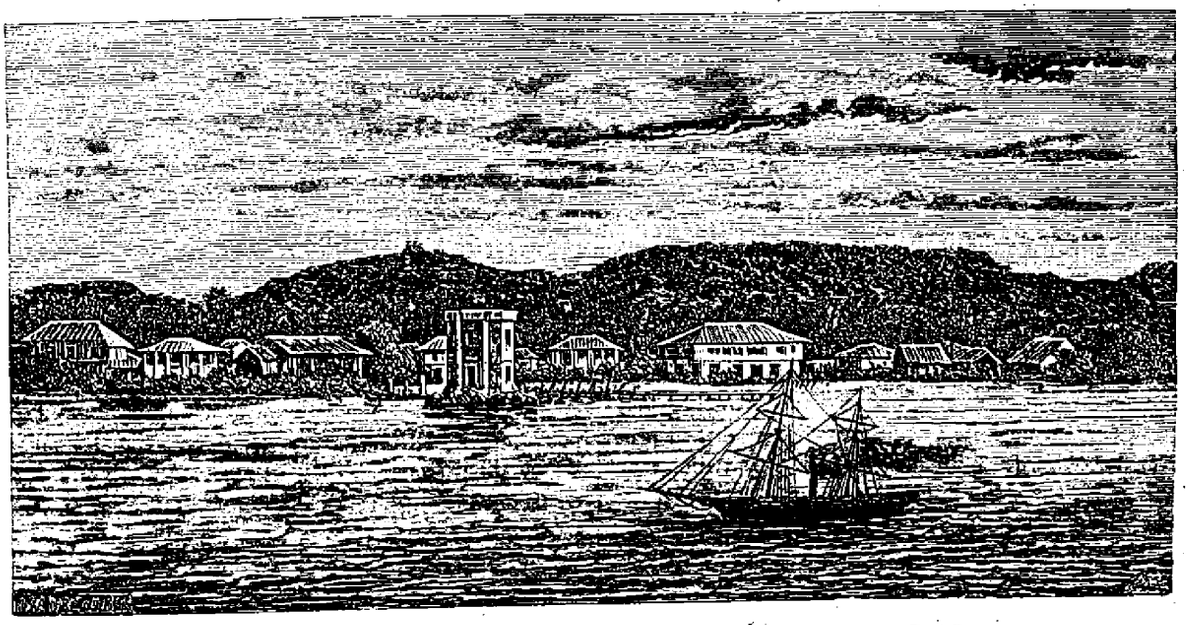
nous n'attendions que la fête d'Albay pour poursuivre notre voyage. Il faut quitter cette belle province où l'autorité espagnole et l'aménité des habitants ont rendu nos recherches faciles, pour visiter les îles du Sud, aux populations mahométanes ou idolâtres. Ce n'est pas sans regrets que nous quittons nos amis d'Albay; ils les augmentent encore en prenant la peine de venir nous serrer la main une dernière fois à bord du *Cébu*, en rade de Legaspi.

Le 26 octobre, nous sommes de retour à Manille. Le 5 novembre, nous montons à bord du *Pasig*, qui doit nous transporter dans le Sud. Notre traversée est contrariée par un gros temps, que les attentions de l'aimable capitaine don José Zavala nous font supporter sans peine. Le 7, nous sommes à *Cuyos*, chef-lieu des îles *Calamianes*, le 8 à *Puerto Princesa*, nouvel établissement fondé par les Espagnols dans l'île presque déserte de *Palawan* ou *Paragua*. Nous arrivons le 10 à *Balabac*, poste qui commande l'entrée sud-ouest de la mer de Mindoro, et le 13 à *Zamboanga*, au sud-ouest de Mindanao, base d'opérations des forces espagnoles contre les Soulouans et les autres Malais du sud. Le 14, nous touchons à la *Isabela*, arsenal et station navale sur l'admirable rade de l'île *Basilan;* nous en repartons le 15, nous dirigeant sur l'île *Soulou*.

1. Gendarmerie.

J. MONTANO.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Rade de Soulou. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Rey.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Ile Soulou.

15 novembre. — A midi, nous suivons le diamètre de la demi-circonférence formée à bâbord par les îles *Bucutua, Tongquil, Balanguingui, Sinisa;* bientôt nous rangeons l'île Soulou[2], dont les hautes montagnes sont couvertes de vastes prairies de cogon encadrées de forêts; bien que muni d'une bonne lunette, je n'aperçois que de rares habitations; nous passons devant *Paticolo*, point où débarquèrent les troupes espagnoles le 22 février 1876. A six heures, nous jetons l'ancre au nord-ouest de l'île dans la rade de la ville espagnole[3].

Cette petite ville est toute récente, et si l'illustre Dumont d'Urville revenait sur cette rade où il mouilla en 1839, il serait sans doute aussi surpris par l'aspect des lieux que par l'accueil qu'il y recevrait.

Deux mots d'histoire deviennent ici nécessaires.

Soulou, centre commercial, politique et surtout religieux, est, à proprement parler, la la Mecque de l'extrême Orient. La sultanie de Soulou, l'une des plus anciennement fondées, alors que l'islamisme se répandit dans le nord de la Malaisie, subit des fortunes diverses, des crises redoutables, dont elle avait toujours su se relever. Le régime politique était ce qu'il est encore aujourd'hui : une oligarchie de *datos* (seigneurs féodaux) soumis d'une façon plus ou moins effective au pouvoir suprême du sultan. Le commerce, le prosélytisme mahométan et surtout la piraterie absorbaient l'activité du royaume. Mais ces entreprises n'allaient pas sans de graves conflits avec les forces hollandaises et espagnoles. Les Soulouans, pirates dans l'âme et bons marins, ravageaient constamment les côtes des îles Bisayas[1], ruinaient les pueblos, réduisaient les habitants en esclavage. Il n'y a pas fort longtemps que M. le professeur Semper, se trouvant au nord-est de Mindanao, ne dut qu'à un retard fortuit de n'être pas enlevé par les praws partis de Maïbun.

Vingt fois l'Espagne avait envoyé des expéditions contre Soulou; elles étaient presque toujours revenues victorieuses, après avoir délivré les Indiens captifs et imposé au sultan des traités solennels. Quand leurs villages étaient incendiés, et leurs praws coulés à

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.
2. Jôlo des Espagnols. Soloo des Anglais.
3. Les Soulouans l'appellent *Tianggi* (le marché).

1. Negros, Cébu, Leyte, etc. On calcule que jusque dans ces derniers temps ils enlevaient chaque année quatre mille captifs, en moyenne, aux Philippines et jusque dans le golfe d'Albay, pourtant si éloigné.

fond, les *datos* réunis sous les canons espagnols juraient de se soumettre aux exigences du vainqueur. Mais les engagements pris étaient invariablement violés. Dans ces mers hérissées d'écueils, dont les cartes sont encore incomplètes et où les croisières permanentes des grands voiliers sont contrariées par la régularité des moussons, les praws légers, naviguant aussi bien à l'aviron qu'à la voile, ont une grande supériorité. Les Espagnols partis, la piraterie renaissait avec l'élan d'une industrie avide de réparer ses pertes. Depuis quelque temps déjà les sultans paraissaient comprendre la supériorité de l'Espagne et la défaite irrémédiable dont les menaçait la civilisation. Ils auraient voulu sans doute respecter plus sincèrement les traités consentis, mais ils n'en avaient pas le pouvoir. Leur autorité n'avait de valeur que pour prélever le tiers du butin de leurs sujets, tribut toujours religieusement payé; il leur était impossible de surveiller efficacement tout un peuple de datos disséminés dans les cent cinquante îles et îlots compris dans leurs domaines; d'ailleurs l'autorité des sultans tirait toute sa force de l'idée religieuse et elle eût perdu tout prestige en essayant de faire respecter les populations catholiques des Philippines. En réalité, ces souverains si redoutés étaient soumis à leurs vassaux; ils étaient contraints de tolérer des exactions continuelles, bien que prévoyant les conséquences fatales qui devaient en être le résultat [1].

Le 29 février 1876, l'armée espagnole, débarquée sept jours avant à Paticolo, se trouvait sous les retranchements de Tianggi. L'escadre était embossée dans la rade. Le soir, la ville en flammes, abandonnée par les défenseurs, éclairait le pavillon de l'Espagne flottant sur tous les forts.

Aujourd'hui la vieille ville ruinée par le bombardement a disparu. Les officiers du génie espagnol ont jeté sur les bas-fonds et les palétuviers une partie des collines qui dominaient la ville *mora*. Sur ce terre-plein, presque entièrement gagné sur la mer, dominée par des montagnes boisées de sept cents à huit cents mètres d'altitude, s'élève la nouvelle ville, bien petite encore, mais qui tend à grandir.

Tous les travaux du génie sont exécutés par des condamnés indigènes; ils appartiennent à trois catégories : les condamnés militaires, qui forment des compagnies de discipline et contribuent au service de la place, tout en prenant part aux diverses corvées; les *deportados*, détenus en vertu de mesures administratives, et les *presidiarios* ou forçats.

La garnison comprend cinq cents hommes environ, appartenant au génie et à l'infanterie indigènes, commandés par des officiers presque tous espagnols.

En débarquant à Soulou, nous trouvons la ville en pleine période de création : il n'est pas facile d'avoir un logement. Nous y réussissons bientôt cependant, grâce à l'obligeance de M. le colonel don Lopez Ventura Nuño, gouverneur par intérim, et des RR. PP. Frederico Vila et Juan Carreras, aumôniers de la garnison. Les rues, à moitié construites, présentent une animation extraordinaire; les boutiques de trafiquants chinois sont pleines de gens en quête de renseignements, et l'on ne peut faire un pas sans trouver plusieurs factionnaires, arme chargée et baïonnette au bout du fusil.

On attend les *juramentados*.

Le sultan de Soulou s'est résigné au protectorat espagnol; je ne sais même si la tranquillité et le bien-être dont il jouit [1] ne lui paraissent pas préférables à un pouvoir nominal et toujours troublé. Mais, beaucoup moins intelligents, et en tout cas beaucoup plus sérieusement lésés dans leurs intérêts, les datos ne peuvent supporter un régime qui, tenant en respect la piraterie, tarit leur principale source de revenu. Leur résistance trouve un soutien puissant dans l'inquiétude des *panditas* (prêtres mahométans), menacés par le voisinage de l'Espagne et de ses missions catholiques. La soumission est donc insupportable aux datos et ils ne reculent devant aucun moyen pour lutter contre la domination espagnole. Ils sont secondés par leurs sujets au tempérament aventureux et guerrier, habitués de tout temps à subir les caprices d'une autorité sans contrôle. Les lois séculaires de Soulou rendent d'ailleurs facile le recrutement d'hommes prêts aux suprêmes résolutions. D'après ces lois, le débiteur insolvable devient, ainsi que la famille, la propriété de son créancier, et l'insouciance de ces Malais est si grande que leurs maîtres n'éprouvent aucune difficulté à leur faire contracter des dettes hors de toute proportion avec leurs ressources. Le débiteur malheureux ne s'appartient plus; sa famille peut être dispersée aux quatre coins de l'Archipel. Souvent on lui offre de racheter sa famille au prix de sa vie, et de périr en sacrifiant le plus grand nombre possible de chrétiens. Le débiteur accepte, il jure; c'en est fait, il est *sabil* ou *juramentado*.

Les juramentados savent parfaitement que, s'ils parviennent à s'introduire par surprise dans la ville espagnole, tout espoir de retraite leur est interdit. Il y a toujours sur rade des avisos et des canonnières et, à la moindre alerte, leurs embarcations arrivent sur la plage. Du côté de la campagne, une tour et deux forts défient toute entreprise régulière et battent le pied d'une haute palissade qu'on ne peut franchir que par des portes minutieusement gardées; pour surcroît de précaution, de vingt en vingt pas, le long de la palissade, sont perchées de grandes guérites renfermant quatre factionnaires avec les armes toujours chargées.

La mort est donc certaine pour tout juramentado; aussi peut-être quelqu'un d'entre eux regretterait-il

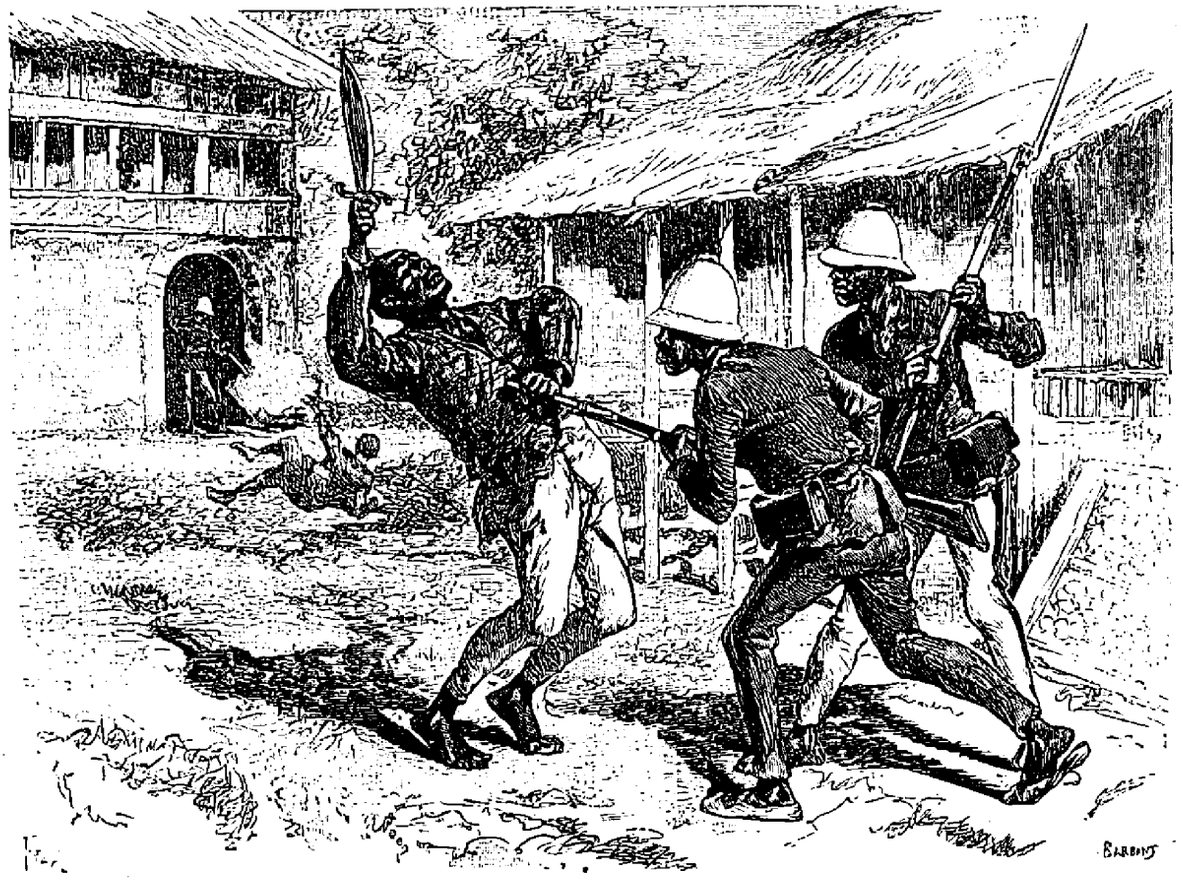
1. Cf., outre l'expédition de l'*Astrolabe*, celles de Wilkes (*U. S. Expl. Exped.*, Philadelphie, 1844), etc. M. le contre-amiral Mouchez, aujourd'hui directeur de l'Observatoire de Paris, qui, en 1842, à bord de la *Capricieuse*, a levé le plan de la rade de Soulou (Dépôt des cartes et plans, n° 1192), ne reçut pas un meilleur accueil que les navigateurs qui l'avaient précédé.

1. L'Espagne sert une rente annuelle de douze mille francs au sultan, dont le revenu total est évalué à trois cent mille francs.

sa promesse imprudente, mais le cas est prévu; dès que les misérables atteignent le nombre voulu, ils sont réunis et soumis par d'experts panditas à un entraînement bien réglé. Alors commencent les jeûnes, les courses vagabondes dans les forêts désertes, les prières sur les tombes des juramentados défunts et, à la clarté fascinatrice de la lune, les longues prédications qui détaillent en termes brûlants les jouissances du paradis de Mahomet; quand les sujets sont arrivés à un degré d'excitation suffisant, mais alors seulement, on les lance sur la ville espagnole.

Un complot qui intéresse toujours plusieurs familles et qui nécessite des formalités aussi prolongées ne peut, quoi qu'on fasse, rester absolument secret; et le démon de l'avarice, souvent plus puissant que celui du fanatisme, délie bien des langues. Le gouverneur de Soulou est presque toujours informé de l'imminence d'une attaque; mais on ne saurait lui en indiquer l'instant précis, car les juramentados l'ignorent eux-mêmes. Nous arrivons à Soulou dans un de ces moments suspects. Nous sommes sous le coup d'une attaque, et il faut nous tenir sur nos gardes.

C'est ce que me recommande, en me donnant ces détails, un de mes voisins, brave capitaine qui a déjà vu



Épisode de l'attaque des *juramentados* (voy. p. 132). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

plusieurs fois les juramentados. « Ne descendez jamais dans la rue sans revolver, me dit-il, et gardez-vous de franchir la palissade. »

Pourtant, ne voyant rien venir et voulant collectionner quelques plantes, je sors un matin, suivi de Juan, mon muchacho tagaloc, poltron comme un lièvre dès qu'il est seul, mais susceptible de tous les genres d'héroïsme sous les yeux d'un Européen. Cette course me permet d'acquérir quelques notions sur la structure géologique de l'île.

L'archipel de Soulou s'étend de Bornéo à Mindanao en une chaîne d'îles situées sur les sommets du relief sous-marin. Sans doute plusieurs de ces îles, peu élevées, sont en grande partie constituées par des bancs de polypiers qui se sont peu à peu exhaussés jusqu'à la surface de la mer, et qui, par l'apport de détritus de toute espèce, sont devenus propres à la végétation. Il en est autrement de beaucoup d'autres îles, et notamment de Soulou. La formation précédente ne s'est opérée que sur le rivage; la masse de l'île est volcanique, et c'est la destruction lente de la couche supérieure des laves qui a produit ce sol prodigieusement fertile aussi bien sur les hautes montagnes que dans les vallées. Les blocs de lave, très nombreux, ne se voient qu'au bord de la mer, dans le lit des ruisseaux ou dans les grandes tranchées ou-

vertes par le génie pour y puiser les matériaux des remblais qui vont combler les palétuviers; partout ailleurs la forêt puissante ou les prairies de cogon s'étendent sans interruption.

Je parcours les bois qui s'élèvent en pente douce au sud-est de la ville, et je ne vois personne que quelques esclaves amaigries qui puisaient de l'eau dans un torrent, sous les clochettes roses des *Ipomœa*[1]; plus loin, au milieu d'un petit défrichement, une case de colons tagalocs, *presidiarios* libérés, qui se sont barricadés chez eux et me conseillent de rentrer au plus tôt dans la ville; en suivant les trouées percées dans la forêt, où je trouve de nombreux insectes sous les détritus végétaux, j'arrive au milieu d'un chantier; les forçats abattent un coin de la forêt protégés par une compagnie d'infanterie déployée autour d'eux. Le commandant de cette escorte me reproche amicalement mon imprudence et me conseille d'attendre son retour pour revenir à la ville. Voyant cependant que je vais le quitter, le commandant n'insiste plus, mais, rassemblant aussitôt ses hommes, il forme sa colonne et rentre avec moi.

23 novembre. — Les jours suivants se sont passés dans une tranquillité relative, et j'ai déjà oublié, au milieu des recherches anthropologiques, les fameux juramentados, lorsque, ce matin à huit heures, me trouvant sur la place du Marché, j'entends quelques coups de fusil; puis des cris confus, puis plus rien, un silence de mort; le marché se vide en un clin d'œil et je suis seul sur la place déserte, à quelques pas de deux factionnaires qui s'adossent à une case en armant leurs remingtons. A ce moment une femme accourt échevelée, suivie d'un Soulouan sale comme un peigne, et tellement pâle qu'il paraît vert; il tient à sa main un kriss dégouttant de sang. La femme me crie : *los juramentados!* et, lancée comme un boulet de canon, me renverse en passant; deux coups de feu partent au-dessus de ma tête, je me relève, et vois tomber le juramentado atteint à la poitrine; mais il se relève à son tour et s'élance, le kriss levé, sur les factionnaires; transpercé par une baïonnette, il se tient encore debout, essayant d'atteindre le soldat qui le maintient au bout de son fusil; l'autre factionnaire recharge son arme et abat définitivement cet enragé.

Une grêle de coups de fusil éclate de tous côtés; en passant dans la grand'rue, je vois quelques hommes gisant dans une mare de sang; au milieu de la chaussée, trois juramentados, le front haut, le kriss levé, s'avancent résolument à la rencontre d'un peloton de soldats disciplinaires. Les remingtons s'abaissent; quand la fumée du feu de peloton est dissipée, les trois juramentados sont étendus en ligne, la face contre terre. Enfin, nous sommes délivrés de nos agresseurs.

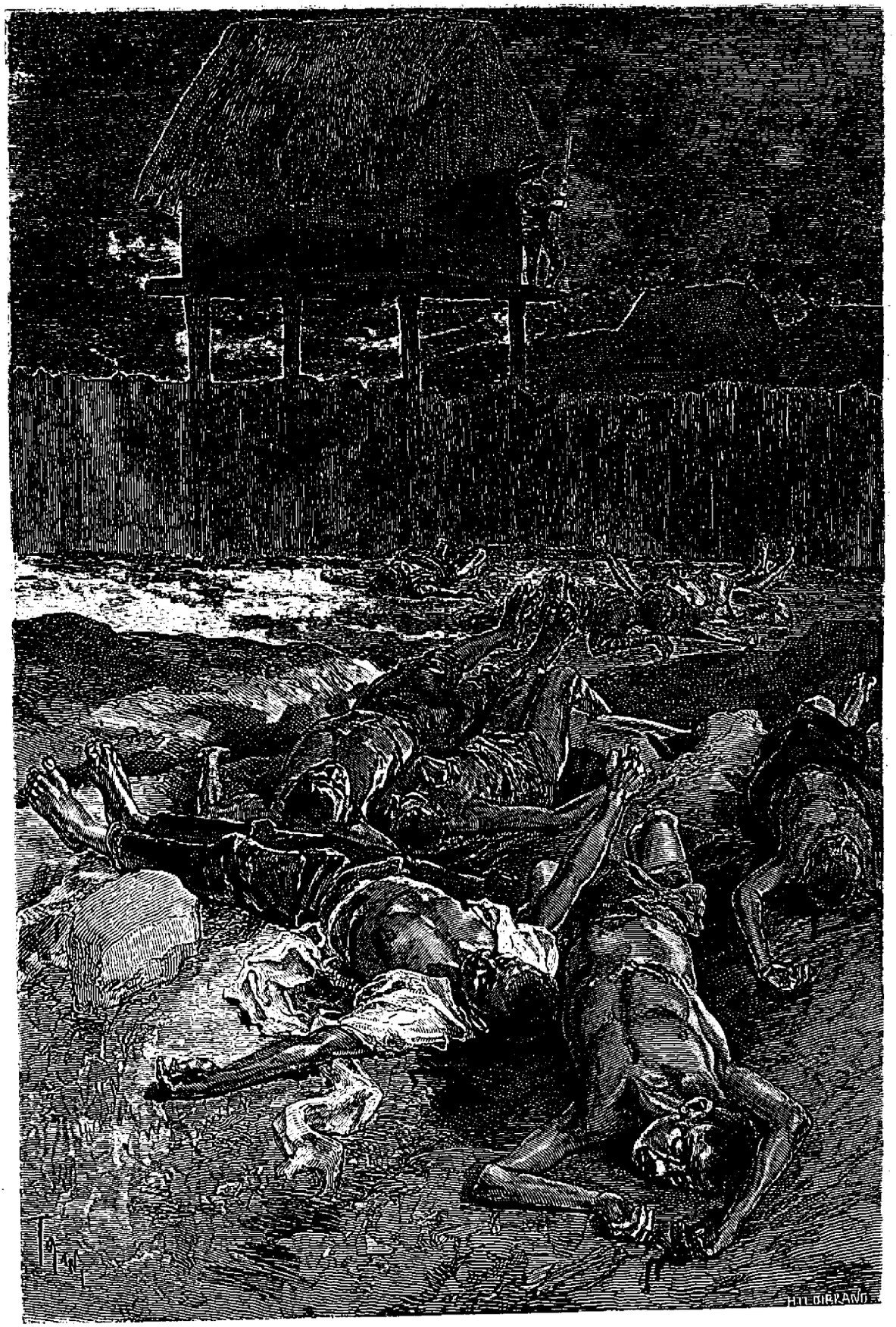
Dans ces tristes circonstances, le poste du médecin est nettement indiqué. Nous nous hâtons vers l'hôpital; nous rencontrons en chemin le gouverneur, le brave colonel D. Ventura Lopez Nuño, superbe de calme et de sang-froid, bien que ses yeux brillent de colère. Nous échangeons une cordiale et rapide poignée de main. Nous voici au milieu des morts et des blessés; les juramentados ont fait quinze victimes. Et quelles blessures! Tel cadavre a la tête tranchée, tel autre est presque coupé en deux; le premier blessé qui me tombe sous la main est un soldat du 3e régiment, qui montait la garde à la porte par laquelle sont entrés les assaillants; son bras gauche est fracturé en trois points, son épaule et sa poitrine sont littéralement hachées; l'amputation serait le meilleur parti à prendre, mais dans ces chairs lacérées il n'y a plus de place pour tailler un lambeau; pendant que je réduis ses nombreuses fractures, le soldat, encore excité par le combat, me raconte le début de l'agression. La consigne donnée aux postes était expresse et soigneusement observée. Tout Soulouan, homme ou femme, qui se présentait aux portes, était fouillé et arrêté si l'on découvrait quelque arme sur lui. Les juramentados, au nombre de onze, s'étaient divisés en trois groupes séparés par quelques pas; ils portaient des bottes de fourrage et des *cañas*[1], où ils avaient caché leurs armes. Deux d'entre eux se présentent d'abord à la porte; au moment où les factionnaires se penchent pour visiter les cañas, tous les juramentados à la fois tirent leurs kriss; un des factionnaires est tué raide; son camarade, sous une pluie de coups, a encore la force de faire feu; il tue un des agresseurs, les autres passent comme un torrent et se répandent au hasard dans la ville.

Les blessures atroces des kriss, souvent mortelles sur-le-champ, guérissent parfois avec rapidité quand elles sont judicieusement soignées. Au bout de quelque temps tous les blessés du 23 novembre sont sur pied. Ce remarquable résultat est dû aux soins du directeur de l'hôpital, M. le chirurgien-major don Manuel Rabadan y Arjona, qui aux qualités d'un profond savoir réunit celles du cœur le plus généreux. J'aurai à revenir plus tard sur le mérite de cet excellent confrère.

24 novembre. — L'émotion produite par l'agression des juramentados ne tarde pas à se calmer; à Soulou on est assez habitué à ces incidents, et d'ailleurs, à cause de cet incident même, on est sûr d'être tranquille pendant quelque temps. A l'appareil de la guerre succède l'activité féconde de la paix. Les Chinois reprennent leurs transactions doublement lucratives avec les Soulouans et les Européens, et le génie remue la terre avec une activité qui fait dire à un de mes amis indigènes, noble pandita, que les Espagnols veulent jeter l'île entière dans la mer. Ce Soulouan au type sémitique, descendant de l'un des Arabes qui introduisirent ici l'islam, parle bien le malais, ce qui me permet de causer facilement avec lui. Il ne se lasse pas d'entendre la description de Constantinople, de ses grandes mosquées en pierres et de la cour du puis-

1. Convolvulus.

1. Tronçons de bambou servant à puiser l'eau.



Cadavres des juramentados réunis après l'attaque. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Rey.

sant sultan de Stamboul. Il est émerveillé surtout par les récits que je lui fais de notre Algérie et des trois millions d'*Orang Islam*[1] qui obéissent au *radjah*[2] des *Orang Prantjis*. Bien qu'il soit fort intelligent, je vois bien que ce nombre n'a pas pour lui de sens précis et ne représente qu'une multitude innombrable, ce qui augmente encore son admiration. En retour il me donne mille détails sur le Coran, sur ses compatriotes, glissant adroitement sur les côtés blessants pour son amour-propre de Soulouan et de pandita.

Grâce aux renseignements du pandita, grâce surtout à l'appui moral et matériel de tous les Espagnols, nos observations anthropologiques et nos collections s'augmentent chaque jour. Tantôt séparés, tantôt réunis, M. Rey et moi, nous étudions de plus en plus le rayon de nos excursions dans l'intérieur de l'île et sur la côte.

Je rencontre partout les traces de la guerre; des cases en ruine, des plantations de café et de cocotiers envahies par la forêt. Parfois, derrière une clôture en désordre, quelques indigènes, pirates contraints par la dureté des temps au travail du sol, me lancent un mauvais regard. Mais je suis sur mes gardes et toujours bien armé. Un jour, vers midi, par un soleil brûlant, fatigué et mécontent de mon herborisation, j'essaye de retrouver quelques forces à l'ombre d'un *mangoustan*[3] gigantesque sur la lisière d'une plantation. J'appelle deux travailleurs qui labourent paresseusement près de là, et, leur montrant une poignée de monnaie, je les engage à chercher pour moi quelque insecte ou quelque reptile. Ils sourient dédaigneusement, puis soudain l'un d'eux me prend par la main et, d'un geste me recommandant le silence, me conduit auprès d'un caféier. Après avoir bien regardé, je découvre un magnifique trigonocéphale[4], lové sur le ventre; son dos vert est presque invisible au milieu du feuillage, mais ses yeux brillent comme deux rubis.

« Prends-le donc, » dis-je au Soulouan, qui, pour toute réponse, fait un bond en arrière. Il n'y a pas à hésiter : d'un coup de baguette je jette le trigonocéphale sur le sol, un second coup l'envoie à quinze pieds en l'air; il retombe, et, tandis qu'il cherche à reprendre son aplomb, ma baguette appliquée sur sa nuque et solidement fixée par mon pied maintient sa tête immobile; il est alors facile de l'amarrer avec un brin de ficelle au bout d'un bâton, et le voilà prêt à être plongé vivant dans l'alcool, condition indispensable pour la conservation de ses belles couleurs.

Cette capture, dont je connaissais la théorie et dont la nécessité vient de m'imposer la pratique, me conquiert sur-le-champ l'estime du Soulouan. Il me mène à sa case, qui est grande et en bon état; c'est un des rares propriétaires, non datos, dont le bien-être ait survécu à la guerre et à la suppression de la piraterie; je trouve chez lui toute une smala, vieux parents, enfants à la mamelle, nombreux esclaves de tout âge, nombreuses femmes surtout. Tout ce monde-là est à peu près nu. A Soulou comme dans les autres pays musulmans de l'Archipel, les prescriptions du Coran ne sont que très imparfaitement suivies; le climat rendrait d'ailleurs insupportable ce *féredjé* qui, aux eaux douces d'Europe, protège de son ombre transparente les traits des favorites de Stamboul. Quand dans la ville espagnole les femmes maures rencontrent un Européen, elles font mine de se voiler avec leur écharpe, mais ce simulacre même est banni dans l'intérieur des cases ainsi que presque tous les vêtements. Mon hôte me présente sa famille et me fait admirer sa demeure. Sa case n'a, à proprement parler, qu'une salle, divisée par une cloison incomplète en deux pièces inégales : de petits coffres où tout Soulouan, libre ou esclave, met sa fortune marquent la place où chacun s'étend pour la nuit. Quelques gongs (*agun* en soulouan) et quelques porcelaines chinoises, un nombre formidable de lances et de kriss de toute forme, un vieux fusil à pierre transformé, tout rouillé, et redoutable surtout pour qui aura l'imprudence d'en faire usage, tel est l'inventaire à peu près complet du mobilier.

On va chercher des fruits, et hommes et femmes paraissent apprécier sincèrement le lait du coco fortement additionné avec le rhum que je porte dans un flacon. Bientôt le maître de céans trouve ce breuvage un peu trop doux et ne se fait guère prier pour achever ma provision de spiritueux. La conversation devient animée; accroupis sur le plancher ou étendus sur une vaste estrade en bambou, maîtres et esclaves y prennent part. Une grande familiarité règne entre les uns et les autres. Il faut être juste même envers des pirates; ni les Soulouans, ni les autres Malais mahométans des Philippines, ni les races sauvages de l'intérieur des îles de l'Archipel, n'ont jamais soumis leurs esclaves à cette exploitation méthodique, à ces cruautés raffinées dont hier encore je trouvais un exemple dans les récits de Darwin[1]. La barbarie de ces Maures ignorants et fanatiques est presque de la douceur si on la compare aux usages des esclavagistes chrétiens. En général l'esclave de Soulou est passablement nourri, et son travail n'est pas excessif quand il n'est pas occupé à la pêche des huîtres perlières[2]; les châtiments sont rares et, chose singulière, n'ont point cette férocité qui, à d'autres égards, donne un caractère particulier aux mœurs de cette nation. Après quelque temps de surveillance, le captif tagaloc ou bisaya est délivré de ses fers; il peut se marier et fonder une famille. Mais malheur à la famille du Soulouan libre que ses dettes réduisent à l'esclavage, malheur aux familles de ses

1. Mahométans.
2. Souverain des Français. *Président* n'a pas d'équivalent en malais.
3. *Garcinia mangostana* (Guttifères) donne le meilleur fruit des tropiques.
4. *Tropidolæmus Hombroni*, abondant à Soulou.

1. Voyage du *Beagle*, London, 1839.
2. Les esclaves occupés à cette pêche doivent plonger à des profondeurs qui varient entre dix et vingt-cinq mètres. Ils restent en moyenne deux à trois minutes sous l'eau. Ce travail quotidien, très pénible, détermine rapidement la phtisie chez ceux qui y sont condamnés.

esclaves, malheur à la famille de l'esclave fugitif! Dans tous ces cas la loi est inexorable; femmes, enfants, quel que soit leur âge, tout est vendu par le créancier ou le maître lésé, et dispersé aux quatre coins de l'Archipel. Voilà pourquoi tant de captifs chrétiens des Philippines n'accourent pas à l'ombre du pavillon espagnol que les canonnières promènent dans les eaux de Soulou. D'ailleurs l'évasion possible pour les hommes ne l'est pas pour les femmes, qui n'ont pas les mêmes prétextes pour s'éloigner des cases.

Et à ce moment, malgré la tranquillité du tableau patriarcal que j'ai sous les yeux, je me rappelle le récit émouvant de Mme Beecher-Stowe, je bénis la croisade prêchée par cette noble femme, le succès qu'elle a remporté dans le Nouveau-Monde, et qui s'étend chaque jour davantage aux pays à esclaves de l'extrême Orient.

Au milieu de ces Malais somnolents, de ces femmes qui demain peut-être seront séparées de leurs enfants, on est imprégné de je ne sais quel air de harem médiocre. Je me lève. — « Adieu, au revoir, à cheval! » Je me lance au grand galop à travers la prairie de cogon, précédé de mon hôte, qui veut me reconduire, et de son esclave favorite, jeune Malaise de Bornéo, qui cravache son poney à tour de bras; descendant toujours, et toujours au grand galop, nous passons comme une avalanche dans la forêt, franchissant les grands arbres étendus sur le sol. Encore quelques foulées dans une nouvelle prairie, et nous sommes au pied de la tour d'*Isabela*. Mon Soulouan me quitte; Juan, mon muchacho, apparaît à l'horizon, honteux de son cheval, qui a pris une entorse, mais fier de porter un trigonocéphale vivant.

Notre temps s'écoule ainsi, rapide, car, après les fatigues de nos excursions, nous trouvons un accueil



Attelage de labour à Soulou. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

toujours amical dans les *tertulias* de la colonie espagnole. Presque tous les fonctionnaires vivent en célibataires, ce qui n'empêche pas les réunions joyeuses et les bals, où les señoras sont remplacées par quelques pauvres Tagales qui, hideuses pendant le jour sous leurs haillons, paraissent éblouissantes le soir dans leur camisole de *piña* et leur *saya* de soie multicolore. Quelque misérable que soit une Tagale, elle conserve toujours dans son *tampipi* une robe de gala.

Cependant il nous faut voir le sultan. Mohammed Yamalul Alam s'est retiré à Maïbun, grand village de l'île situé sur la côte sud. Le sachant assez lettré, je lui ai écrit en malais, mais les jours se passent sans réponse.

Un planteur allemand, M. Schuck, qui est en très bons termes avec le sultan, me propose d'être mon introducteur. L'histoire de M. Schuck pourrait s'intituler : *Comment on devient dato dans l'île Soulou.* Ancien capitaine du fameux *Mina*, il était en relation avec les Soulouans avant la conquête espagnole, et est bien connu dans l'île comme n'étant pas *Castila* [1], point essentiel pour sa sécurité et pour le succès de son entreprise agricole. Il met toujours avec empressement à notre disposition les facilités que lui donne son prestige parmi les Soulouans, et je suis heureux de l'en remercier ici. Pourtant, quelque respecté, quelque redouté même que soit M. Schuck, il se heurte parfois à des difficultés sérieuses, et un homme moins énergique eût depuis longtemps abandonné la partie.

17 décembre. — Il a été convenu que nous irions prendre M. Schuck chez lui, et que nous partirions ensemble pour Maïbun. Nous sommes allés hier chez le courageux planteur; cependant, en arrivant devant sa maison, nous ne la reconnaissons plus; elle a

1. Espagnol.

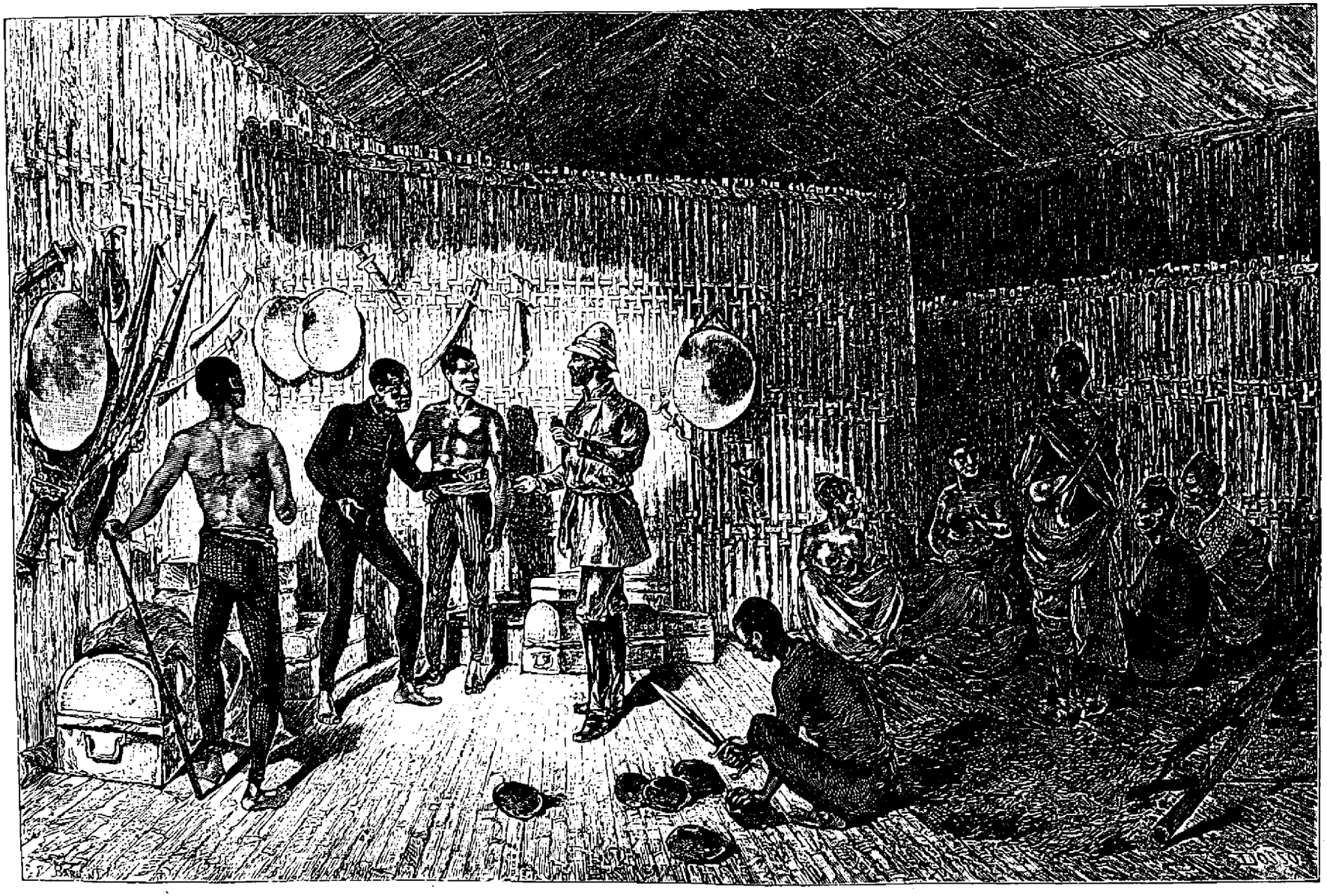
subi depuis la veille une transformation complète; les galeries et les escaliers qui donnaient accès à la véranda sont supprimés; la case est maintenant entourée d'une solide enceinte de pieux et de rotangs. C'est que la nuit précédente, vers minuit, l'hacienda a subi l'assaut imprévu d'une bande de maraudeurs; M. Schuck, réveillé en sursaut, a tué à coups de kriss un des assaillants qui avait déjà pénétré dans sa chambre; il a eu ainsi un peu de répit; on a pu barricader portes et fenêtres et soutenir un siège régulier, à la manière soulouane. La toiture en nipa a été couverte de flèches enflammées, mais, saturée d'humidité par une pluie d'orage, elle n'a pas pris feu. M. Schuck tirait au juger à la lueur des éclairs. Enfin, au lever du jour, les assaillants se sont dispersés, laissant sur le terrain trois morts et un blessé, Soulouan superbe, musclé comme un athlète. Une fracture comminutive du fémur le réduit à l'immobilité; couché dans un coin, il attend flegmatiquement son sort, dont le sultan décidera. Après l'incident de la nuit précédente, M. Schuck a hâte de voir le sultan. Il recommande à ses hommes de ne pas quitter la maison et donne son revolver à un indigène qui doit commander en son absence. Nous montons à cheval et marchons rapidement



Assaut de la maison de M. Schuck. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

vers Maïbun. Après avoir dépassé une forêt, nous nous lançons au galop dans la vaste prairie de cogon qui s'étend au pied du mont But-Pulah. Nous disparaissons dans cette mer de graminées dont la surface dépasse nos salaccos et je pense combien l'endroit est favorable à une surprise, quand soudain, au détour d'un buisson, se dressent quatre Soulouans armés jusqu'aux dents; nous sommes tombés dans une embuscade, mais préparée pour un seul, et nous sommes quatre. Les bandits sont pris à leur propre piège. Tandis que nos revolvers sortent de leurs fontes, les lances des Moros s'abaissent vers le sol, et l'un d'eux, porteur d'un fusil à piston, le désarme piteusement. Heureusement pour ces pirates de la jungle, nous sommes pressés : des prisonniers nous retarderaient trop. Après leur avoir adressé quelques menaces épouvantables, nous repartons au galop.

Le sentier qui traverse l'île du nord au sud, de Tianggi à Maïbun, n'offre nulle part de sérieuses difficultés; on s'aperçoit même qu'avant la guerre, alors que l'île regorgeait d'esclaves, il devait être assez bien entretenu; aujourd'hui il faut passer à gué les ruisseaux, car les troncs d'arbres qui servaient de ponts tombent en poussière; le sentier traverse d'abord une forêt entre les monts But-Dato et But-Pulah d'une part et le Tuman-Tangis de l'autre; à partir de ce



Maison d'un Soulouan aisé (voy. p. 134). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

point le sentier serpente avec des inflexions médiocres sur les pentes faiblement ondulées qui s'inclinent vers le sud. Dans tout le trajet on ne voit que quelques rares cases ruinées et solitaires à l'ombre des cocotiers et des mangoustans où s'ébattent des familles de singes qui nous accordent à peine un regard distrait. C'est seulement dans le voisinage immédiat de Maïbun que se montrent quelques cases habitées, chétives et sordides.

Après avoir franchi un dernier ruisseau, nous entrons dans une vaste prairie où retentissent des détonations à intervalles égaux. Nous sommes dans le polygone du sultan, qui fait du tir à la cible le passe-temps constant de ses après-midi; le palais, immense et rustique construction de cañas et de nipa, se dresse devant nous; la prairie est bornée à notre gauche par un ruisseau profond; au delà, on aperçoit le village de Maïbun, qui s'étend jusqu'à la mer.

Mettant pied à terre, nous nous dirigeons vers Mohammed Yamalul Alam. Le sultan, entouré de ses courtisans, est assis dans un riche fauteuil sous un assez pauvre kiosque de nipa. A ses côtés se tient son fils, Brahamuddin, à l'air intelligent et éveillé. Le père et le fils sont vêtus avec magnificence des plus riches satins de la Chine; leurs kriss et leurs bagues sont ornés de belles pierres; leur entourage montre beaucoup moins de luxe, sauf peut-être pour les kriss, dont les poignées finement ciselées sont incrustées de perles, de diamants et de rubis; cet entourage a une attitude libre, quoique respectueuse; il nous lance des regards peu engageants. Le sultan est grave et digne, avec des manières aisées; nous nous saluons, il fait apporter des sièges, et le tir continue.

Le sultan ne tire jamais; il se contente de juger les coups. On se sert de vieux fusils fabriqués à Bornéo, magnifiques et horriblement lourds, dont les batteries et les canons sont en bien mauvais état. Deux esclaves, après avoir chargé les armes, les déposent sur de petites fourches. J'engage la conversation avec le sultan; Mohammed parle fort bien le malais; son style est simple et élégant, pur des solécismes usités dans tous les ports de mer. Il me dit que s'il n'a pas plus tôt répondu à ma lettre, c'est qu'il était malade; mais la vraie raison de son silence est qu'il n'a pu la lire; j'ai écrit sans accents, suivant l'usage malais; les caractères arabes dont se servent les Soulouans sont peu modifiés, mais ils ne peuvent se passer du système d'accents, dont les Malais ne se servent jamais.

La nuit vient, la cour rentre au palais, où le sultan nous engage à le suivre.

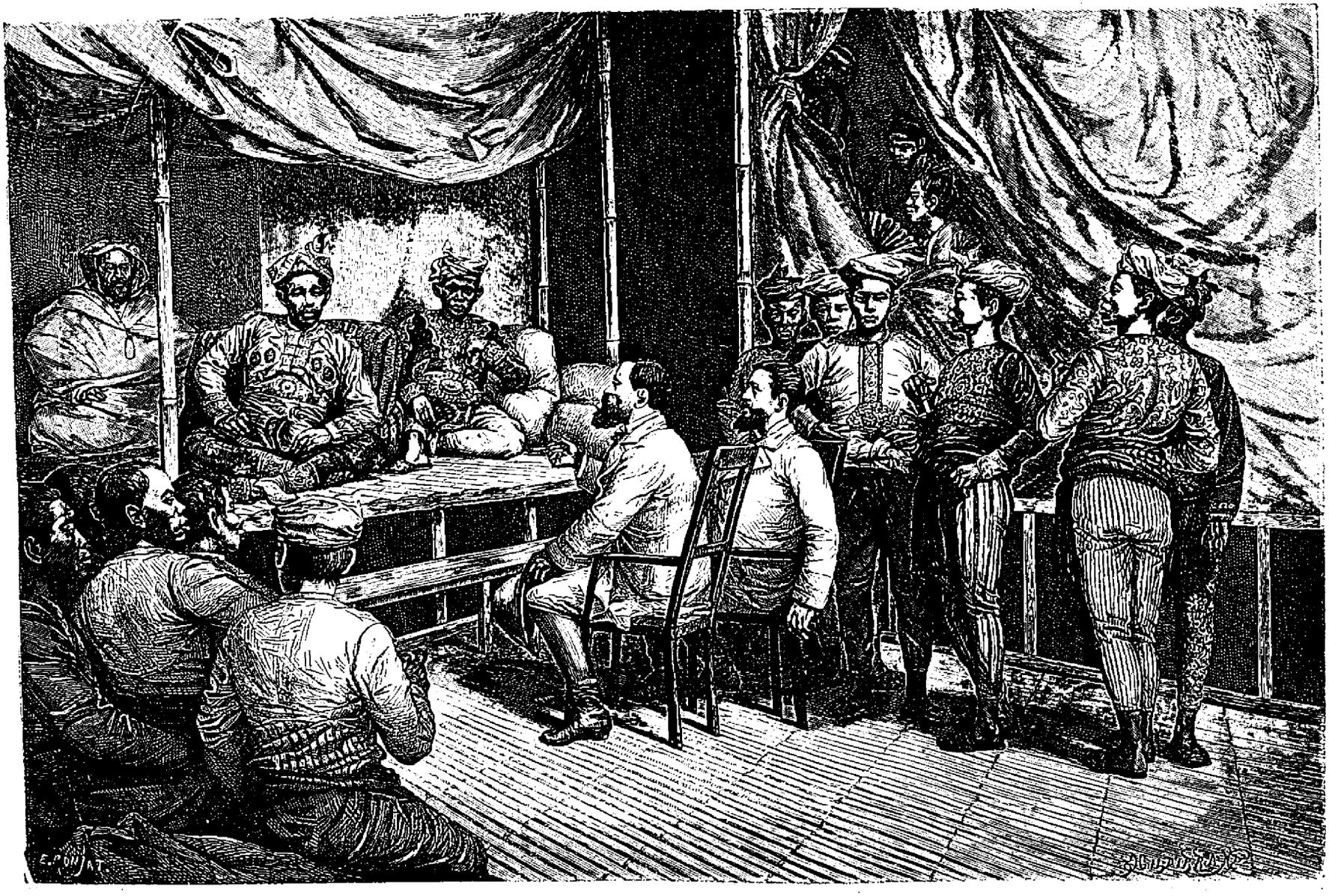
L'immense case qui porte ce nom pompeux est, comme toutes les habitations de l'Archipel, portée sur des pilotis auxquels sont attachés des buffles et des chevaux qui piétinent dans un bourbier honteux. On grimpe dans le palais au moyen d'une échelle; après avoir traversé un vestibule, on entre dans la salle d'audience; elle occupe toute la longueur de l'édifice et la moitié de sa largeur; à gauche, cette salle n'est séparée du harem que par des tentures légères et une large estrade en bambous; à droite, le long du mur, règne un banc devant lequel s'entassent les esclaves et tous les Soulouans que la curiosité attire, car à cette heure les portes du palais sont toujours ouvertes, et chacun, homme libre ou esclave, peut parler au sultan et assister aux audiences aussi longtemps que cela lui plaît.

Le plancher est à claire-voie, l'ameublement à peu près nul; quelques gongs sont pendus au mur; des bougies placées dans des verrines éclairent assez convenablement l'assemblée. Au fond, sous un baldaquin de colonnades voyantes, est dressé le trône ou plutôt l'estrade réservée au sultan; il s'assied à la turque et s'appuie sur des coussins richement brodés. L'héritier présomptif prend place à côté de lui; en arrière s'accroupit un *hadji*, pandita de l'Afghanistan échoué à Maïbun après de nombreuses aventures; cet insupportable personnage, aussi vaniteux qu'ignorant, est le conseiller intime et le majordome du palais. Les datos se tiennent près du trône, la main droite appuyée sur la poignée de leurs kriss.

On apporte pour nous des fauteuils et une table; on nous sert d'abord du chocolat fort mauvais et, un peu plus tard, un repas assaisonné de sauces incendiaires, mais exquises.

L'étiquette de la cour concilie parfaitement la liberté et le respect. Comme le sultan, tout le monde fume ou mâche le *buyo;* les serviteurs, les femmes, les curieux vont et viennent et se penchent sur nos épaules pour nous voir manger. Mais, quand on s'adresse au sultan, c'est avec l'expression d'une profonde déférence, et, si on lui présente quelque objet, c'est toujours des deux mains, dans une attitude inclinée, comme une offrande.

Après notre repas, le sultan interrompt l'expédition des affaires de l'État pour causer avec nous. Il accepte sans trop de difficultés de se faire photographier; il est convenu que nous reviendrons dans ce but sous peu de jours et qu'il nous logera dans une de ses maisons, au village de Maïbun; il refuse poliment, mais obstinément, de nous faire conduire au lac de Panamaut, où nous voudrions bien arriver, car il doit renfermer des richesses zoologiques de premier ordre. Le sultan redoute tout incident qui troublerait sa tranquillité. Il me laisse entendre qu'il nous verrait avec plaisir circuler dans toute l'étendue de ses domaines, mais que, à moins de lever une armée pour nous faire escorte, il ne peut répondre de notre sûreté et qu'il ne voit pas la nécessité de s'exposer aux complications qui résulteraient d'un accident. Notre conversation se continue longtemps au milieu de la fumée des cigarettes, et le sultan montre toujours beaucoup de bon sens et de finesse alliés à une ignorance surprenante. Ce souverain est avide de nouvelles politiques; il tient surtout à savoir quelle est au juste la situation de l'Espagne à côté des autres nations européennes; et bien qu'il ait un steamer constamment en route entre Maïbun, Labuan et Singapore, il ne songe pas à se procurer des journaux espagnols et anglais, pour lesquels il trouverait facilement des traducteurs, soit à bord de son ba-



Palais du sultan de Soulou. — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de l'auteur.

teau, soit parmi les soldats et les forçats indiens déserteurs qu'il accueille secrètement à sa cour.

Réduit pour la plupart du temps aux nouvelles que ses datos ou ses vassaux lui rapportent de Tianggi, le sultan profite largement du hasard qui lui amène des voyageurs récemment arrivés d'Europe; du reste ses questions sont toujours sensées. Il commence par s'enquérir des forces militaires et surtout des forces navales des divers États, me priant à diverses reprises de répéter ces nombres d'hommes et de canons qui dépassent son imagination et dont, je crois, il n'a jamais pu se faire une idée bien exacte. La visite du shah de Perse à notre dernière Exposition l'intrigue fort; il en doute d'abord et se montre extrêmement satisfait des détails imaginaires que je lui donne à ce sujet, car je ne sais que peu de chose sur le séjour de ce souverain à Paris. Après m'avoir fait de nouveau énumérer toutes les puissances de l'Europe, il me prie de lui indiquer celles qui ont institué des expositions universelles. Enfin, il me demande force détails sur le *radjah* des Français; est-il héréditaire comme à Soulou, ou nommé pour un temps comme en Amérique? Il s'informe aussi de l'agriculture de la France (paraissant très frappé de ce fait que toute la terre y est cultivée, bien qu'il n'y ait pas un seul esclave), et du mécanisme de notre gouvernement, dont il comprend facilement le jeu, car le conseil de datos ou *Roumah Biljara*[1] offre d'assez grandes analogies avec notre parlement.



Femme de Soulou. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Rey.

Cette conversation courtoise, qui était loin de nous faire prévoir celles que nous devions subir quelques jours plus tard au même endroit, dure fort longtemps. Rey et moi, nous tombons de sommeil. Le sultan s'en aperçoit et nous engage à nous coucher, tandis qu'il continue à donner audience à son peuple. Nous nous empressons de déférer à cette invitation et nous étendons sur les nattes préparées sur une estrade, entre le harem et le trône. Nous ne tardons pas à nous endormir au bruit prolongé des conversations, mais dix fois au moins dans la nuit nous sommes réveillés en sursaut par une esclave qui, en marchant sur la pointe du pied, vient frapper un gong placé au-dessus de notre tête. Sa consigne exécutée, la vigilante sentinelle rentre dans le harem en soulevant le rideau qui nous en sépare; nous apercevons alors, à la lueur tremblante de quelques mèches fumeuses, une fourmilière de femmes et d'enfants épars au milieu d'un chaos de cassettes et de coussins.

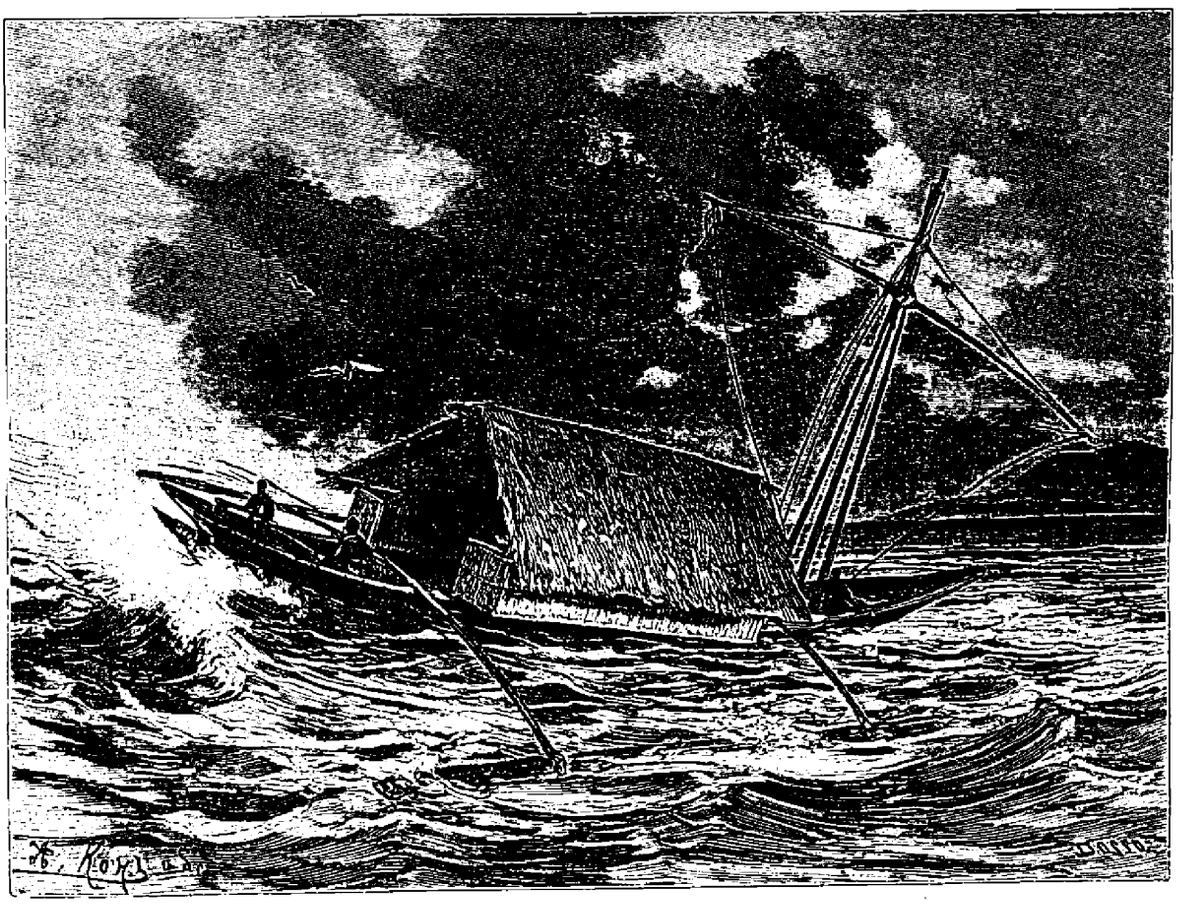
18 décembre. — Nous suivons au village de Maïbun, où l'appellent ses affaires, notre guide complaisant. A l'extrémité sud de la prairie, nous franchissons un ruisseau large et profond. Après avoir dépassé un bosquet qui ombrage des tombes à demi ruinées, nous touchons aux premières cases du village. Ces cases, généralement sordides et délabrées, sont élevées dans le plus grand désordre sur les bords fangeux d'un ruisseau qui décrit des méandres compliqués. A marée haute, on parvient facilement, en canot, aux cases qui sont le plus avancées dans le lit du ruisseau. Malheureusement c'est l'heure du jusant, et il nous faut aller d'une case à l'autre sur des bambous glissants, au risque de tomber vingt fois dans une vase infecte, souillée de toutes les immondices que l'insouciance malaise laisse fermenter autour d'elle. Après plusieurs stations dans des cases, dont l'intérieur n'est guère moins sale que l'extérieur, nous arrivons au bord de la mer, dans une échancrure du rivage qui forme une anse sans profondeur, dont l'horizon est borné par l'île de *Teombal*. En pleine rade, portés sur de hauts pilotis, s'étendent les vastes magasins des négociants chinois qui, associés au sultan, monopolisent le commerce d'importation et d'exportation. Ce commerce est important; le port de Maïbun, bien plus actif que celui de Tianggi, exporte en quantités considérables : les huîtres perlières (*moutiara*, *tipay*[1]), qui ne contiennent des perles qu'exceptionnel-

1. Mot à mot : maison ou chambre des discussions ou pourparlers.

1. L'huître perlière vraie est la *Melcagrina margaritifera*; celle qui fournit la *concha* employée aux Philippines pour remplacer les vitres est la *Placuna placenta*.

lement, mais dont les valves fournissent la nacre; la gutta-percha, produite par diverses essences[1]; des résine diverses (ces trois articles sont soumis à des fluctuations de prix énormes); le *trepang*[2], le café et les autres produits culturaux sont en petite quantité. L'importation a surtout pour objet les cotonnades coloriées, fournies par les maisons allemandes de Singapore. Les fabriques allemandes imitent fort bien les dispositions et les couleurs usitées dans la Malaisie; les tissus indigènes, fabriqués avec beaucoup de soin, sont d'une qualité bien supérieure; mais la modicité du prix des imitations étrangères leur assure partout un large débit. Les Chinois de Maïbun importent aussi des armes, des munitions, des kriss et du fer pour leur fabrication. On trouve dans les magasins de longs pierriers chinois en bronze, engins plus pittoresques que redoutables, et aussi un large stock de poudre anglaise et de nombreuses caisses de carabines rayées Enfield modèle 1857.

A ces divers genres de commerce, il faut ajouter celui des esclaves. Combien y a-t-il de ces malheureux à bord des sloops et des praws au milieu desquels nous avons circulé dans la rade? Combien de mères qui ne reverront plus jamais leur fille jetée dans le harem d'un



Praw de Soulou. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

vieux dato? Combien d'hommes destinés au travail meurtrier de la pêche des perles mourront phtisiques loin de leur famille dispersée? Seuls, les flots de cette mer dont le murmure a étouffé tant de plaintes pourraient répondre. Ce n'est pas que l'autorité espagnole tolère cet atroce trafic, mais elle ne peut être informée de toutes les exactions qui se commettent hors du rayon de son action immédiate.

Pendant que notre guide règle ses affaires avec un négociant chinois, la femme de ce dernier, Malaise pur sang, brode au tambour un riche turban; le travail est magnifique, mais avance lentement. Toutes les cinq minutes la brodeuse appelle une esclave, et se fait apporter une cigarette allumée et un poupon qu'elle allaite juste autant de temps que dure la combustion du tabac, un affreux tabac par parenthèse, tabac *chino* dont la saveur âcre ferait rendre l'âme à nos plus intrépides fumeurs. La cigarette finie, elle reprend l'aiguille en mâchant l'éternel *buyo*. L'esclave, de son côté, chique et fume alternativement. Telle est la vie des femmes de Soulou dans les cases qui jouissent de quelque aisance. Ce spectacle déjà vu vingt fois est

1. Les principales paraissent appartenir au genre *Isonandra* (Sapotacées).

2. *Holothuries desséchées* (Échinodermes). Cette denrée est très appréciée en Chine.

somnolent, et j'en suis heureusement distrait par un petit garçon de Maïbun qui parle fort bien le malais et qui, avec la familiarité en usage dans le pays, s'accroupit à mes côtés sur un ballot et me parle de ses trois voyages à Singapore, comme pourrait le faire un vieux marin et un marin observateur. Il m'amuse, je lui donne des cigarettes et quelque monnaie; voyant alors qu'il peut tout oser avec moi, il va querir une grande feuille de papier et me supplie d'y tracer avec leurs dimensions respectives les divers États de l'Europe, en commençant par la Hollande et le Portugal. Et voyant la France si grande avec des côtes si étendues : « Comment, me dit-il, voit-on si peu de navires de ton pays dans notre archipel? Est-ce que chez toi les hommes ont peur de la mer? »

De retour au palais nous avons une audience du sultan, qui nous donne rendez-vous pour lundi prochain, et condamne à la peine de mort le prisonnier de M. Schuck. Nous montons à cheval pour rentrer à Tianggi.

Je ne sais ce qui est arrivé du misérable condamné, mais, s'il a été exécuté, mieux a valu pour lui recevoir la mort hors de Maïbun. Les prescriptions pénales du Coran, telles que l'amputation de la langue pour le blasphème, etc., y sont rarement suivies, mais la législation soulouane y substitue des peines ou plutôt une peine plus terrible encore, car ici comme chez les Négritos les coups de bâton sont rarement appliqués. En somme, le châtiment presque exclusivement infligé est la mort, et quelle mort! Tantôt le condamné, enchaîné à bonne distance, sert de cible aux courtisans; tantôt un seigneur essaye sur lui un revolver dont les cartouches sont avariées; tantôt, enfin, il est attaché à un arbre, et les Soulouans, toujours très nombreux, accourus pour jouir du supplice, ont tous le droit de lui donner un coup de kriss, mais un seul, jusqu'à ce que le cadavre soit réduit en particules insécables. Chacun rentre alors chez soi, d'autant plus fier qu'il est plus couvert de sang.

Le supplice infligé aux épouses et aux esclaves infidèles, ainsi qu'aux femmes célibataires d'une conduite légère, est aussi cruel, bien qu'il n'entraîne pas nécessairement la mort. Ce supplice est, à la vérité, rarement appliqué à la troisième catégorie de coupables. Le sultan a dû comprendre qu'une exacte observation de la loi mettrait sa police sur les dents.

A peine revenus à Tianggi, nous nous occupons de préparer tout ce qui nous est nécessaire pour revenir à Maïbun et y photographier le sultan. Je prendrai la mer et me rendrai à Maïbun en contournant la côte occidentale de l'île. Profitant de la présence à Tianggi d'un courrier du sultan, M. Rey partira à cheval avec lui, et, arrivant à Maïbun plus rapidement que moi, prendra possession de la case et de l'installation qui nous ont été promises, et sur lesquelles nous ne comptons qu'éventuellement.

22 décembre. — De bonne heure nous nous mettons en route, chacun de notre côté. J'ai une bonne embarcation, pirogue à balanciers toute neuve, montée par un excellent équipage de Soulouans que le gouverneur, M. le colonel don Carlos Martinez, a bien voulu choisir pour moi dans le petit village indigène, soumis à l'Espagne, qui est dans le voisinage immédiat de Tianggi. Quelle bonne équipe que ces pirates en disponibilité! Je n'en aurai jamais d'aussi vaillante. Le vent n'est pas favorable, qu'importe! Ils nageront tout le jour sans prendre un instant de repos.

Nous rangeons à distance respectueuse la côte, où je distingue avec ma lunette Bato-Bato, et d'autres villages ombragés de cocotiers. Tous ces villages sont ennemis, c'est de là que partent les juramentados, me disent mes rameurs, qui, ayant accepté de vivre sous l'autorité espagnole, me paraissent peu désireux de rencontrer leurs compatriotes encore insoumis. A quatre heures du soir, je dépasse Parang, grand village de quatre mille âmes, au-devant duquel se dressent de nombreux *corrals*.

La nuit tombe, je serre le rivage de plus près; des lumières brillent dans toutes les cases, partout retentit la musique des gongs et des kouling-tangan, divertissement ordinaire de toutes les soirées malaises; au bruit de ces orchestres logés dans toutes les anfractuosités du rivage, j'arrive dans la rade de Maïbun, qui, à proprement parler, n'en est pas une, car, lorsque la mer est complètement basse, tout l'espace compris entre les deux pointes de la baie est à sec. Les yeux exercés de mon équipage discernent bien vite l'embouchure du ruisseau, malgré l'obscurité profonde, et nous nous engageons à l'aventure, au milieu d'une forêt de praws.

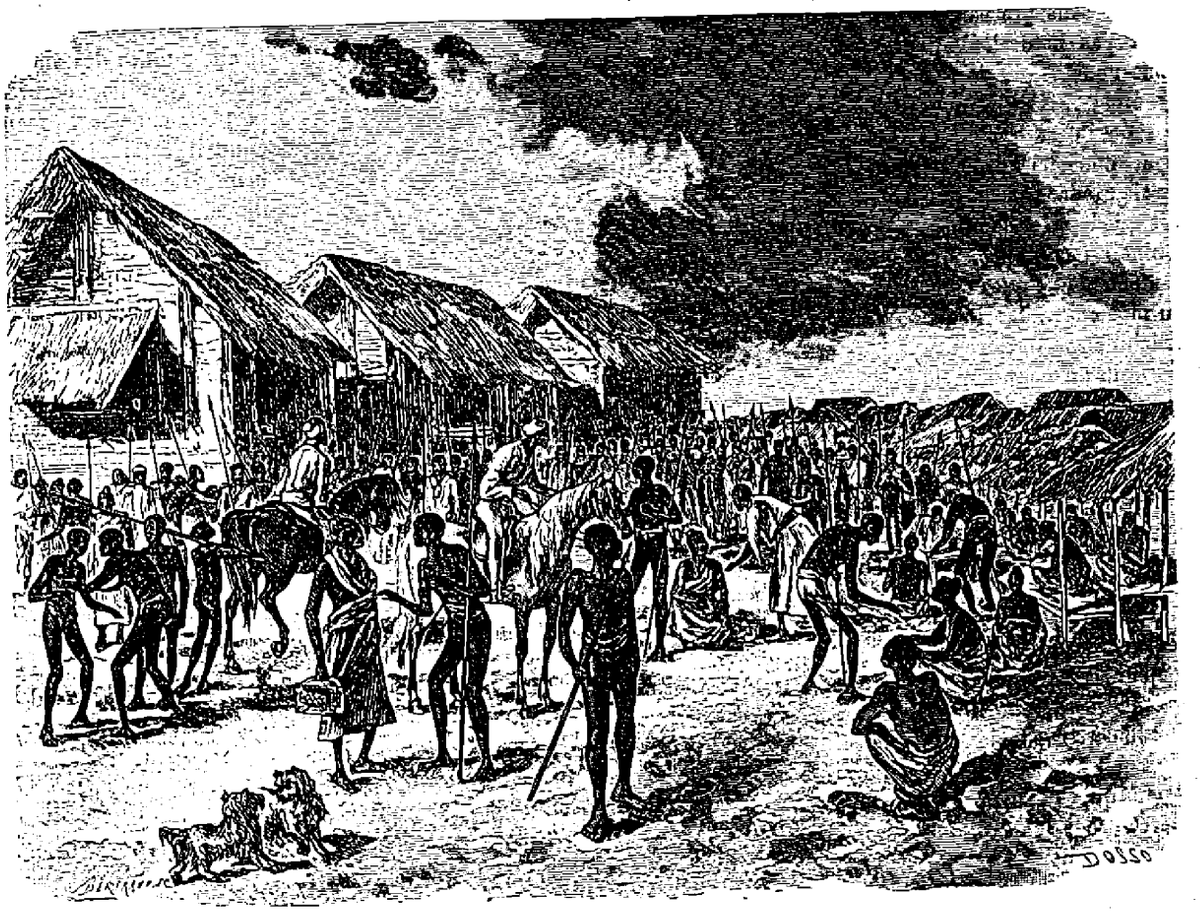
Bientôt je suis hélé en français. M. Rey a reconnu la position de notre case, mais n'a pu encore y pénétrer faute de lumière. Le fanal dont je suis muni nous permet de nous installer; la case est grande et à peu près propre, car elle est neuve; mais l'installation laisse à désirer; elle consiste en un vieil esclave qui est accroupi sur une natte, à côté d'une marmite vide; évidemment les fonds que le sultan a donnés pour notre réception ont trouvé une destination plus utile entre les mains du fonctionnaire chargé de pourvoir à nos besoins. Mais j'apporte des provisions; nous dînons gaiement et nous nous étendons sur le plancher, après avoir eu soin, pour la règle, de placer un homme armé en faction. Notre factionnaire visite les amorces de son fusil, dégaine son kriss et s'endort aussitôt après. C'est ce qui m'est toujours arrivé en pareille circonstance. Je plaindrais du reste le voleur ou le fanatique qui oserait nous attaquer. Le sultan y mettrait de l'amour-propre, et il serait bientôt réduit en parcelles impalpables.

23 décembre. — On nous annonce un dato, un grand seigneur, qui vient nous saluer de la part du sultan; c'est lui qui est chargé de veiller à notre entretien. Ce drôle, hercule à la physionomie patibulaire, a l'effronterie de nous demander si nous ne manquons de rien. Nous avons à cœur d'éviter toute complication qui pour-

rait compromettre le portrait du sultan. Nous nous contentons de mettre ce fripon à la porte, et avec d'autant plus d'empressement, qu'il vient de nous renseigner sur l'importance de sa charge : bourreau en chef de Maïbun!

Nous nous rendons au palais par un sentier presque impraticable, semé de fondrières et de blocs de polypiers; il passe devant quelques cases de forgerons, fabricants de kriss. Le sultan nous accueille avec courtoisie, mais il est visiblement préoccupé; on a dû lui faire mille objections au sujet de son portrait; son entourage nous suit des yeux, à la façon des chiens de garde qui flairent un visiteur suspect en compagnie de leur maître. Pourtant Mohammed nous donne rendez-vous pour le lendemain. Dans la matinée nous disposerons notre chambre noire, et nous photographierons Son Altesse dans l'après-midi.

Nous quittons le palais, suivis par un butor, proche parent du sultan, qui écorche quelques mots de malais et nous adresse une foule de questions malveillantes. Enfin, nous nous débarrassons de l'importun, dont la ténacité s'épuise en nous suivant au milieu du bourbier infect où se tient le marché de Maïbun. De petites toitures de nipa abritent des bancs de bambou, sur



Marché de Maïbun. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

lesquels les vendeurs s'accroupissent derrière leurs marchandises. Ces marchands à étalage fixe sont privilégiés; ils sont à sec. Quant aux gens de la campagne qui vendent eux-mêmes leurs produits, ils cherchent un bloc de polypier émergeant de cet océan de boue et s'y tiennent en équilibre, comme des singes sur un perchoir. La place est très animée; presque tous les acheteurs, armés de kriss et d'une longue lance, sont à cheval et donnent au marché l'aspect d'un camp de hallebardiers; tout le monde, du reste, porte le kriss, compagnon dont le Soulouan ne se sépare qu'à la dernière extrémité. Seuls, nous sommes sans armes dans cette foule compacte, elles nous seraient d'ailleurs bien inutiles. A côté du marché se dressent les grandes cases de négociants chinois, où nous achetons quelques kriss. Partout dans la Malaisie le Chinois remplit l'office qui, chez nous, était autrefois le monopole des juifs de condition inférieure, et ils s'en acquittent avec une intelligence et une activité au moins égales. Le métier d'usurier, de prêteur sur gages et de recéleur s'exerce ici sur un terrain exceptionnellement favorable, au milieu de ces populations de pirates, imprévoyantes, passionnées pour les jeux de hasard et les combats de coqs.

25 décembre. — Cependant notre situation devient intolérable. Le sultan est invisible et nous fait dire

qu'il a la migraine. En ce jour de Noël, consacré en Europe aux joyeuses réunions de la famille et des amis, nous sommes la proie des mécréants. Leur nombre s'accroît à chaque instant, il en vient de tous les points de l'île; des ambassadeurs boughis, malencontreusement arrivés de Célèbes, augmentent la confusion. Leur chef, pandita rusé et disert, avait d'abord pris parti pour nous, mais, sous la pression de sa suite, ses sentiments se sont bientôt modifiés. Tous ensemble nous accablent de questions ridicules. « On voit bien que nous sommes des magiciens, car faire le portrait d'un homme sans pinceau, ce n'est pas naturel. Pouvons-nous expliquer ce prodige?... N'avons-nous pas des eaux magiques pour nous faire pousser de si grandes barbes, tandis que tous les hommes, Chinois ou Malais, ont seulement quelques poils au menton?... D'ailleurs Allah défend de faire des portraits; à coup sûr, le sultan va en mourir[1]; nous voulons emporter le portrait du sultan à Manille, comme *un vil prisonnier;* non, l'image du sultan ne quittera pas Maïbun. »



Mohammed, sultan de Soulou en 1880. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie de MM. J. Montano et Paul Itey.

Les journées se passent et le sultan reste toujours confiné dans son harem. Essayons d'un faux départ! Nous détruisons avec fracas l'installation que nous avons élevée sous le palais, nous emballons nos flacons, en criant que nous devons compte de notre temps à notre sultan à nous, et que nous ne saurions le gaspiller impunément. Soudain le prince Brahamuddin paraît, demi-nu, et, fait inouï au point de vue de l'étiquette soulouane, sans turban; il nous jure que son père sera guéri le lendemain. Nous daignons nous laisser fléchir.

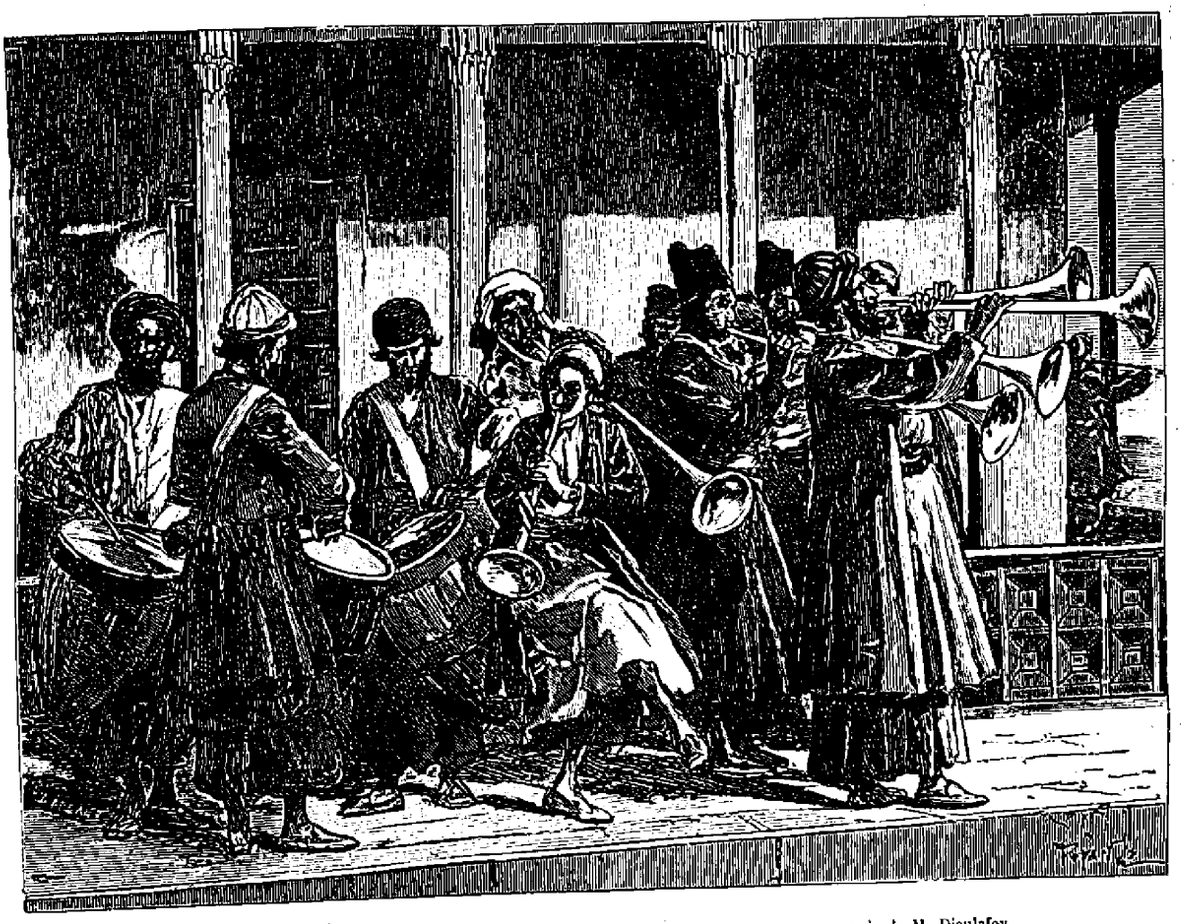
27 décembre. — Le grand jour est arrivé; le sultan, pâle et magnifiquement vêtu, paraît au milieu de sa cour, dont les vêtements et les parures brillent de mille feux sous un soleil écrasant; toute la cour est en costume de gala. L'appareil est dressé, les distances sont réglées, mais au moment fatal le sultan se recule et fait asseoir son fils devant l'objectif. Un silence de mort plane sur l'assemblée. Le châssis s'ouvre et se ferme avec un bruit sec; un long soupir sort de toutes les poitrines. Je *développe;* ô bonheur! Brahamuddin devient visible, avec des ombres portées énormes, mais enfin il est parfaitement *venu*. Le sultan est enthousiasmé à un tel point qu'il perd sa gravité habituelle; il impose brusquement silence à ses datos; il se fait photographier, en buste, assis, debout, seul et en compagnie; si je l'écoutais, je photographierais jusqu'au dernier esclave. Il s'agit maintenant de partir avec les clichés; sans doute le sultan ne s'y opposerait pas, mais les datos ont juré que le portrait n'irait pas à Manille. Un stratagème déjoue la surveillance de ces importuns, et nous rentrons sans encombre à Tianggi.

Le 18 janvier 1880 nous faisons nos adieux à nos amis de Soulou, aux RR. PP. Frederico Vila et Juan Carreras, à M. le gouverneur don Carlos Martinez, à nos confrères don V. Gonzalès et Rabadan, à tous les officiers espagnols qui ont eu pour nous tant de prévenance et d'attentions, et nous embarquons à bord du *Royalist* pour nous rendre à Sandakan (nord-est de Bornéo).

J. MONTANO.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. Le hasard semble confirmer parfois les croyances les plus absurdes. Le sultan Mohammed, qui n'avait qu'une quarantaine d'années et dont la santé paraissait excellente, est mort peu de temps après.



Musiciens saluant le lever du soleil (voy. p. 146). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XVIII

Interprétation des livres sacrés. — Le Méidan Chah. — Comparaison entre le Méidan Chah et la place Saint-Marc de Venise. — Le pavillon Ali Kapou. — La masteched Chah. — Les divers types de mosquées. — Les ablutions. — La prière. — Nécessité d'orienter les mosquées dans la kébla (direction de la maison d'Abraham).

Ispahan, 8 septembre. — Les théologiens d'Ispahan chargés par le mouchteid de torturer en notre faveur les livres sacrés, ont été récompensés de leurs patientes recherches et ont exhumé de leur bibliothèque un texte élastique qui leur permet d'introduire un chrétien dans la masteched Chah.

La mosquée, paraît-il, se compose de quatre grands corps de bâtiments, réunis les uns aux autres par des portiques à deux étages; la cour centrale autour de laquelle s'élève l'édifice est un passage destiné à mettre en communication les principales entrées; par cela même elle doit être considérée, affirment les casuistes, comme un espace libre que des infidèles peuvent traverser sans enfreindre la loi musulmane. Le mouchteid met également à notre disposition une série de chambres ménagées sous les arceaux des galeries supérieures, et nous autorise en outre à circuler sur les ter-

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

rasses (*pochtè-bouns*), comme sur le sol même de la cour. Enfin toute liberté nous sera laissée si nous ne cherchons pas à pénétrer dans la salle du mirhab.

Rendons grâces à Dieu! A vrai dire, nous n'avions jamais espéré obtenir une aussi large autorisation. Les plus belles et les plus solides coupoles de l'Islam, celle d'Aya Sophia elle-même, construite par des chrétiens, ne doivent-elles pas s'effondrer et entraîner dans leur ruine le premier farangui qui les foulera sous son pied profanateur?

Je vais faire consigner soigneusement la décision des mollahs ispahaniens; cette habile interprétation des textes nous sera peut-être fort utile dans les provinces du Sud.

9 septembre. — Le soleil n'a pas encore fait son apparition au dessus de l'horizon, quand notre petite troupe débouche sur le Méidan, construit par Abbas le Grand en 1580. Cette vaste esplanade s'étend en forme de parallélogramme sur une longueur de trois cent quatre-vingt-six mètres et sur une largeur de cent quarante. La place est entourée de constructions dans lesquelles sont établis des bazars superbes. Celui des tailleurs, notamment, est un des plus beaux et des plus élégants de la Perse entière. Une porte, désignée sous le nom de Négareh Khaneh, le met en communication avec le Méidan. Elle est flanquée à droite et à gauche de loggias, aujourd'hui insolides, dans lesquelles se plaçaient les deux musiques turque et persane de Chah Abbas.

Du haut de ces balcons l'esplanade, avec sa ceinture de canaux revêtus de marbre blanc, se présente sous un aspect vraiment grandioso. Son étendue, la parfaite symétrie des constructions sont d'autant plus dignes de remarque, que ces qualités sont en désaccord avec les habitudes et les idées non seulement de l'Orient, mais même de l'Occident à l'époque où le Méidan fut tracé.

La conception des grandes lignes de ce plan dénote chez Chah Abbas une puissance d'imagination et une rectitude d'esprit dont nous avons déjà eu la mesure en parcourant les quadruples allées du Tchaar bag et les ruines des vingt palais disposés comme de somptueux jalons en bordure de cette avenue.

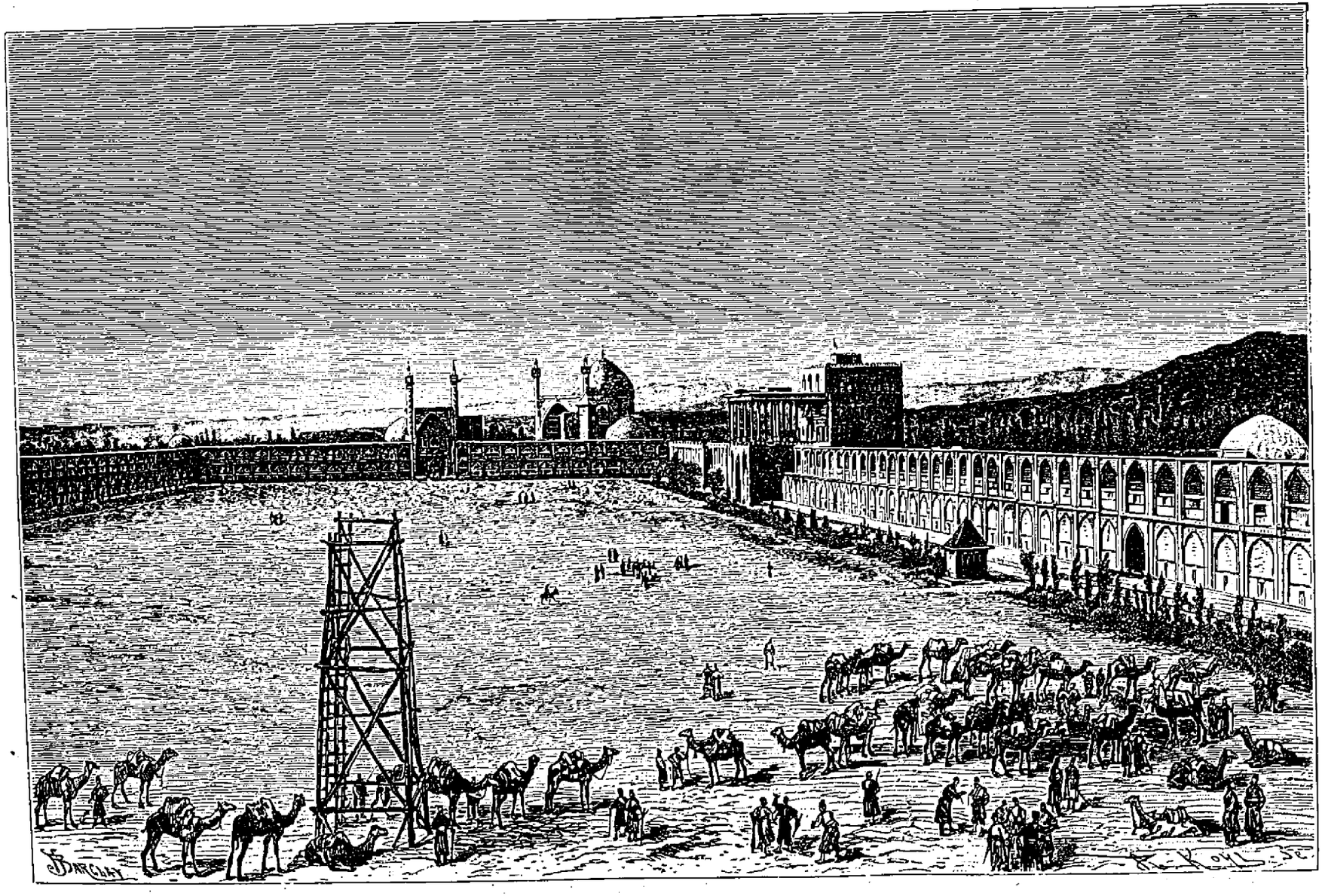
N'est-il pas singulier de rencontrer, dès la fin du seizième siècle, dans un pays où l'art a toujours conservé un caractère essentiellement libre, une de ces grandes ordonnances caractéristiques de l'architecture française du dix-septième siècle et des ruineuses fantaisies du roi-soleil? C'est à se demander si l'âme de l'un des grands constructeurs de la Rome impériale, avant de transmigrer dans le corps du Bernin ou de Le Nôtre, ne se serait pas incarnée dans l'architecte du Tchaar bag et du Méidan Chah.

Sans essayer d'élucider après Pythagore une aussi grave question, je constate simplement qu'il n'existe pas dans le monde civilisé une place fermée digne de rivaliser en étendue, en symétrie et j'ajouterai même en beauté, avec l'esplanade de la mosquée du Roi. Cette opinion ne m'est pas exclusivement personnelle : les rares voyageurs venus en Perse au dix-huitième siècle s'accordent à dire que dans l'Europe entière on ne trouverait pas un ensemble de constructions comparable au Méidan Chah d'Ispahan.

La première fois que j'ai traversé l'esplanade, il m'est pourtant souvenu de la place Saint-Marc. Toutes deux sont entourées de bâtiments à arcades réunis à l'une des extrémités par un temple magnifique; la mosquée de Cheikh Loft Oullah placée sur la gauche de la masched Chah rappelle par sa position la grande horloge vénitienne, tandis que, sur la droite, à la place du campanile, s'élève le pavillon connu sous le nom d'Ali Kapou.

Ne prolongeons pas ce parallèle, il ne serait pas à l'avantage de l'Italie. Je chercherais en vain à Venise un ciel admirablement pur faisant vibrer sur un fond d'un bleu presque noir les émaux turquoise mêlés aux volutes blanches ou jaunes des coupoles et des minarets, un soleil radieux qui semble étendre sur tous les édifices un mince glacis d'or, les nombreuses caravanes de chameaux, dont la grande taille se perd dans l'immensité du cadre qui les entoure, et enfin, ces musiciens venant, en souvenir du culte de leurs ancêtres, saluer à son apparition et à son déclin le soleil, ce symbole des forces vivantes de la nature à l'instant où il s'éteint dans les ombres du crépuscule pour renaître chaque matin au lever de l'aurore. De longues trompettes de cuivre n'ayant rien à envier comme sonorité à celles des guerriers placés en tête du cortège d'*Aïda*, des tambours en forme d'obus cylindro-coniques, constituent les éléments bruyants de l'orchestre pittoresque qui s'installe soir et matin sur l'une des terrasses placées au-devant du Négareh Khaneh ou du talar du palais Ali Kapou, le plus élevé de tous les monuments d'Ispahan.

Sous ce même talar, dont le plafond peint et doré est soutenu par douze colonnes de cèdre, se groupait également la cour des rois sofis lorsque le monarque rendait la justice à son peuple ou venait assister aux fêtes toujours données au Méidan depuis la construction de la masched Chah. Vue de ce point, la mosquée se développait aux yeux du roi dans toute sa splendeur, l'angle sous lequel il l'apercevait atténuant jusqu'à un certain point la position irrégulière de l'édifice, dont la porte extérieure se trouve seule dans l'axe de l'esplanade, tandis que l'axe de la nef proprement dite est déjeté sur la droite et orienté dans la direction de la Mecque. Cette position biaise du sanctuaire par rapport au Méidan prouve qu'il existait avant le règne de Chah Abbas, au cœur du quartier commerçant, un vaste emplacement libre de constructions dans lequel le roi dut se contenter de tracer une place rectangulaire sans toucher à des bazars trop importants pour être déplacés. Quant à l'édifice, il fut bâti sur une melonnière appartenant à une vieille femme. La rivale du meunier de Sans-Souci se refusa obstinément à la vendre au souverain, jusqu'au jour où les prêtres lui en firent un cas de conscience.



Méidan Chah à Ispahan. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Cette difficulté vaincue, Chah Abbas voulut mettre la main à l'œuvre; et comme les marbres tardaient à arriver, il ordonna de démolir la masched Djouma, de s'emparer de ses matériaux et de commencer sans délai la construction du nouveau temple. Les prêtres, prévenus de cette décision, eurent le courage de venir se jeter aux genoux du roi, et le supplièrent de respecter un sanctuaire aussi remarquable par son architecture que par son antique origine.

La nouvelle de l'arrivée prochaine des marbres attendus, plus encore que l'éloquence des mollahs, sauva la vieille mosquée d'une destruction certaine.

La première pierre de la masched Chah fut posée en 1580. A dater de ce jour, les travaux marchèrent avec une fiévreuse activité.

La grande porte élevée en façade sur le Méidan est constituée par une baie ogivale entourée d'une triple torsade d'émail bleu turquoise dont les extrémités reposent sur des culs-de-lampe d'albâtre en forme de vases.

Le porche, placé en arrière de la baie, est couvert d'une voussure composée de petites alvéoles accolées les unes au-dessus des autres et entièrement tapissées, comme les murailles, les tympans et les minarets, de plaques émaillées sur lesquelles sont peints, en vives couleurs, des entrelacs d'arabesques et de fleurs encadrés dans des inscriptions pieuses.

Si les revêtements en carreaux de faïence employés dans les constructions des rois sofis sont peu coûteux et d'une exécution facile, ils sont, en revanche, bien moins durables que les parements exécutés sous les seljoucides, et bien moins artistiques que les mosaïques mogoles, composées d'émaux découpés et reliés en grands panneaux.

On doit attribuer en partie l'harmonieuse coloration et l'éclat des véritables mosaïques de faïence au procédé de fabrication et au soin apporté par les architectes dans le choix des matériaux. Tous les fragments de même couleur, étant pris dans une plaque de teinte uniforme, pouvaient être cuits séparément et amenés dans le four à la température la mieux appropriée à chaque émail; tandis que les carreaux peints en couleurs différentes, et vitrifiables, par conséquent, à des températures inégales, ont souffert dans l'ensemble de leur tonalité de la chaleur moyenne du four trop élevée pour les plus fusibles et trop basse pour les autres.

Quant à l'insolidité des revêtements en carreaux de faïence, je n'en veux pour preuve que le vénérable squelette de bois qui étale avec ostentation, devant la porte principale, ses grands bras décharnés.

Officiellement il sert, paraît-il, à remplacer les carreaux qui se détachent des murs sous l'influence de l'humidité des hivers; mais, si j'en crois la rumeur populaire, sa destination serait tout autre, car, de mémoire de Persan, on n'a jamais effectué de réparation à la mosquée du Roi : par sa présence au-devant de la grande entrée, il démontre aux rares étrangers de passage à Ispahan les mérites d'un gouvernement soucieux d'entretenir en bon état les édifices historiques, et, en second lieu, assure aux architectes et aux mollahs chargés de la surveillance des prétendus travaux une rente perpétuelle que le roi est bien obligé de payer. Cette histoire exhale un parfum de *madakhel* (malversation) assez prononcé pour ne pas être mensongère; en tout cas, le jour où l'on voudra réparer la porte de la mosquée, on devra commencer tout d'abord par reconstruire l'échafaudage, sur lequel on n'oserait même pas aventurer l'ombre d'un chrétien.

Derrière le porche s'étend un spacieux vestibule d'où l'on aperçoit la grande cour de la mosquée avec ses deux étages de galeries. Dans l'axe de la place se trouve une vasque de porphyre semblable à un baptistère; l'eau, toujours fraîche, qu'elle contient sert à désaltérer les fidèles croyants.

Une vingtaine de mollahs envoyés par le mouchteid pour former notre escorte nous attendent patiemment assis sur les bancs d'albâtre disposés sous la grande porte. Les uns sont coiffés du volumineux turban de mousseline blanche qui ajoute à leur gravité naturelle la gravité physique nécessaire pour maintenir en équilibre ce couvre-chef monumental; les autres sont affublés de turbans gros bleu, réservés en Perse aux descendants du prophète, tout comme la coiffure et la ceinture verte sont arborées dans les pays sunnys par les mortels assez habiles pour revendiquer cette sainte origine.

La scission entre Chyites et Sunnys est tellement profonde qu'elle affecte même la pupille des deux sectes ennemies; l'une a vu gros bleu ce même turban de Mahomet que l'autre affirme avoir été vert de pré.

Non loin de ce premier groupe se tient un individu vêtu d'une *koledja* (redingote) de drap gris et coiffé d'un bonnet d'astrakan. Il se présente à nous avec un air fort satisfait et nous annonce pompeusement que nous sommes en présence du *protecteur des étrangers* (aimable sinécure), spécialement chargé par le Chah Zadeh d'Ispahan de veiller à la sécurité des voyageurs et de les protéger en cas de mouvement populaire. « Je suis prêt, dit-il, avec mon cœur et ma vie à monter la garde autour de la tête de Vos Excellences pendant toute la durée de leur bienfaisant séjour à Ispahan. »

Marcel remercie ce mielleux personnage de ses bonnes paroles, s'excuse de n'avoir pas été lui rendre ses devoirs et de ne s'être pas entendu avec lui au sujet de la visite des édifices religieux.

« A quelle époque voulez-vous voir les mosquées, Çaheb? répond-il avec un air hypocrite; je ferai tous mes efforts pour plaire à Vos Excellences. Elles auront, je l'espère, à se louer de mon dévouement et pourront témoigner de mon zèle auprès de Sa Majesté et de Son Altesse le prince Zelleh Sultan.

— A l'instant même, les envoyés du mouchteid sont prêts à nous conduire.

— L'on m'aurait dit vrai! vous voulez donc pénétrer

dans la masteched! Allah soit loué qui permet à votre esclave de se trouver ici et de vous détourner de ce dessein!

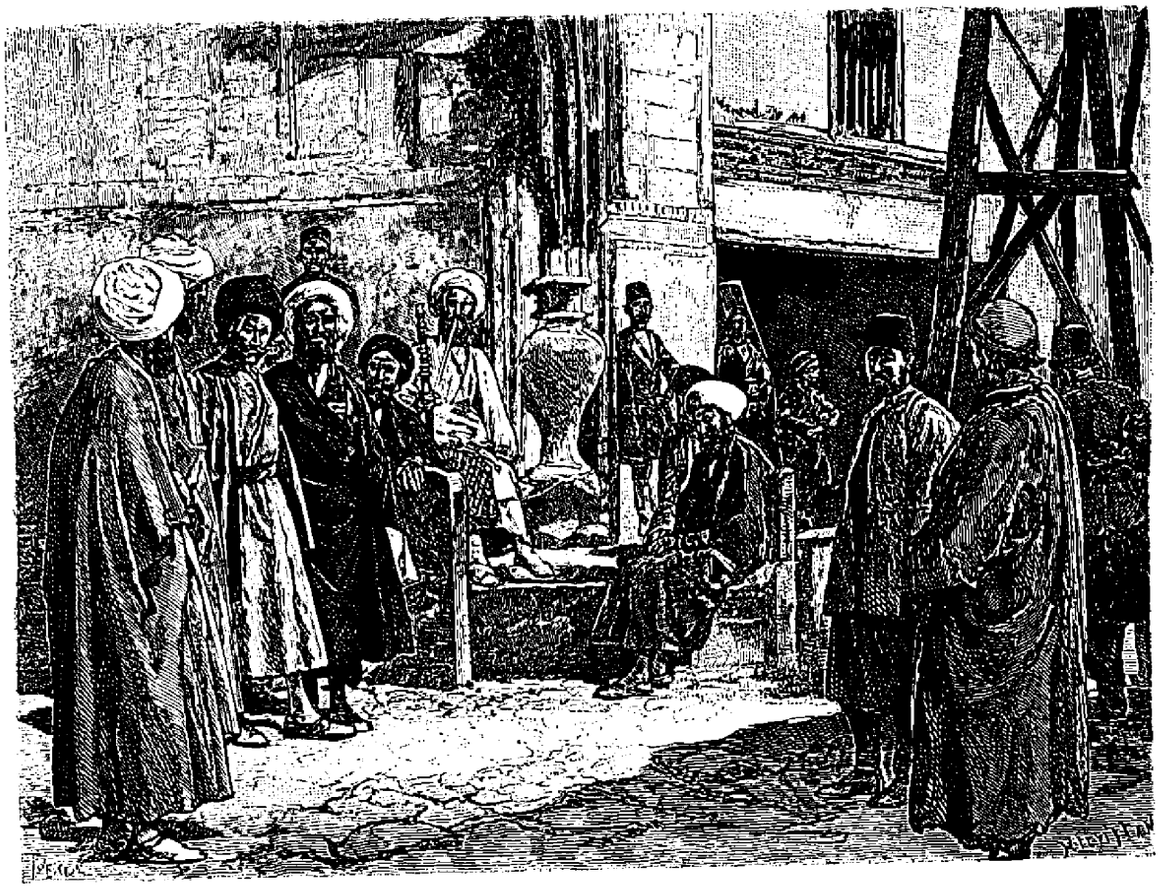
— Quel danger courons-nous? n'êtes-vous pas ici, selon votre mandat, pour nous accompagner et veiller sur nous?

— Entrer avec vous dans la masteched! Dieu puissant! Et si l'on vous molestait? Je suis venu vous protéger contre vos erreurs, car mon esprit est fort; mais mon bras est faible, et au moment d'une bagarre je n'aurais aucune influence sur la population surexcitée. C'est en évitant de s'exposer au danger que les hommes en qui Allah a mis sa sagesse savent se préserver de tout accident.

— N'avez-vous rien de mieux à me dire? Je vous suis reconnaissant de vos conseils, mais je vous serais très obligé de ne pas me faire perdre mon temps. Dieu ne l'a-t-il pas déclaré par la bouche de votre prophète : « Chaque homme a sa destinée attachée à son cou. » Retournez dans votre andéroun et demandez à vos femmes des leçons d'orthodoxie et de courage. »

Là-dessus, nous abandonnons le « protecteur des étrangers » et allons saluer les mollahs.

Pour apprivoiser Cerbère il fallait lui jeter un gâteau de miel. N'ayant dans mes poches ni gâteau ni miel, j'offre gracieusement aux assistants de faire leur photographie. Les prêtres se récrient d'abord : la loi religieuse ne défend-elle pas la reproduction des images? Mais leur vertu n'est pas à hauteur de la tentation : ils s'examinent sournoisement les uns les autres et finissent bientôt par se grouper tout souriants devant mon appareil.



Notre escorte à la masteched Chah d'Ispahan. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Après avoir, avec une patience dont je ne me serais jamais crue capable, enveloppé tour à tour la tête de plus de vingt curieux pour leur montrer, sous les voiles sombres, l'image de leurs compagnons reflétée sur la glace dépolie, répondu avec sang-froid aux questions les plus bizarres et provoqué les exclamations et les interjections les plus pittoresques, je crois avoir conquis le droit de pénétrer dans les galeries et de grimper sur les pochtè-bouns. Un mollah et un seyed prennent la tête du cortège et nous guident à travers la mosquée, suivant les conditions arrêtées la veille; puis ils nous font monter sur les toitures des bazars et des maisons et nous conduisent par cette voie aérienne jusqu'aux terrasses de la mosquée. De ce point on peut se rendre compte de la superficie du monument et apprécier l'importance de l'œuvre gigantesque que Chah Abbas a su mener à bonne fin.

Devant nous s'élève un porche superbe flanqué de

deux minarets revêtus de carreaux de faïence. Ce porche sert de vestibule au sanctuaire que signale au loin la grande coupole bleue surmontée d'une boule d'or et du croissant de l'Islam, placés à cinquante-cinq mètres au-dessus du parvis.

Le centre des deux ailes perpendiculaires à la salle du mirhab est occupé par un porche d'une importance secondaire, placé au-devant d'une salle recouverte d'un dôme. De chaque côté de ces grands motifs d'architecture se présentent deux étages de galeries voûtées couvertes d'un épais matelas de terre.

Aucune moulure, aucun ornement ne couronne ces divers bâtiments, dont les parties supérieures sont limitées par une large frise ornée d'inscriptions peintes en blanc sur des carreaux de faïence bleue.

A la suite des galeries, et de chaque côté de la colonnade ménagée à droite et à gauche de la salle du mirhab, se trouvent deux longues cours entourées de portiques et ornées de pièces d'eau. Le vendredi et les jours de fête, ces officines supplémentaires de propreté sont ouvertes au peuple, tandis que le bassin à ablutions de la cour d'entrée est réservé aux gens pieux qui viennent journellement faire à la mosquée les prières réglementaires.

Le plan de la masched Chah est, on le voit, admirablement approprié au culte musulman.

La mosquée, cela devait être, diffère complètement du temple païen. Ici point de *cella* où la divinité soigneusement cachée au fidèle ne communique avec lui que par l'intermédiaire du prêtre; point d'images ou de représentations humaines conduisant aisément à l'idolâtrie des esprits ignorants, doués d'une imagination trop facilement impressionnable. Mahomet voulut, au contraire, faire de l'édifice religieux un lieu de réunion (*djouma*) accessible dans toutes ses parties. Malgré sa simplicité, ce programme de construction était d'une exécution difficile, car les Arabes, avant la venue de Mahomet, savaient à peine bâtir; la Kaaba, cette relique de l'antiquité ismaélite que le prophète fut obligé d'adopter comme le sanctuaire de la nouvelle foi, suffisait à des idolâtres habitués à vivre sous la tente. Quand la prière leur fut imposée comme le plus grand des devoirs envers Dieu, ils sentirent la nécessité de construire des enceintes où leur piété trouverait à se recueillir : guidés par quelques architectes étrangers, probablement originaires de Byzance, ils rassemblèrent toutes les colonnes des temples païens qu'ils avaient détruits, appuyèrent sur les supports disposés autour d'une cour rectangulaire des bois de toute provenance, et parvinrent ainsi à former des galeries couvertes. Le sanctuaire proprement dit occupait une salle divisée en plusieurs travées parallèles par des rangées de colonnes. Une niche dépourvue d'autel, mais ornée de revêtements de faïence ou de marbres précieux, placée au fond de la nef centrale, attirait le regard par son luxe et le conduisait dans la direction de la maison d'Abraham.

Près du mirhab se trouvait le menber, espèce de chaire en forme d'escalier, recouverte par un clocheton pyramidal servant d'abat-voix.

Des portiques latéraux, réservés aux fidèles désireux de se reposer avant de se recueillir, s'étendaient sur les deux façades adjacentes à celle du sanctuaire; de hautes plates-formes voisines de la porte d'entrée permettaient aux prêtres d'appeler cinq fois par jour les fidèles à la prière.

Voilà bien l'édifice religieux d'un peuple nomade, maison hospitalière ouverte à tous les fidèles, dans laquelle le passant trouve de l'ombre, et le voyageur de l'eau pour se rafraîchir et se purifier avant de se prosterner devant Dieu. Telle se présente la mosquée d'Amrou, bâtie au Caire l'an 21 de l'hégire. Les mêmes divisions et les mêmes caractères se retrouvent dans les mosquées d'El-Hakem et de Touloun. Mais bientôt le type primitif, dont les Maures d'Espagne ont laissé à Cordoue un magnifique spécimen, ne paraît plus aux conquérants arabes en harmonie avec la puissance de l'Islam. Les grêles colonnes qui soutiennent la toiture ne permettent pas d'élever à une grande hauteur l'ensemble de la construction; elles sont incapables de supporter un poids considérable et encombrent par leur multiplicité l'intérieur des salles; la mosquée doit donc se modifier.

Il existait sur les rives du Tigre un monument célèbre dans tous les pays musulmans, bâti, suivant les traditions locales, par le grand Kosroès. C'était le superbe palais de Ctésiphon, dont la voûte se fendit (toujours d'après la légende) le jour même de la naissance de Mahomet.

Consacrer au culte d'Allah un temple semblable au palais du grand monarque sassanide fut, au quatorzième siècle, le rêve du sultan Hassan. Dans ce but, il envoya un de ses architectes en Mésopotamie avec mission d'étudier l'antique édifice; celui-ci voyagea en Perse, fut frappé de la majesté des coupoles élevées au-dessus des monuments civils ou religieux, et, l'esprit imbu de tous ces souvenirs, il revint au Caire jeter les fondements de la mosquée d'Hassan, prototype d'un second genre de mosquées, dans lequel le grand berceau, imité du Talar de Kosroès, remplace la couverture en charpente des salles hypostyles primitives.

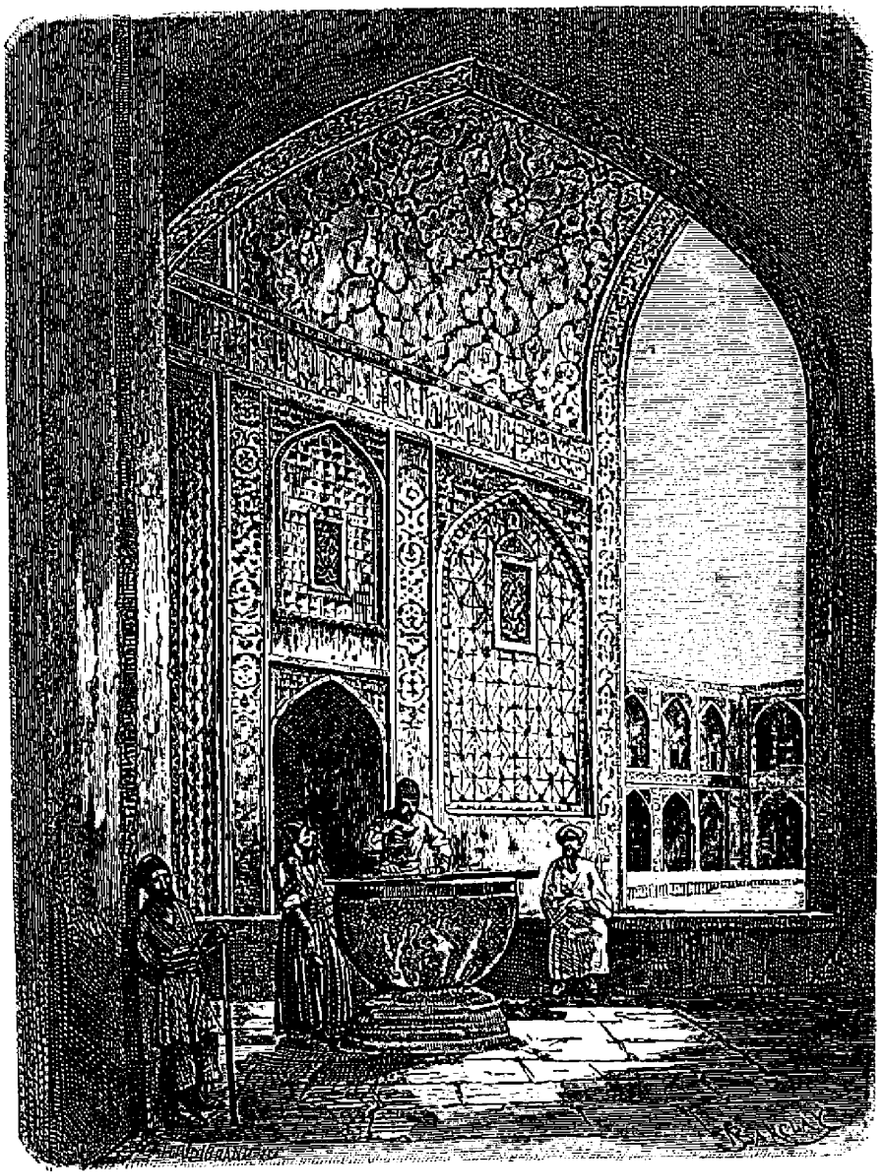
Au lieu de frêles abris, soutenus par de grêles colonnes, s'élevèrent des monuments, entourés de murailles épaisses et couverts de voûtes lancées avec la hardiesse que donnait aux architectes une connaissance approfondie de leur art.

Cent ans se sont écoulés. Mahomet II entre à Sainte-Sophie et traverse la nef en foulant sous les pieds de son cheval plusieurs couches de cadavres. L'impression du conquérant et de ses soldats, à la vue de la vieille église byzantine, est si vive, leur admiration si enthousiaste, qu'ils ne se contentent pas de transformer la basilique en mosquée. Quand ils veulent à leur tour élever de nouveaux édifices religieux, ils abandonnent le type primitif du temple musulman et co-

pient, sans modification, le plan de Sainte-Sophie, oubliant de reconnaître dans ses grandes lignes la croix abhorrée, cette rivale et cette ennemie du croissant. Aussi voit-on avec étonnement les piliers intérieurs des plus belles mosquées de Constantinople et du Caire, la Mohammédieh et l'Almédieh par exemple, dessiner sur le sol les branches de la croix grecque.

La cour placée devant le monument n'est qu'une reproduction de l'atrium des vieilles basiliques. Seuls les bassins à ablutions et les minarets élancés signalent le sanctuaire musulman.

Il résulte de ce fait bizarre que le dernier type de la mosquée sunny, devenu canonique dans tous les pays turcs ou arabes, reproduit les dispositions des églises



Vestibule de la mostched Chah. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

antérieures à l'Islam. La copie est tellement nette que si les chrétiens parvenaient un jour à débarrasser l'Europe des Ottomans, ils n'auraient pas plus de difficulté à célébrer les offices dans les mosquées construites après la prise de Constantinople que dans Sainte-Sophie elle-même.

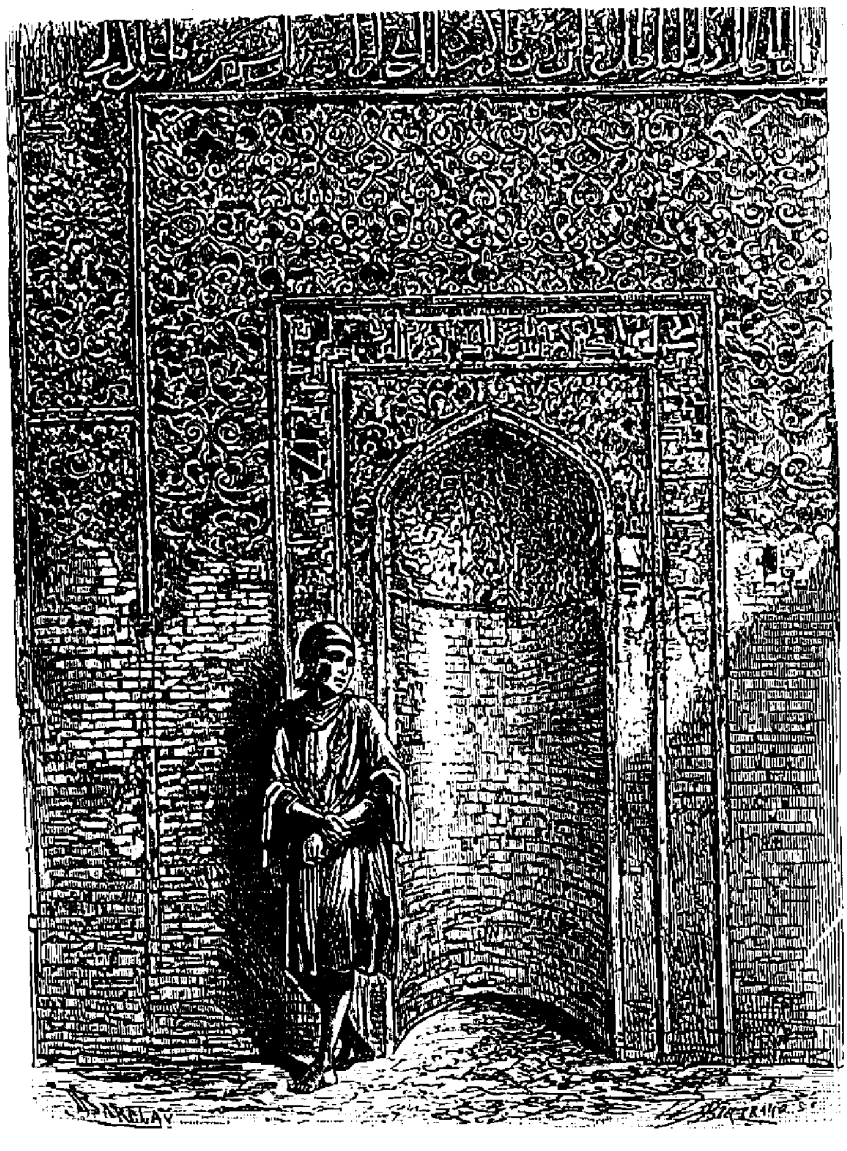
Il est intéressant d'examiner le parti que les Iraniens, ces artistes si éminemment personnels, ont tiré d'un édifice dont les dispositions leur étaient imposées par la religion des conquérants.

Les Perses, avant l'ère musulmane, n'avaient jamais eu de temple; le culte mazdaïque, les témoignages d'Hérodote et des auteurs anciens en font foi, s'exerçait en plein air.

Les convertis n'eurent pas à se préoccuper de modifier des constructions déjà existantes pour les ap-

proprier aux exigences de leur nouveau culte; ils adoptèrent sans y rien changer les plans des sanctuaires édifiés par leurs vainqueurs, c'est-à-dire le type de la mosquée d'Amrou, mais signalèrent à l'extérieur la salle du mirhab en élevant au-dessus d'elle ces grandes coupoles posées sur pendentifs qu'ils savaient construire depuis des siècles et, faute de bois, remplacèrent les toitures en charpente par de petites voûtes accolées.

La comparaison des plans des mosquées d'Amrou et d'Hassan et de ceux des nouvelles mosquées de Stamboul, permet de suivre sans effort l'enchaînement d'idées ou plutôt le changement d'état social qui entraîna les musulmans à modifier les dispositions de

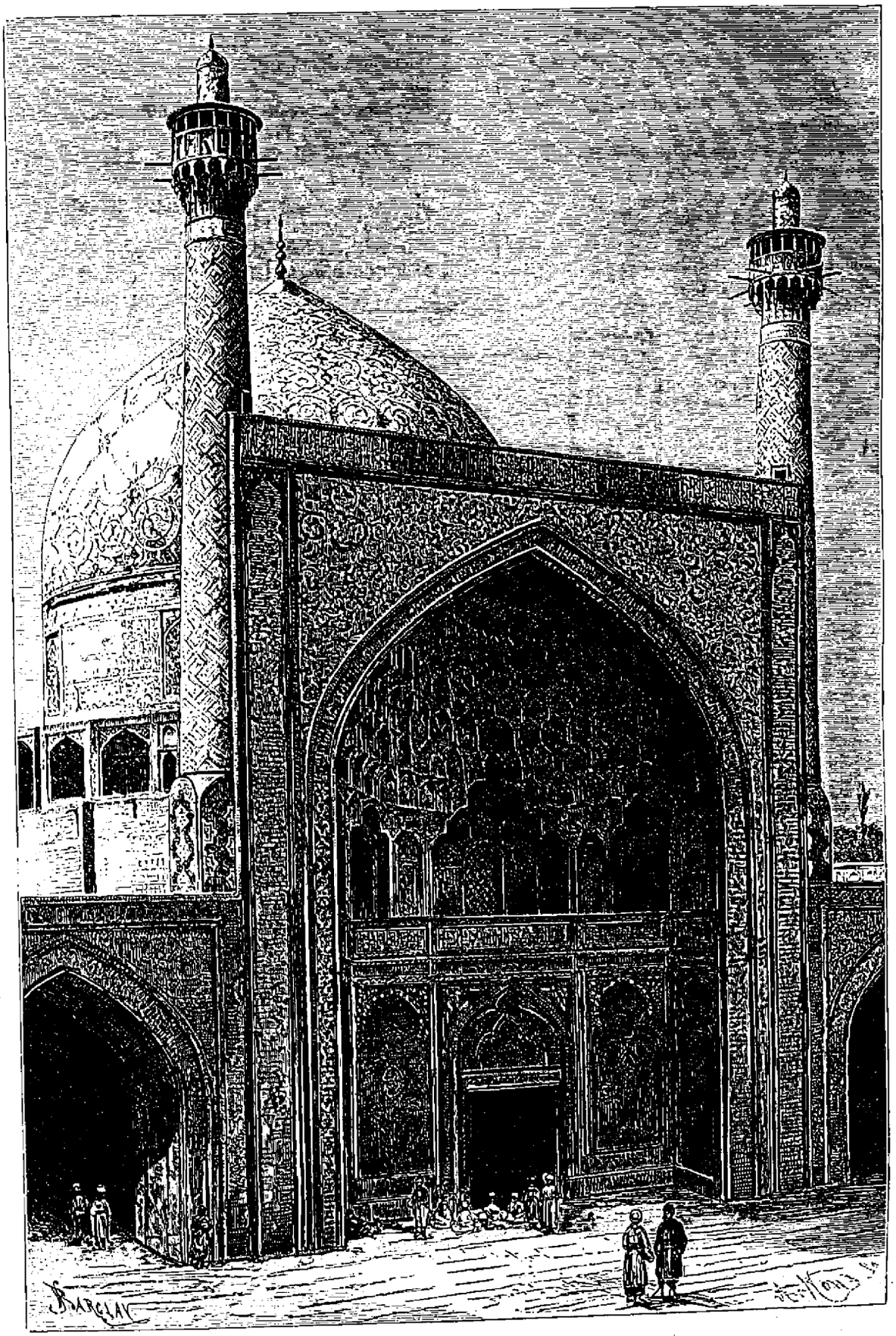


Le mirhab de l'ancienne mosquée d'Almansour à Ispahan (voy. p. 158). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

leurs monuments religieux : en introduisant la coupole dans la composition de leurs temples, les Arabes eurent en vue de leur donner un caractère imposant, mais la forme détruisit l'esprit, accident fort naturel chez un peuple qui ne se piqua jamais d'être rationnel dans son art.

Si l'on met en parallèle la mosquée d'Amrou et les vieilles mosquées de Kazbin ou de Véramine, on s'aperçoit, au contraire, que les architectes iraniens se sont montrés persévérants dans leurs œuvres, ont pieusement conservé le plan des premiers édifices religieux de l'Islam et, enfin, que les mosquées persanes, les plus anciennes comme les plus modernes, reproduisent d'une manière logique les formes hiératiques des temples primitifs.

La lecture d'un plan est souvent bien aride; il me

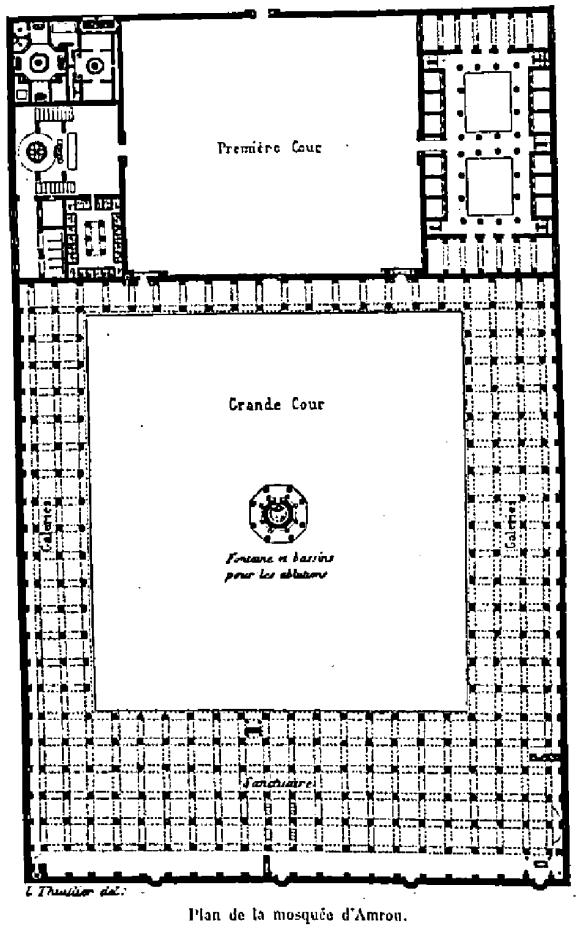


La mastched Chah d'Ispahan. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

semble pourtant, et c'est peut-être là une nouvelle forme de l'amour-propre d'auteur, que, après avoir décrit les dispositions d'ensemble des vieilles mosquées chyites, il est intéressant de mettre en parallèle le plan du sanctuaire d'Amrou et celui de la moderne mastched Chah. Sous la coupole, je retrouve l'ancienne salle du mirhab; dans les galeries latérales, les travées secondaires qui l'accompagnaient; dans les arcatures disposées autour de la cour, les portiques à l'usage des élèves, des fidèles et des voyageurs.

Il n'y avait pas grand monde dans la mastched Chah quand nous y sommes entrés ce matin : aussi avons-nous pu en étudier tout à l'aise les dispositions; mais, au moment où nous dressons nos appareils, les fidèles occupés à noyer fraternellement leur vermine dans le bassin à ablutions se montrent fort émus. Du haut des terrasses nous les voyons lever les bras au ciel avec stupéfaction, et nous les entendons même lancer à notre adresse des imprécations que le vent, par politesse, empêche d'arriver distinctement jusqu'à nos oreilles.

Je remarque surtout, à l'animation de ses gestes, un véritable Quasimodo coiffé du turban bleu des seyeds. Ce piètre échantillon de la race du prophète, moins haut que n'est large son volumineux couvre-chef, vocifère de toute la force de ses rachitiques poumons et excite probablement avec bien de l'adresse les sentiments hostiles de la foule à notre égard, car bientôt elle se précipite comme un flot humain à l'assaut des terrasses.



Plan de la mosquée d'Amrou.

Le P. Pascal n'a pas voulu nous laisser seuls courir le danger de visiter les mosquées, danger peut-être moins imaginaire qu'on ne pourrait le supposer; il exhorte les serviteurs du mouchteid à montrer de la fermeté et à s'opposer au brusque envahissement des pochte-bouns, en se plaçant à la tête de l'étroit escalier reliant les toitures du bazar à celles de la mosquée. « Il faut éviter, ajoute-t-il, que vos coreligionnaires ne nous fassent un mauvais parti avant qu'on ait eu le temps de leur faire connaître les ordres des chefs civils et religieux en vertu desquels nous sommes ici. » A peine ces premières dispositions sont-elles prises que nos ennemis débouchent subitement sur les terrasses inférieures. La troupe, dans sa pieuse ardeur, a précipité sa course et son ascension, elle arrive fort essoufflée; bon nombre des auditeurs du petit seyed ont réfléchi en route à l'imprudence qu'ils commettaient en cherchant querelle à des faranguis, ces suppôts de l'enfer, et se sont sagement dispersés en chemin; c'est à peine si une vingtaine d'assaillants suivent le promoteur de l'attaque.

Le voilà, ce brave des braves! ce rempart de la foi! ce fils du prophète! Il prend son élan, il monte à l'assaut; soudain son gros turban bleu semble osciller; le gnome, troublé par la sainte colère qui bouillonne dans son cœur, a embarrassé ses jambes torses dans les longs plis de sa robe; il chancelle dans l'escalier et va tomber à la renverse sur la tête de ses acolytes, en montrant jusqu'au-dessus des genoux ses maigres jambes de chien basset. Notre ennemi n'est pas lourd malheureusement, et dans sa chute il n'assomme personne; nous avons néanmoins bataille gagnée : le seyed est si ridicule quand on le redresse et qu'il apparaît avec son horrible tête rasée, veuve du magnifique turban qui roule de toiture en toiture en entraînant sur le sol le prestige de son propriétaire, qu'un éclat de rire général retentit au même instant dans le camp des assiégeants et sur les terrasses des assiégés. En habile stratégiste, le P. Pascal profite de cet instant de détente; il engage le chef de notre escorte à menacer de la vindicte du Chah Zadeh les audacieux assez imprudents pour chercher à nous faire un mauvais parti, et demande insidieusement au petit seyed à quel motif a obéi l'heureux possesseur du plus beau turban bleu d'Ispahan, en ne venant pas se ranger au milieu des mollahs dont le Çaheb Ackazbachi a fait le portrait il y a quelques heures.

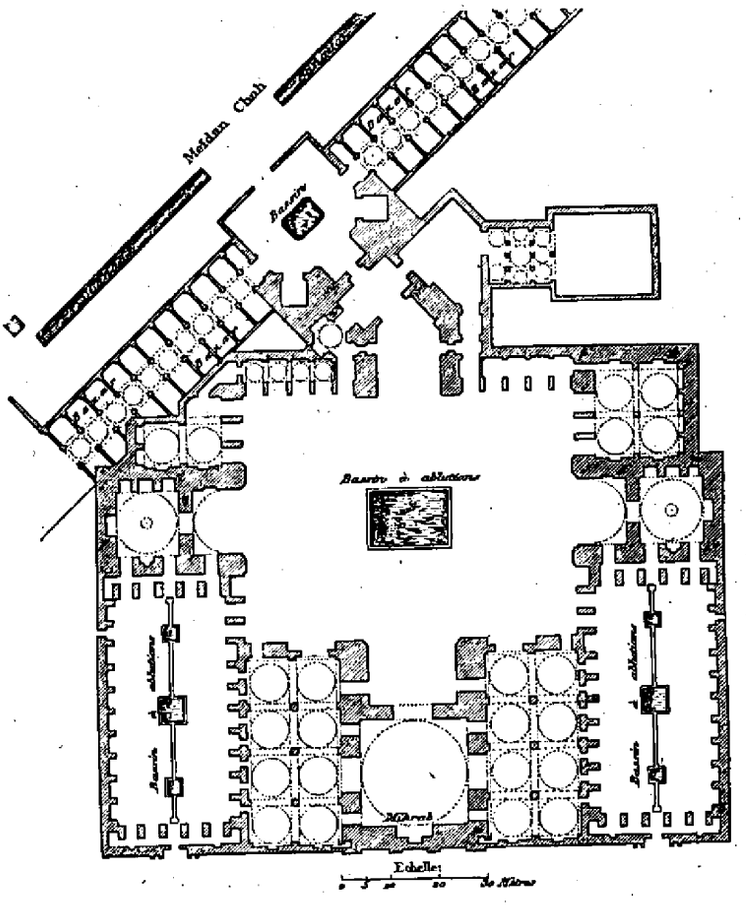
Notre ennemi découronné, dont le pouvoir subit en ce moment une éclipse partielle, se montre moins féroce que je ne l'avais redouté et désarme définitivement à ces paroles.

« Est-il encore temps d'avoir mon image isolée? demanda-t-il avec anxiété.

— Cela dépend de votre conduite à venir, » répond le Père.

Le fils du prophète, subitement ramené à de bons sentiments, tourne sa figure de singe vers ses amis. « Retirez-vous, leur dit-il; ces chrétiens sont ici sous la protection du mouchteid, et les maltraiter serait manquer de respect à ce saint personnage. »

Après avoir vu nos ennemis en pleine déroute, le Père vient nous retrouver sur la terrasse, où nous nous sommes efforcés de travailler avec calme et de faire la meilleure des contenances. « Nous voilà débarrassés de tous ces importuns, nous dit-il en français; toutefois nous agirions prudemment en ne restant pas ici au moment où les musulmans vont arriver en grand nombre pour faire la prière de midi; nous n'aurions peut-être pas raison deux fois de la malveillance et du fanatisme de ces pieux disciples de Mahomet, et il ne faut pas nous exposer à être bousculés ou précipités par inadvertance du haut en bas de la mosquée. »



Plan de la mastchied Chah.

Le conseil du Père est d'autant plus sage que les pochtè-bouns sont dépourvus de tout parapet. Marcel déclare donc ses études terminées et demande à descendre dans les galeries du premier étage, à la grande satisfaction de l'escorte, obligée, à regret, de protéger des infidèles contre des coreligionnaires dont elle approuve en secret la pieuse indignation.

Les galeries où l'on nous conduit sont réservées au logement des prêtres; nous entrons chez le plus vénérable d'entre eux, un beau vieillard, dont le visage bronzé est mis en relief par une robe et un turban blancs. Il nous fait poliment asseoir sur son tapis, ordonne d'apporter les pipes et nous offre le thé en attendant que la prière soit terminée et qu'il puisse mettre à notre disposition la loggia placée au-devant de sa cellule. De l'intérieur de la pièce nous pouvons suivre des yeux la cérémonie religieuse. Le croyant entre dans la mosquée, ses babouches à la main, se dirige vers le bassin à ablutions, enlève sa coiffure et laisse sa tête à nu. Elle est accommodée de deux manières différentes. Les porte-turbans abandonnent tout leur crâne au barbier; ceux qui adoptent le bonnet d'astrakan ou de feutre se font raser depuis le front jusqu'à la nuque, en réservant de chaque côté des oreilles une grosse mèche bouclée destinée à soutenir la coiffure. Ces graves études capillaires ne peuvent être faites qu'à la mosquée ou chez les barbiers, les musulmans considérant comme la dernière des impolitesses de se montrer en public la tête découverte. Après avoir posé sa coiffure sur ses sandales, le fidèle tousse, crache, se mouche, le tout à grand renfort d'eau fraîche, et satisfait à toutes les exigences de la loi religieuse minutieusement indiquée dans plusieurs versets du Koran. « Ne priez pas quand vous êtes souillés, attendez que vous ayez fait vos ablutions, à moins que vous ne soyez en voyage.... Si vous êtes malade ou en voyage, frottez-vous le visage et les mains avec de la poussière, à défaut d'eau. Dieu est puissant et miséricordieux. »

Les ablutions terminées, le chya se recoiffe, reprend sa chaussure, pénètre dans la salle du mirhab, se place dans la direction de la Kaaba, s'accroupit sur les tapis qui recouvrent le sol de cette partie de l'édifice, se prosterne le front contre terre, puis il se relève et, les bras tombant le long du corps, commence la prière dans l'apparence du plus profond recueillement. « Observez avec soin les heures réservées à la prière, et pénétrez-vous de la Majesté divine. »

Si la position des bras et des mains est différente chez les Sunnys et les Chyites, les prosternations qui viennent interrompre à plusieurs reprises les oraisons sont exécutées de la même manière. « Tu les verras

agenouillés et prosternés rechercher la faveur de Dieu et sa satisfaction. Sur leur front tu verras une marque, trace de leur piété. » Ces prosternations multipliées, jointes à la nécessité de frapper la terre avec le front, obligent les musulmans à porter des coiffures sans visières. Comme il serait néanmoins très difficile à des gens habitués à prier sur des nattes ou des tapis de garder des marques visibles de leur ferveur, tout vrai croyant est muni de tessons de poterie de forme ronde ou carrée sur lesquelles il frappe son front en se prosternant. Dans tous les caravansérails on trouve un assortiment complet de ces briques de prière destinées aux voyageurs et aux tcharvadars. L'oraison terminée, chacun saisit les babouches déposées à la porte de la salle du mirhab et se dirige vers la sortie.



Portrait de mollah Houssein. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Les femmes, si nombreuses tout à l'heure dans la mosquée, se sont toutes retirées un peu avant midi. « Elles doivent, en effet, a dit un grand docteur, faire les prières réglementaires dans leur maison, car leur présence dans les temples inspirerait aux fidèles des sentiments d'amour dont ils doivent soigneusement se préserver dans un lieu consacré à adorer Dieu. »

« Êtes-vous satisfait de votre visite à la mastched Chah? demande le mollah à mon mari, dès notre entrée dans la loggia. Aya Sophia de Stamboul égale-t-elle en splendeur le plus beau joyau d'Ispahan, comme l'assurent certains de nos compatriotes?

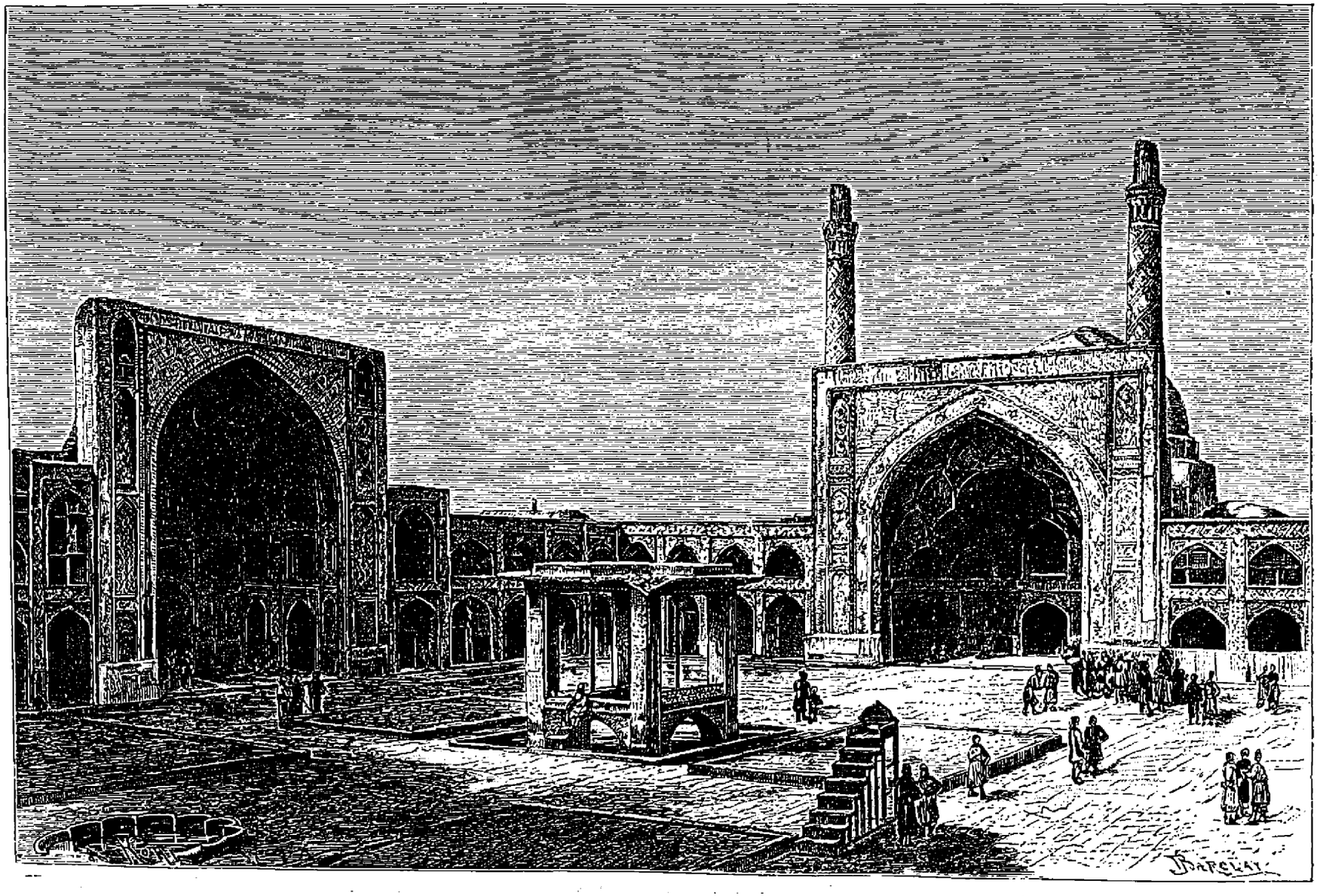
— Il est difficile de comparer ces deux édifices, répond Marcel poliment : la mastched Chah est superbe, mais il est très fâcheux qu'elle ne soit point construite dans l'axe du Méidan; l'ensemble des bâtiments et leur aspect général y gagneraient.

« L'orientation d'un temple dans la direction de la Mecque est-elle donc si nécessaire qu'on ne puisse apporter aucun tempérament à cette règle rigoureuse?

— Le livre révélé ne dit-il pas : « Quand même tu ferais, en présence de ceux qui ont reçu les écritures, toutes sortes de miracles, ils n'adopteraient pas ta kébla. Toi, tu n'adopteras pas non plus la leur. Parmi eux-mêmes, les uns ne suivent point la kébla des autres. Si, après la science que tu as reçue, tu suivais leur désir, tu serais du nombre des impies. » — « Tourne ton front vers le temple d'Haram; en quelque lieu que tu sois, porte tes regards vers ce sanctuaire auguste. » — « Nous l'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel, nous voulons que tu le diriges dorénavant vers une région dans laquelle tu te complairas. — Oriente-toi vers la plage de l'oratoire sacré. En quelque lieu que tu sois, tourne ton front vers cette plage. » « Comment, si nous négligions de suivre ces ordres divins, nous distinguerait-on des chrétiens qui dirigent leurs yeux vers le tombeau de Sidna Aissa (Jésus) la bénédiction d'Allah soit sur lui? »

— Les Sunnys font cependant la prière à Sainte-Sophie, bien qu'elle soit orientée dans la direction du Saint-Sépulcre, dis-je à mon tour; ils se contentent d'étendre leurs tapis dans la kébla.

— Comment osez-vous comparer des chiens maudits destructeurs de la race d'Ali à de pieux Chyites? Si Aya Sophia était tombée entre nos mains, nous l'aurions détruite; ainsi avons-nous fait de plusieurs édifices religieux mal orientés. Quant à moi, mollah Houssein, le jour où il me serait prouvé que la mastched Chah, dans laquelle j'ai passé une partie de ma longue existence, est construite contrairement au précepte de notre loi, que Dieu me protège, je serais le premier à saisir la pioche pour la démolir.



La mastched Djouma d'Ispahan (voy. p. 158). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

XIX

La mastched Djouma. — Le mirhab de la mosquée d'Almansour. — Visite chez un seyed. — Histoire d'un missionnaire laïque à Djoulfa. — Les descendants de Mahomet. — Les impôts exigés par eux en vertu des sourates du Koran.

10 septembre. — « Posez solidement l'échelle; est-elle suffisamment inclinée?

— Non, elle est trop droite. Les montants sont-ils solides? Les barreaux ne sont-ils pas pourris? la terrasse ne menace-t-elle pas de s'effondrer? demande le P. Pascal aux serviteurs de l'Iman Djouma chargés de nous guider sur les pochtè-bouns de cette célèbre mosquée du Vendredi que Chah Abbas voulut un moment détruire pour employer ses matériaux à l'édification de la mastched Chah.

— Ne craignez rien et donnez-moi la main, khalifè nom donné aux moines chrétiens par les Persans). En montant les uns après les autres vous ferez l'ascension sans accident, Inchallah! (s'il plaît à Dieu!). »

Fidèle à son rôle d'observateur, le protecteur des étrangers a trouvé moyen de venir encore ce matin nous ennuyer de ses protestations et de ses conseils, et s'assied au pied du mur avec l'intention bien formelle d'attendre là notre retour. Le P. Pascal, Marcel et moi gravissons péniblement les barreaux séparés les uns des autres par un espace de plus de cinquante centimètres, tandis que les gens de notre escorte sautent comme des chats de terrasse en terrasse. A peine avons-nous atteint l'extrémité de l'échelle, qu'il faut s'aventurer sur des madriers très étroits placés au-dessus de petites coupoles effondrées. Après avoir aperçu à travers ces brèches la plus antique partie de la mosquée, élevée, nous dit-on, en 755 par le khalife abasside Almansour, et admiré les belles inscriptions kouliques placées autour d'un vieux mirhab, nous pénétrons enfin dans les galeries latérales d'où la vue embrasse la cour tout entière.

Les différentes adjonctions ou restaurations exécutées à la mosquée à l'époque de Malek Chah, prince seljoucide, de Chah Tamasp, dont le zèle pieux a amené la détérioration de tous les temples de l'empire, et enfin sous le règne d'Abbas II le Séfévié, enlèvent toute valeur artistique à cet antique sanctuaire, relégué d'ailleurs au second rang depuis la construction de la mastched Chah. Il est néanmoins en grand renom dans Ispahan et a conservé son titre et ses prérogatives. C'est dans l'enceinte de la mosquée Djouma que se célèbre tous les vendredis l'office royal. D'après la loi religieuse, le Chah devrait, en souvenir du départ du prophète pour Médine, se rendre à la mosquée dans cette circonstance et faire à haute voix la prière solennelle. Comme à ses nombreux privilèges il ne joint pas le don d'ubiquité, il délègue un de ses représentants, désigné sous le nom d'Iman Djouma, pour remplir en son nom ce pieux devoir dans les principales villes de l'empire. Après la prière, les mollahs lisent ou expliquent le Koran, et la journée tout entière est consacrée à de pieux exercices, bien qu'il ne soit imposé aux fidèles aucune obligation particulière.

C'est une fatalité! Nous ne serons pas entrés dans une mosquée d'Ispahan sans y avoir éprouvé quelque désagrément! Grâce à l'état d'éticité auquel nous ont réduits les fatigues et la chaleur, grâce à la précaution que nous prenons de tenir nos mains accrochées aux montants de l'échelle, de manière à peser le moins possible sur les barreaux, nous arrivons à terre sans accident; il n'en est pas de même de notre excellent ami le P. Pascal. Plus habile à caracoler sur son beau cheval qu'à faire de la gymnastique, il pose, malgré nos avis, ses pieds au beau milieu des barreaux. Pleins d'anxiété, nous suivons des yeux les péripéties de sa descente; tout à coup un craquement se fait entendre, un des échelons s'est brisé à l'une de ses extrémités. Le Père se trouve un instant suspendu dans le vide; d'une main vigoureuse il s'accroche heureusement aux montants et prend pied sur le sol sans mal apparent.

Les mollahs, dissimulant à grand'peine leur joie sous des témoignages d'intérêt, entourent le *khalifè*, qui, malgré sa pâleur, fait bonne contenance, et donnent l'ordre de chercher le propriétaire de l'échelle, afin de lui payer à coups de bâton la location de son engin; on ne le trouve pas, bien entendu, et nous nous mettons en selle avec l'intention de regagner Djoulfa.

« J'ai une écorchure à la jambe; elle me fait souffrir plus que je n'ai voulu l'avouer devant ces mécréants, me dit le Père au bout de quelques instants; entrons chez l'un de mes meilleurs amis dont l'habitation est voisine de la mastched, il me donnera de l'eau fraîche pour laver ma blessure. »

La maison dans laquelle nous pénétrons bientôt s'étend sur les quatre côtés d'une cour spacieuse. Le talar élevé au centre de chaque façade est flanqué à droite et à gauche de vestibules blanchis à la chaux. La pièce de réception est couverte d'une coupole ornée de fines alvéoles exécutées en plâtre comme la décoration des tarchés disposés tout autour de la salle. Une verrière colorée ferme la baie du talar et laisse pénétrer dans l'intérieur de l'appartement un demi-jour discret.

Un homme à la physionomie fort douce est assis sur des coussins au milieu de livres épars. A ma grande surprise il est coiffé de cet abominable turban bleu dont la vue est toujours de si mauvais augure pour nous. Le maître de la maison se lève d'un air empressé, écoute avec intérêt le récit de l'accident arrivé au Père et donne vivement l'ordre d'apporter un bassin à laver, une aiguière et quelques plantes médicinales destinées à faire rapidement sécher les blessures. Pendant qu'il s'apprête à panser lui-même la plaie, il invite ses petits enfants à me conduire auprès de leur mère.

L'intérieur de l'andéroun, éclairé sur la cour, est caché aux regards par des rideaux de soie tendus à plat devant toutes les ouvertures.

Chirin Khanoum (Mme Sucrée), la première femme du seyed, fume son kalyan. A mon arrivée, elle me fait

asseoir, et, enlevant la pipe de ses lèvres, elle me l'offre poliment.

Tout aussi poliment je refuse : les musulmans, je ne l'ignore pas, sont aussi dégoûtés de se servir d'un objet touché par un chrétien, qu'il nous est désagréable d'user d'un kalyan promené fraternellement de bouche en bouche, entre gens de même religion, depuis le Chah jusqu'au mendiant édenté et repoussant qui va quêtant une bouffée de tabac, tout comme un morceau de pain.

Chirin Khanoum semble comprendre la signification de mon refus. « Vous êtes ici en maison amie, » me dit-elle sans insister davantage. Nous causons pendant quelques instants des mosquées de la ville, et je profite de l'arrivée d'une visiteuse pour rejoindre mes compagnons au moment où tous deux se remettent en selle.

« Vous choisissez donc vos amis intimes parmi les seyeds, ces incorrigibles fanatiques? dis-je au Père, en reprenant le chemin de Djoulfa.

— J'aime de tout mon cœur seyed Mohammed Houssein, parce que cet homme a sauvé un chrétien d'une mort certaine. Il y a quelques années, nous vîmes arriver un Français à Ispahan : votre compatriote n'avait point reçu les ordres, mais venait néanmoins, sou-



Chirin Khanoum. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

tenu par une foi ardente, pour évangéliser la Perse. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses tentatives de conversion seraient toujours infructueuses chez les musulmans, et chercha alors à ramener à la religion catholique, apostolique et romaine les âmes des Arméniens schismatiques de Djoulfa.

« Ses efforts ne furent pas longtemps ignorés du prédécesseur de l'évêque actuel. Indigné d'apprendre que l'esprit de quelques Arméniens était vivement impressionné par les prédications d'Eugène Bourrée, il surexcita avec acharnement la communauté schismatique contre lui. Sur les ordres du prélat, plusieurs fanatiques tentèrent de s'emparer du missionnaire pour le lapider et postèrent devant la maison catholique où il s'était réfugié de mauvais garnements chargés de le saisir à sa première sortie. La situation devint même si critique que les personnes charitables au foyer desquelles il avait trouvé asile craignirent de voir leur habitation envahie et pillée.

« Mohammed Houssein apprit le danger que courait mon ami et n'hésita pas à lui sauver la vie. Accompagné de nombreux serviteurs, il vint à Djoulfa, passa devant la maison où l'attendait Eugène Bourrée vêtu en musulman, lui fit une place dans son escorte et gagna Ispahan ; les Arméniens se doutèrent bien que leur proie leur échappait, mais n'osèrent pas s'attaquer à une nom-

breuse troupe conduite par un des plus respectables turbans bleus du pays. Ils se contentèrent d'envoyer des hommes armés dans les plus mauvais passages des chemins de caravane conduisant soit à Chiraz, soit à Kachan, et ordonnèrent à leurs estafiers de prendre le missionnaire mort ou vif.

« Le seyed cacha le chrétien dans sa maison pendant plus d'un mois, et, quand il apprit enfin que les Arméniens s'étaient relâchés de leur surveillance, il le conduisit lui-même jusqu'à Kachan. De là le fugitif put gagner sans encombre un port d'embarquement de la mer Caspienne.

— Mon père, ai-je encore demandé, tous les Ispahaniens descendent-ils donc du prophète? Je n'ai vu aujourd'hui que des turbans bleus.

— Ils sont en effet nombreux et puissants dans la province de l'Irak. Bien que Mahomet n'ait laissé en mourant qu'une fille, Fatma, mariée à son neveu Ali, sa race, par une bénédiction spéciale du ciel, s'est multipliée avec une étonnante rapidité, au moins si l'on en juge d'après le nombre incalculable de turbans bleus ou verts portés en Orient.

« D'ailleurs la satisfaction de s'attribuer une antique origine et d'arborer sur la tête et autour de leur ventre une étoffe verte ou bleue n'est pas le seul motif qui engage beaucoup de musulmans à revendiquer cette noblesse religieuse, la seule dont s'enorgueillissent les sectateurs de l'Islam ; ils ont un but pratique : en prophète prudent, Mahomet se fit attribuer, par ordre divin, des biens et des richesses périssables.

« S'ils t'interrogent au sujet du butin, réponds-leur : « Le butin appartient à Dieu et à son envoyé. » — « Sachez, dit le Koran, que lorsque vous aurez fait un butin, la cinquième partie en revient à Dieu ou au prophète, *aux parents*, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs ; » et plus loin : « Ce que Dieu a envoyé au prophète des biens des habitants des différents bourgs appartient à Dieu, au prophète et à ses *proches*.... Prenez ce que le prophète vous donne, et abstenez-vous de ce qu'il vous refuse; craignez Dieu, il est terrible dans ses châtiments. »

« Après la mort de Mahomet, ses descendants, forts de l'autorité des textes sacrés, exigèrent le cinquième de tous les revenus des musulmans, firent peser pendant plusieurs siècles de lourdes charges sur leurs coreligionnaires et se multiplièrent en raison du temps, et surtout des avantages matériels attachés à leur sainte origine.

« L'habitude de payer un impôt régulier aux seyeds est maintenant à peu près tombée en désuétude; mais dans les grandes villes, comme Ispahan par exemple, où les soi-disant descendants de Mahomet se sont constitués en corps nombreux, ils ont conservé une influence prépondérante et dépouillent impunément les petits négociants trop faibles pour oser leur refuser leurs marchandises ou leurs services.



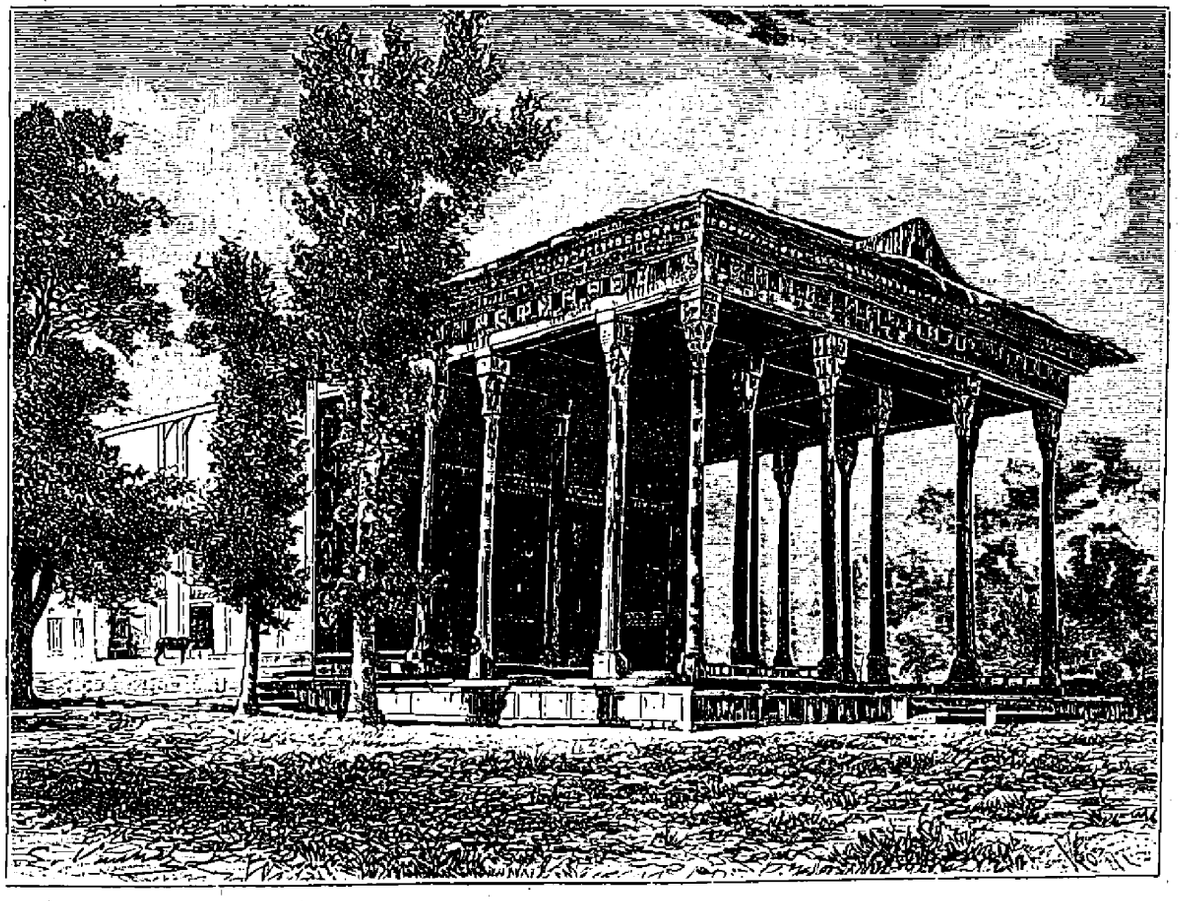
Portrait d'un seyed d'Ispahan. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

« Gratifiés en outre, même avant les mollahs, de l'administration de tout bien wakf tombé en déshérence, les seyeds tirent de ces bénéfices ecclésiastiques des profits considérables, qui permettent à la plupart d'entre eux de vivre sans travailler. Naturellement ils abhorrent les Européens. Nous devons cependant être reconnaissants à l'Iman Djouma et au mouchteid de nous avoir fait escorter par quelques-uns d'entre eux, car leur présence était pour nous la meilleure des sauvegardes; sans leur intervention, la foule ne nous aurait jamais laissés appuyer une échelle sur les murs de la mastched Djouma.

« Nous voici revenus sains et saufs à Djoulfa ; dorénavant nous ferons bien de rester au rez-de-chaussée des mosquées et de ne plus nous aventurer sur les terrasses dont le sol, vous l'avez expérimenté, n'offre aucune sécurité à des chrétiens. »

Jane Dieulafoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Ainak Khaneh (Maison des miroirs) (voy. p. 172). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XX

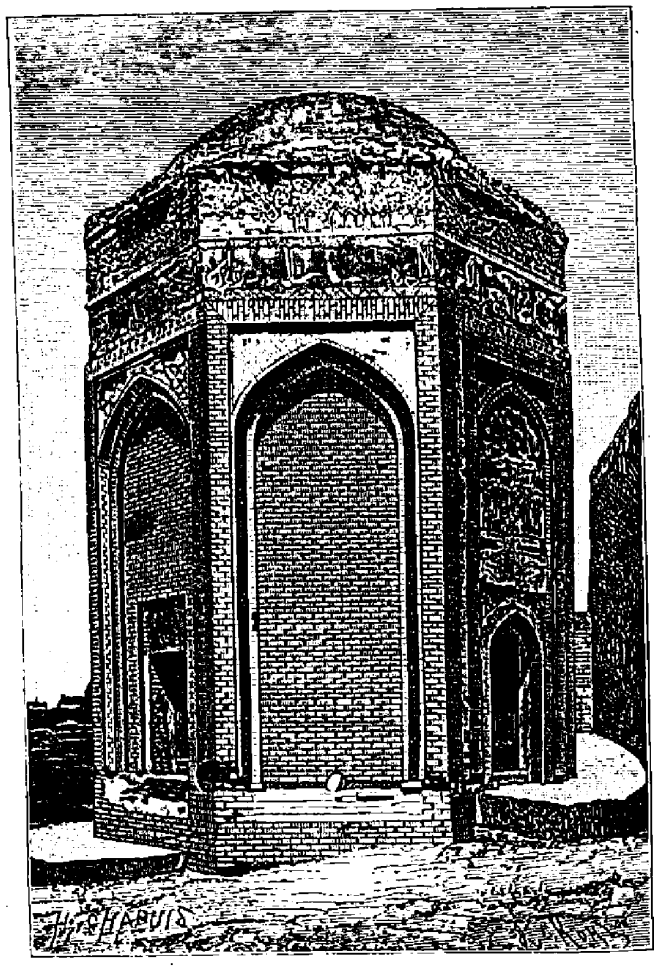
Iman Zadeh Jaffary. — Minaret et mosaïques mogols. — Le salaire réclamé par le protecteur des étrangers. — Le palais de Farah Abad. — Le tarkté Soliman. — Le champ de bataille de Golnabad. — Le cimetière arménien. — Circoncision des tombes chrétiennes.

Ispahan, 10 septembre. — Merci, mon Dieu! nos pèlerinages aux mosquées, koumbaz et autres édifices religieux touchent à leur fin; il ne nous reste plus à visiter désormais que l'Iman Zadeh Jaffary. Pas plus que les autres tombeaux du saint Iman élevés dans les plus grandes villes de la Perse, cette chapelle ne contient la dépouille mortelle du compagnon du prophète. Les fidèles ispahanais la tiennent cependant en grande vénération; aussi le P. Pascal nous a-t-il engagés à partir de Djoulfa en pleine nuit, afin d'arriver à l'Iman Zadeh avant que les vrais croyants aient quitté leurs maisons pour se rendre à la mosquée ou au bazar.

Le monument est situé au milieu d'une cour irrégulière bordée de bâtiments en terre crue, complètement ruinés. C'est un charmant petit édifice mogol construit sur plan octogonal et recouvert d'une coupole que devait autrefois surmonter une toiture pyramidale ana-

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145.

logue à celle des tombeaux des cheiks. La corniche et la frise, ornées de caractères arabes et de guirlandes de fleurs entrelacés, brillent de tout l'éclat de leurs émaux bleu turquoise. Les parties inférieures de la construction sont bâties en belles briques blanches, entre lesquelles on a ménagé des joints creux pareils à ceux que l'on retrouve dans les édifices français du moyen âge. A part quelques dégradations dans la partie supérieure de la corniche et la disparition de la toiture en éteignoir, l'Iman Zadeh est en parfait état de conservation et charme les yeux par l'élégance de ses proportions et la délicatesse de ses ornements.



Iman Zadeh Jaffary. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

En arrivant, mon premier soin est d'installer mon appareil, car je tremble toujours pour lui quand je vois la foule hostile ou simplement curieuse se presser autour de nous. L'épreuve terminée aux premiers rayons du soleil, les châssis et les lentilles rentrent dans les valises de cuir et reprennent sans délai le chemin de Djoulfa. Désormais tranquilles sur le sort du précieux instrument, nous procédons à un examen attentif de l'édifice. Tout à coup la roulette qui me servait à mesurer les dimensions du tombeau s'échappe de mes mains : je viens d'apercevoir au bout de la rue un énorme turban bleu. L'ennemi (ce ne peut être qu'un ennemi) s'avance avec un empressement de mauvais augure, fait irruption dans la cour et, levant vers le ciel ses bras indignés, n'a pas assez de souffle pour débiter une longue kyrielle d'invectives, au milieu desquelles nous distinguons facilement le fameux *peder soukhta* (fils de père qui brûle aux enfers) et le *fils de chien* dont nos oreilles ont déjà été régalées dans notre aventure du bazar de Kachan. Finalement le seyed nous enjoint en termes peu parlementaires de ne pas souiller plus longtemps de notre présence impure le sol du sanctuaire. Nous nous empressons de lui rire au nez; sa colère ne connaît plus de bornes, et, après avoir attiré sur nos têtes toutes les malédictions du ciel, il sort et se dirige à toutes jambes vers le bazar. Dix minutes ne se sont pas écoulées qu'une troupe de marchands ameutés à sa voix envahit la cour; les uns nous saisissent les bras, les autres nous poussent par les épaules, et malgré nos protestations nous mettent brutalement dehors.

Dans cette circonstance délicate, je me plais à le constater, nous avons gardé, Marcel et moi, un calme parfait. Le temps est passé où nous nous laissions aller aux premières inspirations d'un amour-propre justement blessé. Sachant à quelles gens nous avons affaire, et ayant appris par expérience que cet orage populaire se résoudra en une bousculade au demeurant peu dangereuse, nous avons tous deux pelotonné notre tête entre nos épaules et mis en saillie, dès le commencement de l'action, des coudes assez maigres pour devenir offensants.

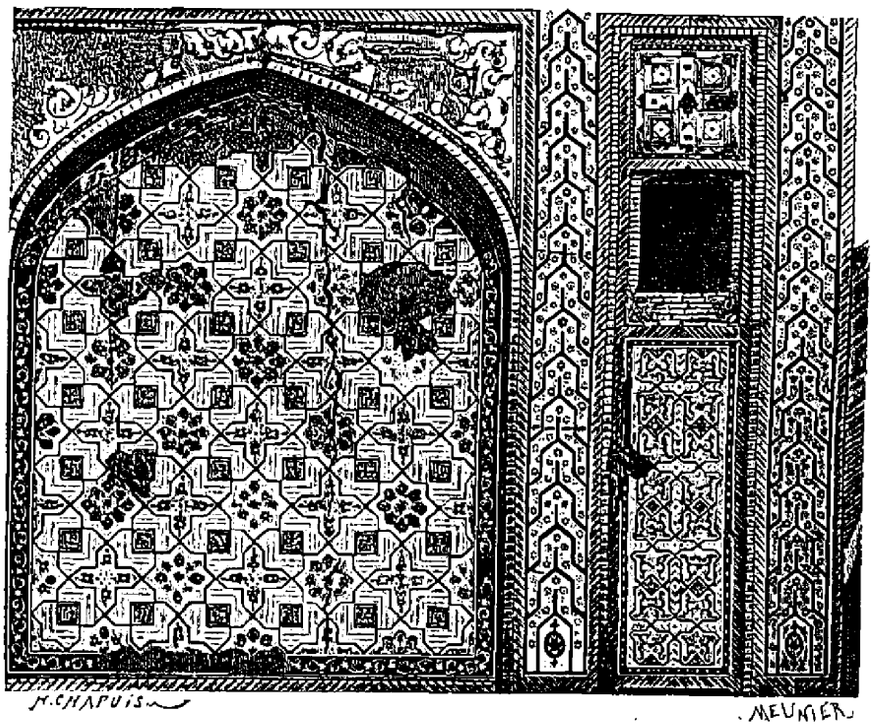
A peine dégagés de la foule, nous rejoignons le Père, et Marcel, s'élevant sur-le-champ aux sublimes hauteurs du mode cicéronien, harangue nos ennemis dans le langage qu'ils entendent le mieux.

« Jusques à quand, graines d'ânes, abuserez-vous de notre patience et vous permettrez-vous d'empiéter sur le chemin de notre volonté? Vous montrez de la fierté parce que, au nombre de cent ou cent cinquante, vous avez l'audace de vous précipiter sur deux farangui. Vermines, fils de vermines, vous nous respecteriez si nous traînions avec nous une escorte de pouilleux faits à votre image, parce que vous redouteriez de voir le bâton réprimer vos moindres incartades; mais n'ayez nulle crainte, chiens sans religion, la gaule qui doit vous frapper n'est pas loin de ma main. Vous apprendrez bientôt à redouter ma juste colère, et quand vous regagnerez vos demeures traînant dans la poussière la plante de vos pieds offensée, vous saurez qu'un farangui

n'a pas besoin de ferachs pour être redoutable. Laissez-moi le temps de me rendre chez le mouchteid, et vous assisterez, je vous en donne ma parole, à un spectacle instructif. Les plus terribles turbans bleus qui vous ont menés au combat viendront baiser le pan de la robe de ma condescendance. »

Après avoir terminé cette brève catilinaire, à laquelle ne font pas même défaut les *très bien* et les *bravo* réglementaires accentués par la voix de basse du P. Pascal, Marcel toise une dernière fois ses auditeurs, fait faire une volte à la bête sur laquelle il est monté, pour lancer avec plus de solennité ses dernières imprécations, et vient se ranger à mes côtés. La foule inquiète s'écarte à notre approche et nous nous éloignons lentement, non sans constater avec quelque surprise que les Ispahaniens, prenant nos menaces pour argent comptant, se reprochent les uns aux autres la manière brutale dont ils ont traité les faranguis et cherchent déjà à désigner celui d'entre eux qui portera avec le plus d'aisance les cornes du bouc émissaire.

Quant à Nos Excellences, elles prennent immédiatement le chemin de la maison du mouchteid, afin de se plaindre du seyed et de réclamer une escorte. La requête, présentée par le P. Pascal, est accueillie avec bienveillance; une trentaine de serviteurs et de respectables mollahs prennent la tête du cortège et nous ramènent processionnellement à l'Iman Zadeh. La porte est soigneusement close, le fils de Mahomet ayant em-



Revêtement extérieur d'une mosquée mogole (voy. p. 164). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

porté comme un trophée la lourde clef de bois, longue de plus de cinquante centimètres, qui sert à manœuvrer cette serrure primitive. Aucun de nous maintenant n'est d'humeur à se laisser arrêter par de pareils obstacles; les serviteurs soulèvent les battants, le pêne se dégage, et la troupe pénètre de nouveau dans cette cour d'où la foule nous a violemment expulsés il y a à peine une heure.

Les marchands ont posté un espion près du tombeau; ils accourent, bien décidés à faire payer cher à ces démons de faranguis l'effraction de la porte. Mais à la vue des gens du mouchteid ils deviennent subitement souples et plats comme des chiens couchants. Seul le seyed, qui se croit préservé de toute punition par la noblesse de sa race et qui attribue à son turban bleu les vertus du palladium, se laisse emporter par sa fureur.

« J'ai trop vécu, puisque j'ai vu des chrétiens souiller impunément de leur présence le tombeau de l'Iman Jaffary, la bénédiction d'Allah soit sur lui! ils peuvent désormais se baigner dans les piscines des mosquées et, ruisselants de l'eau impurifiée par leur odieux contact, inonder nos tapis de prière et les parvis sacrés. Si les musulmans continuent à se montrer les humbles serviteurs des infidèles, bientôt ces chiens auront l'audace de pénétrer sous la coupole du tombeau d'Ali et fouleront de leurs pieds immondes le sanctuaire de la Kaaba. Pour moi, je me retire, mes yeux ne pouvant supporter plus longtemps le douloureux spectacle qui s'offre ici à tous les regards. »

« En attendant que le mouchteid vous inflige la juste punition de votre insolence, allez donc baigner vos paupières dans une infusion de thé et d'eau de rose; à ma connaissance il n'est pas de meilleur collyre, » dis-je triomphalement au seyed en forme de péroraison.

Nous n'abusons pas de notre victoire : après avoir laissé à la foule le temps de constater sa défaite, Marcel donne l'ordre de refermer la porte du tombeau et nous reprenons sans nouvel incident le chemin de Djoulfa.

Il serait encore nécessaire de visiter les ruines d'une mosquée mogole, mais nous sommes tellement rassasiés de mollahs, de seyeds, de pochtè-bouns, d'échelles et de protecteurs des étrangers, que nous nous contenterons de prendre une vue extérieure d'un minaret fort élégant, décoré de faïences en relief et de charmantes combinaisons de mosaïques bleues et noires traitées dans le style des ornements de l'Iman Zadeh Jaffary, la bénédiction d'Allah soit sur lui!

Les mosquées d'Ispahan sont, on ne saurait le contester, fort belles et fort intéressantes, mais elles sont aussi d'un accès bien difficile. Il a fallu le caractère péremptoire des ordres du Chah Zaddeh, l'énergie du P. Pascal et aussi, je dois en convenir notre ténacité, pour arriver à vaincre toutes les résistances.

11 septembre. — « Père, » s'écrie Kadchik en entrant dans la salle à manger, la bouche pleine et les mains encombrées d'un melon dans lequel il mord à belles dents, « ce chien maudit, ce suppôt de l'enfer, cette bête malfaisante a osé poser son pied exécré sur le seuil de votre porte et a l'audace de demander à vous saluer.

— De qui donc parles-tu avec pareille hardiesse? Ne t'ai-je pas recommandé cent fois de traiter poliment tous les étrangers qui se présentent au couvent?

— De qui pourrais-je parler, si ce n'est de ce protecteur des étrangers, de cet homme qui riait bêtement quand vous avez failli tomber de l'échelle, de cet être sournois qui est allé hier prévenir les seyeds de la présence des faranguis à l'Iman Zadeh Jaffary? Padri, j'ai été ce matin au bazar d'Ispahan, j'ai écouté les conversations des barbiers et des marchands de thé, je sais maintenant à quoi m'en tenir à ce sujet.

— Garde ta langue, Kadchik; si la parole vaut un kran (un franc), le silence vaut un toman (dix francs). Introduis ici le protecteur des étrangers.

— Allah soit loué, Père! Puissé-je monter la garde autour de votre tête; votre santé est-elle bonne, la santé de vos hôtes est-elle bonne? Puissé-je être sacrifié pour vous. Votre santé est-elle très bonne? La santé de Leurs Excellences est-elle très bonne? demande en entrant le nouvel arrivant.

— Quel motif vous amène à Djoulfa? répond sèchement le Père à ces doucereuses salutations.

— L'honneur immense pour votre esclave d'être admis à vous présenter ses devoirs. Nul autre motif, Allah soit loué! n'a conduit mes pas jusqu'à votre demeure bénie. Je désirais aussi adresser mes protestations de dévouement aux hôtes que le ciel vous a envoyés. Puissé-je monter la garde autour de leurs têtes et leur dire combien j'ai été favorisé par la fortune en ayant le bonheur de leur être utile. Puissé-je être sacrifié pour eux!

— Si c'est là l'unique but de votre promenade à Djoulfa, répond le Père, vous auriez pu sans inconvénient éviter à votre cheval la peine de faire deux farsaks. Mes hôtes apprécient votre attachement à leurs personnes et sont convaincus que vous auriez protégé leurs vies avec courage si elles eussent été en danger.

— J'ai rempli sans effort un devoir léger à mon cœur. Il me semble cependant qu'en récompense de mes services les Excellences, si leurs âmes sont reconnaissantes, devraient au moins me faire obtenir la décoration française; mon ambition est modeste, je me contenterai du second degré.

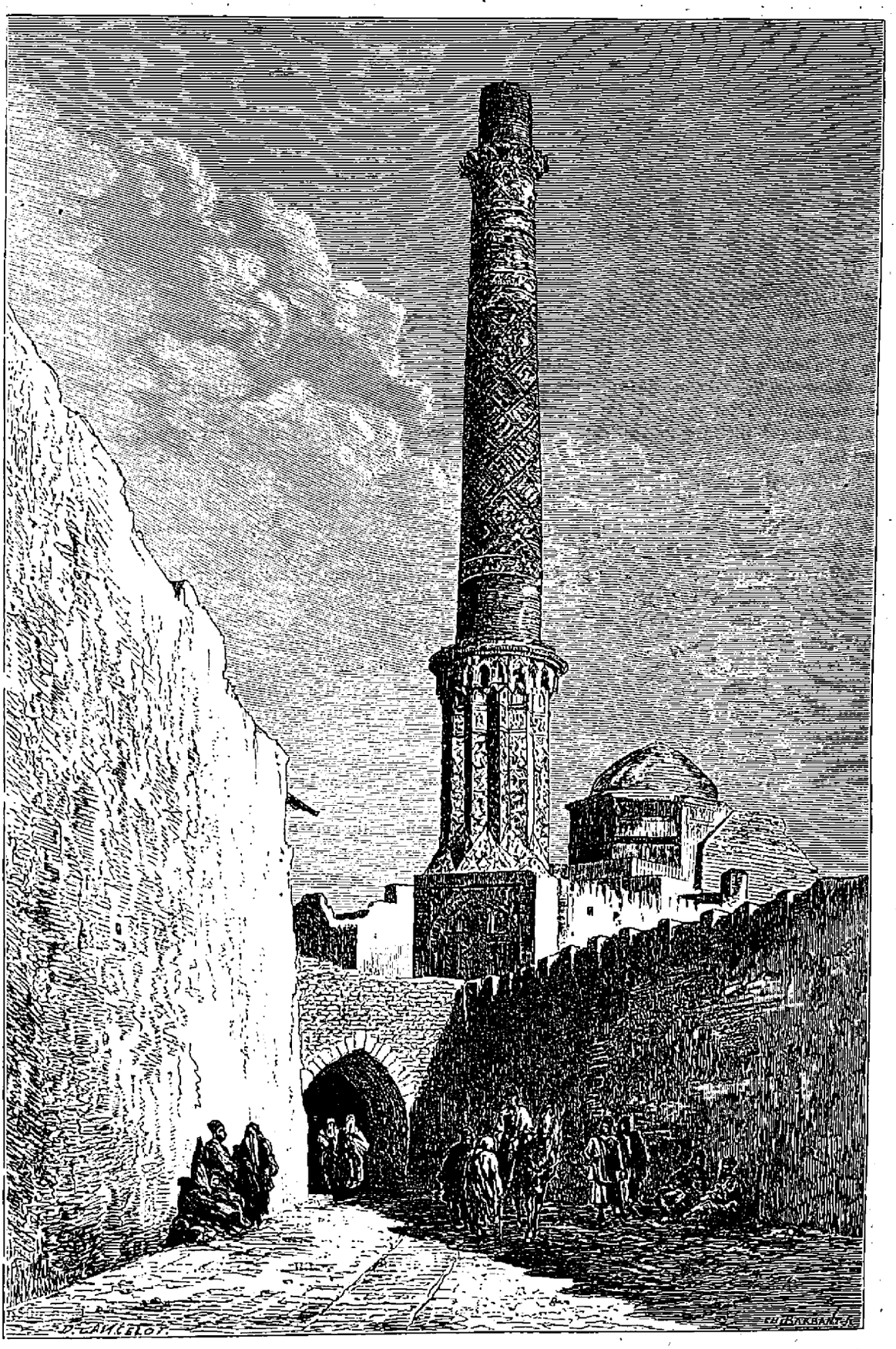
— Croyez-vous donc que la croix de la Légion d'honneur ait été créée pour des poltrons et des hypocrites? s'écrie Marcel, subitement exaspéré.

— Calmez-vous, dit le Père, en s'apercevant que la figure du solliciteur blêmit sous cette brusque apostrophe. Je suis surpris de vos prétentions, Khan. Demandez à Sa Majesté le Chah l'ordre iranien en récompense de la manière dont vous remplissez les honorables fonctions qui vous sont confiées. Quand vous aurez obtenu le Lion et le Soleil de Perse, nous verrons s'il y a lieu de solliciter en votre faveur le gouvernement français. »

L'audace du protecteur des étrangers nous a paru folle au premier abord : elle est rationnelle cependant et prouve que l'on distribue trop facilement à l'étranger les grades les plus élevés de notre ordre national. Un personnage de l'importance du Khan ne conçoit pas qu'on puisse lui refuser la rosette d'officier, quand il voit accorder, faute d'informations suffisantes, des plaques et des grands cordons à des rôtisseurs du roi ou à des gens occupant à la cour les positions les moins considérées, je pourrais même dire les moins honorables. On n'agirait pas avec plus de désinvolture s'il s'agissait d'octroyer la croix de Saint-Potin.

12 septembre. — S'il faut aller chercher les mosquées dans la ville musulmane et sur la rive gauche du Zendeh Roud, les palais d'été élevés par les successeurs de Chah Abbas se trouvent, en revanche, sur la rive droite du fleuve. Les souverains persans désirèrent-ils, en établissant leurs résidences auprès de la ville chrétienne, lui témoigner leur confiance, ou plutôt voulurent-ils, dans un ordre d'idées tout différent, se rapprocher de la nouvelle colonie pour la mieux surveiller et la dépouiller plus aisément? je n'en serais point surprise. La plus vaste et la plus importante de ces demeures royales, Farah Abad (Séjour de la joie), fut construite au pied du Kou Sofi (montagne des Sofis) par ce même Chah Houssein qui persécuta durement les Arméniens et tarit ainsi les sources de la prospérité de Djoulfa.

On arrivait à Farah Abad en suivant une avenue longue de plusieurs kilomètres et comprise entre deux



Minaret mogol. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

galeries voûtées interrompues de distance en distance par des pavillons réservés aux gardes du roi. Cette voie grandiose aboutissait à une vaste esplanade autour de laquelle se développait l'habitation particulière du souverain. Des canaux revêtus de marbre blanc amenaient des eaux courantes dans un bassin de porphyre placé au centre de l'édifice, ou la distribuaient aux merveilleux jardins dont les voyageurs du dix-septième siècle nous ont laissé une si enthousiaste description.

Des esprits chagrins pourront reprocher à Chah Houssein d'avoir construit un palais comparable en étendue aux légendaires demeures de Sémiramis, mais ils ne l'accuseront jamais d'avoir ruiné son peuple en acquisitions de pierre de taille et de bois de charpente. Tous les murs et toutes les voûtes sont bâtis en briques séchées au soleil; les parements sont enduits de plâtre et ne conservent aucune trace de sculptures ou de peintures décoratives: les parquets, les planchers même n'ont jamais été un luxe de l'Orient, de tout temps le sol battu a été recouvert de nattes sur lesquelles on étendait des tapis; enfin, s'il existe dans quelques embrasures des traces de ces verrières encore en usage dans les constructions actuelles, la majeure partie des baies, il est aisé de le constater, n'avait pas de fermeture et devait être abritée des rayons du soleil par de grandes tentes placées au-devant des ouvertures. Le temps a eu rapidement raison du palais de Chah Houssein : tous les aqueducs sont détruits, les marbres précieux ont disparu, les voûtes de terre se sont effondrées et couvrent de leurs débris poudreux l'emplacement des jardins où ne verdissent plus les parterres de fleurs et les platanes ombreux. Dans cet état de ruine il est difficile de porter un jugement sur le palais de Farah Abad, un des plus vastes que j'aie jamais vus. Je croirais volontiers que son aspect ne devait être ni grandiose ni imposant; les coupoles encore debout sont trop lourdes, les murailles des galeries disposées autour des cours sont trop basses. Le charme de la résidence royale était dû à l'abondance des eaux, à la fraîcheur des bosquets, à la beauté du paysage, et surtout au luxe effréné d'une cour d'adulateurs, de courtisans et d'eunuques.

« Où allez-vous? nous dit le Père quand je me lève pour me remettre en selle. J'ai chanté de grand matin l'office et la messe, rien ne me rappelle au couvent avant trois heures.

— Il existe, m'avez-vous dit, dans le voisinage de Farah Abad, au milieu d'une anfractuosité du Kou Sofi, un second palais digne d'être visité?

— Le tarktè Soliman? nous avons bien le temps d'aller le voir demain!

— Père, dit alors Marcel, vous nous faites passer à Djoulfa une existence bien douce, il faut songer néanmoins à nous remettre en route; depuis tantôt un mois nous sommes à Ispahan.

— Déjà! répond le Père avec émotion; mais je ne consentirai pas de longtemps à vous laisser quitter Djoulfa : quinze grands jours vous sont nécessaires pour visiter la rive droite du fleuve si vous mettez dans ces tournées la modération que je me suis promis de vous faire apporter désormais dans vos courses; vous avez beaucoup trop travaillé depuis votre arrivée, il faut maintenant vous reposer avant de reprendre le cours de vos pérégrinations. Quatorze pénibles étapes vous séparent de Chiraz. Croyez-en mon expérience, des semaines et même des mois comptent pour peu dans un voyage long et difficile. Demeurez cet hiver à Djoulfa, nous nous efforcerons tous de vous rendre la vie agréable.

— Notre temps est limité, vous connaissez du reste notre projet de visiter la Susiane et la Babylonie; si nous passions l'hiver ici, nous aurions ensuite à traverser, au cœur de l'été, des contrées dont la température est redoutable aux Européens. D'après les nouvelles apportées par les dernières caravanes, la fièvre annuelle de Chiraz est en décroissance; il est temps, vous le voyez, de songer au départ. Nous n'abandonnerons pas le couvent sans regrets, soyez-en persuadé, et nous remercierons tous les jours le ciel de vous avoir mis sur notre chemin.

— Je me soumets aux décrets de la Providence, reprend le Père. J'avais soigneusement prié tous nos amis de ne point vous parler du départ, très prochain, d'une nombreuse caravane d'Arméniens, de crainte que vous n'eussiez l'idée de me quitter et de vous joindre à elle; mais, puisque vous êtes décidés à continuer votre voyage, je prierai les tcharvadars chargés de la conduire de ne point activer leurs préparatifs de départ : vous pourrez ainsi terminer vos travaux en toute tranquillité d'esprit avant de vous remettre en route. Remontons à cheval et allons, suivant votre désir, visiter le tarktè Soliman. »

Après avoir descendu au petit galop la longue avenue bâtie servant d'entrée au palais, nous gravissons les flancs abrupts de la montagne et, prenant un chemin tracé en lacet, nous atteignons bientôt une étroite plate-forme creusée de main d'homme dans une anfractuosité du rocher. Un palais ruiné la couronne.

L'histoire de cet édifice donne une idée exacte des singuliers moyens employés de tous temps par les rois de Perse pour satisfaire leurs caprices.

Chah Soliman, étant un jour à la chasse dans la montagne, vint se reposer à l'ombre d'un bouquet d'arbres arrosé par une source.

« Quel admirable paysage! dit-il à son grand vizir en regardant la vaste plaine étendue à ses pieds; j'aimerais à conduire ma mère à cette place et à lui faire admirer d'ici Ispahan; de nulle part le panorama de la ville ne se présente sous un aspect aussi enchanteur. »

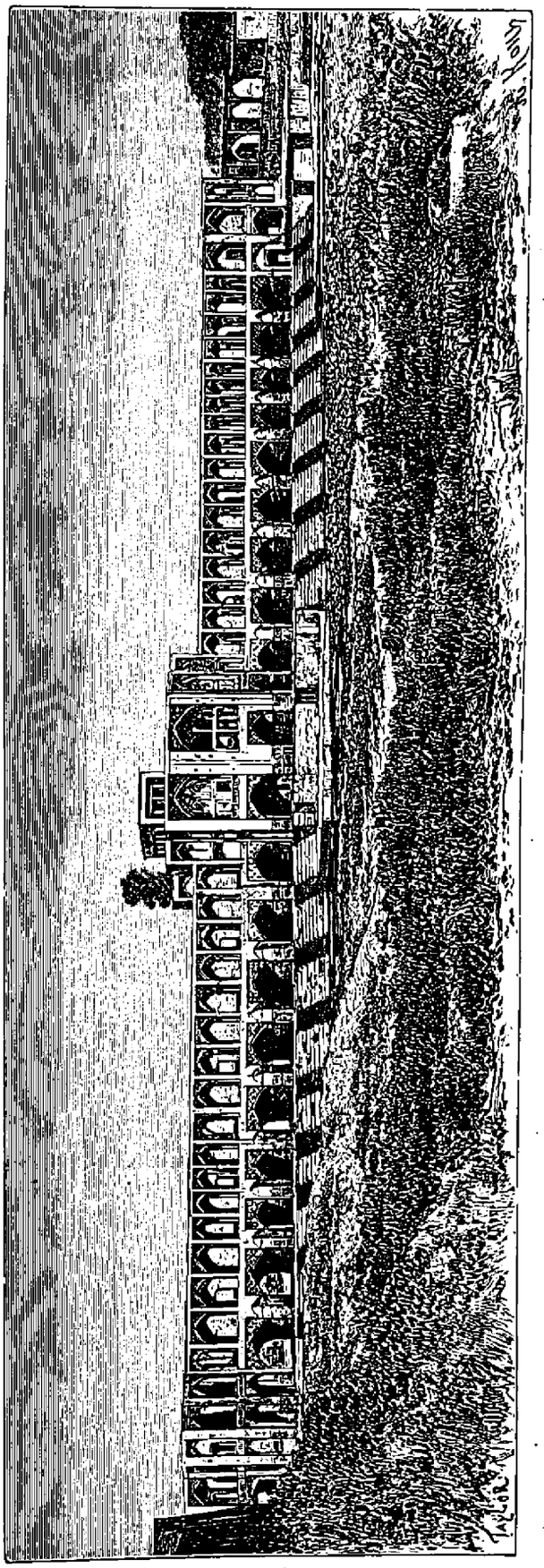
Le vizir ne souffla mot, mais dès le lendemain il engagea quatre mille ouvriers et les fit conduire par son nazer dans la montagne avec ordre de creuser le rocher et de déblayer un emplacement suffisant pour y bâtir un palais. En même temps il faisait tracer un chemin en lacet, afin de permettre aux gens de corvée de monter

les briques et la chaux nécessaires à l'édification du monument projeté.

Les gens d'Ispahan ne tardèrent pas à connaître les intentions du vizir et à encombrer le chantier; ils venaient juger par eux-mêmes du mérite de la position choisie et de la vigoureuse impulsion donnée aux travaux. Voyant cette affluence de curieux, le vizir eut la singulière pensée de mettre les visiteurs à contribution en les obligeant à monter au tarkte une charge de matériaux.

« Par la tête du roi, s'écriait-il quand il rencontrait quelque rebelle, vous travaillerez comme je le fais moi-même, car c'est pour le bon plaisir de Sa Majesté et par son ordre. Qui de vous serait assez audacieux et assez perfide pour oser refuser son concours au roi? »

Ces paroles glaçaient de terreur les Ispahaniens. Hommes, femmes, enfants chargeaient de briques leurs épaules et leurs bras et s'élevaient jusqu'à la plate-forme, persuadés que le Chah, instruit de leur dévouement, les en récompenserait. Quelques légères faveurs bien distribuées firent naître chez les manœuvres dilettanti une telle émulation que le transport des matériaux à pied d'œuvre fut payé avec des menaces et des paroles encourageantes, monnaie facile à se procurer en tous pays.



Pont de Hassan Beg (voy. p. 173). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

« Notre promenade, nous dit le Père, me remet en mémoire un trait bien singulier de la vie du fondateur de ce palais. Chah Soliman avait autant de superstition que de caprices. Sur l'avis de ses devins, il attribua une maladie grave dont il fut atteint au commencement de son règne à la fâcheuse conjonction des astres sous lesquels avait eu lieu son couronnement. Comme il n'était pas homme à se laisser dominer par de vulgaires étoiles, il échangea simplement son nom de Suffi contre celui de Soliman et se fit couronner une seconde fois afin de conjurer le mauvais sort. Il est vraiment malheureux que ce remède souverain ne soit pas à la portée des simples mortels. »

Le palais de Chah Soliman fut bâti en briques cuites. Malgré la nature de ses matériaux il est presque en aussi mauvais état que celui de Farah Abad.

Il n'a pas été au pouvoir des Afghans, nous devons nous en féliciter aujourd'hui, de détruire en même temps que le palais le superbe panorama dont on jouit de ce point élevé. En se plaçant à l'extrémité d'une sorte de promontoire dominé par une tour, on découvre toute la plaine d'Ispahan, la route de Chiraz et, confondue dans

les brumes bleues de l'horizon, la vallée de Golnabad, rendue tristement célèbre dans l'histoire ispahanienne par la mémorable bataille livrée aux armées afghanes. Les envahisseurs, pendant leur courte domination, se montrèrent tellement cruels aux vaincus, et après plus d'un siècle le souvenir de leurs excès est resté si vivace dans la mémoire des habitants d'Ispahan, que les enfants eux-mêmes sont capables de raconter en détail les diverses péripéties du combat de Golnabad et du siège de la ville.

J'ai déjà fait connaître les causes de la révolte des tribus afghanes : j'ai parlé de la soumission de Kandahar, de la captivité de Mir Veis, des nouvelles tentatives de révolte à son retour dans sa patrie; j'ai dit comment son fils Mamoud s'était décidé à porter la guerre au cœur même de la Perse, l'avait envahie par le désert de Seistan et était venu mettre le siège devant Yezd et Kirman[1].



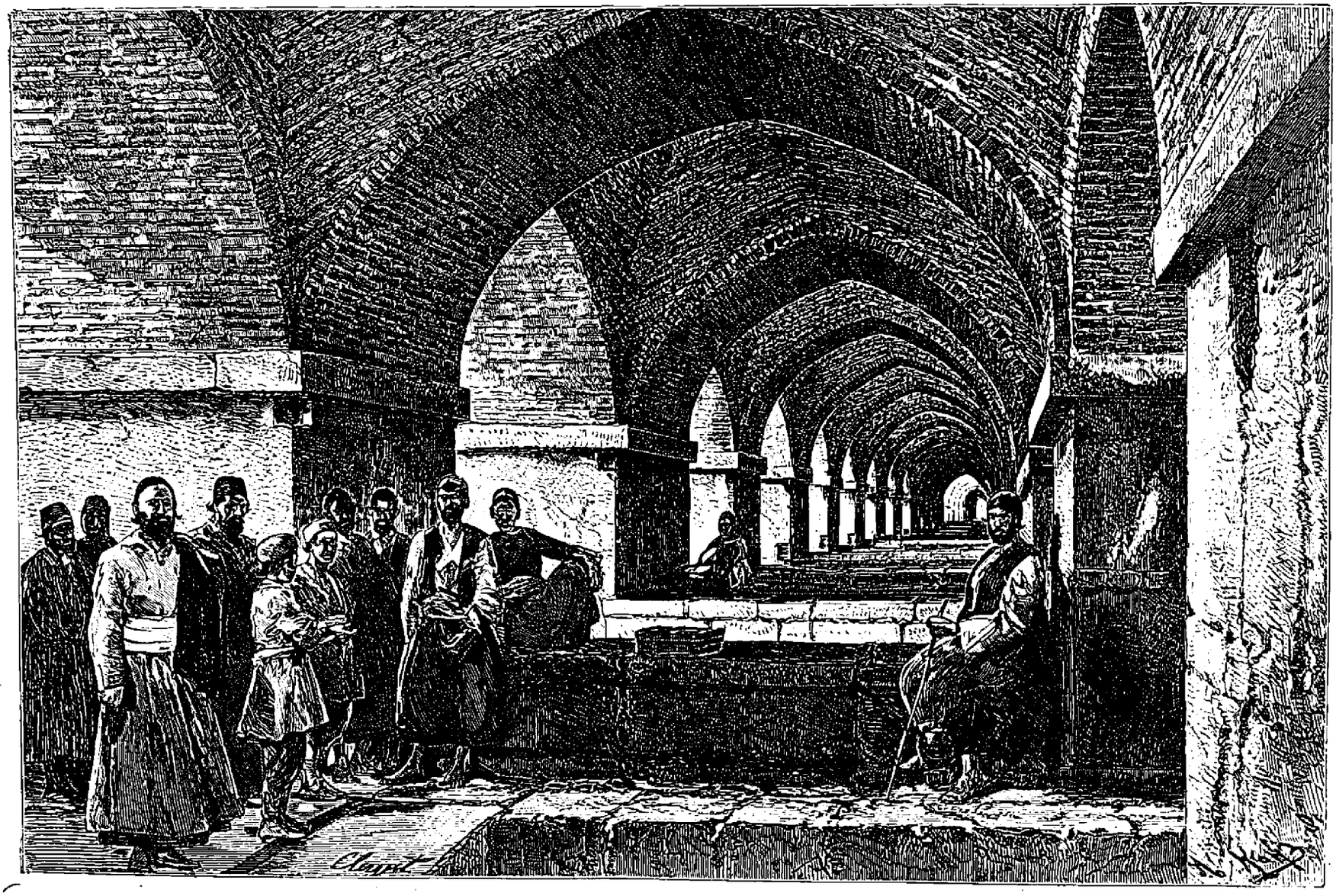
Mosquée à Abbas Abad (voy. p. 174). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Abandonnant ces deux places fortes après avoir donné plusieurs assauts infructueux, le général afghan se dirigea vers la capitale de la Perse et vint audacieusement planter ses tentes à Golnabad. Son armée, au moment où elle arriva en vue d'Ispahan, était décimée par de longues marches, par les divers combats qu'elle avait soutenus et ne comptait guère plus de vingt mille hommes. Une centaine de petits canons portés par des chameaux et propres à lancer des boulets d'une à deux livres composaient une artillerie insuffisante pour faire brèche dans les murailles d'une ville munie de plus de quatre cents pièces de gros calibre. La cité, mise en communication avec ses deux faubourgs de la rive droite, Djoulfa et Abbas Abad, au moyen de deux ponts bien défendus, était garantie contre les surprises par la rivière qui coulait au pied de ses murailles. Il semblait donc que les efforts d'ennemis peu nombreux, coupés par les troupes de Yezd et de Kirman de toute communication avec leur pays, dussent misérablement échouer.

Après avoir quitté le palais de Farah Abad, Chah Houssein s'était retiré dans sa capitale et avait abandonné la direction des affaires à deux hommes de caractères bien différents. Le premier ministre, Mohammet Kouly Khan, alléguant avec raison les insuccès des Afghans devant Yezd et Kirman, prétendait que les ennemis ne réussiraient jamais à s'emparer de la capitale, puisqu'ils avaient échoué sous les murs de villes mal défendues, et donnait le sage conseil de ne point mettre l'armée persane, levée à la hâte et composée d'une population peu belliqueuse, en présence de soldats aguerris, audacieux et rompus aux dangers et aux fatigues. Le chef des tribus arabes au service de la Perse, le valy d'Arabie, proposait un plan de campagne fort différent. Plein de violence dans ses discours, il s'emportait avec fureur contre la lâcheté du premier ministre. « Si un brigand comme Mamoud, disait-il, peut, à la tête de quelques misérables soldats, insulter à la majesté du trône de Perse et assiéger la capitale de l'empire, si nous devons nous morfondre derrière nos remparts, au lieu de porter le fer et le feu dans le camp ennemi, nous ferons aussi bien d'abandonner la possession d'un pays que nous n'avons pas le courage de défendre. Condamnons-nous à cette terrible extrémité ou marchons sur-le-champ contre les Afghans et vengeons notre honneur en détruisant de vils ennemis. Ils ne doivent leur vie qu'à notre honteuse prudence. » Cette explosion de vanité, si bien en harmonie avec l'orgueil des Persans, devait fatalement entraîner le faible Chah Houssein. Après avoir goûté d'abord les sages conseils de son premier ministre, il se rangea, en définitive, à l'avis présomptueux du valy, et donna l'ordre de livrer bataille; mais il compromit le succès militaire de ses troupes en les mettant sous les ordres de deux hommes hostiles l'un à l'autre et dont les avis au conseil avaient été diamétralement opposés. L'armée persane, forte de soixante mille hommes magnifiquement équipés, quitta Ispahan dans ces conditions défavorables.

La droite, commandée par Roustem Khan, général des gardes royales, s'appuyait sur le village d'Ispa-

1. Voyez tome XLVI.



Dessous du pont de Hassan Beg (voy. p. 173). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

hanec, que nous apercevons dans la plaine, vis-à-vis du tarkte Soliman; elle était secondée par le valy d'Arabie à la tête de ses troupes. Le premier ministre dirigeait l'aile gauche, renforcée par le valy du Loristan, sous les ordres duquel marchait un corps de cinq mille cavaliers. Au centre se massaient l'infanterie et l'artillerie.

Le chef afghan avait partagé sa petite armée en quatre divisions: entouré de guerriers éprouvés, il commandait celle du centre, avait placé la droite sous les ordres de l'un de ses généraux, Aman Ullah Khan, mis à la tête de la gauche, composée exclusivement de guèbres révoltés, un de leurs chefs religieux, et confié au quatrième corps la garde de l'artillerie, disposée à dessein derrière l'aile droite. Avant le combat, Mamoud, monté sur un éléphant, parcourut les rangs de son armée, encourageant ses soldats, leur rappelant leurs exploits passés, leur représentant que le pillage d'Ispahan serait le prix de la victoire, tandis que la honte et la mort ignominieuse deviendraient leur partage s'ils étaient vaincus et réduits à battre en retraite dans un pays ennemi; il fit comprendre aux guèbres révoltés que les Persans vainqueurs exerceraient sur eux les plus terribles représailles; puis il attendit le choc de l'armée ennemie. L'action fut engagée par l'aile droite persane; l'ardeur avec laquelle l'attaque fut conduite jeta d'abord la confusion dans l'armée afghane. Le valy d'Arabie, tournant brusquement une division désorganisée, tomba sur le camp des envahisseurs, mais ses Arabes restèrent si longtemps occupés à le piller qu'on ne put les réunir de la journée et les ramener au combat.

Pendant ce temps, le premier ministre chargeait, à la tête de l'aile gauche, la droite des Afghans. Aman Ullah Khan donna l'ordre à ses troupes de prendre la fuite à l'approche de l'ennemi; les Persans, tout joyeux, les poursuivirent avec ardeur, mais se trouvèrent bientôt devant les cent canons portés sur les chameaux agenouillés. Un feu nourri, dirigé avec justesse, vint abattre les premiers rangs de la colonne ispahanienne et jeta une telle panique parmi cette troupe inexpérimentée que, brusquement attaquée par les fugitifs reportés en avant à la voix de leur général, elle fut taillée en pièces et entraîna dans sa déroute l'armée tout entière. Aman Ullah Khan poursuivit le mouvement offensif, se précipita sur l'artillerie persane, restée sans défense, sabra les canonniers sur leurs pièces et, dirigeant les bouches à feu sur l'infanterie placée au premier rang, en fit un carnage épouvantable. A la vue de leur propre artillerie couvrant de mitraille leur arrière-garde, les Persans perdirent tout courage, abandonnèrent le champ de bataille et cherchèrent leur salut derrière les murs d'Ispahan. Bon nombre d'entre eux désertèrent et reprirent directement, en petits corps isolés, le chemin de leur village.

Mamoud ne songea même pas à profiter du désordre des vaincus et à entrer avec eux dans Ispahan; stupéfié par son bonheur, il se retira dans ses retranchements et laissa les Persans ramener tranquillement quelques-uns des canons abandonnés sur le champ de bataille. Il ne se décida à reprendre les hostilités qu'après avoir entendu de la bouche d'un espion le récit des scènes de désordre et de confusion provoquées dans la ville par le désastre des troupes royales. Le conquérant s'avança sur Djoulfa, qui soutint un assaut de plus de deux jours, la réduisit à demander la capitulation, exigea pour la préserver du pillage une contribution de soixante-dix mille tomans et un tribut de cinquante belles jeunes filles, choisies dans les premières familles de la cité chrétienne, et établit enfin le centre de ses opérations sur la rive droite du Zendeh Roud, à l'extrémité du Tchaarbag. A la suite d'un siège terrible, Chah Houssein abdiqua en faveur du vainqueur : le malheureux prince sauva ainsi la population d'un massacre certain et la capitale d'un sac épouvantable, mais remit pour quelques années les destinées de la Perse entre les mains afghanes.

En redescendant du tarkte Soliman, nous jetons les yeux sur une tache s'enlevant en brun sur le fond des rochers rougeâtres éboulés du Kou Sofi. C'est le cimetière arménien, couvert de noirs monolithes taillés en forme de cercueil. Ce champ de repos, sans arbre ni végétation d'aucune sorte, est d'un aspect particulièrement sinistre et laisse, quand on le traverse, une impression de tristesse bien en harmonie avec sa lugubre destination. Les pierres placées sur les tombes fraîchement ouvertes sont aussi sombres que les dalles funéraires les plus anciennes, mais elles se distinguent de ces dernières parce qu'elles sont intactes. Au temps des malheurs de Djoulfa et des persécutions exercées contre les chrétiens, les musulmans, sous le singulier prétexte de circoncire les infidèles après leur mort, ébréchaient d'un coup de marteau les angles des pierres tombales. Pendant de longues années, les Arméniens n'osèrent pas s'opposer à cette profanation et supportèrent humblement un outrage considéré par eux comme des plus sanglants; mais aujourd'hui ils ont recouvré une sécurité relative et en profitent pour faire respecter leurs dernières demeures : aucun musulman n'oserait se hasarder dans le cimetière chrétien, dans la crainte d'être massacré s'il avait l'imprudence de s'approcher d'une tombe.

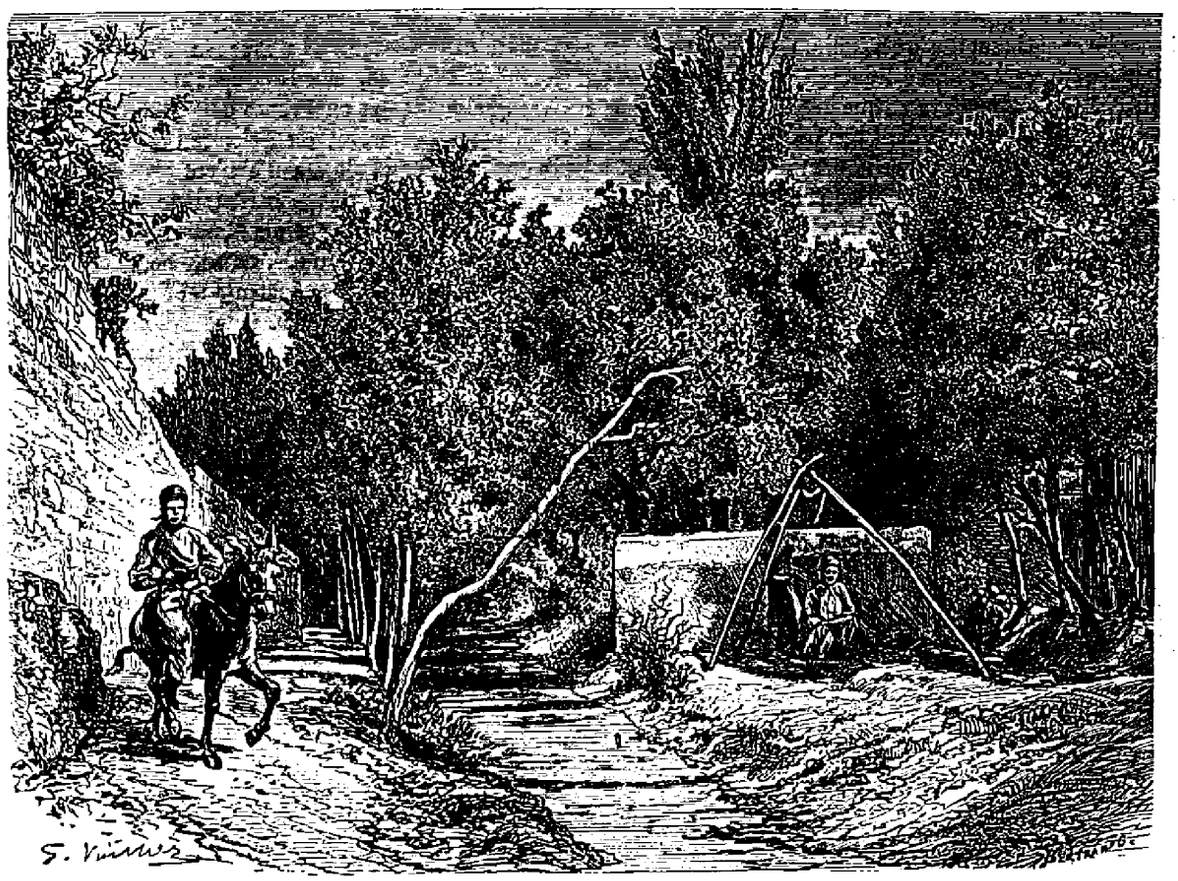
XXI

Accueil fait par l'aristocratie de Djoulfa à une robe de Paris. — Jardin du Hezar Djerib. — Palais du Ainak Khaneh. — Pont Hassan Beg. — Minaret et Iman Zadeh du Chéristan. — Pont du Chéristan. — Contrat passé avec les tcharvadars. — Le dîner au couvent. — Départ de Djoulfa pour Chiraz.

13 septembre. — « Nous sommes dans une bien singulière ville! Je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde, nous a dit hier soir le P. Pascal. Je tiens absolument à donner en votre honneur un dîner aux notables djoulfaiens, mais vous ne sauriez croire combien j'éprouve de difficultés à faire mes invitations. L'aristocratie de Djoulfa, vous avez pu le constater, se compose, sans y comprendre l'évêque, de six familles,

chez lesquelles il serait fort agréable de se réunir de temps en temps. Or, ces six maisons forment six groupes distincts qui passent le plus clair de leurs jours à médire les uns des autres. Tous ne sont pas constamment brouillés, mais il n'existera jamais entre eux de lien de sympathie. Celui-ci a volé un bon domestique à son voisin; celui-là dénigre le pilau et les confitures d'un troisième, enfin le cheval, le chat, le chien, tout est matière à querelle et à dispute. Mettre en présence, à ma table, des gens qui s'abhorrent me paraît fort délicat : ceux-ci prétexteront que j'ai engagé ceux-là pour ne point se rendre à mon invitation, et cependant je ne puis faire un choix, sous peine d'indiquer une préférence; vous me voyez dans un cruel embarras. Toutes ces brouilles seraient cependant passagères et n'auraient pas de gravité si, depuis l'arrivée de Mme Youssouf, les rivalités féminines n'avaient été surexcitées au plus haut degré par son élégance. Les dames d'Ispahan n'ont pas voulu convenir de leurs sentiments jaloux, et tout a été prétexte pour envenimer une haine sourde, qui a failli amener une véritable catastrophe dans cette ville généralement si calme.

— Vous ne nous aviez jamais entretenus de cette terrible histoire, Père.



Une rue à Abbas Abad (voy. p. 174). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

— L'hiver dernier, Mme Youssouf a fait venir de Paris une superbe robe à la mode farangui et elle a profité du mariage de l'une de mes paroissiennes pour abandonner les vêtements larges des femmes arméniennes et se montrer dans tous ses atours. » A ce moment, le Père, baissant la voix, regarde de tous côtés afin de s'assurer que les portes sont bien closes, puis il reprend : « J'ai peut-être tort de vous mettre au courant de ces secrets; promettez-moi au moins que vous ne les révélerez à personne?

— Vous n'avez rien à craindre, Père, mon départ prochain est un gage certain de ma discrétion.

— Vous avez raison, néanmoins je désire que nul en Perse ne connaisse les détails de ce triste incident. »

Fort intrigués par ce long préambule, nous nous rapprochons du Père, qui nous souffle dans l'oreille la fin de cette grave affaire.

« L'émotion causée par la toilette de Mme Youssouf fut d'autant plus grande que, sous un corsage de satin noir collant comme un bas de soie, elle laissait admirer une taille d'une extrême finesse et une poitrine dont l'opulence et les contours eussent excité la jalousie des houris promises par le Prophète à ses fidèles. Personne ne connaissait le secret de cette transformation; mais, avant d'éclaircir le mystère, les six familles, mortellement brouillées depuis plus d'un an, se réconcilièrent,

mirent en commun leurs médisances et attaquèrent à belles dents les nouveaux avantages de Mme Youssouf. Sa toilette, vint-on me dire, était inconvenante, outrageante aux bonnes mœurs; je ne devais pas tolérer qu'une femme se montrât dans une cérémonie religieuse vêtue d'un accoutrement aussi démoniaque. Je me laissai influencer, et j'eus le tort d'aller parler de tout cela à Kodja Youssouf. Mon paroissien reçut assez froidement, il me semble, mes observations.

« Sur ces entrefaites, le prince Zelleh Sultan, ayant eu à se louer d'une fourniture militaire faite avec beaucoup d'intelligence par Kodja Youssouf, le nomma son tadjer bachy (marchand en chef), fit cadeau à sa femme d'un superbe cheval et l'autorisa en même temps à employer pendant quelques jours, chez elle, un charpentier arménien, nommé Kadchik, dont l'adresse est proverbiale dans le pays et que le prince seul occupe depuis quelques années dans son palais.

« Ce fut une proie nouvelle offerte à la médisance; on ne pouvait s'en prendre ni au prince, ni aux Youssouf : on décréta que Kadchik ne mettrait plus les pieds dans aucune des grandes maisons de Djoulfa quand il aurait terminé les travaux du palais.

« Celui-ci, fort troublé par ce brutal décret d'expulsion, commit alors l'incroyable faute de raconter, afin de se faire pardonner.... mais je vous en prie, jurez-moi de garder ce secret, il y va du repos de toute la paroisse, » dit tout à coup le Père de plus en plus troublé, mais trop avancé dans ses confidences pour pouvoir s'arrêter en chemin, « il raconta donc que Mme Youssouf, avant de revêtir sa fameuse robe de Paris, emprisonnait sa taille dans une mécanique faite en barres de fer et recouverte de satin rose; sa servante favorite tirait alors pendant deux ou trois heures sur des cordes fixées à la machine et transformait ainsi le buste de sa maîtresse.

« Un vent violent n'aurait pas, au moment de la récolte, répandu plus facilement sur Ispahan le fin duvet du coton que nos matrones cette prodigieuse nouvelle : elle franchit même le Zendeh Roud, devint le sujet des conversations de tous les andérouns, et de vingt côtés à la fois fut rapportée dans Djoulfa. Mme Youssouf, très fière de sa belle taille, conçut une colère des plus violentes contre Kadchik et la servante indiscrète, car, si les femmes chrétiennes se montrent à peu près à visage découvert, elles jettent, en revanche, un voile d'autant plus épais sur leur vie privée. Elle parla même de faire tuer le charpentier : la faute de Kadchik était grave, très grave, j'en conviens, mais que seraient devenus les cinq jeunes enfants et la femme de ce malheureux, s'il eût péri?

« Cette raison me détermina, non pas à demander la grâce du coupable, je ne l'aurais pas obtenue après l'insuccès de mon ambassade, mais à lui trouver une cachette.

« La première colère passée, Mme Youssouf s'est fort bien conduite; quand Kadchik est sorti de sa prison volontaire, elle lui a fait donner cent coups de bâton, et depuis cette époque elle ne lui a plus témoigné le moindre ressentiment.

« Grâce à moi, vous le voyez, cette affaire s'est arrangée au mieux de tous les intérêts; mais c'est précisément à cause de la condescendance montrée à cette occasion par les Youssouf que je suis non seulement obligé de les inviter à dîner, mais encore de donner la première place auprès de l'évêque à ma belle paroissienne; en votre honneur, elle ne manquera pas de mettre sa robe et sa mécanique de Paris, et vous pourrez alors juger par vous-même de l'effet produit sur l'assistance. Je suis, quant à moi, désespéré de ces dissensions. Il faut être dans un pays sauvage comme celui-ci pour se trouver en face d'une situation pareille.

— Ne dites pas de mal d'Ispahan, Père, et ne conservez pas d'illusions sur l'Europe : il vous suffirait de vivre quelque temps en France dans une ville de province pour vous apercevoir qu'en fait de sottise et de jalousie les dames de Djoulfa n'ont rien inventé. Si j'étais à votre place, je me garderais bien de faire des invitations, et j'abandonnerais simplement le projet de donner un dîner fort inutile, en somme.

— C'est impossible : à plusieurs reprises vous m'avez empêché de donner ce repas, je ne saurais plus longtemps tarder à rendre à l'évêque schismatique la politesse qu'il vous a faite. Peut-être même cette réunion pendant laquelle mes invités seront forcés de garder en votre honneur une certaine réserve, deviendra-t-elle le point de départ d'une réconciliation générale. Pour ne pas faire de jaloux, je vais engager les six familles : advienne que pourra. Demain je vous abandonnerai à votre bonne étoile et me mettrai de mon côté en tournée de visites. »

14 septembre. — Laissant le Père à ses préparatifs, nous nous sommes dirigés ce matin vers les bords du Zendeh Roud.

En redescendant le cours du fleuve, nous n'avons pas tardé à atteindre la partie du Tchaarbag placée sur la rive droite à la suite du pont Allah Verdi Khan. Elle aboutissait autrefois à un immense parc, connu sous le nom de Hezar Djerib (les Mille arpents). Des tumulus de terre délayée par les pluies et un beau pigeonnier témoignent seuls de la splendeur des constructions élevées dans ce jardin. Après avoir dépassé ces tristes ruines, nous apercevons un bouquet de platanes ombrageant un charmant pavillon, le Ainak Khaneh (Maison des miroirs).

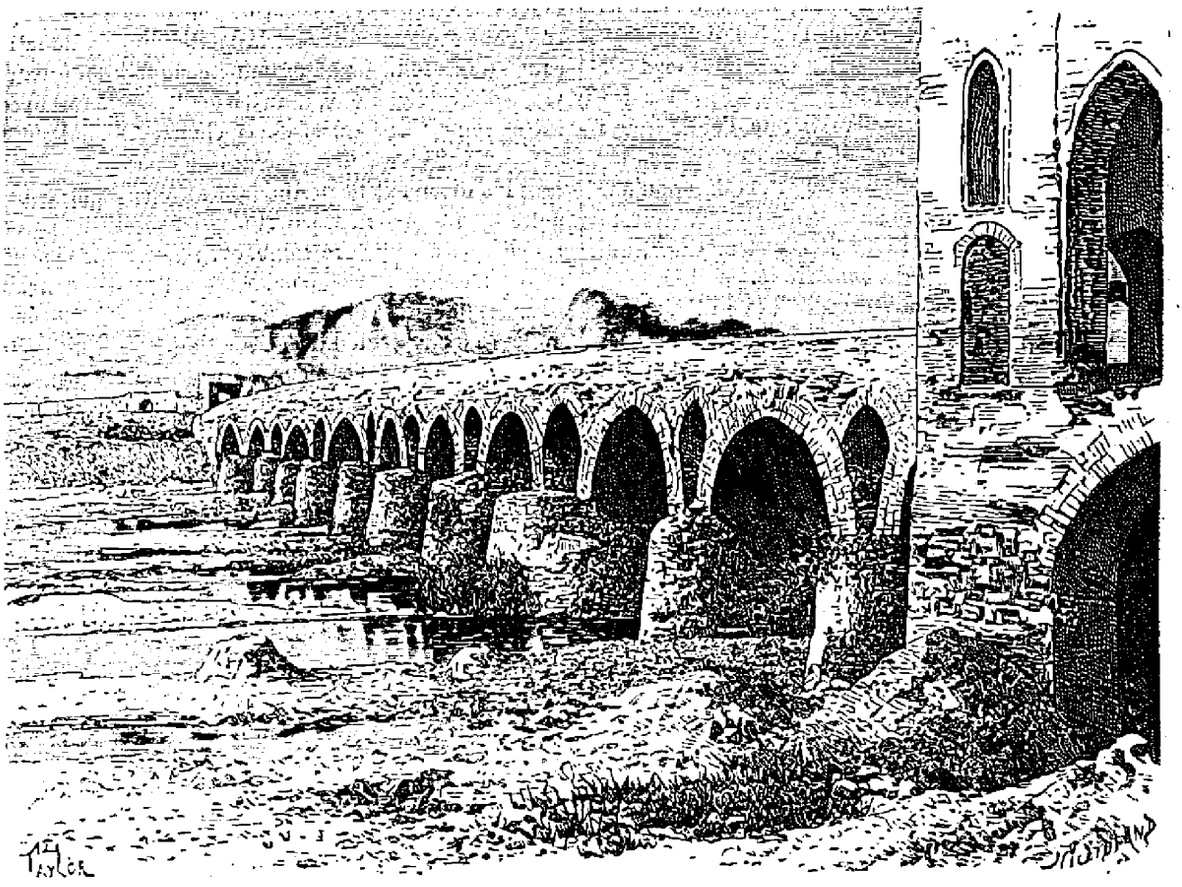
La façade, ouverte dans la direction du Zendeh Roud, est ornée d'un portique formé par douze colonnes revêtues autrefois de miroirs taillés à facettes. Les plafonds, en mosaïques de bois de cyprès et de platanes, rehaussés de filets d'or, les lambris de faïence colorée, les portes et les croisées formées par des vantaux travaillés à jour comme les *méchrébiehs* du Caire, composent un ensemble des plus séduisants.

Les rois de la dynastie Kadjar se placent généralement sous ce portique, d'où l'on aperçoit le cours du fleuve et les deux ponts Allah Verdi Khan et Hassan

Beg, quand ils viennent à Ispahan tenir les audiences solennelles. En 1840 notamment, Mohammet Chah y présida une cour de justice qui rétablit l'ordre dans la province de l'Irak, infestée par des hordes de brigands.

Tout à côté du Ainak Khaneh débouche le pont Hassan Beg. Il n'est pas aussi long que le pont Allah Verdi Khan, mais il mérite cependant d'être attentivement étudié. Cette construction, traitée avec un soin et un luxe particuliers, sert tout à la fois de pont et de barrage. Les piles sont établies sur un radier de vingt-six mètres de largeur, destiné à élever les eaux de deux mètres au-dessus de l'étiage; chacune des arches se compose d'une voûte d'arête surhaussée, soutenue par quatre massifs de maçonnerie. Il résulte de cette singulière disposition qu'en descendant sous le pont et en se plaçant dans l'axe de la chaussée, on voit l'ouvrage se développer dans toute sa longueur comme une galerie formée par une succession de salles couvertes de coupoles. Toutes les parties inférieures de la construction, telles que le radier, les culées et les piles, ont été exécutées en pierres dures assisées, tandis que les parties supérieures sont en belle maçonnerie de briques revêtue de mosaïques de faïence polychromes.

La chaussée du pont Hassan Beg est comprise entre



Pont du Chéristan (voy. p. 174). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

deux galeries réservées aux piétons. Au centre de ces galeries s'élèvent deux pavillons octogonaux en saillie sur le nu de l'ouvrage. Ils comprennent plusieurs étages, divisés en chambres, mises gratuitement à la disposition des voyageurs. Des inscriptions sans intérêt couvrent la majeure partie des murs, blanchis à la chaux. Parmi elles s'est pourtant égarée une pensée pleine de philosophie et d'à-propos.

« Le monde est un vrai pont, achève de le passer, mesure, pèse tout ce qui se trouve sur le passage : le mal partout environne le bien et le surpasse. »

Le point de vue dont on jouit du pavillon greffé sur le pont Hassan Beg n'est pas de nature à ravir les yeux, mais il est susceptible de les intéresser. Au-dessous du barrage, le lit desséché du fleuve est, en cette saison, couvert par les produits des fabriques de kalamkar. Le kalamkar (travail à la plume) est le modèle original des cotonnades désignées en France sous le nom de *perse*. Les Ispahaniens, très habiles à peindre ces tissus, sont redevables du mérite et de la solidité des couleurs appliquées sur l'étoffe aux eaux du fleuve dont ils se servent pour les arroser pendant plusieurs jours.

Toutes les perses de l'Irak sont charmantes, surtout quand, rehaussées de quelques arabesques d'or, elles sont employées comme portières ou jetées en guise de nappes sur les tapis. Leur fabrication a pris depuis

quelques années une telle importance qu'on est même arrivé à imprimer les couleurs avec des moules à main, afin de livrer l'étoffe courante à bon marché; quant aux beaux kalamkars, ils sont toujours dessinés à la plume et peints avec une grande netteté de contours.

15 septembre. — Nous avons réservé pour la dernière de nos courses autour d'Ispahan la visite du Chéristan, le plus vieux quartier de la ville, bâti sur l'emplacement de l'antique Djei, et éloigné aujourd'hui de près de deux farsaks de la cité moderne.

On suit d'abord, pour se rendre au Chéristan, la rive droite du fleuve; on longe ensuite le joli faubourg d'Abbas Abad, bâti, comme Djoulfa, le long de canaux ombragés par des arbres; puis le chemin disparaît ou n'est plus indiqué que par les traces des pieds de chevaux laissées sur la terre sablonneuse; après une heure de marche, on traverse la rivière et l'on se trouve enfin en présence d'un splendide minaret élevé de plus de trente-neuf mètres au-dessus du sol, et décoré d'une inscription en mosaïque monochrome. Cette belle construction est due à un roi mogol, Roustem Chah, qui régna sur la Perse au quinzième siècle.

Les murailles et la couverture de l'Iman Zadeh ont résisté victorieusement au temps et aux hommes; les voûtes surtout sont intéressantes à examiner : dépouillées de toute ornementation extérieure, elles expliquent avec une parfaite netteté la raison constructive de ces voussures compliquées dont les Persans, comme les Arabes, se sont montrés si prodigues dans leur architecture.

Non loin de l'Iman Zadeh, les deux rives du fleuve sont réunies par les arches d'un quatrième pont jeté sur le Zendeh Roud devant Ispahan. Les piles de cet ouvrage sont en grossière maçonnerie de pierre, les parties supérieures des arches ont été bâties en briques à une époque de beaucoup postérieure à la fondation primitive des piles.

La circulation, se portant tous les jours davantage vers les ponts Allah Verdi Khan et Hassan Beg, est fort peu active sur celui du Chéristan. D'ailleurs, le bourg lui-même paraît si peu habité que notre arrivée n'a pas réussi à attirer sur la place plus d'une vingtaine de curieux. Quelques maisons, le minaret, l'Iman Zadeh et le pont sont les seules constructions signalant aujourd'hui l'emplacement de Djei.

16 septembre. — Je suis encore tout ému de ma première entrevue avec le tcharvadar bachy (muletier en chef), grand organisateur de la caravane arménienne en partance pour Chiraz, et à laquelle nous devons nous joindre. Par un acte fait en double et de bonne foi, en présence du P. Pascal.... sans collègue, nous sommes bel et bien locataires, pendant la durée du voyage, de quinze mulets destinés au transport de nos gens et de nos bagages, et de deux chevaux intelligents, capables de conduire leurs cavaliers dans les meilleures conditions de sécurité possible au milieu d'un convoi composé de plus de trois cents bêtes. La caravane fera à Abadeh une halte de vingt-quatre heures pour laisser reposer les animaux et les gens et stationnera un jour à Mèched Mourgab. A partir de Maderè Soliman, nous serons libres de nous arrêter en route, tandis que le gros de la **gaféla** continuera sa route vers Chiraz, éloigné de trois étapes des célèbres ruines achéménides.

Pendant cette dernière période du voyage, le tcharvadar bachy emportera nos bagages en garantie des quatre chevaux que nous devons conserver avec nous, de façon à se récupérer si, par un malheureux hasard, nous étions dévalisés dans les défilés de montagnes situés entre Maderè Soliman et Persépolis.

Toutes ces conventions acceptées de part et d'autre, le tcharvadar bachy, assisté de son lieutenant, a reçu en bonne monnaie d'argent la moitié du prix de la location de ses animaux, a examiné chaque kran (quatre-vingt-dix centimes), a fait un triage des pièces frappées à des époques différentes, afin de choisir les meilleures, et finalement en a refusé plus de cent, sous les prétextes les plus divers. Cette fastidieuse cérémonie terminée, notre homme a annoncé qu'il reviendrait demain peser les charges avec une romaine, et s'assurer que chacune d'elles n'excédait pas le poids réglementaire de treize batmans tabrisi (soixante-quinze kilos), soit pour un mulet cent cinquante kilos. Cette limite ne saurait être dépassée sans danger pour les bêtes de somme, tant sont mauvaises et accidentées les routes d'Ispahan à Chiraz.

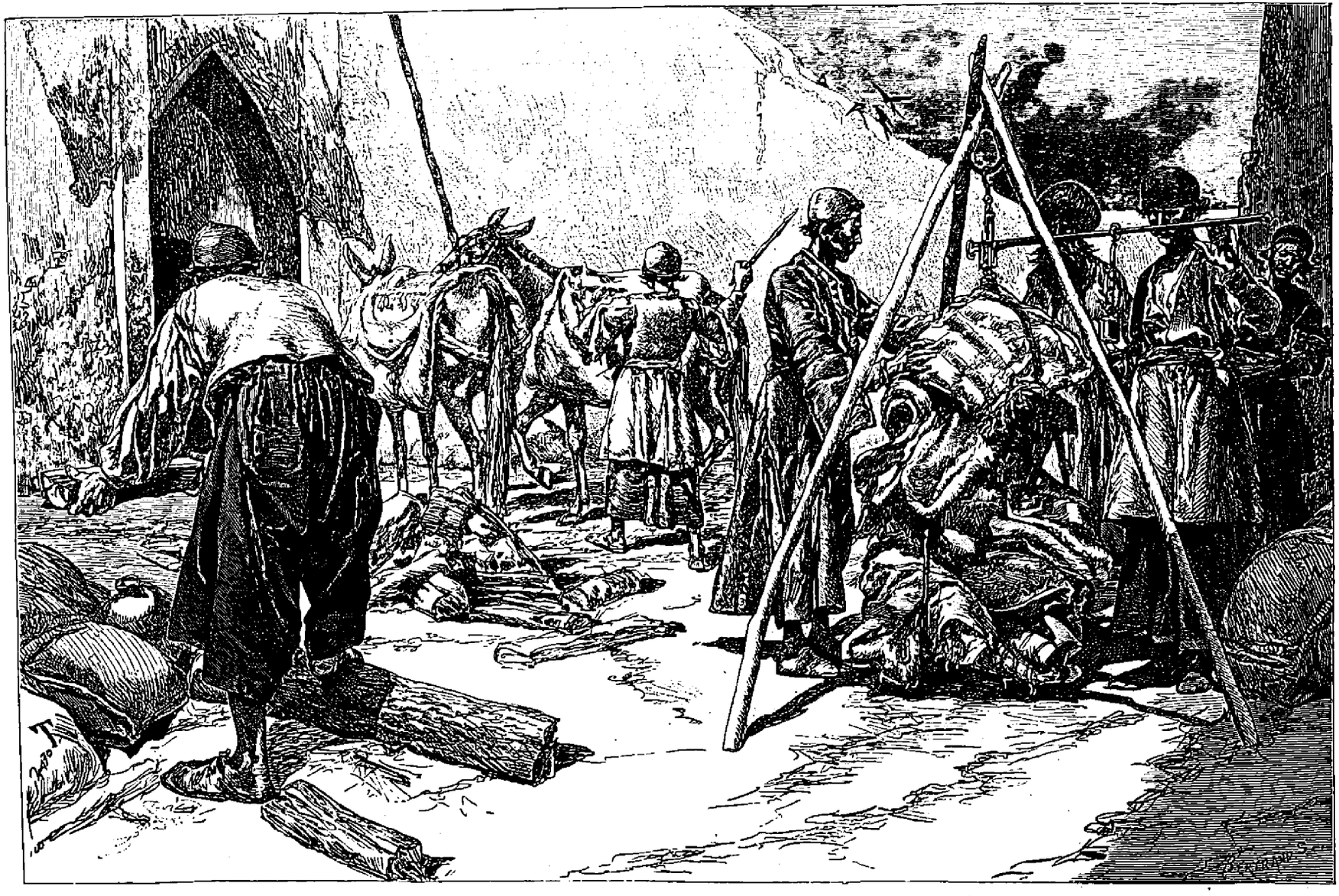
« Quand partons-nous? ai-je demandé.

— Dieu est grand! m'a répondu le lieutenant du tcharvadar : un de nos voyageurs est malade; s'il n'expire pas d'ici à trois ou quatre jours, sa maladie sera de longue durée, et dans ce cas nous le forcerons bien à se mettre en route; si au contraire le terme de sa vie est proche, nous attendrons sa mort, pareil accident n'étant pas de bon augure dans les premiers jours d'un long voyage. »

Nous avons, je le vois, tout le temps nécessaire pour terminer nos courses autour d'Ispahan et faire nos préparatifs en conscience.

17 septembre. — Victoire! le dîner d'hier soir s'est terminé sans accident! Tous les invités du Père ont gardé une tenue digne d'éloge; la gazelle était délicieuse, le pilau cuit à point, et rien ne manquait au festin, pas même la présence de la *mécanique* célèbre de cette charmante Mme Youssouf. L'*accoutrement diabolique* se composait d'une jupe de satin noir drapée avec art, d'un corsage de même étoffe, montant jusqu'au cou, ajusté comme un vêtement confectionné à quatre mille lieues de la personne à laquelle il est destiné, et posé sur un corset exécuté dans les mêmes conditions que le corsage. Je dois avouer cependant que, mise en comparaison avec les sacs portés en guise de robes par les aristocratiques dames d'Ispahan, la toilette à la mode farangui pouvait être de nature à troubler la paix des familles.

Au dessert, l'évêque a bu à notre heureux voyage, à l'espoir de nous revoir à Ispahan; puis on a quitté



Pesée des bagages. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

le réfectoire, et les convives sont rentrés au parloir. La trêve accordée par des estomacs affamés n'avait plus dès lors sa raison d'être; la jalousie a repris ses droits, et les ennemis de la *mécanique* ont trouvé différents prétextes pour se retirer de bonne heure.

18 septembre. — Nous travaillons depuis trois jours à faire et défaire nos caisses, sans pouvoir atteindre exactement au poids réglementaire; quand les boîtes de clichés, les objets achetés au bazar d'Ispahan et notre collection de carreaux de faïence ont été soigneusement emballés dans du coton et rangés dans les coffres, les tcharvadars ont apporté un instrument à peser, fixé à trois barres posées en faisceau; les charges étaient trop lourdes, je les ai rendues plus légères; alors tous les objets se sont mis à danser à l'intérieur des caisses. Bref, il a fallu les rapetisser et les régler à nouveau. Nous avons repris quelques krans que les tcharvadars ont trouvés trop légers après une seconde vérification, et nos hommes se sont enfin décidés à corder les bagages.



Jeunes Arméniennes. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Je croyais être au bout de nos peines; quelle erreur! les muletiers, en appareillant les colis deux à deux, et en les reliant l'un à l'autre par des câbles légers, mais très résistants, fabriqués en poil de chèvre, ont laissé échapper une extrémité de la corde et ont lancé en l'air un nuage de poussière; Marcel, qui, contrairement à ses habitudes, surveillait les travailleurs, a fortement éternué. Frappés de stupeur, les muletiers se sont regardés d'un air anxieux : « Éternuez, au nom du ciel, éternuez encore deux fois, si vous le pouvez, » a dit à voix basse Mirza Taghuy Khan, placé par bonheur auprès de nous.

Mon mari a suivi vivement ce conseil, et sur-le-champ les tcharvadars ont repris l'opération interrompue. Éternuer une fois est un présage de malheur, devant lequel personne n'hésite à cesser tout travail; éternuer trois fois est, en revanche, d'un heureux augure. Sans l'avis charitable de Mirza Taghuy Khan, les bagages n'étaient pas liés aujourd'hui et, comme demain n'est pas un jour propice, nous risquions fort de rester à Ispahan encore une demi-semaine.

Dieu veuille que nous n'ayons pas, au nombre de nos compagnons de route, des gens enrhumés du cerveau!

19 septembre. — Grâce à Dieu l'habillage des colis est terminé, les bagages sont cordés et les charges également réparties sur les chevaux.

Dans la matinée nous avons fait nos adieux à nos amis de Djoulfa et d'Ispahan. Tous ont été très bons pour nous : nous aurions chargé une caravane avec les cadeaux de fruits, de cherbets et de confitures qu'ils auraient voulu nous forcer à emporter. J'ai accepté cependant, sous la forme d'un melon et d'une pastèque, le témoignage de la reconnaissance de deux jeunes filles arméniennes. Ces gentilles enfants m'ont demandé de faire leur portrait et m'ont priée de l'expédier, dès mon arrivée à Bouchyr, à leur père, qui habite Bombay. J'entends dans la rue le bruit de plusieurs cavaliers : ils veulent se joindre au Père et nous accompagner jusqu'à moitié chemin de la première étape. Quant à moi, j'écris toujours; je ne puis me résoudre à fermer mon cahier, car je ne quitte pas sans regrets et sans appréhensions cette bonne ville de Djoulfa.

Mais, fi de la tristesse, et en selle pour Chiraz, le pays du vin, des roses et des poètes.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Arméniennes se rendant à Bombay (voy. p. 180). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XXII

Départ d'Ispahan. — Premier gîte d'étape. — Grande caravane d'octobre. — Le caravansérail de Kala Chour. — Village de Mayan. Koumicheh. — Arrivée à Yezd-Khast.

Ispahanee, 18 septembre. — Au coucher du soleil, nous avons remercié nos amis de Djoulfa d'avoir songé à nous accompagner pendant quelques heures, et, après leur avoir dit adieu, nous les avons engagés à retourner sur leurs pas afin de regagner la ville avant la fermeture des portes; puis nous avons tristement continué notre route, suivis du tcharvadar qui conduit les mulets de charge et d'un domestique arménien nommé Arabet. Ce pauvre garçon vient de quitter femme et enfants, non sans verser d'abondantes larmes, et s'est engagé à notre service en qualité d'intendant; l'espoir de faire fortune aux Indes l'a poussé, lui aussi, à abandonner sa patrie. A son arrivée à Bouchir, il nous quittera et payera avec ses gages son passage sur un bateau en partance pour Bombay.

A peine les derniers rayons du soleil ont-ils disparu que les ombres de la nuit s'étendent autour de nous

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145 et 161.

avec une étonnante rapidité. Le crépuscule n'existe pas en Orient; le ciel de ces pays heureux n'admet pas un état transitoire entre la grande lumière qui active la vie végétale et l'obscurité si favorable au repos de la nature tout entière. Nous marchons silencieux; seuls les cris monotones des oiseaux, les chants plus monotones encore du muletier et les tintements produits par les fers des chevaux sur les cailloux du chemin troublent la quiétude de la nuit.

Laissant bientôt sur la droite une large voie tracée par le passage de nombreuses caravanes, les mulets de tête s'engagent dans de petits chemins, puis dans des sentiers à peine frayés et ne tardent pas à entrer dans une lande déserte.

« Pourquoi donc as-tu quitté le grand chemin? ai-je demandé au tcharvadar avec méfiance.

— Afin de prendre un raccourci, Çaheb.

— Si tu te lances dans les chemins de traverse, nous n'arriverons pas avant minuit au caravansérail d'Ali Khan.

— Je ne vous conduis pas au caravansérail d'Ali Khan; la caravane est campée dans la plaine. Peut-être ferions-nous bien de nous arrêter ici, nous l'apercevrons sûrement au petit jour.

— En ce cas, nous aurions quitté Djoulfa dans l'unique but de venir nous perdre à trois heures de marche de la ville? Tâche de te retrouver, car je ne te laisserai pas arrêter que nous n'ayons rencontré la caravane et le *manzel*. »

Le tcharvadar ne dit mot et pousse mélancoliquement ses bêtes en avant, tandis que nous nous plaçons à l'arrière-garde afin de mieux surveiller le convoi. Tout à coup le guide pousse un cri de joie, il vient de mettre le pied dans un petit canal : le campement ne doit pas être éloigné de l'eau. Nous contournons, ne pouvant les franchir, une multitude de conduits d'arrosage, le muletier hèle à pleins poumons ses camarades dans toutes les directions de la plaine : aucun bruit ne se fait entendre; serions-nous véritablement égarés? Après une nouvelle tentative, de lointains hennissements de chevaux, auxquels répondent poliment nos deux bucéphales, nous apprennent que nous suivons la bonne direction. Bientôt, en effet, nos yeux distinguent, malgré l'obscurité de la nuit, des taches noires et blanches se mouvant auprès d'un énorme amoncellement de colis; ce sont les chevaux et les mulets de transport attachés par la corde de leur licou à un câble passé dans des crampons fichés en terre. Sur les caisses et les ballots dorment des tcharvadars. Il serait fort difficile de deviner des êtres humains sous les épais manteaux de feutre qui les recouvrent, si leur présence n'était suffisamment décelée par de sonores ronflements. Huit ou dix gardiens armés de fusils veillent sur la caravane.

« Je m'empresse de vous apporter vos mafrechs, nous dit le guide en se hâtant d'enlever les selles et les brides de nos chevaux, dès que nous avons mis pied à terre.

— Je n'ai point l'intention de coucher en plein air, je croyais te l'avoir déjà fait comprendre, répond Marcel; conduis-nous au plus vite dans un caravansérail où nous puissions trouver un abri et du bois.

— Çaheb, il n'y a ni caravansérail ni maison à deux heures à la ronde. Depuis près d'une semaine on transporte ici des marchandises, et il eût été imprudent, dans de semblables conditions, d'établir notre campement auprès des voies fréquentées et de s'exposer ainsi à être volé par les passants.

— Où sont donc nos compagnons de route?

— Les uns dorment sur les bagages, vous seriez très bien à leur côté, je vous assure; les femmes arméniennes se sont arrêtées au village de Tarkiè-Poulad; enfin quelques retardataires sont encore à Ispahan. »

La perspective de prendre place à notre tour sur la pyramide de colis où l'on ronfle de si bon cœur nous sourit d'autant moins que, depuis le commencement du mois de septembre, la fraîcheur des nuits nous a forcés d'abandonner le clocher du couvent et de nous retirer dans les chambres closes; ce soir, nous sommes déjà tout transis et manquons d'enthousiasme pour jeûner et dormir au grand air.

« Vous n'avez point, j'imagine, campé votre caravane dans une plaine sans eau? reprend Marcel avec assurance. Quand il y a des kanots, il y a des terres fertiles, des paysans et des villages; si vous ne me conduisez pas immédiatement dans une habitation quelconque, je reprends le chemin de Djoulfa, et, à votre tour, vous attendrez mon bon plaisir. »

Il nous serait bien impossible de mettre à exécution les menaces de mon mari; on voit à peine à deux pas devant soi, et nous avons contourné tant de fossés que nous avons perdu jusqu'à l'idée de la direction d'Ispahan.

Cependant les Orientaux, très portés à attribuer aux Faranguis tous les talents, même celui de se conduire dans un pays inconnu, rechargent les mulets, et nous engagent à les suivre. Nous marchons à peine un quart d'heure et pénétrons dans un grand village tout voisin du campement, ainsi que nous l'avait fait présumer la position des kanots. L'intendant frappe à la première porte, mais, comme nous sommes dans le biyaban (campagne), où les paysans fort pusillanimes rêvent voleurs nuit et jour, on ne répond même pas à son appel; une seconde, une troisième tentative ont un égal insuccès; enfin nous arrivons à la maison du Ket Khoda.

« Ouvrez, au nom du Chah Zadeh! » s'écrie impérativement Marcel, avec son plus détestable accent ispahanien.

Si le ciel nous favorise, nous ne passerons pas la nuit dehors! Plafond doré ou toiture de terre, peu nous importe, pourvu que nous trouvions un abri. Un paysan d'assez honnête figure se présente dès que deux ou trois valets d'écurie ont entr'ouvert la porte, et prend, à l'aspect de nos casques blancs, une figure toute décontenancée.

Le cuisinier, fort à propos, se porte garant de notre honnêteté.

« Ces Faranguis, dit-il, sont des gens calmes et tranquilles, vous pouvez sans inquiétude leur donner asile dans votre maison; le bois et le logis vous seront généreusement payés.

— Je n'ai jamais refusé l'hospitalité gratuite à des fidèles croyants, mais je n'oserais introduire chez moi des infidèles sans l'assentiment de mes femmes; attendez un instant, je vais les consulter. »

Et le Ket Khoda rentre dans sa maison, laissant à ses serviteurs le soin de garder la porte. Bientôt un concert discordant parvient à nos oreilles. La proposition du maître de céans a soulevé une telle indignation dans l'andéroun, que cet heureux époux, presque honteux de son audace, revient, tout penaud, nous faire part de l'impossibilité où il se trouve de nous recevoir.

« Il y a, dit-il, à l'extrémité du village une ancienne mosquée dans laquelle vont parfois camper les tcharvadars; vous n'y seriez vraiment pas mal, et, si vous consentiez à vous y rendre, je vous ferais porter, sans en rien dire à mes femmes, du bois et du charbon. »

En route pour l'auberge du bon Dieu.

La mosquée occupe les quatre côtés d'une cour carrée; à droite et à gauche du sanctuaire s'élevaient autrefois des galeries voûtées dont les débris gisent sur le sol; en face de la porte d'entrée s'étend le corps principal, presque aussi ruiné que les ailes latérales; mais, dans un angle, trois petites coupoles encore debout promettent un abri ventilé aux voyageurs malheureux. On décharge les vivres et les mafrechs; le Ket Khoda, fidèle à ses promesses, nous envoie une charge de fagots; vers onze heures du soir, le feu est allumé, le kiébab de mouton grésille sur les charbons ardents, le thé chante dans la bouilloire et, bien qu'aveuglés par une épaisse fumée, nous nous laissons aller à l'impression d'un bien-être d'autant plus vif que, depuis deux heures, il était plus inattendu.

19 septembre. — « Comme on fait son lit, on se couche, » dit un proverbe véridique. Après dîner j'ai jeté de grandes brassées de bois au feu, puis, roulée dans mon khartè khab, je me suis allongée sur le sol.

A mon réveil, le soleil est dans toute sa splendeur; il est sept heures du matin, les mouches et les abeilles bourdonnent, et cette mosquée en ruine, d'un aspect si lugubre cette nuit, se pare en ce moment de la beauté de la campagne, que l'on aperçoit à travers les brèches des murailles éboulées. Marcel est debout depuis longtemps; à mon tour je me lève et je me trouve bientôt sur les limites d'un beau village: là où je n'ai vu avec les ténèbres que lande sauvage, je n'aperçois aux rayons du soleil que terres riches et fertiles.

La caravane, campée à trois cents mètres de notre gîte, s'étend au loin dans la plaine. Nulle part je n'ai vu, depuis mon entrée en Perse, une aussi nombreuse agglomération de chevaux et de marchandises : le convoi de pèlerins en compagnie duquel nous avons voyagé entre Tauris et Téhéran ne saurait en donner une idée. Sur une longueur de près d'un kilomètre s'entassent, à partir du village, des caisses d'opium et de tabac, d'énormes ballots enveloppés dans des étoffes de poil de chèvre, des rouleaux de tapis, des bois et des toiles de tente, en un mot toutes les marchandises destinées à l'exportation et amoncelées pendant quatre mois dans les caravansérails d'Ispahan. Des femmes, assises au pied de ces montagnes de colis, cherchent à s'abriter des regards indiscrets sous d'épaisses couvertures, tandis que les hommes attisent des feux tout autour du campement et préparent le pilau journalier; une soixantaine de tcharvadars dispersés au milieu des mulets étrillent les uns avec des instruments dont le moindre inconvénient est de faire un bruit de crécelle fort désagréable, et conduisent les autres vers les kanots où ils pourront se désaltérer. L'importance exceptionnelle de ce convoi s'explique aisément : depuis le commencement de l'été, les chevaux et les mulets ayant été réquisitionnés pour le transport du campement du Chah Zadeh, la marche de toutes les caravanes a été interrompue entre Ispahan et Chiraz.

Je suis tout occupée à considérer cette scène pleine d'animation, quand Marcel me rejoint accompagné du tcharvadar bachy.

« Sais-tu où nous sommes? me dit-il en riant. A Ispahanec, à ce village qu'on nous a montré du haut du tarktè Soliman! Nous avons marché près de cinq heures pour faire à peine quelques kilomètres et atteindre, au bout de cette étape, la délicieuse auberge où nous avons passé la nuit! Si nous continuons à aller de ce train, nous mettrons autant de temps à arriver à Chiraz que les Hébreux à conquérir la terre promise. »

Rien ne me fait enrager comme de voir l'humeur guillerette de mon mari quand il nous arrive une fâcheuse aventure.

« Si votre intention est de nous mettre en dépôt ici pendant quelques jours, je vous avertis que je m'en retourne à Djoulfa, dis-je, rouge de colère, au chef de la caravane.

— Pourquoi vous fâchez-vous, Excellence? Vous êtes injuste. La plupart de vos compagnons de route attendent ici depuis trois jours le moment du départ, et pourtant ils ne se plaignent pas. Je ne puis réunir en vingt-quatre heures une caravane de plus de quatre cents mulets et de deux cents personnes. Nous sommes obligés d'assigner un rendez-vous général, où l'on apporte toutes les marchandises et où se réunissent les voyageurs au fur et à mesure qu'ils sont prêts. Dans ces conditions il est impossible de camper dans un caravansérail. Je n'ai pu, la nuit dernière, faire encore arriver toutes les charges, mais ce soir, sans faute, la gaféla (nom donné à une caravane par les muletiers) se mettra en marche. D'ailleurs je suis décidé à ne pas attendre plus longtemps les retardataires; tous les voyageurs s'éparpillent sur la route d'Ispahan : celui-ci va chercher son kalyan oublié, l'autre embrasser une dernière fois sa femme et ses enfants, un troisième

voit grande nécessité à acheter un chai (sou) de sel ou de poivre; quoi qu'il arrive, je partirai cette nuit. Cependant, si vous ne vous plaisez pas dans la mastched, gagnez le caravansérail d'Ali Khan, bâti sur la route de Chiraz, je vous ferai prévenir une heure avant le passage de la caravane et vous vous joindrez à nous. »

Enchantée des promesses du tcharvadar bachy, satisfaite de nous assurer pour cette nuit une résidence honnête dans le cas où les circonstances empêcheraient notre homme de mettre ses projets à exécution, je donne sans tarder l'ordre de seller les yabous (chevaux hongres); nous longeons le convoi, qui me paraît de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'il se déploie sous mes yeux, et, après deux heures de marche, nous atteignons le magnifique caravansérail de Kala Chour, élevé par le scrupuleux fonctionnaire qui possédait jadis le palais de Coladoun et que le Chah Zadeh, afin de lui ouvrir le paradis, envoya, il y a quelque temps, en pèlerinage à la Mecque.

Mayan, 20 septembre. — A moitié nuit, un djelooudar dépêché par le tcharvadar bachy est venu nous réveiller. Nous nous sommes levés aussitôt et avons été nous asseoir, en attendant le passage de la caravane, sur les bancs de terre placés le long du chemin. Bientôt parviennent à mon oreille les grandes ondes sonores que je n'avais pas entendues depuis l'époque où je voyageais sur la route de Tauris; les cloches, dont les tintements deviennent distincts, lancent dans les airs des modulations tour à tour graves ou aiguës. Le bruit augmente, ce n'est plus le murmure du vent d'automne dans les bois, ou le chant des orgues plaintives des chapelles; c'est un orage musical comparable au vacarme produit par la chute d'une cataracte, ou le roulement d'une avalanche balayant sans merci tous les obstacles qui s'opposent à son passage : les chaudières de cuivre chargées sur les mulets se heurtent, les bois des tentes s'accrochent et se rompent, les enfants pleurent, les tcharvadars excitent les mulets et pressent le pas des retardataires, en invoquant tour à tour Dieu, le diable ou les saints imans. L'avertissement qu'on vient de nous donner tout à l'heure était bien superflu : le passage de la gaféla suffirait à réveiller les sept dormants.

Dès l'apparition des premiers mulets, nous avons pris tous deux la tête du convoi, tandis que nos serviteurs restaient stationnaires, dans l'intention de se ranger à l'arrière-garde. Quand on n'est point perché au sommet des charges volumineuses attachées sur le dos des animaux, et que l'on a, comme tout bon Farangui, les jambes pendantes de chaque côté de la selle, il est impossible de se mêler aux bêtes de somme sous peine d'avoir les os rompus et les membres pilés comme chair à pâté. Les mulets, pleins d'une émulation louable, cherchent à se devancer les uns les autres, marchent en zigzag, mordant à droite, poussant à gauche, et se servent avec une intelligence si déplorable de leur charge en guise de coin, qu'il est très difficile de ne pas se blesser aux caisses attachées sur leurs flancs. L'expérience rend sage : Sois fière, ô gaféla! te voilà précédée par deux valeureux champions, le fusil au poing! Réjouissez-vous, bêtes et gens, la fine fleur des pontifex et des akkas bachys de France vous devance!

Ainsi conduit, le convoi ne pouvait manquer d'arriver en bon état au village de Mayan.

Nous prenons gîte dans un beau caravansérail bâti sous Chah Abbas. L'édifice est dégradé aujourd'hui, mais il suffirait de réparations peu importantes pour le remettre en bon état.

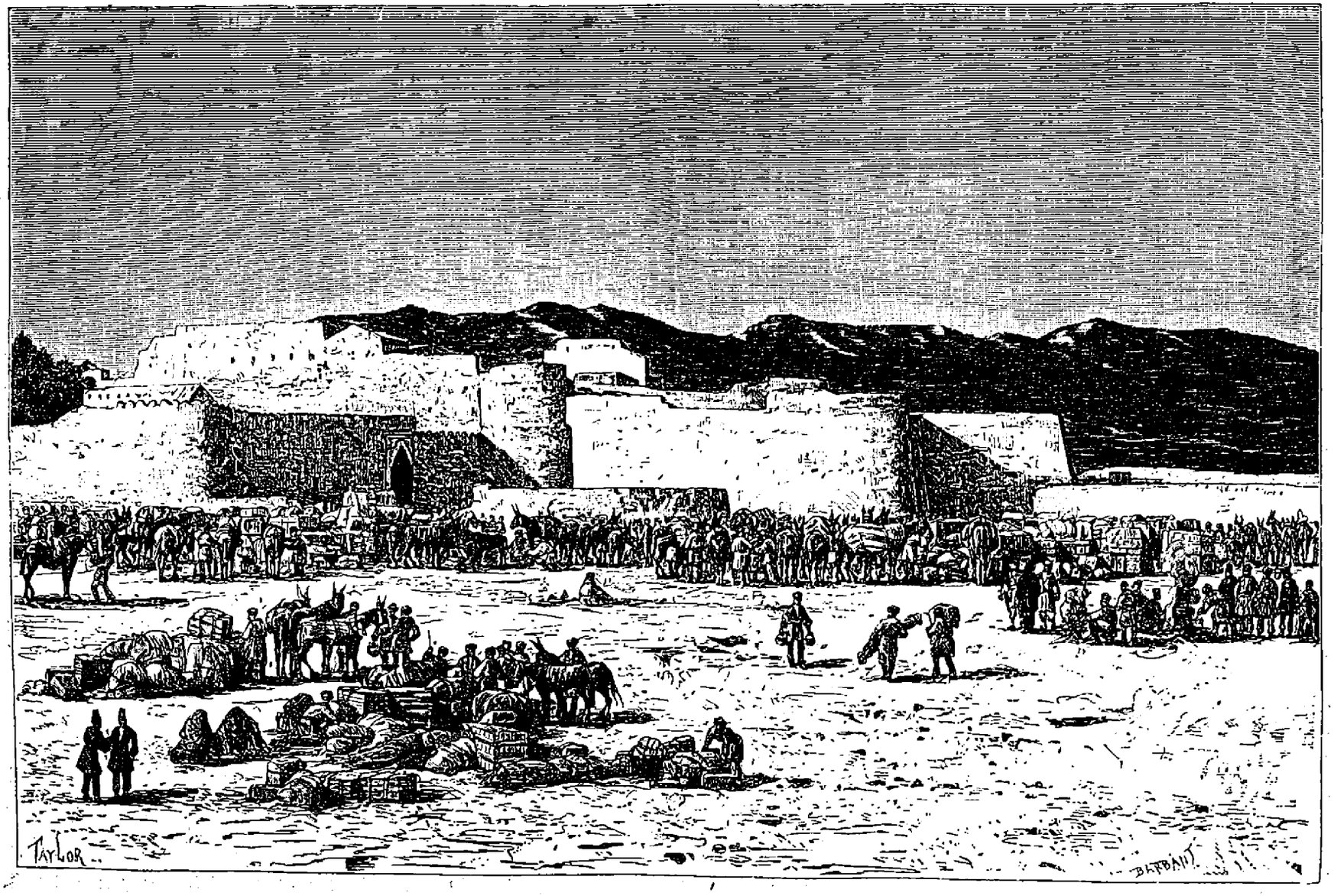
Nous voyons pour la première fois, ce soir, les dames arméniennes de notre caravane. Ce sont la mère, les femmes, les belles-sœurs de deux négociants djoulfaïens qui ont établi il y a quelques années un comptoir à Bombay et se sont trouvés assez riches aujourd'hui pour appeler leur famille auprès d'eux. L'un des frères est venu à Djoulfa, a vendu la maison paternelle et emmène aux Indes femmes, enfants et serviteurs. Ce brave homme est tout au moins colonel honoraire, mais en tout cas son fils, seul héritier mâle de cette nombreuse famille, porte le titre de caporal, en harmonie avec la valeur guerrière de ce militaire âgé de trois ans, dont la solde a servi jusqu'ici à payer la nourrice.

Koumicheh, 21 septembre. — Nos tcharvadars suivent les errements de ceux qui nous ont conduits à Téhéran : ils réveillent régulièrement leurs voyageurs à dix heures afin d'être prêts à se mettre en marche vers minuit, et nous laissent ainsi, à partir du moment où le soleil se couche, à peine quelques instants de repos. Les étapes ont une durée de huit à neuf heures; la température, glaciale pendant la nuit, s'élève à tel point au milieu du jour, que nous passons le temps réservé au sommeil à nous éventer et à chasser les mouches, très piquantes et assez agiles pour échapper à toute vengeance. Quelle plaisante invention que la statistique! Dans la même journée nous passons sans transition de la température du pôle à celle de l'équateur, et nous sommes sensés, grâce à la science des moyennes, vivre sous un climat tempéré!

La plaine de Koumicheh se présente au voyageur qui vient par la route d'Ispahan sous un aspect des plus pittoresques. Une large vallée, toute verdoyante, semée de villages, de jardins et d'une multitude de pigeonniers encore plus élevés que ceux d'Ispahan, mais construits cependant avec moins d'élégance, s'étend sur la gauche; à droite, on aperçoit un dôme émaillé, bien proche parent des coupoles élevées sous Chah Abbas.

Quant à la ville, elle est sans intérêt. L'arrivée de la caravane donne pourtant aux bazars, d'ailleurs bien fournis, un surcroît d'activité.

Yezd-Khast, 23 septembre. — Dès notre sortie de Koumicheh, j'ai été saisie d'un malaise indéfinissable : je frissonnais et j'éprouvais en même temps une lassitude extrême. Après avoir mis pied à terre et tenté de me réchauffer en marchant, j'ai dû remonter à cheval, mes



La caravane à Ispahanec (voy. p. 179). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

jambes se refusant absolument à porter leur propriétaire. Cet étrange état, que j'attribue au froid de la nuit, s'est dissipé au jour, mais a laissé mon pauvre corps si courbaturé, qu'en arrivant au caravansérail de Maksoudbey je n'ai pas eu le courage de faire un mouvement.

Grâce à d'ingénieuses précautions, nous n'avons eu cette nuit que les pieds, le nez et les oreilles gelés : c'est une faible incommodité en comparaison de la courbature d'hier. Notre installation pendant la dernière étape était des plus confortables; les oreillers, soigneusement ficelés dans les sacs à paille, étaient fixés à l'arçon des selles et nous servaient d'appui; les khartè khab, attachés autour du cou par de solides ficelles, pendaient sur le dos et les jambes et nous préservaient de tout refroidissement.

Nous devions avoir fière tournure, tous deux, emmaillotés dans les ramages rouges et bleus de nos grands couvre-pieds ouatés, au-dessus desquels se montraient seuls les casques de feutre blanc et les canons des fusils! Il y a beau jour, heureusement, que nous ne sommes plus tourmentés par des soucis de toilette; une suprême élégance n'est point ici de rigueur.

Dès le lever du soleil, la plaine, déserte depuis Koumicheh, m'est apparue cultivée avec grand soin et semée de villages entre lesquels circulent de petites caravanes de paysans; la voie de Chiraz est encombrée de cavaliers, de piétons, de bêtes de somme et semble aussi fréquentée qu'une grande route de France. A midi nous arrivons en vue de Yezd-Khast.

O mon khartè khab, que je vous remercie! vous me valez aujourd'hui le bonheur d'avoir les membres souples comme ceux d'un acrobate et de pouvoir monter jusqu'au village, dès que j'ai pris possession du bala khanè d'un beau caravansérail bâti dans la plaine.

Au milieu d'une vallée fertile divisée en une multitude de jardins et de champs émerge brusquement un rocher, de forme oblongue, mesurant environ cinq cents mètres de longueur sur cent soixante-dix de largeur. Il est couvert de maisons, dont les murailles semblent à l'extérieur prolonger les parois verticales de l'escarpement. Cette forteresse naturelle, mise en communication avec la partie la plus élevée de la plaine au moyen d'un pont-levis, est traversée à l'intérieur par des rues parallèles à l'axe longitudinal du rocher. Les maisons s'éclairent toutes sur la campagne; l'élévation des fenêtres au-dessus de la plaine, l'éloignement des crêtes environnantes, la nécessité d'aérer les habitations, trop serrées les unes auprès des autres, expliquent cette infraction aux usages du pays.

La population de Yezd-Khast, très dense relativement à la superficie du village, vit néanmoins dans cette médiocrité dorée chantée par le poète. Elle doit cette aisance à la fertilité des terres, aux eaux très abondantes d'un torrent qui s'écoule pendant l'hiver de chaque côté du rocher, et surtout aux soins intelligents que les paysans donnent à la culture des céréales. On ne saurait, en revanche, vanter sans injustice les travaux de voirie exécutés dans le bourg. Ne sachant ou ne pouvant creuser des fosses ou des égouts dans le rocher servant de base à leurs maisons, les habitants déversent simplement les immondices de toute nature le long des parois extérieures; les liquides s'écoulent dans le torrent, les solides s'amoncellent et forment tout autour du village une couronne de stalagmites brunes, aiguës à leur extrémité comme des aiguilles. Quand la stalagmite menace d'atteindre les balcons extérieurs des maisons, ses légitimes propriétaires l'attaquent à coups de pioche, la coupent en tranches et la portent dans les champs, où, bientôt délitée par les eaux d'irrigation, elle communique à la terre une fertilité proverbiale.

Est-ce à l'eau du torrent, puisée, bien entendu, en amont des stalagmites brunes, ou à la qualité des blés récoltés dans cette plaine couverte d'humus, que l'on doit l'excellente qualité du pain fabriqué à Yezd-Khast? Je ne saurais le dire; mais, dès Tauris, j'ai entendu vanter la légèreté incomparable et le goût agréable du nân-è-Yezd (galette de Yezd). « Rien n'est comparable en ce monde au vin de Chiraz, au pain de Yezd-Khast et aux femmes de Kirman, » dit un proverbe iranien, emprunté, dirait-on, aux quatrains de Keyam. En vrais Persans, les habitants du bourg exploitent la réputation de leur pain et sont tous boulangers dilettanti ou de profession. Ils offrent leur marchandise comme on propose du nougat à Montélimart; les voyageurs s'en approvisionnent consciencieusement; au bout d'une semaine le pain sera dur au point de ne pouvoir être mangé sans avoir été auparavant cassé avec un caillou et détrempé dans l'eau, mais qu'importe? ne sera-t-il pas toujours de Yezd-Khast?

Malgré la réputation de ses galettes, le commèrce du bourg est resté honnête.... au moins en apparence.

Le Persan est dupeur et dupé, mais on ne veut paraître ni trompeur ni trompé. Les denrées comestibles du prix le plus modique s'achètent au poids, tout comme des objets de grande valeur; pourvu que les balances y passent, acheteurs et vendeurs sont contents. Deux corbeilles fixées avec des cordes en sparterie à un bâton que l'on tient par le milieu, des cailloux de grosseurs différentes, auxquels il ne manque que le poinçonnage pour devenir des poids parfaits, constituent l'instrument emblématique de la justice. S'il faut peser, par hasard, des fractions plus légères que les cailloux, le marchand rétablit avec un objet quelconque l'horizontalité du fléau, et Thémis serait bien exigeante si elle ne se déclarait pas satisfaite.

Avant l'arrivée de nos serviteurs j'ai voulu, ce matin, acheter un melon, qui pesait un peu plus d'un batman; le jardinier, ne parvenant pas à équilibrer les plateaux, a jeté sa pantoufle dans la balance avec un geste que Brennus lui-même n'aurait pas désavoué.

« Combien pèse ton guiveh? a demandé un assistant méticuleux.

— Un dixième de batman.

— Avec poussière ou sans poussière?

— Sans poussière.

— Alors pourquoi as-tu négligé de secouer ta pantoufle?

— C'est juste, » répond le marchand, et, prenant la chaussure, il la frappe avec conscience contre sa cuisse et la replace ensuite dans le plateau.

J'aurais vraiment mauvaise grâce à regretter mes trois chais.

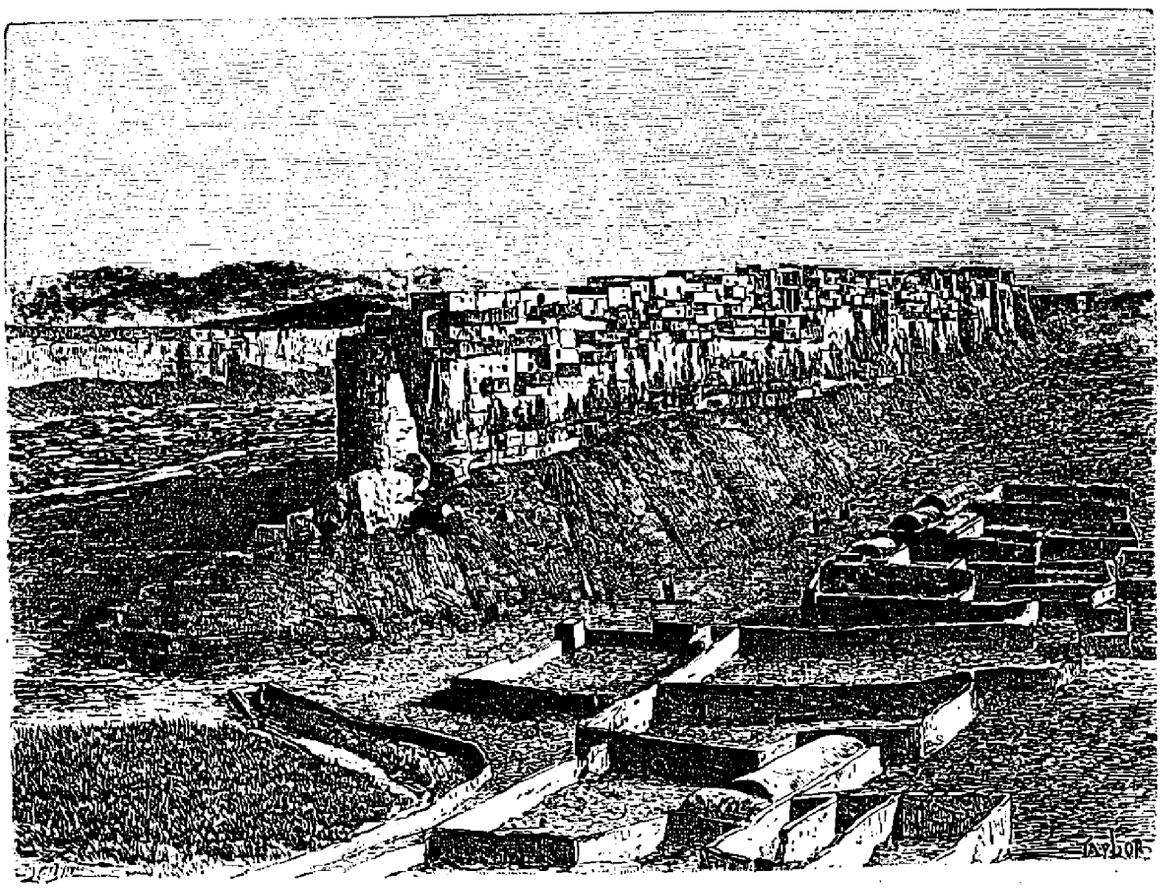
A son tour, le marchand examine minutieusement ma monnaie, la fait résonner sur une pierre, exige que je lui échange deux pièces sur trois et se déclare enfin satisfait.

Trois sous pour six kilos de melon, plus le poids d'une pantoufle *sans poussière!* la vie n'est vraiment pas chère à Yezd-Khast, et feu Gargantua lui-même n'y épuiserait pas sa bourse, quel que fût son appétit.

XXIII

Un convoi de chats angoras. — A harpiste persan Mécènes farangais. — Les promesses d'un tcharvadar. — La célèbre mosquée d'Éclid. — Les sources. — Chasses de Baharam. — Femmes de la tribu des Bakhtyaris. — Porte de Sourmek. — Village de Dehbid. — Un enterrement en caravane.

24 septembre. — Nous serons désormais suivis de



Vue de Yezd-Khast. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

notre musique particulière, tout comme les souverains en activité de service.

Les professions les plus diverses sont représentées dans la caravane. Entre autres voyageurs, il y a un marchand de chats et un harpiste. Autrefois bons amis, ils ont loué un mulet de compte à demi, à condition d'y monter chacun à leur tour; mais, contre leur attente, ils n'ont pas tardé à se quereller et à se brouiller à la suite d'un échange de paroles désobligeantes. L'un prétendait que les miaulements des chats mettaient en fuite toutes ses inspirations musicales, l'autre que ses chats s'énervaient et maigrissaient à entendre les insupportables mélodies exécutées soir et matin par le harpiste.

A la suite de ces démêlés le protégé de Mercure, plus favorisé de la fortune que le fils d'Apollon, a traîtreusement soudoyé le tcharvadar bachy et s'est fait attribuer la propriété exclusive du mulet. Le malheureux musicien, privé de moyens de transport et craignant d'être abandonné dans le caravansérail, est venu humblement nous prier de le prendre à notre service. Il assaisonnera de ses mélodies chacun de nos repas, et, en retour, il sera autorisé à placer son instrument et sa personne sur l'un de nos mulets de charge.

La harpe de notre barde est taillée en forme d'arc et

munie d'une unique corde, sur laquelle il frappe de la main droite avec un maillet de bois, tandis que, de la main gauche, cachée sous une épaisse frange de laine, il soutient l'instrument. Ce bracelet n'est pas une vaine parure, car l'artiste briserait ses os sans ce matelas protecteur quand, animé du souffle divin, il tape à tort et à travers sur la corde tendue et fait rendre à son instrument des sons aussi mélodieux que ceux d'un tambour de basque.

L'ennemi de notre musicien, le marchand de chats, est un habitant de Yezd en Kirmanie, qui transporte de Tauris à Bombay une vingtaine de beaux angoras. Depuis plusieurs années il voyage continuellement entre la Perse et les Indes et tire profit, paraît-il, de son étrange commerce.

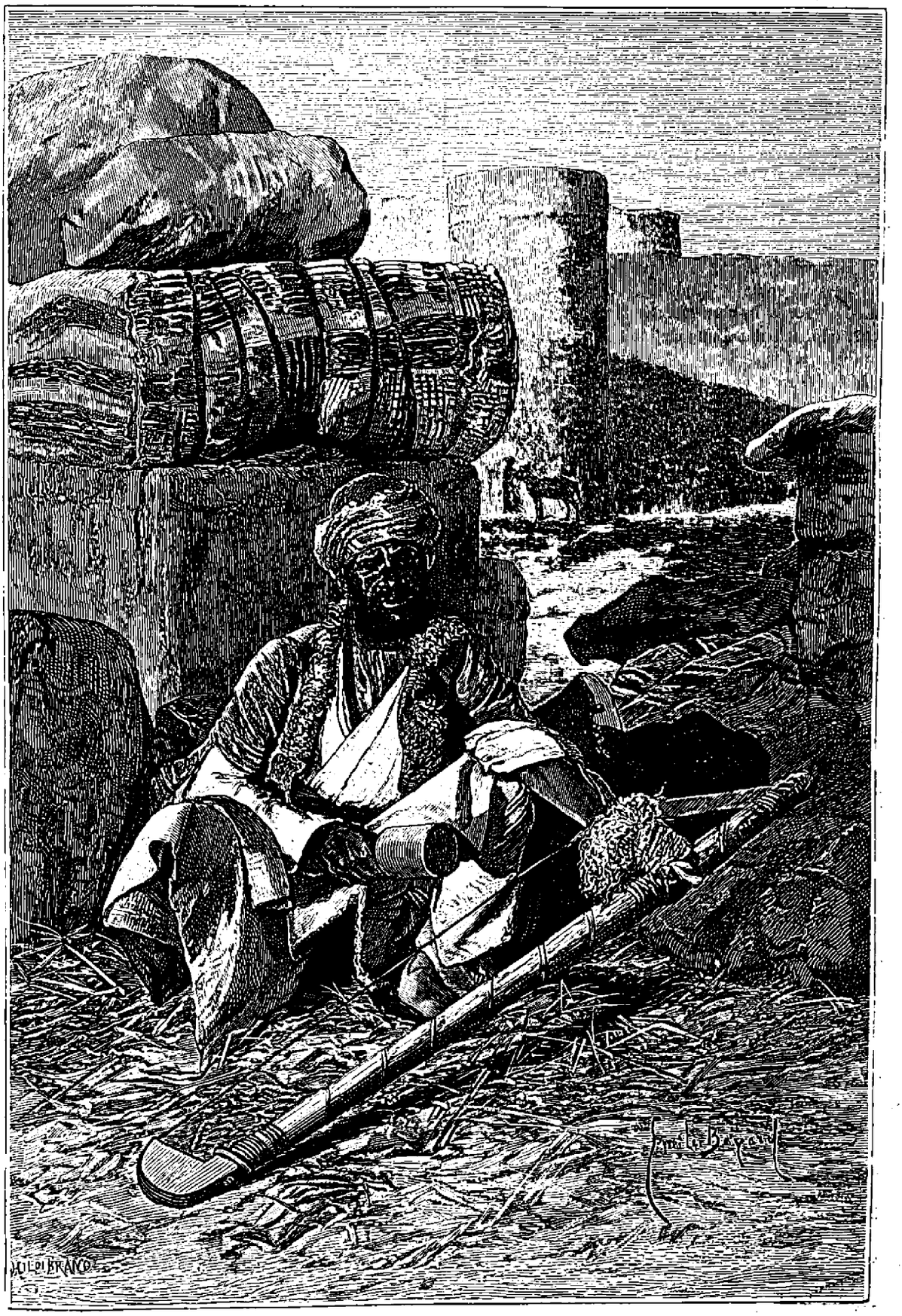
Si les chats orientaux n'apprécient pas mieux la musique classique que leurs frères européens, on ne saurait leur en vouloir; ils me paraissent même dans leur droit en se montrant nerveux et irritables pendant la durée du pénible voyage auquel on les condamne. Quelle dure épreuve à imposer à un matou d'humeur peu vagabonde que soixante jours de caravane et treize jours de mer! Dans le fait, on ne réussirait pas à transporter à dos de mulet des animaux d'un caractère aussi indépendant et aussi difficile à discipliner que celui des chats, si leur maître ne les soumettait à un règlement sévère et ne leur en faisait exécuter tous les articles avec autant de rigueur que le permet la marche de la caravane.



Les chats angoras. — Dessin de Renouard, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

A l'arrivée au caravansérail, le Yezdien choisit une pièce isolée, ou tout au moins fort éloignée du campement du musicien; il plante deux crampons de fer dans le sol, attache une longe à l'extrémité de chacun d'eux et fixe à cette corde une ficelle cousue au collier des chats. Chaque animal, placé par rang de taille, le plus gros en tête, assis ou couché sur le sac de toile dans lequel il voyage la nuit, est séparé de son voisin par un intervalle de cinquante centimètres. Les enfants à la mamelle sont enfermés avec leur mère dans des boîtes à claire-voie assez larges pour leur permettre de passer à travers.

La troupe féline demeure tout le jour dans une sorte de léthargie et se réveille, en menant grand vacarme, aux heures des repas, exclusivement composés de viande de mouton. Alors ce sont des bonds désordonnés, des cabrioles, des cris, des miaulements désespérés, semblables aux hurlements des bêtes fauves. Cette animation extraordinaire se calme dès que la ration est distribuée : chaque animal dévore gloutonnement sa pâtée et retombe dans sa torpeur résignée. Les tout petits chats paraissent mieux supporter la fatigue que les gros; ils jouent entre eux sans songer à s'échapper, tandis que leurs camarades plus âgés cherchent sans cesse à déchirer avec leurs griffes et leurs dents les solides cordelles de poil de chèvre qui les retiennent prisonniers. Au départ, chacun des matous est enfermé



Le musicien de la caravane. — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

dans le sac qui lui a servi de tapis; les sacs sont attachés deux par deux et placés en rang sur un cheval, bien surpris de porter une marchandise très disposée à témoigner toutes les nuits son mécontentement par un concert de miaulements discordants

Les chats expédiés aux Indes dans ces conditions sont des angoras blancs; arrivés à destination, ils vaudront chacun de cinquante à soixante francs.

25 septembre. — Pendant la durée des deux dernières étapes il nous a semblé, réduits, faute de lune, aux pâles clartés des planètes, que le pays était désert, que les montagnes traversées par le chemin étaient dépourvues de toute végétation. Nous voici à Abadeh. La ville paraît importante et, pour comble de bonheur, elle est dotée d'une station télégraphique et d'un gouverneur.

L'intervention de ce dernier nous est fort utile : le tcharvadar bachy se refuse à tenir la promesse qu'il nous a faite de s'arrêter un jour à Abadeh pendant que, doublant les étapes, nous irons visiter à l'oasis d'Éclid une mosquée des plus remarquables dont on nous a parlé à Téhéran et nous informer ensuite si la tribu des Bakhtyaris, cette souveraine maîtresse des défilés du Loristan, laisse circuler les étrangers entre le Fars et la Susiane.

Marcel regretterait beaucoup de renoncer à cette partie de notre voyage : nous saisissons donc avec empressement l'occasion de faire comparaître le tcharvadar bachy devant le gouverneur. Le hakem, après nous avoir témoigné publiquement sa considération en nous envoyant un pich-kiach dès notre arrivée, ne peut admettre que l'on ose nous résister. « Comment, misérable ver de terre, dit-il au tcharvadar tout tremblant, tu as promis, par acte écrit, de faire halte à Abadeh, de laisser aux Çahebs le temps d'aller visiter Éclid, et tu refuses de tenir ta promesse! Sache que s'il plaisait à Leurs Excellences de faire arrêter ta caravane pendant dix jours avec ou sans contrat, je saurais bien t'y obliger.

— Hakem, je ne puis stationner ici. Mes bêtes sont vigoureuses et peuvent sans fatigue continuer leur route; quatre cents mulets mangent de la paille et de l'orge pendant une journée; si j'ai promis de m'arrêter, j'ai eu tort, mais je suis obligé de partir demain.

— Sais-tu nager? » s'écrie le gouverneur en faisant signe au ferachs de son escorte.

A peine a-t-il dit ces paroles que, sans laisser au tcharvadar bachy le temps de répondre, quatre hommes le saisissent par les bras et les jambes et le balancent dans la direction d'un bassin rempli d'eau, creusé au centre de la cour. J'ai heureusement le temps d'arrêter le mouvement et de demander la grâce du patient, au grand mécontentement de l'assistance, déjà toute réjouie à l'idée de voir le malheureux barboter au milieu du bassin et sortir de l'eau avec des vêtements mouillés et déchirés.

« Ah! Çaheb, me dit le muletier en se remettant sur ses jambes, vous me sauvez la vie : j'ai soixante ans d'âge, je suis tout en sueur tant j'ai été ému par les paroles du hakem, que serais-je devenu sans votre intervention? Ma caravane marchera comme vous l'ordonnerez, mais restez le moins possible dans les environs d'Éclid; si j'ai eu le tort de vouloir manquer à ma parole, je ne vous ai pas trompé en vous disant que le pays était dangereux à parcourir.

— Te tairas-tu, fils de chien! s'écrie le gouverneur. Veux-tu que je te fasse appliquer deux cents coups de bâton? Qui ose parler de brigands dans une province soumise à ma juridiction? Allah soit loué! mon fils lui-même accompagnera ces illustres étrangers jusqu'à Éclid et veillera à leur sécurité. Va-t'en, demain les chevaux des Çahebs et ceux de leurs serviteurs seront ici à l'aurore, je l'ordonne. »

Cette affaire réglée, nous allons nous promener au bazar, seul endroit où les voyageurs dans les villes d'Orient puissent se faire une idée du commerce et des industries locales. La caractéristique de celui d'Abadeh est la sculpture sur bois de poirier : les ouvriers travaillent avec beaucoup de goût de charmantes cuillères utilisées comme verre dans le service de table, des cadres de miroir, des encriers et enfin des boîtes à bijoux sur lesquelles sont enlevés en creux ou en relief le soleil et le lion des armes persanes.

Éclid, 26 septembre. — Ce matin, malgré les ordres du hakem, nous sommes partis asseztard d'Abadeh. A l'aurore, nos mafrechs étaient prêtes à être chargées, quand plusieurs paysans ont demandé à nous parler. Privés d'armes, et surtout de poudre, ils ne peuvent arriver à détruire le gibier qui pullule, et venaient nous supplier de tirer sur les perdreaux, le fléau de leurs jardins. Nous avons suivi leurs pas et, au bout de deux heures, Marcel et moi avions abattu tant d'oiseaux qu'on s'est lassé de les compter et surtout de les ramasser, les paysans ne mangeant pas volontiers du gibier tué par des chrétiens.

A sept heures, nous avons pris la direction d'Éclid, accompagnés du fils du gouverneur, jeune homme de seize ans environ, fort ennuyé probablement de quitter l'andéroun dont son père l'a généreusement gratifié depuis trois mois, pour aller courir la montagne en notre compagnie. Il fait néanmoins contre mauvaise fortune bon cœur et se montre très désireux de nous complaire. Après six heures de marche dans des vallonnements incultes et desséchés, nous apercevons en face de nous une brèche naturelle au milieu de laquelle se perd le prolongement du chemin.

« Le pays d'Éclid commence derrière cette porte, nous dit notre guide; mais à quels ennemis en veulent donc les gens que j'aperçois sur les sommets voisins du col? »

A peine a-t-il dit ces mots, que de multiples détonations d'armes à feu se font entendre et que des balles tombent dans notre direction.

« Allons-nous être attaqués et devons-nous répondre à ces coups de fusil? ai-je demandé.

— Tirez en l'air pour montrer à ces fils de chiens

que vous êtes armés; pendant ce temps je vais m'informer de la cause de cette agression. Allah nous protège! ne vous exposez à blesser aucun de ces bandits; le premier sang que vous verseriez serait le signal de votre massacre et je périrais à vos côtés sans réussir à vous sauver. Nous serons peut-être dévalisés, mais, si vous êtes prudents, il ne vous sera fait aucun mal. »

Sur ces mots il enlève son cheval au galop de charge, agite ses bras en l'air et nous laisse arrêtés sur le chemin, tandis que le cuisinier fait faire une volte à son mulet et prend à bride abattue la direction d'Abadeh.

Les gens postés en haut de la colline aperçoivent bientôt les signaux du fils du gouverneur, descendent dans la vallée et viennent, au nombre de huit ou dix, entourer le cheval du jeune homme; lui-même nous invite du geste à venir le rejoindre et nous ne tardons pas à nous trouver au milieu de quelques habitants d'Éclid munis de fusils à pierre et coupables d'avoir dirigé sur nous le canon de leurs armes, afin de nous inviter à venir montrer patte blanche.

Éclid n'est point un village, comme nous l'avions supposé, mais une vaste oasis qui s'étend sur une longueur de près de trente kilomètres au pied des contreforts inférieurs des montagnes du Loristan. Des sources abondantes jaillissent de la montagne et donnent à tout le plateau une merveilleuse fertilité.



Le fils du gouverneur d'Abadeh. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

L'altitude élevée de l'oasis favorise la culture des arbres fruitiers des pays froids, tels que les noyers et les pommiers, mais la principale récolte est celle du blé. Cette graminée pousse avec une telle vigueur que jamais les habitants de ces plateaux fortunés n'ont connu les horreurs de la famine, rendue si fréquente en Perse par la difficulté d'établir des communications entre les pays riches ou pauvres. Malheureusement Éclid ne peut, en temps de disette, faire profiter les contrées environnantes de ses excédents de récolte : la crainte du pillage arrête les transports, et le fléau s'aggrave par ses conséquences mêmes.

Pendant la durée de la dernière famine, survenue il y a trois ans, les paysans d'Éclid tentèrent de porter du blé à Abadeh, mais ils durent y renoncer, bien que les deux villages ne fussent guère distants de plus de quarante kilomètres et que le khalvar (trois cents kilos) de blé valût quinze francs à Éclid et soixante à Abadeh. Les villageois venaient attendre les convois à leur sortie de l'oasis, les pillaient et tuaient les marchands qui essayaient de les défendre. Au retour des temps plus prospères, les voleurs conservèrent l'habitude d'exploiter la route d'Éclid, continuèrent à dérober des moutons aux bergers et à dévaliser les petites caravanes. Les habitants portèrent aux pieds du roi leurs doléances; peine perdue : Nasr ed Din n'avait pas plus souffert de la famine que du brigandage. Les paysans de l'oasis résolurent alors de former et d'entretenir une milice locale chargée de surveiller du haut des pics les mouvements qui se produisent dans la plaine et d'arrêter à coups de fusil les cavaliers inconnus paraissant se diriger vers Éclid.

« Est-ce que votre milice garde l'oasis de tous côtés? ai-je demandé au toufangtchi qui a porté la parole.

— Non, les postes sont établis sur les sommets qui commandent les routes d'Ispahan et de Chiraz; les Bakhtyaris occupent la montagne située de l'autre côté d'Éclid et ne laissent pénétrer chez eux aucun étranger. En hiver, ils descendent dans les vallées basses, mais dans cette saison ils sont campés sur les hauteurs.

— Qu'est-ce donc que ces Bakhtyaris?

— C'est une tribu très puissante qui habite les montagnes du Loristan. Son chef, l'Il Khany, est digne de rivaliser en force et en courage avec le Chah lui-même.

— N'y a-t-il aucun moyen d'entrer en communication avec lui et de traverser sans danger le Loristan pour gagner la Susiane?

— Pas en ce moment. L'Il Khany est dans le nord, et sans une passe du chef il est inutile de songer à s'engager dans le pays; le moindre ennui qui pourrait arriver aux voyageurs assez audacieux pour s'aventurer dans la montagne serait d'être invités à rebrousser chemin au plus vite, si l'on ne commençait d'abord à tirer sur eux.

— Vous avez donc pris des leçons de politesse chez les Bakhtyaris?

— Oh, Çaheb, nos fusils n'atteignent pas aux deux tiers de la distance à laquelle nous avons fait feu sur Vos Excellences.

— Qu'auriez-vous dit si j'avais répondu à votre salut malveillant par une réplique de ma façon, moi qui possède un fusil portant à un farsak? ai-je repris avec une exagération tout orientale, mais bien de circonstance.

— Çaheb, nous obéissons à une consigne rigoureuse; d'ailleurs, puisque le fils du hakem d'Abadeh répond de vous, soyez les bienvenus.

— Tout cela est bel et bon, mais le cuisinier s'enfuit comme un chacal, vos coups de fusil ont effarouché notre prudent Yousef; nous nous passerions bien de ses services, mais il emporte avec lui provisions, lits et marmites; prenez nos chevaux, lancez-vous à sa poursuite et ramenez-le. Vous êtes autorisés à lui faire grand'peur, mais pas le moindre mal. Je donnerai un backchich de deux francs au vainqueur de la course, » dis-je à deux jeunes gens qui paraissent doués de toutes les qualités désirables pour mener à bien cette chasse à l'homme.

Voilà nos cavaliers partis; ils descendent à fond de train dans la vallée, poussant avec une énergie incroyable nos yabous fatigués et se rapprochent bientôt du cuisinier. Celui-ci ne tarde pas à entendre derrière lui le bruit d'un galop rapide, il se retourne et aperçoit les nouveaux venus montés sur nos chevaux.

Ne doutant plus que nous ne soyons au moins morts ou prisonniers, il fouette son mulet à tour de bras, et précipite le galop de la pauvre bête, peu habituée cependant à courir en steeple-chase. Nos émissaires tirent deux coups de fusil en l'air; Yousef, au comble de l'effroi, juge prudent, pour simplifier les formalités, de se laisser choir sur le sol comme un homme mort, tandis que le mulet, éreinté par ce train inaccoutumé, s'arrête à quelques pas de son cavalier. Les gardiens d'Éclid descendent de cheval, saisissent notre féal serviteur, l'attachent sur la charge après lui avoir distribué une bourrade de coups de poing dans l'intention de lui rendre ses sens, et nous le ramènent triomphalement. Si le pilau est brûlé ce soir, Yousef, sans mentir, pourra prétexter de sa vive émotion.

Après avoir laissé souffler les yabous, nous nous remettons en selle et entrons enfin dans Éclid.

L'oasis, très étendue, me paraît cependant moins belle et surtout moins pittoresque que celle de Korout. Elle est coupée de sentiers ménagés entre des jardins magnifiques, traversée par des multitudes de ruisseaux, mais le sol est si plat qu'il est difficile de se faire une idée de l'étendue des terres cultivées, tandis que Korout, s'étalant en amphithéâtre, se montre au premier coup d'œil dans toute sa splendeur. A peine avons-nous mis nos armes et nos bagages en sûreté dans la maison d'un riche propriétaire, absent d'Éclid en ce moment, que nous demandons immédiatement à visiter la mosquée. Les toufangtchis nous guident à travers un grand village en partie ruiné, se dirigent vers un énorme bouquet de noyers encore plus beaux que ceux des jardins, et nous introduisent, sans objecter ni notre impureté, ni les défenses des prêtres, dans une petite mosquée bâtie en terre; la salle du mirab, recouverte d'une horrible coupole construite avec les mêmes matériaux que les murs, est bossuée comme une vieille marmite. En revanche, l'édifice est proprement tenu, les murailles sont blanchies à la chaux et ornées de versets du Koran peints en vert pomme.

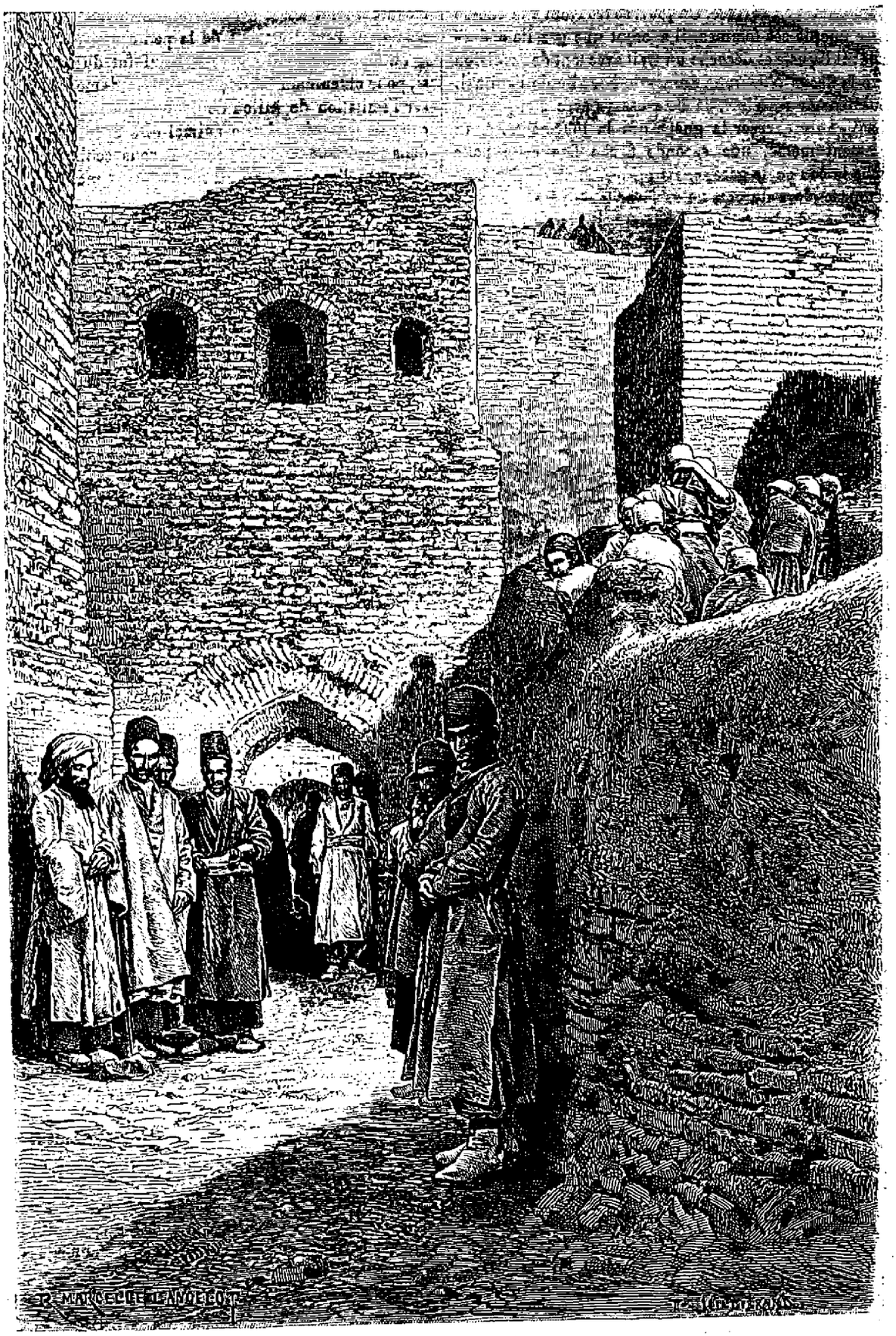
Ma stupéfaction n'a d'égale que ma colère. Comment, nous avons failli faire noyer notre tcharvadar, rendre malade de frayeur le cuisinier, et nous avons ajouté un trajet de soixante-dix kilomètres au chemin déjà si long d'Ispahan à Chiraz, pour venir visiter cette vilaine mosquée villageoise!

Encore si, en pieux musulmans, nous avions à faire ici quelques utiles dévotions! Allah, pour peu qu'il fût consciencieux, nous tiendrait compte en paradis de notre pénible pèlerinage; mais nous n'avons pas même cette consolation. Jurant, trop tard, hélas! de nous montrer à l'avenir moins crédules, nous sortons au plus vite de la mosquée et nous dirigeons vers les célèbres sources d'Éclid. Elles sourdent du rocher par plusieurs bouches et alimentent des bassins profonds dans lesquels se noient régulièrement les personnes assez imprudentes pour tenter de s'y baigner. Nous visitons encore, par acquit de conscience, les ruines de terre d'un petit palais sofi et rentrons enfin au logis, fort fatigués par cette laborieuse journée et plus désappointés encore que nous ne sommes las.

La maison mise à notre disposition par le Ket Khoda est charmante. On voit du premier coup d'œil que le bois est abondant dans le pays : les salles sont couvertes de chevronnages relevés de minces filets de couleur, toutes les ouvertures sont fermées par des huisseries massives décorées de peintures à l'huile dont les sujets sont empruntés au célèbre Livre des Rois; l'une d'elles reproduit les exploits cynégétiques de Baharam.

La vie du roi chasseur est d'autant plus connue dans l'oasis que c'est à Éclid, à en croire les paysans, que se déroula l'aventure miraculeuse retracée sur les panneaux des portes de notre chambre.

« Baharam, le Nemrod de la Perse, tirait merveilleusement de l'arc et se plaisait à offrir à ses sujets des



Porte de Sourmek (voy. p. 191). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

preuves de son adresse. Un jour, se trouvant à la chasse avec une de ses femmes, il aperçut une gazelle endormie; il l'ajuste et décoche un trait avec tant de précision que la flèche effleure la pointe de l'oreille de l'animal. Subitement réveillée, la bête essaye avec son pied de derrière de chasser la guêpe qui la tourmente. A ce moment même, une seconde flèche fixe cette patte dans le cou de la gazelle. Le prince, plein de fierté, se retourne alors du côté de sa favorite, espérant la voir se pâmer d'admiration; mais la belle, médiocrement touchée de cet exploit, se contente de lui dire, d'un air peu encourageant : « L'habitude rend tout facile. »

« Le roi, courroucé de sa déconvenue, entra dans une violente colère, déclara qu'il avait vécu trop longtemps avec une personne d'une humeur aussi désagréable, et donna l'ordre de conduire sa maîtresse dans la montagne et de la faire mourir.

« En homme prudent, le ministre d'État s'empressa de désobéir à son maître et permit à la belle dédaigneuse de se retirer dans un petit village situé sur une déclivité de la montagne. Avec le prix de ses bijoux elle fit construire une maison adossée au rocher et acheta une vache afin de se nourrir de son lait. Au bout de quelques mois la vache vêla, et tous les soirs la jeune femme, qui, faute de mieux, s'était attachée au petit veau, laissait la mère paître dans la montagne, prenait l'animal sur ses épaules et le portait jusqu'à sa maison.

« Pendant quatre années elle continua cette gymnastique salutaire, qui augmenta ses forces proportionnellement au poids de la bête.



Rencontre de Baharam et de son ancienne favorite. — Dessin de E. Ronjat, d'après une peinture persane.

« Baharam avait oublié depuis longtemps son ancienne favorite, quand, au cours d'une chasse à l'âne sauvage, dans le pays d'Éclid, il aperçut une femme portant un taureau sur ses épaules et gravissant un escalier avec ce fardeau. Fort surpris, il envoya immédiatement un de ses courtisans demander à la dame comment, avec une apparence aussi délicate, elle avait pu acquérir une si grande vigueur.

« C'est mon secret, répondit-elle, je ne le confierai « qu'à votre maître. » Le monarque, très intrigué, se rendit aussitôt à cette invitation, et comme il prodiguait mille compliments à la jeune femme : « Ne louez pas « ce qui ne mérite pas de l'être, lui dit-elle, en levant « son voile : *l'habitude rend tout facile.* »

« Baharam, touché du sentiment qui avait engagé sa maîtresse à travailler pendant plus de quatre années dans l'espoir de reconquérir ses bonnes grâces, l'emmena avec lui après avoir ordonné de construire un palais sur l'emplacement de la petite maison. »

La légende ne dit pas si le bœuf fut du voyage ou si, pour obtenir un pardon définitif, la dame dut pousser l'imitation de Milon de Crotone jusqu'à tuer d'un coup de poing le robuste animal et à dévorer sa chair dans une seule journée; nous savons seulement que Baharam l'épousa, que les noces furent merveilleuses et que le roi et la reine eurent beaucoup d'enfants. Quant au bon vizir, il reçut pour prix de sa désobéissance un superbe khalat (robe d'honneur).

27 septembre. — Le climat d'Éclid doit être fort sain; un air pur, des eaux limpides et courantes, des arbres superbes font de ce pays un coin de terre privilégié. Aussi bien la santé des habitants serait-elle excellente, s'ils n'avaient pris la détestable habitude de se vêtir de cotonnades anglaises expédiées à Abadeh par les négociants d'Ispahan; cette imprudence, jointe à la nécessité de travailler les pieds dans l'eau pour nettoyer les ruisseaux d'irrigation, rend endémiques dans l'oasis la phtisie pulmonaire et les rhumatismes.

Le jour ne s'était pas encore levé quand nous avons entendu frapper à la porte de la cour. Bientôt le vestibule a été encombré de tous les malades que leurs parents ont amenés des environs pendant la nuit, dans l'espoir de les faire guérir.

Au nombre de nos clientes se trouvent deux belles femmes bakhtyaris. L'une d'elles a appris notre arrivée par un de ses serviteurs, venu hier à Éclid. Elle est immédiatement partie, accompagnée de sa sœur, et a voyagé à cheval toute la nuit, portant dans ses bras un pauvre enfant de cinq ans dont les os n'ont encore pris aucune consistance. Elles ont vraiment l'air fier ces deux femmes au visage dévoilé, drapées avec un art qui s'ignore dans de légères étoffes de laine gros bleu étroitement serrées autour de leur tête et retombant sur la pyrahan (sorte de chemise courte) et sur de larges pantalons froncés autour de la cheville. Ce sont bien les descendantes de ces farouches montagnards du Loristan célèbres par leur valeur et leur indomptable énergie : Darius payait un tribut aux Bakhtyaris toutes les fois qu'il traversait leur pays pour se rendre de Suze à Persépolis, Alexandre lui-même ne put les soumettre et, de nos jours encore, ils sont restés à peu près indépendants de l'autorité du Chah de Perse.

La consultation touche à sa fin quand le fils du gouverneur d'Abadeh entre dans notre chambre.

« Les chevaux sont prêts, nous dit-il, et je viens de faire mettre des gardiens à la porte afin de contenir vos clients ; si vous prêtez l'oreille à toutes les misères de ces gens-là, vous n'en finirez jamais. Venez donc, l'étape est longue, nous avons à peine le temps d'arriver à Sourmek avant la nuit et de rejoindre la caravane. »

Le conseil est bon, mais difficile à suivre : il s'agit avant tout d'enfourcher nos montures. Sur le pas de la porte nous sommes assaillis par une nuée de malades ; tous ces pauvres gens parlent à la fois, nous montrent leurs yeux, leurs poitrines, leurs bras, se disputent et se battent pour essayer de se rapprocher de nous et tenter de se faire entendre ; les gardiens nous dégagent en les menaçant du bâton, et nous partons enfin.



Femmes bakhtyaris. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Sourmek, que nous atteignons après six heures de marche, est une petite cité entourée de murs de terre ; elle a dû avoir une certaine importance dans l'antiquité, car au milieu des jardins se voient encore les soubassements d'une forteresse sassanide dont les habitants attribuent la fondation à Baharam. Cette immense construction de terre crue est flanquée de douze tours de défense et s'élève à vingt mètres au-dessus du sol, bien que ses matériaux, comme ceux des maisons abandonnées d'Ispahan, soient utilisés sous forme d'amendement dans les melonnières fort renommées de Sourmek. A quelque distance du village il existe encore d'autres forteresses remontant aux premiers siècles de notre ère, mais celle-ci est la mieux conservée.

Dehbid, 28 septembre, à deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. — Nous avons

atteint le point le plus élevé de la route de Chiraz à Ispahan. Le village, très petit et très pauvre, se compose d'une forteresse sassanide beaucoup plus ruinée que celle de Sourmek, dont elle reproduit au reste les dispositions essentielles, de quelques maisons de terre et d'une station du télégraphe anglais; tout cela est très misérable.

Il y a, paraît-il, dans les environs de Dehbid un plateau d'une grande fertilité, mais le village ne se ressent guère de la richesse des terres qui l'avoisinent.

Les deux dernières étapes ont été longues et pénibles: les chemins, couverts de cailloux roulés, étaient escarpés et, partant, difficiles à parcourir; les chevaux tombaient sous le faix, il fallait les décharger sans cesse pour leur permettre de se relever. De leur côté, les femmes arméniennes sont rendues de fatigue, les enfants pleurent tout le jour; le voyageur expédié d'Ispahan malgré son état de maladie paraît devoir rendre bientôt son âme à Dieu. Nous-mêmes faisons assez triste figure. Décidément ces étapes de nuit se succédant sans interruption les unes aux autres sont tuantes; je n'ai jamais connu lassitude semblable à celle que j'éprouve depuis deux jours, et aspire au moment où j'arriverai enfin à Persépolis et où je ne serai plus condamnée à enfourcher mon yabou tous les soirs.



Le derviche à la peau de tigre. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

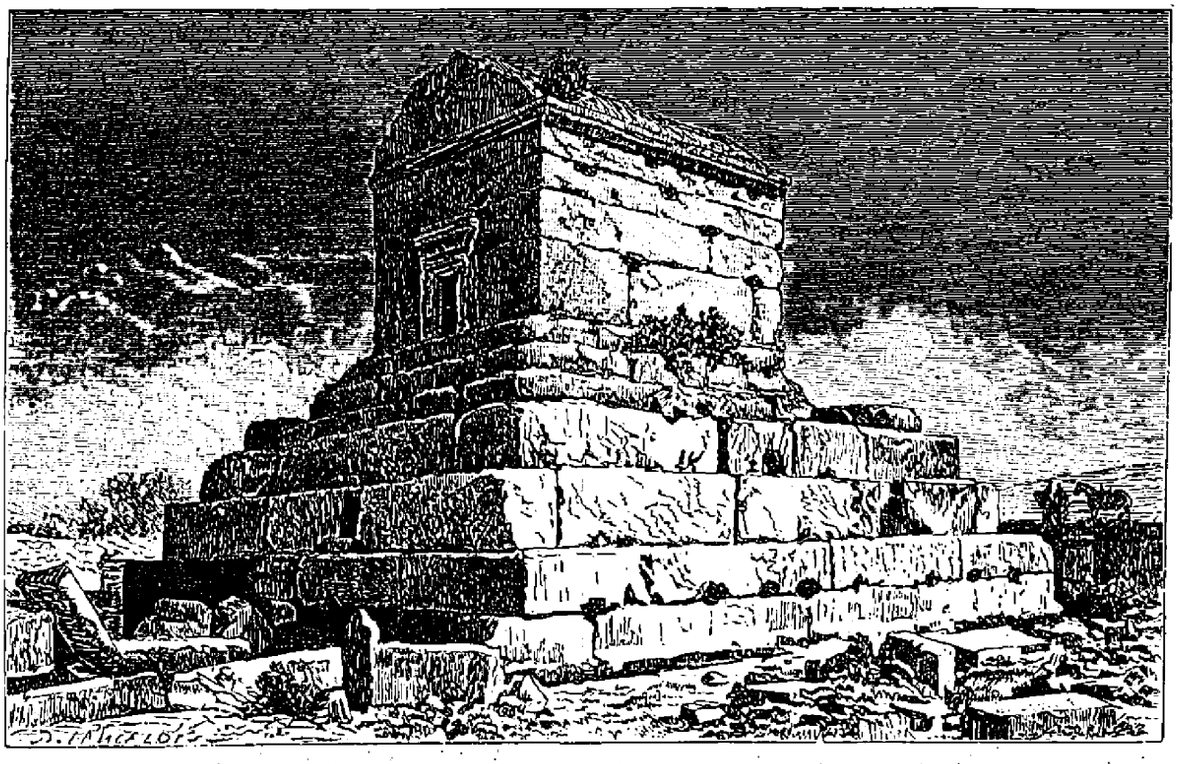
Le tcharvadar bachy aurait bien accordé une journée de repos à sa caravane avant d'entreprendre la traversée des montagnes et la terrible étape de dix farsaks qui nous sépare de Madérè Soliman, mais il n'a plus de paille à donner à ses chevaux : on ne peut éviter, par conséquent, de se remettre en route. Le départ est fixé à huit heures du soir; nous aurons bien de la chance si, dans l'état où sont les bêtes de somme, nous arrivons à Madérè Soliman avant dix heures du matin.

Le même jour, minuit. — Toute la caravane vient de s'arrêter à la voix des tcharvadars; le malade que nous traînions à notre suite a expiré peu de temps après avoir quitté Dehbid. On s'est aperçu de sa mort en voyant la tête du cadavre heurter régulièrement le bois du cadjaveh. Il s'agit d'enterrer le corps avant le lever du soleil, et chacun témoigne de son mécontentement; ce n'est pas qu'un accident de ce genre soit de nature à émotionner les muletiers ou les voyageurs, mais, comme l'étape est très longue, il est désagréable de perdre une demi-heure à creuser une fosse. On allume des torches; les tcharvadars, armés de couteaux et de bâtons, commencent à faire un trou au milieu du chemin, puis ils apportent le mort, dépouillé de ses meilleurs habits, et, suivant les habitudes du pays, ils l'étendent encore chaud dans sa dernière demeure. La seule différence à signaler entre cet enfouissement et celui d'un chien, c'est qu'on a été chercher sur le mulet où il dormait à poings fermés un superbe derviche toujours couvert d'une peau de tigre en guise de manteau, pour le prier d'orienter la tête du mort dans la direction de la Mecque, et de placer sous ses aisselles les béquilles sur lesquelles il s'appuiera pour se soulever à la voix de l'ange Azraël. On rejette ensuite la terre et les gravois dans le trou en s'aidant avec les pieds et les mains, puis on recouvre la tombe de quelques galets : les funérailles sont terminées. Les rares curieux qui avaient mis pied à terre remontent sur leurs chevaux ou sur leurs ânes, les dormeurs se réveillent à la voix des tcharvadars, et la gaféla reprend sa marche.

Je m'explique maintenant la présence de ces tas de pierres si nombreux sur la route des caravanes : ce sont des cimetières.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Gabre Madèrè Soleïman (voy p. 199). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XXIV

Les défilés de Madèrè Soleïman. — Le village de Deh No. — Takhtè Madèrè Soleïman. — Tombeau de Cambyse Ier. — Palais de Cyrus. Portrait de Cyrus. — Itinéraire d'Alexandre[2].

29 septembre. — La caravane a quitté Dehbid à neuf heures du soir. Au jour, nous sommes arrivés sur les bords d'une rivière connue sous le nom de Polvar Roud; nous l'avons traversée, et, au lieu de suivre les sinuosités de son cours, nous nous sommes dirigés vers une montagne abrupte, sur les flancs de laquelle serpente un chemin tracé par les pieds des chevaux.

Le soleil était déjà haut lorsque nous avons atteint le col; nous nous apprêtions à descendre vers Madèrè Soleïman en suivant une gorge égayée par quelques buissons rabougris, quand les cris des tcharvadars ont retenti d'un bout à l'autre du convoi : les muletiers viennent de constater la disparition de deux bêtes de somme. Pendant qu'ils faisaient péniblement franchir le Polvar à la caravane, deux mulets se sont égarés, à moins qu'ils n'aient été volés par des brigands, très nombreux dans ces défilés. Montés sur des chevaux déchargés au plus vite, cinq ou six tcharvadars redescendent vers la plaine, tandis que bêtes et gens restent stationnaires en attendant leur retour.

Pourquoi ne pas prendre les devants et, au lieu de dresser notre table sur l'arçon de nos selles, ne pas aller étendre notre couvert à l'abri d'un buisson? Je me mets en quête du cuisinier et nous prenons le chemin de la vallée, arrêtés à chaque pas par des amoncelle-

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145, 161 et 177.

2. Les gravures de cette livraison sont dessinées d'après des héliogravures de l'*Art antique de la Perse*, publié par M. Dieulafoy (5 volumes petit in-folio, Librairie centrale d'architecture, 1884).

ments de rochers glissants placés en travers du sentier. Après une heure de marche, notre petite troupe atteint un arbuste épineux qui nous garantira tant bien que mal des rayons du soleil.

« Prends ton fusil, nous allons être attaqués, » me dit tout à coup mon mari.

Je me retourne vivement et j'aperçois, derrière une crête de rocher placé en contre-bas du chemin, de hautes coiffures de feutre, puis des canons de fusil et enfin quatre hommes à la mine patibulaire.

Allons-nous servir de cible comme à Éclid?

« Au large! s'écrie Marcel en saisissant ses armes et en dirigeant le canon de son fusil dans la direction des nouveaux venus, pendant que de mon côté j'exécute le même mouvement.

— Arrêtez! Machallah! (grand Dieu!) Vous risqueriez de tuer les toufangtchis (fusiliers) préposés à la garde du défilé. Ne seriez-vous pas ces gentilshommes faranguis si impatiemment attendus par le gouverneur de Chiraz? ajoute l'orateur de la troupe. Nous vous surveillons depuis quelques instants, mais, à votre mine pitoyable, nous vous aurions plutôt pris pour de pauvres derviches que pour de grands personnages.

— Nous sommes en effet recommandés à votre maître.

— En ce cas, nous avons ordre de vous escorter.

— C'est inutile : en plein jour je ne m'égarerai pas.

— Notre consigne est formelle. Depuis quelques années des crimes nombreux ont été commis dans ces montagnes, des caravanes ont été dévalisées et vous-mêmes auriez risqué d'être maltraités si, à la nouvelle de votre prochaine venue, le hakem n'avait fait garder les défilés. »

Là-dessus ces singuliers gendarmes s'assoient à quelque distance de nous et considèrent avec la plus grande attention les préparatifs de notre déjeuner; décidément cette escorte ne me dit rien qui vaille. Le repas terminé, j'engage Marcel à ne pas s'aventurer avec les soi-disant toufangtchis; ma méfiance est d'autant plus éveillée que nos gardes, après nous avoir pressés de partir, nous prient de leur prêter nos armes et de leur permettre de les examiner.

Voilà une demande bien grave : assurément nous avons affaire à de rusés bandits. Pour toute réponse nous serrons de plus près fusils et revolvers.

L'un des soldats se lève alors, se rapproche de moi et me tend son bras :

« Si vous ne voulez pas me laisser toucher à vos armes, guérissez-moi, au moins, du mal qui me tue. Je suis bien portant aujourd'hui, mais hier j'avais la fièvre, demain elle reviendra et me laissera plus faible qu'un chien.

— Ce mal est-il fréquent dans le pays?

— Tout le monde y est plus ou moins sujet.

— Quels remèdes vous ordonnent les médecins indigènes?

— Ils recommandent de couvrir le crâne des fiévreux d'une couche de feuilles de saule; mais un Farangui de passage dans le pays a donné, il y a quelques années, à plusieurs d'entre nous une poudre blanche qui rend la vie. En auriez-vous, Çaheb? Une caravane tout entière chargée de ce précieux médicament ne suffirait pas à guérir les malades de la province.

— Non, je n'en ai plus. »

Et la conversation s'interrompt de nouveau, car mes soupçons ne sont pas encore dissipés et je suis plus occupée de suivre des yeux le moindre mouvement des toufangtchis que de répondre à leurs questions.

Allah soit loué! Jamais le bruit d'une caravane en marche ne m'a paru si mélodieux. Les tcharvadars, tous réjouis d'avoir retrouvé leurs deux mulets occupés à paître sur les bords du Polvar, nous rejoignent en chantant et font mille protestations d'amitié à nos compagnons, qu'ils reconnaissent pour de très braves gens de Chiraz.

« Vos amis les gendarmes ont la tournure de brigands et je les ai pris pour tels, dis-je au tcharvadar bachy.

— Vous n'avez donc pas été rassurée par la vue de leur uniforme?

— Quel uniforme? bonnets de feutre, robes, koledjas sont de couleurs et de grandeurs différentes. Je ne vois rien dans leur costume rappelant une tenue militaire.

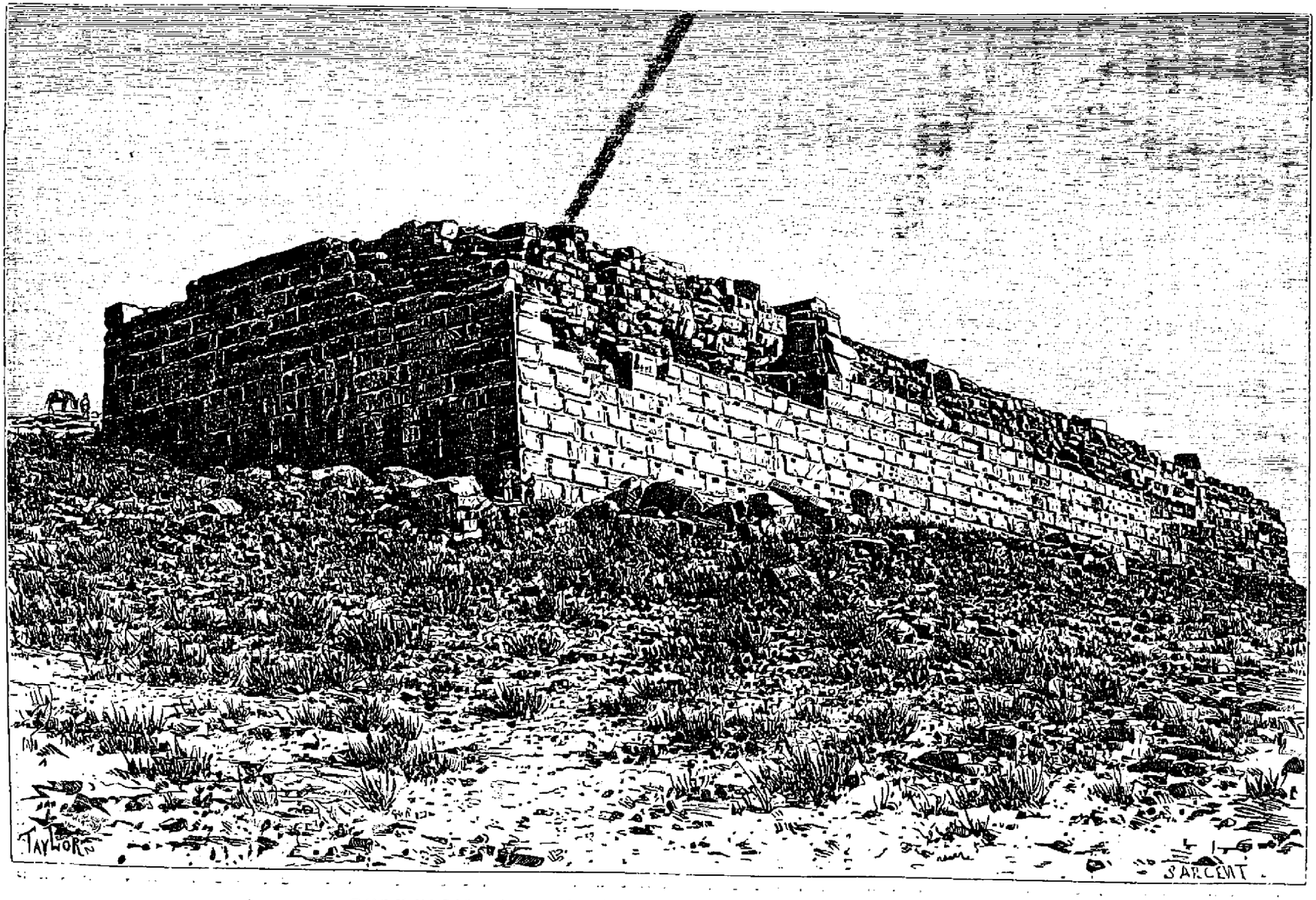
— Comptez-vous donc pour rien la plaque de métal du ceinturon, la poire à poudre et les ustensiles nécessaires à l'entretien du fusil? »

C'est juste, je passe condamnation. La description de cet uniforme constitué par une plaque de ceinturon et une poire à poudre mériterait tout un poème.

A midi passé, nous arrivons en vue du bourg de Méched Mourgab, renommé pour ses tapis fond bleu à palmes cachemyres. Nous continuons notre route, et vers une heure nous atteignons un misérable village composé de maisons de terre groupées autour d'un large tas de fumier et d'ordures. Depuis dix-sept heures nous sommes en chemin.

Je cherche des yeux un caravansérail : il n'y en a point; mais les villageois de Deh No (village neuf), fort pauvres, et par conséquent obligés de s'imposer les plus désagréables sacrifices dans l'espoir de gagner quelques pièces de monnaie, veulent bien consentir à donner asile à des chrétiens. Pendant que je procède au choix d'un logis et que je songe avec volupté à étendre sur le sol mes membres endoloris, Marcel s'est réveillé de l'espèce de torpeur dans laquelle la fatigue l'avait plongé et examine attentivement du haut de son bucéphale les collines dominant Deh No. En punition de mes péchés, il aperçoit, sur la gauche du village, une construction blanche placée au sommet d'un coteau. Oubliant alors la fatigue, la longueur de l'étape, le soleil qui darde ses rayons de feu sur nos têtes, il ne descend même pas de cheval, s'empare de l'appareil photographique et part, malgré les protestations des tcharvadars, désolés de voir les yabous s'éloigner encore de la caravane.

Si l'amour-propre et la curiosité ne me rendaient quelque force, je renoncerais à suivre mon mari. Mes



Takhtè Madérè Soleïman (voy. p. 196). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

plus grands défauts viennent heureusement soutenir mon courage défaillant, et me voilà emboîtant le pas derrière Marcel, tout en maugréant et en regrettant au fond du cœur que les myopes armés d'un lorgnon aient souvent trop bonne vue.

Après une demi-heure de marche au pas (nos malheureuses montures seraient bien dans l'impossibilité de prendre une allure plus accélérée), nous atteignons une colline surmontée d'un long soubassement construit en pierres calcaires. Nous mettons pied à terre ou, pour être plus véridiques, nous nous laissons rouler sur le sol, car, au premier moment, nos jambes, raidies par la fatigue, se refusent absolument à nous porter. Marcel finit enfin par se remettre d'aplomb; quant à moi, tous mes efforts sont vains, et je vais définitivement échouer sur une touffe d'herbes sèches. Cependant, après une grande heure de repos, je parviens à me lever et à monter sur la plate-forme. De ce point culminant j'embrasse des yeux toute la construction.

Le soubassement désigné par les habitants de Deh No sous le nom de Takhtè Madérè Soleïman (trône de la mère de Salomon) est une réminiscence des grandes terrasses sur lesquelles les souverains de la Babylonie construisaient leurs palais. Il est certain néanmoins que jamais édifice ne s'éleva sur ce sol artificiel, puisque le soubassement est lui-même inachevé. Cette observation ne résulte pas seulement de l'imperfection des parements extérieurs du Takhte, les plus beaux monuments de la Grèce, les Propylées, le temple d'Éleusis, offrent de semblables anomalies, mais de l'état des assises supérieures. A côté de pierres terminées sur toutes leurs faces, on en rencontre d'autres dont les lits et les joints sont à peine ébauchés.

Mais quels sont donc ces signes gravés en creux sur les pierres inférieures du Takhte? Je ne reconnais ni les hiéroglyphes d'Égypte, ni les écritures cunéiformes des Babyloniens ou des Perses. Serais-je en présence de caractères jusqu'ici inconnus?

« Non, me dit Marcel, dont la belle ardeur s'est enfin calmée, ces figures n'appartiennent à aucun alphabet : ce sont des marques laissées sans doute par les ouvriers pour servir de base au règlement de leurs travaux.

« Contemple, ajoute mon mari, le beau point de vue dont on jouit du haut de cette terrasse et, si tu ne me gardes pas rancune de t'avoir entraînée hors du village après une longue étape, tu conviendras que jamais emplacement mieux choisi ne domina un plus magnifique panorama. »

Je suis peu disposée à m'enthousiasmer en ce moment. A ces paroles je jette cependant les yeux dans la direction de la plaine du Polvar, et je ne puis m'empêcher d'admirer, sans en rien avouer, le grand cirque violacé dont nous occupons le centre. La vallée est limitée à l'ouest par un massif de hautes montagnes se rattachant à la chaîne des Bakhtyaris, au sud par une ramification de ce soulèvement fermant l'entrée du Fars, à l'est par la partie la plus sauvage et la plus déserte de la Kirmanie, au nord par des plateaux étagés conduisant aux riches et hautes montagnes de Sourmek et de Dehbid. Un cours d'eau serpente dans la plaine; sur ses rives, j'aperçois des constructions blanches, derniers vestiges de monuments anciens, car les villages modernes sont tous bâtis en terre grise. A cette vue, une vengeance diabolique se présente à mon esprit : voyant Marcel presque aussi fourbu que moi, je l'engage très sérieusement à aller encore visiter une muraille située à trois cents mètres environ en contre-bas du Takhte.

« C'est impossible, me répond-il; je ne me tiens plus debout. »

Enfin! Je n'attendais plus que ce mot pour demander les yabous. Il faut faire lever les pauvres bêtes à coups de gaule! Nous choisissons les grosses pierres éboulées pour nous élever jusqu'à la hauteur des étriers, nous nous hissons péniblement sur nos montures et rentrons à Deh No. Pendant notre absence les serviteurs ont préparé une bonne chambre; le kiébab et le pilau sont à point, mais nous sommes si fatigués que ni l'un ni l'autre n'avons la force d'y toucher.

30 septembre. — Il serait peut-être vaniteux de comparer ma petite personne à celle d'Antée, néanmoins, tout comme le géant libyen, j'ai repris des forces en touchant la terre, notre mère commune. Après avoir voyagé à cheval pendant quatorze nuits, comme il est doux de passer la quinzième allongée sur un sol bien battu, dans une chambre bien close! Ce matin, découragement, fatigue, mauvaise humeur se sont évanouis; je puis me remettre au travail avec ardeur et retourner aux ruines. Nous passons au bas du Takhte et arrivons bientôt devant la façade du petit édifice dans les environs duquel je voulais méchamment, hier soir, envoyer promener mon mari.

Ce monument affectait la forme d'une tour carrée. Les murailles étaient construites en pierres calcaires assemblées sans mortier, mais réunies par des scellements, comme celles du Takhte. Un escalier dont les arrachements sont encore visibles permettait de s'élever jusqu'à la porte percée au milieu de la façade. Des piliers saillants renforçaient les angles de la construction, le couronnement était constitué par un ornement denticulé formant corniche. Bien que la tour paraisse avoir été appareillée par des Grecs, elle ne présente, sauf l'ornement denticulé, aucune des formes architecturales de la Hellade, mais offre au contraire de surprenantes analogies avec certains tombeaux de la Lycie, copiés eux-mêmes sur d'antiques sépultures construites en bois.

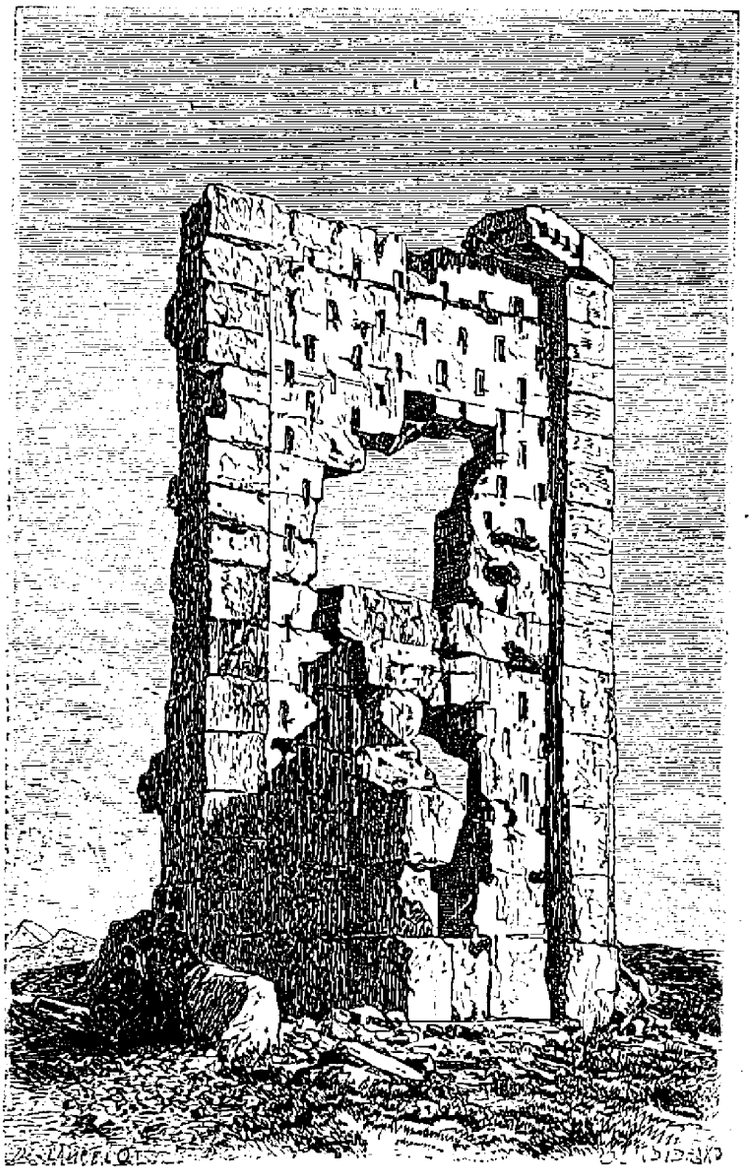
A n'en pas douter, nous sommes en présence des ruines d'un monument funéraire destiné à renfermer la dépouille d'un roi, ou d'un puissant personnage. Descendons dans la plaine : l'examen de pierres amoncelées que domine une colonne encore debout nous fournira peut-être des renseignements sur l'âge de ces constructions. Nous nous approchons; la colonne est

en pierre calcaire, sa hauteur totale dépasse onze mètres et son diamètre est de un mètre cinq. Le fût, entièrement lisse, repose sur un mince tambour cylindrique de basalte noir; le chapiteau a disparu ou gît brisé en mille morceaux au pied de la colonne. Sur le même emplacement, on rencontre encore quelques autres bases de basalte symétriquement placées; elles servaient d'appui à des supports semblables à celui qui est encore debout.

Non loin des colonnes s'élèvent trois piliers bâtis également en pierre calcaire. Ils ont huit mètres de hauteur, se composent de trois pierres superposées évidées sur une de leur face en forme de niche, et portent à leur partie supérieure une inscription en caractères cunéiformes. Évidemment nous sommes en présence de ce fameux texte perse, médique et assyrien que les savants se sont accordés à traduire par ces mots : « Moi, Cyrus, roi achéménide. »

Marcel retrouve facilement le nom du fondateur de la monarchie perse et le titre de Khshâyathiya, équivalant au *Sar* des nations sémitiques et au *basileus* des Grecs. C'est évidemment de ce mot que provient, par une abréviation propre à un grand nombre de langues, le nom de Chah porté encore de nos jours par Sa Majesté iranienne.

En continuant à parcourir les ruines, nous apercevons, brisées presque à fleur de terre, quatre plaques de basalte noir, ornées sur leurs faces intérieures de belles sculptures représentant les pieds d'un homme faisant vis-à-vis aux serres d'un oiseau gigantesque. Ces bas-reliefs devaient représenter la lutte victorieuse du fondateur du palais contre un animal fabuleux : sujet gravé fréquemment sur des cylindres babyloniens. A part ces débris et les massifs de fondations en partie cachés sous les décombres, il ne reste nul autre vestige du monument. La colonne, les bases de basalte, les trois piliers et les crémaillères pratiquées au sommet de chacun d'eux suffisent cependant pour reconstituer une grande salle hypostyle couverte d'une toiture en bois, précédée d'un porche et flanquée à droite et à gauche de petites pièces symétriquement disposées, communiquant par de larges baies avec le portique.



Façade du tombeau de Cambyse Ier (voy. p. 205). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

« Sommes-nous sur les ruines d'un temple ou d'un tombeau? dis-je à Marcel après avoir passé une bonne partie de la journée à relever exactement le plan de la construction.

— A quoi te sert d'encombrer tes poches des histoires d'Hérodote? me répond-il. Ne te souviens-tu pas que les Perses sacrifiaient au soleil, à la lune, au feu, à l'eau et aux vents sur la cime des monts et qu'ils n'avaient point de temples? Ces débris ne peuvent pas être non plus les derniers vestiges d'un tombeau, puisque nous ne retrouvons pas trace de la chambre sépulcrale caractéristique de ce genre de monuments. Ce sont probablement les ruines d'un palais de Cyrus. »

Non loin de ce premier édifice j'aperçois, vers l'est, une grande pierre blanche posée sur champ; je m'en rapproche. Elle faisait également partie d'une habita-

tion royale. Sur l'une de ses faces, au-dessous d'une inscription trilingue identique à celle que nous avons déjà relevée, je remarque une belle figure malheureusement rongée par des mousses. Le personnage qu'elle représente accuse un type franchement européen : il a le sommet de la tête rasé; les cheveux qui couvrent les tempes et le derrière du crâne sont rassemblés en nattes arrivant à peine au-dessus de la nuque; la barbe est courte et frisée. Il est vêtu de cette longue pelisse, fourrée à l'intérieur et boutonnée sur le côté, que les Persans portent encore en hiver et que les Grecs adoptèrent après les guerres médiques, si l'on en croit Aristophane. La coiffure se compose d'une couronne ornée d'urœus, semblable aux tiares de certaines divinités égyptiennes; sur les épaules sont fixées les grandes ailes déployées des génies assyriens et des khéroubins bibliques; dans sa main droite il tient une statuette dont la double coiffure, fort différente du pschent des dieux égyptiens, est néanmoins surmontée de l'urœus sacré.

De l'avis de Marcel on ne doit pas voir dans cette figure portant les attributs des divinités adorées par les peuples voisins de l'Iran le génie tutélaire de Cyrus, mais le portrait du roi lui-même.

Cyrus, devenu maître d'un vaste empire s'étendant de l'Égypte aux rives de la Caspienne, aurait senti la nécessité de perpétuer à son profit la fiction grecque ou égyptienne qui faisait remonter jusqu'aux dieux l'origine des races royales, et de se parer, dans l'espoir d'augmenter son autorité, d'attributs empruntés au panthéon de toutes les nations soumises aux Perses.

Ce bas-relief est un des documents les plus intéressants de la Perse antique, car non seulement il fournit des renseignements précieux sur l'origine de la sculpture dans l'Iran, mais il donne en outre une idée des vues politiques et religieuses de Cyrus et prouve l'éclectisme de ce souverain qui ne faisait aucune distinction entre les dieux nationaux et ceux des nations annexées à la Perse.

A mon retour au village je trouve le tcharvadar bachy dans notre campement. « Je pars ce soir avec la caravane, nous dit-il; je vous laisse deux hommes pour soigner les chevaux de selle et le mulet chargé de votre bagage journalier. Bien qu'il me soit très pénible de me séparer de mes animaux, je suis cependant sans inquiétude sur leur sort, grâce à la présence des toufangtchis préposés à votre garde par le gouverneur de Chiraz. Je vous recommande bien néanmoins de ne pas abandonner les soldats pendant la traversée des défilés du Polvar, de mettre pied à terre dans les détestables chemins que vous suivrez, de veiller à ne point fatiguer les bêtes, et enfin, à l'arrivée de l'étape, de les faire couvrir de leur bât après leur avoir enlevé vos selles à la farangui.

— Vos animaux seront soignés comme nous-mêmes, je vous le promets solennellement, ai-je répondu. Pouvez-vous en demander davantage?

— N'y a-t-il point de passage permettant de franchir la montagne sans traverser les défilés de Madérè Soleïman? demande Marcel à son tour.

— Non, Çaheb; croyez-vous donc que si les tcharvadars pouvaient éviter ce chemin, même en faisant un long détour, ils iraient de gaieté de cœur perdre tous les ans des charges et des mulets dans ces passages maudits? Quand les eaux sont basses, les caravanes suivent les rives du Polvar et franchissent le défilé sans accident; mais, l'hiver, il faut se lancer sur un chemin à pic taillé dans le roc à une époque si reculée que personne ne connaît le nom des dives qui l'ont tracé.

— Si vous vouliez vous diriger vers l'est et marcher vers Kirman, seriez-vous encore dans la nécessité de traverser les passes? Ne pourriez-vous brusquement vous jeter sur la gauche?

— Non, certes. Le désert à l'est de Méched Mourgab est le plus sec et le plus désolé qu'on puisse trouver dans la Perse entière, bien riche cependant en mauvaises terres. Aucune caravane n'oserait s'y aventurer.

— Ainsi vous en êtes bien sûr : on ne peut aller de Kirman à Madérè Soleïman sans passer par Darab et le Takhtè Djemchid?

— J'en suis certain, Çaheb. D'ailleurs, interrogez tous les tcharvadars. Il n'est pas nécessaire d'avoir traîné ses guivehs durant soixante années sur les routes de caravane pour être renseigné à ce sujet.

— Dans quel but t'informes-tu avec cette insistance des chemins qui conduisent à l'est? dis-je à Marcel. Nous n'avons jamais eu l'intention de visiter la Kirmanie.

— Parce que nous sommes dans le voisinage de l'itinéraire suivi par Alexandre à son retour des Indes, et qu'il est du plus haut intérêt de constater que le roi macédonien n'a pu venir à Persépolis en passant par le désert de Kirman, Madérè Soleïman et les gorges du Polvar, mais qu'il a été forcé de suivre les routes de caravane et de rentrer en Perse par Darab et les passes de Sarvistan. »

XXV

Topographie de la plaine du Polvar. — Gabre Madérè Soleïman. — Description du tombeau de Cyrus laissée par Aristobule. — Les défilés du Polvar. — Les hypogées et le tombeau provisoire de Nakhchè Roustem. — Les sculptures sassanides. — Les Atech-ka de Nakhchè Roustem.

1er octobre. — Au milieu de la nuit j'ai été réveillée par un bruit infernal : après deux jours de repos la caravane reprend sa marche. Tandis que je me prélasse mollement allongée sur une paillasse fraîchement garnie, je me prends à répéter avec un bonheur égoïste les vers du poète :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem;
Non quia, vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis carcas, quia cernere suave est[1].

1. Il est doux, quand la vaste mer est bouleversée par les vents, d'assister du rivage aux dures épreuves subies par un autre que nous; non pas qu'on trouve une jouissance dans les souffrances d'autrui, mais c'est une douceur de voir les maux dont on est exempt. (*Trad. de Crousté.*) (*Note de l'éditeur.*)

Je me repose et mes compagnons de route grimpent mélancoliquement sur leurs montures ou s'effondrent dans les kadjavehs en se rappelant peut-être, de leur côté, le célèbre passage d'Hafiz : « Lorsque nous fendons dans une nuit obscure des vagues terribles et des gouffres effrayants, combien de ceux qui habitent en sûreté le rivage peuvent comprendre notre situation? »

A l'aurore nous nous mettons en selle, et, laissant sur notre gauche les ruines du Takhte et des palais, nous nous dirigeons vers un village d'aspect misérable, placé non loin de la brèche au fond de laquelle s'écoule le Polvar. Les maisons bâties en terre s'appuient sur d'antiques soubassements de pierres blanches. Il serait intéressant de les examiner, mais ce serait s'exposer à troubler la paix des ménages : il faut y renoncer. Au delà de ces constructions s'élève un petit monument dont la couleur dorée me rappelle la teinte si chaude des beaux marbres pentéliques. Il est isolé du village et d'un accès facile. Les chevaux traversent un cimetière et s'arrêtent au pied même de l'édicule désigné par les Anglais sous le nom de tombeau de Cyrus, et par les Persans sous celui de Gabre Madérè Soleïman.



Pilier du palais de Cyrus (voy. p. 197). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

De toutes les constructions de la plaine du Polvar c'est incontestablement la plus intéressante et la mieux conservée. Le caractère archaïque de l'architecture grecque du naos et le fronton qui le couronne, le seul que l'on puisse signaler dans toute la Perse, attirent tout d'abord notre attention. Le tombeau est porté sur six gradins de dimensions décroissantes, reposant eux-mêmes sur un socle débordant largement au-dessous de la dernière marche; un escalier, en partie détruit, servait à gravir les degrés. Tout cet ensemble est bâti en pierres calcaires colossales, assemblées avec la plus grande précision; la couverture est massive et exécutée en pierre, comme tout le reste du monument. Le gabre était accompagné d'un portique : je retrouve des bases et même des fûts de colonnes sur trois côtés, mais sur le quatrième je recherche en vain trace de construction. On pénétrait dans la cour centrale par trois portes basses et étroites dont les montants sont encore debout; mais je suis surprise de constater que les deux baies se faisant vis-à-vis ne soient point placées dans le prolongement de l'axe du naos et que l'édicule n'occupe pas le centre de l'espace limité par la colonnade.

Je gravis les degrés du gabre, je pousse une porte de bois et j'entre dans une pièce fort petite. Une des faces est ornée d'un mirhab sculpté à une époque relativement récente; les autres parois sont unies et laissent apprécier la grosseur des matériaux. Des cordes accrochées à des chevilles de bois enfoncées dans les joints des blocs soutiennent des lampes de métal et des chiffons de toutes les couleurs déposés là en guise d'ex-voto.

2 octobre. — Me suffirait-il d'atteindre à ces monuments, vers lesquels nous nous dirigeons avec tant de peine depuis neuf mois, pour tomber malade? Hier, j'ai d'abord aidé Marcel à prendre toutes les dimensions du Gabre, puis j'ai écrit quelques notes et monté mon appareil photographique; mais à ce moment j'ai été saisie par des frissons si violents, malgré les rayons brûlants du soleil, que j'ai dû recommencer quatre épreuves avant de parvenir à découvrir l'objectif sans le déplacer. Marcel est venu à mon secours, et, tant bien que mal, l'opération s'est terminée. Alors je me suis étendue sur les dalles fraîches de la chambre sépulcrale et j'ai été prise d'un violent accès de fièvre. Des femmes, il m'en souvient cependant, ont essayé de m'expulser, sous prétexte que les hommes ne doivent pas entrer dans le tombeau de la mère de Salomon. Elles auraient bien pu me

prendre par la tête et les pieds et me jeter au dehors de l'édicule, j'aurais été dans l'impossibilité de faire la moindre résistance; tout à coup, mais sans qu'il m'eût été possible de saisir le motif de leur retraite, elles se sont éloignées en criant comme des oies effarouchées. Vers la nuit, quand je me suis trouvée mieux, on m'a remise à cheval et nous sommes rentrés à Deh No.

L'accès d'hier a été long et douloureux, mais il me laisse au moins l'esprit tranquille. L'extrême fatigue qui m'accable depuis quelques jours, les hallucinations nocturnes auxquelles je suis sujette m'inquiétaient au point de me faire craindre de rester en chemin. Maintenant je suis rassurée : j'ai la fièvre intermittente avec son cortège de douleurs articulaires, de frissons, de dé-



Portrait de Cyrus (voy. p. 108). — Dessin de M. Dieulafoy.

lire; je connais l'ennemi, il n'y a plus qu'à tâcher de se défendre.

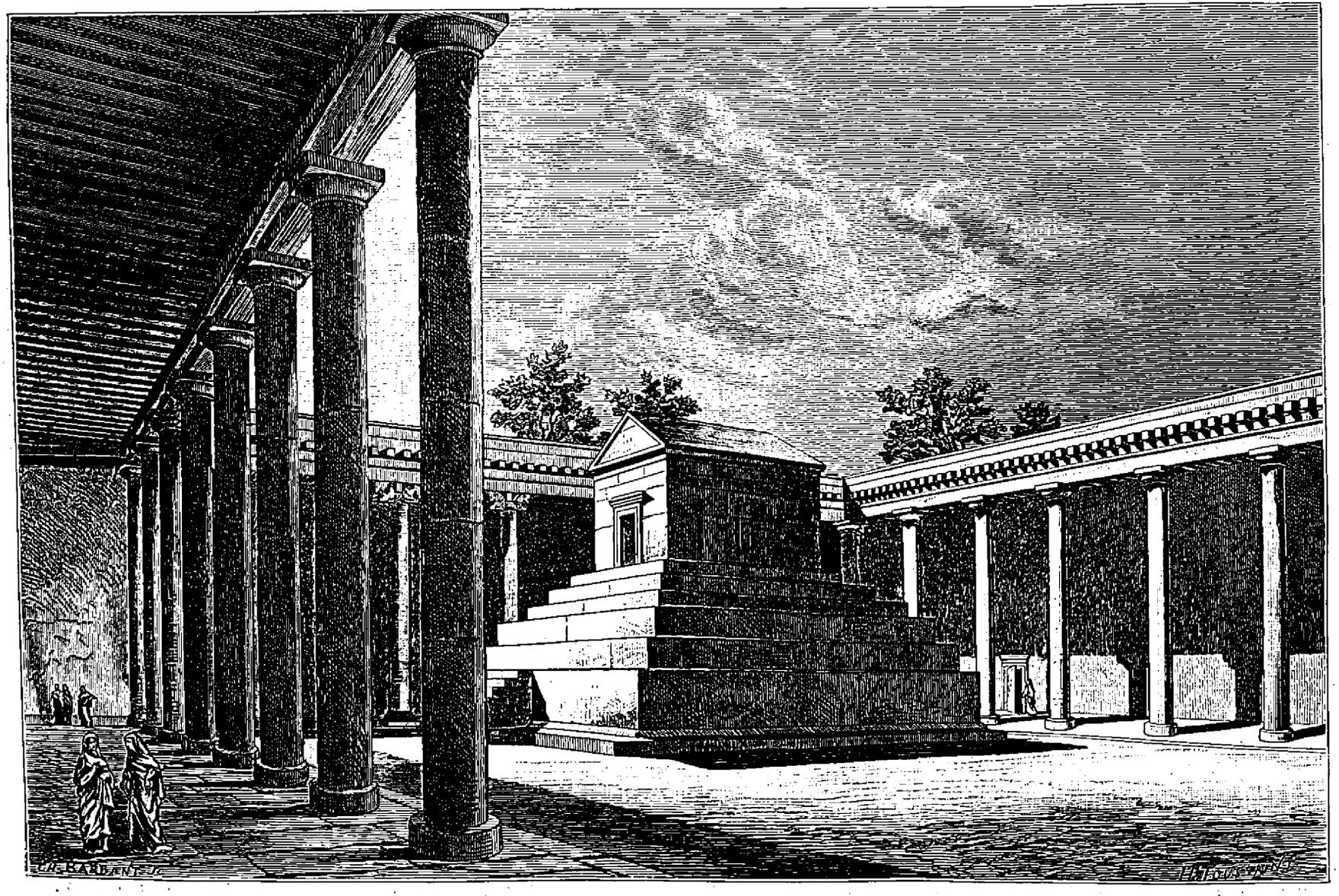
Il me faudra prendre part au festin de quinine que Marcel s'offre toutes les semaines depuis sa maladie de Téhéran, régal auquel il est sans doute redevable de traverser impunément la plaine du Pelvar.

Aujourd'hui je n'aurai pas d'accès; il s'agit de profiter de ce répit pour terminer le lever du Gabre et nous lancer dans les fameux défilés que nous devions visiter hier.

« Que penses-tu de ce tombeau? dis-je à Marcel, quand nous repassons devant le Gabre et que je puis suivre avec intérêt toutes ses démonstrations.

— Ce petit édicule n'a jamais abrité la dépouille mortelle de Cyrus, j'en ai la conviction.

« Il n'y a aucune analogie entre ce monument et le



Le Gabre Madèrè Soleïman (voy. p. 199 et 202). — Dessin de H. Toussaint, d'après la restitution de M. Dieulafoy.

tombeau de Cyrus dont Arrien et Strabon ont emprunté la description à Aristobule, qui le visita et le fit réparer, sur l'ordre d'Alexandre.

« Le tombeau du fondateur de la monarchie perse s'élevait au milieu des jardins du roi; il était entouré d'arbres, d'eaux vives et d'épais gazons. C'était une tour carrée, assez peu haute pour rester cachée sous les ombrages qui l'environnaient. A la partie supérieure se trouvait la chambre sépulcrale, couverte d'une toiture en pierre. On y pénétrait par une porte fort étroite. Aristobule y vit un lit d'or, une table avec des coupes à libations, une auge dorée propre à se laver ou à se baigner, et une quantité de vêtements et de bijoux. Au moyen d'un escalier intérieur on communiquait avec la chambre où se tenaient les prêtres préposés à la garde du monument funéraire.

« Sur la façade du tombeau était gravé en langue et en caractères perses : « O homme, je suis Cyrus, fils « de Cambyse. J'ai fondé l'empire des Perses et com- « mandé à l'Asie. Ne m'envie pas cette sépulture. »

« Un Grec, ajoute mon mari, n'eût jamais comparé le Gabre Madérè Soleïman à une tour carrée, pas plus qu'il ne se fût contenté, pour décrire le soubassement de six gradins, d'énoncer simplement que le bas de la tour était solide. D'ailleurs il eût été matériellement impossible d'enfermer dans une chambre mesurant à peine six mètres carrés le sarcophage, le lit d'or, la table avec coupe à libations, l'auge dorée propre à se baigner et la grande quantité de vêtements et de bijoux qu'Aristobule vit dans le tombeau. Où serait enfin l'inscription que les Grecs firent traduire dans leur langue?

« Selon moi, le Gabre Madérè Soleïman était un tombeau de femme. Cette hypothèse étant admise, la distribution de tout l'édifice devient claire et logique : la porte extérieure faisait partie d'une haute enceinte enveloppant tout l'ensemble des constructions; l'espace laissé libre entre la première clôture et le mur du portique était réservé aux serviteurs chargés de la garde du monument, serviteurs qui ne devaient pas pénétrer dans la cour intérieure et ne pouvaient pas même apercevoir l'édifice quand s'entr'ouvraient les portes de communication. Si on voulait entrer dans le naos, les difficultés redoublaient. La baie, tu l'as vu, était fermée par une double huisserie : il fallait donc tout d'abord rabattre à l'intérieur la porte extérieure, puis entrer dans la chambre laissée entre les deux vantaux, fermer le premier, qui aurait fait obstacle à la manœuvre du second, et tirer alors à soi la deuxième porte.

« J'ai beaucoup pensé à la disposition topographique de la plaine de Méched Mourgab, aux montagnes placées autour d'elle comme une barrière infranchissable, à l'impossibilité d'entrer dans le Fars en d'autres points que celui-ci, et je suis arrivé à cette conclusion, que les ruines de Madérè Soleïman sont les débris de la ville construite par Cyrus sur les confins de la Perse et de la Médie, quand, à la suite de sa victoire sur son grand-père Astyage, ce prince devint roi des Perses et des Mèdes.

« La plaine de Méched Mourgab, située en avant des gorges étroites et tortueuses qui commandent l'entrée du Fars et que l'on est obligé de franchir pour pénétrer dans cette région en venant d'Ecbatane, était pour les Perses un champ de bataille très favorable et un point stratégique d'une telle importance, que les troupes de Cyrus durent, au prix des plus grands efforts, en disputer la possession aux armées mèdes envoyées pour les réduire.

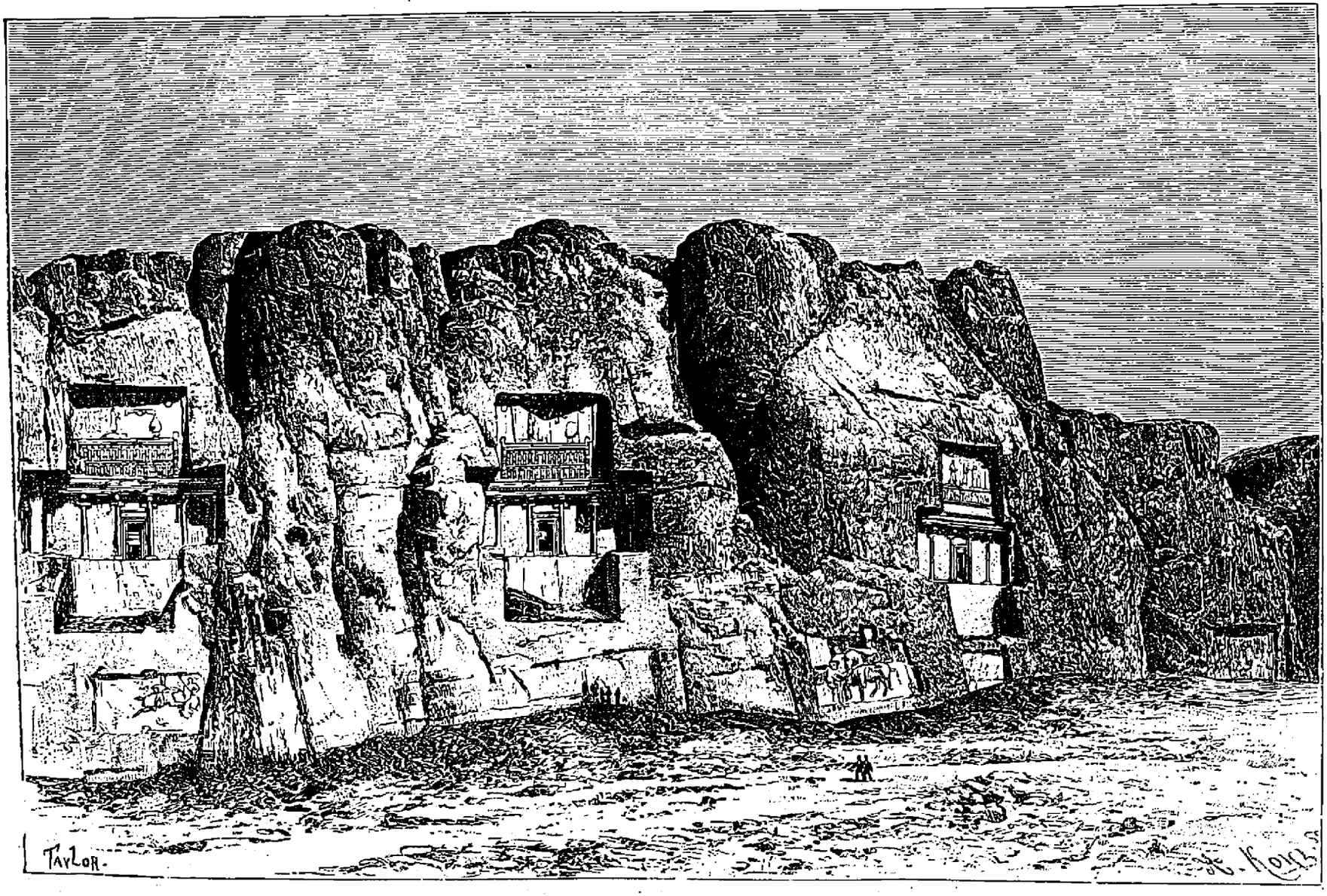
« La ville, dont les ruines sont à nos pieds, serait donc la Pasagarde (la place forte) construite par Cyrus sur l'emplacement où il avait vaincu ses ennemis, ville qu'il faut se garder de confondre avec la vieille capitale des Achéménides nommée Pasargade et visitée par Alexandre à son retour des Indes avant d'atteindre Persépolis. Cette dernière cité, signalée par le tombeau de Cyrus, se trouvait dans le territoire de Darab ou de Fœsa. Ce sont des similitudes de nom qui expliqueraient la confusion dans laquelle sont tombés, à leur sujet, les auteurs anciens en attribuant à Pasargade des faits relatifs à Pasagarde. En ce cas, la tour funéraire placée auprès du Takhte serait le tombeau de Cambyse Ier, élevé sur le lieu même où il trouva une mort glorieuse, ainsi que nous l'apprend Nicolas de Damas. Le Gabre Madérè Soleïman devrait être identifié à la sépulture de la mère ou de la femme de Cyrus, mortes toutes deux sous le règne de ce prince. Toutefois j'inclinerais à penser que Cyrus, à la mort de sa mère Mandane, lui fit élever un tombeau dans le voisinage de celui de son mari et fit, au contraire, transporter le corps de sa femme Cassandane, « à la mort de laquelle il mena grand deuil », au dire d'Hérodote, dans l'antique Pasargade, où il devait lui-même être enseveli auprès de ses aïeux. Ainsi se vérifierait la désignation de Madérè Soleïman, donnée par les Persans à la plaine du Polvar. Le nom de Salomon, qui revient sans cesse dans le Koran, aurait été substitué à celui de Cyrus, aujourd'hui tout à fait inconnu du peuple.

« La tradition qui fait du Gabre un tombeau de reine est si universellement adoptée dans le village, que hier, croyant avoir affaire à un jeune garçon, les paysannes l'auraient impitoyablement précipitée du haut en bas de l'édicule, sous le fallacieux prétexte que les hommes ne doivent pas entrer dans un tombeau de femme, si je ne les avais assaillies à coups de pierres et ne leur avais jeté, comme dernier argument, mes deux gui-vehs (chaussures de guenilles) à la tête.

— Quelle imprudence! Tu t'exposais à ameuter contre toi le clan des maris!

— Les maris! mais ils m'auraient aidé à rosser ces mégères si je les en avais priés. Pas un d'entre eux ne tolérerait qu'on regardât ses femmes ou qu'on fût simplement poli avec elles; mais tous vous sont reconnaissants de les assommer à coups de savate. C'est une fatigue journalière qui leur est ainsi évitée. »

En résumé, les ruines que nous avons trouvées dans la plaine du Polvar, le Takhte, la façade de la tour carrée, les palais et le Gabre sont les derniers vestiges



Les hypogées de Nakhchè Roustem (voy. p. 204). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

des monuments élevés par le grand Cyrus au sixième siècle avant notre ère. Cet âge se lit sur leurs pierres, sur leurs ornements, sur les membres les plus essentiels comme sur les détails les plus intimes de leur architecture. On ne saurait hésiter non plus à reconnaître en eux des monuments apparentés de très près aux édifices ioniens ou gréco-lyciens. Sont-ils les prototypes des monuments élevés dans les colonies grecques de l'Asie Mineure? Je ne le pense pas. Antérieurement à la conquête de la Lydie, les habitants du Fars n'avaient jamais eu de relation directe avec les Grecs et menaient encore une existence sauvage au moment où Cyrus substituait chez les Aryens la suprématie des Perses à celle des Mèdes..

Peut-être même l'architecte qui les construisit fut-il choisi dans l'entourage de Crésus, devenu, après la prise de Sardes, l'ami et le conseiller de son vainqueur.

5 octobre. — Après deux étapes, me voici installée dans le tchapar khaneh de Kenarè, à quelques milliers de mètres de la célèbre Persépolis.

En quittant Madérè Soleïman, nous nous sommes engagés dans les défilés étroits du Polvar. Nous avons tout d'abord côtoyé les rives du fleuve, encombrées d'une superbe végétation de roseaux et de gineriums au milieu desquels nous nous perdions de vue les uns les autres. Le tcharvadar bachy n'avait rien exagéré en vouant ce chemin aux dieux infernaux; mais, dans sa préoccupation de considérer les routes au point de vue des plus ou moins grandes difficultés qu'elles offrent à ses chevaux, il avait absolument oublié de nous parler de l'aspect pittoresque des gorges. Au sortir de la partie la plus sauvage de la montagne, nous sommes passés au pied d'un bas-relief sassanide grossièrement sculpté sur les parois du rocher; puis, en arrivant sur les plateaux inférieurs, nous avons aperçu d'innombrables familles de sangliers qui venaient se désaltérer au bord du cours d'eau; plus bas, les toufangtchis nous ont montré les tentes en poil de chèvre sous lesquelles ont élu domicile leurs confrères chargés de la garde du défilé.

Quelles fières tournures de bandits ont ces braves gens! Comme les hommes de notre escorte, ils portent une tiare de feutre brun, le long fusil jeté en travers des épaules, et un pantalon si large qu'ils sont obligés de ramener un pan de chaque jambe dans leur ceinture pour pouvoir marcher. Leur brillant uniforme (la plaque de ceinturon) et le droit de répondre à coups de bâton à toute question indiscrète les autoriseraient à se montrer arrogants; il n'en est rien : les gendarmes bavardent avec nous tout le long du chemin et ne dédaignent pas de nous mettre au courant de leurs affaires privées..

« Alors tu es enchanté de ton sort? ai-je demandé à l'un d'eux qui soutient à chaque instant la tête de mon cheval quand il passe sur une roche glissante.

— Que pourrais-je demander à Allah? Je jouis d'une bonne santé et, grâce au ciel, mes pieds n'ont pas encore fait connaissance avec le bâton.

— Quelle est ta solde?

— Je gagne soixante-dix krans (soixante-dix francs) par an, me répond-il avec orgueil.

— Tu dois nager dans l'or?

— J'étais en effet bien à mon aise il y a quelques années, mais je me suis marié : mes femmes m'ont donné huit enfants, et depuis lors j'ai quelque peine à finir l'année. Si le gouverneur, sur votre demande, augmentait seulement mes appointements de dix krans, je serais le plus heureux des toufangtchis de Sa Majesté.

— Je m'occuperai de toi, mais en revanche conduis-moi à un manzel convenable. »

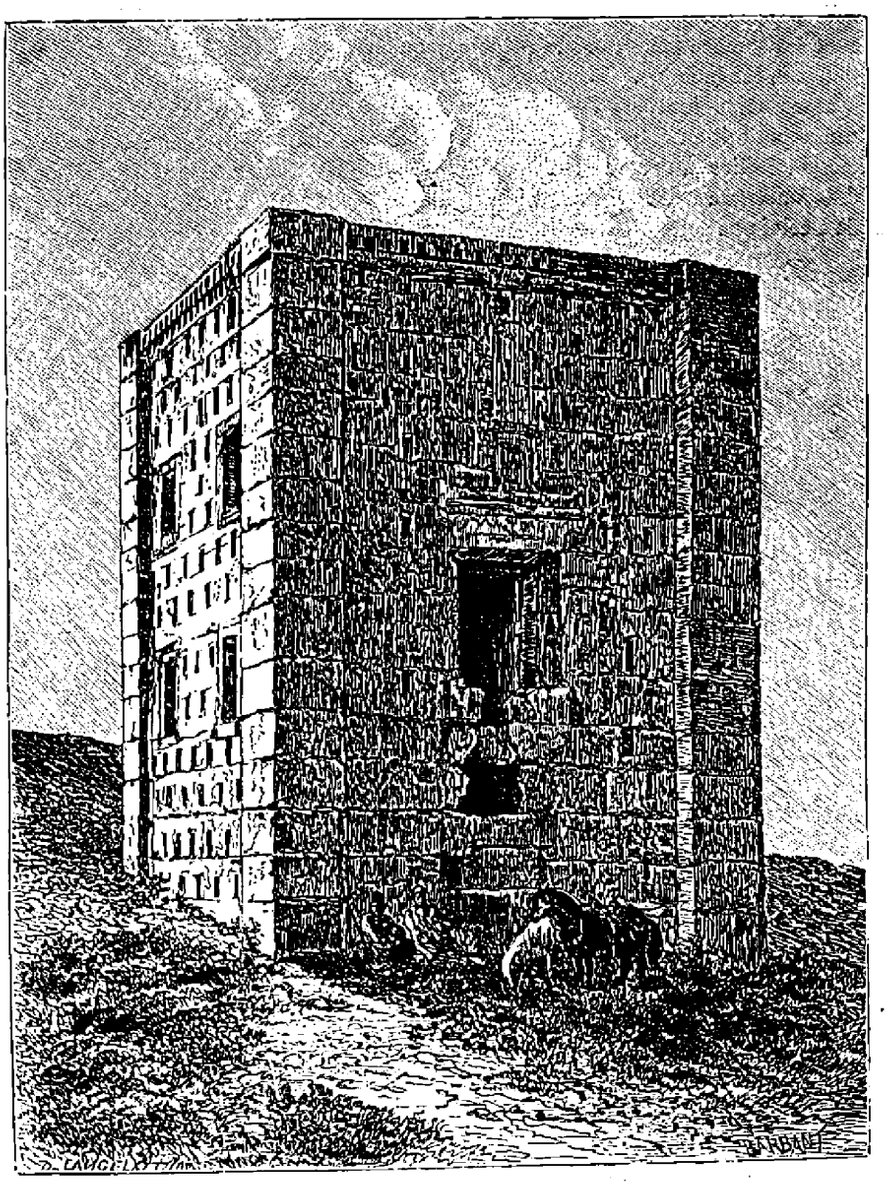
Les monuments de Persépolis sont divisés en deux groupes, désignés sous les noms de Nakhchè Roustem (dessins de Roustem) et de Takhtè Djemchid (trône de Djemchid); ils sont distants l'un de l'autre de huit à dix kilomètres. Une masure décorée du nom de tchapar khaneh est placée entre les deux, c'est l'horrible gîte choisi par notre escorte. Les voyageurs ne s'arrêtent pas à Persépolis, à cause de l'air malsain qu'on y respire; le service de la poste est peu actif dans le Fars : aussi les terrasses et le bala khaneh de notre auberge sont-ils écroulés. L'unique pièce dans laquelle on peut s'abriter est embarrassée de vieux licous, de guivehs hors d'usage et des maigres provisions du tchapartchi (gardien du tchapar khaneh) dont la mine pitoyable ne fait pas honneur à la salubrité du pays. Sur nos instances, la chambre est nettoyée et mise à notre disposition.

Après le dîner, prenant pitié de nos serviteurs, je les engage à venir s'étendre dans la seule pièce habitable..

« Nous nous garderions bien de dormir sous un toit, me dit le cuisinier; dès que vous aurez éteint la lumière, vous serez dévorés par les moustiques; le seul moyen de ne pas être mangé tout vif est de passer la nuit au grand air. »

Hélas! le cuisinier avait dit vrai : à peine avions-nous cessé de remuer, que nous nous sommes sentis piqués par mille aiguillons. Les moustiques de Persépolis sont silencieux, mais rachètent leur mutisme par une voracité sans exemple. La nature, trop bienveillante à leur égard, les a fait minces et petits, et leur a permis ainsi de s'introduire par les plus étroites ouvertures des vêtements. Nous avons cru éviter les attaques de ces impitoyables ennemis en ficelant nos pantalons autour des jambes, en nous couvrant les pieds d'épaisses chaussures de cuir, et en emmaillotant nos mains dans des serviettes. Vaines espérances! les bourreaux se sont dédommagés aux dépens de la figure, et des lèvres surtout, qu'il fallait bien laisser à découvert pour respirer. La crainte de perfectionner nos fièvres sur les terrasses nous a néanmoins retenus dans la chambre, mais le jour, trop long à venir, nous a trouvés debout! Sans trop nous regarder, car nous nous épouvantons mutuellement, avec nos figures boursouflées et nos lèvres tuméfiées, nous enfourchons les

yabous, et nous nous dirigeons vers un grand rocher taillé à pic, que nous avons laissé cette nuit sur notre droite, en entrant dans la plaine de la Merdach. En me rapprochant de cette montagne abrupte, mes yeux se portent d'abord sur la façade de quatre hypogées, puis sur un petit monument quadrangulaire placé vis-à-vis des parois du rocher; il nous est déjà connu : chaque face reproduit, à s'y tromper, l'élévation de l'édifice ruiné que nous avons rencontré dans la plaine du Polvar, et que Marcel suppose avoir été le tombeau de Cambyse Ier, père de Cyrus. A Madérè Soleïman, une seule façade est encore debout; ici le tombeau est complet, il n'y manque pas une pierre. La forme générale de l'édifice est celle d'une tour carrée pleine à la



Tombeau provisoire de Nakhchè Roustem. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

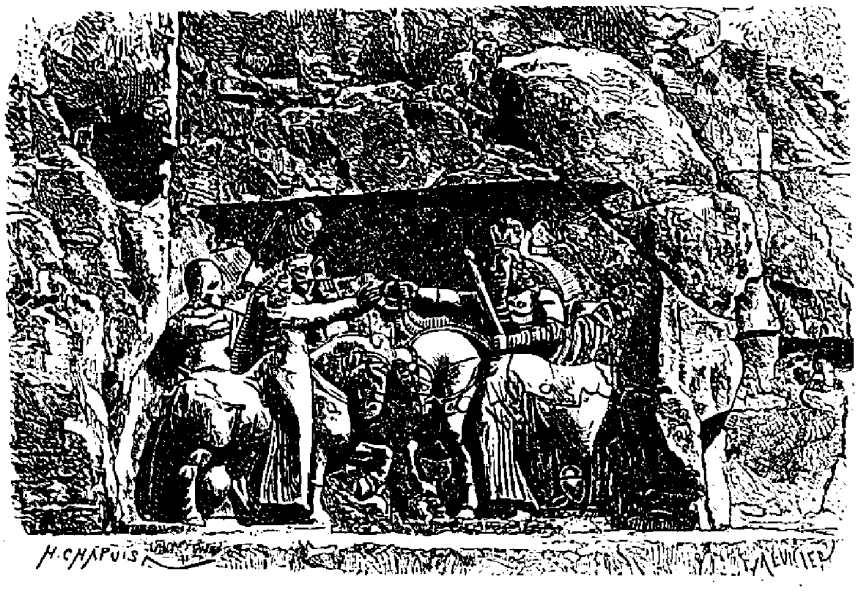
base. Sa partie supérieure est occupée par une salle très simple d'aspect; le plafond est formé de belles dalles juxtaposées; les murs sont nus, les coins arrondis. Une porte, de dimensions restreintes, met cette pièce en communication avec l'extérieur; un escalier, dont les fondations et les arrachements sont encore visibles, permettait de s'élever jusqu'à la chambre; deux glissières parallèles, creusées dans l'axe de la porte, servaient à faciliter l'entrée ou la sortie du sarcophage. La construction est couronnée, comme celle de Méched Mourgab, par un ornement denticulé; enfin, de grandes plaques de basalte noir, placées sur les trois faces opposées à la porte, simulent des fenêtres, bien qu'en réalité l'édicule n'ait qu'une seule ouverture. La présence exceptionnelle d'une glissière dans ce monument fait supposer à mon mari que cet édifice doit être as-

similé aux dakhmas ou tours funéraires, et que ce tombeau est en réalité le pourrissoir où les cadavres des rois subissaient, avant d'être transportés dans les hypogées, la décomposition exigée par le culte mazdéien. Quoi qu'il en soit, les deux tours carrées des plaines du Polvar et de la Merdach offrent, à n'en pas douter, les modèles des sépultures princières, importées par Cyrus à son retour de l'Ionie; tandis que les hypogées, creusés à la mode d'Égypte dans la montagne de Nakhchè Roustem, furent les tombes des premiers princes de la deuxième dynastie achéménide.

La façade des monuments funèbres de Darius et de ses successeurs reproduit en relief, sur la paroi verticale du rocher, un édifice à colonnes. L'entablement, en tous points analogue à l'entablement ionien primitif, ressemble à celui que supportent les aréphores du portique de l'Erechthéion. Les colonnes, lisses, sont surmontées à leur sommet d'un chapeau formé de deux taureaux soudés entre eux par la moitié du corps. Les portes, à multiples linteaux, sont terminées par un couronnement égyptien.

Au-dessus d'un trône apparaît le roi, adressant des prières au dieu Aouramazda, qui plane dans les airs.

Les plates-formes ménagées au-devant des tombeaux sont trop élevées et la paroi du rocher trop raide pour qu'on puisse y accéder de la plaine. Quand on désire visiter les hypogées, on est réduit à se laisser passer autour du corps une longue corde et à se faire hisser par des hommes placés sur la crête du rocher. Marcel exécute le premier cette ascension, et ce n'est pas sans inquiétude que je le vois suspendu à un câble paraissant à peine gros comme un fil. La descente s'effectue



Rois sassanides. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

sans accident, et je m'apprête à mon tour à tenter ce voyage aérien.

« Que veux-tu aller faire là-haut? me dit mon mari; les parois des chambres sont grossièrement taillées dans le roc et ne portent trace ni de sculptures ni de peintures; les plafonds sont façonnés en forme de voûte, et les sarcophages creusés dans la pierre ressemblent en tout point à ceux des sépultures égyptiennes.

— Je veux voir de près la physionomie de Darius. J'imagine aussi que du haut des tombeaux je jouirai d'une magnifique vue sur toute la plaine de la Merdach.

— N'insiste pas, je ne te laisserai jamais faire cette folie. Tu n'as pas l'idée de l'impression que l'on éprouve à quinze mètres au-dessus du sol, quand on est suspendu à l'extrémité d'une corde. Rien ne me prouve d'ailleurs que tu prendrais pied sur la plate-forme, ni que tu t'attacherais solidement avant de redescendre. Tu n'iras pas au tombeau, » ajoute-t-il en hélant les hommes placés au sommet de la montagne et en leur ordonnant de descendre.

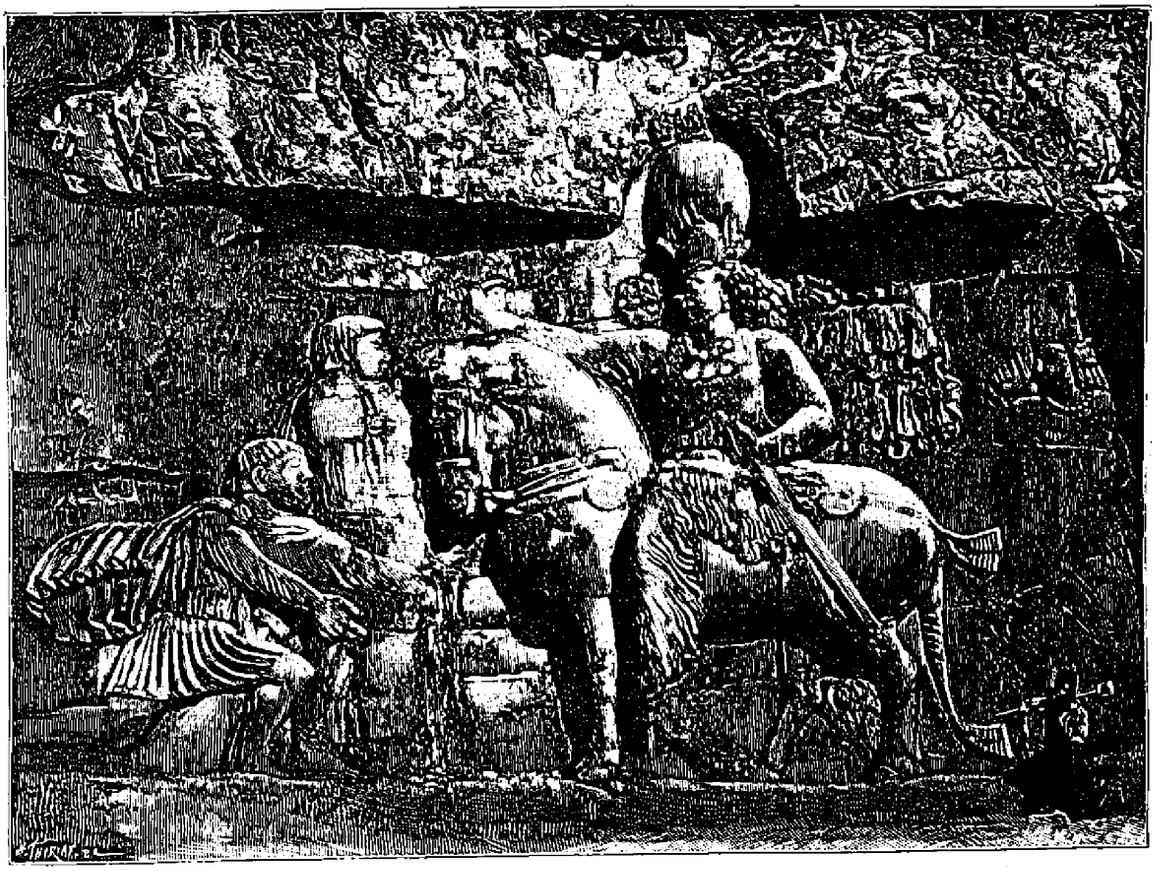
Ce veto me paraît très déplacé, mais j'ai beau supplier et me mettre fort en colère, je suis réduite, pour la première fois depuis que j'ai fait serment d'obéissance, à me plier aux volontés de mon seigneur et maître. Ce n'était pas la peine de venir de si loin pour arriver à un aussi brillant résultat.

En supposant que je fusse montée aux hypogées et qu'il me fût arrivé quelque accident, le monde en eût été moins ému que ne le fut la Perse, il y a quelque deux mille quatre cents ans, à la suite de l'ascension de la même plate-forme, tentée par les parents de Darius. Le roi, charmé d'offrir une agréable partie de plaisir à son père et à sa mère, les invita à venir visiter son tombeau et confia aux mages le soin de hisser la benne dans laquelle étaient assis ses vieux parents

jusqu'à la première plate-forme, placée au-devant de la porte d'entrée. Quarante prêtres montèrent sur la crête du rocher, saisirent les cordes et élevèrent à eux le père et la mère de leur souverain. Mais, au moment où ces estimables vieillards se balançaient au gré des vents, un énorme serpent sortit des rochers et vint jeter la terreur et la déroute dans les rangs des mages. Les prêtres, éperdus, n'eurent rien de plus pressé que de lâcher les câbles et de laisser choir sur les rochers la benne et son précieux fardeau. Le désespoir de Darius fut profond, il ordonna de saisir les coupables et les fit tous empaler sous ses yeux.

Au-dessous des tombes achéménides se trouvent les célèbres sculptures sassanides auxquelles l'ensemble des monuments placés à l'entrée de la plaine de la Merdach doit le nom de Nakhchè Roustem (dessins de Roustem).

L'un de ces bas-reliefs, long de onze mètres environ, représente le triomphe de Chapour sur Valérien. Le roi perse est à cheval; l'empereur romain lauré, vêtu de la chlamyde et de la toge, implore à genoux la pitié du vainqueur. L'humble attitude prise par le prisonnier ne l'empêcha pas de servir pendant six ans de marchepied au souverain sassanide, et d'être finalement empalé et promené en guise de trophée à la tête des armées victorieuses. Sur les fonds du bas-relief est



Chapour triomphant. — Dessin de H. Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

gravée une inscription en langue pehlvi, qui rappelle la victoire d'Edesse remportée par Chapour sur les Romains.

Le sujet traité sur le deuxième tableau est difficile à comprendre. Deux rois à cheval tiennent un symbole d'alliance, et contrastent par leur impassibilité avec la fougue de deux guerriers que l'on voit, dans une troisième composition, se précipiter l'un sur l'autre, la lance au poing, semblables aux preux chevaliers du moyen âge.

Le dernier de ces bas-reliefs, placé presque au niveau du sol, est malheureuser nt fort dégradé.

La sculpture monumentale des Sassanides semble plutôt procéder de l'art romain que de l'art grec. Les figures, soigneusement martelées depuis l'ère musulmane, sont dans un état qui ne permet pas d'apprécier le modelé et le fini des nus, mais les mains, souvent intactes, sont exécutées avec lourdeur et sans aucun détail, les draperies sont tourmentées et manquent par cela même de vérité. En revanche, l'attitude des rois est simple et noble, les animaux sont traités avec une grande habileté de main par des artistes de talent, comprenant bien mieux la sculpture décorative que les auteurs des bas-reliefs officiels sculptés à la partie supérieure des quatre tombes achéménides.

Le dernier de tous les monuments du groupe de

Nakhchè Roustem, et peut-être le plus intéressant d'eux tous, se trouve au sud des hypogées.

Ce sont deux Atech-ka (autels du feu) jumeaux, taillés dans le roc en place. Ils se composent d'une table carrée supportée par quatre arceaux en plein cintre, reposant sur des colonnes engagées dans les angles des pyrées. A la partie supérieure, l'autel est terminé par une ligne de merlons triangulaires. Tous ces ornements sont barbares, grossièrement exécutés et procèdent d'un art beaucoup moins avancé que celui des monuments élevés sous le règne de Cyrus. Si on rapproche cette donnée du caractère franchement assyrien des merlons, des colonnes engagées et des arcs en plein cintre, on se convainc aisément que les Atech-ka de Nakhchè Roustem sont les plus anciens monuments des plaines du Polvar et de la Merdach, et remontent au delà du règne de Cyrus.

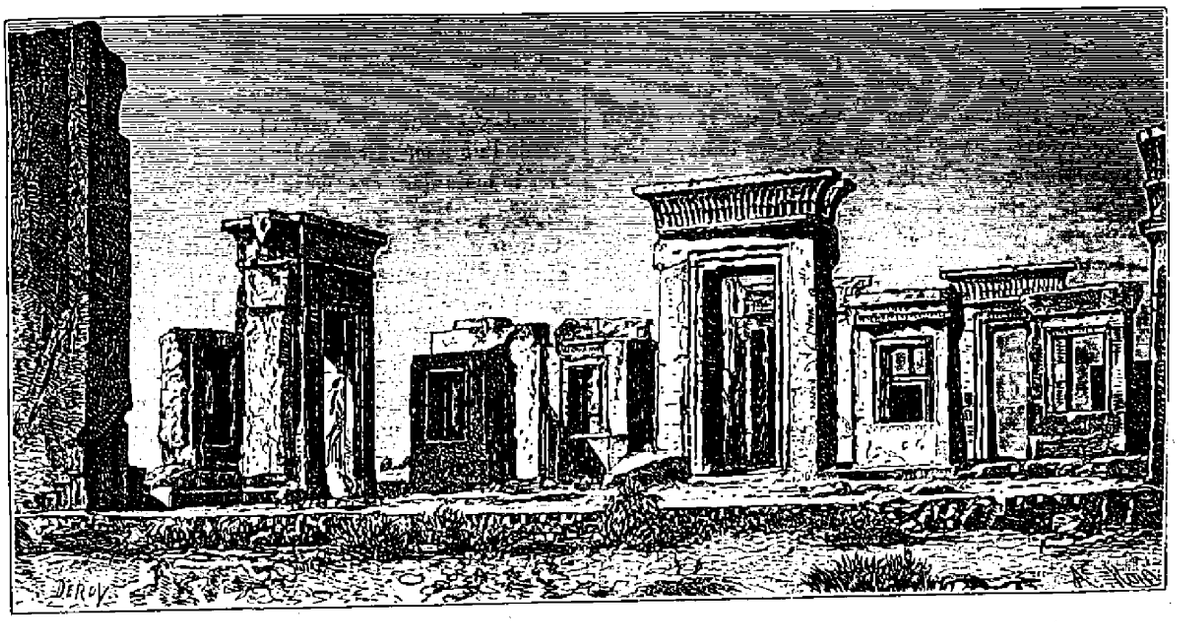
Les pieux souvenirs et les traditions qui se rapportaient à ces antiques autels du feu, avant l'époque de Darius, engagèrent probablement ce prince à choisir comme nécropole royale les rochers avoisinants les pyrées. Les mêmes motifs sans doute amenèrent à leur tour les Sassanides à faire graver leurs exploits sur les parois de cette montagne célèbre. De tout temps les sectateurs de Zoroastre affluèrent auprès des Atech-ka de Nakhchè Roustem, et de nos jours, bien que les Parsis aient à peu près perdu le souvenir de leur passé glorieux, ils viennent des Indes, en nombreux pèlerinage, visiter les autels du feu et le tombeau provisoire désigné dans le pays sous le nom de Kaaba des Guèbres.



Les Atech-ka (autels du feu) de Nakhchè Roustem. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Persepolis. — Palais de Darius (voy. p. 214). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XXVI

Le village de Kennarè. — Les emplâtrés. — Takhtè Djemchid. — Les taureaux androcéphales. — L'*apadâna* de Xerxès. — Palais de Darius. — La sculpture persépolitaine. — Costumes des Mèdes et des Perses. — Ruines de l'apadâna à cent colonnes. — La rentrée des impôts. — Les tombes achéménides. — L'incendie de Persépolis. — La ruine d'Istakhar[2].

6 octobre. — La nécessité de renouveler nos approvisionnements épuisés, l'impossibilité de supporter pendant plusieurs nuits de suite les piqûres des moustiques, nous ont obligés à fuir depuis pendant deux jours l'abominable tchapar khanè voisin du Takhtè Djemchid et à venir chercher un refuge dans le petit village de Kennarè, situé à deux farsaks des palais persépolitains. L'éloignement des ruines nous condamne matin et soir à une longue course à cheval; mais que ne ferait-on pas pour échapper aux moustiques et à l'insomnie, leur inséparable compagne?

Nous avons trouvé un gîte honnête dans un bala khanè élevé au-dessus de la maison d'un riche paysan. Murs et plafonds sont crépis en mortier de terre; une natte de paille étendue sur le sol et une amphore de cuivre constituent le mobilier de la pièce. Cette installation n'a rien de sardanapalesque, mais nous paraît cependant des plus confortables, car la hauteur de la pièce au-dessus du sol nous protège contre les émanations fétides et nous permet de respirer l'air pur des montagnes apporté par la brise de l'est. Les avantages de la position du bala khanè se payent au prix de quelques sacrifices : forcés de dîner sur la terrasse, de développer les clichés et de préparer les châssis au clair de lune, nous sommes ici, comme à Saveh, le point de mire de toutes les femmes, jeunes et vieilles, qui se pressent en foule sur les toits du voisinage.

Depuis Madèrè Soleïman la race paraît se modifier : en promenant les regards autour de moi, j'aperçois de jeunes femmes à la taille élancée, aux yeux bleus, aux cheveux blonds et souples, les premiers que j'aie vus

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177 et 193.

2. Les gravures de cette livraison, sauf celles des pages 221, 223 et 224, sont dessinées d'après des héliogravures de l'*Art antique de la Perse*, publié par M. Dieulafoy (Librairie centrale d'architecture, 1884).

en Perse; notre tcharvadar lui-même, un enfant du pays, est possesseur d'une perruque rousse et de pupilles d'un vert glauque à faire envie aux bébés de porcelaine. Ce changement m'a surprise, et j'ai demandé des renseignements. « Les cheveux jaunes et les yeux verts, m'a-t-on répondu, sont d'autant moins rares qu'on descend davantage vers le sud. » Somme toute, le type de la population s'embellit. En historien véridique, je dois ajouter cependant que les femmes âgées, à Kenarè comme dans tout l'Orient, sont décrépites, repoussantes, et joignent à toutes les infirmités, fruits amers de la vieillesse, la malpropreté particulière aux habitants des villages du Fars. Les paysannes ne peignent presque jamais leurs cheveux, se lavent rarement, portent des vêtements sans les nettoyer ni les blanchir jusqu'à ce qu'ils soient en lambeaux. Une jupe d'indienne attachée au-dessous du ventre et tombant à peine aux genoux, une chemise flottante, largement fendue sur la poitrine, mais s'arrêtant à la ceinture, suffisent à les voiler sans les couvrir.

Si le corps est soumis à toutes les variations de la température et des saisons, la tête en revanche est soigneusement garantie du soleil ou de la gelée, grâce à l'épaisse couche de voiles sales et de torchons graisseux entortillés autour du crâne. Les villageoises sont bonnes mères et n'accaparent pas pour elles seules tous les oripeaux de la famille : les pauvres bébés, qu'il serait considéré comme malsain de laver avant l'âge de trois ans, sont absolument nus, même en hiver, mais ont, eux aussi, la figure engloutie sous une telle cargaison de haillons, de perles de verre et d'amulettes, que les plus vigoureux paraissent chétifs et grotesques sous ce couvre-chef disproportionné avec leur corps. Cette interversion dans le rôle des habits, jointe à l'habitude de saigner les nouveau-nés à trois jours pour leur enlever le sang impur de leur mère, et de les nourrir dès la mamelle avec des fruits aqueux, la coutume d'attendre que la saleté se détache de leur peau en longues écailles et que les mouches serrées tout le long de leurs paupières débarrassent ces malheureux enfants des matières purulentes accumulées autour de leurs yeux, expliquent suffisamment comment les femmes persanes, après avoir donné le jour à une douzaine d'enfants, se considèrent comme très favorisées du ciel quand elles parviennent à en conserver trois ou quatre.

O Mahomet! tu avais donc visité les villages du Fars avant d'ordonner aux sectateurs de ta religion les cinq ablutions journalières!

Les habitants de cette contrée ne peuvent arguer pour leur défense du manque d'eau et de leur pauvreté : les environs de Persépolis, que traversent de nombreux kanots, sont d'une surprenante richesse. Des gerbes d'orge cultivées en seconde récolte et encore empilées sur les champs témoignent par leur volume et leur belle apparence de la fertilité exceptionnelle des terres irriguées. Au delà de la zone atteinte par les eaux, la plaine est inculte et abandonnée; j'ai donc été fort surprise, en me rendant aux ruines accompagnée de nos braves toufangtchis, d'apercevoir, auprès du takhte qui s'élève au-dessus d'un plateau aride, six monticules de terre fraîchement remuée.

« Dans quel but creuse-t-on des silos dans cette plaine déserte? ai-je demandé à nos guides.

— Ces tumulus recouvrent des emplâtrés, m'a répondu l'un d'eux. Ce sont les tombeaux de six brigands pris le mois dernier et suppliciés il y a peu de jours. Depuis quelques années la province était gouvernée par un frère du roi, homme pieux, mais trop débonnaire. Sûrs de l'impunité, les brigands et les assassins infestaient les chemins et dévalisaient les caravanes, quand le roi s'est enfin décidé à rappeler son frère à Téhéran, et à nommer à sa place son petit-fils, un enfant de douze ans. En même temps il donnait comme tuteur au jeune prince un sous-gouverneur connu dans l'Iran pour sa sévérité.

— Mais qu'est-ce donc que l'emplâtrage?

— Oh, Çaheb, à en juger d'après les soubresauts du patient, ce doit être un supplice affreux! On creuse d'abord un puits dans la terre et l'on pose en travers de l'excavation une barre au milieu de laquelle on attache les pieds du condamné, de façon que sa tête touche à peu près le fond de la fosse; puis les bourreaux gâchent du plâtre et le coulent lentement autour du corps. Quand l'opération est terminée, et lorsque le plâtre atteint le niveau du sol, on rejette sur la tombe la terre extraite du puits et l'on forme les monticules que vous venez d'apercevoir. »

La sensibilité s'émousse vite en voyage, je ne puis cependant, en écoutant ce simple récit, réprimer un geste d'horreur.

« Vous désapprouvez peut-être la manière d'agir du gouverneur? reprend le toufangtchis.

— Oui, certes.

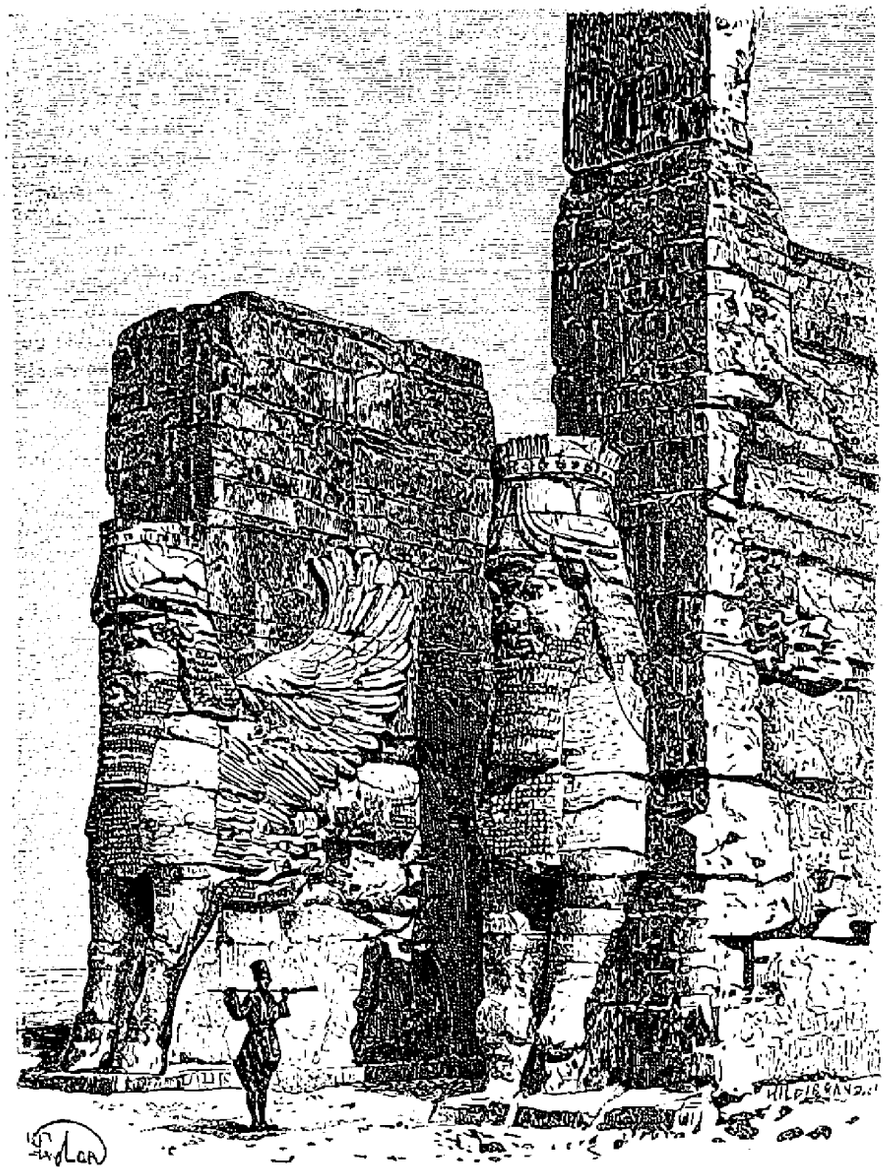
— Vous avez raison. Il est fort dommage de perdre dans ces exécutions une grande quantité de plâtre quand il serait si peu coûteux de faire périr les assassins sous le bâton; mais vous ne regretteriez pas cette dépense si vous saviez combien est efficace sur tous les bandits l'impression produite par un pareil supplice. »

En écoutant les raisonnements économiques de mon guide, j'arrive au pied d'une terrasse de dix mètres de hauteur, construite en blocs de pierre soigneusement dressés. Cet immense soubassement, connu en Perse sous le nom de Takhtè Djemchid, s'appuie sur une chaîne de montagnes sauvages et rappelle dans son ensemble la plate-forme de Madérè Soleïman, dont il est certainement une copie. La hauteur de la terrasse n'est pas uniforme; les constructions qu'elle supporte sont élevées sur trois étages différents. Un magnifique escalier à double volée, formé de cent six marches et coupé par deux larges paliers symétriques, conduit de la plaine à l'étage intermédiaire. Les volées sont parallèles au mur et prises dans l'épaisseur de la maçonnerie. Quant aux degrés, ils sont si doux qu'il est aisé de les monter ou de les descendre à cheval, et si larges que dix hommes placés sur la même ligne peuvent les

gravir en même temps. Je m'élève par cette rampe et j'entre dans Persépolis.

Nous avons visité les vieilles forteresses de Ragès, de Véramine et de Sourmek; nous avons parcouru le champ de bataille où les Perses inaugurèrent, en écrasant les armées d'Astyage, le règne glorieux de Cyrus; naguère encore nous pénétrions dans les tombeaux des rois achéménides; mais de tous les souvenirs de la grandeur passée de l'Iran il n'en est pas un qui nous ait plus vivement impressionnés que les squelettes décharnés des palais persépolitains.

L'histoire traditionnelle de la Perse, telle qu'elle nous est rapportée par les poètes épiques, n'est pas d'un grand secours quand on veut étudier les origines



Taureaux androcéphales. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

de Persépolis. Mieux vaudrait encore consulter les auteurs grecs, si la lecture presque récente des textes cunéiformes gravés sur les pierres des palais ne venait substituer la certitude scientifique aux douteuses légendes et nous apprendre que le Takhtè Djemchid (trône de Djemchid) est l'œuvre de Darius et de ses premiers successeurs.

Dès que l'on a gravi les dernières marches de l'escalier, on se trouve en face de deux taureaux androcéphales sculptés dans les montants d'une porte placée au-devant du vestibule. Ces bêtes fantastiques, taillées dans un massif composé de pierres volumineuses, reproduisent les formes des taureaux ninivites, mais l'emportent en beauté et en grandeur sur les gardiens des palais de Sarioukin et de Sennachérib. Le modelé est gras, les jambes bien étudiées, les extrémités des ailes

décrivent une courbe gracieuse qui contraste avec la raideur des monstres assyriens, enfin les animaux perses ne sont point munis de cette cinquième patte qu'octroyèrent généreusement les sculpteurs ninivites aux taureaux ou aux lions chargés de la défense des demeures royales.

Comme les modèles assyriens, dont ils ont conservé l'attitude et les poils frisés, ils portent la tiare royale des vieux princes de Chaldée. Cette coiffure, formée d'une toque couronnée d'un rang de plumes, est ornée de fleurons semblables aux antémions si souvent employés dans la bijouterie des Atrides à l'époque de la guerre de Troie. Le caractère divin de l'animal se reconnaît aux six cornes placées autour de la tiare.

Ces monstres de pierre, faits à l'image d'une bête fabuleuse que le légendaire Isdoubar, aidé de son serviteur Noubaïn, captura à la chasse, devinrent dès les temps les plus reculés les gardiens attitrés, les génies tutélaires de tous les palais d'Orient; aussi voit-on des conquérants tels qu'Assour-ban-Habal se vanter, dès le neuvième siècle avant Jésus-Christ, d'avoir renversé les taureaux ailés fixés aux portes des palais de l'Elam, « qui jusqu'alors n'avaient pas été touchés ».

Au-dessus des ailes de l'animal s'étendent trois tablettes d'inscriptions, écrites en caractères cunéiformes dans trois langues différentes; elles nous indiquent que cette entrée grandiose est l'œuvre de Xerxès.

« C'est un grand dieu qu'Ormuzd (Aouramazda) : il a créé la terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme, il a donné à l'homme le bonheur, il a fait Xerxès seul roi sur des milliers d'hommes, seul maître sur des milliers d'hommes. »

« Je suis Xerxès le grand roi, le roi des rois, le roi des pays bien peuplés, le roi de cette vaste terre, qui commande au loin et auprès. Je suis fils de Darius, roi achéménide. »

« Xerxès le grand roi déclare : « Ce portique, nommé « Viçadahyu (*d'où l'on découvre tous les pays*), je l'ai « construit ainsi que beaucoup d'autres monuments « que j'ai construits dans cette Parça, je les ai con- « struits comme mon père les a construits, et cette « œuvre magnifique et toutes ces constructions splen- « dides nous les avons élevées par la grâce d'Ormuzd. » Xerxès le roi déclare : « Qu'Ormuzd me protège, moi « et mon empire et mon œuvre et les œuvres de mon « père! Qu'Ormuzd les protège! »

Au delà des piliers se trouvent les restes de cinq colonnes qui soutenaient le plafond du portique; disposés en arrière de ces supports, deux taureaux, semblables aux premiers, dirigent leurs regards vers la montagne. Quand on a franchi le vestibule défendu par ces génies, témoins impassibles de la splendeur et de la ruine de la cité royale, on gravit quelques degrés et l'on pénètre dans l'*apadâna* de Xerxès.

L'apadâna, ou salle du trône, doit être assimilée au talar dans lequel les souverains persans donnent encore aujourd'hui leurs audiences solennelles, reçoivent les ambassadeurs ou daignent accueillir les hommages et les présents de leurs sujets à l'occasion des fêtes du No rouz (nouvel an).

Le palais de Xerxès se composait d'une salle hypostyle à trente-six colonnes, entourée de portiques sur trois de ses faces. Les plafonds de ces portiques étaient soutenus par deux rangs de supports, que couronnaient des chapiteaux formés par la réunion des parties antérieures du corps de deux taureaux accroupis sur leurs pattes.

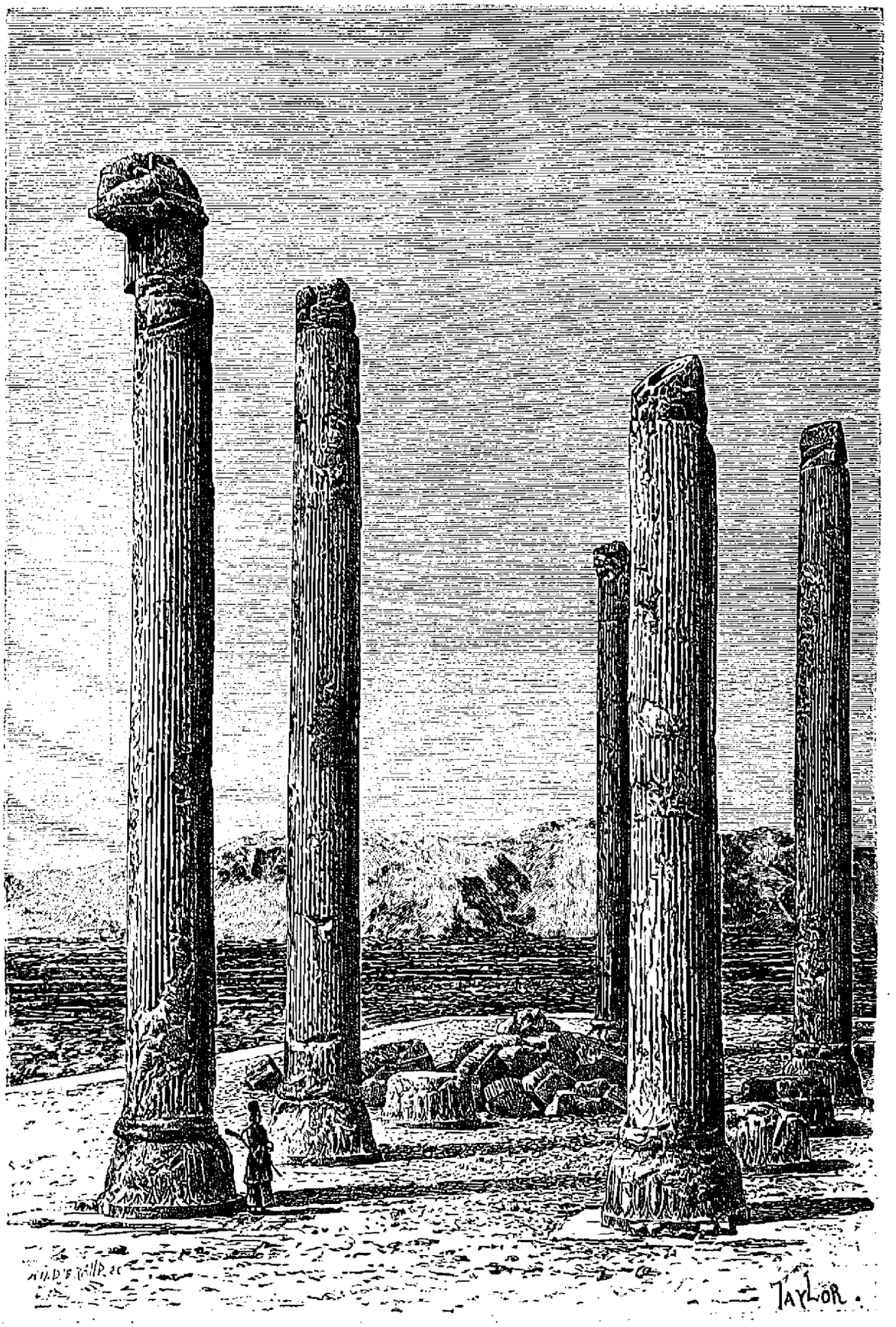
Sur ces colonnes reposait une charpente horizontale en bois. Les Perses, ayant adopté, depuis le règne de Cyrus, un ordre grêle des plus élégants, ne pouvaient, comme les Égyptiens, le charger de lourdes architraves de pierre : l'écartement des colonnes, leur faible diamètre, leur grande hauteur, les encastrements ménagés entre les épaules des taureaux et destinés à loger les poutres, suffiraient à prouver ce fait, si des fragments de bois carbonisés, retrouvés il y a quelques années en fouillant le sol, ne venaient confirmer à leur tour les témoignages fournis par l'ensemble de la construction.

Toutes les pièces de la charpente étaient en cèdre du Liban, et l'on avait dû, pour les transporter dans le Fars, leur faire franchir à bras d'hommes les défilés les plus abrupts de la Perse et les cols des monts Zagros, dont l'altitude dépasse deux mille huit cents mètres.

Au-dessus du plafond on étendait un matelas de terre, destiné à mettre l'intérieur du palais à l'abri de la chaleur.

Marcel, après avoir calculé la résistance des bois d'après les dimensions des encastrements préparés pour les recevoir, a trouvé que la hauteur et la largeur des pièces étaient plus que suffisantes pour résister victorieusement à l'effort qu'elles étaient destinées à supporter. La couche de pisé comprise entre trois cours de poutres revêtues à l'extérieur de plaques de faïence bleue était recouverte d'un carèlement en briques, faisant saillie au-dessus de la frise émaillée. La dernière brique, disposée en stillicide, était même enveloppée d'une gaine métallique.

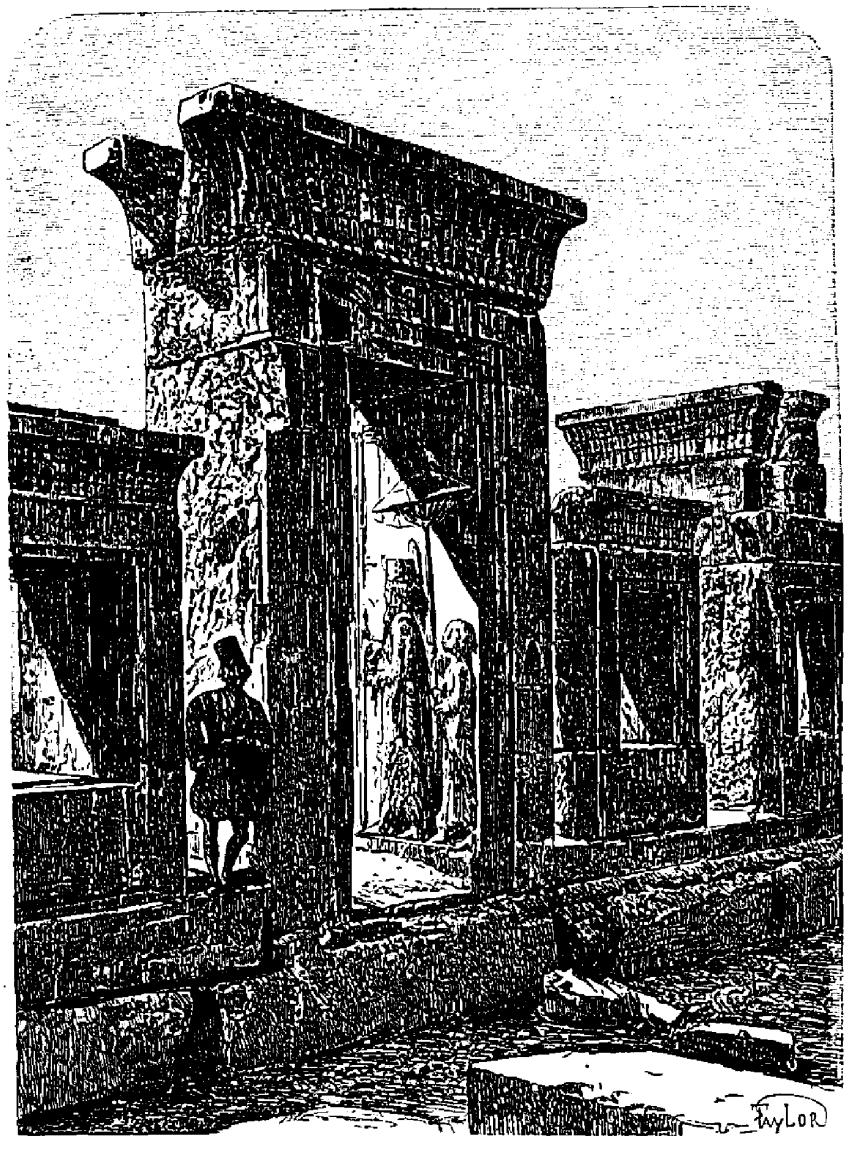
On a voulu, après avoir comparé le Tcheel Soutoun au grand palais de Xerxès, conclure des légères toitures jetées sur le talar ispahanien que les constructions persépolitaines n'étaient point couvertes de terre. C'est une erreur : le climat d'Ispahan est relativement très frais, si on le compare à celui de Persépolis, et telle couverture convenable sur les bords du Zendeh Roud ne suffirait pas dans la plaine de la Merdach à rendre une demeure habitable pendant les chaudes journées d'été. Du reste, quelle qu'ait été la forme des toitures, l'aspect de l'apadâna n'en était pas moins grandiose. Lorsque je fais revivre dans ma pensée les portiques à colonnes de marbre ou de porphyre, les chapiteaux formés avec des taureaux dont on avait doré les cornes, les yeux et les colliers, les plafonds et les charpentes de cèdre, les mosaïques de briques mêlées aux faïences colorées qui devaient revêtir les parements des murs comme d'une lourde dentelle; les corniches couvertes d'émaux bleu turquoise et terminées par un trait de lumière accroché à l'arête saillante des stillicides d'or



Portique sud de l'apadâna de Xerxès. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

ou d'argent; lorsque je considère les draperies de soie accrochées au-devant des portes, les fins tapis étendus sur le sol, je me demande si les monuments religieux de l'Égypte ou de la Grèce devaient produire sur l'imagination du visiteur une impression aussi vive que la vue des palais du grand roi.

Après avoir examiné longuement ce premier édifice, je contourne un deuxième monument pour aller chercher à l'est les degrés qui y mènent. Deux escaliers placés parallèlement à la façade conduisent à un porche supporté par huit colonnes. Il précède un palais, affecté, ce me semble, à la demeure privée du souverain. Une porte comprise entre quatre fenêtres s'ouvre sur le portique et donne accès dans une salle hypostyle à



Porte du palais de Darius. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

seize colonnes. Autour de cette pièce se présentent cinq grandes baies, semblables à la porte d'entrée; elles mettent en communication le hall central avec des pièces ménagées tout autour de la salle hypostyle. Entre ces baies, placées dissymétriquement les unes par rapport aux autres, se trouvent quatre fenêtres prenant jour sur le portique, et de grandes niches rectangulaires semblables aux tatkhtchés creusés encore aujourd'hui dans les murs des maisons persanes. Les pieds-droits, les linteaux et les couronnements des portes et des fenêtres, les bases des colonnes, sont exécutés en blocs de porphyre gris foncé, mis en œuvre avec une merveilleuse précision.

Autour des tatkhtchés et des fenêtres, à l'intérieur des portes, sur les murs de soutènement des escaliers, sont gravées, en guise d'ornement, des inscriptions

cunéiformes d'une parfaite netteté; elles donnent des détails intéressants sur le fondateur de ce palais et nous apprennent qu'il fut construit par Darius et terminé par son fils Xerxès.

De toutes les richesses répandues dans cette antique demeure, celles qui ont le plus d'attrait pour moi sont les sculptures en bas-relief dont elle est ornée. Placées, comme les inscriptions, dans l'épaisseur des portes et sur les parements des murs qui supportent les degrés, elles sont tout à la fois remarquables par leur valeur artistique et par les détails qu'elles nous fournissent sur le costume et le mobilier des Perses, détails en parfaite concordance, d'ailleurs, avec les récits des auteurs anciens.



Darius combattant un lion.
Héliogravure, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Jusqu'au temps de Cyrus, les Perses avaient porté le vêtement fourré de peau de bête désigné par les Grecs, et en particulier par Aristophane, sous le nom de *perside*. C'est la tunique dont Cyrus est revêtu dans le bas-relief de Madérè Soleïman. Plus tard, après la conquête de la Médie, dit Hérodote, les vainqueurs prirent les costumes efféminés des Aryens du nord et les longues robes brodées des seigneurs d'Ecbatane. Les rois achéménides adoptèrent même les jupes, les triples pantalons, les doubles vestes et le manteau des femmes mèdes.

La première tunique était blanche et s'arrêtait aux genoux; la seconde était brodée de fleurs et tombait sur les pieds; le manteau était pourpre en hiver, brodé de fleurs en été; enfin les grands se coiffaient d'une tiare semblable aux bonnets de laine foulée portés encore de nos jours par les paysans du Fars; tandis que les gens du peuple s'enveloppaient la tête dans une mitre de feutre mou fermée sous le menton, à l'action malfaisante de laquelle Hérodote attribue la fragilité et le peu d'épaisseur du crâne des Perses. La mitre me paraît avoir la plus grande analogie avec le bachlik des Russes du Caucase.

Le changement de mode signalé par Hérodote et Strabon est confirmé par les bas-reliefs de Madérè Soleïman et de Persépolis: les vêtements de Darius et de ses successeurs diffèrent en tout point de ceux de Cyrus, et concordent au contraire avec les descriptions qui en sont parvenues jusqu'à nous. La constatation de ce fait est des plus intéressantes : il ne s'agit pas seulement de suivre sur les dalles de porphyre comme sur un journal de mode les modifications apportées à la coupe des vêtements, mais de constater une fois de plus que les palais de Persépolis sont postérieurs aux édifices élevés dans la plaine du Polvar, et que le bas-relief de Madérè Soleïman représente bien le grand Cyrus, et non Cyrus le jeune, comme on l'avait supposé il y a quelques années.

Le premier bas-relief qui frappe mes regards représente un exploit cynégétique du souverain. A la chasse, et probablement dans toutes les occasions où il avait besoin de sa liberté d'action, le roi relevait la seconde robe dans sa ceinture et rejetait son manteau sur l'épaule. Tel il est représenté à Persépolis et sur les dariques. Un lion, parfois aussi un animal fabuleux, se dresse sur ses pattes de derrière et se précipite sur le souverain. Le monarque reçoit le choc de la bête sauvage avec le calme dont ne doit jamais se départir un Oriental, et de la main droite il lui plante tranquillement une dague en pleine poitrine. Le dessin et le modelé de cette sculpture, dont le sujet est souvent reproduit dans les épisodes des chasses des rois chaldéens, sont d'un bon style; l'exécution en est parfaite : l'animal est bien étudié, les vêtements du roi sont traités avec une certaine science. Tout le sujet est en saillie sur le nu de la pierre; les plans ne sont pas indiqués, comme dans le bas-relief de Madérè Soleïman ou les bas-reliefs égyptiens et assyriens, par la disposition des contours, mais par la dégradation des reliefs.

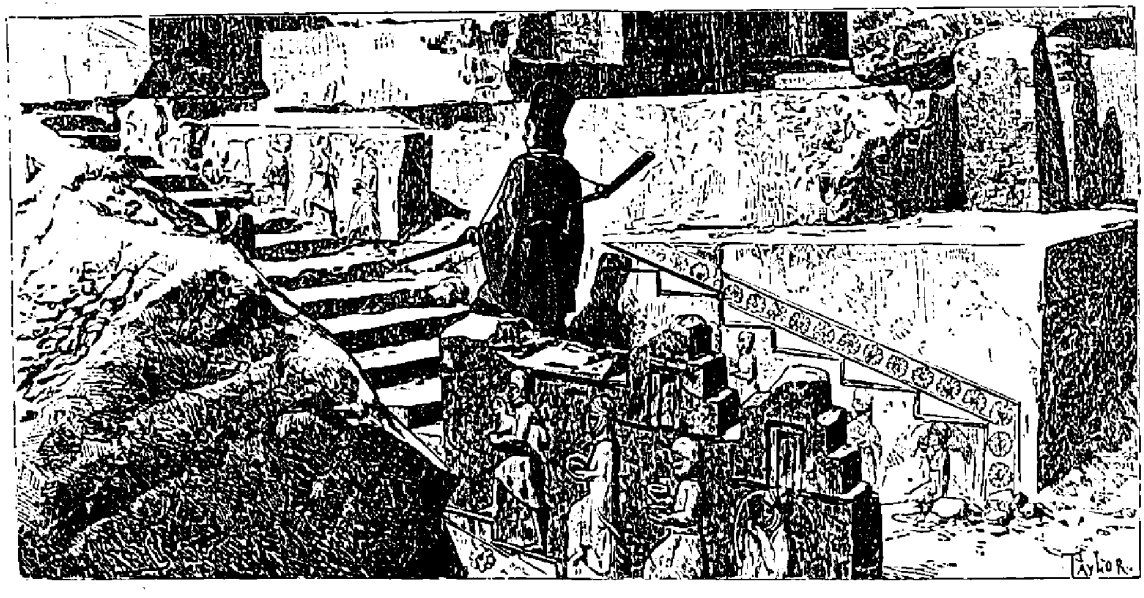
Sur un autre tableau, le roi se promène gravement, appuyé sur un bâton de commandement identique à la

haute canne que tiennent dans la main les grands dignitaires du clergé chyite; il est suivi de deux officiers portant le flabellum et l'ombrelle, objets bien précieux dans un pays où le soleil est aussi brûlant qu'en Perse. Dans cette représentation, Darius laisse traîner sur le sol les plis de la longue jupe qui signale également les gardes royaux, tandis que des serviteurs d'un ordre subalterne, appelés au dehors par leur service, sont vêtus d'une tunique serrée à la taille et des anaxyris ou pantalons qui caractérisent les guerriers parthes dans les bas-reliefs romains.

Une inscription placée au-dessus de la tête du principal personnage est ainsi conçue : « Darius le grand roi, le roi des rois, le roi des provinces, fils d'Hystaspe Achéménide, a construit ce palais. »

Si les bas-reliefs sculptés sur les chambranles des portes reproduisent tous des épisodes particuliers de la vie du souverain, les tableaux qui recouvrent les rampes de pierre de l'escalier ont, en revanche, un caractère beaucoup plus intime. Des serviteurs s'élèvent jusqu'au palais en tenant dans leurs bras de jeunes chevreaux, des plats de fruits, des outres pleines de vin ou des sacs de grain.

Je me souviens avoir vu, dans les escaliers conduisant des cours aux terrasses du temple d'Edfou, de longues théories de prêtres sculptées en bas-relief tout le long des degrés et transportant processionnellement, à l'occasion de certaines fêtes, des barques ou des emblèmes sacrés. L'idée de cette singulière décoration serait donc égyptienne. Mais il ne saurait en être de même du sujet représenté : les personnages qui gravissent les rampes viennent, à l'occasion du nouvel an, offrir un présent à leur souverain. Vingt-cinq siècles se sont écoulés depuis que ces sculptures ont été faites, et cette



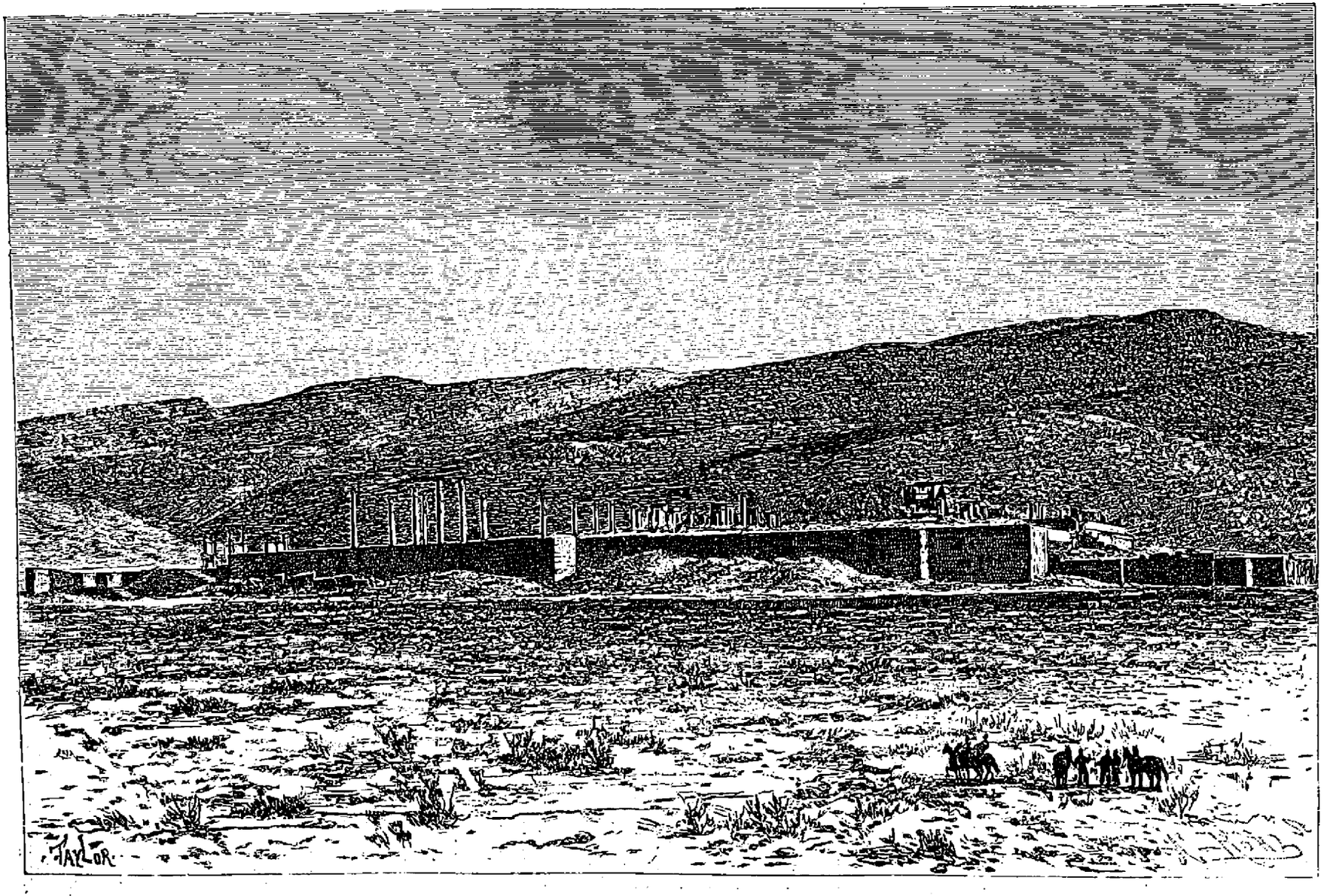
Escalier du palais de Darius. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

lucrative et très antique coutume est encore en usage à Téhéran. Au-dessous de ces personnages, et pour remplir l'angle formé par les dernières marches de l'escalier, les décorateurs ont placé une des plus intéressantes sculptures de Persépolis. Un taureau est attaqué par un lion. La bête sauvage mord à la cuisse son ennemi et d'un coup de sa puissante patte lui brise les reins. Les attitudes sont vraies, l'épaule et la patte du lion supérieurement rendues; le dessin est pur et élégant; le porphyre, très dur, est mis en œuvre avec une habileté et un fini remarquables. Il est d'autant plus facile d'apprécier les mérites de ce bas-relief que, couvert de terre jusqu'à ces dernières années, il n'a point subi le martelage barbare auquel ont échappé fort peu de sculptures persépolitaines.

A soixante-quinze mètres environ du palais de Darius s'étendent les débris de deux autres palais bâtis par Xerxès et ses successeurs; ils reproduisent le modèle des monuments construits par le fondateur de Persépolis.

Enfin, en revenant vers le nord-ouest et en longeant la montagne, on arrive à l'édifice le plus vaste et le plus grandiose du trône de Djemchid : l'apadâna à cent colonnes qui recouvrait sous son immense toiture près de cinq mille mètres carrés de terrain. Les portes et les croisées placées sur ses quatre faces sont encore debout, mais à part ces lourdes pierres on ne voit au-dessus du sol que les bases des colonnes.

Quelques bas-reliefs taillés dans l'épaisseur des portes reproduisent des tableaux semblables à ceux du palais de Darius; d'autres offrent un caractère tout particulier. L'un d'eux représente sans doute la rentrée des impôts. Sur le premier registre on voit le roi assis sur un trône en forme de chaise. La tête du monarque est protégée par un dais, ses pieds s'appuient sur un tabouret carré; un flabellifère l'évente, des gardes l'entourent de tous côtés; un officier, que désigne le sabre



Vue d'ensemble de Persépolis. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

suspendu à sa ceinture, apporte un sac pesant et présente probablement au souverain le tribut monnayé payé par certaines satrapies. Dans les registres inférieurs je reconnais à leur longue robe et à leur coiffure les gardes particuliers du roi : les terribles immortels. Quelques-uns, comme les soldats représentés sur les bas-reliefs placés au bas de l'escalier du palais de Darius, portent la lance; d'autres sont armés du carquois et des flèches dont les Parthes firent contre les Romains un si terrible usage.

La forme du trône est assyrienne, avec cette différence que les pieds du siège sont tournés au lieu d'être simplement équarris; les pentes du dais, fort probablement en étoffe d'or, sont d'un dessin très curieux; elles se composent de deux litres lourdement brodées. A une double rangée d'antémions succède une bande ornée de taureaux; au centre apparaît l'emblème ailé d'Aouramazda; enfin la litre inférieure se termine par un galon et une lourde frange. La superposition des emblèmes ailés donne à cette draperie l'aspect d'une tente égyptienne. C'est une nouvelle manifestation de cette tendance particulière aux Perses d'aller chercher à l'étranger des modèles qu'ils faisaient ensuite reproduire par leurs propres ouvriers.

Ne semble-t-il pas que Darius ait voulu rassembler dans sa demeure souveraine toutes les merveilles de l'Asie et de l'Afrique, et qu'il ait fait contribuer les arts et les richesses des nations tributaires de la Perse à l'ornementation de ses palais?

A l'Ionie il emprunta l'ordonnance de l'édifice, la forme des ouvertures et la sculpture ornementale; à la Lycie, les charpentes et les terrasses; à l'Égypte, les colonnes, leur base, leur chapiteau et le couronnement des portes; à l'Assyrie, la statuaire, et s'en rapporta aux Perses pour harmoniser des types de provenances si diverses avec le goût et la mesure toujours observés par les Iraniens dans l'ornementation de leurs édifices.

L'étude des bas-reliefs de Persépolis me permet de constater la supériorité des sculptures du Takhtè Djemchid sur celles de Madérè Soleïman. Les artistes contemporains de Darius et de ses successeurs donnent une traduction intelligente des plis des vêtements, représentés avant eux par des traits gravés ou peints; leurs œuvres ont grande allure et s'harmonisent merveilleusement, malgré leurs défauts, avec les édifices qu'elles sont destinées à orner. Le dessin est correct, le modelé ne trahit aucune des exagérations caractéristiques des sculptures chaldéennes ou ninivites, l'exécution est parfaite. Mais ce n'est pas seulement l'habileté de main qu'il faut louer chez les Iraniens : les Perses sont surtout redevables de leur supériorité artistique à leur intelligence, qui leur a fait comprendre les véritables conditions du bas-relief et les a amenés les premiers à renoncer aux paysages perspectifs, à grouper sur le même plan tous les personnages d'une même scène.

De pareils efforts devaient malheureusement être perdus pour les siècles futurs; l'architecture persépolitaine, imposée par Cyrus et ses successeurs à des peuples pour lesquels elle était peu faite, n'a pas survécu au dernier représentant de la dynastie achéménide. Il ne pouvait en être autrement dans une contrée privée de bois et dans un pays où les matériaux de terre sont seuls d'un usage pratique : c'est ainsi que les palais du Takhtè Djemchid n'ont jamais été imités ou copiés après la chute de Darius Codoman, et que les rois parthes et sassanides ont de nouveau construit des monuments en briques recouverts des hautes coupoles, caractéristiques de l'architecture nationale de l'Iran.

Deux hypogées creusés dans la montagne au pied de laquelle les Achéménides ont assis le soubassement du Takhtè Djemchid ont fait supposer à tort que les édifices construits au-dessous d'eux étaient des temples funéraires semblables à ceux que les souverains de l'Égypte élevaient à leur propre mémoire dans la nécropole de Thèbes. Cette hypothèse me paraît hasardée : les tombes de Darius et celles de ses premiers successeurs sont creusées dans les rochers de Nakhchè Roustem, à plus de dix kilomètres des palais élevés par ces rois à Persépolis; le voisinage des deux derniers hypogées achéménides, préparés longtemps après l'édification du Takhtè, ne peut donc faire attribuer aux palais une destination funéraire d'ailleurs formellement contredite par les inscriptions cunéiformes. Si toutes les questions relatives à l'origine de Persépolis semblent ainsi résolues, il est, en revanche, bien difficile de déterminer avec certitude l'époque de sa destruction.

Persépolis, assurent presque tous les historiens anciens, fut incendiée par Alexandre le Grand dans une nuit d'orgie. D'après les récits de Quinte-Curce, les délices de la ville royale furent funestes au roi de Macédoine : il céda à une impérieuse passion pour le vin et adopta l'usage de ces interminables festins qui se prolongeaient, chez les Perses, une semaine tout entière. Il passait les nuits revêtu de la robe blanche et du diadème des princes achéménides, parlait le langage des vaincus, vivait sous la garde de jeunes gens choisis dans les premières familles du pays, et s'entourait de ce cortège de courtisanes que traînèrent après eux tous les conquérants de l'antiquité.

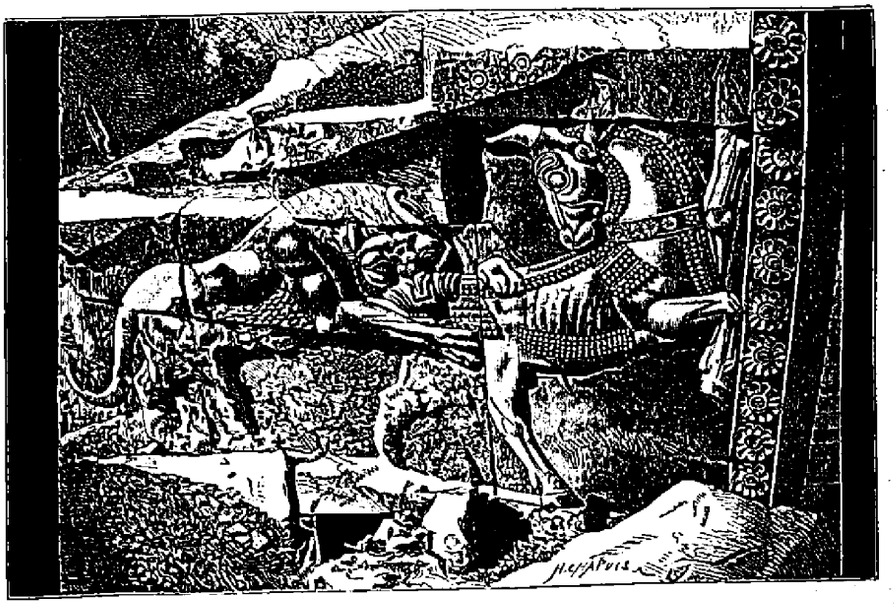
Assise à l'ombre d'une porte de l'apadâna de Xerxès, je relis, dans la Vie d'Alexandre traduite par le vieil Amyot, le récit de l'incendie de Persépolis, et, bien qu'il m'en coûte de charger la mémoire du roi de Macédoine d'un pareil crime, je suis bien forcée, en présence de ces pierres calcinées, de ces colonnes rongées par les flammes, de ces débris de poutres carbonisées, de me ranger à l'avis de Plutarque.

« Et depuis, comme Alexandre se préparait pour aller encore après Darius, il se mit un jour à faire bonne chère et à se récréer en un festin où on le convia avec ses mignons, si privément, que les concubines même de ses familiers furent au banquet avec leurs amis, entre lesquelles la plus renommée était Thaïs, native du pays de l'Attique, étant l'amie de Ptolémée, qui, après le trépas d'Alexandre, fut roi d'Égypte. Cette Thaïs, par-

tie louant Alexandre dextrement, et partie se jouant avec lui à table, s'avança de lui entamer un propos bien convenable au naturel affété de son pays, mais bien de plus grande conséquence qu'il ne lui appartenait, disant que ce jour-là elle se sentait bien largement à son gré récompensée des travaux qu'elle avait soufferts à aller errant çà et là dans tous les pays d'Asie en suivant son armée, quand elle avait eu cette grâce et cet heur de jouer à son plaisir dans le superbe palais royal des grands rois de Perse ; mais que, encore, prendrait-elle bien plus grand plaisir à brûler, par manière de passe-temps et de feu de joie, la maison de Xerxès, qui avait brûlé la ville d'Athènes, en y mettant elle-même le feu en la présence et devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à cette fin que l'on pût dire, aux temps à venir, que les femmes suivant son camp avaient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perses lui avaient faits par le passé que n'avaient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques, ni par terre, ni par mer. Elle n'eut pas sitôt achevé ce propos que les mignons d'Alexandre y assistant se prirent incontinent à battre des mains et à mener grand bruit de joie, disant que c'était le mieux dit du monde et incitant le roi à le faire.

« Alexandre se laissa aller à ces instigations, se jeta en pieds, et, prenant un chapeau de fleurs sur sa tête et une torche ardente en sa main, marcha lui-même le premier; ses mignons allèrent après tout de même, criant et dansant tout à l'entour du château.

« Les autres Macédoniens qui en sentirent le vent y accoururent aussi incontinent avec torches et flambeaux tout ardents, en rang de réjouissance, parce qu'ils faisaient leur compte que cela était signe qu'A-



Combat d'un lion et d'un taureau (voy. p. 216). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

lexandre pensait de s'en retourner dans son pays, non pas faire sa demeurance entre les barbares, puisqu'il brûlait et gâtait ainsi le château royal. Voilà comme l'on tient qu'il fut ars et brûlé : toutefois il y en a qui disent que ce ne fut pas de cette sorte en manière de jeu, mais par délibération du conseil : comment que ce soit, c'est bien chose confessée de tous, qu'il s'en repentit sur l'heure même, et qu'il commanda que l'on éteignît le feu. »

« Ainsi périt, dit à son tour Quinte-Curce, la reine de l'Orient, la capitale qui dicta des lois à tant de nations, le berceau des puissants monarques, l'unique objet de la terreur de la Grèce, la ville dont les armées portées par mille vaisseaux avaient autrefois inondé l'Europe. »

Quels beaux sujets à développer en hexamètres ronflants si l'université n'avait proscrit de ses programmes classiques les dactyles et les spondées! Quelles heureuses réminiscences fournirait aux *jeunes élèves* l'incendie de Troie! quelles belles périodes! quels superbes parallèles! quelles vives antithèses! Les Perses qualifiés de barbares pour avoir détruit le Parthénon par ces mêmes Grecs qui se montrent à Persépolis plus sauvages que leurs anciens adversaires! L'incendie de Sardes occasionne la destruction d'Athènes; la ruine du Parthénon est vengée deux siècles plus tard par le sac de Persépolis!

La ville proprement dite, désignée par les auteurs arabes sous le nom d'Istakhar, ne subit pas tout d'abord le triste sort des palais royaux; elle resta encore longtemps debout, au dire de quelques auteurs persans. Après la ruine du Takhtè Djemchid et après la mort du conquérant macédonien, le satrape Penceste y sacrifia aux mânes de Philippe et d'Alexandre ; Ardéchir Babégan y demeurait quand il se révolta contre les Parthes; Chapour II enleva à cette cité six mille

habitants pour repeupler Nisibin qu'il avait détruite. En 632, Istakhar était encore la résidence du dernier roi sassanide; mais Omar, étant venu mettre le siège devant cette malheureuse ville dès les premiers siècles de l'hégire, la détruisit de fond en comble et fit transporter à Chiraz presque tous les habitants. A dater de cette époque, la vieille capitale fut définitivement abandonnée. Un dernier outrage lui était encore réservé : un hakem de Chiraz, las de faire rendre justice aux familles des gens assassinés dans le voisinage des ruines, devenues un repaire de brigands, voulut dans ces dernières années détruire l'effet en renversant la cause et donna l'ordre d'anéantir tout ce qui restait encore de Persépolis.

Les énormes pierres des palais de Darius et de Xerxès qui avaient bravé pendant plus de vingt-deux siècles toutes les forces destructives de la nature tinrent longtemps en haleine les ouvriers du hakem.

Le gouvernement de Téhéran, informé de cet acte de vandalisme, ordonna de suspendre les travaux et d'arrêter la démolition. Depuis cette époque, on a respecté ces reliques de la Perse ancienne, et c'est à peine si, à deux reprises différentes, on a égratigné le sol des palais.

Il y aurait probablement encore des découvertes du plus haut intérêt à faire à Persépolis, mais l'air y est si insalubre, les chaleurs si fortes, les moustiques si piquants et le tchapar khanè voisin des ruines si mal entretenu, que les rares voyageurs n'ont qu'une idée, quand ils ont passé une journée à visiter le Takhtè Djemchid, c'est de fuir au plus vite ce pays empesté.

XXVII

Une famille guèbre en pèlerinage à Nakhchè Roustem. — La religion des Perses au temps de Zoroastre. — Le Zend-Avesta. — Départ de Kennarè pour Chiraz.

11 octobre. — En rentrant hier soir à Kennarè, j'ai trouvé installé en dehors du village un campement de Guèbres qui viennent en pèlerinage à Nakhchè Roustem. On désigne en Perse sous le nom de Guèbres et sous celui de Parsis aux Indes, les derniers sectateurs de l'antique religion professée avant la venue de Mahomet par les habitants de l'Iran. Ce matin, j'ai fait demander aux nouveaux arrivés de me recevoir. Le chef de famille est vêtu comme les Persans de la classe pauvre, avec cette différence que ses habits, faits en bon drap, sont d'une extrême propreté. Bien qu'ils paraissent neufs, ils sont ostensiblement rapiécés sur l'épaule d'une étoffe de couleur différente de celle de la tunique. Les musulmans distinguent les Guèbres des sectateurs de l'Islam à cette marque humiliante. La femme, encore jeune, est grande, mince, d'aspect élégant, mais, pas plus que son mari, elle ne diffère par son type des musulmans du Fars. Elle porte un costume pareil à celui de Chapour dans le bas-relief de Nakhchè Roustem; je retrouve dans son ajustement les trois pantalons, la tunique à manches des anciens Mèdes de la classe moyenne et la mitre avec le léger turban que dès la plus haute antiquité les habitants de l'Iran enroulaient autour de leur tête.

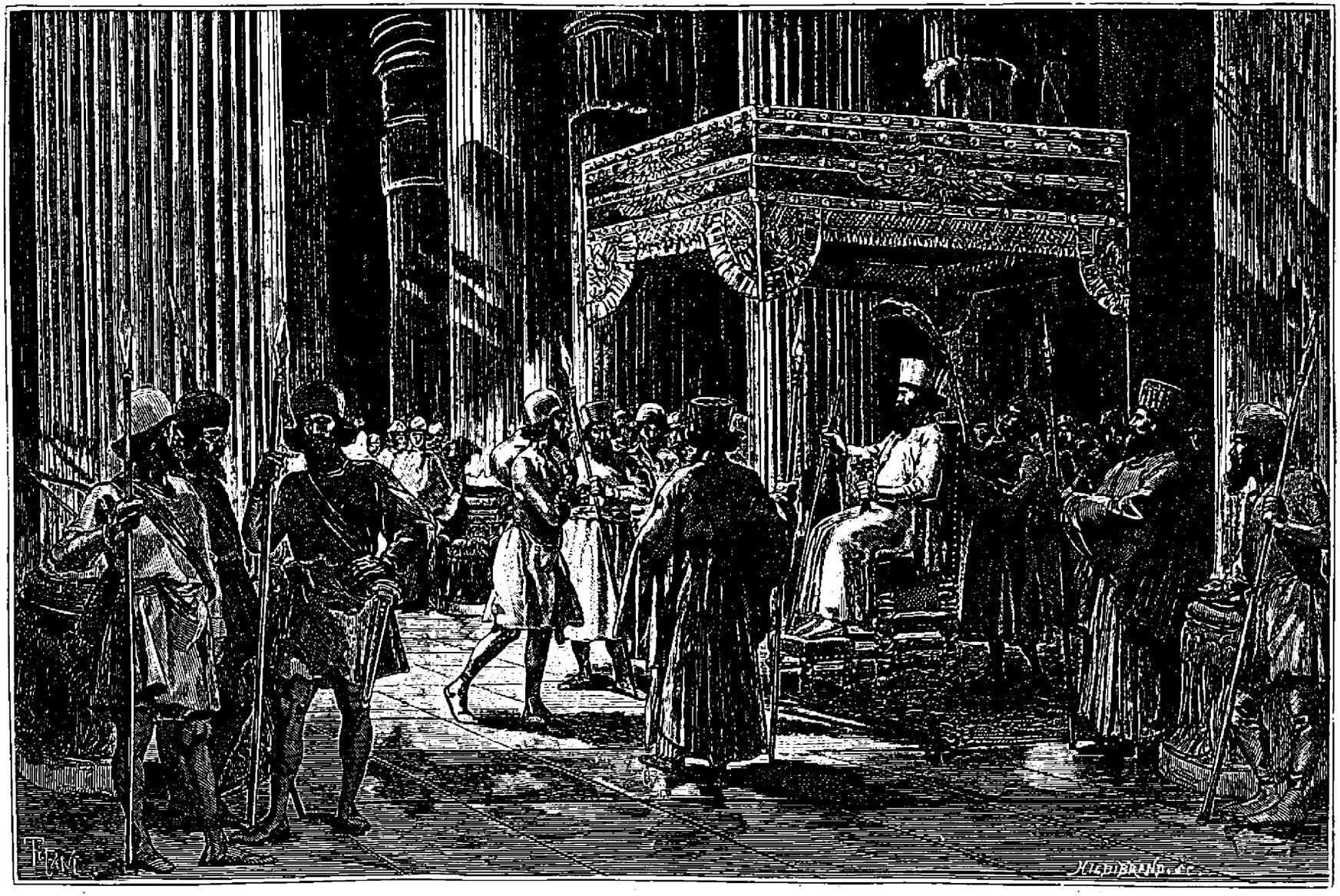
Ces braves gens nous proposent de nous accompagner aux ruines; j'accepte avec plaisir, et nous nous dirigeons ensemble vers le Takhte. Je regrette bien vivement de ne pas connaître le patois persan parlé par mes compagnons de route, car il m'est impossible de causer avec eux sans l'intermédiaire de mes toufangtchis, dont ils paraissent se méfier à bon droit.

Je finis néanmoins par comprendre que la religion de Zoroastre, malgré bien des modifications, est encore pratiquée par près de huit mille Guèbres, presque tous réfugiés à Yezd, ville désignée par eux sous le nom de « cité de la lumière ». Aidés par leurs nombreux coreligionnaires de l'Inde, ils entretiennent des écoles et ont jusqu'ici échappé à la haine des musulmans parce qu'ils possèdent une lettre d'Ali dans laquelle le gendre de Mahomet leur promet sa protection.

Les Guèbres sont laborieux et intelligents; leurs mœurs sont pures, ils sont monogames; leurs filles et leurs femmes vivraient à visage découvert, si les lois religieuses de la Perse toléraient cette infraction aux usages musulmans. Ils se distinguent de leurs compatriotes par leur respect pour la vérité et par leur probité commerciale. Ces vertus, bien rares en Orient, leur ont permis d'accaparer tout le commerce des provinces du sud-est.

Beaucoup plus sobres de renseignements quand je me veux faire instruire de leurs pratiques religieuses, les Yezdiens se contentent de m'apprendre qu'ils considèrent certains monuments de Persépolis comme sanctifiés par des souvenirs religieux, et que de tous les pays du monde ils viennent en pèlerinage visiter les atech-ka, les tombes achéménides et la tour carrée de Nakhchè Roustem. Ils sont autorisés à faire dévorer leurs morts par des oiseaux de proie, mais ne peuvent exercer leur culte en plein air, monter à cheval dans les villes et porter des habits intacts.

La religion professée encore de nos jours par les Guèbres est une forme abâtardie d'un culte fort ancien qui dérivait primitivement des anciennes croyances aryennes telles que les ont fait connaître les livres sacrés des Indes. Les Mèdes furent plus spécialement dualistes; les Perses, au moins sous leurs premiers rois, restèrent monothéistes, en ce sens que le principe mauvais fut toujours sacrifié à l'esprit du bien; ils reconnaissaient un Dieu suprême, immuable, universel, entouré d'une pluralité d'attributs susceptibles de prendre une vie propre et indépendante. Les légendes rapportent au prophète Zoroastre l'honneur d'avoir établi la religion mazdaïenne chez les Mèdes. A quelle époque vécut ce grand législateur? Je l'ignore, et j'ai la consolation de ne pas être la seule à laisser la question sans réponse. Les auteurs classiques s'accordent tous à lui attribuer une très antique origine. Hermippos et Eudoxe le font vivre six ou sept mille ans avant la mort d'Alexandre, Pline mille ans avant Moïse,



La rentrée des impôts (voy. p 216-218). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy, composé à l'aide des bas-reliefs de Persépolis.

Xanthe de Lydie plus de six cents ans avant le règne de Darius; quelques auteurs modernes l'ont considéré comme le contemporain du roi achéménide, ce qui paraît n'être point exact, car Darius, en se vantant d'avoir relevé les autels renversés par les mages, nous apprend que le magisme était antérieur à son avènement au trône. En réalité, on ne sait même pas si Zoroastre a jamais existé.

D'après les traditions iraniennes, Zoroastre naquit à Ourmiah, en Médie, dans la province actuelle de l'Azerbeïdjan. Son enfance et sa jeunesse se passèrent à lutter victorieusement contre les démons; à l'âge de trente ans, un génie supérieur nommé Vohou Manô lui apparut et le conduisit en présence d'Aouramazda. En prophète qui connaît son métier, il demanda au Dieu suprême des renseignements sur la morale, la hiérarchie céleste, les cérémonies religieuses, la fin de l'homme, les révolutions et l'influence des astres, et termina par cette question : « Quelle est la créature la meilleure qui soit sur la terre? — L'homme qui a le cœur le plus pur, » lui fut-il répondu

« *Quare opium facit dormire?*

— *Quia....* » etc.

Zoroastre, alléché sans doute par la netteté de cette première réponse, voulut ensuite connaître les fonctions des anges, distinguer les bons et les mauvais esprits; avant de satisfaire sa curiosité, Aouramazda lui ordonna de traverser une montagne enflammée, le condamna à se laisser ouvrir les entrailles et fit verser du métal en fusion dans la plaie béante. Le prophète supporta sans douleur cette terrible opération et reçut de Dieu, après avoir subi toutes ces épreuves, l'Avesta ou livre de la loi; puis il fut renvoyé sur la terre. Il se rendit à la cour de Gusthasp, roi de Bactriane, défia les sages de la cour qui voulaient le faire mourir, les vainquit à coups de miracles (toujours d'après les légendes) et obtint enfin l'adhésion du roi et de sa famille à la nouvelle religion.

Le Zend-Avesta était une encyclopédie canonique, un rituel et un bréviaire. Longtemps inconnu des Occidentaux, qui en défiguraient le nom de mille manières, il a été apporté en France, il y a un peu plus d'un siècle, par Anquetil-Duperron.

L'ensemble des livres attribués à Zoroastre formait vingt et un ouvrages, qui existaient encore, nous dit la tradition, au temps d'Alexandre. Aujourd'hui on possède seulement deux recueils de fragments : le Vendidâd Sâdeh et le Yesht Sâdeh. Le premier de ces recueils se compose du Vendidâd ou livre contre les démons, du Yaçna, livre du sacrifice, et du Vispered, livre liturgique; tous ces ouvrages sont écrits en langue zend ou mède.

Avant toute chose, la religion mazdéenne recommande à ses adeptes d'adorer Aouramazda, l'esprit sage, le lumineux, le resplendissant, le très grand, le très bon, le très parfait, le très actif, le très intelligent et le très beau. C'est la divinité ailée devant laquelle se tient Darius sur les bas-reliefs des tombes achéménides. Aouramazda avait pour coadjuteurs dans son œuvre créatrice et bienfaisante six Amescha Çpentas et une multitude de génies, les Yazatas chargés de la conservation de l'univers; enfin, sous les ordres des Yazatas, se trouvaient des esprits destinés à veiller sur chaque être en particulier. Ces êtres immatériels, nommés sa fravashi (ou férouer), devenaient d'autant plus heureux dans le ciel, qu'ils avaient mieux rempli leur tâche sur la terre, et semblent être la première forme des anges gardiens de la religion chrétienne.

En même temps qu'Aouramazda, dont le nom signifie « Seigneur omniscient » et qui est appelé aussi Çpenta Mainyou (l'esprit qui dilate) créait le monde et suscitait les forces qui le régissent; le principe destructeur apparaissait sous la forme d'Angro Mainyou (esprit d'angoisse) ou d'Ariman. Angro Mainyou tirait du néant toutes les choses nuisibles, comme Aouramazda avait créé le bien, la beauté et la lumière. La nécessité de se faire aider dans sa tâche dévastatrice engageait l'esprit du mal à créer les deaves (dives) destinés à semer dans le monde le chagrin ou le péché. Les six plus puissants d'entre eux étaient opposés aux Amescha Çpentas.

Les prescriptions liturgiques de l'Avesta sont admirables de sagesse. Le législateur s'est donné pour but de créer une société calme, riche et heureuse. L'agriculture est la base d'un système économique développé avec une admirable prévoyance; les formules de la religion sont simples, et Zoroastre demande seulement à l'homme d'adresser des prières et des sacrifices à son dieu, d'être simple de cœur, sincère de parole et loyal dans toutes ses actions.

Aouramazda n'avait ni statue ni temple mystérieux, mais au faîte des montagnes s'élevaient des pyrées sur lesquels des prêtres entretenaient le feu sacré. Les Perses lui offraient en sacrifice le bœuf, le cheval, la chèvre et la brebis; la chair de ces animaux était placée devant le brasier et non sur la flamme, qu'elle aurait pu souiller. La crainte de détruire la pureté de la terre, du feu et de l'eau empêchait également les sectateurs de la religion de Zoroastre de brûler, d'enterrer et de jeter dans les rivières les corps morts. Ils les déposaient dans de grandes tours sans toiture, connues sous le nom de Dakhmas (tour du silence), et les y abandonnaient aux oiseaux de proie. L'âme restait, trois ou quatre jours après la mort, dans le voisinage de sa dépouille terrestre, puis elle se présentait devant un tribunal. Le génie Rashnou pesait dans une balance ses bonnes et ses mauvaises actions et la conduisait ensuite sur un pont jeté au-dessus de l'enfer. Si les mauvaises actions l'emportaient sur les bonnes, elle tombait au fond du gouffre et devenait la proie d'Ariman; dans le cas contraire, elle traversait le pont, arrivait devant Vohou-mano, qui la présentait à Aouramazda.

Les ministres du culte, généralement connus sous le nom de mages, portaient en réalité le titre d'*Atravan*. Mage chez les Mèdes, comme Lévy chez les Juifs,

désignait peut être la tribu au sein de laquelle se recrutaient les prêtres, qui héritaient leur charge sacerdotale de leurs ascendants directs. Cette tradition s'est perpétuée chez les Guèbres des Indes. Le mot de mage, que les auteurs anciens empruntèrent aux Perses, était sans doute un terme de mépris employé en mauvaise part par les adversaires religieux des prêtres mèdes, comme de nos jours les qualifications d'ultramontains et de huguenots sont appliquées aux ultra-catholiques et aux calvinistes.

Quoi qu'il en soit à ce sujet, les mages avaient conquis la Médie et s'apprêtaient à envahir la Perse, quand ils furent arrêtés dans leur essor par l'insuccès de l'entreprise de Gaumata sur le trône de Cambyse.



Serviteur, soldat de la garde royale et cavalier perse (voy. p. 218). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

Darius, forcé de sévir contre les ministres de la religion, paraît, pendant toute la durée de son règne, avoir tenu les prêtres en légitime suspicion. Sous Artaxerxès Ochus, le culte d'Anahitra et de Mithra s'introduisit en Perse; plus tard les Arsacides, à la suite de la conquête d'Alexandre, semblèrent se rapprocher plus encore que leurs prédécesseurs du polythéisme étranger.

Les Sassanides avaient restauré dans toute sa pureté le culte mazdaïque et rendu aux mages toute leur autorité, quand les Arabes, devenus maîtres de la Perse, substituèrent l'islamisme à la vieille religion des Aryens.

Depuis une semaine, nous rendons des hommages journaliers à Aouramazda et nous vivons dans un commerce intime avec les Achéménides de pierre. Marcel

a rempli de notes et de dessins un cahier de plus de deux cents pages; mes clichés, pris avec soin et lavés avec une eau très pure, sont bien réussis. Il est temps de dire adieu aux débris des palais des grands rois et d'abandonner les champs où fut Persépolis.

Nos mafreschs sont bouclées, les chevaux sont sel-



Famille guèbre (voy. p. 220). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

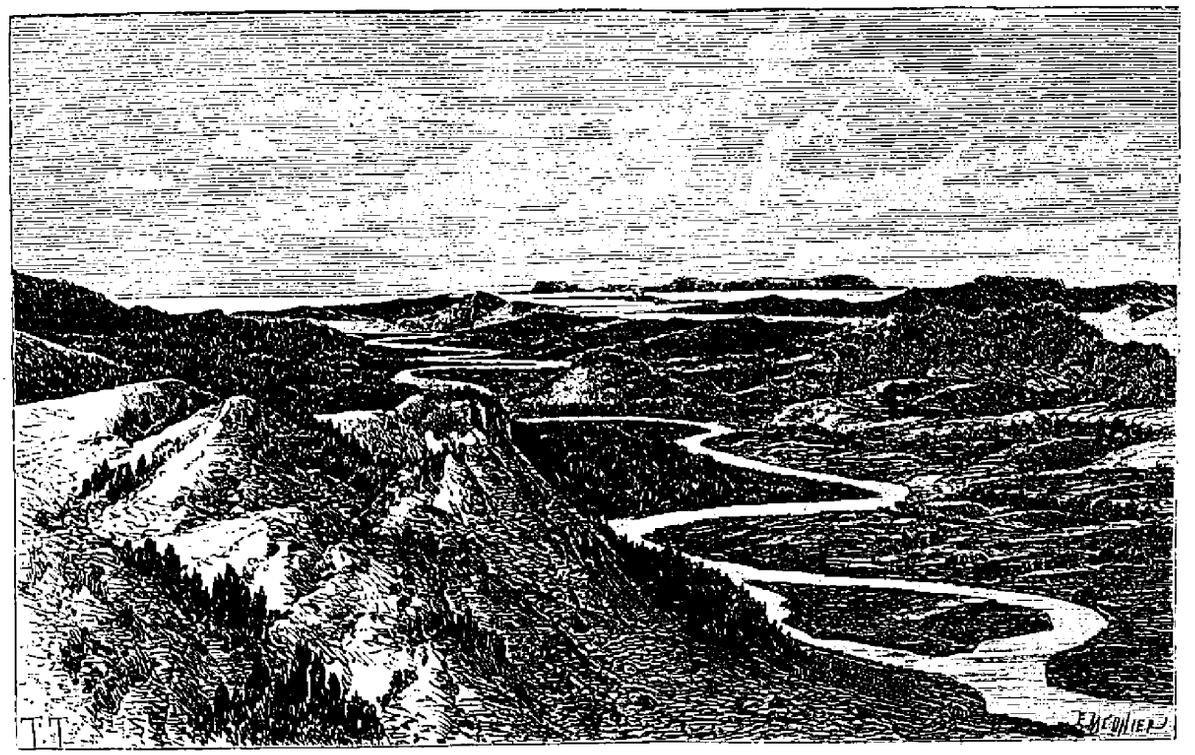
lés : en route pour Chiraz, la moderne capitale de la province du Fars!

La trouverai-je digne de la réputation que lui a faite Hafiz, le plus illustre de ses enfants?

« Qu'est-ce donc, dit-il, que le Caire et Damas, et la terre et la mer? Ce sont des villages. Chiraz seule est une ville. »

Jane DIEULAFOY.

(La suite à une autre livraison.)



Vallée de l'Alphée (voy. p. 225). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXXVIII

La vallée de l'Alphée. — Les ruines d'Heræa. — Le bac du Ladon. — La vallée d'Olympie. — Les nouvelles fouilles.

Il y a bien longtemps que nous avons laissé le lecteur au village d'Andritzèna, et si, depuis que nous l'avons, bien malgré nous, abandonné au fond des montagnes d'Arcadie, il eût été obligé de se nourrir chez Alcibiade Koutzavos de l'huile rance, des olives saumâtres et du vin âcre et raisiné du pays, il aurait pris en horreur profonde la Grèce antique présente et future et les Grecs de tous les temps.

Fort heureusement, c'est dans son *home*, avec tout le confortable qu'il lui a plu, que le lecteur nous a attendu patiemment, plus patiemment peut-être que ne l'eût désiré notre amour-propre d'auteur.

J'espère, aujourd'hui, le retrouver prêt à affronter avec moi de nouvelles fatigues pour admirer toute cette partie du Péloponnèse qu'il me reste à lui faire connaître et les quelques îles du Péloponnèse qui, pour lui, peuvent avoir de l'intérêt.

En quittant Andritzèna, nous dirigeant droit au nord vers Olympie, nous suivons une route étroite et pierreuse, qui serpente sur le flanc de la montagne et qui domine le cours de l'Alphée dont les eaux jaunes bouillonnent à travers de gros rochers. La route traverse tantôt des bouquets de bois, tantôt des prairies où paissent des troupeaux de bœufs gardés par quelques gamins en guenilles.

Quand elle s'enfonce dans un vallon solitaire et ombreux, on rencontre le plus souvent une source abondante, qui, avant de se précipiter en cascatelle, forme dans des creux de rochers de petits bassins tranquilles et limpides où des tortues microscopiques nagent rapidement et se cachent, à notre approche, sous les larges feuilles de nénuphar ou entre les tiges de grands lis blancs.

Lorsque le chemin revient ensuite sur la pente du

1. Suite. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337, 353, 369; t. XXXV, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXVII, p. 289 et 305.

coteau, la vue s'étend sur la vallée large, boisée et bornée au nord par la grande chaîne de l'Érymanthe. Peu de cultures, du reste. De temps à autre un carré de maïs sur la hauteur indique seul qu'il y a là des êtres qui travaillent pour vivre parce qu'ils sont hommes, et qui vivent pour faire de la politique parce qu'ils sont Grecs.

Dans le fond de la vallée, rien que des cris d'oiseaux, des froissements de feuillages, la solitude et l'abandon. C'est que là, comme toujours, règne la fièvre.

Les Grecs nient la malaria, mais le teint blême et terreux, le regard morne, les membres grêles et sans force de ceux qui habitent les bas-fonds, donnent un triste démenti à ces affirmations.

Une heure après le village de Phanari, nous traversons le plateau de Nerovitsa, d'où l'on domine tout le pays environnant et toutes les montagnes d'Arcadie.

De Rougozio, village construit de branchages et de boue, un sentier long et pénible descend vers l'Alphée à travers des bois de chênes verts et de lentisques.

Après avoir traversé le fleuve à gué, et dans l'angle formé par le confluent du Ladon et de l'Alphée, nous trouvons quelques fondations de murs helléniques à moitié disparus sous une végétation exubérante.

Là gît Heræa, une des villes les plus puissantes et les plus riches de l'Arcadie, et probablement aussi une des plus heureuses, car elle n'a pas d'histoire.

Comment ne pas l'être, d'ailleurs, au milieu d'un pays aussi fertile et aussi charmant, béni du ciel et ignoré des conquérants, sous un climat délicieux où la brise tiède de la mer Ionienne alternait avec le vent frais de l'Érymanthe?

La ville s'étendait sur une pente douce jusqu'au bord de l'Alphée, dans lequel baignaient les murs de longues terrasses couvertes de myrtes et de lauriers et servant de promenade aux citadins. De là ils pouvaient contempler le cours du fleuve jusqu'au point où il fait un brusque détour vers l'ouest, les verts pâturages qui le bordaient, les pentes boisées de la montagne. Là on se sentait comme enveloppé d'une atmosphère de calme et de bien-être, un peu amollissante peut-être, mais à coup sûr pleine de charme.

Pour traverser le Ladon, large et profond, il fallait faire passer les chevaux à la nage et nous embarquer dans une façon de pirogue disloquée et faisant eau de toutes parts. Quant au vieux paysan qui est censé entretenir ce bac primitif, on ne put le trouver nulle part; et comme il y avait, paraît-il, réunion électorale au village voisin de Paloumba, il était à présumer que le vieux passeur, se souciant peu des voyageurs, était en train de discuter, le verre à la main, les mérites ou la générosité des divers candidats.

La vallée du Ladon est un des sites les plus ravissants que l'on puisse rencontrer en Grèce et où le voyageur, qu'il soit peintre, archéologue ou poète, rencontre tout ce qui peut satisfaire son imagination ou sa curiosité. La voilà donc enfin cette Arcadie tant chantée, avec son beau fleuve aux eaux pures et limpides, ses sources fraîches, ses forêts touffues, ses vertes prairies émaillées de troupeaux, ses collines couvertes de fleurs parfumées.

A chaque pas l'aspect de la vallée change; tantôt la rivière disparaît presque sous les platanes immenses qui la recouvrent comme d'une voûte sombre; tantôt elle se sépare pour former des îles que couvrent des arbres enlacés de plantes grimpantes; ou bien elle traverse de belles prairies encaissées par des collines ombragées de pins.

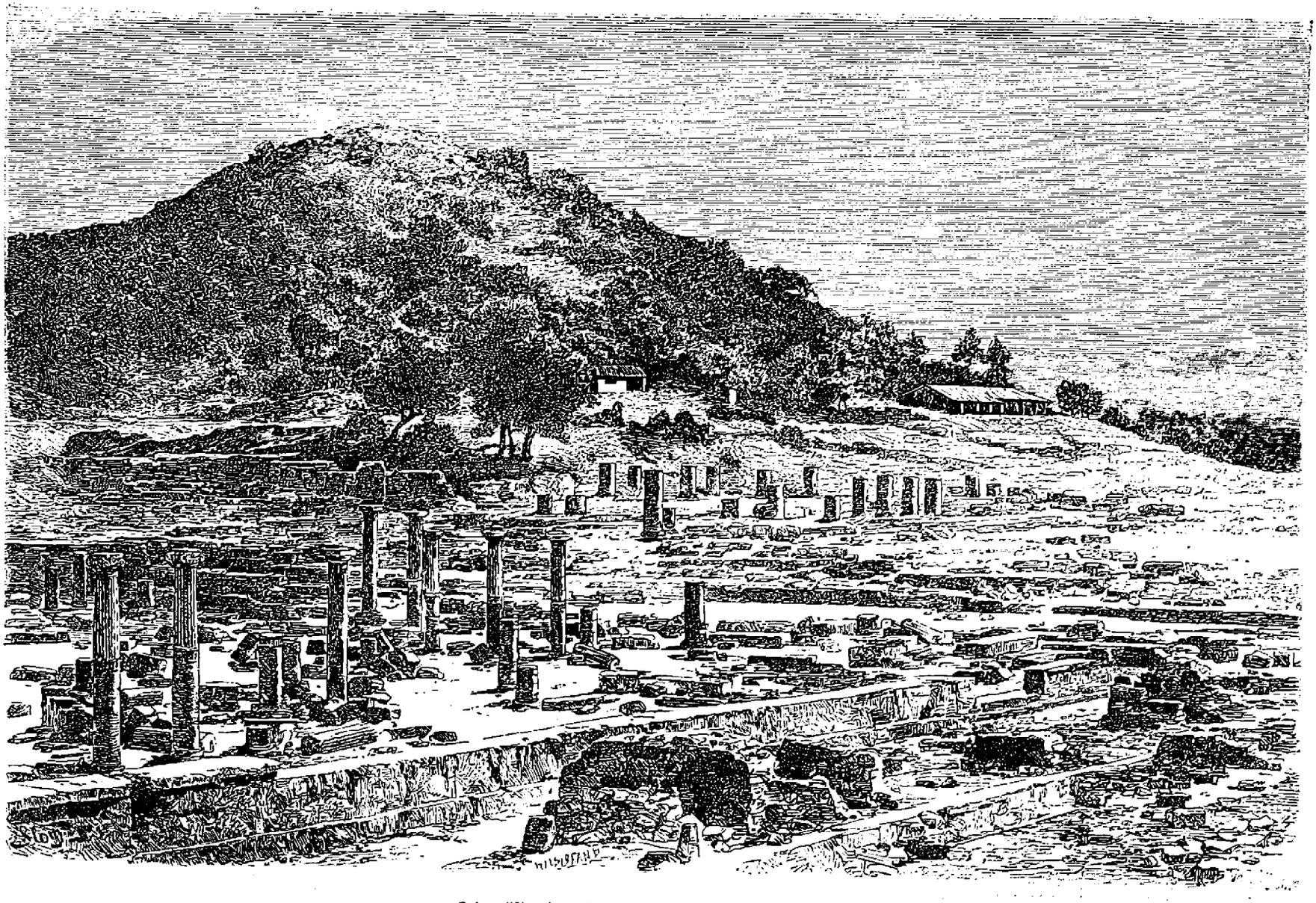
Les flancs des montagnes sont couverts d'épaisses forêts de chênes, et dans le lointain apparaît le sommet neigeux de l'Olonos.

On se laisse séduire par cette nature pleine de charme, et il semble que dans ce pays si beau il n'a pu vivre autrefois que des gens heureux, aux mœurs pastorales, peu soucieux de la gloire qui ne s'achète que par la ruine et le trouble, oubliés du monde, mais heureux et comblés des bienfaits de la nature.

Trois quarts d'heure à peine après que nous avions quitté le Ladon, nous rencontrons une autre rivière, dont le cours rapide a rongé les rives. C'est l'ancien Erymanthe, appelé aujourd'hui la Dogana et qui descend tumultueusement de l'Olonos par une vallée sauvage bordée de roches escarpées, criblées de fissures et de cavernes, dont plusieurs murées et crénelées ont servi de refuge et de forts aux Klephtes pendant la guerre de l'indépendance.

Nous traversons la rivière à gué jusqu'au poitrail des chevaux, pour suivre ensuite la riante vallée de l'Alphée, enserrée entre des montagnes peu élevées, couvertes de bois et dessinant sur le ciel des lignes pures et harmonieuses. Dans le fond de la vallée, sur un terrain gras et d'une fertilité merveilleuse, les carrés de vignes, les champs de maïs, des maïs plus hauts qu'un homme, alternent avec des prairies et des bouquets de bois, de chênes, de lentisques, de figuiers sauvages, tous arbres séculaires à la végétation puissante et supportant toute une forêt parasite de ronces, de lianes et de vignes sauvages. Sur les îlots de sable qui émergent du fleuve et sur les rives poussent les lauriers-roses, les agnus castus et les platanes énormes, tandis que les hauteurs sont couronnées de pins. Les cigales criquaient dans les buissons, les rossignols chantaient dans les futaies. Tout ce décor charmant est en parfaite harmonie avec les souvenirs, et paraît toujours prêt pour de nouvelles fêtes.

La vallée d'Olympie n'était en quelque sorte qu'un sanctuaire rempli de temples, d'autels et de statues. De tant de chefs-d'œuvre, de tant de monuments il ne reste aujourd'hui que quelques pierres, quelques tronçons de colonnes, enfouis sous les alluvions marécageuses du fleuve. Ce que les Romains de l'empire n'ont pas pillé, ceux de la décadence l'ont détruit. Ce qui restait, l'Alphée l'a renversé et recouvert de douze pieds de limon, après avoir brisé les digues que les anciens avaient élevées pour arrêter la violence de ses inondations.



Ruines d'Olympie. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

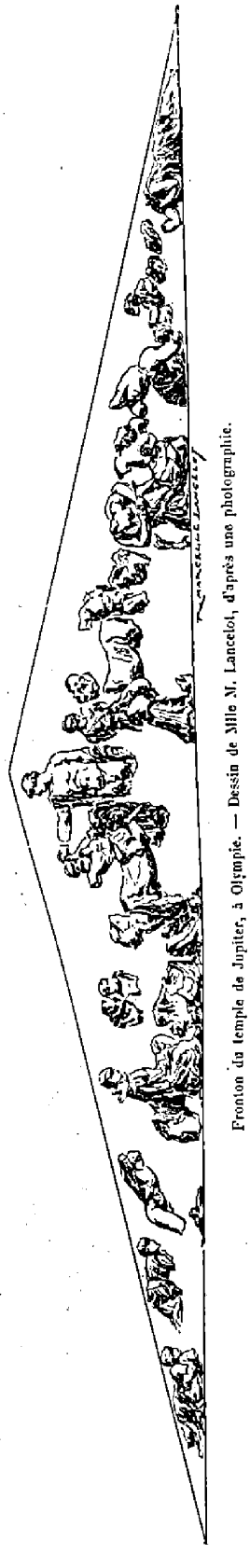
Grâce aux fouilles faites par les Français, pendant l'expédition de Morée, on se rend un compte assez exact de ce que pouvait être le temple de Jupiter, bien que l'incurie du gouvernement grec laisse se combler chaque jour les excavations.

Les seuls fragments qu'Abel Blouet a rapportés sont au Louvre : le lion de Némée étendu mort et sur lequel Hercule pose le pied, Artémis Stymphalia regardant du haut des rochers le massacre des oiseaux du lac par Hercule, enfin un Hermès dont le torse, modelé par larges méplats et d'un dessin superbe, est charmant dans son laisser-aller si naturel et sa grâce juvénile; les débris du fronton ouest où Alcamènes d'Athènes avait représenté le combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs; Héraclès domptant le taureau crétois, morceau admirable plein de fougue et d'énergie et au-dessus duquel aucune œuvre de la sculpture antique ne peut être placée. Mais depuis l'époque où je vis Olympie dans son linceul de boue, l'Allemagne fit ce que M. Beulé avait tant de fois et inutilement proposé au gouvernement français, et employa un peu des milliards que la guerre lui avait livrés à entreprendre des fouilles sur l'emplacement du temple de Jupiter. Le résultat a été au-dessus de toutes prévisions, et, si l'on en juge par les photographies qui ont été faites sur place, les fragments découverts peuvent compter parmi les plus beaux que l'art grec nous a, jusqu'à présent, montrés.

On savait bien, par Pausanias, que le fronton est du temple avait été sculpté par Pœonios, un Thrace de Mendé, mais de cet artiste on ne connaissait et l'on ne savait pas grand'chose, et l'on s'était habitué à considérer cet inconnu comme un pâle imitateur de Phidias. Et voilà que, tout à coup, on se trouve en face d'une individualité puissante, d'un maître plein d'une originalité rude et grandiose.

Ce qui domine dans toutes ces sculptures, c'est un grand effet décoratif, la franchise des lignes, la magistrale simplicité du travail, en même temps que l'intensité de la vie.

Pœonios était un réaliste que n'effarouchaient pas certaines vulgarités, mais dont la main, ébauchant à grands coups de ciseau ces puissantes figures, était guidée par le sentiment et la science du grand art. Et cependant ce grand talent sut allier, quand il le fallait, à ces qualités si vigoureuses, une délicatesse et une élégance qui rappelaient les plus belles œuvres de Phidias et de son école. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à regarder cette Victoire colossale dont le beau corps se devine sous les mille plis frissonnants de l'étoffe légère qui l'enveloppe comme d'une gaze transparente.



Fronton du temple de Jupiter, à Olympie. — Dessin de Mlle M. Lancelot, d'après une photographie.

Les nouvelles fouilles d'Olympie ont donc un intérêt très grand, et le seul regret que l'on puisse, que l'on doive exprimer, c'est que ce ne soit pas la France qui en ait la gloire.

LXXIX

L'embouchure de l'Alphée. — Le raisin sec. — Pyrgos. — L'observance du maigre en Grèce. — Climat de l'Élide. — Andravida et ses églises franques. — Les vins de l'Élide. — Élis et Palæopolis. — L'Érymanthe. — Le khani de Tripotamos.

En quittant Olympie et après avoir suivi quelque temps les rives du fleuve, ombragées de beaux platanes, nous pénétrons dans un défilé boisé qui débouche dans la petite vallée de Phloka. Les collines sont couvertes de pins parasols, mêlés à des chênes verts ou épineux, des hêtres, des aunes et des bruyères arborescentes. Dans la plaine, le sentier est bordé de myrtes, d'arbousiers, de faux acacias à fleurs jaunes et de rosiers couverts de fleurs blanches. Dans de gras pâturages paissent des troupeaux de chevaux, petits, mal faits, mais nerveux, pleins de feu et bons pour la montagne. Dans une deuxième vallée se trouve le village de Stréphie, entouré de cultures riches et variées, et celui de Kokoura au milieu de champs de vignes à larges feuilles.

On rejoint pour quelques instants l'Alphée, qui est là un grand et beau fleuve, le seul avec la Néda qui mérite vraiment ce nom en Grèce, promenant ses eaux tranquilles dans un large lit, qu'elle ne remplit complètement qu'en hiver et au printemps. Les collines boisées qui la bordent s'écartent et s'abaissent jusqu'à la mer, et les rives sont couvertes de tamarix et de lauriers-roses.

Après le village de Parbasena, dont les maisonnettes blanches sont éparpillées au milieu des vergers et des micocouliers en fleurs, le sentier fait un brusque dé-

tour et traverse deux petites rivières, tributaires de l'Alphée. La campagne est couverte de plantations de raisin de Smyrne, dont la culture et la préparation sont devenues la grande préoccupation des habitants de l'Élide et de l'Achaïe, qui y trouvent une source de gros bénéfices, surtout depuis que le phylloxera, en détruisant nos vignes, a fait entrer le vin de raisin sec dans la consommation européenne.

Après avoir fait passer les grappes dans l'eau chaude pour amollir l'enveloppe, on les fait sécher pendant huit jours sur une aire préparée avec de l'eau et de la bouse de vache.

Quant au raisin de Corinthe, qui se cultive aussi dans toute cette province et dont le grain est plus petit, ses principaux débouchés sont l'Angleterre et l'Amérique, qui en absorbent, paraît-il, d'énormes quantités, dans leurs plum-pudding, leurs twelfth-cake, leurs ginger-bread.



Taureau d'Héraclès, à Olympie. — Dessin de Mlle M. Lancelot, d'après le moulage de l'École des Beaux-Arts.

En quelques minutes nous arrivons à la petite ville de Pyrgos, dont les maisons blanches, aux toits de tuiles rouges, font bon effet derrière leurs jardins de citronniers, de mûriers et d'oliviers. C'est du reste, après Calamata, l'une des plus grandes villes de la Morée.

Nous descendîmes chez un négociant dont j'avais connu le beau-frère à Athènes.

Là, comme partout en Grèce, nous rencontrâmes l'accueil le plus empressé et le plus obligeant. Nous retrouvions un peu du luxe et du confortable de la civilisation, qui nous fit oublier les mauvais gîtes de la montagne sauvage d'où nous venions et où nous allions retourner. Pyrgos, résidence du préfet de l'Élide, a plus de quatre mille habitants; plusieurs vastes et belles maisons y ont été construites depuis quelques années, depuis, surtout, que l'agriculture est en progrès et enrichit les habitants.

La ville est à deux heures de marche environ du petit port de Katakolo[1], où relâchent plusieurs fois par mois les paquebots grecs et d'où les sacolèves, sortes de grandes barques pontées, transportent les vins et les raisins secs à Zante, où se centralise ce commerce.

Le soir il y avait dîner en notre honneur, le préfet, le maire, le capitaine de gendarmerie et trois des notables commerçants. Bien que ce fût un mercredi, c'est-à-dire jour maigre pour les Grecs, on n'en servit pas moins plusieurs plats de viande, que notre hôte nous présenta comme une compensation aux privations que nous avions endurées dans la montagne, mais ni lui ni les autres convives n'y touchèrent. Les Grecs, sans forfanterie comme sans fausse honte, observent tous, très religieusement, les maigres et jeûnes nombreux et rigoureux qui leur sont prescrits. On ne compte pas moins de cent trente jours d'abstinences et de jeûnes. Outre les quatre carêmes réguliers qui précèdent la solennité de Pâques, la fête des Apôtres, l'Assomption et Noël, ils ont une infinité de vigiles, et font ensuite maigre le vendredi en mémoire de la Passion, et le mercredi parce que ce fut ce jour-là que Judas reçut de l'argent pour trahir son maître.

Pendant le grand carême, le plus sévère de tous, on ne se nourrit que de légumes à l'eau et de riz pendant quarante jours. Le vendredi saint on s'abstient complètement de nourriture jusqu'au coucher du soleil. Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous obéissent à la loi sévère. Enfin le samedi, après le coucher du soleil, la gaieté reparaît sur les visages, et l'on jette joyeusement le carême par la fenêtre sous la forme des vieux pots de cuisine dont on s'est servi pendant tout ce temps.

Les jours maigres ordinaires sont moins rigoureux, et nous vîmes servir sur notre table des poissons exquis que l'Alphée fournit en abondance.

Le café fut servi sur une terrasse entourée de tilleuls et d'orangers, dont les parfums imprégnaient l'air au point de le rendre presque irrespirable. Dans les jardins, les chèvrefeuilles, les romarins, les jasmins; dans les campagnes, les thyms et les vignes en fleurs, nous envoyaient leurs effluves. Des milliers d'insectes lumineux piquetaient de lueurs phosphorescentes l'ombre

1. Aujourd'hui un chemin de fer relie Pyrgos à Katakolo en un trajet d'une demi-heure.

de la nuit, et dans les tilleuls un loriot sifflait sa chanson.

Mais, hélas! toute médaille a son revers. Pyrgos, que le lecteur pourrait croire un vrai paradis, est entourée de marais malsains qui mêlent aux senteurs embaumées des orangers des miasmes empoisonnés, et les fièvres sévissent dans toute la partie basse de l'Élide pendant l'été, et l'automne surtout. A partir du mois de mai, d'ailleurs, la température devient intolérable, et la chaleur humide qui enveloppe la ville n'est pas faite pour relever les forces abattues par la fièvre.

Le siroco, le terrible vent d'Afrique, vient trop souvent brûler cette partie ouest du Péloponnèse, qu'il bat directement. Enfin les lucioles, les insectes lumineux, ont d'autres compagnons, qui ne brillent pas, eux, mais qui piquent cruellement et qui, le soir et la nuit, vous assaillent en bandes innombrables, moustiques implacables auxquels je ne saurais comparer que les maringouins des tropiques, sous les morsures desquels les bœufs des llanos deviennent fous ou enragés et vont se précipiter dans les fleuves.

Nous en fîmes cette nuit-là la triste expérience.

Un orage violent, comme il y en a souvent dans ces parages, éclata vers minuit, et la pluie vint rafraîchir l'atmosphère. Le matin, la brise du nord et le ciel pur nous promettaient une journée de voyage charmante, et nous prîmes congé de notre hôte et de ses amis, dont l'affabilité et les conversations intéressantes avaient fait de notre séjour à Pyrgos un des plus agréables épisodes de notre voyage.

En sortant de Pyrgos, la route traverse une plaine formée d'une terre noirâtre et fertile qui donne facilement deux récoltes par an lorsque les pluies ou les irrigations viennent en aide aux laboureurs.

Les villages sont plus nombreux, les terres mieux cultivées ; les mûriers, les oliviers et les orangers forment une ceinture de vergers au gros bourg d'Andravida, où nous arrivons après une étape de sept heures.

Ce n'est qu'un grand village, mais on reconnaît facilement que ce dut être autrefois une ville considérable.

Trois ruines m'intéressaient surtout : l'église Sainte-Sophie, où se réunissait la haute cour féodale; l'église Saint-Étienne, qui appartenait à l'ordre teutonique; l'église Saint-Jacques, que Guillaume de Villehardouin fit construire, qu'il donna aux Templiers, et où lui et ses deux fils, Geoffroi II et Guillaume Ier, furent enterrés.



Victoire trouvée à Olympie (voy. p. 228). — Dessin de Mlle M. Lancelot, d'après le moulage de l'École des Beaux-Arts.

Au treizième siècle, lorsque le Champenois Guillaume de Champlitte, le compagnon de Villehardouin, venant de Constantinople, se fut emparé de Patras, il résolut d'occuper la province d'Andravida, qu'il savait être la plus riche. La ville, ouverte de toutes parts, n'était défendue ni par des tours, ni par des murailles; aussi, lorsque les enseignes de l'armée franque apparurent dans la plaine, les habitants, grands et petits, tenant entre leurs mains des croix et des images de saints, se portèrent au-devant d'elle pour faire leur soumission. Guillaume de Champlitte les reçut gracieusement, leur promettant qu'il ne leur serait fait aucun tort, qu'ils conserveraient leurs propriétés et ne payeraient pas d'impôt de guerre.

Bien accueillis par les habitants, les Français s'installèrent dans toute l'Élide, y construisirent des villes, y développèrent l'agriculture, l'industrie et le commerce, et sous leur domination, pendant plus de deux siècles et demi, cette province jouit d'une grande prospérité. Aussi est-ce là que l'on rencontre le plus de traces de leur présence en Grèce, et il n'y a pas longtemps encore que l'on retrouvait dans le patois de

certains villages des mots français à peine dénaturés par la prononciation orientale.

La nuit que nous passâmes à Andravida ne fut qu'une lutte longue et désastreuse contre les armées de cousins qui envahirent la ville à partir du coucher du soleil, et qui sont si nombreux et terribles dans la province de l'Élide, qu'ils ont même donné leur nom à un monastère situé un peu plus au nord, entre des marais et la mer : Counòpolis, c'est-à-dire ville des moustiques. Si cela peut intéresser les entomologistes, je leur dirai que ces affreux insectes sont en général très grands, ont le milieu du corps marqué par une ligne blanchâtre, et que cette espèce s'appelle en grec moderne ἐμπίς.

En quittant Andravida, nous nous dirigeons au sud-est vers Élis, que nous atteignons en deux heures et demie, à travers une plaine assez bien cultivée. Les blés, moissonnés dès la fin de mai, laissent de grandes taches jaune pâle dans la campagne; mais les vignes sont en pleine fleur et d'un aspect magnifique. Ces vignes de l'Élide donnent, du reste, le meilleur vin de Grèce. Chaque propriétaire a dans son champ un réservoir découvert, bien carré et bien cimenté. On foule le raisin dans ce réservoir, et, à mesure que le moût coule dans un bassin en contre-bas, on en remplit des outres, que l'on porte au village. On le vide alors dans d'énormes jarres en terre cuite enterrées jusqu'au goulot, où s'opère la fermentation.

Pour conserver quelques mois un vin aussi grossièrement fabriqué, on y ajoute de la résine, ce qui lui donne un goût exécrable.

Les vendanges sont l'occasion de fêtes et de réjouissances. On foule au son des mandolines et des violons, et, le soir, vendangeurs et vendangeuses forment le choréos et dansent à la lueur des torches, sans souci des fatigues de la journée.



Hermès trouvé à Olympie voy. p. 228). — Dessin de Mlle M. Lancelot, d'après le moulage de l'École des Beaux-Arts.

Il y a trente ou quarante ans encore, les cultivateurs parcouraient les villages en longue procession, couronnés de pampres et tenant à la main des bâtons enlacés de feuilles de vigne et surmontés d'une pomme de pin, véritable *thyrse*, qu'ils agitaient en sautant et dansant sur place par petits pas précipités. Ces usages, réminiscences inconscientes des antiques bacchanales, sont maintenant presque partout tombés en désuétude.

Beaucoup de propriétaires, stimulés par l'appât des gros bénéfices, ont fait venir des vignerons italiens, des pressoirs à vis perfectionnés, ont construit des caves où s'alignent des files de tonneaux comme dans le plus vulgaire chai du Bordelais. Les vins sont meilleurs, mais le pittoresque a disparu.

Après tout, pour un touriste curieux qui le regrettera, combien de consommateurs y applaudiront !

On fabrique maintenant toutes sortes de vins dans le pays, à Patras surtout : bordeaux, madère, malaga et même du champagne; mais le véritable vin naturel de l'Élide est fort, alcoolique et capiteux, ressemblant beaucoup à nos vins de l'Hérault.

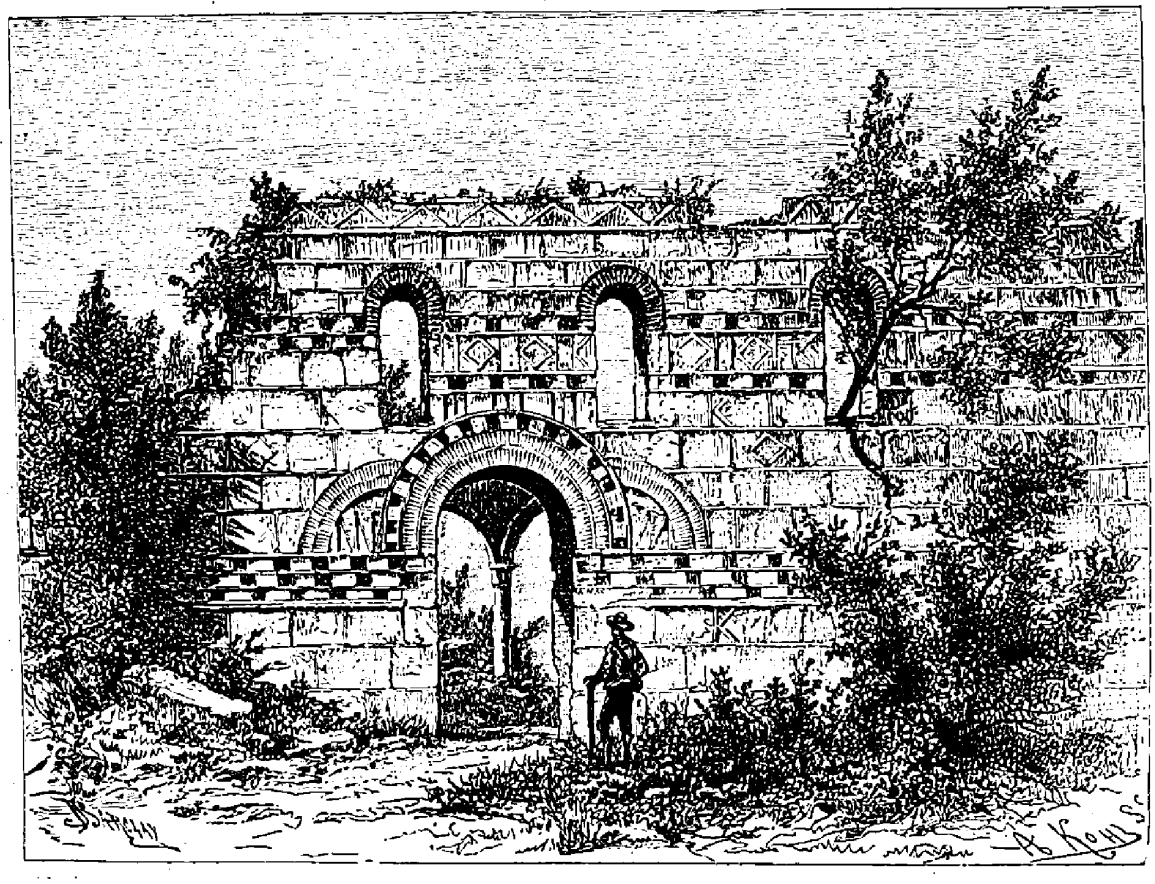
A mesure que nous avancions, le terrain se relevait et devenait plus accidenté. Autour des petits hameaux épars çà et là, à de grandes distances les uns des autres, nous apercevions beaucoup de mûriers, dont les feuilles nourrissent une grande quantité de vers à soie. La soie de l'Élide est, dans toute la Morée, celle qui est la plus douce, la moins chargée de principes gommeux, et cependant la plus résistante. Il s'en fait une assez grande exportation en Italie.

Les oliviers sont magnifiques, vigoureux et donnent, par la greffe, des olives franches de la plus belle espèce; mais l'huile, fabriquée sans soin et conservée dans des jarres en terre mal entretenues, prend un goût de rance détestable, que les Grecs semblent pré-

férer à la saveur douce de l'huile de bonne qualité.

Après avoir traversé à gué une rivière large et rapide, le Pénée ancien, appelée aujourd'hui rivière de Gastouni, nous arrivons au village de Palæopolis, bâti sur l'emplacement d'Élis, la ville de la Grèce antique, après Athènes et Corinthe, la plus renommée pour le nombre des édifices et des statues. Au milieu des amas de moellons et de briques qui couvrent plus de deux kilomètres carrés et disparaissent pour la plupart au milieu des champs de vigne, il est impossible de distinguer la forme, la dimension et la destination d'un édifice quelconque. Sur la colline qui servait d'acropole, il n'y a plus que les pans de murailles d'une forteresse du moyen âge, appelée par les Francs Beauvoir, par les Vénitiens Belvéder et par les Grecs Kaloscopi, qui signifie aussi, comme les autres noms, Belle-vue, parce que dans cette vaste plaine c'est le seul point d'où la vue soit assez étendue. A quinze kilomètres à peine d'Élis, au pied d'une montagne qui se voit de fort loin, sont placés les villages de Portes et de Santameri. Les ruines qui existent au sommet de la montagne sont celles d'un château fort construit par le sire Nicolas de Saint-Omer vers 1273.

Sur les pentes de la montagne et dans la plaine, il



Ruines d'une église près d'Élis. — Dessin de Barclay, d'après un croquis de l'auteur.

reste encore de nombreuses ruines de maisons et d'églises franques et byzantines, avec leur ornementation en briques d'angles et leurs fenêtres en plein cintre encadrées de moulures de briques. Nous ne trouvâmes là du reste aucune inscription, aucun bas-relief intéressant, mais seulement des sculptures d'ornements formant bordure, d'un dessin élégant et finement ciselé dans la pierre.

En partant d'Élis, nous nous engageons dans une vallée de l'Érymanthe d'où descend le Pénée. A droite et à gauche, les collines sont couvertes de vignes produisant le raisin de Corinthe, appelé *passoline* par les gens du pays.

Après deux heures de marche, toujours sur la rive gauche de la rivière, nous dépassons, près du village de Klisoura, les ruines d'une ville antique, Pylos. La vallée se rétrécit et devient plus sauvage et pittoresque; les montagnes sont couvertes de magnifiques forêts de pins aux longues houppes soyeuses. Des troupeaux de sangliers y vivent sans que personne songe à les chasser depuis Hercule. Le sentier escalade péniblement les pentes abruptes de l'Érymanthe, pour déboucher tout à coup sur un grand plateau à l'extrémité duquel est situé le village de Lala.

Partout le terrain est couvert de grandes fougères et de bruyères blanches hautes et délicates. Tout au-



Types et costumes de la vallée d'Olympie (voy. p. 225-230). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

tour, des montagnes et des forêts de pins ; au nord, tout en haut, la tête chauve de l'Érymanthe ; au sud, tout en bas, la plaine avec l'Alphée brillant au soleil comme un fil d'argent, et au delà, à l'horizon, la mer, d'un bleu sombre. L'air est pur, vif et imprégné d'odeurs aromatiques. Aussi le climat de ce haut plateau passe-t-il pour être le meilleur de toute la Morée.

A l'époque de la domination ottomane, Lala était habitée par des Albanais à la solde du gouvernement turc, mais qui, par leur caractère sauvage et indépendant, s'étaient rendus presque aussi redoutables à leurs maîtres qu'aux chrétiens et jouissaient d'une indépendance pour ainsi dire absolue.

De temps à autre ils sortaient de leur montagne et s'abattaient, comme des vautours, sur les vallées voisines ou sur la plaine d'Élide, pillant, incendiant, tuant, et ramenant ensuite comme esclaves les habitants des villes grecques.

Pendant la guerre de l'indépendance en 1821, ils tinrent en échec tous les détachements de troupes envoyés pour les soumettre, jusqu'au jour où ils furent battus par le comte Métaxas, à la tête de volontaires zantiotes.

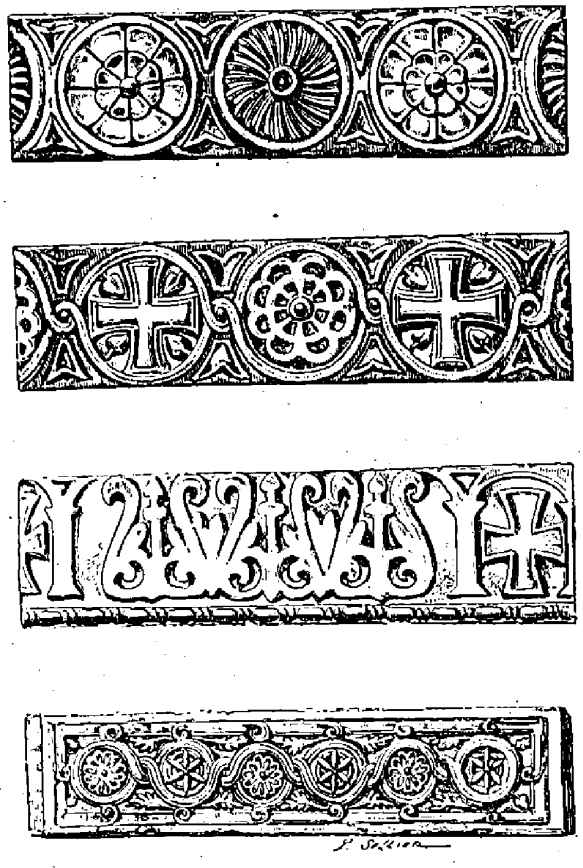
Cernés dans leur ville, les Laliotes la quittèrent pour se réfugier à Patras, après l'avoir incendiée et avoir empalé leurs prisonniers.

Le gouvernement anglais, alors maître de l'île de Zante, prit parti pour les oppresseurs et enjoignit au comte Métaxas et à ses compagnons de revenir dans l'île et de ne plus prendre parti pour les Grecs, sous peine d'être condamnés à un exil perpétuel et de voir leurs biens confisqués. Tous restèrent en Morée et ne cessèrent de servir la cause de l'indépendance, malgré les menaces, les poursuites et les confiscations.

Lala se relève peu à peu de ses ruines, mais n'est encore qu'un bien modeste village avec un khani (auberge) qui est bien loin d'offrir au voyageur un abri confortable. C'est un vaste hangar de chaque côté duquel on attache les chevaux. Au milieu, sur une sorte de terre-plein un peu plus élevé, les hommes étendent leurs tapis, allument leurs feux, dont la fumée s'échappe par les fissures du toit ou de la porte. Tout le monde vit pêle-mêle au milieu des bêtes, des paquets, des apprêts de cuisine.

Le soir, sur ce plateau, l'air est froid, et c'est avec plaisir que nous passâmes la soirée près d'une flambée où les gens déjà installés s'empressèrent de nous faire place, car tous sont toujours de la complaisance la plus prévenante pour les étrangers.

De Lala un sentier nous conduit à Douka par un ravin où dégringole une petite rivière entre des rochers à pic couronnés de platanes et de chênes verts, et offrant à chaque pas une variété d'effets faite pour charmer un artiste.



Ornements de l'église ruinée près d'Élis(voy. p. 232). — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.

En descendant toujours en zigzag, on arrive à la rivière l'Érymanthe, dont on remonte le cours à travers des forêts épaisses, par une route détestable, coupée de ravins profondément encaissés qui l'interrompent parfois complètement.

Les sommets se dégarnissent peu à peu ; les crêtes grises succèdent aux crêtes grises. Enfin, après quatre heures occupées à franchir une série d'innombrables cols pierreux, nous arrivons au petit khani de Tripotamos, dans une position sauvage et solitaire, sale, puant et sans ressources.

Les cochons s'y vautraient en grognant, des dindons s'y promenaient en gloussant, et deux gros chiens s'y grattaient avec une frénésie qui protestait contre l'envahissement des parasites dans ce logis répugnant. Quelques hommes d'aspect louche y étaient accroupis, tenant leur long fusil entre les jambes, et leur coutelas à la ceinture. Deux vieilles femmes, vêtues de l'ample chemise, de la robe ouverte en grossière étoffe de laine, la tête enveloppée d'une pièce de toile, y filaient au fuseau.

Pas de cheminée, pas d'ustensiles de cuisine autres que trois pots de terre ébréchés, pas de table ni de chaises. Chacun passa la nuit roulé dans son manteau, étendu près du feu, et, pendant que des légions innombrables de punaises nous livraient assaut, nous entendions les Grecs ronfler comme des bienheureux.

Au matin ils s'étirèrent, se frottèrent les yeux et je-

tèrent sur leur épaule le talagani ou manteau à long poil qui leur servait de couverture. Les deux femmes remplirent alors une écuelle de farine de maïs, avec un peu d'eau, pétrirent cette pâte sur une pierre en l'aplatissant, et mirent ces sortes de galettes sous la braise brûlante du foyer. Au bout d'une demi-heure on les retira à peine cuites, et les hommes les mangèrent chaudes avec un peu de lait et quelques olives conservées dans la saumure. Puis, chacun s'approchant d'une outre pleine d'eau suspendue au plafond et dont un des pieds relevé par une ficelle plus haut que le niveau du liquide servait de goulot, décrocha la ficelle pour abaisser le bout de cuir jusqu'à sa bouche, but trois ou quatre gorgées d'eau, et rattacha soigneusement la corde au clou fiché au mur. Tous alors prirent leurs armes et, après nous avoir salués et souhaité bon voyage, partirent sur la route de Douka, de ce pas nerveux et souple particulier aux Grecs.

Cette scène, du reste, se renouvelait à toutes nos haltes, et quiconque l'a vue une fois connaît le régime, les allures et l'existence d'une bonne moitié des habitants du royaume.

Il y a des ruines à Psophis : des murs cyclopéens d'une acropole qui fut très probablement la Phigia citée par Homère; des soubassements de temples appartenant à la ville de Psophis, assiégée et prise par Philippe.

Des colonnes antiques ont servi à soutenir le péristyle de l'église d'un petit monastère voisin.



Femme de Lala. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

LXXX

Kalavryta. — La race albanaise. — Le château franc. — L'évêque Germanos. — Souvenirs de la guerre de l'indépendance. — Notre hôte et ses amis. — Le couvent de Mégaspilion. — Ce que sont les moines grecs.

Le lendemain matin, nous remontons la vallée de l'Érymanthe par un sentier qui serpente sur le flanc du mont Zembi jusqu'à Anastasova, petit village ombragé de noyers séculaires. Au delà le sentier devient tellement abrupt et rocailleux que les chevaux risquent, à tout instant, de tomber dans le précipice que nous côtoyons. Après avoir franchi un col où souffle un vent glacial et d'où la vue s'étend sur toutes les cimes des montagnes voisines, depuis la côte du golfe de Corinthe jusqu'à la vallée de l'Alphée, on ne cesse de descendre dans une étroite vallée, au milieu d'une forêt de chênes tortueux et rabougris, jusqu'à la ville de Kalavryta, où nous arrivons, nous, les agoyates et les chevaux, brisés de fatigue par ces six heures d'une route aussi pénible et dangereuse.

Kalavryta, chef-lieu d'une éparchie, c'est-à-dire préfecture, est une petite ville de deux mille et quelques habitants, avec quelques maisons à l'européenne et des jardins plantés de mûriers, d'arbres fruitiers et même d'orangers, qui végètent sous l'âpre bise que la montagne souffle sur la ville en hiver, car c'est un pays froid et agreste que cette vallée du Buraïkos où bien souvent les communications sont interrompues par la neige qui obstrue les cols.

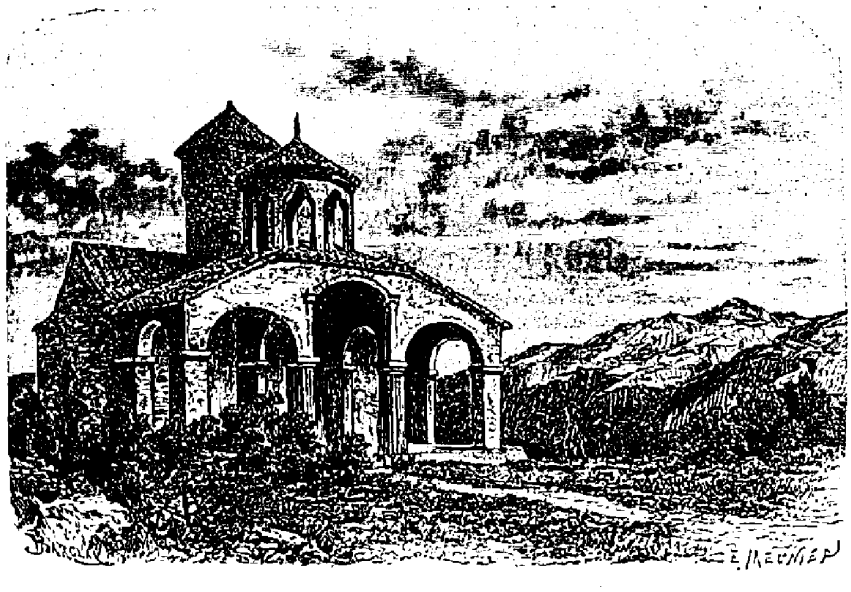
Il règne une assez grande animation dans les rues, au bazar surtout, où nous ne voyons aucun produit spécial au pays, si ce n'est pourtant des fromages durs, qui ressemblent au parmesan et qui en sont le succédané culinaire. Dans l'antiquité, les fromages d'Achaïe et de la Sicyonie avaient déjà une grande réputation et étaient un des éléments essentiels de toute bonne cuisine.

Nous retrouvons dans la population de Kalavryta le type albanais. Une grande partie des Albanais qui envahirent la Morée à la suite des Turcs en 1770 sont, en effet, restés dans le pays. Cette race, d'origine

slave, énergique et forte, mais moins apte aux perceptions rapides et délicates de l'intelligence, a été absorbée ou modifiée en peu d'années par la civilisation hellénique, et ne s'est maintenue intacte que dans les lieux les plus âpres du pays. Aussi retrouve-t-on, dans les montagnes, les défilés, les passages difficiles, les dénominations albanaises employées pour désigner les pays où ils s'étaient installés, comme Louhavitza, Martinitza, Khalovo, Kerpéni et tant d'autres.

Beaucoup de villages de la province sont encore habités par les descendants des envahisseurs, et dans quelques-uns encore on ne parle que la rude langue albanaise; mais leur physionomie diffère autant que leur langue de la physionomie de la race grecque. Les Albanais ont, en général, le corps épais, la tête ronde, le bas de la figure large, les traits durs, le front mal fait et les yeux plus vifs qu'intelligents. Ils sont laborieux, patients et sobres, mais avides. Leur intelligence, moins prompte que celle de la race grecque, les retient dans les sphères les plus humbles, et ils ne suivent que de fort loin et comme à regret les Grecs dans leur marche rapide vers l'affranchissement et la civilisation.

Les femmes albanaises sont grandes, mais avec des traits plus anguleux, plus carrés que les Grecques. Pendant la semaine, vêtues seulement d'une épaisse chemise de laine fendue sur la poitrine, que couvre une longue veste ouverte sans ceinture à la taille, elles vaquent aux soins du ménage, vont à la fontaine remplir d'eau des cruches à large panse qu'elles rapportent sur leur tête, font la cuisine, mais ne vont jamais au marché, où la présence d'une femme serait contre toutes les convenances. Ce sont les hommes qui, un petit panier à la main, vont le matin aux provisions.



Église de Psophis (voy. p. 233). — Dessin de Barclay, d'après un croquis de l'auteur

Le dimanche, les femmes albanaises revêtent leur plus riche costume, qui n'est pas plus gracieux de forme que celui de la semaine, et leur donne un air lourd et épais.

Par-dessus la chemise de laine, elles mettent une longue tunique de couleur et une veste très simple et splendidement brodée. Un jupon court, de couleur voyante, masque une partie de la tunique. Une écharpe à franges d'or enveloppe la tête et le cou, et par derrière deux longues tresses descendant jusqu'aux pieds sont terminées par un gros gland de soie rouge.

Ainsi vêtues, elles restent accroupies toute la journée dans la rue, sur le pas de leur porte, parlant peu, et riant moins encore.

Quelque intéressantes que soient toujours les observations ethnographiques en Orient, il nous fallait les abréger pour aller visiter les restes d'un château franc sur un rocher qui s'élève à l'est de la ville, à une heure de marche, par un sentier escarpé et difficile. De tous côtés, sauf une étroite crête qui aboutit à la porte, la plate-forme du rocher est inaccessible, et sur tout le pourtour on retrouve les restes des murs d'enceinte. Ils ont un développement de huit cents mètres environ et sont assez bien conservés. Deux tours subsistent encore en partie, et l'on voit partout des restes de maisons et de citernes. Cette forteresse, appelée encore par les Grecs le château des Français, est un des plus considérables, par ses ruines, que j'aie vus en Morée. Non seulement son importance stratégique était grande, puisqu'il commandait les défilés du mont Khelmos, mais encore le seigneur de Kalavryta était un des hauts barons ou pairs d'Achaïe, avec droit de haute et basse justice.

Dans le partage que fit Villehardouin de sa conquête en 1208, Kalavryta fut donné avec douze fiefs à Raoul de Tournay, dont la chronique mentionne

plusieurs descendants. Il est à présumer que cette famille s'éteignit ou que, par un mariage, ses possessions passèrent aux la Trémouille, seigneurs de Chalandritza, près de Patras, car sur un monticule situé en face du grand château de Kalavryta on voit les restes d'un petit fort qui porte encore le nom de Tremoula.

Pendant la guerre de l'indépendance, les Grecs se réfugièrent et se fortifièrent dans le château franc de Kalavryta, d'où ils communiquaient facilement, par des signaux, avec les bandes qui occupaient les retraites inaccessibles du Khelmos. C'est en effet de Kalavryta et du monastère voisin d'Hagia Lavria que partit le signal de la révolte contre les Turcs, et c'est André Zaïmis, primat de Kalavryta, avec Germanos, évêque de Patras, et André Loudos, primat de Vostitza, qui organisèrent la défense nationale, ranimèrent le moral des Grecs abattu par plusieurs défaites et sollicitèrent des secours ou tout au moins des encouragements des puissances étrangères.



Femme albanaise. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

« Les Hellènes, écrivait Germanos aux consuls des puissances européennes à Patras, abandonnés à l'oppression toujours croissante des Ottomans, ont unanimement résolu de vaincre ou de mourir. Nous nous sommes soulevés pour reconquérir nos droits; nous sommes sûrs que les peuples et les rois reconnaîtront la justice de notre cause et qu'ils nous prêteront leurs secours, en se rappelant les services rendus par nos ancêtres à l'humanité. Ainsi nous vous supplions de nous procurer la bienveillance et la protection de vos augustes monarques. »

On sait comment les susdits monarques répondirent à ces sollicitations. La France seule tendit une main généreuse et désintéressée à la Grèce, et son consul à Patras, M. Pouqueville, abrita dans sa maison, au péril de sa vie, des centaines de malheureux fugitifs, pendant que le pacha Youssouf payait un mahmoudié d'or les têtes de chrétiens qu'on lui apportait, et que le gouverneur de Tripolitza égorgeait les primats et les évêques du Péloponnèse convoqués sous le fallacieux prétexte d'une réconciliation. Germanos et Zaïmis avaient heureusement décliné l'invitation.

Malgré la triste issue du soulèvement de Patras, l'insurrection gagna de proche en proche, et en moins de trois semaines les Turcs, forcés d'abandonner leurs demeures, avaient dû se réfugier dans les places fortes de Patras, Tripolitza, Navarin, Modon.

Quand une assemblée représentative du Péloponnèse se forma par la réunion spontanée des hommes les plus notables, prêtres, primats ou capitaines, Germanos et Zaïmis y furent appelés à l'unanimité des voix, et Germanos fut chargé plus tard de se rendre au congrès de Vérone pour solliciter encore le secours des puissances chrétiennes contre les Turcs. Penseur profond, homme aussi instruit dans les sciences ecclésiastiques que dans la connaissance des hommes, parlant purement le français, doué d'une éloquence entraînante, Germanos pouvait mieux que personne convaincre la diplomatie européenne de la justice et de la sainteté de sa cause. Il échoua cependant contre l'égoïsme ou l'indifférence des uns, la peur des autres, qui ne se souciaient pas de protéger sur un coin de l'Europe des aspirations de liberté. Germanos, à son passage à Rome, vit le pape Léon XII et tenta la réunion des églises grecque et latine; mais, à son retour, il ne put persuader au clergé de son pays d'accueillir les offres du saint-siège. Il mourut en 1826, pendant le siège de Missolonghi, un an avant la bataille de Navarin, mais pouvant déjà entrevoir dans un avenir prochain le triomphe définitif de sa patrie, à laquelle il avait voué sa vie entière.

Nous avions pris gîte chez le démarque, ou maire,

grand propriétaire de troupeaux, homme influent et intelligent, qui vit dans une grande maison confortable avec sa jeune femme, sa mère et une sœur de sa femme, d'un type de beauté remarquable. Un hôte, en Grèce, devient vite un ami, et il est rare qu'on n'emporte pas un souvenir excellent de l'accueil franc et ouvert que l'on reçoit. Le soir, comme toujours quand il arrive des étrangers, il y eut réunion nombreuse, et il nous fallut répondre à d'interminables questions où il entrait autant de politesse et de preuves d'intérêt que de curiosité. « D'où venez-vous? où allez-vous? que faites-vous? êtes-vous marié? avez-vous des enfants? est-ce la première fois que vous visitez la Grèce? ce pays-ci vous plaît-il? » Puis la conversation retombe inévitablement sur la politique. Notre hôte rendait pleinement justice à la France. Il convenait qu'elle seule avait servi la Grèce avec désintéressement et désiré sans arrière-pensée son affranchissement, mais il déplorait les perpétuelles oscillations et les brusques revirements de notre politique, qui empêchaient les hommes prudents de se dire trop nos amis.

Toutes les idées qu'émettaient ces habitants d'un petit chef-lieu perdu dans les montagnes étaient énoncées avec un bon sens et une intelligence des affaires publiques que l'on pourrait souhaiter à nos politiciens de France.

On retrouve partout, même dans les villages, cette compréhension vive et prompte, cette énonciation nette et claire des idées, qui sont une des grandes supériorités de la race grecque sur les autres races chrétiennes ou musulmanes de l'Orient. Chez eux, maintenant comme dans l'antiquité, la culture intellectuelle a toujours devancé toutes les autres cultures.

Dans ce pays, où la charrue est encore celle de Triptolème, où le vin est une boisson empoisonnée de résine, où les voitures sont à peu près inconnues, et où souvent les gens les plus aisés couchent par terre enveloppés dans leurs manteaux, où aucun des arts ou métiers utiles n'a pu encore s'implanter d'une façon sérieuse, il y a des académiciens, des philosophes, des rhéteurs et des poètes; il y a une université et trois facultés, une académie des sciences naturelles, une société d'archéologie, des bibliothèques et des écoles publiques; il y a plus d'imprimeries que de magasins de chaussures, et de leurs presses sortent des ouvrages de sociologie, de théologie, de médecine, d'histoire nationale, de poésie et de philologie, mais surtout des journaux, qui sont lus et commentés partout avec avidité.

Les Grecs avec lesquels nous causions ce soir-là à Kalavryta appartenaient pour la plupart à la petite bourgeoisie, mais chez tous un même sentiment dominait, pour eux-mêmes ou pour leurs enfants : s'instruire, grandir, s'élever. De là l'empressement avec lequel sont partout suivies les écoles par les enfants appartenant aux plus pauvres familles. Ceux qui désespèrent d'arriver par le travail appellent de tous leurs vœux les dangers et les chances d'une guerre qui agrandirait le territoire du royaume et livrerait un champ plus vaste à toutes les ambitions.

La conversation et l'empressement de nos hôtes nous faisaient presque oublier la fatigue. Ce ne fut pourtant pas sans un vrai sentiment de bien-être que nous allâmes nous étendre sur des matelas, de vrais matelas, où nous dormîmes jusqu'au matin, sans attaque nocturne. Il est vrai de dire que, pour plus de sûreté, j'avais vidé dans mon lit un flacon d'insecticide Vicat que j'avais précieusement conservé dans ma valise.

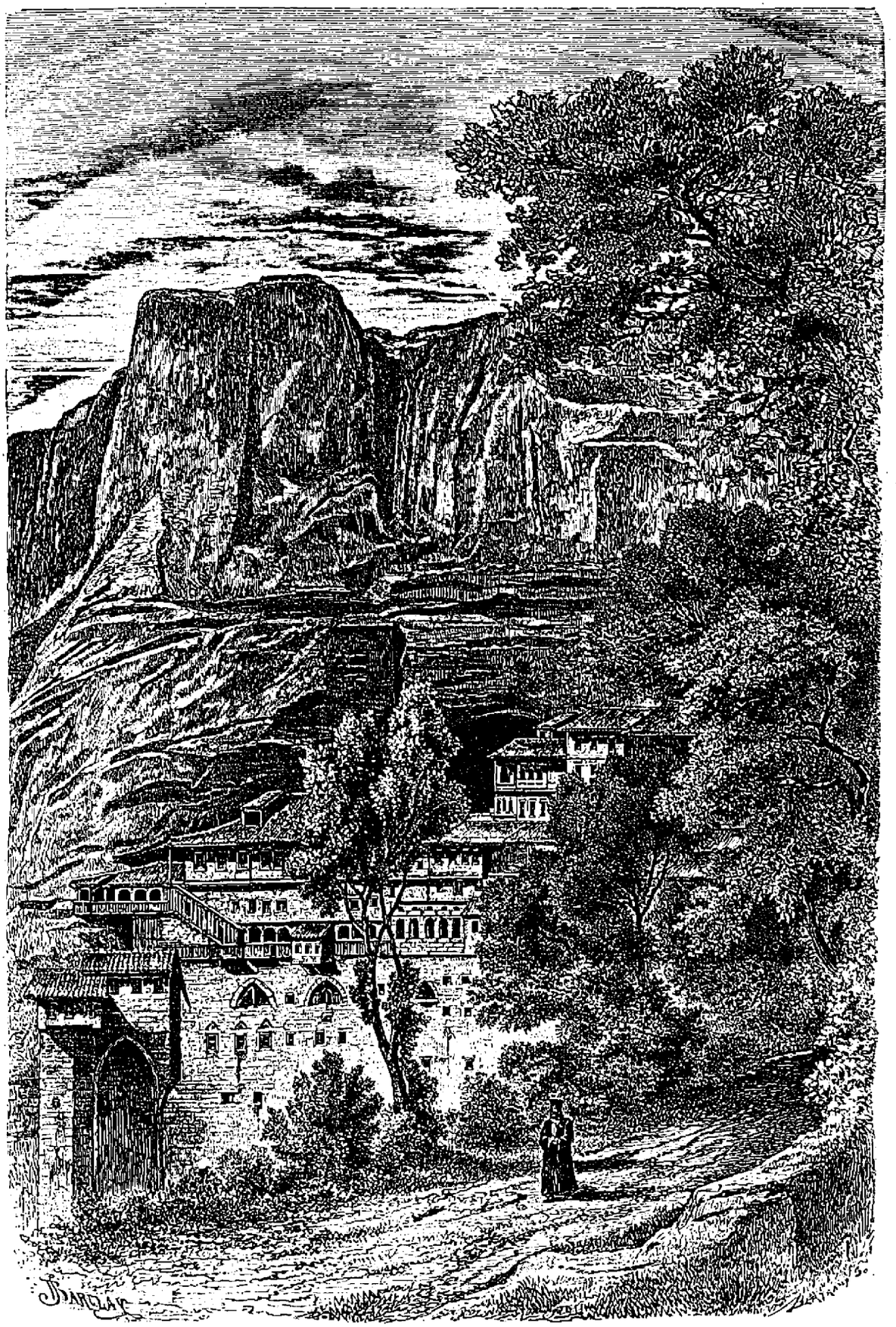
Le lendemain nous devions aller déjeuner au monastère de Mégaspilion et coucher, si c'était possible, au hameau de Solos, suivant ainsi toutes les crêtes parallèles au golfe de Corinthe pour redescendre à Sicyone et de là à Corinthe.

Comme l'air était vif et froid, nous prenons les devants à pied, pendant qu'on achève de charger les bêtes. La route traverse d'abord des champs cultivés; les campagnards que nous rencontrons, les enfants surtout, ont l'air souffreteux, minés par la fièvre qu'engendrent les inondations du Buraïkos. Pendant l'été et l'automne, la vallée devient malsaine et les habitants aisés de Kalavryta campent à quatre kilomètres de là, au village de Kerpeni, renommé par son air salubre et sa bonne eau.

La route suit la rivière, qu'elle passe plusieurs fois sur des ponts de pierre, chose rare en Grèce. A droite et à gauche, des montagnes, rougeâtres et dénudées, sauf quelques bois de pins sur les crêtes, nous enserrant dans un étroit défilé au sortir duquel nous apercevons sur la droite le monastère, collé comme un nid d'hirondelle contre un grand rocher perpendiculaire de cent cinquante mètres de haut. A mesure que nous montions la route en zigzag qui conduit au couvent, nous distinguions mieux cet amas incohérent de petites constructions suspendues, pour ainsi dire, au-dessus de la vallée, dans une situation unique et on ne peut plus pittoresque, celle-ci blanche, celle-là noire, les unes larges et basses s'épaulant contre d'autres étroites et hautes, avec des galeries et des terrasses, sans ordre ni symétrie, plaquées çà et là comme au hasard.

Plus nous montions, plus le couvent semblait s'élever au-dessus de nos têtes, et la pente est si rapide, que par instants nous n'apercevions plus que le dessous des balcons et des galeries en saillie. Une anfractuosité du rocher se trouve barrée par une porte voûtée flanquée d'un épaulement percé de quarante meurtrières, souvenir d'une époque où le couvent était plus une forteresse qu'un oratoire et eut à subir plus d'une fois les attaques des Turcs ou des Albanais. Les moines, alors, ne maniaient pas moins bien le fusil que l'encensoir, et une peinture conservée dans le couvent les représente s'escrimant d'estoc et de taille contre Ibrahim Pacha, espèce d'ogre géant qui s'enfuit épouvanté devant la valeur intrépide de ses ennemis.

Dans la salle des réceptions nous attendait l'hégoumène, beau vieillard à longue barbe blanche, aux traits



Monastère de Mégaspilion. — Dessin de Barclay, d'après un croquis.

fins, et dont l'œil noir avait des éclairs rapides d'intelligence et d'astuce.

On échangea les compliments les plus fleuris et hyperboliques entre deux tasses de café et deux cuillerées de confiture aux cédrats. Il voulut nous faire visiter lui-même le couvent. Il nous mena d'abord à l'église, construite dans une des trois grandes grottes naturelles creusées dans la muraille de rocher calcaire, petite église basse, sombre, dont les piliers sont couverts de peintures médiocres. Sur un des côtés de l'iconostasis est suspendue une image miraculeuse, objet d'une grande vénération dans toute la contrée. C'est une sorte de figurine en cire, passée avec le temps au brun jaunâtre, remarquablement laide, du reste, avec ses formes défectueuses, son nez gros et large et son expression niaise et disgracieuse, bien éloignée du sentiment si naïvement primitif des tableaux de Luc, le peintre candiote du douzième siècle, que l'on a partout, en Italie comme en Grèce, dépossédé au profit de saint Luc l'évangéliste.



L'hégoumène du couvent de Mégaspilion. — Dessin de E. Ronjat, d'après une aquarelle de l'auteur.

Dans une grotte inférieure où descend un escalier taillé dans le roc, humide et glissant, sont alignées des rangées de tonneaux, dont un énorme porte le nom d'Angélique et contient plus de vingt mille litres. C'est dans cette armée de futailles que s'emmagasine le vin que les bons moines récoltent sur leurs immenses propriétés, vin dur et âpre qu'il nous fallut goûter et, qui pis est, déclarer excellent.

La bibliothèque, comme toutes celles des couvents grecs, ne contenait que quelques volumes en désordre, couverts de poussière et de moisissures; quelques évangéliaires du onzième et du douzième siècle, une copie du dix-septième siècle, des sermons de saint Jean Chrysostome, des firmans de la Sublime Porte enjolivés d'élégantes arabesques et de fleurs. L'hégoumène parut fort surpris de l'intérêt avec lequel nous examinions ces vieilles chartes, qu'il rejeta ensuite pêle-mêle dans un vieux coffre, au milieu d'un flot de poussière.

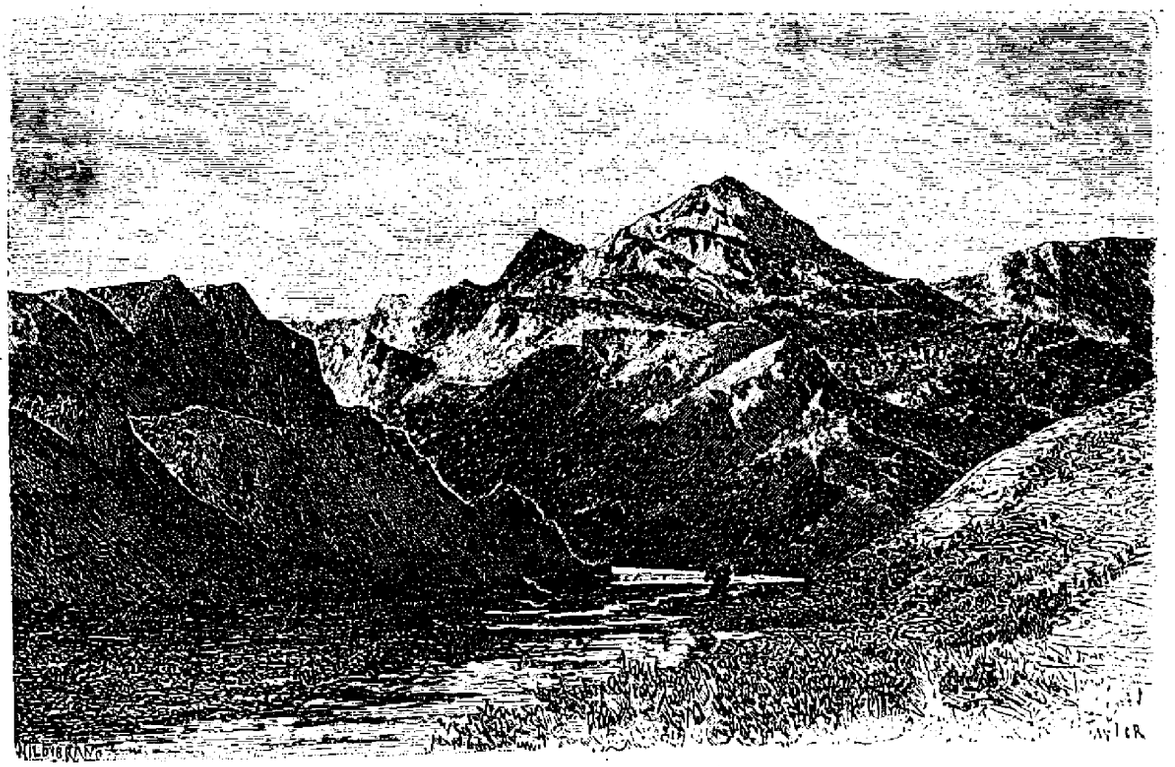
Le déjeuner, où l'huile rance jouait malheureusement un grand rôle, fut servi dans une petite salle d'où l'on dominait par une large fenêtre toute la vallée de Buraïkos et les cimes du Khelmos. Quant aux cellules des moines, placées à l'étage inférieur, elles sont petites, mal aérées et humides. Un tapis et une couverture leur servent de lit et de siège; les murs sont nus, sans une image de piété.

Les moines du Mégaspilion, comme ceux de tous les monastères de Grèce, appartiennent à l'ordre de Saint-Basile et doivent, d'après la règle de leur institution, se vouer à la culture de la terre sans être soumis à la vie rigoureusement claustrale. Ils ne lisent ni ne travaillent et se contentent généralement de surveiller les paysans qui exploitent les propriétés du couvent, ou de psalmodier à de longs intervalles, d'un air nonchalant et ennuyé, des prières que leur esprit endormi ne cherche même plus à comprendre, somnoler au soleil en hiver, s'asseoir à l'ombre de leurs galeries en été, en songeant, s'ils songent, que pour eux les jours se suivent et se ressemblent et leur apportent la même quiétude, la même certitude de vivre doucement sans soucis comme sans privations, jusqu'au jour où on les portera à côté de leurs compagnons disparus là-bas, dans le petit cimetière où des oiseaux gazouillent dans les grands cyprès.

Ce n'est autre chose qu'une réunion de propriétaires agriculteurs s'acquittant à peine de leur tâche, qui passent sans laisser trace de leur existence, sans s'être sentis vivre, sans avoir exercé aucune influence, même religieuse, dans leur voisinage.

Henri BELLE.

(La suite à la prochaine livraison.



Gorge près de Mégaspilion. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE EN GRÈCE,

PAR M. HENRI BELLE[1].

1861-1868-1874. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

LXXXI

Par monts et par vaux. — Le Styx. — L'enfer et les poètes. — Le lac Phénée. — Bizarrerie hydrographique. Le lac Stymphale. — Une noce grecque.

En quittant Mégaspilion nous devions escalader la montagne à laquelle est adossé le couvent et franchir successivement tous les contreforts nord du mont Khelmos. Tout en montant péniblement le sentier étroit et abrupt, nous rencontrons quelques moines à cheval, commodément installés sur de larges bâts bien rembourrés. Les uns viennent de surveiller la culture des vignes dont on est en train de relever les rameaux, les autres de présider au battage du blé dans la vallée de Diakopto, où se trouvent les plus riches métairies ou *métockhi* du monastère. Un autre allait visiter dans la montagne cinq cents essaims d'abeilles qui avaient été apportés du couvent et répartis dans les bois au moment de la floraison du pin *pevka*, dont le pollen donne au miel un parfum exquis. Il est d'usage, en Grèce, de transporter ainsi, à deux ou trois reprises différentes, les abeilles dans différents endroits, suivant la nature et l'abondance des fleurs qu'elles doivent y trouver, et les villages voisins payent un droit à l'hégoumène de Mégaspilion quand ils portent leurs ruches dans les bois de la communauté.

Le chemin devient de plus en plus mauvais. C'est un véritable casse-cou, et à chaque pas nos bêtes de somme, dont les charges se heurtent aux parois du rocher, menacent de rouler dans le précipice.

Pendant trois heures nous fûmes perdus au milieu d'un fouillis inextricable de montagnes, escaladant les crêtes, nous précipitant dans des ravins pour remonter encore, jusqu'à ce que enfin nous parvînmes à un haut plateau d'où la vue s'étendait jusqu'au golfe de Corinthe avec la chaîne du Parnasse au fond, couverte encore de neige. A nos pieds s'étageait, en descendant vers la mer, tout un enchevêtrement de collines et de vallées

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXII, p. 1, 17, 33, 49, 65; t. XXXIII, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XXXIV, p. 321, 337, 353, 369; t. XXXV, p. 305, 321, 337, 353; t. XXXVII, p. 289, 305; t. XLVII, p. 225.

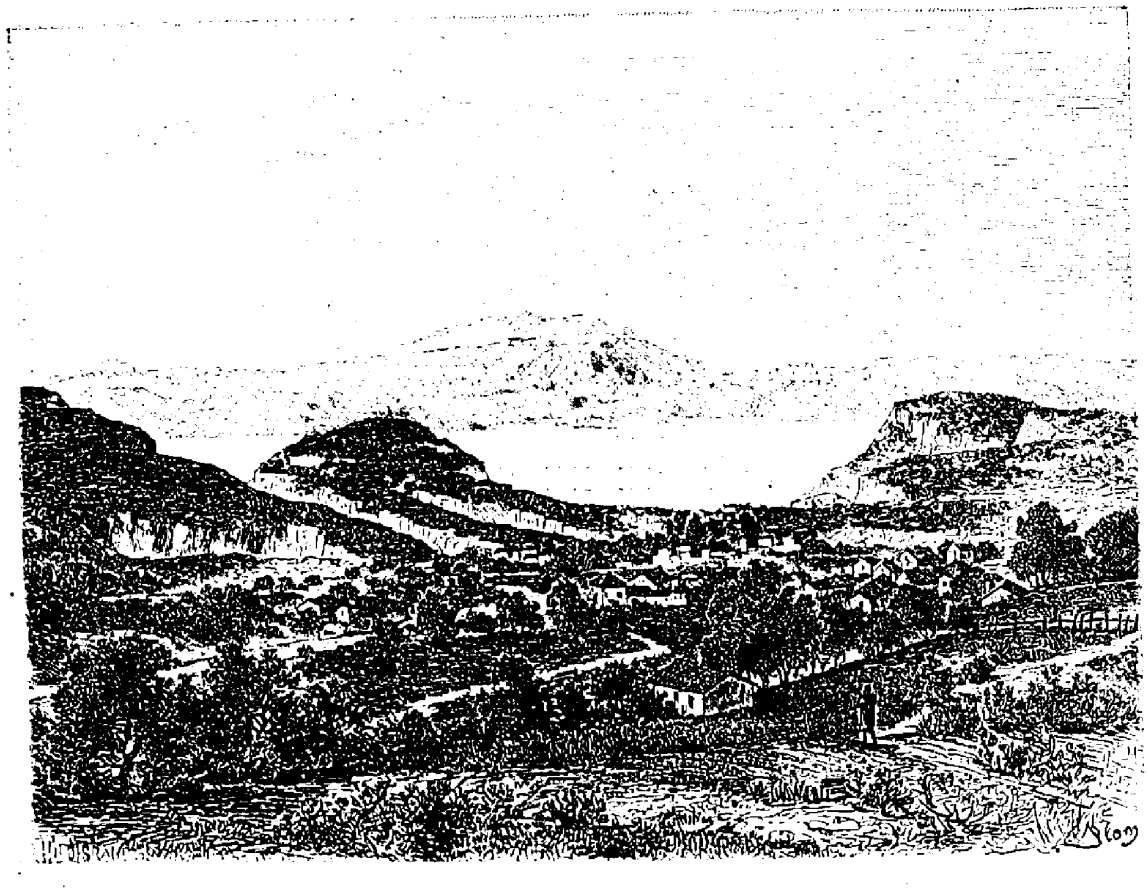
boisées, cultivées, semées de villages aux toits de tuiles rouges, ombragées de beaux châtaigniers, arrosées par de nombreux ruisseaux qui fertilisent les cultures de maïs.

Pour arriver à Péristera, il nous fallut gravir une pente rapide par un chemin où les pierres éboulées roulaient sous les pieds de nos chevaux, épuisés de fatigue et de chaleur.

A la végétation avaient succédé de grands rochers rougeâtres que nous eussions trouvés fort pittoresques s'ils n'avaient réverbéré un soleil intense et cuisant.

De là nous n'avions plus pour arriver à Solos qu'à descendre dans la vallée du Crathis par une des descentes les plus dangereuses et les plus pénibles que nous avions encore vues, glissant, tombant à chaque pas, tandis que nos chevaux, livrés à eux-mêmes, roulaient et s'abattaient malgré les efforts des agoyates. J'ai rarement fait une route plus fatigante que celle-là. Aussi est-ce avec un soupir de soulagement que nous atteignîmes le village de Solos, situé dans une vallée délicieuse, au milieu de châtaigniers et d'arbres fruitiers, au confluent du Crathis et du Mavro Nero (eau noire), autrement appelé Drako Nero (l'eau du Dragon), c'est-à-dire du Styx, le fleuve redoutable, aux eaux mortelles, qui vient des enfers.

A une heure à peine de Solos, par une gorge sau-



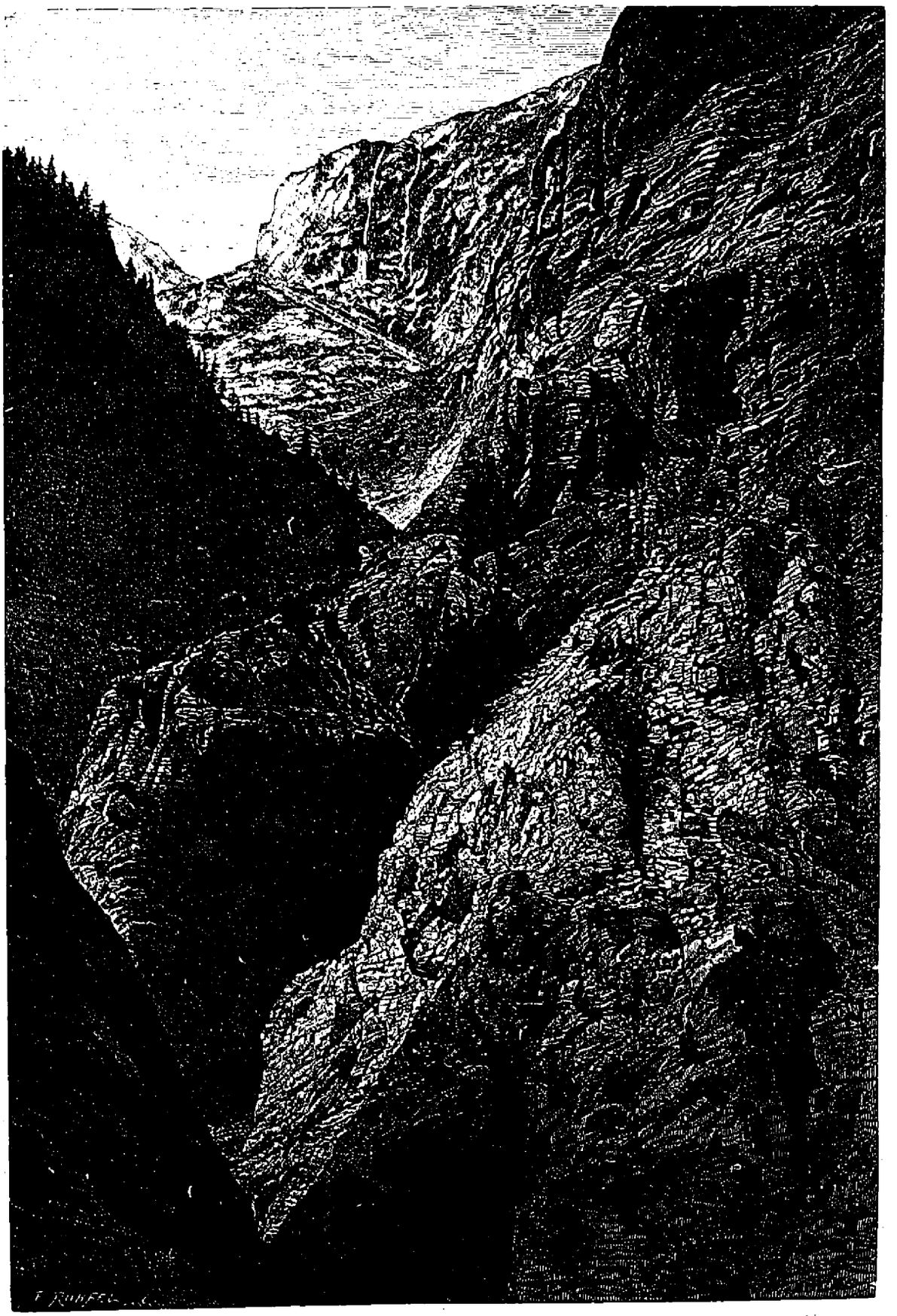
Vue sur le golfe de Corinthe. — Dessin de Slom, d'après un croquis de l'auteur.

vage et désolée dont les parois de schiste vert et violet foncé ont un aspect étrange, on aboutit à une sorte de cirque taillé à pic dans les flancs du Khelmos, et du haut duquel glissent comme un mince ruban d'argent deux filets d'eau qui se vaporisent en route.

Pour peu qu'une légère vapeur espace les plans, que quelques nuages veuillent bien répartir les rayons du soleil avec art, mettant un glacis de demi-teinte ici, accusant là les saillies des rochers, allumant les sommets pendant que la gorge reste enveloppée dans une ombre froide et bleuâtre, le spectacle est réellement grandiose, mais on a peine à comprendre pourquoi les anciens avaient placé là l'entrée de l'enfer.

Avec les souvenirs que nous laisse la lecture des classiques, nous avions le droit de nous attendre à une mise en scène farouche et violente, à des gouffres noirs sans fond où l'on entendrait en se penchant un grondement de tonnerre souterrain, à des gorges sombres et équivoques où le vent s'engouffrerait furieusement en mugissant.

On se demande où est l'enfer, où sont les scènes lugubres dont la foi païenne entourait le Styx, où est l'abîme sur le bord duquel Cérès anxieuse épiait le retour de sa fille. On éprouve un sentiment de décep-



Vue prise dans le mont Khelmos, près du Styx. — Dessin de Sorrieu, d'après un croquis de l'auteur.

tion et l'on en veut aux poètes d'avoir su vous intéresser aux fictions créées par leur seule fantaisie.

L'eau du Styx, qui semble bien plus descendre du ciel que sortir du royaume de Pluton, est fraîche et limpide. Les anciens lui attribuaient une action corrosive et prétendaient qu'on ne pouvait la conserver que dans des vases en corne.

On ne peut même trop s'étonner, à ce propos, de la naïveté vraiment puérile des plus illustres savants de l'antiquité, qui s'inquiétaient très sérieusement de savoir au sabot de quel animal appartenait cette curieuse propriété. Plutarque opinait pour l'âne, Élien de même, mais à condition que ce soit un âne de Scythie seulement, Pausanias n'a entendu parler que du cheval, Pline incline pour la mule, Vitruve pour le mulet : on se demande comment de pareils enfantillages pouvaient occuper des esprits aussi éclairés.

En quittant Solos, nous gravissons longuement et péniblement les escarpements du Khelmos, arides et tristes; mais de l'autre côté, sur le versant sud, la descente se fait à l'ombre de grands pins qui ont toute la majesté ombreuse et silencieuse des forêts du nord. A un brusque détour nous apercevons le lac Phénée, entouré d'un cercle immense de hautes montagnes couronnées de forêts, et dont les pentes rapides descendent presque à pic dans le lac, où elles se reflètent comme dans un miroir. Si le ciel n'était si pur, si resplendissant, on se croirait en Écosse, dans le comté de Ross, si poétique et si pittoresque.

Ce vaste bassin, qui a aujourd'hui plus de neuf kilomètres de long sur sept de large, n'existait pas dans l'antiquité, mais, les katavothra ou conduits souterrains par où s'écoulaient les eaux de ce gigantesque entonnoir s'étant obstruées en partie, il s'est formé un lac dont le niveau continue à s'élever sans cesse. Depuis longtemps déjà l'emplacement de l'antique Phénée se trouve noyé, et l'acropole seule surgit comme un cap rocheux.

De Phonia au lac Stymphale nous traversons une série de plateaux stériles et désolés. Non moins désert et lugubre est d'ailleurs l'aspect du lac avec ses bords marécageux empestant la fièvre et avec sa ceinture de montagnes pelées et de roches fauves. La solitude morne qui règne partout, les exhalaisons fétides qui s'échappent du gouffre où se déversent les eaux du lac, l'atmosphère lourde et étouffante qui pèse sur cette dépression sans issue, tout contribue à impressionner péniblement le voyageur qui se hasarde jusque-là.

Aussi, bien que la journée fût déjà très avancée, et malgré les réclamations de nos agoyates, nous insistâmes pour ne pas prendre gîte à Zaratia et pour pousser jusqu'à Dousia. Le sentiment qui nous dominait tous, c'était la lassitude d'un aussi long et pénible voyage. L'ennui et l'indifférence nous envahissaient au milieu de ces paysages éternellement déserts et silencieux, de ces plaines brûlées par le soleil, de ces vallons étouffés par la fièvre. Il nous tardait de revoir la mer, cette grande route des nations qui nous ramènerait vers la civilisation.

L'unique rue du village était encombrée de monde. Les Grecs sont toujours pleins de politesse et d'empressement envers les voyageurs étrangers. On vint au-devant de nous, et il nous fallut descendre de cheval et entrer dans un des petits cafés de la localité pour boire la tasse de café que nous offrit l'un des notables.

Toute cette affluence avait pour cause un mariage, et le marié lui-même vint bientôt, avec la meilleure grâce du monde, nous demander d'y assister et d'honorer de notre présence le repas de noce qui avait lieu ce jour-là même, c'est-à-dire la veille de la cérémonie religieuse.

Ce repas, comme tous ceux qui se font dans les campagnes grecques aux grandes solennités, se composait d'agneaux rôtis tout entiers, d'oignons crus, d'œufs durs et de fromage de brebis; une dame-jeanne pleine de vin raisiné circulait à la ronde, et à la fin du dîner on apporta une immense jatte de yaourt, sorte de lait caillé particulier à l'Orient, beaucoup plus fin et onctueux que le nôtre et où les convives plongèrent à qui mieux mieux leurs cuillers de bois.

Les préparatifs de ce festin avaient donné lieu pendant trois jours à des cérémonies symboliques, vagues réminiscences d'un paganisme encore mal éteint dans l'esprit de ces populations à la fois naïves et romanesques.

Trois jeunes filles choisies parmi les plus belles, vêtues de leurs habits de fête, se rendent à la fontaine, leurs larges amphores sur la tête et sans prononcer un seul mot, ce qui doit certainement être la partie du programme la plus difficile à observer. Là elles jettent dans la source quelques piécettes d'argent en l'honneur des fées, et, après avoir rempli leurs cruches, reviennent dans le même ordre et le même silence. Avec l'eau qu'elles ont rapportée, elles pétrissent alors le pain qui doit servir au repas de noce, pendant que les parents et parentes du jeune homme chantent des strophes appropriées à la circonstance.

Le lendemain c'est le tour des jeunes gens, qui vont dans la forêt ramasser le bois nécessaire, qu'ils lient avec une corde de chanvre neuve et sans nœuds. On rapporte les fagots au son de la musique et des chansons.

Enfin le dernier jour, on choisit dans le troupeau les moutons les plus gras, on leur dore les cornes, on leur entoure la tête de guirlandes de fleurs, comme dans les sacrifices antiques, et, après leur avoir fait faire le tour du village, au son de tous les instruments et des chants, on les égorge devant la maison du marié.

Après le repas, la plus grande partie de la nuit se passa en danses et en chants sur la place du village, éclairée par des torches résineuses; les invités formaient de longues files de danseurs et de danseuses se tenant par la main. Les hommes vêtus de vestes blanches soutachées à longues manches ouvertes, de

triples fustanelles blanchies, plissées, tuyautées pour la circonstance, et de hautes guêtres rouges, bleues ou blanches, brodées; les femmes portant le costume de l'Argolide, et sur leur tête un petit fez rond couvert de rangées de pièces d'argent et même d'or de toute époque et de tout pays, percées et réunies en rangs serrés depuis le sommet de la tête jusqu'au front. Deux larges boucles d'oreilles en argent ciselé étaient reliées l'une à l'autre par trois ou quatre chaînettes pendant sous le menton, à la façon antique, et encadrant gracieusement les figures brunes et animées.

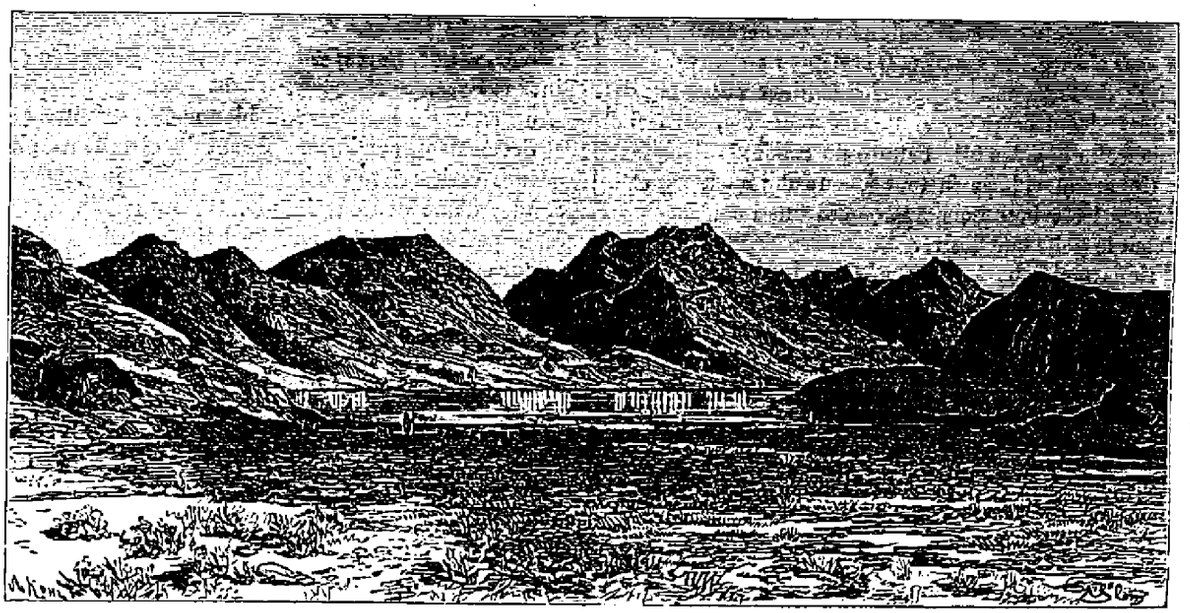
La chaîne de danseurs se repliait et se déroulait sans cesse avec ce trémoussement des jambes qui constitue tout l'art chorégraphique des Grecs. Les reflets des torches faisaient çà et là étinceler une pièce d'or, reluire une plaque de ceinture, ou scintiller les broderies des vestes.

En tête, le fiancé, un grand et vigoureux gars de vingt-deux ou vingt-trois ans, orné d'une formidable paire de moustaches et d'yeux noirs flamboyants, bondissait et se démenait à perdre haleine, pendant que les musiciens tiraient des sons plaintifs et étranglés de leurs flûtes avec accompagnement du bruit sourd et monotone du tambourin.

Quant à la mariée, elle restait enfermée dans sa maison avec ses amies, qui lui chantaient des couplets dans le genre de celui-ci :

« La voilà donc cette jolie petite perdrix;
Elle ira bientôt, d'un pas léger et le cœur gai,
Se placer dans une jolie cage où elle chantera
Pour donner longue joie à son époux. »

Elle devait rester sur un tabouret bas, sa tête et ses épaules recouvertes d'un voile épais. Sa figure était far-



Lac Stymphale. — Dessin de Slom, d'après un croquis de l'auteur.

dée d'une épaisse couche de blanc et de rouge, les sourcils allongés par un léger trait noir et les yeux agrandis démesurément par une fine ligne bleuâtre. Au-dessus des deux sourcils étaient peints deux petits cercles d'or, et ses cheveux, son cou, ses bras étaient surchargés d'épais et lourds bijoux d'argent.

Elle avait, du reste, l'air ennuyé et fatigué de cette immobilité forcée dans l'atmosphère étouffante d'une petite chambre saturée de parfums âcres et écœurants, et les larges gouttes de sueur qui découlaient de son front traçaient des sillons grisâtres dans toute cette peinture compliquée.

Nous laissâmes ces braves gens à leur danse et leurs libations, et nous nous retirâmes dans les chambres que l'on nous avait cédées; mais à peine avions-nous pu trouver une ou deux heures d'un sommeil agité sur nos tapis, que les coups de fusil nous éveillèrent en sursaut, et qu'un des jeunes gens du village entra nous prévenir que l'on se rendait à l'église et nous remit à chacun un petit gâteau rond appelé *klouria*, qui remplace la lettre d'invitation envoyée par les parents.

Déjà le cortège se formait. La mariée, toujours voilée et tellement surchargée de couronnes et d'ornements qu'elle pouvait à peine marcher, avançait à pas lents, soutenue par sa mère et une de ses proches parentes, précédée de la musique.

A l'autre extrémité de la rue s'avançait le cortège du marié, non moins nombreux et bruyant.

On se rencontra à la porte de l'église, où le pappas attendait. La cérémonie fut courte, du reste. Après avoir béni les nouveaux époux, le prêtre leur présenta une coupe de vin où ils trempèrent leurs lèvres et qu'ils passèrent à leurs parents et aux témoins.

On se rendit ensuite à la maison du marié, dont la porte était ornée de guirlandes de feuillages et de fleurs. Sur le seuil étaient placées trois coupes avec du miel,

du beurre et du grain, comme symbole de la douceur et de l'abondance qui doit régner dans le ménage. L'époux enleva alors sa femme dans ses bras et lui fit passer le seuil de sa demeure sans qu'elle y posât le pied, ce qui serait considéré comme d'un fâcheux présage.

Il devait y avoir encore un grand festin et de nouvelles danses, mais, malgré l'insistance de tous pour nous faire rester, nous fîmes seller nos chevaux. Le marié, entouré de tous ses amis, vint nous serrer la main et nous souhaiter bon voyage, en nous disant combien il était heureux qu'un ami français eût bien voulu honorer par sa présence la cérémonie du mariage.

Quant à nous, nous emportions un souvenir ineffaçable de l'accueil cordial qui nous avait été fait dans ce petit village perdu au fond des montagnes du Péloponnèse.

En une journée nous franchîmes la chaîne de montagnes qui nous séparait du golfe de Corinthe. La vallée boisée de chênes et de pins qui descendait vers la mer s'élargit peu à peu. Des petits hameaux émaillaient de leurs toits rouges les collines couvertes de vignes. Tout ce pays, si pauvre autrefois, est riche aujourd'hui, grâce à la culture du raisin de Corinthe.

Un grand vide se fit tout à coup devant nous, et à travers les arbres nous aperçûmes une lueur d'acier : c'était le golfe tant désiré.

Nous arrivions à Sicyone, dont le théâtre antique en ruine domine la plus splendide toile de fond que l'on puisse rêver : la mer éblouissante, les deux pics du Cithéron et de l'Hélicon, et à droite l'isthme de Corinthe avec la mer Égée et l'île d'Égine, au delà.

Le lendemain nous étions à Athènes, reposés, et ne gardant d'autre souvenir de notre longue excursion dans le Péloponnèse que celui des sites merveilleux que nous avions contemplés, des endroits charmants que nous avions parcourus et de l'accueil parfois excellent, toujours si affable que nous avons reçu partout.

LXXXII

L'île de Syra. — La ville ancienne et la ville moderne. — L'île de Tinos. — L'île de Naxos. — La confession grecque. — L'île de Paros. — La grotte. — L'île de Milos. — L'île de Santorin. — Les îlots volcaniques. — L'histoire d'une catastrophe géologique. — L'île de Crète.

Il ne me restait, pour connaître la Grèce entière, qu'à visiter les îles de la mer Égée. C'est un voyage facile, pour lequel on n'a besoin d'aucun préparatif et d'aucun autre courage que de savoir supporter la mauvaise cuisine des paquebots grecs et les morsures des cancrelats qui pullulent à bord. Pareils inconvénients inhérents à la vie de voyageur en Orient ne m'auraient pas arrêté, mais je fus fort heureux cependant de profiter de l'aviso français en station au Pirée, qui partait pour un petit voyage de circumnavigation dans les Cyclades.

Je devais y gagner surtout une liberté précieuse pour aller d'une île à l'autre et prolonger les escales, selon l'importance ou l'intérêt de celles que je voulais visiter.

Du Pirée à Syra c'est une traversée de huit heures au plus, en ménageant le charbon. On longe d'abord pendant trois heures les côtes arides et desséchées de l'Attique jusqu'au fameux cap Sunium, dont les colonnades blanches se détachent sur le ciel. Nous passons à portée de fusil de la pointe sud de l'île de Zéa et, immédiatement après, de l'extrémité nord de l'île de Thermia, si abondante en perdrix qu'on en transporte vivantes en cages aux marchés des îles voisines et à Athènes.

Après avoir dépassé Thermia, on se trouve dans un vaste bassin borné de tous côtés par des groupes d'îles qui ferment l'horizon et entre lesquelles s'ouvrent des trouées éblouissantes sur l'infini. Derrière nous, à l'est, Zéa, Thermia et Sériphos; à notre gauche, au nord, l'îlot de Ghioura, Andros, et plus loin la pointe de l'Eubée avec le canal d'Oro; à notre droite, au sud, Siphnos, Milos, Paros; enfin devant nous, vers l'ouest, Tinos et Syra.

Au-dessus de la mer, d'un bleu sombre, toutes ces îles détachaient, sur l'azur éclatant du ciel, leurs silhouettes variées d'une teinte bleu cendré, fine, transparente, d'une douceur infinie. On rêve de vie élyséenne passée là sur des rivages délicieux baignés d'un air pur et embaumé.

Pourquoi faut-il que ce ne soit qu'un mirage, qui s'évanouit dès que l'on approche?

A mesure que nous avancions, nous distinguions mieux les côtes nues et décharnées de l'île de Syra, où l'on n'apercevait pas la moindre trace de végétation ni d'habitations. Aussi n'est-on pas peu surpris, au détour d'un grand cap rocheux, de se trouver en face d'une grande ville avec de belles maisons à arcades, des chantiers de constructions, un port animé par le va-et-vient des navires et des paquebots de toutes les nations méditerranéennes, des quais, des embarcadères, encombrés d'une foule remuante et bigarrée. C'est Hermoupolis, la ville neuve, la ville commerçante et cosmopolite, avec ses vingt mille habitants.

En arrière, sur un mamelon conique qui domine Hermoupolis, s'étagent les maisons d'une vieille ville jusqu'à la cathédrale qui en occupe le sommet : c'est Syra, la ville ancienne, peuplée de cinq mille catholiques à peine et siège d'un évêché.

Le contraste entre ces deux cités séparées par quelques centaines de mètres à peine de terrains vagues est du reste frappant.

Ici l'activité bruyante, les marchandises qu'on transborde, les cafés remplis de monde; là le silence et le calme, l'herbe poussant dans les rues, où errent des chèvres et des pourceaux; en bas des bureaux où se traitent les affaires, où tinte l'argent que l'on compte, des habitations parfois luxueuses où l'on rencontre tout le confort européen, de hautes cheminées de fabriques qui fument; là-haut la médiocrité toujours, et souvent la misère, des maisons petites et laides où tout respire

la gêne et l'abandon, et parfois dans le fond d'un taudis un métier à main dont on entend seul le bruit mélancolique et lent.

Hermoupolis, qu'on appelle généralement Syra, est d'ailleurs une création toute factice, due au hasard des événements plus qu'à la logique.

Jadis la vieille ville de Syra, refuge de toutes les familles franques chassées par les Turcs, se trouvait sous la protection du roi de France, qui y entretenait un consul; aussi, pendant la guerre de l'indépendance, devint-elle l'asile de tous les chrétiens des autres îles où les Turcs portaient leurs ravages. Chiotes, Ipsariotes ou Hydriotes formèrent là, à l'abri du pavillon français, une agglomération qui, en peu de temps, donna naissance à une ville nouvelle. Située au centre de l'archipel, à moitié route entre le Pirée, Smyrne et les Dardanelles, elle fut bientôt le point de relâche préféré par les bâtiments de commerce, où venaient converger les marchandises de tous les ports de l'Archipel pour être de là emportées par les paquebots des grandes lignes vers Marseille, Trieste, Constantinople.

Il y a là maintenant, sur cet îlot sans herbe et sans eau, cinq mille maisons, des églises, un théâtre, un collège, des écoles où se réunissent plus de quinze cents enfants, des hôpitaux, des bibliothèques et plusieurs journaux, des ateliers mécaniques pour la réparation ou la fabrication des machines.

Les rues, encore assez irrégulières, bien qu'on ait commencé à les rectifier et à les élargir, sont bordées de boutiques bien approvisionnées d'objets manufacturés importés de France, d'Autriche ou d'Angleterre.

Syra est aujourd'hui, après Athènes, la ville la plus importante du royaume de Grèce. Mais ce n'est qu'un *emporium*, une place de transit, dont l'existence dépend uniquement du passage des paquebots qui y relâchent plusieurs fois par semaine.

Ces jours-là l'activité redouble. Le port est encombré, et aux matelots étrangers se mêlent les marins des îles avec leurs vestes de velours brodées et leurs culottes bouffantes qui leur battent dans les jambes et leur donnent une démarche si singulière.

Ils apportent dans leurs sacolèves à proue recourbée les vins de Santorin, l'huile de Tinos, les oranges et le miel de Zéa, l'émeri et la soie de Naxos, et en échange ils emporteront les cotonnades de Manchester, les bougies et le sucre de Marseille, les poteries et les verreries de Trieste, les soieries d'Allemagne, échange constant qui fait vivre ce peuple de courtiers et de banquiers, de portefaix et de trafiquants échoués sur ce rocher de Syra.

Un bras de mer de vingt kilomètres à peine nous séparait de l'île de Tinos. C'est une heure et demie de navigation, et, au premier abord, l'aspect n'en est pas beaucoup plus gai que les côtes de Syra; mais on finit par apercevoir de petits vallons avec un peu de verdure, des cultures soignées et des maisonnettes blanches.

Le bourg de Saint-Nicolo, capitale de l'île, n'a, au lieu de port, qu'une méchante plage, exposée à toute la furie des vents du sud. Aussi fûmes-nous obligés de mouiller au large, à une assez grande distance de terre. La ville est d'un aspect gai et propre, avec ses maisons blanches aux persiennes de couleurs vives et ses nombreux clochers, dont un au toit bizarrement côtelé comme une coupole d'église russe.

Un vaste monastère entouré de verdure et dont la longue galerie ouvre ses grandes arcades sur la mer se voit à mi-côte au-dessus de la ville.

Le couvent de l'Annonciation, un des plus beaux édifices de la Grèce moderne, et la magnifique église de Notre-Dame de la Bonne-Nouvelle ont été construits par des quêtes faites dans tout le monde orthodoxe pour abriter l'image de la madone découverte dans une fouille en 1824.

Tous les ans les pèlerins arrivent en foule de toutes les parties de la Grèce et de l'Asie Mineure.

Il y a peu de siècles encore que la population des Cyclades était en grande partie composée de catholiques, mais le nombre en est bien diminué et ne dépasse pas le chiffre de quinze mille.

L'île de Tinos est celle qui en contient le plus; sur vingt mille habitants, ils sont sept ou huit mille environ, répartis dans vingt-quatre villages, et obéissant à l'évêque qui réside à Saint-Nicolo.

A une bonne heure de chemin de la ville, sur le sommet le plus élevé de l'île, se trouve l'ancienne forteresse vénitienne, dont il ne reste que des débris. On y accède par un sentier très escarpé, et l'on traverse, avant d'y arriver, un village abandonné, dont plusieurs maisons portent encore les écussons armoriés des anciens propriétaires.

Du haut du rocher, la vue s'étend sur une partie des Cyclades jusqu'aux côtes d'Asie, et l'on plane sur l'île, dont on aperçoit tous les vallons et les coteaux couverts de figuiers et de mûriers. Un grand nombre de villages, avec leurs maisons blanchies à la chaux et leurs toits plats, se détachent sur la verdure et donnent au paysage un aspect très oriental sous un ciel éclatant de lumière.

Après cette visite courte, mais bien suffisante à Tinos, nous reprenons la mer en nous dirigeant vers l'île de Naxos, située au sud à trois heures et demie de distance. Nous longeons un îlot rocheux, écueil abandonné, qui n'est autre que la fameuse Délos, l'île sacrée d'Apollon.

A sept heures nous étions en rade de Naxos, dont les maisons étagées les unes au-dessus des autres et empourprées par les derniers rayons du soleil couchant semblaient une pyramide d'escarboucles sur le fond violet sombre des montagnes qui l'entourent de toutes parts, tandis que, vers l'ouest, la grande île voisine de Paros détachait sa silhouette d'un ton bleu foncé sur le ciel en feu. La Grèce et surtout les îles de l'Archipel réservent au voyageur de ces effets merveilleux et enchanteurs dont il conserve le souvenir impérissable.

Ces rochers chauves, ces montagnes arides reflètent, d'autant mieux qu'ils sont nus et sans couleur, les

teintes splendides, les nuances changeantes que leur envoie le ciel oriental : les lueurs roses de l'aurore, l'éclat fauve du jour, les lueurs pourpres du soir, ou les glacis bleu tendre de la nuit, dans leur transparente pâleur, dans toute leur finesse ou leur éclat, leur somptuosité grandiose ou leur délicatesse harmonieuse.

Quiconque a assisté à ce spectacle impossible à décrire ne l'oublie jamais.

Naxos, comme la plupart des villes maritimes d'Orient, séduit au premier aspect; mais à peine a-t-on débarqué sur la plage couverte d'algues et de fucus, que toute illusion s'évanouit. Des rues en escalier, étroites et tortueuses, encombrées d'ordures et de pierres, où errent les chiens et les porcs; des maisons vieilles et branlantes où manquent l'air et la lumière et où s'entasse une population maladive : voilà ce qu'offre la capitale de la plus belle des Cyclades. Aussi la population de deux mille huit cents habitants qui y végète diminue-t-elle tous les jours, et plus de deux cents personnes par an émigrent vers Athènes, Salonique ou Smyrne. Une grande partie des terres restent incultes faute de bras. L'intérieur de l'île n'est cependant pas ce qu'annonce l'aspect désolé des côtes, et l'on y trouve des vallées riantes et fécondes comme celle de Drymali, où des groupes de maisonnettes blanches s'abritent sous une véritable forêt d'oliviers, de chênes et de noyers, ou bien celle de Mélanes, moins exposée aux



Tinos (voy. p. 247). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

vents du nord, toute pleine d'orangers, de cédratiers, de grenadiers, et où une promenade à travers les vergers par une belle journée de printemps est vraiment charmante et justifie les louanges des anciens poètes :

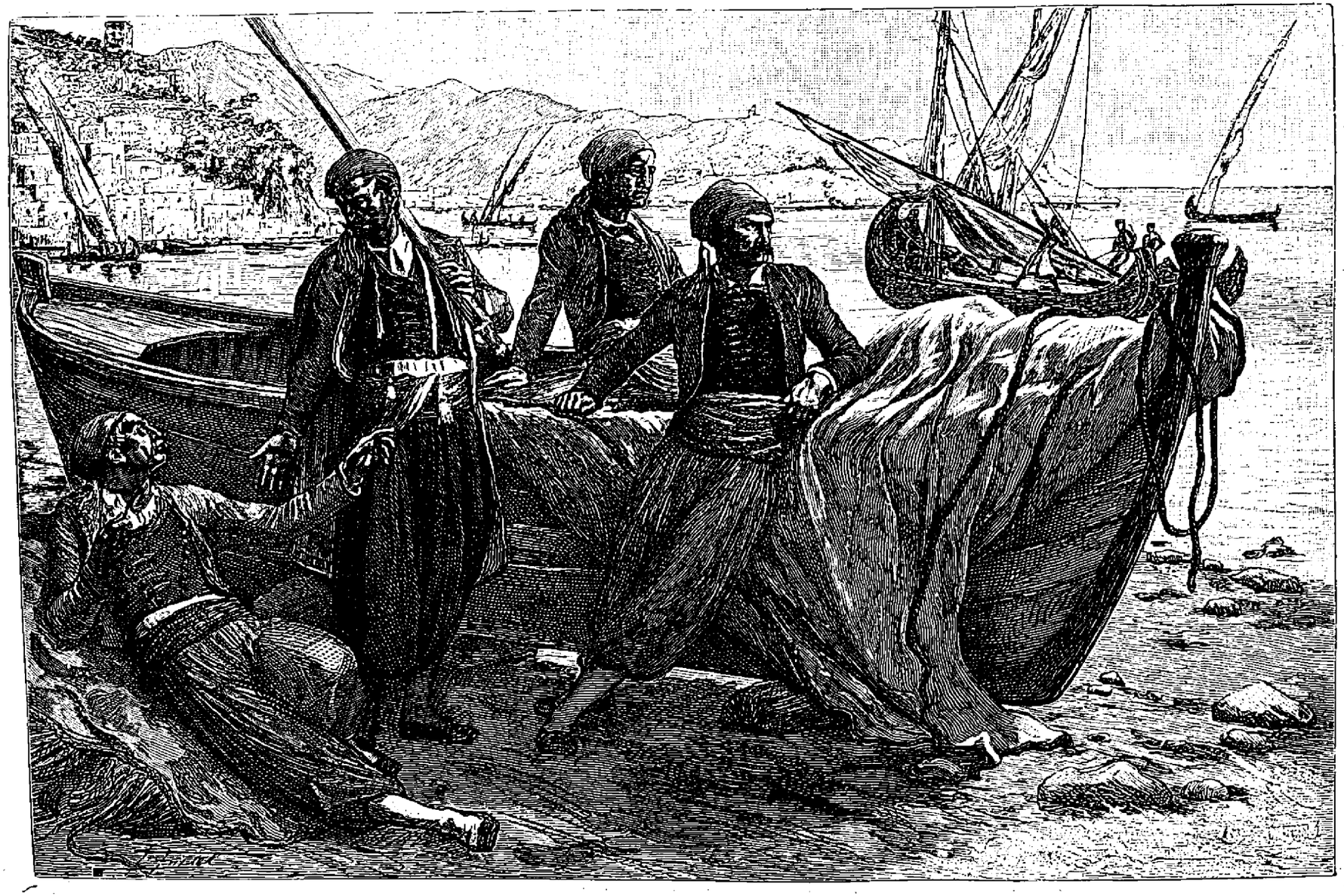
Et tibi per mediam bencolenti flumine Naxon
Unde tuum potant Naxia turba merum.

Avant de nous rembarquer, nous allons visiter une tour carrée, seul reste de l'ancien palais des ducs vénitiens, Sanudo, qui furent tous aimés de leurs sujets pour leur bonté et leur bravoure. Dans l'enceinte encore existante habitent une bonne partie des quatre cents catholiques de Naxos qui se prétendent tous descendants des anciennes familles nobles et qui, par leur vanité, leur paresse et leur turbulence, donnent fort à faire aux PP. Lazaristes entretenus là par la France.

Ils montrent encore au-dessus de leur porte les blasons de leurs aïeux, et quelques familles ont encore des parchemins qu'ils conservent précieusement, comme les Coronello, par exemple, dont un ancêtre fut duc de Naxos au seizième siècle.

En redescendant les escaliers raides et disjoints qui conduisent à la Marine, nous passons devant la cathédrale grecque, car il y a à Naxos un évêque orthodoxe à côté de l'évêque latin, et il ne règne pas toujours le plus parfait accord entre ces deux pasteurs.

L'église était remplie de monde, hommes et femmes, venus là pour la grande confession de la veille de la fête. Il n'y a pas, comme en Europe, des confessionnaux à l'ombre discrète desquels s'abrite la confusion



Marins des Cyclades (voy. p. 240). — Composition de P. Fritel, d'après le texte et des photographies.

des consciences bourrelées. Ici le pénitent et le pappas se tiennent debout contre un pilier en face l'un de l'autre, et la confession est plus sommaire et moins exigeante; une confession en bloc, un simple aveu de culpabilité : « Je suis pécheur, » et c'est tout. Quand on a dit qu'on était pécheur, cela comprend toutes les fautes.

Une longue file de fidèles se déroulait dans l'église, tous debout, un cierge à la main. Chacun s'avançait à son tour, se courbait en faisant force signes de croix et échangeait quelques mots avec le pappas, qui prononçait rapidement l'absolution en lui posant sur la tête un pan de son étole. Le fidèle absous se redressait alors et mettait dans la main du prêtre une pièce de monnaie. Dans l'église grecque, tous les sacrements se payent, la confession et la communion aussi bien que les autres. C'est une conséquence forcée de la pauvreté du clergé, qui ne pourrait vivre sans ces redevances, dont le plus grand inconvénient est de diminuer singulièrement l'influence morale et le prestige de la religion. Il n'y a pas de tarif bien établi. Chacun paye selon sa condition et sa générosité, souvent selon sa vanité, parfois selon son repentir. Ce salaire, pour lequel la main du pappas s'avance sans vergogne, incline celui-ci à l'indulgence envers ses meilleurs clients, et il n'est pas rare de voir des pénitents discuter, avant la confession, le prix de l'absolution, marchandant avec âpreté pour obtenir un rabais.

Nous laissons nos Grecs à leurs génuflexions et à leurs signes de croix, pour regagner notre aviso, dont le sifflet nous rappelle instamment. C'est que le jour commence à baisser et que nous devons aller mouiller dans un des ports de l'île de Paros pour y passer la nuit plus sûrement que dans la rade de Naxos, fort mauvaise et même dangereuse quand le vent du nord se met à souffler.

Nous contournons la grande île de Paros par le nord, où s'ouvre la grande baie de Naoussa, et, longeant la côte ouest, nous venons jeter l'ancre dans le port naturel de Parikia, village construit sur les ruines, d'ailleurs disparues, de la ville antique. L'île de Paros est moins grande et moins fertile que sa voisine Naxos, mais c'est là que s'exploitait le fameux marbre blanc saccharoïde à grains fins et un peu transparent, dans lequel tant de chefs-d'œuvre immortels ont été sculptés. Les carrières anciennes se trouvent à peu de distance de Parikia, mais n'offrent guère d'intérêt quand on connaît surtout celles du Pentélique. Nous décidâmes donc, le matin, de continuer notre route jusqu'à l'îlot d'Anti-Paros, dont nous voulions visiter la grotte, aujourd'hui célèbre.

Les abords sont semés d'écueils et n'offrent pas de refuge. L'aviso doit rester sous vapeur en nous attendant. Nous emmenons pour notre expédition plusieurs matelots munis de cordes, de torches et d'échelles, et au petit village situé à deux kilomètres de la mer nous trouvons un homme qui a accompagné récemment un amiral russe dans la grotte et qui nous y servira de guide.

L'entrée n'a rien de romantique ni d'effrayant; c'est une voûte basse portée par un gros rocher auquel nous faisons attacher une corde longue et solide, le long de laquelle nous nous laissons glisser tous, les uns après les autres. Après une descente perpendiculaire de trois ou quatre mètres, on suit une pente très rapide qui aboutit à un rocher rond et glissant au-dessus d'un précipice extrêmement profond. C'est un passage périlleux où il faut du sang-froid et un pied sûr. A cinq mètres en contre-bas, un petit rocher s'avance en balcon au-dessus de l'abîme. Nous y descendons par une corde à nœuds dont le bout a été solidement amarré. De là nous continuons à suivre, toujours à la force du poignet, une pente très raide et très étroite qui s'appuie, sur la droite, aux parois de la grotte, et le long de laquelle, sur la gauche, s'ouvrent des crevasses énormes et noires dont nos torches ne parviennent pas à éclairer le fond. Notre guide nous recommande d'appuyer toujours sur la gauche, pour éviter une chute mortelle. Peu à peu la pente s'adoucit et la corde nous devient inutile. Enfin, après avoir contourné un gros rocher qui semble fermer le passage, nous pénétrons dans une grande salle dont la voûte de cinquante ou soixante mètres de hauteur laisse pendre d'énormes stalactites de l'effet le plus étrange, tandis que sur le sol, au centre de la salle, une agglomération de stalagmites se superposant les unes aux autres forment comme une gigantesque corbeille de fleurs de plus de huit mètres de hauteur. Éclairées par la lumière d'un ruban de magnésium qu'un des officiers avait apporté, ces concrétions calcaires rousses prenaient un aspect tout à fait fantastique.

Le retour fut plus facile, avec une supériorité marquée, cependant, pour les matelots, qui se hissaient le long des cordes avec une agilité que nous n'imitions pas tous aussi heureusement.

Malgré l'intérêt de cette excursion souterraine, ce ne fut pas sans plaisir que nous revîmes le jour et la mer immense et bleue, où notre navire apparaissait comme un point noir.

Quatre heures de route nous séparaient de l'île de Milos.

A moitié chemin, nous doublons la pointe sud de l'île de Siphnos, dont le climat est si sain, dit-on, que les vieillards de cent vingt ans n'y sont pas rares.

A notre gauche, nous laissons les rochers tristes et dépouillés de l'île de Kimolos, dont les habitants vont chercher à Milos l'eau qu'ils boivent.

On voit alors dans toute son étendue l'île de Milos, surmontée de ses deux pics. Une baie s'ouvre au nord-ouest, formant une magnifique rade où s'abriterait une flotte entière. Notre pilote grec, avec une précision et une sûreté de coup d'œil remarquables, nous dirigea dans la passe, et nous nous trouvâmes tout à coup dans un vaste bassin bien fermé et entouré de montagnes desséchées, crevassées et de l'aspect le moins engageant.

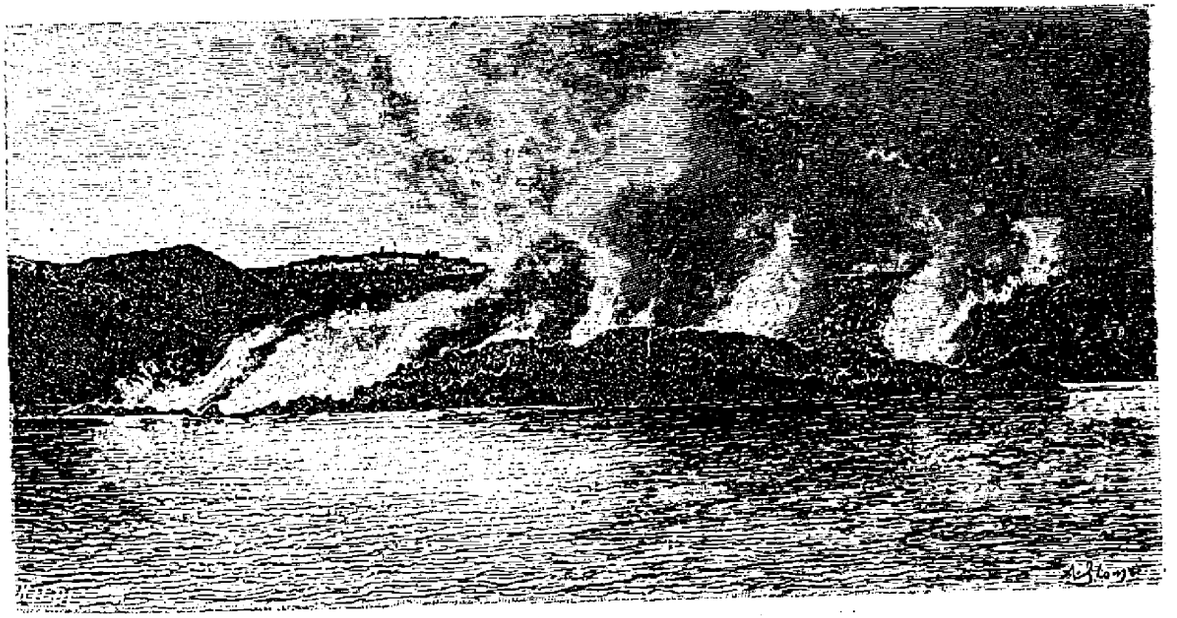
Au fond du port, sur le penchant des collines, sont les restes de murailles polygonales et des gradins en marbre blanc d'un amphithéâtre.

C'est près de là, dans un champ de vigne, que fut découverte par un paysan la Vénus de Milo, dont la France aurait été privée sans la persévérance et l'énergie de M. de Marcellus. Les bras de la fameuse statue sont-ils encore enfouis là sous les décombres, ou ont-ils été, comme tant d'autres sculptures antiques, convertis en chaux par quelque entrepreneur de maçonnerie? C'est ce que des fouilles mieux conduites pourraient peut-être dire.

Pendant longtemps l'île de Milos a été fertile et florissante. Les champs produisaient du blé, du coton, des vins exquis; les jardins étaient ombragés de cèdres, d'orangers et de citronniers, et arrosés par de nombreuses sources; mais depuis la fin du siècle dernier la situation de l'île est bien changée. Ce terrain volcanique, de même formation que l'île d'Ischia du golfe de Naples, s'est fissuré dans tous les sens, et des exhalaisons méphitiques infectent l'air; des sources salées et sulfureuses ont formé près du village et tout autour de la rade des marécages dont les eaux stagnantes se décomposent et empoisonnent tout le pays. Les habitants portent sur leur physionomie l'empreinte de cette intoxication. Le teint jaune, les traits bouffis, le ventre énorme, les jambes enflées, ils végètent péniblement dans des masures à moitié ruinées, cultivant avec effort quelques champs pierreux où l'orge et le sésame ont un aspect chétif.

Aussi la population de l'île diminue-t-elle tous les jours par les maladies et par l'émigration. Elle avait jadis trente-six mille habitants; c'est à peine si elle en a trois mille aujourd'hui, dont la principale occupation est d'exploiter un gisement de pierres meulières très recherchées dans tout l'Orient.

Il existe aussi dans le mont Cimolo quelques gise-



Iles volcaniques de Santorin — Dessin de Slom, d'après une photographie.

ments de soufre, mais l'exploitation en est impossible au-dessous d'une faible profondeur à cause du dégagement abondant de vapeurs.

Nous quittons sans regrets cette terre inhospitalière pour nous diriger vers l'île de Santorin, située à l'est, à six ou sept heures de Milos. Nous dépassons successivement Pholégandros, hérissée de rudes rochers, Sikinos, dont les femmes ont encore un costume presque oriental, Ios, où la légende fait mourir Homère.

A mesure que nous approchions, Santorin nous apparaissait comme une île longue, enveloppée d'un épais brouillard; mais, quand nous eûmes franchi la passe sud, nous restâmes saisis devant le spectacle extraordinaire et effrayant qui se déroulait devant nous. Qu'on se figure un immense bassin de huit kilomètres de long sur quatre de large, formé par des falaises à pic de trois cents mètres de hauteur, immenses murailles de laves noires, rougeâtres ou verdâtres, et au milieu de ce lac infernal un amas de blocs de basalte lançant des tourbillons de flammes et de fumée, volcan apparu depuis peu au-dessus des eaux et que les forces souterraines continuent toujours à soulever.

Il fut un temps où Santorin était une île ronde et conique, ancien volcan éteint. Mais le cratère central s'effondra un beau jour, formant un gouffre de quatre cents mètres de profondeur, où Paris tout entier se serait englouti. Depuis ce temps, les secousses et les soulèvements n'ont pas cessé, à des intervalles irréguliers, de jeter l'alarme parmi la population. En 1650, de nouveaux îlots volcaniques apparurent et disparurent. En 1707, un nouveau cratère s'ouvrit sur la mer, lançant des torrents de flammes et de pierres. L'île entière chancela sur sa base et s'enfonça de plusieurs mètres. Aujourd'hui c'est l'ancien cratère qui se ré-

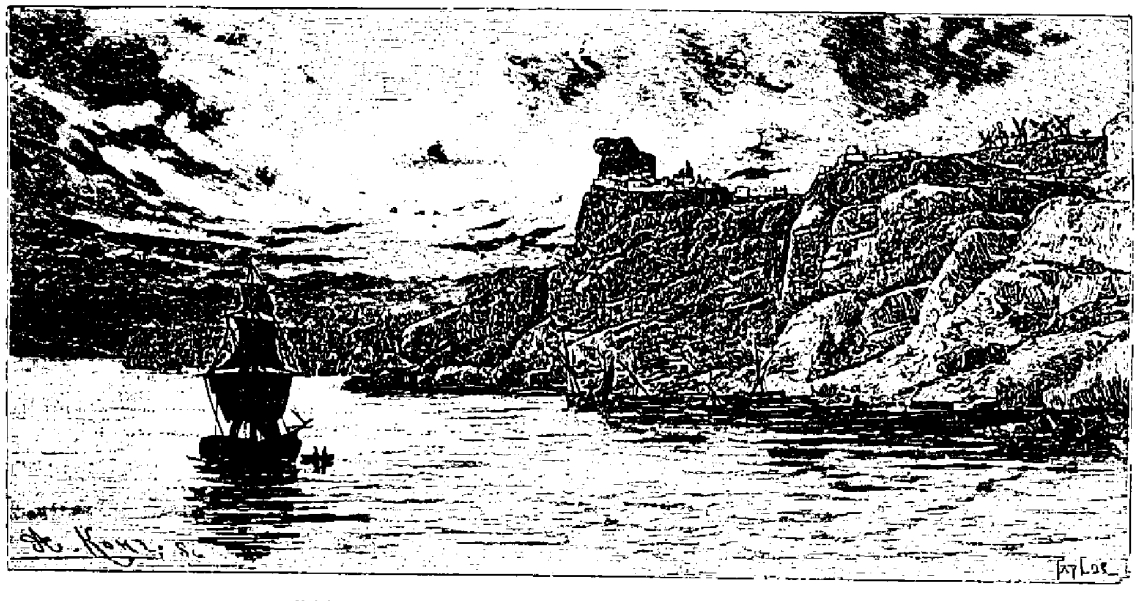
veille. Un soulèvement de lave est apparu au milieu du golfe comme une gigantesque carapace suante et fumante, et la mer tout à l'entour est colorée en jaune par les sources ferrugineuses et bouillantes qui jaillissent du fond de la baie.

Notre navire s'était arrêté au-dessus d'une étroite plate-forme de lave couverte de quelques mètres d'eau, et seul point de cette rade sans fond où l'on puisse jeter l'ancre. Les canots nous mirent au pied de l'énorme falaise en haut de laquelle on apercevait la ville, dont les maisons blanches à terrasses, s'accrochant avec une hardiesse inquiétante aux moindres saillies du rocher, semblaient suspendues au-dessus de l'abîme comme des nids d'hirondelles. Du quai étroit et rongé par les lames, construit sur une saillie du rocher, une rampe taillée dans le flanc vertical de la falaise grimpe en zigzag jusqu'à la ville. De là, surtout quand par le vent de sud-ouest les vagues se heurtent et se brisent en écume dans l'abîme sur lequel on est comme suspendu, c'est un spectacle à donner le vertige.

Si, après avoir traversé la ville, on porte ses regards sur le versant est de l'île, on est surpris par le contraste extraordinaire qui existe entre le golfe et cette pente douce descendant jusqu'au rivage, couverte de vignes luxuriantes et de maisonnettes blanches.

Il n'y a pas d'autres cultures que celle de la vigne et pas d'autre occupation pour les insulaires que la fabrication du vin, qui, dans ce sol de tuf volcanique, friable et riche en potasse, acquiert des qualités spéciales, liqueur exquise, mais capiteuse, qui surpasse les meilleurs muscats d'Espagne. C'est en Russie que se vend presque tout le *vino santo* de Thira.

Du mont Saint-Élie, pic situé au sud de l'île, que nous avions gravi avec peine à cause de l'épaisse



Falaise de Santorin. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

couche de pierres ponces dont il est couvert, nous jouissions d'une vue magnifique : au nord, toutes les Cyclades, qui semblaient des améthystes pâles dans une vapeur d'or; à l'est, les îles turques Astropalia, Cos, Rhodes, et au delà les côtes d'Asie; au sud, à l'horizon, les hautes cimes de l'île de Crète, encore couvertes de neige.

Le jour baissait rapidement pendant que nous chevauchions par les sentiers bordés d'aloès, et les teintes admirables qui embrasaient l'horizon s'atténuaient peu à peu. La nuit vint et ce fut comme si un écrin plein de pierreries merveilleuses venait de se fermer subitement.

Au fond du golfe, à trois cents mètres au-dessous de nous, la mer houleuse déferlait contre la falaise et se teintait en rouge sombre autour des îlots volcaniques enveloppés de flammes. Il nous semblait descendre aux enfers.

LXXXIII

L'île de Crète. — La Canée. — Turcs et Grecs. — La campagne. — Une nuit dans un corps de garde. — Les montagnes de Sfakia. — Les chrétiens sfakiotes.

C'est pendant la nuit que nous franchîmes les cent et quelques milles qui séparent Santorin de l'île de Crète.

Au point du jour, nous étions en vue de l'île, dont la longue chaîne de montagnes centrale s'étendait en ligne droite à perte de vue à droite et à gauche sur une longueur de plus de quarante lieues.

Quand on débarque à la Canée, le principal port de la Crète, le premier aspect ne correspond guère à ce qu'on attendait de cette île si vantée par les anciens, cette terre de lait et de miel où les Arabes de la conquête croyaient retrouver le paradis promis par le Koran.

Une petite ville blanchie à la chaux, sans arbres, sans jardins, sans monuments, au fond d'un golfe entouré de collines nues et tristes avec un fond de hautes montagnes grisâtres et desséchées. C'est à peine si l'on aperçoit çà et là, dans le fond des vallées, quelques oliviers.

Sur le quai de débarquement, quelques soldats turcs, nu-pieds, accroupis sur des nattes, dans un petit café, buvaient leur tasse de moka d'un air nonchalant. Un lieutenant à l'aspect lourd et épais, et dont les bottes étaient enfilées dans des savates éculées, regarda nos officiers sans se lever pour les saluer.

Après avoir franchi l'enceinte fortifiée et bastionnée dont les fossés larges et profonds servent à cultiver des légumes, nous nous trouvâmes dans une rue ancienne dont les maisons vénitiennes conservent encore des écussons et des moulures du seizième siècle. Quant aux églises converties en mosquées, elles n'ont rien d'intéressant et ne méritaient pas la visite que nous nous crûmes obligés d'y faire, nos souliers à la main, comme l'exige le respect dû à tout sanctuaire musulman.

A la Canée, comme dans toute la Crète, la majorité de la population est grecque et supporte mal la domination turque. Aussi les rixes sont-elles nombreuses et les révoltes fréquentes. Le plus souvent ce sont les chrétiens qui s'arment et arborent le drapeau de la liberté sur leurs montagnes. Parfois aussi les musulmans, saisis d'une sorte de rage et de haine fanatique, se ruent sur les habitants chrétiens, tuant, incendiant, pillant.

En 1858, aidés par les soldats turcs de la garnison, ils s'étaient répandus dans la ville, mettant le feu aux maisons et tirant sur les femmes et les enfants qui fuyaient. Les familles fugitives cherchèrent un refuge dans les consulats étrangers, mais les portes du consulat d'Angleterre leur furent fermées, et ce fut le consul de France, M. Derché, qui en recueillit le plus grand nombre et qui tint les Turcs en respect par son attitude énergique.

Aussi le drapeau tricolore qui flotte au-dessus du consulat est-il considéré par tous les chrétiens de l'île comme un symbole de protection et de délivrance.



Marin de Cos. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Parmi ceux qui sont les plus acharnés contre les chrétiens se trouvent les musulmans crétois, descendants des anciens renégats qui apostasièrent pour obtenir de la Sublime Porte honneurs et argent et se montrèrent d'autant plus insolents et cruels pour leurs frères de la veille. La persévérance de ces derniers à rester fermes dans leur foi, malgré tout ce qu'elle leur attirait de souffrances, était pour ces transfuges un amer et continuel reproche. Ils s'en vengeaient en accablant les chrétiens d'humiliations et d'injures. Les fils continuèrent par habitude, et la haine se transmit de génération en génération. Ces musulmans crétois ne se distinguent guère d'ailleurs des autres Grecs de l'île par les habitudes, le caractère et le langage.

Ils boivent du vin comme de vrais ghiaours et ne savent en fait de turc que quelques mots de prières, qu'ils bredouillent sans en comprendre le sens. Aussi est-ce en grec que les firmans du sultan et les arrêtés des pachas sont lus et affichés.

Rien ne nous retenait à la Canée, mais nous voulions, avant de quitter l'île, en visiter l'intérieur et surtout le district de Sfakia, ce repaire inaccessible où couve toujours le feu de la révolte.

Nous quittons la ville avec deux guides sfakiotes, mais sans avoir voulu accepter la compagnie de quatre zaptiés (gendarmes) que le gouverneur nous avait offerts, bien certains que ces représentants de la force

publique, dépenaillés et insolents, seraient pour nous moins une sauvegarde qu'un embarras au milieu de la population que nous devions rencontrer.

En sortant de la ville, nous suivons des chemins bordés d'énormes aloès à travers des collines pelées et fort laides, où l'on ne rencontre que quelques maisonnettes blanches et basses, à peu près sans fenêtres et à toit plat couvert de feuillages desséchés.

Mais, à mesure que nous avançons, le paysage change de caractère. Le village d'Alikianou est entouré de vergers où les citronniers et les orangers atteignent des proportions et une élévation que je n'avais vues nulle part ailleurs. Ce sont de véritables arbres de haute futaie, qui produisent des fruits énormes, très parfumés et fort recherchés dans tout le Levant. Ce seul district, nous dit-on, exporte environ quatre millions d'oranges.

A Athènes, à Smyrne, à Constantinople, les marchands ambulants crient dans les rues : oranges de Crète! comme on crie à Paris : chasselas de Fontainebleau!

Les ruisseaux sont bordés de plantations d'oliviers aux troncs massifs et dont les branches, chargées de fruits, atteignent facilement la cime des châtaigniers ou des noyers voisins.

Des pâturages épais et odorants verdoient au fond des vallées, et des champs de maïs ou de vigne mettent une note claire sur les collines.

Après la conquête, le sol avait été partagé entre les Turcs et les Crétois convertis à l'islamisme, mais peu à peu les agas et les beys, obérés et besogneux d'argent, ont revendu leurs propriétés à vil prix; une grande partie des terres possédées autrefois par les musulmans a passé aux mains des chrétiens, plus nombreux et plus travailleurs.

Tel qui n'était que *soubachi* (intendant) ou même métayer, est devenu propriétaire du *tchifflick* (ferme), pendant que les fils de son ancien maître vivent péniblement, dans une des villes de la côte, d'une de ces sinécures que l'administration turque prodigue à ses fidèles.

A mesure que nous nous rapprochions de la montagne, le pays devenait plus accidenté, et après huit heures de marche nous arrivâmes dans le vallon de Crapi, près d'un puits qui forme la limite du district de Sfakia, au pied même du versant septentrional de l'Aspro-Vouna (monts blancs).

Nous dûmes passer la nuit dans un corps de garde, abri peu séduisant pour un voyageur européen, mais dont il faut bien se contenter faute de mieux.

Dans une chambre basse et enfumée, une dizaine de zaptiés albanais dorment ou fument sur des lits de camp d'une saleté révoltante. Pour tout vêtement ils ont une chemise déchirée, une large culotte bouffante et des souliers ou des bottes percées. Leur physionomie est apathique et peu intelligente. Ils nous regardent d'abord sans rien dire, avec une sauvagerie étonnée, puis l'officier qui les commande, et qui n'est pas mieux vêtu que ses soldats, fait ranger dans un coin de la salle cinq matelas tachés et troués, nous fait signe que nous pourrons nous y étendre quand bon nous semblera, et se remet à fumer sans plus nous adresser la parole.

Quelle différence entre cette réception froide, presque hostile, et l'accueil courtois, empressé et cordial que nous avions reçu chez les familles grecques les plus humbles dans les parages les plus reculés!

Ces gendarmes irréguliers sont peu ou pas payés. Aussi, dans certaines provinces de l'empire, vivent-ils aux dépens des habitants. Mais ici, isolés au milieu d'une population belliqueuse qui joue volontiers du couteau et du fusil, ils se méfient et restent tranquilles.

C'est que les Crétois n'ont pas envers les Turcs, leurs maîtres, cette attitude craintive et humble du pauvre raïa de Roumélie ou d'Anatolie. Ce sont des hommes qui savent se battre, et l'ont montré, qui ont confiance en eux-mêmes et se font craindre plutôt qu'ils n'ont peur. Comme le disait un Candiote : « Ici on parle au Turc le fez sur l'oreille. »

Au petit jour nous commencions l'ascension de la montagne par un étroit sentier qui serpente dans une gorge étroite. Des deux côtés des pentes se dressent, escarpées, hérissées de roches déchiquetées, bien faites pour abriter des embuscades.

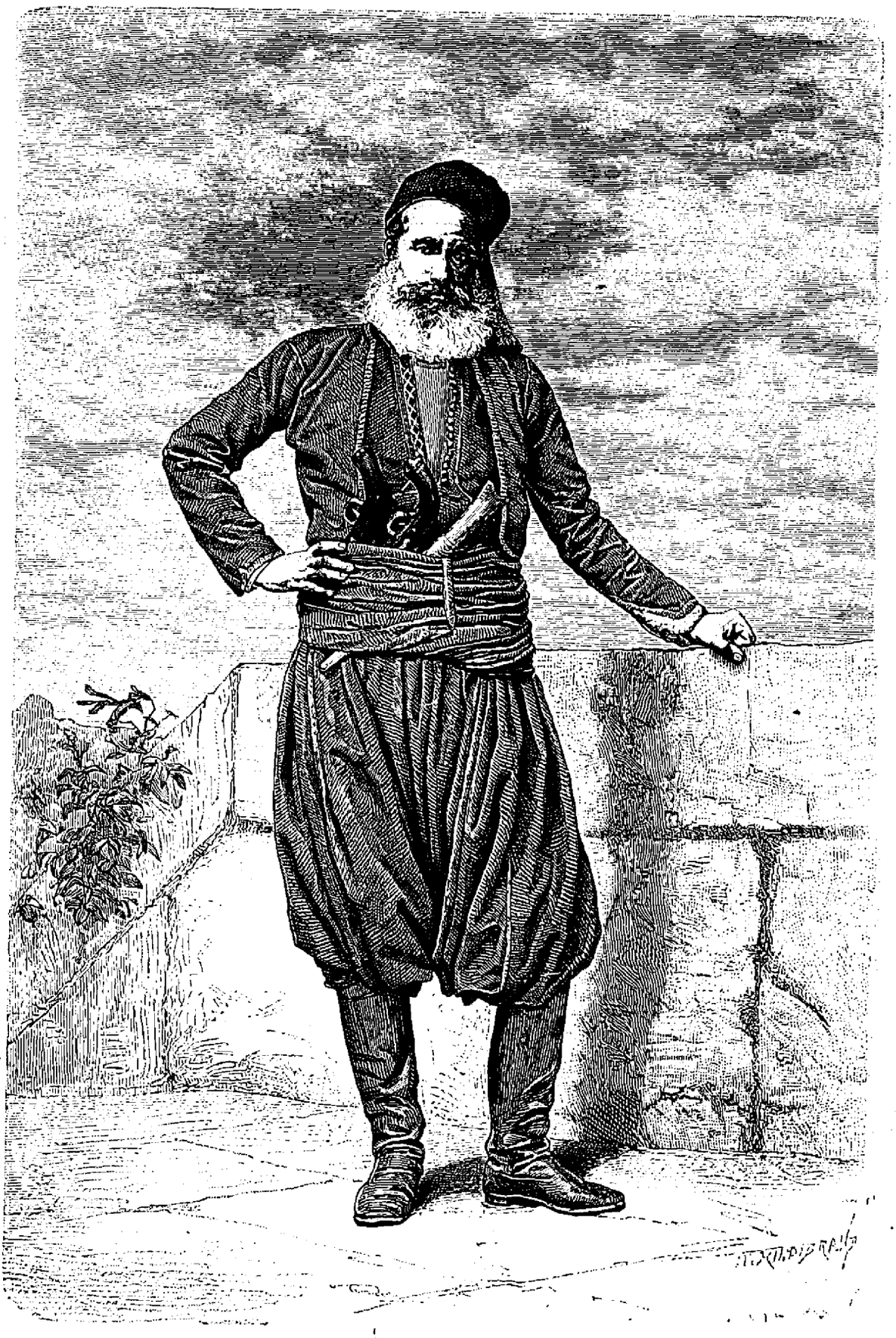
Trois quarts d'heure de chemin sur des cailloux s'éboulant à chaque pas sous les pieds de nos chevaux nous amènent au territoire d'Askyfo, enfermé de toutes parts et dont les eaux n'ont d'issue que par des katavothra ou fissures souterraines qui communiquent avec les vallées inférieures. Le froid y est vif en hiver. La neige y séjourne longtemps, et ceux des habitants qui y restent dans cette saison sont quelquefois pendant deux mois sans communication avec la plaine et doivent faire d'avance leurs provisions.

Les hauts plateaux ne communiquent avec Askyfo que par des sentiers difficiles et scabreux où les montagnards seuls et les chèvres sauvages peuvent se risquer, que l'on a dû parfois remplacer par des troncs de sapins fichés en encorbellement dans le flanc du rocher à pic, supportant quelques planches à peine équarries, suspendues au-dessus de l'abîme.

Je ne connais pas de pays de montagne que la nature ait pour ainsi dire plus soigneusement fortifié, et l'île de Crète ne présente rien d'aussi remarquable que cette gigantesque citadelle avec ses murs prodigieux et ses portes étroites, que la neige et les torrents suffisent à fermer pendant la plus grande partie de l'année.

La population de ces hautes vallées est saine et vigoureuse. De très haute taille et bien découplés, les Sfakiotes ont, pour la plupart, des cheveux blonds, longs et retombant sur les épaules, de grands yeux clairs, hardis et énergiques, la physionomie fine, régulière, et en même temps ardente et nerveuse.

Leur costume se compose d'une chemise à larges manches, d'un gilet blanc ouvert sur la poitrine et



Un Sfakiote. — Dessin de Rixens, d'après une photographie.

maintenu par une large ceinture de laine rouge, plusieurs fois enroulée autour du corps, d'une veste brodée et d'un large pantalon bleu dont le bas se cache dans de grandes bottes de cuir jaune. Un épais manteau de laine blanche complète cette tenue. Le Sfakiote sort rarement sans son fusil sur l'épaule et ses pistolets à la ceinture.

Celui auquel nous avions demandé l'hospitalité était un des chefs de la dernière insurrection, rentré depuis peu dans son village à la suite de l'amnistie demandée par les puissances étrangères au sultan. Il nous racontait les péripéties des combats soutenus dans les défilés de la montagne, où douze cents Grecs tinrent tête et battirent huit mille Turcs. Il nous disait la haine éternelle vouée aux Osmanlis par tous les chrétiens de Candie, et les luttes qui se préparaient dans l'ombre.

« La Grèce doit appartenir aux Grecs, répétait-il ; au moment de la guerre qui a affranchi nos frères, nous avons combattu pendant neuf ans et chassé les Turcs. Nulle part plus de sang n'a coulé, nulle part la lutte n'a été plus acharnée, plus implacable. N'avions-nous donc pas bien gagné notre liberté? Et cependant les puissances nous ont livrés aux Turcs et nous ont laissé massacrer par les régiments égyptiens de Méhémet-Ali. Ne savez-vous donc pas que, sur cent soixante



Côte de l'île de Crète. — Dessin de Dosso, d'après un croquis.

mille habitants, nous sommes cent trente mille chrétiens, qui ne voulons qu'une chose : être libres, et ne plus voir le drapeau rouge à croissant blanc sur nos villes. »

Nous ne pouvions que témoigner notre sympathie à ce fier patriote qui regrettait si amèrement pour sa patrie la perte de la récompense espérée de tant de misères et de sacrifices, de tant de combats et de victoires.

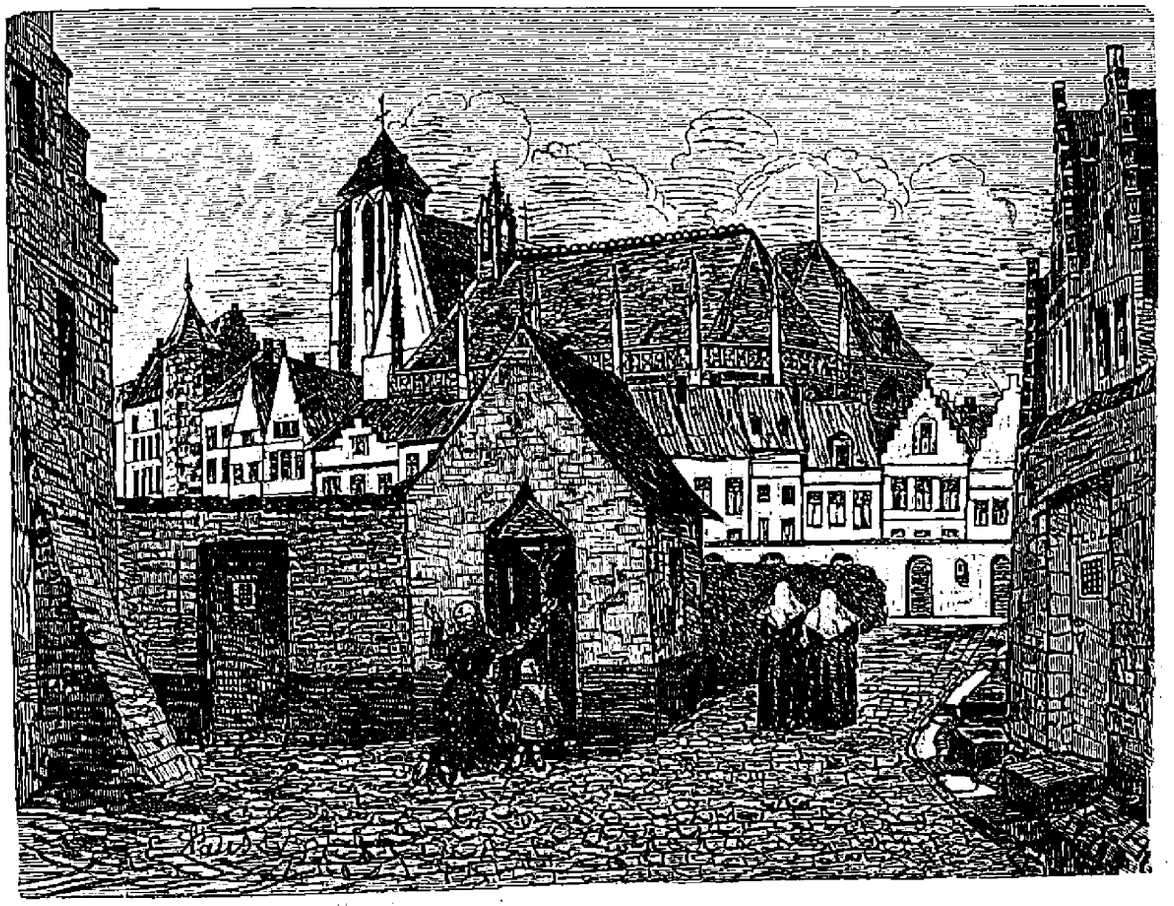
Le chemin qui d'Askyfo redescend vers la côte méridionale est aussi sauvage que celui qui conduit vers la Canée. On chemine dans un défilé, sorte de fente de quatre ou cinq mètres à peine de largeur creusée par les eaux dans la masse compacte du rocher, couloir obscur et rapide qui débouche tout à coup sur un horizon immense : la mer étincelante au delà de laquelle l'imagination cherche la lointaine Afrique.

Nous arrivons bientôt à Sfakia, petit bourg triste et sans port.

Notre aviso, qui pendant notre excursion avait fait le tour de l'île par l'ouest, venait d'arriver et se tenait sous vapeur, prêt à prendre le large.

Après quelques heures, l'île de Crète et ses hautes montagnes ne nous apparaissaient plus que comme une ligne gris pâle à l'horizon.

Henri Belle.



Béguinage de Courtrai (voy. p. 268). — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Un combat de coqs. — L'arène. — Les préparatifs du combat. — Les armeurs. — Les coqs sont jetés dans l'arène. Passes héroïques. — Scènes de carnage. — Les spectateurs.

Au sortir d'un plantureux repas où, selon la coutume flamande, les six ou huit services qui composaient le menu furent largement arrosés de crus princiers, et dont notre hôte, grand amateur de combats de coqs, et sa digne conjointe, saine et joviale comme les honnêtes dames portraiturées par Hals, Pourbus et Flinck, nous firent les honneurs avec la bonhomie qui est l'apanage des maîtres de maison dans les deux Flandres, une calèche nous emporta vivement vers la tente sous laquelle devaient se prendre, bec contre bec, les rivaux du jour. A mesure que nous approchions, les groupes se faisaient plus compacts, croisés en tous sens par des véhicules charroyant de gros fermiers goguelus et de fringants attelages conduits à grandes brides par des hobereaux propriétaires de quelque héronnière prochaine. Partout les cabarets, regorgeant de buveurs attablés ou debout, exhalaient par les portes ouvertes les propos bruyants au moyen desquels on saluait à l'avance la défaite ou la victoire des champions. Avec

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321 et 337.

de grands gestes qui battaient l'air, des rodomonts péroraient, ouvrant des paris comme pour un Derby, et d'autres, moins expansifs, avaient l'air de conjecturer, en roulant lentement de lourdes prunelles glauques. Dans ce peuple naturellement calme, mais de qui la chaleur ne semble se contenir que pour mieux éclater quand sa passion ou son intérêt est en jeu, une effervescence grandissait, alimentée par les lampées.

On savait que le combat était pour deux heures, et, bien que les gendarmes se tinssent cois et qu'on n'eût point vu jusqu'alors reluire le moindre canon de mousquet, une certaine défiance régnait parmi la foule. Le bruit courait même que le parquet, avisé de la batterie, ménageait aux délinquants la surprise d'un tour de sa façon; mais d'ores et déjà toutes les précautions étaient prises dans l'éventualité d'une soudaine apparition des bonnets à poil. Ce n'est point pour si peu, en effet, que ces enragés Flamands renoncent à leur plaisir favori; le conventicule, rompu sur un point, se reforme ailleurs, sitôt que la maréchaussée a tourné bride, et quelque coin de grange ou de cellier, subrepticement transformé en champ clos, devient alors le théâtre où se consomme le tournoi.

Notre amphitryon accueillait avec un sourire les inquiètes rumeurs dont la traînée nous suivait à travers les étapes de notre voyage, songeant à part lui, comme il nous le fit entendre par la suite, que, si les magistrats s'étaient décidés à ouvrir l'œil, il n'eût pas manqué d'en être averti par Pandore lui-même, avec lequel il avait de secrètes accointances. Nous nous aperçûmes bientôt, en effet, qu'une tacite complicité de l'autorité garantit, ou peu s'en faut, l'impunité aux clandestines assemblées qui, sur presque tous les points de la contrée, réunissent, de dimanche en dimanche, l'indestructible franc-maçonnerie des amateurs d'œils crevés et de gésiers perforés. Quelquefois, pour l'exemple, la justice secoue ses foudres, mais elles s'émoussent bien vite sur la rébarbative opiniâtreté des populations, en qui l'amour de ces sortes d'exploits s'est chevillé par une tradition constante. D'ailleurs, l'amende, si forte qu'elle soit pour le tenancier d'une arène à coqs, est aisément couverte par les profits du métier, en sorte qu'aucun ne recule devant la sévérité des lois et qu'il n'est presque point de remède contre une barbarie qui, réprimée, repousse tout de suite après, comme une chair parasite dont rien ne peut avoir raison.

Quand nous arrivâmes, une douzaine de spectateurs étaient déjà assis autour du cirque en miniature où, pareils aux gladiateurs antiques et, comme eux, destinés à périr pour l'émerveillement, non d'un César, mais d'une centaine de rustres en blouses et en sabots, les grands volatiles, armés d'éperons en guise de glaives, allaient descendre. Des mottes de sable jaune pommelaient l'espace circulaire compris entre les parois d'une sorte de cuve mesurant environ deux mètres de circonférence et garnie sur tout son pourtour de bandes de toile grise. Alignées autour du turf sur deux rangs, des chaises en bois remplaçaient les avant-scènes des salles de spectacle, et, immédiatement après, de grandes planches posées sur des tonneaux figuraient les gradins étagés en amphithéâtre de nos modernes « pigeonniers ». Une bande tendue sur piquets fermait hermétiquement l'enclos.

Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur que nous prîmes place sur le siège d'honneur qui nous avait été réservé; avec un peu de vanité, nous aurions pu nous croire le juge aux mains de qui la vie et la mort des misérables bestioles allaient être suspendues. D'un sombre recoin d'étable, devant lequel, par l'échancrure de la portière d'entrée, nous apercevions moutonner des omoplates, s'exhalait le claironnement des futurs belligérants, pareil à une fanfare de défi qu'ils s'envoyaient l'un à l'autre à cette minute suprême qui précédait les joutes homériques où plus d'un devait succomber. Mais bientôt les poussées tapageuses de la foule irrumpant la tente entrecoupèrent ces rageuses clameurs, qui dès lors nous martelèrent le tympan comme de brusques et retentissants hoquets, où par avance sanglotaient les haleines saccadées de l'agonie. On se répétait que les *armeurs* — c'est de ce nom guerrier que sont baptisés les valets de coqs chargés de leur chausser l'éperon d'acier — venaient de pénétrer dans le réduit où, enfermés en des sacs, les terribles gallinacés gisaient mélancoliquement, loin du jour. Ayant témoigné le désir d'être initié à la cérémonie de laquelle, à la façon des anciens preux, ceux-ci sortent chevaliers, nous fûmes introduit, en dépit de la rigoureuse consigne qui ferme aux curieux l'accès de ce lieu secret, dans l'obscur belluarium, où, après avoir tourné en tous sens, nos yeux finirent par percevoir l'artiste et son aide.

Au moment de notre entrée, ils retiraient d'une bourse en serpillière un superbe chante-clair, haut perché sur ses ergots, lequel, solidement maintenu entre les genoux du maître armeur, fut aussitôt nanti d'un rostre plus pointu que le plus effilé poignard.

Nous vîmes alors qu'il y a un art d'armer le coq, duquel dépend presque toujours l'issue de la bataille; mal éperonné, le plus fier bretteur risque souvent de panteler sous le croc d'un partenaire moins robuste que lui; c'est pourquoi, en Flandre, la mission de l'armeur, révérée à l'égal d'une profession savante, n'est pas éloignée de rapporter aux individus qui en sont investis les honneurs et les écus qui incombent à des ministères en apparence plus graves. L'éperon, comme le mot l'indique, est une pointe de métal qui s'emmanche à l'ergot naturel et y demeure fixée au moyen d'une lanière de cuir solidement enroulée. Ainsi parée, la bête est replongée, avec d'infinies prudences, dans le sac, duquel elle ne sort plus que pour s'élancer sur l'arène.

Nous avions à peine regagné notre siège que, de deux côtés opposés, débouchaient sous la soleilleuse

clarté tamisée par le velum, pareils à des maréchaux de tournoi, les armeurs des deux camps rivaux. Instantané comme la foudre, un profond silence se répandit parmi les assistants, naguère tumultueux comme une nuée de mouches avant l'orage; et vivement, s'observant mutuellement de leurs claires prunelles immobiles pour régler leurs mouvements l'un d'après l'autre, les deux faraud, en qui se concentra un moment alors l'ardeur des partis en présence, posèrent leurs sacs devant eux, en élargirent l'ouverture et donnèrent l'essor aux coqs captifs. Des deux parts on vit bondir sur le sable, partout criblé des liards et des francs qu'y avaient jetés les parieurs comme l'enjeu de la mort, un être nerveux et roux, semblable, sous sa chevelure de grosses pennes ébouriffées, à un chef de tribu sauvage étincelant de poils et de verroteries.

Ce fut un moment solennel : l'indicible sensation de la mort présente me fit tout à coup avancer le bras, comme pour arrêter les conjonctures suspendues par l'air. Mais une main impérative et rude s'abattit sur la mienne, me contraignant à l'immobilité; et tout de suite après je vis, inoubliable spectacle dont les phases se succédèrent si vertigineusement qu'elles se fondirent à mes yeux dans un unique et mouvant tableau, les deux porte-crêtes, transportés d'une indicible fureur, se ruer après être demeurés une seconde, la crinière rebroussée et le col tendu, à s'entre-dévorer de leurs rouges et brasèantes prunelles, puis, soulevés de terre dans un effroyable élan, l'aile battante et le bec tordu en un rauque spasme inarticulé, se percer réciproquement le flanc de leurs dards acérés. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que les lutteurs s'abattaient dans un tourbillon de plumes et de sang, crevés presque au même endroit par la pointe de l'éperon et tout grondants encore de colère inapaisée à travers les affres dernières.

Alors l'assemblée, jusque-là sans haleine et sans voix, se déchaîna en un grand cri qui refoula au dehors les intimes clameurs longtemps refrénées :

« Dood ! » (morts!) hurla-t-elle.

Ruisselants, la tête ballante et les pattes convulsionnées, les fiers capitans furent emportés comme de vulgaires oisons, eux qui pourtant s'étaient si glorieusement comportés dans ce combat singulier où leurs espadons s'étaient croisés selon les plus scrupuleuses règles de l'escrime et qui, également vainqueurs et vaincus, avaient exhalé leur souffle presque dans le même instant.

Il y eut un court répit, pendant lequel les trognes, allumées par la bière et la passion, se rapprochèrent dans de véhémentes disputes; puis une pluie de grosse et de menue monnaie roula de nouveau sur le sable ensanglanté, et, les armeurs ayant repris leur place avec des coqs frais, on assista à de nouvelles et incomparables passes d'armes. Cette fois, deux cochelets se trouvaient en présence; d'abord l'un d'eux parut ne point vouloir accepter le combat; sans doute étourdi par la lumière et le grouillement de la foule, il faisait déjà mine de se dérober, insigne lâcheté qui sans coup férir met fin au tête-à-tête et généralement soulève parmi les spectateurs de furibonds témoignages d'indignation, quand, brusquement pris en flanc par l'ennemi, son aile, naguère flasque et pendante, s'enfla, bruissa, s'ouvrit toute large; et, dans une suite d'assauts meurtriers qui semblaient ne plus devoir finir, les deux jeunes spadassins, rivalisant d'adresse et de ruse, comme de vieux duellistes éprouvés, épuisèrent le répertoire des plus diaboliques parades pour s'exterminer. Tantôt l'un dardait son éperon au cœur de son partenaire, qui, fléchissant, suffoqué par les caillots de sang, s'accroupissait un moment, comme si la douleur lui eût fauché les pattes; mais, bientôt après redressé, le vaincu se lançait à son tour sur le vainqueur, et tel était l'acharnement mutuel qu'on n'avait plus sous les yeux qu'une masse pourpre, gluante, informe, achevant de se décomposer sous le déchiquètement des becs, à travers un nuage de plumes et de cervelles volant en éclats.

Une attention anxieuse se lisait sur les physionomies; les prunelles en feu, mais impassible, ténébreux et comme marmorisé en d'immobiles postures, le public supputait mentalement et sans en rien laisser paraître, les chances réciproques de ces superbes meurtriers. Le massacre s'éternisait à présent en des attaques plus molles, auxquelles se reconnaissait la lassitude grandissante des lutteurs; et tout d'un coup, à bout de forces et de souffle, sans queue, sans ailes et sans crinière, le crâne ouvert et les yeux roulés hors de l'orbite, leur corps entier ne formant plus qu'une plaie d'où le sang coulait en noirs filets, on les vit s'affaisser, secoués tous deux de grands frissons et laissant aller de leur gosier de rauques hoquets. Alors, d'un tacite accord, les armeurs tirèrent leurs montres, et ceux qui dans l'assistance possédaient un cadran les imitèrent, tous graves à cette heure comme ces magistrats de l'Inquisition qui, dans les tableaux de Gérard David, président aux supplices des hérésiarques, sans faire grâce d'une seconde aux patients qu'on écorche vifs ou qu'on tenaille dans des étaux.

« Une minute!... deux!... trois!... quatre!... »

C'est la coutume que le combat est considéré comme non avenu si, après cinq minutes sonnées, les acteurs de ce funèbre drame n'ont pas repris les hostilités. Mais on avait affaire à de terribles athlètes, nullement disposés à crier merci, et la quatrième minute ne s'était pas écoulée que, se relevant d'un bond automatique, ils se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre. Alors une effervescence gagna la foule excitée à la vue des jets de sang qui, comme des fontaines, bruissaient des blessures; les yeux s'injectèrent; les mâchoires s'entre-choquèrent; un grand paysan sec fut pris d'un tressaut qui l'agitait comme une danse de Saint-Gui; et sur les faces se grava le pli d'une bestialité hilare et féroce. Nous-même, si pénible qu'en soit pour nous l'aveu, secoué jusqu'en nos moelles par le cruel héroïsme de ces adversaires, nous subissions

l'universel vertige qui soudainement avait rempli les esprits de fureur et de folie. Côte à côte, raidis par la douleur, les invincibles continuaient à se larder, mais leurs cous, comme galvanisés, ne se mouvaient plus que par brusques détentes, et, au bout de quelques instants, cessèrent même tout à fait de s'agiter. Ce n'était pas la mort, nous assura-t-on, mais leur sort n'en valait guère mieux, puisqu'ils risquaient d'être estropiés pour le reste de leurs jours. Il fallut les emporter, et dans les coulisses du pseudo-théâtre on les oignit de beurre frais pour cicatriser leurs plaies, tandis que, ouvrant enfin la soupape au flot contenu de leurs impressions, rustres et citadins, en de bruyants colloques qui s'entre-croisaient par l'air, dégoisaient à perte d'haleine sur les particularités du triomphant corps à corps.

Trois « parties » se succédèrent sans rassasier le goût des émotions violentes chez ce peuple adonné aux boucheries et aussi vain de ses combats de coqs que les Espagnols le sont de leurs tauromachies. Bien que défaillant à la longue dans la férine atmosphère empuantie d'un faguenas de charnier, nous eûmes le triste courage de demeurer, sinon jusqu'au bout de la performance, du moins assez de temps pour voir succomber, dans les combats qui suivirent, deux guerriers dignes de franchir les seuils sacrés du Walhalla. Ils trépassèrent, ces héros, après des exploits que l'histoire n'enregistrera pas, mais dans lesquels, à l'exemple des paladins antiques, ils déployèrent la plus rare vaillance. Leur âme, ivre de meurtre et de gloire, s'envola à travers un songe rouge, accompagnée par les rires et les clameurs de l'assemblée, comme par les fifres et les hautbois d'une marche funèbre.

Longtemps encore se prolongea la meurtrière kermesse ; et, quand, faute de combattants, elle eut pris fin, les spectateurs se répandirent dans les cabarets d'alentour, où les pompes à bière gloussèrent jusqu'à la nuit, versant aux gosiers altérés par les parlotes un fleuve de pâle houblon.

Une rivière industrielle. — La Lys. — Ses propriétés pour le rouissage des lins. — Le lin et les linières. — Aspect de la campagne au temps de la récolte. — Le rouissage. — L'écangage. — La chanson des rouets.

Comme tout à l'heure dans les grasses prairies de Ninove et de Termonde, la Lys pousse à travers la campagne courtraisienne ses eaux naguère françaises et qui, à partir de Menin, reflètent la claire verdure des paysages flamands. Dès son entrée au pays, elle prend cette activité de bonne ouvrière qu'elle gardera à travers tout son parcours et qui, aux approches de Gand et plus encore entre les quais de la remuante cité industrielle, grandit au point de faire mentir le vieil adage des grands poissons mangeant les petits, puisque ici, en effet, c'est la petite rivière qui dévore le grand fleuve.

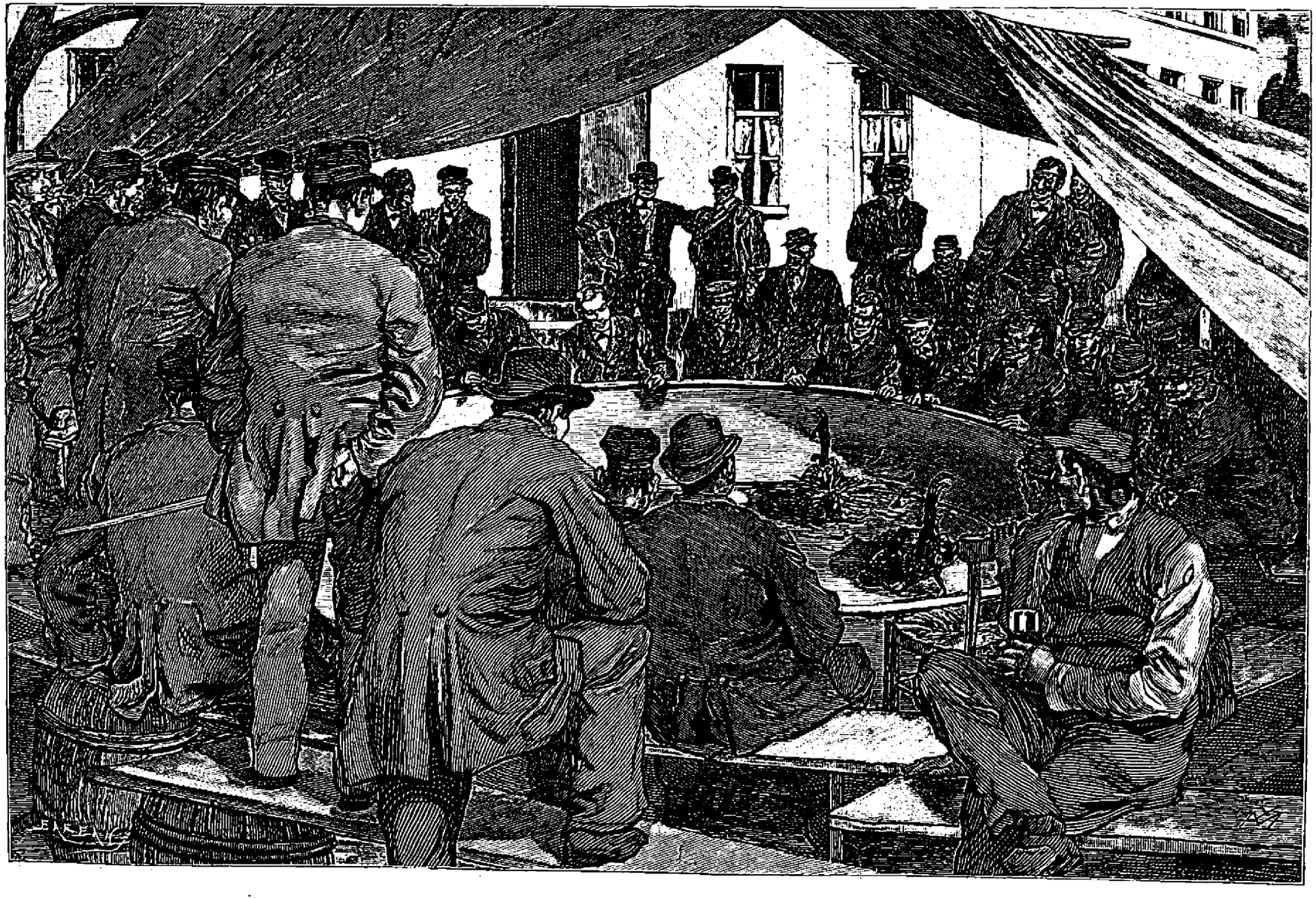
A pousser ses crochets dans tous les sens, à multiplier ses sinuosités ici, là, partout; à cheminer de crique en crique de son train pressé de cours d'eau qui se sent nécessaire et, même en ayant l'air de flâner, accomplit une besogne régulière, elle jette plus de vie et de mouvement dans la contrée qu'un réseau ferré avec le souffle rauque de ses locomotives et l'animation de ses débarcadères. La placide indolence des rivières bordées d'herbages et vautrées dans leurs chaudes vases comme les grands bœufs qui s'abreuvent à leurs gués n'est pas son fait : elle n'est ni pastorale ni bucolique; et le claquement des palettes qui dans les moulins à écanguer battent le lin s'accorde mieux au rythme pressé de ses flots que le rustique « piloui » des pipeaux embouchés par les pâtres.

Son idylle, à elle, est la verte linière qui en juin s'aigrette d'un étoilement bleu pâle, la grange où, comme des monts, s'empilent les gerbes avec lesquelles on tissera les damas satineux, les bateaux chargés à plein bord et traînant dans les ondes de flottantes chevelures de lin. Ce flexible et blond textile, dentelle végétale dont les esprits de la terre tissent mystérieusement les fils en attendant que les mains des hommes les transforment en luisantes blancheurs de toiles, pousse sur ses bords par zones infinies, et sur toute la campagne engraissée de jaune limon étend comme une énorme nappe glauque.

La Lys, dénomination poétique et musicale qui évoque dans l'esprit la lumineuse symphonie des tons argentins et fait penser à de grands jardins fleuris des pâles emblèmes d'une antique dynastie, est par excellence la rivière du lin. Chaque année, au temps des inondations, elle couve maternellement la glèbe et y féconde le germe qui, dès mars, se lève en forêt de tiges serrées ; plus tard, quand, tombée sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore elle qui la lave, la mûrit, finalement la décompose dans ses liquides réservoirs qui, mieux que les creusets de la chimie, en amollissent et détachent les fibres.

De tout temps les merveilleux agents dissolvants de son lit lui valurent un rôle prépondérant dans l'œuvre initiale du rouissage. Grâce à ses secrètes et naturelles vertus, Courtrai, la ville qu'elle baise avec de non pareilles tendresses, a entendu universellement vanter les « belles nappes, serviettes et ameublements en forme de damas » que ses adroits artisans tissaient autrefois et que non moins habilement fabriquent aujourd'hui ses machines, mais dont la brillante et solide trame a préalablement été façonnée par les génies de la rivière.

A l'époque de la floraison, la contrée entière s'azure, sur d'immenses étendues, d'un saphir tendre comme la couleur du ciel en mai, et cette limpide, délicate et pâle tache d'aquarelle, prolongée jusqu'à l'horizon, a l'air d'un vaste lac dans les transparences duquel se refléterait la lazzuline coupole. Jusque dans les plus humbles courtils, et même aux fentes des vieux murs,



Un combat de coqs en Flandre. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

parmi les gluis des toits de chaume, partout où la semence jetée au vent a pu s'attacher et germer, la fleur du lin épanouit ses bouquets, symbole des activités communes, ainsi que sur les blasons les emblèmes héraldiques. Puis, la récolte venue, les maisons se vident de leurs hôtes valides, hommes, femmes, enfants, qui, abandonnant les lares domestiques à la garde des vieillards, s'en vont par milliers s'embaucher aux linières. Un peuple de fronts hâlés se courbe alors sur le sol, remplissant la campagne d'un mouvement de fourmilière, avec de beaux gestes émouvants et simples qui de l'aube au couchant, sans s'arrêter, achèvent l'œuvre de la nature.

Aux rustiques lisières de Fontainebleau, Millet, qui de son grave et immortel outil burina le paysan dans toutes les phases de son labeur journalier, pressentit peut-être et toutefois n'eut point l'occasion d'exprimer la naïve grandeur des aoûterons du lin. Avec quel sens des solennités agrestes son majestueux génie eût détaché l'intense vision des torses masculins et des gorges féminines se mouvant rythmiquement parmi le jaune incendie des gerbes entassées sous les feux de l'air! Il eût montré les attelages qui, du pas de leurs quatre chevaux marchant de front sous les chevêtres carillonnants de sonnailles, mènent à la rivière, par des chemins où jusqu'à mi-jantes s'enfoncent les roues, des chars hauts comme des tours et grinçant sous le poids de leur oscillante toison.

Jambes nues et la chemise bouffant au vent sur leurs thorax velus, tels que je les vis maintes fois se refléter dans les eaux vertes, il eût silhouetté en outre le groupe des rouisseurs allant en d'incessantes déambulations de la rive encombrée de lin botelé à la cage où graduellement les gerbes s'empilent, tant que enfin l'appareil, du faîte à la base chargé et par surcroît lesté de quartiers de meules, de monceaux de pavés et de lourdes barriques, coule aux boues du fond, comme un radeau submergé (voy. p. 265).

Après la récolte, la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, dans la perspective, prennent vaguement l'apparence de huttes indiennes. Les granges, en effet, sont insuffisantes à contenir la coupe de chaque année, bien que la plupart, spacieuses et profondes comme des entrepôts, puissent loger à l'aise jusqu'à dix fois la charge d'une attelée. Et tandis que la canicule patine d'or roux ces éteules disséminées par la lande, les trombes hivernales blanchissent leurs frêles architectures pourtant indestructibles qui, sous la volée des flocons, ressemblent alors à des mausolées en Paros étincelant.

Cependant, graduellement pourri par le sourd travail désagrégeant de la rivière, le lin, amassé par couches compactes au fond des cages, a peu à peu perdu les gommes qui font adhérer l'écorce à la tige. Généralement le séjour dans l'eau ne dépasse pas quatre semaines; au bout de ce temps la décortication est terminée et il ne reste plus alors qu'à étendre le textile roui sur le champ, pour le faire sécher. Mais, avant tout, il faut extraire des bourbes où le cube à claire-voie a pénétré comme un pilon, l'énorme entassement des gerbes; et cette opération, qui se fait avec un assez grand concours de monde, n'est pas des moins pittoresques. Des mercenaires descendent dans la cage, qu'ils débarrassent d'abord des poids qui la maintenaient enfoncée, puis retirent à brassées les gerbes réduites en gélatine, et, toujours creusant plus avant dans le récipient englué de vase et d'herbes aquatiques fétidement fleurantes, finissent par toucher au lit même de la rivière, plus pareils, sous leur chevelure de joncs et de limon, à des tritons qu'à des hommes. A mesure que les lins sont extraits, une équipe les transporte dans les prés voisins, où on les gerbe en creux pour mieux les imbiber de vent et de soleil, et, quand enfin la collaboration de ces deux agents plus efficaces que la chaleur des fours a dissipé la dernière moiteur de l'eau, le teillage et l'écangage achèvent de séparer les fibres d'avec la graine.

Il y a différents modes d'écanguer, mais le plus usuellement adopté est le moulin, un moulin qui ne chôme jamais en Flandre et au seuil duquel se pressent les bonnes gens, ployant sous le poids des ballots qu'ils apportent à battre. Figurez-vous un moyeu agité d'un mouvement de rotation rapide et battant de l'extrémité de ses palettes les botelées de lin qu'on pousse à mesure. Cependant il n'est pas rare que l'écangage se fasse à domicile : armé d'un couperet en bois, vaguement semblable à un papillon aux ailes déployées, l'écangueur frappe à coups redoublés les écheveaux pendant au bout d'une planche.

D'une façon comme d'une autre il ne reste bientôt plus que des cardées de filasse floche. Cette filasse doit alors subir à son tour une main-d'œuvre : peignée sur des herses monstrueusement dentées, par grosses tresses touffues qui appellent l'idée des queues de cheval flottant aux étendards de l'Islam, elle se sépare graduellement de son élément grossier, l'étoupe, et devient à la fin le fort et flexible fil, semblable à un cheveu, qui, saisi par les bobines, tout à l'heure se vaporisera en blancs nuages de toile sur les innombrables métiers de tisserands qui pullulent dans la campagne (voy. p. 264).

Autant de préparations, d'ailleurs, autant d'industries différentes. Dans les villages, par les seuils entr'ouverts, vous verrez le rudimentaire outil du peigneur, son grand râteau à mâchoire de requin, se détacher sur un fond poudreux d'appentis, parmi l'envolement des mortelles poussières grises qu'il fait sauter du lin et dans lesquelles il se meut, à peine visible, la gorge raclée et râlant ses quintes de toux. Non loin, le moulin dresse son bastionnet, intérieurement embrumé de grises pénombres, bien différentes du joli décor blanc de ses confrères, les moulins à farine, toujours plaqués en dedans d'un flottant rayon de lune. Puis, c'est le hangar du botteleur, un spécialiste encore, dont la mission consiste à ligoter le lin en paquets pesant généralement trois kilogrammes, floches

au-dessous, tordus et serrés au-dessus; les bottes, jointes ensemble, forment ensuite d'énormes balles, qui, par bateaux ou par haquets, sont dirigées sur les filatures.

A partir de ce moment, l'intérêt et le charme de tout le multiple travail qui accompagne les métamorphoses de la plante cessent pour l'observateur véritable, attiré surtout par l'originalité des naïves pratiques populaires : il ne lui reste plus alors qu'à s'enfoncer au silence des hameaux, l'oreille tendue vers le ron-ron du rouet ronflant aux mains des vieilles, dans l'âtre fumeux où bout le chaudron. Comme au temps des aïeules, hélas! ensevelies dans la belle toile filée par leurs mains actives, le paysan tourne encore le rouet, indifférent aux usines dont les monstrueuses cheminées couvrent là-bas l'horizon; et cette berçante musique de l'antique machine, qui rythme si bien le balancement des berceaux ou les lentes cadences des chansons de nourrices, passe sur la campagne comme un écho des choses abolies, toujours douces aux cœurs qui se souviennent.



L'écangueur. — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

Environs de Courtrai. — Le *Groeninghe* et la bataille des Éperons d'or. — Délaissement de gloire. — Notre-Dame de Courtrai. — Les chroniques. — La gentilhommerie française devant les communes flamandes. — Le Courtrai actuel et le Courtrai du passé. — Les Broeltorens. — L'hôtel de ville. — La cheminée de la salle du conseil. — Les Halles. — Le Béguinage. — L'église Saint-Martin.

Rien n'indique plus, dans la plaine courtraisienne, le théâtre des formidables exploits des communes flamandes liguées contre la chevalerie de Philippe le Bel, en cette lamentable et glorieuse journée baptisée par l'histoire du nom de Bataille des Éperons d'or. Le ruisseau dans les bourbeuses eaux duquel la fleur de la gentilhommerie française trouva la mort et qui, pendant les horreurs du meurtrier combat, délimita la position des farouches patriotes armés de cet outil sans merci que par dérision ils avaient dénommé « gœdendag » (bonjour), espèce de salut qui tombait de haut en bas avec le han du bûcheron lançant sa cognée, le *Groeninghe* a disparu dans les agrandissements de Courtrai. Le temps n'a pas épargné davantage la grande basilique sacrée de Baudouin IX, aux voûtes de laquelle, parmi les nuages d'encens envolés des cassolettes et les accords prolongés des cantiques, les milices de Breydel et de De Koninck suspendirent, comme de guerrières dépouillées, les sept cents paires d'éperons ramassées sur le champ de bataille : étranglée, depuis, entre des pilastres à cannelure et par surcroît bouffonnement masquée par une façade d'une renaissance piteuse, Notre-Dame n'a plus guère gardé de sa primitive et majestueuse simplicité que son triforium d'entrée.

Il faut lire dans les récits du temps le détail de la bravoure flamande ruée sur l'une des plus nombreuses armées qui jamais se soient rangées sous l'étendard des rois de France : Namur envoyant six cents hommes avec le comte Jean pour capitaine; les West-Flandrais abandonnant le siège du château de Cassel et, Guillaume de Juliers à leur tête, accourant prendre leur part du danger commun; ce chevalier Jean Borluut quittant secrètement Gand, qui, dominée par la faction du Lys, seule résiste à l'universel élan, avec sept cents amis et serviteurs; les milices confondues aux paysans, les nobles aux vilains, les moines aux soldats; puis, à l'approche du combat, dans le grand frisson qui précède les mêlées, le *bardit* entonné par tout un peuple à genoux; et tout de suite après, ce même peuple se courbant vers la terre et par un de ces mouvements admirables où communie l'âme des foules,

portant à ses lèvres quelques parcelles de cette terre maternelle pour laquelle et sur laquelle la plupart vont verser leur sang; enfin le contraste des superbes cavalcadours harnachés de drap d'or ou des pieds à la tête bardés d'acier damasquiné, dont les cimiers empanachés, incendiés par les feux de juillet, oscillent comme de hautes herbes parmi l'échevèlement des crinières et le balancement des bannières, avec le rigide front de bandière de ces bourgeois équipés en guerre sans parade et sans jactance, leurs haubergeons et leurs casques de fer bruni déroulant à distance les flots d'une mer sombre sur laquelle rutile toutefois la rouge tunique des gens d'Ypres. Le champ de bataille, avec un semblable appareil, grandit aux proportions de l'é-

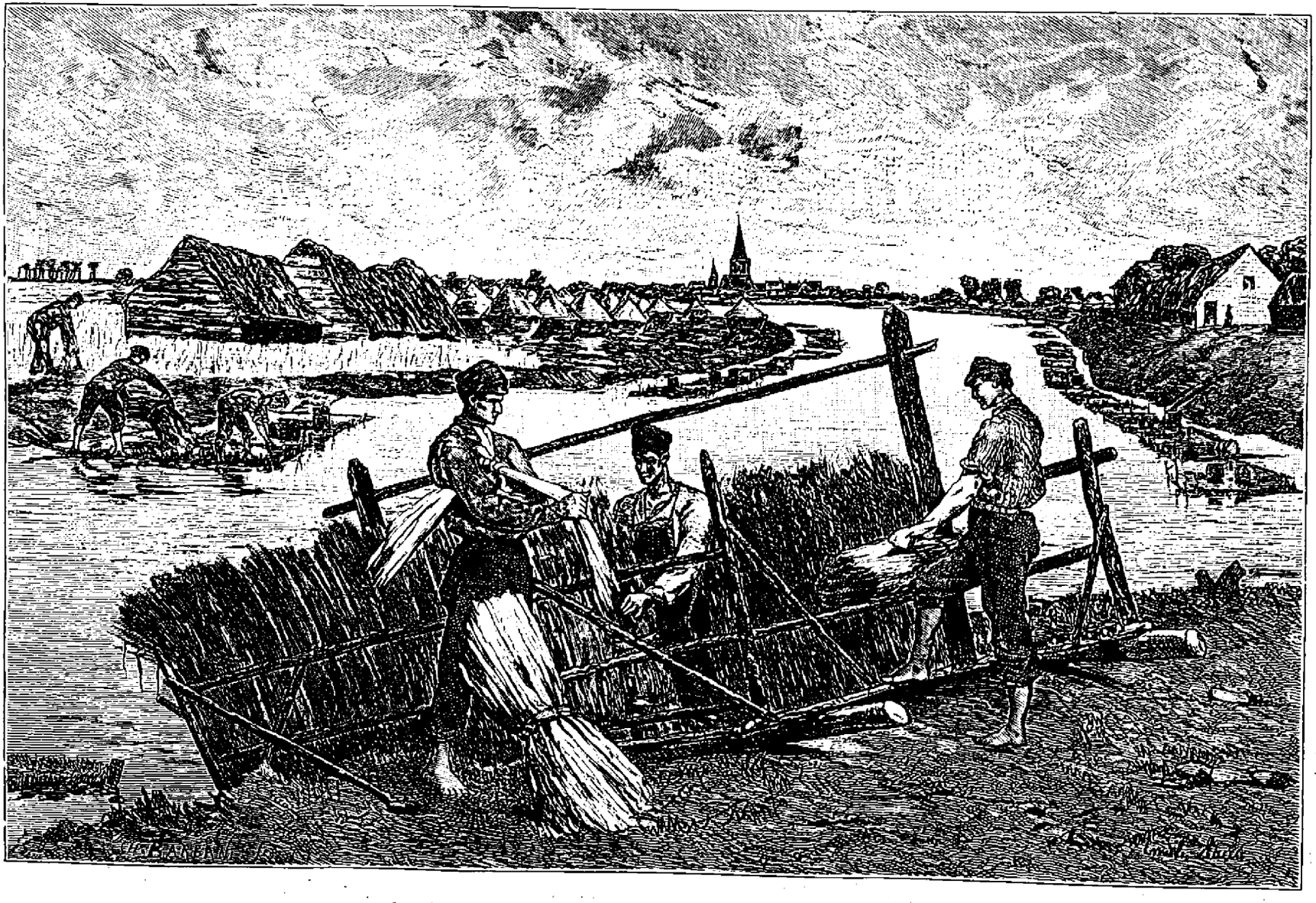


Intérieur de tisserand, avec le métier à tisser et le rouet (voy. p. 262). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

popée; le génie des Flandres aux prises avec le génie de la France a besoin de ce cadre homérique; on n'a pas de peine, en effet, à conjecturer que la lutte sera moins d'homme à homme que de race à race.

Au cri de Montjoie et Saint-Denis, une partie de la cavalerie s'ébranle; mais à peine s'est-elle élancée que les lourds chevaux des barons, surchargés de leurs quintaux d'or et d'acier, s'empêtrent dans les glaises de ce sol partout coupé de fondrières. Un ouragan de flèches tourbillonne, les montures se cabrent, écrasant sous elles leurs cavaliers; en un instant le marais se change en un margouillis horrible de boue et de sang, d'entrailles dégorgées et de crânes volant en éclats; et la hache, la dague, la pique et le *gœdendag* trouent l'air d'effroyables moulinets rouges.

« Sire, dit alors au comte le connétable, pour



Le rouissage du lin dans la Lys (voy. p. 262) — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

l'amour de Dieu! changez votre plan de bataille. Dérobons-nous par une fuite simulée; cette piétaille nous suivra par delà les ruisseaux, et nous en aurons bien vite raison....

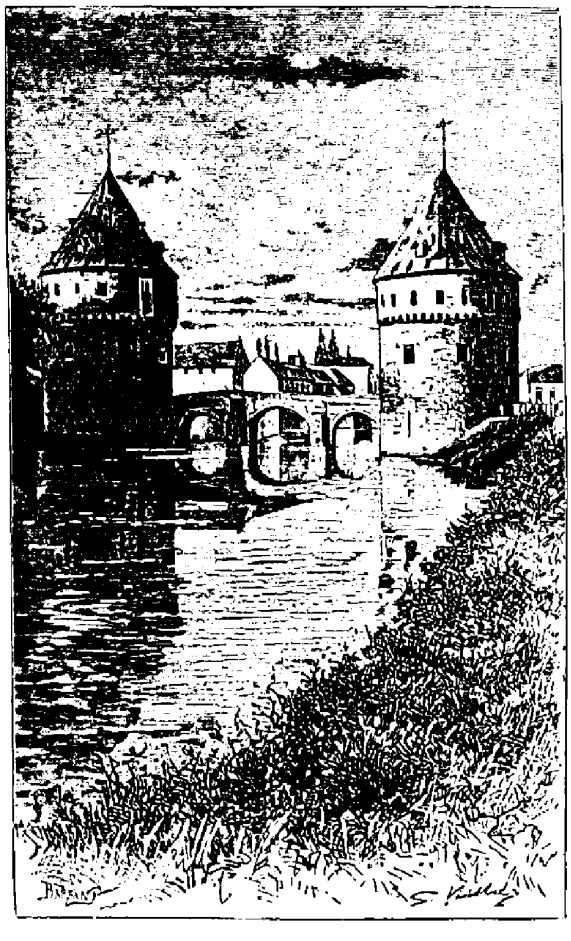
— Par le diable! s'écria monseigneur d'Artois, pâle de colère, voilà un conseil de Lombard. Avez-vous peur de ces loups ou plutôt en auriez-vous leur poil?

— Cher sire, répondit mélancoliquement le vieux Raoul de Nesles, si vous voulez me suivre, je vous mènerai si loin que vous n'en reviendrez plus! »

Alors de nouveaux escadrons se ruent sur l'épaisse muraille des hommes d'armes flamands; mais l'immense marécage les enlise; ils s'embourbent dans les limons, roulent pêle-mêle dans le Groeningue, harcelés de nuées de traits, s'entassant par monts, et faisant au ruisseau un pont de chairs pantelantes sur lequel d'Artois passe à son tour en ralliant ses derniers chevaliers, tourbillon d'oriflammes et de panaches qui décroît au loin dans le carnage.

« Percez de vos lances les sangliers et éventrez les truies, » leur avait dit avec une gaieté féroce la louve royale, leur reine et auguste Dame. A cette heure, ils éprouvent ce que valent les crocs de cette harde qu'ils ont si follement relancée dans ses bauges. Ils croyaient dépecer le sanglier, au son de leurs cornes de chasse, dans le feu et la furie d'une joyeuse extermination, mais, ô retour de la fortune! c'est lui, c'est le sanglier flamand qui, de son formidable boutoir, les refoule et les écrase. Ils sont venus mille, ils s'en vont cent à peine. La plaine boit leur sève à grands traits, s'abreuve de ce sang français abhorré, voluptueusement s'engraisse de cette chair de ducs, de princes et de comtes, fumier superbe d'où jailliront les moissons de Flandres. Il avait, parbleu! raison, l'antique connétable, quand il promettait à son prince de l'entraîner si loin que ni l'un ni l'autre ne reviendraient plus. D'Artois court sus l'étendard au lion, qu'il lacère de la pointe de son glaive, mais un hercule, un démon, une de ces trempes guerrières comme la patrie en danger en fait sortir même de dessous le froc et la bure, Guillaume de Saeftinghe, frère lai de l'abbaye de Terdoest, bondit sur le palefroi royal et lui fend le chanfrein d'un revers de sa massue. Alors Robert supplie: la cour, ses pompes, ses tournois, ses belles dames hautes en graisse repassent dans son esprit, vision troublante et molle qui lui rend chère la vie. « Meurs! » lui crie Breydel. Et le beau chevalier rend le sang et la vie.

A partir de ce moment, la déroute, pareille à une avalanche, emporte tout ce qui reste de la Fleur du lys; et comme des mâts ballottés par la tempête, les pennons de la chevalerie flottent à l'aventure dans l'immense naufrage. Le combat se change en hécatombe; devant Courtrai la plaine n'est plus qu'un prodigieux charnier. Sept mille chevaliers périssent là, parmi lesquels sept cents seigneurs bannerets, soixante-trois princes, ducs, comtes et près de onze cents nobles. Quant aux vilains, archers, arbalétriers et fantassins quelconques, il en demeura bien vingt mille sur le carreau.



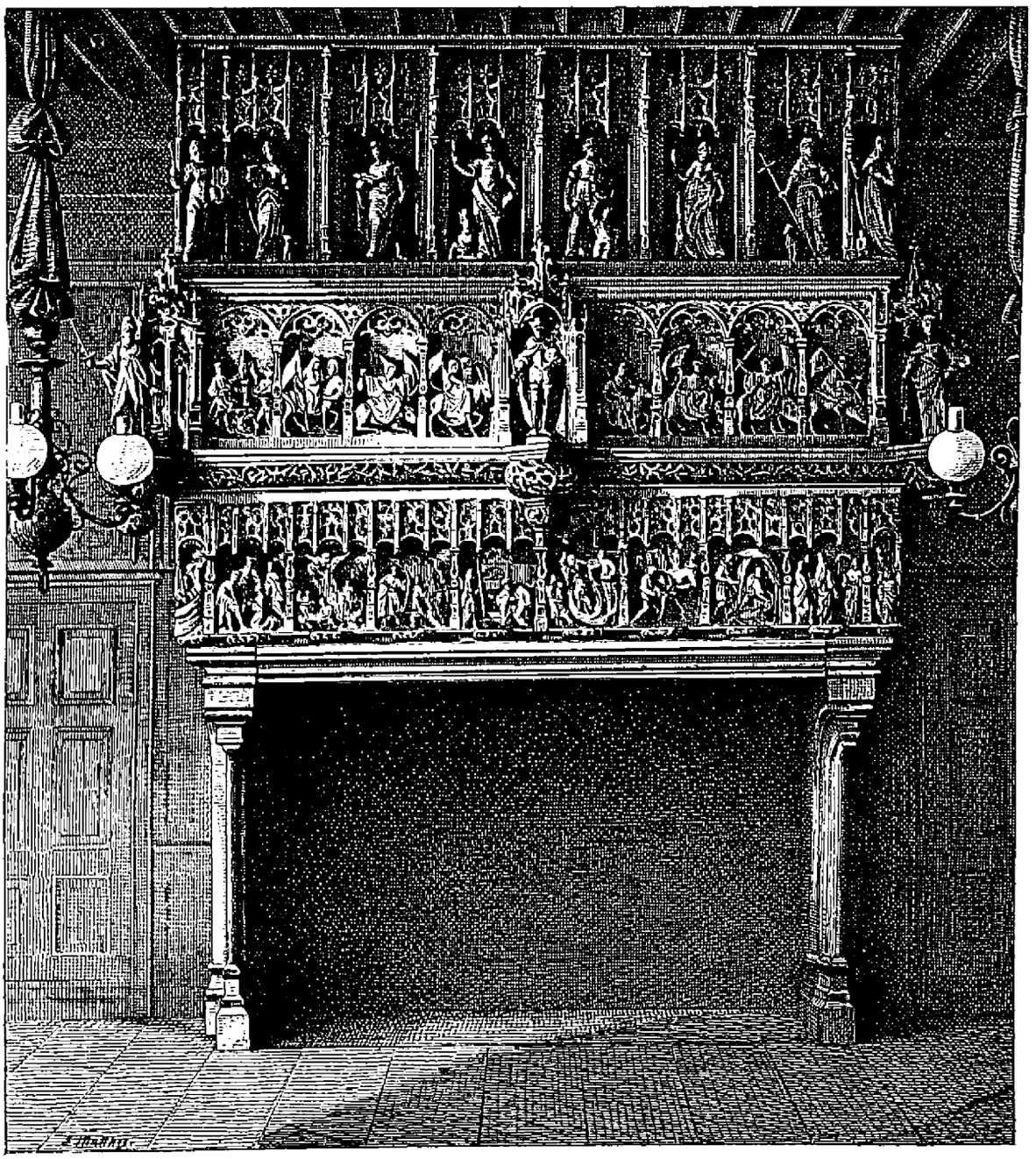
Les Broeltorens (voy. p. 268). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Ainsi finit cette lugubre tragédie de laquelle quatre-vingts ans plus tard Charles VI devait si cruellement se souvenir. « Quand le roy de France dut partir de Courtray, écrit Froissart, il ne mit mie en oubli les éperons dorés qu'il avait trouvés en l'église.... Si ordonna le roy que Courtray fust toute arse et détruiste. » Revanches de prince. Grandement molestée, la cité du quatorzième siècle s'abîma donc, ou peu s'en faut, sous le fer et la torche; et la Lys, après avoir balayé la féodalité, fut contrainte de charrier ses propres riverains, les fils de Communiers.

Ce n'est là qu'une des pages de l'histoire de Courtrai. Comme presque toutes les autres villes du temps, elle fut étroitement mêlée aux tourments des Flandres. Détruite, puis rebâtie, à travers les hauts et les bas d'une époque qui ne laissait pas longtemps debout ce qu'elle édifiait et promenait la herse dans les sillons ensemencés sans attendre la germination, elle eut le

sort d'Ypres, de Deynze, d'Audenaerde, de tant d'autres héroïques ruches où, sitôt après les désastres, la vie recommençait tumultueuse et haute, composant son miel avec les fleurs de la mort.

Le Courtrai actuel n'évoque plus que furtivement et par rares échappées la robuste physionomie qu'il avait anciennement, dans cette civilisation de fer et de sang. Réfléchies par les eaux de la Lys, au berceau de laquelle leurs substructions s'accrochent indestructiblement, deux tours jumelles, restes des ouvrages du



Cheminée de l'hôtel de ville de Courtrai (voy. p. 268). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

quatorzième et du quinzième siècle, dressent toutefois encore, pareilles à des poivrières géantes dont les ouvertures seraient figurées par les lucarnes à auvents et les meurtrières, leurs cyclopéennes maçonneries, mesurant près de trois mètres d'épaisseur et reliées entre elles, au-dessus du lit de la rivière, par trois arches trapues soutenues de puissants contreforts.

Ces inexpugnables bastions, épargnés par les couleuvrines non moins que par le temps et qui, sentinelles hourrues en faction depuis des siècles devant la

ville, n'ont point été relevées, Dieu merci! par la garde montante des siècles, contrastent bizarrement avec la platitude des maisons environnantes, alignées comme des dés à jouer, avec leurs affreuses rangées de fenêtres noires trouant de monotones et régulières façades. Les *Broeltorens* ont d'ailleurs perdu leur destination guerrière : dans leurs larges salles circulaires, écrasées par des voûtes basses, où des barbacanes coulent de pâles raies de lumière, l'entrain du corps de garde a été remplacé par le vide et le silence des lieux inoccupés. Des crochets de débardeurs encombrent seuls les poudreuses pénombres de ces halles qu'à si peu de frais une ville soucieuse de ses antiquités transformerait en un étonnant décor de musée archéologique.

Certes, Courtrai ne peut plus se prévaloir du trophée cueilli par elle dans les tourbières de la Groeningue, non plus que de ce carillon, jadis la merveille de son minuscule beffroi, où deux jacquemarts, *Manten* et *Kalle*, ainsi que les désignait la voix populaire, marquaient les heures et que lui ravit, pour en orner sa chère ville de Dijon, le peu scrupuleux duc de Bourgogne; mais un sol aussi labouré par l'histoire abonde forcément en reliques, et peut-être suffirait-il d'un coup de baguette appliqué aux bons endroits pour en faire sourdre, comme une eau vive, un peu de la vie des grands jours. Que n'en tente-t-elle au moins l'aventure, l'édilité qui mit une si jalouse sollicitude à restaurer son hôtel de ville et, prodigue de sacrifices pour cette demeure illustre, en rehaussa par la pompe intérieure la noble ordonnance générale!

Déployé sur deux façades antérieure et latérale, malheureusement enclavées dans un pâté de vulgaires constructions, le palais communal aligne à l'étage un rang de douze fenêtres séparées par des dais à pinacles, et se couronne d'une délicieuse balustrade ajourée de rosaces et coupée de pieds-droits à crochets, au bas d'un large toit découpé en redans à ses angles, et hérissé à sa crête d'une herse denticulée. Ce n'est pas la magnificence fleurie de quelques autres édifices similaires, guillochés comme des buires et des châsses : sa décoration extérieure est plutôt sobre. Une suite de statues s'appuie sur les encorbellements sculptés qui garnissent les trumeaux : ce sont les comtes de Flandre; de leurs piédouches, comme d'un balcon, ils regardent passer la rue, ancêtres de pierre auréolés de gloire et penchés sur la médiocrité des jours présents.

Dans la salle du conseil, ornée de peintures sur tout son pourtour, une étonnante cheminée, vraie végétation de rinceaux, de feuillages et d'entrelacs, superpose trois tableaux de pierre, fourmillants de bêtes et de gens : en bas, immédiatement au-dessus du support, les sept péchés capitaux, çà et là tournés aux bouffonneries grimaçantes de la licence, avec un huitième péché par surcroît, l'Idolâtrie; au second rang, et séparés du premier par une dentelle à réseaux enchevêtrés, huit motifs de l'Histoire sainte, encadrés dans des portiques fleuris de rosaces; puis, touchant aux caissons de la voûte, des figures surmontées de dais; et à la partie centrale, sous les fines aiguilles à crochets d'une touffe de pinacles, un Charles-Quint portant le globe et le glaive, entre deux personnages symboliques, la Justice et la Paix, accrochés aux pignons d'angle et posés sur des culs-de-lampe prestigieusement maillés (voy. p. 267).

Une autre cheminée, d'une fantaisie presque aussi magnifique, groupe ailleurs la statue de la Vierge, les effigies d'Albert et d'Isabelle, des images de saints, parmi une infinité de niches, de dorures et de sujets sculptés, au nombre desquels Moïse frappant le rocher d'Oreb, c'est-à-dire la Foi, et saint Thomas, c'est-à-dire le Doute, symboles des attributs du vrai magistrat, lequel doit être en même temps plein d'incertitude et d'assurance.

Après avoir rassasié vos yeux de toute cette riche imagination du seizième siècle, haussez-vous jusqu'à l'appui des grandes fenêtres à meneaux : à l'autre bout du pavé, les Halles élancent leur rouge tour carrée flanquée de clochetons à poivrière, figurant assez exactement la garniture des « ménagères » de nos modernes services de table; et cette amusante silhouette, qui la nuit se découpe sur les blancheurs de la lune à la façon d'une grande ombre chinoise jouant des cornes, se rattache aux architectures déchiquetées du reste de la place.

Courtrai semble d'ailleurs avoir pris à tâche de resserrer ses « curiosités » sur un point. En pleine circulation, dans l'affairement même du marché, un obscur petit béguinage, tout noyé de silence, abrite sous la grosse tour de Saint-Martin la paix morte de ses ruelles (voy. p. 257). Assez souvent la peinture de ces mélancoliques solitudes s'est rencontrée ici, pour que, malgré la tentation d'y revenir et leur mystérieux attrait d'ombre, je n'y insiste plus que discrètement. Mais à Courtrai le recueillement est plus grave encore qu'ailleurs : le fleuve d'oubli ne coulait pas plus sourdement au fond des Enfers que cette vie de cloître et de cimetière à l'ombre des vieilles bicoques caduques et penchantes du quartier. Un doigt sur les lèvres, le Temps, ce froid passant des siècles, semble assister ici à l'agonie des choses et des âmes. Quelquefois un rideau s'entre-bâille, tiré par une main qui ne s'attache à rien, et l'on croit voir la Mort embusquée derrière la fenêtre et faisant le guet. Plaintif et doux comme sur les tombes, le vent roule de la poussière humaine dans l'air, avec un chuchotement confus monté d'on ne sait où, du sol ou des petites chambres closes, comme des profondeurs d'un puits. Et, moisies, rongées de mousse, affaissées dans la pénombre humide de leurs rues sans soleil, juste assez larges pour le passage d'une personne, les façades, enchâssées de vitres cul de bouteille, ont des airs de paralytiques, au bord du pavé en têtes de clous qu'étoile le jaune pissenlit. Par instants, une porte s'ouvre, une béguine met une tache blanche sur le

sombre d'un couloir, et comme d'un souterrain s'exhale une fade bouffée de vie recluse ; la porte refermée, c'est la dalle qui retombe sur ce semblant d'animation, et de nouveau tout roule à l'immobilité et au mortel sommeil. Seul le grand christ qui, près du porche d'entrée, tend sous les jaunes larmes des cierges ses deux bras désespérés, paraît vivant dans ce délabrement universel où de quart d'heure en quart d'heure, comme une pierre dans un trou, descend le carillon du beffroi.

Pour mieux sentir l'étouffement des pauvres filles de Sainte-Begge, pénétrez, au sortir de là, sous les grandes voûtes de Saint-Martin, la basilique voisine. Ici l'âme se déploie à travers l'espacement des nefs et l'ampleur du grand chœur, pareil lui-même, avec ses collatéraux peuplés de piliers ronds et décorés d'un triforium, à un temple dans le temple et tout illuminé par les ruisselantes clartés de ses hautes fenêtres, lunettes d'approche que l'homme braque vainement sur l'insondable mystère. C'est la partie moderne de l'église : des chapelles s'y succèdent, étalant le goût flamand pour l'imagerie criarde et les matérialités tirant l'œil : ici une Vierge en robe violette, la poitrine plastronnée de grands cœurs en argent où sont plantés les sept glaives ; là, dans un renfoncement, un Christ assis près d'un grillage derrière lequel apparaissent quatre figures pleurantes, d'un peinturlurage barbare ; ailleurs un autel doré, revêtu à sa partie inférieure d'une admirable broderie de soie d'or et d'argent, où l'artiste a dessiné en relief des fruits et des rinceaux. A la gauche du chœur, un tabernacle en forme de pyramide, aux parois duquel se suspendent d'innombrables hauts reliefs pareils à des feuillages autour d'un thyrse, étage une profusion de niches, de pinacles et de culs-de-lampe, jaillissant en fusées dans un tumultueux parallélisme de lignes, coupé çà et là par d'énigmatiques croissants, des demi-lunes de pagodes, des becs retroussés de jonques chinoises. Une puissante tour d'un beau gothique secondaire, par malheur couronnée d'un campanile à flèche bulbeuse, s'appuie de tout son poids sur les masses de granit du porche, par delà lequel se développent de majestueuses voûtes surbaissées, soutenues par deux rangs de colonnes trapues.



Saint-Martin de Courtrai. — Dessin de H. Toussaint, d'après une photographie.

Aucun chef-d'œuvre d'art ne constelle ce monument de l'ancienne foi : la religion, contrairement à la coutume des Flandres, se fait pauvre dans la maison de Saint-Martin. Ce galant homme qui, en commisération des loqueteux de son temps, se complaisait à partager sa garde-robe, n'a, pour couvrir la nudité du sanctuaire qui lui est dédié, qu'un obscur mais très curieux et réaliste tableau, œuvre de quelque maître inconnu. Notre-Dame, du moins, possède un Van Dyck, cette *Élévation en croix*, à l'envi célébrée, mais dont la grâce molle, le dessin rond et les élégances affadies ne sont plus que la fin d'un merveilleux génie.

C'est à l'abri de ce double et glorieux patronage que Courtrai, l'industrieuse cité, accomplit sa tâche séculaire de bonne filandière, avec une activité sans hâte et

qui ne hausse pas sensiblement l'animation de ses rues, si ce n'est les jours de marché, alors que de toute la contrée affluent chez elle les marchands de lin.

Le paysage entre Ypres et Courtrai. — Les grandes prairies. — La bruyère. — Les fermes. — Splendeurs de la lumière. — Approches de la frontière. — Les industries. — La fraude. — Contrebandiers et douaniers.

De Courtrai à Ypres le paysage s'accidente, renflé de brusques collines, de monts de sables pelés, de dunes crayeuses embroussaillées de bruyères enclavées de sapinières ou coupées d'eaux rouilleuses de marais, taches noires dans la clarté du jour. Cependant, autour de Menin et de Wervicq, les prairies étalent toujours le grand tapis verdoyant de la vraie Flandre, abondante en herbages et en bestiaux. Par centaines y paissent les troupeaux, multipliant à l'infini la race charnue et saine qui fait la gloire des éleveurs du pays. La terre est ici comme un prodigieux alambic au fond duquel l'herbe parfumée et haute se change en rouge sève animale, gorgeant les tissus de la bête et préparant la riche viande de boucherie saignant à gros bouillons aux cuves des abattoirs. Au-dessus des pacages, le vent coule des vagues d'air humide et tiède, les vagues de cette atmosphère brillante, gris-perlée, buveuse, où les objets flottent sans lignes précises, estompées d'un nimbe mou et qui prolongent à dix lieues à la ronde la densité moelleuse des ciels maritimes. C'est un orchestre de tons confus et tendres, accordés dans une gamme d'harmonies pâles qui, toutes ensemble, composent un prisme d'une décoloration merveilleuse où le rouge, le vert, le bleu chantent leurs sonorités mourantes avec des douceurs et des finesses de sourdines.

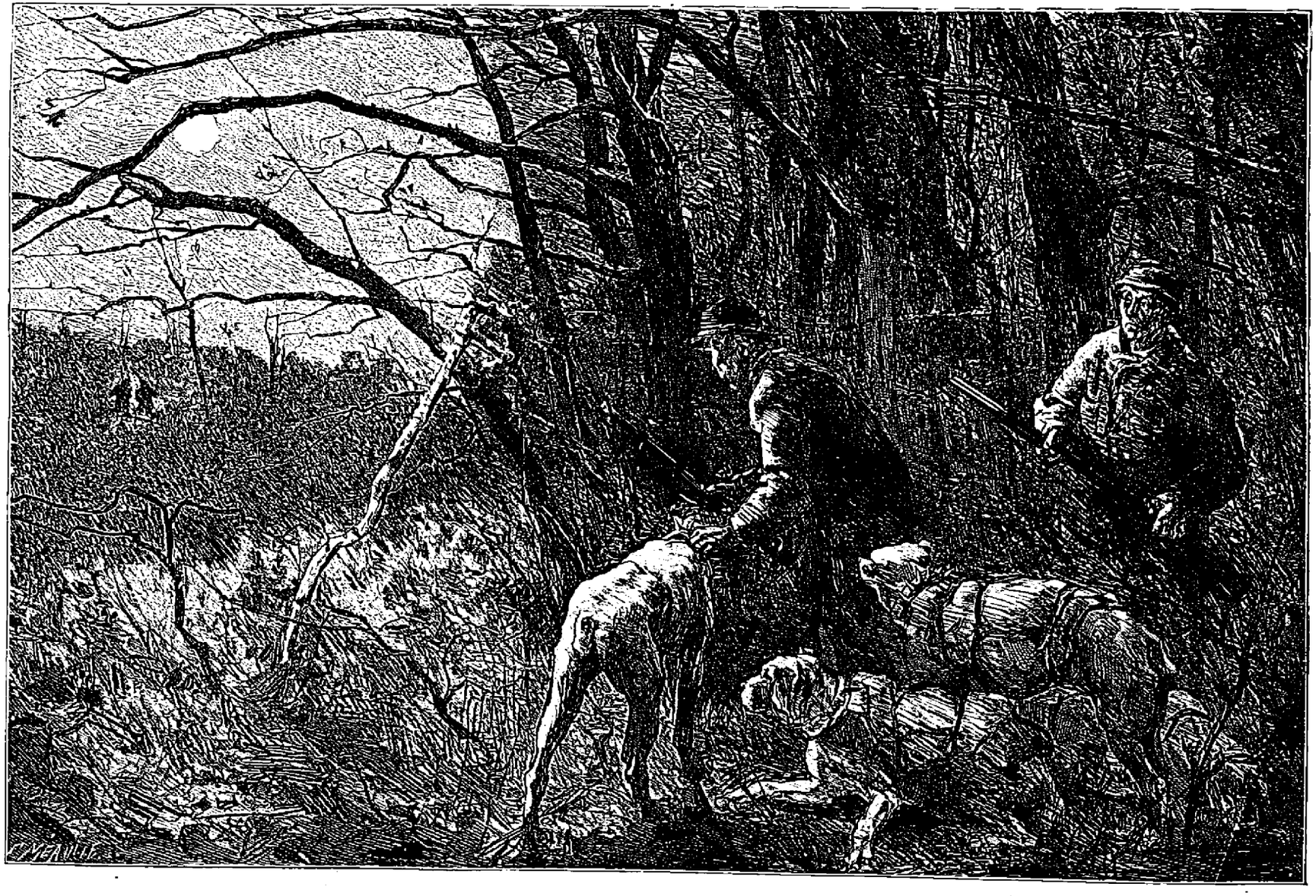
Dans ce riche giron de nature, des villages groupent leurs toits bas de tuiles et de chaume que dépasse la pointe des clochers, et cette riante vision s'imprime sur la rétine, comme le mirage d'une placide Tempé, tandis qu'entre les champs et les courtils file le train, fenêtre ouverte sur ce tableau monotone et doux. Le sol, d'ailleurs, n'est plus parcimonieusement mesuré au cultivateur comme il l'est autour de Tamise et de Saint-Nicolas, dans cette partie de la contrée où la terre est morcelée comme un damier. Par grandes zones se prolongent partout les exploitations, et les fermes, entourées de douves, avec leurs parcs à moutons, leurs clôtures où pâture le bétail, leurs grandes roues à faire le beurre mues par des chiens, ont l'air de petites arches de Noé échouées dans la plaine (voy. p. 272).

Là-bas, dans les vapeurs du lointain, se dessine la frontière française : longtemps avant d'arriver, les approches s'en font sentir, à l'aspect gris terreux des villes, à la diminution de la méticuleuse propreté flamande, et aussi à l'apparition de la brique violacée et sans badigeon. L'industrie de la toile, qui semble communiquer aux petites cités de la West-Flandre une blancheur toute neuve, une fraîcheur de grosse mariée flamande, fait place, en ces ruches mêlées d'éléments complexes, à un genre d'industrie où la ruse, l'audace, la décision tiennent une large place. Menin et Wervicq, renommés au loin pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui récolte surtout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde, d'une façon occulte ou patente, s'y emploie à la contrebande, le paysan aussi bien que le contrebandier de profession, et, comme en une franc-maçonnerie où l'on s'entend à demi-mot, tous sont ligués contre l'ennemi commun, le douanier. La fraude rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, il y a un accord tacite pour favoriser les individus qui s'y adonnent.

Envisagée sous un certain angle, cette lutte à main armée contre l'autorité, avec le cercle de la douane qu'il faut franchir, la vigilance des gardes qu'il s'agit de dépister, les volées de plomb qui pleuvent par l'air, ce rôle de gros gibier traqué, sur les pistes duquel des troupes embrigadées errent à travers la nuit, l'œil au guet, le mousquet à la main, a bien sa grandeur et son héroïsme. A la longue, c'est, entre le douanier et son décevant partenaire, une émulation de ruses, de malices et de subtilités pour aboutir à ses fins dans cette partie mutuelle dont la vie est quelquefois l'enjeu. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudainement, se déplacent, courent derrière les haies, sans qu'on sache qui a tiré le premier coup et si quelqu'un est demeuré sur le carreau; et dans le noir, des corps à corps battent l'air, laissant aux buissons des lambeaux de chair et du sang.

Sous l'Empire, une des importations les plus fructueuses était les journaux et les pamphlets, qu'on fraudait par quantités innombrables. Ce qu'au temps de sa rageuse popularité il passait chaque jour de numéros de la *Lanterne* à la barbe des plus vigilants limiers défie tous les calculs. Aujourd'hui c'est surtout la malsaine curiosité des amateurs de pornographie qui s'alimente à ce mode de colportage illicite : nulle part la graine malfaisante des mauvais livres ne lève autant qu'en Belgique. Toutefois la dentelle, la soie et le tabac sont les principales matières exploitées; et la fraude, pour les introduire en France, s'ingénie à une étonnante diplomatie, multipliant les déguisements et les subterfuges, en véritable Protée qu'elle est. Quand le contrebandier se sent sûr de son jarret, il choisit la passe qu'il croit la meilleure et, les coudes au corps, rasant la terre de la pointe de ses orteils, tout ramassé sur lui-même, comme un sanglier débusqué, il s'élance, sa charge au dos, d'un train qui défie la portée des balles.

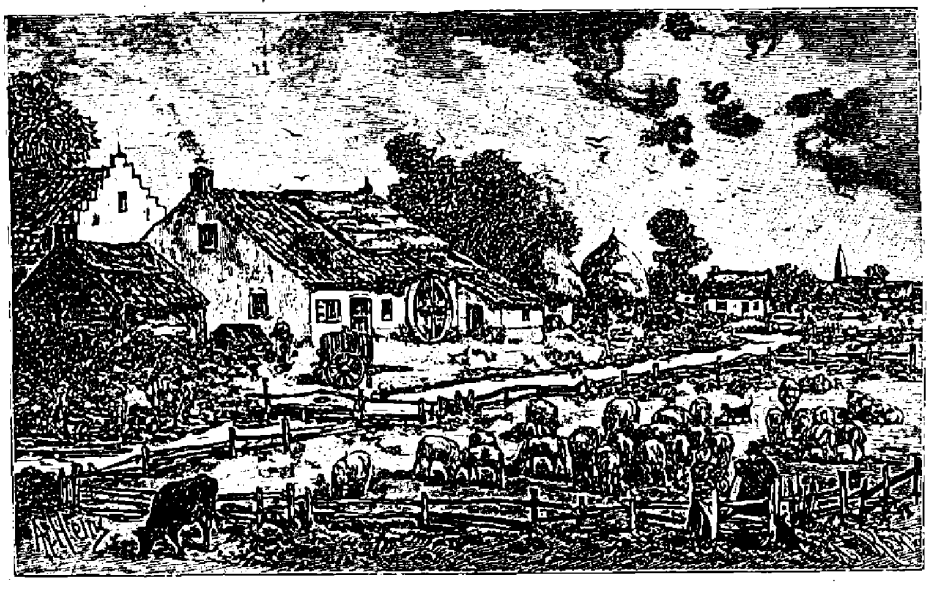
Les héros, les Trompe-la-Mort, les Fra-Diavolo du métier, car il y en a qui ont vraiment le goût du péril, ne procèdent pas autrement. Quant aux autres, ils se servent de voitures à double fond, de chevaux sellés de bardelles creuses, de gens à gages porteurs de faux ventres et de gibbosités hypothétiques : quelquefois le



Scène de la vie des contrebandiers : le lâcher des chiens (voy. p. 272). — Dessin de J. Delvin, d'après nature.

corps du délit est renfermé dans les limons d'une carriole, dans des souches d'arbres sciées en deux, au fond d'une charge de paille.

Le fraudeur d'ailleurs travaille rarement seul; il a un auxiliaire admirable, son chien, qui l'aide à dépister l'ennemi, le détourne des sentes où le douanier se tient embusqué, et, s'il est attaqué, plante ses crocs dans la gorge de l'assaillant. C'est une race particulière au pays, née pour ainsi dire de ses louches industries et qui, au contact de son rusé compagnon, le réfractaire, a fini par affiner prodigieusement sa sagacité pleine de tact et de malice. Vigoureux d'encolure, les oreilles hautes et pointues, avec un râble large et des flancs qui ne s'essoufflent pas, l'*alter ego* du contrebandier, d'une taille approchant celle des grands dogues, muet, l'œil au guet, passant comme un boulet à travers champs, semble conscient de sa mission. Souvent il est à lui tout seul l'ouvrier le plus actif de la contrebande : à peine son maître, après l'avoir flatté de la main, a-t-il lancé le hep! hep! du départ, la bête, le col hérissé d'un carcan à clous acérés et le bât sanglé à l'échine par des courroies, flaire le vent, court un moment des bordées, en jappant et remuant la queue, comme indécis, et enfin s'élance, file d'un trait, en quelques bonds gagne le large. Il sait que là-bas, au relais habituel, une abondante pâtée, de chaudes caresses l'attendent; et comme une flèche il fend l'air, ne dérogeant à la ligne droite que si l'odeur



Ferme aux environs d'Ypres (voy. p. 270). — Dessin d'A. Heins, d'après nature.

des habits verts, avec laquelle il est familiarisé de longue date, l'avertit de biaiser; livré alors à son génie naturel, il rebrousse chemin, se terre, ou rampe à ras des sillons.

La plupart du temps, on les lâche par bandes de cinq ou six, sous la conduite d'un vieux routier. Celui-ci n'a point de charge et fait le service d'éclaireur (voy. p. 271). Tandis que la petite troupe se rue à travers champs, il surveille l'horizon, fouille les buissons, accélère d'un coup de gueule les traînards. De loin, on les voit passer comme une ombre compacte qui raserait la terre, et quelquefois tout ce galop passe à travers la surveillance endormie d'un poste.

Le chien du contrebandier a du reste un adversaire plus redoutable que le douanier, c'est le canin dont celui-ci s'accompagne dans ses tournées et qui, dressé aux embuscades comme son nocturne camarade, surveille les passages, donne la chasse aux meutes errantes et leur livre bataille. Ainsi le guet de l'homme par l'homme a son complétif dans le guet de la bête par la bête. Tout le long de la frontière, la nuit est déchirée de rauques abois qui se changent en hurlements quand les mâtins se sont joints et des hardes et des crocs s'entre-exterminent.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Intérieur des Halles d'Ypres (voy. p. 277). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Entrée à Ypres. — Les fatalités. — Immobilité et lassitude de la vie. — Enchantements et sortilèges. Ce qu'était Ypres autrefois. — La cité fantôme d'aujourd'hui.

Un soir, étant débarqué dans une antique et caduque hôtellerie d'Ypres, je m'attirai de la fille de l'aubergiste, une enfant de douze ans, auprès de laquelle, désireux de déambuler par la ville jusqu'aux limites du temps licite, je m'étais enquis de l'heure du couvre-feu, cette réponse nette et sans réplique :

« Au coup de dix, monsieur. Et après, bonsoir! On n'ouvre plus! »

Une si ferme décision régnait dans la mine de la fillette que je n'eus pas un moment la pensée de protester contre une si brève injonction; on y sentait passer la ponctualité irrémissible d'une habitude traditionnelle, comme si, implacable servante des fatalités, l'enfant se fût conformée à quelque ordre parti d'en haut. Bien me prit d'ailleurs de ne point outrepasser le moment sacramentel : à peine avais-je mis le pied sur les marches du vieil escalier à rampe sculptée qui menait à ma chambre, une salle bien plutôt, sous les travées basses de laquelle une *vente* de carbonari aurait conspiré à l'aise, que la porte se fermait derrière mes talons, solidement barrée d'une traverse en fer, et que, par surcroît, tournait dans le palastre une clef semblable aux monumentales ferronneries des portes de citadelles.

La mélancolie des courtes veillées, l'agonie des grands jours inutiles, la désuétude de vivre qui prend les vieilles cités mourantes du trop-plein de la vie ancienne, s'étaient reflétées dans le mot fatidique de ma petite hôtesse. Une heure plane immobile au beffroi d'Ypres, celle du silence et de la mort, et depuis des siècles la même voix sourde oppose à toutes les initia-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257.

tives qui essayent de franchir le seuil de ce grand tombeau de pierre l'irrévocable arrêt : « Passez votre chemin; l'hôtellerie est close; on n'ouvre plus. »

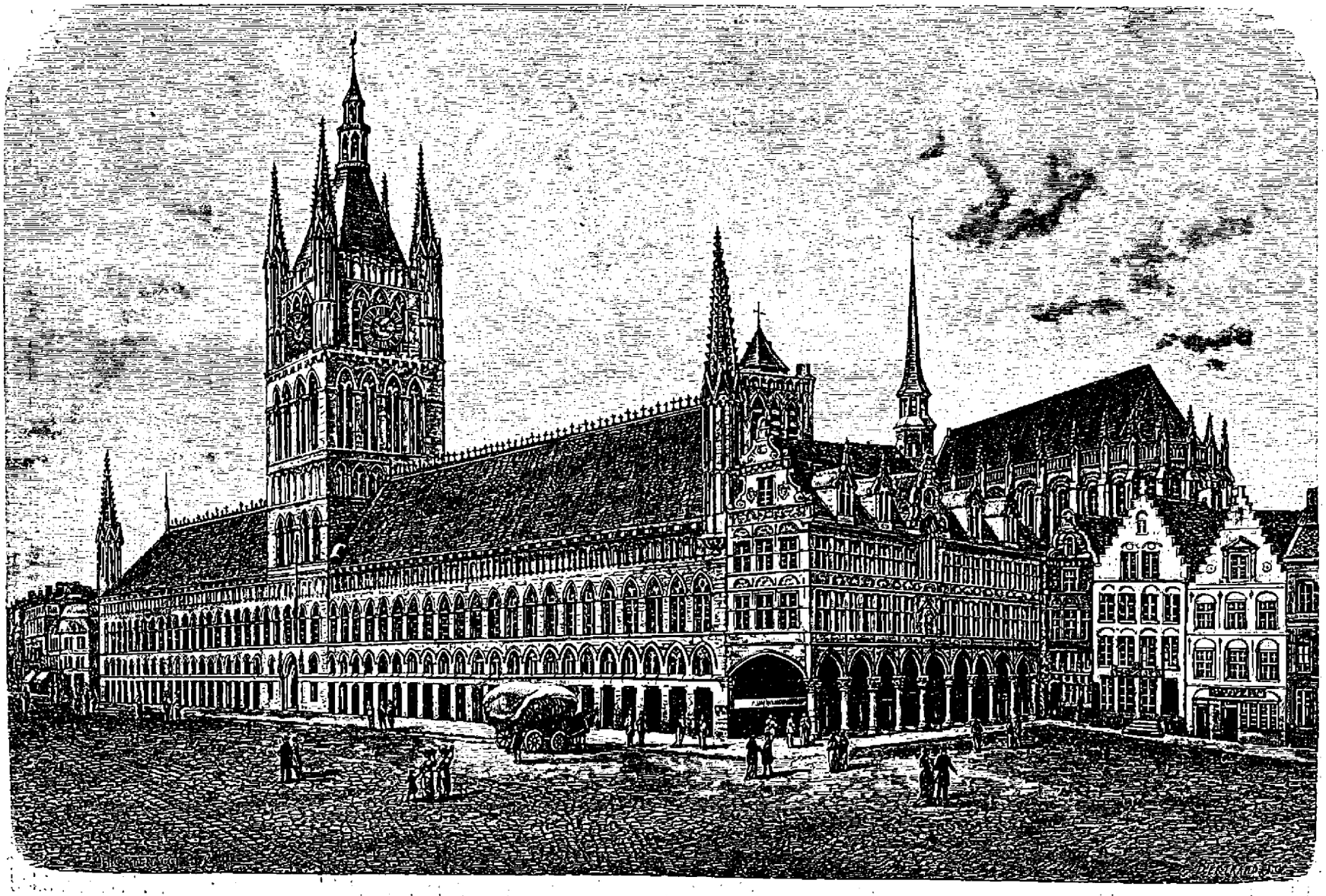
Comme sur les rivages de l'Océan, plus rien ne pousse au bord de cette mer morte du temps, figée dans une éternité de choses abolies et dont les vagues, jadis hautes comme des montagnes, quand les électricités de la vie les fouettaient, s'aplanissent à présent sans remous sur cette grève déserte où, pareils à de ténébreuses falaises, les superbes édifices du passé, hantés par le vol tournoyant des souvenirs, ces sombres corbeaux de la ruine, continuent seuls à parler des grandes eaux vives desquelles ils émergeaient autrefois. Aucune parole ne peut dire le navrement de cette métropole déchue, de ce grand caravansérail des peuples au treizième et au quatorzième siècle, roulé à la bassesse d'un trou quelconque de province où ne passe plus que la curiosité inattendrie des touristes et qui, rongé par les moines de ce qu'il lui reste encore de peau sur les os, achève de se consumer sous ces dévorantes ventouses. Chaque matin, Ypres se réveille dans son lit de gloire qui est en même temps son chevet de deuil, et, ne voyant autour d'elle que les entassements pétrifiés d'un énorme ossuaire, se rendort, avec le mal profond de ne pouvoir ressusciter, même à la foi; ou plutôt, pareille, en son silence perpétué où la brique de ses vieux murs, en croulant, fait seule quelque bruit, à une Belle au Bois-Dormant frappée par quelque sombre et mystérieux sortilège, elle sommeille depuis des siècles dans sa forêt enchantée, sa muette forêt dont les chênes sont des palais et des cathédrales que le battement d'aile de l'esprit n'anime plus.

Je ne sais pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans la solennité et la magnificence de ce décor d'une ville autrefois grande entre toutes; tandis que, étranglée dans le carcan de son histoire, elle prolonge son râle aux angles des carrefours, le cadre à peine a changé parmi la mort de tout le reste. Comme il y a cinq cents ans, les tours par myriades prennent leur volée dans son ciel, une dentelle de pignons ourle la perspective de ses rues, ses Halles, entassant Pélion sur Ossa, profilent une confuse silhouette de temple babylonien; toute une vieille gloire continue à palpiter par-dessus les pâles ombres errantes de ses places, plus semblables à des cimetières qu'à des lieux de circulation et de vie.

Quand, le soir, marchant à l'aventure dans cette troublante nécropole, presque sur la pointe des pieds, comme s'il redoutait de déranger la majestueuse symétrie de la mort, le promeneur attardé prête l'oreille aux vagues rumeurs nocturnes, il croit reconnaître dans les gémissements du vent, rasant les vieux murs et roulant les antiques poussières, les sourdes lamentations d'un *De profundis*. C'est que, en effet, ces hôtels de ville, ces « steenen », ces demeures fastueuses dont la fière ordonnance accompagnait un train de vie somptueux, symbole matériel de la richesse commune, sont à cette heure comme autant de pierres tombales sous lesquelles gît le passé, et que le présent, en eût-il seulement la volonté, tenterait vainement de soulever.

Comme un mince filet d'eau dans des arènes creusées pour contenir le flot tumultueux qui portait les naumachies, les affaires, le négoce, l'industrie, tous ces éléments de la vie d'un peuple, et particulièrement d'un peuple tel que celui-ci, merveilleusement taillé pour le trafic, ne font plus, dans le lit où roulait le grand fleuve humain de la cité primitive, qu'un maigre et imperceptible courant à peine capable d'alimenter la ville actuelle.

Cette histoire d'Ypres dans le passé est merveilleuse : on croit ouïr quelque légende fabuleuse, tant sa prospérité l'achemine promptement à ce titre de métropole que, bien avant Bruges et Gand, elle mérita de porter pour l'immense concours de nations que ses *festes* attiraient tous les ans dans ses murs. Dès le neuvième siècle, comme une Minerve, elle sort toute casquée de l'obscurité des temps, déjà grande agglomération urbaine et faisant sous le soleil une haute rumeur de vie, sans qu'on ait presque assisté à ses commencements et sans qu'elle paraisse avoir été autre chose que ce qu'on la voit alors, une fleur sociale épanouie par le travail et les séculaires énergies. Cependant elle grandit encore, elle grandit toujours. A la fin du douzième siècle, elle a des chartes qui l'affranchissent de la tutelle du prince, des privilèges qui lui permettent de commercer en France et dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les rendez-vous les plus sûrs du monde, des *keures* qui réglementent son industrie et la mettent à l'abri de la fraude. C'est comme l'abrégé et le rudiment des conquêtes que, six siècles plus tard, les ouvriers de la renaissance sociale, les grands jardiniers de la Révolution, grefferont sur le tronc épuisé du vieux monde. En 1239, ses bourgeois portent en voyage l'épée, comme les nobles, et interviennent dans l'élection de leurs magistrats; en 1253, elle fonde les premières écoles libres dont fasse mention l'histoire; chaque année étend ses droits, élargit son commerce, fortifie son industrie; elle a des rivières qu'elle canalise jusqu'à la mer; elle prête des hommes et de l'argent à ses comtes; en 1248, ses échevins font à la comtesse Marguerite la rançon de son fils Guillaume, prisonnier en Égypte, en mémoire de quoi la comtesse les appelle « ses chers enfants »; et cette étonnante fortune va croissant, à travers une fermentation de sève prodigieuse, des compétitions ardentes, un colossal fourmillement humain bataillant pour élargir la sphère d'action commune. Rien qu'avec l'argent de la corporation des Drapiers et de la commune, on commence en 1285 les énormes Halles, ce Louvre d'un peuple libre, et le travail s'achève en un peu plus de dix ans. Mais déjà des ferments de trouble se sont fait sentir : les drapiers, les banquiers, les détenteurs de capitaux du temps, tournés aux arrogances de la ploutocratie, encombrent les avenues du pouvoir de leur



Les Halles d'Ypres (voy. p. 276). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

omnipotence et de leurs ambitions; les autres métiers, foulons, tisserands, etc., ont beau revendiquer, auprès de ces Crésus insolents, leur droit de participation aux affaires de la cité : leurs prétentions sont tournées en dérision. Alors cette plèbe, qui n'a pas les écus des hauts bourgeois, mais se sent indispensable à la prospérité générale, s'insurge; et le comte Gui de Dampierre, intervenant dans la querelle, concède aux mécontents le contrôle sur les actes des échevins. Mais bientôt de nouvelles dissensions éclatent; un simple contrôle ne suffit plus aux métiers; ils veulent forcer les portes du grand Conseil. Après des luttes sans nombre qui implantent la guerre civile au cœur de la ville, l'accord s'établit enfin : le peuple siége avec les nobles et les riches « poorters ». C'est le principe de la démocratie la plus pure. Malheureusement ce grand progrès politique coïncide avec des symptômes de désorganisation; à partir de ce moment, la vieille fortune yproise, minée tout à la fois par les dissensions intérieures et les guerres contre la France, commence à péricliter. Un siége terrible achève de démanteler ce magnifique boulevard du négoce et des affaires. Le travail se déplace alors; on déserte en masse une cité de laquelle la stabilité semble à jamais bannie; et Philippe le Hardi lui porte le dernier coup en prohibant la reconstruction des immenses faubourgs naguère habités par l'innombrable légion de ses ouvriers. Cependant, si vidée qu'elle soit de son sang, un Alvarès de Tolède trouve encore le moyen de la saigner aux quatre veines : c'est l'heure la plus tragique de l'histoire des Flandres. Une débandade générale, qui ne fait que suivre le courant par lequel l'âme et le corps des vieilles cités coulent à la France et à l'Angleterre, la dépouille de ses dernières énergies. Au seizième siècle, elle n'a plus que cinq mille habitants, l'herbe pousse dans ses rues, les quatre sièges qu'elle aura encore à subir depuis 1648 jusqu'à 1678 ne la diminueront pas davantage. Étendue sur sa croix, elle clame le *consummatum est :* son histoire est révolue; aucune ignominie ne peut plus ajouter à la coupe d'outrage à laquelle elle boit depuis ce temps sans parvenir à la vider.

Un Campo Santo. — Silence des rues. — Les Halles. — Le Beffroi. — Une salle unique au monde. — Une forêt suspendue. — L'église Saint-Martin.

A Ypres se ressent déjà le serrement douloureux qui si irrésistiblement étreint le cœur à Bruges. On a dans les os le deuil et le froid des choses irrémissibles; et la ville entière est comme un vaste Campo Santo où tout parle de la mort, où la vie, la pâle vie de ceux qui y traînent leur mélancolie, n'est qu'un contraste pour rendre plus sensible l'universelle déchéance. Vers le midi du jour, des sonneries de clairon font passer dans l'air comme un frisson guerrier; le pas rythmé d'un peloton de soldats ébranle un instant le pavé des places, puis le silence recommence, et Ypres retombe à la solitude. Ce qui lui reste de vitalité lui vient, en effet, d'une école de cavalerie qui, pendant quelques années, retient dans ses murs la graine et la fleur des brillants officiers belges; ses forums sont actuellement des manèges; et de pacifiques carrousels, des parades d'équitation remplacent les chevauchées de seigneurs qui cavalcadaient dans ses rues.

A part cette furtive animation, nulle rumeur, si ce n'est peut-être encore le cliquetis des bobines aux mains des pâles dentellières travaillant dans l'obscurité poudreuse des vieux logis, ne trouble ce recueillement de béguinage. Mais tel sera toujours pour les songeurs, amis des tombeaux, l'attrait des muettes souffrances, qu'on se sent presque irrité de ce bruit du temps, comme d'une ironie qui porterait atteinte à la solennité d'un endroit de paix et de prière; chaque pas qu'on fait dans les mortelles atmosphères de la ville avertit que sous les pierres qu'on foule, derrière les murs qu'on frôle, des siècles sont couchés, pareillement à ces illustres trépassés qui, les jambes allongées et les mains rejointes à la poitrine, recouvrent, au fond des églises, la dalle des mausolées et, de leurs vides prunelles, semblent contempler éternellement le rêve évanoui de leur gloire.

C'est surtout aux heures du soir, ces heures voilées de crêpes comme si elles portaient le deuil des folies du jour et qui processionnent dans l'espace, pareilles à des pénitents laissant luire les yeux à travers leurs noires cagoules, c'est alors surtout que se réveillent les souvenirs et que l'esprit se laisse aller aux hantises. Dans le sombre de la nuit, les Halles, bastille qu'on croirait faite pour des géants, se dressent comme un mont de pierre, et leur immensité, grandie encore par la confusion des ténèbres, sert à mieux mesurer encore l'irrémédiable décadence (voy. p. 275). De tout leur poids elles écrasent le présent misérable, projetées sur le vide de la cité comme des arches sous lesquelles ne passe plus que le faible ruisselet d'un fleuve tari. Ceux qui les ont bâties croyaient pourtant que leur œuvre continuerait à symboliser après eux les libertés conquises et, pour leurs neveux comme pour eux-mêmes, éterniserait la splendeur de la tâche journellement accomplie. A quoi, en effet, leur eût servi de rivaliser avec les constructeurs de cathédrales, si, à l'exemple de ces derniers, édifiant pour un symbole immortel des maisons durables autant que la terre même, ils n'avaient été convaincus de l'indestructibilité de leur monument spirituel? Ils portaient en eux la foi robuste des apôtres, ces communiers superbes qui élevaient à leur Idole humaine une demeure telle qu'on n'en édifie que pour Dieu, sans se douter qu'une heure arriverait où, dépossédé de l'esprit dont ils l'avaient animé, ce palais populaire deviendrait pour les générations futures une simple curiosité d'art, aux significations graduellement obscurcies.

Quelques chiffres diront l'énormité du colosse yprois. Développé sur quatre faces, entre la Grand'Place et le cimetière Saint-Martin, il occupe une superficie de quatre mille huit cent soixante-douze mètres; dans ce chiffre, les façades comptent pour trois cent cinquante-

quatre mètres; les charpentes du toit s'étendent sur dix-sept mille huit cents mètres environ; enfin, la salle de l'étage supérieur a deux mille quatre cent soixante-douze mètres de longueur sur douze mètres et demi de largeur; et, entre l'aire de cette salle et la crête de la voûte, il y a trente mètres de hauteur. Les esprits positifs, qui se rendent compte de la majesté des édifices par leurs dimensions matérielles plutôt que par leurs éléments de beauté mystérieuse, pourront ainsi se faire une idée du détail et de l'ensemble du prodigieux rectangle que le style ogival primaire pare de ses sévères splendeurs.

Les Halles se subdivisent en une trinité : le Beffroi, qui occupe le centre de la construction et plante en plein milieu de la Grand'Place sa masse quadrangulaire, aiguillée de tourelles à crochets par-dessus trois rangs de fenêtres superposées; la Halle aux draps proprement dite, prolongée sur trois côtés, avec l'infinie succession de ses hautes baies vitrées; le *Stedehaus* ou maison de ville, tournée vers la rosace du chœur de Saint-Martin, mais gâté par des remaniements successifs, comme un tronçon dans lequel ne coule plus la sève du reste du corps et qui pourtant continue à vivre précairement à côté des membres demeurés sains. C'est



Une dentellière, à Ypres. — Dessin d'Émile Claus, d'après nature.

généralement sur cette impression fâcheuse que commence la visite au grand bazar du treizième siècle : le guide, en effet, avant de vous conduire à la partie ancienne de l'édifice, ne manque pas de vous arrêter dans la mesquinerie des appartements modernes, en sorte que ceux-ci deviennent comme le vestibule par lequel on s'achemine à l'incomparable structure intérieure du monument.

La salle de mariage, qui s'ouvre brusquement devant vous avec ses parois décorées de peintures que le temps n'a point encore patinées, sa voûte en bois où joue la clarté diaprée d'une verrière, et sur une de ses faces latérales, un « oculi » découpé dans l'or d'une fresque, par-dessus des pinacles à culs-de-lampe grotesques, forme un mélange de restauration adroite et de curieuse archéologie. On traverse ensuite une plate-forme couverte d'où la vue se porte sur une couple de pignons en bois datant du commencement de la construction, avec des cages en surplomb aux vitrages pittoresquement bosselés; et presque aussitôt après on pénètre dans la gigantesque galerie qui fait à l'étage le tour de l'édifice (voy. p. 273).

A peine est-on entré qu'une impression de grandeur confond l'esprit, qui, détaché du présent, oublieux des réalités coutumières, perdant le sentiment de la mesure à laquelle se juge la valeur des œuvres contemporaines,

est dès lors obsédé par la vision d'une humanité sinon plus haute, du moins plus robuste que la nôtre. Des scènes de la vie communale, ces foires du temps qui sur le carreau jetaient les produits du globe, entassement de marchandises comparable peut-être à nos expositions universelles, ces festoiements par lesquels on accueillait un souverain et qui transformaient l'énorme salle en un fleuve de brocart d'or et d'argent; les magnificences de ce gala qui, en 1314, à l'occasion des noces de Mahaut, comtesse de Flandre, avec Mathieu, duc de Lorraine et de Bar, fit étinceler sur les tables la vaisselle orfévrée des opulents drapiers; toute une succession de tableaux colorés et fourmillants s'intercale dans la reculée, sous l'enchevêtrement des madriers multipliant en l'air comme les troncs d'une forêt suspendue.

Pour voûte, en effet, c'est ici la charpente à nu du toit qui déploie ses complications de chevêtres, de poutres cornières, de chevrons et de soliveaux; et leur brunissure polie se détache sur le gris argenté des fonds de pannes, comme sur un paysage brumeux la sombre écorce des hêtres. Inconsciemment on suppute le nombre de flottes qui, de tous les ports du Septentrion, durent appareiller dans les eaux flamandes, avec ces prodigieuses cargaisons de bois. L'ossature des grands squales, avec sa symétrie géométrique de vertèbres, n'est pas plus admirable que la carcasse de ce toit profond, développant à l'infini ses ramifications de pièces emboîtées; telle est, du reste, son amplitude qu'une maison de bois du treizième siècle, transportée là avec son pignon en saillie sur des modillons sculptés, sa façade appuyée à un rang de petites fenêtres et son rez-de-chaussée de boutique clos de volets à fermetures ouvrées, n'atteint pas à la hauteur des chéneaux.

Cette salle, unique au monde, longe les quatre façades, sans autre solution de continuité que la chambre de l'ancien Conseil, sur laquelle porte le poids de la tour. Un peintre, plus avisé qu'éloquent, l'a couverte en partie de grandes imageries retraçant les principaux épisodes de l'histoire d'Ypres. Mais tout s'amoindrit dans ces vastes espaces. Seul, un artiste de génie aurait pu accorder avec la majesté de l'immense vaisseau l'évocation fière et tragique du passé. Au-dessous s'étend sur presque toute la longueur du rez-de-chaussée une délicieuse voûte ogivale; là, dans l'entre-colonnement des sveltes piliers bleus, s'amoncelaient les draps, les soieries, les denrées, toute la richesse marchande du temps : c'était en effet sur ce carreau démesuré que se tenait le marché de la ville. D'ignobles refends bouchèrent pendant longtemps, sous prétexte d'appropriations administratives, la perspective de ce lieu vaste et profond comme un cloître. Mais les refends ont été démolis, et d'ici à peu d'années la grave et superbe architecture aura repris son caractère primitif. Ce sera le complément de l'admirable travail de restauration entrepris par l'édilité, avec le concours de l'État et de la province; travail qui, toutefois, ne saurait trouver son véritable achèvement que dans le retour du *Stedehaus* au large style initial.

Extérieurement, les Halles offraient à l'origine une physionomie qu'il serait peut-être aussi opportun de rendre : le Beffroi en ce temps portait de grands écussons polychromés et dorés, et dans une niche, pratiquée à la base, trônait la Vierge Marie. L'image de la céleste patronne figure maintenant au-dessus des créneaux de la balustrade; à sa droite et à sa gauche, dans les trente-quatre fenêtres figuratives qui se succèdent le long des façades, les souverains de la Flandre, en nombre égal, profilent leurs archaïques silhouettes sculptées dans la pierre. Témoins impassibles, ils regardent se consommer autour d'eux le travail des siècles : leurs orbites semblent pleines du songe de cette ville qui n'est plus qu'un songe, et quelques-uns avancent le bras, comme une ombre qui commanderait à d'autres ombres. Ombres, en effet, les passants qui, à pas lents, décroissent au détour des rues; quelquefois, l'après-midi, un guichet s'ouvre au rez-de-chaussée d'un des petits cabarets qui avoisinent le palais des ancêtres, une figure de commissaire-priseur apparaît derrière les croisillons, et, parmi un fouillis de débris éparpillés sur le pavé, les petites gens d'Ypres, vieilles bonnes femmes en manteaux, pâteux bonshommes tournés à la graisse, espèces de larves humaines sorties d'une poussière de décombres, s'en viennent, silencieux et pâles, assister au démembrement d'un antique mobilier. A temps réguliers la voix du crieur jette une mise à prix; une voix répond dans la foule, et l'on dirait de cet encan que c'est la gloire de la grande cité du quinzième siècle qui, morceau par morceau, se disperse aux enchères, devenue comme une friperie honteuse que la misère du peuple dispute aux vers et aux poux (voy. p. 281).

Le contemplatif qui, après avoir erré entre les pignons touffus de la Grand'Place, dans ce merveilleux décor moyen âge dont les Halles forment le fond, voudrait détacher sa pensée des hommes et la reporter vers les mystérieuses conjectures d'une vie supraterrestre, n'a qu'à pénétrer un soir, à l'heure où la forme des choses s'enveloppe dans une confusion propice aux méditations, sous les voûtes de Saint-Martin. S'il est sensible aux surnaturelles splendeurs des dernières clartés allumées dans le brasier des verrières et versant sur les vagues crépusculaires comme le reflet d'une aurore d'éternité, il sentira descendre en lui l'irrésistible frisson des grandes basiliques. De la rose mystique, épanouie au-dessus du porche comme un cœur saignant, un fleuve de pourpre coulant jusqu'aux dalles où posent ses pieds, lui rappellera que la pierre sur laquelle le Christ a assis son église est rouge de l'ineffaçable sang du Golgotha. Dans la pénombre il verra reluire des statues, des tableaux, des boiseries à figures humaines qui s'animeront pour lui comme les symboles matériels de la religion. Au fond du chœur, par delà le déroulement des stalles couleur d'or bruni, des mausolées, détachés en marmoréennes pâleurs sur

les noires colonnes torses de l'autel, lui parleront de la vanité des ambitions humaines. Enfin, des arceaux graduellement submergés dans la marée des ténèbres il croira voir s'abaisser, sous l'apparence de cette tremblotante lumière qui, dans les temples catholiques, ne s'éteint jamais et y perpétue la présence divine, le vol des vérités que les chrétiens révèrent comme le principe et la fin de toute sagesse.

Aucune impression en effet, si ce n'est celle qu'évoque Notre-Dame à Tournai, n'est comparable, en



Saint-Martin d'Ypres. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Belgique, à la solennité radieuse émanée du profond vaisseau de la cathédrale yproise. Admirable monument de la transition romano-ogivale, elle porte ses voûtes dans la gloire des paradis, toute baignée des clartés que versent à ses nefs les hautes fenêtres déployées par-dessus son triforium; et ses deux rangs de piliers cylindriques, reliés par des ogives élancées comme des pensées qui volent à Dieu, ont l'air d'énormes troncs lisses supportant la rondeur du dôme. Partout les vitraux flamboyants font couler dans ses demi-jours

le ruissellement des clartés symboliques; et les œuvres de l'homme constellent sa majestueuse robe de pierre comme d'éblouissantes broderies. Dans son chœur sans collatéraux, d'où essore en faisceau un jet de sveltes colonnettes, d'illustres tombeaux perpétuent la gloire de ses évêques : ici ce Martinus Rythove qui fut mêlé aux derniers moments d'Egmont et de Hornes; là ce Jansénius dont le nom traça un sillon de feu dans l'histoire des schismes et sur la funèbre dalle de qui longtemps des pèlerins vinrent s'agenouiller, fervemment dévotieux à son autorité, où un moment s'incarna toute l'église; et d'autres morts, des princes, des jurisconsultes, toute une funèbre théorie de gloires et de vertus trépassées dort à côté, sous les tables juxtaposées qui s'alignent entre les rangées des stalles. Au dehors, comme des arches prolongées jusque dans le ciel, le temple déploie la courbe légère de ses arcs-boutants, s'aiguillonne de pinacles et de clochers, et, à son porche d'entrée, se couronne d'une massive tour carrée qui, à travers l'espace, semble faire pendant au sévère beffroi des Halles.

Encore une fois, pénétrez dans Saint-Martin aux approches de la nuit. Perdu dans les ténèbres qui tombent, parmi l'éblouissement sombre des vitraux dont les pourpres et les outremers s'en viennent baigner çà et là un peuple d'ombres pâles, de vagues formes à grands manteaux agenouillées sur les dalles, le grand vaisseau vous apparaîtra d'une indicible solennité et tel qu'un sanctuaire où, si déshabitué qu'il soit des sentiments catholiques, l'esprit se sent en présence d'un ineffable et troublant mystère. Quand même on en délogerait Dieu, il restera toujours, en ces lieux d'irréductible sorcellerie, une atmosphère de religion qui fera monter du cœur aux lèvres une prière, une

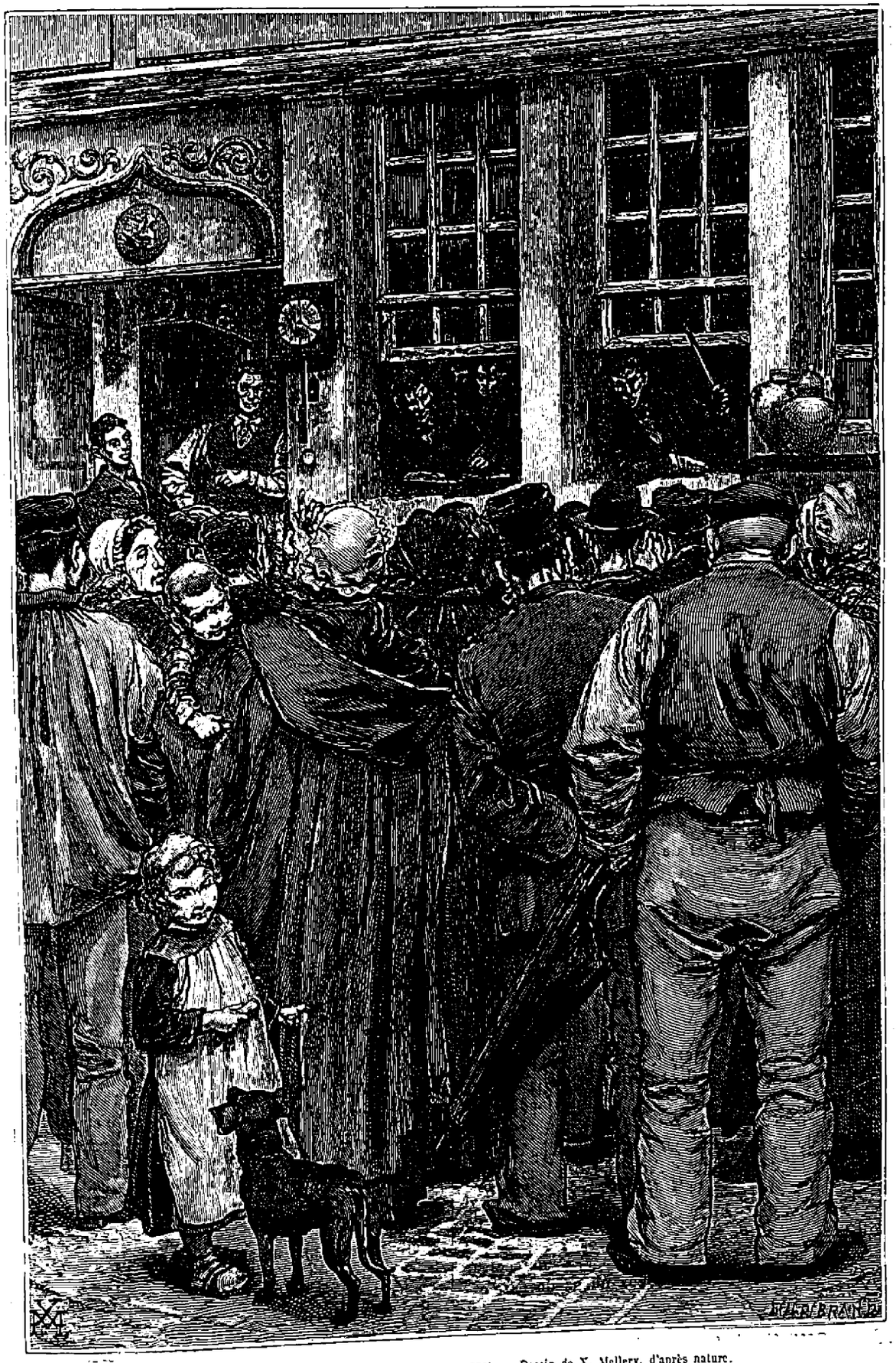


Les remparts de Bruges et l'Hof van Brugge (voy. p. 282). — Dessin de N. Mellery, d'après nature.

vénération, une plénitude de sensations puissantes et douces, éveillées à la pensée d'un grand travail exécuté pour glorifier le principe caché des choses.

Bruges. — Impressions. — La ville sépulcre. — Un peuple au tombeau. — Promenade sur les remparts. — Merveilleuse lumière qui plane sur Bruges. — Les portes de la ville. — Les moulins des remparts. — Le steen de Saint-Sébastien. — Échappées et points de vue. — Le Lac d'amour. — Le béguinage et les béguines. — Les God's huysen ou maisons de Dieu. — La misère à Bruges. — La porte de la Bouverie. — La porte Maréchale. — La porte d'Ostende.

Nous touchons ici au cœur des Flandres, et une émotion nous prend, pareille à celle que dut ressentir ce violateur des ombres, Othon III, quand, dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, lui apparut, à travers les poussières de la mort, le grand fantôme de Charlemagne assis sur son trône de marbre et d'or. Comme le superbe empereur dont la forme décomposée gardait encore, sous le sceptre et la couronne qui parmi les vers perpétuaient le symbole de son omnipotence, la fière attitude de la majesté et de la domination, — Bruges, la reine du Nord, elle aussi ceinte du diadème qui lui assurait la royauté des mers, repose, auguste et sacrée, dans la gloire d'un merveilleux sépulcre. A Malines, à Audenaerde, à Ypres, nous avons soulevé successivement la funèbre dalle sous laquelle s'éternise le deuil des grandes cités mortes; dans le silence de nécropole qui sur leurs pignons branlants met la marque sensible de l'inéluctable néant auquel aboutit toute œuvre humaine, nous avons vu se tisser la trame que file au fond de la nuit cette active araignée, l'Oubli; semblables aux laves qui ensevelirent Herculanum et Pompéi, nous y avons senti s'abattre sur nos épaules les cendres du Temps, prodigieux volcan au creuset duquel les vies, les génies, les royautés et les vertus sont incessamment broyés et qui les recrache en pous-



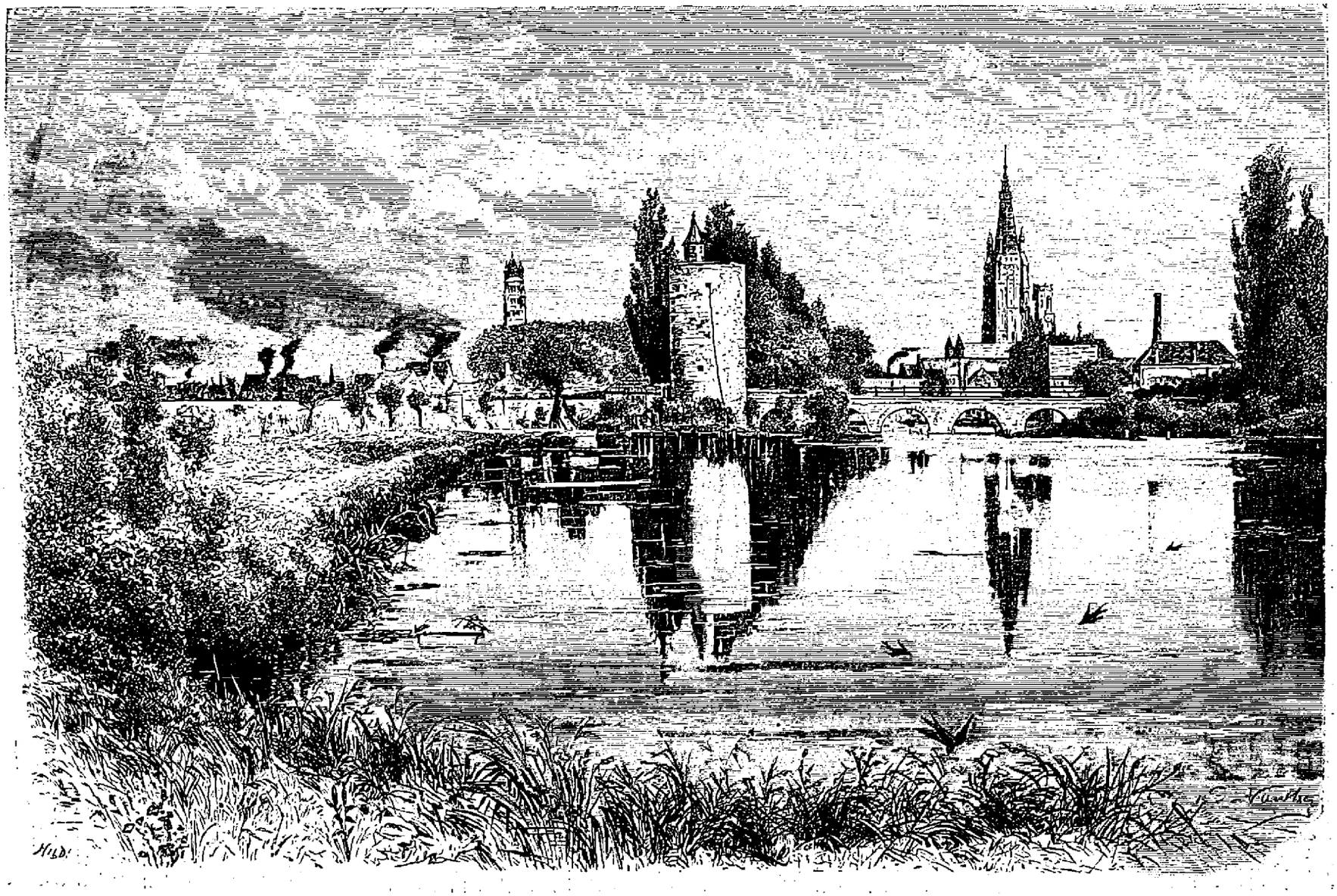
Une vente à l'encan sur la place des Halles (voy. p. 278). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

sière d'ombre, par-dessus les empires et les hommes. Mais, si émouvants que nous aient apparu ces ossuaires du passé, ce ne sont là que les étapes vers une déchéance plus étonnante encore et comme les degrés par lesquels l'Histoire nous fait descendre avant de pénétrer dans le grand caveau où depuis des siècles s'est immobilisée la Flandre. Aussi rigide que ses ducs étendus aux tables des sarcophages dans ses temples, elle est couchée là parmi les bandelettes, poudreuse et momifiée; et néanmoins, comme ces hautes princesses dont parle la légende et qui sous l'hermine, la pourpre et les fards conservaient jusque dans le cercueil un furtif simulacre de vie, elle apparaît animée d'un pâle et décevant sourire, parmi les orfèvreries éblouissantes, les magnificences de la pierre et du bois, les miraculeuses architectures qui lui donnent en son tombeau comme une immortelle jeunesse d'art. Telle est la splendeur qui pare sa grande paix de mort que, bien plutôt qu'un sépulcre tapissé de ténèbres, l'esprit évoque autour d'elle les fastueuses ordonnances mortuaires d'une sorte de chambre ardente ainsi qu'on en voit flamboyer au chœur des cathédrales, avec des candélabres d'or et d'argent hauts comme des arbres et faisant couler sur les dalles un ruissellement de clartés. Ainsi elle se révèlera aux poètes, aux artistes, à tous ceux qui suppléent à l'insuffisance des yeux de la chair par les lumières de la vision intérieure, dans la muette douceur de ses canaux, la tranquillité sourde de ses pleurantes solitudes.

Avant de passer au fourmillant détail de ses tours, de ses beffrois, de ses pignons et de ses chapelles, nous considérerons un moment les particularités de l'atmosphère qui les enveloppe aussi mollement qu'une nappe d'eau liquide enveloppe la carène des navires. Pareillement, les graves et contemplatifs paysagistes hollandais fixaient d'abord la lumière de leurs ciels, l'avivant ou la décolorant dans des vibrations éclatantes ou noyées, comme la clef de l'intime et profonde musique que les bois et les eaux chantent au bas de leurs horizons. C'est, d'ailleurs, la douceur de son ciel tout amoiti d'argentines et flottantes pâleurs qui met aux maisons de Bruges cette palpitation lumineuse, ces tremblantes écharpes de fluides, à travers lesquelles l'œil croit les voir par moments se dissoudre, comme dans l'oscillation d'un perpétuel brouillard; au-dessus de la ville s'arrondit, vers le milieu du jour, une coupole de vapeurs d'où, ainsi que d'un prisme qui se briserait par l'espace, coulent jusqu'à ses toits les chatoyantes illuminations, les azurs lavés et fondus, les rosées brillantes d'une atmosphère toujours humide des eaux de la mer prochaine. Aucune combinaison chimique ne peut donner l'idée du bleu mourant, soyeux, électrique, lamé de frissons d'argent froid et d'autres fois phosphorescent d'un fourmillement de paillettes ignées, qui compose ici la couche mouvante de l'aire : semblable à un velours fané, d'une chaleur dormante et sourde qu'un laiteux nuage de gaze estomperait, elle développe une iris infiniment variée dont les harmonies se pénètrent et se marient, avec des éclairs éteints et de molles vibrances assoupies, tels qu'en leurs fuyantes reculées nacre de perle en laissent apercevoir les profonds horizons maritimes. Nous verrons tout à l'heure quels merveilleux accords détermine la fusion de ce ciel étincelant et bucux avec la pierre brugeoise.

Pour point de départ choisissons l'une des portes féodales qui, de distance en distance plantées dans les anciens remparts, sont actuellement les points de communication de la ville avec la campagne et, après avoir pendant des siècles livré passage à des cortèges guerriers, ne voient plus processionner que les bourriquets bâtés de légumes et les rustiques palefrois califourchonnés par les métayers de la banlieue. Leurs frustes maçonneries ont gardé presque partout la sévérité rébarbative des œuvres du génie militaire : reliées à la rive opposée par des ponts de bois, la plupart munis d'un pittoresque appareil de chaînes, elles plongent abruptement dans le canal qui étreint Bruges d'une ceinture d'eau. Entre la porte d'Ostende et la porte de Gand, on longe d'abord de grandes buttes vertes par les échancrures desquelles on commence à apercevoir les vagues de cette mer d'aiguilles et de clochetons pétrifiée autour de l'énorme tour des Halles comme autour d'un phare. Sur la crête des buttes tournoient ces fameux moulins à vent dont l'aile s'enfle partout, le long des fortifications, aux coups de brise du large et fait chanter dans l'air des banlieues une gaieté voltigeante d'oiseaux aux empans démesurés. A gauche, par delà le canal, s'étend en contre-bas jusqu'aux limites du ciel, dans un déroulement de prairies humides et lustrées, une campagne qui évoque la pensée des coins de nature épanouis chez Van Eyck et Memling. L'œil, un instant distrait par ces fraîcheurs d'idylle, est bientôt ramené vers les échappées de moment en moment plus pressées sur cette héroïque humanité du quatorzième siècle qui se logeait dans des palais et bâtissait des tours à la mesure de son orgueil. Non loin des vastes jardins de la Potterie, une exquise miniature de *steen*, en briques roses, darde son pignon effilé : c'est l'*Hof van Brugge*, le jardin des Archers, où, les jours de gala, la Gilde de Saint-Sébastien reçoit en grand apparat les arrière-neveux de ces bourgeois de haute graisse et de mine bonasse qui, dans les toiles de Pourbus, ressemblent à des symboles d'une vie heureuse et fleurie (voy. p. 280).

Graduellement les buttes s'aplanissent et font place à des pointes de faubourg s'avançant jusqu'au pied des remparts, avec des dégringolades de toits rencognés et tordus, un tohu-bohu de cheminées plantées de guingois, des profils de pignons en dents de scie et de tourelles coiffées de flèches, des bouts de courtils étranglés entre des haies, des alignements de vieux murs bombés, aux lézardes étoilées de ravenelles, des installations ouvrières où sur des cordes claquent au vent des hardes rouges; ici une caserne dont les modernes façades trouées de rangs de fenêtres symétriques s'en-



Le Minnewater ou Lac d'amour (voy. p. 231). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

foncent comme un coin dans un fouillis de masures déjetées, à tabatières en auvent; là d'antiques faîtes en bois transformés en pigeonniers, des granges qui ont des porches pour entrée, des fermes bastionnées comme des bastilles et fleuronnées de crampons de fer forgé, des hôtelleries du bon temps balançant leur écu au bout d'une tringle : toute une débandade de vieilles choses demeurées vivaces sous les poussées du temps présent. Puis les remparts changent eux-mêmes d'aspect, s'escarpent en raidillons plantés d'essences variées, s'agrémentent de corbeilles de fleurs dans des boulingrins de verdure fraîche; et, à travers les chevelures des saules, un bateau qui émerge lentement du noir des eaux glisse avec un froissement doux, occupant un instant les yeux des silencieuses activités du batelage.

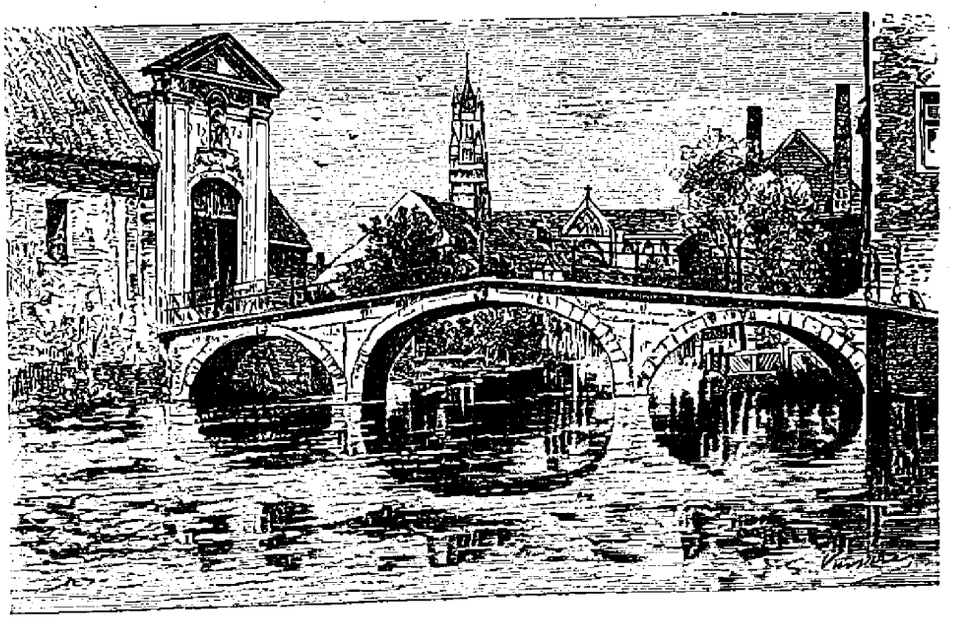
Dans un moment, nous verrons se dérouler l'un des plus saisissants points de vue de ce vaste paysage de pierre, dont les arbres ont des feuillages de pierre et qui dans les gris perlés de l'air élargit une magnifique tache lumineuse découpée en reliefs multiformes. Mais un délicieux coin de campagne, poussé en folles touffes d'herbe et d'ajoncs dans la fraîcheur des eaux, nous sollicite avant tout. Déjà, à travers une colonnade de charmes chenus, s'aperçoivent les petites maisons blanches du Béguinage. Encore un pas, et nous foulerons les bords de ce Lac d'amour dont le nom seul, comme une musique, un soupir arraché aux cordes d'une guitare, un vieil air fredonné sous un balcon, éveille dans l'esprit des idées mélancoliques et tendres (voy. p. 283). Aucune poésie ne vaut cet endroit silencieux, perdu sous l'ombre des grands arbres, avec ses eaux fleuries de nénuphars, ses berges gazonnées de graminées, ses friselis de sources mêlant comme des voix amoureuses au-dessus du flot limpide. On dirait au fond d'un parc royal, loin des avenues, quelque mystérieuse retraite de paix et d'oubli sur laquelle s'appesantit le perpétuel crépuscule des feuillages et que traverse seulement à certaines heures un pâle fantôme promenant sous les angles de son front le mortel ennui du pouvoir. Les adorantes prières, les séniles marmottements des béguines voisines s'en viennent expirer dans la sourde atmosphère des ondes dormantes, comme un rêve de mystiques tendresses dans le songe d'un coin de nature. Suivez la rive : une passerelle de moulin vous mènera au porche du Béguinage, ouvert sur un terre-plein planté de grands arbres dont la plainte semble prolonger dans l'espace la paix froide de l'humble enclos. Les mêmes silhouettes lentes et ployées que nous avons vues circuler dans les ruelles des *Beggynenhof* de Malines, de Gand et de Courtrai, traînent ici, dans l'ombre verte des ormes, leurs béguins pâles, symbole de la blancheur et de la pureté de leur monotone existence. A matines et à vêpres, leur dévot troupeau se presse entre les colonnes de la petite chapelle érigée près de l'entrée, sous la clarté des bougies illuminant les bariolures d'un chœur en marbre et de là rejaillie jusqu'aux boiseries d'un double rang de stalles. Puis, l'office terminé, du même pas dolent elles enfilent les venelles herbues par où elles sont venues, et une à une disparaissent derrière les seuils ornés de saintetés des petites habitations au fond desquelles leurs jours se consument dans la prière et les occupations ménagères.

Bientôt le chemin se perd sous les floraisons grasses, librement poussées là comme aux cimetières, les maisons cessent, et sans transition on rentre dans la campagne. Si, l'âme ulcérée de quelque inguérissable plaie, vous aspirez à l'obscurité et à l'oubli, allez à ces lieux qu'on dirait faits pour les solitaires douleurs : une mélancolie de délabrement, de souffrance voilée, d'humanité mortifiée y flotte jusque dans l'agonie de la lumière, résorbée aux grandes ombres balancées des arbres. Et de l'horizon des toits déroulés sous vos yeux vous entendrez monter à vous, comme des sanglots, la triste musique des carillons, pleurant sur des siècles d'amour et de deuil.

C'est du rempart qui domine le Béguinage que le regard embrasse, dans une de ses ordonnances les plus touffues, le « tableau » de la ville. Et vraiment, le tableau y est — arrangé comme le souhaiterait l'artiste le plus exigeant, avec des successions de plans, des oppositions de clair et d'ombre, un jeu mouvementé de lignes, toutes les conditions de cette secrète beauté qui fait l'œuvre d'art. Si, par surcroît, le printemps met aux arbres l'or pâle des jeunes feuilles, comme une claire vapeur qui s'effumerait dans cette autre vapeur chaude, moelleuse, irisée de l'air, le paysage prend une beauté inoubliable. Détachées sur les verdures du lac, des façades roses et blanches, dont la tache se dissout aux rides de l'eau, forment en quelque manière un entablement à la perspective. Au second plan, ce n'est déjà plus qu'une mêlée de toits, une confusion de pignons, un fouillis d'architectures dentelées, à travers lesquelles on suit pendant quelques instants la topographie des rues; puis, la masse se resserre, prend la densité d'un bloc compact, devient comme un grand moutonnement de croupes, coupé çà et là par des tours, des chevets d'églises, des clochetons, des aiguilles : ici Notre-Dame avec l'élancement de ses quatre étages couronnés de tourelles; là Saint-Sauveur avec ses puissants contreforts d'où jaillit son énorme flèche à crochets; et dans la reculée, les créneaux du Beffroi, le grand doigt indicateur qui s'aperçoit de partout à l'horizon de Bruges et guide l'étranger à travers le labyrinthe de ses ruelles et de ses canaux.

Comme si le hasard avait voulu grouper sur un même point toutes les misères et toutes les souffrances du présent, le Béguinage est le centre d'une agglomération départie aux calamiteux, aux vieilles gens tombés dans la misère, à toutes les épaves de l'âge et de la maladie que recueillent les hospices, ces providences matérielles des villes. A Ypres, déjà, on était confondu du nombre d'infortunes secourues par les différentes fondations de charité ; aux jours de distribution, toute la rue de Lille grouille d'un amas de

loqueteux se pressant à l'entrée de la maison Belle ; mais, à Bruges, le nombre augmente encore. En 1854, on comptait vingt-deux mille deux cent cinquante-six indigents inscrits au bureau de bienfaisance, presque la moitié de la population ; et le chiffre, en 1880, malgré l'extension de la main-d'œuvre, s'abaissait à treize mille deux cent sept seulement. Aucune parole ne dit mieux l'épuisement de la vie dans les cités tombées à la stérilité : le sang y tourne en chloroses, peu à peu tari comme un fleuve que les sources n'alimentent plus ; et, semblable aux vieux murs entre lesquels il se traîne et languit, le corps y devient lui-même une ruine rongée par les pâles fleurs de la maladie. Tout ce quartier de Bruges le fait bien voir : un cri d'humanité en détresse sort de ces asiles de la mort où sont enfermés les fous, de ces *God's huysen* (maisons de Dieu) qui, à elles seules, forment une petite cité au cœur de la grande et dans lesquelles se déverse le trop-plein des hospices. Mais le spectacle de ce délabrement n'attriste pas le paysage comme il le ferait ailleurs, ou plutôt il se confond si bien dans la mélancolie du cadre, qu'on est moins tenté de s'en impressionner. La misère, du reste, chez ce peuple ami de la décence et de la propreté, ne s'accompagne pas des haillons et de l'ordure qui la rendent repoussante dans les capitales : jusque dans les bas-fonds, elle semble vouloir se dérober sous des dehors convenables ; le long des remparts, vous verrez s'échouer au soleil, sur les bancs qui bordent la promenade, d'inénarrables Mathusalem qui, chassieux, énasés, essorillés, tout ployants sous le faix des ans et des infirmités, se parent encore d'une coquetterie de tristesse, par un reste de dignité humaine qui survit aux débâcles de la vie. N'y a-t-il pas d'ailleurs une pudeur dans cette



L'entrée du Béguinage de Bruges. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

charité qui s'abrite sous le nom de Dieu et laisse planer sur l'aide qu'elle apporte aux déshérités la pensée d'un secours qui viendrait du ciel et non des hommes? Et, comme pour rendre plus sensible le bienfait de ses miséricordes, chacun de ces humbles logis, clair, aéré, blanchi au lait de chaux, s'entoure d'un courtil fleuri, où se continue le goût des béguinages pour les petits jardins touffus comme des reposoirs.

Le rempart, d'ailleurs, avec ses épaisses rangées d'arbres se mirant dans l'eau du canal, prend en cet endroit une rusticité saine et vigoureuse ; c'est la campagne poussant sa pointe jusque dans la ville. A droite, l'ancienne porte de la Bouverie rappelle la fière révolte de Bruges contre Philippe le Bon, ce gros mangeur qui, venu de France avec une nuée de sauterelles, eût mangé le pays entier, si Bruges n'avait opposé à ses fringales le coup de corne du taureau qui n'entend pas être dépecé. Puis le boulevard s'élargit, se vallonne, prend des airs de petite Suisse autour d'un pignon mangé par les lierres, débris de l'antique Maison hydraulique dont les eaux alimentaient la consommation de la ville. Un peintre de l'école des ruines n'eût pas mieux imaginé la romantique ordonnance de ces massifs de verdure et de ces murailles éraflées, dans la mélancolie d'un joli décor remué par le vent. Et tout à coup, plantés dans les buttes verdoyantes, les grands moulins de tantôt reparaissent, agitant leurs ailes tendues de toiles par-dessus un large horizon de ciel, souligné à droite par la mêlée des toits, à gauche par un déroulement d'interminables prairies émaillées. De ce nouvel observatoire, en effet, l'œil prend en écharpe la ville : le point de vue s'est déplacé ; les grandes masses qu'on avait tout à l'heure devant soi se sont reculées dans la perspective, et par centaines émerge de l'entassement des maisons toute une forêt nouvelle de tourelles et de clochetons.

La porte Maréchale, ainsi qualifiée en l'honneur de la Gilde des maréchaux, nous ménage, du reste, à un pas de là, une de ces échappées qui, dans un espace restreint, font tenir tout le caractère et toute la poésie d'une ville : appuyée sur deux massifs bastions que relie un corps de bâtiment, elle rattache le pays urbain à cette campagne de Saint-André dont les gars, vraie graine des redoutables *Boschkevels* du passé, s'illustrent chaque année dans de meurtrières parties de couteau. Mais franchissez le pont, et vous étant coulé sous l'épaisse voûte du porche, portez vos yeux sur l'enfilade de maisons que, pareille à la bordure d'un tableau, l'ove de la poterne détache devant vous. Décroissant au loin entre deux rangs de maisons qui finissent par se toucher, la rue Maréchale s'enfonce dans un délicieux fouillis de pignons aigus, de toits à redans, de façades lambrequinées, déchiquetant l'air et prolongeant jusqu'au Beffroi, qui tout au bout dresse son gigantesque chandelier, une double tache d'un rose pâle, déteint par les humidités du ciel. J'ai déjà dit combien l'architecture s'aide partout ici des merveilleuses décompositions de la couleur, du brouillard de teintes effacées et neutres que l'atmosphère, toujours trempée des eaux de la mer, fait flotter sur les choses. Un œil de peintre trouverait là des douceurs voilées de prisme, un chatoiement rompu d'arc-en-ciel qui suffirait à sa gloire.

Le canal s'allonge à présent dans le silence de la banlieue, où, au sortir des faubourgs populeux, la nature reprend de nouveau ses droits. Une sombre avenue qui s'ouvre à notre gauche et sur les épaisses frondaisons de laquelle l'*Ezelpoort* ou porte des Baudets (voy. p. 288), notre point de départ, détache ses demi-lunes verdies par les infiltrations de l'eau, mène à cette grande mer du Nord dont les approches se font bientôt sentir à l'inclinaison des arbres battus par les rafales et au rabougrissement des verdures dans les champs. C'est comme le vestibule par où roulent les coups de vent qui, à de certaines heures, mettent sur Bruges et ses pignons le fracas des plages. Dans les tilleuls du rempart d'Ostende, tordus et rebroussés du même côté, vous croirez entendre passer le souffle de cette grande bouche violente que la tempête ouvre dans l'espace.

Les canaux de Bruges. — Berceuses et pleureuses.

On ne vantera jamais assez l'enchantement des canaux de Bruges. Une paix d'ombre monte de leurs eaux qui se ramifient dans tous les sens, reflétant partout la gloire et le deuil des siècles : comme en un linceul, leur flot mort semble bercer le cadavre enseveli de la vieille Flandre. Ce sont, en effet, les berceuses aux bras desquelles la cité de Breydel et de Coninck prolonge, depuis bientôt trois cents ans, son léthargique sommeil et dont les « dodo, l'enfant do », soupirés aux arches des ponts, cajolent avec de pleurants trémolos et de brusques hoquets de larmes la dodelinante sénilité de la ville actuelle.

La nuit, surtout, quand le faible battement des artères s'est étouffé dans le sourd de l'air et que le silence, cette grande chauve-souris qui ne ferme jamais tout à fait les ailes sur Bruges, mais dès le crépuscule les ouvre toutes larges, comme d'immenses crêpes où sombrent les places et les rues, la nuit surtout, les glouglous de l'eau étranglée au goulot des écluses ressemblent aux sanglots que dégorgeraient du fond des ténèbres de mystérieuses figures voilées, dont les larmes toujours ruisselantes auraient fini par creuser dans la pierre le lit des canaux. Aucune de ces Artémises, qui sont les antiques reines du monde et qui, penchées sur les cendres de leurs défuntes tendresses, les lavent éternellement du flot de leurs rancœurs, ne pleure avec une plus émouvante solennité les ruines de ses grandeurs abolies. Une atmosphère de tristesse navrée semble ici murer l'espérance plus irréfragablement que la voûte d'un cachot; dans le soir les réverbères ont l'air de grands cierges braséants dont les pleurs s'égouttent en rouges éclaboussures sur le noir des eaux, comme sur un drap rigide de catafalque; et jusque dans les sombres manteaux qui, pareils à des voiles funèbres, masquent les femmes de la tête aux pieds, on croit reconnaître les signes d'une irrémédiable désolation.

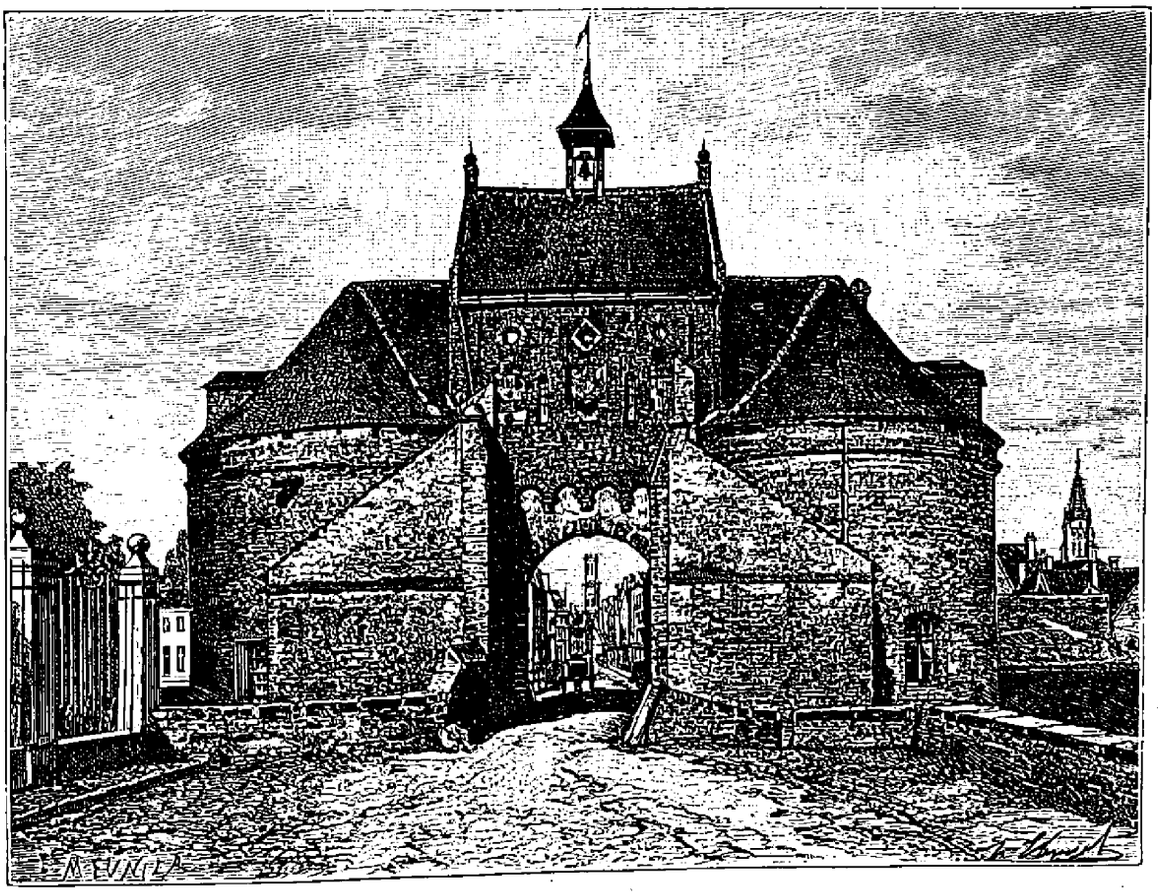
A Bruges, en effet, tout rappelle la mort; on ne fait pas un pas sans heurter de la poussière humaine; la vie elle-même, dolente et sourde comme si elle ne parvenait pas à s'arracher aux griffes de la camarde qui la guette, pareille à ces squelettes dorés qu'on voit sortir à demi leurs vertèbres des mausolées de Saint-Bavon de Gand et de Notre-Dame-des-Sablons de Bruxelles, la vie a subi les atteintes de la décomposition universelle. Au front des petits enfants, Wordsworth le constate dans une ligne attendrissante, flotte déjà, comme l'ombre des royautés finies aux mourantes pâleurs des infants, cette « grâce pensive » où semble se refléter la conscience des intransgressibles fatalités. A plus forte raison, chez les hommes d'un âge mûr, en qui les obsessions de la matière n'ont pas étouffé le penchant aux méditations, la gravité réfléchie des traits, l'immobilité songeuse des prunelles, la lenteur du geste, trahissent l'inutilité des efforts pour résister au courant qui entraîne toute chose au néant. Les plus intelligents paraissent perpétuellement absorbés dans la pensée de l'inéluctable, et, comme des malades qu'aucune science humaine ne peut guérir, traînent après eux le mal profond d'une incurable désespérance.

A voir l'espèce de torpeur qui règne en une partie de la population, on croirait, en effet, que plus rien ne peut germer sur ce sol empli de décombres. Comme dans les eaux morbides de ses canaux se rabougrit la flore terrestre, la fleur du travail humain semble frappée de stérilité aux ondes mortelles de ce Styx où s'immobilise le passé. La lassitude de l'action corporelle propage dans la ville la race de ces désœuvrés pour qui les bureaux de bienfaisance sont une vache à lait et que le manque de la main-d'œuvre, non moins que la

désuétude du labeur manuel, jette dans la mendicité.

Toutes les industries, heureusement, n'ont pas suivi la déchéance des métiers pour lesquels l'ouvrier est obligé de faire œuvre de ses bras : les activités cérébrales qui ont porté si haut le renom d'art de Bruges fonctionnent encore dans quelques ateliers d'orfèvres, sans toutefois se départir de la banalité d'une production courante. Un peu du vieux sang qui coulait dans les veines des merveilleux ciseleurs du passé et leur donnait le pouvoir de guillocher les métaux en feuillages et en dentelles, continue ainsi à remuer les dessous de cette passive existence, morte à toute autre sensation.

De récentes statistiques ont d'ailleurs révélé des plaies lamentables : chaque année, la dépopulation augmente, chassant vers la capitale et l'étranger le trop-plein de cette ville déjà si vide et qui ne parvient pas à nourrir ses enfants. En 1854, on comptait encore cinquante et un mille quatre cent quatre-vingt-quatre habitants; en 1880, on n'en compte plus qu'environ quarante-cinq mille; et depuis 1878 la perte uniforme se calcule par une moyenne de cent habitants par an. Par surcroît, la race est atteinte dans ses éléments virils; la sève, épuisée, n'engendre plus de mâles, bonne seulement à procréer des filles : sur le relevé de 1880,



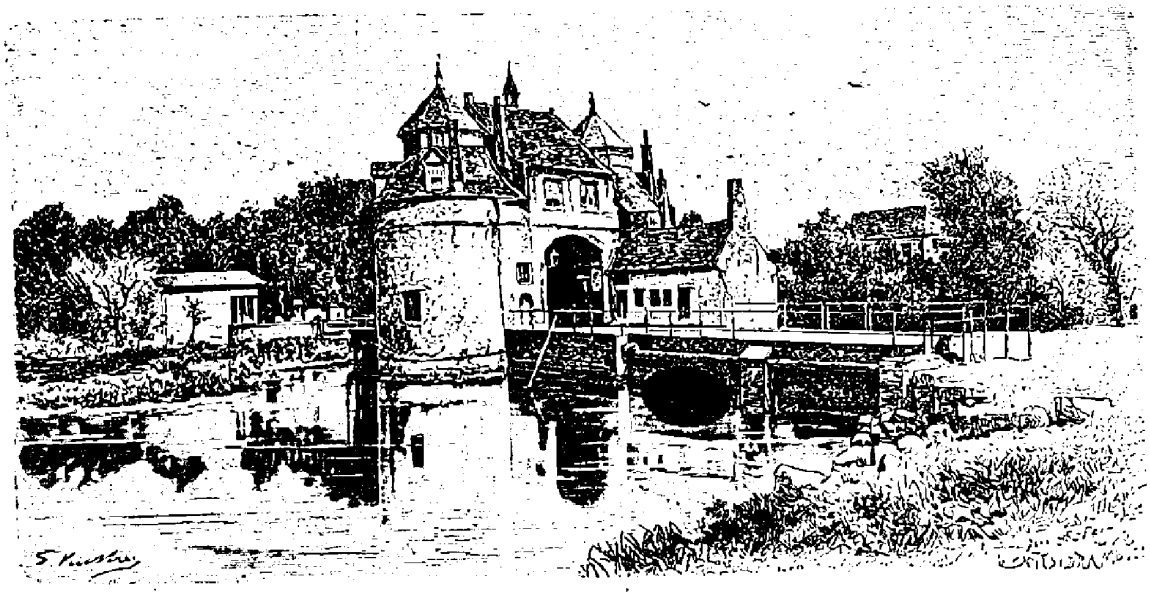
La porte Maréchale. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

les femmes excèdent le chiffre des hommes de près de six mille. Le grand fleuve du quatorzième siècle, coulant à rouges bords ses vagues humaines, tourne à ce filet d'eau claire où se délayent les moelles du vieux lion flamand, frappé tout à la fois, comme tous les peuples qui dégénèrent, au rein et à la tête.

Celui-ci se meurt de consomption lente, dans la mort de tout ce qui l'entoure. Vidé d'âme et de corps, il ne peut détacher ses yeux des funèbres et matériels symboles qui au bout de ses contemplations ramènent constamment le deuil et l'inutilité de la vie; et comme dans une atmosphère d'où les gaz se sont retirés, ses poumons ne fonctionnent plus sous le vide de la cloche pneumatique morale qui le recouvre. Dans ses plus grands coups d'aile, l'esprit, aux époques d'évanouissement, ne parvient pas à dépasser l'horizon derrière lequel s'est couchée la gloire des ancêtres. L'initiative de quelques cerveaux plus hardis n'est elle-même qu'un retour vers les manifestations de la vie périmée. Il semble que l'alimentation spirituelle ne peut plus désormais se faire qu'avec les miettes tombées de la table des siècles; et quand on veut instaurer le présent, c'est encore le passé qu'on restaure. Ainsi, la poussée généreuse qui, en ces dernières années, s'est faite à Bruges du côté d'une extension de la vitalité locale, a pris pour point de départ l'illusion d'une Nuremberg

rendue à ses splendeurs originelles par l'active pratique de ses industries anciennes. On ne remonte malheureusement pas le courant du temps : au bout de pareilles tentatives il n'y a de possible qu'un vaste musée avec de la gloire numérotée et catalogguée, de la mort sous verre, et, comme les chauves-souris à la porte des granges, les grandes ailes du Temps cloués au mur et saupoudrées de poivre de crainte des mites.

Mais tel est le miracle d'immortalité qui s'opère dans les cités très illustres, que, même mortes, elles paraissent vivre, sous la ruine et les désastres, d'une jeunesse éternisée. Lors même que l'effort filial de quelques-uns de ses enfants aboutirait à une renaissance de ses primitives énergies, il ne semble pas que cette Galatée du Nord, si merveilleusement belle dans son immobilité de pierre, puisse jamais, en s'animant, atteindre à un apogée plus haut que celui que lui font dans la mort ses splendeurs abolies. Aucune gloire ne vaut pour elle les magnificences de sa robe de veuve étoilée de larmes d'argent, dont les plis, déployés comme les cassures de ce manteau de la Vierge où Albrecht Dürer, dans un symbolique dessin, fit tenir tout l'horizon de Nuremberg, se sont répandus, à l'égal de la mer, jusqu'aux limites de ses banlieues. Et pas plus que les vaisseaux de l'univers, si tant est qu'ils appareillent encore à ses quais, comme



La porte des Baudets (voy. p. 286). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

l'espèrent les auteurs du projet : « Bruges port de mer, » ne rempliront l'air d'une musique comparable à cette musique du silence qui chante autour de ses vieux pignons, la dorure à neuf de ses antiques industries ne fera oublier la mystérieuse beauté apâlie de ses frustes monuments.

Ce silence de la ville brugeline est d'ailleurs lui-même plein de rumeurs. Les tourelles et les clochetons qui enchevêtrent dans son ciel leurs aiguilles sont comme autant de lyres résonnantes aux cordes desquelles la griffe des vents du Nord pince de plaintifs arpèges. Dans ses basiliques les rumeurs de l'orgue traînent comme des voix parties de dessous les dalles tumulaires. Partout l'oreille spirituelle, tendue dans le mystère, perçoit des accords, des bruits lointains, l'écho de la vie expirée. Et, comme si une myriade d'oiseaux chanteurs nichés sous l'auvent de ses toits y gazouillât perpétuellement son répertoire de *lieds* et de complaintes, la pierre même y a des symphonies gémissantes et voilées. Nulle Malibran n'a tiré de sa gorge des douceurs de mélancolie et d'abandon pareilles aux plaintes de ses eaux, sous l'arche profonde des ponts.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Un canal par la pluie à Bruges. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Les canaux. — Berceuses et pleureuses (suite).

La douleur des vieux canaux pleure dans la pluie avec une voix humaine, tandis que les saules qui poussent en abondance sur leurs rives ressemblent à de vagues figures larmoyant à travers de vertes chevelures. Ne cherchez pas ici la naïade païenne, tordant au soleil son chignon d'où ruissellent les perles : le malheur des temps l'a changée en Madeleine sanglotante. Mais, si loin qu'elles soient de la mythologie, elles ont bien leur charme d'éplorement, ces amoureuses de qui les bras voluptueux ont enlacé la jeunesse du Franc et depuis sont demeurés accrochés à sa croix d'agonie. Aux vieux murs bombés dont la brique éraflée fait penser à de la chair couturée de cicatrices, elles chuchotent leurs confidences, et, de même qu'elles se lamentent sur le beau cadavre qu'elles ont vu se pourrir à travers les siècles, les pierres compatissantes égouttent à leur tour des pleurs sur leur peine solitaire. C'est entre elles et ces amis lointains un échange de doléances, comme il s'en entend chez Eschyle et Shakespeare, quand les chœurs tragiques alternent leurs funèbres mélopées. Du bec des gouttières ruissellent, en effet, en gargouillis perpétuels, les humidités des toits, et cette eau qui tombe avec un clapotement régulier a la monotonie des larmes intarissables. On pense alors au deuil des existences brisées,

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257 et 273.

au veuvage éternisé des religieuses, à la souffrance des pauvres filles traînant dans les maisons voisines l'ennui des longs jours vides.

Qui n'a pas erré le long des canaux brugeois, sous les pluvieux brouillards de novembre, ne sait rien des pénétrantes tristesses du bord de l'eau : l'esprit, brouillé par un vol de papillons noirs, finit par ne plus entrevoir la vie qu'à travers une brume épaisse comme les grises vapeurs de l'air. Et dans les hoquets des chéneaux, dans le friselis des feuillages, dans le glouglou des ponts, on croit entendre réellement des pleurs et des soupirs, l'écho d'une désolation sourde qui monterait des caves, par la bouche d'ombre des soupiraux, comme si les *in pace* existaient encore et en ces sourds gémissements exhalaient l'agonie de leurs victimes. C'est un prestige auquel il est impossible de s'arracher : de même que la vision s'emplit de perspectives chimériques, l'ouïe perçoit dans les bruits de l'air des analogies décevantes qui donnent un corps au songe et rendent sensible l'illusion.

L'Illusion ! Elle est la fée de ce royaume des sorcelleries, où son coup de baguette à tout instant change les aspects, confond les lignes, déplace les horizons et sur la réalité, cette souche qui pousse en terre ses racines,



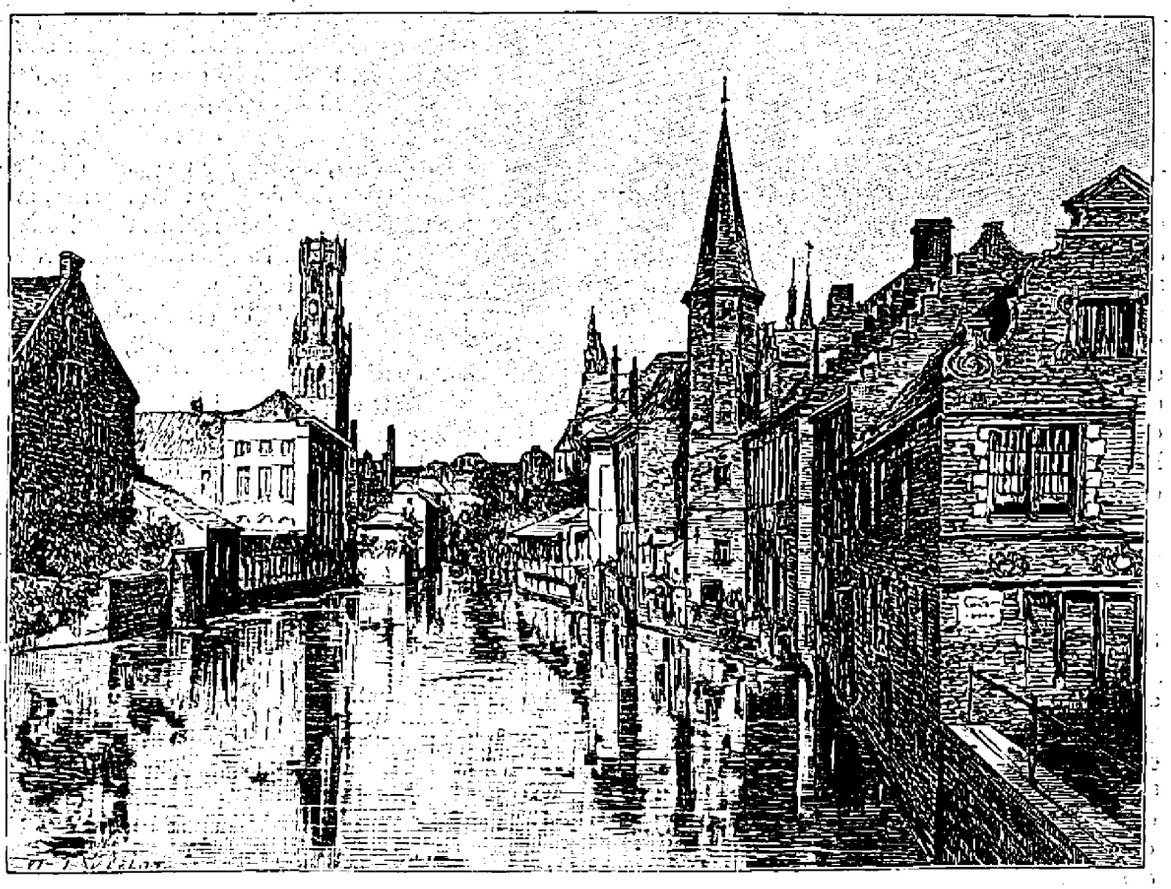
Un canal l'hiver à Bruges. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

épanouit les fruits d'or d'un grand arbre idéal. Le temps et le climat lui servent d'auxiliaire dans ses élaborations, l'un et l'autre merveilleux artisans de ruses et de sortilèges, celui-ci en nimbant et en dissolvant les objets, celui-là en écornant les angles et en orfévrant les surfaces. Dans la moite atmosphère nuancée comme un prisme, la moindre maçonnerie fleurie de mousse se lustre du miroitement des plus splendides marbres; le fer mangé de rouille prend des rubescences sombres d'hépatites; le cuivre se vert-de-grise d'éclairs de fluorines; et tout s'allume, se colore, s'anime en un magique flamboiement pâle. Ainsi, par un semblable mensonge, les siècles, ces sublimes sculpteurs qui manient avec un même art inégalé le maillet, le ciselet et l'ébauchoir, façonnent la pierre de mille manières, la râpent, la déchiquètent, la découpent, et d'un simple pignon de briques font un chef-d'œuvre devant lequel s'effacent les ciselures florentines.

Mais nulle part ce double et chimérique travail ne s'accomplit avec plus d'accord que dans les lieux humides, sous l'action dissolvante des eaux rongeant de proche en proche le bois et la brique. Comme des fleurs aquatiques, d'étonnantes architectures émergent des canaux, par centaines, étalant des façades guillochées à l'égal d'une chape sacerdotale. Naguère encore, avant la scrupuleuse restauration qui les a ren-

dus à leur intégrité primitive, toute l'enfilade des glorieux pignons du Franc se décorait des riches caprices que leur avait valus leur bain séculaire; et l'on regretterait presque la pierre ratissée et lisse qui leur donne à cette heure un air de jeunesse toute neuve, si l'ablation de leurs matériaux décomposés n'avait été pour leur conservation une salutaire et indispensable opération chirurgicale (voy. p. 299).

Il semble d'ailleurs que c'est pour multiplier l'enchantement que les canaux tournent à chaque instant sur eux-mêmes, biaisent, zigzaguent, se dérobent, ont l'air de plonger dans l'Érèbe et tout à coup reparaissent, après avoir coulé sous les maisons. Tout le réseau des petits embranchements qui serpentent au cœur de la ville forme un entrecroisement aussi maillé que le lacis des veinules du corps humain. Là, plus de quais; comme en ce délicieux canal du Rosaire, les maisons plongent à pic dans l'eau, avec de petits escaliers dont les marches se perdent sous une huile noire, des galeries vermoulues qui rasent la liquide surface, des logettes en surplomb dans le vide, des pignons penchants qui ne se maintiennent plus que par des prodiges d'équilibre, des terrasses soutenues par des murs à demi croulants et revêtus de manteaux de lierre, une



Le canal du Rosaire à Bruges. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

bousculade de minces façades torves, bancales et caduques, que de larges plaques de moisissures verdissent de haut en bas comme des lèpres.

L'eau ici est la rue même, une rue mouvante, sillonnée par des bachots et des radeaux qu'on voit émerger des ponts, dans la coulée de jour tombée des toits, louvoyer entre les bancs de vase affleurant çà et là en cônes jaunâtres, filer dans l'éloignement, les pales hautes, quand le rapprochement des façades ne permet plus la manœuvre des rames, et sombrer finalement aux voûtes profondes d'une arche, après avoir fait de porte en porte et d'une rive à l'autre leur service de coche messager. Quelquefois le lit du canal s'étrangle entre les maisons, au point que celles-ci ressemblent aux parois d'un entonnoir; puis l'eau va, ondule, s'enfle, cassée aux angles, tournant aux coudes, rasant des pignons, des murs lézardés, des contreforts de vieux steen, dont la brique, pourprée comme d'une éternelle rougeur de couchant, se reflète en traînée rose dans ses moires dormantes. Constamment un canal succède à un canal, et tous ensemble se bifurquent, se rejoignent, prolongent dans tous les sens leurs méandres, coupent les carrefours, longent des jardins, avec des criques, des îlots, des estuaires, des pointes avancées dans le plein des maisons, toute une marine en miniature où les voiles sont remplacées par

le claquement des loques pendant aux fenêtres et qui s'intercale dans un décor toujours changeant de masures, de palais, de tourelles, de « moucharabis » éclaboussés de filtrées de jour ou noyés dans le velours des pénombres.

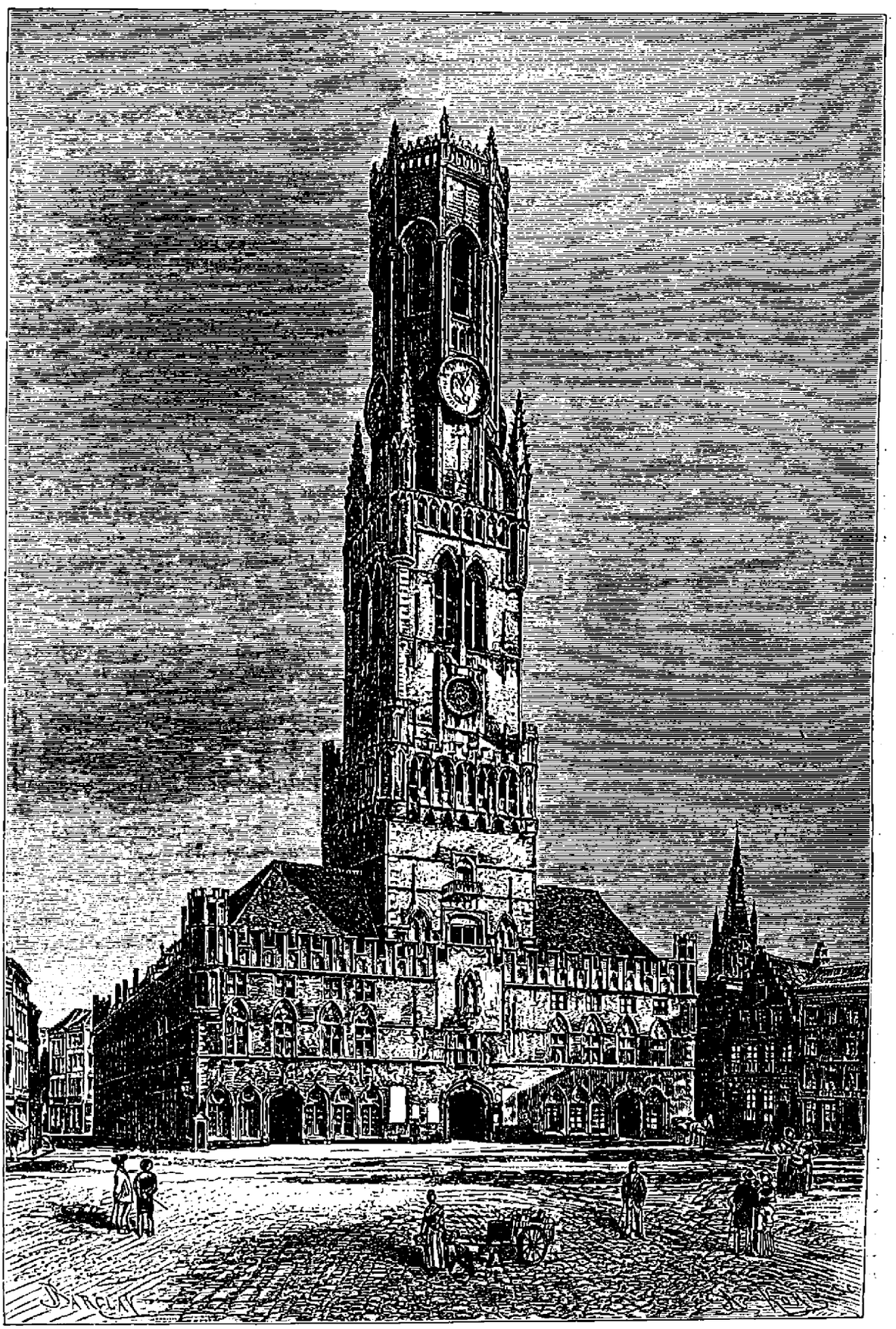
A de certaines heures, l'impression tient du rêve : dans le vague de la perspective, les maisons finissent par ne plus apparaître, au-dessus de la buée qui s'élève de l'eau, que comme du brouillard solidifié, une architecture de mirage sans lignes précises, un fond de féerie échafaudé avec des nuages. Aux brumeuses soirées de mai, le paysage semble s'achever dans un frisson ; une fumée danse au bout des canaux ; l'horizon se dissout en des obscurités tendres, molles, vaporeuses, dans lesquelles les reliefs s'estompent doucement (voy. p. 296). Et cette pensée charmante du virgilien Corot, qui, plus que nul autre, exerça ses claires prunelles à saisir l'Invisible, vient chanter à l'esprit : « On ne voit rien, on voit tout. »

La fée des eaux se lève alors dans l'ombre pâle, un doigt sur les lèvres, comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement sa main trace des cercles dans l'air, comme au-dessus de quelque chimérique clavier. A ce geste d'évocation que comprennent les fantômes, de douces figures blanches, d'abord flottantes et qui peu à peu prennent un corps, sortent de leurs retraites, s'animent d'une fleur de beauté lointaine où revit la candeur des vierges de Memling, et sur les grands murs penchants laissent couler le flot de leurs traînes.

En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaieté de la vie intérieure reconstituée : autour des tables, les opulents « poorters », en magnifiques habits, fêtent leurs saints patrons ; les consuls des « Natie », qu'on vit, lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon, s'avancer comme des princes par les rues, avec un si pompeux équipage qu'on n'eût pu dire lesquels étaient le plus caparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, président l'assemblée du conseil, leurs larges épaules à l'aise dans des cathèdres sculptées ; ailleurs, parmi le chatoiement des draps de damas et des satins d'argent, un homme grave et simple se courbe sur un pupitre, et, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, lustre des vélins vermeils où lentement son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques diaprées comme l'arc-en-ciel ; ailleurs encore un jeune bourgeois, la peau lisse et odorante, dans un de ces rutilants costumes qui moulaient si finement le corps, se penche sur une Gretchen songeuse dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique de ses captieuses promesses ; accroupies sur le comptoir d'un marchand, de belles filles aux chairs rosées froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà conquises par la splendeur des nobles cassures que le drap fait en se déployant jusqu'à terre. Au rez de l'eau s'ouvrent des porches dans l'ombre desquels des ballots, récemment déchargés, s'étagent en piles énormes, exhalant l'arome des épices, la senteur animale des pelleteries venues de Hongrie, les musc chauds des laines écossaises ; et dans les entrepôts voisins s'entassent les vins de Chypre et de France, les bières fermentées d'Angleterre, les liqueurs au goût de grain brûlé, qui, aux pays du Nord, activent le sang et stimulent les énergies du cerveau. Plus loin, sous la clarté d'un vitrail, un orfèvre, assis devant l'établi chargé de métaux, évide de son délicat ciselet les feuillages des hanaps et des buires, sans se douter que l'ouvrage auquel s'appliquent ses mains fera son chemin à travers les siècles. Cependant une rumeur de vie turbulente s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des flûtes et aux aigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme dansant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps l'eau, fendue par une nuée d'embarcations, les unes décorées de flottantes draperies, avec des grappes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés constellent l'eau de tremblants reflets moirés, les autres, conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, s'agite et bouillonne aux coups des avirons. Et, comme des ordonnances de tableau, toutes ces visions, composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du cerveau, développent devant les yeux, dans le muet effacement du présent, les gloires, les vaillances et les tendresses du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière remontée aux espaces solaires les emporte avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les mélancolies de la solitude et de la mort.

Ce sont là les émotions inoubliables qui, comme des floraisons spirituelles, se lèvent à tout bout de champ de la surface des eaux, dans cette ville du songe où le présent ne semble lui-même que le songe continué du passé. Penchées sur les canaux, avec leurs fenêtres closes, les maisons y font des rêves de vieilles gens ; peut-être se ressouviennent-elles de l'animation qui les remplissait aux siècles d'or, avant l'arrivée de ce timide peuple moderne, doucement entré dans la salle du festin délaissé par les ancêtres et qui, tout petit, s'est assis dans les larges chaises où leur carrure tenait à peine, pour gruger les miettes de la table, comme des souris échappées aux charpentes des antiques greniers.

J'ai déjà dit que les habitants eux-mêmes, ces descendants des fiers Brugelins qui traitaient de puissance à puissance avec les rois et, donnant donnant, leur payaient à beaux deniers comptants des octrois de privilèges, portaient sous les angles du front comme l'obsession d'une perpétuelle songerie, et les yeux perdus devant eux, ces yeux de revenant où flottent les té-



Le beffroi de Bruges (voy. p. 294). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

nèbres et qui ne savent plus s'ouvrir à la lumière, ressemblaient à des somnambules continuant à se mouvoir d'un mouvement automatique dans la paix léthargiée de la cité.

Autour d'eux l'industrie, les affaires, le négoce, cariatides sur lesquelles s'appuyait autrefois l'édifice de leur prodigieuse fortune, ont subi le sort des génies de pierre qui, au fronton des maisons, symbolisaient la prospérité publique : le temps qui a fait disparaître ceux-ci a effacé jusqu'à la trace des grandes activités qu'ils glorifiaient. Avec la mer, dont les houles battaient son grand port de Damme et, comme un sang toujours renouvelé, pénétraient jusqu'en ses canaux, ainsi qu'aux artères de son puissant organisme, Bruges a vu se retirer d'elle les flottes qui alimentaient son commerce. De ce droit régalien de l'Étape qui rendait le pays entier tributaire de son omnipotence et faisait de ses docks l'entrepôt exclusif de la Flandre, de cette Bourse que ses marchands tenaient en si haute estime pour en avoir conçu l'idée et où ses courtiers, les premiers qu'on voit apparaître dans l'histoire du commerce, réglaient les conditions de leurs contrats d'assurances, autre innovation qu'elle revendique avec orgueil, de ces syndicats que Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzig, Venise, Gênes, Milan, Florence et Londres entretenaient à grands frais sur son marché et auxquels les Laurens Barbarigo, les Pictio de Salamanca, les Gonzalve de Séville, les Gonzalvo Daguillera, les Spinola, les Gualleroti, véritables agents consulaires, habitant des palais et étalant un faste princier, prêtaient l'autorité de leurs noms illustres, à peine demeure-t-il, parmi toutes ces gloires en poudre, quelque rare vestige matériel pour en perpétuer la tradition inégalée. L'obscur Léthé, dont les canaux semblent les affluents naturels, comme lui profonds et noirs, a passé sur toute cette civilisation d'or et de pourpre, sans en rien laisser debout.

Le Beffroi.

Pour comprendre ce rude lion de Flandre, il faut aller droit à son antre, le Beffroi, un mont de pierre projeté en plein ciel comme pour une escalade de Titans. Chaque moellon, dans un pareil chef-d'œuvre d'audace et d'indiscipline, s'enchâsse à la façon d'une vie d'homme dans une vie de peuple. Le souffle énorme qui a mis debout le géant est demeuré dans toutes ses parties, en sorte que du faîte à la base la pierre bouge, tressaille, pense comme les feuillets d'une chronique de granit. Un peuple a écrit là son histoire avec du sang, dans le coup de folie de sa grandeur : de là-haut, comme Moïse parlant à Jéhovah sur le Sinaï, il parle aux siècles, déchu et toujours superbe. Qui pense encore ici au silence des muets canaux, à l'obscure décadence de la cité moderne? Bruges n'est pas morte : elle revit, avec son cœur héroïque, dans ce cri pétrifié, montant aux nues, d'étage en étage, jusqu'aux noires Fatalités qu'elle semble défier (voy. p. 293).

Ceci, en effet, est plus qu'une tour : c'est de l'humanité vivante, de la matière cérébrale entassée, une sorte de grand homme agitant ses bras dans l'espace. L'œuvre d'art, en cet édifice farouche qui irrite l'esprit comme une monstruosité, n'est pas sortie d'une pensée isolée, mais de la volonté collective et des entrailles de toute une race d'hommes. La norme est si violemment outrepassée qu'on est pris d'abord, comme devant un volcan, un gouffre, un phénomène de la nature, d'une sensation de malaise; et tout de suite après on a la perception d'une humanité à pic, plongeant de haut, de plus haut que les générations actuelles, dans la destinée.

La même impression s'était ressentie déjà à Ypres, devant les Halles, ces pyramides d'Égypte d'un peuple libre, non moins formidables que celles de Chéops et sous lesquelles il s'est enseveli vivant. Ypres et Bruges remplissent l'horizon de la vision d'un peuple en proie à des fermentations inouïes : la disproportion de leurs monuments fait penser à un état de crise plutôt qu'à un développement naturel de civilisation; leurs architectures, comme la poussée furieuse d'une mer débordée, semblent jaillir du trop-plein de la vie. De pareils peuples n'avaient rien de notre équilibre compassé et froid : il suffit de lire les récits des chroniqueurs pour les sentir épiques, débridés dans le bien et dans le mal, travaillés comme des Etnas par des feux de colère et d'orgueil, avec des songes de Centaures et de Lapithes. Quand Charles le Téméraire fit son entrée à Bruges, son cortège croisa la procession de Saint-Liévin, au moment où elle passait devant la maison de la Gabelle, qu'on appelait la maison de la Cueillette, et de toutes les poitrines monta un rauque beuglement :

« A bas la Cueillette! Saint Liévin ne se détourne pas! »

Mille bras se dressèrent, et, comme sous le choc d'une armée de béliers, en un instant l'édicule abhorré vola en éclats, dans une poussière qui n'en laissa rien subsister. Alors le fier duc voulut opposer la force; mais, s'apercevant bien que, pas plus qu'un mascaret, l'autorité d'un prince n'arrête la volonté d'un peuple, et qu'il allait être exterminé, lui et les siens, s'il ne cédait, il monta au balcon des comtes et se contenta de haranguer ses « chers enfants ». Et tout à coup une figure de feu et d'ombre, statue du Commandeur hissée à ses côtés et en qui s'incarna inopinément l'âme publique, lui coupa la parole et pour tous demanda que l'abolition de la maison fût consacrée par l'abolition du minotaure qui l'habitait.

« A bas la gabelle! » criait d'en bas la multitude. Et, cette fois, l'audace du Téméraire, sentant sur lui le genou des Flandres, ploya, pour mieux se redresser après. Ne croit-on pas assister à un tournoi de demi-dieux joutant avec des armes spirituelles, et ce tête-à-tête du prince et d'un homme obscur, en plein air, sur une saillie de balcon, l'un matois, cauteleux, inquiet, l'autre pressant et froidement déterminé, avec le gron-

dement d'un peuple au-dessous d'eux, n'évoque-t-il pas la pensée de deux chevaliers luttant sur le bord d'une falaise et faisant tournoyer la flamme de leurs glaives? Ici, comme d'un bout à l'autre de cette grande histoire flamande, si en avance sur son temps et où, bien avant 89, la Révolution se résout par le triomphe du bas contre le haut, la plèbe et le pouvoir se rencontrent, se mesurent de l'œil, s'enlacent dans une courte et brillante passe d'armes, au bout de laquelle le sceptre, devenu hochet, demeure sur le carreau. Mais quels rudes compères il fallait pour ce métier de harangueurs de princes! Et comme ce peuple qui abattait une maison d'un revers de la main, montrant bien par là qu'il abattrait aussi aisément ses ducs, était bien le même qui s'édifiait des beffrois et des halles pareils à des cathédrales!

Ce sont, en effet, des cathédrales laïques, ces babyloniennes constructions qui, comme leurs sœurs catholiques, se perdent dans la nuée : peut-être, en les bâtissant si grandes et si hautes que, selon la tradition du temps qui prêtait un corps à Dieu, le Père éternel pouvait y appuyer ses pieds, les rudes communiers associaient-ils à leur propre glorification une pensée mystique, comme si, des plates-formes crénelées qu'ils dressaient dans l'espace, ils eussent voulu faire des marchepieds pour se rapprocher du maître des destins.

En pays flamand, l'idée religieuse se mêle toujours aux conceptions de l'esprit, et, au lieu qu'il y ait rivalité entre l'Église et l'Hôtel de ville, une parenté spirituelle les unit dans un élan commun, une commune ascension des esprits vers le ciel. A Bruges surtout, cité de grande foi, mais d'une foi presque farouche, comme sa ferveur civique, et qui devait rudoyer Dieu dans son paradis avec les tendresses bourrues qu'elle avait pour ses comtes, l'accord paraît visible entre le beffroi et la maison sacrée, l'un et l'autre massifs, trapus, menaçants, avec des contreforts qui semblent taillés pour soutenir des sièges, et un appareil de tours d'où on s'attend à voir tomber les ponts-levis, ici sur la place publique, là sur les seuils de l'Empyrée. Saint-Sauveur et le colosse des Halles se regardent par-dessus la ville comme des jumeaux sortis d'un même giron, également rébarbatifs et terribles, tous deux enfonçant au bleu du ciel leurs tours comme des poings et plantés en plein cœur de la cité, avec des racines qui tiennent aux fibres mêmes de ce violent et dur quatorzième siècle. Le donjon chrétien aux lourdes assises carrées, flanqué d'échauguettes et de poivrières, et le sourcilleux beffroi dardant ses tourillons et ses pinacles, ont l'air de symboliser, dans une parité d'aspirations, les guerrières ardeurs du catholicisme et les mâles insoumissions de la commune.

Tout l'esprit de ce temps de révolte et de foi, qui, même dans ses prosternements devant l'autel, gardait quelque chose de son indomptable énergie et ne séparait pas la pensée de Dieu de ses revendications purement humaines, s'inscrit bien dans le double caractère de cette église armée en guerre et de cette tour civile finissant en prière. Un peu de la rigidité de la théologie se confond ici aux exultations de l'orgueil national, comme aux élans de la ferveur religieuse se glissent des ferments terrestres, en sorte que l'église, pénétrée par l'air du siècle, prend une beauté irritée et sombre où passe un reflet des luttes de la rue et que son vis-à-vis, le grand soldat de pierre, emprunte à la solennité des temples l'harmonie majestueuse et la sérénité hautaine de sa masse. C'est la messe de gloire que le beffroi célèbre là-haut pour les hommes, en y mêlant un hosannah pour le Seigneur, la messe héroïque et terrible dont la volée des carillons rythme la liturgie et sur laquelle se lève, comme un ostensoir, la circonférence énorme du cadran. Plus tard, l'alliage catholique s'effacera graduellement, laissant prédominer l'idée humaine : de symbolique qu'elle fut jusqu'au quinzième siècle, l'œuvre d'art deviendra alors pittoresque et vivante, donnant la sensation d'une grande vie joyeuse qui ne s'alimente plus aux sources sévères de la religion.

Je le répète : pour connaître les vieilles Flandres, il faut aller au monument d'orgueil et de vaillance qu'elles ont laissé derrière elles, comme la mer, en se retirant, laisse debout, sur le vide des plages, les grands phares solitaires et tristes. Là pendent à des clous mystérieux les clefs rouillées qui forcent la serrure des siècles; là se prononce le *Sésame, ouvre-toi* qui donne accès chez les ombres. Car, il faut bien le reconnaître, l'énorme tour n'éternise plus que le songe et le deuil de la vie; le frisson qui la secoue aux tempêtes du nord est le même qui galvanise le tronc des chênes morts; elle a la désolation d'une gigantesque croix sur laquelle serait étendu le cadavre flamand. C'est la tour-fantôme pleine de ténèbres et de silence.

Le vieux Bourg. — L'hôtel de ville. — La chapelle du Saint-Sang. — Le greffe. — La justice de paix. — Le palais de justice. — Le Franc.

A un pas du Beffroi, tout a changé : il a suffi de traverser un bout de rue pour être jeté d'un siècle dans un autre. Sous les vieux arbres touffus du Bourg, plus rien ne rappelle le hautain Solitaire. On était chez les géants, dans un temps de grandeur farouche, presque barbare, dont les conceptions et la vie touchaient à l'épopée: on va se retrouver chez les hommes, dans un milieu plus accessible à notre instinct moderne.

Autant, en effet, sur ce grave *Groote Merkt* noyé dans l'ombre des Halles, la proportion humaine dépassée écartait l'esprit des calmes contemplations d'art et n'y laissait plus subsister que le trouble d'un monde anormal et d'une civilisation démesurée, autant la pensée va s'épanouir à l'aise, dans le jardin fleuri des belles architectures du quatorzième et du seizième siècle.

C'est la continuation de ce songe du passé qui ne nous quitte pas un seul instant ici, mais dans un sens qui ne dérange plus notre goût des harmonieuses symétries. Un peuple nouveau, moins fruste que l'ancien et d'une culture intellectuelle qui se délectait aux

images délicates, se révèle à nous dans l'ornementation orfévrée de l'hôtel de ville et de la chapelle du Saint-Sang. L'état social est loin encore d'avoir conquis son équilibre définitif, si tant est qu'il le conquière jamais au milieu des terribles agitations de cette race remuante et ambitieuse que les effervescences du sang et la passion de la liberté poussent constamment à d'orageuses revendications; il ne faudra rien moins, en effet, que l'appauvrissement graduel d'un sang généreux et la déperdition des énergies natives pour ramener au calme les fiers-à-bras populaires qu'on voit, le poing à la hanche, postés sur le chemin de toutes les Joyeuses entrées; et ce calme, alors, sera comme le commencement de l'agonie, le signe visible d'un proche déclin.

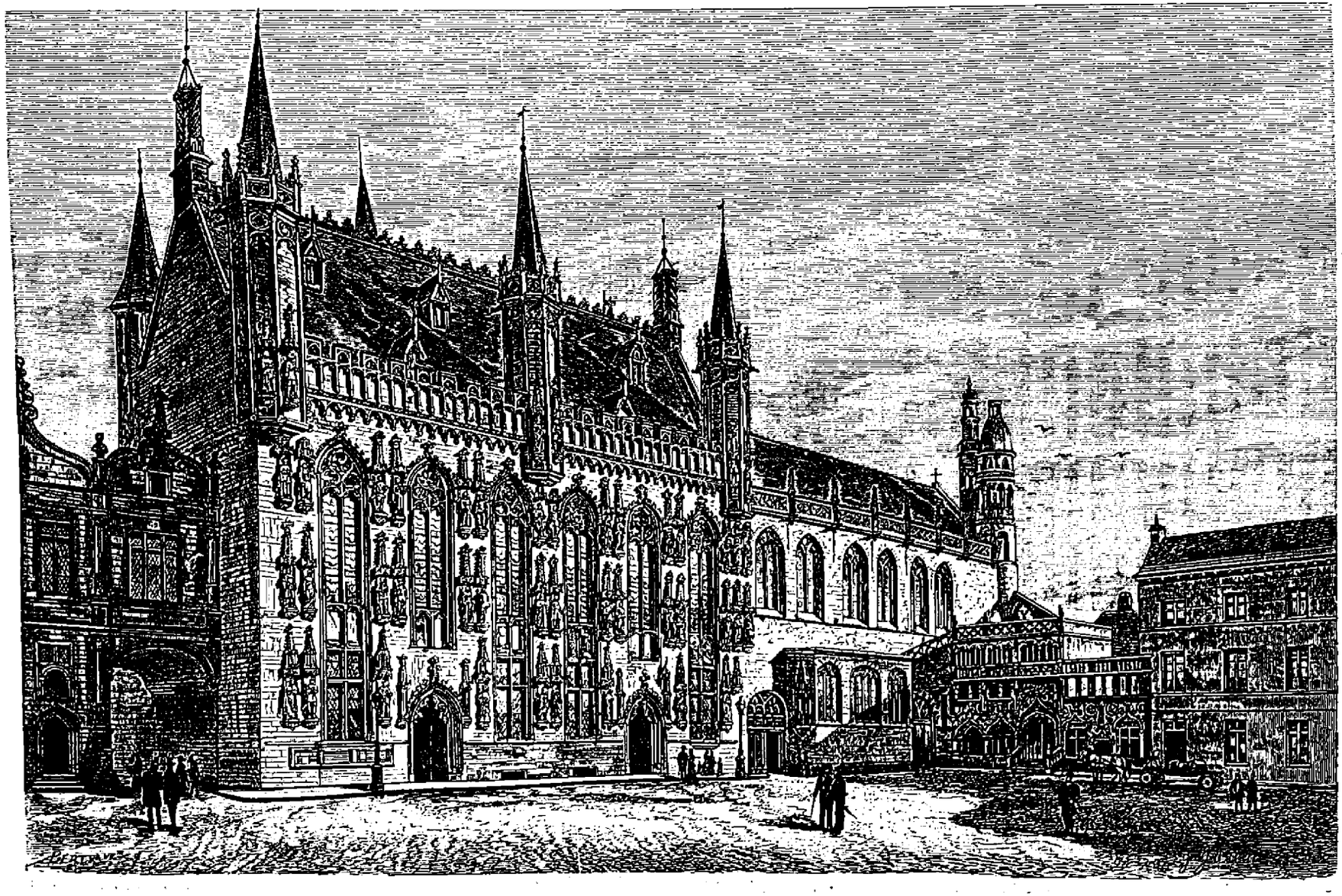
Mais, si tumultueuse que soit encore l'humanité, à l'époque où les exquises floraisons du vieux Bourg apparaissent sur le tronc de l'arbre flamand, les assises de cette grande prospérité des Flandres se sont si bien ancrées dans le sol, que la stabilité économique et commerciale supplée jusqu'à un certain point à la stabilité politique, toujours remise en question chez ces riverains de la mer qui, à l'exemple des flots rongeant le continent, se soulevaient par grandes masses humaines, chaque fois que de nouvelles convoi-



Un canal à Bruges, le soir, au printemps (voy. p. 292). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de E. Claus.

tises leur poussaient aux dents, débordant alors pardessus les digues que les comtes opposaient vainement à leurs assauts.

Ce quinzième siècle, en effet, immobilise le temps sur le méridien de la splendeur brugeoise : aucune pompe n'est comparable à celle qui s'étale par les rues, et ses marchands ont l'air de grands seigneurs, rivalisant de magnificence et de largesses avec la cour. Vienne Philippe le Bon, le grand duc d'Occident, comme le qualifiaient les rois d'Asie, avec ses folies de parade, ses cortèges de pourpre et d'or, sa passion des tournois et des festins, et Bruges aura l'air d'un théâtre de féeries, dont les somptuosités, sans cesse renouvelées, serviront de cadre aux appétits immodérés d'une noce de Gamache perpétuelle. Ni la gloutonnerie des princes qui, comme des ogres, vivent de sa substance, ni le large écoulement de la fortune publique dispersée en tous sens ne l'épuisent : à mesure que l'or ruisselle de ses mains, le négoce alimente son escarcelle, y fait affluer, comme un intarissable fleuve, le flot d'une richesse toujours plus haute. Elle est pour le nord ce que Venise est pour le midi, la mère patrie des chercheurs de fortune, l'Eldorado où appareillent les aventuriers, le caravansérail des nations commerçantes du globe, le creuset où, avec des épices, des fourrures, de l'étain, des vins, de la laine, des blés, on fait les ondes



L'hôtel de ville et la chapelle du Saint-Sang à Bruges. — Dessin de G. Garen, d'après une photographie.

de ce Pactole qui coule à travers ses rues et pour lequel ses canaux semblent avoir été creusés.

Ses mœurs, d'austères et de rudes qu'elles étaient antérieurement, se sont alors déjà policées au contact des seigneurs de Gênes et de Milan, comme les monnaies d'or et d'argent dont elle a le monopole et qu'elle bat dans ses murs, ne voulant reconnaître d'autre numéraire que celui qu'elle fabrique à son effigie, petit à petit se lustraient et se polissaient sous l'action d'une circulation ininterrompue. Elle a des jongleurs, des mimes, des joueurs de viole, des trouvères, dont les grimaces, les chants et les musiques animent la turbulence de ses repas; ses extravagances de parure n'ont d'égale que la richesse du décor qu'elles constellent; c'est le temps des robes de douze aunes emperlées de pierreries, avec des grappes de serpents, de basilics, de licornes, de lions, d'hommes sauvages, croulant dans les cassures; des coiffures écornées en croissant et nouées de feuillages d'or, par-dessus lesquelles retombent des voiles bariolés; des jaquettes de Bohême ramagées de bêtes chimériques et descendant sur des chausses collantes, noires, rouges, gris perlé, qui se perdaient dans la fantaisie de bizarres escarpins onglés en griffes, tordus en spires, recourbés en cornes, toute une fantasmagorie de garde-robe lâchée par la rue en travestis de carnaval et qui devait merveilleusement tintamarrer parmi les pignons à cols de cigogne, les tourelles aiguillées en flèche, les grands toits découpant dans l'air comme des mâchoires de requin.

Avec de pareils goûts de parade, le sol est mûr pour la germination de l'art du peintre, ce bel art de la chair et des étoffes cossues qui ne pousse qu'aux sillons des sociétés arrivées à l'apogée. En 1400, Hubert Van Eyck, son frère Jean et sa sœur Marguerite, glorieuse trinité spirituelle qui fait, à la manière des soleils, son ascension dans le firmament du temps, ouvrant à l'éblouissante école flamande la trouée qui ira s'élargissant jusqu'à Rubens, reflètent à travers la sévérité de leurs conceptions théologiques la beauté et les élégances de cette civilisation que l'excès même de sa fortune ne tardera pas à désorbiter et qui alors, du grand idéal austère des trois primitifs, tout empreints encore de grave symbolisme catholique, avec un reflet des paradis traînant sur la représentation des choses terrestres, s'acheminera aux voluptueuses et charmantes images des peintres de la grâce féminine.

Mais ceux-là, nous les retrouverons tout à l'heure à l'hôpital Saint-Jean. Pour le moment, nous n'avons pas à dépasser la limite de temps où se circonscrit la fondation de l'édifice qui, au vieux Bourg, perpétue l'âme et les aspirations d'un peuple sérieux, contemplatif, solidement assis dans sa prospérité et que n'a point encore entamé le ver des grandeurs trop prolongées.

Le temps des tours de Babel est passé : nous rentrons avec l'hôtel de ville dans les proportions normales; à l'ère héroïque a succédé un train de vie plus régulier sous ses apparences turbulentes. Et vraiment, cette grande châsse de pierre, qui demeure grande par la parfaite symétrie de son architecture, bien que, comparée à son voisin le Mage du *Groote Merkt*, et même à d'autres hôtels de ville du pays, elle ne soit plus qu'un astre de moyenne grandeur, fait penser à des jouissances tranquilles, à un bien-être assuré, à la possession d'un état social affermi et qui n'a plus besoin d'ériger de menaçants beffrois pour inspirer la prudence.

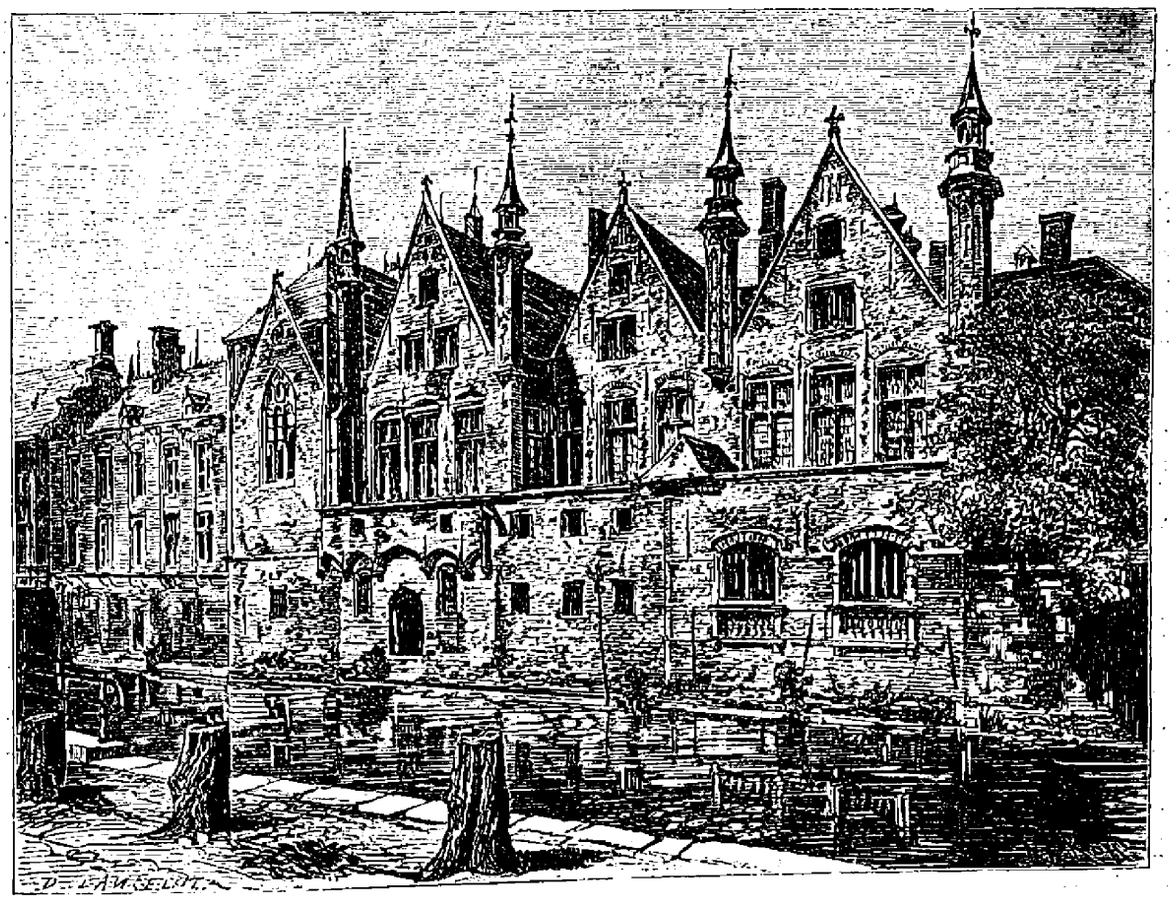
A la place de l'architecture hautaine et belliqueuse, un art fleuri, délicat, finement compliqué, signale des esprits apaisés, amoureux de la décoration. Avec ses trois tourelles en encorbellement, sa façade de haut en bas historiée de dais et de niches, les nervures finement maillées de ses fenêtres minces, la robuste dentelle de sa balustrade de toit, le mouvement et le caprice de ses fleurons et de ses crochets, tout ce touffu guillochis de façade qui à distance évoque l'image d'une étoffe passementée de filigranes, la maison brugeoise apparaît digne des grands marchands qui l'ont bâtie.

A l'intérieur, un hall voûté se développe sur la longueur du rez-de-chaussée et supporte la très belle salle qui se prolonge à travers le premier étage, toute décorée de polychromie chatoyante, avec le jeu hardi de ses pendentifs, mettant au centre du plafond comme la retombée d'immenses stalactites. Là s'entassent dans des bibliothèques les collections imprimées et manuscrites de la ville, et notamment toute la série des éditions de Collard-Mansion (1475), environ cinq cents manuscrits et un nombre respectable de livres d'heures du quinzième et du seizième siècle. Quant aux archives, aux papiers de la commune, à tous ces glorieux titres qui constituent le portefeuille des grandes cités, une pièce voisine les contient. Et jugez quelle fortune : rien qu'en analysant les documents antérieurs au quinzième siècle, on a pu remplir six volumes in-quarto.

C'est une des particularités de cette complexe et fourmillante place du Bourg de multiplier autour de nous les évolutions de l'art en nous faisant sentir irrésistiblement le changeant idéal des siècles. A peine avons-nous détourné les yeux de l'édifice communal et de ses grappes de statues pendues comme de gros raisins aux sarments de sa vigne de pierre, que sans transition, par le caprice du plus brusque et du plus original contraste, nous plongeons aux prodigalités du gothique flamboyant. Le portail du Saint-Sang n'est séparé de l'hôtel de ville que par la façade de la chapelle sur laquelle il fait retour, et dans ce court espace nous avons enjambé deux siècles. Toutes les folles végétations du style tertiaire, dans cette crise de suprême exubérance après laquelle le grand arbre gothique, épuisé, s'alanguit et meurt, s'épanouissent au fouillis enchevêtré de ce délicieux édicule, plus semblable à un mignon palais laïque qu'à un porche catholique. C'est la pousse dernière d'un art arrivé à terme et qui s'en va de l'excès même et du tourment

de sa sève, incapable de se comprimer et jaillissante en élans, en effervescences presque maladives à force d'intensité.

Quelque chose de la féerie mauresque semble s'être transfusé dans l'ornementation orfévrée de cette logette de prince, aux balcons superposés qui semblent faits pour des dames de la cour, aux feuillages ramusculés comme des enlacements de branches naturelles, et qui, pour ajouter à l'illusion, s'aigrette à l'arrière-plan d'une flèche ajourée de minaret, accotée au pignon d'angle de la chapelle. Une royauté se cache d'ailleurs, sous la forme sensible d'une pourpre de sang, derrière le treillage guilloché de cette miraculeuse petite façade, mais une royauté spirituelle devant laquelle se sont courbées toutes les autres : là se garde, en effet, au fond d'un tube, une goutte séchée de la rosée tombée des flancs du Christ et que, selon la légende, Thierry d'Alsace rapporta pieusement de la Terre Sainte. Tout ce joli prodige d'architecture, avec ses ogives lancéolées comme des élancements de cœurs amoureux, ses mystiques floraisons épanouies comme des ardeurs de foi, ses mystérieuses verrières allumées sur les pénombres de l'escalier comme sur les pâleurs d'un sépulcre, chante ici la divinité crucifiée dont la



Le Franc de Bruges, vu du quai des Marbriers (voy. p. 291 et 300). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

douleur s'est éternisée au secret de ses murs dans un symbole matériel.

Juxtaposé au portail et continuant dans un caprice non moins étincelant les arborescences de sa légère et volante architecture, l'ancien Greffe aiguise, à côté des baies chrétiennes, la pointe de ses deux grandes fenêtres aux tympans décorés de médaillons et de niches, avec un mélange bizarre de flamboyant et de renaissance. La Renaissance, d'ailleurs, après ces fleurs du gothique expirant, va nous apparaître à son tour dans l'angle opposé du vieux Bourg, comme pour achever d'un dernier anneau cette chaîne d'art qui, partie du douzième siècle avec le Franc, s'est continuée successivement à travers le quatorzième, le quinzième et le seizième siècle.

A la gauche de l'hôtel de ville, et reliée à sa face latérale par une fenêtre jetée sur une voûte, — cette voûte délicatement nervée qui plafonne la rue de l'Ane aveugle et encadre comme d'une bordure de tableau les maisons du quai du Rosaire, — une construction superpose un double rang de colonnes et de pilastres sous un grand pignon central émergeant de deux pignons plus petits, tous trois couronnés de figures allégoriques ou sacrées. Ne manquez pas de jeter un regard à la salle boisée qui sert actuellement de prétoire à la justice de paix : vous y remarquerez une belle porte

de 1544, divisée en quatre panneaux, sur lesquels s'entremêlent des rinceaux et des feuillages d'une fine complication. Les élégantes et symétriques combinaisons du style flamand accordent ici dans un balancement de lignes classiques cette façade de belle mine bourgeoise, poussée à l'ombre du grand édifice plébéien du quatorzième siècle, presque en même temps que le portail du Saint-Sang et son acolyte, le galant et fleuri petit Greffe. Tandis que ces joyaux maniérés d'un art si improprement qualifié de décadence, quand il trahit bien plutôt le paroxysme et la turbulence des apogées, sortent de terre en 1629, l'autre prend naissance en 1634. Six ans ont suffi pour abolir la tradition des dais, des pinacles, des ogives dardées en pointes de glaive, et à la place de cet ardent symbolisme, élancé vers Dieu en flèches adorantes, une pseudo-latinité païenne ramène la sérénité des ordonnances balancées.

Cette étonnante place nous ménage d'ailleurs une surprise dernière. Juste en face du portail du Saint-Sang, un autre portail, qui n'est plus, celui-là, ô fortune! qu'une vulgaire porte cochère quelconque, masque la monotonie d'une architecture du siècle dernier. Sans aucun doute, la phraséologie sénile des magistrats de province continue à appeler ce banal logis : l'antre de Thémis. C'est en effet le « palais de justice » qui, sous cette forme disparate, jurant si pitoyablement avec les nobles styles du reste de la place, s'érige à l'endroit même où les justiciers du moyen âge, les durs comtes de Flandre, prononçaient leurs sentences. Quelques vestiges matériels attestent encore le sang versé, les supplications inutiles, l'inexorabilité du bourreau debout contre le pilori. Dans l'ancienne salle de torture, devenue l'antichambre de la cour d'assises, cet autre tribunal d'inquisition qui, ne pouvant plus broyer le corps sur ses chevalets et ses roues, a inventé d'y coucher tout saignant l'esprit, vous verrez les rondes pierres noires, cercles de l'Enfer en miniature, auxquelles s'attachaient, en ces époques d'une sève si forte que le sang était au bout de tout et jaillissait également dans les prétoires et sur les champs de bataille, les effroyables piliers de justice du temps.

Comme une lourde chape, le palais de justice actuel recouvre les majestés sévères du Franc primitif : emboîtés, par je ne sais quelle ironie de reprénailles, dans un brodequin de vulgaires maçonneries, ses fins pignons de briques, témoins de tant de supplices, sont là, à présent tout engloutis d'ombre, et ne s'aperçoivent plus que du quai des Marbriers, au bord de cette Reie qui, du moins, elle, leur contemporaine, continue à les refléter dans le noir de ses eaux (voy. p. 299).

Ainsi, des glorieux et pimpants chefs-d'œuvre d'une civilisation arrivée à son point culminant, nous sommes revenu, par un saut brusque, à cet austère berceau des prospérités brugeoises. Toute la grandeur de la cité a, en effet, pour point de départ l'enceinte où, dans la pompe féodale, s'étalait la demeure des comtes; puis successivement nous la voyons se développer avec l'hôtel de ville, s'épanouir en un caprice de grâce dans le portail du Saint-Sang et le Greffe, s'immobiliser plus loin dans les lignes déjà plus froides de la Renaissance, finalement tomber à l'avilissement de nos tristes mœurs sans idéal et sans beauté. Chaque siècle a donc mis sa griffe à ce grand et merveilleux tableau, que des retouches habiles, un rare scrupule de restauration, rendent chaque jour un peu plus conforme à sa splendeur originelle, sans que toutefois il soit possible de le recomposer dans toutes ses parties, tel en un mot qu'il s'offrait à la vue quand, au lieu de l'unique minaret qui s'allonge au-dessus du Saint-Sang, deux autres tourelles semblables s'enchevêtraient dans la perspective à la mêlée des aiguilles du Franc et de l'hôtel de ville, et qu'à la place des marronniers du terre-plein l'église de Saint-Donatien étageait en face de toutes les autres architectures ses contreforts et ses pinacles.

La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la Sainte-Chapelle. — La relique du Saint-Sang. — La procession du Saint-Sang. — La cheminée du Franc.

Sous les bleus d'azur étoilés d'or de la chapelle du Saint-Sang, une autre chapelle, qui n'est pas à proprement dire une crypte, bien qu'on l'appelle la crypte de Saint-Basile, s'enfonce dans les pénombres d'une voûte basse, appuyée à d'énormes piliers romans fleuris de chaltra palastris. Quand on a laissé les palatiales magnificences du portail et qu'on pénètre sous les arceaux cintrés de cette primitive église, une impression d'austérité chrétienne s'empare de l'esprit. Le catholicisme pompeux, qui se révèle aux polychromies d'en haut, sous les jolis arcs recourbés du vaisseau gothique, y fait place à un mystère de foi sombre, concentrée en elle-même, nullement expansive comme l'autre. Des âmes moins souples en des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière des rafraîchissements aux âpretés de la vie civile, et, des humidités noires de la voûte, sentaient s'égoutter sur elles, comme des rosées, les larmes sanglantes de la divine agonie. Aujourd'hui on officie encore dans l'antique chapelle; mais la mollesse des pratiques modernes doit singulièrement contraster avec la sévérité trapue des colonnes du douzième siècle, symboles vivants de la solidité avec laquelle la religion s'ancrait dans les consciences. Tout au plus trouverait-on une analogie de dévotion lointaine dans la forme prostrée des clientes du saint lieu, ces vieilles femmes brugeoises immobiles sous le grand manteau à capuchon dont les longs plis raides leur donnent quelque chose de la rigidité des grandes figures de pierre accroupies sur les tombeaux.

Cependant, si empli de gravité que soit le sanctuaire, le recueillement grandit encore quand, entre les piliers, tout au fond des obscurités froides de la crypte, s'ouvre l'étroit passage qui mène à un lieu ténébreux et profond, plus pareil à un sépulcre qu'à un refuge ouvert à la piété. C'est ici, selon les conjectures, que

ce Thierry d'Alsace, dont le nom est demeuré attaché à la légende du Saint-Sang, venait courber jusqu'à terre, sous la main de l'Éternel, sa tête nimbée du diadème. Une solennité funèbre plane entre ces rugueuses murailles sur lesquelles une coulée de jour pâle, tombée d'une fenêtre décroissant en meurtrière, à l'endroit même où se voit dans la pierre un dessin d'urnes aux deux côtés d'une croix latine, laisse filtrer une ombre de clarté, bientôt noyée aux profondeurs de la voûte. Et dans l'évidement d'une baie, un pilier toujours debout, parmi l'écroulement de tout le reste, et qui sans doute supportait originellement l'autel, continue à témoigner de la simplicité de ce culte qui, pour s'abîmer aux adorations de la croix, n'avait pas besoin des excitations du faste extérieur.

Après de pareilles contemplations, l'œil a peine à se refaire immédiatement aux mondaines splendeurs du portail, cette porte ouverte sur les compromis d'une religion déjà dépouillée de sa grandeur première et qui, comme un roi barbare, se revêt, pour mieux s'imposer aux esprits, des éblouissements d'un faste tout matériel. Le Christ alors déjà n'est plus le chef des rudes apôtres, lui-même semblable à un pèlerin du désert, la peau velue et les os saillants : l'Église, ce vivant et profond miroir des temps, qui, mieux que les plus raffinées diplomaties, a toujours eu le sentiment des convenances sociales, s'efforce de plus en plus de concilier avec les goûts d'une civilisation amoureuse de la parade, instruite, policée, et rendue sensuelle par la musique et la peinture, l'image du Sauveur, graduellement parée d'une pompe toujours accrue, dans laquelle finissent par se réfléchir les pro-



La chapelle de Saint-Basile. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

digalités des cours asiatiques. Cependant, si brusque que soit le contraste, on éprouve comme une délivrance en cet horizon élargi d'humanité, après la station aux rigides sévérités du christianisme antérieur.

Quand, sous la nef claire, joyeuse, allumée de tons de peinture éclatants, l'œil se repose enfin aux suavités du doux Memling, il semble, en effet, qu'une douceur d'Élysée, un songe extasié de paradis a succédé aux frissonnantes émotions d'un séjour dans l'empire de la mort. Le peintre immortellement vivant dans Bruges et dont les pierres mêmes réveillent partout le souvenir, a mis les plus caressants accords de son idéale musique à célébrer la gloire du Saint-Sang dans une page aux intimités émouvantes. Une double action, parallèlement déroulée, nous y fait voir Thierry d'Alsace acceptant des mains de Baudouin la très précieuse relique, et Baudouin recevant les adieux de la femme de Thierry. Rien ne peut dire la splendeur tranquille, les vibrations dormantes, l'incomparable et mourant éclat des ors et des pourpres, dans cette symphonie de la couleur qu'accompagnent la noblesse simple des gestes et l'expression divinement apaisée des visages.

Avec Pourbus qui, plus loin, déroule, en deux cadres combinés comme des tableaux de famille, une série de portraits de membres de corporations à genoux, la face au peintre, dans une expression parlante et pensive, nous retombons à une réalité moins fine peut-être, mais qui, à travers les lourdeurs du masque bourgeois, nous fait sentir la continuation du bel art de vie profonde pratiqué par l'aristocratique et tendre Memling. On vous montrera encore des peintures attribuées erronément à l'un des Van Eyck et qui pourraient être de Gérard David. Mais la vision des adieux de la femme de Thierry et de la transmission du Saint-Sang aux mains de celui-ci s'est si fortement gravée

sur la rétine, qu'elle ne supporte aucune autre toile auprès d'elle; après ce délicat cantique, nous n'avons plus qu'à nous assouvir les yeux de l'objet même qui l'a inspiré.

Sous un portique formé de six colonnettes à faisceau cannelé et relié par des chapiteaux de feuillages à un entablement ourlé d'une galerie dentelée, repose, éblouissante de pierreries et de ciselures, la châsse où est enfermé le sang du Christ (voy. p. 304). Une floraison touffue de camées, d'écussons, de rinceaux recouvre les parois du mystérieux coffret, auquel, bien plus que les joyaux dont il est enchâssé, l'étonnant travail de l'orfèvre, ce Jean Crabbe qui l'exécuta en 1616, donne un inestimable prix. Au-dessus de la sainte relique, une voûte d'or et d'argent, car tout ici est d'un métal sans alliage, laisse pendre de grosses perles pareilles à des larmes ruisselantes; et, comme des pensées élancées à Dieu, trois édicules garnis de statuettes et ciselés en forme de lanternes où brûlerait le feu du céleste amour, achèvent le monument, avec un fouillis d'ornements flexibles comme des vrilles. C'est sur ce chef-d'œuvre, à peine déparé par quelques détails d'un art moins subtil, qu'il faut fermer sur soi les portes de la chapelle, en pensant au rutilement des processions qui chaque année le promènent par la ville, tel qu'un vaisseau construit avec un rais de soleil et qui s'avancerait parmi une houle de chasubles et de dalmatiques.

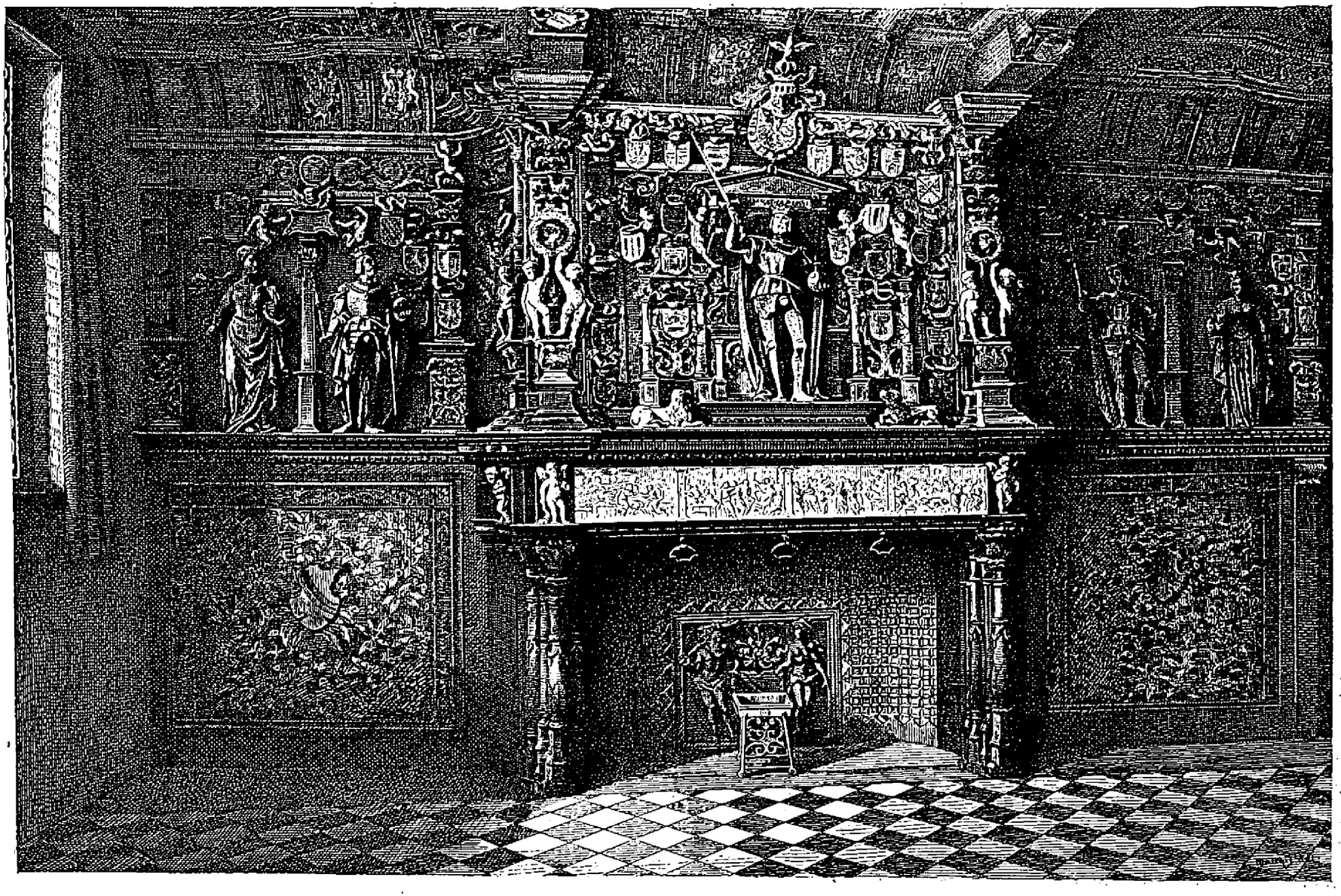
Autrefois, avant que le sang miraculeux eût reçu le somptueux habitacle qu'il occupe aujourd'hui, une pompe inouïe accompagnait son passage à travers les rues de la cité. De grand matin, des musiques annonçaient la solennité; puis les Serments en grand apparat, montés sur des chevaux harnachés, les Corporations avec leurs bannières, les Comtes suivis de l'étendard de Flandre, se réunissaient sur la place dans une de ces fourmillantes et tumultueuses ordonnances qui défient l'imagination; et par-dessus les têtes découvertes, émergeant d'un flot de satin, de drap d'or et de pourpre comme un soleil sortant des eaux marines, apparaissait, au bruissement des tentures déroulées par l'air, au murmure des foules adorantes, au son des trompettes déchirant la volée des cloches, le témoignage indestructible des souffrances et de l'agonie du Christ.

Pour se dérouler dans un cadre moins solennel, la procession que chaque mois de mai ramène n'en a pas moins, grâce à la magnificence d'un clergé qui semble avoir hérité des trésors de Golconde et qui, ce jour-là, les étale au soleil des rues dans un ruissellement ininterrompu de buires, de calices, d'ostensoirs, de tabernacles, de vêtements sacerdotaux étoilés d'or et de pierreries, une splendeur émotionnante, comme si des tableaux des Van Eyck et de Memling, le flot constellé des mages, des rois et des grands prêtres, sorti par la vertu d'un enchantement, se mettait à couler par-dessus la grise monotonie des mœurs contemporaines.

La procession est, d'ailleurs, pour ces Brugeois du jour, qui semblent y rechercher un reflet de leur opulence dans le passé, et dont l'œil flamand, plus qu'aucun autre sensible au chatoiement des métaux et des étoffes précieuses, n'a pas cessé de s'émerveiller des jeux de la lumière sur les riches cortèges, le sujet de dévotions particulières. Pendant la neuvaine qui suit la sortie, c'est une coutume pour les dames brugelines de processionner le vendredi par grandes files ou isolément dans l'orbe décrit par l'Ommeganck; et cette déambulation dure deux heures, soit qu'elles les emploient réellement et sans diversion à ce pieux exercice, soit, ainsi que l'affirment de malicieuses langues, qu'elles profitent des libertés de ce jour exceptionnel pour se livrer aux douceurs des flâneries amoureuses. Le vendredi est encore consacré à une autre coutume : la chapelle, ce jour-là, revêt un air de fête; au bout des cierges dansent les papillons de feu, et dans la gloire des illuminations la relique du Saint-Sang est exposée aux regards. Alors, au rez des dalles, enflammées par la réverbération des autels, traîne un murmure d'adorations; tout un peuple dévotieux s'approche en tremblant de la pourpre sur laquelle repose le tube miraculeux, et chacun à son tour appuie ses lèvres au verre, dans une communion spirituelle avec la Passion divine. Au dehors, la place est constamment sillonnée d'un flot pressé d'hommes et de femmes qui se dirigent vers la chapelle, décroissent dans la profondeur du portail, et quelques instants après reparaissent, le visage clair, ayant dans l'allure et le maintien la satisfaction d'un devoir religieusement accompli; puis d'un pas tranquille, désormais en règle avec Jésus, les ménagères s'en vont continuer leurs emplettes au marché voisin, sans avoir quitté, même en baisant la relique, le volumineux cabas où s'entassent les provisions.

L'auteur le sent : il faut se décider à couper court aux descriptions qui retiennent trop longtemps l'esprit sur un même sujet; mais les œuvres de l'art se pressent partout, en ce vaste musée où se sont accumulés les trésors des siècles. Et comment résister au désir d'en faire sentir la beauté quand, comme en ce monument inégalé de sculpture qui est la cheminée du Franc, l'art et les souvenirs d'un grand règne s'accordent à y accrocher une traînée glorieuse d'immortalité?

C'est tout un édifice qui surgit devant les yeux, lorsque, par delà la triste enclave moderne dans laquelle le passé est ici emmuré, la mercenaire préposée à la garde du chef-d'œuvre vous ouvre le seuil de la salle tendue d'Ingelmunster où quatre hautes fenêtres font couler jusqu'à la majestueuse cheminée les ondes de la caressante lumière particulière à Bruges. A peine la porte s'est-elle refermée que la notion du monde extérieur semble abolie : on n'a plus assez de ses yeux et de sa pensée pour suivre en ses mille complications le caprice touffu d'un Benvenuto Cellini du bois; et dans une atmosphère de songe se lève comme l'imag-

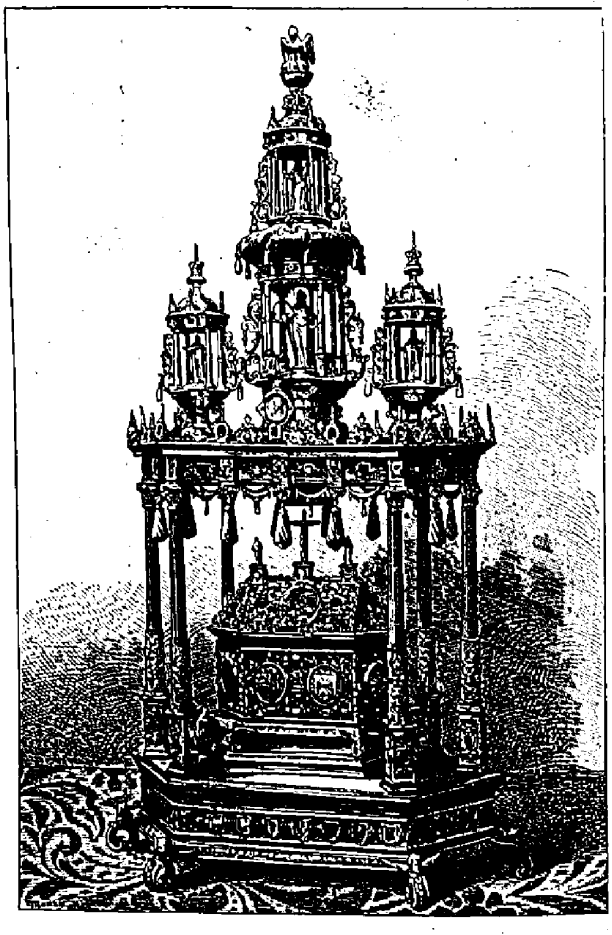


La cheminée du Franc. — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

matérielle d'un temps où les empereurs étaient glorifiés dans le marbre, le chêne et les métaux, par des artistes qui, dans la hiérarchie spirituelle, étaient, eux aussi, des rois.

Sur une légère architecture de cathèdre, formant le centre de l'énorme boiserie, Charles-Quint, le globe dans une main et dans l'autre un glaive qu'il manie avec la superbe d'un tambour-major brandissant sa canne, détache, aux plis du manteau impérial écroulé derrière lui, sa haute stature dominatrice. Comme un soleil, le maître du monde rayonne en son apothéose, sans vouloir personne auprès de lui : de même que sa gloire suffit à emplir le siècle qui la vit se produire, la majesté de son effigie occupe tout entiers les chants de ce poème taillé au ciseau. Les satellites que l'artiste a rangés à sa droite et à sa gauche, dans les compartiments en retour de son œuvre ou dans les oves semés çà et là parmi les amours et les feuillages, n'apparaissent plus, en effet, à cette distance, que comme les comparses d'une histoire concentrée uniquement sur le héros principal. Et cependant ces comparses portent des noms éclatants : sur le siège du trône figurent dans des médaillons Philippe le Beau et Jeanne la Folle ; et sur le dossier Charles de Lannoy et Marguerite d'Autriche. Plus loin, aux pilastres d'appui de la voûte, François Ier et Éléonore d'Autriche s'encadrent de couronnes tressées. Enfin, par delà, Fernand d'Aragon et Isabelle de Castille, Maximilien et Marie de Bourgogne, debout, la tête tournée vers l'astre impérial, semblent résignés à lui faire cortège. Tout pâlit devant son omnipotence, que célèbrent encore à leur manière, comme les symboles de sa grandeur, d'innombrables écussons glorifiant à l'infini ses possessions et ses alliances : c'est une vraie pluie de cartels qui, des travées jusqu'à l'entablement, ruisselle autour de l'empereur, si dense qu'elle fournit à elle seule le motif de la décoration centrale ; et, comme les rameaux d'un arbre généalogique, les écussons se prolongent dans tous les sens, s'accrochent aux appuis du trône, gagnent la voûte en folles poussées débordées.

Lancelot Blondeel, l'auteur de cette merveille, a combiné son tableau, — car, par l'abondance des accessoires, des floraisons et des rinceaux, non moins que par les jeux de la lumière, la sculpture prend vraiment ici des airs de nature morte, — comme un mémorial où de branche en branche et de motif en motif coulerait le sang des maisons d'Espagne, de Bourgogne et d'Autriche. Une vigne avec ses complications de rameaux et ses entortillements de ceps n'est pas plus touffue que ce prodigieux enchevêtrement de guirlandes, de grappes d'amours, d'attributs, de mascarons, de bêtes héraldiques, de Neptunes, de cornes d'abondance, de faisceaux et de banderoles qui, avec une légèreté ailée, un mouvement de vie volante, une grâce déroulée de liane, s'entasse, se maille, ondule, s'évide, jaillit, et, après avoir empli toute une paroi de la salle, comme si la matière et la verve ne pouvaient s'épuiser, lentement va mourir dans l'ampleur du vaste plafond. Tout ce prodige de science et de caprice repose sur un entablement de marbre noir, encadrant une blanche frise sculptée où se déroule l'histoire de la chaste Suzanne. Des faisceaux de colonnettes, aux deux côtés d'un âtre décoré d'une superbe plaque de foyer frappée aux armoiries de France, complètent l'architecture de cette cheminée sans égale.



Châsse du Saint-Sang à Bruges (voy. p. 302). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Camille Lemonnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le cabaret de Flessingue (voy. p. 306). — D'après un croquis de M. Eug. van Gelder.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Encore les canaux. — Échappées sur le Bourg. — Le quai du Rosaire. — Le quai Vert. — Le quai Long. — La Poterie.

On ne peut se détacher de ce Bourg : toute la sève ancienne aboutit là comme au cœur vivant de la cité, et même aujourd'hui, sous le délaissement et la solitude, on croit y sentir encore une vague palpitation lointaine. Lui non plus, d'ailleurs, ne semble pouvoir se résigner à nous quitter : depuis ce quai du Rosaire baigné par la Reie, jadis un fleuve, aujourd'hui presque un égout, jusqu'à l'extrémité du quai Vert, il nous suit avec le détail et la multiplicité de ses architectures. On a d'abord sous les yeux les magnifiques ordonnances du Franc, l'élancement hardi des faîtes coupés à pans droits, le jet délié des tourelles d'angle, sveltes comme des aiguilles de minarets, le jeu accidenté des trois façades inégalement alignées et que des saillies brusques reculent dans l'ombre ou avancent dans la lumière, le mur de clôture plongeant à pic dans l'eau avec ses mystérieuses portes basses alternées de larges baies rondes. Ce n'est encore que la première indication de ce paysage de pierre qui va nous apparaître dans un instant, avec le fourmillement de ses ramures et de ses feuillages. Pour juger de l'ensemble, il nous faudra, comme devant toute œuvre d'art, la reculée qui permet d'embrasser d'un large regard la profondeur des perspectives. Ici nous touchons de trop près aux avant-plans; c'est à peine si quelques flèches dépassent les grands toits effilés; mais déjà la beauté des substructions sur lesquelles repose la succession des autres plans nous fait sentir la majesté de l'ordonnance générale.

A mesure qu'on s'écarte, les masses du Franc s'abaissent dans l'éloignement, laissant surgir par-dessus leurs crêtes décrues des fouillis à chaque pas plus touffus; on perçoit un bout du pignon latéral de l'hôtel de ville; la couronne du grand Beffroi commence à se dessiner; l'espace où ne pointaient que de rares flèches se peuple d'aiguilles plus nombreuses. Puis le

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273 et 289.

tableau se complète encore : de nouvelles tourelles apparaissent, on distingue nettement à présent le cadran des Halles. Atteignez le pont du Cheval (voy. p. 307 et 309) qui de son arche massive enjambe l'eau à la hauteur du quai Vert reliant la rive à une délicieuse ruelle étroite, raboteuse, étranglée entre deux files de petites maisons à toits coniques : tout d'une fois le panorama se déroule dans son ampleur; une mêlée de toits, de tours et de flèches fleuronne et déchiquète la perspective; les tourelles de l'hôtel de ville s'enchevêtrent aux pignons du Franc; le Beffroi émerge avec ses galeries et ses contreforts; toute une envolée de la pierre bouge de proche en proche, et pour compléter cette évocation d'un grand passé civique par une pensée religieuse, au bout de la coulée de la Reie Saint-Sauveur dresse, comme une tiare, sa haute tour crénelée.

Le point de vue est célèbre : tous les guides le vantent à l'envi; et l'avant-plan d'eau où ce coin de la ville se renverse avec la confusion de ses lignes brisées et le prisme brouillé de ses colorations, y ajoute une grâce de mélancolie, la mélancolie de cette eau qui, comme le temps, a passé sur tant de choses auxquelles fut mêlée la vie d'un peuple, et ne cesse pas de laver de ses humidités le pâle reflet qu'elles ont laissé après elles.

A Bruges, d'ailleurs, on peut suivre au courant de l'eau presque toute l'histoire de la ville : comme dans un miroir magique où les vieilles images se lèveraient du fond noir des siècles, le passé se réfléchit au flot dormant des canaux, avec une douceur d'effacement, une estompe de tons vagues et lointains qui, mieux que l'éclat cru de la lumière tombant d'aplomb, conviennent à sa gloire fantôme. Tout ici est mystère : même le nom des rues et des quais a une poésie de silence et de recueillement qu'on ne trouve point autre part. Souvenez-vous de ce lac d'amour, proche du béguinage dont il semble refléter la souffrance passive et lasse, avec sa fraîcheur apaisante de solitude, si bien faite pour les cœurs ulcérés. Rien qu'à l'entendre, ce nom doux comme une musique, on est pris d'une illusion tendre : il semble que les sources cachées sous les ombrages des rives soient la fontaine jaillissante où les âmes trop ressouvenantes vont laver leurs rancœurs. De même ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cet autre nom, « quai du Rosaire », une tristesse de monotones regrets, éveillant la pensée d'ombres amoureuses qui, sous des voiles flottants, égrèneraient le chapelet des belles heures du passé? Et, comme pour rendre l'analogie plus sensible, l'eau soupire sous les ponts; les feuillages écroulés par-dessus les murailles ont des murmures infinis, qui ressemblent à des chuchotements de bouches dans les églises; et, par instants, passent sur le quai, pareilles à des oiseaux de ténèbres, de furtives figures perdues aux plis des longs manteaux et qui l'une après l'autre disparaissent sous les portes basses ou bien au tournant des rues.

L'enchantement se prolonge de quai en quai, à travers une enfilade de ponts qui parfois se décorent de grands saints de pierre dorés, comme le pont du Moulin. Après le quai du Rosaire, le quai des Marbriers, puis le quai Vert, celui-ci bordé de pignons lépreux, avec un vis-à-vis de murailles rongées de chèvrefeuilles et de lierres, une sève de nature poussée librement dans toute cette antiquité. Et l'on débouche ensuite dans un élargissement d'horizon, le canal filant à présent entre un double quai, deux alignements parallèles de façades du seizième et du dix-septième siècle, découpant l'air de leurs riches caprices d'architecture en aiguilles, en escaliers, en frontons contournés, d'un jeu de lignes brusque et varié. Ici la vieille ville garde presque sans alliage son caractère : surtout aux approches de la porte de Damme, on a l'illusion de l'existence d'autrefois recomposée dans un cadre délicieusement archaïque.

Après tant de vicissitudes, l'eau du canal continue à refléter la tache rose des toits, le blanc écaillé des façades, le joli air d'aisance tranquille des maisons, mais non plus la mine importante des riches marchands qui les habitaient dans le passé et qui, du quai, assistaient au déchargement des bateaux lentement descendus jusqu'à Bruges par ce canal du Zwin joignant la ville à la mer. Des chalands solitaires naviguent aujourd'hui dans le désert des rives, accompagnés par le cortège des cygnes qui peuplent partout les canaux brugeois et, semblables à de douces ombres symboliques, y promènent leur lente majesté comme à travers les gloires déchues d'une résidence royale.

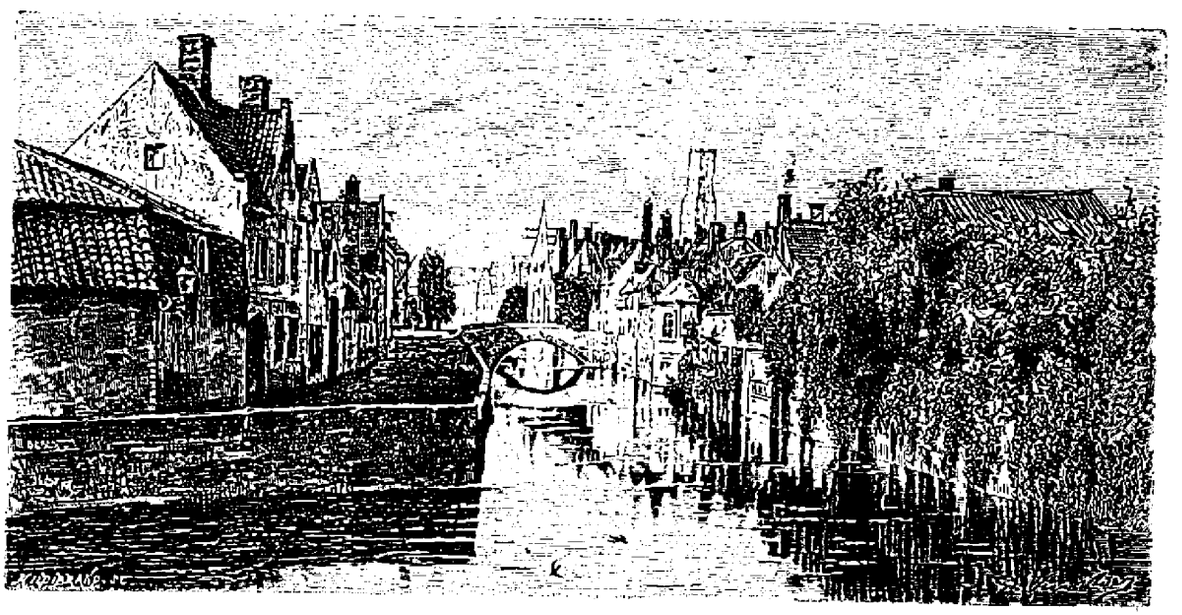
Ces cygnes ont, du reste, leur légende : une goutte de sang empourpre leurs ailes blanches; ils expient le crime qui éclaboussa de rouge leurs frères héraldiques, les cygnes au long col gravés sur l'écusson de cet écoutète de Bruges, Pierre Lanchals, méchamment mis à mort par les bourgeois révoltés contre Maximilien d'Autriche. Plus tard, on s'aperçut que la vindicte publique avait frappé un innocent, et pour racheter par une réparation éclatante l'horreur d'un meurtre inutile, la ville fut condamnée à entretenir à perpétuité des cygnes dans ses canaux. Sans doute les mânes du triste écoutète se sont apaisées, depuis quatre siècles que flottent sur les eaux de la cité, comme des nefs, les solennels volatiles. Cependant, au sortir des neiges hivernales, chaque printemps les voit revenir, éternelles images du remords, dans les canaux où leurs plumes en neigeant semblent faire pleuvoir les lis du martyre.

Il est, à un pas du quai Spinola, au fond d'une ruelle bordée de longs murs, une porte mystérieuse et qui s'ouvre sur un petit escalier plus mystérieux encore. Ce n'est pourtant que l'entrée d'un cabaret, mais ce cabaret a gardé le meuble et le décor du dix-septième siècle, comme si les ancêtres des Brugeois contemporains venaient encore chaque soir y savourer la bière en fumant leurs grises et courtes pipes de terre (voy. p. 305).

L'endroit n'a pas cessé de porter son nom antique : *A Flessingue*. On prétend qu'il servit aux conventicules des Gueux ligués contre d'Albe, et que les titres

de propriété font mention de cette particularité glorieuse. Rien, à la vérité, ne rappelle moins les heures héroïques et douloureuses que la franc-maçonnerie des joyeux habitués qui tous les jours s'y réunissent autour des vieilles tables de chêne noirci, sur des chaises en cuir jaune étoilé de clous d'or, pour y tuer, en d'interminables parties de piquet et de domino, la longueur du temps, plus long à Bruges que partout ailleurs. L'été, on descend lancer la boule au jardinet, un frais jardinet flamand encadré de vieux murs effrités et que domine un petit auvent de dessous lequel la vue se porte sur une mêlée de verdures et de toits rouges. Si malaisé qu'il soit de détacher sa pensée de la vie actuelle, parmi les redingotes et les chapeaux melons qui ont succédé aux pourpoints et aux larges feutres mous, le plafond coupé de travées enfumées, les murailles sur lesquelles se détachent des peintures patinées d'une brunissure de jambon d'Ardennes, l'alignement des tables et des sièges sculptés ramènent l'esprit vers les mœurs pittoresques d'un âge plus ami que le nôtre des ordonnances réjouissantes pour l'œil.

Cependant le quai Spinola ne tarde pas à changer de nom et devient le quai de la Poterie, en mémoire de l'abbaye qui, sur le bord du canal, aligne, à un pas de l'évêché, ses longues façades roses clôturées de portes à judas. Au grincement de la tringle rouillée qui met en branle la cloche, une figure encadrée d'un fronteau blanc vous apparaîtra dans la pénombre des corridors, et, si vous en témoignez le désir, vous conduira à travers les salles, la plupart garnies encore de leur mobilier primitif. Gardez, en sortant de là, la gravité que font naître invinciblement dans l'âme les contemplations rétrospectives, et pénétrez dans la délicieuse petite chapelle voisine dont la porte s'ouvre sur



Le quai Vert. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

le quai. Sous une voûte en bois cintrée, un jubé y prolonge son arcade de marbre noir et blanc, divisée dans le milieu par une porte à balustres de cuivre. Les fenêtres de gauche ont été murées et se décorent d'autels et de cartels mortuaires sur lesquels se joue la lumière diaprée des fenêtres de droite, enchâssées de vitraux superbement flamboyants et déroulant une suite de scènes naïves. Constamment des femmes, des épouses, des mères y viennent invoquer la Vierge pour la souffrance des leurs; et le feu des verrières, comme un reflet de la bonté céleste, descend jusqu'à leurs pâles et maigres visages inclinés, où se lit la stupeur des mornes anémies.

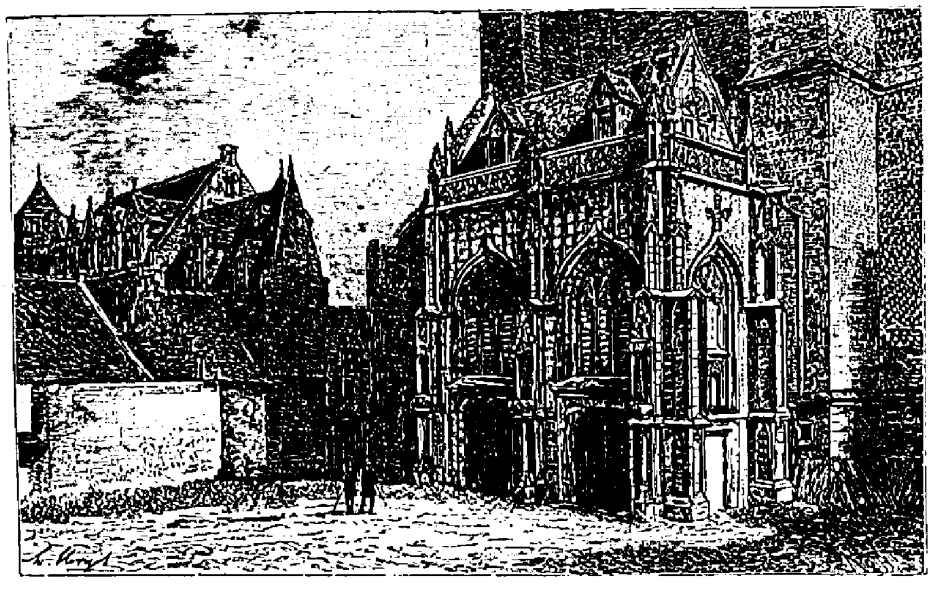
Au dehors, la solitude semble continuer le recueillement de ce lieu de prières; peu à peu les maisons s'espacent; les pignons font place à de misérables bicoques; la vie, si pauvre déjà partout ailleurs, se rabougrit encore ici; vous êtes aux extrémités de la ville et du même coup vous touchez au terme de la circulation sensible.

Refaites alors le chemin parcouru, mais en changeant de rive, jusqu'à ce quai Vert d'où vous reverrez une dernière fois la perspective se piquer devant vous du fouillis d'aiguilles du vieux Bourg; puis, après vous être un instant arrêté au Marché aux poissons, un puant ramassis d'échoppes et d'étaux à l'étroit dans une tassée de vieilles masures déchiquetées, dépassez le seuil de *la Vache*, le digne estaminet irrévérencieusement baptisé au temps de la domination hollandaise de « Hollansche Koe » et qui mire toujours son balcon de bois dans les eaux d'un canal ombreux, ce canal du Rosaire, bordé de murs lézardés, de logettes en surplomb, d'escaliers plongeant sous l'eau (voy. p. 291); de là, trois fois la semaine, vous entendrez tomber du haut du beffroi les musiques du carillon sonnant à grandes volées sous les poings du maître carillonneur;

et, les yeux fixés sur le colosse comme sur un arbre prodigieux déployé dans les profondeurs du ciel, vous croirez voir s'échapper de ses feuillages de pierre une folie tumultueuse d'oiseaux chantants. Enfin longez les maisons du Dyver, si tranquilles qu'on dirait une prolongation du béguinage : il y a deux ou trois lustres, un épais rideau d'arbres y versait son ombre sur le quai désert; les arbres ont été abattus, mais le silence continue à planer le long des eaux, qu'ils verdissaient de leurs feuilles.

Si perceptible que soit là le sommeil des coins de ville perdus, vous n'aurez qu'à suivre un boyau d'impasse pour connaître un délaissement plus profond encore. Derrière Notre-Dame s'ouvre un trou d'ombre et de verdure; une eau noire y lave sur les marches des vieux escaliers le reflet d'un superbe paysage de pierre : à droite, une grande façade sombre bifurquée en un double pignon et accotée d'une aile en retour formant voûte sur le canal; à gauche, un éboulis de murailles encombrées d'une forêt de camomilles, de bardanes, de plantins et de violiers; et devant soi, toute rongée d'humidité sous sa chape de mousses, avec ses arcs-boutants tordus comme des pinces de crabe et ses contreforts en saillie comme des vertèbres, la masse fruste de Notre-Dame, poussée d'un jet dans ce silence et cette nuit.

Ce n'est qu'une première et rapide échappée sur l'admirable accord architectural que composent le gracieux steen des sires de Gruthouse et les grandes lignes majestueuses de l'église antique. De la petite place sur laquelle se développe le porche de la cathédrale on aperçoit le profil d'un toit gothique emmanché d'une courte tour octogonale; un pignon plus petit s'encadre, avec une brusque inclinaison du faîte, dans le pignon princi-



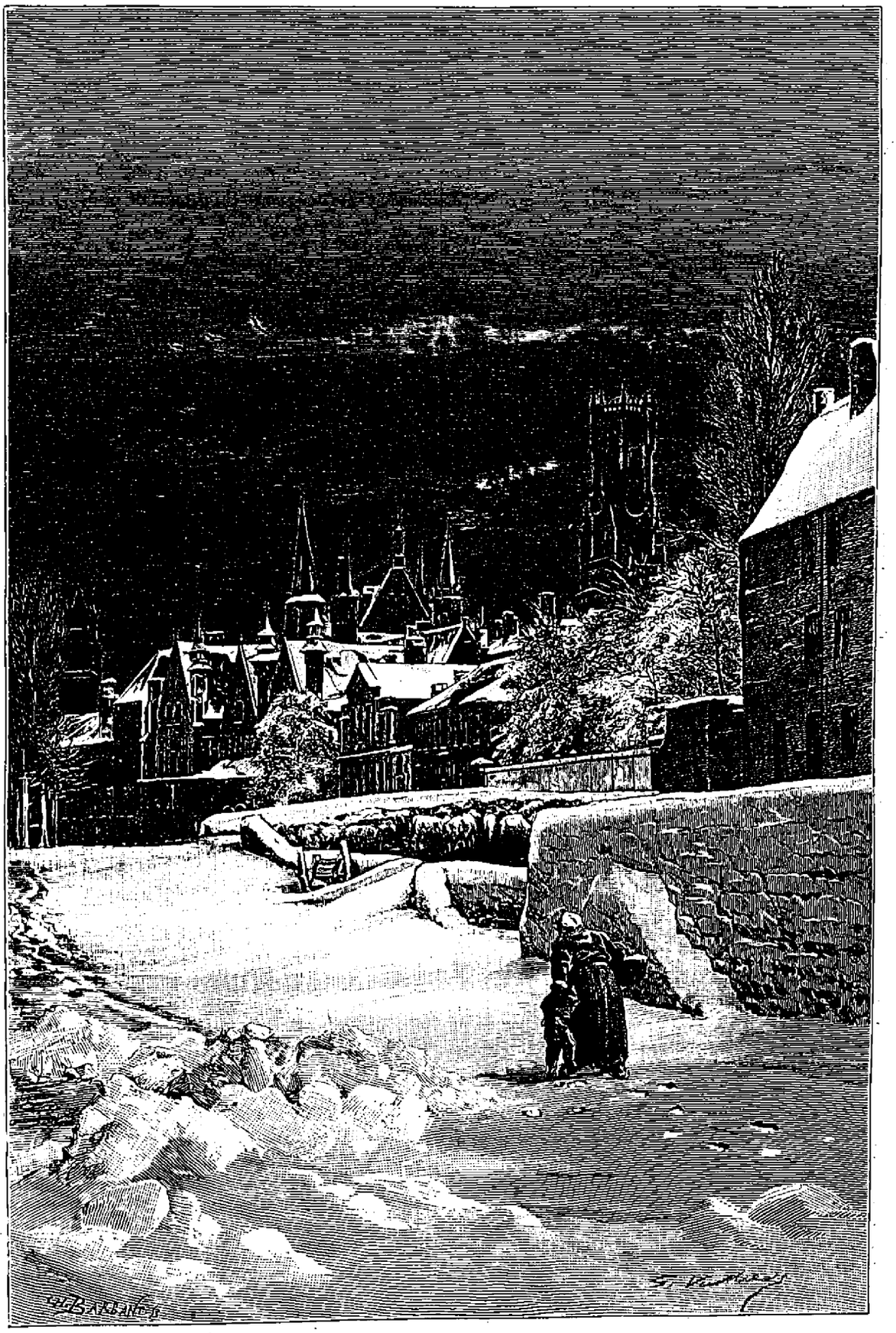
Le Baptistère de Notre-Dame. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

pal et à son tour s'épaule à un troisième pignon en gradins appuyé sur un mur de clôture; le tout se relie par des angles de maçonnerie à l'énorme tour romane de Notre-Dame, décorée à sa base d'un édicule merveilleusement ouvré par lequel on pénètre dans le temple.

Le Baptistère, c'est ainsi qu'on appelle ce bijou d'architecture, a la forme d'une grande châsse, visible sur trois faces seulement, avec un toit à double pignon émergeant d'un fin ajourement de galerie parmi l'élancée des pinacles : deux fenêtres aux nervures emmaillées comme les réseaux d'une dentelle et ciselées dans le goût fleuri du plus raffiné flamboyant prennent jour, du côté de la place, entre les niches à baldaquin et les pinacles des contreforts; c'est, au pied de la sévère et rude cathédrale, comme une seconde église en miniature, jaillie là d'une venue, avec ses orfèvreries de pierre écrêtées par le temps, son svelte et joli caprice de fleur catholique épanouie au feu sombre des vitraux, sa grâce de reliquaire baisé, dans le secret des oratoires, par la lèvre tremblante des femmes.

L'hôpital Saint-Jean. — Hans Memling. — Le musée. Jean Van Eyck.

A un pas du Baptistère, dans un étranglement de rue, s'aperçoit un fruste pignon lustré d'or par les mousses. Un pilastre central et des colonnettes d'angle y dessinent encore, à travers les maçonneries qui ont comblé la baie, la forme d'un porche, sous une double ogive ourlée de sculptures. C'est la primitive entrée de l'hôpital Saint-Jean. Le temps, ici comme partout, est venu en aide à l'imagination de l'homme pour parer d'une grâce incomparable ce fragment d'architecture. Deux hauts reliefs s'encadrent dans le tympan des ogives, pareils à des tableaux de pierre; et de naïves figures y glorifient la Mort et le Couronnement de la Vierge. C'est à peine si les mutilations permettent en-



Le quai des Marbriers et le Franc par un temps de neige (voy. p. 306 et 318). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Daveluy.

core de suivre les ordonnances des groupes; mais les plis des draperies et des robes, l'élégance souple des formes, le charme de quelques têtes y sont comme la fleur d'un art déjà arraché à la barbarie.

Près de là s'ouvre une large porte voûtée en forme de cintre : franchissez cette porte, vous trouverez devant vous une cour dont une partie a été transformée en jardin : l'été, le parfum des roses s'y mêle à la senteur des vieux murs humides et, sur la couleur sombre des bâtiments, les allées font une tache claire où passent comme des ombres de lentes figures de convalescents. Vous êtes dans l'ancien hôpital Saint-Jean.

D'interminables corridors se succèdent à l'intérieur, bordés de petites pièces semblables à des cellules et de salles plus grandes où sont rangés des lits. On passe ensuite dans la chapelle, sanctuaire de paix et de prière que ne troublent jamais les bruits du dehors et qui, dans la molle clarté de la lampe éternelle, s'épanouit, tout petit, à l'ombre des piliers massifs. A de certaines heures du jour, des religieuses en coiffe blanche viennent s'y agenouiller : le silence est alors interrompu par le glissement de leurs pas sur les dalles; mais l'instant d'après, tout bruit a cessé, hormis peut-être un murmure de bouche adorante ou le soupir d'une poitrine oppressée.

Aucun endroit ne porte plus à la rêverie : l'esprit s'emplit de conjectures à cette paix de solitude; les religieuses elles-mêmes ressemblent plutôt à des fantômes qu'à des vivantes. Il semble que les douces filles dont la robe, en frôlant les murs, fait entendre un soyeux bruit d'ailes, viennent de relayer les religieux qui furent les gardiens du peintre Hans Memling; et machinalement on tourne la tête du côté de la porte, comme si, en glissant sur ses gonds, elle allait livrer passage à un homme mélancolique et pâle, portant une lueur de gloire sur son front.

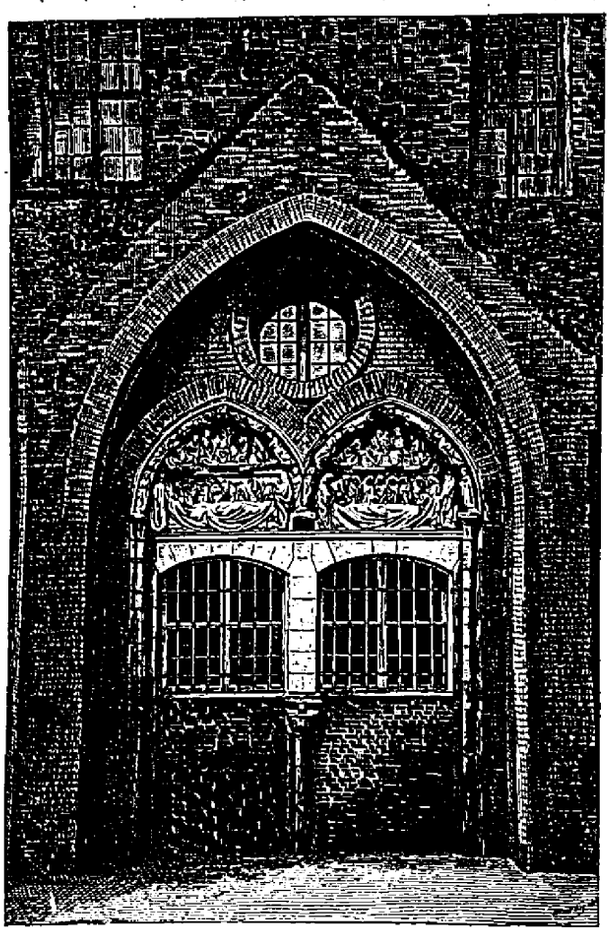
C'est à l'hôpital Saint-Jean, en effet, que la légende fait entrer Memling en 1477. Il y vint par une nuit sombre, blessé, fuyant les champs de bataille de Nancy, ayant à peine la force de lever le marteau; et les bons moines le soignèrent comme leur enfant. Il connut alors la paix profonde, les consolations, des jours unis après les traverses de la vie, et, sentant ses forces lui revenir dans le calme du cloître, il se mit à peindre. Mais il voulut que son art servît à perpétuer en un monument de reconnaissance le souvenir du fraternel accueil que, mourant, il avait trouvé à l'hôpital. Tel est le touchant roman que les hommes se sont légué et qui, aujourd'hui encore, revient caresser la pensée de quiconque pénètre dans la maison hospitalière.

Gagnez la cour, pénétrez dans le petit bâtiment qui est au fond, vous y verrez le témoignage touchant de la gratitude du peintre. C'est là que se trouve, en effet, cette admirable châsse de sainte Ursule, merveille de grâce, de sentiment et de délicatesse (voy. p. 313). Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, avec une légère toiture, dentelée à sa crête d'une galerie finement maillée et arrêtée à ses angles par quatre pinacles à crochets, qui, pareils à des lis, prolongent eux-mêmes les pignons évidés en niches et guillochés de dais de cette miraculeuse petite architecture. Chaque face latérale est divisée en trois compartiments séparés par des colonnettes; aux deux extrémités, une bordure d'ogive encadre les panneaux, et la toiture s'orne de six médaillons, répartis également sur les deux pans. Un paradis de couleurs émaillées et tendres y charme les yeux, comme l'élyséenne vision d'une contrée qui ne serait plus la terre et où continuerait cependant à se mouvoir, avec une grâce ailée et déjà détachée de la brutalité du geste, la créature humaine. Il semble que le massacre des onze mille Vierges lui-même, cette boucherie de chairs roses et neigeuses, qui, sous le pinceau, prend ici l'air d'une apothéose de fleurs, s'accomplisse dans la clarté du plein ciel, et le sang qui à longs jets ruisselle sur les divines pâleurs du tremblant troupeau ressemble à des pétales doucement pourprés, échappés aux palmes que les anges agitent par-dessus le riant martyre.

Quand Rubens, deux siècles plus tard, dans la merveilleuse petite esquisse du musée de Bruxelles, jonchera à son tour des tendres floraisons d'une gerbe écroulée l'aire sanglante où s'entassent en monceau les compagnes de sainte Ursule, il ne trouvera, pour glorifier la virginité sans tache des pieuses filles, ni plus de tendresse, ni plus d'onction; mais, tandis que les fluides argents et les vermillons éteints de sa nonpareille palette de virtuose chanteront surtout la splendeur matérielle du massacre, à travers un étalage d'épaules et de gorges nues, le vieux peintre, demeuré mystique dans son rêve de belles filles vêtues de brillantes étoffes, peint la cessation de la vie sous l'image sensible d'un songe brusquement interrompu. Chez lui, une candeur ingénue, une inexprimable chasteté préside à l'hécatombe, atténuant jusqu'à la barbarie des bourreaux, comme si, dans l'ardeur de foi qui, mourantes, les transporte au ciel, les vierges avaient cessé de ressentir la douleur et, par avance confondues aux sources des éternelles délices, ne goûtaient plus que la volupté de la présence de Dieu. La main des soldats ne les déshabille pas, comme dans l'œuvre du peintre shakespearien; Rubens, on le sent, se complaît aux abominations du meurtre par délectation du cinabre fluant avec le sang et des vertes joailleries épanchées des entrailles : mais dans l'œuvre du maître brugelin, c'est à peine si les plis des tuniques sont dérangés; et la blessure qui perce les flancs s'égoutte en larmes secrètes comme le sang d'une rose cachée.

En les faisant tomber sans violence, d'une mort qui n'imprime pas au corps la flétrissure des agonies lentes, Memling semble avoir voulu exprimer la souffrance des âmes pendant le temps qu'elles sont encore loin du ciel, plutôt que les affres de la décomposition terrestre. Et, de tableau en tableau, sa peinture déroule les épisodes de la légende catholique à travers des allégresses extasiées de martyre que la douceur souriante des visages,

l'éclat chamarré des vêtements, le cuivre et l'airain scintillant aux cuirasses et aux casques des victimaires, les transparences azurines de l'air, les sérénités du décor manifestent extérieurement, comme un accompagnement à une musique soupirante et voilée. Aucune miniature de missel ne réunit, d'ailleurs, à un même degré le charme naïf du dessin, le feu aimable du coloris, l'idéale perfection de l'exécution : dans le panneau qui représente la Réception à Rome, le scrupule va jusqu'à refléter dans l'acier poli des armures, comme aux facettes d'un miroir, le relief et la coloration des objets environnants.



Hauts reliefs à l'hôpital Saint-Jean. — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Memling est, à l'hôpital Saint-Jean, comme la divinité du lieu : son âme s'y épanche dans une suite d'œuvres qui l'y éternisent à travers le temps. Et tel est l'intime accord de la maison et de cette tendre fleur de l'art, qu'il semble que, non seulement son esprit, mais son corps même y soit encore présent. Malheureusement la légende qui nous montre le peintre des vierges et des saintes achevant dans la paix d'une lente convalescence, sous les yeux des religieux, les panneaux de sainte Ursule et le triptyque du Mariage mystique, cette délicieuse fable dont le souvenir persécute l'imagination d'une poésie romanesque, a été inexorablement détruite par l'histoire. On sait à présent que Memling n'a pas servi dans les armées de Charles le Téméraire et, n'ayant pas été blessé, n'a pu être recueilli.

A bien considérer les choses, d'ailleurs, la main qui a servi à cet esprit délicat pour réaliser son rêve n'a rien de la rudesse militaire : Memling s'épanouit dans l'art du temps avec une grâce d'exécution, une douceur de sentiment presque féminines. Au sortir de l'école de Roger Van der Weyden, son maître, en qui se perpétue un reflet de l'austérité catholique des Van Eyck, c'est presque une idylle qu'il développe sous nos yeux, avec des murmures d'eau et des bruissements de feuillage où nous sentons une âme virgilienne, échappée aux rigueurs de la scolastique. Et comment admettre que cette âme eût appartenu à un homme d'action, alors que tout en elle trahit des habitudes de contemplation et de songerie?

Memling était, au surplus, si peu dans le besoin, que, en 1480, il figure dans les comptes de l'obédience de Saint-Donatien, comme payant une rente de trente-quatre deniers parisis, et dans les comptes de la fabrique comme débiteur d'une autre rente de trente-cinq deniers. Il paye en même temps une rente de neuf escalins à la table des pauvres de l'église de Notre-Dame. Ces rentes étaient des charges subsistant sur deux maisons et une parcelle de terre, situées rue du Pont-Flamand, que l'artiste avait acquises avant mai 1480.

Quel que soit le charme de la légende abolie, peut-être préférons-nous cette figure de peintre bonhomme, vivant entre sa femme et ses enfants, dans une maison qui n'était pas sans doute dépourvue de tout luxe et dont on vous montrera à Bruges le pignon singulièrement métamorphosé. Elle nous paraît plus conforme à la sérénité et aux tendresses que ce grand travailleur et ce doux visionnaire répandit dans son œuvre, et plus en rapport aussi avec les habitudes de l'esprit flamand, peu aventureux de sa nature et aimant à produire dans le calme de l'existence.

De même que Memling revit dans une immortalité de grâce candide et fine à l'hôpital, Jean Van Eyck trône au musée dans la solennité de sa gloire solide comme le bronze. A l'angle de la place où s'élève la statue de ce dieu de l'art, en qui l'esprit entrevoit une sorte de Père Éternel de la peinture flamande, un pignon délabré décore extérieurement la maison qui renferme les collections de la ville. Aucune des poésies qui entourent le peintre de la *Châsse* dans son mélancolique asile n'accompagne ici la royale splendeur du peintre du *Saint Georges :* c'est à peine si, dans la pénombre de l'obscure petite salle, on peut se rendre exactement compte de ses impérissables magnificences; mais celui-là n'a pas besoin d'un décor

pour que l'admiration des hommes, sentant la présence d'un maître souverain, prenne devant son œuvre hautaine l'attitude du donateur qu'il a peint, aux côtés de saint Georges, prosterné devant la Vierge. Loin des torrents de lumière qui conviendraient à un pareil chef-d'œuvre et ne ruisselleraient jamais assez pour éclairer le prodige de son exécution niellée et ciselée, le céleste groupe s'allume de si éblouissantes réverbérations aux rutilances du manteau de Marie, aux gemmes dont est partout emperlée la chasuble de saint Donatien et aux aciers étoilés d'or de l'armure de saint Georges, que l'ombre elle-même se réchauffe à ce foyer ardent. C'est le miracle de cet art incomparable de s'imprimer sur la rétine en une traînée de feu jusque dans l'impardonnable misère du cadre qui l'entoure.

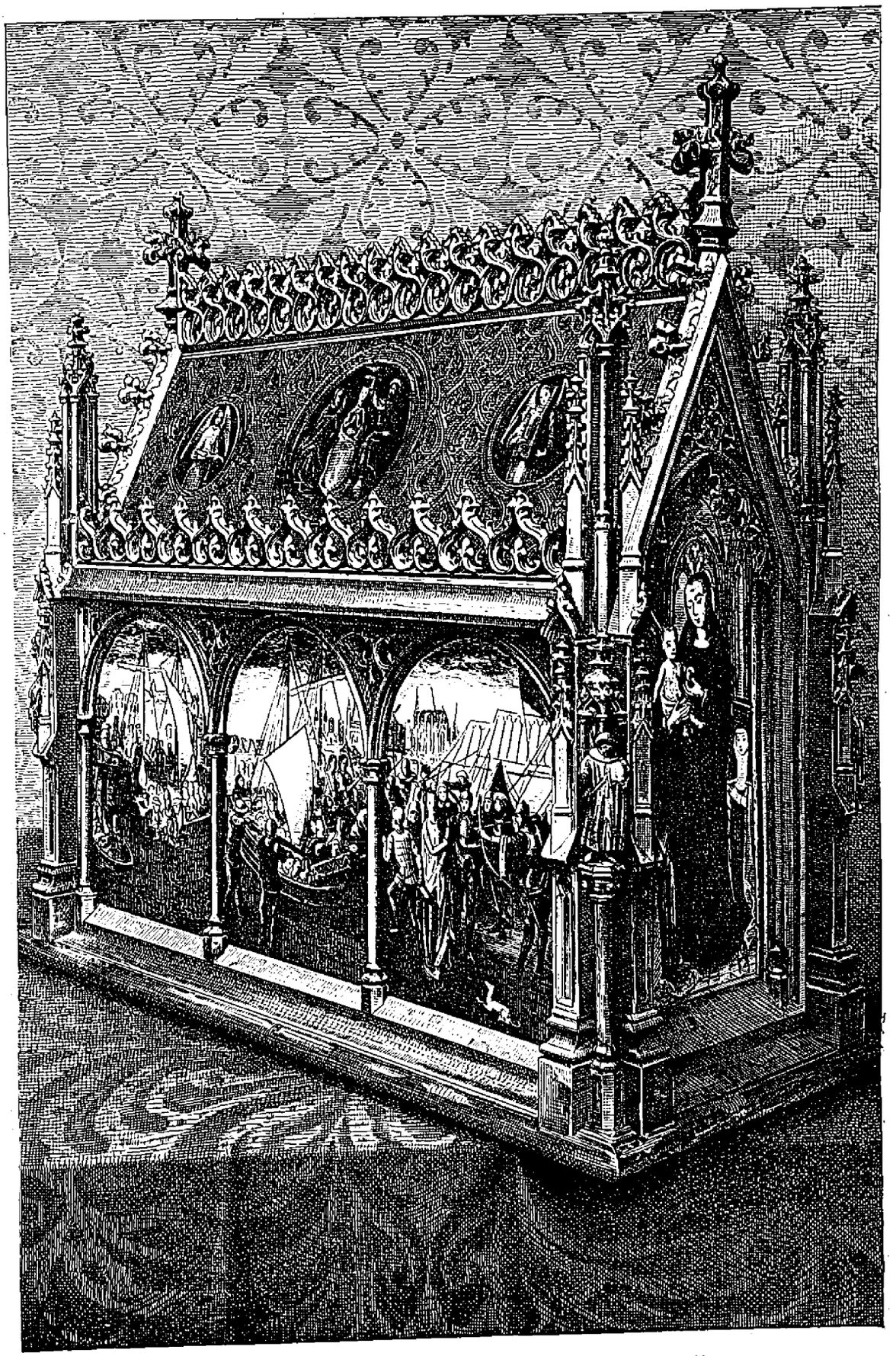
Quand, après s'être délecté aux musiques paradisiennes de ce joueur de luth qui s'appelle Memling, on est tout à coup transporté devant la peinture de Jean Van Eyck, on croit pénétrer dans la cour d'un vieux roi sévère chez lequel les divertissements et les rires font place à un cérémonial compassé. Au lieu d'harmonies légères et molles, des accords graves, prolongés semblent l'accompagnement de pensées austères. Nulle gaieté pour les yeux, mais une indicible majesté visible



L'Adoration de la Vierge, par Jean Van Eyck. — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

qui laisse après elle l'impression d'un large fleuve coulant à pleins bords dans un lit de marbre. On n'a point quitté les parvis du ciel; seulement, une pompe impériale et terrestre, parmi des architectures de palais, s'est substituée à l'idéale douceur des idylles séraphiques.

Derrière ce paradis plus solennel, un Jéhovah farouche, animé des passions du quinzième siècle, règne dans son omnipotence inattendrie; même la Vierge, symbole des pitiés et des tendresses, n'a point le regard humide et amoureux des Maries compatissantes. Une grandeur sombre prête ici à toute chose le reflet d'un catholicisme presque immiséricordieux et qui se ressent de l'âpreté des théologies. Saint Donatien et saint Georges, immobiles aux côtés du trône virginal, avec leurs yeux perdus devant eux sans regard, ont l'air de deux piliers supportant le poids de l'Église. Le Dogme, l'infrangibilité de la Vérité révélée est la pierre sur laquelle est bâti cet art magnifique et lui-même pétrifié. Pas une prunelle ne bouge dans la pesante atmosphère dont s'entourent les personnages, graves comme des personnifications des Vertus théologales, et les prières n'y volent pas d'une aile déliée ainsi que chez les mystiques féminisés, mais y demeurent suspendues par l'air, comme si elles se sen-



La châsse de sainte Ursule (voy. p. 310). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

taient impuissantes à ébranler l'inflexibilité du Très-Haut.

Regardez de plus près cet étonnant monument d'une pratique devant laquelle pâlissent les subtilités les plus raffinées de la virtuosité des autres siècles : tout y semble sculpté dans le marbre, ciselé dans le métal, rattaché avec du ciment indestructible ; les attitudes, figées et dures, donnent l'idée d'une humanité concentrée dans le songe et l'attente d'une vie superterrestre ; les mains et les visages ont l'inaltérabilité des matières sur lesquelles le temps n'a pas de prise. La couleur elle-même, égale, solide, aux tons pleins et forts, semble avoir été broyée avec les pierreries qui constellent les manteaux : elle ne coule pas, comme chez Memling, en molles demi-teintes et en fluides transparences, mais s'étale sur des surfaces marmorisées, comme une lave refroidie. C'est la peinture d'un esprit sérieux, positif, obstiné, qui apporte dans son art la religion et l'austérité d'un mage et n'est pas distrait de l'observation attentive des choses par des visées chimériques. Jean Van Eyck a poussé aux dernières limites du scrupule le rendu de la nature qui s'immobilise devant le chevalet et il l'a exprimée à travers la rigidité et l'immutabilité du symbole. Mais, tandis que l'école germanique s'attardait encore aux gaucheries byzantines, le merveilleux instinct flamand l'inclinait à peindre dans leur intégrité la structure extérieure et les apparences sensibles de la vie, sans parvenir toutefois à fixer la circulation rapide du sang, le souffle et la vibration intimes de l'âme. Tel qu'il est, il apparaît bien comme la souche et le point de départ de cet art septentrional, amoureux des réalités et les reflétant dans leur vérité immédiate.

Redescendu des hauteurs du *Saint Georges*, il est bien difficile de prendre encore attention aux autres toiles du musée; et pourtant, telle est l'incomparable séduction des œuvres de Memling, que, même devant cette merveille du génie humain, le *Saint Christophe* garde sa douce magie de coloris et de composition. Puis, cette fleur de poésie va se noyant aux barbaries de Gérard David, le peintre du *Jugement* et du *Supplice de Cambyse*, une rouge échappée d'abattoir où, pareillement à une bête, le malheureux Cambyse est découpé vivant par des monstres à face humaine. Tandis qu'un des bourreaux tire à deux mains la peau de la jambe, comme une peau d'anguille, un autre fend, de la pointe d'un couteau, les téguments du bras, un troisième écorche la poitrine et un quatrième se met en mesure d'épiauter le bras gauche. Toute cette meute travaille avec un calme froid, une attention soutenue de chirurgien pratiquant une opération sur un patient qui, les dents déchaussées, livide, râlant, fait une grimace effroyable. Aucun cauchemar n'approche de cette boucherie que l'insensible artiste, avec une indifférence qui n'a d'égale que celle des tortionnaires, a lustrée de ses caressants pinceaux, comme si, à la place du sang ruisselant à gros bouillons et des affres abominables du plus odieux supplice, il eût peint simplement le dépècement d'une viande morte dans la pourpre d'un charnier.

Le Bruges intime. — La pluie à Bruges. — Impressions et souvenirs. — Bruges au printemps. — Bruges l'été. — Bruges l'hiver.

Bien plus que des forums et des grandes artères, Bruges est la ville des coins intimes, perdus au détour des vieux murs, des petites solitudes ignorées, noyées dans une mélancolie de passé, des bouts de quais bordés de pignons en ruine, des ruelles tordues en boyau de chat et finissant à l'eau, des quartiers muets comme des cloîtres et des longs corridors mystérieux prolongés sous l'ombre des voûtes et aboutissant à d'incultes floraisons de jardin abandonné. C'est là qu'il faut la surprendre dans le charme et la tristesse résignée de sa vraie physionomie : ailleurs, dans les grandes rues, cette rue des Pierres qui longe les calvaires et les tombes de Saint-Sauveur et cette rue Flamande qui ouvre une si magnifique échappée sur le Beffroi, la vie extérieure l'emporte; on est dérangé par une circulation pressante et mondaine qui flâne aux magasins, s'attarde aux vitrines et met sa vanité de toilettes et de paroles sur les silences du peuple des ombres, sommeillant à un pas de là.

Toutes les activités du commerce et des affaires se concentrent d'ailleurs dans ces deux rues qui n'en font qu'une, comme dans un poumon où le sang, trop pauvre pour se répandre aux extrémités, afflue et produit un moment l'illusion de la vie. Paris et Bruxelles y déteignent, au surplus, sur l'arrangement et la symétrie des étalages : le décor, lavé, redoré, rafraîchi, entretenu dans une apparence de prospérité, sous laquelle se cache en réalité la mesquinerie d'un négoce assoupi, a un air cosmopolite plutôt que foncièrement flamand.

Cependant écartez-vous d'un pas : la solitude a repris ses droits. A ce tronc animé se ramifie une infinité de petites rues qui vous replongent au silence et où les petites industries locales, dans le noir des auvents et des plafonds bas, avec de bonnes vieilles gens tassés derrière les comptoirs, ressemblent à des patients d'hôpital attendant sur des grabats la fin de leurs maux. Le boulanger, le tailleur en vieux, le savetier, le cordier, le marchand de salaisons, l'épicier, y ont, au rez-de-chaussée de leurs minces pignons finissant en gueule de brochet, de sombres petits réduits, à la porte desquels carillonne à intervalles irréguliers une sonnette fêlée, agitée par quelque main de vieille femme ou d'enfant. Et tout ce pauvre monde, pâli par la lésine et le souci des échéances, a l'air de se mourir de mort lente, dans le vide de l'air où pour tout bruit claque çà et là une porte, résonne la roue d'un haquet, traîne la semelle d'un mendiant, et par moments tombe, en fine poussière de notes confuses, la lointaine musique du carillon.

Ce chant ailé, descendu des hauteurs du ciel, avec son tintement cristallin de pluie s'égouttant sur les vi-

tres comme des larmes, jette une indicible mélancolie aux dolentes misères de ces quartiers perdus au cœur même de la ville : on croirait entendre l'égosillement d'une nuée d'oiseaux enfermés dans une volière de pierre et pleurant leur captivité avec de mélodieux sanglots.

Mais, même là, dans cette mort et cette ombre, les yeux sont à tout instant charmés par de merveilleuses architectures, des façades ciselées et fleuronnées du plus délicat caprice, un mystère adorable de balcons en surplomb sur la désolation de la rue, à travers



La rue Flamande. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

les verrières à meneaux desquels l'esprit, avec cette acuité de vision qui lui donne le pouvoir du lynx et lui fait percer les plus épaisses maçonneries, recompose les scènes d'un passé d'amour et de gloire. Ne dirait-on pas, en effet, de ces loggia suspendues, de ces galeries ajourées comme de la dentelle, de ces minces fenêtres perdues dans les enchevêtrements de leurs feuillages de pierre, des cages faites exprès pour y enfermer de roucoulantes tourterelles? Comme à Venise, tout parle ici de la femme, de la douceur de son giron, de la fragilité de ses tendresses, et, quand la pluie gargouille aux gouttières avec de petits ho-

quels, on croit entendre l'écho des sanglots expirés se réveiller parmi des soupirs et des baisers.

Nulle part la pluie n'a d'enchantements comparables à ceux qu'elle a ici. C'est à travers les humides réseaux des brouillards d'automne que je vis Bruges pour la première fois, et je n'ai pas oublié la pénétrante émotion de cette rencontre. Un froid d'agonie traînait en ses rues, où mes pas s'entendaient seuls parmi le ruissellement continu des vieux toits pleurant le long des façades, et plus je plongeais dans le dédale de ses venelles, plus je sentais la vie s'écarter de ce cadavre momifié, au point qu'il me parut que j'étais devenu moi-même une ombre au milieu de toutes les autres et que la pluie s'égouttant dans le silence universel était comme le bruit de mon propre sang s'écoulant.

L'impression grandit encore quand je me mis à longer les canaux, ce quai du Rosaire dont les pignons ont l'air de grands personnages en deuil, ce quai Vert où les sombres feuillages des jardins voisins s'épanchent jusque dans l'eau comme les courtines d'un lit funèbre. J'entendis distinctement alors ces larmes des vieilles choses dont le souvenir ne s'est jamais perdu en moi et que j'ai tâché de faire sentir dans ces pages écrites sous l'empire des sensations éprouvées. Elles se sont renouvelées, d'ailleurs, ces sensations, chaque fois qu'il m'a été donné de revenir à cette vieille mère souffrante des anciennes Flandres, que les fermentations printanières même n'égayent jamais complètement et qui, sous les gaietés soleilleuses de juin non moins qu'aux tristes après-midis brouillées de novembre, garde son mélancolique bandeau de veuve.

Cependant le temps des primevères met sur les plaies toujours saignantes de ses murs déchus comme une caresse de lumière qui, à travers son éternel deuil, a la douceur triste d'un sourire dans les larmes. Un air moite et languissant d'alcôve longtemps close et qui s'ouvre au vent matinal répand alors sur ses rues la grâce et le réveil d'une convalescence. Il semble qu'elle va sortir de sa léthargie, se lever de son tombeau, faire dans l'espace le geste de la vie revenue : ce n'est qu'une illusion, parmi toutes celles qui s'engendrent d'elle; mais, si courte qu'elle soit, elle suffit à plonger l'esprit dans un ravissement, comme la fugitive rosée du sang entrevue sous la pâleur d'un ami mourant.

Il est difficile de dire à quel moment de l'année Bruges offre le plus de séductions (voy. p. 289). Au printemps, une clarté de jeunes verdures constelle partout le rouge de sa brique, s'épanouit dans ses squares, ses vieilles places plantées de grands arbres, ses jardins bordés de murs éraflés, se reflète dans l'eau de ses canaux, allume jusqu'à ses toits transformés en terrasses où germent les ravenelles, et fait voir les perspectives comme à travers les branches d'un grand arbre lumineux dont les rameaux seraient des rais de soleil. C'est le temps des vapeurs lamées d'argent, des coins de rues s'évanouissant dans des iris pâles, des bouts de canaux scintillants dans un fourmillement de paillettes. Des ponts, la vue se porte sur des cours noyées dans des feuillages dorés, des solitudes de parc clos par des murs d'ancien *steen*, des échappées de jardins fleuris où un enfant pâle s'amuse à poursuivre des papillons, parmi de gros coquillages, des boules de verre soufflé et des rocailles lustrées de vieux lierre.

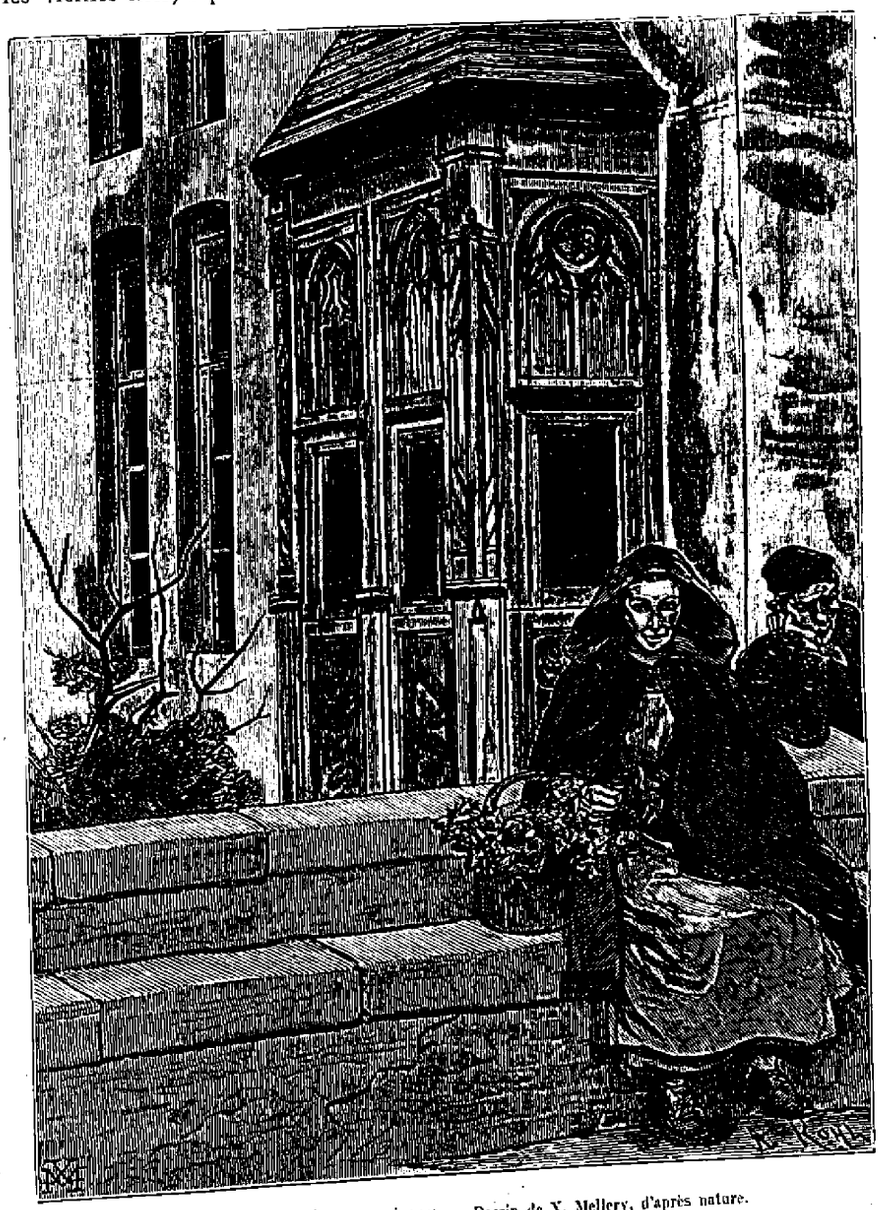
Alors les chèvrefeuilles aux grands feuillages écroulés, les vignes vierges dont les vrilles ressemblent en effet à des mains de vierges, mais de vierges folles, les glycines ruisselantes comme des crinières, retissent partout l'éclatant manteau qui pour toute une saison habillera la nudité blessée des vieilles pierres; et sous l'universel reverdoiement la ville prend des airs d'Éden dont une nuée d'oiseaux serait l'âme vivante et ailée. Surtout le long des canaux, le charme ne s'épuise pas : des écharpes diaprées comme l'arc-en-ciel flottent au-dessus de l'eau; des colonnes de poussière vermeille montent dans le soleil, se rompent à l'ombre, forment comme des obélisques étincelants sur lesquels s'appuie la pâleur bleue du ciel.

Attardez-vous à travers ces mirages, attendez que toute cette magie du jour et de la lumière se soit éteinte dans les rougeurs sombres du couchant; lentement une gloire pourpre s'est étendue sur la ville, écaillant de réverbérations ardentes le miroir sombre des canaux, allumant dans les vitres des reflets de lampes, éclaboussant d'une traînée magnifique le faîte des pignons. La poussière qui naguère dansait vermeille aux clartés du midi s'immobilise à présent dans les flammes de l'air. Aux arches ténébreuses des ponts, l'eau semble fumer sur de la braise; les loggia en saillie sur la rue, toutes flambantes d'or et de cinabre, rougeoient comme de petites chapelles illuminées; et le vacillement jaune des chandelles que des femmes allument çà et là au coin des rues, devant les vierges de cire et les saints de pierre des niches, fait une tache de cuivre poli sur la pluie de sang qui crève du ciel. Puis les tons d'incendie se fondent dans les obscurités élargies; et, tandis que se dissout à l'horizon comme un caillot le dernier feu du couchant, une gerbe d'argent pâle s'ouvre à travers l'espace, un ruissellement de fleuve laiteux coule jusqu'au lit des canaux, une clarté de songe enveloppe les verdures et les maisons.

Une robe de satin neigeux passequillé de gemmes sur des épaules nues que baise la flamme bleue des lustres a seule le frisson de cette nuit épandue sur les eaux. De molles transparences baignent les fonds qui, dans cette lumière de féerie, échafaudent des architectures vagues, des palais de vapeur et de nuée, aux colonnades qui se perdent dans du rêve, aux escaliers de marbre blanc trempant leur pied dans des lacs de lune; et sur la coulée adamantine des canaux, des embarcations pavoisées de clair damas moiré passent aux éclairs des rames égouttées en pierreries. Dès ce moment la fantasmagorie étend ses ailes, prend possession du paysage où les formes ne sont plus que le désir de la réalité, dans un élargissement indéfini de contours; et des pignons noyés de nuit, des maisons en-

dormies, des arches sombrées dans un fourmillement de lucioles, des hauteurs de l'air où sur leurs trapèzes d'or se balancent les Ariels du carillon, une voix semble sortir et murmurer : Amour! mystère!

L'été, une chaleur assoupissante et lourde, qu'enflamme la réverbération des vieux murs, cuits au soleil, s'abat dans les rues. L'odeur de décombres, partout régnant dans les vieilles cités, sépulcres d'ossements blanchis, se répand alors parmi les fragrances des jardins en fleurs, comme l'émanation de la mort mêlée à toute cette vie folle des sèves. C'est le temps où les pierres s'allument d'une traînée étoilée sous la germination universelle. Chaque pan de maçonnerie a son bouquet, s'aigrette d'une graminée, s'ensanglante d'un coquelicot, se constelle d'une rose d'églantier, remue comme une toison de flamme et de couleur sous le midi



La logette du bourreau (voy. p. 318). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

brûlant; et dans les crevasses des toits lépreux, devenus pareils à des corbeilles constellées de floraisons, les grands papillons se posent, avec de longs tremblements d'ailes. Toute cette gaieté de la nature amoureuse tombe sur le délaissement et le silence des ruines comme une ironie, sans en arracher une rumeur plus haute. En août, quand le soleil tombe à pic sur les quais déserts, morne et noir parmi les cieux lourds, il semble au contraire que la sensation d'un vide immense que rien ne peut plus combler s'impose plus impérieusement à l'esprit; et l'on pense aux cimetières remplis de tombes fleuries et que l'été rend plus solitaires et plus tristes.

Enfin l'hiver à Bruges a pour les esprits graves d'intimes et attirantes douceurs d'oubli et de mystère plus délicieuses encore que les impressions estivales et

printanières (voy. p. 309 et 290). La neige, comme un vaste suaire rigide, sous lequel s'immobilise ce qui reste de vie à la grande paralytique, étend ses hermines sur les toits, les quais, les ponts, vêt d'une pudeur d'ensevelissement la mort des rues. La tour des Halles alors apparaît comme un fantôme voilé de son linceul, par-dessus les volées de flocons qui submergent la ville; et sous l'entassement des neiges celle-ci finit par ressembler à une nécropole de marbre, dressant ses mausolées et ses stèles dans les ténèbres blanches de l'air. Pourtant Bruges n'est morte qu'en apparence : on dirait même que l'hiver la réveille de sa léthargie prolongée; du moins la pâle animation d'une vie imprévue donne à ses places comme l'émotion vague d'un réveil. Sur les canaux gelés le patin griffe et entre-croise ses raies; les maraîchers apportent leurs denrées sur des traîneaux; et d'autres traîneaux en forme de sièges à hauts dossiers servent aux communications urbaines. A chaque instant on croise le long des trottoirs de petits véhicules poussés à bras par des hommes et des femmes et où de vieilles dames et des enfants, pelotonnés sous les écharpes et les fourrures, font songer aux jolis personnages rougis par la bise qui peuplent les hivers des maîtres hollandais.

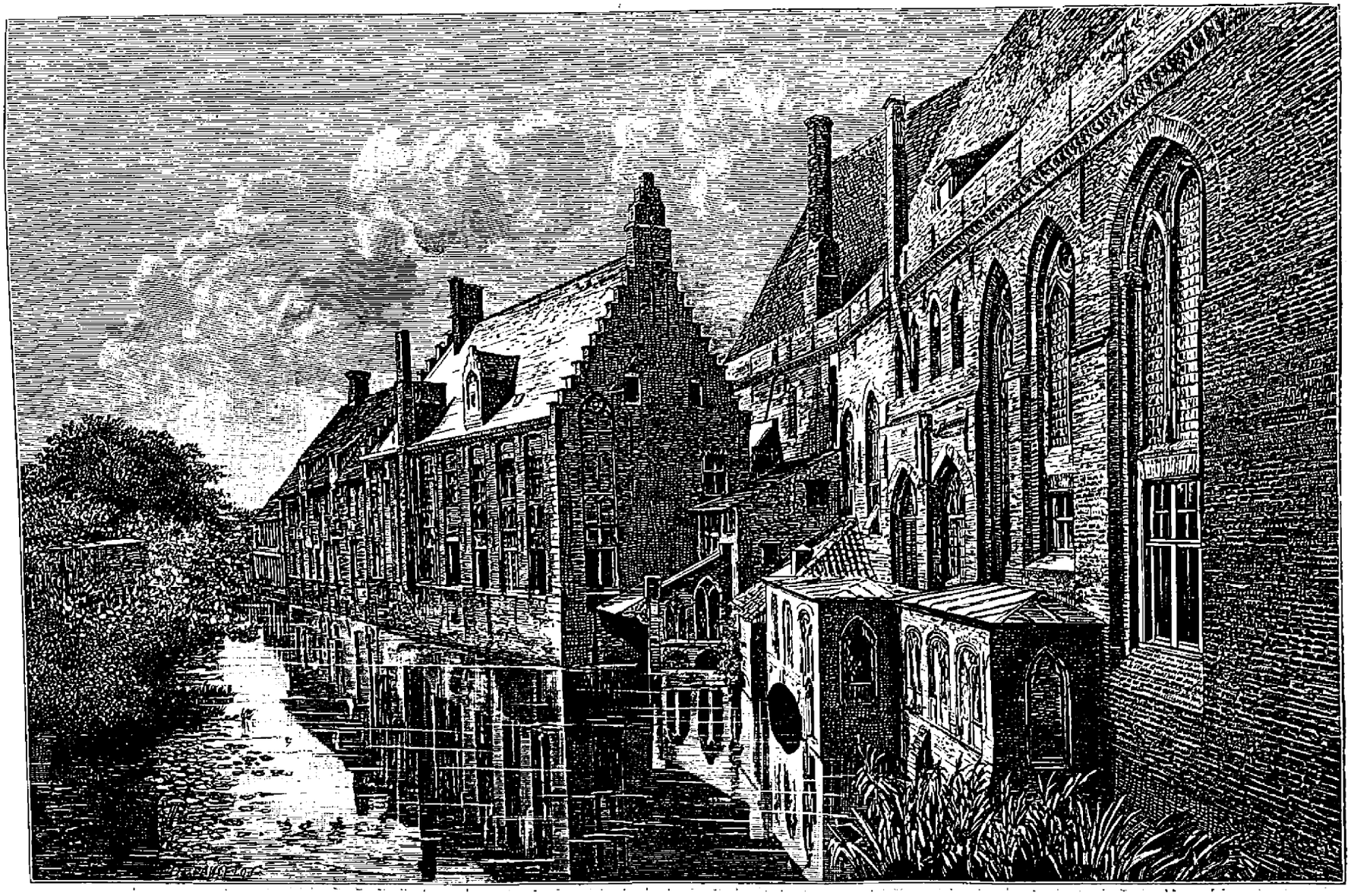
Quelle que soit d'ailleurs la saison, si vous voulez connaître Bruges, jetez-vous dans la mêlée de ses canaux : plus sûrement que les meilleurs guides, ils vous conduiront aux bons endroits, à travers le fouillis des habitations et le labyrinthe des ruelles. Toujours vous verrez se réfléchir dans leur nappe quelque demeure illustre, quelque façade historiée, quelque chef-d'œuvre de l'art et du temps, cet autre divin artiste qui donne à l'ouvrage sorti des mains de l'homme le coup de pouce suprême de l'achèvement. Si le chef-d'œuvre ne se trouve pas sur le quai même ou ne baigne pas son pied dans l'eau, soyez tranquille : il est aux alentours, dans quelque rue voisine où, en vous détournant un peu, vous n'aurez pas de peine à le découvrir.

Partez, par exemple, du quai des Augustins : à votre gauche se prolonge, sous une succession de ponts aux arcades trapues, le canal qui successivement longe le quai Espagnol et le quai des Orientaux, tantôt bordant de son noir ourlet des murs treillissés de lattis derrière lesquels se déroulent des jardins, tantôt lavant les assises de vieilles et sombres façades anguleusement profilées dans l'air. Dès le premier pas, vous êtes arrêté par un petit bijou d'architecture, un édicule à rinceaux gothiques enchâssé dans un mur banal, un de ces charmants tableaux sculptés comme le caprice du moyen âge en prodiguait partout : la légende qui, pareille aux pariétaires, fleurit toujours entre les vieilles pierres, en a fait la logette du bourreau (voy. p. 317). Si grand'peine qu'on ait à se figurer l'ogre manœuvrant dans cette cage suspendue, que les fines saillies de l'ogive arabesquent comme des vrilles de liserons et qui serait tout juste assez grande pour les frétillements d'une Mimi Pinson, il ne semble pas que les recherches des érudits lui aient trouvé une autre attribution.

Franchissez le pont sur lequel la mignonne construction ouvre son œil curieux; une suite de pittoresques pignons s'échelonne dans la perspective des rues voisines : ici des maisons de bois du quinzième siècle, avec leurs étages en surplomb coupés de fenêtres à meneaux de plomb et patinés par les siècles d'une admirable rouille rembranesque; là des faîtes déchiquetés en dents de scie ou pointant en aiguille. Dans la rue Espagnole, un sombre bâtiment, la *Nigra Casa*, que le peuple continue à appeler la *Case*, perpétue le souvenir des angoisses qui, dans ses cachots, assaillaient le malheureux prisonnier déféré à l'Inquisition. Non loin, la rue Queue-de-Vache, un bout de rue étranglée dans un tournant, s'enorgueillit de quatre curieuses architectures de la fin du quatorzième siècle, très instructives au point de vue de ce style brugeois qui enfermait dans un chanfrein l'ordonnance et le détail de ses façades. Les découvertes se pressent d'ailleurs ici, au point qu'il est impossible de les suivre. Des rues entières ont gardé le caractère et la physionomie du passé, avec des lignes brusques de toits, des saillies violentes de pignons, des motifs énigmatiques d'ornementation; presque chaque maison, gardée pure d'altération sensible, y est comme le vivant poème de la vieille vie et des vieilles mœurs brugelines. Peut-être retrouverait-on maintes d'entre elles sur le mémorable plan où, avec un scrupule de bénédictin, le digne peintre Marc Gheraerts s'appliqua à délinéer toutes les habitations de la ville en minuscules silhouettes, en fouillis de petits pignons tassés, emboîtés, enchevêtrés, et qui se conserve encore précieusement à l'hôtel de ville, comme un monument tout à la fois d'archéologie et de patiente élaboration.

C'est le long d'un canal que s'alignent les longues façades latérales de l'hospice Saint-Jean, avec leurs hautes baies ogivales filant jusqu'à la corniche, l'emmêlement heurté et fantasque des multiples édicules greffés sur leurs frustes maçonneries, les angles rentrants et sortants de ces cabinets en saillie sur l'eau ou ancrés par des contreforts aux boues du fond, de ces toits brusquement inclinés comme des hottes de foyer sur des murs immergés, de ces rampes se perdant dans le vide, sans qu'on sache à quels mystérieux escaliers elles peuvent servir et, plus loin, prolongeant dans la reculée le mouvement et le caprice de ces jolies verrues de pierre accrochées au sévère édifice, le profil trapu des autres dépendances de l'hôpital, bâties en forme de grandes châsses au milieu du canal.

Ailleurs, proche du canal du Miroir, sur cette place où la statue de Jean Van Eyck éternise le génie de l'art flamand, un pignon flanqué d'un avant-corps évidé à la base en portique et qui lui-même s'accote à une svelte cage découpée en fines nervures, forme un gracieux décor polychromé d'or et de couleurs vives, avec des dentelles de balcon, des fenestrures de galerie, toute une ciselure délicatement fouillée d'orfèvrerie à laquelle la restauration a rendu la fraîcheur de ses arabesques et de ses emmaillements. C'est l'ancienne maison du

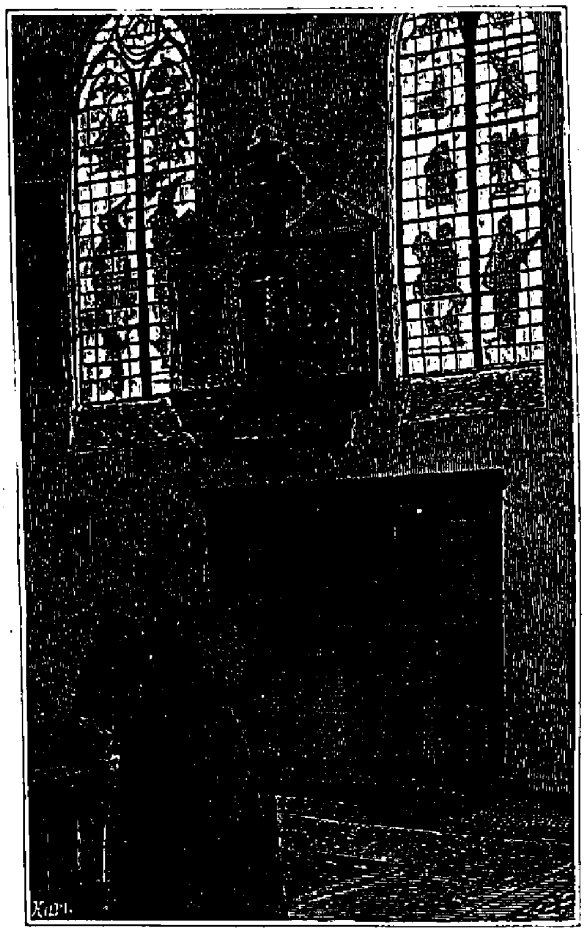


Vue extérieure de l'hôpital Saint-Jean. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie

Tonlieu. Enfilez l'étroite ruelle qui, à un pas de là, se glisse en serpentant entre deux rangs de maisons pressées l'une contre l'autre : vous ne tarderez pas à déboucher dans une exquise solitude bordée de pignons dentelés sur lesquels se détache, en une attitude méditative, le peintre des paradis, le noble et gracieux Memling.

Le fil de l'eau vous conduira encore à bien d'autres trouvailles. Sur une petite place qu'avoisine un pâté de maisons à profils élancés, vrai coin de moyen âge perdu dans la circulation du quartier, vous verrez se dresser, sous un campanile couronné d'une boule de cuivre, les tours jumelles de la petite chapelle de Jérusalem.

Cette paix de recueillement qui règne partout dans la ville redouble ici, aux flambantes pénombres de cet endroit de prières, où l'image du Christ, uniquement présente, semble saigner, sur une grande croix invisible, en longs ruissellements rouges. C'est par adoration des plaies du Sauveur que l'édifice fut bâti par ce Jacques Adournes, seigneur de Nieuwenhove, Nieuvliet, Vyve, Marguillies, Polvoorde, Walle, Borreghem, lequel, dit la légende, ayant conçu la pensée de glorifier le Christ en érigeant un sanctuaire sur le modèle du Saint-Sépulcre, alla trois fois à Jérusalem, parce que les deux premières fois il avait perdu la notion exacte de la forme du divin tombeau. Bien que la chapelle brugeoise ne réalise que lointainement l'ambition du vieux seigneur, l'impression de la mort d'un Dieu n'en est pas moins sensible dans la sombre atmosphère enflammée de ces voûtes où le reflet des verrières et le brasement des cierges laissent couler comme une pourpre de sang. Un jour diapré tombe des hautes ogives à lancettes des fenêtres et vient baigner un simulacre du Calvaire, chargé des attributs de la Passion. Ouvert sur l'évidement de la tour, le chœur développe au-dessus de cette partie de la chapelle une vaste baie à laquelle on monte par un double escalier. Et au pied même des marches s'ouvre de chaque côté une porte mystérieuse et basse, communiquant avec une crypte aux voûtes rayées de nervures gothiques. D'éternelles demi-ténèbres règnent dans ce lieu profond, éclaboussées aux gouttes de lumière des cierges brûlant en un renfoncement. Là, derrière une herse de fer, repose un Christ livide et décomposé, sous un linceul de fines dentelles. Un étroit passage, qui oblige à ramper sur les mains, livre accès au caveau funèbre : perpétuellement la piété des gens du quartier y entretient, comme un apitoiement aux maux divins, le rouge éclat d'une double rampe de luminaires, et sous cet incendie qui se rallume chaque matin et ne s'éteint qu'aux ombres du soir, le supplicié semble s'agiter en son lit de marbre d'un frisson de vague résurrection.

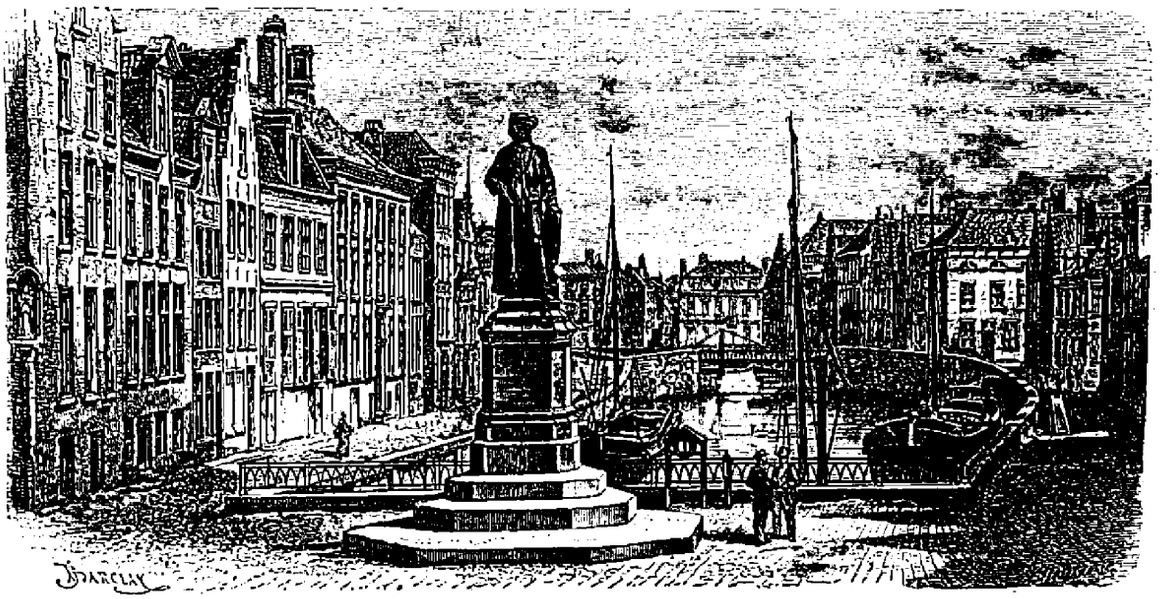


La chapelle de Jérusalem. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

C'est une des émotions de Bruges que ce sanctuaire de fervente commisération : dès l'entrée un retable en pierre et en marbre, où le Christ est représenté sur la croix, entre les portraits du donateur et de sa femme, vous avertit de la destination du lieu. Dans l'angle opposé, une vieille, les deux pieds posés sur une chaufferette, devant un petit bureau où s'empilent des cierges et des bougies, vous convie à participer, par l'offre d'un peu de cire, au grand feu d'amour qui brûle dans la crypte en l'honneur du Dieu fait homme. Constamment des figures voilées de femmes à grands manteaux s'en viennent achalander ce pieux commerce, et des flammes aux mains, disparaissant sous les portes du fond, derrière lesquelles, prosternées et suppliantes, elles demeurent longtemps en prière.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Quai du Miroir (voy. p. 311 et 318). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Encore les canaux. — Échappées sur le Bourg. — Le quai du Rosaire. — Le quai Vert. — Le quai Long. — La Poterie. (*Suite.*)

La dévotion s'entoure partout à Bruges d'une poésie silencieuse et voilée qui émeut, comme une douleur montée des âmes, en cette vie précaire de la ville où les misères sont plus grandes et les souffrances plus vives qu'ailleurs. Parmi le naufrage universel des espérances, la Foi, qui ne trouve sur la terre que des étais vermoulus auxquels elle ne parvient pas à s'accrocher, remonte à Dieu, comme à la source des miséricordes, et lui demande la subsistance spirituelle et morale que le travail et la méditation ne peuvent plus donner à la créature. Toute une part de l'existence des femmes et même des hommes est donnée à la fréquentation des églises. L'ouvrier qui passe ailleurs distraitement devant les temples catholiques, s'arrête un instant ici pour aller s'agenouiller dans un coin sombre des piliers, parmi le peuple de silhouettes courbées qui toujours se renouvellent dans les confessionnaux et sur les bancs destinés à la ferveur des pauvres. Et les églises elles-mêmes, vastes, sombres, humides, sans les gaietés dont elles se décorent à Anvers, à Gand et à Bruxelles, participent de cette religion inquiète, douloureuse, gémissante, qu'entretient dans les âmes le deuil d'une humanité éprouvée. Saint-Sauveur, avec son immense vaisseau austère où la moiteur glacée sortie du sous-sol ne se dissipe pas au feu symbolique des vitraux et aux illuminations des cierges, et fait passer dans l'air comme le froid des tombeaux creusés sous les dalles, Saint-Sauveur, partout tendu de marbres noirs qui mettent aux murs comme d'immobiles plis de draperies funèbres, a l'air d'un gigantesque catafalque déployé sur le néant des choses, cette mort de tout dont l'esprit est hanté à Bruges et qui finit par y plonger le passant dans une torpeur engourdissante (voy. p. 323 et 325). Même à Notre-Dame, plus claire sous ses profonds arceaux, la pompe de la décoration et l'abondance des trésors d'art, cette floraison matérielle qui symbolise l'épanouissement mystique de l'esprit et anime comme d'un frisson sensible la sévérité mortifiée des vieilles cathédrales, ne suffisent pas à égayer le sombre horizon de la dévotion brugeoise (voy. p. 329).

Nous sommes là pourtant dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grandes églises ca-

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289 et 305.

tholiques de la Flandre : telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures, que chacune des innombrables chapelles est elle-même comme un musée. Erasme Quellyn, Pierre Pourbus, Van Oost le Vieux, Bernard Van Orley, Gérard Zéghers, Antoine Claeissens, Craeyer, Jean Mostaert, multiplient à Notre-Dame les images douloureuses ou riantes des Christ saignants, des Madeleine parées et des belles Vierges nourricières. Mais toutes ces peintures pâlissent devant la possession glorieuse d'une œuvre sortie des mains de Michel-Ange, cette Vierge en marbre blanc de la chapelle du Saint-Sacrement dont un collège académique consacra, lors du centenaire du maître de la Sixtine, l'authenticité jusqu'alors contestée, corroborant ainsi le témoignage des archives de l'église, selon lesquelles la statue aurait été payée en 1514 cent ducats au sculpteur, par un certain Jean Mouscroen, marchand de Bruges (voy. p. 328).

Une inexprimable majesté est répandue sur le visage légèrement incliné de la Mère céleste, comme si, du haut de son trône, elle abaissait ses regards vers le séjour des hommes ; et pareillement Jésus, pressé contre son giron et appuyé sur son genou gauche un peu relevé, semble contempler d'un œil pensif cette terre dont sa propre agonie rachètera plus tard les souillures. Ainsi devait, en effet, concevoir ce groupe familial le rude et souffrant génie de qui la pensée s'en allait par une pente naturelle aux tristesses sévères. Et non seulement la conception, mais le grand style des attitudes et des draperies, la grave beauté de l'ordonnance générale trahissent bien les nobles élégances de ce cerveau souverain.

Ce n'est pas, d'ailleurs, l'unique merveille de cette église si riche en grandes impressions d'art. Dans une chapelle latérale se font face, à travers la mort, deux monuments incomparables (voy. p. 326 et 327). L'un et l'autre recouvrent des poussières royales : ici les cendres de la douce et gentille Marie de Bourgogne, là les ossements du valeureux et dur Charles le Téméraire. Le duc et la princesse, les mains juxtaposées à la hauteur de la poitrine, sont couchés, couronne en tête, elle dans les plis d'une robe retombant par delà ses pieds, lui dans une riche armure de parade, sur l'entablement de leurs sarcophages feuillagés de rinceaux de cuivre et fleuris d'écussons en émail. Ces majestés abolies, dont la forme terrestre s'est éternisée dans le travail d'un grand ciseleur, quand tout ce qui les accompagna pendant la vie et l'illustre maison même dont ils sont sortis ont été dispersés dans l'éternité, offriront toujours à l'esprit un sujet de méditation sur la vanité des grandeurs. Toute cette puissance des ducs de Bourgogne, si haute dans le passé, repose avec eux sous le marbre, vide d'âme et de sang comme leurs effigies : c'est dans l'aride néant où ils sont étendus eux-mêmes que l'arbre de leurs possessions, déployé aux parois de leurs tombeaux, prolonge ses rameaux, comme un tronc frappé de mort et sur lequel rien ne doit plus germer.

Ces deux illustres sépultures sont à Notre-Dame comme les monuments de la chevalerie expirée. Sur Charles, la Force, et Marie, la Poésie, elles scellent la pierre des temps. Et, comme aux funérailles royales, un cortège de princes marche derrière le corps ; vingt-neuf écussons aux armes des chevaliers de la Toison d'or qui, dans cette même église Notre-Dame, assistèrent au chapitre de l'Ordre, sont suspendus au-dessus des stalles du chœur, mêlant l'ironie de toute cette gloire envolée à la solitaire tristesse des deux grands mausolées.

Adieux à Bruges. — La montée au Beffroi. — Vue générale de la ville.

Après avoir vécu un certain temps des mélancolies et des grandeurs de cette ville captivante entre toutes, on ne se résigne pas à la quitter brusquement. Un attrait irrésistible nous ramène vers elle et nous fait désirer de la revoir une dernière fois, comme, au moment de quitter la chambre où sous la clarté des cierges repose aux plis du linceul un être longuement aimé, on soulève la portière pour s'emplir les yeux d'une contemplation suprême.

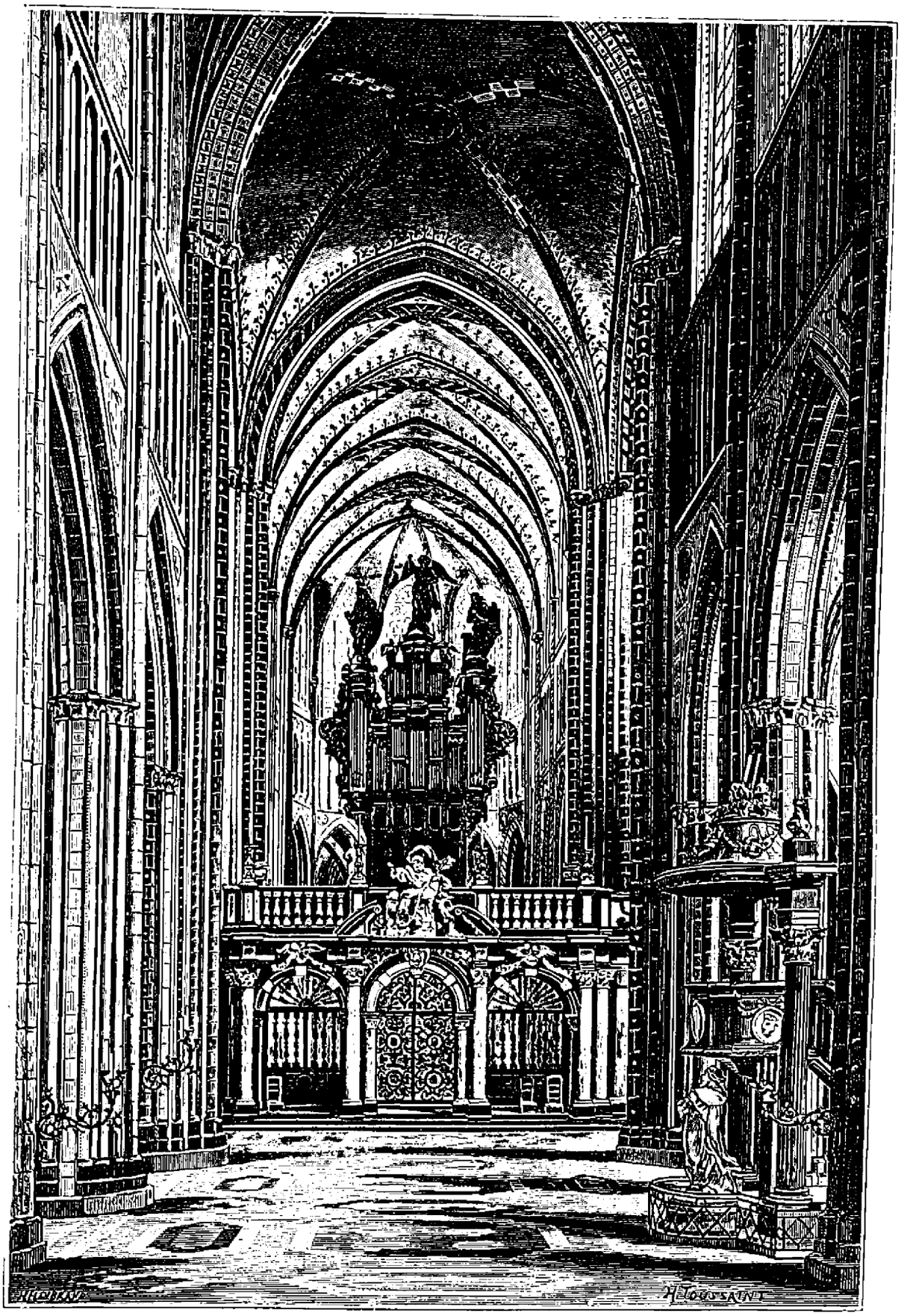
Du haut du Beffroi nous apparaîtra donc, dans un large coup d'œil d'ensemble qui sera notre salut de départ à Bruges, la cité chimérique où les yeux se distendent à des visions qu'ils ne perçoivent point autre part.

L'entrée de la tour n'est pas banale : au tintement de la sonnerie qu'il faut agiter pour faire apparaître le gardien, il semble que des répercussions se sont prolongées dans le vide de l'immense cage ; et les pas de l'homme traînant sur les dalles, de l'autre côté de la porte, ont une douceur sourde et voilée qui fait penser à quelque esprit descendu pour vous ouvrir.

La clef a tourné dans la serrure, cette grande clef du mystère que le concierge retire aussitôt après, comme un geôlier qui, sous les verrous, garderait les siècles prisonniers. Un doigt vous montre alors, dans un trou noir, les premières marches d'un escalier sur lesquelles expire une dernière pâleur de jour, et ce geste est comme un adieu des vivants au moment de s'engager parmi les morts.

Puis l'ascension commence.

Une fois engagé dans la spirale qui toujours tourne et monte, ne s'arrêtant plus que là-haut en plein ciel, sans paliers pour se reposer, avec de rares meurtrières à travers lesquelles un rais de lumière s'étrangle comme un voleur entre les battants d'une porte, on est bien, en effet, dans la région des ombres. Impossible de se dérober à l'oppression sévère qui s'empare de la pensée. Il semble que cette spirale qui monte dans la clarté des espaces plonge au contraire dans les ténèbres et qu'on va voir tout à coup, au fond de cette nuit amoncelée, apparaître, comme ces soldats qui gardaient le tombeau du Seigneur, les reîtres es-



Intérieur du Saint-Sauveur (voy. p. 321). — Dessin de H. Toussaint, d'après une photographie.

pagnols endormis autour du corps supplicié de la vieille métropole brugeline.

A mesure qu'on s'élève, une rumeur lointaine, comme la respiration sensible d'un grand poumon, descend par saccades rauques, remplissant les oreilles d'un bourdonnement intermittent. A cette distance, ce n'est qu'un grondement confus, une trépidation vague des marches sous le pied, le bruit roulant d'une rafale où viennent expirer les autres bruits.

Quelquefois une porte se rencontre sous la main : on croit enfin arriver au jour; on pousse le battant, qui cède, mais on n'a sous soi qu'une ouverture béante à pic sur quelque salle démesurée qui prend toute la largeur de la tour et se suspend dans le vide comme un nid pour des oiseaux géants. Deux cents marches, et la gigantesque vis se déroule toujours, gironnant dans la nuit qui semble redoubler. A présent, une autre sensation envahit l'esprit, une fièvre de monter toujours plus haut et plus vite, comme un besoin d'escalader l'énorme mur d'ombre contre lequel, pareille à une échelle, la tour est posée et qui de son chaperon doit nous laisser voir enfin la gloire et la lumière des siècles. Par moments un froissement d'ailes trouble le silence de la montée : c'est une chauve-souris dérangée dans son sommeil et dont le vol mou frôle le pèlerin de ces catacombes en hauteur.

A la trois-centième marche, la rumeur sourde qu'on entendait tout à l'heure s'enfle, grandit comme le choc d'un battant de cloche qu'on aurait au-dessus de soi, dans ce bleu qui ne s'aperçoit point encore et auquel l'âme, ployante sous toute cette nuit entassée, aspire comme à une délivrance. Des grincements de rouages en mouvement, des sonorités de cuivre semblables à des éclats de trompette encore voilés, commencent à percer dans ce tonnerre roulant d'en haut. Puis les bruits se meurent dans une vibration, un souffle qui va se perdant au fond de l'entonnoir; et de nouveau le silence se refait, interrompu seulement par la retombée régulière des pieds qui se lèvent sans trêve.

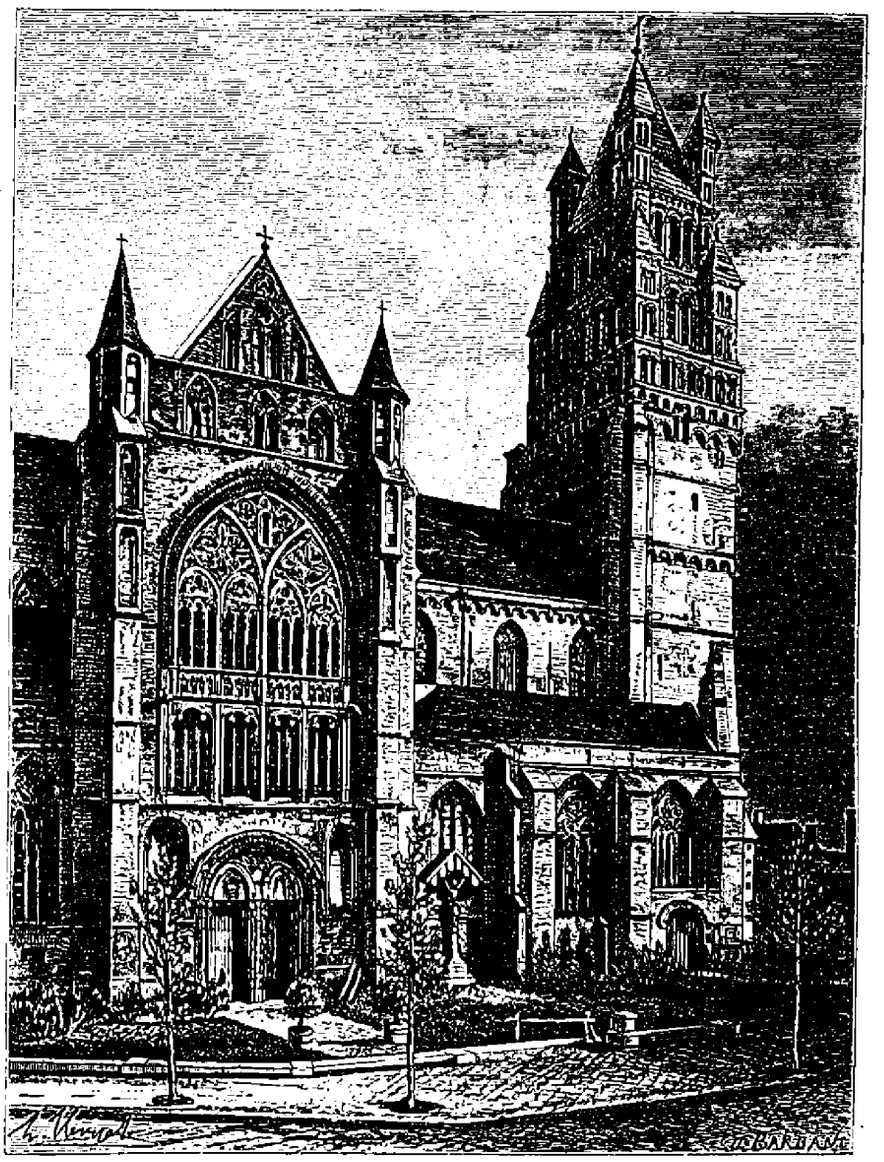
Brusquement les degrés de pierre s'interrompent, font place à un petit escalier de bois : on touche à la plate-forme des cloches. Et la commotion est étrange de « sentir » en ce moment la venue de quelqu'un qui descend vers vous, de l'autre côté de l'ombre : on n'entend encore que des pas lourds, comme voilés de sommeil et de nuit; puis le bruit se précise; les degrés de l'escalier gémissent; une ombre apparaît, grandit, devient un visage humain, souriant et clair. C'est en effet le veilleur de la tour qui vous accueille au seuil de sa demeure éthérée. Cette voix qui se fait entendre et dont les paroles, à peine perceptibles dans le vent qui souffle à cette hauteur, bourdonnent comme un essaim de mouches éparpillées, cette rencontre d'une créature de chair et d'os au sortir des longues ténèbres de la montée, sur ce pont de bois qui semble enjamber l'espace, ne s'oublient pas et tiennent de l'impression de quelque vision surnaturelle sortie du fond des airs.

Encore un effort, et vous aurez pris pied sur le plancher solide où, en pleine région des oiseaux, ce Siméon Stylite perché au haut du Beffroi surveille les horizons et de quart d'heure en quart d'heure sonne le temps au-dessus de la ville. Ce veilleur qui jamais ne chôme et, la nuit comme le jour, sans broncher d'une seconde, tire la petite corde au bout de laquelle s'agite la cloche, a quelque chose de l'inexorabilité des fatalités. C'est l'homme-horloge de la cité, le régulateur de ses destinées, en même temps que la prunelle d'Argus fixée à tous les points cardinaux et guettant le point rouge des incendies dans les lointains. Quand d'en bas le passant attardé dans les rues, le rustre des banlieues regagnant son gîte, voit aux six fenêtres de la tour scintiller la lumière de la petite lampe, il croit voir briller derrière la vitre l'œil même du veilleur. Et constamment l'humble fonctionnaire qui, bonasse et terrible, si près de l'infini, joue le rôle du Temps, tourne et retourne son sablier, versant l'Eternité en petite pluie d'heures, de quarts et de demies, à la tourbe humaine qui s'agite tout là-bas, comme une poussière noire roulée par le vent, dans la profondeur illimitée d'un puits. Une cabine avec deux bancs dans le mur, un petit poêle dont le tuyau engagé dans la tour fait au dehors un coude qui, vu de la place, ressemble à un imperceptible crampon de fer, une planche sur laquelle s'entassent des ustensiles de cuisine, une armoire et deux ou trois sièges pour les visiteurs, suffisent à cette existence d'aéronaute échouée dans la nuée (voy. p. 333).

L'homme n'est pas seul, d'ailleurs : ils sont là trois qui se relayent en cette veille sans trêve de Providence, chacun ayant son temps de faction, sentinelle perdue aux confins du ciel, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents. Et comme pour tuer ces heures qu'ils sonnent incessamment et qui tuent leurs frères terrestres plus sûrement que si, archers embusqués derrière les aiguilles de la grande horloge comme derrière des créneaux, ils les visaient à coups de flèche, ces trois suppôts de la mort, bons diables et pauvres hères, piquent l'alène, rapetassant le vieux et ajustant le neuf pour leurs clients d'en bas. Figurez-vous ce pan-pan de cordonnier s'entremêlant aux ronflements de l'ouragan pendant les nuits d'hiver et aux battements d'ailes des oiseaux de mer heurtés contre les vitres par les rafales! Singulière, en vérité, doit être la sensation de se chausser d'escarpins fabriqués par ces fils du ciel dans leur barque battue des roulis de l'infini, quand la tempête, bon sonneur, se pend aux cordes des cloches et les met en branle aux nuits d'équinoxe!

Un vaisseau en plein océan ne reçoit pas plus de chocs que cet habitacle trépidant aux secousses des aquilons : à certains moments, on perçoit nettement comme la poussée d'une force irrésistible, de toute une masse d'air battant la tour du poids d'une

montagne. L'énorme pilier bouge alors, semble osciller, mugissant sous l'effort des vents, avec des râles rauques et déchirés, des lamentations, des appels de voix humaines s'étranglant aux meurtrières, pendant que seul, perdu dans ces fracas sous le vacillement de sa lampe qui charbonne, le veilleur continue à clouer à petits coups de marteau ses semelles, s'interrompant seulement dans cette grave besogne pour remuer sa cloche ou bourrer d'une pelletée de charbon son poêle. Une minuscule horloge, grosse comme le poing, rythme de son tic-tac le calme travail de l'homme, et, dans cette cambuse battue par les volées d'ouragan comme les nefs errantes par les paquets de mer, semble être la respiration sensible d'une conscience tranquille.



L'église Saint-Sauveur, vue extérieure (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

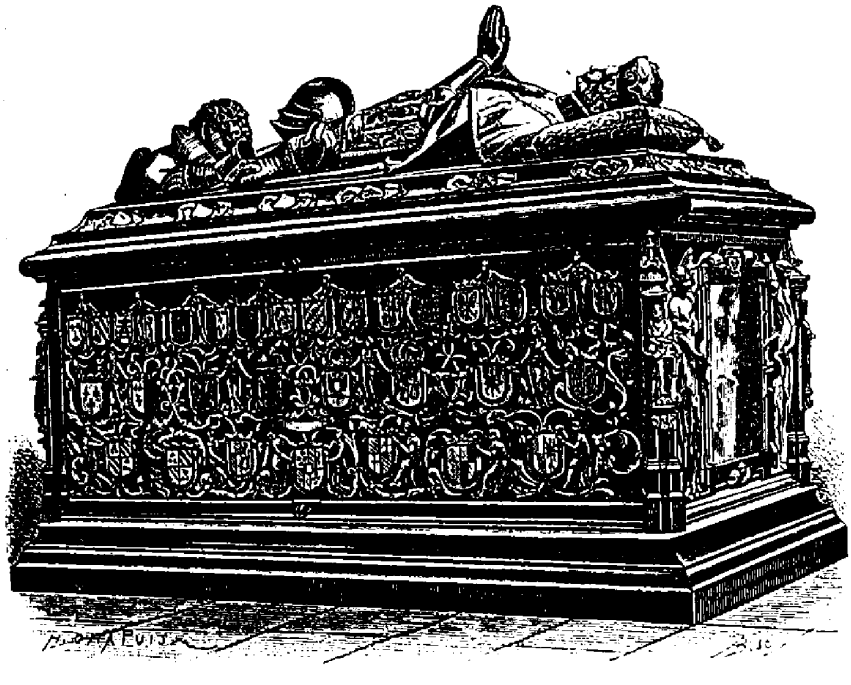
La chambre des veilleurs s'ouvre par six larges baies sur l'espace, et ces baies sont pareilles à des cadres dans lesquels tient à l'aise l'énorme paysage des Flandres, ou plutôt aux miroirs d'un diorama braqués sur une toile démesurée. De là, en s'allongeant à plat sur le rebord, l'œil suit l'écroulement à pic de la tour jusqu'à la première galerie, embrasse le diamètre du cadran de l'horloge vaste comme l'arène d'un cirque, flotte aux courbes des contreforts, se pend aux crochets des pinacles, roule, glisse, ricoche, comme un homme précipité dans le vertige d'un puits, et du pied du Beffroi rebondit enfin aux vagues solides d'une mer de toits, coupée d'espaces clairs qui sont les places et les rues, pareils aux courants de cette grande houle immobile (voy. p. 331).

Le tableau est merveilleux : aussi loin que va le

regard, il ne rencontre que pignons, tourelles, aiguilles, dais, clochetons, émergeant de l'imbriquement des tuiles rouges et des ardoises grises dans une pâleur lumineuse où courent des frissons de soleil et qui tamise comme la vivacité des tons.

J'ai déjà dit le miracle de cette lumière des Flandres, lavant d'une moiteur irisée et douce les horizons, baignant les arêtes dans un floconnement de nuées, lustrant la pierre d'une patine éteinte, exquisement grise, pleuvant aux heures matinales en rosée d'arc-en-ciel sous laquelle se dissout, s'ennuage et se fond la réalité solide comme aux mirages d'un songe. Mais ici on est comme au laboratoire même de ces merveilleuses alchimies : on assiste à la formation des vapeurs qui président aux enchantements et sont les ouvriers des illusions ; on les voit s'abattre sur les maisons comme les nues splendides où se cachaient les dieux de l'Olympe quand ils descendaient parmi les hommes, crever aux angles des rues, panteler aux chevets des églises, se déchirer aux aiguilles des tours, en laissant aller de leurs flancs une pluie scintillante et vermeille. Et dans cette incomparable atmosphère, dans ce paradis de clartés humides, aux prismes moelleusement brouillés et que les frottis légers du pastel pourraient seuls exprimer, sommeille, au murmure de ses canaux, la grande amazone glorieuse du passé, devenue la bonne vieille décrépite et chagrine du présent.

A perte de vue se déroulent et s'entassent ses palais, ses *steenen*, ses hôtels de corporations, ses entrepôts,



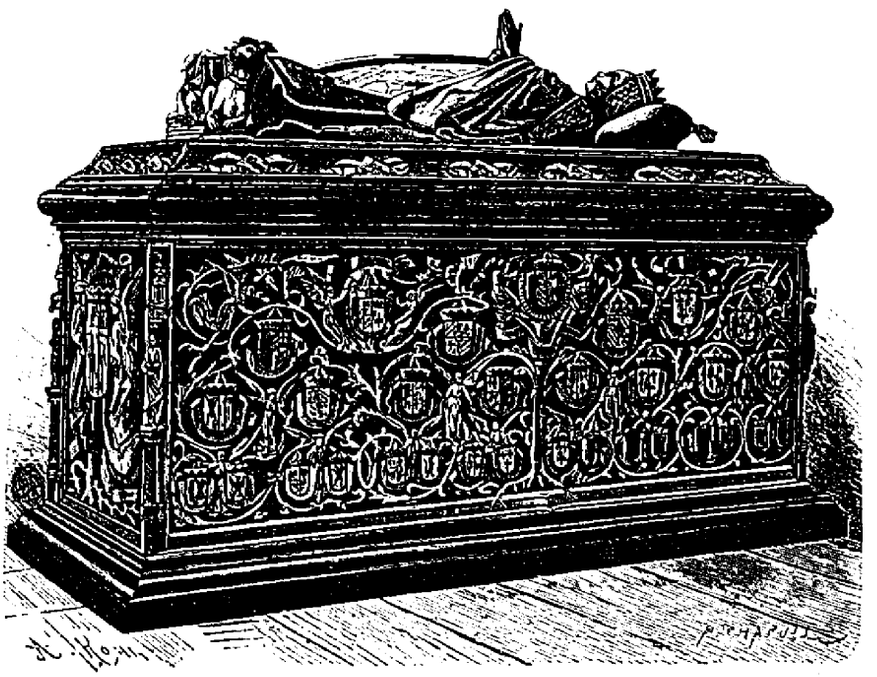
Tombeau de Charles le Téméraire (voy. p. 322). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de V. Davelny, à Bruges.

ses édifices communaux, ses clochers d'églises. Voici le Bourg où elle prit naissance, les lignes de sa circonscription primitive, le lit où coulait son fleuve, la maison de ses comtes, la chapelle du Saint-Sang, cette église de Notre-Dame où se réunissait le chapitre de la Toison d'or, le sombre temple de Saint-Sauveur, Saint-Jacques, l'Académie, l'Hôpital, le Craenenburg, tout un défilé de graves personnages de pierre et de briques rappelant l'honneur, la vaillance, la foi, une prospérité inouïe suivie d'une irrémissible décadence. De cet observatoire élevé, un œil exercé peut suivre l'histoire de Bruges à travers ses vicissitudes et ses splendeurs, remonter le courant des siècles, reconstituer, à la faveur du cadre demeuré, le tableau de ses anciennes énergies, et sautant de tour en tour, comme un oiseau de branche en branche, dans cette volière de pierre jadis si tumultueuse, plonger au plein cœur de sa turbulente civilisation passée. Là retentissaient les prises d'armes; là couraient à la place publique, du pas courroucé de l'émeute, les milices communières; là ondoyaient les processions, les cortèges, les ommegancks, dans le claquement des bannières, le scintillement des ors et des pierreries, la magnificence des costumes; là un peuple industrieux du matin au soir battait l'enclume, d'un si merveilleux élan que Bruges était considéré comme une des grandes forges du monde; là chantaient l'amour, le travail, la vie; là enfin le giron des mères inépuisablement engendrait pour la lutte, la mort et la gloire. Toute cette activité a sombré aux trous noirs des arches, dans le

silence et la mort des canaux que çà et là on voit reluire, égratignés par un rais de lumière : comme des ravenelles sur un pan de mur écroulé, un fouillis de végétations débordées, des mélancolies de parc abandonné, de claires verdures de square ont poussé à travers le désert des hommes, bouchant avec une éternité de nature les vides laissés par l'humanité écoulée.

Ce sont là de tragiques tristesses. Attachons-y un instant encore notre pensée avant de nous absorber dans le spectacle de cette terre flamande qui va nous apparaître, un étage plus haut, dans sa magnificence matérielle et qui, pareille à une puissante ouvrière jamais en repos, continue à élaborer, autour du deuil et de la solitude des villes, les prodigieuses sèves de ses pâturages et de ses moissons. Mais, en même temps que des regrets pour ce désastre d'un peuple frappé dans sa virilité, ayons une admiration reconnaissante envers l'effort obstiné qu'il met à ne pas mourir. Il n'est point, dans cette vivante et travailleuse Belgique actuelle, de plus touchante affirmation de l'indestructibilité du sentiment de la conservation que celle qui, depuis quelques années, s'est fait jour à Bruges. Ce souffle de vie qui lui reste, après tant de détresses qui successivement l'ont accablée et semblent éterniser son agonie pour lui rendre la mort plus désirable, elle l'emploie à se redresser du fond de son lit de douleur contre l'obsession de la fatalité.

Comme un grand seigneur tombé dans la débine et qui pour vivre imaginerait d'exhiber les épaves sauvées



Tombeau de Marie de Bourgogne (voy. p. 322). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de V. Daveluy, à Bruges.

du naufrage, elle se contentait jusqu'ici de vivre de sa misère en étalant sa décrépitude et ses ruines. Mais un orgueil la reprend ; elle dédaigne cette condition basse de mendiante, et, pierre par pierre, elle rêve, sinon de reconstruire le grand édifice aboli de son passé, tout au moins de restaurer les richesses matérielles que ce passé lui a léguées. Mieux encore, elle veut adapter aux nécessités de la vie moderne ses pignons et ses palais, loger la science et l'art sous ses plafonds féodaux, installer des bibliothèques dans ses arsenaux, répandre la lumière et le mouvement dans ses vieilles poussières obscures, en attendant qu'un port rétablisse ses communications avec la mer et ramène pour l'industrie flamande un peu de l'extraordinaire fortune qu'elle eut autrefois, — un mot qui avec « jadis » revient à tout instant sous la plume quand on parle de ces royautés mortes ! Et ses ambitions ne sont pas platoniques : déjà elle a mis la main à l'œuvre ; sur l'emplacement de la cour Saint-Georges de grande mémoire, une école, non, un palais d'une ordonnance somptueuse et compliquée, avec des cours vastes comme des forums, des salles spacieuses comme des églises, des escaliers qui semblent faits pour des cortèges princiers et une architecture touffue dans laquelle la profusion remplace peut-être le goût, symbolise l'idée d'une sorte de donjon laïque opposé aux envahissements d'un cléricalisme intolérant et obstructionnaire. Ailleurs, une des salles des Halles a été transformée en musée d'archéologie ; l'antique maison du Tonlieu, restaurée avec magnificence, abritera bien-

tôt la Bibliothèque de la ville; au Franc, de haut en bas gratté, raclé, décrassé, se sont réfugiées les archives; et le mouvement s'élargit dans tous les sens, on attaque le passé partout à la fois, ici en démolissant une maçonnerie parasite, là en aiguisant un pignon rongé par le temps, ailleurs en redressant un pinacle écroulé.

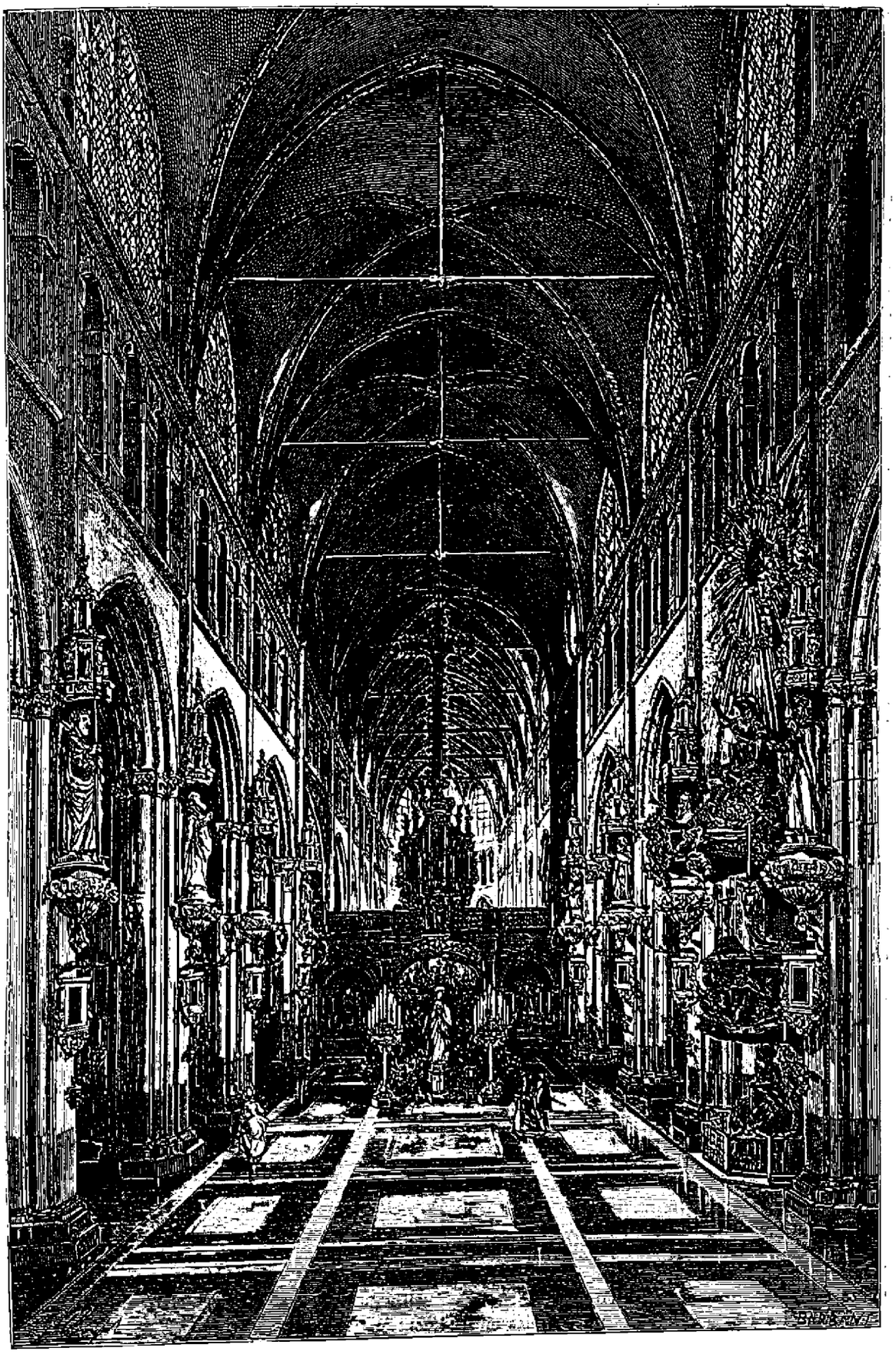
L'élan, il est vrai, part d'un groupe intelligent et actif, et n'atteint pas les couches moyennes, encore moins le peuple qui regarde faire, indifférent, tombé à un fatalisme stupide, tel en un mot qu'il a été montré au courant de cette étude, dans sa routine sommeillante et passive. Naturellement une pareille émulation ne va pas sans excès; en refondant les matériaux du passé, on risque de changer de la vaisselle d'or et d'argent qui sous les bosses et l'usure a gardé la fine marque de l'orfèvre, en un lourd et informe lingot. Il faudrait, en bonne restauration, faire la part du Temps, garder surtout cet inimitable coup de pouce que les siècles impriment à la pierre, et accorder avec le style accidentel, contingent, tout de hasard et d'imprévu, que le climat, le frottement humain, la vétusté juxtaposent aux formes architectoniques, l'imprescriptible nécessité d'arracher à la mort des monuments d'art et d'histoire. Un Bruges poli à la pierre ponce et battant neuf ferait horreur à tous ceux qui ont le respect de la vieillesse en vrais cheveux blancs et ne sauraient la voir poudrée et maquillée, dans une singerie de jeunesse où se perd la majesté des déclins.

Ces réserves faites, et quel que soit d'ailleurs le sort des initiatives qui tendent à infuser au tronc desséché une sève jeune, il faut admirer la ferme et généreuse volonté des propagateurs de Bruges-Nuremberg : c'est le nom qu'on a donné à l'œuvre.

Et maintenant montons les quelques degrés qui mènent à la plate-forme, d'où l'esprit, oubliant dans une échappée sur l'infini les deuils de la vie présente, va pouvoir s'élancer librement dans les horizons. Six fenêtres, hautes comme des porches, sont les ouvertures par lesquelles pénètrent sous les voûtes de ce lieu aérien, comme un fleuve sous des arches, le vent et la lumière des espaces. Salut, vieille patrie, Flandres maternelles! Une genèse intarissable multiplie à travers la lande le permanent miracle des gestations. A l'est et au sud, des lieues de bois se prolongent, couvrant la terre, de Knesselaere à Aertryeke, d'une vaste chape émeraude qu'en mai l'or des colzas constelle de plaques ardentes. A l'ouest s'étendent les pâturages toujours verts, comme une mer immobile qui graduellement va mourir, non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel, dans le moutonnement pâle des dunes. Des routes sillonnent l'étendue; des canaux rayent d'une coulée d'étain les prairies; çà et là un train file dans un floconnement de fumée; et des bateaux, des voitures, un fourmillement d'hommes et de bêtes accouplés aux besognes agraires, animent le paysage de taches mobiles. Dans les lointains noyés de brume bleue, Blankenberghe et Heyst font une tache claire. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme;



La Vierge de Michel-Ange (voy. p. 322). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.



Église de Notre-Dame (voy. p. 321). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

et lui faisant face dans le vide, une autre tour solitaire, Lisseweghe, jaillit comme un phare. Cependant tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'enchâsse ce pays sans fin : dans la reculée, Eccloo dresse ses clochers; plus à droite, Gand, point noir dans le brouillard, a l'air d'un grand navire sombré aux confins du ciel; et successivement Roulers, Dixmude, Thourout sortent des bois et des prairies, comme des assises noires sur lesquelles pose l'horizon.

Redescendez ensuite chez les hommes, je veux dire chez les honnêtes veilleurs de la tour, et faites-vous montrer le mécanisme du carillon, ce prodigieux orchestre suspendu par l'air et que met en branle, comme l'âme de tout ce colossal outillage, un cylindre d'un poids de dix-neuf mille neuf cent soixante-six livres. A peine le cylindre a-t-il commencé à se mouvoir, qu'une trépidation court à travers les cent quatre-vingt-dix marteaux qui sont les musiciens de l'énorme symphonie. L'un après l'autre, ils s'abattent, cognent, frappent, comme des mailloches, sur les quarante-huit cloches, dont la plus grosse pèse la bagatelle de dix-neuf mille livres.

Tandis que le digne homme, plein d'admiration pour ses « artistes », vous détaillera leurs perfections en faisant tinter leur carapace d'airain sous ses doigts aux dures phalanges, vous sentirez tout à coup un mystérieux frisson courir à travers les charpentes, suivi bientôt d'un indéfinissable et long grincement de chaînes détendues. Puis un son vague, lointain, qui semble tombé des profondeurs de l'air, traînera un instant, avec une douceur de prélude, comme l'accord qui doit donner le diapason à tout le reste; et aussitôt après, un vol de petites notes cristallines mettra dans la cage de bronze comme l'éveil des nids au matin. Ce ne sont d'abord que des gruppetti légers, des susurrements, des gargouillades de chanteurs se mettant en train. Mais attendez! la rumeur grandit, des roulades répondent à ces guilleris de moineaux précocement éveillés, d'invisibles et nouveaux petits gosiers stretten, grisollent, tirelirent, montant et descendant, en d'infinies rossignolades, l'échelle des tons, et cette folie d'aube s'accroît encore, brusquement coupée d'une note grave et prolongée, comme le meuglement d'une vache humant les herbages prochains. Cette note signale l'apparition dans le chœur des ronflantes cornemuses de pâtres qui à leur tour saluent le soleil levant. L'une après l'autre, les basses sortent de leur léthargie, grondent, toussent, renâclent, finissant par faire un accompagnement entrecoupé aux petites voix ailées qui, toujours plus haut, vont, montent, s'élancent aux hauteurs vertigineuses du trille. Comme dans les vergers les gros animaux pâturant, les plus lourdes cloches sont graduellement prises d'une gaieté, battent des entrechats, remuent de sourds tonnerres à travers le gironnement des cloches moyennes, bourdonnant toutes ensemble dans un tutti à l'unisson de frelons ivres. Et mêlés à cette kermesse en délire, des musiciens solitaires ont l'air de filer des sons pour eux seuls, raclent de coups d'archet des violoncelles invisibles, agitent dans les profondeurs du carillon des gongs étouffés. Mais, de suite après, l'affolement des vocalises reprend, rythmée par des coupetées d'arpèges ou de larges accords plaqués. Silence! En plein déchaînement d'ouragan, une pause immobilise les exécutants, les oiseaux s'arrêtent, les flûtes cessent de piauler, les violons suspendent leur chant. Cela ne dure qu'une seconde, puis la volée des sons recommence de plus belle, la batterie des grosses cloches roule, éclate et tonne, les marteaux cognent, heurtent, font rage, toute la tour s'ébranle dans un hosannah d'orgue aux touches duquel un géant mettrait ses poings lourds comme des montagnes.

On est emporté dans une marée de bruit, on ne pense plus, on n'entend plus, on roule aux vagues de cette symphonie furieuse dont les sonorités s'enfoncent dans le tympan comme des décharges de canon, et les planchers tremblent, la tour trépide, il semble qu'on vole avec le battant des cloches à travers l'espace.

Graduellement cependant une lassitude attarde les musiciens, des ralentissements détendent les arpèges, des bouts de phrase s'amollissent en une douceur de soupir; et tout d'une fois l'énorme orchestre s'étouffe dans une agonie d'accords qui, pareille à une rafale décroissante, enfle d'un souffle mourant les mille poumons et se perd sitôt après dans un frisson, une vibration lentement expirante au creux de l'air.

Trois fois la semaine, un carillonneur, de cette grande famille des maîtres carillonneurs de Flandre, habitués à manier des claviers de cathédrales, monte au Beffroi et, tête nue, en bras de chemise, selon la coutume de ses pareils, frappe des pieds et des poings les pédales et les touches d'une espèce de rudimentaire clavecin dressé dans la chambre des veilleurs et qui aurait pour buffet la tour même (voy. p. 333). Alors ce n'est plus la mécanique, dévidant ses rouages avec une précision automatique, mais un vrai chant de musicien descendu de l'âme aux doigts; et tandis que, mélancolique ou gaie, la pluie des notes s'abat sur la cité, les passants, du fond des petites rues étroites, lèvent la tête vers le céleste acrobate pendu aux cordes de son instrument d'airain, comme un marin aux agrès d'un navire ballotté par les roulis et dans les voiles duquel le vent passerait avec des musiques grondantes d'orgue.

Ame des Flandres! on croit vous entendre chanter alors au haut de la tour, parmi le soleil et les étoiles!

Damme.

De la plate-forme du Beffroi nous avons vu se dresser tout à l'heure, au nord de Bruges, par-dessus la grande campagne plate, deux hautes tours solitaires, celles de Damme et de Lisseweghe. L'une et l'autre sont demeurées debout, dans la ruine et la disparition

de tous les agrégats d'humanité qui, autour de la cité mère, s'étaient faits du trop-plein de ses terribles énergies, et, comme des estuaires où le flot dépose ses sels et ses varechs, formaient de petites mers à côté des houles profondes de la grande. Mare, Vive, Sint Cruus, Wenduyne, Assebrouck, jusqu'où débordait la prospérité du temps, ne sont plus que des villages oubliés, après s'être longtemps engraissés des alluvions du grand commerce brugeois, et, pareils à ces déserts de sables, d'une poussière molle et boulante, que les vagues, en se retirant petit à petit des continents, laissent après elles, végètent obscurément dans l'effacement d'une vie qu'aucun courant n'alimente plus.

De tous ces endroits courtisés par la gloire, cette gueuse aux longues dents qui finit toujours par manger les festins qu'elle dresse pour les autres, Damme est de beaucoup le plus extraordinaire. Nulle part la tristesse des destinées accomplies ne se fait sentir plus solennellement que dans le silence et le vide de l'humble agglomération qui a survécu au train d'une grande ville marchande. Ce n'est plus même la mélancolie des ruines, telle qu'on l'éprouve à Bruges, parmi un peuple d'ombres se mouvant au pâle reflet d'un soleil descendu à l'horizon, mais l'affreuse désolation d'un néant qui a tout balayé, n'épargnant que quelques rares vestiges du passé qui continuent à se dresser dans l'écroulement de tout le reste, comme pour donner l'étiage de cette fortune qui faisait du hameau



Panorama de Bruges (voy. p. 325). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de A. Heins.

perdu d'aujourd'hui un des vastes comptoirs du monde.

Quand on a dépassé la porte d'Ostende, on s'engage dans une allée de vieux arbres qui borde le canal de Bruges à l'Écluse. Un talus descend du côté des champs et lave ses herbes dans un mince filet d'eau parallèle au canal. Des fermes se montrent encore çà et là dans l'ampleur des pâturages, puis les habitations s'espacent, et, après avoir marché quelque temps, on n'a plus devant soi que le déroulement des grandes plaines vertes. Des vols de rauques corbeaux déchirent seuls le silence de l'air, et leurs bandes noires se déploient comme des éventails funèbres. Par nuées ils arrivent de là-bas, des villes mortes couchées dans le deuil des horizons, les sombres oiseaux. Ils ont quitté les tours, les pignons, les vieilles églises délaissées où, pareils à des prêtres sous leurs ténébreuses chasubles, on les entend croasser la messe fatidique, parmi les obscurités de la ruine et de la solitude; et à larges coups d'ailes ils planent dans le soleil, épiant de leur prunelle aiguë si quelque ville nouvelle ne sombre pas dans l'espace.

Aussi loin que vont les yeux, on n'aperçoit que la terre fumante et grasse sur laquelle flotte un brouillard et qu'allume le luisarnement des eaux. Derrière soi, Bruges décru ne laisse plus deviner dans la reculée que le tournoiement de ses moulins, grandes croix mobiles qui s'emmêlent à des linéaments de moment en moment moins distincts. Les arbres de la route gardent une attitude fléchie, comme les stèles penchées d'une nécropole. Peut-être n'est-ce qu'une

illusion, mais il semble que tout se ressente des approches de l'écroulement et de la mort. Même avant d'avoir foulé les décombres de Damme, on a le pressentiment des hautes tristesses qui sont au bout de cette avenue noyée d'ombre. Cependant l'air a des transparences admirables, de grands papillons ocellés se balancent comme des œillets et des jonquilles, la brise apporte du large l'émanation chaude des terrains fermentés. La nature accomplit son œuvre éternelle avec la sérénité méprisante des ouvriers pour qui le temps n'existe pas.

Par moments un bateau s'encadre dans la colonnade des ormes, avec sa carène ventrue, sa petite cheminée qui fume, son chien accroupi près de l'écambot; et ce silence qui glisse sur du silence fait paraître plus grande encore la douceur muette du paysage. Comme une ombre il diminue dans l'argent liquide du canal, le paisible sabot; il s'enfonce au lointain comme dans du sommeil, ne laissant de son passage qu'une ride légère qui finit par s'aplanir; et l'on songe que, pas plus que lui, le passager de l'onde et du vent n'a laissé d'empreinte sur l'immobile sérénité de l'eau, les grandes civilisations expirées dans l'effacement pâle des plaines, navires merveilleux venus des Hespérides sous des pavillons de gloire et de chimère, n'ont éternisé leur sillon sur la mobilité des siècles.

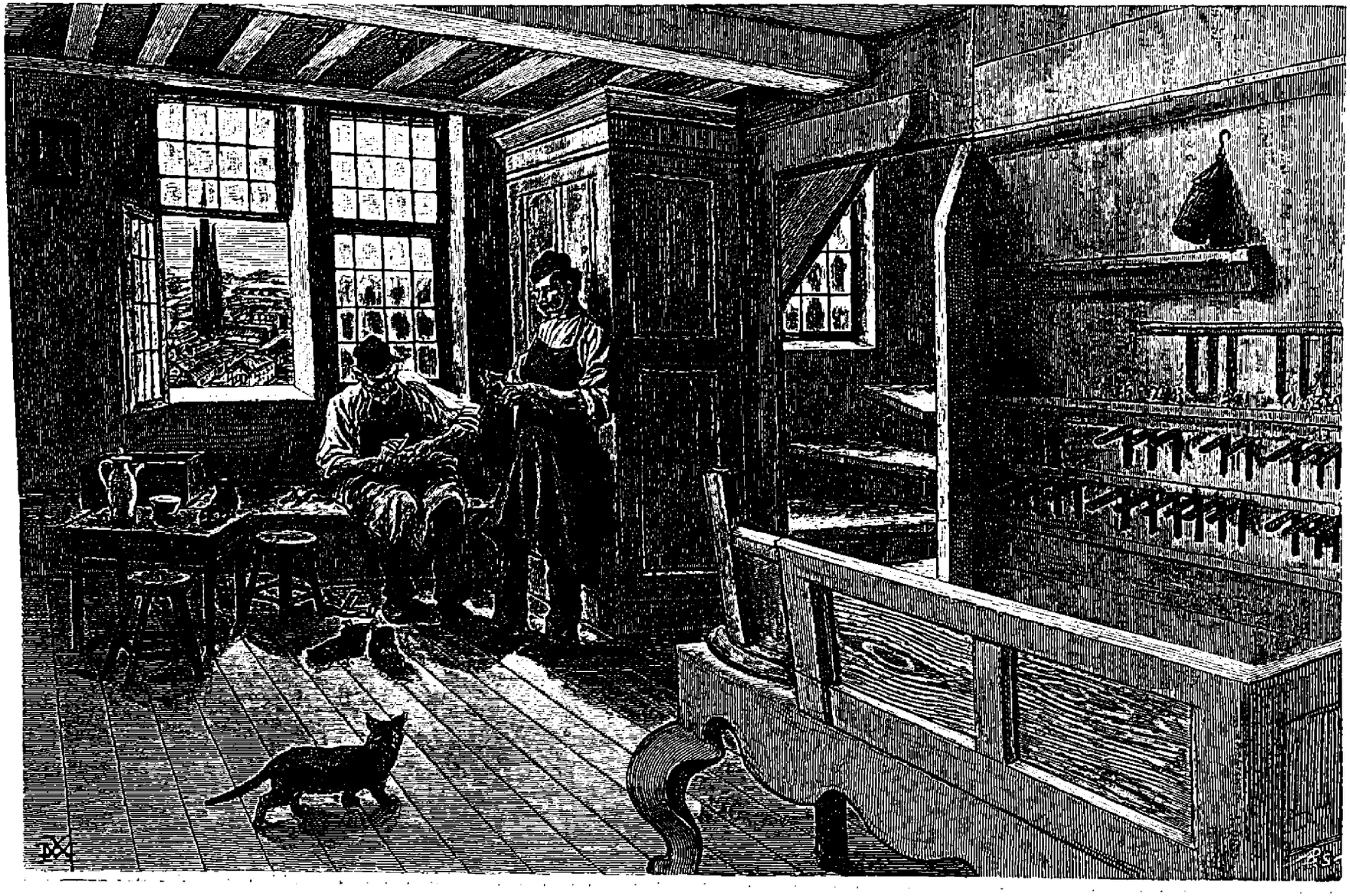
Des toits crèvent enfin les champs plats; des verdures, des haies, des vergers font une tache claire de bouquets sur la terre brune; et la tour de Damme jaillit, rugueuse, énorme, comme un calvaire de pierre dans les jardins de la mort. Bientôt un chemin de terre débouche sur la route, découvert, lumineux, estampé par la marque ronde des soles. On laisse alors la procession des arbres s'allonger et se perdre dans la solitude des bords de l'eau, et une autre solitude, celle des tombes, vous accueille au seuil de la grande auberge du quinzième siècle.

Damme n'a plus qu'une unique rue qui s'allonge à travers champs et avoisine un petit cimetière endormi au pied de la tour ravagée de Notre-Dame; mais cette rue est elle-même un cimetière bien autrement funèbre, puisqu'elle n'a pas même les croix qui dans l'humble champ de repos perpétuent la mémoire des villageois enterrés à leur ombre et que le temps a nivelé jusqu'aux monuments sous lesquels est ensevelie la fragilité de ses grandeurs. Aux heures matinales, un petit pâtre pousse, à travers les herbes qui ont envahi le pavé, le troupeau dodelinant de vaches, et quand leur silhouette a décru dans le lointain, l'espace se remplit d'un silence de solitude que trouble seul le claironnement d'un coq piété sur un fumier.

Je me souviens cependant d'une claire matinée de mai où, ayant aventuré jusqu'à Damme ma flânerie de songeur, mes yeux aperçurent deux très vieilles femmes accroupies sur le sol, dans la mollesse d'un premier soleil printanier; de leur main sèche dont les os trouaient la peau, elles sarclaient gravement les touffes folles poussées entre les cailloux. Eprouvaient-elles comme moi le besoin de boire à cette coupe de chaleur et de lumière, au sortir de l'ombre éternelle qui règne dans la morne cité et passe en frisson froid dans l'échine? Ou, par un goût incompressible de la mort, ces Parques, en détruisant une herbe qui est encore de la vie, obéissaient-elles simplement au désir d'anéantir jusqu'à la trace la plus fugitive des sèves qui ailleurs font pousser les hommes et les végétations? Elles ne levèrent pas même la tête quand je passai devant elles: et dans ces maigres silhouettes clouées sur leur besogne, et qu'à trois heures de là je retrouvai toujours à la même place, grattant invariablement le pavé, je crus voir les ensevelisseuses de l'antique Damme, toutes chargées d'ans elles-mêmes et faisant sous le soleil la toilette de son cadavre décomposé.

Pas plus que les autres colons de ces régions, elles ne se doutaient sans doute, les mélancoliques vieilles, du fleuve humain qui, sur le même sol qu'elles dépouillaient si laborieusement de ses sauvages graminées, coulait au treizième siècle son large flot turbulent. Et qui, d'ailleurs, pourrait s'imaginer qu'ici était le grand entrepôt des Flandres, où débarquaient par cargaisons innombrables les vins de Bordeaux, de Bayonne et de Bourgogne, les cuivres rouges de Pologne, les métaux de l'Angleterre, les pelleteries de la Hongrie, les soies de la Chine et de la Syrie? Quel coup de baguette de l'imagination pourrait évoquer, dans l'aride nudité du désert actuel, le spectacle de cette flotte de dix-sept cents navires équipés par Philippe-Auguste contre les Flamands et les Anglais et naviguant à travers les eaux profondes de ce Zwin sur lequel était bâtie la ville et qui a disparu comme la ville elle-même?

Damme avait alors de larges privilèges, un comptoir qu'y avaient fondé les villes hanséatiques, un autre qui était celui des Lombards, deux canaux qui l'unissaient à Bruges et à Gand, un droit maritime qui s'appelait le *Droit maritime de Damme;* et son port de mer, où affluait la richesse de tout l'Occident, en faisait une proie convoitée par les souverains. Il semble vraiment, à lire les chroniques qui en donnent le détail et reconstituent ce milieu d'humanité agité, voir se dérouler devant soi les chimériques magnificences d'une légende. Mais recomposez donc, avec ce qui reste des Halles primitives, les ogives demeurées à quelques maisons de la place et cette sombre tour de Notre-Dame, plantée dans l'air comme un poteau indicateur qui montrerait le chemin d'une nécropole, le tableau des allées et venues qui se faisaient au quinzième siècle entre Damme et Bruges, ces caravanes qui portaient du port à la chief-ville les arrivages, ces canaux sillonnés par des vaisseaux « pesant quatre cents muids », soit vingt tonneaux d'aujourd'hui, au grand émerveillement de Guicciardini, puis encore ces demeures somptueuses où de simples négociants menaient une vie patricienne, ces magasins gorgés de marchandises, ces banques alimentées de vastes capitaux, ces comptoirs d'assurances où, il y a cinq siècles, fonctionnait déjà le système des garanties, et toute la



Les veilleurs du Beffroi (voy. p. 324 et 330). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

végétation parasite de métiers avoués ou clandestins, qui ne tarde pas à se greffer sur les milieux de grande vie.

Le 3 juillet 1468, entre cinq et six heures du matin, dans le réfectoire de la maison du bailli, Charles le Téméraire et Marguerite d'York recevaient la bénédiction nuptiale des mains de l'évêque de Salisbury, et ce mariage princier, commencé là, parmi le vol des mouettes et le balancement des navires à l'ancre, s'achevait dans un prodigieux cortège de joyeuse entrée, le long de ce canal de Damme à Bruges qui n'est plus aujourd'hui, en contre-bas de la chaussée, qu'une rigole franchie d'une enjambée. Des chariots de parade emmenèrent à la métropole, parmi des chevauchées de comtes, de barons et d'écuyers, la cour d'Angleterre et la cour de Bourgogne, en habits chamarrés d'or et scintillants de pierreries; puis ce flot de gloire et de beauté alla s'éparpiller au coup de soleil des rues brugeoises tendues de tapis, décorées de feuillages et festonnées de populaire.

Retour des fortunes terrestres! sept ans s'étaient à peine écoulés à partir de ce mémorable concours de princes assemblés dans les murs de Damme, que la mer, qui lui avait prêté jusque-là sa grandeur, et comme un coursier soumis avait permis à ses marchands d'asseoir leur prospérité sur la croupe de ses vagues, se retirait du port, et que celui-ci disparaissait bientôt sous les sables. Ainsi devait s'anéantir en un jour cette ville qu'un jour avait fait sortir de terre.

On la voit, en effet, commencer par une sorte de vague écume humaine, échouée à un pas des écumes marines, une alluvion d'ouvriers travaillant aux digues de Bruges à Cadsant et qui se construisent là des huttes; et ce premier noyau va s'augmentant en quelques années jusqu'à former le rudiment d'une cité qui bientôt a son *vierschaere* ou tribunal avec deux bourgmestres et des échevins; puis une pluie de privilèges s'abat sur elle et lui donne sa forme définitive; elle rivalise de luxe et d'activité avec la cité maternelle et fait croire à l'éternité de l'édifice qu'elle a élevé; mais une révolution terrestre en mine les fondements, et Albert et Isabelle ont beau, en 1617, s'efforcer de la relever en redressant ses remparts démantelés, cette ombre de vie va s'affaiblissant d'année en année sous l'action d'une incompressible décadence; et comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'une réalité misérable, Damme aussi put croire, en s'éveillant un matin dans le morne de ses rues rendues à la solitude, à la fin d'un beau songe s'achevant parmi le désenchantement des règnes abolis.

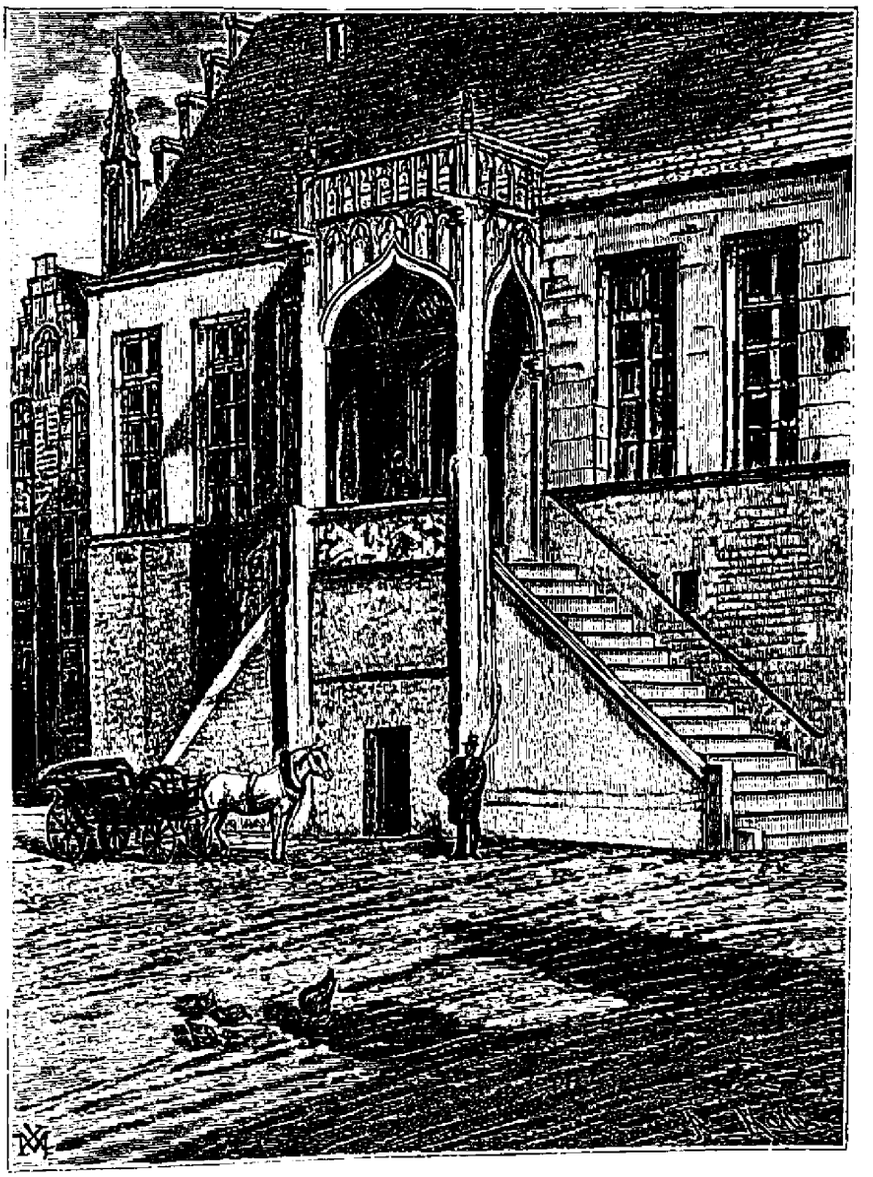
Le Damme de l'histoire achève de se consumer dans quelques très rares vestiges qui, comme les tombes des cimetières, sombrées dans l'ombre glauque des feuillages, ont fini eux-mêmes par disparaître à demi sous le grand ensablement des siècles. Cependant, les Halles, joli édifice du milieu du quinzième siècle, bâti en forme de rectangle, semblent toujours attendre le retour de l'ancien peuple disparu, tandis que, debout sur son socle au milieu de la petite place, le docte et malicieux Jacques de Coster van Maerlant, greffier de la ville, en costume de clerc, a l'air de méditer sur l'ironie des choses humaines. L'effet de cette statue au geste parlant, si médiocre qu'en soit l'exécution, fait impression sur l'esprit, dans cette solitude où un cataclysme semble avoir tout emporté et où pourtant une gloire de poète s'éternise à travers la ruine universelle. Le grave acolyte des échevins du *vierschaere* n'aurait pas échappé à l'oubli si ses livres ne lui avaient mérité le renom d'un Ennius flamand.

Il y a cinquante ans environ, une pierre recouvrait ses ossements dans le chœur de Notre-Dame, et cette pierre, sur laquelle il était représenté, des besicles au nez et griffonnant des tablettes, à côté d'un hibou, avait longtemps donné lieu à une méprise singulière. A la place du vieux poète, l'imagination populaire s'était complu à enterrer, sous ce symbole de la science et de la sagesse, le légendaire héros dont les aventures défrayent toujours en Flandre la gaieté des veillées, ce luron héroïque qui, il y a quelque vingt ans, devait inspirer à un grand artiste en belles-lettres contemporaines, portant par un assez singulier rapprochement le nom patronymique de l'auteur du *Wapene Martin*, Charles de Coster, un livre merveilleusement empreint de goguenardise rabelaisienne. C'était à Damme que les contes de bonnes femmes faisaient trépasser l'incomparable Uylenspiegel, et l'association du hibou (*Uylen*) et des tablettes, qu'on prenait pour un miroir (*Spiegel*), avait suffi à accréditer la croyance de la sépulture du païen en lieu bénit. Il a fallu la disparition de la pierre pour restituer à l'honnête Van Maerlant les quelques pieds carrés sous lesquels il connut le grand sommeil.

Les Halles, transformées depuis en hôtel de ville, n'offrent plus qu'une lointaine image de ce qu'elles furent dans le passé; encore ce qui leur reste de leur élégance ancienne disparaîtra-t-il bientôt à son tour si la vigilance de la commission des monuments ne met un frein aux constantes dégradations des hommes et du temps. Partout la brique éraflée saigne aux façades, la pluie qui pénètre librement par les lucarnes achève de pourrir les solives, et dans les tourelles, les marches descellées s'écroulent sous le pied. Une ferme s'est installée dans cet abandon avec ses bêtes et ses gens, toute une rusticité grouillante qui mange le bois et la pierre, fermente sous les vieux plafonds illustres, fiente et croupit sur la poussière des siècles. Vous verrez au rez-de-chaussée, sous une jolie voûte ogivale, s'amonceler entre de larges piliers, reliés à leur partie supérieure par de fines nervures, les litières d'une étable, comme le fumier de toute cette gloire décomposée. Et à l'étage, un cabaret — car le fermier est aussi cabaretier — aligne les rangées de tables sur le carreau.

Des salles où siégeait le Conseil, il ne reste que deux assez vastes pièces, l'une qui sert encore aux délibérations de l'édilité, l'autre qui est devenue un refuge où s'empilent des bahuts, des bancs et des fa-

lourdes. Dans l'âtre de la première, sous le manteau encore orné d'une frise sculptée du quinzième siècle, d'énormes landiers de fer à masques barbus s'accompagnent d'une paire de pincettes hautes de près de deux mètres et qui donnent une singulière idée de la force musculaire des échevins qui les maniaient. Aux murs sont demeurées accrochées des clefs de poutres figurant des écus aux armoiries de Flandre, de Marie de Bourgogne et de Damme, celles-ci décorées d'un chien courant (honds-dam ou chien de la digue), en mémoire d'un chien que les ouvriers de la digue aperçurent pendant longtemps, suivant leurs travaux d'un œil sombre, et qu'ils mirent à mort, ayant cru découvrir en lui une incarnation de l'Esprit des ténèbres.



L'hôtel de ville de Damme. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

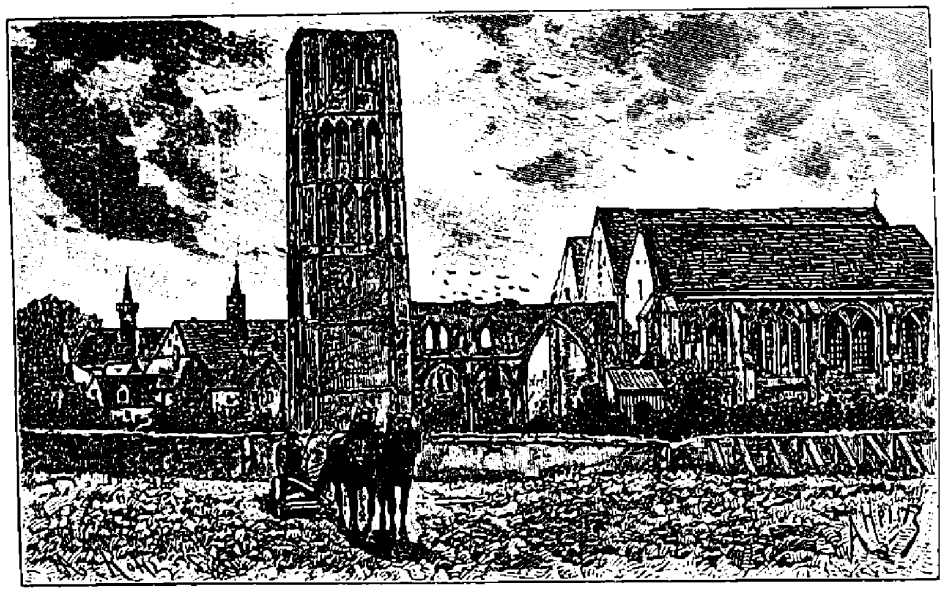
Dans la pièce voisine, les clefs de poutres affectent une complication de sujets burlesques et religieux : ici, la figure du roi David avec sa harpe; là, la Vierge portant l'Enfant divin; plus loin, un prophète; et pour couronner ces symboles pieux, aux moulures des poutres mêmes un homme à genoux, comme dans les diableries de Blès, de Van Coxien et de Teniers, souffle sous la queue d'un cochon.

La grosse licence des Dammois devait s'amuser de ces grossières facéties devant lesquelles les jolies paysannes de la Zélande viennent encore, le dimanche, étaler dans de larges rires leurs saines dents blanches. Un palier qui prolonge l'aire de cette salle s'emmanche à l'escalier demi-éboulé d'une tour montant aux combles et débouchant sous l'énorme charpente enchevêtrée du toit. Les deux cloches du quatorzième siècle qui de

là-haut sonnaient les prises d'armes sont toujours pendues à leurs traverses, mais ne s'ébranlent plus aujourd'hui que pour marquer le moment des repas et de la rentrée des bœufs; et, dans l'horrible petit campanile à bulbe doré qui, comme un champignon, a poussé sur les soubassements du minuscule Beffroi originel, une horloge fait entendre son ronflement monotone, qui scande à travers le temps les heures lourdes de l'oubli.

Tout ce délabrement s'encadre dans une façade à pignons latéraux taillades, coiffés de tourelles en encorbellement, ayant, au milieu de la façade, une cage en saillie formant perron par-dessus une double rampe et rattachée par une balustrade délicatement fenestrée à un vaste toit d'ardoises capuchonné d'un rang de lucarnes. Imaginez la retombée pesante des sabots des édiles actuels sur ces degrés de pierre que gravirent les pieds mignonnement chaussés de Marguerite d'York; imaginez aussi les couples montant l'escalier au temps des kermesses et, sous les plafonds qui entendirent délibérer les grands magistrats de Damme, le tournoiement des danses au coup d'archet d'un ménétrier.

Pendant un jour, en effet, la muette bourgade sort



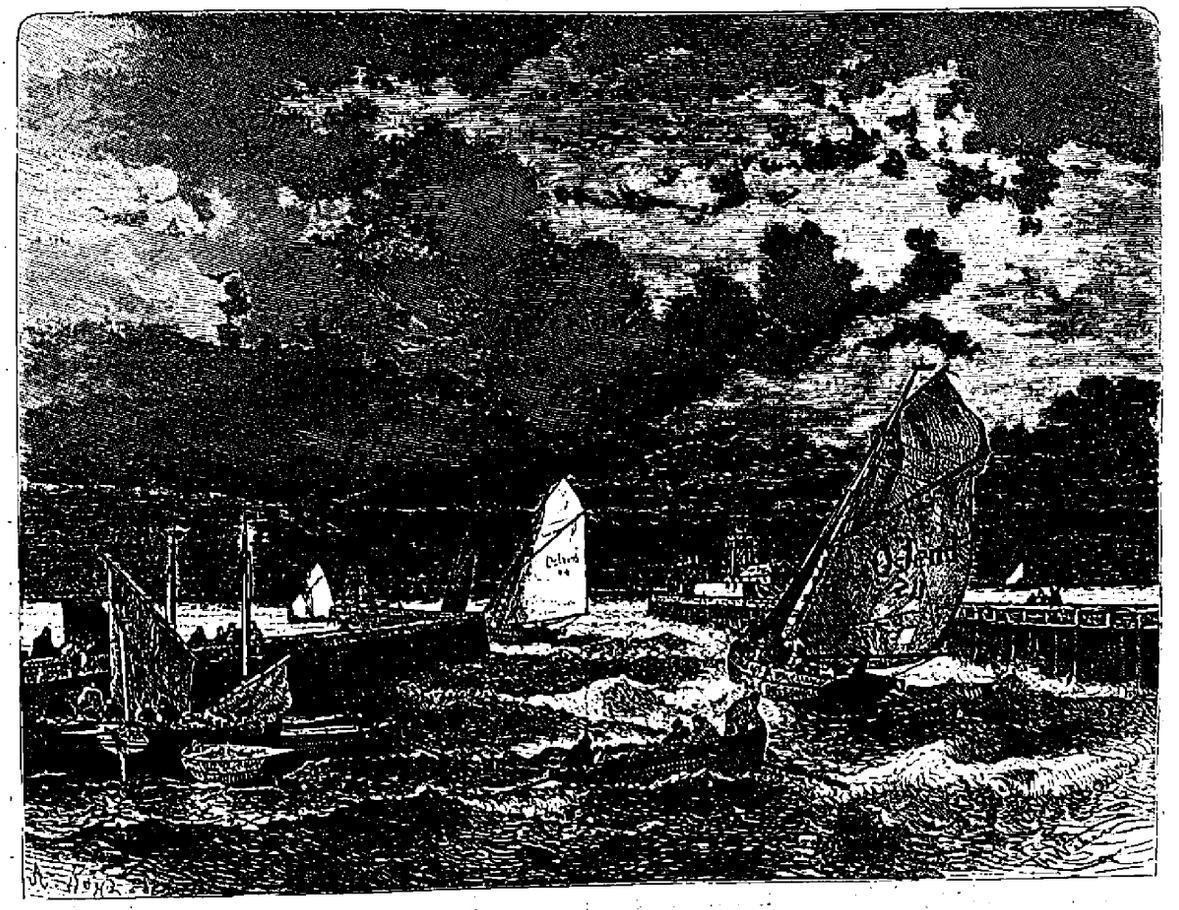
L'église de Damme. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

de son recueillement, et la bourrée des bouviers ébranlant la vétusté vermoulue du vieil édifice va inquiéter les nids de corneilles accrochés aux contreforts de Notre-Dame. Mais, cette rumeur des hommes expirée par l'air, la mort reprend possession de son empire, et, face à face dans le silence, la cathédrale et l'hôtel de ville, le géant catholique pleurant sur le chevet éventré de la vieille église et le nain trapu laissant tomber une à une ses pierres dans le puits du temps, reprennent le solennel colloque que, depuis des siècles, ces deux débris d'une cité glorieuse prolongent par-dessus les ignominies de la décadence.

Comme une quille émergeant d'un grand vaisseau sombré, Notre-Dame n'est plus qu'un morceau d'église, demeuré dans le naufrage des nefs. Une énorme section semble avoir été pratiquée dans la masse de pierre que formait le temple primitif et coupe d'une brèche où passerait un fleuve la partie comprise entre la tour et la chapelle actuellement affectée aux offices, l'une et l'autre pareilles aux tronçons d'un vaste organisme ruiné. Là-haut cependant le colossal pilier ressemble au doigt de la colère de Dieu, toujours menaçant et tendu à travers les horizons.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



L'estacade d'Ostende (voy. p. 339). — Dessin de Th. Weber, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

La mer. — Ostende, Blankenberghe, Heyst, Nieuport, la Panne.

Après ces stations prolongées dans la mort, on éprouve le besoin de se retremper dans un flot de vivante humanité; ce sera la mer du Nord qui nous l'apportera sur ses blondes plages fourmillantes d'un si grand mouvement de femmes et d'enfants. Au giron mouvant des eaux, comme en une Jouvence enchantée, nous boirons les phosphores qui guérissent des mélancolies contractées à la fréquentation des pâles ombres de Damme et de Bruges. Sur les gloires abolies de ce coin de pays maritime a poussé une sève de civilisation nouvelle, assez forte pour faire oublier que partout ici s'étendait le grand commerce du monde. Des hôtels de ville, des halles, des comptoirs marchands régnaient où s'élèvent à présent des caravansérails et des maisons meublées, moderne genre d'industrie qui s'alimente du sang et de l'or des peuples, et à la place du vieil étendard des Flandres, large ouvert aux brises soufflant d'Angleterre, arbore orgueilleusement la serviette froissée des aubergistes. Mais, dans ce tourbillon des villes de grandes eaux et de grands vents, les allées et venues de la vie distraient des deuils du passé; toute la contrée s'est si bien nivelée sous le passage des caravanes exotiques, cette

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305 et 321.

nuée de sauterelles que chaque été ramène à la mer, qu'il nous faudra gagner Nieuport avant de sentir encore une palpitation d'humanité ancienne.

C'est par des cimetières que nous nous sommes acheminé au présent; mais le temps n'est pas l'unique fossoyeur qui sous ses pelletées d'oubli a comblé la fosse où dort ce qui fut. La mer a aussi sa part dans cette œuvre d'extermination. Nous avons vu qu'à Damme elle a bouché de ses sables le vestibule par où coulait jusqu'au cœur de Bruges même la richesse du monde. Du Zwyn, le bras de mer qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres, mouillant partout des ports, il ne reste qu'un estuaire dont de récents endiguements ont achevé de maîtriser le maigre flot. La main de l'homme a ainsi scellé définitivement cette porte par où les houles pénétraient dans le plat pays et sur laquelle, dès le quinzième siècle, la mer avait déjà renversé son énorme sablier.

A pied sec, vous traverserez maintenant la campagne qui de Damme s'étend à Knocke, le sauvage petit hameau de pêcheurs perdu aux limites de la contrée flamande, dans un repli des dunes. La vogue n'a pas encore touché aux solitudes de ce coin de terre où les âmes ont gardé leur rude fleur primitive et qui, à un pas de Heyst, a le silence et la douceur d'un désert. C'est à peine si, sur la grande nappe blanche des sables, la culture a mis ici ses verts bouquets : un petit champ de pommes de terre et de choux s'abrite çà et là dans l'angle d'un pignon et suffit à l'alimentation des familles, avec ces vivants fruits de sel et d'eau, les poissons.

Ainsi l'humble bourgade ignorée a traversé, sans en être atteinte, la folie des grandeurs qui s'est abattue sur tous les points du littoral. Comme une oasis oubliée dans la circulation des plages, elle s'immobilise à l'ombre de sa vieille tour d'église, qui seule parle encore du quatorzième siècle. Combien de temps gardera-t-elle sa modeste condition de vierge rustique, parmi toutes les autres vierges d'autrefois, métamorphosées en grandes dames au coup de baguette de la mode? Chaque jour est un empiétement sur la paix des vieilles mœurs. La spéculation, ce postillon qui prépare les logements pour une civilisation avide d'air et d'espace, ne court plus seulement les grandes routes, mais les petits sentiers de silence et d'ombre, et de sa cravache finissant en chaîne d'arpenteur, frappe aux portes closes des villages, en agitant ses grelots d'or. Et comme des îles émergées des flots, l'une après l'autre des stations balnéaires s'éveillent au-dessus des eaux, avec des môles, des kursaals, des chalets de plaisance, des hôtelleries, toute une végétation de la brique où des oiseaux de passage s'en viennent accrocher leur nid.

En trente ans, la physionomie du littoral a été littéralement bouleversée. Ostende était alors la grande auberge maritime; la concurrence n'éparpillait pas encore aux alentours la clientèle des malades et des désœuvrés. Puis, un jour, le goût d'une dépense plus mesurée et l'attrait d'une plage moins encombrée firent affluer son trop-plein à Blankenberghe. Au sortir du train et du bruit des fêtes, les familles trouvèrent là une tranquillité de vie provinciale où le sang et la bourse se recomposaient. Mais à son tour l'encombrement visita Blankenberghe, dont la pléthore se déversa au dehors, dans une bourgade jusque-là obscure et qui, sous ce coup de fortune, devint tout à coup comme la banlieue habitée de sa voisine. Heyst, en effet, hérita de la prospérité de Blankenberghe, comme celle-ci avait hérité de la vogue d'Ostende, comme Knocke, le solitaire hameau, héritera quelque jour de l'animation de Heyst même. Tous ces centres, grands et petits, vivent grassement, pendant une partie de l'été, de l'étranger comme d'un bétail succulent dans lequel ils se taillent la subsistance du reste de l'année.

La mer est pour les villes du bord de l'eau comme une banque où chacune d'elles place ses capitaux, avec la certitude d'en retirer de gros intérêts. En proie aux consomptions de toute nature qui assaillent les époques de grand labeur, ce siècle a un tel besoin de se refaire les moelles, qu'il paye sans compter les baumes de vie que lui dispense la grande officine de l'océan. Ici, en effet, s'accomplit journellement le miracle de la régénération, pour ces foules pâles, usées par la souffrance et la vie : la mer, avec ses sels et ses phosphores, met à leurs jours des rallonges, comme un Paracelse en qui serait le secret des éternités. Quand le banquet touche à sa fin, sous la clarté apalie des lustres, l'homme gorgé en qui l'abondance des nourritures a surexcité le sang, et l'anémique dont les appétits doivent être stimulés, s'en viennent également s'asseoir à la simple et rude table de l'Océan. Ce sera une des gloires de la médecine moderne d'avoir cherché son plus actif agent dans cette piscine miraculeuse où par tous ses pores le corps humain absorbe les eaux de la rédemption.

Les plages du nord ont d'ailleurs en leur beauté un peu mélancolique un si irrésistible attrait qu'on s'explique aisément leur vogue toujours croissante. C'est par milliers que les trains déversent à Ostende et à Blankenberghe, pendant le temps des bains, les infirmités de la vieille Europe, tout un peuple languissant de femmes épuisées, de jeunes filles mangées par la chlorose, de travailleurs débilités qui, de France, de Russie et d'Allemagne, accourent au grand médecin des flots. Telle est l'affluence, que, aux chaudes journées de juillet et d'août, la digue ressemble à une fourmilière et qu'on a peine à se loger dans les hôtels.

Et ces deux petites capitales de l'univers, ouvertes sur l'infini du ciel et de l'eau, ne sont pas seules à bénéficier de ces grandes migrations : Nieuport, la Panne, Middelkerke, Mariakerke, Heyst ont aussi leur part des épaves que jettent à la mer les naufrages de la terre. Il semble que, dans la moiteur tiède des sables, mieux qu'aux arides falaises, germe cette graine d'espérance sans laquelle l'humanité se dessécherait en une lente et perpétuelle agonie. Puis, des grandes électricités du flot, quelque chose comme un frisson de

vie demeure à ce beau satin des plages continuellement trempé d'écumes phosphorescentes et qui a la porosité chaude de la peau. Il se creuse mollement sous le pied, retient la forme du corps, s'attache en fines poussières aux vêtements, et sur sa blancheur nacrée la femme se sent plus attirante, comme dans un cadre qui s'assortit aux pâleurs de sa chair et met à sa beauté une palpitation de clarté vivante. Ajoutez qu'aux ondueuses circonvallations des dunes se cachent de mystérieuses retraites, des alcôves faites exprès pour le recueillement et le songe intérieur. En ces nids de silence que bercent les musiques solennelles de la mer, l'esprit, reployé sur soi-même, n'est plus entraîné à de graves méditations, comme devant la majesté des falaises, mais sommeille en de molles sensations sereines. Le vent plisse le sable de petites rides imperceptibles qui deviennent ainsi l'image des pensées, comme elles doucement frémissantes au caprice des impressions et à peine sensibles dans le charme de cette sorte de voluptueux anéantissement.

Aucune magie non plus n'est comparable à la tranquille splendeur des couchants expirant au large dans les gris plombés des vagues et, sur la plage même, s'éteignant en pourpres refroidies. La terre, avec ses courbes rondes et sa pâleur lactée, a presque ici l'immatérialité du ciel, et quand le soleil à son déclin y projette ses réverbérations rouges, on dirait la gloire d'une nuée détachée d'en haut et traînante à ras du sol. Lentement l'incendie s'étend, couvre les pentes, enflamme le pays au loin, puis va mourir dans l'horizon assombri, par-dessus les silences de la campagne, tandis que, dans cette mort de la lumière, on croit voir la fin d'un beau drame d'héroïsme et de songe. Le spectacle est toujours saisissant, et les blanches ténèbres graduellement accrues des sables, pareilles à une chair de laquelle se retire la vie, le lent appesantissement du soir sur le paysage, cette nocturne mer déferlant à grands plis sombres au-dessus de l'autre, le rendent plus émouvant encore.

De Heyst à la Panne, stations extrêmes du littoral, la plage flamande ourle de ses molles dentelures l'Océan. Une succession ininterrompue de dunes met entre les villages le mouvement d'une chaîne de petites montagnes dont les cônes, verts de hoyats et de chardons, atteignent en certains endroits une hauteur assez considérable et sont comme des observatoires naturels d'où l'on embrasse la bataille des flots. A la Panne le Mont-Blanc, énorme butte chauve aux masses mouvantes, à l'ouest de Nieuport le Hoogt Blekker, vaste cône profilé par-dessus la contrée, ressemblent à de prodigieuses vagues pétrifiées jaillies de la houle des sables. Une épaisse végétation, qui change selon les localités et épuise toutes les merveilles de la flore marine, déroule de proche en proche son tapis velouteux et profond. A Nieuport, dans l'argent fluide des boulants, fleurit le grand chardon bleu, pareil, dans sa grâce longue et flexible, à un très fin saxe céladon; et partout ailleurs la bruyère aux grappes d'or, le hoyat dont les racines ramiculées en tous sens fixent comme des crampons la mobilité du sol, l'hippophaé saignant en baies rouges, emmêlent leurs floraisons touffues, comme la gaieté étoilée de ces mélancolies de paysage.

Chaque plage a d'ailleurs sa physionomie propre qui la distingue des autres. Celle d'Ostende, barrée par l'enchevêtrement de ses piliers d'estacade (voy. p. 337), prolongés au large et découpant dans l'horizon comme les assises d'un gigantesque échafaudage, évoque la toute-puissance de l'homme; et cette sévérité des deux grandes parallèles enfoncées au giron de la mer, semblablement à des bras qui contiendraient la fureur des tempêtes, n'est corrigée que par le caprice des habitations qui bordent la digue. Blankenberghe, avec sa jolie jetée toute neuve rattachée par des escaliers au large déroulement de l'arène que la marée basse découvre profondément, a moins de grandeur et plus de coquetterie. Et, un peu plus loin, Heyst, à peine sortie de son obscurité, nous offre sa poésie toute nue de belle fille saine, demeurée rustique et marinière à travers ses ostentations naissantes.

Ici commence à se faire sentir ce charme de la mer solitaire si recherché des âmes méditatives; à quelques mètres de la digue on est pris tout entier par les majestés du spectacle; la tranquille solennité des horizons captive l'esprit qui n'est plus distrait par les fermentations mondaines; et cet isolement ajoute une intime volupté aux douceurs de la contemplation.

Aux vaincus de la vie, aux chercheurs de grand silence, la mer flamande garde toutefois des recoins moins fréquentés encore : la Panne a des déserts où expire toute rumeur humaine. Là le ciel et l'onde n'ont point de concurrence. Quand, perdu au milieu des sables sans fin qui, parallèlement à l'eau, moutonnent en flots figés, sans aucune digue qui en rompe la sublime uniformité, on laisse aller au fil des marées ses yeux et sa pensée, on peut se croire détaché de tout lien terrestre en ce double abîme d'espace et d'éternité. Rien ne peut dire la plénitude que, loin des hommes, goûte, devant l'illimité des plages ignorées, l'âme qui rêve de retourner aux sources de la création.

Et non seulement la physionomie extérieure et sensible, mais les habitudes de vie, le genre des fréquentations, les modes de distraction et de plaisir changent de plage en plage, en ce joli défilé de villes d'eau. Chacune a son public spécial, ses amoureux convaincus, ses clients accoutumés, comme une grande famille où, à travers les hiérarchies, règne une apparence d'homogénéité. Il semble que son vieux renom historique, et peut-être aussi la présence royale, aient consacré pour Ostende le privilège d'une villégiature aristocratique. Le haut monde, le *high life*, la fashion s'y donnent annuellement rendez-vous et y jettent sur le courant de la vie le prestige d'une sorte d'existence à grand orchestre et à grandes guides. C'est la continuation du tourbillon qui entraîne au plaisir, dans les capitales, ceux qu'on appelle les favorisés du sort. Les bals, les concerts, le

théâtre, les courses, la toilette, les réceptions, le flirtage, le jeu, occupent ici les journées. Les femmes y changent de robe le matin, le midi et le soir, avec des rivalités dans le luxe et l'originalité. On y voit des princes avec leurs chambellans, des duchesses avec leur cour, des chevaliers du turf avec leurs écuries au complet; et la banque, l'industrie, la diplomatie y mènent un train de seigneurs, prodiguant la dépense et multipliant l'apparat.

La ville, d'ailleurs, a accommodé son cadre à ce passage des grandes fortunes; aucune station balnéaire du continent n'a peut-être la somptuosité de sa digue; les architectures les plus fastueuses s'y entassent dans un emmêlement de tous les styles, avec des balcons à cariatides, des moucharabys vitrés, des pignons en flèche, des rez-de-chaussée ajourés, des colonnades, une abondance de rinceaux, de pilastres, de sculptures en or, en stuc, en faïence, en pierres bleues et en pierres blanches. Naturellement le mauvais goût n'est pas absent de cette profusion; mais un tel décor s'accorde bien à la vanité, aux étalages de toilette et aux élégances bigarrées de cette foule cosmopolite et superficielle qui n'a d'yeux que pour elle-même et assiste inattentive aux grands spectacles de la nature.

A part quelques vieilles rues, de médiocre caractère, des restes de rempart et çà et là dans les dunes un fort démantelé, plus rien dans Ostende ne révèle la ville guerrière dont l'histoire se déroule à la façon d'une émouvante tragédie. Massacres, bombardements, sacs s'y succèdent, mêlant l'œuvre de la méchanceté des hommes aux cataclysmes des eaux débordées. Quand ce n'est pas un Albert de la Motte ou un Louis XV qui la saccage à coups de canon, c'est la mer qui rompt ses digues, et, comme un visiteur inattendu, se rue à travers les rues et balaye tout devant elle. Le nombre de ses désastres maritimes se chiffre presque par le nombre de ses années, et d'autre part, en moins de cent cinquante ans elle est trois fois anéantie par les armées qui l'assiègent.

Ses infortunes, d'ailleurs, n'ont d'égale que sa vaillance; à peine la mer et les soldats se sont-ils retirés qu'elle se relève de ses ruines et reprend sa besogne de grande cité marchande au point où elle a été interrompue. Pendant trois ans, avec Maurice de Nassau, elle soutient contre l'Espagne et l'archiduc Albert la cause de la liberté de conscience; et quand elle se rend enfin, vaincue par les épidémies, les incendies et les inondations, soixante-douze mille hommes ont péri dans ses murs, et ceux-ci ne sont plus eux-mêmes qu'un amas de ruines.

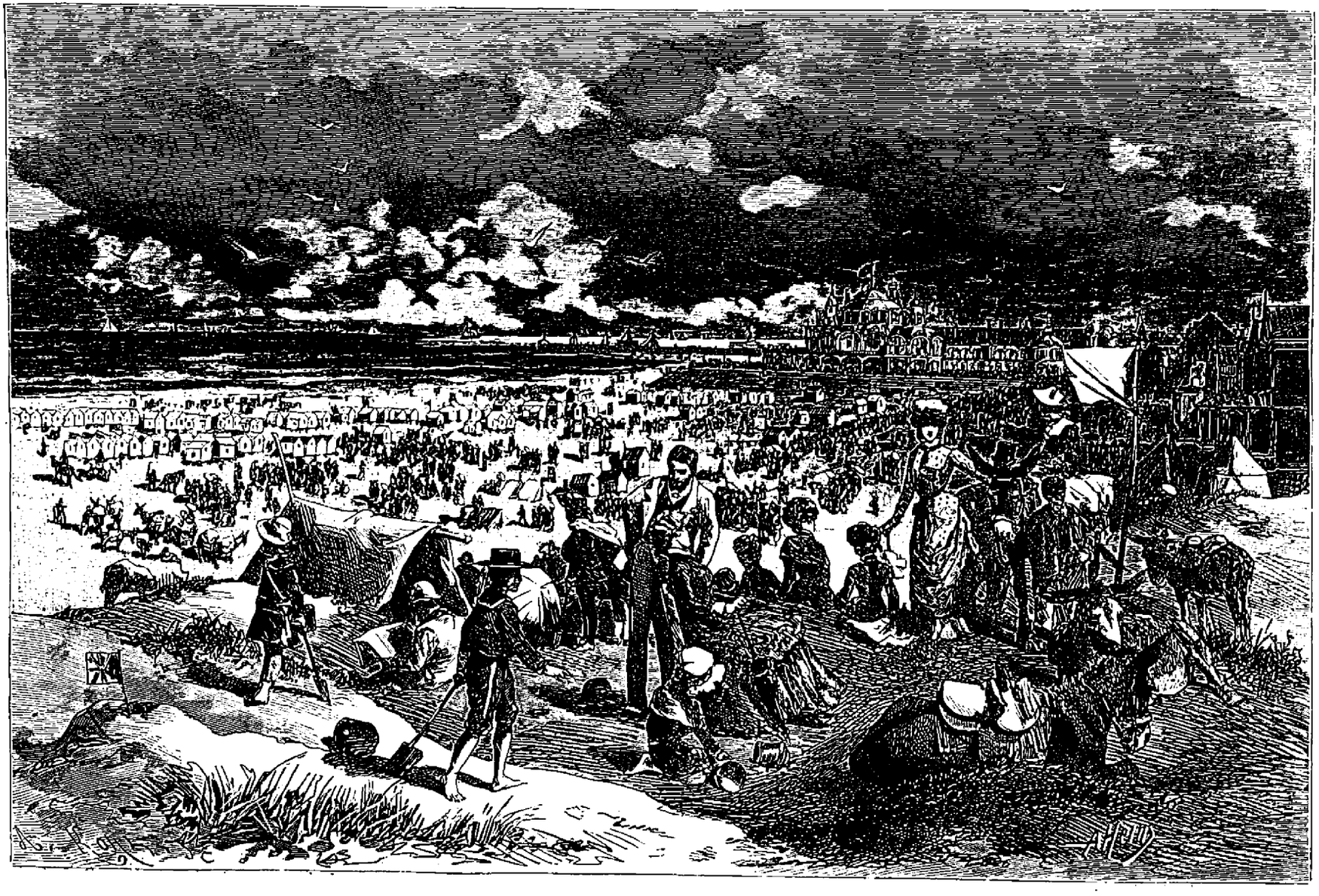
Son passé, du reste, est plein de prospérités extraordinaires, aussitôt après suivies de lamentables retours. En 1714, le chevalier Hallet de la Merveille débarque dans son port une cargaison d'épices, de bois, de richesses minérales apportées du Bengale : c'est l'origine de cette puissante Compagnie des Indes qui, pendant onze ans, concentre dans ses entrepôts toutes les denrées de la terre; et brusquement la concession du commerce avec l'Afrique, l'Inde et la Chine lui est enlevée par le même Charles VI qui la lui a octroyée.

Ces vicissitudes et ces grandeurs ont fini par se fondre dans les profits, sinon dans les gloires de son trafic actuel; si elle n'a plus ses redoutables aventuriers du dix-septième siècle, cet illustre Maestricht, le Jean Bart des Flandres, et cet héroïque Jacobsen qui à lui seul soutint le choc de neuf navires hollandais, puis, croulant sous le nombre, se fit sauter sur son corsaire; elle pratique à sa façon le métier d'« écumeur de mer » en rançonnant les étrangers échoués sur sa plage. Ostende est comme un vaste garni où la table est toujours mise devant l'Océan; tous ses habitants sont gargotiers et aubergistes; et ses maisons privées se transforment en succursales de ses hôtels. Elle a des magasins dignes des grandes villes, un des plus beaux kursaals qu'on ait construits, des promenades soigneusement entretenues, un bois de Boulogne en miniature, des cercles, des agréments de toutes sortes pratique l'art de retenir une clientèle naturellement blasée.

Blankenberghe, pour le moment du moins, car toutes ces parvenues des eaux sont, au fond, minées de vastes ambitions, se contente d'une destinée plus modeste : demi-mondaine, demi-bourgeoise, elle anime son train de vie régulière aux musiques dansantes d'un kursaal qui n'a pas les spacieuses proportions du kursaal ostendais, et pourtant fait bonne mine sur sa digue bordée de maisons légères et simples (voy. p. 342). On danse, on s'amuse, on fait une toilette modérée, sans grand éclat ni mise en scène, et les coutumes de la maison, les traditions du *at home* s'y continuent au grand jour de la plage, avec une sage épargne dans la dépense et une réserve discrète dans les libertés du commerce mutuel. C'est la plage des travailleurs, des gens de robe et de plume, des fonctionnaires, se délassant dans le calme d'une petite vie sociale aimable, voisinant à table et sur les bancs du Kursaal, également ennemis du vide des pleines solitudes et de l'emplissement des foules.

Les femmes et les enfants, dans le chiffonné des toilettes, y ont une grâce d'abandon que n'ont pas les belles dames d'Ostende, gréées et cuirassées comme des corvettes de guerre. On sent qu'ici la mer n'est plus uniquement un décor, mais qu'elle joue son rôle dans l'existence commune, de sa grande voix et de ses mélopées caressantes conseillant, soutenant, stimulant les défaillances de l'esprit et du cœur.

La colonie s'intéresse à cette rude amie, d'humeur variable, mais bonne au fond, et qui refait son sang, détend ses nerfs, active ses sèves et lui rend des énergies pour rentrer bientôt dans la lutte. On l'aime pour la vertu de ses bains, le sable moelleux de sa plage, les vertus de son atmosphère, la poésie de ses ciels, la vaillance rude de ses pêcheurs au type particulier, vrais gens de mer qu'on ne voit pas, comme à Ostende, flâner aux estacades, avec des paresses de lazzarone, mais attendre l'heure de la marée dans leur barque, en se berçant aux croupes des vagues.



Plage d'Ostende. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

Une dignité leur est restée dans le geste et les habitudes de la vie, comme s'ils ne voulaient pas démériter de leur renom ancien de pourvoyeurs de la marée royale. Marie-Thérèse, qui leur octroya une charte sur laquelle ils se réglementent encore, et après elle Napoléon Ier, n'acceptaient sur leur table que le poisson pris dans leurs filets. Avec ceux de la Panne, ils avaient obtenu le droit d'emporter en mer un jeu de cartes, autorisation qui avait été refusée aux autres pêcheurs de la côte, et donne l'idée d'une faveur dont ils ne mésusaient pas. Ils vivent en corporation, avec un doyen à leur tête, et celui-ci, comme une sorte de magistrat, conserve précieusement dans un coffret le parchemin signé de la main de la souveraine, qu'ils continuent à appeler « leur souveraine », par une reconnaissance éternisée de la prédilection qu'elle eut constamment pour eux.

Cette vaillante et honnête population, attachée d'un si grand amour à l'Océan, anime de ses allées et venues la plage blankenberghoise. A la tombée du jour, les hommes carguent leurs voiles et s'en vont pêcher à plusieurs lieues en mer, tandis que, pareilles à de grandes chauves-souris aux ailes éployées, les femmes, portant aux épaules de longs filets, reviennent avec de pleines hottées de crevettes, et dans le soir promènent au bord de l'eau de mystérieuses silhouettes. C'est un tableau d'un charme toujours nouveau et qui se complète par l'apparition de la lampe du phare, tournant là-haut comme une âme qui veille, et à ras même des flots, par la rouge étoile flottante



La plage de Blankenberghe (voy. p. 340). — Dessin de Th. Weber, d'après nature.

d'un ponton, piquetant les ténèbres marines à l'endroit du *Paarde-markt*, énorme vertèbre de sable saillante sous la croupe des eaux et contre laquelle naguère allaient se briser les navires.

A l'autre extrémité du littoral, Nieuport-Bains, sorti, au coup de baguette d'un nabab tournaisien, de la profondeur de ses dunes, se relie par une chaussée bordée de pâturages à la ville mère, vouée à la décrépitude et au silence, après avoir été l'une des cités illustres des vieilles Flandres. Ici point de kursaal, mais la demeure hospitalière d'un bourgeois grand seigneur, le marquis de Carabas de toute la contrée; et cette demeure aux portes larges ouvertes, où se succèdent les lunchs, les raoûts, les bals, tient lieu de tout ce qui manque à Nieuport-Bains pour être une station véritable. Quelques chalets et trois ou quatre hôtels composent en effet le noyau de cette banlieue de ville perdue dans les écumes de la mer, et où la vie, naturellement restreinte, n'a pas la fermentation des centres de circulation active.

Une ressource permet, il est vrai, de concilier avec le goût de la solitude le séjour dans un milieu plus habité : il suffit de prendre ses quartiers à Nieuport même; une apparence d'animation galvanise ici à certaines heures du jour le fond rigide de la vie. Le matin, on voit sortir des maisons la troupe dolente des vaches qui lentement passent à travers l'herbe des rues, longent les Halles et leur beffroi, un coin grandiose perdu dans un silence de cimetière, finalement s'en vont pâturer le long des remparts, au pied d'un lourd donjon

féodal dont l'énormité menaçante contraste avec la bonasserie de toute cette décrépitude.

Les Templiers, qui avaient bâti là une église, ne sont plus qu'un souvenir englouti dans les vagues du temps, cette mer qui, comme l'autre, emporte les continents et les hommes; et pareillement, des huit sièges que subit la grande ville du quinzième et du seizième siècle, du mémorable combat des confédérés hollandais contre l'archiduc Albert, du haut renom de ce port où l'on appareillait pour les destinations lointaines, il ne reste qu'une légende réveillée çà et là par un bout de ruines, un amas de pierres boulantes sous le pied. Mais tant de disparitions éveillent partout en Flandre l'idée de la fragilité humaine, que cette déchéance ne nous étonne presque plus. Comme un édifice de sable balayé au souffle du vent, Nieuport a suivi dans le gouffre d'oubli son aînée en gloire, cette puissante et antique colonie de Lombartzyde, riche port marchand du douzième siècle, qui déjà au temps de Sanderus n'était plus, selon la désignation qu'il lui donne lui-même, qu'un « ignoble village ». Ici, il est vrai, tout a disparu, ne laissant surnager au-dessus du tourbillon dans lequel la ville a sombré, que la misère et l'effacement d'un pauvre petit nid de pêcheurs, dévotement amoureux d'une vierge célèbre en pays flamand. A plusieurs lieues dans la côte, la piété populaire ne veut re-



Types de pêcheurs de Blankenberghe. — Dessin de Eug. van Gelder, d'après nature.

connaître que la vierge de Lombartzyde; si humble qu'elle soit, elle fait pâlir devant l'éclat de ses miracles la pompeuse patronne qui règne aux tabernacles de Nieuport; et c'est dans son giron que la douleur des mères et des épouses va puiser les consolations.

A Nieuport-Bains expire la mer élégante : un délicat poète belge, Georges Rodenbach, l'a chantée sous ce titre dans des strophes dont la musique rappelle plus encore le rythme mélancolique et tendre sur lequel, aux kursaals d'Ostende et de Blankerberghe, voltigent les jeunes filles, ces mouettes en mousseline, que la sauvage et solennelle harmonie des flots battant les estacades. La Panne, à côté de cette dernière chaleur de vie, n'est plus qu'une vaste solitude, où, pendant les mois d'été, se réfugient quelques familles. Parfois, le dimanche, une caravane de gens de Furnes ou de Dixmude y débarque avec ses provisions, puis se disémine dans la florale splendeur des dunes, pareilles à un prodigieux bouquet épanoui sur plusieurs lieues de largeur. Mais cette fugitive apparition des hommes, perdue aux immensités des horizons, ne trouble pas un instant la sérénité recueillie de ce merveilleux coin de nature; et comme l'eau referme ses sillons sur la quille d'une barque, la grande mer des bruyères engloutit ici ces passagers d'une heure, dont les rires ne troublent même pas les folles gaietés des lapins se culbutant à travers les sables.

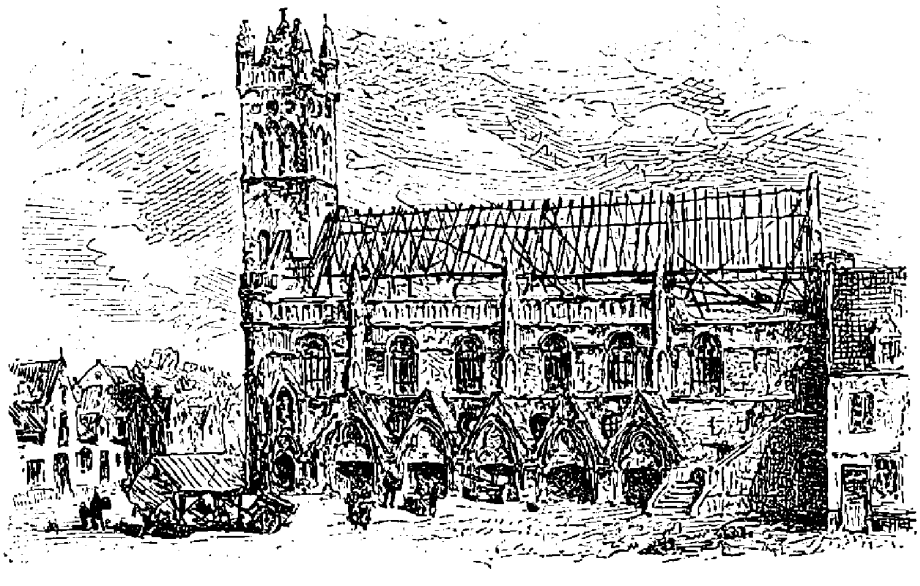
La simplicité rude des villages s'est gardée dans

cette retraite aimée des solitaires et des contemplatifs. C'est à peine si les auberges qu'on y rencontre sont outillées pour y recevoir des hôtes, et le fond de l'existence y est une flânerie prolongée, sans autre distraction que les excursions aux hameaux voisins, la promenade sur la plage et les herborisations dans les dunes. Mais, si limités qu'ils soient, ces plaisirs suffisent amplement à occuper les heures du véritable amoureux de la mer.

Nulle part, en effet, le littoral n'offre une végétation plus magnifique ni des horizons plus étendus. Des courbes profondes font onduler les sables en petites vallées qui se resserrent et s'élargissent, toutes comblées d'un fleuve d'herbes sauvages, de plantes odorantes, de grandes fleurs jaunes d'or, avec des alternatives de taillis, de zones pelées et blanches, de chemins couverts, d'enclaves cultivées, où, dans la chaleur crépitante, voguent les papillons, crécellent les cigales et cornemusent de gros hannetons mouchetés de gris. C'est un enchantement perpétuel de musiques d'insectes, de murmures de vent, de profonds souffles venus du large et apportant le ronflement lointain des eaux, — dans une poussée exubérante d'Éden, une fermentation sauvage de terre vierge dont les sèves partout jaillissent en touffes de folles floraisons.

A travers la dune. — L'âne. — La vie du pêcheur. Coxcide.

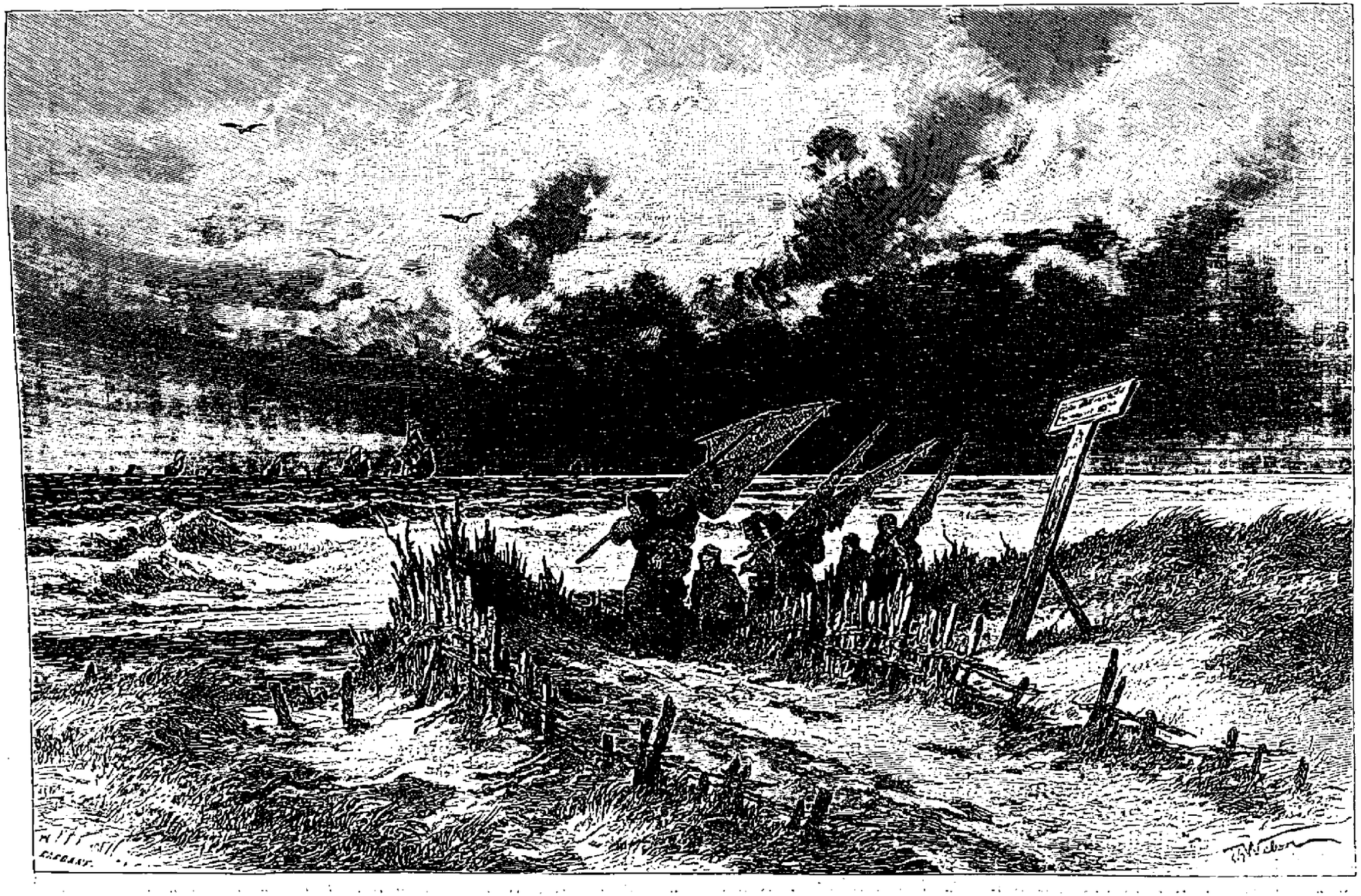
Çà et là, au creux des dunes, un village de pêcheurs masse ses toits bas, perdus dans les replis du sable. Sur le pas des portes, les femmes remmaillent des filets, la peau bise et gercée comme de la plie sèche, près des berceaux que le vent se charge de balancer, de l'aïeul paralysé par les embruns et qui fume



Halles de Nieuport (voy. p. 342). — Dessin de A. Heins, d'après nature

au soleil sa courte pipe noire, de l'âne familial qui tond un bout de pré pelé derrière la haie. Vers le midi, un maigre tire-bouchon de fumée sort de la cheminée, un feu de brandes flambe dans l'âtre, et tandis que les écuelles sonnent sur la table, une odeur de poisson bouilli ou de pommes de terre frottées d'oing se répand dans l'air. Un à un, les maris et les garçons s'en reviennent des bouts opposés de l'horizon, l'un tout trempé d'eau de mer, le sel et la senteur des marées sur les membres, l'autre qui depuis l'aube, attelé à la herse, racle là-bas le sol infécond. Pendant une heure, toute cette humanité précaire connaît le repos, et dans la dune vidée il ne reste plus que l'âne maigre, continuant à brouter le gramen et le chardon, sous un bourdonnement de mouches voraces.

Il est l'âme de ces solitudes. Alors que ni le bœuf ni le cheval ne trouveraient à pâturer dans l'universelle désolation, il a pour râtelier le mont chauve qui se dresse derrière la maison. Son échine fait seule un peu d'ombre parmi la pâleur enflammée de la terre, et le soleil se lève et décroît sur cette silhouette errante qui tantôt émerge des crêtes, et tantôt s'enfonce dans les ravines, comme la barque de cet océan de sable. Tout le jour rôti aux flambes de l'air, ses flancs creux ravagés par la piqûre des insectes qui s'abattent sur cette proie vivante comme sur une charogne, en dépit de ses ruades et de ses coups de queue, le pauvre bourriquet saignant tend vainement son mufle vers les cieux incléments. Le soleil est sans pitié pour sa peine solitaire, et le cri rauque qui, pareillement à un râle, sort de son poitrail déchiré, va mourir dans les feux de l'azur, parmi le stridement altéré des cigales. La nuit seule lui apporte quelque apaisement : il couche alors sur la terre refroidie son ventre haletant, roule son dos meurtri dans les rosées, se détend sous la grande douceur fraîche des ténèbres, et la caresse



Le retour de la pêche aux crevettes (voy. p. 342-348). — Dessin de Th Weber, d'après nature.

amie des étoiles coule comme un baume sur ses blessures. Les mouches, ces guerriers inassouvis de carnage, se sont retirées sous leurs tentes, au fond des crevasses sablonneuses et dans les baies rouges de l'hippophaé, cuvant le sang bu pendant le jour : seuls les lourds papillons de nuit et les hannetons au vol de velours vibrionnent dans la molle nuit bleue. Mais il ne les craint pas, ceux-là ; ce sont les musiciens de la vaste symphonie du silence et de l'ombre, qu'accompagnent au loin les basses profondes de la mer. Il rôde alors dans la bonté nocturne, aspire le vent qui lui apporte l'odeur des autres ânes, ses frères, vagabondant comme lui par la dune, et ses énormes oreilles toujours en mouvement, cornets où s'enfle l'immense rumeur tranquille des minuits, dessinent sur le firmament clair comme le croissant d'une lune.

Toute la côte est pleine de ces petits grisons grêles et râpés dont la race pullule comme la bruyère et le chardon aux latitudes immiséricordieuses des sables. Ils sont les bêtes de somme de la contrée, charroient d'un coup de collier infatigable, labourent, hersent, mêlés, comme des cadets, à la dure vie de l'homme. C'est à peine si l'on prend soin d'eux : l'été, on les lâche par la dune, où ils paissent pendant les intervalles du travail. Si rare qu'elle soit, l'herbe, du moins, alors est parfumée d'une odeur de thym et de serpolet ; mais l'hiver ils sont obligés de disputer leur nourriture au gel et à la neige. Après les mouches à dévorantes trompes des canicules, la bise leur mange à son tour les oreilles dans leurs petites écuries mal bouchées qu'ensablent les rafales et qu'ils regagnent à la nuit. Rebutés, délaissés, méconnus du maître ingrat qui ne les paye souvent de leur labeur qu'en coups de bâton, ils gardent pourtant à travers leur éternelle misère une force indestructible : la bonne nature, qui fait pousser l'herbe jusque dans le sable aride, leur met à la peau un poil épais sous lequel se conserve la chaleur. Personne ne s'aviserait de leurs secrètes souffrances si leur œil résigné, au fond duquel se lisent les longues douleurs, leur tête inclinée vers le sol dans une attitude d'humilité contrite, l'air de songerie passive qui les fait ressembler à des créatures humaines, ne trahissaient leur tristesse intérieure : il semble qu'ils plaignent l'homme de les si mal comprendre, au lieu de lui en vouloir, et leur obscure prunelle a par moments la moiteur d'une larme qui ne coulerait pas.

C'est la mélancolie des plages que ces douces bêtes consentantes. Par troupeaux on les voit, aux abords d'Ostende, de Heyst et de Blankenberghe, parquées parmi les parasols et les tentes sous lesquels s'abritent les familles. Sanglées de lourdes bardelles, elles s'immobilisent là en demi-sommeils pensifs, regardant au loin la mer grise comme pour y suivre la marche trop lente du soleil. Toute la bande a sous la paupière la stupeur de cette humanité ironique et cruelle, qui ne l'approche qu'avec des paroles mauvaises et des gestes menaçants. Même les fillettes froncent, en les abordant, leur mignon sourcil, prennent pour leur commander un ton courroucé, lèvent sur leur nuque misérable de petites mains qui voudraient cravacher. On rit quand l'ânier stupide leur casse sa trique sur les reins ou leur bourre à coups de poing les côtes. Leur souffrance est la moquerie des belles dames aux lèvres rouges qui s'en vont flirter loin des kursaals indiscrets avec les jolis messieurs pommadés.

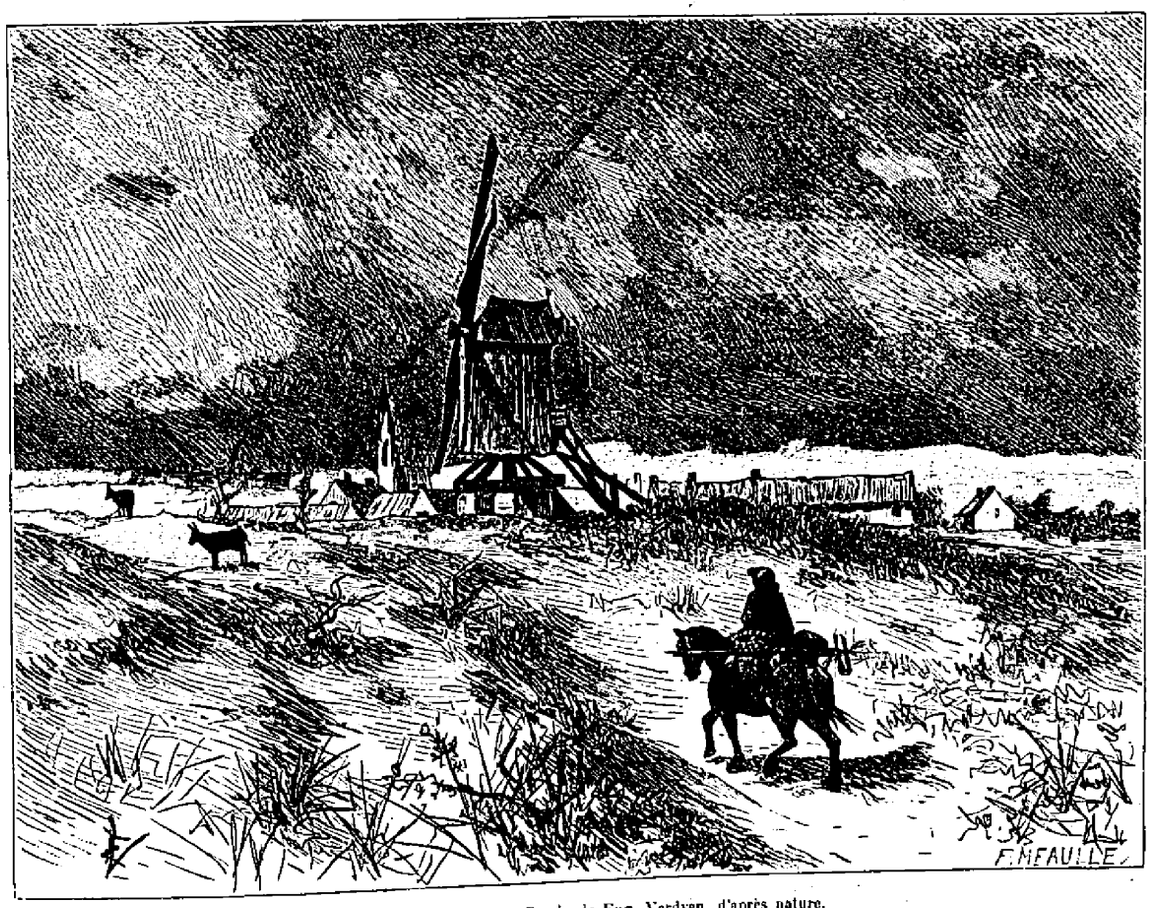
Nul n'a compassion des petits ânes des plages. Le flanc saignant sous le bât, ils chevauchent de l'aube à la nuit, à travers le Sahara des dunes, bafoués, talonnés, pelaudés, vaillants. Leur caravane toujours s'enfonce dans le vent et l'écume, en route pour les lointains pèlerinages, puis rentre brisée, lasse, les oreilles pendantes, sous la piqûre des anguillades. Point de dimanche pour ce métier de souffre-douleur ; chaque matin on les voit revenir au piquet, un peu plus délabrés à mesure que s'avance la saison, et leur martyre ne cesse qu'après que le dernier galopin a quitté la plage.

La vie, il est vrai, n'est pas sévère uniquement pour les pauvres baudets : elle l'est aussi pour les hommes ; et peut-être est-ce là le motif qui les rend si durs pour leur compagnon de misère et de travail. Rien ne ressemble moins à l'idylle que la sauvagerie et l'âpreté de cette existence toujours en lutte avec la mer. Quand, à la tombée de la nuit, ils partent dans leurs bateaux grands comme des coquilles de noix pour aller pêcher au large, nulle parmi les mères, les sœurs, les femmes qui les accompagnent jusque sur la plage, ne sait s'ils reviendront. Le vague point noir de la voile s'efface chaque fois dans le lointain des eaux comme une part de leur vie à elles, qui s'en va et qu'elles ne reverront peut-être plus. Mais il faut vivre ; on a des petits dont les dents sont gourmandes ; l'aïeul, lui, tout le jour blotti dans les cendres de l'âtre, n'a plus la force de tirer aux cordages, et d'ailleurs il a eu sa large part des dangers courus et des épreuves subies ; et c'est pourquoi les jeunes partent à leur tour, presque gaiement, un sifflotement aux lèvres, et se jettent au gouffre, en pensant aux poissons qu'ils ramèneront dans leurs filets. Elles rentrent alors au logis, les femmes, anxieuses et muettes, et l'humble chambre où les hommes étaient réunis tout à l'heure leur paraît à présent lugubre comme après qu'un cercueil en est sorti.

Cependant ils se sont enfoncés dans les embruns ; leurs coques dansent sur la pointe des flots ; perdus dans les immenses ténèbres, ils songent à ceux qu'ils ont laissés à terre. Quelquefois la tempête s'ajoute à la nuit ; comme une épave, l'esquif flotte dans un tourbillon de grêles et d'éclairs ; l'abîme hurle après cette proie. A chaque moment il manque de s'engloutir sous les montagnes liquides qui le frappent comme des pilons ; il monte, il descend, il roule, il disparaît ; il est le volant dont s'amusent les flots et qu'ils se renvoient l'un à l'autre comme des raquettes. Dans le fracas horrible du vent, les voix ne s'entendent plus, et les silhouettes ne font plus qu'un peu plus d'ombre dans l'ombre universelle. Tout croule autour d'eux, le ciel

et l'eau, dans une confusion qui laisse à peine distinguer si le gouffre est en haut ou en bas; et pourtant, calmes parmi l'épouvante des cataclysmes, ils font, au-dessus de la mer courroucée, le geste régulier de la manœuvre. Des glaçons hérissent leur poil; l'eau s'est congelée sur leurs vêtements, et le sel irrite les blessures qu'ils ont aux mains. Aveuglés, du feu aux paupières, les oreilles bourdonnantes, haillons humains que déchire l'ouragan, ils se battent avec la nuit, avec le vent, avec l'inconnu. A la fin, un rais livide déchire l'horizon; une rougeur allume l'aube pardessus le monstrueux océan, comme des éclaboussures de leur sang rejaillies au ciel.

Pendant ce temps, dans les hameaux on prie, on se lamente, on s'agenouille devant le Calvaire, on brûle un cierge, et les pauvres âmes sentent en elles des déchirements profonds. Quelquefois les mères se traînent jusqu'à la plage, demeurent là dans la pluie et la rafale, épiant la formidable houle. Enfin un cri. Les voilà! Alors elles s'affolent, poussent des clameurs sauvages, tendent les bras vers les voiles, au loin. Mais tous ne rentrent pas toujours : il en manque un parfois, emporté par-dessus le bastingage sans que nul l'ait vu disparaître. Quand on s'est compté, il n'était plus là; voilà tout ce qu'ils savent. Et celles à qui ils parlent ainsi s'arrachent les cheveux, courent dans la



Coxcide (voy. p. 348). — Dessin de Eug. Verdyen, d'après nature.

dune comme des oiseaux funèbres, crachent des injures à cette mer abhorrée qui leur a pris leur amour.

Il est une époque de l'année où les villages se vident de tous leurs hommes valides : les femmes, les vieillards et les enfants seuls demeurent dans le silence des maisons. Eux, les mâles, sont partis pour le banc de Terre-Neuve; la pêche aux harengs les a tous pris, le père et les garçons, comme en temps de guerre on lève le ban et l'arrière-ban. Par flottilles immenses les petits bateaux ont disparu derrière la grande barre sombre de l'horizon. Chaque équipage a des vivres pour un mois, du combustible, des cabans, une abondance de filets. Mais un mois, c'est la mort à chaque minute présente; et tandis que, errants dans l'horreur des nuits, ils attendent la venue de chaque matin comme un accroissement de délivrance, empilant par tas le produit de leur pêche dans leurs bateaux brasillants, une inquiétude tient éveillées les femmes sur leurs oreillers hantés par les visions sinistres.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'an, les jours traînent après eux leur cortège de douleurs, de peines et de fatigues sans nombre. Quand ce n'est pas la mort qui frappe à la porte, c'est la maladie ou la misère. La mer nourrit mal ses enfants : après des jours et des nuits passés à batailler contre le flot, le salaire est précaire; rares sont les pêcheurs qui ont pu s'assurer

une vieillesse tranquille avec la marée. Ce poisson si chèrement conquis au prix de la mort se disperse aux halles urbaines, ne laissant presque rien entre les mains de celui qui l'a pris. L'habitant des côtes vit donc pauvre, se nourrissant à grand'peine, lui et les siens, du petit champ qu'il défriche dans le sable et qui lui donne un maigre rendement. Tout le temps qu'il n'est pas en mer, on le voit courbé sur cette terre brehaigne où sa bêche ne mord pas et qu'il s'obstine pourtant à fouir, s'errénant à la féconder et l'humectant de sa sueur. Jusque dans la nuit, sa silhouette brune se démène en ce dur combat, douloureux autant que celui des eaux, et le passant qui voit son grand geste furieux recommencer sans trêve s'imagine assister au corps à corps de deux ennemis s'entr'exterminant.

Puis il faut compter avec l'usure du corps. Après trente ans de mer, un homme n'est plus bon qu'à veiller les berceaux; les rhumatismes ont rouillé la charpente, et la paralysie finit par le momifier dans un coin, comme une grande souche morte. D'autres ont dans leurs faces, durcies à l'égal de la pierre, parmi des gerçures profondes, d'affreuses dartres qui montent, envahissent le nez et le front, y superposent un masque rigide. Ou bien les yeux sont mangés d'ophtalmies purulentes, dans un suintement horrible de sanies, et à la longue se bouchent, dévorés par des peaux gourmandes comme par une bête.

Les filles, d'ailleurs, ne connaissent pas une vie plus quiète. De bonne heure mêlées au métier des hommes, elles vont à la pêche aux crevettes, à mi-corps dans l'eau pendant des heures. A Heyst, Nieuport, la Panne, on les voit sortir vers le crépuscule des replis de la dune, leurs rouges jambes nues arpentant largement le sable, le corps fléchi sous l'ampleur des pesants filets qui dessinent au-dessus de leurs épaules comme des ailes immenses. Derrière elles, la lumière des couchants allonge parmi les bruyères enflammées le cambrement puissant de leurs reins. L'une après l'autre elles descendent dans la mer, vagues formes que la nuit submerge petit à petit et qui rasent les houles dans un fouettement d'écumes, pareilles à de grosses mouettes.

A Coxcide (voy. p. 347), il existe un autre genre de pêche. Ce sont les hommes qui vont à la mer. Montés sur de maigres chevaux qu'ils poussent très avant dans le flot, ayant eux-mêmes de l'eau jusque près de la ceinture, ils abattent alors les filets qu'ils portent en travers des épaules et dont les longs manches dépassent leurs têtes comme des lances. Les bêtes, accoutumées au mugissement des vagues, demeurent impassibles parmi les lames qui déferlent contre leur poitrail, et, la crinière toute frangée de varechs, ressemblent aux chevaux marins de la mythologie. D'une race résistante et sèche, mal nourris, les côtes en saillie, gardant dans l'œil, comme les ânes, leurs camarades d'infortune, une tristesse résignée, on les voit cheminer la tête basse, l'oreille molle, calfourchonnés à poil par les pêcheurs en varense rouge, leur chapeau de cuir bouilli dans la nuque. Quand à la file, toute la bande, par monts et par vaux, regagne le village, balançant dans un dodelinement les paniers emplis de crevettes et de sardines qui pendent de chaque côté du garrot, le soir qui les enveloppe grandit démesurément leurs silhouettes lentes et donne presque de la solennité à ce cortège détaché en noir sur les cuivres du ciel.

Puis, à mesure qu'on approche des maisons, la chevauchée se rompt, les bidets s'éparpillent par les sentes qui ramènent chacun au logis, et derrière les haies, les hauts manches des filets qui s'abaissent et s'élèvent selon les bosses du sol, ressemblent à des mâts de petits bateaux dans le culbutis des vagues.

Coxcide, au milieu des hameaux perdus dans la côte, a d'ailleurs l'importance d'une grosse bourgade. En arrivant de la Panne par le délicieux chemin couvert qui longe des cultures, à la limite des dunes, on aperçoit, au bout de trois quarts d'heure de marche, quelques grosses fermes enfoncées en contre-bas, derrière des talus qui les préservent des rafales. Capuchonnées de vastes toits de glui fleuri de mousses d'or, elles ont un air de silence et de paix profonde qui signale le bien-être intérieur, en même temps qu'une certaine gravité dans le train de la vie. Entre les clôtures broute le bétail, moins abondant et moins gras que celui qui paît à quelques lieues de là les belles plaines lustrées du Vuerne Ambacht; mais c'est déjà comme une échappée sur les plantureuses arches de Noé de l'Éden flamand. La terre, incessamment remuée, gorgée d'engrais, drainée par les irrigations, commence à prendre une patine brune sur laquelle les verdures se détachent avec fraîcheur. On croit sentir une détente dans l'effort des bras et un apaisement dans la condition du cultivateur. Le sol visiblement se montre plus clément, comme si, vaincu dans ses rancunes, il cédait à la fin au labeur obstiné, à l'incoercible vaillance de l'homme.

Puis, Coxcide apparaît avec ses petites maisons basses, coiffées de tuiles d'un rouge pâle et lavé qui se fond dans la douceur des sables, sur un double alignement bosselé par les haies des courtils. Au bord de la route, des arbres ont poussé, qui argentent d'une estompe grise le pavé, et des tournesols, des dahlias, des reines-marguerites, des rosiers, constellent les petits jardins qui sont la coquetterie du pêcheur. L'été, c'est un peu d'ombre dans l'étendue torride : les maisons, larges ouvertes à la brise de mer, laissent voir des intérieurs bien tenus, d'une fraîcheur reposante. Une auberge, où l'on a des œufs et du lard, toute peinturlurée de couleur, a la gaieté reluisante d'un coin de chapelle. Et la halte, dans cette paix assoupie de village, à un pas des agitations du flot, prend une douceur particulière. Çà et là un enfant crie, un âne brait, un porc grogne, mais ces bruits sont vite étouffés dans la sourdeur des sables, où ne s'entend plus alors que le ronflement monotone, continu, d'un vieux moulin dressé sur une butte et dominant toute l'agglomération.

Comme un patriarche, il a vu succéder les générations autour de lui ; les pieds solidement plantés en terre, il a résisté aux tempêtes qui emportaient les hommes et les navires. Ce que de ses grandes ailes déchiquetées par la griffe des aquilons il a salué de cercueils qui s'en allaient et de nouveau-nés qu'on portait baptiser à l'église, nul ne le sait que lui. Il est le témoin demeuré debout des bonheurs évanouis, des foyers écroulés, de tous ces drames sans nombre qui désolent les hameaux côtiers, ces nids battus par le vent de la mort, toujours soufflant à travers les espaces. Et il a bien, sous sa carapace grise, ébréchée, trouée, rongée, où l'équinoxe doit souffler comme dans un cremone d'orgue, l'aspect vénérable d'un de ces vieux de la mer, qui ont vu tant d'assauts et en sont sortis indemnes de la vie, un peu plus démolis seulement à chaque bataille. Ainsi, tout seul là-haut, dans la région des goélands qui, prenant son toit aigu pour une mâture, s'y viennent poser quelquefois, chassés du large par la tourmente, il semble défier les ouragans et sur ses ais grinçants tournoie aux mêmes souffles qui poussent les vaisseaux à travers l'abîme.

Autour de Coxcide, le paysage se déploie, à la fois maritime et pastoral. Un cône immense, étincelant comme la neige, et que pour cette raison on a appelé le Mont-Blanc, y découpe sur le ciel ses pâleurs lisses, lustrées de reflets bleuâtres. Aucune fleur ne germe sur cette désolation d'un sable toujours mouvant où la graine n'a point de prise, en sorte que la butte, pelée de haut en bas, sans autre tache sur sa blancheur éternelle que l'ombre errante des nuages, garde une virginité farouche et inviolée.

A mesure qu'on s'enfonce dans le pays, d'ailleurs,



Troupeau se dirigeant vers la mer à travers les dunes. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

la nudité pulvérulente de la dune se vêt d'une merveilleuse toison de mousses aux teintes fanées et rouilleuses. Une électricité de fourrure animale semble courir sous les floraisons, en sourdes phosphorescences qu'un rais de soleil suffit à allumer. Aux feux du couchant, la lande entière s'ensanglante d'une flambée pourpre qui traîne au loin comme le ruissellement d'un fleuve rouge. Mais c'est surtout l'automne qui donne à cette terre pourrie, toute grasse de fermentation marine, sa chaleur de vie rutilante. Sous le chatoiement des verts et des carmins, le sol finit alors par ressembler à un très vieux velours usé, griffé d'or, avec des douceurs mourantes de lumière.

Vers le milieu du jour, des files immenses d'ânes, de chèvres, de vaches et de chevaux, descendus des bourgades voisines, traversent, sous la garde d'une couple de petits pâtres, à la queue-leu-leu, toute cette sauvagerie fleurie, ondulant avec les courbes du sol en un moutonnement infini d'échines qui tantôt apparaissent à la crête des monticules et tantôt s'enfoncent dans les creux, mouvantes diaprures de bouquet sur le déroulement des sables et des mousses. Chaque midi voit passer dans la dune montueuse cette cohue animale qu'attire le voisinage de la mer et qui, couchée dans les écumes, sur le bord de la plage, s'en vient goûter, pendant les heures brûlantes, la volupté d'une sieste rafraîchie par les brises océaniques. En ces immenses étendues, la terre et la bête accomplissent silencieusement leur œuvre, sans crainte d'être troublées par l'agitation vaine des hommes ; comme au seuil d'un désert, elle expire aux silences pensifs de cette création en travail.

Furnes. — Sa procession.

Ainsi l'éternité de la nature contraste partout, en ces belles Flandres, avec la fugacité des monuments des

hommes. A peine a-t-on quitté les dunes, qu'on se trouve replongé aux vicissitudes de l'histoire. Cette petite chapelle de silence et d'oubli qui est le la Panne actuel, avec ses rumeurs profondes de vagues, pareilles à des bourdonnements d'orgues, seul bruit qui, à de certains moments, s'entende dans la solitude de sa plage, a eu, comme presque toute la contrée, son heure d'héroïsme et de gloire. Mais le Temps, qui laisse sur ses bords autant d'épaves que la mer en rejette à ses côtes, a mis fin à cette éphémère grandeur, l'abandonnant toute nue à la mélancolie de son humble condition présente, comme, à quelques lieues de là, il a ruiné pour jamais cette orgueilleuse châtellenie de Furnes qui comptait dans sa circonscription cinquante-deux riches villages.

Ici, du moins, le cadre est demeuré debout, pareil à un théâtre duquel seraient sortis les acteurs et qui, dans le vide de la scène, tout envahie de silence, continuerait à silhouetter ses portants sur les perspectives de sa toile de fond. L'ancien steen dont les rugueuses maçonneries se dressent à l'angle de la Grand'Place, avec leurs fenêtres découpées en cintre et en ogive; l'hôtel de ville profilant son double pinacle par-dessus une bretèque en bois sculpté; le beffroi qui élance sa masse trapue en face de l'énorme chœur de Sainte-Walburge; les délicieuses façades guillochées, à colonnes et à balcons, d'un goût fleuri de renaissance, qui dentellent le ciel de leurs pignons, donnent l'idée d'une haute prospérité matérielle et composent un de ces prestigieux décors flamands où l'imagination reconstitue sans effort le mouvement de la vie passée (voy. p. 352).

Un air de déchéance résignée s'imprime sur les rues silencieuses, partout bordées de vieilles maisons et noyées dans une atmosphère de songe; et certains coins ont la douceur de petits béguinages où achèveraient de se consumer les mélancolies d'une existence que ni l'espoir ni la sève n'alimentent plus. Tout près de Sainte-Walburge, en effet, une place plantée de grands arbres s'entoure, sous l'ombre verte des feuillages, de pignons en briques roses qui font venir à l'esprit la pensée d'une agonie de pâles religieuses s'usant dans le mystère et le recueillement. Toujours on est ramené à des idées de dévotion étroite et de pratiques humbles, en ces petites cités où l'âme des femmes, pour échapper à l'étouffement du vide, a besoin de se rejeter aux consolations descendues des paradis.

Furnes perpétue d'ailleurs dans ses églises la tradition de cette religion aux symbolismes matériels et tangibles qui incarnent en des images terrestres, frappant les yeux d'une évidence de chair et de réalité, les vérités de la Foi. A Sainte-Walburge, des niches montrent des épisodes de la vie du Christ en hauts-reliefs baroques, comme des sortes de tableaux vivant où les personnages, de grandeur naturelle, affectent les mouvements de la créature réelle et sont peinturlurés de plaques rouges, à l'imitation du sang des plaies.

Dans un tel milieu, une de ces processions funèbres comme en imaginait le moyen âge et qui greffaient des gaietés de kermesse sur des deuils de tragédie, trouve naturellement sa place. Une fois l'an, le dernier dimanche de juillet, Furnes quitte sa torpide attitude momifiée et organise son célèbre cortège de la Passion divine. Dès le matin, les rues, la veille encore muettes et mornes, retentissent des sons prolongés des cornes et de l'aigre grincement des crécelles : les unes et les autres serviront tout à l'heure aux soldats chargés de prodiguer l'ironie et l'outrage sur le chemin du Calvaire. Puis, à mesure que l'heure s'avance, des groupes de cavaliers romains, casqués de fer-blanc et drapés de manteaux éclatants, des pharisiens aux longues robes traînantes, des apôtres ceints de peaux de bêtes et affublés de perruques chevelues, commencent à circuler; les cabarets s'emplissent de personnages sacrés s'affermissant par des libations de bière dans la gravité de leurs rôles, et derrière les fenêtres on voit les dames de la ville se parer de sombres voiles flottants pour figurer parmi le cortège des saintes femmes.

En quelques heures la vie moderne s'est effacée sous la poussée d'une sorte de carnaval mystique épanouissant par les rues des saturnales mi-païennes mi-religieuses. Les mitres et les dalmatiques s'emmêlent aux étendards et aux boucliers; les crèches où se jouera la Nativité parmi la paille et les bœufs croisent les seigneurs de la cour d'Hérode en collants gris-perle et en toques de velours; des anges à tuniques blanches se heurtent à de grands prophètes barbus; puis toute cette mascarade va s'aligner aux portes de Sainte-Walburge, tandis qu'à l'intérieur de l'église se consomment les apprêts du drame intime et de la Passion même du Sauveur. Là, dans le secret de la sacristie, des mains de prêtres griment et habillent pieusement les figurants qui devront représenter le Christ aux différentes époques de sa vie de gloire et de douleur, les Madeleines pleurant sous leurs molles chevelures écroulées, les saintes Vierges chevauchant des ânes par ressouvenance de la Fuite en Égypte.

Au coup de quatre heures sonnantes, le porche s'ouvre sur cette apparition. Dans la rue, un monde de docteurs, de lévites, de centurions, de compères de la Passion en brunes cagoules et de pénitentes en bure grossière s'est joint aux groupes déjà formés; puis les chars se mettent en mouvement; l'énorme file s'ébranle; ainsi qu'un fleuve de pourpre et d'or la procession se déroule et se met à circuler par les carrefours. Comme la procession coïncide avec la foire, les théâtres forains étouffent le mugissement de leurs cuivres, les ballerines passent à la hâte un vêtement sur leurs maillots, les pitres immobilisent des yeux sérieux sous le pied de blanc qui leur enfarine la trogne. Et partout une foule énorme s'incline au passage du cortège, avec des soupirs d'apitoiement et des marmottements sourds de prières.

On voit d'abord apparaître les prophètes, suivis de masques horribles simulant la Peste, la Guerre et la



La procession de Furnes — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

Famine, puis l'étable de Bethléem traînée par des pénitents, avec Marie et Joseph caressant des yeux l'Enfant dans la crèche, puis les quatre Bergers et les trois Mages, Siméon portant Jésus au temple, Marie et Joseph fuyant en Egypte, la cour d'Hérode, Jésus et les docteurs, les apôtres sur deux rangs accompagnant Jésus sur son âne, le Jardin des Olives, Judas méditant sa trahison, le Christ prisonnier; puis encore le Christ flagellé, le couronnement d'épines, Pilate et ses assesseurs, Longin à cheval, le saint Sépulcre, Jésus ressuscité; et toute cette gigantesque mise en scène qui s'avance au ronflement des cornes et au crécellement des moulins et par moments s'arrête pour permettre au Christ de s'abîmer sous le bois du supplice, dans la poussière du chemin, avec des sueurs de lassitude qui imitent les eaux de l'agonie, s'achève en une troupe compacte d'hommes et de femmes habillés de longs suaires et fléchissant sous les croix que chacun porte à l'épaule.

Une telle réalité préside à tous ces simulacres, que par moments le spectateur le plus endurci se sent pris d'un frisson et, oubliant la grossièreté de la parade,

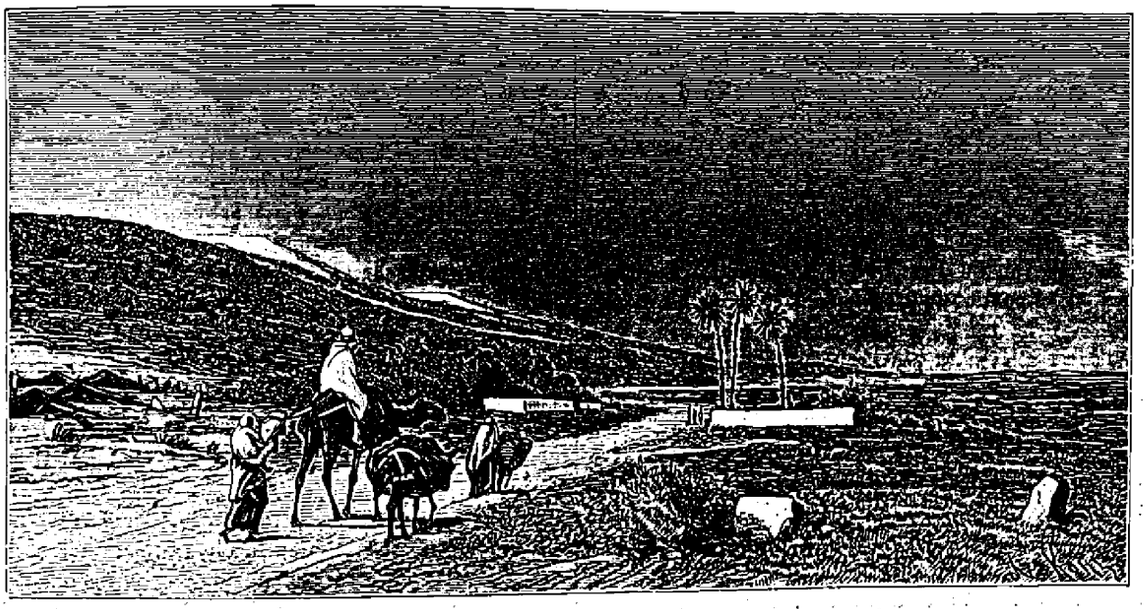


La Grand'Place de Furnes (voy. p. 350). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

croit assister aux horreurs d'un drame véritable. Et comme pour rendre l'illusion plus saisissante, les apôtres discutent entre eux, Hérode parle aux seigneurs de son entourage, le Christ s'entretient avec ses disciples, les soldats romains poussent des huées, et des musiques sépulcrales, qui semblent parties de dessous terre, font entendre la joie abominable des esprits infernaux. Enfin, derrière le char de la résurrection, le clergé, dans la magnificence de ses chasubles, promène sous un dais d'or le saint Sacrement comme le vivant soleil et l'éternel témoignage de la présence divine. Lentement la procession fait le tour de la ville, entre des rangs pressés de populaire prosterné sur lesquels se projette la clarté vacillante des cierges brasant à toutes les fenêtres; et quand, après d'infinies stations, pour ajouter à la solennité de la mort, elle s'écoule sous les arceaux de l'église, on demeure sous le coup d'une émotion nerveuse, comme si l'empire des ombres, après avoir vomi cette lugubre fantasmagorie, refermait brusquement ses portes sur des vivants.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à une autre livraison.*)



El Arbaïn (voy. p. 358). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Tunisie traverse en ce moment une phase d'où elle sortira certainement transformée. Nous avons eu la bonne fortune de l'explorer durant trois hivers consécutifs, avant, pendant et aussitôt après l'expédition française qui amena l'établissement du protectorat, c'est-à-dire au moment où cette transformation ne se faisait point encore sentir. Par là notre voyage acquiert un caractère particulier. Puisse le récit que nous nous proposons d'en faire inspirer aux lecteurs du *Tour du Monde* quelque attachement pour ce beau pays sous le charme duquel nous sommes encore aujourd'hui[1]!

De Tunis à Sousse.

Ce n'est pas chose facile que de se préparer à un voyage de quelque durée dans la Régence. Nous avons passé quinze jours à nous équiper, à composer notre personnel, bêtes et gens; à recueillir à droite et à gauche les autorisations officielles nécessaires à notre exploration et les recommandations officieuses, plus utiles encore peut-être. Nous sommes tous deux bien montés, bien armés, pleins d'entrain et prêts à affronter toutes les fatigues, pourvu que notre exploration soit fructueuse pour la science et intéressante pour ses modestes représentants. Nous voilà donc en route! Derrière nous, marche notre suite.

C'est d'abord le hamba Ali ben Amar el Fellah, un brave homme qui nous a accompagnés pendant nos trois voyages et a toujours été le plus dévoué des gendarmes : car un hamba, c'est un gendarme, un gendarme du bey. Avant l'établissement du protectorat, les hambas formaient la cavalerie d'élite; ils portaient les dépêches beylicales aux gouverneurs des provinces et parcouraient la Régence pour arrêter les criminels, voleurs ou assassins, surtout pour faire payer l'impôt aux tribus : les impôts en Tunisie, comme partout ailleurs, ne rentrent jamais tout seuls. Nous ne voudrions pas affirmer que les hambas usassent toujours envers les populations de toute la douceur désirable; nous nous sommes même laissé dire qu'ils exigeaient parfois un peu plus que la somme nécessaire, bien peu, la moitié peut-être, pour se dédommager de leur peine. Mais

1. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont déjà plusieurs fois entendu parler de la Tunisie. En 1865, M. Crapelet les a conduits à Tunis; en 1872, M. d'Aux leur a fait visiter Utique; en 1875, les docteurs Tirant et Rebatel, de Lyon, les ont emmenés à travers la Régence jusqu'à Kafsa, mais assez rapidement. Nous éviterons de nous arrêter dans les endroits que ces voyageurs ont décrits avant nous, à moins que nous n'ayons pu, grâce à l'occupation française ou à un séjour prolongé, recueillir quelque détail qui s'était dérobé à leurs yeux.

nous nous refusons à croire que le brave Ali ait eu recours à des procédés si indélicats. Son seul défaut nous a semblé être la paresse. Quand nous n'avions pas besoin de ses services, il faisait comme le bon la Fontaine et partageait volontiers sa journée en deux parties,

« .... Dont il souhait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire, »

excepté pourtant à l'heure des repas.

Son cheval, qu'il est obligé de nourrir à ses frais, est maigre comme le trop fameux Rossinante, ce qui ne l'empêche pas de marcher indéfiniment; il est vrai que son maître n'est pas beaucoup plus gras. Les bagages de notre hamba sont peu volumineux : il a mis sur nos bêtes de somme un paquet de linge microscopique; sa selle est recouverte d'un petit tapis de Kairouan, qu'il étendra sous lui pendant la nuit. Mais il n'a pas oublié de prendre son long fusil à pierre; par précaution, et pour s'en servir plus aisément en cas d'alerte, il a enveloppé la batterie dans un linge et fortement lié le tout avec une ficelle. De plus, il emporte en travers de son cheval une vieille ombrelle de toile blanche qu'il ouvrira s'il pleut trop fort. Nous doutons que ses aïeux aient jamais connu de tels raffinements, quand ils volaient à la conquête de l'Afrique pour y planter l'étendard du prophète.

Le second de nos hommes est le nommé Mohammed ben Ali, un négrillon trapu d'une force étonnante et d'un excellent caractère. C'est notre factotum. D'abord, il fait fonction d'interprète : il parle l'arabe, l'italien et aussi le français, nous ne dirons pas avec la pureté d'un académicien, mais fort convenablement; puis il nous sert de domestique : il est chargé de dresser notre tente et de monter nos lits, d'étriller nos chevaux, de leur donner l'orge matin et soir; enfin c'est un excellent cuisinier, et nous garderons longtemps le souvenir de certain civet de lièvre que nous avons mangé dans le désert : nous ne nous rappelons pas en avoir, de notre vie, savouré d'aussi exquis. En résumé, Mohammed ben Ali est un précieux serviteur que nous recommandons aux explorateurs de l'avenir. Au demeurant, c'est un philosophe : il préfère le chien à l'homme, parce que les bêtes, au moins, savent être reconnaissantes des soins qu'on leur donne, et voudrait bien recommencer sa vie.... pour apprendre à lire.

Nous emmenons encore un troisième Arabe, que nos hommes appellent *Baba el Hadj* (Papa le pèlerin) : il conduit nos bêtes de somme. Pauvre vieillard, qui ne craint pas, pour gagner quelques francs par jour, de s'engager avec nous dans un voyage long et pénible ! Il est borgne, ce qui est très fâcheux, nous dit Mohammed; car si, en se réveillant le matin, on aperçoit le mauvais œil avant de voir le bon, on ne peut pas prévoir les accidents qui vous arriveront pendant la journée. Nous essayerons de conjurer la *jettatura*.

Tous nos bagages, tentes, lits, vêtements, vaisselle de fer battu, caisses de photographie, livres et papiers, sont chargés sur deux chevaux, et enfermés dans d'immenses paniers doubles[1] qui pendent à droite et à gauche de chaque côté de l'animal. Un âne sert de monture à Mohammed et porte le reste de nos richesses. Autour de nous courent et sautent deux chiens : l'un nous gardera pendant la nuit; l'autre, un chien d'arrêt français, nous aidera, par son flair, à nous procurer les lièvres et les perdreaux qui seront le fond de notre nourriture journalière.

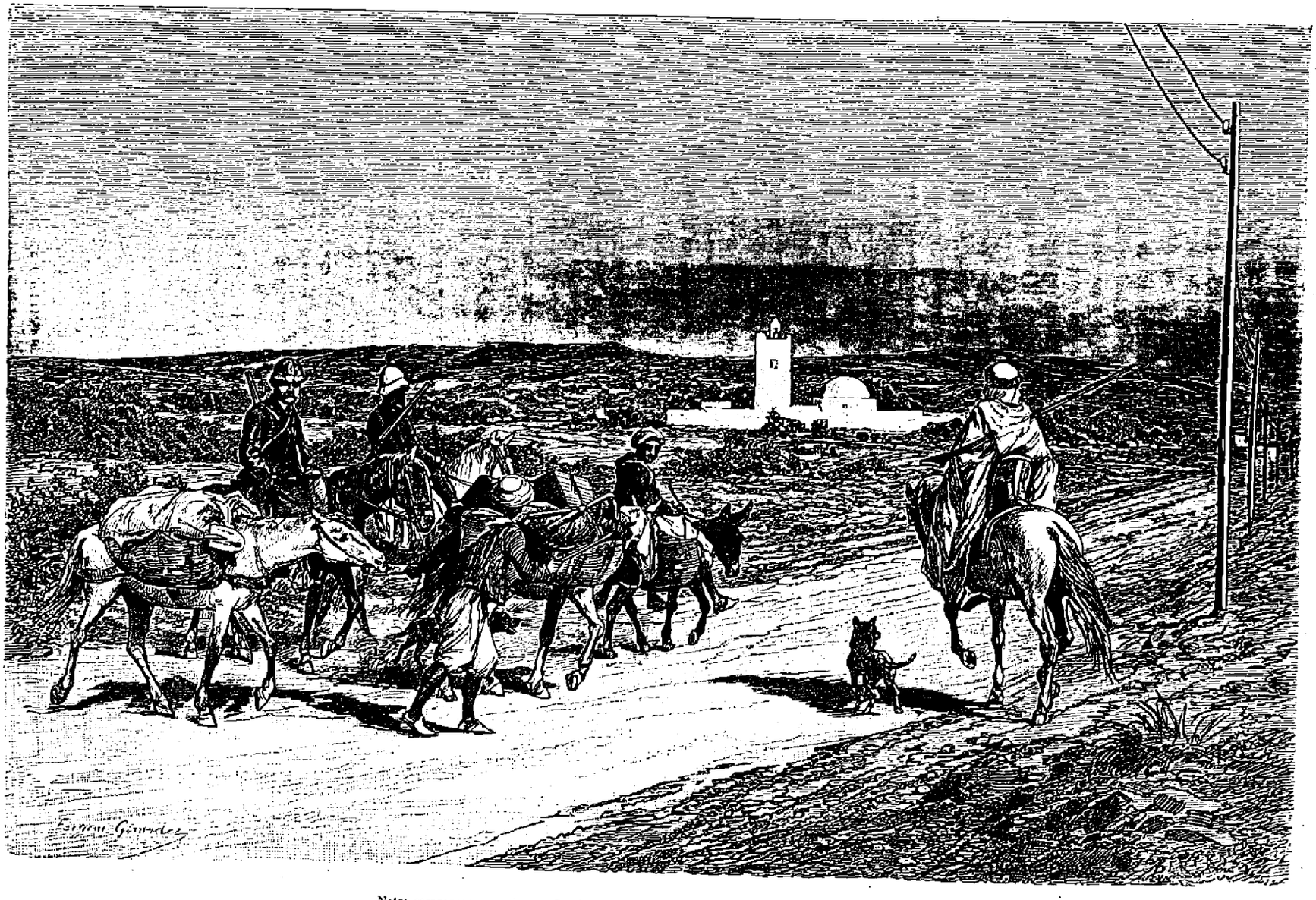
Le soleil se lève au moment où nous quittons Bab-el-Djezira, et au-dessus de notre tête, très haut dans les airs, passe, les ailes éployées et le cou tendu, une bande de flamants roses qui va s'abattre sur les eaux du lac de Tunis. Nous nous rappelons notre histoire romaine, et, nouveaux Romulus, acceptons le présage.

La route qui s'étend devant nous est relativement bonne : elle a été empierrée et est entretenue, s'il est permis de se servir d'une pareille expression en Tunisie, par le gouvernement lui-même. Car Hammam-Lif, où nous arriverons tout à l'heure, est un lieu de plaisance : le bey et les grands de sa cour y ont des habitations. La voie ferrée qui relie cette petite ville à Tunis suit cette route pendant trois kilomètres, puis elle incline à gauche. Nous laissons bientôt à notre droite le tombeau de Sidi bel Hassen el Chadli, qui s'élève sur une hauteur, et ensuite la zaouïa de Sidi-Fettala.

Cependant les pluies des jours précédents ont tellement détrempé la route, que nos bêtes de somme avancent très difficilement : les bagages sont mal équilibrés et nous craignons à chaque instant de les voir jetés à terre avec l'animal qui les porte. Le premier qui tombe est notre âne : il plie gracieusement ses jambes de devant et s'affaisse. Mohammed n'a que le temps de se mettre sur ses pieds. Il saisit tout de suite la cause d'une faiblesse si fâcheuse dans son coursier favori, et nous l'explique avec indignation : l'âne n'a certainement pas mangé d'orge la veille. Nous avions donné à un homme de Tunis, chez qui il était en pension, l'argent nécessaire pour en acheter; mais ce coquin a sans doute préféré mettre cet argent dans sa poche pour augmenter ses bénéfices. Mohammed voudrait le voir en ce moment devant lui pour lui reprocher sa conduite et lui en faire sentir toute l'horreur; mais nous pensons qu'il vaut mieux aider l'âne à se relever, le recharger et continuer notre route. L'œil de Baba el Hadj ne serait-il pas un peu cause de cet accident?

Bientôt nous arrivons à un fondouk, c'est-à-dire à une grande hôtellerie arabe, à l'usage des hommes et surtout des bêtes; il s'appelle *fondouk Choucha*. Un fondouk[2] est ordinairement composé d'une grande cour autour de laquelle règnent des chambres basses et sales, sans pavement aucun, habitées toute l'année par des légions de puces. Pendant la journée, le fondouk est à peu près vide. A peine un ou deux passants

1. Ces paniers, en alfa tressé, sont appelés à Tunis des zambils.
2. Le fondouk est l'analogue des khans persans ou des caravansérails turcs.



Notre caravane en marche. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

s'arrêtent-ils pour se reposer de la chaleur du jour; car il faut faire le plus de chemin possible afin de ne pas être surpris par le soir loin de toute habitation. Mais, à la tombée de la nuit, c'est une autre affaire. Les moutons, les chameaux, les chevaux, les ânes, les mulets s'entassent dans la cour du fondouk; les charretiers et les caravaniers s'emparent de toutes les chambres, et jusqu'au lever du soleil c'est un mélange d'êtres de toute sorte, qui forme le spectacle le plus pittoresque que l'on puisse se figurer. Nous ne nous arrêtons pas au fondouk Choucha et arrivons bientôt à l'oued Meliana, une des rivières les plus considérables de la Régence : elle se jette dans le golfe de Tunis, un peu à l'est du village de Radès. On la traverse sur un pont de cinq arches, dont la construction remonte à la fin du dix-huitième siècle, ainsi que l'attestent deux inscriptions arabes engagées dans la construction du parapet.

Les montagnes qui s'étendent à notre droite n'ont rien de bien curieux pour l'œil du voyageur.

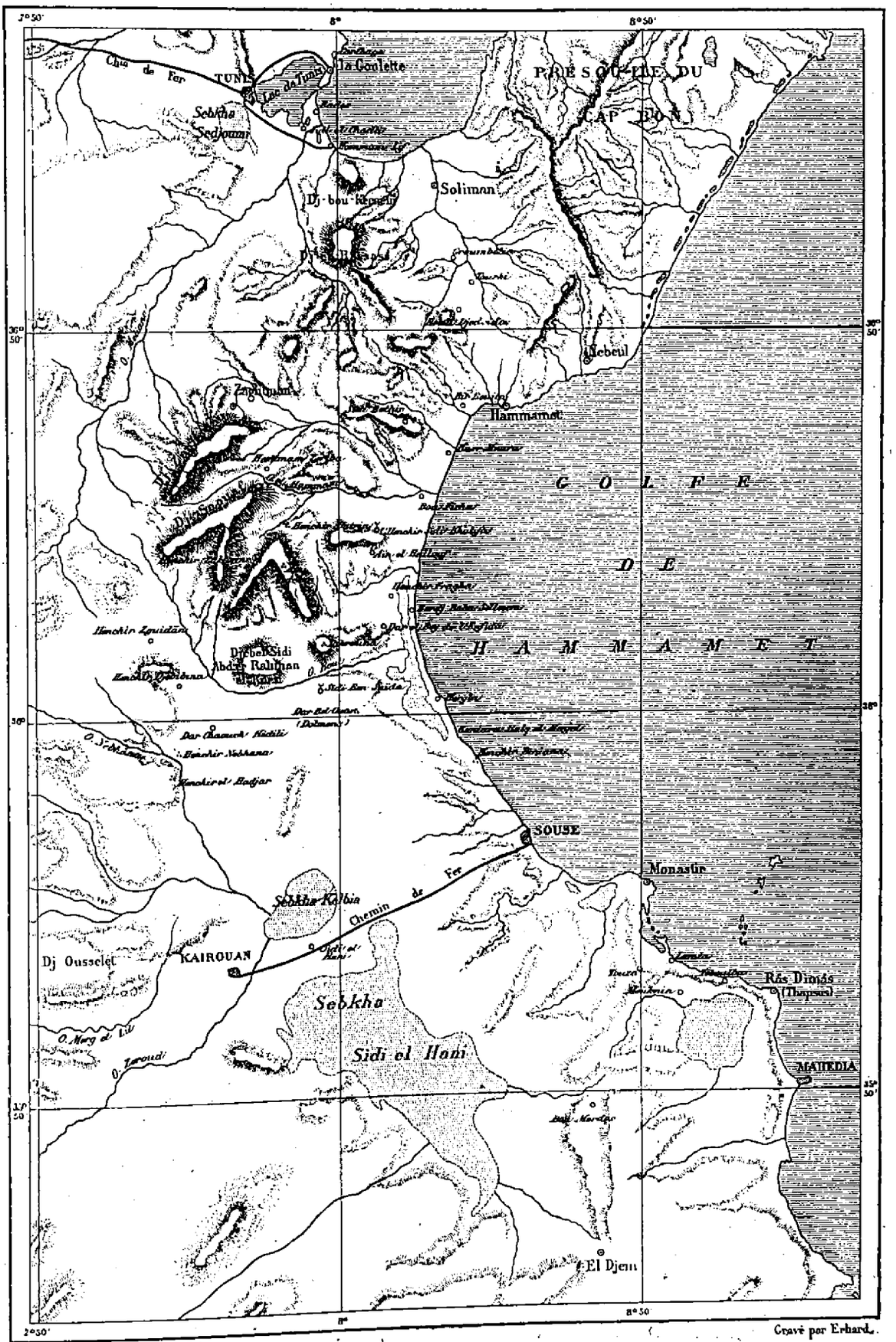
Mais au delà de cette ligne de hauteurs on voit s'élever la cime majestueuse du *Djebel er Ressass* ou *monte Piombino*, ainsi nommé à cause des mines de plomb qu'il renferme, et, plus loin encore, celle du mont Zaghouan, le sommet le plus élevé de la Tunisie. Devant nous, voici Hammam-Lif, au pied du *Djebel bou Kernein*, Hammam-Lif que M. L. Journault, dans un article récent[1], a spirituellement appelé le « futur Trouville de Tunis » : c'est un établissement thermal situé au bord de la mer, dont la plage de sable fin attire, à la belle saison, un certain nombre de baigneurs. Le village ne compte pas beaucoup de maisons : celle du Bey (*dar el Bey*) est la plus importante. Toutes renferment une ou plusieurs piscines alimentées par les sources d'eau chaude qui sortent de la montagne : la température en est d'au moins quarante degrés centigrades. Elles sont, paraît-il, fort efficaces contre les rhumatismes et les maladies de peau; nous ne saurions nous en porter garants, mais, ce que nous pouvons affirmer, car nous en avons personnellement usé, c'est qu'elles sont fort précieuses pour des voyageurs qui viennent de faire un long trajet.

Nous trouvons à déjeuner dans un restaurant provisoire, tenu par un Européen. Le repas fini, nous montons en selle et continuons notre route. Triste route, à travers un pays fangeux, sans végétation, sans ruines! Heureusement, nous avons avec nous Mohammed, dont l'âne s'est reposé pendant notre déjeuner et avance allègrement. Mohammed nous conte son histoire. Il n'a guère connu son père et sa mère, qui l'ont laissé aux soins d'une vieille tante; il se souvient seulement qu'il était tout petit et vagabondait dans les rues, quand il est entré au service d'une famille grecque. Là on l'a chargé de garder une petite fille, à laquelle il s'est vivement attaché; il l'endormait entre ses bras et la promenait dans les rues de Tunis ou de la Goulette. Elle est morte toute jeune et il la pleure encore. Puis il a passé dans d'autres maisons, chez des Italiens, chez des Français; il a servi sur la côte à Souse, à Monastir; il a parcouru le pays avec je ne sais quel grand Tunisien qui l'avait pris comme cuisinier; il a appris un peu toutes les langues, a coudoyé toutes les nations qui ont des représentants en Tunisie; aussi, comme c'est un homme de sens, et qu'il a eu la chance de rencontrer des maîtres qui se sont donné la peine de le former, il a emprunté à notre civilisation quelques-uns de ses bons côtés et possède une culture morale supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes. D'ailleurs il a du sang nègre dans les veines, et les nègres valent bien mieux que les Arabes proprement dits. Il faut l'entendre parler de sa vieille tante, qu'il aime sincèrement : c'est pour la nourrir qu'il travaille depuis longtemps, et il n'a pas d'attentions assez délicates pour lui prouver son affection. Il se propose de lui rapporter d'Algérie, où nous irons, un litre plein de tabac à priser; ce sera la première fois de sa vie que la bonne vieille en aura goûté d'aussi bon! Nous devons ajouter que c'est la seule femme arabe qui trouve grâce à ses yeux; car, assure-t-il en forme de conclusion : « Vois-tu, monsieur, la meilleure femme arabe ne vaut pas la plus mauvaise des femmes françaises! » O Mohammed, tu ne sais peut-être pas ce que tu avances!

En devisant ainsi et en abattant de temps à autre, sans descendre de cheval, une alouette pour le repas du soir, nous arrivons au village de Groumbélia. La population en est de cinq cents âmes au plus : il est, comme la plupart des villages arabes, fort mal construit et d'une grande saleté, surtout quand il a plu. Ali nous y a devancés pour aviser les autorités de notre arrivée, et le cheik nous reçoit fort aimablement; mais il a oublié de prévenir les chiens de notre venue. Bien qu'enfermés dans l'intérieur des maisons, ces maudits animaux nous sentent passer dans la rue : d'un bond ils sont sur les terrasses et y courent comme des possédés, hurlant, jappant et nous montrant deux rangées de dents blanches longues et acérées. Ces chiens, dont nous retrouverons les frères partout dans les douars, appartiennent à une espèce particulière : ils ressemblent à de petits loups. Leurs oreilles sont pointues, leur queue peu fournie; leurs poils, généralement assez longs, durs comme du crin, et d'un blanc douteux, se hérissent sur leur dos comme autant d'arêtes lorsqu'ils sont en colère; mais, en réalité, ils sont plus effrayants que dangereux. On nous a préparé un logement pour la nuit, dans une boutique de vétérinaire, le *Dar el Bey*, maison des hôtes, étant tombé en ruine et ne pouvant pas nous abriter décemment. Nous ne tardons pas à nous coucher, fort las d'une première journée de voyage, et surtout des préparatifs qui l'ont précédée. Nous verrons Groumbélia au jour; ce ne sera pas long.

La seule curiosité du pays est une fontaine dont les eaux se déversent dans un abreuvoir; à la partie su-

1. *Revue politique et littéraire*, 1883, 21 juillet.


7°50'
8°
8°50'
Chia de Fer
TUNIS
La Goulette
Lac de Tunis
Sebkha Sedjoumi
PRESQU'ILE DU CAP BON
Dj bou Kournin
Solimân
Dj Ressas
Hebeul
Zaghouan
Hammamet
GOLFE DE HAMMAMET
Dj Sidi Abdallah
Djebel Sidi Abdel Rahman
Hanchir Zouidam
Hanchir Nekhana
Hanchir el Hadjar
SOUSE
Monastir
Sebkha Kelbia
Chemin de Fer
Dj Ousselet
KAIROUAN
Sebkha Sidi el Hani
Rás Dimás (Thapsus)
MAHEDIA
El Djem
2°50'
8°
8°50
Dressée par M.M. Cagnat et Salalin.
Gravé par Erhard.

périeure se lit une inscription arabe, assez ancienne, qui indique la date à laquelle la fontaine a été construite et le nom de celui qui l'a fait bâtir. Pendant qu'on selle nos chevaux, nous allons visiter le fondouk : il est horriblement sale, mais nous y prenons deux excellentes tasses de café maure.

Pour sortir du village, on traverse des plantations d'oliviers; l'année a été bonne : les arbres paraissent chargés de fruits, que l'on ne tardera point à récolter. Rien de plus agréable à l'œil que ces jardins qui s'étendent autour de nous, rien de plus harmonieux que leur feuillage sombre au travers duquel se joue le soleil levant, tandis que les montagnes, dont les flancs s'éclairent peu à peu, encadrent le paysage d'une longue ligne violette. Bientôt on se retrouve dans la plaine, mais au moins la solitude est égayée par des touffes de lentisques et de myrtes dont la verdure triste tranche çà et là sur la monotonie du terrain. Nous ne tardons pas à traverser les rues et les jardins de Tourki, petit village grand comme Groumbélia, près duquel une colonne expéditionnaire française a été sérieusement inquiétée en septembre 1881.

A peine avions-nous quitté Tourki, que nous apercevons à notre droite une tour élevée qui émerge au milieu d'arbustes de toute sorte; nous quittons un instant la route pour voir de près cette construction qui, de loin, ressemble à un minaret. C'en est un, en effet, mais les soubassements remontent à l'époque romaine : ils sont construits en beaux blocs rectangulaires et ont probablement appartenu à un mausolée. La localité se nomme *Beled Djedeida* (le village neuf); elle est maintenant déserte, l'insalubrité de sa position ayant obligé les habitants à l'abandonner. Quelques maisons en ruine entourent le minaret, et l'on distingue encore les



Beled Djedeida. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

restes d'un pressoir à huile; l'herbe, les cactus et divers arbustes épineux recouvrent tout le reste d'un voile impénétrable.

Pendant ce temps, nos bagages ont continué leur route, et à peine les avons-nous rejoints que notre hamba nous signale plusieurs petites enceintes en pierre, du milieu desquelles s'élèvent trois palmiers : il y a là, paraît-il, quarante tombes, qui renferment les corps de quarante héros morts, naturellement, en combattant les chrétiens. La localité s'appelle *el Arbaïn* (les quarante); quatre kilomètres plus loin, nous rencontrons un grand fondouk, appelé *Bordj el Akhfaïd*.

Un peu au delà commence un défilé assez resserré, une *khanga*, pour nous servir de l'expression consacrée, qui ne se termine qu'à Hammamet. Jadis très épais, paraît-il, ce fourré a été éclairci peu à peu par les fabricants de charbon de bois; il est formé de divers arbres d'essence résineuse, comme des thuyas, des lentisques et de petits pins; le sol est accidenté et le gibier y abonde, ce dont nous profitons. Ce passage avait autrefois la plus mauvaise réputation : on n'osait s'y aventurer, de crainte d'être assassiné; car les légendes les plus terribles couraient à ce sujet. Qu'y avait-il de vrai au fond? Toujours est-il que cette khanga a été le théâtre d'un combat acharné pendant la campagne de Tunisie, et que les bruits fâcheux répandus sur son compte ont empêché nos soldats de s'y aventurer hardiment, tandis qu'ils inspiraient aux Arabes une audace qui faillit nous être funeste.

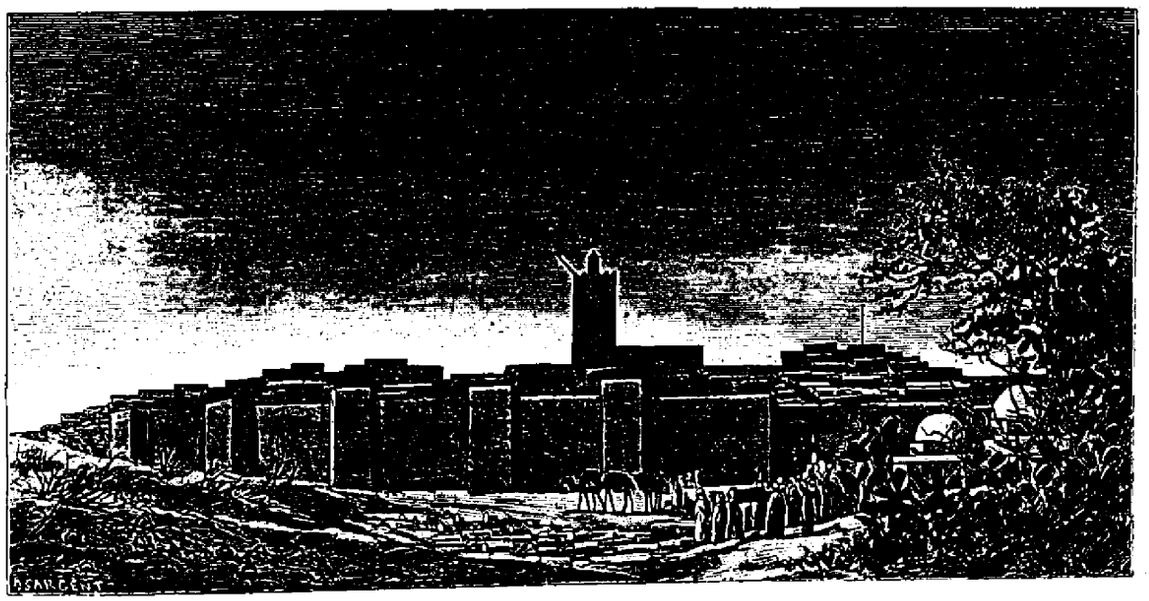
Le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous arrivions à Hammamet.

Nous sommes venus dans cette ville trois années de suite, et nous avons toujours été charmés du spectacle qu'elle offre au voyageur.

Certes, les circonstances étaient loin d'être toujours

aussi favorables. La première fois que nous avons été amenés sur ce point, c'était un peu avant la guerre, au mois de février 1881; les habitants, sans être hostiles, ne nous regardaient pas d'un œil bienveillant, et force nous fut, par prudence, de ne pas pénétrer dans la ville, où l'hospitalité, nous devons le dire, nous avait été refusée par le seul chrétien qui s'y trouvât — il servait alors d'agent consulaire à une puissance européenne. Il nous fallut chercher asile dans un fondouk situé à l'entrée des jardins, et nous contenter d'une chambre ouverte à tous les vents, qui faisaient rage cette nuit-là; le propriétaire, un Algérien émigré, nous fit d'abord mauvaise mine, et ne se radoucit qu'à la vue de nos revolvers placés sur la table devant nous. Les deux autres années, nous avons trouvé, grâce à la présence de la compagnie franche de Tunis et à l'amabilité de son excellent capitaine, M. Bordier, la réception la plus cordiale. Mais, bien ou mal accueillis, nous avons toujours rapporté de notre visite à Hammamet le souvenir du plus charmant paysage qui se puisse imaginer.

La ville est située au fond du golfe auquel elle a donné son nom; la mer vient en baigner les murs du côté de l'est; vers le nord et le nord-ouest s'étendent de vastes cimetières, ombragés par de vieux arbres, que le sable envahit chaque jour davantage; car il assiège Hammamet de tous côtés. Aussi, quand le vent souffle avec violence, ce sont des tourbillons qui vous aveuglent et rendent les promenades assez désagréables. Mais, en échange, quand le temps est calme, quel délicieux séjour! La ville, dans son enceinte fortifiée, flanquée de distance en distance par des tours carrées à demi engagées dans la muraille, contraste par la blancheur de ses murs avec l'azur sombre des



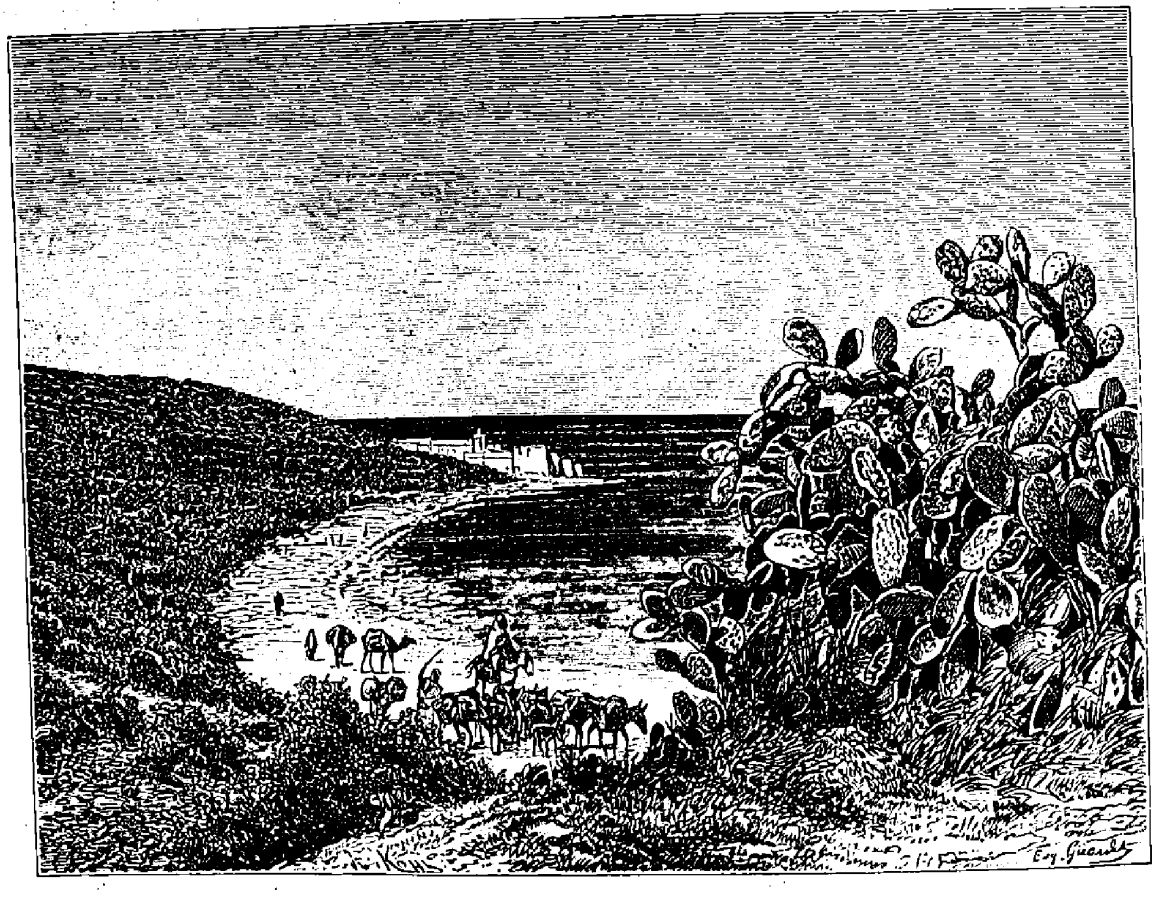
Hammamet. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

flots. Quelques barques de pêche ou de commerce se balancent dans la baie; les jardins qui s'étendent alentour sont remplis d'arbres odorants : orangers, jasmins, rosiers. L'olivier, l'amandier, le caroubier y abondent, et les tourterelles qui aiment à s'y réfugier remplissent l'air de roucoulements plaintifs. Du haut de la kasbah, qui est située au sud-ouest de la ville, on jouit d'un magnifique coup d'œil. D'un côté on a à ses pieds toutes les maisons; sur les terrasses blanches sont souvent suspendues des étoffes aux couleurs brillantes qui flottent au gré du vent, et prennent au soleil des tons plus éclatants encore; à sa gauche, on voit s'étendre les jardins avec leurs verts de toutes les nuances; enfin, si l'on se retourne, on aperçoit, aussi loin que l'œil peut percer, la mer calme et bleue, et, tout à fait à l'horizon, la petite ville d'Hergla qui s'avance dans les flots. Nabel même, la Naples tunisienne, malgré sa renommée, ne l'emporte pas, à notre avis, sur Hammamet. Après tout, les impressions de l'homme dépendent de tant de circonstances différentes, que nous reportons peut-être sur Hammamet une partie des sentiments d'amitié qui nous attachent au capitaine Bordier et à sa compagnie franche.

Pauvre compagnie franche, elle était encore bien primitive quand nous l'avons vue pour la première fois, et pourtant comme elle a marché avec nous pendant deux mois! C'était peu de temps après la fin de l'expédition de Tunisie, dans l'automne de l'année 1881. Frappé de la rapidité avec laquelle les Arabes se portaient d'un lieu à un autre, et de la difficulté qu'il y avait, non seulement à les atteindre, mais même à les poursuivre avec quelque chance de succès, on eut l'idée à Tunis (c'est, croyons-nous, M. le général Japy à qui l'honneur en revient) de former des compagnies composées moitié de soldats français et moitié de Tunisiens, les uns devant communiquer aux autres les qualités

qui leur manquaient : les Français apprendraient aux Tunisiens la discipline et le métier militaire, tel qu'on le pratique aujourd'hui ; les Tunisiens enseigneraient aux Français comment on triomphe des difficultés matérielles de toute sorte qui se rencontrent en pays arabe. Pour rendre les marches plus rapides, la compagnie n'aurait pas de bagages, pas d'*impedimenta*, comme disaient si justement les Romains ; on se nourrirait sur le pays. Pas de pain à emporter pour les hommes, ou du moins du pain pour deux ou trois jours seulement : on le fabriquerait à mesure qu'on en aurait besoin ; pas d'orge pour les mulets : on en achèterait sur place. La viande suivrait à pied, sous la forme d'un petit troupeau facilement renouvelable ; quant au vin, on en boirait lorsqu'on en aurait. Les provisions de sucre et de café se feraient sans peine dans un pays où les habitants usent journellement de ces denrées. Et d'ailleurs une centaine d'hommes se nourrit assez aisément, d'autant plus qu'on trouve toujours quelque marchand, ami du gain, prêt à suivre, avec sa charrette, une petite colonne de cette nature.

Avec cet effectif de Français et d'indigènes, la compagnie mixte du capitaine Bordier fut chargée d'occuper Hammamet, alors que le pays était encore en



Golfe de Hammamet (voy. p. 359). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

insurrection, et d'y remplacer un régiment de marche qui évacuait ce poste. L'arrivée de la compagnie ne fut pas agréable aux habitants ; au moment où celle-ci faisait son entrée dans les jardins, on entendit derrière une haie de cactus un coup de feu, qui, heureusement, ne blessa personne. Il fallait tirer de cette attaque une vengeance immédiate et arrêter par là l'effervescence des Arabes. Une contribution fut imposée à la ville jusqu'à ce que le coupable fût livré ; et lorsqu'on l'eut entre les mains, on le fusilla sur-le-champ. Sa tête, plantée au bout d'une perche, au haut de la kasbah, resta huit jours exposée à tous les yeux, pour apprendre aux insurgés à quoi l'on s'exposait en attaquant un détachement de soldats français. Depuis lors, la ville fut parfaitement calme, et, quand nous arrivâmes, la compagnie franche était non seulement crainte, mais estimée.

Rien d'ailleurs de plus pittoresque que cette troupe de soldats habillés les uns en Français, les autres en Tunisiens. En tête marchaient deux ou trois spahis pour éclairer la colonne. Le plus vieux d'entre eux, un fin gourmand qui, pour mettre sa conscience en repos, et ne pas violer les règles du Coran en buvant une liqueur défendue, appelait le vin *kawa* (café) et l'absinthe *halib* (lait), était le grand chef de ces spahis. C'était un drôle aussi malin qu'un renard ; il eût été difficile



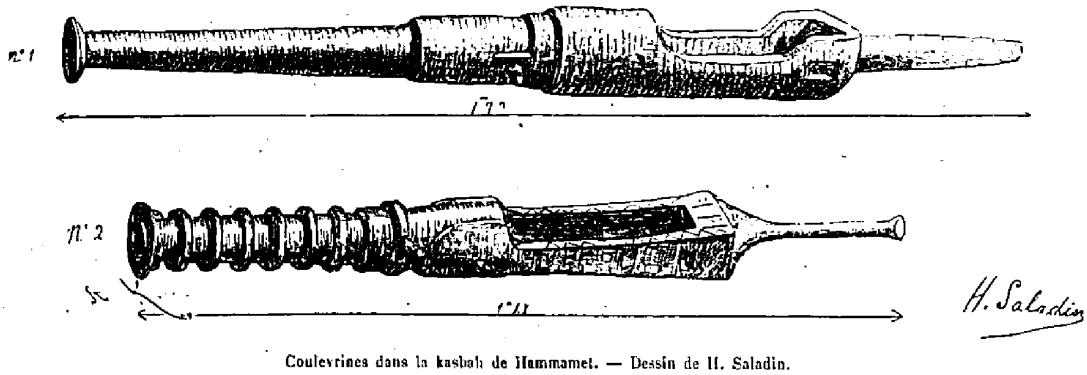
Tente du fou (voy. p. 364). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

d'inventer un stratagème qu'il ne découvrît aussitôt.

Ensuite venaient trois ou quatre trompettes indigènes. Il nous semble encore voir marcher devant nous ces gaillards, avec leur petite veste noire et leur *chechia* (calotte rouge) graisseuse. Un d'entre eux avait toujours avec lui une bouteille d'huile qu'il faisait remplir toutes les fois qu'il le pouvait et qui était destinée à alimenter la cuisine; il la balançait de la main gauche, tandis que, de la droite, il tenait son clairon. Puis, sous la conduite d'un vieux capitaine qu'on appelait Si el Hadj, tout court, et d'un sergent-major, Mabrouk, s'avançait au pas le reste de la bande, armée de fusils réformés et de mauvaises baïonnettes, mais fière de sa discipline et de son air martial. Les mulets, conduits moitié par des Tunisiens, moitié par des hommes du train, étaient au centre, protégés par les soldats français, qui, n'étant pas embarrassés par le sac et toute cette charge de bête de somme qu'on a coutume de leur entasser sur le dos, pouvaient fournir des marches longues et rapides. Toute cette bande s'avançait gaiement, dans la poussière et dans la boue, sous la pluie ou le soleil; le soir, on raccommodait les souliers qui s'étaient entr'ouverts ou les pantalons qui s'étaient déchirés aux épines de la route, et l'on repartait le lendemain aussi dispos que la veille. C'était vraiment plaisir de voir marcher cette petite troupe et de marcher avec elle!

Quand nous avons fait la connaissance du capitaine Bordier et de sa compagnie, c'était dans la kasbah de Hammamet. L'entrée de cette kasbah est des plus originales, sinon des plus commodes. Il faut d'abord se hisser sur un chemin en pente, une sorte d'escalier sans marches, formant avec le sol un angle de quarante-cinq degrés, mal pavé et très glissant. Puis on passe sous une porte dont les ferrures rouillées et à moitié délabrées inspirent peu de respect; on pénètre alors dans un corridor obscur et l'on débouche dans une cour, au milieu de laquelle s'élèvent un ou deux palmiers.

Un escalier très rapide conduit à la partie supérieure de la citadelle; elle est encore armée aujourd'hui des canons qui en ont toujours fait plutôt l'ornement que



Couleuvrines dans la kasbah de Hammamet. — Dessin de H. Saladin.

la défense; car les affûts en sont tellement vermoulus que, le premier coup une fois parti, la pièce serait certainement tombée à terre. Comme tous les canons qui armaient les forts tunisiens au moment de l'expédition française, ce sont d'anciennes pièces qui viennent un peu de tous les pays et remontent à une époque où l'artillerie était loin d'être aussi perfectionnée que de nos jours. Les beys avaient garni leurs forteresses avec le rebut des nations méditerranéennes. La France y est représentée comme les autres; nous nous rappelons même, à ce sujet, avoir vu au Kef, avant l'occupation, une grosse pièce de bronze sur laquelle on lisait fort distinctement ces mots :

STRASBOURG, LE 6 SEP. 1786
DA//////EIN ÉCUYER COMTE GÉNÉRAL
DES FORTS

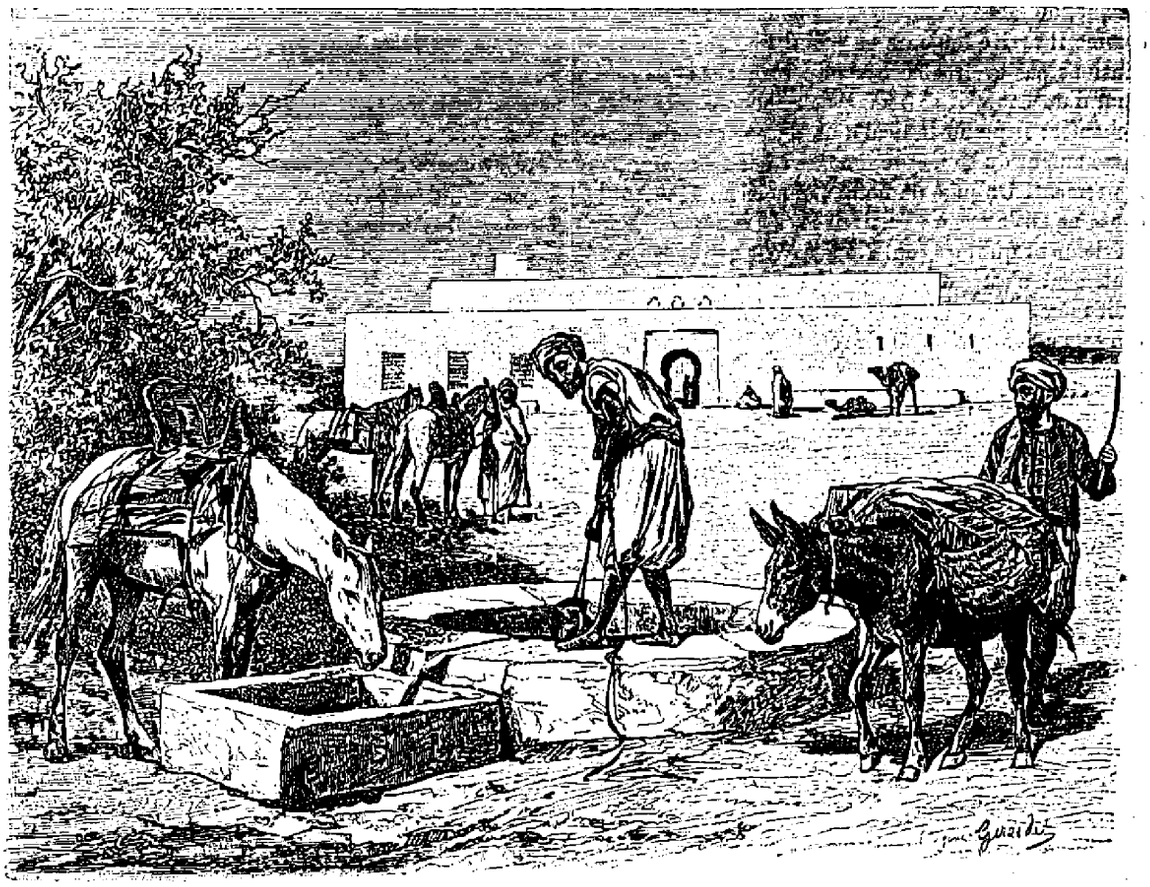
Nous donnons le dessin d'un petit canon que nous avons remarqué dans un coin de la kasbah de Hammamet : c'est une pièce d'artillerie en fer forgé dont la volée est consolidée par des frettes également en fer; elle se chargeait par la culasse au moyen d'une boîte serrée par des coins [1]. Supportée par une fourchette qui existe encore, elle pouvait se mouvoir horizontalement comme sur un pivot. Il est probable que ce fauconneau servait de pièce de chasse à quelque petit bâtiment de guerre, capturé par les pirates barbaresques. L'aspect en est absolument semblable à celui des canons dont on se servait en France à la fin du quinzième siècle.

La kasbah est à peu près la seule curiosité que renferme la ville de Hammamet. En dehors des remparts est un madrecé (école). Quand nous l'avons visité, il était absolument rempli de petits garçons qui apprenaient à lire : chacun avait entre les mains une tablette de bois, où étaient écrits quelques versets du Coran, et tous ensemble psalmodiaient à pleins poumons la phrase que le professeur leur avait lue préalablement. Nous devons avouer que notre venue causa quelques distractions à plus d'un; aussi nous nous hâtâmes de nous retirer, en donnant à cette jeunesse studieuse le

1. Voyez à ce sujet Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné d'architecture*, article ENGIN, vol. V, p. 252.

conseil de travailler : « Travaillez, vous réussirez, » est un proverbe arabe que nous ne pouvions laisser échapper l'occasion de leur débiter.

Pour gagner Souse, en quittant Hammamet, on peut suivre le littoral et atteindre Hergla en moins de deux jours ; mais la route est assez monotone et ne renferme guère de ruines romaines : deux raisons qui, à défaut d'autres, devaient nous inviter à obliquer un peu à droite, pour traverser le pays qui a reçu le nom d'*Enfida des Ouled-Saïd*, ou par abréviation *Enfida*. C'est ce que nous avons fait. A peine est-on sorti des jardins de Hammamet que le paysage change subitement : plus de végétation, ou seulement par-ci par-là quelques chétifs buissons ; un terrain fangeux et la plaine avec sa monotonie. La première construction que l'on rencontre sur la route est le fondouk de Bir Bouïta ; c'est, paraît-il, un des plus confortables de la Tunisie, ce qui ne veut pas dire qu'on y soit proprement logé ; mais, comme il est très fréquenté par les caravanes qui vont à Souse et par celles qui en reviennent, on a eu soin d'y ménager quelques chambres plus grandes et mieux aérées, pour les voyageurs exigeants, dont l'idéal n'est pas de coucher dans la boue ou avec les chameaux. Quelques kilomètres plus loin, on passe au



Halte au fondouk de Bir Bouïta. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

pied d'une ruine romaine qui mérite de fixer l'attention. Les indigènes lui ont donné le nom de *Kasr Mnara* : c'est un mausolée de forme circulaire qui repose sur un soubassement carré. Les pierres tombées des parois et de la partie supérieure dissimulent aujourd'hui presque complètement la base. Le diamètre en est d'une quinzaine de mètres et la hauteur d'une dizaine. La construction est faite en blocage, c'est-à-dire en petites pierres noyées dans du mortier ; mais extérieurement elle était recouverte de belles pierres de taille, qui se sont en partie détachées. Les voyageurs qui ont vu ce monument autrefois racontent qu'à la partie supérieure et au-dessus de la corniche qui couronnait cette tour existaient plusieurs petits autels : sur chacun d'eux on lisait une inscription indiquant le nom d'un des personnages ensevelis dans ce monument. L'une de ces inscriptions existe encore, mais à Souse, où elle a été employée dans la construction d'une jetée ; les autres ont disparu. Une chambre voûtée était ménagée dans l'intérieur du mausolée ; si l'on dégage l'ouverture, on peut encore y pénétrer actuellement. Inutile d'ajouter que le secret de cette sépulture a été violé depuis bien longtemps. Tous ceux de nos lecteurs qui ont visité l'Italie ne pourront s'empêcher, en regardant la représentation de cette tour, de songer au tombeau de Cæcilia Metella sur la

voie Appienne, ou à celui de la famille Plautia, non loin de Tivoli. Comme ce monument avoisine la mer et est, somme toute, assez élevé, les Arabes lui ont donné le nom de Château du Phare (*Kasr Mnara*).

Au moment où nous nous approchons pour visiter cette ruine, nous rencontrons plusieurs Arabes qui viennent à nous : ce sont des gardiens chargés par l'autorité française de surveiller la route. Ils sont fort prévenants à notre égard et nous font les honneurs de la ruine. Le chef d'entre eux est un petit homme vif, à l'œil malin, qui se montre particulièrement empressé. Nous nous attendions bien à ce qu'il profiterait de notre visite pour obtenir de nous un avantage quelconque, du tabac ou une recommandation en haut lieu, comme il arrive toujours en pareil cas; mais nous ne pensions pas avoir affaire à un personnage aussi rusé. Tout d'un coup, il se met à se remuer étrangement, à chanter; il prend le licol d'un de nos chevaux, se le passe autour du cou, et commence à danser en souriant niaisement! On juge de notre étonnement. Pourtant la chose ne tarde pas à s'éclaircir : ses compagnons nous préviennent qu'il est fou. Nous savons que le fou, non seulement n'est point méprisé en pays arabe, mais jouit même d'une grande considération : c'est un être qui est au-dessus du vulgaire et plus près de la divinité que les autres mortels. Dans le cas actuel, la folie devait dispenser notre homme d'une redevance qu'il désirait éviter. Nous comprenons où il veut en venir et cherchons à nous débarrasser de ce demi-dieu. Mais il ne nous lâche pas. Non seulement il est fou, mais toute sa maison a comme lui perdu le sens! Pour le coup, nous sommes incrédules. Il insiste. Sa femme est folle, son fils aussi, un enfant, nous dit-il, qui lui est né lors de l'arrivée des Français — c'est là pour lui un présage des plus favorables; ce que nous reconnaissons volontiers, en remarquant que, pour un fou, il ne manque pas de présence d'esprit. Mais voilà qui est plus fort : ses poules, sa chèvre même sont atteintes de cette lamentable maladie. Et pour nous en convaincre, il nous force à le suivre et nous mène jusque dans sa tente, qu'il a plantée non loin de là. Nous devons avouer que l'examen ne nous a nullement convaincus de sa véracité.

A notre arrivée, sa femme était occupée à moudre de l'orge avec une de ces meules à main comme il en existe dans toutes les demeures arabes : elle relève la tête et nous sourit aimablement. « Elle n'est point tant dégoûtante, » aurait dit Sganarelle; pourtant, si elle était en pays civilisé, nous lui conseillerions de se faire mettre des incisives, car elle en a peut-être eu jadis, mais elle les a perdues. Le petit enfant est charmant et, malgré sa folie, il nous tend les mains pour nous demander des sous. Décidément, ce sont des fous pratiques. La chèvre ressemblait à celles que l'on peut voir chaque jour dans les douars, et les poules n'avaient extérieurement aucun signe qui pût faire soupçonner la malheureuse infirmité dont elles étaient atteintes.... au dire de leur maître.

Nous continuons notre route, et quelques pas plus loin nous entrons dans l'Enfida.

On se rappelle combien souvent il a été question de l'Enfida, lors de l'expédition française qui amena le protectorat, et comme les difficultés que souleva cette propriété furent longues à régler. La question était cependant bien simple. L'Enfida est un immense domaine de cent cinquante mille hectares environ, qui commence un peu avant Bou Ficha et s'étend à l'est jusqu'à la mer, à l'ouest jusqu'à la chaîne de montagnes qui limite la plaine, comprenant un territoire des plus fertiles, assez humide en hiver, mais par cela même plus propre à la culture des céréales. Le bey en avait fait don autrefois à son premier ministre, Kereddine, un des rares hommes intelligents qui aient été aux affaires en Tunisie. Quand Kereddine quitta le ministère pour se retirer à Constantinople, il voulut, par prudence, réaliser sa fortune immobilière et vendit ses biens en bloc à la Société Marseillaise; l'Enfida en était un des beaux morceaux, mais c'était loin d'en être le seul important.

Les grands tunisiens ne virent pas d'un bon œil une partie du territoire passer entre des mains européennes; d'autres nations, qui sentaient là une menace pour leur influence, ne cherchèrent point naturellement à calmer ces appréhensions. On eut recours à une des subtilités du droit musulman, et un israélite, le sieur Lévy, éleva des prétentions sur le domaine[1]. Il alla même planter sa tente en face de la maison où était établi le régisseur de l'Enfida (*Dar el Bey*), comme pour prendre possession de la propriété. L'expédition française et des négociations conduites à Tunis le décidèrent ensuite, mais au bout de plusieurs mois seulement, à abandonner la place. Il mourut peu après.

Nous aurions pu, après avoir franchi la limite de l'Enfida, arriver vers deux heures de l'après-midi au plus tard à Bou Ficha, la première intendance de la Compagnie franco-africaine; mais, comme on nous avait parlé de plusieurs ruines dans le voisinage, nous voulûmes profiter des heures de jour qui nous restaient pour les aller visiter. Notre zèle ne fut pas récompensé, il faut bien l'avouer; car aucune de ces ruines ne présentait d'intérêt, mais nous recueillîmes de la bouche d'un Arabe un renseignement curieux. A quelques kilomètres au nord de Bou Ficha se trouve une koubba consacrée à Sidi Bethir, le patron des honnêtes gens. Quand un homme est soupçonné de vol

1. Il réclamait pour appuyer ses prétentions le droit de préemption (*cheffâa*), disposition légale qui permet à un propriétaire d'acquérir la terre qui touche à la sienne, de préférence à tout autre acheteur. Il lui suffit, même quand la propriété voisine est vendue, d'en prendre possession. Dès lors, il en est acquéreur de droit, aux mêmes conditions que son concurrent. Quand un propriétaire, ainsi que l'avait fait Kereddine, quoiqu'on le niât, veut empêcher que ce droit ne soit exercé par son voisin, il se réserve dans l'acte de vente la propriété d'une bande de terrain sur toute l'étendue des limites du domaine. Le voisin n'a pas le droit de franchir cette bande pour prendre possession de la propriété qu'elle entoure.

et qu'il n'avoue pas son méfait, il ne faut pas hésiter à le conduire jusqu'à cette koubba; car, en présence du saint, il n'est pas possible de dissimuler la vérité, autrement on s'exposerait à des conséquences épouvantables, — nous n'avons jamais pu savoir lesquelles. Souvent même il n'est point nécessaire de mener le coupable jusque-là; pour éviter une confrontation avec le tombeau du marabout, il préfère reconnaître tout de suite sa faute. Nous recommandons ce procédé aux juges d'instruction.

Nous arrivons donc le soir à Bou Ficha, fatigués de notre journée et mouillés jusqu'aux os, car il n'a cessé de pleuvoir à partir de midi. Heureusement nous trouvons là l'intendant de cette partie du domaine,



Kasr Mnara (château du Phare). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

M. Coyetaux, un fort aimable homme, élevé sinon né en Algérie, qui a consenti à venir s'exiler dans ces plaines à peu près désertes. Son installation est des plus primitives : une tente divisée en trois parties, dont le milieu sert de salle à manger et de salon, et les autres de chambre à coucher pour lui et ceux auxquels il veut bien donner l'hospitalité. Son cabinet de travail est une cabane en planches où il serre toutes ses provisions ainsi que l'orge destinée à ses chevaux[1]. Autour de sa tente sont campées quelques familles arabes chargées de le garder, sous leur responsabilité, et qui, en réalité, se font garder par lui.

Après dîner, il nous explique comment on peut obtenir des Arabes qu'ils louent et exploitent la terre

1. Depuis notre passage il a été construit à Bou Ficha un bord en pierre de taille où M. Coyetaux est logé plus sainement.

dans l'Enfida. On leur permet de cultiver, moyennant une redevance de deux francs dix centimes par hectare, *déduction faite du terrain occupé par les buissons*, qu'ils ont soin de ne pas arracher pour s'éviter de la peine. Si on leur demandait de défricher, ou que l'on comptât les buissons dans l'estimation de l'hectare, on ne trouverait pas de fermiers. Et Dieu sait pourtant combien ces buissons sont rares dans la plaine! En échange de ce modeste loyer, les Arabes peuvent arriver à faire de fort jolis bénéfices. Ainsi, l'année de la guerre, où l'on n'avait pu semer que fort tard, au mois de mars, treize wibas, mesures de capacité qui valent chacune trente-trois litres trente-trois centilitres, par conséquent quatre cent trente-trois litres d'orge, avaient donné comme rendement vingt-deux kafis, c'est-à-dire, le kafi valant cinq cent trente-trois litres, onze mille sept cent vingt-six litres : environ vingt-sept fois la quantité de semence confiée à la terre.

Le lendemain matin, nous serrons la main de M. Coyetaux et nous nous dirigeons vers la résidence du régisseur de l'Enfida, M. Mangiavacchi, où la Compagnie franche devait se ravitailler. Nous laissons à droite une grande ruine, l'henchir Sidi-Khalifa, que nous visiterons dans quelques jours, et marchons en droite ligne vers le Sud. Un peu avant midi nous rencontrons M. Mangiavacchi qui, prévenu de notre arrivée, vient au-devant de nous pour nous conduire à un endroit appelé *Henchir Fragha*. Nous y voyons un immense fort en ruine et découvrons que cet endroit s'appelait autrefois Uppenna : c'était une colonie au temps de Constantin, et les auteurs nous apprennent qu'un évêque y avait son siège. Nous y déjeunons, assis dans une piscine romaine envahie par les herbes.

Après avoir étudié pendant quelques heures les ruines d'Uppenna, nous remontons à cheval, et nous voilà partis pour Dar el Bey de l'Enfida, où nous arrivons un peu avant la nuit tombante, ce qui ne nous empêche pas de saluer, en passant, la tente du sieur Lévy : elle était sans doute bien élégante autrefois avec sa doublure bleu ciel parsemée d'étoiles. Hélas! aujourd'hui elle est renversée, éventrée, déchirée, et à côté gît une table de bois, les quatre pieds en l'air, image fidèle des ambitions de son ancien possesseur, et de ceux qui le soutenaient.

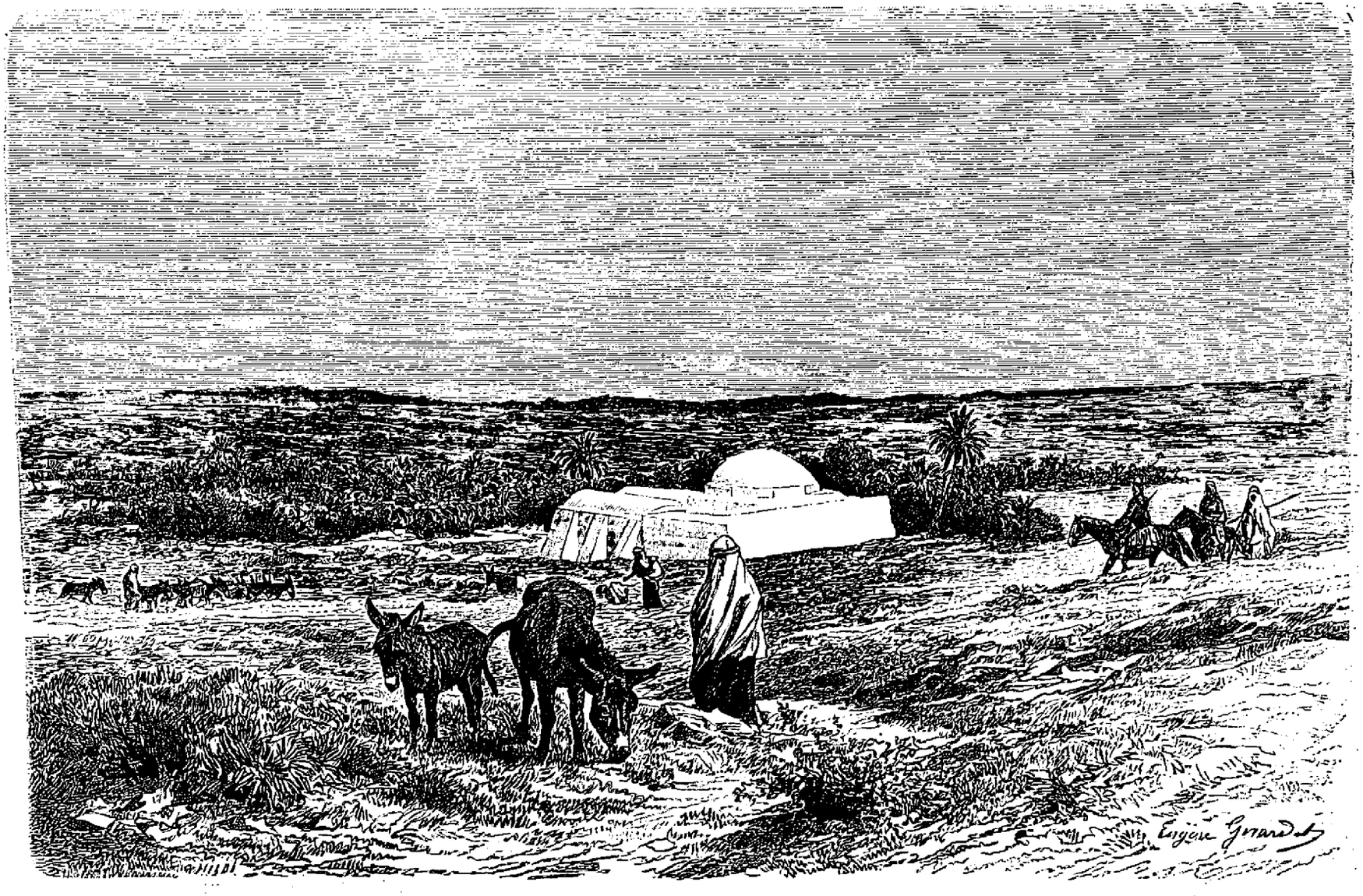
Au moment de notre passage, Dar el Bey était une habitation bien simple; elle a été remplacée depuis par un bordj plus somptueux, ce qui n'était point difficile. Le lendemain matin, dès que nous sommes levés, nous sortons de la maison et regardons autour de nous. La plaine s'étend à perte de vue, pâlissante sous les rayons du soleil levant; il n'y a pas de paysage, il n'y a que des tons. C'est dans ces occasions qu'on regrette de ne pas avoir une palette et beaucoup de talent! Et encore on n'arriverait pas à rendre la réalité, tant il y a de sensation personnelle intime qui s'ajoute à la perception extérieure des choses. On respire, pour ainsi dire, autour de soi une telle immensité d'espace, qu'on éprouve une profonde impression d'étonnement. C'est déjà le Sud qui commence.

A midi, nous nous mettons en route pour aller visiter une ruine romaine située dans le voisinage.

A peine avons-nous quitté Dar el Bey de l'Enfida, qu'il nous faut traverser un grand oued; ce n'est actuellement qu'un ravin sablonneux, mais qui devient en temps de pluie, comme toutes les rivières d'Afrique, un torrent furieux et terrible. Quelques kilomètres plus loin, nous arrivons au pied du djebel Takrouna, montagne haute de deux cent cinquante mètres au plus, dont les flancs escarpés paraissent absolument inaccessibles. Il y a pourtant un sentier qui descend par mille détours jusqu'au bas de la colline. Là se trouve un puits de construction romaine où, chaque jour, les femmes viennent chercher l'eau nécessaire à la consommation de la famille. Elles descendent par groupes de trois ou quatre avec de grandes jarres en terre qui reposent sur leur tête et qu'elles soutiennent de leur bras nu, ou des outres de peau de chèvre qu'elles portent sur le dos; puis, quand elles ont fait leurs provisions, elles remontent péniblement la côte. Pendant ce temps, les hommes, assis à la porte de la ville ou couchés dans un café, devisent tranquillement entre eux; car ils appartiennent au sexe fort, et le sexe fort ne doit rien faire.

Au haut de la montagne se trouvent un ou plutôt deux villages accolés; sur le plateau le plus élevé est la ville ancienne, autour de laquelle se sont construites peu à peu de nouvelles maisons qui, pour être plus neuves, n'en sont pas plus somptueuses. De là on a devant les yeux un panorama magnifique : au nord-ouest se dresse le mont Zaghouan avec ses trois sommets; au nord-est et à l'est apparaît Hammamet et son golfe; au sud-est, Herglah et Souse; enfin, au sud, Kairouan, la ville sainte avec le minaret de sa grande mosquée.

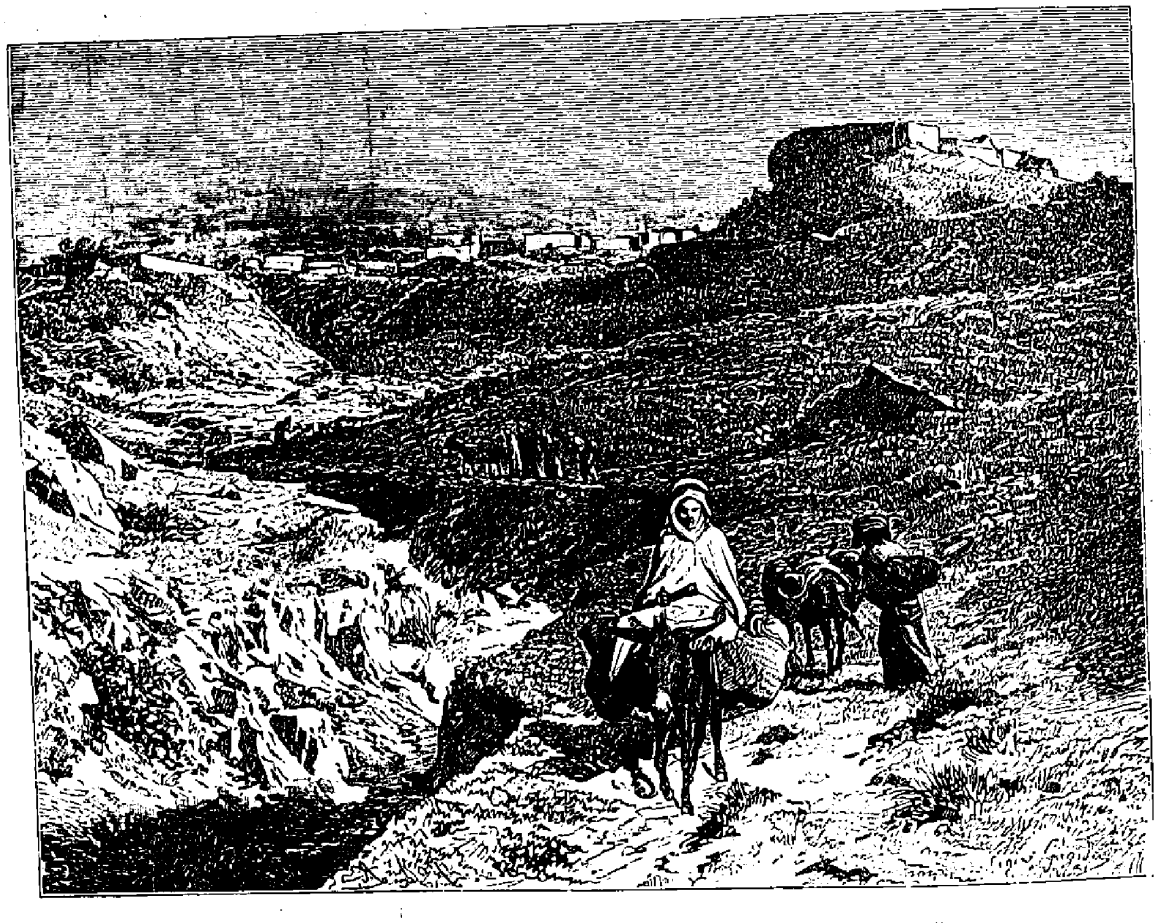
De Takrouna nous continuons notre route vers le sud-ouest. Nous rencontrons des ruines romaines qui couvrent un assez grand espace de terrain, près d'une koubba consacrée à Sidi Abd er Rahman el Karsi. Ce sont probablement les restes d'un établissement antique qui porte sur les *Itinéraires romains* le nom d'Aggersel ou Aggerfel. Elles n'ont rien de pittoresque : aucun monument, aucun pan de mur même n'est encore debout, mais pourtant l'endroit mérite une visite, et voici pourquoi. Auprès de la koubba du marabout est un petit bassin carré habité par un grand nombre de tortues d'eau douce. Ce sont des animaux sacrés à qui est confiée, paraît-il, la garde du saint et de son tombeau. Non seulement elles sont vénérées par les habitants des douars et l'on n'aurait garde de leur faire le moindre mal, mais elles sont nourries de viande toutes les fois qu'il s'en mange dans le voisinage! Aussi, à notre approche, elles ne parurent pas effrayées, et quelques-unes montèrent à la surface de l'eau, comme pour implorer notre générosité. Nous leur jetâmes quelques miettes de pain, du pain de



Marabout de Sidi Abd er Rahman el Karsi. — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

chrétien, que, malgré leur caractère religieux, elles dévorèrent avec avidité, et nous nous retirâmes, craignant de troubler plus longtemps par notre présence de si saintes personnes.

Non loin de cette fontaine, et au milieu même des ruines, se voit un petit ruisseau qui sort de la montagne par un conduit taillé dans le roc à l'époque romaine : l'eau en est exactement semblable à de l'eau de Saint-Galmier. Faut-il expliquer comment se rencontre en cet endroit une source d'eau minérale gazeuse? Ce n'est pas difficile; les Arabes ont réponse à tout. Un jour un marabout, Sidi Abd er Rahman el Karsi, vint demander l'hospitalité aux tribus qui campaient dans ces parages. Il ne fut pas reçu partout avec la même amabilité : les uns ne lui donnaient que des galettes d'orge, les autres que des figues de Barbarie,



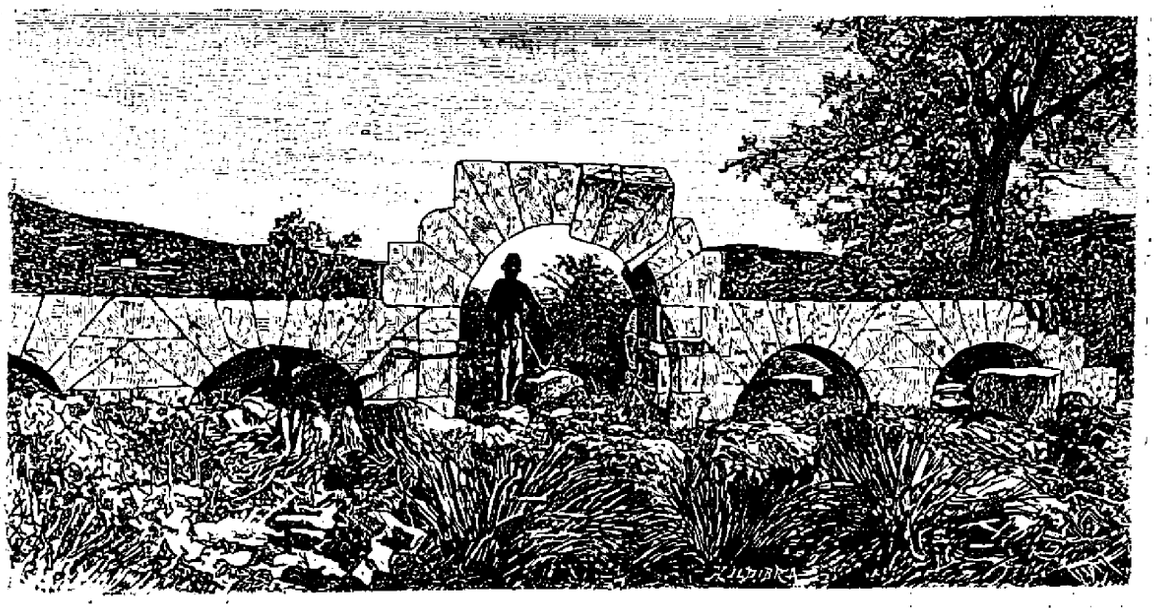
Le djebel Takrouna (voy. p. 366). — Dessin de Eug. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

chacun le traitant selon sa fortune. Mais quand il arriva à l'endroit où s'élève aujourd'hui la koubba, on lui offrit une excellente *diffa*, un agneau tout entier sur un plat de *kousskouss*, arrosé de *leben* (lait aigre) à profusion. Le vénérable personnage fut extrêmement touché de la façon généreuse dont on en usait avec lui; à la fin du repas, il jeta dans la source qui, alors, ressemblait à toutes les autres, quelques gouttes de lait qui restaient au fond de sa tasse : l'eau s'acidula aussitôt et ne perdit plus jamais sa qualité miraculeuse. Le marabout se fixa dès lors au milieu de cette tribu hospitalière et y mourut. Il a attiré sur elle et attirera encore les bénédictions du ciel.

Le soir, nous étions de retour à Dar el Bey.

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Ruines du forum d'Aphrodisium. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de R. Cagnat.

VOYAGE EN TUNISIE,

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nous ne voulions pas continuer notre route vers Souse avant d'avoir visité et sérieusement étudié une grande ruine, dont on nous avait signalé l'importance et que nous avions aperçue seulement de loin en venant de Bou Ficha : les indigènes la nomment *Henchir Sidi Khalifa*, parce qu'elle est voisine d'un sanctuaire consacré à ce marabout. On croit que la ville antique qui s'élevait sur cet emplacement se nommait *Aphrodisium* : Bélisaire y fit halte un instant dans sa marche sur Carthage. Il y avait en cet endroit, au dire de l'historien Procope, un palais du roi des Vandales et de magnifiques vergers. Le palais a disparu, mais il reste encore un grand nombre d'oliviers : ils doivent la vie et la fraîcheur à une fort belle source dont le trop-plein s'écoule en un ruisseau limpide et répand tout autour d'elle la fertilité.

Aphrodisium est située dans une gorge, entre la koubba de Sidi Khalifa et Aïn el Hallouf. Le premier monument que l'on rencontre est un arc de triomphe, large de dix mètres environ; il se reliait à quelque autre construction, un portique peut-être, dont toute trace a disparu. Il est d'une basse époque, comme il est facile de s'en convaincre en regardant le dessin que nous en donnons (voy. p. 371). Pourtant, malgré la barbarie de son architecture, cette porte triomphale, qui a pris, sous les rayons du soleil d'Afrique, une teinte orangée des plus chaudes à l'œil, est d'un effet assez puissant. C'est par là peut-être qu'on entrait dans le forum; aujourd'hui le ruisseau, qui s'est frayé un chemin à travers les ruines, coule sous son arcade, et les joncs ont poussé à l'endroit où passait autrefois la grande voie de la ville; tout autour ce ne sont plus que pierres écroulées et entassées les unes sur les autres. Les débris s'étendent sur une vaste étendue de terrain. A l'est de cet arc de triomphe se voient sur le haut d'une colline, où l'on ramasse de fort beaux cristaux de gypse, les restes d'une immense forteresse qui dominait au loin la plaine et la mer; ailleurs on reconnaît parfaitement les traces d'une église, ailleurs encore celles d'un amphithéâtre. En somme, c'était une grande cité, et, s'il est étonnant de rencontrer de si vastes constructions dans des lieux déserts maintenant, il est bien plus surprenant encore qu'on ait pu les renverser aussi complètement. Telle est la réflexion que nous avons eu l'occasion de faire bien souvent en présence des ruines romaines de la Tunisie. Il est évident qu'elles ont été détruites méthodiquement et qu'on a pour ainsi dire brisé les pierres une à une.

1. Suite. — Voyez page 353.

Nous sommes restés plusieurs jours dans cet endroit, parcourant la ville et faisant çà et là quelques fouilles. La nuit venue, nous nous réunissions tous sous une tente arabe qui avait été mise à notre disposition par le chef de la zaouïa de Sidi Khalifa et nous faisions honneur au dîner frugal qui nous attendait; alors on allumait un grand feu de bivouac, et les soldats, rangés alentour, nous régalaient de leurs plus joyeuses chansons. Chaque artiste s'avançait successivement au milieu du cercle, et disait son morceau, puis il retournait à sa place d'un air modeste pendant que des bravos éclataient de tous côtés. Un soir nous allions nous retirer dans nos tentes pour nous reposer d'un si beau concert quand un troupier, poussé par je ne sais quel génie malin, entonna tout d'un coup d'une voix sonore cette complainte bien connue :

Justinien, ce monstre odieux,
Après m'être couvert de gloire,
Il m'a fait crever les deux yeux :
Plaignez-moi, je n'y puis plus voir!

O Bélisaire, que deviez-vous penser au fond de votre tombeau en entendant ainsi une voix moqueuse rappeler vos malheurs, dans ces lieux mêmes que vous avez jadis illustrés de vos exploits?

Faisant grâce au lecteur des réflexions philosophiques que nous inspire cette aventure, nous le prions de nous suivre à notre départ de Sidi Khalifa. Nous rencontrons d'abord une source qui se déverse dans des bassins antiques, *Aïn el Hallouf* (la source du sanglier), dont nous avons parlé tout à l'heure. Nous quittons à cet endroit le cheik de la zaouïa qui nous avait escortés jusque-là, un gros personnage tout bouffi de graisse; sa tête est ceinte d'un foulard rouge et blanc qui lui donne un faux air de Vitellius couronné de roses : il nous salue avec mille protestations d'amitié. Continuant notre route, nous sortons de la gorge où se cachent les restes d'Aphrodisium et débouchons en plaine. Bien avant le coucher du soleil, nous nous retrouvions auprès du marabout de Sidi Abd er Rahman, où nous devions camper pour la nuit. Le lendemain, après avoir fait une ample provision de cette excellente eau gazeuse, si agréable au goût, nous remontons à cheval.

« Mais où allez-vous nous mener, mon cher capitaine, car vous nous avez promis de nous montrer des merveilles, de nous découvrir des trésors? — C'est une surprise, dites-vous? — Nous vous croyons sur parole et nous vous suivrons docilement, vous et votre compagnie franche. »

Nous nous dirigeons donc vers le sud, toujours précédés par le clairon tunisien qui balance sa bouteille d'huile. Nous voici sur les bords de l'oued Boul, rivière assez large qui se jette dans la sebkha d'Hergla, où elle se perd. Cet oued ne tarit jamais, même en été; aussi sert-il à arroser la plaine de l'Enfida aux époques où le ciel, avare de nuages, répand au loin la chaleur et la sécheresse. Autrefois il était traversé par une chaussée romaine large de sept mètres cinquante, qui est en partie détruite : c'est là que passait la grande voie de Carthage à Souse. A peine avions-nous franchi la rivière, que nous longeons à notre droite une sorte de plateau rocheux, peu élevé, qui se nomme « Settour mta dar el Aroussi »; à la partie supérieure on y remarque des sortes de baignoires taillées dans le roc : c'est peut-être la dernière demeure d'anciens habitants du pays. On espérait sans doute, en les cachant sur une colline de pierre, dérober leur corps à la voracité des hyènes et des chacals, qui, aujourd'hui encore, viennent la nuit dans les cimetières arabes déterrer et manger les morts récemment ensevelis.



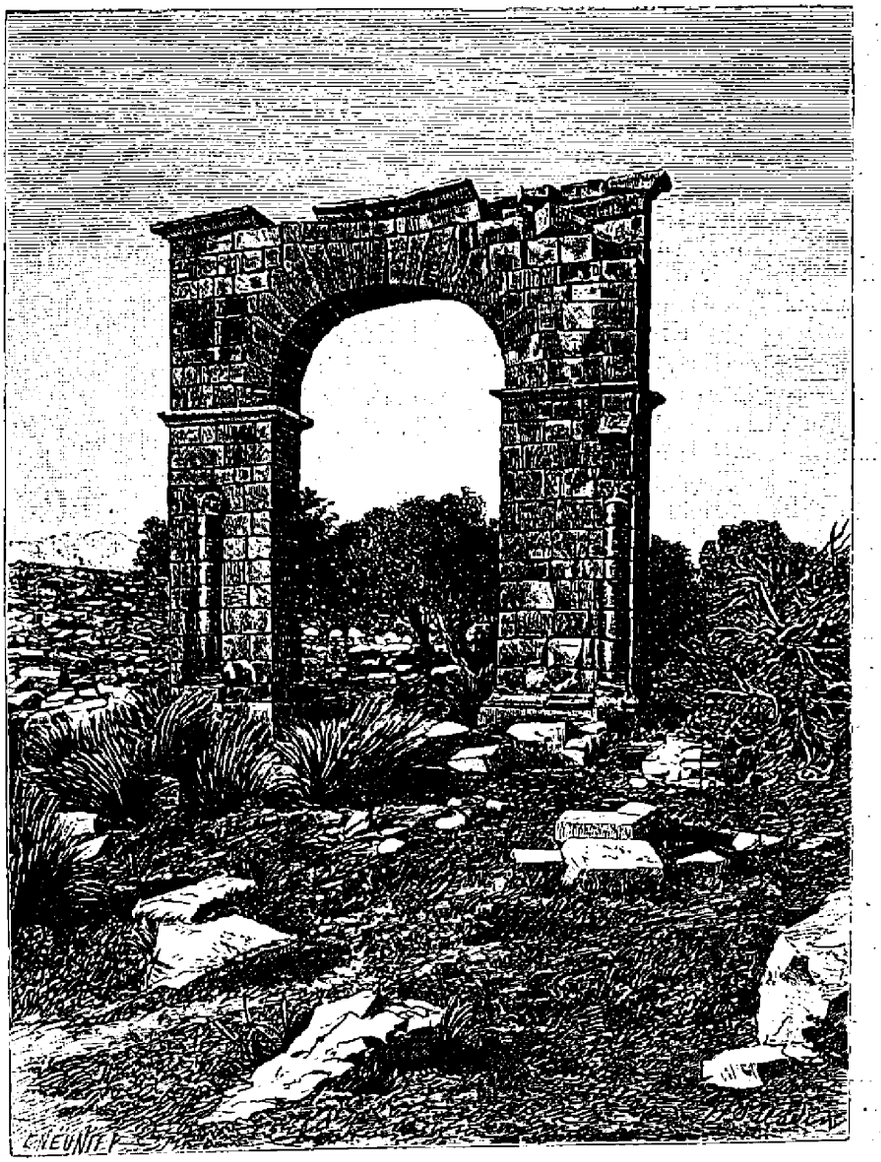
Dolmen. — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de R. Cagnat.

Dar bel Ouar, que nous rencontrons plus loin, est une maison arabe d'une certaine importance; elle appartient à un des chefs insurgés de la dernière guerre. Il y était établi lui et toute sa famille quand se produisirent les événements qui amenèrent l'expédition française. L'esprit de résistance gagna l'Enfida; aussitôt Bel Ouar rassembla ses gens, ses parents, les femmes de sa maison, ses troupeaux et suivit la fortune des autres révoltés, jusqu'au jour où, incapable de continuer une lutte par trop inégale, cette foule de faux guerriers dut passer les frontières de la Tripolitaine, où elle ne tarda pas à tomber dans la dernière misère. Dar bel Ouar n'est certainement pas un séjour enchanteur, mais pourtant son propriétaire dut regretter plus d'une fois de l'avoir quitté imprudemment.

« Eh bien, capitaine, ces trésors que vous nous avez promis, où sont-ils? Jusqu'à présent nous ne voyons, comme sœur Anne, que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie, et encore! — »

— Que vous êtes donc impatients ! Venez avec moi. »

Et nous voilà partis en avant au trot de nos montures. En moins de cinq minutes nous étions au milieu d'un immense champ de dolmens qui s'étend sur un espace d'un kilomètre carré au moins. Nous savions qu'on avait rencontré déjà dans la province de Constantine un certain nombre de cimetières mégalithiques; nous n'ignorions pas qu'il en existait aussi en Tunisie, puisque *le Tour du Monde* avait signalé en quelques mots, il y a une dizaine d'années, la nécropole même que nous avions devant nous, mais sans en indiquer l'emplacement précis [1], et néanmoins nous ne pouvions en croire nos yeux. Quelle bonne fortune ! Ce sont bien là de vrais dolmens, rigoureusement orientés



Arc de triomphe d'Aphrodisium (voy. p. 369). — Dessin de H. Saladin, d'après une photographie de R. Cagnat.

de l'est à l'ouest; les plus grands sont hauts de un mètre cinquante ou de deux mètres, et entourés d'une enceinte de pierres enfoncées en terre dont le diamètre varie entre sept et huit mètres. Voici une enceinte qui en contient deux ! Est-ce Dieu possible ! des dolmens en Afrique, au beau milieu d'une plaine ! Et, qui plus est, nous allons pouvoir y faire des fouilles et arracher à ces monuments préhistoriques les secrets qu'ils enferment en leur sein ! Nous installons nos tentes au lieu même de notre champ de dolmens et nous demandons à un déjeuner réconfortant la force nécessaire pour entreprendre une si belle besogne.

Mais, au dessert, arrive un cheik du voisinage porteur d'une étrange nouvelle : un parti de dissidents,

1. Voy. le voyage des docteurs Tirant et Rebatel de Lyon (1875, 1er semestre), p. 318, col. 2.

venu de la Tripolitaine, a coupé la route de Kairouan; des marchands de Tunis qui amenaient un convoi de vivres ont été attaqués, et plusieurs d'entre eux massacrés; sept cents chameaux ont été razziés à six milles du point où nous campons, et l'on ne connaît pas la direction qu'ont suivie les maraudeurs pour emmener leur butin. Il n'y a pas à hésiter : les troupes de la garnison de Kairouan sont prévenues; elles fermeront évidemment le passage au sud; il faut tenter de le fermer par le nord-ouest; nous repartirons à quatre heures du soir. Vénérables dolmens, ce n'est pas encore nous qui violerons vos secrets. La science doit céder le pas à la guerre. *Cedat armis toga!* C'est à peine si nous avons le temps de jeter sur vous un regard rapide, de dessiner ou de photographier les plus beaux d'entre vous, à la hâte : on abat les tentes, on sonne le départ et nous voilà en selle. Nos fusils de chasse vont-ils donc devenir des armes de combat?

Nous ne marchions pas depuis un quart d'heure, sous la conduite du cheik qui était venu le matin nous annoncer le terrible événement, quand le ciel s'avisa de verser sur nos têtes la plus épouvantable ondée que nous ayons jamais reçue. Les chevaux refusent d'avancer, car la pluie les fouette à la tête avec une violence inouïe et le vent leur oppose une insurmontable résistance. Ali, qui a ouvert son ombrelle, est obligé de la refermer en toute hâte : elle aurait été infailliblement brisée ou déchirée. Force est donc de nous arrêter, de tourner le dos au vent et à la pluie et d'attendre, enveloppés dans nos burnous, que le temps devienne plus clément. Tout ruisselle autour de nous, hommes, chevaux et bagages; c'est un véritable déluge. Dès que l'averse a cessé, on se remet en marche. La nuit commence à s'abattre sur la plaine. Le cheik Mahmar de Sidi Abd el Goui est parti en avant pour prendre des renseignements : il nous retrouve au moment où nous arrivons au marabout de Sidi Saïdan. Là on réquisitionne le cheik du lieu pour nous guider pendant une partie de la nuit. Cette perspective lui cause un médiocre plaisir; aussi met-il à seller sa jument plus de temps qu'il ne faudrait pour harnacher tout un régiment de cavalerie, ce qui nous permet d'examiner à loisir, malgré l'obscurité, l'endroit où nous nous trouvons. Devant nous se dessine, dans une demi-clarté, la forme indécise du marabout; à côté s'élève un palmier solitaire. La lune se lève au-dessus, « comme un point sur un.... T »; elle est dans son plein, et la lumière douteuse dont elle éclaire le paysage donne un charme particulier à cette promenade nocturne qui, nous l'avouerons, est aussi agréable à raconter qu'elle a été pénible à faire.

Il nous est impossible d'expliquer au lecteur le chemin que nous avons parcouru ensuite, par la bonne raison que nous n'en savons trop rien, la nuit et la fatigue nous empêchant également de regarder autour de nous; nous nous apercevons seulement que nous contournons une montagne dont les crêtes se détachent à notre gauche sous les rayons de la lune; puis nous nous retrouvons en plaine; nos chevaux glissent dans la boue; le froid de la nuit nous pénètre sous nos burnous mouillés; la faim commence à nous torturer: nous avons hâte d'arriver à un puits que l'on nous signale devant nous, le bir Djerabia. Enfin, à dix heures, nous entrons dans un massif de cactus, au milieu desquels on met pied à terre, près du puits désiré. On allume du feu dans des tranchées, pour dissimuler autant que possible notre présence, et tous, hommes et bêtes, se mettent à manger de bon appétit.

Nous devons reconnaître que jamais repas ne fut plus original : la conscience du présent, l'attente de l'avenir, la singularité de l'aventure où nous étions emportés, le silence de la nuit et cette étrange salle à manger dont les murs sont faits des raquettes piquantes du cactus, donnèrent à ce dîner un charme qu'il nous est impossible d'oublier, non plus que de faire éprouver au lecteur.

Les soldats, qui ne savaient point où nous allions et ne comprenaient rien à cet e marche forcée, nous accablaient de questions à l'insu du capitaine; nous ne répondions pas, la scien e doit être discrète. Nos Arabes faisaient de même; mais un seul « Reubbi iareuf » (Dieu le sait) leur fermait la bouche. Heureux hommes! que cette seule parole suffit à contenter, au moins en apparence. Combien peu d'entre nous renonceraient à ce prix à satisfaire leur curiosité!

A peine le repas terminé, nous remontons à cheval, et la colonne s'ébranle de nouveau à travers la nuit. Mais le ciel vient à se repentir de nous avoir favorisés depuis plus de six heures. Il endosse un gros manteau de nuages et se met à nous octroyer à profusion une pluie froide et perçante. Nous faisons route à travers la plaine des Zlass, franchissant des ruisseaux, nous engageant dans des fourrés de cactus que le chemin coupait, traversant des douars dont les chiens furieux s'acharnaient à notre suite, parlementant avec les cheiks et les notables de l'endroit; et pourtant, grâce à l'Arabe qui nous conduisait, nous nous orientions comme en plein jour. Vers trois heures du matin, la pluie redouble; heureusement nous rencontrons à ce moment une maison abandonnée : elle appartient à un ancien caïd des Zlass qui l'avait quittée; du nom de son maître, on l'appelle « Dar chaouch Hédili ». Toute la troupe s'y enferme; nous occupons, avec le capitaine et ses deux lieutenants, la pièce la plus propre; le reste de la compagnie s'établit, qui dans les autres chambres, qui dans l'écurie. Tout vaut mieux que de battre la campagne à cette heure, le nez au vent et à la pluie; aussi le sommeil ne tarde-t-il pas à s'emparer des chevaux, des mulets et des hommes, et tous oublient peu à peu leur fatigue.

A six heures, nous reprenions notre marche; le soleil était radieux, et jamais peut-être nous ne l'avions vu et senti avec tant de plaisir; car notre burnous est trempé et nos bottes font eau de toutes parts; mais si le temps reste au beau, nous serons bien vite séchés.

Nous sommes alors dans un pays uni et plat; au



Passage de l'oued Nebbahna (voy. p. 374). — Composition de E. Girardet, d'après le texte et un croquis de R. Cagnat.

loin à notre droite s'étalent quelques collines qui ferment l'horizon; de tous les autres côtés la plaine semble se perdre dans le ciel. Au printemps le sol en est, paraît-il, assez fertile, et l'orge y vient en abondance, mais en ce moment on aperçoit à peine çà et là quelques touffes d'herbe qui seront bien vite coupées par la dent des troupeaux.

Cependant, à mesure que nous avançons, nous voyons le soleil se cacher d'abord de temps à autre derrière des nuages passagers, puis disparaître tout à fait sous un voile épais qui envahit tout le ciel; le vent s'élève et nous ramène la pluie. Nous atteignons ainsi l'oued Nebbahna. Hier encore ce n'était qu'un mince filet d'eau; aujourd'hui il roule devant nous un torrent bourbeux et balaye dans sa course emportée tous les arbustes qu'il rencontre. Il faut pourtant que nous le traversions : autrement c'est perdre tout le fruit de cette longue et pénible marche.

Devant nous un Arabe vient de passer la rivière, ayant de l'eau jusqu'au ventre. Le capitaine descend de cheval et entre dans l'oued, suivi des plus hauts gradés parmi les sous-officiers. Il veut donner ainsi aux soldats l'exemple du courage. Quelques-uns, les plus hardis, les suivent aussitôt. Il faisait beau voir ces hommes, le corps à moitié plongé dans l'eau, chacun les mains appuyées sur l'épaule de celui qui le précède, offrant à la rivière furieuse un barrage de corps humains, et s'avançant lentement à travers le torrent, sans autre mobile que l'idée du devoir, sans autre crainte que celle de la lâcheté.

Parmi eux était un soldat moins robuste ou plus fatigué; tout d'un coup il est pris par le courant, il disparaît sous l'eau, et ce n'est qu'au bout de cinquante mètres qu'il parvient à sortir avec l'aide de ses camarades restés sur le bord, ruisselant et transi de froid. Quelques secondes après, un autre est emporté comme lui et sauvé à grand'peine. L'indécision mord au cœur ceux qui n'ont pas encore mis le pied à l'eau. « Attachez ensemble toutes les cordes des mulets, crie le capitaine, et tendez-les au travers de la rivière; nous tiendrons un bout et vous l'autre. » Aussitôt dit, aussitôt fait; les soldats n'auront qu'à se cramponner à cette corde pour lutter contre le courant. Un trompette s'engage dans l'oued; au bout de dix pas, la corde casse entre ses mains, et le malheureux est entraîné à la dérive. Nous pouvons le tirer d'affaire, mais il laisse dans l'eau une partie de ses armes.

Il faut renoncer à tenter la traversée en cet endroit. Les hommes pourraient peut-être parvenir sur l'autre bord, mais les chevaux et les mulets y resteraient. Alors nous commençons à descendre la rivière à droite et à gauche, le capitaine avec ceux de ses hommes qui l'ont suivi, nous avec le reste de la compagnie. Heureusement le lit du fleuve allait en s'élargissant : il était probable que nous finirions par trouver quelque passage moins dangereux. Et pourtant le torrent grossissait encore, alimenté par les pluies des jours précédents. A chaque instant un Arabe d'un douar voisin, qui nous servait de guide depuis le matin, entrait dans l'eau pour en sonder la profondeur et ressortait après quelques pas, effrayé par la rapidité du courant. Ne pourrions-nous donc pas rencontrer un gué avant la nuit?

Enfin nous arrivons à un endroit où la rivière est moins encaissée, partant la violence des eaux moins terrible. L'Arabe ouvre la marche, les soldats français et tunisiens s'élancent dans l'eau, bras dessus bras dessous, chantant un air de vaillance; nos chevaux peuvent tenir contre le courant, et nous voilà sur la rive opposée. Dieu soit loué!

Derrière nous, les bagages commencent à passer : un des mulets tombe au milieu de la rivière; en se débattant, il secoue sa charge, qui prend le fil de l'eau et va échouer sur une sorte d'îlot formé par des touffes de lauriers-roses. Les Tunisiens, qui veulent la rattraper, l'y suivent, et les voilà, comme de nouveaux Robinsons, qui appellent à leur aide. Pendant ce temps un autre mulet est renversé et on le ramène sur le bord, presque inanimé.

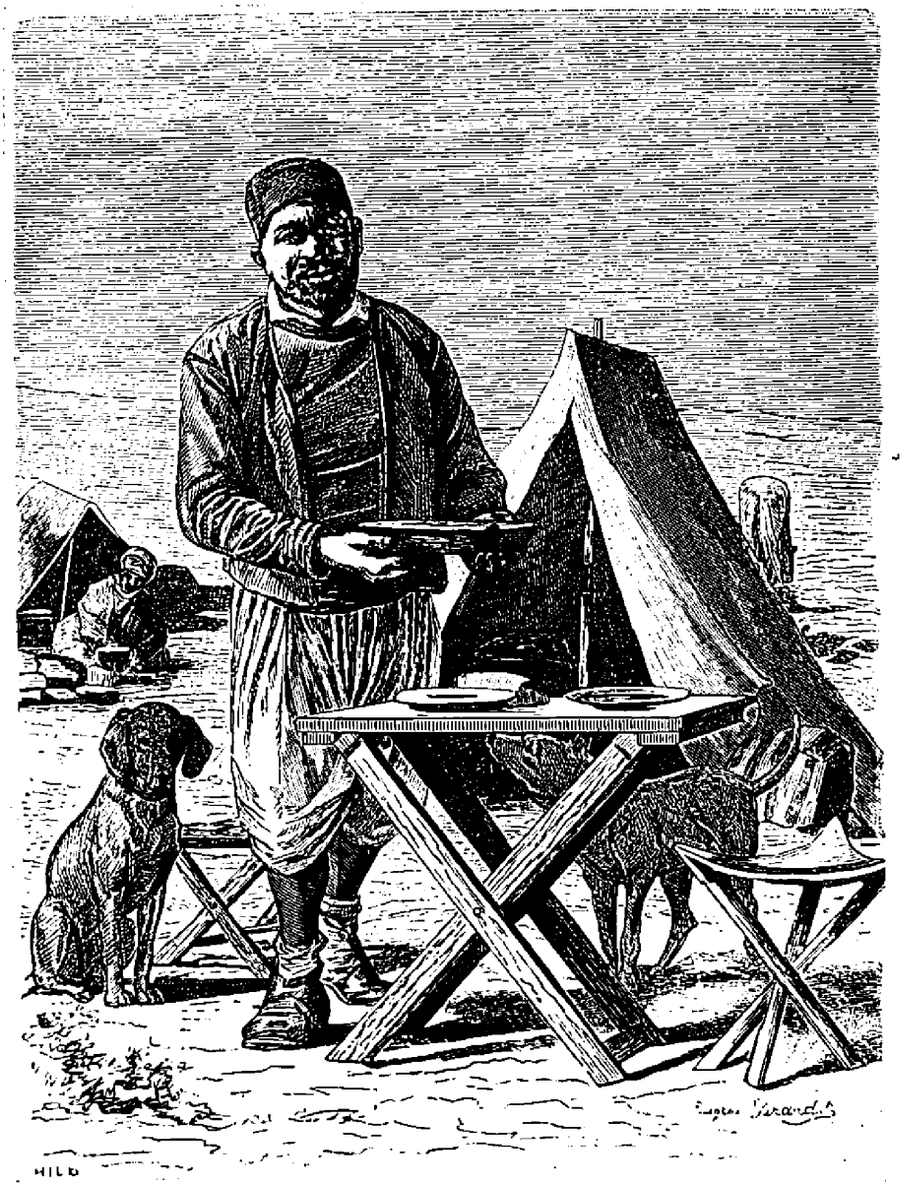
Enfin tous parviennent à s'en tirer tant bien que mal; quant au petit troupeau de bœufs et de moutons qui nous suivait et aux ânes, ils sont encore sur l'autre rive; mais demain la rivière sera moins forte : ils nous rattraperont au lever du jour. Nous étions arrivés en vue de l'oued Nebbahna à dix heures du matin et il était trois heures de l'après-midi!

Naturellement nous étions tous plus ou moins trempés et transis; un verre d'eau-de-vie fut accordé à chacun. Les Arabes même, qui en veulent, ont leur part. Quand Mahomet défendait l'eau-de-vie, il ne prévoyait pas qu'on passerait des rivières dans des circonstances aussi difficiles. Puis nous nous remettons aussitôt en route. Les soldats entonnent une de leurs chansons favorites dont le refrain est « Vive la France! » et tous, gagnés par l'émotion que nous avons maîtrisée jusque-là, nous répétons ce refrain en chœur; car c'est la France seule qui nous unit aujourd'hui en ce pays perdu; c'est pour elle que tous ces braves gens ont exposé leur vie à la poursuite de quelques pillards que nous n'atteindrons pas; c'est pour elle qu'ils l'exposeront encore demain et toujours. Vive la France!

A la nuit, nous nous arrêtons près d'une maison en ruine, sur la route de Tunis à Kairouan. Nous y retrouvons une compagnie venue de cette ville à la recherche des brigands que nous poursuivions nous-mêmes. Les officiers nous apprennent que, après avoir fait leur coup, ils se sont divisés en deux bandes : l'une est descendue directement au sud, afin d'occuper les troupes françaises entre Souse et Kairouan; pendant ce temps, l'autre avec les chameaux volés a trouvé moyen de dissimuler sa marche. Toute la garnison de la subdivision de Kairouan est à sa recherche. Dès lors, notre présence est inutile; le capitaine décide que nous remonterons vers le camp du Zaghouan. Le pays que nous allons traverser est à peu près inconnu : l'archéologie y trouvera son compte.

Après nous être reposés un jour entier des fatigues de la veille, et avoir donné à l'oued Nebbahna, qu'il nous faut repasser, le temps de rentrer dans son lit, nous nous remettons en marche vers le nord. Nous jetons d'abord un coup d'œil sur un beau pont romain, dont trois arches sont maintenant détruites; il était jeté sur la rivière en amont de l'endroit où nous la passons et bien au-dessus du point où nous l'avons si péniblement franchie il y a deux jours.

Nous parcourons rapidement les ruines d'une petite ville située sur la rive gauche du fleuve qui se nomme Henchir Nebbahna, et nous voilà chevauchant entre les petites collines qui accidentent le pays sans lui donner de caractère. Djebibina, que nous rencontrons un peu



Mohammed (voy. p. 376). — Dessin de E. Girardet, d'après une photographie.

avant midi, était un bourg antique dont il ne reste plus que la trace et une sorte de pyramide conique, haute de cinq mètres, reposant sur un soubassement carré; elle couvre la sépulture de quelque inconnu. Les indigènes nomment ce monument « El Nadour »; il est entièrement construit en blocage recouvert de ciment.

Nous faisons halte pour la nuit dans une autre ruine, située un peu au nord-est, l'Henchir Zguidân. On y remarque une superbe forteresse byzantine flanquée de bastions carrés aux quatre angles et au centre de chaque face; elle mesure au moins quarante mètres de largeur sur soixante de longueur. Elle est aujourd'hui encore fort bien conservée. Tout autour de ce monument, des puits et des citernes, dont il reste un grand nombre, assuraient à la garnison de l'eau en abondance, quelle que fût la sécheresse de l'été. Le pays où est située cette

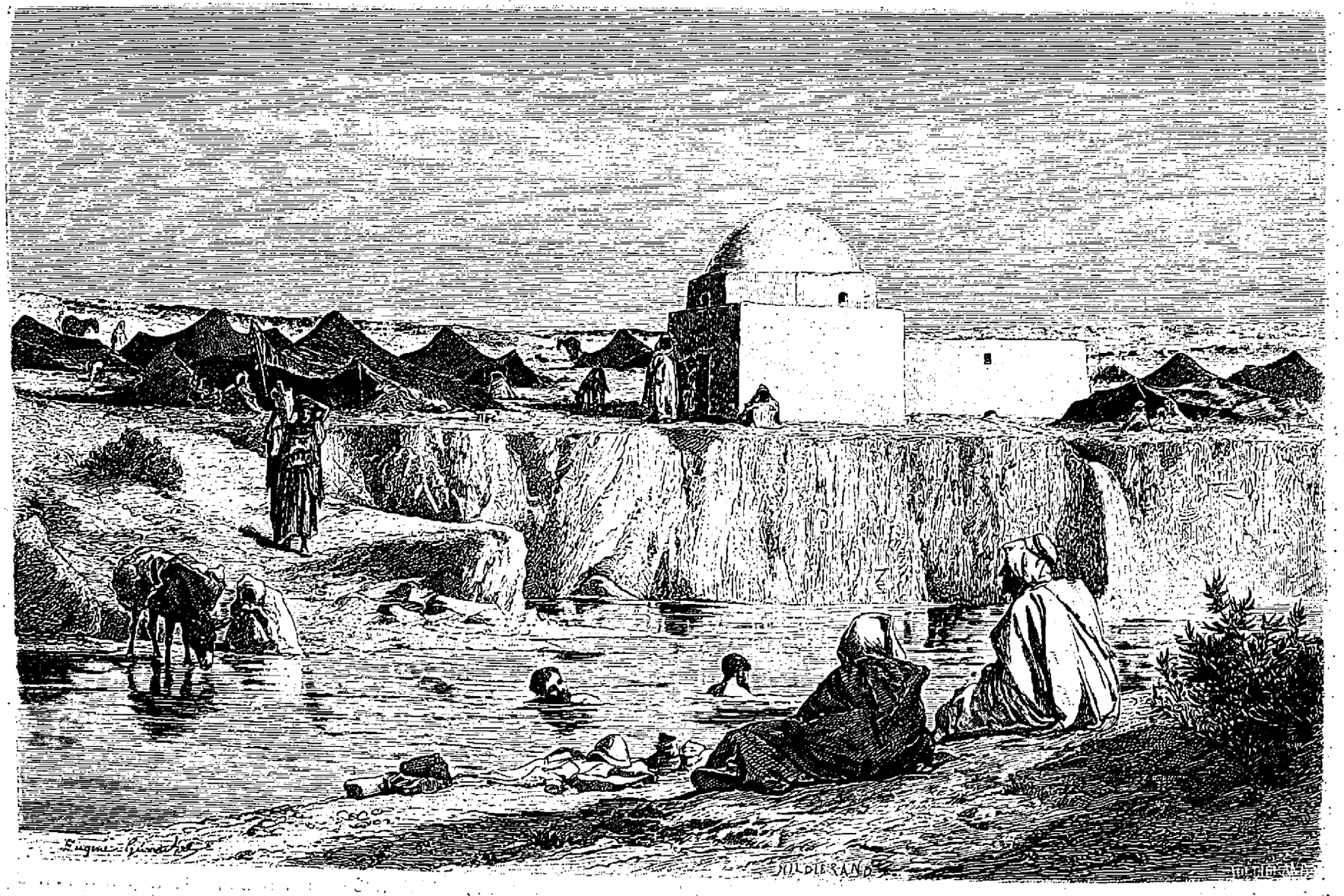
ruine ne ressemble pas à celui que nous venons de parcourir depuis quelques jours : la végétation y est riche et nerveuse ; le lentisque et l'olivier forment d'épais fourrés que l'on a souvent peine à traverser ; nous nous en apercevrons plus d'une fois. C'est que nous sommes entrés dans ce pâté montagneux dont la plus haute cime est le Zaghouan, et qui s'étale comme une grande tache d'huile au nord et à l'ouest de l'Enfida. Aussi le paysage a pris un charme sauvage ; le soir, en rentrant dans notre tente au clair de la lune qui brille insolemment en défiant les nuages, nous apercevons de loin les cimes élevées du Zaghouan au nord et du Djougar à l'ouest-nord-ouest, au-dessus des petites montagnes d'alentour. Le lendemain, la colonne part



Ali. — Dessin de E. Girardet, d'après une photographie.

en avant et nous restons pendant quelques heures avec Mohammed et Ali pour étudier la ruine. Dès que nous le pouvons, nous montons à cheval et essayons de trouver notre route à travers les buissons qui couvrent le pays ; c'est un vrai voyage en zigzag : à chaque pas il faut se détourner, tantôt à droite, tantôt à gauche. On dirait que la nature s'est plu à semer les touffes de lentisques de façon à empêcher les hommes de se promener dans ce pays. Après plus de trois heures de marche, nous rencontrons un oued ; c'est l'oued Boul que nous avons déjà passé l'autre jour, mais en sens contraire, quand nous allions de Sidi Abd er Rahman el Karsi à Dar bel Ouar.

La compagnie était campée près d'une source, « Aïn Zaktoun », qui sort au milieu d'un petit bois d'oliviers et d'arbres résineux. Non loin de là s'étendaient



Hammam Zeriba (voy. p. 378). — Dessin de E. Girardet, d'après un croquis de R. Cagnat.

les restes d'une cité romaine : le nom en était écrit sur deux pierres que nous avons eu la bonne fortune de retrouver parmi les ruines ; elle s'appelait *Civitas Thacensium*. Au temps d'Antonin le Pieux, les Thacenses avaient encore leur vie propre ; ils obéissaient à des magistrats appelés d'un nom bien connu dans l'histoire des Phéniciens, à des suffètes. Il en était d'ailleurs de même de plusieurs petites cités des environs qui avaient été garanties, comme Thaca, plus longtemps que d'autres, contre l'assimilation romaine par leur position au milieu de montagnes inaccessibles. Aujourd'hui encore on ne pénètre que rarement dans ce pays ; le cheik El Hadj Mohammed ben Amor, qui nous fit l'honneur de partager notre dîner ce soir-là et de nous offrir un plat de sa façon, un kousskouss somptueux, se vante d'habiter une position imprenable. On ne dirait pas, à le voir dans sa *djebba* (sorte de blouse) couleur aurore, avec sa figure grasse et son air de bonhomie replète, qu'on a devant les yeux un roi des montagnes ; mais il l'affirme et on doit le croire.

Thaca est située sur un plateau en forme de cirque ; au nord s'étend un pâté montagneux appelé djebel Saouaf, qui va rejoindre le djebel Zeriba et forme avec cette dernière montagne un éperon dont la pointe regarde le nord-est ; les prolongements du djebel Zeriba ferment ce cirque à l'est et au sud. A l'ouest, d'autres hauteurs qui se relient au djebel Djougar enserrent le pays dans un cercle de rochers abrupts ; aussi le petit fortin que les Romains avaient construit sur ce point et qui reste encore à moitié debout au milieu des ruines de la ville antique était-il merveilleusement placé pour défendre la contrée.

Si l'on veut sortir de ce cirque par le nord, il faut profiter d'une gorge étroite par où l'oued Tella s'est frayé une route : elle porte le nom de « Halk en Neb ». Le chemin, si l'on peut donner ce nom au passage qui en tient lieu, est limité à droite par des montagnes taillées à pic, dont les flancs dénudés laissent croître çà et là quelque chétif olivier tout rabougri ; à gauche, le lit pierreux de l'oued étend ses sinuosités. Parfois, par un brusque détour, il vient couper la route, puis fait un nouveau circuit pour reprendre sa direction première : c'est ainsi que nous fûmes obligés de le passer six fois de suite. On ne met pas moins d'un quart d'heure à traverser la gorge. A peine est-on sorti de ce défilé que le paysage s'agrandit tout à coup : on se trouve dans une vaste plaine très fertile, où les champs d'orge alternent au loin avec les fourrés de lentisques : c'est le Fahs er Riah (plaine du vent).

Nous ne nous y engageons pas, notre dessein étant de nous rendre à la ville et au camp du Zaghouan, situés sur le côté oriental de la montagne qui porte le même nom ; le plus court est de tourner à notre droite et de nous engager dans la vallée qui sépare le djebel Saouaf du djebel Zaghouan. C'est encore là un étroit passage, difficile aux hommes comme aux chevaux ; mais il n'a pas, ainsi que le défilé d'Halk en Neb, ce caractère de sauvage grandeur qui en impose à l'âme et ravit l'admiration. Nous marchons vers le nord-est ; à notre gauche coule un petit ruisseau ; il s'est frayé une route dans le sol glaiseux que nous foulons au pied.

Quelques kilomètres avant d'arriver au hammam Zeriba, dont nous parlerons tout à l'heure, on remarque sur les dernières pentes du Zaghouan une ruine assez étendue. De loin un monument frappe les regards : nous nous en approchons. C'est un mausolée large de six mètres cinquante et long de huit mètres, construit en belles pierres de taille, soigneusement agencées. Au-dessus de la porte, à l'endroit où d'habitude sont écrits les noms et l'âge des défunts ensevelis dans le monument, on ne lit que deux mots : *Egregiorum tredecim*. Cet éloge si éloquent dans sa concision ne recommande-t-il pas aux yeux de la postérité, mieux que des noms et des titres, la mémoire des personnages qui reposaient dans cette demeure funéraire ? Trois niches destinées à recevoir des statues étaient ménagées dans les murs, au fond, à droite et à gauche, intérieurement. Ces statues n'existent plus aujourd'hui, ou bien elles sont cachées sous les décombres. C'est là le seul édifice qui soit encore debout en cet endroit, mais l'établissement romain auquel il appartenait en contenait bien d'autres : les ruines, toutes en longueur, s'étendent sur un espace de deux kilomètres au moins. On y distingue encore les soubassements de plusieurs mausolées et ceux d'une forteresse. Les indigènes appellent ces ruines « Henchir el Kasr » ; quant au nom ancien, il est inconnu.

A peine a-t-on quitté les restes de cette petite ville que nous pénétrons dans un nouveau défilé, formé par les derniers contreforts du Zaghouan au nord et ceux du djebel Zeriba au sud ; il est bien vite franchi, et nous ne tardons pas à rencontrer un oued assez large, bordé de roches taillées à pic : c'est le petit ruisseau que nous avons suivi toute la matinée ; or on sait depuis longtemps que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Sur la rive gauche, en face de nous, se voit une construction arabe, en forme de koubba, le hammam Zeriba. En cet endroit, en effet, jaillit une source d'eau chaude dont les vertus curatives sont fort appréciées des Arabes. Ils viennent planter leurs tentes près du hammam ; et il se forme ainsi, sur le bord de la rivière, une véritable ville d'eaux dont les maisons mobiles changent avec les malades. L'intérieur du hammam se compose de deux pièces : la première est garnie tout autour de tentures, derrière lesquelles les baigneurs et baigneuses (car le beau sexe y est représenté par des échantillons rarement flatteurs) vont se reposer en sortant de la piscine ; dans la seconde se trouve un bassin antique construit en belles pierres de taille où sort la source merveilleuse. La température en est de trente-huit degrés centigrades. Le trop-plein se déverse par un canal dans la rivière qui coule tout auprès de la koubba.

Ce n'est pas aisément que nous pouvons pénétrer dans ce hammam, car, parmi les malades qui s'y trai-

tent, il y a des femmes que l'on ne veut point nous laisser voir. Mais Mohammed a trouvé moyen de nous y donner accès : il annonce que nous sommes docteurs. Aussitôt on nous prie de venir visiter deux pauvres diables qui ne peuvent guère marcher et sont là près de la piscine : ils souffrent, paraît-il, le martyre chaque fois qu'ils veulent remuer la jambe. L'un est un vieillard, l'autre nous paraît encore dans la force de l'âge. Il n'y a pas à hésiter : il nous faut donner une consultation, et, qui pis est, prescrire un remède; car dans tous les pays, mais surtout en Afrique, avec les Arabes, un médecin qui n'ordonne pas de remède est un charlatan qui ne sait pas son métier. Nous cherchons dans notre imagination; car nous avons bien dans nos bagages une petite pharmacie, mais que nous ne voulons pas gaspiller; nous nous consultons solennellement, et nous prescrivons non pas « quantité de vin trempé dans du pain » comme le *Médecin malgré lui* — ce ne serait pas de mise avec des mahométans — mais des frictions avec de l'huile bouillante, des immersions dans l'eau chaude et des massages répétés; nous y ajoutons, pour le lendemain, une légère purgation : *purgare, fricare, baignare*. Tous ces remèdes amèneront infailliblement la guérison, s'il plaît à Allah!



Notre chambre au bordj Baba Selloum (voy. p. 380). — Dessin de E. Girardet, d'après un croquis de H. Saladin.

Puis nous nous ordonnons à nous-mêmes un bain dans la rivière, et nous remontons le courant à la nage pour examiner la gorge étroite où elle coule. Mais il nous est impossible de nous avancer à plus de deux cents mètres, à cause des rochers qui barrent la rivière : ce qui nécessite de perpétuelles ascensions fort désagréables à faire, surtout en costume de bain. La surface de l'eau, en amont du hammam, est brûlante jusqu'à une profondeur de vingt-cinq centimètres, tandis que les couches inférieures ont une température normale. Il est évident que la source d'eau chaude qui jaillit dans la piscine n'est pas la seule qui sorte de la montagne sur ce point. En aval du hammam, la rivière où s'est déversée par une sorte de cascade toute l'eau de cet établissement est uniformément tiède : on y prendrait un bain délicieux si l'on pouvait oublier que le liquide qui vous entoure a déjà servi à traiter des maladies plus ou moins contagieuses.

Naturellement l'endroit était déjà connu et fréquenté dans l'antiquité; la piscine est romaine, et les pentes des deux collines qui s'élèvent à droite et à gauche de l'oued sont couvertes de constructions en ruine. Il y avait là, comme aujourd'hui, un établissement thermal.

Nous n'emmènerons pas le lecteur jusqu'à la ville de Zaghouan, qui a déjà été décrite dans *le Tour du Monde*, et dont il a été donné plusieurs vues[1]; aussi bien nous sommes pressés de redescendre au sud pour continuer notre route dans la Régence. Le pays qu'il nous faut traverser d'abord n'est qu'un épais fourré de broussailles coupé çà et là par des ravins auxquels succèdent des monticules; on ne sait comment les Arabes parviennent à se diriger à travers cet étrange fouillis d'arbustes, et pourtant ils ne s'égarent point et vont en droite ligne, où ils veulent. Nous marchons vers une ruine appelée « Henchir Batria ». Tout à coup nous apercevons une pierre portant une inscription : c'est une borne milliaire; nous sommes sur une voie romaine. Voici encore, à droite et à gauche, la trace des accotements de la route; là passait la grande voie de Carthage à Hadrumète, celle qui franchissait l'oued Boul sur une chaussée dont nous avons parlé plus haut.

Aujourd'hui les terrassements en ont disparu, enlevés par les grandes pluies; les arbres y ont poussé de tous côtés, et il ne reste plus de ce chemin si fréquenté jadis, où tant de générations se sont succédé, depuis les Phéniciens jusqu'aux Byzantins, qu'une borne milliaire, couverte de mousse et oubliée entre deux buissons!

En face, dans la montagne, se trouvent les ruines que nous nous proposions de visiter. Elles couvrent un grand espace de terrain, mais ne forment plus qu'un amas confus de pierres superposées, entre lesquelles de beaux caroubiers et des arbustes de toutes sortes se sont conquis leur place au soleil. Une église qui porte encore sur ses murs le monogramme du Christ, un X et un P entrelacés, dans une couronne, un mausolée à demi ruiné et deux bassins en pierre de taille sont les seuls monuments dont on puisse déterminer la nature. Nous nous arrêtons pour la nuit en cet endroit. A peine venions-nous de nous coucher que nous entendons, à cinq ou six cents mètres de nous, un concert champêtre : le tambour et une sorte de petit hautbois au son criard mêlent leur bruyante sonorité; les chants monotones des hommes, coupés par les youyous des femmes, leur répondent.

1. *Le Tour du Monde*, 1875, 1er semestre, p. 319 et suiv.

Est-ce à notre intention qu'est donné ce charivari? Non, il y a eu dans un douar voisin une naissance, et l'on ne peut laisser passer, sans la célébrer, la venue sur cette terre d'un Arabe de plus.

Le lendemain matin, nous sommes réveillés par le même bruit d'instruments, mais c'est devant notre tente que le concert a lieu : il faut y voir un hommage, absolument désintéressé, bien entendu. Pourtant le chef des musiciens n'hésite pas à accepter la pièce qui lui est offerte en échange de son aimable intention; et il tourne à ce propos un compliment emphatique qu'il chante avec accompagnement de tambour et de haut-bois; c'est de la reconnaissance en musique. Nos chiens y répondent par de lugubres aboiements.

De l'henchir Batria à l'henchir Aïn Medeker il n'y a qu'un pas, toujours à travers les broussailles et l'alfa, que nous voyons alors en grande quantité pour la première fois, mais non pour la dernière, car nous devons vivre dans l'alfa pendant plus de trois mois. Nous arrivons donc bien avant déjeuner aux restes de la ville antique, qui a gardé à peu près intact son nom de Medicerra. Elle était bien joliment située sur les bords d'un petit ruisseau à l'eau fraîche et limpide, au pied de la montagne qui l'abrite de trois côtés contre les vents. Par une échappée, entre deux collines, on aperçoit à l'est, tout à l'horizon, une grande ligne bleue : c'est le golfe de Hammamet qui sourit. La ville ne devait point être fort importante : les ruines ne couvrent pas un grand espace; entre les deux mausolées écroulés qui en marquent la limite, l'un au nord, l'autre au sud, il y a à peine deux kilomètres. Mais comme on devait y vivre tranquille! combien les morts qui reposaient dans ces monuments funéraires pouvaient vraiment jouir du calme et de la paix!

Le soir, avant le coucher du soleil, nous étions à Dar el Bey de l'Enfida, que nous avons quitté il y a juste quinze jours, sans nous douter que nous y reviendrions aussitôt. Depuis cette époque nous avons fait bien du chemin et parcouru un pays que nous ne comptions pas visiter, mais nous ne nous repentons pas de cette tournée faite en si bonne société et dont nous rapportons de si intéressants souvenirs. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'il nous faille désormais voyager seuls avec nos Arabes et dire adieu à la compagnie franche. Heureusement nous sommes en pays à peu près civilisé. Quand nous voudrons nous replonger dans l'intérieur des terres, nous retrouverons des soldats français pour nous y accompagner, et nous reprendrons avec d'autres officiers qui ne seront pas moins aimables, nous en sommes sûrs, les bonnes habitudes qu'il nous coûte aujourd'hui de briser.

Pour gagner Hergla en droite ligne, il aurait fallu traverser la sebkha (lac d'eau salée) qui s'étend sur une grande longueur à l'ouest de la ville. Cette sebkha en été se dessèche complètement et l'on peut y faire route aussi facilement que dans la plaine voisine. Mais quand arrive l'hiver, le terrain est bien vite détrempé par l'eau des pluies; de plus, tous les petits ruisseaux du pays viennent se jeter dans ce marais comme dans une cuvette naturelle; et l'on est obligé de faire un long détour pour gagner Hergla, soit par le nord, soit par le sud; nous nous résignons donc à remonter vers le nord-est. Rien d'ailleurs ne nous dédommagera de notre peine, car la plaine que nous traversons est déserte et sans végétation.

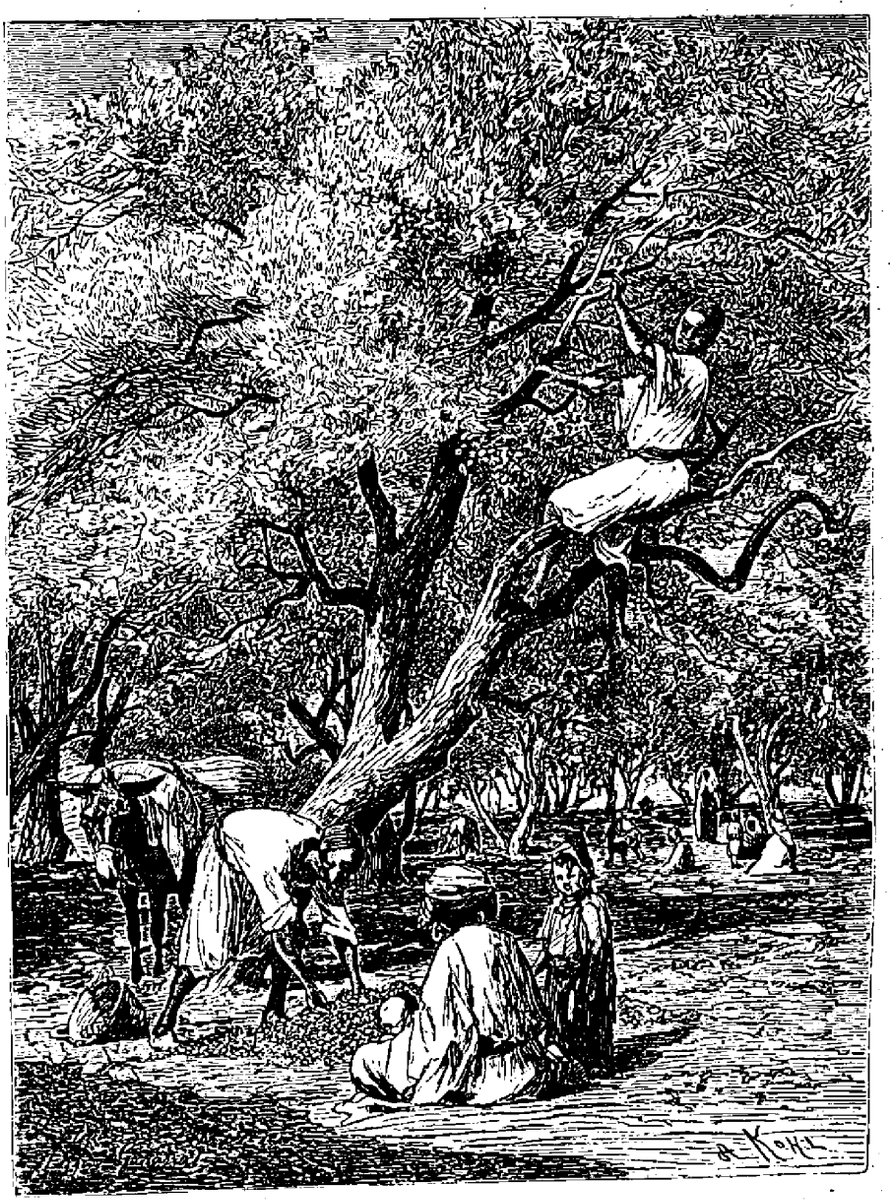
Nous avons l'intention de passer la nuit dans une maison située au bord de la mer : elle est occupée par un poste militaire tunisien qui a soi-disant pour mission de surveiller la côte. Le capitaine qui y commande s'appelle Baba Selloum. Naturellement la maison a pris le nom de bordj Baba Selloum. Ce Baba Selloum est, nous a-t-on dit, un Turc aimant assez la vie facile, et fort aimable pour les étrangers. Malheureusement Baba Selloum n'était point dans son bordj ce jour-là : il avait été appelé à Tunis pour une affaire urgente, et nous trouvâmes seulement quelques Arabes, dans lesquels il fallait, paraît-il, reconnaître la garnison du poste. Ils furent d'ailleurs très complaisants et mirent à notre disposition la seule chambre à peu près fermée de la maison, un long boyau qui servait de café aux habitués : on y était à l'abri du vent et de la pluie, c'était l'essentiel.

Avant que la nuit nous enferme dans notre chambre, nous allons nous promener sur le bord de la mer, qui n'est pas à cent mètres du bordj. Le temps est calme; à peine quelques petites vagues viennent-elles rider le golfe. Cependant le soleil descend rapidement derrière les montagnes qui ferment l'horizon à l'ouest. Peu à peu il disparaît à nos yeux, le ciel pâlit en prenant successivement des tons de jaune orangé, jaune pâle, vert affaibli; au loin la plaine est presque noire. Les montagnes, à l'horizon, se revêtent de teintes bleues de plus en plus foncées; tout autour de nous, dans la nature, semble s'assoupir. On n'entend plus que le bruit monotone des flots qui meurent sur le sable du rivage. Il est temps de nous retirer chez nous; nous dînons comme nous pouvons et nous nous mettons au lit.

La première partie de la nuit se passa assez tranquillement; mais vers minuit nous fûmes réveillés par un remue-ménage étrange qui se produisait dans la chambre; notre chienne de garde faisait des bonds à droite et à gauche et se livrait à une course effrénée : elle poursuivait des êtres invisibles. Rien n'arrêtait son élan; elle passait sous nos lits, culbutait nos bagages; elle était folle. Nous la mîmes dehors, et nous voilà de nouveau endormis. Tout d'un coup un objet tombe du plafond sur un de nous; la sensation que nous éprouvons nous réveille : nous allumons la bougie; nous ne voyons rien; nous cherchons à terre, tout autour de nous, sans arriver à aucune découverte. Il ne nous reste plus qu'à essayer de nous rendormir pour la seconde fois. A peine avons-nous éteint la lumière que le même fait se reproduit; mais, cette fois, nous sentons un être courir sur notre corps et frôler notre figure au passage : ce sont des souris ou des

rats qui viennent nous visiter. Que faire? nous enfoncer la tête sous notre couverture et attendre patiemment le jour, en servant de tremplin à leur gymnastique nocturne. C'est en de semblables circonstances qu'il faut savoir se résigner! Enfin le soleil se lève; la lumière pénètre dans la chambre par la porte, et nous avons la joie de voir au-dessus de nos têtes de gros ventres blancs qui se glissent à travers les branches de tamarin dont sont formées les terrasses.

Elles sont bien singulièrement construites, ces terrasses! La moitié en est supportée par un mât de navire, que la mer a rejeté à la côte et que l'on n'a eu garde de laisser perdre, l'autre par de grosses solives formant charpente. Par-dessus on a entassé des fagots



Cueillette des olives (voy. p. 382). — Dessin de E. Girardet, d'après un croquis

de tamarin; et extérieurement, on a étendu sur le tout une couche de terre battue qu'on a enduite de chaux.

Cependant tout se réveille autour de nous et s'anime. Le bruit effraye les rats; ils rentrent entre deux fagots et nous n'en voyons plus un seul, mais nous en garderons longtemps le souvenir — notre chienne aussi, qui a passé la nuit à les chasser, car le bordj tout entier en est, paraît-il, infesté. Elle nous en apporte un qu'elle a pris à la course : il est gros comme un petit chat. Aurions-nous donc failli être, comme le comte Hatton de la légende, dévorés par des rats?

Pour se rendre de là à Hergla, il faut suivre le bord de la mer en laissant constamment à droite la sebkha dont nous avons déjà parlé. La route est courte et facile. Nous étions arrivés à Hergla avant l'heure du déjeuner. Il faisait un temps magnifique, ce qui est né-

cessaire dans tous les pays pour jouir du paysage, mais surtout en Afrique, où le soleil est un magicien qui transforme tout autour de lui. Hergla, de loin, est d'un aspect charmant : située sur un petit promontoire, la ville est entourée de trois côtés par de fort beaux jardins. A l'est, elle est baignée par la mer, et lorsqu'on arrive par le nord on n'aperçoit d'abord qu'un grand point blanc qui brille entre deux bandes, l'une verte et l'autre bleue. De près, l'enchantement disparaît, on n'a devant soi que des maisons ruinées ou mal bâties, des rues pleines de poussière par un temps sec et que les pluies convertissent en bourbiers. Les jardins seuls conservent un véritable charme. Séparés les uns des autres par des haies de cactus qui y rendent les promenades assez difficiles, ils sont remplis d'oliviers de belle venue. Précisément ce jour-là on faisait la cueillette des olives : voici comment la chose se passe. Les hommes entrent les trois doigts du milieu de la main droite dans des cornes de moutons; ainsi armés, ils montent sur les arbres. Ils saisissent alors les branches l'une après l'autre, comme en une sorte de râteau, et les suivent depuis leur naissance jusqu'à leur extrémité. Fruits et feuilles tombent à terre, où les femmes s'occupent à recueillir les olives dans de grands paniers. L'âne de la famille est près de là avec son petit zambil (panier double qui pend de chaque côté sur les flancs de l'animal); peu à peu la récolte s'amasse dans le panier et, quand la nuit arrive, il reprend tranquillement le chemin du village; si l'on a recueilli plus d'olives qu'il n'en peut porter, les femmes sont là pour charger le reste sur leur dos. Et l'homme conduit tout le troupeau devant lui.

Hergla était autrefois une ville romaine de quelque importance, elle avait nom *Horrea Coelia;* c'était sans doute un entrepôt où s'amassaient les blés de l'Afrique avant d'être exportés en Italie. Il ne reste presque plus rien de la ville ancienne : quelques traces d'habitations sur le rivage même, un fragment de mosaïque dans une rue et un puits antique presque sur le bord de la mer, où l'on vient encore puiser de l'eau chaque jour. Nous sommes logés dans une boutique de barbier que l'on a mise à notre disposition. Nous y serons mieux que chez Baba Selloum. Près de là est une zaouia consacrée à Sidi Bou Mandil, qui est, paraît-il, fort vénéré dans le pays. Après avoir passé notre journée à parcourir la ville pour rechercher les antiquités qu'elle renferme, nous nous laissons emmener par des Arabes complaisants, heureux d'occuper une partie de leur journée à une chasse d'un nouveau genre. Au sud de la ville et au milieu des jardins sont des puits destinés à fournir l'eau nécessaire à l'irrigation. Ils servent de demeure à des familles entières de pigeons. Qu'on y jette une pierre, et les oiseaux effrayés prennent leur vol. C'est plaisir alors de les tirer un à un au moment où, ne comprenant pas pourquoi on vient troubler leur repos, et étonnés par la vue des hommes qui entourent leur retraite, ils ne savent quelle direction prendre, hésitent, changent de route, et semblent s'offrir au coup de fusil. Mais il ne faut pas leur laisser le temps de se reconnaître, car ils ont bien vite pris un parti, et en quelques secondes ils sont hors de portée.

De ce côté de la ville, la falaise est taillée à pic. Les rochers qui ont servi de carrière à l'époque romaine sont découpés çà et là par des anfractuosités. Les flots y pénètrent, s'y brisent et rejaillissent ensuite en gerbes d'écume à deux ou trois mètres de hauteur; ce qui n'empêche pas les pigeons de venir faire leurs nids dans les trous de la pierre, aussi volontiers que dans les parois des puits.

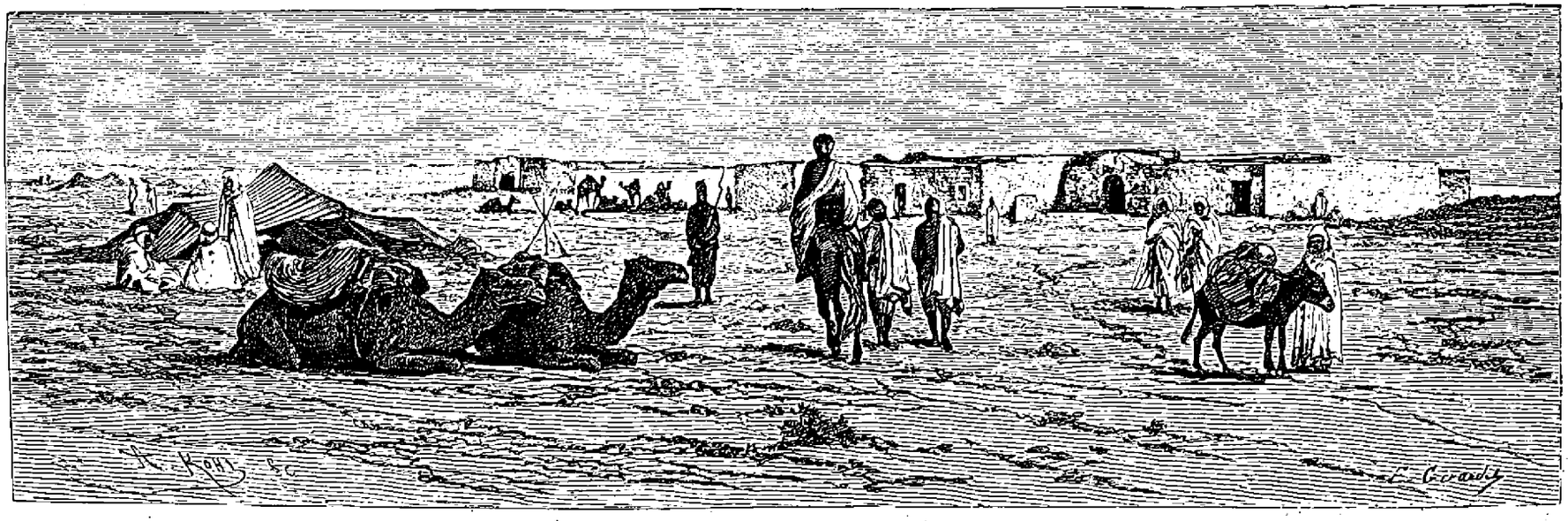
La nuit est superbe, nos hommes couchent dehors auprès des chevaux; de temps à autre un chien vient à passer auquel notre chienne de garde donne la chasse; puis tout rentre dans le calme. Nous ne regrettons pas les rats de la veille.

Le lendemain matin, après avoir traversé les jardins d'Hergla, nous continuons à suivre le bord du golfe, non pas en serrant de près le rivage, mais à quelque distance. A cinq ou six kilomètres au sud d'Hergla, la sebkha que nous avons longée la veille vient se réunir à la mer; on est donc obligé de la traverser pour continuer sa route. En été, ainsi que nous l'avons dit plus haut, elle est complètement à sec, et l'on n'aperçoit au loin devant soi qu'une plaine stérile; çà et là apparaissent quelques herbes rabougries qui ont trouvé moyen de pousser sur ce sol desséché. Mais lorsque les tempêtes de l'hiver ont soulevé les vagues de la mer, les ont poussées par-dessus les dunes et les ont jetées dans la sebkha, quand les pluies ont alimenté les torrents d'eau qui descendent des montagnes, ce marais devient un lac immense qu'il est absolument impossible aux caravanes de franchir. Les Romains, pour assurer les communications, avaient eu soin d'empierrer une partie du marécage. Leur chaussée sert encore actuellement; seulement, comme elle s'est affaissée en certains endroits ou a été dégradée par le temps, elle est coupée de distance en distance; et les eaux, profitant de ces interruptions, se sont frayé par là un passage entre la sebkha et la mer.

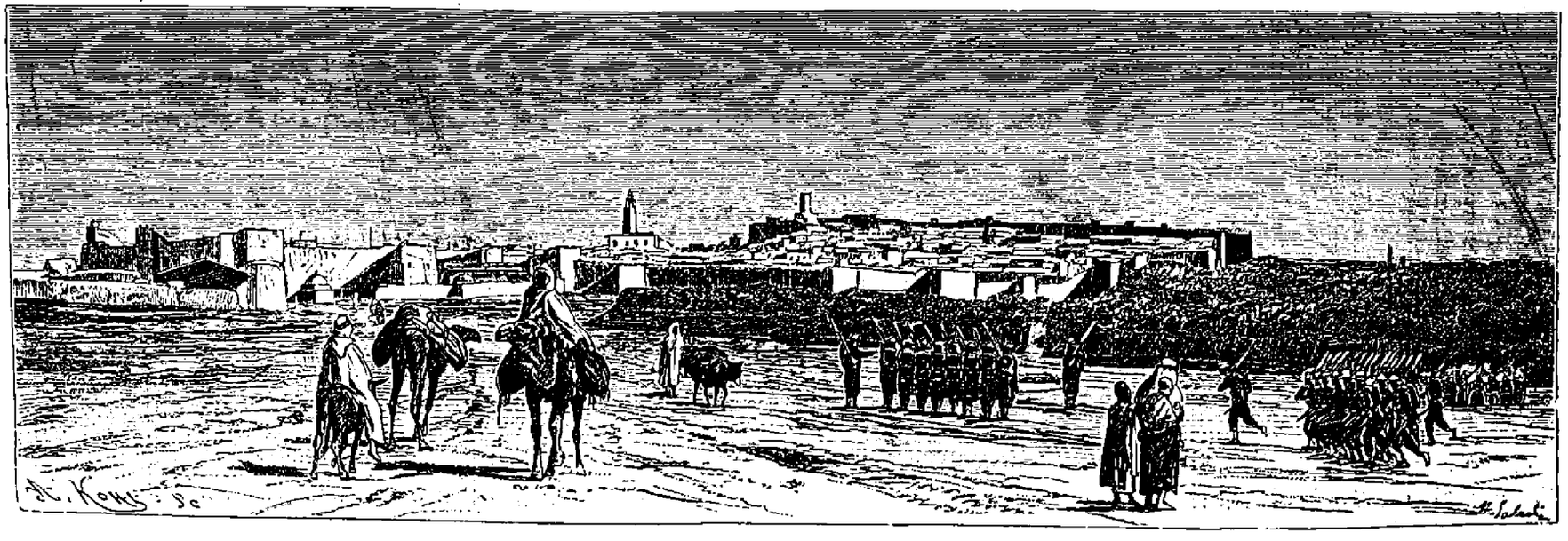
Un gouverneur du Sahel, Mohammed ben Hosaïn, plus intelligent que les autres, fit jeter des ponts entre les parties de la chaussée existantes, de sorte que l'on peut maintenant s'aventurer en toute saison dans la sebkha. Cette suite d'ouvrages a reçu le nom de Kantara Halk el Menjel; il a été construit en l'an 1270 de l'hégire (1854 de J.-C.).

Peu de temps après avoir franchi cette sebkha, on commence à apercevoir à droite et à gauche de la route des plantations d'oliviers.

Dès lors nous marchons presque sans interruption entre deux haies de jardins. Plus on se rapproche de Sousse, plus ces jardins deviennent nombreux et importants. Ceux qui s'étendent à gauche sur le bord de la mer sont envahis par le sable; le pied des arbres est entièrement enfoui, et c'est à peine si la moitié du tronc est visible. A droite, au contraire, les oliviers



Dar bel Ouar (voy. p. 370). — Dessin de E. Girardet, d'après une photographie.

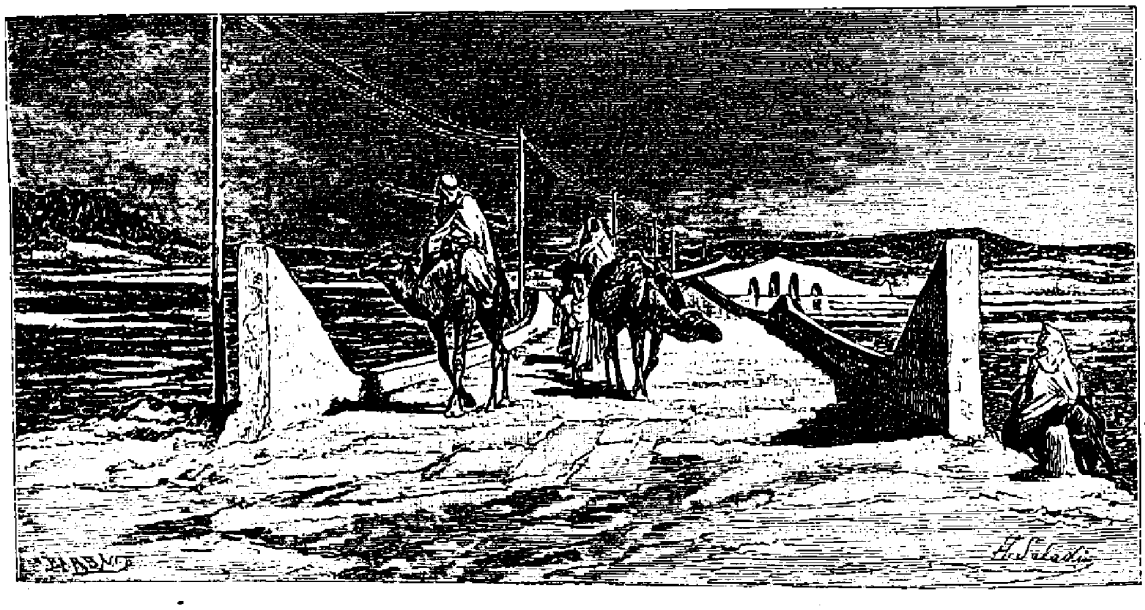


Arrivée à Souse (voy p. 384). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

poussent librement et semblent de fort belle venue.

L'oued el Hamman, que nous rencontrons deux lieues environ avant d'arriver à Souse, est assez large. Devant nous, à droite, on entrevoit à travers le rideau d'oliviers une koubba blanche entourée de palmiers. A cinquante pas de la route, des femmes vêtues d'étoffes bleues ou rouges étaient accroupies devant une flaque d'eau et occupées à laver. Elles nous regardent sans se déranger; le soleil qui les inondait faisait reluire leurs colliers et leurs boucles d'oreilles; leurs vêtements, si grossiers cependant, prenaient des teintes chaudes à l'œil qui tranchaient sur la pâleur verte du paysage. D'autres arrivaient portant sur leur tête des outres ou des cruches. Alors, tandis que nos chevaux, le cou tendu en avant, aspirent avec bruit l'eau de l'oued, nous laissons notre esprit remonter les âges et nous nous figurons avoir devant les yeux une de ces scènes que nous avons apprises par cœur dans notre enfance, sans en comprendre tout le charme poétique.

C'est avec peine que nous nous arrachons à ce spectacle, mais il faut bien atteindre Souse avant la tombée du jour. D'ailleurs nous y serons bientôt, malgré la difficulté de la route, toute de sable, où les pieds des chevaux enfoncent profondément. Déjà ce ne sont plus seulement des plantations d'oliviers que nous traversons, mais de véritables propriétés avec des maisons de campagne où les riches viennent en été chercher le repos et la fraîcheur; on sent que l'on approche d'une

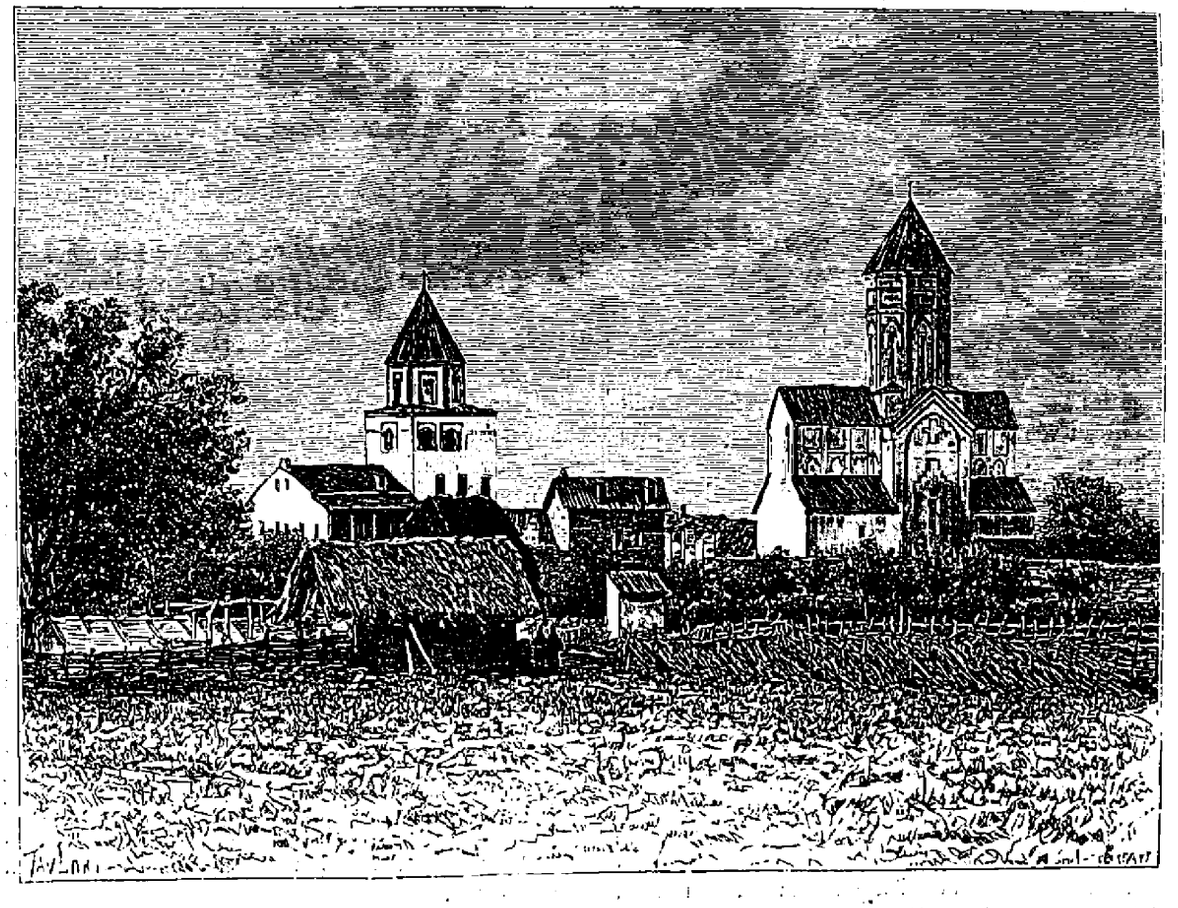


Pont sur la sebkha (voy. p. 382). — Dessin de H. Saladin, d'après nature.

ville. Nous croisons à chaque instant des Arabes qui sortent de leurs jardins ou s'y rendent, des caravanes qui remontent vers le nord, des marchands qui sont venus à Souse vendre leurs moutons, leur orge ou leur alfa et s'en retournent chez eux. Autant le voyage nous avait paru long et fastidieux les jours précédents, autant nous nous sommes peu aperçus aujourd'hui que le temps passe et que la nuit va arriver. Enfin, nous voyons devant nous les murs de Souse, dont la blancheur se colore sous les rayons du soleil couchant. La ville, très élevée à droite, descend par une pente insensible vers la mer; ses murailles crénelées, interrompues de distance en distance par des tours carrées, sont blanchies à la chaux et donnent à cette enceinte un aspect neuf qui étonne. Au haut de la ville voici le minaret de la kasbah, la kasbah elle-même, puis les silhouettes des principales mosquées, des minarets moins élevés, enfin, sur le bord de la mer, le Kasr er Rbat et le bordj de l'artillerie. Nous traversons un vaste cimetière — les tombes disparaissent pour la plupart sous le sable que le vent y accumule — et nous pénétrons dans la ville, où nous descendons à l'hôtel de France; car il y a maintenant à Souse deux hôtels.... qui se valent. Demain matin, nous irons rendre visite aux autorités françaises et tunisiennes. Nous nous contentons pour le moment de dîner sur une table recouverte d'une nappe, et de nous coucher dans un lit avec des rideaux, sur un vrai matelas!

R. Cagnat et H. Saladin.

(*La suite à une autre livraison.*)



Monastère de Tchamachmédi (voy. p. 390). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

VOYAGE AU CAUCASE,

PAR MADAME CARLA SERENA.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA GOURIE ET LES RÉGIONS DE GORI, BÔRJOM ET ACHALZICK.

I

Une course en pérékladnaja de Samtredi à Ouzourgheti.

Arrivée à Douchett, j'avais à peine eu le temps de m'y orienter que je reçus du chef du district d'Ouzourgheti, un Arménien que j'avais connu à Tiflis, un télégramme me priant de me trouver à la gare de Mtzcheth : sa femme désirait me conduire en Gourie. Je repris donc encore une fois le chemin de fer de Poti, que je quittai à la station de Samtredi [1]. Par malheur, la *tarantasse* de mes hôtes étant pour l'heure en réparation, ils ne purent que m'offrir, avec force excuses, le carrosse mal famé qu'on nomme *pérékladnaja*. C'est l'unique véhicule en usage pour gagner par les routes traversières l'intérieur du pays. Quand je dis un véhicule, il faut bien s'entendre. Qu'on se figure une caisse bombée, sans ressorts, posée sur quatre roues, avec une planche au-devant, où se met le cocher. Quant au voyageur, il a pour banquette ses bagages, arrimés de manière à servir de siège, et garnis tout bonnement du manteau qu'on appelle *bourka*. Cet équipage, où, grâce aux cahots incessants, on épuise en quelques instants toutes les attitudes et toutes les postures les moins sculpturales, est attelé de

1. Cette ligne n'avait pas encore d'embranchement pour l'intérieur du pays.

trois chevaux. Celui du milieu porte une clochette attachée à l'arçon, et dont les tintements assourdissants vous restent pour longtemps dans l'oreille. Encore n'est-il pas donné à tout le monde de se payer le plaisir d'une excursion en pérékladnaja; il faut une autorisation officielle, sous la forme d'une *podorojna*, feuille de route moyennant laquelle on obtient des chevaux aux stations de poste, et qui est valable pour trois mois : coût, un rouble environ.

La pérékladnaja revient, elle, à trois kopecks par verste pour chaque cheval[1]. Si l'on a l'avantage de voyager avec une podorojna dite du gouvernement, la taxe est moindre : on est affranchi du droit de chaussée et de graissage des roues. A chaque relais, on décharge les bagages, et, avec l'attelage frais, apparaît un nouveau véhicule : souvent, on ne fait que perdre au change.

J'ai dit ailleurs ce qu'étaient les stations de poste, et dépeint leur personnel pittoresque, en gens et bêtes. Aussi n'est-il pas nécessaire de donner ici un croquis de celle de Samtredi, qui ne valait ni plus ni moins que les autres, et où nous passâmes la nuit. Le *doukhan* y offrait le confort que l'on sait.

Cette station est la seconde, sur la ligne de Poti à Tiflis, après celle de Novo Senaki. Le bourg appartient à la Mingrélie. A quelques verstes de là est Orpiri, où mène une bonne chaussée. Partie de Samtredi pour Orpiri le lendemain de bon matin, je ne manquai de visiter la localité et de me faire conduire chez les principaux sectaires russes (*skopzys*) qui y habitent.

On sait en effet qu'Orpiri, situé au bord du Rion, a été un de leurs lieux d'exil. Actuellement, ces fantômes d'êtres humains résident aux environs de la bourgade. Ce qui en reste à Orpiri fait peine à voir. Le regard éteint, la voix cassée, la démarche lente, ils contrastent d'une façon lamentable avec les beaux et vigoureux Mingréliens qui vivent à côté d'eux, et parmi lesquels, disons-le en passant, ils n'ont jamais pu faire de prosélytes. Ces skopzys, presque tous des vieillards, — d'hommes et de femmes jeunes, il y en a fort peu, — ne mangent point de viande; c'est la pêche qui subvient surtout à leur nourriture. Avant l'établissement du chemin de fer, alors qu'on allait dans l'intérieur de la Mingrélie par des bateaux circulant sur le Rion, c'étaient eux qui avaient le monopole de ce transit; mais, depuis que le railway a tué la navigation du fleuve, les entrepreneurs de la batellerie locale ont quitté Orpiri pour aller s'installer ailleurs.

Le village, où nous fîmes un déjeuner au poisson chez un skopzy établi céans, est, en somme, riant d'aspect. On a peine à croire à l'insalubrité cependant avérée de cette localité, qu'entoure une végétation luxuriante. Le Rion, qui y forme frontière entre la Mingrélie et la Gourie, se traverse sur un pont volant, sorte de bac d'une structure primitive, au moyen duquel on transborde pêle-mêle passagers, véhicule et chevaux. Il est fait de troncs d'arbres creusés en forme de canots, sur lesquels on place une grande planche carrée. Quatre hommes mettent en mouvement l'appareil : l'un fait tourner une hélice, deux autres manient de longues perches en guise de rames, tandis que le quatrième chemine sur la berge en halant une corde attachée à la planche qui sert de pont. L'équipage est composé de Mingréliens et de Gouriens, également beaux au point de vue du type, mais différents par le costume, les uns vêtus de la longue *tchokha*, les autres portant la veste courte. Quant à la coiffure, elle est la même, le *bachlik*, si ce n'est que chez le Gourien ce capuchon est souvent rouge.

Samtredi est à cinquante-trois verstes d'Ouzourgheti, ancienne résidence des princes de Gourie. La contrée, à partir d'Orpiri, est splendide. Le Rion y coule entre des berges charmantes, et mérite toujours son nom de *Rapide* (*Phasis*) que les anciens avaient donné au cours d'eau formé par la réunion de ce fleuve et de la Quirila, son affluent[1].

Jusqu'à Ouzourgheti, c'est une succession de points de vue délicieux; villages nichés aux replis des montagnes, déclivités verdoyantes et fleuries, tout ici est une fête pour les yeux. Ajoutez les parfums printaniers qui, à cette époque (on était au mois de mai), embaumaient au loin la campagne. La route, en bon état, enjambe à mi-chemin à peu près la rivière la Subsa au moyen d'un pont de fer. Bourgs et villages ont un air frappant de bien-être, et les habitants, fiers d'humeur, tiennent visiblement à se montrer sous un aspect qui les avantage.

Les Turcs, dans leur langue imagée, appellent la Gourie le pays des Roses, *Galbachtché*; l'expression n'a rien d'exagéré, et Ouzourgheti, qui est le péristyle de la région, apparaît littéralement de loin comme une délicieuse corbeille de rosage. Nous y arrivâmes après une journée de trajet. La maison du chef du district se trouvait en face de la caserne, de sorte que j'aperçus tout d'abord de ma fenêtre de jeunes miliciens en train de faire l'exercice. Ils n'en étaient encore qu'à l'apprentissage et au simulacre; mais ils devaient bientôt passer à la pratique sérieuse de leur art.

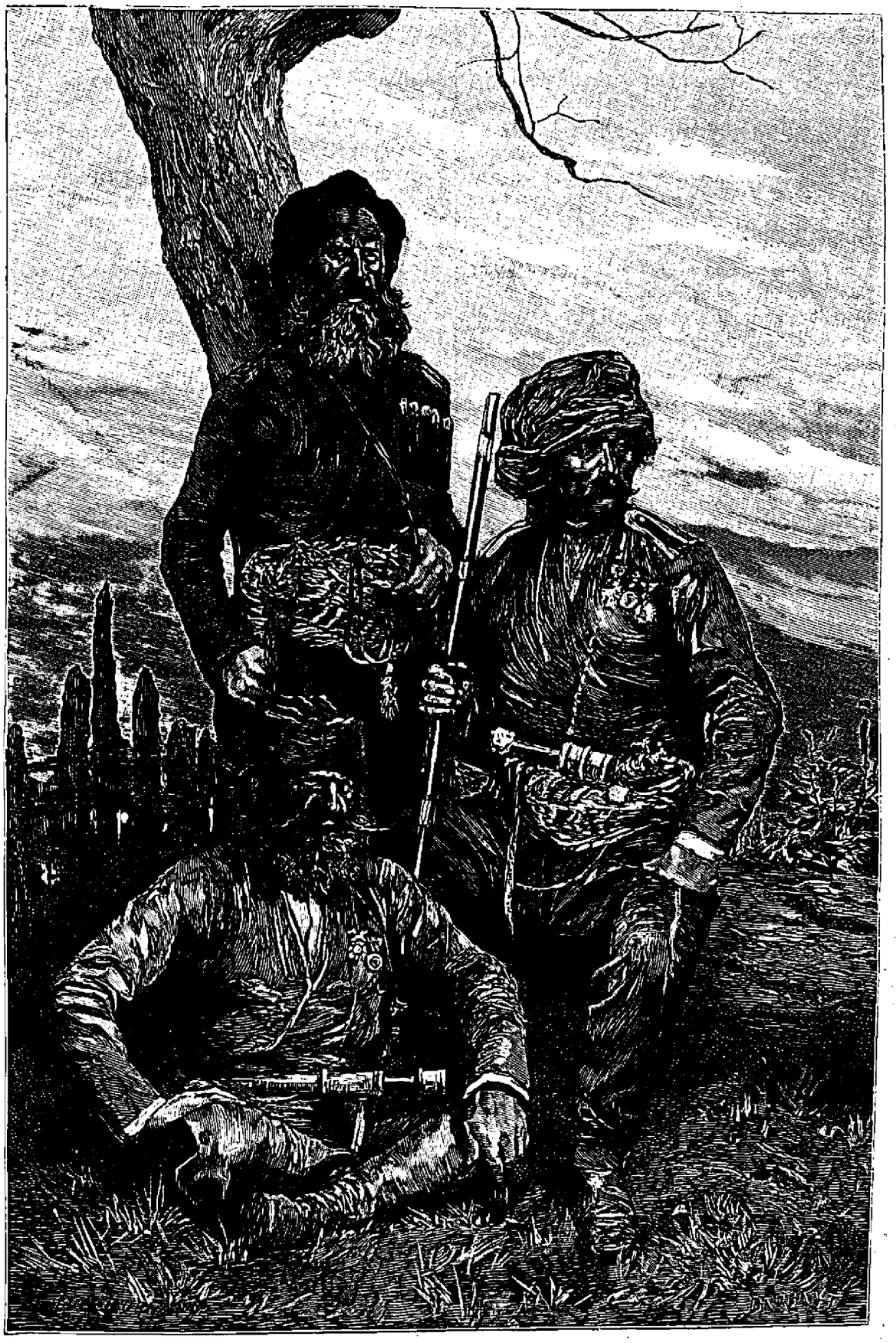
II

Ouzourgheti.

L'ex-résidence des princes de Gourie est située dans une plaine sur la rive droite de la Bzoudscha, et arrosée en outre par une autre rivière, la Natanéba. C'est à cette abondance d'eaux courantes qu'elle doit cette flore opulente qui l'enveloppe comme d'un manteau de verdure. Tout alentour, une ceinture de montagnes. D'un côté d'abord la chaîne de l'Adchartzki, qui sépare la Gourie de la Turquie; au pied de ces monts coule le fleuve Dcholak, qui se jette dans la mer Noire

1. Le kopeck équivaut environ à quatre centimes.

1. Ces deux courants d'eau ont été souvent confondus comme n'en formant qu'un, sous le nom de Phasis.



Miliciens de la Gourie. — Dessin de E. Burnand, d'après une photographie.

à Saint-Nicolas, et forme la frontière naturelle entre la Russie d'Asie et les possessions ottomanes de cette même partie du globe.

La province turque limitrophe est celle d'Adjaria, dont le chef-lieu, Kobouleti, sert souvent de refuge aux malandrins de toute sorte qui viennent de l'intérieur du pays, et ne se gênent nullement, à l'occasion, pour franchir la ligne de démarcation et exercer leur métier en Gourie. Parfois même ils commettent des rapts de femmes et d'enfants. Quelques semaines avant mon arrivée, le chef du district avait dû se rendre à la frontière, accompagné de plusieurs officiers de la milice, pour réprimer le banditisme régnant.

Cette milice forme un régiment qui porte le nom de « régiment de Koutaïs », et comprend quatre escadrons de cavalerie et deux compagnies d'infanterie, chaque escadron et chaque compagnie à cent vingt-six hommes. Tous, officiers et soldats, sont des indigènes de l'ancienne Colchide (l'ancienne Colchide compose les trois provinces actuelles d'Iméréthie, de Mingrélie et de Gourie). Seul, le colonel est de nationalité russe. Les cavaliers, pour les deux tiers, se recrutent dans la noblesse du pays; les fantassins sont, paraît-il, des marcheurs hors ligne, capables de faire leurs cent verstes par jour. Les premiers portent pour uniforme le costume tcherkesse, savoir : la *tchokha* à cartouchière, long vêtement de drap noir échancré en cœur jusqu'à la moitié de la poitrine, et ayant de chaque côté six ou huit pochettes étroites et profondes pour contenir les étuis à cartouches; puis, sous la tchokha, l'*archalouck*, sorte de veste à manches qui retombe jusqu'aux genoux, avec un collet montant, en étoffe de laine rouge; enfin, comme coiffure, un bonnet (*papach*) en drap rouge bordé d'astrakan noir.

Leur arsenal portatif se compose : 1° d'un fusil enveloppé dans une *kilipi*, couverture en feutre comme la bourka; 2° d'un pistolet, *kingahl*, attaché à la ceinture, où se trouve en outre une multitude d'objets usuels, poche à graisse, morceau de fer (*krisalo*) servant de briquet, tournevis (*artwertka*), etc. La ceinture elle-même est, comme les armes et les cartouchières, en argent damasquiné, d'un travail artistique. La poudre est dans une boîte de même métal attachée à un galon d'argent mis en bandoulière. La *tschaska*, sabre long, à incrustations d'argent, complète l'équipement du milicien à cheval, revêtu d'un pantalon enfermé jusqu'au genou dans des bottes à l'écuyère. Quant à la bourka susnommée, elle constitue, ainsi que le bachlik en laine blanche, le manteau d'uniforme qui garantit le soldat de la pluie. Ajoutons que ces superbes militaires, montés sur des chevaux à l'avenant, sont passés maîtres en équitation.

L'accoutrement des fantassins est tout différent. Il se compose d'une veste courte, de drap noir, garnie d'un galon d'or, d'un pantalon noir collant, d'un gilet en piqué blanc sous la veste entr'ouverte, d'un bachlik en laine rouge à gland d'or, et d'une écharpe en soie bigarrée servant de ceinture et retenue par un second ceinturon en cuir noir brodé d'or, auquel sont attachés un long poignard, un pistolet, les cartouchières, le sac à poudre et à balles, puis un étrange appendice qui consiste en un certain nombre de ficelles à nœuds préparées d'avance pour lier les mains de l'ennemi capturé. N'oublions pas dans cet attirail le gobelet de cuir servant de verre, la blague à tabac, la poche aux cigares et aux allumettes. Le fusil se porte en bandoulière. En Europe, cet équipement semblerait théâtral; ici tout s'y harmonise en vue du coup d'œil et de l'élégance. L'infanterie du régiment de Koutaïs est armée des fusils anglais « Carbey ».

Comme les régiments indigènes au Caucase sont tenus de s'équiper à leurs frais, sauf le fusil, que l'État fournit, la paye y est beaucoup plus élevée que celle du militaire russe; le soldat reçoit soixante roubles par an, en sus de la ration et du fourrage, tandis que le Russe ne touche que quatre roubles. Ces régiments sont au nombre de deux seulement, celui de Koutaïs et celui du Daghestan. Ouzourgheti a en outre, en tout temps, une garnison russe.

Entre le Gourien, belliqueux d'humeur, et le Mingrélien, pacifique jusqu'à la poltronnerie, l'hostilité et la jalousie datent de loin, sont traditionnelles. On raconte qu'au seizième siècle, le roi d'Iméréthie ayant invité à une fête ses deux voisins le Dadian de Mingrélie et le prince de Gourie, ce dernier déploya en cette occasion un luxe d'escorte et d'apparat dont le Dadian se trouva offusqué. Que fit celui-ci pour se venger? Pendant que son rival dormait, à l'heure de la sieste, il lui coupa une de ses moustaches. C'est l'affront le plus terrible que l'on puisse, au Caucase, infliger à un homme. Le Gouriel, lorsqu'il s'éveilla, s'aperçut de l'outrage qu'il avait subi, et il jura sur sa moustache (c'est le serment encore usité aujourd'hui qu'il en tirerait une vindicte éclatante. S'enveloppant donc la figure de son bachlik, afin que personne ne remarquât la mutilation faite à l'ornement de sa lèvre supérieure, il partit aussitôt sans même saluer son hôte le roi d'Iméréthie. Sur quoi, le Dadian de narrer le tour qu'il avait joué au Gouriel. Le roi d'Iméréthie, craignant les conséquences de la plaisanterie, se hâta d'expédier au prince victime un envoyé pour le prier de revenir incontinent à la fête; l'autre répondit : « qu'il ne remettrait les pieds en un lieu où l'on manquait de respect à un homme endormi que lorsqu'il se serait vengé éveillé ».

A quelque temps de là, le prince de Gourie, ayant appris que le fils favori du Dadian se trouvait à Ouzourgheti, profita des fêtes de Pâques pour l'inviter à sa cour; là il fit décapiter le jeune garçon, et mit sa tête dans un coffret d'argent, pour l'envoyer au père comme cadeau pascal. Personne n'osant assumer cette commission périlleuse, ce fut le cuisinier qui se chargea du sinistre message, moyennant la promesse d'un don de terres et du titre d'*aznaour* (noble), s'il revenait sain et sauf, ou les mêmes avantages pour sa famille, s'il payait de la vie sa témérité.

Le Dadian était en train de célébrer de son côté, avec pompe, les fêtes de Pâques, quand le messager arriva. Au milieu même du banquet, celui-ci présenta, de la part de son maître, le coffret au prince. Le Dadian, voyant la cassette fermée, en demanda la clef : à quoi l'avisé messager répondit qu'il l'avait laissée dans le *kourgin* (sac) de sa selle, et qu'il allait la chercher. Ventre à terre, alors, il regagne la Gourie, où il reçoit la récompense promise.

Les descendants de sa famille, nommés *Ebralidzé*, existent encore aujourd'hui dans le pays, où la légende de leur origine nobiliaire s'est transmise de génération en génération. Quant au Dadian, après avoir vainement attendu la clef du coffret, il se décida à en faire sauter la serrure de la pointe de son poignard, et quelle ne fut pas son épouvante en y découvrant la tête de son enfant bien-aimé! Il comprit aussitôt la vengeance du Gouriel et jura de se venger à son tour. Dans cette vue, il rassembla secrètement une armée composée des nobles mingréliens, et avec l'aide, en outre, des Iméréthiens, des Abkases et des Tcherkesses, il fondit sur la Gourie, pilla le pays, l'incendia, et s'empara d'Ouzourgheti, résidence du prince. Celui-ci, attaqué à l'improviste, dut se réfugier avec les habitants à Atchi, village encore existant, haut perché sur une colline avec un monastère. De là il reprit avec les siens l'offensive, et remporta sur l'ennemi une victoire complète. Le Dadian et les principaux chefs alliés furent faits prisonniers, et les armes des vaincus portées en trophées à l'église d'Atchi, où le Gouriel consigna de sa main, dans un document toujours conservé, la mention de son triomphe.

Si le régime féodal a disparu actuellement de la Gourie russifiée, comme des autres provinces de la Géorgie, en revanche le trafic des esclaves, qui fit jadis la richesse du pays, continue d'y fleurir clandestinement, en dépit de toutes les défenses édictées par le czar. La proximité de la frontière turque contribue à le favoriser. Aussi, à l'approche d'étrangers, les enfants s'enfuient-ils d'instinct; mais parfois aussi ils se laissent séduire par des cadeaux appropriés à leur âge, et, dans ce cas, ils sont emmenés au loin, et ne revoient plus jamais leur pays, dont ils oublient la religion et même la langue. Tel a été, par exemple, le destin du grand vizir Mahmoud pacha[1], originaire d'Ouzourgheti. Il fut enlevé tout enfant à sa famille, des cultivateurs du nom d'Anteledzé, et conduit en Turquie; la brillante fortune qu'il y a faite a sans doute fort atténué en lui les regrets qu'il a pu éprouver tout d'abord d'avoir quitté le « pays des Roses ».



Un Gourien. — Dessin de E. Burnand, d'après une photographie.

En Gourie, les vols de chevaux sont les délits les plus ordinaires dont les tribunaux russes aient à s'occuper. Le rapt du bétail s'exerce en plein jour; c'est, je l'ai déjà dit, un genre de larcin auquel, dans les idées locales, il ne s'attache aucune honte; par contre, les gens du pays considéreraient comme un acte infâme de dérober quoi que ce soit dans une maison.

Bien qu'ayant subi longtemps le joug de l'Islam, le Gourien est resté fidèle au christianisme; il a sans cesse restauré ses églises, au fur et à mesure qu'elles étaient détruites. Tel a été notamment le sort de la chapelle d'*Écadia*, sise en face d'Ouzourgheti, sur une colline formant l'avant-mont de cette chaîne d'Adchartzki qui sépare la Gourie de la Turquie. Rien de plus pittoresque que l'aspect de ce petit temple qui émerge des riants bouquets de verdure dont est couronnée la hauteur. Il est bon toutefois, pour y arriver, de posséder quelques notions de gymnastique. En premier lieu, il faut franchir la rivière Bzoudschi par une passerelle plus que primitive, consistant tout bonnement en une longue perche d'un pied de large environ, dont l'inclinaison (les deux rives

1. Grand vizir sous le règne du sultan Abdoul-Aziz.

diffèrent fortement de niveau) est rendue encore plus traîtresse par les mouvements vibratoires de l'ais et les allures torrentueuses du cours d'eau qui mugit, à vous étourdir, sous ce pont aérien. Il s'agit ensuite d'escalader d'un pied de chèvre le sentier, uniquement creusé par les pas des fidèles, qui mène au sanctuaire.

Celui-ci, réédifié nouvellement, est situé au milieu d'un cimetière encore en usage et entouré d'un mur qui ressemble à celui d'une forteresse. Trente-six marches effritées par les siècles donnent accès à ce champ de repos. Du haut de l'escalier, la perspective dont on jouit est splendide. Le Tyrol, la Suisse et l'Italie n'offrent point, je le répète, de points de vue qui surpassent ou égalent en grandeur ceux que présente le monde caucasien. Puis, quel contraste entre les sublimités de l'horizon et la grâce recueillie de ce Campo Santo où les tombes se cachent pour ainsi dire sous un treillissement de fleurs versicolores! De mausolées fastueux, il n'y en a point là. Ce peuple, qui vit simplement, ne connaît point davantage le luxe d'outre-tombe : une croix de bois et une pierre sont pour lui les seuls monuments funéraires. L'église d'Écadia, ainsi appelée du village voisin, n'a elle-même aujourd'hui qu'un clocher de bois, au lieu de la tour de pierre qu'elle possédait autrefois. Le pays, on l'a déjà vu, en fait de richesses architecturales, n'a que ses vieux monastères.

Tel est le couvent de Djamati, situé à quinze verstes d'Ouzourgheti, et qui est le lieu de sépulture des ex-princes de Gourie; tel aussi le couvent de Tchamachmédi, à sept verstes seulement de la résidence : dans l'église de ce dernier sont enterrés les membres de la branche cadette. Notons que le nom de monastère s'applique dans le pays à toute église ancienne, qu'elle présente ou non une annexe ayant servi d'habitation à une communauté de femmes ou d'hommes. A Tchamachmédi cependant, il y a comme un reste d'ordre conventuel : ce sont quelques vieilles femmes, émaciées au delà du possible par les privations; la première fois qu'on les aperçoit, on recule devant elles comme devant des spectres. Les deux cloîtres s'élèvent l'un et l'autre sur un escarpement sourcilleux. Ils sont riches en images anciennes, en parchemins enluminés, en pierreries, mitres, croix byzantines, etc. Tchamachmédi notamment possède un gros rubis auquel se rattache la légende que voici.

Un prince gouriel, Giorgi, qui était un grand chasseur, s'étant égaré de nuit dans la forêt, aperçut tout à coup une lueur dont son cheval s'effraya. En continuant d'avancer, il arriva à un endroit où un rassemblement nombreux d'hommes, d'enfants, de femmes était en train de célébrer une fête. Un des gens du lieu vint à sa rencontre, et le pria d'entrer dans la maison voisine, tout en lui présentant un plateau d'or plein de diamants et de pierres précieuses. Le prince prit dans le tas un rubis; mais, invité à manger, il refusa, craignant d'être empoisonné. Sur le refus du Gouriel de s'asseoir à la table du festin, on lui tendit de nouveau le plateau aux diamants. L'éclat fulgurant qui en rayonnait lui rappela la lueur entrevue quelque temps auparavant, et il comprit aussitôt qu'il y avait là quelque chose de surnaturel et de diabolique. Piquant donc des deux, il partit ventre à terre, et gagna le monastère de Tchamachmédi, où il fit offrande à Dieu du rubis, en souvenir du péril auquel il venait d'échapper.

La Gourie, comme toutes les autres provinces géorgiennes, renferme de nombreuses sources minérales, dont, bien entendu, les indigènes n'apprécient point la valeur. Une d'elles, située à vingt verstes d'Ouzourgheti, près du village de Sadjavachy, ferait la fortune de quiconque l'exploiterait. Ses eaux sulfureuses ont réalisé mainte cure merveilleuse; mais, à part les gens des environs, nul ne les connaît. Quelques pauvres masures et un misérable doukhan constituent toute la *station* thermale, située dans un district aussi ravissant que salubre.

Une autre curiosité de cette région gourienne, où torrents, plaines, montagnes et vallées forment un ensemble d'une grandiose variété, c'est l'ancien château fort d'Askana, ex-résidence d'été des princes régnants. Cette ruine imposante occupe le front d'un roc à pic, au pied duquel serpente la rivière Baknit-tskali, et d'où l'on plane sur toute la contrée. Un débris de chapelle, deux tours ceintes de lierre, de figuiers, de vignes et de fleurs sauvages, voilà ce qui en subsiste. L'endroit n'est guère visité, ainsi que l'atteste le fouillis inextricable de végétation qui en barre l'entrée.

Plus curieux encore sont, à huit verstes d'Ouzourgheti, en un lieu qu'arrosent les rivières Natanébi et Skurdébi, les restes de cités antiques découvertes par le propriétaire actuel du terrain, lors des creusements qu'il fit faire pour les substructions d'une demeure. Les fouilles continuées mirent au jour deux villes superposées l'une sur l'autre. La plus ancienne avait des maisons de pierre, la seconde des habitations de bois. On exhuma ensuite successivement plusieurs restes de monuments, et tout récemment on a trouvé des vestiges d'une sorte d'amphithéâtre avec des gradins. D'après la tradition du pays, l'existence de cette ville remonterait à plus de mille ans; elle aurait été fondée par les Juifs; ce serait d'eux — les Géorgiens les appellent *Uria* — que serait venu, par corruption, le nom de *Gourie* donné au pays. La ville elle-même se nommait, affirme-t-on, *Uri-kalaki*. Tour à tour possédée par les Perses et par les Romains, elle reçut ensuite la désignation d'*Udschenar*, puis celle de *Petra*, de *Petrus*, un des généraux de l'empereur Justinien, qui, en 532, chassa les Perses du Lazistan et plaça le pays sous la domination romaine. Le gouverneur de la nouvelle province fit alors élever, sur les débris de la ville d'Uri-kalaki, brûlée par les Perses, une forteresse, dont on voit encore les restes entre le Natanébi[1]

1. Les noms de ces cours d'eau, appelés ainsi dans le pays, ne correspondent peut-être pas à ceux que leur donnent les géographes.

et le Skurdébi, et au pied de laquelle se forma le nouveau groupement urbain qui en prit son nom de *Petra*.

De cette seconde cité, fort renommée, paraît-il, pour son commerce, il subsiste un pont ancien, des aqueducs, des murs d'une solidité extrême, dus aux architectes romains, puis des tombeaux où l'on a trouvé des objets de parure féminins et d'autres. Quant aux trésors qu'on disait être ensevelis dans le sol, on ne les a point découverts jusqu'ici. Le propriétaire actuel du terrain, qui vit là retiré avec sa famille, a d'ailleurs fort à faire pour déraciner les troncs gigantesques qui, au cours des siècles, ont pris naissance sur cette Pompéi géorgienne.

Dans toutes les contrées antiques où la terre est nue, on n'a qu'à soulever une couche de poussière pour rendre à la lumière les épaves des vieilles civilisations; mais, au Caucase, cette résurrection implique un gigantesque labeur, auquel se prêtent peu, par surcroît, les habitudes d'indolence qui sont propres à ces populations.

Je me trouvais en carême à Ouzourgheti. Abstinence absolue et sévère; point de courses au dehors, nulles



Femmes gouriennes. — Dessin de E. Burnand, d'après une photographie.

visites. La riante localité semble déserte. L'église seule regorge de fidèles, le soir comme le jour. J'ai pu observer en cette occurrence la beauté singulière des femmes gouriennes qui ont dans le type plus de vivacité et d'expression que les autres Géorgiennes. Par contre, elles n'ont pas plus que ces dernières le sens de l'ordre et du ménage. Leur récréation favorite est le jeu. J'ai été témoin d'une partie qui dura quinze jours pleins. Les partenaires commençaient vers sept heures du matin, s'interrompaient à midi pour dîner, et, à deux heures, reprenaient leur place; à six, nouvelle trêve de quelques instants pour le *tchaï* (thé), après quoi on rentrait en lice, de telle sorte que souvent, à trois heures du matin, le souper, préparé pour dix heures, attendait encore.

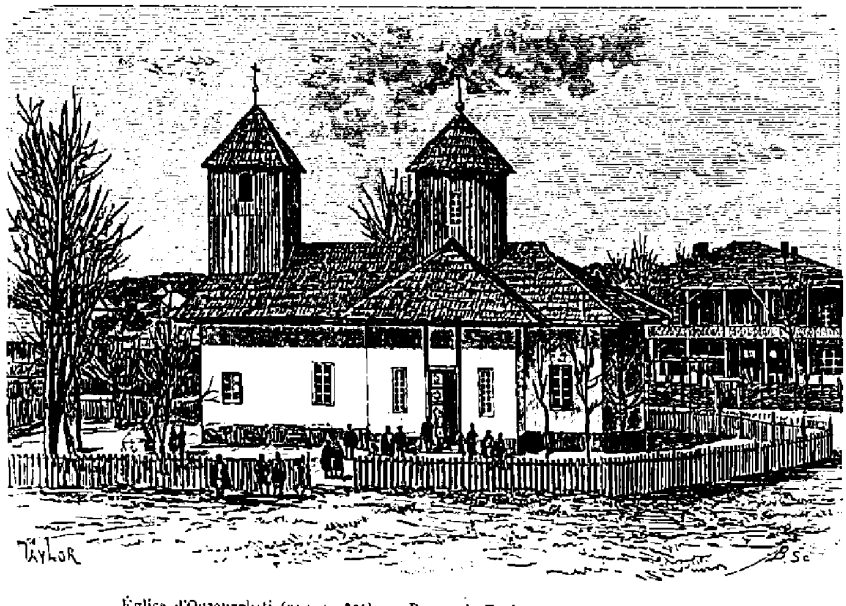
L'histoire de la Gourie a beaucoup d'analogie avec celle de l'Iméréthie et de la Mingrélie. Comme ces provinces, lors du partage de la Géorgie, le pays dont Ouzourgheti était le chef-lieu fut administré par un gouverneur, et, ici encore, les descendants de ce représentant du monarque s'attribuèrent les droits de suzerains absolus. Les princes de Gourie gardèrent, comme nom de famille, le titre de *Gouriel*. Le premier connu est Attabek, qui mourut en 1483, et auquel succéda Giorgi, son fils. Puis survient une longue période de dissensions intestines, au cours desquelles les

princes régnants sont chassés, bannis, mis à mort, par des compétiteurs et rivaux, parfois même par leurs propres enfants, comme ce fut le cas, après Wachtang, du fils d'un autre Giorgi, tué en 1625 par un Simon, son héritier légitime. Un peu plus tard, en 1668, Démétrius, qui régnait à la fois sur la Gourie et l'Iméréthie, a les yeux crevés.

C'est alors l'époque des luttes contre le Croissant. En 1689, le Gouriel Kaishrosrow est tué dans un combat livré aux Turcs, et bientôt la Gourie, conquise par ces derniers, devient une province vassale de l'empire ottoman. Plus d'un siècle durant, le pays, mis en coupe réglée par ses nouveaux maîtres, et contraint de fournir un tribut régulier d'esclaves, épuise toutes les amertumes du sort. Enfin, au commencement de ce siècle, il lève l'étendard de l'insurrection; la Gourie, en 1810, se met sous la protection de la Russie; résultat : un changement de servitude; au joug de la Porte succède celui de Saint-Pétersbourg.

Quand le dernier Gouriel, Mamia, mourut en 1829, laissant un fils mineur, ce fut la mère de l'enfant, la princesse Sophie, que l'on investit de la régence. Celle-ci, voulant se soustraire à la suzeraineté russe, imagina de solliciter l'appui de la Turquie, et, dans cette vue, elle quitta Ouzourgheti pour se rendre avec son fils en Anatolie. Mais, pendant son absence, la Russie, instruite de ses desseins, s'empara de la Gourie et l'administra d'abord comme une possession du prince mineur. Plus tard elle en devint maîtresse absolue.

La Gourie a donc été de tout temps agitée tant par des troubles intérieurs que par des attaques étrangères. Pendant la deuxième guerre au Caucase (1876-77), elle



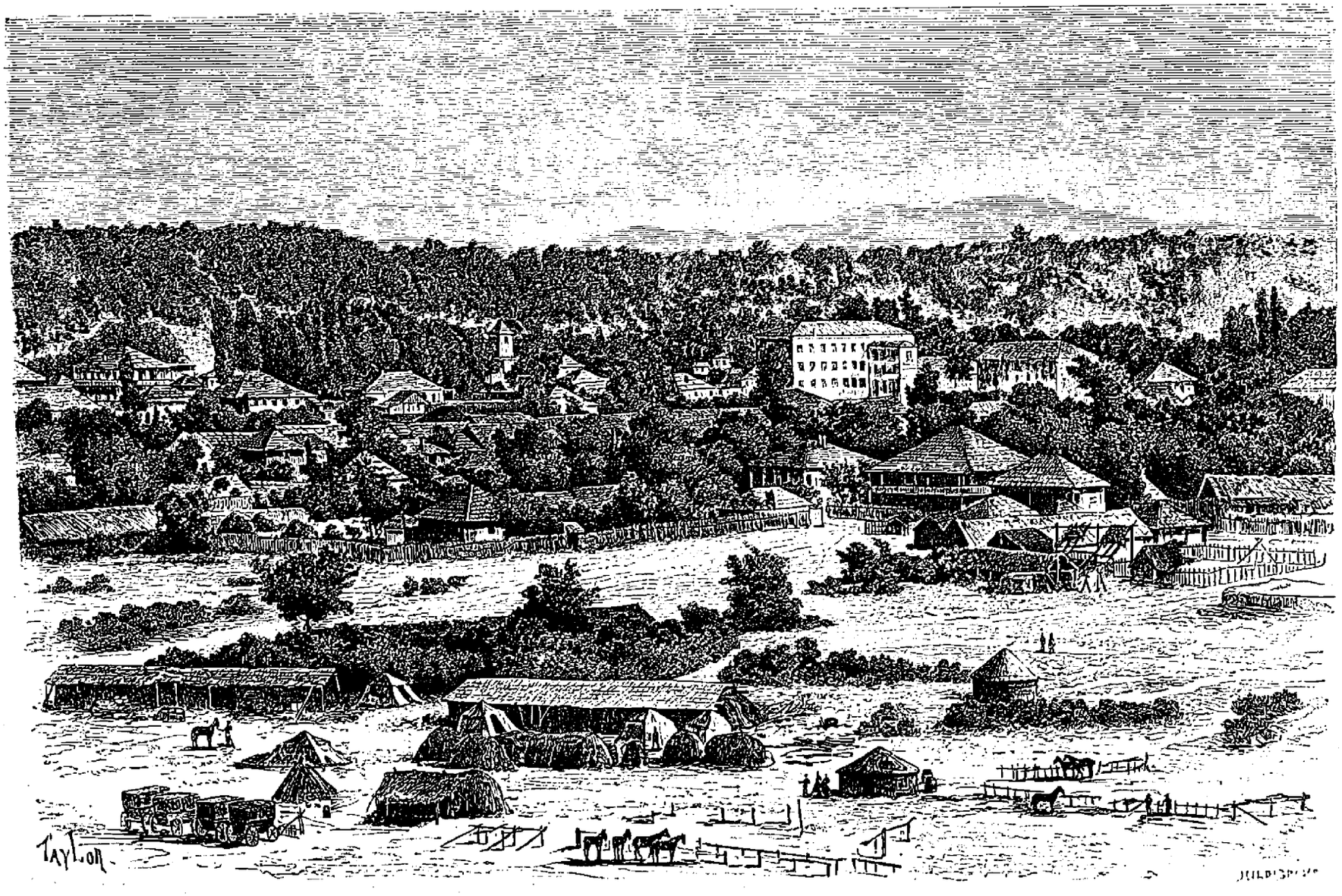
Église d'Ouzourgheti (voy. p. 394). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

a encore eu à se défendre contre les Turcs campés à sa frontière.

Aujourd'hui, Ouzourgheti, qui a gardé ses anciennes limites, ressemble assez à une de ces grandes bourgades de plaisance qui servent de résidence d'été en Europe.

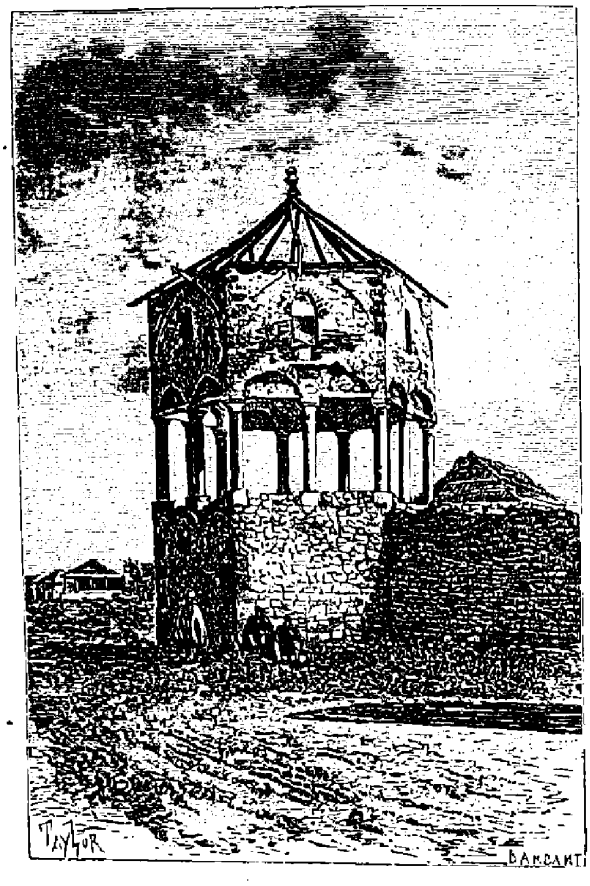
Les maisons y sont en effet entourées, non pas de jardins, — l'horticulture est encore inconnue ici, — mais de champs de maïs, de millet, de coton, et aussi de plantations de tabac; cette dernière culture, introduite dans le pays par les Turcs, tend surtout à devenir commune depuis que la maladie s'est mise sur les vers à soie, ruinant du coup le tissage privé auquel s'adonnaient les femmes gouriennes. C'étaient, en effet, ces dernières qui confectionnaient, pour elles et les hommes, ces chemises de soie qu'il était d'usage d'inaugurer chaque année à Pâques, ce qui veut dire, en langue vulgaire, que tout ce monde indigène changeait de linge juste une fois en douze mois. Actuellement que le coton a pris la place de la soie, il faut espérer que la propreté générale a gagné au change.

Les maisons d'Ouzourgheti, bâties en bois, la plupart à un étage, avec une véranda circulaire qui forme galerie, ont un aspect tout à fait avenant, et sont d'un style rustique en harmonie avec le paysage. Inutile de dire qu'à l'intérieur elles offrent un manque absolu de confort et de soin. Si, de loin, ces riantes demeures plaisent à l'œil, en revanche, dès qu'on y pénètre, on éprouve une désillusion singulière. Il en est d'elles comme de ces princesses du pays dont la toilette, les jours de gala, est pleine de recherche, mais dont les ongles s'obstinent à porter le deuil du passé. L'ameublement y consiste invariablement en quelques bancs de bois (*tachti*) recouverts de tapis de prix et garnis de coussins (*moutachi*). La nuit venue, ces divans se transforment en lits, et la même pièce sert tour à tour de salle à manger, de salon et de chambre à coucher.



Vue générale d'Ouzourgheti. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A côté de ces habitations au style oriental tranchent deux bâtisses de genre européen : l'une est une maison moderne, habitée par un parent de l'ancienne famille régnante; l'autre est un palais délabré, construit par le dernier suzerain de la Gourie, et qui, à l'époque où on l'éleva, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, passa pour la merveille du pays; jamais encore on n'avait vu rien de pareil, et il faut reconnaître que, en Europe même, ce serait un édifice important. Le palais, malheureusement délabré, a plusieurs étages; des nombreuses fenêtres percées aux quatre côtés on jouit d'une perspective magnifique; seulement, comme l'ex-demeure princière est aujourd'hui un hôpital militaire, cette question de la vue laisse sans doute assez tièdes les hôtes actuels du bâtiment.



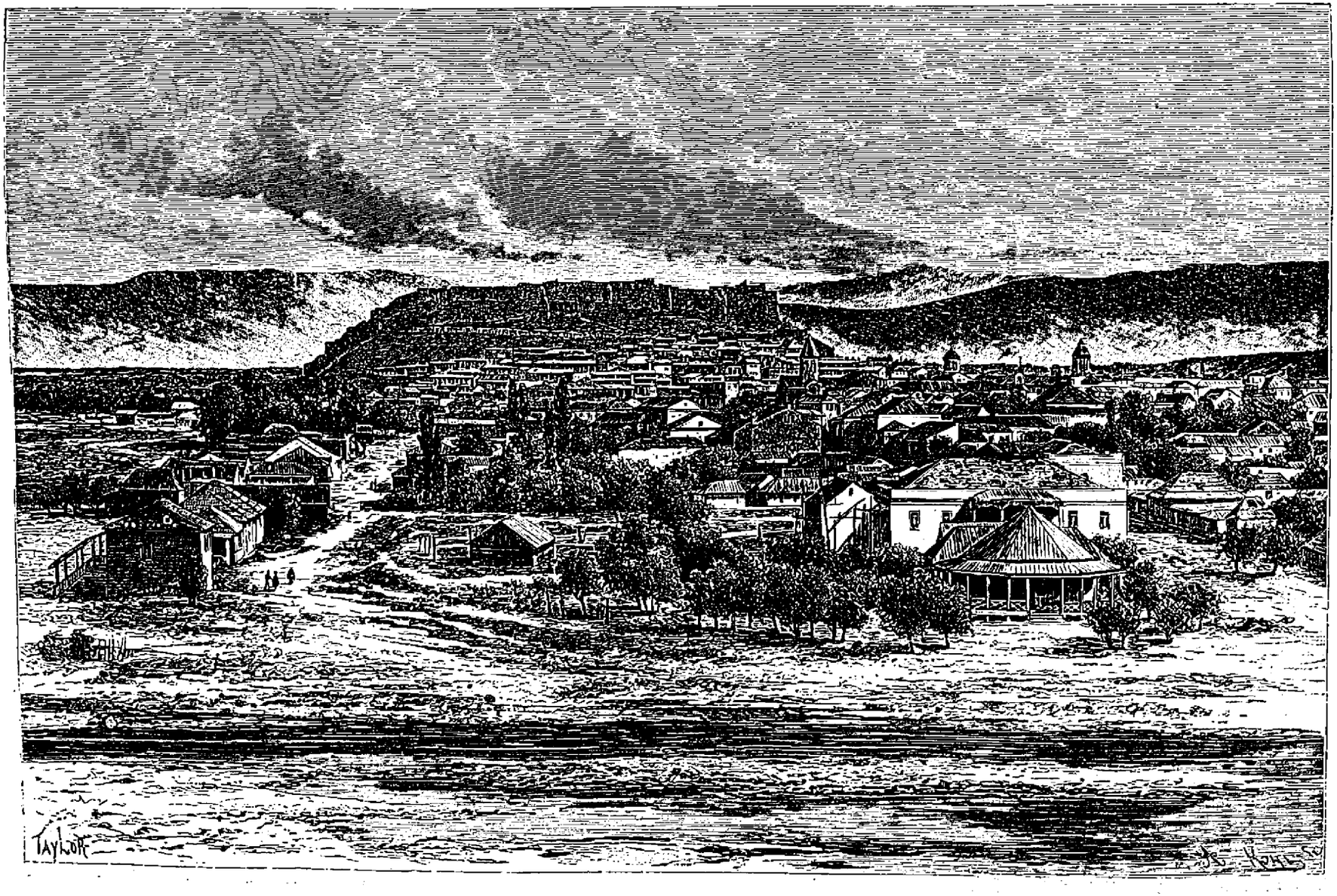
Pavillon de plaisance à Ouzourgheti. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Autour du bâtiment sont des dépendances affectées à des usages bien différents de ceux auxquels tout d'abord elles étaient destinées. Le bain, dont on discerne encore quelques vestiges, sert d'étable-refuge à de nombreux cochons, qui ont également envahi le garde-meuble. La civière sur laquelle les soldats décédés sont portés au cimetière voisin est placée au milieu de débris multiples, épaves plus ou moins grandioses du passé. Un pavillon de plaisance, auquel menait une galerie attenant au palais, est resté en partie debout; quelques colonnes soutiennent encore l'élégante coupole de ce *buen retiro*. Non moins délaissé que le reste est le vaste jardin qui formait l'entourage de la demeure. Il s'y trouve nombre de plantes exotiques et rares qui ont poussé là, en dépit de la négligence des hommes. Ce jardin est à la veille d'être employé comme lieu de promenade et de réunion pour les habitants d'Ouzourgheti.

Sur la place, en face du palais, se trouvent deux églises, l'une géorgienne, pour les citadins, l'autre russe, pour la garnison. Le dimanche, la musique militaire joue sur la place; mais les gens de la ville, assez casaniers, ne se dérangent guère pour venir l'entendre; ils préfèrent une promenade circulaire sur les vérandas de leurs habitations. Ces promeneurs, vus ainsi de loin avec leur élégante tchokha, leur bachlik, et surtout les dames coiffées du voile géorgien (*letchaki*) retenu par le *tassakrawi* (bandeau), présentent un coup d'œil tout à fait harmonieux. Lorsqu'il fait beau, la véranda remplace l'appartement; c'est là que l'on passe son temps; on y prend ses repas; souvent même on y couche. Elle est aussi le lieu de « flirtation ». Ce badinage du sentiment est fort répandu ici, et, entre jeunes gens des deux sexes, les « jeux innocents » sont poussés à un point qui étonnerait dans notre Occident, mais qui, étant données les mœurs simples et encore primitives d'un pays où tout le monde est égal et vit sur un pied de familiarité, ne paraît qu'une plaisanterie sans portée.

Ouzourgheti, quoique fort calme, ne laisse pas d'être bien peuplée. Son bazar-marché s'étend sur plus d'une verste d'étendue. C'est là, naturellement, que se concentre le mouvement de la localité. Cette voie marchande, bordée d'échoppes en bois, n'est pas à proprement dire une rue; c'est un chemin, de chaque côté duquel coulent des ruisseaux. Le long des boutiques règnent des trottoirs en planches exhaussés de quelques pieds au-dessus du sol; d'autres madriers, enjambant en guise de ponts les ruisseaux, sont placés devant l'entrée de chaque échoppe; au-dessous des piétons, les canards nagent et barbotent dans l'eau. En général, du reste, les rues de la ville sont, pour les animaux domestiques, autant de promenoirs où ils restent libres de s'ébattre à l'aise.

Une des voies du bazar est affectée aux débitants de comestibles; une autre est occupée par les marchands qui y étalent leurs étoffes et autres objets. Ces marchands sont pour la plupart arméniens, mingréliens ou turcs; de russes, il y en a peu. Les tailleurs, cordonniers, armuriers, chaudronniers, ont également leur place réservée, et chacun besogne dans son échoppe, à la vue du public. A regarder les outils primitifs dont se servent ces ouvriers, on a peine à comprendre qu'ils puissent exécuter un travail aussi fini et aussi artistique que celui qu'ils font en réalité. La manière de ferrer les chevaux ne manque pas non



Vue de Gori (voy. p. 398). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

plus d'originalité; le malheur est qu'il met les pauvres bêtes au supplice. Le maréchal ferrant jette à terre l'animal sur lequel il doit opérer, lui lie les jambes avec des cordes, puis détache chacun des pieds au fur et à mesure que le sabot a reçu sa cerclure. D'autres fois, le cheval reste debout, assujetti dans une machine en bois, les quatre jambes suspendues au-dessus du sol, et le corps soutenu par la cage.

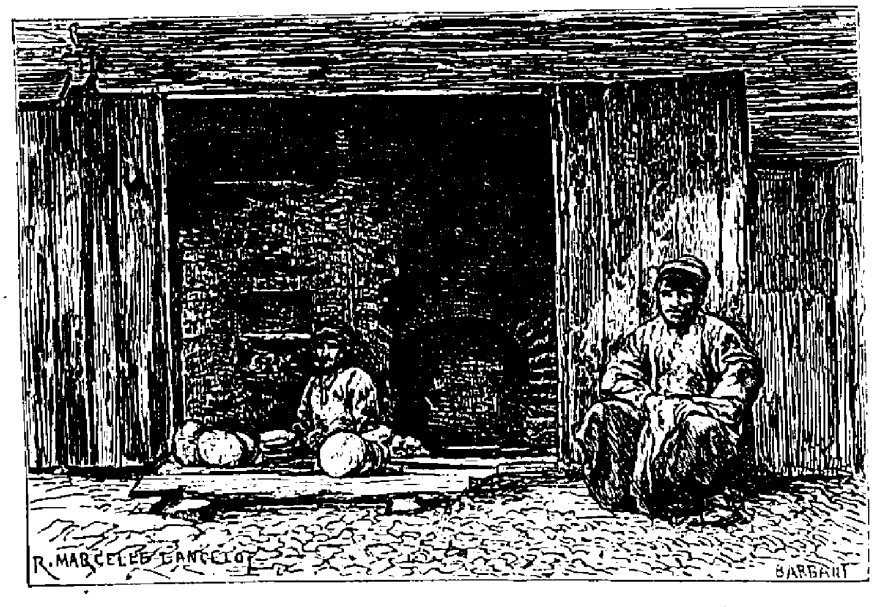
L'accoutrement gourien, pour les hommes, se rapproche du costume turc. Au lieu du long vêtement usité en Iméréthie et en Mingrélie, on porte une veste courte, un gilet retenu par une large écharpe de soie bariolée en guise de ceinture, sur laquelle se met une seconde ceinture en cuir, brodée d'or et d'argent, où sont attachés les armes et une quantité de menus objets. Un pantalon collant et un bachlik complètent l'habillement.

En revanche, les femmes s'affublent à l'européenne, et avec aussi peu de goût que possible; le voile dont elles s'enveloppent est l'unique pièce gracieuse de leur toilette; encore beaucoup d'entre elles le remplacent-elles aujourd'hui par un fichu, sans compter que les plus élégantes arborent carrément le chapeau, acheté dans quelque échoppe du bazar : c'est même à ce signe que l'on reconnaît dans le pays la femme qui veut s'émanciper. Qu'elle s'émancipe en gardant le voile national, on ne dira rien; mais qu'elle le fasse en portant la coiffure européenne, c'est le comble de l'abomination, et dès ce moment on la montre au doigt.

III

Excursion à Gori.

De retour à Tiflis, après une absence de dix mois, je trouvai sa population bigarrée en proie à une émotion inusitée, mais fort explicable, car on était à la



Boulangers à Gori (voy. p. 399). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

veille d'une guerre contre le Croissant. Par les rues, on ne voyait que soldats appelés à rallier leurs corps respectifs; ils arrivaient pêle-mêle de toutes parts, comme le bétail va à l'abattoir, et, sitôt équipés, gagnaient leurs postes. Grand sujet de spectacle, pour les badauds et les oisifs du « Paris » caucasien. Les apprêts du sinistre drame avaient pourtant leur côté burlesque; on eût dit, à voir ces miliciens affublés, en attendant mieux, de toutes les pièces d'habillement telles quelles que le vestiaire de Mars leur avait fournies, des préliminaires d'une mascarade gigantesque. Les uns avaient pour costume une capote trouée, un bachlik noué sur leur tête, et, en guise de fusil, un bâton ferré : c'étaient des montagnards ossètes. D'autres, coiffés d'un képi, portaient la bourka de feutre noir à long poil. Puis, c'étaient des papachs de tout genre et de toute dimension. A côté de la botte militaire d'ordonnance apparaissait la grossière sandale de peau que le paysan caucasien s'attache aux jambes par de minces lanières; près du vieux troupier armé de son fusil, le novice arraché à sa vie rustique s'en allait traînant son sabre dans la boue et éclaboussant son voisin.

Les soldats, à leur arrivée dans la ville, se voyaient offrir le thé, avec du pain blanc, dans le jardin du palais, au nom de la grande-duchesse Olga Fédérowna. Nul officier n'était admis à ces modestes agapes servies sur de longues tables, autour desquelles circulaient familièrement le vice-roi et son épouse, pendant que leurs fils servaient les humbles convives. La plupart de ces miliciens n'avaient jamais vu la capitale du Caucase; aussi se promenaient-ils d'un air émerveillé par les rues pavées, éclairées, contemplant avec étonnement les maisons, les magasins, choses dont ils ne soupçonnaient point l'existence.

Les bans de chevaux se succédaient aussi, nobles coursiers aux fières allures, ou pauvres rosses au corps efflanqué, visiblement impropres au service; car, ainsi que cela se pratique dans cette occurrence en tout lieu du monde, on avait pris pour la remonte des équipages toutes les bêtes que l'on avait pu trouver. Je ne dis rien des caissons chargés qui ébranlaient de leur poids le pavé inégal des rues en pente, ni de la fébrile animation qui régnait dans l'arsenal haut perché au-dessus du Kour; la nuit même, l'officine de mort n'interrompait point son travail, et le jet de lumière qui s'échappait alors de chacune de ses fenêtres rouges embrasées ressemblait à l'éclair précurseur de la foudre. Les Tiflisiennes, pendant ce temps-là, de préparer diligemment la charpie, de confectionner des vêtements et des bas; bref, de Solalaki[1] à Koucki l'activité était générale.

Solalaki est comme qui dirait le faubourg Saint-Germain de Tiflis; c'est la colline aristocratique de la ville. Son nom lui vient d'un ruisseau qui, né des monts Tsawkis et Cojori, passe à droite du jardin botanique pour aller se jeter dans le fleuve Kour, que les Géorgiens appellent Mtéwari. Koucki est, à l'autre extrémité de la ville, le quartier allemand de la cité;



Restaurant à Gori (voy. p. 399). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de Mme Carla Serena.

là, passé le parc public qu'on nomme *Muschtéhide*, on ne trouvait plus, à beaucoup près, le même mouvement. Tout à leurs occupations ordinaires, les Badois, Bavarois, Wurtembergeois qui peuplent cette colonie tudesque depuis plus d'un demi-siècle semblaient prendre peu de part aux événements, ou, du moins, s'ils s'en occupaient, ce n'était que pour le profit immédiat qu'ils étaient appelés à en recueillir par la vente facile et avantageuse de fourrages qu'ils portaient au marché.

Ce fut au milieu de ces bruits de guerre que je partis pour mon excursion à Gori, chef-lieu de la province du même nom, sis sur le Kour. Qu'on me permette ici d'ouvrir une parenthèse historique.

La tradition veut que le premier ancêtre des tribus caucasiennes ait été Targamos, qui vivait six cents ans environ après le déluge. Il eut, dit-on, huit fils, Aos, Karthos, Bardos, Mowaxan, Lekos, Eros, Kawkas et Egros, entre lesquels, à sa mort, fut partagé le pays. Kawkas donna, paraît-il, son nom à la partie du territoire qui lui échut. Un de ses fils, Pépa, à la suite de mésintelligences avec son père, se retira avec trois cents hommes dans la Maugladorétie (Ossétie), sur la sommité nommée *Bibilmta* (crête de montagne), et prit le nom de Bibilouri. De là il passa la rivière

1. Solalaki et Koucki sont les deux quartiers qui s'étendent aux côtés opposés de Tiflis.

Ksanka, dans le district de Douchett, à l'endroit qu'on appelle Kvémo Ipnéwi. Après lui, son fils Biba, marié à la princesse ossète Birdi, s'établit à Largwici, sur la Ksanka, et prit le titre d'*Eristaw* (chef du peuple) de Ksanka.

Ces Eristaw, dont deux plus tard, Rostom et Chalwa, furent nommés les *Eristaw des Eristaw*, jouirent d'une grande influence sur toutes les affaires de la Géorgie, dont le roi ne pouvait être couronné sans leur consentement. Notons en passant que l'empereur Justinien, vers 570, érigea également la vallée du Ksan en Eristawat, au profit de Rostom, un Ossète. Le même monarque, quand il vint dans le Caucase, ajouta aux possessions des susdits chefs de Ksanka sept défilés de la région, et plaça sous leur entière dépendance les pays arrosés par la Liachwa et la Ksanka. Ce fut à partir de ce moment qu'ils prirent le titre de princes (Eristaw Ksanki), qui leur fut confirmé par les rois de Géorgie.

Leurs biens, jadis, étaient constitués en majorat; mais, à la suite de discordes entre les branches diverses de la lignée, il y eut un morcellement de domaines, favorisé d'ailleurs par les rois de Géorgie, à qui la puissance de cette famille portait ombrage. Ce fut l'Eristaw Ewthine, mort en 1028, qui, de concert avec les Eristaw Johan et Thornie, fonda le monastère ibérien du mont Athos. Lors de la réunion des provinces du Caucase à la Russie, le titre fut confirmé par les nouveaux maîtres de la contrée; mais il n'eut plus désormais que le prestige d'un mot auquel ne correspondait plus aucun pouvoir.

A Gori, où se trouvaient autrefois une partie des Eristaw, on compte encore aujourd'hui une vingtaine de familles de ce nom; les uns possèdent des propriétés foncières, les autres exercent différents métiers. Un de ces Eristaw, arrière-petit-fils du roi de Géorgie Héraclée (un Bagratide), détient le manoir de Karalethi, bâti sur une montagne entourée de plaines fertiles et de jardins, endroit giboyeux au possible, et qui était dans le temps un district de chasse des rois géorgiens. Le village, situé à huit verstes de Gori, compte une centaine de feux; les habitants y sont agriculteurs et vignerons. Tout près de là se trouve une petite église fort ancienne, Nadcharmagewi, qui est un but de pèlerinage.

L'antique forteresse de Gori pouvait, assure-t-on, contenir soixante-dix mille hommes; il n'y a plus là aujourd'hui qu'une poudrière, dont une unique sentinelle garde l'entrée, et dans la vaste enceinte d'alentour les seuls garnisaires que j'y aie aperçus étaient deux ânes occupés à tondre les maigres gramens qui poussent entre les débris de rocher. Du bord de la Liákwi, rivière qui coule au bas de la montagne, part une muraille crénelée dont la longue ligne escalade la crête en zigzag. Au bas de ce mur est une caverne où le roi Héraclée enfermait, dit-on, jadis ses trésors, d'où le nom de *Gori* (montagne d'or) donné par lui à la ville qui existait alors à cette place.

Plusieurs fois détruite et rebâtie, tour à tour au pouvoir des Turcs, des Géorgiens et des Perses, cette forteresse, ainsi que la ville, qui couvrait, selon la tradition, un espace carré de vingt-cinq mille toises russes, perdit de bonne heure son importance. De la sommité où elle s'élève, on a vue sur tous les points d'où l'ennemi autrefois pouvait venir : sur les montagnes d'Achalzick (c'est le côté turc); sur celles des Lesghiens, des Circassiens, des Ossètes. Dans la plaine, à côté du Kour aux ondes impétueuses, coulent les rivières Liakwi et Pschawi; un pont jeté sur le premier de ces trois cours d'eau conduit à la station du chemin de fer, un autre au village de Khidistavi (tête de pont), sis au milieu de la campagne voisine, et lieu préféré de villégiature des riches Arméniens du pays. Sur les collines sises à l'opposite de la citadelle sont les cimetières géorgien, arménien et catholique.

Les rives du Kour sont dominées par les monts Bourethi et Goris-Djouari, ce dernier couronné du monastère du même nom, la *Croix de Gori*, comme on l'appelle. Une église moderne a été édifiée près de l'antique chapelle de ce cloître, et, au mois de novembre de chaque année, les pèlerins y affluent des villages d'alentour. La crête sourcilleuse qui porte le vieux monastère est tellement étroite qu'on y est sans cesse en péril de choir dans les précipices voisins.

Le village, situé au pied de la montagne, est principalement peuplé de Géorgiens, qui vivent volontiers sur les toits de leurs maisons, et de là voisinent entre eux à leur aise. Non seulement ils y prennent le frais, mais ils y mangent : un trou pratiqué dans la maçonnerie sert de foyer pour faire la cuisine; un petit agencement de briques constitue le tuyau où passe la fumée. Quant à l'habitation même, ici, comme partout en Géorgie, elle se compose d'ordinaire d'une pièce unique, décorée de l'ameublement que l'on connaît.

Du quartier primitif, dont les bâtisses s'échelonnent contre le rocher même, la ville moderne s'est répandue plus loin dans la plaine, et partout sur les toits plats on retrouve les mêmes scènes d'intérieur. A côté de la mère qui berce son marmot en filant, le père, coiffé de son haut papach, et armé jusqu'aux dents, suivant la coutume, roule flegmatiquement entre ses doigts la cigarette qu'il fumera tout à l'heure sans se départir de sa gravité; puis, dans un coin, un groupe d'enfants accompagne de la *daïra* (tambourin à grelots) et de battements de mains cadencés la danse de l'aînée de la famille. Quelques-unes de ces demeures, récemment bâties, rappellent l'ornementation et le style persans; d'autres sont purement géorgiennes et entourées d'une galerie-véranda.

Les églises ne font pas défaut : le culte ici joue un très grand rôle.

Les rues de Gori sont pavées, chose rare au Caucase, ce qui n'empêche pas que, par la pluie, les cloaques y abondent: pour l'éclairage, c'est aux lanternes des promeneurs attardés à en faire l'office. Des soins de voirie, il n'en est pas question, cela va sans dire; c'est là un

détail dont l'indigène n'a jamais songé à se préoccuper. Quant aux boutiques, elles ne sont pas luxueuses. En passant à Gori, lors de mon dernier voyage au Caucase (1881), je m'amusai, en me promenant au bazar, à photographier quelques-uns des marchands occupés dans leur boutique. Je jetai les yeux sur un restaurateur, debout devant une grande marmite, et, au moment où je lui dis de se tenir tranquille, il s'y prépara en se mouchant à la mode du pays.

En face de l'échoppe du restaurateur, un boulanger, au seuil de son four, attendait les clients, pendant que son fils, coiffé d'un énorme papach, surveillait la cuisson du *lavach* (pain du pays). Ce groupe curieux me parut digne aussi des honneurs de l'illustration.

En revanche, la ville possède des écoles où l'instruction se donne en géorgien et surtout en russe. Depuis le mois de septembre 1876, elle a même un « séminaire transcaucasien », destiné à former des instituteurs primaires, à l'instar de ceux établis à Kazan, ville à l'est de la Russie, et à Irtousk en Sibérie. Vingt-cinq élèves, dont cinq Russes, y sont entretenus aux frais de l'État. Le cours d'études y a une durée de trois ans; tous les arts d'agrément y figurent, de même que l'enseignement de différents métiers (menuiserie, reliure, mosaïque, jardinage, etc.). Les catholiques n'y sont point admis.

Gori renferme actuellement quinze cents feux, à trois individus mâles par feu; quant au sexe féminin, il n'entre pas en ligne de compte. Disons en passant que, contrairement aux relevés de la statistique en Europe, le nombre des hommes au Caucase l'emporte sur celui des femmes. La population est un mélange de Russes, de Géorgiens et d'Arméniens, ces derniers en majorité.

C'est le bazar, bien entendu, qui est le centre du



Village d'Ouphlis-Tziché. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

mouvement urbain, et aussi le rendez-vous des politiqueurs, le lieu où se discutent les questions du jour.

Le roc où s'élève la forteresse se relie au mont Gwernak, qui se prolonge jusqu'à Ouphlis-Tziché (cité d'Ouphlis), restes d'une ancienne ville, située à sept verstes de Gori, et projette vers le Kour une déclivité où se trouve actuellement le village qui conserve le nom de la ville ruinée. La partie supérieure du rocher est percée d'excavations formant plusieurs étages et où sont des salles de toute dimension qui portent, aux plafonds et aux murs, des reliefs de sculptures artistement exécutées, représentant des guerriers aux prises et différentes figures d'animaux. Cette ville troglodyte d'Ouphlis a été, dit-on, jadis la résidence d'Ouplos, un des rois de Géorgie; mais, de son histoire, on ne sait rien de certain et de circonstancié. Tout est désert aujourd'hui autour de ses rues. Les cultivateurs et les pêcheurs qui habitent le village d'en bas craignent de gravir ces blocs de pierre.

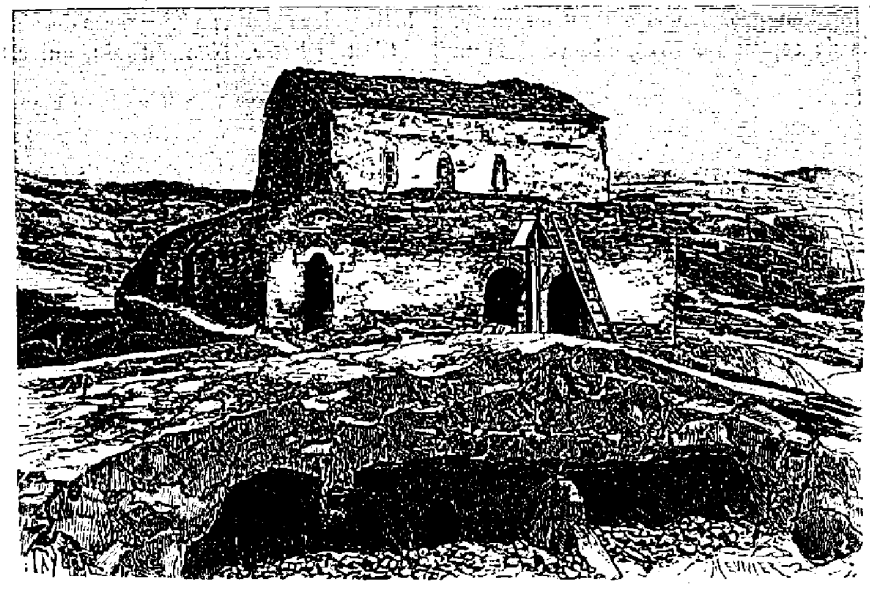
Dans le district de Gori habitent en outre un grand nombre d'Ossètes, la plupart établis aux montagnes et professant le culte chrétien. Le district lui-même commence à trois verstes de Mtzcheth, ancienne capitale de la Géorgie, et s'étend jusqu'à la station de Stracha-Iacob (le fossé terrible), sise sur le domaine de Borjörm, propriété du grand-duc Michel.

Édifiée comme je l'étais, par mes précédentes excursions, sur le manque absolu de gîtes confortables qui caractérise les contrées caucasiennes, quelle ne fut pas ma surprise, en descendant à la station de Gori, d'apercevoir, aux abords de la ville, une maison d'assez bonne apparence arborant l'enseigne pompeuse de *Gostinitsa Austria*. Mon illusion toutefois ne fut pas de longue durée. A peine eus-je passé le seuil de

l'hôtel d'Autriche, que je reconnus qu'au point de vue de la malpropreté il ne le cédait en rien aux autres auberges régionales que je connaissais; vaisselles et linge, tout y portait les macules de rigueur; une véritable étable à pourceaux. Aussi me sentis-je soulagée quand je fus sortie de cet antre écœurant. Comme toujours, du reste, l'hospitalité franche et cordiale que je trouvai chez les familles indigènes me dédommagea de ma déconvenue. Certes, le confort, dans ces intérieurs, laissait toujours fort à désirer; mais du moins la gracieuseté de l'accueil y corrigeait-elle, dans une large mesure, les délectuosités du cadre.

Des soirées musicales et dansantes, cette fois encore, me furent données en manière de bienvenue. Les musiciens indigènes portaient le costume national géorgien. J'ai retenu le souvenir d'un instrument appelé *dimpliplito* et qui a la forme d'un double tambour. Il se compose de deux pots de terre d'inégale grandeur, recouverts d'une peau assujettie de haut en bas par un lacis de cordes, sur laquelle on frappe avec des baguettes terminées par des boules de bois. Cet instrument, que l'exécutant porte suspendu par un lien autour de sa taille, est le seul engin musical du pays qui n'ait pas d'élégance; tous les autres, tels que le *thari*, dont j'ai eu occasion de parler dans le récit de mes voyages antérieurs, sont confectionnés d'une façon artistique et incrustés de nacre et de ciselures.

Le jeu, je l'ai déjà dit, n'est pas moins en honneur que

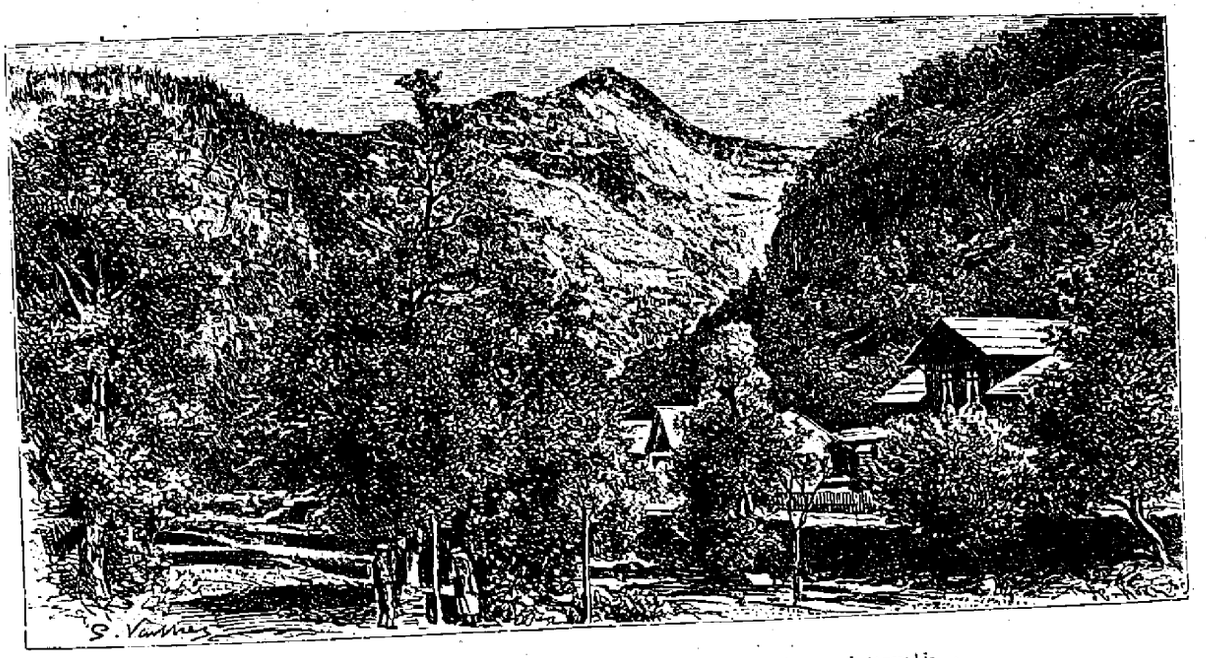


Église au sommet de la ville troglodyte d'Ouphlis-Tziché (voy. p. 399.). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

le chant et la danse, surtout depuis la conquête russe. Un usage étrange veut que, dans les familles où l'on joue, qui sont de beaucoup la majorité, ce soit le valet de la maison qui ait la fourniture des cartes; c'est près de lui que les invités s'approvisionnent pour leurs parties de *whist* ou de *préférence*, à raison d'un, de deux ou de trois roubles, selon la qualité du paquet : double profit pour le domestique, qui ne l'a payé lui-même que soixante-dix ou quatre-vingts kopecks, et qui, pour surcroît, revend les cartes après coup. Certaines familles peu aisées exercent directement le même trafic. Celles à qui leur illustration nobiliaire ne permet pas de bénéficier ouvertement du *boni*, s'entendent secrètement avec leur valet. Aussi, tout domestique, avant de louer ses services, s'enquiert-il d'abord si, dans la maison, il « aura les cartes », et, selon qu'il reste fournisseur unique ou doit opérer de compte à demi avec les maîtres, ses exigences varient pour les gages. Cet usage de la vente des cartes a du reste été introduit au Caucase par les Russes, chez qui c'est un monopole d'État rapportant un gros revenu, au profit de l'hospice des Enfants trouvés de Saint-Pétersbourg.

Madame Carla SERENA.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Gorge de Börjom (voy. p. 404). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

VOYAGE AU CAUCASE,

PAR MADAME CARLA SERENA[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA GOURIE ET LES RÉGIONS DE GORI, BÖRJOM ET ACHALZICK.

IV

Börjom et son territoire.

De Gori à Börjom, le trajet n'est pas long; on va d'abord par le chemin de fer jusqu'à l'ancien bourg de Kachouri, aujourd'hui Michaëlof. Avant l'établissement du railway, cette localité ne se composait que de quelques masures habitées par de pauvres paysans géorgiens; on y voit maintenant des maisons de bonne apparence, commandées par une gare élégante et spacieuse, la seule de ce genre qui existe au Caucase. Ce qui a valu cette prérogative à l'endroit, c'est justement sa proximité de Börjom, qui est, je l'ai dit, la propriété du lieutenant du Caucase. A Michaëlof, on descend de wagon pour prendre, à la station de poste, la diligence-omnibus qui fait deux fois par semaine le service entre la bourgade et Börjom, situé à vingt-sept verstes plus loin. Le véhicule, de construction assez primitive, peut contenir six personnes. Une pérékladnaja suit la diligence avec les bagages.

La route est ce qu'on peut appeler une chaussée d'élite, dont l'aspect commence par réjouir les yeux au sortir des rues défoncées et boueuses de Michaëlof. De chaque côté essaiment des villages, qui sur les pentes, qui dans la plaine. Champs et coteaux, tout est cultivé soigneusement. Les collines ont comme arrière-plan de hautes montagnes, sur lesquelles se détachent, ici une vieille tour altière, là une ruine de forteresse toute pensive. Hiver comme été, le site demeure aussi chevelu, grâce aux fourrés de noirs conifères dont l'ample verdure revêt la campagne. Le Kour serpente au bas du parapet qui règne le long du chemin, et c'est plaisir de voir filer sur le beau fleuve les radeaux chargés de bois de coupe à destination de Tiflis.

A quelque distance d'une ancienne tour qui défendait autrefois le défilé de Börjom, on aperçoit les restes d'un pont géorgien, aux arches duquel les rochers servaient de point d'appui. On en compte quatre ou cinq du même genre sur le parcours. Plus on s'avance, plus le paysage prend un air grandiose; jusqu'à la cime la plus élevée des montagnes, ce ne sont que fu-

1. Suite et fin. — Voyez page 385.

taies robustes et fraîches, où, parmi les troncs séculaires, nichent villas et chalets. Çà et là, une petite éclaircie trahit le passage du bûcheron. En cette saison, on ne rencontre en chemin que quelque pérékladnaja chargée de voyageurs ou un chariot de paysan recouvert de sa bâche de toile. En été, par contre, la route est sans cesse sillonnée de touristes fuyant les chaleurs de Tiflis pour aller s'abriter sous les frais ombrages de Börjom. Comme la pente s'accentue insensiblement, on se trouve en un certain endroit à deux mille trois cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer Noire. A un coude de la chaussée est la station de poste de Savanisghevi, située de la manière la plus pittoresque au revers d'un rocher dont la tête sourcilleuse menace à chaque instant d'écraser le frêle édifice de bois. Bref, les attraits du trajet sont tels, qu'on regrette d'arriver sitôt à Börjom.

Ce nom de Börjom dérive, dit-on, d'un mot tatare qui signifie « endroit fortifié ». Une rivière, formée de la réunion de deux courants, le Goudskareti-tzakli et le Bakouriani-tzakli, traverse, sous le nom de Börjomka, la localité, sise sur la droite du Kour, dans un sillon de vallées triple, car, outre les fleuves précités, le terrain y est arrosé par le Schawi-tzakli, ou rivière Noire. Ce même nom de Börjom est porté par un fort ruiné qui se trouve au delà de la plaine de Souram, en un lieu où la vallée du Kour devient très étroite.

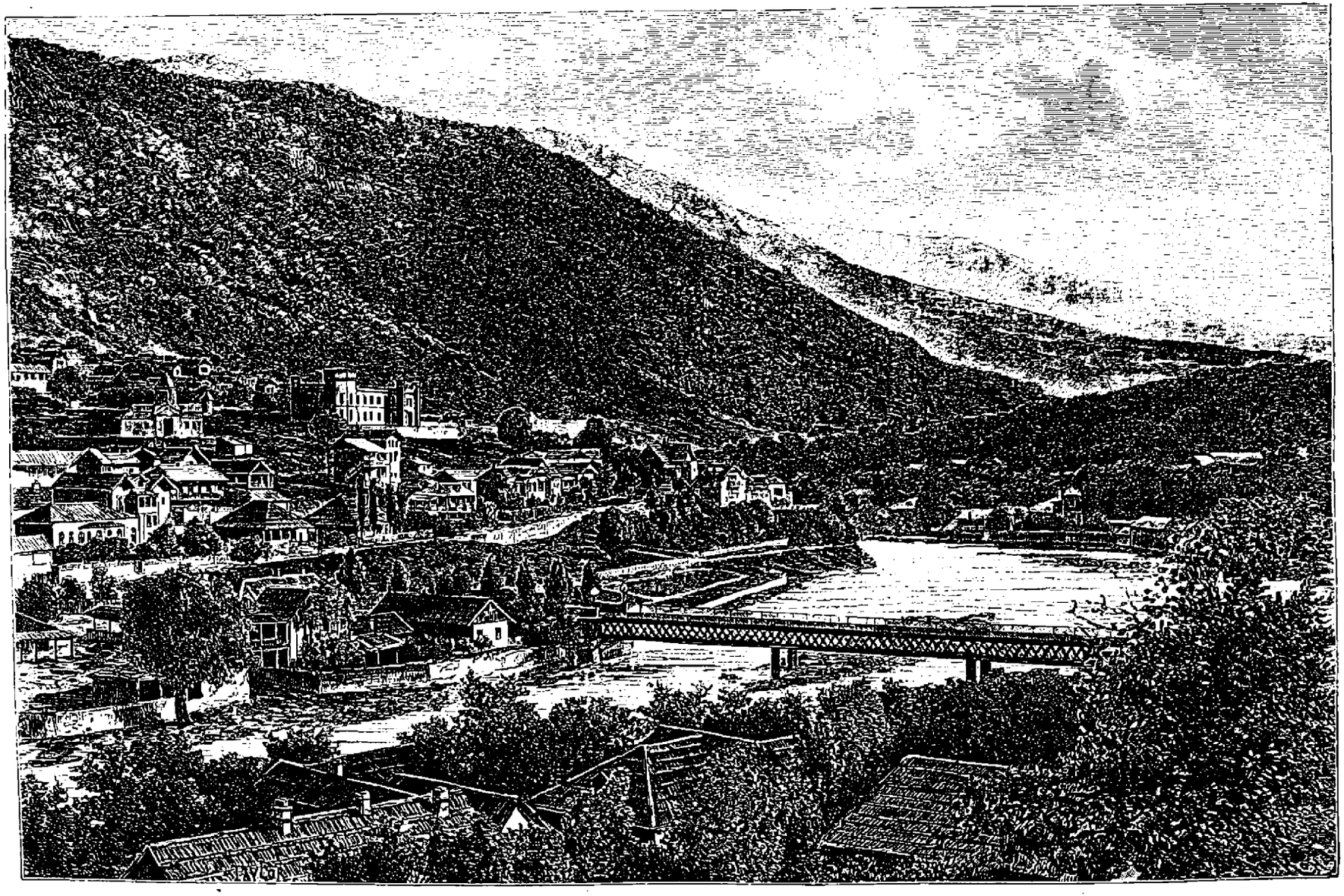
La propriété de Börjom appartenait depuis des siècles à l'ancienne famille géorgienne des princes Avala, quand le lieutenant du Caucase prince Woronzof, frappé de l'avantage du site, au débouché naturel des bois de la région, résolut de l'acquérir au nom du gouvernement russe. Les Avala consentaient à la céder, moyennant une simple rente annuelle de mille roubles (trois mille cinq cents francs), réversible à perpétuité sur la tête du dernier survivant de leur famille. Le prince Woronzof, pour l'honneur du souverain qu'il représentait, ne voulut pas traiter à des conditions si infimes : le terrain mesurait une aire de soixante-neuf mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf *diciatines* (le *diciatine* équivaut à quatre mille huit cents mètres carrés), dont cinquante mille en bois splendides composés d'arbres centenaires et en partie de fourrés vierges. Il prit sur lui d'ajouter quatre mille roubles à la somme demandée, et le marché fut conclu. En 1871, quand l'empereur Alexandre II visita le Caucase, il fit don du terrain au grand-duc Michel, son frère. Un détail curieux à noter : plusieurs des anciens propriétaires du domaine travaillent actuellement comme laboureurs sur le sol patrimonial de leurs aïeux; un d'eux est employé à titre d'ouvrier sur la chaussée, et gagne cinquante kopecks par jour. Comme il n'a pas atteint l'âge de majorité, il ne peut pas encore toucher sa quote-part de la rente qui représente le prix de la cession des biens de sa famille. D'autres membres reçoivent dix, quinze ou vingt roubles par mois, selon leurs droits respectifs.

Vu sa proximité du district d'Achalzick, jadis le marché principal d'esclaves de tout le Caucase, Börjom a subi de nombreux pillages, tant de la part des Turcs que de celle des Lesghiens, dont le lieu était le grand chemin de passage. C'est ce qui explique la quantité de forteresses ruinées dont est hérissé ce coin de pays. Deux de ces échauguettes, l'une *Petres-tziché*, assise sur la rive gauche du Kour, l'autre *Gogias-tziché*, bâtie sur la droite, appartenaient à deux frères, dont elles portent les noms, et la tradition y rattache mainte légende. Vis-à-vis d'un de ces forts, il y a aujourd'hui une caserne aux murailles crénelées, où peuvent loger cent cinquante soldats; l'été, la garnison campe dans la plaine, où elle manœuvre.

Depuis qu'elle est devenue possession gouvernementale, la bourgade a bien changé d'aspect. Les sources chaudes des environs (*abano*, bains), qui n'étaient primitivement fréquentées que par quelques infimes visiteurs, ont vu affluer toute une clientèle de marque, attirée par la présence du prince Woronzof dans cette villégiature d'été, et des villas élégantes ont commencé de s'y élever. Quant au prince lui-même, il se contenta d'y habiter tout d'abord une simple maisonnette rustique. Aujourd'hui, il y a à Börjom un parc, un établissement balnéaire, des promenades de toutes sortes; bref, c'est déjà toute une petite ville, composée de plusieurs quartiers distincts. L'un de ces quartiers s'étend le long du Kour sur la chaussée d'Achalzick; c'est là que le grand-duc a son château, et que le monde élégant de Tiflis vient se reposer dans de jolis chalets. Un autre, bâti sur la rive opposite du fleuve, qu'enjambe un beau pont de fer, s'échelonne en terrasses sur la hauteur, et forme un écheveau pittoresque de maisons que dominent la caserne et les deux églises. Un troisième quartier, le mieux situé, se trouve dans le défilé qui mène aux eaux minérales, et son alignement de villas s'appelle *Anastasiefskaïa*, rue d'Anastasie, du nom de la fille du grand-duc Michel. Le quatrième quartier enfin, qui jusqu'ici ne compte qu'une dizaine d'habitations, occupe les bords du Kour, vis-à-vis du château.

La maison de plaisance grand-ducale, bâtie au versant d'une colline, offre un mélange de styles en harmonie avec le site où elle est placée; ses murs rougeâtres, ses balcons à galerie, son clocheton, tranchent à souhait sur la verdure chatoyante des pins et des sapins qui l'entourent. A l'intérieur, tout a un cachet de simplicité remarquable; dans les salons et les chambres à coucher, la cretonne aux frais bouquets remplace la soie et le brocard; la salle à manger porte l'empreinte des goûts cynégétiques du seigneur du lieu. Sur tous les meubles, on aperçoit son butin de chasse, sous forme de cornes et de griffes d'animaux. Seul le cabinet du grand-duc est de style oriental.

Autour du château s'étend un vaste jardin rempli de plantes rares; des conduites d'eau venant de hautes roches l'arrosent en tous sens et alimentent nombre de fontaines jaillissantes. Le climat régional est bon et



Vue générale de Bŏrjom. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

salubre, l'air embaumé de senteurs résineuses, et l'établissement de bains représente un *kursaal* en miniature, établi sur le modèle des stations thérapeutiques de l'Allemagne. Bref, c'est le Vichy du Caucase.

Les eaux, thermo-alcalines, sont à une température de vingt et un degrés Réaumur, et particulièrement recommandées pour les maladies d'estomac, catharres, etc. Des piscines sont en outre établies pour bains froids, chauds, électriques. Un médecin et une sage-femme sont attachés à l'établissement, doublé d'un gymnase hygiénique : le tout coquet et bien tenu. N'omettons pas la bibliothèque, le salon de lecture, la salle des concerts et des représentations théâtrales, sans préjudice de la musique militaire, qui joue matin et soir dans le parc, pittoresque promenade créée dans le défilé de la rivière Börjomka, dont on traverse le courant écumeux par huit ponts; rien de plus romantique que cette gorge, toute retentissante de cascatelles, et ombragée d'arbres centenaires, dans le fourré desquels s'enfoncent au loin de mystérieux sentiers, faits pour le rêveur solitaire qui préfère le silence des épaisses futaies aux distractions mondaines du casino et aux niaiseries charmantes de la *flirtation*.

Une autre promenade enchanteresse de Börjom, c'est le parc Woronzof, massif sombre de conifères qui s'élève au sommet d'un plateau d'où l'on jouit d'une vue magnifique, et qui domine la rive droite du Kour, à l'endroit où la « rivière Noire » débouche dans le fleuve. Une des éclaircies ménagées dans ce parc regarde une âpre fissure de rochers d'où s'échappe, par les fortes pluies, avec le torrent que vomit la gorge, une telle quantité de sable et de cailloux, que souvent, vingt-quatre heures durant, la chaussée en demeure obstruée. Cette saignée de la montagne porte le nom de « gorge enragée » (*Bechernaïa Balka*).

Le plus clair des revenus de Börjom consiste dans le rendement de ses bois, qui donnent annuellement de trente à cinquante mille ais de construction, sans compter les billes propres au chauffage : toute la coupe est portée à Tiflis sur des radeaux. La population est un mélange d'éléments musulman, juif, géorgien, grec, arménien et russe. Une école gratuite existe dans la localité, qui, pour surcroît, est à la veille de posséder, elle aussi, son « Grand Hôtel », innovation qui sera fort appréciée du touriste, marri de n'y trouver actuellement d'autre gîte qu'une abominable auberge caucasienne.

De mes excursions autour de Börjom, je conserve le souvenir d'une visite faite à l'ancien monastère de Saint-Georges, situé à quelques verstes du village auquel la Lykanka donne son nom, mais qu'on appelle également *Mistigris*, de la propriété particulière qui y porte cette désignation fantaisiste. Le lieu est ravissant. Le possesseur du domaine s'est mis en frais non seulement d'une ferme, mais encore d'une fabrique de goudron et de térébenthine, d'un moulin et aussi d'une distillerie d'eau-de-vie, genre de dotation dont le pays aurait pu, ce semble, se passer.

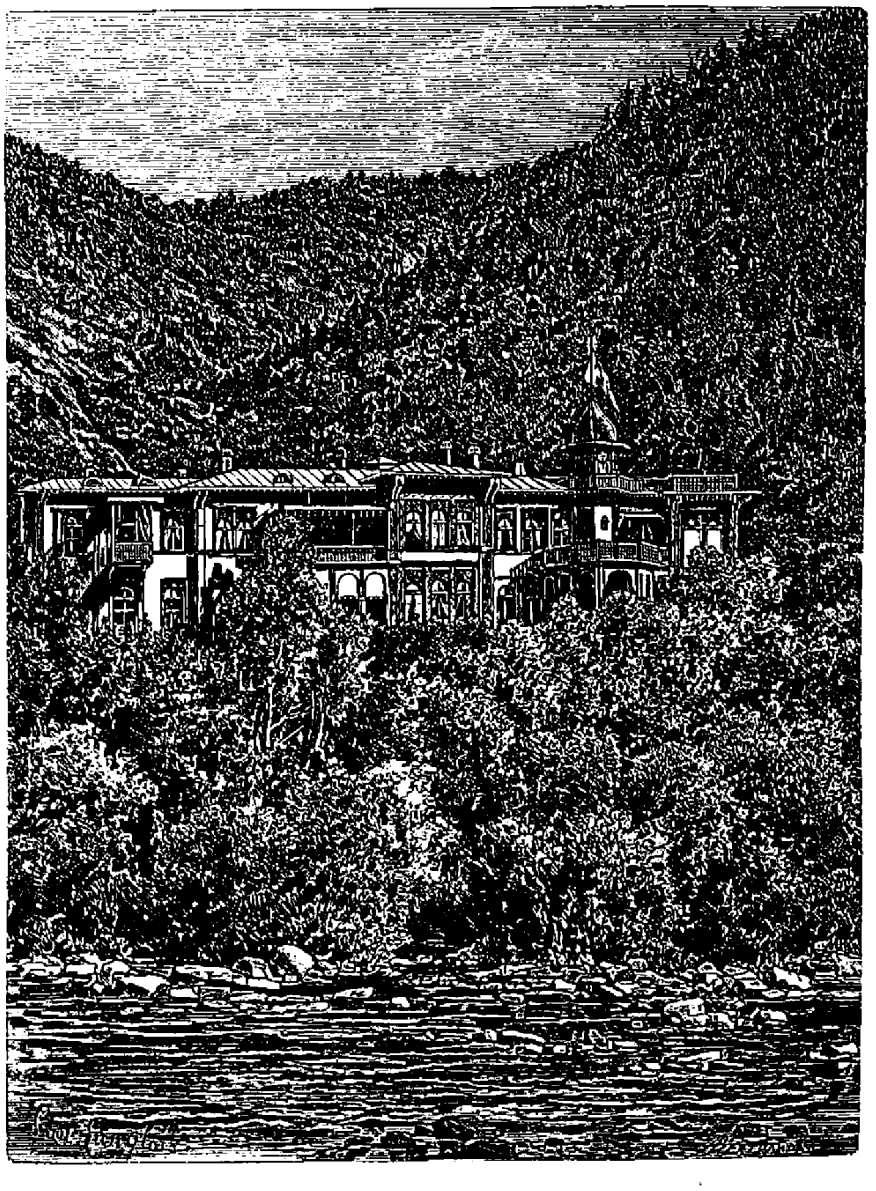
Le chemin qui conduit à Lykanka-Mistigris côtoie le Kour, puis l'enjambe par un pont-tunnel excavé dans un massif glabre de rochers, avec la nudité desquels contraste le vert des prairies d'alentour. Au faîte de cette intumescence rocheuse se dresse la ruine mélancolique de l'ancienne forteresse Peters-tziché. Là on quitte les bords du fleuve tiflisien pour s'engager dans un sentier qui, le long de la Lykanka, mène à l'antique cloître de Saint-Georges. Les débris qui en subsistent ne laissent pas d'avoir un aspect grandiose. La base du clocher, encore existante, est formée d'un parapet circulaire de pierres superposées sans ciment, de trois quarts de mètre environ de hauteur, sur lesquelles s'appuient dix colonnes, dont quelques-unes ont gardé des restes de sculpture. Le roc à pic où s'élève ce campanile est treillissé d'une végétation parasite et touffue de plantes grimpantes qui en rend l'accès assez difficile. L'intérieur de la tour est tapissé d'une épaisse mousse, reposoir autrement moelleux que les lits caucasiens. Un ruisselet qui s'écoule dans la Lykanka trouble seul de son monotone murmure le silence de ce lieu solitaire; on dirait de loin d'une plainte qui s'exhale des tombes du petit cimetière voisin. Au bas du fossé-ravin qui entoure le clocher se voient des vestiges de murs, épaves du vieux cloître; à côté de l'église sont des tombes recouvertes de terre formant tumulus; par les ouvertures de ces caveaux on aperçoit une masse d'ossements poudreux sur le sol. D'une autre fente étroite, pratiquée dans le mur de l'église, et dont la baie ogivale correspond à l'emplacement de l'autel, on a vue dans l'intérieur du vaisseau, découronné aujourd'hui de sa coupole. A gauche de l'autel s'ouvre une voûte sépulcrale où il n'y a qu'un seul tombeau de pierre. Qui est enterré à cette place? Nulle inscription ne permet de le savoir. Tout un bois touffu a poussé, avec le temps, sur les ruines du vénérable sanctuaire.

Sur le territoire domanial de Börjom essaiment une quarantaine de villages peuplés de Géorgiens, de Grecs, de Petits-Russiens, d'Arméniens et d'Ossètes, qui s'adonnent principalement à l'agriculture et au transport des bois. La plupart jouissent d'une certaine aisance. Les pâtis, magnifiques ici et d'un bon rendement, sont affermés à des éleveurs de bétail; quant aux champs cultivés, ils couvrent bien un espace de vingt mille diciatines.

Les amateurs de truites peuvent aussi se régaler à Börjom, car, à une cinquantaine de verstes de la bourgade se trouve le lac de Toubatz-Schoumi, qui fournit en abondance ce poisson, et défraye, de ce chef, les bonnes tables de Tiflis.

Au bord de ce lac, de cinq verstes d'étendue environ, s'élèvent deux villages, dont l'un est nommé *Maliti*, et l'autre en russe *Kraïsnaïa Tzerkof*, en géorgien *Tziteli Sagdari*, et en tatare *Kisill Kilissa*. Ce dernier occupe une longue et étroite presqu'île qui domine le bassin; une église bâtie en pierres rougeâtres lui a valu sa désignation. Le site de ce village est peut-être

ce qu'il y a de plus pittoresque et de plus grandiose dans le domaine de Börjom. Vu d'en haut, il paraît flotter au milieu des eaux; ce n'est que lorsqu'on s'en approche qu'on reconnaît qu'il gît sur une éminence provenant de soulèvements volcaniques qui ont également formé au sein de la coupe lacustre une île où, par parenthèse, les canards sauvages foisonnent à tel point qu'on peut, dit-on, les prendre à la main : excellente affaire pour les amateurs quand même de gibier, car le port du fusil aussi bien que la chasse sont défendus sur toute l'étendue du domaine. On se rend à ce lac, partie à cheval, partie en voiture, par la nouvelle chaussée qui va vers Achalkalaki, petite ville sise à trente verstes de la frontière turque.



Maison de plaisance du grand-duc Michel à Börjom (voy. p. 402). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

V

Achalzick; une cité à demi troglodyte.

Dirigeons-nous maintenant vers Achalzick. Cinq ou six heures de trajet en diligence, au travers d'un pays de plus en plus varié d'aspect. *Stracha-Jacob*, le Fossé terrible, ou encore le terrible Jacob, est la station de ce parcours où finit le territoire de Börjom; c'était aussi, autrefois, le point frontière entre la Turquie et la Géorgie. La tradition parle d'un bandit redouté, le *terrible Jacob*, qui y attaquait les gens au passage et les allait vendre à Achalzick.

Au delà de cette station, il semble qu'on entre dans une autre zone. Les forêts de conifères cèdent la place à des roches, les unes arides, les autres couronnées

de chênes, de noyers, de bouleaux. Des vallées et des plaines se dessinent au loin ; à l'arrière-plan se dressent de grands monts où s'entre-bâillent d'étroits défilés, et sur chaque crête apparaît un castel, reste de l'armure défensive du pays, au temps des guerres contre le Croissant. Les habitants actuels de cette contrée, si singulière de physionomie, sont les *Adjares*, Géorgiens islamisés, qu'on rencontre à chaque instant sur la route conduisant de petits chevaux de bât ou travaillant comme ouvriers à la chaussée même. Leur costume est celui des Lazes de Batoum : la veste courte, le fez et le turban turc. Dès Atzkhour, à mi-chemin d'Achalzick et de Börjom, on se croirait en pleine Turquie. Cette bourgade d'Atzkhour (en géorgien, *voilà l'oreille!*) est située au débouché d'une gorge, sur le Kour. D'un côté, rive droite, se groupent les habitations géorgiennes, de l'autre sont installés les marchands arméniens, qui forment l'élément chrétien de la localité : deux mondes tout à fait dissemblables de type, de costume et de genre de vie.

Atzkhour possédait jadis un des douze sièges épiscopaux de la province de Samtzkhé (Karthli supérieur), appelée depuis lors *Adjar* par les Turcs, du nom des montagnes dont elle est bordée. Plus récemment, à l'époque de la guerre de Crimée, elle a été le théâtre d'un combat entre les troupes ottomanes et les Russes. Ce furent ces dernières qui eurent le dessus.

A partir de là jusqu'à Achalzick, il n'y a plus que des villages musulmans. Plusieurs sont dans une position charmante, Tschénis entre autres, avec son entourage de jardins et de vergers au bord du Kour. Les femmes, voilées de la *tchadra*, qui se cachent à l'approche du passant, vous indiquent tout de suite où vous êtes.

De loin, sur la route, avec le drap blanc qui les enveloppe, elles font l'effet de fantômes. Je remarque aussi, chemin faisant, l'étrange façon de chevaucher de nombre de paysans : ils montent à rebours, le dos tourné à la tête de l'animal, qui a l'air ainsi de les conduire. Cette vue rappelle une certaine catégorie de suppliciés que Dante nous a peints dans son *Enfer*.

Plus on avance vers Achalzick, plus la région se dénude et plus le front des montagnes devient chauve. On dit que les primitifs occupants de l'Adjar furent des Japhétides ou descendants d'un fils de Japhet, appelé Meskh, qui émigra de Mésopotamie au Caucase et se fixa aux environs d'Achalzick, en un lieu qui prit de lui le nom de Messcké ou Mousseekh, et qui existe encore aujourd'hui. De là, ajoute-t-on, par corruption, le nom de Samtzkhé, appliqué à cette portion de la Géorgie également connue sous la dénomination de *Karthli supérieur*. Plusieurs historiens de l'antiquité parlent de ce peuple issu de Japhet comme d'une nation valeureuse et guerrière. Ajoutons que le village de Mousseekh revendique l'honneur d'avoir donné le jour au roi de Pont Mithridate (peut-être est-ce un point sujet à contesté), et que c'est au village de Koly, à soixante verstes d'Achalzick, que l'on fait naître un autre monarque, Nabuchodonozor : on prétend même que ce dernier, une fois élevé au trône d'Assyrie, donna en souvenir de son lieu d'origine le nom de Koly à une localité de son empire. Enfin, le poète Roustaveli, l'Homère de l'ancienne Géorgie, le chantre de la glorieuse Tamara[1], veut que cette princesse soit née également dans un village du Samtzkhé. On voit, en ce cas, quelle poussée étrange d'illustrations aurait produite ce coin du Caucase.

D'autres traditions, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici, veulent que les Meskhes tirent leur nom de *Mtzkhétos*, fils de Kartlos, patriarche de la Géorgie. Toujours est-il que le Karthli supérieur fut converti au christianisme par l'apôtre saint André, qui y vint de Mingrélie par les montagnes. Un de ces monts, sur lequel il baptisa le peuple, porte encore le nom de sommet d'André (*Andreas zweri*). Ce fut à Atzkhour que l'évangélisateur fonda le premier temple chrétien ; plus tard s'y éleva une cathédrale détruite par les Turcs (on en voit encore les ruines), qui était, dit-on, une des plus belles églises du pays, et qui avait, comme toute cathédrale, son image miraculeuse. C'était celle de la Madone d'Atzkhour, dont l'histoire est toute une épopée émouvante. Prise en 1486 par le khan Jacob, elle fut rachetée ensuite pour une somme énorme par l'Atabek Manutchar ; puis, soixante ans plus tard, le roi Bagrat d'Iméréthie s'en empara à son tour et l'emprisonna dans la tour de Tziché Dschwari, d'où elle ne sortit qu'en 1562, spécifie la chronique géorgienne, lors du traité de paix conclu entre l'Atabek Knaknare et le roi Georges d'Iméréthie. Depuis lors, on ne sait ce qu'est devenue la précieuse effigie.

Du plus loin qu'on aperçoit Achalzick, avec ses clochers d'églises modernes mêlés à de vieux minarets ruineux, on devine que l'on a devant soi une cité où la Croix et le Croissant ont longtemps lutté à qui remportera le triomphe final. Achalzick (*Achal-tziché*, en géorgien, forteresse nouvelle) est sise à trois mille cent vingt-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer Noire, au bord du Potskhov-tchaï[2]. Le district composait autrefois la province du Karthli supérieur, domaine des Djaghéli, qui portaient le titre d'Achal-Tzikhéli (seigneurs d'Achalzick). Au douzième siècle, ces Djaghéli reçurent par surcroît le titre d'*Atabek*, et la contrée prit le nom de *Sa-Atabago* (en géorgien, propriété appartenant aux *Atabek*[3]). En 1579, quand les Turcs s'emparèrent du pays, ils laissèrent le gouver-

1. L'œuvre la plus remarquable de ce poète porte en géorgien le titre de *Vepkhvis tkoassani*, la Peau de la Panthère. Il y célèbre les beautés et les mœurs de son pays et y glorifie surtout la belle souveraine pour laquelle il brûlait d'un amour sans espoir. Roustaveli, à la fin, se fit moine et s'exila à Jérusalem, où il mourut.

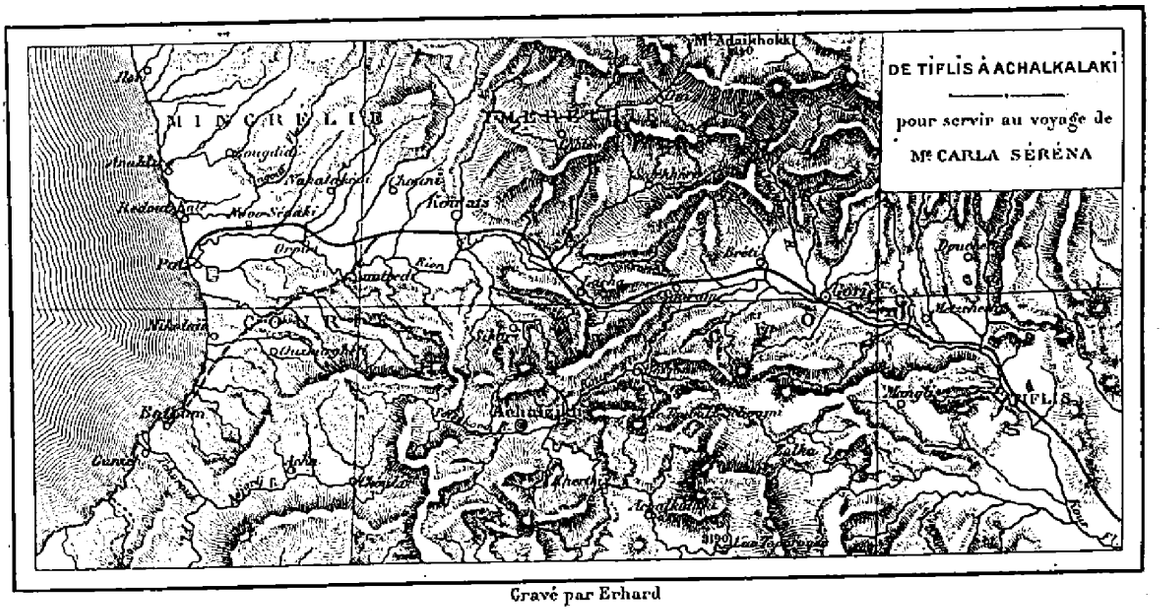
2. En tatare, *tchaï* signifie rivière.

3. Le titre d'*Atabek* ou *Atabeg*, créé par le roi Giorgi le Brillant, remplaça celui de *Spasalar*, usité jusqu'alors. Les *Éristave* du pays étaient soumis à l'Atabek. Voyez la description géographique de la Géorgie par le prince Wakhoughi.

nement aux princes titulaires; puis, après qu'Amurath IV eut formé le pachalik d'Achalzick, le nouveau pacha transféra sa résidence d'Olthis (petite ville plus au sud-ouest) à Achalzick, qui fut fortifiée, et qui resta dès lors le point militaire et commercial de l'ancien Samtzkhé. Là affluèrent les denrées venant de Kars et d'Erzeroum, et l'on établit un marché d'esclaves. Assiégée en 1810 par le général russe Tarmasof, prise dix-huit ans plus tard par le feld-maréchal Paskiévitch, qui fut ensuite vice-roi de Pologne, elle se vit cédée l'année suivante à la Russie par le traité d'Andrianopol. Plus récemment, en 1853, le général-prince Andronikof battit encore les Turcs dans une plaine toute voisine de la ville, celle de Souplis, où un monument commémoratif conserve le souvenir de ce fait d'armes décisif par lequel fut consommée l'annexion du pays à l'empire des Tzars.

Jadis peuplée de chrétiens, cette ex-province géorgienne du Karthli supérieur fut contrainte d'embrasser l'islamisme par un de ses princes, l'Atabek Rostom, qui s'était fait lui-même musulman, afin de devenir pacha de la contrée. Toutefois, l'idiome géorgien s'est toujours conservé dans le pays, jusqu'à ces derniers temps du moins, où la langue turque s'est mise à y faire des progrès.

Achalzick se compose de deux villes : l'ancienne, peuplée principalement de Géorgiens, de Tatares et de Turcs; et la nouvelle, aux trois quarts arménienne, qui compte vingt mille habitants environ, parmi lesquels pas mal de Juifs, mais peu de Géorgiens, et encore moins de Russes. La famille de Rostom Atabek y existe encore; elle a ajouté à son nom celui de Kobliansky, emprunté aux biens qu'elle possède à une douzaine de verstes de là, dans le district de Koblian. Tous les membres en sont musulmans, et c'est Achmet pacha, un des ascendants, qui a bâti dans la vieille



Gravé par Erhard

forteresse la mosquée transformée depuis lors par les Russes en église orthodoxe. Par contre, avant d'embrasser l'islamisme, le même Achmet avait fondé avec deux de ses frères le monastère de Safara, encore existant, sur une montagne à huit verstes de la ville, et dont l'église, fermée toute l'année, ne s'ouvre que le jour de l'Assomption aux pèlerins venant d'Achalzick [1].

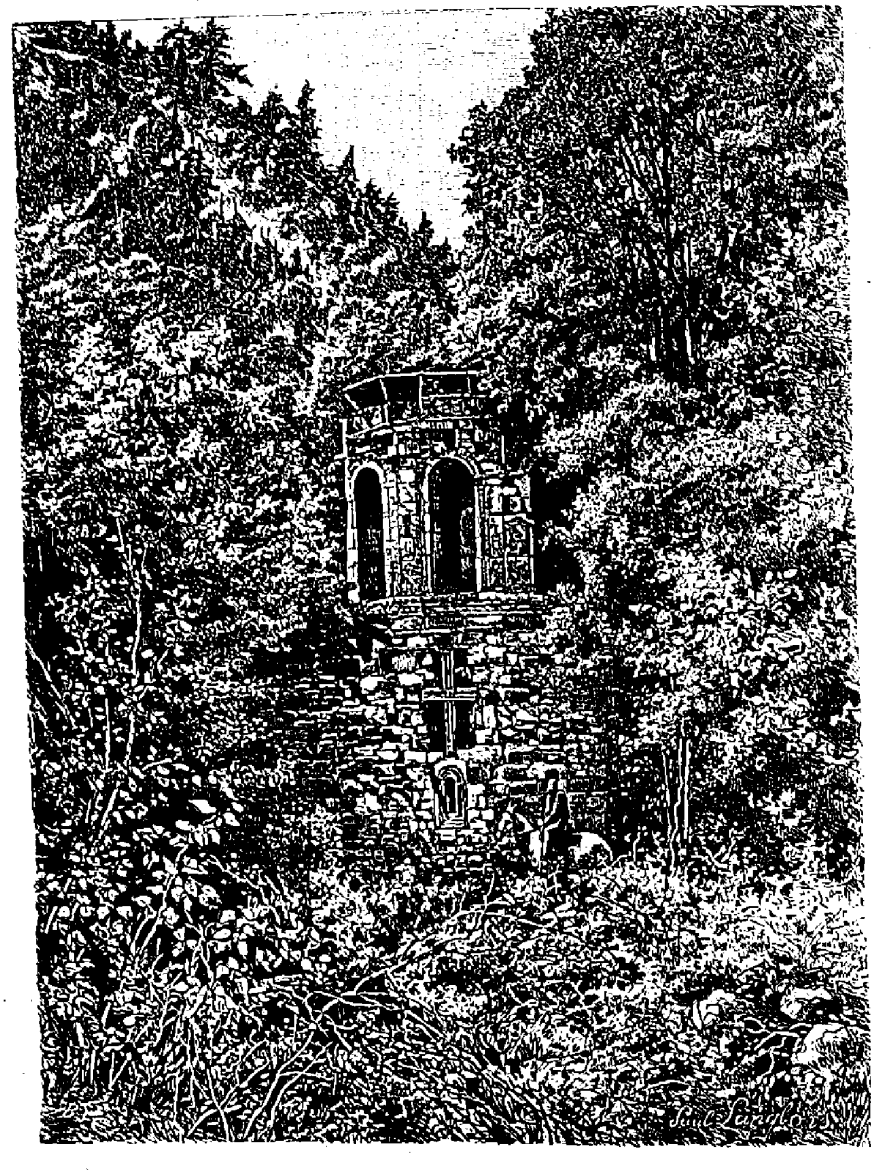
Toute cette région, y compris Atzkhour et Kherthwis, petit village fortifié au sud-est du chef-lieu, produit des pommes magnifiques et est extrêmement riche en vergers. Un cours d'eau tributaire du Kour, le Potsghov (en tatare, Potskhov-tchaï), y décrit ses pittoresques méandres, et un double rempart de monts, s'étendant d'une part vers la Gourie et, de l'autre, jusqu'à Erzeroum, enceint l'ex-domaine des Djaghéli. Depuis 1830, la peste, qui l'avait souvent ravagée, n'y a plus reparu; il n'en reste aujourd'hui d'autres traces que l'usage maintenu de la quarantaine et le cimetière spécial établi en dehors de la forteresse.

En 1844, cependant, une épidémie du même genre se déclara dans plusieurs localités du Caucase, et notamment à Alexandrapol, et le gouvernement russe, il y a quelques années, envoya le médecin de la quarantaine d'Achalzick étudier dans le Kurdistan persan, récemment frappé, lui aussi, les causes et les circonstances du fléau meurtrier. Là, à force de recherches, il découvrit que le mal avait pris son origine dans des cavernes de montagne, servant d'abri à des moutons. Pour ventiler ces excavations, on les avait percées jusqu'au sommet, et sur ce sommet il y avait justement un ancien cimetière de pestiférés. Au cours du travail de forage, les ossements des morts

1. Je dois tous ces renseignements historiques à la famille de l'Atabek même, dont je fus l'hôte.

enterrés là depuis quarante ans étaient tombés dans les grottes, et un pâtre qui se trouvait dans l'une d'elles avait été le premier atteint de la peste. Cette découverte avait de l'importance en ce qu'elle démontrait une ténacité persistante du virus, même au bout de près d'un demi-siècle, phénomène qui ne peut s'expliquer que par un enveloppement tout à fait hermétique de certaines parties organiques qui auraient ensuite, au contact de l'air, recouvré une vertu de reviviscence, absolument comme ces grains de blé provenant des pyramides d'Égypte, que l'on n'a eu, de nos jours, qu'à semer pour qu'il en surgît de nouveaux épis.

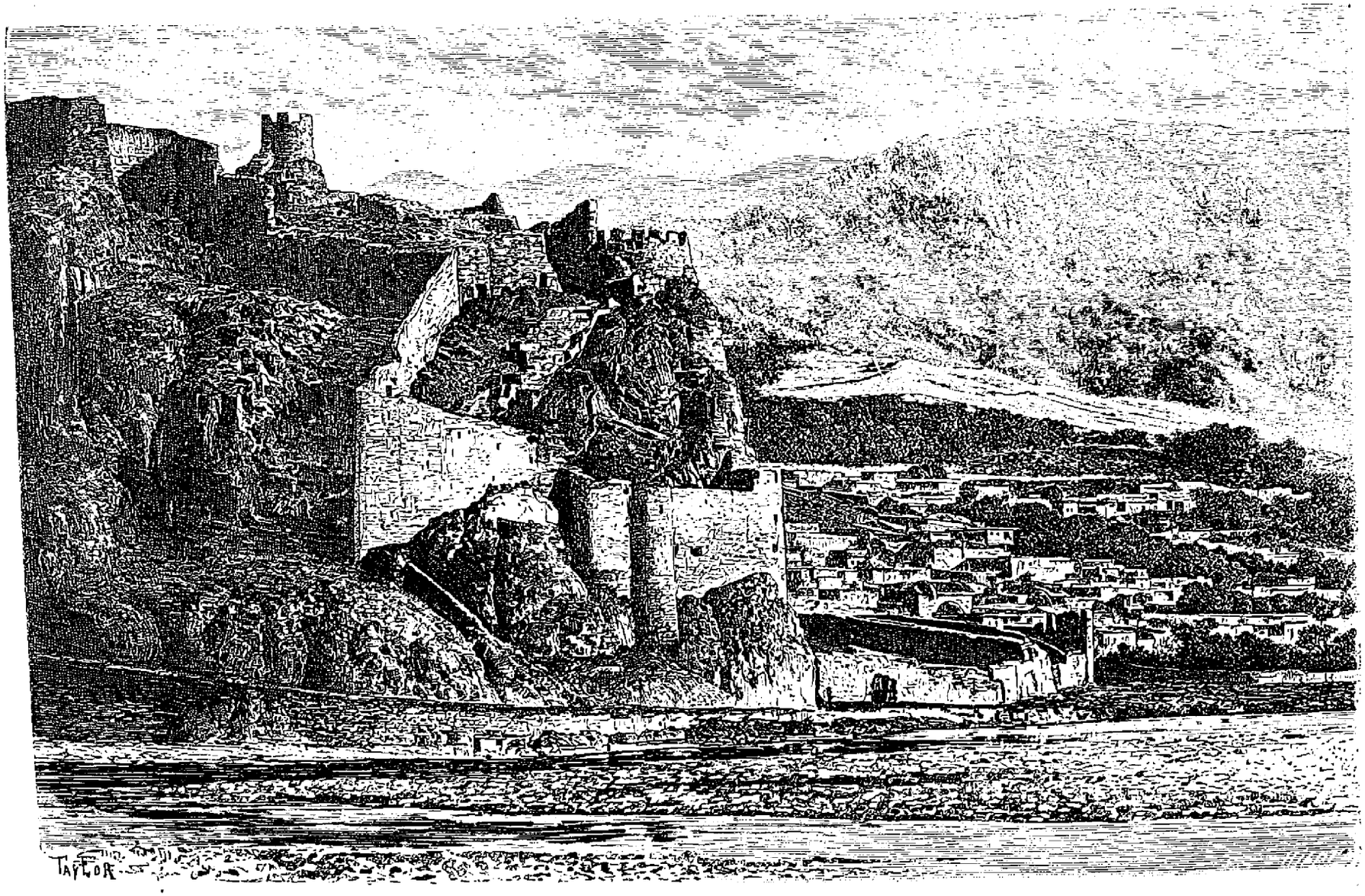
Un pont de bois jeté sur le Potsghov relie l'ancien



Ruines du monastère de Saint-Georges, à Borjom (voy. p. 404). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

et le nouvel Achalzick. Sur la rive gauche sont les vieux quartiers habités par des Géorgiens, en grande majorité catholiques, des Tatares et des Juifs; sur l'autre est la ville neuve, fondée par les Arméniens de 1830 à 1833. Partout des rues tortueuses, pleines de fange, à l'aspect misérable et terne. L'ex-forteresse, au bord du fleuve, est actuellement un hôpital militaire: les bâtisses à arcades, ci-devant occupées par les derviches, sont transformées en dépôts d'habillements: l'antique mosquée enfin sert aujourd'hui au culte orthodoxe, et les tintements de la cloche de fer appendue dans la tour du minaret y ont remplacé les appels de la voix du *muezzin*.

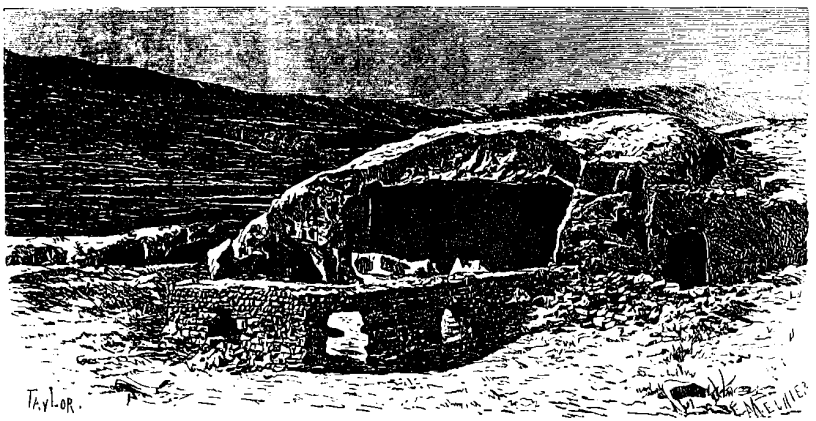
On ne sait trop de quelle époque date la citadelle d'Achalzick. Une tradition veut qu'à l'origine, sur l'esplanade gazonnée où elle s'élève, il y ait eu une église



Panorama pris du fort d'Atzkhour (voy. p. 406). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

bâtie par l'apôtre André; quelques pans de murs, de vieilles pierres même encastrées dans la maçonnerie actuelle, en seraient une épave. Toujours est-il que, lors du dernier siège, les projectiles lancés de ce fort ont rasé une partie des anciens quartiers de la ville. Aujourd'hui la plupart des habitations sont souterraines et superposées en terrasses, le toit des unes formant chaussée au-devant de celles qui se trouvent au-dessus. Aussi l'étranger qui circule à travers cette cité à demi enterrée se demande-t-il d'abord où loge l'indigène. De maisons, il n'en voit pas trace. De temps en temps seulement il se heurte contre une éminence conique en terre glaise, d'un à six mètres de hauteur, qui s'ouvre à la partie supérieure par une sorte de vasistas en saillie garni de papier huilé. Cette baie fantastique sert à éclairer la salle principale de l'antre bizarre qu'on décore ici du nom de maison. Si le promeneur curieux lève la trappe, il aperçoit au-dessous de lui, dans les entrailles du sol, toute une famille réunie au milieu de la *darbazi:* c'est le nom donné en géorgien à cette pièce d'honneur du logis.

Entrons maintenant dans cet habitacle : une porte grossière, munie d'une grosse bille de bois en manière de contrepoids, — des serrures, il n'y en a pas, — donne accès dans un couloir sombre conduisant à une seconde porte, qui est celle de l'appartement. Pour parquet, la pierre humide revêtue de tapis. Tout autour de la pièce, de forme ronde, des refends pratiqués dans le mur et clos d'une porte de bois : ce sont les armoires de ménage. D'autres enfoncements garnis de rideaux figurent les alcôves-lits de la famille. Des bancs (*tachti*) recouverts de tapis, un poêle de fonte, composent ici tout l'ameublement. Le plafond est la partie la plus originale de ces demeures. Sa coupole

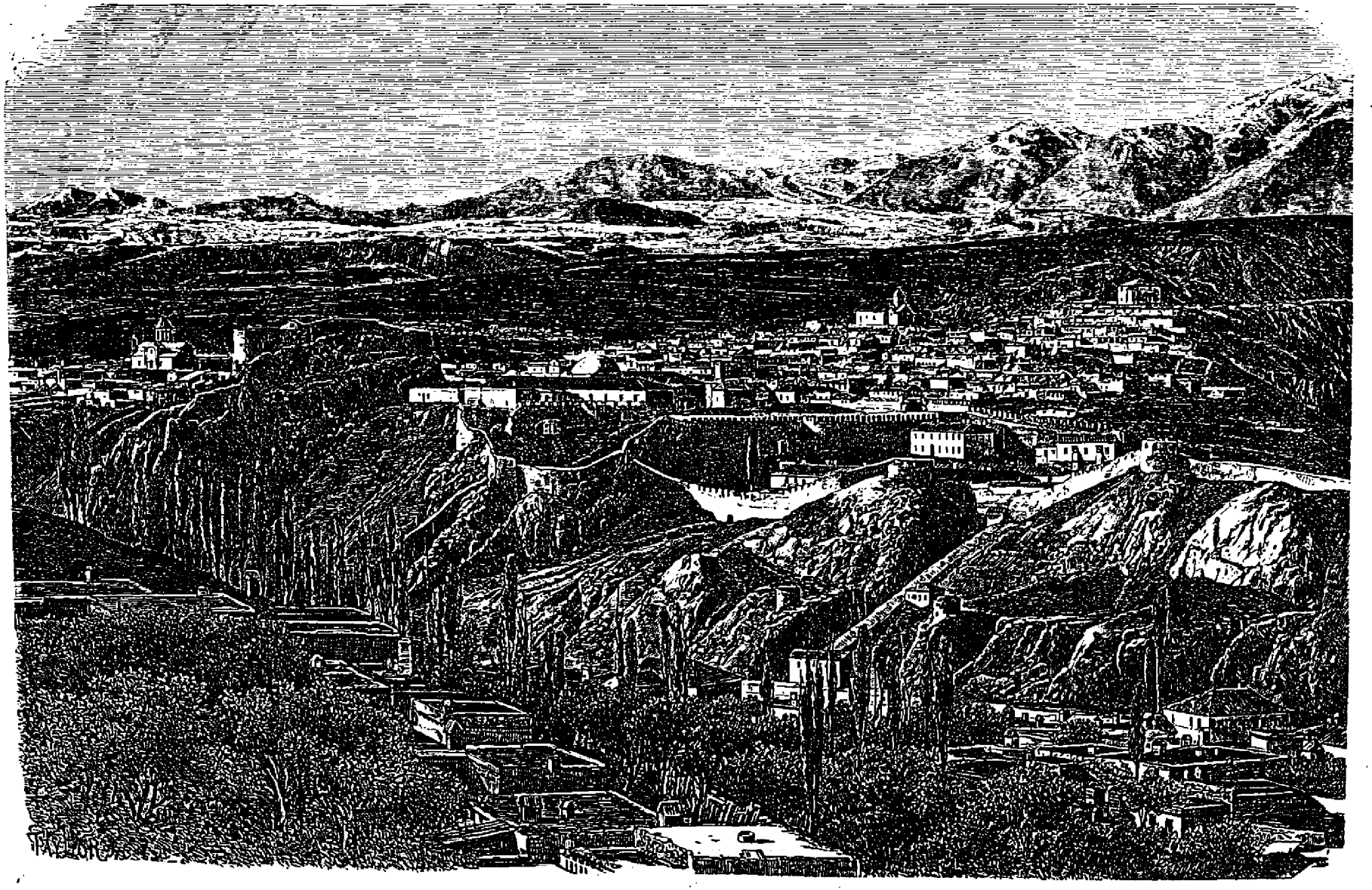


Habitations souterraines à Achalzick. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

octogone va se rétrécissant de plus en plus vers le haut, chacun de ses huit pans étant formé de vingt degrés de bois qui se rapetissent peu à peu; on dirait d'escaliers faits pour conduire à la lucarne du sommet.

Des chambres plus petites situées au même plan, puis d'autres, un peu plus bas, en descendant quelques degrés, présentent de menues ouvertures carrées à châssis de bois, également pourvues de papier huilé en guise de vitres. Ces catacombes, aux parois desquelles on aperçoit des images de saints, sont principalement habitées par des Géorgiens ou par des Arméniens catholiques, jouissant parfois d'une certaine aisance. Ces gens, dont le for intérieur est si sombre, vivent, il est vrai, volontiers au dehors, devant la porte de leur tanière. C'est là qu'on voisine des journées entières, qu'on danse aux sons de la *daïra*, et que l'on mange ensemble en certaines occasions le gâteau de miel et de noix (*gozinaki*) et autres pâtisseries du terroir. Le salon, on le pense, est fort exigu, et l'on ne peut guère s'y ébattre à l'aise, car, en dehors des intumescences qu'y projettent les fenêtres des *darbazi*, il s'y trouve tout un hérissement de tourelles carrées dû aux cheminées des cases souterraines. Ces cheminées, d'argile grisâtre, sont fermées en haut par un volet muni, en manière de contrepoids, d'une pierre cousue dans une peau de mouton, et qu'on soulève quand on fait du feu dans la pièce.

L'unique construction d'Achalzick qui sorte de ce niveau uniforme et égalitaire, c'est la Synagogue, édifice moderne, tout en pierre, avec un toit incliné recouvert de zinc. Elle est peinte en couleur vert clair, comme les églises russes. Quant aux maisons des fils d'Israël, elles sont, aussi bien que les autres, sous



Vue générale d'Achalzick (voy. p. 406-412) — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

terre. J'ai remarqué que, au point de vue du type, ces Juifs d'Achalzick se rapprochent plus des Géorgiens que de leurs congénères de Pologne, de Russie, de Jérusalem, et même des autres gens de leur race établis au Caucase. Leurs femmes, comme les Musulmanes et les Arméniennes, se cachent à l'approche d'un étranger.

La ville moderne, quoique ayant un autre cachet, n'a rien à envier comme laideur à l'ancienne. Les maisons bâties là par les Arméniens qui, à la suite du traité d'Andrianopol, ont émigré de Turquie à Achalzick, ne sont que d'humbles masures en terre glaise mélangée de pierres non équarries, et ne possédant, en guise de fenêtres, que des trous pourvus de châssis et *vitrés* de papier huilé. Rien de plus triste que ces demeures, situées dans des rues malpropres, non pavées et non éclairées. Le bazar lui-même est à l'avenant de ces constructions.

Comme Tiflis, et lors de mon passage, Achalzick, sise sur la route d'Alexandrapol, à quelques verstes de la frontière turque, était comble d'officiers et de soldats attendant l'ouverture des hostilités entre le Tzar et le Sultan. Aussi le club militaire que la ville possède regorgeait-il de monde du matin au soir. Les membres de ce club sont, en majeure partie, de nationalité russe; le club civil est surtout fréquenté par des Géorgiens; car ici, comme à Tiflis et dans toutes les localités du Caucase, les différentes races, quoique vivant sur un pied d'union apparente, ne laissent pas de former autant de sociétés closes. Le Russe a une sorte de mépris pour le Géorgien; le Géorgien regarde de son haut l'Arménien, qui, à son tour, toise le Juif d'un air de pitié. Les femmes, elles, ne paraissent dans aucun lieu public de réunion; elles vivent entre elles et ont leurs assemblées à part, qui ne manquent pas d'originalité. Chez les Arméniennes surtout, en dépit de la pauvreté extérieure des habitations, il règne un certain confort d'ameublement qui se traduit par la présence de chaises européennes ajoutées aux traditionnels tachti. Les enfants prennent part aux réunions, où règne un laisser-aller plein d'aisance, et où, après les confitures et le thé, ont lieu des rondes monotones que scande la même note toujours répétée (*Pari! Pari!* Dansez! Dansez!) Comme presque toutes les Orientales, ces Arméniennes ont de beaux yeux, de beaux cheveux, de belles dents : voilà ce qui les distingue. Quant à leur teint, il est toujours flétri avant l'âge, et leur dos disgracieusement arrondi, ce qui s'explique par leur train de vie sédentaire, leur éternel accroupissement à huis clos. Leur costume, très élégant, se compose : d'un cafetan de soie échancré en carré sur la poitrine, avec des manches plates et étroites d'où sortent d'autres manches appartenant au gilet qui garnit l'échancrure de la robe; d'un grand tablier de drap rouge brodé d'or, qui tombe jusqu'au bas de la robe; d'un fez en drap également rouge, orné d'un long gland, et garni par devant d'un bourrelet-bandeau fait de petites fleurs au crochet et en soie de couleur; de chaque côté, le long des joues, pendent des rangs de perles au bout desquelles sont attachées une infinité de pièces de monnaie en or dont l'antiquité fait le prix; le front disparaît en partie sous plusieurs rangées de pièces semblables qui se continuent jusque sous le menton, et dont le ruissellement couvre aussi le cou et la poitrine. Quant aux cheveux, ils retombent en tresses sur le dos. Les jeunes filles ne portent pas le voile; mais les femmes mariées attachent sur leur fez une gaze brodée de paillettes d'or, presque toujours de couleur rouge, qui est la dominante du costume. Pour chaussures, des babouches sans semelle en maroquin rouge et à pointes recourbées. L'Arménienne d'Achalzick ne se montre jamais le visage découvert en public. Comme la Turque, pour sortir elle met un grand manteau dont elle s'enveloppe de la tête aux pieds, et qu'elle nomme *ichrami*. Ce surtout est un tissu en gaze de laine blanche et diaphane à dessins, entourée d'une frange bleu foncé, qui laisse voir à souhait la richesse du costume et qui ne se fabrique qu'à Achalzick.

La fête du Nouvel An est ici la réjouissance universelle par excellence; toutes les communautés la célèbrent à l'envi, sans même en excepter les Tatares. Soldats russes, Géorgiens musulmans, marchands arméniens, tous font assaut de toast en vidant, sans compter, les verres de *vodka* (eau-de-vie). C'est, en général, dans les clubs qu'on va attendre l'aurore du 1er janvier; chaque membre de la réunion paye, cette nuit-là, une certaine somme qui lui donne droit au souper et à sa part du champagne et des bonbons servis au coup de minuit sonnant. Ensuite commencent les danses, suivies d'un repas qui se prolonge jusqu'au matin. C'est ainsi que, pour ma part, le premier jour de l'année 1877, je vis les lueurs purpurines du soleil levant colorer les hautes cimes glacées des monts d'alentour. Mais passons sur ce souvenir, et revenons à la suite de mon excursion.

VI

Kherthwis et Achalkalaki; retour à Tiflis.

Par sa position géographique, Achalzick appartient au plateau de l'Arménie, quoique, politiquement, il ne fasse point partie de ce pays. Les excursions aux environs de la ville sont malaisées autant que pénibles, surtout en la saison hivernale. Ici c'est une argile épaisse où enfonce le pied des chevaux; là ce sont de hauts reliefs de rochers entre lesquels la terre gelée sonne comme la peau d'un tambour. De monuments autres que des églises, des *monastères*, comme on dit ici, la contrée, du reste, n'en possède pas; encore ces curiosités sont-elles presque toutes à l'état de ruines.

Tels sont, particulièrement, les couvents de Safara et de Zarzma. A Safara, l'église est encore debout; elle servait de lieu de sépulture aux Atabek, avant que

la famille eût embrassé l'islamisme. Du roc élevé où elle est bâtie, entre le Kour et le Potskhov, on découvre un panorama superbe de sauvagerie. Plus loin, d'un autre côté, sont les restes du monastère de Zarzma, non moins pittoresquement situé. Une troisième abbaye se cache dans des massifs de pins et de sapins sur les sommités d'Abaztouman, à une dizaine de verstes d'Achalzick. Le lieu, agreste au possible, est à plus de quatre mille pieds au-dessus de la mer; il renferme des sources thermales renommées dans le pays, mais qu'il n'est point encore de mode de fréquenter comme celles de Börjom. La saison balnéaire y est courte d'ailleurs et le froid précoce. Ce n'est que de mai à août que la modeste station s'anime; passé ces trois



Arméniennes d'Achalzick. — Dessin de E. Burnaud, d'après une photographie.

mois, la montagne redevient silencieuse, et le touriste que la curiosité y conduit est sûr de se trouver face à face avec la nature déjà frissonnante.

A ce moment de l'année, le voyageur, pour ses excursions, doit préférer la pérékladnaja au cheval. Le véhicule est fragile sans doute, mais les avaries en sont faciles à réparer, et, pour peu qu'on se soit familiarisé avec les cahots qu'il prodigue à ses hôtes, et qu'on n'hésite pas, le cas échéant, à fournir à pied certains trajets où il est bon de sentir directement le sol sous ses semelles, c'est encore là le meilleur mode de locomotion que l'on puisse employer.

Ce fut ainsi que j'allai d'Achalzick à Kherthwis, village situé à cinq verstes de là, au confluent du Topolovan-tchaï et du Kour. Une lettre de recommandation officielle me valut le privilège d'y passer la nuit chez le maire de l'endroit. Avant de me coucher, j'eus encore le temps de visiter les restes des habitations troglodytes

creusées dans le roc de la rive opposée du Kour. Au delà du pont qui enjambe le fleuve, on trouve un chemin assez bon qui escalade en zigzag la hauteur. Les chambres souterraines que recèlent les flancs de la colline sont vraiment ce qu'il y a de plus curieux : de vrais salons princiers commencés par le roi Georges et terminés par sa fille, la reine Tamara, l'illustre souveraine de la Géorgie au douzième siècle.

Une autre merveille du district, c'est le monastère souterrain de Wardzia, où sont, dit-on, ensevelis le roi Georges précité et plusieurs de ses successeurs. Cet hypogée renferme, à ce qu'on assure, autant de cellules qu'il y a de jours dans l'année. Outre ces cellules, le merveilleux labyrinthe étagé compte une église avec des chapelles latérales. L'église est spacieuse et voûtée; sur les murs se voient des vestiges de peintures, entre autres le portrait de la reine Tamara. Quant aux riches ornements qui, au dire de la chronique géorgienne, se trouvaient jadis dans ces lieux, il n'en reste plus trace; le temps et les guerres les ont détruits.

Ces cavernes de Wardzia rappellent celles de Tchoufoud-kalé (ville des Juifs), sises aux environs de Batchisaraï, et d'autres, en grand nombre, qui existent en Crimée. Bien qu'on les fasse remonter à l'époque de la reine Tamara, peut-être datent-elles de plus loin encore. Le gardien de ces vastes grottes solitaires montre, en tout cas, l'endroit où ladite souveraine avait son pavillon d'été, son oratoire, sa chambre à coucher, ses salons, etc. Quant au nom de *Wardzia*, il vient des mots géorgiens *Wart-tziché*, qui signifient Forteresse des Roses. Une flore luxuriante pare en effet ce site splendide d'où l'on domine la belle vallée qu'arrose le Kour.

A certains moments de l'année, un prêtre des environs vient officier dans le vieux sanctuaire, où jadis on gardait une image miraculeuse renommée à la ronde, et où, pour surcroît, une tradition veut que la reine Tamara ait eu son tombeau dans une petite chapelle quadrangulaire, couronnée d'une coupole en partie détruite et entourée d'une galerie à colonnes. Ces jours-là, les fidèles déposent volontiers sur l'autel ruiné des offrandes de cierges et d'argent. Quant à l'étranger, dans le silence de ces cryptes désertes, animées jadis par une cour somptueuse, il regarde machinalement derrière lui si, des cavités de toutes parts béantes, il ne verra pas sortir quelque fantôme du passé.

Obligée, je l'ai dit, de m'arrêter pour la nuit à Kherthwis, à cause des dangers que, dans cette saison, présentent les chemins de cette région excentrique, j'y soupai du pain noir usuel et du *tchaï* que m'offrit le fonctionnaire du village; puis, le lendemain, je me remis en route pour Nakalakévi, autre bourgade misérable, qui a été cependant autrefois une cité de quelque importance, et où l'on montre dans une vieille église un des clous au moyen desquels Jésus fut attaché sur la croix. De là jusqu'à Achalkalaki, la chaussée n'est pas trop mauvaise. On s'y élève par une montée insensible jusqu'à un plateau situé à cinq mille cinq cent quarante-cinq pieds au-dessus de la mer.

Achalkalaki (Nouvelle-Ville) n'a de remarquable que sa position. La citadelle, haut juchée sur un roc, commande la rivière Taporovan-tchaï, qui, à partir d'un certain endroit, prend le nom de la ville. Le pic dominant de la chaîne de montagnes environnantes est l'Aboul, dont l'altitude est d'environ onze mille pieds.

Achalkalaki est, de même qu'Achalzick, peuplée d'un mélange de Géorgiens islamisés, d'Arméniens, de Juifs et de Russes; dans les villages d'alentour se rencontre la secte russe exilée des Douchobortzki (Lutteurs de l'esprit), qui a pris naissance en Crimée au début de ce siècle. Ces sectaires rejettent tous les rites et les signes matériels de la religion; ils n'ont ni prêtres, ni images, ni livres sacrés, ni aucune pratique extérieure. Le mariage, chez eux, se fait le plus simplement du monde. Les couples qui veulent s'unir n'ont qu'à en aviser la communauté, et si, le lendemain, ils désirent divorcer, le nœud nuptial est rompu aussi facilement qu'il a été formé. Quant aux enfants issus de ces alliances éphémères, ils sont partagés entre les époux disjoints ou élevés aux frais du public : gros souci de moins, on le conçoit, pour la sollicitude des parents. Tout, parmi ces sectaires, se traite et se résout à l'amiable; il est vrai qu'on ne sait de leurs agissements religieux que ce qu'ils en veulent bien raconter; or, ceux même qui ont cessé d'appartenir à la petite communion sont très discrets sur ce chapitre; on dirait qu'ils sont liés par un serment qui les force à se taire.

C'est au village de Gariellowka, à dix verstes d'Achalkalaki, que réside la *supérieure* des Lutteurs de l'esprit, une femme fort riche, veuve d'un parent du fondateur de la secte. On lui reconnaît une sorte d'autorité de reine. La *Sainte Vierge*, ou la *Mère de Dieu*, comme on l'appelle (*Bogorodiza*), traite d'une façon large et hospitalière tous les étrangers de passage, et il est rare qu'en ces circonstances le champagne ne paraisse pas sur sa table. Les Douchobortzki jouissent, du reste, dans le pays d'une réputation d'honnêteté et de probité. Ils s'occupent d'agriculture et du transport des voyageurs et des marchandises; plusieurs relais de poste leur sont affermés. Ce sont eux notamment qui desservent la route d'Achalkalaki à Alexandrapol. Par leur costume, leur manière de vivre et la propreté avenante de leurs intérieurs, ils se rapprochent plus des colons allemands que des Russes. Sur la partie du chemin qu'ils exploitent, la pérékladnaja est remplacée par une sorte de char à bancs couvert, analogue à celui dont les paysans se servent en Allemagne.

De nombreux chemins rayonnent autour de Tiflis; il y a, en premier lieu, la chaussée postale qui mène à Vladikaukase, et où le trajet se fait en diligence. De

là une voie ferrée vous conduit à Rostof, vers la mer d'Azov et la mer Caspienne (par le Don et le Volga); un autre embranchement de railway relie la capitale du Caucase à la Russie et aux provinces du Kouban; puis la ligne de Poti aboutit par le Rion à la mer Noire, d'où, par un double service côtier, on gagne soit la Russie, soit l'Anatolie et Constantinople. Ajoutons à ce réseau de chemins, d'abord la route qui va vers Signach, en Kakhétie, et, par le Lesghistan, à Bakou; l'artère postale qui atteint en Arménie Eriwan, et se continue de là, par un tronçon moins bien établi, jusqu'à Djoulfa (frontière de la Perse); la grande chaussée d'Alexandrapol, et enfin celle du Daghestan.

A ces voies principales s'embranchent d'autres chemins, menant, d'une part, à Astrakan, à Petrowsk, et, de l'autre, en Mingrélie, en Iméréthie, en Gourie, toutes rejoignant le railway de Poti, de sorte que, de quelque côté que l'on vienne, et sur quelque point qu'on se dirige, Tiflis demeure le débarcadère final ou le point de départ initial.

Je retrouvai, à mon retour, le chef-lieu du Caucase, préoccupé, comme à mon départ, des préparatifs de la guerre imminente, mais beaucoup plus tranquille



Femmes de Lutteurs de l'esprit. — Dessin de E. Burnand, d'après une photographie.

pourtant, ces deux mois écoulés ayant suffi à calmer la fièvre du premier moment. Chacun s'était remis à son train de vie habituel et au soin de ses menus intérêts; dans les clubs, les parties de whist avaient repris, plus animées que jamais, et les dames même, faisant trêve au labeur patriotique du tricot, avaient ressaisi le sac de loto qui est leur amusement favori.

Les rues de la ville avaient également un aspect nouveau; elles étaient pleines de provinciaux que la perspective des hostilités avait chassés des localités voisines de la frontière turque, et qui venaient chercher à se caser dans la capitale. Puis, c'étaient de toutes parts des files de portefaix (*moucha*) [1], le dos chargé, qui d'une armoire, qui d'une table, qui d'un autre meuble; car les Arméniens surtout, toujours à l'affût d'une occasion de lucre, se hâtaient de quitter leurs logis d'hiver, afin de les louer le plus cher possible aux familles d'immigrants nouvellement arrivées; seulement, ils avaient soin d'en retirer les pièces d'ameublement confortables qu'ils jugeaient dangereux de laisser à des hôtes réputés peu soigneux. Beaucoup

1. Ce mot signifie travailleur.

de réfugiés, de leur côté, apportaient avec eux leurs hardes et bagages, si bien que les rues d'ordinaire si calmes de la ville ressemblaient à ces lits de torrents qu'une crue subite emplit et surgonfle.

A mesure qu'un détachement de troupes avait été équipé, on l'avait fait aussitôt filer vers son poste; pour le moment, il ne restait plus à Tiflis que les soldats de la garnison, renforcés de recrues arrivées des campagnes pour recevoir l'instruction militaire : c'étaient des paysans de la milice nationale fournis, à raison de deux hommes sur cent, par chaque localité du Caucase. L'Arménie seule n'avait point de contingent à fournir. N'ayant pas été conquise par les armes, mais s'étant donnée volontairement à la Russie pour échapper aux persécutions des Persans, cette province avait stipulé comme condition expresse de sa soumission, qu'elle serait exempte de l'impôt du sang. Forcés cependant vu les circonstances du moment, de procurer une garde nationale pour la défense de leurs propres foyers, car les besoins de la campagne avaient fait rappeler l'armée régulière, les Arméniens s'étaient partout déchargés de cette corvée sur des Géorgiens payés par eux. Ajoutons que, malgré la lettre des traités, le gouvernement russe leur ayant demandé un appoint de volontaires, ils ne se sont point refusés à le fournir.

Outre la milice géorgienne, composée de gens de



Entrée des chambres souterraines à Acholzick (voy. p. 410). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

peuple et de paysans armés aux frais de leurs communes respectives, quatre cents princes du pays s'étaient inscrits pour former, en cas de guerre, la garde personnelle du lieutenant du Caucase; ce beau feu n'avait toutefois été que passager, s'il est vrai, comme je l'appris à Tiflis, que beaucoup d'entre eux, au bout de quelques semaines, fatigués des hygiéniques mais ennuyeux exercices que, matin et soir, on leur imposait, avaient faussé compagnie à leur chef et regagné leurs districts lointains. « Nous étions, disaient-ils, venus pour nous battre, mais non pour apprendre à marcher au pas et à tenir le fusil. » Sur quoi les autorités compétentes, qui n'entendaient point de cette oreille-là, avaient lancé à la recherche des déserteu le fameux tchapar que nous connaissons. Quelques-u des fugitifs avaient été repris et emprisonnés; m que d'autres couraient encore!

Tel était, avant que le rideau se levât sur le dra militaire qui allait se jouer en Orient, l'aspect de capitale du Caucase. Nul, à ce moment, ne pouv prévoir les péripéties de l'action imminente; mais t le monde pressentait que cette nouvelle passe du d séculairement engagé entre le grand empire slave l'Islam aurait quelque chose d'émouvant et de t rible.

Madame Carla SERENA.

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1884

(PREMIER SEMESTRE)

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Faits géographiques importants pour la France : Le Tongking, Oboq, Madagascar. — Explorations de M. de Foucauld au Maroc, de M. Giraud aux grands lacs africains, de M. Thouar sur le Pilcomayo. — II. Voyage de MM. Benoist Méchin et de Mailly Chalon à travers l'Asie. — Mandchourie. — Sibérie. — Khiva et Bokhara. — Merv. — III. M. Charles Huber en Arabie. — Ses explorations autour de Haïl. — IV. M. Édouard Glaser au pays des Arhab et des Hâschid, au nord de San'à. — V. Explorations russes au Pamir; le capitaine Putiata, M. Ivanoff, M. Bendersky, le docteur Regel. — VI. Voyage du colonel Préjvalsky. — Arrivée au Tzaïdam. — VII. Le docteur Paul Néis et ses explorations entre le Tongking et le Mékong. — L'invasion des Hôs. — VIII. Mission de M. Brémond au Chawa. — Travaux de MM. Aubry, Hamon et Hénon à Oboq. — Voyages projetés. — IX. M. Révoil aux pays des Çomalis. — Il échappe à la mort. — Il est pillé et contraint au retour. — X. Exploration de M. V. Giraud dans la région des grands lacs. — L'explorateur arrive au lac Nyassa. — Il visite le Bangwéolo et rectifie les informations de Livingstone sur ce lac. — Il est fait prisonnier, s'échappe et atteint la station de Karéma. — Il se propose de gagner le haut Kongo pour descendre le fleuve jusqu'à la côte occidentale. — XI. Le nord du Maroc parcouru par M. de Foucauld. — Indications sur l'itinéraire suivi par le voyageur. — Les informations recueillies. — XII. M. de Brazza est sur le Kongo, et fait de nouveaux traités avec des chefs. — Conséquences fâcheuses du retard apporté à son départ de France. — Résultats principaux de la mission française de l'Ouest africain ; levés de MM. le docteur Ballay, Dutreuil de Rhins et le lieutenant de vaisseau Mizon. — XIII. M. Schuver tué sur le Bahar el-Ghazâl. — Données nouvelles recueillies par le docteur Junker dans la région du haut Nil. — Mort du docteur Kaiser, chef de la mission allemande dans l'estde l'Afrique équatoriale. — Ses compagnons reviennent au Tanganyka. — XIV. Les régions autour du Kilima-N'djaro visitées par M. Thomson et M. H. Johnston. — Les indigènes de la région à l'ouest du Kenia et du Kilima-N'djaro. — Découverte du lac Naïvacha par le docteur Fischer. — Partie des cours de la Tana et de l'Ozi levée par MM. C. et G. Denhardt. — XV. Études de M. Stewart pour une route entre le Nyassa et le Tanganyka. — Un premier bateau à vapeur sur le Tanganyka. — Voyages au lac Chirwa par M. O'Neill et par M. Drummond. — XVI. M. Stanley fonde de nouvelles stations sur le Kongo. — Insuffisance des données sur les travaux de l'Association belge au Kongo. — XVII. Départ du docteur Chavanne pour le Kongo. — Son projet de revenir par le Welle. — Levé du Stanley-Pool par le missionnaire Comber. — XVIII. Travaux de M. Flegel dans le bas Niger. — Mission de M. Krause dans cette région. — XIX. Expédition de MM. Rogozinski et Tomczek à l'est des monts Kameroûn. — XX. Établissements allemands dans l'ouest de l'Afrique équatoriale. — Le docteur Nachtigal va visiter la baie d'Angra Pequeña. — XXI. M. Thouar à la recherche des restes de la mission du docteur Crevaux. — Difficultés et périls du voyage de M. Thouar. — XXII. Une nouvelle communication de l'Atlantique au Pacifique, par les fleuves de la Patagonie. — Explorations de M. F. P. Moreno dans les provinces argentines du nord. — XXIII. Étude du partage des eaux de l'Amazone et de l'Orénoque, par M. R. Payer. — L'explorateur, abandonné par son escorte, est obligé de poursuivre son projet par une autre voie. — XXIV. La campagne de la *Romanche* à la Terre de Feu. — Particularité du climat et caractère géologique. — Importance des travaux de la *Romanche*. — XXV. Explorations en Australie. MM. O'Donnel et Carr Boyd dans le district de Kimberley. — M. Lindsay dans le district d'Arnheim. — M. Winnecke entre la rivière Warburton et le télégraphe transcontinental. — XXVI. Expédition envoyée par le journal *Argus* dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, sous la conduite de M. Armit. — Expédition envoyée par le Journal *The Age* pour tenter la traversée de l'île. — Insuccès de ces tentatives. — XXVII. Aventures de la *Dijmphna*, dans la mer de Kara. — XXVIII. L'expédition des États-Unis au fort Conger, dans la baie Lady Franklin. — Inquiétudes très vives au sujet du capitaine Greely et de ses compagnons qui n'ont pu être secourus. — XXIX. Les restes mortels des victimes de l'expédition de la *Jeannette* sont transportés aux États-Unis.

I

Le semestre qui finit a été marqué par quelques faits heureux pour notre pays et qui intéressent la géographie. Tout d'abord il faut enregistrer l'issue favorable de la campagne du Tongking. En dehors des cours d'eau de son delta, dont nos ingénieurs hydrographes avaient fait d'excellents levés, le Tongking est encore fort mal connu ; l'influence française hâtera l'achèvement de la carte de cette partie de l'Asie. Les relations qui s'établiront avec les provinces du sud-ouest de la Chine et avec tout le pays d'Annam, vont nous imposer de résoudre un certain nombre de problèmes géographiques importants. Espérons que les hautes administrations favoriseront par tous les moyens possibles des explorations, des reconnaissances dont il serait regrettable de laisser l'initiative à des étrangers, quel que fût leur mérite. Comme l'Égypte naguère, comme l'Algérie plus tard, comme la Tunisie aujourd'hui, le Tongking doit avoir sa commission scientifique. A peine sensibles dans les frais généraux d'administration de la contrée, les dépenses même larges qu'entraînerait cette mesure seront bien justifiées par les résultats qu'on en doit retirer. Il n'importe pas moins aux destinées de notre nouveau protectorat qu'aux intérêts de la science que les pays voisins du Tongking soient étudiés sans retard.

Oboq appartenait depuis longtemps à la France, qui n'en avait tiré aucun parti. L'activité déployée depuis un certain temps par des entreprises privées a conduit

le gouvernement à se manifester dans cette question. Heureusement situé au débouché de la mer Rouge dans le golfe Persique, Oboq, dont le sol ne demande qu'à devenir fertile, nous ouvre des relations avec une partie de l'Afrique où l'activité de nos voyageurs pourra se donner large carrière. En effet, hors sur quelques directions, les pays auxquels l'occupation d'Oboq nous ouvre un accès sont encore très incomplètement connus. L'*Infernet* a procédé, ces mois derniers, à l'occupation régulière de la nouvelle station et aux levés hydrographiques des parages voisins.

Les événements qui se passent à Madagascar semblent devoir amener une solution qui consacrerait définitivement nos droits historiques sur cette île, la plus grande du globe après la Nouvelle-Guinée et Bornéo. Là encore la géographie se trouve en face d'immenses territoires à peine parcourus.

M. de Foucauld est revenu sain et sauf d'un périlleux voyage entre Tanger et l'Ouâd-Drâ, puis entre Mogador et Lalla-Marnia sur le territoire algérien. Cette exploration est sans contredit l'une des plus importantes de l'année; elle est la plus importante, peut-être, de celles qui se sont jamais accomplies à travers le Maroc.

Dans la région des grands lacs africains, sur un terrain où Livingstone seul avait pénétré, un officier de la marine française, M. Victor Giraud, chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique, vient de mener à bien une exploration aussi difficile qu'elle était périlleuse. Les résultats en sont encore incomplètement connus, mais nous en savons assez pour affirmer qu'ils assignent à notre compatriote un rang distingué dans la phalange des explorateurs de l'Afrique équatoriale.

Enfin l'opinion publique a chaleureusement salué à son retour M. Thouar, qui s'était courageusement offert à aller rechercher les restes de la mission du docteur Crevaux, anéantie par les indigènes des bords du Pilcomayo. Les géographes ont également applaudi à cette entreprise, qui leur vaut une moisson de données sur un pays nouveau pour la science.

Les lecteurs trouveront plus loin un aperçu sommaire des voyages de MM. de Foucauld, Giraud et Thouar, qui devaient, en raison de leur intérêt exceptionnel, être mentionnés dans ce paragraphe préliminaire.

II

Affronter les inconfortables réalités d'un rude et long voyage à travers des pays fort peu pratiqués, des populations primitives, des climats extrêmes, c'est là un genre de *sport* qui n'est à la portée ni de toutes les intelligences, ni de tous les courages. Il a été pratiqué avec succès par MM. Benoist Méchin et de Mailly Chalon, qui ont choisi pour terrains le plus vaste des continents, l'Asie.

Partis le 9 octobre 1881, de New-Chwang ou plutôt de Ying-dza, qui lui sert de port sur le golfe de Liao-Tong, ils ont d'abord traversé à cheval toute la Mandchourie, visitant sur leur passage Moukden-la-Sainte (Shin-Yang), lieu de sépulture des empereurs de la dynastie actuelle et résidence du vice-roi, qui commande, en Mandchourie, à plus de vingt-cinq millions d'habitants; puis Kirin sur le Soungari, où une foule énorme, qui n'avait encore jamais vu d'Européens, se pressait sur leurs pas. A Ningouta, ils poussaient une reconnaissance sur le territoire coréen, en traversant le fleuve Tiûmen (Mi-Kiang), qui, pendant plus de deux cents kilomètres, forme la frontière de la Corée, pays aussi inaccessible aux Européens que l'était le Japon il y a trente ans.

Après avoir gagné le territoire russe à Novokiewsk, ils repartent de Vladivostock pour traverser la Sibérie orientale, passant près du lac Baïkal, à Irkoutsk, à Tomsk, etc.; puis ils descendent au sud, s'aventurent dans les steppes kirghises, visitent Taschkent, Samarkand, Bokhara, Khiva.

De Khiva, avec une caravane composée de quatre-vingt-cinq chameaux et de cent quarante à cent cinquante cavaliers, ils atteignent l'oasis de Merv, après avoir suivi le cours de l'Amou-Daria et traversé le désert. Ils ont pu visiter le centre des Turkmens, où les Russes s'efforcent de maintenir leur domination à peine établie. Gagnant de là Sarakhs, forteresse persane frontière, MM. Benoist Méchin et de Mailly Chalon opèrent leur retour par Mesched et Téhéran, où ils arrivent le 13 juillet 1883.

Ils auront donc, dans un voyage de deux ans, traversé l'Asie entière, de l'est à l'ouest, en dirigeant quelques pointes du nord au sud; ils auront ainsi parcouru, à travers des pays difficiles, une distance de plus de quatre mille lieues ou dix mille kilomètres.

III

M. Charles Huber, le voyageur bien connu de nos lecteurs, était parvenu à Haïl le 26 octobre dernier; sa marche à travers l'Ouady Sirhan et le Nefoud s'était accomplie sans difficultés et par une température relativement modérée, puisque, dans la journée la plus chaude, le thermomètre n'avait pas dépassé trente-six degrés.

Il a été fort bien reçu par l'émir Ibn Reschid, dont il avait eu déjà tant à se louer, lors de son premier voyage. Une excursion au Gebel Gildiah a rapporté à M. Huber une belle récolte d'inscriptions thamoudéennes, c'est-à-dire d'une époque bien antérieure à l'établissement de l'Islamisme.

Il se proposait de déterminer la position exacte du Gebel Agâ, sur la direction duquel les géographes ne sont pas d'accord, puis de gagner le Hedjaz et d'aller à Tebouk, Teïma et Medaïn Çaleh, pour en rapporter des estampages d'inscriptions précédemment découvertes. Son itinéraire devait ensuite le conduire à Djeddah, d'où il projetait d'expédier ses collections, avant de retourner à Haïl pour revenir par Bagdad. Les trou-

bles politiques de l'Hedjaz l'auront peut-être empêché de donner suite à ce projet.

IV

M. Édouard Glaser, voyageur autrichien, continue ses explorations archéologiques dans le sud de l'Arabie. A la date du 20 février 1884, il venait de rentrer à San'à, d'une excursion semée de périls, au pays des Arhab et des Hâschid. La région parcourue s'étend au nord de San'à et se trouve par conséquent en dehors de l'itinéraire suivi par M. Joseph Halévy dans son voyage au Nedjran. M. Glaser a visité des localités où nul Européen n'avait encore mis le pied, s'attachant surtout à celles qui ont un intérêt archéologique et où l'on rencontre encore des traces de l'antique civilisation himyarite. A travers mille dangers, il a réussi à pénétrer jusqu'au mont Dhurb, aux ruines de Sirouah, au mont Tafâr et à Nâ'at; il en a rapporté une ample moisson d'inscriptions himyarites inédites, dont il a pris copie sur les lieux mêmes.

V

L'expédition russe entreprise dans la région du Pamir, sous les auspices du gouverneur général du Turkestan, par le capitaine Putiata, le géologue Ivanoff et le topographe Bondersky, a été menée à bonne fin.

La partie orientale du Pamir a été traversée dans toutes les directions possibles, et ses limites au sud ont été reconnues et rattachées à ce que nous en avaient fait connaître d'autres explorateurs.

Les résultats considérables recueillis par l'expédition contribueront à jeter un jour nouveau sur cette curieuse région, la plus élevée de l'Asie centrale « sur l'épine dorsale du monde ».

Un autre voyageur russe, le docteur Regel, a poursuivi ses investigations dans le Darwaz et le Shugnan, contrées qui jusqu'ici n'avaient été visitées que par des *paundits*, émissaires hindous dressés aux observations à faire en voyage.

VI

Le colonel Prjévalsky est reparti en octobre 1883, pour visiter la région peu connue du Turkestan central et s'avancer peut-être jusqu'au Tibet septentrional. D'après ses premières nouvelles, l'expédition, ayant franchi le désert de Gobi, était parvenue dans l'Alachan; elle était en bonne santé, bien qu'elle eût éprouvé des froids assez intenses pour amener la congélation du mercure dans les thermomètres. Actuellement les voyageurs doivent être au Tzaïdam, peut-être même au Tibet.

VII

Ce semestre apporte de bonnes nouvelles d'un voyageur tout à fait méritant, le docteur Paul Néis, médecin de la marine, chargé d'une mission du ministère de l'Instruction publique.

M. Néis a envoyé de Luang-Prabang, dans le haut Laos, où il se trouvait encore en novembre dernier, des notices intéressantes relatives au pays des Phouons, situé sur les cours supérieurs du Song-Câ et du Song-Phô, et sur les hauts cours du Nam-San et du Nam-Muon, affluents du Nam-Mékong. Dévalisé par les Phouons et empêché de revenir par le Tongking, il se proposait de partir pour le Nam-Ouh, puis de remonter le Mékong jusqu'à Xieng-Sen, d'où une rivière navigable permet de se rendre à Xieng-Haï; de là, à dos d'éléphant, il marcherait sur Xieng-Maï, situé aux confins de la Birmanie et le plus grand centre commercial du haut Laos. Le Nam-Ping, affluent navigable du Ménam, devait le ramener à Bangkok. Nous savons aujourd'hui qu'il y est arrivé en bonne santé.

M. Néis a signalé une véritable invasion des Hôs, population chinoise, qui, comme une nuée de sauterelles, se répand dans le pays des Phouons et enserrent de toutes parts Luang-Prabang.

VIII

En Éthiopie, le royaume de Chawa est depuis une quarantaine d'années lié par un traité avec la France. C'est ce pays que la « Société des factoreries françaises de l'Afrique équatoriale » a choisi comme champ de son activité. Une expédition, conduite par M. Brémond, et dont font partie M. Aubry, ingénieur des mines, le docteur Hamon et M. Hénon, sous-lieutenant de cavalerie, est arrivée l'automne dernier à Ankôber, capitale du royaume. Porteurs de présents pour le roi Menelik II, les envoyés de cette société ont trouvé le meilleur accueil de la part du souverain, qui songe à faire établir un service de bateaux à vapeur sur la rivière Awâsi (ou Haouach), afin de faciliter les communications entre ses États et notre nouvel établissement maritime d'Oboq. M. Brémond et ses compagnons étaient arrivés le 14 septembre dernier à Entoto (Chawâ). Aux dernières nouvelles, M. Aubry se disposait à partir pour le pays des Oromo (Galla), tandis que M. Hénon avait obtenu l'autorisation d'aller au pays de Kaffa, par le Limmou, le Guera, le Djimma, le Koullou et d'explorer le cours inconnu de l'Awâsi, avec le lac Zouaï, que nos cartes ne montrent encore que sur la foi d'informateurs indigènes.

IX

Plus au sud, nous trouvons un autre voyageur français, missionnaire du ministère de l'Instruction publique, M. Georges Révoil, déjà célèbre par ses explorations au pays des Çomalis. De Zanzibar, où il s'est embarqué, il fait à Marka une escale, où son boutre embarque un agent attitré de la fameuse confrérie de Sidi Abd el-Qâder el-Ghilâni, celle-là même qui dispute maintenant à l'Angleterre la possession du Soudan égyp-

tien et peut-être de l'Égypte. C'est de Mougdicha ou Magadoxo que M. Révoil part pour l'intérieur, et d'abord pour le pays de Guélédi, où il arrive après avoir été par deux fois attaqué. La situation est telle, grâce à l'influence occulte de la secte, que notre compatriote est forcé de perdre cinq mois et demi avant de pouvoir organiser son départ pour la côte du golfe d'Aden. Il se met en route sous la conduite d'une escorte convenablement catéchisée par les pires ennemis du progrès en Orient, et, à quelques kilomètres de Guélédi, on retient à grand'peine le bras de l'assassin chargé de faire disparaître M. Révoil; mais, en présence du nombre des assaillants, il est impossible de soustraire à la cupidité de l'ennemi les marchandises qui sont le viatique de l'explorateur. Tout est pillé par ordre du successeur du meurtrier de Théodore Kinzelbach, le dernier Européen qui eût visité le pays de Guélédi. M. Révoil, inexorablement empêché de poursuivre son voyage, revient en France chargé, malgré tous ces graves contretemps, d'un précieux butin scientifique.

X

Après un silence de plusieurs mois, M. Giraud, enseigne de vaisseau de la marine française, chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique, a fait parvenir de ses nouvelles, et d'emblée le voilà placé parmi les grands explorateurs de l'Afrique.

Parti le 17 décembre 1882, de Dâr-es-Salâm, sur l'océan Indien, il gagna l'Oussagara par la route des lieutenants Burton et Speke; puis, faisant route au sud et au sud-ouest, il atteignait une grande rivière, la Rouhaha, qui, suivant lui, serait un tributaire du lac Nyassa.

S'engageant ensuite dans les chaînes de montagnes de Kondi, M. Giraud atteignait enfin le rivage nord du lac Nyassa. Il se trouvait là dans un État bien constitué et cultivé, gouverné par Makoura, souverain hospitalier, qui lui fit le meilleur accueil.

Il continua son voyage, coupant plus loin de grandes rivières, puis la chaîne de hautes montagnes qui borde à l'ouest le Nyassa, pour pénétrer dans la vaste plaine du Chambèze (Tchambézi). C'est là qu'il entra dans le royaume d'Ouemba. Considérablement agrandi par suite des guerres heureuses de son souverain actuel, Ketinkourou, l'Ouemba s'étend aujourd'hui des environs du Tanganyka, du côté nord, au lac Bangwéolo, du côté sud, et des environs du lac Nyassa, à l'est, au Lounda, à l'ouest.

Dix marches amenèrent M. Giraud de la capitale de l'Ouemba au lac Bangwéolo, qu'il ne put explorer en entier, mais sur lequel ses observations sont très importantes. Le lac Bangwéolo, découvert par Livingstone, n'est en réalité qu'un vaste marais avec cinquante-cinq kilomètres d'eau libre, profonde de quatre mètres au maximum; il faut donc réduire ce lac au quart des dimensions que Livingstone lui avait attribuées. La rivière Louapoula en sort bien, mais à l'opposé du point marqué sur la carte de l'explorateur anglais, et c'est au sud-ouest, non au nord, que le courant entraînait le canot de M. Giraud. Fait prisonnier près de la grande chute de Mombottouta, M. Giraud fut conduit au pays de Waousi, d'où il réussit à s'échapper après une captivité de deux mois. Ayant pu rejoindre sa caravane auprès du Kazembé ou souverain de Lounda, il dut employer la force pour continuer sa route; c'est en combattant qu'il parvint au lac Mœro, d'où il atteignit enfin Karéma, en traversant le lac Tanganyka.

M. Giraud annonçait son intention de repartir de Karéma au mois de mars, pour gagner le Kongo et redescendre le fleuve jusqu'à la côte occidentale.

XI

Tout récemment est rentré en France un jeune voyageur, M. de Foucauld, qui vient de passer une année à parcourir des parties encore inexplorées de ce Maroc si peu connu, bien qu'il soit presque à notre seuil. Tanger a été son point de départ pour un premier et sinueux itinéraire qui, du nord au sud, par les Zaïanes, les Tadla et à travers la chaîne de l'Atlas, l'a conduit jusqu'aux rives de l'Oued-Drâ; il a coupé, non loin de leurs origines, les cours d'eau tributaires de l'Océan.

Rentré à Mogador, où il s'est ravitaillé, M. de Foucauld en est reparti pour entreprendre un second trajet, plus difficile encore à accomplir et plus important que le premier. Il a cheminé, cette fois, en décrivant de grands lacets, à peu près parallèlement aux directions générales de l'Atlas; il s'est approché de Tafilelt, et, remontant vers le nord-est, il a regagné la province d'Oran, après avoir suivi une partie de la Melouya, qu'il était question, en ces derniers temps, d'adopter comme limite entre l'Algérie et le Maroc. Dans ce parcours considérable, il a passé au nœud hydrographique des fleuves tributaires de l'Océan comme le Sebou, des sables du Sahara comme l'Oued-Ghîr, de la Méditerranée comme la Melouya.

M. de Foucauld, malgré les périls actuels d'un voyage en plein pays musulman, a réussi à recueillir d'abondantes notes et des croquis, à faire des observations de tout genre, et à déterminer même un certain nombre de positions astronomiques.

XII

Contrairement aux bruits qui avaient couru, M. de Brazza est vivant et bien portant; il a conclu des traités avec les chefs sur le chemin de l'Ogôoué au haut Kongo, et complété, entre le cap Lopez et Brazzaville, la chaîne d'établissements que couvrira le pavillon français.

Aux plus récentes nouvelles, M. de Brazza était sur le Kongo, assez en amont de la plus élevée des stations de M. Stanley. Là encore il avait conclu des traités avec des chefs plus puissants que le Makoko; celui-ci était resté, d'ailleurs, fidèle à ses engagements. Les

chaloupes destinées à naviguer sur le grand fleuve étaient en route. D'autre part, le docteur Ballay, après un assez long séjour à Brazzaville, avait descendu le Kongo, se dirigeant vers la côte.

Il est à jamais regrettable que les retards apportés au départ de notre expédition aient laissé à l'Association belge le loisir de constituer une série de postes qui, du Kouilou au Kongo, interceptent les principales vallées d'accès vers la côte.

Malgré tout, cependant, l'œuvre pénible, mais généreuse, à laquelle s'est voué M. de Brazza se continue grâce à l'énergie déployée par l'explorateur, grâce au dévouement de ses compagnons de lutte, grâce aussi à la clairvoyante et tenace fermeté de ceux qui soutiennent ici les intérêts de la mission française de l'Ouest africain.

La géographie lui doit déjà des résultats considérables. Le docteur Ballay, par exemple, a fait une exploration du cours de l'Alima dont l'exposé est attendu. D'autre part, M. Dutreuil de Rhins, pendant les quelques mois de son séjour en Afrique, a levé à la boussole la partie du cours de l'Ogôoué comprise entre Njolé et la rivière Lolo, c'est-à-dire une longueur de plus de six cents kilomètres de fleuve. Enfin, M. Mizon, lieutenant de vaisseau, après avoir sillonné d'explorations le plateau entre le Kongo et l'Alima, est revenu en traçant à travers le pays un long itinéraire qui va de Franceville à Mayumba sur la côte, en pays nouveau pour la géographie. Ainsi se garnira peu à peu la carte du grand triangle de pays dont les côtés sont le littoral, l'Ogôoué et le Kongo. Déjà cette région nous apparaît sous une forme toute nouvelle dans la feuille San-Salvador, la dernière qui ait paru de l'excellente carte de l'Afrique dressée au Dépôt de la Guerre par le capitaine de Lannoy.

XIII

Sur les hauts affluents occidentaux du Nil, la fin de l'année dernière nous laissait un triste souvenir. M. J. M. Schuver était tué par les Denka sur le Bahar-el-Ghazâl. D'autre part, Lupton-Bey, gouverneur de la province égyptienne du Bahar-el-Ghazâl, a fait dans l'intérieur une campagne et, soit par lui-même, soit par ses subordonnés, il a étendu les reconnaissances géographiques dans le pays de Bauda et jusqu'à la rivière Koûta, qu'il suppose être un affluent du Kongo.

D'un autre côté, le docteur Junker, qui travaille si utilement et depuis si longtemps dans la même région, a envoyé un rapport sur ses derniers travaux. Tant par observation directe que d'après l'expérience de son compatriote Bohnsdorf, il a reconnu le Wellé entre le confluent de la Kibali et de la Gadda, jusqu'à 24°55′ de longitude est; il a reconnu également, au sud-est, vers le deuxième degré de latitude nord, la rivière Nepoko, qu'il croit être un affluent du Kongo, et qui serait en effet le cours supérieur de l'Arouwimi. Le docteur Junker a réalisé un progrès notable sur les données du docteur Potagos.

De la mission allemande dans l'est de l'Afrique tropicale sud, on a reçu la nouvelle que son chef, le docteur Kaiser, avait succombé sur les bords du lac Rikwa, situé à l'est du Tanganyka. Le docteur Bœhm et M. Richard qui complétaient la mission, ont continué leur route sur Karéma. Au milieu de nouvelles incomplètes nous retrouvons M. Richard à la station belge de M'pala, sur le rivage ouest du Tanganyka, où il est arrivé par les monts du Maroungou, c'est-à-dire par le sud; c'est là qu'il attendait le docteur Bœhm, grièvement blessé dans un combat le 25 mars 1883.

XIV

Aux environs du massif du Kilima-N'djâro, M. Thomson, après un voyage au lac Naïvacha, récemment découvert par le docteur Fischer, se dispose à partir pour l'intérieur, et le Kilima-N'djâro lui-même sera bientôt visité par M. H. H. Johnston, compagnon de lord Mayo dans le pays des Ovambo et au Kongo. M. Johnston est maintenant chargé d'une mission par la *British Association*.

Les Masaï, race pastorale, belliqueuse et envahissante, peuplent la région inconnue qui se développe à l'ouest du Kénia et du Kilima-N'djâro. Là, sur l'arête du plateau intérieur et à l'ouest du dernier massif, se dresse un volcan, le Doényo-N'gaï. Le docteur Fischer, pendant ses longues courses chez les Masaï et les Makouavi, avait déjà, lui le premier, pu constater l'existence du lac Naïvacha, au sud-ouest du mont Kénia. La relation de ces découvertes sera, on le conçoit, un document géographique de premier ordre.

Le Kénia donne naissance à la fois à l'artère mère du fleuve Tana ou Dana et à son grand bras nord, l'Ozi. On ne connaissait encore que quelques kilomètres du cours de la Tana et de l'Ozi, à partir de leurs embouchures. MM. Clément et Gustave Denhardt viennent de lever dans ses moindres détails une nouvelle section de cent cinquante kilomètres du cours de la Tana, en appuyant leur travail sur une triangulation et des observations astronomiques.

XV

Au sud du Tchambézy, qu'il ne faut pas confondre avec le Zambézy, les Anglais travaillent sans relâche, et des préoccupations économiques y dominent parfois les préoccupations scientifiques. Un explorateur éprouvé, M. Stewart, a étudié, en vue d'une route projetée, la contrée qui sépare le lac Nyassa du lac Tanganyka, et déterminé, en passant, l'altitude de la source de la Tchambézy. M. Stewart est mort en revenant au Nyassa (30 août 1883).

En quittant cette contrée, annonçons qu'aux plus récentes nouvelles on montait, sur le lac Tanganyka, la première embarcation à vapeur destinée à sillonner ses eaux. C'est la *London Missionary Society* qui aura réalisé ce progrès. L'établissement de bateaux à

vapeur sur les grands cours d'eau — lacs ou fleuves — des pays nouveaux marque toujours une ère dont la géographie doit enregistrer les débuts.

M. O'Neill, consul d'Angleterre à Moçambique, a fait un voyage très utile au lac Chirwa et sur la rivière Loudjendé, tandis qu'un naturaliste, son compatriote, M. H. Drummond, envoyé par l'*African Lakes Company*, a gagné le lac Chirwa en quatre marches à partir du point où il a quitté la rivière Chiré (bassin du Zambézy). Il a constaté que la nappe d'eau du Chirwa ne couvre plus qu'une très petite partie du lit de ce lac, et que la Loudjendé n'en sort plus, mais en est séparée par un grand banc de sable.

XVI

L'Association dont M. Stanley est toujours l'agent principal, continue à fonder ses stations tant sur le Kongo même, que sur ses affluents ou dans les contrées avoisinantes. La plus récente est la station de l'Équateur, sur la rive sud du Kongo, près du confluent de l'Ourouki, qui reçoit les eaux du lac Mantoumba, découvert par M. Stanley en 1883. A côté des stations du Kongo, l'Association en a échelonné d'autres sur la ligne d'eau du fleuve Niari-Kouilou, découverte naguère par M. de Brazza, au nord de la partie du Kongo que barrent les cataractes.

Deux subordonnés de M. Stanley, le capitaine Elliot et le lieutenant Van de Velde, ont étudié, dit-on, le fleuve Kouilou et la rivière Niari son affluent. Nous voudrions rendre aux travaux géographiques des collaborateurs de M. Stanley, l'hommage dont ils doivent être dignes, mais les publications de l'Association dont ils relèvent sont trop insuffisantes pour nous permettre l'accomplissement de ce devoir.

XVII

L'esprit religieux militant, qui est une force immense chez les Anglais, ne reste pas non plus inactif sur le Kongo, et la géographie doit au missionnaire Comber un levé complet, quoique rapidement exécuté, du Stanley-Pool, qui a neuf cents kilomètres carrés de superficie, soit six fois l'étendue que lui assignait son découvreur.

Il y a beaucoup à espérer du voyage entrepris par M. Joseph Chavanne le célèbre géographe viennois. M. Chavanne vient de partir pour le compte de l'Institut national de géographie de Bruxelles. Sa mission est de faire la topographie des deux bassins du Kongo et du Kouilou jusqu'à la station de l'Équateur, à l'est. Il tentera ensuite de résoudre le problème du Wellé.

XVIII

Sur la partie inférieure du Niger, c'est-à-dire à l'opposé du point où opère politiquement la France, nous trouvons deux manifestations de l'activité de nos voisins.

M. R. E. Flegel, se lassant d'attendre à Loko, au confluent de la Bénoué, des fonds qui lui permettraient de partir pour l'Adamawa, est revenu à Lagos. Il a ensuite relevé, jusqu'à la hauteur d'Idda, la carte du marigot d'Amambara, qui afflue, près d'Onitscha, dans la rive est du Kwâra.

Un riche habitant de Halle (Prusse), M. Richeck, vient de monter à ses frais une expédition destinée à étudier à fond le sol et les habitants du bassin du Kwâra. Il a chargé de cette mission M. Krause, auquel ses études linguistiques, continuées pendant un long séjour à Tripoli de Barbarie, donneront peut-être des facilités.

XIX

On se rappelle le départ du lieutenant de vaisseau Rogozinski, de la marine russe, et du géologue Tomezek pour la région du Kameroûn. Ces explorateurs ont remonté, jusqu'à une centaine de kilomètres de la côte, la rivière Moungo qui coule à l'est du massif des Kameroûn, pour aller tomber dans l'estuaire du Madiba-di-Dwalla (Kameroûn); ils ont visité le Balombi-ba-Mbou, « rivière des éléphants », et leur expédition ajoutera une précieuse reconnaissance géographique à celles que nous devions aux missionnaires anglais MM. Grenfell et Combes.

XX

Il y a de cela une dizaine d'années, les Allemands ont créé des établissements scientifiques et commerciaux sur le littoral de l'océan Atlantique, dans la zone équatoriale. Un des plus justement célèbres parmi les explorateurs en Afrique, le docteur Nachtigal, a quitté la gérance du consulat d'Allemagne à Tunis, avec mission d'étudier sur place les intérêts allemands dans l'Ouest africain; il devait préparer ou réaliser la prise de possession par l'Allemagne de la baie d'Angra Pequeña, à l'embouchure du Fish River, dans le pays des Orlam, ou grands Nama-Kwa, c'est-à-dire dans la région encore libre qui sépare les possessions portugaises des possessions anglaises.

XXI

Le fait le plus saillant que nous ayons à signaler en ce qui concerne l'Amérique du Sud, est la traversée du Chaco boréal par M. Arthur Thouar.

On se souvient qu'à la nouvelle du désastre de la mission Crevaux, M. Thouar se lança sur les traces de l'infortuné voyageur, soit pour recueillir des renseignements précis, soit pour secourir, s'il en était temps encore, ceux des membres de la mission qui auraient pu échapper au massacre.

Le 20 août, M. Thouar partit de Tarija pour Caïza et Santa Barbara, qui porte aujourd'hui le nom de « colonie Crevaux ». Il ne tarda pas à acquérir la triste certitude que les prisonniers faits par les Tobas avaient été mis à mort, et il ne put recueillir que quelques me-

nus objets ayant appartenu à la mission. Parvenu le 11 septembre sur le théâtre de l'événement, il y planta une croix, en hommage à la mémoire des victimes. Puis commença, à travers les solitudes du Chaco, un voyage semé de difficultés, de péripéties émouvantes et périlleuses. La colonne, constamment harcelée par les Indiens, manquait de vivres; les hommes refusaient d'avancer; par son énergie seule, M. Thouar réussit à dominer la situation, et, le 10 novembre 1883, ces hommes décimés, exténués, le visage pâle et les vêtements en lambeaux, arrivaient enfin sur les bords du Paraguay, à quelques kilomètres au-dessus de l'Assomption, où une embarcation les transporta. La route du Chaco était désormais ouverte et il demeurait établi qu'à certaines époques de l'année, le Pilcomayo constitue une artère aisément navigable pour des bateaux d'un faible tirant d'eau, entre le Paraguay, la République Argentine et la Bolivie.

XXII

La République Argentine met un zèle louable à faire explorer les diverses parties de son immense territoire. Un des résultats les plus notables de ces efforts serait la constatation de la possibilité, signalée par l'ingénieur Brondsted, attaché à l'expédition du général Villegas, d'établir une communication fluviale entre les deux océans, par le Rio Negro, le Rio Limay et le lac Lajara, d'où sort le rio Huahem, tributaire du lac Pirihuacó. De ce dernier lac sort le Rio Calle-Calle, qui, en traversant Valdivia, va décharger ses eaux dans le Pacifique.

Nous ne quitterons pas la République Argentine sans parler des explorations de M. Francisco P. Moreno, qui ont un caractère exclusivement scientifique. Le savant directeur du Musée anthropologique de Buenos-Ayres a entrepris, dans les provinces argentines du nord (Cordoba, Mendoza, San Juan, etc.), un long voyage qu'il compte étendre jusqu'en Bolivie. Il s'y livre plus spécialement à des études d'anthropologie et d'archéologie. M. Moreno recherche l'origine de l'homme américain primitif et les traces de son développement avant l'époque de la découverte de l'Amérique.

XXIII

Après un long silence, M. Richard Payer, qui depuis plusieurs années (1881-1884) explore la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Amazone et celui de l'Orénoque, a enfin donné de ses nouvelles, datées de Manaos, 26 février 1884; elles promettent une ample moisson de résultats géographiques.

Sa lettre parle des difficultés contre lesquelles il a eu à lutter sur le Rio Branco (Urariquera). Vivant au milieu des Indiens Pouroucoutous à moitié sauvages, il lui fut impossible de trouver des guides qui connussent l'unique passage entre les sources du Rio Branco et l'Orénoque. Les provisions manquaient; M. Payer et son escorte ne pouvaient songer ni à se procurer des vivres en chassant, ni à allumer du feu, de crainte de trahir leur présence au milieu de tribus hostiles. Son escorte finit par l'abandonner, et l'explorateur, convaincu de l'impossibilité d'aller plus avant dans la direction qu'il avait choisie, résolut d'attaquer la difficulté en prenant une route opposée, c'est-à-dire en cherchant à pénétrer par le nord dans le bassin de l'Amazone.

XXIV

La *Romanche*, qui, sous les ordres de M. le capitaine de frégate Martial, avait conduit à la Terre de Feu la mission scientifique française chargée d'y observer le passage de Vénus, en a rapporté de précieuses données hydrographiques. On ne possédait, pour ainsi dire, de ces parages que la carte de Fitz Roy, résultat de reconnaissances rapides opérées par le *Beagle* de 1830 à 1834. Les travaux de la *Romanche* ont permis de contrôler, de rectifier et de compléter les indications précédentes.

On a relevé en outre un fait qui semble contredire l'idée que nous nous formons généralement du climat de ces régions situées à l'extrémité australe de l'Amérique; c'est que, dans l'archipel du cap Horn, les températures extrêmes observées ont été de + 24°5 (20 février) et — 7°3 (7 août); la température moyenne de l'année a été de + 5°55; celle de l'été, de + 7°17 et celle de l'hiver, de + 3°56.

Au point de vue géologique, l'archipel du cap Horn offre une grande analogie avec les côtes de la Norvège et de la Laponie : on y rencontre les mêmes échancrures profondes (fjords) et les falaises basaltiques.

Les recherches de tout genre faites par les officiers de la *Romanche* en dehors même de l'hydrographie, forment, avec les observations de la mission établie à la baie Orange, un précieux et riche ensemble pour l'étude des terres et des mers aux abords du cap Horn.

XXV

Les explorations à l'intérieur de l'Australie tendent à se multiplier. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes des plus récentes qui, à côté de leur caractère pratique, celui de découvrir de nouveaux pâturages, intéressent aussi la géographie.

Telle est, par exemple, l'expédition de MM. J. O'Donnell et Carr Boyd. Partie de Delamare, grande station d'élevage située par 15°35′ de latitude sud et 131°50′ de longitude est (Greenwich), elle avait pour mission de reconnaître plus minutieusement les régions fertiles découvertes en 1879 dans le nord-ouest de l'Australie, par Alexandre Forrest, et auxquelles on a donné le nom de district de Kimberley. Après avoir remonté le cours supérieur du Victoria, elle se dirigea vers le Sterling Creek, reconnut le Negri et l'Ord et suivit ce dernier jusqu'à son embouchure dans le golfe de Cambridge. On l'avait crue perdue, lorsque, après six mois,

une dépêche annonça son heureuse arrivée à la station Catherine de la ligne télégraphique intercontinentale.

De cette même station était partie aussi, sous la direction de M. David Lindsay, une expédition chargée d'explorer le district d'Arnheim, à l'ouest du golfe de Carpentarie. Malgré de sérieux obstacles et les tourments de la soif (les explorateurs passèrent une fois deux jours et une nuit sans trouver d'eau), l'expédition revint satisfaite des résultats obtenus, après avoir presque atteint les caps Arnheim et Wilberforce.

Enfin, M. C. Winnecke, parti de la station de Corvarie, au nord du lac Eyre, a traversé la région, encore inconnue, comprise entre la rivière Warburton (limite ouest du Queensland) et la ligne télégraphique transcontinentale, du vingt-septième au vingt-huitième degré de latitude sud.

XXVI

La colonisation, sinon l'annexion de la Nouvelle-Guinée, continue à occuper vivement les esprits en Australie. Deux grands journaux de Melbourne, l'*Argus* et *The Age*, ont organisé à leurs frais des expéditions pour explorer la partie sud-est de l'île.

La première expédition, celle de l'*Argus*, sous la conduite du capitaine W. E. Armit, a réussi à pénétrer à une certaine distance dans les terres, en prenant comme point de départ Port Moresby, sur la côte sud-ouest, vers l'extrémité orientale de l'île. Elle n'était plus guère qu'à deux journées de marche de la côte nord-est, lorsqu'elle dut opérer son retour. Les fièvres, auxquelles succomba le naturaliste américain Danton, membre de l'expédition, avaient rendu le voyage difficile.

La seconde expédition, celle du journal *The Age*, confiée à M. G. Ernest Morrison, quitta Port Moresby peu après le retour de la précédente. Elle avait pareillement pour objectif la traversée de l'île dans la direction du nord-est. La difficulté de trouver un passage pour franchir la chaîne centrale l'empêcha de suivre l'itinéraire qu'elle s'était tracé. M. Morrison ayant été grièvement blessé dans une rencontre avec des indigènes, l'expédition se vit obligée de revenir en toute hâte à Port Moresby.

Ces diverses tentatives d'exploration ne paraissent pas avoir donné de grands résultats géographiques.

XXVII

La dernière revue avait laissé la *Dijmphna* emprisonnée dans les glaces de la mer de Kara. C'était au moment où l'équipage de la *Varna*, abandonnant le glaçon sur lequel il avait établi son campement après que le navire eut coulé, tentait de se diriger, à l'aide des traîneaux et des canots, vers l'île de Waigatsch. Cette tentative, comme nous le savons, réussit malgré tous les périls qu'elle présentait, et la mission hollandaise de la *Varna* fut recueillie, le 25 août, près du cap Grebeni, par le *Nordenskiöld*.

Le lendemain du départ de la mission hollandaise, la *Dijmphna* se trouva inopinément dégagée des glaces qui l'entouraient. Mais, les avaries éprouvées par le navire ne lui permettant pas de manœuvrer, il allait à la dérive, tantôt dans une direction, tantôt dans l'autre. La résultante de ces mouvements la conduisit insensiblement jusque près du cap Bolwanofsky, à l'extrémité nord de l'île de Waigatsch. Il y avait juste un an que l'équipage de la *Dijmphna* n'avait vu la terre. Le 26 septembre, enfin, le navire se trouva hors du détroit de Kara, dans une mer libre, et put faire voile pour la Norvège. Le 10 octobre, il jetait l'ancre à Vardœ.

XXVIII

On est toujours sans nouvelles de l'expédition américaine au pôle arctique, partie de Saint-Jean de Terre-Neuve, le 7 juillet 1881, sous le commandement du lieutenant A. W. Greely.

Le but de cette expédition était, comme nous l'avons dit dans une précédente revue, d'établir une station météorologique dans la baie de Lady Franklin, au delà du quatre-vingt-unième degré de latitude nord. Elle y était installée, à Fort Conger, dès les premiers jours d'août 1881 ; mais, depuis que le *Proteus*, qui l'avait transportée à sa destination, l'eut quittée pour revenir à Terre-Neuve, c'est-à-dire depuis le 18 août 1881, on est sans nouvelles précises.

Les rumeurs les plus inquiétantes se sont répandues. A deux reprises déjà, on avait expédié des navires au secours de cette expédition, mais aucun n'a pu l'atteindre.

Une nouvelle tentative est faite actuellement sous les auspices du gouvernement des États-Unis. Le *Bear*, la *Thétis*, anciens navires baleiniers d'une construction solide, et l'*Alert*, qui a déjà parcouru les mers arctiques, sont partis le 11 mai à la recherche de la mission Greely. Espérons qu'ils ramèneront sains et saufs les hommes courageux et les savants dévoués qui en font partie, et que nous n'aurons pas à déplorer encore une catastrophe.

XXIX

Voilà qui nous amène à parler du lugubre épilogue de l'expédition de la *Jeannette*. Les corps du capitaine De Long et ses compagnons, recueillis à l'endroit où le lieutenant Melville les avait découverts, viennent d'être transportés aux États-Unis, où ils ont été inhumés en grande pompe. Sur l'ordre du gouvernement russe, tous les moyens de transport avaient été mis à la disposition du triste convoi qui, de Moscou, se dirigea sur Berlin et Hambourg, où il est arrivé le 3 février. Là, les principales sociétés de géographie de l'Allemagne, qui avaient organisé une cérémonie funèbre en l'honneur de ces infortunés marins, victimes de leur devoir et de leur dévouement, ont accompagné les dix cercueils jusqu'à bord de la *Frisia*, chargée de les transporter à New-York.

GRAVURES.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS. —	DESSINATEURS.	
Place et palais municipal de Mérida	D. Lancelot	1
Vue panoramique de Mérida	Taylor	5
Maison de don Francisco de Montejo à Mérida	D. Lancelot	6
Intérieur de la maison de don Alvaro Péon	H. Clerget	7
Marchandes de fruits à Mérida	E. Ronjat	8
Cathédrale de Mérida	Taylor	9
Types mayas	E. Ronjat	11
Maison de métis à Mérida	D. Lancelot	12
Femmes métisses et porteur d'eau à Mérida	E. Ronjat	13
Une rue à Mérida	Taylor	15
Hacienda d'Ascorra	A. de Bar	16
Le volan coché	E. Ronjat	17
Pyramide à Aké	Taylor	19
Grande galerie à Aké	H. Chapuis	21
Piliers de la grande galerie d'Aké	H. Chapuis	23
Bas-relief en ciment à Aké	P. Sellier	24
Place du Marché à Izamal	Dosso	25
La grande pyramide Kinich-Kakmó à Izamal	Slom	27
Grande figure base d'une pyramide à Izamal	P. Sellier	28
Cénoté de Xcolac	Dosso	29
Place du village de Tunkas	Dosso	30
Les préparatifs de la « jarana » à Citas	Dosso	31
Église et place de Citas	Dosso	32
Le Castillo à Chichen-Itza	Taylor	33
Ornementation du palais des Nonnes	P. Sellier	35
Aile gauche du palais des Nonnes	Taylor	37
Montants de porte dans le Castillo à Chichen-Itza	P. Sellier	38
Façade du Castillo	Taylor	39
Colonne toltèque à Tula, colonne dans le Castillo à Chichen-Itza	P. Sellier	40
Cénoté sacré	A. de Bar	41
Bas-relief avec inscriptions. Palais Akab-sib	P. Sellier	42
Montants de la porte du Jeu de paume à Chichen-Itza	P. Sellier	43
Portique à Chichen-Itza	Taylor	44
Jeu de paume à Chichen-Itza	A. de Bar	45
Intérieur d'une salle du Jeu de paume à Chichen-Itza	P. Sellier	46
Pierre de Tizoc	P. Sellier	47
Statue du dieu Tlaloc trouvée à Chichen-Itza	P. Sellier	48
Statue du dieu Tlaloc trouvée dans les environs de Tlascala	P. Sellier	48
Deuxième palais à Kabah	H. Chapuis	49
Vases du Yucatan et de Teotihuacan	P. Sellier	51
Palais et pyramide à Kabah	A. de Bar	53
Détail du palais à Kabah	H. Chapuis	54

	DESSINATEURS.	
Ruines du premier palais à Kabah	H. Chapuis	55
Escalier et intérieur du palais de Kabah	Taylor	56
Palais du gouverneur à Uxmal	Slom	57
Bas-reliefs	P. Sellier	58
Détail du palais du gouverneur à Uxmal	H. Chapuis	59
Hacienda d'Uxmal	D. Lancelot	60
Ruines d'Uxmal. Vue générale	Slom	61
La Maison du Nain à Uxmal	Taylor	63
Inscriptions du palais du gouverneur à Uxmal	P. Sellier	64
Embarquement de la duègne	Riou	65
Vue de Campêche	Riou	67
Hôtel Grijalva à Frontera	Riou	68
Idoles en terre cuite de Tabasco	P. Sellier	69
L'Usumacinta à Jonuta	Riou	71
Un coin de Ténosiqué	Riou	72
Exploitation de l'acajou	Riou	73
Joueurs de marimba	P. Fritel	75
Campement dans la forêt	Riou	77
Don Pépé Mora	Riou	79
L'Usumacinta au Paso Yalchilan	Riou	80
Campement au Paso Yalchilan	A. Slom	81
Chef lacandon et types lacandons	P. Fritel	83
Pile votive à Lorillard	A. Slom	85
Idole dans un temple lacandon	H. Chapuis	88
Premier temple à la ville Lorillard	H. Chapuis	89
Modèle d'un ancien temple	P. Sellier	90
Second temple à Lorillard	A. de Bar	91
Vases lacandons à la ville Lorillard	P. Sellier	92
Linteau sculpté à Lorillard	P. Sellier	93
Linteau de pierre à Lorillard. Sacrifice à Cuculcan	H. Chapuis	95
Linteau à Lorillard	P. Sellier	96

VOYAGE AUX PHILIPPINES. — Début d'une plantation chinoise dans la province de Malacca — Dosso — 97
Notre arrivée chez les Manthras du Bukit Kumunin — Dosso — 99
Cantonnier malabar et colporteur chinois — Tofani — 101
Véranda d'une case malaise — Dosso — 103
Bajah malais et sa femme — E. Ronjat — 104
Négritos de la sierra de Marivelès (île de Luçon) — Tofani — 105
Danse du mariage chez les Négritos — Dosso — 107
Plantation du riz en cadence par les Tagalocs — Dosso — 109
Soirée d'une famille tagale — Dosso — 111
Un gobernadorcillo — E. Ronjat — 112
Le village de Luçon — A. Slom — 113
Le volcan Mayon vu de la Casa Real d'Albay — A. de Bar — 115
Marché de Daraga — Dosso — 117
Salon du négociant chinois Narcisso à Daraga — Tofani — 119
Chinois arrivant et Chinois arrivé — Tofani — 120
Grotte du Levant; île de Cagraray, golfe d'Albay — Dosso — 121
Une rue de Libog — P. Langlois — 123
Intérieur d'une case bicole — Dosso — 125
Moros-Moros (drame et ballet) au théâtre d'Albay — Dosso — 127
Cuadrillero — Tofani — 128
Rade de Soulou — A. de Bar — 129
Épisode de l'attaque des « juramentados » — Tofani — 131
Cadavres des juramentados réunis après l'attaque — Tofani — 133
Attelage de labour à Soulou — Dosso — 135
Assaut de la maison de M. Schuck — Dosso — 136

	DESSINATEURS.	
Maison d'un Soulouan aisé	Dosso	137
Palais du sultan de Soulou	E. Ronjat	139
Femme de Soulou	Thiriat	140
Praw de Soulou	Dosso	141
Marché de Maïbun	Dosso	143
Mohammed, sultan de Soulou en 1880	Thiriat	144
LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE. — Musiciens saluant le lever du soleil	Tofani	145
Méïdan Chah à Ispahan	Barclay	147
Notre escorte à la mastched Chah d'Ispahan	Tofani	149
Vestibule de la mastched Chah	Barclay	151
Le mirhab de l'ancienne mosquée d'Almansour à Ispahan	Barclay	152
La mastched Chah d'Ispahan	Barclay	153
Portrait du mollah Houssein	E. Ronjat	156
La mastched Djouma d'Ispahan	Barclay	157
Chirin Khanoum	E. Ronjat	159
Portrait d'un seyed d'Ispahan	E. Ronjat	160
Ainak Khaneh (Maison des miroirs)	G. Vuillier	161
Iman Zadeh Jaffary	H. Chapuis	162
Revêtement extérieur d'une mosquée mogole	H. Chapuis	163
Minaret mogol	D. Lancelot	165
Pont de Hassan Beg	Taylor	167
Mosquée à Abbas Abad	D. Lancelot	168
Dessous du pont de Hassan Beg	H. Clerget	169
Une rue à Abbas Abad	G. Vuillier	171
Pont du Chéristan	Taylor	173
Pesée des bagages	Tofani	175
Jeunes Arméniennes	A. Ferdinandus	176
Arméniennes se rendant à Bombay	A. Ferdinandus	177
La caravane à Ispahanec	Taylor	181
Vue de Yezd-Khast	Taylor	183
Les chats angoras	Renouard	184
Le musicien de la caravane	E. Bayard	185
Le fils du gouverneur d'Abadeh	A. Ferdinandus	187
Porte de Sourmek	Mlle Lancelot	189
Rencontre de Bahram et de son ancienne favorite à la chasse	E. Ronjat	190
Femmes bakhtyaris	E. Ronjat	191
Le derviche à la peau de tigre	A. Ferdinandus	192
Gabre Madéré Soleïman	D. Lancelot	193
Takhté Madéré Soleïman	Taylor	195
Façade du tombeau de Cambyse Ier	D. Lancelot	197
Pilier du palais de Cyrus	Taylor	199
Portrait de Cyrus	Dieulafoy	200
Le Gabre Madéré Soleïman	H. Toussaint	201
Les hypogées de Nakhché Roustem	Taylor	203
Tombeau provisoire de Nakhché Roustem	D. Lancelot	205
Rois sassanides	H. Chapuis	206
Chapour triomphant	H. Thiriat	207
Les Atech-ka (autels du feu) de Nakhché Roustem	Taylor	208
Persépolis. — Palais de Darius	A. Deroy	209
Taureaux androcéphales	Taylor	211
Portique sud de l'apadâna de Xerxès	Taylor	213
Porte du palais de Darius	Taylor	214
Darius combattant un lion		215
Escalier du palais de Darius	Taylor	216
Vue d'ensemble de Persépolis	Taylor	217
Combat d'un lion et d'un taureau	H. Chapuis	219

	DESSINATEURS.	
La rentrée des impôts	Tofani	221
Serviteur, soldat de la garde royale et cavalier perse	Tofani	223
Famille guèbre	Tofani	224
VOYAGE EN GRÈCE. — Vallée de l'Alphée	Taylor	225
Ruines d'Olympie	Slom	227
Fronton du temple de Jupiter a Olympie	Mlle Lancelot	228
Taureau d'Héraclès a Olympie	Mlle Lancelot	229
Victoire trouvée à Olympie	Mlle Lancelot	230
Hermès trouvé à Olympie	Mlle Lancelot	231
Ruines d'une église près d'Élis	Barclay	232
Types et costumes de la vallée d'Olympie	E. Ronjat	233
Ornements de l'église ruinée près d'Élis	P. Sellier	234
Femme de Lala	E. Ronjat	235
Église de Psophis	Barclay	236
Femme albanaise	E. Ronjat	237
Monastère de Mégaspilion	Barclay	239
L'hégoumène du couvent de Mégaspilion	E. Ronjat	240
Gorge près de Mégaspilion	Taylor	241
Vue sur le golfe de Corinthe	Slom	242
Vue prise dans le mont Khelmos, près du Styx	Sorrieu	243
Lac Stymphale	Slom	245
Tinos	Slom	248
Marins des Cyclades	P. Frîtel	249
Iles volcaniques de Santorin	Slom	251
Falaise de Santorin	Taylor	252
Marin de Cos	E. Ronjat	253
Un Sfakiote	Rixens	255
Côte de l'île de Crète	Dosso	256
LA BELGIQUE. — Béguinage de Courtrai	E. Claus	257
Un combat de coqs en Flandre	X. Mellery	261
L'écangueur	E. Claus	263
Intérieur de tisserand, avec le métier à tisser et le rouet	X. Mellery	264
Le rouissage du lin dans la Lys	E. Claus	265
Les Broeltorens	G. Vuillier	266
Cheminée de l'hôtel de ville de Courtrai	Matthis	267
Saint-Martin de Courtrai	H. Toussaint	269
Scène de la vie des contrebandiers : le lâcher des chiens	J. Delvin	271
Ferme aux environs d'Ypres	A. Heins	272
Intérieur des halles d'Ypres	X. Mellery	273
Les halles d'Ypres	H. Catenacci	275
Une dentellière à Ypres	E. Claus	277
Saint-Martin d'Ypres	Barclay	279
Les remparts de Bruges et l'Hof van Brugge	X. Mellery	280
Une vente à l'encan sur la place des Halles	X. Mellery	281
Le Minnewater ou Lac d'amour	G. Vuillier	283
L'entrée du Béguinage de Bruges	G. Vuillier	285
La porte Maréchale	H. Clerget	287
La porte des Baudets	G. Vuillier	288
Un canal par la pluie à Bruges	A. Heins	289
Un canal l'hiver à Bruges	A. Heins	290
Le canal du Rosaire à Bruges	D. Lancelot	291
Le beffroi de Bruges	Barclay	293
Un canal à Bruges, le soir, au printemps	G. Vuillier	296
L'hôtel de ville et la chapelle du Saint-Sang à Bruges	G. Garen	297
Le Franc de Bruges, vu du quai des Marbriers	D. Lancelot	299
La chapelle de Saint-Basile	A. Heins	301

TABLE DES GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
La cheminée du Franc	Matthis	303
Châsse du Saint-Sang à Bruges	Matthis	304
Le cabaret de Flessingue	E. van Gelder	305
Le quai Vert	G. Vuillier	307
Le baptistère de Notre-Dame	H. Clerget	308
Le quai des Marbriers et le Franc, par un temps de neige	G. Vuillier	309
Hauts reliefs à l'hôpital Saint-Jean	Matthis	311
L'Adoration de la Vierge, par Jean Van Eyck	Mlle Lancelot	312
La châsse de Sainte Ursule	Matthis	313
La rue Flamande	H. Clerget	315
La logette du bourreau	X. Mellery	317
Vue extérieure de l'hôpital Saint-Jean	D. Lancelot	319
La chapelle de Jérusalem	X. Mellery	320
Quai du Miroir	Barclay	321
Intérieur de Saint-Sauveur	H. Toussaint	323
L'église de saint-Sauveur, vue extérieure	H. Clerget	325
Tombeau de Charles le Téméraire	H. Chapuis	326
Tombeau de Marie de Bourgogne	H. Chapuis	327
La Vierge de Michel-Ange	Thiriat	328
Église de Notre-Dame	H. Clerget	329
Panorama de Bruges	D. Lancelot	331
Les veilleurs du Beffroi	X. Mellery	333
L'hôtel de ville de Damme	X. Mellery	335
L'église de Damme	A. Heins	336
L'estacade d'Ostende	Th. Weber	337
Plage d'Ostende	A. Heins	341
La plage de Blankenberghe	Th. Weber	342
Types de pêcheurs de Blankenberghe	E. van Gelder	343
Halles de Nieuport	A. Heins	344
Le retour de la pêche aux crevettes	Th. Weber	345
Coxcide	Eug. Verdyen	347
Troupeau se dirigeant vers la mer à travers les dunes	A. Heins	349
La procession de Furnes	X. Mellery	351
La Grand'Place de Furnes	A. Heins	352
VOYAGE EN TUNISIE. — El-Arbaïn	H. Saladin	353
Notre caravane en marche	Eug. Girardet	355
Beled Djedeïda	Eug. Girardet	358
Hammamet	H. Saladin	359
Golfe de Hammamet	Eug. Girardet	360
Tente du fou	Eug. Girardet	361
Couleuvrines dans la kasbah de Souse et de Hammamet	H. Saladin	362
Halte au fondouk de Bir Bouïta	Eug. Girardet	363
Kasr Mnara (château du Phare)	H. Saladin	365
Marabout de Sidi Abd er Rahman el Karsi	Eug. Girardet	367
Le djebel Takrouna	Eug. Girardet	368
Ruines du forum d'Aphrodisium	H. Saladin	369
Dolmen	H. Saladin	370
Arc de triomphe d'Aphrodisium	H. Saladin	371
Passage de l'oued Nebbahna	Eug. Girardet	373
Mohammed	Eug. Girardet	375
Ali	Eug. Girardet	376
Hammam Zeriba	Eug. Girardet	377
Notre chambre au bordj Baba Selloum	Eug. Girardet	379
Cueillette des olives	Eug. Girardet	381
Dar bel Ouar	Eug. Girardet	383
Arrivée à Souse	H. Saladin	383
Pont sur la Sebkha	H. Saladin	384

	DESSINATEURS.	
VOYAGE AU CAUCASE. — Monastère de Tchamachmédi	Taylor	385
Miliciens de la Gourie	E. Burnand.	387
Un Gourien	E. Burnand.	389
Femmes gouriennes	E. Burnand.	391
Église d'Ouzourgheti	Taylor	392
Vue générale d'Ouzourgheti	Taylor	393
Pavillon de plaisance à Ouzourgheti	Taylor	394
Vue de Gori	Taylor	395
Boulangers à Gori	Mlle Lancelot.	396
Restaurant à Gori	Mlle Lancelot.	397
Village de Ouphlis-Tziché	Taylor	399
Église au sommet de la ville troglodyte d'Ouphlis-Fziché	Taylor	400
Gorge de Börjom	G. Vuillier.	401
Vue générale de Börjom	Taylor	403
Maison de plaisance du grand-duc Michel à Börjom	P. Langlois.	405
Ruines du monastère de Saint-Georges a Börjom	P. Langlois.	408
Panorama vu du fort d'Atzkhour	Taylor	409
Habitations souterraines a Achalzick	Taylor	410
Vue générale d'Achalzick	Taylor	411
Arméniennes d'Achalzick	E. Burnand.	413
Femmes des Lutteurs de l'esprit	E. Burnand.	415
Entrée des chambres souterraines a Achalzick	Taylor	416

CARTES ET PLANS.

Voyage au Yucatan et au pays des Lacandons 3
Plan des ruines d'Aké. 22
Itinéraire au Mexique. De Tenosique aux ruines Lorillard 87
Plan du premier temple à Lorillard 88
Plan du palais que nous habitions à Lorillard 90
Partie de la province d'Albay, d'après une carte inédite du colonel don José Maria de Peñaranda 116
Plan de la mosquée d'Amrou 154
Plan de la mastched Chah 155
Carte du golfe de Hammamet. 357
De Tiflis à Achalcalaki, pour servir au voyage de Mme Carla Serena 407

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS, par M. DÉSIRÉ CHARNAY. — 1882. — Texte et dessins inédits

Premières notions sur le Yucatan. — Découvertes et expéditions : Francisco Hernandez de Cordova, Juan de Grijalva, Cortez. — Progreso. — Le chemin de fer. — Plantations de henequen. — Arrivée à Mérida. . . 1

Mérida. — Deux mots d'histoire. — Incendie de tous les documents par Landa l'historien. — Ensemble de la ville. — Le palais municipal. — La cathédrale. — La maison du conquérant. — Maisons particulières. — Le marché 4

La race maya. — Types. — Mœurs et coutumes mayas. — Tatouages et déformations. — Milpa. — Femmes métisses. — Habitations. — Faubourgs 8

La vie à Mérida. — Églises et cloches. — Le Yucatèque. — Sociabilité. — Banquet. — Esprit d'entreprise et instincts économiques. — Chemin de fer. — Ascorra. — Une fleur monstrueuse. — Acanceh. — Pyramides en ruine 14

Départ pour Aké. — Exploration en famille. — Le volan coché. — Tixpeual et Tixkokob. — Hacienda d'un misanthrope. — Ekmul. — Aké. — L'habitation. — Un cuisinier chinois. — Le cénoté?. 17

Les ruines d'Aké. — Rectification historique. — Petite pyramide. — Le tlachtli. — La grande galerie. — Ensemble et détails. — Étrange théorie. — Le picoté. — Époques diverses de la civilisation yucatèque. 20

Expédition à Izamal et à Chichen-Itza. — Izamal. — La place du Marché et la grande pyramide. — Petite pyramide et grandes figures décoratives. — Routes cimentées. 24

En route pour Chichen-Itza. — Un pauvre télégraphe. — Tunkas et sa garnison. — Citas. — L'église forteresse. — Organisation de la troupe. — Ouverture d'un sentier. — Fête indienne. — A travers bois. — Arrivée à Pisté 28

Chichen-Itza. — Notre installation au Castillo. — Coup d'œil général. — Une ville maya. — Soir et matin. — L'histoire d'Aguilar. — Histoire de Chichen-Itza. — L'expédition de Francisco de Montejo. — Contradiction des historiens. — Abandon de Chichen. — Retraite du conquérant. 33

Palais des Nonnes. — Ensemble. — Inscriptions. — Le Castillo. — Description. — Moulages et photographies. — Fatigues. — Nuits glaciales. — Halos terrestres. — Une étrange visite. — L'Akab-sib. — Le Caracol et la prison. 36

Les deux cénotès de Chichen-Itza. — Temples en ruine. — Le temple du cénoté sacré. — Le Jeu de paume. — Histoire. — Détails du monument. — Portique. — Peintures. — Bas-reliefs. — Nouvelles analogies. — Les dieux Tlaloc de Chichen et des hauts plateaux. — Le marché. — Fin de nos travaux. — Le colonel Traconis. — La retraite. 42

Départ pour Ticul. — Uayalceh. — Mucuiché. — Sacalun. — Ticul. — Installation. — Fouilles à San Francisco. — Insuccès. — Vases yucatèques. — Une fête à l'hacienda de Yokat. — Messe en maya. — Taureaux et danses. 49

Hacienda de Santa Ana. — Restes importants. — Visite aux ruines de Kabah. — Aperçu des monuments. — Premier palais. — Muraille ornementale. — Citernes. — Pièce intérieure. — Deuxième palais. — Grande pyramide. — Histoire et citations d'auteurs. — Les deux bas-reliefs de Stephens. 52

De Kabah à Santa Helena. — Un village maya. — Uxmal. — L'hacienda. — Le palais du gouverneur. — Citernes et réservoirs. — Palais des Nonnes et la Maison du Nain. — Vue générale. — Cerro de los sacrificios. — Charte péon. — Appréciation de Stephens. — Conclusion. — Étude de mœurs. — Retour. 58

De Progreso à Campêche. — Incident de bord. — Carmen. — Vieilles connaissances. — Canons indiens. — Frontera. — Le Grijalva. — Poteries de Tabasco. — Longues attentes. — Carnaval à Frontera. — Succès de Julien. — Départ. — Jonuta. — Monte-Christo. — Tracasseries douanières. — A travers bois. — Cabecera. — Ténosiqué. 65

Ténosiqué. — Physionomie. — Anciens souvenirs. — Les monteros. — Renseignements sur les Lacandons. — Arrivée des mules. — L'Usumacinta. — Poissons de mer. — La marimba. 71

Départ pour les ruines. — Itinéraire. — La forêt. — Campement. Deuxième journée. — Traces de monuments. — Perte d'une mule et d'un cheval. — Souvenirs de Cortez. — L'arroyo Yalchilan. — Cachette dans les bois. — Passage de la Cordillère. — Rencontre d'un vieux montero. — Traces de Lacandons. — Arrivée au paso de Yalchilan 76

Paso Yalchilan. — Autre mule manquant à l'appel. — Une nuit agitée. — Un sanglier. — Le campement. — L'Usumacinta supérieur. — Apparition des hommes d'avant-garde. — Pas de canot. — Position difficile. — Un sauveur 8

Étonnante surprise. — Un voyageur mystérieux. — L'Aveugle et le Paralytique. — Arrivée du grand canot. — Une fièvre de cheval. — La descente de la rivière. — La pile votive. — Les ruines. — Ma rencontre avec l'inconnu. — Idée générale de Lorillard-City. — Vieux souvenir. — La ville fantôme de Stephens. — Un curé philosophe, ou le Démocrite guatémalien 8

La ville Lorillard. — Incertitude sur l'étendue des ruines. — Le temple. — Idole. — Vases. — La forteresse. — Le palais que nous habitons. — Autre grande pyramide. — Second temple. — Ruines. — Les linteaux de pierre et leurs inscriptions. — Deux sortes d'inscriptions. — Triste état de Lucien. — Retour au camp. — Les Lacandons. 8

VOYAGE AUX PHILIPPINES, par M. le docteur J. MONTANO. — 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

Malacca. 9

La province de Bataan (île de Luçon). 10

Albay (Luçon) 1

Ile Soulou 1

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE, par Mme JANE DIEULAFOY, officier d'Académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

Interprétation des livres sacrés. — Le Méidan Chah. — Comparaison entre le Méidan Chah et la place Saint-Marc de Venise. — Le pavillon Ali Kapou. — La mastcheb Chah. — Les divers types de mosquées. — Les ablutions. — La prière. — Nécessité d'orienter les mosquées dans la kébla (direction de la maison d'Abraham). . . . . .

La mastched Djouma. — Le mirhab de la mosquée d'Almansour. — Visite chez un seyed. — Histoire d'un missionnaire laïque à Djoulfa. — Les descendants de Mahomet. — Les impôts exigés par eux en vertu des sourates du Koran. . . . . .

Iman Zadeh Jaffary. — Minaret et mosaïques mogols. — Le salaire réclamé par le protecteur des étrangers. — Le palais de Farah Abad. — Le tarktè Soliman. — Le champ de bataille de Gelnabad. — Le cimetière arménien. — Circoncision des tombes chrétiennes. . . . . .

Accueil fait par l'aristocratie de Djoulfa à une robe de Paris. — Jardin du Hezar Djerib. — Palais du Ainak Khanch. — Pont Hassan Beg. — Minaret et Iman Zadeh du Chéristan. — Pont du Chéristan. — Contrat passé avec les tcharvadars. — Le dîner au couvent. — Départ de Djoulfa pour Chiraz. . . . . .

Départ d'Ispahan. — Premier gîte d'étape. — Grande caravane d'octobre. — Le caravansérail de Kala Chour. — Village de Mayan. — Koumicheh. — Arrivée à Yezd-Khast . . . . . .

Un convoi de chats angoras. — A harpiste persan Mécènes faranguis. — Les promesses d'un tcharvadar. — La célèbre mosquée d'Éclid. — Les sources. — Chasses de Baharam. — Femmes de la tribu des Bakhtyaris. — Porte de Sourmek. — Village de Dehbid. — Un enterrement en caravane . . . . . .

Les défilés de Madèrè Soleïman. — Le village de Deh No. — Takhtè Madèrè Soleïman. — Tombeau de Cambyse Ier. — Palais de Cyrus. — Portrait de Cyrus. — Itinéraire d'Alexandre. . . . . .

Topographie de la plaine du Polvar. — Gabre Madèrè Soleïman. — Description du tombeau de Cyrus laissée par Aristobule. — Les défilés du Polvar. — Les hypogées et le tombeau provisoire de Nakhchè Roustem. — Les sculptures sassanides. — Les Atech-ka de Nakhchè Roustem. 198

Le village de Kennarè. — Les emplâtrès. — Takhtè Djemchid. — Les taureaux androcéphales. — L'*apadâna* de Xerxès. — Palais de Darius. — La sculpture persépolitaine. — Costumes des Mèdes et des Perses. — Ruines de l'apadâna à cent colonnes. — La rentrée des impôts. — Les tombes achéménides. — L'incendie de Persépolis. — La ruine d'Istakhar. 209

Une famille guèbre en pèlerinage à Nakhchè Roustem. — La religion des Perses au temps de Zoroastre. — Le Zend-Avesta. — Départ de Kennarè pour Chiraz. 220

VOYAGE EN GRÈCE, par M. HENRI BELLE. — 1861-1868-1874. — Texte et dessins inédits.

La vallée de l'Alphée. — Les ruines d'Hercea. — Le bac du Ladon. — La vallée d'Olympie. — Les nouvelles fouilles. 225

L'embouchure de l'Alphée. — Le raisin sec. — Pyrgos. — L'observance du maigre en Grèce. — Climat de l'Élide. — Andravida et ses églises franques. — Les vins de l'Élide. — Élis et Palæopolis. — L'Érymanthe. — Le khani de Tripotamos. 228

Kalavryta. — La race albanaise. — Le château franc. — L'évêque Germanos. — Souvenirs de la guerre de l'indépendance. — Notre hôte et ses amis. — Le couvent de Mégaspilion. — Ce que sont les moines grecs . 235

Par monts et par vaux. — Le Styx. — L'enfer et les poètes. — Le lac Phénée. — Bizarrerie hydrographique. — Le lac Stymphale. — Une noce grecque. 241

L'île de Syra. — La ville ancienne et la ville moderne. — L'île de Tinos. — L'île de Naxos. — La confession grecque. — L'île de Paros. — La grotte. — L'île de Milos. — L'île de Santorin. — Les îlots volcaniques. — L'histoire d'une catastrophe géologique. — L'île de Crète. 246

L'île de Crète. — La Canée. — Turcs et Grecs. — La campagne. — Une nuit dans un corps de garde. — Les montagnes de Sfakia. — Les chrétiens sfakiotes 252

LA BELGIQUE, par M. CAMILLE LEMONNIER. — Texte et dessins inédits.

Un combat de coqs. — L'arène. — Les préparatifs du combat. — Les armeurs. — Les coqs sont jetés dans l'arène. — Passes héroïques. — Scènes de carnage. — Les spectateurs 257

Une rivière industrielle. — La Lys. — Ses propriétés pour le rouissage des lins. — Le lin et les linières. — Aspect de la campagne au temps de la récolte. — Le rouissage. — L'écangage. — La chanson des rouets. 260

Environs de Courtrai. — Le *Grœningue* et la bataille des éperons d'or. — Délaissement de gloire. — Notre-Dame de Courtrai. — Les chroniques. — La gentilhommerie française devant les communes flamandes. — Le Courtrai actuel et le Courtrai du passé. — Les Broeltorens. — L'hôtel de ville. — La cheminée de la salle du conseil. — Les Halles. — Le Béguinage. — L'église Saint-Martin 263

Le paysage entre Ypres et Courtrai. — Les grandes prairies. — La bruyère. — Les fermes. — Splendeurs de la lumière. — Approches de la frontière. — Les industries. — La fraude. — Contrebandiers et douaniers. . 270

Entrée à Ypres. — Les fatalités. — Immobilité et lassitude de la vie. — Enchantements et sortilèges. — Ce qu'était Ypres autrefois. — La cité fantôme d'aujourd'hui. 273

Un Campo Santo. — Silence des rues. — Les Halles. — Le Beffroi. — Une salle unique au monde. — Une forêt suspendue. — L'église Saint-Martin 276

Bruges. — Impressions. — La ville sépulcre. — Un peuple au tombeau. — Promenade sur les remparts. — Merveilleuse lumière qui plane sur Bruges. — Les portes de la ville. — Les moulins des remparts. — Le steen de Saint-Sébastien. — Échappées et points de vue. — Le lac d'amour. — Le Béguinage et les béguines. — Les God's huysen ou maisons de Dieu. — La misère à Bruges. — La porte de la Bouverie. — La porte Maréchale. — La porte d'Ostende. 280

Les canaux de Bruges. — Berceuses et pleureuses 286

Le Beffroi. 294

Le vieux Bourg. — L'hôtel de ville. — La chapelle du Saint-Sang. — Le greffe. — La justice de paix. — Le palais de justice. — Le Franc. 295

La chapelle Saint-Basile. — La chapelle primitive. — L'intérieur de la Sainte-Chapelle. — La relique du Saint-Sang. — La procession du Saint-Sang. — La cheminée du Franc. 300

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1884

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

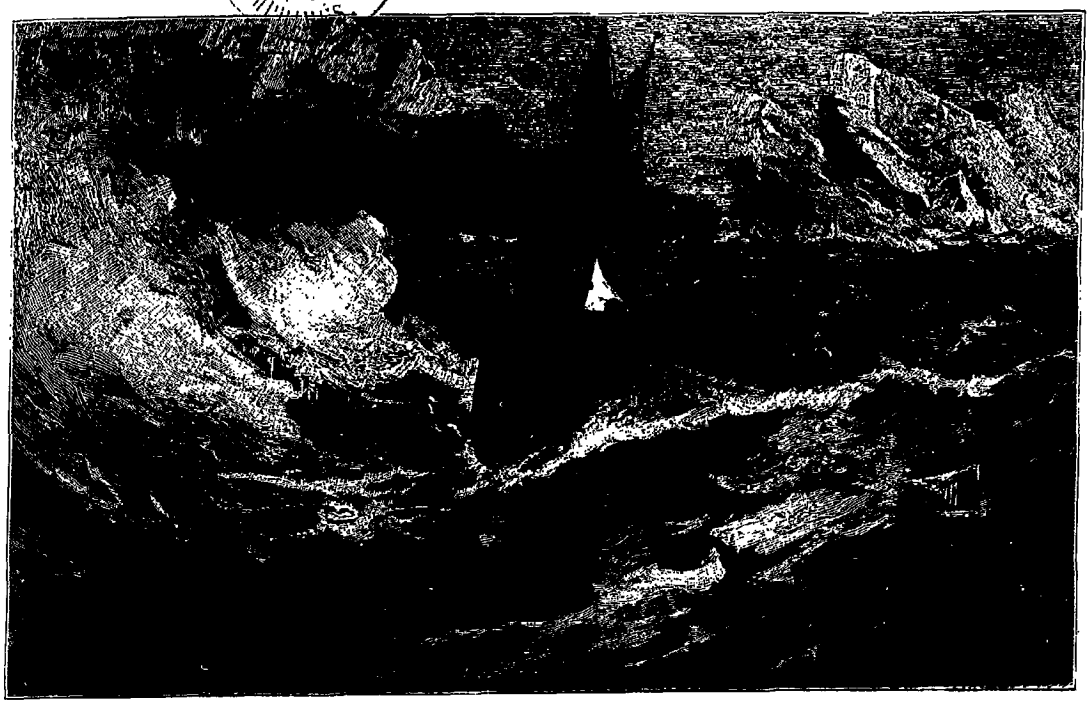
1884

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



La *Petite Juniata* dans la baie de Baffin. — Cliché tiré de l'édition américaine " The voyage of the *Jeannette* ".

LE VOYAGE DE LA « JEANNETTE »,

RÉSUMÉ DU JOURNAL DU CAPITAINE G. W. DE LONG[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

La *Jeannette*.

Un navire partit de San-Francisco le 8 juillet 1879, aux acclamations de la foule, et la garnison de Fort Point le salua de vingt et un coups de canon.

Il s'appelait la JEANNETTE; il appartenait à sir Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald;* il s'en allait au Pôle nord par le détroit de Béring.

Son capitaine était un lieutenant de la marine des États-Unis, Georges Washington De Long, né à New-York, en 1844, d'une famille d'origine française : il descendait d'un de nos vieux huguenots. Il avait donc alors trente-cinq ans. C'était un homme doux, bienveillant, juste, mais rigide, « à cheval » sur la discipline, et, comme on dit, la main de fer sous le gant de velours. Il avait déjà quelque expérience des glaces, ayant commandé en 1873 la chaloupe à vapeur *Petite Juniata*, qui explora la baie de Baffin et faillit se briser dans une tempête à la lisière de la banquise : il avait remonté jusque près du soixante-seizième degré sans découvrir aucune trace du navire *Polaris*, ni de son équipage, ni du capitaine Tyson et des dix-huit hommes emportés soudain à la dérive sur un champ de glace de six kilomètres de tour [1].

1. The voyage of the " Jeannette ". The ship and ice journals of George W. De Long, lieutenant-commander U. S. N. and commander of the polar expedition of 1879-1881. Edited by his wife Emma De Long.

1. *Tour du Monde*, t. XXX, nos 766, 767, 768.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le premier lieutenant de la *Jeannette*, M. Chipp, était un ami du capitaine, qui avait apprécié ses qualités solides à bord de la *Petite Juniata :* « Tel il a été, tel il est, tel il sera, dit de lui De Long; calme et sérieux, toujours ayant quelque chose à faire et le faisant paisiblement, sûrement, scrupuleusement; rarement il sourit, et rarement il parle, mais on sait où le trouver, et partout et toujours c'est l'homme de bon conseil. »



Chipp. — Cliché tiré de l'édition américaine.

Le lieutenant en second ou, comme on dit en Amérique, le maître, se nommait Danenhower. Cet officier était à Smyrne, à bord du *Vandalia*, qui promenait le général Grant d'un bout à l'autre de la Méditerranée, lorsqu'il entendit parler du voyage qu'allait entreprendre la *Jeannette :* aussitôt il offrit ses services, qui furent acceptés. « Homme exact, dit le capitaine, il navigue avec correction. »

Le mécanicien en chef, Georges W. Melville, avait été le camarade de De Long à bord du *Lancaster;* il était infatigable et d'une ingéniosité sans égale. « Brillant comme l'eau, alerte au possible, et de force, le cas échéant, à nous fabriquer une chaudière avec des cercles de baril, incomparable pour l'entrain, la gaieté, il fredonne, il chante; tout le satisfait : sa seule présence nous met de bonne humeur. » Ainsi le peint De Long, et il ajoute : « Notre médecin, M. Ambler, et lui se ressemblent beaucoup; le docteur est vif et gai par toute occurrence. »

Une expédition polaire ne va pas sans un pilote glacier de longue et haute expérience : celui qui devait guider la *Jeannette* dans le dédale des glaces était W. Dunbar, de New-London, Connecticut, ancien maître à bord des baleiniers fréquentant les mers du détroit de Béring. De Long nous le présente comme « toujours sérieux et grave, avec un grand fonds d'informations générales ».

Enfin le capitaine emmenait comme météorologiste Jérôme J. Collins, de la rédaction du *New-York Herald*, homme jovial, maître ès calembours, et M. Raymond L. Newcomb, de Salem, Massachusetts, « petit homme plein de nerf et ne boudant pas à la besogne; il est tout à son affaire, il entend parfaitement la plaisanterie et donne à chacun la monnaie de sa pièce ».

John Cole et Alfred Sweetman avaient servi sur les yachts de M. Bennett; De Long donna le poste de maître des manœuvres à Cole, celui de « quartier-maître ès glaces » à William Nindemann.

Le maître d'hôtel était un Chinois nommé Ah-Sam,



Danenhower



Newcomb.

Cliches tires de l'edition americaine.

et son aide, un autre Chinois « naïvement stupide ».

L'équipage avait été trié à San-Francisco, par le lieutenant Chipp, suivant un programme émané du capitaine : « célibataires, santé parfaite, force considérable, tempérance éprouvée, gaieté. Lire et écrire l'anglais. Excellents marins, ça va de soi. Musiciens, si possible. Préférer Norvégiens, Danois ou Suédois; éviter Anglais, Irlandais, Ecossais; refuser sans merci Français, Italiens, Espagnols. » Pourquoi cette exclusion des marins du Triple Royaume, et cette proscription nette, aiguë, des Méridionaux dont De Long dit quelque part : les gens du Midi, quelque étrange

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que cela paraisse, supportent mieux que les gens du Nord les rigueurs du climat arctique?

Le capitaine de la *Jeannette* ne nous en donne pas les raisons.

En tout, trente-deux personnes.

II

Gordon Bennett et De Long.

Avant d'être la *Jeannette*, la *Jeannette* était la *Pandore*, yacht de plaisance appartenant à sir Allen Young, explorateur polaire qui accompagnait Mac Clintock quand on retrouva les premières traces de l'expédition de sir John Franklin. Comme son maître, la *Pandore* avait fait plusieurs croisières dans les mers arctiques.



Ambler. — Cliché tiré de l'édition américaine.

Sir James Gordon Bennett possède et dirige le *New-York Herald*, qui est l'un des premiers journaux du monde. Un beau jour, de Paris, il avait lancé, à la recherche de Livingstone, Stanley, « reporter » alors inconnu; et Stanley, par une marche hardie vers l'intérieur de l'Afrique, avait retrouvé le vieil explorateur sur les bords du lac Tanganyka; puis, devenant à son tour un débrouilleur de continent, il avait révélé le mystère du Congo.

Le « grand journaliste » avait eu la main singulièrement heureuse; il crut à son étoile, il espéra qu'un autre Stanley découvrirait le Pôle comme son « reporter » avait « résolu » le Congo. De Long lui parut devoir être ce nouveau Stanley; ils correspondaient depuis 1873, ils se connaissaient depuis 1874.

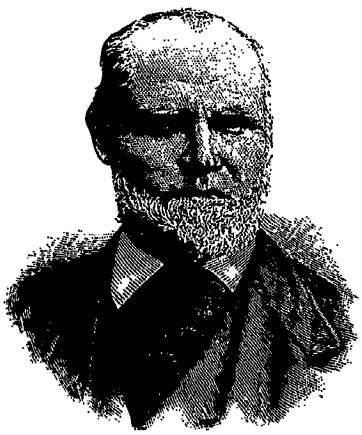
Gordon Bennett acheta la *Pandore* pour la confier à De Long, avec charge de la conduire au Pôle nord par le détroit de Béring. C'est sur la foi du docteur Petermann qu'ils choisirent cette route. Le fameux géographe, tragiquement mort depuis, s'occupait passionnément de la recherche du Pôle; il avait mis en train deux expéditions allemandes aux régions arctiques, et sa *Revue géographique*, si célèbre sous le nom de *Mittheilungen*, ne cessait de prêcher la « bonne cause ».

Tout bien vu, bien entendu, bien pourpensé, bien décidé, la *Pandore* fut solennellement baptisée la *Jeannette*, le 4 juillet 1878, au Havre. Et, le 15 juillet, elle prit la route de San-Francisco par le cap Horn. Le voyage dura cent soixante-cinq jours.

III

De San-Francisco à l'enclavement dans la glace.

Donc, on partit de San-Francisco le 8 juillet 1879,



William Dunbar.



Jérôme J. Collins.

Clichés tirés de l'édition américaine

et le 3 août on était à l'ancre devant Ounalaska, l'une des Aléoutiennes, îles cédées en 1867 par la Russie aux États-Unis : elles sont humides, brumeuses, avec quelques milliers d'hommes de la race des Esquimaux et des métis de ces Esquimaux et des Russes.

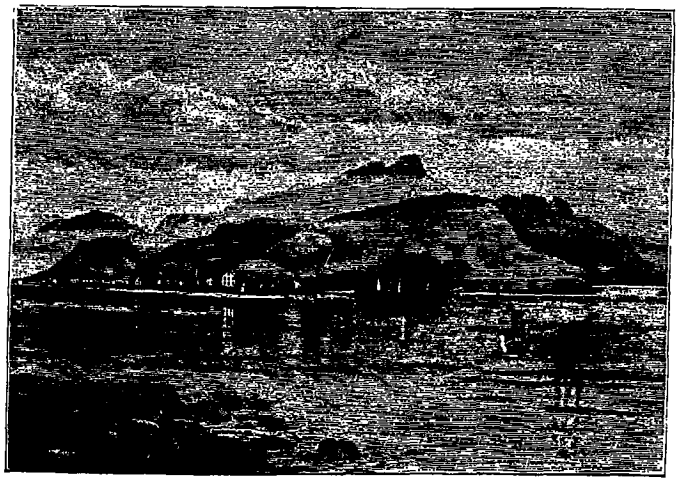
Le 12 août, la *Jeannette* mouillait devant Saint-Michel, triste et misérable séjour, « ville » faite de quelques huttes, sur une île du littoral de l'Alaska, sans une seule blanche, avec quatre blancs seulement.

Là on s'équipa comme il convient quand il y a perspective d'un ou deux hivernages, et avant tout on fit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

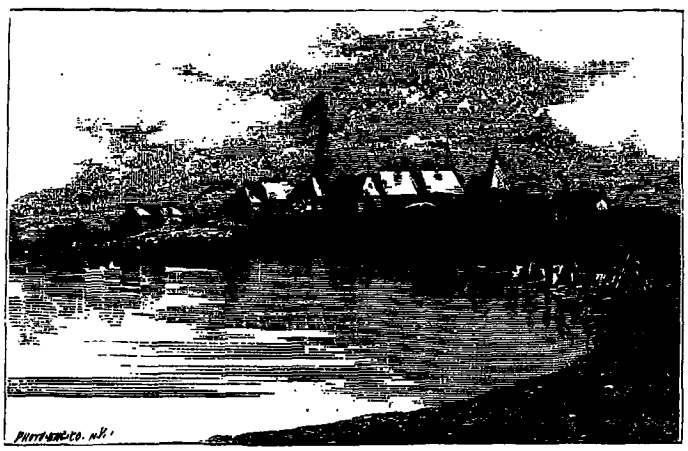
l'acquisition de quarante chiens esquimaux, puissants et sauvages.

C'est là aussi qu'on engagea l'interprète et le soigneur de chiens conducteur de traîneaux : tous deux, Alexey l'interprète, Anéguin l'homme aux chiens, étaient des Alaskiens bon teint, proprement vêtus d'habits de coupe civilisée, avec chapeau garni d'un ruban rouge. Deux hommes de plus, un homme de moins, car on se débarrassa d'un domestique chinois au sourire éternellement béat.



Ounalaska (voy. p. 3). — Cliché tiré de l'édition américaine.

Dérapée de Saint-Michel le 20 août, la *Jeannette* arriva le 25 dans la baie de Saint-Laurent, baie magnifique, solitaire, avec île du même nom, appartenant aux États-Unis. Les habitants, terriblement sales, firent au capitaine l'effet « d'êtres nonchalants, abjects au possible ». Ils ont des tatouages aux mains et quelques petites industries rudimentaires, comme en témoignent une espèce de lampe, des pipes en os, des têtes de harpon également en os, ainsi que des couteaux et des pelles.



Saint-Michel. — Cliché tiré de l'édition américaine.

Le 27 août, la *Jeannette* partit pour le détroit de Béring. A peine eut-elle franchi cette passe entre Amérique et Asie que, avant même la fin de ce mois brillant, il lui fallut éviter des glaces errantes; puis elle se heurta contre la banquise polaire; et dès le 6 septembre elle fut enclavée. Déjà le ciel était froid, déjà se formait la jeune glace dans les trous, cassures et fissures de la vieille, déjà les ours blancs rôdaient de loin autour du navire.

C'est dans les parages de l'île Hérald, en avant de la Terre de Wrangel, vers le soixante et onzième degré de latitude nord, que la *Jeannette* fut ainsi prématurément clouée dans une banquise; mais ce champ n'était pas lui-même immobile : dérivant tantôt au nord jusqu'au delà du soixante-quatorzième degré, tantôt au sud, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, à tous les horizons, suivant l'impulsion du vent, il promenait avec lui le navire dans les parages de l'île Hérald, à cent, deux cents, trois cents, même quatre cents kilomètres.

Le détroit fort large qui sépare la Terre de Wrangel du rivage nord de la Sibérie orientale a reçu depuis le nom de DÉTROIT DE DE LONG.

IV

Triste automne, triste hiver.

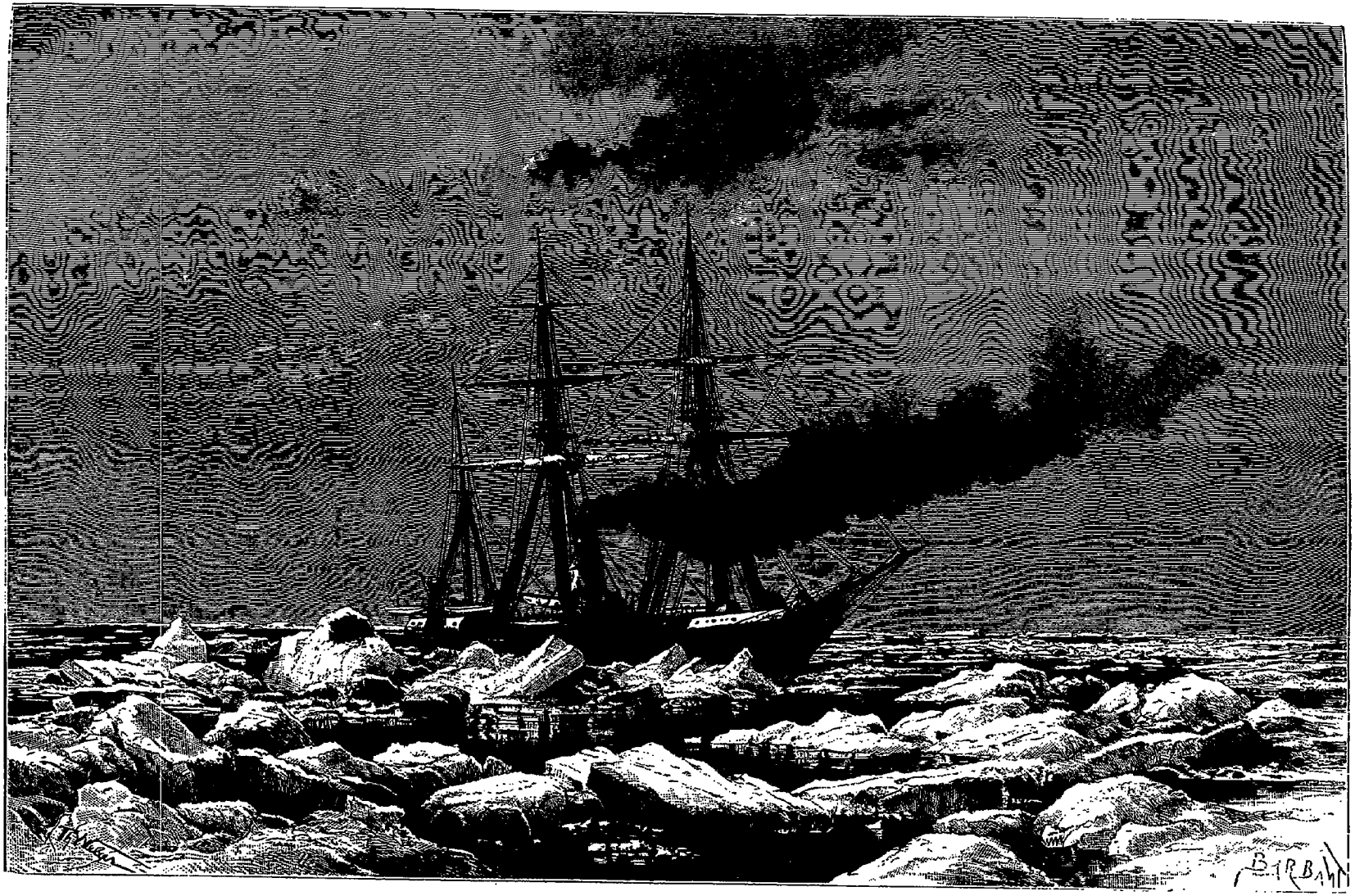
Dès le 24 septembre on souffrit un froid de — 13°,9 à bord de l'immobile vaisseau.

Octobre s'ouvrit par une morne journée, neigeuse et nuageuse, et le 21 de ce mois le thermomètre descendit à vingt-quatre degrés au-dessous de zéro : c'était encore l'automne, mais c'était déjà l'hiver, avec la féerie des nuits scintillantes répandant un doux et pâle éclat sur la blancheur du désert de glace.

Selon que le ciel était clair, ou brumeux avec des horizons estompés, suivant qu'on dérivait en s'approchant ou en s'éloignant de la terre, on voyait ou l'on ne voyait pas d'indistincts profils d'îles.

Certains jours, certaines nuits étaient dramatiques, lorsque la glace, disloquée subitement par les vents ou la marée, ou par toute autre cause, s'étoilait, se brisait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Jeannette* prise dans un champ de glace. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'empilait, avec bruits sourds, fracas et crépitations, menaçant de briser le vaisseau comme un fétu de paille; mais, le plus souvent, les heures passaient l'une après l'autre, obscurément, consacrées à l'éternelle routine du bord, et quelquefois à guetter les phoques du haut d'un entassement de glaçons, à chasser le morse, à courir après l'ours polaire.

Nous ne dirons rien des journées calmes. Voici comment De Long nous peint l'une des journées agitées :

« Terrible jour que le 6 novembre : je suis réveillé en sursaut par les crépitements du navire; l'homme de quart accourt, la glace est en marche.

« Passant mes habits à la hâte, je regarde la course des glaçons, plus bruyante et désordonnée que jamais. D'immenses blocs se rencontrent, s'écrasent, ou, lancés sur notre champ, y font de larges cassures; la glace se brise et se soulève. A chaque charge de l'ennemi, le navire se plaint, il craque dans toute sa membrure; à chaque instant je crois le voir arraché de son berceau. La pression est énorme; le vacarme assourdissant. Je ne connais, dans le vaste, vaste monde, aucun autre bruit qui en approche. Les roulements et les éclats du tonnerre, les cris stridents, les plaintes, les rugissements, les craquements d'une maison qui s'effondre, combinez le tout, et vous aurez quelque idée de la commotion atmosphérique produite par ces convulsions de la banquise. Des blocs gigantesques, de sept à huit mètres de hauteur, soulevés sens dessus dessous, se heurtent lourdement, et entre eux s'amassent ou s'écroulent des masses énormes de débris tabulaires : on dirait une vaste marbrerie flottante. Parfois tout s'arrête; quelque dalle épaisse se sera achoppée sur notre champ ou en dessous; d'autres la pressent, la poussent; nouveaux crépitements, nouvelles clameurs : le plan des glaces s'étire, s'allonge, se gonfle en dômes çà et là. Crac! il cède tout d'un coup, ses abords sont emportés, les dômes se fendent, la détente arrive et le défilé reprend avec ses rugissements, ses éclats, ses cris. »

Le 16 novembre, le soleil disparaît pour soixante et onze jours. L'« hivernage » commence avec ses dures épreuves; comme dit le capitaine, s'il est doux de lire ou d'écouter le récit d'un hiver au Pôle près d'un bon feu, dans une maison bien close, hiverner soi-même c'est s'assurer une vieillesse prématurée.

Le 24 novembre, après six semaines d'encastrement, le champ de glace se brise et la *Jeannette* est libre, mais pour quelques heures seulement; dès le 25, le navire est repris par la jeune glace qui vient de ressouder les débris.

Décembre amène les grands froids, et aussi les sublimes aurores boréales, si belles qu'aucun poète ne peut les décrire, aucun peintre les peindre. L'année finit par une journée maussade, presque lugubre, avec un soupçon d'aube qui se laisse entrevoir à huit heures seize minutes du matin.

L'année 1880 commence par un froid « superbe », quarante degrés au-dessous de zéro dans un ciel clair et pur.

Le 19 janvier, pendant une terrible menace d'écrasement du navire par la pression désordonnée des glaces, la *Jeannette* reçoit une blessure, et une voie d'eau se déclare : accident fatal, car il faudra passer les jours et les nuits à pomper le ruisseau qui fait irruption dans le fond du navire, et consumer ainsi le charbon sur lequel on comptait pour naviguer allègrement vers le Pôle.

Le 26, « le soleil reparaît dans toute sa puissance et sa majesté. Officiers et matelots sont descendus sur les glaces pour jouir de sa courte visite. L'agréable nouveauté de revoir de vraies ombres pour la première fois depuis soixante et onze jours nous rend notre jeunesse, et, quoique sa lumière nous fasse mal aux yeux — pour ma part je clignote comme un hibou, — nous ne pouvons nous rassasier de la contempler. Comme pour ajouter à la splendeur de cette belle journée, en même temps que le soleil est à son méridien du sud, la pleine lune monte sur le ciel du nord; et pendant vingt-quatre heures l'un ou l'autre de ces astres nous prête sa lumière. »

En février, le froid ne diminua pas, mais la glorieuse et joyeuse lumière augmenta : la gaieté du ciel, la franchise du soleil, rendirent supportable, voire agréable, telle journée où le thermomètre descendit au-dessous de moins quarante-cinq degrés. Renardeau, Tout-Os, Tire-mal, Kasmatka et autres messieurs canins s'étirent voluptueusement sous les bienfaisants rayons, « parfaitement heureux, bien que leur fourrure soit toute raide de gel. La nuit, ils dorment autour du navire, émettant une telle quantité de chaleur que la glace fond au-dessous d'eux de trois à quatre centimètres. »

Le 1er mars donna quarante-sept degrés et demi au-dessous de zéro; quelques jours après, quand le mercure ne marqua plus que moins vingt-cinq degrés, l'air sembla délicieusement tiède aux hivernants de la *Jeannette*.

V

Déplorable printemps, lamentable été.

En avril ce sont les longs jours, avec l'espoir de voir bientôt la neige commencer de fondre et la banquise s'ouvrir, et le vaisseau prendre son « envolée » vers le Pôle passionnément désiré. Avant longtemps les belles chasses à l'ours, « et déjà notre ami le phoque sommeille et se soleille sur la glace, au bord des trous, prêt à plonger dans la mer ». Sauf Danenhower, malade d'un œil, tout l'équipage est dans la plus parfaite santé; il a très heureusement traversé l'hivernage sans une seule atteinte de scorbut, qui est la maladie des marins sous ces hautes latitudes.

Mais « l'hiver s'attarde sur les genoux du printemps », et si la glace fond, elle ne fond guère. Pourtant que de belles, que d'enivrantes journées! Telle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celle du 1er mai, toute rayonnante, où le soleil, levé à une heure cinq minutes du matin, est encore visible à minuit : toutefois, même en ce jour splendide, le froid est dur dès que l'astre commence à décliner, et quand il arrive à l'horizon, le mercure ne marque plus que moins dix-sept degrés et demi.

Mai ne tint pas les promesses de son début superbe : il se continua par un temps humide, neigeux, maussade décourageant, détestable. Que faire alors, sinon songer à l'enclavement avant temps de la *Jeannette*, au peu d'espoir de la voir descellée assez tôt pour que sa campagne de 1880 la mène bien loin vers le Pôle ; penser, en se rongeant l'esprit, au temps qui s'écoule, au charbon qui se consume, aux provisions qui diminuent ; se dire pour la millième fois qu'on s'use dans une lutte obscure contre les éléments, sur une route énigmatique ; se consoler en faisant son devoir de tous les jours, si monotone et minutieux soit-il, et se distraire aux mêmes incidents, un phoque aperçu, une mauve sénateur ou un guillemot noir qui vole, un phoque, l'ours blanc dont on suit l'empreinte sur le névé, les chiens qui se battent, car ils se battent toujours.

« Ils sont rageurs au delà de toute expression. Le pourquoi, le comment, l'objet d'une querelle, semblent pour eux être questions abstraites. Tout va bien pourvu qu'ils « s'empoignent ». Par bonheur, leur fourrure, leur laine plutôt est dure, longue, épaisse ; l'as-



Bataille de chiens. — Dessin de Renouard, d'après l'édition américaine.

saillant en a la gueule pleine avant que ses incisives aient pu toucher la peau. Les blessures sont rares, sauf aux oreilles et au-dessous du corps, les endroits vulnérables. J'ai vu un chien, attaqué de tous côtés, se mettre à plat sur le ventre, introduire sa tête dans un amoncellement de neige et soutenir tranquillement l'effort des assiégeants prêts à étouffer du poil arraché à son dos.

Pendant tout ce mois de mai « il pleut des ours », précieux renfort pour le garde-manger. Quand on les tue loin du navire, c'est une rude affaire que de transporter l'un de ces lourds animaux en traîneau, sur la glace nouvelle qui vibre toujours et se rompt quelquefois ; et c'est bien autre chose sur la vieille glace, hérissée de blocs énormes qui sont d'anciens débris repris et ressoudés par le froid. Il fallut une fois les efforts réunis de trois hommes et de dix-huit chiens.

« Elles tiraient pourtant vaillamment, ces vigoureuses bêtes ; elles sentaient l'écurie, ce qui, à leur endroit, fait bien une différence de cent pour cent. Tout arrêt les mettait hors d'elles-mêmes ; elles hurlaient de fureur et secouaient si fort les harnais, qu'à chaque instant les cordes menaçaient de casser. Parfois le traîneau se trouvait accoté sur le revers de quelque bloc déjà franchi par les chiens. Quand nous l'avions enlevé et hissé à la sueur de nos fronts, par-dessus l'obstacle, chiens de repartir subitement, véhicule de dégringoler

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'arête opposée et de s'enfouir, arrière en l'air, dans une fondrière de neige; on l'en arrachait à grand'peine, l'attelage l'emportait tout cahotant, un patin s'engageait dans une fêlure, et ainsi de suite, avec toutes les variétés possibles d'incidents et d'accidents. »

En somme, la moyenne de mai fut de — 7° 1/2, le minimum de — 22° 1/2, le maximum de + 1°,67.

Juin débuta par des brumes épaisses, « agréablement variées par des ondées de fine neige », et il continua, comme il avait commencé, par une humidité froide, plus insupportable que les plus extrêmes rigueurs de l'hiver, bien que le thermomètre eût fini par se tenir aux alentours de zéro. Le découragement gagnait le capitaine. « Ma devise : Espoir toujours et quand même! est sans doute excellente ailleurs, dans le monde « naturel », mais, au milieu de la banquise, elle fait meilleure figure en théorie qu'en pratique. Impossible d'imaginer rien de plus énervant que notre vie actuelle, rien qui use plus vite la patience et l'entendement! L'absolue monotonie, le cercle invariable des heures, le jour qui s'ouvre sur les mêmes choses et dans les mêmes circonstances où, la veille au soir, on avait fermé les yeux; les mêmes figures, les mêmes chiens, la même glace; la certitude que demain sera tout à fait semblable à aujourd'hui, sinon encore plus fastidieux; l'impuissance de faire quoi que ce soit, d'aller n'importe où, de changer un iota à la situation présente; revenir sans cesse à l'idée que nous consommons des vivres et brûlons du charbon sans autre résultat que d'entretenir notre existence; savoir que, si cela continue, notre entreprise aura pitoyablement avorté, toutes ces pensées, quand je m'assieds le soir pour écrire les incidents du jour, se pressent dans ma tête avec une force irrésistible; n'était le « son doux et subtil » qui vient murmurer à mon oreille que tant de labeurs et de zèle ne peuvent être perdus, je me laisserais envahir par le désespoir. »



Physionomies de chiens (voy. p. 7). — Cliché tiré de l'édition américaine.

Ainsi s'en vont les jours les plus longs de l'année, ainsi disparaît le mois de juin. Juillet le remplace, non moins brouillardeux, pluvieux, neigeux, avec gelées de nuit, non moins vide, inutile, énervant, désespérant.

« L'été polaire! Quelle dérision! En juin nous avons eu un degré au-dessous de zéro en moyenne; en juillet + 0°,3; notre journée la plus chaude a été de + 3°,30 : c'est l'hiver de New-York! »

En août, sauf quelques heures brillantes, ce fut le même temps maussade, et souvent le même brouillard, impénétrable comme un mur; puis, quand ce brouillard se dispersait, le même paysage polaire, blanc, immobile et mort.

VI

Retour de l'hiver et des ténèbres. — Nouveau printemps hivernal, nouvel été glacé.

« Le 21 septembre, nous avons le brouillard jusqu'à midi, puis des averses de fin névé; d'un saut nous retombons en hiver; mares et ruisseaux se cachent sous une lame glacée de deux centimètres que la neige recouvre bientôt; la nature est froide, blême et lugubre.

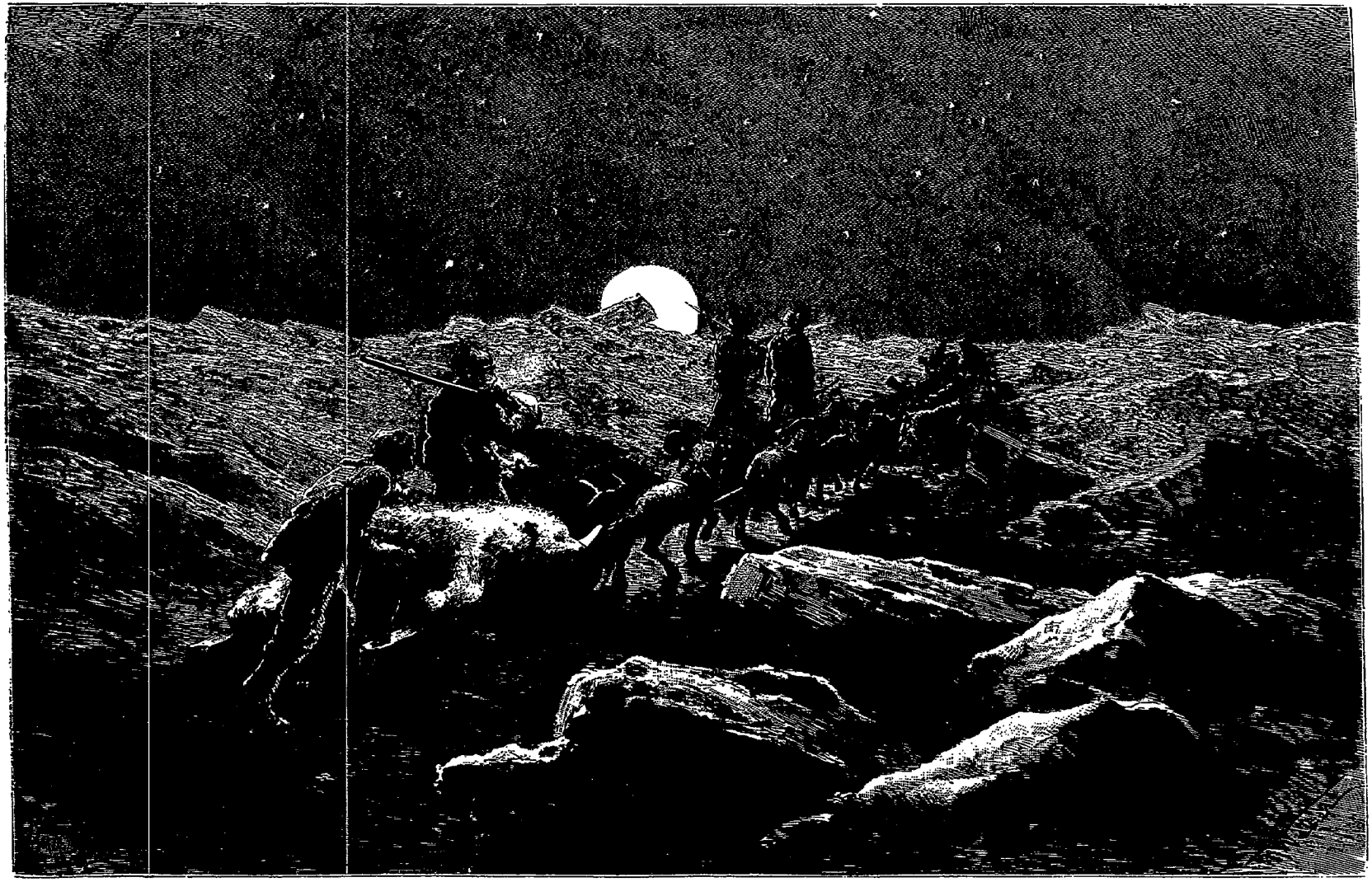
« Dès le 6 nous sommes en pleine froidure : — 8°,3. Voilà donc l'été! Que sera notre hiver?

« Déjà nous sommes enchaînés depuis un an. C'est notre seconde saison dans cette éternelle banquise, je n'ose dire, hélas! la dernière! Nous passerons et notre navire aura vécu, mais cette mer de glace continuera à promener çà et là ses flots rigides, jusqu'à ce que sonne la dernière trompette. Le prisonnier dans sa cellule sait au moins ce qu'il y passera d'années, de mois, de semaines. Nous, nous ne savons « ni le jour, ni l'heure! »

« Le 15, nous sommes perdus dans une tempête de neige, et, le 22, descend du ciel un froid « noir » : — 17°,5. Nous ne nous déclaverons pas. Faudra-t-il donc, bravant cette formidable banquise, nous hasarder avec traîneaux et canots jusqu'à la côte de la Sibérie, éloignée de près de quatre cent cinquante kilomètres? Pourtant, si le navire sombre! ou s'il ne se dégage pas! Et notre charbon qui diminue toujours, toujours! »

Octobre nous arrive tout blanc. « Où trouver ailleurs qu'aux régions polaires ces vastes étendues dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

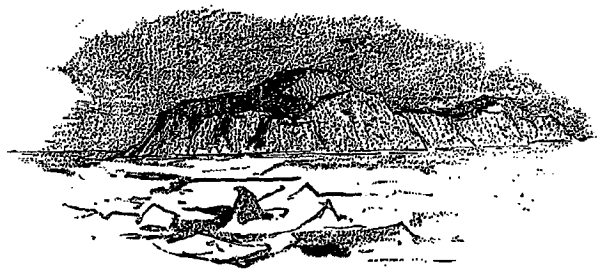


Retour de la chasse à l'ours (voy. p. 7). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

solées, demeures de l'éternel silence? Nous pourrions croire que l'univers s'est arrêté dans sa marche. Il nous semble que cet ordre des choses a duré et durera toujours. L'aube se lève, le crépuscule s'éteint, nous mangeons, nous buvons, nous dormons dans une mécanique uniformité qui finit par nous bercer en une vague somnolence; à peine si nous essayons de nous remémorer un passé meilleur ou de rêver à un autre avenir que celui de l'immobilité dans la glace et la neige. Quand déploierons-nous au vent les voiles du navire?

« Plus que jamais le ciel est maussade et plombé, la glace au loin s'étend, immuable comme les lois des Mèdes et des Perses; souvent tombe le névé morose, qui n'est ni neige, ni grésil.... Que faire, sinon songer à notre inutilité présente? Je me suis souvent demandé si un cheval tournant le manège d'une scierie a quelque préoccupation de savoir pourquoi il arpente éternellement une planche sans fin et à quoi peut servir ce mouvement perpétuel : il ne voit pas la scie, il ne change jamais de position relative; son pas monotone bat la piste en mesure sans qu'il avance d'un mètre; il achève sa journée de travail juste à la place où il l'a commencée, et autant que puisse en juger son cerveau de cheval, il recommencera demain et toujours. Nous lui ressemblons : nous ne voyons point la scie, nous ne savons ce que nous faisons, nous piétinons sur place; demain sera comme aujourd'hui, et après-demain comme demain, et nous triturons notre picotin d'avoine, tout simplement pour que la mécanique ne cesse pas son va-et-vient uniforme. Ce sont là nos pensers de fin d'octobre.



Ile Jeannette (voy. p. 12). — D'après un dessin du carnet du capitaine.

« Le 6 novembre, notre longue nuit d'hiver commence : pour la dernière fois de l'année, le soleil a brillé sur cette latitude, et d'ici à trois mois il ne nous restera de lui que son souvenir : à onze heures et demie il se hissait péniblement au-dessus de l'horizon : à midi, il le dépassait à peine de deux diamètres, à midi et demi il nous disait bonsoir. Adieu donc! Du reste, pour ce qu'il nous a servi cet été! Il nous manquera cependant quand bruiront et brameront les glaçons entrechoqués, ces ennemis terribles de notre navire. »

En quittant la *Jeannette*, il nous laissait un froid « superbe » : trente-six degrés au-dessous de zéro.

Plus « superbe » encore est celui du 15 décembre : — 44°,5. Puis 1880 plonge dans le néant.

« 1881 nous sourira-t-il? Ma consolation, c'est que l'année écoulée nous a tous laissés vivants, que très peu d'entre nous ont été malades, et que nous ne connaissons encore le scorbut que de nom. »

Rien à dire de janvier, qui passa dans le froid, le vide, les ténèbres; ni de février, sinon que l'on revit enfin le soleil après quatre-vingt-onze jours d'absence,



Ile Henriette (voy. p. 12). — D'après un dessin du carnet du capitaine.

contre soixante et onze seulement l'hiver précédent sous un parallèle plus méridional.

Moins que rien de mars, d'avril : ils se traînent, et les « enclavés » se morfondent, avec l'ennui de vivre sans vivre et la douleur d'être inutiles.

Mais si la *Jeannette* était immobile dans sa banquise, la banquise évoluait dans son Océan Glacial, voguant de çà de là, capricieusement au gré des vents, ou suivant des lois inconnues, et, le 16 mai, retentit le cri de *Terre!* « Ainsi, il y a dans ce monde autre chose que des glaces! Notre voyage, Dieu merci! n'aura donc pas été tout à fait inutile; nous tenons une découverte, si modeste soit-elle.... Cette île bienheureuse qui nous tombe des nues, la première qui ait réjoui nos yeux depuis tantôt quatorze mois que nous avons perdu de vue l'île Hérald, et depuis tantôt vingt que notre sort est lié à la banquise vagabonde, est-ce bien une vraie terre? Est-ce une roche nue? Quelle fonction cette pauvre désolée, immobile au milieu des déserts errants, peut-elle remplir dans l'ordre de la nature? Au surplus, il ne m'en chault guère. Volcanique ou non, elle ne s'enfuira pas avant que nous lui ayons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



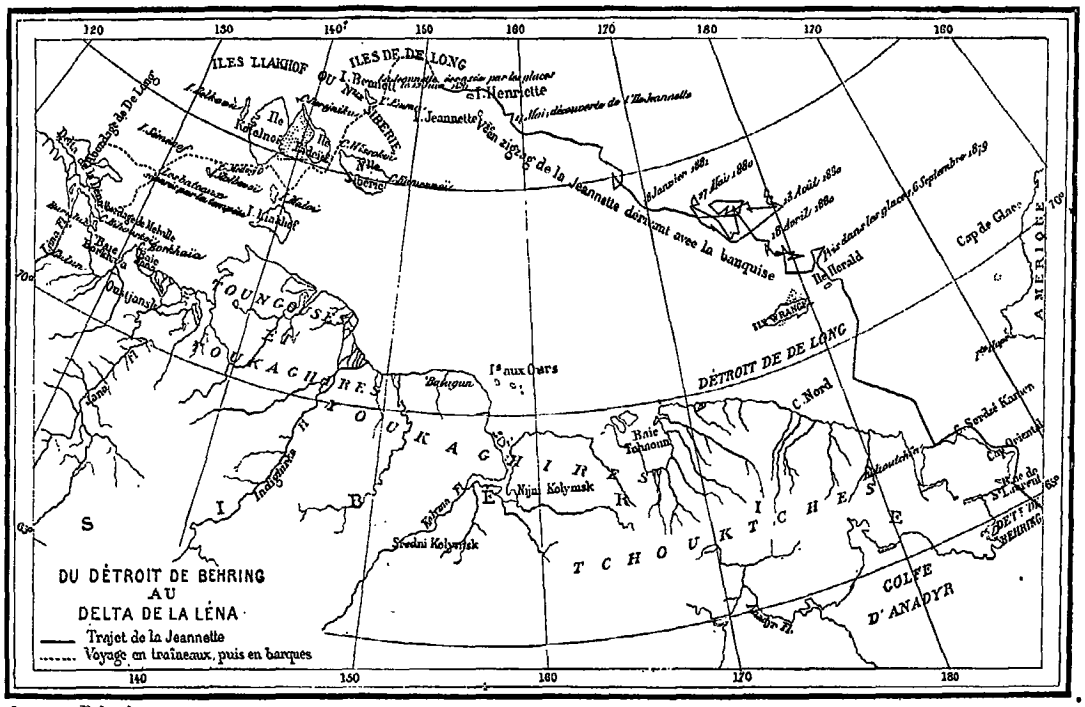
La *Jeannette* sombre (voy. p. 13). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit deux mots. On la contemple, on l'admire, on la discute, on en suppose la distance; on implore un vent favorable qui nous y pousse au plus vite; elle enfermerait des mines d'or plus riches que le Trésor — sans la dette — que nous n'en serions pas surpris; on la couve des yeux, on va s'assurer qu'elle est encore là: c'est notre étoile polaire, notre perle de grand prix. Nous la nommerons la JEANNETTE. Elle s'élève par 76°47′ de latitude nord. »

Quelques jours après, le 24, on découvre une autre terre encore : ce sera désormais l'île HENRIETTE, située par 77°8′ de latitude nord. Vers la fin de mai, la progression de la banquise ayant amené le navire à quelque vingt kilomètres de cette île, le capitaine y envoya une petite expédition sous les ordres de Melville, avec traîneau et youyou; et ces braves gens revinrent le 5 juin, après travaux et fatigues indicibles sur la glace raboteuse, à chaque instant coupée d'allées d'eau qu'il fallait tourner à grand'peine ou franchir sur le canot après avoir déchargé le traîneau pour le recharger aussitôt après.

« C'est une roche stérile, coiffée de neiges alimentant des glaciers qui descendent à la mer. Nul autre signe de vie que des guillemots noirs nichant sur des falaises inaccessibles. Un peu de mousse et d'herbe, une poignée d'éclats de pierre, voilà tous les trophées qu'en rapporte l'expédition : elle y a déployé notre pavillon de soie et en a pris possession au nom du



Gravé par Erhard

Tout-Puissant Jéhovah et du gouvernement des États-Unis. »

Cependant, sous le ciel moins froid, la banquise recommençait ses bruyants travaux; elle grinçait, elle s'étoilait, se fendait en crevasses, puis tout à coup réunissait et broyait ses débris.

VII

La fin de la *Jeannette*.

Le 10 juin, à onze heures et demie du soir, une ancienne crevasse se rouvre; à minuit, le navire vibre et tremble, avec d'épouvantables craquements. Est-ce l'heure?

C'était l'heure.

Le 11, à minuit et demi, la glace se rouvre soudain tout le long de la coque, la *Jeannette* se relève et revient peu à peu à son ancien équilibre.... Dans l'espoir qu'elle va prendre enfin la mer, la mer libre, on remonte à bord le peu d'objets restés sur la glace....

Le 12, à sept heures et demie du matin, la glace s'ébranle encore contre le navire, puis aussitôt s'arrête; à huit heures du soir, nouvel assaut, « les cloisons des soutes craquent et gémissent, les vaigres de tribord se déjoignent, les coutures s'ouvrent de un à trois centimètres; ce n'est encore qu'une fausse attaque..., Mais, à cinq heures, la glace presse avec une furie terrible, le spardeck se bombe, je donne l'ordre de tout descendre sur la banquise, provisions, habits, couvertures,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les papiers de bord, et de mettre les malades en lieu sûr.... A six heures, la coque s'emplit à vue d'œil, puis l'eau envahit le spardeck.... Au lieu de prendre son « essor », la *Jeannette* va couler. On hisse le pavillon au mât de misaine et à huit heures précises nous quittons notre navire. Réunis sur la glace, nous traînons provisions et bateaux le plus loin possible des fissures inquiétantes....

« Le 13, vers une heure du matin, le mât de misaine de notre pauvre *Jeannette* tombe; à trois heures, le sommet de la cheminée disparaît; à quatre heures, le navire reprend soudain son équilibre, puis il enfonce peu à peu.... Nous dormirons désormais sous la tente, comme nous avons déjà fait cette nuit....

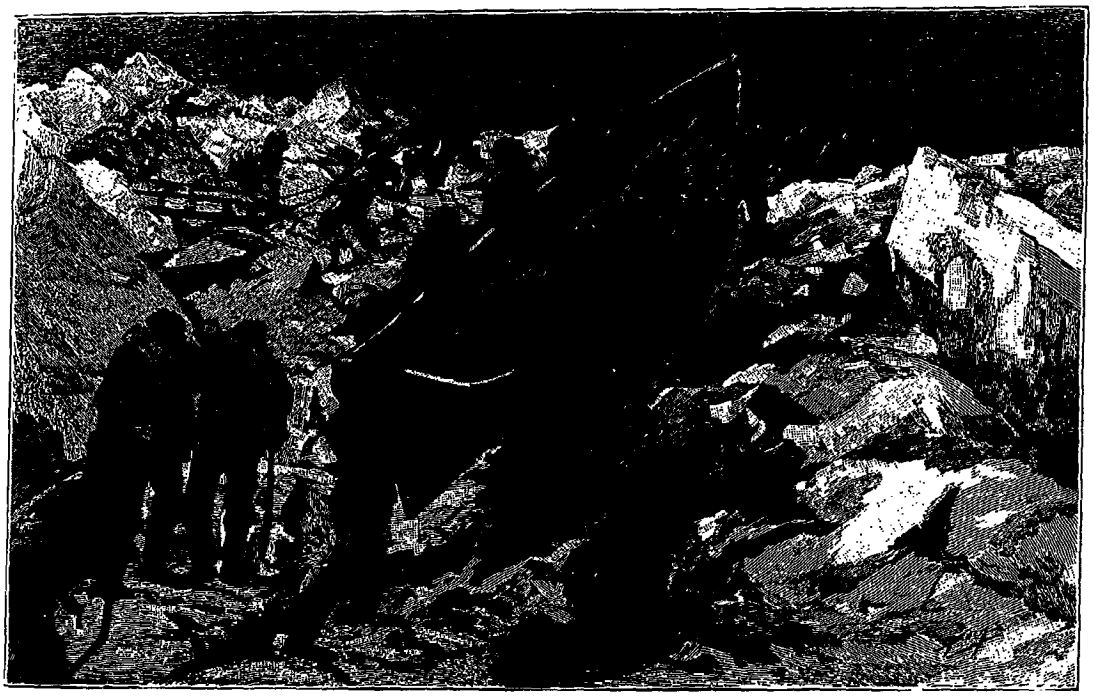
« Quelques jours se passent à tout préparer pour le grand voyage. Personne n'est abattu; au contraire, l'entrain, la gaieté règnent, on travaille allègrement, et le bivouac a fière mine.... »

Et l'on part le 18 juin, au soir, car on marchera la nuit : mais la nuit est aussi claire que le jour pendant l'été polaire....

VIII

En marche sur la mer glacée.

Voici donc les trente-trois hommes du vaisseau la *Jeannette* en route pour la Sibérie, par le glissant chemin de la banquise. Cinq hommes en tout sont



On tire les embarcations sur les mornes de glace (voy. p. 14). — Cliché tiré de l'édition américaine.

plus ou moins malades : deux officiers, le lieutenant Chipp et Danenhower, le matelot Kuehne, le Chinois Tong-sing, l'Esquimau Alexey; il y a vingt-trois chiens. On emporte pour soixante jours de vivres.

On se met en marche le jour fixé, à six heures vingt minutes, embarcations et traîneaux parés de leurs couleurs :

Le premier cotre, *Jeannette*, porte le pavillon de soie du capitaine.

Le deuxième cotre, *Hiram*, a le nom d'Hiram sur son drapeau.

La baleinière, *Rosey*, le nom de Rosey sur son étendard.

Le traîneau 1, *Sylvie*, porte un guidon bleu, de forme carrée, et la devise : *Nil desperandum*.

Le traîneau 2, *Lizzie*, fait flotter une banderole en queue d'aronde.

Le traîneau 3 déploie le drapeau des États-Unis.

Le traîneau 4 porte une banderole blanche avec croix de Malte rouge, et la devise : *In hoc signo vinces*.

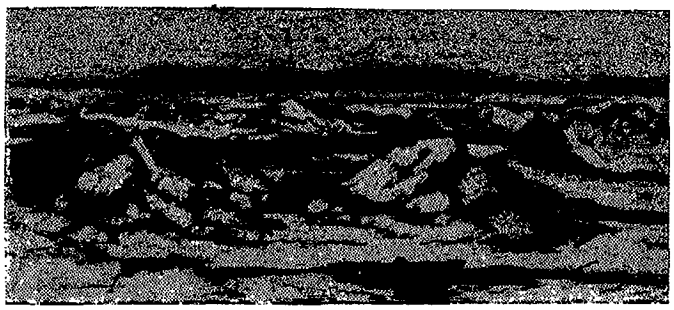
Le traîneau 5, *Maud*, livre aux vents la devise : *Comme je me trouve!*

On sait ce que sont ces voyages sur la glace polaire, ces traîneaux dont les patins se courbent ou se cassent, ces glaces anfractueuses avec leurs trous, leurs allées d'eau, ces neiges molles, ces fondrières, ces chaos de blocs de glace entassés dans un « gigantesque » désordre; on tombe dans un trou, on disparaît dans un petit abîme; on hisse, de grand ahan, une barque,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un traîneau sur le sommet d'un morne de glace, puis on le retient comme on peut à la descente; il faut toutes les forces réunies de l'équipage pour tirer l'un des traîneaux, l'une des embarcations, et c'est une fatale perte de temps que de revenir perpétuellement en arrière, deux, trois, quatre, six, sept fois, pour aller prendre au lieu du départ le second, le troisième, le quatrième, le cinquième ou sixième ou septième véhicule et le transporter à force de bras au lieu de halte où l'on a mené le premier.

Aucune de ces épreuves ne fut épargnée à l'équipage de la *Jeannette :* les vingt-huit hommes valides et les vingt-trois chiens réunis avaient parfois une peine inouïe à tirer le grand traîneau par-dessus les mornes de glace; les véhicules se détraquaient, les hommes s'éclopaient, les chiens renversaient leurs traîneaux et en rompaient la charge, les crevasses arrêtaient la marche, on pataugeait dans la neige molle ou l'on glissait sur la glace avivée et durcie, heureux quand on ne versait pas jusqu'aux oreilles dans quelque trou d'eau; et telle de ces nuits, après avoir tiré, traîné, soufflé pendant dix heures, quand on arriva, l'épaule presque démontée, à la halte marquée d'avance par le jalon du pionnier, on avait fait *huit cent vingt-six mètres.*



L'île Bennett telle qu'elle apparaissait le 19 juillet. — D'après un dessin du carnet du capitaine.

Pour comble de malheur, l'humidité, le brouillard, la pluie, fréquente en cette saison de dégel et débâcle. C'était justement le plus mauvais temps pour traverser la banquise : en hiver, au printemps, l'air est généralement plus sec, la glace meilleure; à la fin de l'été et en automne, la fonte des couches superficielles a fait disparaître les plus dures aspérités du chaos polaire. « Mais nous, pauvres naufragés, nous pataugeons à mourir dans les neiges molles, et, quand il pleut, les chiens eux-mêmes se glissent sous les bateaux comme des poules ou se serrent contre les portes des tentes pour faire appel à notre pitié. »

Il y eut des journées pluvieuses, ou plutôt des nuits — puisqu'on voyageait la nuit — dont on ne perdait pas les meilleures heures à franchir des crevasses, à pousser des îlots de glace dans les allées d'eau en guise de ponts provisoires, à charger, décharger, recharger les traîneaux, à maintenir ou châtier les chiens. Ces nuits-là on faisait deux mille, deux mille cinq cents, trois mille, même quatre mille deux cents mètres, et alors le capitaine était heureux.

Autre cause de soucis poignants pour De Long : à mesure qu'ils marchaient au sud, vers la Sibérie désirée, le mouvement de la banquise les entraînait vers le nord-ouest, comme tous les calculs de position le prouvaient irréfutablement : « Peiner comme des chevaux dix ou onze heures par jour, et ne pas arriver à deux kilomètres, n'est guère encourageant; mais savoir qu'à chacun de ces kilomètres conquis au prix de tant de fatigue, la marche de la glace vers le nord-ouest vous en enlève trois, voilà qui me donne de bien plus graves inquiétudes! Melville et le docteur sont seuls au courant de notre latitude; aux autres je la cache avec le plus grand soin. Un profond abattement, sinon une perte de zèle, suivrait sans nul doute communication de ce fait, et, de peur de quelque question embarrassante, j'esquive de mon mieux Chipp, Danenhower et Dunbar. Jusqu'à ce jour, gaieté franche, et nos gens ont toujours des chansons sur les lèvres.... Chacun de nous, comme dit M. Cole, se sent tous les jours un peu plus de printemps dans les veines.

« Le 4 juillet, toutes nos banderolles, guidons et pavillons flottent au vent en l'honneur d'un anniversaire[1] que nos circonstances rendent pour moi bien mélancolique. Il y a juste trois ans, au Havre, on baptisait la *Jeannette :* glorieux étaient mes rêves, nombreux furent les compliments; tout a sombré avec mon navire! J'étais bien loin de songer que, trois ans plus tard, moi et mes hommes serions jetés au hasard sur la banquise errante, sans avoir fait le moindre de ces travaux que me promettait l'avenir, sans autre histoire à conter que la perte du navire remis entre mes mains. Mon devoir envers mes camarades d'aujourd'hui est de consacrer à les ramener au pays tout ce qui peut me rester de force et d'intelligence; mon devoir envers celles dont l'existence m'a été confiée m'ordonne de tout tenter pour les rejoindre.... sans cela, ah! j'y pense souvent! mieux vaudrait être descendu sous les flots avec ma *Jeannette!* Mais, puisque rien n'arrive qui ne soit ordonné pour notre bien, je veux regarder mon malheur en face et combattre jusqu'au bout. Ce sera dur, tout de même, de savoir qu'on dit en me montrant : « Voilà celui qui entreprit d'aller au Pôle et qui coula son navire dès le soixante-dix-septième parallèle !

« Le 11 juillet, il y a juste un mois que le navire a coulé et je ne vois pas que nous ayons encore trop souffert. Ils sont rudes pourtant nos travaux! Ce n'est pas une plaisanterie que cet éreintant traînage, ces

1. Déclaration de l'Indépendance des États-Unis, 4 juillet 1776.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissades, secousses et cahots, cette bandoulière qui vous entame les épaules et vous scie la poitrine! Creuser et tailler au pic, à la hache, une glace dure comme du caillou nous endolorit jusqu'à la moelle des os.... »

IX

L'île Bennett.

Le 10 juillet, avait retenti le cri de Terre! terre! Était-ce la terre, un nuage, une vaine apparence?

Mais peu à peu ce délinéament confus prit quelque consistance; le 19, on ne put plus douter que ce ne fût une île plus ou moins éloignée de l'archipel de Liakhof ou Nouvelle-Sibérie.

Cette île, inconnue jusqu'à ce jour, on en était séparé par des champs de glace chaotique, « formidable tohu bohu de débris, de trous d'eau, sans grands blocs; il a fallu de terribles écrasements pour faire un pareil dédale où des pointes hérissent le « sol » à tous les angles possibles ». Le capitaine n'avait pas encore vu d'aussi méchant passage : la marche proprement dite n'y fatiguait pas trop, mais le tirage y était une « tâche herculéenne ». C'est dans ce lacis de craquelures béantes qu'un traîneau à chiens chavira : cent vingt kilogrammes de pemmican tombèrent dans l'eau, perte irréparable.

On voyait passer des pingouins, des mouettes, un lumme (*Alca Brunnichii*), signe que la terre est proche; mais quand on la toucha presque, quelques jours après,



Abordage à l'île Bennett. — Cliché tiré de l'édition américaine.

on faillit la perdre : entraîné sur un glaçon, pas des plus solides, à la vitesse de trois milles à l'heure, au milieu de blocailles désordonnées, tourbillonnantes, qui pouvaient le heurter et le briser en passant, l'équipage put craindre de ne pas aborder, et pendant de cruelles minutes le capitaine eut la mort dans l'âme : les quinze jours qu'on venait de consumer en vue de l'île, dans l'ardent espoir de l'atteindre et de poser enfin le pied sur un sol, ce sol fût-il de glace, ces quinze jours avaient été les plus durs peut-être du voyage sur la banquise, toujours entre fissures et craquelures, perdus dans les mornes ou sur la glace pourrie.

« Ces deux semaines auront-elles donc été inutiles? Bientôt je m'aperçois que notre glaçon commence à pivoter; ce mouvement va le pousser dans une échancrure de la banquise; s'il y stationne assez longtemps, nous pourrons gagner celle-ci : « Attention! » et, les cordes des traîneaux en main, on surveille le moment décisif. Le radeau frappe la glace et reste immobile : « En avant, Chipp! » et nous nous élançons.

« Le premier traîneau passe sans accident, le second manque tomber à la mer, le troisième y tombe, avec Cole; pour le quatrième, il faut établir un pont au moyen d'une dalle amenée à grand'peine. La glace est sur le point de s'ouvrir : « Vite! poussez les bateaux! » Nindemann, de sa voix chantante, me crie qu'on peut les mettre à flot; aussitôt dit que fait : les hommes courent des traîneaux aux embarcations; le premier cotre est déjà prêt à repartir quand le glaçon s'ébranle, emportant Melville, Iversen, Aneguin, moi et six chiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Wilson avait placé les autres dans le youyou. Chipp était sur la banquette, les embarcations près de lui; je savais qu'il aviserait à tout, mais je n'étais pas sans anxiété sur notre propre compte; par bonheur un coin de radeau vient à heurter un débris échoué; on saute, on est sauvé! Mais nous ne sommes pas encore à terre, la banquise est fort large : un fouillis confus de blocs et de débris, creusé d'alvéoles, craquelé, fendu, un terrain impossible pour les traîneaux. Je suis heureux de découvrir enfin, à douze ou quinze mètres de la vraie côte, un endroit un peu moins tourmenté où nous campons, après y avoir transporté tout notre équipage; il y a déjà une heure et demie que le premier traîneau a touché la glace de rivage. De temps à autre, des quartiers de roche se détachent des falaises et tombent dans un petit canal.



Un chaos de glace. — D'après un dessin du carnet du capitaine.

« La falaise elle-même grouille littéralement de guillemots noirs; une heure après le souper, je procède à l'appel général, et tous, nous nous dirigeons vers la terre. On passe à gué, on saute; les plus difficiles se construisent un pont; bref, chacun aborde à sa guise, et nous grimpons en nous accrochant aux pentes anfractueuses. Bientôt nos couleurs flottent au vent. Nos camarades se rassemblent autour de moi : « J'ai la satisfaction, leur dis-je, de vous annoncer que cette île est une terre nouvelle. J'en prends possession au nom du président des États-Unis, et je la nomme l'île BENNETT. Et maintenant trois vivats ! » Jamais ils ne furent poussés avec plus d'enthousiasme. On me fait la gracieuseté d'en ajouter trois autres en l'honneur du capitaine.

« Donc, le vendredi, 29 juillet 1881, l'île Bennett a été annexée à la patrie américaine. »

L'île Bennett, par 77° 15′ de latitude, est essentiellement volcanique; à ses roches ignées s'accrochent des glaciers descendant à la mer; çà et là des collines sont plaquées de mousse; il y a de la houille bitumineuse et, sur les rives, quelque peu de bois flotté; les oiseaux



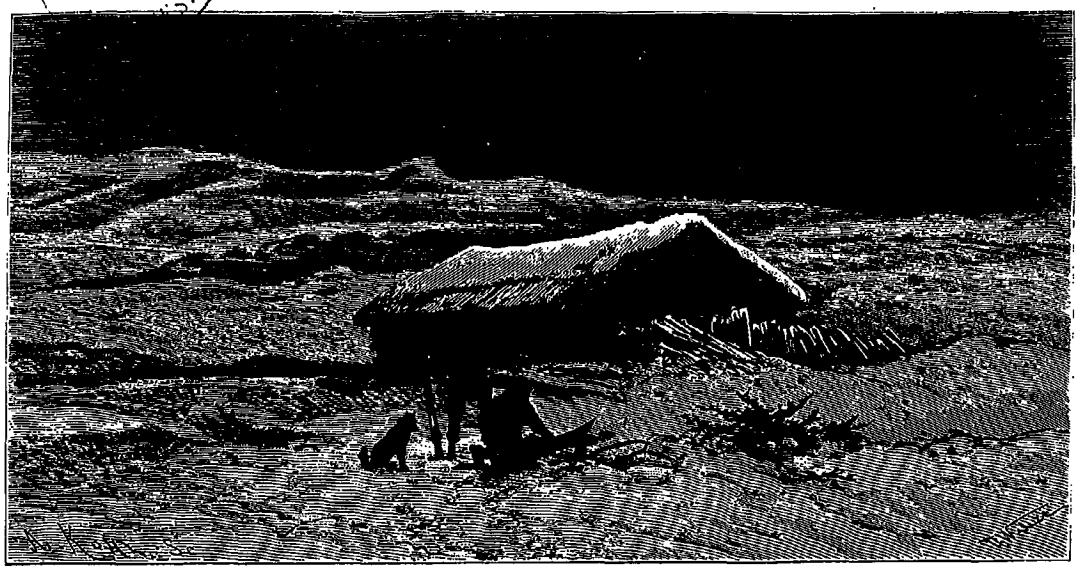
Ile Bennett. — D'après un dessin du carnet du capitaine.

de mer y nichent, innombrables, dans les trous et crevasses, jusqu'au front de roches vertigineuses; on y vit des traces d'ours, de renards, de lièvres polaires (?), de lagopèdes (?). Vrai pays de cocagne, puisque les trente-trois hommes que la *Jeannette* refusa de mener au Pôle nord y vécurent d'oiseaux gras frits dans la graisse d'ours, et qu'ils y burent une eau délicieuse puisée dans les ruisseaux clairs. Et pays de souffrance aussi, puisque le commencement d'août fut tout en froides bourrasques, en brumes pénétrantes, en brouillards glaçants, en neige et grêle et grésil.

Traduit et condensé par Frédéric Bernard.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabane sur l'île Kostelnoï (voy. p. 19) — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.

LE VOYAGE DE LA « JEANNETTE »,

RÉSUMÉ DU JOURNAL DU CAPITAINE G. W. DE LONG[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Sur trois barques.

Abandonnant six traîneaux « fourbus », De Long quitta l'île Bennett avec un grand cotre, un petit cotre, une baleinière, un youyou, quatre traîneaux.

Le grand cotre, capitaine De Long, avait pour passagers : le docteur Ambler, M. Collins, Nindemann, Ericksen, Kaack, Boyd, l'Indien Alexey, Lee, Noros, Dressler, Görtz, Iversen; il emportait trois cent soixante-six kilogrammes de pemmican, cent soixante livres d'alcool, du Liebig, quatre grandes boîtes de conserves.

Le petit cotre, commandé par Chipp, portait M. Dunbar, Sweetman, Sharwell, Kuehne, Starr, Manson, Warren, Johnson, avec deux cent quarante-cinq kilogrammes de pemmican, trente-six livres trente-cinq d'alcool, deux kilogrammes soixante-quinze de Liebig, un peu plus de quarante-cinq livres de jus de citron.

La baleinière, sous les ordres de Melville, emmenait MM. Danenhower et Newcomb, Cole, Bartlett, l'Indien Anéguin, le Chinois Tom-Sing, Wilson, Lauterbach, Leach, avec pemmican, alcool et Liebig.

Le 7, à peine était-on parti que quatre chiens s'élancèrent dans la mer. On ne les revit plus : la troupe, si diminuée déjà, se réduisit de douze à huit. Ce jour-là, l'on fit cinq milles.

Le 8, navigation et traînage sur la glace; on n'avance guère; les chasseurs tuent un phoque et trois pingouins : le café tire à sa fin.

Le 9, tantôt en barque sur mer, tantôt en traîneau sur glace, la distance parcourue fut de neuf milles vers le sud : « Ce n'est point merveilleux, mais je n'oublie pas les journées où les plus éreintants traînages ne nous en donnent qu'un et demi. Quatre des huit chiens sont allés se promener au loin sur les glaces, et, quoique leurs hurlements plaintifs viennent assiéger nos oreilles longtemps après la halte du dîner, je n'ose pas les envoyer querir; les bateaux sont déjà si chargés que le moindre mouvement fait entrer l'eau par les tolletières. Il eût mieux valu les tuer tous : je n'ai pu m'y résoudre; mais ce soir, après expérience de ce que

1. Suite et fin. — Voyez page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont quatre chiens dans une embarcation pleine presque à couler, je donne l'ordre d'en exécuter deux : de nos quarante beaux tireurs il ne nous reste plus que Snoozer et Kasmatka....

« Le 10, beaucoup d'eau, partout des passes, la banquise n'est plus qu'un vaste archipel.... Dix-sept milles en un jour!...

« Le 11, nous faisons vingt milles, et Collins tue un phoque, notre déjeuner de demain.... »

Le 12, après avoir à peine avancé de six milles, il faut s'arrêter près d'un tohu-bohu de débris.

Le 13, on ne gagne pas beaucoup plus que le 12.

Le 14, il faut lutter contre la glace nouvelle : c'est pourtant la mi-août! glace épaisse déjà de six millimètres, et, avant d'y pousser les canots, la casser à coups de gaffe et d'aviron : on avance très peu.

Le 15, la neige tombe à gros flocons, la glace est en mauvais état, criblée de trous. Le capitaine a souci, plus qu'il n'ose le laisser paraître : « Les vivres baissent, aucune terre en vue, la mer ne se déblaye pas; chaque jour augmente mon angoisse, et cela dure depuis tantôt deux mois! » Heureusement, M. Dunbar, d'un heureux coup de fusil, ajoute un phoque aux provisions. Gain, cinq milles.

Le 16, rude journée, « la banquise n'étant plus qu'une carcasse de glace dans les interstices et fissures de laquelle nous risquons fort de perdre et chargements et transports. »

Le 17, au contraire, journée heureuse : « la banquise dilatée comme par magie, de nombreuses allées s'ouvrent sous un léger vent du sud-ouest. » La veille on est resté presque sur place, aujourd'hui l'on fait quinze milles.

Le 18, la glace est mauvaise, le vent mauvais, la flottille n'avance que de six milles. On a tué un phoque, mais voici le pain fini : « depuis deux jours on ne sert plus que quinze grammes de Liebig; nous n'avons maintenant de café qu'au déjeuner. »

Le 19, la matinée se termine avec un gain de dix milles; mais dans l'après-midi, nombreux contretemps : les embarcations sont subitement entourées de glaces flottantes, à travers lesquelles, par instants, on voit la grande mer libre.

Le 20, *changements et réductions dans la cargaison* des trois bateaux; vers deux heures, une terre, entrevue avant midi, se montre distinctement : c'est évidemment l'île de la Nouvelle-Sibérie. Dans la soirée on expédie le pauvre Kasmatka, « décidément trop encombrant, trop gros. » De la brillante meute de chiens polaires, un seul est debout : Snoozer.

Le 21, « la glace s'est assemblée autour de nous en telles quantités qu'il nous semble n'en être jamais sortis; pas un chenal navigable, pas un champ que puissent parcourir les traîneaux; partout d'informes débris. » Impossible de bouger.

Le 22, immobilité complète, journée perdue; le 23 aussi. « Personne n'a l'air de se plaindre, mais notre pain est fini; plus de café, du thé seulement, et plus de tabac. La glace est plus que jamais compacte. Nindemann tue un jeune phoque : ce sera notre repas de demain matin. »

Le 24, on ne bouge pas non plus. « Journée absolument « stupide », sauf que M. Collins a l'heur de nous pourvoir d'un phoque, et chacun de nous a ses trois cent quarante-cinq grammes de viande fraîche à souper. »

Le 25, toujours cloués : « Nous restons à nous dévorer le cœur, consommant en vain nos provisions; nos traîneaux nous servent de bûches et nous économisons l'alcool, mais nos vivres s'en vont leur grand chemin; le soir pourtant, un autre phoque. »

Le 26, « encore *claquemurés*; sept jours déjà de perdus; les heures se traînent lentement. Le sucre a été fini ce matin : nos gens n'ont pas prêté la moindre attention à cette nouvelle, que je trouve fort grave. Bartlett a tué un petit veau marin qu'on ajoutera à la ration quotidienne de pemmican. »

Le 27, stagnation complète. Le 28, il tombe une neige légère; les traîneaux ont flambé au feu, il faut revenir à l'alcool. Le 29, détente dans les glaces, une passe s'ouvre, on part, on fait quelque chemin. Le 30, journée favorable, on débarque à l'île Faddéïef, l'une des terres de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. Pour la première fois depuis deux ans nous foulons donc une belle et bonne terre. Je respire enfin. Le gazon et la mousse que je sens sous mes pieds les réchauffent aussitôt, et les ramènent à leur température normale. On s'empresse de dresser les tentes sur la plaine verte. Snoozer, le seul survivant de nos quarante chiens, bondit après nous, fou de joie, donnant la chasse aux lemmings, dont les trous criblent le sol; de tous côtés, des indices de gibier plus sérieux : fumées de rennes toutes fraîches, débris d'empaumures, traces de lièvres; on voit des vols d'oies noires; des pins de Norvège avec leurs branches sont échoués sur la plage; de petits étangs d'une eau pure parsèment çà et là la plaine où nous campons.

Nous avons bu ce matin notre dose de jus de citron, la dernière!

XI

L'archipel de la Nouvelle-Sibérie.

De l'île Faddéïef à l'île Kotelnoï, la traversée fut longue, dure, contrariée par le mauvais temps, par la glace en dérive, par les grosses mers, et pendant quarante-huit heures le capitaine put croire que Chipp était perdu, son cotre ayant disparu on ne savait où. Enfin, le 5 septembre, on aborda sur une plage de sable.

Il y a soixante-dix milles de distance, autrement dit cent trente kilomètres, du promontoire méridional de l'île Faddéïef au cap sud de l'île Kotelnoï. Celle-ci a été ou est habitée temporairement; Chipp, le docteur Ambler et Kuehne y trouvèrent des huttes en ruine, et Leach « une cabane très bien construite de rondins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Séparation pendant la tempête (voy. p. 20). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les interstices desquels on avait poussé des chiffons; tout auprès, sur le sol, il vit une défense d'éléphant et des fragments d'ivoire; » on y découvrit aussi du bois travaillé, un cercle de baril, des monceaux d'andouillers, une tasse à boire, une cuiller, une fourchette (ces trois objets en bois), un kopeck de 1840; quantité de bois de feu, pins et sapins, débité en bûches, etc.; lemmings, innombrables hiboux de grande taille, canards innombrables aussi.

Le 6, on repartit, pour une navigation non moins pénible; le 9, on vit au sud l'île Stolbovoï; le 10 marqua la fin de l'extrait de Liebig, l'arrivée à l'île Semenof, la mort d'un beau renne, et, sur cette île, cet îlot plutôt, deux repas délicieux : renne frit, thé fumant, qui ramenèrent la chaleur et la vie et firent oublier aux trente-trois pionniers des glaces sibériennes les sacs mouillés où l'on dormait si peu la nuit, les vêtements humides, le brouillard, les bourrasques, les vents soufflant et sifflant en tempête.

Quand les trois bateaux reprirent la route du delta de la Léna, le 12 septembre, il leur restait sept jours de vivres, à rations entières.

XII

Le delta de la Léna.

Dans l'après-midi du 12, la tempête éclata, furieuse, sur une mer épouvantable, et, à neuf heures, De Long perdit de vue le cotre de Chipp et la baleinière de Melville; elle dura longtemps, cette insurrection de flots, toute la nuit du 12 au 13, tout le 13, toute la nuit du 13 au 14, et quand elle s'apaisa, le 14, ni baleinière ni cotre n'avaient reparu.

Le 16, on arriva à la côte de la Sibérie, basse et plate, dont on n'était plus séparé que par deux à trois kilomètres de glaces brisées, et le 17, après une nuit misérable au possible, l'équipage gagna le rivage à gué; la neige tombait; la glace, le ciel, la terre, tout était lugubre. « Quand nous abordons, nous sommes à tordre, nous, nos sacs, nos vêtements, et il faudra dormir sur le sol mouillé.... Le 19, nous finissons nos conserves....

« Il nous reste trois jours et demi de rations, du pemmican, beaucoup de thé.

« Il s'agit de regarder notre position en face, et d'arriver à quelque établissement russe : le plus rapproché de nous est, je crois, à quatre-vingt-quinze milles. »

Le 19, « Alexey tue une grosse mouette, dont nous faisons la soupe du dîner. En route à deux heures *quarante-cinq*; les fardeaux sont trop lourds, nous sommes tous exténués. Lee gémit piteusement, Ericksen, Boyd, Ah-Sam, boitillent à grand'peine.... La glace nouvelle se brise sous nos pas, on y enfonce jusqu'aux genoux.... »

Ce même jour du 19 septembre, le capitaine laissa dans la boîte du cercle à réflection (abandonnée, ainsi que bien d'autres objets trop lourds, sur ce rivage du delta de la Léna) une copie succincte des événements arrivés à l'équipage de la *Jeannette* depuis que le navire avait sombré dans les flots, entre les glaces polaires. Il terminait ce document par ces mots, qui prouvent qu'il espérait toujours contre toute espérance : « Avec l'aide de Dieu, nous allons tenter d'arriver à l'établissement le plus voisin, que j'estime être à quatre-vingt-quinze milles (marins) de l'endroit où nous venons de débarquer. Nous sommes tous en bonne santé, avec quatre jours de provisions, des armes, des munitions; nous n'emportons avec nous que les livres et papiers de bord, des couvertures, des tentes, quelques médicaments. Donc, les chances de nous débrouiller me semblent bonnes. »

Le 20, un peu allégés, « car nous avons abandonné un fourneau, deux bonbonnes d'alcool, des longues-vues, deux tentes, etc.; notre marche n'en est pas moins terriblement lente : tant de marais tourbeux nous barrent le passage, et tant de petits étangs recouverts d'une mince lame de glace. Le malheureux Ericksen nous retarde beaucoup, il ne peut presque plus marcher qu'à cloche-pied. Tous nous avons perdu la sensation de nos orteils.... On ouvre la dernière boîte de pemmican : vingt kilogrammes quatre cents grammes. En deux coups de couteau, j'en fais quatre portions : il faut qu'elles nous durent quatre jours; après quoi, l'infortuné Snoozer sera notre ressource; puis,... peut-être la Providence.... Mais je me sens tout remué, tout encouragé à propos d'un petit accident qui nous est arrivé. Notre Bible du bord s'est tellement trempée que j'ai dû lire l'évangile et l'épître dans mon propre livre de prières.... Nous sommes au quinzième dimanche après la Trinité, et, voici, le passage inscrit sur ce livre contient quelques promesses qui me semblent particulièrement adaptées à notre situation : c'est le verset 25 du chapitre VI de l'Évangile selon saint Matthieu : « C'est pourquoi je vous dis : Ne prenez donc aucun souci de votre vie, ni de ce que vous mangerez, ni de ce que vous boirez, ni comment vous serez vêtu; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement!... » Ericksen se couche, suppliant en grâce ses camarades de le laisser tranquille.... Il ne peut plus marcher, et certes il nous est impossible de le porter. En quatre jours comment gagner avec lui quelque endroit habité?... Le docteur et moi restons à l'arrière-garde pour encourager et soutenir le pauvre compagnon, qui finit par faire son mille en une heure.... C'est le centième jour de notre pèlerinage sur la glace. »

Le 21, neige et brouillards; Ericksen va mieux : d'où, pendant la matinée, quatre milles en quatre heures.... « Dans l'après-midi, à notre agréable surprise, nous trouvons deux huttes, dont l'une presque neuve.... Serait-ce Tcholbogoïé?... Si oui, nos chances d'être secourus sont bien faibles, car, en ce cas, nous sommes à cinquante-six kilomètres de la station suivante portée sur nos cartes, et à cent quarante d'un lieu habité pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sûr; or, après le déjeuner de demain, il nous restera des vivres pour deux jours; nos trois éclopés ne peuvent faire que cinq à six milles au plus (huit, neuf, dix kilomètres) par vingt-quatre heures, et je ne veux ni ne puis les laisser en arrière....

« Ces huttes, l'une en très bon état, toutes deux fort habitables et organisées pour une longue résidence, me semblent faites à souhait pour loger mes hommes, tandis que nos deux meilleurs piétons iront, à marches forcées, nous chercher assistance.... En attendant leur retour, nous soutiendrons notre vie en allongeant le plus possible notre résidu de vivres, peut-être aussi par quelque aubaine de gibier.... »

Le 22, Alexey, parti pour chasser, rentre la nuit, ayant tué deux rennes, « et nous arrive gelé, trempé; triomphant. Bravo, Alexey! Voilà mes plans changés du tout au tout. Nous resterons ici une couple de jours pour refaire nos malades et nous procurer, s'il se peut, d'autres rennes. Je serre précieusement le pemmican, hier encore notre seule ressource.... Excellent dîner, excellent souper. Le repos, cet abri, la bonne nourriture, mettront bientôt nos malades en état de reprendre la marche, et les cinquante kilogrammes d'excellente viande qui nous restent encore éloignent pour quelques jours la nécessité de partager en deux notre petite bande.... Et, de fait, le 23, les éclopés semblent si bien que je décide, après consultation avec le docteur, le départ pour demain matin après déjeuner.... »

Le 24, on passe devant trois huttes en ruine, on arrive au bord d'une rivière dégelée : « l'eau est profonde, le clapotis des vagues nous fait songer à la mer; les berges s'élèvent de plus en plus. Découragé par la marche si lente de mes hommes ployant sous leurs fardeaux, inquiété de la mine hâve et misérable que je leur vois à chaque halte, l'idée me vient d'essayer d'un radeau : nous avancerions plus vite ou du moins sans tant de fatigues. Pendant le repos du dîner, je choisis les troncs d'arbres qui nous serviront de cadre. On y travaille toute l'après-midi; à cinq heures quarante, le véhicule est prêt, assez mal agencé, vu le manque de cordes. On y hisse une voile, et, au risque de perdre le peu qui nous reste, nous le conduisons au milieu de la rivière. Par malheur, un fort courant de jusant s'établit, le vent s'éteint, nous échouons bientôt. Assez de cette expérience! nous épaulons nos fardeaux et reprenons le bâton de voyage. Les malades et le docteur marchent en tête vers des huttes qu'Alexey disait voir : elles brillent par leur absence. » « Bord rivière cache, » assure-t-il sans se troubler. « Nous faisons du feu; on prépare le souper. Ici tout le bois est à demi enseveli dans les berges, il faut l'en arracher à grand'peine; nous nous séchons enfin. »



Du cotre à la rive de Sibérie, dans l'eau, parmi les glaçons. — Cliché tiré de l'édition américaine.

25. — « Nuit misérable, froid intense, nul repos.... A onze heures nous avons fait six milles. Hélas! il reste seulement trois kilogrammes soixante-cinq de viande et les langues des deux rennes, et, le dîner fini, rien.... Arrivés à l'étape à cinq heures, nous nous trouvons avoir fait douze milles (vingt kilomètres), quelque chose de merveilleux pour des gens épuisés qui n'ont pas dormi de la nuit.... Je poussais en avant Lee, qui n'en pouvait plus.... La vue de deux huttes avait ranimé notre espoir et nous avait rendu moins dure la fin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de notre marche : l'une de ces cabanes est en ruine ; l'autre, très sale, est assez habitable, assez grande pour nous servir à tous d'asile.... Soupé d'un peu de thé et de cent trente grammes de pemmican. »

26. — « Ericksen a un ulcère sous la plante du pied ; il peut marcher encore, mais pas longtemps.... Dîner comme le souper d'hier soir : du thé, cent trente grammes de pemmican, dont il nous reste encore pour trois repas semblables.... Puis, suprême réserve, le chien ! Quand la nuit tombe, nous avons franchi un bras de rivière sur un bac improvisé et fait quatre petits milles.... Le temps est très froid, nous ne dormirons guère. »

27. — « Après une nuit très longue, glaciale, nuit blanche pour la plupart d'entre nous, le cuisinier fait bouillir le thé aux premières clartés de l'aube. Cent trente grammes de pemmican. A six heures, au moment du départ, Nindemann a vu neuf rennes descendre à la rivière, sous le vent ; il suit leurs traces avec Alexey.... A huit heures, cri joyeux dans le lointain : deux hommes se profilent sur l'horizon de l'est. On court à leur rencontre, et à neuf heures quarante-cinq, un renne, un mâle superbe, gît dans la neige devant moi. Sauvés encore ! Le repos descend dans mon esprit, tendu à l'excès. Ce matin, quand les chasseurs sont partis, notre dernier pemmican cuisait.... C'est d'abord un dîner où quatorze affamés dévorent vingt kilogrammes, puis trois jours de rations à quatre cent cinquante grammes par jour.... On se remet en marche, l'estomac plein, le cœur à l'aise, sauf Ericksen, dont l'ulcère a fait de sinistres progrès.... »

28. — « Restaurés et réchauffés par le déjeuner, après une nuit de déconfort, sous un vent froid qui trop souvent nous réveille, nous partons ; mais à la première halte nous tombons tous endormis : moi le premier. Dorénavant, après une marche de vingt minutes, nous nous reposerons dix. On distingue sur la neige la trace de deux hommes marchant dans une direction opposée à la nôtre ; puis nous trouvons une vieille hutte où les cendres d'un feu récent et des rogatons de nourriture me font supposer qu'elle a été occupée la nuit dernière.... Si Chipp ou Melville ont réussi à gagner quelque lieu habité, ils n'auront pas manqué d'envoyer à notre rescousse, et les deux hommes dont nous avons vu les traces nous cherchent peut-être.... Trop éreintés pour faire quoi que ce soit avant d'avoir dormi, nous nous arrêtons à cette cabane.... »

29. — On est devant un bras de rivière qu'on ne sait comment traverser ; il faudra construire un radeau dont Nindemann va choisir les troncs ; Alexey part pour la chasse. Ericksen va plus mal, ses pieds se gangrènent, le docteur craint le tétanos.... « Si je l'emmène, le traînant d'étape en étape sur ses pieds sphacélés, c'est sa mort ; si je le garde ici, et tous mes hommes avec lui, je prolonge ses souffrances au risque de perdre tout mon monde.... Quel problème !... Alexey nous rapporte un morceau d'excellent poisson trouvé dans une petite hutte qui semble avoir été récemment occupée ; » les autres chasseurs ont fait buisson creux ; « mais Alexey démonte un goéland de grande taille attiré par la curiosité jusqu'à notre pavillon, lequel est dressé à plus de six mètres de hauteur sur deux perches amarrées ensemble ; et de l'affaire nous aurons le pot-au-feu ce soir.... »

30. — « Nous porterons désormais Ericksen ou nous le traînerons : le docteur vient de lui amputer quatre doigts d'un pied, un doigt de l'autre.... A dîner, trois cents grammes de ragoût.... ce n'est pas assez, j'ai très faim, et pourtant je ne ramasse pas de bois comme les autres pour la construction du radeau. Il ne nous reste plus que pour trois jours de viande,... et nos chasseurs rentrent les mains vides ! »

XIII

Les derniers jours.

Le 1er octobre, à déjeuner deux cent vingt-cinq grammes de viande et du thé : c'est notre cent onzième jour sur la glace. Le docteur continue d'opérer Ericksen, auquel il ne reste plus maintenant qu'un orteil.... On transportera le malheureux sur un traîneau fait par Nindemann.... La rivière, bras de la Léna, s'est gelée, nous la traversons.... Nous n'avons plus que deux jours de vivres.... A dîner, juste autant qu'à déjeuner.... Journée calme, sereine, superbe, où nous faisons une douzaine de milles sur la glace du bras de fleuve ; le soleil flambe au ciel et nous rend un peu de courage.... Et, le soir, un feu d'enfer ; puis des troncs de dérive couchés côte à côte nous servent de lit de camp sur la haute berge de la Léna.... »

2 octobre. — « Toute cette nuit Ericksen a eu le délire. Déjeuner, deux cent vingt-cinq grammes de renne, thé ; au dîner, même menu.... Ce peu de nourriture nous soutient à peine ; une seule nuit sans sommeil suffit pour nous affaiblir misérablement.... Nos bottes gelées nous sont une triste chaussure, elles se contractent, elles serrent le pied, il semble qu'il soit emprisonné dans du fer ; on trébuche, on glisse, on est sur le dos.... Après une marche douloureuse nous campons, vers quatre heures, dans un endroit où abonde le bois flotté : « Camper, » dis-je par habitude ; c'est simplement faire du feu, s'asseoir, manger, puis entrer dans une nuit de froid et de misère....

3 octobre. — « A minuit, nous étions si gelés, si malheureux, que je fais préparer du thé, puis nous tuons le temps, et à cinq heures, nous dévorons notre dernier morceau de renne. Que nous reste-t-il ? cent trente grammes de pemmican par tête, et un chien non moins affamé que ses maîtres.... Ericksen baisse rapidement ; il est très faible et secoué d'un tremblement nerveux ; dès que ses yeux se ferment, il parle en danois, en allemand, en anglais.... Nous dînons...,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de notre dernière ration de pemmican.... et en route sur la glace brisée.... Alexey monte sur une hauteur pour examiner le pays, il voit deux huttes.... La difficulté de traîner mon malade sur le sol tourmenté me fait choisir la seconde, où nous arriverons par la glace du fleuve, car sur cette surface lisse nous allons un tiers plus vite. Nindemann grimpe là-haut; il est d'avis que c'est bien une hutte qu'on voit dans la campagne; sur l'autre, il hésite à se prononcer; je suis myope moi-même et ne vois aucune des deux, mais j'ai toute confiance dans les yeux d'Alexey. Nous suivons donc le fleuve, Nindemann et Alexey ouvrant la marche. Au bout d'un mille, la glace s'ouvre soudain sous mon poids : je plonge jusqu'aux épaules, mon havresac me retient; pendant que je me hisse de mon mieux hors de la crevasse, Görtz plonge à son tour, à cinquante mètres en arrière, puis Collins. Dès que notre corps est hors de l'eau, il devient une masse de glace, et le danger de gelure est imminent. Tout de même, il faut se traîner plus loin; à trois heures quarante-cinq, nous sommes par le travers de la hauteur où Alexey avait aperçu la cabane. Nindemann y grimpe, suivi par le docteur. « Allons! montez, » crie-t-il, et nous nous empressons d'escalader le talus, pour être aussitôt arrêtés par une seconde exclamation : « Mais ce « n'est pas une hutte! » A notre grande douleur, en effet, il n'y a là qu'un vaste monceau de terre qui par sa forme et sa position semble avoir été élevé sur le promontoire comme une base de signal. Nindemann lui-même s'y était trompé; il en avait fait le tour pour en chercher la porte, et, ne la trouvant pas, venait de gagner le sommet pour voir si la hutte s'ouvrait par en haut. Le cœur navré, j'ordonne de camper dans une excavation de la berge; on allume un feu monstre, devant lequel nous nous séchons, brûlant d'un côté, tandis que, de l'autre, l'aigre bise nous transperce.



George W. Melville (voyez pages 17-32).
Cliché tiré de l'édition américaine.

« Et maintenant, le souper! Notre pauvre chien! Hélas! je le fais abattre d'un coup de feu. Iversen le détaille; on met en ragoût les parties difficiles à emporter. Tous mangent avec entrain, moins le docteur et moi : l'idée seule nous en soulevait le cœur. On pèse le reste : douze kilogrammes. »

Alexey a été expédié à l'autre hutte, avec son fusil. A son retour il nous apprend que c'est une vaste cabane; il y a trouvé un peu de chair de renne, des rogatons, des os.... .

« Les trois quasi-noyés, Görtz, Collins et moi, cuisaient, bouillaient, se vaporisaient devant le feu. Collins et Görtz avaient bu de l'alcool; mais impossible pour moi d'en avaler. Une longue nuit de froid, d'humidité, de bise aiguë dont rien ne pouvait nous garantir, s'ouvrait devant nous, et le délire d'Ericksen servait d'accompagnement lugubre à la misère de nos alentours. Malgré le feu qui nous brûlait, nous ne nous réchauffions pas : il semblait que nous ne sècherions jamais! Nous étions tous ahuris, stupides; je me demandais si certains d'entre nous n'allaient pas finir là, sous mes yeux. Quel froid! mais impossible de le mesurer : mon dernier thermomètre s'est cassé dans une de mes nombreuses chutes sur la glace. Nous nous blottissons de plus belle autour de ce feu qu'on alimente sans relâche; ainsi se passe cette troisième nuit sans sommeil. Si Alexey ne m'avait enveloppé de sa fourrure de phoque, s'il ne se fût assis tout contre moi pour me réchauffer de son corps, je serais mort gelé; mes habits fumaient, je frissonnais et claquais des dents. Les plaintes d'Ericksen, ses discours sans suite résonnaient dans la nuit. »

4 octobre. — « Le cent quatorzième jour, on se lève dès les premières lueurs de l'aube; le cuisinier s'empresse de faire le thé. Le docteur s'aperçoit qu'Ericksen a ôté ses gants cette nuit; ses mains sont gelées, on se met à les frotter, et si vigoureusement, que la circulation est rétablie. A six heures, nous pouvons risquer le transport du malade. Chacun avale à la hâte son thé, chacun épaule son fardeau. Ericksen, sans connaissance, est couché dans son traîneau, assujetti par des courroies. La bise souffle du sud-ouest, âpre et piquante; la sensation de froid est horrible; mais, Dieu merci, une marche forcée nous amène en deux heures sous l'abri d'une hutte assez vaste pour nous contenir tous. On se dépêche d'allumer un grand feu, et pour la première fois depuis samedi matin, 1er octobre, nous avons pu nous réchauffer.

« Le docteur trouve Ericksen très mal; le pouls est à peine sensible, il n'a pas repris connaissance. Cette affreuse nuit lui a donné la dernière secousse, il sombre rapidement, il en a pour quelques heures peut-être; j'invite tous nos camarades à se joindre à moi pour dire la prière des agonisants avant de nous livrer nous-mêmes au repos. Tous l'écoutent, profondément recueillis, mais ma voix entrecoupée par l'émotion prononce confusément les paroles du service. Puis.... nous nous endormons; Alexey, retourné à la chasse, rentre à midi tout trempé : la glace du fleuve s'est ouverte sous lui.

« A six heures du soir on se lève, il faut songer au souper : quatre cent cinquante grammes de chien et du thé, voilà ce que nous avons mangé dans ces vingt-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre heures. Encore sommes-nous heureux de nous sentir à l'abri du terrible sud-ouest qui rugit autour de nous! »

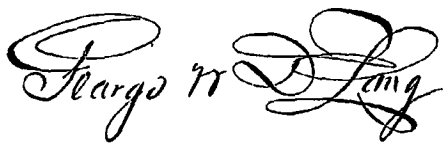
5 octobre. Cent quinzième jour. — « Thé (les feuilles de celui d'hier). La demi-hure de chien qu'on garde pour ce soir sera notre seule nourriture solide. Le brave Alexey repart avec son fusil; j'occupe mes hommes à ramasser des menues branches pour recouvrir le sol de la hutte, afin que la terre glacée cesse de dégeler sous notre corps et que l'humidité n'abrège plus autant nos heures de sommeil.

« La tempête ne s'apaise point. La gangrène a envahi la jambe d'Ericksen; impossible de tenter l'opération, qui, du reste, l'emporterait. Le délire le quitte parfois. A midi, Alexey revient les mains vides, il n'a pu faire face plus longtemps à cette bise terrible.

« Nous sommes, si je ne me trompe, sur la rive orientale de l'île Tit-Ary, à vingt-cinq milles de Kau Mark Sourka, un établissement peut-être, et notre dernier espoir, car depuis longtemps Sagastyr a fui loin de nous. Notre hutte est presque neuve; on ne saurait la prendre pour la station astronomique portée sur ma carte, elle n'est même pas finie et manque encore de porte et d'auvent. C'est sans doute une cabane d'été, quoique de nombreux pièges à renards, tendus et en bon état, fassent penser qu'on la visite de temps à autre. Je ne vois plus rien à faire, sinon, dès que la tourmente aura cessé, envoyer Nindemann à marches forcées, demander du secours à Kau Mark Sourka. A souper, thé de deuxième dilution et quatre cent cinquante grammes de chien. »

6 octobre. Cent seizième jour. — « Lever à sept heures trente. Une tasse de thé (troisième lavure) où l'on verse quinze grammes d'alcool. Les bourrasques se calment un peu. Alexey part pour la chasse.





Le capitaine George Washington De Long. — Gravure de Thiriat, d'après le portrait de l'édition américaine.

« A huit heures quarante-cinq du matin, notre camarade Ericksen a quitté cette vie. J'adresse à mes compagnons quelques paroles d'encouragement et d'espoir. Alexey ne rapporte rien, la neige tombe trop épaisse! Au nom du Grand Dieu, qu'allons-nous devenir? Six kilogrammes trois cent cinquante de viande de chien pour toute ressource, et vingt-cinq milles (quarante-six kilomètres) nous séparent d'une station *possible!* Le sol est durement gelé, nous n'avons pas d'instruments pour l'entamer; le fleuve sera le tombeau d'Ericksen! On le coud dans les lambrequins d'une tente; je le couvre de mon pavillon. Nous essayons, au moyen d'une demi-once d'alcool versé dans notre thé, de retrouver quelques forces pour lui rendre les derniers devoirs. Mais pourrons-nous seulement le transporter à la rivière?

« A midi quarante, je lis le service des morts. Le convoi finit par atteindre la glace, on y pratique une ouverture, on descend dans l'eau le corps de notre camarade, puis trois volées de nos remingtons lui rendent les honneurs funèbres.

« On taille l'inscription suivante sur une planche que l'on fixe à la berge, vis-à-vis de l'endroit où les flots l'ont recouvert :

A LA MÉMOIRE
DE H. H. ERICKSEN
6 OCTOBRE 1881
NAVIRE DES E. U.
LA « JEANNETTE ».

« Ses habits ont été partagés entre les matelots. Iversen a sa Bible et une mèche de ses cheveux. Kaack, des cheveux aussi.

« Souper, cinq heures trente. Quatre cent cinquante grammes de chien et du thé. »

7 octobre. Cent dix-septième jour. — « Déjeuner : notre dernière portion de chien, notre dernière feuille de thé. C'est avec deux litres deux cent soixante-quinze millièmes d'alcool et des fonds de théière que nous allons reprendre notre marche! Dieu qui nous a se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La caravane en marche, trainant Ericksen (voy. p. 23). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courus jusqu'ici ne nous laissera point mourir de faim !

« Notre winchester est hors de service : je le laisse dans la hutte avec cent soixante et une cartouches; nous emportons deux remingtons, avec deux cent quarante-trois coups à tirer. Je dépose dans un coin le document qui suit :

« Vendredi, 7 octobre 1881.

« Les sous-nommés, officiers et matelots du navire des E. U. la *Jeannette*, nous partons ce matin, pour essayer, à marches forcées, de gagner Kau Mark Sourka ou tout autre établissement de la Léna. — Nous sommes arrivés ici mardi, 4 octobre, avec un camarade, déjà très mal, H. H. Ericksen (marin), qui est mort hier matin, et a été enseveli à midi dans le fleuve. Il a succombé à la gelure, aux fatigues extrêmes, aux intempéries. — Les autres vont bien, mais nous n'avons plus de vivres : notre dernière ration a été finie ce matin. »



Nindemann. — Cliché tiré de l'édition américaine.

« En route à huit heures trente; à onze heures vingt, nous avons fait trois milles; nous sommes presque à bout; il semble que nous nous trouvions au milieu d'un labyrinthe. Un gros tronc d'arbre balayé sur la rive par un remous me paraît ce qu'il faut pour préparer le dîner : trente grammes d'alcool dans un pot de thé. Nous arrivons ensuite à ce que je crois être le fleuve; quatre d'entre nous brisent sous eux la glace en essayant de traverser. Redoutant les gelures, je fais immédiatement allumer un grand feu sur la berge de l'ouest. Alexey part pour la chasse avec l'injonction formelle de ne pas aller loin, de revenir vite. A trois heures trente, il n'a point encore reparu.



Louis Noros. — Cliché tiré de l'édition américaine

« A cinq heures trente, Alexey arrive, il a un ptarmigan qu'on met à la marmite et qui forme notre souper, avec une demi-once d'alcool. On se coule sous les couvertures. Brise légère. Pleine lune. Clair d'étoiles. Le froid est plus supportable. »

8 octobre. Cent dix-huitième jour. — « On se lève à cinq heures trente. Déjeuner, une once d'alcool par pinte d'eau chaude. Comme nous le dit le docteur, l'esprit-de-vin a de notables avantages : il prévient les tiraillements d'estomac, il empêche celui-ci de bramer après la nourriture, et, à la dose de trois onces, entretient les forces vitales.

« Départ à dix heures trente : une once d'alcool. Nous faisons cinq milles. Arrivons au fleuve. Halte. En route à onze heures trente. Un petit bras nous force à rétrograder. Halte à cinq heures après un mille seulement. Marche pénible. Neige. Vent sud-sud-est. Très froid, peu de bois. Alcool, une demi-once. »

Dimanche, 9 octobre. Cent dix-neuvième jour. — « Lever à quatre heures trente. Une once d'alcool. Lecture du service divin. A sept heures, Nindemann et Noros partent pour chercher du secours. Ils emportent leurs couvertures, une carabine, quarante cartouches, deux onces d'alcool. Je leur recommande de tenir l'ouest du fleuve jusqu'à ce qu'ils arrivent à une station. On les acclame chaleureusement. En route à huit heures. Traversé le petit bras. La glace se brise. Mouillés jusqu'aux genoux. Arrêt pour faire du feu, sécher les habits. Repartis à dix heures trente. Lee n'en peut plus. A une heure, nous retrouvons le fleuve. Halte pour dîner. Une once d'alcool. Alexey tue trois ptarmigans, on les met en soupe. Nindemann est hors de vue, nous suivons ses traces. En marche à trois heures trente. Hautes berges. La glace du fleuve dérive rapidement au nord. Halte à quatre heures quarante, près d'un amas d'épaves. Nous trouvons un canot sur lequel on appuie la tête pour dormir. Souper, demi-once d'alcool. »

10 octobre. Cent vingtième jour. — « A cinq heures trente, notre dernière demi-once d'alcool. A six heures trente, Alexey retourne à la chasse; on déjeune de petits morceaux de peau de renne; hier matin, j'ai mangé mes souliers-guêtres. Légères brises sud-sud-est. Pas très froid. Départ à huit heures. En traversant un bras du fleuve trois d'entre nous tombent à l'eau, on fait du feu pour les sécher. Halte à onze heures. Tous fourbus. Bon feu; thé de vieilles feuilles, rinçures de la bouteille à alcool. Départ à midi. Vent frais sud-sud-ouest. Tourmentes de neige; marche très dure. Lee

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

supplie qu'on le laisse en route. Petits espaces de plage; très grande longueur de hautes berges. Traces nombreuses de ptarmigans. Nous suivons l'empreinte des pas de Nindemann. Arrêt à trois heures : impossible d'aller plus loin. On se glisse dans un trou de la berge, nous ramassons du bois, on allume du feu. Alexey reprend le fusil. Rien! Souper, une cuillerée de glycérine. Tous faibles, exténués, pourtant gais encore! Dieu nous aide! »

11 octobre. Cent vingt et unième jour. — « Rafales du sud-ouest et neige. Impossible de marcher. Pas de gibier. Une cuillerée de glycérine dans l'eau chaude. Presque plus de bois. »

12 octobre. Cent vingt-deuxième jour. — « Déjeuner : notre dernière glycérine. Une couple de poignées de saule arctique en infusion dans la marmite. Chacun de plus en plus faible; il nous reste à peine assez de forces pour rapporter du bois. Bourrasques du sud-ouest; neige. »

13 octobre. Cent vingt-troisième jour. — « Thé de saule. Vent grand frais du sud-ouest. De Nindemann, pas de nouvelles! Si Dieu ne se montre, nous sommes perdus. Rester ici, c'est la mort par la faim; marcher, ce n'est pas possible contre cette bise. Tout au plus si nous avons fait un mille cette après-midi; encore a-t-il fallu traverser un bras, ou peut-être un coude du fleuve. En arrivant de l'autre côté, nous ne voyons plus Lee. On campe dans un trou de la berge. J'envoie à la recherche de notre camarade. Il s'était couché sur la neige, attendant la mort. Le soir, tous se réunissent pour dire le « Notre Père » et le Symbole des Apôtres. Vent terrible. Atmosphère en branle. Nuit affreuse. »



Nindemann et Noros partent pour chercher du secours.
Cliché tiré de l'édition américaine.

14 octobre. Cent vingt-quatrième jour. — « Déjeuner : thé de saule; dîner : idem, plus une demi-cuillerée à café d'huile d'amande douce. Alexey a tué un ptarmigan, on le fait cuire pour le souper. »

15 octobre. Cent vingt-cinquième jour. — « Déjeuner : thé de saule et deux vieilles bottes. Partons au lever du soleil. Alexey tout à fait à bout. Lee aussi. Trouvons un chalan vide près duquel on campe. Vers le crépuscule, il nous semble voir de la fumée dans le sud. »

Dimanche, 16 octobre. Cent vingt-sixième jour. — « Alexey très mal. Service divin. »

17 octobre. Cent vingt-septième jour. — « Alexey est mourant. Le docteur le baptise. Lu la prière des agonisants. Anniversaire de M. Collins : ses quarante ans. Au coucher du soleil, Alexey rend le dernier soupir. Mort de faim. Je le couvre du pavillon; nous le déposons dans le bateau. »

18 octobre. Cent vingt-huitième jour. — « Temps calme et doux, neige. Après midi, nous portons Alexey sur le fleuve gelé, nous le recouvrons de larges dalles de glace. »

19 octobre. Cent vingt-neuvième jour. — « Coupé la toile de la tente pour nous envelopper les pieds. — Le docteur prend les devants pour chercher un meilleur gîte; nous ne le rejoignons qu'à la nuit close. »

20 octobre. Cent trentième jour. — « Beau soleil, grand froid. Lee et Kaack à bout. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vendredi, 21 octobre. Cent trente et unième jour. — « Vers minuit, trouvé Kaack mort entre le docteur et moi. Lee mort à midi.

« J'ai lu la prière des agonisants quand il sentit qu'il allait finir. »

Samedi, 22 octobre. Cent trente-deuxième jour. — « Trop faibles pour porter sur la glace les corps de Lee et de Kaack. Le docteur Collins et moi les déposons derrière un tournant, hors de vue. Mes yeux se ferment. »

Dimanche, 23 octobre. Cent trente-troisième jour. — « Très faibles tous. Dormi ou reposé tout le jour; le soir pourtant nous allons ramasser du bois. Lu une partie du service divin. Nos pieds sont très douloureux. Plus de chaussures. »

Lundi, 24 octobre. Cent trente-quatrième jour. — « Nuit très dure. »

Mardi, 25 octobre. Cent trente-cinquième jour.

Mercredi 26 octobre. Cent trente-sixième jour.

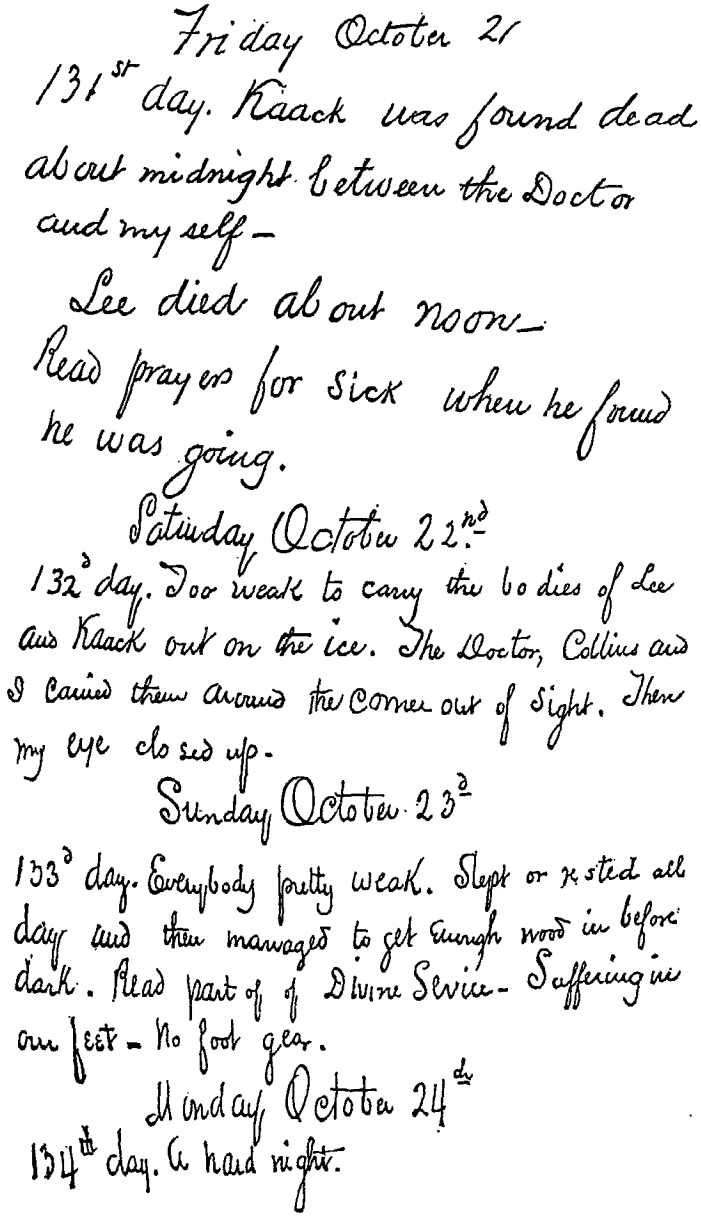
Jeudi, 27 octobre. Cent trente-septième jour. — « Iversen agonise. »

Vendredi, 28 octobre. Cent trente-huitième jour. — « Iversen a passé, ce matin de bonne heure. »

Samedi, 29 octobre. Cent trente-neuvième jour. — « Dressler mort cette nuit. »

Dimanche, 30 octobre. Cent quarantième jour. — « Boyd et Görtz morts dans la nuit. M. Collins mourant. »

FAC-SIMILÉ DE LA DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL DU CAPITAINE DE LONG.



Friday October 21
131st day. Kaack was found dead about midnight between the Doctor and myself —
Lee died about noon —
Read prayers for sick when he found he was going.

Saturday October 22nd
132d day. Too weak to carry the bodies of Lee and Kaack out on the ice. The Doctor, Collins and I carried them around the corner out of sight. Then my eye closed up.

Sunday October 23d
133d day. Everybody pretty weak. Slept or rested all day and then managed to get enough wood in before dark. Read part of of Divine Service — Suffering in our feet — No foot gear.

Monday October 24th
134th day. A hard night.

XIV

Nindemann et Noros.

Le 9 octobre, sur l'ordre du capitaine, deux hommes avaient quitté la troupe à demi mourante; ils allaient chercher du secours.

C'étaient Nindemann et Noros, les plus vigoureux des treize hommes qui suivaient De Long.

Ils partirent sans vivres, avec une carabine, quarante cartouches, deux onces d'alcool.

Ils auraient dû mourir et ne moururent point.

Ils marchèrent au milieu de tempêtes de neige tourbillonnante, ou sous des vents debout d'une froidure polaire.

Ils enfoncèrent dans le fleuve quand la glace craqua sous leur poids; ils dormirent, par des nuits affreuses, dans des tanières de neige.

Ils burent du « thé » fait de feuilles de saule; ils mangèrent des semelles de botte bouillies à l'eau chaude, puis grillées sur la braise, des os de renne qu'ils faisaient charbonner sur le feu, du poisson pourri qui s'émiettait sous les doigts, et, lanière par lanière, un grand morceau d'un pantalon en peau de phoque; Noros cracha le sang deux fois, tous deux eurent la dysenterie; enfin, au bout d'une dizaine de jours, ils atteignirent une cabane habitée....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais nul ne les comprit parmi les pauvres sauvages dans les campements d'hiver desquels on les conduisit en traîneau.... Ils ne purent rien pour le capitaine.... Et le capitaine était mort.

XV

Melville.

Melville avait été plus heureux que De Long.

Quand la bourrasque du 12 septembre l'avait séparé de De Long et de Chipp, la baleinière qu'il commandait avait pour état-major MM. Danenhower et Newcomb, pour équipage Cole, Leach, Wilson, Bartlett, Lauterbach, l'Indien Anéguin, le maître d'hôtel chinois : dix hommes en tout.

La baleinière était un fin voilier, elle eut la bonne fortune d'épuiser sans avarie la tempête, et dès le 16 on signala la terre, deux pointes basses entre lesquelles se perdait en mer un vaste bras de fleuve : n'ayant pas bu depuis quatre jours, ils avalent à longs traits cette eau vaseuse et saumâtre; elle se fait de plus en plus potable à mesure qu'ils avancent. Le fleuve est très large : à peine si l'on distingue les promontoires des deux rives de l'embouchure. Le vent leur étant favorable, ils remontèrent sans trop de difficultés le courant, pourtant très fort. Quand ils abordèrent ils pouvaient à peine marcher, tant leurs pieds étaient gonflés et raidis par suite de leur immersion dans les eaux glacées.

Dès le 19 on rencontra des indigènes, des Yakoutes, les gens les plus braves et les plus hospitaliers du monde, sur la plus marâtre des terres; ils restaurèrent les survivants de la *Jeannette* : poisson, renne, oies sauvages, ce fut un rare festin....

Melville, prévenu que deux blancs étrangers vivaient dans une station de la Léna, courut les voir en traîneau. Ces blancs étaient Nindemann et Noros. Sachant désormais tout ce qu'ils savaient, il se mit à la recherche du capitaine, qu'il supposait mort, qu'il espérait vivant.

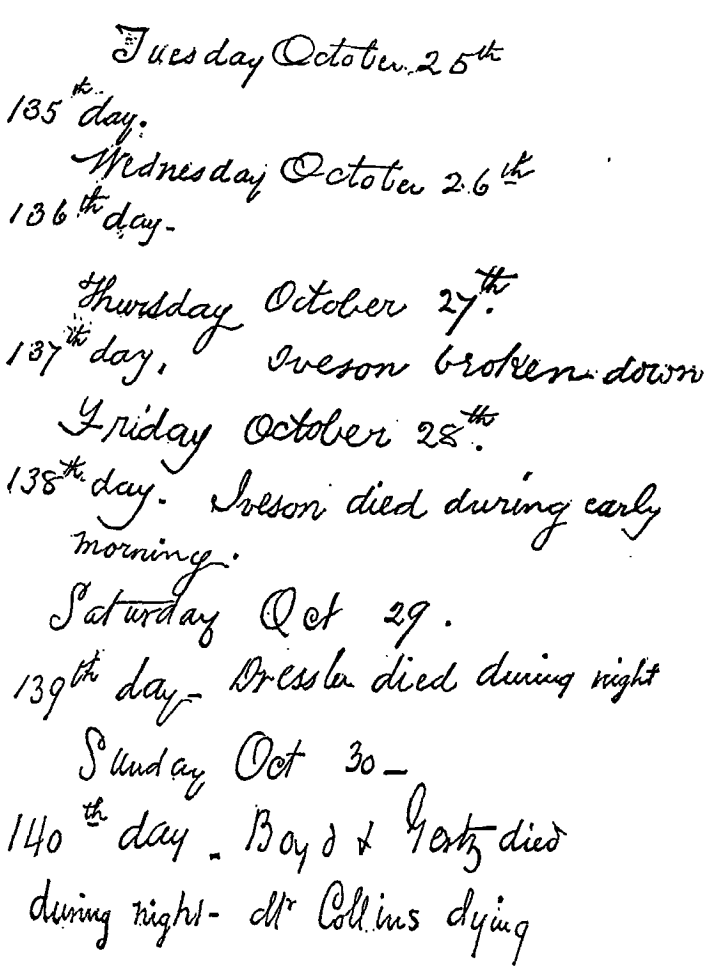
Mais en vain fit-il mille soixante-six kilomètres sur un traîneau rapide : en vingt-trois jours de recherches, par vent debout, sous un froid digne du novembre glacial de la Sibérie polaire, il ne découvrit point le dernier repos de De Long.

Il remit alors l'entreprise au « printemps » suivant : printemps de Sibérie, s'entend, et plus terrible que tous nos hivers. Il repartit le 16 mars, et, guidé par Nindemann, arriva près des restes d'un grand feu qui, de toute évidence, devait avoir réchauffé les mourants, ses compagnons, ses amis.

« J'aperçois, dit-il, à cinq cents mètres de ces débris, quatre piquets, à bouts croisés liés d'une corde, en saillie au-dessus de la neige.

« Je me coule aussitôt hors du traîneau et je monte sur le talus.

« Une carabine Remington est suspendue à ce faisceau. Le conducteur voit que j'ai fait une découverte, il arrête ses chiens; je l'envoie chercher Nindemann et donne aux autres indigènes l'ordre de creuser. Je supposais que nos camarades, las de porter papiers et livres, les avaient placés dans un trou, puis marqués par un signal pour revenir les prendre, une fois en lieu sûr. Nindemann arrive; nos hommes piochent encore. Nous grimpons sur la berge afin d'observer le cours du fleuve. Mon compagnon veut continuer dans la direction du nord jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la hutte



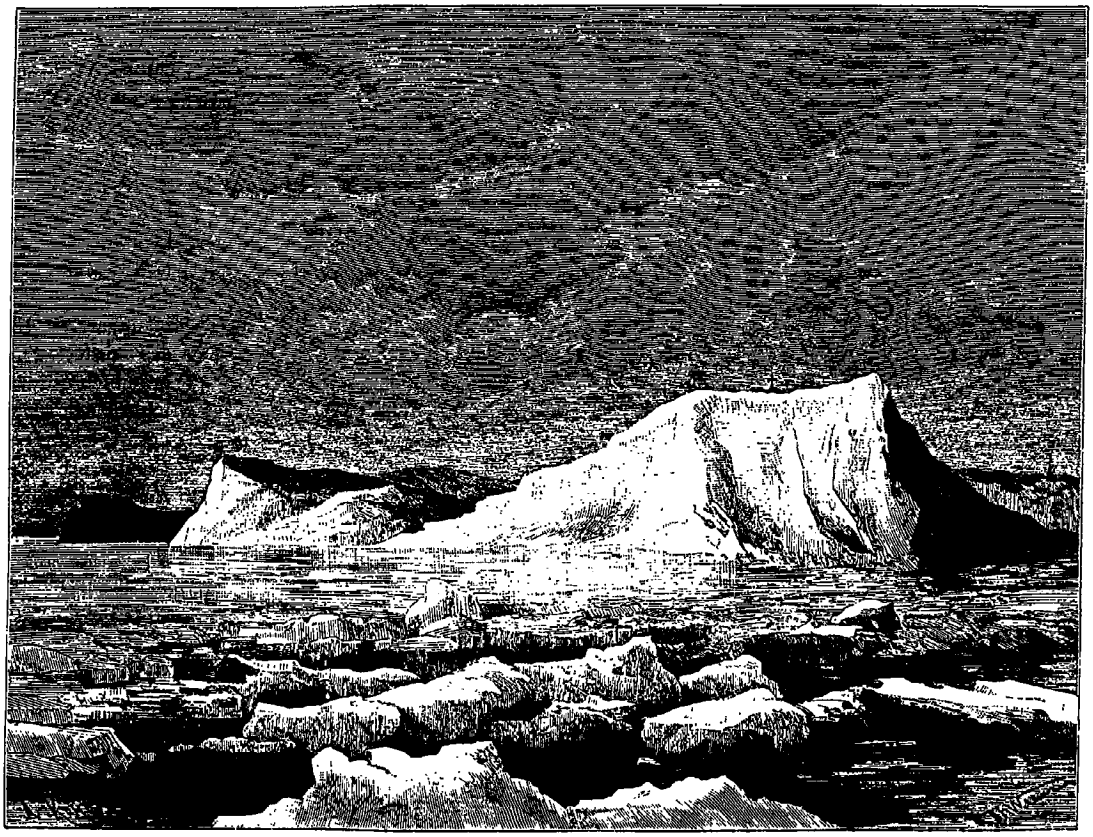
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Ericksen. Pour moi, armé de la boussole, je marche quelque peu dans la direction du sud ; je désire prendre les relèvements de Stolbovoï et de Mat-Vaï, où je retournerai ce soir si la nuit menace d'être mauvaise.

« En m'avançant vers une pointe où je compte placer l'instrument, je vois une bouilloire à thé sortant à demi de la neige : je la montre à l'homme qui m'accompagne ; en allant la ramasser, je trébuche presque sur quelque chose qui fait saillie dans le blanc talus : une main se dresse au bout d'un bras qui, le coude plié, est en entier dégagé de la neige. Ce sont eux !... les voici !

« Voici le capitaine, voici le docteur, voici le cuisinier Ah-Sam ! De Long et Ambler sont étendus côte à côte, la tête au nord, le visage tourné vers l'ouest ; Ah-Sam est couché en équerre avec les deux autres cadavres, sa tête touche le milieu du corps du docteur, ses pieds sont dans le feu, je veux dire dans l'endroit où avait été le feu, la fourche même d'un gros tronc : la bouilloire est là, pleine de fragments de glace et de feuilles de saule polaire... ; quantité de bois d'épave ; des troncs énormes partout.

« Se disant sans doute que, s'ils mouraient sur la grève même du fleuve, où tourbillonne l'eau sauvage des crues du printemps, tout souvenir d'eux serait bientôt balayé sous les flots de la mer, ils avaient



Colline du Monument (delta de la Léna). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.

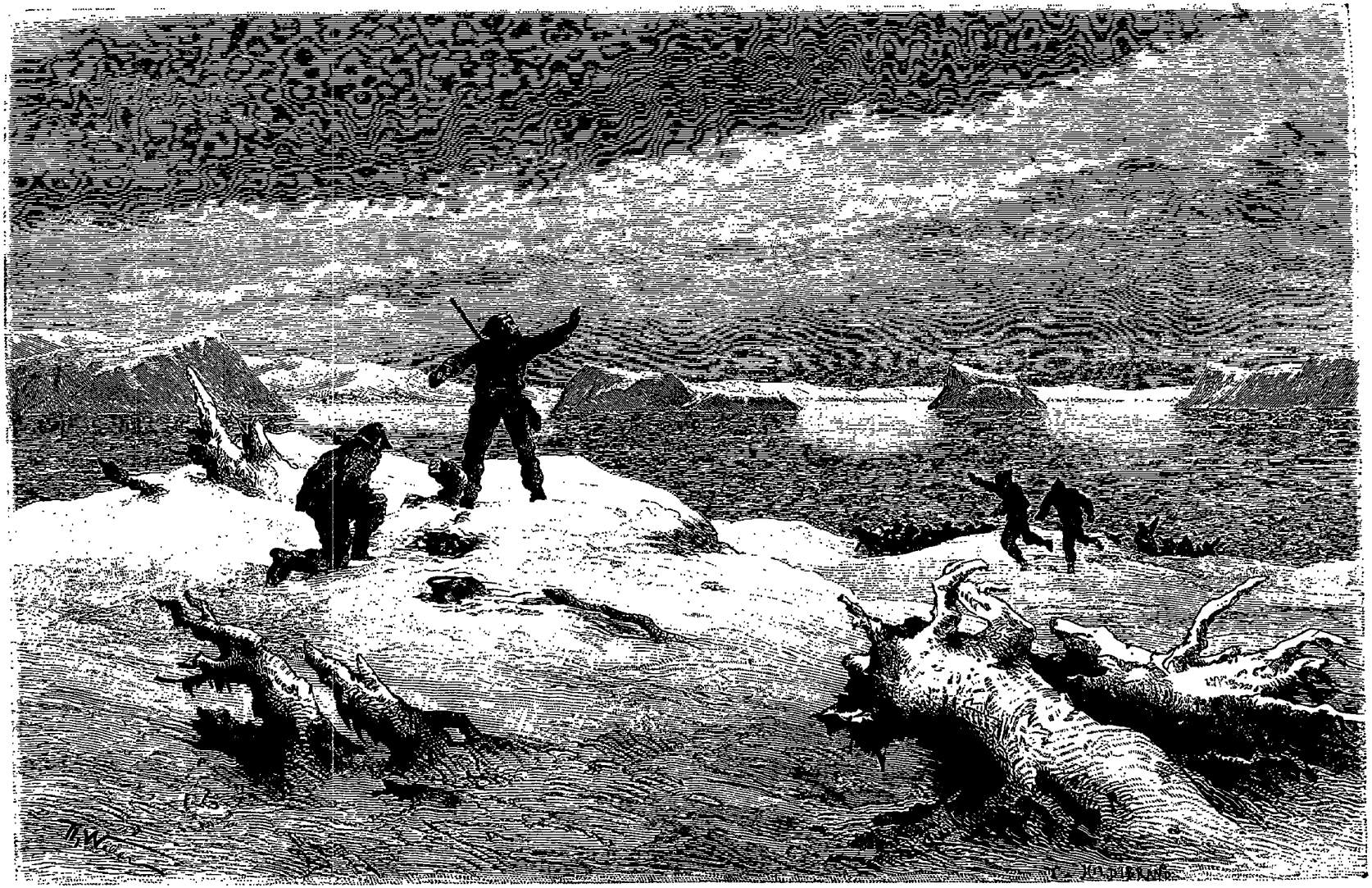
voulu porter papiers et livres sur le sommet de la berge : du moins y trouvâmes-nous la boîte aux cartes ; la fatigue de l'ascension dut les empêcher d'y charrier le reste.

« Je recueillis les objets semés autour de ces morts. Le carnet tenu depuis notre départ du navire gisait à trois ou quatre pieds en arrière de M. De Long. Il semble qu'il l'aura jeté par-dessus son épaule après s'être couché pour le dernier sommeil.

« Un des indigènes avait couru chercher Nindemann : lui et moi nous recouvrons les trois cadavres d'une vieille toile de tente. Les naturels continuent à creuser autour des piquets, ils arrivent au sol : rien encore. Je leur donne l'ordre d'élargir la tranchée. Juste avant nuit close apparaissent les pieds d'un homme, la tête d'un autre.... Bientôt ils nous tendent une cassette pleine de papiers et exposent les épaules d'un mort. Deux jours après, le corps d'Alexey était le seul qui n'eût pas été retrouvé : à cela rien d'étonnant, puisque le capitaine l'avait déposé sur la glace du fleuve.

« Où mettre en terre ces dix morts ? Le lit de la Léna et la pointe où De Long et Ambler avaient rendu le dernier soupir se recouvrent parfois de quatre à cinq

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



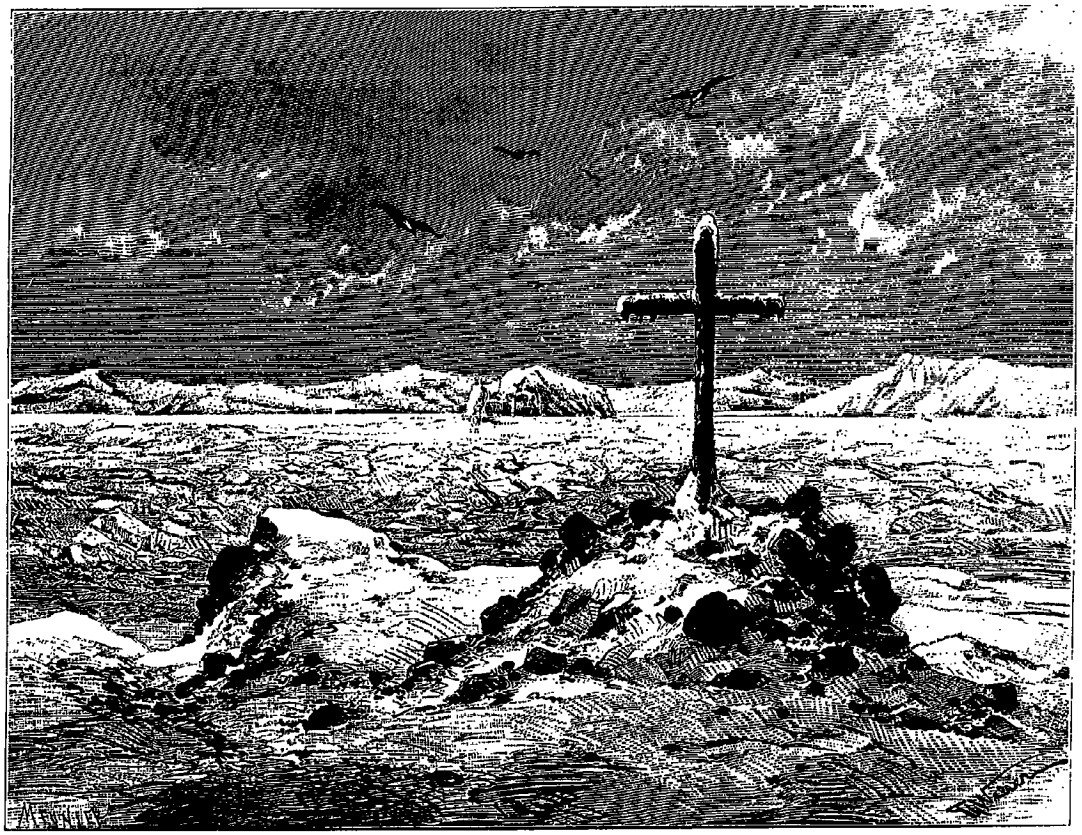
Découverte des corps du capitaine De Long et de ses compagnons. — Dessin de Th. Weber, d'après le texte et une gravure de l'édition américaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres d'eau; à certaines saisons, toute cette partie du delta disparaît sous la glace et sous la neige; puis neige et glace sont balayées à leur tour par les crues, mascaret gigantesque qui emporte tout à la mer. Pour trouver un fond solide, il faut aller jusqu'au pied des collines, contrefort des montagnes qui bordent le cours de la Léna proprement dite.

« A dix verstes de Mat-Vaï, au sud, nous avions remarqué une roche en dos de baleine, élevée de cent vingt mètres. J'y conduis les naturels pour creuser un trou, pour y planter une croix faite à Mat-Vaï d'un espar en épicéa flotté dans le voisinage. Nindemann et Bartlett choisirent les meilleurs bordages du bateau, et ils en menuisèrent un vaste cercueil. »

Le 7 avril, on les transporta tous sur la colline solitaire. Chaque objet trouvé sur les morts fut gardé religieusement pour être remis aux familles, sauf un petit crucifix de bronze qu'on laissa sur la poitrine de Collins. Les corps furent placés dans le cercueil, on vissa solidement le couvercle, on dressa par-dessus



La butte du tombeau. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.

un tertre de bois et de pierres et la croix avec son inscription profondément gravée en creux. Tout était fini[1].

Ainsi, les dix hommes de la baleinière de Melville étaient sauvés; mais John Cole était fou, puis Anéguin fut enlevé par la petite vérole à son retour dans la patrie.

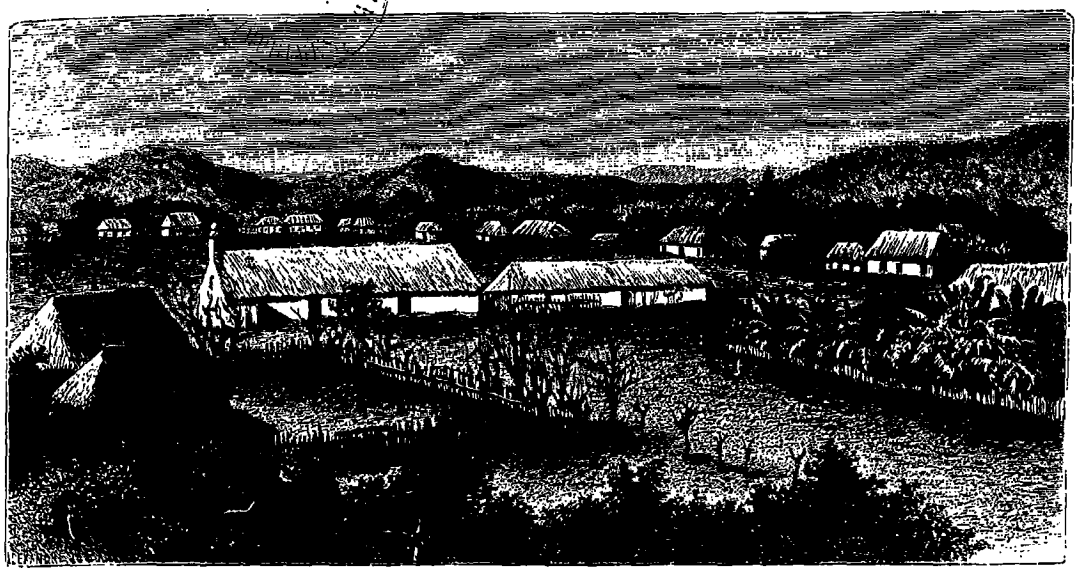
Des treize passagers du grand cotre commandé par De Long, onze étaient morts, deux vivants, par hasard : Nindemann et Noros.

Les dix hommes du petit cotre aux ordres de Chipp ont disparu; nul ne les a revus, nul n'en a retrouvé les traces. Chipp a vécu, et Dunbar, Sweetman, Sharwell, Kuehne, Starr, Manson, Warren, Johnson, le Chinois Ah-Sam : tous dorment dans la banquise ou sur la glace, sous les neiges de la Sibérie.

Traduit, condensé par Frédéric BERNARD.

1. On a depuis transporté à New-York les restes du capitaine De Long et de ses compagnons. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Libertad (Sacluc) (voy. p. 34). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maudslay.

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[1].

1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

Départ pour le Peten. — Le fleuve et la montagne — Un grand naufrage dans un petit ruisseau. — Saclue ou Libertad. — L'ancienne route de Cortez. — Histoire de Morzillo. — Arrivée à Flores. — L'ancienne Tayasal. — Conquête du Peten. — Disparition des habitants. — Monuments. — Tikal. — Premiers explorateurs. — Les temples. — Bas-reliefs sur bois. — Histoire rétrospective.

Deux routes s'offrent au voyageur à Yachilan pour gagner le Peten : ou remonter l'Usumacinta, qui prend à quelques heures au delà le nom de rio de la Pasion, ou prendre à travers bois le Camino Real, qui n'est que l'abominable sentier indien que tout explorateur a connu.

Mais le fleuve, outre son courant rapide, va faire dans le sud un long détour avant de se diriger vers Libertad, et, quelque mauvaise que soit la route de terre, elle est moins pénible pour les hommes, qui n'ont point à remonter à la gaffe de lourdes canoas chargées; nous avons du reste nos mules qui nous attendent et que n'ont point refaites les journées de repos passées sur les rives du fleuve. Je les retrouve maigres comme devant, efflanquées, couvertes d'horribles blessures, que la route ne fera qu'irriter et agrandir. Nous reprenons donc le petit sentier qui va rejoindre à deux jours de là le chemin du Peten.

Vers le milieu de notre première étape, nous revoyons Pepe Mora, l'intrépide montero; il est plus hâve que jamais, la fièvre le dévore, il ne veut pas néanmoins abandonner son poste avant l'exploration complète du district; il rêve même la fondation d'une colonie et vient de semer des orangers et des chérimoias à chair rouge et dont la pulpe est presque sans noyau; il nous remet des graines de cette espèce rare et nous fait cadeau d'un sac de viande de sanglier fumée; nous remercions l'excellent homme, que nous ne reverrons plus, et nous atteignons à quatre heures notre premier campement.

La petite rivière qui nous a servi de point de repère n'est pas profonde : elle a trois pieds d'eau à peine, mais les bords en sont à pic; les mules chargées n'y entrent qu'avec la plus extrême défiance, mais une fois entrées, s'y trouvant au frais, n'en veulent plus sortir. Celle chargée de mes bagages, notes et clichés, la Mariposa, fit mieux : elle se coucha dans le plus profond du ruisseau, d'où sa tête émergeait seule. Je jetai d'abord un cri d'effroi, car je crus mes documents perdus; il n'en fut rien heureusement; mais nous dûmes

1. Suite et fin. — Voy. t. XLVII, p. 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

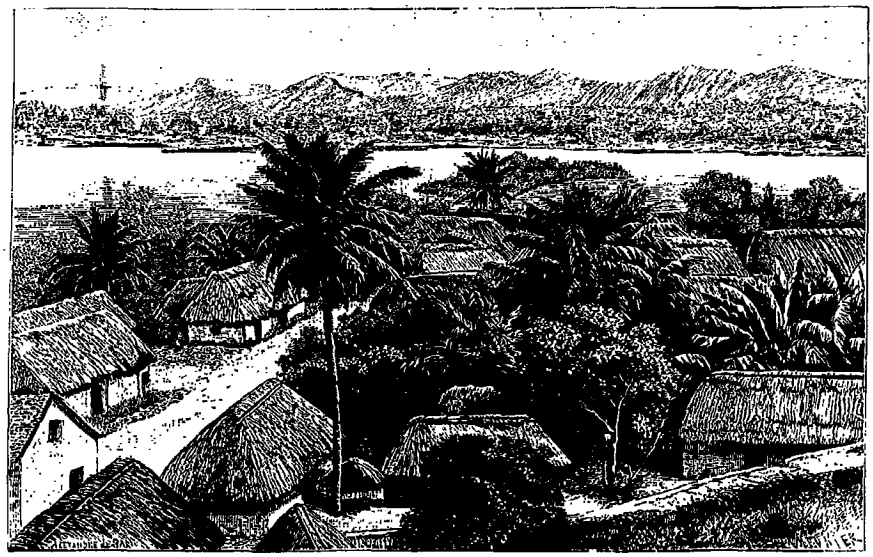
passer une partie de la nuit à faire sécher à l'entour de nos feux et mes hardes et mes photographies. Le matin, le dommage était réparé.

Le soir même, nous atteignîmes la partie de la forêt où nous avions *fait* une cache de vivres et où nous avions abandonné le cheval mourant. Les vivres étaient en bon état, les singes et autres rôdeurs avaient respecté nos biscuits comme le tasajo, et quant au vin, les caisses étaient restées intactes; pour le cheval, pas de nouvelles : il était sans doute allé mourir plus loin, et peut-être avait-il péri sous la dent des tigres.

Le lendemain, nous prenions le chemin du Peten, et quatre jours plus tard nous arrivions à Sacluc, qui s'appelle aujourd'hui Libertad.

Libertad, chef-lieu de préfecture du Peten, est le dernier centre habité du Guatémala, comme Ténosiqué du Tabasco; c'est toujours ce même village indo-espagnol des pays chauds, avec sa grande place herbue, sa pauvre église et les quelques maisons qui la bordent. Tout manque à Libertad, et la famine semble y être endémique; nous y serions morts de faim sans les employés de la *monteria* de MM. Jamet et Sastre, de San Juan Bautista, qui voulurent bien nous louer un toit et nous céder une part de leurs provisions. En somme, si le village existe, c'est grâce au peu de vie que lui prêtent les coupeurs d'acajou.

De Libertad, la route qui se dirigeait est-sud-est remonte au nord pour atteindre Flores sur le lac du Peten à trente kilomètres au delà. Flores est l'ancienne Tayasal, et le charmant village où nous arrivons, si merveilleusement situé au milieu de son beau lac, et entouré de sa grande ceinture de montagnes, occupe l'emplacement de la ville maya. Car c'était bien une ville maya dont les habitants, nommés Itzaes, étaient



Flores. Lac du Peten. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maudslay.

les descendants de ces émigrants qui, sous la conduite de leur Canek, abandonnèrent vers 1440 la ville de Chichen-Itza dans le Yucatan et dont nous avons longuement parlé dans notre relation. C'est là, dans ce cadre merveilleux, entouré de nations de même langue et guerrières entre toutes, que les Itzaes vinrent reconstituer leur nationalité, nationalité si vigoureuse qu'elle résista jusqu'à la fin du dix-septième siècle à l'influence et à la conquête espagnole. Maisons, palais, temples et pyramides ont disparu, mais grâce à Dieu nous pouvons en reconstruire l'histoire et démontrer une fois de plus la modernité des monuments.

Ce ne fut qu'en 1696 seulement que le gouverneur du Yucatan, Martin Ursua, parvint à s'emparer de la ville et à détruire cette petite nationalité. Mais il dut y employer une véritable armée; il fit à cet effet ouvrir une route qui de Campêche se dirigeait en ligne droite vers le Peten. Au milieu des bois, l'expédition rencontra, en un lieu appelé Nohbecan, une ville avec de grands édifices remplis d'idoles; et quand le gouverneur arriva sur les bords du lac Chaltuna, il fut obligé, comme Cortez, de construire des brigantins pour assiéger la ville. L'attaque eut lieu le 2 mars 1696 et Tayasal fut occupée le jour même.

Chose bizarre, la ville fut désertée en un clin d'œil; les habitants, hommes, femmes, enfants, soit au moyen de leurs canots, soit à la nage, s'enfuirent à travers la lagune, et la plupart disparurent à jamais. Martin Ursua n'avait conquis qu'une solitude.

Ce fait extraordinaire nous démontre la haine insurmontable des Indiens pour les Espagnols, nous explique l'abandon subit des villes encore habitées au temps de la conquête, et répond victorieusement aux négateurs de la modernité de ces villes dont pour eux l'abandon prouverait l'antiquité.

Cette ville de Tayasal contenait vingt et un temples

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1696, alors qu'elle n'en contenait encore que douze en 1618; il y en avait donc eu neuf construits dans le courant du dix-septième siècle, et dans ce nombre se trouvait le plus beau, comme va nous le dire Villa Gutierre Soto Mayor; cela nous donne une idée de la facilité avec laquelle les Indiens les construisaient.

« Le grand temple était tout entier construit en pierre avec sa voûte ogivale; il était de forme carrée, *avec un beau péristyle* (*con un hermoso pretil*) et de pierres bien travaillées; chacune de ses façades avait vingt varas de côté et il était très haut. » Ne croirait-on pas revoir le Castillo de Chichen, carré comme celui de Tayasal, de même dimension, avec le beau péristyle que nous avons reproduit?



Temple et stèles à Tikal. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maudslay.

Nous retrouvons donc dans Tayasal la descendante, la fille de Chichen-Itza; nous allons retrouver son ascendante au premier degré, sa mère, dans la ville de Tikal, où nous emmenons le lecteur. Nous ignorions la raison dominante de l'émigration des Itzaes dans le sud, et Tikal va nous éclairer à ce sujet; nous avions des incertitudes sur la marche de la colonisation toltèque au Yucatan, Tikal va nous répondre d'une façon victorieuse avec preuves à l'appui; et c'est encore Tikal qui va résoudre une question tout à fait nouvelle et qui nous rendra compte de l'influence toltèque dans les villes septentrionales du Guatémala, Coban, Copan, Quirigua.

Tikal se trouve située à quarante-cinq kilomètres environ au nord-est de Flores, à l'entrée sud de la presqu'île yucatèque. Cette ville fut dernièrement vi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sitée par deux explorateurs : Bernouilli, dont la mort vint arrêter les travaux, dont la relation de voyage a été perdue, mais qui nous a heureusement laissé les documents les plus curieux et les plus intéressants sur Tikal. Ces documents, qui nous permettent de classer cette ville et de reconstruire son histoire, se composent d'une douzaine de pièces de bois en zapote rouge sculptées, que le voyageur fit enlever des temples par des Indiens de Flores. L'autre voyageur est Alfred Maudslay, qui semble avoir fait sa spécialité du Guatémala, où il s'est déjà distingué par des travaux de grande valeur. C'est avec les notes et les photographies qu'il a rapportées de Tikal que nous compléterons la description de cette ville.

Les édifices les plus importants sont les temples, qui s'élèvent sur de hautes pyramides dont les côtés sont divisés en étages en retrait, comme le montre la vue de celui que nous donnons ci-dessus. Devant la façade s'étend le grand escalier qui conduit à la porte du temple; le temple lui-même se trouve placé en retrait du plateau sur lequel il s'élève, et le côté de la pyramide y correspondant est d'une déclivité beaucoup plus rapide que la face et les côtés. C'est ce que nous avons observé à Lorillard comme à Palenque.

La base de la pyramide mesure cent quatre-vingt-quatre pieds anglais sur cent soixante-huit, et l'escalier en compte trente-huit. Cet escalier s'étend sur une longueur de cent douze pieds, ce qui prêterait à la pyramide une hauteur moyenne de quatre-vingt-dix pieds; le temple a quarante et un pieds de face sur vingt-huit de profondeur, avec une hauteur d'environ quarante pieds, y compris *sa muraille décorative* masquée par la végétation.

Tous ces temples se ressemblent, mais le trait caractéristique qui les distingue le plus, c'est l'énorme épaisseur des murs, les niches qui s'ouvrent de chaque côté de la pièce principale et le rétrécissement graduel de l'édifice du front à l'arrière. L'intérieur de chacun consiste en deux ou trois corridors étroits s'étendant parallèlement sur les côtés et débouchant sur le corridor de face par de larges ouvertures à linteaux de bois magnifiquement sculptés. Dans l'intérieur des temples, les murs sont plus hauts que dans les palais, et la fausse voûte, également plus haute, forme un angle plus aigu. Cela tient évidemment à l'énorme muraille décorative qui surcharge l'édifice et dont le poids l'eût écrasé si le constructeur n'y avait remédié par l'épaisseur des murs, l'allongement de la fausse voûte et l'étroitesse des pièces.

« Je ne rencontrai dans ces temples, dit l'explorateur, aucune idole ni autre objet de vénération; et là Maudslay, qui n'avait pas encore visité la ville Lorillard et qui ne connaissait point Palenque, se trompe, car il aurait compris que toutes ces pièces de bois sculptées représentaient des scènes religieuses, remplaçaient les idoles qui lui semblent faire défaut, et s'appliquaient au culte. »

Passons aux sculptures. Qui ne reconnaîtrait dans le magnifique bas-relief sur bois que nous donnons ici un de ces panneaux fonds d'autel sculptés sur pierre et que nous avons publiés dans notre relation de Palenque? Il a presque les mêmes dimensions, un mètre quatre-vingt-quinze de hauteur sur deux mètres vingt-huit de large, et il nous offre, comme les dalles sculptées de Palenque, deux personnages en haut relief, accompagnés de ces attributs extraordinaires qui distinguent les sculptures américaines.

Les caractères des inscriptions à droite et à gauche sont admirablement conservés et ne sauraient indiquer une époque bien ancienne; ces caractères sont du reste identiques à ceux de Lorillard et de Palenque, comme à ceux de Copan, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le personnage principal, au front un peu moins fuyant que dans les bas-reliefs des villes précédentes, se trouve au centre du panneau, au lieu de se tenir à droite ou à gauche, comme sur les dalles de Palenque, dont l'image de la divinité occupait le centre.

Ce personnage est debout, la tête couronnée d'une coiffure des plus riches, surchargée d'ornements bizarres que terminent de gigantesques panaches emplumés, coiffure qui nous offre le double souvenir du Tabasco et du Yucatan. Il tient de la main droite un sceptre surmonté d'une queue d'oiseau que nous avons déjà vu à Lorillard, et son bras gauche est à moitié couvert par un écu; il porte le camail frangé à lourd collier, composé de quatre rangs de perles, avec large médaillon comme fermoir; en dessous il a revêtu une longue et riche *chasuble* qui masque le corps et descend presque jusqu'à terre; les deux jambes s'en échappent en profils, ornées de jarretières à médaillons, tandis que les pieds sont enfermés dans de riches brodequins.

A droite, au-dessous de l'inscription, se trouvent des ornements symboliques, et dans le bas se distinguent deux superbes profils humains. Au-dessous de l'inscription de gauche se trouve un autre personnage à tête monstrueuse, assis sur une espèce d'escabelle garnie de bras et d'un dossier de forme bizarre. Parmi les ornements inexpliqués qui couvrent le panneau, combien ne sont que des copies d'ornements déjà vus et reproduits dans nos précédentes explorations. Mais la figure qui tient le moins de place et qui cependant nous semble la plus importante est celle qui se trouve dans le haut du bas-relief, au-dessus de la figure centrale.

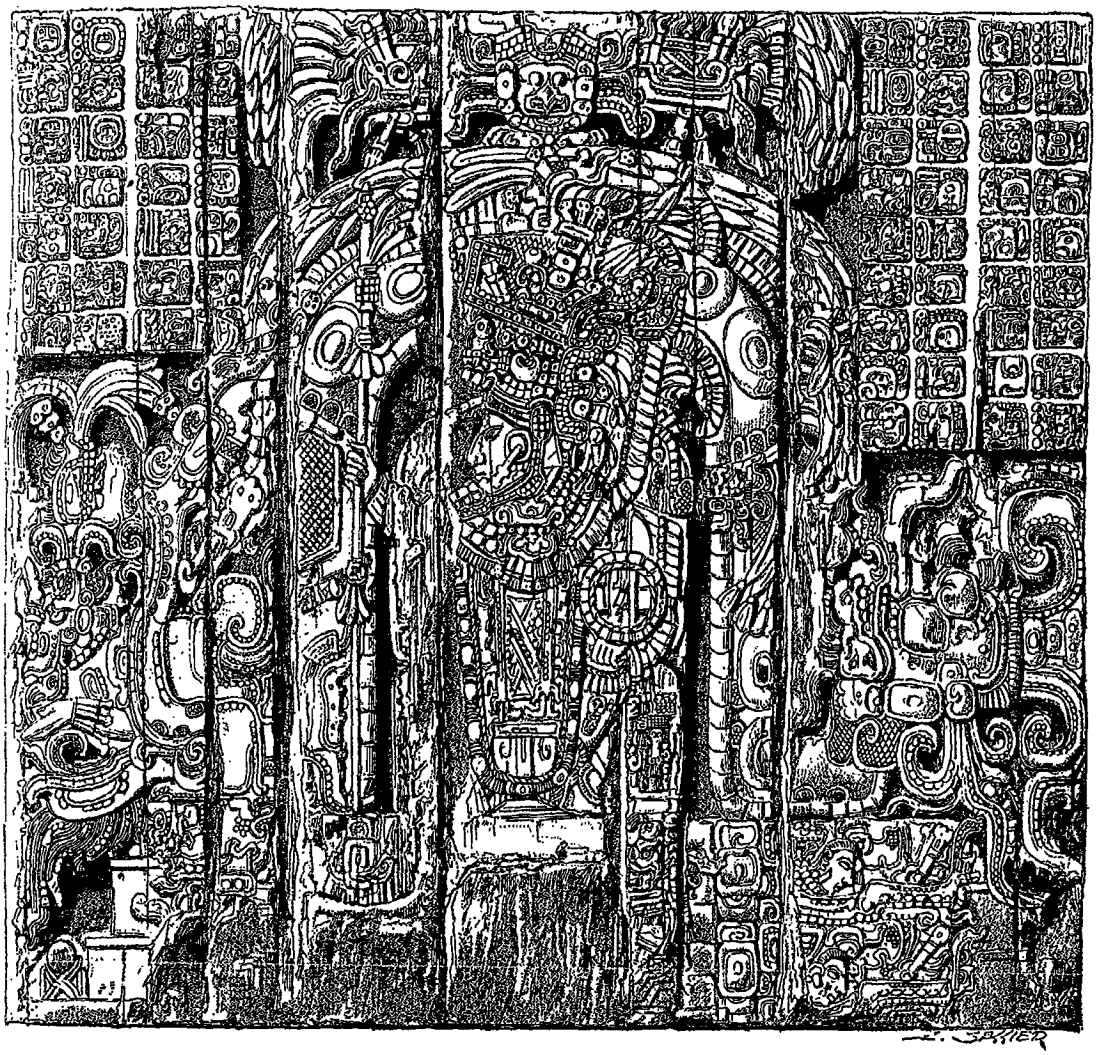
On y reconnaîtra certainement le masque à langue pendante qui personnifie le soleil sur la pierre dite le Calendrier mexicain, comme aussi la figure centrale du panneau fond d'autel qui orne le temple du Soleil à Palenque. Les flammes qui de droite et de gauche accompagnent cette figure ne sauraient laisser le moindre doute à cet égard, et ce magnifique bas-relief aurait donc été arraché d'un temple élevé en l'honneur de la grande divinité toltèque, le Soleil.

Tout le monde sait, il est vrai, que le culte du so-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leil était répandu parmi toutes les nations américaines: et si nous faisons de ce culte, à Tikal, la spécialité d'un peuple, c'est en raison des détails qui l'entourent et l'accompagnent: pyramides, temples, inscriptions, emblèmes et personnages le spécialisent et nous autorisent à le rattacher à la religion des hauts plateaux et à l'appeler toltèque.

En somme, il résulte de tout ce que nous venons de dire et de voir, que Tikal est une ville appartenant à cette civilisation toltèque dont nous avons suivi le cours et le développement de Comalcalco à Palenque, à Ocosingo, et qui, remontant les hautes vallées des rivières, va fonder Lorillard pour arriver à Tikal et se répandre plus tard dans le Yucatan d'une part, où elle va rejoindre par le sud la première branche arrivée avant elle par l'ouest, et d'autre part dans le



Fond d'autel d'un temple consacré au Soleil, à Tikal. — Dessin de P. Sellier, d'après un moulage.

nord du Guatémala, où elle va fonder Coban, Copan et Quirigua.

Tikal, plus éloignée du point de départ, est naturellement moins ancienne que les villes déjà décrites, mais elle constitue pour nous l'une des époques les plus importantes de cette civilisation originale. Station intermédiaire, lieu de bifurcation de la race civilisatrice, elle résout des questions et explique des événements jusqu'alors incompris et inexplicables. C'est en effet de là que l'élément civilisateur s'avança dans le nord de la péninsule yucatèque, et nous n'en avons pas seulement des preuves matérielles dans les villes échelonnées sur son passage, comme celle de Nohbecan, rencontrée par Martin Ursua dans sa marche contre Tayasal, nous avons aussi des preuves historiques.

Herrera nous dit qu'au temps où régnaient les chefs de la première branche toltèque, les Cocomes, le pays

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut envahi par des gens venant du pays des Lacandons, Chiapas, etc.; ces envahisseurs errent pendant quarante ans dans les déserts du Yucatan, et arrivent à dix lieues de Mayapan, au milieu des collines d'Uxmal, où ils élèvent de magnifiques édifices.

Ces envahisseurs arrivent sous la conduite de chefs appelés Tutulxius, et ils étaient d'une nature si pacifique qu'ils n'avaient pas d'armes et prenaient les animaux à la chasse avec des lassos et des pièges.

D'après Landa, les Indiens racontent que du côté du midi entrèrent au Yucatan des tribus nombreuses avec leurs chefs, et il paraît qu'elles seraient venues du Chiapa, quoique les Indiens ne sachent pas le dire, mais l'auteur le conjecture à cause d'un grand nombre de mots et de constructions de verbes identiques au chiapa et au yucatan, et parce qu'il y a des vestiges considérables de localités qui avaient été abandonnées; ces tribus errent pendant quarante ans dans le désert et arrivent dans la sierra, à dix lieues de Mayapan.

Nous avions déjà signalé, au sujet de Palenque, cette tendance pacifique et religieuse qui se manifeste dans les bas-reliefs, où jamais nous n'avons trouvé une arme quelconque et rien qui indique les moindres instincts guerriers. C'est qu'à partir de leur exode, après l'extermination presque totale de leur race, les Toltecs abandonnent le rôle de conquérants, que ne comportait plus leur petit nombre, pour celui de civilisateurs, de missionnaires; ils allaient devant eux, soumettant les peuples par la parole, les amenant à eux par la prédication, les catéchisant en un mot, comme les bouddhistes dans l'Inde et à Java, où ils adoptèrent la langue de leurs néophytes, tout en élevant à leurs dieux des temples merveilleux. C'est ainsi que les Toltecs adoptèrent la langue des pays qu'ils civilisèrent, élevant aussi sur une moindre échelle des temples et des palais toujours les mêmes. Les bas-reliefs de Palenque nous racontent clairement cette histoire, comme aussi les bas-reliefs de Lorillard et de Tikal, qui ne reproduisent jamais que des scènes religieuses.

Nous voilà donc bien convaincus de l'arrivée des tribus toltèques dans le Yucatan par le midi, et nous avions raison de dire que l'explication qu'on nous donnait de l'abandon de Chichen-Itza par ses habitants, vers l'an 1440, n'était point suffisante; cet exode, provoqué par des causes secondaires, avait pour motif dominant les traditions encore vivantes des établissements fondés par leurs ancêtres dans le sud de la péninsule; Tikal devait être le chef-lieu de ces établissements; Tikal, à cette époque, existait peut-être encore; les caciques de Chichen avaient sans doute conservé quelques relations avec elle, et, quand ils se dirigèrent du côté de cette ancienne ville, l'un des berceaux de leur famille, c'était un instinct de retour qui les ramenait.



Quetzalcoatl. — D'après John Stephens.

XXII

Les Toltecs de Tikal au Guatémala. — Coban. — Copan. — Sa destruction. — Quetzalcoatl. — Transformation des bas-reliefs plaques d'autel en idoles monolithes. — Abus de la décoration. — Fin d'un art. — Autels monolithes et inscriptions. — Copan point de rencontre des deux branches toltèques. — Carte des migrations toltèques.

Si nous nous en rapportons au récit que fit à Stephens le curé de Santa-Cruz del Quiché, il y avait à Coban une grande ville, qu'il visita et dont il parle avec étonnement. Personne ne nous a jamais rien dit de cette ville, qui avait échappé jusqu'alors aux investigations des voyageurs; mais, en suivant la filiation, il y a toute probabilité que Coban fut une station de cette branche toltèque de Tikal, qui à partir de ce point se dirigea vers l'est, où elle alla fonder Copan et Quirigua dans la province de Chiquimula.

Copan était bien vivante au temps de la conquête, comme Utatlan, Itatlan, Xelahu, Patinamit et autres villes guatémaltèques détruites par Alvarado, et ce fut Hernandez de Chaves, l'un de ses lieutenants, qui fut chargé de s'en emparer. C'était en 1530. Selon Juarros, s'en rapportant au témoignage de Francisco de Fuentes, qui visita la ville, le grand cirque de Copan était entier en 1700.

Les monuments les plus singuliers et les plus remarquables de Copan sont des idoles monolithes, qui ne sont point tout à fait nouveaux pour nous, puisque nous en avons vu le principe dans les stèles et monolithes de Tikal, où ils paraissent pour la première fois. Ils représentaient soit des blocs sculptés, soit des blocs enrichis de figures en ciment avec leurs tranches couvertes de caractères; les idoles de Copan n'en sont que le développement.

C'est Stephens qui nous servira de guide dans cette étude, et nous lui emprunterons les dessins si fidèles des monuments reproduits à la chambre noire par Catherwood, ce qui en fait, à vrai dire, autant de photographies.

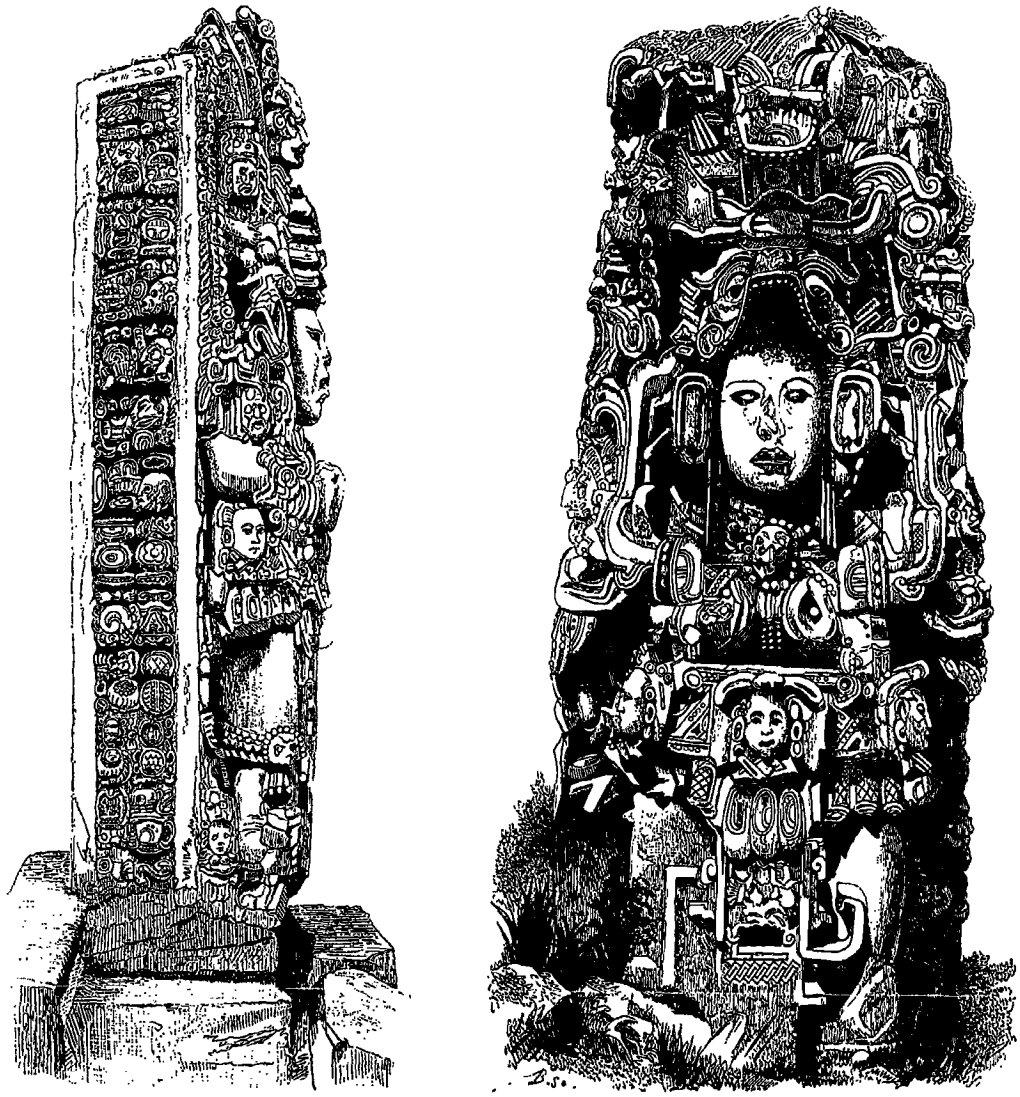
Nous trouverons à Copan les mêmes inscriptions, les mêmes bas-reliefs et les mêmes divinités que dans les villes déjà décrites; seulement Copan nous apparaîtra comme la plus moderne de ces villes, étant la plus éloignée du point de départ.

Stephens, malgré son inaltérable bon sens et les fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cultés divinatrices qui le distinguent, n'a rien compris aux monuments de Copan. C'est que Copan fut la première ville qu'il visita; il crut d'abord à une civilisation originale qu'il ne pouvait relier à nulle autre du même genre. Il commençait par la fin sans le savoir et ne pouvait se douter qu'il avait devant les yeux les derniers monuments issus d'une vieille civilisation. Plus tard il jugea mieux, et son jugement si sûr lui fit entrevoir la vérité; nous nous flattons de n'être que son disciple.

La première illustration que nous donne Stephens au sujet de Copan est une belle tête sculptée dont il fait un roi. En voyant cet homme à barbe, dont la tête est enclavée dans une immense gueule de serpent, il



Idoles à Copan (voy. p. 40-42). — Dessin de P. Sellier, d'après John Stephens.

est facile de reconnaître un Quetzalcoatl; le type a quelque peu changé, mais les attributs qui le distinguent ne sauraient se méconnaître. Il a sur la tête une coiffure de serpents entremêlés, ou peut-être le turban guatémaltèque que nous allons retrouver plus loin.

Nous n'avons point de descriptions exactes des monuments de Copan et, d'après ce que nous en dit Stephens, on peut les supposer différents de ceux que nous avons explorés; la disposition de la ville nous rappellerait celle des villes mexicaines ainsi que celle des autres capitales guatémalto ou quiché-toltèques, parce que ces villes, placées sur des plateaux comme à Mexico, avaient une autre physionomie que les villes de terre chaude Comalcalco, Palenque, Chichen, Uxmal, etc. C'est que, subissant l'influence du milieu, la branche toltèque du Pacifique avait conservé les tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ditions de l'Anahuac et avait dû en reproduire les maisons, palais et temples et la même manière de vivre que leur imposait ce milieu semblable. Ce fut à Copan que, pour la première fois, les deux branches se rencontrèrent, et ce fut la première fois, nous allons le montrer tout à l'heure, qu'il y eut choc, mélange et combinaison des deux styles. Les palais et les temples sont guatémalto - toltèques, tandis que les idoles seront tzendales-toltèques. Ces idoles vont, en effet, nous montrer dans toutes ses manifestations architecturales le Toltec que nous connaissons. Mais nous ne retrouverons plus les bas-reliefs sur dalles, qui meublaient les fonds d'autel de nos temples; à Copan et à Quirigua, ils se sont transformés en ces énormes monolithes qui mesurent de douze à vingt pieds de hauteur sur quatre de largeur et trois d'épaisseur.



Autel guatémalto-toltèque à Copan.

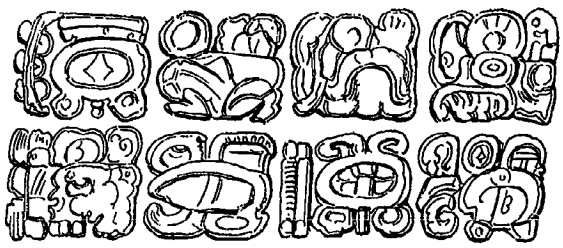


Autre face du même autel.

Nous avons parlé, au sujet de Kabah, qui serait à peu près contemporaine de Copan, de l'exagération de l'ornementation à certaines époques; le même fait s'est reproduit chez tous les peuples, personnifiant une même période; nous voyons tous les monuments, si sévères de lignes et si sobres d'ornements à l'origine, s'enrichir avec le développement de la civilisation et arriver à la surcharge, à l'afféterie et au mauvais goût. Le composite et le gothique fleuri nous en donnent un exemple, et les Arabes du douzième siècle en Espagne en étaient arrivés à couvrir des surfaces entières d'entrelacs, de méandres, de lettres et de figures ornementales.



Inscription de l'autel de Copan (voy. p. 42).



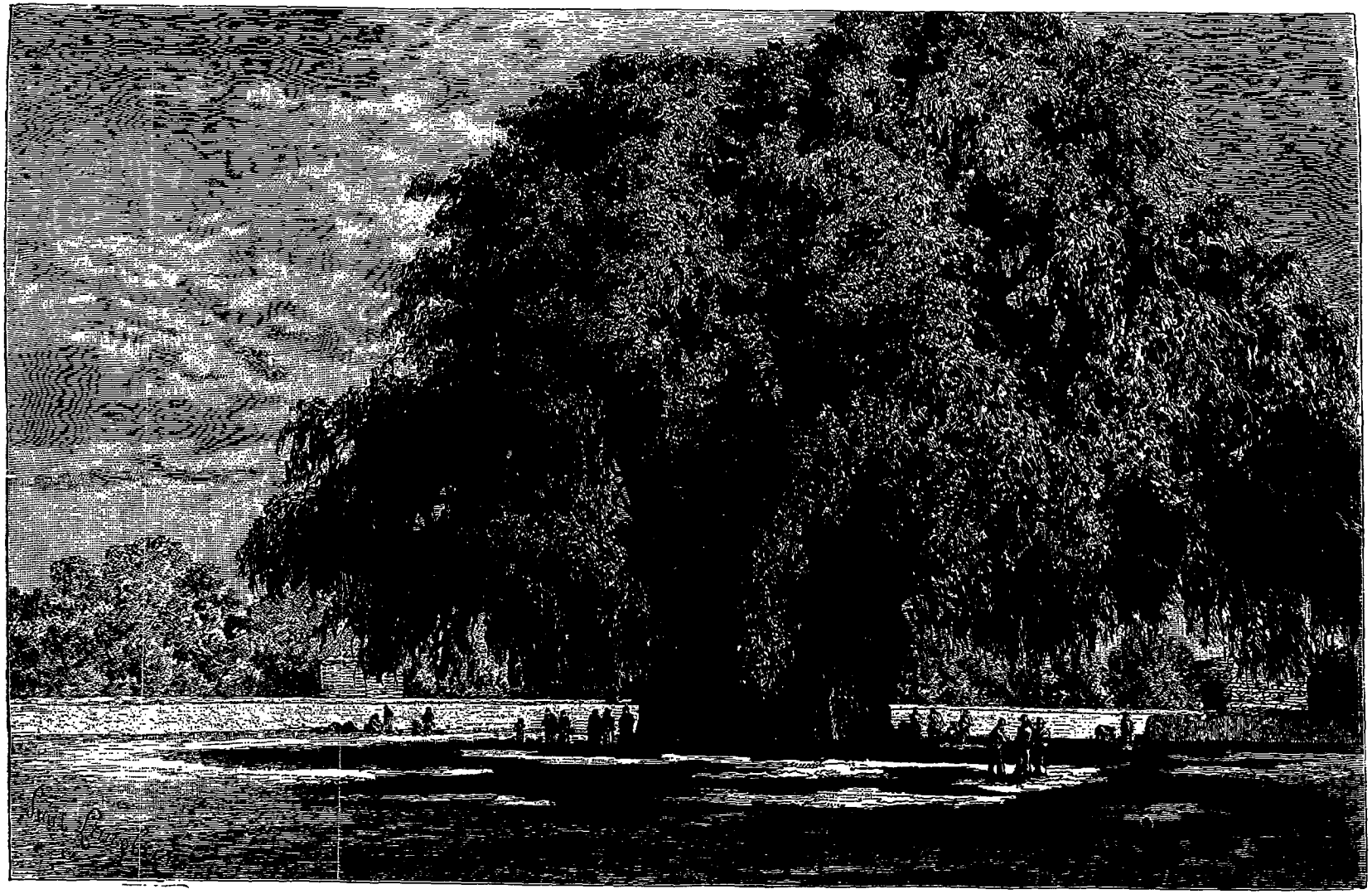
Inscription de la ville Lorillard.

Eh bien, les Toltecs de Copan nous présentent un nouvel exemple de cette tendance, on pourrait dire de cette loi; et il n'est pas nécessaire d'être archéologue pour affirmer à la vue de ses monuments que nous assistons, non pas à l'origine, mais à la fin d'un art.

En effet, les constructeurs ont amoncelé sur chacun de ces monolithes tous les ornements et tous les motifs architecturaux que leurs prédécesseurs avaient répandus sur leurs idoles, leurs bas-reliefs et leurs palais.

Ils n'ont pas seulement amoncelé les motifs, ils ont amoncelé les dieux dans une même idole; témoin celle que nous donnons de face, où il est facile de reconnaître quatre divinités, toutes toltèques. La grande figure centrale, émergeant d'une gueule de dragon, nous rappelle Quetzalcoatl; mais c'est une tête de femme dont le costume, dans ses détails, nous offre les attributs du Tlaloc de Palenque avec ses figures humaines comme ornements de ceinture, figures placées au-dessus d'une guirlande d'épis de maïs, qui appartiendraient aussi bien à Chalchiutlicue, la femme de Tlaloc, qu'à Centeotl, la Cérès mexicaine, la déesse des moissons. Nous avons donc là une idole qui nous représenterait à la fois Quetzalcoatl, Tlaloc, Chalchiutlicue et Centeotl. Nous avons déjà vu que, à Mexico, d'après Sahagun,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arbre de Santa Maria del Tule, province d'Oaxaca (voy. p. 44). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on réunissait souvent les trois premiers, dont on célébrait la fête le même jour.

Quant aux motifs de décoration, il est facile de les reconnaître en les mettant en regard soit des bas-reliefs, soit des monuments déjà publiés : volutes d'Izamal et de Palenque, sur la gauche petit monstre offert par l'un des personnages à l'oiseau symbolique qui surmonte la croix de Palenque, comme aussi celui offert par un même personnage dans le temple du Soleil; divers détails appartenant à Lorillard et surtout d'étonnantes ressemblances avec le bas-relief sculpté sur bois de Tikal. Pour mieux faire ressortir ces ressemblances, nous n'avons qu'à prendre cette idole et à l'examiner sur toutes ses faces, après l'avoir ouverte comme on ferait d'un triptyque, et sur ses trois côtés nous retrouverons, à peu de chose près, le bas-relief du Soleil de Tikal.

La figure est de face au lieu de profil, mais ce profil rappelle celui de Tikal; il est à front moins fuyant, car ici, comme là-bas, l'artiste a encore atténué la déformation crânienne, qui probablement n'était déjà plus de mode. Quant à la coiffure, elle est bien de Tikal et yucatèque à la fois, et ses grandes plumes rappellent celle du bas-relief sur bois déjà cité; la tête est surmontée, comme dans l'idole de Lorillard, d'une même tête monstrueuse; les colliers et ornements sont les mêmes que partout ailleurs, et la jupe, car c'est une déesse, est décorée des mêmes dessins en losanges que nous avons vus à Palenque et qui se trouvent sur les idoles de terre cuite des hauts plateaux. Enfin, le monument, ouvert et développé en une surface plane, nous donnera sur chacun de ses côtés une série de caractères identiques à ceux des bas-reliefs de Lorillard, Tikal et Palenque; la filiation est donc indiscutable.

Maintenant, regardons l'autel si intéressant que nous a donné Stephens. Cet autel, que nous reproduisons, a six pieds de long sur quatre de hauteur, et la partie supérieure est divisée en trente-six tablettes de hiéroglyphes, katunes.

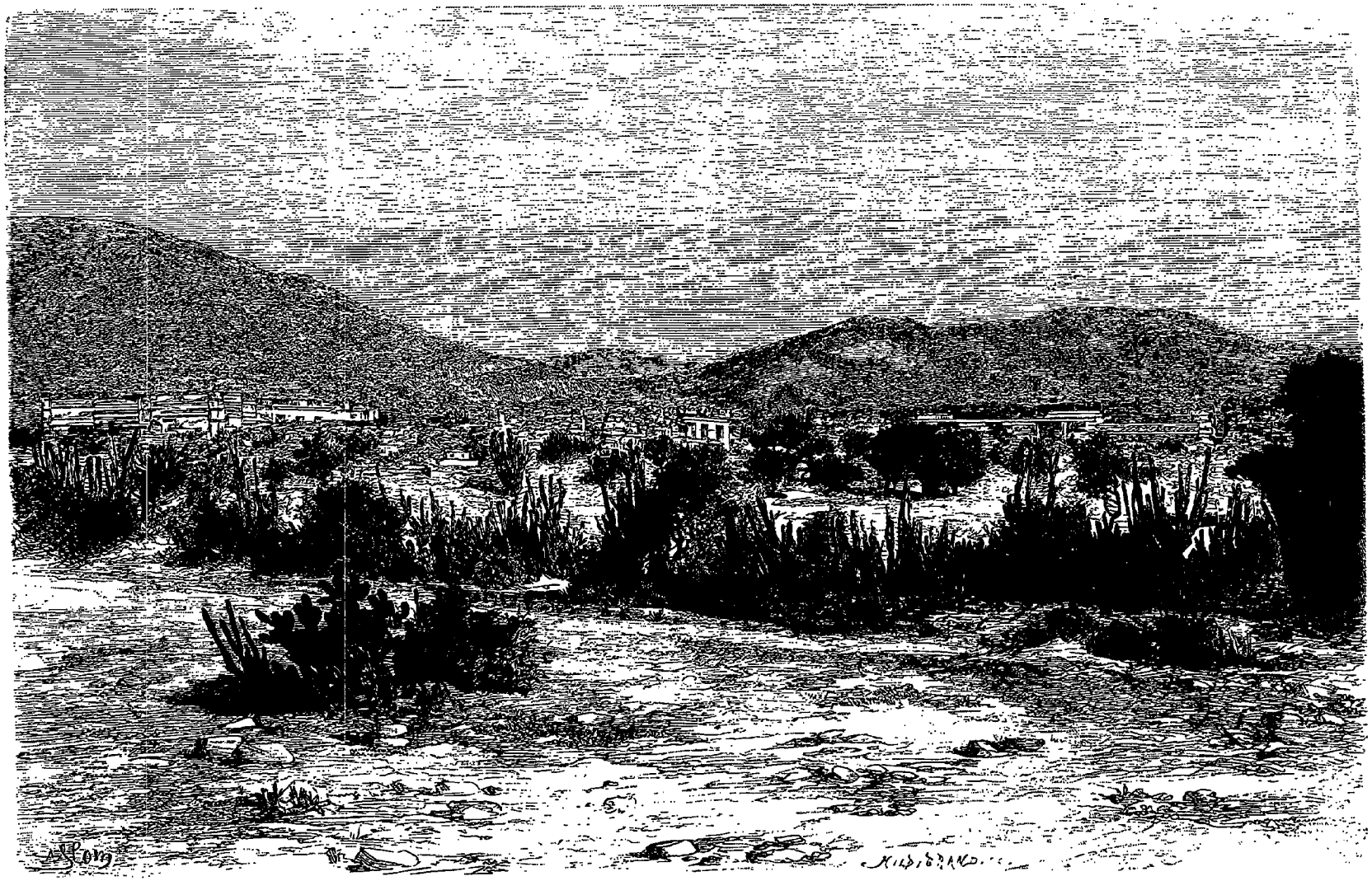
Chaque face de l'autel nous présente quatre personnages accroupis à l'orientale sur des coussins; la déformation des crânes est atténuée comme dans les idoles; la coiffure est un turban, c'est la coiffure guatémalienne. Voilà des types nouveaux pour nous, et nous les rencontrons mêlés à des types connus; c'est que, pour la première fois, il y eut rencontre et mélange entre deux races ou plutôt entre les deux branches d'une même famille demeurées étrangères l'une à l'autre par le long laps de temps qui les a séparées; c'est la rencontre après peut-être deux siècles des tribus immigrantes toltèques, dont l'une avait suivi les côtes du golfe et l'autre la côte du Pacifique. Ce singulier monument appartient donc aux deux à la fois : il est quiché-toltèque ou guatémalto-toltèque par ses personnages, et il est toltèque par les caractères symboliques qui, placés soit auprès de chaque personnage, soit sur ses vêtements, soit sur le siège qu'il occupe, nous donnent le nom ou la qualité de chacun d'eux. Voilà qui nous rappelle la pierre de Tizoc et les bas-reliefs de Chichen; mais il est surtout toltèque par son inscription, qui, mise en regard, comme nous le faisons ici, d'une inscription de Lorillard, convaincra le lecteur que ce sont bien les mêmes caractères avec des modifications inappréciables; et cette civilisation de Copan est si bien toltèque que Diego Garcia Palacio, dans une lettre écrite au roi d'Espagne Philippe II, en 1576, au sujet des monuments de Copan, raconte qu'il les trouva en ruine et les juge supérieurs aux édifices de même nature construits par les habitants de ces contrées.

« La tradition de ces Indiens, dit-il, leur fait attribuer ces édifices à des *émigrés du Yucatan*, » idée que Garcia Palacio accepte en face de l'analogie de style de ces monuments et de ceux que l'on rencontre au Yucatan et dans le Tabasco. Voilà bien la filiation que nous avons établie par Tikal.

Nous assistons donc, à Copan, à la fin d'un art ancien et à son mélange avec un art également ancien, mais dont la combinaison eût peut-être jeté une note nouvelle dans la civilisation américaine, si cette civilisation n'eût été arrêtée dans son essor et brisée par l'arrivée des Espagnols.

Notre carte des migrations toltèques sera facile à suivre. Arrivés à la côte après la destruction de leur empire, une sous-branche, signalée par Torquemada, remonte dans la Huasteca, pendant que la branche principale contourne les bords du golfe du Mexique : elle fonde le *Blasillo*, où se trouvent temples et palais, Comalcalco, l'ancienne Centla que nous avons visitée. Ici une partie s'en détache pour contourner les rives de la lagune de Carmen et pénétrer dans le Yucatan par Potonchan. C'est la branche toltèque dont descendront les Cocomes et à laquelle on peut attribuer Aké, Izamal, Mayapan, etc. Pendant que cette branche se dirigeait à l'est, l'autre se dirigeait au sud pour fonder Palenque, Ocosingo, remontait l'Usumacinta pour s'établir à Lorillard et plus loin à Tikal. Là eut lieu la bifurcation dont nous avons parlé : une première branche se dirige au nord, branche dont descendront les Tutulxius et qui fonda Nohbecan, puis dans la sierra, Iturbide, Labna, Kabah, Uxmal, Chichen, pendant que la seconde va fonder dans le sud Coban; puis oblique à l'est pour s'établir à Copan et Quirigua, où elle se réunit avec la branche du Pacifique; celle-ci, qui se différenciait déjà quelque peu de la branche de Tula, sortait de Toluca et de Cuernacava; elle avait longé la province de la Misteca, puis passé par le pays des Zapotèques, Oaxaca, s'était arrêtée à Téhuantépec pour atteindre le Guatémala, où elle fonde les principautés de Utatlan, Xelahu, Itatlan, Patinamit, et se rencontrer à Copan avec la branche nord. Ceci, bien entendu, ne comprend que les grandes lignes et laisse de côté une foule de localités qu'on pourrait citer, en dehors d'une multitude d'autres que nous ignorons et qu'on découvrira quelque jour. Cette même carte indique la ligne de retour des Itzaes, de Chichen à Tayasal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale des ruines de Mitla (voy. p. 44-46). — Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXIII

De Copan à Oaxaca. — D'Oaxaca à Mitla. — Le vieux Sabino de Santa Maria del Tule. — Ruines de Mitla. — Nouveau caractère. — Description. — Historiens et citations. — Conclusion.

De Copan à Oaxaca la route est bien longue, et comme l'espace nous manque, nous ferons en quelques minutes ce voyage de près de deux mois; nous en raconterons les péripéties dans le courant de notre ouvrage. Nous ne dirons rien de l'itinéraire de Copan à Palenque, que nous avons déjà parcouru; mais à Palenque nous prendrons le chemin de la sierra pour gagner San Cristobal, la capitale du Chiapas. Ce sont soixante lieues de montagnes à faire, toute la grande Cordillère à traverser au milieu des forêts les plus belles, de la végétation la plus luxuriante et quelquefois des sites les plus grandioses. Mais quelle route pénible! tantôt à pied, haletant, tantôt à cheval et parfois à dos d'homme; sans les curés de la montagne, nous aurions eu bien de la peine à atteindre le but. C'est ainsi que nous traversons San Pedro, groupe d'Indiens encore sauvages, Tumbala, le village le plus haut placé de la montagne, où nous arrivâmes épuisés par une marche de trois jours, pour atteindre Yajalun, appartenant au versant du Pacifique; nous traversons alors Citala, Chilon, Cankuk, sur une crête pittoresque, Tenejapa, pour arriver à San Cristobal, placé, comme Mexico, sur un plateau de plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous descendons alors, nous dirigeant au nord par le village d'Istapa, pour déboucher dans la grande vallée du Chiapas. De l'autre côté du fleuve qui l'arrose se trouve Tuxtla, puis Ocosocautla, et nous arrivons en terre chaude dans la belle hacienda de Santa Lucia, où nous recevons la plus gracieuse hospitalité.

Nous passons successivement et par journée Llano Grande et Casa Blanca, nous gravissons les hauteurs abruptes de la Gineta pour atteindre Téhuantépec. Ici nous reprenons le chemin de la montagne; en passant nous noterons Tekicistlan, un nid de brigands, las Vacas, San Bartolo, pour atteindre Totolapa au milieu d'une région de cactus géants. Nous débouchons enfin dans la vallée d'Oaxaca et nous atteignons la ville, hommes et bêtes également fourbus.

Pour aller à Mitla, nous retournons sur nos pas et, laissant à gauche un magnifique cimetière appelé le *Panthéon*, nous arrivons à Santa Lucia, célèbre par ses combats de coqs. Deux lieues plus loin, sous des bosquets de goyaviers, de chérimoias et de grenadiers, se cache le joli village de Santa Maria del Tule. Le vieil arbre appelé *Sabino*, qui ombrage la cour d'une petite chapelle, est connu dans toute la république; de loin, le dôme de verdure qui couronne son énorme tronc ferait croire à l'existence d'un petit bois; de près, il frappe de stupeur et d'admiration par son prodigieux développement.

Le tronc, dans son plus grand diamètre, mesure quatorze pas, soit treize mètres; sur une autre face, il peut en avoir dix. A vingt pieds au-dessus du sol, il conserve les mêmes dimensions. A cette hauteur, il se bifurque et ses branches vigoureuses, semblables à des chênes centenaires, portent à cent pieds de là l'ombre de leurs rameaux protecteurs. Il n'est pas aussi haut que le comporterait l'énormité de son diamètre, et je ne suppose point qu'il dépasse quatre-vingt-dix pieds.

Outre la taille du géant, ce qui surprend le visiteur, c'est l'étonnante vigueur qui le distingue; il est plein, et les incisions faites dans l'écorce ne résistent pas au delà d'une année.

Les Indiens veillent cependant à ce qu'aucune main profane ne s'attaque au vieux monument; comme pour tout ce qui tient à leur passé, ils entourent le Sabino d'une superstitieuse vénération; nul ne le visite que sous leur surveillance; ils balayent et nettoient chaque jour le pied de l'arbre, et ne souffriraient pas qu'on en brisât le moindre branchage.

Quelques voyageurs expliquent ce phénomène de végétation par la réunion de trois troncs divers. Nous l'avons examiné avec soin, et nous n'avons pu y découvrir qu'une seule souche, à laquelle sa vigueur ménage encore des siècles d'existence.

En poursuivant à l'est, la vallée se resserre; vous traversez Tlacolula et vous longez les collines au pied desquelles des carrières à ciel ouvert présentent encore des blocs à moitié taillés par les anciens constructeurs de Mitla.

En obliquant à droite, vous arrivez jusqu'à San Dionysio, dernier village de la plaine, qui s'arrête brusquement, pour déboucher sur Totalapa.

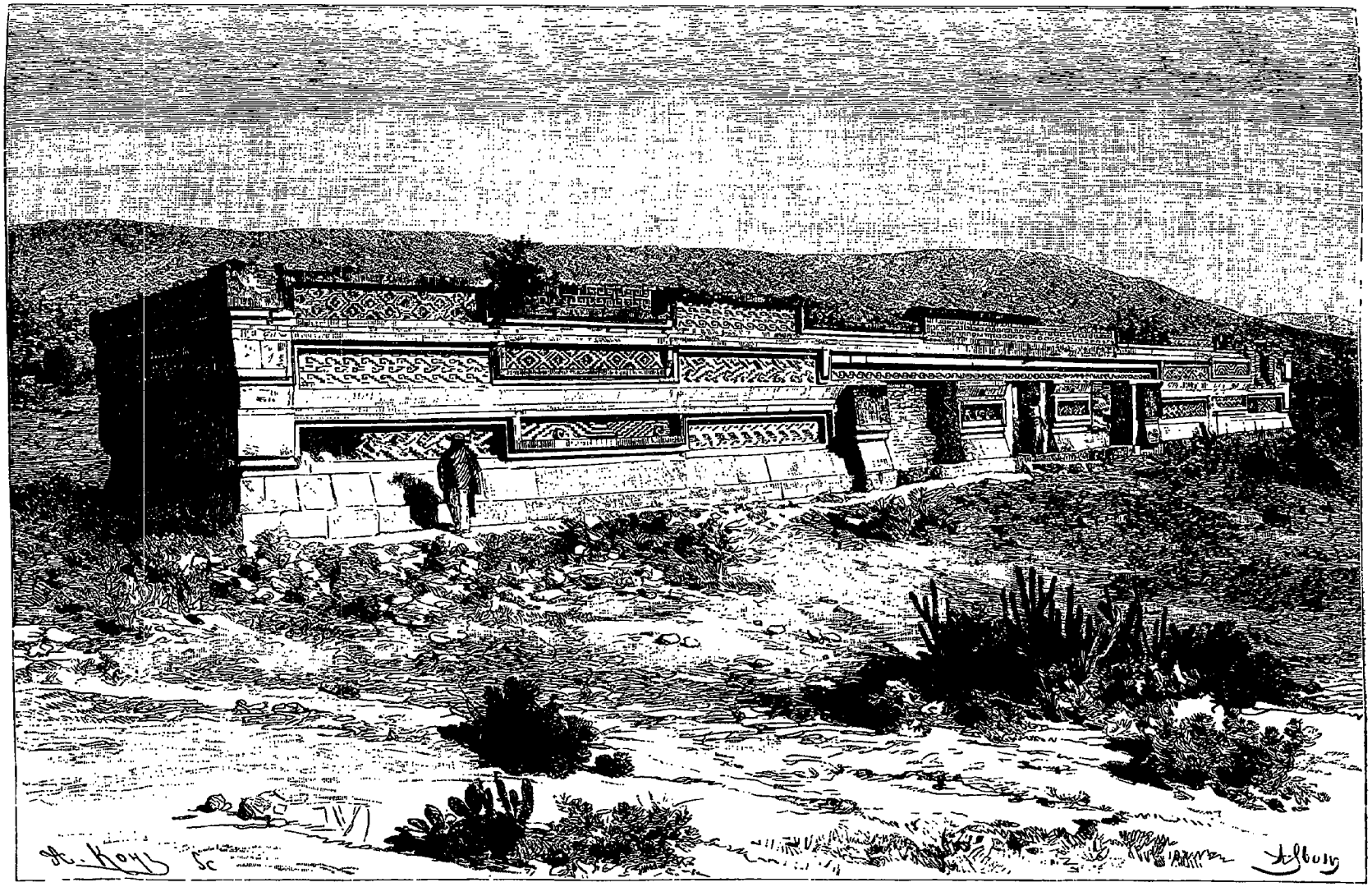
Mais nous obliquerons à gauche, où, dans le fond d'une vallée presque inculte entourée de montagnes dénudées, comme le montre la vue générale des ruines, se trouvent les palais funéraires de Mitla. Il y règne sans cesse un vent violent qui dessèche tout; la végétation y est presque nulle et ne présente guère que des plantes grasses appelées *pitayales*, qui servent aux clôtures et dont le fruit est délicieux : c'est le *pitaya;* il atteint la grosseur d'un œuf de cygne, la pulpe est jaune rouge, piquetée de points noirs, et d'une saveur comparable à celle de la fraise. C'est un rafraîchissant fort à la mode dans les chaleurs, et les habitants en tirent un assez joli revenu sur les marchés d'Oaxaca.

Les ruines de Mitla, qui occupaient, au temps de la conquête, un vaste emplacement, ne présentent plus aujourd'hui que l'ensemble de six palais et trois pyramides ruinées.

La maison du curé est le premier édifice au nord, sur la déclivité de la colline. C'est un enchevêtrement de cours et de bâtisses, avec parements ornés de mosaïques en relief, du dessin le plus pur. Sous les saillies des encadrements, on retrouve des traces de peintures toutes primitives où la ligne droite n'est pas même respectée : ce sont de grossières figures d'idoles et des lignes formant des méandres dont la signification nous échappe.

Ces peintures se reproduisent avec la même imper-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand palais de Mitla, province d'Oaxaca (voy. p. 46). — Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fection dans tout palais où un abri quelconque les préserva des atteintes du temps.

L'incorrection de ces dessins accolés à des palais d'une architecture si correcte, ornés de panneaux de mosaïque d'un si merveilleux travail, jette l'esprit dans d'étranges pensers, et il semblerait à première vue que des œuvres aussi différentes et d'un art si éloigné l'un de l'autre ne pussent appartenir à un même peuple.

L'église du village, attenant à cette construction, est tout entière composée des matériaux du vieux palais.

Au-dessous, à gauche, se trouve la pyramide tronquée d'origine indienne, surmontée d'une chapelle moderne. La pyramide est en adobes avec escalier de pierre. Les Espagnols eurent soin de faire disparaître jusqu'au moindre vestige de l'ancien temple qui devait la surmonter. Le grand palais, dont l'ensemble est encore entier et dont la toiture seule est absente, se compose d'une immense bâtisse en forme de *tau*, dont la façade principale, regardant le sud, est la plus belle, la plus considérable et la mieux conservée des divers monuments de Mitla. Elle a quarante mètres de face et enveloppe une pièce de même étendue, dont six colonnes monolithes d'environ quatorze pieds de hauteur soutenaient la couverture. Trois portes larges et basses donnaient accès dans la pièce, dont le sol était couvert d'une épaisse couche de ciment. Il faut, au sujet de ces colonnes, signaler l'exagération des historiens; Torquemada leur donne trente pieds de hauteur et Clavigero soixante : c'est que tous deux parlaient par ouï-dire.

Sur la droite, un couloir obscur communique avec une cour intérieure également cimentée, dont les murs, de même que la façade principale, sont couverts, comme la façade du palais, de panneaux de mosaïque et de dessins avec encadrements de pierre. La cour est carrée et donne jour à quatre pièces étroites et longues, couvertes du haut en bas de mosaïques en relief dont les dessins divers en bandes se superposent jusqu'à la toiture.

Les linteaux des portes sont d'énormes blocs qui atteignent cinq et six mètres.

Le second et le troisième palais sont des plus maltraités de Mitla. La porte seule du second est debout avec son linteau sculpté, et deux colonnes à l'intérieur témoignent de la même ordonnance observée dans la grande pièce déjà décrite.

Le quatrième palais se distingue dans sa façade orientale par des panneaux beaucoup plus allongés. Sa façade méridionale, que nous reproduisons, est une des plus élégantes, avec mes trois domestiques indiens appliqués dans le mur comme des cariatides. Quatre palais, les plus grands peut-être, se trouvent au sud-ouest de ceux que reproduisent nos photographies; ils sont à moitié rasés et enterrés, car les murailles ne s'élèvent plus qu'à trois ou quatre pieds au-dessus du sol : les énormes assises, les blocs immenses qui les distinguent, leur prêtent une importance plus considérable que celle des palais debout aujourd'hui. Les Indiens se sont emparés de ces ruines, ont fixé leurs demeures au milieu des cours, et les murailles leur servent de clôture.

Les matériaux employés, nous l'avons dit, sont la terre battue, mêlée de gros cailloux et revêtue de briquettes de pierres. Des souterrains s'étendent au-dessous des ruines : une fois déjà, ils ont été ouverts, mais l'attitude hostile des Indiens les fit refermer avant qu'on ait pu les parcourir et en retirer les trésors qu'ils renferment.

Nous disions que les documents au sujet de Mitla manquaient; ceux que nous donne Burgoa sont, en tout cas, bien concis. Nous ignorons l'âge exact des monuments, mais ils ne sauraient être plus anciens que ceux dont nous avons parlé. Leur ruine date de loin cependant, et Orozco y Berra nous affirme qu'ils furent détruits par Ahuizotl, c'est-à-dire de 1490 à 1500[1]; du reste, quel que soit le degré de parenté de ces monuments avec les édifices toltèques ou mexicains, elle existe, et l'on trouve à Mitla les mêmes masques, les mêmes petites figures en terre cuite qu'à Téotihuacan. On remarquera, dans les panneaux du grand palais comme dans ceux de la façade méridionale du quatrième, de petites croix semblables à celles semées sur le manteau de prêtre de Quetzalcoatl à la ville Lorillard, et c'est un rapprochement très important à signaler; du reste, Torquemada prêtait à ces monuments une origine toltèque, car il nous dit que « Quetzalcoatl, s'étant établi à Cholula après sa fuite de Tula, envoya plusieurs de ses disciples dans les provinces mixtèques et zapotèques, qu'ils civilisèrent, et ils y construisirent les célèbres palais de Mitla[2]. »

Selon Burgoa, le culte de Quetzalcoatl existait à Achiuhtla, et il nous dit que dans le grand sanctuaire de cette ville se trouvait un dieu appelé le Cœur du peuple : « C'était une émeraude de la taille d'un gros piment de cette terre; elle portait, sculpté sur la partie supérieure, un petit oiseau d'un fini admirable, et du haut en bas elle était entourée d'un serpent. La pierre était tellement transparente qu'elle brillait comme une flamme au fond du sanctuaire. C'était un bijou d'une grande antiquité, et l'on n'avait plus mémoire de l'origine de ce culte[3]. » Cet oiseau et cette couleuvre, selon Orozco y Berra, représentaient bien Quetzalcoatl et auraient été un souvenir toltèque.

Les Tzapotèques ou Zapotèques comme les Mixtèques se disaient autochtones; ils ignoraient leur origine et ne conservaient aucun souvenir du temps où ils s'étaient établis dans le pays, et Teotzapotlan en était la capitale[4].

Quant à Mitla, Mictlan en mexicain (l'enfer), en zapotèque Lyobaa (le centre du repos), c'était un sanc-

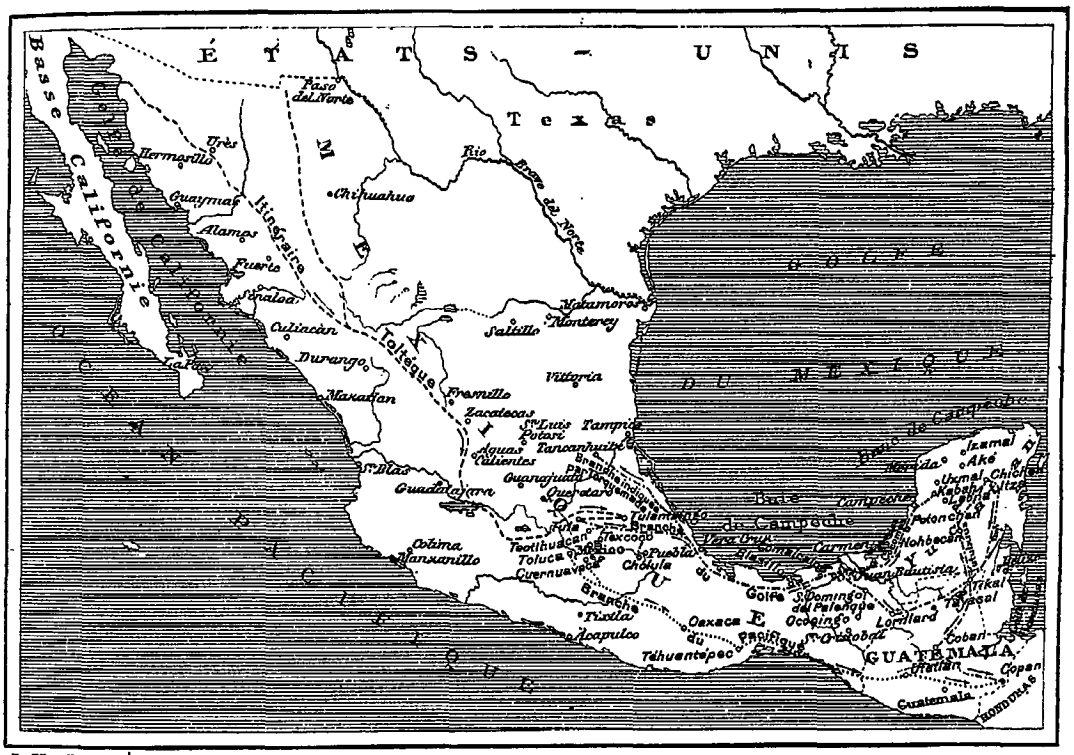
1. Orozco y Berra, *Historia antigua de la conquista de Mexico*, t. II, p. 377.
2. Torquemada, livre III, chap. VII.
3. Burgoa, *Description géographique*, chap. XXVIII.
4. *Id.*, *ibid.*, chap. XXXIX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tuaire célèbre et lieu de sépulture des rois de Teotzapotlan. Ses belles ruines existent encore et attestent le haut degré de civilisation qu'atteignirent ses constructeurs. Les édifices étaient situés dans le centre d'une triste vallée; au temps de leur splendeur ils se composaient de quatre compartiments supérieurs bien sculptés auxquels correspondaient quatre autres compartiments inférieurs creusés dans le sol.

L'un des premiers servait de demeure au grand pontife, un autre aux prêtres, le troisième était destiné au roi quand il venait à Mitla, et le quatrième aux seigneurs qui visitaient le sanctuaire. La demeure du pontife était ornée avec plus de soin que les autres, car elle renfermait un trône composé d'un siège élevé avec coussin et dossier doublés de peau de tigre. Ce coussin était rempli de duvet, d'herbes fines et plus beau que tous les autres sièges du palais y compris celui du roi. La décoration des autres pièces consistait en nattes fines et peintes, en peaux tannées et en étoffes pour se garantir pendant le sommeil.

Dans les pièces inférieures, celle du milieu servait de sanctuaire, et les dieux étaient placés sur une grande dalle faisant office d'autel; la seconde était destinée à la sépulture des pontifes, et la troisième à celle des rois. La quatrième, que l'on dit avoir été très vaste, s'avançait au loin dans le sol, soutenue par des rangées



Carte des migrations toltèques.

de colonnes comme celles de la salle supérieure; on en bouchait l'entrée avec une grande dalle. C'est dans cette vaste retraite que l'on jetait les cadavres des victimes et ceux des capitaines morts à la guerre et qu'on apportait de l'endroit où ils avaient succombé, quel que fût du reste l'éloignement. Il y avait des dévots et des pénitents qui demandaient à mourir dans ce lieu sacré, et, une fois leur prière admise, les prêtres s'emparaient de ces victimes volontaires, les conduisaient à l'entrée de la pièce souterraine, soulevaient la dalle, disaient adieu aux martyrs et, refermant l'ouverture, les enterraient vifs [1].

1. Burgoa, *Description géographique*, chap. LIII.

Le grand pontife, qui se nommait Huiyatoo (la grande sentinelle, celui qui voit tout), était absolu, supérieur au roi, qui le craignait et le respectait; les gens du peuple ne pouvaient voir sa figure sans tomber morts pour prix de leur audace (comme tout cela est oriental!). Seul médiateur entre les hommes et les dieux, il était aussi le seul dispensateur des grâces et des bénéfices, c'était comme le grand lama ou le pape de nos jours [1].

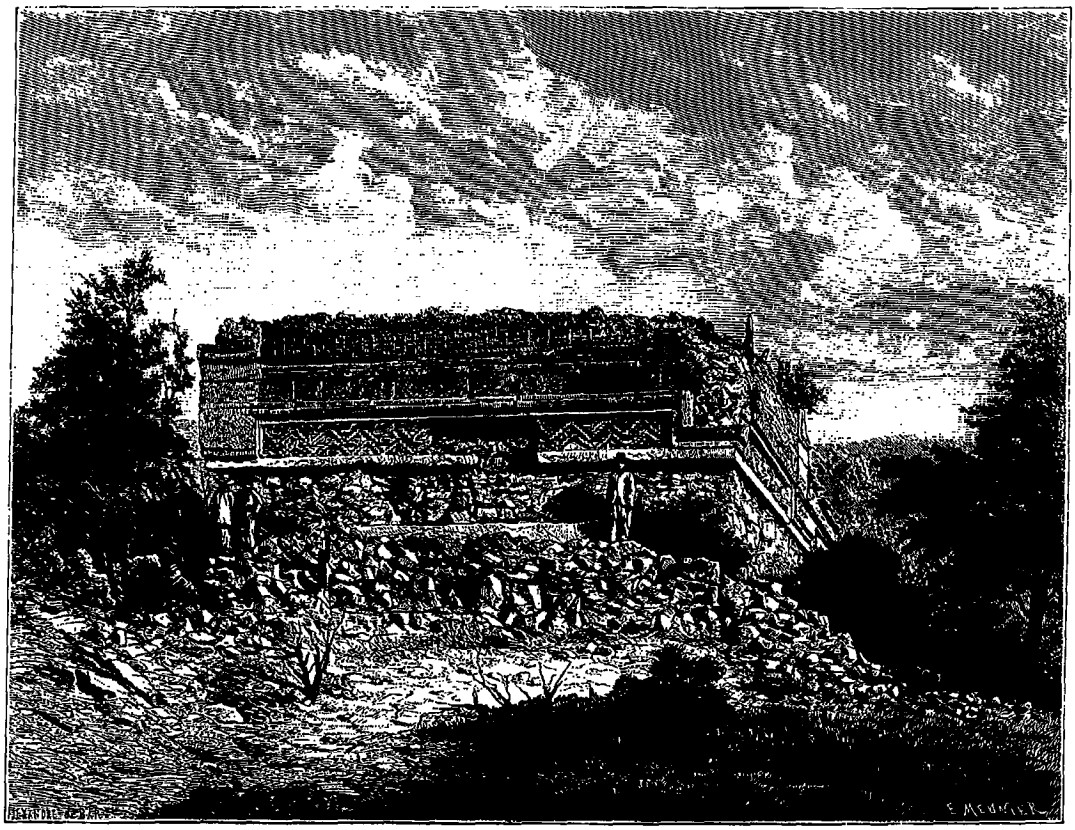
Il semblerait que Burgoa, d'après la description qu'il nous donne, n'eût point visité les ruines de Mitla, car il ne parle que d'un palais, au lieu de huit, qui

1. Burgoa, *Description géographique*, chap. LVIII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existaient alors; mais comment se fait-il que, ayant en main des détails historiques aussi minutieux, le gouvernement du Mexique n'ait point pris l'initiative de fouilles complètes dans les sanctuaires de Mitla? On pourrait trouver là une mine inépuisable des choses les plus précieuses, idoles, bijoux, poteries, de quoi enrichir tous les musées du monde. On y rencontrerait des documents inédits pour l'histoire comparée des Zapotèques et des Aztecs, et peut-être des manuscrits, si rares aujourd'hui et d'une valeur inappréciable. Et les fouilles dont je parle promettent d'autant plus, que les rois étaient enterrés à Mitla, revêtus de leurs vêtements les plus magnifiques, le corps orné de plumes, de joyaux, de colliers d'or et de pierres précieuses; ils avaient à la main gauche leur bouclier; la droite tenait leur épieu, etc.[1].

« En somme, nous dit Orozco[2], on trouve de grandes différences entre la civilisation zapotèque et la civilisation toltèque; cependant, comparées entre elles, elles paraissent dériver d'une même source; ayant



Ruines d'un palais à Mitla. Côté sud du quatrième palais (voy. p. 46). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

une écriture à peu près semblable, un même calendrier, toutes deux avaient fait de grands progrès dans l'architecture et la céramique. Mais ces différences s'accentuent avec une étude plus approfondie; quoique fondée sur des principes identiques, l'écriture zapotèque offre d'autres dessins, et les objets y revêtent d'autres formes conventionnelles; les couleurs sont plus criardes, et à première vue il est impossible de confondre un manuscrit mixtèque avec un manuscrit toltèque, acolhua ou mexicain. »

Nous n'ajouterons rien à ces réflexions; les ruines de Mitla nous sont familières, mais nous ne les avons pas étudiées avec autant de soin que les autres. Néanmoins, de l'avis même d'Orozco, on y retrouve toujours le Toltec.

1. Burgoa, *Description géographique*, chap. LIII.
2. Orozco y Berra, *Historia antigua de la conquista de Mexico*, t. II, 2e partie, chap. IV.

Désiré CHARNAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Malais Biadjaw Bughis
de la baie de Sandakan (nord-est de Bornéo). — Dessin de E. Ronjat, d'après des photographies de MM. J. Montano et P. Rey.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

La baie de Sandakan (nord-est de Bornéo). — Le golfe de Davao (sud-est de Mindanao).

20 janvier 1880. — Mer du nord-est excessivement dure; une pluie froide nous cache les îles et les récifs de l'archipel de Tawi-Tawi qui s'étend entre Soulou et Bornéo, du nord-est au sud-ouest, et sépare la mer de Mindoro de la mer de Célèbes. Nous mouillons à dix heures du soir dans la baie de *Sandakan*, devant *Elok Pura* (*belle ville* en malais), au point qui sur nos cartes est désigné sous le nom de *Tong Papal*.

Il y a six mois, aucune case ne se dressait sur ces collines destinées sans doute à une haute fortune; Elok Pura est aujourd'hui la capitale de la *North British Borneo Company*, qui a acquis en toute souveraineté des sultans de Soulou et de Brooni 40 000 kilomètres carrés dans le nord de Bornéo.

Le résident (directeur de la compagnie) M. W. B. Pryer, gentleman accompli et grand entomologiste, nous accueille comme des confrères; il insiste pour nous recevoir chez lui; ne pouvant vaincre notre résistance (car nous craignons de gêner par notre présence les travaux qui s'exécutent dans la maison), il nous installe dans la plus neuve des cases d'Elok Pura.

Des navigateurs de l'archipel malais attirés par le commerce de la naissante capitale, les plus nombreux sont les *Biadjaws*, auxquels leur vie errante a valu le nom de *Sea Gypsies*, bohémiens de la mer; il ne faut pas les confondre avec les Malais, auxquels ils sont anthropologiquement très supérieurs, ni avec les *Bughis*, que l'on rencontre assez souvent dans la baie de Sandakan. Ainsi partout, de Luçon à Bornéo, nous trouvons des races qui diffèrent à la fois des Malais et des Négritos; partout aussi nous voyons que ces races d'un type supérieur sont moins puissantes que les Malais, fait qui ne peut être entièrement attribué à l'influence de l'Islam, car la conquête de l'archipel par les Malais est antérieure à leur conversion au mahométisme.

6 février. — Après quelques jours de courses autour d'Elok Pura, je pars pour la rivière *Sagaliud*, qui se jette au fond du golfe de Sandakan, derrière *Hadji Pulu*. Je vais étudier chez eux les *Buled Upih*, indigènes dont le type anthropologique présente le plus

1. Suite. — Voy. t. XLVII, p. 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand intérêt ; mouillé le soir près de *Timban*, village d'émigrés soulouans.

7 février. — Je me mets en route à cinq heures trente minutes du matin. La côte s'abaisse ; ses contours indécis, la végétation de palétuviers [1] qui remplace les hautes essences, annoncent le voisinage de l'embouchure du Sagaliud ; j'y pénètre à neuf heures trente minutes à marée basse. L'embouchure est obstruée par une barre que je franchis par un chenal resserré dont la profondeur varie de 90 centimètres à 1 mètre 50 centimètres. Mais aussitôt après j'arrive sur des fonds de 5 à 7 mètres. Les rives sont basses, chargées de palétuviers qui peu à peu font place aux *nipah*.

Plusieurs cours d'eau se déversent dans la partie terminale du Sagaliud, et mon guide, après avoir interrogé les quatre points de l'horizon, se déclare incapable de reconnaître le vrai cours de la rivière. La plus grande partie de la journée se passe en tâtonnements sous un soleil ardent. Nous trouvons le vrai cours du Sagaliud dans l'après-midi. Les palmiers nipah font place à leur tour aux hautes futaies de la forêt vierge. A partir de ce point, secondés par la marée, nous avançons entre deux falaises de feuillage, au milieu desquelles le Sagaliud roule ses eaux comme au sein d'une gorge profonde. Mes rameurs eux-mêmes paraissent dominés par la majesté de ce magnifique paysage. De temps en temps le silence de cette imposante solitude est troublé par des cris rauques et des rugissements. Les arbres de la rive oscillent sous une poussée invisible, et un fracas de branches rompues, de lianes déchirées, éclate près de nous, puis se perd peu à peu dans le lointain. Outre beaucoup de cerfs et de sangliers, ces forêts abritent des éléphants, des rhinocéros, des orangs-outans et des singes d'autres espèces. C'est en vain que j'essaye de leur envoyer une balle ; le rideau de verdure qui les cache s'agite en tout sens, mais reste toujours impénétrable.

8 février. — Arrivé de bonne heure à *Sagaliud*, le misérable village des Buled Upih ; ils me reçoivent bien. Les Buled Upih, dont les traits sont presque européens, ont, d'après mes observations, une taille moyenne de 1583 millimètres ; leur teint est relativement clair ; ce sont d'intrépides chasseurs ; ils tuent des rhinocéros et des éléphants avec de mauvais fusils chargés de lingots de plomb qui n'ont pas même le calibre.

16 février. — Après avoir levé le cours de la rivière Sagaliud, je reviens à Elok Pura, où je retrouve M. Rey, qui a fait de bonnes collections, auxquelles s'ajoutera aujourd'hui un nouvel échantillon.

Il y a déjà longtemps que nous voyageons dans les pays à crocodiles, et dans des conditions essentiellement favorables à leur rencontre ; cependant nous n'en avons pas encore vu un seul ; tous les Européens sérieux auxquels j'ai parlé de notre déconvenue me disent qu'ils n'ont pas été plus heureux que nous. Cette lacune est aujourd'hui comblée. Quatre Soulouans nous apportent un jeune crocodile vivant et ficelé comme une carotte de tabac. Il s'agit maintenant de le *mettre en peau* [1] ; souffrant des piqûres de sangsues reçues dans les forêts de Sagaliud, je délègue cet important mandat à mon muchacho Juan, qui souffre du même mal que moi, mais à un moindre degré. Juan, qui nous a souvent aidés dans nos préparations, mais qui n'a jamais eu encore l'honneur d'opérer seul, accepte avec empressement. Il s'installe commodément sur la véranda, amarre le sujet sur une planche, l'étrangle par le procédé classique du *garrote vil*, puis, d'une main ferme, pratique une incision sur la peau du sternum. A ce moment, un fracas épouvantable me fait bondir sur ma natte. Juan et le muchacho de M. Rey sont étendus sur le dos au milieu d'instruments, de planches, de caisses renversées ; la mort du crocodile n'était qu'apparente ; au premier coup de scalpel il a brisé ses liens et a sauté par-dessus la balustrade de la véranda ; le voilà maintenant qui se hâte vers le rivage, franchissant comme dans un steeple les arbres étendus sur le sol. D'Elok Pura, située au pied de notre colline, on a vu le drame ; toutes les portes se ferment, et l'unique rue de la ville, si animée à cette heure, devient subitement déserte. Honteux, désespéré, Juan s'élance à la poursuite du fugitif, le saisit par la queue et parvient à le renverser sur le dos ; l'animal, désormais sans défense, est bientôt *mis en peau* pour tout de bon ; il renferme une énorme quantité d'aliments, de poissons surtout, réduits à un médiocre volume par la compression des puissantes tuniques musculaires de son estomac.

Malade, ainsi que Juan, de la fièvre et des piqûres de sangsues, je suis prisonnier dans ma case ; mes nuits sans sommeil sont rendues un peu moins insupportables par la musique du *kuling-tangan* (orchestre malais) qui, à l'occasion de je ne sais quelle fête indigène, résonne tous les soirs. Nous attendons avec impatience un navire libérateur, lorsque, par le plus grand des hasards, le *Kerguelen*, croiseur de notre division des mers de Chine, mouille sur rade ; son commandant, M. le capitaine de frégate Mathieu, veut bien se détourner de sa route pour nous porter à Soulou.

3 mars. — Nous faisons nos adieux à M. W. B. Pryer, dont l'obligeance a été extrême à notre égard. Le *Kerguelen* met le cap sur Soulou, où il mouille le 4, à six heures du soir, ayant accompli avec une précision et une rapidité bien remarquables ce difficile trajet dans une mer semée d'écueils et dont les cartes sont pleines d'erreurs.

Bien que je sois fort souffrant, les deux jours passés à bord du *Kerguelen* seront un des meilleurs souvenirs de mon voyage, car nous recevons de M. le com-

1. *Avicennia alba* (Verbénacées).

1. Dépouiller un animal de sa peau en conservant le squelette du crâne et des membres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandant Mathieu et de son état-major l'accueil le plus affable et le plus cordial.

Nous sommes obligés de séjourner un mois à Soulou, attendant une occasion pour aller dans le sud-est de Mindanao. Je passe tout ce temps au lit, ce qui me permet du moins d'apprécier les soins dévoués de M. Rey et ceux de l'excellent docteur don Manuel Rabadan, de l'armée espagnole, qui est aussi devenu mon ami. Comme toujours d'ailleurs, j'ai beaucoup à me louer des prévenances et des attentions de tous les Espagnols.

6 avril. — Nous prenons place à bord du *Pasig*, toujours commandé par le sympathique don José Zavala. La première personne que nous rencontrons à



Rivière Sagaliud. Golfe de Sandakan (nord-est de Bornéo). — Dessin de Dusso, d'après un croquis de l'auteur.

bord est M. le chef de bataillon don Joaquin Rajal y Larre, récemment nommé gouverneur de la province de *Davao* (sud-est de Mindanao), qui veut bien nous assurer qu'il emploiera tout son pouvoir à faciliter nos recherches.

Mindanao est après Luçon l'île la plus vaste des Philippines; sa superficie est évaluée à 94 400 kilomètres carrés[1]. Au nord, Mindanao fait face aux îles Bisayas; il est borné à l'ouest par la mer de Mindoro, et à l'est par l'océan Pacifique; sa côte méridionale, baignée par la mer de Mindoro, est découpée par des baies profondes, la baie Illana entre autres, base d'o-

1. Le cinquième environ de celle de la France continentale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pération des écumeurs de mer, dont le principal établissement dominait le Rio Grande.

L'île est administrée par un gouverneur général, brigadier [1], qui réside à Zamboanga; elle est divisée en quatre gouvernements particuliers, Cottabato et Davao au sud, Misamis et Surigao au nord. Les côtes seules sont bien connues, quoique plusieurs des cartes hydrographiques de cette région laissent encore beaucoup à désirer. Mais en ce moment la commission hydrographique permanente des Philippines s'occupe de lever la partie des côtes de l'île qui n'a pas été l'objet de travaux récents.

Le sol de cette grande île, fertile, accidenté, d'un accès difficile, est occupé par des populations qui peuvent être divisées en quatre groupes :

1° Les Indiens Bisayas, tous catholiques et soumis à l'Espagne ; on comprend aussi sous ce nom beaucoup d'indigènes depuis longtemps *conquistados*, c'est-à-dire soumis et convertis au christianisme. On ne rencontre guère les Bisayas en dehors des *pueblos* ou des *visitas*, presque tous situés sur la côte ou dans son voisinage immédiat. Le nombre de ces indigènes ne dépasse pas 150 000 âmes.

2° Les Malais ou *Moros*, tous mahométans, surtout répandus au sud, dans le bassin du Rio Grande et autour de quelques-uns des lacs de l'intérieur.

3° Quelques Chinois, coolies et marchands, fixés dans les pueblos.

4° Les *Infieles*, indigènes de races très diverses; sauvages idolâtres et indépendants qui occupent l'intérieur de l'île.

On estime le nombre des Moros et des Infieles réunis à 300 000 âmes. Cette évaluation ne peut qu'être très approximative, ces populations étant en grande partie inconnues.

Ce qu'il importe de retenir pour comprendre l'état actuel de Mindanao, c'est le fait d'une grande île dont les dimensions extrêmes atteignent à peu près 470 kilomètres du nord au sud, 490 kilomètres de l'est à l'ouest, île dont les Espagnols occupent les quatre coins et dominent toutes les côtes.

9 avril. 7 heures du soir. — Après avoir touché à *Pollok*, magnifique havre naturel de la côte sud, et à *Cotta bato*, qui commande les rives du *Rio Grande de Mindanao*, nous entrons dans le détroit de *Sarangani*, formé par les îles du même nom et la pointe *Panguian*. Nous stoppons en entendant un coup de canon. Au bout de quelques minutes, M. le lieutenant de vaisseau don Enrique de Ramos y Azcáraga monte à bord avec M. le docteur don Gabriel Lopez y Martin. M. de Ramos, commandant la station navale de Davao, croisait ici depuis quelques jours avec une de ses *faloas* [2], surveillant les *Moros* de la côte et dressant la carte des îles Sarangani.

M. de Ramos, prévenu de notre prochaine arrivée par une lettre de notre consul, M. Dudemaine, vient à nous, et nous assure que nous ne pouvions choisir un meilleur terrain que la province de Davao pour continuer nos recherches. « Je puis vous assurer, nous dit-il, que vous pouvez compter sans réserve sur tous les moyens dont je dispose. »

10 avril. — Le *Pasig* prolonge la côte ouest du golfe de Davao dont les hautes montagnes, les forêts, les prairies de cogon reproduisent le paysage que nous voyons depuis Pollok. Au-dessus de ces montagnes, au loin dans l'ouest, s'élève le *Matutun*, au pied duquel coule le Rio Grande, que nous venons de quitter. Près de Davao et sur la côte même, se dresse majestueusement l'*Apó*, le grand volcan dont les pentes boisées, les vallées profondes, vierges encore du contact des Européens, nous présentent dès notre arrivée l'attrait d'une ascension importante et splendide.

A deux heures après midi le *Pasig* laisse tomber son ancre à un mille et demi du petit rio de Davao, dont l'embouchure est obstruée par une barre. Les soucis et les ennuis que nos innombrables colis font peser sur tous nos déplacements sont singulièrement atténués cette fois par la *faloa* de la station navale, qui, sur l'ordre de M. de Ramos, recueille et met à terre notre bagage.

Le R. P. Minovès de la Compagnie de Jésus, curé de Davao, nous reçoit avec empressement et insiste vivement pour que nous nous installions définitivement chez lui; mais, craignant de le gêner, nous prenons donc en ville deux logements voisins, que nous procure l'obligeant intermédiaire du docteur Lopez. Je loge pour ma part chez l'aimable don Juan Junquero y Lujan, officier d'infanterie, dont la maison pourvue d'un rez-de-chaussée et d'un jardin convient admirablement à notre installation, que le concours de mon hôte rend prompte et facile. Bien que M. Rey soit malade, en proie à des douleurs hépatiques et à une forte fièvre dues à l'humidité, nous sommes bientôt pourvus de tout ce qui nous est nécessaire, grâce au concours spontané de tous les Espagnols qui résident ici; nous engageons des *muchachos*, nous nous assurons d'une *banca*, nous achetons des chevaux, et nous sommes bientôt à même de courir dans toutes les directions.

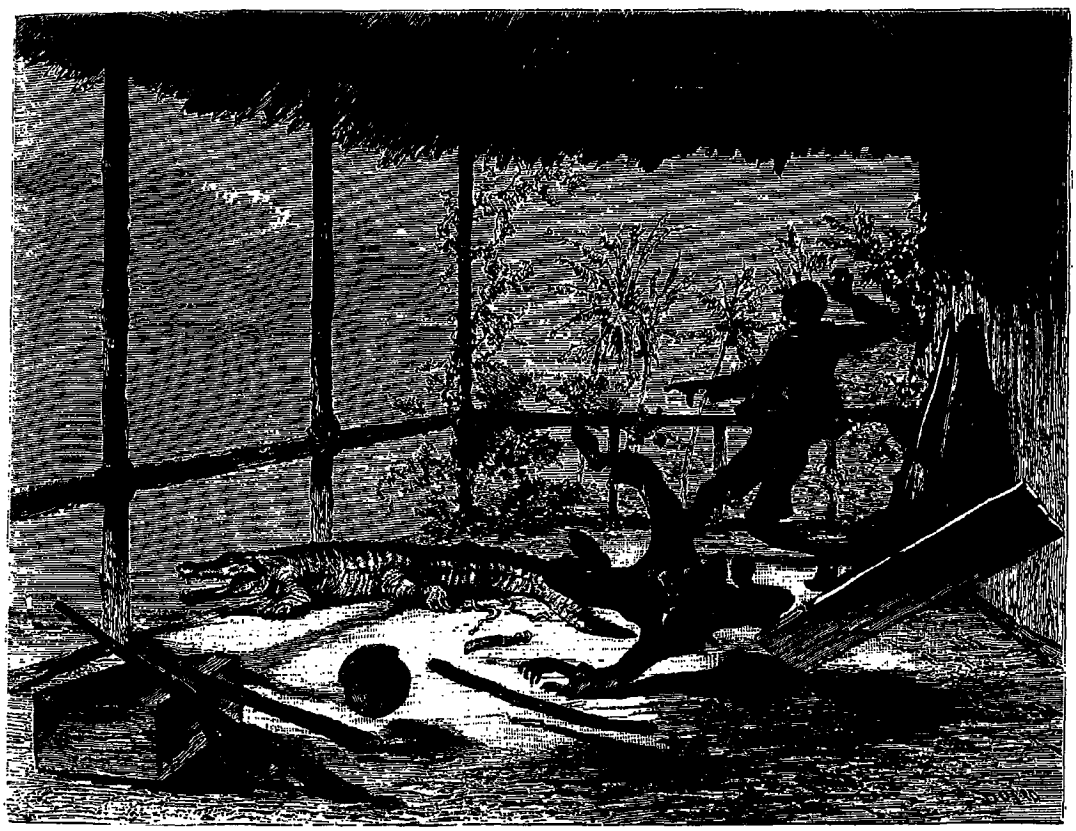
La petite ville de Davao, connue aussi sous le nom de *Vergara*, est le chef-lieu de la province de Nueva Guipuzcoa, laquelle comprend le quart sud-oriental de Mindanao; cette province s'étend sur la côte sud de la grande île, depuis la baie de Sarangani, où elle confine à la province de Cottabato, jusqu'à la baie de Mayo sur l'océan Pacifique; ses limites septentrionales sont indécises, car le centre de l'île est encore plus ou moins indépendant. Dans l'intérieur, au milieu des montagnes volcaniques chargées d'épaisses forêts, vivent, à l'état sauvage, les *Infieles* de races diverses que nous allons nous efforcer d'atteindre; sur

1. Grade intermédiaire à ceux de colonel et de maréchal de camp.

2. *Faloa*, goélette à demi pontée, armée d'une pièce lisse de 12 et montée par une vingtaine de matelots; ces bateaux, d'un tirant d'eau très réduit, marchant à la voile et à la rame, sont fort redoutés des *Moros*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les côtes, notamment à l'embouchure des cours d'eau, sont partout campés les *Moros*, dont les déprédations provoquèrent l'établissement de l'Espagne dans ces parages; l'espèce de cordon littoral que forment les Malais est ici beaucoup moins serré que sur d'autres points du grand archipel d'Asie. En 1847, Oyanguren, *officier d'une rare énergie*, obtint du gouvernement de Manille l'autorisation d'entreprendre à ses risques et périls une expédition contre les *Moros* de Davao [1]. Le dernier *conquistador* partit sur un petit brick, relâcha à Caraga, pueblo bisaya de la côte du Pacifique, y recruta deux cents volontaires, et se présenta hardiment devant Davao, qui était alors comme aujourd'hui la capitale de la région; il l'emporta sans coup férir et imposa bientôt son pouvoir sur toutes les côtes qui limitent actuellement la province. Depuis cette époque la domination espagnole n'a jamais subi d'agression sérieuse; toute la rancune des *Moros* n'a produit que des assassinats et des pirateries, paralysées dans ces dernières années par l'établissement d'une station navale à Davao. Cette station, commandée par un lieutenant de vaisseau, comprend trois faloas montées par soixante-quinze marins indigènes, et un petit arsenal, dont les ouvriers, grâce à la cor-



Fuite du crocodile (voy. p. 50). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

diale obligeance de M. de Ramos, nous rendent les plus précieux services. La province est gouvernée par un chef de bataillon qui a sous ses ordres une compagnie de discipline indigène de deux cents hommes environ casernée à Davao. Ces forces sont suffisantes pour assurer la tranquillité de la côte. Quant à la conquête de l'intérieur, l'Espagne a tout intérêt à l'attendre d'une politique ferme et patiente; les événements de ces dernières années prouvent la valeur de ce système; des expéditions militaires dans un pays accidenté, inconnu, souvent désert, exigeraient des efforts hors de toute proportion avec des résultats toujours précaires.

2 juin. — Nous poussons des pointes dans toutes les directions, et nos excursions sont presque toujours fructueuses. La région est encore presque entièrement plongée dans la barbarie, bien qu'elle offre de grandes ressources pour le commerce et l'agriculture; le défaut des ports est le grand obstacle au progrès. Les côtes

1. Oyanguren ne reçut du gouvernement que quelques armes, des munitions et l'autorisation de lever une compagnie de volontaires; il devait être gouverneur pendant dix ans de toute la région qu'il soumettrait et avoir le monopole du commerce pendant les six premières années de la conquête. En 1849, aidé par quelques secours envoyés de Manille, Oyanguren brisa la dernière résistance des *Moros*, sur le rio *Hijo;* la conquête était dès lors définitive. Le vaillant soldat ne jouit pas longtemps des fruits de la victoire; rappelé en 1852, il mourut en 1859 à Manille, dans le désespoir et la misère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est et ouest du golfe de Davao sont exposées au souffle des moussons et balayées par des courants violents: l'embouchure de tous les cours d'eau, peu importants, est obstruée par des barres; seule, la baie de *Malalac*, sur la côte ouest, offre, dit-on, un bon mouillage.

Les côtes du golfe sont en général dangereuses; de larges bancs en interdisent l'approche; en beaucoup de points où les courants sont moins violents, et par des profondeurs de 50 centimètres à 12 mètres, s'étendent de larges récifs de polypiers. Le travail des zoophytes, les déblais charriés par les courants et les tremblements de terre, peu intenses, mais presque quotidiens, modifient constamment le relief de la côte, où, en somme, les phénomènes de soulèvement prédominent. Dans le passé, alors que le volcan Apó était en pleine activité, ces mouvements eurent sans doute une intensité infiniment plus grande.

Une haute chaîne de montagnes affectant une direction générale nord et sud court parallèlement à la côte ouest, dominée par le volcan Apó, près de Davao; elle présente en maint endroit d'immenses dépressions circulaires, anciens cratères tapissés aujourd'hui par d'épaisses forêts. L'Apó, sur le golfe de Davao, et le Matutun, dans le bassin du Rio Grande, forment le point de réunion des deux chaînes volcaniques (prolongements de la chaîne japonaise) qui passent par les volcans Taal et Mayon dans l'île de Luçon et qui, après s'être réunies ici, se prolongent jusqu'aux Moluques.

Toute la région du golfe est essentiellement volcanique; son sol fertile est généralement constitué par les détritus des roches éruptives; cependant, sur beaucoup de points, même à des altitudes considérables, des grottes, des vestiges de polypiers attestent l'action prolongée de la mer; ces points sont bien connus des indigènes, qui savent par expérience que les plantations de cacao ne réussissent pas sur les terrains autrefois submergés.

La province de Davao est salubre, même sur la côte, excepté sur tous les points bordés de palétuviers et sur ceux, beaucoup plus rares, où l'affaissement du sol produit de larges marais dans lesquels se putréfient les restes des forêts immergées. La diarrhée, la dysenterie et la fièvre intermittente, généralement de type tierce, sont les affections dominantes. Les Indiens Bisayas et les indigènes leur payent un large tribut (elles sévissent aussi sur les Européens, avec moins de fréquence, mais avec beaucoup plus de gravité); il n'est pas rare de rencontrer des Bisayas qui de temps à autre, depuis des années, ont des accès de fièvre pendant plusieurs mois consécutifs. Leur organisme est aussi patient que leur caractère; le tempérament lymphatique, résultat d'une hygiène déplorable, est très développé parmi eux et se dénote par des adénites, des phlegmons et des ulcères qui se produisent sous l'influence des causes les plus légères et ne guérissent que très lentement.

En somme, la constitution médicale est dominée surtout par les influences telluriques. Les Européens ne peuvent attribuer au milieu météorologique qu'une affection, l'anémie, et celle-ci, quand elle n'est pas provoquée par une autre maladie, ne survient qu'après un séjour prolongé.

Ces remarques ne concernent que les hommes adultes; ici comme ailleurs, les femmes et les enfants de race blanche supportent mal l'influence dépressive du milieu tropical; les hommes eux-mêmes ne bénéficient de la bénignité relative du climat que s'ils peuvent suivre exactement les règles d'une hygiène sévère, règles peu compatibles avec les travaux de notre mission. M. le docteur Paul Rey subit les conséquences à peu près inévitables de notre régime; jusqu'ici il n'avait éprouvé que quelques indispositions sans gravité; aujourd'hui sa santé fortement ébranlée ne lui permet plus de poursuivre ses travaux; un prompt retour en Europe lui est devenu nécessaire. Je me sépare avec un profond regret de mon excellent camarade, avec qui je voyage depuis plus d'une année sans que jamais, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, le plus léger nuage se soit élevé entre nous, résultat assez remarquable entièrement dû à l'aménité de son caractère. J'accompagne M. Rey à bord du *Pasig*, où nous échangeons une cordiale poignée de main; puisse la mer être favorable à l'ami dévoué, à l'homme de cœur qui à Sandakan et à Soulou m'a prodigué ses soins[1].

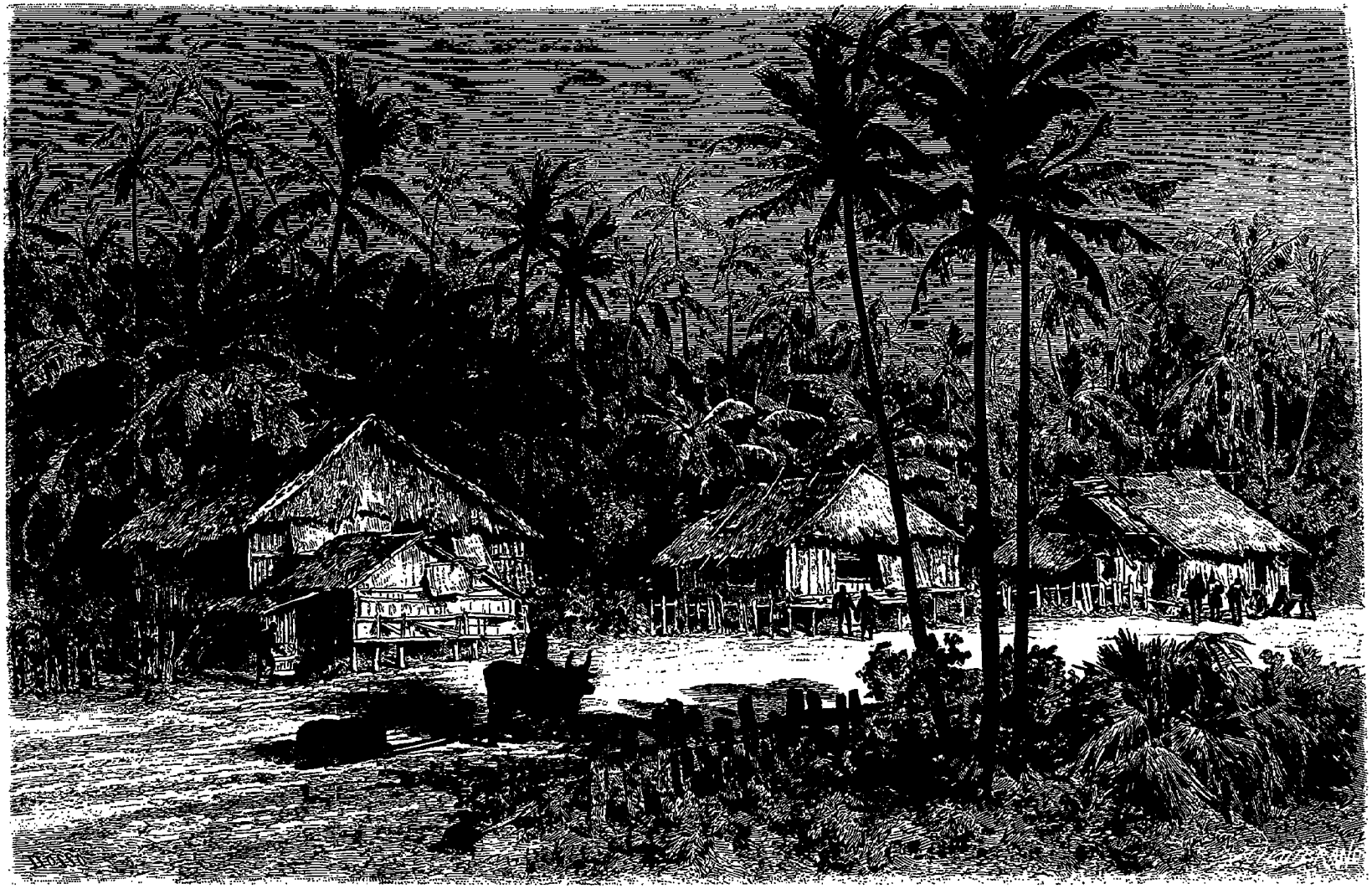
Par le même bateau nous quitte M. le commandant don Faustino Villa Abrille y Alvarez, gouverneur de Davao, qui vient de remettre ses pouvoirs à M. le commandant Rajal. Depuis que nous sommes ici, le nouveau et l'ancien gouverneur nous ont montré une égale bienveillance et ont à chaque instant usé, pour faciliter nos recherches, de toutes les ressources que leur donnait leur autorité. Nos souhaits accompagnent M. le commandant et Mme Villa Abrille dans le nouveau poste dont ils trouveront la désignation à Manille.

La veille, un bal réunissait la colonie européenne de Davao à la Casa Real; la fanfare du pueblo joue une *Habanera* tirée du *Viaje redondo*, opérette de MM. Regino Escalera et Frederico Casademunt pour les paroles, et de M. Ignacio Massaguer pour la musique. La gracieuse autorisation des auteurs me permet de donner ce charmant spécimen de la musique des Philippines; il peut être indifféremment interprété par la voix ou par les instruments (voy. p. 62).

Du 2 juin au 5 octobre. — J'étends de plus en plus le rayon de mes excursions autour de Davao, où je laisse mes approvisionnements et mes bagages. Les courses au sud du rio de Davao sont toujours précédées d'un préambule désagréable; les pluies amenées par les vents de sud-ouest ont beaucoup grossi ce rio

1. Mes vœux ne furent pas entièrement exaucés; le *Panay*, sur lequel M. Rey s'embarqua à Manille, rencontra dans la mer de Chine un ouragan furieux qui brisa son hélice. Le *Panay* eut toutes les peines du monde à gagner à la voile le port de Labuan, où le gouverneur, M. William Treacher, notre compagnon de route à bord du *Royaliste*, lui fit le meilleur accueil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

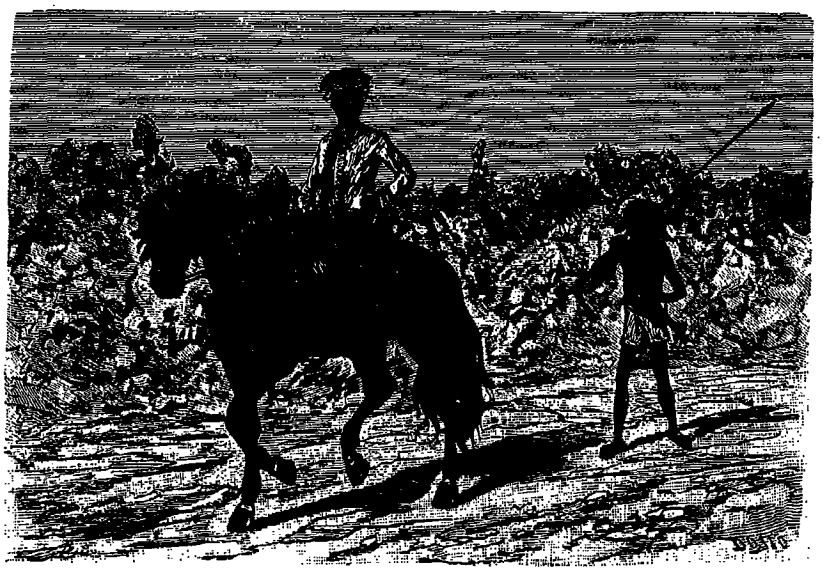


Une rue de Davao (sud-est de Mindanao). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

large, profond et rapide au point où l'inclinaison des berges permet de prendre pied; un énorme crocodile y a établi sa résidence; on le guette en vain; il a déjà essuyé sans dommage appréciable plusieurs coups de remington; presque chaque jour il signale sa présence en enlevant quelque bétail, et de préférence les chevaux qui passent à la nage, remorqués par les embarcations. Mais dès qu'on a franchi le passage difficile, quelles belles courses au milieu des prairies et des forêts, quels beaux paysages! l'un d'eux surtout, près de l'embouchure du rio Matina; c'est, à quelques détails près, le décor du *Mancenillier* au quatrième acte de *l'Africaine*.

Sur les bords mêmes du rio de Davao quelques Infieles ont construit leurs cases, et, tenus en respect par le voisinage immédiat des baïonnettes espagnoles, ont un peu modifié leurs mœurs violentes, mais, au fond, leurs coutumes sont toujours celles des sauvages de l'intérieur; à chaque instant je rencontre dans ces cases des esclaves sans famille, qui n'auraient que quelques pas à faire pour conquérir leur liberté et qui persévèrent dans la servitude, soit que leur extrême ignorance les empêche de croire à l'efficacité de la protection du pavillon espagnol, soit que leur apathie appréhende un changement quelconque. Quelques rares colons indiens bisayas, disciplinaires libérés pour la plupart, se sont établis au milieu de ces indigènes: fait triste à signaler, ils en ont pris les mœurs; comme eux ils ont des esclaves, et paraissent fort surpris de mes observations à ce sujet. « Mais, señor, me dit l'un d'eux, tous mes voisins ont des esclaves; si je n'en avais pas, je ne serais plus respecté, et bientôt je serais moi-même capturé, échangé contre quelques *platos*[1] et emmené à tous les diables par delà l'Apó. D'ail-



Dato bagobo en voyage. — Dessin de Dosso, d'après une photographie de l'auteur.

leurs, sans esclaves, comment cultiver ma plantation? Si je donnais la liberté à mes gens, il est probable qu'ils refuseraient de me quitter; seulement ils ne voudraient plus travailler; ils me demanderaient à manger tout de même, et, comme ils ne craindraient plus mon *bejuco*, c'est moi qui me trouverais à leur merci. »

Quand on a passé quelque temps dans le Grand Archipel d'Asie, les raisonnements de ce genre ne surprennent plus.

Les Infieles de cette région, les Bagobos surtout, élèvent d'excellents chevaux; tout le monde, femmes et enfants, monte à cheval dans ces montagnes; cet animal est ici l'objet de la même sollicitude qu'en Algérie. Mais, malgré leur réputation de centaures, les cavaliers sauvages ne sont guère solides; en réalité ils se tiennent non par la pression des genoux, que la saillie latérale de l'arçon rend impossible, mais au moyen de l'équilibre; la rupture de la sangle et l'instabilité du cavalier occasionnent des chutes fréquentes, et j'ai souvent soigné au fond des forêts des malheureux horriblement meurtris. L'armement des sauvages complique ces accidents de la façon la plus grave, car à cheval ils ont toujours, comme les Soulouans, la lance à la main. Dernièrement, je chassais le cerf et le sanglier avec deux chefs voisins de Davao. Nous nous trouvions au bord d'une immense prairie mollement ondulée, entourée d'une enceinte de forêts; derrière nous, une légion de *sacopes* et d'*esclaves* refoulait avec de grands cris le gibier vers la prairie. Un cerf ne tarde pas à débucher; nous nous élançons au galop au milieu du cogon dont le feuillage serré cache de nombreuses fondrières; les chevaux du pays ont un flair merveilleux aiguisé par l'habitude; leur sabot connaît

1. Assiettes de porcelaine chinoise très grossière, importées en quantités considérables aux Philippines; un des principaux objets d'échange du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rivière de Davao (Mindanao). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien cette moindre résistance du sol qui indique les abords de la fange et ils franchissent le mauvais pas d'un bond instinctif. Cette fois-ci, un des chevaux calcule mal son élan et s'abat. Lancé en avant, le cavalier décrit la parabole obligée et s'embroche sur sa lance, qui s'est malencontreusement enfoncée dans le sol, la pointe en l'air. Bien que pénétrante, la blessure, soignée sur-le-champ, n'est pas mortelle, mais le malheureux *datu* conservera une gêne de la respiration qui lui interdit à jamais la chasse à courre.

Les tribus qui se partagent les environs de Davao sont du reste très diverses et ne doivent pas être confondues.

Les Bisayas désignent sous le nom d'*Atas* les *Né-*



Atas du volcan Apó (sud-est de Mindanao). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

gritos que je n'ai encore rencontrés qu'à l'état d'esclaves, et aussi d'autres tribus qui vivent au nord-ouest de l'Apó. Ces dernières appartiennent à un type élevé, elles ont un état social assez avancé; ce sont les seules qui ne craignent pas de se mesurer avec les *Moros*, auxquels elles ont voué une haine héréditaire; leur audace est souvent couronnée de succès.

Les *Tagabawas*, mélange de *Bagobos* et de *Guian-gas*, ont les mêmes mœurs qu'eux; cependant une de leurs tribus au moins paraît d'un caractère plus gai et plus sociable. Le costume des Tagabawas est habituellement des plus sommaires; mais, les jours de fête, ces indigènes se surchargent d'ornements; les filles de chefs surtout paraissent accablées sous le poids des colliers et des dagmays. La figure de la page suivante reproduit trois jeunes princesses en grand costume de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bal. Malgré la chaleur d'une journée orageuse et le poids de leurs parures, j'ai vu ces princesses se livrer pendant plusieurs heures à une danse des plus animées qui présentait des rapports étroits avec le classique *cancan*.

Les *Guiangas* et les *Bagobos*, disséminés sur le versant oriental de l'Apó, sont remarquables par leur air efféminé. Ils sont très agiles, adroits et, malgré leur apparence délicate, fort robustes; leur taille moyenne est de 1631 millimètres, et s'élève parfois jusqu'à 1715 millimètres.

Les *Samals*, hostiles à tous les indigènes de la grande terre, sont aussi braves et plus laborieux; ils occupent seuls l'île Samal dans le golfe de Davao. J'ai trouvé une de leurs sépultures dans le plus grand des îlots de *Malipano*, constitué par la partie culminante d'un vaste banc de polypiers autour de laquelle il n'y a guère plus d'un mètre d'eau. Cette situation indique le mode de formation de l'îlot, produit par un soulèvement; il ne peut y avoir de doute à ce sujet; le sol est couvert de roches madréporiques creusées de grottes et de crevasses où l'action de la mer est manifeste. La netteté de ces traces, l'état de la végétation, qui, bien que vigoureuse et touffue,



Filles de chef tagabawa en grand costume de bal. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

ne comprend pas d'arbres âgés, tout indique que la date du soulèvement est récente, fait normal dans cette région volcanique quotidiennement ébranlée par les tremblements de terre.

Au centre de l'îlot, à quelques pas de la plage, sous un abri formé par une roche madréporique je découvre un véritable ossuaire. Cet abri, haut de quatre mètres environ, large et profond de deux ou trois, suffit à la tribu samale voisine, qui ne doit pas déposer ici plus d'un mort par an. Sur le sol, au milieu de l'humus, gisent pêle-mêle un grand nombre d'ossements brisés, confondus au milieu de détritus; un tréteau en *palma brava*[1] supporte deux cercueils juxtaposés, sur lesquels sont posés un rouet, de l'abaca prêt à être filé, une corbeille renfermant tous les ingrédients du buyo, et deux coupes de porcelaine chinoise qui contenaient du riz, depuis longtemps dévoré par les oiseaux.

Les cercueils ont la forme des pirogues du pays; comme les *vintas* ils sont creusés dans un tronc de bois dur; ils sont fermés par un couvercle exactement adapté, maintenus par de forts liens de bejuco. Les

1. *Corypha minor* (Palmiers).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cadavres sont enveloppés et serrés comme des momies dans plusieurs dagmays que recouvrent encore plusieurs nattes.

Les *Tagacaolos* (taille moyenne : 1594 millimètres pour les hommes), inférieurs aux tribus voisines, qu'ils redoutent extrêmement, vivent sur les contreforts de l'Apó, entre Cauit et Malalac, près des *Bilâns;* ceux-ci, réduits à quelques groupes sans importance, sont les parias de la région.

Tous les Infieles sont du reste indignement exploités par les trafiquants bisayas et par les Moros, et odieusement dupés dans toutes les circonstances possibles ; en voici un exemple.

Un jour, étant en excursion sur la côte ouest du

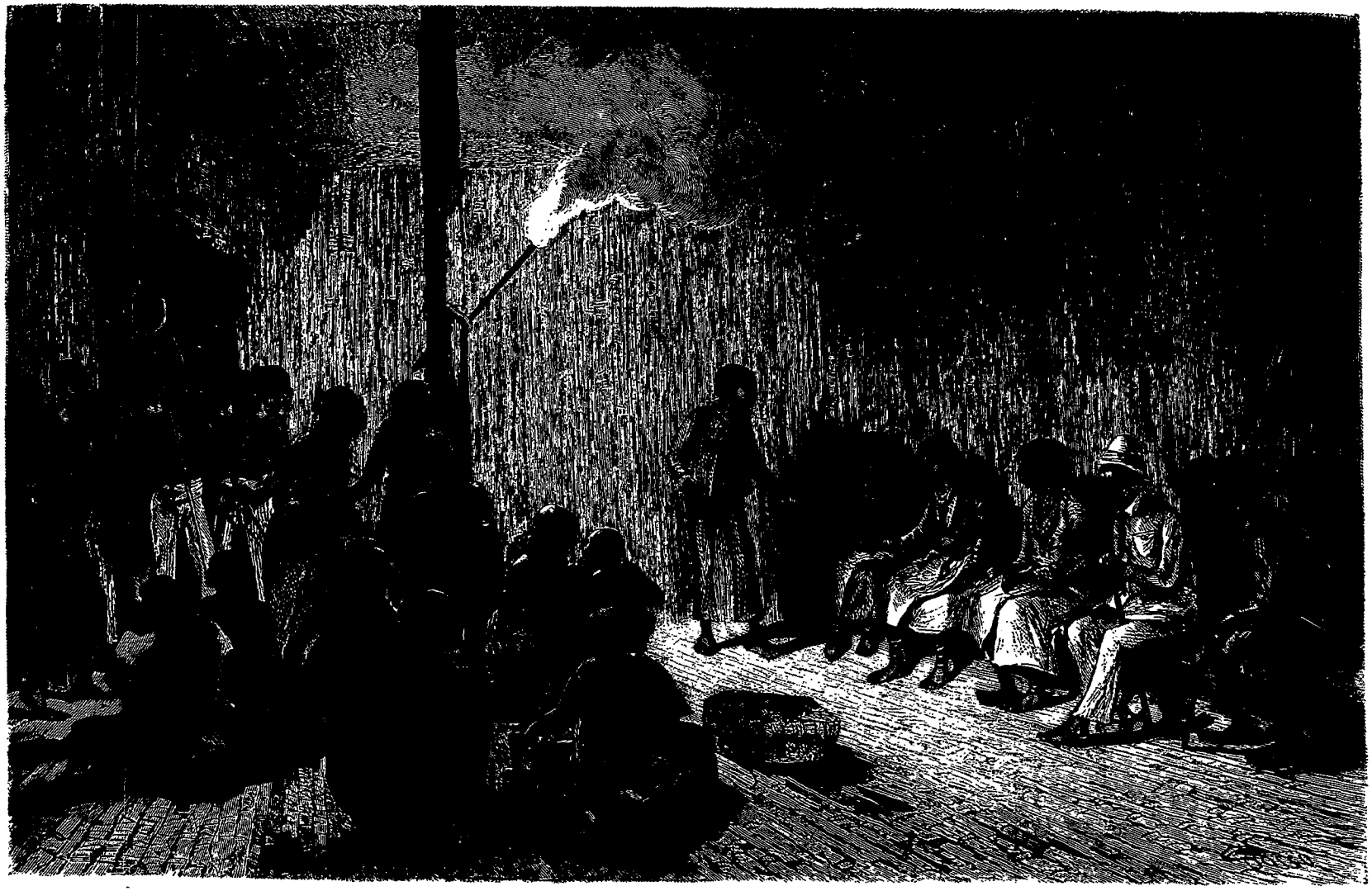


Abri sépulcral de l'îlot Malipano (golfe de Davao) (voy. p. 50). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

golfe, mon pilote bisaya m'engage à mouiller auprès d'un petit hameau, en alléguant plusieurs prétextes manifestement faux. Curieux de connaître le motif de son insistance, je lui donne l'ordre d'aborder et ne le perds pas de vue. Dès que la nuit est venue, mon pilote se glisse mystérieusement dans une case; je le suis. Soudain la branche résineuse qui éclairait l'intérieur s'éteint ; une main me guide dans l'obscurité ; au bout de quelques instants, la torche est rallumée et je me trouve assis sur une estrade de bambou entre deux Bagobos; une trentaine de marmots, de femmes et d'esclaves sont accroupis sur le plancher; j'aperçois mes rameurs qui se pressent à la porte, vivement intéressés.

Peu à peu je comprends la scène. Mettant à profit son voyage, mon pilote est venu conclure une affaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr
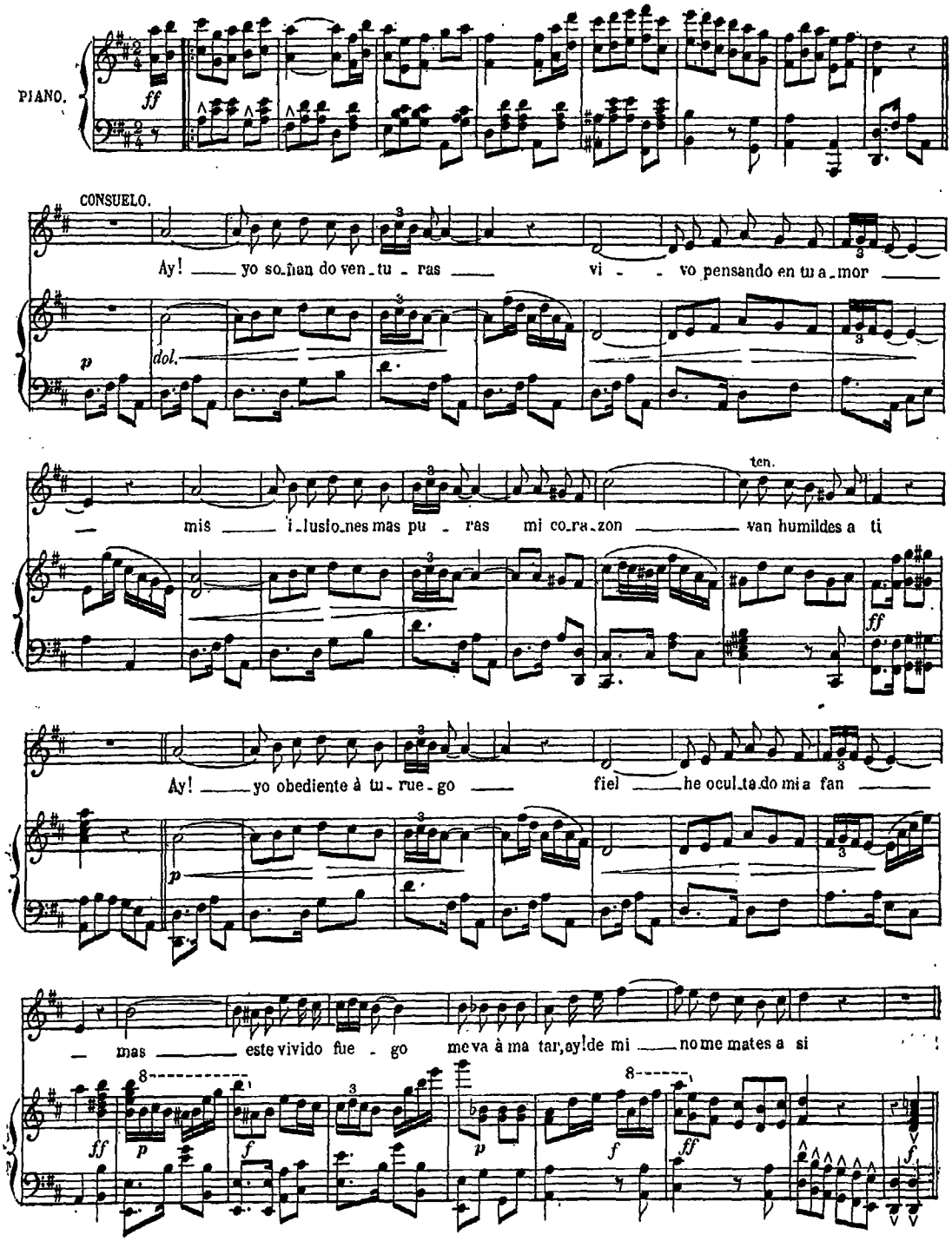


Demande en mariage chez les Bagobos (Mindanao). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr
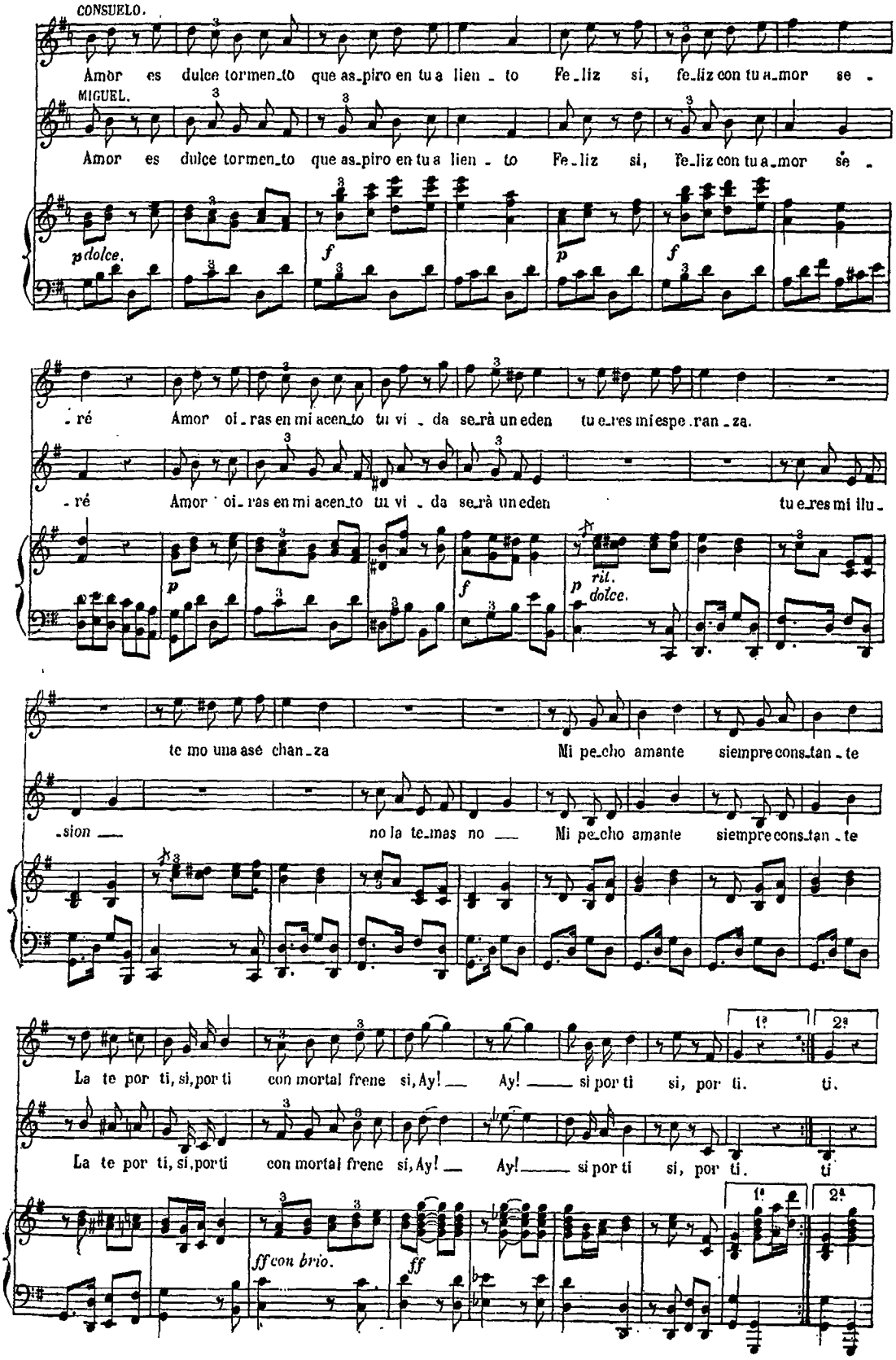
HABANERA TIRÉE DU « VIAGE REDONDO », ZARZUELA.

Paroles de MM. D. Regino Escalera et D. Frederico Casademunt, musique de M. D. Ignacio Massaguer.

(*Reproduction interdite.*)



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr
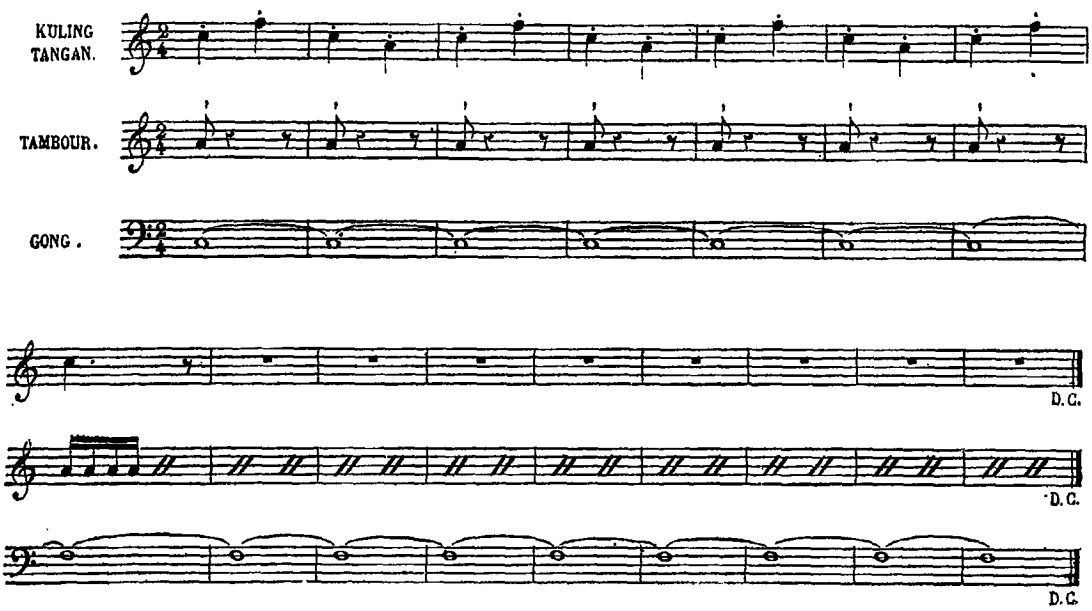


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entamée depuis quelque temps ; il demande la main de la fille de la maison. D'après les mœurs bagobas, le flambeau a été éteint afin que la jeune fille eût le loisir de se dissimuler derrière un des piliers qui font saillie dans la case.

Prenant son parti de ma présence, le pilote fait alors sa demande en bonne forme ; il expose sa situation, ses espérances, le nombre de *platos* qu'il donnera aux parents et dépeint avec verve l'existence heureuse qu'il destine à sa future épouse.

Plusieurs parents prennent tour à tour la parole ; le fils aîné paraît résumer les débats ; il est grave et solennel ; une demande aussi courtoise lui paraît devoir être approuvée par la famille et obtenir une réponse favorable ; pourtant sa sœur est maîtresse de son cœur et elle seule a le droit d'en disposer : il l'invite à sortir de sa cachette et à parler librement devant la famille assemblée. La jeune fille résiste quelque temps ; elle vient enfin s'asseoir à côté de nous, encouragée par les bruyantes exhortations des femmes et des esclaves. Un profond silence s'établit aussitôt ; la jeune Bagoba a la parole ; elle laisse entendre qu'après un nouveau

AIR MALAIS JOUÉ SUR LE KULING-TANGAN AVEC ACCOMPAGNEMENT DE TAMBOUR ET DE GONG.



délai elle n'opposera pas un refus insurmontable.

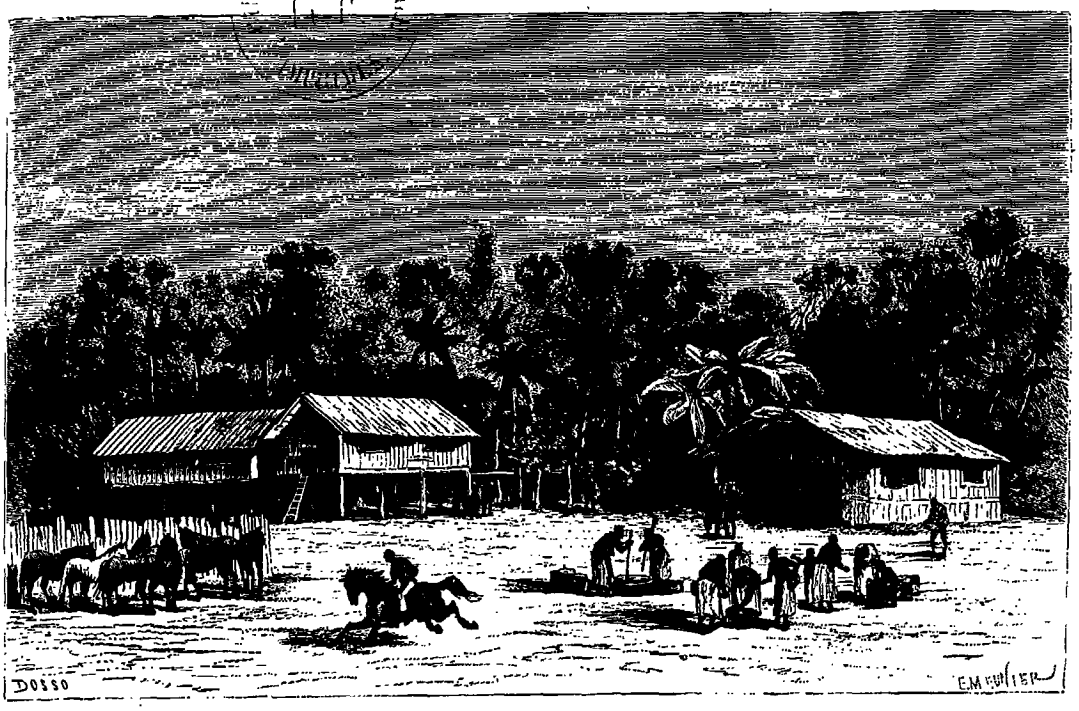
Le pilote remercie et me dit qu'il sera marié dans quinze jours.

Cette scène montre un des nombreux procédés de l'exploitation des sauvages par leurs voisins plus civilisés. Pour les Infieles, ces mariages sont de vrais mariages, non pas indissolubles, car ils admettent le divorce, mais qui ne peuvent être rompus sans motifs sérieux. Pour le Bisaya au contraire, l'union avec une *Infiele* n'a aucune importance et il troquera sa femme sans scrupule contre quelques cavans de riz. Il n'a pas même à tenir compte des présents qu'il a faits à la famille, car un Bagobo se croirait déshonoré si, peu de temps après le mariage, il ne donnait à son gendre, en chevaux, résines ou autres denrées, une valeur au moins égale à celle qu'il a reçue de lui. Entre Bagobos, il n'en est pas ainsi : le mari qui répudierait ou vendrait sa femme arbitrairement attirerait sur sa tête une vengeance terrible ; mais le trafiquant bisaya en est quitte pour continuer son commerce dans une autre vallée.

J. MONTANO.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La rancheria de Mani, dato bagobo (voy. p. 66). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

VI

Ascension au volcan Apó.

Octobre 1880. — A mon retour à Davao, M. le Gouverneur Rajal m'apprend qu'il vient d'avoir une entrevue avec le *dato Mani*, chef de la plus nombreuse et de la plus redoutée des tribus bagobos, qui résident sur les pentes orientales du volcan Apó, et en interdisent l'approche aussi bien aux Infieles qu'aux *Castilas;* car, d'après leur religion, c'est un lieu sacré, sanctuaire de leur redoutable *Mandarangan;* s'ils le laissaient profaner, les plus épouvantables malheurs en seraient la conséquence.

Ce dato Mani, quoique assez intelligent, croyait que ses domaines étaient inaccessibles aux Espagnols de Davao. Sa conviction était sans doute basée sur l'insuccès de quelques expéditions qui avaient eu pour but l'ascension de l'Apó[2]. Mani était pour Davao un voisinage incommode. Quelque incartade plus grave que les autres impatienta le gouverneur précédent; don Faustino villa Abrille prit avec lui vingt hommes, et, un beau matin, Mani se trouvait cerné avec toute sa smala; il demanda et obtint son pardon. Mettant à profit cette soumission récente, le commandant Rajal a si bien fait qu'il rentre à Davao avec des engagements formels de Mani. Le dato ne s'opposera pas à l'ascension du volcan; bien mieux, il servira de guide; enfin il ne sacrifiera aucun esclave pour apaiser le courroux de son dieu.

L'aimable gouverneur, décidé à tenter l'ascension le plus tôt possible, me propose de l'accompagner. J'accepte son offre cordiale avec empressement. Nos pré-

1. Suite. — Voy. t. XLVII, p. 97, 113 et 129; t. XLVIII, p. 49.
2. Oyanguren l'essaya en 1859 à la tête de 67 soldats ou déportés; sa tentative infructueuse lui coûta 20 hommes. En 1870, nouvelle tentative du Gouverneur Real avec 30 marins; celle-ci ne réussit pas davantage, mais ne coûta du moins la vie à personne.

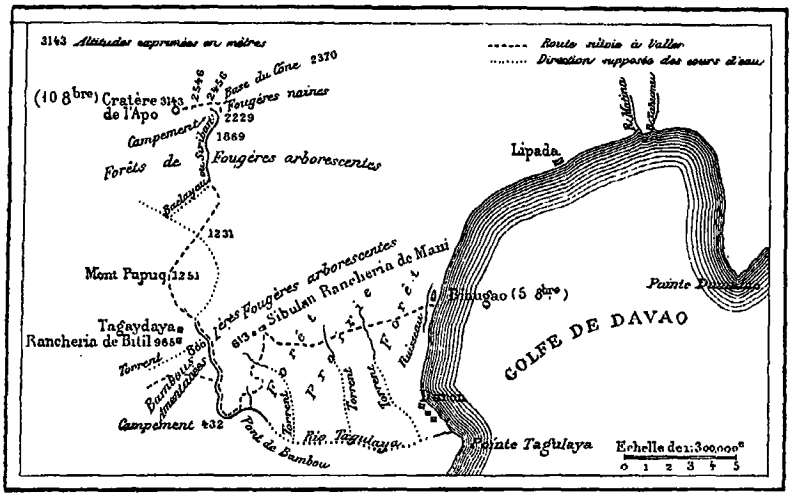
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paratifs sont bientôt faits. Nous prendrons avec nous quelques muchachos; M. le Gouverneur amènera en outre huit soldats de la compagnie de discipline armés de remingtons, qui nous serviront d'escorte et de porteurs. Il est important de déterminer aussi exactement que possible l'altitude de l'Apó, qui n'a jamais encore été gravi, et dont la valeur inscrite sur les cartes ne peut être qu'approximative. L'excellent et obligeant commandant de la station navale, don Enrique de Ramos, vient à mon secours avec son obligeance habituelle. Il est convenu que six fois par jour don Enrique observera le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre à la station navale de Davao; muni des mêmes instruments, j'observerai, au cours de l'ascension, autant que possible aux mêmes heures; de nos observations comparées nous déduirons l'altitude. Cette collaboration augmentera encore les obligations dont je suis redevable à cet officier distingué et profondément sympathique, qui n'a cessé de mettre à ma disposition avec une bonne grâce parfaite les nombreuses et utiles ressources dont son commandement lui permet de disposer.

5 octobre. — Dès la veille, les disciplinaires sous les ordres d'un sergent européen ont été dirigés par mer sur la plage de *Sibulan*. A six heures du matin nous sommes à cheval; l'Apó, dont le sommet est à demi voilé par les vapeurs du matin, disparaît bientôt complètement à nos yeux, car nous commençons à nous engager dans les forêts profondes qui couvrent ses flancs et s'étalent à son pied.

Notre petite troupe se compose du R. P. Mateo Gisbert, attaché à la mission de Davao, de MM. don Ramon Lon y Albareda, sous-lieutenant d'infanterie, D. Ramon Cordero, D. Jose Maria Campo, D. Rafael Martinez.

Après une assez longue route au milieu de la forêt,



Itinéraire de l'ascension de l'Apó; levé sur le terrain par l'auteur.

interrompue par quelques stations chez les Guiangas, nos chevaux retrouvent avec plaisir le sol uni de la plage; le sable fin, légèrement humide, convient admirablement à la course; ne pouvant les maintenir, nous poussons plusieurs charges à fond de train. Un de nos camarades monté sur un cheval de dato nous dépasse de plusieurs longueurs; l'unique sangle de sa selle bagoba se rompt; il roule sur le sable, et notre peloton, lancé à toute vitesse, lui passe sur le corps. Il en est quitte pour la peur et quelques contusions sans gravité. En arrivant vers trois heures à *Binugao*, grande case située sur la plage de *Sibulan*, nous y trouvons nos disciplinaires et le dato Mani escorté d'une centaine de Bagobos, cavaliers et fantassins, uniformément armés d'un bolo et d'une lance. « Cette nombreuse escorte, dit Mani, est destinée à nous faire honneur, » et nous avons l'air de le croire. Les Bagobos, grands amateurs de sport, défient nos muchachos à la course; après quelques épreuves dont le succès est partagé, nous nous mettons en marche; tournant le dos à la mer, nous gravissons les premières pentes en suivant le sentier qui conduit à la rancheria de Mani.

Cette première partie de la route n'offre aucune difficulté; au delà d'une forêt assez accidentée nous traversons des plateaux mollement ondulés, couverts de cogon, et sillonnés par des ravins profonds dont le lit est encombré de roches volcaniques.

A sept heures du soir, nous arrivons à la case de Mani (altitude 613 mètres); elle est très grande, entourée de quelques cases plus petites et de défrichements assez étendus; tout autour règne la forêt. Toutes ces cases sont très élevées au-dessus du sol, et supportées par des troncs de fougères arborescentes; la merveille de cette rancheria est une petite forge pourvue d'une enclume, objet d'envie de tous les Infieles et Moros de la région; c'est à peu près le seul

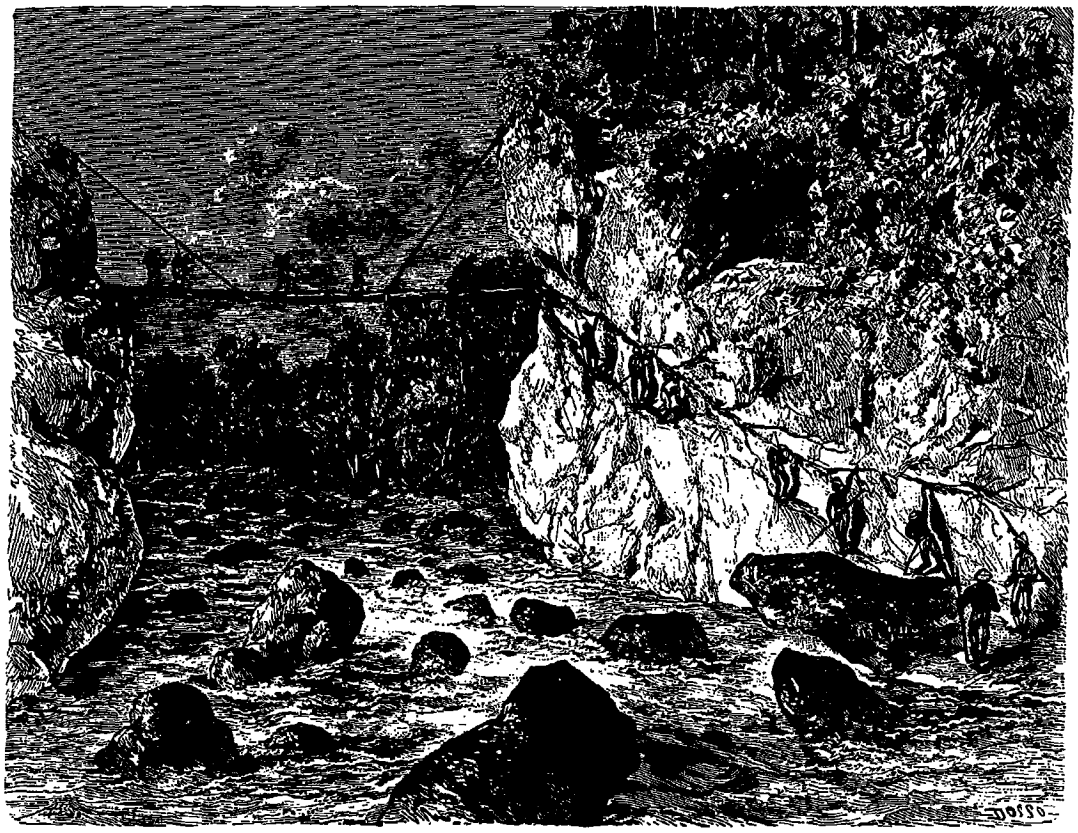
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

outillage fixe de cette fabrique d'où sortent cependant d'assez bons *bolos* (kriss).

Nous sommes reçus, au sommet de l'échelle qui donne accès à la case seigneuriale, par les femmes et le père de Mani. Ce dernier, vieillard plus qu'octogénaire, atteint d'une double cataracte, ne quitte pas sa dernière femme, jeune Bagoba de quatorze ans.

Le 6 au matin, notre escorte de lanciers *bagobos* est affaiblie par quelques désertions, car les Infieles pressentent qu'ils auront à porter une partie de nos provisions. Mani, en apparence plein de bonne volonté, engage sous main les gens à refuser tout fardeau. Il faut bien pourtant emporter quelques vivres. Toutes ces difficultés nous retardent. Nous ne pouvons partir qu'à midi.

Après avoir franchi un torrent fort encaissé, qui donne assez de mal à nos chevaux, nous traversons un plateau où la marche est facile; le sol est uni et nous avançons à l'aise au milieu d'une forêt où les hautes essences font place peu à peu à d'énormes bouquets de bambou dont les jets vigoureux s'élancent à 30 et 40 pieds. Une pluie torrentielle entremêlée de violentes rafales nous arrête pendant quelques instants; quand nous reprenons notre marche, nous nous trouvons au bord d'un ravin à pic, impraticable aux



Pont de bambou sur le rio Tagulaya. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

chevaux. Nous les quittons avec regret, car nous ne sommes pas sûrs de retrouver ces excellentes bêtes. Les soldats disciplinaires reçoivent un surcroît de bagage et nous nous engageons sur la pente raide et boisée; nous descendons, nous montons, nous descendons encore; nous voici enfin sur les bords du rio ou torrent *Tagulaya*, large, profond, grossi par un affluent torrentueux. Nous franchissons le rio sur un pont formé d'un unique bambou; les Bagobos, pieds nus, le passent aisément comme des acrobates, en prenant à peine un léger point d'appui sur leur lance; pour nous, le passage est plus difficile. Sur la rive opposée le pont aboutit à une muraille de rochers verticale, unie et fort élevée, dont il faut parcourir toute la largeur en se hissant à la force des poignets le long d'une liane. Ce passage est ennuyeux, car, à 30 pieds au-dessous, les eaux du Tagulaya tourbillonnent au milieu des roches aiguës. Comment nos disciplinaires, chargés de leurs armes et de nos bagages, peuvent-ils passer? ce tour de force est inexplicable.

Pendant ce passage difficile, notre colonne s'est beaucoup allongée; elle se rassemble assez péniblement quelques pas plus loin, sur une étroite langue de terre, presque au niveau du torrent; — nous y établissons notre bivouac au milieu des premières fougères arborescentes. La gorge, animée par le bouillonnement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furieux du Tagulaya, par le vol des calaos et des tourterelles, est féerique. Ayant découvert dans la berge sablonneuse une fente horizontale, j'y passe assez confortablement la nuit, pendant laquelle le bruit du torrent est voilé à plusieurs reprises par de violentes averses.

7 octobre. — A sept heures du matin, nous sommes au milieu du Tagulaya, qui coule avec fracas dans une gorge sinueuse; les berges sont verticales; il faut renoncer à l'espoir de cheminer sur la rive. « Ce mauvais pas sera bientôt franchi, » nous dit l'hypocrite Mani; en réalité, le dato, n'osant refuser formellement à nos remingtons de nous conduire au volcan, essaye de nous rebuter en augmentant les difficultés de l'entreprise. Pendant cinq mortelles heures nous remontons péniblement le courant au milieu de flots d'écume, glissant à chaque pas sur les roches polies; douze fois nous sommes obligés de traverser le torrent en luttant contre des tourbillons furieux, pour gagner un point praticable, et souvent nous plongeons jusqu'aux épaules dans cette eau qui nous paraît glacée. Le paysage est du reste merveilleux; des deux côtés s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 50 à 100 mètres les berges formées de conglomérat sombre, sur lesquelles ruissellent de fraîches cascades. De longs rideaux de lianes et d'orchidées descendent jusque sur les eaux et voilent à demi de grandes cavernes encombrées de blocs roulés, que nous fouillerions bien si nous pouvions nous arrêter au milieu d'un chemin aussi difficile. Au-dessus de nous, une voûte épaisse de fougères arborescentes et d'amentacées tamise les rayons du soleil et produit les plus beaux effets de lumière sur les eaux qui se précipitent en une succession de chutes mugissantes. Nos Bagobos, simplement vêtus d'un caleçon d'abaca aux reflets chatoyants, disséminés la lance au poing sur les rochers, donnent à ce tableau un caractère étrange, magique, et vraiment, si nous n'étions trempés jusqu'aux os, harassés et couverts de contusions, nous pourrions nous croire le jouet d'un songe.

Nous quittons enfin ce torrent Tagulaya dont je me rappellerai toujours les merveilles et les difficultés; nous gravissons un massif escarpé où, par places, les andésites percent l'humus, et nous arrivons épuisés, vers midi, à quelques cases entourées de petits champs de maïs; c'est la *rancheria* de *Tagaydaya*, qui appartient au dato *Bitil*, allié de Mani. Les Bagobos de Tagaydaya n'ont jamais vu d Européens; ils paraissent d'abord assez méfiants. Rassurés, ils nous fournissent volontiers le peu de vivres dont ils peuvent se défaire; un de mes muchachos leur achète cinq poulets pour quelques verroteries qui ne valent guère plus de trente centimes.

Dans la soirée, Mani, Bitil et tous leurs hommes tiennent conseil et se livrent à des *bitchara* (discussion, conférence) interminables. Un de nos camarades qui comprend fort bien le dialecte bagobo nous apprend que, jugeant, après l'épreuve de ce matin, qu'il serait trop difficile de nous décourager, les Infieles se résignent à nous conduire directement au pied du volcan.

8 octobre. — Un de nos camarades, éprouvé par la journée d'hier, est atteint d'un fort accès de fièvre: nous espérons qu'il sera demain en état de nous suivre; malheureusement son indisposition persiste. Les maigres ressources de la rancheria de Bitil, le peu de vivres que nous avons pu porter avec nous, ne nous permettent pas de différer l'ascension; nous sommes donc contraints de laisser le malade à Tagaydaya avec une provision de quinine, sous la garde d'un de ses amis et des deux disciplinaires les plus fatigués.

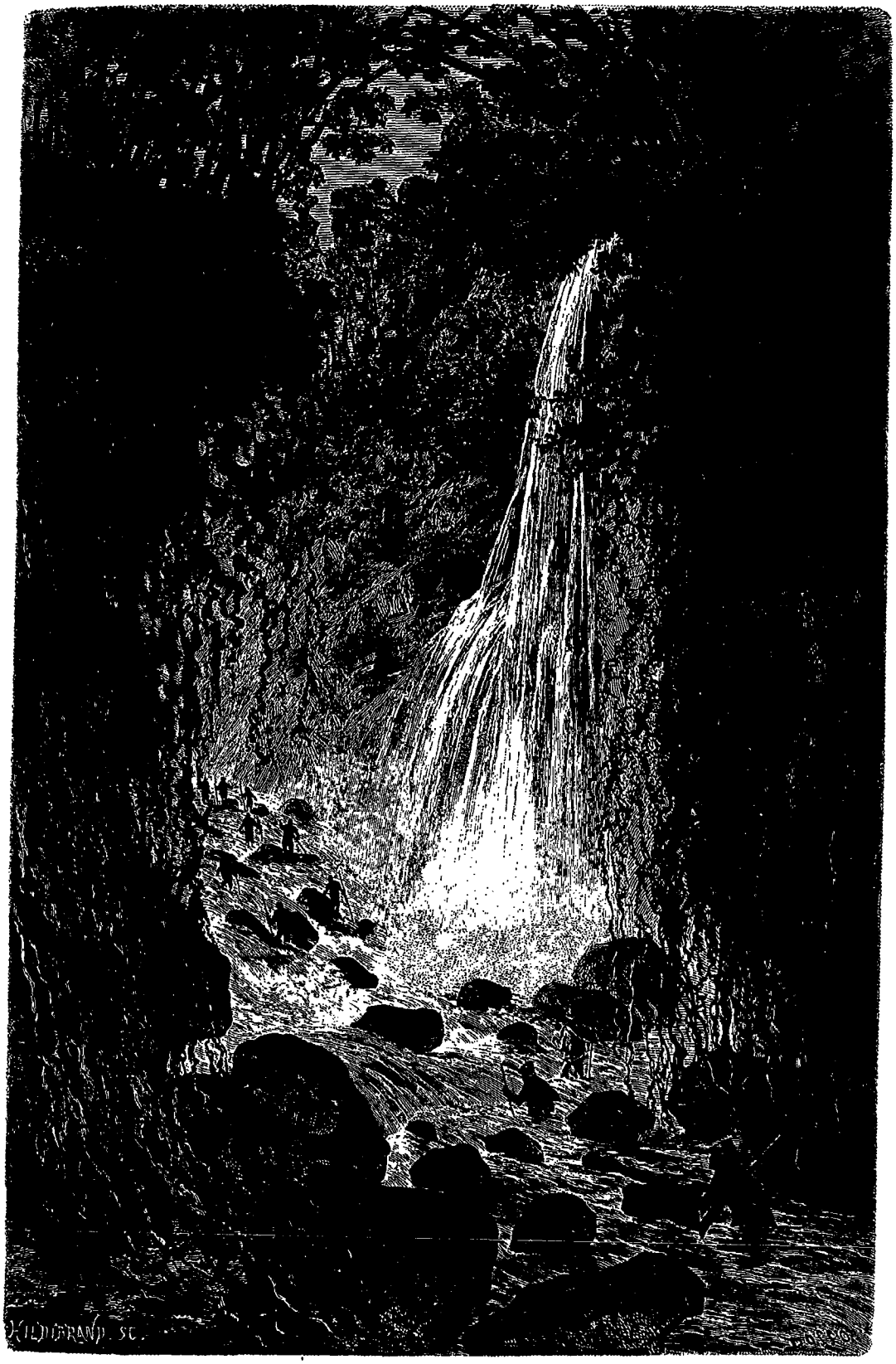
Le 9, nous poursuivons notre route en gravissant le mont *Pupuq*, qui, de 789 à 1080 mètres d'altitude, s'étale en un large plateau couvert de lianes à fleurs roses [1], de bejucos et d'une végétation médiocrement élevée. La température du sol s'élève d'une façon sensible, et l'air est imprégné d'une odeur sulfureuse. Au pied du versant nord du mont Pupuq nous franchissons une des sources du torrent Tagulaya. Sur la rive opposée, constituée par un relief d'abord très escarpé, la végétation change complètement. Les essences qui dominent jusque-là font place à une forêt de fougères arborescentes de 10 à 20 mètres de hauteur; leur tronc est, ainsi que le sol, couvert d'une couche serrée de mousses et de lichens [2]; l'humidité est extrême; l'eau ruisselle sur le sol, sur le tronc, sur les feuilles, et donne au paysage l'aspect d'une forêt sous-marine. A deux heures de l'après-midi, la pente s'adoucit et nous entrons dans le lit d'un torrent presque desséché; nous faisons une halte d'une demi-heure en ce point situé à 1680 mètres d'altitude; les Bagobos l'appellent *Baclayan* ou *Siriban* (la grève).

Nous poursuivons notre route en suivant le lit du torrent formé par une profonde déchirure de la montagne, qui, lorsqu'il pleut, doit être occupée par une succession de cascades. Pour le moment, heureusement, il n'y a presque pas d'eau; et nous parvenons, non sans peine, à gravir les blocs énormes et les failles verticales ombragées d'*aralia* que nous rencontrons à chaque pas. La fatigue des disciplinaires, pesamment chargés, vu la mauvaise volonté des Bagobos, est extrême; l'un d'eux perd connaissance et s'affaisse sur une étroite corniche, au-dessus d'un abîme; une asphyxie pulmonaire est imminente; ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que nous parvenons à le hisser jusqu'au point où nous établissons notre bivouac, à l'altitude de 2229 mètres, après avoir traversé une zone de *Melastoma* et de *Rhododendron*. Nous sommes au milieu de fougères de petite taille, ruisselantes, d'une humidité d'autant plus incommode que pendant la nuit mon thermomètre à minimum descend à + 8°.

Ici s'arrêtent les renseignements de nos Bagobos. Nous voyons très distinctement le volcan, dont je prends un croquis. L'Apó se présente à nous par son versant sud; ce versant est divisé dans le sens de sa

1. Famille des Mélastomées.
2. *Hypnum*, *Usnea*, *Sticta*, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du torrent Tagulaya. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pente par une large crevasse d'où s'échappent des nuages de vapeurs; elle nous paraît infranchissable. Notre ascension doit donc être effectuée tout entière sur un seul de ses côtés. Nous nous décidons pour le côté est, et nous sommes heureusement inspirés, car c'est le seul praticable.

10 octobre. — Bien que nous ayons atteint l'altitude de 2229 mètres, nous avons encore une bonne hauteur à gravir; pendant deux heures notre marche est extrêmement pénible. Les fougères arborescentes ont disparu à l'altitude de 1900 mètres, et nous nous trouvons maintenant au milieu d'un épais fourré des végétaux de la même famille, mais seulement subarborescents. Leurs troncs ramifiés, noueux, rampants, constituent un lit épais et flexible sur lequel on ne peut avancer qu'en sautant d'une branche à l'autre. Après un grand nombre de chutes sans aucune gravité, mais dont la succession est très fatigante, nous atteignons le point où la végétation, tout à fait rabougrie et clairsemée [1], n'est plus un obstacle (altitude 2370 mètres). Nous commençons l'ascension proprement dite au milieu de blocs d'*andésites* et de cendres, recouverts en grande partie par une couche de soufre de 1 à 2 centimètres d'épaisseur. Dans le creux des roches lavées par des pluies fréquentes, nous trouvons de l'eau de bonne qualité qui nous est d'un grand secours. La cendre agglomérée retient les fragments d'andésite, qui forment des échelons fort commodes.

A dix heures, nous sommes sur le bord de la grande crevasse médiane que nous avons discernée hier; sa largeur est d'environ 50 mètres; ses parois verticales, d'une hauteur qui varie de 20 à 60 mètres, sont constituées par un mélange d'andésites et de cendres. De ses parois s'échappent avec un sifflement aigu des jets d'acide sulfureux dont la blancheur tranche vivement sur la teinte jaune de l'épaisse couche de soufre qui tapisse toute la crevasse. Le sol devient brûlant et l'aridité de plus en plus grande; quelques touffes de genévriers croissent seules au milieu des cendres.

En ce point les Bagobos s'arrêtent incertains. Nous voyant résolus à avancer, un vieil esclave quelque peu sorcier dit à ses camarades qu'ils peuvent nous suivre sans crainte, car il vient de voir *Mandarangan* sortir du cratère et s'envoler au milieu des nuages; immédiatement plusieurs Bagobos s'écrient qu'*ils* l'*ont* vu, eux aussi. Ils disent plus vrai qu'ils ne le pensent peut-être; l'arrivée des Européens dans le sanctuaire jusque-là respecté d'une divinité barbare est un pas en avant de la civilisation, et devant la civilisation doivent disparaître en effet les dieux du meurtre et de l'esclavage.

A midi, nous arrivons au pied du cratère dans un petit vallon dont la berge nord, beaucoup moins élevée que la berge opposée, paraît, vue de Davao, être le sommet du volcan. En ce moment, où j'aurais pu faire des observations intéressantes sur la topographie de la contrée, nous sommes envahis par les nuages. Nous nous décidons néanmoins à terminer l'ascension. Malgré la verticalité du versant extérieur du cratère, nous arrivons au sommet sans éprouver de grandes difficultés, grâce à la disposition des blocs d'andésite qui forment presque partout une échelle assez commode. Au moment même où nous arrivons au terme de notre ascension, les nuages qui nous environnent deviennent plus opaques et nous sommes inondés par une pluie fine et serrée. Je puis à peine entrevoir l'intérieur du cratère, qui mesure environ 500 mètres de diamètre et qui, comme ses flancs extérieurs, est tapissé par une végétation rabougrie de genévriers; d'épais nuages en occupent le fond. Pour surcroît de malheur, Marcello, mon fidèle muchacho, chargé de mes instruments, qui jusque-là m'a suivi avec la plus grande exactitude, s'arrête exténué à 100 mètres environ au-dessous de moi, et rien ne peut vaincre sa fatigue ou son vertige. Je ne puis donc consulter le baromètre qu'en revenant au point où Marcello s'est arrêté; mais l'erreur qui peut résulter de ce fait est bien petite, puisqu'elle ne peut affecter que l'évaluation de la hauteur comprise entre le lieu de l'observation et le sommet du cratère; cette erreur ne peut être supérieure à 25 mètres, quantité médiocre pour une altitude totale de 3133 mètres. Le thermomètre marque 15 degrés centigrades au-dessus de zéro.

Nous opérons le plus rapidement possible notre descente, car nous craignons le mauvais temps. Revenus à 2400 mètres d'altitude, nous jouissons d'une magnifique éclaircie. Derrière nous, le cratère dégagé de nuages se dresse comme un gigantesque rempart en ruine, et dessine sur le ciel sa crête dentelée; autour de nous s'étend un vaste tapis de soufre dont les contours se perdent dans les teintes violettes d'un nimbus qui glisse paresseusement à nos pieds. Par-dessus ce rideau de nuages, nos yeux embrassent un panorama splendide : les épaisses forêts qui couvrent les flancs de l'Apó, et plus loin les eaux bleues du golfe où les pointes de Dumalac et de Malalac, les îles de Samal et de Talicud se projettent en vert sombre.

Nous jouissons peu de ce merveilleux tableau; arrivés à ces maudites fougères subarborescentes, une pluie épouvantable nous aveugle et nous glace; je perds dans cet ouragan la plus grande partie des plantes que j'ai recueillies sur le cône. C'est au milieu d'un déluge que nous arrivons à notre affreux bivouac d'hier, où nous passons la nuit sur un tréteau formé à la hâte avec quelques branches noueuses.

11 octobre. — Nous sommes presque perclus lorsque le jour se lève. Un bon feu et quelques tasses de café nous raniment. Nous rédigeons un procès-verbal sommaire de l'ascension, et le renfermons dans une bouteille que nous fixons à un arbre. « C'est, disons-nous aux Bagobos, une autorisation formelle permettant à chacun d'aller prendre au volcan telle quantité de soufre qu'il voudra. »

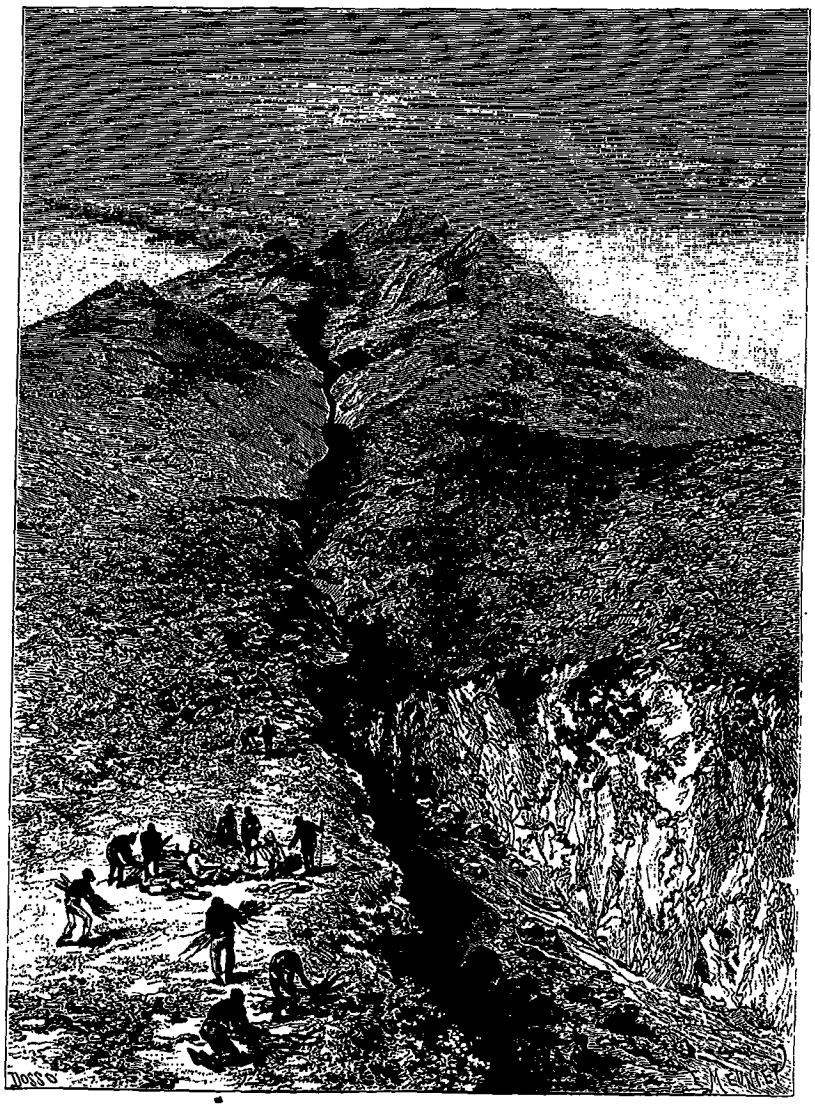
Nous couchons à la rancheria de Bitil, où nous avons

1. Les *leucopogon* (Épacridées) abondent sur ce sol de cendres entre 2000 et 3000 mètres d'altitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le plaisir de trouver notre camarade délivré de sa fièvre et parfaitement dispos.

12 octobre. — Nous poursuivons notre route, en laissant à droite ce magnifique torrent Tagulaya que nous avons eu tant de mal à remonter le 7. Aujourd'hui Mani n'a plus aucune raison de nous imposer et de s'imposer par conséquent à lui-même l'épreuve de l'eau ; il nous conduit par un sentier fort praticable qui suit la crête des hauteurs de la rive gauche du torrent ; s'il ne nous l'a pas indiqué en allant, c'est, nous dit-il, que nous paraissions pressés et que ce chemin est plus long. Cette explication nous suffit, car le but essentiel que nous poursuivions est atteint, et au moment où elle nous est donnée, nous retrouvons précisément



Le volcan Apó (versant sud); vue prise à 2200 mètres d'altitude. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

nos chevaux, dont nous avions fait notre deuil. A trois heures après midi, nous sommes à la rancheria de Mani, où nous apprenons avec le plus grand regret la mort d'une de ses femmes qui a succombé la veille. Nous redoutons que la coïncidence de notre ascension et de cette mort ne soit regardée par les Bagobos comme un indice de la colère de Mandarangan et qu'ils ne veuillent, suivant l'usage, l'apaiser par quelques sacrifices humains. M. le commandant Raja prend Mani à part et lui fait à ce sujet les recommandations les plus expresses et les plus sévères. Le datu jure par la mémoire de sa mère qu'il ne versera pas le sang [1].

Nous couchons dans la grande case de Binugao.

1. J'ai appris plusieurs mois après que le datu avait tenu sa promesse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

13 octobre. — Nous rentrons dans la matinée à Davao, où l'on n'est pas peu surpris du succès de notre entreprise, que les indigènes et les Bisayas avaient déclarée irréalisable. Nous sommes un peu fatigués, mais *fort contents*. Je garde pour ma part le plus agréable souvenir de cette excursion, pendant laquelle, malgré quelques lassitudes et quelques privations inévitables, a régné une bonne humeur inaltérable, grâce à l'aménité de M. le commandant Rajal et à la bonne volonté de tous.

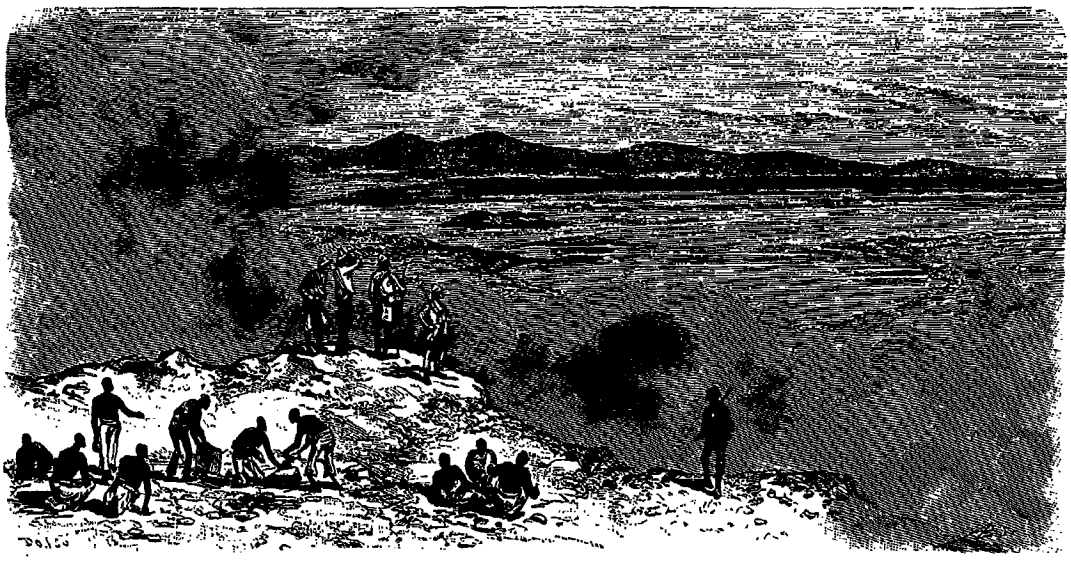
VII

A travers Mindanao.

4 novembre 1880. — Je me mets en route pour l'intérieur. Mon projet est de traverser Mindanao du sud au nord en franchissant le massif central qui sépare les versants sud et nord de l'île. Parvenu sur les bords de la baie de Butuan, je contournerai la presqu'île de Surigao, et, prolongeant la côte du Pacifique, je reviendrai à Davao en doublant le cap Saint-Augustin.

Ce trajet est difficile; les deux seules personnes qui l'ont accompli, en sens inverse, les RR. PP. Juan Heras et José Minoves, me communiquent libéralement tous les renseignements qu'ils ont recueillis[1] sans me dissimuler les obstacles probables; la saison n'est pas favorable. La mousson du sud-ouest n'est pas encore terminée sur le versant du golfe de Davao; plus loin, je trouverai la mousson du nord-est bien établie; des pluies abondantes sont donc à craindre. Mais je ne puis attendre pendant six mois le changement de mousson, qui sur la côte du Pacifique ne se produira qu'en mai.

Je pars dans l'après-midi sur une grande et solide



Panorama du golfe de Davao; vue prise du volcan Apó, à 2400 mètres d'altitude (voy. p. 70). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

banca prêtée par don Basilio, ancien *vacunador*[1] de la province, qui m'a bien souvent rendu avec une extrême obligeance des services analogues pendant mon séjour ici.

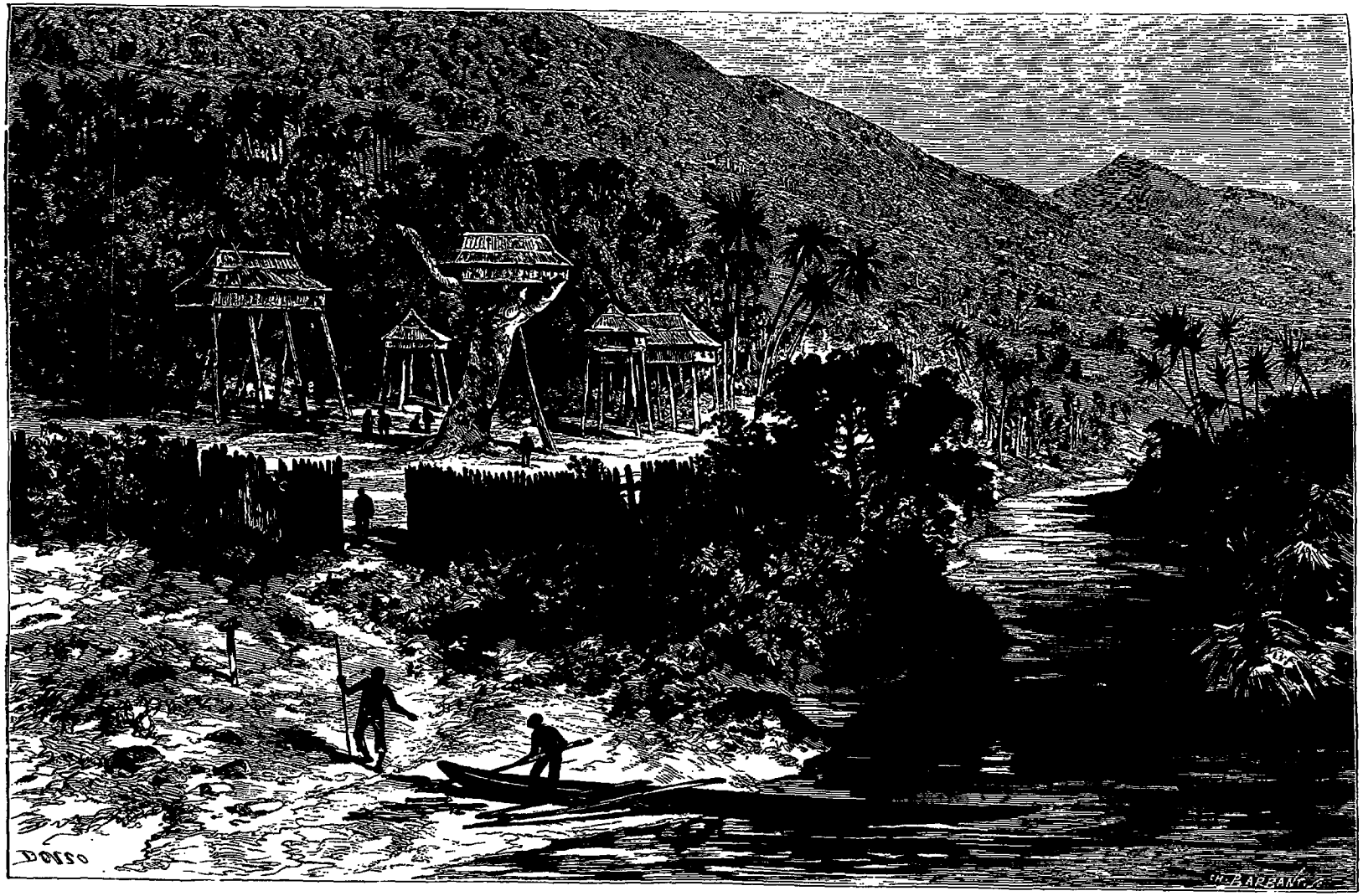
Je prépare depuis longtemps cette excursion et je me suis entouré de toutes les précautions nécessaires pour en tirer profit. Mon sextant et mes chronomètres sont renfermés dans une caisse solide, légère et complètement étanche; des conserves alimentaires arrivées récemment de Manille renferment sous un petit volume une bonne quantité de vivres à l'abri des avaries. A Marcello et Lorenzo, j'ai joint deux autres muchachos : Florès, ancien matelot de l'escadre des Philippines, spécialement chargé de l'entretien des armes, et Francisco, cuadrillero de Davao, auquel M. le Gouverneur Rajal a eu l'obligeance de donner un congé. Tous ces muchachos sont des Indiens Bisayas. Enfin j'ai pris pour guide et pour interprète, faute d'en trouver un autre, un vieux *trafiquant* qui affirme avoir été en relation avec les *Mandayas* et connaître parfaitement leur dialecte; il a dû cacher dans mes bagages une petite pacotille, et il espère sans doute en tirer un immense profit, grâce à ma protection. Mais j'ai aussi une pacotille, laiton, verroteries, *coco crudo*, capable, je l'espère, de surmonter les défiances des Infieles les plus sauvages. Enfin, comme dernier argument, j'emporte deux fusils doubles, un pour moi, l'autre pour Florès, et une quantité très raisonnable de munitions.

Sorti du rio de Davao, je mets le cap au nord. A sept heures p. m., je fais tirer ma banca sur la grève de Cabayugan.

1. Vaccinateur. Cet emploi est généralement rempli par des métis qui reçoivent à Manille une instruction spéciale et sont ensuite envoyés aux frais du gouvernement dans les diverses provinces des Philippines.

1. Ils ont été publiés depuis dans les *Cartas de los PP. de la Compañia de Jesus. Manila*, 1881.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



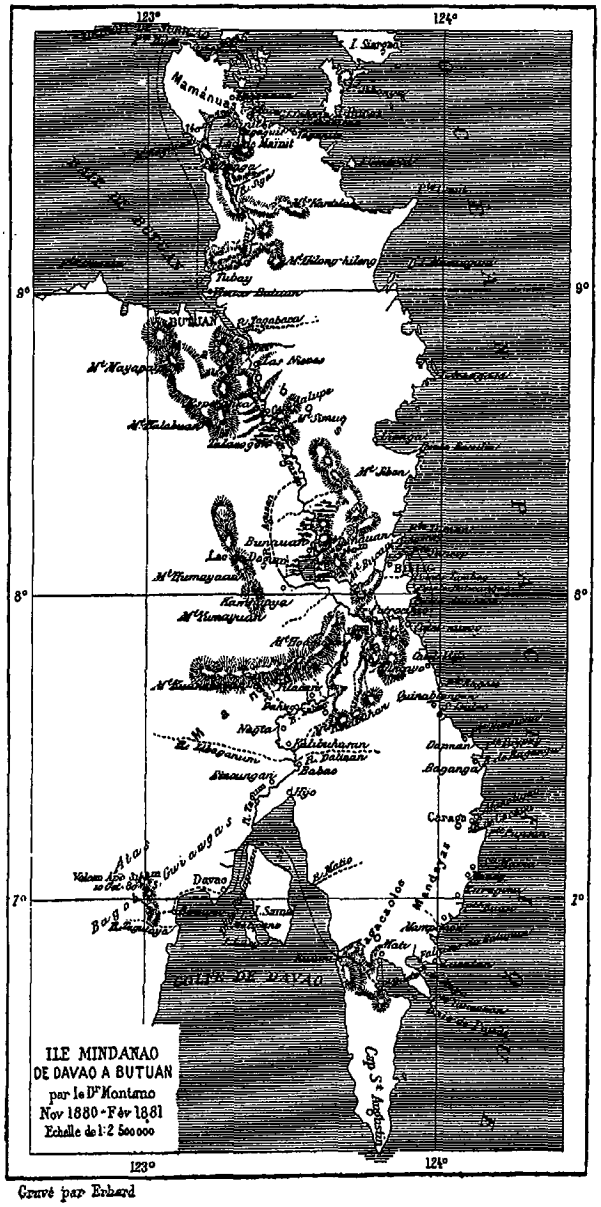
Village mandaya (centre Mindanao) (voy. p. 74). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

5 novembre. — Départ à cinq heures A. M. Retards résultant de calmes, puis de *chubascos*[1] ; passé la nuit un peu au nord du village moro de Lassan.

6 novembre. — A 9 h. 30 m. A. M., j'entre dans le rio Tagum au moment où la mer baisse; forcé de stopper par la violence du courant; remis en route avec le flot à deux heures après midi. Le cours du Tagum, qui se fraye un passage au milieu d'une plaine d'alluvions, décrit une foule de sinuosités qui ne peuvent figurer sur la carte; les rives, d'abord basses, couvertes de palétuviers et de cogon, s'élèvent un peu en aval de *Bincuñgan, rancheria de Moros* assez importante, où je m'arrête à six heures p. m. C'est ici que fut massacré par surprise, il y a quelques années, l'infortuné D. Jose Pinzon, gouverneur de Davao, avec une partie de son escorte. Ces misérables pirates de Bincuñgan me témoignent beaucoup de mauvaise humeur, mais rien de plus, car ils ont payé cher leur trahison; l'un d'eux cède à mes gens quelques vivres dont il demande six réaux (3 francs 75), puis, avec un air méfiant, il refuse d'en recevoir le prix en argent et prend en échange une brasse de *coco crudo* qui m'a coûté deux réaux.

7 novembre. — Le cours du Tagum devient plus sinueux et moins profond. Les sondes donnaient d'abord 5 mètres, maintenant le fond tombe parfois à 1 mètre et même moins; ma grande banca touche souvent. Je fais très peu de chemin et je n'arrive qu'à six heures du soir à Babao, premier village mandaya. Les habitants s'enfuient en me voyant accoster.



Gravé par Erhard

Itinéraires de Davao à Butuan; de l'anse Baguian au lac de Maïnit et à Tubay; de Bunauan à Bislig, Mati et Kuavo, par le docteur J. Montano.

Le tirant d'eau de mon embarcation la rendant inutile, il faut la renvoyer à Davao avec son équipage et obtenir des Mandayas des pirogues légères et des rameurs. Mon interprète, chargé de présents, est envoyé dans la forêt à la recherche des fugitifs; il m'en ramène quelques-uns, mais, ainsi que je le craignais, le drôle est loin de parler couramment le mandaya; heureusement ce dialecte a beaucoup d'affinité avec le bisaya; après une interminable conversation entravée d'un côté par la stupidité et l'effarement des indigènes, facilitée de l'autre par de nombreuses libations, nous arrivons à nous entendre. J'aurai demain trois légères embarcations qui sont amarrées à la rive et six rameurs qui les ramèneront lorsque la rivière ne sera plus navigable. Le salaire est fixé sans difficulté à une quantité quotidienne de riz, de tabac, de laiton et de verroteries.

8 novembre. — Au moment du départ, plus de rameurs; tous les hommes ont fui de nouveau dans les bois; les femmes restées dans les cases me regardent d'un air hébété, sans qu'il soit possible de leur arracher une parole. Pendant que mes muchachos cherchent les rameurs, midi arrive. J'observe le soleil, et le calcul de l'observation me donne un triste résultat : je suis par 7° 27′ 3″ latitude nord: Davao étant situé par 7° 1′ 34″, je n'ai gagné que 25′ 29″ = 47 kilomètres, dans le nord; pour atteindre Surigao (9° 47′ 53″), il me reste encore à franchir une distance qui égale, à vol d'oiseau, 261 kilomètres.

Les Mandayas sont introuvables, mais les embarcations promises sont toujours amarrées à la rive. Tout

1. Grains.

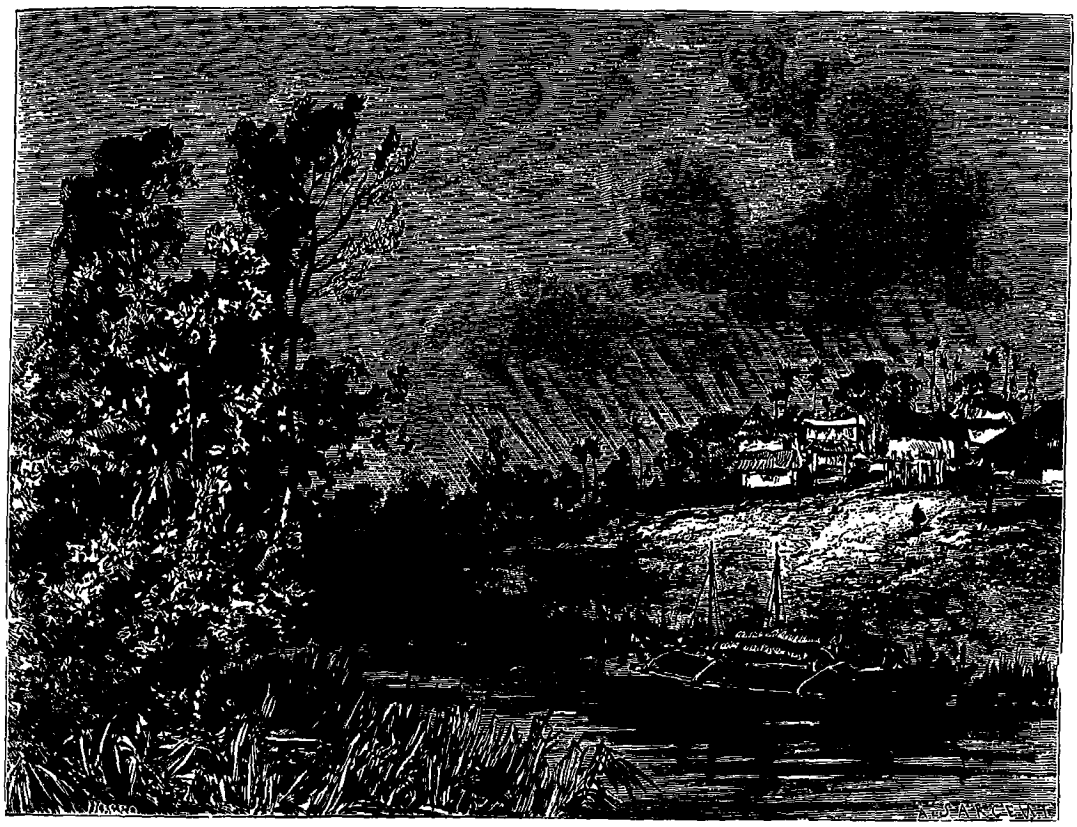
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon *casancapan*[1] est embarqué dans ces trois pirogues; je renvoie à Davao la banca de don Basilio et me mets en route avec mes quatre *muchachos* et mon soi-disant interprète. Quoique cet équipage soit notoirement insuffisant, mes hommes luttent contre le courant sans la moindre observation.

Une des pirogues, gravement avariée, coule à pic; j'abandonne au fond du Tagum son chargement, qui ne m'est pas indispensable; au même moment j'aperçois sur la rive un jeune Mandaya qui nous contemple d'un air stupide; je le prends à bord et lui mets un aviron entre les mains; il rame aussitôt sans autre explication; j'ai maintenant trois rameurs par embarcation.

A un mille en amont de Babao, le Tagum reçoit un affluent, le *Sahug*. Après quelques hésitations provoquées par les renseignements contradictoires que j'arrache à ma nouvelle recrue, je me décide à m'engager dans le *Sahug;* vers quatre heures après midi, je m'arrête à *Mapawa*, village mandaya assez peuplé.

Tous les indigènes se pressent, à distance, et me regardent comme une bête curieuse, sans aucun signe de bienveillance ou d'hostilité : mes muchachos se mêlent aux habitants, c'est la meilleure manière de



Bincungan, village moro. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

rompre la glace, les Mandayas entrant volontiers en rapport avec ces hommes dont le teint est comme le leur, d'une nuance sombre. Je vais aux environs tirer quelques oiseaux; au premier coup de fusil, plusieurs Mandayas qui me suivaient à distance culbutent les uns sur les autres et s'enfuient en poussant des cris de terreur. Je les appelle en vain, je ne puis les rejoindre qu'à Mapawa, où ils sont en train de semer l'alarme. J'arrête l'émotion populaire en désignant à quelques vieillards un gros callao perché sur un arbre. Je tire l'oiseau, qui tombe avec fracas; je le leur donne, et leur affirme que *mes foudres* ne sont redoutables que pour les sangliers et les voleurs. Une bouteille de vin, que ces naturels préfèrent au rhum, quelques miroirs et quelques colliers assurent la tranquillité et même font naître la bienveillance. Une femme m'apporte deux œufs, des esclaves aident mes gens à cuire mon dîner.

Longtemps après le coucher du soleil, les cases résonnent de rires et de chansons; quand le silence s'est établi, un vieux devin élève la voix et psalmodie une longue litanie d'incantations; il paraît invoquer la lune, dont les rayons éclairent merveilleusement les cases endormies au milieu des bananiers; il se tait

1. Bagage, en bisaya.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfin, mais alors une dispute horrible, furieuse, éclate entre un mari et sa femme, et tous les Mandayas des deux sexes ne tardent pas à y prendre part; malheureusement il faudrait avoir recours au latin pour rapporter les péripéties héroï-comiques de cette scène qui me révèle un côté entièrement nouveau des mœurs conjugales du pays.

9 novembre. — Départ à 6 h. A. M. Les habitants de Mapawa m'affirment que le *Libaganum* vient d'un lac situé à l'ouest, tandis que le Sahug prend sa source vers le nord; je continue donc à remonter le cours de ce dernier. Pendant cette journée, j'ai toujours assez de fond; pas d'obstacles, sauf quelques arbres couchés en travers du Sahug, qui ne résistent pas longtemps à mes muchachos armés de haches, outils autrement sérieux que les *bolos*. Mais le Sahug décrit des boucles de plus en plus étroites et forme d'innombrables péninsules dont les isthmes n'ont souvent pas plus de 50 à 60 mètres de largeur; aussi, quoique faisant assez de chemin, je m'élève peu dans le nord, et la latitude observée à midi près de l'embouchure du rio *Hilug* ne me donne que 7° 29′ 48″. Sur les petits promontoires que baigne le Sahug s'élèvent souvent des cases entourées de quelques petites plantations de patates et de riz; je croise des pirogues qui, moins chargées que les miennes, filent comme un trait.

A 3 h. 30 p. m., je suis à *Kalibuhassan*, centre important, car il compte jusqu'à cinq cases, nombre que je n'ai pas encore observé jusqu'ici. C'est le type du village mandaya.

Kalibuhassan est situé sur un promontoire élevé, qu'un isthme étroit rattache à la rive; les cases sont perchées à 12 et 15 mètres du sol sur des pieux et sur des arbres; leur toit, à deux pentes, formé de lames de bambou imbriquées, est excessivement bas; aux deux extrémités de l'arête médiane, deux chevrons dépassent la toiture, avec laquelle ils font un angle opposé par le sommet; ils portent un panache en crin, destiné à conjurer les esprits[1]. Autour des cases règne une haute palissade de pieux aigus; cette enceinte est flanquée en dehors et en dedans de *trous de loup* profonds, hérissés de lames de bambou effilées; leur orifice est dissimulé sous une couche de branchages et de détritus. Sur la rive, une perche trifurquée supporte une tablette où sont déposés des bananes et du riz, offrande à *Limbucun*, la tourterelle sacrée, à laquelle tous les Mindanais paraissent décidément rendre hommage. Comme toujours, une émotion passagère se produit à mon arrivée; tout rentre bientôt dans l'ordre au moyen de quelques cadeaux, et, pendant que je me baigne, j'aperçois les indigènes qui m'observent, afin de s'assurer, ainsi que me le rapportent plus tard mes muchachos, si l'homme blanc a le corps aussi velu que le visage.

1. Les cases des Dayaks de Bornéo offrent beaucoup d'analogie avec celles des Mandayas. Voyez l'ouvrage de M. Carl. Bock : *Up the Mahakam River and down the Barito*, London, 1883.

Désireux d'économiser mes vivres, je demande quelques œufs et quelques poulets; mais les ressources de ces pauvres gens sont insignifiantes, et ils n'osent toucher à rien en l'absence de leur chef, qui a été appelé auprès de son suzerain, le dato *moro* de Bincungan. Quelque dégénéré que soit l'islamisme des Malais du golfe de Davao, il donne encore au misérable dato de Bincungan assez de prestige pour maintenir dans une étroite obéissance des Mandayas qui par la race et le courage sont au moins ses égaux.

Les Mandayas sont vigoureux, souvent sveltes et barbus, mais ordinairement ils se rasent la barbe ainsi que les sourcils; leur visage, développé en largeur, est remarquable par la saillie des pommettes; malgré ce caractère, leur physionomie n'est pas désagréable, grâce à leurs grands yeux noirs voilés par de longs cils.

Je donne quelques colliers aux enfants qui se vautrent dans la fange de la rive; alors un parent du chef s'approche de moi. « Je vois bien, me dit-il, que tu es un *kumun* (frère), monte dans ma demeure et dors en paix. »

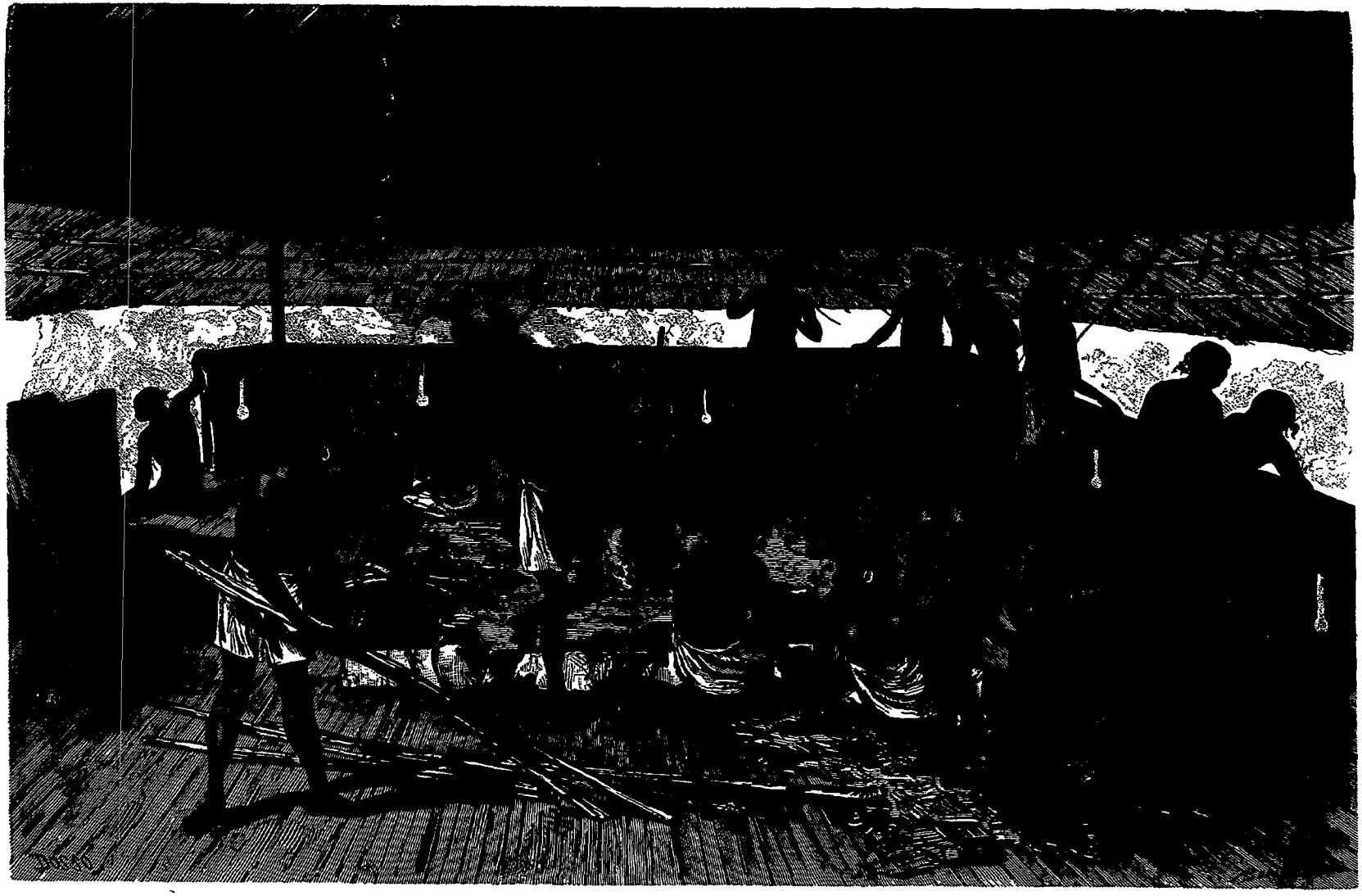
Deux bambous entaillés, réunis bout à bout par une forte épissure de bejuco, donnent accès dans l'intérieur de la case. On retire cette échelle primitive dès le coucher du soleil. La case n'a ni porte ni fenêtre: l'air et la lumière y entrent, en quantité trop faible, par un intervalle ménagé entre les murs et le toit; cette ouverture, qui fait le tour de l'unique pièce du logis, est destinée à la défense; en outre, les planches qui forment les parois, grossièrement débitées à coups de *bolo*, sont percées de meurtrières exactement semblables à celles de nos châteaux du treizième siècle. La fumée sort par où elle peut et, par moments, pas du tout. Le mobilier est presque nul, quelques provisions, quelques nattes, un rouet et un métier primitif, car les Mandayas fabriquent, comme les Guiangas et les Bagobos, de solides *dagmays*. Les armes abondent: arcs et flèches à pointe de bambou, poignards, lances et bolos en fer, forment un véritable arsenal.

10 novembre. — Départ à 7 h. A. M. Avant de partir, le jeune Mandaya embarqué le 8 près de Babao se jette à mes pieds et me supplie de ne pas l'emmener plus loin; il se croit déjà esclave et paraît surpris d'être congédié avec une quantité raisonnable de cotonnade. Il résiste d'ailleurs à toutes les offres que je lui fais pour le décider à m'accompagner; « c'est vrai, me dit-il, avec toi je mange tant que je veux, mais si j'allais plus loin on me couperait la tête. »

Les rives du Sahug sont désertes; son cours, dont la direction générale est au nord, continue à être aussi sinueux. La latitude de midi me donne 7°32′53″; je n'ai gagné que 3′ 5″ environ dans le nord = 5ᵏᵐ,5 depuis vingt-quatre heures; sur une très petite partie de son cours, les rives coupées à pic sont constituées par d'épaisses couches de glaise stratifiées horizontalement, sur une hauteur de 4 à 6 mètres; partout ailleurs une végétation inextricable couvre le sol.

A 4 h. 15 p. m., j'arrive à *Nagta;* ce sont les pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une case mandaya. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mières cases que j'aperçois depuis ce matin; le décor, les personnages et leur attitude sont exactement les mêmes qu'à Kalibuhassan.

11 novembre. — En m'éveillant dans mon embarcation, je me trouve au niveau de la rive qui, hier soir, me dominait de 5 mètres; dans la nuit, une crue du Sahug a comblé la différence; impossible d'avancer à cause de la violence du courant. En me promenant au milieu du village, je tire, de très loin, un oiseau à demi caché dans le feuillage; il tombe, c'est un *Limbucun!* Les Mandayas paraissent fâchés; mais, soit plaisir de recevoir quelques cadeaux, soit réflexions sur la puissance de mes armes, cette mauvaise impression est bientôt dissipée.

12 novembre. — Le Sahug a baissé; départ à 7 h. 25 A. M. Le Sahug devient plus encaissé; les berges de la rive gauche atteignent 12 mètres; partout de nombreux bouquets de *tawintawin*. A 3 h. 30 p. m., je m'arrête chez *Daug*, dato mandaya qui paraît assez puissant; les cases sont élevées à des hauteurs de plus en plus vertigineuses; du haut de ces observatoires, on voit bien la contrée occupée par des collines assez raides, couvertes de forêts; nulle trace de défrichements, sauf quelques champs minuscules autour des habitations. Daug est plus expansif que ses voisins; nous faisons des affaires, et je reconstitue ma provision de riz.

13 novembre. — Départ à 7 h. 15 m. A. M. A midi, je ne suis encore que par 7° 38′ 38″; plusieurs arbres en travers du Sahug nous donnent beaucoup de mal; mes muchachos sont fatigués. Arrêt à deux heures quinze au confluent du *Maggum*. Ici il y a deux villages mandayas voisins; *Tilacan* est le plus considérable; impossible d'obtenir des renseignements précis sur le cours du Sahug et les routes de terre. Dans l'incertitude et malgré les difficultés prédites, je me décide à continuer ma route par eau, surtout à cause des chronomètres, qui, transportés à dos d'homme, se dérangent si facilement.

14 novembre. — Départ à 6 h. 15 m. A. M. Le Sahug ne se contente plus d'être sinueux, maintenant son cours est plein de rapides et de cascades; il faut décharger les embarcations, leur frayer un chenal au travers de ces barrages naturels, les hisser et les remorquer contre un courant furieux. Les roches qui forment ces obstacles sont des calcaires blancs compacts mêlés à d'énormes blocs de polypiers, sans doute du genre *Astrea*, et pareils à ceux qui se multiplient dans le golfe de Davao : nouveau signe du soulèvement récent de cette partie de Mindanao.

Il pleut à torrents, mes hommes sont surmenés, leurs pieds se couvrent d'ampoules et d'ulcères; et j'ai peu gagné vers le nord, tous les crochets du Sahug se succédant à l'est; solitude absolue. A 4 h. 25 m. p. m., je m'arrête dans une gorge profonde, sur une grève adossée à une forêt magnifique, dont le calme et le silence rappellent les enchantements des *Mille et une nuits*.

15 et 16 novembre. — Toujours pluie, rapides, cascades, paysages merveilleux et fatigue extrême. Rencontré une esclave de pure race négrito. Parmi les roches, toujours beaucoup de blocs de polypiers; les collines au milieu desquelles roule le Sahug deviennent peu à peu des montagnes couvertes d'un épais rideau de lianes et de ficus.

17 novembre. — Les blocs de polypiers abondent dans les rapides, ils constituent environ la moitié des roches qui encombrent le lit du Sahug. A un passage des plus difficiles, je tire quelques oiseaux; trois Mandayas armés de lances et de poignards accourent au bruit. Ils pêchaient près de là; ils se joignent volontiers à nous pour enlever les bancas; le mauvais pas franchi, fort satisfaits de mes présents, ils vont me chercher des vivres; ils reviennent une demi-heure après avec douze bananes et un poulet de la grosseur d'un pigeon! Une forte quantité de laiton et de cotonnades décide l'un d'eux à me suivre pendant le reste de la journée, ce qui lui impose un travail pénible, mais ne l'éloigne guère, car nous avançons à peine. Le soir venu, le Mandaya refuse d'aller plus loin, à aucun prix. « Tant que je serai avec toi, me dit-il, je ne risque rien, car tu as des éclairs et des tonnerres dans ta main; mais je ne puis te suivre toujours, et quand je t'aurai quitté, Husip me coupera la tête.

— Husip?

— Husip, le grand dato; tu le trouveras là où le Sahug ne laisse plus passer une embarcation.

— Es-tu en guerre avec Husip; lui as-tu pris quelque esclave?

— Non, mais Husip me coupera la tête. »

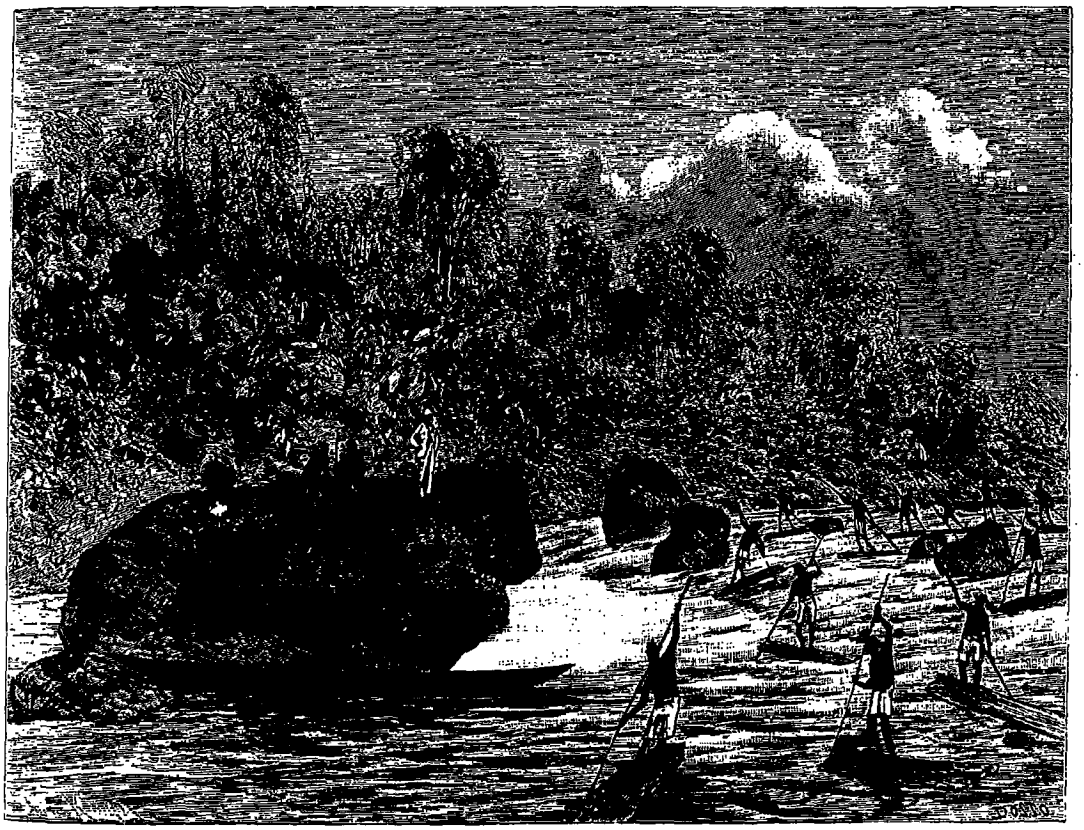
Ainsi, je me heurte toujours aux mêmes craintes; depuis Babao je voyage dans le *pays de la terreur*. Pour tout Mandaya, s'éloigner de sa case, c'est encourir l'esclavage ou la mort. Les mœurs déjà observées chez les Bagobos s'épanouissent ici sans obstacle dans toute leur atrocité. Les Mandayas s'entassent dans des cases peu nombreuses, non seulement parce que la construction de ces habitations à 10, 15 et même 20 mètres au-dessus du sol exige un travail immense, mais encore afin que les défenseurs soient toujours en nombre pour repousser une attaque. Dans ces demeures aériennes, on n'est jamais sûr de voir se lever le jour. Au milieu de la nuit, le toit de bambou sera peut-être enflammé par des flèches garnies de résine, et les assaillants, formant *la tortue* avec leurs boucliers, abattront à coups de *bolo* l'arbre ou les pieux qui supportent les cases. Dans ces assauts, l'assaillant est presque toujours vainqueur, car les coups des défenseurs portent mal dans l'obscurité, et quand la case est abattue, meurtris ou blessés par sa chute, embarrassés dans ses débris, ils ne peuvent plus opposer une résistance sérieuse. Les Mandayas tuent en vue du butin, mais aussi sans idée de lucre, pour l'*honneur;* ils ont un mot spécial, *bagani* (littéralement *meurtrier*, mais le vrai sens est *vaillant*), pour désigner celui qui a coupé soixante têtes. Ces baganis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les seuls qui, vérification faite de leurs exploits devant la tribu assemblée, aient le droit de se coiffer d'une espèce de turban d'étoffe écarlate. Et tous les *datos* ou chefs sont baganis ! Ces mœurs, qui ont tant d'analogie avec celles des Dayaks de Bornéo et de beaucoup d'autres tribus de l'intérieur des îles de la Malaisie, expliquent suffisamment la dépopulation des rives du Sahug, la misère des habitants et leur insurmontable répugnance à se joindre à mon petit équipage, dont les forces s'épuisent rapidement.

Ce régime atroce est normal dans l'intérieur de Mindanao, et les Mandayas ne vivent pas d'une façon plus misérable que leurs voisins. Ils sont considérés au contraire comme les plus anciens et les plus illustres habitants de l'île; ils forment l'aristocratie de la région, et les Manobos, les plus puissants, les plus redoutés des insulaires, sont très fiers d'acquérir par le rapt ou par le mariage des femmes *mandayas*. Néanmoins, si les Mandayas ne sont protégés à bref délai par la civilisation espagnole, il n'en restera bientôt que le souvenir; car, constamment sous le coup des attaques de leurs voisins, ils se font de plus entre eux une guerre impitoyable.

18 novembre. — Journée très pénible; le Sahug



Radeaux mandayas (voy. p. 80). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

n'est plus qu'une succession de rapides et de chutes; après avoir franchi l'obstacle, on tombe invariablement dans un bassin profond de 5 à 10 et 12 mètres; après quelques coups d'aviron, on arrive au pied d'un nouvel obstacle; ainsi de suite. Quelques Mandayas m'aident un moment, mais refusent d'avancer toujours, par crainte du terrible *Ilusip*. Des éboulements laissent voir la constitution des collines de la rive, sable fin; partout conglomérats en voie de formation. Averses fréquentes, observations astronomiques impossibles; je ne sais plus où je me trouve. Mes muchachos ont les pieds en sang; mon épiderme, moins résistant que le leur, est dans un état pire.

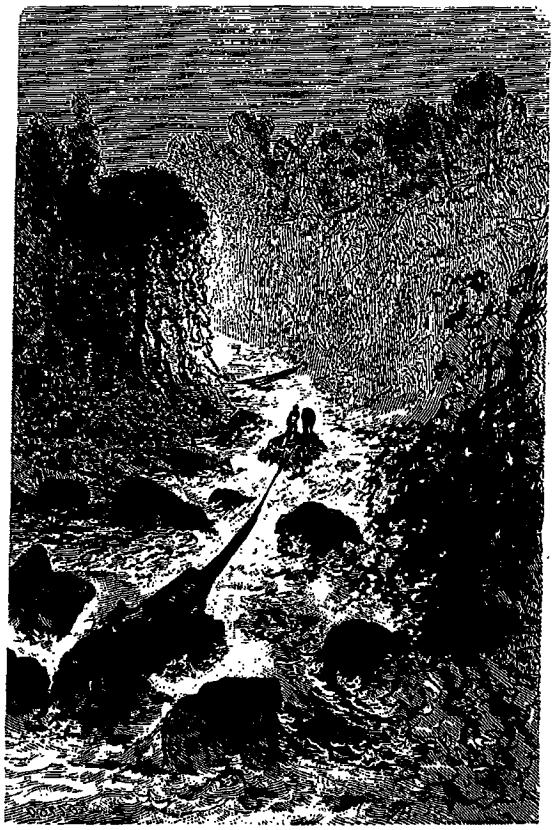
19 novembre. — Pluie torrentielle; crue sensible du Sahug qui permet de passer beaucoup de rapides sans y pratiquer de chenal, mais le courant et les tourbillons deviennent presque insurmontables. Nul indice d'habitation; à quatre heures de l'après-midi, trouvé un gros affluent (tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici étaient sans importance), qui se confond avec le Sahug sous un angle très aigu. Où est le Sahug? Nul moyen d'information; remonté le courant, qui paraît venir le plus directement du nord. A cinq heures vingt, campé sans vivres, sur un rocher élevé à l'abri de la crue.

20 novembre. — A neuf heures du matin, nous nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettons péniblement en route; l'excitation de la marche secoue un peu mes hommes, qui ne peuvent plus entrer dans l'eau sans de cruelles souffrances; nous passons quelques rapides atroces; à onze heures, un radeau attaché à la rive fait soupçonner quelques cases; trois muchachos partent en reconnaissance dans la forêt; ils reviennent sans avoir rien vu; nous passons encore quelques rapides.

Les hommes blessés, à jeun depuis la veille, sont incapables de nouveaux efforts. Une distribution de café et de tabac ranime un peu ceux qui n'ont pas la fièvre. A midi, je puis prendre la hauteur du soleil, dont le calcul me donne 7°46'28". En sept jours, depuis le 13, je ne me suis élevé dans le nord que de 7'50" (environ 14kil,5)!



Un rapide sur le Sahug. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Cependant il faut prendre un parti. Husip ne peut être loin; je décharge complètement la plus légère de mes embarcations, et j'y fais monter les deux plus valides, Marcello et Francisco le cuadrillero; je leur donne mes fusils comme porte-respect, car, quelque soin que j'en aie pris, l'humidité de ces derniers jours a mis armes et munitions à peu près hors d'usage; il faut dix minutes de préparatifs pour charger mon Lefaucheux, et la moitié des coups ratent. Mes ambassadeurs partent avec la mission de trouver Husip et de le décider à m'envoyer des rameurs. La petite pirogue, débarrassée de son chargement, tire à peine quelques pouces d'eau; mes deux muchachos la manient facilement, et je les perds bientôt de vue.

21 novembre. — A sept heures du matin, glissant rapidement au milieu de l'écume des rapides, arrive toute une flottille de radeaux montée par des Mandayas. Séduit par les promesses de mes ambassadeurs, le puissant Husip amène toute sa tribu pour me remorquer.

Le radeau mandaya est facile à fabriquer; trois tiges de bambou maintenues par un lien de rotang en font tous les frais. L'homme qui le monte se tient debout et se sert de sa lance comme d'une gaffe; tous ces Mandayas, nus et coiffés d'une espèce de chapeau à claque, ont une physionomie des plus étranges.

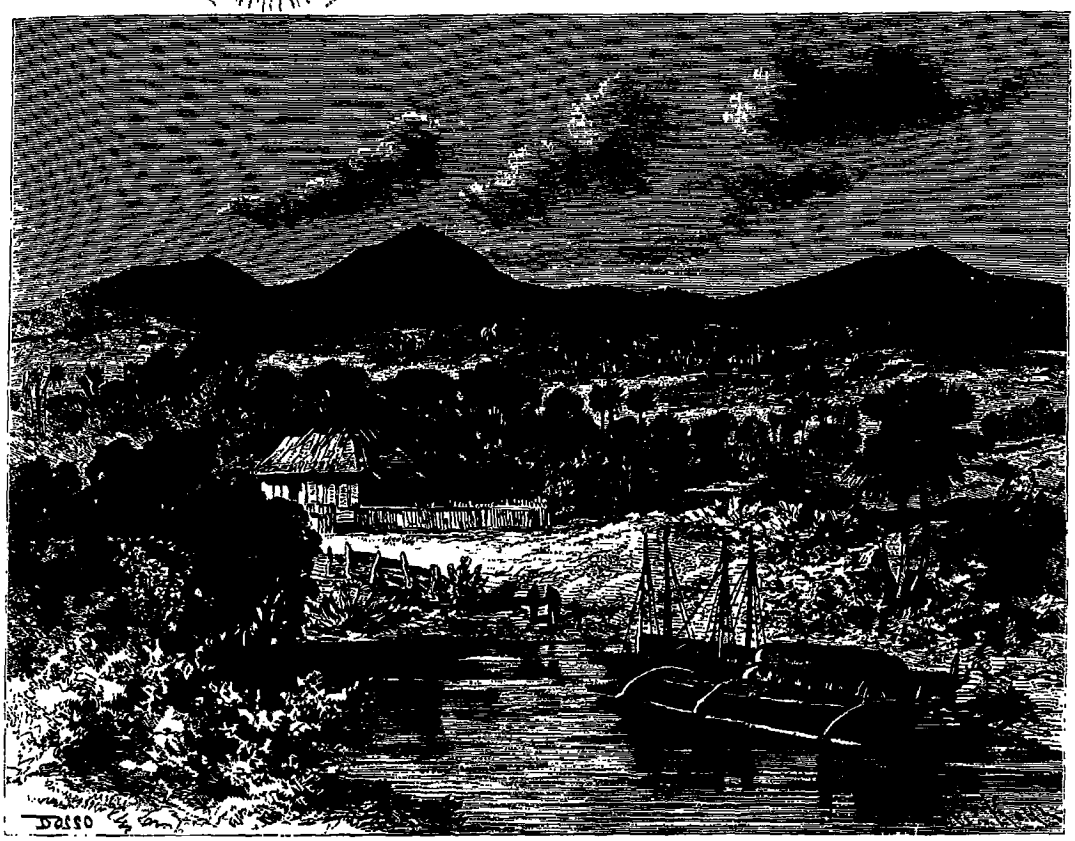
Quelques verres d'eau-de-vie, tout ce qui me reste, mettent Husip en belle humeur; il me dit que l'Agusan n'est pas loin, que je le trouverai sur le versant opposé des montagnes qui nous entourent; sur son ordre, les radeaux sont abandonnés au cours de la rivière. Les Mandayas s'attellent aux remorques en filin de mes embarcations, dont la souplesse et la résistance excitent leur admiration; un frère de Husip frappe frénétiquement sur un gong en bambou. Les Mandayas s'animent, et bientôt je suis enlevé au milieu des rapides avec des cris et un fracas qui dominent celui du Sahug. Des embarcations, fussent-elles cuirassées, ne résisteraient pas longtemps aux frottements que subissent mes pauvres bancas déjà fortement avariées et traînées sur les rochers avec une sorte de furie. Heureusement nous abordons bientôt chez Husip, au pied du mont Hoagusan (latitude nord 7°50'40"; longitude est de Paris, 123°39'30"; altitude, 100 mètres).

Husip me fournit des porteurs, avec lesquels j'arrive, non sans encombre, au rio Agusan, où je m'embarque le 24; je suis le 26 à Bunauan (8°8'58" latitude N. et 123°33'53" longitude E.), et le 8 décembre à Butuan (8°55'25" latitude N. et 123°13'37" longitude E.); j'arrive le 16 à Surigao, chef-lieu de la province du même nom.

J. Montano.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arroyo sur la côte orientale de Mindanao (voy. p. 90). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE AUX PHILIPPINES,

PAR M. LE DOCTEUR J. MONTANO[1].

1879-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Surigao. — Lac de Maïmit. — Côte orientale de Mindanao.

Je suis admirablement bien accueilli à Surigao par le gouverneur, M. le colonel Don Alberto Raccaj y Milagro, et par le R. P. Ramon Luengo, supérieur des Missions, religieux du plus aimable caractère et d'un profond savoir. Comme tous les missionnaires que j'ai vus et que je dois rencontrer encore à Mindanao, le P. Luengo appartient à la Compagnie de Jésus. Pendant mes diverses stations à Surigao, je loge chez M. D. Carlos Herrera, *négociant* espagnol, et chez le R. P. Luengo. Tous ces messieurs me témoignent une obligeance à toute épreuve; leur autorité, leur influence, leur connaissance du pays, ils mettent tout à ma disposition avec un empressement et une cordialité que je n'oublierai jamais.

Le P. Luengo me dit que, puisque je cherche des crânes, je ne saurais arriver dans un lieu plus favorable, et le jour même il envoie un émissaire dans l'île de *Dinagat* pour rapporter ceux qu'il y a vus. D'après son avis je me rends à *Taganaan* sur l'océan Pacifique, dans l'embarcation de M. Herrera, qui veut bien me servir de guide.

Nous arrivons à Taganaan avec une vitesse vertigineuse en profitant des courants de marée, qui atteignent cinq ou six milles à l'heure; cette partie de la pénin-

1. Suite et fin. — Voy. t. XLVII, p. 97, 113 et 129; t. XLVIII, p. 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sule de Surigao est abritée par de nombreuses îles; la mer y est calme, et les difficultés de la navigation consistent dans les tourbillons dus aux chocs des courants contraires, qui en certains points se brisent les uns contre les autres. Ce fait est la conséquence de la différence des heures des marées sur les côtes est et ouest de la péninsule de Surigao; quand la mer est basse dans la baie de Butuan, elle est étale sur la côte du Pacifique. Les marées des Philippines présentent du reste de telles anomalies qu'elles ont reçu le nom de *locas* (folles), et que pendant longtemps on a désespéré de connaître les lois auxquelles elles obéissent. Les nombreuses îles de l'archipel opposent un obstacle à la libre propagation de la marée qui se forme dans le Pacifique; à cette cause d'irrégularité se joint celle qui provient du rapport variable des ondes diurne et semi-diurne. La combinaison de ces divers facteurs produit les résultats les plus bizarres; ainsi à Basilan il n'y a jamais qu'une seule marée par jour, tandis qu'à Zamboanga le même fait ne se produit que pendant seize jours du mois lunaire.

Je trouve à Taganaan le R. P. Jaime Plana, grand amateur d'histoire naturelle, qui fait immédiatement armer sa banca et me conduit dans le petit îlot où se trouve la grotte de *Tinagho* (le Secret), et qui, malgré son nom, n'en est plus un pour personne. Elle renferme un grand nombre de squelettes, couchés pêle-mêle dans des cercueils en forme de pirogue. La fragilité de tous ces débris est extrême; dans le nombre je recueille cependant quelques exemplaires en bon état et fort intéressants, car ils démontrent qu'à une époque déjà éloignée les races *malaise*, *manobo* et *négrito* coexistaient sur ce point. Le P. Plana m'offre de prendre dans ses collections tous les objets qui peuvent me convenir.

20 décembre. — Je me mets en route pour visiter le lac de *Maïnit*, situé au centre de la péninsule de Surigao; je reviens à la côte après avoir traversé ce lac remarquable en descendant le rio *Tubay* qui lui sert de déversoir.

En arrivant au village de *Tubay*, je me sens envahi par un malaise inexprimable; je monte instinctivement dans la première case que je rencontre et je me couche dans un coin; j'ai à peine la force d'ordonner à Marcello, sous peine de châtiments terribles, de faire griller des cailloux pour tâcher de me réchauffer. En proie à une céphalalgie et à une rachialgie atroces, je perds connaissance; quand je reviens à moi, incapable de faire un mouvement et même d'élever la voix, la case présente un aspect singulier. A la lueur de bougies trouvées dans mes bagages, les cuadrilleros du village et mes muchachos ont engagé une frénétique partie de *monte;* une demi-douzaine de filles bisayas, tirées je ne sais d'où et manifestement ivres, entourent les joueurs et leur versent du vin de *nipa* dans une tasse de cuir, que ces coureuses ont dû prendre dans ma poche. Me croyant mort ou mourant, mes hommes ont jugé que leur devoir le plus urgent était de dépenser les piastres gagnées dans la journée en passant un rapide. La colère me donne des forces; saisissant un *bejuco*, je tombe à bras raccourci sur les joueurs, qui, frappés d'épouvante à mon apparition inattendue, se sauvent par toutes les ouvertures en poussant des *Aroy!* lamentables et en se bouchant les oreilles, geste qui est chez les Bisayas le signe de la plus profonde terreur. Épuisé par cet effort, je retombe dans mon coin, en proie au délire.

Le lendemain matin, l'accès est passé; cuadrilleros et muchachos ont la mine confuse de gens qui s'apprêtent à recevoir une solide correction. Je me contente, comme toujours, de proférer des menaces terribles, moins odieuses mais aussi inutiles que les coups; tant que je serai en état de commander, je suis sûr de mes hommes; pour m'obéir, ils exposeraient leur vie sans murmure; si par hasard je perds connaissance, le souvenir du châtiment ne les empêcherait pas de suivre les impulsions de leur insouciante nature.

1er janvier 1881. — L'année s'ouvre par un *baguio* (tempête) d'une violence excessive; la fièvre et le mauvais temps me retiennent à Tubay quand j'ai tant à faire aux environs. Le *capitan* du village comprend un peu l'espagnol, mais est complètement stupide; même en parlant, il paraît endormi, comme tous ses administrés; il me procure quatre œufs et six camotes, au prix des plus grands efforts, me dit-il; par des menaces ridicules à force d'être exagérées, je parviens à lui arracher encore quelques feuilles de tabac humide. Je paye tout sans compter, au décuple de sa valeur; le capitan devrait donc se remuer et m'apporter quelques vivres; mais il faut en prendre son parti, tous ces *Manobos conquistados*, anciens et récents, sont d'une atonie incurable.

3 janvier. — Le vent tombe; je puis prendre la mer pour rentrer à Surigao; le 4, je double en plein jour la pointe *Bilan*, où j'observe de larges bancs de polypiers, quoique les courants y soient très violents; les polypiers manquent au contraire sur toute la côte, de Butuan jusqu'ici, quelles que soient les profondeurs, ce qui porte à croire, malgré l'opinion reçue, que leur développement dépend plus de la nature du fond que de la tranquillité des eaux.

J'arrive à Surigao pour me mettre au lit, car la fièvre me reprend de plus belle; mais je suis chez le R. P. Luengo, dans un bon *convento*[1] tout neuf où rien ne manque; je ne saurais assez me louer des délicates attentions de mon hôte, de celles du R. P. Ramon Ricart, son vicaire, et de leur assistant, M. don José Ubach. Ces religieux, si indifférents pour eux-mêmes à tout bien-être, savent se procurer pour moi les mets susceptibles de rendre quelque vigueur à mon estomac délabré. Quelle différence avec Tubay! mes muchachos ont pris un petit air repentant dont je serais touché si je ne les savais incapables de résister à la première tentation.

1. Aux Philippines, *convento* désigne simplement le presbytère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une orgie interrompue. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je suis bientôt sur pied et me prépare à rentrer à Davao en prolongeant par mer la côte orientale de Mindanao. C'est la route la plus intéressante au point de vue de la géographie, objet principal de cette partie de mon voyage. En effet, les tracés récents ne vont au nord que jusqu'à la pointe *Cauit*, ils ne s'étendent au sud que du cap Saint-Augustin à *Baganga*. Si l'on compare le tracé de la côte entre Baganga et la pointe Cauit sur la carte de notre dépôt de la marine nº 2050 et sur celle de l'hydrographie espagnole nº 530, on verra combien sont grandes leurs divergences.

On m'avertit à Surigao qu'en cette saison ce trajet est impossible; mais je puis toujours essayer, quitte à revenir sur mes pas. Je fais donc mes préparatifs dans ce but, et je trouve chez tous les Espagnols qui habitent Surigao le concours le plus empressé. M. le colonel Raccaj, puis M. Carlos Herrera, m'invitent à dîner et me font l'honneur de boire au succès de mon entreprise. M. le Gouverneur veut bien s'employer pour moi, et, grâce à son intermédiaire, je loue la meilleure embarcation du pays montée par cinq robustes matelots bisayas; le colonel me donne en outre des lettres pour tous les *capitanes ou gobernadorcillos* de sa province, leur prescrivant dans les termes les plus formels de me procurer sur l'heure tout ce dont je pourrai avoir besoin.

Je quitte donc Surigao en gardant un souvenir bien reconnaissant des quelques jours que je viens d'y passer. Avant de partir, j'ai le plaisir de voir le R. P. Cirici, missionnaire de Dinagat, et de le remercier des crânes qu'il a eu l'obligeance de m'envoyer.

11 janvier. — Départ de Surigao à midi 45. A 5 heures après midi je suis à Taganaan, où je dîne avec le R. P. Jaime Plana et le R. P. Santiago Puntas, que j'ai déjà rencontré à Talacogon sur l'Agusan; le P. Puntas se rend à *Cantilan* sur le Pacifique : nous devons donc nous retrouver bientôt; nous nous souhaitons *mutuellement un bon voyage*. Je repars à 8 h. 15 p. m. pour profiter d'un courant de marée, et je mouille à 9 h. 45 dans une crique sur l'océan Pacifique devant le petit village bisaya de Placer. Après avoir fait mouiller deux *simpit* (ancres en bois), j'envoie mes gens coucher à terre, ne gardant avec moi que deux muchachos; un peu fatigué, je m'endors profondément.

12 janvier. — Je m'éveille à quelques encablures de la côte, seul à bord; pendant la nuit les muchachos se sont enfuis, et la banca a chassé sur ses ancres. Mes muchachos étaient partis de Surigao sans un *cuarto*, mais les matelots avaient encore quelques restes de mes avances, et, suivant l'usage entre Bisayas, la bande entière a passé la nuit à les boire. Heureusement le vent porte à terre; je hisse la voile et je suis bientôt en possession de mon personnel.

Départ à 6 h. A. M. Au sud de Placer la côte n'est plus que faiblement abritée par les îles; la brise fraîchit, la mer devient dure; à 11 heures, mes rameurs sont épuisés, car ils ont nagé pendant cinq heures contre le vent de nord-est. Je suis encore heureux de pouvoir mouiller à l'abri de *Cabgan*, îlot à un demi-mille au sud-est de *Gigaquit*.

La *colla*[1] s'établit; elle dure le 12 et le 13; c'est à peine si l'on peut se tenir debout sur la grève de l'îlot du côté du vent. Le 14, le vent faiblit un peu, et je constate que mon équipage a consommé quatre fois plus de vivres que de raison et a laissé avarier le reste. *Il faut aller à Gigaquit pour les renouveler.* Malgré l'état de la mer, les hommes embarquent sans dire un mot. Je fais mettre le cap sur l'embouchure du petit rio de Gigaquit, au sud-ouest de Cabgan; le vent qui souffle avec fureur du nord-est me fait franchir rapidement la zone des bas-fonds qui me sépare de la côte; à quelques encablures du rio, les vagues s'espacent et grandissent, mais leur déclivité n'est pas brusque, et la banca glisse facilement à leur surface. Sachant mes rameurs impressionnables et bruyants, j'ai à ce moment l'heureuse idée de faire amener les voiles, sauf le foc. L'eau prend une teinte terreuse, les lames deviennent de plus en plus espacées et verticales; nous sommes sur la barre. Une lame énorme fond sur la banca, l'enlève comme une plume pendant quelques brasses, puis la laisse derrière elle; la banca flotte en ce moment sur une eau jaune, terreuse, unie comme une glace; mais voilà que loin, bien loin à l'arrière, dominant cette surface plane, s'avance avec la rapidité d'une charge de cavalerie une lame régulière et verticale comme un rempart, couronnée d'une épaisse frange d'écume; le ciel est de plomb, le vent violent, l'aspect général vraiment sinistre;... au bout de quelques secondes, le choc se produit; la banca disparaît au milieu de tourbillons d'écume, avec un fracas qui couvre du moins les cris de l'équipage; la banca ne surnage plus que grâce aux balanciers, car elle est pleine d'eau, — mais nous avons avancé d'une demi-encablure, — *et mes hommes ont le temps de la vider en grande partie avant la lame suivante*; la même scène se répète huit à dix fois; un dernier choc nous lance dans le rio de Gigaquit.

Les diverses pièces de mon équipement chavirées, confondues, nagent doucement au fond de la banca: furieux, je prends le timonier à la gorge : « Dis-moi, misérable *tulisan*[2], comment oses-tu servir de pilote sans avoir jamais navigué par ici ?

— *Dispense Usted*, Señor, je connais parfaitement la côte.

— Alors, que ne me prévenais-tu de la difficulté de cette barre ?

— *Dispense Usted*, Señor, vous aviez l'air tellement en colère au moment du départ, que je n'ai pas osé vous faire d'observations. »

Sur le bord du rio s'élève le convento de Gigaquit; au moment où je vais y entrer, un Européen aussi mouillé que moi y arrive d'un autre côté : c'est le P. Puntas; nos vêtements collés au corps par la pluie

1. On désigne ainsi des pluies continuelles avec bourrasques fréquentes, durant plusieurs jours consécutifs.
2. Bandit (bisaya).

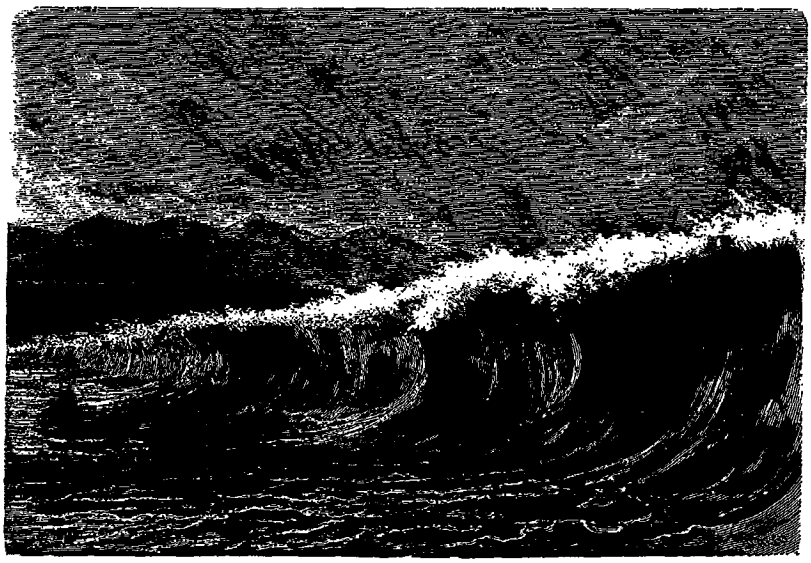
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les lames nous donnent une si singulière tournure, que nous ne pouvons nous empêcher de rire en nous abordant. Le R. P. Estevan Yepes, missionnaire de Gigaquit, accourt et m'accueille, comme tous ses confrères, avec autant d'empressement que de cordialité. Le convento est vaste, la toiture en tôle bien étanche: un bon feu allumé sous un hangar me permet de sécher et de nettoyer à l'aise mon équipement, longue besogne, car seuls les chronomètres, abrités dans leur caisse étanche, n'ont pas été mouillés.

Le R. P. Yepes me dit qu'en cette saison toutes les barres des rios qui se jettent dans l'océan Pacifique sont dangereuses et que celles de Gigaquit et de Catel sont les pires. Toutes les barres et les grandes lames des pointes, si redoutées des indigènes, ont la même cause. De novembre à avril, époque où souffle presque sans interruption le vent de nord-est, la mer se déchaîne sur la côte orientale de Mindanao, que rien n'abrite et qui n'offre aucun port. Les vagues formées dans l'immensité du Pacifique rencontrent brusquement les bas-fonds formés par les bancs de zoophytes; elles acquièrent alors une grande hauteur et brisent avec force en entourant la côte d'une ceinture d'écume qui se prolonge sans interruption depuis Placer jusqu'à la baie de Mayo.

Dans les environs de Gigaquit, la côte est constituée par des montagnes élevées et abruptes qui affectent toutes les directions et plongent dans la mer avec des pentes très raides. Les plantations d'abaca, le lavage des sables aurifères, l'exploitation des forêts, sont les principales ressources de la côte comprise entre Gigaquit et Surigao, bien plus civilisée que la région située au sud de Bislig.

16 janvier. — Le temps est de plus en plus défavo-



Barre du rio de Gigaquit. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

rable; impossible de prendre la mer; houle énorme, grains continuels, et c'est là, paraît-il, le temps normal jusqu'en avril ou mai! Cependant il faut faire une dernière tentative pour avancer vers le sud.

Saisissant une éclaircie, je franchis à marée basse la barre de Gigaquit et fais route, vent debout, sur la pointe *Tugas;* tous les efforts de l'équipage, relayé par les muchachos, sont infructueux; la banca reste presque stationnaire. Ces embarcations, dont quelques voyageurs vantent les qualités, sont au contraire détestables; les balanciers alourdissent leur marche, la forme de leur coque empêche d'y adapter un vrai gouvernail (on y supplée par un court aviron fixé à tribord arrière, moyen dépourvu de puissance et de précision); enfin leur stabilité disparaît par une forte houle dès qu'on ne gouverne plus vent debout. Dans les mouvements de roulis, le balancier qui est sous le vent heurte fortement les lames qui ont soulevé la banca, et les liens de rotang qui le fixent aux traverses ne tardent pas à se relâcher : c'est ce qui m'arrive; Francisco, envoyé sur le balancier de bâbord pour le consolider, est enlevé par une lame et disparaît en tourbillonnant; je laisse porter immédiatement et je suis assez heureux pour le repêcher au moment où il revient sur l'eau, dix brasses plus loin.

Cet accident me décide. Je renonce à gagner Bislig par mer; j'y arriverai plus tôt en traversant de nouveau Mindanao jusqu'à Bunauan; parvenu là, je franchirai la Cordillère qui se dresse entre le lac de Linao et l'océan Pacifique. En conséquence, je mets le cap sur Placer, où j'arrive difficilement; la brise, d'abord favorable, est trop fraîche et la mer démontée; le vent saute brusquement au nord et emporte ma grande voile : les hommes commencent à ne plus savoir ce qu'ils font; à ce moment, une banca désemparée passe à contre-bord avec la rapidité d'une flèche et se brise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le rivage de Placer avant que je puisse lui jeter une remorque; heureusement ceux qui la montent arrivent à terre; enfin je parviens à Taganaan à 7 h. p. m., où, en dînant avec le R. P. Jaime Plana et le frère don Pablo Aguilar, j'oublie les fatigues de cette pénible journée.

Mon hôte m'assure que les sinistres semblables à celui dont je viens d'être témoin sont très fréquents. Quand un Bisaya s'embarque, c'est toujours avec la même imprévoyance; il hisse sa voile et l'amarre solidement une fois pour toutes; les ris sont inconnus; on passe les barres à toute heure, et, bien qu'il se noie chaque année plusieurs indigènes sur celle de Gigaquit, l'exemple ne corrige personne. En principe, les Bisayas ne se mettent jamais en route par un mauvais temps; ils sont en conséquence peu marins et, quand un grain les surprend, perdent facilement la tête.

17 janvier. — Revenu à Surigao, j'y reste à peine quelques heures, le temps de saluer M. le colonel Raccaj et les Espagnols dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance. Le R. P. Luengo, en me faisant faire un excellent déjeuner, me reproche amicalement de n'avoir pas écouté ses conseils. Si je les avais suivis, je serais maintenant à Bislig, il est vrai; cependant il faut essayer souvent pour réussir quelquefois.

Je me remets en route à 1 h. 30 p. m. Après avoir doublé la pointe *Punsan*, me trouvant à 6 h. 30 p. m. sur la côte de la baie de Butuan par 9° 30′ environ de latitude, je constate nettement la différence des heures des marées sur les côtes est et ouest de la péninsule de Surigao, cause des courants alternatifs qui côtoient cette péninsule, et qui, dans les passes resserrées, atteignent une violence extraordinaire. En ce moment, la mer est complètement basse dans la baie de Butuan; d'après ce que j'ai observé il y a trois jours, elle est au contraire étale à Gigaquit.

Le 19, je suis à Butuan. Je remonte de nouveau l'Agusan, très lentement, car le rio subit une crue énorme qui m'empêcherait de lever aujourd'hui le tracé de son cours. Les nouveaux villages de Manobos *conquistados* sont fortement éprouvés par l'inondation. A toutes mes demandes de vivres, le capitan de *Guadalupe* répond : « Je meurs de faim. » Toutes les plantations sont détruites. A *Amparo*, les gens manquent aussi bien que les vivres. Les cases sont désertes et les habitants ont tout emporté, vivres et ustensiles. Le seul objet abandonné est un grand christ colorié couvert de plaies saignantes dont le regard mourant paraît plus triste encore dans la solitude du tribunal.

A *San Luis* on m'apprend que je suis cause de la désertion des habitants de Amparo, qui se sont *remontados*. En effet, en descendant l'Agusan, j'ai mesuré là plusieurs Manobos signalés comme appartenant à une tribu de la plus pure race. Cette cérémonie inexplicable leur a paru suspecte, et leur ancien dato, qui regrettait son indépendance, les a facilement déterminés à le suivre dans la forêt.

Mes observations astronomiques ont été une autre cause de méfiance pour les riverains de l'Agusan; la légende est déjà faite à ce sujet, et les Manobos de San Luis m'en font part naïvement. « Vois-tu, me disent-ils, ce n'est pas naturel; il faut que tu sois magicien pour regarder le soleil avec un instrument aussi extraordinaire (ils parlent de mon sextant). Cet instrument est enchanté : avec lui tu découvres les cases cachées derrière les montagnes, dans les plus épaisses forêts; tu traces leur situation sur ton papier; tu reviendras ensuite avec les *Castilas* et tu leur livreras tous les *Infieles*. »

Je regrette vivement d'avoir troublé à mon insu l'œuvre des missionnaires qui m'accueillent avec tant de cordialité. Il est étonnant que des désertions comme celle de Amparo ne se produisent pas plus souvent. La *reduccion* annihile le dato, et ne lui laisse qu'une femme; son autorité comme *capitan* ou *teniente* est essentiellement précaire; quant aux *sacopes* et aux esclaves, ils n'apprécient qu'à la longue les avantages du nouveau régime; leur imprévoyance ne s'inquiète guère des hasards de la vie sauvage et admet difficilement au contraire l'obligation de construire une case pour chaque famille, un tribunal, une chapelle, un débarcadère; le dato leur imposait bien le devoir de le suivre à la guerre, mais ce service leur plaisait, car ils y gagnaient quelque butin.

Cependant les désertions sont le plus souvent déterminées par les exactions des inspecteurs ou interprètes bisayas placés dans les villages des *nuevos conquistados* pour veiller sur eux et les instruire des premières règles de la civilisation. Les Bisayas n'acceptent ces situations que dans l'espoir d'en tirer profit par un commerce sans scrupules. Spéculant sur l'imprévoyance et sur la vanité des nouveaux convertis, ils leur vendent à crédit des vêtements, des *avalorios*, de la quincaillerie, pour des sommes considérables et à un prix excessif. Désespérant de s'acquitter jamais, les *reducidos* s'échappent quelquefois; mais leur créancier perd peu de chose, et s'il a obtenu le plus léger acompte, il a encore du bénéfice.

24 janvier. — Je retrouve à *Talacogon* le R. P. José Canudas avec qui j'ai déjà fait connaissance à *Bunauan*. Bientôt après arrive le R. P. Urios à la tête de ses cuadrilleros; il revient d'une expédition sur le haut Agusan, et ramène prisonnier deux *bagani* qui ont massacré des *nuevos christianos*; le Père a pris la peine d'infliger une correction exemplaire au bagani qui réclamait la tête de Lorenzo. Il paraît qu'il y a une recrudescence d'hostilités dans le centre de Mindanao; les Mandayas du rio Sahug viennent de surprendre et d'égorger les habitants d'un hameau dépendant de Dagohoy, et les Bisayas de Bislig sont en campagne contre les Mandayas des montagnes.

25 janvier. — Je me sépare des deux missionnaires, qui ont l'obligeance de ne me parler de la désertion de Amparo que pour m'affirmer qu'ils la regardaient depuis quelque temps comme très probable, et qu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

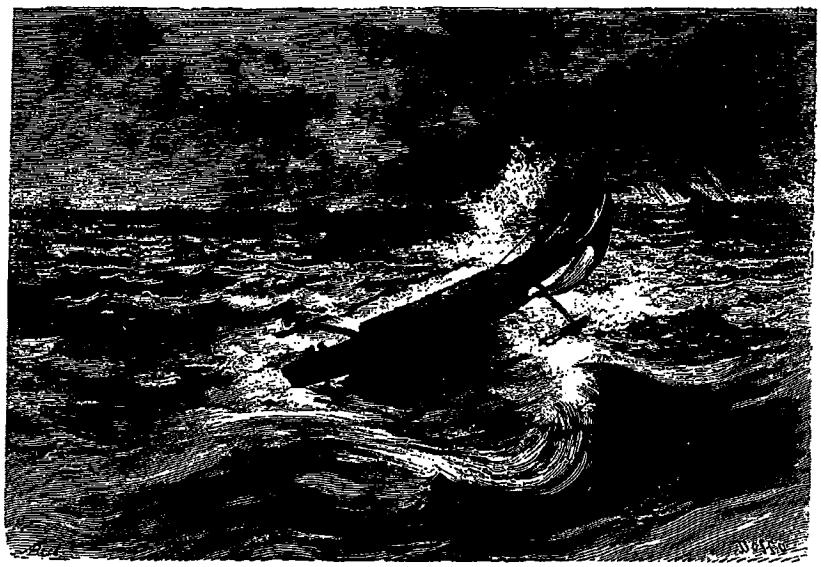
défaut de nos mensurations le dato eût facilement trouvé un autre prétexte.

Le courant de l'Agusan étant toujours très rapide, je ne suis que le 27 à Bunauan, où je change contre deux pirogues la banca prise à Butuan.

A partir de Bunauan, je quitte mon ancienne route et je remonte le *Simulao*, grossi et torrentiel, jusqu'un peu au-dessus de *Tudela*, mauvais village de Mandayas plus ou moins sincèrement convertis au christianisme. Le Simulao est encaissé entre des ondulations de terrain généralement peu élevées; ses rives, couvertes d'une végétation d'arbustes dominée par quelques *Maribuluc*, sont aussi désertes que celles du Sahug. Il pleut toujours, et, sous ce ciel gris, Tudela, perdu dans la fange, présente le lamentable spectacle d'habitations tombant en ruine avant d'avoir été achevées. Les habitants paraissent frappés de paralysie; les *marmots* eux-mêmes, accroupis dans les coins, restent silencieux tout en jouant avec des poignards en bois.

Cependant il me faut absolument des porteurs pour franchir le mont *Bucan* qui me sépare de Bislig: toutes les offres et les menaces restant sans succès, je me saisis du capitan de Tudela et lui déclare qu'il est mon prisonnier, que je l'emmène et qu'il ne reverra jamais les bords du Simulao. Il se décide alors à me fournir deux embarcations légères, trois hommes et quatre enfants de cinq à douze ans.

29 janvier. — Départ à 7 h. A. M. Il faut recommencer à passer laborieusement les rapides sous une pluie battante; du Simulao je passe dans le *Miaga* (8° 3′ 1″ latitude nord), puis dans le *Dugan*, ruisseaux sans importance. J'arrive le soir au pied du mont *Bucan;* en ce point, le Dugan présente une longue suite de



Un homme à la mer (voy. p. 85). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

rapides et de cascades d'un aspect imposant, qui coulent sur d'énormes masses d'andésites.

30 janvier. — Des roches de la même espèce recouvertes ou entremêlées de masses argileuses forment le col du mont Bucan (altitude 130 mètres); il se termine par un plateau légèrement accidenté, garni d'une végétation épaisse et peu élevée, parsemé de fondrières larges et profondes qui rendent la marche difficile; le plateau est sillonné de nombreux torrents dont la direction générale est sud. Le chemin est plus facile sur le versant est; mais mon guide, Mandaya stupide, s'égare. Pour arriver au rio Bislig, il faut marcher dans le lit inégal d'un torrent, dont une pluie battante grossit rapidement les eaux. Couché le soir dans une case de Mandayas.

31 janvier. — Encore une heure de torrents, puis j'arrive au rio Bislig, large et profond, où j'embarque dans deux périssoires qui manquent de chavirer au port, en ressentant les ondulations de la mer.

Comme toutes les rades de cette côte (à l'exception du golfe de Pujada), celle de Bislig est ouverte au nord-est et par conséquent intenable pendant la présente mousson. L'embouchure du rio Bislig offrirait un bon refuge si l'on opérait quelques dragages sur la barre, qui offre partout dix à douze brasses de fond, sauf en un point, dont la largeur n'atteint pas vingt brasses. Cette circonstance est bonne à noter sur une côte aussi inhospitalière.

Bislig, l'un des plus anciens pueblos colonisés par les Bisayas sur l'océan Pacifique, dépend de Surigao et est gouverné par un chef de bataillon. Je descends au tribunal, où je cherche dans mon mince bagage quelque vêtement pour me présenter chez le gouverneur. M. le commandant don Raphaël Piquer y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Morales, informé de mon arrivée, m'envoie un peloton de cuadrilleros, qui enlèvent tous mes colis. Je les suis, et, quelques minutes plus tard, le commandant me présente à Mme Piquer et me dit que je suis installé chez lui. « Inutile de refuser, me dit-il, passons à table. »

Je passe deux journées bien agréables chez mes hôtes, qui, seuls avec leur petite fille dans ce village bisaya, ont su terrasser l'ennui et se créer les occupations les plus attrayantes. M. et Mme Piquer insistent pour me retenir plus longtemps, mais, fatigué, malade, je sens qu'il est temps de terminer mon voyage à Mindanao, car bientôt les forces nécessaires me feront défaut.

Le temps paraît se mettre au beau; après avoir observé pour la situation de Bislig 123° 48′ 20″ longitude est et 8° 7′ 6″ latitude nord, je pars le 2 février dans une grande banca avec cinq matelots engagés par l'obligeant intermédiaire de M. le commandant Piquer. Si le temps se maintient, peut-être pourrais-je arriver, malgré la mousson, jusqu'à la baie de Pujada.

Dès que j'ai dépassé la pointe *Sancop*, la brise se lève, et la mer grossit aussitôt; mais, à la faveur de la marée haute, je range la côte en passant sur le banc qui la borde; en voguant ainsi sur cinquante centimètres à un mètre de fond, j'évite la houle profonde qui brise à quelques encablures à bâbord avec un bruit assourdissant. Je m'engage dans un petit *estero* (chenal) qui serpente entre la pointe Sancop et la côte; à l'extrémité opposée, la mer est trop dure; mouillé dans l'estero à 10 h. p. m. Pendant la nuit mes canotiers et mes muchachos prennent beaucoup de poisson. Munis de torches, ils marchent lentement dans les eaux peu profondes de l'estero; quand les poissons, attirés par la lumière, passent à leur portée, ils les frappent à la tête d'un coup de *bolo*.

3 février. — Fait route sur la pointe *Tambog*, comme hier en dedans des brisants, et évité ainsi presque toujours les lames énormes du large, qui embarquent et mouillent tout à bord. A 11 heures A. M. obligé de stopper dans un estero de la pointe Tambog.

4 février. — 6 heures A. M. Calme relatif; doublé la pointe Tambog en prenant un peu au large pour éviter la ligne des brisants qui aboutit à la pointe; aussitôt après, revenu au-dessus du banc (profondeur 1 à 2 mètres, marée haute), laissant à bâbord la ligne des lames qui brisent à sa périphérie. A 9 heures A. M. E., et O. avec *Lingit*, pueblo bisaya assez important. Doublé la pointe *Baticangan* et traversé la baie suivante de la même façon; mouillé à 11 heures devant la pointe *Amuraon* pour observer.



Manobo, dato (centre de Mindanao) (voy. p. 86). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de MM. J. Montano et P. Rey.

A partir de la pointe Tambog, les bancs côtiers sont formés par des déblais et des débris de polypiers sur lesquels croissent quelques algues. Généralement la côte est abrupte et formée comme les petits îlots du voisinage par des masses de mélaphyre plus ou moins altéré. De la pointe Amuraon, gouverné directement sur *Catel Nuevo* ou Dacuang Banua[1]; douze brasses, pas de fond; arrivé à Catel à 2 heures p. m., où je trouve le R. P. Terricabras, missionnaire de la Compagnie de Jésus, en tournée apostolique.

Catel Nuevo a été transféré ici par ordre, parce que la côte offre un mouillage passable pour les *bancas*, tandis que celui de l'ancien pueblo est presque toujours inabordable; les Bisayas renoncent difficilement à leurs cases, me dit le P. Terricabras, qui m'accueille avec affabilité, mais refuse de partager ce qui me reste des excellentes provisions dont Mme Piquer a eu l'obligeance de faire garnir ma banca. « Il y a trop longtemps, me dit-il, que je

1. Le grand village (bisaya).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Route entre San Juan et Quinablangan (voy. p. 90). — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ai goûté aux mets de l'Europe, ils me feraient mal. »

5 février. — Départ à 6 heures A. M. La brise fraîchit, la mer se couvre aussitôt d'une houle énorme au milieu de laquelle ma banca disparaît jusqu'au sommet des mâts. Certainement nos pêcheurs de la Manche affrontent souvent en hiver des temps semblables, mais leurs embarcations tiennent autrement la mer que les bancas de Mindanao; il n'y a non plus aucune comparaison à établir entre les qualités morales et physiques de nos pêcheurs et celles des insouciants Bisayas. Heureusement, un arroyo, le seul qui existe entre Catel et la pointe *Bagoso*, se trouve à portée; partout ailleurs il est impossible d'aborder.

Fatigué de ces arrêts continuels, j'envoie chercher des porteurs au pueblo de *Catel Viejo;* je continuerai ma route par terre en suivant les sinuosités du rivage. Arrivé à Catel Viejo à 6 heures p. m. en suivant un bosquet de *Dagtap* (Casuarinées).

6 février. — Catel Viejo, ancien pueblo bisaya, est aujourd'hui occupé par des Mandayas *conquistados*, dont l'inertie est celle qu'on rencontre chez tous les nuevos christianos. Quand ils me voient par trop en colère, les Mandayas se sauvent, et il faut les pourchasser par terre et par eau. Des efforts surhumains me procurent enfin quatre hommes, plus deux buffles attelés à des traîneaux qui, au dire des Mandayas, glisseront parfaitement sur le sable de la plage.

A midi, je traverse le rio de Catel, en dedans de la barre, qui jouit d'une si grande renommée sur la côte du Pacifique et qui est réellement imposante. Au delà, ma caravane, réunie avec de si grandes peines, se met en marche sur le bord de la mer, sous une pluie atroce. Pluie à part, la marche est assez facile. Les hauteurs chargées de forêts s'abaissent brusquement à peu de distance de la mer; la plage est couverte de *Balete*, de *Talisay*, de *Bitoon* et de Casuarinées, entremêlés de bouquets de Rhizophorées. Les forêts sont peuplées de sangliers et de gibbons; ces derniers sont bien faciles à tuer; j'en abats plusieurs, mais je ne devais pas profiter de leurs dépouilles.

La côte, en voie d'exhaussement, est formée de bancs de madrépores dont il ne reste plus que les substructions; elles s'étendent au loin dans la mer en larges tables horizontales et accores, sur lesquelles les grandes lames du Pacifique se brisent avec fracas en soulevant des montagnes d'écume.

Malgré la pluie, tout irait donc au mieux si les traîneaux construits par les Mandayas ne se refusaient décidément à glisser sur le sable. Quelle malechance que des gens si peu inventifs se soient mis en frais d'imagination précisément en ma faveur! Il faut décharger les traîneaux et charger directement les buffles au moyen de bâts fabriqués sur place avec des lianes. Un de ces animaux, gêné sans doute par ce harnais rugueux, file à fond de train en dispersant son chargement sur la plage. Son conducteur terrorisé court à sa poursuite en lui criant de loin : « *Ayao! ayao!* (non, non, je t'en prie, n'agis pas ainsi). » L'attitude du Mandaya est telle qu'elle me rend toute ma bonne humeur. Il est impossible cependant d'aller plus loin à cause de la nuit et du bois flotté qui encombre la plage; il faut bivouaquer sous la pluie, sans vivres, sans feu, sans abri, sur un rocher. C'est encore la meilleure place; ici on est seulement mouillé par la pluie qui tombe; dans la forêt, on l'est encore par celle qui est déjà tombée et qui, accumulée sur le feuillage, se déverse par paquets au moindre mouvement.

7 février. — J'arrive d'assez bonne heure à *San Juan*, autre hameau de Mandayas *reducidos*, dont le capitan me loue un cheval; fort amaigri, je suis encore trop lourd pour cet animal poussif, il tombe sur moi à la première fondrière; je l'attache à la queue d'un buffle qui le remorque avec peine. La pluie qui tombe sans interruption depuis vingt-quatre heures devient un déluge; c'est à croire que tout le Pacifique se volatilise à la fois pour retomber lourdement sur nos épaules : le sentier qui franchit l'arête de la pointe *Bagoso* est hérissé de roches aiguës, abrupt, coupé de ruisseaux profonds et de larges bourbiers plus profonds encore. Je me demande comment les buffles peuvent franchir ces mauvais pas, lorsqu'un de ces animaux, le meilleur, comme pour me donner une réponse, s'accroupit et, mourant, résiste à toutes les excitations; il s'enfonce à vue d'œil dans la fange; deux muchachos partent au pas de course pour le premier pueblo; fasse le ciel qu'il soit proche! en attendant, je fais décharger le buffle; ô miracle, l'animal semble renaître; nous l'extrayons de son bourbier, et on le recharge, en partie seulement, car la pluie continuelle, en imprégnant tous les colis, en a plus que doublé le poids. Je ne perds dans cette manœuvre que les crânes des singes tués hier. Là-dessus arrivent plusieurs Bisayas de *Quinablangan :* je joue de bonheur; le village est proche et mes muchachos y ont rencontré un missionnaire qui, sans me connaître, me les renvoie sur l'heure avec tous les hommes qu'il a trouvés sous sa main. Les buffles allégés ne s'arrêtent plus; ma colonne passe vivement les derniers ravins de la montagne; nous marchons au milieu de plantations de *Hidiup*[1], qui ne sert ici qu'à la fabrication de la *tuba;* à 4 heures p. m., je suis à Quinablangan, où je puis remercier l'auteur du secours qui m'a été si utile. C'est le R. P. Raimundo Peruga, qui devait partir ce matin; le mauvais temps et ma bonne étoile l'ont retenu ici. Le P. Peruga partage cordialement avec moi toutes ses ressources.

8 février. — Aujourd'hui j'ai un compagnon de route : le P. Peruga va comme moi à *Dapnan*, village bisaya, où nous trouvons le R. P. Quirico Moré, que j'ai déjà eu l'honneur de voir à Davao; Dapnan est en émoi : il y a deux jours, les Mandayas ont attaqué quelques maisons du pueblo; ils ont perdu trois des leurs, mais ont massacré six Bisayas et en ont enlevé plusieurs autres; il est vrai que les Bisayas avaient, il y a

1. *Caryota onusta* (Palm.). On l'emploie aux Moluques à la fabrication de câbles d'excellente qualité.

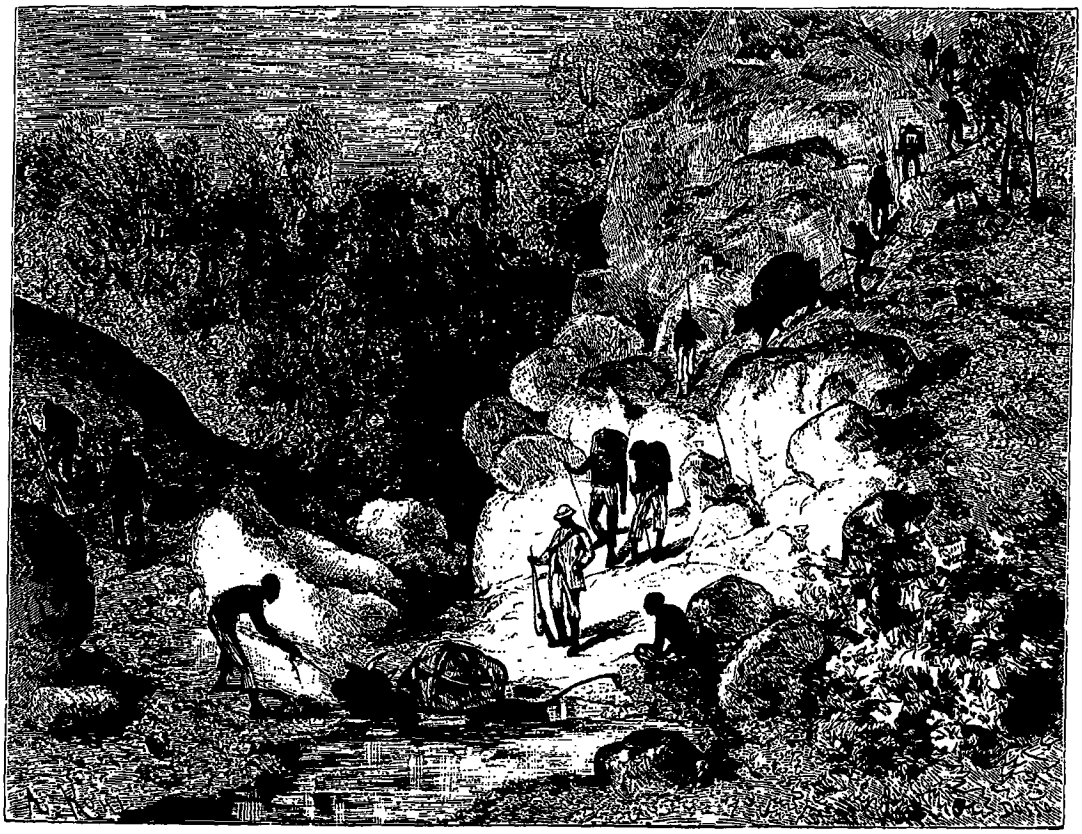
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu de temps, agi de même chez les Mandayas. Ces chaînes de *vendetta* sont interminables.

J'arrive le soir à Baganga, pueblo de quinze cents âmes de christianos viejos, métis de Mandayas et de Bisayas pour la plupart.

9 février. — Je me sépare des sympathiques missionnaires qui m'ont rejoint hier soir. Je poursuis ma route, où chaque pas me rapproche du bien-être et de la civilisation; ils restent, eux, et pour toujours en proie aux privations, au milieu des Bisayas et des Infieles. Certes, un tel dévouement commande l'admiration.

Le P. Moré, qui doit rester deux jours à Baganga, me prête son cheval, que je lui renverrai à ma première halte. La marche d'aujourd'hui est difficile pour mes muchachos et mes porteurs. Toute la partie orientale de Mindanao est occupée par une chaîne de montagnes élevées dont la direction générale est nord et sud. Les contreforts de la chaîne principale sont orientés vers l'est. Depuis la pointe Bagoso, ces contreforts sont plus élevés, plus raides et pénètrent plus avant dans la mer. De cette disposition résulte une succession d'anses et de baies séparées par des hauteurs abruptes au milieu desquelles on ne peut avancer qu'avec beaucoup de peine; on franchit ces hauteurs en suivant un



Marche sur la côte orientale de Mindanao. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

sentier à peine tracé, obstrué par les lianes, coupé de ruisseaux et de nombreuses fondrières; le sol est constitué par des débris de madrépores. La marche poursuivie dans la forêt produit au bout de plusieurs heures une impression pénible; on respire quand on arrive sur le rivage, quoique les *chubascos*, dont on n'est plus abrité par la végétation, y soient bien plus intenses.

La nuit est close depuis longtemps quand j'arrive à *Manoligao, visita* de Mandayas. Ces nuevos christianos paraissent marcher à grands pas vers la civilisation, car le *teniente* et l'*alguazil* me demandent si je ne pourrais pas leur procurer des remingtons.

10 février. — Prodige! Il ne pleut plus. Je me mets en route à 6 heures A. M.; à 8 heures je suis à *Santa-Fe* ou *Kapanaan*, autre visita de *reducidos*. Marcello parvient à se procurer deux œufs, dont un immangeable. Dans la forêt qui s'étend au delà, Lorenzo, qui est né à Caraga, rencontre son frère; ce dernier, qui croyait Lorenzo à Davao, est stupéfait, mais ne profère aucune des exclamations dont les Européens sont si prodigues en pareil cas. Les deux frères se serrent la main et, après trente secondes d'explication, tirent chacun de leur côté.

Sur les hauteurs tourmentées qui dominent Caraga s'étendent de vastes prairies de cogon fort anciennes, car les arbres empiètent sur elles. C'est le premier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cogonal que je vois depuis longtemps; tout semble indiquer que la région a été de tout temps un lieu d'élection pour les indigènes.

Arrivé à 11 heures A. M. à Caraga, j'y reste deux jours; quelques éclaircies me permettent de prendre de bonnes hauteurs, qui me donnent 7°17′49″ latitude nord et 124°00′50″ longitude est de Paris. Je constate avec plaisir que mes dernières observations se raccordent bien avec la carte inédite de MM. Bustamante et Ruiz de Rivera.

En ce moment, la région traverse une de ces crises, résultat de malentendus et aussi de haines et de rivalités d'intérêts, qui font périodiquement explosion.

Le pays est en feu; la guerre est furieuse, me dit le capitan, entre les Bisayas et les Mandayas; on n'entend parler que de cases incendiées et de têtes coupées.

12 février. — Départ de Caraga à 8 h. 30 A. M. avec dix-sep porteurs; mes muchachos chargeraient un homme avec un *palito*. Grains toute la journée; fais route partie dans la forêt, partie sur la plage. Sol très tourmenté à la hauteur des pointes; roches calcaires partout, notamment aux cascades voisines de Caraga, où elles acquièrent une puissance de plusieurs vingtaines de mètres; les hauteurs sont encombrées de substructions de polypiers à tous les états d'altération; soulèvement manifeste.

A 4 h. p. m., *Santa Maria*, hameau de Mandayas *nuevos christianos*, à l'aspect funèbre et délabré, comme tous ceux de son espèce. A 5 heures, arrivé à *Manay*, hameau bisaya.

13 février. — Comme toujours, mes porteurs de la veille rentrent chez eux; il n'est pas facile d'en trouver d'autres. Après avoir bien crié, départ à 8 h. 30 A. M. A 11 h. 30, *Zaragoza*, autre *reduccion* aussi lugubre que les précédentes; plus loin, grottes calcaires; sur la plage, preuves vivantes du soulèvement, conglomérats de galets, sables, coquilles et polypiers. *Chubascos*.

A 4 h. 30 p. m., je suis à l'embouchure du rio *Kinunuan*, débordé; impossible de passer; pluie pendant toute la nuit; bivouaqué sur la grève devant un bûcher suffisant pour rôtir un buffle, sans pouvoir y faire griller la moindre *camote;* le peu de vivres trouvé à Manay a été dévoré ce matin.

14 février. — 7 h. A. M. Passé le rio Kinunuan, un peu molesté par cette nuit humide et glaciale, et il pleut toujours à torrents; à 9 heures, arrêt de deux heures à *Mampanon*, autre hameau insignifiant et sinistre, pour faire manger les hommes; j'y trouve des bananes et quelques camotes. Un Indien dîne en cinq minutes, mais il lui faut un temps énorme pour apprêter le plus maigre repas. Le capitan de Mampanon me loue son cheval, haridelle aux contours anguleux et qui n'a plus que le souffle; je me repens bientôt de l'avoir prise; au bout d'une heure de marche, il faut la traîner à la remorque; mes muchachos eux-mêmes, qui ont comme moi les pieds en sang, ne parviennent pas à s'en servir.

11 h. 50. Le rio *Baguan*, le seul qui avec celui de Dapnan paraisse avoir quelque importance sur cette maudite côte, est, lui aussi, débordé; la barre de son embouchure est formidable; celle-ci, du reste, s'étend parallèlement à la côte, sans interruption; cet obstacle, élevé comme un mur à quelques encablures du rivage, s'oppose plus encore que l'état de la mer à tout transit par eau. Mes hommes accroupis, le dos tourné à la pluie, ont la mine résignée et indifférente des chevaux cosaques du tableau de Schreyer; comme eux, ils paraissent dépourvus de toute idée sur la suite des événements. Je fais construire un radeau; le courant furieux l'emporte avec les deux hommes qui l'achèvent; l'un se jette à la nage de bonne grâce, et l'autre par force, car le radeau chavire; on leur jette des amarres et on les rattrape, pendant que le radeau est mis en pièces sur la barre. Autre nuit *sub Jove*.

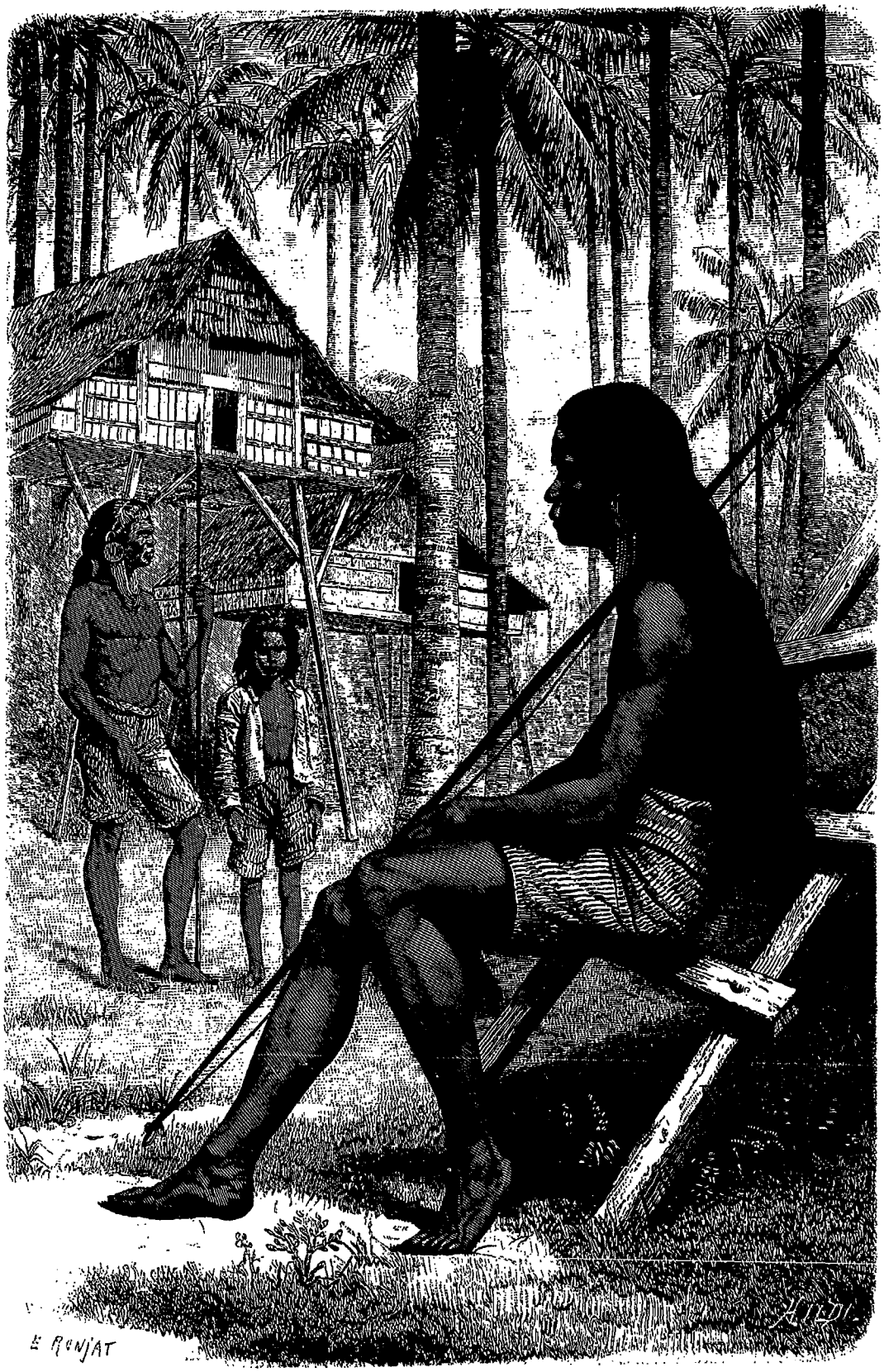
15 février. — Il pleut toujours, mais le rio est devenu guéable; ma rosse me servira du moins à le traverser. Les hommes passent avec de l'eau jusqu'aux épaules; je viens le dernier sur ma triste monture; parvenue au milieu du rio, elle s'arrête net; je fais un suprême effort, la pauvre bête s'ébranle et me renverse avec elle; mais j'étais aussi mouillé avant qu'après ce bain forcé. Rencontré quelques *Moros* qui chassent le cerf; avec le frère de Lorenzo et un Mandaya aperçu hier, ce sont les seuls individus que j'aie vus en dehors des villages, depuis que j'ai pris terre à Catel. A 10 heures A. M., j'arrive à *Lucatan*, petite *rancheria* de *Moros*, dont la gaieté et l'animation contrastent heureusement avec le silence funèbre de toutes les *reducciones*. Le dato me fait présent d'un sanglier qu'il vient de tuer — il est vrai que sa religion lui défend d'y toucher — et me loue sur-le-champ une banca, avec laquelle je traverse la petite baie de Mayo, calme, car elle est abritée des vents de nord-est. Je passe au pied des falaises de *Batunan*, dont la hauteur varie de vingt à soixante mètres; elles sont formées d'un poudingue polygénique recouvert de patelles, et montrent tous les caractères d'un soulèvement récent.

A 1 h. 30 p. m., pris terre à *Taganonoc; camarines* insignifiants; les montagnes aux pics aigus, couvertes de forêts et de cogon, qui s'élèvent à l'ouest, sont rapprochées de la plage; elles forment une partie du domaine des Tagacaolos.

Au moment de faire honneur au sanglier du dato, je suis pris d'un violent accès de fièvre; j'envoie deux hommes à Mati pour y chercher un cheval. Ils ne reviennent pas.

16 février. — Route facile; les pentes de l'isthme qui se termine par la pointe Taucanan sont médiocres, les ruisseaux peu profonds; néanmoins nous avançons très lentement; mes muchachos sont presque aussi épuisés que moi. Le soleil brille aujourd'hui, mais ses rayons sont trop chauds pour notre faiblesse; à midi 30, nous arrivons à Mati, village de Bisayas et de Moros reducidos, sur la baie de Pujada, magnifique rade, dont la pointe sud-est se termine par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Guerrier guianga (voy. p. 96). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes élevées de l'aspect le plus pittoresque. Ce havre naturel aura une importance de premier ordre quand la civilisation se sera emparée de la partie orientale de Mindanao. Le mouillage, excellent, est complètement abrité des vents du nord et du nord-est par la pointe Taucanan; l'entrée, sans dangers, présente quelques îlots placés à souhait pour recevoir des feux; c'est là sans doute que sera le centre commercial de la côte quand elle aura un commerce, ce qui ne paraît pas devoir se réaliser prochainement.

De Bislig ici j'ai trouvé la côte déserte, et j'ai marché pendant des journées entières sans trouver le moindre vestige humain en dehors des villages et des hameaux. Les agrégations de Mandayas nouvellement convertis sont à peine entourées de quelques chétives plantations de patates, de riz, de *cabo negro*[1], étouffées par la forêt, et les pueblos de *christianos viejos* ne valent guère mieux. Sauf à Caraga, j'ai eu toujours les plus grandes difficultés pour réunir des porteurs, et surtout pour les nourrir. Les minces provisions qu'ils apportaient avec eux étaient dévorées dans la matinée; quand j'arrivais à un village dans la soirée, je trouvais rarement à y acheter un peu de riz; le plus souvent il fallait se contenter de bananes et de patates en petite quantité. Les ressources du pays sont, il est vrai, moins exiguës dans les mois qui suivent la récolte du riz, vers la fin de la moisson de nord-est.



Guerrier mandaya (centre de Mindanao). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

17 février. — Une embarcation de *Mati* me porte à Puerto Balete (au sud-ouest de la baie de Pujada), anfractuosité qui se prêterait admirablement à la construction de quais et de docks. Je débarque là pour franchir la chaîne qui court parallèlement au rivage dans toute la longueur de Mindanao, de Surigao au cap Saint-Augustin. J'ai déjà franchi au nord cette chaîne en sens inverse pour passer des rives du Simulao à la côte de l'océan Pacifique. Ici la route est plus facile; après avoir gravi et descendu une arête abrupte qui s'élève immédiatement au nord-ouest de Puerto Balete, on n'a qu'à suivre une grande faille qui coupe la partie centrale de la chaîne; j'y recueille des échantillons de métaphyre, de quartz et de gypse avec pyrite de fer; la faille aboutit sur la rive orientale du golfe de Davao à *Kuavo*, où il y a deux cases et point d'embarcation. Un pêcheur *moro* qui rentre à sa *rancheria* me prend avec mes bagages dans sa banca. Je renvoie mes porteurs, et mes muchachos me suivent en marchant sur la plage. Je ne les avais jamais vus dans un aussi triste état; leurs vêtements flottent sur leur corps amaigri; malgré la reconnaissance que m'inspirent leurs services, leur aspect évoque invinciblement l'idée de lapins vidés; mais nous sommes bientôt au bout de nos fatigues.

Le pêcheur *moro* s'arrête à *Sumlug;* le dato de ce hameau rendrait des points à un juif arabe pour la rapacité; après un interminable *bitchara* il me donne enfin une banca vermoulue et deux esclaves malades.

18 février. — Je remonte péniblement au nord en prolongeant la côte du golfe; le vent de nord-est, qui se change en nord-ouest en se réfléchissant sur les flancs de l'Apó, me contraint à de nombreuses haltes. Je trouve campées sur la plage plusieurs familles de Moros venues des bords du rio Hijo (au nord du golfe). Elles fuient les Mandayas, qui ont décidément le diable au corps, puisqu'ils se font craindre même des *Moros*.

Plus loin je rencontre quelques Guiangas que j'ai vus autrefois au pied de l'Apó; eux aussi ont dû se

1. *Caryota onusta* (Palm.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soustraire par la fuite aux attaques de voisins plus puissants.

L'incurie de mes rameurs et l'épuisement de mes muchachos me font encore passer un mauvais moment dans le détroit de *Paquiputan*, dont les tourbillons menacent de rompre ma banca délabrée.

22 février, 2 h. A. M. — J'aborde enfin à Davao, où j'ai le plaisir de retrouver la plupart des amis que j'y ai laissés le 2 novembre. Leur cordial accueil me ferait bien vite oublier la fatigue du voyage si de fréquents accès de fièvre ne me forçaient à m'en souvenir.

Le temps est du reste admirable ici; du 22 février au 13 mars il pleut à peine trois ou quatre fois, et légèrement; la mousson de nord-est, pluvieuse pour la côte orientale de Mindanao, est la saison sèche pour le golfe de Davao, abrité contre ce vent. Je range mes



Filles de dato mandaya (centre de Mindanao). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur

collections et vérifie mes calculs. Mes muchachos, bien nourris, reposés, demandent à repartir, et les deux que je suis forcé de congédier pour ne pas les enlever complètement à leur famille se montrent fort attristés; ils sont du reste rapidement consolés par une bonne gratification. Rien ne plaît plus aux Indiens que la vie nomade à la suite d'un Européen; dégagés de toute préoccupation, ils oublient facilement leurs fatigues en racontant le soir aux *daragas* émerveillées les périls qu'ils ont courus, les actions héroïques auxquelles ils ont pris part; à force de mentir, ils se trompent eux-mêmes, et ne tardent pas à se considérer comme très supérieurs à leurs compatriotes.

13 mars. — Je dis adieu à Davao, où un long séjour m'a permis d'apprécier tant de relations aimables, et m'embarque à bord du *Francisco Reyes*, qui touche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le 15 à *Pollok*, le 16 à la Isabela de Basilan, le 17 à Zamboanga. Le 18, nous faisons route au nord en vue des montagnes élevées de *Negros;* nous mouillons le soir en rade d'*Ilo-Ilo*, au sud-est de l'île de Panay.

Ilo-Ilo s'élève au bord d'un petit rio, à l'extrémité d'une grande plaine d'alluvions; ce port, situé dans le voisinage de provinces populeuses, bien cultivées, est le centre d'un grand commerce; l'exportation des



Rade de Butuan. Vue prise à trois milles au nord de l'embouchure du rio Agusan. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

sucres bruts surtout s'y pratique sur une grande échelle. Dans la rade, où mouillent de grands trois-mâts américains et des vapeurs de tous les échantillons, j'ai le regret de ne pas apercevoir notre pavillon; au bureau de la poste, des casiers destinés à la distribution de la correspondance portent les noms de tous les grands négociants, anglais, américains, chinois; il n'y en a pas un seul au nom d'un Français.

Le 21, je suis à Manille; notre excellent consul, M. Dudemaine, est parti, accompagné des regrets de notre petite colonie; son successeur, M. Ernest Crampon, m'a déjà, à mon insu, donné une grande marque d'intérêt: comme j'ai dû forcément laisser longtemps sans nouvelles mon sympathique correspondant à Manille, M. Génu, le bruit s'était répandu que les Infieles de Mindanao m'avaient fait un mauvais parti; M. Crampon a demandé une audience au nouveau gouverneur général, S. Exc. M. D. Fernando Primo de Rivera, qui a bien voulu ordonner aussitôt des recherches; ses instructions allaient partir ce soir même.



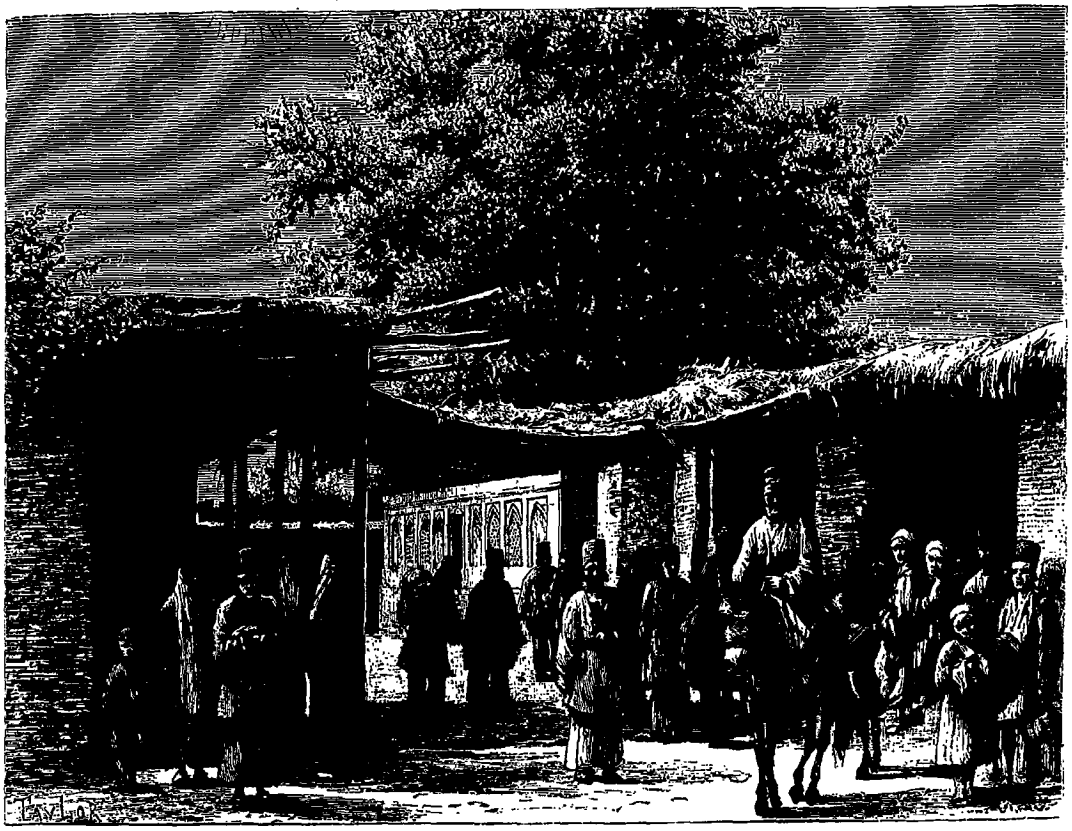
Muchacho Lorenzo, Bisaya. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

Je reste un mois entier à Manille, attendant en vain la guérison, dans la maison hospitalière de notre compatriote M. Louis Génu, dont les soins m'auraient certainement rendu la santé si les fièvres compliquées d'anémie se laissaient désarmer autrement que par le retour en Europe.

Dans l'intervalle de mes accès je passe de bien agréables moments avec M. Génu et avec nos compatriotes établis à Manille, notamment avec M. Bréjard, chancelier du consulat de France, et M. Aussenac, ancien officier de cavalerie; ces messieurs, observateurs instruits et sagaces, ont séjourné dans tous les pays du monde; leurs souvenirs, la comparaison des diverses colonies et des Philippines, fournissent à la conversation un aliment aussi attachant que varié pendant les soirées que je passe avec eux et dont je garde le meilleur souvenir; mais, toujours malade, il m'est impossible d'aller étudier les *Infieles du nord de Luçon*, et je suis forcé de rentrer en France.

J. Montano.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du bazar de Chiraz (voy. p. 100). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XXVIII

Départ de Kénarè. — Le Tang Allah Akbar. — Entrée du bazar. — Arrivée à la station du télégraphe anglais. — La vie des femmes européennes à Chiraz. — La capitale de Kérim Khan. — Le protecteur des étrangers.

Chiraz, 8 octobre. — Les domestiques et les tcharvadars, toujours pressés d'abandonner le gîte, ont quitté Kénarè à la tombée de la nuit.

« Nous prenons les devants, m'ont-ils dit; en sortant du village, suivez les poteaux télégraphiques et vous êtes certains de ne pas vous perdre.

— Kheilè khoub (très bien), » ai-je répondu.

Vers dix heures, nous avons chargé fusils et pistolets et, enchantés d'avoir échappé au voisinage souvent gênant des toufangtchis, nous nous sommes mis en route. Un quart d'heure après, nous étions égarés. Pas plus de route royale que de poteaux; il a bien fallu se décider à revenir en arrière. Le paysan chez lequel nous avions logé a consenti à se déranger et à nous remettre dans la bonne voie.

« Maintenant, guidez-vous sur les frayés tracés par les caravanes et vous rejoindrez bientôt vos serviteurs, si telle est la volonté d'Allah. »

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous n'avons pas perdu la piste tant que les chevaux ont foulé un sol caillouteux, mais bientôt ils ont atteint des roches plates sur lesquelles il était impossible de découvrir aucune empreinte. Après avoir erré à droite et à gauche, maîtres et bêtes se sont trouvés tellement désorientés qu'ils n'ont osé ni avancer ni reculer. Un seul espoir nous restait, celui de découvrir les poteaux du télégraphe anglais; mais la nuit était noire et, à moins de se heurter contre eux, il eût été difficile de les apercevoir. Dans cette délicate occurrence, nous avons mis pied à terre, afin de tenir conseil. « De la discussion naît la lumière, » dit un proverbe consolant. L'un restera immobile, l'autre décrira des cercles concentriques de plus en plus grands jusqu'à ce qu'il ait trouvé un indice sauveur. Ce rôle actif est échu à Marcel, en sa qualité de myope.

Depuis une grosse demi-heure mon mari battait la campagne, me hélant sans cesse pour s'assurer que nous étions en communication, et, tout penaud de sa déconvenue, revenait m'engager à m'étendre sur les pierres en attendant le jour, quand il a poussé tout à coup un formidable *eurêka :* le vent, qui venait de s'élever avec une certaine violence, avait fait résonner au-dessus de sa tête les fils du télégraphe sous lesquels il était probablement passé plusieurs fois sans les distinguer. Retrouver un poteau n'était plus dès lors une grande affaire. Guidés par les sons éoliens de la harpe d'Albion, nous avons marché toute la nuit de crêtes en ravins, franchissant des amoncellements de rochers que nous n'aurions jamais osé affronter en plein jour, et nous avons enfin reconquis la piste. A l'aube, j'ai aperçu dans le lointain la caravane et les toufangtchis.

Je m'apprêtais, en rejoignant nos serviteurs, à les rassurer sur notre sort, mais ils paraissaient s'inquiéter si peu de notre incroyable retard, que je les ai gratifiés au contraire d'une semonce épouvantable pour avoir marché toute la nuit sans songer autrement à leurs bons maîtres.

« Excellence, vous avez bien tort de nous réprimander durement; le soin de vos précieuses existences est l'unique souci de vos esclaves : nous interrogeons tous les passants et nous enquérons de l'état sanitaire du pays. Les nouvelles sont mauvaises : la fièvre cet automne a si maltraité les habitants de Zargoun, que tous les enfants en bas âge sont morts et que les grandes personnes, après avoir été décimées, se sont décidées à abandonner le village et à aller camper dans la montagne.

— Faudra-t-il donc parcourir d'une traite les douze farsaks qui séparent Persépolis de Chiraz?

— Certainement, Machallah! (par Dieu!) Il y a trois mois encore, quand les muletiers sont venus de Chiraz à Ispahan, quelques habitants du village s'obstinaient à rester auprès de leurs récoltes; mais aujourd'hui il n'y aurait à l'étape ni provision pour les hommes, ni paille pour les chevaux. »

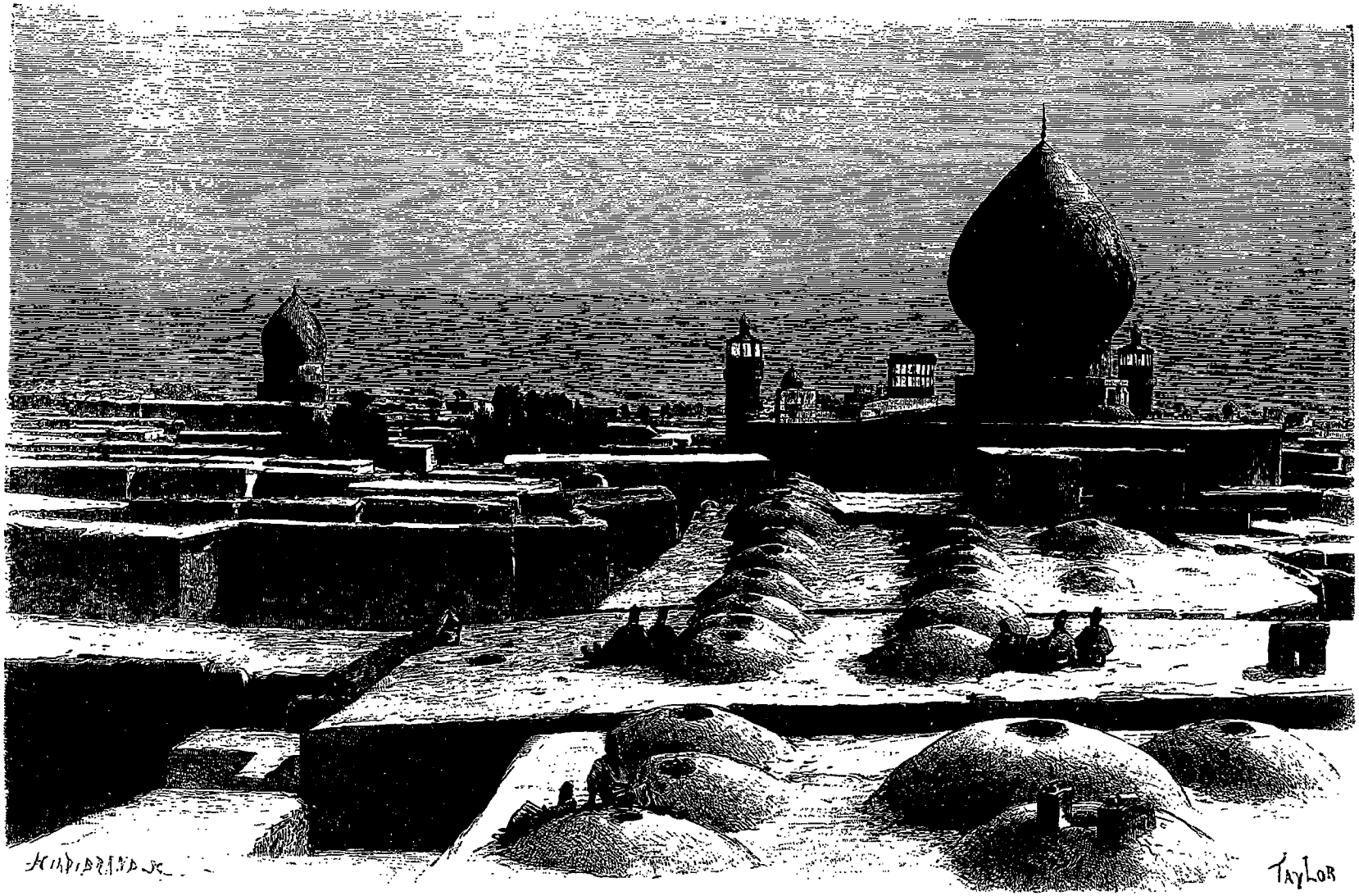
La nécessité où il se trouve de faire doubler l'étape à ses chers khaters contrarie vivement notre tcharvadar Mirim (partons-nous), ainsi baptisé depuis notre séjour à Persépolis. Comme ces amours d'enfants que leur mère amène faire des visites et qui ne manquent jamais de s'écrier au bout de cinq minutes : « Maman, allons-nous-en, » de même notre estimable tcharvadar ne pouvait demeurer en paix dans une ruine sans venir tous les quarts d'heure nous engager à reprendre le chemin de Chiraz. Le nom de *Mirim* lui en est resté. Quant à nos montures, elles ont les jambes trop bien placées pour ne pas être reconnaissantes, aux admirateurs des Achéménides, d'une longue semaine de repos; elles auraient eu mauvaise grâce à nous faire rompre les bras à les fouetter; aussi bien ont-elles continué bravement leur marche au delà de Zargoun.

L'extrême monotonie du pays, les chauds rayons du soleil de midi, la marche lente des chevaux, m'avaient presque endormie sur le dos de mon bucéphale, quand tout à coup, à travers une étroite échancrure de la montagne, j'ai aperçu, encadrée dans les rochers rougeâtres, une large plaine au milieu de laquelle se détache une ville de forme oblongue, entourée de fortifications et dominée par des coupoles bulbeuses revêtues de faïence colorée. Autour des murs d'enceinte s'étendent des jardins plantés de cyprès aussi noirs et aussi beaux que ceux des cimetières d'Eyoub ou de Scutari. Çà et là, tranchant sur les lignes sévères de ces arbres, s'élancent gracieusement quelques bouquets de palmiers. Les Persans, fort sensibles aux beautés de la nature, citent l'arrivée à Chiraz comme un des plus beaux points de vue de leur pays. Ils désignent même le défilé à travers lequel on aperçoit la ville pour la première fois sous le nom caractéristique de Tang Allah Akbar (défilé de « Dieu est grand! »), en raison de l'exclamation admirative arrachée à tout étranger qui débouche brusquement après une longue marche au milieu de vallonnements arides, en vue de la moderne capitale du Fars.

Cette passe étroite, la seule par laquelle on puisse descendre aisément dans la plaine, est fermée à environ un kilomètre de la ville par un corps de garde fortifié. Dans la balla khaneh élevée au-dessus de la porte, on conserve précieusement une belle copie du Koran, écrite tout entière de la main de Sultan Ibrahim, fils de Chah Rokh. Le pieux derviche préposé à la garde de ce trésor calligraphique met la plus insigne mauvaise grâce à comprendre que nous avons hâte d'arriver au gîte, et qu'une étape de soixante-douze kilomètres, parcourue sous un soleil de plomb, ne prédispose ni à la curiosité ni à l'admiration. Laissant sur la droite un bas-relief taillé sur les parois du rocher à l'imitation des sculptures sassanides et représentant Fath Ali Chah entouré de plusieurs de ses fils, nous descendons dans la vallée et atteignons enfin la Cœlé Persi ou Perse creuse, désignée à juste titre par les Persans sous le nom de *terre chaude*, bien que l'altitude de Chiraz atteigne encore quinze cent cinquante mètres.

Une allée, bien digne par sa largeur de donner accès dans une capitale, traverse de beaux jardins et conduit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Chiraz. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'aux fortifications, composées de fossés remplis d'immondices, de tours en ruine et de courtines démantelées. Au delà de la poterne s'ouvre un bazar ombragé par un plafond de verdure. Il y a peu d'animation dans le quartier commerçant. Bon nombre de gens étendus le long des murs et roulés dans des manteaux fourrés grelottent malgré l'ardeur du soleil; en pénétrant plus avant dans la ville, je constate que deux boutiques sur trois sont fermées; parfois je distingue, à travers les volets entre-bâillés, les négociants allongés au milieu de leurs marchandises. La caravane chemine doucement dans des ruelles infectes et atteint une grande place, dont l'une des faces est occupée par les bureaux du télégraphe. Plusieurs serviteurs assis sous la porte se lèvent et nous prient, de la part du directeur de la station, d'arriver jusqu'à la campagne, située à trois kilomètres de la ville, dans laquelle, ajoutent-ils, nous serons moins exposés à la fièvre qu'à Chiraz. Il est dur, après avoir passé treize heures à cheval, de se remettre en route, mais il est pire encore d'être en proie aux frissons et au délire. Nous franchissons de nouveau l'enceinte, cheminons dans la plaine et, par une large avenue, gagnons enfin un vaste jardin au milieu duquel s'élève une maison bâtie moitié à la persane, moitié à l'européenne. Elle est entourée de parterres de fleurs occidentales; sur la droite s'étendent des carrés de choux, d'artichauts, d'aubergines, ombragés par des poiriers et des pommiers d'une assez belle venue.

Me voici revenue en pays civilisé!

M. Blakmaure, sous-directeur de la station, nous reçoit, met à notre disposition deux pièces meublées de tables et de sièges, et nous demande ensuite la permission d'aller se recoucher, car il est en plein accès de malaria et peut à grand'peine se tenir debout.

« Il y a un autre Farangui à Chiraz, me dit le ferache qui nous a introduits. Le docteur Odling, médecin spécial des employés de la ligne télégraphique anglaise, viendra certainement vous voir cette après-midi, s'il n'a pas la fièvre comme ces jours derniers. »

Dans quel pays sommes-nous, grands dieux! Depuis mon arrivée, je n'entends parler que de fièvre et de fiévreux.

9 octobre. — J'étais tout occupée à déballer les appareils de photographie et à m'assurer qu'ils étaient arrivés sans avarie, quand j'ai entendu des cris aigus dans le jardin; un instant après, le cuisinier, dépouillé de son kollah, les habits déchirés, s'est précipité en courant vers la maison.

« Justice! justice! çaheb; le tcharvadar, que son père brûle aux enfers, a osé porter la main sur l'esclave de Votre Excellence. Ce chien sans religion m'a volé mon backchich : il avait pourtant juré de me remettre une étrenne quand il toucherait le solde du louage de vos montures. Châtiez la charogne; en me trompant, elle vous insulte! »

Il s'agit de l'éternelle question du madakhel (bénéfice). Après avoir pris livraison de tous les gros bagages que nous avions confiés au tcharvadar bachy quand nous nous sommes séparés de sa caravane à Madérè Soleïman, nous avons réglé le compte de ce brave homme. Mais à peine nous avait-il quittés, que Mohammed, le cuisinier, est venu lui réclamer, à titre de commission, une partie de l'argent qu'il venait de prendre. Le muletier a déclaré qu'il avait été suffisamment rançonné à Ispahan et qu'il était décidé à ne pas lui donner un *chaï* (sou) de plus.

Grande fureur de notre féal serviteur! Il a traité le tcharvadar de voleur, de chien, de vermine, de fripon, etc. A ces insultes, le muletier a riposté par une volée de coups de poing et a administré à son interlocuteur une maîtresse leçon de politesse. C'est à la suite de cet incident que Mohammed, se sentant incapable de répondre à de pareils arguments, a pris la fuite et s'est jeté en suppliant à nos genoux.

Je trouve plaisant de connaître le taux du madakhel de Mohammed, et je me mets en quête du tcharvadar bachy afin de l'interroger. Je le cherche vainement à la cuisine, à l'écurie, quand, par hasard, je l'aperçois derrière un massif d'arbres en train de gratifier son nez d'une grêle de coups de poing. Inquiet des suites de sa colère, il redoute d'être puni et n'a rien trouvé de mieux que de provoquer une hémorragie nasale et de se présenter à nous comme une victime ensanglantée de la brutalité de Mohammed.

« Épargne ton nez, mon brave Ali, » lui ai-je crié dès que j'ai compris ses intentions; mais lui, trop heureux d'être arrivé à un résultat satisfaisant, se dirige vers moi, la figure et les vêtements barbouillés de sang.

« Çaheb, s'écrie-t-il triomphalement, voyez dans quel pitoyable état m'a mis votre méchant serviteur! Je lui avais déjà donné six *tomans* quand il a loué mes chevaux; aujourd'hui il exige encore de moi pareille somme. Je me ruinerai si je dois laisser entre ses mains tout mon bénéfice. »

Loin de prendre un air terrible, bien de circonstance cependant, je laisse échapper un franc éclat de rire. Le tcharvadar bachy, interdit de l'accueil fait à sa miraculeuse invention, reste bouche béante, tout prêt à frapper de nouveau sur son pauvre nez qui tarit. Je mets fin à des tentatives, en somme fort désagréables pour ce brave homme, en lui laissant entendre que je n'ai aucune rancune contre lui, mais que je punirai, au contraire, le serviteur infidèle: puis je l'engage à aller se débarbouiller au plus vite. A mon retour dans la maison, j'adresse de violents reproches à Mohammed et le menace de me plaindre de lui au gouverneur.

« Je me moque pas mal de vous et du gouverneur, me répond-il avec désinvolture : je suis ici en ville sainte, je m'en irai dans la masdjed, et bien malin sera celui qui m'en fera sortir. »

Portée sur un pareil terrain, la discussion ne pouvait tourner à mon avantage; je me hâte donc de régler avec une probité des plus regrettables le compte de ce maître fripon.

« Je te chasse, va loger à l'hôtellerie de tes rêves.

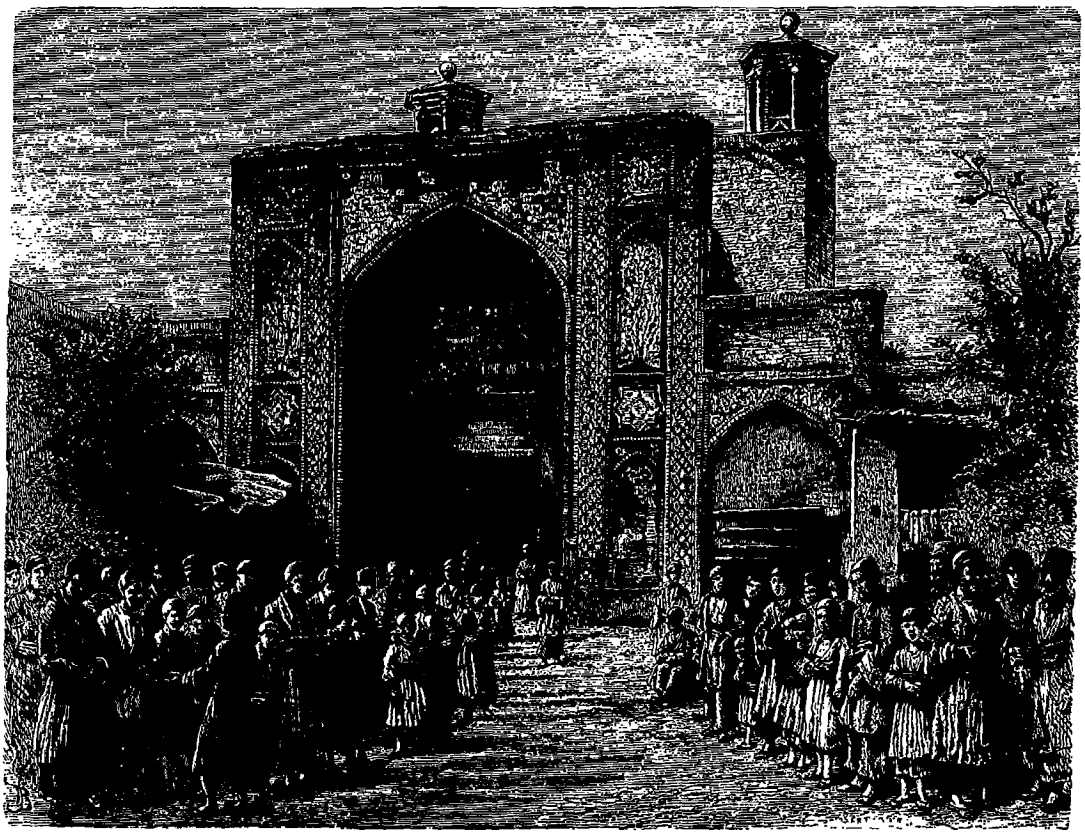
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Et mes vêtements déchirés, vous oubliez de me les payer, riposte le drôle.

— Adresse-toi au mouchtéid. Puisqu'il héberge des coquins de ta sorte, il est assez riche, j'imagine, pour les habiller. »

10 octobre. — J'ai fait hier ample connaissance avec M. Blakmaure et le docteur Odling.

Tous deux sont veufs. La fièvre, les chaleurs, l'ennui et le découragement ont enlevé après un séjour de quelques années les deux jeunes femmes qui avaient généreusement consenti à venir partager leur existence. Dès leur arrivée à Chiraz, l'une et l'autre avaient essayé de sortir à cheval et de lutter à force d'énergie contre le climat si débilitant du pays; mais l'apparition de femmes dévoilées dans la ville avait soulevé une telle réprobation, que les maris, accompagnés de nombreux serviteurs, n'avaient pas suffi à les préserver des plus grossières insultes : le gouverneur, auquel les deux Anglais s'étaient plaints, avait été lui-même dans l'impossibilité de maîtriser l'émotion de la foule. Mme Blakmaure et son amie se seraient peut-être décidées à adopter le costume des musulmanes afin de pouvoir paisiblement sortir de leur maison, mais, dans ce cas, il leur eût été défendu de paraître en public



Entrée de la mosquée de Vakil (voy. p. 102). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

avec des Européens. De guerre lasse, elles se sont emprisonnées dans leur jardin, préférant la réclusion aux injures de la plèbe. Mme Blakmaure a succombé l'été dernier; Mme Odling a été emportée par la fièvre depuis trois semaines à peine; je laisse penser au milieu de quelle tristesse nous arrivons.

11 octobre. — J'ai passé la matinée à recevoir des visites : un jeune médecin indigène, que le docteur Tolozan, son maître, nous a présenté à Téhéran il y a quelques mois, fait d'abord son entrée; il est bientôt suivi par un homme aux yeux un peu hagards. Ce dernier personnage, nommé Mirza Salih Khan, remplit à Chiraz les fonctions de protecteur des étrangers; il a été longtemps secrétaire à la légation de Londres, mais, avec cette originalité si particulière au caractère persan, il s'est empressé d'y apprendre le français, tandis qu'il n'entend pas un traître mot d'anglais. Je le soupçonne d'avoir passé maintes fois le détroit pour venir perdre sur les boulevards de Paris le souvenir des rives brumeuses de la Tamise. N'a-t-il pas eu la patience, pendant son séjour en Europe, de faire venir un *achpaz* (cuisinier) de Chiraz et de le mettre pendant une année entière en apprentissage chez Bignon? Si le protecteur des étrangers ne nous est pas d'un plus grand secours que celui d'Ispahan, l'émule de Trompette nous offrira au moins quelque spécimen de son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

savoir-faire : Mirza Salih Khan, en se retirant, nous a invités à déjeuner pour après-demain et s'est chargé d'annoncer notre visite à Çahabi Divan, sous-gouverneur du Fars et tuteur du jeune fils du prince Zellè Sultan.

Le protecteur parti, nous sommes allés faire un tour dans la ville. O Chiraz, patrie des poètes, pays des roses, des bosquets ombreux sous lesquels chante perpétuellement le rossignol, qu'es-tu devenu aujourd'hui ! En parcourant ton enceinte, je n'ai vu que rues sales et mal tenues, monuments chancelants et crevassés sous les secousses des tremblements de terre ! Elle ne remonte cependant pas à une époque lointaine, cette ville qui succéda à Isthakhar dans l'hégémonie du Fars. Fondée en 695, assurent les auteurs arabes, elle passa tour à tour au pouvoir des différentes dynasties persanes, mais elle atteignit son apogée sous le règne de Kérim Khan, le célèbre *Vakil* (régent) qui gouverna l'Iran dans le milieu du siècle dernier.

Kérim Khan avait été amené à faire de Chiraz sa capitale pour se rapprocher des tribus qui l'avaient élevé au trône. Il entoura de remparts sa résidence de prédilection, construisit de beaux édifices, planta à l'extérieur de la ville de magnifiques jardins de cyprès et d'orangers, bâtit, dans le quartier qui a conservé son nom, le palais, le bazar voûté le plus beau de toute la cité, et joignit à ces premières constructions une mosquée, un bain et une médressè.

Kérim Khan est célèbre à Chiraz comme Chah Abbas l'est à Ispahan ; en passant devant les grands édifices je ne demande plus le nom du fondateur, mes guides répondraient invariablement : « c'est le Vakil, toujours le Vakil. »

Bien qu'élevés sur le plan des mosquées d'Ispahan, les monuments religieux de Chiraz forment, au point de vue décoratif, une catégorie bien spéciale : les artistes chiraziens semblent avoir abandonné la palette de leurs prédécesseurs pour demander aux jardins de la ville un nouvel élément d'ornementation. De grands buissons de roses sont peints sur les revêtements de faïence blanche des murailles et donnent à l'ensemble des panneaux une coloration très claire dans laquelle dominent les laques carminées.

De toutes les œuvres du Vakil, la plus intéressante dans cet ordre d'idées est l'école construite auprès de la mosquée. Les carreaux émaillés dont elle est revêtue formeraient, s'ils étaient détachés, de ravissants tableaux de fleurs dignes de figurer auprès des œuvres les plus remarquables des peintres occidentaux. Malheureusement tous ces édifices se sont lézardés à la suite des tremblements de terre dont les mânes d'Hafiz et de Saadi n'ont pas réussi à les préserver.

Kérim Khan ne s'appliqua pas seulement à embellir sa capitale, il songea encore, œuvre méritoire s'il en fut jamais, à faire le bonheur du peuple ; sa bonté n'est pas moins célèbre à Chiraz que sa magnificence.

Il venait un jour de rendre la justice et se retirait très fatigué, quand un homme se présente et demande à être entendu sans délai.

« Qui es-tu? demande Kérim Khan.

— Un marchand auquel des voleurs viennent de dérober tout ce qu'il possédait.

— Et que faisais-tu pendant qu'on te volait?

— Je dormais.

— Pourquoi t'étais-tu endormi? reprend le prince avec colère.

— Parce que je croyais que vous veilliez sur moi.

— C'est juste, reprit Kérim Khan, subitement calmé par cette réponse hardie ; que l'on conduise cet homme chez mon trésorier, on lui remboursera la valeur des objets qu'il a perdus, c'est à moi de retrouver le voleur. »

Depuis Kérim Khan, les temps ont bien changé : les gouverneurs laissent les voleurs pratiquer leur industrie en toute tranquillité et se croient quittes envers Dieu et ses créatures en affectant une profonde horreur pour le vin. D'ailleurs, s'ils s'abreuvent publiquement de cherbets (sorbets) ou d'autres boissons débilitantes, ils prennent, paraît-il, une fière revanche en particulier et rendraient, entre quatre murs, des bouteilles aux Polonais.

« Quand vous irez demain déjeuner chez Mirza Salih Khan, vous ferez bien de lui demander s'il a annoncé votre visite au gouverneur, nous a dit ce matin M. Blakmaure.

— Pourquoi donc? Ne nous a-t-il pas proposé avec beaucoup de bonne grâce de préparer cette entrevue ?

— Parce qu'il est habituellement gris huit jours sur sept, s'il est possible. Après être venu vous voir dans un état à peu près normal, il a dû se dédommager des privations qu'il s'était imposées en votre honneur dès son retour au logis, et peut-être même serait-il dans l'impossibilité de vous recevoir demain, s'il n'avait eu la prudence de vous inviter à déjeuner pour huit heures : dans la matinée, il conserve parfois un reste de bon sens.

Les Chiraziens cultiveraient-ils les vignes du Seigneur ?

— Ils s'en défendent beaucoup devant les Européens, mais bien peu suivent, à cet égard, les préceptes du Koran.

— Votre vin de Chiraz a un goût et un parfum si agréables, qu'il porte en lui-même l'excuse de ses appréciateurs trop enthousiastes.

— C'est vrai ; son bouquet n'est pourtant point un mérite aux yeux de ses adorateurs. Les Iraniens aiment leur vin parce qu'il les amène rapidement à un état d'ivresse béate. Un Persan ne se grise jamais par hasard ou par entraînement, mais de propos délibéré et afin de se plonger dans ce qu'il appelle, lui-même, les *charmes des rêves couleur de rose.*

En voulez-vous un exemple? Il y a quelques mois, le superintendant est passé à Chiraz en tournée d'inspection ; le précédent gouverneur s'est empressé de venir lui rendre ses devoirs et, dans la conversation, lui a demandé des renseignements sur les boissons alcooliques fabriquées en Europe et, en particulier, sur

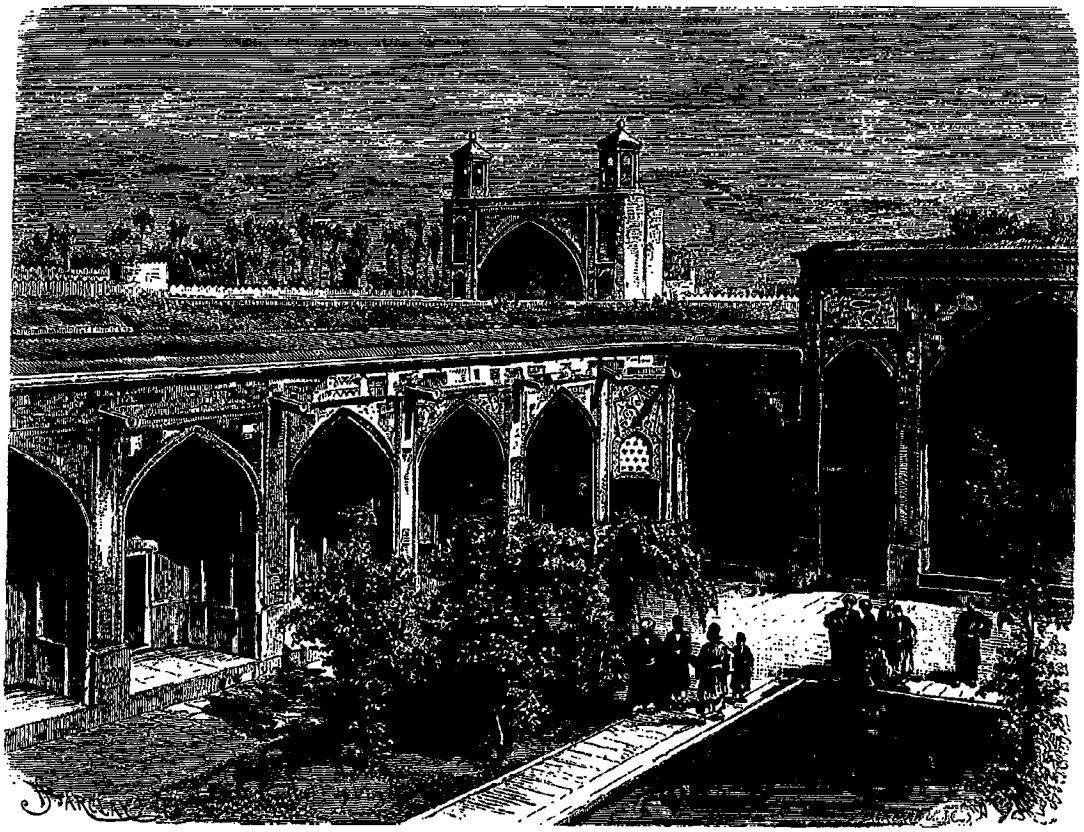
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bière. Après le départ de l'Excellence, le superintendant a ordonné de porter au palais, la nuit s'entend, un panier de dix bouteilles de bière. Le lendemain, un agent du télégraphe rencontre au bazar le valet de chambre du gouverneur et essaye de lier conversation avec lui. L'autre répond d'abord froidement à ces avances, puis, tout à coup : « Quelle est donc cette drogue que ton maître a envoyée hier soir au palais? Le Hakem en a bu cinq bouteilles et, en fin de compte, il a été obligé de recourir à de l'*arak* (eau-de-vie de dattes) pour se griser. »

12 octobre. — On nous l'avait bien dit! Dès notre arrivée dans le talar où nous attendait Mirza Salih Khan, nous nous sommes aperçus que notre hôte ne pouvait même pas se tenir debout. C'est en bredouillant qu'il nous a priés de nous asseoir sur un tapis de Bokkara étendu auprès d'une fenêtre.

« Je suis dévoré par une fièvre ardente, mais je suis néanmoins heureux de vous voir, bien que vous soyez très en retard, » nous dit-il poliment entre deux hoquets.

Cette formule de bienvenue, employée par tous les Persans quand ils reçoivent des invités, a eu le don de m'irriter tant que je n'en ai pas connu la véritable



Médressè de Vakil. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

signification. J'ai même le remords d'avoir répondu assez vertement à un brave homme, fort désireux de m'être agréable, qui me reprochait avec une insistance des plus déplaisantes de l'avoir fait attendre pendant plus de deux heures. Une bonne âme me fit comprendre qu'en me reprochant mon inexactitude, mon hôte avait voulu me prouver qu'il aurait eu beaucoup de plaisir à me voir devancer l'heure du rendez-vous, de façon à jouir plus longtemps de *ma bienfaisante présence.*

« Avant de nous mettre à table, je veux vous présenter mon prédécesseur, reprend Mirza Salih Khan en nous désignant un vieillard coiffé du turban bleu des seyeds. La vue de ce vénérable hadji s'affaiblit beaucoup depuis quelque temps. Je lui ai dit hier qu'il était arrivé à Chiraz un des plus illustres médecins du Faranguistan, et il est venu vous consulter.

— Je ne suis pas médecin, répond Marcel, vous avez ici un habile praticien, le docteur Odling, c'est à lui et non à moi que le seyed doit s'adresser.

— Un sentiment de délicatesse vous fait parler ainsi, mais je sais très bien à quoi m'en tenir à votre égard; je vous en prie, examinez mon ami, vous me ferez plaisir. Seulement, comme il est très tourmenté de son état, gardez-vous bien de trahir votre pensée : s'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croyait perdre la vue, il en mourrait de chagrin. Vous me ferez connaître votre opinion en français. »

Marcel examine le vieux seyed ; il a la cataracte.

« Est-il un moyen de lui conserver la vue? demande Mirza Salih Khan.

— Peut-être, mais le moment de faire l'opération n'est pas encore venu. D'ici quelque temps votre ami perdra l'usage de l'œil gauche; envoyez-le alors chez le docteur Odling. En tout cas, je suis de votre avis : il n'est pas nécessaire d'avertir le seyed du sort qui l'attend.

— Certainement, certainement, reprend en persan notre hôte, dont l'intelligence paraît s'obscurcir de plus en plus et qui n'est même pas en état de s'exprimer en français; puis, tout à coup : « Ami chéri, s'écrie-t-il joyeusement en frappant ses mains l'une contre l'autre et en accentuant ses paroles d'une pantomime des plus expressives, *baricalla, baricalla* (bravo, bravo). Je vais te répéter textuellement les paroles du Farangui. « Dans un an, tu n'y verras plus du tout, mais du tout, du tout; alors viendra un autre Farangui, il prendra un grand couteau, détachera ton œil, l'extirpera de ta tête, le posera sur cette table et fera passer sur lui la force du télégraphe, puis il le fourrera de nouveau dans son orbite et, à partir de ce moment, tu y verras plus clair que jamais, et cela jusqu'à la fin de tes jours. Du reste, n'aie pas peur, cette opération n'est pas douloureuse. »

Le vieux seyed entrevoit bien que son « ami chéri » n'a pas conscience de ses paroles, mais il devient néanmoins vert comme un concombre. Marcel essaye de le rassurer et de lui faire entendre que les discours de Mirza Salih Khan sont enfantés par un cerveau en délire; celui-ci se récrie avec colère et proteste de sa



Un de nos chevaux. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

véracité en entremêlant ses antiennes de *baricalla* de plus en plus bruyants.

On apporte enfin le déjeuner. Le protecteur se met d'abord à table, mais à peine a-t-il commencé à manger que, ne pouvant plus tenir sur son séant, il se laisse glisser sur le tapis, tempête une dernière fois contre la fièvre et s'endort au milieu de cauchemars auxquels notre présence ne doit pas être étrangère. Ses ronflements sonores n'empêchent pas Marcel de faire consciencieusement honneur à un déjeuner exquis, préparé par les soins de l'élève de Bignon, et de retrouver avec un plaisir fort avouable la cuisine française la plus délicate. Pour moi, écœurée par cette scène d'ivresse, je n'ai pu me dominer au point de prendre part au festin; j'en suis maintenant fort marrie, car, après avoir passé plus de huit mois au régime du pilau, le déjeuner de ce matin devait avoir bien des charmes.

Qu'est devenue notre demande d'audience? Au dire des serviteurs de Mirza Salih Khan, il ne faut pas espérer interroger leur maître avant deux jours. Je crois qu'il est prudent d'envoyer un autre émissaire chez Çahabi Divan si nous ne voulons pas rester à Chiraz jusqu'à la fin de notre vie.

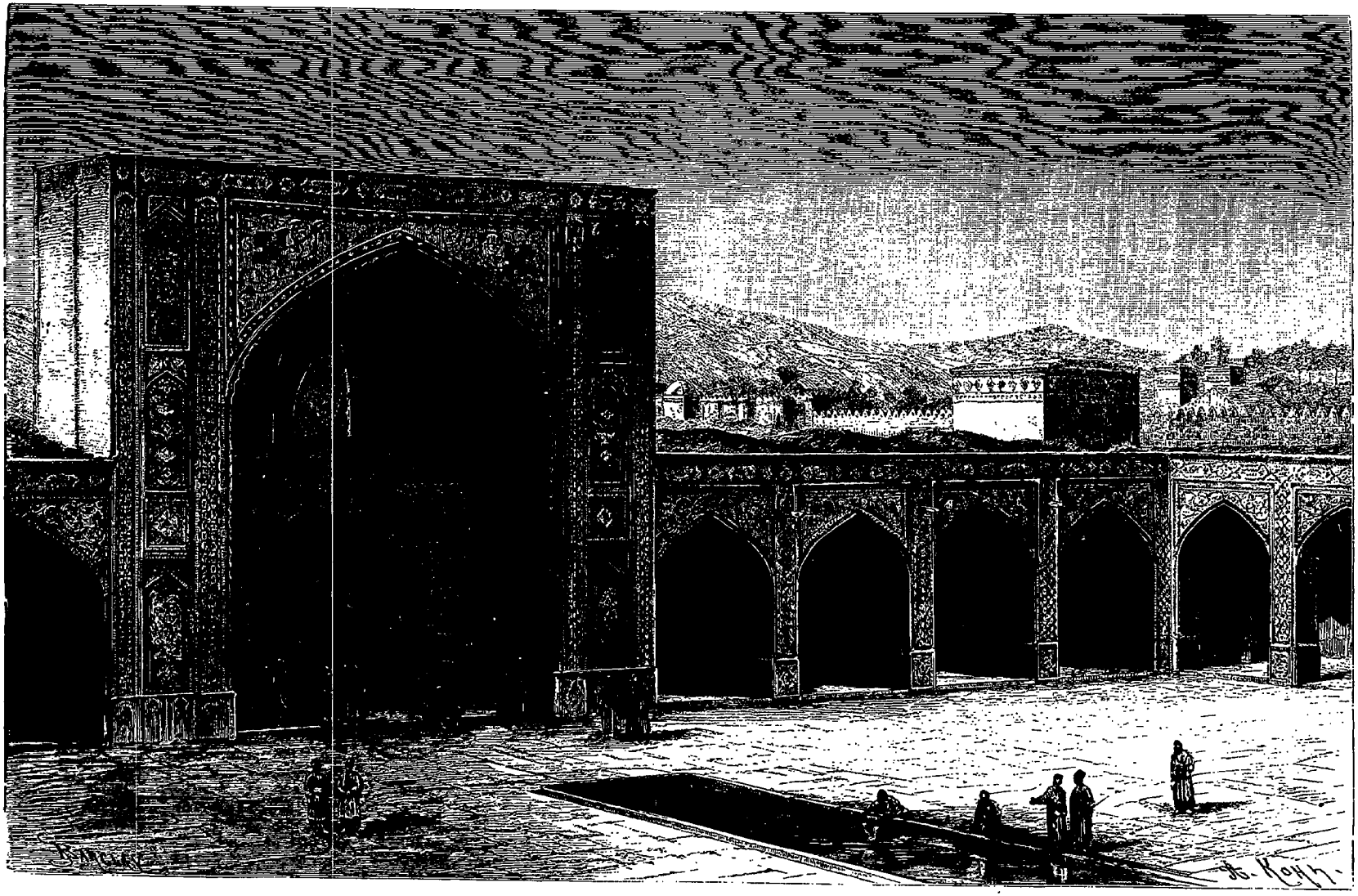
XXIX

Un palais achéménide près de Chiraz. — Bas-reliefs sassanides. — Antiquité de la ville prouvée par ces divers monuments. — Une nourrice musulmane. — Les tombeaux d'Hafiz et de Saadi. — Les médecins indigènes.

13 octobre. — Dieu merci, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Accompagnés du docteur Odling et de M. Blakmaure, en ce moment débarrassés de la fièvre, nous nous sommes mis en selle à la pointe du jour, et, sans entrer dans la ville, avons suivi un chemin tracé dans l'axe de la plaine.

Pendant une demi-heure nous avons traversé des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée de Vakil (voy. p. 102). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

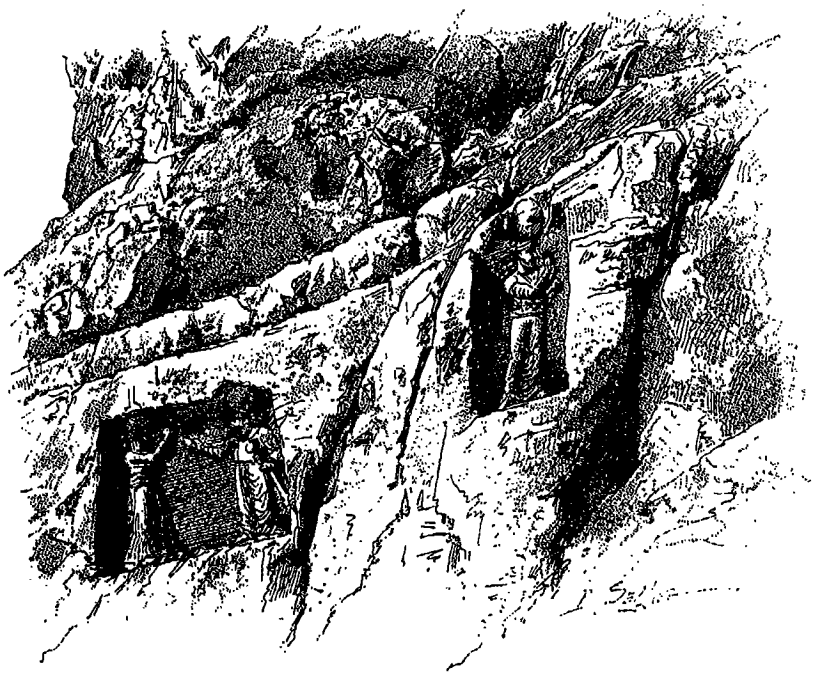
terres noires que des paysans travaillaient avec des socs de bois traînés par des animaux disproportionnés comme force et même comme espèce ; puis nous nous sommes élevés sur les flancs de la montagne qui forme, sur la gauche, la limite de la vallée.

Après avoir traversé un vaste emplacement couvert de débris de briques cuites et de poteries, et longé un rocher percé d'une quantité de petits hypogées, nous avons atteint les ruines d'un palais semblable à celui de Darius à Persépolis.

L'édifice, placé sur un point culminant, se compose d'une salle carrée éclairée par des portes ouvertes au centre de chaque façade. Les baies sont encadrées de linteaux à nombreux listels et surmontées du couronnement égyptien ; les exploits cynégétiques d'un souverain sont retracés en bas-relief sur les chambranles des ouvertures. La construction est malheureusement dans un état de ruine qui défie toute détérioration nouvelle. Il y a peu d'années, un gouverneur de Chiraz, en faisant enlever une pierre qui devait servir de seuil à l'entrée de son jardin, trouva des dariques dans les fondations. Alléché par cette première découverte, il fit pratiquer des fouilles au-dessous de toutes les portes. Aux premières pluies d'hiver, les terres humides s'éboulèrent et entraînèrent avec elles les constructions qu'elles supportaient.

En redescendant de la terrasse naturelle sur laquelle s'élevait le palais, nous ne tardons pas à atteindre une rivière dont les eaux cristallines, cachées sous des roseaux et des ginériums, sont habitées par des crabes bleu turquoise.

Sur la rive gauche se dresse un rocher presque ver-



Bas-relief sassanide. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

tical ; trois bas-reliefs d'une exécution bien inférieure à celle des tableaux de Nakhchè Roustem sont sculptés sur les parois. Ces œuvres, exécutées par de mauvais artistes de province, n'ont aucune valeur : les têtes égalent presque la quatrième partie des corps ; les draperies sont dessinées sans art ni vérité, et avec une complication de lignes qui rend leur disposition presque incompréhensible. Quant aux parties nues, il est impossible, dans l'état actuel de la sculpture, d'apprécier leur mérite, tant elles ont été défigurées et martelées. On ne peut même reconnaître les personnages représentés. Le roi seul est facile à distinguer, grâce à sa coiffure et à sa longue chevelure bouclée.

L'ensemble de ces monuments, les débris de fortifications bâties sur la montagne, la rencontre de deux puits à section rectangulaire, d'une profondeur de deux cent douze mètres, au sommet d'un pic dominant à la fois le Tang Allah Akbar et la vallée de Chiraz, m'amènent à penser qu'il serait imprudent de prendre au pied de la lettre les récits des auteurs arabes faisant remonter à l'époque de la ruine d'Isthakhar la fondation de Chiraz.

Le site choisi par les Sassanides pour y faire graver leur image est d'ailleurs charmant et mérite bien les vers enthousiastes qu'Hafiz lui a consacrés. En montant sur les rochers, on voit se développer tout entières les belles chaînes de montagnes qui emprisonnent la vallée, tandis qu'en suivant des yeux le cours sinueux du Rokn-Abâd, le regard se porte au loin sur un lac de sel formé par les eaux descendues des montagnes.

« Déjeunons à l'ombre des arbres et des ginériums, » a dit le docteur Odling.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nourrice musulmane (voy. p. 108). — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les domestiques étendent sur le sol une nappe bien blanche, posent devant chacun de nous des assiettes, des verres de cristal, des pièces d'argenterie ciselées par des joailliers du pays. Ce luxe de très bon goût me paraît si surprenant que je me prends à regarder les sassanides de pierre, prête à les voir partager mon enthousiasme. Hélas ! « ne s'étonner de rien » est depuis longtemps leur maxime favorite.

Vers le soir, nous reprenons le chemin de Chiraz: mais, au lieu de rentrer directement à la station du télégraphe, je demande à aller voir les petits enfants du docteur. La nounou, très prévoyante, a fait une grande toilette aux deux bébés et s'est parée elle-même de ses plus beaux atours. C'est une musulmane que le docteur a prise à la mort de Mme Odling. Il a fallu le croissant et la bannière pour obtenir la permission de la garder chez lui. Les immenses services rendus à la population par le docteur, la crainte de le voir quitter la ville, ont seuls déterminé l'iman Djouma et le mouchtéid à autoriser le séjour d'une femme chez un infidèle.

Les difficultés les plus graves n'étaient pas encore surmontées : il était nécessaire de vaincre la répulsion instinctive de la nourrice elle-même, qui eût mieux aimé donner le sein à un singe ou à un petit chien qu'à un enfant chrétien. Il a donc été convenu qu'elle recevrait cent krans de gages mensuels, somme énorme dans le Fars, qu'elle aurait droit à une robe de soie par saison, et disposerait d'une servante chargée d'entretenir et d'allumer son kalyan, l'usage de la pipe et du tabac étant, prétend-elle, merveilleusement propre à exciter la sécrétion du lait.

14 octobre. — La trêve accordée par la fièvre à M. Blackmaure nous a permis de faire ce matin une nouvelle excursion hors de la ville et de visiter les tombeaux d'Hafiz et de Saadi, les deux célèbres poètes dont Chiraz s'honore d'avoir été le berceau.

Le premier de ces deux édifices, désigné sous le nom d'Hafizieh, est situé à l'entrée d'une vallée fertile arrosée par un large canal qui déverse ses eaux dans la plaine de Chiraz. Un sarcophage d'agate, orné de belles inscriptions empruntées aux œuvres du défunt, est devenu le centre d'un cimetière où se font enterrer des admirateurs du poète désireux de reposer auprès de lui.

Hafiz naquit à Chiraz au quatorzième siècle. Placé par le sort dans une situation très infime (il fut, dit-on, boulanger), il sut par son talent s'élever rapidement au-dessus des gens de sa condition et devint le compagnon favori des plus grands princes de son temps.

Ses œuvres forment un recueil de cinq cent soixante-neuf ghazels (sortes de sonnets), encore très populaires, bien que chargés de comparaisons et d'hyperboles. Ces poésies sont même parfois si énigmatiques qu'elles partagent avec le Koran le droit d'être interrogées et de servir d'oracle : on les ouvre au hasard pour y chercher la réponse à une pensée ou à un vœu, quelquefois même un bon conseil. Ces pratiques superstitieuses, connues dans la langue persane sous le nom de *téfanik*, peuvent être comparées aux *sortes virgilianæ* de l'Europe du moyen âge.

Hafiz, le premier, a bénéficié de leur singulier privilège. Les docteurs et les mollahs de Chiraz firent en effet de grandes difficultés pour laisser rendre les derniers devoirs à un poète qu'ils accusaient d'incrédulité. Ses amis obtinrent qu'on chercherait au moins un augure dans ses odes; on tomba successivement sur deux passages dans lesquels il avouait franchement ses fautes, mais se garantissait pourtant à lui-même une place en paradis. Cet heureux hasard fut décisif, et les honneurs de la sépulture lui furent accordés.

Ses ghazels, qui valurent à leur auteur le surnom d'Anacréon de la Perse, se chantent tantôt comme des couplets propres à exciter au plaisir, et parfois, au contraire, se récitent comme des hymnes destinées à rappeler aux hommes graves et sérieux les délices de l'amour divin. Ces deux interprétations ne sont pas contradictoires : chez plusieurs classes de suffites, les sensations naturelles de l'homme sur la terre, et l'attrait immortel qui porte l'âme vers son créateur, sont inséparables. Pourquoi s'étonner si un poète imbu de cette étrange philosophie associait souvent de la façon la plus bizarre les genres les plus différents?

La confusion qui règne dans les poésies d'Hafiz, l'extrême licence de quelques-uns de ses écrits, n'empêchent pas les Persans de placer ses œuvres en tête des plus belles productions littéraires de leur pays. Les lettrés savent ses odes par cœur, les gens du peuple aiment à déclamer ses ghazels les plus connus; il n'est pas jusqu'au plus pauvre hère qui n'ait au fond de son sac quelque anecdote plus ou moins spirituelle dont le célèbre poète est toujours le héros :

« Hafiz habitait Chiraz quand la ville tomba au pouvoir de l'émir Timour (Tamerlan), me dit un vieux derviche chargé de nous escorter dans le jardin; le conquérant tartare envoya sur-le-champ querir le poète et lui tint à peu près ce discours :

« J'ai subjugué la plus grande partie de la terre, j'ai « dépeuplé un grand nombre de villes et de provinces « pour augmenter la richesse de Samarkande et de « Bokkara, les deux roses fleuries, les deux yeux de « mon empire, et cependant, toi, misérable poète, tu « prétends donner Samarkande et Bokkara pour le « signe noir qui relève les traits d'un beau visage !

« — Hélas ! prince, je dois à cette prodigalité la mi- « sère dans laquelle vous me voyez plongé. »

« Timour, ravi de cette réponse, s'attacha le poète chirazien et le combla de ses faveurs. »

En quittant le tombeau d'Hafiz, nous remontons une route embaumée tracée au milieu de jardins dont les murs de clôture sont couverts de roses sauvages, et nous trouvons, à l'extrémité du chemin, le monument funèbre de Saadi, l'auteur du *Bostan* (le Verger) et du Gulistan (le Parterre). La tombe du poète est placée dans une chapelle précédée d'une cour carrée; elle est couverte d'une pierre tumulaire en calcaire tendre et or-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

née d'inscriptions. L'ensemble de tout l'édifice a été construit ou du moins restauré à l'époque de Kérim Khan.

Cheikh Moslih oud-din Saadi, ou tout simplement le Cheikh, ainsi que l'appellent les Persans, naquit à Chiraz en 1194 de notre ère. Il parcourut presque toute l'Asie, prit part aux expéditions dirigées par les musulmans contre les croisés en Syrie, fut quelque temps prisonnier des chrétiens et composa à son retour dans sa patrie les poésies auxquelles il doit sa célébrité. Ses œuvres écrites en prose et en vers, plus faciles à comprendre que celles d'Hafiz, sont entre les mains de tous : les enfants apprennent à lire aussi bien dans le Gulistan que dans le Koran.

Les contes de Saadi sont remarquables par la netteté et la concision du style, et ont en outre le mérite de se terminer par des réflexions morales appropriées au sujet; ses *ghazels* et ses *kacidas*, considérés comme les plus parfaits modèles du beau langage, ne sont pas chargés de ces hyperboles et de ces figures outrées si fréquemment employées par ses compatriotes. On ne peut cependant, malgré le mérite littéraire du Gulistan et du Bostan, entendre, sans en être choqué, certains vers auxquels les Persans, à l'exemple



Tombeau du poète Saadi, à Chiraz. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

des anciens, n'attachent aucune importance et qui sont la conséquence fatale de la réserve imposée aux poètes à l'égard des femmes. Privés d'offrir des bouquets à Chloris, ils se dédommagent en tressant des couronnes à Alexis.

Le plus grand mérite des deux poètes chirazien est d'avoir fixé la syntaxe du persan. La langue parlée à Téhéran et dans toutes les provinces du nord et du sud dérive du pehlvi, forme altérée du perse, et devrait être, en cette qualité, considérée comme un des types les plus caractérisés du groupe indo-germanique, si la religion musulmane, en imposant le Koran aux vaincus, n'avait introduit dans la langue iranienne un très grand nombre de racines sémitiques qui ont défiguré le vieux langage. Malgré cette transformation, on est frappé, dès qu'on commence à entendre le persan, des nombreuses analogies qu'il présente avec le grec, le latin, l'allemand et l'anglais.

La phrase affecte l'allure latine, le verbe est le plus souvent rejeté à la fin; la syntaxe rappelle en simplicité celle de la grammaire anglaise, les verbes irréguliers sont peu nombreux, les mots s'agglutinent entre eux comme en allemand. De la facilité avec laquelle se forment les mots composés sont nés un très grand nombre d'auxiliaires, qui, en s'ajoutant à un substantif, constituent des verbes nouveaux. Un de ceux qui sont le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus fréquemment employés est le verbe *kerden* (faire). L'usage en est si fréquent qu'il se transforme même, suivant la qualité de la personne à laquelle on s'adresse, en *nemouden* (paraître), *fermouden* (ordonner), et ce n'est pas une des moindres difficultés de la langue persane que de savoir si votre interlocuteur a droit au *kerden*, au *nemouden* ou même au *fermouden*, le Persan, très pointilleux sur les questions d'étiquette, attachant la plus grande importance à ces détails, et jugeant le plus souvent de la considération qu'il doit témoigner à un étranger, suivant que celui-ci a l'air de le traiter en égal, en supérieur ou en inférieur.

Ainsi, pour exprimer l'action de regarder, on dit à son domestique « regard faites », — à son égal « regard paraissez », — au roi ou aux membres de sa famille « regard ordonnez ». Pour moi, en ma qualité officiellement reconnue de *dooulet man* et d'*akkaz bachy dooulet farança*, je m'attribue le droit de traiter de pair toutes les excellences persanes, et je serais à contre-cœur forcée de châtier à coups de cravache le malotru qui, en me parlant, emploierait le verbe *kerden*.

D'ailleurs, afin de ne pas m'embrouiller, j'ai adopté un formulaire diplomatique des plus simples : dès que j'arrive devant un gouverneur ou un personnage important, je commence par lui déclarer que je ne connais pas les finesses et les élégances de la langue, ayant eu pour unique professeur les tcharvadars raccolés tout le long de la route. Grâce à cette précaution préliminaire, j'emploie seulement l'auxiliaire *kerden* et je donne du *shuma* (vous), au lieu du *nemoudan*, du *fermoudan* et du *tachrif* (votre honneur) que m'octroient généreusement les parents les plus rapprochés de Sa Majesté.

Outre le verbe *kerden*, il est deux autres mots caractéristiques; on peut les jeter à tort et à travers dans la conversation sans courir grande chance de se tromper. L'un est *malè*, qui, à proprement parler, veut dire « bien de, appartenance de »; l'autre *ta*, dont le sens est assez difficile à rendre en français et que l'on ajoute toutes les fois qu'il s'agit d'objets multiples; ainsi *do ta yabous* se dit pour deux chevaux, *cè ta tcherag* pour trois lampes, etc. *Malè* s'emploie aussi bien en se plaignant du frisson, *malè tab* (résultat de la fièvre), qu'en parlant d'un vieux monument désigné sous le nom de *malè gadim* (bien de l'antiquité). En sachant agréablement varier l'emploi de ces deux mots et du verbe *kerden*, on est toujours certain de ne pas rester à court dans une conversation. Beaumarchais prétendait qu'avec *goddam* on ne manquait de rien en Angleterre; le vocabulaire persan est plus compliqué que le dictionnaire anglais, puisqu'il faut savoir trois mots pour se sortir d'affaire.

Il est bien encore un quatrième vocable fort nécessaire à connaître, mais il n'est pas utile de le mentionner, car il résonne si souvent aux oreilles et ponctue les phrases d'un accent si vigoureux, qu'il suffit de passer une heure avec un Persan pour retenir à tout jamais le mot *poul* (argent).

15 octobre. — La fièvre a réapparu chez nous : notre hôte, le jardinier, deux palefreniers sont sur le flanc depuis hier au soir. Marcel vient d'être, à son tour, saisi d'un frisson violent et grelotte, étendu sur un sac de paille. La privation de linge est bien dure à supporter pendant un accès : les transpirations abondantes du deuxième stade rendent les vêtements que l'on est forcé de conserver tout à fait gênants; j'en ai fait la dure expérience à Madérè Soliman. Sur ma demande, le docteur Odling vient d'arriver; il a trouvé Marcel assez légèrement atteint, M. Blakmaure en très mauvais état, les serviteurs plus ou moins malades. J'ai également reçu la visite du jeune élève du docteur Tolozan. Ce brave garçon porte, malgré ses vingt-cinq ans, le vieux costume des praticiens, car, en Perse comme en France au temps de Molière, la robe plus que le talent inspire confiance au malade. Coiffé d'un volumineux turban de cachemire à fond blanc, vêtu d'une robe de laine grise recouverte d'un manteau de soie violette, notre ami, quand il se montre de dos, a un aspect des plus respectables. Il est accompagné de son père, le vénérable Esculape en chef du gouverneur, auquel il doit succéder dans cette sorte de sacerdoce, exercé de père en fils dans sa famille depuis plusieurs générations.

Tous deux viennent nous engager à passer la journée de demain dans leur maison. Cette visite sera d'autant plus intéressante que les mœurs médicales des Persans sont tout au moins bizarres.

Les médecins iraniens ne connaissent pas l'anatomie, car il leur est défendu de faire une autopsie et de s'impurifier au contact du sang. Il est étonnant que, dans d'aussi mauvaises conditions, ils puissent pratiquer avec succès l'opération de la taille. En général, ils se contentent d'ordonner à leurs malades des remèdes de bonne femme, dont ils se transmettent la recette de père en fils, et quelques préparations médicales conseillées par Avicennes. Leur nullité scientifique les mettant dans une situation très précaire envers leurs confrères européens, ils redoutent infiniment leur concours et ne permettent à leurs clients de les appeler en consultation que pour leur faire supporter la responsabilité de la mort.

Les malades eux-mêmes éprouvent une répugnance instinctive à se faire soigner et ausculter par un chrétien. Si, vaincus par la souffrance et dans l'espoir de guérir, ils veulent bien se prêter à un examen, la famille tout entière pousse les hauts cris, parle de profanation, d'impiété, et aime mieux généralement laisser mourir le patient que de se compromettre envers le clergé.

La mère du docteur Mohammed a été victime de cet incroyable fanatisme. Il y a à peu près un an, le docteur Odling fut appelé auprès de la femme de son confrère persan : la tendresse que l'Hakim bachy avait pour elle, les prières de son fils, l'avaient décidé, lui le premier médecin du pays, à porter ce terrible coup à l'édifice médical indigène.

La malade refusa d'abord de se laisser examiner, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le docteur se retirait en déclarant qu'il lui était impossible de la soigner sans la voir, quand elle se décida enfin à se montrer au Farangui. Elle avait une hernie étranglée. La réduction fut tentée sans succès, l'opération était de la dernière urgence. Le mari consulté déclara qu'il n'oserait jamais prendre sur lui une pareille responsabilité et qu'il devait au préalable avertir sa famille, et surtout celle de sa femme. On envoya querir les parents les plus rapprochés; ils délibérèrent pendant trente-quatre heures avant de se mettre d'accord; et quand enfin M. Odling fut autorisé à agir, il était trop tard : la gangrène avait envahi le corps de la malheureuse femme, il n'y avait plus qu'à assister à ses derniers moments.

Si l'on n'exige pas des médecins persans une grande science, on rétribue bien maigrement leurs soins. Après



Femmes de Chiraz. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

une longue maladie terminée par un heureux dénouement, les gens de moyenne condition payent la visite à raison de cinquante centimes; les intrigants, à force de marchander, obtiennent sur ce prix une réduction de cinquante pour cent; les chefs religieux ne donnent rien et se contentent de promettre leur protection ou leur appui. Cependant la clientèle du haut clergé est toujours la plus recherchée, parce qu'elle entraîne des profits indirects.

16 octobre. — Comme l'avait prévu la faculté cosmopolite de Chiraz, Marcel s'est trouvé ce matin débarrassé de la fièvre, et nous avons pu nous rendre à l'invitation de l'Hakim bachy. Après nous avoir fait les honneurs d'un lunch soigneusement préparé, le vé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nérable docteur a fait apporter les kalyans et a ordonné aux serviteurs de s'éloigner; puis, prenant la parole, il nous a appris que l'état fiévreux de Çahabi Divan était la seule cause qui l'avait privé jusqu'ici du plaisir de nous recevoir. « Je suis fort inquiet de mon malade, a-t-il ajouté; il est vieux, usé, digère mal la quinine, et je crains bien, si les accès ne le quittent pas, que nous n'ayons bientôt un autre gouverneur. Je regretterais vivement de voir mourir Çahabi Divan, car il est pour nous un véritable ami.

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas de lui donner de l'arsenic? » dit Marcel en français.

A ces mots, le docteur en herbe pâlit. Le père, inquiet de l'émotion de son fils, l'interroge.

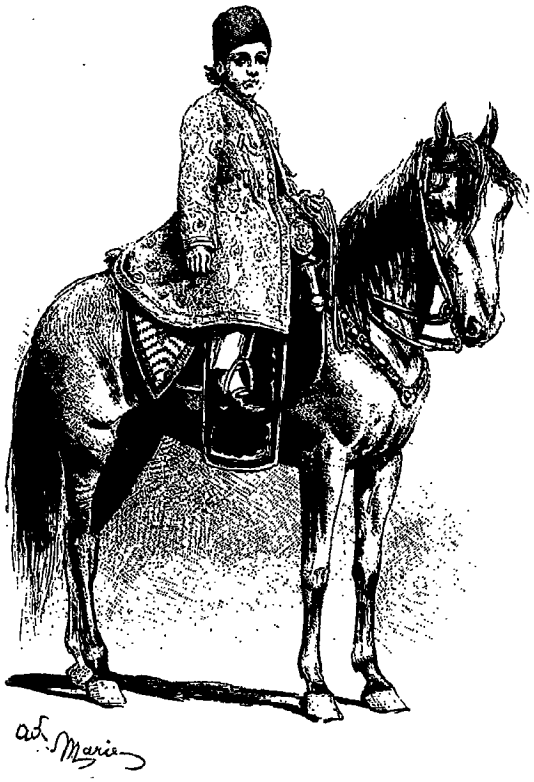
« L'Excellence propose de soigner le gouverneur avec du *margè mouch* (litt. : mort aux rats).

— C'est impossible: ce remède n'est point noble,» reprend sentencieusement l'Hakim bachy; puis, après un quart d'heure de silence, qu'interrompent seuls les bouillonnements de l'eau dans les kalyans, il s'informe cependant de la quantité d'arsenic qu'on peut administrer sans danger, et me propose enfin de me conduire dans son andéroun.

Femmes du père, femmes du fils, jeunes filles enfants de différents ménages, paraissent vivre en bonne intelligence; je suis évidemment au sein d'une famille patriarcale.

Les khanoums m'engagent de nouveau à prendre du thé, du café; pendant ce temps, c'est à qui tâtera mes gros souliers de cuir, défera les lacets pour examiner de près les crochets de cuivre, essayera mon casque de feutre sans témoigner de dégoût (ô les braves femmes !), fouillera mes poches, s'extasiera sur les objets qu'elles contiennent, et me priera de lui expliquer l'usage auquel ils sont destinés. Mon mouchoir, surtout, que ces dames ont pris tout d'abord pour un tapis de prière, a eu l'honneur de les intriguer sérieusement. J'ai dû me moucher à plusieurs reprises afin de leur apprendre qu'il est aisé de faire cette opération sans se servir exclusivement de ses doigts, ce que toute Persane avait cru jusqu'ici impossible.

Le costume de mes élèves ne diffère guère de celui des musulmanes d'Ispahan, cependant les jupes sont plus longues que dans l'Irak et descendent jusqu'au mollet. Le type chirazien est élégant; mais pourquoi faut-il que les femmes les plus laides et les plus décrépites soient aussi les plus désireuses de faire reproduire leurs traits? J'ai trouvé d'ailleurs un moyen poli de satisfaire sans dommage les vieilles admiratrices de mes talents de photographe. J'introduis un châssis vide dans l'appareil, je fais poser mon modèle pendant trois minutes dans une attitude mal équilibrée et fatigante, et finalement je déclare que l'épreuve est manquée, faute d'une immobilité suffisante. J'ai utilisé trois fois aujourd'hui cette formule simple et peu coûteuse, et bien m'en a pris, car j'ai pu, grâce à mon stratagème, conserver une glace avec laquelle il m'a été possible de photographier le jeune gouverneur, fils aîné de Zellè Sultan.



Le jeune gouverneur de Chiraz. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

En rentrant à la station j'ai trouvé le jardin envahi par une suite nombreuse; elle escortait le petit prince, exilé de Chiraz sur l'ordre de son père et confiné dans la montagne, où l'on a moins à redouter les fièvres que dans la plaine. Sous prétexte de faire une promenade à cheval, cet enfant est descendu dans la vallée et a demandé à venir se reposer à la station du télégraphe. La vérité est qu'il voulait mettre à contribution l'*akkaz bachy dooulet farança* dont la réputation s'étend beaucoup plus qu'il ne serait nécessaire.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La masdjed Djouma de Chiraz (voy. p. 122). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE[1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXX

Les origines de la religion baby. — Mirza Ali Mohammed. — Mollah Houssein. — Gourret el-Ayn. — Siège du camp de Tébersy. — Siège de Zendjan. — Attentat contre la vie du roi. — Supplices infligés aux babys. — État actuel de la nouvelle religion. — Les doctrines babys. — Haine qui divise les orthodoxes et les nouveaux convertis.

Chiraz, 17 octobre. — « Les Perses abhorraient le mensonge et se nourrissaient de cresson, » m'enseignait, sur la foi de Xénophon, mon vieux professeur d'histoire.

Cette phrase avait dû faire sur moi une bien profonde impression, car, dès mon arrivée en Perse, elle s'est présentée à ma mémoire avec une telle vivacité que, naïvement, je me suis mise en quête d'un Persan disant la vérité, d'un Persan se nourrissant de cresson et buvant de l'eau claire. Vains efforts! je n'ai encore trouvé ni l'un ni l'autre de ces phénomènes.

Si mon vieux maître était de ce monde, je lui enlèverais une illusion et je lui conseillerais de modifier légèrement ses leçons, ou, tout au moins, d'expliquer à ses élèves que la *Cyropédie*, au point de vue

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLVIII, p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la véracité, mérite de prendre une place honorable auprès du *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry.

Il n'est pas besoin d'être longtemps en contact avec les fils des anciens Perses pour se convaincre que, s'ils mentent à bouche que veux-tu, ils ne broutent des herbages que si la dure nécessité leur en fait une loi. L'expérience donne même au voyageur une telle habitude de prendre en suspicion les protestations de chacun et de tous, qu'il éprouve toujours une surprise extrême à se trouver en face de gens véraces et sobres. Après tout, l'exception confirme la règle, dit un profond aphorisme de grammaire dont je n'ai jamais très bien compris le sens.

Au moment de notre départ d'Ispahan, le Chah Zaddeh Zellè Sultan nous avait pourvus de recommandations si particulièrement chaleureuses, il se disait notre ami avec une si parfaite bonne grâce (nous ne l'avons jamais vu), menaçait de punitions si sévères les gens assez audacieux pour oser nous résister, et donnait avec une telle précision l'ordre de nous introduire dans les mosquées de Chiraz les plus soigneusement fermées aux chrétiens, que je m'étais souvent demandé, en chemin, si la dépêche dont nous étions porteurs n'avait pas été précédée d'une communication moins gracieuse, adressée directement au gouverneur du Fars. Il n'en était rien cependant, j'en ai la preuve aujourd'hui : malgré l'extrême fanatisme de la population et les scrupules du clergé, nous sommes autorisés depuis ce matin à pénétrer dans toutes les mosquées de la ville.

Ce serait tomber dans une étrange erreur que d'attribuer l'intolérance spéciale des Chirazions à une fervente piété ou à un respect exagéré des monuments consacrés à l'exercice de leur religion : les habitants du Fars ne témoigneraient pas à tout propos, et même hors de propos, de leur parfaite orthodoxie, si leur pays n'avait été, dans ces dernières années, le berceau du babysme, et si la religion qui avait sapé profondément à la base la loi de Mahomet ne s'était attaquée au pouvoir royal. Depuis ces événements, les babys, très nombreux dans la province, déploient un zèle d'autant plus grand qu'ils ont plus à redouter d'être accusés d'hérésie et de rébellion. Comme, d'autre part, l'ardeur des vrais croyants s'est ravivée au contact de l'hérésie naissante, babys et orthodoxes font aujourd'hui assaut de purisme et, partant, d'intolérance.

En 1843 arrivait à Chiraz un homme d'une grande valeur intellectuelle, Mirza Ali Mohammed; le nouveau venu prétendait descendre du prophète par Houssein, fils d'Ali, bien qu'il n'appartînt pas aux quatre grandes familles qui, seules, peuvent se targuer, sur des preuves même discutables, d'une si sainte origine. Il revenait dans sa ville natale, après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque et visité la mosquée de Koufa, « où le diable l'avait tenté et où il s'était détaché de la loi du prophète ». Il se mit immédiatement à parler en public; comme tous les réformateurs il s'éleva avec violence contre la dépravation générale, le relâchement des mœurs, la rapacité des fonctionnaires, l'ignorance des mollahs, et montra dans ses premiers discours une tendance à ramener la Perse à une morale empruntée aux religions guèbre, juive et chrétienne. Dès le début de son apostolat, Mirza Ali Mohammed abandonna son nom pour adopter le titre de Bab (*porte* par laquelle on arrive à la connaissance de Dieu) et fut bientôt entouré de prosélytes nombreux qu'enthousiasmait sa chaude éloquence. Le nouveau prophète accordait à ses disciples une liberté d'action et une indépendance inconnues aux musulmans : « il n'avait pas reçu mission, disait-il, de modifier la science de la nature divine, mais il était envoyé pour donner à la loi de Mahomet un développement semblable à celui que ce dernier avait déjà apporté à la loi du Christ. »

Il n'engageait point les fidèles à se lancer dans la recherche stérile de la vérité, et leur conseillait d'aimer Dieu, de lui obéir, d'aspirer à Allah, sans s'inquiéter de rien autre au monde. Afin de compléter l'effet de ses premières prédications, le Bab publia bientôt deux livres célèbres écrits en langue arabe : le *Journal du pèlerinage à la Mecque*, et un *Commentaire de la sourat du Koran intitulée : Joseph*. Ces ouvrages se faisaient remarquer par la hardiesse de l'interprétation des textes sacrés et par la beauté du style.

Cependant les attaques violentes dirigées par le Bab contre les vices du clergé ne tardèrent pas à ameuter contre lui tous les prêtres du Fars. Ils se plaignirent amèrement au roi et, entre temps, engagèrent une discussion avec un adversaire qui les eut bientôt réduits au silence.

Mohammed Chah montra peu d'émotion en apprenant les événements survenus dans le Fars. Doué par la nature d'un caractère mou et d'un esprit sceptique, il vivait en outre sous la tutelle d'un premier ministre plus porté à approuver en secret les attaques dirigées contre le clergé, qu'à augmenter l'autorité des prêtres en prenant chaudement leur défense. Le roi se contenta d'interdire aux deux parties de disputer en public sur les nouvelles doctrines, et ordonna au Bab de s'enfermer dans sa demeure et de n'en jamais sortir.

Enhardis par cette tolérance inattendue, les babys s'assemblèrent dans la maison de leur chef et assistèrent en nombre toujours croissant à ses prédications. Celui-ci leur déclara alors qu'il n'était point le Bab, c'est-à-dire *la porte de la connaissance de Dieu*, comme on l'avait cru jusqu'alors, comme il l'avait supposé lui-même, mais une sorte de précurseur, un envoyé d'Allah. En conséquence, il prit le titre d'*Altesse Sublime* et transmit celui de *Bab* à un de ses disciples les plus fervents, Mollah Houssein, qui devint, à partir de ce moment, le grand missionnaire de la foi nouvelle.

Muni des œuvres de son maître, le *Journal du pèlerinage à la Mecque*, et le *Commentaire sur la sourat du Koran*, ouvrages qui résumaient alors les théories religieuses du réformateur, le nouveau Bab partit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour Ispahan et annonça au peuple enthousiasmé que l'*Altesse Sublime* était le douzième iman, l'iman *Meddy*. Après avoir réussi, au delà de toute espérance, à convertir non seulement les gens du peuple, mais même un grand nombre de mollahs et d'étudiants des médressès célèbres de la capitale de l'Irak, il se dirigea sur Téhéran, demanda une audience à Mohammed Chah, et fut autorisé à lui soumettre ses doctrines et à lui présenter les livres babys. C'était un triomphe moral d'une portée considérable.

Pendant que le Bab prêchait dans la capitale et déterminait de très nombreux adeptes à s'enrôler sous sa bannière, l'agitation gagnait les andérouns. Dès son apparition, la nouvelle religion avait su intéresser à son succès les femmes, si annihilées par le Koran, en leur promettant l'abolition de la polygamie, considérée à juste titre par l'Altesse Sublime comme une source de vice et d'immoralité, en les engageant à rejeter le voile, et en leur attribuant auprès de leur mari la place honorée et respectée que l'épouse et la mère doivent occuper dans la famille. Toutes les Persanes intelligentes apprécièrent les incontestables avantages de cette révolution sociale, embrassèrent avec ardeur les croyances du réformateur et se chargèrent de propager le babysme dans les andérouns, inaccessibles aux hommes, et firent de nombreuses prosélytes.



Une jeune fille baby. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

L'une d'elles, douée d'une éloquence entraînante et d'une surprenante beauté, devait soulever la Perse entière. Elle se nommait Zerrin Tadj (Couronne d'or), mais, dès le commencement de son apostolat, elle adopta le nom de Gourret el-Ayn (Consolation des yeux).

Gourret el-Ayn était née à Kazbin et appartenait à une famille sacerdotale. Son père, jurisconsulte célèbre, l'avait mariée, fort jeune encore, à son cousin, Mollah Mohammed. Admise journellement à entendre discuter des questions religieuses et morales, elle s'intéressa aux entretiens en honneur dans sa famille, apprit l'arabe pour les suivre plus aisément et s'appliqua même à interpréter le Koran. Les prédications du Bab furent trop retentissantes pour que Gourret el-Ayn pût en ignorer l'esprit; elle fut vivement frappée par les grands côtés de la nouvelle doctrine, se mit en correspondance avec l'Altesse Sublime, qu'elle ne connut jamais, paraît-il, et embrassa bientôt toutes ses idées réformatrices. Peu après, elle reçut du chef de la religion la mission de propager le babysme, rejeta fièrement le voile, se mit à prêcher à visage découvert sur les places publiques de Kazbin, au grand scandale de sa famille, et conquit à la nouvelle foi d'innombrables adeptes; mais, bientôt fatiguée de lutter sans succès contre tous ses parents, elle les quitta sans esprit de retour, sortit de Kazbin, et, à partir de cette époque, se consacra entièrement à l'apostolat dont l'Altesse Sublime l'avait chargée.

Mollah Houssein et Gourret el-Ayn, tels furent en réalité les grands propagateurs du babysme, car Mirza Ali Mohammed, toujours enfermé à Chiraz, s'employait tout entier à coordonner les préceptes de la religion.

Mollah Houssein, en quittant Téhéran, s'était dirigé vers le Khorassan, suivi d'une nombreuse troupe de fidèles, et n'avait pas tardé à arriver à Mechhed, où il espérait établir un centre important de prédications. Contre son attente, il y fut mal accueilli, maltraité même par le mouchtéid, qui osa lever son bâton sur lui; une sorte d'émeute s'ensuivit et Mollah Houssein allait être chassé de la ville quand on apprit tout à coup la mort de Mohammed Chah. A cette nouvelle, les babys sortirent de Mechhed et se dirigèrent vers le Mazenderan dans le but de faire leur jonction avec des enthousiastes conduits par Gourret el-Ayn. Le clergé du Khorassan, plus épouvanté des succès des babys que ne l'avaient été les prêtres du Fars, ne s'en rapporta pas pour détruire l'hérésie naissante au zèle religieux du nouveau Chah, Nasr ed-din, qui n'avait point encore eu le temps de procéder aux fêtes de son couronnement; il prit sur lui de diriger des émissaires sur les traces du Bab. Ceux-ci surexci-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tèrent violemment les populations des campagnes contre les réformés; des insultes on en vint aux coups, enfin on prit les armes. Mollah Houssein, inquiet du sort des convertis attachés à ses pas, songea à s'abriter derrière une place forte. Le tombeau de Cheikh Tébersy lui parut favorablement situé; il le fit entourer de fossés et de murailles, y enferma des approvisionnements considérables, achetés ou réquisitionnés dans les campagnes, et donna dès ce moment à ses prédications un caractère plus politique que religieux. Avant un an, à l'entendre, l'Altesse Sublime aurait conquis les *sept climats de la terre;* les babys posséderaient le monde et se feraient servir par les gens encore attachés aux vieilles doctrines; on ne parlait de rien moins, à Tébersy, que de se partager le butin de l'Inde et de Roum (Turquie).

Les fêtes du couronnement étaient enfin terminées; le nouveau ministre, l'émir Nizam, sentit que les querelles religieuses ne tarderaient pas à dégénérer en agitations politiques, et envoya des troupes pour disperser les insurgés du camp de Tébersy; elles furent d'abord battues à plusieurs reprises. Cependant de nouveaux renforts arrivèrent, et la place fut investie. Durant plus de quatre mois, les assiégés supportèrent de terribles combats et ne se déterminèrent à demander la capitulation qu'après avoir été réduits à la plus épouvantable famine. Maigres, hâves, décharnés comme des gens nourris depuis plusieurs jours de farine d'ossements et du cuir bouilli des ceinturons et des harnais, les babys défilèrent semblables à des spectres devant leurs vainqueurs, étonnés que, sur un millier d'hommes réfugiés dans Tébersy, il en restât à peine deux cents. On profita de l'état de faiblesse des vaincus pour les griser et, au milieu de la nuit, on les égorgea. Bien peu échappèrent au massacre, ordonné au mépris des articles de la capitulation.

A la nouvelle de cette terrible exécution, les babys jurèrent de venger leurs martyrs. Mollah Houssein avait été tué pendant le siège; on lui donna pour successeur Mohammed Ali le *Zendjani* (natif de Zendjan). Le nouveau chef prit à son tour le titre de Bab, convertit par ses éloquentes prédications la population presque tout entière de sa ville natale, où il jouissait d'une grande influence, et groupa autour de lui les rares fugitifs du camp de Tébersy.

Une émeute, fomentée directement cette fois contre l'autorité royale et les prêtres, ne tarda pas à éclater. A la suite d'un différend survenu entre un baby et les collecteurs d'impôts, les réformés parcoururent les bazars de Zendjan, appelant leurs coreligionnaires à la révolte; plus de la moitié de la population se souleva, prit les armes, pénétra dans les maisons des mollahs, incendiant et pillant des quartiers entiers, tandis que Mohammed Ali, chef reconnu de l'insurrection, s'emparait de la forteresse Ali Merdan Khan, dans laquelle se trouvaient des fusils et des munitions. Telle fut l'origine d'une lutte qui dura plus d'une année et à la fin de laquelle devaient sombrer les espérances les plus chères des révoltés.

Le gouverneur, effrayé de l'enthousiasme et du courage des babys, demanda des troupes à Téhéran. Plusieurs mois se passèrent sans que l'armée royale, forte de dix-huit mille hommes et presque égale en nombre aux insurgés, osât les attaquer de front. Ceux-ci pendant ce temps s'étaient barricadés dans les quartiers voisins de la citadelle, avaient construit des ouvrages de défense appuyés sur les coupoles des mosquées et des caravansérails et s'étaient exercés à manier les armes trouvées dans la forteresse. L'artillerie leur faisait à peu près défaut : ils ne pouvaient opposer aux huit canons et aux quatre mortiers de l'armée royale que deux pièces sans portée, qu'ils avaient fondues à grand'peine.

Le siège des retranchements babys fut enfin commencé; pendant plus de vingt jours les assiégés soutinrent avec succès les assauts des troupes royales, mais, bientôt obligés de ménager leurs munitions, ils ne tardèrent pas à perdre du terrain. Le cinquième jour du Ramadan, malgré d'incroyables efforts, les insurgés durent abandonner une partie de leurs positions, et, quelques jours après cet engagement, comme Mohammed Ali donnait l'ordre d'incendier le grand bazar, dans l'espoir de produire une diversion, il tomba mortellement frappé. On l'emporta dans l'intérieur d'une maison pour cacher sa blessure aux combattants et, à partir de ce moment, la demeure où il avait été déposé devint le centre d'une résistance si opiniâtre que les chefs de l'armée royale donnèrent l'ordre de la canonner. Une construction de terre n'était pas faite pour résister longtemps aux boulets; elle s'écroula, ensevelissant sous les décombres tous ses défenseurs. On retira cependant Mohammed Ali des ruines, mais il ne devait pas survivre à ses blessures : huit jours après il expirait, encourageant les siens à combattre jusqu'au dernier soupir et leur promettant la vie éternelle en récompense de leur dévouement et de leur courage.

La mort du Bab mit un terme à la lutte; la démoralisation ne tarda pas à pénétrer dans le cœur des assiégés, et ces hommes, si courageux tant qu'ils avaient considéré leurs chefs comme des saints les menant à la victoire, se déterminèrent à se rendre à condition qu'ils auraient la vie sauve.

Malgré cette promesse, ils ne furent pas mieux traités que les insurgés du camp de Tébersy : les plus connus furent massacrés immédiatement; les autres, amenés à Téhéran à coups de fouet, témoignèrent par leurs supplices du triomphe de l'armée royale. La prise de Zendjan n'avait pas été moins meurtrière pour les assiégeants que pour les assiégés. Les troupes régulières, exaspérées par la résistance des révoltés, rasèrent les quelques quartiers encore debout et assouvirent leur rage sur tous ceux qui furent accusés d'avoir favorisé les babys. Les morts eux-mêmes n'eurent point la paix. Comme on interrogeait les vaincus pour connaître le sort de Mohammed Ali, ils assurèrent qu'il avait été tué. On refusa de les croire : ils désignèrent l'emplacement où le corps était déposé; le cadavre fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déterré, attaché par les pieds à la queue d'un cheval et traîné durant trois jours à travers la ville; finalement les lambeaux qui en restaient furent jetés aux chiens. Seules les femmes, qui avaient en grand nombre pris part à la lutte, obtinrent leur grâce.

La passion que subit à Tauris l'Altesse Sublime, les tortures infligées aux captifs conduits à Téhéran, leur courage inébranlable, la persévérance avec laquelle ils protestèrent de la sainteté de leur mission, produisirent sur l'esprit public une impression bien différente de celle qu'on avait attendue de leur supplice. Un grand nombre de musulmans, attribuant l'étonnante force d'âme des babys à un pouvoir surnaturel, se convertirent en secret à la religion réformée.



Jeune fille baby à cheval. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Les chefs, profitant de ce retour de fortune, proclamèrent la déchéance des Kadjars, rompirent tous les liens qui les rattachaient encore à la dynastie et élirent Bab, un enfant à peine âgé de seize ans, nommé Mirza Yaya, qui, à l'exemple du fondateur de la nouvelle religion, prit le titre d'*Altesse Sublime*. Le premier soin de Mirza Yaya fut de quitter Téhéran et de parcourir toutes les villes de la Perse, non seulement pour raffermir les courages et soutenir la constance des babys, mais pour leur défendre en même temps toute tentative de soulèvement à main armée; puis il quitta la Perse, où sa vie était en péril, et se retira à Bagdad, afin de se mettre en relation facile avec les Chiytes qui venaient à Nedjef et à Kerbéla visiter les tombeaux des saints imans.

Malgré la tranquillité apparente du pays, l'insurrec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion n'avait point désarmé et elle projetait, faute impardonnable, de s'attaquer à la personne même du roi.

Au retour de la chasse, Nasr ed-din Chah regagnait un jour son palais de Niavarand, et, afin d'éviter la poussière soulevée par les chevaux de l'escorte, il marchait seul en avant de ses officiers, quand trois hommes, sortant inopinément de derrière une touffe de buissons, se précipitèrent vers lui. Pendant que l'un d'eux tendait une pétition, que l'autre sautait à la tête du cheval et déchargeait un pistolet sur le monarque, le troisième cherchait à le désarçonner en le tirant violemment par la jambe. Quelques chevrotines emportèrent le gland de perles attaché au cou du cheval, les autres criblèrent le bras du roi et effleurèrent ses reins. Nasr ed-din Chah, qui ne le cède en sang-froid et en courage à aucun de ses légendaires devanciers, ne fut pas troublé de cette agression : il prit le temps d'assener plusieurs coups de poing sur la figure de ses adversaires, enleva au galop sa monture déjà épouvantée et put échapper aux mains de ses agresseurs.

Saisis et interrogés sur l'heure, les assassins affirmèrent qu'ils n'avaient point de complices en Perse et qu'ils étaient innocents, car ils avaient simplement accompli les ordres d'une autorité sacrée.

A la suite de cet attentat, plusieurs arrestations eurent lieu à Téhéran, entre autres celle de la célèbre Gourret el-Ayn, dont on avait perdu les traces depuis quelque temps. Les captifs, au nombre de quarante, furent jugés d'une manière sommaire et distribués aux grands officiers, au corps des Mirzas et aux divers fonctionnaires employés dans les services publics. Avec une cruauté dont on retrouverait difficilement un second exemple, le premier ministre avait décidé que les supplices inventés jusqu'à ce jour étaient insuffisants pour punir les prisonniers : « Le roi, avait-il dit, jugera de l'attachement de ses serviteurs à la torture qu'ils infligeront aux plus détestables des criminels. »

Les bourreaux se piquèrent d'ingéniosité.

Les uns firent taillader les patients à coups de canif et aidèrent eux-mêmes à prolonger leurs souffrances ; les autres les firent attacher par les quatre membres à des arbres dont on avait rapproché les cimes et qui, en reprenant leur position naturelle, arrachaient les membres du condamné. Bon nombre de babys furent déchirés à coups de fouet; enfin on vit traîner dans les rues de Téhéran des hommes transformés en torchère ambulante. Dans leur poitrine, couverte de profondes incisions, on avait logé des bougies allumées qu'éteignaient, lorsqu'elles arrivaient au niveau des chairs, les caillots de sang accumulés autour des plaies. Presque tous ces malheureux montrèrent au milieu des tortures un courage d'illuminés : les pères marchaient sur le corps de leurs enfants ; les enfants demandaient avec rage à avoir la tête coupée sur la poitrine de leur père.

Les supplices finirent faute de gens à supplicier.

Il ne restait plus que Gourret el-Ayn. Dès son arrestation elle avait été confiée au premier ministre Mahmoud Khan, qui l'avait enfermée dans son andéroun et avait chargé sa femme du soin de la garder. Celle-ci désirait sauver la vie de la prisonnière et fit dans ce but les plus grands efforts. Elle lui représenta qu'elle n'avait plus rien à espérer des siens, qu'en reniant ses doctrines ou en promettant tout au moins de ne plus prêcher et de vivre retirée, elle obtiendrait certainement sa grâce. Mahmoud Khan lui-même, touché de la beauté de Gourret el-Ayn et émerveillé de son intelligence, tenta également de la convaincre.

« Gourret el-Ayn, lui dit-il un jour, je vous apporte une bonne nouvelle : demain vous comparaîtrez devant vos juges; ils vous demanderont si vous êtes baby, répondez : « non », et vous serez immédiatement mise en liberté.

— Mahmoud Khan, dit-elle, demain vous-même donnerez l'ordre de me brûler vive. »

Le lendemain, Gourret el-Ayn comparut en effet devant le conseil; on lui demanda simplement si elle était baby, elle répondit avec fermeté, confessant sa foi comme l'avaient fait ses coreligionnaires; ce fut son arrêt de mort. Ses juges, après l'avoir obligée à reprendre le voile, lui commandèrent de s'asseoir sur un amoncellement de ces nattes de paille que les Persans posent au-dessous des tapis et ordonnèrent de mettre le feu à ce bûcher improvisé. On eut cependant pitié d'elle et on l'étouffa avant qu'elle eût été atteinte par les flammes en lui enfonçant un paquet de chiffons dans la bouche. Les cendres de la grande apôtre du babysme furent jetées au vent.

Depuis la mort de Gourret el-Ayn, le babysme n'est plus ouvertement pratiqué en Perse. Les réformés renient ouvertement leur religion et ne se font aucun scrupule de convenir en public que les Babs étaient de misérables imposteurs; néanmoins, ils écrivent beaucoup, font circuler leurs ouvrages en secret et constituent une armée puissante avec laquelle les Kadjars auront un jour à compter, s'ils n'abaissent point l'autorité du clergé et n'établissent pas dans l'administration du pays une probité au moins relative. Actuellement le Bab est réfugié à Akka (Saint-Jean d'Acre), afin d'échapper aux persécutions et à la mort. Les pèlerins désireux d'entendre sa parole sont tous les jours de plus en plus nombreux, et les babys de Chiraz m'ont assuré que le pèlerinage de Saint-Jean d'Acre a fait abandonner celui de la Mecque par un grand nombre de Chiytes.

L'année dernière, Nasr ed-din Chah, épouvanté par l'influence toujours croissante du Bab, voulut tenter de se rapprocher de ce chef religieux et lui envoya secrètement un de ses imans djoumas les plus renommés pour la force de ses arguments théologiques et la fermeté de ses croyances, avec mission de ramener au bercail la brebis égarée. Je laisse à penser quelles furent la surprise et l'indignation du souverain quand le vénérable iman djouma avoua à son maître que les arguments de Mirza Yaya l'avaient convaincu et en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

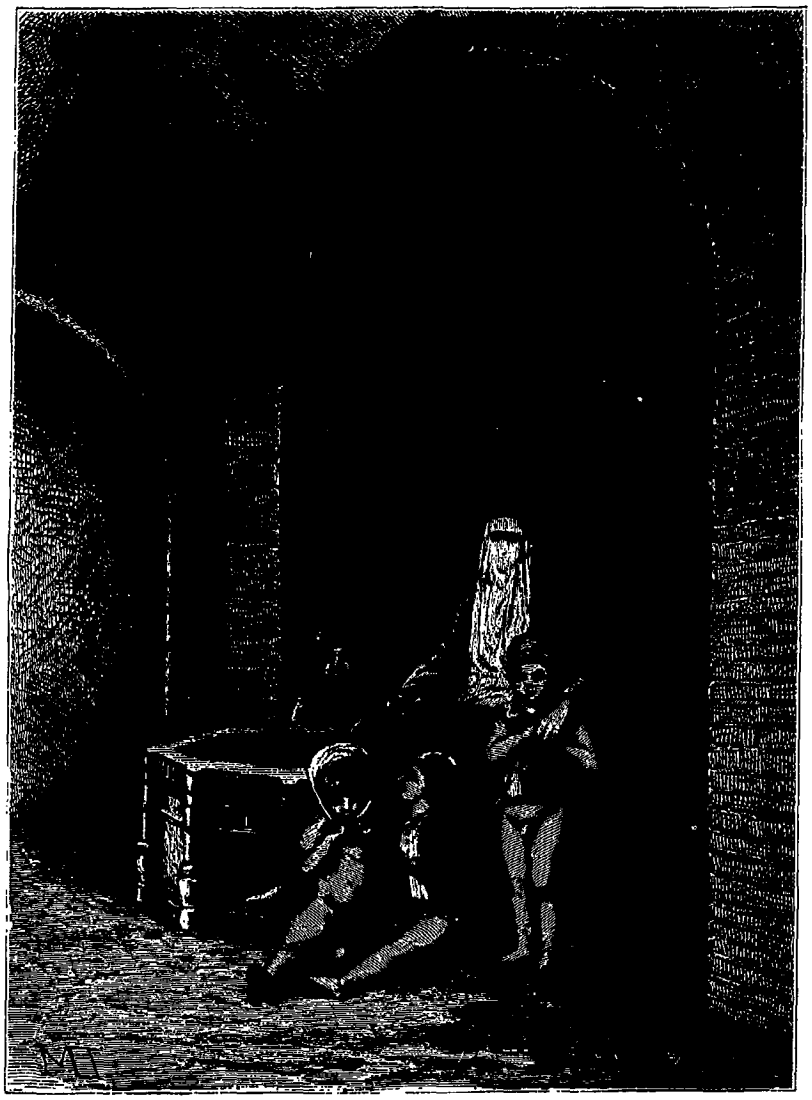


La Khoda Khanè de la masdjed Djouma de Chiraz (voy. p. 123). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traîné dans la voie de la vérité. A la suite d'un pareil succès, le roi, on le comprend sans peine, n'a pas été tenté d'envoyer à Saint-Jean d'Acre une seconde ambassade. Il ne faut pas souhaiter à la Perse le retour d'une ère sanglante, mais il est à désirer cependant que le sage triomphe des doctrines nouvelles permette aux musulmans d'abandonner sans secousse les principes d'une religion néfaste dans ses conséquences, et de se débarrasser des entraves apportées par le Koran et le clergé à la réalisation de réformes politiques et sociales des plus urgentes.

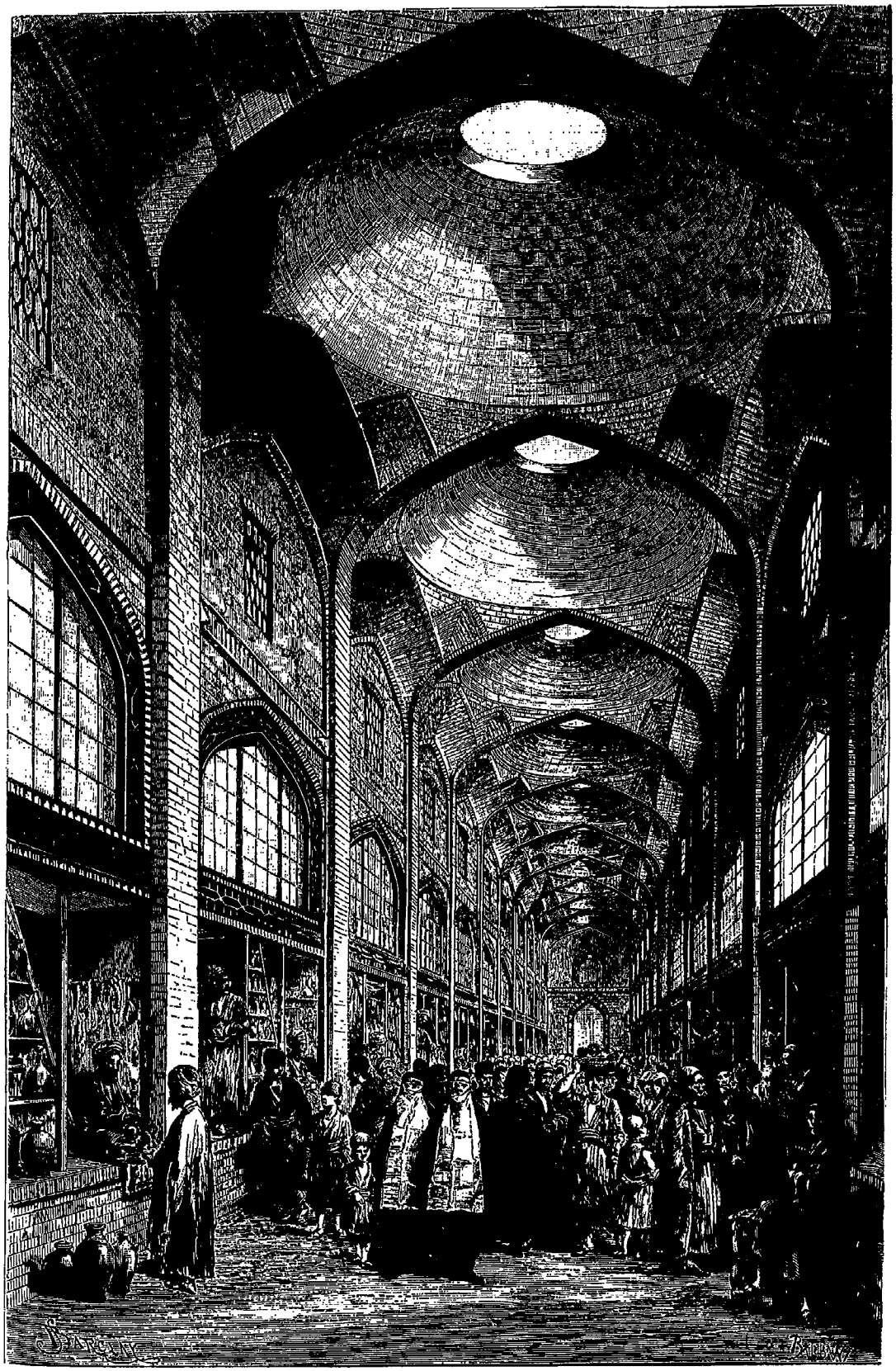
Les livres babys composés par l'Altesse Sublime renferment un singulier amalgame de préceptes très libéraux et d'idées les plus rétrogrades. Contrairement



Cuve à ablution de la masdjed Djouma (voy. p. 124). — Dessin de M. Dieulafoy.

aux prescriptions du Koran, Mirza Ali Mohammed abolit la peine de mort en matière religieuse, recommande le mariage comme le meilleur des états, condamne la polygamie et le concubinat, et n'autorise le fidèle à prendre une seconde femme que dans quelques cas exceptionnels. Il réprouve le divorce, abroge l'usage du voile, ordonne aux hommes de vivre dans une douce sociabilité, de se recevoir les uns les autres en présence des femmes; il n'exige pas les cinq prières réglementaires, déclarant que Dieu se contente d'une seule invocation matinale, et s'autorise d'un passage du Koran dans lequel Mahomet annonce la venue d'un dernier prophète, pour changer à volonté le temps et la durée des jeûnes, permettre le commerce et même les relations d'amitié avec les infidèles, et renverser l'impureté légale, cette éternelle barrière jetée entre l'Islam

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bazar du Vakil à Chiraz (voy. p. 124). — Dessin de Barclay, d'après un croquis de M. Dieulafoy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'univers non musulman. Le réformateur ne juge pas que les ablutions soient particulièrement agréables à Dieu et n'en fait pas une obligation religieuse. Il interdit la mendicité et la flétrit, bien qu'à l'exemple de Mahomet il ordonne de répandre autour de soi de nombreuses aumônes, et défend formellement aux chefs civils d'exiger les impôts par la force, de donner la mort, d'infliger la torture ou la bastonnade.

En opposition à ces idées grandes et généreuses, les ouvrages babys contiennent des prescriptions futiles et un singulier mélange de superstitions ridicules, d'idées incohérentes. Le Bab, par exemple, ordonne de croire à la vertu des talismans, de porter des amulettes dont les formes minutieusement décrites sont appropriées au sexe du fidèle, de se munir de cachets de cornaline, d'orner les temples, d'avoir des oratoires privés dans les maisons particulières, de célébrer pompeusement les offices avec des chants et de la musique, de faire asseoir les prêtres sur des trônes; il conseille à ses disciples de se parer de beaux habits, de raser leur barbe, leur défend de fumer le kalyan, de quitter leur pays, de voyager, et enfin, question bien autrement grave, de s'adonner à l'étude des sciences humaines qui n'ont point trait aux affaires de la foi, ou à la lecture de tout livre qui ne concerne pas l'étude de la religion.

En résumé, quoique les origines du babysme aient été sanglantes, Mirza Ali Mohammed ne surexcita jamais l'humeur batailleuse de ses disciples. Son caractère paraît d'ailleurs avoir toujours été doux et paisible : s'il accepta la responsabilité des actes et des violences de ses partisans et en subit toutes les conséquences, il ne prit jamais une part active et directe dans la lutte contre le pouvoir royal et consacra sa très courte existence à l'exposition de la foi.

La capitale du Fars a été le berceau du babysme; elle est encore aujourd'hui le rendez-vous des mécontents et le foyer toujours latent d'une nouvelle insurrection. Plus de la moitié de la population, assure-t-on, est attachée aux nouvelles doctrines. J'ai déjà expliqué combien l'antagonisme entre les réformés et les vieux chiytes enflammait le zèle religieux des Chiraziens; en raison du fanatisme local, il est fait une situation intolérable aux membres des communautés non musulmanes. Les israélites notamment, bien qu'ils forment une nombreuse colonie, ont dans la ville une position des plus précaires. Cantonnés dans un quartier particulier, une sorte de Ghetto, ils font le commerce des métaux, la banque, prêtent souvent à cent pour cent et vivent maltraités et méprisés par les emprunteurs, trop heureux cependant d'avoir recours à leur intermédiaire. Les plus pauvres d'entre eux ont néanmoins obtenu le privilège d'aller fabriquer dans les maisons particulières, moyennant une petite redevance, le vin si renommé de Chiraz.

Les israélites du Fars ont adopté le costume iranien, mais ils conservent en toute longueur les cheveux des tempes roulés en longues papillotes, par opposition aux *coins coupés* des musulmans. Les femmes se revêtent, quand elles sortent, du grand tchader gros-bleu, mais ne sont pas autorisées à porter le *roubandi* blanc, ou voile de visage, que les Persanes tiennent à honneur de jeter sur leur face, et sont ainsi sûrement signalées aux regards et aux injures des musulmans, quelque soin qu'elles mettent, du reste, à maintenir avec la main leur tchader étroitement serré sur la figure.

Le type de la colonie juive de Chiraz est très pur, mais hommes et femmes sont tellement opprimés qu'ils paraissent avoir perdu tout sentiment de dignité. A proprement parler, la justice n'existe pas pour eux : ils peuvent être battus, volés, tués même, sans que le coupable soit jamais recherché. Un exemple entre mille. Avant-hier, en parcourant la juiverie, j'ai vu un bambin musulman, à peine âgé de dix ans, monté sur un poney et accompagné d'un seul serviteur, cingler de coups de fouet la figure de plusieurs marchands israélites assis sur le seuil de leur échoppe, sans qu'aucun d'eux ait paru songer à protester contre cette incroyable brutalité. L'enfant sortit paisiblement du quartier après avoir insulté de la manière la plus grossière et la plus inattendue de la part d'un gamin de son âge trois jeunes femmes, qui rentrèrent au plus vite dans leur maison.

XXXI

La masdjed Djouma de Chiraz. — Sa fondation. — La Khoda Khanè. — Antiquité de la ville de Chiraz. — Cuve à ablutions. — Masdjed No. — La médressè Khan. — Le bazar du Vakil. — La fièvre à Chiraz. — Consultation médicale chez le gouverneur Çahabi Divan.

18 octobre. — Si le fanatisme des Chiraziens est excessif, il ne va pas au delà de démonstrations peu coûteuses et ne les excite jamais à ouvrir leur bourse en faveur des édifices religieux de la ville. A l'exception de la mosquée du Vakil, construite au siècle dernier, tous sont dans un état de délabrement vraiment pitoyable.

La plus ancienne de toutes les mosquées de Chiraz, et par conséquent la plus intéressante à visiter, fut bâtie en 875 sous le règne d'Amer ben Leis, aussi célèbre par sa piété que par ses guerres contre les successeurs du prophète. Comme son frère Yacoub, il entretint d'abord des relations de bon vasselage avec les khalifes de Bagdad et gouverna pendant quelques années l'Irak, le Fars, le Khorassan, le Séistan et le Tabaristan sous le titre d'« Esclave du Commandeur des croyants ». Sa soumission était pourtant plus apparente que réelle. Peu de temps après son arrivée au trône, nous disent de vieux manuscrits persans, il ordonna aux chefs de mille cavaliers de paraître devant lui avec une masse d'or à la main. En les voyant au nombre de cent, un cri douloureux s'échappa de sa poitrine : « Oh! pourquoi la Providence ne m'a-t-elle pas permis de conduire une armée comme celle-ci au secours de Hassan et de Houssein dans la plaine de Kerbela! » « Souhait bien digne, ajoute pieusement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'écrivain chiyte, de procurer à ce prince une belle et grande place dans les régions de l'éternel bonheur. »

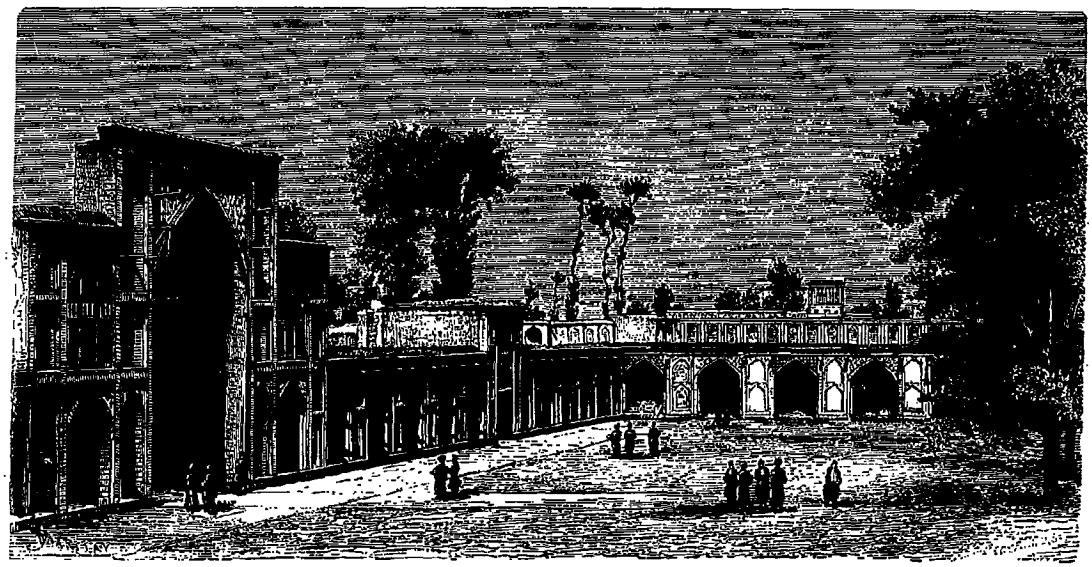
L'homme religieux était doublé chez Amer ben Leis d'un profond philosophe. Vaincu dans une campagne dirigée contre un chef tartare soulevé à l'instigation des khalifes de Bagdad, il fut fait prisonnier. Le soir venu, il s'était assis à terre et laissait à un soldat le soin de préparer quelques grossiers aliments dans un de ces vases de cuivre, à large panse et à ouverture étroite, employés d'ordinaire à abreuver les chevaux, quand un chien s'approcha; l'animal enfonça la tête dans le récipient, puis, entendant du bruit, et ne pouvant se dégager, s'enfuit au galop, emportant avec lui marmite et potage.

Le monarque prisonnier éclata de rire, et, comme les soldats s'informaient des motifs de cette gaieté si peu en harmonie avec sa triste situation, il leur répondit : « Ce matin encore l'intendant de ma maison se plaignait de ce que trois cents chameaux ne suffisaient point à transporter mes provisions de bouche. Voyez comme mon service est facilité ce soir, un chien emporte à la fois et mon dîner et ma batterie de cuisine. »

Malgré les dégradations de ses arceaux, de ses murs, de ses portiques ruinés par les tremblements de terre, le vieux temple d'Amer ben Leis conserve encore un aspect imposant.

Au milieu de la cour, à la place où se trouve généralement disposé le bassin à ablutions, j'aperçois, à mon grand étonnement, un petit monument carré, bâti en pierre, flanqué à chaque angle d'une tour de peu d'élévation et copié, assurent nos guides, sur la Kaaba de la Mecque.

La Khoda Khanè (Maison de Dieu), tel est le nom



Masdjed No à Chiraz (voy. p 124). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

de l'édicule, est veuve de ses toitures et se présente aux fidèles sous un aspect bien attristant.

Vers le sommet des tours s'enroule une belle inscription d'émail bleu turquoise encastrée dans la pierre. Ce document, consacré à la gloire d'Allah, nous apprend que la construction remonte à l'année 1450. Cette date doit être exclusivement attribuée à l'édifice dont nous considérons les ruines, mais ne saurait faire préjuger de l'époque où fut primitivement fondé le monument dont la « Maison de Dieu » occupe la place. En faisant le tour des murs extérieurs, nos guides nous signalent en effet une grosse pierre noire engagée dans les décombres. Ce moellon célèbre, connu sous le nom prosaïque de *dick* (marmite), joue dans le sanctuaire chirazien un rôle à peu près analogue à celui de la pierre noire dans la Kaabah de la Mecque. Quelle est ma surprise en reconnaissant dans ce caillou vénéré un bloc de porphyre absolument pareil, comme forme et comme ornementation, aux bases des colonnes achéménides de Persépolis !

Si nous n'étions pas les premiers Européens qui eussions visité la masdjed Djouma, la légende qui veut faire de Chiraz une ville moderne eût déjà été combattue, car il ne me semble pas possible, étant donnés la position de la base achéménide et le respect que les Chiraziens de génération en génération professent pour cette pierre noire, qu'elle ait été fortuitement apportée de Persépolis ; ce genre de déplacement était d'ailleurs tout à fait contraire aux idées et aux habitudes des Arabes.

Peut-être ne restait-il, au moment où les conquérants musulmans envahirent le Fars, aucun vestige de l'ancienne cité, mais on ne saurait admettre que les Achéménides aient bâti des palais de pierre, c'est-à-dire des demeures royales, loin de tout centre d'habitations, et que, dans une région où les plaines fertiles et bien ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rosées sont si rares, la vallée de Chiraz ait été précisément délaissée à l'époque la plus prospère de l'histoire de Perse et sous le règne des souverains qui faisaient de leur pays originel leur séjour de prédilection.

En s'éloignant de la Khoda Khanè, le mollah qui nous accompagne se dirige vers la plus ancienne partie de la mosquée. Elle est constituée par une salle longue et étroite, ornée à l'une de ses extrémités d'un vieux mirhab de pierre grossièrement taillé et dont les deux côtés ont des formes différentes.

Au-dessus de ce spécimen d'un art encore barbare s'étend, en revanche, le plus ravissant plafond de mosaïque de cèdre et d'ivoire qu'il soit possible d'imaginer. Grâce à quelques restaurations exécutées avec une extrême habileté, cette charmante marqueterie est encore en bon état de conservation et rappelle à mon souvenir, sous une forme plus délicate et plus élégante, les mosaïques de bois et d'ivoire que l'on fabrique encore aujourd'hui au bazar. Le style archaïque de l'écriture permet d'attribuer à ce plafond une date très voisine de la fondation de la mosquée.

Mon brave mollah ne me tiendra quitte ni d'une pierre, ni d'un coin noir. Tout auprès de la porte d'entrée, et abritée sous une niche fort obscure, il me fait encore remarquer une belle cuve de porphyre. Elle est taillée en forme de polygone régulier à douze pans; chaque pan est séparé de son voisin par une colonnette s'appuyant sur une base en forme de vase d'un très beau caractère.

En résumé, la mosquée Djouma, malgré son état de ruine, malgré les nombreuses mutilations qui ont enlevé toute unité à son ensemble, est encore un des monuments les plus intéressants de la Perse musulmane. L'introduction d'une Kaaba au milieu de la cour centrale, la base achéménide découverte au pied des murailles de la Khoda Khanè, la vieille partie du sanctuaire, son singulier mirhab, ses plafonds charmants, la cuve de porphyre, peut-être empruntée à un édifice antique, signalent d'une façon toute particulière ce temple à l'attention et à l'intérêt de l'archéologue. La masdjed Djouma paraît d'ailleurs avoir servi de type à toutes les mosquées de Chiraz et en particulier à la masdjed No (Mosquée nouvelle), toujours désignée sous ce nom, bien qu'elle ait été bâtie en 1300 environ, sous le règne de l'Attabek du Fars, Ali bou Syad. Cet édifice, d'une dimension colossale (il recouvre près d'un hectare), ne paraît guère avoir souffert des secousses des tremblements de terre : à part quelques fissures dans les grands arcs, il est en assez bon état d'entretien et contraste par sa propreté relative avec la masdjed Djouma.

La médressè Khan serait assez éloignée de ce dernier monument si, comme dans les villes européennes, on était obligé pour s'y rendre de fouler prosaïquement le sol des rues, mais dans la patrie d'Hafiz les ailes poussent, il faut le croire, aux plus vulgaires prosateurs, car c'est en grimpant tout d'abord sur les terrasses que nous prenons la route de la médressè.

« Par quel chemin nous conduis-tu, machallah? ai-je demandé à mon guide.

— Par le chemin le plus court, Çaheb : les jardins étant très rares dans l'intérieur de la ville et les rues, déjà fort étroites, se trouvant en partie couvertes, il existe une double vicinalité; aussi bien, tout bon Chirazien est capable de se diriger sur les terrasses avec autant d'aisance que dans les rues et les bazars, et ne se décide à dévorer la poussière que s'il monte à cheval ou s'il est forcé de sortir avec le soleil.

— En route! » Et nous nous sommes rendus sans quitter les toitures, pour ainsi dire à vol d'oiseau, de la mosquée No à la médressè Khan, située au milieu du marché aux légumes.

L'école, bâtie sur un plan rectangulaire, est immense. Autour de la cour, plantée d'arbres superbes, s'ouvrent les chambres des élèves, desservies par de larges galeries. Toutes ces chambres sont désertes, les détritus encombrent les corridors, les carreaux de faïence qui recouvraient les murs de la cour gisent sur le sol, en certains points même les murs se sont écroulés sous les secousses des tremblements de terre.

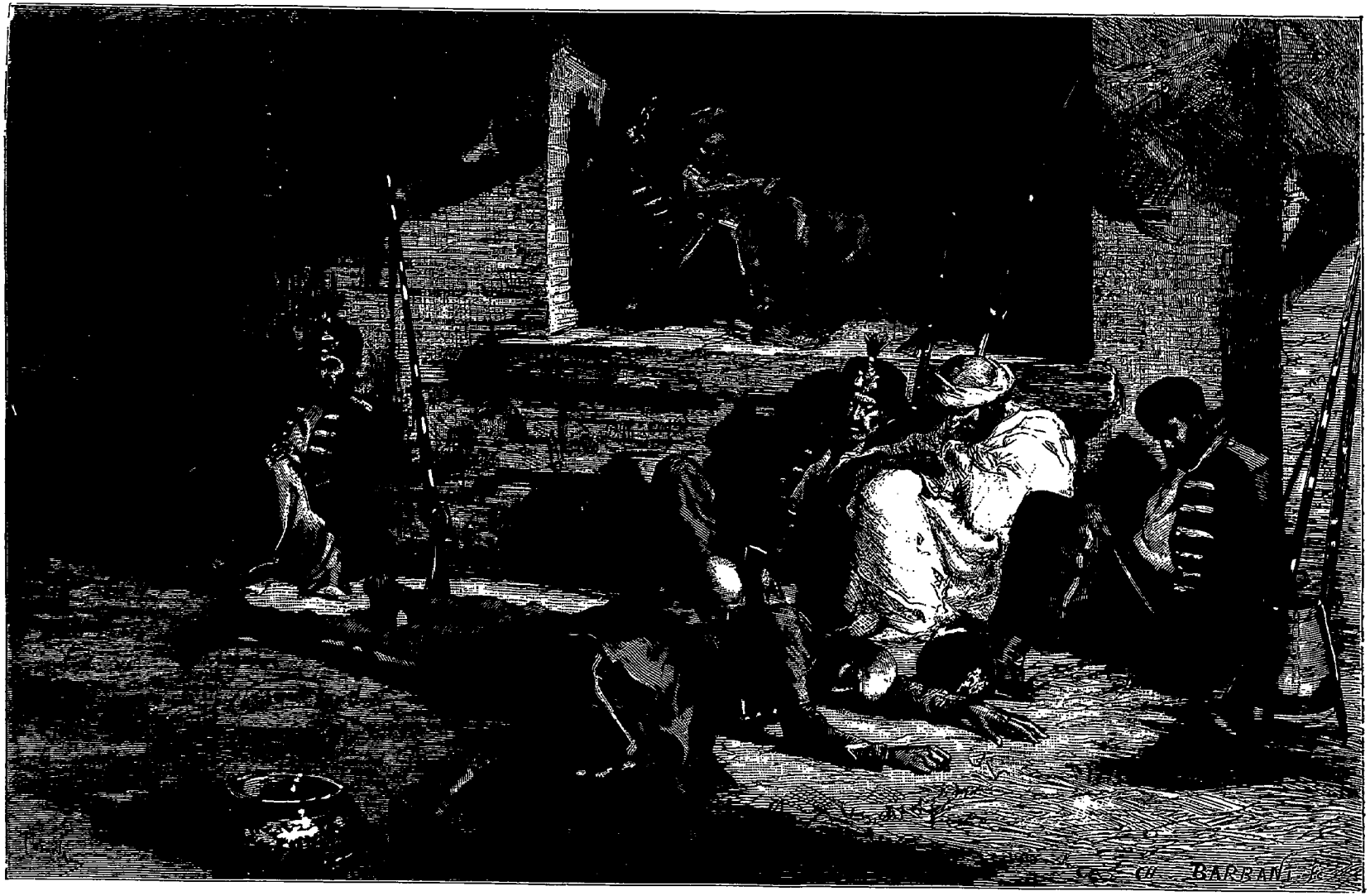
Comme à la médressè du Vakil, quelques moutards assis sur leurs talons écoutent de la moitié d'une oreille la lecture que leur fait un mollah, un peu plus distrait qu'eux, s'il est possible.

La partie la mieux conservée et la plus intéressante est le péristyle d'entrée, qui paraît être d'une époque antérieure à celle des principaux bâtiments. Quatre grands arceaux entrecoupés de niches en pierre grise supportent une voûte plate tapissée d'une belle mosaïque de faïence à fond gros-bleu semblable à celles de la mosquée de Tauris. Cette décoration, exécutée en très petits morceaux, est harmonieusement entourée par une frise couverte d'inscriptions et par les pierres grises qui forment les arceaux. Tout l'édifice, excepté le péristyle d'entrée et les minarets placés de chaque côté de la porte, est dû, il est inutile de le dire, à la munificence du vakil, comme le magnifique bazar que nous traversons pour regagner nos pénates.

19 octobre. — Quel abominable et monotone climat que celui de Chiraz en cette saison! Marcel est encore malade : depuis deux jours son pouls n'est guère tombé au-dessous de cent vingt pulsations; M. Blackmaure, notre hôte, n'a presque pas quitté le lit depuis notre arrivée, et, à partir d'avant-hier, j'ai été seule à table, servie par le cuisinier, l'unique domestique qui soit encore debout; la maison du télégraphe est transformée en hôpital. L'aire carrelée placée au bas de l'escalier et orientée au midi est couverte tout le long du jour des vêtements et des couvertures trempés de sueur que chaque fiévreux vient, en se traînant, étendre au soleil dès que le mal lui donne quelque répit.

Les fièvres du Fars sont terribles; les accès se compliquent de délire ou, tout au moins, d'hallucinations très fatigantes, et laissent finalement le patient dans un état de pitoyable faiblesse. Il est bien pénible en cet état de manquer de lit et surtout de draps; j'ai envoyé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Corps de garde à l'entrée du palais du gouverneur du Fars (voy. p. 126). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au bazar de Chiraz, mais il n'a pas été possible de se procurer de la toile. Les Persans naissent et meurent tout habillés et ne connaissent point, à l'exception de la chemise, l'usage du linge. Marcel ne se plaint point cependant; quand il ne délire pas, il joue avec une famille de souris qui a établi son domicile sous les couvertures brûlantes.

Nous sommes à la fin d'octobre, les frileuses petites bêtes voient avec regret la température s'abaisser pendant la nuit et elles n'ont rien trouvé de mieux que de venir se réchauffer auprès d'un fiévreux. Le premier soir, un *papa et une maman souris* sont arrivés; au matin ils se sont mutuellement déclaré qu'ils n'avaient jamais passé meilleure nuit et sont revenus le jour même accompagnés de leur postérité, cinq ou six souriceaux gras, bien portants et d'une gaieté des plus impertinentes. Leur va-et-vient n'a pas le don de me distraire; est-ce impression morale ou fatigue physique, je l'ignore, mais je me sens lasse et démoralisée hors de toute mesure : c'est à peine si ce soir, après le coucher du soleil, j'ai eu la force d'aller jusqu'au bout du jardin et de revenir.

J'ai cependant reçu le hakim bachy (médecin en chef), notre ami. Il venait demander à Marcel de vouloir bien se rendre auprès du gouverneur de la ville. Çahabi Divan est avancé en âge; depuis le commencement de l'été il a une fièvre presque constante et se trouve lui-même en si mauvais point qu'il s'est décidé, d'accord en cela avec son médecin, à demander secours à Dieu, au diable, voire même à des Farangui. J'ai engagé le hakim à faire connaître au gouverneur l'impossibilité dans laquelle se trouvait mon mari de se rendre auprès de lui, et l'ai prié de remettre à quelques jours la consultation. Le digne praticien se serait bien momentanément contenté de mon concours, et m'a assuré, avec une politesse très flatteuse pour moi, qu'il avait autant de confiance en mes talents que dans ceux de Marcel, mais j'ai jugé prudent de montrer en pareil cas une profonde modestie. « Soigner un gouverneur est trop grande affaire, lui ai-je répondu sérieusement; jamais je n'oserais m'aventurer à prendre sur moi seule une aussi lourde responsabilité. »

Vivez en Orient, vivez en Occident, et partout vous trouvez l'esprit humain également détraqué: toujours amoureux de surnaturel, de nouveautés, de contradictions absurdes. Il y a à Chiraz un bon médecin, le docteur Odling; il habite le pays depuis cinq ans et connaît parfaitement les maladies locales; le gouverneur se garde de le consulter. Viennent deux étrangers, deux inconnus ne sachant pas même se soigner eux-mêmes, mais ayant par accident soulagé quelques tcharvadars, et le gouverneur n'a de cesse qu'il ne se soit mis entre leurs mains au risque d'en mourir, pour peu que ces médecins d'occasion aient le goût des expériences *in anima vili*.

23 octobre. — Mon cahier vient d'être fermé pendant trois jours; comme Marcel commençait à se rétablir, le droit m'est échu de réchauffer la famille de souris. Les accès de Madérè Soliman m'avaient permis de faire un apprentissage de la fièvre, me voilà aujourd'hui passée maître.

Ce matin, me sentant mieux, j'ai engagé le *grand docteur* de la famille à tenir la promesse faite au hakim et l'ai envoyé chez le gouverneur.

Personne ne s'est présenté pour tenir le cheval de mon mari quand il est arrivé devant le palais. Nul bruit ne se dégageait des cours habituellement si animées. En passant dans le vestibule où se tient le corps de garde, il a eu l'explication de ce morne silence.

Ils ne dormaient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
L'*eau seule* excitait leur envie.

De tous côtés étaient étendus des soldats plus ou moins débraillés; le concierge lui-même n'avait pas le courage de prélever son backchich habituel sur toutes les personnes que leurs affaires amenaient au divan Khanè. La fièvre faisait rage au logis du gouverneur.

Çahabi Divan était assis, ou plutôt allongé sur une pile de couvertures étendues au fond du talar officiel; il grelottait, enveloppé dans une belle robe de satin violet qui mettait en relief une figure livide et ridée. Sa barbe, passée au hennè, comme celle de tous les vieillards, ne conservait des traces rouges qu'à l'extrémité des poils; les naissances étaient blanches comme du lait. Ce bizarre assemblage de couleurs donnait au malade un aspect rébarbatif bien démenti, hélas! par sa mine dolente. Autour du gouverneur étaient assis, par rang de dignité, une série de graves personnages; tous gardaient un silence respectueux, entrecoupé seulement par les plaintes du maître. A son turban bleu on reconnaissait d'abord un seyed très respecté dans la ville; puis venaient l'iman djouma, deux ou trois mollahs, le général commandant l'artillerie (vieille culotte de peau appelée à prendre part au conseil en vertu de son grade et de ses fonctions purement honorifiques du reste, les trois canons fossiles composant son parc ayant été, dans ces derniers temps, envoyés à Bouchyr); puis encore le protecteur des étrangers, qui n'avait pas jugé utile de se dégriser complètement en l'honneur de la consultation; enfin le barbier, personnage fort influent, le hakim bachy et son fils, plus un lot de trois ou quatre *Avicennes* jeunes ou vieux, mais sans grande importance.

Dès que Marcel est entré, le malade a fait quelques efforts pour se soulever et s'est affaissé sur les couvertures en gémissant. Mon mari a d'abord serré la main de l'iman djouma, avec lequel nous entretenons les meilleures relations, et a simplement salué le reste de l'assistance sans s'offusquer des regards furibonds du seyed, indigné de voir la santé du gouverneur aux mains d'un chrétien, et de la mine rébarbative du barbier, qui frémit à la pensée de laisser un Farangui empiéter sur ses fonctions.

On a apporté le kalyan; les membres du conseil se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sont poliment fait passer de main en main pendant plus d'un quart d'heure sans avoir l'air d'entendre les gémissements et les soupirs du patient; puis le vénérable hakim bachy, ayant assuré son turban de cachemire et croisé les mains sur son abdomen, a pris la parole.

« Notre respecté Hakem, puisse Allah lui conserver le gouvernement de cette province pendant plus de cent ans! est atteint depuis le commencement du printemps de violents accès de fièvre. Tous les remèdes usités en pareil cas ont été employés : de nombreuses applications de feuilles de saule ont été faites sur le crâne de Son Excellence....

— Moi, interrompt le barbier, son indigne esclave, j'ai saigné l'Excellence plus de trois fois depuis le mois dernier.

— Le vénérable seyed, qui veut bien honorer le conseil de sa présence bénie, a remis au Hakem des talismans précieux et des versets du Koran, dont l'application sur les membres a été faite sous mes yeux. Nous avons même eu recours au quinè quinè (sulfate de quinine). Tous ces médicaments sont restés sans effet. Cependant il est de la plus grande utilité que le gouverneur, auquel nous devons la paix et la tranquillité de la province, reprenne bientôt sa place sur le tapis du divan khanè (maison de justice). Mais, pour que cet homme, comparable en équité aux khalifes les plus renommés, puisse continuer à diriger les affaires du peuple, il faut qu'Allah lui rende la santé. Mon fils, qui a puisé des trésors de science auprès des médecins de Sa Majesté le Chah, Allah puisse-t-il conserver pendant plus de cent ans le trône à la boussole de l'univers! m'a conseillé de traiter le Hakem par un remède dont je crains de prononcer le nom, tant j'ai de respect pour l'auguste malade et pour la vénérable assistance qui m'écoute. Ce remède, que les Faranguis, affligés de toutes sortes de maux, sont souvent forcés d'employer, n'est point noble. S'il s'agissait de l'appliquer à un malade vulgaire, je n'aurais peut-être pas hésité à le prescrire, mais jamais je n'oserais, sans l'assentiment du clergé et l'appui de mes savants confrères, l'ordonner à un gouverneur.

— Parlez sans crainte, seigneur docteur, a répondu le seyed, faites-nous connaître votre pensée; vous êtes, nous le savons tous, un pieux musulman. De quoi s'agit-il?

— Je conseillerais d'administrer au Hakem, à très faible dose s'entend, un remède dont je m'excuse encore de prononcer le nom. Je veux parler de l'arsenic, *marg-mouch* (litt. : mort aux rats).

— La mort aux rats à un gouverneur! s'écrient unanimement tous les assistants, y compris le malade, qui s'est soulevé avec épouvante.

— Là! je me doutais bien que je trouverais parmi vous une opposition indignée, mais je désirerais cependant connaître l'opinion des fidèles interprètes de la loi et m'informer si rien dans le Koran ne défend pareille médicamentation.

— Non, certainement, répond le seyed, bien que ce poison, fabriqué dans le Faranguistan, doive être tenu en grande suspicion.

— Pour ma part, dit un des vieux *Avicennes*, je suis complètement opposé à l'emploi de la *mort aux rats*, parce que la maladie du gouverneur est une affection chaude. Nos anciens nous ont enseigné à diviser les maux qui affligent l'humanité en quatre classes : les maladies froides, chaudes, sèches et humides, et nous ont appris à les conjurer par des médicaments ou des traitements de nature contraire aux symptômes constatés; or, s'il est une maladie caractérisée par la chaleur, c'est bien la fièvre. Elle doit donc être soignée par des saignées ou des rafraîchissants, et non par des poisons secs, comme l'arsenic. Il



Saadouk Khan, général commandant l'artillerie de Chiraz.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faut vraiment, vénérable hakim bachy, que vous ayez oublié les premiers principes de la thérapeutique. En résumé, je tiens la feuille de saule pour un médicament d'un emploi hasardé, le quinè quinè pour subversif, je considère l'usage de l'arsenic comme absolument démoniaque et m'oppose en conséquence à ce qu'il soit administré au gouverneur.

— Quant à moi, — dit l'iman djouma, désireux de faire preuve de grand jugement et de montrer un esprit de conciliation en harmonie avec son caractère bienveillant, — je serais tout prêt à me rallier à l'opinion de l'hakim bachy, s'il ne juge pas indispensable d'administrer la mort aux rats au gouverneur sous forme de boisson. Ne pourrait-on pas, par exemple, faire de petits sachets, les remplir d'arsenic et les attacher autour du cou ou des bras de Son Excellence en les entremêlant de versets du Koran destinés à atténuer ou à détruire les effets du médicament, dans le cas où ils deviendraient pernicieux?



Çahabi Divan, sous-gouverneur de Chiraz. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

— Si l'on m'écoutait, intervient le général d'artillerie, on jetterait à la rue toutes ces drogues imaginées par des fabricants de cataplasmes, et, avec la permission du mouchtéid et de l'iman djouma, on ferait prendre tous les jours à Son Excellence deux ou trois bouteilles de bon vieux vin de Chiraz. Bien que je n'aie jamais manqué aux préceptes de notre loi, je sais cependant, par ouï-dire, qu'il n'est pas de meilleur remède contre la fièvre.

— Baricalla, baricalla! (bravo, bravo!), s'écrie le protecteur des étrangers, que le seul mot de vieux vin de Chiraz semble tirer de sa torpeur, voilà un traitement raisonnable! le seul auquel nous ayons jamais eu recours, le général et moi, pour lutter contre le climat malsain du pays.

— Te tairas-tu, fils d'ivrogne brûlé, reprend l'ami, furieux d'être trahi, tu....

— Çaheb, dit aussitôt l'hakim bachy en coupant la parole au général, que pense Votre Excellence de la proposition de l'iman djouma? »

L'Excellence, qui ne se doutait guère de la portée de ses conseils quand elle engageait l'autre jour l'hakim bachy à traiter le gouverneur par l'arsenic, se hâte de clore la conférence.

« Je ne doute pas que la vertu des sourates du Koran ne fasse éprouver au malade un grand soulagement. Ce serait, en tout cas, fort à désirer, car l'arsenic administré comme le propose le vénérable iman djouma ne saurait agir d'une manière très efficace. Si le conseil s'oppose à l'usage de boissons arsenicales, verrait-il quelque inconvénient à employer ce médicament en frictions sur le ventre et l'estomac du malade? Dieu aidant, il s'en trouverait peut-être bien. Enfin, hakim bachy, pourquoi ne compléteriez-vous pas ce traitement en envoyant Son Excellence dans la montagne, où l'air est plus sain qu'à Chiraz? Il serait toujours temps de donner l'arsenic comme je vous l'ai conseillé tout d'abord, si l'état général venait à s'aggraver. »

Sur cette belle tirade, qui a l'avantage de contenter à peu près tous les membres de l'assemblée, on passe aux voix. Le conseil décide que le gouverneur sera transporté dans la montagne, et qu'à partir de demain il lui sera fait, matin et soir, deux frictions arsenicales sur le ventre et sur le creux de l'estomac. Chaque friction ne devra pas avoir une durée moindre de trois quarts d'heure.

Si le pauvre homme résiste à ces manipulations, ce sera un fier argument en faveur de la grandeur d'Allah.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac salé près de Chiraz (voy. p. 132). — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXII

Visite de Mme Fagregrine. — La morale s'accroit-elle en Perse en raison de la longueur des jupes? — Départ de Chiraz. Le lac salé. — Arrivée à Sarvistan.

Chiraz, 24 octobre. — Le soleil s'abaissait vers l'horizon, et j'étais béatement occupée à suivre des yeux les mouvements des poissons mordorés qui se jouaient dans un bassin creusé au-devant de la maison, quand la porte du jardin s'est ouverte à deux battants devant une femme soigneusement voilée et montée sur un merveilleux âne blanc. La nouvelle venue était escortée de nombreux serviteurs, l'âne paré d'une housse de Kirmanie et d'une selle de velours bleu brodé d'argent. La favorite d'un mouchtéid ne voyagerait pas en si pompeux équipage.

Allah très grand! comment une fidèle chiya oserait-elle s'aventurer dans cet antre de chrétiens? c'est à n'en pas croire mes yeux! L'élégante khanoum saute vivement à terre, se dirige vers moi et me tend gentiment la main : « Bonsoir, madame, » me dit-elle. Mon étonnement est au comble : jamais depuis mon arrivée en Perse je n'ai entendu sortir un mot de français ou d'anglais des lèvres d'une femme iranienne : « Je suis Mme Fagregrine, reprend la visiteuse en levant son voile, j'ai très vivement regretté d'être absente de Chiraz quand vous êtes venue m'apporter la lettre de notre ami commun, M. Bernay; dès mon retour de la campagne j'ai tenu à venir vous dire moi-même tout le plaisir que j'éprouvais à voir des compatriotes. »

Mon interlocutrice est une preuve en *tchader* et *rou-*

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113, 129 et 145; t. XLVII, p. 145, 161, 177, 193 et 209; t. XLVIII, p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bandi de la difficulté qu'éprouvent les individus ou les familles privés de toute communication avec la mère patrie à résister longtemps aux influences des milieux ambiants. Son père, un Français, vint s'établir en Perse il y a une cinquantaine d'années et se maria, peu après son arrivée, avec une Arménienne de Djoulfa. Il se préoccupa de donner à l'enfant née de cette union une éducation européenne, mais ne songea guère à l'instruire des principes de la religion chrétienne. Dans ces conditions, la jeune fille trouva tout naturel d'épouser, à l'âge de seize ans, un Suédois qui était venu à pied de l'extrémité septentrionale de l'Europe, avait fait rapidement fortune et s'était finalement décidé à confesser la foi musulmane afin d'obtenir le titre et l'emploi de médecin en chef de l'armée royale. Voilà donc la fille d'un Français obligée, pour sa part, bien qu'elle n'ait jamais renié les croyances de ses pères, de vivre et de se voiler, au moins en public, comme une Persane.

Mme Fagregrine a deux filles charmantes; l'une se dit protestante : elle obéit en cela à la volonté formelle de son père, volonté qui ne témoigne pas de la fermeté des convictions musulmanes de ce néophyte; l'autre est catholique, afin d'être agréable à sa mère. En réalité, prêtres et pasteurs faisant également défaut à Chiraz, elles vivent dans une ignorance complète de leur religion. Ainsi s'est rompu le premier lien qui rattache les enfants perdus à la mère patrie. La culture intellectuelle des demoiselles Fagregrine est à la hauteur de leur instruction religieuse : tandis que la mère parle la langue originelle de sa famille et a conservé l'esprit enjoué de notre race, les filles, en véritables khanoums, seraient même dans l'impossibilité de nous faire entendre en français qu'elles ont avec nous une communauté d'origine.

Cinquante ans et deux générations ont suffi pour opérer cette absorption complète de l'élément européen.

Mon aimable compatriote m'avait séduite; j'ai voulu, avant mon départ, aller la remercier des bons moments qu'elle m'avait fait passer, et je me suis rendue dans ce but à la ville.

Bâtie sur le modèle des maisons musulmanes, la vaste habitation de Mme Fagregrine est claire et bien aérée. Plusieurs *belles à figure de lune* s'y étaient donné rendez-vous et attendaient avec impatience mon arrivée. En honnêtes provinciales, elles n'ont point encore adopté les modes de la cour. Au fur et à mesure qu'on descend vers le sud, les robes s'allongent : à Téhéran, où il fait frais, elles arrivent à peine à micuisse; à Ispahan, les jupes atteignent le genou; à Chiraz, où l'on étouffe, elles tombent jusqu'au mollet.

La morale y gagne-t-elle quelque chose? Je n'en puis juger que par ouï-dire. « Celles de nos femmes qui n'ont point failli n'ont jamais trouvé l'occasion de se mal conduire, » m'assurait dernièrement un vieux Chirazien. J'aime à croire qu'il était misanthrope.

Après une conversation toujours amenée sur les mêmes sujets et agrémentée des mêmes questions : « Pourquoi travaillez-vous? Combien votre mari a-t-il de femmes? » je me suis remise en selle et j'ai été retrouver Marcel dans un jardin planté d'orangers superbes et de rosiers de toute taille et de toute espèce. Les fleurs blanches et carminées se sont flétries aux chaudes ardeurs du soleil, mais les arbres du verger plient sous le poids des grenades, des coings doux, des oranges et des citrons musqués. Le poète perd à cette transformation, le philosophe se console, en goûtant à ces fruits exquis, de n'avoir pas été témoin de la période de la floraison.

25 octobre. — Nous l'avons échappé belle : on vient de déclarer la faillite d'un riche banquier de la ville. Le passif atteindra cinq cent mille krans, somme colossale pour le pays. Par bonheur, nos lettres de crédit ne sont pas payables chez ce financier. Nous ne nous sommes pas moins empressés d'aller toucher chez un de ses confrères les trois cents *tomans* qui doivent nous être remis. Ah! ce n'est pas petite affaire que de se faire compter trois mille *krans!* la cérémonie, plusieurs fois retardée, a été fixée à ce jour. M. Blakmaure a mis à notre disposition l'agent du télégraphe chargé de la vérification de monnaies; le banquier a délégué son expert, et ces deux personnages en ont désigné un troisième, dont le rôle consistera à trancher les difficultés qui pourraient se présenter.

Le papier-monnaie n'existe pas, le *toman* d'or est rarement accepté dans les campagnes; nous sommes donc obligés de nous charger de krans d'argent, dont la valeur varie suivant le titre, la date de l'émission, le pays où on les reçoit, la contrée où on les donne, et enfin en raison de la dépréciation que leur ont fait subir en les rognant, ou en les passant à l'eau régale, les divers banquiers entre les mains desquels ils ont séjourné.

Le bailleur s'assied au milieu d'une salle, dont il ferme soigneusement les portes, de façon à n'avoir pas à se préoccuper de surveiller les allants et les venants; il vide sur le tapis un sac de pièces, les saisit à pleines mains et les dépose en quinconce par piles de dix, de façon à pouvoir compter le nombre des tas en longueur et largeur.

Cette première opération terminée, la partie prenante visite à son tour tous les krans, les fait résonner sur une pierre, rejette les plus douteux et les met de côté pour les soumettre à un nouvel examen. Les deux experts discutent, crient, s'injurient, entaillent le métal avec un canif et finissent par faire un lot des pièces sur la valeur desquelles ils ne peuvent s'entendre. Elles sont remises au troisième augure, qui donne tort et raison par parts égales aux deux adversaires et finit par les mettre d'accord. L'argent, jeté dans un sac, est porté à son légitime propriétaire. Celui-ci doit à son tour le compter et finalement l'enfermer dans une caisse assez solide pour enlever aux domestiques toute idée de faire des emprunts à son trésor, et assez petite cependant pour être gardée sous la tête pendant les repos de caravane. Tant que les charges sont aux mains des tcharvadars, gens probes et méri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants s'il en fut jamais, on peut être sans inquiétude : à moins que la caravane ne soit dépouillée par les voleurs, le dépôt sera fidèlement rendu; malheureusement on arrive à l'étape, les muletiers remettent alors à chacun les colis lui appartenant et n'en répondent plus jusqu'au moment où ils les rechargent de nouveau. L'obligation de monter la garde autour du coffre-fort signalé par son poids et par la nécessité de l'ouvrir presque tous les jours devient alors un véritable assujettissement.

La réception de l'argent terminée, il s'agit de trouver de bons chevaux et de préparer notre prochain départ.

Dès notre arrivée, nous nous sommes préoccupés de la route que nous aurions à suivre pour atteindre le golfe Persique. Depuis notre insuccès d'Éclid, nous avons renoncé à gagner la Susiane par la montagne des Bakhtyaris, quitte à prendre plus tard une voie moins dangereuse et plus abordable pour y pénétrer. Restent donc en présence deux itinéraires conduisant à Bouchyr : l'un, qui passe par Kaseroun et Chapour, est suivi par toutes les caravanes, la poste et les voyageurs; l'autre, beaucoup plus long, se dirige sur Firouz-Abâd et offre un intérêt tout particulier, en raison des constructions voûtées élevées auprès de cette ville. En outre, si nous choisissons le chemin de Firouz-Abâd, il nous suffira de nous détourner pendant quelques jours de notre route pour visiter le palais de Sarvistan, dont on nous a parlé déjà à Madérè Soliman, et les plaines de Darab, c'est-à-dire tout l'ancien Fars.



Gholam de la maison du gouverneur de Chiraz (voy. p. 132).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Nous nous sommes arrêtés à cette solution, bien qu'elle nous force à prolonger de trois semaines la durée de notre voyage et à supporter des fatigues d'autant plus grandes que nous allons abandonner les voies de caravanes régulièrement organisées. Je n'entends pas désigner sous le nom de *voie de caravanes organisée* un chemin bien empierré ou simplement tracé (cette merveille ne se trouve pas en Perse), mais un chemin frayé sur lequel s'exerce quelque trafic. Nous sommes donc obligés de former notre convoi, de louer à la journée muletiers et chevaux, et de nous en rapporter à la grâce de Dieu pour nous tirer d'affaire par la suite. Dans la crainte d'être volé, Marcel s'est décidé à confier nos gros colis à un tcharvadar qui les portera chez le gouverneur de Bouchyr; nous garderons seulement les bagages journaliers : appareils photographiques, batterie de cuisine, vêtements de rechange et couvertures.

Nous avons loué des chevaux vigoureux; demain matin nous quitterons la capitale du Fars. Allah bénisse Chiraz! l'un ou l'autre n'avons cessé d'y être malades depuis notre arrivée.

26 octobre. — Maudits soient le *madakhel*, les Persans et la fièvre. Ce matin je me suis levée avant l'aurore afin de terminer les préparatifs du départ, vérifier si les *khourdjines* contenaient les provisions que j'ai ordonné d'acheter, inspection indispensable quand on veut éviter de mourir de faim; puis, tous les paquets achevés, j'ai attendu. A neuf heures, les chevaux commandés pour la pointe du jour n'avaient point encore paru; un domestique envoyé à Chiraz est revenu à midi : les bêtes étaient en chemin et ne devaient pas tarder à arriver. A trois heures, un bruit de bon augure a retenti sur le sol carrelé disposé devant la maison; je suis sortie et me suis trouvée en présence de deux *yabous* si maigres, qu'ils auraient pu servir de pièces anatomiques. L'un était borgne, l'autre boiteux. Tous deux portaient au garot une plaie énorme causée par le frottement d'un bât mal rembourré et trop lourdement chargé. Une nuit a suffi pour transformer en squelettes ambulants les brillants coursiers qu'on nous a amenés hier et dont nous avons, bien à tort, payé d'avance la location!

J'ai refusé de laisser mettre nos selles sur des rosses à peine dignes de porter des picadors. Marcel s'est courroucé contre le tcharvadar, a réclamé les chevaux choisis; notre homme s'est mis à pleurer et nous a avoué qu'il ne possédait pas d'autres animaux. C'est encore un tour d'Arabet : cet honnête serviteur a toujours quelques nouvelles combinaisons dans son bissac. Il a prélevé une forte prime sur le prix de la lo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cation et a dit au muletier d'emprunter deux bonnes bêtes, de nous les montrer et de leur substituer au dernier moment les haridelles qui sont sa légitime propriété. Notre ardent désir de quitter au plus vite la patrie de la fièvre était pour lui un sûr garant que nous accepterions de pareilles montures. Que faire en effet, nous avions la chance d'être tous deux sur pied en même temps? Si nous avions refusé les chevaux, les domestiques, obligés de rendre la prime, seraient parvenus à éloigner les tcharvadars et auraient ainsi retardé notre départ de quelques jours. Le muletier a promis, au nom d'Allah et du prophète, qu'il changerait les bêtes dès que nous arriverions dans le pays où les tribus s'occupent d'élevage; nous avons fait semblant de croire à une parole aussi solennelle, et, après avoir remercié M. Blakmaure, dont nous avons eu si souvent l'occasion d'apprécier la parfaite bonté, et fait nos adieux à l'excellent docteur Odling, nous nous sommes mis en route, accompagnés de deux gholams de la maison de Çahabi Divan. Sans l'intervention de ces vaillants guerriers, nous risquerions, en notre qualité de chrétiens, de voir tous les villages du Fars se fermer devant nous et de ne pas trouver de vivres à acheter.

O Rossinante, après toutes tes infortunes, tu n'avais pas plus pitoyable tournure que le bidet efflanqué sur lequel je viens de faire cette étape! Si encore le cavalier, par sa noble mine, rachetait l'éticité de sa monture! Hélas! je n'oserais pas même me comparer au chevalier de la triste figure.

Après avoir longé les murs en partie éboulés de la capitale de Kérim Khan, traversé les vignobles où l'on récolte le vin si renommé de Chiraz, passé en vue d'un pont, le *pol-i-Fœsa*, jeté sur la rivière, nous avons atteint, vers le soir, un pavillon bâti à l'entrée d'un magnifique jardin, appartenant au gouverneur du Fars.

Le site était enchanteur, le ciel d'une admirable sérénité, la campagne calme et paisible, les ombres d'Hafiz ou de Saadi voletaient sans doute autour de ma tête. N'ai-je pas, moi aussi, voulu faire des vers! mais la muse m'a si durement repoussée que j'en suis encore toute meurtrie. Mon imprudence était impardonnable : étais-je aujourd'hui montée sur Pégase?

Kérabad, 27 octobre. — L'homme propose et les serviteurs disposent. « L'étape est fort longue, et, afin de gagner Kérabad avant la chaleur, nous partirons à minuit. » « Tchechm (sur mes yeux), » avaient répondu à l'unisson les tcharvadars et les gholams; mais, à minuit, gholams, muletiers, domestiques, qui s'étaient entendus pour nous éloigner du chemin de Sarvistan afin de venir s'installer dans un campement agréable, ont prétexté que pendant la nuit ils ne retrouveraient pas les sentiers, et ont fait durer si longtemps les préparatifs de leur thé et le chargement des bêtes, qu'à six heures du matin seulement ils ont été prêts à se mettre en route. Je n'étais pas à trois cents pas du jardin que mon cheval s'était abattu et avait précipité sur le sol ma personne flanquée de toute son artillerie. Allah doit être très grand, car je me suis relevée sans autre dommage que des habits déchirés et un canon de fusil légèrement faussé. Une litanie de *Peder-Soukhta* et une volée de coups dont l'effet a été plus actif que celui des injures ont démontré à ma monture la nécessité de reprendre position sur ses trois ou quatre pieds; mais, quand elle a été debout, j'ai refusé de continuer la route sur le cheval de l'Apocalypse et me suis emparée du mulet d'Arabet, animal à la jambe sûre et à l'œil vif, sans paraître m'apercevoir du mécontentement de ce dévoué serviteur. « Un mulet n'est point convenable à un personnage de votre rang, » me dit-il. « Je te cède tous mes droits à tomber le cheval avec dignité, » et je me suis bravement installée sur la bête aux longues oreilles.

La caravane s'est remise en branle et s'est bientôt engagée dans une montagne sauvage en partie couverte de buissons noueux et rabougris. De tous côtés courent, comme des poules de basse-cour, une multitude de perdreaux rouges, beaucoup plus effrayés du bruit des chevaux que des coups de fusil tirés par le plus jeune de nos gholams, beau garçon du Loristan, à la chevelure bouclée et aux yeux intelligents, qui brûle à tort et à travers la mauvaise poudre de Sa Majesté et jette aux oiseaux, en guise de plomb, des balles coupées en quatre.

Après deux heures de marche, nous contournons un massif de rochers, et nous nous trouvons brusquement en présence d'un spectacle des plus étranges : au fond d'un cirque formé par de hautes montagnes aux lignes majestueuses et sévères, s'étend un lac bleu foncé; une ceinture de neige, éblouissante de blancheur, fait ressortir les tons sombres des eaux et la chaude couleur des rochers qui les dominent.

Tel se présenterait un paysage polaire noyé dans l'étincelante atmosphère d'un climat tropical, telle s'offre à nos yeux la Dariatcha (*petite mer*). L'hiver, le lac, grossi par les apports de rivières salées, couvre la plaine; l'été, les eaux se retirent lentement et, au fur et à mesure qu'elles s'évaporent, déposent sur les terres l'épaisse couche de chlorure de sodium que nous avions prise tout d'abord pour de la neige.

Les bords du lac sont peu fertiles, cependant une petite tribu abritée sous des tentes de poil de chèvre, ou sous des nattes de paille soutenues par quelques piquets, cultive des plantations de tabac dont les feuilles veloutées viennent jeter une note de verdure tout à fait inattendue auprès de la plage étincelante.

Comme les peuples heureux, la Dariatcha n'a ni histoire ni légende; ses eaux profondes n'ont jamais été complices d'aucun crime : elles sont si lourdes qu'elles soutiennent les corps à leur surface et que nul désespéré n'est jamais parvenu à se noyer dans leurs flots. En revanche, il suffit de s'y plonger un instant pour en sortir cristallisé comme une boule de gomme roulée dans du sucre candi.

Aveuglés par la réflexion du soleil sur le sel, nous maudissions les tcharvadars et les gholams dont la pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resse nous forçait à voyager en plein jour, quand le cheval que je montais ce matin s'est subitement affaissé. On a déchargé la pauvre bête, on l'a frappée pour l'obliger à se relever et tâcher de l'amener jusqu'au village de Kérabad, signalé à l'horizon par ses murs d'enceinte. Peine perdue : elle avait succombé à une insolation. Attristés par la mine pitoyable de l'animal, touchés par le désespoir du muletier dont les glandes lacrymatoires sont inépuisables, nous avons laissé nos gens occupés à déferrer l'infortuné yabou et nous avons pris les devants afin d'arriver à Kérabad avant la nuit.

M'y voici enfin, à sept heures du soir, après une étape d'une longueur inaccoutumée. Nous avons parcouru huit farsaks, au dire de notre hôte. Le farsak dans ces pays perdus est-il de six, de huit, ou même de dix kilomètres? Nul ne saurait le dire, si ce n'est mes reins qui opinent pour des farsaks exceptionnels. L'estomac, en revanche, ne se fatiguera pas de ce soir : la chaleur de la journée a décomposé les viandes; il est trop tard pour tuer un mouton; quelques concombres et une grande sébile de lait aigre restent seuls à notre disposition. Je possède un pantalon et un habit rapiécés en fait de draps de lit; un casque de feutre pour traversin; le sol sur lequel je vais m'étendre est tourmenté comme le dos d'un chameau: des rats dansent une sarabande effrénée dans des fagots placés auprès de moi; des araignées géantes se promènent sur les murs. Comme j'aurais pleuré sur mon sort si, dans mes cauchemars de jeune fille, je m'étais vue en si piteux équipage!



Tombeau du cheikh Yousef ben Yakoub (voy. p. 134).
Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Sarvistan, 29 octobre. — Les malheurs s'abattent sur nous comme la grêle sur les gens ruinés. Marcel, se sentant fatigué et craignant d'être repris par la fièvre, s'est administré avant de partir plus d'un gramme de quinine. L'exagération de la dose, combinée avec le mouvement du cheval, n'a pas tardé à lui donner de telles douleurs qu'il s'est jeté sur le sol et s'est trouvé dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Vers dix heures, la température est devenue insoutenable; les gholams nous ont représenté que nous ne pouvions rester ainsi immobiles en plein soleil, sans bois pour préparer quelques aliments, sans eau pour abreuver les chevaux; tant bien que mal, ils ont assis Marcel sur le mulet de charge et nous avons gagné dans ce triste équipage une enceinte de terre flanquée de tours.

Je m'attendais à trouver des maisons derrière les murs: il n'en était rien, tout le sol était couvert d'une multitude de taupinières, d'où sortaient de temps en temps, par des portes semblables à de gigantesques trous de rats, des paysans déguenillés et farouches. Nous nous sommes mis à l'abri du soleil sous un porche ménagé auprès de la porte d'entrée, et nous avons eu recours sans succès à tous les calmants de la pharmacie. En désespoir de cause, j'ai eu l'idée de faire chauffer sur un grand feu les assiettes, les marmites, les théières de cuivre qui composent notre ménage, et de les appliquer toutes brûlantes, sur la peau de l'estomac et de la plante des pieds. De grosses cloches se sont immédiatement formées, et, au bout d'une heure, les douleurs aiguës avaient cessé et un profond sommeil s'emparait du malade. Vers le soir, mon mari, peu tenté par la perspective de passer la nuit au fond d'une taupinière et de se soigner avec du lait aigre et des dattes véreuses, a demandé de lui-même à se rapprocher du gros bourg de Sarvistan, éloigné d'une vingtaine de kilomètres.

J'ai immédiatement fait prendre les devants à un gholam, puis nous nous sommes mis en route. Les douleurs physiques de Marcel sont encore surexcitées par l'inquiétude morale dans laquelle le plonge la crainte de faire un voyage inutile. Nous nous sommes décidés à venir dans le Fars dans l'espoir d'étudier les palais voûtés de Sarvistan et de Firouz-Abâd dont nous avaient parlé nos muletiers, et nul n'a pu nous renseigner sur le premier de ces monuments. Depuis que nous avons quitté le lac salé, j'interroge l'horizon et les paysans: horizon et paysans sont également muets. On me montre deci, delà quelques imans zadehs en ruine, mais personne ne connaît de palais abandonné. Ferions-nous une nouvelle campagne d'Éclid?

Dès notre arrivée au village, nous nous sommes pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentés chez le Naïeb. Cet homme, aux traits durs et à l'aspect malveillant, nous a souhaité la bienvenue du bout des lèvres en regardant Marcel de travers, et nous a fait conduire dans un taudis noir de fumée et sans ouverture. Un tapis en lambeaux est jeté dans un coin de la pièce et constitue à lui seul tout le mobilier.

XXXIII

Séjour à Sarvistan. — Le palais de Sarvistan. — Départ pour Darab. — Retraite sur Chiraz. — La plaine de Kavar. — Modification du caractère des montagnes. — La Forteresse de la Fille. — Bas-relief sassanide. — Le palais de Firouz-Abâd.

30 octobre. — Les douleurs durent sans interruption depuis deux jours. Elles s'exagèrent au moindre mouvement et ne permettent à Marcel ni de se mettre sur son séant, ni de prendre d'autre nourriture que de l'eau de riz et du jus de grenade.

J'ai maintenant l'explication de l'inconcevable accueil du Naïeb de Sarvistan et de la brutalité avec laquelle il me traite depuis notre arrivée.

Le gholam chargé de lui annoncer notre venue lui a fait une description peu rassurante de l'état du Farangui. De ces renseignements il a conclu que, à l'exemple des Persans dénués de toute force de résistance à la maladie, l'un de nous venait à Sarvistan pour y mourir. La figure décomposée de mon mari a mis le comble à l'inquiétude de notre hôte. Il a récapitulé, à quelques chaïs près, la dépense que lui occasionneraient les grattages, lavages et blanchiments à la chaux d'une maison souillée par le décès d'un chrétien, et cette addition l'a rendu féroce. Il n'a point osé nous chasser, dans la crainte d'encourir les représailles de Çahabi Divan, mais il veut à tout prix nous envoyer trépasser ailleurs.

« Sarvistan est malsain, fiévreux, le climat est humide, les eaux sont nuisibles, vous seriez bien mieux dans un village voisin, à peine éloigné de douze kilomètres, » me répète-t-il sans cesse.

A la quatrième tentative, je me suis laissée emporter par une colère bien justifiée. « S'il suffisait de faire plusieurs étapes sur les mains pour me débarrasser de votre présence et de vos conseils, ai-je répliqué, je les ferais volontiers; mais je suis décidée à ne pas quitter Sarvistan avant la guérison complète du Çaheb. » Finalement, j'ai prié mon hôte de ne pas me gratifier d'aussi fréquentes visites et, pour l'instant, de passer la porte. Depuis cette algarade, le Naïeb m'a prise par la famine et a chargé du soin de me tourmenter, en son lieu et place, une sorte de gamin de douze à quatorze ans, aux traits délicats et à la figure flétrie, auquel tous les domestiques obéissent respectueusement et qui fait dans la maison la pluie et le beau temps.

Non seulement le gouverneur ne nous procure pas de vivres, mais, quand j'ai voulu hier soir envoyer au village faire des approvisionnements, les gholams s'y sont refusés. Acheter des aliments au bazar pendant que nous sommes censés recevoir l'hospitalité du Naïeb serait faire à ce personnage une injure dont aucun marchand n'oserait se rendre complice!

Marcel heureusement va de mieux en mieux. J'ai eu le bonheur de trouver un habitant du village qui connaissait les *coumbaz malè gadim* (coupoles, bien de l'antiquité); cette nouvelle a rempli mon mari de joie et lui a rendu courage. Notre situation s'améliorera dès qu'on le verra debout.

1er novembre. — Je ne m'étais pas trompée. Le spectre de Banquo assis à la table de Macbeth ne causa pas plus d'effroi au thane de Glemmir que la résurrection de mon mari à notre entourage. Naïeb, gholams, domestiques se sont jetés à plat ventre devant nous en même temps que volailles, œufs, mouton affluaient au logis.

Cette politesse tardive et hypocrite s'il en fut jamais n'a pas eu le don de me désarmer, et, sans prendre garde à la mine piteuse de notre hôte : « Je demande à Dieu, lui ai-je dit d'un ton solennel, que malade, loin de votre patrie, loin de votre famille, vous trouviez une hospitalité pareille à celle que vous nous avez donnée. »

Le Naïeb a pâli sous cette malédiction, comme s'il redoutait de la voir plus tard peser sur lui, et s'est retiré sans prononcer un mot.

Enfin nous avons fui Sarvistan!

A part la beauté des jardins et des vergers, je ne vois à signaler dans le village que le tombeau ruiné du cheikh Yousef ben Yakoub, bâti en 1341, mais modifié et agrandi depuis cette époque. Une partie de la construction est en pierre. La salle du tombeau, ornée de colonnes, est entourée d'un beau lambris de faïences à reflets métalliques formé d'étoiles cuivrées, réunies les unes aux autres par des croix d'émail bleu turquoise. L'effet général de cette décoration est charmant; mais, si l'on compare entre elles les étoiles, on s'aperçoit que l'émail métallique est quelquefois trop cuit, souvent pas assez, et que les plaques les mieux réussies n'ont cependant pas la beauté des émaux de Kachan ou de Véramine et ont été fabriquées en pleine période de décadence.

Avant mon départ, le Naïeb a encore eu l'audace de me demander sa photographie. Je me suis donné le malin plaisir de le faire poser huit ou dix fois de suite, puis je lui ai déclaré que, n'ayant pas le temps de faire le tirage je lui enverrais son portrait plus tard. Croirait-on que cet abominable personnage a donné mission à l'un de ses serviteurs de nous suivre et de prendre sa photographie, quand j'aurais le loisir de l'achever? Voilà un garçon destiné à voir du pays, j'en fais mon affaire!

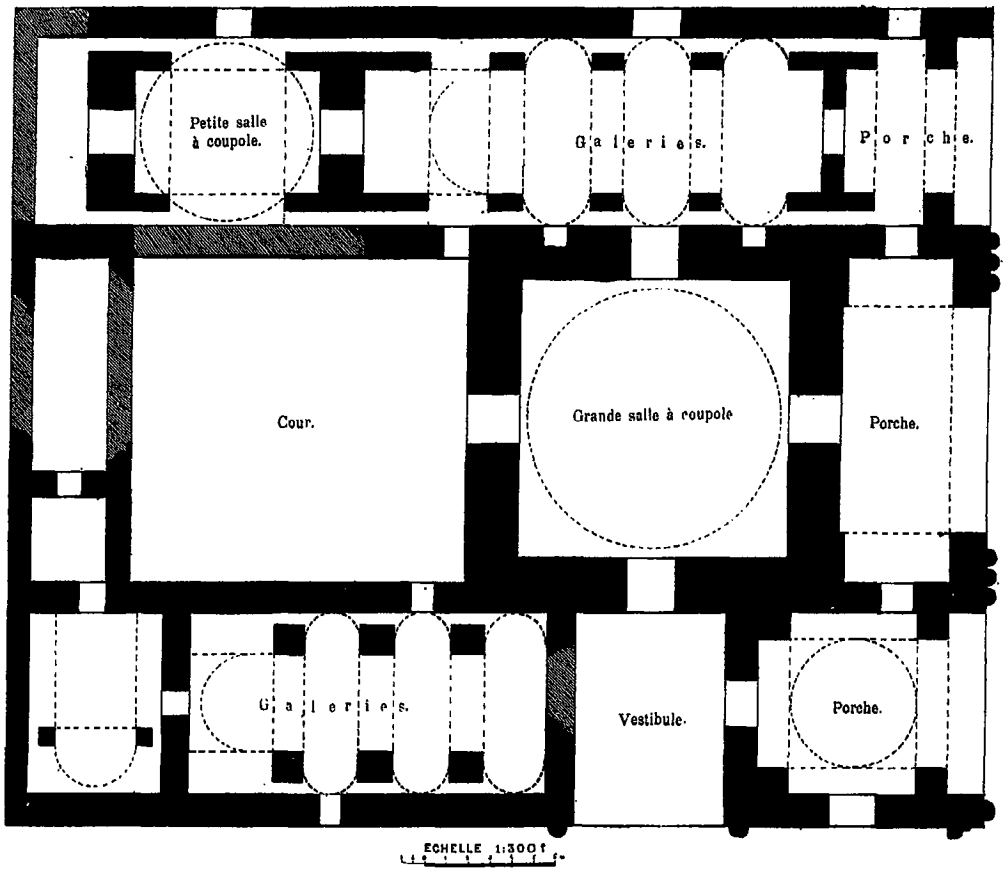
En sortant du village, nous avons abandonné le sentier de montagne qui porte orgueilleusement le titre de *Vieille route de Bender Abbas*, et nous avons voyagé pendant trois heures dans une vallée sauvage. Au fond de cette plaine couverte d'herbes sèches et dures s'élèvent les ruines imposantes d'un palais, dont l'aspect général rappelle celui des vieilles mos-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quées mogoles. Cette impression se modifie quand on pénètre à l'intérieur du monument ; les briques énormes qui jonchent le sol, le tracé elliptique des arcs et de la coupole, les rares ornements qui garnissent les murs ont un caractère archaïque très prononcé.

La partie la plus intéressante de l'édifice est, sans contredit, la grande salle. Le dôme qui la recouvre est de forme ovoïde : il repose sur quatre trompes bandées entre les angles, et sur quatre pendentifs raccordant la base de la coupole aux faces verticales des murs. Ces dispositions permettent de faire remonter au moins jusqu'à l'édifice de Sarvistan l'origine de la coupole sur pendentifs, l'une des plus puissantes conceptions architecturales des Byzantins.

Sur les côtés de la salle centrale s'élèvent de longues galeries, divisées en travées par des contreforts portés à leur base sur des colonnes bâties. Les colonnes sont lourdes, les contreforts massifs ; la corniche est uniformément composée d'un ornement en dents de scie compris entre deux listels. L'exécution technique de cette partie de l'édifice n'est nullement en harmonie avec l'habileté déployée par les architectes qui ont



Plan du palais de Sarvistan, d'après un plan dressé par M. Dieulafoy.

conçu le plan du palais, et la hardiesse des maçons qui ont osé jeter les coupoles.

Déterminer l'âge de ce monument est une question fort délicate ; tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il paraît remonter bien au-delà de l'ère musulmane. Les légendes locales, dont il ne faut pas, je dois l'avouer, faire grand cas, attribuent aux princes achéménides, ou plutôt à Djemchid, l'origine des kanots et la grande prospérité de cette partie du Fars ; c'est la seule tradition à laquelle on puisse se rattacher. Si l'on remarque, d'un autre côté, que les rois achéménides ont toujours occupé le Fars, que les nombreuses forteresses placées sur les sommets voisins de Chiraz, les puits profonds percés dans le roc, soit auprès de cette ville, soit au-dessus de Sarvistan, sont leur œuvre, on est amené à penser que le palais de Sarvistan, bâti certainement pendant une période où le Fars jouissait d'une grande prospérité, est antérieur à l'avènement des Sassanides. Cette hypothèse me paraît d'autant moins hasardée que les Sassanides ont toujours vécu à Chouster et dans les provinces du nord-ouest, c'est-à-dire dans le voisinage des frontières menacées par les Romains, et que le Fars, au contraire, semble avoir été abandonné, par les rois de cette dynastie comme l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dique la ruine totale de la Chiraz achéménide. Les renseignements les plus précis que j'ai pu obtenir de nos gens ont trait à de délicieux pilaus que l'on préparait jadis sous les grandes coupoles de Sarvistan, devenues de vulgaires cuisines, et que des courriers lancés au triple galop apportaient, encore tout fumants, au souverain campé dans une citadelle bâtie dans la montagne.

La mimique de mon guide en parlant d'un hypothétique plat de riz confectionné il y a plus de deux mille ans est si expressive, il lèche ses lèvres d'une façon si gourmande au souvenir de ce repas, qu'à son exemple je suis toute prête à chercher au loin dans la plaine le rapide cavalier chargé de porter le régal princier.

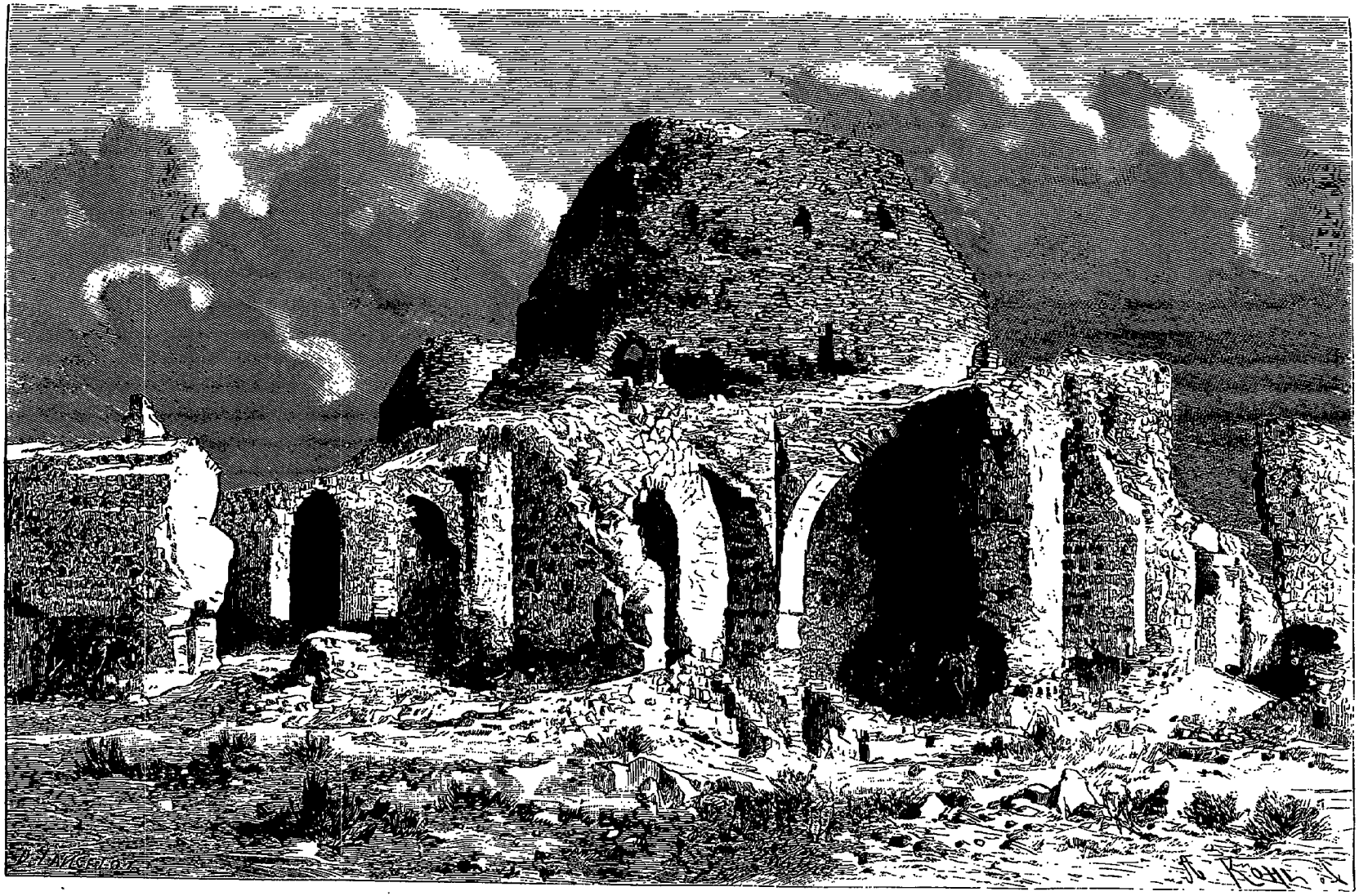
Miandjangal, 2 novembre. — Hier soir, au sortir du



Galeries latérales de Sarvistan (voy. p. 135). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

palais, nos gholams nous ont engagés à prendre un chemin de traverse et nous ont conduits directement à Miandjangal, première étape dans la direction de Darab. L'heure étant trop avancée pour réclamer un gîte dans la maison du ket khoda, nous avons pris possession d'un iman zadeh tout en ruine, déjà occupé par des moines mendiants. Je n'étais pas étendue depuis plus d'une demi-heure à la place fraternellement cédée par les derviches, que je me suis sentie dévorée d'une façon tout à fait insoutenable. J'ai allumé ma lanterne de poche et j'ai poussé un cri d'horreur. Bien des fois, depuis que je suis en route, j'ai fait connaissance avec certains animaux blancs ou noirs, à pattes multiples et à figure repoussante, avec des poux, puisqu'il faut les nommer par leur nom, mais jamais je n'en avais vu en telle abondance. Le plus vieux de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais de Sarvistan. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gholams, surpris d'entendre du bruit, a dégagé sa tête du grand couvrepied dans lequel il s'enveloppe la nuit et m'a demandé la cause de mon émoi : « Ces insectes vous porteront bonheur ; ils viennent de la Mecque, » a-t-il dit en manière de consolation, après avoir considéré avec une certaine complaisance les petits *hadjis* qui se promenaient sur sa barbe rouge. Puis, comme le limaçon rentrant dans sa coquille, il a rabattu la couverture sur sa tête et s'est rendormi.

Nabandagan, 3 novembre. — A l'aurore, nous nous sommes mis en selle.

Le sentier suit d'abord un défilé étroit, le Tang-è-Karim, puis il descend dans une vallée resserrée entre deux montagnes d'un aspect très pittoresque, et traverse enfin une plaine fertile, semée de nombreux villages.

Le soir du même jour. — Le sort en est jeté ! Nous revenons sur nos pas. Marcel vient d'être saisi d'une nouvelle crise du mal qui l'a tant fait souffrir à Sarvistan. Se lancer en un pareil état dans un pays à peu près sauvage serait folie ; il est impossible de continuer notre marche sur Darab. Les gholams me montrent dans le lointain des massifs d'arbres, indices certains de la richesse de la vallée, et m'assurent que Darab est au milieu de ces bouquets de verdure ; mais Cyrus en personne résidât-il auprès de ces ombrages, nous n'irions pas plus loin.

D'ailleurs Marcel, complètement atterré par la souffrance, est obsédé d'une idée fixe. Il ne prend plus aucun intérêt au voyage et veut se rapprocher au plus vite de Chiraz, de façon à permettre au docteur Odling de nous rejoindre, si cela devenait nécessaire. Dès que je verrai la possibilité de nous remettre en route, je me rendrai à son désir.

Koundjoun, 4 novembre. — Après un jour de repos à Nabandagan, nous avons pu faire les deux étapes qui nous séparaient de Sarvistan. Sans nous arrêter au bourg, nous sommes venus chercher gîte au village de Koundjoun. Maintenant que mon malade est débarrassé de toutes ses douleurs, il est désespéré d'être revenu sur ses pas sans avoir atteint Darab et se plaint sans trêve ni merci de ce que je n'ai pas eu plus de fermeté. Si je montrais le moindre bon vouloir, il me demanderait de rebrousser chemin. Toutes ces belles remontrances me laissent la conscience parfaitement en repos : les Achéménides m'ont occasionné assez de tourments. Néanmoins, j'aurais mauvaise grâce, en l'état actuel, à vouloir continuer la retraite sur Chiraz ; il a donc été décidé que, si la santé de Marcel continuait à s'améliorer, nous poursuivrions notre voyage vers Firouz-Abâd. Grâce à ce compromis, la paix s'est rétablie dans notre ménage.

Deh Nô, 5 novembre. — Nous sommes décidément en route pour Firouz-Abâd.

Au sortir de la montagne, aride, hélas ! comme toutes les montagnes de Perse, nous avons gagné, vers le soir, une plaine magnifique, plus vaste encore que celle de Sarvistan. Les champs de blé ensemencés depuis quelques jours sont saupoudrés d'émeraudes ; des femmes, des enfants préparent les rigoles d'arrosage ; plus loin les laboureurs retournent la terre, tandis que les semeurs s'avancent derrière eux d'un pas cadencé et lancent à pleine main le grain dans le sillon. Depuis Véramine, je n'avais vu un paysage agricole aussi riche et aussi riant. Le ciel prend sans doute à tâche de me dédommager des mauvais jours passés.

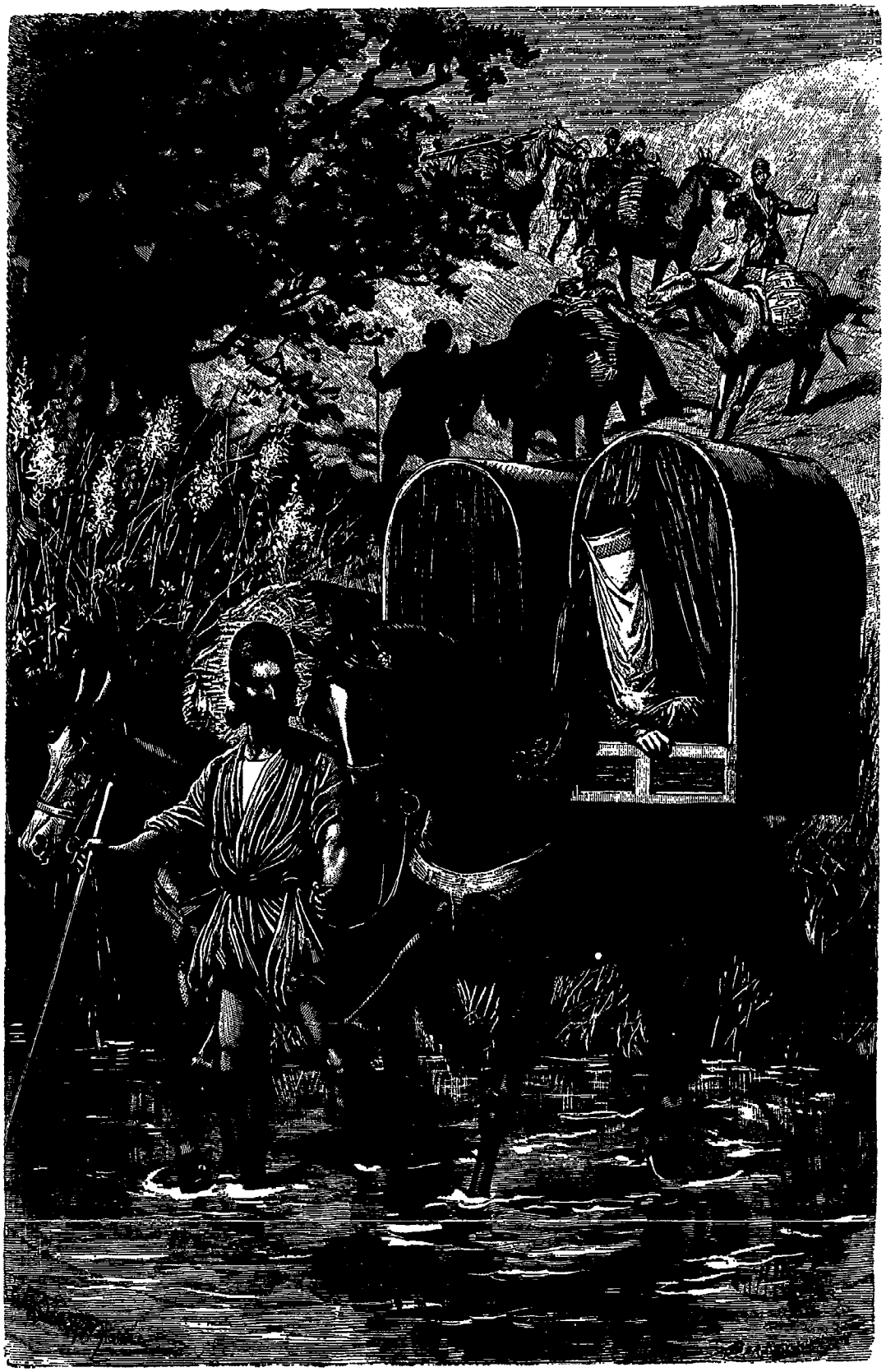
Nous sommes venus coucher au village de Kavar, placé à la jonction des chemins de Chiraz à Lar, de Chiraz à Firouz-Abâd. Ce matin, à l'aurore, les chevaux étaient sellés. Le sentier de Firouz-Abâd s'élève d'abord sur un cône de déjection, puis il pénètre dans une gorge étroite couronnée de rochers assez élevés pour nous donner de l'ombre. Après plusieurs heures d'une ascension rendue très pénible par la déclivité du chemin, nous atteignons enfin le col ; rien à cela d'extraordinaire ; mais la merveille des merveilles est le tableau qui s'offre à mes yeux quand nous avons franchi la ligne de faîte. Nos regards, habitués aux sauvages escarpements et aux rochers dénudés, sont émerveillés à la vue de buissons arborescents nommés *khonars*, au milieu desquels on a toutes les peines du monde à se diriger, sans laisser aux épines deux choses précieuses, les yeux des cavaliers et les oreilles des mulets. Autant sont noueux les troncs des buissons cachés sous les épaisses branches retombant en cascade sur le sol, autant le feuillage est léger et délicat. En me piquant beaucoup les doigts, j'ai pu faire une abondante provision de fruits de khonars, baies d'un goût délicieux, à la chair douce et sucrée comme celle d'une prune.

Les beautés du paysage ne sont pour rien, paraît-il, dans l'émotion éprouvée par les caravanes qui traversent le pays. Des toufangtchis campés au col m'ont appris, tout en m'aidant à faire ma récolte, que la montagne et les défilés étaient, il y a un an à peine, exploités par une bande de voleurs régulièrement organisée. Ces émules de Mandrin détroussaient avec tant de conscience les voyageurs et avaient si aisément raison des muletiers, dont les velléités de résistance étaient paralysées par les dispositions des chemins, que les caravanes avaient abandonné la route de Chiraz à Firouz-Abâd.

Çahabi Divan, dès son arrivée au pouvoir, s'est décidé à faire cesser un état de choses si préjudiciable au commerce de la province, et a envoyé dans la montagne des soldats chargés de s'emparer des voleurs. La lutte a été meurtrière des deux côtés ; néanmoins un grand nombre de brigands ont été pris, plusieurs ont subi le supplice de l'empâtrage, les autres, dispersés et effrayés, ne sont plus en état de tenir le pays.

Les toufangtchis m'ont également expliqué la destination de quelques tas de cailloux amoncelés dans des emplacements bien en vue et désignés par eux sous le nom de *mouchounès*. Les tcharvadars qui voyagent dans ces contrées rarement parcourues, contraints de suivre des chemins mal tracés et souvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kadjaveh de la femme d'un marchand d'eau de rose (voy. p. 140-141). — Dessin d'Adrien Marie, d'après un croquis de M. Dieulafoy .

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même détruits par les avalanches ou les éboulements de rochers, jalonnent la voie au moyen de tas de pierres, comparables aux cailloux que le petit Poucet semait sur sa route afin de retrouver la maison paternelle. En marchant de *mouchounès* en *mouchounès*, les voyageurs sont sûrs de suivre un itinéraire praticable ou du moins de ne point s'égarer.

En avançant dans la montagne, les buissons noueux font place à un arbre de taille moyenne, dont le bouquet, en forme de boule, est planté sur un fût court et rugueux. Le feuillage, très épais et d'un vert assez clair, est taché de grappes d'un beau rouge vermillon. Ce fruit ou cette fleur, j'hésite à lui donner l'un de ces deux noms à l'exclusion de l'autre, paraît de loin irrégulier comme une éponge; si l'on s'en rapproche, on s'aperçoit qu'il est composé d'une multitude de petites tiges séparées rappelant par leur forme, leur couleur, leur vernis, les branches du corail rouge. Les muletiers ont fait de grandes provisions de ces baies et m'ont assuré que ce soir, après avoir été cuites, elles seront pour nous un véritable régal. Sommes-nous encore dans cette Perse que j'ai toujours vue si sèche et si déserte? Plus nous nous abaissons, et Dieu sait si nous nous abaissons depuis quelques jours, plus le paysage devient splendide. De l'eau, des torrents, des cascades; sur le bord des torrents une végétation impénétrable où se mêlent les acacias, les chênes verts, des buis à fleurs blanches, des aubépines arborescentes, dont les baies rouges et parfumées atteignent la grosseur d'une cerise, des figuiers sauvages au feuillage découpé et au fruit à peine gros comme une noisette.

Nous sommes venus passer la nuit dans un village d'assez pauvre apparence à l'entrée duquel des hommes et des femmes étaient occupés à battre du riz. Marcel se perfectionne et en remontrerait en susceptibilité à un fonctionnaire indigène des plus pointilleux. Ne s'est-il pas avisé de se fâcher tout rouge contre notre hôte, le *ket khoda*, parce que ce malheureux ne nous avait pas salués à notre arrivée avec tout le respect dû à Nos Excellences. Mon mari était dans son droit, car les gholams ont surenchéri sur ses témoignages de mécontentement et ont tellement pétrifié le coupable, qu'il est venu s'excuser et affirmer qu'en nous voyant en si mince équipage il ne s'était certes point douté de l'importance de nos personnes. Sur cette flatteuse explication, nous avons jugé habile de nous montrer bons princes et de laisser au chef du village l'honneur de baiser humblement un pan de nos jaquettes. Cette affaire était à peine terminée que nous voyons se faufiler dans notre chambre le serviteur du Naïeb de Sarvistan.

« Le portrait du Naïeb est-il prêt? demande-t-il pour la centième fois.

— Va-t'en au diable, toi, ton maître, vos ascendants et descendants. Si tu reparais, je te fais administrer cent coups de bâton.

— Excellence, c'est deux cents coups que je recevrai si je reviens les mains vides auprès du Naïeb.

— En ce cas, ajoute mon mari, je vais te les remplir. » Et le voilà écrivant de sa plus belle main une lettre brève, mais dont les termes concis ont dû combler de joie le destinataire.

Firouz-Abâd, 7 novembre. — Hier, à la tombée de la nuit, un chant d'un charme bizarre, composé sur un rythme assez lent, mêlé de notes graves et aiguës mises brusquement en opposition, a retenti sur la terrasse. C'était un serviteur du ket khoda de Deh Nô qui remplissait bénévolement les fonctions de mollah et appelait les paysans à la prière du soir. Il accomplissait avec une conviction touchante ce pieux devoir recommandé par le Koran comme un acte des plus agréables à Dieu, et quand il entonnait la grande formule de l'islam : « Allah seul est Dieu..., » il communiquait à son chant une émotion inoubliable.

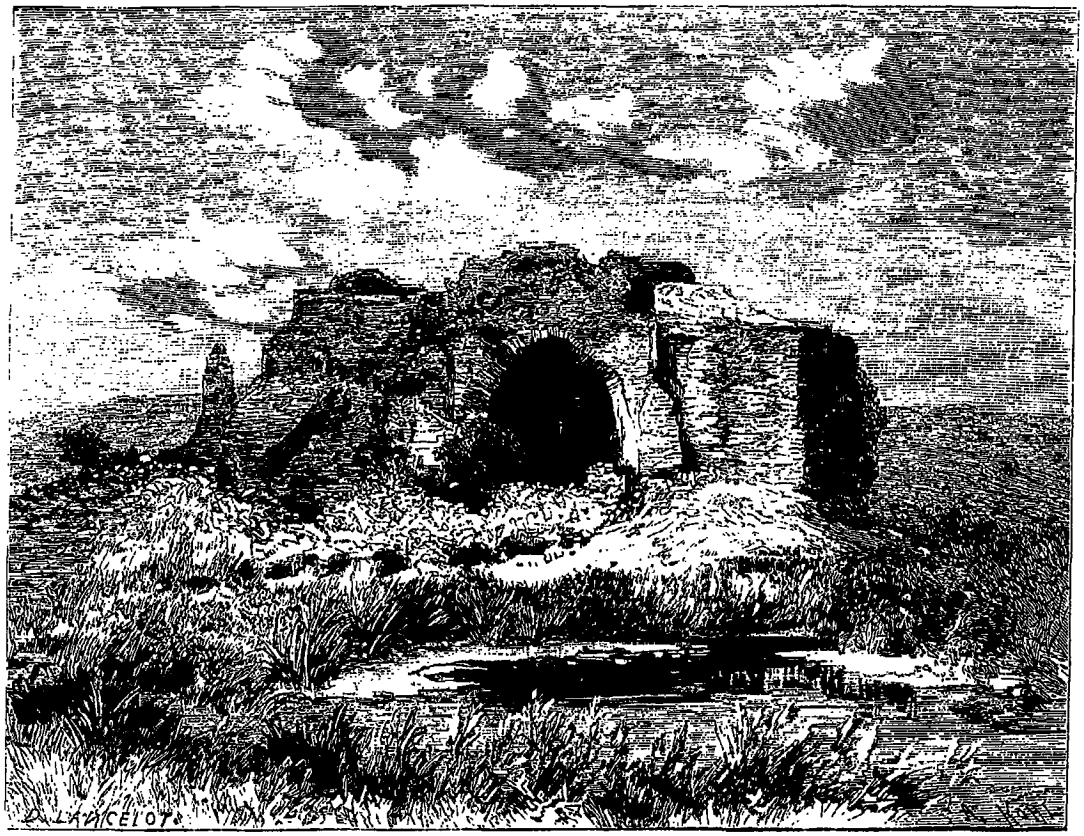
Réveillés au matin par la même invocation, nous étions en route avant le jour : il faisait un froid noir et nous avions l'onglée quand, à un demi-kilomètre du village, nous avons pu réchauffer nos membres glacés à de grands feux allumés par des pâtres. Assise auprès des tisons, j'ai interrogé du regard la plaine et j'ai vu avec surprise la trace blanche du sentier s'arrêter au pied d'une muraille de rochers. Je me suis informée auprès des guides et leur ai demandé si nous allions faire l'ascension de ces sommets à l'aspect inaccessible; à ma grande surprise, ils m'ont appris que d'ici Firouz-Abâd le chemin allait sans cesse en descendant. Nous nous sommes remis en selle, et, au moment où les mulets heurtaient de leurs longues oreilles les parois de la montagne, le gholam placé en tête du convoi a brusquement disparu derrière un contrefort dissimulant une brèche étroite, digne de rivaliser avec les portes de fer de Kabylie ou la célèbre brisure ouverte par la Durandal.

Au delà de la brèche, la vallée s'élargit, le sentier court sur le flanc gauche de la montagne, traverse une seconde porte semblable à la première et débouche enfin dans une gorge admirable au fond de laquelle coule un torrent impétueux caché sous la plus merveilleuse végétation de ginériums et de lauriers-roses que j'aie encore vue dans l'Iran.

Vers deux heures du soir, après une marche dont la lenteur est suffisamment expliquée par les difficultés du chemin, nous avons rejoint une petite caravane d'ânes venant de Chiraz. Chaque animal est chargé de deux grosses bouteilles d'eau de rose dont le verre fragile est médiocrement préservé des chocs par une épaisse natte de paille. Il n'est pas nécessaire de se mêler au convoi pour vivre dans une atmosphère embaumée. Les pauvres bourriquots, en glissant maladroitement sur les rochers, ont cassé ou fêlé un certain nombre de bonbonnes, de telle sorte que leurs longs poils, lustrés comme les cheveux d'une belle khanoum revenant du hammam, laissent sur leur passage une traînée d'air parfumé. Il semble que l'on voyage dans ces jardins si vantés par Hafiz et Saadi, ou plus prosaïquement dans le bazar des droguistes d'une ville quelconque de l'Orient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout comme les bonbonnes sèment leur eau de rose, j'ai failli arroser de mon sang les rochers du chemin. Dans un passage très difficile, où les chevaux avaient à descendre sans le secours d'une main courante sept ou huit degrés de soixante à quatre-vingts centimètres d'élévation, j'ai jugé prudent, instruite par l'expérience de mes devanciers les ânes, de mettre pied à terre et d'abandonner à mon mulet le soin de sa sécurité. Bien m'en a pris : je n'avais pas quitté ma selle depuis deux minutes que la bête dégringolait la tête la première de marche en marche et allait, heureusement pour elle, tomber dans le torrent, d'où elle est ressortie après avoir mis en marmelade tout son harnachement. Il ne fallait rien moins qu'un accident aussi grave pour faire sortir la femme du marchand d'eau de rose du kadjaveh au fond duquel elle se tenait blottie. Ce passage franchi, nous sommes entrés dans un dernier *tang* très étroit dominé par un château connu sous le nom de Kallè Dokhtar (Forteresse de la Fille). Je mesure des yeux la hauteur vertigineuse des remparts au-dessus du chemin, car les guides, depuis ce matin, me rebattent les oreilles de merveilleuses légendes ayant trait à ce nid d'aigle. En voici une, entre autres, que je dédie spécialement aux figaros, perru-



Palais de Firouz-Abâd. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

quiers et inventeurs d'eau capillaire des deux mondes.

Zal, le père du célèbre Roustem, le héros légendaire de tous les contes persans, étant un jour à la chasse, aperçut, sur la tour de la forteresse, une jeune fille belle à rendre jalouse la lune dans son plein. La princesse, qui n'était autre que la fille du roi de Caboul, retenue prisonnière dans le château, vit Zal et l'aima. Après s'être longtemps contemplés à distance, les deux amants trouvèrent monotone cette situation ultra-platonique et cherchèrent le moyen de *couronner leur flamme;* mais, à moins d'emprunter à l'amour ses propres ailes, Zal ne pouvait songer à s'élever jusqu'à sa bien-aimée. Désespéré de l'insuccès de toutes ses tentatives, il grossissait de ses larmes les eaux du torrent, quand un expédient des plus ingénieux se présenta à l'esprit de la dame. Elle dénoue ses longs cheveux, en laisse dérouler les bruns anneaux jusqu'au pied de la tour et permet ainsi à son amoureux d'escalader, à l'aide de cette poétique échelle, les murs élevés qui la retenaient prisonnière. Qui des deux, de la belle ou de l'histoire, a été le plus tirée par les cheveux?

Le défilé étroit au-dessus duquel s'élève la Kallè Dokhtar était, dans l'antiquité, fréquenté par de nombreuses caravanes; des souvenirs glorieux s'attachaient peut-être même à la défense des passes, car, vis-à-vis de la forteresse et sur les parois d'un rocher qui do-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mine la rive droite du sentier, s'étend une de ces grandes réclames sassanides traitées en forme de bas-relief et destinées à apprendre aux siècles futurs les exploits guerriers des souverains de l'Iran. Les lignes de ce dessin, qui représente un combat de cavalerie, sont tracées dans un beau sentiment, mais il est difficile d'avoir une juste idée de l'ensemble de la composition : si l'on se place à courte distance, on ne saurait embrasser du regard un tableau long de plus de vingt mètres ; si l'on s'installe sur le chemin, il est impossible, eût-on des yeux de lynx, de distinguer les détails du bas-relief, tant la pierre est dégradée.

Au sortir de la gorge qui débouche brusquement dans une plaine verdoyante s'élèvent, au-dessus d'un

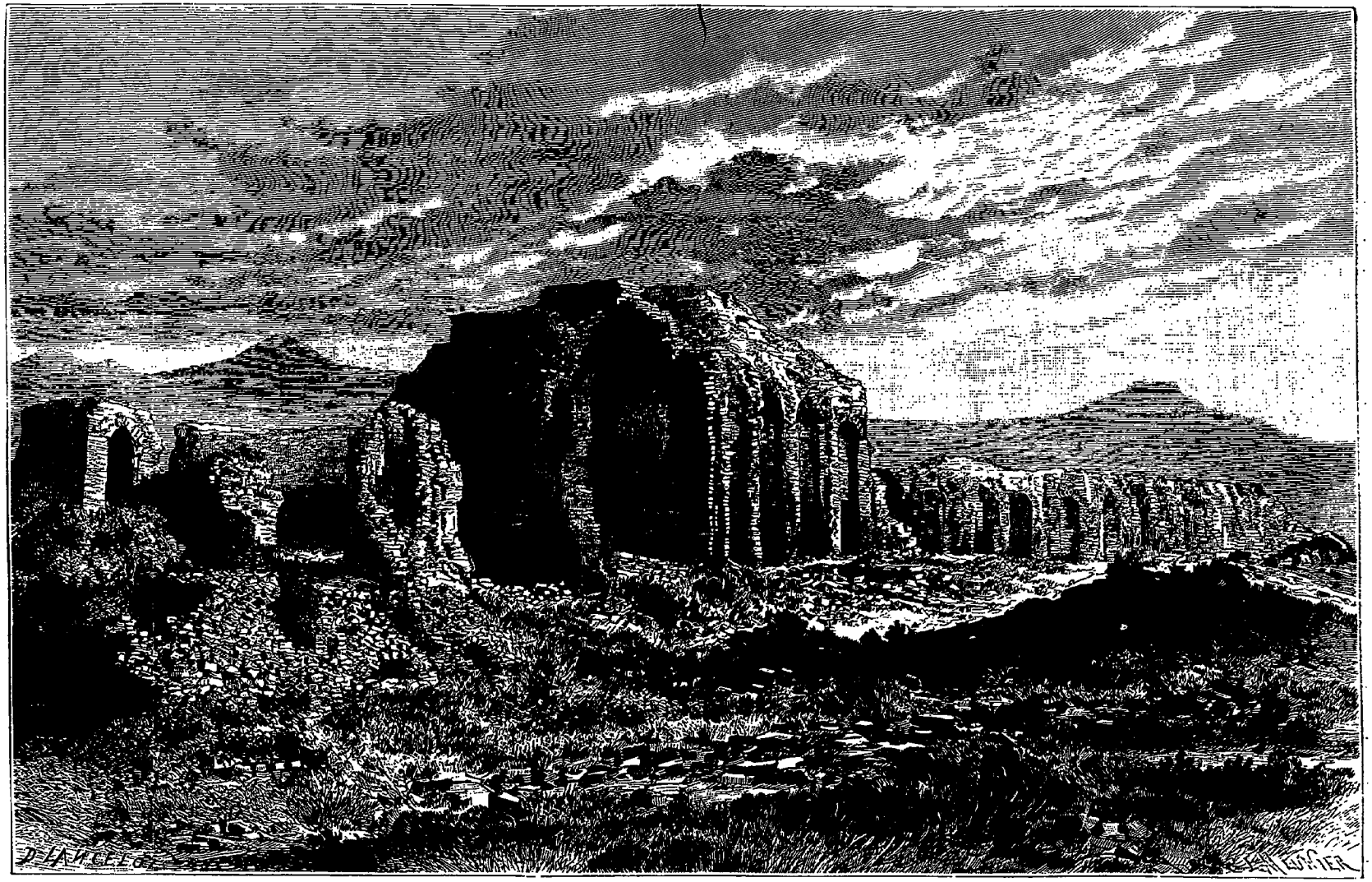


Firouz-Abâd. Intérieur de la pièce centrale. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

monticule naturel situé sur la rive droite de la rivière, les grandes ruines du palais de Firouz-Abâd.

Cet édifice s'annonce sous un aspect des plus imposants, mais semble à première vue beaucup plus massif que celui de Sarvistan. Dès que l'on a pénétré à l'intérieur de la construction, on est frappé par la simplicité du plan et la majesté d'une ordonnance que n'embellit aucun ornement. On entre d'abord dans un large vestibule voûté communiquant par de grands arceaux avec quatre pièces symétriquement disposées par rapport à l'axe du vestibule et du monument. La nef précède une vaste salle recouverte d'une coupole ovoïde que les constructeurs semblent n'avoir osé claver qu'après en avoir réduit l'ouverture. La pièce centrale est mise en communication par une porte percée dans l'axe du vestibule avec une cour remplie de dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Firouz-Abâd (vue longitudinale). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

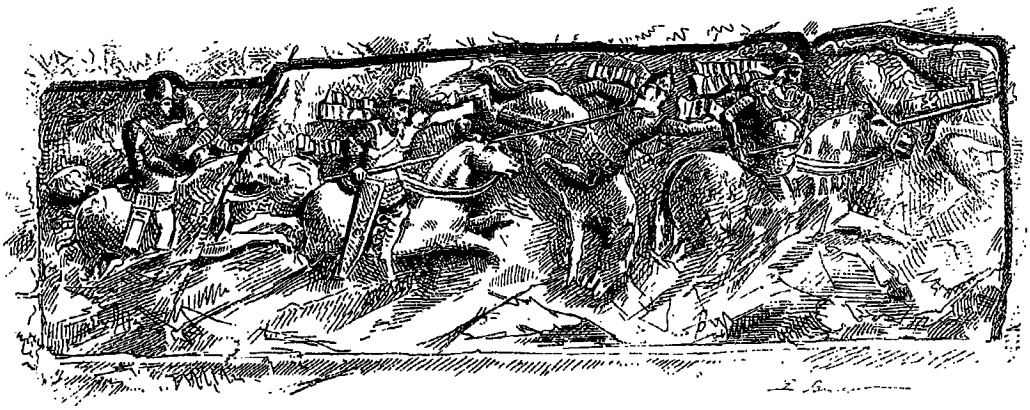
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

combres au milieu desquels poussent des figuiers sauvages, et par des baies voûtées avec deux pièces absolument semblables à la première; celle de gauche, comme toute la partie qui regarde Firouz-Abâd, est ruinée; celle de droite est en parfait état de conservation. Les portes qui donnent accès dans ces salles, et les niches destinées à les équilibrer dans l'ornementation générale, sont ornées de décors en plâtre qui reproduisent dans tous leurs détails les formes grecques et égyptiennes des portes des palais persépolitains. Sur la cour se présente, au fond d'une pièce couverte d'une voûte en berceau, l'escalier d'un vaste *zir zamin*, semblable à ces caves que les Persans habitent encore de nos jours pendant l'été, et qu'ils abandonnent seulement le soir pour venir respirer l'air frais sur les terrasses.

Tout l'ensemble de la construction, y compris les demi-colonnes engagées dans les parements extérieurs, est bâti en moellons à peine dégrossis; les matériaux employés aux voûtes sont taillés en forme de dalles plates et mis en œuvre comme le seraient des briques.

La plaine au milieu de laquelle s'élève le palais est couverte de monticules de terre et de débris de poteries, derniers vestiges de maisons abandonnées. Au-devant du grand vestibule s'étend encore un lac artificiel dont les eaux, amenées par une dérivation souterraine de la rivière, s'écoulent au milieu des broussailles et des pierres éboulées qui formaient autrefois les parapets. Tout cela est triste au possible, et engendre une mélancolie communicative dont il est malaisé de se défendre en parcourant ces ruines depuis si longtemps abandonnées aux dévastations des hommes et des siècles.

Assigner une date à un monument aussi grossièrement construit que celui du Sarvistan nous avait paru bien téméraire; le palais de Firouz-Abâd, d'une période plus barbare encore, a été bâti dans des conditions qui permettent de sortir du doute. Deux points saillants témoignent de son origine : ses voûtes, d'un caractère très archaïque, sont d'une époque de beaucoup antérieure aux coupoles byzantines et aux dômes de Sarvistan; la décoration gréco-égyptienne, conservée autour des portes des grandes salles, est achéménide et n'a jamais été utilisée en Perse depuis le temps où les successeurs de Darius régnaient à Persépolis. Si l'on tient compte également du soin avec lequel sont défendues les passes de Sarvistan et de Firouz-Abâd, qui commandent l'entrée du patrimoine des Achéménides, on est conduit à penser que le château de Firouz-Abâd a été construit sous les règnes des grands rois pour servir de résidence au gouverneur militaire de la province placée à l'entrée des gorges. Le palais de Sarvistan, fort supérieur comme exécution à celui de Firouz-Abâd, aurait été bâti sous la même dynastie, mais à une époque plus moderne.



Bas-relief de Firouz-Abâd (voy. p. 142). — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

A la nuit close, nous avons quitté les ruines avec l'intention de les revoir plus en détail demain, et nous sommes venus, en longeant la rivière bordée de figuiers magnifiques et de palmiers élancés, coucher au village de Firouz-Abâd *gadim* (vieux), l'ancienne Djour. Comme je l'avais supposé en examinant de loin ses maisons mal bâties, il est la demeure de paysans assez pauvres, vivant pêle-mêle avec leurs bestiaux; tandis que les gens riches de la plaine habitent tous Firouz-Abâd *no* (la neuve), que l'on aperçoit à huit ou dix kilomètres, cachée sous une végétation luxuriante.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chez moi (voy. p. 146). — Dessin d'Hubert Clergot, d'après une aquarelle de Hertrich.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le pays et le guide. — Station de départ. — Une ancienne ville libre impériale. — Munster. — Le Schlosswald et Luttenbach. A l'auberge du *Soleil d'Or* de Metzeral. — Promenade dans la grande vallée de la Fecht.

I

Aimez-vous l'Alsace? C'est un beau pays, une terre bénie du ciel, douée d'une nature généreuse. Avec ses montagnes fières et riantes, ses coteaux plantés de vignes, sa plaine féconde, elle captive par son charme propre, ainsi que par les merveilles du travail humain, quiconque l'a entrevue une fois. La neige blanchit cinq mois durant les hautes cimes des Vosges, élevées comme un rempart naturel le long de sa nouvelle frontière de France, tandis que du côté allemand sa frontière ancienne, le Rhin, a un cours si pressé, si rapide que les navires ne le remontent pas. Les collines, qui enlacent les montagnes boisées de leurs pampres verdoyants, distillent le vin, richesse de ses plus fiers habitants. La plaine unie, étendue entre le grand fleuve et les coteaux, ondule, quand la moisson approche, comme une mer d'épis blonds sous les caresses de la brise. Villes et vallées y sont si industrieuses qu'elles font vivre deux fois plus de population que ne peuvent en nourrir, sur l'ensemble du territoire, toutes les récoltes d'un sol riche. Telle nous apparaît l'Alsace aujourd'hui, telle elle a été hier. Présenter ce tableau du pays, c'est vous dire son histoire et vous montrer dans sa fortune la cause de ses malheurs : un trésor, un joyau convoité, hélas! et toujours disputé par les nations voisines.

Et si ce pays vous intéresse assez pour désirer le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir et le connaître mieux, voici mes titres pour vous y conduire. Enfant, j'ai appris sur les genoux de ma mère ses traditions et son histoire. Aux jours de ma jeunesse, j'ai scruté sa nature sous ses aspects si variés et par tous les chemins. Arrivé à l'âge d'homme, j'ai repris ces mêmes chemins sous les coups de l'étranger pour disputer son territoire à l'invasion dans une lutte inégale. Puis, la conquête accomplie, malgré notre résistance, malgré tant de larmes et de sang versés, après des déchirements douloureux, j'ai été appelé à soutenir ses droits, à défendre ses libertés et son honneur dans les assemblées du peuple. Tout ce que vous voudrez savoir sur mon Alsace, nous l'apprendrons, certains de trouver toujours des amis prêts à suppléer à mon insuffisance sur les points où je ne suis pas suffisamment renseigné. Partout, d'un bout à l'autre du territoire, nous trouverons aussi des maisons hospitalières pour nous faire bon accueil, au milieu de nos courses à travers un domaine dont nous possédons les cœurs. Ne vous préoccupez donc ni du gîte, ni de la route, ni d'aucun préparatif embarrassant. Pour partir, il nous suffit d'avoir le sac au dos, des jambes pour marcher, deux yeux pour voir, un peu de curiosité, une provision de bonne humeur. Avec cela nous serons bien dispos, prêts à tout. Comme prix de sa peine, ou plutôt pour ajouter à son plaisir, votre guide, que voilà, vous demande de lui répéter tout bas, mais souvent, que ce pays que nous allons visiter, vous en garderez bon souvenir, que vous l'aimerez comme il l'aime, d'une affection inaltérable, comme tout le monde doit l'aimer.

II

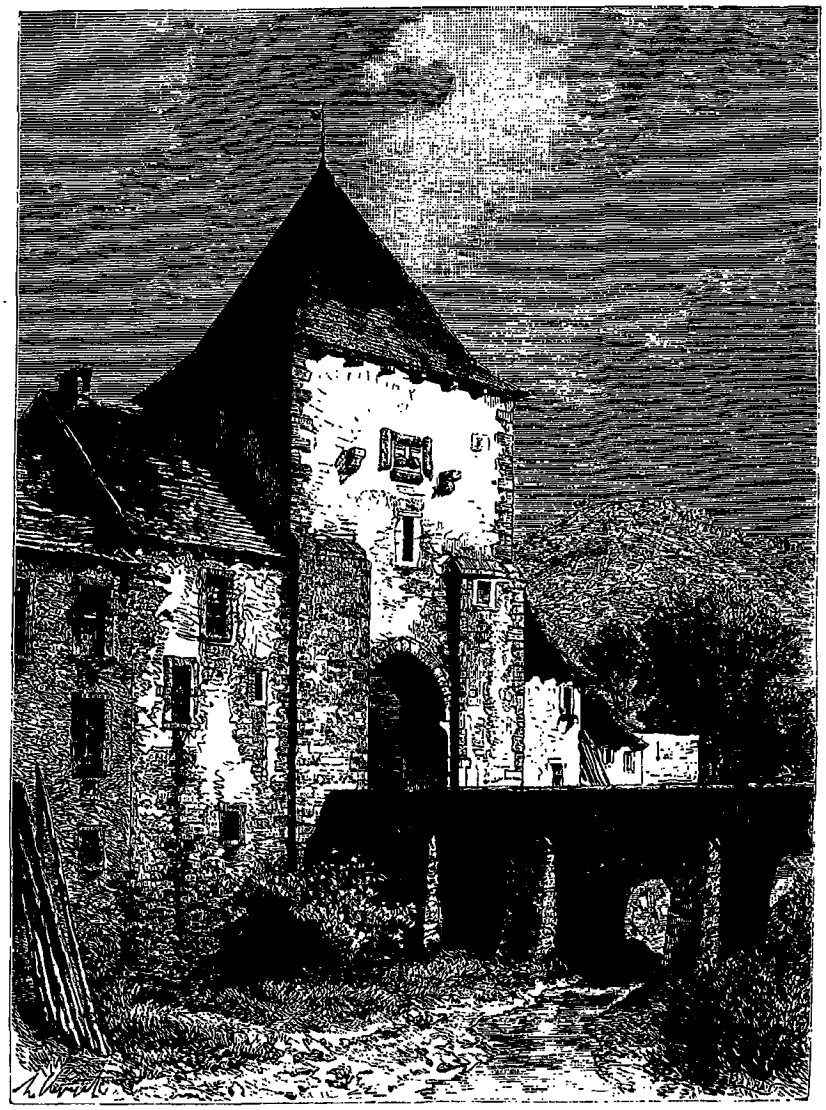
Naturellement nous commençons nos courses en zigzags en partant de chez moi. Mon chez moi est Turckheim, petite ville assise à l'entrée du val de la Fecht, non loin de Colmar. Voici la maison où je suis né, dans la rue qui passe devant la mairie et l'église. La flèche aiguë du clocher pointe de loin au-dessus des autres constructions, sans pourtant trancher sur le fond de montagnes, à cause de sa couleur terne. Trois grandes et grosses tours carrées, percées de portes, réunies par un mur d'enceinte continu, donnent au plan de la localité une forme triangulaire. Devant la ville, le torrent de la Fecht, encaissé par des enrochements en ligne droite, roule ses flots violents et tumultueux à certains moments, mais habituellement transparents et paisibles comme un cristal. Immédiatement derrière le mur d'enceinte, des coteaux exposés en plein midi montent revêtus de magnifiques vignobles, aux crus renommés parmi les meilleurs de la contrée. Deux nouveaux ponts en fer donnent accès, par-dessus le torrent, devant la Porte Basse et la Porte Haute. Une double allée de platanes et de tilleuls, bien verts et touffus, répand l'ombre et la fraîcheur sur le court passage entre le pont inférieur et la massive Porte Basse, surmontée de son nid de cigognes. Encore debout, quoique mal entretenu, le mur d'enceinte rappelle une ancienne place forte. Sur bien des points ce mur épais est percé de fenêtres servant aux habitations de l'intérieur appuyées contre ses parois. Sa ceinture devient trop étroite pour une population qui augmente en nombre ou dont le bien-être s'accroît, car toute une rangée de maisons neuves s'élève en dehors, le long du quai de la Fecht. Des établissements industriels, filatures de coton et papeteries, se groupent à distance sur le cours du canal qui dérive du torrent, non pas en agglomération compacte, noircie par la fumée et où l'air manque, mais échelonnés les uns à la suite des autres, en plein soleil, étalant à la lumière leur blanche façade, ou se cachant coquettement derrière des bouquets d'arbres, où le bourdonnement des machines monte au ciel comme un hymne du travail.

La situation de Turckheim ne vous paraît-elle pas tout à fait ravissante? Un sentiment pieux me dispose à dire de mon lieu natal tout le bien possible. Convenez pourtant que je n'exagère rien en louant le gracieux paysage dont nous subissons le charme. Ne m'en voulez pas de me sentir ému par notre flânerie à travers les vieilles rues de l'endroit, comme sous les ombrages au bord du torrent. Ces lieux réveillent tant de souvenirs, après mes absences prolongées au loin! Que d'heures j'ai passées à rêver en abandonnant ma ligne au fil de l'eau, en faisant l'école buissonnière sous les grands saules, où le garde champêtre m'a dressé procès-verbal pour quelques osiers dérobés. Plus tard, quand j'ai voulu regagner le temps perdu pour l'étude, derrière cette fenêtre, là-haut, au second étage de la maison paternelle, bien des fois le veilleur communal, trouvant ma lampe de travail allumée trop avant dans la nuit, est venu me héler depuis la rue pour m'obliger au repos. Ne nous éloignons pas sans jeter un coup d'œil au fond de la grande cour où, pendant mes vacances joyeuses, nous avons fait maint coup espiègle dans l'escalier tournant de la tourelle, à la maison des grands parents. Maintenant, quand je reviens, plus de grand-père, ni de grand'mère. Ils reposent dehors au cimetière. Frères et sœurs ont quitté aussi le toit de la famille. Les camarades d'autrefois manquent la plupart. Quels changements dans le court intervalle de vingt années!

Si le visage des gens que nous rencontrons n'est plus le même, la physionomie du lieu a conservé son ancien caractère. Étreintes par le vieux mur d'enceinte, les maisons et les rues se trouvent un peu à l'étroit. Aussi apercevons-nous peu de cours suffisamment vastes, et encore moins de jardins. Les maisons présentent presque toutes des pignons élevés, en pointe, avec d'énormes toits. Presque toutes ont à l'intérieur ou sous un hangar un pressoir en bois massif, un alambic pour distiller l'eau-de-vie, des tas d'échalas, matériel obligé d'une population viticole. Reliant entre elles les trois portes de la ville, les rues principales sont peu larges, pavées de cailloux, en ligne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite ou parallèles au mur d'enceinte. Celle de devant représente le quartier commerçant et renferme les boutiques. Elle part de la place du Marché. On y remarque plusieurs maisons à encorbellement. Près de la place, il y a une fontaine servant d'abreuvoir public, en face du corps de garde. Soir et matin, les vaches de la localité viennent s'y désaltérer à la file. L'église paroissiale, construite en 1840, est un grand édifice en style dorique, flanqué d'un clocher gothique plus ancien, datant de l'époque de transition. Une chapelle ménagée dans le bas du clocher et en communication avec l'église renferme les tombeaux des deux frères, Conrad et Pierre Wickram, nés à Turckheim au seizième siècle, et dont le premier a été coadjuteur des



Porte antique à Turckheim. — Dessin d'Hubert Clerget, d'après Rothmuller.

évêques de Bâle, dont le second a succédé au fameux prédicateur Geiler dans la chaire de la cathédrale de Strasbourg. Deux autres Wickram se sont distingués, l'un en représentant la Décapole d'Alsace à la diète de Worms, l'autre par le desséchement des marais autour de Colmar. Turckheim a aussi donné le jour à la famille des Rœsselmann, prévôts ou schultheis de Colmar. Fils d'un obscur artisan, Jean Rœsselmann dut à son intelligence et à son énergie d'être élevé à la dignité de prévôt impérial. En 1255, Guillaume de Hollande le choisit pour arbitre dans les difficultés survenues au sein de la ligue rhénane. Lors des conflits entre l'évêque de Strasbourg et la maison d'Autriche, le vaillant prévôt, expulsé de Colmar par les gens de l'évêque, rentra dans la ville, enfermé dans un tonneau. Pendant la nuit, il s'empara par surprise d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte et livra la place aux Habsburg. Il périt dans une nouvelle attaque des épiscopaux, le printemps suivant. Rodolphe de Habsbourg, devenu empereur d'Allemagne, octroya, en considération des services de Rœsselmann, aux bourgeois de Colmar, une constitution municipale datée de Vienne le 29 novembre 1278.

Au recensement de 1865, Turckheim avait une population de deux mille neuf cent quarante-six habitants, nombre qui s'est réduit à deux mille cinq cent quarante-sept au recensement du 1er décembre 1875. Cette diminution provient de l'émigration déterminée par la conquête allemande. Une partie des habitants travaille aux fabriques; mais la vigne est la principale ressource de la localité. Son magnifique vignoble ne produit pas moins de cinquante mille mesures de vin d'un demi-hectolitre, une année dans l'autre. Il a remporté le premier prix à la dernière exposition agricole de l'Alsace-Lorraine. Aussi les qualités des vins de Turckheim sont attestées depuis longtemps par le vieux dicton :

Zu Thann im Rangen,
Zu Gebweiler in den Wannen,
Zu Turckheim im Brand,
Wächst der beste Wein im Land[1].



Type de vigneron. — Dessin de Lix.

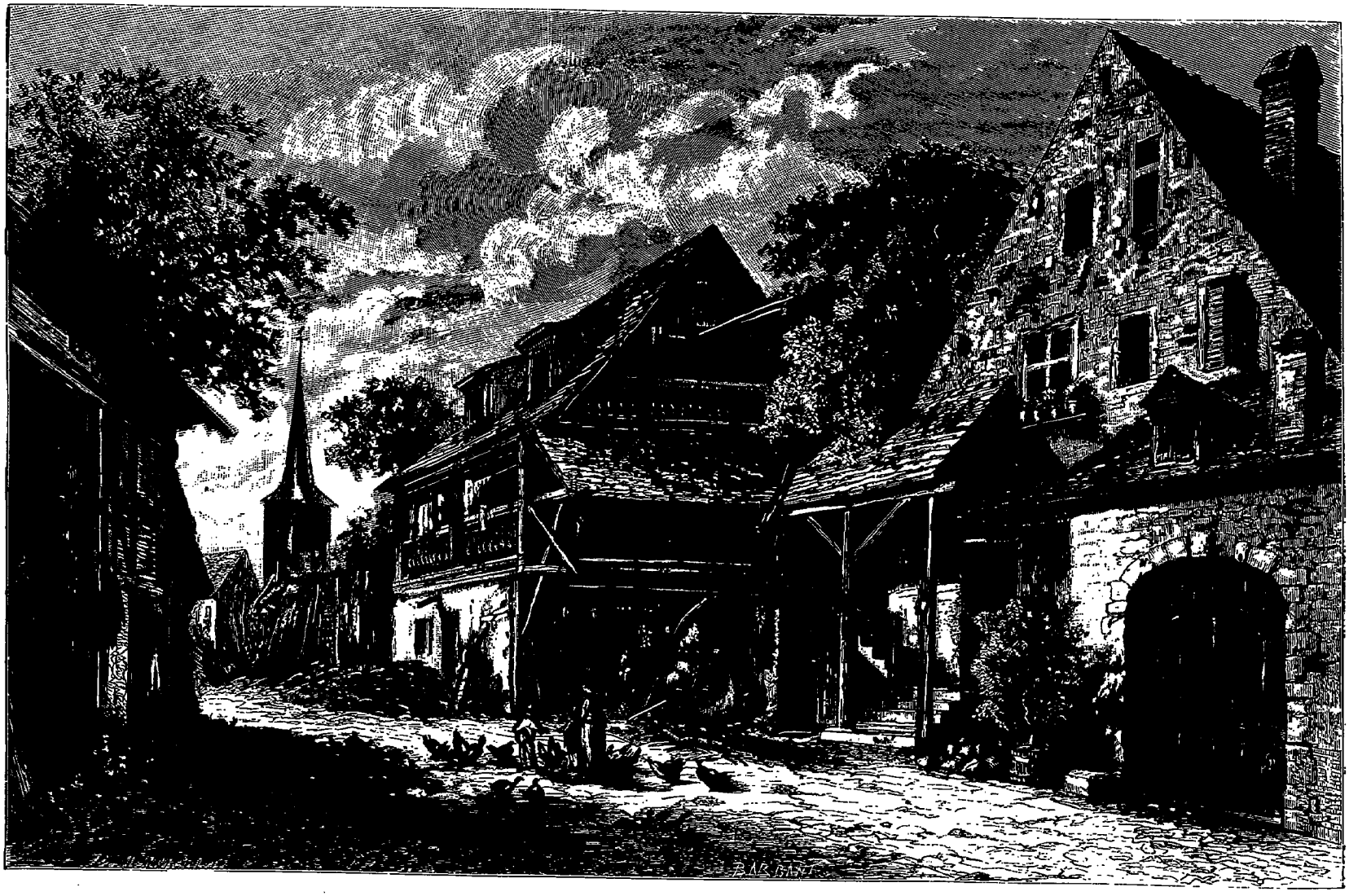
Quels rudes travailleurs que ces vignerons! Ils jouissent d'une aisance bien gagnée, car ils ne s'épargnent aucune peine. Toute la semaine durant, vous les trouvez à leur besogne, depuis le lever de l'aube jusqu'au coucher du soleil, actifs, infatigables, piochant, plantant, taillant, sarclant, arrosant la terre de leurs sueurs, disputant la place au rocher, élevant leurs ceps aussi haut que la rigueur du climat ne les arrête pas et qu'elle permet au raisin de mûrir. Tout le coteau qui domine la ville a été gagné ainsi à la culture, jusqu'aux altitudes de trois cent cinquante à quatre cents mètres. Le coteau porte le nom d'Eichberg, *montagne des chênes*, en sorte que l'emplacement de ces vignes était naguère occupé par une forêt. Peut-être serait-il bon d'engager les vignerons de Turckheim à tirer encore meilleur parti de l'exposition exceptionnelle de leur vignoble en cultivant plus de cépages fins.

1. A Thann au Rangen, à Gebwiller dans les Wannen, à Turckheim au Brand croît le meilleur vin du pays.

III

Turckheim se vante d'avoir été ville libre et impériale avant la conquête française. A ce titre, elle a fait partie de l'Union de la Décapole d'Alsace. Des restes de constructions, des murs, des puits, des briques, des poteries, des armes, des ustensiles, des objets de parure et des monnaies romaines découvertes en grande quantité semblent indiquer l'existence d'une cité plus ancienne, non pas sur l'emplacement de la ville actuelle, mais dans sa proximité immédiate, sur l'autre rive de la Fecht et du canal du Logelbach. Probablement cette ville ancienne a été détruite, comme tant d'autres, lors de l'invasion des Barbares; le nom de Turingheim ou Turinkein, porté dans les anciens titres, rappelle bien les *Turingi* de César, le *pagus* Toringorum des vieux chroniqueurs. Ce qui est certain, c'est que le roi de Lorraine Zventebold donna expressément aux religieux du val Saint-Grégoire, à Munster, le domaine de *Theuringheim* avec ses dépendances en 809. En 1220, le pape Honorius confirme à l'abbaye de Munster tout spécialement, *specialiter*, les maisons et les propriétés sises à Turckheim. Ces maisons et ces propriétés constituaient la cour colongère établie dans la localité et qui subsista jusqu'à la grande Révolution. Toutefois les abbés de Munster n'étaient pas précisément seigneurs exclusifs de Turckheim. Dès le treizième siècle, avant l'intervention de l'Empire, la juridiction était partagée entre l'abbaye de Munster et la seigneurie du Hoh-Landsburg. Les droits de celle-ci suivaient les habitants originaires des possessions autrichiennes; les droits de celle-là s'exerçaient sur les sujets originaires de la vallée et des domaines de l'abbaye. Le seigneur du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons de vignerons. — Dessin de D. Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hoh-Landsburg prélevait en 1303, sur ses contribuables de Thuringheim, au nom de l'archiduc d'Autriche, de un à trois fuoders de vin, selon la récolte, quatre livres d'argent au plus et trois au moins, le gîte à discrétion et deux poules, l'une à carnaval, l'autre aux vendanges. Les redevances payées aux abbés de Munster étaient plus considérables, mais elles furent successivement réduites, de manière à descendre à quarante mesures de vin, au temps de Schoepflin. Un fuoder du treizième ou du quatorzième siècle équivaut à onze hectolitres d'aujourd'hui. La ville racheta aussi la dîme de l'église que les abbés de Munster s'étaient longtemps partagée avec les abbés de Pairis, avec les seigneurs de Hoh-Landsburg et les nobles de Ramstein. Aujourd'hui, la commune de Turckheim paye à l'État dix-neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf marks de contributions directes en principal, sans compter les centimes additionnels et les impôts indirects.

L'acte constitutif de la ligue des dix villes impériales ou de la Décapole d'Alsace, signé le 23 septembre 1354, sur l'injonction de l'empereur Charles IV, est conservé en original aux archives de Colmar. Plusieurs articles de ce traité rappellent les conventions de la Confédération germanique qui ont passé dans la Constitution actuelle de l'Empire allemand. Ainsi l'article 1er stipule : « Si une des villes a des difficultés avec un seigneur, avec une autre ville, avec des villages ou des particuliers, elle en donnera avis au landvogt ou grand bailli, et, de concert avec lui, elle fixera un jour à la partie adverse pour s'expliquer sur le conflit; en même temps elle invitera ses confédérés à réunir leurs députés le même jour et au même lieu, pour les faire intervenir aux débats et faire connaître aux adversaires qu'ils font cause commune avec les plaignants. Si la partie assignée refuse de comparaître, les villes viendront en aide aux premiers dans la mesure que le landvogt décidera. » L'article 2 ajoute : « Si dans une des villes un soulèvement réussit à renverser les représentants légitimes de l'Empire ou de la commune, ou à les désarmer et à s'en rendre maître, dès que la nouvelle en parviendra à ses confédérés, ils réuniront toutes leurs forces pour voler au secours de leurs alliés, et ne se retireront que lorsqu'ils auront rétabli l'ordre, et qu'au jugement du landvogt et des villes le dommage causé aura été réparé. » Article 6 : « Si dans une des villes alliées un bourgeois trame quelque chose contre le magistrat, le conseil de la communauté, on se bornera d'abord à le bannir de la ville et de la banlieue; mais en même temps la ville lésée convoquera la ligue, au su du landvogt, et les confédérés prononceront contre le coupable telle peine que de raison, et pendant tout le temps qu'elle aura déterminé, aucune des villes ne pourra le recevoir bourgeois ni lui accorder la résidence dans ses murs. Si au contraire on reconnaît que la plainte n'est pas fondée, la ligue veillera à ce qu'il soit rétabli dans ses droits. » Article 7 : « L'alliance doit garantir aux villes en général, comme à chacune en particulier, ainsi qu'à leurs habitants, nobles et roturiers, les droits, franchises et bonnes coutumes dont ils sont en possession; les confédérés seront tenus d'agir contre ceux qui y porteront atteinte. » Article 8 : « Au nom de l'obéissance qu'ils doivent à l'Empire, tous les habitants des villes alliées sont obligés de prêter serment à la ligue, dès qu'ils en auront été requis par le landvogt, par le magistrat ou par le conseil de leurs villes respectives. Si dans le courant du mois ils ne se soumettent pas à cette formalité, ils seront bannis; et chez aucun autre confédéré ils ne pourront être admis au droit de bourgeoisie, ni prétendre à une assistance quelconque. » Article 9 : « La paix provinciale ressortissant actuellement à l'Empire, l'alliance n'y portera pas atteinte, et la même défense est faite aux quindecemvirs que Charles IV a préposés à la paix publique comme aussi aux seigneurs et aux villes qui en font partie, de ne rien tenter contre les cités de la Décapole relativement à leur ligue. » Article 10 : « Sous la réserve des droits de la juridiction et de la souveraineté de l'Empire, le traité sera valable pour toute la durée de la vie de l'empereur Charles IV, et pendant un an après sa mort. Toutefois l'empereur aura, en tout temps, le droit de rompre l'alliance, aussi bien que la paix provinciale. »

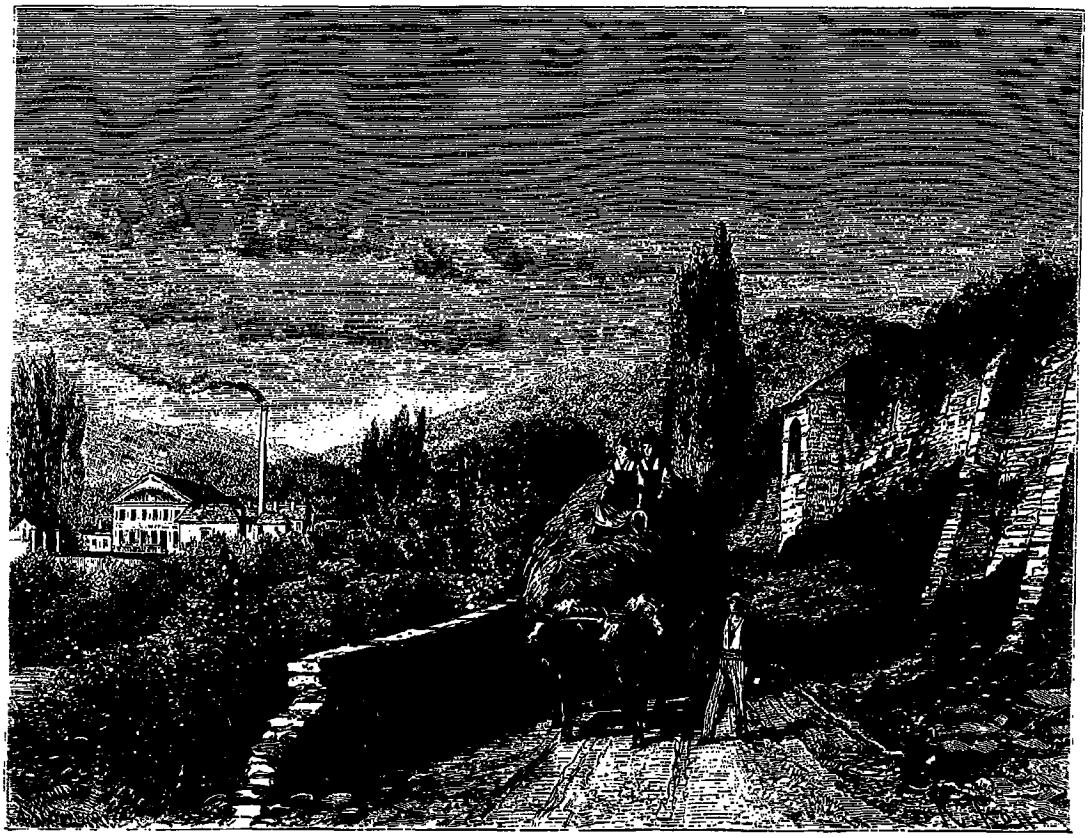
Les villes alliées de la Décapole étaient : Colmar, Schlestadt, Obernai, Rosheim, Mulhouse, Kaisersberg, Turckheim, Munster, Wissembourg et Haguenau. En jurant leur alliance conformément à la volonté impériale, les signataires ajoutèrent encore cet article final : « Si l'une des villes devait refuser son adhésion, elle ne pourra réclamer le bénéfice de l'assistance commune; mais son abstention ne suspendra pas les effets du traité pour les autres villes confédérées. » C'est en vertu de cet acte que le landvogt convoqua les contingents de la Décapole pour prêter main-forte à Turckheim contre les vexations de Jean de Lupfen. Après l'annexion de l'Alsace à la France, le roi Louis XIV institua, en place des anciens schultheis de l'Empire, un prévôt royal. Le dernier titulaire de cette fonction était Pierre Brobeck, le père de ma grand'mère maternelle. Excusez ces détails un peu trop étendus d'histoire locale. Si je vous retiens plus longtemps à Turckheim, c'est qu'ici votre guide a son foyer natal et que l'Alsace est devenue française par suite de la victoire remportée par Turenne sur les Allemands le 6 janvier 1675.

IV

Le chemin de fer doit nous conduire à Munster. En traversant la rue qui aboutit à la place du Marché, près de la grande porte, nous risquons d'être arrêtés par des gamins, réclamant à un cortège de noce le droit de passage. Allons, nous ne sommes pas de la noce. Vite en wagon, pour ne pas retenir le train impatient et pressé. Pressé le train de Colmar à Munster, que nous prenons à la station de Turckheim, ne l'est pas trop au gré de certains voyageurs. Plus impa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tients, ces voyageurs trouvent bien lente la marche de la locomotive, qui emploie soixante-dix minutes pour un trajet de dix-sept kilomètres. C'est la vitesse réglementaire des lignes secondaires du réseau d'Alsace-Lorraine. Allions-nous donc plus vite à pied ou en diligence? Non pas précisément. A l'approche de chaque route, de chaque sentier, la locomotive fait tinter une grosse cloche afin d'avertir les passants. La cloche remplace les gardes et les barrières. La lenteur du train et ses arrêts répétés nous permettent de mieux voir les paysages de la vallée. Quelle succession de sites riants! Quelle verdure! Chaque station vous engage à descendre. Voici d'abord les Trois-Épis qui vous convient au-dessus des forêts de Turckheim, à droite. Sur la gauche s'ouvre la vallée de Soultzbach avec ses eaux minérales ferrugineuses. Zimmerbach, Walbach et La Forge, Wihr-au-Val, Gunsbach et Griesbach s'étalent coquettement autour de leur clocher, à l'entrée d'autant de vallons latéraux, tous gracieux malgré leur terminaison en *ach*. Jusqu'à Munster, la culture de la vigne forme, avec l'industrie du coton, la principale ressource de ces localités populeuses. Tous les coteaux exposés au midi et étagés au-dessus des prairies, où serpente le cours capricieux



Les bords de la Fecht. — Dessin de Slom, d'après un tableau de Hertrich.

de la Fecht, sont revêtus de vignobles jusqu'à quatre cents mètres d'altitude, et même plus haut. Du côté opposé, moins chaud, les forêts descendent jusqu'au bord de la route. Ce sont d'abord des bois feuillus, châtaigniers et chênes en taillis que dominent plus haut les sombres massifs des sapins. Au milieu de ces bois, de distance en distance, les croupes arrondies des montagnes granitiques portent des ruines de la féodalité, les châteaux de Hoh-Landsburg, de Plixburg, de Hoh-Hattstadt, de Haneck, de Schrankenfels, de Schwarzenburg, deux ou trois autres encore. Plus de trace des familles seigneuriales qui ont habité ces vieux murs. Le peuple de la vallée a oublié leurs noms, ne se souvenant que de leurs méfaits. A leur place, il vous nomme les seigneurs d'aujourd'hui, les grandes familles industrielles : les Herzog, les Hartmann, les Kiener, dont les cheminées fument au pied des anciens châteaux forts croulants, dont la puissance a sa source dans un travail pacifique et bienfaisant, non dans la violence des armes.

En attendant la percée des Vosges, le chemin de fer s'arrête à la station de Munster, établie dès l'origine en prévision de cette traversée. Devant la gare s'ouvrent les avenues d'un joli square ombreux, avec les vertes pelouses du nouvel hôtel construit par la bourgeoisie de céans pour les visiteurs de la vallée. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiment des écoles primaires, un des plus beaux édifices du genre, dans un pays où l'instruction a été en honneur avant le régime de l'obligation, s'élève avec sa grille derrière les massifs d'arbres du square. Un peu plus loin vient la Laube, ancienne halle aux blés convertie en remise pour les pompes à incendie. Puis le somptueux local de l'école réale, construit en fourche et bordé d'une grille le long de la route, comme les écoles primaires. Plus bas est le temple protestant de construction récente, en style roman pur, surmonté d'un clocher carré, avec des tourelles rondes plus petites sur les flancs et un porche largement ouvert, au-dessus d'un grand escalier à plusieurs gradins, le tout en pierres rouges voyantes. La place du Marché devant l'escalier du temple présente une fontaine au milieu d'une bordure d'ormes. L'hôtel de ville ou maison commune, caractérisé par son énorme pignon où l'on remarque l'ancien aigle à deux têtes des empereurs d'Allemagne, masqué naguère par l'aigle napoléonien, mais revenu au jour par le hasard des événements, au-dessus d'une rangée de douze fenêtres étroites, serrées les unes contre les autres au premier étage, donne sur la place, vis-à-vis de l'ancien couvent des bénédictins transformé en fabrique. L'église



Place du Marché à Munster (voy. p. 150). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

catholique, autrefois commune aux deux cultes, mais sans style, dresse sa flèche élancée un peu plus loin, à l'entrée basse de la ville. Autrefois, Munster, comme Turckheim, ville libre et impériale, après avoir été d'abord vassale du couvent, avait un mur d'enceinte, maintenant démoli, par suite de l'extension des manufactures cotonnières. Celles-ci ont poussé un peu partout, en ville même et hors des murs, dans le bas et dans le haut, à droite et à gauche. Plusieurs bras de la Fecht, convertis en canaux usiniers, traversent les pâtés de vieilles maisons, à côté de rues étroites. Un peu en dehors, entre la ville et une grande filature de coton, dont les murs jaunes fixent le regard, les villas des familles industrielles au milieu de parcs touffus.

Tel se présente Munster au voyageur descendu du train. Que de fois n'avez-vous entendu dire comme quoi, dans notre bon pays d'Alsace, des gens comme il faut, se promenant pour leur agrément, ne trouvent pas ici le confort désirable. Depuis quinze ou vingt ans que je coudoie ces respectables personnes, non pas pourtant sur les chemins de la montagne, je m'efforce de leur persuader que dans les Vosges on ne meurt pas de faim, qu'on y trouve bon gîte, voire des voitures de transport pour quiconque ne goûte pas l'agrément des promenades pédestres. N'était la crainte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une noce : le droit de passage (voy. p. 150). — Dessin de Lix, d'après un tableau de Pabst.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laisser percer un bout de réclame, j'engagerais les incrédules à descendre au nouvel hôtel de Munster. A deux pas du chemin de fer, ils trouvent un établissement splendide, pourvu de toutes les commodités voulues. Aux amateurs d'une bonne bouteille de cru indigène, je recommanderai le Brand de Turckheim, petit vin blanc, d'apparence inoffensive, en réalité fort agréable et assez capiteux, dont les marcheurs ne devront pas abuser. Mille excuses pour ce renseignement! Dans mes courses du temps jadis pour l'exploration géologique de la chaîne des Vosges, l'eau des sources suffisait à mes besoins. Tout le monde pourtant n'aime pas à remonter aux sources, même en voyageant pour s'instruire. Tout le monde n'a pas non plus le goût des greniers à foin pour couchette dans les chalets des marcaires. Voilà pourquoi je signale en passant les satisfactions moins rustiques offertes par les bons Munstériens aux touristes comme il faut.

A première vue, vous apercevez peu de traces de l'ancien mur d'enceinte, dans la ville en voie de faire peau neuve. De toutes parts des démolitions, côte à côte avec des constructions nouvelles. Élevé en 1308, le mur d'enceinte était double et en forme de losange, entouré de fossés, flanqué de tours, pourvu de deux grandes portes, dans le haut et dans le bas, protégé du côté de la plaine par la jonction des deux principales branches de la Fecht, sorties de la grande et de la petite vallée. Déjà avant que ces murs fussent démolis, vers 1673, la ville avait deux faubourgs, où luthériens et catholiques se cantonnèrent à l'écart les uns des autres. Cette séparation des habitants des deux confessions a cessé avec les discussions religieuses, sous l'effet de la tolérance due aux progrès de l'esprit moderne. La maison commune, au grand pignon, date de 1550, d'une époque agitée, où les bourgeois, en quête d'émancipation, avaient souvent maille à partir avec le monastère, auquel Munster doit d'ailleurs son origine et son nom. Ce qui reste encore intact des bâtiments du monastère se réduit à peu de chose. Tout a été remanié au point de ne plus s'y reconnaître. Une seule aile du palais abbatial, qui donne sur la place, a conservé sa façade primitive. L'ensemble formait un vaste carré entouré de jardins. Il se composait d'un rez-de-chaussée très élevé, surmonté d'un entresol et d'un étage supérieur s'appuyant intérieurement sur une rangée d'arcades en pierres de taille, avec de vastes caves voûtées dans le dessous. Lorsque ces bâtiments furent vendus en 1793 comme biens nationaux, les nouveaux propriétaires s'y installèrent chacun à sa convenance, sans se préoccuper de conserver les arrangements primitifs. Maintenant une partie des locaux est occupée par des logements d'ouvriers. Les bureaux commerciaux de la maison Hartmann sont installés dans les appartements des abbés. Dans l'ancien réfectoire des moines, où l'on voit encore une tribune ornée de boiseries sculptées, se trouve une salle de danse et de spectacle. Autres temps, autres destinations.

Munster est devenu une petite cité éminemment industrielle, occupée surtout du travail du coton, filature, tissage, blanchiment, d'ailleurs prospère et qui fait des progrès continus. Sa transformation actuelle tient, comme sa croissance, au développement de ses fabriques. Directement ou indirectement, la population urbaine, à peu près tout entière, vit de l'industrie cotonnière, au même titre que les gens de la montagne subsistent par l'exploitation des forêts ou par l'élève du bétail. Si la ville s'embellit et grandit par des constructions nouvelles, si les rues s'élargissent et prennent plus d'air, si les habitants augmentent en nombre en même temps que leur bien-être s'accroît, la cause en est uniquement à cette industrie et à l'intelligence de ses promoteurs. Dire l'histoire de ceux-ci, c'est raconter l'histoire moderne de la ville. En 1790, un maître teinturier de Colmar, André Hartmann, acquit à Munster un petit atelier d'impression sur toile. Il donna un grand essor à la production des indiennes et des perses, ainsi que des étoffes pour meubles. Ses fils Jacques, Frédéric et Henri ajoutèrent aux ateliers d'impression des filatures et des tissages successivement agrandis, afin de fabriquer eux-mêmes les toiles de coton à imprimer, au lieu de les acheter au dehors. Depuis 1857, les ateliers d'impression sont fermés. Mais la famille Hartmann, arrivée à la quatrième génération, n'en tient pas moins le premier rang dans l'industrie de la vallée. Elle exploite le blanchiment avec quinze cents métiers à tisser et soixante-deux mille broches de filature, occupant ensemble plus de deux mille ouvriers, qui fournissent pour quinze millions de francs de marchandises. Au commencement de ce siècle, lors des débuts de l'industrie cotonnière, à l'époque où furent démolies les portes de la ville, en 1802, afin de rompre sa ceinture devenue trop étroite, Munster comptait seulement deux mille cinq cents ouvriers, contre cinq mille cent trente au dernier recensement du 1er décembre 1880.

Dans l'ancienne abbaye, le bruit cadencé des machines, le cliquetis des fers et le choc des navettes a succédé au silence claustral. Ce fracas monotone expire contre les vieux murs, élevés naguère pour la méditation et la prière. Plus de mendiants aux portes qui sollicitent une aumône ou attendent une distribution de soupe, mais des centaines, des milliers d'ouvriers actifs, qui gagnent un pain plus abondant au prix de leur travail. Comptant sur son labeur seul pour la subsistance de sa famille, au lieu de tout attendre de la charité d'autrui, l'homme gagne en dignité. Félicitons-nous du changement comme d'un heureux progrès. La charité pour cela ne se trouve pas amoindrie par la substitution des manufactures d'aujourd'hui aux cloîtres d'autrefois. C'est le propre de l'esprit humanitaire de notre temps de pourvoir au soulagement de toute misère avec une sollicitude à toute épreuve, cherchant surtout à diminuer le mal en le prévenant. Des institutions de prévoyance de nature diverse, dotées par les patrons des manufactures, pourvoient aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

besoins des ouvriers atteints par le malheur. Aux invalides et aux infirmes, ces institutions assurent une retraite; aux malades, les soins médicaux et une indemnité de chômage pour l'incapacité de travail. Munster n'a pas seulement un hospice bien doté pour les pauvres abandonnés ou sans famille. Je viens d'y visiter à l'instant, dans un local spécial, la crèche où Mme Aimée Hartmann recueille pendant la journée les enfants des ouvrières occupées aux fabriques. Trente-cinq de ces petits sont réunis là, depuis l'âge de six semaines jusqu'à trois ans, époque à laquelle la salle d'asile reçoit les enfants. Des sœurs diaconesses font le service de la crèche, divisée en plusieurs sections. Au moment de ma visite, les enfants recevaient leur dîner. Ils avaient bon appétit et excellente mine. Des jeunes filles de l'école primaire, qualifiées de petites mères, prêtent leur concours aux sœurs à l'heure des repas. Rien de touchant comme de voir les soins affectueux avec lesquels ces petites mères improvisées donnent la pâtée aux nourrissons. En entrant dans la crèche au matin, les enfants changent de vêtements. Les salles où ils passent le jour sont propres et bien aérées. Sur un des murs, on lit cette inscription : N'oubliez pas qu'aux yeux de Dieu vous ne formez qu'une



Enfants à la crèche. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

seule famille. Ainsi les chefs des établissements de Munster exercent sur leurs ouvriers une véritable œuvre de patronage, de même qu'ils ont doté la ville de ses améliorations et de ses embellissements.

V

Allons au Schlosswald avant de nous enfoncer plus loin dans la vallée. Le parc doit son nom au château de Schwarzenburg, dont les ruines se dissimulent sous ses ombrages. Plusieurs chemins y mènent, comme pour aller à Rome. Aucun ne vaut pour le charme du coup d'œil celui par Eschbach, au détour duquel Munster apparaît sous son aspect le plus gracieux, dans une échappée, dérobant ses cheminées d'usines derrière les clochers, avec les blanches fermes de Hohroth sur la montagne en face. Ravissant paysage, n'est-ce pas, dans ce coin de terre privilégié où l'œil ne rencontre que des sites aimables. Dans le vallon d'Eschbach aucune usine n'a pris pied. Nul bruit ne trouble le calme des journées d'été, où tous les bras valides du village sont occupés au travail des champs. Les maisons se tiennent sur les pentes abruptes de la montagne, entourées de jardins potagers et de champs de pommes de terre, avec de petits murs en pierres sèches pour retenir la terre végétale. Sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

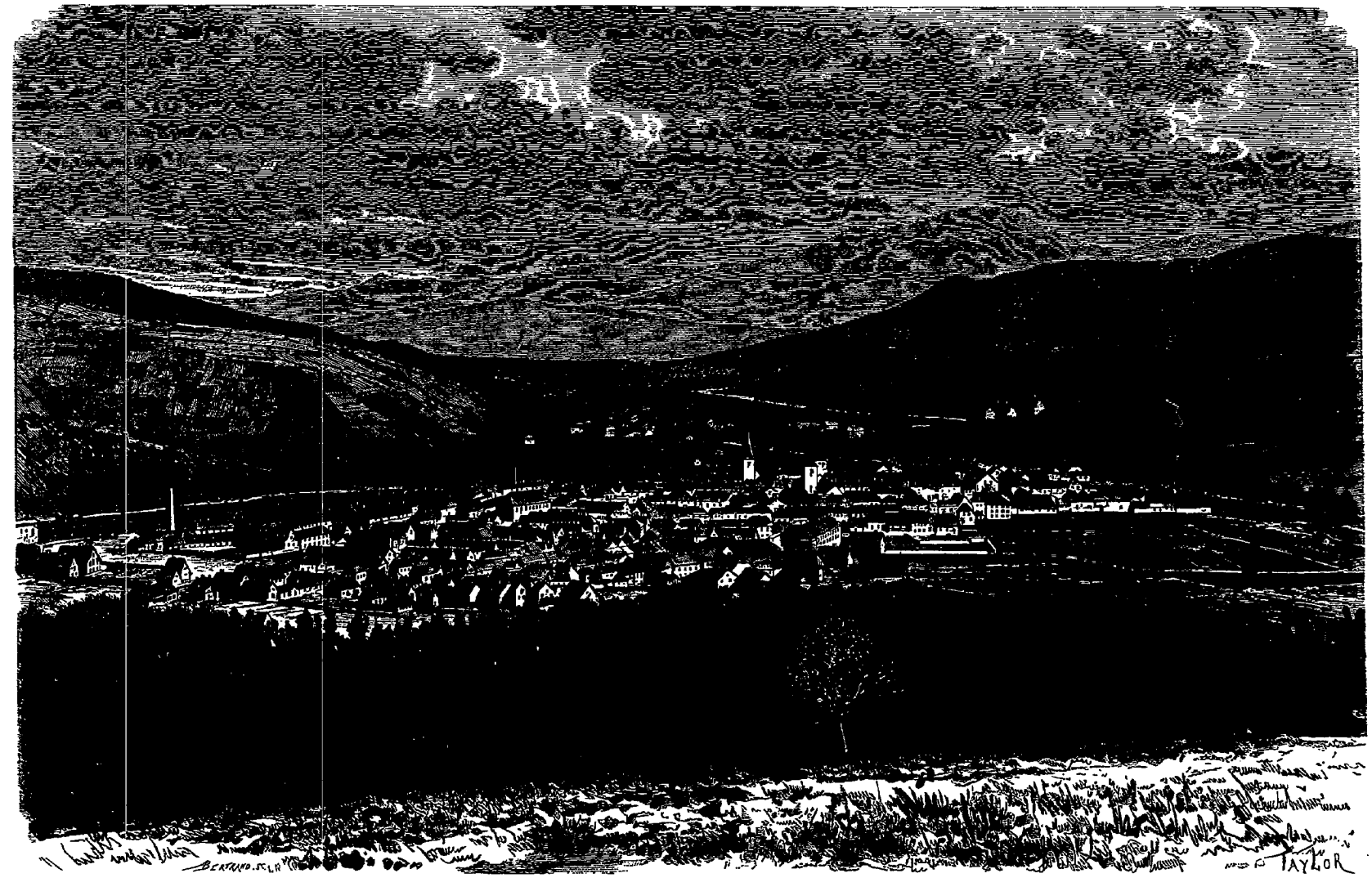
versants à l'est du Solberg, qui plongent avec leurs ravins cachés sous de jeunes taillis, se montre le hameau d'Erschlitt, annexe où demeurent quelques familles welches, parlant le patois roman, au milieu de populations de langue allemande.

Les pentes du Schlosswald, parfaitement boisées jusqu'au sommet, s'élèvent en avant d'Eschbach, à côté des sapinières du Geisberg, formant une sorte de contrefort. Un réseau de sentiers et de chemins enlace les flancs arrondis dudit contrefort de bas en haut. Par-ci par-là, des terrasses en balcons, avec leurs corbeilles de fleurs, à découvert ou ombragées, ménagent des échappées de vue tour à tour sur le débouché et les branches supérieures du val de la Fecht. Sans vous enfoncer au loin dans les profondeurs sauvages et reculées, vous avez déjà des massifs de hêtres et de sapins noirs, dont les troncs élancés et les couronnes touffues figurent comme la voûte d'un temple. Leur épais feuillage intercepte en partie les rayons solaires : il produit une sorte de crépuscule qui rappelle le demi-jour de nos cathédrales gothiques. Le château de Schwarzenburg, ruiné depuis longtemps, jonche de ses débris le granit en place mis à nu. Qu'en reste-t-il encore? Un mur percé d'une porte basse cintrée, les bases de deux tours rondes, un tronçon de tour tombé comme un anneau géant sur le sol sans se briser. Dans une de ces tours est mort le remuant prévôt de Colmar, Walther Rœsselmann, puni de détention pour avoir pris parti en 1293 pour l'empereur Adolphe de Nassau, lors d'un soulèvement à peu près général de l'Alsace. Suivant une légende, cette même tour est hantée par le fantôme d'un moine changé en hibou jusqu'au jour où le baiser d'une jeune fille obtiendra sa délivrance. Quelle jeune fille a le cœur d'embrasser un hibou? Pauvre fantôme en peine, tu attendras longtemps!

Au point culminant de ce parc montagneux, une sorte de rond-point, garni de fauteuils rustiques, domine toute la vallée antérieure avec un panorama splendide. La perspective s'étend à mesure qu'on s'élève. D'une part, les escarpements de la Schlucht se dressent fort nettement marqués. Vous découvrez à la fois dans les Hautes-Vosges le Hohneck, le Wurtzelstein, le Montabbey, dont les chalets sont visibles, le Tanneck, jusqu'au faîte du Reisberg. Tournant ensuite vers la droite du côté opposé, la vallée débouche dans la plaine, où la croupe arrondie de Letzenberg, avec sa chapelle blanche, semble fermer l'issue et rappelle les campaniles des Apennins, sous le ciel bleu. Depuis le rond-point culminant, vous découvrez au premier plan les villages de Griesbach, de Wihr, de Walbach, déjà aperçus de plus près en chemin de fer; puis les châteaux de Plixburg et de Hohlandsburg, tandis que la plaine du Rhin semble monter derrière le Letzenberg, avec le faîte un peu brumeux de la Forêt-Noire dans les lointains. Sur le versant droit de la vallée, les bois descendent jusqu'au fond, au niveau des prés. Sur la pente opposée, à l'exposition du midi, les coteaux couverts de vignes apparaissent moins raides que quand vous les abordez par en bas. Nulle part, en Alsace, la vigne n'est cultivée plus haut qu'au Haslen, vis-à-vis du Schlosswald. Aussi le raisin n'y mûrit pas chaque année. La colchique d'automne fleurit dans les prés bien avant que la vendange soit faite ici. Alors le vignoble prend des nuances jaunâtres, les feuilles des cerisiers se teignent d'un vif écarlate, indice d'une chute prochaine et précurseur de l'hiver dont les tristesses vont venir frapper à la porte. Maintenant l'hiver est encore loin et le renouveau s'épanouit avec ses espérances. En descendant de la montagne, nous écoutons dans les clairières gazonnées le ramage ou le gazouillement amoureux de la mésange et du pinson, de la grive et du merle, auxquels se mêlent dans l'harmonie des bois les notes railleuses du geai vagabond et les appels intermittents de l'invisible coucou.

En fait de curiosités végétales, nous avons non loin d'ici, mais sur l'autre versant de la vallée, le chêne de Voltaire, puis le grand tilleul de la ferme du Fasseneck. Ce tilleul ne mesure pas moins de six mètres de circonférence. Le chêne de Voltaire est moins énorme. Le grand écrivain français venait souvent s'asseoir à son ombre lors de son séjour à la papeterie de Luttenbach. Fondée en 1738 par un typographe balois, cette usine était renommée pour l'excellence de ses produits. Elle appartenait à un frère de Schœpflin, l'auteur de l'*Alsatia illustrata*, à l'époque où Voltaire y demeura, de 1753 à 1754, occupé de la publication de ses *Annales de l'Empire*, dont la première édition parut à Colmar. A cette époque, l'usine fabriquait au compte du gouvernement du papier pour les cartes à jouer. C'était, au dire du secrétaire de Voltaire, « un grand bâtiment isolé exposé aux vents et qui ne promettait pas des logements bien commodes ». Mieux favorisés, nous trouvons à côté de l'ancienne papeterie de Luttenbach, maintenant reconstruite et transformée, au bord de la Fecht qui murmure, l'hospitalité dans la villa de notre ami M. Gustave Rothan. Retiré de la diplomatie, M. Rothan écrit sous de frais ombrages l'histoire des négociations auxquelles il a été mêlé. Ses livres sur la question du Luxembourg et sur l'annexion des duchés de l'Elbe ont eu en leur temps un retentissement considérable. Parfaitement initié aux affaires de l'Allemagne, observateur sagace et pénétrant, notre ami s'est efforcé, de concert avec le colonel Stoffel, de prémunir l'empereur Napoléon, à la veille des événements qui ont amené la perte de l'Alsace, contre ses velléités d'attaquer la Prusse. Ces exhortations patriotiques, où percent l'appréhension et le pressentiment de nos défaites, ne réussirent pas à empêcher l'aventure décidée dans les conseils du gouvernement. Ni la puissance de l'organisation militaire allemande, ni l'éventualité de la constitution de l'unité nationale ne furent prises en considération, malgré les dépêches pressantes des agences diplomatiques et leurs avertissements catégoriques. Hélas! nous avions prévu et prédit les désastres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Munster. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont nous sommes fatalement devenus la rançon, par la faute du régime imposé à la France.

VI

Après le Schlosswald et Luttenbach voici Metzeral : une halte au *Soleil d'Or*, après la causerie de la villa Rothan. L'aubergiste de céans cumule les fonctions de maire avec le débit de boissons. C'est, ma foi, un homme qui entend ses affaires, le père Bihl, fort actif, tant soit peu malicieux, toujours content de faire constater aux étrangers que son établissement est l'auberge la mieux tenue de la grande vallée. Sa femme, la grosse Catherine-Barbe, soigneuse ménagère, d'humeur placide, tient à honneur de bien servir les clients de la maison, quoique n'ayant pas besoin d'attirer la pratique. Toute la famille d'ailleurs remplit à Metzeral des fonctions en vue. Le fils gère le bureau de poste et conduit en même temps la diligence de Munster. Une des filles a épousé un garde forestier et donne un coup de main à l'auberge. Si la faim vous presse, vite on cherchera au garde-manger un morceau fumé de viande rouge, du porc nourri à l'étable. Vous pourrez aussi avoir des truites, celles-là réservées pour les amis exclusivement, à cause de leur rareté croissante. Avec cela du fromage de premier choix, une omelette et de la salade. Croyez-moi, l'appétit aidant, après une descente par les escarpements, par ces rochers endiablés du Schwalbennest au Fischboedlé, vous n'avez jamais mieux dîné à n'importe quelle table d'hôte. Service et logis, également propres, font une réputation bien méritée à l'auberge du *Soleil d'Or*.

Tout en soupant avec gaieté, j'examine le local et ses clients. Les clients paraissent nombreux, car nous sommes au dimanche soir. Dans la vaste salle du rez-de-chaussée, les bourgeois de Metzeral, gens à leur aise, viennent entendre ce qu'il y a de nouveau, assis autour des tables rustiques en bois, près d'une bouteille de rouge, du vin de Turckheim, je crois. Cela fait du bien, allez, un bon verre, le dimanche soir, après une semaine d'énergique travail. Pourtant, tandis que les vieux restent en bas, les jeunes gens préfèrent se donner une partie de billard, au premier, avec de la bière. Au rez-de-chaussée, les murs sont garnis d'un lambrissage massif, bruni par le temps; le plafond a des poutres noircies par la fumée des lampes et du tabac. Au-dessus d'une petite armoire, où aboutit un tuyau de fontaine, dont vous entendez ruisseler l'eau toujours fraîche, vous voyez une pièce de calligraphie encadrée sous verre. C'est une composition de Steiner, l'ancien fermier anabaptiste du Lauchen, gentiment exécutée, avec cette conclusion ironique :

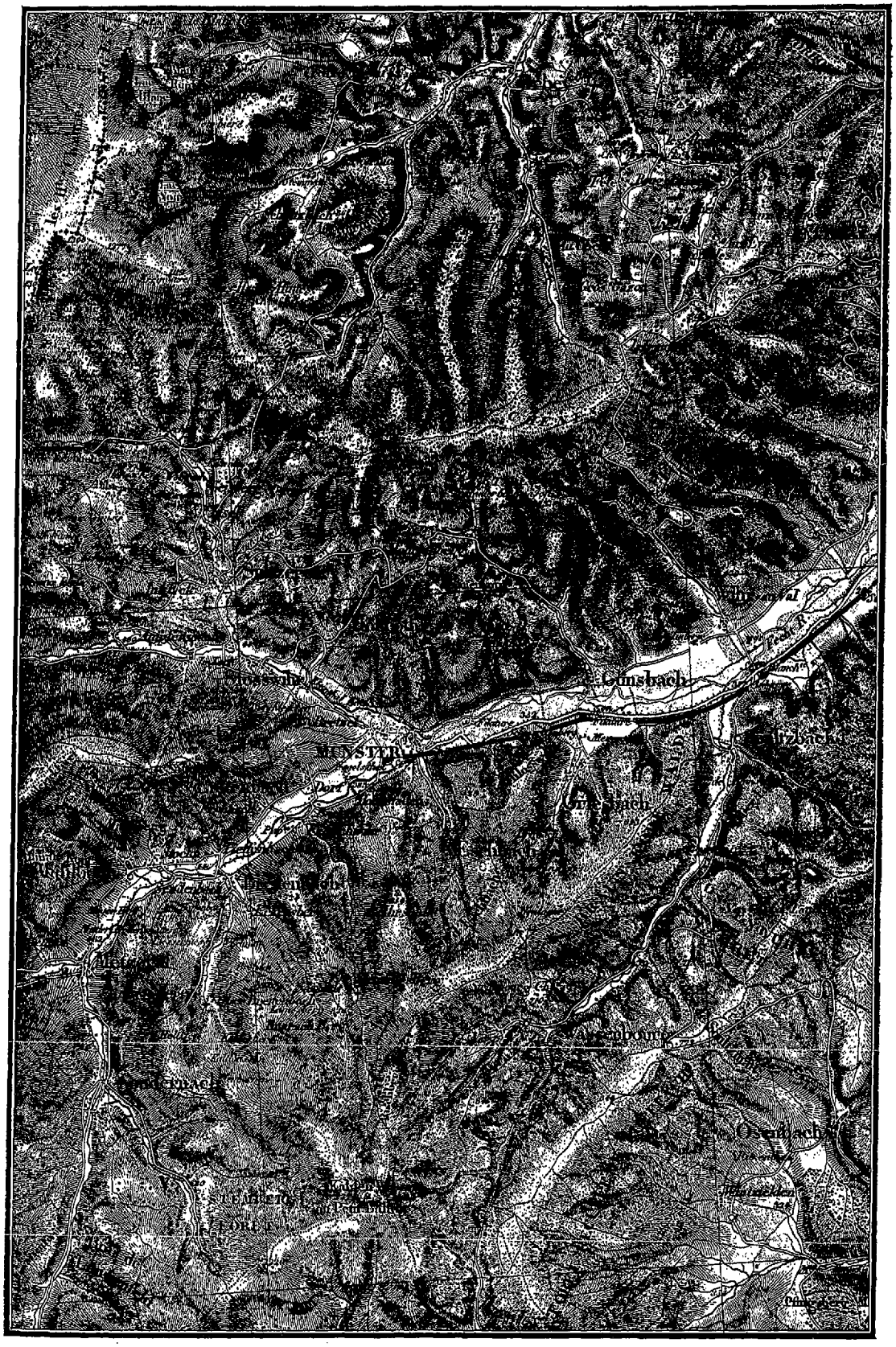
Wer kein Geld hat, den lab mein Brunnen,

prévenant les visiteurs sans argent de boire l'eau de la fontaine. En d'autres termes, cela signifie qu'on ne trouve pas à boire à crédit au *Soleil d'Or* : avertissement très moral à mon avis. Outre la salle de billard au premier étage et la salle du vin au rez-de-chaussée, la maison offre aux amateurs une salle de danse spéciale et un quillier, car chacun doit s'amuser à sa façon. Point de jour de fête où la musique des ménétriers locaux ne convie la jeunesse à la valse. Et quand il n'y a pas fête au village, il y a fête à la montagne tout l'été durant. Jeunes gars et fillettes montent lestement au haut du Kahlenwassen pour y exercer leurs jambes sur le plancher du chaume. Les cavaliers manquent-ils, les jeunes filles ne se font pas scrupule de valser entre elles. Pour monter là-haut pour le pur amour de la danse, il faut du goût, de bons jarrets surtout. Qui n'a pas cela à vingt ans? Allons, allons, point de critique.

Toutes les gens de l'auberge dorment encore à notre lever, de grand matin. Quatre heures sonnent et le jour entre par ma fenêtre. En un instant, je suis au bas de l'escalier. Doucement, sans bruit, je tourne la clef de la porte. Temps splendide! Quelle sensation de calme donne ce spectacle du matin! Vous n'entendez que le bruissement des fontaines. Pourtant, malgré le silence des rues, beaucoup de monde est déjà au travail à Metzeral, ceux-ci soignant le bétail, ceux-là dans les prés. En face du *Soleil d'Or*, qui occupe à peu près le centre du village, s'élève la maison d'école principale, joli bâtiment orné d'un clocheton. Outre cette école, la commune en a quatre autres, dont deux à l'annexe de Mittlah. Les maisons sont propres, les rues aussi. Peu de toits de chaume; sur les façades exposées aux pluies dominantes, des revêtements en bardeaux peints de blanc, autour des fenêtres qui reluisent. L'ensemble de l'agglomération forme un village coquet, animé par le passage de la Fecht, aux eaux grossies par la jonction des branches supérieures. Quand on vient de Muhlbach par l'Ackerfeld, le torrent bouillonne sous les berges d'un ravin escarpé, à côté de la route. Sur ses bords, les maisons se pressent appuyées aux angles sur de grands blocs erratiques, déposés par un ancien glacier. A la sortie du village vers la montagne, une partie des constructions remonte le long de l'affluent venu de Mittlah, une autre partie le long de l'affluent de Sondernach. De ce côté se trouve une filature de coton. Tout autour, une quantité d'arbres à fruits dans les champs : des pommiers, des pruniers, de grands noyers bien verts, qui ombragent la route et donnent à la campagne environnante l'aspect d'un verger. Outre le blé et les pommes de terre, les habitants cultivent le chanvre pour la toile de ménage. Chaque ménage tient à avoir aussi son potager pour les légumes.

A quel prix, pensez-vous, se vend autour de Metzeral l'hectare de champs ou de prairies? De dix-huit à vingt mille francs, et, pour les jardins, deux cent cinquante francs l'are, plus cher que beaucoup de bonnes vignes. C'est que la terre manque, que les bourgeois de l'endroit sont à leur aise, que chacun veut arrondir son domaine, qu'aux ventes publiques tous se surenchérissent à qui mieux mieux. Naturellement, avec de tels prix, la rente du sol ne dépasse guère deux pour cent, malgré de bons rendements et une culture inten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte du massif des Hautes-Vosges. Vallee de Munster.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sive. La campagne présente d'ailleurs un superbe aspect. Céréales et pommes de terre sont magnifiques de vigueur, avec la perspective d'une abondante récolte, bien méritée, car, cette terre achetée si cher, le paysan de la vallée ne néglige rien pour la féconder, ni travail, ni engrais. Suivant le chemin de Sondernach, nous montons derrière la romantique chapelle de l'Emm, à travers les champs et les prés qui recouvrent les premières pentes du contrefort, entre les deux vallées de Mittlah et de Sondernach. L'Emm tire son nom d'Emma, la fille de Charlemagne, le grand empereur, fiancée du preux Roland. Pendant les nuits sereines, me suis-je laissé dire, la blonde Emma descend sur la lisière du bois auprès de la chapelle en soupirant des stances amoureuses, attendant l'ombre de Roland, le héros de Roncevaux, qui vient la rejoindre au clair de lune, montrant les reflets de son armure entre les sapins. Des noyers, des cerisiers garnissent prés et champs étagés en gradins, où le regard plonge, chemin faisant, sur le village de Sondernach, visible sous les arbres, allongé dans le sens de la vallée, coupé en deux parties, dont l'une remonte vers le Kahlenwassen par le Landersbach, l'autre vers le Lauchen par le Querben. Depuis le contrefort qui sépare le Mittlah de la Fecht de Sondernach, le regard embrasse toute la vallée moyenne, jusqu'à Munster. Pour jouir de la vue la plus étendue, il faut s'élever jusqu'à la cime de l'Anlass, à travers la futaie de sapins. Une clairière s'ouvre là-haut, dégagée par une coupe récente. Au moment de l'atteindre, j'entends la cloche des fabriques d'en bas qui appelle les ouvriers au travail. Il peut être cinq heures et quart. Dans les



Metzeral. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

pâturages élevés, la trompe des vachers résonne aussi par intervalles du côté du Hohneck.

Seul dans ma course matinale, je m'assieds sur une souche de la clairière. Cette cime forme une arête allongée, raide, étroite, avec d'énormes rochers de granit brisés : admirable belvédère, un de nos plus beaux paysages des Vosges, compensant largement la peine de l'ascension! Sous le ciel bleu et sous les tièdes effluves qui passent sur la montagne comme des caresses du soleil, on s'abandonne au plaisir de voir, de contempler, rêvant un peu, les yeux grands ouverts. Que l'air est doux, limpide, transparent! Comme tout respire ici la sérénité et le calme! Quel parfum exhalent les fleurs! Autour de moi, je compte cent plantes diverses épanouies, à corolle rouge, rose, violette, blanche ou jaune, de toutes les couleurs et de toutes les nuances. Il y a des orchis, des graminées, des oxalis, des pâquerettes, des pensées alpines, des fourrés de framboisiers et de sorbiers, aussi de vilaines orties qui piquent et puent. La digitale pourprée, les touffes de fougère dominent. Je regarde dans un sorbier un couple d'oiseaux apprendre à sa jeune couvée l'essai de ses ailes, le premier vol. Puis, pendant que je croque dans mon album le profil du Hohneck, un chevreuil au pelage roux se joue avec une parfaite quiétude au milieu des sapineaux, dont les jeunes pousses tendres l'allèchent. Un second chevreuil remue dans les buissons, humant la brise. Tout à coup, les gracieuses bêtes portent la tête de mon côté. Elles ont aperçu un hôte étranger. Et les voilà parties, détalant à fond de train à travers la nuit verte des bois.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cabane de bûcherons (voy. p. 164). — Dessin de Lix, d'après nature.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Bûcherons et schlitteurs. — Exploitation des forêts. — Agriculture pastorale dans la vallée de Munster.

VII

Une excursion à Metzeral serait incomplète sans une visite aux schlitteurs et aux bûcherons du Herrenberg. Le chemin le plus direct pour le Herrenberg passe à Mittlah, en traversant à Metzeral le groupe de maisons qui fait face à l'auberge du *Soleil d'Or*. Il longe la base des pentes de l'Anlass dont nous sommes descendus ce matin. Sur notre droite nous avons les prés et la rivière, sur la gauche des jardins potagers, enclos avec soin et plantés de légumes, parmi lesquels d'énormes têtes de choux. Avec celles-ci, on prépare la conserve de choucroute, mets populaire de l'Alsace. Point de table de paysan ni de bourgeois où la choucroute ne figure le dimanche, chargée d'un morceau de porc fumé ou de lard épais. Au delà des potagers, la vallée se resserre. La forêt descend jusqu'au bord du chemin. La prairie et la Fecht occupent à elles seules le fond, peu uni d'ailleurs. Un tissage de coton se tient au confluent du torrent de Herrenberg avec celui de la Wolmsa. Tous ces affluents portent indistinctement le nom de Fecht. Les ouvriers du tissage viennent en partie de Metzeral, mais surtout de Mittlah. Que je préfère ces manufactures de la campagne

1. Suite. — Voy. page 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux ateliers agglomérés des villes, sans lumière et sans air, où la fumée étouffe! Leur grande cheminée fume aussi, quand le courant d'eau canalisé ne donne plus aux roues hydrauliques une force suffisante, mais sans pour cela gâter le paysage. Entendez donc le bourdonnement régulier des moteurs qui s'élève comme un hymne du travail au sein de la fraîche verdure des bouquets d'arbres dont l'usine est enlacée! Véritable bienfait pour la vallée, ces fabriques reçoivent les bras inoccupés au travail des champs ou dans la forêt, ajoutant leurs salaires au revenu ordinaire des familles que la terre ne suffirait pas à nourrir autrement. Chemin faisant, nous rencontrons les ouvriers qui vont au tissage. Jeunes filles et garçons nous saluent du ton le plus affable. Ce sont de bonnes gens.

Mittlah est une annexe dépendante de la commune de Metzeral, avec une population presque exclusivement catholique, tandis que les habitants de Metzeral sont luthériens. Les maisons du hameau se disséminent dans les deux vallées latérales du Kolben et du Herrenberg. Après la guerre de Trente Ans, l'abbaye de Munster, propriétaire des forêts environnantes, appela de la Forêt-Noire des familles de charbonniers, afin de tirer un meilleur parti de ses bois par leur conversion en charbon. Cette colonie se distingue par le type des autres habitants de la vallée, non moins que ceux-ci ne diffèrent des populations welches. D'un caractère plus doux que leurs voisins, les gens de Mittlah manifestent aussi un plus grand attachement à leur foi. Que le soleil soit brûlant ou que les grandes neiges encombrent les chemins, ils bravent toutes les intempéries pour aller aux offices du dimanche à Muhlbach, distant d'une heure de marche et même plus. Près de chaque maison vous voyez une grange et une étable. Chaque ménage possède quelques pièces de champs ou de prés pour ses provisions de pommes de terre et pour nourrir tout au moins une vache. Dans les familles qui ne possèdent pas un domaine suffisant pour vivre de son exploitation, le père, les garçons assez forts travaillent à la forêt comme bûcherons ou comme schlitteurs; les filles vont à la fabrique tisser de la toile.

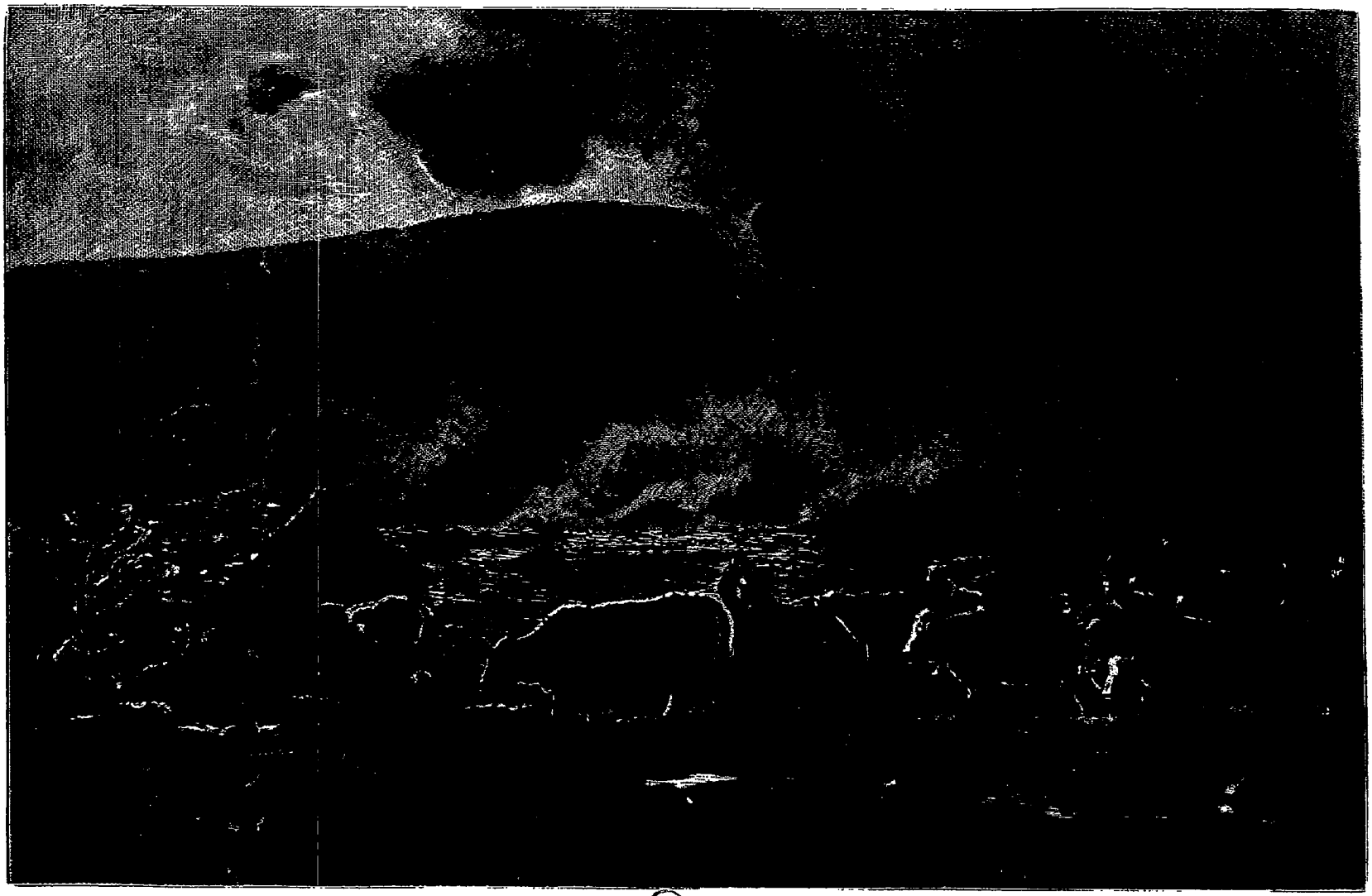
Une gracieuse maison d'école élève son clocheton derrière les rochers au confluent du ruisseau du Kolben. C'est d'ici que me sont venus hier les sons de la cloche entendus au haut de l'Anlass. La cloche appelait les enfants à la classe. Au dire de l'instituteur, ses écoliers ne se montrent pas assez assidus. Pendant l'hiver les chemins encombrés de neige, en été le travail, sont des motifs d'absence prolongée, sans compter les manques non justifiés, en dépit des amendes de police. Enfants, vous ne savez pas quels regrets cette négligence vous causera plus tard! Plus d'un déplorera le temps perdu et conviendra que les heures d'étude n'étaient pas trop longues dans cette salle si fraîche, à côté du ruisseau qui murmure ou gazouille à l'ombre des aunes, des peupliers et des érables. Aller à l'école de Mittlah, au milieu de ce nid de verdure, mais n'est-ce pas encore se donner le plaisir de l'école buissonnière, tant sont touffus et fleuris les chemins qui y mènent?



Faneuse de la vallée de Munster. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Non loin de l'école vient la maison forestière du Herrenberg, chalet coquet, construit au haut d'un éperon de grauwacke gazonné à sa surface. La vallée subit en ce point un étranglement, livrant à peine passage à l'eau et au chemin. Le chemin, en bon état d'entretien, parfaitement carrossable, comme toutes nos voies d'exploitation forestière établies à travers chaque vallée, reste sur la droite en montant. Sur l'autre rive du cours d'eau et plus au-dessus du fond passe l'ancien sentier des verriers, le Glasspfad, le long duquel s'élèvent quelques maisons et par où les verriers de Wildenstein transportaient autrefois leurs charges de bouteilles. La maison forestière s'appelle Kiwi. A côté, il y a un chantier de bois de chauffage en bûches où aboutit le chemin de schlitte du Herrenberg. On suit ce dernier pour aller à Kruth dans la vallée de la Thur, par le Schweiselwassen, en trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vaches à l'approche d'un orage. — Dessin de Mme Oberhaeuser-Kœchlin, d'après un tableau de Fr. Millet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures de marche depuis le Kiwi, en cinq heures depuis Munster. Un autre chemin, montant davantage sur la droite par le Neuroth, conduit à Wildenstein. Plus loin la vallée s'élargit de nouveau, avec un fond de prairie. Justement on fait la fenaison, un peu en retard peut-être, car dans les vallées de la Forêt-Noire, à altitude égale, les foins sont rentrés depuis quinze jours.

Véritable allée suspendue, accolée comme un balcon contre la paroi abrupte de la montagne, le chemin de schlitte par où nous allons voir à l'œuvre les forestiers de Mittlah s'enfonce sous la voûte feuillue des hêtres à travers laquelle la lumière se tamise. Par-ci, par-là, des éclaircies avec des échappées de vue sur la vallée, où les faneuses alertes retournent et mettent en meules le foin fraîchement coupé, pendant que les faucheurs aiguisent et régalisent leurs faux ébréchées. Les petits coups secs de marteau frappés à intervalles réguliers sur les faux sont répétés par l'écho. Par places, où les sapins noirs font suite aux hêtres, la forêt devient plus sombre, plus profonde. Marchant toujours, nous élevant plus haut, bien longtemps, nous trouvons dans les profondeurs d'une futaie de grands sapins, aux troncs pareils à des fûts de colonne, une coupe nouvelle, près d'une des sources de la Fecht. Quantité de grands arbres gisent à terre, les uns encore entiers et ébranchés à peine, les autres sciés en morceaux longs d'un mètre et prêts à être débités en bûches. Au milieu de cet abatis, une cabane s'adosse contre un escarpement rocheux. C'est une construction très simple dans son exécution et par son plan. Des troncs de sapins et des écorces ramassées à l'entour composent tous les matériaux du rustique édifice. Les troncs placés les uns à côté des autres forment tout à la fois le pignon et les parois latérales, tandis que quelques branches soutenues par des poutres dessinent un angle en formant le toit. Au lieu de tuiles, ce toit est recouvert d'écorces. Pour faire la cuisine à l'intérieur, il y a un foyer ménagé dans l'un des coins contre le rocher. Un trou dans le toit livre passage à la fumée bleuâtre et aux vapeurs que nous voyons trembloter au-dessus. Une planche retient les cendres du foyer. Une autre planche encore sert de cadre au lit. Quel lit? sans matelas, ni oreiller, ni couverture, ni édredon, ni draps. Dans les cabanes de bûcherons, on se couche sur de simples ramilles de sapins entassées derrière la planche que nous avons indiquée. On y dort dans ses vêtements, comme les animaux dans leur fourrure.

Ces huttes, de la simplicité la plus primitive, sont remplacées sur certains points par des baraques quadrilatérales faites avec des arbres en billes couchées les unes sur les autres, avec des bûches de chauffage et des planches. Alors, la construction exige plus d'art, mais elle reste si basse qu'un homme de grande taille ne peut s'y tenir debout. Des encadrements de planches dessinent autour de la pièce une sorte de divan rustique. Voulez-vous entrer par la porte, vous êtes obligé de vous plier en deux. Au milieu se trouve le foyer en pierres sur lequel se place le chaudron ou la poêle, et dont la fumée s'échappe par une sorte de cheminée, où des bûches entremêlées ferment le passage à la pluie et au vent. L'emploi du poêle en fonte en place du foyer primitif est rare. Ordinairement les bûcherons préfèrent un feu libre dont la flamme danse gaiement à leur vue, dont les reflets empourprent les parois de la baraque pendant les veillées. De tous les coins se dégage une odeur de résine qui remplit l'intérieur.

Quand le jour baisse, quand la voix lointaine du torrent gronde seule dans les profondeurs, ou mêle sa voix monotone au murmure des rameaux, l'ouvrier forestier rentre au gîte pour préparer le repas du soir : préparatifs aussi simples que le menu accoutumé, composé de pommes de terre rôties sous la cendre ou cuites dans l'eau, sans beurre. Pour varier, il y a la soupe avec un peu de lard, du pain noir, et avec le pommes de terre un peu de fromage, mais point de lait. La boisson habituelle est l'eau pure de source : quelquefois de l'eau-de-vie, ce méchant schnapps prussien, tiré de pommes de terre ou de blé distillé, car le vin coûte trop cher aux forestiers pour en boire pendant la semaine. Avec cela point de table à mettre ni à défaire, car chacun mange sur ses genoux. Après souper on allume sa bonne pipe. On cause un petit peu. Puis vient le sommeil appelé par la fatigue sur la couche de ramilles. Au lever du jour, avant l'apparition du soleil, dès que l'aube blanchit, le travail reprend, dur, âpre, excessif, le même un jour comme l'autre, toute la semaine durant. L'ouvrier forestier ne rentre à la maison et ne reste dans sa famille que le dimanche, à moins d'un temps trop mauvais, du samedi soir au lundi matin. Si vous le rencontrez le lundi matin, dans les sentiers de la montagne, vous le voyez retourner à la coupe vêtu de sa blouse ou d'une veste en grosse toile, portant sur le dos un sac rempli de provisions. Autrefois, lors de mes explorations géologiques, j'ai connu tous ces vigoureux travailleurs. Quelques gorgées de kirsch, offertes ici ou là, ont établi entre nous une amitié durable.

Dans certains cantons de nos Vosges, l'abatage des bois, les coupes se font de préférence en hiver; dans d'autres, les forestiers sont occupés en toute saison. Aussitôt l'arpentage et la délimitation d'une coupe terminés, le travail est mis en adjudication. Des compagnies d'ouvriers soumissionnent l'entreprise. Celle qui montre le moins d'exigence, ou qui accepte le prix le plus bas l'emporte. Parmi les associés de la compagnie adjudicataire, les uns se chargent d'abattre les arbres et de façonner le bois : ce sont les bûcherons. Les autres effectuent les transports dans les vallons inférieurs, sur le chantier de vente accessible aux voitures : ce sont les schlitteurs, au nom dérivé de schlitter, transporter sur des schlittes ou traîneaux. Tandis que l'abatage des arbres peut commencer sans opération préliminaire, il faut pour le schlittage commencer par l'établissement de la voie de transport, du chemin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de schlitte. Avant la création des belles routes forestières d'exploitation, qui pénètrent maintenant de tous côtés dans les montagnes, la construction des chemins de schlitte exigeait un énorme labeur. Aujourd'hui, ces voies particulières ne dépassent guère plus une ou deux lieues de longueur. Nous en avons parcouru beaucoup pendant nos courses. Rappelez-vous la régularité de leur pente assurée par de nombreux lacets, d'autant plus pressés, plus nombreux que le versant est plus abrupt. Il importe au schlitteur d'avoir un chemin avec une inclinaison suffisante pour le dispenser de tirer, pas trop rapide pour accélérer outre mesure le mouvement de la charge. Nécessairement, la voie doit s'adapter à la configuration du terrain, en variant ses dispositions suivant que la pente augmente ou diminue. Quelles lignes sinueuses elle décrit! Elle glisse autour de la montagne, passe d'un contrefort à l'autre, revient sur elle-même, longe les vallées, s'accroche aux parois de rochers trop escarpés, s'appuie sur des murs de soutènement quand le sol lui manque, s'élance par-dessus les torrents en bonds audacieux pour s'enfoncer ensuite dans l'obscurité des bois et aboutir sur le chantier de vente établi au seuil de charmantes prairies. Formé de traverses régulièrement espacées, contre des piquets, ou fixées sur deux lignes de troncs d'arbres couchés à terre, le chemin de schlitte a l'apparence d'une échelle sans fin : tant que l'appareil repose sur le sol, sa construction est assez simple. Quand le terrain subit des dépressions, elle se complique pour se maintenir de niveau au moyen de pièces en bois placées en travers pour les déclivités peu fortes, avec des piles de bois ou des madriers placés debout, formant des ponts et des viaducs, quand une gorge étroite ou un courant d'eau barre le passage



Intérieur de bûcherons. — Dessin de Lix, d'après nature.

brusquement. Par places, les viaducs et les ponts construits ainsi sont à double étage. Alors les bûches empilées, les solives tantôt droites, tantôt inclinées et arc-boutées l'une contre l'autre supportent un premier rang de troncs d'arbres, au-dessus desquels la voie se soutient à l'aide de chevrons comme une échelle suspendue, mais horizontale. En Lorraine, ces voies de transport s'appellent des *raftons*, au lieu de chemins de schlitte ou *schlittwege* dans le dialecte alsacien.

Le schlitteur, l'homme qui conduit la schlitte, le traîneau, fabrique lui-même son véhicule, ainsi que le chemin. Comment s'effectue cet autre travail? Destiné à transporter de lourdes charges, devant être remonté au haut de la montagne par son conducteur pour chaque nouvelle course, le traîneau doit réunir la légèreté avec la solidité. Aussi l'ouvrier choisit d'un œil attentif le bois à employer. C'est du frêne dont il se sert habituellement et de l'érable. Le frêne forme la charpente du véhicule, l'érable les brancards. Sous les jambages inférieurs s'attachent des sortes de semelles, également de bois, taillées en bandes minces susceptibles d'être renouvelées quand le frottement les a usées, car, malgré la précaution de graisser le bas des semelles après chaque voyage, celles-ci s'usent vite, comme brûlées par la rapidité du mouvement et sous le poids de la charge. Écoutez les trains de schlitte passer à la descente! Six, huit, dix traîneaux et plus se suivent à la file, chacun avec son propre conducteur sur le devant, les bras aux brancards. Un fort grincement les annonce au loin par ses notes stridentes. Une fois lancée sur la voie, la masse en mouvement tend naturellement à accélérer sa marche. Une sorte de lutte s'engage, dans ce cas, entre la charge qui descend et l'homme qui la dirige. Malheur au schlitteur si son genou fléchit, si son soulier glisse sur une traverse, s'il ne réussit plus à modérer la course du traîneau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En moins de temps que je n'en mets à vous le dire, le pauvre conducteur est renversé, son corps et ses membres sont broyés sous le poids de son chargement croûlant. Quelques jours plus tard, une croix de bois, où viennent prier de pauvres enfants en larmes, marque au bord du chemin le lieu de l'accident. La statistique enregistre une victime de plus. Puis des violettes et des campanules bleues fleurissent sur cette place, sous la croix, qui reste pour les passants comme signe d'un malheur.

Comme les hommes occupés au schlittage d'une manière continue ont le teint pâle! Leur maigreur maladive rappelle la physionomie de certains ouvriers de fabriques ou des artisans à demi asphyxiés des villes, non celle de vigoureux montagnards vivant au grand air. Les efforts excessifs et la contention musculaire exigée par ce travail altèrent leur constitution, sans un régime suffisamment réparateur. A cause de la longueur du trajet, et pour ne pas trop multiplier les courses, ils chargent leur traîneau le plus possible. Si la charge se compose de bois de chauffage en bûches, ils enlèvent du coup jusqu'à une ou deux cordes, soit six stères, la provision d'un ménage pour tout un hiver. Si ce sont des troncs pour bois de construction, longs de dix à douze mètres, il faut pour les mouvoir deux traîneaux, chacun gouverné par un homme. Il faut aussi deux hommes pour conduire les chargements simples au passage des viaducs ou des ponts. L'un des conducteurs se place alors entre les brancards pour diriger le véhicule; l'autre en bas pour le maintenir au moyen d'une corde. Lorsque les madriers employés dans la construction des ponts ne sont pas assez forts, ils craquent et fléchissent sous le poids, de manière à donner le frisson. A la remonte, qui tient lieu de récréation, les schlitteurs prennent le traîneau sur les épaules, allument une pipe, regagnent les hauteurs à pas lents pour chercher un nouveau chargement. Rude labeur, n'est-ce pas? Et pour quel salaire! C'est se tuer de fatigue pour ne pas mourir de faim.

Toutes les températures ni toutes les saisons ne conviennent pas également pour le schlittage. Une grande chaleur dispose les traîneaux à prendre feu, car les semelles se charbonnent et se griment sous le frottement. La pluie, au contraire, expose le schlitteur à glisser en précipitant sa marche sur les traverses mouillées. Après une averse ou une pluie continue, le transport doit s'arrêter. Survient-il une ondée pendant la descente, il vaut mieux abandonner les brancards par un saut brusque de côté, quitte à laisser le traîneau faire la culbute un peu plus tôt, un peu plus tard. Quand tous les produits d'une coupe sont descendus : troncs, bûches, fagots, souches, écorces, le chemin de schlitte devient inutile et sera abandonné pendant dix à quinze ans. Dix à quinze ans d'abandon! Mais dans cet intervalle les matériaux de la schlitte ou du rafton pourront pourrir. Aussi les schlitteurs s'empressent ordinairement de démolir la voie à la fin de leur tâche, commençant par en haut pour conduire sur le chantier de vente les bûches et les troncs qui composent les montants et les traverses à mesure de leur enlèvement. Emblème des dominations politiques, le chemin de schlitte aide et facilite pendant la dernière phase de son existence l'œuvre de ses démolisseurs.

Ordinairement le dépôt de bois provenant d'une coupe se trouve sur un chantier, dans une prairie, à la partie supérieure des vallées, où vient aboutir un chemin ou une route carrossable, sur le bord d'un torrent ou d'un ruisseau, comme nous l'avons vu en montant au Herrenberg à la maison forestière du Kiwi. Autrefois, avant l'avènement des chemins de fer, qui s'avancent de plus en plus dans le haut des vallées, avant la construction des nouvelles routes forestières qui franchissaient les montagnes, le transport des schlitteurs se continuait par le flottage. On jetait dans le courant bûches et troncs, à charge pour les torrents et les rivières, ces chemins qui marchent, à mener le tout où l'on voulait, jusqu'à Strasbourg et à Colmar. La Fecht servait pour le flottage encore au siècle dernier, comme la Brusche y sert encore maintenant. La plupart de nos courants d'eau issus des Vosges sont encore classés administrativement parmi les rivières flottables. Rien de plus aisé d'ailleurs que le flottage des bois à brûler. On se contente de jeter les bûches à l'eau, qui les emporte au loin sans peine. Pour les bois de construction, c'est chose moins facile. Les troncs sont réunis en radeaux, que vous voyez descendre tous les jours de la Forêt-Noire au Rhin par la Kinzig. Seulement, pour que les torrents puissent porter ces radeaux de grande dimension, il faut y établir de distance en distance des barrages avec une écluse au milieu. Gonflée par l'obstacle, l'eau s'élève en arrière au point de déborder en cascade. Un train de flottage arrive-t-il, l'écluse est ouverte, et l'onde relâchée se précipite brusquement à travers ce canal, emportant le radeau, tandis que des hommes munis de gaffes manœuvrent le train de manière à l'empêcher de se briser en se heurtant contre les bords et les poteaux du canal ouvert. L'Ill, la Doller, la Thur, la Lauch, la Fecht, le Giessen, figurent encore avec la Brusche dans les classements administratifs parmi les cours d'eau flottables.

C'est l'automne qui se prête le mieux au schlittage par sa température. L'abatage des arbres, pratiqué en toute saison, a lieu surtout en hiver. Quand la coupe n'a pas lieu à blanc estoc, tous les pieds ne sont pas renversés, sans distinction d'âge. Les bûcherons commencent par les ébrancher, afin de ne pas écraser ou détériorer leurs voisins dans la chute. A-t-on affaire à des sujets placés entre de grosses pierres ou adossés contre des rochers, qui gênent l'emploi de la scie, la hache sert seule pour l'abatage. S'agit-il de troncs libres, on dégage avec la cognée la naissance des racines. La scie vient ensuite, composée d'une lame et de deux poignées. Deux ouvriers vigoureux manient l'outil. Un aide enfonce à coups de maillet des coins dans l'ouverture pratiquée par la scie. Lorsque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les dents de la lame ont à peu près coupé l'arbre, le tronc, d'abord immobile, se penche soulevé par les coins. Un craquement violent retentit répété par l'écho. Puis l'arbre se renverse et tombe, brisant dans sa chute quantité de branches et de jeunes plants. Des bûcherons exercés acquièrent une habileté telle pour diriger la chute que sans corde, sans aucun autre secours, ils font tomber les plus grands sapins sur un clou planté en terre. Tranquillement debout à côté de la souche, ils regardent, sans s'écarter, leurs troncs pesants s'abattre avec fracas.

VIII

Abattre et détruire! Oh! la vilaine tâche! Je ne vois jamais une coupe de forêt sans un sentiment de regret, surtout quand les arbres sont forts et vigoureux. Passe encore pour les chétifs taillis exploités à titre de propriétés privées comme un champ de seigle. Ceux-ci, ni la nature ni le paysage ne perdent rien à les voir enlever. Mais les vieilles futaies qui ont mis des siècles à grandir, dont la fière couronne se dresse en face du ciel comme un témoignage de la puissance créatrice; ces bois majestueux dont la hache n'a jamais troublé le silence, ni éclairci les sombres voûtes, n'est-ce pas une profanation que de les toucher? Temples austères, élevés par le souffle de Dieu, consacrés par le culte de nos ancêtres, nos profondes forêts vosgiennes, dans le calme solennel de leurs massifs impénétrables à la lumière d'en haut, impriment au visiteur une sensation de religieux respect, plus intense, plus vif que ne le font tous les édifices voués au culte divin par la main des hommes. Quiconque sort des forêts reculées du Kolben, du Rothried, du Lauchen, du Hohwald et du Donon, doit comprendre le pieux frisson d'Ibicus à l'entrée du bosquet de Poseïdon, chanté par les poètes grecs, car la nuit vous enveloppe presque, après avoir pénétré dans l'épais massif aux troncs plusieurs fois séculaires, d'une hauteur telle que le regard ne l'atteint pas, d'une taille que trois hommes ne peuvent embrasser. Pas un rayon de soleil ne passe à travers les dômes épais d'aiguilles touffues. C'est à peine si quelques rares gouttes de pluie y descendent. Un calme solennel vous entoure, interrompu seulement par le bruissement des cimes invisibles. Celui qui, en présence de pareils aspects, n'éprouve pas un sentiment de piété, celui-là est le jouet d'une légèreté incorrigible et ne possède pas une étincelle du feu divin de la poésie.

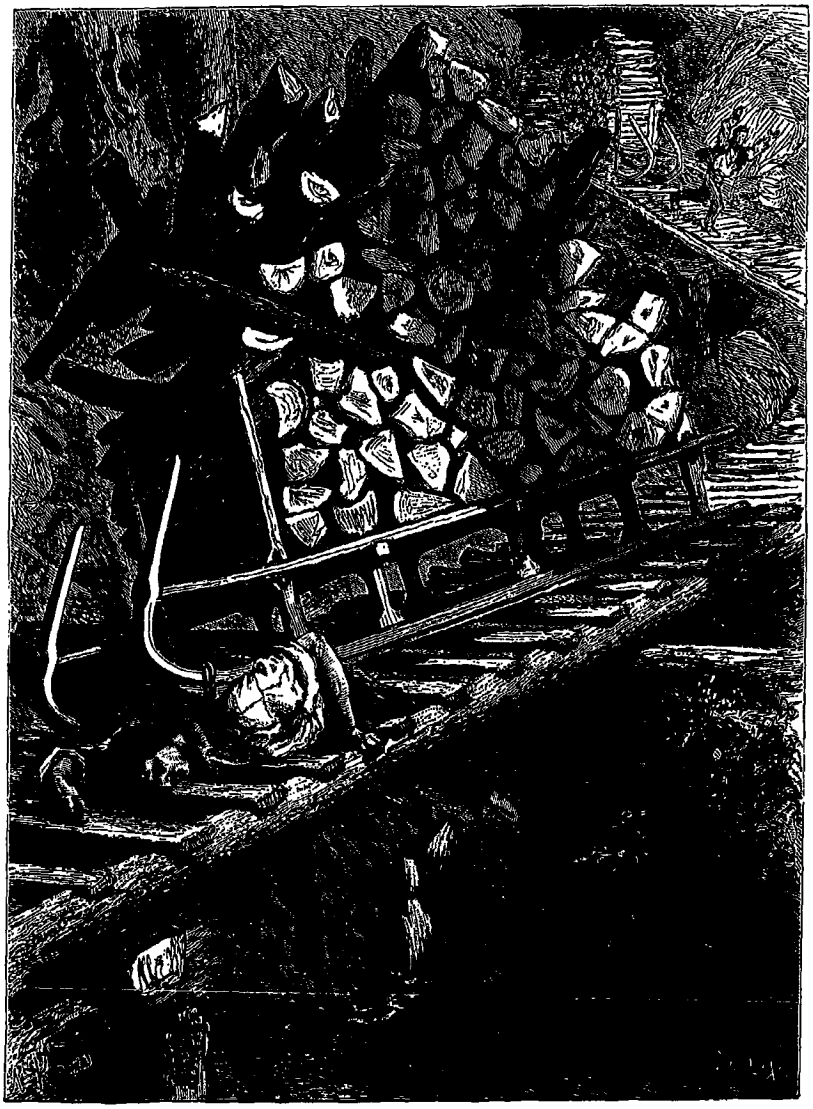
Et quand les grands sapins étagés dans les profondeurs des vallées viennent à escalader les pentes en s'éclaircissant davantage, leur position élevée semble accroître leur taille. Ils montent superbes dans l'azur du ciel ou dans l'air chargé de brouillards. Beaucoup se tiennent audacieusement sur les rochers, où la subsistance semble devoir leur manquer. Étreignant leur base avec force contre leurs vigoureuses racines, ils bravent les tempêtes et la foudre. Aujourd'hui les beaux arbres de nos forêts sont en train de partir par les nouvelles routes qui ne connaissent plus d'obstacle. Quelques générations encore, et, si l'État n'intervient pas en conservateur, les sujets de fortes dimensions n'existeront plus que dans nos souvenirs. Au Musée des Unterlinden, la Société d'histoire naturelle de Colmar conserve une tranche de sapin coupée à la Roll, sur le flanc du grand Ballon, qui mesure quatre mètres cinquante de circonférence pour deux cent cinquante années d'âge. Dans la forêt du Hohwald, nous voyons des sapins de cent vingt ans, qui s'élèvent à cinquante mètres, mesurent quatre à cinq mètres de circonférence, produisent quarante à cinquante stères de bois. En 1816, on a abattu dans ces mêmes forêts un sapin qui fournit cent huit stères de bois et avait encore, à neuf mètres du sol, un mètre de diamètre. Un érable coupé dans le voisinage étonnait par des proportions encore plus fortes, car sa circonférence atteignait six mètres trente, son épaisseur deux mètres dix. L'arbre étant creux, pour l'abattre on y pratiqua une ouverture par laquelle pénétra un bûcheron pendant que son compagnon resta dehors. Ils scièrent l'arbre circulairement, comptant sur une épaisseur de dix-huit centimètres cent vingt et un cercles annuels, ce qui donnerait au colosse six siècles d'existence. C'est peu de chose, en comparaison du pin des marais de la Tasmanie, dont la circonférence acquiert trente-cinq mètres à un mètre au-dessus du sol, avec une taille proportionnée. Peu de chose aussi en regard des grands séquoias de la Californie, hauts de trois cent vingt-cinq pieds, avec trente pieds de diamètre, sous lesquels la cathédrale de Strasbourg serait à l'ombre. Plusieurs milliers d'années ont été nécessaires pour former ces colosses du règne végétal.

Sous le régime français, les coupes se faisaient dans les forêts de l'État par les adjudicataires du bois. L'administration allemande se charge actuellement elle-même de l'abatage pour vendre les bois débités en bûches, en grumes ou en troncs entiers, suivant les besoins du commerce. Entre les deux systèmes, le second paraît présenter le plus d'avantage, sinon pour le profit immédiat, du moins pour le repeuplement et la conservation des forêts. L'administration forestière construit même des scieries pour la confection des planches. Situées dans des endroits pittoresques, ces scieries que nous rencontrons dans toutes nos courses de montagnes ne manquent pas de charme avec leurs cheminées fumantes au milieu de la verdure. Elles se tiennent naturellement au bord d'un torrent ou d'un ruisseau, sur les points où la chute est suffisante et au milieu des bois qui doivent les alimenter. Très simple, le mécanisme des anciennes scieries, comme celui des constructions nouvelles plus perfectionnées, fait travailler la scie et rouler à l'encontre le chariot qui porte les troncs d'arbres sous les dents de la lame au moyen d'un double mouvement. Presque jamais la scierie ne chôme, ni les jours de fête, ni la nuit. Son bruit monotone se mêle au grave murmure du flot sau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vage. Quand vous descendez la nuit, par le chemin de la vallée, la lampe du scieur allumée dès que l'ombre enveloppe les montagnes projette ses lueurs et brille à travers les rameaux comme une étoile propice.

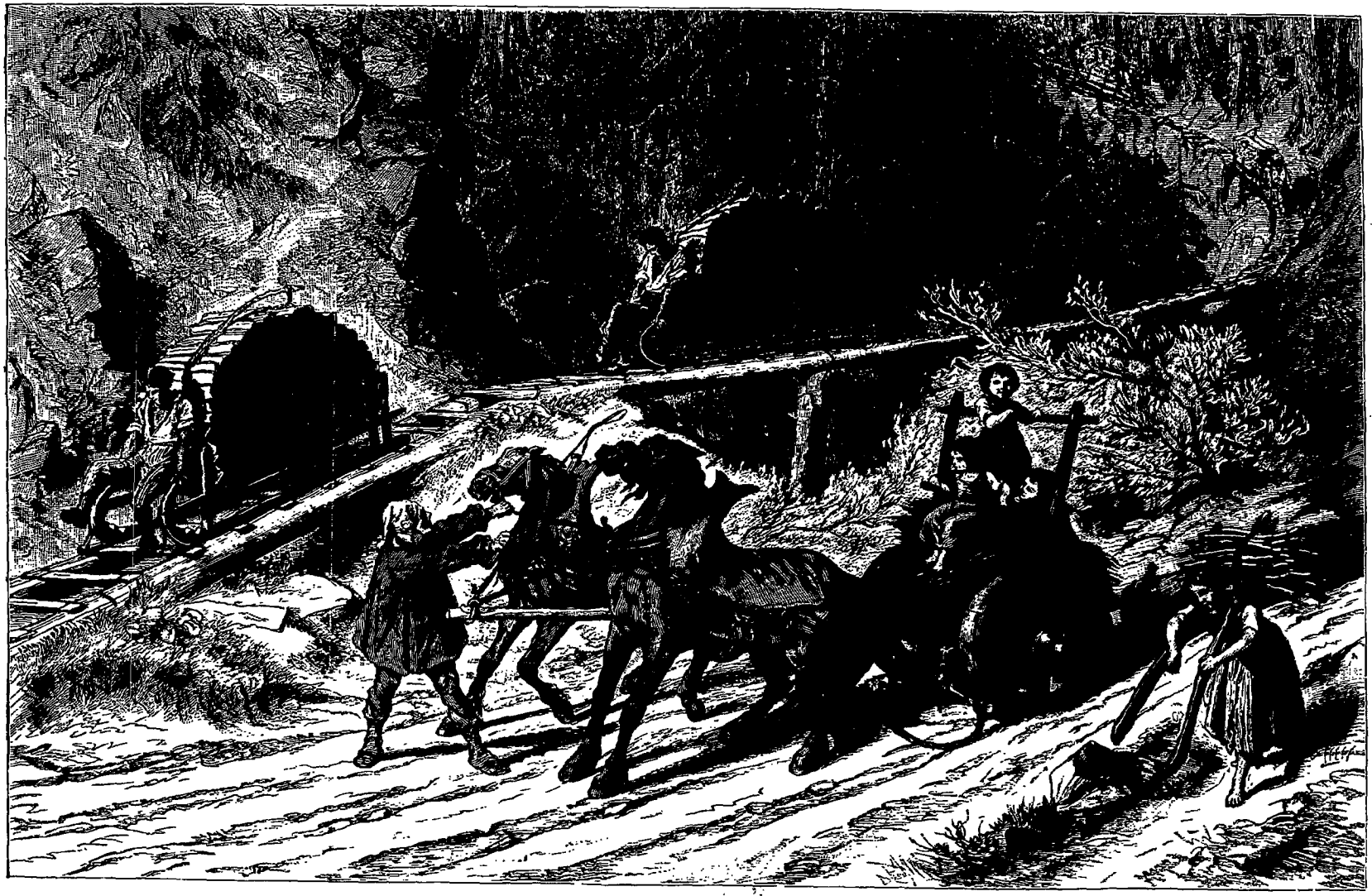
Quelques chiffres touchant la statistique des forêts de l'Alsace-Lorraine seraient ici à leur place. Sur une superficie totale de un million quatre cent cinquante mille huit cent dix hectares, notre pays présente quatre cent quarante-six mille deux cent soixante-dix hectares de forêts, soit trente pour cent de sol boisé sur l'ensemble du territoire et vingt-neuf ares par tête d'habitant. Sur cette étendue de quatre cent quarante-six mille deux cent soixante-dix hectares de forêts, il y a cent trente-trois mille huit cent quarante-cinq hectares pour le



Un malheur (voy. p. 166). — Dessin de Lix, d'après nature.

domaine propre de l'État, dix-sept mille deux cent quatre-vingt-onze hectares indivis entre l'État et les communes, cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cent cinquante-quatre hectares aux communes, deux mille trois cent six à des institutions privées, et quatre-vingt-quinze mille deux cent soixante-treize hectares aux particuliers. Ensemble les forêts placées sous la surveillance de l'État livrent annuellement un million quatre cent soixante-trois mille cent soixante-six mètres cubes de bois, soit 4,18 mètres cubes par hectare en moyenne. Le revenu brut annuel des forêts domaniales s'élève à soixante francs, le revenu net à trente-trois francs cinquante centimes par hectare. Au point de vue de la répartition des essences, nous avons en Alsace-Lorraine trente-quatre pour cent de sapins, trente-trois de hêtres, dix-neuf de pins,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Route de schlittage (voy. p. 164-166) — Dessin de Lix, d'après un tableau de Théophile Schuller

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

onze de chênes, le restant d'autres bois feuillus : le sapin prédomine dans les Hautes-Vosges, dans les Basses-Vosges le hêtre. Ne m'en voulez pas pour ces chiffres que je serais bien tenté de multiplier, sachant comme fait d'expérience personnelle que le calcul ne nuit pas au sentiment esthétique. Un bel arbre, dont j'évalue la taille, l'âge et la valeur, ne se présente pas moins bien dans le paysage, ne me charme pas moins par son aspect.

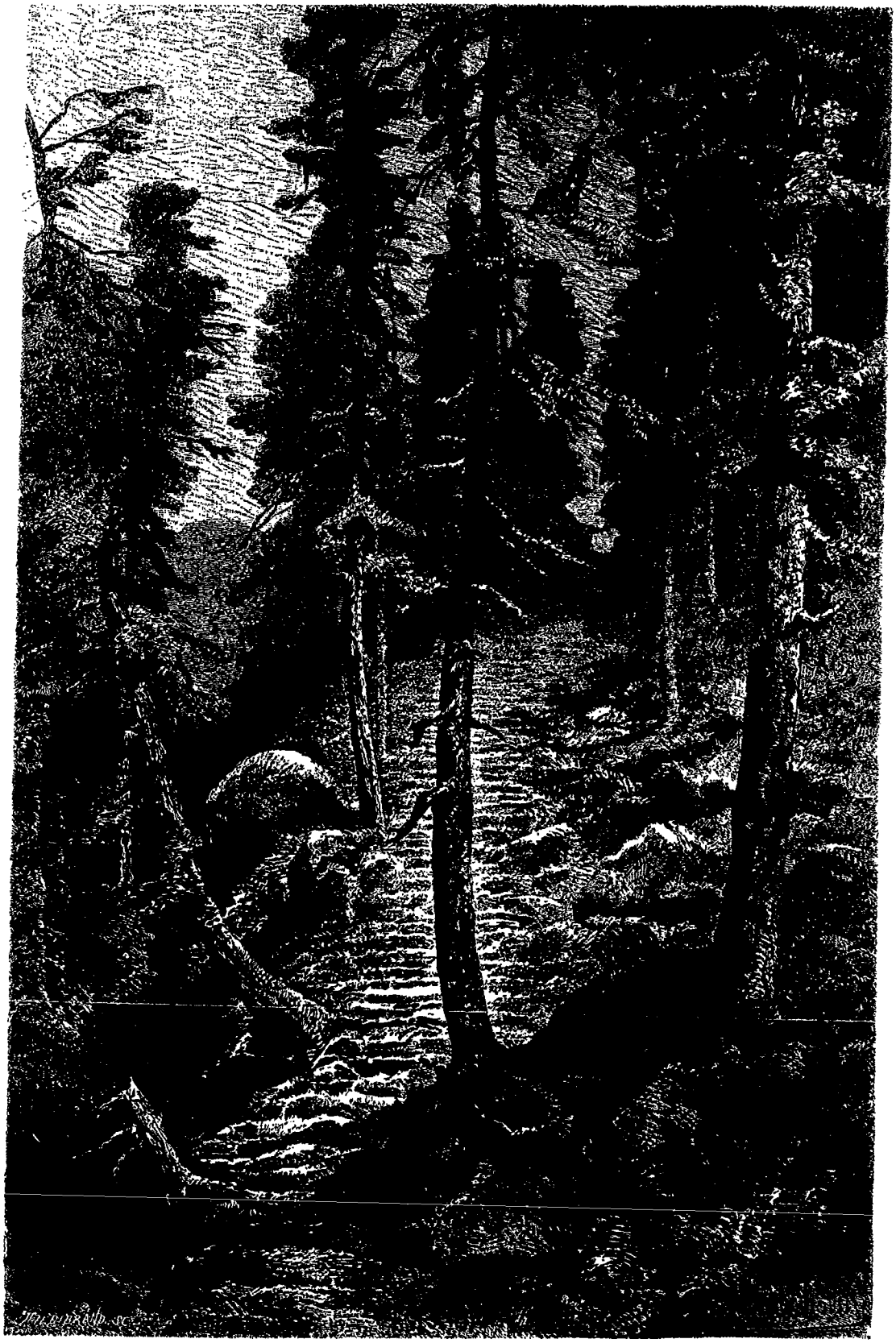
Comme le plus haut sommet des Vosges, le grand Ballon, ne dépasse pas quatorze cent vingt-six mètres d'altitude, les influences climatologiques permettent la culture du bois sur toute l'étendue de cette chaîne de montagnes, depuis le fond des vallées jusqu'aux dernières cimes. Autrefois toute la surface de nos montagnes était boisée, car on rencontre partout au milieu des pâturages, maintenant dénudés, des souches de sapins et de hêtres indiquant par leurs dimensions des arbres de la plus belle venue. Pourquoi ces arbres ont disparu sur les hautes cimes, les habitudes et les mœurs de nos montagnards l'expliquent suffisamment. Les bois des cimes gazonnées ont été détruits en vue des pâturages. Une fois détruits, le froid, les vents, la neige entravent leur relèvement ou leur reproduction. Tandis que les forestiers proclament les avantages du reboisement, la population pastorale des vallées s'efforce d'augmenter l'étendue des pâturages ou s'obstine à maintenir opiniâtrément à l'état de pâture les terrains dégarnis de bois. Il y a des contestations permanentes entre les autorités forestières et les communes sur la délimitation des forêts et les terrains de parcours. Chaque ménage élève quelques vaches, ou tout au moins une ou deux chèvres, la population s'inquiète plus de la nourriture de son bétail que du rendement de ses forêts. Les propositions de reboisement rencontrent ainsi auprès des montagnards de vives résistances. Sur bien des points, les plantations nouvelles ont été détruites sans pitié, avec force protestations adressées aux préfets, chaque fois que le zèle des forestiers empiétait sur les pâturages. Puis la dent du bétail avide rétrécit le domaine boisé dans tous les cantons où se relâche la surveillance.

Malgré cela, notre domaine forestier des Vosges reste encore beau dans son ensemble. Espérons que les corps délibérants, d'accord avec le gouvernement, s'efforceront de l'étendre davantage dans l'intérêt public, simultanément avec les travaux en cours pour la régularisation du régime des eaux. Que si nous considérons la végétation de nos montagnes, nous voyons immédiatement au-dessus des vignobles, et jusqu'au fond des vallées sur les versants moins chauds, le châtaignier et le chêne, tous deux exploités en taillis. Le châtaignier est une essence estimée, très utile sous tous les rapports. Sa rapide croissance qui fait surgir des souches de jeunes rejetons, hauts de deux mètres dès la première année, permet de faire des coupes tous les seize ans. A cet âge, les troncs atteignent la grosseur d'une cuisse. Ils sont élancés et sans branches jusqu'à cinq mètres de hauteur. Le bois, fort tenace, d'un grain homogène, se fend bien et fournit d'excellents échalas très recherchés pour la vigne. Son rendement est à peine dépassé par celui du chêne exploité en révolutions un peu plus longues pour l'écorce à tan.

Après la zone du châtaignier et du chêne vient celle du sapin, l'essence dominante dans les Hautes-Vosges et la richesse de nos montagnes. Exclu de la plaine comme arbre forestier, le sapin commun, *abies pectinata* ou *pinus abies*, dépasse souvent une taille de quarante mètres. C'est à ses sombres massifs que la Forêt-Noire doit son nom caractéristique. Difficile à élever sur les points où le climat et le sol ne lui conviennent pas bien, le sapin commun se maintient, se multiplie sans peine partout où il prend pied spontanément sans le concours de l'homme. Cette facilité de reproduction est frappante dans les Vosges. Une tempête renverse-t-elle les vieux troncs qui revêtent une pente, aussitôt une masse de jeunes pousses les remplace. Toute la tâche du forestier se réduit à éclaircir les semis et à éliminer successivement un certain nombre de pieds. Les points très rares où l'ensemencement ne s'effectue pas spontanément reçoivent des replants, précaution qui n'a jamais été négligée dans les forêts de l'État. Souvent le sapin, au lieu de former à lui seul de vastes massifs, se mêle à des bois feuillus tels que le frêne, l'érable, le hêtre. Le hêtre, *fagus sylvatica*, se multiplie d'autant plus que le sol s'élève davantage et gagne en altitude, dominant surtout dans le massif des Basses-Vosges. Non seulement il accompagne le sapin jusque dans ses dernières stations, mais il monte plus haut pour couronner les sommets les plus élevés, tout au moins sous forme de buissons. Dans nos montagnes d'Alsace, comme dans la Forêt-Noire, l'habitat du hêtre dépasse la zone du sapin, tandis que dans les autres montagnes de l'Europe les conifères atteignent une altitude supérieure à celle des bois feuillus. Dans la plaine, nous ne le possédons en massifs considérables que dans la partie nord de la forêt de Haguenau, entre Hatten, Niederrödern et Kœnigsbruck. A l'exposition du midi et sur les cimes exposées au vent, puis sur les roches dont la décomposition donne un sol pauvre, comme les plateaux de grès, le sapin n'offre pas le port élancé, ne montre pas l'écorce lisse, caractéristiques de l'espèce sur les pentes plus froides exposées au nord ou riches en humus. Dans ces conditions défavorables, sa taille s'abaisse, sa forme devient plus conique, ses branches s'accroissent en nombre et en étendue, se chargent de mousses et de lichens qui rappellent les barbes de gnomes de nos contes populaires. Dans ces conditions, une coupe imprévoyante et complète rendrait le repeuplement difficile et exigerait des siècles pour régénérer la forêt.

A côté du sapin vient aussi l'épicéa, *pinus picea*, qui ne lui cède que peu pour la taille et pour la beauté, mais dont le bois se prête à des emplois plus rémunérateurs. Cette espèce, partout où nous la rencontrons dans les Vosges, y a été introduite par la main de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une forêt des Vosges — Dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'homme. Elle réussit bien aussi et donne un rendement pareil à celui de sa voisine. Elle contribue en tout cas, par son mélange avec le sapin et le hêtre, à l'embellissement de nos forêts par une nuance de verdure différente. Le pin ordinaire, *pinus sylvestris*, semble aussi avoir été introduit dans nos montagnes artificiellement, comme l'épicéa. Il ne se propage que par exception sur les bons sols du grès vosgien, et ne couvre de grandes surfaces que dans la forêt de Haguenau, en plaine. En se mêlant au sapin, il acquiert pourtant une certaine beauté. Ses massifs sont particulièrement remarquables dans le district de Wasselonne, où ils excitent l'admiration de tous les visiteurs. Le plus souvent il se confine sur les sols maigres et revêt les pentes les plus exposées à l'ardeur du soleil. Alors cette essence remplace avec avantage le sapin, qui prospère moins dans ces conditions. Un terrain plus pauvre lui suffit et il lui faut moins d'humidité. Pendant son jeune âge, le pin grandit plus vite que le sapin. Par suite, il conserve mieux le sol, qu'il améliore par d'épaisses couches d'aiguilles tombées de ses branches, préparant le terrain à nourrir après lui des essences plus riches, au point de vue industriel. Renfermant beaucoup de résine, il fournit un bois de chauffage de qualité supérieure à celle des autres espèces de conifères de la contrée.

Dans différents cantons on a introduit avec succès le mélèze des Alpes, *pinus larix*. Établissant une sorte de transition des arbres à aiguilles aux bois feuillus, le mélèze ne semble pourtant pas disposé à se propager dans les Vosges, malgré quelques essais d'acclimatation bien réussis. Cela n'est pas un mal pour nos forêts, parce que le mélèze ne présente pas les avantages du sapin et que son tronc résiste mal aux vents violents. Quant aux chênes de haute futaie, *quercus pedunculata*, assez répandus à la base des montagnes et dans le bas des vallées, ils ne forment pas dans cette région des massifs aussi importants qu'en plaine. Avide de lumière, le chêne a besoin d'étendre librement ses branches supérieures et sa couronne au grand air. Là où des essences d'une croissance plus rapide lui enlèvent l'air et la lumière, il végète tristement. Son absence dans les sombres forêts de sapins s'explique ainsi. Il lui faut d'ailleurs un sol profond où sa racine s'enfonce sans obstacle. La terre profonde lui manque-t-elle, au lieu de prendre une forte racine en pivot, il pousse des racines latérales ramifiées, qui s'allongent au loin. Presque tous les pieds de chêne de la région des Vosges se trouvent dans cette dernière condition, ainsi que dans la forêt de la Hart, où les graviers alluvionnaires forment des conglomérats impénétrables. On l'exploite surtout en taillis pour l'écorce à tan. Les beaux spécimens d'un grand âge sont devenus rares chez nous.

IX

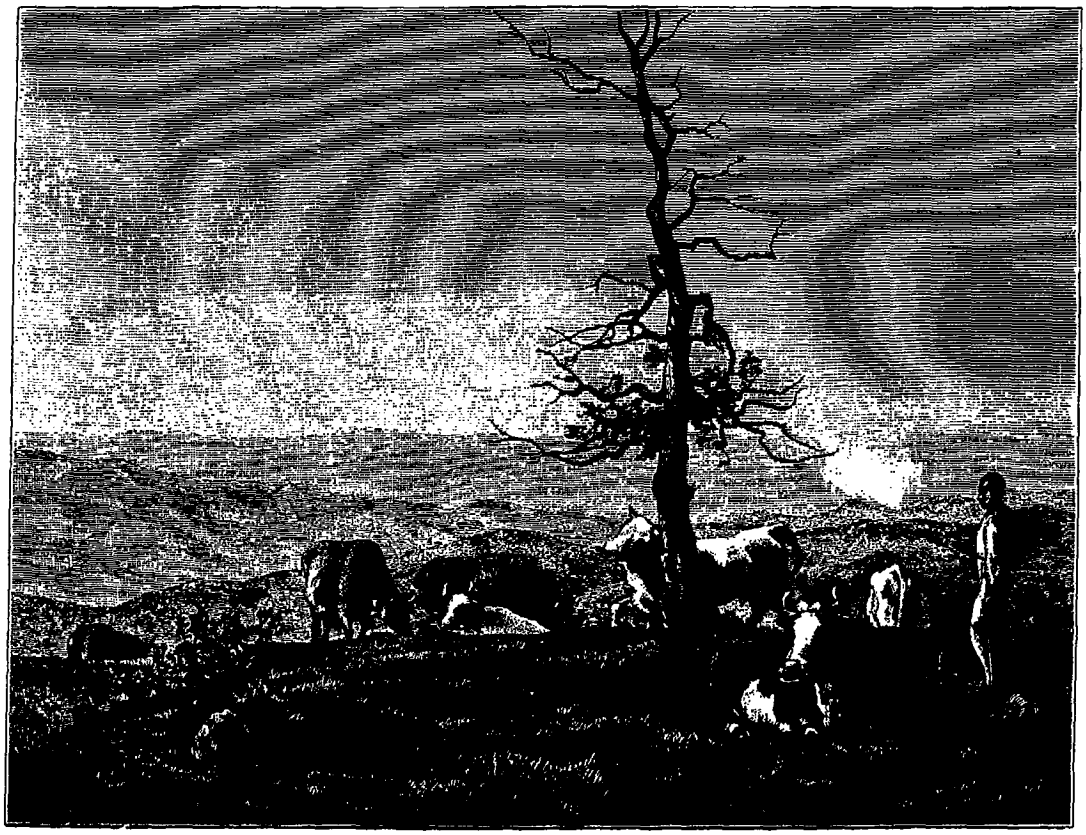
Malgré la richesse de leurs forêts, les habitants du val de Munster vivaient surtout d'agriculture pastorale et de leurs alpages, avant l'introduction de l'industrie cotonnière. Sébastien Munster, qui n'était pas Munstérien, en dépit de son nom, dit déjà dans sa Cosmographie écrite vers l'an 1500 : « Leur commerce et nourriture provient en majeure partie du bétail, car ils ont moult bon pâturage, conduisant aussi leur bétail en été ès hauteur des montagnes, pareillement aux montagnes de Suisse. » Et le vieil Ichtratzheimer, en 1719, dans sa *Topographia des Elsasses* : « Les hauteurs ont entre les sommets de grandes surfaces horizontales en pâturages, où depuis la fin de mai jusqu'à fin de septembre beaucoup de vaches sont entretenues (étant là à l'abri des mouches et vermine, dans l'air frais, en repos, avec jouissance à satiété d'herbes magnifiques pour brouter), sur lesquels les marcaires font dans les chalets en quantité du beurre et du fromage, qui ne se débitent pas seulement dans le pays plat, mais sont encore exportés dans des contrées lointaines, parce qu'ils ne le cèdent pas de beaucoup aux fromages et beurre de Suisse, s'ils ne surpassent pas ceux-ci. » Dans le dialecte local, les hauts pâturages s'appellent *Wassen*, chaumes dans les parties françaises, en opposition au nom de *Krieter*, qui sert à désigner les terrains communaux de la montagne cultivés de seigle ou de pommes de terre. Les pâtres ou marcaires montent avec leurs vaches et leurs ustensiles à fromage vers la Saint-Urbain, le 25 mai, rarement plus tôt.

Ce départ pour le pâturage, effectué au tintement des clochettes que les vaches portent au cou, offre un réjouissant spectacle. Comme elles sont contentes de sortir, ces bêtes! Comme les échos des vertes sapinières retentissent de leurs appels! Elles s'élèvent à pas mesurés dans les sentiers de la montagne, joyeuses de humer l'air pur et de brouter les plantes aromatiques. A la suite du troupeau marche le marcaire avec son garçon. Tous deux portent sur le dos des seaux à lait blancs et larges, propres, reluisants. Eux aussi ils saluent de leurs chants, mêlés aux mugissements du bétail, les sites connus des pâturages ensoleillés, où quatre mois durant ils vont demeurer loin du village. Une charrette, attelée d'un âne, a conduit la veille au chalet de la fromagerie les gros ustensiles pour l'installation de la saison. On ne compte pas moins de deux cents de ces chalets à fromage sur les hauts pâturages des Vosges. Fort simples, les chalets des marcaires sont des constructions en maçonnerie ou en bois, assez basses, trop basses même à l'avis des vétérinaires hygiénistes, au toit aplati, en bardeaux, consolidé quelquefois au moyen de grosses pierres, afin de mieux résister aux tempêtes violentes. Dans l'intérieur, la première pièce sert à la fois de cuisine, de fromagerie et d'habitation, où reluisent au regard les ustensiles de traite lavés plusieurs fois par jour. A côté de la fromagerie s'ouvre ordinairement une chambrette, basse aussi, éclairée faiblement, renfermant un lit en forme d'armoire pratiquée dans le mur. Une table en bois, un banc, une sorte d'étagère pour les ustensiles de cuisine les plus indispensables, composent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout l'ameublement. L'étable se trouve sous le même toit que la fromagerie ou à part, suivant l'importance de l'exploitation et le nombre des vaches. Nécessairement, les chalets s'adossent contre des versants abrités ou dans les creux que les forts vents ne battent pas trop et où le bétail se retire à l'approche des orages.

Marcaire signifie un homme qui tient des vaches dans les pâturages élevés de la montagne pour la fabrication du fromage. Le mot est une corruption de l'allemand *Melker*, trayeur; le verbe *melken* se traduit par traire en bon français. En fait de costume, ils portent un pantalon et une veste en toile de chanvre, une calotte ronde de cuir sur la tête, des sabots aux pieds. Vêtus légèrement, ils sont endurcis et résistent à toutes les intempéries. Leur aide ou garçon, le *Kaesbub*, descend chaque jour au village pour y porter avec un âne les fromages faits la veille. Dans les grandes exploitations, on garde les fromages au chalet, dans une cave spéciale. Alors les vaches entretenues n'appartiennent pas toutes au marcaire exploitant. La plupart sont louées pour la durée de la saison à un prix proportionné à leur lait. Une bête rapporte, pendant la saison de l'alpage, en moyenne un loyer égal à la valeur d'un quintal de fromage. La production des



Vaches des Vosges au pâturage. — Dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après un tableau de Fr. Millet.

alpages vosgiens s'élève, une année dans l'autre, à deux cent mille quintaux peut-être. A elle seule, la vallée de Munster a livré au commerce cent soixante-dix mille kilogrammes de fromage, au prix de cinquante-six à soixante-dix francs le quintal de cent livres, sans compter les fromages fabriqués dans les ménages qui n'en font pas leur industrie spéciale. On distingue le produit en fromages gras et en fromages maigres. Les fromages maigres, désignés aussi comme suisses, sont de grandes meules faites avec du lait écrémé. Les fromages gras proviennent du lait tel qu'il est tiré du pis : ils ont la forme de petites pièces cylindriques à pâte molle, pesant un kilogramme chacune. Pour un kilogramme de fromage gras, il faut de sept à neuf litres de lait : vingt-huit litres pour un kilogramme de beurre. Actuellement le canton possède en propre quatre mille cinq cents vaches à lait, cent taureaux, douze cents génisses, six cent cinquante veaux élevés dans l'année, soit cinq mille huit cents têtes en ne comptant pas les veaux. La race propre à la vallée est petite, trapue, sobre et bonne assimilatrice. Au poids vif moyen de huit à neuf quintaux, une bête donne seize cents litres environ de lait par année. Plus des quatre cinquièmes des vaches à lait restent stabulées à la maison et ne vont pas aux pâturages de la montagne. Celles qui vont à la montagne ne descendent pas toutes avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chute des premières neiges sur les pâturages, vers la Saint-Michel, beaucoup de marcaires ayant les réserves étagées à des altitudes plus basses, qu'ils quittent seulement vers Noël.

Dans le canton de Lapoutroie, huit cent quarante et un ménages s'occupent actuellement aussi de l'industrie du fromage. Au seul village du Bonhomme, deux cent cinquante familles font du fromage à vendre, et deux cent une à la Baroche. Sauf une marcairie de plus grande importance sur le territoire de la Baroche, qui fabrique des fromages gras pareils à ceux de Munster, les produits de ce canton sont généralement maigres, tirés du lait écrémé. La Baroche livre au commerce cent cinquante mille kilogrammes de ces petits fromages maigres, au prix de cinquante francs le quintal de cinquante kilogrammes. L'exportation totale des fromages du canton de Lapoutroie dépasse huit cent mille kilogrammes par an. Dans la vallée de Guebwiller, on compte soixante-six marcairies, plus ou moins grandes, fournissant ensemble cinquante-trois mille deux cents kilogrammes de fromage. Dans la vallée de Saint-Amarin, il y a une grande fromagerie à Oderen, livrant trois mille kilogrammes par an, et deux à Rimbach avec trois cents kilogrammes chacune, non compté la production des ménages, qui dépasse sept mille cinq cents kilogrammes dans la seule commune d'Oderen Dans la vallée de Masevaux, Kirchberg et Niederbruck ont des fromageries qui rendent trois mille kilogrammes chacune. Une association organisée en fruiterie à Lucelle, dans le Sundgau, fournit, bon an mal an, vingt-six mille cinq cents kilogrammes, tandis que la Société laitière de Mulhouse livre également plus de soixante mille kilogrammes annuellement. Sur le versant lorrain des Vosges, la première place appartient aux fromages de la Bresse et de Cornimont, de qualité analogue au Munster. Ces fromages de Lorraine se vendent sous le nom de Géromé ou de Gérardmer, qui s'est étendu dans le commerce à tous les produits de la région. A lui seul, l'arrondissement de Remiremont produit quatre millions de kilogrammes, d'après l'enquête agricole de 1866, l'arrondissement de Saint-Dié plus de sept millions.

La composition des fourrages influe beaucoup sur la qualité de ces fromages. De l'avis des connaisseurs, telle serait l'influence du fourrage sur le goût, que le goût de la pâte permettrait de déterminer les espèces de plantes qui prédominent dans la nourriture donnée aux vaches. Comme la qualité varie aussi d'une ferme à l'autre sur le même coteau, le mode de préparation, le degré de propreté et le choix des ustensiles ne doivent pas non plus être sans effet. En effet, dit un paysan lettré, M. Xavier Thiriat, dans sa monographie de la *Vallée de Cleurie* : « Sur le même sol, avec le lait des mêmes vaches, on peut d'un jour à l'autre faire des fromages de qualité bien différente. La même ménagère ne réussit pas toujours à obtenir un bon produit, bien que la manipulation soit la même un jour comme l'autre. » La qualité du lait, sa température au moment où l'on fait le caillé, la qualité de la présure, le moment où le fromage est salé, toutes ces causes influent sur le résultat. Tout particulièrement la propreté s'impose avec rigueur, les ustensiles devant être lavés chaque jour dans l'eau bouillante, sans quoi le fromage s'égoutte mal, reste baveux, rancit.

Au dire de Thierry Alix dans ses mémoires manuscrits du duché de Lorraine, rédigés en 1594, les marcaires du val de Munster possédaient les pâturages des hautes chaumes à titre d'amodiation depuis les premières années du quatorzième siècle. Suffisantes autrefois pour l'entretien de la population, la fabrication du fromage et la culture du sol ne peuvent plus nourrir aujourd'hui les habitants de plus en plus nombreux de la vallée. Pourtant il n'y a pas un coin de terre cultivable qui ne soit mis en valeur et auquel les montagnards n'arrachent tout ce qu'il peut donner. A côté des prairies qui occupent les terrains irrigables dans le fond des vallées, des jardins potagers, le chanvre, le seigle, surtout la pomme de terre, occupent les points où la terre végétale ne manque pas, où le soleil donne assez de chaleur. Sur une superficie totale de dix-sept mille quatre cent quatre-vingts hectares, le canton de Munster — avant l'annexion du territoire de Wihr-an-Val — avait deux mille six cent vingt-cinq hectares de prairies irriguées et dix-huit cent quatre-vingt-un hectares de terres arables, champs et jardins, deux mille huit cent soixante-treize hectares de pâturages, sept mille neuf cent soixante hectares de forêts et seize cent soixante-six hectares de terres vagues. Forêts, pâturages et terres vagues occupent soixante-douze pour cent de la superficie totale, les prairies irriguées quinze pour cent, les jardins et les champs dix pour cent seulement. Une année dans l'autre, les prairies cultivées donnent cent vingt quintaux de fourrage contre soixante-dix quintaux sur les terres non irriguées, et l'équivalent de quinze quintaux par hectare sur les hauts pâturages.

Personne ne nous contredira, si nous attribuons au développement de l'industrie du coton une augmentation de bien-être. Je me suis laissé dire que beaucoup de familles, dans la vallée, à une époque encore peu éloignée, ne mangeaient que des pommes de terre de la récolte précédente, en prévision de disettes possibles. On se souvient encore de la disette causée par la récolte manquée de l'année 1816, si mauvaise que le sac de blé se payait de cent à cent dix francs, le sac de pommes de terre jusqu'à quarante francs. Une quantité de gens ne trouva à manger pendant des semaines que des orties et des herbes sauvages. Telle était la misère que beaucoup de familles vendirent leurs biens pour émigrer en Amérique. Maintenant encore, les pommes de terre et le laitage constituent le fond de la nourriture, dans laquelle pourtant la viande entre pour une plus large part. Bien des vieillards parlent du temps où le café était inconnu chez eux. Et, ajoutent-ils, alors on était plus robuste, on avait meilleure santé qu'aujourd'hui, on ne se plaignait pas tant de nerfs faibles :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

schwache erve. Sans doute, nous étions tous plus forts au beau temps de la jeunesse. Déjà Horace, le poète romain, a laissé échapper de mélancoliques regrets sur les jours meilleurs où il fut jeune.

Comme ailleurs aussi, dans la vallée de Munster, le costume ancien s'en va avec les vieux usages. Quoi! les hommes ont été les premiers à changer la coupe de leurs habits. A part quelques têtes grises plus tenaces, ils ne portent plus le grand tricorne de feutre, la capote marron allongée avec boutons de métal, le gilet noir, les culottes grises, les longs bas et les souliers à boucles. Chez les femmes, le costume traditionnel résiste davantage, non seulement pour les vieilles mères, mais encore chez les jeunes filles des familles agricoles. Celles-là conservent, malgré un minois souvent gentil et des yeux agréables, le bonnet noir à huppe sous lequel s'abrite la chevelure dressée au haut de la tête, combiné avec la jupe courte et la camisole qui s'entr'ouvre pour laisser voir un corsage blanc, en toile de ménage faite avec le lin et le chanvre filés pendant l'hiver. Par-dessus le bonnet à huppe, agrémenté de rubans rouges, jeunes filles et grand'mères ont encore, quand il pleut et quand le soleil pique, un chapeau de paille à larges bords, remplaçant avec avantage le parapluie moderne. Les modes françaises, copiées sur des modèles toujours défraîchis



Fileuses de Sondernach. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie

et d'un effet singulièrement fagoté, sont plus l'apanage des ouvrières de fabriques, qui touchent leur paye de quinzaine et ne vivent pas, comme les autres, de l'agriculture et de l'élève du bétail. Sans le chemin de fer, ce grand niveleur, le costume ni les traditions n'auraient pas changé en l'espace de dix années chez les bourgeois du ci-devant val de Saint-Grégoire.

Malgré l'amélioration des conditions d'existence et du bien-être en général, plus d'une famille de fromagers marcaires à Metzeral et à Sondernach a dû apprendre à ses dépens que l'application des nouvelles modes n'arrondit pas son ancien patrimoine. Certains observateurs ont cru pouvoir déduire de la sévérité du costume la sévérité des mœurs. Le costume traditionnel est bien sévère ici certainement, avec ses tons foncés, et les anciens inclinent à reprocher à la jeunesse d'être plus rude, moins sage, moins docile qu'au temps jadis. Affirmer pourtant que la moralité se reflète dans la couleur du vêtement, c'est s'exposer à de surprenantes méprises. Si les jeunes gens de la vallée sont disposés à abandonner à leurs anciens la caractéristique des mœurs sévères, les malins prétendent que le diable n'a parlé de se faire ermite qu'après être devenu vieux. Des témoignages dignes de foi nous montrent les marcaires d'autrefois doués d'une rudesse égale à celle des fromagers d'aujourd'hui, sans que sous le rapport

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moral on constate un changement notable. Peut-être, et à ce propos la dissipation d'anciens patrimoines a sa signification, on se laisse plus facilement aller à la dépense d'un bien acquis au prix de durs labeurs. Mais depuis longtemps, quand il s'agit de conclure un mariage, les parents considèrent, au premier chapitre de la moralité, le montant des apports. Depuis longtemps les familles se transmettent l'usage de n'avoir pas plus de deux héritiers afin de ne pas amoindrir les successions « par un morcellement excessif ». O simplicité des paysans de Metzeral, quels enseignements tu offres aux méditations des sociologistes contemporains!

Malthus aurait pu entendre dans un poêle de paysans à Sondernach des arguments intéressants pour leur théorie de la population. La coutume trop fré-



Poêle de paysans à Sondernach. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

quente de limiter à deux le nombre de leurs enfants a eu pour conséquence, dans l'intervalle de neuf années, d'un recensement à l'autre, une diminution de population sensible dans certaines communes, quoique les familles, moins prévoyantes, se soient augmentées. Les israélites de la région, tous commerçants, se tiennent plus volontiers dans le canton voisin de Wintzenheim, à l'entrée de la vallée. Un édit de l'empereur Maximilien, rendu l'an 1570, interdit aux israélites de demeurer à Munster. Cette défense dura jusqu'à la grande Révolution, qui introduisit le régime de l'égalité civile pour tous les citoyens. Naguère quiconque empruntait de l'argent chez un israélite subissait à Munster l'interdiction du feu et de l'eau, équivalent du bannissement.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chalet de la Schlucht. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La route de la Schlucht. — Grotte du Frankenthal et Fischboedlé. — Orographie des Vosges expliquée au Hohneck.

X

Au-dessus de Munster est le col de la Schlucht, un des points les plus dignes d'être visités dans les Vosges. Élevé à onze cent cinquante mètres d'altitude, il a un accès facile, malgré sa hauteur, par les deux versants de l'Alsace et de la Lorraine. Une magnifique route de montagne y conduit, reliant Munster avec Gérardmer. Au point culminant de la route, on trouve un chalet-hôtel, avec vue sur le versant alsacien, au-dessus de la gorge qui descend dans la vallée de la Fecht. J'aime ce site un peu sauvage. J'y séjourne souvent. L'attrait de la solitude me le rend cher. Pourtant la solitude commence à y manquer pendant la belle saison. Pour en jouir, il faut alors se retirer sur les escarpements d'alentour ou dans les sombres forêts des gorges environnantes. En été, les visiteurs font foule au chalet. Nulle part vous ne rencontrez une plus grande affluence de touristes, ni au cirque de Gavarnie dans les Pyrénées, ni à la chute du Rhin à Schaffhouse, ni au Giesbach de l'Oberland bernois. Aucun passage des Vosges ne mérite d'ailleurs une égale attention pour la hardiesse de l'exécution ou pour la grandeur du paysage.

La route de la Schlucht mesure une longueur totale de trente-deux kilomètres, dont dix-sept jusqu'à Munster et quinze jusqu'à Gérardmer, dans les deux directions opposées, à partir de la frontière où s'élève le chalet. Gérardmer étant à six cent soixante-cinq mètres au-dessus de la mer, la pente moyenne du versant lorrain est de trente-deux millimètres par mètre, contre quarante-cinq millimètres sur le versant alsacien, où Munster occupe l'altitude de trois cent soixante-quinze mètres. Bien entendu, il s'agit ici de pentes moyennes, non d'un maximum qui dépasse sur certaines sections soixante millimètres par mètre, du côté de l'Alsace. Cela nous rappellerait au besoin un fait connu de tout

[1] 1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

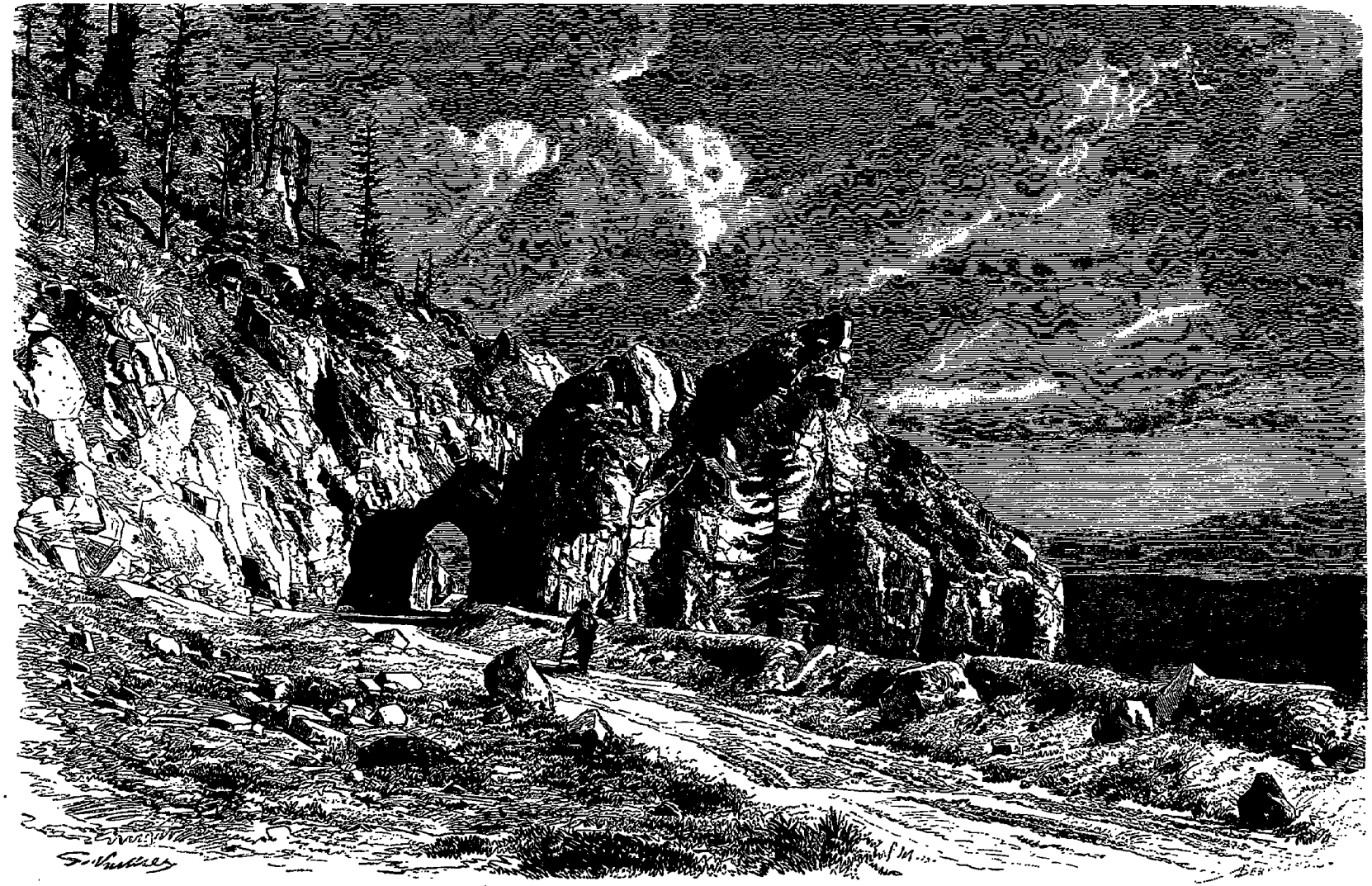
le monde, à savoir que le versant alsacien des Vosges est beaucoup plus rapide que le versant lorrain. Au point où la route franchit le faîte, les montagnes se dépriment, comme pour inviter au passage. A droite et à gauche, le Hohneck porte sa tête à plus de deux cents mètres d'élévation verticale au-dessus du col, le Tanneck à cent cinquante mètres. Jusqu'à l'achèvement de la route, en 1860, le passage s'effectuait par un méchant petit chemin raboteux, à peine praticable aux bêtes de somme, avec des charges légères, ou bien encore au moyen de schlittes pour l'exploitation des bois. Des escarpements à pic, des précipices profonds, des rochers croulants et des coulées de pierres éboulées, tels ont été, avec les forêts et les torrents, les obstacles que l'art et la main de l'homme ont vaincus, pour dérouler sous nos regards une voie large, facile et gracieuse, enlaçant la montagne longtemps rebelle entre ses replis et se dressant par-dessus les abîmes. Aujourd'hui, plus de difficultés qui entravent les communications et les transports d'Alsace en Lorraine ou de Lorraine en Alsace. S'il se présente un torrent, la route défie ses eaux tumultueuses et les franchit d'un saut sur des ponts solides. Si les monts opposent des flancs trop abrupts, elle s'y accroche en s'allongeant sous forme de lacets multiples comme les replis d'un serpent. Vallées, villages, usines, lacs, rivières, pâturages, landes, cultures, prairies et forêts apparaissent, se suivent et s'étagent tour à tour sur son parcours jusque dans la région des nuages.

Des nuages, on n'en a que trop souvent au chalet, au grand détriment de la vue. Sous ma fenêtre, quand ils nous enveloppent, les nuages ont toujours l'air de monter, comme aspirés du fond de la gorge au haut du col, à l'état de vapeurs tantôt légères, tantôt pesantes. Ces vapeurs ou ces brouillards, qui jettent sur le paysage un voile gris ou blanchâtre, se dissipent toutefois aussi vite qu'ils viennent. Quand un rayon de soleil les atteint et les traverse, le coup d'œil devient ravissant : l'aspect de la Schlucht, ordinairement sévère, s'égaye d'un sourire sous sa lumière vivifiante. Plus de tons gris dont l'impression attriste, mais le contraste des sombres forêts de sapins noirs avec le vert tendre des pâturages, qui se dessinent comme de petites îles dans les bois, sur les points où la pente de la montagne s'adoucit ou s'arrête. De ma fenêtre j'aperçois les pâturages du Gaschnei et la prairie du Redliwassen. Le profil de l'autre versant de la grande vallée se dessine depuis le Kahlenwassen jusqu'au Stauffen, tandis que sur la gauche se dressent les hauts escarpements de la Schlucht, avec des bois de hêtres dans les parties moins abruptes. La verdure de ces hêtres offre une nuance intermédiaire entre le vert tendre des surfaces gazonnées et la teinte sombre des sapins. Au pied des escarpements à pic qui bordent la route, dans chaque couloir descend un éboulement de pierres grises, d'une couleur pareille à la roche des escarpements. A la surface des rochers, l'eau suinte et brille comme des diamants à chaque rayon de soleil.

Pour mieux voir le tracé de la route, il faut monter au Kruppenfels, rocher élevé qui surplombe la gorge de la Schlucht à cent mètres au-dessus du chalet; ou bien encore, on ira au grand Wurzelstein, qui domine de vingt mètres le Kruppenfels. Tous les lacets du versant alsacien sont visibles depuis ces deux points jusqu'à l'Eck, au-dessus de Sulzeren. Sur le versant lorrain, les points intéressants de la route se révèlent au tunnel de la Roche-du-Diable et au sommet de la tête de Balverche. Chacun de ces points nous montre un tableau différent et de nouvelles scènes. Chacun mérite une visite particulière. C'est une journée de marche pour un piéton de moyenne force. Un petit sentier conduit du chalet au Kruppenfels, à travers des bouquets de hêtres, en serpentant le long des nouvelles bornes frontières. Formé d'escarpements étagés les uns au-dessus des autres, coupé de buissons et couvert d'arbres sur ses gradins successifs, le Kruppenfels présente à sa cime un amas de blocs épars et disloqués, à teinte grise, rongés à la surface par une végétation de lichens. La vue embrasse, du haut de ces blocs, la partie supérieure de la petite vallée, depuis Munster, dont les clochers et les maisons sont parfaitement visibles. On aperçoit aussi Stosswihr et Ampfersbach, avec une blanche église et des étendages de toile, encore plus blancs, sur le fond des prairies du Schmelzwassen. Le bassin de Munster semble ouvert plus largement qu'il ne le paraît du fond de la vallée. Au-dessus de Munster se montre le Schloswald avec sa tour ruinée et son parc; plus en avant, la Hohlandsburg, dont le soleil couchant fait reluire les murs. Puis, en montant au-dessus de la Fecht, le Stauffen aux pentes abruptes, le Kahlenwassen avec ses chaumes à nu, les lignes de faîte entre la vallée de Wasserbourg et les ramifications de la Grande Vallée jusqu'au Hohneck, toutes parfaitement dessinées. A gauche et au-dessus de Munster, vous voyez les montagnes de Hohroth et les Hautes-Huttes, plus dénudées encore que les chaumes du Kahlenwassen et où les champs cultivés tendent à envahir presque toute la surface du sol. Le Rhin, le massif du Kaiserstuhl, la chaîne de la Forêt-Noire, s'estompent dans le lointain et ferment l'horizon.

Les deux Wurzelstein, le grand et le petit, se dressent plus loin sur le rebord des pâturages. Le grand Wurzelstein, appelé Haut-Fourneau par les montagnards lorrains, s'élève comme une cheminée gigantesque au-dessus du niveau des chaumes. La tête de ce monolithe, que la foudre accable souvent de ses coups, comme attirée par la pointe d'un paratonnerre, présente maintes fissures. La tradition veut que les sorcières de la vallée s'y donnent rendez-vous, certaines nuits, comme au Honac. Elles y viennent, disent les pâtres, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, chevauchant à travers l'espace sur leurs manches à balai. Satan en personne est là pour les attendre à l'heure de minuit, après avoir transformé d'un coup magique la plate-forme du rocher en une immense

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Route de la Schlucht. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salle de fête. Après l'orgie, sorcières et démons dansent des rondes, qui se prolongent jusqu'à l'aube annoncée dans la montagne par le premier chant du coq. Bien des fois, la nuit, quand le vent murmure, hurle ou siffle là-haut, les montagnards croient entendre des répétitions des scènes de la veille de Walpurgis au Brocken :

Sieh die Bäume hinter Bäumen,
Wie sie schnell vorüber rücken,
Und die Klippen, die sich bücken,
Und die langen Felsennasen,
Wie sie schnarchen, wie sie blasen[1].

Puis le chœur des sorcières répondant :

Es trägt der Besen, trägt der Stock
Die Gabel trägt, es trägt der Bock :
Wer heute sich nicht heben kann,
Ist ewig ein verlorner Mann....
Und wenn wir um den Gipfel zieh'n,
So streichelt an dem Boden hin
Und deckt die Heide weit und breit
Mit eurem Schwarm der Hexenzeit[2].

Moi-même, j'ai grimpé au haut du Wurzelstein sans y rencontrer de sorcières. J'y suis resté longtemps à admirer le paysage admirable qui se déroulait devant moi. La vue s'étendait jusqu'au Rhin brumeux. Sous mes pieds s'ouvrait un pâturage avec sa réserve de prés fauchés pour les mauvais temps de l'automne, quand tombent les premières neiges. Autour du pâturage s'étendait un rideau de sapins. Tout cela constitue le chaume du Nishmein. Le pâturage nourrit une dizaine de vaches, qui broutaient, pendant que le vacher, jeune gars de dix-huit ans, chantait un air en complainte. Il vint s'asseoir auprès de moi et me dit combien le marcaire du faîte, au-dessus du grand Wurzelstein, était plus heureux, parce que ses vaches pouvaient pâturer sur un terrain uni comme un champ, sans rochers ni précipices. Tandis que j'examinais la plaine avec ma lunette d'approche, il me demanda la permission de regarder aussi par ce verre. Quelle fut sa surprise de voir les gens moissonner dans les sciglières de Hohröth, et qui paraissaient si près, disait-il, qu'on devait presque reconnaître chaque personne. Émerveillé et charmé, le pâtre devint plus communicatif. Comme je l'interrogeai sur les traditions du pays, il me raconta qu'il savait toutes les histoires du vieux temps, entre autres celle des nains du Kerbholz et celle des anneaux fixés aux escarpements de la montagne.

Autrefois, alors qu'une vaste mer s'étendait à la place de la plaine d'Alsace, dit le jeune vacher, il y avait contre la paroi des escarpements des anneaux servant à attacher les navires qui naviguaient sur cette mer intérieure. Au dire de quelques montagnards, il reste encore de ces anneaux. Je demandai au garçon d'aller me les montrer. Lui-même, malheureusement, ne les avait jamais vus, mais son père, ou le père du grand-père, cela s'entend. Quant aux nains du Kerbholz, ils existeraient également encore. Ce sont les amis des marcaires. Après le départ des pâtres chrétiens, ils remplacent ceux-ci dans les censes abandonnées et y amènent leur bétail afin de se livrer, à leur tour, à la fabrication des fromages, ni plus ni moins que les gens baptisés. Leurs petites vaches laitières paissent des herbes aromatiques, dans des pâturages fabuleux, à l'abri des neiges, jusqu'à la Saint-Georges, au printemps suivant, où il faut recéder la place aux marcaires ordinaires, pour la saison d'été pendant laquelle les nains se retirent dans les souterrains de la montagne. Depuis un temps immémorial, les censes à fromages du Kerbholz sont ainsi alternativement exploitées par les nains et par les hommes. Fort bons d'ailleurs, les nains descendent souvent la nuit dans la maison des pauvres gens et déposent sur la table une partie de leur provision de fromage pour la nourriture de la famille.

Autour de Wurzelstein, mon pâtre me montre, en prenant un air mystérieux, la victoriale à fleur jaune pâle, plante officinale bien connue, à laquelle les habitants des Vosges supérieures attribuent une vertu spéciale pour conjurer l'influence funeste du diable sur le bétail. Cette herbe a de plus la vertu d'arrêter les écoulements de sang par son application sur les blessures. Les montagnards munstériens la nomment *Nini haemeler*. Elle pousse spontanément dans toute la région des Hautes-Vosges, entre le Rothenbach et le lac Noir. On la cultive aussi dans les jardins pour porter sa racine bulbeuse comme amulette contre les maléfices. Deux espèces distinctes servent d'ailleurs à cet usage. Outre la victoriale longue, *Allium victorialis*, qui fleurit dans les escarpements du Wurzelstein, au mois de juillet, et désignée sous le nom populaire de *Nini haemeler* ou *Neun Hemdelein*, il y a la victoriale ronde, *Gladiolus communis*, en allemand *runde Siegwurz* ou *runde Allermanns-Harnischwurzel*, signifiant vainqueur des maléfices ou cuirasse ronde contre les traits empoisonnés du malin esprit, à fleurs rose carmin, cultivée dans les jardins et originaire du midi. Le nom de *Neun Hemdelein* ou *Nini haemeler* vient des tuniques desséchées des bulbes, que nos montagnards comparent à neuf chemises superposées, car ordinairement la bulbe a neuf tuniques mortes avant d'arriver aux tuniques fraîches. Dans les bruyères environnantes vient aussi la camarine, *Empetrum nigrum* ou *Rauschbeere*, buisson à baies noires, à petites fleurs dioïques roses ou blanches, à saveur douceâtre, légèrement acidulée, susceptible de fermentation vineuse. Les baies globuleuses de la camarine ont la réputation d'enivrer, de donner des

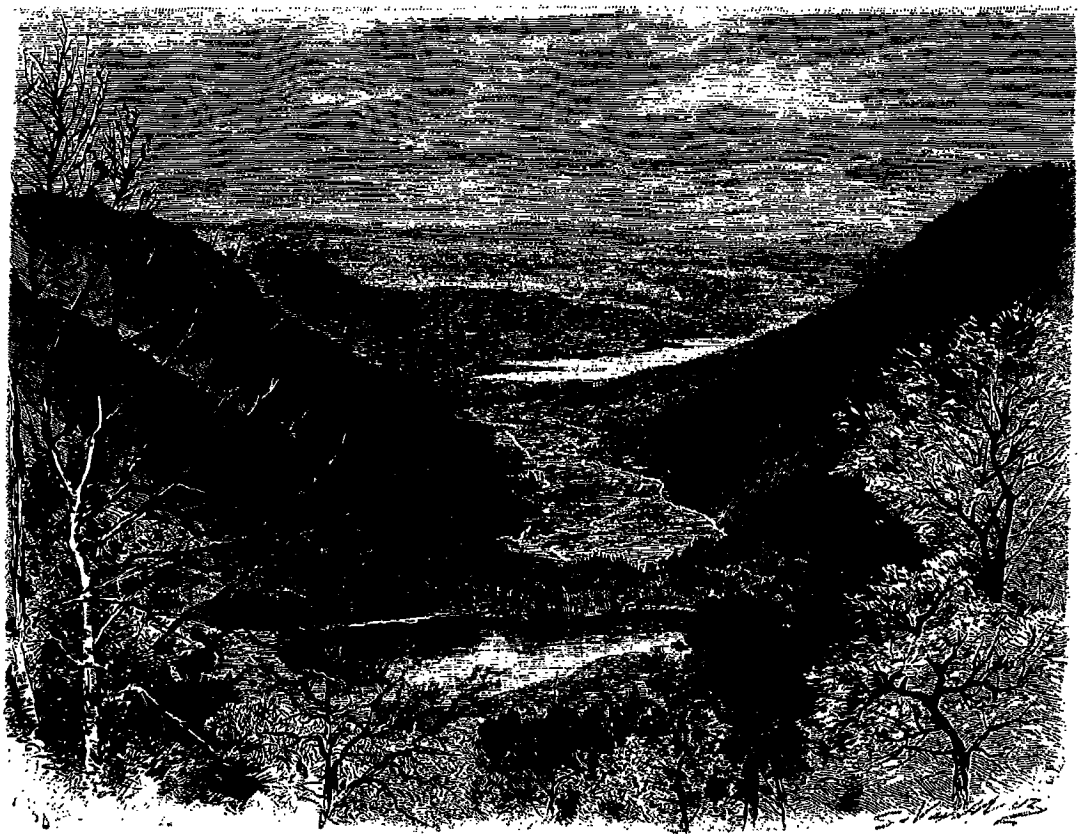
1. Vois les arbres derrière les arbres, comme ils passent rapidement, et les écueils qui se baisent, et les longs nez de rochers, comme ils ronflent, comme ils soufflent.

2. Le balai porte et le bâton, la fourche porte et le bouc ; celui qui ne peut se tenir aujourd'hui est à jamais un homme perdu.... Et si nous tournons autour de la cime, glissez le long du sol, et couvrez la lande en long, en large de votre essaim de sorcières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux de tête et des vertiges, défaut que je ne leur trouve pas en les goûtant ici.

Le rocher du Tanneck, marqué avec la cote douze cent quatre-vingt-seize mètres sur la carte de l'état-major, atteint une altitude supérieure à celle du Wurzelstein et domine le lac de Daaren, parfaitement visible depuis son sommet. C'est un amas de blocs éboulés provenant d'une aiguille de granit sous l'effet de la gelée, de la foudre et des intempéries. Plus haut et toujours sur la crête, les rochers également dénudés du Gazon-Martin atteignent l'élévation de treize cent six mètres, point culminant des hautes chaumes et de toute la région des Vosges au nord de la Schlucht. Depuis le Tanneck jusqu'au-dessus du lac Blanc, plus d'arbres sur la ligne de faîte, plus même de buisson de hêtre. Des essais de reboisement tentés au-dessus du lac Blanc n'ont pas réussi, à cause de la violence du vent et de l'abondance des neiges, qui empêchent les jeunes plants mal abrités de grandir. Pour reboiser cette région trop exposée, on ne pourra que progresser par petites étapes, à partir des bois déjà formés ou des dépressions à l'abri des tourmentes et des grands vents. Les tourmentes, les tempêtes de neige ne sévissent que trop souvent sur ces



Vallée des lacs (voy. p. 182). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

hauteurs et avec une extrême violence. Une inscription sur la pierre de Jean et Marie en fait foi. Cette pierre a été dressée sur la ligne de faîte, au bord du chemin de Sulzeren au Valtin, près du Tanneck, à la mémoire de deux enfants, frère et sœur, surpris et ensevelis ensemble par un ouragan de neige. Pauvres petits! Nul ne passe là sans leur donner un souvenir de compassion. Plus d'un homme aussi a péri dans la neige, sur le même passage, en faisant la contrebande du tabac ou de l'eau-de-vie. Près du Gazon-Martin ou Gazon-de-Fête, vous trouvez des tourbières sillonnées de fossés remplis d'eau et exploitées par moments sur plusieurs mètres d'épaisseur. Le chemin du Valtin passe à côté de la cense du Tanneck, située un peu à l'écart sur le versant lorrain, où descend un ruisseau, affluent de la Meurthe. On met une heure pour venir de la Schlucht au Tanneck, trois heures jusqu'à l'hôtel du lac Blanc, en marchant bien et en demeurant au-dessus des précipices qui dominent successivement le Daarenweyer, le Forellenweyer, le lac Noir et le lac Blanc. Tout le parcours est jalonné par les bornes frontières entre l'Alsace et la France, dont l'aspect donne des serrements de cœur : *Sunt lacrimæ rerum!*

Pour bien voir la route de la Schlucht du côté de la Lorraine, on ne peut faire mieux que de descendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du chalet-hôtel à Gérardmer. De ce côté, elle reste plate jusqu'au Collet, à deux kilomètres de la frontière. Elle passe dans l'intervalle à côté de la source de la Meurthe, dont les eaux s'écoulent au Valtin, sur le chemin de Nancy, après être venues des flancs du Hohneck. A cinq kilomètres surgit la Roche-du-Diable, percée d'un tunnel pour livrer passage à la voie jusqu'au pont de la Vologne et au Saut-des-Cuves. On ne voit plus le diable sur le rocher, mais on embrasse d'un même regard du sommet de cet escarpement, le seul à signaler sur le versant lorrain, les deux lacs de Longemer et de Retournemer. Tout le bassin qui s'étend devant vous est vert, du vert sombre des sapins, avec des gazons au fond et des prés, où s'aperçoivent quelques fermes aux murs blancs, éparses autour des deux lacs, dont les eaux bleues, limpides, transparentes, paisibles, reflètent comme un miroir tout le paysage avec une pureté et une netteté incomparables. Sur les bords de la route, de grands sapins atteignent des dimensions énormes, droits comme des fûts de colonnes, avec de longues barbes de gnomes blanches ou vertes. Plus près de Retournemer, il y a des hêtres non moins vieux, non moins grands que les sapins. Quantité de troncs dessèchent encore sur pied ou jonchent le sol de la forêt, morts de vieillesse ou renversés par les orages, sans que personne les utilise. Après la Roche-du-Diable, la route de la Schlucht passe au-dessus du lac de Longemer, toujours sous bois, descendant jusqu'à la croisée de la route de Gérardmer au Valtin, jusqu'au pont de la Vologne au Saut-des-Cuves. Au Collet, qui est distant de deux kilomètres du chalet, aboutit aussi la route forestière de Retournemer, laquelle monte sur le flanc gauche du bassin et se croise avec le chemin de la Bresse par la Colline de Vologne. Un autre chemin, appelé je ne sais trop pourquoi le Chemin des Dames, raide et raboteux, conduit également du Collet au lac de Retournemer, plus court que la route forestière. Quelles charmantes promenades sur tous ces chemins pendant les beaux jours d'été ou d'automne !

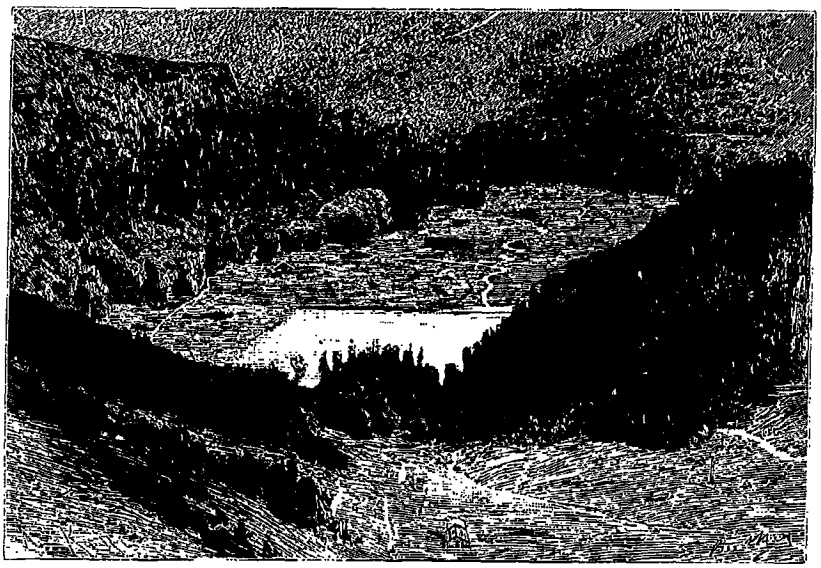
Sur le versant alsacien, de l'autre côté, la route, avant la traversée du tunnel, laisse sur la droite un piton rocheux. Le piton domine le passage. Un couloir étroit, entre ce piton et le tunnel, se précipite dans la gorge de la Schlucht. Au delà du tunnel apparaît un second piton, puis vient une plate-forme où la voie semble presque surplomber la gorge. Lorsque la route abandonne les escarpements, elle s'engage dans les forêts de l'Altenberg. Elle décrit une série de lacets étagés les uns au-dessus des autres, variant à tout moment les points de vue. Là où le terrain adoucit sa pente et s'aplatit, des gazons remplacent le bois, sans pourtant occuper plus que le fond facilement irrigable des vallons latéraux. Chaque gazon porte sa ferme et nourrit un nombre de vaches proportionné à son étendue. Sur le parcours de l'Altenberg, la route ressemble à un ruban blanc tail é dans un pan de mur. Ce ruban se dessine au-dessus de Sulzeren, où la route apparaît comme suspendue et pareille au commencement d'une muraille d'enceinte. Avant d'arriver à l'Eck, il y a un espace formé de landes, de rocailles avec des bruyères et de maigres pâtures. C'est sur la gauche, toujours à la descente. Sur la droite, à l'exposition du midi, quelques bois de châtaigniers, les plus élevés de l'Alsace, couvrent le versant au-dessus d'Ampfersbach. Le fond de la vallée au Schmelzwassen présente dans la prairie des étendages pour le blanchiment de la toile. Un ruisseau serpente aussi à travers la prairie, bordé par une lisière d'arbres.

Sulzeren, qui nous ramène à trois kilomètres de Munster, se tient dans l'étranglement d'une vallée latérale ; le lac Vert et le cirque du Forellenweyer occupent les parties supérieures. Ses maisons, son clocher rouge, ses fabriques, se groupent à la file, comme ils peuvent, dans un espace trop étroit, où le torrent et la grande route leur disputent la place. Quelques-unes de ces maisons ont des toits de chaume moussus. Les montagnes qui dominent le village jusqu'à Hohröth et aux Hautes-Huttes contrastent par leurs flancs dénudés avec l'aspect verdoyant et l'exubérante végétation de leur base. Peu ou point d'arbres là-haut. A peine quelques petits bouquets de pins, par-ci par-là, entre les amas de pierres grises et les fougères sèches. Dans la gorge qui monte vers le lac Vert, la forêt redevient plus touffue. Les gens de Sulzeren, tous réformés piétistes, plus attachés aux pratiques religieuses que leurs voisins de Sondernach et de Metzeral, montrent dans cette forêt une énorme dalle rocheuse, la pierre de la confession, où leur pasteur faisait le prêche et donnait la communion pendant l'invasion des Suédois et la guerre de Trente Ans. Cette guerre, funeste pour l'Alsace, a laissé dans la vallée des souvenirs terrifiants. Maintes fois pendant sa durée, la population consternée s'est enfuie dans les bois. On ne cultivait plus la terre, parce qu'on savait que le cultivateur ne ferait pas la récolte. Le bétail s'était réduit à une seule vache, cachée par ses propriétaires dans une étable isolée au milieu de la forêt et qui devint la souche de la race bovine indigène. Une maison en construction resta pendant dix ans avec les quatre murs, exposés aux intempéries, sans être achevée à cause de la guerre. Des familles entières affolées par la terreur ont vécu pendant des semaines dans les forêts de l'Altenberg en se nourrissant uniquement de racines et de baies sauvages.

Que d'histoires émouvantes nous aurions à redire de par le pays, si le temps, la place et la patience nous permettaient de prêter l'attention voulue aux souvenirs attachés à chaque site! En me montrant, devant le tissage Immer, une maison au millésime de 1557, le pasteur de Sulzeren signale ce bâtiment comme le plus ancien du village. Les Suédois y avaient installé une boucherie et une boulangerie, pendant qu'ils établissaient sur les cimes du Hohneck, en 1636, des travaux de fortifications contre le duc de Lorraine. Alors les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants, quoique luthériens, ne demeuraient pas tranquillement chez eux. Témoin le fait de deux familles réfugiées dans une grande caverne des Schlupfelmatten : les mères accouchèrent à la fois dans la nuit de Noël, l'une d'un garçon, l'autre d'une fille, qu'on enveloppa, à cause du froid, dans un même manchon de fourrure, et qui plus tard se marièrent ensemble. Dieu merci, la guerre même est devenue aujourd'hui moins horrible, grâce à l'adoucissement des mœurs. Par le beau temps, les voitures se succèdent sur la route de Sulzeren à la Schlucht, où d'ailleurs il n'y a plus de retraite inaccessible. A ces hauteurs, les beaux jours se prolongent bien avant en automne. Quand un voile pesant de brouillards recouvre la plaine, le soleil règne souvent sur la montagne. Ses rayons sont encore si chauds au mois de novembre, que les cultivateurs travaillent au grand air en manches de chemise, à Sulzeren comme aux Hautes-Huttes. Pour le moment toutefois, au chalet de la Schlucht, le soleil ne nous gêne pas. Je vous écris cela au plus fort d'un violent orage. Retiré dans ma petite chambre, j'ai regardé d'abord la pluie tomber, les éclairs sillonner de leurs feux rapides, retentissants, le tracé de la route par où vous viendrez demain. Le chalet, construit solidement, avec ses fortes murailles en pierres, permet d'attendre sans souci la fin de l'orage. Spacieux et de forme élégante, ce gîte a un étage en bois, avec caves et cuisine au sous-sol. De légers balcons ornent ses faces à l'étage supérieur. Ses chambres sont élevées et assez nombreuses pour recevoir une vingtaine de voyageurs, même plus, en cas de besoin. Au mois d'octobre de l'année terrible, en 1870, j'y ai passé une nuit pluvieuse avec tout un bataillon de gardes mobiles du Haut-Rhin, envoyés là-haut



Lac de Retournemer. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

pour défendre le passage contre les Allemands, qui ne s'y hasardèrent pas.

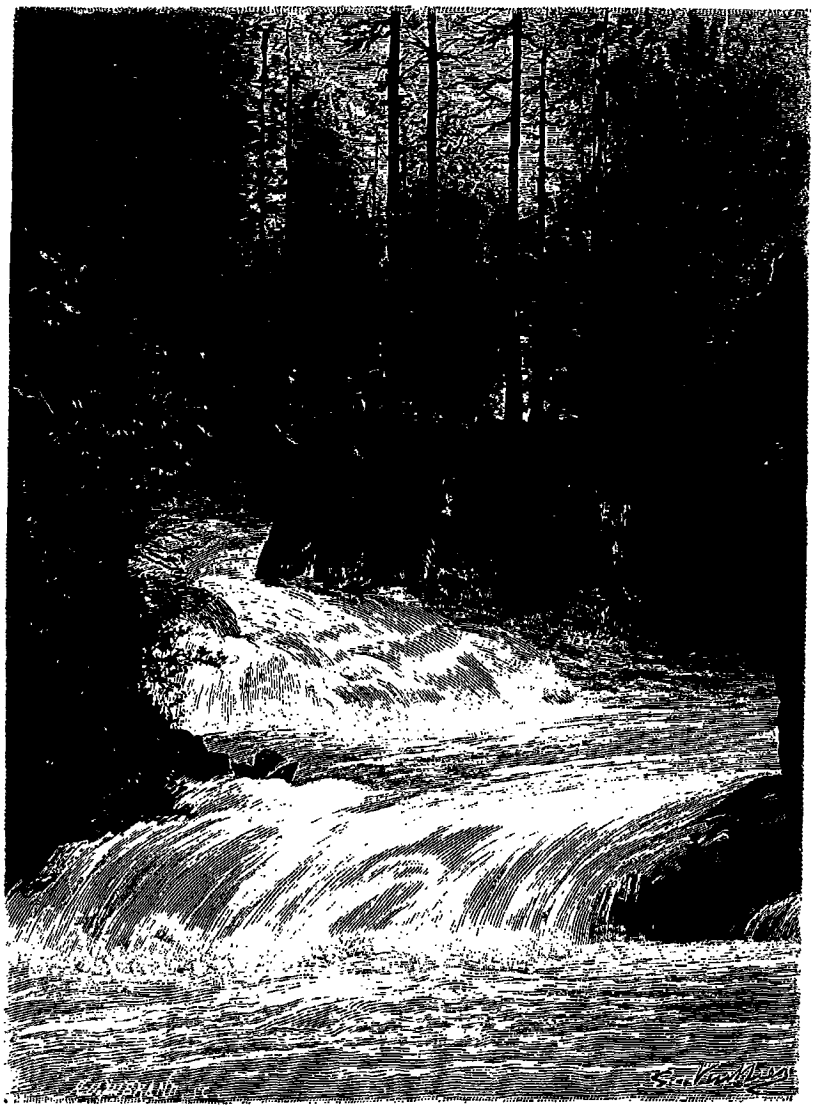
XI

Personne ne reste à la Schlucht deux jours de suite, sans aller voir le lever du soleil au Hohneck. Ce n'est pas que le lever du soleil au Hohneck offre des particularités à lui propres. Mais ce spectacle rentre dans le programme obligé d'une tournée dans nos montagnes. Si je vous y conduis, nous admirerons certainement une scène de la nature toujours belle. Vous me permettrez à la même occasion quelques explications sur l'orographie de la chaîne des Vosges, à leur place sur ce point central où le relief du pays s'étale au regard mieux que n'importe ailleurs. En effet, la cime du Hohneck forme le point culminant du massif central de ce système de montagnes. Les principaux cours d'eau de la contrée, la Meurthe et la Moselotte, la Fecht et la Thur, naissent sur ses flancs pour couler dans les quatre directions de l'horizon. Son rôle dans les Vosges, au point de vue de la géographie, est analogue à celui du Saint-Gothard dans les Alpes, d'où descendent également, dans des directions opposées, le Rhin et le Rhône, le Tessin et la Reuss. Quoique moins élevé que le grand Ballon, le Hohneck a plus d'importance à raison de sa position centrale.

Quand on aborde le Hohneck du côté de la Schlucht, par le sentier de la ligne frontière, à travers les bois de hêtres, sa cime gazonnée, et sans le moindre buisson, paraît arrondie mollement. Ses flancs ne présentent pas de profondes entailles sur les deux versants de l'Alsace et de la Lorraine. D'une part s'ouvre d'abord la gorge rocheuse du Frankenthal avec ses escarpements à pic, puis le cirque de Wormspel, où la neige s'accumule parfois en quantité telle, qu'elle persiste d'un hiver à l'autre, à côté des pointes aiguës

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Spitzenkœpfe. Sur la pente lorraine, au-dessus de la Bresse, le petit lac de Blanchemer étale ses eaux tranquilles, transparentes comme un miroir, au fond d'un bassin arrondi en coupe, tout tapissé par une forêt de hêtres au feuillage vert tendre. Quelques-uns des précipices qui s'ouvrent subitement sur le pourtour de la grande montagne donnent le vertige. Il est dangereux de s'y aventurer la nuit ou par les brouillards si fréquents à cette hauteur. Le massif du Hohneck se compose exclusivement de granit. Sous le rocher qui surplombe le chalet du Wormspel, les botanistes recueillent le *Rhodiola rosea*, le *Silene rupestris*, la *Saxifraga aizoon*, le *Sedum annum*, d'autres espèces rares de notre flore vosgienne, que j'ai retrou-

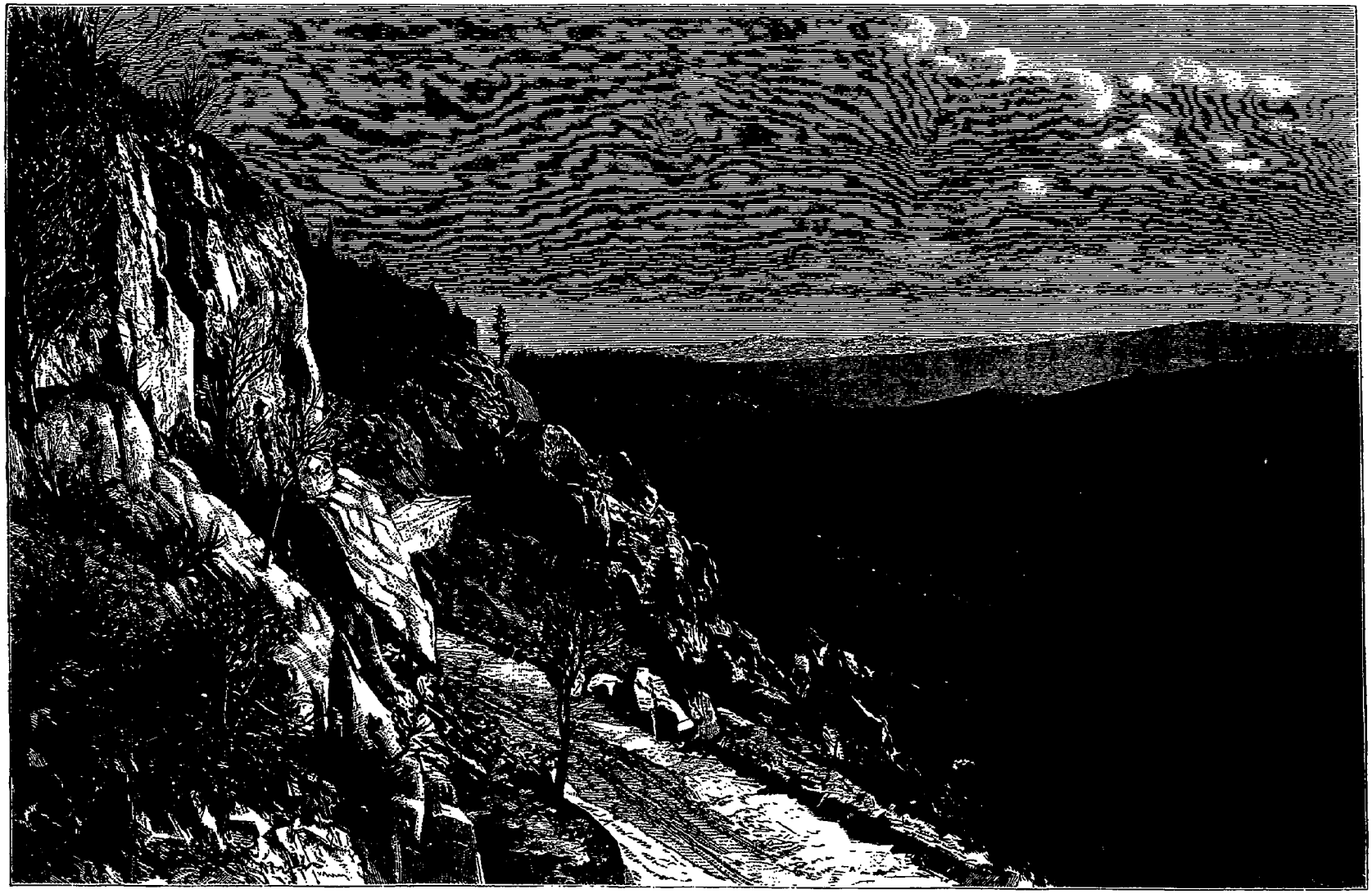


Saut-des-Cuves (voy. p. 182). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Poulet

vées aussi, non sans surprise, dans une gorge du cap Nord, à l'extrémité de l'Europe, sur les bords de l'océan Glacial. Après la fonte des neiges, le gazon à nuance olivâtre, tendre et moelleux au toucher, qui forme les hauts pâturages, se couvre littéralement d'anémones alpines aux blancs pétales. Ces fleurs s'épanouissent encore dans les anfractuosités neigeuses et humides jusqu'au mois d'août, quand dans les alpages leur tige desséchée, surmontée d'une boule de ligaments frisés de couleur poussière, semblable à la tête échevelée d'une mendiante, couvre le gazon, jonché aussi de tiges raides et lisses de nardus, que les vaches arrachent en paissant et que le vent balaye.

Ce matin le temps était peu sûr pour tenter le tour du Hohneck. Un ciel chargé de lourds nuages, avec quelques bandes rouges du côté du levant, un calme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Col de la Schlucht (voy. p. 182). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

menaçant dans l'air et des gouttes de rosée tombant dru, tout cela ne présageait pas une bonne matinée. Mais rien n'est ennuyeux comme d'attendre un temps meilleur, quand on a décidé de sortir. Aussi, ne nous souciant pas de nous morfondre à ne rien faire, partons-nous au saut du lit malgré le brouillard, pour grimper vite à travers le bois de hêtres, au-dessus du chalet de la Schlucht, par un sentier humide. Dans les observations sur les précipitations d'humidité, les météorologistes ne tiennent pas tous assez compte de la quantité d'eau fournie par la rosée. Cette quantité me semble considérable, ici du moins. Je lui attribue la cause de la plus grande humidité de l'atmosphère des forêts. En arrivant devant la cense fromagère du Lundenbuhl, d'épais brouillards s'élevaient du fond de la vallée. Je frappai à la porte. Personne ne répondit d'abord. Les pâtres dormaient. Nous n'en ouvrîmes pas moins, bien fâchés d'éveiller les dormeurs; mais nous avions besoin d'être renseignés sur le sentier du Hohneck au Frankenthal. Ces gens se levèrent et dirent que le sentier se trouvait dans les escarpements sur le flanc du Hohneck. Pour trouver la grotte même du Frankenthal, le plus sûr serait de s'adresser au marcaire voisin. Merci et pardon, les amis, pour avoir interrompu votre sommeil!

Quel brouillard pourtant, juste ciel! On ne voyait pas à dix pas devant soi, tellement les vapeurs étaient épaisses. Tous les nuages du monde semblaient tombés sur le Hohneck. Un chrétien ne doit pas s'exposer en un pareil milieu. Vous savez les maudits tours que les nains des brouillards s'amusent à jouer aux promeneurs égarés dans les escarpements de cette montagne. Méchants farfadets, bien des fois, j'ai cru les entendre ricaner dans la cheminée des chalets, mêler leur voix moqueuse à la plainte du vent, pendant que les gens au dehors perdent leur chemin dans l'obscurité. Combien je préfère aux génies du brouillard leurs cousins du Kerbholz, qui portent les fromages de leur fabrication aux montagnards pauvres. Peste, qu'allons-nous faire? Le Frankenthal s'ouvre au bas d'une gorge profonde, resserrée entre les escarpements du Hohneck et ceux du Montabbey. Ces escarpements s'abaissent droit devant nous sur une profondeur d'environ deux mille pieds. Et pas de fond visible à travers les bouffées humides qui nous fouettent le visage. Descendre là dedans, sans un être vivant pour nous soutenir en cas de chute, cela n'est pas prudent. Des alpinistes prudents remettraient la partie à un autre jour. L'an passé, au Hohneck, me trouvant seul pour aller dans la vallée de Wildenstein, j'ai marché pendant une heure au milieu du brouillard, sans y voir plus clair, sinon pour constater après cette marche d'une heure que j'étais revenu devant le poteau indicateur du départ. Mais aujourd'hui nous sommes à deux, pas seul en conséquence. Coûte que coûte, il nous faut notre grotte au Frankenthal. N'avons-nous pas toujours notre mot de ralliement pendant nos longs séjours dans les Alpes pour mesurer le mouvement des glaciers? Jamais en arrière! disons-nous comme un Stuart. En avant donc, et descendons.

Un étroit sentier, non pas un sentier, mais une simple piste par où des hommes ont passé, où les vaches des alpages n'osent placer leurs pieds, tant la pente est raide, est actuellement le seul point accessible du couloir qui descend dans le Frankenthal, entre les précipices qui bordent la gorge. Le point de départ se trouve dans une dépression du plateau, entre le Hohneck et le Montabbey, juste en face d'un nouveau poteau indicateur placé par le Club alpin. La piste va en lacets, tantôt à droite, tantôt à gauche, sur des parois de rochers et des éboulis. A mi-hauteur jaillit une forte source. Plus bas, nous voyons la brume s'éclaircir. Quelques instants encore et nous embrassons d'un coup d'œil tout le plafond de la gorge, sans être gênés par une seule bouffée de vapeur à l'état vésiculaire ou autre. Tout le brouillard est monté au-dessus de notre tête, pour former calotte au rebord des escarpements. Vu de la plaine, le Hohneck paraît alors perdu dans les nuages. Quant au Frankenthal, il s'allonge dans un bassin en forme de cirque. Les parois du cirque sont formées par des précipices granitiques, étagés les uns sur les autres, par lesquels nous venons de descendre. Le débouché semble barré par d'énormes blocs, avec une digue de décombres, en partie gazonnée, en partie envahie par des buissons. Au centre du bassin, il y a une mare d'eau avec des joncs et des sphaignes. C'est un fond tourbeux, provenant d'un petit lac, formé par une moraine et à peu près comblé maintenant. Devant la moraine se déploie une forêt de sapins, dont la sombre verdure contraste avec les tons clairs du pâturage. Des rochers de granit gris émergent çà et là, au milieu du gazon que sillonne un filet d'eau limpide, un mur circulaire en pierres sèches marque une réserve de prairies à faucher, où le bétail ne pâture pas. Sur la lisière du bassin, avant les sapins, des bouquets de hêtres. Sur le côté droit, une ancienne cense en ruine. Tout à côté, un chalet nouvellement construit. Charmant tableau, en somme, tout ce site.

N'apercevant personne, pas même une vache remuant dans le pâturage, nous entrons dans la cense. Le marcaire est levé. Il a la visite d'un camarade du Schaefferthal qui vient de fêter la kilbe à Stosswihr. Tous deux dégustent force rasades d'eau-de-vie.

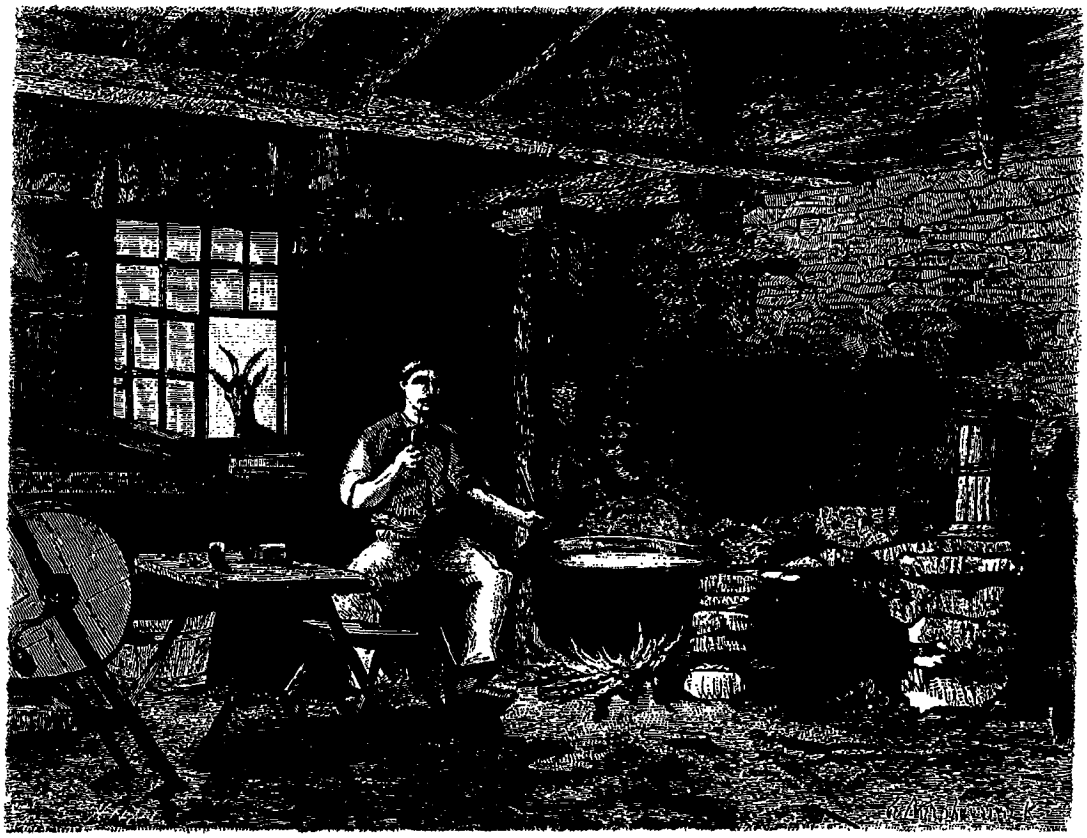
« Bonjour, les gens. Nous voulons voir la grotte. L'un de vous pourrait nous y mener?

— Oui. Le marcaire du Schaefferthal va justement rentrer chez lui. Il vous conduira en montant. »

Ainsi dit, ainsi convenu. Nous nous remettons en chemin aussitôt après avoir serré la main du marcaire Fritsch. Nous montons par les rochers au-dessus de la cense. J'aurais bien voulu descendre d'abord au Rothried, autre bassin de prairie étalé au milieu des bois sur une terrasse inférieure, favorablement placé pour la construction d'un réservoir d'eau. Les ingénieurs viennent d'y faire creuser des trous en vue du barrage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à établir. Plus bas encore que le Rothried, la cascade du Stolzen-Abloss, débouchant d'un sombre fourré d'arbres, se précipite écumante dans un étroit ravin, avec un fracas étourdissant. Non moins bruyant, après les pluies, un autre torrent descend des hauteurs du Gaschnei, par le couloir d'Enfer ou Höllenrunz. Chutes d'eau, torrents, escarpements, ravins, forêt, forment un ensemble sauvage d'effet grandiose. Pendant que nous grimpons au-dessus de l'alpage, notre conducteur dit qu'une avalanche a renversé, l'hiver dernier, l'ancienne cense dont nous venons de voir les ruines. Une année dans l'autre, il tombe au Frankenthal dix mètres de neige et même plus, car de grandes masses tombées sur les hauteurs sont balayées dans les cirques. Rien d'étonnant qu'elle s'accumule en quantité suffisante pour former de petites avalanches au printemps. Chemin faisant, nous rencontrons un gamin qui conduit un âne gris, avec une charge de fromage. C'est le garçon de la cense du Schaefferthal descendant dans la vallée. Son maître lui commande de laisser l'âne au chalet du Frankenthal afin de retourner au plus vite à sa besogne. Le garçon fait la grimace. Il désirait aussi aller goûter de la kilbe au village. Mais alors qui ferait la besogne à la fromagerie? Bon gré mal gré, il faut bien



Une fromagerie. — Dessin de Niederhaueser-Kœchlin, d'après nature.

obéir. « Un garçon fromager ne peut faire le maître, » grommelle notre conducteur. Et nous continuons à monter à travers une sorte de cheminée, entre les escarpements du Hohneck et les rochers rejetés en avant.

Quelle nature tourmentée! Un véritable chaos de rocs détachés ou en place, entre lesquels sautille une cascatelle. Dans les anfractuosités poussent en fourrés l'érable faux-platane, le hêtre, le sorbier des oiseleurs, le frêne, le sureau aux baies rouges, d'autres arbrisseaux de même taille. Au milieu des plaques de gazon viennent l'arnica aux fleurs jaunes, des masses de renoncules dorées, le myosotis bleu, l'adhamante aux senteurs subtiles, accompagnés, dans les endroits humides, de l'angélique pyrénéenne aux pétales jaune-purpurin, du gnaphalium de Norvège au duvet cotonneux. Nous pourrions composer ici tout un herbier d'espèces alpines, en y joignant la digitale rouge et jaune, la ciguë aux feuilles ternes. Seulement, avec tout cela, point de grotte visible; j'allais devenir impatient, malgré un gai rayon de soleil, qui traverse comme un sourire une déchirure des nuages.

« C'est là-haut! » nous dit le marcaire, en nous montrant une paroi de granit verticale et plus unie, plus plate.

Puis il se glissa dans un fouillis de plantes grimpantes et d'arbustes, qui recouvre comme d'un ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deau une accumulation de blocs mouillés, où l'eau ruisselle. A dix mètres plus haut se découvre une ouverture étroite dissimulée par les rochers et les broussailles. L'entrée de la grotte est là. Bon, nous y voilà, enfin. Elle s'ouvre au sein du granit, dans la roche vive, sur une profondeur de huit à dix mètres, avec trois mètres de hauteur et autant de largeur. Le plancher uni consiste en sable feldspathique. Sur les parois, l'eau suinte et tombe goutte à goutte. A l'entrée même jaillit une forte source très fraîche, marquant au plus six degrés de chaud. Les tiges de framboisiers et les fougères appendues devant l'ouverture y dessinent de gracieux festons. A quoi sert cette grotte, de dimension assez faible? On ne peut le dire à première vue. En fouillant le plancher, nous verrions si l'homme primitif y a laissé des vestiges. Les habitants de la vallée assurent qu'on y a trouvé des armes, et, à entendre la tradition, des moines de l'abbaye de Munster s'y sont réfugiés pendant la guerre de Trente Ans. Véritable demeure d'anachorète, cet antre a bien pu servir de refuge. Il pourrait encore se prêter au même usage. Si vous vous sentez une vocation d'ermite, le local inoccupé pour le moment vous recevra. Vous n'y verrez plus, comme autrefois, ni l'ours, ni le lynx, ni le cheval sauvage. Le cheval, je doute qu'il puisse arriver là. Ce que je puis assurer, c'est que cette retraite sauvage à l'écart de tous les chasseurs du monde est véritablement belle. Une impression de paix vous pénètre, et le site respire un calme solennel. A la section vosgienne du Club alpin, dont le Dr Fournier dirige si bien les opérations, je recommanderai l'exécution d'un sentier plus facile pour conduire à la grotte. Tous ceux auxquels il aura aplani la voie lui diront merci.

La cense du Schaefferthal — les Lorrains prononcent Chaffretol — occupe une terrasse plus élevée, dans le pâturage en avant du Hohneck. Désireux de descendre au Fischboedlé par le Wormspel et les Spitzenkœpfe, sur le versant opposé, nous entrons un instant dans le chalet de notre conducteur. Le maître marcaire nous offrit une tasse de lait. Son garçon était rentré, suivant la recommandation reçue, sans se trouver trop satisfait de cet acte d'obéissance. Au besoin, les deux vachers nous auraient préparé des pommes de terre frites au beurre frais ou même une omelette. Nous accepterons une autre fois. Pour le moment, nous n'avons rien de plus pressé que de regagner la cime du Hohneck, où le soleil, devenu ardent, a dissipé tous les nuages et les brouillards du matin. Ah! ce soleil ne colore pas seulement de tons vifs les fleurs de la montagne. L'ascension aidant, sa chaleur ou sa lumière donne aussi des couleurs au visage.

Dans le cirque de Wormspel, plus de neige. Le champ de névé, à l'éblouissante surface, visible au mois de juillet, a totalement fondu, sans laisser de trace. Avec de bons yeux, on pouvait le voir depuis Colmar, il y a encore trois semaines, malgré la canicule. Ce névé ou ces neiges étaient appendus aux escarpements du cirque comme d'immenses draperies d'un blanc immaculé. Malgré le soleil et la pluie, les amas accumulés fondent lentement, parce que la neige se transforme d'abord en glace, constitue un embryon de glacier. Pour parler juste, il faudrait les appeler de petits glaciers temporaires, auxquels ne manque pour grandir que le temps de vivre jusqu'aux neiges nouvelles, avec un ciel plus couvert, un moindre degré de température. Aussi longtemps qu'ils se maintiennent, la raideur de leur pente est telle, qu'on dirait l'inclinaison d'un toit à haut pignon, si dur à la surface que vous y enfoncez avec peine vos talons. Sans souliers ferrés, sans un bon piolet à pointe de fer, on ne s'y aventure pas, à moins d'avoir le goût de glissades peu recommandées dans les traités d'hygiène. Plus d'une fois, pour avoir voulu traverser le petit glacier de Wormspel en bottines communes, sans autre appui que mes deux pieds, j'ai glissé au bas de la pente, non sur les jambes, mais sur cette partie des culottes qualifiée d'inexprimable par les personnes au courant des bonnes façons.

Plus sages que moi, à l'occasion de ma dernière glissade, mon père et un cousin, qui m'accompagnaient ce jour-là, préférèrent contourner le petit glacier par le sentier ordinaire. Un sentier de chèvres, raboteux, tortueux, tourmenté, allant entre les gazons et les rochers, se repliant sur lui-même, escarpé comme un escalier, interrompu par places sous l'effet du ruissellement des sources ou des masses tourbeuses, dans lequel les jolies fleurs alpestres et le parfum des fraises mûres arrêtent le grimpeur malgré lui, où le teint du visage s'empourpre comme les fraises cueillies au passage, où vous respirez à pleins poumons l'air vif des hauteurs, où une gaieté sans souci vous inspire un gazouillement à rendre jaloux tous les oiseaux chanteurs. Ravissant sentier, sans supérieur dans nos montagnes, il descend ainsi de la cime du Hohneck au chalet du Wormspel, à la prairie de la Wolmsa supérieure, au bassin du Fischboedlé, autant d'étapes de notre course d'aujourd'hui. Le chalet ou la cense du Wormspel se trouve sur une première terrasse. Après s'ouvre une gorge resserrée, où l'ombre des sapins et des hêtres cache par moment le ciel bleu, où les bastions de granit s'entassent les uns au-dessus des autres, jusqu'aux pointes des Spitzenkœpfe et au balcon du Schwalbennest, si aérien que les hirondelles semblent seules pouvoir s'y nicher. Ensuite, quand la forêt s'éclaircit de nouveau, les prés fauchés de la Wolmsa supérieure, avec leurs clôtures en pierres sèches, occupent le niveau d'une seconde terrasse, qui forme un bassin fermé, avec deux ou trois chalets, granges ou étables aux murs blancs et aux toits foncés. Une moraine frontale, sorte de bourrelet ou de barrage naturel, composé de blocs de terre glaise, de gravier et de sable, court à travers la prairie, comme au débouché du Frankenthal, offrant aux ingénieurs du service des améliorations agricoles un modèle de réservoir tout fait. Plus bas, la vallée se resserrant de nouveau, elle reprend tout le fond pour elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une lessive à Metzeral (voy. p. 190). — Dessin de Lix, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seule. D'élégantes fougères au feuillage finement découpé et des plantes grimpantes d'espèces variées revêtent les rochers humides comme d'une parure de fête. Entre les rochers, la Fecht, car tous les ruisseaux de cette vallée partagent ce nom, la Fecht donc gazouille et écume en sautillant dans les cavités creusées en baignoires, dont l'eau transparente ou agitée se repose un moment, pour courir plus vite, de chute en chute, de pierre en pierre, rivalisant d'agilité avec les truites qui s'y jouent. Tout à coup, derrière les grands sapins noirs, la montagne présente un enfoncement. Voilà la nappe du Fischboedlé, petit lac romantique, avec la cascade des Wasserfelsen, si abondante à la fonte des neiges, que les roches semblent s'écouler en flots liquides, à en juger par leur nom allemand. En avant du Fischboedlé, il y a de grands rochers, fréquentés en automne comme rendez-vous de chasse et d'où la vue s'étend sur l'ouverture de la vallée. Un chemin de schlitte accroché aux gradins de roches moutonnées devant le petit lac nous conduit en zigzag sur un dernier fond de prairie, en ovale, avec une lisière d'éboulis. C'est la Wolmsa inférieure, avec un chantier de bois sur le flanc droit et à l'extrémité une digue morainique, entaillée celle-ci comme à l'emporte-pièce par les eaux vives du torrent. Encore un coup de collier, long de trois kilomètres, et nous pourrons nous attabler dans la grande salle de l'auberge du *Soleil d'Or* de Metzeral. Nous arrivons à l'auberge en passant devant des groupes de femmes vêtues du costume original de la vallée et faisant la lessive à la fontaine. Après une journée de marche, ces kilomètres du soir nous paraissent plus longs que ceux du matin.

XII

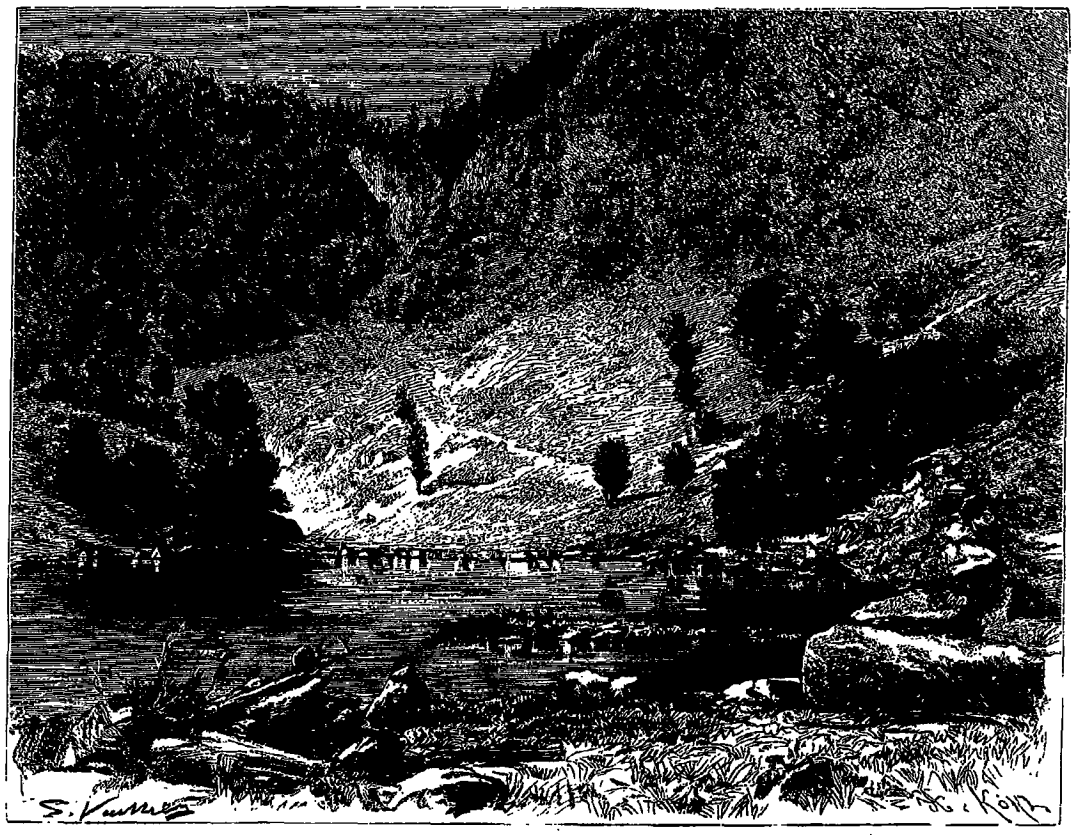
Au sommet du Hohneck, la vue du panorama des Vosges amène actuellement quelques explications sur l'orographie de ce système de montagnes. Toute la chaîne des Hautes-Vosges apparaît ici depuis le Ballon d'Alsace, le Rossberg, le Grand Ballon jusqu'au Gazon-de-Fête et au Champ-du-Feu, avec la Forêt-Noire, le Jura et les Alpes dans les lointains, avec la plaine du Rhin et la Lorraine entière. Considérée dans son ensemble, la chaîne des Vosges se dirige du sud-ouest au nord-est, sur une longueur de deux cent quatre-vingts kilomètres depuis la latitude de Belfort jusqu'au confluent du Rhin et de la Nahe, à Bingen. Les contours de ces montagnes se dessinent nettement au-dessus des plaines environnantes, mais leur élévation varie autant que leur constitution et leur âge géologique, dans les différentes parties. Supposons, pour mieux faire ressortir le relief du système, qu'un cataclysme subit, une inondation, un nouveau déluge, élève de quatre cents mètres le niveau actuel des mers : les plaines d'Alsace et de Lorraine disparaissaient sous les eaux, et au-dessus d'elles les Vosges émergent comme une île ou plutôt comme un archipel montagneux. Les parties hautes de la chaîne constituent dans le sud du groupe la terre principale, à figure triangulaire. Cette terre s'étend du midi vers le nord sur une étendue de cent vingt kilomètres, depuis la base du Ballon d'Alsace et du Ballon de Servance jusqu'à la crête du Hohhœlzel, en face de Strasbourg. Elle mesure aussi quatre-vingts kilomètres en ligne droite dans le sens de sa plus grande largeur, de Jesonville aux environs de Soultz. Une falaise de grès dessine à l'orient sa côte accidentée, tandis que les collines calcaires de la Moselle et les affleurements du trias dessinent la ligne de ses rivages occidentaux. Le Grand Ballon de Soultz ou de Guebwiller, en allemand Belchen, dans le dialecte alsacien Belicha, principal sommet de la chaîne, domine, à une élévation de plus de mille mètres, une sorte de péninsule à base triangulaire également, jetée en avant de la ligne de faîte, dont les eaux s'écoulent par de larges gouttières, au fond des golfes qui découpent les bords du massif. Ces bras de mer, profonds et rétrécis, ressemblent à de longs estuaires, quelque chose comme les fjords de la Norvège, s'avançant jusqu'à Buhl dans la vallée de la Lauch, à Masevaux dans celle de la Doller, à Munster sur les rives de la Fecht, à Fonday sur les bords de la Brusche. Sur les pentes occidentales de la chaîne, cette mer imaginaire forme des échancrures plus larges. Ses flots s'avancent là jusqu'à la forêt d'Hérival, dans le bassin de la Moselle ; à Belmont, dans la vallée de la Mortagne ; à Sauley, au Puire et à Raves, dans celle de la Meurthe et de ses affluents. Les cimes des monts Faucilles, avec la Motte de Vesoul, composent un groupe perpendiculaire à la direction principale de la chaîne, en face du Ballon d'Alsace, tandis que, vers l'extrémité septentrionale, le Lichtenberg, le Liebfrauenberg, le Scherholl, le Kalmit, le Drachenfels, le Potzberg, le Donnersberg, bien d'autres sommets encore dans le Palatinat, représentent le prolongement du système des Vosges, à côté du groupe parallèle du Hundsruck.

Si, au lieu de s'arrêter à quatre cents mètres d'altitude, la submersion montait cinquante mètres plus haut, le col de Saverne disparaîtrait à son tour, et les découpures du massif paraîtraient plus prononcées, son étendue plus resserrée. En réalité cependant, les parties septentrionales des Vosges s'élèvent plus au-dessus des plaines d'alentour, qu'elles ne le paraissent dans cette inondation supposée. Le Rhin, qui descend de Bâle à Mayence avec cent soixante-quinze mètres de pente, fait ressortir d'autant la hauteur relative des montagnes. Unie et plate vers le Rhin, la plaine forme en Lorraine une suite d'ondulations à surface inégale, pour prendre dans le sud, du côté de la Franche-Comté, l'aspect d'un véritable plateau, avec une succession de collines et de dépressions dont la surface tend à se confondre avec la pente des montagnes. Ces différences de relief n'altèrent pas d'ailleurs le caractère général de la chaîne, comme on peut le reconnaître sur nombre de points, où l'on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de ces montagnes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, quand on le regarde de la Forêt-Noire, le profil légèrement festonné de la chaîne se déprime encore. Depuis ces hauteurs, les Vosges ne semblent plus qu'un groupe de proéminences dont les bases se confondent, dont les sommets dessinent une ligne presque unie, contraste frappant avec les dentelures aiguës des Alpes suisses que l'œil aperçoit du même point avec leurs reflets brillants et roses.

Cette uniformité de l'ensemble, malgré des différences de structure et de hauteur, a fait comprendre tout le système des Vosges sous une dénomination commune. Celtique d'origine, le nom de la chaîne des Vosges a subi seulement des modifications légères dans la langue des différents peuples qui y ont dominé tour à tour. Le Vogesus des historiens grecs et latins, comme le Wasgaw, les Wasichen ou les Vogesen des Allemands, désignent le vaste ensemble de montagnes qui pivotent autour du Ballon d'Alsace, se dirigent, d'une part vers le confluent du Rhin et de la Moselle, de l'autre vers le plateau de Langres. C'est ce qu'implique un texte de César décrivant (*de Bello Gallico*, lib. IV) « la Meuse qui prend sa source dans les Vosges, près du pays des Lingons ». Les écrivains du moyen âge et de la renaissance conservent à cette dénomination son acception antique. « Les montagnes des Vosges, d'après les traditions anciennes, dit Herquel de Plainfaing, dans son *Historia de antiquitatibus vallis Galliæ*, cap. I, et comme nous l'avons vu de nos propres yeux, commencent aux frontières des Lingons et s'étendent au nord jusqu'aux limites du pays de Trèves. » Jean Ruyr exprime la même pensée dans la préface de ses *Antiquités des Vosges*. Plus explicite encore, Schœpflin, dans l'*Alsatia illustrata* (traduction de Ravenez, t. I, p. 29), ajoute : « La chaîne se dirige du couchant à l'orient, vers le Rhin, jusqu'à Belfort, et sépare sous le nom de monts Faucilles le comté de Bourgogne de la Lorraine; s'infléchissant ensuite vers le nord, délimite l'Alsace et la Lorraine, et atteint, après un trajet de cinquante lieues, le pays des Lingons et la forêt des Ardennes. »



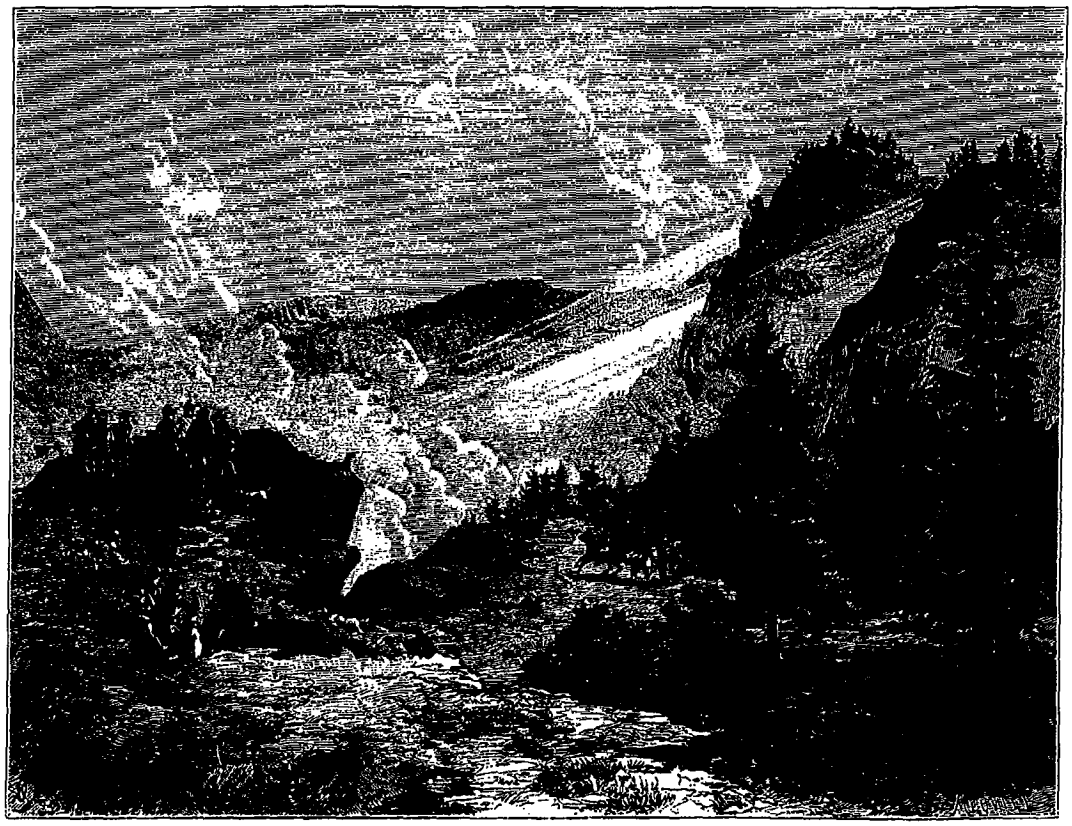
Bassin du Fischboedlé. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Ainsi le développement des Vosges est expliqué bien clairement par les anciens, qui ont fixé avec exactitude son étendue et ses limites. Néanmoins des cartes de France de date récente donnent une idée peu exacte de la configuration de la chaîne, en la rattachant au Jura par des montagnes imaginaires ou de pure fantaisie. Dues à une exagération du figuré des lignes de partage des eaux, ces erreurs ont passé dans les manuels descriptifs. Tout récemment encore, après l'achèvement et la publication de la carte de France

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

levée par l'état-major, où la topographie et le relief du sol sont figurés dans leurs moindres détails, on a écrit dans un Traité de géographie classique, comme quoi : « les Vosges se dirigent du sud au nord entre le *col de Valdieu*, qui les sépare du Jura, et le Rhin. Elles sont divisées en trois parties : les Vosges méridionales entre le *col de Valdieu* et le Ballon d'Alsace, les Vosges centrales entre le Ballon d'Alsace et le col de Saverne, les Vosges septentrionales au nord du col de Saverne. » De simples touristes, ni même les professeurs tenus d'apprendre ce qu'ils doivent enseigner, n'ont jamais vu un chaînon reliant le Ballon d'Alsace au Jura, à la place de ce que les stratégistes appellent la *Trouée de Belfort*. Quant au col de Valdieu, les eaux du canal du Rhône au Rhin passent sur son emplacement présumé par une large ouverture, que les canons allemands ont traversée sans supplément d'attelage en 1870, lors de la guerre de France.

Si de mon côté j'osais proposer une division du système des Vosges, basée sur les formes dominantes du relief et sur la constitution géologique, j'admettrais pour l'ensemble de la chaîne les trois groupes que



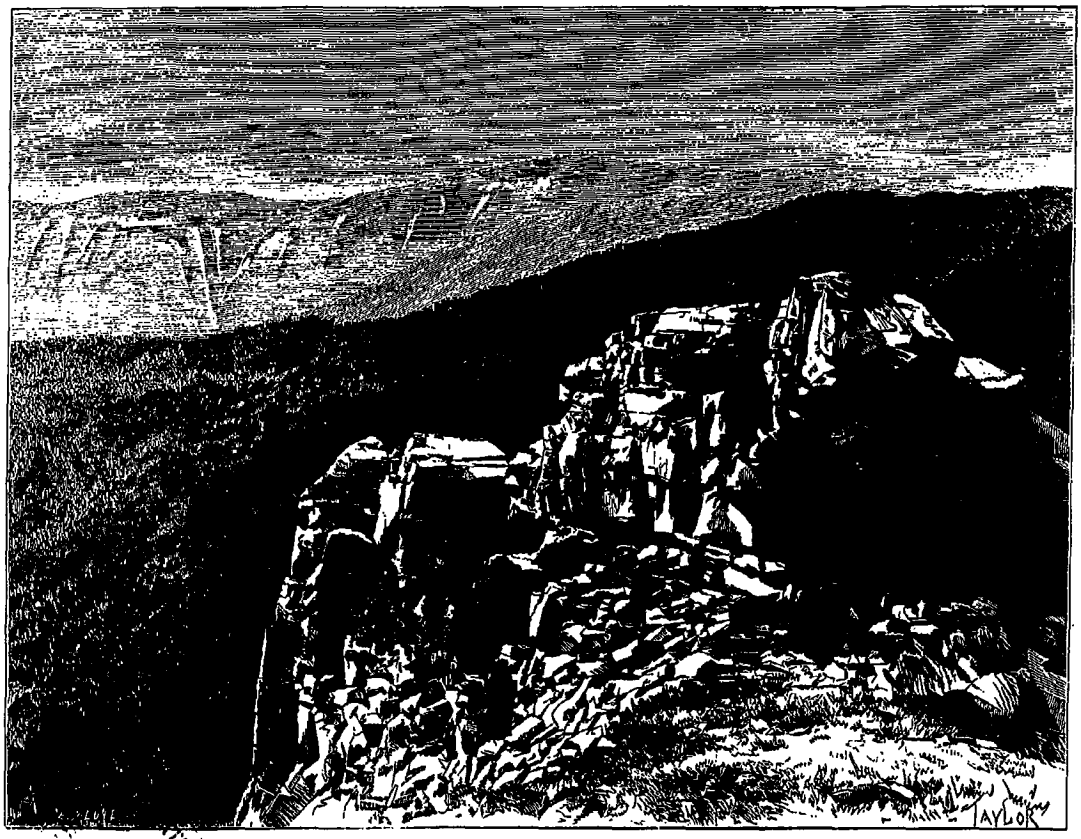
Un rendez-vous de chasse au-dessus de la Volmsa (voy p. 190). — Dessin de Slom, d'après un tableau de Henri Lebert.

voici : les Hautes-Vosges, allant du Ballon d'Alsace à l'extrémité du Champ-du-Feu; les Basses-Vosges, qui s'étendent de Saales, entre la Meurthe et la Brusche jusqu'au delà de Pyrmasens dans le Palatinat ; le massif allemand du Donnersberg, qui se rattache aux Basses-Vosges à Winweiler et dont les contreforts descendent vers Mayence et vers Bingen sur les bords du Rhin. Le groupe des Hautes-Vosges présente les plus élevés sommets de la chaîne, avec des vallées profondes, commençant par des cirques comme ceux du Wormspel et du Frankenthal, sur les flancs du Hohneck, ou bien encore se ramifiant en éventail sur les pentes des montagnes aux formes arrondies, de granit ou grauwacke, sans ressemblance pourtant avec la forme des ballons aérostats, auxquels on les compare quelquefois. Sur la rive gauche de la Brusche, après le col de Saales, la chaîne change de caractère, les sommets s'abaissent et s'aplatissent, le grès à couches à peu près horizontales remplace les formations cristallines et le terrain de transition, plus ancien, dans toute la région des Basses-Vosges.

Charles GRAD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Hohneck vu du Tanneck. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Poulet.

A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE,

PAR M. CHARLES GRAD, DE L'INSTITUT DE FRANCE, DÉPUTÉ AU REICHSTAG ALLEMAND[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les lacs d'Orbey et l'établissement de réservoirs pour l'aménagement des eaux. — Pairis et le val d'Orbey. Une chasse au coq de bruyère : histoire naturelle.

XIII

Une de nos promenades autour de la Schlucht nous a conduits aux lacs d'Orbey. Le lac Noir se présente d'abord quand on vient du Tanneck. Sauvage et sévère, avec son cadre de hautes montagnes, ses escarpements abrupts, ses forêts de sombres sapins, ce lac occupe, comme la plupart des nappes d'eau des Vosges, le fond d'un cirque élevé. En face de la gorge qui donne accès au lac, et par laquelle s'écoulent ses eaux, murmure une forte cascade. Une ceinture de grands blocs éboulés enlace tout le bassin. Quand le niveau de l'eau s'abaisse jusqu'à l'ouverture du tuyau d'écoulement pratiqué dans le barrage, les blocs prennent une nuance blanche nettement dessinée et une plage de sable s'étale à leur base. Sur la rive droite, vous voyez une belle forêt de sapins. L'autre rive, plus nue, plus raide, présente seulement des buissons entre ses éboulis et ses rochers dressés tout droit. Au-dessus de la cascade du fond, qui tombe d'une hauteur de vingt mètres, une succession de vallons s'étage en gradins, avec des gazons verdoyants séparés par des escarpements gris. Escarpements et gazons sont traversés par le ruisseau de la cascade, qui tour à tour s'élance,

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sautille ou se recueille, suivant les aspérités ou l'aplanissement de son parcours, d'autant plus fort que les pluies ou les neiges sont plus abondantes. Des neiges, nous en voyons encore, en plein mois de juillet, tout en haut de la gorge, à deux cents ou trois cents mètres au-dessus du lac Noir, comme au Wormspel, dans la vallée de Munster. Là et ici, elles sont visibles depuis la plaine ces taches de neige éblouissantes au soleil. Celle d'ici, je crois la toucher du doigt; depuis la digue du lac et pour l'atteindre il me faut une heure, en grimpant des pieds et des mains le long des arêtes de granit, pour contourner des couloirs en cheminées, verticaux, resserrés, glissants. Vers la fin de juillet et au mois d'août, la neige a pris une texture grenue, transformée en glace au contact du sol. Elle forme un petit glacier temporaire sur l'emplacement d'un ancien glacier plus grand, plus puissant, qui a raboté les gradins de granit en arrière du lac et déposé les matériaux de la moraine sur laquelle s'appuie la digue.

La digue artificielle du lac Noir transforme ce bassin en réservoir d'eau pour les temps de sécheresse. Travail utile, excellent à tous les points de vue, bien digne d'être imité dans toutes nos vallées des Vosges. Avant la construction de la digue élevée sur la moraine, le lac déversait inutilement ses eaux pendant la fonte des neiges et lors des pluies. Ses eaux, avec l'appoint du lac Blanc, grossissaient à certains moments d'une façon démesurée le torrent de la Weiss, qui se gonflait au point de sortir de son lit et de causer des débordements violents. Venait ensuite un temps de sécheresse, le torrent tarissait, ne donnant plus d'irrigation aux prairies ni de force motrice aux usines. On songea donc à endiguer les lacs, afin de retenir leurs eaux surabondantes au printemps et en automne pour les employer pendant l'été. On fit bien. Commencée en 1856, la construction du barrage-réservoir fut achevée aux frais des fabriques de la vallée réunies en syndicat. Comme les constructeurs ne connaissaient alors ni la hauteur d'eau fournie dans l'année par les neiges et les pluies, ni le volume de la retenue possible, des tâtonnements étaient inévitables dans un premier travail de cette nature. Plusieurs années de suite on remit la main à la tâche pour élever les digues et augmenter la capacité des réservoirs. Avec des observations plus complètes et l'expérience acquise aujourd'hui, on peut faire mieux. Toujours est-il que les travaux des lacs d'Orbey et de Sulzeren ont servi d'exemple pour l'établissement de tout un système de réservoirs, construits depuis dans les diverses vallées de l'Alsace pour régulariser le régime des cours d'eau.

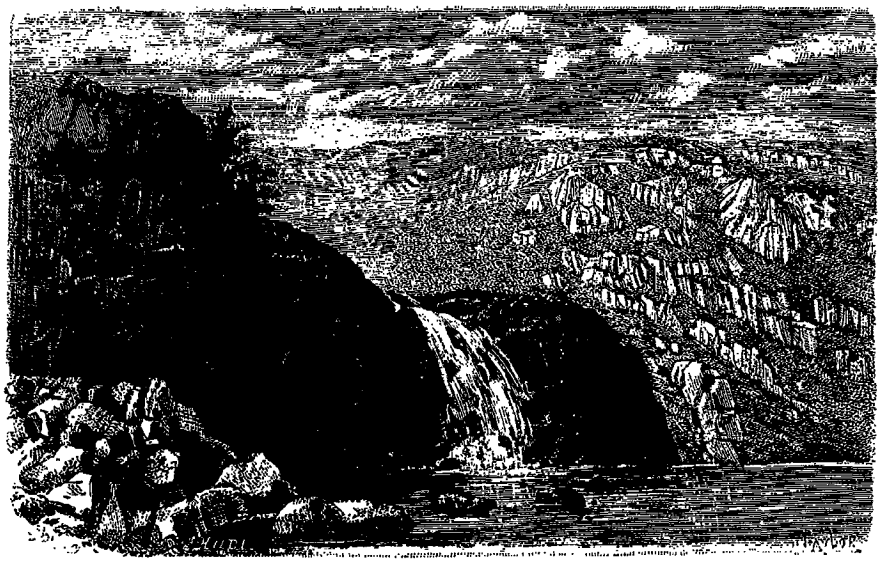
Un peu d'attention pour examiner ces ouvrages de près. Le barrage recouvre l'ancienne rigole d'écoulement du lac. A l'aspect des escarpements, des parois rocheuses qui se dressent devant vous, vous pensez que le roc massif a formé le seuil d'écoulement naturel et fourni la base immédiate du barrage. Au lieu du roc vif en place, la tranchée ouverte pour recevoir le mur en béton, qui constitue le noyau de la digue, a présenté un amas de matériaux meubles, du sable, des cailloux, des gros blocs granitiques entremêlés, sans trace de stratification. Cet amas toutefois est si fortement tassé qu'il ressemble à une roche compacte, où le pic pénètre avec peine, comme si ses éléments étaient cimentés entre eux. Tout l'ensemble rappelle les moraines déposées par les glaciers, malgré l'absence de galets striés et de roches polies. Un courant d'eau en mouvement n'aurait pas déposé une pareille digue de débris juste au débouché du lac et à l'entrée d'une gorge très déclive. A défaut de stries et de polis, j'ai observé dans le dépôt, lors de l'ouverture de la tranchée pour le barrage, des veines d'argile très fine mêlées au sable, toutes pareilles à la boue glaciaire des moraines formées par les glaciers actuels. D'ailleurs les gradins granitiques au-dessus de la cascade sont unis à leur surface, comme s'ils avaient subi de puissants coups de rabot, sous la pression du glacier qui a également comprimé sous son poids les éléments de la moraine en passant là, comme passe sur nos routes un gigantesque rouleau compresseur. Au pied de la cascade, nous pouvons encore observer le travail d'érosion des eaux et les dépôts de sédiments dans un bassin dont le niveau varie. Les escarpements granitiques semblent descendre dans le lac de ce côté avec leurs parois toutes droites. Sous la chute même, il y a un amas de blocs de toutes grosseurs, anguleux ou arrondis, précipités au bas de la cascade lors des crues violentes. Une plage de sable stratifié, à pente plus douce, s'étale tout autour, déposée lentement dans le lac par le ruisseau de la cascade, disparaissant sous la nappe liquide et émergeant tour à tour, suivant les variations de niveau et le mouvement des vannes du barrage. Sur les points où l'eau des sources supérieures s'infiltre doucement, vous sentez le sable céder et rebondir sous vos pas, semblable à un ressort élastique. Cela provient des couches de tourbe intercalées dans le sable et formées à l'intérieur du bassin. Tourbe et sable renferment des branches d'arbres, voire des troncs entiers de sapins qui se transforment en lignite. Que de faits intéressants, que de choses nous pourrions constater encore, tout en admirant le paysage! La géologie s'apprend de la sorte, comme dans une charmante rêverie.

Mais pourquoi le nom de lac Noir? Je perds à en chercher l'explication tout mon latin. A dire vrai, les eaux du lac Noir ne sont pas plus noires que ne sont blanches les eaux du lac Blanc. Puisez-en un verre dans l'un ou dans l'autre bassin, c'est ici et là comme du cristal le plus pur, une onde limpide, transparente. Transparente, la nappe du lac Noir le paraît surtout à certaine heure du matin, par ces belles journées, avant le lever du soleil, alors qu'aucune brise ne souffle. La brise se lève avec le soleil, aspirée par les montagnes. Si vous arrivez à l'heure due, sans crainte de fatigue, le lac vous offre une scène ravissante de beauté. Pas la moindre ride à la surface de l'eau; pas un bruit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'air. Rien ne détourne l'attention, si ce n'est le mugissement discret de la cascade, ou le chant des oiseaux. Encore les oiseaux sont-ils rares et la cascade se tait souvent. Tout demeure tranquille sur la rive du lac. Le regard plonge dans ses profondeurs sans pouvoir les mesurer. L'image des objets environnants se reflète dans son miroir avec une pureté de tons, une netteté admirables. Montagnes, rochers, forêts, ciel, verdure, se montrent à la fois dans l'onde et au-dessus de l'onde, comme s'ils étaient dédoublés. *Quel magnifique tableau! Surtout quelle sérénité* et quel calme! Que ne suis-je assez artiste pour saisir et fixer cette scène, si fugitive, si mobile, dans son aspect du moment! De longtemps nous ne la verrons plus avec une égale fraîcheur, car le moindre souffle d'air, un rien suffit pour l'altérer. Ainsi, dans la vie, nos impressions et nos sentiments les meilleurs trouvent à peine un instant pour se manifester, sans que le vent des contradictions trouble ou dissipe leur calme serein.

Le bassin du lac forme une cuvette de granit, entaillée comme à l'emporte-pièce, dans le flanc de la montagne. Impossible de faire le tour de la nappe d'eau à pied au niveau de la surface. Sur la gauche de la cascade, le rocher descend à pic pour plonger à une grande profondeur. Plus haut, les escarpements s'étagent par gradins, mais sans présenter de mur continu; ils alternent avec des haldes de blocs éboulés, arrachés de leur tête par la gelée et les intempéries, puis accumulés en longues traînées mouvantes sur les pentes moins déclives. Le ton grisâtre de ces pierres tranche avec la verdure des mousses et des bruyères. Bruyères et mousses se cramponnent partout où reste un peu de terre végétale. Cette terre devient-elle assez



Le lac Noir. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de Michel Hertrich.

profonde, les buissons et les arbres y prennent racine, notamment de petits pins que le vent tourmente et que la neige écrase souvent. Si vous montez dans les couloirs, entre les grands rochers, vous y trouvez çà et là des lacets tendus pour les chevreuils sur les branches d'arbres repliées. Vous y entendez aussi pendant les premiers jours de septembre les gais appels des myrtilleuses, qui s'en vont cueillir avec des peignes en bois les baies noires et sucrées, au milieu des escarpements et des broussailles. Pauvres filles de la montagne, la cueillette de la brimbelle est pour elles une fête. En travaillant bien, chacune peut rapporter dans sa journée un panier de baies. Mais au prix de quelles fatigues! La brimbelle ou la myrtille noire se vend à quatre sous la livre. Un panier pèse de trente à quarante livres. On en fait des confitures; on la sèche afin de la conserver pour des compotes, ou bien encore on la distille pour en tirer une bonne eau-de-vie. Il vient d'ailleurs dans nos montagnes quatre espèces de myrtilles : la myrtille noire ou brimbelle, *Vaccinum myrtillus* des botanistes, en allemand *Heidebeere* ou *Schwarzbeere*, connue dans tout le pays depuis la forêt de Haguenau, dans la plaine, jusqu'au sommet des montagnes; la myrtille des marais, *V. uliginosum*, *Jaegerbeere* ou *Rossbeere*, à fruits plus grands, d'un bleu foncé et à saveur très douce, fréquente dans les pâturages tourbeux et au faîte des Vosges; la myrtille rouge, *V. vitis idea* ou *Preiselbeere*, à fruits d'un rouge écarlate, d'une saveur plus âpre, qui vient dans les bruyères et dans les pâturages plus élevés; enfin la myrtille des mousses, *V. oxycoccos*, *Moosbeere* ou *Torfbeere*, qui croît surtout dans les tourbières mousseuses; elle est fort goûtée du coq de bruyère et sert à préparer une confiture.

Pour aller du lac Noir au lac Blanc, il faut une demi-heure, près d'une heure pour atteindre l'*Hôtel*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Lac. Cet hôtel se trouve à onze cent vingt mètres d'altitude : le point le plus élevé des Hautes-Chaumes à treize cents, le niveau du lac Blanc à mille cinquante, le lac Noir à neuf cent quatre-vingts, l'église d'Orbey à quatre cent cinquante mètres. Un bon sentier conduit d'un lac à l'autre. Il monte jusqu'à l'hôtel, suivant une pente régulière, traversant entre les deux lacs une nouvelle forêt de pins et de sapins de la plus belle venue, bien fraîche et ombreuse pendant les journées chaudes. Dans la forêt, la pensée des Vosges offre, au mois de juillet, de vrais tapis de fleurs, comme ailleurs la myrtille et la bruyère rose. Il y en a de toutes les couleurs, des bleues, des jaunes, des blanches, avec les nuances intermédiaires, tantôt indigo pourpre, tantôt présentant à la fois le pourpre, le jaune et le blanc; j'en ai cueilli des bouquets de six variétés différentes. Admirons-les ces pensées sauvages! A côté, les fraises purpurines se décèlent par leur parfum, puis, un peu plus tard, les framboises avec la potentille jaune, la campanule bleue et la stellaire.

A mi-chemin des deux lacs se présente une tourbière, cachée par un rideau de bois, mais que vous apercevrez bientôt en vous rapprochant de la digue du lac Blanc sur la gauche. Sur la droite, le regard, si vous vous retournez, embrasse d'abord le vallon de Pairis, noyé dans les légères brumes, puis celui du Blancrupt. Le Blancrupt est le ruisseau qui s'échappe du lac Blanc. Il saute de cascades en cascades, toutes blanches d'écume, quand les vannes du réservoir sont ouvertes. Réunis aux eaux du lac Noir, les flots du Blancrupt forment au-dessus d'Orbey le torrent de la Weiss, affluent de la Fecht.

Nous voici sur la digue du lac Blanc. D'un côté s'ouvre la gorge qui livre passage au ruisseau, de l'autre se dressent les rochers escarpés qui dominent le lac avec une forme de vieille tour en ruine. Un de ces rochers porte le nom de château Hans. C'est le plus élevé et sa silhouette se découpe sur le ciel bleu. Le versant du lac qui longe le sentier est seul boisé. Les autres consistent en escarpements trop raides où viennent à peine quelques buissons. Citons, parmi les buissons, le rhododendron, rose des Alpes perdue dans ce coin des Vosges, le seul point de nos montagnes où nous connaissions cette plante, non inscrite encore dans les catalogues de la flore indigène. Avec le rhododendron, introduit artificiellement, se trouve aussi le sorbier indigène aux fruits rouges, nourriture favorite des grives. Ces sorbiers sont tellement chargés de baies que les branches ploient sous leur poids. Quand le soleil de midi frappe, en plein été, le lac de ses rayons, l'œil ne peut supporter le miroitement de ses eaux, ni l'éblouissante blancheur de son bassin rocheux et de ses plages de sable, alors que ce niveau s'est abaissé à l'orifice du canal d'écoulement. Quand l'orage gronde sur les sommets, les nuages sombres envahissent les cirques des deux lacs et tourbillonnent en se déchirant sur leurs parois déchiquetées avec une furie sauvage. Ils passent très vite au-dessus des digues du seuil d'écoulement, se forment en un clin d'œil et se dissipent avec une rapidité égale, sous l'effet d'un fort courant d'air qui règne en ce point. Les masses d'air comprimées à l'issue des cirques, où l'espace se resserre brusquement, déterminent un vent violent, au point qu'un homme a souvent de la peine à se tenir debout sur la crête du barrage, alors qu'au fond de la vallée l'air reste parfaitement tranquille.

Avant la construction des barrages qui ont transformé le lac Blanc et le lac Noir en réservoirs, les afflux d'eau causés par les pluies excessives ou par la fonte des neiges se dissipaient en quelques heures, sans changer sensiblement le niveau des lacs. Dans le bas de la vallée, le torrent produisait, au printemps et en automne, des débordements dangereux, suivis pendant l'été de sécheresses plus ou moins intenses. La disposition des lieux devait tout naturellement appeler la création de réservoirs aux lacs d'Orbey. Élevés à l'entrée des couloirs qui livrent passage aux eaux, les barrages construits mesurent l'un vingt-cinq, l'autre cinquante mètres de longueur, sur une largeur de seize mètres, avec une hauteur au-dessus du niveau naturel atteignant six mètres au lac Blanc et onze mètres au lac Noir. Ils se composent de deux murs secs, en blocs de granit. L'intervalle entre ces deux murs a été rempli avec des rochers, du sable, de la terre provenant de la décomposition du granit. Un massif de béton hydraulique traverse la digue, à huit mètres du parement qui fait face au lac, afin d'empêcher les filtrations. Pour éviter la dislocation du mur vertical du côté de l'eau sous l'action de la gelée, on l'a garanti par un talus de gros blocs simplement juxtaposés. L'écoulement de l'eau s'effectue à travers des tuyaux en fonte, solidement fixés à la base du barrage. Cette conduite débouche du côté du lac dans une cage ménagée dans ce mur de soutènement. Du côté opposé, elle est munie d'un ajutage avec une vanne, qui s'ouvre et se ferme au fond d'une chambre destinée aussi à mettre ce mécanisme à l'abri de la gelée. Le canal d'écoulement à murs parallèles se prolonge en dehors de la chambre. Le canal d'amenée s'évase vers le lac sur toute sa longueur. Tout le réservoir se remplit-il, les eaux surabondantes s'écoulent par un déversoir de superficie, arrasé à un mètre au-dessous du couronnement et revêtu d'un dallage solide afin d'éviter les affouillements. De plus, un parapet d'un mètre également, élevé du côté du lac, protège l'ouvrage contre le choc des vagues que les vents du sud et de l'ouest soulèvent parfois avec violence à la surface des lacs. J'ai vu telles de ces vagues atteindre, par de fortes bourrasques, deux mètres et plus d'élévation contre les parois de la digue du lac Blanc.

Les deux barrages sont construits de même, avec cette différence que l'ouvrage atteint une plus grande élévation au lac Noir qu'au lac Blanc, afin de contenir un volume d'eau plus considérable. Ensemble, ils assurent une réserve d'environ trois millions de mètres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cubes, soit un million huit cent mille pour le lac Noir et un million deux cent mille pour le lac Blanc, le bassin d'alimentation du lac Noir étant de deux cent vingt-huit hectares environ et celui du lac Blanc de cent soixante-cinq hectares. Année moyenne, la hauteur d'eau fournie par les neiges et les pluies, sans compter les rosées, équivaut dans cette partie des Vosges à quinze cents millimètres, avec des variations de mille à deux mille millimètres. Entre les eaux tombées à la surface du bassin de réception des deux lacs et celles retenues par les barrages des réservoirs, la proportion est de deux à un. Cela veut dire que les réservoirs retiendraient seulement la moitié des eaux tombées si elles arrivaient d'un coup. Mais dans l'intervalle des pluies une partie des eaux recueillies peut être lâchée à volonté. En 1876 et en 1882, le lac Blanc a déversé par le canal établi à la crête du barrage, depuis le mois de février jusqu'à la fin de juin. Il serait facile d'augmenter la retenue de cinq cent mille mètres cubes pendant les années humides en élevant davantage le niveau de déversoir ou en perçant un canal d'écoulement nouveau au-dessous du canal d'écoulement ancien. Telle qu'elle est, la retenue effectuée assure aux usines de la vallée la force motrice nécessaire en temps de sécheresse, tout en servant pour l'irrigation des prairies pendant l'été, alors que, sans les barrages-réservoirs, les lacs ne fourniraient plus rien. Tout cela avec une dépense de soixante-dix mille francs pour les frais de construction primitifs, et trois mille à quatre mille francs de frais annuels de garde et d'entretien.



Myrtilleuses (voy. p. 195). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Après de si bons résultats, les ouvrages analogues ont dû se multiplier naturellement. La construction des réservoirs d'Orbey a provoqué l'établissement de nouvelles retenues d'eau dans les vallées de Masevaux et de Guebwiller, puis dans celles de Munster et de Saint-Amarin. Aujourd'hui tout un système de réservoirs est en voie d'exécution, sous les auspices du gouvernement, afin de régulariser le régime de nos cours d'eau dans la mesure possible. Avec le concours de l'État, les difficultés provenant de l'opposition des cultivateurs d'une part, et, de l'autre, de la responsabilité encourue par les constructeurs en cas d'accident, ont pu être écartées. L'État se charge de la construction comme d'une entreprise d'utilité générale et par suite prend sur lui tous les risques. Les paysans, de leur côté, après avoir regardé d'un œil défiant et s'être opposés longtemps à l'endiguement des lacs, sous prétexte d'un préjudice pour leurs prairies, éprouvent l'utilité des retenues d'eau pour leurs irrigations. Ils reviennent de leur opposition et réclament à leur tour la multiplication des réservoirs. Quant au danger des ruptures, on tâche de le prévenir par la bonne exécution des barrages en massifs de maçonnerie pleine, au lieu de murs en pierres sèches. Au lieu de réservoirs d'une capacité énorme, par exemple celui de l'Habra en Algérie, qui peut contenir trente-cinq millions de mètres cubes, nous nous contentons de retenues plus petites étagées dans les vallées, de distance en distance, suivant l'abondance des eaux et les dispositions du terrain. J'ai vu en Espagne des barrages, construits par les Maures depuis plusieurs siècles et bien conservés encore, malgré la négligence de l'entretien. En Alsace, le plus grand des réservoirs à construire, celui de la Thur, entre Kruth et le château de Wildenstein, n'aura pas plus de six millions de mètres cubes en contenance, avec un barrage en maçonnerie de vingt-cinq mètres d'élévation. Ceux de la vallée de Munster, du lac du Ballon, de l'Ahlfeld, du Sternsée et des Neuweyer, derrière Masevaux, sont tous plus petits. Le barrage du Furens, au-dessus de Saint-Étienne, dans le bassin de la Loire, atteint une élévation de cinquante mètres, ainsi que ceux de la Gileppe, en Belgique, et de Tibi, aux environs d'Alicante.

De fait, l'idée des réservoirs d'eau n'est pas nouvelle en Alsace. D'anciennes cartes du seizième siècle indiquent déjà l'existence de nombreuses digues formant autant de réservoirs étagés dans les vallées, les uns

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au-dessus des autres. Malheureusement la guerre des Paysans a détruit la plupart de ces ouvrages. Ceux de ces réservoirs qui rendaient l'Ill navigable jusqu'à Altkirch, ceux qui régularisaient le régime de la Thur, n'existent plus depuis ces tristes temps. Au témoignage de Tacite, les Romains, ces grands constructeurs, auraient déjà songé à alimenter au moyen de retenues d'eau un canal destiné à joindre la Moselle à la Saône, suivant le tracé actuel du canal de l'Est, sur le versant français des Vosges, alimenté, comme le canal du Midi à la traversée de la montagne Noire, par le réservoir de Bougey, près Épinal. L. Vetus, commandant des légions en Germanie, voulait par ce moyen épargner aux troupes des marches difficiles. « Cependant, ajoute le grand historien, chapitre LIII, livre XIII des *Annales*, Ælius Gracilis, lieutenant de Belgique, envia à Vetus l'honneur de cette entreprise, en le détournant de chercher dans les Gaules une popularité qui alarmerait l'empereur, crainte qui fait souvent échouer les plus louables projets. » Lors de la construction des fortifications de Neufbrisach, Vauban convertit aussi en réservoir le lac du Ballon, avec de simples remblais en terre, afin d'alimenter un canal destiné au transport des pierres de construction.

Le modèle des réservoirs artificiels se trouve dans nos lacs morainiques des Vosges. En effet, la plupart de ces lacs, pour ne pas dire tous, doivent leur origine à des moraines en forme de digues déposées par d'anciens glaciers en travers des vallées. Élie de Beaumont attribuait l'origine du lac Noir et du lac Blanc à des « écroulements qui ont eu lieu dans des cavités situées dans l'intérieur des montagnes à l'occasion des dernières secousses qui s'y sont fait sentir, et peut-être à l'époque des éruptions volcaniques, qui ont produit à leur pied, dans la plaine du Rhin, le massif du Kayserstuhl et les petits îlots basaltiques de Richewihr et de Gundershofen. » Par leur aspect cratériforme, certains de nos lacs, surtout le Sternsée de la vallée de Masevaux, ressemblent, de prime abord, aux lacs volcaniques de Meerfeld, de Gillenfeld et de Daun, dans l'Eifel, ou bien encore au lac Pavin en Auvergne. Nonobstant, je ne puis attribuer l'apparition de nos lacs vosgiens à des effondrements. Leur origine glaciaire est trop manifeste. Des sondages et des galeries de mines faites à de grandes profondeurs, pour rechercher la roche vive, à propos de la construction des barrages du lac Noir et du lac Blanc, n'ont traversé que des dépôts morainiques, sans rencontrer le granit en place. La profondeur des deux bassins peut provoquer quelques objections, car j'ai constaté avec la sonde une hauteur d'eau de soixante-trois mètres au lac Blanc et de trente-cinq mètres au lac Noir, contre huit à dix mètres seulement au lac de Sultzeren. Mais tout l'aspect du terrain environnant accuse un faciès morainique, rappelant les moraines ou digues transversales qui ont positivement formé les lacs de Longemer et de Gérardmer, de Fondromaix, de Blanchemer et du Corbeau, sur l'autre versant des Vosges. Ces autres masses d'eau emplissent des vallons à fond plat, barrées par des digues de débris erratiques, par de vraies moraines dues à d'anciens glaciers. Plusieurs de ces lacs aussi sont envahis par la tourbe et à peu près mis à sec par la végétation des tourbières ordinaires.

XIV

Le ruisseau issu du lac Noir descend sur Pairis par une gorge resserrée, où il se perd pendant quelque temps sous une coulée de blocs de granit gris. Une forêt épaisse et touffue couvre les deux versants de ce couloir à pente rapide. Si les sapins ne cachent pas les rochers du fond, c'est que la terre végétale manque à leurs racines, entre ces blocs accumulés en masse telle qu'elle étouffe même le murmure de l'eau tombée dans ses profondeurs. Sur les deux versants descendent des sentiers cachés tous deux sous l'ombre épaisse de la forêt, l'un plus ancien, tortueux, inégal, l'autre tout récent et à pente uniforme et régulière, facile et bien entretenu. Lorsque le ruisseau revient au jour dans les pâturages, les deux chemins se rejoignent pour aboutir à l'hospice de Pairis. L'hospice de Pairis est établi dans une ancienne abbaye de bénédictins. C'est une construction de grand style, à double étage, alignée suivant l'axe de la vallée. Toutefois les bâtiments principaux ont pour la plupart disparu. A peine reste-t-il les fondations marquant la trace des édifices et de l'enceinte primitifs, dont les murs sont presque tous démolis ou renversés. Une petite chapelle avec un petit clocheton reste encore debout, ainsi qu'une vieille porte, à côté de l'hospice. Construite en pierre de taille massive, cette porte a deux niches, l'une occupée par un saint Nicolas en plâtre, l'autre vacante. Dans la chapelle, un prêtre d'Orbey vient dire la messe, les dimanches et jours de fête, pour les gens de l'hospice et des maisons d'alentour, car l'église de la paroisse se trouve à une lieue de distance, au village d'Orbey. Près de soixante personnes, orphelins et infirmes, sont soignées à l'hospice par des sœurs de charité. Quels prodiges d'économie pour entretenir tout ce monde avec les ressources disponibles! Ces ressources ne répondent pas aux besoins. Quelques rentes, quelques terres, un peu de bétail, voilà toute la fortune de l'hospice de Pairis. Tout le monde travaillant dans la mesure de ses forces, avec l'aide de Dieu, les sœurs arrivent à nouer les deux bouts de leur budget, sans clore l'exercice par un déficit.

Avant l'arrivée des religieux qui ont construit Pairis, la vallée ne semble pas avoir été aussi sauvage et inhabitée que le territoire de Munster au septième siècle. Cette abbaye est beaucoup moins ancienne que celle du val de Saint-Grégoire. A la suite d'une donation faite en 1136 par le comte Udalric d'Egisheim à Christian, abbé de Lucelle, disciple et ami de saint Bernard, un groupe de moines défricheurs, envoyés de Lucelle sous la conduite du prieur Tegenhart, sont venus s'établir sur ce domaine. La fondation même de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'abbaye se trouve mentionnée dans une bulle du pape Innocent II en date de 1139. En 1180, le seigneur Frédéric de Schauenburg, puis l'évêque de Strasbourg, Henri de Hasenburg, en 1184, dotèrent le nouveau monastère plus largement. Son plus grand lustre se manifeste au commencement du treizième siècle, époque à laquelle le pape Innocent III chargea l'abbé Martin de prêcher la croisade en Alsace. Celui-ci se pénétra de l'objet de sa mission au point de partir en 1202 avec les croisés allemands. Il assista à la prise de Constantinople en 1204 et préféra ensuite revenir à Pairis, plutôt que d'accepter l'évêché de Thessalonique. La relation détaillée de la croisade à laquelle l'abbé Martin de Pairis a pris part a été écrite sous sa dictée par un de ses moines, nommé Gunther. Un autre abbé de Pairis, Philippe de Rathsamhausen, devint chapelain de l'empereur Charles Ier et évêque d'Eichstedt. Les Armagnacs d'abord, puis les paysans révoltés au seizième siècle, firent beaucoup de mal à l'abbaye. Restaurée en 1582, elle fut de nouveau occupée pendant la guerre de Trente Ans par un des officiers du général Gustave Horn, qui chassa les moines. Après la paix de Westphalie, l'abbé Bernardin Buchinger ramena les religieux et rendit à Pairis quelque chose de son ancien



Digue du lac Blanc (voy. p. 196-197). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

éclat. On lui doit une chronique manuscrite de l'abbaye depuis la fondation jusqu'à sa mort. Parmi les hommes qui ont honoré Pairis figurent encore Pierre Blaise ou Blarru et Mathias Ringmann. Le premier, né dans la vallée, en 1437, et élevé dans l'abbaye, a laissé un poème en vers latins sur la mort de Charles le Téméraire, ainsi que des pièces fugitives sur le Blancrupt et les oiseaux de la vallée. Le second, né également dans le voisinage, en 1482, fonda la première imprimerie de Saint-Dié et laissa, outre un poème sur l'Alsace composé par lui, une édition des quatre Évangélistes, une édition de Plaute et une Vie de Jules César, en allemand.

Comme tant d'autres, l'abbaye de Pairis fut sécularisée lors de la grande Révolution. En nous remémorant son histoire, n'oublions pas de jeter un coup d'œil sur le cimetière, où reposent à l'ombre de l'hospice sœur Camille et Jean des Lacs. Jean des Lacs était un petit bonhomme bien connu des touristes. Sa filiation paraît se rattacher au passage des Cosaques dans le pays, lors de l'invasion de 1815. Ce qui est absolument certain, c'est qu'il avait pour spécialité de conduire les étrangers aux lacs, avant la pose des poteaux indicateurs, plantés par les soins du Club vosgien au bord de chaque sentier. Le dirai-je? les mauvaises langues reprochent au bonhomme Jean d'avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renversé, à plusieurs reprises, les premiers poteaux indicateurs, comme autant de concurrents fâcheux. Peccadille bien regrettable sans doute, mais moins grave que la manie d'autres plaisants, plus mauvais ceux-là, qui retournent les poteaux de manière à leur faire indiquer une direction fausse aux promeneurs novices. Quant à sœur Camille, que j'ai mainte fois visitée de son vivant, elle a été pendant trente années la supérieure de l'hospice, un ange de charité, providence de ses pauvres, capable de véritables tours de force, sinon de miracles d'abnégation, pour entretenir sa famille adoptive, les orphelins, les infirmes, les malades du val d'Orbey. Sa mémoire restera longtemps dans la contrée témoin de ses bienfaits, de ses prières, maintenant que la bonne sœur dort sous la terre du dernier sommeil!

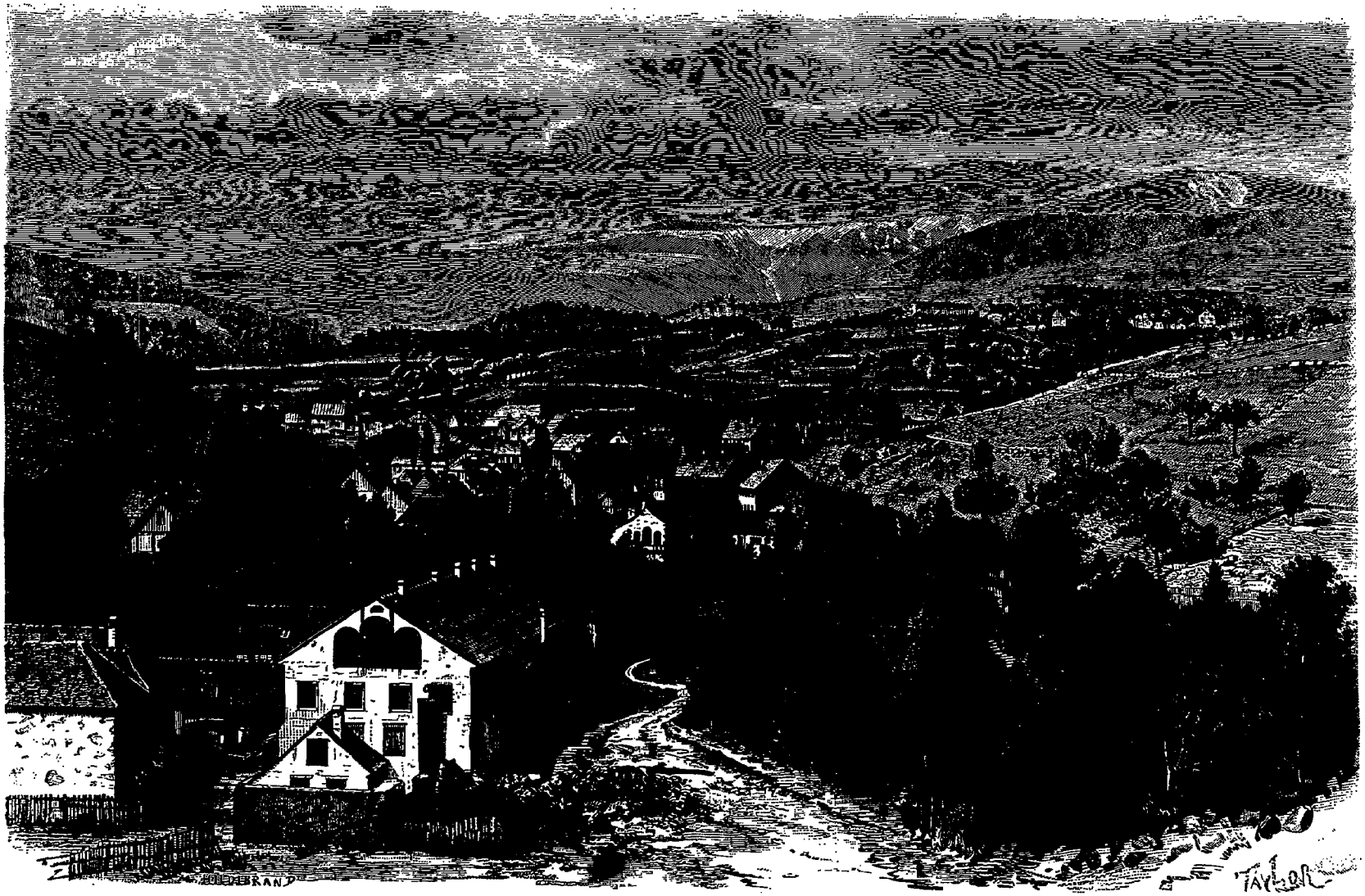
Voici longtemps, oui bien longtemps, que je suis venu pour la première fois à Pairis. Je voulais voir le lac Noir sans me faire conduire par le bonhomme Jean. Ignorant le chemin, je dus en demander la direction à un chevrier blotti sous un gros bloc erratique, au milieu du pâturage. Le chevrier m'indiquait la position du lac, là-haut, « dans le trou », où s'étaient suspendus de lourds nuages. Mais un vent rude soufflait



La toilette à la fontaine. — Gravure de Barbant, d'après un tableau de Gustave Jundt

dans le couloir et la pluie vint à tomber dru. Force me fut d'aller m'abriter contre la pierre du pâtre. Cette pierre était en surplomb. Durant deux ou trois heures que la pluie persista battante, je lus quelques-uns des chants gaéliques d'Ossian, non sans rêvasser aussi en regardant les nuages. La grosse pierre grise d'alors est encore là, au-dessus du gazon, à côté de beaucoup d'autres, grandes comme des maisons. Je suis venu la revoir, écouter tout près le susurrement du ruisseau, embrasser du regard les montagnes du lac dans leur parure d'automne. Les filles de la vallée font encore leur toilette du matin à la fontaine. Mais la colchique fleurit depuis plusieurs semaines dans les pâturages, en place des marguerites, tandis qu'une volée de corbeaux croasse au-dessus de ma tête. A l'exemple des lézards sur le mur d'enclos en pierres sèches, je recherche le côté du soleil, non pas de l'ombre. Précurseurs de la saison mauvaise, vous nous faites goûter d'autant plus vivement les derniers beaux jours! Ces beaux jours d'automne sont toutefois encore assez fréquents à ces hauteurs. Quand d'épaisses brumes recouvrent la plaine, semblables à une mer laiteuse, au-dessus de laquelle les monts émergent pareils à autant d'îles escarpées, à l'altitude du lac Blanc, des Hautes-Huttes ou des Trois-Épis, la température moyenne du jour à cette époque dépasse celle de la plaine. Admi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village d'Orbey (voy. p. 202). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rons donc les nuances vives des bois feuillus, le feuillage jaune ou rouge, qui tranche sur les couronnes voisines encore vertes et contraste avec les tons foncés des conifères, des pins et des épicéas. Si la verdure du printemps est plus fraîche et plus tendre, les couleurs de l'automne, au moment de la chute des feuilles, sont plus riches et plus accentuées. Les feuilles des cerisiers particulièrement étalent une coloration écarlate et pourpre d'un effet voyant.

Contrairement à l'avis des paysans d'Orbey, je voudrais boiser davantage les versants de leurs montagnes trop dénudées. Déjà, dans la vallée de Munster, les forêts cèdent la place, plus que de raison, à de maigres cultures et au pâturage. Partout où nos bons montagnards ont la main libre, ils abattent les massifs de sapins pour semer du seigle ou planter des pommes de terre, ou faire pâturer le bétail. Il en résulte la dénudation du sol sur les pentes un peu déclives, où la terre végétale lavée par les pluies d'orage laisse le rocher nu à peu près improductif. Cet effet se manifeste particulièrement dans le bassin de Pairis à Orbey, puis sur l'autre versant au-dessus du Bonhomme. Pourtant l'administration forestière, déjà du temps français, a fait dans le périmètre des lacs des essais de reboisement parfaitement réussis. Un administrateur intelligent, M. Lefébure, alors maire de la commune et député au Corps législatif, favorisa cette entreprise de restauration, digne d'être continuée à tous égards. Près de Pairis, la forêt du Noirmont descend jusqu'au fond de la vallée, au bord du ruisseau où nous entendons le grincement d'une scie. Les murs blancs de la scierie tranchent sur le fond noir des sapins, ainsi que la couronne jaunie des érables. Les peupliers montent jusque-là, le long de l'eau, mais dépouillés maintenant de leur feuillage, qui jonche le chemin. A mesure que nous descendons, les montagnes semblent gagner en hauteur et la vallée se creuser, pas d'une pièce cependant, ni d'un jet unique, car ce fond est très mouvementé. Ce ne sont que terrasses étagées sur d'autres terrasses, avec des versants tantôt mous, tantôt rapides. Devant nous la silhouette du Faudé se profile sur le ciel bleu, pareille à un chapeau de nuance foncée. Sur la droite, la tête du Rain-des-Chênes, couronnée de pins. A gauche, la crête du Kalblein-d'Aubure, en ligne à peu près droite, aux tons gris ternes. Autant de calottes isolées de grès vosgien, séparées les unes des autres, mais à couches concordantes, témoins d'une formation naguère continue, maintenant entamée par les érosions incessantes prolongées pendant des milliers de siècles.

A tort ou à raison, la tradition locale désigne le sommet du Faudé comme un ancien lieu de sacrifices consacré au culte des faux dieux. Dans le patois de la Poutroye, un de ses points s'appelle le Tchenor, qui doit signifier *charnier*. Possible qu'il y ait eu là des monuments druidiques. Pour ma part, je n'ai pu reconnaître aucun de ces monuments en assez bon état pour se distinguer par quelque chose des tas de pierres envahis par un bois de pins. On attribue aussi le caractère de monuments druidiques à de grandes dalles, plus ou moins branlantes, situées au haut du Rain-des-Chênes. Ce sont deux masses aplaties de poudingues, assez ressemblantes à d'énormes tables reposant sur un petit pivot de grès, au-dessus d'un escarpement en forme de muraille. Ai-je tort de supposer que la pluie et le beau temps, les vents, le soleil, la gelée ont façonné ces pierres, les ont corrodées sur place, de manière à leur donner un faux air de monuments druidiques, tout comme aux Beckerfelsen de Sainte-Odile? Mon explication en vaut une autre. Si elle ne vous convient pas, trouvez mieux. Dans tous les cas, telle reste l'impression rapportée de ma visite aux susdits rochers du Rain-des-Chênes, sous la conduite de notre excellent ami, M. Léon Lefébure, qui nous offre l'hospitalité dans sa retraite d'Orbey, en nous retenant de la manière la plus gracieuse. Aussi profitons-nous de cette bonne occasion pour nous mettre au courant de toutes les curiosités du lieu et des environs. Dussions-nous être partagés d'avis sur l'origine ou sur l'authenticité de l'une ou de l'autre de ces curiosités, les beautés naturelles de la vallée suffiraient pour nous dédommager et justifier un arrêt.

Montés hier soir au Rain-des-Chênes par le vallon de Tannach, en face des deux Honac, nous sommes redescendus par la Pierre-du-Loup et par la Pierre-du-Renard. Ces rochers surplombent une pente raide, dont les sentiers descendent droit sur le village en face de la fabrique de toile, derrière laquelle s'abrite discrètement, à l'ombre d'un grand parc, la villa Lefébure. En descendant nous avons levé un couple de grives à la lisière du bois, tandis que des groupes de chèvres, avec leurs chevriers, ont grimpé sur les grosses pierres pour nous regarder passer. Le Rain-des-Chênes aboutit à une sorte de plateau étroit, à une arête aplatie, entre les deux vallées d'Orbey et de Munster. C'est la Hu-des-Coqs, fréquentée par les coqs de bruyère, dont je vous raconterai dans un instant les us et coutumes. Pour le moment considérez le village d'Orbey, resserré au bas de la pente, le long du lit de la Weiss, dont les flots bruyants, pressés, se précipitent lestement entre les lignes de maisons. Si la Weiss coule si vite, c'est qu'elle n'a pas le temps de s'arrêter, ni la place surtout. La place manque à Orbey, si par cette expression vous entendez désigner un terrain uni, où les constructions peuvent s'étendre à leur aise. Les maisons du village se suivent à la file, sur un terrain inégal, serrées les unes contre les autres par les versants de la vallée, si rapprochés, eux, que le torrent et le chemin, transformé en rue, trouvent à se placer avec peine. L'église, en pierres rouges, se dresse, sur un tertre, à l'entrée du village, au débouché du vallon latéral de Tannach. Tout près, à gauche, se tient le tissage Herzog, entouré de maisons d'habitation. D'autres fabriques, tissages, filatures, papeteries, moulins, scieries, viennent ensuite en montant, toutes construites sur le courant d'eau, dont elles utilisent la force motrice. Quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques-unes de ces usines occupent l'intérieur du village, les autres sont refoulées plus haut. Par le fait que le fond de la vallée se resserre, le village doit s'allonger sur une grande étendue. Dans l'agglomération appelée le village, vous ne trouvez guère que des commerçants, des artisans, des fonctionnaires. Les cultivateurs demeurent presque tous dans les fermes éparses des montagnes, au milieu de leurs champs et de leurs prés.

Sous ce rapport la physionomie d'Orbey et celle des communes d'origine romane diffèrent essentiellement de la physionomie des localités allemandes de l'Alsace. Dans la plaine, comme dans la zone des coteaux sous-vosgiens, les maisons des cultivateurs forment des agglomérations partout compactes. Il en est de même sur les plateaux allemands de la Forêt-Noire, sur l'autre rive du Rhin. Au contraire, les habitations des localités romanes se disséminent sur toute l'étendue de la banlieue. Orbey, la Poutroye, la Baroche, le Bonhomme, Fréland, occupent ainsi de vastes surfaces. Chaque commune possède bien un noyau de maisons autour de l'église et de la mairie; mais les fermes, dont la plupart ont leur nom propre, se trouvent éparses, chacune dans son clos ou au centre du domaine rural. Il y a dans cette différence,



Vallée d'Orbey. — Dessin de Vuillier, d'après une aquarelle de Hertrich.

entre les populations d'origine et de langue romanes ou allemandes, un caractère de race. Pour une quantité de familles il faut une heure de chemin et plus pour aller à l'église, à la mairie, à l'école. De petits murs en pierres sèches entourent les propriétés et bordent les chemins. Ils remplissent un double emploi en formant clôture et en débarrassant le sol cultivé. Les terrains irrigables sont en prairies traitées avec un soin parfait. Par places, des bouquets de bois occupent les terrains trop rocailleux, d'où une grande variété d'aspect rappelant la Bretagne. Presque toutes les maisons de la montagne ont des toits de chaume. Leur face exposée aux vents pluvieux est revêtue de bardeaux pour la garantir contre la pluie. Souvent l'étable se trouve sous le même toit que le logis du propriétaire. Bêtes et gens vivent ainsi côte à côte. Une fontaine, un jardin potager, des champs de pommes de terre et de seigle pour les besoins du ménage ont leur place obligée dans chaque domaine dont les prairies constituent le fond principal. Toute l'exploitation repose surtout sur la production du fromage. Le fromage se vendant bien, les familles vivant sobrement, ces cultivateurs se trouvent généralement à leur aise. Tel paysan en blouse et en sabots qui nettoie ses vaches possède plus de cent mille écus en bien-fonds et en argent monnayé. Les magots conservés dans des bas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de laine ne sont pas rares du tout et, quoique ne rapportant pas intérêt alors, se trouvent mieux placés dans la paillasse qu'entre les mains de certains notaires ou banquiers.

Moins boisé que la vallée de Munster, le canton d'Orbey a douze cent seize hectares de rocailles et de terrains vagues, soit dix pour cent de la superficie totale à peu près improductifs. C'est beaucoup trop : une étendue égale à plus des deux tiers des terres arables. Si ces terrains vagues, ces rocailles ne se couvrent pas de forêts, la faute n'en est pas aux avis et aux efforts de notre aimable guide d'aujourd'hui. Suivant l'exemple paternel, M. Lefébure n'a rien négligé pour amener ses concitoyens à reboiser ces surfaces dénudées qui font tache dans un pays de culture avancée. Lisez son *Étude sur l'économie rurale de l'Alsace*, écrite sur les documents fournis par l'enquête agricole de 1866, dont il a été un des rapporteurs. Vous conviendrez de l'esprit pratique des conseils donnés dans cet ouvrage aux cultivateurs de la contrée. Né à Orbey, notre ami connaît mieux que personne les besoins des populations au milieu desquelles il a été élevé et qu'il a représentées dans les assemblées politiques. Éprouvé cruellement dans ses affections les plus chères, il vit ici dans une retraite prématurée, partagé entre le culte de sa mère et l'éducation de son fils, loin des agitations de la politique, après un brillant début dans une carrière que nous ne voulons pas croire close. Son talent, son caractère, ses aptitudes ont valu à M. Lefébure de grandes sympathies. Aussi bien ses services rendus à la chose publique, comme écrivain et comme homme d'État, ne lui permettent pas de persister dans une retraite définitive, même laborieuse et employée à philosopher. Homme d'action, autant que de doctrine, nous l'avons vu aux jours de l'invasion allemande quitter son siège de la Chambre des députés pour prendre les armes et enrôler ses bons Orbéyens dans les corps francs des Vosges. Aucune des questions qui préoccupent notre temps ou le pays n'est venue à l'ordre du jour sans exciter sa participation. Avec des antécédents pareils et avec un cœur généreux, on peut goûter un instant le calme de la solitude, mais sans se résoudre à rester isolé ou inactif pour l'avenir.

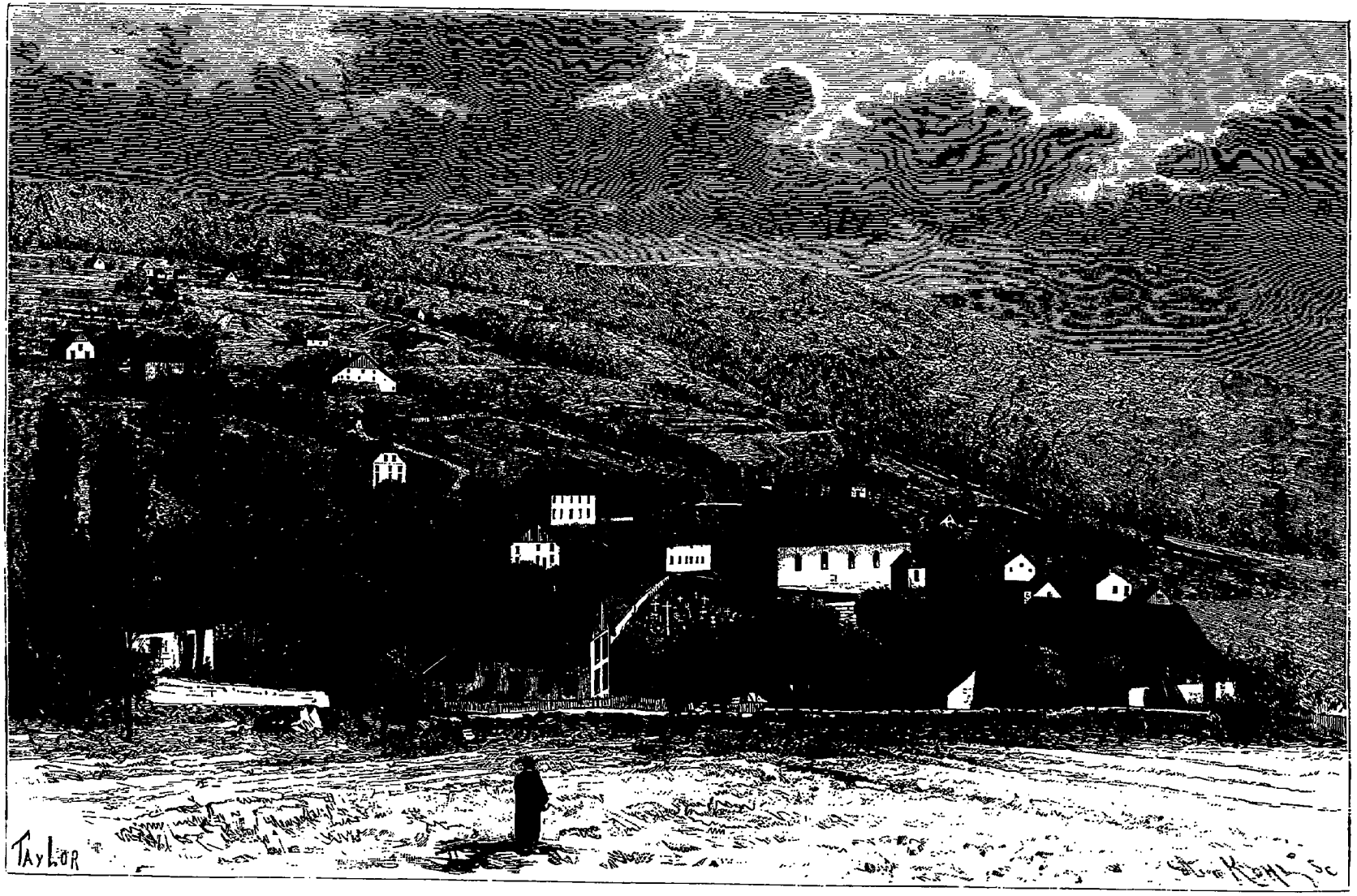
XV

Braconniers de profession, les hommes des Hautes-Huttes ne se font pas scrupule de vous conduire à la chasse au coq de bruyère, en plein mois d'avril, temps prohibé. L'attrait du fruit défendu ne s'exerce-t-il pas sur tous les enfants d'Ève, plus ou moins fort suivant les occasions? Aussi ne saurions-nous être sévères envers de pauvres montagnards auxquels l'occasion de tirer un bon coup ou de tendre un lacet se présente tous les jours. Quand le pain manque sur la table, et lorsque vos petits enfants n'ont jamais mangé à leur faim, il faut pousser la vertu à l'héroïsme pour ne pas mettre la main sur un gibier qui, après tout, n'appartient à personne. Donc le grand tétras, le grand coq de bruyère, *Tetras urogallus*, passant aux yeux des chasseurs émérites pour la plus belle espèce de gibier à plumes d'Europe, après l'outarde qui ne niche pas en Alsace, où elle apparaît rarement, je me suis laissé aller au désir de la chasser une fois, dans le courant du mois d'avril dernier, moins pour me procurer un rôti que pour faire quelques observations d'histoire naturelle. Pour être sûr de réussir mon coup, j'ai prié Michel Latrique, le plus redouté des braconniers de l'endroit, de battre la montagne à l'avance, afin de me prévenir quand il aurait découvert le gîte d'un beau coq adulte, susceptible de servir de type, représentant bien son espèce comme sujet d'étude. Ainsi convenu et ainsi fait.

Dans la première quinzaine d'avril, après quelques jours de soleil, au beau fixe, le commissionnaire d'Orbey est venu me prévenir que Latrique m'attend pour un tour à la Hu-des-Coqs. Le chemin de fer n'étant pas encore construit, j'ai pris la diligence à Colmar pour arriver dans la vallée le soir. A une heure du matin, le braconnier frappe à ma fenêtre, le fusil sur l'épaule, une lanterne à la main. Fort bien, dis-je en me frottant les yeux, dans deux heures nous serons au sommet de la Hu. Vite un verre de kirsch, fort bon à l'auberge de la *Croix d'Or*, et nous sommes en marche. Sitôt le nez dehors, la fraîcheur de l'air achève de dégager mes paupières. Oh! la belle nuit sereine! Jamais les étoiles ne m'ont paru plus étincelantes. Comme elles éveillent l'idée de l'infini, en chuchotant leur mystérieux langage dans les profondeurs du ciel! Braconnier ou bûcheron, pensai-je, en voyant Latrique admirer comme moi la voûte étoilée, on a beau avoir la main rude et la poitrine endurcie par les soucis de l'existence au jour le jour, cela vous empoigne de regarder les étoiles au milieu du calme solennel des bois dans la nuit. Nul ne s'y laisse aller sans être saisi ou transporté d'émotion au sein du monde invisible, vers les choses d'en haut.

Pourtant le chemin de la Hu-des-Coqs, si chemin il y a, est trop raboteux pour vous laisser uniquement à la contemplation du ciel. D'ailleurs, la couronne des pins devient touffue et ne laisse plus d'étoiles en vue à travers les branchages. Les lueurs blafardes et fumeuses de notre lanterne nous aident à reconnaître le sol où nous posons les pieds. Sur une pente raide, embarrassée de grosses pierres, de broussailles, il faut des précautions pour rester debout, sans faux pas. Au moment où la mèche de notre luminaire à bout d'huile dégage sa dernière clarté, sa flamme mourante, nous atteignons le faîte de la Hu. Dans le bas, à l'église d'Orbey, trois heures sonnent. Au levant, du côté du Rhin, le ciel commence à pâlir sous l'effet des tons gris qui s'étendent sur son fond noir. « Attention! » dit brusquement Latrique, la main sur mon épaule. Et un instant après, mon guide, aux écoutes, ajoute à voix basse : « Voyez le coq sur cette branche de pin! » Mais je ne distinguais rien dans l'ombre. Tendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Baroche (voy. p. 203). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Vuillemin, curé de la Baroche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'oreille, j'entends seulement quelque chose comme des claquements de bec. Je sens mon pouls battre avec force. Puis un nouveau bruit, semblable à celui d'une meule à aiguiser, suit les claquements de bec, à temps égaux d'abord, puis pressés et précipités, de plus en plus rapides, finissant par une note retentissante : *Toed..... toed.... toed.... oed.... oed.... oed... oed.. oed. oed.* — *Heide heide heide heide heiderie. Glack!*

Ce chant, ces cris recommencent ainsi plusieurs fois, avec des intervalles de silence. A chaque reprise nous avançons de quelques pas. Pendant les temps d'arrêt, nous restons immobiles. La note terminale est toujours la plus forte, stridente, comparable au bruit produit par le rémouleur aiguisant un long couteau sur une meule. J'ai essayé de rendre de mon mieux l'appel qui doit attirer autour du coq toutes les poules d'alentour. Eloquente réclame, le grand air du tétras doit se broder sur le motif que le printemps vient de naître. Ne vous en déplaise pourtant, la première audition ne m'a pas paru bien musicale, à la façon du moins dont nous autres, hommes, nous entendons la mélodie. Le feu de file de notes criardes, stridentes et grimpantes, qui suit immédiatement le gloussement du début, résonne à mes oreilles comme les gémissements d'une scie qu'on écorche. Les temps d'arrêt, apparemment, servent au chanteur emplumé pour reprendre haleine, peut-être pour juger de l'effet produit par son premier morceau. Latrique prétend aussi que pendant son chant l'oiseau n'entend pas. Son ouïe toutefois est tellement fine que le plus léger mouvement le fait partir pendant les intervalles de silence. Au moment de chanter, le coq étend la tête. Il la porte en avant, hérisse les plumes du cou et du chef, pousse des sons rauques, rémoulants, qui se précipitent jusqu'au dernier cri. Au commencement de chaque couplet, plus rarement au milieu d'une phrase, vous le voyez lever la queue, dans une position intermédiaire entre la verticale et l'horizontale, l'*élant en même temps*, écartant légèrement les ailes pour les laisser pendre. Pareil à un acteur qui répète son rôle, il trottine un peu sur sa branche quand il commence à chanter. Quand il se retourne, presque toutes ses plumes se hérissent. Ce fier virtuose toutefois ne met pas toujours dans son chant la même régularité stéréotype. Parfois il s'arrête dans sa première phrase, avant la note finale qui est lancée alors d'un trait. A mesure qu'il reprend la suite des couplets, son excitation augmente. Ses mouvements d'allée et de venue deviennent plus vifs. Son animation arrive au point de lui faire oublier tout le reste. Tirez sur lui un coup de feu : il n'en sera pas troublé, si la détonation part pendant le chant. Du moins est-ce là l'avis de Latrique, mon guide, qui me donne ces détails au retour.

Féroce Latrique ! Avant que j'aie réussi à distinguer les mouvements du beau tétras, dans le demi-jour encore incertain, aux premières lueurs de l'aube, une détonation part. Le braconnier a couché son gibier en joue, sans me laisser le temps de le retenir. Aussi plus de chant. Plus rien que le bruit d'un corps pesant tombant lourdement entre les branches. Ce coup me met hors de moi. Suis-je donc venu à la Hu-des-Coqs pour tuer, au lieu d'une étude d'histoire naturelle? Irrité de ce dénouement en tout cas trop prompt, je refuse les plumes de la victime dont Latrique veut orner mon chapeau. Pauvre coq de bruyère ! Périr ainsi d'un coup de foudre au milieu de son chant, quelle destinée amère ! Le grand tétras en dehors de nos Vosges, où l'on en tue chaque année quelques douzaines, se rencontre encore dans le Jura, les Pyrénées et les Alpes. Une autre espèce, celle du petit tétras à queue fourchue, *Tetrao tetrix*, ou coq des bouleaux, encore sédentaire dans la Forêt-Noire, n'apparaît plus dans les Vosges que par accident ou de passage. M. Kroener, ancien conservateur du Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, en cite un spécimen tué à Brumath dans un champ de trèfle. Par contre, les forêts de sapins de nos montagnes sont habitées par la gelinotte, *T. bonasia*, espèce plus petite, voisine du grand tétras, nichant dans les broussailles et dans les touffes de fougères.

En rentrant à l'auberge de la *Croix d'Or*, mon premier soin a été de peser le tétras tué à la Hu-des-Coqs. C'est un bel exemplaire du poids de six kilogrammes, ni plus ni moins. Celui dont nous reproduisons la figure d'après une photographie a été pris par M. de Witzleben, notre conservateur des forêts, dans les montagnes de Saint-Quirin, sur le versant lorrain des Vosges. Latrique prétend que pour mourir le coq de bruyère avale sa langue, après avoir si bien chanté. Vérification faite, cette langue ne se trouve pas dans le bec, mais retirée au fond du gosier. Comme nourriture, l'oiseau prend des insectes au printemps, des fruits rouges en été, des baies de myrtille pendant l'automne, des herbes, des chatons de bouleau et des graines de sapin durant l'hiver. Dans ce régime varié, c'est la myrtille qui constitue son aliment favori, celui aussi qui donne le plus de qualité à sa chair. Pour un gastronome, cette chair noire, pesante, un peu sèche, a besoin d'attendre beaucoup pour arriver à point. Le fumet particulier que lui donne, pendant une partie de l'année, la graine de genièvre, ne m'a jamais paru désagréable. Mais je préfère dans tous les cas la chair de la poule à celle du coq, comme plus délicate. Un rôti de gelinotte a aussi meilleur goût qu'un rôti de vieux tétras.

Bon an, mal an, les chasseurs des Vosges, ai-je dit, abattent encore quelques douzaines de coqs de bruyère, sans compter ceux pris aux lacets par les colleteurs, dont la race ne s'éteint pas malgré notre loi sur la police de la chasse. J'ai d'ailleurs rencontré le grand tétras depuis le Ballon d'Alsace et le Brezouard jusqu'au Schneeberg sur toute l'étendue de nos montagnes; jamais dans les forêts de la plaine. Hors d'Alsace, je l'ai vu sur les flancs de la Schneekope, aux confins de la Silésie et de la Bohême, dans les Alpes suisses et en Suède. Sédentaire par habitude, il quitte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au coq de bruyère. — Dessin de Niederhaueser-Kœchlin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sommets élevés quand la neige est abondante, le froid persistant. A entendre nos forestiers, en temps ordinaire, il reste à terre toute la journée, recherchant les endroits exposés aux premiers rayons du soleil levant, les clairières couvertes de bruyères, de myrtilles ou de framboisiers, à proximité d'une source ou d'un ruisseau limpide. Pour dormir le soir, il se perche sur un arbre. Quoique lourd et craintif, il marche lestement, pas aussi vite pourtant que la perdrix. Avec un vol bruyant, pesant, l'oiseau commence par battre des ailes avec précipitation, puis file en ligne droite, mais sans aller loin. Brehm atteste sa timidité habituelle : ce qui n'empêche pas le coq de se mettre en colère, d'être querelleur à l'occasion, jaloux et toujours disposé à se battre avec ses semblables. Quelle tendresse, par contre, la poule montre pour ses petits! Vrai, il est touchant de voir avec quels cris elle accueille l'homme qui surprend sa jeune bande. En un instant, nous raconte le forestier Geyer, tous les petits ont disparu. Ils savent si bien se cacher qu'on a de la peine à en conserver seulement un en vue. La couleur de leur livrée contribue à les rendre invisibles. Souvent vous pouvez en avoir des bandes entières à vos pieds sans en apercevoir un seul, lors même qu'ils ne peuvent encore voler. Quand un renard à l'odorat subtil les rencontre, ils sont moins heureux et risquent plus. La mère court à trois ou quatre pas de l'ennemi, et va voletant, comme si elle était paralysée. Parvient-elle par ce stratagème à éloigner le renard de l'endroit où sont les jeunes, elle s'élève subitement dans l'air et revient



Coq de bruyère. — Dessin de Gobin, d'après une photographie.

vers sa progéniture. Ses cris, *glouck, glouck,* indiquent la disparition du danger, et aussitôt les petits d'accourir.

Les jeunes tétras courent presque aussitôt après l'éclosion, à peine sont-ils séchés. Leur croissance est rapide, quoique leur nourriture pendant le premier âge se compose à peu près exclusivement d'insectes. Conduits par maman aux endroits favorables, ils la voient creuser le sol de ses pattes. Elle les appelle *back, back,* leur met dans le bec une mouche, une larve, une chenille, un ver, une limace. Menu varié, n'est-ce pas? Comme les fourmis leur paraissent surtout appétissantes, la mère amène ses petits sur la lisière des bois, à la recherche des fourmilières. Une fourmilière est-elle trouvée, vite toute la famille de fouiller jusqu'à ce que les larves soient à découvert. Chacun alors de se repaître, à qui mieux mieux, de ce mets succulent. Au bout de quelques semaines pourtant, les jeunes s'habituent à la nourriture ordinaire de la mère. Leurs plumes sont devenues assez grandes pour leur permettre de voleter et de se percher. Quand vient l'automne, la vie de famille se relâche. Les femelles restent bien encore à la mère; mais les mâles errent à l'aventure, essayent de chanter, se battent quelquefois, pour mener tout à fait la vie des adultes au printemps suivant.

Charles GRAD.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS



Lamas conduits par des Indiens (voy. p. 212). — Dessin de Riou, d'après un croquis et une photographie de l'auteur.

A LA RECHERCHE DES RESTES DE LA MISSION CREVAUX,

PAR M. A. THOUAR.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

A peine étais-je arrivé à Santiago du Chili, en avril 1883, que le chargé d'affaires de France, M. Bourguarel, me communiqua une lettre du Ministre des affaires étrangères, lui prescrivant des recherches pour retrouver les traces de deux survivants de la mission Crevaux qui, paraît-il, d'après une lettre d'un M. Milhomme de Carapari (département de Tarija, Bolivie) adressée à la Société de Géographie, avaient été vus prisonniers par des Indiens « Chiriguanos », chez les Indiens « Tobas » du haut Pilcomayo.

Il n'y avait pas une minute à perdre et mon départ fut aussitôt résolu : je pris congé de mes bons amis de Santiago, en particulier de M. Benjamin Vicuña Mackenna, le grand écrivain, l'Alexandre Dumas de l'Amérique du Sud, et le 5 mai je m'embarquai à Valparaiso, me rendant à Arica.

La traversée fut longue, — huit jours, à cause des nombreuses escales, — horrible, à bord du fameux *Lontue*, véritable arche de Noé à vapeur, où passagers, bœufs, chevaux, mules, sont entassés pêle-mêle dans l'entrepont au milieu des colis de toute sorte.

Le 12 mai au matin, le vapeur mouilla dans la baie de Arica, en face le « Morro ». L'ancre était à peine jetée que je m'affalais au plus vite dans un des nombreux canots qui vinrent à l'assaut se jeter le long du bord, et pour la somme modique, paraît-il, de trois piastres ou quinze francs, deux affreux négrillons me conduisirent au « muelle », quai distant d'environ un kilomètre. Je pouvais donc respirer à mon aise!

La visite de la douane ne fut ni longue ni gênante; un *carro* (charrette conduite par deux bœufs) enleva mes bagages à la gare, où ils furent séance tenante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enregistrés, pesés à la main, estimés à l'œil et taxés en conséquence.

Un coup de cloche se fait entendre, le train part. Après deux heures d'une course à petite vitesse au milieu d'un nuage de poussière, j'arrivai à Tacna et procédai à mon installation dans une des plus humbles chambres de l'hôtel *Grand Cardinal*. Deux chaises, un lit, une table en composaient l'ameublement, et pour quinze francs par jour, « nada mas », j'acquérais le droit d'en être le locataire.

La nuit, un tremblement de terre me réveilla en sursaut et me rappela que j'étais bien au Pérou.

Le lendemain, de bonne heure, ma première visite fut pour M. Larrieu, agent consulaire de France, auquel j'avais à remettre une lettre de son père, que j'avais eu la bonne fortune et l'honneur de connaître à Santiago. Aussitôt qu'il en eut pris connaissance, il s'empressa de me présenter à sa nombreuse et charmante famille, m'offrant ses services pour tout ce dont je pouvais avoir besoin.

J'avais hâte de me mettre en route, car le temps pressait, et j'arrêtai bien vite un excellent péon, « Manuel Franco », quatre mules, dont deux de selle et deux pour mes bagages, laissant à Tacna tout ce qui me parut inutile ou encombrant.

Muni d'un « laissez-passer » pour franchir la ligne des avant-postes chiliens à « Pachia », le 21 mai 1883 je partis pour la Paz.



Type de péon. — Dessin de Rieu, d'après un croquis de l'auteur.

Chacun s'accordait à trouver mon bagage un peu maigre, et l'on ne manquait pas de mettre sur le compte de l'inexpérience la tentative audacieuse, imprudente même, me disait-on, de franchir le « Tacora » en saison d'hiver, et de m'aventurer ainsi sur les hauts plateaux, sans prendre avec moi une douzaine de mules au moins nécessaires pour le transport de vivres, ustensiles de cuisine, matelas, etc., etc.

Le fait est que, pour deux bonnes raisons, je restai sourd à tout conseil. La première, c'est que mes ressources ne me permettaient pas un pareil luxe, le strict nécessaire m'étant absolument commandé; et la seconde, c'est que j'ai toujours dédaigné de m'entourer d'un confortable gênant, embarrassant et coûteux qui ne profite le plus souvent qu'aux *arrieros* ou aux étrangers. Depuis cinq ans que j'escalade les Andes, du Mexique au cap Horn, j'ai eu mainte fois l'occasion de me réjouir de cette mesure.

La séparation me fut des plus pénibles; huit jours avaient suffi pour me faire connaître, estimer et regretter des compatriotes, des amis dont j'aime ici à me rappeler le souvenir.

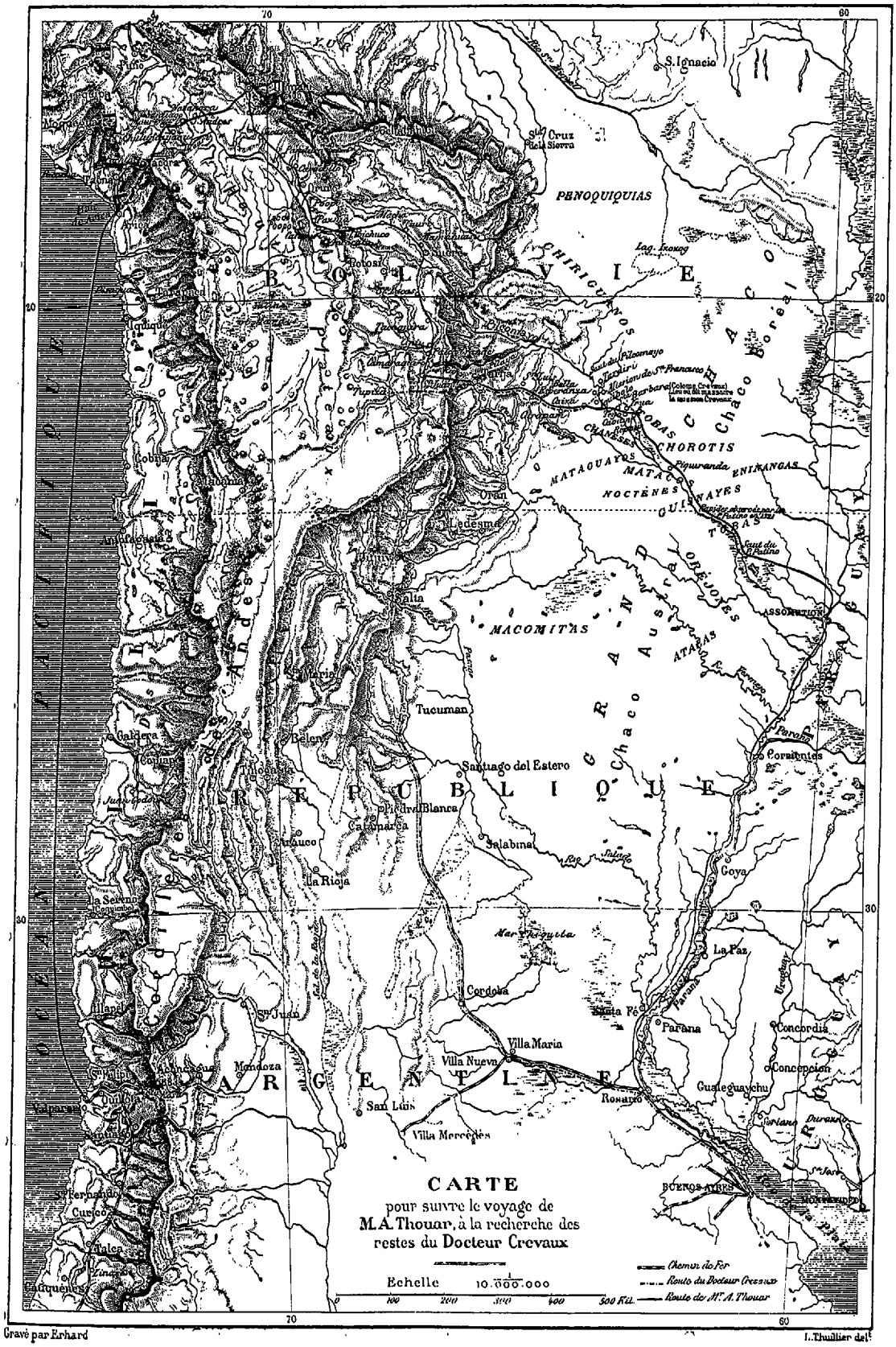
La veille, M. Larrieu, entouré des siens, m'avait remis le pavillon! L'émotion fut grande ce soir-là, dans ce petit coin de terre perdu sur l'immense côte du Pacifique. Le souvenir du docteur Crevaux et de ses compagnons était présent à la mémoire de tous,... sa mort tragique!... les Tobas! C'était une bien lourde tâche qui m'était imposée, un bien grand engagement que j'allais prendre. Mais que faire? Ne le fallait-il pas? N'étais-je pas Français? Un instant j'hésitai.... si mes forces allaient m'abandonner? Mais quoi! et ceux qui sont peut-être là-bas chez les Tobas se mourant de privations et de souffrances.... Allons donc!... *alea jacta est!*

. . . . . .

Un temps de galop me sépara du groupe qui m'accompagnait, et quelques minutes après je trottinais sur la grande route sablonneuse de Pachia. L'aspect du pays était triste, sauvage, la guerre avait semé la ruine partout. Le soleil disparut à l'horizon, et ses derniers rayons colorèrent d'une belle teinte violette la cime de la grande chaîne. La nuit vint, et avec elle les mille feux étincelants du ciel des tropiques.

Deux ou trois fois la sentinelle me cria : « *Alto! quien vive!* (Halte! qui vive!) — *Chile* (Chili), » répondais-je, et, à la lueur d'une chandelle fumeuse, le chef de poste examinait mon laissez-passer. A sept heures j'atteignis sans encombre le *tambo* de Pachia, ma première étape sur la route de la Paz, mais la dernière de celles que je devais parcourir avec le compagnon de voyage qui jusque-là, dans cette campagne, m'avait suivi à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard

L. Thuillier del.

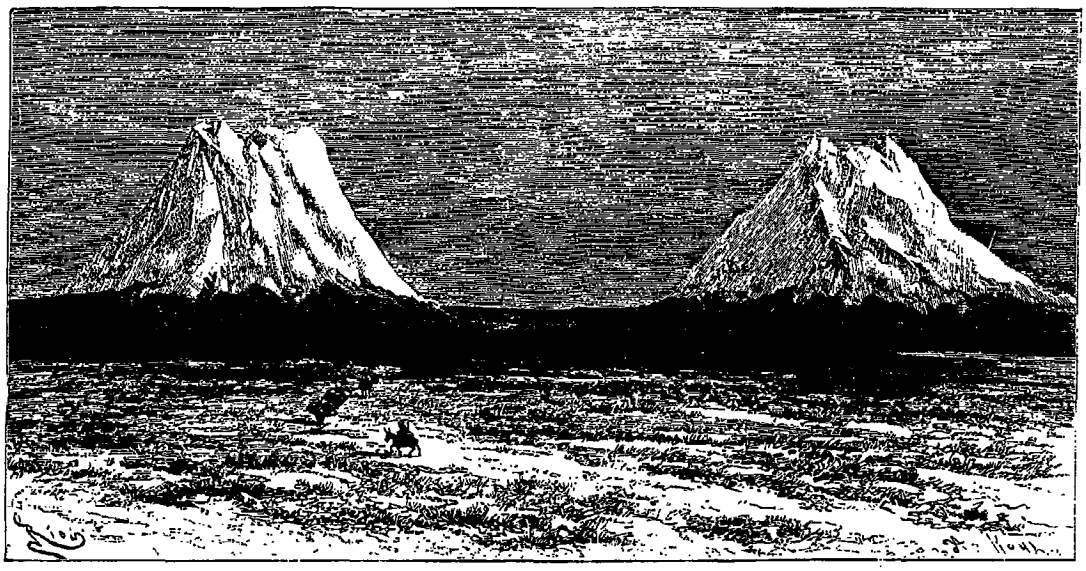
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travers les Antilles, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, le Chili. Les circonstances le voulaient ainsi; nous devions nous séparer le lendemain.

Solano, propriétaire du *tambo*, était un homme affable et causeur. « Prenez garde aux *montoneros* du Tacora, » me dit-il. Et, tout en me faisant les recommandations que lui inspiraient son âge et son expérience, la nappe était mise sur la table; mon ami et moi n'avions pas d'appétit; la séparation nous rendait tristes et rêveurs. Un morceau de poulet rôti que j'avais apporté de Tacna fit tous les frais du repas, et, chacun de notre côté, transformant la salle à manger en chambre à coucher, nous étendîmes nos couvertures par terre : notre lit était fait. Manuel nous servit l'*agua caliente*, le thé; puis un dernier souvenir.... une dernière recommandation.... et le sommeil ne tarda pas à appesantir nos paupières.... Au dehors, la voix des sentinelles perdues vibrait dans le silence de la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, j'étais en selle et m'engageais dans les défilés par une route large, bien établie, serpentant au milieu de hautes murailles, d'où se détachaient de la cime et des flancs quelques poivriers, quelques rares cactus panachés, dont l'aspect terne et poussiéreux contrastait singulièrement avec le lit des torrents encaissés, revêtus d'un riche tapis de seigle et de luzerne du plus beau vert.

De ci de là, quelques amas de pierres indiquaient les retranchements où les *montoneros* de Pacheco tenaient en éveil les avant-postes chiliens. Je redoutais fort ce Pacheco, car je risquais d'être dépossédé de mes mules; mais il n'en fut rien, les bandes avaient appuyé à gauche depuis quelques jours, et je fus assez heureux pour ne pas rencontrer un seul de ces pillards,



Volcan de Tacora. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

dont le but était moins de faire la guerre aux Chiliens que de rançonner les malheureux Péruviens.

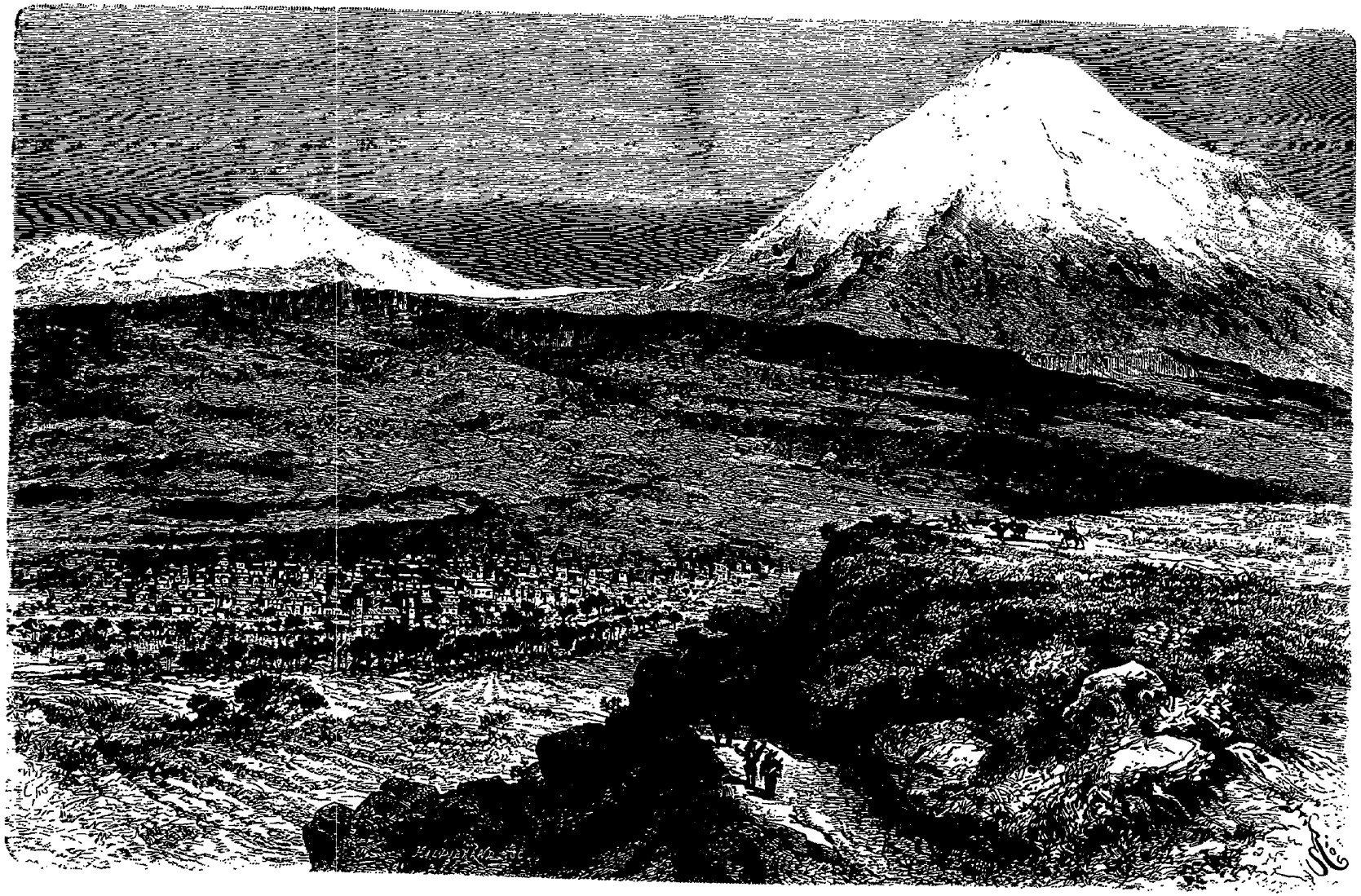
A dix heures j'atteignis la plate-forme du volcan de « Tacora », composé de deux pics, à quatre mille cinq cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer; à ma gauche brillait à l'horizon le pic d'« Arequipa », et devant moi se déroulait à perte de vue l'immense plateau bolivien, poussiéreux, dénudé, d'où émergeaient les cimes des volcans éteints des « Nevados de la Sierra », de « Soporturas », de « Estandiu », de « Surupane », de « Putre », jetant dans le fond bleu du ciel l'éclatante blancheur de leurs neiges éternelles!

Pas d'arbres, presque pas de végétation, quelques bruyères, quelques genêts, au milieu desquels paissent de nombreux groupes de vigognes. De temps en temps des troupeaux de lamas, chargés de petits sacs de minerai de cuivre des mines d'Oruro, conduits par des Indiens Aimaras, s'annoncent au voyageur par un nuage de poussière; leur marche est lente, et le tintement cadencé des clochettes suspendues à leur cou vient seul troubler le silence de ces lieux, dominés par le vol puissant et majestueux du condor.

De toute la vitesse que je pus obtenir de ma mule, je gagnai le tambo de Airo, car je souffrais affreusement du *soroché*, indisposition produite par la raréfaction de l'air et qui se traduit par de violentes migraines, des nausées, des saignements de nez et la perte de l'appétit.

Après les formalités d'usage de la part du maître du tambo : « *Dónde va? De dónde viene? Está V. casado, soltero?* » etc., etc. (Où allez-vous? D'où venez-vous? Êtes-vous marié ou garçon?) etc., etc., j'arrimai mes *petacas* dans la seule pièce disponible; environ trente Indiens Aimaras l'occupaient.... on les fit déloger. J'insistai pour qu'on y laissât au moins les femmes et les enfants. « *Dónde van á dormir?* (Où vont-ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Paz. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dormir?), dis-je au patron. — *Afuera* (dehors) », me répondit-il, étonné et surpris de mon insistance.

Afuera!... Et le thermomètre était à six degrés au-dessous de zéro!

Cette première nuit d'insomnie me parut interminable, mais j'éprouvais encore un grand sentiment de bien-être, roulé dans mes couvertures, couché sur le *pollo*, sorte de lit en terre, en songeant au sort de ces malheureux Indiens, presque nus sous leur *poncho* de grosse laine, exposés à toutes les intempéries de la saison, étendus entre les quatre murs d'une cahute sans toit, serrés, tassés les uns sur les autres pour mieux conserver la chaleur de leur corps.... Quel enseignement à puiser dans cette résignation si calme de tous les jours!

24 mai. — Le lever du soleil est splendide, l'atmosphère est d'une grande transparence, les étangs sont gelés, les mules glissent et s'abattent. Près du rio Maure, de grandes masses trachytiques, basaltiques, noirâtres, simulent des ruines et des colonnades de l'aspect le plus imposant.

25 mai. — A midi j'arrive absolument défaillant à l'hacienda de Chuluncayani. Depuis deux jours je ne prends presque pas de nourriture. Le soroché me fait perdre tout appétit. Dans la cour de l'hacienda, des Indiens dépouillent des *alpacas*. Le propriétaire, homme affable et aimable, s'empresse de me faire servir une bonne soupe au lait qui me réconforte, et à six heures nous atteignons le village de Santiago. — Dans le nord à l'horizon apparaissent les pics du Sorata et de l'Illimani. — Le tambo est bon et les gens très serviables; j'en profite pour me glisser dans la cuisine, si l'on peut appeler ainsi la pièce carrée, fumeuse, où deux ou trois Indiennes accroupies autour du foyer confectionnent le *chupe* traditionnel, composé de viande de mouton, de pommes de terre, de riz, le tout parfumé avec de l'*oregano* ou des *cominos;* je ne mange que du bout des dents, mais en revanche Manuel, mon péon, fait honneur à la *comida :* trois biftecks, une grande platée de pommes de terre et une douzaine d'œufs disparaissent en un instant!

28 mai. — Au trot nous franchissons la *pampa*, et à onze heures nous apercevons la Paz dissimulée au fond d'un ravin en forme d'entonnoir. Le coup d'œil est vraiment pittoresque; la ville s'étend gaiement au pied de l'Illimani; la *quebrada*, torrent, coule avec force au milieu d'une belle rangée d'arbres verts, et les tuiles rouges des toits contrastent avec les carrés de luzerne; un beau soleil, un ciel pur, animent ce spectacle. Sur la route qui descend en serpentant, se détachent de nombreux convois d'ânes et de mules accompagnés par des Indiens Aimaras qui jouent sur de petits flageolets les airs les plus doux et les plus mélancoliques.

A la douane, l'exhibition de mon passeport me dispense de la visite des bagages, et, grâce à l'amabilité du directeur, je suis promptement installé à l'hôtel.

Mon premier soin fut de demander une entrevue au Ministre des affaires étrangères, le docteur Antonio Quijarro, qui me l'accorda aussitôt. Le lendemain j'eus donc l'honneur de l'entretenir de l'objet de ma mission et des moyens que je comptais employer pour la mener à bonne fin. Je reçus de lui les renseignements les plus utiles. Déjà le docteur Crevaux avait eu à se féliciter, pendant tout son séjour en Bolivie, de la conduite de cet homme énergique et patriote qui a fait publier par ordre de son gouvernement tous les documents officiels relatifs à la mission française. L'opinion publique s'était en effet émue de certaines rumeurs circulant en France, laissant entendre que le gouvernement bolivien n'avait pas offert au docteur Crevaux tout l'appui nécessaire en une pareille circonstance.

Je suis heureux de pouvoir affirmer ici le contraire. L'exploration du docteur Crevaux coûta dix mille francs au gouvernement bolivien, qui avait offert en outre deux cents hommes, que notre compatriote refusa. Aussitôt que la nouvelle du massacre arriva, on envoya une colonne de deux cents hommes sur le Pilcomayo avec ordre de châtier les Indiens et d'occuper un point stratégique important. Le but qu'on se proposait ne fut pas atteint, soit, mais les frais de cette expédition ne s'élevèrent pas moins à trois cent mille francs. En ce qui me concerne, j'ai trouvé près de tous et partout en Bolivie l'accueil le plus sympathique, en particulier auprès du gouvernement, des habitants de Tarija et des missionnaires italiens. Qu'il me soit donc permis d'adresser ici à tous l'expression de ma profonde gratitude et de mes meilleurs souvenirs!

Mes préparatifs de départ furent bien vite faits; le chevalier da Ponte de Ribeira, Ministre du Brésil, mit à ma disposition, pour mon fusil de chasse, des cartouches dont j'étais dépourvu; la veille du départ je reçus une avalanche de canards, poulets rôtis, biscuits, chocolat, etc., que m'envoya comme provisions de route l'aimable famille Sofia de Pozzo, au milieu de laquelle je passai deux charmantes soirées, en compagnie du savant ingénieur anglais Minchin, bien connu en Europe par ses travaux scientifiques sur la Bolivie.

Le dimanche 3 juin, tout était prêt. Muni d'un passeport ministériel, recommandé spécialement aux autorités départementales, j'enfourchai de nouveau ma monture aux longues oreilles, me dirigeant sur Tarija par Sucre.

Nous reprenons, mon *arriero* et moi, la route du haut plateau qui longe la chaîne de l'Illimani. Le temps est superbe, nous allongeons le pas et arrivons le soir à cinq heures à Calamarca, village d'environ deux cents feux. Le maître du tambo s'empresse autour de moi; j'en profite pour prendre quelques renseignements; le récit de mes voyages l'enthousiasme; il veut à toute force m'accompagner.

4 juin. — Mon *arriero* commence à éprouver des craintes sur son voyage au Pilcomayo; il a peur des Indiens du Sud et me parle de sa famille; je le laisse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

libre de se déterminer et de reprendre sa parole si cela lui convient.

Le vent est très violent, les contreforts sont couverts de neige, la poussière et les giboulées nous aveuglent. A quatre heures nous mettons pied à terre au tambo de Chijta.

5 juin. — Le lendemain, de bonne heure, j'arrivai à Sicasica. Quelques minutes d'arrêt nous furent nécessaires pour changer de mules; après un bon temps de galop, j'atteignis Panduro. La *chicha* et le *singani* (eau-de-vie du pays) avaient mis tout le monde en gaieté dans le tambo; il me fallut boire *trago* sur *trago* et j'eus toutes les peines du monde à me soustraire aux amabilités dont j'étais l'objet, surtout de la part du patron. Dans ma hâte à préparer une omelette au suif de chandelle, n'ayant point de graisse à ma disposition, les pommes de terre *chunchos* dont je l'avais bourrée n'étaient pas suffisamment cuites, et le patron du tambo, que j'avais invité à ce festin de Balthasar pour ne pas être en reste envers lui, ne cessait de me crier entre deux hoquets : « *Pendejo! me hace comer papas crudas, papas crudas!* » (L'imbécile! il me fait manger des pommes de terre crues!)

6 juin. — A midi, nous arrivons au village de Caracollo. Je me décide à passer là le reste de la journée. Le type de l'Indienne *aimara* ou *quichua* se distingue facilement de celui de la *chola*, métis au deuxième ou troisième degré. La première a la chevelure en désordre, le *poncho* jeté négligemment derrière le dos et noué autour du cou ou maintenu par des agrafes de cuivre en forme de cuiller, les reins sanglés de la *rouana*, protégés par des jupons courts de grosse laine ou de *bayeta;* les jambes sont nues



Indien Aimara et métisse des environs de la Paz. — Dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.

et le plus souvent les pieds aussi. La *chola* est l'élégante du pays, aimable et rieuse, sa nature reste toujours un peu sauvage, elle s'intimide et se trouble devant un inconnu; c'est la vraie fille des Andes, aux formes souvent un peu fortes, mais aux attaches toujours très fines; son cœur vibre quelquefois.... très rarement pour le *forastero*.... et encore faut-il le noyer dans d'interminables *tragos de chicha*. Les cheveux noirs bien lisses, plaqués sur le front, supportent un chapeau de feutre mou, coquettement posé. Le *poncho* revêt les couleurs les plus brillantes, et la robe qui recouvre d'épais jupons, très courts d'ailleurs, laisse à nu une jambe bien faite dont le pied, petit, est chaussé de légers escarpins de cuir, ou.... d'énormes souliers de charretier!

7 juin. — Aujourd'hui nous arrivons à Oruro, centre important, riche en mines de cuivre et d'argent, exploitées par de fortes maisons de commerce. J'eus l'honneur d'être présenté au général Camacho, gouverneur militaire de la province, et le lendemain je me mis en route pour Poopo.

11 juin. — Le froid a été très vif cette nuit, le thermomètre est descendu jusqu'à sept degrés centigrades au-dessous de zéro; nous abandonnons ici le plateau bolivien et entrons dans la seconde chaîne; nous passons le volcan d'Ancacato; le terrain est tout autour couvert de bombes, de scories et de cendres; le vent est glacial; à cinq heures nous faisons halte au *tambo* de Livichuco. En entrant dans la pièce où Manuel est en train d'arrimer les *petacas*, j'aperçois les murs tout souillés de sang. Déjà, j'avais noté le même fait dans quelques *tambos*, et cette fois-ci, pas plus que les autres, je ne pus obtenir de l'Indien l'explication de cette singulière coutume. Ce ne fut qu'à Tarija qu'on m'apprit que, lorsqu'un *tambo* exploité par des Aimaras ou Quichuas vient à changer de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

propriétaire, le sang d'un mouton est projeté le long des murs pour préserver le troupeau des maladies et de la mort.

12 juin. — De bonne heure, par un froid excessif nous faisons l'ascension du volcan; la route n'est pas trop mauvaise, mais des rafales de neige nous obligent à nous blottir derrière des blocs de trachyte et de basalte; les chemins se ferment et notre marche devient lente et difficile. A la nuit nous arrivons enfin, éreintés, mais sans accident, à Macha.

13 juin. — Mon guide postillon souffle dans sa corne pour annoncer notre arrivée à Cauri. A deux heures, nos mules n'en peuvent plus, et le maître de poste me dit qu'il ne peut les remplacer, car le courrier doit passer et il lui réserve le choix. Mon tour arrive et nous reprenons notre course. La descente de la côte est difficile et pierreuse; nos postillons sont remplacés par des Indiens Quichuas qui, avec les mêmes jarrets d'acier que les Aimaras, escaladent les dépressions de la chaîne orientale au pas de course, ramenant d'une poste à une autre les animaux fourbus, à raison de un *medio* (cinq sous) par lieue!

14 juin. — Une de mes mules de charge reste en arrière et nous fait perdre une partie de la journée.



Indiens Aimaras et Quichuas. — Dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.

Manuel exhale sa bile contre le maître de poste; l'air retentit des *ajos* les plus énergiques, tout son répertoire y passe; mais que faire? Enfin, cahin-caha, aiguillonnant la mule, par une route accidentée et pittoresque, nous atteignons le tambo de Mamahuasi, situé dans le fond d'une gorge étroite au bord d'un petit ruisseau; un splendide clair de lune encadre de ses tons crus ce paysage des Andes. Une surprise nous attend : les gens du tambo nous servent un bon souper, et nous prenons place autour de la table, assis sur de vraies chaises. La nappe bien blanche qui la recouvre nous fait songer qu'il y a assez longtemps que nous sommes privés de ce luxe-là.

15 juin. — Nous apercevons à neuf heures Sucre, ancienne capitale de la Bolivie, coquettement assise au pied d'un contrefort dominé par deux *cerros* de grès rouges, appelés l'un cerro Macho et l'autre le cerro Hembra. Quatre grandes rues traversent longitudinalement la ville et font tache dans la masse des maisons blanches, qu'illumine un soleil plus ardent que celui de la Paz. Les Indiens et les Indiennes que nous rencontrons sur la route portent tous des chapeaux ronds, de feutre mou, enguirlandés de rubans aux couleurs éclatantes et couverts de paillettes de cuivre.

16 juin. — L'arrivée d'un étranger est toujours un événement dans ces contrées; aussi à peine la nouvelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rafale de neige — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la mienne fut-elle répandue, que ma nationalité, ma qualité de membre de la Société de Géographie et la mission dont je m'étais chargé, m'attirèrent de nombreuses visites; les personnes les plus estimables et les plus recommandables de la ville m'apportèrent l'expression de leur douleur de la mort des membres de la mission française, en particulier du docteur Crevaux, et m'offrirent leurs services. Cet empressement à être utile à l'étranger est un des caractères spéciaux du tempérament, je ne dirai pas seulement bolivien, mais américain du Sud, et il se manifeste aussi bien dans la classe élevée que chez les métis et chez les Indiens qui constituent le grand type du *tambero*, du *posadero* et de l'*arriero* dans toutes les gorges et sur tous les sommets des Andes. L'Américain du Sud est excessivement sensible, et le voyageur doit avoir à son égard les plus grands ménagements, autrement il en subit les rudes conséquences. La patience et la douceur m'ont toujours réussi et m'ont souvent tiré de bien des mauvais pas!

Un jour, sur la route de Naré à Medellin (État d'Antioquia), dans les États-Unis de Colombie, j'arrivai le soir au *tambo fatigué, éreinté;* un voyageur y était déjà descendu. Les gens étaient pauvres, mais ils n'hésitèrent pas à nous faire partager leur *sancocho*, plat composé de toute espèce de viandes, *tasajo* et viande fraîche, bananes, haricots, maïs, *yuca*, riz, pommes de terre et jusqu'à du poisson desséché. (Le pain, naturellement, est inconnu; pour le remplacer, tous les gens de la Cordillère préparent avec le maïs, qu'ils broient entre deux pierres, une pâte grossière délayée dans de l'eau et qu'ils font cuire, en forme de petites galettes nommées *arepa*, sous les cendres du foyer; j'avoue que ces *arepas* n'ont rien de comparable aux croissants parisiens, aux pains viennois, ou au pain de seigle allemand.) Quoi qu'il en soit, lorsque l'Indienne de la cahute invita le voyageur à prendre sa part, il commit l'imprudence de dire en montrant l'arepa d'un air dédaigneux : « *Eso!... Es bueno para los perros* (Cela est bon pour les chiens....) » La nuit qu'il passa dehors à la belle étoile, et sans manger, a dû lui enseigner à être une autre fois plus circonspect, et à méditer le proverbe, si bien applicable dans l'Amérique du Sud : trop parler nuit.

Sans se préoccuper des inévitables *no hay* qui répondent souvent à ses demandes, que le voyageur, s'il est prudent, change son procédé : qu'il entre dans le tambo; qu'il demande le patron; que, tout en lui offrant un *cigarillo*, cigarette, un *traguito*, un petit verre de cognac qu'il doit toujours avoir à portée, il s'informe simplement des affaires du pays, du gouvernement, qu'il paraisse s'intéresser à la santé de sa famille, etc., et qu'ayant répondu ensuite aux questions que lui adresse le tambero, cinq minutes après il lui dise :

« *Bueno, señor, pero ando con mucha hambre; no podria V. proporcionarme unos huevos ó un poco de carne?* »

« Bien, monsieur, mais j'arrive avec beaucoup d'appétit, ne pourriez-vous pas me procurer quelques œufs ou un peu de viande? »

« *Cómo nó, señor, pase V. adelante; todo lo que hay aquí está á su disposicion y á sus órdenes.* »

« Comment donc, monsieur, passez, entrez; tout ce qu'il y a ici est à votre disposition et à vos ordres. »

Et le même individu qui, tout à l'heure, vous aurait infailliblement répondu « *no hay nada* » (il n'y a rien), ou que les corbeilles pleines d'œufs ne lui appartiennent pas, mettra tout en l'air pour satisfaire vos désirs.... et vous aurez un ami!

Je me suis écarté de mon sujet, j'y reviens, mais j'ai voulu faire ainsi comprendre au lecteur comment, en vingt-quatre heures, arrivant pour la première fois à Sucre, et n'y connaissant personne, j'y trouvai aussitôt des amis. M. Enrique Bayer, ingénieur des mines, se fit mon cicerone et me présenta en moins d'une demi-journée à toutes les notabilités de la ville. Parmi celles-ci, je ne saurais oublier l'estimable docteur Abecia, qui a eu la généreuse initiative d'établir à ses frais un bulletin hebdomadaire météorologique; le docteur Ignacio Teran, directeur de la Bibliothèque, « une des plus importantes de la Bolivie », et qui m'offrit en souvenir de mon passage un vieux dictionnaire espagnol de l'idiome des Indiens Mojos, établi en 1701; ni enfin la famille Ruck, dont le chef m'a communiqué ses travaux de statistique sur la Bolivie, documents des plus intéressants et des plus précieux.

Sucre jouit d'un climat tempéré et très sain, qui rend son séjour agréable, recherché par toutes les familles aisées de Bolivie. C'est là qu'habitent deux grands personnages, dont la générosité égale la richesse, MM. Aniceto Arce et Gregorio Pacheco. La fortune de chacun d'eux, acquise dans l'exploitation des mines, peut être évaluée à cinq millions de piastres, soit vingt-cinq millions de francs. Frappez à leur porte pour une œuvre de patriotisme ou de charité quelconque, et votre appel ne restera pas sans réponse, soyez-en sûr! Dans la dernière guerre, les Chiliens menaçant la Paz, le gouvernement n'avait pas à sa disposition les fonds nécessaires pour équiper les nouvelles recrues ou armer les volontaires; une souscription publique fut ouverte, à la tête de laquelle MM. Aniceto Arce et Gregorio Pacheco s'inscrivirent chacun pour cent mille piastres, soit un million de francs!

C'était de chez M. Aniceto Arce que sortait Dumigron, Français, qui se joignit à la mission Crevaux, dont il partagea le malheureux sort. Il avait amassé un petit pécule, après dix ans de labeur comme jardinier horticulteur. Jeune encore, âgé d'environ trente-deux ans, il rentrait en France pour y jouir de ses économies; à Tupiza il rencontre le docteur Crevaux.

« Et où allez-vous? lui dit celui-ci.

— A Paris, par Tucuman et Buenos-Ayres.

— Bah! ce n'est pas la route la plus économique. Venez donc avec nous. Nous passerons par le Pilcomayo, le voyage ne vous coûtera rien! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Séduit, entraîné, il partit.... On sait le reste!

17 juin. — Dès quatre heures du matin, les mules piaffaient dans la cour. L'Indien qui devait nous servir de guide était allé faire sa provision de *coca*, qu'il noua dans un mouchoir autour de son cou. Manuel chargea les bagages et, le temps de prendre le *trago del estribo*, le coup de l'étrier, de se donner un dernier *abrazo*, nous étions en route pour Tarija par la grande rue de Sucre. Les orangers imprégnaient l'air de leurs tièdes effluves; l'animation était extraordinaire à cette heure matinale, c'était un dimanche, tous se rendaient à la messe; les « *Que le vaya bien, señor* » (portez-vous bien, monsieur) m'étaient lancés par de grosses Indiennes, au milieu d'un franc éclat de rire qui les clouait sur place, elles et leurs compagnes, à la vue de mon casque anglais!... ou bien les mêmes paroles tombaient gracieusement, gentiment, de la bouche rose et souriante de la señorita qu'elles accompagnaient. Ah! comme je me sentais bien en selle en passant sous le feu de ses grands yeux noirs, abrités par sa mantille! La langueur d'un de ces regards, sa fixité, me rappelèrent un souvenir!...

« *Anda, mula!* » (marche, mule!) cria tout à coup Manuel. Et je ne sais pourquoi ce jour-là ces paroles m'allèrent au cœur et me tirèrent de ma rêverie. Oui, *anda!*... Ma mule bondit sous la pression de deux vigoureux coups d'éperons, et je m'enfuis sans même oser regarder derrière moi!

A cinq heures j'étais au bord même du fameux Pilcomayo. Quelques misérables cahutes constituent le *pueblito* de Chicha Pilcomayo, où personne ne pouvait nous recevoir; une pauvre vieille Indienne fut assez charitable pour nous permettre de déposer nos bagages sous son toit.

Un poco de asado, un peu de viande fraîche rôtie, que j'avais apportée de Sucre, fait notre dîner, et Manuel me prépare une tasse de chocolat. J'étends ma couverture par terre au pied d'un gros poivrier; et, tout botté, tout habillé, voluptueusement encagé sous ma moustiquaire, ma selle pour oreiller, fumant un nombre incommensurable de cigarettes pour faire pièce aux moustiques qu'une température de vingt-trois degrés tient en éveil, je m'abandonne à la rêverie, séduit par la beauté un peu âpre du site, par la solitude du lieu que trouble seul le clapotis des eaux, courant, fuyant, s'entre-choquant sur le dos des galets, se divisant en des milliers de petites vagues, qui semblaient emporter avec elles, tremblotantes et rapides, les rayons de la lune, en autant de fines écailles d'argent. Que de douces sensations n'éprouve-t-on pas à ce contact si intime de la création!... mais aussi de quelle puissance, de quelle énergie ne se sent-on pas pénétré quand la grande voix de la tempête mugit, quand la gigantesque ossature des Andes tremble, tressaille, sursaute, sous les contractions des éléments déchaînés, dans ces nuits de bouleversements titanesques où le foyer du monde civilisé n'apparaît plus que là-bas.... là-bas.... bien loin.... dans le fond noir du ciel, déchiré par la foudre!

18 juin. — A Llanta-Pacheta, le lit du fleuve, que nous avons suivi, bifurque avec la route de Potosi, et, prenant alors le Llanta-Pacheta, qui court presque à sec, entre de hautes et abruptes murailles, nous arrivons à trois heures à Esquirri. Le maître du tambo était absent, personne ne répond à mon appel; ma foi, j'entre et m'installe. Une vieille Indienne du voisinage nous apporte un grand vase plein de *chicha* qui fait nos délices, et offre de nous préparer à manger; mais la pauvre femme en fut pour ses frais de cuisine. Le corrégidor et le curé, ayant appris mon arrivée, viennent me convier à dîner; j'accepte, et je passe une charmante soirée. Un bon lit m'attend; demain de nouvelles mules me seront amenées dès la première heure. Après avoir beaucoup parlé de Paris et de la France, du Pilcomayo et des Tobas, je me glisse entre deux draps bien blancs, qui me font noter encore une fois de plus le sentiment hospitalier des braves populations de ces contrées.

19 juin. — Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand je me réveillai; tous m'attendaient.

Par le *pueblito* de San Sebastian et de l'*hacienda* de la Cancha, nous gagnâmes Quelluyu, en suivant une route élevée, escarpée, taillée dans des roches de schistes ardoisiers, sillonnées dans leur masse par un ruban de quartz blanc le plus pur. Les Indiens que nous trouvons dans les champs, soignant quelques rares cultures de seigle, s'enfuient à notre appel. Nous n'avons plus de guides. Manuel ne connaît pas la route et il nous est impossible d'obtenir le moindre renseignement. Le paysage est d'une morne solitude, sans végétation, sans village. Nous arrivons enfin, à quatre heures, à un point nommé Puno-Puno. Il s'y trouve une seule cahute d'Indiens; nous n'aurons pas de choix à faire si on nous refuse l'hospitalité; mais les deux pauvres vieilles Indiennes qui l'habitent s'empressent au contraire de nous abandonner le meilleur coin. Nous soupons de seigle grillé et d'un peu de chocolat.

20 juin. — Nous suivons la route dans le lit d'une rivière desséchée entre des masses schisteuses; elle nous conduit dans la belle et fertile vallée de San Lucas, toute plantée de seigle, dont on fait ici une grande culture. Des milliers de palomes battent l'air de leur vol rapide; j'en fais une chasse abondante.

Nous atteignons le village à dix heures; nous y prenons quelque repos et nous allons le soir établir notre campement dans le tambo de Civingamayu, sur le bord même du rio de ce nom, presque desséché et large d'environ deux cents mètres. Une bonne pièce nous est assignée; les murs sont littéralement criblés de balles; c'est qu'ici encore, plus que partout ailleurs, le Bolivien couché sur le *pollo* a sorti son revolver et s'est fait la main en prenant le mur d'en face comme cible.

Je me glisse dans la cuisine, à la grande surprise des cuisinières; j'y déniche des pommes de terre, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oignons, des œufs qui me servent à préparer avec mes palomes un de ces plats fantastiques qui font les délices de Manuel et dont un Vatel ne saurait avoir une idée !

21 juin. — A quatre heures du matin, nous escaladons une côte assez élevée dont la descente rapide nous mène dans des gorges étroites et resserrées. A Muynquire, nous trouvons quelques cahutes et quelques champs de seigle ; de Tacaquira nous arrivons à Cinti à trois heures par une route accidentée, mauvaise, surplombée de grosses roches, mais toute bordée de figuiers et de vignes. La poussière nous aveugle, le vent est très fort. Impossible de trouver un tambo ; nous passons une heure à courir de maison en maison, frappant de porte en porte ; mais, comme la patience est toujours couronnée de succès, nous faisons enfin notre entrée dans l'unique tambo de Camargo ; la seule pièce que nous puissions occuper est habitée par un voyageur : je crois à une plaisanterie de Manuel quand je le vois déménager les bagages du premier occupant. J'allais me récrier en l'interpellant.

« *Pero no, señor*, me dit le Bolivien, *ocupa V. la pieza.... yo voy á fuera.... encontraré siempre un amigo!...* »

« Mais non, monsieur, occupez la place, moi je m'en vais.... je vous l'abandonne et j'en trouverai toujours une autre chez un ami ! »

Je n'avais plus qu'à laisser faire.

22 juin. — Le vent très fort soulève la poussière en tourbillons ; la vallée offre le plus agréable aspect ; partout des bouquets de poivriers se détachent au milieu de nombreuses plantations de seigle, de vignes et de figuiers. Tout ce territoire est excessivement riche, et une préparation intelligente du vin par des hommes



Descente de la côte d'Escallachi (voy. p. 222). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

pratiques, connaissant le métier et pourvus du matériel nécessaire, donnerait les plus brillants résultats.

Le long de la route s'échelonnent de nombreuses et coquettes habitations.

A Palca Grande nous traversons le rio Grande, fleuve qui arrose cette fertile vallée ; il est large d'environ cent à cent vingt mètres, et va se jeter dans le Pilaya, qui se déverse lui-même dans le Pilcomayo. Son gué est profond et fort dangereux.

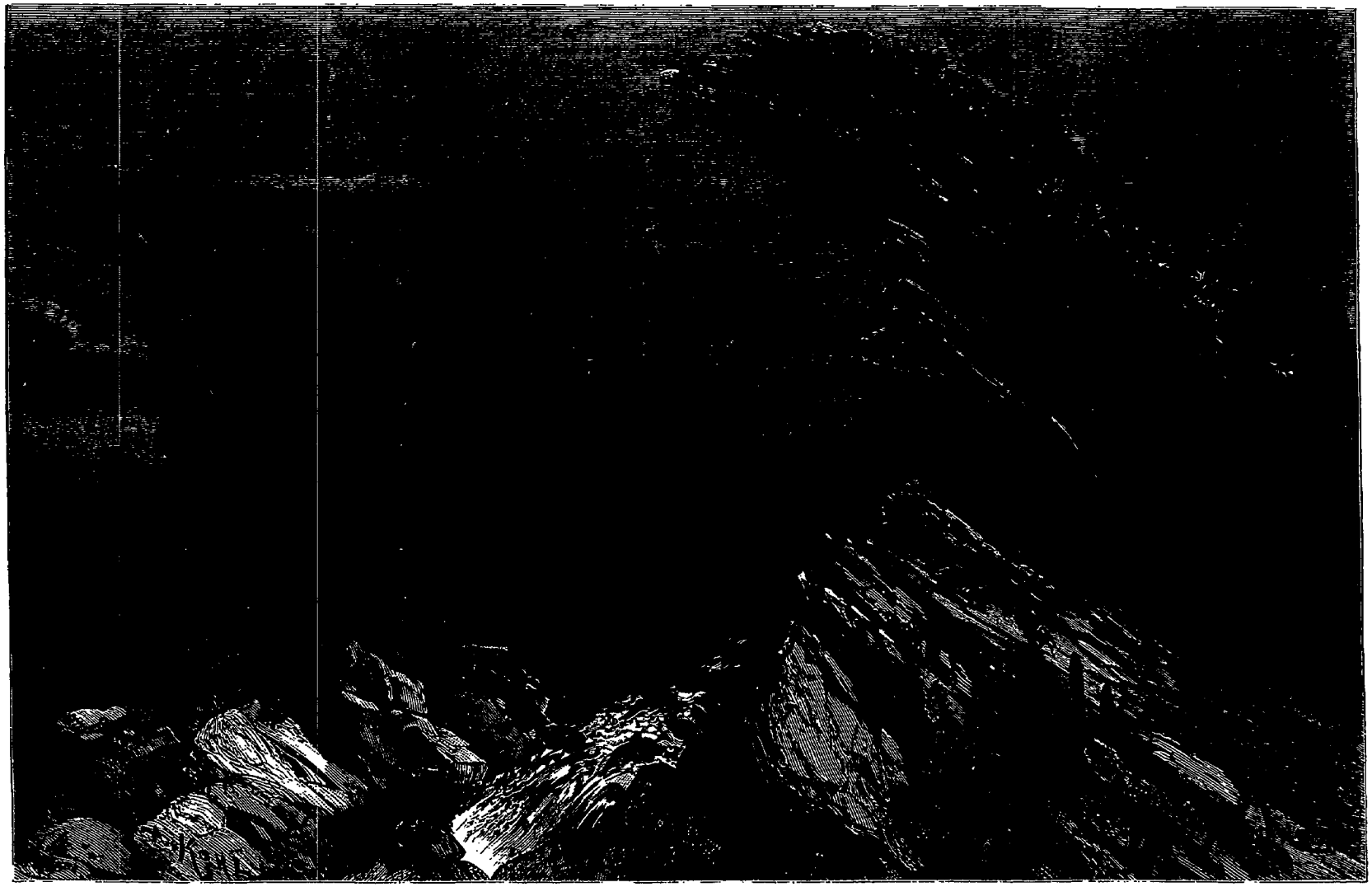
A Pampa Santos, où nous arrivons à midi, la chaleur commence enfin à se faire sentir. Puis, par une route taillée dans des masses de grès rouges et d'argiles sur le flanc des contreforts, nous entrons dans les gorges, ou plutôt dans les couloirs longs et sinueux de Camataqui. Le vent s'y engouffre avec une telle violence que des nuages de poussière obscurcissent pendant des journées entières la lumière du soleil.

Je n'ai jamais vu, dans toutes mes courses à travers les Andes, de soulèvements géologiques aussi pittoresques : on dirait de grandes vagues courant l'une après l'autre au moment de déferler.

A cinq heures, nous arrivons au petit village de Camataqui. Il n'y a pas là de tambo. Le corrégidor nous assigne un logement dans une maison particulière, et l'on déménage encore tout pour nous offrir la meilleure pièce !

23 juin. — Le guide que j'avais arrêté la veille avait profité de sa nuit et de quelques réaux que j'avais dû lui donner, pour se payer une formidable *borrachera*. Je désespère de mettre la main sur lui ; à la fin, il arrive après une heure de recherches. Je ne sais rien de plus désagréable que cette mauvaise habitude qu'ont les *peons*, les *arrieros*, les *guides*, les *boteros*, les *cocheros*, etc., de se griser avant le départ ; le voyageur est absolument à leur discrétion, et il ne part que lorsque ces messieurs en ont assez.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gorge de Camataqui. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A huit heures, tout est prêt. La route est large, poussiéreuse, déserte, pas une seule cahute, rien que des bouquets d'*algarrobos*. A midi, nous atteignons le petit village de San Juan et nous nous engageons dans le lit du rio alors à sec. Il se fait tard, nos mules sont très fatiguées. A six heures, nous sommes enfin à Totorilla, représenté par deux cahutes, où d'abord on ne veut pas nous recevoir; c'est en vain que j'emploie toutes les séductions dont je suis capable pour décider une des Indiennes à nous laisser un petit coin dans une de ses pièces, mais l'impitoyable *no hay* est là qui nous en défend l'entrée.

« *Pero, hija, un lugarcito, un cuartito.* » (Mais, ma fille, un tout petit coin, une toute petite pièce.)

« *No hay, señor, los cuartos son llenitos.* » (Il n'y en a pas, monsieur, les pièces sont toutes occupées.)

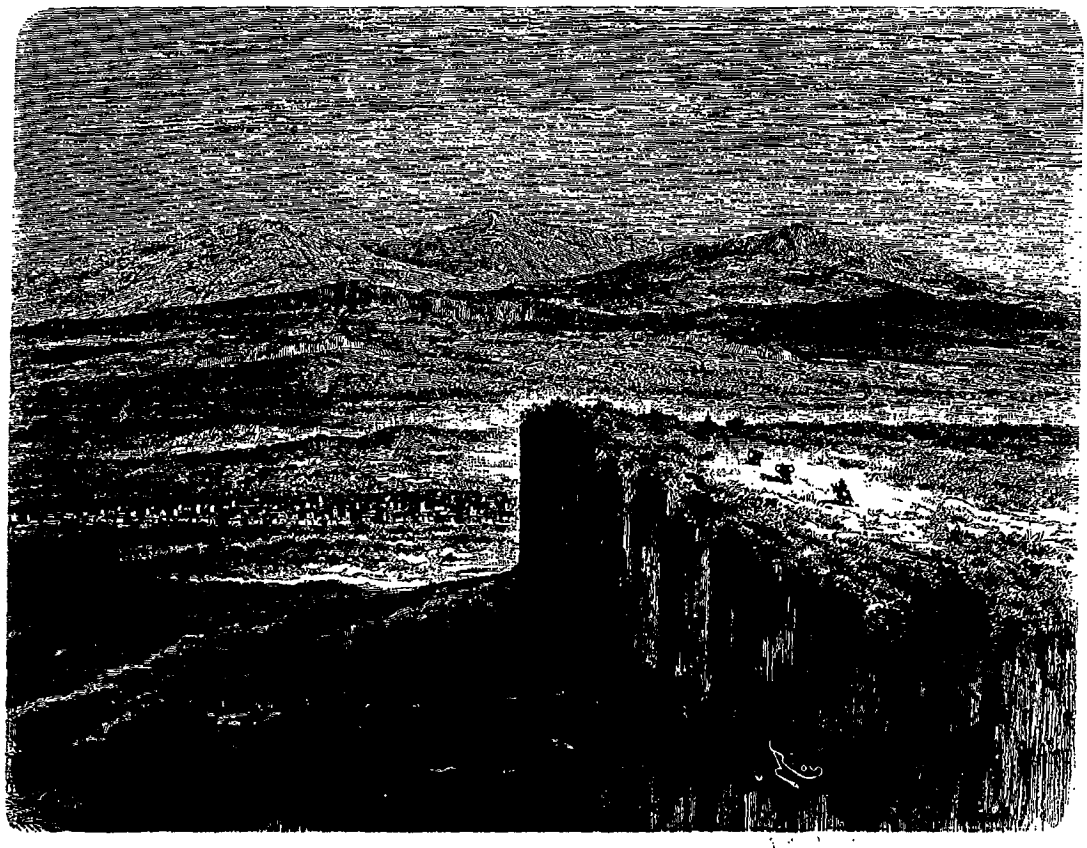
Et les mégères des deux cahutes nous renvoyaient de l'une à l'autre.

Nos animaux durent se passer de manger alors que la luzerne était entassée dans le *tambo*.

Quant à nous, il ne fallait point avoir d'illusion.

« *Comer, señor, pero no hay nada!* » (Manger, monsieur, mais il n'y a rien!)

« *Ni un huevo?* » (Ni un œuf?)



Vue de Tarija. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Et les coqs étaient là sous nos yeux.... picorant avec les poules!

Une vieille croûte de pain, oubliée dans mes fontes et trempée dans l'eau, ne me permet pas d'écrire que je me suis couché sans souper. Quelques branches d'arbres nous servent de toit; la nuit fut très froide : six degrés centigrades au-dessous de zéro.

24 juin. — La note à payer fut facile à solder, mais nous avions devant nous une forte journée de marche, et nos animaux, affamés, fatigués, me faisaient redouter la montée de la côte d'Escallachi qu'il nous fallait franchir. Tant bien que mal, nous arrivâmes au sommet de la plate-forme. Les rafales nous obligèrent à aller à pied. La vallée verdoyante de Tarija, circonscrite par une belle ligne de *contreforts*, s'étendait devant nous. La descente ne fut pas chose commode dans cet escalier en labyrinthe de pierres roulantes ou mal assises, qui à chaque pas déplaçaient notre centre de gravité; avec cela, la poussière nous aveuglait, et le vide était à notre droite. A l'angélus nous arrivâmes au village de San Lorenzo, où nous ne dûmes consacrer que quelques instants au sommeil.

25 juin. — A deux heures du matin, je fis seller et charger. Nous étions très près de Tarija et j'avais hâte d'arriver. A six heures, les premiers rayons de soleil éclairaient la ville, qui se déroulait à nos pieds.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

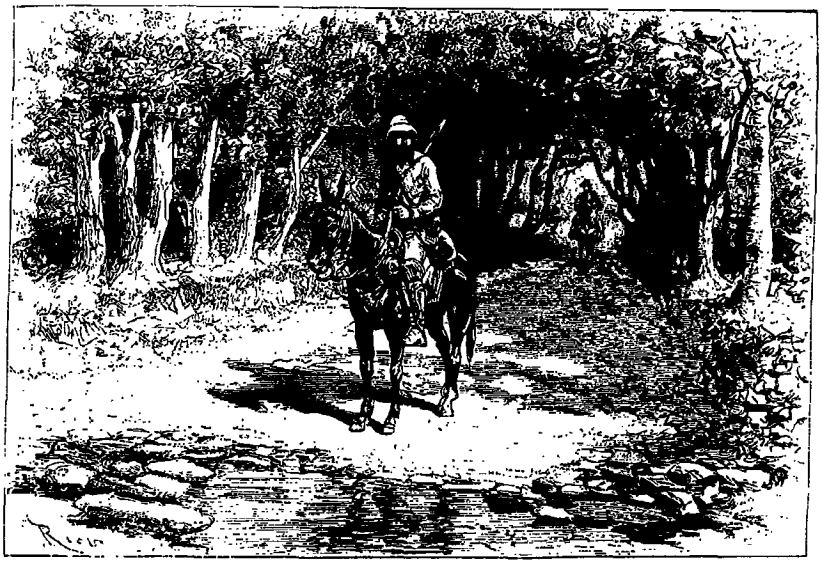
A l'hôtel Ingavi, où j'étais descendu, on fournissait bien le logement au voyageur, mais il n'était pas question de nourriture. J'allais donc être obligé, soit à prendre mes repas dans les chicherias, boutiques où l'on vend la chicha, soit à continuer à Manuel les fonctions de chef, dont il s'était d'ailleurs fort bien acquitté, se montrant habile dans l'art de cuire les œufs et l'*asado*, le rôti. Encore tout botté, procédant à un bout de toilette rapide, j'en étais à ce point de mes réflexions, quand on frappa à ma porte.

« *Adelante!* » (Entrez!), dis-je.

C'était une visite et une invitation à déjeuner. Une minute après, on frappait de nouveau : c'était une autre visite, et une autre invitation à dîner. Cinq minutes après, nouvelle entrée. Ah! ma foi, j'ouvris la porte à deux battants : ce fut une procession de visites et une kyrielle d'invitations pour plus de temps que je ne pensais passer à Tarija. Manuel était dans la jubilation. La question était résolue : je restai le locataire de l'hôtel Ingavi, mais je devins l'hôte de tout Tarija!

Mon arrivée d'ailleurs avait été annoncée, par un *expreso*, courrier spécial du gouvernement, au préfet; on savait mes projets, mais on ignorait que je ne voulais demeurer à Tarija que deux ou trois jours. Il en fut autrement : un corps expéditionnaire de deux cents hommes s'apprêtait à partir pour Santa Barbara du Pilcomayo afin d'occuper définitivement Teyo. Or, dès le premier jour, dans une réunion des principales autorités militaires et administratives, chez le colonel Estensorro, ma résolution fut jugée extrêmement dangereuse, et il fut convenu que je partirais pour Caïza avec la colonne.

Quinze jours se passèrent dans cette attente; je n'eus certes pas à les regretter, mais le Pilcomayo m'attirait.



Allée des Soupirs, à Santa-Anna. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Tarija est une ville essentiellement commerciale. C'est la porte d'entrée des riches départements du Sud. Elle est bien bâtie, pittoresquement située, d'un climat agréable et très sain. Je n'entreprendrai point de raconter par le menu les incidents de mon séjour et les piquantes observations que j'eus l'occasion d'y faire; il me faudrait des pages entières et je dois ici me borner. Tarija est une petite ville, mais le cœur de ses habitants y est grand; elle fut pour beaucoup dans l'exploration que j'allais tenter dans le Chaco. Je l'ai dit, je l'ai écrit, mais je suis heureux de le répéter ici encore.

Le jour de mon départ de la *colonie* « *Crevaux* » *du Pilcomayo*, pour le grand voyage du Chaco au Paraguay, c'est-à-dire de l'entrée en lutte contre l'inconnu redoutable et terrifiant du Pilcomayo; ce jour-là, dis-je, où les souvenirs les plus intimes envahissaient mon cœur, mon dernier regard par-dessus la Cordillère se dirigea d'abord vers Tarija, qui m'avait fait oublier un instant que la France était à trois mille lieues de là!

Le moment du départ arriva; il fallut songer à la *despedida*. Ah, ce ne fut pas sans regrets ni tristesse que je laissai la ville où le docteur Crevaux, un an auparavant, avait reçu, ainsi que ses compagnons, les mêmes démonstrations et les mêmes marques de la plus franche sympathie!

Le bataillon fut passé en revue aux acclamations de toute la ville, et, musique en tête, il défila prenant la route du Chaco. Le surlendemain, 9 juillet, ce fut mon tour, accompagné du délégué bolivien et de son secrétaire, le colonel Estensorro.

Le soir nous fîmes halte à Santa-Anna, dans l'immense propriété de la veuve du général O'Connor d'Arlac. Une belle allée, surnommée par le docteur Crevaux « Allée des Soupirs », toute bordée de saules et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de poivriers, nous conduisit à la maison d'habitation, au pied de laquelle courait un clair ruisseau. Un bon souper nous y attendait; mais de tristes souvenirs hantaient mon esprit. N'était-ce pas ici en effet la première étape qu'avait suivie le docteur Crevaux et qui devait le conduire à la mort! On s'empressa autour de moi, mais je me retirai de bonne heure.... j'avais soif de solitude!

10 et 11 juillet. — Par la Canaleta et Narvaez nous nous dirigeâmes sur San Luis.

12 juillet. — Nous partons encore à dix heures, *piano, piano*. Nous gravissons quelques côtes sans aucun incident notable, si ce n'est que le terrain argileux, détrempé par la pluie, oblige nos mules à une marche lente et scabreuse. La vallée du village de San Luis s'étend verdoyante et pittoresque. Le bataillon est arrivé déjà depuis la veille; lorsque nous entrons à huit heures du soir, la musique se fait entendre, à la grande satisfaction de la population.

13 juillet. — Nous passons la journée à San Luis, car il a plu beaucoup pendant la nuit dernière et nous craignons que les hommes qui viennent à pied ne puissent continuer la marche sur ce sol argileux.

Je lève le plan du village.

Deux des jeunes Boliviens, les frères Valverde, qui périrent avec le docteur Crevaux, étaient de San Luis. Je fis visite à leur pauvre mère, que le chagrin et le désespoir avaient presque rendue folle!

14 juillet. — Nous défilons avec le bataillon à onze heures. La route est taillée à pic en labyrinthe, entre de hautes murailles argileuses. Nos mules s'abattent.

Quelques Indiens et Indiennes Chiriguanos que nous surprenons à la pêche dans le rio Santa-Anna s'enfuient épouvantés à notre approche; nous essayons de leur inspirer confiance, mais nos fusils les effrayent. Je fus véritablement étonné de voir avec quelle facilité, ou plutôt avec quels jarrets, les soldats, chargés de tout leur fourniment, escaladaient, les pieds nus, ces derniers contreforts de la chaîne orientale. Venus ainsi de Potosi, ils devaient pour la plupart aller à pied au Paraguay. Petits, trapus, nerveux, ils supportaient avec la même égalité d'humeur la pluie et le beau temps, la chaleur et le froid. La journée avait été longue pour venir à Suaruro, où nous étions arrivés à six heures du soir, et la marche très pénible; rien ne les avait arrêtés. Les suivant pas à pas, je reconnus en eux des marcheurs infatigables. Ils arrivèrent ce soir-là au campement, moins pour se reposer que pour tirer du fond de leur sac une *bandola*, une guitare, ou une *flauta*, petit flageolet dont les sons originaux, doux et plaintifs, bas ou stridents, servaient d'accompagnement à un chant d'amour! Le bivouac s'animait, prenait un air étrange sous les pâles clartés des derniers rayons du soleil; puis les feux s'allumaient, réfléchissant les groupes dans le fond noir du ciel, tandis que les *rabonas*, cantinières du bataillon, allant, courant, venant, préparaient le *chupe* et l'*asado* traditionnels de tous les jours et de tous les repas.



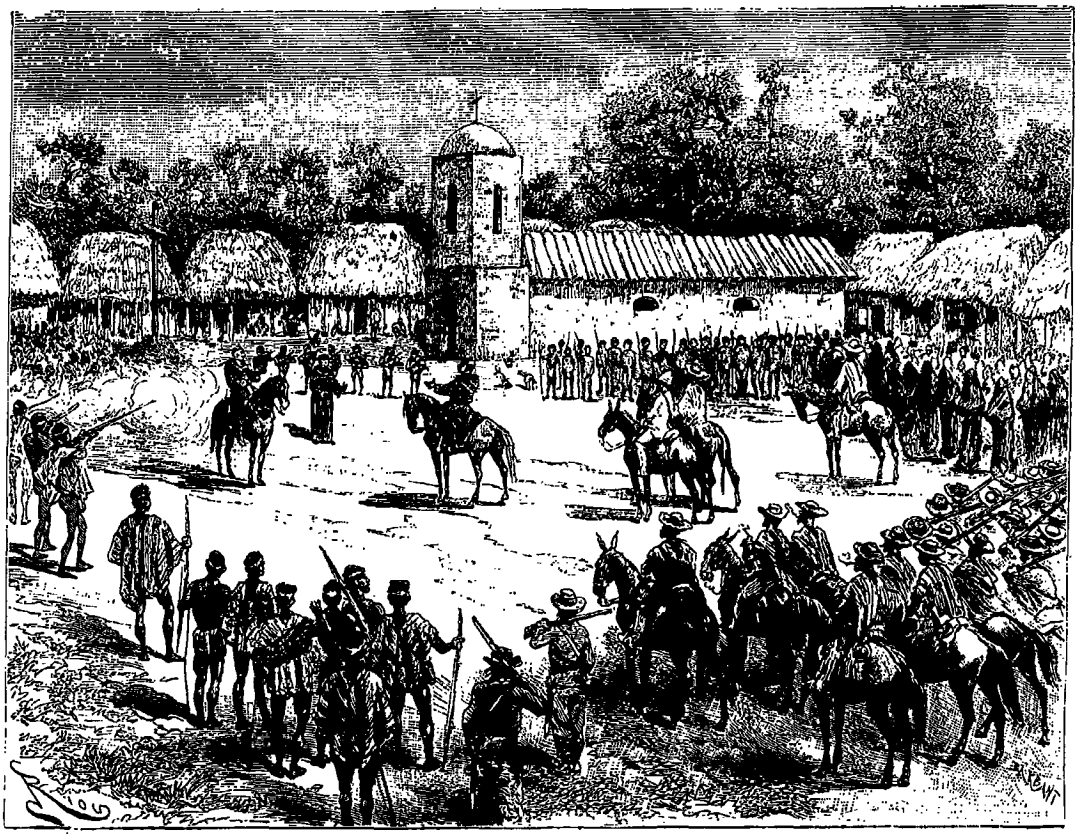
Indienne Aimara des hauts plateaux. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

On célébra mon anniversaire; j'accomplissais ce jour-là ma trentième année!

A. Thouar.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à la mission d'Aguairenda (voy. p. 226). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

A LA RECHERCHE DES RESTES DE LA MISSION CREVAUX,

PAR M. A. THOUAR[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La bonne humeur et l'entrain animaient notre marche, qui se continua sans incident notable les jours suivants, et le 16 juillet nous atteignîmes Ivitivi.

Le 17, de bonne heure, nous campions à Carapari, village situé dans une belle vallée longitudinale de cent cinquante à deux cents mètres de large, entre deux petites chaînes peu élevées, courant du sud au nord.

Le lendemain 18, nous étions à une heure au sommet de la côte d'Aguairenda par mille trois cent quatre-vingt-quatre mètres d'altitude. Nous fîmes halte quelques instants.... Les derniers contreforts, les derniers plis de terrain du colosse des Andes, s'abaissant, se nivelant, expiraient ici en un dernier spasme, en une dernière ondulation qui s'éteignait à nos pieds dans les plaines verdoyantes du Chaco se déroulant devant nous à perte de vue. Ici, au bas, nous reconnaissons la mission par sa grande croix de bois plantée au milieu de la place rectangulaire; à gauche, à environ trois lieues, Caïza, dissimulée dans un bouquet de verdure: plus loin, dans le nord, le Pilcomayo, calme et tranquille, se reflétant au soleil en un mince filet blanc.... puis, plus rien que l'uniformité et l'immensité!

Ce coup d'œil sur l'inconnu m'impressionna vivement. Je songeai au docteur Crevaux, à ses compagnons, qui, un an auparavant, avaient contemplé à la même place ce même spectacle, imposant, majestueux, et qui étaient allés tomber là.... obscurément, tout jeunes, pleins d'espérance et d'avenir, traîtreusement massacrés!!!

« *Aquí está la gloria* » (voici où est la gloire), me dit

1. Suite. — Voy. page 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le colonel Estensorro, en indiquant du doigt le Pilcomayo.

« *Si, señor,* » lui répondis-je; « *la gloria ó la muerte!* » (la gloire ou la mort!).

Une heure après, nous avions descendu la côte; nous prîmes la route de la mission; les Indiens Chiriguanos étaient rangés sur deux files; une décharge de mousqueterie salua notre arrivée pendant que la petite cloche de la chapelle sonnait à toute volée....

Le lendemain, la troupe se cantonnait à Caïza, où nous séjournâmes environ un mois.

Je profiterai de cet arrêt pour retracer à grands traits l'itinéraire du docteur Crevaux depuis Buenos-Ayres, et les émouvantes péripéties du drame dont lui et les siens furent les victimes.

En partant de Bordeaux pour Buenos-Ayres, le docteur Crevaux, chargé d'une mission par le Ministère de l'Instruction publique, se proposait d'explorer le bassin du haut Paraguay et d'atteindre ainsi celui de l'Amazone. A son arrivée à Buenos-Ayres, le président de l'Institut géographique argentin, le docteur Zeballos, et les docteurs Omiste y Vaca Guzman, représentants du gouvernement de Bolivie, lui firent entrevoir tout l'intérêt d'une exploration du rio Pilcomayo.

Son esprit ardent, énergique, s'enthousiasma, et, ayant lui-même examiné ce projet avant son départ de Paris avec quelques-uns de ses amis, en particulier le docteur Hamy, il résolut de partir sur-le-champ pour la Bolivie, afin de reconnaître le cours de cette rivière mystérieuse, qui, au dire de certains explorateurs, se perdait dans les plaines du Chaco, et dont le relèvement pouvait fournir les matériaux nécessaires à la création d'une voie commerciale entre la Bolivie, le Paraguay et la République Argentine.

La mission reçut à Buenos-Ayres l'accueil le plus sympathique; le gouvernement mit gracieusement à sa disposition deux marins de la flotte et lui accorda le passage gratuit sur la ligne ferrée de Buenos-Ayres à Tucuman; puis, par Salta et Jujuy, elle gagna Tupiza. En arrivant à la frontière argentine-bolivienne, le 16 janvier 1882, le docteur Crevaux, ne pouvant obtenir de paysans semi-indiens l'hospitalité pour lui et les siens, fut forcé d'obliger le maître d'un *almacen* à lui donner abri pour la nuit. Pendant le colloque, un des expéditionnaires ayant commis l'imprudence de montrer un revolver, une bande armée se jeta vers minuit sur les explorateurs; trois coups de feu furent tirés par les agresseurs; heureusement le sang-froid du docteur Crevaux sauva la situation; sur sa défense, personne ne répondit à cette attaque. Haurat, timonier de la marine française, reçut seul quelques plombs dans la main.

Le 8 mars 1882, le docteur Crevaux fut présenté à Tarija au P. Doroteo Gianeccini, préfet des missions de Franciscains italiens. Il se lia intimement avec lui.

Le P. Doroteo lui offrit la communication de détails et de notes concernant les Indiens du Chaco, en même temps qu'il lui proposa de l'accompagner jusqu'à la mission de San Francisco de Solano du Pilcomayo, où il se réservait d'ailleurs de lui procurer tous les matériaux et tous les éléments nécessaires à l'accomplissement de son exploration avant la baisse des eaux.

Le docteur, très reconnaissant des démonstrations amicales dont il avait été l'objet, lui et ses compagnons, de la part des principales familles de Tarija, quitta cette dernière ville le 14 mars, et, le soir même, il arriva au pueblo de Santa-Anna, dans l'hacienda de la veuve du général O'Connor d'Arlac.

Le 24 mars, le P. Doroteo, qui n'avait pu accompagner le docteur Crevaux, le rejoignit à Ivitivi. Le docteur en fut très heureux; il fit aussitôt seller sa mule et, accompagné de Ringel et de Dumigron, il se mit en route, « fatigué qu'il était, dit-il, de la marche lente de son escorte! »

Le P. Doroteo avait amené avec lui de Tarija une Indienne Toba. Il en informa le docteur Crevaux, « estimant, disait-il, qu'en l'envoyant en avant, elle pourrait lui faciliter son passage à travers les Indiens ».

Le docteur Crevaux reçut cette communication avec joie, et il commença à traiter l'Indienne comme si elle eût été sa fille.

Mais sa joie ne fut pas de longue durée. A Ivitivi, en effet, il apprit que les gens de Caïza étaient partis deux jours auparavant en expédition militaire contre les Tobas. Le P. Doroteo lui dit alors : « Si l'expédition chaqueñenne arrive au Pilcomayo et y attaque les Indiens, vous allez vous trouver exposé à beaucoup de dangers pendant votre exploration, parce que les Tobas tenteront de se venger sur vous, la vengeance étant chez eux une coutume de laquelle ils ne se départent jamais. D'ailleurs, les Tobas ne croiront pas aux paroles de paix et d'amitié que va leur porter cette Indienne, voyant qu'en même temps on les attaque et qu'on les tue. Ils penseront sans aucun doute que cette démarche est un stratagème pour les tromper plus facilement.

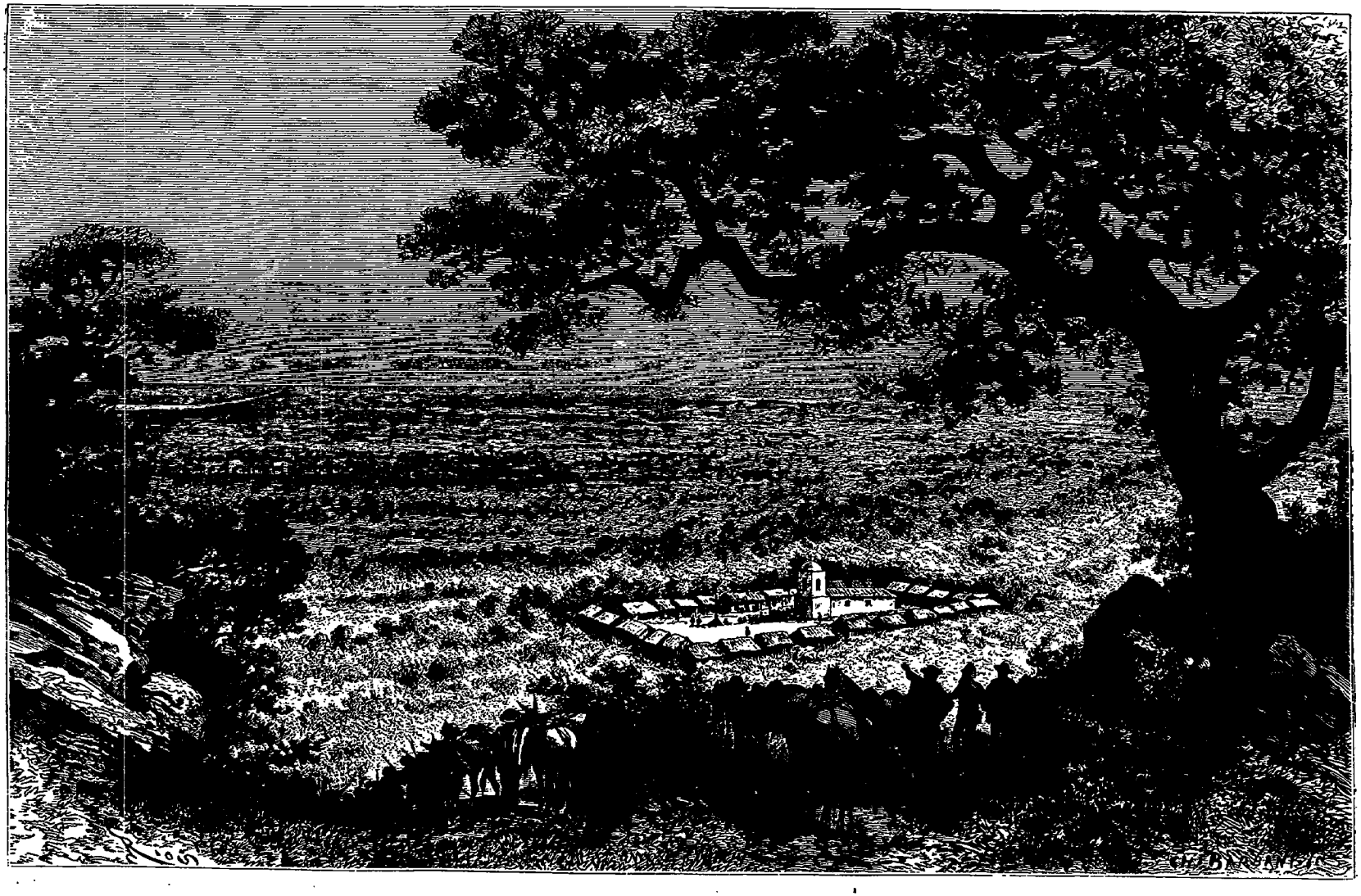
— Que devons-nous faire alors? dit le docteur Crevaux, surpris et ému.

— Allongeons le pas, répondit le Père, afin d'arriver, s'il est possible, cette nuit même à Aguairenda. De là nous écrirons au sous-préfet, le priant d'envoyer des ordres de contremarche aux expéditionnaires avant qu'ils attaquent les Tobas. »

Ils piquèrent aussitôt des deux. En arrivant à Carapari, les mules étaient rendues, et il était très tard. Le docteur Crevaux, ses compagnons et la Toba passèrent la nuit en cet endroit. Le P. Doroteo résolut de continuer seul à avancer; il partit, mais, à la montée de la côte de Carapari, il dut abandonner sa mule, qui n'en pouvait plus, et suivre à pied sa route jusqu'à Aguairenda, où il arriva à minuit.

Immédiatement il écrivit au sous-préfet de Caïza. Malheureusement cette protestation et celle du docteur Crevaux ne furent pas écoutées, et, bien que le sous-préfet eût déjà annoncé qu'il allait donner contre-ordre aux expéditionnaires, le conseil des habitants de Caïza auquel il soumit la question résolut que l'expédition suivrait son cours!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mission d'Aguairenda. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce même jour, 25 mars, le docteur Crevaux et ses compagnons arrivèrent à la mission d'Aguairenda.

Le 26, ils continuèrent leur route vers le Pilcomayo.

Le délégué de la préfecture de Tarija, le docteur Democrito Cabezas, avec son escorte et les divers compagnons du docteur Crevaux, étaient arrivés à Caïza par le chemin de Nazareno. Le docteur Crevaux voulut passer tout d'abord par Caïza afin de se mettre en rapport avec le sous-préfet.

Il le pria, dans le cas où l'expédition amènerait des prisonniers tobas, de vouloir bien les remettre à la mission de San Francisco de Solano, afin qu'il pût les embarquer dans ses canots et les rendre lui-même à leurs familles.

A Yaguacua, il rejoignit le P. Doroteo. Tous deux passèrent la nuit à la belle étoile, et le lendemain à dix heures du soir ils arrivèrent sur la rive droite du Pilcomayo, distante d'environ un tiers de lieue de la mission de San Francisco.

Le docteur Crevaux, bien qu'épuisé par la chaleur et une aussi longue journée de marche, parut tout ranimé et réconforté quand il aperçut le Pilcomayo.

Dans la matinée du 28 mars, le premier Indien pêcheur qui s'approcha de la rive opposée fut hélé par le Père, qui l'envoya aviser le gardien de la mission. Peu après arrivèrent le gouverneur, les capitaines, les alcades et des Indiens pour les aider.

Ils passèrent tous le fleuve sans incident, et le docteur Crevaux, satisfait, donna aux Indiens quelques verroteries. Dans l'après-midi il reçut une lettre d'un missionnaire de Tarairi, le félicitant de son arrivée, l'invitant à visiter la mission et lui offrant de mettre à sa disposition toutes les planches dont il pourrait avoir besoin pour construire ses embarcations.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 29 mars, il partit pour Tarairi, accompagné de Ringel et du P. Doroteo. Il accepta avec empressement l'offre du missionnaire, et choisit quarante planches et deux traverses de cèdre parmi celles que le P. Dimeco avait recueillies depuis six ans pour la construction d'une nouvelle église. Toutefois il ne voulut pas les accepter gratuitement. « Cela a du prix pour vous, dit-il, et il me suffit de tenir compte du sincère empressement avec lequel vous me les offrez. »

Très content d'avoir pu se procurer ces matériaux, il retourna à San Francisco avec quatre-vingt-six Indiens Chiriguanos, qui les chargèrent sur leurs épaules.

Aussitôt arrivé, il se mit à construire la première embarcation avec l'aide d'un Indien charpentier, appelé Aragüe.

Le 1er avril, il envoya le P. Doroteo et Ringel aux autres missions du nord, les chargeant de prendre des photographies et de recueillir des collections ethnographiques.

L'expédition des gens de Caïza était revenue du Pilcomayo le 30 mars. Après avoir tué dix ou douze Indiens Noctènes, elle avait ramené sept enfants. Le délégué et son escorte arrivèrent à San Francisco dans la matinée du 2 avril, avec cinq de ces jeunes prisonniers. Les deux autres, blessés et maltraités pendant le combat, étaient restés à Caïza.

La vue des prisonniers et le récit de ces faits firent trembler le P. Doroteo pour le docteur Crevaux. Il s'empressa de lui rappeler que cet événement était de très mauvais augure, et que les parents de ces enfants ne manqueraient pas de se venger sur lui.

Le docteur Crevaux fut en effet fortement affecté; il resta silencieux pendant quelques minutes; mais il voulut se persuader que, n'étant ni de Caïza, ni de la frontière bolivienne, les Indiens ne le maltraiteraient pas; il se mit à caresser les enfants et leur donna quelques objets.

Le 4 avril, la Toba Yalla ou Petrona partit de la mission de San Francisco avec l'aînée des cinq enfants noctènes. Le docteur lui avait remis de nombreux présents, pour elle-même ainsi que pour ses parents et ses amis, comme preuve du désir sincère qu'il avait de les voir et de parler avec eux. Il la fit ensuite photographier, ainsi que la jeune Noctène, par Ringel.

Quelques instants avant de partir, le P. Doroteo adressa en toba à l'Indienne, devant le docteur Crevaux, les paroles suivantes :

« Regarde bien les canots que M. Crevaux est en train de construire pour explorer le rio; rappelle-toi combien il a été bon pour toi. Il ne va pas faire la guerre aux tiens. Tu sais la triste existence qu'ils mènent à cause de leurs vols et de leurs rapines; l'heure est venue pour eux de faire en sorte qu'ils soient heureux, s'ils le veulent, et qu'il n'y ait plus de guerres entre eux et les chrétiens.

« Ne t'étonne pas de la dernière expédition, ni des prisonniers que tu vois ici. Les chrétiens n'auraient pas attaqué les Tobas, si par leurs vols ils ne les y avaient obligés; pour qu'ils comprennent bien que nous désirons la fin de la guerre et que nous ne voulons pas les tromper, nous renvoyons avec toi l'aîné des prisonniers. Si nous ne te donnons pas les autres, c'est qu'ils sont encore trop souffrants, mais le docteur Crevaux les amènera avec lui.

« Dis surtout à ton père Caligagaë et aux autres capitaines tobas, chorotis et noctènes, qu'ils viennent parlementer avec nous et faire ainsi la paix. Dis-leur de ne pas avoir peur, qu'ils n'ont à craindre aucune embûche et que, moi-même, je leur en réponds sur ma tête. »

La jeune Indienne, intelligente, comprit parfaitement ce qu'on attendait d'elle; elle prit congé du docteur Crevaux, qu'elle embrassa, et partit contente et émue, promettant d'être de retour avec ses parents dans douze ou quinze jours!

Pendant ce temps, les Tobas et les Noctènes se livraient à leur vengeance accoutumée sur des Indiens de la mission de Machareti. Une lettre d'un des Pères annonçait en effet qu'à Buyuive un Indien de la mission avait été blessé de trois coups de flèche et de quatre coups de lance, et que ses deux compagnons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi que leurs femmes et leurs enfants avaient été tués par les Tobas.

Cette nouvelle affligea vivement le docteur Crevaux. Mais le souvenir de ses explorations antérieures et particulièrement celle du Yapuri chez les anthropophages Ouitotos, lui donnait l'espoir d'échapper au péril.

« *Et si je meurs*, dit-il, *je mourrai! mais si on ne risque rien, on ne découvrira rien, et l'on sera toujours dans les ténèbres!* »

Il espérait voir revenir l'Indienne Yalla avec ses parents et les capitaines indiens, car il désirait vivement savoir ce que pensaient les Tobas : mais son espérance fut déçue.... la Petrona ne revint pas à l'époque fixée!

Le 13 avril, accompagné du P. Doroteo et du délégué bolivien, il alla reconnaître le saut du Pirapo ou chute du Pilcomayo, à deux lieues en amont de la mission.

Ringel prit la photographie de la chute; Billet détermina la latitude du lieu, et le docteur Crevaux leva le plan du fleuve. Haurat, timonier, en traversant le rio faillit se noyer dans un tourbillon.

Pendant la construction des embarcations, chacun s'occupait d'enrichir les collections et les observations.

Deux graves pensées préoccupaient fortement le docteur Crevaux :

1° Le danger qui pouvait résulter de la dernière expédition des gens de Caïza;

2° Les marais, que les Indiens lui disaient exister dans le bas du fleuve.

Le docteur cependant ne se laissa pas décourager, et il attendait l'heure du départ avec une vive impatience.

Le 18 avril, il fit transporter les embarcations et les bagages au point fixé pour le départ, en face de la mission, à environ deux cents mètres.

La nuit, les hommes de son escorte dormirent dans les canots.

Le 19 avril, mercredi, à huit heures du matin, les explorateurs laissaient la mission de San Francisco. Les trois Pères missionnaires les accompagnèrent à la rive du fleuve où ils devaient s'embarquer.



Le P. Doroteo. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

Pendant qu'on procédait aux préparatifs, le docteur Crevaux appela en particulier le P. Doroteo et lui fit ses dernières recommandations. Billet prit la photographie du groupe du départ.

« Tout est prêt, major, » vint dire Haurat.

Il était neuf heures et demie. Les Indiens, qui plus d'une fois avaient exposé aux explorateurs les dangers de leur entreprise et le caractère méchant et vindicatif des Tobas, ne purent retenir leurs larmes et poussèrent un formidable :

« *Taupareño peguata chinureta!* » (Allez avec Dieu, amis!...)

Missionnaires, Français, gens de l'escorte, Indiens, tous étaient émus, comme pressentant instinctivement quelque chose de lugubre. Enfin, au milieu des adieux et des cris, des vivats et des souhaits, les quatre embarcations disparurent à un coude du fleuve. . . . . .

Dans la soirée du même jour, le docteur Crevaux était arrivé à Irua, d'où il écrivit au P. Doroteo le petit mot suivant : « *Hemos hecho la paz con los Tobas. Hemos recorrido doce leguas sin novedad.* »

« Nous avons fait la paix avec les Tobas; nous avons parcouru huit lieues sans incident. »

Le 20, la mission atteignit Belle-Esparanza. Les Tobas faisaient escorte sur les deux rives du fleuve.

Le 21, on s'arrêta un peu en bas de ce point, une des embarcations faisant eau.

Le 22, on arriva à Teyo. Le docteur Crevaux, qui avait avec les Indiens les rapports les plus amicaux, coucha seul au milieu des Tobas.

Le 23 et le 24 se passèrent dans des parages inconnus du jeune Zeballos.

Le 25, les explorateurs arrivèrent à Cavayu-Repoti sans incident, après avoir fait franchir aux canots une chute d'environ trois quarts de mètre qui formait barrage au milieu de la rivière.

Le 26, ils passèrent la journée avec des Indiens.

Le 27, à dix heures du matin, ils arrivèrent à une grande plage de sable. Les Indiens les invitèrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme de coutume à venir manger avec eux des poissons et de la viande de mouton.

Le docteur Crevaux, Billet et Ringel descendirent les premiers. Dans la dernière embarcation venaient Haurat et le jeune Zeballos.

A peine les explorateurs eurent-ils fait quelques pas, qu'ils furent immédiatement entourés d'un nombre considérable d'Indiens qui se précipitèrent sur eux et les massacrèrent à coups de *makanas* (massues) et de couteaux.

Haurat, Zeballos et un autre, voyant le massacre qui les menaçait, se jetèrent aussitôt à l'eau. Les Indiens les poursuivirent. Le père du jeune Zeballos fut tué dans le fleuve sous les yeux de son fils, qui lui-même allait tomber victime, quand un Toba s'empara de lui et le défendit contre son agresseur.

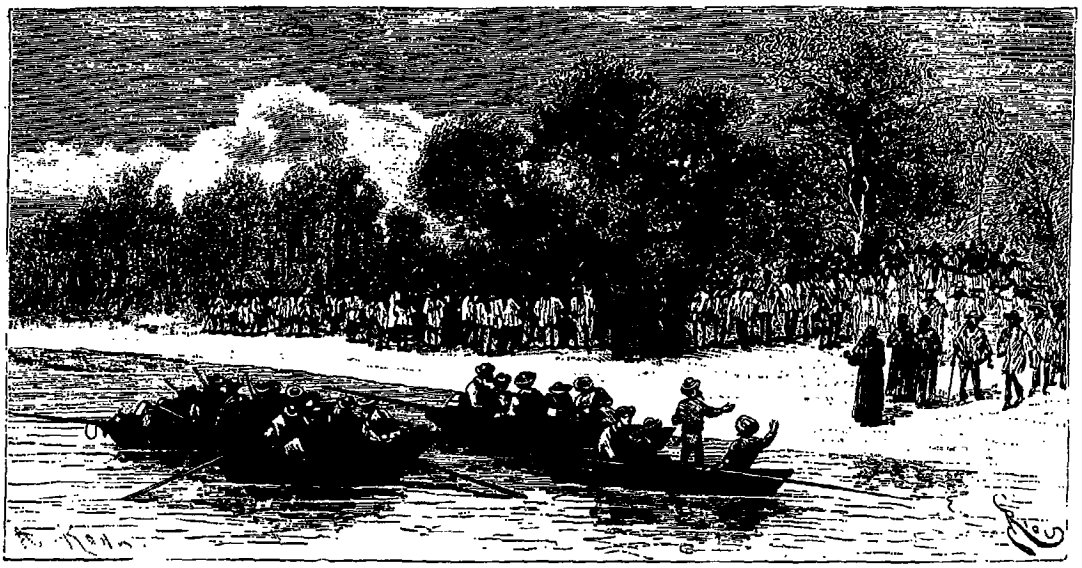
Chilata[1] et Haurat, bons nageurs, avaient pu échapper aux Indiens et gagnèrent la rive opposée, prenant la direction de Itiyuru, mais ils furent faits aussitôt prisonniers.

Quant au jeune Zeballos, il resta captif six mois au milieu des Tobas, et ne dut la liberté qu'aux efforts du P. Doroteo et des missionnaires, qui furent assez heureux pour le racheter aux Indiens.

Les Indiens coupèrent en morceaux les explorateurs, emportant leurs membres comme trophées de victoires dans leurs ranchos, et mirent le feu aux embarcations, après s'être emparés du butin.

Cette malheureuse mission se composait du docteur Crevaux, du docteur Billet, de Ringel, de Haurat, de Dumigron, Français, de quatorze Boliviens et de deux Indiens interprètes.

Je fus assez heureux pour recueillir les objets suivants, restes de la mission :



Départ du docteur Crevaux (voy. p. 229). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

1° Un croquis du Pilcomayo fait par le docteur Crevaux et annoté par Billet ;

2° Une lettre écrite au crayon par le docteur Crevaux au P. Doroteo, sur laquelle se trouvaient les mots suivants :

Entregar mi grande mula marcada B. C. á la mission de San Francisco.

J. Crevaux.

et ceux-ci :

Au Ministère de l'Instruction publique ou à la Société de Géographie. Paris.

3° Un bordage d'une des embarcations;

4° Le baromètre Fortin, dont la cuvette était brisée.

Quatre pièces de vingt francs ont été remises par les missionnaires de San Francisco au sous-préfet de Tarija. Des Indiens Noctènes étant venus un jour à la mission les échanger contre du maïs et du tabac, les Indiens Chiriguanos, à qui elles avaient été données en payement, demandèrent au Père convertisseur *quelles étaient ces médailles !*

On vit du côté de Itiyuru plusieurs fois une Indienne portant au cou, en guise d'amulette, un des chronomètres du docteur Crevaux, et un Indien revêtu de la redingote ayant appartenu au docteur Billet.

Depuis mon arrivée en France, j'ai su qu'on avait retrouvé aussi les objets suivants :

1° La jumelle montée en or du docteur Crevaux, avec les initiales J. C. ;

2° Sa trousse de chirurgien ;

1. D'après une lettre qui vient de m'être adressée par M. Lacombe, mécanicien en chef à bord du cuirassé *El Plata*, de la flotte argentine, Chilata était Toba et avait servi quatre ans comme matelot; il était, paraît-il, très dévoué au docteur Crevaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

3° Une boussole;
4° Des papiers;
5° Quelque peu d'argent.

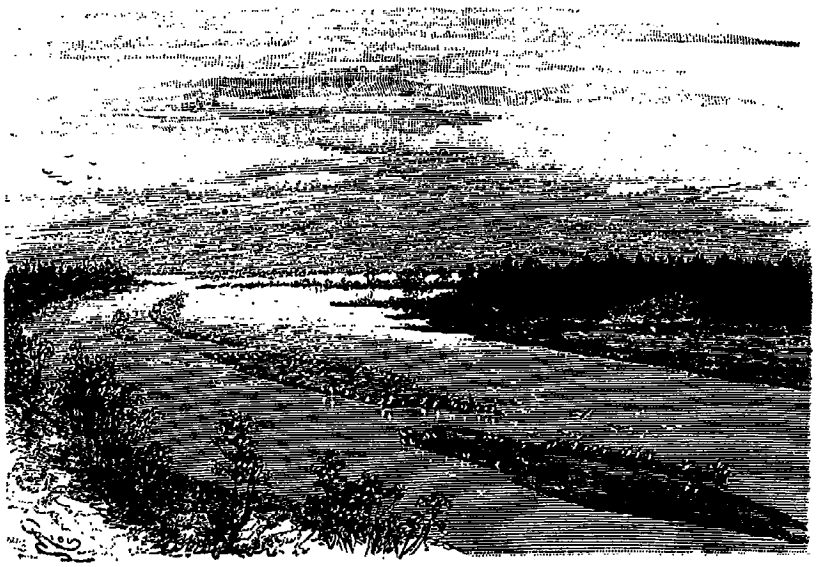
Tous les détails de ce récit m'ont été fournis par les missionnaires, en particulier par le P. Doroteo et surtout par le jeune Zeballos, échappé au massacre et avec lequel je vins de Tarija à Santa Barbara et Teyo du Pilcomayo.

Pendant mon séjour à Caïza, où la colonne expéditionnaire dut s'approvisionner de mules et de vivres, je parcourus la frontière.

La mission d'Aguairenda, établie en 1852, se compose de trois pueblos : Aguairenda, Cuaruniti et Timboïti; elle comprend environ sep à huit cents habitants, tant Chiriguanos chrétiens qu'infidèles, dirigés par deux missionnaires, ayant en sous-ordre un gouverneur, six alcaldes et trois capitaines. Les cases sont régulièrement et symétriquement construites. Les Indiens travaillent et cultivent le maïs, les femmes tissent, les enfants vont à l'école et apprennent facilement à lire et à écrire.

La tribu des Indiens Chiriguanos, autrefois très nombreuse, est réduite aujourd'hui à sept ou huit mille individus, presque tous entièrement civilisés par les missionnaires. Elle s'étend le long de la frontière, entre le dix-huitième et le vingt-deuxième parallèle.

Les Chiriguanos sont forts et bien musclés, d'une taille ordinaire, de couleur vieil acajou. Le front est large et bas, dominé par une épaisse chevelure noire, raide, enroulée sur la tête et maintenue au moyen d'une sorte de mouchoir long et très large, de couleur ordinairement rouge, qu'ils appellent *yapicüana*. Les yeux sont petits, les pommettes très saillantes, le nez



Cavayu-Repoti : bords du Pilcomayo (voy. p. 229). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

large et aplati, la bouche grande, la mâchoire inférieure quelque peu prognathe. Comme ornement de la lèvre inférieure, ils introduisent dans son épaisseur une espèce de bouton, la *tembeta*. Les hommes et les femmes se peignent souvent la figure avec l'*achote*, *onoto* ou *rocou*.

Comme vêtement, un morceau d'étoffe quelconque est enroulé autour des hanches. Dans les jours de gala, les hommes revêtent le *tiru*, vêtement de coton, large et long, ayant la forme d'une grande blouse sans manches, et les femmes fixent sur leurs épaules, au moyen de longues épines, le *tipoi*, sorte de vêtement en forme de grand sac.

Le caractère de ces Indiens est doux, docile; ils sont intelligents et ennemis jurés des Tobas.

Leurs cases sont propres, spacieuses, construites en roseaux, couvertes de feuilles sèches.

Naissance. — La femme accouche avec la plus grande facilité. Aussitôt qu'elle est délivrée, on lui serre le ventre avec une corde et on la couche (bouche en bas) sur un lit de sable. Le père et les enfants se mettent dans les hamacs et observent un jeûne rigoureux. Un peu de *moté*, maïs bouilli, est la seule nourriture, en très petite quantité, dont se contentent, le père pendant neuf ou dix jours, et les enfants, deux ou trois jours. Ils ne peuvent ni boire la *chicha*, boisson qu'ils préparent en faisant fermenter le maïs, ni assister aux fêtes; s'il en était autrement, disent-ils, la mère et l'enfant en mourraient.

Si l'enfant naît difforme ou affligé d'une infirmité quelconque, ils le tuent ou l'enterrent vivant. Si la femme accouche de plusieurs enfants, ils n'en gardent qu'un et tuent l'autre, à moins que la mère ne s'y oppose formellement, ce qui est assez rare.

Si le père de l'enfant est habile à chasser et à tuer le jaguar, ses enfants sont réputés comme devant être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forts. Les enfants, dès leur bas âge, s'exercent à manier l'arc; on leur donne un arc fait d'un brin de paille et d'un crin de cheval : aussi acquièrent-ils une grande adresse à lancer la flèche. Les filles s'occupent des soins intérieurs avec la mère; elles l'aident à moudre le maïs au *palo*, à faire la *chicha*, filer le *poncho*, etc. Les occupations de l'homme consistent à aller à la pêche, à la chasse, à semer et récolter le maïs, apporter le bois à la case et à se battre.

Les Chiriguanos ont peu de barbe, et encore se l'arrachent-ils. En revanche, leur chevelure est abondante, ils ne se la coupent jamais, pour quelque cause que ce soit.

Tembeta. — C'est l'ornement qu'ils se mettent dans la lèvre inférieure à six ou sept ans. Il consiste en une plaque de métal ou de bois, large d'un centimètre, surmontée dans sa partie centrale d'un bouton circulaire faisant saillie, dont le diamètre varie entre celui d'une pièce d'un franc et de cinq.

Quand l'enfant atteint l'âge voulu, les parents font venir le *brujo*, qui fait coucher à terre sur le dos le jeune Chiriguano; au moyen d'un fil, il détermine le point où doit être percée la lèvre inférieure, puis s'adressant à l'enfant : « Allons, dit-il, il est temps que tu sois homme, tu as joué suffisamment, et dès maintenant tu vas travailler, faire la guerre, vaincre tes ennemis, etc. Ne pleure pas surtout, car tu ne serais pas digne d'avoir la tembeta, et tu ne diras plus comme les *guaguas* (les filles) : « hum! hum! » mais bien « *tiá, tiá.* » Après cet exorde, il lui perce la lèvre avec une corne de chèvre aiguë ou une alêne. L'enfant ne dit rien et ne fait pas un geste. Il lui introduit alors une petite paille dans la plaie, afin qu'elle ne se referme pas, et tous les jours on la retourne jusqu'à ce



Endroit où ont été massacrés le docteur Crevaux et les membres de sa mission (voy. p. 230). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

que la plaie soit bien cicatrisée : on augmente, avec l'âge, les dimensions du tube.

La tembeta, pour le Chiriguano, est l'affirmation de la virilité et le caractère distinctif de sa tribu.

Mariage. — Quand l'Indienne est nubile, les parents la couchent dans un hamac suspendu au point le plus élevé de la case, et la laissent ainsi trois jours et trois nuits sans autre aliment qu'un peu de *mote*. Personne ne peut ni l'approcher ni lui parler; sa mère ou sa grand'mère ont seules accès auprès d'elle. Quand elle doit marcher, par absolue nécessité, on prend des soins extravagants pour éviter que, dans leur imagination, elle ne touche au *boyrusu* (grand serpent qui l'avalerait), ou qu'elle ne mette le pied sur les déjections de poules ou d'animaux, afin qu'il ne lui vienne pas de plaies aux seins. Au troisième jour, ils la descendent du hamac et la font asseoir dans un coin de la pièce, la tête tournée vers le mur, après lui avoir coupé les cheveux. Elle ne peut parler à personne et doit s'abstenir de poisson et de viande. Ce jeûne est très rigoureux et continue ainsi pendant toute une année; cependant, vers les derniers mois, les parents sont moins rigides. Beaucoup de jeunes filles meurent de ce régime barbare, ou en sortent amaigries et malades. Leur seule occupation dans le coin de la cahute est de filer ou de tisser le *tiru* ou le *poncho*, afin de donner ainsi à la tribu la preuve qu'elles sont en âge d'être mariées.

Quand un Indien vient à s'éprendre d'une jeune fille, il envoie un de ses amis auprès de ses parents, après l'échange du dialogue suivant :

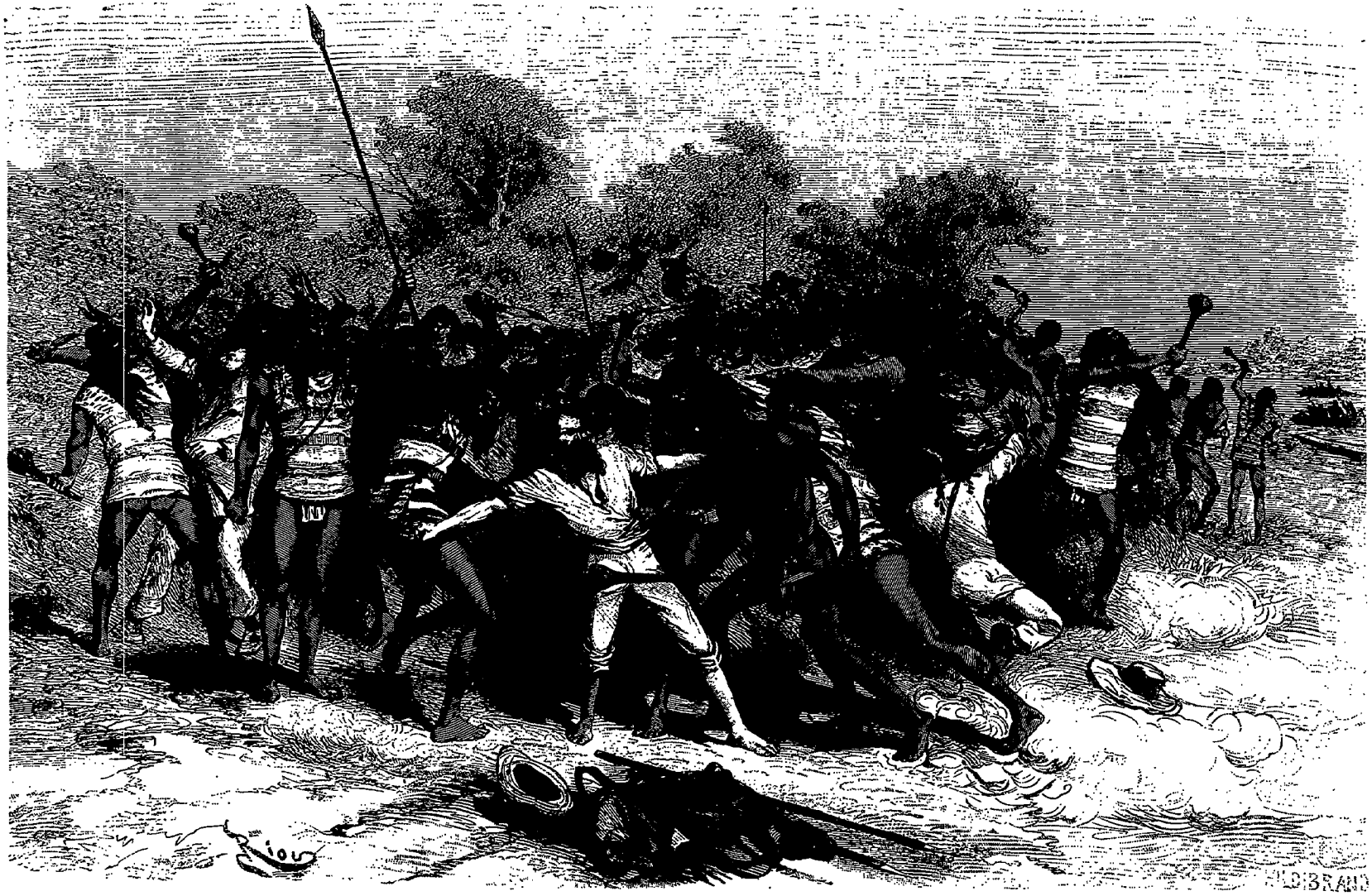
« As-tu du tabac? demande le messager.

— Oui, répond l'amoureux.

— En ce cas, donne-m'en! »

Et le mandataire ami se dirige à minuit vers la case occupée par les parents de la jeune fille. Il s'introduit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le massacre de la mission Crevaux (voy. p. 230). — Dessin de Riou, d'après es renseignements recueillis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans bruit, s'assoit près du père couché, et fume pendant une heure ou deux, puis se retire aussi discrètement qu'il était venu, sans avoir prononcé la moindre parole. Au bout de deux ou trois de ces visites nocturnes, le père finit par lui demander d'un ton brutal ce qu'il vient faire dans sa case à cette heure avancée de la nuit. L'intrus explique l'objet de sa présence, et le père et la mère, après s'être assurés que leur futur gendre sera « bon guerrier », qu'il ne « tuera pas sa femme », etc., donnent leur consentement; on fait entrer le prétendant.... et sans autre formalité le mariage est conclu.

La polygamie est en usage chez les Chiriguanos, mais la première femme a droit à plus de considération que les autres.

Brujeria. — Ils admettent deux esprits : l'esprit du bien et l'esprit du mal, qu'ils appellent *brujo*, et auquel ils attribuent toutes leurs bonnes ou mauvaises fortunes. Aussi existe-t-il entre eux des haines violentes, parce que, étant tous brujos les uns par rapport aux autres, ils s'accusent mutuellement d'être les auteurs de leurs maux. Quand ils croient reconnaître l'auteur d'une *brujeria* dont ils sont victimes, il n'est pas rare, s'ils peuvent parvenir à s'emparer de celui qu'ils supposent être le brujo de leur brujeria, qu'ils le brûlent vif. Quand ils sont malades ou souffrent d'un malaise quelconque, ils font venir un brujo, qui, suivant le cas, souffle fortement sur la partie malade; ou bien, se servant de ses deux mains, aspire avec une grande vigueur; puis, au bout de quelques minutes, il crache une petite pierre ou un morceau de bois, qui représente l'extirpation de la maladie dont se plaignait le patient; celui-ci doit guérir! S'il en meurt, c'est que la puissance du brujo était inférieure à celle du brujo contraire qui lui avait donné la brujeria dont il est mort.

Religion. — Le mot *tumpa*, pris dans son sens général, exprime toute chose ou toute personne qui leur est étrangère et excite leur curiosité. Dans son sens particulier, il exprime l'idée d'un être surnaturel, qu'ils se représentent sous la forme du soleil, et ils l'invoquent souvent, par exemple au moment de combattre; mais ils n'ont du reste pour lui ni culte ni temples. Ils se contentent le plus souvent de lui dire : « Tu nais et disparais tous les jours, mais pour revivre toujours jeune ; fais qu'il en soit ainsi de moi. »

Ils croient à une autre vie après la mort et se rendent, disent-ils, dans un endroit appelé « Iguihoca » ou « Iboca » (qui signifie littéralement : lieu de la terre), situé pittoresquement près d'Aguairenda, dans le « cañon de Ingre ». C'est là leur paradis terrestre, où ils trouveront après leur mort des *cuñas* (des femmes) et de la chicha, et où ils se réuniront pour chanter, danser et jouer de la *pucuna*, sorte d'instrument de musique. Après plusieurs années de cette existence, ils se métamorphoseront en *zorro* (renard) ou tigre.

Du reste il n'y a que les braves guerriers et les bons pères de famille qui peuvent aller à Iguihoca. Les poltrons, ou ceux qui sont morts en combattant, revivront dans un autre endroit, mais privés de tous les avantages d'Iguihoca.

Ils ont de fréquentes visions. L'esprit qu'ils croient voir s'appelle *mbae*. Quand ils y songent sérieusement, ils sont tellement persuadés que leur dernier moment est proche, que souvent ils en meurent. Les brujos peuvent conjurer le *mbae*.

Guerre. — Quand une nouvelle de guerre se répand dans la tribu, tous les capitaines viennent se mettre aux ordres du capitaine général. Leur costume se compose d'une cuirasse et d'un bonnet en peau de jaguar. Pour armes, ils ont l'arc et les flèches; le capitaine général seul a une lance. Au poignet ils se passent un bracelet de cuir.

Au moment du départ, le capitaine général harangue les guerriers, les engage à être braves, à défendre courageusement leurs femmes et leurs enfants.

Les femmes se réunissent alors en groupe et commencent aussitôt une sorte de danse spéciale pour la bataille. Elles s'unissent cinq ou six par la main, et tous leurs mouvements se réduisent à une génuflexion de la jambe gauche et à un balancement du corps d'avant en arrière. Elles crient : « Ah, ah! hé, hé, hé! »

Pendant cette danse, les guerriers font le simulacre d'un combat avec une ardeur et une fureur incroyables. Les femmes les excitent et leur crient : « Amenez-nous des prisonniers; tuez vos ennemis! »

Le cortège se met ensuite en marche au milieu de cris assourdissants et de mouvements désordonnés. Les femmes accompagnent les guerriers à quelque distance de la rancheria et reviennent à leur case, où elles se mettent aussitôt à préparer d'énormes quantités de chicha pour célébrer le retour des vainqueurs.

Quand le moment du retour leur paraît proche, elles vont au-devant des combattants; s'ils sont victorieux, ce sont des cris de joie et des danses infernales; si, au contraire, ils sont vaincus, les femmes se mettent à pleurer et à gémir.

Les vainqueurs coupent la tête aux vaincus et leur enlèvent la *tembeta*, qu'ils apportent à leurs femmes; les têtes sont projetées en tous sens, en l'air, sur le sol, ou bien les femmes se les lancent comme des bombes en proférant des insultes aux morts, les traitant de lâches parce qu'ils n'ont pas su défendre leur tribu.

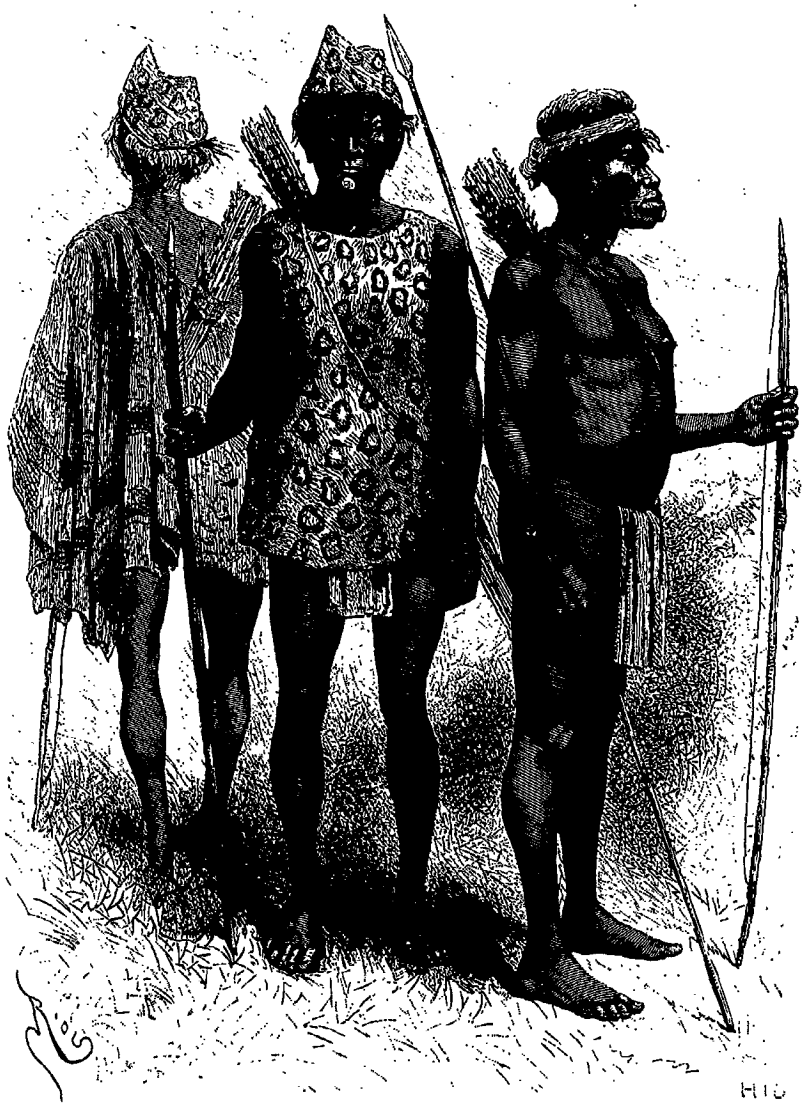
Quant aux prisonniers, ils restent la propriété de celui qui les a amenés et sont au service de sa femme.

Lorsque dans la mêlée les femmes voient que le sort des armes va être défavorable à leurs maris, elles se tournent du côté du soleil et l'invoquent pour qu'il leur soit propice et leur donne la victoire. — « *Chem Cuarasi orembori, oreparareco.* » (Mon père, aide-nous, favorise-nous.) Si la bataille paraît perdue, alors

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles font sortir toutes les filles vierges, qui se réunissent en cercle, munies d'une *totuma*, sorte de vase ou calebasse, qu'elles emplissent de poussière ou de sable, et toutes, dans un mouvement d'ensemble, levant le bras en l'air, l'agitent autour de la tête, puis, passant rapidement la totuma par-dessous leur jambe gauche, projettent la poussière dans la direction du soleil, voulant ainsi signifier « que le soleil disperse leurs ennemis comme le vent dispersera la poussière ! »

La mort. — Quand un Indien est sur le point de mourir, ses amis et ses parents se réunissent dans la case; ils prodiguent des caresses et des attouchements au moribond, en lui passant les mains sur les joues et

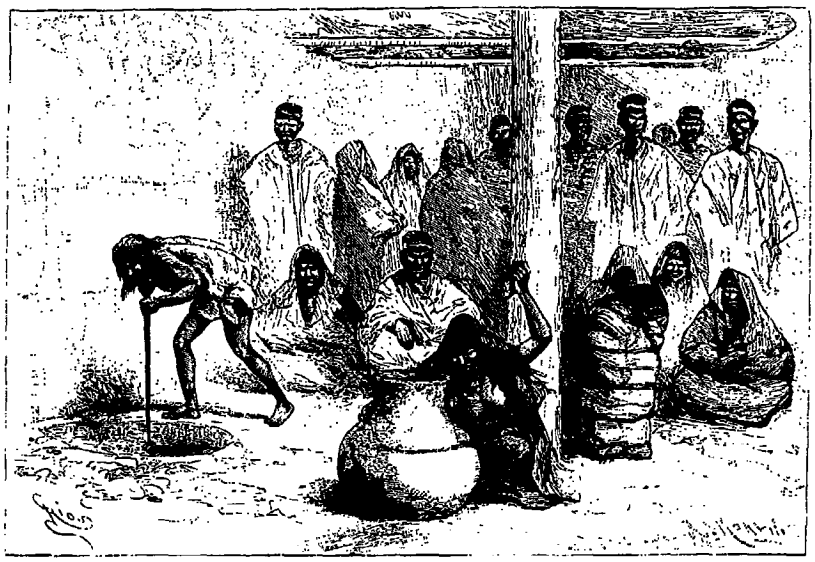


Indiens Chiriguanos. — Dessin de Riou, d'après des croquis de l'auteur.

le menton. Lorsqu'il rend le dernier soupir, sa femme pousse un grand cri, et tous se mettent à gémir et à pleurer. On rompt alors la colonne vertébrale du mort. Le cadavre est ensuite exposé au milieu de la pièce, replié sur lui-même, les jambes au corps. Les assistants se tiennent en rond, la veuve crie et pleure plus fort que tous les autres, et au milieu des sanglots on l'entend dire : « Pourquoi m'as-tu abandonnée, mon fils, mon ami, père de mes enfants ? Qui viendra maintenant m'apporter le bois, semer le maïs? » etc. Et chaque assistant exprime sa douleur et ses regrets en faisant l'éloge du défunt, qu'on pleure ainsi plusieurs jours et plusieurs nuits, sans répit aucun, sans boire ni manger, et les enfants sont mis au lit, observant un jeûne rigoureux. Mais le plus souvent, trente heures après la mort, le plus proche parent du défunt com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mence à creuser la fosse dans un coin de la cahute auprès du mur. Il fait un trou d'un mètre de diamètre environ, et le creuse profondément, entre quatre et six mètres. Pendant ces préparatifs, la veuve fend par le milieu un grand vase en terre appelé *yambui*, qui lui servait pour préparer la chicha. On glisse la partie inférieure du yambui au fond de la fosse, puis le corps, qu'on recouvre aussitôt de la partie supérieure; les cris et les lamentations redoublent contre le brujo, qui a été l'auteur de la mort; on rejette la terre, on la tasse, et tous, hommes, femmes et enfants, courent au rio le plus proche se laver, se baigner, et reviennent en courant à la case. Là les assistants s'assoient par terre autour de la sépulture et coupent les cheveux à la veuve le plus court possible, et les jettent ensuite sur la fosse. La veuve est à genoux qui pleure et crache jusqu'à ce que toute la surface du sol, fraîchement remuée, ait été mouillée de ses larmes, et, une pierre à la main, elle frappe avec force la terre, criant, invoquant, se lamentant. L'expression de la douleur est vraiment sincère, ainsi que j'ai pu m'en convaincre à Aguairenda, où j'assistai à une inhumation. La veuve se couvre ensuite la tête avec tous les vieux haillons qu'elle peut trouver dans la cahute. C'est là l'affirmation de son deuil, qui dure au moins une année, et pendant lequel elle ne peut assister à aucune fête, à aucune réunion. Tous les jours elle doit pleurer de quatre à six fois. Si la femme se remarie avant l'expiration du terme de veuvage (ce qui est très difficile, car les prétendants sont fort rares), elle est méprisée et traitée avec dédain par toute la tribu. A toute autre époque elle est libre de contracter. Si elle a des enfants mâles, elle les remet à ses parents; si ce sont des filles, le prétendant ne se marie souvent avec la



Enterrement chez les Chiriguanos. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

mère que dans l'espoir de les épouser plus tard.... le même jour quelquefois il se marie avec toutes!

Ils paraissent n'éprouver aucune crainte du tonnerre, des éclairs ou des tremblements de terre, mais ils s'effrayent des éclipses, parce qu'ils croient qu'une bête féroce inconnue se lance sur le soleil pour le dévorer; aussi, pour chasser la fatale bête en temps d'éclipse, font-ils tout le bruit qu'ils peuvent, soufflant dans leurs *pucunas*, frappant leurs *totumas* ou *porrongos* les uns contre les autres.

Leur aliment principal et le plus abondant est le maïs, qu'ils préparent de différentes manières.

1° L'*atiruru*, ou maïs bouilli en grains dans l'eau;

2° L'*atipii*, le même grain, mais rôti;

3° L'*aticui*, le même grain, réduit en farine et rôti;

4° Le *cagüiyi*, espèce de *mazamorra* sans sel; la *mazamorra* est une soupe au maïs bouilli et décortiqué;

5° Le *muinti*, ou farine de maïs légèrement mouillée et cuite sous la cendre;

6° Le *muyape*, ou pain grossier de farine de maïs;

7° Le *muintimimmo*, ou pain de farine de maïs décortiqué.

Ils se nourrissent aussi de *zapallos*, sorte de citrouille, et de haricots, qu'ils sèment et cultivent eux-mêmes, de différentes herbes ou plantes qu'ils trouvent dans les champs et qu'ils assaisonnent avec un *aji*, condiment très piquant, et avec l'*aticui*. Ils sont surtout très friands de poissons. Ils se régalent aussi de temps en temps du produit de leurs chasses, souvent abondantes en chevreuils, agoutis, sangliers, *anguyatutas* (tatous), *yandus* (palomes et perroquets). Mais les plats qu'ils tiennent pour le nec plus ultra de la bonne chère sont la *langosta* (sauterelle), la *chi-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mœurs des Chiriguanos (voy. p 234). — Retour de la guerre. — Dessin de Riou, d'après des renseignements recueillis par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charra (cigale), et les larves des abeilles, qu'ils mangent rôties.

Leur boisson favorite est une espèce de bière de maïs qu'ils appellent *cangui*, connue généralement en Amérique sous le nom de *chicha*. C'est une liqueur trouble, de saveur aigrelette, rafraîchissante et nutritive.

Les filles ont pour occupation presque continuelle la préparation de la chicha. On les voit passer des jours entiers à moudre le maïs dans un mortier pour le réduire en farine, et veiller plusieurs nuits pour surveiller la cuisson pendant qu'il bout dans de grandes marmites. Après une chauffe de douze à treize heures, on introduit la liqueur dans les *yambuis*, où l'on a glissé au préalable une levure, que les Chiriguanos obtiennent en mâchant le maïs qu'ils imprègnent de leur salive. On la transvase ensuite dans de grands récipients, qu'on ferme hermétiquement avec de la terre délayée, et, après deux ou trois jours de fermentation, la liqueur est à point; le voluptueux Chiriguano peut alors savourer l'enivrante boisson!

Le *cangui* est pour les Chiriguanos aussi bien un aliment qu'une boisson. Lui seul supplée à tout et sert d'assaisonnement à tout; c'est pour le Chiriguano son régal et ses délices, sa passion, presque son idole. « C'est notre père et notre mère, » disait un jour un Chiriguano.

Les plus grandes libations de ce précieux nectar se font dans les bacchanales, *areté*, qui se célèbrent annuellement après la récolte du maïs. Quelques jours ou quelques semaines auparavant, au centre de la place, ils enterrent à moitié un grand nombre d'énormes vases, dont la capacité moyenne est d'environ cent litres. Le nombre est en proportion des familles. Sur la place de Tarairi, un jour de ces saturnales, on compta jusqu'à plus de trois cents de ces vases, car chaque famille doit apporter et enterrer le sien. Pendant ce temps, les filles perdent moins que jamais un instant de la nuit et du jour pour préparer le *cangui*, tandis que les hommes courent les champs, se livrant à une chasse effrénée de gibier à plumes et à poils, de façon à en rapporter une grande quantité. La veille des bacchanales, ou de l'*areté*, tous s'y préparent en se lavant le corps, se peignant au noir de fumée ou au *rocou* les cils et les paupières, les mains et les pieds; puis ils revêtent le *tiru* ou *mandu* de gala, leurs larges *yapicüanas*, et se parent de colliers de malachite, de cornaline et d'azurite, ou composés le plus communément de l'écaille d'un crustacé très abondant dans le Pilcomayo. Les invités des tribus voisines passent la nuit à peu de distance de la rancheria où se fait la fête, et aussitôt que le jour commence à apparaître, ils s'élancent tous, en courant, sautant, criant, vers les grands vases pleins de chicha, qu'ils prennent pour ainsi dire d'assaut. Couchés dans leur hamac ou sur des sièges en roseaux, autour de la place, ils boivent alors en silence environ pendant deux heures, et vont ensuite danser et chanter. Les deux plus anciens de la tribu sont les ordonnateurs du bal, et portent le *yandugua*, sorte de panache de plumes, du *yandu* (*struthio casuarius*). Leur chant est un mélange si bizarre de sons, qu'il est impossible à décrire et à exprimer; la fête cesse à la tombée de la nuit pour recommencer le lendemain à l'aurore; elle dure ainsi plusieurs jours, donnant lieu à des scènes honteuses d'ivresse et de débauche.

Le suicide est très rare, mais les avortements sont très fréquents.

Les femmes ne cessent pas de travailler une seconde. En dehors des soins et des travaux domestiques, de la dure préparation de la chicha, elles doivent encore faire la récolte, transporter le maïs sur le dos, semer, filer, teindre et tisser le coton, préparer l'argile, fabriquer la poterie, et dans leurs moments de loisir chercher.... dans l'épaisse chevelure de leurs maris, ce qui est pour eux une cause de soulagement et pour elles un délicieux régal.

Les Indiens Mataguayos, qui occupent la vaste zone du Grand Chaco central entre les rives du Bermejo et du Pilcomayo, portent à la frontière de Salta, dans la République Argentine, le nom d'Indiens *Matacos*, et à la frontière bolivienne, de *Noctènes* et par corruption *Octenay*, nom que leur donnent les Chiriguanos, dont ils sont les voisins. Ce mot *Octenay* paraît être lui-même la corruption de *Hnénneyei*, nom que se donnent les Mataguayos entre eux. Les Matacos diffèrent peu des Chiriguanos, au moins quant aux formes physiques; mais leur idiome et leurs mœurs sont entièrement différents.

Les hommes et les femmes portent les cheveux ras; ils se les coupent avec une mandibule de poisson bien affilée; les dents de poisson leur servent aussi pour se couper les ongles. Ils vont souvent entièrement nus. Les hommes ont quelquefois une espèce de cotte sans manches, et portent en bandoulière un petit sac dans lequel ils mettent leur pipe, leurs appareils à faire le feu et autres petits objets.

Leur aliment ordinaire et favori est le poisson, mais, s'il vient à manquer, ils se nourrissent de fruits ou de racines, de lézards, de sauterelles, de rats. Ils supportent admirablement la faim, qu'ils apaisent, lorsqu'elle devient trop pressante, avec la première racine venue.

Les Mataguayos sont timides et lâches, mais très vindicatifs. Jamais ils n'oublient une injure : tôt ou tard ils se vengent, appliquant d'une façon invariable la peine du talion. Ils n'aiment pas à se battre, mais ils se défendent avec énergie; leur arme ordinaire est la flèche.

Ils ne reconnaissent aucune autorité ni aucune loi. Le fils obéit à ses parents, s'il le veut; cependant j'ai observé qu'en général ils ne manquaient pas de respect aux vieillards ou aux infirmes.

Les hommes se livrent exclusivement à la pêche; très rarement ils vont à la chasse. Leurs travaux agricoles se réduisent à semer quelques *zapallos* ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sandias. Quelques-uns font des filets avec les fibres de la *pita* (*fourcroya longœva*). Tous les autres travaux sont laissés aux femmes.

Quand une jeune fille arrive à l'âge nubile, ils la couchent dans un coin de leur cahute, au milieu de branches d'arbres, sans qu'il lui soit permis de parler à personne, pendant un temps déterminé. Elle ne doit manger ni viande ni poisson. Un Mataco se tient devant la cahute et touche du *pin-pin* comme chez les Tobas.

L'autorité paternelle n'a aucune action sur le mariage des enfants, qui restent libres de contracter une union quand cela leur plaît et à leur pure convenance. La femme exige de son futur mari qu'il soit bon pêcheur, et l'Indien, que sa femme soit bonne marcheuse.

Le mariage s'accomplit secrètement, sans aucune démonstration, et les jeunes mariés se retirent seuls, pendant cinq ou six jours, dans le fond du bois le plus obscur. Au bout de ce temps ils reviennent dans la tribu, et ils habitent dans la cahute qui leur paraît la meilleure, bien qu'en général la jeune épouse préfère vivre avec ses beaux-parents.

La polygamie est très rare chez les Mataguayos. A peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui aient deux femmes à la fois. L'adultère est un délit, mais il n'est pas très fréquent. La femme légitime se venge en poursuivant sa rivale partout où elle la trouve, la frappant, l'injuriant, en présence de tous.

Les Matacos ont aussi leur brujo, qu'ils appellent *yegu*.

Ils croient à un esprit, *Nousek*, et reconnaissent en quelque sorte un être supérieur, *Ohott-At*, mais ils n'ont pour lui aucun culte. Ils s'effrayent beaucoup



Santa Barbara avant l'établissement de la colonie Crevaux (voy. p. 240). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

d'une espèce de génie de la nuit qu'ils appellent *Onnexilele*.

Ces notes ethnographiques sur les Chiriguanos, Matacos, ainsi que celles qui suivront sur les Tobas, m'ont été communiquées avec empressement par le P. Doroteo, qui est à la frontière bolivienne depuis trente ans, et qui a vécu quatorze ans comme convertisseur au milieu des Tobas. Pendant mon séjour à la frontière et aussi pendant mon passage au milieu des Indiens, il m'a été donné d'ailleurs d'assister à plusieurs de ces scènes intéressantes et de contrôler la parfaite exactitude de ces observations.

La distance qui sépare Aguairenda de Caïza est d'environ deux lieues. La route, ou plutôt les nombreux sentiers qui conduisent de l'une à l'autre, sillonnent la plaine à travers de beaux pâturages.

Le samedi 21 juillet, nous entrâmes dans la capitale du Chaco bolivien, si l'on peut appeler de ce nom les quelques maisons qui forment le pueblo de Caïza. Cette ville, dont le nombre des habitants avait été, il y a quelques années, de trois mille environ, n'en possède plus aujourd'hui que trois ou quatre cents; les luttes incessantes entre les *carayes* chrétiens et les Indiens Tobas l'ont ruinée presque entièrement. Son climat est sain, la terre fertile, mais la frontière est ouverte, et, si ce n'était les missions établies du nord au sud, qui forment vraisemblablement une ligne de résistance sérieuse aux invasions des Indiens, Caïza serait inhabitable. La situation géographique de cette ville, sentinelle avancée du monde civilisé dans ce territoire du Grand Chaco, et destinée à devenir la tête de ligne de la grande voie de communication qui reliera, par les rives du Pil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comayo, la Bolivie à l'océan Atlantique par le Paraguay et Buenos-Ayres, permet d'espérer dans un avenir prochain un développement rapide de cette contrée.

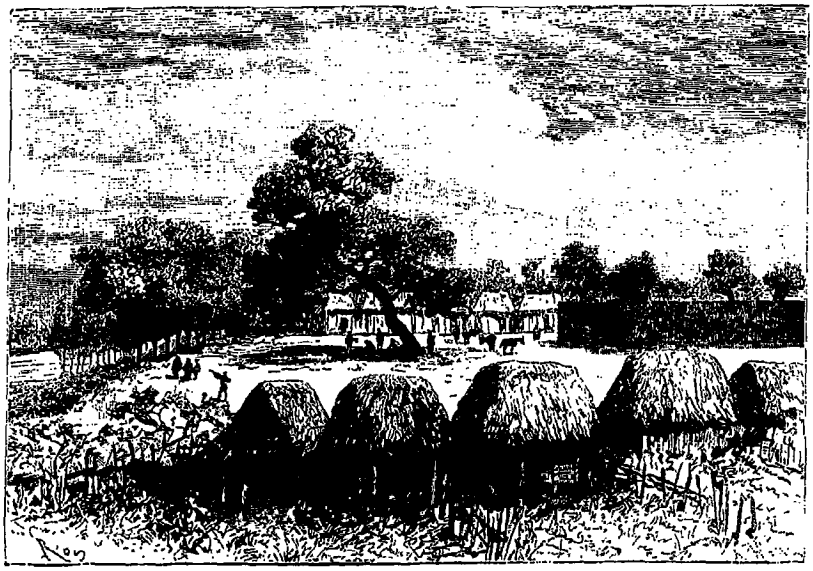
Notre séjour à Caïza dura jusqu'au 20 août. Beaucoup de préparatifs nous restaient à faire. Les vivres, les animaux faisaient défaut, et, malgré toute la célérité avec laquelle on réunissait les gens de la frontière ou nationaux en escadrons de volontaires, force nous fut de concilier les exigences de la situation avec notre vif désir de marcher en avant.

Caïza est à environ cinq cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer, par 21° 47′ 58″ latitude sud et 64° 56′ 59″ longitude ouest, méridien de Paris.

La déclinaison magnétique, calculée par le docteur Crevaux, était de 9° 50′ est.

Je profitai de ce séjour forcé pour parcourir la frontière et recueillir ou plutôt composer tout un vocabulaire des idiomes chiriguano, toba, mataco, qui devait m'être par la suite de la plus grande utilité.

Le 8 août, arriva inopinément à Caïza le lieutenant-colonel Ibaceta, commandant une colonne de cent dix Argentins qui était partie du fort Dragones le 21 juin. Quelques jours auparavant, une douzaine de nos soldats avaient déserté, et quatre d'entre eux avaient été ramenés au campement pour y être fusillés le lendemain. Je n'oublierai jamais avec quelle chaleur le colonel Ibaceta, animé des sentiments les plus généreux, demanda, les larmes aux yeux, lui vieux militaire, la grâce de ces malheureux, moins coupables de lâcheté que d'avoir cédé aux conseils de mauvaises



Colonie Crevaux à Santa Barbara. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

inspirations. Ce qu'il y avait d'inconnu dans le Chaco avait du reste de quoi frapper l'imagination des plus braves et des plus résolus!... Cette grâce lui fut facilement accordée.

Le 20 août eut lieu le départ de la colonne pour le Pilcomayo. A midi commença le défilé. Cent Indiens Chiriguanos ouvraient la marche. A trois heures, nous campâmes au lieu dit Yuquirenda, au bord du rio de Caïza, presque à sec à ce moment-là. Quelques heures de repos étaient nécessaires aux hommes; la chaleur était assez forte et il nous restait à franchir une contrée absolument privée d'eau. A minuit, par un temps splendide, une nuit calme et fraîche, nous reprîmes la marche jusqu'à quatre heures du soir. Le lendemain, à une heure du matin, nous levions le camp, et à onze heures nous étions à Santa Barbara, sur le Pilcomayo, aujourd'hui *colonie Crevaux*, qui fut solennellement inaugurée le 29 août.

De Santa Barbara il ne restait plus rien que des débris et des ruines. Les cahutes élevées et construites par les troupes de la précédente colonne avaient été brûlées par les Indiens. Quelques gros troncs d'arbres calcinés et noircis se tordaient dans l'espace; les sépultures des soldats boliviens tombés sous les coups des Tobas, le jour où treize des chefs indiens furent passés par les armes, avaient été violées par les Tobas; une mâchoire inférieure gisait sur le sol.

A. Thouar.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Première entrevue avec les Tobas. — Dessin de Riou, d'après un dessin de M. Paris, de Buenos-Ayres.

A LA RECHERCHE DES RESTES DE LA MISSION CREVAUX,

PAR M. A. THOUAR[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

24 août. — A sept heures du matin, nous partîmes en reconnaissance avec soixante-dix hommes, laissant le gros de la colonne campé à Santa Barbara et se livrant avec activité à la construction des baraquements. A neuf heures, nous débouquions, après avoir suivi la rive droite du Pilcomayo, sur une grande plage de sable en face de Teyo; un Toba pêchait; il s'enfuit à notre approche; nous l'appelons en vain; un autre, dissimulé derrière un bouquet de roseaux, s'apprête à passer le fleuve, mais sur le conseil du premier, qui lui rappelle la mort du capitaine Socoo et des autres chefs tobas tués l'année précédente à Santa Barbara par les chrétiens, il hésite et renonce à son projet; sur la remarque de l'un de nous qu'il ne doit pas être un chef puisqu'il a peur, il se jette aussitôt à l'eau et il s'avance dépouillé de ses armes en nous défiant d'un air arrogant et superbe. C'est un des beaux types de sa tribu; nous lui donnons du tabac et quelques cigarettes et lui attachons autour de la tête un mouchoir en signe de paix et d'amitié. Trois autres Indiens, encouragés par ces démonstrations pacifiques, passent le fleuve et se joignent au premier; un d'entre eux porte au cou une grossière médaille de cuivre. Je remets au premier un papier sur lequel je traçai au crayon en français et en espagnol les mots suivants : « A. Thouar, de la Société de Géographie de Paris, traversera le Chaco à la recherche des prisonniers de la mission Crevaux. Courage et espoir. » Hélas! toutes recherches devaient être inutiles, car, pendant le séjour que nous fîmes à Santa Barbara, j'eus avec les Tobas de nombreuses entrevues qui toutes, en ce qui concernait les survivants, devaient être sans résultats, ces malheureux étant morts déjà depuis longtemps!

La tribu des Tobas est une des plus considérables de toutes celles qui peuplent le Grand Chaco boréal; il est difficile de lui fixer des limites géographiques, car les Tobas sont tous nomades; on les rencontre partout sur les deux rives du Pilcomayo et associés aux

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chorotis, aux Matacos, aux Guisnayes, qui paraissent être de la même race. Ils sont grands, d'une taille au-dessus de la moyenne, forts, robustes et bien musclés; la couleur de leur peau est un peu plus foncée que celle des Chiriguanos; ils se tatouent la figure, la poitrine et les bras avec de la paille de maïs brûlée; dans le lobule de l'oreille ils s'introduisent une rondelle de bois de « bobo », souvent fort large, qui constitue un de leurs plus précieux ornements; pour vêtement ils portent un poncho de grosse laine, roulé le plus souvent autour de la ceinture. Ils sont paresseux, portés au vol et au pillage, se livrent exclusivement à la pêche et à la chasse et ne font aucune culture; ils ont les mains si délicates qu'à manier une hache, ce qu'ils ne savent pas faire, il leur vient facilement des ampoules.

Leur cahute, en forme conique, est faite de branches d'arbres; l'entrée est basse et étroite; ils vivent en groupes, commandés par un capitaine. La polygamie n'existe pas chez eux; ils ne peuvent jamais avoir plus d'une femme à la fois, car, s'il en était autrement, les deux femmes se battraient jusqu'à ce que l'une d'elles mourût. Ils ont un profond sentiment de la famille et un grand respect pour les vieillards. A la naissance des enfants ils ne font aucune des cérémonies des Chiriguanos, car ils se moquent d'ailleurs de leurs jeûnes fréquents et prolongés.

Jeunes filles. — Quand la fille d'un capitaine atteint l'âge de puberté, sa famille l'enferme deux ou trois jours dans la case. Tous les Indiens de la tribu vont alors à la chasse et à la pêche et s'efforcent de rapporter le plus possible de gibier et de poissons, qu'ils font rôtir chaque soir, afin de mieux le conserver pour le jour de la fête. Un Indien Mataco est appelé pour jouer du *pin-pin*, instrument de musique composé d'un mortier en bois de soroché ou de chaguar à demi plein d'eau, recouvert d'une peau de chèvre bien tendue. Le Mataco, placé en face de la cahute, armé d'une petite baguette, frappe sur l'instrument comme sur un tambour, et met en cadence par un mouvement de déhanchement rapide le *channa-channa*, formé d'une ceinture attachée autour des reins, à laquelle sont suspendus de petits morceaux de bois, des graines de fruits, des écailles de tortue, d'os d'animaux, etc., etc., en chantant et en dansant. Il commence à toucher de son instrument dès le premier jour, de bonne heure, et doit ainsi continuer sans arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce que la fête, qui dure souvent quinze ou vingt jours, se termine. On lui apporte à manger et à boire.

Le dernier jour de la fête, les Tobas se livrent à un festin pantagruélique, suivi d'une soûlerie phénoménale qui les tient couchés deux ou trois jours de suite abrutis et hébétés. Leur boisson consiste en une fermentation des fruits de la *tusca* ou du « chañar », qu'ils écrasent et préparent à la manière de la chicha des Chiriguanos.

La jeune Indienne dont on a célébré ainsi la puberté a l'obligation de se marier dans le courant de l'année qui suit la fête avec un des assistants, dont ses parents se réservent le choix.

Le mariage n'est précédé chez les Tobas d'aucun des préliminaires spéciaux aux Chiriguanos.

Les femmes sont très jalouses entre elles; pour le plus petit prétexte elles en viennent aux mains. Le Toba peut répudier sa femme, mais il lui est impossible d'avoir deux liaisons à la fois, car les femmes se battent en duel jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nues jusqu'à la ceinture, une peau de jaguar solidement attachée autour des reins, elles luttent au milieu de la rancheria, entourées de leurs partisans, les poignets armés d'os de poisson ou de chèvre, très aigus, se labourant la poitrine et le corps. Les hommes assistent impassibles au combat sans intervenir jamais. Tous les jours la lutte recommence jusqu'à ce que l'une des deux succombe sous les coups de son ennemie.

Il arrive aussi qu'elles cherchent à s'arracher la peau de jaguar qui constitue tout leur costume. Celle qui en est dépossédée s'enfuit honteuse, au milieu des huées et des cris des assistants, tandis que son adversaire triomphante découpe en petits morceaux ou en lanières le *tapa rabo* de son ennemie vaincue, qu'elle offre à ses amis et à ses partisans.

Guerre. — Les Tobas commencent généralement l'attaque au lever du soleil. Vêtus de cottes de guerre faites des fibres de la *caraotta*, ils donnent l'assaut au son d'un instrument de musique appelé *pucuna*, qui consiste en un morceau de *kina-kina*, affectant une forme cylindrique ou circulaire, dans l'épaisseur duquel est ménagée une petite ouverture tubulaire où ils soufflent comme dans une clef, en bouchant avec le doigt l'extrémité inférieure.

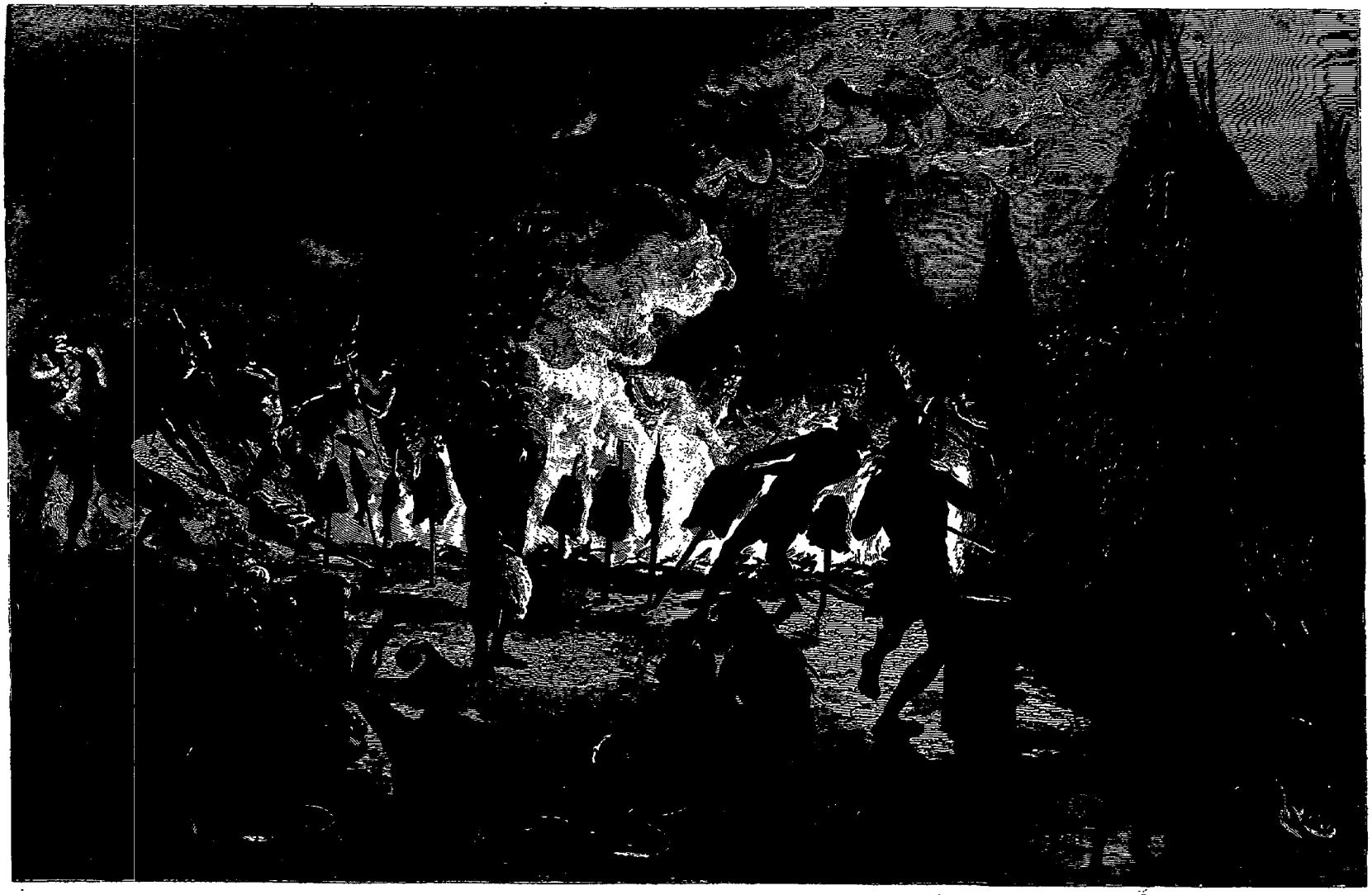
Le départ pour la bataille est accompagné de danses à peu près semblables à celles des Chiriguanos, toutefois avec cette différence que, dans le simulacre du combat, les Tobas se font quelquefois de longues entailles dans les chairs du mollet, ou, se tournant du côté du soleil, se percent l'épiderme de la cuisse d'un os aigu, autant pour braver la douleur en présence de leurs femmes que pour invoquer un esprit qu'ils appellent *Paillak*. Armés de lances, de flèches, d'arcs et de makanas (massues), ils se battent avec un rare courage et un profond mépris de la mort; souvent l'ivresse décuple leurs forces, et les combats entre eux sont très meurtriers. Les prisonniers sont confiés aux femmes, qui les dérobent aux brutalités de leurs maris ivres.

Les Tobas sont enclins à l'ivrognerie la plus bestiale. Mais dans chaque tribu il y a toujours un des leurs qui ne boit jamais et qui a pour mission d'apaiser les querelles. La femme ne s'enivre jamais.

Les Tobas coupent les morts en morceaux, qu'ils rapportent comme trophées dans leurs ranchos aux femmes, qui se livrent, ainsi que les Indiennes Chiriguanas, aux mêmes insultes et aux mêmes profanations.

Les Tobas dansent par groupes de vingt ou trente en se tenant par la main; une femme armée d'un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête du Pin-pin. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâton qu'elle tient sur la hanche, perpendiculaire au flanc, les conduit. Ils se meuvent avec beaucoup de légèreté et de rapidité, se livrant, en chantant et en criant, à une combinaison de mouvements des plus divertissants et des plus comiques. Ils ne dansent le plus souvent que la nuit.

Les Tobas sont très joueurs : de janvier à mars, sur les bords du Pilcomayo, ils jouent depuis le matin jusqu'au soir aux petits bâtons des Chiriguanos, appelés *chucaviti;* de juin à fin août, dans la saison froide, ils jouent aux boules, armés d'un long bâton à pointe recourbée.

Les Tobas ont cela de commun avec les Chiriguanos qu'ils professent tous la brujeria. Ils n'ont aucune croyance religieuse et n'ont qu'une bien faible notion d'un esprit qu'ils appellent *Paillak.*

Quand un Toba est sur le point de mourir, on l'assomme souvent à coups de makana, ou on l'enterre vivant.

Si c'est une femme qui laisse des enfants à la mamelle, on enterre la mère et les enfants.

Le Toba n'a aucun respect pour sa femme, qu'il traite en esclave, mais sans jamais la frapper. La femme, au contraire, insulte et frappe son mari, qui, lorsqu'il est trop impatienté, irrité, riposte.... et lui donne un coup de makana ou de lance, et la tue.

Les Tobas sont de très habiles pêcheurs; ils poursuivent à la nage le poisson, qu'ils prennent dans de petits filets triangulaires, ou font d'immenses barrages dans le Pilcomayo. Ils ne sont point anthropophages et possèdent de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs, vaches, chèvres, chevaux, etc.

Leurs flèches ne sont point empoisonnées.

Voici sur leur idiome quelques extraits de mes notes :

Bonjour.	No tá.
Comment vas-tu?	Am no tá?
Je vais bien.	Ayem nó tà.
Moi.	Ayem.
Je vais à Caïza.	Soguotak saïkida a Caollâ.
Papier.	Nedée.
Je ne marche pas.	Sa soguótak.
Je suis tranquille.	Soguetenná.
Ne.	Sa.
Demain.	Kommennete.
Hier.	Mâvit.
Il y a peu de temps.	Sayii kalakayá.
Je veux dormir.	Sooché.
Il fait froid.	Nokoviogaá.
Chaud.	Sette.
L'homme.	Komc.
Les chrétiens.	Ndokose-like.
La femme.	Yaguoó.
La femme d'un tel.	Loguaá.
Feu.	Lollé.
Eau.	Nogopp.
As-tu de l'eau?	Nogopp hâguo?
Il n'y en a pas.	Kaïga.
Bois à brûler.	Kaïpaka.
Je veux du poisson.	Niyak sokopitá.
Tigre.	Nikidok.
Chien.	Piokô.
Petit chien.	Piokolasso.
Demain ils mourront tous.	Kommennete kaïchichidi illeu nokomolle.
Ami.	Chivoki-Chocki.
Assieds-toi, ami.	Oñiguinni.
Difficile.	Kallaká.
Les Tobas.	Komelike.
Je pars par là.	Saïkidáa so-guotak.
Loin.	Cöyayi.
Voleur.	Amoïtakolo ou Kaluguaï-kaïki.
Je suis le frère de....	Ayem nokoluki....
Frère aîné.	Chokolike.
Père.	Tayadema.
Mère.	Chirinna.
Sœur.	Noóli.
Porte ce papier.	Nedee aguachi.
Porte-le promptement.	Anesumma alekeguake.
Je suis fatigué.	Ayem silliguiñi sokoiti-gui.
Le tonnerre.	Kassogoññaga.
J'ai faim.	Sokoguatte.
Lion.	Suaguayki.
Le tapis.	Lolligá.
Vieux.	Yayikachidi.
Vieille.	Yakenna.
Je fais.	Soïttl.
Tu fais.	Aguoïtti.
Il fait.	Oguoïtti.
Nous faisons.	Machasoïtti.
Celui qui fait.	Soguoko.
Je suis pauvre.	Sonnatagan.
Que veux-tu?	Neetaá allokopitá?
Prends garde à toi.	Cáyatten.
Qu'est-ce que c'est?	A chiga?
Sans aucun motif.	Sapiichii.
J'ai mal à la gorge.	Siikóón ñokosetti.
— à la tête.	— ñakaïki.
— au ventre.	— itaambi.
— aux yeux.	— iyaïtti.
— aux oreilles.	— itilalaki.
— à la bouche.	— ñadidagatti.
— à la main.	— ñokonna.
— aux pieds.	— iyapia.
— aux jambes.	— iupiniki.
Je dis.	Sinnapia ayem.
Nous autres.	Koomii.
Attends.	Yakappi.
Je suis méchant.	Sovoyakki ayem.
Va-t'en.	Aluyichiyere.
J'ai peur des Tapiétis.	Soyakki Sotigayakki.
Peut-être me tueront-ils?	Ayimoyallati?
Il est parti.	Assiki.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

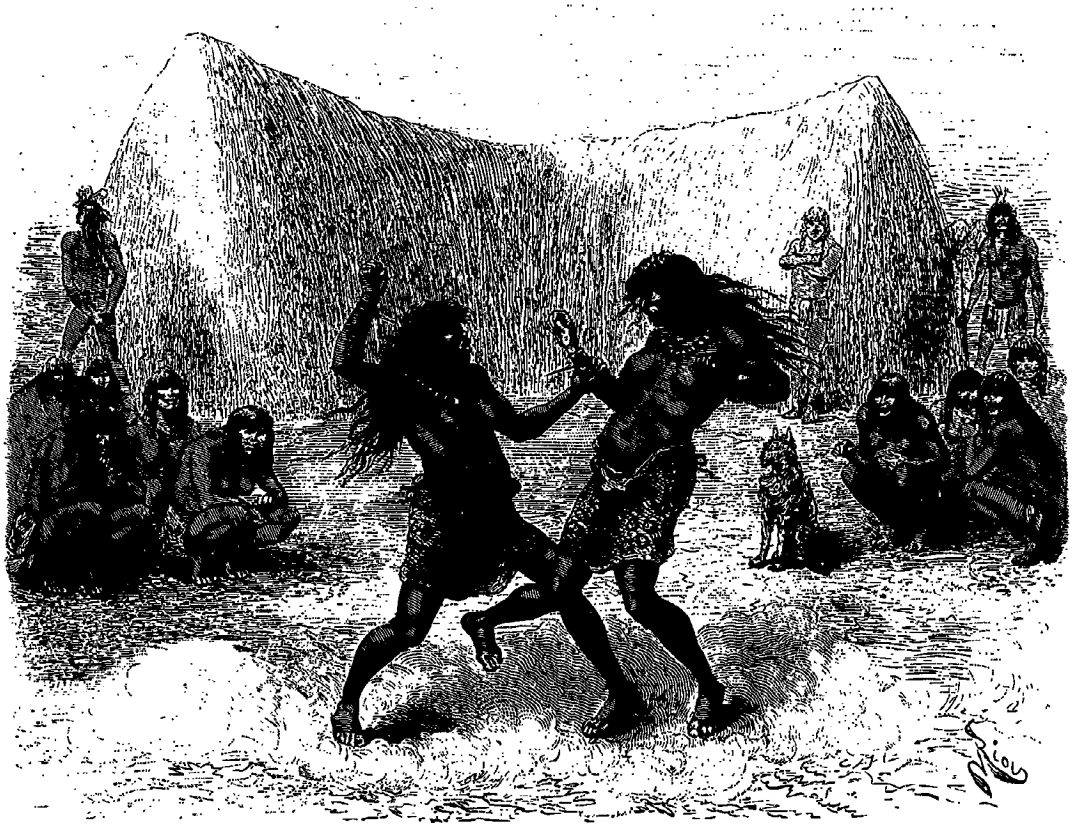
Il me trompe.	Iyottogüen.
Il m'a trompé.	Ttatogüen.
Il l'a trompé.	Uñottogüen.
Il l'a tué.	Yallatti.
Je suis malade.	Saaguotti.
Mon fils.	Yallik.
Ma fille.	Likokotti.
Flèche.	Chikinna.

Pendant notre séjour à Santa Barbara, qui fut depuis appelée *Colonie Crevaux*, un fortin fut construit au milieu de la place pour servir d'abri au reste de la colonne qui devait jeter la première les bases de la nouvelle colonie bolivienne.

25 août. — Je me suis construit une case avec quelques roseaux. Mon arriero Manuel Franco ne voulut pas m'accompagner chez les Tobas et aima mieux retourner à Tacna que de s'engager plus avant dans le Chaco.

Le soir un gros vent du sud a renversé ma tente.

26 août. — Départ à sept heures et quart de la colonie Crevaux pour faire une reconnaissance du côté de Teyo. Soixante-dix hommes de cavalerie et d'infanterie, de nationaux et d'Indiens Chiriguanos nous



Bataille de femmes tobas (voy. p. 242). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

accompagnent. La poussière nous aveugle. A neuf heures nous sommes en face de Teyo. Un Indien s'enfuit à notre vue. On dispose les forces sur une seule ligne et l'on fait battre maladroitement la diane. Cinq minutes après, les Tobas brûlent leurs ranchos et disparaissent épouvantés : notre but est manqué. Au bout de quelques minutes nous apercevons quelques Tobas qui se cachent derrière des algarrobos. Nous les hélons; ils viennent à la plage. Je reconnais un de ceux à qui j'avais remis du tabac quelques jours auparavant. Une pauvre vieille indienne, petite, les cheveux coupés ras, les accompagne. C'est Maria, une Toba, que reconnaît parfaitement le colonel Estensorro, un des vieux expéditionnaires du Chaco; ils n'osent s'approcher, ils ont peur de nous. La Maria s'enhardit, passe le fleuve, et les autres l'accompagnent. Elle parle parfaitement l'espagnol. Nous fixons rendez-vous à Peloko, vieux capitaine, pour le 28 août. Nous demandons aux Tobas qu'ils restituent tous les objets qui ont appartenu aux membres de la mission Crevaux et qu'ils ramènent les deux cents chevaux qu'ils ont volés l'année passée. A ces conditions seules nous leur promettons la paix.

Le retour à la colonie Crevaux s'effectue le soir sans incident.

27 août. — Un gros serpent à sonnettes qui s'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissé sous la couverture d'un des nationaux préposé à la garde de la cavalerie a été tué le matin; il mesure soixante-quinze centimètres de long. La nuit, les animaux se sont enfuis deux fois, effrayés par l'approche des jaguars.

Le soir, dix-sept Indiens Chorotis se présentent en face du campement; ils sont accompagnés de trois femmes; ils demandent à faire la paix et voudraient passer la nuit dans le campement; la permission leur est refusée.

28 août. — Je remets aux Indiens Chorotis la même note, rédigée en français et en espagnol, avertissant que je suis à la recherche des prisonniers. Je peux photographier, mais non sans peine, le capitaine et ses deux femmes, qui s'effrayent à la vue de mon appareil.

29 août. — Dix-huit Tobas sont signalés au campement; ils se cachent dans le *monte* (bois); six descendent à la plage, un passe le fleuve; nous les informons que si dans trois jours ils n'ont pas amené les chevaux volés et tout ce qui a appartenu à la mission Crevaux, la guerre leur sera déclarée. Le capitaine, grand et fort, âgé d'environ soixante-cinq ans, se retire inquiet et troublé.

A deux heures nous inaugurons la colonie. Les hommes sont formés en cercle, une tente a été dressée, sous laquelle nous signons l'acte de consécration. Désormais Santa Barbara s'appellera *Colonie Crevaux*. La bannière bolivienne flotte avec le pavillon français. Je prends la photographie du groupe.

A dix heures et demie, cette nuit, les Indiens Chiriguanos de grand'garde sont en alerte : un coup de feu a été tiré. Les animaux s'enfuient épouvantés, les jaguars sont encore la cause de cette *disparada*.

30 août. — Je trace le plan du fortin et dirige l'équipe des Chiriguanos.

31 août. — Près de trois cents Indiens Tobas sont signalés. Une centaine seulement se présentent au campement; le reste se dissimule dans les *bobos*. Trente environ passent le fleuve à la nage; parmi eux se trouvent le vieux capitaine Peloko, presque aveugle, âgé d'au moins quatre-vingt-quinze ans, et Cuserai, un des assassins présumés de Crevaux.

1er septembre. — La journée se passe sans incident; le soir, l'orage éclate : le vent du nord souffle violemment.

2 septembre. — Je prends le profil du fleuve à la hauteur du campement; je détermine la vitesse du courant, le volume des eaux, et fais quelques sondages.

3 septembre. — Je fais une excursion en amont du fleuve. Nuit orageuse, vent du sud.

4 septembre. — Sans incident; la nuit, les chevaux et les mules sont encore dispersés par les jaguars.

5 septembre. — Sans incident. Les jaguars nous assaillent toute la nuit.

6 et 7 septembre. — Journées sans incidents.

8 septembre. — Arrivée à deux heures de cent Indiens Chiriguanos, de la mission de San Francisco. Ils viennent relever ceux d'Aguairenda; ils ont été attaqués par les Tobas à Iguibobo à coups de fusil, mais ils n'ont pas répondu, ne sachant pas si nous étions en paix ou en guerre avec eux. Nous louons leur prudence; néanmoins ils ont pris trois chevaux aux Tobas.

9 septembre. — La journée se passe sans incident. Nous faisons nos derniers préparatifs. Demain doit avoir lieu le départ pour le Paraguay.

10 septembre. — A dix heures nous partons de la colonie Crevaux pour l'*Assomption* du Paraguay. La colonne se compose de cent dix hommes, dont soixante-dix d'infanterie du bataillon de Tarija, et de trente nationaux à cheval, réunis en un escadron, auquel on a donné mon nom. Le départ avait été laborieux. Nous laissons à la colonie environ cent hommes, et nous suivons par la rive droite le fleuve Pilcomayo. A midi, l'Indien Rosario, capitaine des Noctènes de Tonono, nous rejoint; il doit nous servir d'interprète mataco jusque chez Sirome, capitaine des Indiens Guisnayes. Les rives du Pilcomayo sont basses et sablonneuses. Deux fausses alertes nous réveillent; les jaguars en sont la cause.

11 septembre. — Nous passons dans l'endroit où fut massacrée la mission Crevaux.... j'y plante deux bâtons en croix.... pieux et trop fragile hommage à la mémoire d'aussi nobles victimes dont les traces encore toutes fraîches n'étaient pas effacées sur les sables du mystérieux Pilcomayo. . . . . .

La nuit, deux soldats du bataillon de Tarija désertent.

12 septembre. — Nous arrivons à la hauteur de Cavayu-Repoti et établissons là une autre colonie dite *Colonie Quijarro*.

Soruco, commandant militaire de Caïza, retourne à la colonie Crevaux avec tous les Indiens Chiriguanos. Nous n'avons pas encore aperçu un seul Toba.

A cinq heures les sentinelles de garde en signalent plusieurs sur la rive gauche du fleuve; ils font des démonstrations hostiles. Nous prenons nos précautions pour la nuit en cas d'assaut. Les Tobas brûlent autour de nous leurs ranchos; d'épaisses colonnes de fumée s'élèvent dans toutes les directions et signalent ainsi notre marche à travers leur territoire.

13 septembre. — Nous surprenons deux Tobas occupés à pêcher; ils s'enfuient à notre approche. A une heure nous trouvons un bordage d'une des embarcations du docteur Crevaux. Nous rencontrons des ranchos qui viennent d'être abandonnés à l'instant par les Tobas. A l'endroit où nous campons, des Indiens Matacos et Tobas se présentent. Nous les informons qu'ils n'ont rien à craindre de nous et que nous respecterons leurs ranchos; en effet, l'ordre a été donné aux hommes de ne rien enlever. Le vieux capitaine Peloko se présente avec trois de ses fils et nous donne pour le lendemain deux guides qui doivent nous conduire jusque chez Sirome des Guisnayes.

La nuit, de nombreux jaguars nous tiennent éveillés et font fuir nos animaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

14 septembre. — Cinquante Indiens Tobas et Chorotis se présentent sur la rive opposée. Ils sont accompagnés de leurs *femmes et de leurs enfants*.

Le fleuve s'étend ici à perte de vue pour former le grand Bañado. Les eaux se divisent en deux bras ; nous suivons le bras le plus méridional. Nous nous ouvrons la route à coups de hache dans les forêts de bobos. Les deux guides nous conduisent avec intelligence. Notre marche est lente, car le terrain est entièrement sablonneux et marécageux.

15 septembre. — Notre marche d'aujourd'hui est difficile ; nous nous embourbons plusieurs fois ; les Indiens cachés dans les hautes herbes s'empressent de venir à notre aide et nous sortent du bourbier ; leur nombre est d'environ deux cents. Nous campons auprès de leurs ranchos. Ils ont éloigné leurs femmes. Nous leur faisons une ample répartition de tabac et de viande. Ces Indiens Tobas sont mélangés avec des Noctènes, des Matacos et des Chorotis.



Jeune Indienne Toba.
Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

16 septembre. — Nous laissons ici un malade, l'ordonnance du colonel Pareja, pris de violents vomissements depuis deux jours ; il refuse absolument d'aller plus loin et veut à toute force rester au milieu des Tobas. Il est fait suivant sa volonté. Nous le recommandons aux Indiens, leur promettant un bœuf le jour où ils ramèneront le malade à Itiyuru. En 1863 le P. Gianelli avait de même laissé trois malades aux Tobas, qui les soignèrent et les ramenèrent sains et saufs à la frontière. Je remarque que tous ces Indiens ont le corps criblé de cicatrices provenant de blessures faites au couteau, à la flèche ou à la lance.

Nous campons au bord d'un canal très poissonneux. Une espèce de dorade appelée *palometa* y est très abondante. Ce poisson est à redouter, car il mord goulûment et emporte le morceau ; il nous faut prendre les plus grandes précautions pour nous baigner.

17 septembre. — Les Indiens brûlent toujours autour de nous leurs ranchos ; notre marche a été aujourd'hui plus facile ; pendant la nuit quatre soldats désertent avec armes et bagages. Les malheureux courent à une mort certaine !

18 septembre. — Notre guide perd la piste. Nous traversons une contrée absolument marécageuse. A chaque pas nous nous embourbons et n'avançons qu'avec les plus grandes difficultés ; nous trouvons le squelette d'un énorme serpent boa. Nous campons à deux heures ; l'eau potable nous manque, il faut nous contenter de l'eau verdâtre et corrompue d'une petite lagune.

Nous attendons ici Rosario, qui est allé depuis le matin à la recherche de Sirome.

19 septembre. — Nous arrivons à la rancheria de Sirome, qui est absent ; nous le cherchons inutilement.

La chaleur est accablante, le thermomètre marque trente-six degrés centigrades à l'ombre à deux heures. Les fantassins n'en peuvent plus. Nous campons tout près des ranchos des Guisnayes ; ces Indiens sont grands et forts ; tous viennent armés de longs couteaux. Ils ont l'aspect féroce, la figure toute barbouillée en rouge (rocou) ou de noir de fumée. Le baromètre baisse sensiblement, la nuit sera mauvaise.

Je fais prendre toutes les précautions nécessaires, car la tempête approche ; à huit heures la foudre éclate et l'ouragan se déchaîne avec une rare violence. Le vent arrache les tentes ; je suis enseveli et roulé sous la mienne, il m'est impossible de me dégager. Un homme vient à mon aide. Les gros arbres sont brisés et l'atmosphère est embrasée, les éclairs fulgurants se succèdent de seconde en seconde, le bruit du tonnerre est strident, effrayant. La pluie tombe à torrents ; nous passons une nuit épouvantable, tapis, blottis les uns contre les autres. A six heures du matin, il y eut un petit moment d'accalmie, mais, presque aussitôt après, le pampero redoubla de violence.

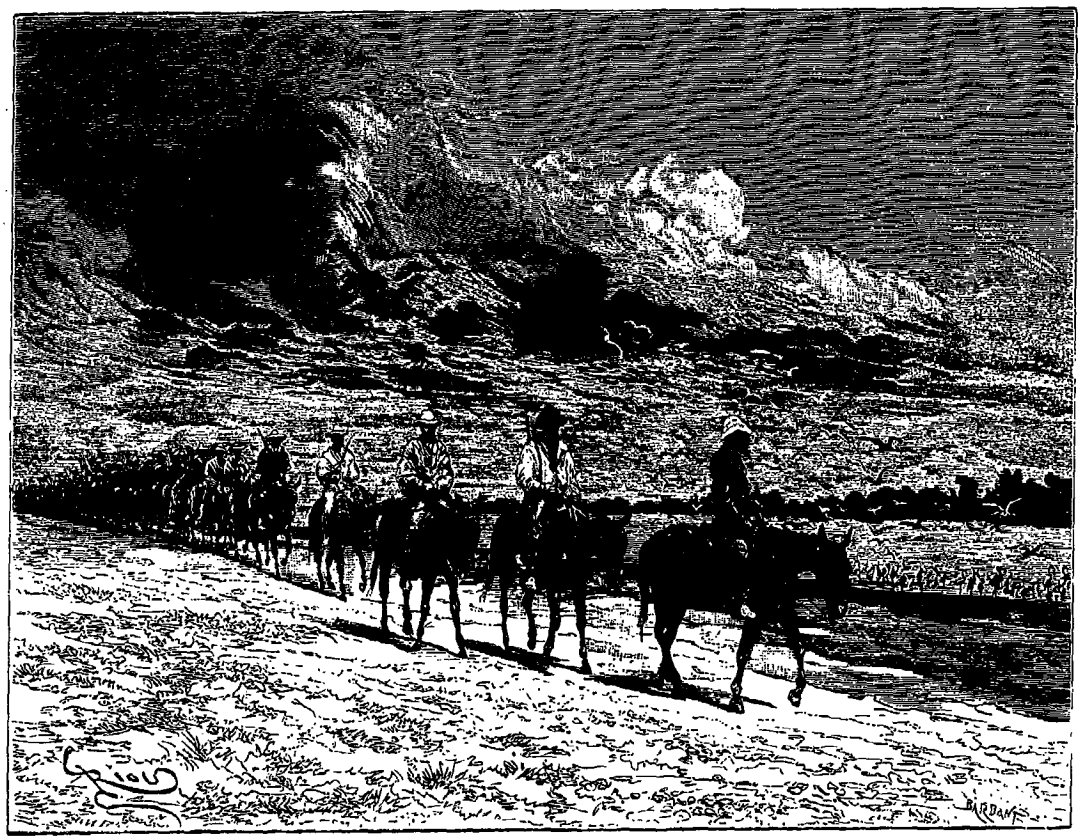
20 septembre. — Nous interrompons aujourd'hui la marche pour réparer les avaries que nous a causées la tempête et pour faire sécher nos bagages. J'en pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

site pour visiter les ranchos de Sirome, qui sont à cinq cents pas du campement. Sirome, entouré des siens, nous reçoit avec bienveillance; il connaissait d'ailleurs l'un de nous, avec lequel il avait eu de fréquents rapports à Itiyuru et Yacuiva. Il nous promet deux de ses fils pour guides.

Tous ces Indiens Guisnayes sont propriétaires de nombreux troupeaux de moutons, de chevaux, de bœufs, etc. Une peau de mouton leur sert de vêtement; leur nourriture se compose de poissons et de viande rôtie, de fruits de la *tusca*, de *caraotta* et de la *flor d'ænea*. Du chañar ils préparent une boisson fermentée semblable à la chicha des Tobas. Nous faisons avec ces Indiens quelques échanges d'animaux. Leur capitaine Sirome a cela de remarquable qu'il est d'une grande taille, et qu'un coup de patte de jaguar lui a enlevé tous les cartilages du nez. La blessure, mal cicatrisée, est hideuse et mal dissimulée par un bandeau de cuir.

21 septembre. — Notre marche est lente; la contrée est habitée par toute une quantité de *viscachas* (*lagotis criniger*) qui ont miné le terrain sous nos pieds. A chaque instant nos bêtes menacent de s'abattre au milieu de ces interminables *tojadales;* nous



Départ de la colonie Crevaux (voy. p. 246). — Dessin de Riou, d'après celui de M. Paris, de Buenos-Ayres.

campons sur les bords d'un bras du Pilcomayo dont les eaux, par suite de la saison sèche, ne communiquent plus avec le fleuve; l'eau est saumâtre, boueuse et exhale une odeur fétide.

22 septembre — Nous avons quelques malades; de légers accès de fièvre nous viennent de la mauvaise qualité de l'eau que nous buvons depuis quelques jours : le sulfate de quinine en a promptement raison.

Nous ne marchons que trois heures et campons sur la rive droite du Pilcomayo, qui coule à nos pieds; la vue du fleuve a ranimé un peu les esprits. Nous avons besoin d'eau fraîche. Malheureusement la rive est très haute et escarpée; il faut nous tailler une route pour faire boire nos animaux, qui meurent de soif. Les Guisnayes nous aident à ce travail et s'empressent de nous rendre mille petits services.

Nous sommes ici sur le territoire dit de Piquirenda, point extrême qu'avait atteint le P. Gianelli dans son exploration de 1863 et d'où il avait dû revenir sur ses pas, son escorte ayant refusé d'aller au delà.

Le 23 septembre, nous rencontrons beaucoup d'Indiens qui s'enfuient à notre approche. Nos guides guisnayes envoient deux des leurs en avant afin de prévenir les Indiens de notre arrivée et leur faire part de nos intentions pacifiques.

A onze heures, marchant en avant-garde à la tête

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens refusant le passage (voy. p. 250). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des nationaux, je me trouve en présence d'un nombre considérable d'Indiens armés de pied en cap et nous attendant de pied ferme dans une attitude des plus hostiles. Ils nous refusent le passage et nous commandent impérieusement de retourner sur nos pas, en nous faisant remarquer que nous n'avons rien à faire chez eux.

Ils ont la tête ornée de grandes plumes de nandous et de *garzas*, la figure peinte avec du rocou et du noir de fumée.

Les hommes de l'avant-garde se déploient en tirailleurs, et nous nous apprêtons à forcer le passage. Mais, à la vue du gros de nos forces qui nous suivait de très près, les Indiens changent immédiatement d'attitude et nous indiquent le gué. Nous prenons la résolution de passer sur la rive gauche du fleuve; ils nous aident dans cette besogne, qui nous coûte beaucoup de fatigue, car les rives du fleuve, bien que distantes l'une de l'autre d'au moins onze cents mètres et élevées de douze à treize mètres au-dessus des eaux, ne donnent passage qu'à un mince filet d'eau peu profond, large d'environ cinquante mètres, mais peu accessible par ses bords en raison des bourbiers qui se trouvent de chaque côté.

Nous donnons aux Indiens, dont le nombre augmente de plus en plus, une provision de tabac et trois cuirs frais. Les Indiennes viennent au-devant de nous et nous guident en évitant de traverser leur rancheria.



Le colonel Estensorro. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

Nous campons; les Tobas nous amènent des moutons et des ânes, que nous échangeons contre du tabac et des étoffes grossières. Ils se retirent à la tombée de la nuit et paraissent satisfaits.

Nous faisons bonne garde, mais le lendemain matin tous nos guides ont disparu!

24 septembre. — Nous sommes abandonnés à nous-mêmes, nos Guisnayes, par crainte des Tobas et des Tapiétis du matin, ayant cru prudent de s'enfuir. L'un d'eux a emporté le fer d'une lance que j'avais depuis quelques jours.

Nous partons à sept heures du matin. Les rives du fleuve sont bordées et couvertes d'épaisses forêts de chañar, d'algarrobos, etc. Chacun veut guider à sa guise, et la marche s'opère sans ordre. Nous trouvons les ranchos abandonnés; les Indiens fuient devant nous, et pour dissimuler leur nombre, qui est considérable, ils effacent sur la poussière les traces de leurs pas en traînant des branches d'arbres qui balayent le sentier. A trois heures, l'eau nous manque; nous ne pouvons pas atteindre le fleuve, dont nous tient éloignés un bois épais. La confusion règne dans la colonne, et il en résulte de nombreuses marches et contremarches. Les fantassins sont rendus, tombent de fatigue et de soif.

Nous campons dans le lit desséché d'un cours d'eau.

A cinq heures du soir, l'eau nous fait absolument défaut, et quelques-uns des hommes commencent à murmurer.

Les nationaux, dont nous aurons plus d'une fois à constater les importants services, le zèle et l'abnégation, ne perdent pas l'espoir de trouver de l'eau. Gareca et Guerrero partent avec quelques hommes en reconnaissance.

A dix heures, les cris « aux Tobas » se font entendre; nous occupons une position absolument défavorable, et certes les Indiens auraient pu nous infliger de grandes pertes. Nous sommes immédiatement sur pied, prêts à faire feu, quand, au lieu d'Indiens, nous voyons les nationaux revenir avec leurs bidons pleins d'eau.

Le lendemain, 25 septembre, le camp fut levé de bonne heure, et, arrivés à l'endroit où la veille on avait trouvé de l'eau, on fit boire et reposer les animaux.

Je prends vingt hommes des nationaux de mon es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cadron, et je me dirige vers le fleuve. Malheureusement la forêt qui longe le Pilcomayo devient de plus en plus épaisse et nous rejette dans l'est-sud-est. Notre route était dans le sud-ouest. A midi, nous n'avions pas encore trouvé une goutte d'eau. La chaleur est intense, et la situation sera critique si nous n'atteignons pas avant la fin de la journée le Pilcomayo.

Je parviens à découvrir un sentier qui nous mène en plein sud; nous le suivons, voilà déjà cinq heures que nous avons laissé la colonne. Nos animaux n'en peuvent plus. Nous débouquons enfin en face de ranchos qui brûlent encore, et le Pilcomayo est là devant nous, à nos pieds, encaissé entre de hautes rives! Un cri de joie s'échappe de nos poitrines, nous allons donc pouvoir boire à notre aise.... mais voici que les Indiens apparaissent en force nombreuse derrière les arbres. Aussitôt je fais former les vingt hommes en carré, et nous nous dérobons le mieux que nous pouvons aux regards des Indiens; nous avons tout avantage à laisser croire que, nous aussi, nous sommes nombreux. Si près de l'eau, nous subissons le supplice de Tantale, mais nous avons le sentiment du danger qui nous menace.

Les Tobas s'enhardissent et nous entourent; ils



Les rapides du P. Patiño — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

sont tous armés; il en sort de tous les côtés : c'est une véritable fourmilière. Notre situation est des plus critiques, car nous ne pouvons plus songer à rejoindre la colonne avant la nuit. Nos animaux d'ailleurs sont éreintés et n'en peuvent plus. Nous nous apprêtons à soutenir un assaut qui va être formidable.... des cris se font entendre sur nos derrières;... nous sommes cernés;... chacun est à son poste de combat, le doigt sur la détente et résolu à vendre chèrement sa vie.... Tout à coup les Indiens fuient épouvantés; c'est que les nôtres apparaissent à vingt pas.... nous sommes sauvés;... il était temps!

Grâce à l'énergique initiative du colonel Estensorro, qui, confiant dans sa bonne étoile, lança la colonne sur mes traces, le péril est conjuré. La moindre hésitation ou toute autre démarche auraient entraîné fatalement notre mort, car, n'étant pas plus de vingt hommes, sans vivres et ayant à peine quelques cartouches en poche, il devenait impossible de nous tirer des mains de plus de deux mille Indiens, au milieu de la nuit, sans guide et sans animaux, à sept lieues de distance du gros de nos forces!

Nous campâmes ce soir-là en face des rapides du Pilcomayo observés en 1721 par le P. Patiño.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 26 septembre, nous résolûmes de laisser reposer les hommes ; les fantassins avaient eu à souffrir depuis deux jours de la chaleur et de la soif, et nous avions en outre des malades.

26 septembre. — Nous passâmes cette journée au repos. Les hommes, surtout ceux de l'infanterie, étaient littéralement rendus par suite de la longue marche de la veille ; quelques cas de *chuchu*, fièvre bénigne, s'étaient déclarés. Heureusement il y avait parmi nous un ancien infirmier de l'hôpital de Sucre le « barchilon » ; mais notre pharmacie était maigre.

Nos mules sont dans une situation des plus critiques; depuis quelques jours les pâturages commençaient à nous faire défaut; ils deviennent de plus en plus rares au milieu de cette région du Chaco qui borde les rives du Pilcomayo, toutes couvertes d'une végétation épineuse et épaisse. Le peu que nous trouvons est souvent ce qui a échappé aux incendies allumés par les Indiens.

Je profitai de ce jour pour prendre la photographie du fleuve et étudier son hydrographie.

Nous nous trouvons justement à l'endroit où le P. Patiño avait observé en 1721 les rapides du Pilcomayo auxquels il avait donné son nom. Le fleuve a ici un aspect absolument différent de celui qu'il avait précédemment; les rives sont hautes, argileuses, élevées de quinze à seize mètres au-dessus du niveau des eaux. Elles sont bordées d'une épaisse couche de végétation d'algarrobos, de *chañar*, de *tusca*, dont les branches entremêlées, garnies de longues épines, rendaient notre marche très dure. L'écartement entre les deux rives est d'environ quarante mètres. Les rapides, si l'on peut appeler de ce nom la déclivité du plan d'écoulement, sont formés par des bancs argileux que l'action érosive des eaux est parvenue à isoler au milieu du thalweg et qui en temps de basses eaux émergent d'environ cinquante centimètres; en grandes eaux, on ne noterait les rapides que par les remous d'un courant dont la vitesse maximum serait de dix-neuf cents à deux mille mètres environ. Le thalweg est quelque peu argileux et surtout sablonneux; cinq roches sont apparentes, mais de petites dimensions; il y en a une située à sept cents mètres environ en amont, qui est plus volumineuse et plus saillante que toutes les autres.

Les Indiens, très habiles pêcheurs, prenaient à la nage, à l'aide d'un petit filet triangulaire fait des fibres de la caraotta, des poissons grogneurs dont la chair exquise faisait nos délices.

Pendant la nuit un orage éclata de nouveau, et une disparada d'animaux retarda notre départ jusqu'au lendemain à onze heures et demie.

Ma provision de pain était épuisée; à peine avais-je pu en recueillir quinze kilos avant de sortir de la colonie Crevaux!... mais grâce à la générosité de tous les chefs de l'expédition, en particulier du colonel Estensorro, je n'eus garde de mourir de faim.

27 septembre. — Depuis longtemps la diane avait sonné, mais les animaux nous manquaient, et force nous fut d'attendre jusqu'à onze heures et demie. Les nationaux qui étaient partis à leur recherche s'étaient égarés, et notre anxiété était grande. Les Indiens, si habiles à suivre la piste des animaux au travers des fourrés épais, nous montraient le pied d'une mule ou d'un cheval dont la trace était à peine perceptible : un brin d'herbe froissé, courbé, leur servait d'indice.

Deux capitaines d'Indiens Guisnayes avaient voulu nous guider. Nous atteignons leurs ranchos à quelques cents mètres du campement; ils voudraient nous faire séjourner là. Je trouve l'étape un peu courte, et, d'accord avec le délégué bolivien, la marche en avant est résolue. Cette mesure était d'autant plus prudente que leur insistance était trop vive pour être désintéressée et qu'un grand nombre d'Indiens surgissaient de tous les côtés. Leur plan était de diviser nos forces, car, n'ayant pas de pâturage à portée de l'endroit où ils nous proposaient de camper, ils nourrissaient l'espoir de mener paître notre cavalerie et de s'en emparer.

Ils essayent de tous les moyens possibles pour nous retenir, nous assurant que plus loin il n'y avait plus de sentiers et que les pâturages allaient nous faire absolument défaut.

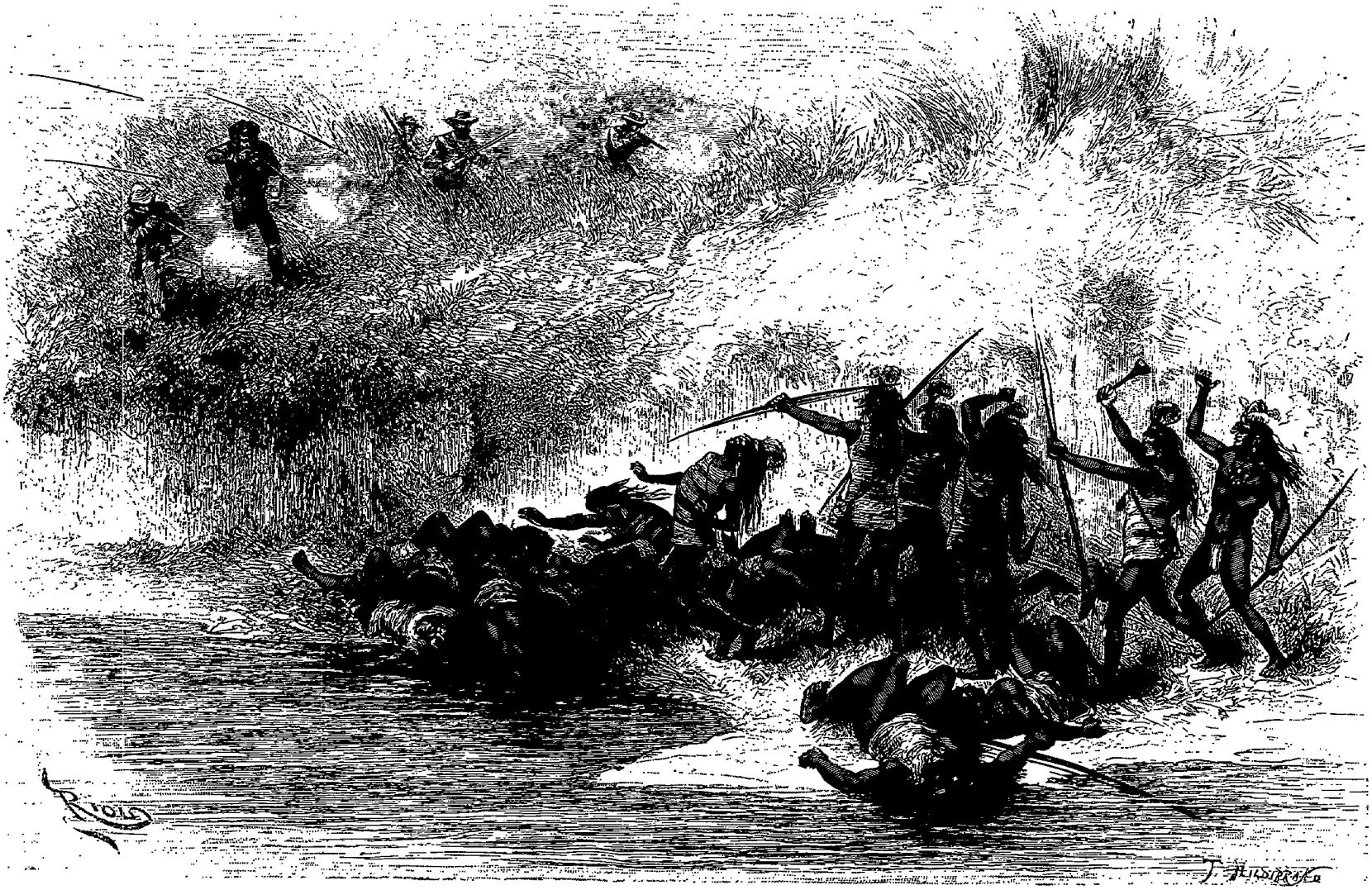
Quelques-uns de nous perdent plus d'une demi-heure à supplier l'un d'eux de nous accompagner au delà. Toutes leurs démarches furent inutiles, et à la fin, trouvant trop humiliant d'essayer à vaincre l'inertie de cet Indien, je proposai immédiatement au colonel Pareja de nous remettre en marche, ce qui fut accepté, mais non sans quelques récriminations.

Quelques instants après, nous tombons au beau milieu d'une rancheria nombreuse. Une Indienne se détache du groupe et vient tremblante au-devant de nous, mais faisant ainsi preuve aux yeux des siens d'un grand courage, pour nous indiquer un sentier qui doit nous éviter de traverser leurs cahutes. Nous lui donnons quelques boucles d'oreilles de grosse verroterie. Il ne m'est pas difficile de convaincre la colonne de la mauvaise foi des capitaines indiens, car nous trouvons un sentier large et bien ouvert longeant le fleuve, et à trois heures trente nous campons dans une plaine couverte de beaux pâturages.

28 septembre. — Deux Indiens viennent s'offrir volontairement comme guides et nous servent avec empressement.

Vers neuf heures, un Indien arrive au galop sur nous. C'est un des chefs qui était venu le 26 nous attendre aux rapides du P. Patiño; il veut à toute force nous faire camper chez lui. En approchant de sa rancheria, nous voyons qu'un groupe de Tobas nous attend; une perche haute d'environ cinq mètres se dresse au milieu des ranchos. Est-ce la paix, est-ce la guerre?... Je pique des deux, et un temps de galop me permet de me porter rapidement sur eux.... un crâne humain attaché à des fragments d'os du bassin avait blanchi au soleil au sommet de cette perche.... mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La bataille du 3 octobre (voy. p. 254-255). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Paris, de Buenos-Ayres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cœur battit à tout rompre.... « Si c'était de lui.... si c'était de l'un d'eux!... » Frappant la perche d'un coup de mon machoté, je m'emparai de ces ossements, que je suspendis à ma selle. Un examen attentif de M. de Quatrefages et du docteur Hamy devait m'apprendre, mais seulement cinq mois après, que ce crâne, dont la partie inférieure avait été enlevée, n'était que celui d'un Toba!

29 septembre. — La marche se continue sans incidents. Les deux Indiens nous guident au milieu d'un *monte* toujours épais. A neuf heures, nous sommes à la hauteur du rapide dit le Saut du P. Patiño. Je vais immédiatement reconnaître ce point, accompagné des amis Estensorro et Pareja et de quelques nationaux. De saut, il n'y en a plus; l'action érosive du courant a nivelé le plan d'écoulement au plan de chute; quelques blocs argileux émergent seuls au milieu du thalweg, et il nous est permis de constater la forme vraiment particulière du thalweg, courbe et sinueux en cet endroit. Sur une longueur de plus de cent soixante mètres environ, les eaux du Pilcomayo s'écoulent entre les parois argileuses d'un canal très profond, accusant à la sonde de quatre à cinq mètres, et large seulement d'environ un mètre à un mètre vingt, avec des dilatations elliptiques dont le grand axe pouvait avoir une moyenne de quinze mètres et le petit trois à quatre mètres. La vitesse du courant est presque uniforme, de dix-huit cents à deux mille mètres par heure.

Pendant que je me livrais à l'examen du fleuve, les guides disparurent, l'un d'eux emportant mon machoté. Nous continuons néanmoins la marche et entrons dans la tribu des Tobas en guerre avec les Guisnayes et les Matacos. Est-ce à cela que nous devons d'avoir été abandonnés par nos deux voleurs? Toujours est-il qu'ils avaient particulièrement insisté pour nous faire passer le fleuve. A quelques pas de là je trouve un autre crâne, sec depuis déjà longtemps, car, en le soulevant, il tombe en morceaux. Au campement une confiance trop aveugle qui aurait pu bien souvent nous occasionner les plus graves conséquences permet aux Indiens de nous approcher, et ils nous dérobent adroitement, sournoisement deux mules, celle du colonel Estensorro et une des miennes de charge.

30 septembre. — Le matin, six mules nous font défaut, les Indiens reparaissent. Mais nos animaux sont perdus. Le *monte* est épais, la marche devient difficile, les épines nous déchirent la figure et les mains. Je vais en avant avec vingt nationaux qui, en cette circonstance comme en tant d'autres, se dévouent; ils ouvrent la route à coups de couteau et de hache.

Le soir, quelques Indiens se présentèrent; leur type frappa mon attention et je voulus prendre sur l'un d'eux quelques mensurations anthropologiques propres à déterminer entre autres l'indice céphalique; mais, après s'être prêté avec beaucoup de crainte à toutes les épreuves auxquelles je le soumis, lorsque je voulus lui glisser le compas d'épaisseur autour de la tête.... d'un bond il me renversa, en s'enfuyant à toutes jambes. Sa disparition entraîna celle des autres.

1er octobre. — La nuit on tira quelques coups de feu; les jaguars effrayaient nos animaux.

Les Indiens se présentent le matin avant le départ, au nombre d'environ deux cents; nous en décidons trois à nous accompagner, mais à onze heures ils disparaissent. Décidément ces hésitations sont de mauvais augure.

A une heure dix, nous campâmes. Mon ordonnance, Mariano, de l'escadron des nationaux, s'était attardé; il avait dû abandonner sa jument éreintée et il resta en arrière de la colonne d'au moins une demi-lieue; six hommes furent envoyés à son secours et le ramenèrent à trois heures.

2 octobre. — Aucun Indien ne se montre; nous redoublons de précautions; la nuit se passe sans incident; nous défilons à sept heures, piano, piano; je prends toujours la tête et guide à la boussole; je trouve sur le sable du fleuve le squelette d'un *yacare*, caïman, et j'abats quelques minutes après, d'une balle de mon winchester, une magnifique *corsuela*. Les jaguars flairent dans les hautes herbes, et nos mules se livrent à des fantaisies du plus mauvais goût; dans une de ces secousses l'un de mes thermomètres est brisé. La chaleur est suffocante, un bain nous serait aussi nécessaire qu'agréable, mais les *palometas* et les *rayas* du Pilcomayo font bonne garde. D'Indiens, nous n'en voyons plus.

3 octobre. — De bonne heure je suis sur pied; au lever du soleil une musique infernale des Pucunas nous fait dresser la tête; nous entendons des cris et des clameurs en avant du campement : ce sont les Tobas et Tapiétis, au nombre d'environ huit cents à mille, qui viennent nous donner l'assaut. Des coups de feu éclatent de tous les côtés; on tire un peu au hasard; les Indiens se dissimulent dans les hautes herbes et les roseaux.

Ma mule est sellée; je l'enfourche et pars avec vingt hommes en reconnaissance; à quelques mètres du campement, les flèches des Indiens nous assaillent. Dix hommes partent à droite sous les ordres du capitaine Clodomir Castillo, qui est renversé sous son cheval à la première décharge. Je prends le bord du fleuve avec les dix autres, accompagné du brave capitaine Echarte et de Gareca, sous les ordres duquel avaient été placés les hommes.

A notre approche de la rive, une grêle de flèches pleut sur nous et jette la confusion parmi les hommes. Deux tombent blessés. Gareca revient au campement. Je m'avance alors à pied, armé de mon winchester, et nous nous trouvons en face d'au moins cinq cents Indiens qui poussent des hurlements effroyables.... nous ne sommes plus que sept.... un mouvement en avant nous met à découvert; quelques coups de feu bien dirigés jettent à terre plusieurs Indiens, et Echarte, comprenant tout l'avantage de la position, exécute un mouvement tournant rapide, avec quatre hommes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

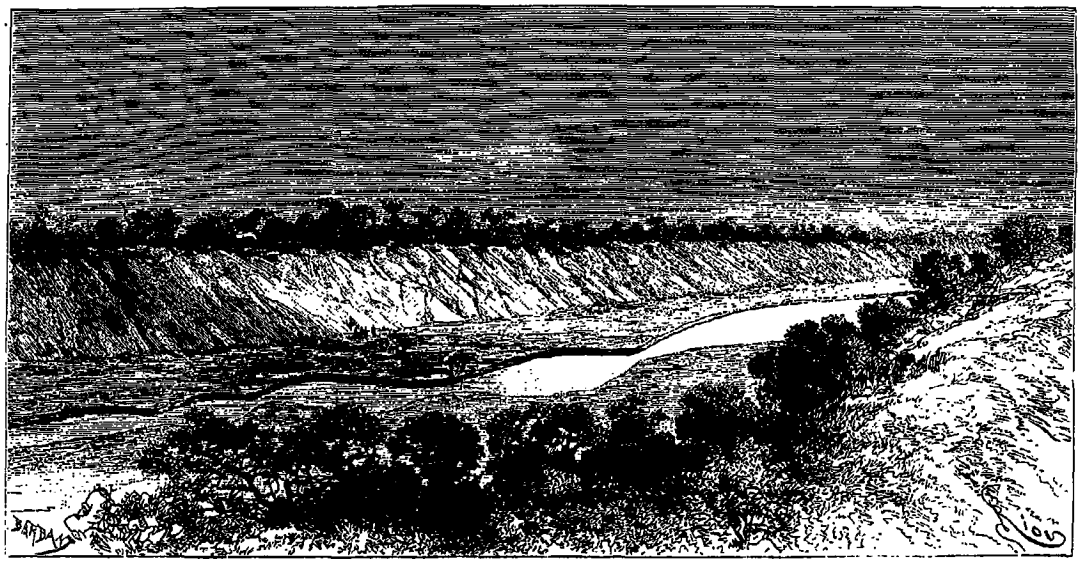
coupant ainsi la retraite à une trentaine d'Indiens, qui se réfugient au pied de la rive et le long de laquelle ils se dissimulent adroitement.

Nos feux plongeants sont peu meurtriers, car nous avons peine à les voir par suite du talus. Je les prends alors de flanc avec le jeune Soruco, Bolivien de dix-huit ans qui se bat comme un brave à mes côtés, et pendant deux heures nous luttons presque corps à corps avec ces trente Indiens, qui résistent très courageusement; les derniers, n'ayant plus de flèches ni d'arcs, refusent de se rendre en nous injuriant et nous jettent du sable en signe de provocation.

Deux réussirent seuls à s'échapper, et encore parce que nos munitions étaient épuisées. Trente cadavres de ces malheureux étaient étendus là; j'en dépouillai quelques-uns de leurs cottes, ponchos de laine, pucunas, colliers, etc., que j'ai rapportés en France au Musée du Trocadéro, et je coupai la tête à l'un d'eux avec mon macheté.

Pendant cette opération les survivants, venus à pas de loup pour ramasser les morts, s'enfuirent épouvantés à la vue de cette décapitation. J'attachai la tête à ma selle et rentrai au campement. Les Indiens avaient été repoussés sur toute la ligne. Cent d'entre eux restèrent sur le terrain. Nous avions cinq à six hommes blessés, mais peu grièvement. Dans ce combat il me fut donné d'apprécier le courage et le sang-froid des Boliviens. Nationaux et lignards firent bravement leur devoir.

Pendant l'assaut on avait sellé les mules et chargé les bagages, et ce fut à mon grand regret que je dus abandonner la tête de l'Indien à moitié calcinée en la



Rétrécissement et dilatations du thalweg du Pilcomayo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

plantant au bout d'une perche; je n'avais pas eu le temps de la préparer.

Nous évitons tous les endroits boisés et couverts de hautes herbes. A neuf heures, des Indiens à cheval chargent l'arrière-garde; un d'entre eux reçoit un coup de feu, les autres s'enfuient. Nous trouvons leurs ranchos abandonnés et livrés aux flammes; un nuage de poussière nous indique qu'ils emmènent les femmes, les enfants et le bétail. Nous ne touchons pas à un fétu de leur cahute; des animaux abandonnés, bœufs et moutons, errant à travers champs, perdus, effrayés, s'étaient ralliés à la colonne.... quatre hommes nationaux les chassent. Une vache qui n'a pu fuir assez vite a été blessée d'un coup de lance par un Indien; elle est là au milieu de l'incendie, poussant des mugissements que rendent plus lugubres encore les hurlements des chiens.

Comme nous passons auprès d'un bois d'algarrobos, une voix se fait entendre. « Compadre, » nous crie un Indien. Nous allions lui répondre, quand un coup de feu part de l'arrière-garde et le fait disparaître à nos yeux.

A trois heures, nous nous trouvons devant une grande plaine découverte; le lieu est favorable pour résister à un assaut; nous campons.

Les Indiens sont sur notre gauche, à cheval, et caracolent. Ils se préparent à nous charger, et, faisant briller leurs lances au soleil, ils font mine de vouloir nous égorger. Leur nombre est d'environ trois ou quatre cents. Nos hommes sont à leur poste de combat. Cinq ou six bons tireurs, parmi lesquels le capitaine Carasana, se détachent et se glissent dans les hautes herbes; ils arrivent à bonne portée des Indiens. Un coup de feu abat l'un des chefs; aussitôt toute la bande se retire.

La nuit, nous faisons bonne garde; ils essayent de nous surprendre, mais les coups de feu des sen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tinelles avancées les mettent en déroute et les tiennent à distance.

4 octobre. — A midi, de nombreux Indiens sont encore en vue et prennent une attitude hostile. Nous forçons le pas pour choisir un campement à découvert, car de hautes herbes et des bois d'algarrobos nous entourent. Ils nous suivent sur la gauche. Je trouve enfin un endroit favorable, nous campons, et en compagnie du colonel Balsa et de trente hommes de l'avant-garde, tant des nationaux de mon escadron que des troupes de ligne, nous poussons une pointe en reconnaissance. A notre vue, les Indiens se dissimulent dans les bois d'algarrobos; nos hommes se déploient en tirailleurs, et ce mouvement suffit pour les mettre en fuite. Décidément ils deviennent de plus en plus prudents et sages;... en respectant leurs animaux et leurs ranchos j'ai la conscience que bien des engagements ont été évités. L'exécution de cette consigne à laquelle tous se soumirent, autant par humanité que dans un but de saine prudence, eut pour conséquence d'apaiser l'ardeur belliqueuse des malheureux Tobas et Tapiétis et de nous préserver d'être écrasés par le nombre, qui grossissait de plus en plus.

5 octobre. — Les Indiens se sont repliés; pendant



Un coup de feu abat un des chefs indiens (voy. p. 255). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

toute la durée de la marche, nous n'en avons pas vu un seul.

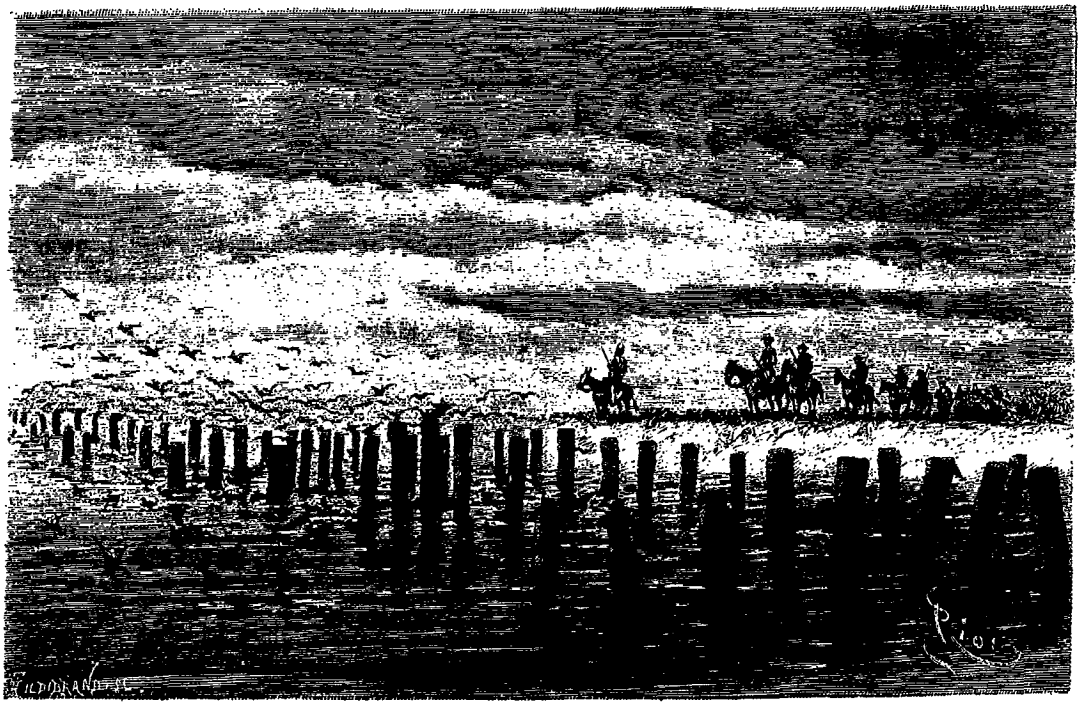
A partir du jour de la bataille je dirige la colonne à la boussole. Nous trouvons dans les marais qui bordent le rio de nombreux squelettes de serpents boas. Nous suivons la rive gauche du fleuve. A huit cents mètres de nous, de nombreuses lagunes bordées par toute une ligne d'épaisse végétation d'algarrobos donnent abri à des ranchos. Tout ce territoire situé en plein centre du Chaco boréal, sur le Pilcomayo, est habité par un nombre considérable d'Indiens.

6 octobre. — Les Indiens, pendant la nuit, sont venus espionner le campement; nous retrouvons leurs traces le matin au départ. Nous suivons un bras du Pilcomayo à sec. L'eau commence à nous manquer. Je fais obliquer en plein sud pour rejoindre le fleuve. Une forêt de bobos nous ferme le passage; nous nous en frayons un à la hache et nous débouquons après une heure de lutte en face d'une immense lagune toute noire de canards et de cormorans, entourée de marais pestilentiels et profonds qui nous en défendent l'abord. Il se fait tard.... nous campons dans la boue, et l'eau que quelques soldats vont chercher en s'enfonçant jusqu'au ventre est saumâtre et tiède....

A. Thouar.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troncs de palmiers dans le Pilcomayo (voy. p. 258) — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

A LA RECHERCHE DES RESTES DE LA MISSION CREVAUX,

PAR M. A. THOUAR[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

7 octobre. — Les moustiques nous ont dévorés pendant la nuit. A six heures du matin, je pars en avant avec vingt hommes. Je fais reprendre le chemin que nous avons parcouru la veille; nous marchons silencieusement à la file indienne.

Tout à coup, à travers un petit bois de bobos et à un coude de la route, nous nous trouvons en présence d'un groupe d'Indiens qui suivaient nos traces. A notre vue ils rebroussent chemin. Je fais arrêter les hommes et, accompagné d'un seul, je pars au galop. Les Indiens fuient.... je les hèle.... ils s'arrêtent.... leur nombre est d'environ cinquante, ils sont tous armés de flèches et d'arcs, leurs chefs sont à cheval la lance en mains. Arrivé à une distance d'environ quarante pas, j'invite le capitaine d'entre eux à parlementer. La peur le retient. Me dépouillant alors de mes armes, que je jette à terre, je franchis à pied la moitié de la distance qui nous sépare et l'engage à en faire autant. Aussitôt il dépose ses flèches, sa lance, et s'avance vers moi; nous nous frappons la poitrine en signe d'amitié.... la paix est faite.

Cette démarche et bien d'autres ont été taxées souvent d'imprudence par les amis qui m'accompagnaient; dans la circonstance présente, c'était une nécessité qui s'imposait pour éviter un conflit. D'ailleurs je suis convaincu, m'en rapportant en cela au témoignage de tous ceux qui ont été en contact avec ces malheureuses victimes de la création, qu'un mouvement de défi énergique, résolu, trouvera toujours de l'écho dans le cœur d'un de ces déshérités, si sauvage qu'il puisse être, la nature humaine n'étant point dépourvue d'instincts de noblesse ou de générosité, même chez des êtres imbus des sentiments les plus pervers ou animés des appétits les plus féroces.

Le gros de la colonne nous rejoint, et les Indiens, après bien des hésitations, finissent par nous indiquer le gué. Ils nous aident à le passer; quelques paquets de tabac leur sont distribués, et, deux heures

1. Suite et fin. — Voy. pages 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après, nous reprenons notre marche sur la rive droite.

8 octobre. — Les rives du fleuve sont basses, et de chaque côté d'immenses bañados se développent. Vers une heure, nous nous trouvons en présence de nombreux troncs de palmiers encore debout dans les eaux du Pilcomayo. Il y en a environ deux cents, qui émergent tout couverts de milliers de cormorans et de canards.

A quatre heures, marchant avec Castillo et Soruco, en avant-garde, nous surprenons un groupe d'une vingtaine d'Indiens occupés à pêcher. En les apercevant, nous faisons signe à la colonne de s'arrêter. Les Indiens, pris de frayeur, poussent des cris et s'enfuient. Les femmes et les enfants se cachent dans les broussailles. Toutefois, un d'entre eux, plus hardi que les autres, se hasarde à répondre à notre appel. Nous étions sur le point d'aboutir en faisant cesser tout malentendu, lorsque tout à coup, et sans que rien pût autoriser cette mesure, le clairon retentit, et les hommes de l'escorte se déploient en tirailleurs !

A cette imprudence, les Indiens, croyant à un piège, crient à la trahison, décampent au galop et nous donnent rendez-vous dans le bas du fleuve pour se battre. Cette fausse manœuvre pouvait avoir pour nous les conséquences les plus graves; en effet, quelques minutes après avoir établi notre campement, un groupe se forme à notre droite; le nombre augmente à chaque instant; ils nous observent à cheval et se rangent en bataille. L'approche de la nuit arrêta heureusement l'assaut.

9 octobre. — Les Indiens fuient à notre approche. Une ligne de grands lacs nous apparaît à droite, bordée par des algarrobos. Nous apercevons de nombreux ranchos; à l'arrière-garde, des cris se font entendre, les Indiens nous escortent à cheval en brûlant leurs tolderias; une démonstration les met en fuite.

10 octobre. — Le fleuve fait ici presque un angle droit et se dirige dans le sud. Ils ont choisi pour nous attendre le point stratégique le plus favorable et nous mettent dans l'obligation ou de passer sur la rive gauche du fleuve, ou de traverser un bois épais d'algarrobos dans lequel ils se sont retranchés. En arrivant près des ranchos, j'emploie la même manœuvre que précédemment : franchissant d'un bond au galop la distance qui me sépare des Indiens, je me rapproche des chefs ; la colonne est arrêtée, suivant avec anxiété nos mouvements. Les négociations s'engagent.... nous nous frappons la poitrine. Je suis immédiatement entouré par les Tobas; ils nous donnent des flèches en signe d'amitié; nous profitons de ces bonnes dispositions pour leur proposer à l'échange quelques-uns de nos animaux fatigués et fourbus, et nous leur payons la différence en tabac, tissus et articles de verroterie.

11 octobre. — L'orage et les moustiques nous ont tenus éveillés toute la nuit. Deux Tobas à cheval passent au galop sur la gauche de notre ligne. A deux heures, nous rencontrons trois Indiens à pied qui semblaient nous attendre. Les rives du Pilcomayo sont en cet endroit bordées d'une épaisse couche de végétation d'algarrobos, de tusca et de chañar, de vidriera, etc. Nous arrivons à leur tolderia, composée d'environ cent cinquante hommes. Ils nous font de grandes démonstrations; l'un d'eux sait quelques mots d'espagnol; il connaît le Paraguay, qu'il nomme « Tocoïti », et a une idée des bateaux à vapeur qui circulent sur le fleuve; il est allé près de Corrientes et de Formosa; il nous dit qu'en cinq jours nous devons arriver au Paraguay, si nous laissons ici le fleuve pour faire route dans l'est, mais que, si nous voulons suivre ses bords, nous mettrons un temps indéterminé, en nous faisant aussi comprendre que nous aurons à traverser d'immenses marais.

Ne pouvant m'en rapporter à sa seule appréciation, je fais continuer la marche par la rive droite; mais, à cinq cents mètres environ de là, les marais qui bordent de chaque côté les rives, dissimulés derrière des forêts de bobos, s'étendent à perte de vue devant nous. Après avoir reconnu le terrain avec quelques hommes de l'avant-garde, mesuré sa déclivité, étudié la formation du bañado boueux et profond, je fais rebrousser chemin à la colonne, et nous revenons camper près de la tolderia des Tobas.

12 octobre. — Nous prenons donc la résolution de passer sur l'autre rive du fleuve; une partie de la journée est employée à la construction de radeaux; les eaux du Pilcomayo sont en cet endroit profondes d'au moins quatre ou cinq mètres. Enfin, à trois heures, nous sommes de l'autre côté; ce passage du fleuve fut un des plus difficiles et des plus laborieux, les trois quarts de nos hommes, nés sur les hauts plateaux des Andes, ne savaient pas nager. Quelques-uns faillirent se noyer, bien que les moyens employés fussent cependant aussi prudents que possible; en effet, les Tobas avaient coupé de longues traverses de saules ou de bobos, auxquelles s'accrochaient les soldats, tandis qu'à cinq ou six ils nageaient vigoureusement à chaque extrémité, poussant en avant ces grappes humaines. Des radeaux construits à la hâte nous servirent pour le passage des munitions. Mais ce qui nous donna le plus de mal, ce furent les animaux : il fallut les charger, les grouper et les pousser en avant, malgré eux, dans les eaux du fleuve, au milieu des bonds et des ruades. A trois heures, néanmoins, tout était terminé, mais il était trop tard pour songer à reprendre la marche; nous campons en face du lieu que nous occupions la veille. Tout à coup un Indien conduisant une mule portant une femme, un enfant, une brebis et des poules passe à cent mètres de nous : l'Indienne chante et joue de la « pucuna » ; l'homme conduit la mule par une corde; ils sont en fuite et nous apprennent que les gens d' « arriba » (d'en haut), faisant « poum, poum », viennent sur nous pour faire la guerre. « Les Azoës, disent-ils, veulent se battre avec eux, parce qu'ils nous ont laissé mettre le pied sur leur territoire. » Nous prenons nos précautions et nous nous tenons prêts à toute éventualité.

Nous donnons un bœuf aux Indiens pour prix des

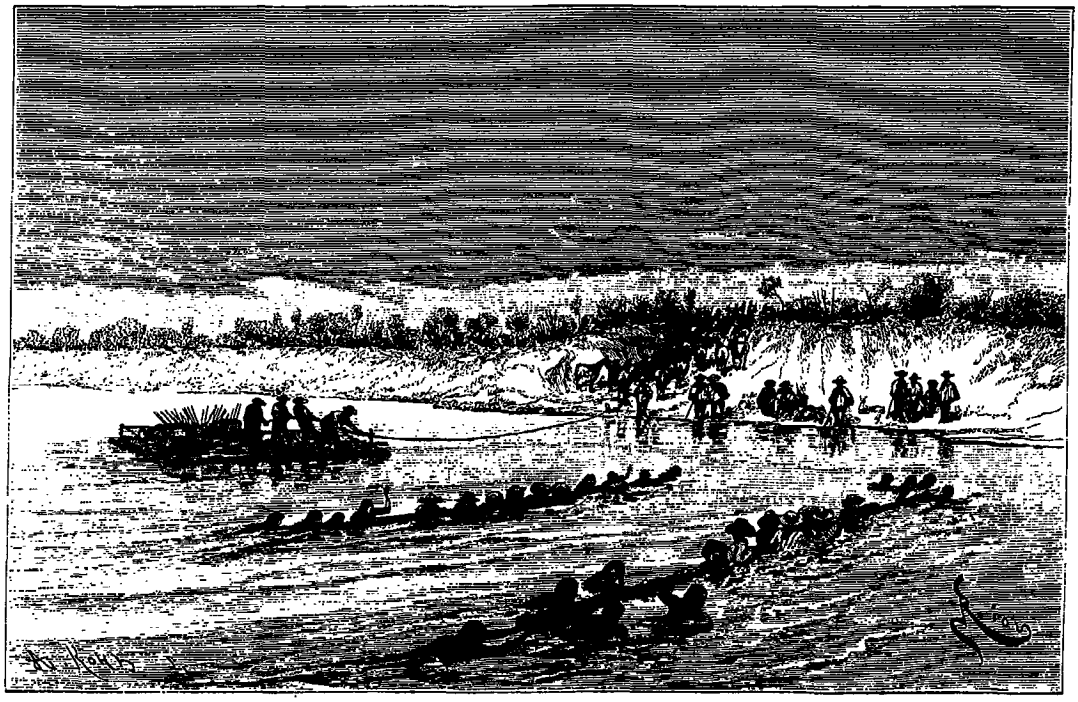
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importants services qu'ils nous ont rendus. Toute la nuit ils se livrent à un festin de Balthazar, dansant et chantant jusqu'au jour; ils avaient bien promis de nous guider, mais, au moment du départ, personne ne se présente, et tous se cachent dans les hautes herbes.

13 octobre. — Je dirige la colonne à la boussole; c'est ici que nous laissons le Pilcomayo par 24° 18′ 26″ latitude sud et 61° 40′ 38″ longitude ouest, méridien de Paris. Il nous est en effet impossible de suivre le fleuve plus avant. Notre cavalerie n'en peut plus, et d'immenses marais se développent devant nous. Le fleuve court en plein sud, et, d'après les indications des Indiens, il doit se diviser en plusieurs bras décrivant une grande courbe, avant d'aller se jeter dans le Paraguay. Je fais faire route dans l'est-nord-est. Nous trouvons à sept heures cinquante le « carril », grand sentier des Indiens; nous le suivons, l'eau nous manque, les lagunes sont sèches; à deux heures nous rencontrons une petite flaque d'eau saumâtre, et à trois heures nous débouchons en face d'un petit cours d'eau qui se détache du Pilcomayo et va se perdre dans d'immenses « totorales ».

A partir de ce jour notre marche devient émouvante; nationaux et soldats vont donner à chaque instant les preuves du plus grand courage.

Je ne puis entrer ici dans de trop longs développements. L'espace dont je dispose ne me permet pas de faire l'hydrographie détaillée du Pilcomayo, aussi



Passage de la colonne à la nage. — Dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.

bien que de développer quelques observations scientifiques et résumer mes notes sur l'utilité de la nouvelle route projetée. J'y reviendrai plus tard, lorsque la Société de Géographie, qui a bien voulu se charger de tout mon petit bagage scientifique, aura publié la carte de la région explorée. Je me bornerai donc à tracer à grands traits le cours de ce fleuve afin de donner au lecteur une idée générale de sa formation.

Le Pilcomayo prend ses sources dans la Cordillère bolivienne, sur les hauts plateaux, au nord-ouest de Potosi, dans les provinces de Lipez, de Chichas, et un peu aussi dans celle de Poopo. Il traverse les départements de Potosi, Sucre et Tarija, et reçoit de nombreux affluents, dont le principal est le Pilaya, avant d'atteindre les plaines du Chaco.

Je diviserai son cours en quatre parties : la première, depuis ses sources jusqu'à la mission de San Francisco; la deuxième, depuis cette mission jusque environ le vingt-troisième parallèle; la troisième, depuis le vingt-troisième jusqu'au vingt-quatrième parallèle; et enfin la quatrième, depuis le vingt-quatrième jusqu'à son embouchure avec le fleuve Paraguay.

Dans la première partie, le cours du fleuve est torrentueux, très sinueux, serpentant encaissé entre les hautes murailles des contreforts de la Cordillère jusqu'à la mission de San Francisco, où il forme un peu en amont le saut du « Pirapo », en traversant la petite chaîne du Guarapetendi. Le docteur Crevaux, qui visita cette chute, reconnut que jusque-là il était impossible de naviguer le fleuve, tant à cause de la rapidité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses eaux que de la quantité de roches qui en obstruent le cours. Le plan d'inclinaison sur lequel il coule varie entre deux mille et cinq cents mètres.

Dans la deuxième partie et jusqu'à son embouchure il court sur un plan incliné variant entre cinq cents et cent cinquante mètres.

Ses rives sont formées d'amas de sable, dont la hauteur varie et atteint au maximum sept mètres au-dessus du niveau des eaux au moment où je l'explorai, en août et septembre 1883, c'est-à-dire à l'époque de la saison sèche. Ses eaux s'écoulent doucement avec une vitesse de dix-huit cents à deux mille mètres par heure sur un lit de sable aurifère. Son cours est propre et dégagé de troncs d'arbres.

De chaque côté le fleuve est bordé de nombreuses forêts de saules, de bobos, de gayaques, et, à la limite des plus grandes eaux, apparaît toute une ligne de majestueux algarrobos, derrière lesquels se déroulent d'immenses plaines couvertes des plus riches pâturages.

Ses eaux sont très poissonneuses. Nous y pêchions, avec des aiguilles ou des clous, des anguilles, des bagres, des dorades, des palometas.

Tout un monde d'oiseaux aquatiques vit sur ses bords : cigognes, canards, cormorans, spatules, flamants roses, grues, jabirus, ibis, marabouts, pluviers, bécassines, etc., etc.

Entre la mission de San Francisco et le vingt-troisième degré, ses rives vont en diminuant de plus en plus de hauteur jusqu'à se confondre, dans le territoire de Teyu et de Cavayu-Repoti, avec le niveau des eaux et former de grandes plages sablonneuses et fangeuses. Dans les parages de Cavayu-Repoti, les eaux du fleuve se divisent en deux bras, puis elles s'étalent en une large nappe d'eau dans laquelle le courant, en traversant cet immense bañado, se replie sur lui-même au sud pour reprendre ensuite sa course dans l'est-sud-est. C'est dans ces parages qu'en 1841 Van Nivel se vit obligé de revenir sur ses pas, persuadé que les eaux du fleuve se perdaient dans les plaines du Chaco.

Dans la troisième partie, le fleuve prend un aspect absolument différent. Les eaux coulent avec la même vitesse et la même propreté, sur un fond exclusivement sablonneux ou argileux, mais les rives s'élèvent taillées dans des masses alluvionnaires et argileuses jusqu'à quinze et dix-huit mètres au-dessus du niveau des eaux; leur écartement atteint souvent jusqu'à douze cents et treize cents mètres. En temps de crue, les eaux sont puissamment contenues entre les rives, mais leur masse détermine, dans les parois de ces roches meubles, des poches en demi-cercle dont le diamètre atteint souvent de quatre à cinq cents mètres.

La vitesse moyenne est presque toujours uniforme et se maintient entre dix-huit cents et deux mille mètres. La profondeur des eaux, en saison sèche, variait entre un mètre vingt et un mètre cinquante.

La végétation des rives est ici tout à fait différente : plus de saules, plus de bobos, au moins en grande quantité; des bois très durs et très denses les remplacent, ce sont les algarrobos, l'algarobillo, l'« acacia aroma », l'« espinillo », le « palo santo », le « quebracho », le « tusca », le « chañar », le « mistol », l'« espina de corona », etc., etc., arbres qui atteignent de cinq à huit mètres de hauteur, aux fleurs jaunes, aux branches tortueuses et toutes garnies d'épines.

Les pâturages sont riches et abondants. Dans la quatrième partie, les rives du fleuve tendent à disparaître à l'approche de la région mésopotamique et à affleurer le niveau des eaux.

La végétation est formée de plantes marécageuses et de quelques bouquets d'arrayan, de bobos et de saules. Les pâturages disparaissent, d'immenses forêts de palmiers se développent, servant de refuge à tout un monde de cerfs, de tapirs, de tamanoirs, de jaguars, de pumas, de nandous, etc.; les serpents y foisonnent, avec une grosse araignée velue et très dangereuse, la « pasanka ».

De chaque côté du fleuve, à environ deux kilomètres, se développe une série de grands lacs habités par un nombre considérable d'Indiens Tobas. Les Indiens du Pilcomayo ne connaissent point l'usage de la pirogue.

Je tiens à bien établir ici l'impossibilité dans laquelle nous nous trouvions de suivre plus longtemps les rives du Pilcomayo, dont les tentatives sur chaque bord furent infructueuses. Notre route était donc, dans l'est, autant pour éviter de nous engager dans le delta du fleuve que pour fixer la limite nord de la partie couverte par les eaux et les marais. Je fis marcher au plus près sud-sud-est toutes les fois que cela fut possible, afin de rallier au plus tôt la villa Hayes ou occidentale que je m'étais fixée comme point d'arrivée au Paraguay. En continuant la marche plus dans le sud, j'ai l'intime conviction que nous aurions tous infailliblement disparu dans les marais, car le plan d'inclinaison du terrain va du nord au sud. Toute cette partie du territoire, à l'approche de la région mésopotamique, appelée « Isla de Patiño », est basse et couverte presque constamment par les eaux. Sa forme est celle d'un triangle, dont le sommet est au confluent des deux fleuves Paraguay et Pilcomayo, et la prudence la plus élémentaire, étant données les conditions dans lesquelles nous avancions, me commandait de couper au plus court par la base du delta.

A trois heures nous campons; nous n'avons plus de farine, ni de sel. Devant nous, à perte de vue, s'étend une plaine immense de totorales, hautes herbes des marais.

14 octobre. — La marche se fait en silence; chacun semble entrevoir que nous allons entrer dans la période aiguë de l'exploration. Nous ne trouvons plus de sentiers d'Indiens. Le bañado nous rejette dans le nord, et le ruisseau se perd dans le totoral.

15 octobre. — Quelques esprits faibles commencent à s'alarmer; nous campons au milieu du totoral, qui devient de plus en plus épais et humide. La nuit, les Indiens nous entourent d'un cercle de feu : les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement et incendie dans les hautes herbes. — Dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

incendies éclatent de toutes parts et se propagent rapidement; nos animaux s'effrayent, courant épouvantés; nous levons le camp au milieu d'une confusion indescriptible.

16 octobre. — Les Indiens nous suivent en masse comme des oiseaux de proie et mettent le feu partout où nous passons; la solitude est complète, toujours l'uniformité et l'immensité du totoral. Nous ne trouvons ni rancho ni *sendas* (sentiers). L'eau nous manque; à une heure, nous rencontrons une petite lagune d'eau saumâtre; nous campons et prenons la résolution de marcher la nuit pour soustraire les hommes à la chaleur du jour, qui atteint souvent quarante-deux degrés centigrades à l'ombre.

17 octobre. — A trois heures du matin, le camp est levé par un clair de lune superbe. Je guide dans l'est-sud-est.

A cinq heures, le cri des « guacharacas » et le passage des « palomas » (pigeons) nous donnent l'espoir que nous trouverons de l'eau bientôt.

A huit heures, des coups de feu se font entendre à l'arrière-garde. Les Indiens nous harcèlent. Nos animaux sont exténués, car les pâturages deviennent de plus en plus rares. A dix heures, nous n'avons pas encore trouvé une goutte d'eau. Dans un arrêt de la colonne, pour laisser reposer les hommes, je pars en reconnaissance avec quelques nationaux; de loin nous apercevons une immense lagune; des cris de joie appellent nos compagnons.. . Hélas! rien.... la lagune est desséchée!... une couche épaisse de salpêtre, se reflétant au soleil sur un fond de verdure, avait produit cette vision. Notre désappointement est grand : hommes et bêtes marchons débandés, la chaleur est suffocante; tout à coup les cris de « agua! agua! » se font entendre.... Un ruisseau de l'eau la plus claire coule près de nous, c'est au galop que nous y courons, ma mule s'y enfonce jusqu'au poitrail.... Damnation! l'eau est plus salée que la mer! Je ne connais rien de plus terrible que ce supplice de Tantale.... nous suivons le cours de ce ruisseau. A trois heures, nous campons; je fais creuser immédiatement des puits, mais l'eau qu'on en retire est toujours salée; notre situation devient grave. A six heures, l'abattement des hommes est complet, les pauvres fantassins, qui sont sur pied depuis deux heures du matin, n'en peuvent plus. Je selle ma mule et, accompagné de dix ou douze nationaux, je vais explorer les environs; nous parcourons au moins quatre lieues à travers d'immenses forêts de palmiers. A dix heures du soir, nous revenons au campement.... notre course a été sans résultat. Tombant de fatigue et de sommeil, je me couche au pied d'un arbre; à minuit, on vient me réveiller pour assister à une réunion.... Mais que faire, puisque nous avons mis tout en œuvre?... A trois heures, nouvelle tentative de réunion.... Je refuse d'y assister. Qu'avions-nous à discuter?... Notre programme n'était-il pas toujours le même?... Le Paraguay n'était-il pas devant nous?

18 octobre. — A six heures du matin, une longue discussion s'engage, les opinions les plus diverses se manifestent; il y a des hésitations, des tâtonnements. Les colonels Estensorro, Balsa, Pareja se portent vers les hommes; coupant court à toute irrésolution :

« *Niños*, dit Estensorro, *adelante ó atrás!* » (Enfants, dit Estensorro, en avant ou en arrière!)

« *Adelante, adelante!* » crièrent-ils. Et tous ces malheureux, les pieds et les jambes nus déchirés par la « yerba brava », à demi morts de soif, de fatigue et de faim, se mettent à défiler aux cris de « viva Bolivia! », « viva Tarija! », mouvement sublime de résignation et de courage qui n'eut que Dieu pour témoin dans la solitude de cet immense désert, où la voix de Crevaux encore mal éteinte passait comme un souffle, me criant : En avant!

Je guide dans l'est-sud-est. Les infatigables nationaux Castillo, Guerrero, Soruco, etc., se répandent à droite et à gauche de la colonne, furetant tous les coins et recoins pour découvrir un peu d'eau. A neuf heures trente-cinq, une petite lagune toute bordée d'un joli bouquet de palmiers nous apparaît.... Sauvés! l'eau est à moitié potable. Nous campons là et décidons de donner un jour ou deux d'un repos bien nécessaire aux hommes et aux animaux.

Je n'ai point relaté ici tous les incidents de cette terrible journée. Je veux les oublier et j'engage mes braves compagnons et amis Estensorro, Balsa, Pareja, Castillo à suivre mon exemple. Si dures, si tristes que soient certaines impressions, elles doivent s'effacer de la mémoire à la pensée de la tâche accomplie!

Les hommes et les officiers me manifestèrent ce jour-là toute leur confiance dans un document rédigé et signé sur les bords mêmes de cette lagune à qui nous avons donné le nom de *Laguna de la Providencia;* je suis heureux de le reproduire ici.

« *Acte.* — Sur les bords du lac de la Providencia, le 20 octobre 1883, tous les chefs réunis sous la tente du lieutenant-colonel Samuel Pareja, premier chef du bataillon de Tarija et chef militaire des forces expéditionnaires, il a été donné lecture d'une lettre de M. Arthur Thouar. Tous, après en avoir pris connaissance, disent :

« Que, depuis le commencement de l'expédition, M. Thouar, membre de la Société de Géographie de Paris, avait mérité la confiance de tous, qu'ils respectaient ses connaissances et que sans aucune observation ils se soumettaient avec la plus grande foi à sa direction, reconnaissant en outre sa compétence et l'important service qu'il rend à la Bolivie, à la disposition de laquelle il a mis sa personne sans aucun émolument.

« En vertu de quoi ils signent en toute liberté et conscience. »

(Suivent les signatures des chefs et officiers.)

19 octobre. — Quelques cas de fièvre et de diarrhée se manifestent; fort heureusement il m'est resté un morceau de « guarana », dont la propriété astringente, reconnue par les Indiens Mojos et Guaranis du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Béni, nous est très utile. Ils préparent le guarana en l'extrayant des fruits du *paulinia sorbilis*, qu'ils *triturent et mélangent à chaud* avec une gomme qui donne à la préparation une dureté remarquable et la fait assez ressembler en couleur à du chocolat.

Je passe la journée à prendre des notes et à lever le plan des environs. La chasse est abondante, les canards et les perroquets sont nombreux.

La nuit, un orage violent nous assaille, la pluie tombe à torrent, les jaguars épouvantent nos animaux, qui prennent deux fois la fuite.

20 octobre. — Il nous est impossible de reprendre la marche; le terrain est trop détrempé. Nous mangeons des feuilles de palmier et la chair d'un crucifère que nos hommes appellent « yacon », qui a toutes es apparences d'un gros navet.

21 octobre. — La marche est lente et difficile, le terrain enfonce sous nos pieds. Après trois ou quatre heures d'essais infructueux, nous nous décidons à camper au milieu d'une belle forêt de palmiers. En soulevant un des troncs couchés sur le sol, un gros serpent se redresse pour me mordre; un coup de machete rapidement appliqué par Soruco lui tranche la tête. Nous prenons toutes nos mesures pour nous protéger contre le voisinage de ces vilaines bêtes, qui pullulent dans ces parages et dont la morsure est mortelle. Nous orientons les troncs de palmiers de manière à réserver un espace libre aux reptiles qui, pendant la nuit, viennent chercher la chaleur sous nos couvertures. Tous les matins la chasse en est abondante, nous mangeons leur chair rôtie. En dehors des boas et des serpents à sonnettes, les autres peuvent se rapporter comme type à la « Birri » de Colombie, dont la taille atteint un mètre cinquante, — signes : tête triangulaire, large, aplatie, courte, yeux petits, col mince très dilatable, tronc grosseur de trois doigts, dos arqué, côtés plats, ventre plat, écailles assez larges, dos couleur brun clair, taches très brunes lie de vin entourant le corps, ventre jaune, queue longue et mince.

22 octobre. — A huit heures, nous partons; en face de nous est un bois épais et serré; nous ouvrons la route à la hache et aux couteaux. Pour faire mes visées à la boussole, je grimpe plusieurs fois dans les arbres. A cinq heures, nous campons en plein dans le bois sur place, dans l'ordre de marche. Fort heureusement les orages de ces deux derniers jours nous permettent de supporter la soif, grâce à l'eau recueillie entre les feuilles de la « caraotta » (*Fourcroya longæva*).

23 octobre. — Nous marchons de six heures du matin à quatre heures du soir, et cela pour parcourir une lieue et demie; nous sommes toujours sous bois; ma mule, effrayée à la vue d'un serpent, bondit et m'envoie piquer une tête au milieu des épines et des lianes. Dans ma chute je brise un de mes thermomètres.

24 octobre. — Nous sortons enfin du bois, mais pour entrer dans d'interminables forêts de palmiers. Au coucher du soleil, un grand nombre de palomas, de canards, de perroquets, de guacamayas, de toucans, d'urubus, paraissent venir du fleuve Paraguay pour gagner les bois. Mon point m'indique en effet que nous n'en sommes pas très éloignés. La nuit, des milliers de grenouilles et de crapauds se livrent à un concert infernal.

25 octobre. — A neuf heures du matin, nous partons; la chaleur est intense, la troupe fait entendre quelques rumeurs. Tout à coup, les fantassins, n'en pouvant plus, tombant de fatigue, mourant de soif, s'arrêtent et demandent de l'eau; les cris « agua! agua! » s'élèvent de tous côtés.... Le lieutenant-colonel Balsa, marchant à la tête de ses hommes, si calme et si digne au milieu des situations les plus critiques, harangue la troupe et apaise l'émotion. Grâce à sa présence d'esprit, le danger fut conjuré. Il est vrai qu'il possédait toute la confiance de ses hommes, qu'il traitait d'ailleurs avec la plus grande sollicitude. Je l'ai vu, dans un moment de disette, souffrant de la soif, faire la répartition de sa dernière goutte d'eau entre ceux qui, suffoqués par la chaleur, tombaient inanimés sur le sol!

A midi, je trouve en avant-garde deux petites flaques d'eau fangeuse et noirâtre. Le colonel Estensorro les défend presque le revolver au poing contre les mules et les cavaliers, afin de les réserver d'abord aux fantassins. Nous traversons une forêt de palmiers sans fin, dont il nous semble que nous occupons toujours le centre. La disposition de ces forêts est vraiment particulière. Tous les palmiers à haute tige (*carandai hui*) sont plantés symétriquement à une distance d'environ dix mètres les uns des autres, de sorte que l'ensemble de tous ces troncs, se dessinant à l'horizon, semble former une ligne circulaire, compacte, entourant une vaste arène dont l'uniformité nous donne parfois le vertige. La solitude est effrayante; nous n'y trouvons aucune trace d'Indiens, pas un seul oiseau, mais en revanche nous mettons en émoi tout un monde de jaguars, de cerfs, de chevreuils, de couguars, de tamanoirs, etc.

Nous campons encore sans eau, mais les caraottas nous permettent de vivre jusqu'au lendemain. Si demain nous n'en trouvons pas, nous sommes exposés à perdre nos animaux.... « Ce sera la fin, » me dit le colonel Estensorro, avec lequel je m'entretiens familièrement de la situation; toutefois j'ai encore bon espoir, la chaleur est horrible; de « grosses balles de coton » embrasent l'horizon; le baromètre baisse, je suis tous ses mouvements avec anxiété.

L'orage enfin éclate vers le milieu de la nuit.

26 octobre. — A six heures du matin, les hommes sont formés en carré. Le colonel Pareja leur adresse la parole.

En ce qui me concerne, je fais cesser un malentendu qui n'aurait pas manqué d'entraîner des conséquences graves! La confiance revient. La pluie est abondante, le terrain se détrempe de plus en plus, et nous n'avançons que très lentement.

27 octobre. — La marche est pénible; nous traver-

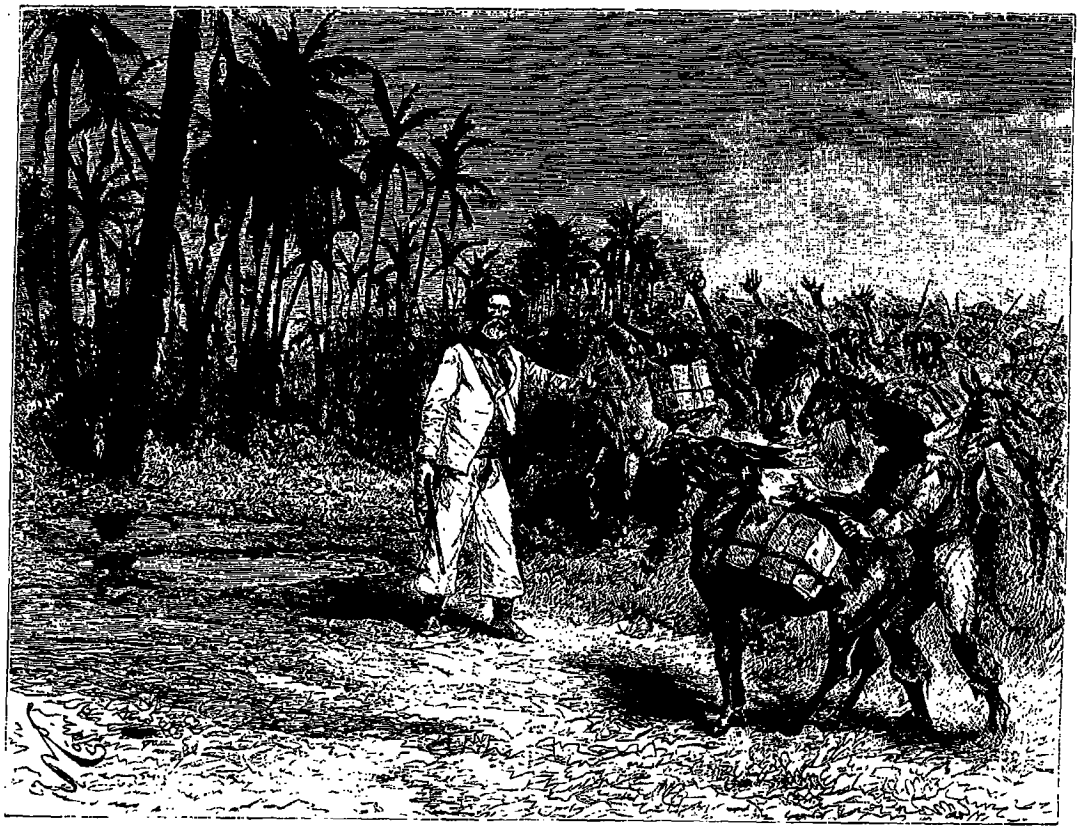
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons des marais d'eau salée profonds et bourbeux. Je tue deux grands cerfs de deux balles de mon winchester; Guerrero en tue un autre : j'en donne un aux fantassins, et l'autre est distribué entre les officiers. Trois mules sont aujourd'hui restées embourbées dans les marais.

28 octobre. — Les jaguars rôdent toute la nuit autour de nous; nous les tenons à distance à coups de fusil. L'un des hommes tue par mégarde la mule du colonel Pareja.

Nous pataugeons dans les marais, qui s'étendent à perte de vue; nous approchons du Paraguay. Mais nous sommes à bout de forces; nous mangeons aujourd'hui notre dernier bœuf. Ce soir nous allons être réduits à manger nos mules. Depuis déjà longtemps j'entraîne la colonne en faisant briller aux yeux de chacun l'espoir d'atteindre le Paraguay.... prochainement. On compte avec anxiété les jours qui se succèdent, hélas! amenant sans cesse de nouveaux obstacles qui entravent notre marche. Ah! il m'a fallu mentir bien souvent; mais qui m'en voudrait aujourd'hui, et comment aurais-je pu faire autrement en face de tant de souffrances?

Le soir, à la répartition de viande de mule, presque



Défense des flaques d'eau par Estensorro (voy. p. 263). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

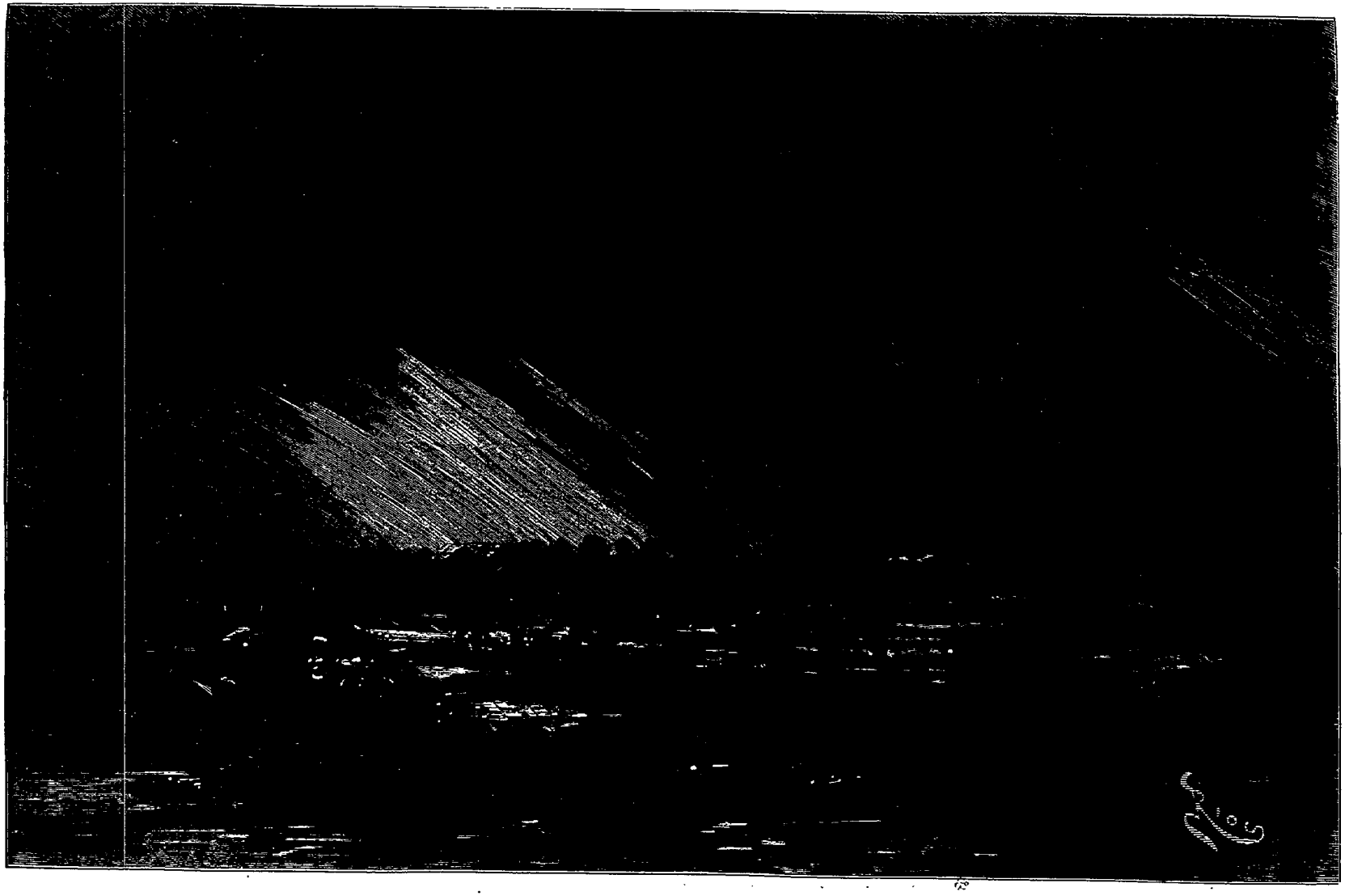
personne ne se présente; beaucoup d'hommes ne peuvent vaincre leur répugnance. Un accès de fièvre me tient courbaturé. Nous n'avons plus que la peau et les os. Le brave colonel Estensorro, qui a pris soin de moi déjà depuis longtemps, me traite avec une sollicitude toute paternelle, il me ranime avec un peu de café sans sucre; c'est le seul qui en ait conservé pour les jours de disette. De sa cafetière miraculeuse il y eut des jours où il tira jusqu'à seize tasses d'une seule dose qu'il répartissait tour à tour matin et soir entre les plus affaiblis!

Ce qui nous fait le plus souffrir, c'est de ne plus avoir de sel. Je saupoudre ma viande de mule, dure, coriace, filandreuse, avec la cendre de cigarettes.

Nous arrivons débandés au campement; la colonne s'allonge tous les jours de plus en plus; beaucoup d'entre nous, surtout les fantassins, ont les jambes enflées, rongées par les garapatas et les sangsues; ils ne peuvent plus suivre. Trois hommes manquent à l'appel : le lieutenant Vanegas, le *barchilon* et un autre. La nuit arrive; de cinq en cinq minutes, nous tirons des coups de feu; trois nationaux à cheval partent à leur recherche et les ramènent sains et saufs vers minuit; *les malheureux, ne pouvant plus marcher, s'étaient couchés par terre en attendant la mort!...*

Nous avons perdu aujourd'hui six mules; nous aban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche à travers les marais. — Dessin de Riou, d'après celui de M. Paris, de Buenos-Ayres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnons partout des bagages pour diminuer les charges ; les Indiens nous suivent.

29 octobre. — Les moustiques s'abattent sur nous par milliards ; il nous est impossible de prendre le moindre repos. Les cinq malheureuses *rabonas* (cantinières) qui nous accompagnent ne perdent pas un seul instant courage ; une d'entre elles, grosse de six mois, vient à pied comme les autres dans les marais, l'eau jusqu'à la ceinture sous un soleil de plomb !

J'abandonne aujourd'hui une autre partie de mes bagages : mon appareil de photographie, toute ma collection des bois du Chaco, des flèches, des lances, des makanas, des cottes, et tous mes livres !

30 octobre. — Nous trouvons un sentier d'Indiens, nous relevons des traces fraîches de leur passage. Avançant en silence avec quatre ou cinq hommes de l'avant-garde, j'aperçois un rancho où une dizaine de Tobas sont en train de manger. A notre vue ils veulent s'enfuir, nous les rassurons et leur donnons du tabac. Leurs cahutes sont dressées sur des nattes. Ils se livrent à la chasse des jaguars, des couguars, des cerfs, des tamanoirs, des tapirs, et font le commerce des peaux avec les gens du Paraguay. Ils possèdent de nombreux troupeaux de moutons. Nous leur proposons d'en échanger quelques-uns contre du tabac... ils refusent. Rien ne nous serait plus facile que de nous en emparer, mais, dans l'état d'épuisement où nous nous trouvons, nous serions incapables de soutenir un assaut et de résister aux harcèlements des Indiens.... Il faut donc nous soumettre à cette nouvelle épreuve et nous contenter de notre ration de mule !

Pas un de nous n'a enfreint la consigne !

Nous demandons à un Indien de vouloir bien nous accompagner jusqu'au Paraguay, il accepte.... puis il se dérobe au bout de quelques pas. Nous continuons notre marche à travers de nouveaux marais et campons encore dans l'eau. Au supplice de la faim et de la fatigue vient s'ajouter celui de ne pouvoir dormir, à cause de l'humidité et des moustiques ; notre corps n'est plus qu'une plaie rongée par la vermine ; nos vêtements sont en lambeaux, et depuis déjà longtemps nous n'avons plus de linge.

31 octobre. — Des marais, encore des marais, toujours des marais.... A chaque minute il nous faut faire des haltes pour attendre les plus exténués et ne pas diviser notre colonne en groupes. Nous laissons aujourd'hui six mules avec bagages. Les moustiques nous rendent fous.

1er novembre. — Nous avons devant nous des marais tellement profonds que nous cherchons à les tourner dans le sud. Il faut y renoncer ; plus nous avançons, plus nous nous embourbons. Je fais revenir la colonne sur ses pas et nous faisons du nord ; nous campons après sept heures de marche, et cela pour avoir parcouru trois mille mètres. Nous nous volons les uns les autres nos rations de mule ; je cache la mienne dans le fond de mes bottes.

2 novembre. — Nous avons un petit cours d'eau salée à franchir. Nous passons toute la journée à travailler, car les eaux sont profondes et remplies de palometas ! Le capitaine Castillo trouve dix œufs d'*inambou* (*Rynchotus rufescens*), petit gallinacé semblable au râle.

Des scènes de discorde éclatent ; les souffrances sont atroces ; je fais appel à toute mon énergie pour faire vibrer encore une fois dans le cœur de ces malheureux une dernière lueur d'espoir, qui se ranime d'ailleurs au souvenir de la patrie et de la famille ! Un national fou de douleur pleure et parle de se brûler la cervelle !

3 novembre. — Nous passons le ruisseau. Les capitaines Carasana, Castillo, Echarte font preuve d'une grande énergie.

Toujours les mêmes marais et bourbiers. Six mules nous abandonnent aujourd'hui. J'ai un accès de fièvre la nuit. Ceux qui sont encore montés voudraient forcer la marche ; mais les pauvres fantassins ne peuvent pas suivre. Nous faisons une demi-lieue en quatre heures !

4 novembre. — Toute la nuit, l'orage gronde dans le sud-sud-ouest. A onze heures, la tourmente éclate au-dessus de nous ; une pluie torrentielle transforme les bourbiers en une vaste nappe d'eau. Le bruit de la foudre est effrayant ; c'est un sauve-qui-peut général ; le désarroi est complet ; les plus valides gagnent un petit bouquet de bois. Dix-sept mules restent embourbées avec leurs charges ; une d'entre elles portait une grande partie de mes collections. Le soir, à cinq heures, nous pataugeons encore dans la boue ; et cela depuis sept heures du matin, pour faire dix-neuf cents mètres !

5 novembre. — Après la terrible secousse d'hier, nous décidons de nous reposer aujourd'hui ; il nous faut d'ailleurs encore alléger les bagages. J'offre cinquante francs à celui qui voudra aller rechercher ma collection ; un national se présente, mais toutes ses recherches sont infructueuses ; les mules ont été enlevées par les Indiens ainsi que les bagages pendant la nuit. Il trouve éventré le sac de cuir qui contenait les objets ; ils ont tout pris, excepté le crâne et les fragments du bassin, dont ils ont eu horreur et qu'il me rapporte. Ils se sont emparés du canon de mon shoke-bored, mais ont laissé la culasse.

Nous noyons nos munitions, car les mules ne peuvent plus résister aux charges, et nous ne conservons que chacun vingt cartouches. Je jette mon revolver, les projectiles me manquent, il ne me reste plus que mon winchester, mes papiers et quelques objets ethnographiques.

La nuit, la pluie et les moustiques nous tiennent encore éveillés.

6 novembre. — Le temps se met au beau ; nous reprenons la marche à volonté avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous sommes presque tous à pied. Notre situation est horrible, toujours des bourbiers et des marais.

A cinq heures, le thermomètre marque quarante de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grés centigrades. Nous faisons des efforts surhumains pour parcourir une demi-lieue en quatre heures.

7 novembre. — *La nuit, la chaleur nous suffoque*; à neuf heures du soir, nous avons encore trente degrés centigrades. Les moustiques nous font cruellement souffrir; nous en sommes couverts et sommes hideux à voir. Dans une halte pour dormir quelque peu, un gros serpent à sonnettes mord une mule aux naseaux; quelques heures après, elle meurt foudroyée. Une tourmente nous assaille toute la nuit.

8 novembre. — Aujourd'hui nous ne fournissons que deux heures de marche et nous campons auprès d'un petit ruisseau d'eau salée.

9 novembre. — Un orage nous cloue au milieu d'un bourbier et nous fait encore perdre cinq mules avec bagages.

10 novembre. — Nous sommes à bout de forces et d'énergie; le désespoir frappe partout.... mon étoile commence à pâlir. Je fais ordonner la marche pour longer le cours d'eau; quelques-uns s'y refusent et récriminent.... « Allons! un dernier effort! nous ne sommes pas éloignés du Paraguay. » Je triomphe encore des résistances, et à midi nous campons. Nous aurons à franchir demain ce petit affluent du Paraguay; la situation est des plus critiques.

Un officier ne pouvant plus marcher, ayant les jambes horriblement enflées, veut se tuer.... je lui parle de son fils qui nous accompagne; il reprend courage!



Rencontre d'un chasseur de jaguars. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Un autre tout jeune, à peine vingt ans, m'entretient de sa famille;. . de grosses larmes inondent son visage. Je me dérobe à ce spectacle navrant de tous ces malheureux, gisant sur le sol.... me demandant *s'ils ont assez souffert!*... L'un de nous est tombé d'inanition en route; on ne s'aperçoit de sa disparition que trop tard.... les jaguars l'ont déjà mis en morceaux!... Couché auprès du colonel Estensorro, mâchant quelques brins d'herbes et des feuilles de palmier pour apaiser ma faim, je songe au lendemain!...

Tout à coup des clameurs, des cris se font entendre; je me lève terrifié.... c'est le commencement de la fin.... nous allons brûler nos dernières cartouches.... entre nous! Mais quoi? Qu'entends-je? « un cristiano! un cristiano! » (un chrétien! un chrétien!) et des hommes ivres de joie s'avancent vers nous, précédant un pauvre chasseur paraguayen qui remontait par hasard avec son fils le cours du petit ruisseau sur les bords duquel nous étions campés! Le bruit des détonations de nos armes à feu l'avait attiré. C'était un homme d'une taille ordinaire et bien musclé; il s'appelait Jose Gauna; il nous apprit que la laguna de Ñaro nous séparait seule du Paraguay. Nous n'en pouvions croire nos yeux et nos oreilles.... Nous étions arrivés!... nous avions vaincu!...

La même pensée traversa notre esprit à tous. L'étendard bolivien fut déployé, unissant ses couleurs à celles du « pavillon français que m'avait donné à Tacna M. Larrieu ». Et tous, pâles, hâves, les vêtements en lambeaux, prosternés devant l'emblème de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la patrie, nous saluâmes ces deux drapeaux, qui pour la première fois depuis des siècles venaient de traverser cette mystérieuse contrée où reposent à jamais tant de généreuses victimes !

. . . . . .

Il fut immédiatement décidé que le docteur Campos, le colonel Estensorro et moi partirions en avant pour la villa Hayes et l'Assomption, afin de demander des secours au gouvernement du Paraguay et ramener des vivres à nos pauvres compagnons.

Nous prîmes place à quatre heures dans l'embarcation du chasseur, et nous descendîmes le petit arroyo tout bordé de bambous s'étalant en berceau au-dessus de ses eaux noires. A six heures et demie, nous abordons à l'île du Tigre; c'est là qu'est le campement du chasseur et de sa famille. Des moustiquaires blanches suspendues au-dessus d'une peau de cerf constituent les habitations; cinq ou six enfants jouent autour d'un grand feu, pendant que la mère, une belle métisse, prépare pour la famille une étouffée de chevreuil avec des haricots et du maïs. Sa surprise est grande en nous voyant arriver; on ne comptait guère sur nous; les braves gens nous offrent leur dîner. Pour se rendre compte de l'avidité avec laquelle nous le faisons disparaître, il faut songer à nos soixante-trois jours de privations.



Le chasseur de jaguars et son fils. — Dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

A dix heures du soir, nous levons le camp. Tout est chargé à bord des pirogues, la nuit est splendide. A onze heures, nous entrons dans les eaux du Paraguay; le bruit d'un bateau à vapeur qui descend le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour de l'expédition (voy. p. 270). — Dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuve se fait entendre derrière nous. A minuit, nous l'avons par le travers ; je le hèle.... personne ne répond. A quatre heures, la brise fraîchit ; l'orage éclate dans le nord-est. Nous nous arrêtons environ une heure et demie à San Lopez.

De très bonne heure nous atteignons la « Emboscada », autrefois mission importante retirée dans l'intérieur. Quelques métis Guaranis nous offrent du café et du fromage frais. Bientôt nous apercevons sur la rive droite du fleuve la villa Hayes, colonie fondée par le président Lopez avec des émigrants français. Toutes les autorités viennent nous saluer. Nous ne trouvons pas là suffisamment de vivres pour porter à nos compagnons et nous décidons de suivre pour l'Assomption après avoir pris quelque nourriture. Le propriétaire de la tienda où nous sommes descendus est Français ; il me fait pleurer de joie en m'annonçant qu'il va nous préparer une bonne soupe au pain et des œufs en omelette ! Ah ! que la première bouchée de ce pain me parut bonne !... Pendant cet arrêt, le vent du nord a beaucoup fraîchi ; les eaux du Paraguay déferlent comme des vagues ; nos embarcations sont pleines d'eau ; la pluie tombe à torrent et le tonnerre gronde ; il nous est impossible de partir ; la tourmente est très violente et nous oblige à attendre jusqu'au lendemain matin.

12 novembre. — Au lever du soleil, tout est arrimé dans les pirogues. Nous prenons congé de la colonie, et, après deux heures d'une navigation des plus agréables, l'Assomption, capitale du Paraguay, nous apparaît moelleusement assise au pied d'une colline qui domine le fleuve. Aussitôt débarqués, nous nous dirigeons vers le palais du Gouvernement. Les ministres sont en conseil ; mais, à l'annonce de notre arrivée, le Président de la République, le général Caballero, suspend la séance, et, suivi de tous ses ministres, vient nous souhaiter la bienvenue dans les termes les plus affectueux. Le ministre de la guerre et de la marine met à notre disposition une canonnière à vapeur, la *Pirapo*, pour remonter le plus tôt possible le fleuve avec des vivres et rassurer nos compagnons. Je n'ai pas le temps de me rendre chez le consul français, M. Mancini. On embarque les provisions lestement, et la canonnière est sous pression. A quatre heures, je monte à bord, laissant à terre le colonel Estensorro et le docteur Campos, qui se chargent du soin de loger et de vêtir les hommes à leur arrivée.

Je suis l'objet, de la part du brave commandant de la canonnière et de ses officiers, des attentions les plus délicates. Il m'est impossible de dormir en songeant à la joie de mes malheureux compagnons qui ne m'attendent que dans trois jours et que nous allons surprendre demain matin à la première heure !

Le soleil émerge de l'horizon au moment où nous arrivons dans les parages de la laguna de Ñaro. Deux coups de canon sont tirés dans la direction du campement ; toutes les embarcations sont affalées le long du bord, les provisions chargées ; et la petite flottille se met à pagayer dans les eaux du Riacho Care. La baleinière du commandant tient la tête. En vigie à l'avant, je tire des coups de feu de minute en minute. On nous a entendus.... on nous répond....

« Hardi, mes amis.... souquez ferme !... » Les avirons grincent dans les tolets. . . . . .

On laisse aller, et la baleinière, filant sur son aire, vient majestueusement s'étaler en face du campement, aux yeux de mes compagnons, surpris et émus !... Balsa, Pareja se précipitent dans mes bras.... « Hourra ! pour le pavillon de la *Pirapo* !... » En un instant tout le monde est sous les armes ; les deux tambours battent aux champs, et je vois encore d'ici, au milieu de l'émotion générale, ce vaillant petit Bolivien, ayant à peine treize ans, qui nous accompagna sans faiblesse, tirant de sa caisse trouée les *ra* et les *fla* !

Les provisions furent aussitôt réparties avec la plus grande parcimonie, et nous commençâmes l'embarquement des bagages et des hommes à bord de la *Pirapo*. Ce travail nous prit toute la journée et toute la nuit, car le campement était à deux heures de la canonnière.... Je ne laissai le terrain qu'avec le dernier homme, et, à cinq heures du matin, je montais à bord.

Nous étions partis de la colonie Crevaux avec cent trente et un animaux, mules et chevaux : nous en avions mangé quarante-deux ; quinze nous avaient été volés par les Indiens ; seize étaient morts en route ; les cinquante-huit qui nous restaient furent laissés aux soins d'un batelier qui devait les amener par terre à la « villa Hayes ».

La plupart des hommes originaires des hauts plateaux boliviens n'avaient jamais vu un aussi grand fleuve que le « Paraguay » et n'avaient aucune idée de ce que pouvait être un navire à vapeur ; aussi fallait-il voir leur surprise et leur émotion quand ils aperçurent la *Pirapo* et qu'ils la sentirent déraper et céder aux premiers battements de l'hélice !

Nous descendîmes le fleuve à toute vapeur, et le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous étions en vue de l'Assomption. La vigie signala notre arrivée ; la population s'amassa sur les quais, et les hommes défilèrent sous les ordres de Pareja et de Balsa au pied de la tribune présidentielle, au milieu d'une émotion et d'un enthousiasme indescriptibles.

Quelques jours après, un grand banquet nous fut offert par le Président, ses ministres et toutes les notabilités du Paraguay. Ah ! qu'ils me parurent courts, ces quelques jours passés sur cette terre de braves ! Y reviendrai-je jamais ? Oh oui, car j'ai une *bien* grosse dette de reconnaissance à payer.

Le jour de la séparation arriva ; je renonce à le décrire, car il me fut trop cruel de m'arracher des bras de ces vaillants compagnons que notre vie commune, au milieu des dangers, des privations et des souffrances, avait unis comme des frères et rivés à jamais les uns aux autres à l'œuvre civilisatrice que nous venions d'accomplir.

Cette œuvre, je le répète, a été l'œuvre de tous ; tous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous y avons contribué dans la limite de nos forces et de notre énergie ; et si, dans le cours de cette longue marche, les privations et les souffrances ont engendré parfois entre nous quelques graves désaccords, il faut les oublier, car ils furent moins le résultat de sentiments égarés, que la conséquence directe de notre état pathologique en face de certaines situations dont l'horreur a pu faire vaciller un instant les esprits les plus résolus. Je suis heureux de l'attester et de l'écrire ici, dans le silence du cabinet, donnant ainsi à tous la preuve de la reconnaissance et de l'oubli.

Les fantassins, en descendant à pied des hauts plateaux des Andes Boliviennes aux rives du Paraguay, ont accompli là une marche héroïque, et les nationaux, en



A. Thouar, en costume de voyage. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

laissant à la frontière leurs femmes et leurs enfants pour participer volontairement à l'une des plus belles expéditions dont la Bolivie puisse à bon droit s'enorgueillir, ont fait acte d'abnégation et de patriotisme !

Une belle physionomie, qui a toujours dominé toutes les autres, est celle du colonel Estensorro. Calme et résolu en face du danger, je l'ai toujours vu supporter froidement, patiemment les adversités. J'aime à me retracer ici les traits de ce beau vieillard qui me traita comme son fils, et à lui donner la marque d'un impérissable souvenir !

Dans les premiers jours de décembre, je laissai l'Assomption pour me rendre à Buenos-Ayres par le fleuve Paraguay et le Rio de la Plata. Mes compagnons prirent à Rosario le chemin de fer pour Tucuman, et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

là, par Salta et Jujuy, ils gagnèrent à cheval la Bolivie.

A Buenos-Ayres, je fus chaudement accueilli par tous, et le Président de la République Argentine, S. E. le général Roca, me fit l'honneur d'une réception.

L'Institut géographique argentin, présidé par M. Estanislas Zeballos, me reçut en séance dans ses salons de la rue de Pérou. Le buste de Crevaux y fut solennellement inauguré, et le titre de membre correspondant me fut accordé.

Le 25 décembre, je m'embarquai pour la France, où j'arrivai le 20 janvier 1884.

Ainsi se termina ce long voyage, qui durait pour moi depuis le 21 septembre 1882, à travers les Antilles, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, le Chili, la Bolivie, le Chaco boréal, le Paraguay et la République Argentine.

. . . . . .

Ce fut dans l'accomplissement d'un triste devoir que j'avais traversé le Chaco; la mission française venait d'y être massacrée, mais deux survivants pouvaient être encore prisonniers des Tobas, ne fallait-il pas songer à leur délivrance?

D'un autre côté, le doute, l'horrible doute planait sur les causes de ce désastre; des rumeurs sourdes, puis des bruits prenant plus de consistance, s'affirmaient tous les jours : le mot *assassinat* était prononcé; on voulait connaître les auteurs, les châtier. Des innocents étaient accusés, ils allaient être frappés. Mon arrivée à la frontière bolivienne, l'enquête minutieuse à laquelle je me suis livré, me permirent de faire connaître la vérité, de la proclamer énergiquement; mes paroles furent entendues, écoutées!... et ce n'est pas une de mes moindres satisfactions que de penser au sort de ces malheureux missionnaires italiens, dont la vie, la sécurité se trouvaient menacées, sous le coup de la plus terrible accusation!



Fantassins et cavaliers de l'escorte (voy. p. 270-271). — Dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.

Pour cela, abandonné à mes seules forces et sans ressource aucune, je fis appel à toutes les bonnes volontés. Des compatriotes, des amis, y répondirent avec empressement, et le gouvernement de Bolivie favorisa de tous ses moyens mon entreprise.

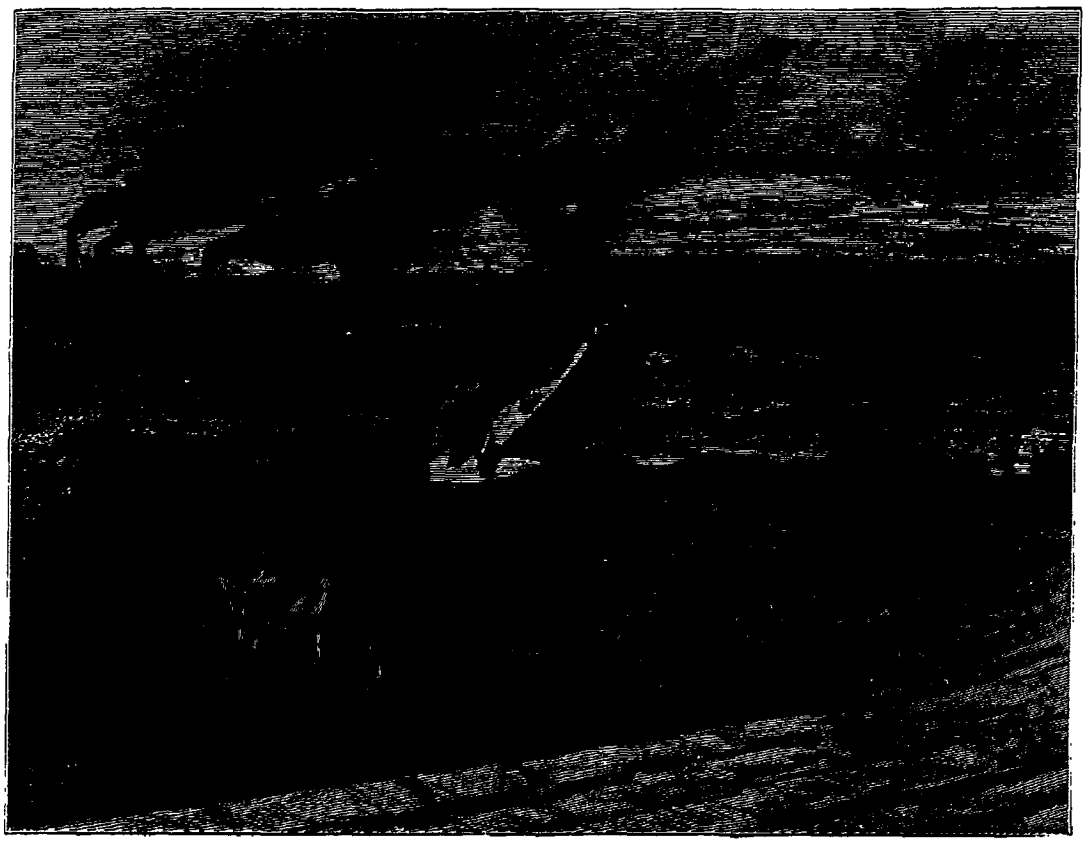
Appartenant à une Société hautement honorée dans l'Amérique du Sud, ne fallait-il pas affirmer là-bas que, là où un des siens succombe, un autre se présente? N'est-ce pas là le programme? N'est-ce pas là la mission qui s'impose à chacun de ses membres? Et puis, dans le cas présent, de ces vingt hommes qui venaient de se sacrifier au nom de la France pour la cause de la civilisation et de l'humanité, le docteur Crevaux, l'un d'eux, n'était-il pas Lorrain? et l'autre, Ringel, n'était-il pas Alsacien? Et ce petit bout d'étoffe, lacéré, maculé, dont la main crispée de Crevaux, déjà dans le froid de la mort, étreignait les lambeaux dans un dernier spasme, dans une suprême contraction, qui donc devait aller le ramasser? Ne fallait-il pas que ce fût un Français?

. . . . . .

Qui donc s'y serait soustrait?

A. Thouar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des environs de Mons, prise des jardins du château (voy. p. 276). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE HAINAUT.

Entrée au pays wallon. — Une race nouvelle. — Les combats de la terre et de l'homme. — Les héros tranquilles. — Antithèses. L'unité dans la diversité.

En ce doux et placide pays des Flandres, nous avons vu alterner les silences du batelage avec les activités des besognes agraires et le mouvement de la grande industrie du lin; et cette vie flamande, successivement précipitée ou alanguie selon les centres où elle se déploie, nous l'avons vue ensuite graduellement s'éteindre comme un flambeau trempé dans l'eau, aux humides sables de la région maritime, parmi les palpitations diminuées d'une humanité frappée du mal sourd des décadences.

Une autre race va entrer en scène, remuante et brusque, aux allures décidées, et qui, jetée sur un théâtre sinon moins profondément labouré par le travail des siècles, peut-être plus déblayé des troublants souvenirs que les siècles laissent après eux, n'a pas fléchi sous l'accablement des retours de fortune, cette pierre plus lourde que celle des tombes et dont le passé mûre les épaules des peuples vieillis.

Au poison des contemplations rétrospectives, lentement infiltré dans les veines comme un élément morbide qui finit par étouffer jusqu'aux dernières résistances de l'esprit d'initiative et d'action, se substituent, chez ces hommes de sang plus actif, la chaleur et

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'élan d'un labeur qui ne laisse pas de place aux sujétions désagrégeantes de la tradition, et, sous le coup de fouet des découvertes de la science et des progrès industriels, s'active avec une sorte de fiévreuse alacrité. Tandis que la songerie germanique semble avoir coulé au tronc des anciennes Flandres et y incline l'esprit à se concentrer dans le regret des choses évolues, une étincelle gauloise enflamme ici les cerveaux et communique à l'œuvre commune quelque chose de l'entrain et du feu des batailles.

Ce sont, en effet, en ce perpétuel corps à corps de la nature et de l'homme, qui transforme les pays miniers en un émouvant et grandiose champ de bataille, d'éternelles rencontres des forces résistantes de la primitive Tellus avec des milices armées de pioches, de pics, de béliers et de mille autres engins de destruction. Sans trêve, elles s'avancent à des conquêtes nouvelles dans les noires cavités de la terre, en ces régions de mort et de ténèbres où, comme en des catacombes, s'immobilisent les cadavres des siècles sur lesquels la civilisation moderne a bâti ses cités. Mais à chaque pas la lutte recommence : mieux que du plus formidable bouclier, la vieille ennemie se cuirasse de ses impénétrables obstacles, se défend à l'abri de ses remparts de mystère, et tout au fond de ses tours sombres comme la nuit et solides comme l'inconnu, où il faut aller l'attaquer, se recule et multiplie ses ruses et ses hostilités.

Combats sans merci! Pareille aux hydres poussant par la fente de leurs cavernes des meuglements qui faisaient pâlir les Thésée, elle gronde, rugit, halète à chaque coup qui entame ses flancs, se vengeant par d'innombrables hécatombes dont l'horreur se prolonge parmi les tourbillons de flammes et de fumées qu'elle vomit de ses centuples gueules. Et pourtant, si horrifique que soit le monstre et si ténébreuses que soient ses machinations, parcelle par parcelle les armées conquièrent son domaine et descendent toujours plus avant aux abîmes d'éternité, qui sont ses retraites, et l'y poursuivent avec ce visage impavide des premiers navigateurs violentant la virginité redoutable des mers.

On comprend ce qu'une pareille prédestination peut faire d'une race d'hommes opiniâtre, résolue, téméraire, rebelle aux défaillances et douée de l'énergie qui recule les bornes de l'activité humaine. Il faut avoir vu le permanent miracle de cette grande industrie du charbon, allant fouiller, par le moyen des énormes puits, qui à eux seuls tiennent déjà du prodige, les entrailles les plus secrètes du sol; être descendu aux vertigineuses profondeurs où vit un peuple de kobolds, toujours à un doigt d'être précipités dans l'immensité béante du gouffre, broyés sous des avalanches de schistes et de psammites, ou foudroyés par l'artillerie du grisou; puis encore, avoir assisté à ces désastreux lendemains de cataclysmes, quand la bure volée en éclats s'est de haut en bas éclaboussée de la moelle jaillie des cervelles, et que des villages entiers pleurent des pères, des frères, des époux, les assises écroulées du foyer domestique; il faut enfin avoir observé, après la stupeur et la consternation de ces grandes calamités publiques, le calme qui se refait petit à petit dans les esprits, le courage solide, le dédain et l'indifférence de la mort, la fidélité à la consigne qui, à peine la dernière bière coulée en terre, ramènent aux sinistres cavernes, où les leurs trépassèrent, ces admirables soldats du devoir, pour sentir quel puissant concours de semblables hommes apportent à la prospérité d'une nation.

Il n'y a pas d'exemple que, à la suite d'un de ces horribles drames qui se jouent à cinq ou six cents mètres sous terre, presque aux limites de l'organisme terrestre, avec les Furies exterminatrices de la création pour acteurs, un de ceux qui ont échappé à la catastrophe déserte le poste où, face à face, il a vu un instant le funèbre rictus de la Camarde lui apparaître à travers les sanglantes apothéoses des ténèbres soudainement incendiées. Et ces renaissants périls, cet héroïsme qui s'ignore, cette sorte d'impassibilité devant les destins inexorables ont graduellement composé une humanité éprouvée, d'un acier passé au feu et qui résiste à toutes les épreuves. Nous verrons d'ailleurs tout à l'heure que la même force tranquille qu'elle oppose aux révoltes de la Cybèle outragée, elle l'apporte aussi, en vrai dompteur d'éléments qu'elle est, dans ses luttes contre le feu, aux brasiers de ses laminoirs et de ses verreries. Ainsi s'achèvera pour nous, à travers le fer et la houille, la connaissance de cette complexe physionomie de la Patrie belge, commencée naguère par la terre et par l'eau.

Il semble, au surplus, que, en fondant ensemble le faisceau des provinces flamandes et wallonnes, les politiques aient voulu préparer à l'observateur le tableau des plus saisissants contrastes. De même qu'entre la grande plaine des Flandres, prolongée jusqu'aux horizons en une succession ininterrompue de pâturages, et le cabossement de la vallée de la Meuse, toute hérissée de monts et coupée de ravins, les dissemblances géologiques seraient assez considérables pour former deux contrées parfaitement distinctes; ainsi les races qui y ont assis leur lit, seulement unies par des convenances politiques et mieux encore par l'attachement à l'œuvre de la prospérité commune, se séparent sur tous les autres points, et d'apparences et de fond. Autant l'un, dans l'accomplissement du labeur quotidien, est grave, silencieux, concentré, froidement tenace, sans expansion bruyante; autant l'autre se laisse aller aux manifestations extérieures, anime de sa gaieté les activités de son travail, prodigue la dépense nerveuse. A Mons, à Namur, à Liège on se croirait presque en pays français; et non seulement les villes, mais les banlieues ouvrières et même les campagnes, fouettées d'une sève plus chaude, se rattachent à la France par des affinités secrètes qui, jusqu'à un certain point, expliquent les rancunes historiques entre les anciennes Flandres et l'ancienne Wallonie, et les persistantes coalitions de l'élément wallon, ligué avec la chevalerie du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

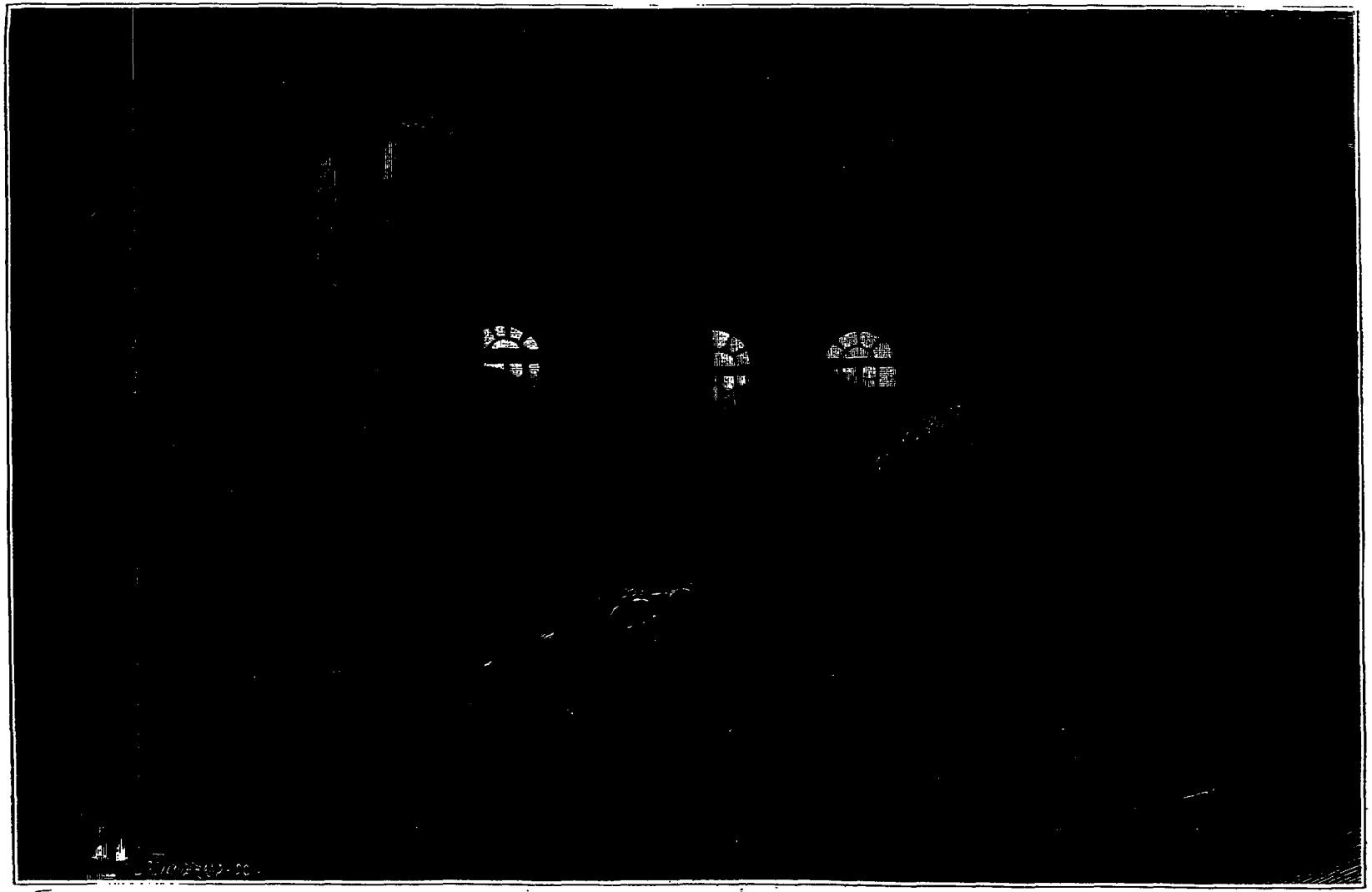


Plate-forme d'un charbonnage (voy p. 276). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lys contre l'œuvre révolutionnaire des communes.

Une entente solide a fini par avoir raison de ces sourdes hostilités de races, mais sans faire disparaître les différences profondes qui règnent dans le caractère et les mœurs; et l'on admire qu'un tel accord ait pu niveler à la longue les primitives résistances en un pays où les configurations du sol tout à la fois et les penchants des aborigènes semblaient marquer les intransgressibles limites de deux peuples distincts.

Ce n'est pas là le moins curieux spectacle de cette Belgique, d'une fusion si parfaite sous ses apparentes incohérences, et qui, groupée sur des étendues de pays successivement maritimes, agricoles, forestières et minières, avec une mer, des fleuves, une infinité de cours d'eau, des industries souterraines, des défilés de montagnes, le tout si étroitement juxtaposé qu'en quelques heures on passe de la contrée des grandes eaux à la contrée des grands rochers, a su concilier à la longue les antinomies spirituelles qui semblaient devoir barrer d'une éternelle ligne de démarcation ses confédérations politiques et sociales.

Aspect *général du Borinage.* — Vue de la contrée du haut des terrasses du château de Mons. — Le noir éternel. — Californies souterraines. — Impressions et paysages. — Les terris. — Le Moloch. — Condition de l'homme, de la femme et de l'enfant au Borinage. — Les sacrifices humains.

Pour bien juger ce peuple wallon, il faut le voir à l'œuvre, dans les fumées de ses charbonnages et les tonnerres de ses usines. Toute une partie du pays hennuyer, où nous allons pénétrer, a l'animation et le retentissement d'une énorme forge; et le noir labeur de la houille et du fer a fini par changer le pays même et lui donner une physionomie farouche, comme ces cercles dantesques brûlés par la foudre et qu'aucune floraison n'étoile plus.

De la terrasse du château de Mons (voy. p. 273) on voit se dérouler des campagnes dévastées et rabougries qu'une suie, éternellement projetée des hautes cheminées, recouvre d'un linceul chaque jour épaissi, comme les pluies de cendres sous lesquelles, il y a quelque mille ans, s'ensevelirent Herculanum et Pompéi.

Sous ce lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses qui décolorent jusqu'à la clarté du jour; le soleil lui-même y sombre aux vagues de l'universelle fumée comme un navire battu par une mer d'encre. Pour nous, qui venons de quitter les vertes idylles de la terre flamande, ce tranquille paradis de pâtres et de bestiaux, la sensation est forte de nous trouver brusquement jetés sur ce sol de cataclysmes, dans les noires tristesses d'un horizon calciné, au bas duquel s'étagent en tous sens des buttes sombres, affreusement pelées. L'aurore n'y distille pas, comme ailleurs, ses rosées de topazes, de rubis et de saphirs qui font ressembler les prairies à un firmament constellé; mais, comme un blessé roulé dans des linges souillés, elle met au ciel une large plaie rouge dont les larmes sont bues rapidement par les poussières montées de la terre.

C'est la contrée désolée aux rives de laquelle expirent les gaietés de la création, la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth, le *Finis terræ* des églogues et des bucoliques. De grandes flammes souterraines la dévorent constamment, pareilles à une meute de chiens roux, et elle profile sous le ciel des vertèbres sèches, auxquelles la glèbe ne pend plus que comme des écharnures aux os d'un squelette. Partout l'œil est offensé par de raides et géométriques carcasses dont les enchevêtrements, découpés en grosses barres noires sur le noir de l'air, ressemblent à d'énormes ossatures de squales échouées sur le rivage (voy. p. 281). Ainsi, du moins, nous apparaissent, dans l'énigmatique crépuscule de ces atmosphères troublées, les complications de charpentes, de poutrelles et de cheminées qui revêtent extérieurement les charbonnages et font à la terre comme une vaste chape de fer et de bois.

Ce qu'on aperçoit du château de Mons, c'est le cœur même du pays charbonnier. Plus loin, du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en éruption et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'entremêle aux verreries et aux laminoirs; mais ici elle est seule et règne en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage. Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon (voy. p. 277) : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, penchés sur le gouffre où, de cinq minutes en cinq minutes, s'engloutissent les petites cages chargées de wagons, comme de la vie qui s'enfoncerait dans les ondes d'un monstrueux Érèbe, regardent remonter l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux caverneuses Californies enfoncées dans l'empire même des limbes. Les coups de piston de la machine qui active cet incessant va-et-vient des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie plus une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, ont l'air d'haleines furieuses rythmant la palpitation de cette vie du fond. Par moments, un beuglement d'aurochs blessé monte des entrailles du sol, comme le cri de douleur et d'agonie de la terre violée. Et tous ces bruits auxquels s'ajoutent encore le tonnerre des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes (voy. p. 275), les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement des volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et, au fond des galeries, le roulement des berlaines cahotées sur des rails par des genets d'Espagne (voy. p. 280) ou précipitées sur les plans inclinés, forment dans l'air une prodigieuse clameur, pareille à celle que poussent, dans les champs de bataille, les vaincus terrassés sous le genou des vainqueurs, ce pendant que des cheminées béantes comme les gueules qu'ouvriraient une légion de Pythons jaillissent des tourbillons de fumée et de feu.

Partout ici l'horizon est cabossé de grandes buttes, ampoules poussées à la surface du sol sur la fermenta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion souterraine : ce sont les « terris » (voy. p. 281). Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on enlève de la bure et des escarbilles crachées par les machines. Quelques-unes atteignent la hauteur de petits monts à cônes brisés, avec des flancs demi-éboulés et des sillons ravineux, pareils à d'énormes écorchures. Un feu sourd bout constamment sous les rugueuses parois, braséant en vols d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces espèces de grandes taupinières obscures, semblablement aux pétillements ignés qui dansent sur les cendres d'un papier carbonisé. A la longue cependant la nature reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des racines d'ar-



Mineurs extrayant le charbon dans la veine. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

bres entre les pierres et sur la nudité brûlée des pentes finissant par jeter le verdoiement d'une forêt toute vive, qui se balance, ondule et flotte en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il ne rencontre qu'une plaine hérissée d'installations industrielles dressant des bras, des moignons, des roues, des tubes, tout un outillage compliqué qui est comme l'anatomie extérieure de ce grand organisme quasi-animal de la bure. N'a-t-il pas un estomac, sa dévorante chaudière, des poumons, ses hautes cheminées rejetant des haleines enflammées, des intestins, ses galeries creusées dans le schiste et ramifiées dans tous les sens (voy. p. 277 et 280), une respiration sensible, celle que font passer dans son énorme larynx les coups de vent furieux de ses volants?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bien plus encore que la fabrique gantoise, cette autre bête apocalyptique, l'appareil du charbonnage fait venir à l'esprit la pensée d'une vie fonctionnante et régulière, coulée dans le moule de quelque monstrueuse animalité. Et cette image devient surtout saisissante quand, descendu dans sa vaste circulation intérieure, on a sur la chair le soufflet de ses *moulettes* et dans les oreilles le rauque ronflement de ses machines. Tout au fond du gouffre, le colosse renâcle, anhèle, s'époumone, mugit, crachant à l'orifice ses houilles et ses cailloux. Dans d'éternelles ténèbres, que déchirent seulement les éclairs bleus du grisou, il accomplit sans trêve, en un ahan qui ne s'interrompt jamais, sa mystérieuse besogne de Danaïde, mais de Danaïde qui, au lieu de remplir le tonneau, serait condamnée au contraire à l'étancher. Et le tonneau ici est un abîme qui se vide à pleines panses de chariots en guise de seaux; — à mesure qu'ils montent au jour, emplis des eaux solides du fond, de nouvelles veines s'ouvrent et dégorgent des afflux toujours nouveaux.

Tout le Borinage n'est pas autre chose. On a la perception d'une race d'hommes que les fatalités condamnent à l'implacable labeur d'une mer de nuit à vider et qui, loin du soleil et des étoiles, consument leurs jours en d'extravagantes ardeurs pour arriver au bout de leur tâche. Point de répit, ni d'une heure, ni d'une seconde; quand ils succombent, d'autres arrivent, qui les remplacent.

Incessamment le trou des fosses réclame, comme un tribut de chair, non seulement la virilité des hommes, mais les membres grêles des petits et jusqu'au giron de la femelle. A l'âge où l'enfant s'essaye à la vie par des rires et des chants, il est plongé vivant dans les géhennes. La jeune fille, comme l'enfant, s'engloutit dans la noire horreur de ces antres de mort. Et la mère elle-même, la matrone que devrait retenir au nid le soin de la couvée, y est jetée avec toutes les autres épaves et y attelle aux *berlaines*, comme une bête de trait, sa poitrine faite pour les petites lèvres et les petites mains du nouveau-né.

Le gouffre veut tout; il lui faut cette sève humaine de laquelle son glouton appétit fait le chyle de ses activités; ni l'âge ni le sexe n'ont raison de ses exigences inapitoyées; et femmes, hommes, éphèbes vont se fondre à son gésier, comme le charbon aux gueules de ses fours.

A trente ans, l'être aimant et sensible à qui incombe la mission de prolonger jusqu'aux neiges de la vieillesse l'entretien de sa beauté, comme un port où l'homme reprend la verdeur et la vaillance, n'est plus, en cet âpre et obstiné servage de la houillère qui la fait l'esclave d'un rebutant travail et aussi l'esclave des hommes, qu'une maugrabine décrépite et voûtée, dont les formes se coupent à angles brusques et qui fume, se grise, sacre et rognonne comme les tristes mâles auxquels son métier l'accouple. Heureux encore quand le minotaure les laisse sortir de ses crocs, les uns et les autres hâves, rabougris, tordus, plus semblables à des bêtes qu'à des créatures humaines! mais la plupart du temps tout ce troupeau d'êtres vivants ne sert qu'à des hécatombes et, comme de la viande de boucherie, s'en va alimenter les charniers de la bure.

Comme en Crète on élevait pour le sacrifice un peuple de jeunes filles, la graine boraine est élevée pour le charbonnage. Au lendemain d'un des plus effroyables désastres qui aient ravagé la contrée, une mère me disait avec un rire horrible qui sonna à mes oreilles comme un glas, en me montrant l'enfant qu'elle allaitait : « C'est pour l'Agrappe! »

Or cet Agrappe, dont le nom, il y a quelques années, fit passer par le monde entier un long frisson d'épouvante et d'horreur, et quand il me fut jeté par cette femme, évoqua tout à coup en moi le funèbre tableau d'une multitude d'hommes engloutis par un coup de grisou, était précisément le charbonnage qui emporta presque la moitié de Frameries. Et cette brutalité terrible d'une parole maternelle, jaillie comme une lave des rancunes d'un cœur qui pressentait l'inexorabilité de la destinée, trouvait sans le chercher le mot vrai! Toute chair, en ce pays d'alchimie houillère, qu'elle soit de fille ou de garçon, est prédestinée à se changer au laboratoire de Plutus en bel or sonnant d'escarcelle.

Telle est cependant la force des routines, tel est aussi l'héroïsme de cette rude population que, pour un cri de mère qui éclate çà et là comme un cri de pétrel dans le naufrage, presque universellement l'oubli de la mort, l'indifférence du danger, et qui sait, peut-être aussi l'illusion, règnent dans les esprits. Ainsi le marin s'embarque le cœur léger et ne pense pas à la tombe que lui creuseront les flots.

Il y a d'ailleurs, entre la vie de l'homme des mines et celle de l'homme des mers, de cruelles analogies. L'un, en s'enfonçant dans les spirales d'ombre du puits, sur son frêle plancher qui a l'air d'une barque (voy. p. 279); l'autre, en plongeant aux tourbillons des grandes eaux sur son mouvant esquif que chaque tourmente semble devoir emporter, affrontent également l'inconnu. Quand ils mettent le pied sur les ais de cette nacelle qui doit précipiter le mineur avec la rapidité de la foudre au plus noir du gouffre terrestre et balancer le matelot sur l'horreur des abîmes marins, nul ne peut dire si, au bout de cette corde qui se dévide et laisse couler à fond la petite cage à claire-voie et si au bout de ce large coup d'aile des voiles claquant allègrement au vent du départ, une mort tragique ne les attend pas tous deux. Sous eux oscille un plafond de ténèbres qu'aucun phare, aucune lampe ne percera jamais; la mer n'est pas plus incertaine aux pieds du marin que cette profondeur du puits où descend le houilleur; et, une fois engagés dans leur sombre aventure, parmi les roulis et les vertiges de l'espace, l'un et l'autre sont aux mains des mystérieuses Providences.

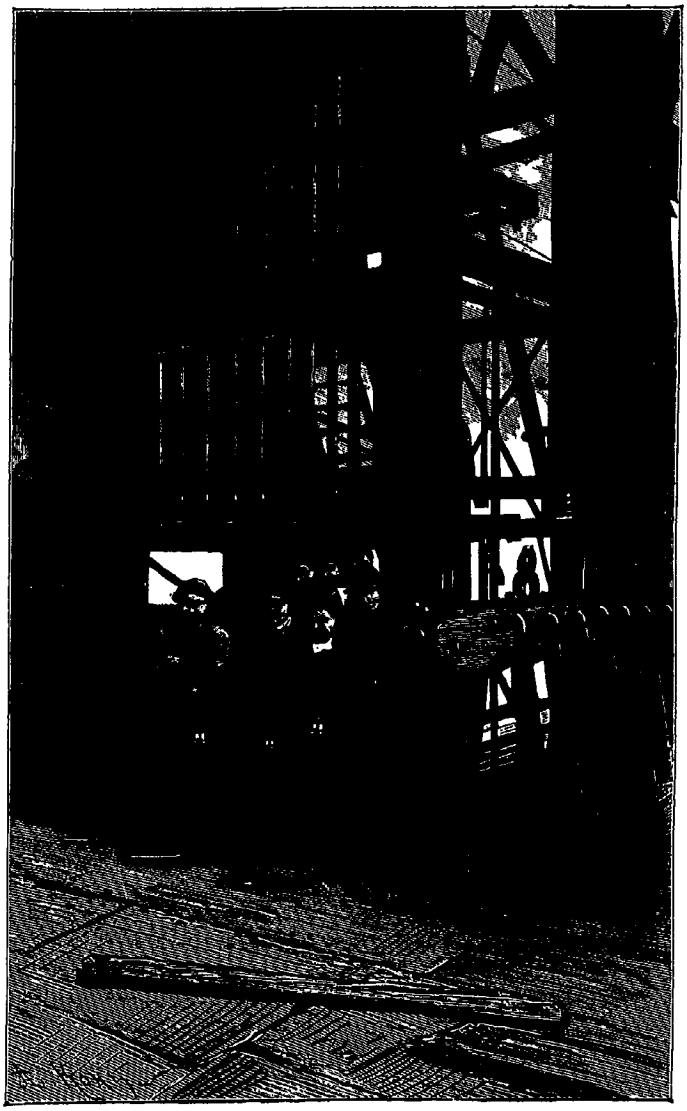
N'est-ce pas encore la même mort qui les attend : celui-ci dans le bouleversement et le fracas d'un vol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

can d'eau, celui-là dans les chocs et les soulèvements d'une trombe de rocs et de pierres? Ainsi se vérifie jusqu'au bout, en cette double existence également ballottée et qui tient à un fil, — le câble auquel pend la cage du mineur et les cordages qui retiennent les voilures du marin ne sont, en effet, qu'un fil toujours sur le point de se rompre aux coups de ciseau du Hasard, cette quatrième Parque qui commande aux trois autres, — la similitude d'angoisses et de détresses pour ces deux forçats condamnés à affronter perpétuellement les redoutables mystères de la terre et de l'onde.

Pour peu qu'on se mêle à la vie borainc, dans les nombreuses agglomérations qui, autour des charbonnages, ont fini par former de populeux villages, on est frappé du peu de place que la peur et même seulement la pensée du danger occupent dans l'existence du mineur. Chez un petit nombre d'entre eux cependant l'œil semble avoir gardé une stupeur de ce perpétuel tête-à-tête avec la bure toute noire aux grimaçants profils de tarasques et de guivres pétrifiés; mais tous ceux que leur métier de bête de somme n'a pas hébétés, au point d'en faire des sortes de brutes automatiques en qui l'humanité s'est presque éteinte, ont sous leur masque de suie une gaieté brutale et goguenarde, sonnant haut aux parties de cabaret et aux ébattements de salles de danse.

Cette jovialité rude est même une des particularités du Borinage, et le mal profond des crises industrielles n'a pu l'entamer. Autrefois, il est vrai, quand les commandes étaient si pressantes qu'il fallait activer à prix d'or, pour faire face à la consommation, le travail des charbonniers, la bonne humeur s'alimentait à l'abondance du salaire : on vous racontera à Jemmapes, à Mons, à Saint-Ghislain les prodigalités de dépense qui donnaient, en ce temps, au train des ménages l'air d'une kermesse ininterrompue.



Descente d'un train de mineurs. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

Les charbonnières, à ouïr ces échos d'un passé lointain, se couvraient de soies et de bijoux, et chez elles s'aidaient des bons offices d'une servante. Quant aux charbonniers, ils décoiffaient gaillardement, aux sauteries des *salons*, les bouteilles de champagne, ne trouvant rien de trop coûteux pour leur goût du faste et de la bonne vie. Ils en sont bien revenus, les pauvres Borains : la pot-bouille ne mijote plus que maigrement dans l'âtre, et d'un bout à l'autre de l'an ils riment le dur métier de misère. Mais, pour diminuée qu'elle soit, la gaieté originelle n'en jette pas moins ses bordées, une gaieté tournée à l'aigre avec des éclats bourrus, un fond de colère et de fiel amassés et passant dans leurs rires comme des sonorités de clairon ; bref, la gaieté farouche d'un peuple malheureux et que les ferments socialistes n'ont pas cessé d'agiter.

« Au premier abord on les croirait mauvais, me disait quelqu'un qui les connaît bien; mais ils ne sont qu'incultes et sauvages, sans aucune notion de politesse et de bienséance. Ajoutez que nulle imprévoyance ne vaut la leur : l'épargne leur est inconnue; ils vivent au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour le jour sans souci du lendemain, accumulant la dette chez l'épicier et le boulanger, et, quand ils ont de l'argent, le dépensant sans compter en festoiements, en godailles, en paris, aux jeux de balle et de tir à la perche qui sont leur grand divertissement. Au fond, malgré leurs coups de gueule et de boutoir, leurs rixes et leurs constants démêlés avec la justice de paix, ils sont bons drilles. »

Mon interlocuteur avait raison : le peu d'argent qu'ils gagnent s'en va à des dépenses inconsidérées, à des plaisirs de cabaret, à des goguettes de bastringue, aux émotions du jeu qu'ils aiment en enfants, ces pauvres diables qui jouent leur vie à pile ou face, dans une sorte de perpétuel jeu de hasard; mais ce qu'il ne me disait pas, c'est que toutes ces folies de petit peuple s'étourdissant leur cachent leur misère, l'état précaire de leur vie présente, la vente à l'encan de leur humble mobilier peut-être pour le lendemain, les sombres détresses de leur existence enterrée dans un puits.

Pour qui a dans l'oreille ce cornet d'or où la rumeur des hommes acquiert ses significations réelles, leur gaieté sonne le creux, avec quelque chose des hilarités du croque-mort; dans les bals où ils gironnent et battent leurs entrechats, la main d'ombre que la mort étend partout sur l'humanité misérable est derrière eux et les pousse, pareils à des ombres grimaçantes et qui tourbillonnent sans se douter qu'au bout de leurs danses il y a la culbute au fond de la fosse, le ménage sans



Intérieur d'une galerie avec berlaine (voy. p. 276-278). — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

pain et la haie pour abri. Peut-être, après tout, le savent-ils, et sous leur nonchalance apparente cachent-ils la prescience de ce qui les attend : le genièvre qu'ils boivent à pleins verres serait alors la liqueur de consolation et d'oubli plus encore que de stupide ivresse.

Les villages miniers. — Le donjon moderne. — La houillère centre de la vie. — Attraction du charbonnage. — Les filles borains.

De Mons à Quiévrain se prolonge le défilé des villages miniers : Jemmapes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Élouges, Cuesmes, Dour, Pâturages, Frameries, Flénu, Hornu. Mais, tandis qu'à Jemmapes, Quaregnon et Saint-Ghislain, grosses bourgades cossues, d'une physionomie de petites cités marchandes, l'activité du charbonnage se greffe sur d'autres industries, batelage, charroi, etc., à Élouges, Dour, Frameries, Cuesmes, Flénu, bat dans son plein le vrai cœur du Borinage.

A faibles intervalles et se touchant presque, se succèdent ici les exploitations, bouchant tous les coins de l'horizon de leurs grandes buttes, hérissant partout leurs cheminées et leurs échafaudages et couvrant de leur ombre non moins que de leur pluie de charbon les petites maisons à toits rouges poussées comme des champignons à leur pied. De même qu'aux flancs des vieux burgs se tassaient les chaumines du serf, les bicoques du houilleur enserrent de toutes parts le charbonnage, croupissant là dans l'atmosphère enflammée du monstre comme les autres vivaient dans la colère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Charbonnages et terris (aspect de la contrée boraine) (voy. p 276-277). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le grondant appétit de l'ogre, duc, comte ou marquis, dont ils voyaient en levant la tête, si tant est qu'ils osaient la lever, errer entre les créneaux la sombre silhouette. Et la carcasse du charbonnage est elle-même pareille à une tour au fond de laquelle rugirait un ogre bien autrement dévorant. Le passant attardé l'entend meugler dans la nuit, tandis qu'aux hautes fenêtres des façades, flamboyantes comme des torchères, s'allument les reflets de la ténébreuse cuisine qu'active pour ses gloutonneries un tourbillon de petites formes noires, les maîtres queux de ces fourneaux dont les marmites sont des chaudières.

Le charbonnage est, en effet, le moderne donjon de la contrée; comme l'autre, il prélève la dîme et la corvée sur les populations qui ont cherché un gîte à son abri; même de loin, un grondement sourd annonce ses approches; et de ses contreforts, racines géantes qui pompent la sève et la vie aux alentours, il s'enfonce, il plonge au cœur de la terre et des siècles. Est-ce que ces palais du Feu ne sont pas, en effet, bâtis aussi bien dans le temps que dans l'espace? Une cage qui s'enfonce dans la bure a l'air de s'engloutir dans l'infini des âges. Et c'est à toute heure du jour, et sur cent points différents, que s'opère ici ce miracle; on ne compte pas moins de deux cents charbonnages dans ce petit coin de pays, presque tous fonctionnant sans interruption, pompant le charbon, vidant la terre, ramifiant au sous-sol leurs innombrables réseaux, — catacombes du travail remplies d'ossements humains et dont l'avenir ne débrouillera pas le martyrologe.

La malice ou la rancune publiques les a baptisés de sobriquets, comme des bêtes ou des hommes; et vraiment on les traite en personnes vivantes desquelles, presque toujours, on aurait eu à se plaindre et qu'on raillerait avec une froide colère. Tantôt c'est une ironie qui semble railler l'argent et l'effort perdus : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand-Bouillon de Pâturages, Bonne-Veine-à-mouche; et d'autres fois les noms ont simplement une drôlerie pittoresque : Tire-Terre, Grand-Buisson, Tichère, Belle-Victoire, Cossette, Crachet-Pickery, Escoffiaux, Turlupu, Jauquettes-sur-Dames, Grande-Machine-à-feu de Dour.

Chaque houillère a son petit peuple qui vit dans ses fumées, s'est bâti des maisons sur son cratère, se marie, procrée et meurt au ronflement des machines dont les coupetées, comme des voix d'orgues, se mêlent au commencement et à la fin de leur existence. Les mêmes pistons qui activent dans la bure la montée et la descente des cages font aller toute cette vie de misère et d'insouciance, comme les pulsations d'un grand cœur de fer; et quand, à côté de la fosse d'où l'on remonte, se creuse pour le Borain cette autre fosse, la dernière et celle de laquelle on ne remonte plus, la poussière vomie des cheminées va s'ajouter aux pelletées de terre dont les voisins recouvrent au prochain cimetière son corps consumé par l'âge ou le travail. Comme le paysan des Flandres est marié à la terre, la grande matrice qu'il féconde de ses sueurs, le mineur, lui, est marié à la fosse; — mariage bien autrement chanceux, car la matrone ici est grondeuse et bourrue et finit presque toujours par dévorer son noir époux.

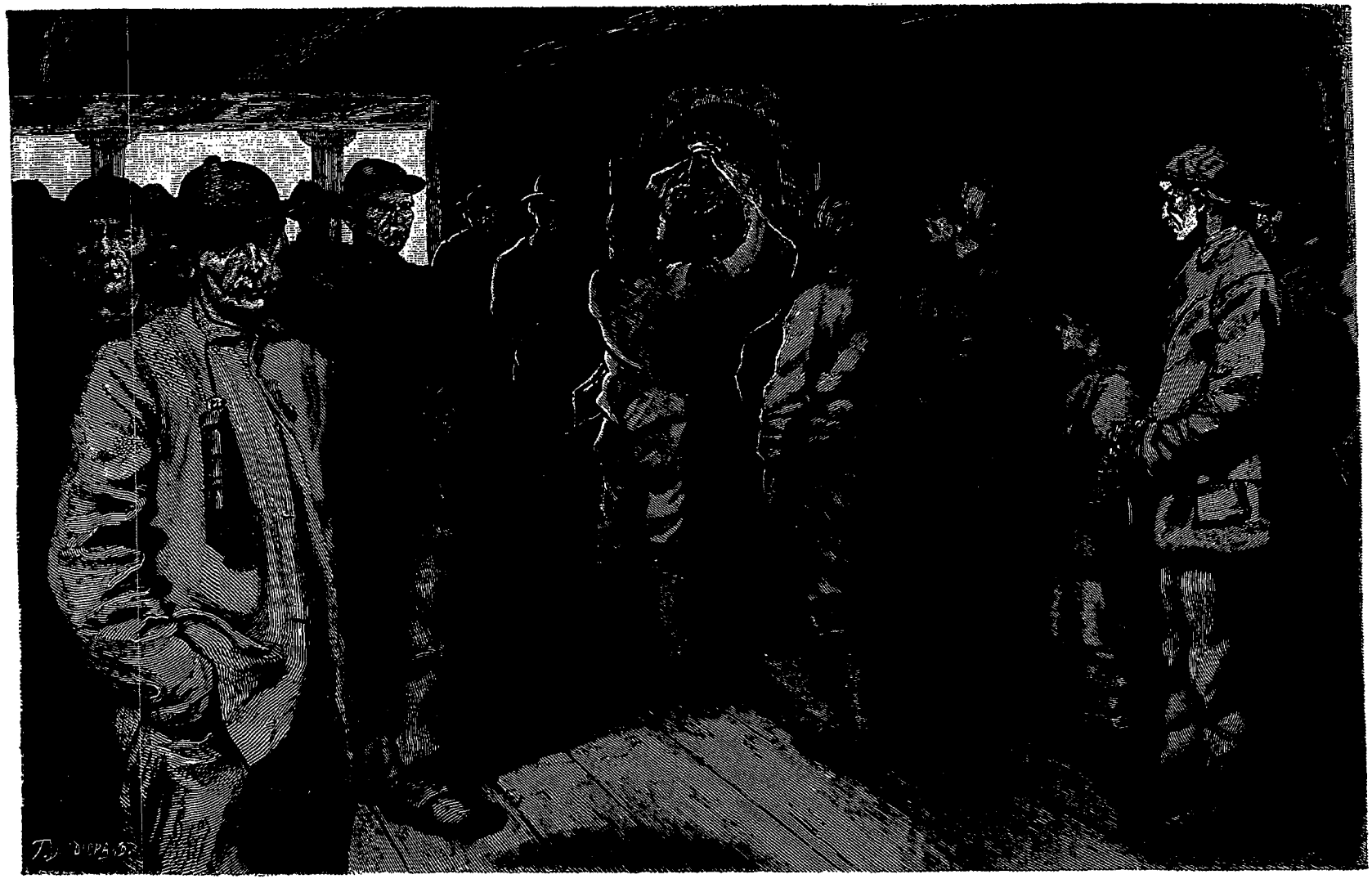
Pourtant ils l'aiment d'une indissoluble tendresse : même cassés par le temps, ils ne peuvent se résigner à vivre loin d'elle; et cette affection tenace est un trait de plus qui les fait ressembler au marin, lequel, si démoli qu'il soit par les coups de mer, se hisse encore dans sa barque ou, accroupi à la pointe des estacades, berce sa machinale songerie aux roulis.

On m'a montré de très vieilles gens, hommes et femmes, — car la femme elle-même ne peut se défendre de l'attraction du puits, — qui, après avoir vu pendant un demi-siècle se fermer sur eux chaque jour les ténèbres de la fosse, continuaient, quasi impotents et ne se mouvant plus qu'à grand'peine, comme des squelettes aux articulations rouillées, à vivre autour de cette bouche d'ombre, ramassant les escarbilles, triant le charbon, s'employant aux petites besognes de la lampisterie. Quant aux jeunes, ils descendent presque en chantant : j'ai vu s'engloutir dans les puits des cages d'où montaient, comme d'une volière, des cris, des rires, des folies, et, à mesure que s'enfonçait le fragile vaisseau, cette gaieté, comme une suprême rumeur de vie sortie de la mort, venait expirer à l'orifice.

Au milieu du noir universel et presque dans les ombres éternelles du fond, les filles y ont le goût des coquetteries, l'amour des rubans, le désir si féminin de mourir, s'il faut qu'elles meurent, avec un brin de parure et de toilette. Toutes blanches et fraîchement lavées sous leur veste et leur pantalon d'homme, on les voit partir en bandes pour le charbonnage, une fleur aux dents, de longs « suivez-moi » claquants jusqu'aux reins, leurs cheveux massés dans des résilles ou des boursettes en taffetas, sous de petits chapeaux de paille claire ou foncée. Une odeur de belle nature saine les suit dans l'abîme d'où elles ressortiront tout à l'heure souillées, la bouche et les yeux noyés de charbon, comme si, tout au fond d'elles, une pensée vague d'attendrir le Destin par leur joli air ambigu de filles-garçons surnageait à toutes les saletés de leur métier. Ainsi, même aux crocs du monstre, elles demeurent femmes, périssant dans l'horreur des coups de grisou avec l'éclair noir d'une œillade et le pétillement rouge d'un œillet ou d'un ruban sur la tempe. Et, loin d'en rire, on est ému par cette persistance obstinée de plaire qui, à un doigt de la mort, entretient le soin de la beauté chez ces pâles fiancées de l'Ombre.

Rapidement, il est vrai, elles déclinent : une fois que le ménage, les gésines et l'âge les ont prises, elles tombent à la déchéance et deviennent de souillonneuses maritornes, en qui le sexe se décrépite misérablement. Mais, jeunes, elles ont presque toutes, en cet étrange Borinage où l'âpreté du labeur et les misères de la vie ne parviennent pas à étouffer le sang

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Charbonnières parant la statue de sainte Barbe (voy. p. 284) — Dessin de X. Mellery, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une race au pur galbe romain, une fleur de beauté solide et rouge dont l'éclat se reflète jusque chez les hommes. Les filles de Quaregnon, grasses, amples, d'une chair drue et ronde, avivent un teint coloré et de fortes lèvres pourprées au brun chaud de leurs chevelures crespelées, avec de larges lignes de visage où le sculpteur trouverait un type vraiment marmoréen.

Les *salons* borains. — La Sainte-Barbe. — Ducasses et festivités. — Les capitaines et les dames de danse. — La farce du Durmené.

Chaque village a ses *salons*, ou salles de danse, dans lesquels, les dimanches et les jours fériés, les filles, ayant enfin déposé leurs guenilles masculines, s'en viennent, leurs bandeaux oints de pommade, en corsets serrants et bonnets fleuris, attiser au cœur des danseurs les feux de l'amour et de la jalousie. Trois ou quatre quinquets accrochés au mur tapissé de papier à rosaces allument les couleurs crues de leur toilette, où le rouge, le vert et le bleu fanfarent, comme si elles voulaient laver dans ces flots d'éclatante teinture l'oubli des crasses dont, toute la semaine, la houille les macule; et aux aigres couacs d'une clarinette, d'un cornet à piston et d'un trombone, perchés sur une estrade, elles toupillent, avec des rages furieuses de plaisir, dans des rondes éperdues et des quadrilles échevelés que les hommes, rasés de frais, une casquette en cône mou plantée sur l'oreille, scandent de coups de talon frénétiques. Les bourrées des chaloupiers aux *flamingos* anversois donnent seules une idée de ces gigues tourbillonnantes qui font osciller les corbeilles de fleurs de papier pendues aux solives et se prolongent jusqu'à ce que, à bout de salive, époumonés, rendus, les couples s'affalent et roulent sur les banquettes, haleinant comme des soufflets de forge.

En un milieu de si grande fermentation, la morale court des risques; et, bien qu'on ait exagéré la licence des Borains, il n'en est pas moins vrai que l'honnêteté des filles y est exposée à de rudes assauts. Des fillettes de quinze ans s'y émancipent en rigolbochades, aux bras de jeunes godelureaux du même âge. Dès le premier salaire, le garçon s'affranchit de la tutelle familiale, court les ducasses, fréquente le cabaret, mène la vie d'homme, et, sauf une redevance qu'il paye à ses parents pour le logement et la nourriture, dispose à peu près intégralement de son gain.

Mais il est un jour de l'année où toute cette brutale effervescence, déjà grande en temps ordinaire, est portée à son comble : c'est pendant le temps de la « fiesse » par excellence du Borinage, la grande kermesse annuelle de la Sainte-Barbe. Ce jour-là, le charbonnage chôme et le moloch sommeille. Même aux plus mauvaises années, on va par bandes de cabaret en cabaret, au son du tambour, filles et garçons mêlés; et l'air est déchiré par les décharges de petits mortiers bourrés de poudre et qu'on fait partir de moment en moment, comme une joyeuse artillerie dont le fracas s'en va glorifier la sainte en son paradis.

Le Borinage appelle cela « *tirer des campes* ».

Il y a vingt-cinq ans, au plein de l'activité charbonnière, la fête s'accompagnait d'agapes auxquelles s'attablaient fraternellement patrons et ouvriers, de festivités grotesques qui débridaient les hilarités, de distributions de primes en victuailles aux ouvriers qui avaient abattu le plus de charbon pendant l'année. Chaque paroisse décorait alors ses autels de feuillages, de paillons et de fleurs, avec une pompe abondante et barbare qui servait à glorifier la vénérée patronne pendant la durée d'une grand'messe prolongée au ronflement des orgues.

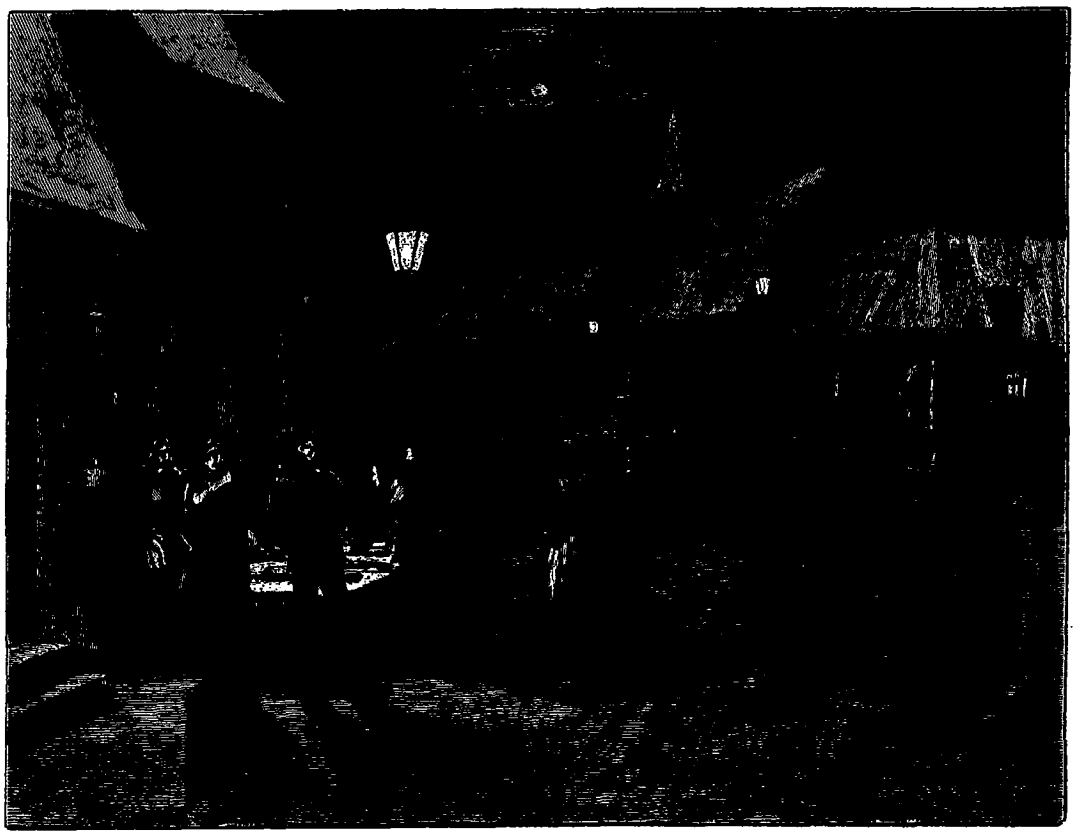
La gêne des ménages a mis, depuis, une sourdine à ces galas : cependant, on tire toujours les *campes;* la grand'messe réunit comme par le passé autour de la statue de la patronne une foule suppliante (voy. p. 283) qui, cette fois-là du moins, sentant partout autour d'elle les incertitudes de la vie, s'abîme dans une minute de ferveur sincère; et sur les tables les plus pauvres apparaît la tarte aux prunes et au riz dont s'empiffre la famille, en vidant de grands bols de café. C'est encore la coutume, la veille de la Sainte-Barbe, que le train du matin emporte avec lui dans sa descente à la fosse une sorte de grossière représentation de la « bonne dame », parée à deniers communs. Elle y demeure toute la journée comme le témoignage de l'aide tutélaire que la sainte accorde aux ténébreuses populations de la bure, et différentes cérémonies, qui du reste varient de charbonnage à charbonnage, accompagnent son séjour aux régions de la houille. Généralement on la pose dans une niche, sous le rayonnement de trois ou quatre chandelles, humble luminaire qui tout là-bas, en ces profondeurs de nuit, est comme une pâle imitation des herses allumées dans la splendeur des oratoires. Et certes le spectacle doit être saisissant de voir au plus épais de l'ombre éternelle scintiller et trembloter ces petites étoiles rouges, auxquelles tant de rudes cœurs accrochent leur espérance. Il semble que, tant qu'elle est présente, la toute-puissante et la toute bonne, le danger soit momentanément conjuré; et, de même qu'au matin elle a été descendue avec solennité, on la remonte le soir venu, avec une piété grave, toute souillée et misérable, sous ses voiles naguère immaculés et maintenant machurés de charbon. Notre artiste a choisi le moment où, revenue enfin au jour, les filles de la mine s'empressent autour d'elle pour réparer le désordre de sa toilette; dans un instant la boîte à double volet au fond de laquelle trône la miraculeuse poupée, et qui l'encadre comme un décor de mignonne chapelle, sera refermée; alors l'une des charbonnières, celle à qui la garde de la sainte est confiée, l'emportera chez elle et la tiendra soigneusement celée jusqu'à l'an prochain.

Justement le 4 novembre, jour de la fête, coïncide avec le déballage des marchands forains, le tournaillement des carrousels et les parades des pitres à la foire de Mons. Dès midi, les routes s'emplissent de monde, les trains sont pris d'assaut, par grandes bandes on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part pour la cité montoise, capitale de la contrée. Et c'est, le long des tréteaux et des boutiques, une traînerie de curiosités inassouvies, des tassements de Borains bouche bée devant les saltimbanques en maillots, une pétarade de jovialité luronne s'émoustillant aux quolibets des queues-rouges. Les ménagères, qui font alors leurs emplettes, s'abattent sur les étalages, se chamaillant avec les camelots en des marchandages sans fin; on va voir les femmes géantes, les veaux à deux têtes, les monstres marins, consulter l'oracle dans l'échoppe des diseuses de bonne aventure, s'emplir l'estomac aux fritures de crêpes et de beignets. Et quand, la nuit tombée, après des libations prolongées dans les cafés de la place et des folies de plaisir auxquelles on a dépensé son dernier sol, toute cette population, un instant arrachée à la nuit de ses cavernes, sent tomber sur cet oubli de tout un jour le rappel des réalités, on dirait que le train qui l'emporte au milieu des hurlements, des cris d'animaux et des rires, charroie à ses souterraines demeures un tourbillon de brucolaques poussant des hourvaris furieux.

Indépendamment de la fête de Sainte-Barbe, les villages borains ont leurs ducasses dont les dates s'échelonnent le long du calendrier et auxquelles se rat-



Un soir de Sainte-Barbe par un temps de neige. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

tachent des particularités amusantes. Ainsi en est-il de cette coutume de quêter, de maison en maison, aussitôt après la kermesse, la dîme qui alimentera la kermesse suivante. Les jeunes gens investis de cette mission s'appellent « capitaines » : c'est une sorte de charge honorifique et non sans profits d'ailleurs, qui s'enlève à l'adjudication, généralement cent, deux cents et même trois cents pots de bière, selon l'importance des villages. Avec le produit des collectes on organise des bals, des feux de Bengale, des décharges de boîtes à feu, et le surplus devient le bénéfice des adjudicataires.

Pendant tout le temps de la fête, on les voit gravement se promener par les rues avec les insignes de leur dignité, à savoir : un claque hérissé d'un plumet flottant et un jonc flexible; et la gravité correcte de leur toilette leur donne l'air de maîtres de cérémonies. Rien n'est imposant comme la solennité avec laquelle ils ouvrent le bal : à peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent à tourner lentement sur eux-mêmes, les bras arrondis, avec des grâces et des sentimentalités majestueuses de danseurs de pavane. La paupière mi-close sur leurs prunelles immobiles, ils semblent rappeler au respect de la danse les fougueux qu'une ardeur trop grande risquerait d'écarter des bienséances; mais le *cavalier seul* ne figure là que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un rite obligé qui précède l'entrain des folies chorégraphiques. Bientôt des fillettes de six à huit ans, enrubannées et gantées, pénètrent à leur tour dans les orbes de leurs molles girations cadencées, et tandis que, rougissantes et figées dans une raideur candide de prix de sagesse, elles règlent le mouvement de leurs petits brodequins sur les entrechats de leurs danseurs, ceux-ci les balancent dans une valse cérémonieuse sous les regards orgueilleux des mères qui ont payé à beaux deniers la faveur que les capitaines octroient à leurs filles, élevées pour la circonstance à la dignité de « dames de danse ».

Une autre farce, qui rappelle la moquerie du moyen âge pour les maris outragés, signale la fin de toutes ces festivités : si parmi les capitaines il s'en trouve un qui soit *marié*, c'est à lui qu'incombera le rôle de provoquer les adjudications pour la capitainerie de l'an suivant; mais la considération de l'époux sera avant tout offensée dans sa personne par une coutume dérisoire dont l'origine se rattache sans doute au cas de quelque Sganarelle battu et content. On l'attache sur un âne, la figure barbouillée de suie, et en ce bouffon équipage, qui donne à la burlesque parade son nom de *Durmené*, on le promène à travers la risée du village, cahoté aux coups d'échine de sa revêche monture.

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée minée. — Aspects des villages. — La maison du Borain.

Il y a un moyen très simple d'embrasser pour ainsi dire tout le Borinage d'un seul coup d'œil, c'est de prendre le train qui va sur Quiévrain et plonge à travers les activités de fourmilière de cette contrée du charbon. En quelques heures on a touché d'assez près aux enfers pour en rapporter sur la peau et dans les habits l'odeur du roussi, comme d'un voyage qu'on aurait fait aux fournaises de Belzébuth; et, assourdis par les renaissants tonnerres qui font ressembler tout le pays à une prodigieuse enclume battue par cent mille marteaux, aveuglés par les spirales de flammes et les nuages de fumée qui se déroulent dans l'air, exaspérés par le spectacle de cette rage aveugle d'un monde de fer se mouvant, tournoyant, battant l'air, sous des ciels chargés de suie et d'irrespirables atmosphères, les sens demeurent dans l'étau d'une impression de combat à outrance livré par des pygmées aux monstres d'une création primitive, démesurés par la taille et par les colères.

L'hippogriffe ignivome qui du train des bêtes fabuleuses nous porte sur ses ailes à travers la foudre et les éclairs de ces horizons incendiés et pourtant noirs — et de son vol comparable au tourbillon dans lequel Faust est entraîné à la sinistre kermesse du Brocken, nous fait raser des précipices recouverts d'une mince pellicule de terre — est bien le cheval aux rouges haleines qui convient à ce pays des cataclysmes et des épouvantes.

Tandis qu'il fend l'espace, le grondement de sa course se prolonge en oscillations répercutées de proche en proche à travers les creuses et tremblantes parois de la croûte terrestre. Et c'est au fond des cavernes, dans les majestueux silences de la genèse primordiale que, descendue par mille fissures qui partout rompent la solidité du bloc tellurique, va expirer en longs échos graduellement étouffés cette rumeur de la vie bondissant par-dessus les gouffres de la mort.

Toute la région est, en effet, effroyablement minée, percée à jour, vrillée comme par le travail d'une infinité de tarets, et ressemble à un madrépore ramifié d'un infini enchevêtrement de galeries. A tout instant le train franchit des tunnels lézardés, des zones boulantes, des aqueducs vacillants qui se maintiennent par on ne sait quel prodige sur la trépidation de ce sol mouvant comme une mer agitée et n'auraient pourtant qu'à s'effondrer pour ouvrir au-dessous de cette masse volante de voitures et d'hommes une gueule où elle irait s'engloutir tout entière.

Aucune insouciance n'est comparable à celle du Borain vivant sur cet immense cratère tranquille qu'un déplacement intérieur, une secousse d'éboulement prolongée du dehors en dedans peuvent d'un moment à l'autre changer en carrières à ciel ouvert, larges à y faire passer des Nils et des Mississipis. Jusque sous nos pieds la terre, vidée et ravagée comme une poitrine de phtisique, étend ses grands poumons creux desquels la vie s'est retirée et qui n'offrent plus que les artères inertes d'un vaste cadavre dévasté. Et la structure matérielle du pays elle-même donne bien la sensation d'une contrée soufflée, projetée en bosses tourmentées, violemment déjetée comme si le feu des volcans l'avait partout soulevée et lui avait donné cette physionomie d'éruption figée.

A partir de Jemmapes, elle se disloque visiblement, avec cette haute bosse du Flénu crevant la plaine d'un coup d'épaule furieux, et plus loin, sur le territoire de Boussu, avec Bellevue, Longterne, Grand Hainin et Bois-de-Boussu, échoués, la cheminée en l'air, au bas de l'horizon comme de géants steamboats. Puis un temps d'arrêt se fait dans cette nature bouleversée, comme si elle avait elle-même horreur de tant de cataclysmes multipliés, et un doux paysage agreste, d'une placidité riante d'idylle, lave de ses humides verdures, dans le silence d'une vraie campagne rendue aux labours et où se meurt le grincement des machines, la boue de suie des routes qui mènent aux exploitations.

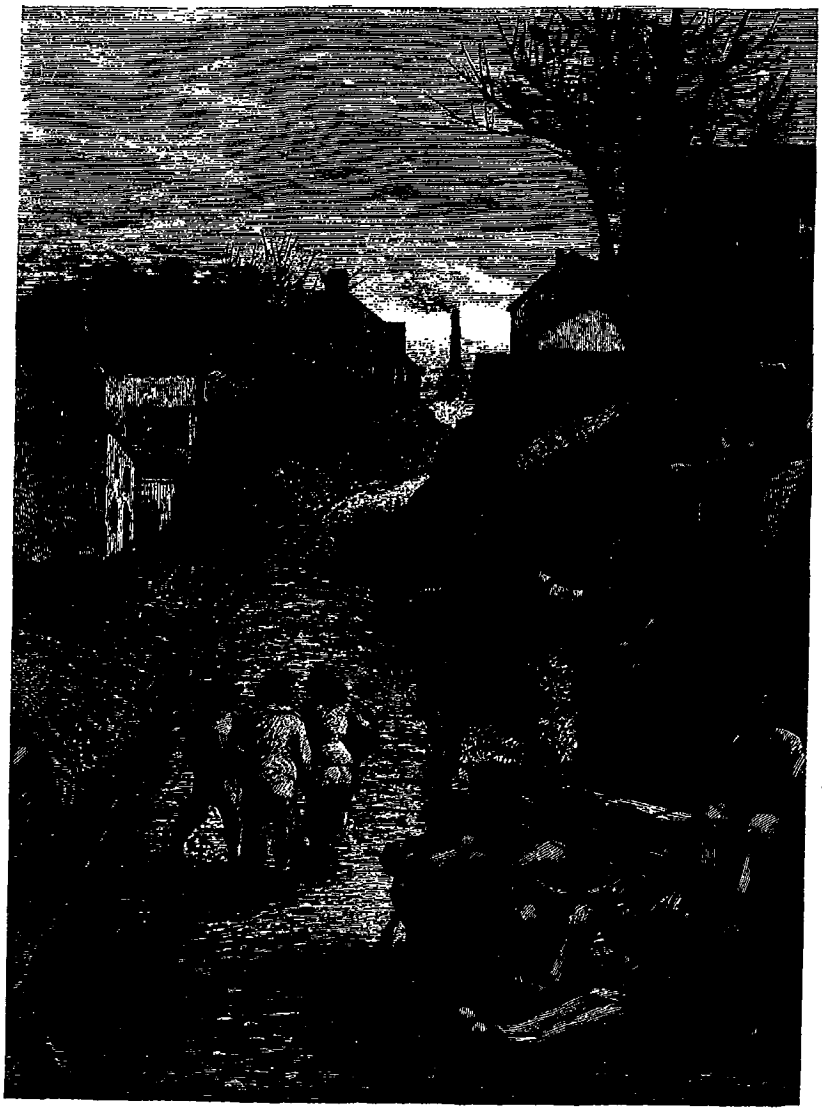
C'est un brusque contraste comme nous en rencontrerons tout à l'heure en si grand nombre dans le pays de Charleroi et qui rompt inopinément la chaîne des oppressions sous lesquelles l'esprit est demeuré jusqu'alors pantelant. Mais, comme pendant une tourmente le ciel se déchire sur un pan d'azur et tout de suite après, au coup de fouet des nuées, se remet à tourbillonner, à peine a-t-on goûté la jouissance de cette détente que le cercle dantesque se referme sur la vision consolante de ce coin de création épanoui au soleil comme un Éden parmi des enfers; et Élouges, Dour,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pâturages, Wasmes, Cuesmes nous rejettent au plein giron de la houille.

La même terre cabossée et turbulente qu'on apercevait naguère dresse de nouveau ses cônes, pointe ses cheminées, éructe à gros bouillons ses fumées, avec de lourdes carcasses de charbonnages partout enfoncés comme des coins dans le ciel, et des perspectives de villages se culbutant sur les pentes avec un fouillis de toits rouges, rouges comme des lèvres sanguides dans les bistres charbonneux d'un visage de jeune hiercheuse.

Presque toujours, malgré les teintes effacées et brouillardeuses, l'aspect est pittoresque : une chaussée, qui est la rue principale, coupe l'agglomération, entre deux files inégales de petites façades basses, et fait



Coin de village borain. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

retour sur une place au fond de laquelle l'église catholique aiguise son clocher, vis-à-vis du temple protestant, car, chez ces populations à demi détachées du catholicisme, la religion réformée vit sur un pied d'égalité parfaite et, chose plus rare, quelquefois en bonne intelligence avec le culte romain.

Au seuil des maisons apparaissent des figures noires, accroupies sur les talons, dans l'attitude familière au mineur qui se délasse des ankyloses de la bure en fumant sa pipe, ramassé sur lui-même, le menton aux genoux, et même chez lui, dans son intérieur, préfère cette incommode et difficile assiette au repos de la chaise, et demeure ainsi de longues heures, perdu dans la chaleur de l'âtre.

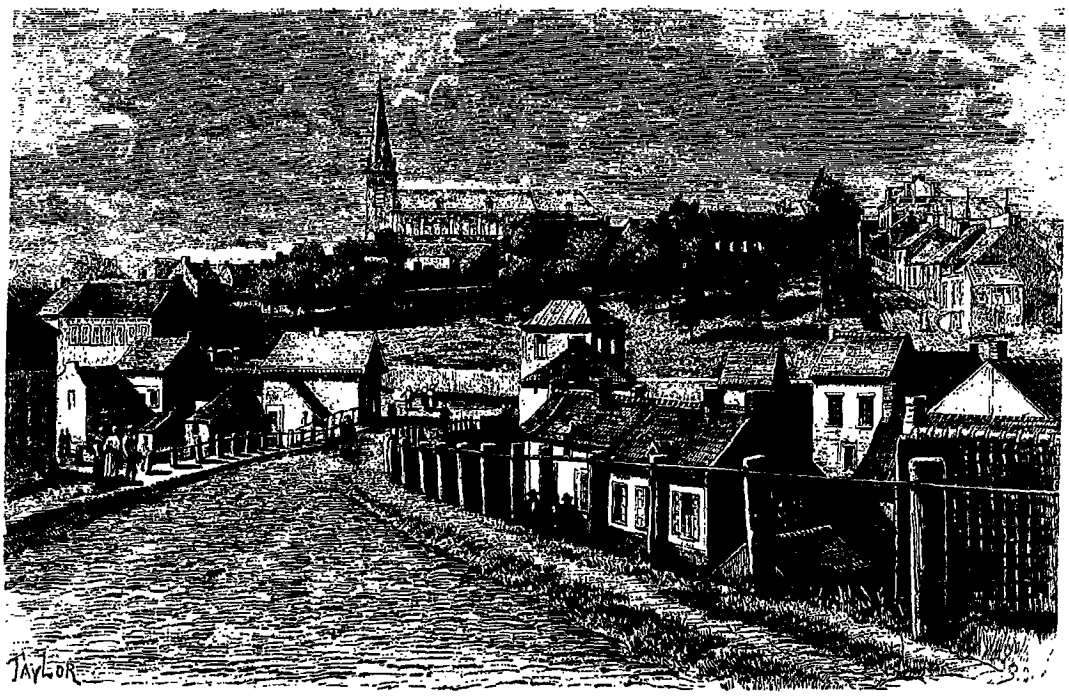
Quelquefois, comme à Wasmes (voy. p. 288), le village, bâti sur une bosse, chevauche les pentes, dégrin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gole les versants, s'épand en traînées de maisons qui suivent les ondulations du sol, dans un caprice de topographie heurtée et brusque, parmi des verdures de haies et de petits bois qui, l'été, constellent la sombre toile barbouillée des fonds.

Généralement, d'ailleurs, l'habitation du Borain s'entoure d'un petit courtil, qui est comme la gaieté de cette contrée de demi-crépuscule et où, sous la main attentive du maître de logis, poussent des floraisons de soleils, de dahlias et de pivoines, éclairs jaunes, rouges et violets qui accrochent la lumière et allument au cœur de ces pauvres gens des joies que connaissent seuls les amateurs de jardinage aux confins des banlieues urbaines. Entre deux descentes à la fosse, le mineur soigne son jardinet, ratisse ses plates-bandes, échenille ses arbustes, rapportant à cette simple et placide besogne les intimes satisfactions et peut-être aussi les poésies dormantes de son être, tout enveloppé de brutalité revêche sous sa noire et poudreuse cuirasse qui souvent cache de vraies natures d'homme, cordiales et héroïques.

Avec un peu plus de sollicitude à les tirer de leur basse condition de vague animalité, on en ferait sortir des vertus tranquilles; partout où l'effort a été tenté, à



Vue de Wasmes (voy. p. 287). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

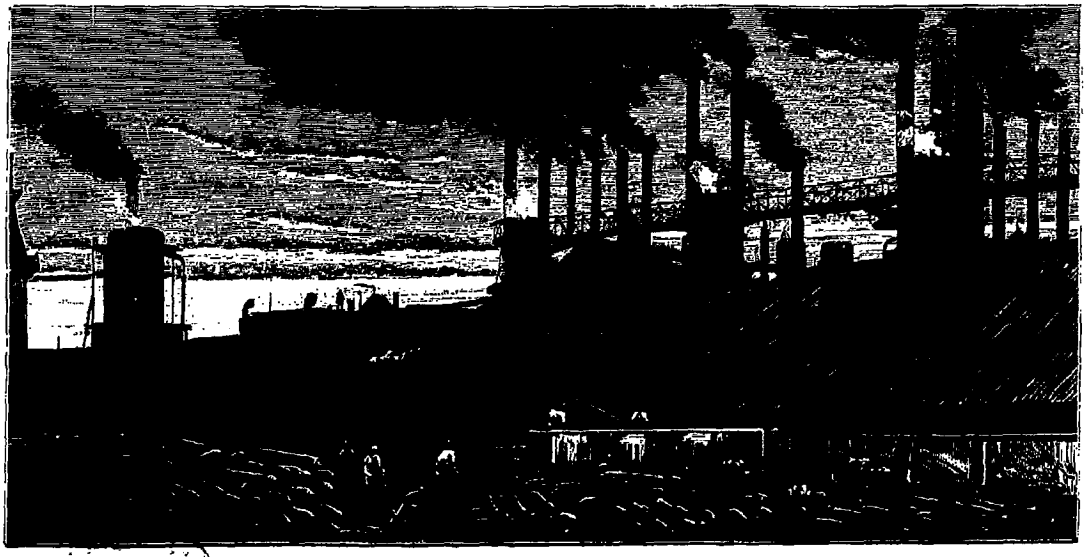
Marchiennes et à Mariemont, par exemple, la musique (l'Amphion de ces sauvages qui ne demandent qu'à se civiliser), la lecture, l'éducation, l'attrait des plaisirs honnêtes, ont eu raison de leurs apparences indisciplinées. Nombre de villages ont des fanfares, des chœurs, des cercles, des salles de spectacle où l'on joue la comédie. Il suffirait de canaliser en quelque sorte leur instinct du plaisir et leur besoin de s'étourdir une heure au milieu des rudesses de leur vie, pour détourner au profit de leur amélioration morale les forces vives qu'ils laissent aller au courant d'excitations grossières et d'une déperdition du sens de la mission humaine.

Malheureusement, en ce Borinage pressé de faire de l'argent avec l'exploitation de la terre et de l'homme, et où les grandes initiatives qui ont profondément labouré ailleurs le sol humain et en ont fait sortir une culture relativement haute sont demeurées à peu près inconnues, on est plus préoccupé de tailler à coups de pic le charbon contenu dans les schisteuses parois de la bure que d'arracher au dur silex de la créature le pétillement de l'étincelle intérieure.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue extérieure d'un laminoir, à Couillet (voy. p. 291-298). — Dessin de Férat, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE HAINAUT.

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des machines. — Le Goulen.

Après les activités excessives du Borinage, l'industrie semble prendre un temps de repos, comme une machine dont les feux sont momentanément couverts et qui, au bout d'un court moment de chômage, va précipiter plus furieusement que jamais le mouvement de ses balanciers et de ses pistons. Ainsi, la contrée qui s'étend entre Mons et Charleroi ne fait plus entendre, au sortir des fournaises boraines, qu'un ronflement de travail assoupi, écho expirant des tonnerres prolongés de charbonnage en charbonnage au cœur du pays de la houille, comme la grondante respiration et le tumultueux anhèlement de ce foyer de vie intense et de « vulcanique » labeur.

Sans doute la terre n'interrompt pas brusquement ses sombres alchimies : sous les étendues cultivées qui mettent à ses épaules le riche manteau vert des prairies et des champs, se poursuit le grand œuvre mystérieux de la fabrication du « soleil noir » auquel notre monde refroidi emprunte la chaleur de ses hivers. Mais, pour quelques cheminées qui de distance en distance s'empanachent encore de fumeuses spirales et signalent la présence des houillères, on a plutôt la sensation d'une région tranquille, se remettant d'une grosse dépense de sève dans les activités mesurées des besognes agricoles et se recomposant du chyle et des forces avec les vertus d'une campagne naturellement fertile, comme une bête épuisée se refait au giron des pâturages, parmi les baumes des hautes herbes et la fraîcheur des eaux courantes.

Binche, la joyeuse patrie des Gilles, ces héros légendaires d'un carnaval qui semble emprunté aux mœurs italiennes, Binche a des charbonnages et des verreries dont le bruit ne dérange pas sensiblement le calme des paysages; et ceux-ci s'étendent presque sans interruption jusqu'aux rives de la Sambre, où brusquement la rumeur des ruches industrielles se jette de nouveau en travers de l'idylle. La paix agreste toutefois n'expire pas entièrement ici comme au Borinage, et dans des Tempés d'ombre et de poésie, perdues au milieu de ce monde de fer et de feu, continue à planer par-dessus la sérénité des solitudes. A chaque pas, la délicieuse vallée, toute retentissante du bruit des forges, nous réserve la surprise de ces nids

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de feuillages et d'oiseaux où la création accomplit en paix son œuvre, paradis imprévus dont le charme a la douceur d'une trouvaille parmi ces antres de la mécanique et qui font à ce coin de pays une beauté émouvante et surprise, comme un jardin de roses poussé dans d'arides déserts.

Dès Marchiennes, l'air est déchiré par le martèlement d'une nuée de cyclopes battant leurs enclumes; nous rentrons dans le royaume du Feu qui nous avait lâchés à Cuesmes et qui, cette fois, ne nous abandonnera que quand nous aurons franchi les cercles d'une industrie bien autrement compliquée que celle du Borinage, puisque au travail des fours s'ajoutent en ce pays de Charleroi les incessantes élaborations de la métallurgie et de la verrerie.

Déjà, aux brouillards enflammés d'Élouges, de Dour et de Hornu, on avait la perception d'un enfer, mais ici cette impression grandit encore, tant le ciel et le sol sont bouleversés sous la herse de cet effroyable labeur humain qui, par son ahan sans trêve, tient des fatalités. Il faut, en effet, des images empruntées à un état de choses surnaturelles pour exprimer avec quelque réalité ce déchaînement d'humanité ruée aux besognes ténébreuses et s'aidant du concours de cette autre humanité modelée en quelque sorte sur le patron de la créature et qui, à son imitation, déploie des bras, respire par des poumons, broie avec des mâchoires et, dans des creusets pareils à des estomacs, engloutit des fournées d'aliments.

La machine, cet homme de fer qui, s'il n'est pas la ressemblance matérielle de l'homme de chair et d'os, en est tout au moins la grimace, règne là partout comme l'auxiliaire naturel des énergies de son maître et seigneur, l'être pâle qui active ses pulsations, oint de graisse ses ressorts et nourrit ses prodigieux appétits. Ou plutôt, tant il tient de place et se meut avec bruit dans les cavernes mesurées à sa taille et qui sont ses demeures, c'est lui, c'est ce Briarée dont les membres plongent à la fois dans le soleil et la nuit, étendent dans tous les sens leurs ramifications, comme un réseau qui voudrait absorber la lumière et l'espace; c'est ce simulacre de tout ce que la création, en ses monstrueuses genèses primordiales, enfanta jamais de plus démesuré, qui exerce la royauté véritable et commande à un peuple de travailleurs soumis.

L'homme, notre frère, à peine grand en tout comme la moindre des vertèbres qui composent son énorme ossature, apparaît ainsi qu'un serf préposé à sa garde et à son entretien, mais perpétuellement en défiance des mortelles ruses qu'imagine sa perversité, pour se venger de ne pouvoir excéder les limites où s'emprisonne sa grandeur et se répandre comme un météore enflammé, à travers la race maudite qui la modère et la gouverne en des orbes intransgressés.

Si omnipotent qu'il soit, il sent bien, en effet, ce vrai roi des usines, que, sous les apparences qui mettent la force de son côté et ne laissent à son serviteur que la faiblesse et l'orgueil, il obéit à l'impulsion partie de cette obscure volonté souveraine, comme un despote lié par d'infrangibles lois et qui ne peut évoluer que dans un cercle borné par le « Tu n'iras pas plus loin » de ses sujets. Aussi, tandis qu'il accomplit ses manœuvres géantes et qu'il emplit l'air de ses beuglements irrités, sa soumission sournoise rêve-t-elle, en d'abominables songeries de représailles, d'exterminer les pygmées qui l'entourent; et tantôt il les happe au passage, les saisit par un pan de leur vêtement et les broie entre ses crocs, pour les rejeter ensuite à l'état de vague bouillie sanglante; tantôt il essaye résolument de rompre ses attaches et, comme un Samson révolté ébranlant les colonnes du temple, fait voler ses chaudières en éclats, multipliant alors partout le massacre et la ruine.

Il suffit de pénétrer dans un de ces vastes laminoirs qui par centaines à Couillet, à Marchiennes, à Châtelet, à Monceau-sur-Sambre, font trembler le sol sous le fonctionnement de leurs outillages, pour comprendre combien aisément vient à l'esprit, devant les apparences animées de ces créations de la mécanique, si mathématiquement matérielles et pourtant si inexprimablement pénétrées de vie latente, l'idée d'une spiritualité consciente, agissant en raison de ses lois propres et sans l'aide d'agents extérieurs. Comme les membres du corps humain, chacun des infinis rouages de ces vastes organismes semble travailler pour son compte, avec des mouvements précipités ou alentis qui semblent se rapporter à une volonté particulière et cependant concourent à l'accomplissement de l'œuvre commune, ici par le moyen de courtes ellipses, là en des girations violentes et plus loin par des leviers, des pistons, des bielles, des volants, des courroies de transmission, tout un jeu d'articulations se mouvant à ras du sol ou évoluant dans l'espace, les unes presque ténébreusement comme des âmes cauteleuses et rampantes nourrissant de noirs desseins, les autres retentissantes et orgueilleuses comme des âmes de héros déployées dans la lumière.

Impossible de s'arracher à un sentiment de secrète horreur devant les gesticulations sourdes ou exaspérées, les démènements accélérés ou contenus, les reptations et les bonds de bête déchaînée qui communiquent à ces grands corps de fer — mammouths, ichtyausaures et iguanodons de la moderne genèse industrielle — les mouvements et les pulsations de l'être vivant, avec des spasmes qui semblent partis des entrailles, une anhélation qui est comme le souffle et la respiration d'un gosier exténué, des sifflements et des râles qu'on croirait arrachés par le mal profond d'une plaie charnelle aux tourments d'une agonie.

Comme de la cervelle bouillonnante aux parois d'un crâne frappé de folie furieuse, la vapeur s'agite et soulève des vagues dans le flanc des chaudières, sorte de centre nerveux d'où partent en se ramifiant à travers mille conduits les afflux de la vie qui donnent à toute la machine le branle et l'élan; et aux jets ardents de cette sève propulsée en tous sens, les ressorts se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détendent, les chaînes se rompent, les rouages manœuvrent, l'énorme colosse délie ses bras, remue son torse, se tord en ondulations sur son lit de travail et de douleur.

Malheur à celui qui s'approcherait trop près des griffes du monstre! Il serait bientôt happé, broyé, dévoré bien mieux que par des mâchoires de tigre ou de crocodile. Et ces griffes, il les étend partout, patelin, débonnaire, attirant, multipliant les sortilèges et les vertiges pour mieux capter la confiance, étourdir l'esprit et détourner l'attention, ici s'allongeant avec des mouvements lents et presque imperceptibles, là tournant sur lui-même comme une toupie doucement ronflante, ailleurs agitant des volants pareils à des éventails d'ouragan, — vrai Protée de scélératesse sournoise et de meurtrière perfidie, dérobant sous la multiplicité et la bénignité des métamorphoses la formidable puissance de désagrégation que lui a départie la science, et qui refrénée, contenue, soumise à des lois infrangibles, — cette terrible puissance capable de tout exterminer si on l'abandonnait à elle-même, — tourne pacifiquement à la gloire et au profit de l'œuvre industrielle.

Pour ma part, chaque fois que je suis descendu dans la redoutable cage aux lions où se meut l'énorme brute, j'ai eu présente à la pensée l'étrange et terrifiante histoire de ce fantastique horloger de Nuremberg, lequel possédait un *goulen*, être chimérique sorti des terreurs du moyen âge et créé à l'image des esprits infernaux, qu'il fallait charger de chaînes dans le secret de la maison, sous peine de le voir se répandre au dehors comme une trombe qu'aucune force humaine ne pouvait plus contenir. Or, le maître de cet abominable animal étant un jour à travailler dans sa boutique, une grande clameur s'éleva tout à coup dans la rue et il vit affluer vers lui une multitude effarée et pâle qui criait : « Le *goulen* est détaché! Il court et bondit à travers la ville, semant le carnage et la destruction sur son passage! » Et, s'étant rendu à l'endroit où l'horrifique bête était naguère attachée, il comprit qu'elle avait en effet brisé ses liens et qu'à moins d'un miracle du ciel, lui-même et tous les habitants de la cité deviendraient bientôt sa proie.

Les centres industriels. — Couillet. — Mariemont. — Sainte-Marie d'Oignies. — Initiatives en vue d'améliorer la condition de l'ouvrier. — Une pépinière d'ingénieurs. — Défrichement des esprits. — Instinct de la propriété employé comme agent de culture morale.

De Marchiennes à Monceau et de Couillet à Sainte-Marie d'Oignies, l'air s'embrase d'une réverbération de fournaise, à travers d'épaisses fumées qui font penser à une prodigieuse canonnade lançant sans relâche ses volées. Tout le panorama est coupé de hautes cheminées (voy. p. 289), pareilles à de grands arbres sans branches qui se dresseraient par-dessus un paysage de briques. De proche en proche se succèdent les laminoirs, les fours à chaux, les hauts fourneaux, les verreries, les charbonnages, formant quelquefois, comme à Couillet, à Monceau, à Sainte-Marie d'Oignies et à Mariemont, des agglomérations régies par une seule administration et vastes comme de petites villes.

Ce sont des villes, en effet, ayant leurs rues, leurs canaux, leurs chemins de fer, leur organisation intérieure, un fonctionnement de rouages propres qui leur donnent un caractère d'autonomie et une physionomie distincte l'une de l'autre, par moment même avec une haute culture morale et des progrès de civilisation remarquables.

Dès 1836, la société de Marcinelle et Couillet créait le premier groupe de ses habitations ouvrières, et petit à petit d'autres initiatives naissaient, fondations d'écoles gardiennes et primaires, de dessin, d'apprentissage, de notions ménagères, création d'une société de musique, institution d'une caisse de secours et de retraite, etc. Ailleurs, sous l'impulsion d'un homme éminent, M. Abel Warocquié, la populeuse cité de Mariemont élargissait graduellement les sources de son bien-être et en peu de temps atteignait à une plénitude de vitalité. A Sainte-Marie d'Oignies, les liens d'une vraie famille spirituelle unissent un peuple de près de seize cents employés et ouvriers qui, outre ses écoles, a un magasin de denrées alimentaires, des fourneaux économiques, des caisses de secours et d'épargne, un outillage social déjà compliqué.

Et ces centres d'activité modèles ne sont pas les seuls : à des degrés moins élevés, d'autres établissements réalisent cette image d'une petite société autochtone, se développant selon un idéal d'amélioration morale et gravissant progressivement l'échelle qui des troubles bas-fonds où croupissent les plèbes monte aux régions d'une humanité plus sensible et plus fine.

Ici, d'ailleurs, comme au Borinage, une élite d'ingénieurs dirige incessamment ce mouvement d'ascension, s'appliquant à descendre au niveau des humbles intelligences pour mieux les élever, et comme cette lampe du charbonnier qui aux ténèbres des mines fait rayonner une pâle clarté de jour, agitant dans les obscurités de l'esprit la torche de la science pour en faire tomber des étincelles.

Combien sont-ils? Légion. L'école des mines de Liège — pépinière où des professeurs célèbres greffent et marcottent une nombreuse jeunesse — alimente constamment les rangs de cet état-major de lieutenants et de capitaines, faits pour commander sur les champs de bataille de l'industrie à des armées de soldats.

Je ne sais comment les choses se passent dans les autres pays de grand travail, mais j'affirme qu'en ce milieu wallon où sans trêve les esprits, comme des leviers, soulèvent les plus difficiles problèmes, l'affranchissement intellectuel et moral de l'ouvrier — cet autre problème qui, pour nos démocraties éprises de solutions pratiques, demeure un continuel point d'interrogation à l'horizon — s'opère graduellement, grâce à l'universelle émulation d'un faisceau d'intelligences

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éclairantes, se dévouant au défrichement et à l'ensemencement des terres incultes de la pensée. C'est merveille de voir fructifier, dans les grandes exploitations dont je parlais plus haut, l'enseignement de ces maîtres improvisés : chaque année les semailles lèvent plus pressées dans les déserts où leur charrue a passé et, à en juger par les rendements déjà obtenus, il n'est pas impossible d'espérer, dans un temps point trop lointain, le déblaiement radical de toutes les résistances hostiles qui sont comme les ronces de l'esprit et entravent encore la grande œuvre civilisatrice à laquelle se sont voués ces vaillants colons.

Et non seulement on cherche à remuer par la herse et le soc ces broussailleuses jachères, mais on s'efforce de relever à ses propres yeux la condition morale et matérielle de l'ouvrier. A Sainte-Marie d'Oignies, le léger loyer que paye l'ouvrier pour sa maison finit par lui assurer la possession d'un immeuble qui, si modique qu'il soit, le grandit vis-à-vis de lui-même et lui donne dans la vie quelque chose de la gravité et de l'assurance d'un petit seigneur chassant sur ses terres. Le tout-puissant instinct de la propriété le sauve en outre des inquiètes aspirations à un mieux qui pour lui pourrait être le pire, et l'attache d'un lien solide à l'exploitation de laquelle il tient sa dignité et ses droits de propriétaire, comme dans un moulin l'arbre s'attache à la roue qu'il fait manœuvrer.

A Mariemont, où fonctionne le même principe, on m'a montré des installations d'ouvriers. Généralement elles se composent de quatre pièces, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage, avec un jardinet suffisant à l'approvisionnement d'un petit ménage. Ils étaient là quelquefois cinq ou six, naturellement un peu à l'étroit, mais dans des lieux sains, où le lait de chaux des murs entretient une bonne odeur fraîche ; et un commencement d'aisance, un air de vie bien ordonnée, l'application des idées d'épargne communiquaient à ces intérieurs une apparence de calme et de sécurité qui contrastait avec la mauvaise tenue des maisons boraines. Je ne suis pas bien sûr que les admirables outillages et la colossale structure des charpentes du puits d'extraction qui font de Mariemont l'un des plus beaux charbonnages de la Belgique m'aient impressionné plus vivement que cette victoire remportée sur les tentations du cabaret.

Retour aux réalités de la contrée. — Ferments de démoralisation. — La condition du travail détermine chez le peuple un état de sauvagerie farouche. — Les voleurs de feu. — Aspect du pays aux alentours de Charleroi. — Hantises mythologiques. — Le royaume du Feu. — Le Manchester belge.

On se tromperait cependant si l'on entrevoyait toute cette populeuse contrée à travers la consolante perspective de quelques villages privilégiés en qui la sollicitude complaisante d'un petit groupe de maîtres usiniers et charbonniers ouverts aux inspirations de l'humanité a adouci la rudesse native des mœurs.

Partout où cette action bienfaisante ne s'est pas encore exercée, perce le tuf rocailleux qui au premier abord déroute la sympathie. A Jumet, Roux, la Louvière, en maint autre endroit de molle direction et d'insuffisante surveillance, l'âpreté de la vie, l'accablement du travail, la fréquentation de l'usine ont composé à l'ouvrier une physionomie hirsute et renfrognée, d'humanité rugueuse et demi-animale. Les ménages y vivotent précairement dans la négligence et le désordre, ballottés à de perpétuelles conjonctures de misère, sans cette précieuse boussole des notions morales qui, aux centres d'activité intellectuelle, ramène presque infailliblement au devoir les égarés et chez les autres contient les envies de dissipation.

Au fond, et pour celui qui regarde avec la vision détachée de l'artiste plutôt qu'avec la sévérité du philosophe, une certaine originalité pittoresque et, si l'on osait accoupler de pareils mots, une poésie sombre de déchéance et de ruine enveloppent l'être terreux et farouche qui, à ces profondeurs troubles d'humanité bien mieux que dans les milieux de civilisation policée, s'accorde avec les âpres aspects de cette contrée de labeur excessif.

La condition même de cette vie rampante aux entrailles de la terre ou journellement jetée toute vive aux brasiers des verreries et des laminoirs semble les prédisposer à une sauvagerie naturelle, comme des créatures d'une espèce particulière, hommes seulement par la ressemblance extérieure, et pour le reste taupes ou salamandres, constamment aux prises avec les éléments, dans des mystères d'inconnu.

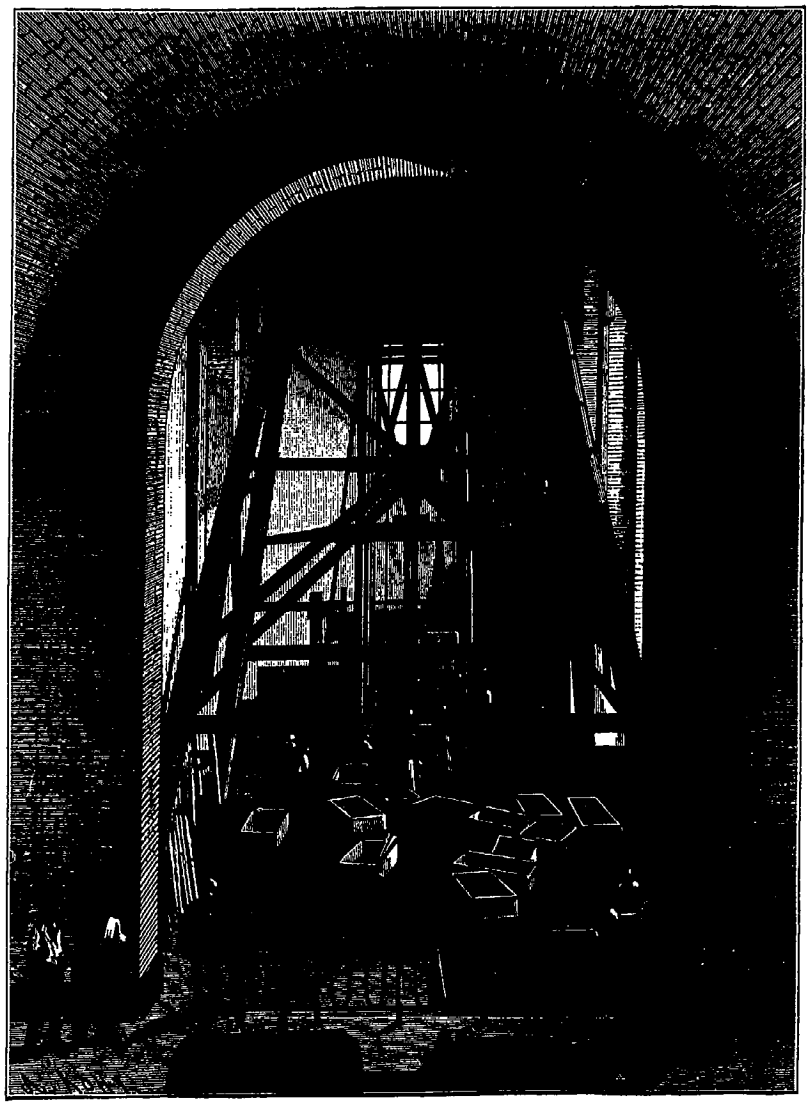
Presque tous les traits de la sombre peinture que j'ai faite du Borinage s'appliquent à ce pays dévasté par l'industrie. Modernes Prométhées qui, plus heureux que leur glorieux et misérable devancier, ne sont plus précipités des hauteurs du ciel, mais accomplissent pacifiquement leur œuvre sacrilège sous les yeux des divinités réconciliées, les Hommes du feu, rouges violenteurs des lois naturelles, y accomplissent de mystérieuses alchimies dans un chimérique et violent décor où règne par instants l'image du primitif chaos tellurique. Hérissée de monts difformes, gibbosités accrochées à l'échine du sol, déchirée de profondes solfatares, disloquée et pantelante comme sous les coups répétés de la foudre, et partout couturée de cicatrices, ainsi qu'un grand corps blessé, la terre ici revêt des apparences chimériques dans la mort et l'effacement des réalités coutumières.

Entraîné au tourbillon des activités ardentes, débordées par l'espace comme un rouge fleuve de sang et d'étincelles, l'esprit ne peut se défendre des hantises de la mythologie. Devant les flamboyants cratères des fours à puddler, il rêve aux haleines incendiées de quelque forge activée par Borée lui-même et retentissante des coups de marteau dont Vulcain et ses hordes font chanter leurs souterraines enclumes. Les fuligineuses fumées tordues en spirales à l'horizon se transforment en un vol de guerrières walkures chevauchant des cavales noires comme l'Érèbe, dans la profondeur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du ciel. Et les énormes halles embrasées aux fenêtres desquelles rougeoie en brusques fulgurations la réverbération des lingotières bouillonnantes de fonte, finissent par ressembler à ces mystérieux palais de feu où le moyen âge plaçait les élaborations volcaniques et qui se peuplaient sur des fonds d'éclairs d'un pullulement de gnomes attisant la flamme éternelle.

Aucune féerie n'approche de l'éblouissant décor de ces grandes usines flambantes comme des fournaises qu'alimenteraient des forêts d'arbres. Tandis que du ventre des machines s'échappent, comme en une éternelle nuit de Walpurgis, des mugissements et des lamentations dont la répercussion fait gronder au loin le sol, tandis que du flanc des soufflets sort la plainte



Puits d'extraction de Mariemont. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

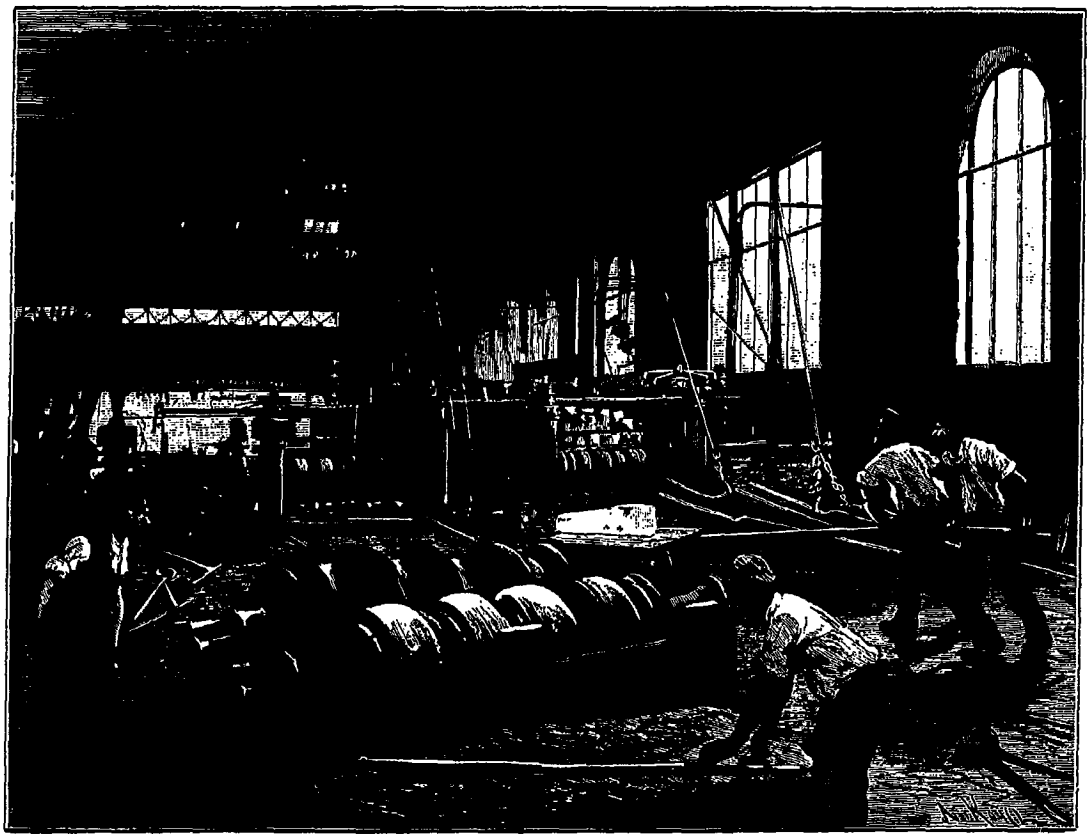
des ouragans prisonniers, mugissante à l'égal d'une mer déferlant sur des grèves, et que des myriades d'êtres trapus, les pectoraux nus et la crinière éclaboussée de lumière, se ruent dans toutes les directions avec des clameurs et des appels, comme une nuée d'esprits infernaux, — des gerbes de flammes, tremblants piliers sur lesquels repose la pourpre des plafonds, dardent leurs oscillantes spirales dans l'espace; les fours laissent passer par leurs ouvertures l'échevèlement furieux d'une meute de molosses roux; un torrent de lave, coulant de proche en proche comme du soleil en fusion, roule ses lourdes vagues dans des réservoirs où lentement s'immobilise une large nappe d'or et d'argent. Toute l'illimitée puissance humaine éclate en ce moment dans les vaines colères de l'élément asservi; comme un dieu, l'homme l'a contraint de se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ployer à sa volonté souveraine; et, frémissant, dompté, il s'épanche au moule où le guide le caprice du maître, ruisselant en un bouillonnement de larmes ignées où percent sa rancune et sa fureur.

Le feu! il est partout ici l'ouvrier des enchantements, l'agent des alchimies, le coopérateur soumis du grand œuvre industriel. Aux fours à chaux, il broie, triture et réduit les rochers, comme aux hauts fourneaux il consume et liquéfie le minerai de fer, comme aux fours à puddler il affine et subtilise la fonte. Le sable siliceux, mêlé de potasse et de soude, que le verrier balance au bout de sa canne, a passé par ses creusets. C'est lui qui est l'âme des laminoirs et communique au flanc des locomotives, des chaudières et de toute cette colossale fabrication sortie du feu et destinée au feu, le souffle embrasé qui les animera plus tard. Comme des chevaux trempés dans des eaux ardentes, chaque année voit sortir par centaines, des ateliers de Couillet, les hippogriffes qui fendent les plaines terrestres et sont les coursiers de notre civilisation volant dans l'espace du train des éclairs

Pénétrez dans une des lamineries de Montigny, de Lodelinsart, de Marchiennes, de Couillet, de Damprémy ou de Jumet à l'heure où les fours sont en pleine



Jeu de laminoirs, à Marchiennes. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

activité. Le hall se prolonge, immense, dans le feu et les fumées. Au centre tourbillonnent, avec une vitesse de cent tours à la minute, de gigantesques roues qui donnent l'impulsion aux laminoirs. Ce sont les volants, et les uns activent les laminoirs ébaucheurs, les autres font marcher les laminoirs finisseurs. Chaque laminoir a son équipe d'hommes, généralement quatre crocheteurs, quatre dresseurs, un rattrapeur et le chef lamineur, comme le canon a ses servants. Lancés à toute volée sur les taques de pavement comme sur de la glace polie, on les voit passer et repasser, à travers les cylindres effroyablement tournoyants, les « loupes », cinglées au marteau-pilon. Dès le premier tour, la masse ignée s'est amincie, a pris la forme d'une barre plus ou moins allongée, selon qu'elle a passé au train de puddlage ou au train finisseur; et, groupés de chaque côté des cylindres, les crocheteurs la saisissent du bec de leurs tenailles, la tirent à eux, l'étendent en courant, puis la replongent entre les rouleaux, où les tenailles de l'autre moitié de l'équipe vont la chercher pour recommencer le même exercice.

A chaque tour le fer s'étire, pareil à un rouge serpent précipité à ras de l'aire; et, toujours plus avant, il darde la tête, plonge au cœur de l'usine, déroule ses ondulements comme des anneaux de feu. Rien ne peut donner l'idée de la manœuvre rapide, ailée, qui se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Train de laminoirs dans un laminoir de Montigny-sur-Sambre. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

produit au moment où l'extrémité de la barre sort des cylindres. Toute cette bande d'hommes se rue à sa rencontre, l'agrippe de ses crochets, fuit à reculons en la roulant à terre; c'est une galopée furieuse, comme si réellement le fer qu'on traîne ainsi était quelque monstre vomi d'une caverne et qu'on relancerait dans une chasse à toutes jambes. Quand enfin la barre a pris la forme voulue, elle passe à la scie mécanique, une horrible machine à roue dentelée, qui avance et recule dans un rail, et broie net, avec un déchirement effrayant, le fer encore brasé ant.

Cependant l'usine gronde, le sol, sous les girations effrénées des volants, est secoué d'une trépidation violente, et le tournoiement des laminoirs ressemble à un



Puddleur à son four dans une usine de Jumet. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

tonnerre qui ne cesserait pas. D'instant en instant la retombée du marteau-pilon fait entendre son coup de canon émoussé, tandis que le *maître marteleur*, en tablier de cuir, des gantelets de cuir aux mains et des jambières de cuir aux genoux, la face protégée par un masque en fil de fer, tourne et retourne la « balle » ignescente, de laquelle à chaque coup de marteau gicle une pluie d'étincelles. Dans l'air passent des réverbérations pourprées, parties des creusets de puddlage et de chauffe, ou projetées par les boules retirées des fours, effroyables globes en fusion que les passeurs emportent au pas de course, et qui s'émiettent sur leur passage en éclats enflammés. Courbés sur l'ouverture des fours, les puddleurs remuent du bout de leurs ringards, au fond de la cuvette chauffée à blanc, les piles de gueuses, graduellement mangées par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les halles de coulée aux usines de Couillet (voy. p. 298). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

carburation (voy. p. 296). Tour à tour on les voit enfourner à pelletées les scories qui leur servent à reformer à mesure la sole, glacer celle-ci en l'aspergeant d'eau, épancher le laitier qui s'éjacule en pétillements de lave, brasser avec des mouvements brusques ou lents la mer de flamme tourbillonnante dans le creuset; et, la peau mordue par le feu, ruisselants des pieds à la tête, les côtes secouées par l'anhèlement de leur éternel effort, constamment ils font dans la rouge atmosphère le geste d'attiser la fournaise.

Mais les laminoirs et les fours ne sont qu'un des détails de ces immenses agglomérations d'ateliers et de magasins qui, à Marchiennes, à Châtelet, à Couillet, etc., composent l'usine. Celle-ci, considérée dans son ensemble, réalise l'idée d'un prodigieux organisme subdivisé en une infinité de rouages qui tous concourent à l'œuvre commune, comme les membres du corps humain. Les fours à coke, profonds creusets lutés à l'argile et bourrés de charbon jusqu'à la gueule, sont là d'abord qui vous attendent à l'entrée. Leurs abruptes maçonneries, sans trêve calcinées par le feu, se couronnent d'une file de petites flammes claires, brûlant toutes pâles dans le midi. Les pieds rôtis par l'effroyable chaleur intérieure, des hommes constamment circulent sur la plate-forme, poussant devants eux des wagons-trémies chargés de houille dont ils déversent ensuite le contenu par des trappes, qui sont les bouches de ces estomacs voraces. La distillation terminée, on ouvre la massive porte de fer qui clôt le four, et un ressort précipite au jour, par une poussée lente, le gigantesque saumon de coke braséant qu'autrefois, avant cette application ingénieuse de la mécanique, les fourniers, à mi-corps plongés dans les flammes, étaient obligés d'attirer à eux avec des crochets. Comme une bête monstrueuse imbriquée d'écailles ardentes et crachant le feu par d'innombrables gueules, la rouge montagne s'avance, glisse sur le sol, est projetée tout entière hors du cratère; et aussitôt des hommes se précipitent à sa rencontre armés de longues lances, qu'ils dirigent contre cette masse ignée et desquelles l'eau jaillit à grandes gerbes. C'est à peine si dans le brouillard de vapeur et de fumée qui s'élève en ce moment on distingue encore les silhouettes; la flamme siffle et gémit aux prises avec son éternel ennemi, qui la mord en tous sens, l'étouffe, la ronge, graduellement change ses pourpres vives en un rouge lie de vin de braise refroidie. Puis, à coups de pique et de râteau, on éventre l'immense bloc jusqu'à ce que, rompu, morcelé, émietté, il jonche l'aire de ses débris.

Les fours à coke sont comme la cuisine où se prépare la pâtée de l'ogre qui gronde et halète là-bas, par l'orifice du gueulard, dans la prison embrasée des hauts fourneaux. Plantés en terre comme des bastions, ceux-ci dominent l'horizon de leurs tours carrées, au sommet desquelles s'échevèlent des gaz roses et verts. C'est là, derrière leur épaisse armature de briques, que le grand gésier de l'usine fonctionne jour et nuit sans jamais se ralentir, élaborant la fonte brute, qui ensuite passe aux fours à puddler. La mise à feu à elle seule engloutissant une petite fortune, la fournaise ne s'éteint que pour des cas de force majeure, et quelquefois brûle dix et quinze ans sans répit, dévorant d'une goulée les avalanches de minerai, de coke et de fondant que les chargeurs précipitent dans sa béante ouverture.

Au pied du colosse se développent les halles de coulée, une voûte abrupte supportée par des piliers trapus entre lesquels coule la lave incandescente, vomie par le creuset des fourneaux. Telles que je les vis à Couillet, dans la réverbération des lingotières roulant leur fleuve rouge, elles évoquèrent en moi la pensée de quelque monstrueux temple d'Égypte à l'heure des sacrifices (voy. p. 297). Dans la profondeur s'ouvraient de puissantes embrasures au bas desquelles, par le trou enflammé du stouppa, s'épanchaient des torrents de matières liquéfiées, dont la pourpre incendiait au loin les murailles, et qui petit à petit se répandaient à travers les mille rigoles creusées dans le sol pour les recevoir. Lentement la fonte se refroidit, se solidifie en barres couleur de plomb, devient la gueuse que tout à l'heure des ouvriers à torse nu, des gantelets de cuir aux mains, détacheront à coups de maillet pour les empiler ensuite sur des roulottes.

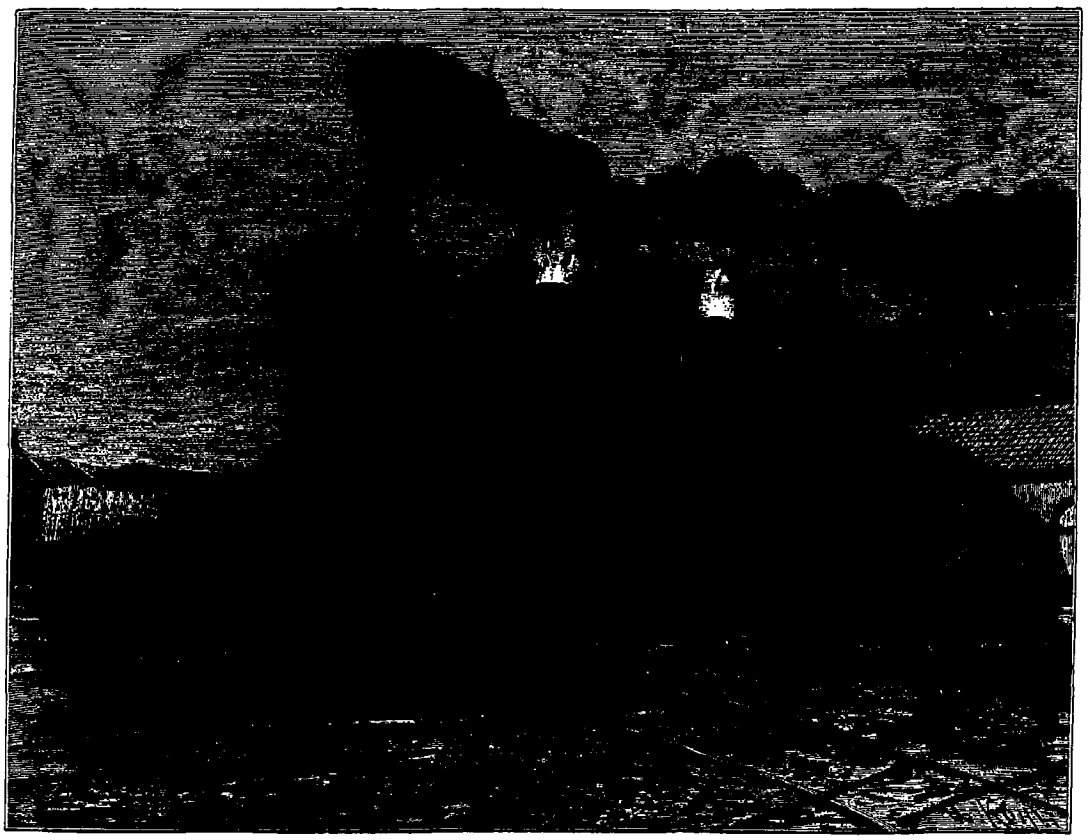
La distillation du charbon dans les fours à coke, la liquéfaction du minerai dans le ventre des hauts fourneaux, la coulée de la fonte dans le réseau des lingotières constituent l'œuvre initiale parmi les complexes élaborations de l'usine. Généralement cette partie des installations forme un groupe distinct, compact, parallèle à la ligne des fours qu'on voit s'allonger sur le flanc du hall occupé par les laminoirs (voy. p. 289). Le hall lui-même se reconnaît à la mêlée des cheminées minces, longues, couronnées de chapiteaux à jour, qui émergent des toitures, comme les mâts d'un vaisseau, et par lesquelles les creusets de puddlage et de chauffe lâchent leurs fumées. Plus loin se massent les ateliers : ici la construction et le montage; là la chaudronnerie; puis encore, la fonderie, la tôlerie, les ateliers de moulage et de peinture, etc.; toute une kyrielle de bâtiments qui sont comme la filière par laquelle passe le fer à sa sortie des laminoirs, et qui s'échelonnent à travers l'espace dévasté des cours, tout encombrées de monts de pyrites, de scories, d'escarbilles, et coupées par des voies ferrées où cahotent incessamment les machines.

Un branle-bas d'abordage donnerait seul, et encore, l'idée de la prodigieuse rumeur qui, aux heures où l'usine bat son plein, monte du fourmillement humain, de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube, car les grandes exploitations ne chôment jamais, attelé à son âpre labeur de cyclopes dans les caverneuses profondeurs de ce labyrinthe partout trépidant du va-et-vient des foules, du grondement des machines et des furieux mugissements du feu. La rauque symphonie du fer s'y déchaîne alors avec des bruits d'éléments en révolte,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rythmée par les chocs des pilons et l'infatigable martèlement des enclumes, comme la colère et le délire d'un peuple de titans jonglant avec des tonnerres dans la nue.

Pénétrez ensuite dans une de ces verreries qui abondent surtout à Lodelinsart. Là aussi, pareillement à ces guerriers que des magiciens gardaient enchaînés dans leurs cavernes, le feu comprimé dans les fours siffle, se tord, halète, mugit. Mais le cadre a changé : au lieu des installations compliquées de mécaniques et des volants qui impriment à l'usine comme les mouvements déchaînés d'un perpétuel ouragan, de grandes halles nues se déroulent par-dessus les silencieuses activités d'un peuple attentif et prudent, plutôt que violent et emporté. C'est que l'Homme-machine a fait place à l'ingéniosité et au calcul de l'artisan : le travail s'est humanisé, a pris corps dans un être prodigieusement adroit dont chaque mouvement est réglé, et qui manœuvre avec une précision rythmique. Pour tout instrument, la bouche qui souffle le verre et le bras qui balance le canon. Demi-entré dans la gueule du four, dont les flammes lui lèchent la peau, l'homme y puise du bout de sa tige creuse la boule de verre, roule un instant son énorme canne sur un billot, puis l'embouche en lui communiquant un mouvement de



Vue extérieure d'un haut fourneau, à Marchiennes. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

rotation rapide; et petit à petit la bulle s'arrondit, s'enfle, grossit, à chaque haleinée s'allonge et finit par former un énorme cylindre miroité de diaprures d'arc-en-ciel. Il semble vraiment que le verre fragile qui va et vient au bout du tube, lancé d'un tour de bras puissant dans une suite d'orbes rapides, soit sorti des poumons mêmes du verrier et balance à travers l'espace comme son âme et son souffle visibles.

On ne donnerait, au surplus, qu'une idée incomplète de la contrée si, à côté des aspects farouches que la nature et l'incessance du travail ont amenés petit à petit, on ne montrait l'ordre admirable qui règne dans tout cet apparent désordre et le merveilleux parti que l'industrie a tiré de ce pays bouleversé pour ses modes de communication et de transport.

Comme une immense toile d'araignée, les réseaux ferrés étendent dans toutes les directions leurs enchevêtrements de rails reliant les exploitations aux lignes de l'État. Un perpétuel tonnerre de trains fait trembler le sol, s'engouffre dans les tunnels, bondit sur les aqueducs; et ce grondement s'ajoute au bruit de mille essieux grinçant sur les scories et les pierrailles des routes, aux cris des voituriers chargeant et déchargeant leurs haquets, aux rumeurs du batelage traînant sur les eaux de la Sambre et du canal de Bruxelles à Charleroi deux voies de grand passage par où s'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coule constamment et s'enfonce aux extrémités du pays la production du grand bassin qui, sans cet exutoire, risquerait d'encombrer les lignes de chemin de fer. Celles-ci non seulement desservent les centres, Manage, la Louvière, Charleroi, Marchiennes, etc., mais du trop-plein de leur activité animent et font vivre quantité de localités intermédiaires, étapes et relais de l'immense circulation développée à travers tout le pays et dans lesquels, comme le mouvement qu'un même moteur imprime à tous les rouages d'une machine, se reflète et passe un peu de la forte vie des villes.

On a comparé Charleroi et ses alentours à Manchester, comparaison qui vient presque toujours à l'esprit quand il s'agit de trouver une assimilation pour montrer la puissance du travail unie au développement des installations dans un milieu de haute organisation industrielle.

C'est ici le cas.

Il faut voir du haut des « terris » de Monceau ou de Couillet le fourmillant panorama des usines qui, de toutes parts et sans interruption, se succèdent jusqu'au fond des horizons, pour saisir la prodigieuse vitalité de ce coin de la Belgique (voy. p. 303). Si pendant le jour la variété et la beauté du tableau se perdent un peu dans la monotonie d'un incessant nuage de fumées, brouillant les perspectives sous un pâle crépuscule de suies où les formes s'effacent, l'âme de cette immense forge se fait, en revanche, bien sentir aux ténèbres embrasées de la nuit. Comme des chapelles, les hautes façades des charbonnages font étinceler leurs fenêtres en rouges échancrures découpées sur les noires tentures de l'espace. Les fours à coke disséminés çà et là ressemblent à des escadres vomissant la mort et le feu par leurs sabords. Et, pareils à des torchères, les gueulards des hauts fourneaux s'allument de crinières ardentes que le vent tord à pleins poings. Un cercle de flamme ceinture l'horizon où, comme un firmament de rouges soleils, flamboient partout des cratères, élançant leurs gerbes jusqu'au scintillement effacé des étoiles.

Chaque fois qu'une de ces énormes langues de feu darde des profondeurs de l'usine, le ciel s'éclabousse d'une traînée de pourpre, comme si le sang d'un monstre immolé rejaillissait jusqu'à lui. Couillet, Chatelineau, Montigny, Monceau, Marchiennes, Lodelinsart, Marcinelle, sont autant de soupiraux de fournaises ouverts sur l'espace, et leurs réverbérations font passer à travers l'amas oscillant des fumées comme le frisson et la phosphorescence d'un éclair. En tous sens la nuit se teint de rougeurs, prend une illumination d'aurore boréale, s'embrase de furtifs incendies qui suspendent dans l'air des gloires d'apothéoses; et par grandes pluies, des vols de flammèches tournoient et s'abattent sur le sol, accrochant comme des clous de rubis aux pans de l'étendue, après avoir décrit des orbes, des moulinets et des astragales qui sur le plafond d'azur noir étincellent en un prodigieux Mane Thécel Pharès.

Le théâtre, avec ses pyrotechnies au feu de Bengale et ses fulgurations de bol de punch, n'a point inventé de spectacle comparable à celui-là.

Antiquité du pays. — Les premiers hommes. — Vestiges d'industrie. — Puits de silex. — L'invasion romaine. — La féodalité. — La vie partout triomphante de la mort. — Charleroi.

Dans ce grand mouvement des industries on oublie presque l'antiquité de la contrée.

L'esprit, sollicité partout par le spectacle des activités modernes, se détache des contemplations rétrospectives, et, sans s'arrêter aux fondements qu'il pousse en terre et sur lesquels il est bâti, s'absorbe dans ce qu'a de tangible et de visible le prodigieux édifice dressé par le travail des générations actuelles. Pourtant, si profondément labouré que soit le pays par la herse industrielle, et si avant que les dents de l'impitoyable balayeuse y aient fouillé le sol, il a gardé les vestiges d'une humanité antérieure.

Une œuvre aussi considérable que celle qui y multiplie dans tous les sens, à l'heure présente, comme un gigantesque tronc, ses rameaux d'opiniâtre labeur et d'incoercible volonté, ne pousse d'ailleurs que sur un terrain longuement trempé de sueur humaine; et celui-ci le fut vraisemblablement de toute cette portion d'éternité où se renferme pour nous l'évolution des temps historiques.

Au Borinage s'est conservé, dans ses particularités de galbe et de structure corporelle, un type qui diffère sensiblement de celui du reste de la province et, par un genre de beauté faciale pleine et charnue, solidement rattachée à la carrure trapue des épaules, évoque la pensée de lointaines affinités avec ces légionnaires qui apportèrent ici la civilisation de Rome.

Mons, avant de passer par les multiples avatars où s'incarnèrent les différents âges de son histoire, vit à l'origine se dresser, sur l'emplacement de ses jardins, restes d'un ancien château, un de ces nombreux camps romains comme les soldats de César en établirent partout dans le territoire conquis. Ainsi la tradition rattache à travers les temps les modernes cyclopes travaillant au fond des noires usines, aux bâtisseurs d'aqueducs et de chaussées militaires, dont l'œuvre, défiant l'action des siècles, demeure encore impérissablement debout dans la presque totalité du Hainaut. Mais, si vénérable qu'elle soit, cette tradition s'assied elle-même sur les sédiments d'une tradition antérieure, qui longtemps resta enfouie aux entrailles du sol, comme le secret d'une humanité jalouse de ses ingéniosités et qui, en disparaissant du monde, les aurait enterrées avec elle dans le profond cimetière d'oubli où, l'une après l'autre, sombrent les races des hommes.

Quand les mineurs, ces ouvriers de la nuit qui sont aussi les ouvriers de la mort et violent constamment, dans leur marche à travers les inconnus de la terre, des sépultures de vieilles forêts décomposées, — squelettes de la création primitive dans les vertèbres desquels, comme des nids desséchés aux ramilles d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une verrerie, à Lodelinsart (voy. p. 299). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arbre mort, s'est retrouvée l'empreinte des faunes monstrueuses, — quand ces nécrophores remontèrent au jour les premiers feuillets du livre mystérieux de la nature, tables de marbre écrites non par un Moïse, mais par la terre elle-même, et depuis submergées dans la vaste mer de nuit intérieure stagnante sous la croûte du globe, — quand sur ces pages sombres comme l'Érèbe duquel le pic semblait les avoir détachées, se déroula en hiéroglyphes de vie l'écriture sacrée, on crut avoir touché à des profondeurs où il paraissait impossible que l'homme se rencontrât jamais.

Et cependant, à mesure que l'attention et la curiosité s'attachaient à ces épaves de la genèse primordiale remontées des gouffres du temps, on finissait par découvrir aux parois de ce qui, au lointain des âges, avait été l'épiderme du sol, la trace inquiète d'un pas humain. Alors, comme l'égratignure que fait au flanc des montagnes le sabot du chamois, aide à conjecturer l'endroit où est remisée la horde entière, ainsi on partit de ces premiers vestiges d'un passage de créatures pour arriver à la découverte de stations de la plus haute antiquité.

C'est dans la province de Namur que se manifesta pour la première fois cette apparition de l'homme préhistorique, — apparition auprès de laquelle les résurrections spectrales de la Kabale et des tables tournantes ne sont qu'une grossière duperie, bonne à satisfaire chez les personnes hystériques le goût des frissons surnaturels. Brusquement, sur l'épais rideau qui nous dérobe la scène où le passé, ce grand acteur masqué, joua ses drames et ses comédies, on vit passer l'agitation et le tourbillonnement d'un peuple d'ombres, taillées sur le patron de l'homme éternel et qui, si enveloppées d'animalité que nous les montre notre vanité de civilisés, avaient, après tout, en commun avec nous d'égales fatalités de souffrance et de passive obéissance aux volontés parties d'on ne sait quels empyrées. Herculanum, longtemps enseveli sous le flot accumulé des cendres, émergea un beau jour au soleil des vivants avec le geste macabre d'une humanité trépassée en pleine activité. Ainsi, au fond des cavernes de la Lesse et de l'Hermeton, sous ces autres cendres que laissent après elles sur les grèves du temps les générations évanouies et qui finissent par former les fondations des empires nouveaux, s'aperçut l'ébauche d'un monde rudimentaire, encore fermé à l'idée d'un état social.

Certes, dans le Hainaut, la spirale des conjectures que toute sonde jetée aux puits du passé prolonge à travers l'infini de l'ombre, ne descend pas aussi loin. A l'échelon où s'arrêtent ici les découvertes géodésiques, on touche déjà à une civilisation vaguement débrouillée : dans le *struggle for life* — compliqué, hélas! dès les premières fermentations humaines, de la sombre prédestination du carnage et du massacre, — ce rudiment de société s'aide des armes que lui fournit la terre sur laquelle, germe à peine développé, il ne fait que d'apparaître et que déjà il emplit d'épouvante.

La première industrie de l'homme, commencement de toutes les autres, est pour se fabriquer des outils d'extermination rapide qu'il dirige sur les bêtes qui sont sa pâture en attendant qu'il les dirige contre son semblable; et, rendu imaginatif par la cruelle nécessité de vivre, il éventre la mère nourricière qui jusqu'alors l'a nourri de sa sève et de ses racines, et ne parvient plus à alimenter sa gourmandise toujours croissante. A Spiennes, non loin de Mons, cette barbarie raffinée de l'âge de la pierre polie, pour lui donner le nom par lequel l'a consacré la science, apparut avec certitude lors des fouilles qui amenèrent la découverte d'un gisement d'instruments façonnés de main d'homme. Sept puits qu'on trouva entre Dour et Mons, presque au plein milieu des grandes industries d'aujourd'hui, et qui avaient servi à l'exploitation du silex, achevèrent de faire conjecturer la présence d'un antique centre de fabrication.

Ainsi, par une logique quasi providentielle, — c'est toujours à l'intervention des providences qu'on est tenté de recourir pour expliquer l'ordre et l'harmonie des choses, — le grand laboratoire du Hainaut actuel, avec ses mille creusets, estomacs où s'amalgament et se triturent les matières les plus irréductibles, opère ses alchimies à l'endroit même où les premiers ancêtres s'essayèrent à de confuses ingéniosités de main-d'œuvre : comme un colosse aux poumons de fer, soufflant l'ouragan par les narines et faisant trembler le sol du seul mouvement de ses bras, l'industrie moderne continue sous les voûtes de ses palais de feu l'obscur et patient travail de ces primitifs Kobolds en qui s'était éveillé le génie de la découverte et qui forment l'anneau le plus lointain de cette chaîne de grands ouvriers se transmettant de proche en proche le flambeau allumé à l'étincelle de Prométhée.

Plus tard, longtemps après l'anéantissement de l'œuf embryonnaire, quand Rome eut déversé le trop-plein de ses formidables énergies dans le lit de l'ancienne Gaule comme un fleuve à l'étroit entre ses digues et qui coule au large ses eaux débordées, elles creusèrent si bien partout le sol, ces eaux chargées d'électricités vitales et douées de la force secrète qui fait naître les civilisations, qu'aujourd'hui encore toute la contrée est remplie des ineffaçables traces de leurs alluvions.

La charrue, en creusant les sillons, la bêche en fendant l'écorce terrestre, ont mis à jour — depuis cette date de 1829 où à Montigny-sur-Sambre des fouilles firent surgir des restes d'aqueducs — assez d'ossements du grand cadavre romain pour qu'il ait été permis à de savants dissertateurs de reconstituer d'après les tronçons la structure de l'organisme en action. Ce n'est pas sans doute la majesté ni l'ampleur des monuments retrouvés dans le Trévirois; ce sol séculairement remué et dans les entrailles duquel en tout temps la métallurgie, industrie traditionnelle de la contrée, a recherché ses aliments, n'était pas fait pour éterniser la beauté des œuvres d'art; mais le trésor

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jalousement caché sous les monts de scories et de cendres qui, à travers les ans, ont dû si singulièrement transformer sa physionomie, n'en a pas moins révélé la merveilleuse application du génie de Rome à ce pays de forêts que César défricha par le même procédé expéditif et violent qu'il défrichait l'inculte humanité des Nerviens, premiers habitants de la contrée.

On comprend, d'ailleurs, combien aisément la nature d'un travail qui sans relâche s'exerce en profondeur et fouille les veines de la terre, devait aider aux découvertes dans toute cette partie du Hainaut creusée à l'égal d'un énorme madrépore et qui, sous la vie et la circulation de ses cités à ciel ouvert, cache une infinité d'autres cités ténébreuses, où, comme au-dessus, roulent des chars et se meuvent des foules fantômes

En maint endroit le pic heurta des tombes, mit à nu des nécropoles. A Presles, — où le plus généralement on place le théâtre de la mémorable bataille exterminatrice des soixante mille Nerviens contre les légions de César, alors que d'autres la reculent vers Haumont, — on trouva quarante tombes gallo-romaines. A Aiseau on découvrit tout un cimetière. A Marcinelle une grande tombe couronnée d'un arbre s'aperçoit de loin, sorte de taupinière plantée dans la plaine et sous laquelle, particularité baroque, la légende s'obstina longtemps à placer la sépulture d'un général de l'empire : cette tombe aussi est romaine. Plus loin, à Gerpinnes, on exhuma une villa, trois corps de bâtiments



La contrée industrielle, vue des hauteurs de Couillet (voy. p. 300). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

avec une chambre souterraine, probablement un lararium, à laquelle on accède par un escalier de quelques degrés et qui, si l'on en juge par les croix placées entre les niches, s'appropria par la suite aux pratiques du culte chrétien.

Ces lointains souvenirs ne sont pas les seuls que remue la contrée.

Comme la terre a des stratifications matérielles qui révèlent ses différents âges, elle a également ici ses couches historiques visibles où la féodalité a laissé sa griffe. Si ravageante, en effet, qu'ait été l'action de l'industrie, elle n'a pas partout extirpé les robustes racines qu'enfonçaient en terre les nombreux châteaux forts du temps où les comtes de Namur et les premiers évêques de Liège étendaient leur juridiction sur une partie de la province actuelle. Des vestiges d'ancienne puissance subsistent encore comme pour perpétuer le contraste entre les sécurités du temps présent et les renaissantes inquiétudes d'autrefois, ces terribles inquiétudes des villes entraînées sur les pas de leurs seigneurs à d'inextinguibles querelles et obligées de déposer sans cesse les outils du travail pour revêtir la casaque de guerre. Même après les sombres agitations féodales, elles continuèrent à subir d'innombrables vicissitudes et connurent les mille déchirements des guerres de revendication et de conquête, comme si, pour l'âme inapitoyée des politiques, ni le respect du travail ni les vertus d'un peuple ne pouvaient l'emporter sur les fatalités du massacre et de la destruction.

Le temps a pansé d'ailleurs ces blessures anciennes :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nulle part *moins qu'ici*, sous le coup de fouet de la vie présente qui nous pousse en avant sans presque nous permettre de retourner la tête, on ne songe à arrêter les yeux sur les heures sombres franchies par l'aiguille fatidique à la rouge horloge de la vie des peuples.

Bien pour les cités-sarcophages de ramener irrésistiblement l'esprit en arrière et de l'obliger à prendre dans le silence des choses la posture douloureuse et recueillie des figures de pierre qui peuplent leur solitude! Mais, dans les milieux de transformation radicale comme celui-ci, le passé n'apparaît plus que comme un accident, un barrage que le torrent des activités a laissé derrière lui, une pierre contre laquelle l'humanité s'est butée pendant des siècles, ces minutes de l'éternité, et dont elle a fini par déblayer le chemin.

Charleroi, le centre de toute cette grande circonscription industrielle qui s'étend de Lodelinsart à Châtelet, donne la sensation d'une de ces villes californiennes sorties de terre en une nuit. Toute neuve et pourtant décrépite, sans jeunesse et sans fraîcheur, le luxe extérieur, le bien-être apparent, le décor de la rue sont ici sacrifiés aux exigences d'une vie entièrement tournée aux affaires. Étagée sur les pentes d'une colline, avec une ville haute et une ville basse que séparent les eaux terreuses de la Sambre, elle dérobe sa tradition de guerre et d'aventures derrière un aspect morne, froidement moderne de cité qui n'aurait



La Sambre à Charleroi — Dessin de Slom, d'après une photographie.

pas le temps de penser à la gloire ni au plaisir et se bâtirait des maisons plus semblables à des auberges où l'on ne fait que passer qu'à des habitations combinées pour l'agrément et le charme d'une existence reposée.

La mesquinerie de ses édifices publics, la pauvreté de son architecture privée, l'absence de tout pittoresque dans ses places et ses boulevards, trahissent le dédain des aises insoucieuses, comme si la pluie de suie qui flotte à travers son atmosphère et s'infiltre jusque dans ses maisons y répandait l'enfièvrement de la contrée d'alentour. Une préoccupation domine ici toutes les autres : la pensée d'un gain rapide et assuré. Point d'horizon pour les âmes : le mur de fumées sombres qui encercle la ville pèse sur les imaginations du poids d'une prison. Même au fond des grands hôtels de la ville haute, on devine l'inquiétude des fortunes toujours sujettes à vicissitudes dans ce jeu incertain des grosses entreprises que les hasards de la politique rendent si périlleuses.

Aussi un mortel ennui ne tarde-t-il pas à prendre à la gorge l'étranger égaré dans cet étouffoir qu'entoure une banlieue dévastée et où ne germe aucune fleur d'art. Telle y est la monotonie de la vie, que ses habitants, ceux-là même que l'intérêt devrait retenir dans ses murs, la quittent pour venir passer à Bruxelles la saison d'hiver.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château de Beloeil (voy. p. 311). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS

LE HAINAUT.

Tournai et le Tournaisis.

Du mont de la Trintié, dont l'énorme échine s'arrondit au-dessus des plaines de l'ancien Tournaisis, déroulé entre la Dendre et l'Escaut, avec ses quatre villes et ses quatre-vingt-trois villages, on voit se dresser devant soi, émergeant du moutonnement des toits, les cinq hautes tours carrées de Notre-Dame (voy. p. 307). Si effacées qu'elles soient par la reculée dans les brouillards de l'air, elles impressionnent par l'élancement hardi de leurs masses jumelles, dardées en plein ciel comme un groupe suppliant de saintes femmes tendant leur âme et leurs bras vers les divines clémences. De même que les grands fûts d'une lisière de chênes à l'horizon annoncent la végétation profonde des bois dormant à leur ombre, les cinq arbres de pierre signalent de loin la merveilleuse floraison architecturale poussée à leur pied, dans le mystique crépuscule des nefs : plantés au cœur même de l'illustre et vénérable cité, ils semblent ouvrir à l'esprit les avenues de l'Histoire indéfiniment prolongées à travers la nuit des temps.

Aucune antiquité n'est comparable, dans le vieux pays de Belgique, à celle de la primitive bourgade tournaisienne. Nous touchons là au berceau de la monarchie française; comme les grands fleuves dont la source jaillit de terre, dans les obscurités reculées de la montagne, loin des pays qu'ils trempent de leurs plus larges eaux, la magnificence du trône de France prend son origine dans les barbares grandeurs de cette cour des rois francs qui, de Clodion à Chilpéric, a ses assises dans le Tornacum du cinquième siècle. Mais déjà ce petit peuple, dont le brave esprit allait

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'éveiller si rudement au choc des aventures guerrières, était marqué pour les heures tragiques : en 451, Attila, l'homme du destin qui, sur l'horizon de l'histoire, apparaît avec la sauvagerie farouche d'un exterminateur des mondes vieillis, ouvre au flanc de cette humanité précaire la brèche où, quatre siècles plus tard, passera tout entière l'avalanche normande.

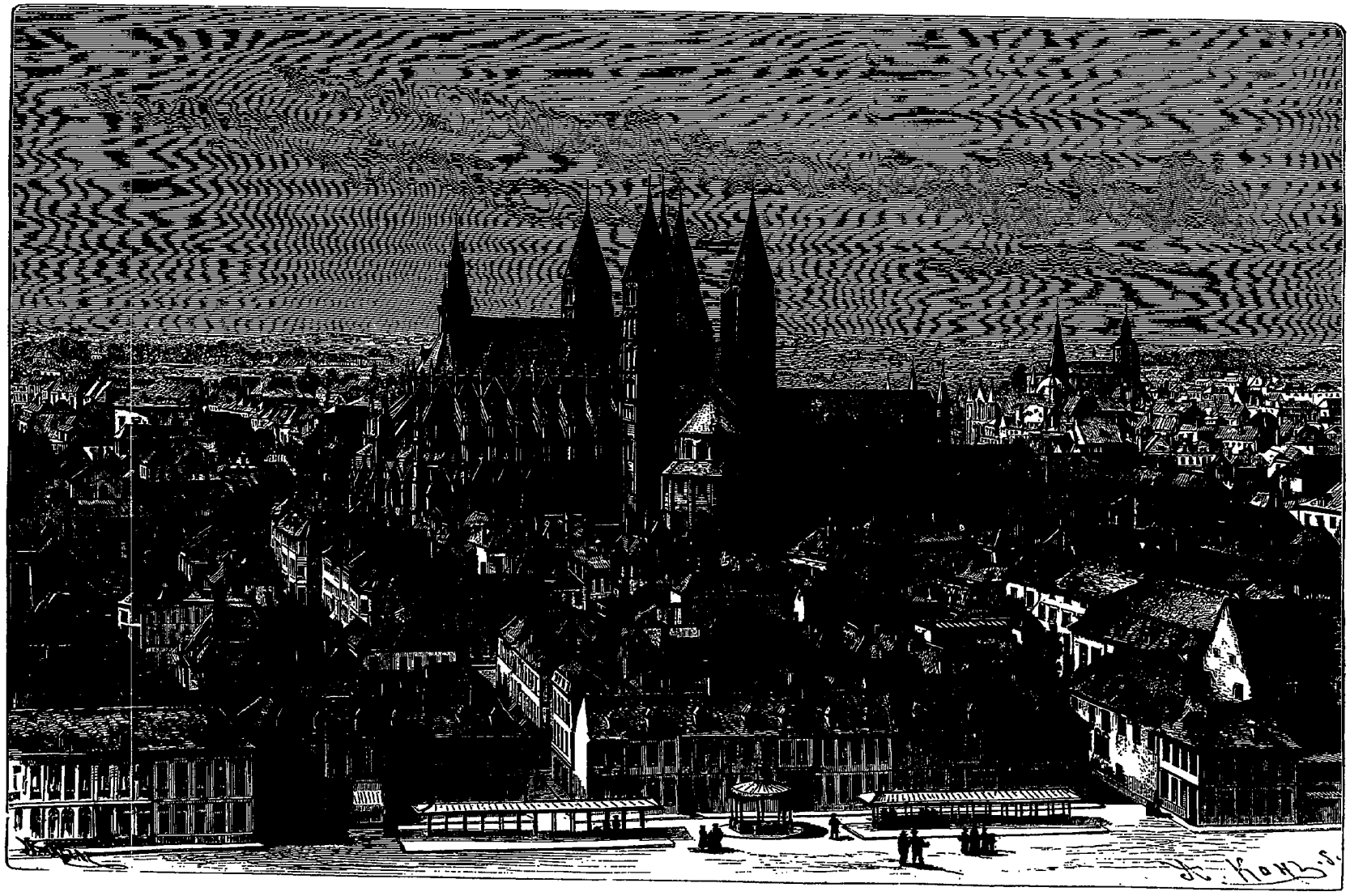
A partir de ce moment, Tournai est comme un chemin marqué de rouge et que foulent, du pas emporté des armées, le carnage et la destruction. Quand Ferrand de Portugal lancera ses bandes sur la ville, ces meutes furieuses dépèceront si bien la proie laissée demi-pantelante aux crocs des dogues de l'empereur Henri, qu'elle finira par n'être plus, sous l'assaut de ces chasses royales, qu'un vague tronçon épuisé. Attendez cependant que la force indestructible que la nature a mise en ces âmes énergiques ait fait repousser la chair sur le trou des plaies et rendu la circulation de la vie à ce corps demi-moribond : à l'abri de ses nouveaux remparts, réédifiés sur la ruine de ses murs rasés, Tournai s'illustrera dans les siècles de combats qu'elle livrera contre les Flamands en 1302, contre les Anglais et les Flamands en 1303, contre Henri VIII en 1513, contre Charles-Quint en 1521, contre Farnèse en 1581, et plus tard contre Louis XIV et contre Louis XV. Dans ce jeu féroce de la guerre qui ne la laisse pas un instant tranquille, elle est comme un volant bondissant de raquette en raquette; et les malheurs qu'elle endure, les périls qu'elle court, les sièges qu'elle subit, ne font qu'exalter son héroïsme. Les femmes elles-mêmes ont la vaillance des hommes et périssent sur le rempart, les armes à la main, plutôt que de se résigner à la défaite. Au centre de la ville actuelle, sur cette admirable place qui est son Forum et d'où s'élancent le Beffroi et Notre-Dame, une statue montre Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy, marchant à l'ennemi, avec l'air inspiré d'une Jeanne Hachette; et ce monument, qui perpétue l'une des plus pures gloires tournaisiennes, éternise en même temps le souvenir de la résistance désespérée que la noble cité opposa pendant deux mois aux efforts de Farnèse : soixante femmes et fillettes et trente-trois garçons y périrent en combattant. C'est le moment des plus grandes activités de la cité; elle ne compte pas moins de soixante-douze métiers et arts principaux; ses draps sont renommés au loin; et l'ardeur qu'elle dépense sur les champs de bataille semble le trop-plein des énergies qu'elle apporte dans le développement de ses industries. L'artisan et le soldat s'accouplent au fond de cette puissante individualité locale, ardente à l'action et qui, pendant les courts répits qu'elle consacre au travail, se prépare encore à la guerre. Les troupes qu'elle fournit aux rois de France sont merveilleusement exercées; elle a une cavalerie auprès de laquelle toutes les autres pâlissent, et jusqu'après Rocroi son infanterie est réputée indéfectible. Aussi les éternels ennemis des libertés communales ne se font-ils point faute de prélever sur cette race batailleuse et déterminée le tribut du courage et du sang : au moindre signe, ses milices sont debout et accourent se ranger sous l'étendard du Lis dont elles ont mérité, à force de constance et de fidélité, de porter les emblèmes sur leurs pennons. Aujourd'hui encore, les armes de la ville sont décorées de trois fleurs de lis d'or, qui se dessinent sur leur champ de gueules comme les symboles surannés d'un attachement depuis longtemps rompu. Mais alors elles attestaient la solidité du lien qui attachait le Tournaisis à la monarchie et lui faisait faire cause commune avec celle-ci contre les fières indépendances et l'insoumission au joug des grandes cités flamandes. La monarchie, il est vrai, devait mal payer ses chauds partisans du robuste appui qu'ils lui avaient si peu marchandé : quand Louis XIV mit le siège devant la ville, il ne fut pas attendri par la pensée de cette ancienne amitié d'un peuple, et Tournai faillit s'anéantir sous les paraboles de feu que tracèrent dans l'air les quarante mille boulets d'un des plus formidables bombardements du siècle.

Notre-Dame, heureusement, échappa comme par miracle aux terribles ravages de la longue pluie de mitraille qui fut, pour le reste de la ville déjà fort éprouvée et tombée à la décrépitude depuis les saignées du grand chourineur d'Albe, le fleuve de désolation où achevèrent de se noyer sa prospérité et sa force natives. Dès ce moment, on la voit rapidement décliner dans une sorte de délaissement et d'oubli : elle a perdu pendant la tourmente religieuse son sang le plus actif et ses bras les plus vaillants, ces bons ouvriers drapiers qui, désertant le giron déchiré de la mère patrie, allèrent porter leur secret à Lille et Valenciennes. Déchue à la médiocrité d'une existence stagnante et stérile, elle tâche alors d'étouffer dans la dévotion, à l'ombre des cinquante clochers qui se dressent à son horizon, la monotonie des longs jours vides.

Cependant la sève ne quitta jamais entièrement ce tronc en apparence ruiné : même à travers son abaissement matériel, Tournai sembla vouloir donner raison à ce dicton qu'elle adopta plus tard et qui est devenu pour elle comme un mot de ralliement : « les Tournaisiens sont là! » cri de fier orgueil et aussi de fanfaronne bravade où éclate la foi en soi-même de ce peuple hardi aux entreprises, goguenard et bon enfant, dont la tête, comme on dit, est demeurée près du bonnet et qui, aujourd'hui encore, dans ses goûts, ses aspirations et son vif esprit de saillies, se laisse aller à l'élan de la spontanéité.

A cette heure, Tournai est très certainement l'une des villes qui influent avec le plus de détermination sur la direction intellectuelle de la Belgique; dans la politique, l'armée, les arts, les lointaines découvertes, elle a posé son pas triomphant; partout la première sur la brèche, elle recherche le bruit et la lumière de la gloire, avec cette vaillance chevaleresque qui rendait incomparables ses soldats et fait encore des légions d'officiers, que cette vieille matrone guerrière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tournai : vue extérieure de Notre-Dame et panorama de Tournai (voy. p. 305). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se tire constamment du sein, les plus brillants tacticiens de l'armée. Rien ne rappelle plus d'ailleurs la lourde décadence sous laquelle la robuste race, dévorée par la conquête, dut ployer les épaules : les activités matérielles ont repris leur train, après ce long silence forcé; et non seulement la ville, mais toute la contrée qui l'entoure, accomplit sans relâche le grand œuvre de la moderne alchimie, l'élaboration de l'or par le travail des machines et du corps humain. Même la cité de briques et de moellons s'est conformée, dans le jet qui l'a fait sortir de terre, toute parée de luxe et de belle santé, à l'épanouissement de la cité spirituelle, de celle qui a ses assises dans le génie d'un peuple et s'accroche aux fibres humaines comme à un roc plus indestructible que les quartz et les basaltes. Ses squares, ses boulevards, ses écoles, ses maisons nouvelles, cette floraison de pierre qui ne pousse que sur la ferme terre de la vie et du labeur régulièrement accompli, lui donnent la gaieté extérieure, reflet de l'impérissable bonne humeur qu'elle n'a pas cessé de léguer comme un talisman à ses enfants, et, à l'ombre des géants édifices qui symbolisent sa puissance dans le passé et se mesurent à l'aune d'une grandeur perdue pour nos travaux de pygmée, développent le joli aspect nullement morose d'une petite province éveillée et que n'a point assoupi son bien-être.

Notre-Dame.

Notre-Dame, avec ses énormes nefs et son chœur vaste à lui seul comme un temple, garde incorruptiblement la forme spirituelle du vieux catholicisme wallon. Elle n'a pas de légende dorée, comme les cathédrales d'Aix et de Cologne; et pourtant son merveilleux décor, taillé dans de la toute-puissance et de la majesté, mériterait d'encadrer, à la place de ce Charles-Quint qui ne fait qu'y passer et n'a point laissé à ses piliers d'empreinte enflammée, la funèbre auréole impériale d'un Charlemagne couché à son ombre. L'espèce de souveraineté qu'elle exerce parmi ses autres sœurs, les belles églises gothiques debout dans la robe à plis droits de leurs tours, lui vient tout entière de la splendeur de ce mystique édifice de la foi répandu sous ses arceaux comme un cantique et sur lequel l'entassement de rocs et de montagnes qui composent sa forme extérieure s'est moulé, sans y peser toutefois plus que la flottante et impondérable diaphanéité d'une fumée d'encens. Romane par la structure de ses nefs et de ses absides, où partout règne dans sa plénitude la courbe profonde du cintre, mais gothique par l'élancement incomparable des colonnettes auxquelles s'appuie son chœur, comme une âme chrétienne soutenue en son vol vers le paradis par le faisceau des pratiques de miséricorde et de piété, cette pèlerine de l'éternité qui, sans marcher, a vu décroître autour d'elle l'espace et le temps, enfonce ses pieds dans la poussière des siècles et confond en elle, ainsi qu'en un giron où tient à l'aise toute une part de l'évolution religieuse du monde, la gravité austère du catholicisme primitif perpétuée par l'arcade de son triforium, et le mysticisme enfiévré, l'ardeur emportée et sombre du moyen âge, symbolisés dans la montée vertigineuse des piliers. Elle est le grand vaisseau de la Foi, ancré dans la pierre du saint sépulcre comme dans le flanc même d'un Dieu, et qui, pourtant, a senti passer dans ses hautes mâtures le frisson des incertitudes de la conscience humaine; sa poupe et sa proue plongent dans les lointains d'une double mer dont les vagues se sont également immobilisées et qui de leurs gouffres figés ne laissent plus émerger que cette prodigieuse carène, matériel et ineffable emblème des rédemptions de l'âme naufragée parmi les houles et les écueils.

On a consacré des bibliothèques à détailler le miracle d'art qui fit monter de terre ce superbe monument plus comparable à une création de la nature, en son épanouissement de végétations forestières, qu'à une œuvre sortie de la main des hommes. Et pourtant il semble qu'on n'ait pas dit encore la centième partie des perfections de la vénérable église, ni épuisé l'infini des sensations que sa contemplation ouvre dans l'esprit. Pour Schaeyes, l'impeccable archéologue qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de débrouiller les secrets matériels de la construction des vieilles cathédrales, elle est le type le plus achevé du degré de splendeur que les deux styles qui la composent atteignirent en Europe; mais, comme les autres historiographes de cette royauté au diadème fleuronné de ses cinq tours, il ne quitte les formules générales que pour épingler, avec le sang-froid et la patience de l'érudit, la complexité des beautés de détail, alors qu'il faudrait glorifier d'une âme enflammée de poète et de croyant ce chef-d'œuvre de la prière.

Dès l'entrée, on est frappé par la majesté et l'ampleur de l'ordonnance de la nef principale, prolongée entre deux rangs superposés de piliers, au nombre de quarante, et débouchant, par delà un jubé de bronze et de marbre en forme de portique, dans les gloires incendiées du chœur, coupé sur toute sa hauteur de longues verrières pareilles à des portes ouvertes sur l'illumination des paradis. Chaque pilier du rang inférieur dessine les mêmes faisceaux de colonnes, dont quatre cylindriques et engagées et quatre détachées et octogones, et toutes ensemble ressemblent à un groupe d'Atlas supportant l'entablement des étages supérieurs. Ceux-ci pèsent de leur poids formidable sur les arcades en fer à cheval qui relient ensemble les piliers; puis ces belles courbes du plein cintre sont répétées d'étage en étage à travers l'énorme mur ajouré et vont se perdre dans les altitudes de l'archivolte. L'ensemble fait naître la pensée d'un mystique aqueduc jeté sur les eaux vives de la fontaine de vérité et déployant dans l'espace la noble symétrie de ses vastes baies montant toujours plus haut, jusqu'à ces urnes ouvertes près de la voûte, qui sont les fenêtres et d'où ruisselle en large nappe pâle la lumière du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tournai. — Intérieur de Notre-Dame : l'abside et le jube (voy. p. 310). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dehors. Là règne, dans toute sa rude magnificence, l'esprit de la vieille religion; et cette austérité, qui se ressent encore des catacombes où allait s'enfuir la foi primitive, contraste avec les ardeurs plus expansives de la ferveur ultérieure, symbolisée par les gerbes élancées et l'admirable mouvement d'ascension du chœur. C'est, croit-on, vers le milieu du treizième siècle que ce parfait monument de l'ogival primaire greffa sur le tronc roman la floraison de son idéal nouveau. Tel fut l'universel enthousiasme que suscita cette forme d'art toute jeune où les âmes cherchaient un lit pour leurs aspirations nouvelles et peut-être le rafraîchissement d'un catholicisme immiséricordieux, que la transformation du chœur faillit amener la transformation de tout le reste, œuvre impie de mauvais fils qui portent la main sur le giron où ils ont pendant des siècles puisé les consolations. On se contenta heureusement d'édifier le grand chœur gothique en le raccordant par des combinaisons d'ogive aux grandes lignes du cintre. Vingt faisceaux de colonnes, vrais bouquets de tiges nouées ensemble par des chapiteaux à crochets comme par des anneaux, s'élancent vers la voûte où va mourir pareillement la pointe effilée des verrières, ouvertes dans l'énorme pignon du fond comme des cœurs percés de glaives et laissant couler une pourpre de saignante blessure jusque sur les dalles.

Pourtant, si saisissant que soit ici l'accord de la pierre avec la spiritualité tourmentée d'un temps d'élans et de haute mysticité, Notre-Dame ménage une impression plus émouvante. Quand, après avoir parcouru la grande nef, on atteint la croisée, surmontée du dôme à nervures qui supporte la masse carrée de la tour centrale, les regards se portent à droite et à gauche sur l'un des plus beaux spectacles que ménage l'architecture religieuse. De part et d'autre, en effet, se déploient hémisphériquement les grandioses ordonnances des absides reproduisant la grave disposition des rangs de piliers superposés de la nef médiane. La forme des arcades s'est toutefois modifiée et a pris la courbure du cintre surlevé; le triforium, en outre, qui tout à l'heure se ployait également en arc, n'est plus surmonté que d'une architrave; mais, à travers ces légères variations, une harmonie merveilleuse continue à apparier cette partie de l'église aux sévères combinaisons du vaisseau. Tout en haut, par delà le triforium, cinq hautes fenêtres cintrées s'encadrent dans un brouillard de clarté, et les nervures saillantes qui les séparent convergent vers un arc ogival dont les archivoltes retombent sur de longues colonnes à chapiteaux et sont comme les soudures de l'ogive avec le roman primitif. Les plus riches complications ne sont point comparables à l'effet de cette simplicité qui donne l'idée de toutes les combinaisons qu'il est possible de réaliser dans l'espace, et, par le majestueux balancement des lignes, non moins que par le jeu puissant des masses, produit la multiplicité dans l'unité, en laissant l'esprit sous l'impression d'un trouble recueilli plus fort que tous les enchantements. Tandis que du faîte coule un flot de laiteuse clarté, de derrière les piliers de la rangée inférieure partent, comme des scintillements de glaives, les rais brûlants des rouges soleils enchâssés aux meneaux des fenêtres; et cette double lumière confondue s'en va découper de prismes chatoyants les marbres du jubé dont la disparate ne choque plus alors les yeux éblouis par une irradiation de flammes tour à tour ardentes et pâles et qui, silhouetté en demi-profil, finit par prendre la vague apparence d'un portique romain, sous son saint Georges ailé terrassant le dragon (voy. p. 309).

Tournai. — Les églises. — La Grand'Place.

Des cinquante tours et clochers qui, au dix-huitième siècle, frappaient les yeux du voyageur en marche vers Tournai, un certain nombre a disparu, mais il en reste toutefois encore assez pour laisser l'impression d'une grande ferveur s'exerçant anciennement à l'ombre de très vieux sanctuaires, groupés autour des cinq piliers géants de Notre-Dame comme les membres de moindre noblesse d'une grande famille spirituelle. A Saint-Jacques, dont le clocher contourné de quatre tourillons coiffe une tour trapue, on reconnaît le style de la transition. Saint-Piat et sa tour carrée à trois rangs de fenêtres cintrées, Saint-Quentin qui alterne la sévérité de sa nef romane avec les élégances d'un chœur ogival, Saint-Nicolas, une ruine singulièrement pittoresque dans son fruste délabrement de vétusté qu'illustre encore un pignon triangulaire décoré de tourelles d'angle en encorbellement, épaulent à la tradition vénérable de Notre-Dame leur pieuse antiquité, quelquefois non moins auguste par les racines qu'elle plonge à travers le temps, comme c'est le cas pour Saint-Piat. Cependant ne croyez pas à un zèle immodéré de piété dans les paroisses que ces restes du catholicisme tournaisien continuent à abriter comme sous une grande aile jadis tutélaire et qui aujourd'hui, rognée par les ciseaux de l'esprit frondeur, n'étend plus ses empans diminués que sur un étroit horizon. Tournai, pour employer un cliché de journal, est actuellement un des « boulevards » du libéralisme belge : elle n'a plus pour les monuments de son culte primitif que la sollicitude respectueuse qui s'attache aux édifices épargnés par les siècles. Son orgueil se partage surtout — et à bon droit — entre les splendeurs de sa basilique, dont les « chonecq clochiers » se mêlent si intimement à son histoire et forment le refrain de toutes ses chansons, et son immense Grand'-Place où la fierté des grands jours est perpétuée par l'image de cette Christine de Lalaing, devenue pour le peuple comme une sorte de légendaire génie de la ville et la fleur faite femme d'un vieil héroïsme chevaleresque (voy. p. 313). Ce forum d'un peuple batailleur est bien fait, d'ailleurs, pour se confondre avec l'austère Notre-Dame dans les souvenirs qu'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

race a le droit de garder toujours présents à la pensée. Non seulement des rois, des empereurs, des cortèges de princes y ont marqué la rouge empreinte de leur passage, rouge tout à la fois par la pourpre dont ils étaient vêtus et le sang qu'ils emportaient à leurs talons; l'honneur d'avoir hébergé ces maîtres du monde fut trop souvent acheté au prix de la tranquillité publique pour qu'on ne s'arrête pas de préférence aux manifestations de la vie nationale, elles-mêmes si agitées et mêlées aux incertitudes et aux angoisses du temps. C'est ici que, à l'appel de la bancloque sonnant du haut du Beffroi, le peuple se réunissait pour conjurer les périls de l'invasion, s'armer contre les Anglais et les Flamands, organiser la défense en temps de siège et de là voler aux remparts; — ici que, comme les flots tourmentés d'une mer, bouillonnaient les énergies populaires; — ici encore que la conscience d'un peuple outragé râlait dans la gorge étranglée des patients sur lesquels s'épuisait la férocité de l'inquisition, tandis qu'après leur avoir brûlé entre des gaufriers rougis au feu le pied et la main et leur avoir arraché la langue avec des tenailles, on les attachait à une corde qui, enroulée autour d'une poulie, les montait et les descendait à temps égaux par-dessus un grand feu où chaque fois ils étaient précipités et d'où ils sortaient comme des flambeaux de chair allumés, la crinière incendiée et tordue en spirales vermeilles! Le « grand homme de pierre » immobile à l'un des angles de la place, qui tant de fois entendit monter à lui la clameur victorieuse de la ville, assista souvent aussi à ce dépècement d'une humanité traitée en misérable bétail.

Comme une houle qui se retire en découvrant la nudité des grèves, la sombre marée des siècles est depuis longtemps rentrée au lit de l'histoire, ne laissant subsister derrière elle que cette altière tour du Beffroi semblable à quelque pilotis insubmergé d'une estacade engloutie par les eaux. Parmi tant d'autres monuments de l'orgueil des communes que nous avons vu défiler successivement, celui-ci est pareil à un ancêtre plus ancien que les autres. Les hautes baies qui découpent ses quatre façades s'évident en effet selon le style de l'ogival primaire, et tout l'édifice émerge du faisceau des contreforts qui soutiennent sa base avec l'élancement suprêmement noble et hardi qu'ont les tours des cathédrales du même temps. La place, gardée par cette énorme sentinelle dont ni les bombardements ni les sièges n'ont interrompu l'incorruptible guet, a conservé l'ordonnance d'un beau décor archaïque que complètent les tours de Notre-Dame, le portail de Saint-Quentin, la statue de la princesse d'Épinoy et les élégances renaissance d'un grand bâtiment décoré de colonnes et qui est l'ancienne Halle aux draps.

Le vieux Tournai ne se borne pas d'ailleurs à ces seuls souvenirs. On vous y montrera, à l'angle de la rue des Cordes, un glorieux pignon écrasé qui, avec la Halle aux grains de Gand, est certainement la plus ancienne maison romane du pays. Le pont aux Trous, trois voûtes ogivales du treizième siècle reliées à deux tours trapues et plongeant par deux arches puissantes dans le lit de l'Escaut, ailleurs un abrupt débris du château élevé par Henri VIII et qui, pareil à une petite ville, avait ses maisons, son église, son hôpital et son atelier à forger monnaie, ajoutent de leur côté deux chapitres curieux au livre de pierre de la vieille cité, chapitres auxquels est demeurée attachée la sombre écriture d'un temps guerrier, bâtisseur de bastilles pour son compte quand il n'était pas contraint de les édifier pour le compte des rois. Ce château de Henri VIII dont il ne reste plus maintenant qu'un fruste tronçon de tour, construit puis démoli avec l'or de Tournai, ne coûta pas moins de deux cent cinquante mille florins à la ville, cinquante mille qu'il fallut payer pour l'élever et deux cent mille qu'elle paya plus tard au roi de France pour la démolir.

Environs de Tournai. — Les châteaux. — Ruines historiques. Ath et ses géants. — Antiquités du pays. — Les carrières.

Tournai est la capitale d'une région à la fois agricole et industrielle; tandis que, vers le sud, les usines, les fours à chaux, les carrières à pierre commencent le réseau d'exploitations qui petit à petit raccordent cette partie du pays aux grandes activités du Borinage et du bassin de Charleroi, à l'est et à l'ouest s'allongent des étendues de prairies et de cultures où, à la place des coups de pics et du ronflement des machines, meuglent et cornemusent les troupeaux à travers les silences de la nature. C'est une des particularités de cette incomparable province, d'une si dévorante ardeur quand elle s'attaque au fer, à la houille, au calcaire et au roc, de multiplier les contrastes au point que, presque sur toute son étendue, une suite de paysages et d'idylles reflétées dans les miroirs de l'eau alterne avec les fuligineux horizons de laminoirs, de hauts fourneaux et de terris qui partout multiplient leurs farouches enchevêtrements.

A partir de Tournai commence aussi ce défilé de parcs princiers, de vieilles maisons féodales et de châteaux historiques qui, au milieu du branle-bas des mêlées industrielles, cratères où sans trêve s'engloutissent les vies et les fortunes, fait venir à l'esprit l'idée de grandes existences quasi royales : immobilisées dans l'insouciance et le dédain des furieuses énergies qui, à un pas d'elles, tourbillonnent dans une roue d'Ixion toujours en mouvement, celles-ci n'ont pas à courir après cet or qui, comme un fleuve, coule naturellement à travers leur train magnifique.

Avec ses charmilles, ses exèdres, ses pièces d'eau et ses airs de petit Versailles, Belœil (voy. p. 305), la fastueuse résidence des princes de Ligne, tout emplie encore du sourire et de l'esprit du galant feld-maréchal, rappelle à la fois Louis XIV et Le Nôtre, ces deux têtes pompeuses et symétriques, que l'avenir finira par confondre sous la même perruque. Ailleurs, Chimay, perdu dans une solitude de lacs et de bois, où s'éveille le souvenir de la Tallien, a la mélancolie des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieux qu'animèrent la gloire et la beauté et qui petit à petit retournent au silence et à l'ombre. Enghien aussi, la princière demeure, eut son temps de magnificence, *hélas! aujourd'hui bien lointain*. Là Voltaire arpentait de ses jambes grêles, en frappant le sol du bout de sa canne, les allées touffues sous le couvert desquelles un d'Arenberg, par amour de Jean-Jacques, s'était construit une chaumine en glui, mais une chaumine de grand seigneur, avec quinze ou vingt chambres, et le reste à l'avenant (voy. p. 320). Dans une croisière, le kiosque de l'Étoile dresse toujours, comme alors, sa jolie architecture de templicule, reflétée aux eaux dormantes de son bassin (voy. p. 314). Et derrière ses noires courtines de lierres et de chèvrefeuilles, la chapelle, un bijou de décoration, avec ses retables, sa tribune et ses vieilles sculptures, se souvient peut-être encore de la grimace de singe croquant une noix verte qu'avait, en passant devant elle, le terrible vieillard dont le rire devait démolir tout un siècle, et n'a pas démoli le mystérieux petit oratoire.

Tandis que, parmi ces seigneuriales résidences, la plupart, endormies à l'ombre de leurs marmenteaux, dans une paix de silence et presque de mort, semblent, comme le palais enchanté de la Belle-au-bois

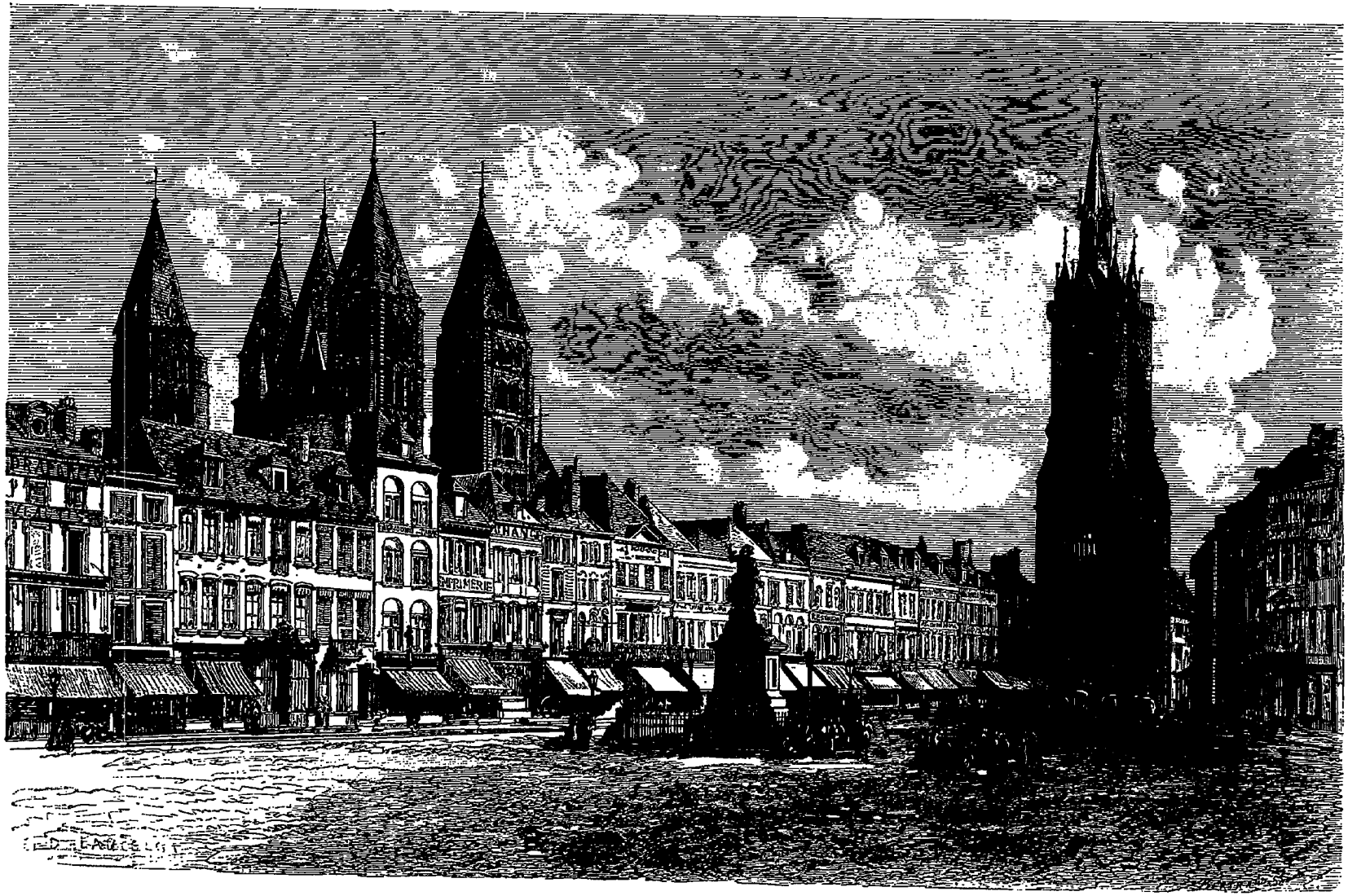


La chapelle du parc d'Enghien. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

dormant, attendre le réveil de ce qui fut dans le temps leur jeunesse et leur gloire et ne vivent plus que de la palpitation effacée des grands portraits accrochés le long des salles et des escaliers, d'autres, par contre, ont gardé l'air rébarbatif de bastilles armées en guerre. La tour ronde du manoir des princes de Ligne à Antoing, coiffée d'un toit en pointe et accolée d'une étrange tourelle à échauguette, a la plus fière mine qu'on puisse rêver à un castel batailleur et s'enlève avec une crânerie matamorante sur le ciel, derrière son mur d'enceinte pittoresquement lambrequiné et flanqué d'indestructibles maçonneries, restes des bastions primitifs (voy. p. 315). Arc-bouté à ses puissantes tourelles d'angle, Écaussines Lalaing, qui de la maison de Croy passa à la maison d'Arenberg, après avoir connu de multiples fortunes, renversement de dés au fond de ce cornet qui est le hasard, évoque la pensée d'un burgrave vivant à l'ombre de ses mâchicoulis et soliloquant avec la nuit, le vent, l'ombre triste des ancêtres errant sur les créneaux, parmi les vols de vautours et d'éperviers.

Non loin, Écaussines d'Enghien ouvre son large porche d'entrée sur une délicieuse chapelle de gothique fleuri, en saillie dans un des angles de la cour, et, comme pour perpétuer la mémoire de quelque légende d'amour et de deuil, continue à arborer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

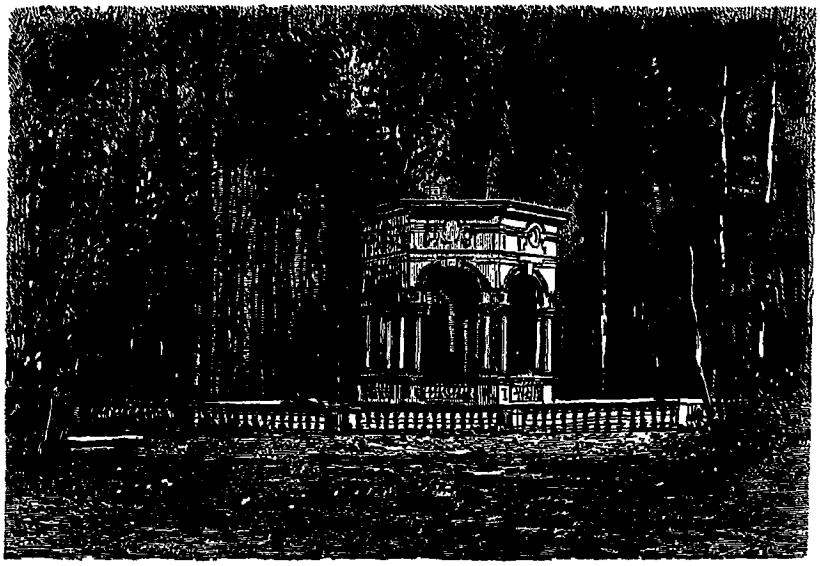


La Grand'Place de Tournai et le Beffroi (voy. p. 310-). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans son écusson cette énigmatique et troublante devise : *Qui-en-voelte-de-la-follie*, d'où lui est demeuré le nom de château de la Folie, qu'il porte encore dans la contrée (voy. p. 317).

Trazegnies, un autre manoir, d'antiquité vénérable, a conservé à travers les mutilations et les restaurations, ce qui est tout un, un reste de la rude prestance qu'il devait étaler jadis, avant d'être déchu au rang de paisible gentilhommière ne guerroyant plus guère que contre les lapins de ses pelouses et les corneilles de ses tours. C'est aussi à Fontaine-l'Évêque, une aire gothique à lourdes poivrières, où, au temps qu'il poussait encore aux hommes des serres d'oiseau de proie, des aigles faisaient leur couvée et qu'un grand industriel moderne a transformée en un nid d'une féodalité aimable et accueillante, singulière fin pour un antre aussi terrible ! Souvent le vieux repaire féodal est tout proche du Moloch industriel, ce Croquemitaine du siècle qui a pris la place de tous les ogres de la légende et, comme ces derniers, continue à prélever sur l'humanité la dîme et la corvée; mais le beuglement de ses poumons de fer et le broiement de ses énormes mâchoires viennent expirer dans la mort des solitudes, sous le couvert des grands bois, qui leur font une ceinture de silence et d'oubli. Quelquefois, il est vrai, comme un tronc resté droit dans un bois décimé par la cognée, le donjon n'est plus qu'un pan de tour déchiqueté par le bec des ans et qui s'éternise au cœur de la ruine, sous le soufflet des fumées montées des usines, avec une mélancolie hautaine et méprisante. Partout d'ailleurs les traces de l'humanité qui précéda la nôtre sont demeurées vivantes à travers cette histoire écrite dans la pierre; et quand ce ne sont pas des créneaux et des ponts-levis, ce sont des tombes, c'est de



Le kiosque de l'Étoile au parc d'Enghien (voy. p. 312). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

la poussière humaine qui parle dans la confusion de toutes les autres poussières. Une pensée d'art se mêle alors à toutes ces déchéances : parmi les curiosités du Tournaisis, les tombeaux des de Melun à Antoing, des de la Broije à Estaimbourg, des de Beauffort à Rumes et ceux des du Chastel à la Howarderie attestent la mode de la peinture polychrome du quatorzième au dix-septième siècle à Tournai, où la peinture à l'huile était déjà appliquée à la sculpture en 1341.

Cette grande terre historique du Hainaut, qui fut dans le passé l'éternel champ de bataille des convoitises et des passions armées, prépare merveilleusement aux héroïques joutes de paladins dont les monts de la Meuse ont gardé partout l'homérique souvenir. A Mariemont, non loin du parc des seigneurs de la contrée, cette puissante et bienfaisante famille des Warocquié, qui a recommencé pour le pays de la houille le miracle réalisé par John Cockerill à Seraing, on voit se réveiller, sous la forêt des folles végétations enlacées aux pierres d'un palais en ruine, la vision tragique des représailles de Henri II. L'armée impériale lui avait brûlé son château de Picardie, et à son tour, doublant les étapes, il arrivait comme un loup altéré de destruction, par monts et par vaux, secouer sur Mariemont les torches vengeresses de l'incendie. Il suffit d'une nuit pour que du palais où Marie de Hongrie tenait sa cour de ris et de grâces, parmi les fastueuses ordonnances d'un beau décor de pierre arrangé au goût de la Renaissance par l'architecte montois Jacques Debrucque, il ne restât plus qu'un amas fumant de décombres duquel émergeaient des pans de mur où une main avait buriné : « ROYNE FOLLE, SOUVIENS-TOI DE FOLLEMBRAY ! » Les grandes façades percées de hautes baies symétriques et les débris de portiques aux fines silhouettes qu'on aperçoit encore aujourd'hui sous le rideau des lierres, linceul que la nature met

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au cadavre décomposé du passé et dont elle enveloppe avec une maternelle pudeur la nudité saignante des vieilles pierres, attestent l'inexorable retour des fatalités. Là même où la vengeance des rois de France fit couler un fleuve de flammes, les armées de la République à leur tour déchaînèrent les rouges meutes de l'incendie; et, de même que le palais de Marie de Hongrie avait sombré une première fois dans le naufrage du feu, le palais reconstruit sur leurs ruines par Albert et Isabelle avec la pompe particulière à l'époque de Rubens, s'en alla pareillement dans une pluie d'étincelles.

Du haut des ruines l'œil voit se dérouler à présent, au pied des éboulis où s'éternise le souvenir des royales splendeurs abolies, d'autres monuments d'une grandeur plébéienne et farouche : c'est le groupe des charbonnages de Mariemont. Et comme si la tradition du feu devait demeurer liée aux destinées de la contrée, tandis qu'il fait disparaître et balaye la magnificence des anciennes cours, il est entre les mains des hommes d'aujourd'hui l'ouvrier actif et le collaborateur soumis de ce grand édifice de la prospérité publique, dont les assises plongent aux entrailles mêmes de la terre et qui projette en l'air ses cheminées hautes comme les tours qu'elles ont remplacées à l'horizon.

Dans tout le Hainaut, c'est la même antithèse constante. A Ath, centre d'un milieu d'industries, une tour quadrangulaire, la tour Burbant, énorme tronçon de pilier qui ne supporte plus que le vide, et au temps de Baudouin IV servait d'assiette au donjon d'une forteresse, parle encore du redoutable appareil guerrier des constructions militaires du douzième siècle (voy. p. 316). Le contraste est saisissant entre ce barbare vestige d'un monde de fer et le joli aspect mo-



Enceinte du château d'Antoing (voy. p. 312). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

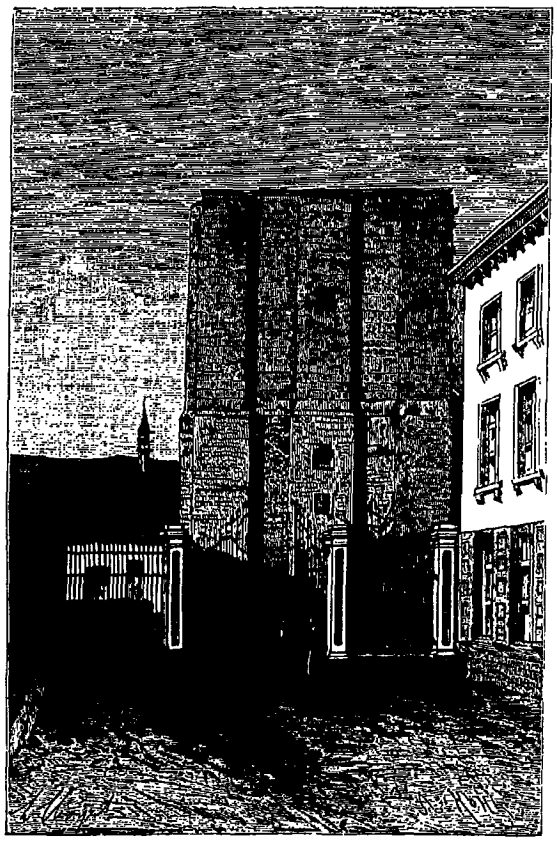
derne de la petite ville, ses boulevards, son parc, ses écoles, ses maisons, ses promenades, cette grande plaine de l'Esplanade où s'exercent ses compagnies d'archers et de tireurs à la perche, les seules milices qu'elle possède aujourd'hui, et qui, les jours de ducasse, s'en vont faire cortège aux légendaires géants dont tout véritable Athois est non moins fier que les gens de Mons le sont de leur immortel Doudou.

Cette grande famille des géants, amusement des kermesses ininterrompues de la maison de Bourgogne, sous laquelle leur gloire bouffonne vit le jour, a dans toutes les vieilles provinces des racines si profondes qu'il est permis de s'y arrêter un moment : on les rencontre à Bruxelles, Anvers, Lille, Dunkerque, Cambrai, Douai. Tous d'ailleurs ont droit de bourgeoisie dans la cité, se mêlent aux allégresses populaires et sont traités comme des fétiches en qui s'incarnent presque à la longue les franchises publiques. Ceux d'Ath, très nombreux à l'origine, se composaient, outre Goliath, qu'on appelle Goyasse dans le pays, patron des arbalétriers de Saint-Roch, de Tirant, patron des archers de Saint-Sébastien, des quatre fils Aymon et de leur inséparable acolyte, le cheval Bayard, dont la fabuleuse animalité se métamorphosait en une sorte de personne humaine dans la chimérique confrérie. Cette grosse mascarade agrémentait déjà au quinzième siècle la procession religieuse qui sortait lors de la grande foire de septembre, un de ces immenses rendez-vous de marchands, tels qu'en connaissait ce temps-là et où l'on accourait de partout comme à un pèlerinage d'affaires et de bombances. Depuis, les malheurs se sont abattus sur ce groupe si bien uni et ont disjoint le faisceau de leur parenté. Tirant, les quatre fils Aymon et Bayard ne figurent plus aux kermesses de la ville, mais seulement le bon Goyasse et un personnage nouveau dont la place était tout indiquée, malgré une vieille rancune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apaisée par le temps, le farouche et chevelu Samson.

Toute cette histoire de mannequins est d'ailleurs fort drôle : les Athois vous diront que, des signes de décrépitude et de visible mélancolie s'étant révélés chez l'honnête *Goliath*, *on lui donna*, vers 1715, une compagne, dont la constance et la vertu n'ont jamais varié et sont encore proposées en exemple aux dames de la ville. Quant à Samson, il parut difficile d'embourgeoiser sa tragique aventure en la couronnant d'un mariage avec la funeste Dalila, de laquelle lui vinrent tous ses malheurs. Aussi laissa-t-on le pauvre Samson sans femme. Toutefois, la fatalité qui se montra si inexorable à son égard dans le passé, sembla pendant longtemps ne pouvoir se résigner à l'abandonner à sa sérénité de vieux garçon. Conjointement avec le terrible Goliath et les autres membres de la famille, il fut proscrit sous Joseph II, comme entaché vaguement d'idolâtrie. Les géants, heureusement, ont la vie dure : toute la bande reparut lors de la révolution brabançonne, mais pour peu de temps, car une nouvelle proscription, plus terrible que l'autre, les replongea aux oubliettes d'où les avait pendant un court moment tirés la vieille sympathie populaire. Le citoyen Jasmin Lamotze, délégué de la République et grand prêtre de la déesse Raison, qui leur porta ce coup affreux, leur eût peut-être laissé la vie. Un petit bossu qui sortit à point nommé de l'ombre, comme un diable du fond de sa boîte, fit allumer un vaste bûcher où tous ces burgraves d'osier, dont les saltations avaient si longtemps amusé les bonnes gens, furent impitoyablement brûlés.



La tour Burbant, à Ath (voy. p. 315). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Après cette exécution radicale, on aurait pu croire à jamais épuisée la race des géants, si la gaieté d'un peuple n'avait le merveilleux secret de ressusciter ses idoles. Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis la farouche extermination, que, comme Phénix renaissant de ses cendres, Samson, Goliath et sa femme reparurent un matin de fête dans la rue, tout éclatants de peinture neuve et promenant sur la foule leur bonasserie souriante de colosses. Samson, il est vrai, avait mis à profit le temps qu'il avait passé dans le séjour des ombres pour méditer sur la nécessité des compromis et devenir un profond politique : le chapeau à cornes sur le chef, des torsades de laine rouge aux épaules et le cadogan lui battant le dos, l'antique ennemi des Philistins portait l'uniforme des grenadiers de cette République qui l'avait voué aux flammes éternelles !

Les industries.

La grande zone calcaire qui commence au delà de Tournai et continue au sud d'Ath vers Maffle pour de là se diriger vers Lessines, Soignies et Écaussines, ouvre à l'industrie du Hainaut une source de richesses naturelles qui s'ajoutent à toutes celles qui font déjà de cette province la grande usine où s'élabore l'or du pays entier. Sous l'effort sans trêve des carriers, le sol s'est crevassé de profonds ravins qui renouvellent ici, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière. Tandis qu'au Borinage la suie ruisselle en pluies fuligineuses, sous lesquelles le ciel et la terre s'assombrissent comme d'un grand crêpe tendu par l'espace, là-bas d'impalpables nuées grises poudroient au-dessus des immenses trous béants des carrières, pareils à de prodigieux entonnoirs taillés par des marteaux de cyclopes dans les parois bleues de la roche (voy. p. 319). Quand de la crête on plonge les yeux dans ces gouffres au flanc desquels serpentent de minces sentiers presque à pic, créés, semble-t-il, plutôt pour des capripèdes que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, à cette distance, ressemblent à des gnomes fouissant le giron même de la terre. La bataille qui, au Borinage et à Charleroi, se livre dans les ténèbres contre le charbon, se consomme ici au grand jour contre le roc qu'il faut rompre avec la dynamite et la poudre avant de le desceller avec le pic et de le concasser avec le maillet.

Le labeur est terrible de part et d'autre : si le froid

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une nuit éternelle met par avance aux épaules du charbonnier le frisson de la mort, dans son puits combugé d'eaux noires et glacées, le carrier, lui, dans son arène que les flammes des canicules transforment en fournaise, sent se calciner ses os sous la morsure douloureuse du soleil, réverbéré de roc en roc comme une coulée de plomb fondu. La roche brûlant comme une tôle rougie à blanc, on croit marcher sur du feu, et, par surcroît, la fine poussière dont l'atmosphère est saturée racle et pèle le gosier mieux que du verre pilé. Puis, quand le fléau qui pendant les ardeurs estivales a fait panteler les corps, cesse enfin d'épuiser ses tourments, un autre non moins redoutable, le gel, qui, lui aussi, fendille la chair, coupe les lèvres et tenaille l'o-



Chapelle du château de la Folie, à Écaussines (voy. p. 314). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

reille, prend sa place, changeant les brûlures de l'été en brûlures froides, cinglantes comme des lanières qui auraient des nœuds de glaçons. Comptez encore les incessantes conjonctures de mort où vit cette âpre population, toujours à un doigt d'être engloutie sous un éboulement, broyée sous une pluie de quartiers de rocs ou lancée au ciel avec les éclats de la mine.

A tout instant l'air est déchiré par des détonations d'artillerie réfractées de proche en proche jusqu'aux lointains horizons. En même temps une colonne de débris, violemment détachés du roc qui lui-même vole en morceaux, s'élance au plus haut des airs, comme l'éruption d'un volcan; et vraiment la carrière, en ce moment, a bien l'air d'une bouche volcanique vomissant parmi les tourbillons de fumée et de poudre le trop-plein de sa fermentation intérieure. Malheur à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ne s'est pas garé à temps! Et cependant, telle est pour ces hommes l'habitude de voir de près la mort sans pâlir que, presque indifférents parmi cette conflagration qui s'apprête et dont les premières rumeurs sourdent de terre presque sous leurs pieds, ils ne se pressent pas de quitter leur travail et attendent pour fuir que la mèche, au bout de laquelle est l'extermination, soit à peu près consumée et qu'il n'y ait plus entre eux et la camarde qu'un pas grand comme celui d'un enfant. Enfin une petite flamme éclate, rouge sur le fond gris des rochers, comme un serpentelet qui se tord, et tout à coup le sol s'ouvre, les rocs se brisent par l'air, un nuage de pierrailles et de poussières enveloppe toute la carrière, tandis que, au loin, sur les routes, les passants, garés dès le lugubre drelin-drelin de la cloche d'avertissement, tintante comme un glas, regardent pleuvoir à travers les arbres déchirés et déchiquetés à une grande distance les trombes d'éclats semblables à des paquets de mitraille.

Tout cela rend le pays tragique au fond, mais d'autant plus intéressant à parcourir. Les hommes, robustes et puissamment musclés, par l'habitude de cette incessante gymnastique qui consiste à grimper le long des parois croulantes, à remuer des maillets énormes et à broyer le grès sous la retombée des marteaux, y sont presque pareils à des lutteurs de parades athlétiques dont les amples torses se détacheraient sur les gradins d'un cirque; et la comparaison paraît d'autant plus naturelle que ces immenses carrières, évidées en forme d'amphithéâtre, avec leurs rugueux étages échelonnés sur les pentes, ressemblent elles-mêmes, la plupart du temps, à de vastes arènes créées pour des joutes olympiques.

Presque chaque centre d'exploitation s'ingénie d'ailleurs à des applications particulières : à Soignies, à Maffle, aux Ecaussines on extrait le petit granit dont les larges dalles bleu turquin, d'un grain à la fois dur et fin, s'encadrent merveilleusement dans les ordonnances d'architecture et qu'on regrette de ne pas voir plus universellement employé dans un pays où la pierre de France, très à la mode, se corrode en peu de temps sous l'action des humidités de l'air. Lessines taille infatigablement dans son porphyre le dur pavé des rues et en utilise jusqu'aux déchets qui, broyés par les casseurs de pierre, s'en vont empierrer au loin les jetées rurales. Tournai exploite à la fois la chaux et la pierre bleue. Et quand les carrières cessent, le sol livre à l'industrie d'autres aliments, comme par exemple la terre plastique d'Hautrage, qui sert à cette nationale et caractéristique fabrication des pipes de Nimy.

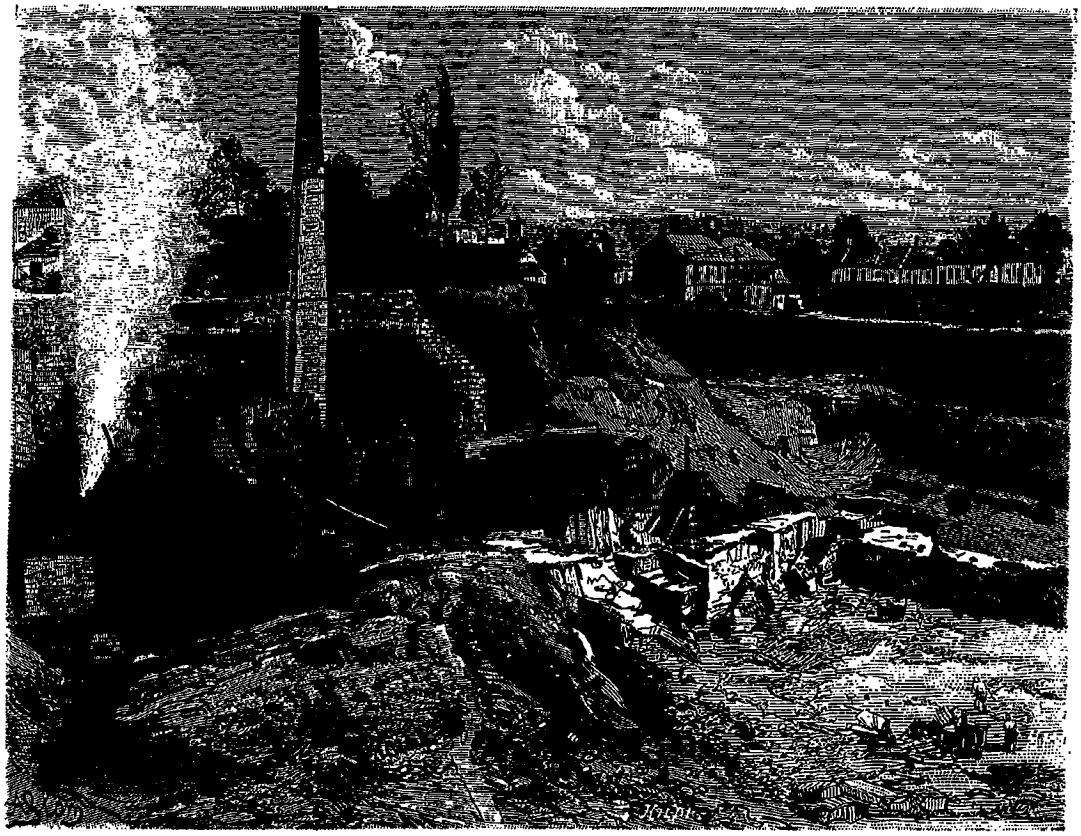
Partout les cheminées d'usines fument, les machines ronflent, les ateliers s'allument dans le soir de grandes flambées rouges. Pas un coin de cette terre si riche ne chôme. A Bouffioux, à Baudour, à Bonsecours, à Keramis, la fabrication du potier et du faïencier multiplie par milliers la menue monnaie de ce bel art des porcelainiers de Tournai, au temps où Tournai était aussi célèbre pour ses tapisseries. Ces nobles applications du génie d'une race industrieuse n'ont pas péri tout entières : il y a toujours dans la ville « aux Chonecq Clochiers » des tapissiers de haute lisse et des porcelainiers habiles; mais peut-être ces derniers n'ont-ils plus le prodigieux degré de perfection qui rendait l'ancienne porcelaine tournaisienne, marquée aux épées rouges, comparable à la délicate floraison sortie des fours de Sèvres.

Chacune des petites cités qui peuplent la province joue son rôle dans les activités générales, comme un rouage qui, si petit qu'il paraisse, manœuvre sans relâche et contribue à faire marcher la machine. De Lessines sort, en 1775, le premier échantillon de chicorée; plus tard la fabrication des allumettes chimiques s'y établit à demeure, et ces deux humbles industries finissent petit à petit par alimenter la Belgique tout entière. Leuze, qui, particularité amusante pour les collectionneurs d'étymologies, doit aux marais de ses primitives installations la faveur éclatante de s'être appelé Luthosa, comme Paris s'appela Lutetia, exporte par ballots innombrables sa bonneterie; Ath a ses filatures, Peruwelz sa coutellerie, Soignies ses grès et ses engrais; et ces bonnes ouvrières, cariatides prenant leur part du faix du labeur commun, achèvent le cycle des grands artisans que nous avons vus se dresser là-bas aux rouges horizons braséants du pays des laminoirs, des mines et des charbonnages.

Puis ce large mouvement industriel décroît progressivement dans les bois de l'Entre-Sambre-et-Meuse, comme un fer chauffé à blanc s'éteint aux froids baisers de l'eau; et la Sambre, qui coulait tout à l'heure dans un corridor empourpré des réverbérations d'un ciel de feu et reflétait de farouches paysages incendiés où les cheminées, arbres d'une forêt de pierre, dardaient leurs troncs aux échevèlements de flammes, se change, au sortir de ces enfers, en une délicieuse rivière de bucolique traînant ses ondes à travers le silence d'une contrée forestière et rustique. Toutefois, comme si l'activité des hommes, après le terrible enfièvrement des villes, ne pouvait se résigner à abdiquer entièrement l'orageuse royauté du travail, de rares usines font entendre encore par places, écho des tonnerres lointains qui doucement s'étouffe dans la sourde épaisseur des taillis, le grondement et l'anhèlement de l'homme de fer emprisonné dans leurs sous-sols. Mais c'est là l'exception. Aux limites de Marchiennes, on se croirait transporté dans une de ces vallées du pays namurois arrosées par les cristallines transparences des eaux de montagnes au fond desquelles, sur les mousses rouilleuses d'un lit de galets, l'éclair argenté de la truite fuit aux moires chatoyantes des verdures et du ciel renversés. Landelies, le joli village dont les maisons s'égrènent dans une ceinture de prés et de bois, comme les ouailles d'un troupeau entre les clôtures d'un pâtis, est une Arcadie où expire la rumeur des ruches ouvrières, parmi des gazouillis d'oiseaux, des meuglements d'étable et des douceurs de vie champêtre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'approche de la grande chaîne montagneuse, qui dentèle de ses crêtes les bords de la Meuse, se fait déjà sentir ici aux stratifications calcaires réfléchies en larges plaques crayeuses dans le flot sambrien; prolongées quelquefois sur un assez long espace, elles sont comme les contreforts avancés de l'énorme mur rocheux qui presque sans interruption s'étend de Dinant à Givet. Laissez-vous aller à vos sensations, tandis que vous remonterez la Sambre du côté de la frontière. Au long des rives se succèdent, dans la fraîcheur d'un riant paysage, des villes et des villages où n'a point pénétré l'inquiétude maladive de ce siècle, incarné en un si frappant symbole aux chaudières et aux machines de la contrée industrielle, et qui, demi-cloîtrés en un cercle d'humbles besognes journalières, connaissent les jouissances ruminantes de la médiocrité. De Landelies au petit hameau d'Aulne il y a vingt minutes de marche à peine; mais ce court trajet suffit à effacer de l'esprit le troublant souvenir des villes; et les ruines de la vétuste abbaye, qu'on découvre tout à coup devant soi, dominant de leurs restes d'absides où le lierre a remplacé aux fenêtres les meneaux flamboyants de l'ogive, le moulin, la maison de l'éclusier et les trois ou quatre petites fermes qui



Une carrière a Écaussines (voy. p. 316). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

composent toute l'agglomération, achèvent l'œuvre commencée par le calme de la promenade en vous plongeant dans la méditation des choses évolues. Un hospice de vieilles gens s'est abrité presque sous les voûtes croulantes de la maison religieuse; on les voit aller et venir, eux-mêmes effrités et branlants, dans l'herbe haute, parmi les tronçons de colonnes, les débris de portiques, les arcs brisés des nefs: et ces douces figures touchées déjà par le doigt de la mort sont comme les vivantes images des mélancolies du lieu.

Plus loin, Thuin, comme un nid perché aux anfractuosités du rocher, étage au flanc de la colline une pittoresque dégringolade de toits sur laquelle se projette l'ombre d'un vieux clocher, proche d'un cimetière herbu où achève de moisir une solitude de petites croix. Jadis, une église couronnait le coupeau de la montagne de sa haute tour; mais l'église a disparu et la tour elle-même s'est changée en beffroi, sévère masse grise que, du bord de l'eau, on voit se détacher en plein ciel, par delà les rampes qui mènent à la ville haute.

A une heure de route de Thuin, Lobbe s'échelonne à son tour sur ses raidillons, et par les degrés d'un grand escalier, large voie ouverte aux innombrables files de pèlerins qui s'en viennent intercéder auprès de sainte Reinelde, la patronne du sanctuaire, pour la guérison de leurs enfants, monte à sa vieille église

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

romane demeurée à peu près intacte à travers les siècles, avec ses piliers carrés séparant la nef centrale de ses bas côtés et reliés par une suite d'arcades dont la dernière, à la hauteur du chœur, est formée de doubles cintres géminés, appuyés à une colonne cylindrique. Une baie cintrée, pratiquée dans le mur qui termine les collatéraux, s'ouvre sur les degrés d'un sombre escalier conduisant à des obscurités plus grandes encore, celles d'une crypte peuplée de sarcophages et de pierres tombales. Ces funèbres monuments perpétuent le souvenir des abbés qui se succédèrent à cette abbaye de Lobbe, voisine de celle d'Aulne et sombrée comme elle dans la tourmente révolutionnaire; mais, tandis qu'à Aulne le chœur a gardé, à travers la ruine, quelque chose de ses gloires primitives, rien ne signale plus la grandeur de la maison religieuse de Lobbe. A peine quelques restes de cloître et un corps de bâtiments sans majesté, où sont aujourd'hui logés les services d'une modeste petite gare de chemin de fer, attestent l'ancienne présence d'une institution qui eut son heure de puissance et d'autorité.

On ne peut se défaire de l'attrait de la mort. Il semble que, un doigt sur la bouche, elle vous attende sur les marches qui mènent à la crypte; sa main glacée vous y guide à travers une ombre froide qui fait passer dans les os comme la sensation anticipée des cimetières; et çà et là d'humides suintements ressemblent à des ruissellements de larmes pleurées par d'invisi-



Chaumière dite de Jean-Jacques, dans le parc d'Enghien, près de Tournai (voy. p. 312). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

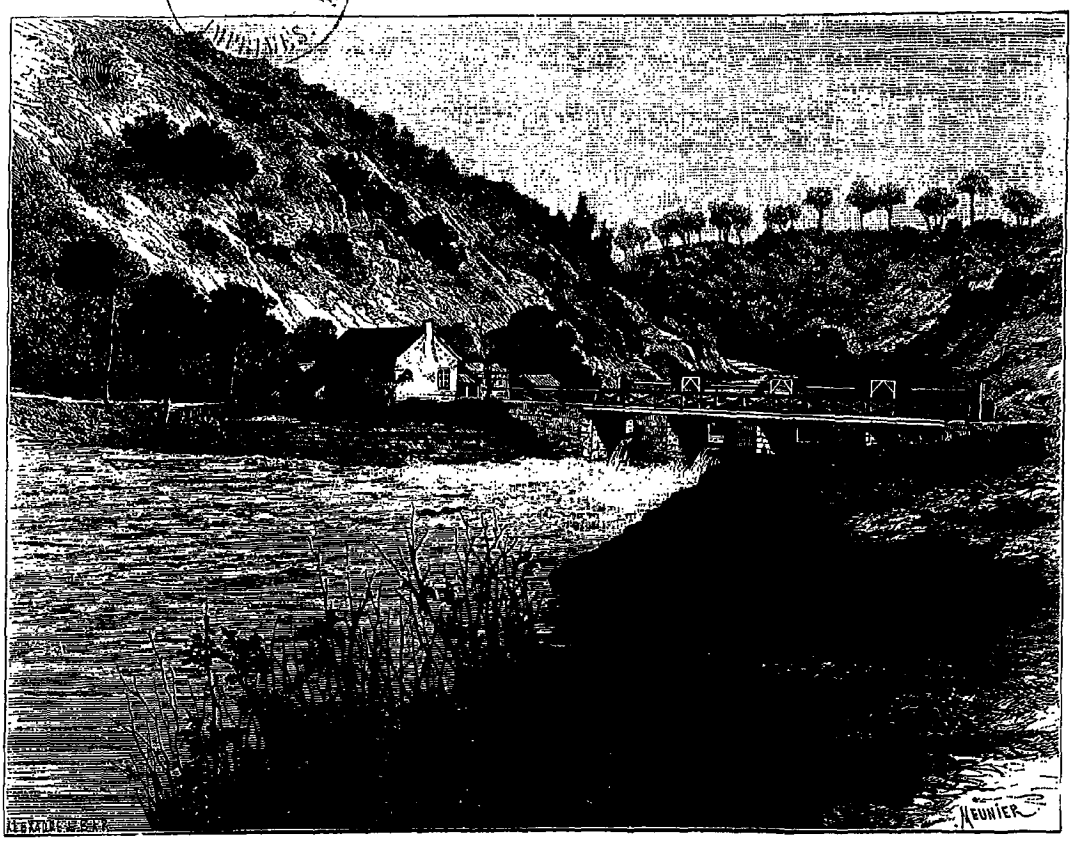
bles yeux. Cependant, si impressionnante que soit ici l'image des choses évolues, l'émotion n'atteint pas celle qui s'empare de l'esprit quand, remonté au jour après cette station parmi les sépulcres, on s'oublie à errer dans la vénérable antiquité de l'église, lieu d'antique piété où tant de générations ployèrent les genoux et qui replonge la pensée aux austérités du culte primitif.

Bientôt cependant les villages s'espacent : la terre, aux approches des grands bois de Rance et de Chimay, prend un aspect plus tourmenté; on sent que la nature va reconquérir ses droits souverains après avoir permis à l'homme de la violer des impérieuses exigences de son génie. Et cette grande province d'une vie si tourbillonnante et qui attise son feu d'activité à toutes les forges de l'industrie s'achève, à ses extrémités, dans la sévérité des infinies solitudes, parmi les croupes sombres des bois déroulés jusqu'au fond des horizons et les mornes étendues des fagnes, vastes régions désolées sur lesquelles la culture est demeurée sans prise et dont les marais s'allument dans le couchant comme de rouges miroirs où la lumière agonise avec des splendeurs tristes de déclin royal, plus émouvantes que partout ailleurs.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bief de Landelies (voy. p. 318). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE HAINAUT.

Mons. — Aspect de la ville. — La foire. — Invasion des Borains. — Une ville conquise.

Quand on roule sur cette bruyante ligne du Midi, où cahotent incessamment les trains de la France, on aperçoit, au sortir des bois de Ghlin, une plaine coupée de canaux, à l'horizon de laquelle, plantée sur une butte, une tour fait face à une masse trapue et puissante, par-dessus des plans de toits fuyant dans tous les sens. Mons! crient les gardes; et, après avoir dépassé la gare, on voit s'aligner devant soi les maisons d'une large rue, qui ne tarde pas à se rétrécir et, biaisant, coupée à angles brusques, filant entre des trottoirs souvent illusoires, aboutit à une vaste place où se dresse l'hôtel de ville. Cette voie irrégulière et étranglée, au pavé cabossé, est pourtant la principale artère de la ville, celle où se fait le mieux sentir la respiration de ce peuple ami des gaietés, et aussi celle par où se répand le plus activement la circulation oisive et marchande. C'est le quartier des boutiquiers et des grands étalages, une rue de la Madeleine de chef-lieu de province avec des vitrines décorées de magnificences criardes, d'arcs-en-ciel de couleurs, de polychromie tape à l'œil. Là, dans ce torve boyau, les jours de marché et de ducasse, afflue de tous les

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321, 337; t. XLVIII, p. 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

points du Borinage la rude population des hommes du fer et du charbon. Du pays des cheminées et des vents noirs on les voit descendre par grandes bandes, flot rauque et barbare aux expressions de visage narquoises ou bonasses sous les salissures de houille demeurées à la peau; et comme une eau qui se presse au goulot d'un entonnoir, cette foule pataude et bigarrée se masse en se bousculant devant les magasins, avec d'infinies et puériles curiosités pour les somptuosités souvent baroques dont les rayons sont surchargés.

Mons, pour ces balourds arrachés à la nuit des fosses et qui s'en viennent une ou deux fois l'an se rôtir les ailes au gaz de la ville, grosses phalènes étourdies par le clinquant des montres et le cri des camelots, est comme la capitale de ce royaume des ombres où s'écoule leur dure existence. Leur rêve de dissipation et de folie ne dépasse pas l'horizon des baraques illuminées qui, pendant quinze jours, au temps de la Sainte-Barbe, couvrent l'aire de la place et allument dans le soir des soleils auxquels s'éblouissent leurs yeux.

Cette foire si populaire est, avec la kermesse de la Trinité, une des grandes journées du calendrier montois. Non seulement les contadins, mais le petit peuple de la ville attend ce moment de l'année pour faire ses emplettes, se remonter en ustensiles de ménage et même se requinquer aux innombrables étalages que les margoulins flamands, wallons et français installent sur le théâtre des exploits de saint Georges combattant le Doudou, turbulente et chimérique parade dont tout concitoyen du « Château » est non moins fier que d'une victoire achetée au prix du sang et qui ouvre la série des réjouissances particulières à la ducasse. A



Thuin (voy. p. 319). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Mons, on nombre le temps par le chiffre des foires, qui deviennent ainsi comme une hégire au moyen de laquelle se suppute la fuite des ans. A chaque instant vous entendrez dire : « Il y a eu autant d'années à la foire dernière, » et cette disposition à tout rapporter à une date joyeuse s'ajoute aux autres signes qui, dans le caractère local, trahissent le goût des amusements.

La foire, à dire vrai, dans un temps où la « boutique à quinze », accrochée à tous les angles de rue, fleurit comme une foire permanente, et rend de plus en plus difficile la précaire existence de ces coureurs de pays, colportant de ville en ville leur commerce et leurs tréteaux, a gardé un certain apparat qui expliquerait sa vogue persistante. En quelques jours l'errante tribu des forains a bâti sur la place une minuscule et pittoresque cité aux maisons de toile et de papier peint, que des drapeaux, des rechampis éclatants, des bariolures d'or et de couleurs vives font ressembler à d'illusoires féeries de théâtre, tant ces profonds connaisseurs du cœur humain, experts dans l'art de chatouiller les fibres sensibles, savent exploiter les inéluctables supercheries de merveilleux! Échoppes, tentes, installations de cirques, finissent bientôt par se tasser au point de former une masse compacte où la circulation n'a plus, pour s'épancher, que d'étroits couloirs qui sont comme les rues de ce grand bazar.

Les « salons » de somnambules et de diseuses de bonne aventure, les comptoirs à beignets et à pommes de terre frites, les baraques de saltimbanques, les installations de tir à la chandelle, s'enchevêtrent aux vitrines des vendeurs de joailleries, aux étalages de poupées et de polichinelles, aux tables garnies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nappes losangées de rouge et de blanc sur lesquelles s'entassent des monts de pains d'épice et s'alignent des files de bocaux de gimblettes, de caramels, de couques de Dinant et de macarons, tentantes gourmandises auxquelles ne résiste jamais le gros appétit de l'estomac montois. Mais attendez que sur tous ces apprêts, qui sont comme la répétition générale de la pièce définitive, le jour de l'ouverture ait fait tomber ses trois coups de marteau! Attendez surtout que, dans ce champ clos des convoitises, les trains supplémentaires de la Sainte-Barbe aient déversé les bataillons de Dour, de Wasmes, de Cuesmes et d'Élouges! Alors toute la place s'anime d'une énorme bousculade; les boutiques sont prises d'assaut; cent mains se tendent à la fois vers les cartes que des aigrefins distribuent moyennant deux sols et dont les couleurs gagnantes assurent la propriété d'un des innombrables cabas qui garnissent la montre; on se rue aux roues de fortune tournoyantes dans un étincellement de vases à filets d'or, de boules de métal, de chandeliers en verre coulé et de petites statuettes barbarement coloriées; tout ce qui est jeu de hasard attire à son appât de chance rapide les pauvres diables pour qui la vie n'est si souvent qu'un leurre et qui se rattrapent aux satisfactions de ces minces coups de fortune. Et quels cris! quelles clameurs! Les rogues voix éraillées par la nécessité de hurler dans le bruit de tonnerre des cages précipitées au fond des fosses et des berlaines manœuvrées



L'abbaye d'Aulne (voy. p. 319). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

sur des plaques de tôle, se croisent à travers le grincement aigre des tourniquets, les appels incessants des courtauds, la bourrée en sabots des vendeuses de pains d'épice sautant sur les planches de leurs charrettes changées en comptoir, les ronflements de la grosse caisse et les déchirantes sonorités des cornets à piston, ameutant la foule au pied des tréteaux sur lesquels paradent les Bobèches.

Un besoin de s'étourdir dans des gaietés à coups de gueule et à coups de poing pousse à toute sorte d'extravagances bruyantes ce peuple échappé aux servitudes de son grand labeur sans trêve et qui, dans les éphémères folies de cette annuelle rupture de ban, ruë comme une bête lâchée à la lourde ivresse de se sentir libre, oublie les dures contraintes qui le reprendront le lendemain. A mesure que l'heure avance, rapprochant le terme de ces espèces de lupercales qui donnent à cette tourbe humaine l'illusion d'une minute d'oubli et de joie, le tapage augmente avec le délire, en même temps que la place, flambant de proche en proche sous l'allumement des baraques dans la nuit tombante, s'apprête pour le coup de feu de la soirée, au branle-bas assourdissant des estrades arpentées par les pitres, des fritures fumant comme de petites usines, des orchestres lâchant leurs bordées, des carrousels toupillant au ronflement des orgues mécaniques, des banquistes s'égosillant à vanter leur marchandise avec des râles époumonés qui se perdent dans le grommèlement des tambours, le piaulement des clarinettes et les lambeaux de boniment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éjaculés à travers les porte-voix des directeurs de spectacles debout sur l'estrade et pareils, avec leur grand cornet de cuivre qu'ils promènent sur la foule, à des capitaines de navires commandant les manœuvres d'un abordage!

Les dames montoises qui, tout ce jour-là, se sont enfermées dans leurs maisons pour ne point s'exposer aux brutales familiarités de la rue, à plus forte raison n'ont garde de s'aventurer aux mêlées de ces soirées orageuses; et bien leur en prend, car dans ces tumultueuses poussées du mascaret vivant qui déborde la foire en tous sens, elles risqueraient d'être singulièrement molestées. C'est quand la place, déblayée du flot borain rentré dans le lit de ses activités normales, laisse le champ libre à des promenades plus discrètes, qu'à leur tour elles visitent les petites boutiques foraines et font l'emplette des cadeaux dont, la veille de la Saint-Nicolas, elles remplissent, selon la coutume belge, les paniers glissés avec d'inquiets émois d'enfants dans la cheminée.

En peintre scrupuleux, et qui sous l'uniformité de la vie régulière s'applique à rechercher les accidents et les imprévus du fond des mœurs, l'auteur de cette description s'est souvent arrêté aux kermesses qu'il rencontrait sur sa route et qui, dans cette Belgique si adonnée aux jovialités des ducasses, sont une des originalités nationales. Mais peut-être, parmi toutes celles qu'il a déjà décrites, n'en est-il point qui, pour la violence et aussi la grossièreté du plaisir, soient comparables à cette descente de demi-sauvages bousculant une ville entière de leurs momons. Pendant tout un après-midi, les pompes à bière ne cessent de glousser dans les cafés et font couler des fleuves de liquide pâle aux gosiers plus altérés que des fours. L'effervescence de l'ébriété finit alors par monter à un diapason extraordinaire ces têtes naturellement chaudes et d'où les libations ont bientôt chassé les dernières notions de bienséance. Le spectacle est même de ceux sur lesquels il faut passer sans trop appuyer, de peur de s'embarrasser dans des peintures malaisément conciliables avec les convenances du mot. Tandis que les plus robustes, bravant les fermentations du houblon et du genièvre, devant les tables chargées d'une si innombrable légion de verres de toute taille qu'un estomac de Gargantua semble seul avoir pu en absorber le contenu, font par-dessus la houle oscillante des épaules ces grands gestes que les dures besognes accomplies laissent au bras de l'ouvrier des laminoirs et des charbonnages, les autres, tassés au long des bancs en postures écroulées, sous le coup de pilon de l'ivresse qui les a frappés au cerveau, ressemblent à un lourd bétail humain échoué dans le limon des prairies.

Quand l'heure du dernier train sonne enfin, les rues s'emplissent de longues files de titubantes silhouettes qui, du pas funambulesque des ivrognes, regagnent la gare, en chantant, vociférant, battant des bourrées et nouant des rondes, dont le bruit prolongé à travers le silence des carrefours va troubler les placides bourgeois dans leur lit. A l'embarcadère, le grouillement est indescriptible, malgré les efforts des gendarmes et de la police urbaine pour contenir les poussées et empêcher que cette foule, affolée et ruée jusque sous le ventre des machines, ne se fasse émietter au passage des exprès. Pêle-mêle on s'entasse dans les voitures, au milieu d'un hourvari effroyable de clameurs, de rires, de jurons, les femmes assises sur les genoux des hommes, tout le monde tapant des pieds, graillonnant des refrains, poussant des cris d'animaux. Même après que le sifflet du départ s'est fait entendre, l'air est encore déchiré par les hurlements qui s'échappent des portières et sont comme l'adieu aux gaietés et aux folies de ces hordes replongées dans la nuit (voy. p. 327).

Le combat du Lumeçon. — Le Doudou. — Le car d'or. La procession.

Comme Tournai demeurera toujours pour ses enfants la ville aux Choncq clochiers, on continuera à appeler Mons la ville du Doudou aussi longtemps que le Château se dressera sur la colline qui domine la verte campagne de Thulin. C'est que le Doudou, qui, pour le Montois, a des attraits incomparables (à telles enseignes que, revenant de Paris, un digne enfant de la cité osa déclarer un jour avec componction devant ses concitoyens ravis : « Paris serait la première ville du monde s'il avait le Doudou »), tient dans l'esprit populaire la place d'une sorte de génie national, dont l'illustration se mêle à la gloire même de la ville.

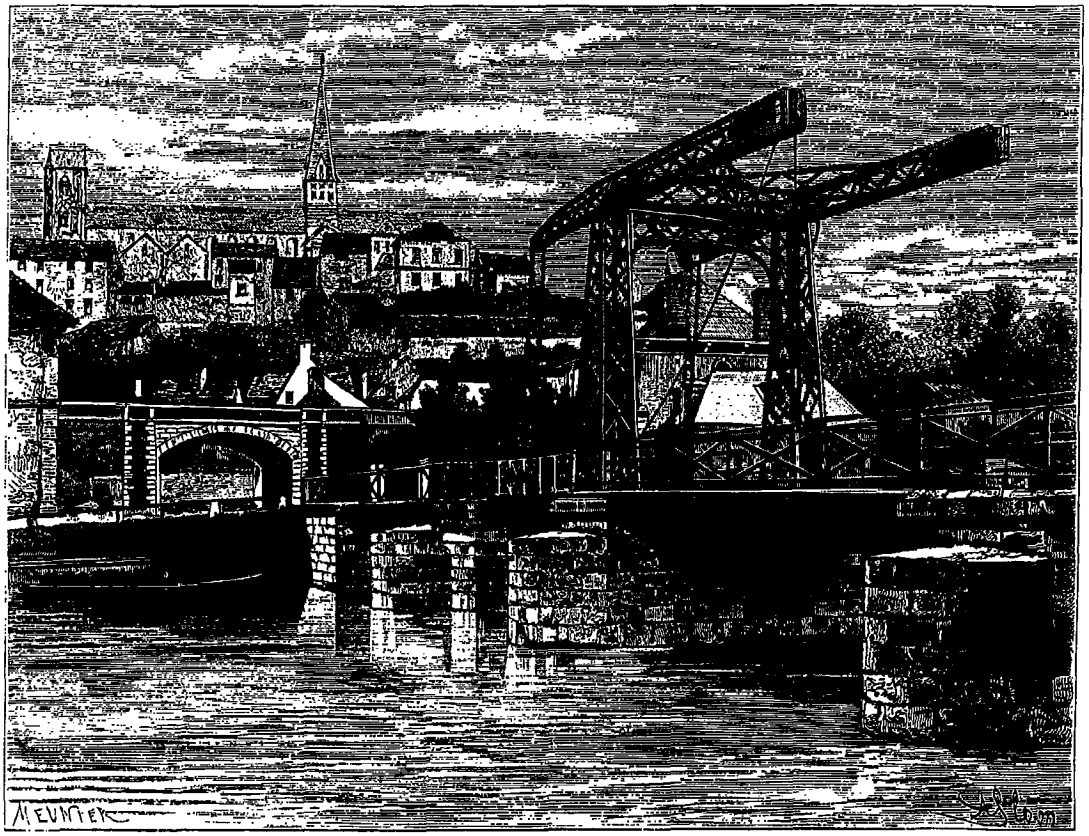
Vraisemblablement, à moins qu'on n'accepte la légende du fameux dragon de Wasmes tué vers 1133 par Gilles de Chin, le très mirifique combat de Saint-Georges contre le Lumeçon perpétue quelque représentation des confrères de Saint-Georges, petit à petit détournée de ses primitives significations et pourtant demeurée conforme à l'esprit de la tradition (voy. p. 329). Dès la veille on a tracé sur la Grand'Place, au moyen de palis, l'enceinte qui servira de théâtre aux exploits du saint, personnifié par quelque jovial maréchal des logis de la garnison, expert aux passes d'équitation, et qui, le chef casqué d'un cimier à panache et la poitrine bardée d'une cuirasse, finalement doit lui porter le coup mortel. Mais ce n'est pas sans de pénibles efforts que le vaillant cavalier parvient à se rendre maître du monstre : constamment, en effet, celui-ci, avec le gironnement lourd d'une tour qui se mettrait à toupiller sur elle-même, virevolte dans le cirque en mimant les contorsions d'un animal irrité, et par des coups brusques de son énorme échine cherche à contrecarrer les adresses hippiques du valeureux preux, dans sa chevauchée agressive en même temps que défensive.

Figurez-vous un monumental têtard au ventre renflé et finissant en une queue effilée et longue, avec des imbrications imitant vaguement la cuirasse squameuse du crocodile, dont le dragon véritable, ori-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gine de toutes ces parades, aurait eu, s'il faut en croire la tête de saurien précieusement gardée ainsi qu'une relique à l'hôtel de ville, les mâchoires aiguisées et la formidable structure. Rien, toutefois, n'évoque moins la pensée d'une bête malfaisante, que l'espèce de masque humain, incrusté de gros yeux et nanti de bajoues, au moyen duquel un obscur artiste s'est efforcé d'en réaliser la chimérique ressemblance. Le débonnaire dragon risquerait même de rendre la joute purement illusoire, tant son envergure et sa pesanteur le prédisposent peu aux manœuvres décisives, s'il n'était aidé dans ses exercices giratoires par une couple de farauds en casque à mèche, chargés de suppléer à sa passive inertie par mille ingéniosités, soit en dressant très haut et d'une façon menaçante son appendice caudal, soit en lui faisant courir à travers la place de vertigineuses bordées, ce pendant que, lancé sur sa piste au galop d'un fringant destrier, le magnifique saint Georges semble lutter contre des dangers toujours renaissants et disputer sa vie aux ruses du démon caché sous ces grotesques apparences.

Ce ne sont pas les seuls protagonistes du drame héroïque qui se consomme en ce moment devant les yeux des foules montoises, et, à l'exemple des tragédies



Vue de Lobbe (voy. p. 319). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

antiques, met aux prises, sous la forme d'un envoyé du ciel et d'une hydre vomie par les enfers, l'éternelle dualité qui régit le monde. Des êtres fabuleux, comme les centaures mi-hommes et mi-chevaux, traînant après eux un simulacre de croupe chevaline sous laquelle on voit s'agiter, par un effet des plus comiques, le brimbalement d'ignobles pantalons effrangés, cavalcadent aux côtés du céleste capitaine avec des ruades désordonnées de poulains échappés à l'écurie. La main passée dans des brides agrémentées de grelots, ils s'épuisent en visibles efforts pour contenir l'élan de leurs montures, ou plutôt, puisque en ces hippogriffes bizarres la créature humaine et la bête demeurent étroitement unies, pour refréner leur propre impétuosité. Et partout où le héros est exposé aux atteintes du Doudou, ils accourent, en ruant et en bondissant, faire diversion aux feintes qu'imagine la perversité du monstre.

Pas plus d'ailleurs que le grand saint Georges n'opère seul dans ce combat sans trêve et sans merci, où les « chins-chins » ont reçu des miséricordieuses providences la mission de le soutenir et de le défendre, le diabolique animal n'est livré à ses seules suggestions; pour équilibrer les chances, le maître des enfers l'a renforcé d'une nuée de noirs suppôts cornus, armés de bâtons auxquels est accrochée une vessie et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portant dans le dos des masques grimaçants, attribut de leur démoniaque origine. Mais, jugeant sans doute ces « diables » eux-mêmes insuffisants devant les miracles que peut l'héroïsme au service d'une cause sainte, il leur a adjoint, par surcroît, des auxiliaires dont l'aspect terrifiant serait bien fait pour mettre en fuite les chins-chins, si ceux-ci n'avaient en eux le courage qui triomphe de tous les maléfices. Avec les « hommes sauvages », des pieds à la tête couverts de feuillages en papier, et armés d'énormes massues qu'ils font tournoyer en de grands moulinets, se complète le contingent des milices infernales.

Une fureur sombre et qui montre bien à quel point les comparses de la burlesque tragédie sont pénétrés des vertus de leurs rôles, se révèle dans l'extraordinaire précipitation avec laquelle les Diables déversent sur leurs partenaires, les bons et secourables chins-chins, la pluie des horions; de leur côté, les hommes sauvages, toujours prêts à frapper l'air de leur terrible *goedendag*, combinent avec des pensées d'extermination le souci des belles attitudes classiques, telles qu'il s'en voit dans les mises en scène de Michel-Ange, le grand maître des tournois athlétiques. C'est, entre les multiples acteurs qui composent les camps ennemis, un pourchas sans trêve où par moments le ciel semble près de succomber sous le harcèlement de l'esprit du mal, fertile en ruses abominables; à droite, à gauche, partout, les ouvriers de ses machinations se répandent, ailés comme des mouches préposées à la destruction; mais toujours les chins-chins et leur patron, le noble saint Georges, sortent triomphants des embûches que leur dressent leurs noirs adversaires.

A la fin, une visible défaillance ralentit l'ardeur du Doudou et de ses acolytes; les fatalités qui, selon l'ordre providentiel, doivent assurer la victoire du Juste contre les attentats du Démon, accomplissent petit à petit leur œuvre en épuisant les forces des méchants et en permettant qu'au contraire celles des bons redoublent à mesure que l'homérique combat se rapproche du dénouement. C'est en vain que le Dragon s'acharne dans une série de haut-la-queue désordonnés, dont la violence a pour unique effet de rendre plus active et plus tourbillonnante la chevauchée du soldat de Dieu : il faut qu'il succombe pour satisfaire à l'indestructible soif de justice dont s'emplit le cœur des foules, dans les moments où la conscience humaine est en jeu. Aussi voit-on tout à coup le saint se hausser sur ses étriers, de longs filets de sueur ruisselants sous son casque, et, la lance en arrêt, chercher le défaut de la cuirasse où le coup qui mettra fin à ce combat acharné atteindra le plus sûrement aux entrailles la bête effroyable. Le sang, à la vérité, ne coule pas, pour la raison qu'il serait impossible d'en arracher une goutte à un être purement spirituel et qui n'a pas de sang à verser; mais l'épopée n'a que faire de ces vulgaires matérialités et cependant s'accomplit, aussi inéluctablement que si les lois naturelles présidaient à son terme. Tout le monde est convaincu que le Doudou est mort véritablement, et cette certitude supplée à tous les autres témoignages.

Aucune réalité n'aurait d'ailleurs le don de passionner plus vivement le peuple montois que cette représentation héroïco-bouffonne aux péripéties de laquelle il assiste avec des alternatives de transes et d'allégresse, selon que la victoire paraît balancer entre les diables et les chins-chins; et quand le Doudou roule enfin aux pieds du saint Georges, la clameur qu'il élève vers le ciel semble le bruit d'un torrent qui a rompu ses digues et se répand à travers la campagne. Aussitôt les musiques, qui n'ont pas cessé un seul instant d'accompagner du roulement de la grosse caisse et des retentissantes fanfares du cuivre le cliquetis des armes et le claquement sourd des vessies, haussent leurs sonorités au diapason d'une sorte de marche guerrière, bien que l'air du Doudou, qui est l'unique thème sur lequel, depuis le commencement de la lutte, elles se soient à l'envi époumonées, fasse cette fois encore les seuls frais de ce Péan triomphal. Et comme si cette tempête de sons n'était pas suffisante pour célébrer dignement la défaite du Lumeçon, les braves pompiers qui, pendant tout le temps des assauts, ont simulé, eux aussi, un combat meurtrier en se chargeant par pelotons des deux points opposés de l'arène et se tirant constamment des coups de fusil, lâchent tous ensemble une bordée de mousqueterie aux naseaux du cheval de saint Georges, aussitôt après reconduit processionnellement avec son cavalier et la cohorte des chins-chins, des hommes sauvages et de toute la diablerie, à la tour du Château, d'où, non moins processionnellement, on les avait tirés quelques heures auparavant.

A la vérité, en bon chroniqueur soucieux de ne laisser aucune lumière sous le boisseau, j'aurais dû débuter par cet important préambule, qui est la sortie du cortège et constitue le prélude de la très célèbre et incomparable farce, si toutefois il est permis de donner ce nom incongru à la mémorable et annuelle rencontre de Mgr saint Georges et de son ennemi le dragon de Wasmes. A peine le casque du héros a-t-il apparu que le roi populaire salue en ce dernier le champion de son choix, et une clameur traîne sur ses talons, l'accompagne jusqu'à son arrivée sur la place, pendant que les chins-chins, par de grotesques soubresauts et des torsions d'échine, semblent indiquer la part qu'ils prennent à la gloire de leur chef de file et que le monstre, difficilement maintenu par deux de ses cornacs, s'agite avec colère et déjà fait refluer la foule sous les oscillations de sa formidable queue, qui, çà et là, écornifle des nez, poche des yeux et cueille des chapeaux dans le tas humain.

A un certain moment, le spectacle devient vraiment pittoresque : c'est quand, précédée et suivie d'une multitude dansante, la glorieuse mascarade descend la rue des Clercs, et, échelonnée sur sa pente rapide, dessine une file houleuse qu'allument les éclairs partis de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le retour des Borains après la foire de Mons (voy. p 324). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lance et du casque de saint Georges et les bariolures éclatantes des oripeaux de l'escorte. En tête s'avancent les diables, pirouettant sur eux-mêmes et se disloquant en gambades affolées, puis les chins-chins piaffant dans un échevèlement de crinières et de plumets, et immédiatement après apparaît le Doudou, comme une grosse barque secouée aux remous de la foule; d'une mer de têtes émerge ensuite la haute silhouette du futur vainqueur, fièrement campé sur ses étriers et promenant devant lui des regards emplis d'une joie sereine, tandis que brandille dans sa main la lance qui doit terminer les jours du dragon. En même temps de toutes les poitrines part le refrain national, qui, marié aux musiques des orchestres et tout là-haut accompagné dans le ciel par les notes du carillon sonnant, lui aussi, à toutes volées l'air célèbre, finit par remplir la ville entière d'un énorme bourdonnement traînant de proche en proche jusqu'au fond des banlieues et qui durera sans interruption pendant toute la durée de la bataille.

Un poète du cru a rimé en patois ce fameux chant du Doudou, d'une gaieté si wallonne et dont les rythmes allègres, chers au cœur montois, vibrent par la cité, de l'aube à la vesprée, en ce grand jour de



Intérieur de l'église de Lobbe (voy. p. 319). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

la Trinité, comme un vol d'alouettes et de pinsons

Nos irons vir l'car d'or
A l'porcession dé Mon;
Ce s'ra l'poupée, Saint-Georg'
Qui no' suivra di long;
C'est l'doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée, poupée, poupée,
C'est l'doudou, c'est l'mama,
C'est l'poupée Saint-Georg' qui va.

Le chansonnier n'a eu garde d'omettre dans son couplet l'éblouissant « car d'or », inséparable des grandes images du Doudou et de la poupée. Il eût, en effet, manqué quelque chose à l'évocation des splendeurs de la ducasse s'il n'avait enchâssé dans ses vers une allusion à la magnificence du char qui sert à promener les glorieuses reliques de sainte Waudru. Glorieuses, certes, puisque, selon la légende, c'est à leur vertu miraculeuse que Mons dut, en 1349, la brusque cessation d'une épidémie qui désolait la ville.

Chaque année, la procession de la Trinité, qui précède de si près la formation du cortège du Lumeçon que celui-ci semble l'épilogue naturel de cette pieuse sortie, fait le tour des rues pour perpétuer le souvenir du miracle. Monté sur de hautes roues, le char apparaît alors dans la fumée des encensoirs, tout écla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le combat du Lumeçon (voy. p. 324-330). — Dessin de Tofani, d'après un croquis d'André Hennebicq.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant de l'or de la châsse qu'il supporte, et s'avance au pas de douze superbes chevaux blancs dont la robe sans tache s'intercale parmi les orfèvreries, les chasubles, les bannières et les théories de jeunes filles en neigeuses mousselines, avec la splendeur d'un attelage royal. Il a lui-même la forme d'un carrosse de cour, fait pour promener des infantes et des duchesses dans sa nacelle blanc et or, bordée d'une galerie et décorée de guirlandes. Balancée sur de puissantes soupentes, cette nacelle s'agrémente par surcroît d'un vol d'angelots qu'on prendrait plutôt pour de profanes Amours, ouvrant leurs ailes au vent de la folie, n'étaient les attributs souvent funèbres auxquels s'appuient leurs nudités poupines. La main de Dubreucque a passé par là et leur a donné le modelé galant de la sculpture du temps. Rebindains et bouclés, avec leur geste de théâtre qui entr'ouvre les seuils des paradis et pourrait entre-bâiller les portes d'un boudoir, ils ont l'air de mener un gala par les sentiers fleuris d'une Cythère. Ils ne mènent, en réalité, que l'ombre d'une antique amoureuse du Christ, trépassée dans le martyre, et, tandis que va le char aux massives roues, leur ribambelle, éployée autour de la châsse, ressemble à un groupe de jolis croque-morts dansant sur un corbillard (voy. p. 336).

Ce n'est là du reste qu'une des curiosités de la riche procession, car la cathédrale épanche ce jour-là son trésor à la clarté du soleil, comme un écrin de ruisselantes joailleries, et, pour augmenter la magnificence du spectacle, les paroisses voisines de Saint-Denis, Havré, Nimy, Ghlin, Hyon envoient leurs plus belles vierges parées de riches argenteries, cadeau des sociétés de jeu de balle foisonnantes dans tout le pays d'alentour.

Quand l'immense cortège débouche sur la place avec son innombrable clergé aux dalmatiques flamboyantes, ses pompeuses ordonnances de dais et de tabernacles, ses étincellements d'ors ciselés, de pierreries et de vieilles soies où semblent s'allumer des reflets de vitraux, le coup d'œil est bien fait pour éblouir les regards et laisser dans l'esprit l'impression de cette omnipotence que le catholicisme a conservée aussi bien au pays wallon qu'au pays de Flandres.

Mons en temps habituel. — Le loustic montois. — La jeunesse de Mons. — Mons à table.

Ce sont là les grands jours de Mons, pendant lesquels la ville, réveillée de sa tranquillité provinciale, semble reconnaître dans le tintement des grelots sonnaillant à la bride des chins-chins l'écho de ses propres gaietés. Mais à peine le bruit des parades du Lumeçon s'est-il effacé dans l'air, avec le claquement des vessies crevées aux mains de la horde diabolique, que la vie montoise retombe à son fond de monotonie.

Et cependant, si pesantes que soient les heures dans le vide de l'existence de la province, le caractère des gens du pays possède une force merveilleuse qui les empêche de fléchir sous le faix des minutes inutiles et des loisirs inoccupés qui forment la chaîne sous laquelle succombent ailleurs les esprits. Ce ressort secret, au moyen duquel, horlogers de ce petit mécanisme compliqué et souple à la fois qui est le mouvement vital, ils se remontent eux-mêmes et empêchent que l'aiguille ne s'immobilise au midi d'un morne désenchantement, il faut le chercher dans leur entrain naturel, leur vivacité d'imagination, leur goût de la farce, et cette faculté de se gausser de tout ce qui semble traditionnel chez le Montois.

Un charmant et ingénieux conteur, cueilli par la mort en pleine maturité de vendanges, Charles Deulin, a narré les facétieux exploits des « wiseux » de Condé, sa ville natale; certes, les mémorables et légendaires récits qu'il y puisa à la veine populaire sont des trésors de bonne humeur et de franche hilarité; mais il en eût entendu de bien autres s'il se fût mêlé aux tablées de café des « riars » montois.

Le loustic, graine poussée au terreau de la jovialité wallonne, fleurit ici à tous les degrés de la société, bien qu'il ait surtout son plein épanouissement dans les couches du peuple, d'un tuf si gras pour le développement des originalités de nature. A lui seul il remplirait des in-folio de l'inépuisable flux de ses devis et de ses hauts faits, comme si le malicieux compère au hibou, Tiel Uylenspiegel l'incomparable, lui avait légué en mourant le bouffon génie duquel ses générateurs furent si prodigues à son endroit.

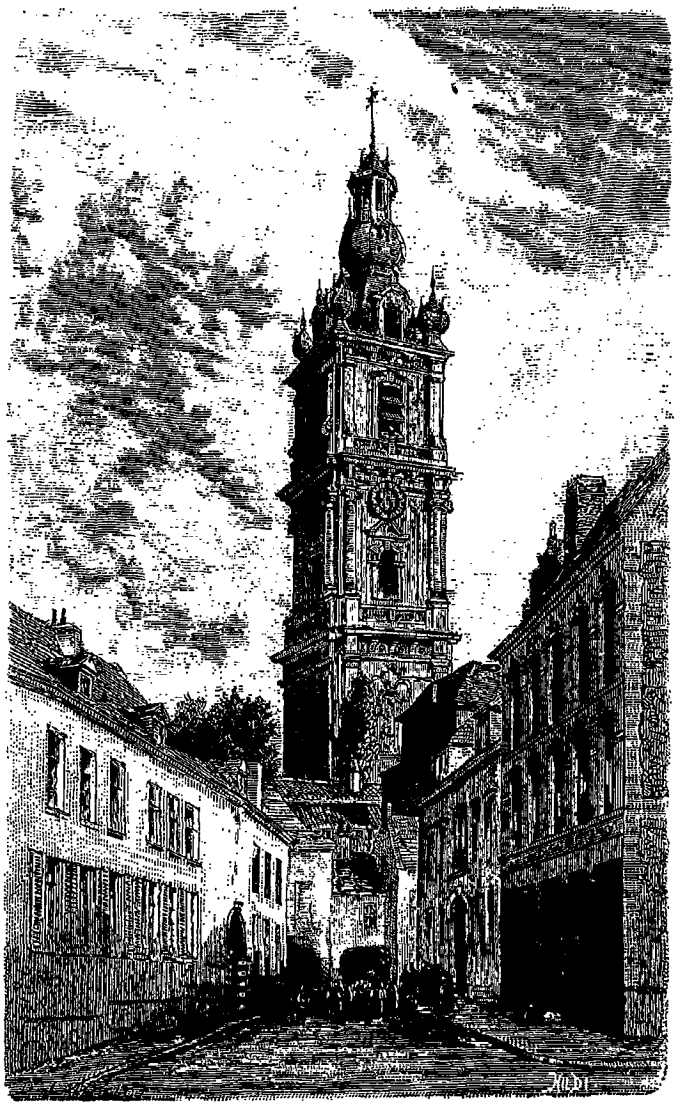
Au fond de ces histoires il y a toujours une dose de finesse goguenarde qui s'amuse aux dépens des autres et se complaît, selon le mot du cru, à « tirer le monde en bouteilles », locution, à coup sûr, énigmatique, mais qui n'en donne pas moins l'idée d'une opération grave, comme l'action de soutirer de ce foudre à sottise, l'humanité, la précieuse liqueur de gaieté sans laquelle l'existence n'offrirait aux lèvres que d'insipides breuvages. Les poivres ne manquent pas sans doute au raisin broyé au pressoir de la farce montoise; quelquefois même la gauloiserie, qui en est le suc capiteux, se complique de licence scatologique d'une transcription malaisée; mais le plus souvent la plaisanterie demeure dans les limites de ce qu'on appelle un bon tour, et, comme elle s'exerce presque toujours contre les personnes qu'une certaine crédulité incline à la jobarderie, elle se termine par la confusion des béjaunes pris à l'éternel miroir aux alouettes.

Il faut voir au surplus la mimique grotesque qui accompagne le débit, les œillades narquoises coulées au bord des paupières, les grimaces ahuries, la comédie de gestes et de sourires soulignant le trait, et, par-dessus tout, l'air de bonhomie candide qui sont dans ces calembredaines la part de l'acteur, pour comprendre l'effet qu'elles font sur la galerie, toujours prête à se gausser du prochain. Le héros de la pantalonnade n'est pas uniquement d'ailleurs la dupe complaisante que la vanité, la suffisance ou l'imbécillité offrent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pâture à la moquerie du narrateur : le peuple de Mons a une variété de cockneys, grands museurs et coureurs de coquecigrues, passant le temps à bayer aux corneilles, sur lesquels, de tout temps, la malice locale a mordu de ses trente-deux dents et qui font le sujet d'une infinité de racontars auxquels la couleur des mots de patois et le comique de la gesticulation prêtent une drôlerie particulière.

Chaque quartier a son loustic ou ses loustics de prédilection, dont les exploits cocasses, les railleries et les « charges » alimentent et défrayent les entretiens de cabaret chez ce peuple ami du plaisir et qui s'anime au bruit des parlotes, avec un don de reparties où se fait sentir l'approche de la France. J'ai vu entre brelandiniers se prolonger de véritables joutes de répliques et de hâbleries qu'on n'aurait pas trouvées déplacées dans des bouches marseillaises, coups de gueule accompagnés de rires à pleine gorge et qui me remettaient en mémoire les estocades plaisantes de saint Georges frappant la carcasse d'osier du Doudou.



Le Château de Mons (voy. p. 334). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

C'est d'ailleurs, par les habitudes de la vie et les particularités des mœurs non moins que par la vivacité de l'esprit, presque une ville française que Mons, bien que le sentiment de la nationalité y soit aussi enraciné que dans les autres parties du pays; et cette ressemblance s'explique par la fréquence des rapports, un commerce continuel amené par les relations d'affaires, la proximité de la frontière, enfin la situation même de la ville à mi-chemin de Paris. Le Français des petites cités limitrophes se sent attiré par ce centre de gaieté et de faciles plaisirs, comme par une sorte de petite capitale de province dont les distractions, si peu étendu qu'en soit le cercle, lui semblent toutefois plus abondantes que dans son propre milieu coutumier. Quelques tours de roue le jettent parmi ces demi-compatriotes avec lesquels la facilité des communications matérielles le font voisiner presque de porte à porte et que des traits de caractère communs et une égale sociabilité le prédisposent en outre à considérer comme quasi issus d'une même souche.

Il y a du reste à Mons une jeunesse active et remuante qui s'entend à organiser les fêtes : en temps de ducasse et de carnaval, on arrive à ses bals presque de Saint-Quentin; et ces occasions de rencontre et de connaissance amènent petit à petit des amitiés solides et souvent même sont le point de départ d'unions qui rapprochent les familles. Ainsi s'est effacé, par l'action graduelle de cette fraternité de peuple à peuple qui est la plus solide des annexions, puisqu'elle attache ensemble les cœurs avec une chaîne d'or, le souvenir des maux que la France de Louis XIV et de Turenne laissa derrière elle dans le pays montois, comme un mortel cancer dont les ravages faillirent épuiser plus d'une fois la sève locale.

Mons est à cette heure une jolie ville d'aspect, confortable, sans piaffe extérieure, tenant en bel ordre ses promenades, ses parcs et ses maisons, celles-ci pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prettes et fraîches, sous leurs façades reluisantes, presque toutes modernes, car les vieux hôtels y sont rares autant que la vieille aristocratie. Les délectations de la bonne chère, et chez les dames la préoccupation de la toilette y maintiennent, à travers l'uniformité des habitudes journalières, une certaine vitalité qui, sans ce stimulant, risquerait de se perdre dans l'alanguissement d'un fond de vie casanière. Une bourgeoise, même de fortune médiocre, aime à étaler au spectacle et au concert, pour lesquels le goût public est très vif, des toilettes rapportées de Paris, et tout vrai Montois réunit au moins trois ou quatre fois l'an à sa table, extraordinairement garnie pour la circonstance de vins et de victuailles, une bande de joyeux convives.

La cuisine est ici d'ailleurs du domaine exclusif de la femme, qui s'entend mieux peut-être qu'autre part à organiser un grand festin, et toute l'année, en vue de ces agapes mémorables dont il est de bon ton qu'on parle dans la ville, moissonne des recettes, collectionne des menus et se prépare à la confection d'ingénieuses et subtiles gourmandises. Le mari, lui, a le département des vins : il faut voir l'abondance et la richesse des caves montoises pour comprendre le prix que, dans une maison bien conduite, on attache à cet élément indispensable d'un bon dîner. Tel épargne sur ses plaisirs de café pour aller lui-même en Bourgogne, à l'époque des vacances, s'entendre avec les propriétaires de vignobles et s'acheter une ou deux pièces d'un cru dont au préalable il a longuement dégusté les produits.

Personne ne raisonne plus pertinemment sur les vertus du raisin ni ne connaît mieux les multiples précautions de l'encavement. D'un claquement de langue contre le palais, l'amateur montois vous dira la marque et l'année d'un vin avec une aussi incomparable sûreté qu'un bibliophile se prononçant sur les éditions d'un livre. Et le rapprochement n'est point banal : c'est la coutume à Mons d'apparier à une bibliothèque une cave un peu nombreuse. « Ma bibliothèque, » dit en parlant de ses vins l'hôte qui vous accueille à un festoiement; et, vous guidant avec un flambeau, il vous fera descendre dans ses souterrains, divisés en petites allées au fond desquelles, alignées sur des rayons ensablés, s'empilent dans une nuit poudreuse, toute tapissée de vénérables réseaux par les araignées, d'innombrables rangées de bouteilles précieusement étiquetées et achevant de mûrir parmi les grasses humidités d'une atmosphère pleine de fermentations. Les rayons au surplus ne se désemplissent jamais sensiblement, car les brèches sont réparées à mesure qu'elles se produisent, en sorte que la consommation, au lieu d'épuiser ces richesses du sous-sol, semble au contraire leur donner des aliments toujours nouveaux.

J'ai déjà dit combien la prédilection pour la sensualité de la bouche était répandue en Belgique; le pays flamand est grand mangeur, et les troupeaux des prairies de l'Escaut, de la Dendre et de la Lys s'engloutissent dans son puissant estomac sans le rassasier; mais, tandis qu'un bourgeois des Flandres paraît surtout sensible au sang généreux des bordeaux, dont la pourpre onctueuse s'accommode mieux aux mangeailles immodérées, le gourmet wallon, lui, plus raffiné, ne cache pas son dédain pour ce breuvage d'une aristocratie moins haute que les provenances bourguignonnes, auxquelles seules il accorde sa confiance et son estime.

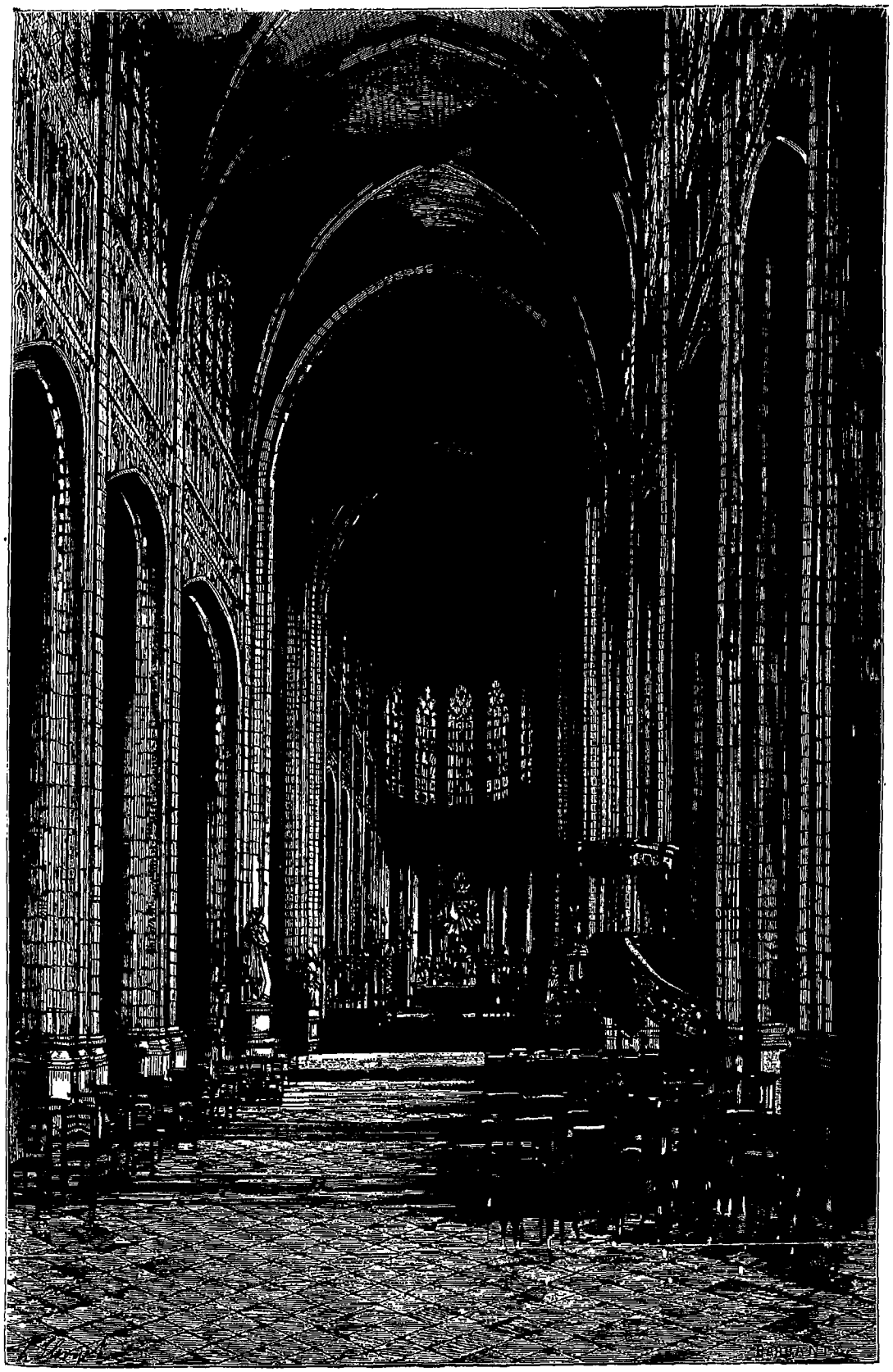
A Mons commence véritablement ce luxe des caves « à bourgogne » qui, de la Trouille aux rives de la Sambre et de la Meuse, concentre le trésor des lointains vignobles dans des cavernes où, sous la paroi des fioles, flambent, à l'égal des escarboucles et des améthystes des contes des *Mille et une Nuits*, les pourpres violettes des grands crus. Mais comme une installation de ce genre exige des soins à part, il n'est pas rare que les plus entendus parmi ces fins connaisseurs fassent construire en dessous du niveau même de la rivière ou du fleuve dont les infiltrations maintiennent à l'intérieur la température convenable, des caves que les eaux inondent par intervalles et, en se retirant, englaisent d'un visqueux limon propice à la maturescence du vin.

Intimités de la vie. — Les vieilles rues. — Les nouveaux quartiers. — Les toits de Mons. — Le Beffroi. — L'Hôtel de ville. — Sainte-Waudru.

Il n'est pas toujours prudent de se fier à l'apparente indolence des villes : telle qui semble s'effacer dans les silences et la grise pâleur de la vie coutumière, nourrit secrètement des ardeurs de plaisir, couvantes sous la cendre de ses dehors mortifiés et mélancoliques.

A coup sûr, personne ne s'avisera de découvrir les vices de Babylone au fond des gaietés montoises; mais il ne faudrait pas non plus s'en tenir aux discrètes monotonies de la surface, ni trop insister sur l'uniformité du fond de l'existence chez ce peuple ami des lippées et qui est sujet à oublier la raison dans les pots. Si l'on en croit les mauvaises langues, la ducasse durerait à peu près toute l'année dans nombre de ménages, et les femmes, non plus que les hommes, n'y seraient pas toujours des exemples de sagesse domestique. Le goût de la dépense et de la parade extérieure, les sensualités répétées de la table, enfin l'attrait d'un plaisir mystérieux pour des imaginations éveillées et vives, prédisposent à de secrètes défaillances. Même sous la coupole de verre de la petite ville, il y a mille occasions de péché dissimulé, que la témérité de braver la malignité publique fait paraître plus attirantes. Les arbres du parc, à l'ombre desquels s'échangent les œillades assassines, tandis que les musiques des régiments rythment des mazourkas et des pas redoublés, ne sont pas les seuls complices de la vertu facile qui trouve encore ailleurs, aux solitudes des jardins du Château et aux silences

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Sainte-Waudru, à Mons (voy. p. 335-336). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des boulevards extérieurs, un terrain mollement glissant. Très jeunes, les filles du peuple courent les bals et les guinguettes. Les hommes, eux, prolongent jusque dans la nuit leurs parties de café et ce qui s'ensuit. Enfin, le café-concert s'est extrêmement multiplié et répand par la ville, comme une haleine empestée, ses grivoiseries malsaines et ses refrains frelatés. Toutes ces circonstances ont amené une allure de modernité gaillarde qui recule loin dans le passé l'aspect ennuyeux et terne que les anciens se souviennent avoir vu à Mons au temps où, resserrée entre ses remparts, la petite cité servait de relais aux diligences qui filaient sur Paris, et ressemblait à une grosse bourgade juchée sur une bosse.

La bosse existe toujours avec son amas de vieux toits rouges échelonnés sur les pentes, et tout en l'air son Beffroi planté comme un chandelier, — une sorte de « ville haute » au pied de laquelle, depuis, s'est formée une ville nouvelle, régulière, symétrique, étalant des styles ambitieux et de pompeuses ordonnances. Des collèges et des hospices, qu'on y a récemment bâtis, d'une vastitude qui à première vue semble disproportionnée avec les nécessités de l'agglomération, y ont un air de palais et font venir à l'esprit la pensée d'une grande fortune publique, jetant son trop-plein en de dispendieuses et larges installations. Pourtant la circulation et l'activité semblent hésiter à descendre en ces quartiers neufs, qui sont comme la banlieue déserte de la ville, et continuent à refluer vers les petites rues tortueuses du centre, débouchant de partout sur la Grand'Place, comme au cœur sensible où se garde la chaleur du commerce et de la vie. Quelques-unes ont gardé d'originales dénominations correspondant à des particularités locales ou à leurs distinctions primitives, telles que la rue de la Tour-Auberon, la rue de la Terre-du-Prince, la rue des Sœurs-Grises, la rue des Clercs, la rue du Chapitre, la rue de la Grande-Triperie, la rue des Gades, la rue Casse-ma-Brune, la rue des Cinq-Visages, et maintes autres dont le nom s'accorde bien à une topographie accidentée de vieille ville.

Tandis que le pittoresque se retire de plus en plus des alignements de la voirie contemporaine, monotones comme les parallèles d'un plan géométrique, le dégringolement de ces ruelles étroites, cassées à angles brusques et bordées de façades étranglées, avec leurs cabossements de pavés aigus, qui semblent faits pour des mulets et des chèvres, amuse l'œil par l'imprévu et la fantaisie de leurs lignes. Des terrasses du Château on voit se dérouler une poussée de toits tortus, détraqués, quadrillés de « pannes » bossuées, où le sang-dragon, le rouge laque, le lie de vin, le zinzolin plaquent des taches chatoyées d'aquarelle, et qui dégringolent le long des rampes ou s'échelonnent le long des montées, animant le noir paysage de leurs masses bigarrées et penchantes.

Ce Château, ou plutôt, comme on l'appelle dans le pays, cette cour du Château, qui est, avec Sainte-Waudru, le point culminant de Mons et dessine sur le ciel balayé par les fumées boraines sa silhouette de veilleur de pierre, est un des rares monuments demeurés debout parmi les bouleversements de la vieille ville (voy. p. 331). Encore son antiquité atteint-elle deux siècles seulement, et cette jeunesse relative en fait la cadette de toutes les tours hautaines qui, en pays flamand, émergent de la nuit des âges. Quant à l'ancienne châtellenie proprement dite, il ne reste plus que les pans de murs trapus d'une des portes primitives.

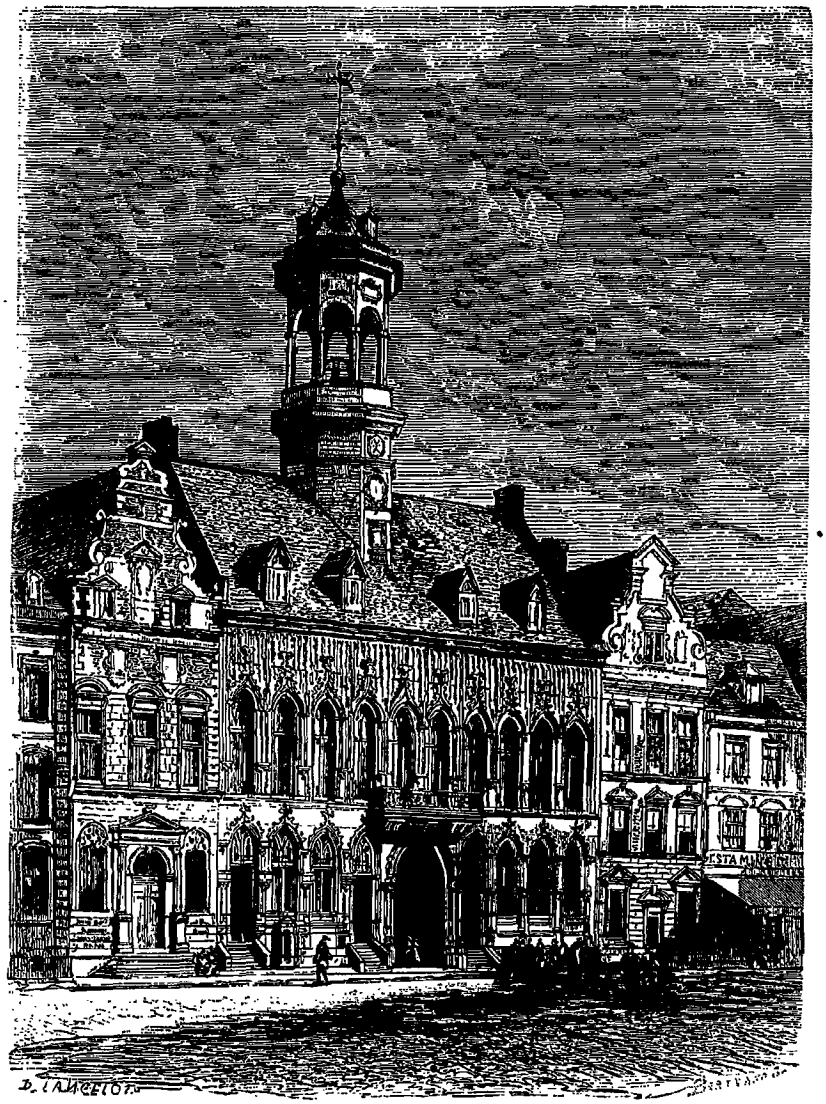
Tel qu'il est, avec sa gloire de fraîche date et que néanmoins il a fallu rajeunir il y a quelque trente ans, tant la pierre, comme l'homme, est sujette à de précoces caducités, le Beffroi — pour lui nommer l'autre nom qu'il porte à Mons — dresse fièrement ses trois étages d'architecture classique, séparés par des modillons et des balustrades à l'italienne, et fait jolie figure à l'horizon de la ville, sous son chapeau de clochetons bulbeux plantés aux angles et surmontés d'un campanile de même forme. Quand l'architecte Ledoux le reconstruisit sur l'emplacement du Beffroi antérieur, anéanti par un incendie, il ne se soucia pas de reproduire la masse ronde que les flammes avaient coulée bas, et de préférence fit jouer aux angles une superposition de pilastres, de colonnes et de consoles qui eut pour effet de distinguer la tour montoise de tous les autres beffrois du pays. C'est dans cette grande cage de pierre que chantent, comme une nichée de gros moineaux, les trente-six cloches d'« el' carion d'Mons », celles-là mêmes dont les rythmes allègres sonnent si joyeusement la défaite de Doudou, le mémorable jour de la Trinité, et qui, en temps ordinaire, se mêlent en volées de notes frétillantes à ces autres oiseaux chanteurs, les rires de la jovialité wallonne.

Hélas! ils battirent fréquemment de l'aile, les gais oisillons, au cours de cette histoire montoise si abondante en pendaisons, en étranglements, en brûlements et en supplices de toutes sortes, qui tantôt s'abattaient sur les particuliers et tantôt sur la cité entière, comme un tourbillon de noires épouvantes. Quand Albe, le féroce pourvoyeur des échafauds, quitta la ville, il y laissa partout l'éclaboussure du sang versé par torrents, au point qu'il n'y fut de famille qui n'eût à déplorer la perte d'un des siens et que ce qui resta après ce grand chourinage émigra dans des régions plus clémentes. La terre a depuis longtemps bu l'énorme tache rouge, et il faut un effort d'imagination pour se représenter aujourd'hui, sur cette place où l'on dépeçait les hommes comme des bœufs et qui ne voit plus se consommer à présent que l'illusoire agonie d'un monstre en osier, le spectacle de ces effroyables exterminations.

Contemporain des tueries qui transformèrent le « markiett » en charnier, l'Hôtel de ville lui-même, au milieu des variations sous lesquelles les maisons circonvoisines ont fini par perdre leur physionomie passée et tomber à la plate vulgarité moderne, a varié

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suffisamment pour qu'il soit impossible de recomposer, avec son aspect actuel, le fond du tableau où se détachèrent tant de scènes d'horreur. Mais si le campanile dont se coiffe son toit percé de lucarnes, un toit du reste mal accroché aux exubérances du style flamboyant, et si le choquant balcon qui a pris la place de la bretèque primitive dénaturent les fines élégances de l'ordonnance ogivale, ce qui reste de celle-ci n'en compose pas moins, au milieu de ce pays labouré jusqu'aux racines par l'histoire, un joyau délicatement ouvré et qui, par l'élancement de ses dix fenêtres d'étage finissant en pinacles et rejointes par des niches en encorbellement, tient sa place dans la floraison des jolis édifices sortis de terre



Hôtel de ville de Mons. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

au coup de talon de l'esprit communal, ce magicien incomparable des antiques féeries flamandes.

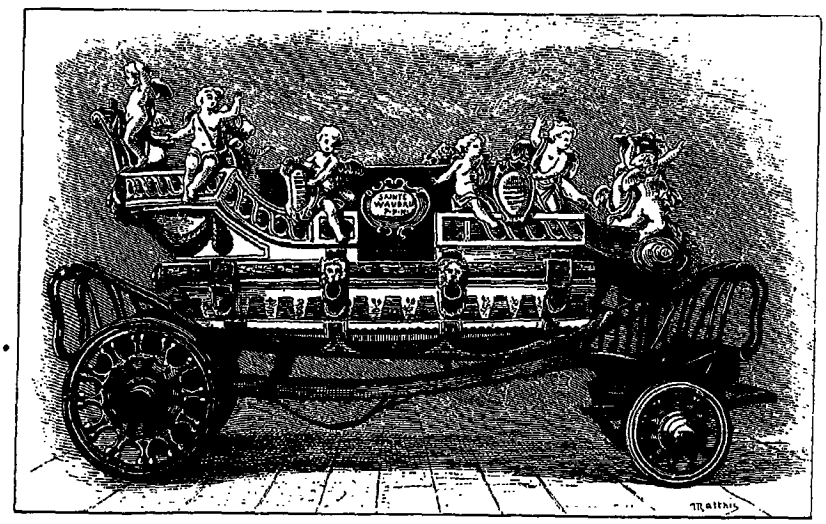
On raconte que, les pluies, la famine et la peste ayant suspendu dans la ville le travail des manufactures et plongé l'innombrable peuple ouvrier du temps dans une noire détresse, les magistrats résolurent, en 1440, d'employer à la construction d'un palais communal les bras que l'effroyable crise du moment avait rendus inactifs. L'Hôtel de ville serait donc sorti d'une idée humanitaire en même temps que d'un calcul économique, grand honneur pour les magistrats du temps!

Le vrai trésor de Mons toutefois n'est pas là : gravissez les pentes qui mènent à la cathédrale, et quand vous aurez fait le tour des chapelles polygonales qui garnissent extérieurement le chœur, pénétrez sous le porche par delà lequel Sainte-Waudru déroule ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hautes nefs d'une si pénétrante majesté; non seulement vous aurez sous les yeux le plus bel édifice de la ville, ce qui n'est pas un mérite extraordinaire dans une cité où les points de comparaison font défaut, mais l'un des plus nobles vaisseaux du pays entier (voy. p. 333). Comme à Saint-Pierre de Louvain, avec lequel la basilique montoise a de frappantes analogies, l'âme est saisie par la grandeur vraiment religieuse et l'austère solennité de ce lieu de prière et de recueillement, déployé sous des voûtes de briques sombrement rembrunies et prolongé à travers un alignement infini de piliers jaillissant du sol comme une forêt de bleu granit.

Nous ne sommes plus ici d'ailleurs dans un de ces fastueux musées de statues et de tableaux, tels qu'il s'en trouve partout en Flandres : les prédilections pour un catholicisme sensuel et paré nous ont abandonné dès le premier pas que nous avons fait dans la contrée wallonne. Mais quand la médiocrité dans la décoration s'attache à un monument d'une splendeur matérielle et mystique aussi émouvante que celle qui règne à Sainte-Waudru, on est presque tenté de se réjouir. L'absence de la pompe extérieure, toujours sujette à distraire l'esprit de la contemplation des intimes et profondes beautés de la conception architecturale, comme un manteau somptueux sous lequel se dérobent à la fin la chair et l'ossature vivantes, laisse mieux apparaître, en effet, la grandiose nudité de la pierre et fait pénétrer plus avant dans le secret de ces génies dont le nom souvent échappe à l'histoire et qui sont les bâtisseurs de ces hautaines maisons de Dieu. C'est à peine si quelques tombes du quinzième siècle, un retable en gothique tertiaire d'une exécution fleurie et guillochée et des bas-reliefs sur albâtre de cet élève de Jean Goujon, le sculpteur montois Jacques Dubreucque, débris du jubé qui séparait autrefois la nef du grand chœur, attirent les yeux dans l'immensité du temple; et pourtant cette simple richesse s'accorde mieux avec la sévérité de l'édifice qu'une opulence qui y serait en tous sens répandue.



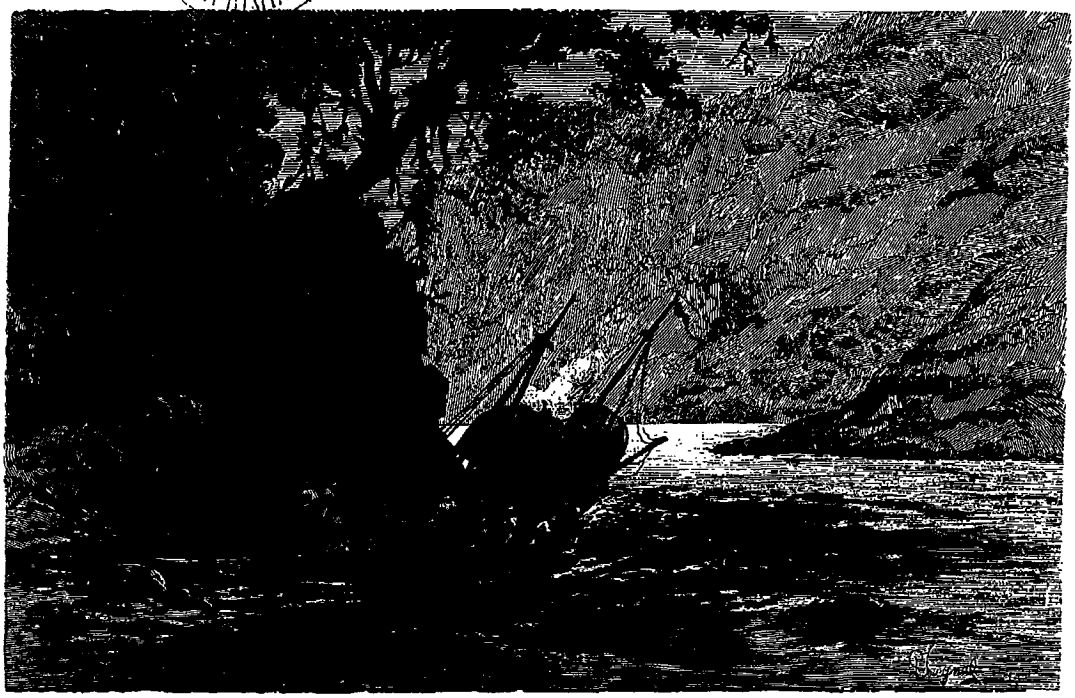
Le car de Mons (voy. p. 330). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Longtemps on attribua à Jean de Thuin et à son fils l'immortel honneur d'avoir conçu ce chef-d'œuvre d'élégance et de majesté; mais les dates, ces inquisiteurs impitoyables qui apportent la lumière dans les plus obscures enquêtes, ont rétabli cette gloire au bénéfice d'un autre architecte dont le nom a sombré dans l'oubli : créateur véritable de l'œuvre gigantesque dont Jean de Thuin ne fut que le continuateur, il avait rêvé, ce Titan, orgueilleuse conception d'une âme qui veut jeter un pont entre le ciel et la terre pour être plus près des paradis, de couronner cette grande prière élancée vers l'Éternel, d'une tour découpée à jour et haute de cent quatre-vingt-dix mètres, soit près de cinquante mètres de plus que celle de Strasbourg et d'Anvers!

Camille LEMONNIER.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous échouons dans un chenal du Morona. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Limite de navigabilité du fleuve Morona. — Le bateau est échoué. — Fusillade pendant la nuit. — Expédition à la recherche de Gunzburg et de ses compagnons. — Un très jeune père. — Discours de mauvais présage à une guenon morte. — Entretien avec les Patucas; déception. — Les rapides de l'Achual et du Guzman. — La cordillère Borja. — Les Borjanos, Indiens blancs; aptitudes remarquables. — La chaise de Lacondamine sur un radeau. — Spectacle imposant du Pongo de Manseriche. — L'écueil Champiruni. — Projet d'une ville. — Dialogue avec un curaca baptisé deux fois. — Les Ahuarunas; leurs femmes. — Le Pastaza. — Mains menaçantes d'une jeune fille. — Parinari. — La bouche du Samiria. — Le canal Reclus et le lac Wyse.

Février 1881. — Après six jours de navigation sur le fleuve Morona nous constations, pour la première fois depuis notre départ du petit hameau de Napo, un fond de gravier. Le lendemain, le fond était de roche vive. Les rives du fleuve s'élevaient en talus superbes, recouverts de beaux arbres dont les racines tortueuses semblaient sortir de la roche même.

L'air est plus frais, l'atmosphère de la Cordillère arrive par bouffées et, après les chaleurs écrasantes des derniers mois, nous respirons librement.

Le matin du 6 février nous levons l'ancre à cinq heures du matin et nous naviguons dans un chenal de trois brasses et demie. Au tournant d'un coude, un certain bouillonnement de l'eau nous fait supposer qu'il y a là un arbre échoué. Nous gouvernons pour éviter l'obstacle, lorsqu'un violent choc nous renverse tous sur le pont. Aussitôt nous sondons et, montant dans les pirogues, découvrons que nous nous sommes échoués sur trois pointes de roche faisant partie d'une sorte de seuil qui barre le chenal. A la poupe nous avons plus de trois brasses; à la proue, à peine quatre palmes d'eau.

Je cherchais l'extrême limite de navigabilité de ce fleuve; je l'ai trouvée, et je suis solidement assis dessus. On finit par bien savoir la géographie lorsqu'elle est enseignée d'une façon aussi démonstrative.

Les moyens ordinaires pour nous mettre à flot, machine en arrière, halage sur l'ancre, qu'on jette à quelques mètres derrière la poupe, sont restés sans effet. Nous déchargeons complètement notre embarcation,

1. Suite. — Voy. t. XLVI, p. 209, 225, 241, 257, 273 et 289. Voy. la carte de la livraison 1187.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous vidons même les soutes, nous pompons l'eau de la chaudière : peine inutile.

Cependant la rivière, qui avait été en crue, commence à baisser, et pendant la nuit déjà le pont s'incline d'une façon de plus en plus menaçante. A l'aube, aucun objet ne tient debout, le bateau est presque couché sur le flanc, et la proue est à trois mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Mon équipage invoque tous les saints du paradis : notre situation est critique. Avant tout, je tiens à avoir des nouvelles à Macas. C'est là ou nulle part que je saurai quel a été le sort de Gunzburg et de sa troupe. Mais comment puis-je abandonner la chaloupe et surtout mon équipage, dans lequel il n'y a plus que douze hommes solides? Le commandant brésilien est depuis près de quinze jours dans un état de santé inquiétant; le deuxième mécanicien et quatre individus ont des fièvres violentes; deux des marins ont les jambes couvertes de plaies à la suite de piqûres d'insectes; un des chauffeurs a la main brûlée.

Toute réflexion faite, je prends le parti d'envoyer Parys avec huit hommes et l'interprète huambiza à Macas et d'attendre la crue, qui seule peut nous remettre à flot.

Mon vaillant compagnon, enchanté de cette marque de confiance, part le 7 février dans une des pirogues.

Pendant cette journée je m'occupe à faire amarrer aussi solidement que possible la chaloupe aux arbres de la rive où nous campons. Nous jetons les deux ancres afin qu'une crue subite ne puisse pas entraîner l'embarcation.



Michel Parys. — Dessin de P. Fritel, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

Parmi mes hommes, celui qui m'a montré le plus d'entrain dans ce moment difficile est le jeune Indien Mento, originaire du village de Barancas. Mento a quatorze ans, il est légitimement marié et père d'un fils de trois mois. Si son enfant pratique les mêmes idées sur le mariage que son père, l'intéressant Mento a des chances d'être grand-père à l'âge de vingt-huit ans.

Le 8 février, pendant la nuit, nous avons été inquiétés par les sauvages, qui, sans bruit, se sont approchés de notre petit campement. Les aboiements de mon chien ont jeté d'abord l'alarme et, sans savoir à qui nous avions affaire, nous avons à tout hasard brûlé quelques cartouches, dont une est allée à son adresse. Nous avons trouvé le lendemain matin un corps déjà refroidi, à vingt mètres de nos tentes.

Le 9 février, le fleuve a commencé à monter; en six heures le bateau s'est redressé. J'ai fait aussitôt mettre les machines sous pression; vers cinq heures et demie du soir, nous étions à flot et nous avons glissé sans effort sur l'écueil.

J'avais d'avance fait sonder le chenal à cinq cents mètres en aval, et c'est à deux cents mètres de l'écueil que j'ai fait jeter l'ancre.

Dès le lendemain nous avons chargé notre embarcation et nous avons remonté à bord.

Le 16 février, à trois heures de l'après-midi, les trois coups de fusil, signal d'un heureux retour, dont j'étais convenu avec Parys, se font entendre. Dix minutes après apparaît notre pirogue, suivie de plusieurs pirogues remplies d'Indiens, et bientôt mes braves expéditionnaires montent à bord.

Voici la relation exacte de l'exploration de Parys :

Le 6 février, il remonte le fleuve sans difficulté; le courant n'est pas très fort; à onze heures du soir, apercevant des *purmas*, c'est-à-dire des plantations d'Indiens abandonnées, il fait arrêter, de crainte de se rencontrer trop tôt avec des sauvages, qui fuiraient si l'on arrivait de nuit.

José et Perez montent la garde, relevés par Luiz et de la Cruz. Aucune alarme.

Cependant, en aval du point où la petite expédition a dormi, les Indiens ont entendu des voix de *Aucas*.

Deuxième jour. Départ avant six heures. A une heure de l'après-midi, sur la rive droite, tambos abandonnés d'Indiens. A quatre heures, sur la rive droite, des tambos de campement frais et des œufs vidés de charapilla. Les sauvages ont été là la veille. Il reste les *chaquis*, empreintes de leurs pieds.

Luiz a les fièvres, mais, toujours plaisant, il fait des discours et donnne des chiquenaudes à une guenon *brazilarga* que Francisco a tuée le matin. Les Indiens veulent l'en empêcher. Cette sorte de singe est sorcière. Luiz se moque de la sorcellerie; il se moque des Indiens. Dans l'après-midi il a une attaque de fièvre. Les Indiens lui donnent pour une heure de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

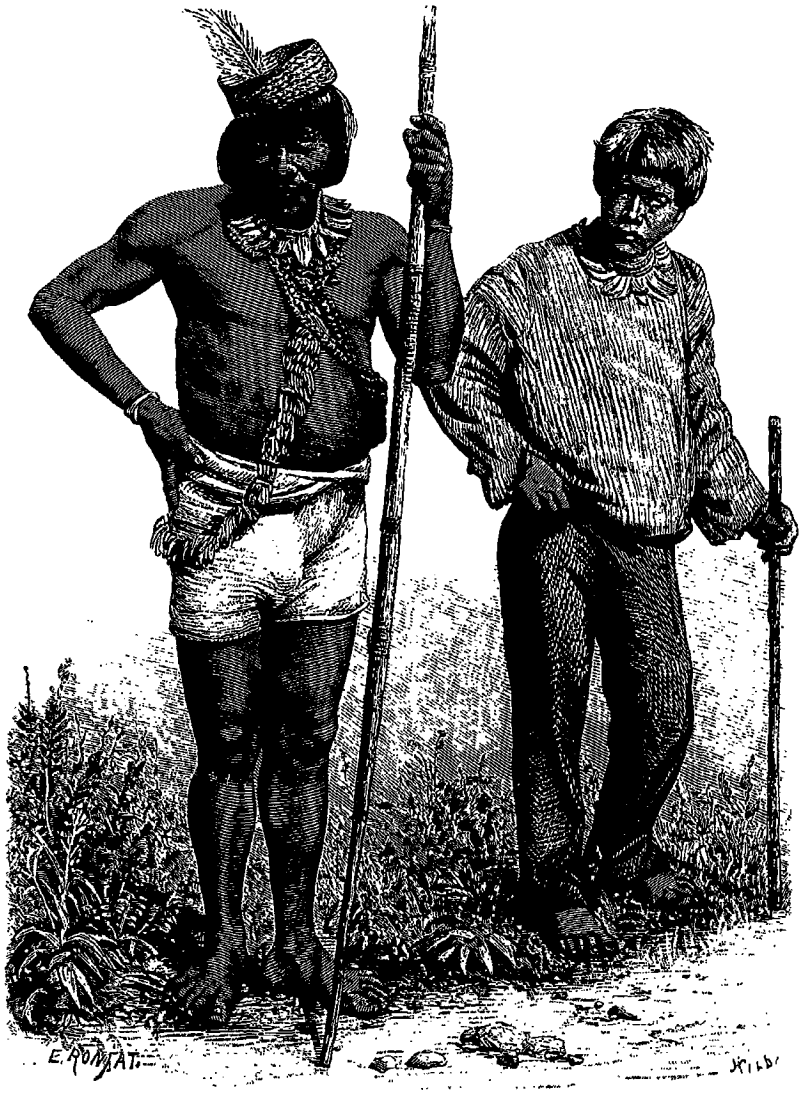
vie, car il est ensorcelé. Cependant, le soir, l'attaque est passée, mais les Indiens continuent de craindre pour ses jours.

Les pagayeurs étant très fatigués, le timonier Nicolas malade et Luiz encore étourdi, Parys fait arrêter le canot, et l'on dort sur une plage de la rive gauche.

Le troisième jour, beaucoup de purmas.

Sur la rive droite, beaucoup de petits affluents, de très courtes *corentades;* décidément la marche en pierre sur laquelle le bateau a donné est le plus sérieux et peut-être le seul obstacle à la navigation du Morona.

Le quatrième jour, Parys, à six heures du matin, passe avec ses gens devant une *chicta* sèche, et, un quart



L'interprète huambiza. — Indien Patuca, habillé avec les vêtements des marins de la chaloupe (voy. p. 240).
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

d'heure après, ils arrivent à l'embouchure du Mangosicsa, affluent droit du Morona. Pour être plus exact, le Morona a deux sources : celle dite du Morona et celle du Mangosicsa. Cette dernière, en été, a peu d'eau

Ils remontent quinze coudes de la *quebrada* et passent devant beaucoup de purmas, de tambos récemment abandonnés et de trochas, dans lesquels trois Indiens relèvent les traces de passants de la veille et de l'avant-veille.

A trois heures, ils entendent aboyer, et, quelques minutes après, ils aperçoivent sur une hauteur de la rive gauche une hutte habitée.

Les habitants, malgré leur flair légendaire, n'ont pas aperçu le canot. Alors Parys les fait héler : *Amigos, cristianos*, etc. L'interprète, paraît-il, meurt de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peur! Les Indiens sortent de leur tambo après avoir crié dans la maison pendant plus de cinq minutes, sans qu'on pût comprendre ce qu'ils disaient. On finit par saisir le mot *chamuy* (viens, venez).

Parys trouve prudent de leur répondre par le même mot.

Ils viennent enfin, armés de lances, et descendent en courant la colline. Ils voient les fusils et croient prudent d'embrasser ceux qui les portent.

Après cette première effusion de sentiments délicats, le curaca (chef), qui se nomme Tuanchila, demande ce que les Viracochas viennent faire en ces parages. On lui répond que c'est pour plusieurs raisons, et d'abord pour envoyer à Macas un *bultito* (ma correspondance).

Ils ne comprennent pas; alors Parys donne au capitaine de la toile, des couteaux, de la chaquira, etc. Ces cadeaux lui ouvrent l'entendement et le mettent de bonne humeur. Il envoie sa femme chercher les autres membres de la tribu et préparer de la chicha. La femme remonte la colline en courant et se met à frapper sur un grand tambour. En moins de trente minutes apparaissent d'autres sauvages, tous armés de lances.

Mêmes embrassements, explications, cadeaux; on boit.

Alors Parys leur raconte qu'un Viracocha est entré par Macas et qu'il n'est pas arrivé au Marañon. Ne sauraient-ils pas où ce Viracocha est allé? Il y a des tribus huambizas, leurs ennemies (eux appartiennent à la famille des Patucas), qui sont féroces et traîtresses. N'ont-ils pas connaissance d'assassinats commis par ces Huambizas sur des blancs?

Ils se regardent entre eux, puis disent que non. Le curaca ajoute qu'il sait que des blancs, il y a plusieurs lunes, ont passé par le village de Macas, mais ils sont allés au rio Santiago pour descendre le Marañon.

Ils seront bien arrivés au Pongo de Manseriche. A partir de là on ne peut pas savoir. On y est en guerre. Les Ahuarunas veulent vivre sur ces terrains. Ils ont tous des fusils, ils peuvent avoir fait la guerre une nuit aux blancs.... « Deux de nos hommes, ajoute le curaca, sont allés à la chasse vers le soleil levant, vers le rio Pastaza. Ils ont vu des Sarayacus. Ils ne sont pas amis, mais ils ne sont pas en guerre déclarée. Ils ont bu de la chicha et ils ont conté qu'il y a plusieurs lunes, autant de lunes que pour les autres, des Viracochas sont venus de Baños à Sarayacu. Les Sarayacus sont amis, mais les Zaparros, qui vivent près de là, sont guerriers; cependant ils ne détestent pas les blancs. Ceux qui font la guerre aux blancs sont les Muratos, fixés encore plus loin sur le fleuve Pastaza. Il est possible qu'une nuit ceux-là les aient attaqués. »

Mon brave compagnon demande des bananes, et les Patucas les promettent. Ils vont eux-mêmes les mettre dans des canots et les porter où les Viracochas veulent. Alors on leur dit qu'un grand bateau attend dans le Morona. S'ils y viennent, on leur fera des cadeaux. Ensuite Parys se remet en route; il faut employer même pour cela un peu de brutalité. Les Indiens retiennent le canot par la poupe. Toujours la même histoire : excès d'amitié qui se termine par un coup de lance appliqué de nuit.

La troupe part à quatre heures et dort sur le Morona. Elle met une heure et demie à descendre le Mangosicsa, qu'elle avait mis sept heures à remonter.

Dès l'aube les sauvages rejoignent l'escouade en trois canots. Ils portent des bananes et leurs lances.

Je ne puis donc plus espérer rencontrer Gunzburg vivant. Les hommes du pays croient aussi que toute l'expédition doit avoir été massacrée. Cependant ils ne pensent pas que ce soient les Patucas qui aient commis ce crime. Cette tribu, s'étant fixée dans des maisons, ayant cultivé des champs, ne s'exposerait pas à une vengeance à laquelle elle ne pourrait pas se soustraire avec la même facilité que des nomades.

Nous faisons descendre les sauvages dès que la machine est sous pression; nous virons de bord et nous suivons le cours du fleuve. Il ne nous reste qu'à faire des cadeaux aux Patucas et à recevoir en échange les objets qui constituent leur arsenal. Ces Indiens appartiennent à la grande tribu des Huambizas, dont ils parlent la langue. Dans leur costume ils ont grande allure, mais, affublés des vêtements de mes hommes, qu'ils avaient demandés, ils avaient un piètre aspect. Je ne pouvais me défendre d'un serrement de cœur en songeant au sort probable du jeune explorateur et de ses compagnons. Je cherchais à oublier en me livrant à un travail continu. Pendant la descente du Morona nous fîmes le levé hydrologique complet, et, cinq jours après avoir quitté les Patucas, nous accostâmes à Aripari.

Là nous prenons vingt-quatre heures de repos, après lesquelles je me mets en route pour le Pongo de Manseriche, désireux de constater la situation du dernier point navigable du fleuve des Amazones.

Le Pongo de Manseriche est, en effet, le point extrême que toute expédition hydrologique sur l'Amazone doit atteindre. Cependant ce voyage est réputé très difficile. L'amiral Tucker, avec le *Tambo*, vapeur aménagé pour sa fameuse expédition hydrologique, n'y est pas arrivé, les courants étant, paraît-il, trop forts et les écueils trop dangereux.

J'étais toutefois résolu à tenter ce voyage.

Durant trente-six heures nous marchons sans la moindre difficulté. Le fleuve reste large et calme en amont du Morona. Le chenal est profond, les courbes présentent des rayons immenses. Cependant les plages changent d'aspect. A la place du sable fin on trouve bientôt de gros graviers, puis des galets, enfin des cailloux roulés d'assez grande dimension.

21 février. — Depuis hier les courants ont pris beaucoup de force, et la machine n'arrive que difficilement à les vaincre.

Un seuil de pierre rétrécissant le lit forme un rapide, appelé le rapide de l'Achual. Nous sommes obligés de forcer la machine à toute pression.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Huambizas, famille Patuca. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivés à plusieurs milles en amont de ce point, nous trouvons en aval le plus fort des rapides, connu sous le nom de Guzman.

Nous avons essayé trois fois de passer, mais trois fois le courant nous a vaincus. Alors j'ai fait jeter dans le feu de l'étoupe trempée d'huile, j'ai fait charger les leviers des soupapes, nous avons donné jusqu'à cent vingt tours d'hélice, et nous avons vaincu le courant.

Nous apercevons des canots d'Infieles, mais ceux qui les montaient se sont cachés, et nous ne pouvons les trouver. Tant pis. En avant.

22 février. — Nous sommes au Pongo de Manseriche. Hier, vers quatre heures, nous avons talonné sur un banc de gravier. Pendant deux heures nous avons peiné pour nous remettre à flot; on dirait que notre machine est épuisée de ses efforts. Elle reste inerte.

Nous jetons l'ancre, mais elle ne mord pas sur le gravier. Nous chassons avec une rapidité incroyable, et la nuit noire nous empêche de nous guider comme nous voudrions.

Enfin, après trois quarts d'heure, nous amarrons à tâtons à une île.

Vers dix heures les gardes entendent les coups de rames des Infieles. Tout le monde sous les armes. Il fait tellement sombre qu'on ne voit rien du tout.

On entend les Infieles pousser des cris et s'interpeller sur la rive opposée.

Comme ils voient à la vapeur qui sort de la cheminée que nous sommes debout, ils ne viennent pas; et lorsque la lune paraît, ils filent.

Au jour, devant nous se dresse la Cordillère qui nous sépare de Chachapoyas et de Jacu. Cette même *serrania* (région de montagnes) s'étend jusqu'au haut Maranon. La *quebrada* de Mangosicsa descend du même versant de la même chaîne.

Le voilà encore, ce grand rempart, cette limite naturelle du bassin amazonien. On dirait, à voir les cimes, des géants défendant l'accès des plaines immenses qui s'étendent vers l'orient.

Nous sommes tout près de l'emplacement où jadis s'élevait une colonie prospère d'Espagnols, appelée Borja. Les Espagnols étaient arrivés en cet endroit en franchissant la Cordillère; puis l'immense difficulté des communications leur fit complètement abandonner leurs compatriotes.

Le jour venu, nous battons le bois. Nous nous rencontrons avec quelques Huambizas qui nous demandent des cadeaux et nous servent de guides. L'ancienne Borja est entièrement détruite. La forêt a repris ses droits et empiété sur la ville, qui l'avait refoulée. Je crains bien de n'avoir ici encore aucun renseignement, ne rencontrer aucun vestige.

Au seizième siècle, les lavages d'or en cet endroit donnèrent quelques millions de duros au roi. Depuis, peu à peu, les colons, isolés de la mère patrie, ont perdu cette merveilleuse énergie qui leur fit accomplir tant de miracles, et leurs descendants présentent aujourd'hui un des phénomènes les plus rares qu'on puisse constater dans l'histoire du Nouveau Monde. Les Borjanos sont devenus littéralement des Indiens blancs. Les luttes continuelles qu'ils ont eu à soutenir contre les Indiens autochtones leur ont fait abandonner l'antique Borja, et ils vivent aujourd'hui surtout entre les embouchures du Huallaga et de l'Ucayali. Il y en avait plusieurs parmi mes marins. Ils se sont peu mélangés avec les Indiennes et appartiennent à la race blanche autant par la couleur que par la taille, par les cheveux comme par la démarche. Mais ils ont oublié l'espagnol, ils ont appris le cocama, et par leur genre de vie ils sont absolument Indiens.

Détail particulièrement curieux : ils ont oublié le rôle des métaux précieux; ils se font payer en marchandises et ne tiennent nullement à l'argent.

Il se sont décatholicisés, ils sont à la fois baptisés et païens, indifférents, incrédules et soumis comme tous les indigènes de l'Amérique.

Leur odorat plus développé, leur œil autrement fait que le nôtre, constituent encore des traits typiques de ces individus déseuropéanisés.

Ainsi ils tirent sans viser, et ne manquent jamais le but. Le fusil s'appuie sur le bras, sur la poitrine, sur le ventre, peu importe : la bête tombe.

En toute chose ils voient autrement que nous. En regardant l'empreinte d'un pied, une branche cassée, ils disent : un Indien, ou un métis ou un blanc a passé ici, il y a un, deux, trois, quatre jours. Ils ne se trompent jamais.

Ils ont une mémoire locale fabuleuse : question de vision. Ainsi mon pilote avait navigué une seule fois dans le Morona, il y a sept ans; cependant il s'est rappelé si nettement la route parcourue, « il avait tellement le fleuve dans ses souvenirs », que, la veille d'un jour de marche, il nous disait les affluents, les courbes, les bancs de sable que nous passerions le lendemain. Et toutes ses données étaient exactes.

23 février, une heure du matin. — Je ne puis dormir.

Il n'y a pas de meilleures allumettes que les allumettes suédoises. Malheureusement je n'en ai que d'anglaises : je viens pour allumer une cigarette d'en dépenser une vingtaine.... et je n'ai pas allumé ma cigarette.

A de pareils moments on pourrait écrire tout un livre sur l'influence des allumettes sur le caractère du voyageur. On prouverait sans peine que les allumettes qui ratent font rater les entreprises.

On ne peut allumer sa cigarette.... cela mettrait un ange de mauvaise humeur. On bouscule malgré soi l'un et l'autre. L'un et l'autre naturellement prennent aussi de l'humeur. C'est un ricochet. A la suite du *rub lighly* qui rate, le chef, les officiers, l'équipage sont moroses; on tombe sur le chauffeur : le chauffeur grogne, le feu ne va pas, la vapeur baisse; le mécanicien le bouscule, le cuisinier lui demande de la braise, il le rembarre; le cuisinier se renfrogne et boude : le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repas n'est pas prêt à l'heure; le sous-officier fait son rapport, c'est le diable.

La triste vérité, c'est que je ne puis fumer, et que je suis livré sans défense aux moustiques, qui abusent de la situation.

Je jure, je peste et je vais rentrer sous ma moustiquaire; trouvez donc là-dessous des observations intéressantes!

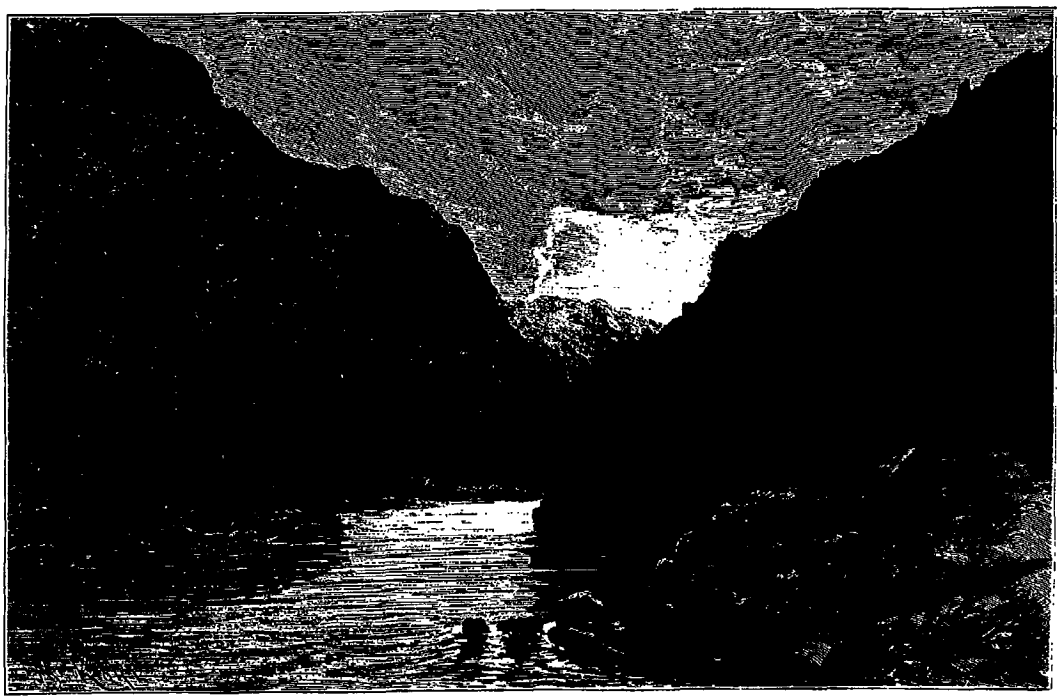
Cependant, tant bien que mal, la nuit se passe, et le jour se lève, et avec lui se sont évanouis les mélancoliques fantômes du découragement.

J'avais fait amarrer le bateau à six cents mètres au-dessous du Pongo, et je pris la résolution d'aller au Pongo même.

Pongo veut dire en quichua « porte », et en effet c'est la porte de la Cordillère à travers laquelle passe l'*Amazone Serrano* pour devenir l'Amazone de la plaine. Avant de passer par là, ce fleuve, que les Huambizas appellent déjà Marañon, mais qui, géographiquement, s'appelle Tunguragua, reçoit le Santiago ou plus justement le Canuza.

Après les admirables travaux des académiciens et l'édification des pyramides de base de la triangulation équatorienne, Lacondamine descendit par Jaën au rio Santiago, passa le Pongo, et de là s'en alla au Para.

Dans les *Annales* de l'Académie, dont un exemplaire existe à Quito, j'avais vu un dessin du Pongo avec le radeau de Lacondamine. M. Lacondamine pa-



Pongo de Manseriche vu à 650 mètres en aval. — Dessin de P. Vignal, d'après une photographie.

raît assis sur une chaise au milieu du radeau, qui est manié aux quatre coins par des Indiens munis de perches. Cette illustration de l'époque prouve qu'on a accompli bien des progrès dans l'art de faire de la géographie vivante. Il faut n'avoir jamais vu un radeau dans ces fleuves pour croire qu'on puisse y placer une chaise. Un radeau ici n'est pas un plancher solide: il se balance, s'agite au gré des courants et des remous, il est ballotté par les brisants : dans les mauvaises passes on ne s'y maintient qu'à force de gymnastique.

J'étais trop près de ce rapide fameux entre tous pour ne pas m'y risquer, — sans chaise, bien entendu.

MM. Parys, Reategui, Francisco et six Indiens m'ont accompagné dans une excellente pirogue de dix mètres de long.

La disposition topographique de ce point est extrêmement curieuse. L'eau se précipite avec une force incroyable à travers le Pongo; à six cents mètres en aval elle a arraché tous les terrains meubles et, arrêtée dans son cours par des roches granitiques, elle forme un coude presque à angle droit.

Le Pongo est un des sites les plus majestueux qu'il soit possible d'imaginer. La Cordillère y forme un col, et du col jusqu'au fond du fleuve les roches sont taillées droites comme des murs, et maintiennent entre ces remparts éternels l'impatient courant qui les traverse avec un mugissement sauvage et puissant.

J'avais vu en 1876 le lac de Lauricocha, dans les hauteurs de Huanuco-Viejo, ce berceau du fleuve-roi. J'y avais vu, sous le ciel inclément de la Puna, sortir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un ruisseau qui serpente, mince filet d'eau, sur le haut plateau couvert d'une herbe chétive et fanée.

Je l'ai vu plus au nord, baptisé du nom de Tunguragua, devenu torrent, traversant et fertilisant les vallées riantes de Chavin de Huantar.

Et je le voyais maintenant au Pongo, à la dernière marche de ce gigantesque escalier hydraulique qui descend des hauteurs inhospitalières de cinq mille mètres dans ces plaines exubérantes de richesses végétales ; et le mugissement qui m'assourdissait me fit l'effet d'un dernier cri de jeunesse, d'un éclat de colère contre un dernier obstacle, d'un hurlement triomphal du vainqueur qui apparaît dans sa gloire.

A quelques centaines de mètres plus bas, le Marañon se repose, dans un cours calme et puissant, de sa course folle à travers les gorges de la Cordillère; son miroir tranquille accuse la profondeur de son lit, que n'obstrue aucune roche. Il a changé de caractère; il prend la fière et belle allure qu'il gardera dans un parcours de près de mille lieues.

Il y avait parmi mes hommes cocamas un individu ayant servi comme marin à bord d'une petite chaloupe péruvienne, qui, paraît-il, a essayé de traverser le Pongo de Manseriche. Il m'a raconté ces tentatives, dans lesquelles l'embarcation avait subi sans résultat des avaries considérables. Cependant il m'offrit de nous servir de guide par terre, afin de passer sur la rive gauche du Marañon à la rive du Santiago, qui, en amont du Pongo, se jette dans le grand fleuve. Il nous fallut sept heures de marche forcée pour arriver en amont du fameux rapide, qui mesure à peine un mille de long. Une pirogue d'Ahuarunas se trouvait amarrée là. Pendant que nous nous reposions, assis sur la berge, les Indiens arrivèrent à travers la forêt, au



Inscription gravée sur une roche par M. Wiener à l'entrée du Pongo (voy. p. 346). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

nombre de trente environ, et nous entourèrent aussitôt. Le Cocama leur fit des signes d'amitié. Je leur donnai des canifs, et nos compagnons se dépouillèrent de leurs blouses en leur faveur.

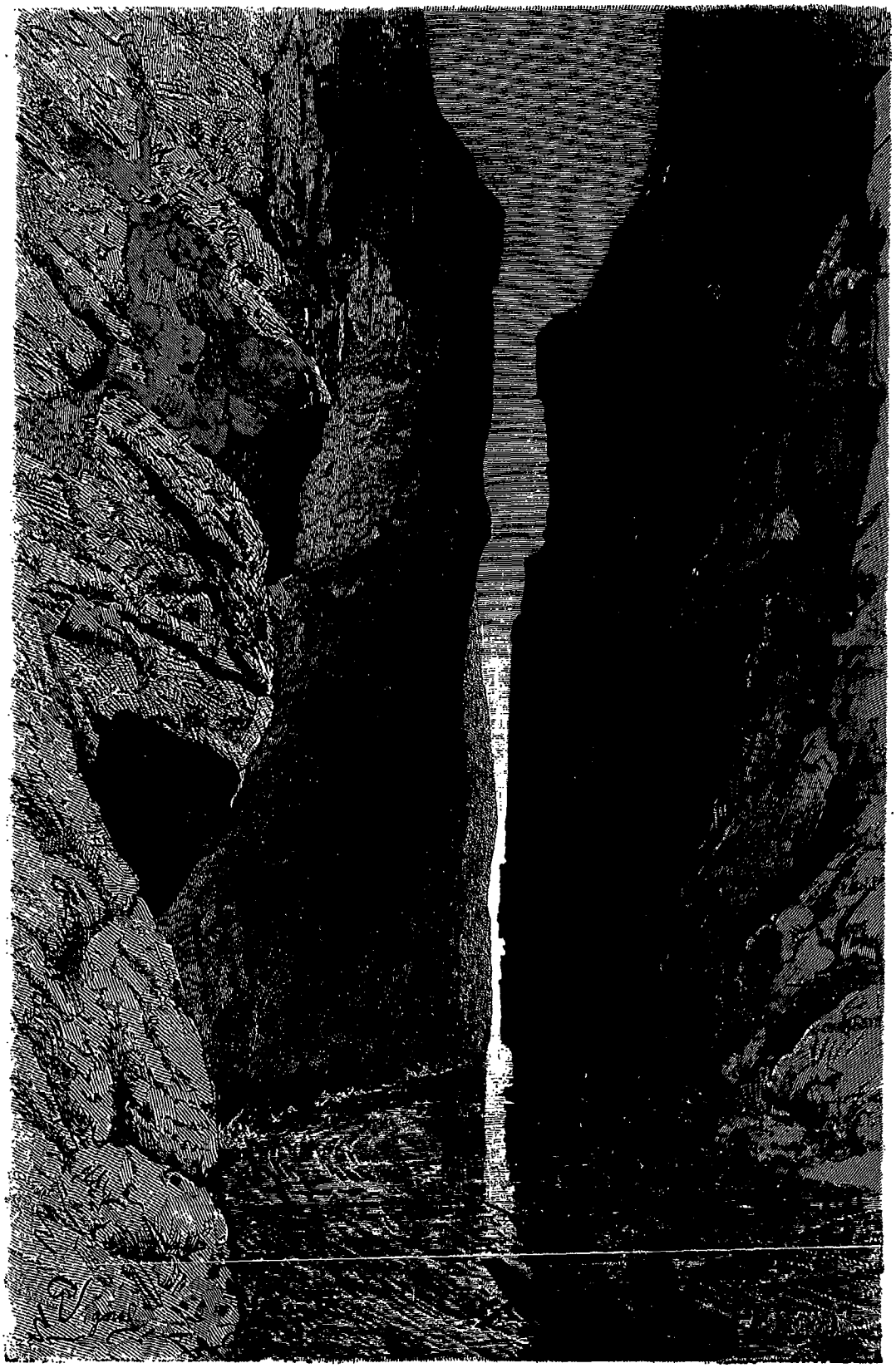
Un des Ahuarunas me fit signe de lui donner une cigarette. Il huma le tabac, puis passa la cigarette à ses compagnons, qui, à tour de rôle, tirèrent quelques bouffées. C'est la première fois que j'ai vu ce que, dans les descriptions de voyage, on appelle fumer le calumet de paix.

Nous demandâmes aux Indiens de nous conduire dans leur pirogue en amont du fleuve Santiago, qui est large et calme. Ils s'y prêtèrent volontiers, et nous fîmes une excursion charmante. J'engageai ensuite les Ahuarunas à nous conduire en aval, leur promettant d'autres cadeaux quand nous aurions rejoint notre grande pirogue, « qui marchait seule même contre le courant, comme un poisson ». Ils acceptèrent, et, avec une rapidité surprenante, nous descendîmes le fleuve dans l'embarcation, maniée avec une dextérité vraiment merveilleuse.

En amont du Pongo de Manseriche, le fleuve mesure plus de deux cent cinquante mètres, et les eaux du Tunguragua et du Santiago réunies s'engouffrent dans l'étroit passage en changeant presque subitement de vitesse. Rien de grandiose comme ce défilé, large de quatre-vingts mètres en moyenne, bordé de murs de rochers de quatre cents mètres de hauteur, avec son flot rapide qui file près de onze nœuds, écume autour du coude que forme le Pongo à peu près au milieu de son développement, et mugit en se brisant contre d'énormes blocs de rochers que les parois en schiste ardoisier ont laissés tomber au fond de la déchirure par laquelle passe le roi des fleuves.

Presque à la sortie du Pongo, au milieu du chenal, se dresse le plus grand de ces écueils, que les Indiens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défilé du Pongo. — Dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appellent Champiruni. Ils l'évitent, et bientôt nous accostons à la rive gauche du Marañon. Nous avons fait en douze minutes l'inverse du trajet que, deux jours auparavant, nous avions mis sept heures à parcourir par terre à travers des montées encombrées de broussailles inextricables.

J'ai gravé avec un ciseau nos noms sur une roche, à la gauche du Pongo.

Voici cette inscription :

R. F.
23 FÉVRIER 1881.
EXPÉDITION FRANÇAISE.
WIENER.
REATEGUI. PARYS.
OLALLA. 5 INDIENS.

La pierre est tournée vers l'est-nord-est, et à trois mille lieues de distance elle regarde la France.

Je n'ai pas oublié que j'avais pu faire ces études grâce au prince bienveillant qui règne sur les deux tiers de ce continent, et, dans un sentiment de reconnaissance sincère, j'ai inscrit sur ma carte le nom de *Punta de Pedro II*.

De même que le Para est l'entrepôt des manufactures européennes, ce point sera un jour l'entrepôt du futur grenier de l'Amazone de la Cordillère.

Cependant la clef occidentale de l'Amazone ne se trouvera pas à l'emplacement de l'antique Borja, sur la rive gauche du Marañon, à environ cent mètres au-dessus du dernier coude.

Cette rive ne peut servir de débouché à aucune région consommatrice; derrière elle s'étendent les domaines des Huambizas jusqu'à la rive droite du Morona; d'ailleurs le moindre éboulement de la montagne qui forme la rive gauche avant le changement de direction des eaux étoufferait la cité sous son avalanche.

En plaçant la ville sur la rive droite, il n'y aurait aucun danger d'éboulement; de plus, cette rive correspond à la Cordillère civilisée du Pérou. Elle doit être fort près de Chachapoyas, c'est-à-dire d'une immense vallée pouvant fournir du blé et des pommes de terre à l'Amazone.

Comme j'ai pris la latitude et la longitude de ce point, je compte bien, en prenant celles de Chachapoyas lors de mon voyage de Yurimaguas à Guayaquil, en avoir le cœur net.

Je serais heureux si je trouvais ici la solution du problème, que je n'ai trouvée que d'une façon incomplète au Napo. J'estime que là se trouve le futur grand port de l'entre-Cordillère.

On a dépensé environ deux millions pour fonder une Borja *Nueva*.... naturellement où se trouvait la Borja *Vieja*.

Il n'existe plus une seule des misérables chaumières qui pendant un ou deux ans s'appelaient : le fort, la *comandancia general*, etc.

La forêt a repoussé sur les ruines de l'œuvre péruvienne, dont nous n'avons retrouvé que deux vestiges : une bouteille de bière cassée et une boîte à sardines rouillée.

Quand nous revînmes à bord, on y était déjà fort inquiet sur notre compte.

Je fis hisser les pavillons, et cette terre de l'avenir, cette rive vierge où, comme dans un mirage, je vis en imagination une ville florissante, le mouvement fiévreux d'un port, les routes couvertes de bêtes de somme, je la saluai d'un coup de canon, que répercutèrent cent échos de la Cordillère, comme s'ils voulaient porter ma pensée de vallée en vallée jusqu'au centre habité et cultivé des Andes. Puis la proue de notre vaillante chaloupe vira, les pavillons flottèrent au vent et nous descendîmes le royal Marañon.

A dix ou douze kilomètres en amont de l'embouchure du Morona, nous vîmes de la fumée près de la rive droite derrière une île. C'était une tribu d'Ahuarunas, qui tiennent le milieu entre les Indiens misauvages et les Indiens sauvages. Ils cherchent de la salsepareille et du caoutchouc, qu'ils échangent à San Antonio et à Aripari contre des fusils et de la poudre.

L'un d'eux, nommé Tungi, est un type curieux. Non seulement il n'est pas Infiel, mais il a le rare honneur d'avoir été deux fois baptisé.

Voici le cas. Ce bonhomme, qui est moins « timoré » que ses congénères, arriva un jour à Chachapoyas. L'évêque acheta sa conversion au prix d'une vieille canardière et d'un mouchoir rouge. Mgr Ruiz le baptisa en personne, et Tungi retourna chez les siens décoré du nom de Pedro Ruiz Tungi. Avec son fusil épiscopal, il tua ferme. Un beau jour, le canon éclata. Alors il se rappela qu'il était chrétien et retourna à Chachapoyas. L'évêque Ruiz était mort, mais l'apparition de l'intelligent sauvage suffisait pour lui valoir de nouveaux protecteurs.

Le préfet s'intéressa à lui et lui promit deux fusils s'il consentait à se faire envoyer à Lima. Tungi accepta la proposition et, quelques semaines plus tard, s'exhiba dans la capitale, dont les habitants étaient enchantés de connaître un légitime prince indigène de leur pays.

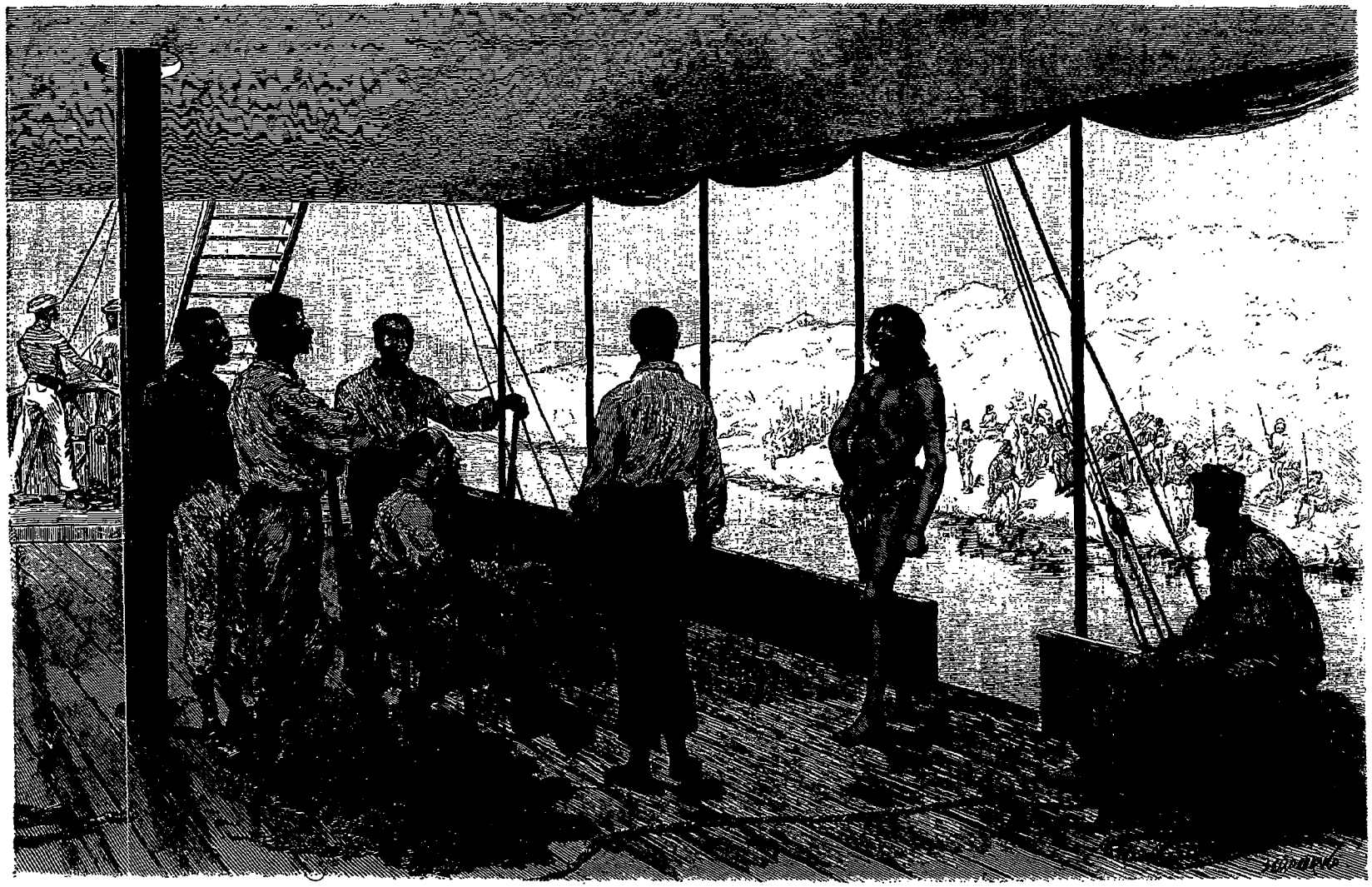
Le président de la République, le colonel Jose Balta, voulut être son parrain, et le brave Tungi consentit volontiers à recevoir de nouveau l'onction sainte des mains de l'archevêque de Lima. Pedro Ruiz Jose Balta Tungi retourna chez les siens avec ses deux fusils, des mouchoirs et un chapeau haut de forme, que j'ai encore vu rempli de grains de maïs.

Les fusils ne marchaient plus. Je promis à Tungi un autre fusil, sans nouveau baptême, à condition qu'il me donnât sincèrement des nouvelles sur un blanc et ses compagnons qui étaient descendus par le rio Morona.

Voici le procès-verbal de cette conversation :

« *Tungi :* Je parlerai. — *Moi :* As-tu entendu parler des blancs, il y a sept ou huit lunes ? — *Tungi :* J'ai entendu parler des blancs. — *Moi :* Sont-ils arrivés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrevue avec Tungi. — Dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le Marañon? — *Tungi :* Non. — *Moi :* Comment sais-tu alors que des blancs voulaient venir? — *Tungi :* (Ne comprend pas). — *Moi :* Où étais-tu quand on a parlé près de toi de ces blancs? — *Tungi :* J'étais avec mes parents dans le Morona.... près du Mangosicsa.... Je chassais la huangana. — *Moi :* Et les blancs sont-ils venus dans le Mangosicsa? — *Tungi :* Non. Nous avons appris qu'ils sont allés vers le fleuve du soleil levant. — *Moi :* Combien de temps es-tu resté au Mangosicsa? — *Tungi :* Une lune; nous avons dormi souvent là. — *Moi :* Il n'y a pas eu de blancs qui soient descendus par le Canuza? — *Tungi :* On ne descend ni par le Canuza ni par le Morona. Les Huambizas tuent les blancs. Je suis leur ennemi. C'est pour cela que je te demande un fusil. — *Moi :* Nous avons rencontré les Huambizas. — *Tungi :* Combien d'eux avez-vous tué? — *Moi :* Ils se sont fait nos amis. — *Tungi :* Mal fait, ils ont eu peur, ils sont mauvais. Donne-moi deux fusils, et quand viendront les pluies, j'irai avec mes parents les tuer. — *Moi :* Je ne te donnerai qu'un fusil. — *Tungi :* Alors je tuerai moins de Huambizas. Si les blancs ont passé quand j'étais retourné, les Huambizas les ont tués tous. — *Moi :* Mais tu dis qu'ils sont allés vers un fleuve du levant. — *Tungi :* Oui, mais je ne les ai pas vus, et ils peuvent avoir passé au milieu des Huambizas. Alors ils sont morts. Les Huambizas sont mauvais. »

Le reste du dialogue n'était plus intéressant.

Ces intelligences s'enroulent autour d'une idée chétive comme une peau autour d'un corps. On ne saurait essayer de l'élargir sans qu'elle se déchire. Somme toute, je ne suis pas plus éclairé qu'auparavant.

J'ai donné un vieux fusil à Tungi; s'il tue quelqu'un avec cet instrument, ce ne sera pas par ma faute.

Le canon excitait l'admiration des Ahuarunas, qui n'en avaient jamais vu. Tungi leur expliqua que c'était un très gros fusil. Il nous demanda de tirer.

Je fis charger en mettant quelques yuccas à la place de la mitraille. Je pointai un dundo, bois peu résistant. Les sauvages riaient en voyant les racines de manioc (yuccas) s'engouffrer dans la bouche du canon. Ils firent un soubresaut plein d'épouvante à la détonation et se regardèrent avec stupéfaction quand le dundo, avec un craquement, tomba à l'eau.

Ils allèrent voir, tâtant les brisures et puis, curieusement, regardèrent le gros fusil.

Rien n'est moins pittoresque que leurs campements; des tambos en palmiers décoiffés, des moustiquaires en dessous, voilà tout. Eux-mêmes sont barbouillés de huiti, ce qui leur donne un air de charbonniers mal décrassés.

Ils étaient une quarantaine, dont quelques femmes, assez jolies, de type vigoureux, couvertes jusqu'à la ceinture d'un vêtement flottant. Ce luxe pudique était déployé à notre intention; en temps ordinaire, elles sont complètement nues. Mais le fait que je cite est déjà un progrès. Quand une de ces femmes met un vêtement pour se défendre, non contre une piqûre de moustique, mais contre le regard d'un homme, c'est un commencement de civilisation.

Deux heures et demie d'arrêt, puis nous partons pour l'embouchure du Morona.

A mes différents passages, il avait toujours plu, et je n'avais pu prendre la hauteur du soleil. Cette fois, plus heureux, je pus faire une douzaine de bonnes observations, et prendre la triangulation et l'hydrologie de l'embouchure. Aussi, est-ce plein de contentement de ce succès que je marchai vers Aripari.

D'Aripari et de San Antonio je me mis en route pour le Pastaza.

Sur les cartes de l'Amérique, le Pastaza est marqué plus gros que le Morona. Au Ministère des affaires étrangères, avant mon départ, M. Cogordan m'a même montré une carte anglaise qui portait au haut Pastaza la note suivante : *navigable until* 130 *miles from Quito.*

Après ces données quel ne fut pas mon étonnement de ne trouver à l'entrée du fleuve que trois brasses et demie (le Napo en a douze)! A une heure de là, nous passions en plein chenal sur un bas-fond de moins d'une brasse.

On voit fort bien à l'inspection des rives si le fleuve se trouve à son étiage ou si les eaux sont hautes.

Le Pastaza était dans le cas de crue complète.

La moindre baisse nous faisait prisonniers dans le lit desséché de la rivière.

Des coupes transversales me permirent de constater un phénomène très singulier. Le Pastaza n'a pas de chenal, il présente une série de trous ou de creux dans lesquels l'eau forme des remous.

Cela s'explique. Le fleuve n'a pas de lit proprement dit; il est *explayado*, c'est-à-dire qu'il couvre en largeur une grande superficie de terrain, forme une infinité de bras et n'est retenu ni par des rives solides ni par des talus. C'est un débordement permanent. De plus, son fond est fait de sable très fin, qui, semblable à tous les terrains de « dunes », suit la moindre impulsion du courant.

Dans ces conditions, aucun chenal ne peut se former. L'eau creuse un trou, et demain le remplit. Pour cela il suffit d'une forte pluie; une tempête de quelques heures peut produire ce résultat. La navigation dans ce fleuve est donc impossible.

Près de l'embouchure sont quelques chaumières misérables. C'est la limite de la navigabilité du Pastaza.

Ce fleuve n'offrant aucun intérêt pour le but spécial de ma mission, je fis virer de bord et nous descendîmes.

Il ne me restait dès lors à explorer que deux affluents de gauche du haut Marañon, ce sont les rios Tigre et Chambira.

Personne ne les a visités; on n'en connaît que l'embouchure. Le reste est dessiné d'une façon fantaisiste, comme la plupart des autres tributaires équatoriens,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des cartographes qui savent d'intuition et de science infuse ce que personne n'a vu. Les plus honnêtes parmi ces géographes indiquent le cours du rio Tigre par un pointillé, et j'espérais avoir suffisamment de données pour pouvoir en tracer le cours.

Nous marchions donc en aval, et, quelques heures après avoir quitté le Pastaza, nous atteignîmes l'embouchure du Huallaga. Je descendis à terre pour prendre la hauteur du soleil.

A peine avais-je terminé cette opération, qu'une jeune fille fort jolie vint au-devant de moi et, avec ses deux mains enduites d'indigo, semblait vouloir me barbouiller la figure. Je reculai, mais le cri : *Carnavales, Carnavales*, me fit comprendre cet accès de fureur colorante. Je n'en fis pas moins une prudente retraite à bord.

A dix heures du soir, nous sommes à Yancha-Mayo. Pendant qu'on chargeait le bois, on se met à crier dans le hameau : *El tigre, el tigre*, et en même temps nous entendions les cris stridents d'un porc que le tigre invitait à coups de dents à l'accompagner.

Parys, qui était en train de travailler, lâche sa besogne, attrape un fusil et saute précipitamment à terre. Quelques coups d'*escopeta*, et puis mon Parys revient bredouille, d'assez mauvaise humeur.

« Cela vous apprendra, lui dis-je, à abandonner vos calculs pour dépenser la poudre à faire des trous dans la nature.

— Monsieur, me dit Parys avec gravité, j'ai un pro-



Huttes d'Indiens au coude de Ungurahui (voy. p. 350 dans le Samiria). — Dessin de P. Vignal, d'après une photographie.

fond ressentiment contre les tigres, parce qu'une de ces bêtes s'est moquée de moi : j'étais en train de déjeuner sur une plage, lorsqu'un beau tigre sort du bois ; je lâche mon déjeuner et prends mon fusil. Vous pensez que le tigre s'est précipité sur moi ou qu'il s'est échappé d'un bond épouvanté? Point du tout, il m'a regardé comme si j'étais un imbécile, puis il m'a tourné le dos, et, lentement, pas à pas, il est rentré dans le bois. Avant que moi, qui ai couru derrière lui, aie pu l'atteindre, il avait disparu dans le fourré. Ce n'est pas une façon de se conduire. Je crois que la maudite bête a haussé les épaules en me tournant le dos. Convenez, monsieur, qu'après cela j'ai des raisons sérieuses d'en vouloir aux animaux de cette espèce. »

Parys est parfois fort drôle. Il garde une dignité très divertissante, en débitant les non-sens les plus invraisemblables.

10 mars. — A six heures, en aval de Yancha-Mayo, vers deux heures du matin, nous avons heurté contre un banc de sable.

Vers neuf heures nous avons réussi à glisser sur la quille. A neuf heures quinze nous étions à flot, et à deux heures de l'après-midi nous amarrions à Parinari.

Je descendis à terre et je ne pus atteindre la maison de M. Reategui, qui se trouve à vingt pas de là. Je fus pris de vomissements nerveux, de coliques effrayantes, et d'une fièvre qui, en moins d'une demi-heure, me fit battre la campagne. On appelle cela dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le pays *tabardillo* ou *trapiche*. C'est, je pense, une variété du choléra. Ce qu'on souffre est absolument intolérable.... Mon accès a duré quatorze heures. J'ai eu deux moments de lucidité. J'ai voulu en profiter pour écrire à ma famille, mais j'ai été repris de si atroces souffrances, qu'il n'y avait pas à y songer. Après ces quatorze mortelles heures, les douleurs ont diminué, la fièvre a pris le dessus, puis j'ai sommeillé, et j'ai dormi.

Au bout de quatre jours j'ai pu me lever, sans avoir encore repris mes forces. Le cinquième jour, nous levions l'ancre.

Ici se place le plus curieux de mes incidents de voyage.

Nous avions besoin de quelques bûcherons, et, pendant que M. Reategui nous avait si gracieusement accompagnés, son *mayordomo*, un nommé Andrade, avait fait des siennes. Il avait pris les ouvriers de son patron et avec eux était allé saler du *peiche*, naturellement pour son propre compte.

M. Reategui prit des renseignements auprès des femmes des ouvriers indiens, et celles-là lui racontèrent qu'Andrade était allé dans la quebrada de Samiria. *Quebrada* ici, *yacu* plus au nord, *igarapé* au Brésil.... tous mots synonymes pour désigner un ruisseau, un mince filet d'eau au cours paresseux.

J'avais pris à Iquitos tous les renseignements possibles sur tous les cours d'eau du Marañon. Personne ne m'avait parlé du Samiria.

Or M. Reategui me dit qu'il allait envoyer deux marins dans une pirogue chercher Andrade. « Allons le chercher nous-mêmes, lui dis-je. Cela me fera connaître un ruisseau, et nous perdrons moins de temps. »

La bouche du Samiria est à une heure (en canot) en aval de Parinari. Au moment de partir (nous partions en réalité pour le Tigre), Mme Reategui me fit demander par son mari si je voulais lui accorder une promenade d'une demi-heure dans la chaloupe ; elle retournerait dans le canot à Parinari.

Il eût été peu séant de répondre par un refus à cette charmante femme, qui nous avait déjà offert, deux fois pendant huit jours, l'hospitalité la plus large, et qui m'avait soigné avec la plus gracieuse sollicitude.

Donc, j'offris mon bras à Mme Reategui, qui, en robe de chambre, sans chapeau, ses admirables nattes de cheveux noir de jais pendantes sur le dos, entra dans notre chaloupe.... Elle croyait bien n'y rester que quelques heures; elle y était encore huit jours après.

On croira peut-être qu'elle est allée avec nous dans le rio Tigre. Non : nous sommes dans le rio Samiria. On croira peut-être que nous sommes assis sur un banc de sable. Non : nous marchons, et si bien que, sans accident, nous voilà à trois cents kilomètres et plus de l'embouchure.

C'est ce qu'on appelle une découverte, je pense, et voici le véridique récit de ces événements imprévus :

Nous étions entrés le 5 mars, vers quatre heures, dans le Samiria. C'est un cours d'eau noir comme de l'encre, plus noir que le rio Negro. Je fais sonder : huit brasses. Le sondeur doit se tromper : qu'il sonde encore! Neuf brasses. Une heure après, onze brasses ne touchent pas. Nous amarrons à un arbre et passons la nuit dans l'étonnement.

Le lendemain, nous continuons à avancer. Vers cinq heures du soir, nous finissons par mettre la main sur Andrade, sur ses Indiens et sur le poisson qu'ils avaient pris. Nous embarquons le tout.

Et puis, nous sommes par six brasses : au lieu de retourner, allons encore un peu de l'avant, il faut voir cela. Nous arrivons par cinq brasses.

Le lendemain, vers neuf heures, nous arrivons à un bosquet de caoutchouquiers. Il y a là deux huttes d'Indiens.

Le paysage est intéressant, et les huttes, habitées par des indigènes très doux, offrent, par leur intérieur primitif et pittoresque, un aspect qui n'a rien de sauvage.

Toute cette journée et celle du lendemain, nous marchons par quatre brasses d'eau. Aujourd'hui, nous avons commencé à avoir trois et demie, et l'après-midi trois. Un chenal de sept mètres, c'est largement suffisant. Personne, ni blanc ni Indien, n'a dépassé ce bosquet de caoutchouquiers que les Cocamas ont baptisé du nom de Ungurahui.

On éprouve de la joie à suivre une route que personne n'a encore frayée; mais ma joie n'est pas entière.... ma santé laisse à désirer.

J'ai la fièvre toutes les nuits, et après chaque repas je souffre de nausées. Il paraît que j'ai répondu à Parys, qui, cette nuit, m'a demandé comment j'allais : « J'y suis et je crois que j'y resterai. » Mais j'avais la fièvre.

Dès que l'accès a pris fin, je reviens à mon humeur habituelle.

J'ai offert à Mme Reategui, pour qu'elle s'en fît un vêtement, une étoffe destinée aux sauvages. C'est vert olive avec des éclairs en zigzags jaune d'œuf, du plus pur goût anglais.

Elle s'est immédiatement mise à coudre une espèce de rideau orné d'une sorte de plissé. Ce sera de l'effet le plus extraordinaire.

11 mars. — Fleuve étrange! Il est capable de s'en aller à l'Ucayali. Je m'explique. Je suis d'abord à peu près convaincu qu'il vient d'un lac. La rapidité du courant est constante ; elle est très faible. Le baromètre est stable; donc, nous ne montons pas. La sonde accuse toujours à peu près la même profondeur et le même fond.

Mais le chenal devient de plus en plus étroit. A chaque pas, il faut s'arrêter et couper des arbres géants qui s'inclinent en travers du cours d'eau, barrant la route.

12 mars. — L'événement a donné raison à mes hypothèses. Nous sommes arrivés dans le lac Wyse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le canal Reclus, le 12 mars, à cinq heures du soir.

Qu'on ne m'accuse point de changer des noms géographiques existants. Cette région est vierge. Il n'y a passé ni blanc ni Indien.

Quant aux noms quichuas qu'on cite si souvent dans ce parcours, leur origine n'est pas difficile à établir. Ainsi mon pilote a remonté le rio Morona. Lorsqu'un site rappelait quelque site connu d'un autre fleuve, il lui donnait le même nom. Quand l'eau d'un affluent était noire, on appelait le ruisseau : *Yana-Yacu* (eau noire). Quand il y avait du gravier dans le lit, *Rumi-Yacu* (eau pierreuse). Quand on vit une once se désaltérer, le point prit le nom de *Puma-Playa* (plage du lion) ou *Puma-Yacu* (eau du lion). Ils ont



Lac Wyse. — Dessin de P. Vignal, d'après une photographie.

perdu un compagnon près d'une colline : le monticule s'appellera *Ayaurcu* (colline du mort), et ainsi de suite.

Mais, me dira-t-on, si vous aviez eu un pilote iwaro, votre plan porterait des noms différents ! Certes !

Et qui sont les maîtres du lieu ? Aujourd'hui les Iwaros, hier c'étaient les Huambizas, demain ce seront des Cocamas ou de blancs.

Qui oserait dire combien de noms un seul de ces points, en apparence vierge, a porté dans la suite des temps ?

Qui oserait affirmer le nom primitif ?

Ces sortes de vocabulaires géographiques n'ont qu'une valeur relative, et vouloir fonder sur eux une théorie de migrations est chose bien hasardeuse.

Nous ne trouvons sur notre route ni tambos ni

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ranchos de sauvages; sur les bords, point de rames cassées, point de vestiges de chasseurs. Les animaux de la forêt, ne connaissant pas encore l'homme, n'ont pas encore eu de raison pour devenir sauvages. Les singes viennent par bandes et nous font des grimaces familières comme si nous étions de leur race.

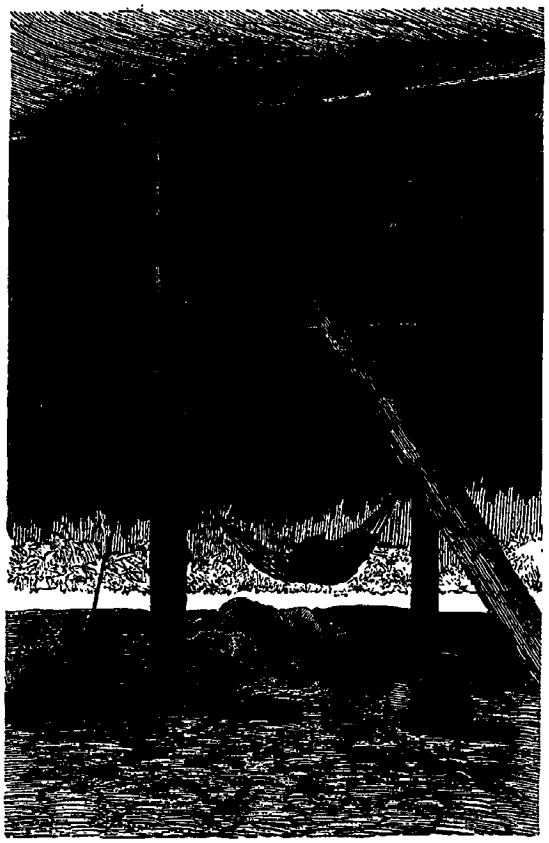
Les *paufis*, *puiris*, *paojis* restent sans se mouvoir perchés sur leurs arbres; ils nous voient venir et ne s'envolent que lorsque le bruit insolite de la machine les avertit de la présence d'un monstre marin.

Oui, ce monde est vierge!

Voilà cette étrange Amérique équinoxiale découverte depuis quatre siècles, dans laquelle se trouvent des cours d'eau de quatre cents kilomètres non connus même des habitants de la contrée immédiatement voisine. Le Samiria n'est pas le seul fleuve encore inconnu.

Le 10 mars, vers midi, l'eau du Samiria n'avait plus de mouvement appréciable. Mais la végétation puissante des palétuviers resserrait de plus en plus le chenal. A deux heures, nous étions littéralement emprisonnés au milieu des arbres.

M. Reategui, six Indiens et moi, nous allâmes, dans une très petite pirogue, voir s'il n'y avait pas une sortie. Comme nous avions marché pendant trois jours au sud-sud-est et sud-est, j'avais encore quelque espoir de pouvoir m'en aller par un autre chemin que celui par lequel j'étais venu. Nous avons trouvé ce canal de sortie vers l'Ucayali, mais tellement rétréci par la végétation paludéenne, qu'on ne saurait songer à le parcourir en vapeur. Peut-être pourrait-on ressortir par cette voie au temps des grandes crues. On aurait deux brasses d'eau de plus, et l'on passerait sous les couronnes des palétuviers au lieu de passer, comme moi, sous les racines. Le chenal, qui déjà depuis dix heures serpentait sous des courbes d'à peine huit à dix mètres de rayon, était parfois complètement obstrué par la végétation. Souvent, nous nous trouvions sous les ogives serrées des racines des palétuviers qui, à perte de vue, s'étendaient au-dessus du miroir tranquille, noir, brillant de l'eau. Nos hommes maniaient vaillamment la hache et le coutelas. Mais les forces humaines ont des limites.



Intérieur d'une hutte d'Indiens sur le Samiria (voy. p. 350).
Dessin de P. Vignal, d'après une photographie.

De plus, nous devions, en sortant de Parinari, prendre des provisions dans la chacra de S. Regis, près de l'embouchure, et, à la suite de notre voyage sur le Samiria, nous étions dépourvus de toutes conserves, obligés de vivre de chasse et de pêche. Nous n'avions pas même de bananes ni de yucca, ce pain de l'Amérique tropicale.

En remontant à bord, je donnai ordre de repartir le lendemain.

Cette partie de l'Amérique, il faut le reconnaître, c'est le vide.

Tous ces terrains sont couverts de caoutchouquiers. La salsepareille y pousse en quantité extraordinaire. Ces richesses pourrissent faute de bras. Quel merveilleux pays d'avenir! Que de misères ne guérira-t-il pas! Il semble appeler les malheureux et leur dire: « Venez, mangez, vous qui avez faim. Travaillez pour vous créer une patrie ici même, et vous et vos enfants serez une nation enviée pour les biens que je vous prodiguerai. »

Charles WIENER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rio Hachette (voy. p. 354). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER [1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

Descente du Samiria. — La vara. — Le sepo. — Le cocama et le quichua. — Orage. — Singes paresseux. — Récit pittoresque d'une chasse à la *danta* (tapir). — Les Zaparros. — Le rio Tigre. — Comment les Zaparros dessèchent et rôtissent les têtes sur commande. — Industrie des Indiens Simarones. — Fabrication de la sarbacane. — Le mal *overo*. — Les chacareros. — Une flagellation religieuse d'Indiens. — La mission Jeveros. — Insolences d'un gouverneur péruvien punies. — La ferme de M. Bonvoisin. — Le Huallaga.

Le 14 mars, je quittais le lac Wyse. La descente du Samiria s'est faite avec la plus grande difficulté. Malgré toutes les précautions, nous touchions à chaque tournant les arbres de la rive, et chaque arbre nous envoyait à bord des fourmis de toutes grandeurs, de toutes couleurs, qui se vengeaient de leur déplacement par des morsures douloureuses.

A plusieurs reprises nous nous sommes jetés dans des guêpiers. C'étaient à bord des cris, des hurlements, des jurons, des imprécations!

Abstraction faite de l'ennui excessif de cette première journée de marche en aval, ce voyage présentait certes un caractère très pittoresque. Nous avions démonté les mâts et placé deux hommes avec leur coutelas sur le toit de ma tente, deux sur la passerelle, quatre à la proue, quatre à la poupe. Ces deux dernières escouades étaient pourvues de grandes perches de manœuvre au bout desquelles on avait laissé des fourches naturelles pour leur donner prise sur les arbres des rives. D'autres coupaient, debout sur les bords de l'embarcation, les branches qui fouettaient le bateau dans son lent passage.

1. Suite. — Voy. t. XLVI, p. 209, 225, 241, 257, 273, 289; t. XLVIII, p. 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'était pas possible de descendre à la vapeur, aussi nous fîmes-nous remorquer par une pirogue à six pagayeurs. Il faudrait, pour rendre cette partie du fleuve navigable, abattre toute la végétation de mangliers qui obstrue le passage.

Un affluent d'eau blanche qui se trouve à vingt-deux kilomètres en aval du lac Wyse est, dans l'état actuel du Samiria, la limite de navigabilité.

15 mars. — Hier, vers le soir, nous avions passé le véritable Samiria, qui vient de la gauche. A huit heures, nous passions Marche-Yacu. La nuit était belle, le fleuve large. Nous avons marché jusqu'à trois heures du matin et nous nous sommes arrêtés à une heure et demie, en amont de Ungurahui, que j'ai baptisé Reateguitambo.

En ce point, si une vraie race humaine habitait ce pays, s'élèverait bientôt une ville. Le site est incomparablement joli, assez élevé pour que les plus fortes crues ne puissent y atteindre.

En attendant, c'est le fouillis; c'est un amoncellement inextricable de feuilles et de ronces, de lianes et de troncs; un grouillement de fourmis et d'insectes, d'animaux grands et petits qui courent, grimpent, volent, rampent.

Le pays est tellement vierge, que les Indiens, me voyant donner des ordres, et se figurant qu'un blanc en devait savoir infiniment plus qu'eux, me demandaient à chaque affluent comment il s'appelait. Je répondais sans hésitation : le premier s'appelait Crevaux-Yacu, le deuxième Marche-Yacu. Il y a un canal Reclus, un lac Wyse, un canal Hachette, un canal Whymper.

Les Indiens prononcent Atchete, Martche, Guaïsse, Gouimper, etc. Mais ces baptêmes sont légitimés. Mes Indiens les répéteront, et, en dehors de ma carte, les seuls noms usités dans le pays seront ceux de mes amis explorateurs et de mes éditeurs.

Quand le Samiria reçoit un affluent d'eau blanche, l'eau reste, sur quelques kilomètres, d'un brun sale; le cours d'eau, dans son ensemble, est d'un noir brillant, intense. Dans un verre, l'eau est jaune d'or. Elle est très agréable au goût. Avec mon microscope, je n'ai pu découvrir de parcelles colorantes. Je l'ai filtrée avec du papier Joseph : elle est restée jaune. Elle n'est pas sale, elle est jaune, comme le nègre qui reste noir même après s'être débarbouillé. Le fond est un sable noir très fin. Dans le haut Samiria c'est du sable blanc.

En tout, mon exploration du Samiria a duré douze jours. D'ici à quelques heures nous naviguerons en plein Amazone. L'hélice nous force à nous rendre à Parinari pour cause de réparation.

18 mars. — Dans le Marañon, près de Parinari. — Le Samiria forme à sa rive gauche, non loin de son embouchure, un grand lac.

Tenté d'aller jeter un simple coup d'œil d'ensemble sur cette pièce d'eau, je l'ai remontée complètement. Les largeurs varient entre trois cents et six cents mètres, et ce lac communique par un *caño* avec un autre lac moins grand, dans lequel je n'ai pu entrer.

Le temps était très couvert depuis le matin; à neuf heures, l'orage commençait à gronder au loin. A onze heures, au beau milieu du lac, il nous atteignit.

Le lac a des points où il mesure jusqu'à quarante mètres de profondeur. Le vent soulevait cette immense masse noire, fouettait la vague qui se cabrait furieuse et balayait le bateau comme aurait fait une vague de l'Océan.

Je fais arrêter la machine pour nous laisser aller à cap; alors les vagues, repoussées par la rive, tombent sur nous en énormes paquets d'eau. En avant donc, à toute force! La chaloupe craquait comme si elle allait se briser; nous roulions et tanguions autant que si nous nous fussions trouvés près du cap Horn.

Le ciel, gris comme de l'argent oxydé, versait sur nous des torrents furibonds. Ce n'étaient pas des gouttes, mais des cordons d'eau. Les éclairs, par moments, se succédaient si vite qu'on restait aveuglé des éblouissements électriques qui duraient une minute et plus. Le tonnerre avait des éclats formidables, assourdissants, qui semblaient devoir écraser la forêt et rompre la terre.

Nous sortons enfin de cet enfer déchaîné, et l'orage, fatigué de sa rage, s'apaise peu à peu. Une heure après, nous naviguions paisiblement dans le Marañon avec une hélice qui a l'air de boiter.

Je pourrai donc débarquer cette malheureuse Mme Reategui.

20 mars. — J'ai assisté aujourd'hui au changement de *varas* à San Jose de Parinari.

La *vara* est une caisse de près de deux mètres de longueur et se trouve être le signe de l'autorité indigène. Dans les pueblos d'Indiens soumis à l'autorité blanche, il existe un *curaca* et dix ou douze *varayos* (justicias ou alhuaciles). Le curaca est nommé par le gouverneur. Les varayos sont élus par les Indiens; le gouverneur les consacre.

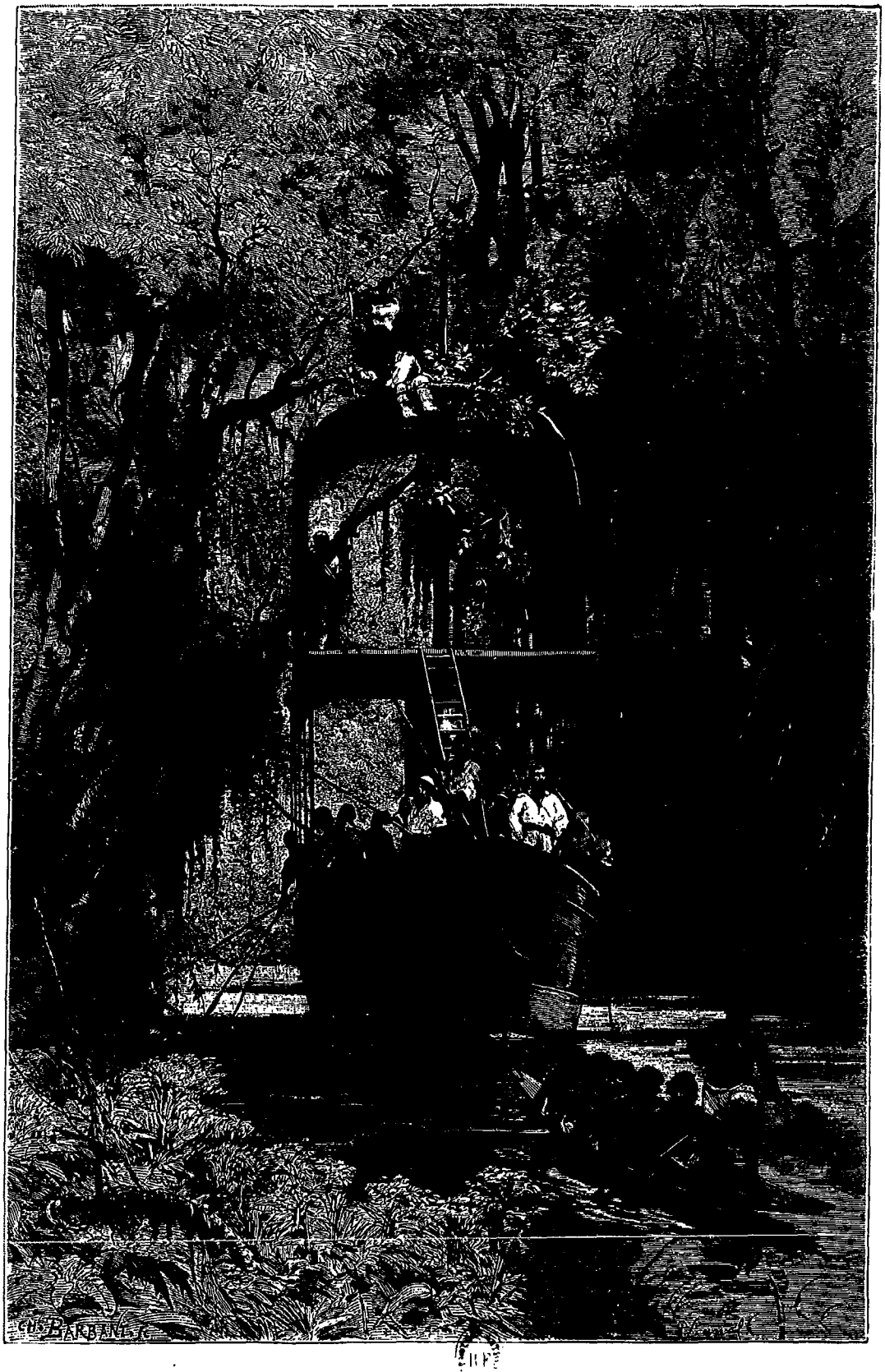
Sur une table sous la véranda, il y avait un christ entre deux cierges en cire noire et un saladier contenant de l'eau bénite. Sur le bord de la table, douze belles varas en chonta. Les varas ne se perdent pas; semblables aux sceptres, elles passent de main en main.

Les Indiens et les Indiennes, un enfant à la main, un enfant au sein, forment un groupe très pittoresque. Des joueurs de flûte, de zampoñas, de tambour, commencent la triste mélopée dans laquelle l'Indien chante son allégresse. Un coup de sonnette se fait entendre; un grand silence s'établit aussitôt. M. Reategui prend la parole et dit en quichua :

« Tu reçois la vara pour cette année. Donne ce que tes chefs te demandent et fais ce qu'ils te mandent. Le village reste sous ta protection. »

J'ai trouvé cela fort digne. Puis, il a appelé les varayos, qui se sont agenouillés, ont reçu la vara et une goutte d'eau bénite. Quand les varayos se levaient, la musique recommençait sa lamentable mélodie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaloupe descendant le haut Samiria. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les nouvelles autorités ont payé de l'eau-de-vie pour arroser leur jeune gloire. Il en est advenu une orgie générale, agrémentée de rixes nombreuses. On finit par mettre les plus turbulents au sepo. Le *sepo* est un instrument de torture.

Les Indiens de la région savent quelquefois deux langues, le cocama et le quichua. Ils désignent un même objet dans l'une ou l'autre langue; mais quand on leur demande de traduire en quichua l'un des mots qu'ils viennent de prononcer dans la langue cocama, ils ne comprennent plus.

C'est une race pure, vigoureuse et plus travailleuse que les races Suna, Dahua, Oha, etc. : elle est notamment établie à Lagunas, à l'embouchure du Huallaga, à Parinari, Nanta, Omaguas et jusqu'à Nanaï, sur plusieurs points de l'Ucayali.

Ces Indiens vivent généralement groupés autour d'un blanc qui leur donne le travail et la nourriture. Ils sont baptisés à raison d'une poule ou de deux coqs. Ils se rappellent les dates des fêtes surtout pour boire. La boisson est le mobile qui les pousse à pratiquer. Ces jours-là ils chantent et dansent. Leur chant est de l'improvisation, leur musique est l'éternelle mélopée pleurarde des Indiens. Ils ont une tendance à dénommer les objets par la comparaison.... Ainsi cheveu, dans leur langue, devient *feuille de la tête;* fusil, *sarbacane de blancs*, etc.

Leur façon d'exprimer l'affirmation *oui* et la négation *non* est fort logique; ils disent : *cela est* ou *cela n'est pas*. Beaucoup d'adjectifs sont formés d'une façon analogue; ainsi laid se dit : *pas beau*, etc.

Nous ne passâmes que trois jours à Parinari, où nous reprîmes nos forces. Notre machine était déjà sous pression, lorsqu'un capitaine péruvien, du nom de Chaves, arriva dans une petite pirogue. Il était chargé d'une mission en aval de San Regio pour se rendre à Nanta et à Iquitos, et me demanda de l'amener à mon bord. Je lui accordai volontiers cette hospitalité depuis Parinari jusqu'à l'embouchure du rio Tigre, située à sept heures en aval de la ferme de San Jose. Là le seigneur Chaves remonta dans la pirogue que nous avions remorquée et continua son voyage.

M. Chaves s'intitule capitaine de l'armée : *capitan del ejercito*. C'est que, en dehors de l'armée, il existe des capitaines de la garde civile et des capitaines ou gouverneurs militaires. En d'autres termes, en dehors du gouvernement, un simple préfet peut donner les galons de capitaine.

Je ne connaissais pas le Tigre, ce qui est peu surprenant, puisque je venais l'explorer; mais dans son voisinage immédiat, à Iquitos, à Nanta, on ne le connaît pas non plus. « Au coin du fleuve » où nous étions amarrés hier (avec vue sur le Marañon), vivent, dans deux misérables huttes, quelques Indiens pêcheurs. J'ai offert une assez forte somme à l'un d'eux pour qu'il nous servît de pilote. Ils m'ont assuré que jamais ils n'avaient remonté le fleuve à cause des tribus sauvages Iquitos Cohuar.... je ne sais quoi.... et Zaparros. Aucun voyageur, pas même l'amiral Tucker, qui a passé près de sept ans à explorer (?) le haut Marañon, n'a eu la curiosité d'y pénétrer. Un vieil Indien nommé Pinha, qui vit à l'embouchure du rio Tigre, n'y a jamais vu entrer de bateau.

L'accès en est pourtant assez facile et, par un chenal presque constant de six brasses (treize mètres vingt centimètres), nous avons fait quatre-vingts et quelques kilomètres. A droite et à gauche, nous avons vu du caoutchouc, de la salsepareille; de sauvages, point. Mais nous avons voyagé par une chaleur torride.

29 mars. — Nous avons fait aujourd'hui, malgré un orage formidable, à peu près autant de chemin qu'hier dans le fleuve le plus navigable de la terre. Avant-hier, un grand affluent; hier, deux autres assez considérables. Et pourtant il est facile de constater, par l'inspection des berges, que le rio Tigre est encore à deux brasses au-dessous de son niveau plein. Point d'îles. Les bords sont parfois très élevés; mais, la terre d'alluvion ne résistant pas au courant, toute la rive a l'air d'un immense éboulement. Au point de vue de l'exploitation forestière, il y a trop de *morete*, sorte de palmier qui, ne venant que dans des terres humides, indique que le terrain d'alentour est marécageux.

30 mars. — Nous venons de dépasser un grand lac qui débouche sur la rive droite, et, à peu de mètres de là, nous avons aperçu des tambos et des chacras de sauvages. Ils doivent être en chasse, car autour et dans la hutte il n'y a que des braises anciennes.

Onze heures du soir. — Je voudrais bien savoir où je me trouve. Vers six heures nous sommes arrivés à un carrefour de fleuves. J'ai pris par la gauche, mais je ne sais en aucune façon si je suis toujours dans le rio Tigre ou dans un de ses affluents. Sans la pluie et les moustiques, le fleuve serait essentiellement pittoresque. On dirait qu'il s'est fait un lit nouveau. Il a arraché la moitié de plusieurs collines de quinze et vingt mètres, et les talus frais en ocre rouge vif, jaunes et blancs sont tout à fait jolis avec leur verte couronne.

31 mars, onze heures et demie du soir. — Nous avons continué notre route et nous avons jeté l'ancre par sept brasses. Nous avons fait la capture de deux « paresseux ». N'est-il pas curieux que la race des singes, qui est celle des animaux les plus vifs, les plus mobiles, compte de ces spécimens de lenteur, de ces êtres qui tiennent le milieu entre la tortue et l'homme? Je les ai fait empailler, ce qui les a mis au niveau des autres singes de ma collection.

Mes gens craignent la rencontre des sauvages, et moi je l'espère. En effet, les Zaparros ne peuvent être loin.

1er avril. — Encore un jour de navigation; c'est toujours le même aspect. Peu ou pas de caoutchouc. Des bois de peu de valeur. Chasse médiocre; je n'en ai pas moins eu l'occasion de tirer un beau coup de fusil sur un tigre. Il nageait à trente mètres en amont

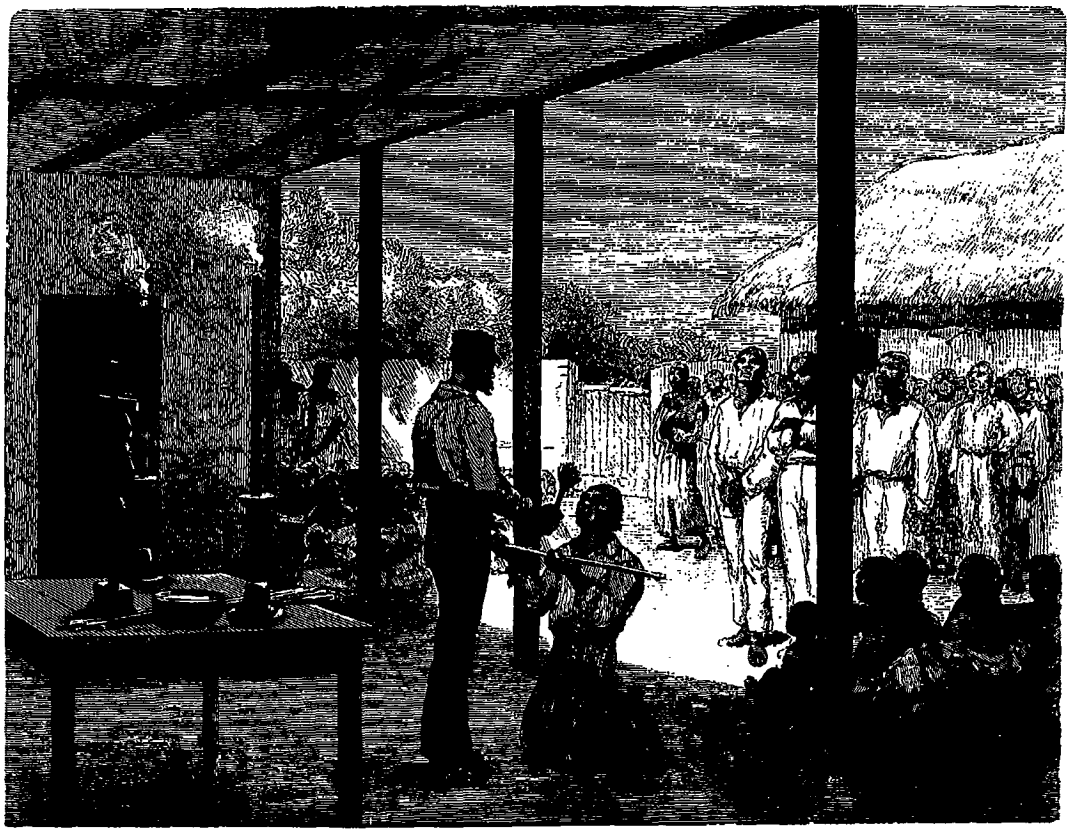
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et était déjà près de la rive gauche. J'ai fait diriger l'embarcation de manière à lui couper le chemin; la bête, donnant dans le traquenard, a viré aussi et s'est mise à nager vers la rive droite. Ma balle de winchester lui est entrée dans la tête. Alors, d'un bond immense, l'animal s'est élancé au moins à deux mètres hors de l'eau pour retomber mort cinq ou six mètres plus loin.

3 avril. — Depuis deux jours nous avons marché ferme. Aujourd'hui notre ancre ne veut plus mordre : fond de gravier; nous approchons du but. Nous sommes à plus de cent lieues de l'embouchure! Un radeau de sauvages est amarré à la rive droite. Nous suivons leur piste pendant plus d'une heure, puis nous la perdons.

Francisco a tué un tapir. Il vient me raconter son exploit et j'essaye de transcrire presque textuellement son récit :

« Seigneurie, on amène une *danta* (tapir) superbe, c'est moi qui l'ai tuée; figurez-vous que ce matin, à peine débarqué sur la rive droite, je m'engage dans l'épais fourré. Soudain, je me vois sur un sentier large et bien ouvert. Ce chemin me conduirait-il à un hameau de sauvages? me disais-je. Mais aussitôt je ris en moi-



Changement d'autorités dans le village de Saint-Jean du Parinari. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

même de cette idée saugrenue, car je vis par terre les marques des sabots de la *danta*. Alors, me dis-je, ce sentier conduit à un rio; je le suivis, et bientôt j'atteignis le bord de l'eau. Je me mis au guet derrière une énorme *capivona*, en pensant faire un coup de maître, car, en vérité, on ne saurait chasser la grande bête qu'avec des chiens. J'étais depuis une heure à peine posté là, quand Luiz, le quartier-maître, vint se placer à quelques pas avec son fusil. C'est un bon tireur; il tue, mais il ne sait pas chasser. A peine était-il arrivé que j'entendis craquer les branches des buissons et un pas précipité et lourd résonner sur le sol. C'était la *danta* qui arrivait en courant, elle devait être altérée. Elle descend vers l'eau; je la vise au défaut de l'épaule et la dérange ainsi au moment où elle trouvait l'eau excellente. Elle lève la tête et tombe sur les genoux de devant. Au même moment j'entends deux coups de fusil : c'était Luiz qui lui envoyait des balles dans l'arrière-train. J'étais furieux! Je demande à Votre Seigneurie à quoi sert d'abîmer ainsi la peau du gibier! Comme lorsqu'on donne un coup de fouet à un cheval, la *danta* bondit et se met à traverser le gué. Je n'en croyais pas mes yeux, en me demandant ce que la grande bête pouvait avoir fait de la balle que je lui avais si bien envoyée derrière l'épaule, au bon endroit. J'allais, moi aussi, lui envoyer une nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

velle décharge, mais, avant que j'eusse visé, la *danta* tombait. Elle était morte. C'est moi qui l'ai tuée. Elle était si grande et si lourde qu'entre Luiz et moi nous ne pouvions la remuer d'un pouce. Alors j'ai appelé les bûcherons, et à eux douze ils l'ont halée jusqu'à la berge et chargée dans la grande pirogue. C'est une grosse femelle; son petit n'a pas paru. Tenez, Seigneurie, voilà qu'ils l'amènent. »

Ce grand beau garçon, au teint animé, aux beaux yeux luisants de satisfaction, en costume de chasse, c'est-à-dire presque dépourvu de costume, appuyé sur le canon du fusil, donnait, avec son geste sobre d'Indien, une valeur saisissante aux paroles qu'il prononçait.

4 avril. — Les bords du fleuve sont monotones; de plus, je suis souvent pris de fièvre. Dans l'après-midi le chenal est devenu étroit et mauvais. Nous avons atteint la limite de navigabilité du fleuve.

5 avril. — Dans la matinée, nous avions trouvé des tambos d'Indiens de la tribu des Zaparros. Toutes les tribus font des tambos de voyage à toit incliné, excepté les Zaparros, qui font des tambos à toit plat amarré entre quatre arbres et surchargé de feuilles. Ils ont laissé un petit pot de terre cuite et, chose assez curieuse, un bout de bambou qui avait été rempli de graisse. Leur dernier repas avait consisté naturellement en singes rôtis. Il paraît que le Tigre n'est pour eux qu'une région de transit dans leurs courses du Curarai au Pastaza et aux tribus Simarones qui vivent sur un autre fleuve inconnu, le Chambira-Yacu.

Nous marchions en amont depuis huit jours. Cela représente quarante-cinq ou cinquante jours en pirogue! Ni moi ni mes compagnons ne nous étions doutés de l'étendue de ce cours d'eau. Je vais continuer l'exploration des autres bras du Tigre. Mais qu'allons-nous manger désormais? J'ai fait un beau discours aux Indiens pour les préparer aux privations. Ils ont ri de mes plaisanteries et m'ont promis de bien chasser, de se passer de bananes et de yucca et de ne pas tomber malades.

Nous avons redescendu un bon bout de fleuve. Il s'est produit une forte baisse. Les plages apparaissent au-dessous de l'eau, et la physionomie du fleuve est changée.

25 avril, dans le Chambira. — Pendant près de trois semaines je n'ai pu tenir ce journal au courant. Quand je n'étais pas de quart pour les observations, j'étais de quart pour la discipline, ou encore j'étais malade.

Voici le résumé de ce que nous avons fait depuis que, pour la dernière fois, j'ai fermé mon livre.

Le 13 avril, je fis dresser au bord du fleuve un mât qui supportait une inscription constatant le passage de notre expédition.

Le fleuve que j'ai cru être le rio Tigre n'est décidément qu'un affluent; car, après avoir rejoint le carrefour de fleuves d'où nous étions entrés dans le bras que nous venons de parcourir, nous avons suivi, sur trois cent quarante kilomètres, un fleuve immense qui, évidemment, est l'origine du Tigre; l'autre s'appellera dorénavant About-Yacu.

Le 16 avril, nous eûmes un léger accident de machine, et, le fleuve étant, au point où nous nous trouvions, large, profond et droit, nous nous laissâmes glisser en aval pendant que les mécaniciens réparaient le dommage. Nous marchions ainsi lentement au gré du courant depuis environ une heure et demie, lorsque, en tournant un coude, soudain nous vîmes sur la berge un grand brasier et une foule d'Indiens nus, accroupis autour. A peine nous avaient-ils aperçus, qu'ils disparurent sous bois. Je fis aussitôt mettre les pirogues à l'eau et, avec une vingtaine d'hommes armés, nous nous rendîmes à terre. J'avais fait jeter l'ancre, et le canonnier, la mèche allumée, appuyait notre sortie. Le plus singulier spectacle s'offrit à nous. Un grand feu lent de charbon de bois rôtissait une tête humaine de très petite proportion, maintenue à deux pieds au-dessus du sol au moyen d'un bâton fiché en terre et enfoncé dans le cou. A quelques pas de là, sur des bâtons plantés dans le sol, séchaient d'autres têtes d'Indiens. Par terre, encore deux têtes d'Indiens et une troisième dont la peau entière était enlevée du crâne avec les chairs, absolument comme la peau d'un oiseau qu'on empaille.

Cette vue répugnante me fit comprendre le procédé employé par les sauvages pour dessécher les têtes de leurs ennemis, qu'ils font vendre par les tribus moitié sauvages qui sont en rapport de commerce avec les blancs de l'Amazone. Ils désossent la tête par le procédé des empailleurs; lorsque le crâne est détaché, ils retournent la peau avec les chairs, et puis ils soumettent cette peau, la chair et les cartilages à la dessiccation, par un feu très lent, mais très intense. Ils font chauffer des cailloux de différentes grandeurs et les introduisent dans la peau, de façon que les chairs se chauffent et se dessèchent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Ainsi le rétrécissement est assez régulier pour que la physionomie humaine soit à peu près conservée. Au fur et à mesure que la tête se rétrécit, ils retirent le caillou et le remplacent par un caillou plus petit. A un certain moment, la tête est réduite au quart de son volume normal et offre avec ses chairs noircies, ses longs cheveux, ses cils et ses sourcils, qu'on empêche d'être roussis au moyen de feuilles mouillées, un aspect absolument horrible. Ces réductions de têtes sont dures comme du bois et se conservent parfaitement. Mes hommes ne se sentaient aucune envie de battre la forêt pour trouver ces singuliers industriels. Je n'y voyais guère d'intérêt, et, ne voulant pas compromettre la vie d'un des miens, je retournai à bord et nous continuâmes notre voyage, non sans avoir fait jeter dans le fleuve les crânes, amarrés à des bûches de capirona, qui coulent à fond. J'ai depuis souvent regretté d'avoir voulu, par un sentiment très explicable, empêcher cette hideuse profanation; car, toute réflexion faite, j'ai dû être la cause de quelques autres assassinats. C'étaient des « têtes de

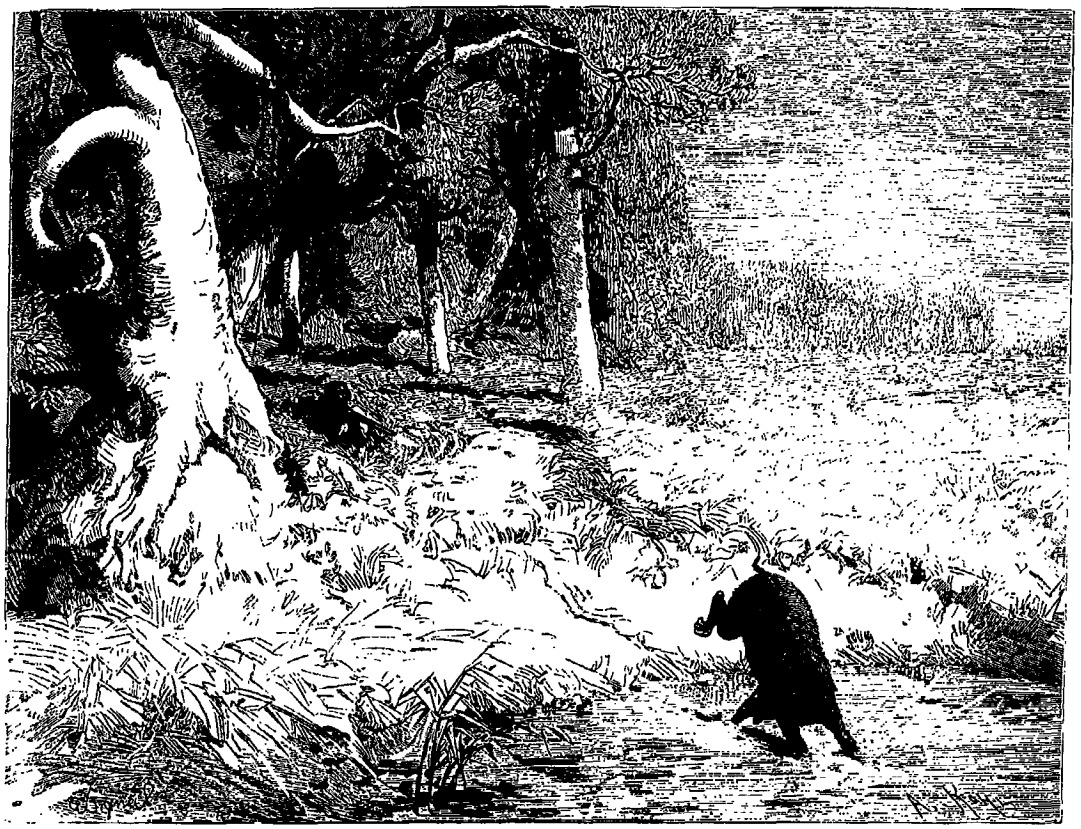
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commande » ou, de toute manière, des objets dont la vente devait procurer à la tribu des instruments ou des armes, et ces Zaparros ont dû évidemment couper quelques autres têtes pour remplacer celles qu'ils avaient perdues.

Le dernier point que nous ayons atteint dans le Tigre se trouve entre l'Ahuano et Sarayacu; il y a par conséquent deux sorties pour la Cordillère : l'une par la voie du Napo, la route d'Archidona à Quito, l'autre par celle de Baños à Riobamba.

Nous sommes arrivés dans le Marañon à cinq heures du matin le 25 avril, et nous nous sommes amarrés près de la hutte du vieux Pinha. D'autres Indiens sont venus aussitôt de la *banda*. Ces pauvres gens embrassaient nos marins indiens et nous criaient des *Bodia patro*.

Malgré la joie que notre résurrection causait à ces braves gens, ils ne pouvaient nous vendre que quelques yuccas, et il s'agissait d'arriver aussi vite que possible à Parinari pour remplir nos estomacs. Nous y débarquions le soir du dimanche de Pâques. Je me couchais aussitôt, exténué de fatigue. A peine endormi, un bruit étrange, un long gémissement, un chœur lamentable me réveille. Je saute à bas de mon hamac et j'assiste



Le chasseur Francisco Halalla tuant un tapir. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur

au spectacle le plus imprévu qu'on puisse imaginer.

Mes Indiens, vêtus d'un pantalon blanc, le corps nu jusqu'aux reins, portaient sur la tête une sorte de cagoule en percale blanche, munie de deux trous pour les yeux; une troisième ouverture, à la hauteur de la bouche, leur permettait de respirer et de chanter leur mélopée. Ils marchaient les uns derrière les autres, tenant dans la main gauche une grande torche en copal et en se flagellant le dos.

J'ai examiné, après la cérémonie, les fouets dont ils s'étaient servis pour leur flagellation. Ils sont de deux espèces. Les uns sont formés d'une corde au bout de laquelle se trouve une boule de cire agrémentée d'éclats de verre. Les autres sont une lanière de cuir. Les Indiens commencent par s'arracher la peau avec le premier instrument, pour mieux sentir les coups du deuxième.

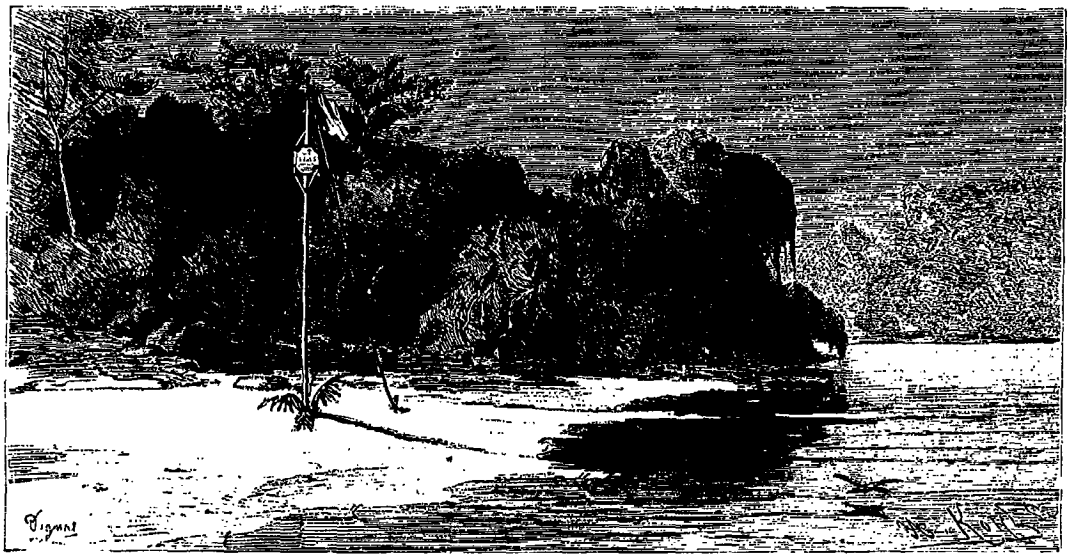
26 avril. — Le lendemain, vers midi, le *Manaos*, le premier bateau de la grande ligne entre le Para et Yurimaguas, passa devant Parinari.

Le capitaine, en voyant le pavillon tricolore au mât de mon petit vapeur, eut l'amabilité d'arrêter sur roues et m'envoya son second pour me prier, lui étant malade et ne pouvant aller me voir, de lui faire le plaisir de venir à son bord.

Je me rendis aussitôt sur le *Manaos*.

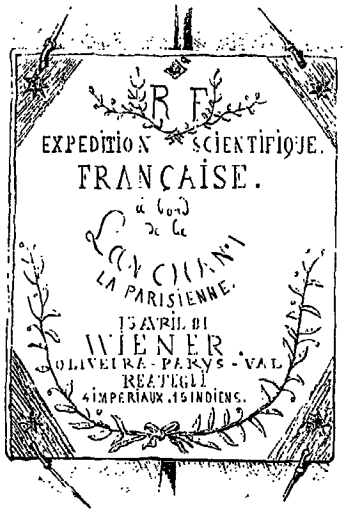
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'avais encore dans l'oreille le sifflement des disciplines barbares, les gémissements cadencés des pénitents, et voilà que j'entendais les sons joyeux de quelques instruments à corde jouant une valse de Métra. J'avais encore devant les yeux ces pâles spectres demi-nus, avec les capuchons blancs aux trous noirs, inondés de la lueur vermeille de la lune, ces fanatiques à froid, sans jugement, sans conviction intime, ces martyrs par habitude, ces vieux enfants, traçant des raies sanglantes sur leurs épaules bronzées en dansant sans musique leurs pas fantastiques, et tout d'un coup je voyais les immenses machines anglaises du *Manaos* mouvoir en cadence leurs bras puissants d'acier, les roues de fer battre l'onde, et les hommes employer leur force, leur vie, leur volonté à un but utile, à un labeur fécond, à un travail qui, à mes yeux, représentait la poésie grandiose de la réalité : contraste qui me ravissait et m'encourageait à la fois.



Paysage sur le bord du haut Tigre. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

Le capitaine, M. Leite Motta, officier de la marine brésilienne, me reçut avec la plus parfaite amabilité. En retournant à mon bord, j'y trouvai une dame-jeanne de vin et d'autres provisions, que le capitaine du *Manaos* avait eu la gracieuseté de m'envoyer. Les choses de ce monde valent surtout par les circonstances dans lesquelles on les reçoit. Dans celles où nous nous trouvions, le cadeau de M. Leite Motta était un présent royal.



Inscription sur le bord du haut Tigre (voy. p. 358).

Vers la soirée accosta à Parinari un señor Melchor Diaz, venant du rio Chambira, où il avait fait des affaires. Il avait su, comme tous les blancs d'ici, endetter les Indiens Simarones, et, pour le payer, les Simarones lui apportaient de l'ivoire végétal, du copahu, etc.

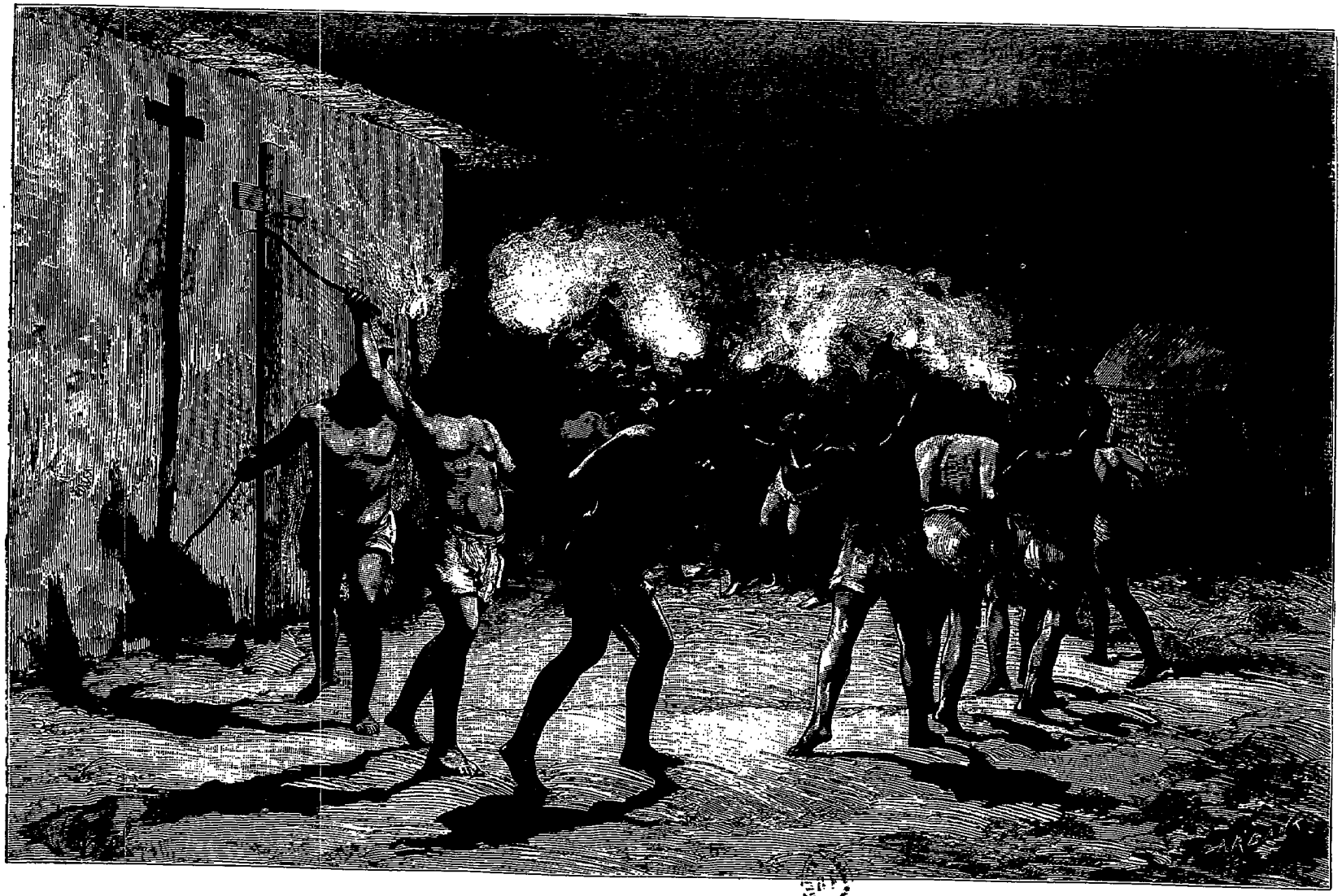
Un beau jour, le préfet de Loreto, apprenant qu'il y avait de l'argent à gagner dans le Chambira, publia un décret ordonnant à tous les « négociants et spéculateurs » d'en sortir dans les vingt-quatre heures, et nomma une autorité spéciale pour faire exécuter cet ordre. Le prétexte était la protection de la race indigène, ignominieusement exploitée par lesdits négociants et spéculateurs.

Par la force on fit sortir les blancs, et l'autorité envoyée par le préfet s'emparant sans autre forme de procès des dépôts de produits, non seulement les vendit de compte à demi avec le préfet, mais continua le système et la pratique commerciale des Melchor Diaz et consorts, en exagérant à un tel point les abus, que les indigènes, vivant dans un petit hameau, ancienne maison apostolique « Ucarinas », brûlèrent leur village et se dispersèrent dans les bois!

Le 28 avril, nous accostons à la petite chacra d'un certain Pablo Rios, à l'embouchure du rio Chambira.

On ne sait pas trop ce que c'est qu'un chacarero

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pénitents indiens marins de Parinari (voy. p. 359). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ces régions. *Chacarero* veut dire « petit fermier ». Cependant ces braves gens s'occupent de bien des métiers. Ils font de la canne et de l'eau-de-vie. Ils exploitent le caoutchouc, le copahu, la salsepareille, l'ivoire végétal; ils élèvent des poules. Ils achètent ou troquent les enfants des sauvages. Ils font du commerce usuraire avec les Indiens.

Nulle part le vieux dicton français n'est plus vrai qu'ici lorsqu'il dit : quatorze métiers, quinze misères. Ces gens mangent mal et sont à peine vêtus. Ils gagnent gros et, en gros joueurs, ne payent que leurs dettes de jeu, et non pas leurs créanciers. Or, leurs créanciers, c'est le voisin de droite et le voisin de gauche, c'est le commerçant du Para, de Manaos, d'Iquitos et de Yurimaguas. Leurs créanciers, c'est tout le monde. Aussi tout le monde les appelle-t-il brigands, voleurs et coquins. Les uns disent le mal le plus atroce des autres, et, trop poli pour les contredire, e les crois tous.

L'intérieur de ces chacras est typique. Il ne s'y trouve rien. Un lit par terre sous une moustiquaire, une table faite du fond d'un vieux canot. Dans un coin traînent quelques pièces de méchantes cotonnades anglaises, des couteaux de quatre sous, un paquet de perles de verre, des glaces à cinq sous la douzaine.

Un grand pot de chicha, de yucca, le *masato*, est adossé à la paroi.

Des poules étiques, des chiens galeux, des enfants nus, des cochons noirs et insolents se promènent ou reposent pêle-mêle sur le sol inégal de la pièce, dans laquelle règne un demi-jour qui ne permet pas d'y lire à midi.

C'est que les fenêtres n'y existent point. Les quatre parois sont faites en *tires* de chonta amarrées sur des poteaux (*huacapus* ou *huacaponas*) et maintenues par des traverses également en chonta.

C'est une sorte de grand caisson à claire-voie soutenant un toit en feuilles de palmier dont les chevrons sont en caña brava.

Au milieu de la pièce fume le brasier où rôtissent quelques bananes vertes, où bout un plat de yucca, la nourriture presque exclusive de ces *blancs*, de ces civilisateurs.

Les maisons que les Indiens construisent pour eux-mêmes sont plus grandes, mieux faites. Avec leurs quartiers de sanglier ou de chevreuil fumés sont suspendus aux poutres transversales, leurs grandes *ollas* peintes, leurs armes de chasse, leurs instruments de pêche et leurs provisions abondantes de vivres, elles ont un aspect plus riche que les misérables huttes des maîtres.

Dans ces demeures d'Indiens on sent le travail, une activité humble, mais réelle. La femme respecte son mari.

Le chacarero Pablo Rios était, comme presque tout le monde dans cette région, doublé d'un haut fonctionnaire. Il avait le titre de gouverneur militaire de Chambira-Yacu.

Qu'est-ce qu'un gouverneur militaire? Mystère! Le digne Pablo Rios devait savoir moins encore que les autres où commençaient et s'arrêtaient ses attributions. Il nous reçut avec une froide impolitesse, assez rare dans ces régions. C'est un homme jeune, vigoureux, vêtu d'une chemise et d'un pantalon, sans souliers, marchant au grand soleil sans chapeau. Il me montra l'ordre du préfet, que je ne me donnai pas la peine de relire, le connaissant déjà. Je lui dis tout bonnement que, n'étant ni commerçant, ni spéculateur, cet ordre ne me concernait en aucune façon. En revanche, j'exhibai l'ordre du sous-préfet enjoignant à toutes les autorités de la province de me prêter aide et appui et lui demandai de me procurer du bois pour la machine.

Tant soit peu déconcerté par mon calme parfait, il prit mes paroles tellement à la lettre, qu'il saisit sa hache et, faisant signe à mes bûcherons de le suivre, s'en alla couper avec eux la capirona dont nous avions besoin.

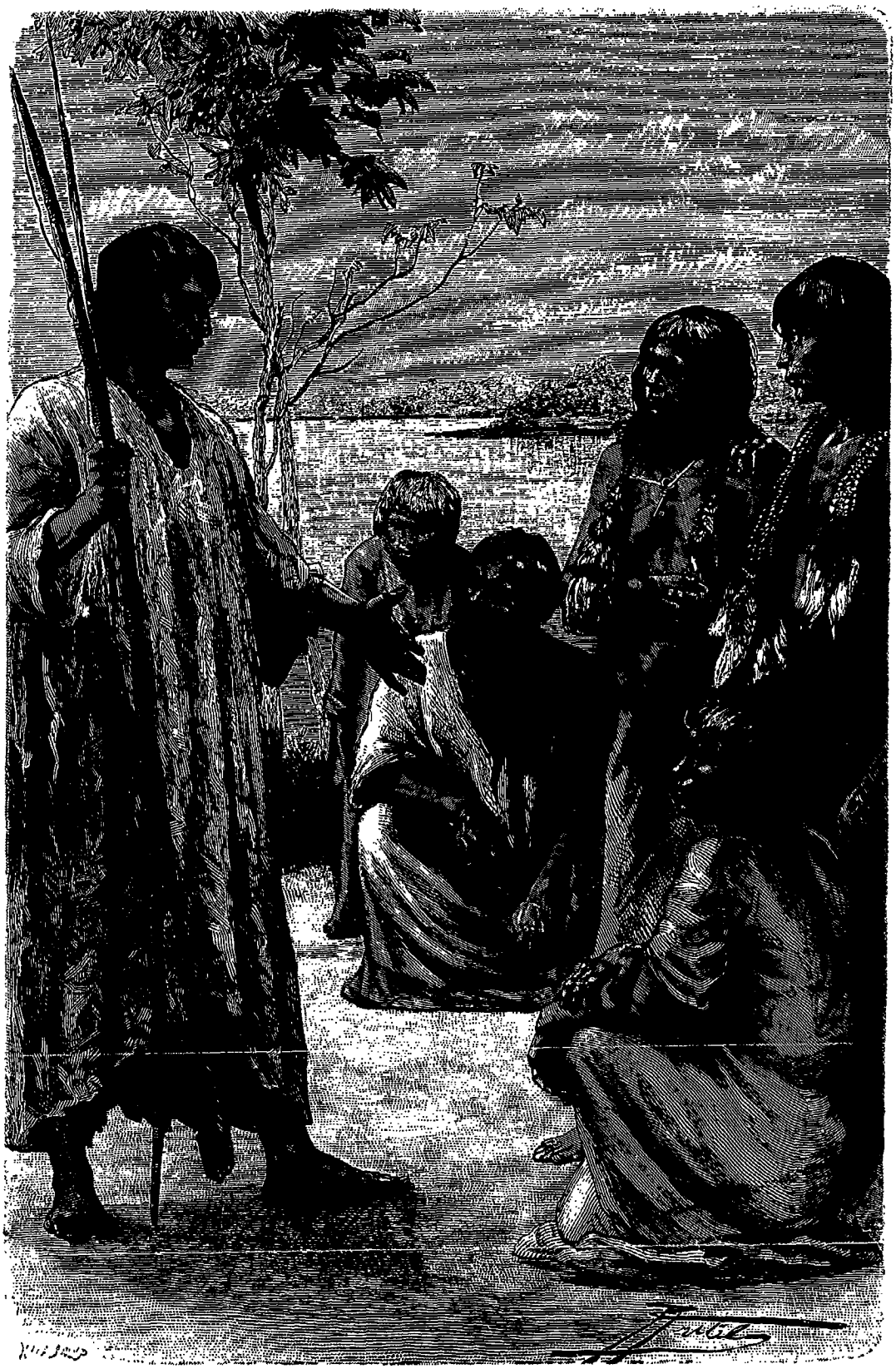
J'ai appris plus tard qu'il avait adressé dès le lendemain un rapport foudroyant contre moi et m'accusant d'avoir « malgré ses ordres » *forcé* l'entrée de Chambira! Je n'ai plus entendu parler de cette curieuse affaire.

Nous avons passé cinq jours dans le Chambira.

Lorsqu'on a parcouru sur une étendue de cinquante lieues cet admirable cours d'eau à l'onde noire, lorsqu'on a constaté au passage les richesses incroyables de ses rives, lorsqu'on s'est dit, pendant cette course charmante à travers un véritable paradis, que dix mille ouvriers ne suffiraient point à l'exploitation normale des productions végétales, et que cette exploitation pourrait enrichir des centaines de capitalistes et nourrir honnêtement des milliers de manœuvres, lorsqu'on se rappelle alors qu'une autorité despotique ferme à son profit l'accès de ces richesses, on éprouve un écœurement qui tient de la haine pour cet absolutisme qui empêche le développement du pays.

Les Indiens Simarones, qui habitent encore aujourd'hui sur le haut Chambira, avaient des dispositions spéciales pour fabriquer des objets en bois, des armes, des ornements, de la poterie, des tissus. Encore aujourd'hui la plupart des sarbacanes dont on se sert sur l'Amazone viennent de chez eux, et j'ai admiré l'ingéniosité et la patience extrême de ces individus à confectionner, sans vrille, sans rabot, ces tubes énormes d'une si grande régularité et d'une solidité à toute épreuve. Ils cultivent un palmier de chonta spécial et prennent le bois dans lequel on peut découper des planches très légèrement arrondies, de cinq centimètres de large sur trois à quatre mètres de hauteur; avec une mâchoire de poisson qui sert de lime, ils y font dans toute la longueur une rainure d'une grande régularité, puis ils liment extérieurement le bois, de façon à lui donner la forme d'un demi-cylindre. Ils adaptent ensuite deux de ces demi-cylindres et les entourent d'une liane fendue en longueur et forment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Simarones. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi ce tube solide, qui résiste durant des années, dans ces climats humides, aux effets des intempéries. Le copal, cette sorte de poix si abondante dans les bois amazoniens, sert à fermer hermétiquement la moindre fente qui pourrait laisser le souffle s'échapper au lieu de chasser la petite flèche empoisonnée qui sert de projectile à ces canons primitifs.

Les costumes que les Simarones savent fabriquer ressemblent assez aux grands costumes de fête des Indiens du haut Napo. Mais c'est dans la confection des hamacs que les femmes de cette tribu excellent. Les bords en sont souvent ornés de franges en plumes de toucans ou de perroquets et dénotent un réel sentiment artistique. Les hommes sont des cordiers parfaits, et leurs ficelles sont remarquablement solides.

Qu'il est dommage que les abus commis par les blancs aient à tel point exaspéré cette tribu, qu'elle ait fini par brûler ses maisons et qu'elle se soit retirée de nouveau dans les bois! Cependant la naturelle douceur des Simarones les a empêchés de retomber dans la barbarie absolue. Lorsqu'on s'adresse à eux sans menace ni violence, on peut obtenir un concours des plus utiles. Ils ne craignent pas le travail, se prêtent aux exploitations forestières, savent préparer le caoutchouc, chercher la salsepareille, réunir les baumes, récolter la cire végétale. Ils fourniraient, dans une exploitation sérieuse du bassin de Chambira, une main-d'œuvre incomparable et très peu coûteuse.

Toute la tribu est malheureusement atteinte du mal de l'*overo*. C'est une affection cutanée qui décolore par plaques la peau de l'Indien, de sorte que, de la tête aux pieds, ceux qui en sont affligés apparaissent tigrés. Rien de déplaisant comme l'aspect de ces malades in-



Rue de Jevcros — Dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.

curables qui, du reste, mangent et boivent comme des gens bien portants, et ne ressentent aucune gêne ni même aucun malaise.

Nous ne pouvions partir de l'embouchure du Chambira qu'à minuit pour nous diriger vers le Huallaga. Ce devait être ma dernière nuit dans le fleuve-roi.

Nous arrivâmes le soir à l'embouchure du Huallaga à la chacra du docteur Manuel Lopez. A peine si les cinq centièmes des hommes de ce pays ne s'appellent pas Manuel. Ce nom se transforme et s'estropie à plaisir; appelez Manuelito, Manongo, Manonguito, Mañuquito, et vous verrez accourir à vous dix individus sur douze qui se trouvent réunis dans une rue.

La chacra était pleine de caoutchouc du Pastaza.

Cette matière, ce fer de l'avenir, se répand de plus en plus; la vulcanisation le rend résistant, d'autres procédés le rendent plus flexible et aussi fort que l'acier. Du bouton de chemise aux ressorts de wagon, partout du caoutchouc. Je ne doute guère que bientôt les bateaux ne soient d'immenses *poches* de cette matière, légère, flexible, inusable, qui ne pourrit ni à l'air, ni dans l'eau, qui ne s'oxyde ni ne se sulfure, qui est facile à travailler et qui, au lieu de sortir des mines qui s'épuisent, sort, comme de sources vives, d'arbres qui en produisent d'autant plus qu'ils sont mieux exploités.

A quelques centaines de mètres en amont de l'embouchure du Huallaga, le rio Aipena mêle ses eaux noires aux eaux rougeâtres du puissant tributaire du Marañon.

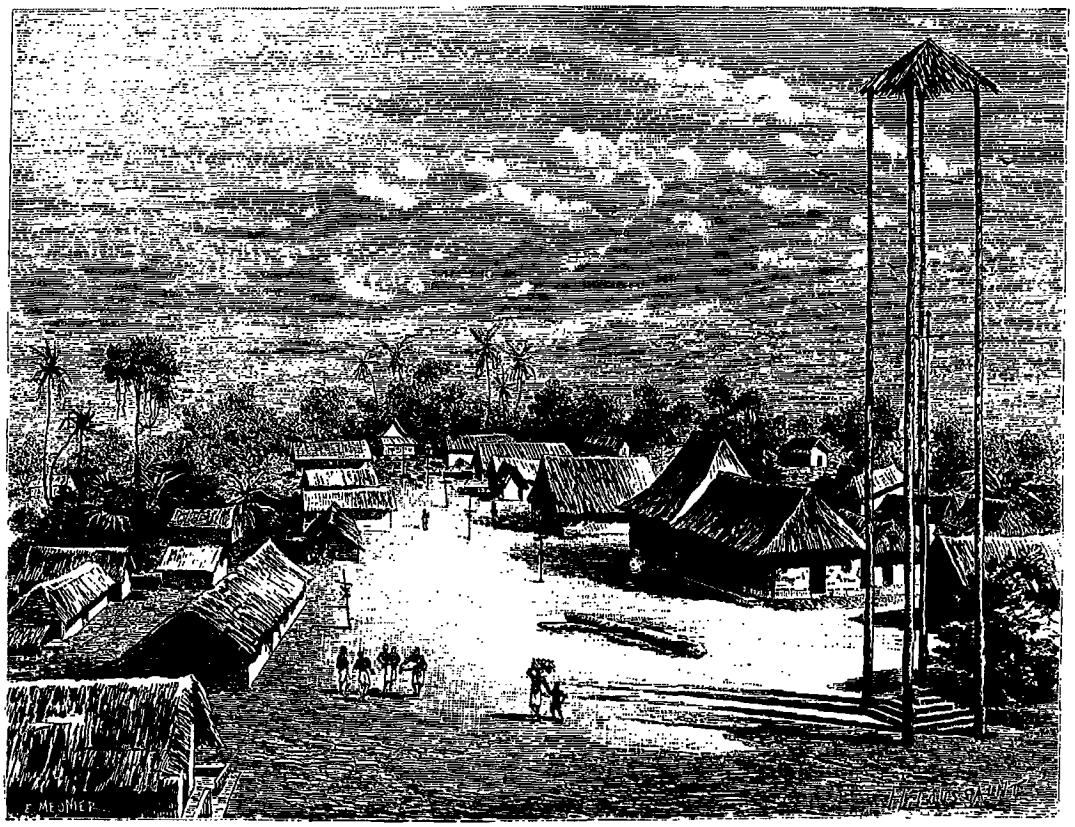
J'entrais dans ce fleuve qui jouit d'une grande réputation de richesse, réputation usurpée s'il en fut. C'est le premier fleuve où, dans cette région, j'aie remarqué

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'absence de caoutchouc, où les terrains ne soient pas zarzifères, où le palmier d'ivoire végétal n'ombrage point les rives de son panache ondoyant.

Nous marchâmes plus de soixante heures sans que la nature des terrains changeât. En plusieurs points les bords sont assez hauts pour qu'on puisse y établir des demeures saines et pour que, sans crainte d'inondation, on puisse planter de la canne à sucre et du cacao. Cependant tout est inculte et, sauf une pauvre hutte d'Indiens, je n'y ai rencontré aucune habitation.

Au delà du cent vingtième kilomètre, le fleuve devient fort étroit, et les courbes sont tellement rapides que les manœuvres sont très difficiles. En face d'un petit affluent de gauche, je jetai l'ancre. Une pirogue montée par un homme, deux femmes, cinq enfants et plusieurs chiens de chasse maigres et galeux, venait de déboucher dans l'Aipena. Les passagers du canot, presque nus, étaient barbouillés de *huiti*, cette teinture noire qui, à ce que disent les Indiens, les préserve un peu des morsures de moustiques. C'étaient des *Jeveros*, et le ruisseau par lequel ils étaient venus s'appelait le *Rumi-Yacu*. Je résolus de remonter en pirogue ce petit cours d'eau pour voir le pre-



L'église de Jeveros. — Dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur

mier évêché de Maynas ! Je fis préparer une de nos pirogues, et, une heure plus tard, nous étions en route. Navigation pleine d'imprévu ! Parfois on est obligé de quitter le canot et de marcher dans l'eau, les arbres tombés formant des barres à travers le fleuve. Quand le ruisseau est bas, on ne peut guère passer; quand il est haut, toute la région est inondée. Après quatorze heures, nous sautions à terre. Un petit sentier serpentait à travers les forêts, nous le suivîmes; une heure plus tard, nous étions à *Jeveros*.

Jeveros est une ancienne mission des PP. Jésuites, et cette ville, isolée du monde, a gardé, malgré le temps, la marque ineffaçable de son origine.

Excepté l'église, les maisons ne sont que des chaumières. Les rues sont droites, et non seulement aux carrefours, mais presque devant chaque habitation, se dresse une croix ornée de fleurs. Jeveros fut longtemps évêché, jusqu'au jour où l'*obispo* Raugel transporta le siège épiscopal de ce point à Moyobamba, d'où il passa à Chachapoyas.

Les femmes ont pour unique vêtement la *pampanilla*, c'est-à-dire le tissu de trois vares de large sur une de long, qui couvre les reins et descend à peine jusqu'aux genoux. Tout le haut du corps est nu. Elles chargent leurs enfants sur la hanche, où les jeunes citoyens du Pérou se tiennent assez galamment à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheval. Jusqu'à l'âge de dix à douze ans, tous les enfants se promènent entièrement nus.

Notre arrivée produisit une panique générale. Les groupes qui, à distance, nous avaient considérés avec curiosité et sans paraître effrayés, se dispersèrent dès que nous fîmes un mouvement pour nous rapprocher.

Nous finîmes par mettre la main sur le gouverneur de Jeveros, Pablo Padillo. Quelques pièces d'argent firent un ami dévoué de ce Jevero réellement intéressant, qui avait plus de quatre-vingts ans. Il nous aida à tranquilliser les habitants, qui nous avaient pris pour des autorités. Dès qu'ils furent convaincus que nous étions des étrangers, ils vinrent nous offrir des œufs, des poules, du miel et même un petit cochon. Les Jeveros parlent une langue à eux, et peu d'entre eux parlent le quichua.

Le vieux Padillo nous présenta des cigarettes d'un tabac aromatique. Quelques gorgées d'eau-de-vie lui délièrent la langue, et il se mit à nous raconter l'histoire de Jeveros. Il nous parla des antiques splendeurs de ce grand évêché et de sa lente et profonde décadence. La décadence est certaine. Quant à la splendeur, je n'en trouve pas vestige. Je me figure difficilement les splendeurs d'une chaumière, et il n'existe absolument nulle trace de ce qu'on pourrait appeler un monument. Toutefois je passai, avant de partir, sur une place où se dresse encore l'antique croix, sous un toit de chaume soutenu par quatre troncs de *palo de sangre*, mesurant quarante-deux mètres de haut.

Une heure plus tard nous descendîmes le Rumi-Yacu, et à trois heures de l'après-midi nous reprîmes à bord de la chaloupe le chemin du Huallaga, fleuve admirable, puissant, grandiose! Les îles sont nombreuses, et pourtant les bras sont tous profonds; on dirait que chacun de ces bras est le fleuve même.

Sur les rives, des fermes rares et de peu d'importance abritent quelques pauvres diables. Deux ou trois petits villages d'Indiens parlant le cocama, et qu'on appelle *Cocamillas* pour les distinguer de leurs congénères vivant sur les bords du Marañon, ne présentent aucun intérêt, sauf que les Cocamillas, outrés des abus de l'autorité, émigrent au Brésil. Aussi le préfet a-t-il édicté pour les Indiens la défense de quitter leurs villages. Ce décret a eu pour conséquence quelques centaines de coups de fouet et le départ d'un plus grand nombre d'Indiens; seulement ils sont partis de nuit.

Administrer un pays n'est pas un art ou une science qu'on apprenne en dormant. C'est l'expérience qui seule peut l'enseigner, et encore, comme dans toute science connue, dans tout art, jamais on n'atteint la perfection. Mais ici des autorités de hasard font des lois, des décrets, des essais sans système, sans habileté, et tout semble concourir pour rendre leurs efforts inutiles ou funestes, et leurs personnes ridicules.

Cependant il ne faut pas juger les blancs de ce pays par ce qu'en disent les voisins. Si l'individu ici vaut moins qu'il ne s'estime, il vaut mieux que ce qu'en pensent ceux d'à côté. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on se trouve en présence d'une race médiocre parce qu'elle est faible.

Le 4 mai, nous arrivâmes à Yurimaguas. Mon séjour devait être fort accidenté en ce port. Notre arrivée avait été signalée comme un événement à sensation. L'excitation maladive causée par les malheurs dont le Pérou souffrait à cette époque était à son comble, et il avait été convenu, comme je l'ai su plus tard, qu'on nous ferait toutes les avanies possibles. Je n'avais qu'un Péruvien blanc à bord, M. Reategui, gouverneur de Parinari, qui me servait toujours de pilote.

Lorsque nous eûmes jeté l'ancre et que le service du bord fut assuré, j'envoyai, après avoir vainement attendu la visite des autorités, MM. Parys, Oliveira et Reategui, accompagnés de quatre marins impériaux, chez le gouverneur, pour demander la libre pratique. Ils revinrent bientôt sans M. Reategui et me racontèrent que M. Reategui était en prison, pour n'avoir pas payé une ancienne dette de jeu à un habitant de Yurimaguas.

Le récit que me fit M. Parys de la brutalité avec laquelle une dizaine de soldats s'étaient jetés sur M. Reategui, dans le bureau même du gouverneur, n'était pas achevé, que la première autorité du lieu daigna venir à notre bord dans une petite pirogue. Il avait dû regretter sa violence et, pour se donner du courage, il avait avalé quelques verres de tafia. Il marchait un peu de travers et sentait l'eau-de-vie. Je l'invitai à s'asseoir et le priai de m'expliquer comment, pour une dette de jeu, qui ne constitue en aucun pays un délit justiciable des tribunaux, sur une dénonciation dont rien ne prouvait la vérité, il avait mis un des hommes protégés par les pavillons de la France et du Brésil en état d'emprisonnement. Au lieu d'une explication, il me lança plusieurs *carajos*. Je me levai et lui dis : « Je vous prie, monsieur, de respecter le drapeau sous lequel vous vous trouvez. » Il me répondit qu'il se moquait de mon drapeau, en des termes que je ne puis rapporter, même en langue espagnole.

Je compris que c'en était fait de mon autorité si je laissais passer impunie la plus grossière des insultes. Je fis signe à deux vigoureux marins qui étaient de garde devant ma tente; je leur ordonnai de saisir la seigneurie, et je la fis jeter, sans autre forme de procès, par-dessus bord. L'ivrogne tomba moelleusement dans la boue épaisse qui, à l'époque des eaux basses, s'étendait au pied de la berge. Cette opération avait été faite avec une telle rapidité, que l'excellent homme ne se reconnut que lorsqu'il se trouva dans la vase jusqu'au cou. La peur d'être englouti complètement le dégrisa sur-le-champ, et, changeant de ton, il se mit avec une piteuse humilité à me supplier de le faire tirer de là. Je lui dis qu'il ne sortirait de son bain que lorsque M. Reategui serait revenu à bord. Aussitôt il donna l'ordre à ses piroguiers de l'aller chercher. Ce fut à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord un éclat de fou rire lorsqu'on entendit l'injonction sortir de cette tête, dont le corps était invisible comme celui du décapité parlant. Les piroguiers obéirent aussitôt.

La berge, en attendant, se remplissait de curieux, et, ne connaissant pas leurs dispositions, je crus prudent de faire mettre mes hommes sous les armes. Quelques minutes après, M. Reategui montait à bord et je fis aussitôt tirer du bourbier l'autorité domptée. L'homme pesait, me dirent mes marins, un bon quart de plus qu'au moment du saut et n'avait plus figure humaine. Lorsqu'il fut monté sur la berge, il fut accueilli par un immense éclat de rire de ses administrés; la nature a des droits qui priment le respect officiel.

Dans l'après-midi il revint à bord proprement vêtu et tout à fait adouci. Il m'assura que ses excès de langage du matin avaient pour seule cause les libations qui avaient arrosé le baptême du fils d'un de ses amis, et il m'offrit sa maison pour le temps que je voudrais passer à Yurimaguas. Je le remerciai sans accepter. Mais, comme le bateau avait besoin d'un nettoyage général, qu'il fallait le repeindre en partie, et que la chaleur était insupportable à bord, je crus utile de louer une petite cabane située sur la berge même, de faire amarrer le bateau juste en dessous et de m'installer dans la hutte pendant qu'on réparerait le navire. Je fis ouvrir mon lit de camp, et le soir, pour la première fois depuis le 1er décembre 1880, c'est-à-dire depuis cent soixante-cinq jours, je dormis déshabillé. A bord, j'avais l'habitude de me jeter tout vêtu dans mon hamac, et de me lever quelque dix fois par nuit pour m'assurer que les gardes étaient à leurs postes, que la machine avait les cinq livres réglementaires de pression, qu'il ne manquait pas d'eau à la chaudière, pour faire le quart ou les observations. Le matin, avant le départ, je me déshabillais et me frottais d'alcool pour rétablir la circulation, et j'avais en somme très bien supporté ce singulier mode d'existence. J'avoue pourtant que j'éprouvai un réel plaisir à me sentir couché selon la mode de nos pays. Je m'éveillai de fort bonne heure et pris paisiblement une tasse de thé que m'apporta le fidèle cuisinier du bord.



La ferme de M. Bonvoisin (voy. p 368). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Pendant que je me livrais à ce plaisir réconfortant, le prétendu débiteur de M. Reategui vint fort poliment me prier d'user de mon influence pour le faire payer. Je lui répondis que je ne m'occupais pas des dettes de jeu de mes compagnons, et il se permit des expressions malsonnantes et parla de complicité. Je pris alors le malotru par le collet et le mis à la porte.

A peine deux minutes après, M. le gouverneur, escorté d'une dizaine de soldats, pénétra dans ma chambre. C'était un coup monté, car sans autre explication le monsieur, si humble la veille, m'invita à le suivre.

Je n'avais sous la main que la petite épée de parade de l'uniforme consulaire. J'étais en bras de chemise et vêtu seulement d'un pantalon et de mes bottes. Je tirai le paisible instrument de son fourreau, et, le dos à la paroi de la hutte, je menaçai de tuer le premier qui oserait me toucher.

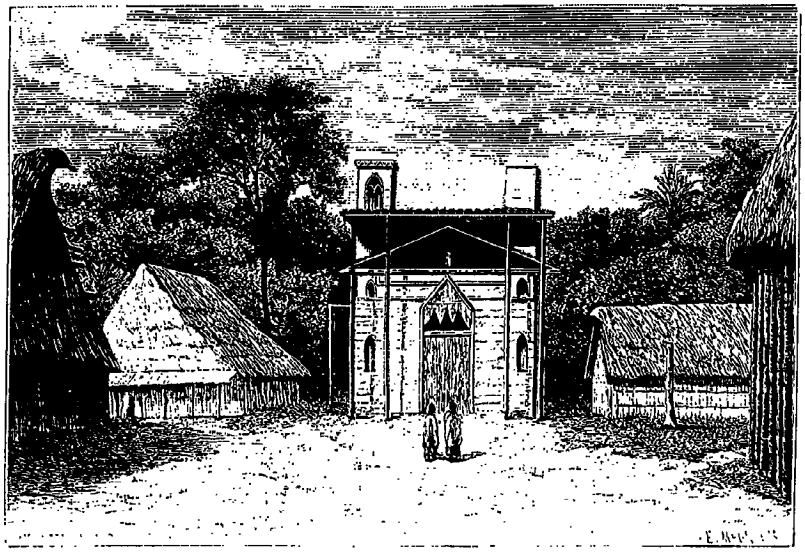
Le bruit des deux invasions de ma chambre avait été entendu à bord, et je n'avais pas plus tôt formulé ma menace, que je me vis entouré de tous mes hommes armés. J'eus peur un moment qu'aucun des Péruviens ne sortît vivant de ma chambre. J'ordonnai aussitôt à mes hommes de ne pas faire usage de leurs armes, et, m'adressant au gouverneur, je lui conseillai de se retirer avec son armée, ce qu'il ne se fit pas répéter deux fois. Puis je remerciai mes compagnons et, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la crainte de quelque nouveau conflit, je repartis le soir même pour le rio Paranapura, qui, à douze cents mètres en aval de Yurimaguas, se jette dans le Huallaga.

Ce fleuve serait navigable si le chenal n'était pas obstrué de mille troncs d'arbres. La présence de ces écueils s'explique par les crues subites du fleuve qui rendent même le passage en canot pénible et souvent dangereux. La région est saine, le climat doux, le pays fertile. Plusieurs fermes, telles que *Chambira*, le *Limon* et le *Baradero*, me paraissent pouvoir donner d'excellents rendements. Près du Baradero se jette dans le Paranapura le petit tributaire Cachivacu, par lequel on se rend à Batapuerto, qui, par un singulier contresens, est la capitale de la province, au lieu de Yurimaguas. Les villages de Muniches et d'Islay peuvent fournir, lorsque Yurimaguas aura pris plus d'importance, d'excellents ouvriers à ce port.

20 mai. — J'ai été admirablement reçu dans la ferme d'un de mes compatriotes, M. Bonvoisin, qui cultive la canne à sucre à deux heures en amont de l'embouchure. Une trentaine de familles d'Indiens se sont groupées autour de lui et ont formé un petit village. Il était occupé à bâtir une chapelle, et, en me reposant dans sa maison hospitalière, je lui fis un dessin de façade rappelant, autant que le permettait la matière dont



La chapelle de la ferme de M. Bonvoisin. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

l'église devait être bâtie (c'était une église en bois), nos chapelles de Normandie, d'où il était originaire. Cette église a été élevée sur le plan que je lui ai laissé.

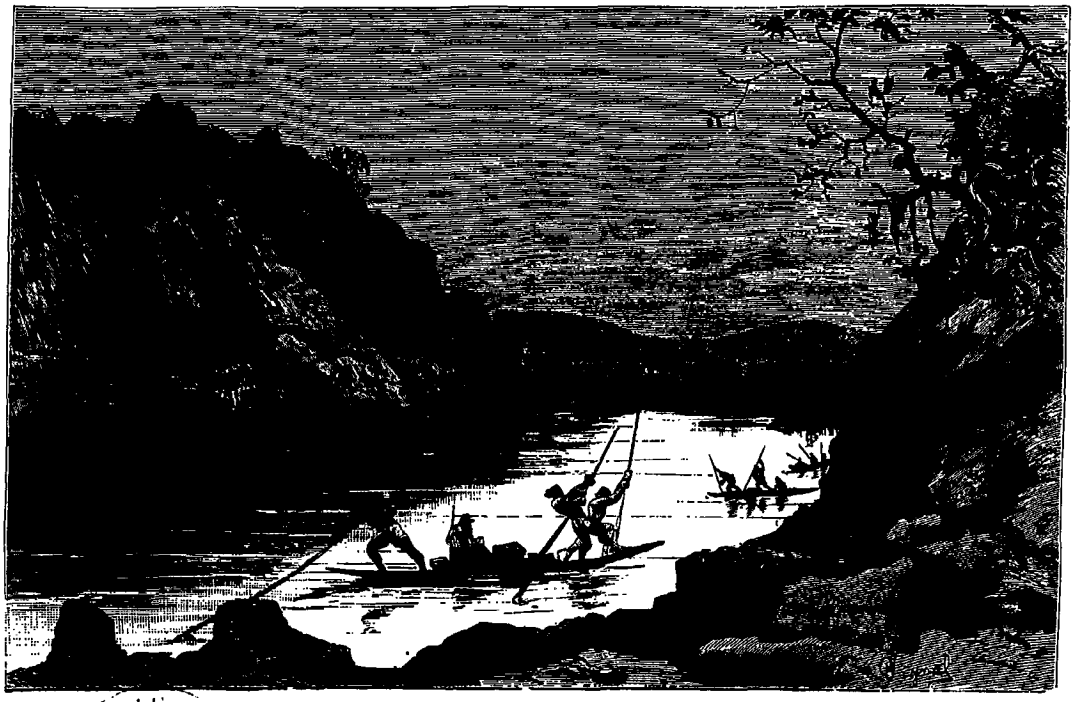
Je retournais à Yurimaguas lorsque j'appris que le vapeur *Morona* y était arrivé. Je remis au capitaine ma correspondance, et, dès le lendemain, nous filâmes vers le sud, en remontant des eaux que jamais aucune hélice à vapeur n'avait soulevées; mais, non loin de Quillocaca, la soupape de la machine se rompit. Nous ne pouvions plus marcher qu'avec vingt livres, et ce n'était pas suffisant pour vaincre les courants du haut Huallaga. Arrivé à Quillocaca, j'annonçai donc aux officiers et à l'équipage que j'allais me séparer d'eux dès le lendemain et que leur mission était terminée.

Le 26 mai, nous nous dîmes adieu. Après une courte allocution à l'équipage, je serrai la main à tous et quittai le bord. A ce moment, le commandant fit amener le pavillon français du grand mât, le salua d'un coup de canon et me le remit comme souvenir de notre expédition. Il me rendit les honneurs militaires, et, pendant qu'en pirogue je remontais lentement le Huallaga, la chaloupe, décrivant une courbe élégante, descendit le fleuve, nous acclama vigoureusement en passant devant nous et bientôt disparut au loin.

Charles WIENER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Voyage en pirogue dans le haut Huallaga contre le courant). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sur le Huallaga. — Un fonctionnaire ennuyé. — Les Cocamillas. — Un peu de statistique. — Une parole d'Agassiz. — Conseils aux négociants français. — Dernière traversée de la Cordillère. — L'industrie des chapeaux de paille. — Invasion de fourmis. — Moyobamba : un centre de civilisation dans le haut Amazone.

Les rives du fleuve Huallaga, entre Quillocaja et Chasuta, sont formées par de hautes chaînes de montagnes. Nous dûmes, voyageant en pirogue, suivre continuellement le bord, et notre embarcation, poussée avec de longues perches, n'avançait qu'avec une désespérante lenteur.

Deux beaux rapides, Arpa et Yruahiacu, rappellent les torrents des hautes gorges des Andes. J'atteignis Chasuta exténué par les fièvres. Le débarcadère de ce petit village d'Indiens se trouve au fond d'un coude qui, pendant les eaux basses, ressemble à un petit golfe. Le gouverneur, un certain Rueda, Équatorien, nous reçut avec une parfaite impolitesse et me dit que je ne devais pas compter sur son appui pour obtenir des chargeurs pour Tarapoto, situé à sept lieues de là.

Je demandai donc à cet intègre fonctionnaire, qui respectait la liberté des Indiens tant que leur travail ne lui rapportait rien, l'hospitalité dont je me promettais d'user assez largement pour lui rendre mon séjour odieux, dans l'espoir que, de cette façon, il me donnerait des moyens de locomotion pour se débarrasser de moi.

Le sieur Rueda me dit qu'il « était fort honoré de ma présence dans son humble maison ».

J'amoncelai alors tous mes bagages dans la salle où il fonctionnait comme gouverneur et où, le soir, ses amis se réunissaient. Ce n'était plus une chambre, mais une arrière-boutique. On n'y circulait que difficilement. Je m'installai à la seule table qu'il y eût,

1. Suite. — Voy. t. XLVI, p. 209, 225, 241, 257, 273, 289; t. XLVIII, p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je déroulai du papier ministre et me mis, en compagnie de Parys, à rapporter des cours d'eau.

Après trois jours, le fonctionnaire fut tellement ennuyé de l'impossibilité où il était de faire un pas dans sa propre maison, qu'il finit par mettre à ma disposition, pour un prix exorbitant, dont il demanda la remise entre ses mains propres, quelques Indiens assez malingres qui se chargèrent de mes bagages.

Ces Indiens Cocamillas du haut Huallaga n'ont jamais, soit dit entre parenthèse, touché un sou de l'argent que j'avais remis à M. Rueda, car ils étaient tous débiteurs du chef politique de l'endroit.

Un gouverneur en ces régions (à peu d'exceptions près) est un individu qui ne sait pas l'orthographe, quand il sait écrire. Nommé par le sous-préfet, il s'en va dans son district avec un chargement de pacotille.

Il débarque; les Indiens demandent :

« Qui est ce *Viracocha?* (Il est d'habitude nu-pieds.)

— Je suis le gouverneur.

— Ah ! Qu'as-tu dans ton canot? »

La pacotille est débarquée, elle est vendue à crédit, et voilà les Indiens débiteurs de l'autorité, qui les fait travailler pour se payer, ayant bien soin de ne jamais laisser éteindre complètement la dette.

D'autres achètent les dettes des Indiens ou du moins la main-d'œuvre endettée. Les Indiens sont assurément bien sots, mais ils sont meilleurs que cette espèce de blancs.

Pendant mon repos forcé de trois jours, j'ai pu parcourir tous mes carnets, les relever et me rendre ainsi compte du travail d'ensemble de ma mission entre le Pacifique et le Pará.

Voici les résultats numériques de ce travail :



Indiens Cocamillas. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

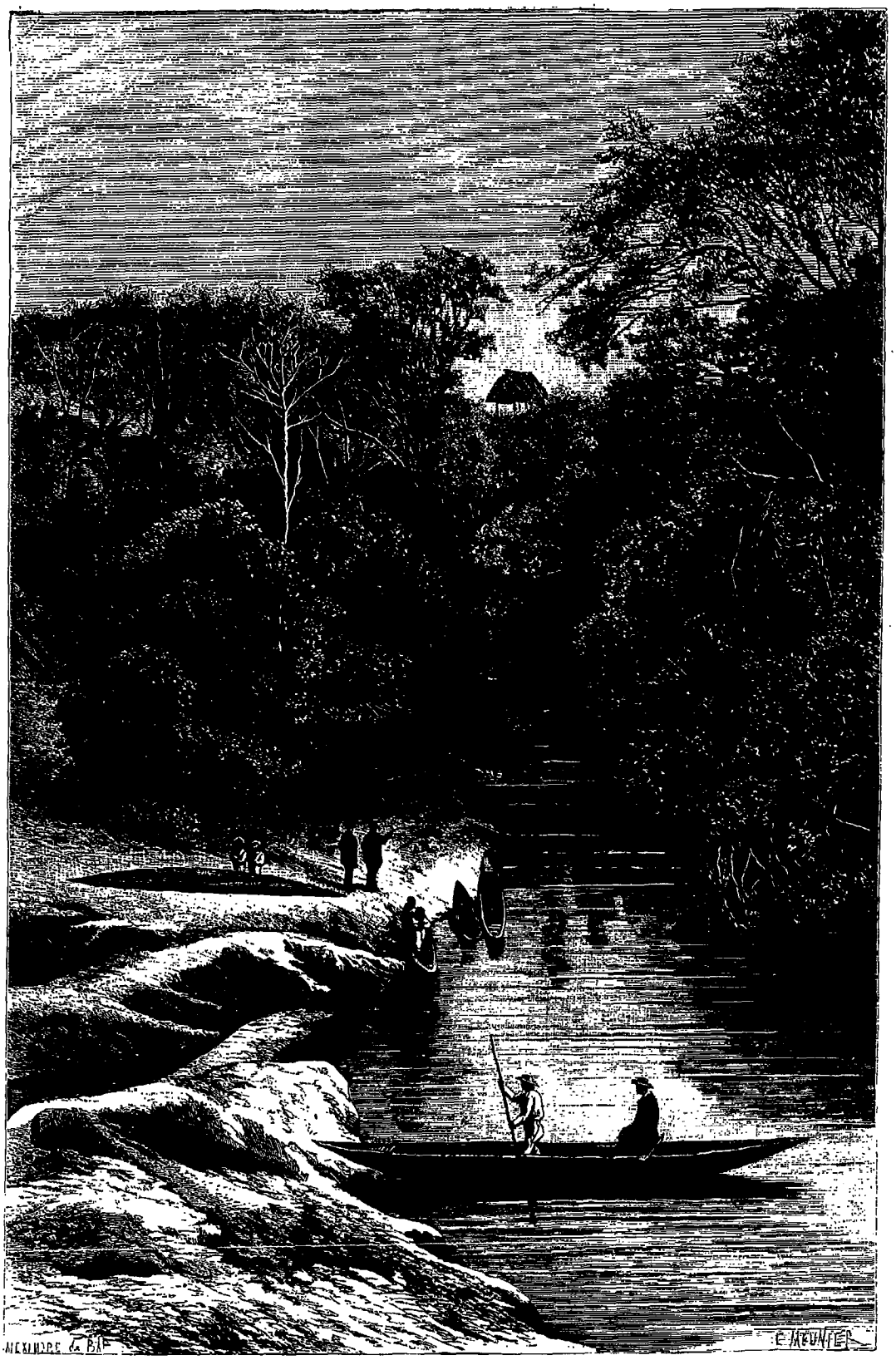
Date et heure	24 461
Chaîne décamétrique	2 060
Loch	2 043
Sonde	2 868
Boussole à alidade	22 601
Baromètre	1 451
Thermomètre	1 558
Observations relatives au dénivellement du chemin	802
Observations sur la constitution topographique du terrain par où passe la route (ou le fleuve)	7 683
Observations météorologiques	1 076
Observations au sextant (avec horizon artificiel)	292
Observations diverses (sur courants), constitution des rives, végétation, fonds, etc.	1 834
Total	68 729

Au point de vue géographique, ces observations se subdivisent ainsi :

Quito (*via* Manabi)	2 763
De Quito au Napo	10 174
Le Napo	17 100
Marañon	1 909
Morona	3 385
Pastaza	228
Samiria et affluents	7 993
Tigre et affluents	11 090
Chambira	3 313
Aipena	2 731
Huallaga	3 726
Paranapura	4 316
Total égal	68 729

Le total de 68 729 se répartissant sur cinq cent soixante-sept jours de voyage donne un chiffre moyen de cent vingt et une observations par jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port de Chasuta dans le Huallaga (voy. p. 369). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'emportais donc avec moi des éléments nombreux, sinon complets, pour constituer une carte montrant les routes tracées par la nature et ouvertes au commerce du monde.

En me rappelant ce que j'avais vu, une parole d'Agassiz me vint à la mémoire. Le célèbre voyageur a dit que, dans le bassin de l'Amazone, il pourrissait annuellement assez de richesses pour supprimer le paupérisme européen. Cela est vrai. On n'exploite guère plus d'un centième des produits de l'Amazone, et ce centième donne soixante millions par an !

Avec une dépense relativement minime, il est possible de décupler cette production. Il n'y aurait qu'à établir dans chaque affluent une chaloupe à vapeur.

J'ai vu de mes yeux des bosquets de caoutchouquiers, j'ai vu sur des terrains abandonnés la salsepareille, la copahiba, la chambira, etc., etc. Pourquoi ne tire-t-on pas profit de ces richesses? Parce que en pirogue cela est impossible; parce qu'on ne peut ramer jour et nuit dans ce climat; parce qu'on ne saurait monter plus de dix kilomètres par jour lorsqu'il s'agit d'un voyage de plusieurs jours, et que par conséquent, dans le Tigre, il faudrait au moins cinquante jours pour arriver aux terrains producteurs de salsepareille. Or, quelle que soit la pirogue et par suite le nombre de pagayeurs, on ne peut embarquer de provisions que pour vingt jours au plus. Si l'on veut compter sur la chasse, on doit en même temps compter sur une perte de temps considérable.

Lorsque les moyens de communication seront établis dans cet immense filet de fleuves, les bâtiments, grands ou petits, chargeront les paquets de zarza, les pains de caoutchouc, de *jeve fino*, les dames-jeannes de copahiba, les sacs de copal, etc., et la richesse du pays deviendra réelle.

Que faudra-t-il pour cela?

Pour aller à rames du Pará à Tabatinga, il faut neuf mois. On fait aujourd'hui ce trajet en seize jours, et l'on pourrait le faire en dix jours.

Dans les conditions actuelles, le commerce devient possible. Sur le haut Amazone, les moyens de communication sont encore insuffisants. Il n'y a pas le dixième du tonnage à vapeur qu'il faudrait pour exporter le peu que produit actuellement la région.

Le pays qui mettra le tonnage nécessaire au service du haut Amazone en aura fait d'un coup la conquête commerciale.

Or, ce que pourrait, ce que devrait faire une compagnie française, c'est ceci :

Mettre un nombre suffisant de bateaux au service des producteurs.

Et voici ce qu'il faudrait tout d'abord :

De mois en mois, un bateau Havre-Pará (parcours vingt jours) et *vice versa*. Deux bateaux suffisent à ce service : trois mille tonnes.

De quinze en quinze jours, un bateau Pará-Manaos-Iquitos (parcours vingt jours). Trois bateaux et un de réserve; cinq cents tonnes, trois mètres de calage.

Un bateau entre Iquitos, Yurimaguas et Borja (Pongo de Manseriche), de quinze en quinze jours; deux cents tonnes, calant un mètre.

Un bateau de Parinari à l'Ucayali, de quinze en quinze jours; cent tonnes, calant un mètre.

Un bateau par mois : Morona et Pastaza.

Deux bateaux par mois pour le Javari; cent tonnes, calant un mètre.

S'il faut ainsi tout créer, c'est que, à mon sens, les lignes de l'Amazone ne doivent dépendre en quoi que ce soit d'autres lignes ou compagnies. Il est donc indispensable d'établir des lignes transatlantiques afin de pouvoir faire sans intermédiaires le transport des produits amazoniens jusqu'en Europe.

Les voyages accidentels dans l'Ucayali, à Yurimaguas, dans le Javari, produisent par vingt tonnes deux cents soles (mille francs) de bénéfice net.

Le voyage à Borja produirait dans des conditions prodigieuses. Borja est à deux jours environ de Chachapoyas; on y importerait des marchandises d'Europe.

Chachapoyas, situé à douze jours de la côte du Pacifique et à quatorze jours du Yurimaguas, deviendrait l'entrepôt de la sierra.

De là on exporterait des pommes de terre, du blé, du maïs, etc. La sierra deviendrait ce qu'elle doit être : le grenier de l'Amazone.

Le Morona et le Pastaza donneraient des chargements d'ivoire végétal; le Javari, du caoutchouc.

Il faudrait encore établir une importation normale de marchandises; créer au Pará, à Manaos, à Iquitos des dépôts pour la vente en gros et en détail.

Il s'agirait, en dernier lieu, d'assurer un service régulier de *regatones* à vapeur, c'est-à-dire des bateaux-marchés ou boutiques, un colportage fluvial, en offrant à des prix raisonnables des produits manufacturés aux exploitateurs forestiers.

En faisant honnêtement ce qui maintenant se fait avec une piraterie sans vergogne, on assurerait tout le commerce de cette région.

Ces réflexions, au moment où j'abandonnais le réseau navigable de l'Amazone, étaient comme le résumé de mon travail.

Je fermai donc les malles qui contenaient mes carnets, et, allègrement, je me mis en route pour franchir une dernière fois la Cordillère qui me séparait du Pacifique, qu'il s'agissait avant tout d'atteindre pour retourner à mon poste.

Nous partîmes à pied. La route, si toutefois on peut appeler ainsi un sentier à peine tracé à travers les contreforts, se compose de trois montées et d'autant de descentes; elle est excessivement fatigante et en quelques points périlleuse.

En arrivant le deuxième jour à Tarapoto, j'avais les jambes gonflées et les pieds en sang. Malgré l'état pitoyable où je me trouvais, la côte de Huayrapurima fixa mon attention, excita mon étonnement. Le versant qui regarde Chasuta est une merveille de sauvagerie. Un torrent violent formant plusieurs cascades

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

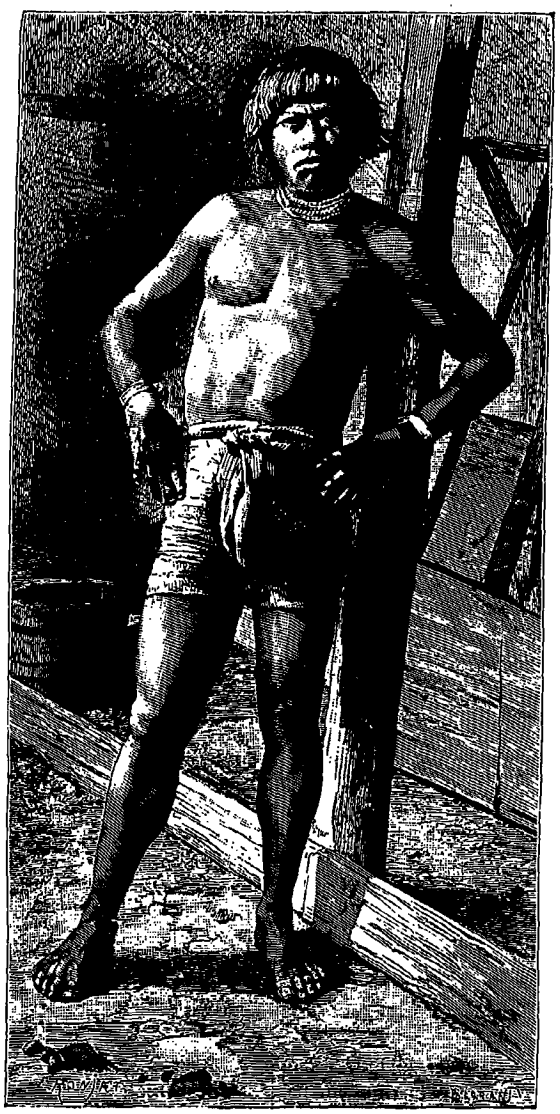
a démoli une partie de la montagne. Des blocs immenses gisent çà et là, des forêts entières déracinées dorment en partie recouvertes d'un linceul rouge de terres argileuses. Le sentier qu'on suit est à proprement parler un escalier dont certaines marches ont jusqu'à un mètre de hauteur. Et lorsque, après deux heures d'une ascension des plus pénibles, on a atteint la crête, on voit au-dessous de soi la vallée de Tarapoto, sillonnée par le Huallaga, dans lequel se jette le rio Mayo. Je n'ai jamais vu plus merveilleux relief topographique. Les accidents de terrain de cette vallée paraissent à peine des mamelons. Le Huallaga semble dessiné avec une nuance délicate d'indigo. Au loin les Cordillères de Moyobamba terminent le plan en découpant l'horizon transparent de leurs crêtes bleuâtres. C'est un spectacle merveilleux, unique. Je passai cinq jours de maladie à Tarapoto, et j'en perdis six autres auprès du gouverneur, qui ne se décida qu'au bout de ce temps à me fournir des chargeurs.

C'étaient des Indiens extrêmement vigoureux; le climat plus frais de leur pays affaiblit moins l'habitant.

Dès sept heures du matin, mes Indiens s'étaient mis en route pour Lamas, petite ville située à cinq lieues de Tarapoto.

Mon compagnon Parys m'avait accompagné jusque-là. Alors que ma mission hydrographique dans l'Amazone était presque terminée, il m'avait annoncé que, ayant vu les richesses immenses de l'Amazone, il désirait exploiter pendant un an ou deux les bosquets de caoutchouc que nous avions vus chemin faisant, et qu'il n'allait rentrer en France qu'après s'être fait rapidement ainsi une petite fortune. Ses appointements des derniers mois et les secours venus de sa famille lui permettaient de payer ses aides. Il avait, du reste, trouvé un excellent compagnon dans la personne de M. Bonvoisin, que nous avions connu et appris à estimer pendant notre séjour dans le rio Paranapura.

Je ne pus que le féliciter de sa résolution. Il m'avait fait amicalement la conduite jusqu'à Tarapoto, d'où il devait retourner à Yurimaguas pour y rejoindre M. Bonvoisin.



Chargeur de Tarapoto. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

J'eus le cœur serré : mon dernier compagnon de route venait de me quitter. Francisco et moi, nous étions, de cette troupe bariolée et nombreuse, les seuls encore en marche pour terminer cette seconde traversée de l'Amérique du Sud.

Ma mule avançait en balançant ses oreilles assez allègrement sur une charmante route. Entre Tarapoto et Lamas, le chemin est accidenté sans être escarpé; les villages de Morales et de Cacatachi couvrent de leurs chaumières de vertes plaines au milieu d'un cirque formé par de hautes montagnes Deux côtes que l'on gravit, semblables à deux marches d'un immense escalier, amènent à Lamas, capitale de la province de Saint-Martin, située à quatre cents mètres plus haut que Tarapoto.

Cette capitale n'est autre chose qu'un petit village d'Indiens. Les soixante-dix maisons qui appartenaient à des blancs ont été brûlées récemment par les indigènes. Je n'ose pas blâmer, quelque brutal qu'il soit, cet acte de vengeance si rare de la part des opprimés. Sans parler des mesures vexatoires du gouvernement dictatorial de Lima, le préfet, non moins dictateur que son chef, avait de sa propre autorité mis un impôt sur la seule fabrication du pays, les chapeaux de paille. Cet impôt est de douze réaux. Les tresseurs mettent, pour confectionner ce chapeau, de cinq à six jours; ils gagnent donc un franc au plus par journée de travail. Les cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux en paille très fine sont payés à peu près en proportion.

Que l'on compare ces salaires aux prix exagérés de toutes les marchandises, et l'on comprendra pourquoi ces pauvres gens ne portent ni bottes ni tant d'autres choses qui nous paraissent absolument nécessaires.

Je viens de remarquer que je n'ai rien dit de Tarapoto; c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Dans ce singulier pays, le vendeur fait une faveur à celui qui achète. N'est-il pas bizarre d'être *favorisé d'une paire de pantoufles* en payant douze francs? Je suis bien reconnaissant à M. Manuel Arevalo de la charmante hospitalité qu'il m'a offerte, mais certes c'est une exception.

L'état anormal que traverse le pays a fait complètement disparaître le numéraire. On achète du fil avec des œufs, des toiles avec des cochons, on paye avec des poules ou des chapeaux.... On abuse de côté et d'autre du troc. On est trop joueur. On corrige trop la fortune.

Un des Indiens de Tarapoto manquait à l'appel, et nous passâmes la nuit entière à battre la campagne, cherchant le maudit portefaix et sa charge. A huit heures du matin, nous retrouvâmes ma malle que l'honnête homme avait jetée dans le buisson! A neuf heures, je faisais partir mes chargeurs, escortés de Francisco et de deux hommes de police que m'avait donnés M. Pedro Reategui, sous-préfet de Lamas. Cette autorité, la première aimable que j'aie rencontrée sur ma route, m'invita à déjeuner, et la bonne intention me fit excuser l'atrocité des plats que je dus avaler. Il y avait entre autres monstruosités un certain bifteck en viande sèche qui aurait pu avec avantage servir de boulet de canon.

M. le sous-préfet me raconte la nouvelle que les Chiliens se trouvent à Huanuco et que le préfet, le sous-préfet et ses douze ou quinze officiers se sont « repliés » à l'approche de l'ennemi! Il paraît que, dans la hâte, MM. les officiers ont oublié leurs soldats dans la caserne de leur garnison.

Ce préfet, après s'être fixé provisoirement à San Miguel, à une lieue et demie de Lamas, a enjoint à l'autorité de lui envoyer des provisions de viande de bœuf.

M. Reategui, désignant d'un geste éloquent son bifteck imperméable, me dit : « Nous ne mangeons ici que de la *yuquita* et des *platanitos*, de la viande dans les jours de fête et lorsque nous recevons un ami de poids à notre table. Comment voulez-vous que j'envoie tous les jours de la viande fraîche à ces señores? Ils sont bien exigeants, du reste : ils ont mangé tous les poulets, poules et canards de San Miguel, ils n'en ont pas payé un seul, et ils se plaignent de mourir de faim! »

Ne connaissant pas la route, je demandai à M. Reategui un *alhuacil* pour me guider jusqu'au moment où j'aurais rejoint mes hommes. Il en fit venir un. Mais je jouais décidément de malheur. Ce garçon, volontaire par force, n'était pas du pays; deux fois il se trompa de chemin et me fit perdre trois heures. J'arrivai au village de Sause vers cinq heures du soir.

Sause se trouve situé sur un tapis vert. On domine le paysage du haut d'un mamelon assez élevé. Au milieu du tableau qui se déroule aux yeux du spectateur, on aperçoit le rio Mayo, formant deux bras qui baignent un pittoresque îlot boisé. Ce village, placé entre des chaînes de vertes montagnes (les chaînes de Pucuca, du Potrero et de la Campana) avec ses vigoureux Indiens et ses jolies Indiennes, quelques chiens et des volailles (qui n'avaient pas encore eu l'honneur d'être mangées par M. le préfet de Huanuco), me fit l'effet d'un vieux Gobelin. — Nous passâmes le fleuve en pirogue. Pendant que l'on conduisait mes bagages dans l'embarcation, trop petite pour nous recevoir tous à la fois, je m'étais assis sur la berge, et quelques habitants de l'endroit vinrent causer avec moi; je me rappelle, non sans un mouvement de gaieté, la question d'un vieux bonhomme qui voulait savoir si la *révolution* était déjà terminée.

« Quelle révolution? lui demandai-je.

— Eh bien, la révolution entre Pierola et Chili. »

Le malheureux croyait que Chili était un général qui se battait contre le dictateur Pierola.

Sous prétexte que le rio était en forte crue, je dus payer, pour ce passage de trente mètres environ, qui dura en tout une heure, à peu près autant qu'on paye en France pour aller en première classe de Paris à Lyon!

Nous avons passé la nuit sur la rive droite du rio Mayo.

Le lendemain, vers dix heures (9 juin), j'arrivais au hameau de Tavalosos, composé de quelques huttes placées entre des blocs énormes, sur une pente argileuse d'un rouge vif, profondément ravinée par les pluies.

Le lieutenant-gouverneur me vendit à des prix fantastiques quelques poules et des régimes de bananes.

Tavalosos est le dernier point habité entre Tarapoto et Moyobamba. A peine sortis du hameau, les Indiens, profitant de la solitude, ôtèrent leurs culottes et les nouèrent autour de leurs reins.

Rien ne serait plus facile que d'établir un chemin parfaitement praticable. Eh bien, celui-ci est un casse-cou perpétuel. J'ai une mule, et pourtant je marche à pied les trois quarts du temps. De la boue profonde, des arbres brisés, des roches glissantes, telle est l'agréable variété de cette route. Les bêtes patinent, bondissent ou grimpent comme des chèvres, enfoncent jusqu'au poitrail, marchent en hésitant au bord des abîmes, trébuchent sur des troncs ou sautent hardiment d'un bord à l'autre des ruisseaux, plutôt que de se risquer sur le prétendu pont qui les relie. Au milieu de ces agitations, les branches épineuses déchirent les vêtements et souvent la peau du voyageur.

Vers le soir, nous nous arrêtâmes à un point appelé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Huanasapa, où nous nous accommodâmes dans un grand rancho de feuilles de palmier.

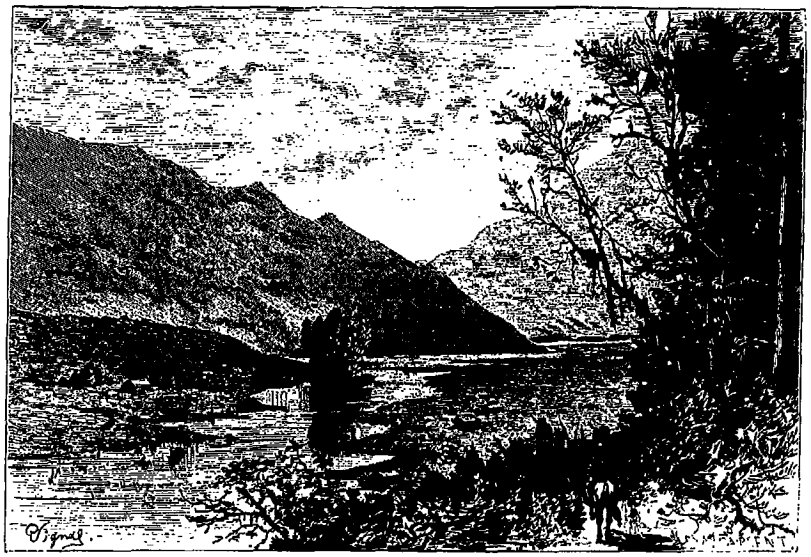
Le 10 juin, nous atteignîmes un point culminant, appelé le Potrero, vers sept heures du matin. L'eau en ce lieu n'a que vingt et un degrés, et comme depuis un an je n'avais bu que de l'eau à vingt-cinq et jusqu'à vingt-neuf degrés, celle-ci me parut très fraîche et extrêmement agréable. — Pendant que nous faisions notre frugal déjeuner, une quinzaine de musiciens militaires passèrent, se dirigeant dans le sens opposé au nôtre; c'était l'avant-garde de M. le préfet qui se rendait à Iquitos pour rançonner les provinces composant son département. J'ai trouvé fort originale cette idée de plumer ses administrés en musique.

Entre le Potrero et la dernière chaîne de montagnes qu'il faut franchir avant d'atteindre Moyobamba, on passe une vallée profonde appelée Gramalote. Un groupe de cavaliers avançait sur la route, et bientôt nous nous rencontrâmes. Tous me saluèrent avec beaucoup de courtoisie. Un seul ne remuait ni le chapeau ni la tête, et je crus reconnaître dans cette absence de la politesse la plus vulgaire l'indice certain d'une haute position administrative. Je ne me trompais point : c'était M. le préfet lui-même.

La montée de la Campana, quoique longue, n'est pas très fatigante; la forme de l'étrange cerro rappelle de loin un donjon en ruine. Lorsque nous eûmes passé la Campana, le ciel s'obscurcit, et une pluie violente transforma instantanément les versants en cataractes.

Vers cinq heures, nous atteignîmes le tambo de Asansa. Je résolus de rester là, et mes hommes me surent un gré infini de ma décision.

Cependant le tambo était envahi par des millions de



Village dans la vallée de Sause. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

fourmis noires d'environ trois millimètres. Les Indiens les appellent *citaracui*.

Le sol était couvert de feuilles de palmier sur lesquelles les citaracuis formaient des bandes noires. On aurait dit des flots d'encre sur un parchemin effeuillé.

Les « officiers », beaucoup plus grands que les fourmis travailleuses et se distinguant par leur couleur rougeâtre, marchaient à côté de ces longs bataillons. C'était un spectacle fort curieux: mais il s'agissait de se faire un abri.

Un de mes hommes, après avoir regardé d'un air assez abruti, jeta sa charge avec ces mots : *Pliti Chilenocuna!* (Guerre aux Chiliens!) C'était un Indien péruvien qui avait trouvé le mot de la situation. Tous alors se mirent à la besogne. En un clin d'œil, la litière de feuilles de palmier avait pris feu de tous côtés. Avec leurs longs coutelas, les Indiens rasaient la terre et rejetaient dans les flammes toutes les fourmis qui essayaient de fuir. En dix minutes l'autodafé était terminé et les cendres jetées dehors. Mais là ne finissait point la lutte; la bande noire reparut, elle venait d'assez loin. Les Indiens arrachèrent des feuilles de palmier du toit de notre tambo et les allumèrent. Avec ces balais de feu ils nettoyèrent la place, et, après une demi-heure, nous étions maîtres du terrain, non sans avoir été plus d'une fois pincés.

Le 11 juin, nous atteignîmes un point appelé Ramirez, et nous y établîmes notre campement. Le lendemain nous devions dormir à Moyobamba.

Sur les branches, sous les couronnes des arbres, des singes nocturnes poussaient des cris assez semblables à des cris d'oiseau. Nous en tuâmes deux. Nous leur ôtâmes la peau d'après les sains principes de la taxidermie, et aussitôt les Indiens attisèrent de nouveau le feu et rôtirent ces petites bêtes qui ont plutôt une tête de chien ou de renard que de singe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, par une pluie battante, nous arrivâmes à Jera. Là vivent deux Indiens qui nous vendirent des bananes. Je leur demandai des œufs.

« Il n'y en a plus! Les gens du préfet ont tout pris!

— Comment! ils ont tout pris? Ils ne l'ont pas acheté?

— Ils ont pris nos œufs et toute notre volaille sans nous payer un centavo. »

Ce qui m'étonnait cette fois, ce n'était pas le fait en lui-même, mais le calme des propriétaires volés. Ces pauvres diables sont tellement habitués à être dépouillés, que cela ne les met plus en colère. C'est une maladie chronique dont ils souffrent et qui ne les irrite ni ne les surprend.

Lorsqu'un militaire ou une autorité voyage, elle requiert un certain nombre d'Indiens ou de mules qui lui servent d'étape en étape pendant huit ou quinze jours, sans qu'on paye ni les hommes qui travaillent, ni les propriétaires des bêtes qu'on réquisitionne.

On risquerait de ne pas trouver créance si l'on résumait les atrocités, les abus, les violences, qui se commettent dans ces voyages, véritables razzias que l'habitude a tellement consacrées qu'on n'en parle plus. Pour en donner une idée, il suffit de citer les *servicios*, usage que j'ai observé dans Maguas et jusqu'à Moyobamba.

Lorsqu'un gouverneur est l'ami d'un commerçant ou d'un particulier, il lui procure des serviteurs, des domestiques, des ouvriers pour sa ferme de la façon suivante: il désigne tel ou tel et lui dit: « Tu seras *servicio* de M. X*** pendant un, deux ou trois mois. Voici ton payement. » Et il lui jette dix ou quinze vares de percaline. Généralement le gouverneur perçoit pour ce service le double ou le triple de ce qu'il paye aux victimes. Il va sans dire que les innombrables autorités ne payent pas un sou et ont autant de *servicios* qu'ils veulent. Et les Indiens sont, on ne sait vraiment pourquoi, obligés de quitter leur maison, leur famille, pour servir ces exploiteurs sans vergogne. Comme je traitais fort bien mes Indiens, ils étaient pleins de bonne volonté, et nous étions bons amis. Ils me promettaient d'atteindre Moyobamba, fût-ce de nuit, et, confiant dans leur parole, qu'ils ont très bien tenue, je piquai des deux et filai au trot de ma mule. La route était assez bonne.

Au bas d'une immense côte, je me retrouvai au milieu de fougères arborescentes et de palmiers.

Le sentier qu'ils bordent serpente à travers un grand vallon inculte et dont l'aspect cependant n'est rien moins que sauvage. Enfin parut au loin une côte en argile rouge au bout de laquelle, au dire de mes hommes, se trouvait Moyobamba.



Tresseuse de chapeaux de paille à Moyobamba (voy. p. 378). Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Moyobamba, le 16 juin 1881. — M. Manuel del Aguila m'a reçu avec la plus parfaite amabilité. Je mange chez lui et j'habite une tienda ou boutique vide dans une de ses propriétés immobilières.

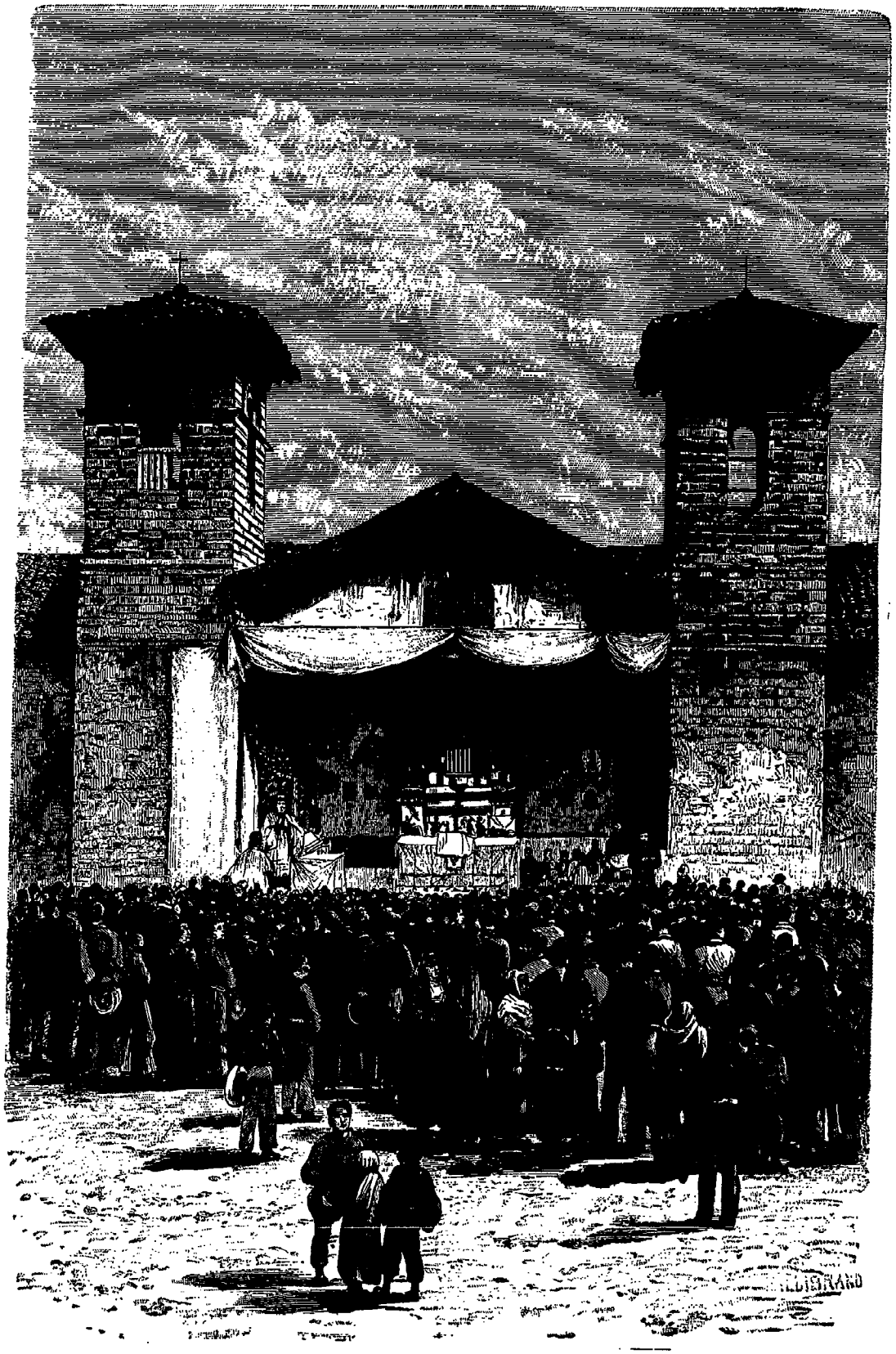
Je ne puis appeler Moyobamba une ville.

La moitié des maisons n'est pas terminée, l'autre moitié tombe en ruine. Les toits, souvent en feuilles de palmier, parfois en tuiles, sont soutenus par des troncs non charpentés et forment, au lieu de lignes droites, des courbes imprévues et rarement gracieuses. Les balcons et vérandas en bois rappellent vaguement l'architecture de nos poulaillers rustiques.

Chaque maison a sa tienda, sa boutique, un réduit contenant de la pacotille sans valeur, arrangée sans goût sur des étagères en bois non peint. Ces échoppes sont à la fois le temple de Mercure et le forum de la ville. Les notables de l'endroit y font salon. On y parle politique, on discute les scandales publics, les actes du préfet et du gouvernement de Lima. Je n'ai jamais vu si petite société aussi profondément divisée. Non seulement les partis, mais les familles, mais les individus s'exècrent et se font une guerre sans trêve ni merci!

J'ai vu un M. San Martos, Liménien fort aimable, vivant ici depuis vingt-sept ans et qu'on traite d'étranger (*Gringo*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église de Moyobamba, le jour de la Fête-Dieu (voy. p. 379). — Dessin de Tofani, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les soirées à Moyobamba sont une des curiosités de l'endroit. Personne ne reçoit, les maisons sont closes.

n'existe ni hôtel, ni café, ni restaurant, ni promenade. Les rues ne sont pas éclairées et servent d'habitation ordinaire à une tribu de porcs plus nombreux que les habitants. Elles sont transformées en une série de trous creusés par leurs hôtes, de monticules, conséquence des trous, des ruisseaux formés par les pluies torrentielles, de trottoirs avortés, en un mot d'accidents de terrain qui rendent la promenade du jour fastidieuse et de nuit impossible.

Il est bon d'ajouter que les fils de Moyobamba n'y regardent pas de si près. Marchant nu-pieds et arpentant dès leur tendre enfance ces monticules, ils savent avec un instinct admirable se retrouver dans ce dédale de Cordillères en miniature sans se casser le nez.

Tout le monde y tresse des chapeaux de paille, et, le soir, ces braves gens vont de boutique en boutique les vendre au plus offrant. Les causeries qu'on y entend sur les affaires du pays se trouvent ainsi à tout instant interrompues par cette éternelle litanie :

« Voyons ce chapeau.
— Combien ?
— Quatorze réaux.
— Ce n'est pas sérieux.
— Treize réaux.
— Dernier prix ?
— Douze réaux.
— Veux-tu huit réaux ?
— Non.
— Veux-tu partager la différence ?
— Dix réaux.
— Voilà.
— A tout à l'heure.
— A tout à l'heure ! »

Ce chapelet se récite sans variante cent fois par soirée, et dans les entr'actes on parle à tort et à travers. Ce commerce des chapeaux est un curieux contresens commercial qui mérite quelques observations spéciales.

Tout le commerce de Moyobamba est fomenté ou du moins soutenu par les maisons de R. et C° d'Iquitos et Sisley de Yurimaguas. Les négociants de Moyobamba, ne disposant pas de numéraire pour payer leurs créanciers, payent en chapeaux. Or, en comptant le prix d'achat, les frais de blanchissage (par la sulfuration), d'emballage et d'expédition, on trouve que le négociant perd sur les chapeaux, vu le prix auquel on reçoit son envoi. Pour se rattraper, il surcharge sa marchandise, si bien que la vare (quatre-vingt-trois centimètres) d'une cotonnade qui vaut à peine deux ou trois sous le mètre se vend vingt à trente sous !

A ma façon de voir, tous les commerçants de Moyobamba ne sont que les commis des maisons indiquées plus haut. Ils écoulent des marchandises le mieux qu'ils peuvent, et les maisons d'Iquitos et de Yurimaguas savent si bien « faire leur prix », qu'à leurs clients ou, comme on dit ici, « leurs protégés » il ne reste qu'un bénéfice insignifiant.

De plus, lesdites maisons n'ont aucune responsabilité. Tous les risques et périls de voyage, tous les ennuis des transports retombent sur les « protégés », qui maigrissent pendant que les patrons s'engraissent.

C'est peut-être un bon procédé pour faire fortune. Pour moi, c'est de la tartuferie commerciale.

Pas un des protégés n'a le sou, pendant que les deux ou trois négociants qui font du négoce directement avec le Pará gagnent, malgré les bénéfices des vendeurs brésiliens, assez largement leur vie.

Il me semble, que le jour où par un changement de mode, par un de ces caprices du goût difficiles à expliquer, mais si fréquents, les habitants du Brésil renonceront au chapeau de paille de Moyobamba, tout le commerce de cette ville s'arrêtera soudain et, avec les habitudes locales telles qu'elles existent maintenant, Moyobamba traversera à ce moment une crise sérieuse.

Une ville sans agriculteurs, dépourvue de toute voie de communication et ne comptant pour vivre que sur une véritable industrie de luxe qui peut être évincée à tout instant, est exposée à tomber soudain dans la misère.

M. del Aguila, auquel j'avais été recommandé, avait retenu des bêtes pour moi. A Moyobamba il n'en existe pas ; mais à quelques lieues de Chachapoyas se trouve un petit village, Taulia, habité par des arrieros ; ils fournissent les mules aux rares voyageurs qui transitent sur cette route. Par malheur, avant mon arrivée à Moyobamba, M. le préfet avait fait prendre mes mules et, par la force armée, avait obligé l'arriero, un nommé Rimachi, à charger de vieilles canardières qu'il avait réquisitionnées à droite et à gauche, et à les transporter à Cajamarca pour M. l'amiral Montero, qui y réunissait une nouvelle armée contre les Chiliens. Si les soldats valent autant que les fusils....

A cette nouvelle, M. Manuel del Aguila dépêcha un exprès à Taulia pour faire venir de nouvelles bêtes. Le préfet était parti pour Iquitos, mais l'honorable sous-préfet, un sieur San Alban, se rendit à Rioja, à six lieues de Moyobamba, y prit les mules louées et payées par moi, et les força d'emporter le reste des canardières et un vieux canon.

Et voilà comment je me trouve encore ici !

Que puis-je faire ? A qui puis-je me plaindre ? Le préfet, la première autorité, est le premier coupable. De plus, il est à Iquitos. Le sous-préfet, imitateur des procédés de son chef, se trouve à Rioja. Voilà les autorités de M. Pierola et les égards qu'elles professent pour un agent étranger. Et si je me plaignais par l'organe de mon ministre à Lima, le gouvernement péruvien me dirait et avec raison : Ce préfet a commis tant d'atrocités que ce qu'il vous a fait ne peut pas augmenter la mesure qui depuis longtemps a débordé.

Je serais depuis longtemps parti à pied si ma santé l'avait permis ; mais je ne le puis encore, à cause de l'exténuation que m'a causée la fièvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré moi j'étudie Moyobamba en m'ennuyant à crier. Voici le bilan d'une semaine en cette cité :

Lundi. — San Antonio. Fête d'un saint en grande vénération en ces lieux.

Mardi. — Suite de la grande fête. On vide les bouteilles qui sont restées, et l'on s'empiffre avec les gâteaux de la veille.

Mercredi. — Grande activité dans la ville. On élève à tous les coins de rue des autels qui ressemblent à des huttes de marchands de pain d'épice dans nos foires. Le soir, des orchestres composés d'une guitare, d'une harpe (modèle de celle du roi David) et d'un violon (modèle de celui d'Orphée aux enfers), font un épouvantable charivari et délectent les oreilles des habitants, qui écoutent accroupis dans la boue ces accords déchirants.

Jeudi. — Fête-Dieu. Prodigieuse procession de tous les saints par toutes les rues.

Vendredi. — Suite de la Fête-Dieu. On boit en l'honneur de la fête de la veille.

Samedi. — Jour consacré aux bals !

Dimanche. — Jour consacré au repos.

Humble question : quand travaille-t-on ? Car, si j'en juge par les trois semaines que je bâille ici, les semaines



Bal à Moyobamba. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

se suivent et se ressemblent étonnamment. Il y a eu depuis : un jour de Marie, les fêtes de saint Jean, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Matthieu, plus deux samedis, deux dimanches et deux lundis, plus l'octave de la Fête-Dieu, soit douze jours de fête sur quinze jours ! Et ces gens accusent de leur misère le gouvernement !

Si du moins ces fêtes avaient la gaieté des réjouissances populaires en France, ou la poésie des fêtes italiennes, ou la solennité des fêtes anglaises, ou le caractère imposant des fêtes de l'Église espagnole ! Mais rien de tout cela : ni style, ni élégance, ni grâce. Ce n'est pas gai comme Guignol, ni sérieux comme un enterrement ; ce n'est ni fanatique, ni pittoresque. C'est uniquement démoralisateur.

Les quantités d'alcool qu'hommes et femmes ingurgitent pendant les danses dépassent les limites du croyable.

J'ai assisté à une de ces « soirées », et j'y ai vu un petit diable d'homme, le chapeau sur la tête et le bâton (je n'ose dire la canne) sous le bras, une bouteille dans la main gauche et un verre dans la main droite, « prendre » (boire) avec les jeunes belles assises autour de la salle. Je l'ai observé pendant plus de deux heures ! Il a renouvelé sept fois la bouteille, de sorte qu'au minimum il a entonné trois litres d'alcool. Les jeunes filles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forcées par l'étiquette du lieu de vider le verre qu'un cavalier leur offre, se trouvent bien vite sous une influence alcoolique qui remplace pour elles l'ivresse du cœur.

Ici dans cette salle nue, au milieu de ces gens nu-pieds, la dignité naturelle de la race espagnole a disparu. Les hommes en ont perdu la fierté native, les femmes le charme et la grâce.

J'ai dit que les gens vont tous nu-pieds, et je ne crois guère exagérer en affirmant que, sur les neuf mille habitants de cette ville, il y en a à peine cent qui mettent des bottines dans les grandes occasions, et une cinquantaine qui en portent toujours. J'ai vu les filles du premier personnage de la ville se promener nu-pieds chez elles. Ah! les pieds d'ici, quel poème!

Nous qui vivons dans un monde assez raffiné pour mettre une enveloppe de cuir autour de notre peau, nous ne nous doutons même pas de la prodigieuse mobilité de cette extrémité. Elle ne reste pas tranquille un seul instant. Ses mouvements accompagnent non seulement chaque mouvement du corps, mais encore toute impression de l'âme.

Ah! ces pouces, comme ils reproduisent par une mimique étonnante les pensées et les sentiments. Ils se dressent héroïquement, s'écartent violemment, retombent mollement! La distance qui les sépare des autres doigts est prodigieuse!

On importe ici des pantalons de confection anglaise. Se figure-t-on ces pattes énormes sortant de ces culottes élégantes?

Les hommes sont affreusement despotes. Ils mangent à table, et leurs femmes (même légitimes), leurs enfants, même lorsqu'ils ont vingt ans, mangent à la cuisine, assis par terre, les restes du repas de ce pacha.

Dans tout cela où est la famille? Où les esprits peuvent-ils congénier, où l'influence de part et d'autre peut-elle se faire sentir? Il n'existe pas d'école, et c'est miracle de voir des gens sachant lire et écrire.

Le mouvement intellectuel est d'une nullité vraiment effrayante. Aucun livre dans les maisons, aucun journal. Les conversations sur un sujet littéraire, poétique, historique ou politique font naître des questions d'une naïveté si prodigieuse, que l'interlocuteur reste ébahi. Un monsieur m'a assuré que les locomotives ont été inventées par Napoléon.

A propos de Napoléon, ces braves gens sont d'une susceptibilité peu ordinaire. Je me trouvais dans la boutique de M. Vicente Najar, député de Moyobamba (un charmant homme, soit dit entre parenthèse). Plusieurs personnes faisaient salon, et l'on causait.... comme on sait causer ici, lorsqu'un soulard vint à passer dans la rue.

C'était un ouvrier chilien interné ici. Il s'arrêta, et, m'apercevant, me dit d'une voix emphatique :

« Patron, tu es Français, tu es du pays du grand Napoléon. Napoléon était un grand homme. Donne-moi un réal, que je boive à ta santé. »

Je lui jetai un réal et, en riant, je dis : « Ce bonhomme mériterait d'être professeur d'histoire. »

Le lendemain j'appris que j'avais dit que les Moyobambas ne méritaient d'avoir pour professeurs que des ivrognes! Un M. Daniel Bardales voulut même à ce propos se battre avec moi. Il avait, paraît-il, comme il est colonel, pris son sabre pour venir me voir; mais comme on l'assura que j'avais une très bonne épée en toute propriété, il en resta là et se replia en bon ordre jusqu'à sa chacra, à une journée de Moyobamba. Ce colonel était un tacticien!

Dans ce monde incolore, il subsiste une antique habitude fort pittoresque. Moyobamba est situé sur une colline d'une quarantaine de mètres de hauteur, une sorte de terre-plein uni. Au pied du terre-plein coule le rio Mayo. Chaque soir les femmes et les jeunes filles descendent au fleuve chercher de l'eau. Elles se servent de vases en terre cuite de forme ancienne rappelant les urnes étrusques. Ces jolis réservoirs sont placés sur la tête, où ils se maintiennent dans un parfait équilibre par un prodige d'habileté. Ces Rébecca de l'Amérique ne soutiennent même pas les vases de la main, et s'en vont par groupe, causant, riant, enjambant les ruisseaux, descendant ou gravissant la côte. Ce serait un spectacle charmant s'il n'y avait pas les dandys du lieu faisant, peut-être pour compléter l'antique tableau, le rôle des chameaux d'Éliézer.

Tout me paraît ridicule chez ces bonshommes, jusqu'aux noms. Je connais un Alcibiade et Bélisaire Reategui, un Belesmore Salazarre, Telesphore Gantos et Élespore Padilla, un Anaclète Alvarado et une demoiselle Isaaca je ne sais plus quoi!

J'aime encore mieux le *Manuelisme* de la province de Maynas.

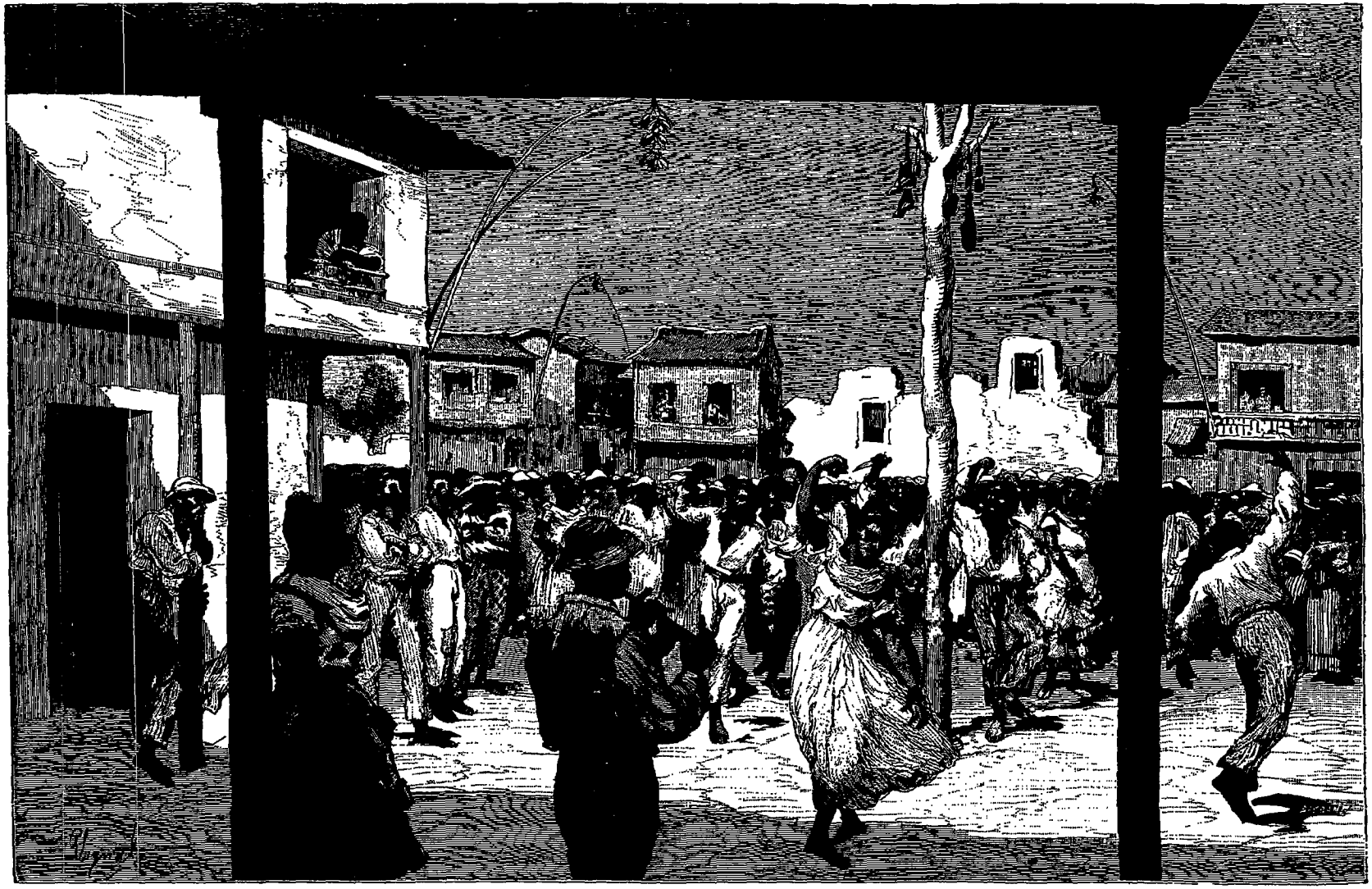
Maintenant que l'on connaît Moyobamba, on peut apprécier combien est triste l'existence de ceux qui ont vécu la vie civilisée et que le cours des événements y a ramenés.

Je ne plains que médiocrement les étrangers, qui sont au nombre de cinq, dont quatre Français. Ils sont là pour faire des affaires, gagner de l'argent et s'en aller un jour.

Cette petite colonie est du reste fort sympathique. M. Charpentier, quatre-vingts ans, ancien soldat, gamin de Waterloo. Pour lui, Dieu le Père ne vaut pas le grand Napoléon. M. Quilici, cinquante ans, Corse républicain, pierre qui a roulé et qui a amassé mousse. M. Castagné, quarante ans, charmant homme.

Ceux que je plains, c'est un jeune homme et deux jeunes filles, M. Dorothée et Mlles Mercedes et Dolores Arevalo. Leurs parents les ont envoyés en Europe lorsqu'ils avaient cinq ou six ans. Ils sont revenus ayant de dix-huit à vingt ans. Qu'on se figure le douloureux étonnement de ces enfants! Ils sont complètement Français, ils aiment la musique, la poésie. Ils aiment à lire, à causer, et les voilà tombés dans une société où tout leur répugne! Leurs parents, tantes et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête de la *umishah* (voy. p. 382). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oncles, cousins et cousines, parlent une langue qu'eux ne comprennent pas. Il y a presque de la cruauté à faire élever des enfants dans un monde supérieur à celui où ils sont destinés à vivre.

Lorsqu'on fait élever un enfant à Paris et qu'on le transporte à dix-huit ou vingt ans à Moyobamba, on introduit dans cette société étroite et mesquine un élément étranger et par suite odieux. Selon sa force morale et sa valeur intellectuelle, cet enfant du pays, trempé à la chaleur d'un soleil différent, devient apôtre, réformateur peut-être, plus souvent martyr.

Qu'importe au visiteur qui passe la valeur des gens de Moyobamba? Son rôle est de constater l'état social existant, il n'a ni la mission ni le temps d'influer sur ces intelligences. Et quand il a bien vu que sa langue, faite du répertoire du dix-neuvième siècle, n'est pas comprise de ces gens qui parlent « un seizième siècle » à peu près pur, il note cet archaïsme intéressant sur son carnet et passe outre.

Il n'en est pas ainsi d'un homme né dans une ville où l'attachent tous les liens du sang et sa destinée, et dont le séparent son éducation, sa valeur morale, ses connaissances scientifiques et littéraires. Avec la généreuse ambition de la jeunesse qui n'admet ni ne comprend l'ignorance volontaire d'une société momifiée par les principes du moyen âge espagnol, il essaye de se faire entendre....

J'ai assisté à ces singulières expériences. J'ai entendu parler le jeune Arevalo de sciences appliquées, et j'ai vu les sourires idiots d'une prétendue supériorité accueillant sa parole ardente. Je l'ai entendu un soir, dans ce milieu d'épiciers, causer littérature... On semblait l'approuver; il raconta le sujet du *Cid* et disait quelques passages du beau poème de Guilhem de Castro. Quand il eut fini, le plus gros de ces imbéciles ne trouva qu'à lui répondre : *Todo eso son mentiras* (tout cela, ce sont des mensonges).

Peut-être, se dira-t-on, ces intelligences qui n'ont aucune aptitude pour comprendre l'œuvre poétique sont portées aux choses pratiques.

Eh bien, j'ai entendu un autre jour M. Arevalo parler de l'agriculture, de l'élève du bétail, telle qu'il l'avait vu pratiquer en Europe.... Et j'ai entendu répliquer : « Tout cela peut être bon pour d'autres pays, mais non pour ici. Si l'on mettait notre bétail dans des étables, il mourrait : notre bétail a besoin de liberté pour vivre. »

Quant aux instruments d'agriculture, à quoi bon?

La banane, la yucca, le maïs, les haricots, viennent sans tant de façon. Pour le pain, ces braves gens font venir la farine des États-Unis. Un petit pain ne coûte que dix sous, aussi les gens aisés peuvent en manger, les autres s'en passent, et ainsi s'établit une hiérarchie sociale.

« C'est ainsi qu'ont fait nos pères, et c'étaient de rudes hommes, » disent-ils.

Un jour viendra peut-être où leurs enfants diront : « Ainsi ont fait nos pères : ils étaient ignorants! »

Nous parlions des routes, de ces ignobles casse-cous, et M. Arevalo, s'échauffant soudain, dit : « Ce sont ces routes qui empêchent les transactions, constituent un obstacle insurmontable au commerce et perpétuent la pauvreté. »

Un patriote moyobambien répliqua :

« Le gouvernement ne veut rien faire pour ce malheureux pays. »

Oh! triple patriote! on ne vous demande ni contributions directes ni indirectes. Pourquoi ne vous cotisez-vous pas, gens de la ville ou du département, pour faire des chemins praticables?

En revanche, j'ai entendu reprocher très sérieusement à M. Dorothée Arevalo de ne pas savoir danser à la mode du pays et de refuser obstinément d'assister aux *juranas*, à ces orgies ignobles ou stupides qui font les délices du lieu.

Je lui ai entendu reprocher amèrement d'être sérieux, de ne pas afficher ce sourire obséquieux qui est le fondement de la politesse du lieu, de ne pas employer le vocabulaire de la fine fleur de céans, de ne pas offrir des choses qu'on n'a pas envie de donner, de ne pas se dire l'ami dévoué et affectueux du premier venu; j'ai entendu les gros bonnets du cru se demander ce que ce garçon pouvait bien avoir fait et appris pendant quinze ans de séjour en Europe!

Il n'a que le choix entre deux extrêmes, ce jeune homme : oublier ce qu'il a appris, brûler ses dieux, ou faire sa malle.

Quant aux jeunes filles, les observations que j'ai entendu faire sur leur compte feraient le menu d'un vaudeville. Figurez-vous une comédie dans laquelle une vieille mégère nu-pieds débiterait la philippique suivante sur deux jeunes filles qui joignent à la grâce d'une société distinguée le charme d'une instruction parfaite :

« Voyez les prétentieuses! S'imagine-t-on des pécores qui portent à toute heure de la journée des bas et des bottines, et même dans leur maison sont élégantes, qui s'assoient à la table pour manger en même temps que les hommes, qui s'amusent à lire des livres et perdent leur temps à écrire Dieu sait quoi? Quand il y a du monde chez elles, elles font les aimables et causent avec Pierre et Paul, au lieu de dire simplement *si, señor*, et *no, señor*, comme font des demoiselles décentes. »

Un jour, comme je rentrais dans ma maison, il passa dans la rue une *tamborada*. C'est ainsi qu'on appelle un groupe d'ivrognes, hommes et femmes, qui dansent autour d'un orchestre composé d'un fifre et d'une grosse caisse, et parcourent ainsi la ville. Ils s'arrêtèrent à quelques maisons de la mienne; là se trouvait une *umishah*.

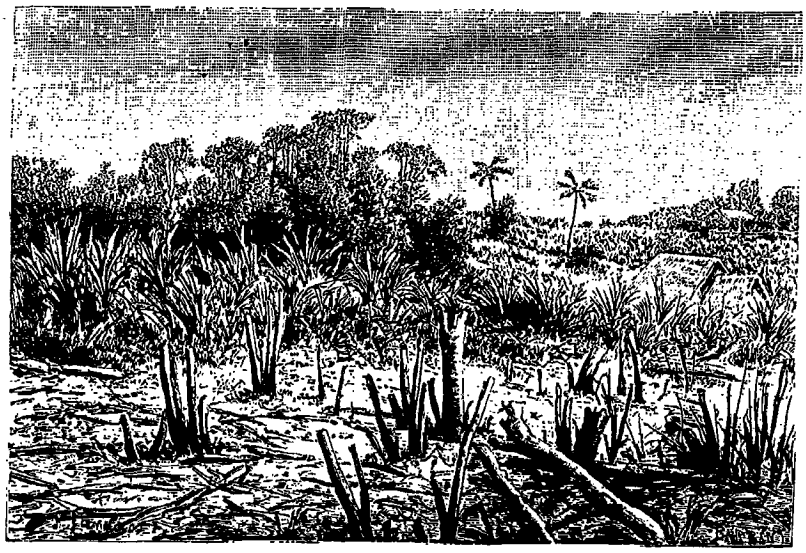
C'est une habitude populaire du Pérou oriental de ficher un arbre en terre après avoir suspendu aux branches des mouchoirs, une paire de souliers et autres emblèmes d'une richesse exagérée. Les hommes dansent autour de l'arbre en donnant un vigoureux coup de coutelas toutes les fois qu'ils passent près du tronc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Celui qui donne le coup de grâce est le héros de la fête. C'est lui qui est l'heureux propriétaire des fruits de la civilisation suspendus dans les branches. C'est lui qui se mouchera délicatement avec un tissu de coton. Mais c'est lui aussi qui, un an après, jour pour jour, élèvera devant sa maison une umishah et suspendra dans ses branches les précieux ornements indiqués autant par des usages respectables que par les sentiments de sa dignité personnelle.

La seule chose sérieuse dans cette région, c'est son incroyable richesse naturelle. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à voir faire une *chacra*, c'est-à-dire une plantation. On va pendant la saison sèche, entre amis, dans la forêt, et avec des coutelas on coupe les herbes; les gamins grimpent dans les arbres, abattent les branches les moins fortes et défeuillent les autres. Pendant huit jours, on laisse le soleil donner sur ces feuilles, qui sèchent complètement. Alors on revient et l'on y met le feu; en peu de minutes la forêt ainsi préparée n'est qu'un immense brasier. C'est un spectacle admirablement imposant. C'est la poésie de la destruction bienfaisante. Le monde du hasard disparaît pour faire place au monde de la volonté humaine. Et quand le feu s'est éteint, quand la fumée s'est dissipée, quand le soleil inonde le terrain de ses torrents de lumière et de chaleur, l' « agriculteur » fiche en terre des bananes, de la yucca, des cannes à sucre, il jette sur la terre des haricots, du maïs, souvent le tout pêle-mêle.

Quinze jours après le jour des semailles, il mange des haricots verts; un mois après, il récolte des haricots mûrs; quarante-cinq jours après, il coupe le maïs; trois mois après, la yucca; six mois après, la canne à sucre; un an après, il mange les bananes de son champ.



Chacra (plantation) de canne à sucre. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Et la yucca, la canne et les bananes durent ici plus d'une génération.

Et dire que les gens du Pérou oriental sont aussi misérables qu'il est possible de l'être!

Je pourrais longtemps continuer encore sur Moyobamba, où j'ai passé dans de tristes observations vingt-deux jours de ma vie. Mais tous les supplices prennent fin.

Le 4 juillet, mes bêtes, si désespérément attendues, arrivèrent enfin, et le 5 je pus me mettre en route pour Chachapoyas.

Les quelques étrangers qui vivent ici me firent la conduite. Je compte parmi les étrangers MM. del Aguila, mon aimable hôte, et M. Vicente Najar, Liméniens par leurs habitudes; M. Cotet, Liménien, et M. D. Arevalo, Moyobambien de naissance, Français d'idées et d'éducation. Ce dernier m'accompagna jusqu'à Rioja. Ce petit village n'est séparé par aucune altitude de Moyobamba. Pourtant la route est mauvaise et fangeuse. Les habitants ont fait des espèces de trottoirs en bois aux passes les plus mal commodes, mais ces bois pourrissent vite, et alors ces travaux sont plutôt préjudiciables qu'utiles. Une de mes mules de charge a passé une jambe entre deux des traverses, et, en la retirant, elle s'est enlevé un bon morceau de peau, ce qui a motivé un autre jour de retard à Rioja, pour guérir tant bien que mal la bête maladroite.

A l'entrée de Rioja nous vîmes une troupe de bœufs venant de Chachapoyas. Ils portaient, amarrées aux cornes, des charges entourées de peau de bœuf le poil en dehors, ce qui semblait faire corps avec le bœuf même.

Le soir un vacarme de cloches et de musique charivarique; c'était pour l'enterrement d'un bambin. Le petit corps, fourré dans une bière mince comme un étui à lunettes, était porté en bandoulière par un jour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nalier, et une cinquantaine de femmes ayant chacune une chandelle allumée composaient le cortège, qui manquait de caractère funèbre. Si les gens du lieu ne m'avaient assuré que c'était un enterrement, j'aurais été incapable de le deviner. Le lendemain arrivait, pendant que je bâillais avec activité, un monsieur Tejada avec vingt mules chargées de sous. Chaque mule portait cinquante soles (deux cent cinquante francs). Il paraît qu'à Cajamarca on donne cent sous en cuivre pour cinq réaux en argent, et M. Tejada, sachant que le billon passe au pair à Moyobamba, était allé à Cajamarca faire cette excellente affaire qui consistait à acheter pour cinq francs ce qu'il allait revendre pour dix.

Cependant je fis, pendant qu'il m'exposait triomphalement son opération financière, exécutée en trois mois de séjour et un mois de voyage, le calcul suivant :

Voyage de Moyobamba à Cajamarca, au moins 40 francs. Aller et retour, 80 francs.

Vingt mules à Cajamarca, à 10 francs, 200 francs.

Vingt mules de Cajamarca à Moyobamba, à 8 francs, 160 francs.

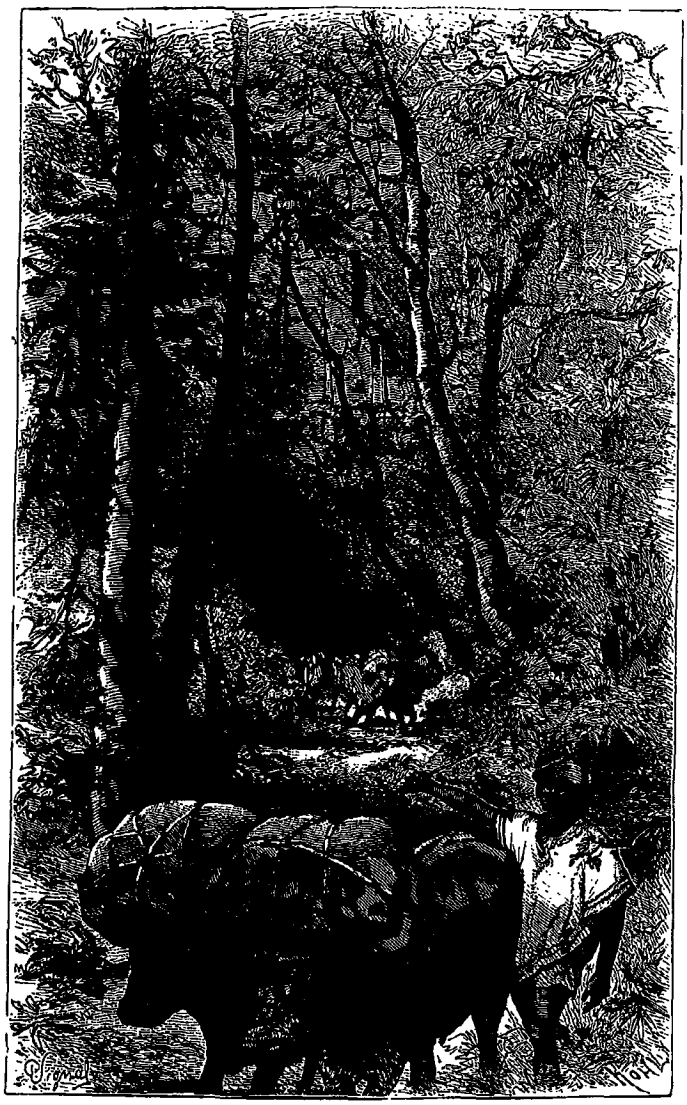
En n'évaluant qu'à la somme infime de 60 francs la dépense de son séjour à Cajamarca, on obtient un total de 500 francs de frais, qui conduit au raisonnement commercial que voici :

Ce financier a acheté mille soles pour cinq cents francs, il a eu pour ce faire cinq cents francs de frais. Bénéfice net : zéro, plus quatre mois de perte de temps. Il n'est rien de tel que de s'entendre en affaires.

Le soir, passa un courrier de Chachapoyas annonçant qu'on y avait fait une révolution et chassé le préfet. Il y a eu des morts, parmi lesquels le courrier citait deux mules de prix et un colonel. Le préfet avait à temps pris la clef des champs. La prudence est la plus grande vertu de certains héros. Le courrier ne savait pas qui serait préfet, mais il affirma que le « peuple » de Chachapoyas n'admettrait plus à aucun prix d'autorité nommée par le gouvernement central. Ils allaient en élire un des leurs ! Ce sera la révolution à perpétuité, car tout le monde voudra être élu préfet, et comme tout le monde a pour soi sa famille et ses *compadres*, chaque citoyen préfet par élection aura contre lui tous les non-élus.

Il est deux chemins pour arriver à l'autonomie locale : la liberté légale entrée dans les mœurs et la désagrégation sociale. Que les Péruviens disent eux-mêmes quel chemin ils sont en train de suivre.

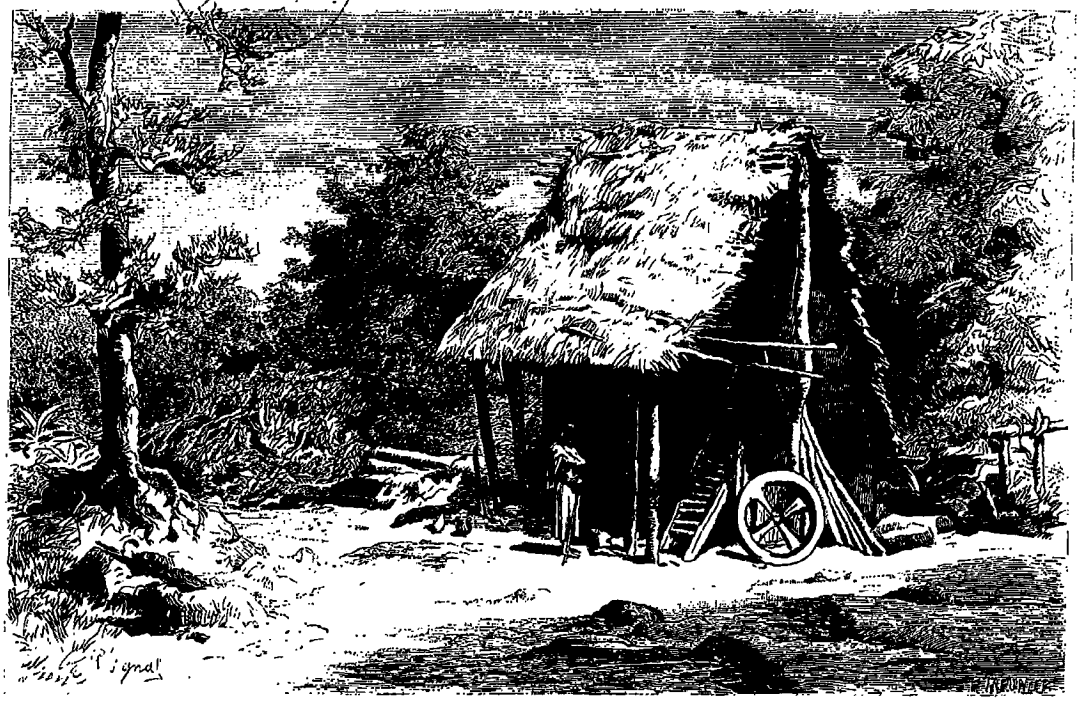
Charles WIENER.



Bœufs chargés sur les cornes (voy. p. 383). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hutte à la sortie du village de Rioja. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER [1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Un *avançado*. — La Ventana. — Un préfet nu-pieds. — Une grotte et un savetier. — Pichensaccha, région où meurent les oiseaux. — Molinopampa. — Chachapoyas. — Constitution d'une Société pour ouvrir une route. — Volontaires garrottés. — Cuelap. — Mausolées des anciens habitants. — Jalca. — Singulier reçu d'un Montonera. — Balsa. — Selendin. — Cajamarca. — Ascope. — Trujillo.

J'ai quitté Rioja le 7 juillet de très bonne heure pour atteindre Yumbite. La route conduit à travers la partie ouest de l'immense vallée de Moyobamba. Le terrain est abondamment arrosé : le Trancayacu, le rio Uquihua, le Tamburyacu, le rio Negro le sillonnent. Cependant l'homme ne demande rien à la terre, qui s'amuse, à défaut de mieux, à faire pousser des forêts magnifiques sans profit pour personne.

Près du rio Negro se trouve une ruine. Elle n'est pas ancienne et elle est en bois. En ce point un pauvre diable, un peu moins paresseux que ses concitoyens, avait fait une chacra. Une inondation du rio Negro a tout enlevé, et il s'est trouvé, pendant le cataclysme, sur un arbre perché. Il y a un an que ce monsieur a quitté son observatoire, et l'on voit encore aujourd'hui les traces du fleuve dévoyé. Il est étrange de penser qu'un ruisseau si paisible puisse couvrir plus d'une demi-lieue en largeur sur plusieurs dizaines de kilomètres de parcours, et que cette immense nappe d'eau puisse avoir un courant assez puissant pour entraîner des plantations et des maisons. Sur le rio Negro se trouvaient assis trois Indiens occupés à se chercher des poux.

L'un d'eux se leva à mon approche et, d'une voix fort assurée, me demanda mon passeport. Comme le ciel l'avait doué d'une figure de brigand et que son allure était de celles qui expliquent une demande indiscrète relative à la bourse plutôt qu'une investigation sur les passeports, je le considérais non sans surprise ; puis je lui dis : « Qui diantre es-tu pour me demander mon passeport ? — Je suis *avançado*. »

1. Suite. — Voy. t. XLVI, p. 209, 225, 241, 257, 273, 289; t. XLVIII, p. 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ah! un délégué de l'autorité! Il faut respecter cela. Je lui tendis une feuille de papier sur laquelle j'avais noté mes dépenses : allumettes-bougies, conserves, savetier, ferblantier, etc. Il le parcourut d'un regard sérieux, puis, me le rendant :

« Vos papiers sont en règle, caballero, passez librement. »

Je remis sérieusement aussi mon papier en poche et lui souhaitai bonne santé en lui disant qu'il devait s'ennuyer seul dans son avant-poste, privé de journaux.

« Nous passons notre temps à causer, » me répliqua-t-il.

Il appelle cela causer, chercher les petites bêtes du voisin!

A deux kilomètres de là s'élève la grande montée de la Ventana. On grimpe en suivant, pendant une heure et demie, sur un mur de roche en zigzag, les anfractuosités naturelles de la montagne. Là où elles se trouvent interrompues, les indigènes ont placé quelques branches qui forment des ponts. En réalité cette *cuesta* consiste en une série de petits escaliers à marches démesurément élevées, reliés entre eux par des plans inclinés ou glissants.

En plusieurs points les coulées granitiques sont séparées par des couches d'argile. Dans ces parties il s'est formé des chemins creux dont les deux talus ont parfois jusqu'à cinq ou six mètres de hauteur et ne sont guère à plus d'un mètre de distance l'un de l'autre. On passe tout juste dans ces couloirs. Mais les gens du pays ne se donneront jamais la peine d'élargir ces boyaux, que creusent chaque jour les pluies et le sabot des mules.

Vers cinq heures, j'atteignis le sommet de la Ventana, où j'attendis mes muletiers qui étaient restés en arrière.

La nuit se fit et ils n'arrivèrent pas. Il faut apprendre, quand on voyage dans ces régions, à dormir en plein air, par un froid pénétrant, par terre, sans une couverture, quelque légère qu'elle soit, sans manger même une croûte de pain. A la guerre comme à la guerre!

Cependant j'abrégeai le plus possible cette nuit : je sellai ma bête vers quatre heures du matin et, accroupi comme un singe de cirque, je descendis dans la vallée de Yumbite et puis dans la gorge de Pucatambo. Là j'attendis les arrieros, qui n'arrivèrent qu'à trois heures de l'après-midi. Ils me contèrent qu'une des bêtes s'était fatiguée en chemin. La vérité était que, trop paresseux pour faire la *jornada*, un peu longue jusqu'à Yumbite, les muletiers s'étaient arrêtés à Vistador, au pied de la montée de la Ventana.

Le 9 juillet, nous quittons Pucatambo, nous atteignons le sommet de la escalera de Salas, et passons par les hauteurs de Ucheu. Montant avec difficulté le cerro del Jabon et les *faldas* de Yanamaran, de Gopara, de Juamas Cuna, nous arrivons à la escalera del Almirante, qui conduit au vallon du même nom. Là se trouve un tambo, c'est-à-dire un parapluie en paille soutenu par quatre troncs d'arbres.

Mais le tambo sous lequel nous passâmes cette nuit était des moins imperméables. Ce ne fut qu'une collection de gouttières.

Pour continuer mon chemin, il fallait, à une demi-lieue de l'Almirante, repasser le rio Salas. En ce point il est changé en torrent et dépourvu de tout gué praticable. Pendant la nuit la crue avait enlevé le pont. Mes maudits Indiens profitèrent de ces accidents pour faire reposer leurs mules au lieu de rétablir le passage. Dans l'après-midi, une série de chargeurs arrivèrent. J'offris un sol à chacun d'eux, et à ce prix ils se déclarèrent prêts à me servir de pontonniers. Ils travaillèrent par une pluie battante, de cinq heures du matin à midi, et terminèrent un pont assez solide pour faire passer les mules.

A l'autre bord j'ai rencontré un homme nu-pieds, grelottant sous un petit rancho. Il me parut fort distingué pour un si triste appareil. Après cinq minutes de conversation il me dit qu'il était M. J. Gonzales Cordova, le préfet nommé par le gouvernement constitutionnel pour remplacer le gouvernement dictatorial du préfet actuel de Moyobamba. Il avait été arrêté comme moi par la crue de Salas. M. Cordova, Liménien, est un charmant homme qui plaisantait fort gaiement sur son costume : « Le Pérou, dit-il, est, comme moi, nu-pieds à l'heure qu'il est. Nous avons été en mauvais chemins et avons subi une rude bourrasque, mais à notre généreux soleil nous allons vite nous sécher et nous refaire. »

Je lui souhaitai bon voyage, bon soleil, et bonne étoile pour le mener à bon port. Mes mules étaient chargées et nous partîmes.

Par trois fois nous dûmes passer le rio Salas, qui serpente entre les murs de granit du massif de Tingoramos, et, vers sept heures du soir, nous arrivâmes non loin de son origine, dans la haute vallée de Bagassan.

Il faisait là un froid pénétrant, d'autant plus sensible pour moi que depuis quatorze mois je m'étais accoutumé à une température de trente degrés. L'eau de Salas, qui dans la région de l'Almirante a treize degrés, n'en avait que dix à Bagassan.

A onze heures du soir, la température de l'air était tombée à cinq degrés, et, à quatre heures du matin, le thermomètre marquait un degré au-dessous de zéro. Dans ce vallon se trouvent quelques tristes ranchos où vivaient les exilés de Moyobamba et de Chachapoyas. Nous dûmes dormir, à défaut de mieux, dans une grotte, où je grelottais malgré l'énorme feu que j'avais fait allumer à deux pas de ma couchette. Cette grotte servait d'abri à un savetier constitutionnel de Chachapoyas, qui demeurait là avec sa famille et plusieurs chiens, durant le règne de M. Santillan à Chachapoyas. La famille vivait de pommes de terre; quant aux chiens, ils vivaient d'air et de mauvais temps. Toutes les fois qu'une de ces pauvres bêtes approchait le museau d'un morceau de mangeaille, elle était reçue par des coups vigoureusement appliqués; ces chiens pour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant avaient avec un touchant attachement suivi en exil le savetier.

Le 12, à quatre heures et demie, nous nous remîmes en marche pour passer la Cordillère qui sépare les gorges de Bagassan de celles de Ventilla.

Après avoir gravi l'immense côte de Cuipuquio, qui mesure plus d'une lieue, nous atteignîmes la pointe de Pucaladrillo. La Puna de Pichcusaccha nous conduisit au haut plateau de Pichcuhaiñuscan, mot qui signifie « région où meurent les oiseaux ». C'est un plateau glacial sans végétation aucune, balayé par des bourrasques terribles.

Des croix s'élèvent çà et là, indiquant les points où de pauvres voyageurs, succombant à la fatigue ou à



Indiens de Molinopampa, près de Chachapoyas voy. p. 388). — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

l'intempérie, ont tristement fini. Nous passâmes sans accident les mauvais pas de Cochacunga, Mojon et Fraileyacu, et à Pavillahaiñuscan, la dernière croix funéraire, nous commençâmes la descente. De plateau en plateau nous laissions derrière nous Guacauma, Tiutiu et le Despacho, atteignant, très fatigués, vers deux heures, la vallée de Ventilla.

Malgré la longue descente, Ventilla est encore d'un climat froid. Les pâturages de la vallée étaient couverts de givre lorsque nous nous réveillâmes.

Nous n'étions pas encore sortis de la région des moustiques, des *sancudos* et des *manta blancas*, que nous entrions dans le domaine des puces, des poux et des *garrapatos*.

Les garrapatos sont de petites araignées qui sucent le sang et laissent, à l'endroit où elles ont fait leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repas, une démangeaison insupportable. Si on a le malheur de se gratter, les piqûres deviennent des blessures assez mauvaises, fort longues à guérir.

En sortant de Ventilla on monte une dernière côte, et, après être descendu du côté opposé dans des régions tempérées, on passe par de longues pampas étroites entre des roches qui affectent les formes de blocs erratiques de proportions colossales.

Vers cinq heures, j'arrivais très fatigué à Molinopampa, la dernière halte avant Chachapoyas, vaste plaine verdoyante, sur laquelle s'élèvent trois églises et une cinquantaine de huttes couvertes de chaume.

Plusieurs centaines de chevaux et de mules, des troupeaux de moutons, des cochons et des Indiens fort sales animent le tableau, vrai paysage des Andes.

Ce qu'il y a de plus pittoresque à Molinopampa, ce n'est pas le village même, mais la vue sur le village de Taulia. La plaine est entourée de montagnes élevées. Au sommet de l'élévation du terrain qui découpe l'horizon sud-ouest, au milieu des bosquets à feuillages sombres, apparaissent les toits aigus et le clocher de Taulia. Le sentier qui conduit sur la hauteur, rougeâtre sur la côte verte, se dessine en zigzags. C'est un paysage à la fois paisible et imposant. L'œuvre de l'homme paraît bien petite à côté des proportions colossales de la nature, et pourtant elle est nécessaire pour compléter le monde physique. Sans elle, ces montagnes paraissent si nues, si inhospitalières! Et quelques misérables chaumières suffisent pour « habiller » ces immensités majestueuses et froides. Quelques toits en paille, émergeant de bosquets d'arbres, donnent à cet ensemble, presque inquiétant à force de grandeur, un air gracieux. Le *home* plane sur la région et semble l'entourer d'une atmosphère douce et bienfaisante.

Je fus réveillé de mes réflexions par une affaire indo-péruvienne. Mes chargeurs-arrieros, engagés jusqu'à Chachapoyas, déclarèrent que l'état de leurs bêtes ne leur permettait pas de continuer la route, et que je devais engager d'autres hommes et d'autres bêtes. Je fis venir le gouverneur pour me faire rendre justice. Quelle naïveté! Molinopampa se trouve tout entière dans les mains des Rimachis, véritable famille gouvernante.

Le gouverneur actuel, un Rimachi du commencement du siècle, fort vénérable et plus brigand que tous les autres, me prouva qu'il n'y avait pas moyen d'échapper à la petite dépense que me causait la fatigue des bêtes. Que faire? Je me soulageai de cent vingt francs, et dès l'aube je me remis en route.

La route entre la cité des Rimachis et Chachapoyas est merveilleuse.

Le sentier serpente le long des pans de roches qui tombent verticalement. On entend le mugissement sauvage du torrent dans la profondeur, et l'on se demande parfois, en voyant ces roches qui se dressent comme des murs, comment on franchira ces remparts. Cependant, sur les couches de ces schistes ardoisiers, la route est indiquée par la nature. On passe à travers ce monde étrange sans accident et même sans difficulté. En quittant Molinopampa, le matin, on arrive avant la nuit à Chachapoyas. Je fis mon entrée dans cette capitale le 14 juillet à cinq heures trente-cinq du soir.

C'est une ville propre, les rues sont pavées, les maisons ont toutes le cachet espagnol du seizième siècle.

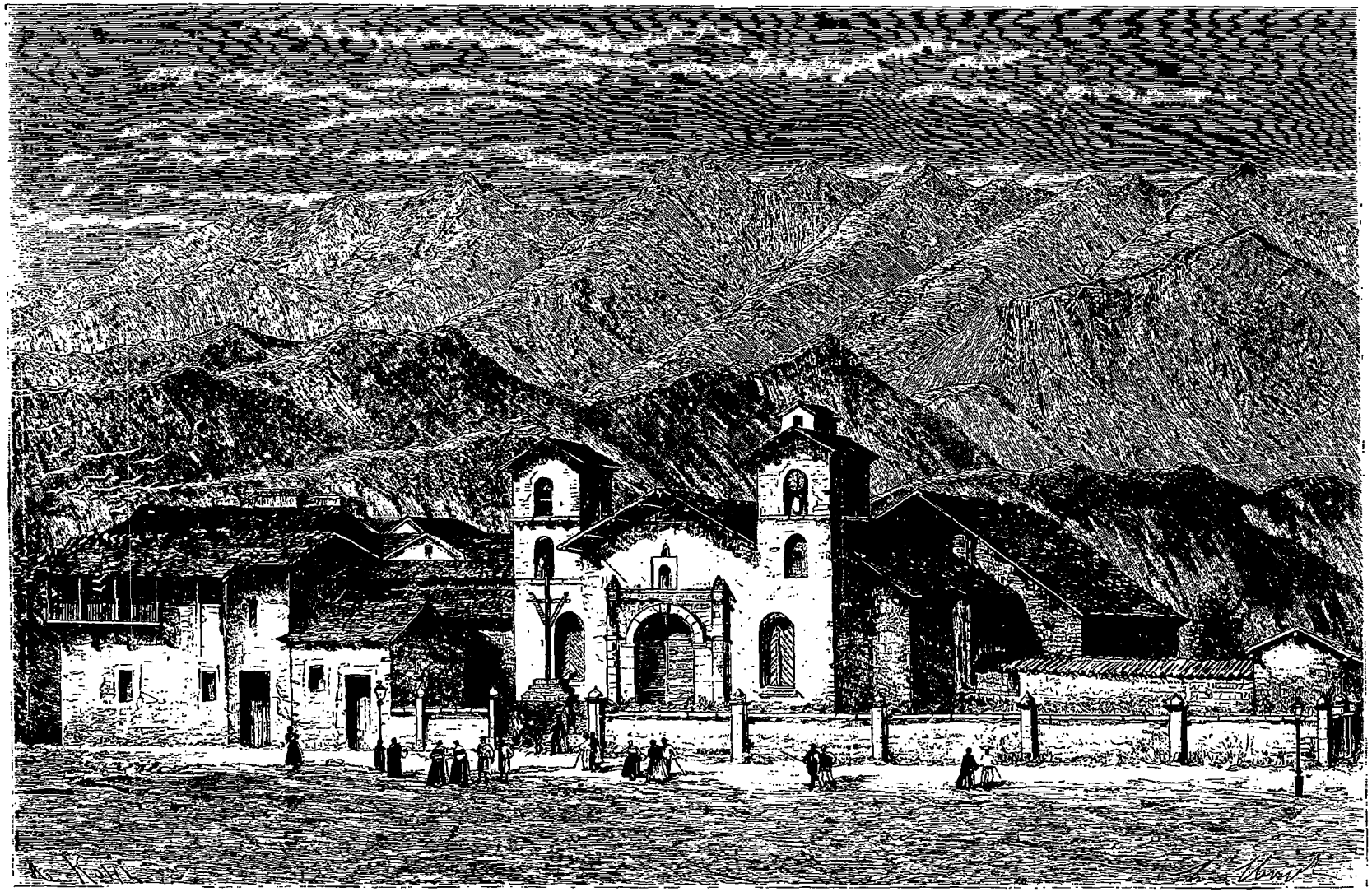
A Chachapoyas rien ne détruit, pour le voyageur qui fait son entrée, l'effet bizarre d'un passé qui, ouvrant ses portes d'airain, dévoile un temps qui n'est plus. Aux vérandas en vieux bois sculpté se tiennent de belles filles vigoureuses, enveloppées de *mantas*. Leur œil noir vous suit d'un regard rêveur. Les rues sont silencieuses, et le sabot de votre bête résonne comme dans une nef d'église. Çà et là, aux portes des maisons, une mule ou un cheval à l'attache hennit et fait sonner ses vieux harnachements d'argent. Au loin, on entend dans quelque église le gémissement du chant grégorien. Au coin d'une rue on voit passer un prêtre, avec des enfants de chœur, se rendant chez un mourant; on entend la sonnette retentir au loin, et l'on respire encore l'odeur de l'encens que la petite procession a laissée sur sa route. On dirait que, ni du côté de l'Amazone, ni du côté du Pacifique, l'Europe industrielle de notre temps n'a pu faire pénétrer dans cette ville, bastionnée de Cordillères, le souffle de sa fiévreuse activité, le mouvement incessant de son progrès, l'invasion triomphale de son industrie.

Cependant on comprend bientôt que la première impression ne répond pas à la réalité. Chachapoyas est malade depuis un an et se meurt d'être trop administré.

Chacun des gouvernements péruviens qui s'étaient rapidement succédé à Lima avait nommé des hommes de leur parti, qui, dans les départements rapprochés de la capitale, s'étaient transmis régulièrement leur mandat. Il n'en fut pas ainsi dans les régions éloignées et presque dépourvues de communication avec la côte. Là les autorités s'étaient, pour ainsi dire, juxtaposées. Le fonctionnaire d'un parti écarté du pouvoir ne se démettait pas à l'arrivée de son remplaçant, si bien qu'il me fut donné de voir Chachapoyas, qui compte environ quatre mille habitants, pourvu de quatre préfets : le docteur Pierola, le docteur Garcia Calderon, l'amiral Montero, et un autre nommé par la majorité des citoyens de Chachapoyas, qui avaient voulu se donner la satisfaction d'un plébiscite. Cet état de choses pouvait ne pas être sans influence sur mon voyage. Les différentes autorités me déclarèrent, chacune à son tour, qu'elles avaient bien le droit, mais non le pouvoir, de donner des ordres, de sorte qu'il se produisait comme une neutralisation de l'autorité par le nombre même de ceux qui en étaient investis.

Dans ces régions on ne peut disposer des Indiens, et par suite d'un moyen de locomotion, que sur un ordre formel des fonctionnaires, et cet ordre, je ne pus absolument me le procurer. Du reste tout com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Chachapoyas (voy. p. 391). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce, tout mouvement social était arrêté à Chachapoyas. Il existait dans la ville une sorte de peur réciproque, de soupçon de tout le monde contre tout le monde. On parlait par sous-entendus, à demi-mot ou même pas du tout.

De crainte de réquisition, les Indiens s'étaient enfuis avec leurs bêtes de somme et ne donnaient pas signe de vie. Une conversation que j'eus par hasard chez le docteur Albornoz me suggéra l'idée que j'avais à mettre en pratique pour quitter Chachapoyas.

Le docteur Albornoz est un vieillard d'une intelligence peu ordinaire et désirant très ardemment le progrès de son pays. Il se montra très curieux de connaître les détails et le but de mon voyage, et peu à peu il en vint à me raconter les efforts tentés par les habitants de sa ville pour se frayer une route vers l'Amazone. L'évêque Ruiz s'était mis à la tête d'une expédition ayant pour but d'ouvrir un chemin jusqu'aux voies navigables, mais il avait échoué dans cette belle tentative et il était mort des suites de ses peines et de ses fatigues.

M. Albornoz se rendait parfaitement compte de l'importance qu'aurait, par la future plus-value du sol, par l'exportation des blés, par l'importation directe et facile des produits manufacturés, une voie de communication facile entre l'Amazone et le haut plateau de Chachapoyas.

Je proposai au docteur Albornoz la constitution d'une Société ouvrière pour ouvrir à la hache et au coutelas une brèche à travers la forêt, et le tracé d'une route de Chachapoyas à l'Amazone.

Le docteur Albornoz m'assura qu'un essai analogue avait été déjà tenté sans aucun succès, et que les circonstances ne se prêtaient guère en ce moment à une entreprise de cette nature.

Je fis pourtant un tel effort d'éloquence désespérée que l'excellent homme consentit à me prêter son salon pour offrir une tasse de chocolat à quelques notables de la ville. Le soir même, la réunion eut lieu. Je commençai par l'éloge, parfaitement mérité d'ailleurs, de la fertilité du sol de Chachapoyas, de l'avenir certain de la cité, et mis mes convives de belle humeur. Puis j'abordai franchement et simplement l'idée d'une reconstruction de cette ancienne société, dont le docteur Albornoz m'avait parlé.

« Comment, m'écriai-je, une œuvre ne réussirait-elle pas si des hommes comme vous forment le comité directeur d'une pareille entreprise, si des citoyens aussi patriotes, aussi énergiques, en sont les présidents, les vice-présidents, les secrétaires généraux, les chefs de section, les chefs de brigade, les chefs d'expédition? (Je m'ingéniais à trouver des titres de commandement aussi sonores que possible.)

« Dans ces conditions, un échec ne s'expliquerait guère et n'est pas à prévoir. Je suis si profondément convaincu d'un succès que, dès maintenant, je bois aux vaillants défenseurs des véritables intérêts du pays, aux régénérateurs du Pérou oriental. »

Et je vidai superbement un verre de tafia jaunâtre qu'on vendait dans la ville avec une étiquette de cognac.

Tous les verres se levèrent, et, un quart d'heure après, les vingt hommes présents à cette mémorable réunion pouvaient mettre sur leurs cartes de visite des titres indiquant des fonctions problématiques jusqu'à nouvel ordre.

L'idée se propagea avec une rapidité incroyable.

Deux cents hommes assistèrent à une réunion organisée deux jours plus tard. J'avais préparé avec le docteur Albornoz un projet de statuts, qui fut adopté d'emblée. Était membre de la Société qui voulait. Les membres devaient contribuer à l'œuvre commune comme ils l'entendraient: les uns avec de l'argent, les autres avec leurs bras, d'autres encore en faisant cadeau d'instruments de travail, de vêtements, pour les ouvriers volontaires. J'expliquai que cent pommes de terre valaient à Chachapoyas cinq sous et dans l'Amazone dix francs, que par conséquent il était plus avantageux pour eux de vendre leurs pommes de terre dans l'Amazone; que, pour ce faire, il fallait ouvrir un chemin. Je fis comprendre ensuite que, si un mètre carré produisant par exemple des pommes de terre pour dix sous représentait aux dix pour cent un capital de cinq francs, ce même terrain, le jour où l'on en vendrait les produits dans l'Amazone, représenterait au prix des marchandises produites vingt fois plus, soit cent francs.

Le succès de mon raisonnement fut indescriptible. Les plus malins s'efforçaient de le faire comprendre aux moins intelligents, et l'on se sépara en se promettant une propagande effrénée et une prompte entrée en action.

Deux jours plus tard, un nouveau meeting eut lieu, et cette fois la cause était complètement gagnée. Les femmes de Chachapoyas avaient signé dans l'intervalle une lettre d'adhésion dans les termes les plus enthousiastes et s'engageaient à donner aux ouvriers la nourriture pendant le temps que durerait l'entreprise.

La misère était grande à Chachapoyas, et une foule d'individus, comprenant qu'ils trouveraient, en travaillant pour cette œuvre, la subsistance assurée durant quelque temps, se déclarèrent prêts à partir.

La Société des ouvriers de l'Amazone avait en quelques jours si bien réuni tous les suffrages, que, dans ce pauvre pays divisé à l'infini, cette entreprise devint un terrain de conciliation, et à cette troisième réunion trois, sur les quatre préfets de Chachapoyas, et tous les chefs de partis, assis paisiblement à côté les uns des autres, votèrent comme un seul homme toutes les propositions qui leur furent faites. Je leur fis cadeau de mes instruments d'arpentage, de ma pharmacie de voyage et leur déclarai que, si je ne me mettais pas moi-même à la tête de cette expédition, c'est que je voulais avant tout que cette œuvre essentiellement péruvienne fût dirigée par des Péruviens.

Je devais faire plus encore, car si l'ouverture d'un

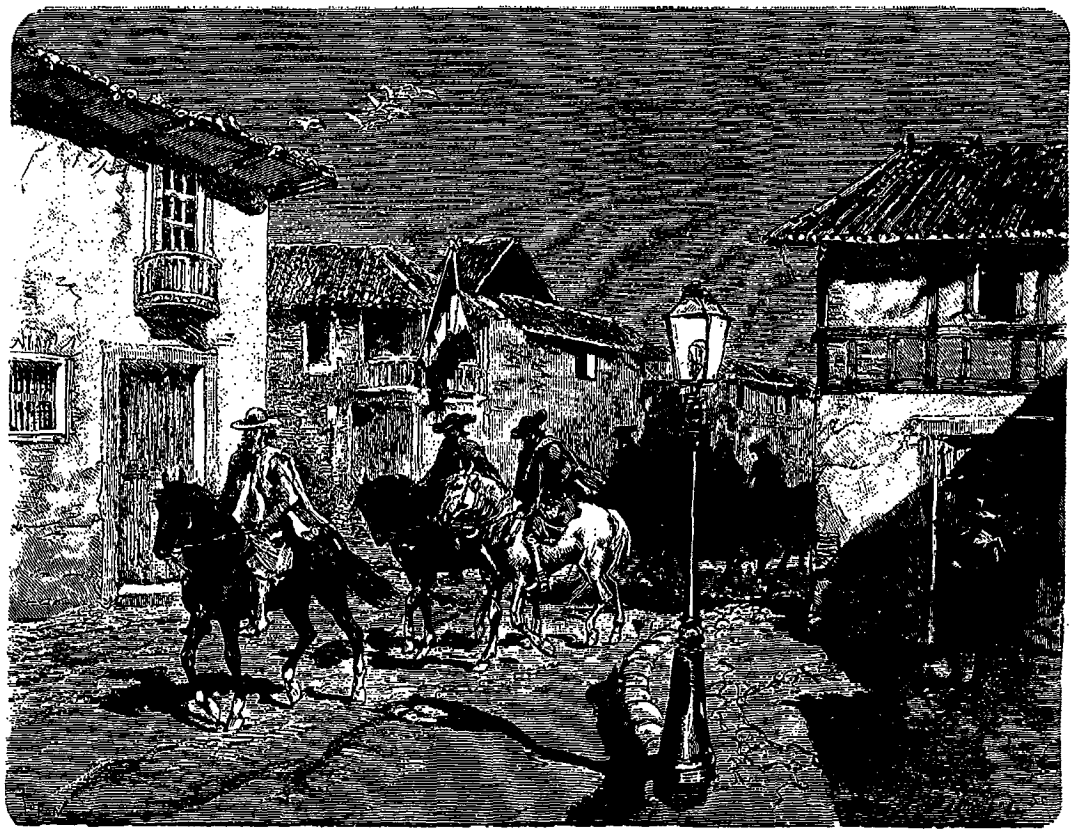
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin à l'Amazone ne faisait plus de doute pour personne (parmi les présents), il s'agissait d'obtenir que des bateaux vinssent régulièrement chercher, au port qui se trouverait à l'extrémité de ce chemin, les produits de Chachapoyas et débarquer les articles manufacturés dont la ville aurait besoin.

Je me chargeai volontiers de réaliser cette partie du programme en me rendant en France, en y faisant connaître les richesses de cette région et en appelant l'attention des capitalistes sur cette entreprise qui ne pourra que donner des résultats rémunérateurs. Mais il me fallait avant tout des mules et des muletiers afin de me rendre à la côte où je devais m'embarquer pour atteindre le plus promptement possible le champ de mon activité.

Ma mission de propagateur, d'apôtre des intérêts de Chachapoyas, fut aussitôt votée par acclamation. Les mules et les muletiers me furent accordés, et, quarante-huit heures plus tard, je fis une sortie triomphale de cette ville, escorté d'une centaine de cavaliers.

Un grand *Te Deum* avait été chanté la veille dans la cathédrale de Chachapoyas pour la réussite de l'entreprise. En l'absence de l'évêque, à qui ses démêlés avec l'autorité civile avaient fait préférer comme séjour



Prêtres de Chachapoyas allant à l'Évêché. — Dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur

la ville de Cajamarca, un des chanoines, le P. Amaro, prononça un sermon remarquable.

Ce sermon a été, peu de mois après, publié dans plusieurs journaux péruviens et équatoriens, et il contenait, non seulement le résumé de l'état social du Pérou oriental en 1880, mais encore une manifestation si chaleureuse en faveur de la France, que sa portée dans les masses avait une véritable importance et provoqua une sorte de mouvement sympathique à notre pays.

Je dois dire qu'au moment où le lecteur parcourra ces lignes, le programme des habitants de Chachapoyas aura été mené à bien. La route a été ouverte, grâce à un de ces actes de courage et de dévouement dont les races néo-latines sont capables; cette entreprise, qui aurait coûté des millions si le gouvernement avait voulu la faire, a été commencée sans un sou de subvention de la part de qui que ce fût; elle a été poursuivie par des ouvriers non payés, sous la direction d'ingénieurs improvisés, par la libre collaboration d'hommes appartenant tous à des partis, et mieux que cela, à toutes les classes de la société.

Peu de jours après mon départ, une pétition couverte de centaines de signatures fut adressée par les habitants de Chachapoyas au Ministre de France à Lima, le priant d'appeler l'attention de notre gouver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nement sur les sympathies de cette région du Pérou pour notre pays et de lui faire part du plaisir qu'éprouvaient les habitants d'entrer, au moyen de bateaux français, en relations commerciales continues avec nos industriels.

Ce fait se passa au mois d'août 1881, et au mois d'août 1883 une lettre, directement adressée au Ministre des affaires étrangères à Paris, par les mêmes hommes, contenait la simple affirmation de l'ouverture du chemin et de la création du nouveau port situé sur un affluent navigable de l'Amazone : le rio de Calmapanas.

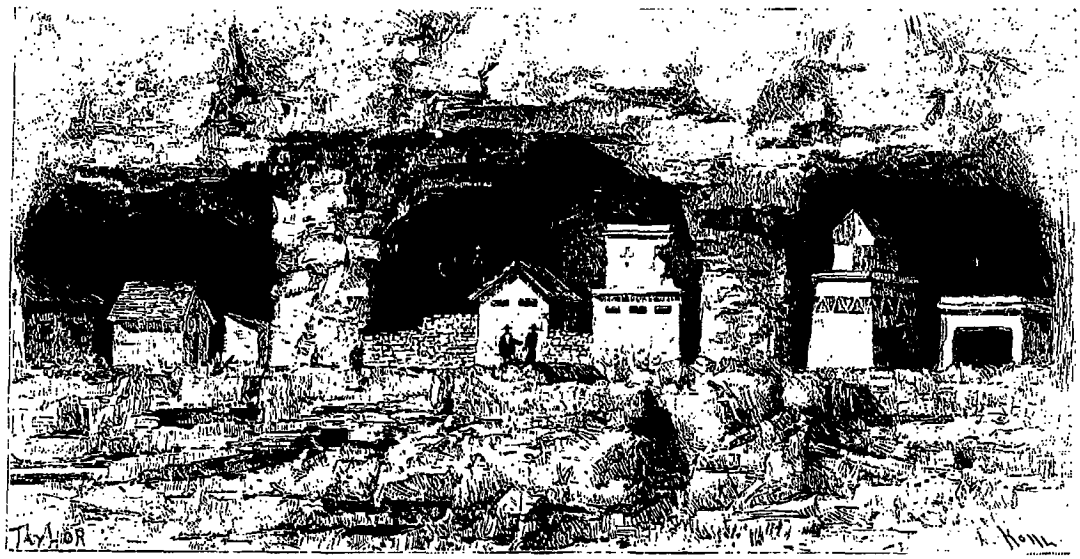
La veille de mon départ de Chachapoyas, je fus témoin d'une scène assez pénible.

Vers onze heures du matin, je vis déboucher sur la place de Belen un convoi d'Indiens, les mains solidement nouées les unes aux autres par une forte corde. Ces individus étaient escortés par quelques soldats et deux officiers. Je demandai ce que voulait dire ce spectacle. Il me fut répondu que c'étaient des *volontaires* en route pour Cajamarca, où ils seraient incorporés dans l'armée de l'amiral Montero.

J'ai lu la dépêche officielle du sous-préfet de Moyobamba au préfet, à Chachapoyas, accompagnant ce convoi et lui demandant de faire escorter ces hommes dans la préfecture voisine. Il s'y trouvait cette phrase :

« Les hommes partent *pleins d'enthousiasme* et j'ai lieu de croire qu'ils arriveront en bonne santé dans la capitale du département de l'Amazone. Je dois prier Votre Seigneurie, après avoir constaté le nombre des volontaires que je lui envoie, de me renvoyer par le capitaine Chaves, qui commande ce convoi, toutes les cordes avec lesquelles j'ai dû les faire accommoder. »

Je fis mon voyage de Chachapoyas à la ville de



Mausolee près de Santo Thomas (voy. p. 394). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Cajamarca en huit jours. Mon guide, Juan Ramos, me conduisit jusqu'à Selendin, situé à environ quatorze lieues de l'ancienne capitale du nord du Pérou.

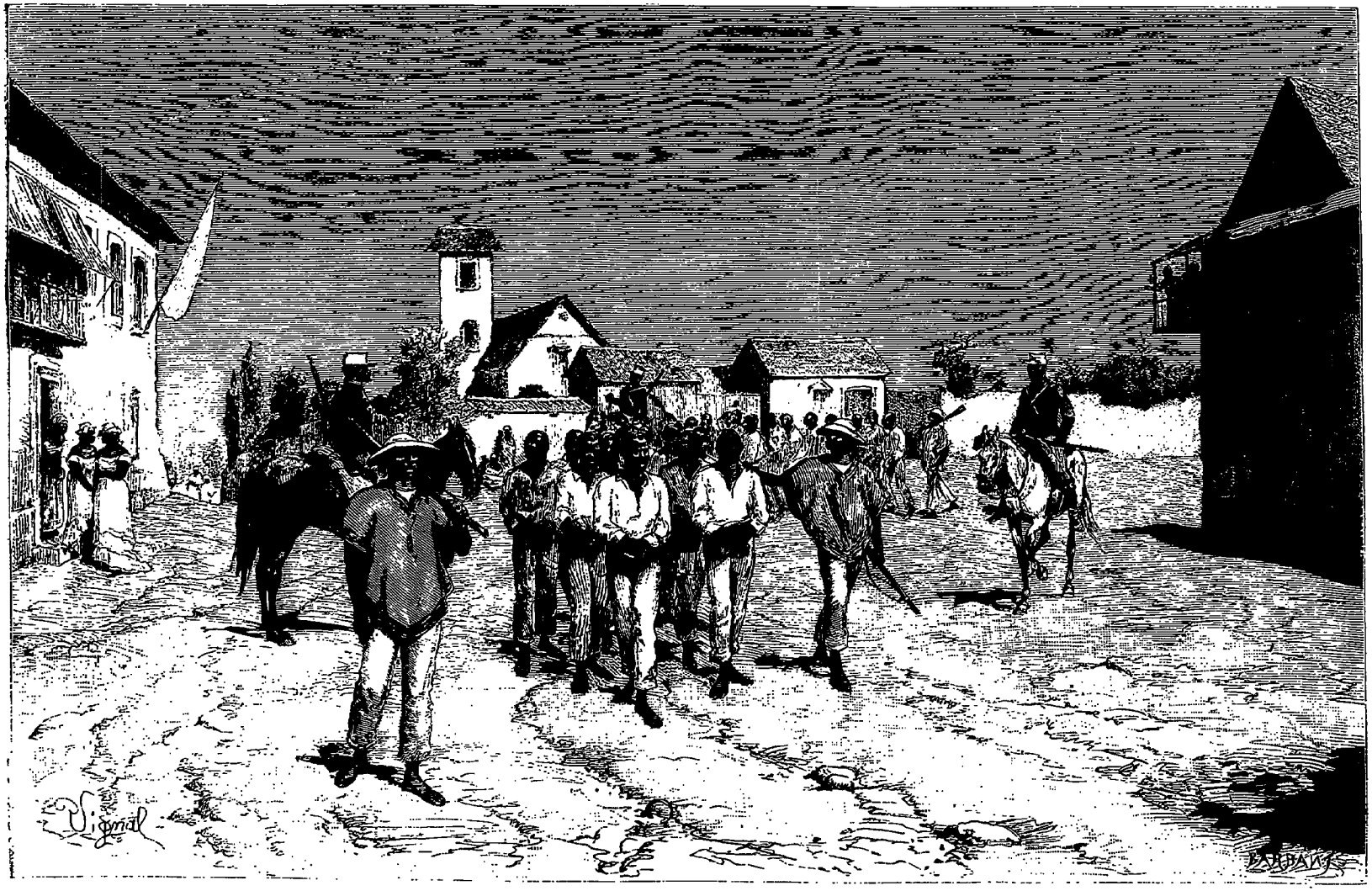
A huit lieues de Chachapoyas, je m'arrêtai pendant une journée dans les ruines de Cuelap, et, à dix lieues plus loin, j'entrai dans une propriété minière dirigée par un ingénieur suisse, très connu comme explorateur du Pérou, M. Werthemann.

Cette région, appelée Santo Thomas, est curieuse autant par les vestiges du passé qu'elle contient que par l'activité qu'a su lui imprimer un homme énergique. Un brillant avenir économique lui semble réservé.

Avant d'atteindre la ferme de M. Werthemann, dans les grands pans de rochers schisteux ou volcaniques, les mausolées des antiques bâtisseurs de Cuelap se dressent dans des sites inaccessibles et complètent le surprenant panorama qui se déroule aux yeux du spectateur. Cuelap est plutôt une ville forte qu'une simple forteresse. Sur le sommet d'une montagne qui s'élève à plus de trois mille mètres de hauteur, des murs cyclopéens, pourvus d'une seule entrée, défendus par des ouvrages qui subsistent encore en entier, forment un gigantesque terre-plein à trois étages. Une végétation rabougrie, mais drue, recouvre les terrasses, sur lesquelles il est facile de découvrir les vestiges des anciennes maisons carrées ou rondes; dans la nécropole, les crânes des anciens maîtres de ces lieux se sont seuls conservés parmi tous les vêtements et les objets qui ont dû y être enterrés à une époque que je ne saurais déterminer.

L'appareil des murs ressemble en tout point à celui de Chavin de Huantar, de Huanuco Viejo et de Pisacc que j'avais visités dans le Pérou central en 1876, et je ne puis m'empêcher de me rappeler ces stations échelonnées sur la rive droite d'un même fleuve appelé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Volontaires sur la place de Belen, à Chachapoyas. — Dessin de Vignal, d'apres un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tonguragua et Marañon, et non loin des sources de son gigantesque affluent, le rio Ucayali, appelé, à la hauteur où se trouve Pisacc, rio Urubamba.

Les tombeaux qui s'échelonnent dans les parois des gorges où a passé ce torrent humain sont des souvenirs de ceux que cette armée de travailleurs ou de guerriers a semés sur sa route. Ils ne ressemblent en rien aux nécropoles souterraines de la côte péruvienne, aux tombeaux troglodytiques que j'avais observés dans d'autres Cordillères, aux sarcophages en granit du mont Sipa, dans le département d'Ancax, aux tourelles funéraires de la région de Puno, sur le haut plateau dont le centre est occupé par le lac de Titicaca, sur la frontière pérou-bolivienne.

Les tombeaux de la région de Santo Thomas sont presque tous de véritables maisons; ils atteignent jusqu'à six mètres de hauteur, et il en est plusieurs qui ont deux étages. Les murs sont percés de fenêtres et d'une porte. Ils sont placés dans des grottes évidemment artificielles, auxquelles la nature schisteuse du terrain donne une certaine régularité. Bâtis sur une couche de schiste ardoisier, ils sont protégés contre les intempéries du climat par un plafond en pierres. Les sentiers ou les escaliers qui devaient conduire jadis, soit du fond de la gorge, soit du rebord supérieur de la paroi jusqu'à ces demeures des morts, ont été détruits; il n'en subsiste plus un seul.



Maison et détails d'architecture à Jalca. — Dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur

J'ai réussi, par des efforts considérables, à faire une périlleuse ascension jusqu'à l'un de ces tombeaux, situé en face de la ferme de Santo Thomas, et j'en ai rapporté un crâne. Les parois, extérieurement recouvertes d'une sorte de stuc jaunâtre, portaient des peintures rouges parfaitement conservées; le toit de cette bâtisse, comme de la plupart de ces mausolées, est à double versant. Il est en pierre travaillée, et la pente est obtenue au moyen d'un système d'encorbellement; l'appareil des murs est en moellons de tailles très différentes; les interstices sont remplis d'un mortier extrêmement dur, mélangé d'éclats de pierre. Le linteau des portes et des fenêtres est d'un bois apporté des vallées chaudes et qui est encore en parfait état de conservation.

Au fond des grottes on découvre, sous des mousses et parfois de la végétation ligneuse, des peintures rouges, des arabesques et des représentations d'animaux semblables à celles qui décorent les parois des maisons.

Le petit village de Jalca, à deux lieues environ à l'est-nord-est de Santo Thomas, est encore un des vestiges les plus curieux du passé de cette région. Il se compose d'une série d'anciens édifices dont quelques-uns très bien conservés.

Des Indiens modernes habitent les demeures de leurs ancêtres. Les maisonnettes sont rondes, mesurent trois mètres de diamètre, et leurs murs ont quatre mètres de hauteur. L'appareil en est en gros moellons de quarante centimètres d'épaisseur. A cinquante centimètres au-dessus du sol se trouve une ouverture qui sert de porte et de fenêtre, d'un mètre quatre-vingts de haut, sur environ quatre-vingts centimètres de large.

Les parois, qui s'amincissent légèrement à la partie supérieure, ne sont pas d'aplomb, et le diamètre au sommet n'est que de deux mètres soixante-quinze environ.

A trois mètres au-dessus du sol, une frise court autour de la maison. Elle est en bas-relief de six à sept centimètres de saillie, mais plat. Les dessins, assez simples, dans lesquels le méandre entre comme principal ornement, sont faits d'une mosaïque de petites pierres blanches ou noires fixées dans une sorte de mastic. Le fond de la frise est parfois peint en ocre rouge.

Les Indiens ont recouvert ces troncs de cône d'un toit dont les chevrons sont disposés en abat-jour, maintenu par des lianes et recouvert de chaume. Ce petit toit, qui mesure en moyenne deux mètres de hauteur, est couronné par un petit cylindre en terre cuite rouge rempli de terre végétale, dans lequel poussent des fleurs formant au-dessus de l'habitation un bouquet ou un panache qui complète cette singulière construction.

Ce fut pour la première et aussi pour la dernière fois dans ce long voyage, qui m'a fait parcourir toute la largeur de l'Amérique équatoriale, qu'il m'était donné de voir des vestiges du passé et de jeter un regard en arrière vers les siècles qui ne sont plus.

Cette diversion m'a permis de comprendre que ce pays a été déjà une fois le théâtre du développement de races actives et énergiques, et par conséquent ma préoccupation constante, celle de l'avenir de ces régions, y trouvait comme l'espoir d'une résurrection. Cette résurrection paraît, à tort ou à raison, plus logique, plus facile même que la création d'une civilisation nouvelle sur des terres où jamais l'homme n'a encore affirmé par ses œuvres sa puissance et son génie.

Le Santo Thomas moderne ne semble, au premier

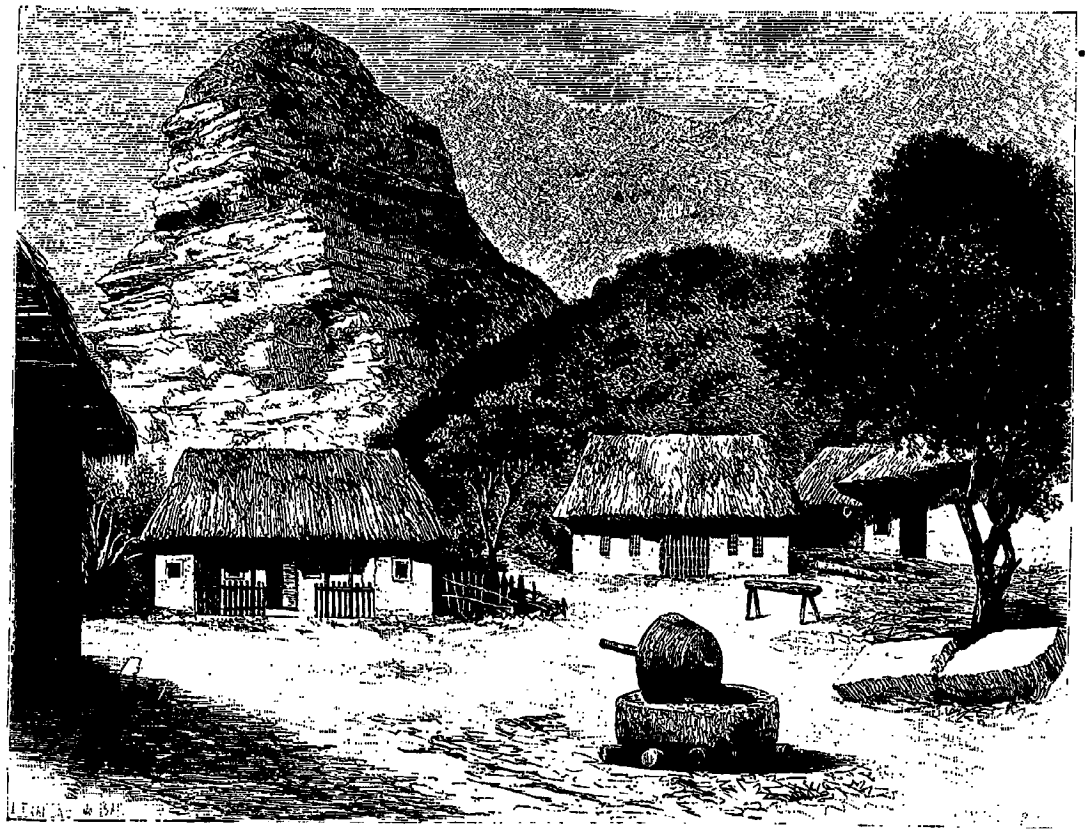
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abord, qu'un hameau d'Indiens assez semblable à ceux que l'on traverse parfois sur les routes de la Cordillère. Cependant une heure de séjour dans ce petit village suffit pour faire comprendre au passant que l'habitant y travaille, et qu'un bien-être inconnu de presque tous les Indiens des Andes règne dans ces huttes.

Santo Thomas est situé sur une terrasse formée par la jonction de deux contreforts, et le torrent sauvage qui descend des hauteurs, dompté par l'ingénieur, conduit dans un ravin creusé par les Indiens, constitue la force motrice des moulins installés pour écraser le minerai d'or et d'argent qu'on extrait des veines de ces montagnes. Dans cette région privilégiée, on ne trouve pas seulement ces métaux précieux sous formes de pyrites d'une grande richesse, mais on trouve encore des mines de cinabre, c'est-à-dire le mercure qui sert pour amalgamer le métal sur place, ce qui en rend l'exploitation peu coûteuse.

M. Werthemann, qui vit depuis de longues années au Pérou, a appris, avec ce talent qui se forme dans le pays où l'homme doit se suffire à lui-même, à suppléer, par son ingéniosité, à toutes les facilités que l'Europe offre à ses travailleurs.

J'ai parlé, à Santo Thomas, avec M. Werthemann,



Ferme minière de Santo Thomas. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

qui se trouvait dans une mine située à six kilomètres de sa maison d'habitation, au moyen d'un téléphone fabriqué par lui-même; j'ai réglé ma montre sur une horloge électrique installée par cet homme ingénieux.

Après cela, personne ne sera étonné d'apprendre que les Indiens mangeaient dans des plats argentés galvaniquement et qui contrastaient par leur luisante propreté avec les assiettes sales de bois ou de grossière terre cuite que l'on voit dans les maisons des fils de la Sud-Amérique.

Dans tous mes voyages, il ne m'avait jamais été donné de voir un homme comme M. Werthemann, qui, réalisant le programme d'un Robinson réel, disposait à la fois de toutes les ressources que la science pouvait mettre à la disposition d'un esprit essentiellement pratique et d'une initiative constante et ingénieuse.

J'ai passé à Santo Thomas une des journées les plus intéressantes de toutes mes pérégrinations, enchanté d'avoir découvert un homme dans la vraie, la grande acception du terme.

Les journées suivantes n'offrirent tout d'abord que l'uniformité presque absolue de tous les voyages de cette nature. Nous étions prévenus que le pays était infesté de bandes de brigands qui, sous le nom de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Montoneras, rançonnaient les voyageurs, les habitants, et commettaient toutes sortes d'atrocités.

Montoneras veut dire en réalité francs-tireurs, mais c'étaient plutôt des francs-tueurs. La vie de ceux qu'ils rencontraient sur leur route ne comptait littéralement point. On tuait sous prétexte de faire de la justice à la mode de Lynch, on tuait sur un soupçon, et comme on soupçonnait tout le monde, personne n'était en sûreté.

Quant à moi, j'eus une alerte, et quelques balles furent échangées. A la vivacité de notre riposte, les Montoneras se retirèrent. Cependant une balle de rifle avait blessé un de mes hommes et mon chasseur Francisco.

Mes hommes, exaspérés, battirent les buissons et ramenèrent bientôt l'individu se disant officier ou chef de la troupe. Mes compagnons me demandèrent avec une grande simplicité de le faire fusiller.

Si je ne crains nullement la lutte, chaque fibre dans ma nature se révolte à l'idée de condamner un individu à la *désexistence*. Cependant, en me demandant d'en finir avec ce chef de brigands, mes hommes me demandaient en somme la chose la plus raisonnable du monde, et l'avis que j'ouvris de l'amener prisonnier à Chachapoyas fut très mal reçu.

« A Chachapoyas, me dirent-ils, on le mettra en prison pour vingt-quatre heures; puis, on nous mettra en prison pour avoir fait prisonnier un officier des Montoneras. »

Il ne faut pas oublier que je n'avais pas sous mes ordres une véritable compagnie de soldats disciplinés, mais seulement une troupe d'Indiens chargeurs armés; mon autorité ne reposait que sur le prestige que pouvait me donner la solde au prix de laquelle je les avais engagés.

Mon refus de faire fusiller cet individu pouvait me valoir la dispersion des gens qui m'accompagnaient, contre lesquels je n'avais dans ce cas aucun moyen de coercition, sans pour cela sauver la vie du brigand, que mes individus achèveraient pendant la nuit.

Ces réflexions me firent adopter un moyen terme. J'autorisai, sur la proposition des amis de mes hommes blessés, une *palissa*, c'est-à-dire vingt-cinq coups de bâton, en me disant que cette chiquenaude, qui fait partie des mœurs du pays, serait une soupape de sûreté qui conserverait la vie de l'honorable officier de Montoneras.

Pendant la nuit je dus me lever pour panser le pied blessé de Francisco, qui me dit souffrir beaucoup, et j'entendis le monsieur qui semblait avoir bien digéré sa volée de bois vert, dire à l'individu qui le gardait à vue :

« Vous devriez, au lieu de faire le jeu de ce *gringo* (le gringo, c'était moi), lui faire passer l'arme à gauche et vous joindre à nous autres. Nous faisons des excursions qui rapportent, et l'on vit bien.

— Sans parler des coups de bâton qu'on attrape, répliqua d'un ton goguenard mon compagnon.

— Ah bah! ça ne laisse pas de traces, et puis on nie tout simplement les avoir reçus. Réfléchis à ce que je t'ai dit. Ce gringo seul nous donnerait une capture de quelques mille piastres. »

Le silence qui accueillit cette dernière phrase me rendit songeur. Je fis immédiatement amener devant moi ce mauvais gars et lui dis :

« Je viens d'entendre ce que tu conseilles à mes hommes. Tu penses sortir de toute cette affaire absolument indemne, et tu vas nier les coups de bâton que tu as reçus. Comme, malgré tout, je trouve que tu ne vaux pas une cartouche de mon revolver, quoique tu la mérites bien, je vais garder de toi la constatation que tu as reçu une bonne correction. Tu vas me signer un reçu en bonne et due forme des vingt-cinq coups de bâton qui ont été appliqués. Je montrerai ce reçu au préfet pour assurer ton avancement. »

Et le vaillant jeune homme a signé le reçu suivant :

« Je soussigné reconnais avoir reçu vingt-cinq coups de bâton, pour avoir attenté à la personne de l'honorable M. Charles Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, chargé d'une mission scientifique.

« Signé : Elenterio Puga. »

Je mis soigneusement ce papier dans ma malle et, après avoir emmené le sieur Puga avec moi pendant une journée et l'avoir séparé par le gué infranchissable du rio Salas que j'avais traversé sur un pont improvisé par mes compagnons, je le relâchai en lui conseillant d'aller se faire pendre ailleurs.

Le pauvre Francisco est arrivé plusieurs mois après à Guayaquil avec sa blessure encore ouverte. Il a subi plusieurs opérations; il restera toujours boiteux.

Quant au reçu, je l'ai retrouvé assez inopinément quelques mois plus tard au moment où, en adressant au Ministère des affaires étrangères l'état des dépenses effectuées pendant mon voyage, je classais les reçus constituant le dossier des pièces justificatives. Je gardai naturellement par devers moi ce document unique en son genre, dont, bien entendu, je ne demandai pas le remboursement.

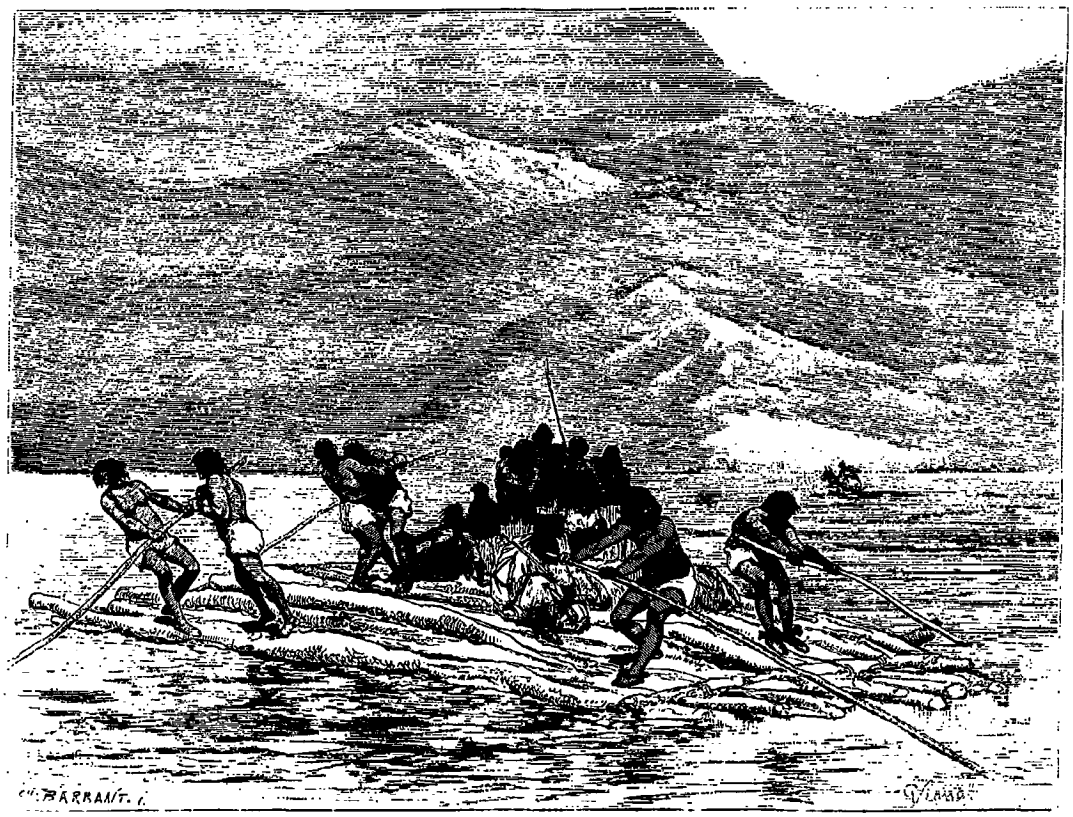
La route entre Santo Thomas et Cajamarca ne présente rien qui la distingue essentiellement de tous les sentiers de la haute Cordillère. On ne saurait dire qu'un sentier pareil soit précisément pittoresque. La monotonie dans l'immensité surprend tout d'abord, mais l'œil se lasse de l'éternelle et impitoyable uniformité de ce monde nu et stérile. On ne traverse dans tout ce voyage qu'un misérable hameau, appelé Lomebamba, et l'on ne trouve, à partir de ce point, ni un homme, ni une maison habitée, jusqu'à la vallée du Marañon, que l'on franchit à environ sept lieues de la ville de Selendin.

Le Marañon, ou, en d'autres termes, l'Amazone, avant son arrivée dans les plaines, se trouve encaissé entre deux énormes chaînes de Cordillères. En venant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'est, on franchit un col fort élevé, avant d'embrasser d'un coup d'œil le spectacle grandiose et totalement imprévu d'une vaste dépression de terrain entourée de remparts gigantesques qui se commandent et s'élèvent les uns au-dessus des autres.

A plusieurs points de la descente, qui dure au moins sept heures, on aperçoit au fond de cette gorge géante le large tracé du fleuve, dont on ne remarque pas à cette distance le mouvement, mais qui, au milieu de deux plages de sable et parfois d'une végétation puissante, semblable à une mousse verte, produit l'effet d'une bande métallique, d'une veine d'acier poli. Pendant la descente, on est surpris, à chaque moment, de voir se succéder différentes espèces de végétation, selon la dépression graduelle du baromètre et du thermomètre. Depuis le col, assez élevé pour qu'il y pousse à peine de pauvres graminées, jusqu'au fond de la gorge, où les oranges, les bananes, la canne à sucre et des palmiers viennent en abondance, on traverse en une demi-journée toutes les zones que l'on verrait se dérouler en allant du nord de la Suède au centre de l'Afrique, toutes les zones que nous avions traversées pendant notre voyage de six semaines, depuis le col de Huamani jusqu'aux bords du Napo.



Radeaux à Balsa (voy. p. 398). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Lorsqu'on se trouve à peu près au milieu de la descente, on peut, avec une bonne lunette, constater, sur le versant opposé, des effets pareils. On embrasse d'un coup d'œil une pente arrondie, mamelonnée à l'infini, qui accompagne si bien un coude du fleuve, que l'on dirait voir un quart de sphère. La végétation le fait apparaître comme une reproduction infiniment petite du globe terrestre, depuis le pôle jusqu'à l'Équateur, et comme le plus gigantesque décor qu'il soit donné à l'homme de voir.

Quelle belle leçon de topographie on pourrait donner aux esprits les moins ouverts ! Comme les lignes hypsométriques paraissent tracées par la nature, comme le regard peut suivre les lignes isothermiques, comme tous les accidents du terrain se montrent ici juxtaposés à plaisir !

Vers trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes le fond de la gorge par des zigzags qui passaient tantôt à travers une végétation de cactus, tantôt à travers des rochers nus aux silhouettes étranges. Les eaux du Marañon étaient basses, et d'énormes plages de sable s'étendaient doucement inclinées à la droite comme à la gauche du fleuve. Ce qui me frappa tout d'abord, c'est le nombre de pierres roulées de très grande taille, ainsi que le gravier à gros grains qui constitue la berge pendant la saison sèche et une partie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du fond pendant la saison des pluies. En un point, cette vallée s'élargit jusqu'à environ trois quarts de lieue, et en ce point s'élève, sur la rive droite, le hameau appelé Balsa, et sur la rive gauche une ferme sucrière du même nom.

Une quasi-autorité, nu-pieds, pourvue d'une canne de magistrat plus haute que lui, qui lui donnait un faux air de lancier à pied, vint me demander mes passeports.

Le village et la ferme de Balsa tirent leur nom du bois *balsa dont on fait des radeaux*. Le passage d'une rive à l'autre s'effectue au moyen de la plus primitive embarcation qu'il soit possible d'imaginer. Elle se compose d'un grand nombre de troncs de balsa tordus et qui, solidement attachés les uns aux autres par un bout, forment éventail à l'autre bout. Des traverses aux deux extrémités et au milieu donnent à ce radeau une solidité suffisante pour permettre à une dizaine de personnes de se risquer dans le violent courant du Marañon. Trois passeurs, munis de longues perches, dirigent ce radeau.

Pendant la saison humide, les bêtes de somme même sont transportées sur ces embarcations. Comme nous étions dans la saison sèche, on les fit passer à gué; ce n'est que sur un espace d'une trentaine de mètres qu'ils sont obligés de nager. Notre passage prit toutefois, avec les lenteurs et les difficultés à vaincre, près de trois heures, et je dus passer ma nuit dans la ferme de Balsa.

Dès le lendemain, nous partîmes sans attendre l'aube, afin de franchir le col avant midi. Il paraît que dans la seconde moitié de la journée les orages y sont violents et fréquents. Notre ascension eut lieu sans incidents, et à deux heures nous fîmes notre entrée dans la petite ville de Selendin.

Au milieu de la première rue du village se dresse la pittoresque ruine d'une église bâtie par les Espagnols au milieu de l'ancien cimetière.

La nouvelle église, bien moins jolie, s'élève sur une place démesurément grande et entourée de maisons typiques de la haute Entre-Cordillère. Triste village que Selendin, malgré ses larges rues, son beau climat et son admirable plaine verdoyante.

Le lendemain de mon arrivée, je pus disposer de mules pour me conduire à Cajamarca. Je m'étais trouvé dans cette ville en 1876, et, par une coïncidence singulière, je fis, en terminant mon deuxième voyage en Amérique, mon entrée en cette cité cinq ans jour pour jour après l'avoir quittée pour entreprendre une première exploration de l'Entre-Cordillère.

La route de Cajamarca à la côte est connue.

Pendant ce court trajet j'eus une alerte.

Le chef général ou supérieur (je ne sais pas trop), qui commandait l'un des corps avancés, avait donné l'ordre de ne laisser passer aucun voyageur, et les soldats se jetèrent à la tête de nos bêtes en nous criant de descendre.

Je demandai aussitôt à être conduit avec toute ma troupe auprès du commandant et me dirigeai au trot de ma mule vers la maison que le nombre des soldats, assis ou debout devant la porte, me fit considérer comme la *comandancia*. Je me fis annoncer, et aussitôt on m'introduisit dans ce quartier général.

L'officier, couvert de broderies, était assis dans un vieux fauteuil, les pieds sur la table. Il fumait une cigarette et répondit à peine à mon salut.

Sa froide insolence me fit monter le sang à la tête, et comme il ne m'avait pas même offert un siège, je pris une chaise et m'assis dessus à califourchon, en face de l'officier.

A ce manège, cet individu me lança un regard surpris et, après un instant, ouvrant la bouche pour la première fois :

« Monsieur, me dit-il, je suis obligé de rester dans cette position, et il désigna ses énormes pieds qui se silhouettaient sur la table, car, à la suite d'une chute de cheval, je souffre de la jambe droite.

— Général, lui répondis-je, Votre Seigneurie voudra bien permettre que je reste dans la position où me voilà : depuis trois mois je suis continuellement à cheval, et mes pensées sont plus nettes quand je me sens à califourchon sur quelque chose. »

Nous gardâmes donc l'un et l'autre notre position, et, sans insister ici sur les diverses phases de nos négociations, je me borne à constater que dans la nuit je réussis à quitter ces parages, définitivement en route pour la côte.

Pour éviter toute autre rencontre désagréable, je résolus de prendre par les sentiers de traverse.

J'ai fait, par un dernier effort, les cinquante-deux lieues qui me séparaient de la côte en cinquante-deux heures, ce qui, dans les chemins de la Cordillère, est une vitesse exceptionnelle.

Deux jours et demi après mon départ de l'ancienne résidence septentrionale de l'empire des Incas, j'arrivai dans la première petite ville de la côte, appelée Ascope.

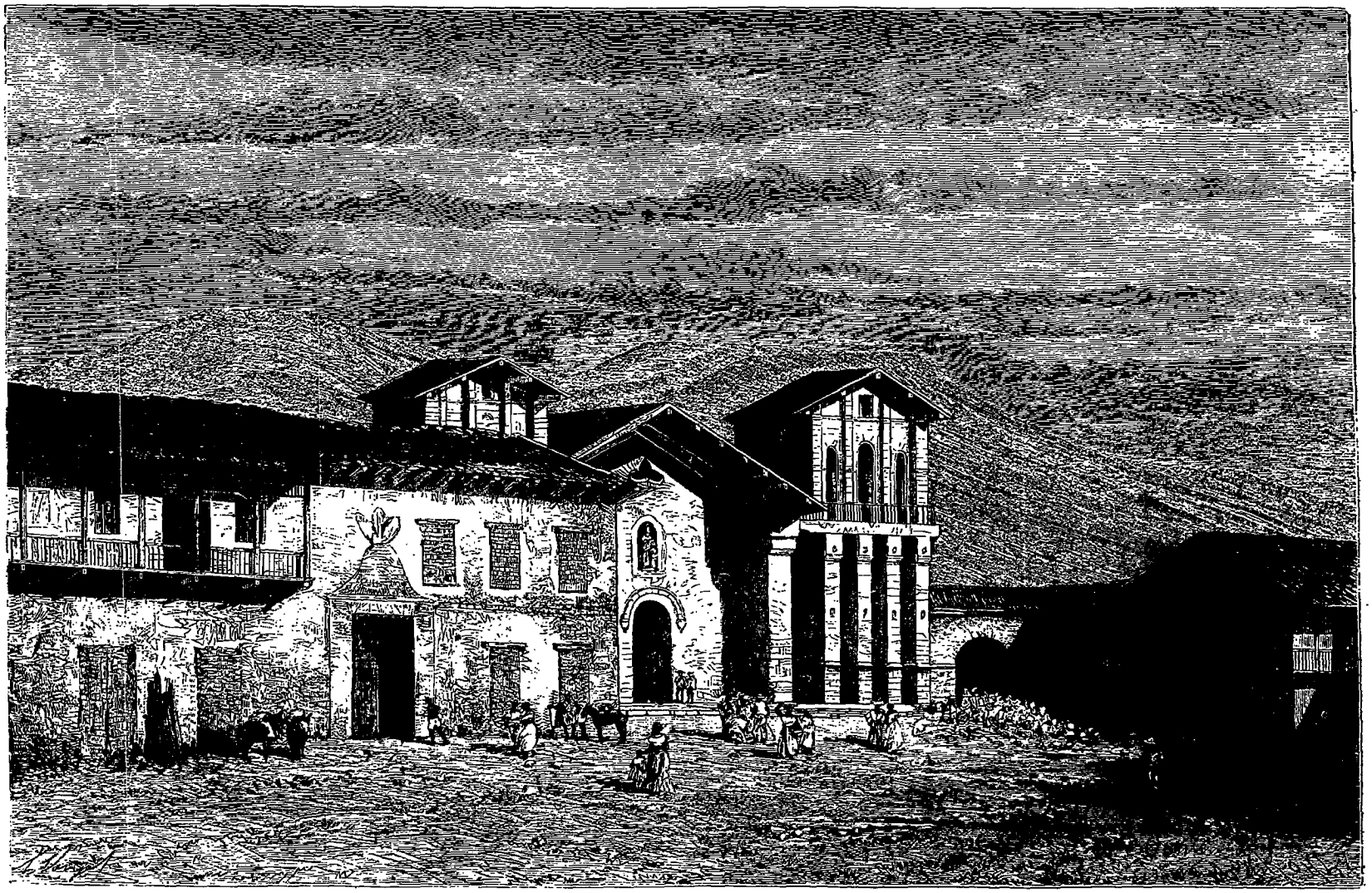
Le lendemain, je pris le chemin de fer, qui, en deux heures, me fit franchir les dix lieues qui séparent Ascope de la ville de Trujillo.

L'état-major chilien et notre agent consulaire, M. Abel Drouillon, me reçurent avec cordialité. J'étais rentré définitivement dans le monde civilisé, dans le monde où l'on pense, où l'on travaille, où l'on parle, où l'on vit.

Peu de jours après mon arrivée, le commandant du corps d'armée chilien, le colonel Novoa, m'offrit, dans le merveilleux palais Ieturcigue, un des plus beaux édifices de l'Amérique du Sud, un banquet de bienvenue. Lorsque, au moment où j'entrai dans la cour, la compagnie de garde me présenta les armes; lorsque, dans la salle de festin, je vis des faisceaux formés de drapeaux français et chiliens, j'éprouvai un profond sentiment de satisfaction et d'émotion.

Les officiers chiliens ont été à mon égard, durant les quelques jours que j'ai passés à Trujillo, d'une affa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



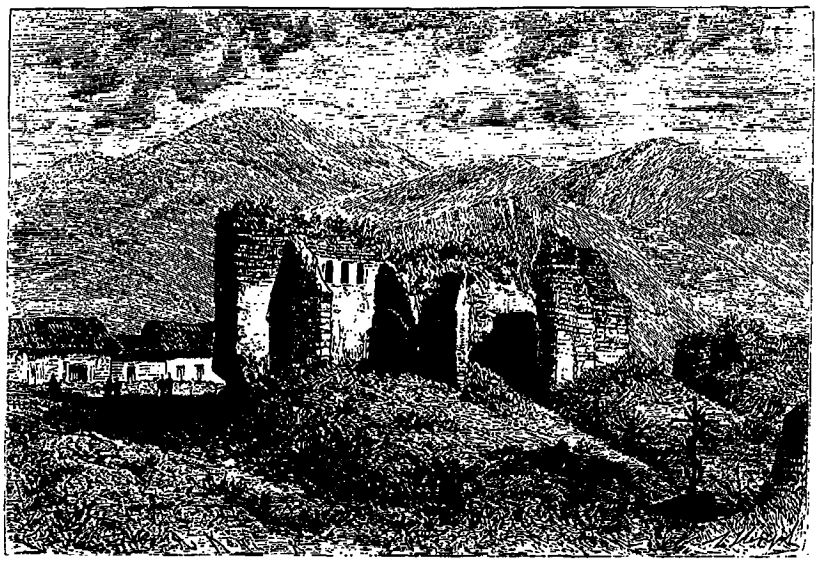
Église de Selendin. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bilité et d'une prévenance incomparables. C'est sur un transport chilien, en compagnie du commandant en chef et de plusieurs de ses lieutenants, que j'ai quitté le petit port de Salaberry et que, touchant dans toutes les petites stations de la côte septentrionale du Pérou, je pus voir Pacasmayo, Eten, Lambayeque, Tereñafe, Sechura, Payta et Piura. Toutes ces petites villes, qui émergent des sables, se ressemblent plus ou moins; aucun élément de momification ne manque à cette côte où domine la note jaune sous un ciel implacable. Maisons basses, toits plats, murs en adobes ou en roseaux recouverts de boue, façades blanchies et délabrées, églises parfois à coupoles plates. Les habitants, noirs en grande partie, sont moroses et insouciants.

J'ai passé à bord du *Blanco Encalada*, le fameux cuirassé chilien, quelques jours jusqu'à l'arrivée du paquebot anglais sur lequel je retournai en trois jours dans ma résidence consulaire.

Dix-neuf mois s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté cette rade, et pendant ces dix-neuf mois je n'avais eu de nouvelles directes ni de ma famille, ni de mes amis, ni de mes chefs. Un courrier de près de deux cents lettres m'attendait. Parmi les nouvelles que je reçus, il y en avait de bonnes et de mauvaises, de gaies et de tristes. J'appris que M. de Gunzburg, que l'on croyait mort dans le Morona, victime des Indiens Huambizas, se portait très bien et vivait tranquillement à Paris. Pendant que j'avais exploré un pays situé à



Ruines de l'église de Solendin (voy. p. 398). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur.

trois mille lieues de France pour le retrouver, il dînait paisiblement au Café Anglais. Au moment où, prêt à partir de rio Bamba pour le Morona, il embauchait des porteurs, une lettre de France lui ayant annoncé une grave maladie de son père, il avait dû quitter précipitamment le pays.

Un dicton espagnol me vint à la mémoire : « No hay mal que para bien no sea » (Il n'y a pas de mal qui n'amène un bien). Et, en vérité, si M. de Gunzburg avait exécuté son programme, j'aurais pu faire connaître deux voies d'eau et je serais probablement retourné à mon poste par la voie maritime familière aux Européens. L'empêchement survenu dans ses plans et l'irrégularité des postes dans ces pays encore primitifs m'ont valu l'avantage, non seulement d'exécuter moi-même le voyage qu'il avait projeté, mais encore de connaître huit autres fleuves, d'étudier une région immense, et de résoudre, en somme, le problème économique à la recherche duquel j'ai employé près de deux années.

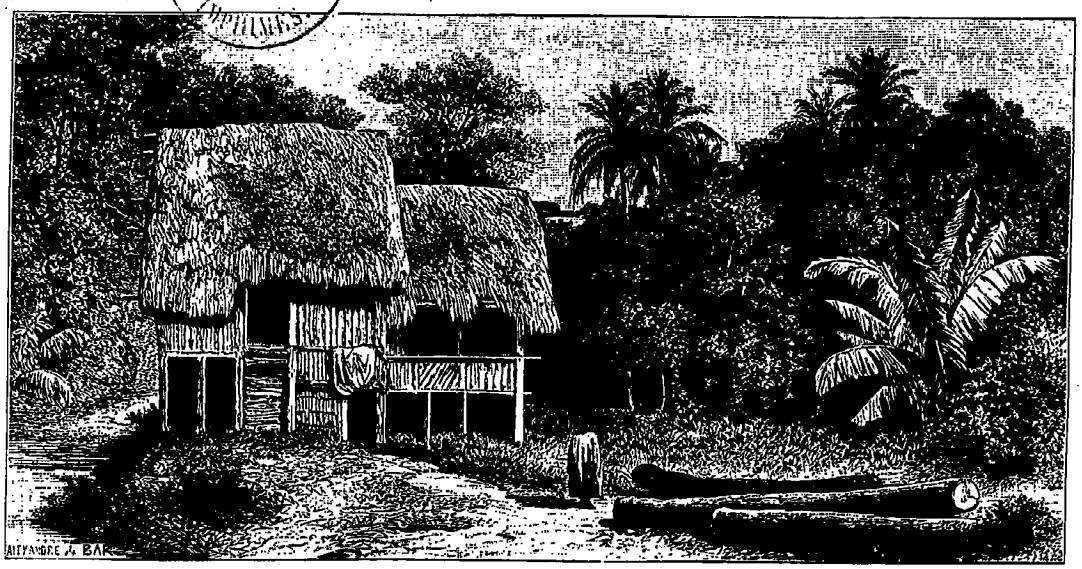
Mes explorations étaient terminées et il ne me restait plus dès lors qu'à compléter certaines données relatives à quelques points de la côte équatorienne que je n'avais pas encore étudiés.

Charles WIENER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F



Hacienda de Tanti (voy. p. 402). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Étude d'une nouvelle route possible entre Quito et la mer. — Beauté de la cascade de Napa. — Les torrents des Andes. — Pourquoi les Sacchas se peignent en rouge; le sentiment religieux de ces Indiens; tombeaux singuliers; une corde et l'âme. — Couronnes de plumes. — Si un chemin de fer serait désirable. — Service des mules. — Sur le transport par eau. — Le rio Daule et le port de Balzar. — Les nègres de Pasto et la récolte du caoutchouc. — Dolores et Mercedes sur leurs hamacs : poésie et épicerie. — Misère morale de Santa Rosa : influence de la banane. — Les mines de Zaruma. — Chirurgiens chinois. — Les villes de Cuenca et de Gualaceo. — Résultats utiles du voyage.

Dès mon retour à Guayaquil, j'eus à cœur de compléter l'exploration de la région comprise entre ce port, la mer et la province d'Esmeraldas, limitrophe de la Colombie, c'est-à-dire de parcourir le terrain où devait se trouver nécessairement la solution du problème relatif au plus court chemin entre la capitale de l'Équateur et la mer.

J'avais commencé cette étude dès le mois de mars 1880, en parcourant la voie dite de Manabi. Le problème qui de ce côté se pose est fort simple. La côte du Pacifique se trouve à environ cent kilomètres en ligne droite de la ville de Quito, capitale de l'Équateur. Aucun sentier ne relie la ville de l'Entre-Cordillère au petit port situé dans les terres basses.

Si un peuple énergique, soucieux de ses propres intérêts, était maître de ces régions, rien ne serait plus simple que de tracer une route de Quito au rio Chones; mais l'indolence des indigènes, la puissance du fait établi, quelque illogique qu'il soit, permet de prévoir que la ville de Guayaquil sera pendant longtemps encore le seul port de la capitale.

Il devient donc nécessaire de trouver une route qui, au contraire de ce qui se fait actuellement, réduise le plus possible le parcours par la voie de terre pour augmenter le transport par eau.

Dès ma première arrivée à Quito, j'avais reconnu l'importance du problème, et, afin de me rendre compte des possibilités de le résoudre, j'ai fait l'exploration dite de Manabi avec la chaîne d'arpenteur et en préparant, chemin faisant, l'ensemble des observations que plus tard j'ai faites sur la voie de Quito au Napo.

J'étais parti de Quito pour suivre le chemin que le dictateur Garcia Moreno, ce bon génie de l'Équateur, avait commencé à faire tracer vers la province de Manabi. Lorsqu'on quitte la grande route actuelle qui relie Ambatos à Quito, à vingt-cinq kilomètres de la capitale, à cinq cents mètres du hameau de Tambillo, situé au milieu de la montée de Santa Rosa, on s'engage, en se dirigeant vers l'ouest, dans la dépression

1. Suite et fin. — Voy. t. XLVI, p. 209, 225, 241, 257, 273, 289; t. XLVIII, p. 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de terrain qui sépare les sommets du Corazon et de la Vindita.

On laisse à droite un moulin pittoresque, à gauche le village d'Alassi et, par une montée très lente, on arrive à un *paramo*, ou haut plateau, qui aboutit au col appelé le Pongo.

En ce point, la configuration générale des Andes, telle qu'elle paraît dans l'Entre-Cordillère, avec ses pentes relativement douces, change soudain. Les Andes équatoriennes du côté ouest sont coupées en pans droits et semblables aux arcs-boutants qui maintiendraient des murs gigantesques, contreforts à parois verticales et à crêtes étroites se prolongeant vers la côte. Il paraît que, en 1875, un sentier transitable avait été établi par l'ingénieur nord-américain Rogers. Mais Garcia Moreno est mort depuis, et en 1880 les intempéries des équinoxes avaient effacé une des œuvres du gouvernement le plus énergique, le plus intelligent de ce pays.

Par des zigzags sans nombre nous descendons la pente de la montagne, couverte d'arbres superbes qui s'étagent en amphithéâtre. Et, traversant plusieurs torrents qui tous se déversent dans le rio Pilaton, ou San Lorenzo, nous arrivons au bout du fleuve. Une muraille de rochers de trois ou quatre cents mètres de hauteur en borde la rive gauche, et c'est à soixante ou quatre-vingts mètres au-dessus du niveau du torrent sauvage, par une couche de schistes ardoisiers qui débordent le mur de quarante centimètres en moyenne, qu'on franchit une distance de trois lieues environ. Une trentaine de sources qui jaillissent au sommet de ce massif coulent en cascades merveilleuses le long de la muraille de rochers, rebondissent sur le petit plateau qu'elles ont creusé en plusieurs endroits, et retombent dans le rio Pilaton. Quelques-unes de ces chutes d'eau sont d'une imposante beauté. La cascade de Napa forme une succession de quatre chutes, dont l'ensemble a plus de trois cents mètres de hauteur. Au haut de chaque chute, l'eau apparaît comme une large bande blanche, puis se transforme en poussière cristalline. Elle s'assemble de nouveau dans une cuvette naturelle, d'où elle ressort en jets puissants, et ainsi de suite jusqu'au fond de la gorge. Sous ces prismes innombrables, la roche noire, humide et brillante est semblable à la peau d'une négresse sous un voile blanc, et les sommets des arbres encadrent ce tableau, qui, tout en hauteur, force le regard du spectateur à s'élever et le fixe par un attrait invincible. Malgré la beauté surprenante et sans cesse renouvelée de ce spectacle, le parcours des *peñas* de San Nicolas est fort peu commode. Le vertige de l'abîme d'un côté, de l'autre l'impossibilité de se garer, les douches qui viennent d'en haut, les bains forcés qu'on prend dans les gués, font une série de désagréments des plus variés.

La nuit nous avait surpris avant que nous eussions pu franchir ce mauvais pas, et nous dûmes attendre le jour dans la position la plus incommode, assis sur le sentier, adossés au mur de roches et les pieds pendants au-dessus de l'abîme. Par un sentiment de méfiance instinctive, je cherchais à m'assurer de la solidité des arbres qui sortaient des fentes des roches et dont les troncs inclinés sur nous semblaient prêts à nous écraser.

Il faut avoir entendu pendant une de ces longues nuits de douze heures mugir un torrent des Andes; il faut avoir été empêché de fermer l'œil par le fracas assourdissant de blocs de rochers qui, entraînés par la violence du courant, se heurtent et se choquent avec un bruit de canon; il faut avoir été arraché à la somnolence au moment où l'on commence à s'assoupir, par les craquements effroyables d'un éboulement qui brise de grands arbres et s'abîme dans le précipice avec un bruit sourd, pour se rendre compte de la force incommensurable de cette nature encore indomptée.

Après les *peñas* de San Nicolas, le terrain baisse rapidement vers la plaine, où se trouve une petite ferme entièrement isolée, la hacienda de Tanti; à cinq lieues de là, on entre à Santo Domingo et, à une demi-journée plus loin, à San Miguel, domaine des Indiens Colorados.

L'existence de ces tribus est un des phénomènes les plus typiques de la civilisation équatorienne. A quelques lieues de la capitale, à quelques kilomètres de la côte où depuis tant de siècles s'arrêtent les embarcations qui viennent d'Europe, il subsiste encore aujourd'hui des indigènes ayant conservé leurs coutumes, leurs vêtements, leur genre de vie d'avant la conquête. Quatre ou cinq blancs et une vingtaine de nègres de la ville de Pasto, en Colombie, vivent au milieu d'eux sous le prétexte d'exploiter le caoutchouc; en réalité, ce sont les Indiens qu'ils exploitent. Les Colorados s'intitulent eux-mêmes *Sacchas*, et la dénomination espagnole sous laquelle ils sont connus et qui signifie hommes rouges leur a été décernée à cause de la peinture d'*achote* dont ils se couvrent de la tête aux pieds et qui leur donne une teinte de brique. Si j'ai bien compris leur cacique Ahuavely, c'est un souvenir d'anciennes luttes sanglantes, et dès lors, à l'aide des légendes que m'ont racontées nègres et blancs, et de la comparaison avec ce que j'avais vu lors des fouilles que je fis sur la côte septentrionale du Pérou à mon premier voyage, j'ai tâché de reconstituer l'historique de cette coutume étrange. Je l'expose sous toutes réserves.

Les races Yungas, qui avaient édifié la magnifique cité du Gran Chimu, l'imposante ville morte qui s'étend entre Trujillo et la mer, avaient été vaincues par les Incas. Ces monarques avaient l'habitude de transporter, sous le nom de *mitimaës*, les peuples conquis dans diverses régions de leur empire. Chacune des peuplades ayant des aptitudes spéciales, maîtresse dans un art ou dans un métier, propageait ses dispositions et ses connaissances. Les Yungas du Chimu ont dû partager ce sort. Habiles dans l'art de la construction, de la céramique, du tissage et de l'orfè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrerie, quelques familles ont sans doute été conduites dans les régions barbares nouvellement conquises du royaume de Quito pour y aider à l'éducation et à la civilisation des hordes autochtones. Lors de l'arrivée des Espagnols, qui suivit de près ces événements, les *conquistadores* firent leur invasion. Il y eut des massacres et de terribles abus de force. Les Yungas, originaires de pays chauds, profitèrent du désordre qui marqua la conquête, et, fuyant les nouveaux maîtres, ils s'échappèrent des froides vallées de l'Entre-Cordillère pour se réfugier dans la zone torride, au pied ouest des Andes de Quito. Ils ont continué à y vivre, et, en souvenir des scènes sanglantes d'antan, des nombreux congénères morts dans les deux défaites successives de leur race, ils se sont eux-mêmes couverts d'une teinte de sang, portant ainsi pendant des siècles le deuil des victimes d'autrefois. Comme les Yungas qui ont dû être leurs aïeux, les Colorados sont une race presque blanche, d'une teinte de vieil ivoire. Ils se défigurent souvent par des dessins qui couvrent la figure et parfois les bras. Comme leurs ancêtres, ils sont d'une grande douceur de caractère et relativement d'un développement intellectuel considérable. Tandis que chez les tribus autochtones de l'Amazone je n'ai pu découvrir la moindre trace d'une croyance en une divinité, la moindre conception d'un être supérieur, la moindre préoccupation dépassant les limites étroites des jouissances matérielles, de la satisfaction brutale des appétits ou des besoins, chez les Sacchas on peut constater des coutumes religieuses, la ferme croyance en une vie immatérielle en dehors de l'existence animale, une sorte de culte pour l'immortalité de l'homme dans un corps mortel.



Cascade de Napa. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Lorsqu'un membre de cette tribu expire, on l'habille de ses meilleurs vêtements, on le dépose dans sa hutte, on attache à sa ceinture une corde qu'on fait passer entre les feuilles du toit; puis, la tribu entière se met à danser autour de la cabane, et les hommes, en passant devant les piliers, y appliquent de grands coups de coutelas. La hutte s'effondre sur le mort, enseveli ainsi sous sa propre demeure. A chaque nouvelle lune, un membre de la tribu se rend près de ce tombeau et tire sur la corde. Tant qu'elle résiste, l'âme du mort habite encore le cadavre. Lorsqu'elle cède, le souffle s'est envolé et l'Indien mort est allé s'asseoir au milieu des Sacchas dans un autre monde, sur un trône en or massif. N'est-ce pas là un culte des morts parfaitement déterminé? Et ce n'est pas le seul détail que l'on puisse citer. La personne la plus directement touchée par un décès est l'orphelin qui survit, et la tribu entière accorde à l'orphelin des privilèges spéciaux. Il a le droit de choisir pour compagne telle jeune Indienne qui lui plaît, sans que les parents aient le droit de s'opposer à son choix. Les fiançailles donnent lieu à des réjouissances et à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dos danses qui seraient charmantes si l'ivresse alcoolique, introduite, fomentée et encouragée par les blancs, ne leur donnaient un caractère déplaisant qui ne tient nullement aux mœurs indiennes.

Les Colorados portent des couronnes de plumes, des bracelets en métal semblables à ceux qui ornent les momies de la côte péruvienne, de petits ponchos qui couvrent le torse en laissant les bras nus et tombent à peine jusqu'à l'estomac. Ce sont les dimensions même des ponchos trouvés dans les nécropoles anciennes. Des colliers en graines, en os d'oiseaux, en perles de verre achetées aux blancs, complètent leur habillement.

Il existe parmi eux un certain nombre d'albinos à cheveux d'un roux clair et à pupille bleue. Le nombre des jeunes filles d'une beauté très fine est considérable. Les femmes vieillissent de bonne heure; à vingt-cinq ans elles sont décrépites.

Merveilleux marcheurs dans la forêt, reconnaissant avec un coup d'œil de naturaliste d'instinct toute plante qu'on leur a désignée une fois, ils guident les nègres et les blancs dans la recherche des arbres de caoutchouc et les exploitent souvent eux-mêmes. Ils font un métier de dupes, car on ne leur paye guère, en mauvaise marchandise, le centième de la valeur de la matière précieuse qu'ils récoltent. L'exportation de ces produits est facile. Elle ne se fait pas toutefois du côté du Pacifique. Aucun sentier n'existant entre San Miguel et Chones, il est difficile de transporter de lourdes charges à dos d'homme à travers les bois. Si l'on perçait une route de San Miguel presque en ligne droite jusqu'à la partie navigable du rio Chones, on arriverait facilement, en une journée, à un port d'embarquement. On se sert actuellement de la voie fluviale, et l'on envoie des radeaux qui descendent sans grand péril les torrents de Peripa ou de Pupusa jusqu'au hameau de Balzar, sur la rive gauche du rio Daule, où les vapeurs de Guayaquil remontent avec une certaine régularité et prennent la charge pour le grand port équatorien.



Indien Colorado. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Malgré le caractère pénible de notre voyage de Quito à San Miguel, malgré les pentes et les murailles de roche, malgré les fleuves qui coupent la route, malgré les bois qui couvrent la plaine depuis San Miguel jusqu'à la côte, l'établissement d'une voie commode du rio Chones à la Cordillère ne rencontrerait aucune difficulté. La coupe verticale de ce chemin se décomposerait en quatre parties: la première, avec une inclinaison de deux millièmes, depuis l'embarcadère situé sur le rio Chones jusqu'au fleuve Lelias; la seconde, avec une pente moyenne de trois pour cent, depuis ce point jusqu'au pied de la descente du Pongo; la troisième, sous un angle de trente degrés environ, jusqu'au col; et la quatrième, presque complètement horizontale, depuis le col jusqu'à la capitale en passant sur le versant ouest et nord-ouest de la Vindita, pour aboutir au versant est du volcan Pichincha, sur lequel s'élève la ville de Quito. On éviterait ainsi la descente depuis le Pongo jusqu'à Tambillo et la forte montée de Santa Rosa.

Sans connaître cette route, à plusieurs reprises on a parlé de l'établissement d'un chemin de fer. Loin de moi la pensée de combattre une entreprise qui, dans l'état actuel de la science, est parfaitement réalisable et même facile. Rien n'empêcherait, en effet, de monter du pied de la Cordillère jusqu'aux hauts plateaux au moyen d'un chemin de fer funiculaire, de wagonnets à contrepoids ou d'ascenseurs de quelque autre système. Cependant je ne puis m'empêcher de faire observer que ces grandes entreprises d'utilité publique se font toujours au moyen d'emprunts, ou, en d'autres termes, grâce à l'épargne européenne, dont la moitié au moins est prise dans les petites bourses françaises. On offre des garanties, on fait miroiter des bénéfices plus ou moins considérables : les petits rentiers sont séduits, ouvrent leur bourse; le travail s'exécute, les devis sont dépassés, les bénéfices deviennent illusoires, les garanties s'évaporent au moment critique, l'œuvre reste au possédant, et les créanciers sont frustrés. Cette comédie s'est jouée cent fois, et la race des dupes ne s'est jamais éteinte.

J'ai fait, à propos du chemin de fer de Quito à la côte, une série d'observations et de calculs dont le résumé succinct pourrait servir de règle de conduite à ceux qui se sentiraient tentés de donner leurs fonds pour des entreprises de ce genre. Actuellement l'importation et l'exportation entre Guayaquil et toutes les villes de l'intérieur, Quito, Guaranda, Riobamba, Ambatos, Latacunga, échelonnées à peu près sur une seule route, Imbabura, Otavalo et les cités de l'Equateur septentrional, se font au moyen de trains de mules se relayant sur un parcours de dix jours.

Il entre en moyenne pendant la saison sèche deux cents mules par jour à Quito, et pendant la saison des pluies, cinquante; c'est une moyenne de cent. Par conséquent, sur la route entière il se trouve constamment un millier de mules. En admettant que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on fasse reposer les bêtes de somme deux jours pour un jour de travail, on peut évaluer à trois mille le nombre total des animaux employés au mouvement du commerce. La mule valant environ quarante piastres (cent cinquante francs), on arrive à un chiffre de quatre cent cinquante mille francs. Les frais d'exploitation se réduisent, au maximum, à un réal de nourriture par mule et par jour, et à quatre réaux de solde pour le muletier qui conduit cinq mules, soit à peu près sept cents piastres par jour, ou trois cent vingt-deux mille piastres par an, ce qui équivaut, au cours du jour, à un million deux cent cinquante-neuf mille deux cents francs.

En admettant que l'on établisse ce service, existant en réalité, il faudrait débourser dans la première année un million huit cent mille francs. Le transport de marchandises sur cette distance est payé en moyenne à raison de dix piastres par charge de bête. Cent charges arrivant par jour à Quito, ou trente-six mille charges par an, coûteraient cent quarante-quatre mille francs de fret, ce qui ne représente pas dix pour cent du capital employé.

Or le devis le moins élevé pour l'établissement d'un chemin de fer entre Guayaquil et Quito a atteint cinquante millions.

Sans entrer ici dans les raisons qui me permettent d'affirmer que ce chiffre est à peu près cinq fois inférieur aux sommes nécessaires à établir cette ligne (et mon avis est basé sur le prix d'établissement des voies ferrées de la Oroya et de Puno au Pérou), je me borne à faire observer que, si un capital inférieur à deux millions donne, par une certaine exploitation, neuf pour cent d'intérêts, un capital vingt-cinq fois supérieur employé dans le même but ne pourra guère



Le rio Daule. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

donner que trente-six centimes pour cent, c'est-à-dire à peine quatre pour mille d'intérêt.

Je sais qu'à cela on répondra qu'un chemin de fer fait augmenter le commerce en le facilitant. Mais si cela est vrai pour les pays européens ou les nations blanches de l'Amérique du Sud, on ne saurait admettre cette théorie pour la race indienne, étant données des habitudes invétérées et immuables jusqu'à ce jour. Ainsi, sur la voie ferrée de Puno à la côte, on a vu les trains de mules faire concurrence au chemin de fer. Les habitants de Tacuna ont continué à envoyer leurs marchandises à la Paz, en Bolivie, à dos de lamas, vitesse moyenne de trois kilomètres à l'heure, quand ils pouvaient sans difficulté les transporter par chemin de fer jusqu'à Titicaca et leur faire traverser ce lac sur des vapeurs ; si bien que l'on a dû réduire les trains à deux par semaine. Comme le chemin de fer a coûté à l'épargne européenne environ cent millions et qu'il n'y circulait que cent trains par an, il aurait fallu, pour que le capital rapportât les huit pour cent promis aux actionnaires, que chaque train produisît une recette nette de cent soixante mille francs. Or j'ai vu ces trains : ils se composaient d'un wagon de voyageurs et d'un ou deux wagons de charge, représentant, pour le train que j'ai pris en me rendant de Puno à la côte en 1877, douze cent soixante-sept francs ! Nous sommes loin de compte.

De bons sentiers pour des mules, et si faire se peut des routes carrossables, sont jusqu'à nouvel ordre tout ce que le pays, avec les ressources dont il dispose, le commerce dont il est susceptible, les habitants qu'il compte, peut et doit songer à établir. Il est bien entendu que pour atteindre ce but il faut, comme nous l'avons dit tout d'abord, réduire les distances à parcourir sur la terre ferme, choisir les routes qui aboutissent à la dernière limite de navi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gabilité des voies d'eau dont le pays est sillonné, et développer autant que possible la navigation sur les fleuves.

La connaissance que j'avais acquise de la route, rapidement esquissée dans les premières pages de ce chapitre, me fit désirer vivement de connaître la voie par eau qui, en la complétant, la mettait en rapport avec Guayaquil, cette clef de l'intérieur du pays.

Je quittai donc Guayaquil au mois de février 1882, en compagnie du docteur Alcide Destruge, fils de Français, un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés en Amérique, et, dans un des petits vapeurs fluviaux, je remontai le rio Daule tout d'abord jusqu'à Balzar.

Les cinquante lieues qui séparent ce port du haut Daule de Guayaquil ne présentent que quatre-vingt-dix-huit mètres de dénivellation, ce qui explique le manque presque absolu de courant dans le fleuve et l'extrême facilité de profiter sur plus d'un tiers du parcours des mouvements de la marée.

Le petit village de Daule, à six heures en amont de l'embouchure, est triste et morne comme tous les villages équatoriens. C'est à peine une halte pour les bateaux, qui arrêtent de préférence aux fermes mêmes situées sur les bords du fleuve pour charger le cacao que produit la région. En amont de Daule, les berges commencent à s'élever parfois en talus boisés et pittoresques. Le Balzar même est situé sur un petit plateau à quinze mètres environ au-dessus du niveau des fortes crues. C'est un misérable hameau qui, s'il appartenait à des Nord-Américains, se transformerait rapidement en un entrepôt des plus importants; il commande en effet le haut Daule avec ses affluents Pupusa et Peripa, faciles à descendre en radeau et



Place et église du hameau de Balzar. — Dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.

difficiles à remonter même en pirogue. Mais, l'établissement d'un sentier dans ces régions très légèrement ondulées ne rencontrant aucune difficulté, les produits de toute la région de San Miguel pourraient venir sans danger et en moins d'une journée à un embarcadère que l'on établirait au confluent du Peripa et du rio Daule, à deux heures et demie en amont de Balzar, et en toutes saisons les vapeurs fluviaux pourraient remonter jusqu'à ce point pour y recevoir la charge.

Au lieu de faire dix à douze jours de route entre Guayaquil et Quito, on pourrait par conséquent atteindre ce port de débarquement sur le rio Daule en vingt-quatre heures, et de là, à dos de mules, se rendre en une journée à San Miguel et en deux jours ou deux jours et demi au plus à Quito.

Cependant aujourd'hui le vapeur qui fait le service sur le Daule, marchant avec une rapidité de deux nœuds à l'heure, amène le voyageur dans un port où personne ne semble se douter de l'importance géographique et par suite de la portée commerciale de l'emplacement qu'occupe la ville.

Les nègres de Pasto, exploitateurs de caoutchouc, y ont établi leur quartier général et y dépensent en orgies l'argent qu'ils gagnent si facilement. Lorsqu'ils n'ont plus rien, ils retournent dans les forêts recueillir encore la matière première qui leur permettra d'acheter du tafia et de s'enivrer à plaisir durant plusieurs mois.

Le nombre des débits de boissons alcooliques est considérable à Balzar, et quelques-uns sont tenus par des beautés de l'endroit qui vendent la liqueur avec une bonne grâce d'une certaine originalité.

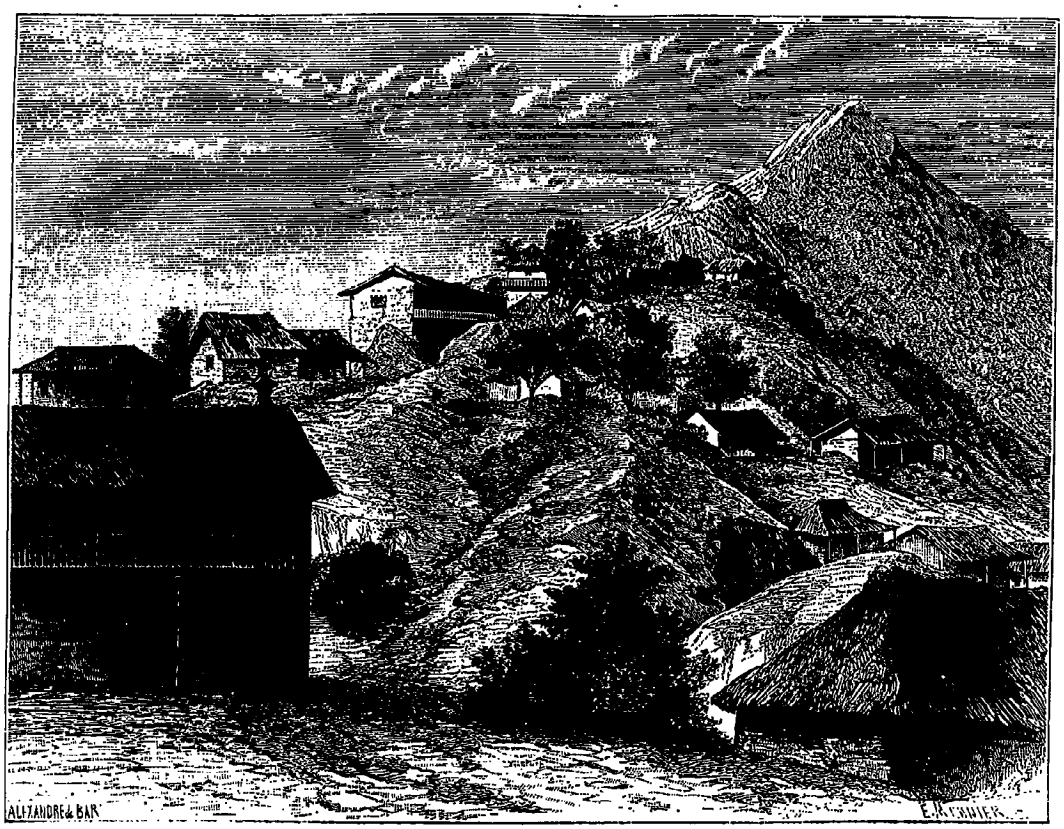
A notre arrivée, le curé nous invita à prendre un repas chez lui. Pendant que l'ecclésiastique découpait avec art le petit cochon de lait qu'on avait servi tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entier, un nègre me remit une carte de visite portant les noms Dolores et Mercedes X..., les mêmes prénoms que mes amies de Moyobamba ! D'après la mode du pays, on répond à cette politesse par une visite, que nous fîmes dans l'après-midi. Le nègre qui avait apporté la carte, entourée d'une faveur rose, nous conduisit dans une maison située sur la place même en face de l'église. Nous y fûmes reçus dans une grande pièce par deux jeunes filles charmantes du plus beau type andalou, et en peu de minutes nous nous sentîmes à notre aise comme dans une maison d'amis. Les belles se balançaient dans leurs hamacs, nous questionnant sur Guayaquil et sur « Paris en Europe ».

Tout à coup une grosse voix se fit entendre dans la pièce voisine, et aussitôt la charmante Mercedes quitta son hamac et se rendit à cet appel. Elle laissa la porte ouverte et je vis non sans surprise que la pièce voisine était une boutique; l'individu qui avait fait le vacarme était un nègre moitié ivre à qui la señorita vendit une bouteille de tafia et une chandelle, puis elle revint s'asseoir près de moi, reprenant sans transition son envolée vers l'idéal.

Il faut avoir vu ces femmes aux grands yeux noirs,



Zaruma et le mont Sesmo (voy. p. 410-412). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

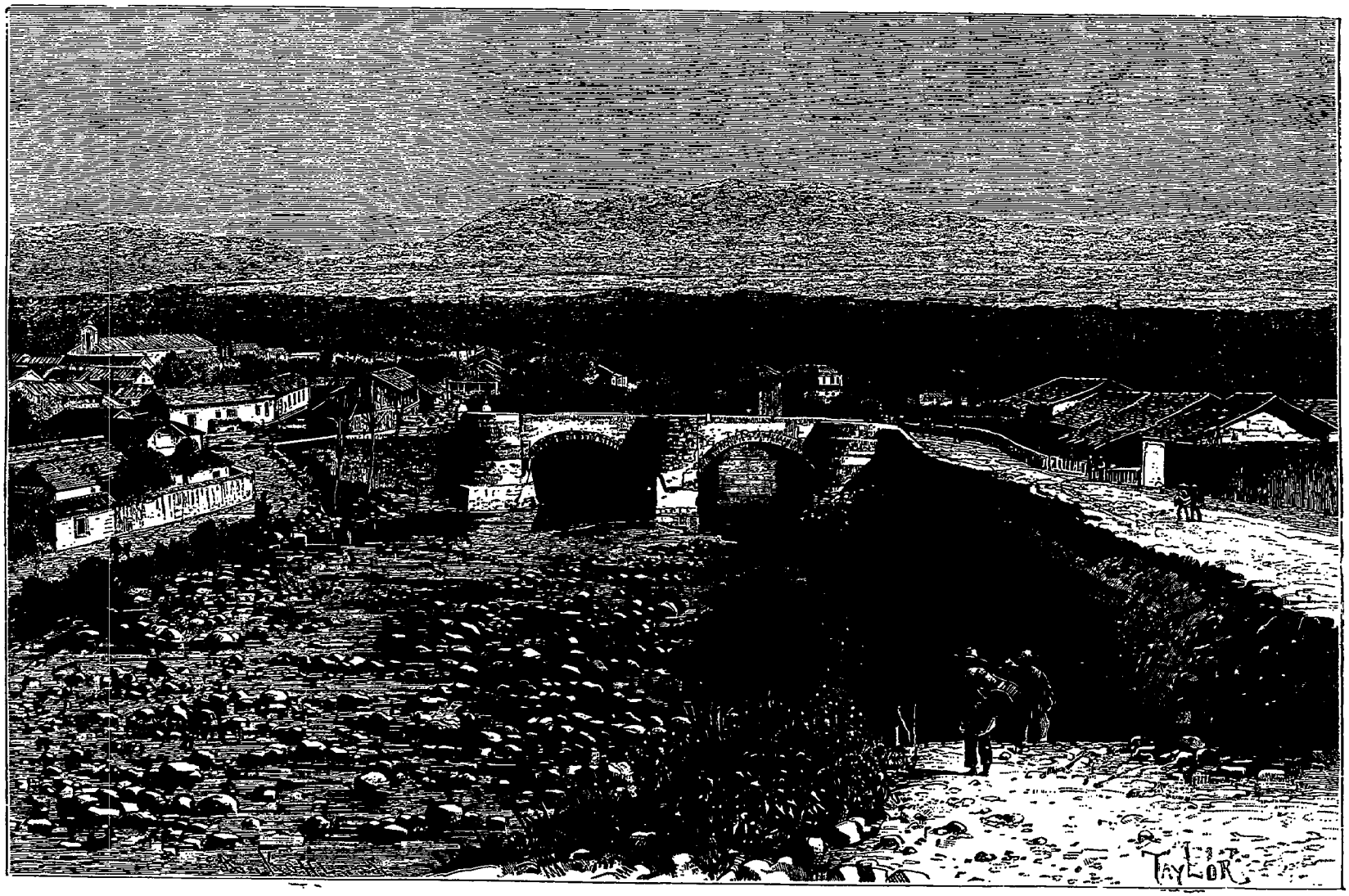
au regard hautain, à la main fine et soignée; il faut avoir entendu leur conversation toute séraphique, il faut avoir vu leur démarche nonchalante, leur allure rêveuse, pour se rendre compte de la prodigieuse contradiction entre ces tendances de grandes dames dévotes et leur métier de filles de magasin, dans une épicerie de bas étage compliquée d'un estaminet qui est, lorsque les affaires vont bien, le rendez-vous des ivrognes du lieu.

J'ai vu ce spectacle se répéter bien souvent durant les cinq années que j'ai passées en Amérique, et chaque fois j'ai éprouvé une nouvelle surprise.

Avant de quitter l'Équateur, j'avais à cœur de visiter la région sud-ouest de ce pays que j'avais parcouru en tous sens. Mes fonctions d'un côté, et de l'autre un affaiblissement général, suite de tant de pérégrinations sous des climats fatigants, furent cause que j'entrepris non une exploration proprement dite, mais une simple excursion qui me permit de constater *de visu* l'importance de cette zone peu connue et sa connexité géographique avec le bassin amazonien.

Muni d'un baromètre anéroïde, d'une boussole, d'un sextant, je me rendis le 8 avril 1882 à bord d'une chaloupe en partance pour le petit port de Santa Rosa. Ces sortes de chaloupes entièrement plates, dépourvues de quille, vont avec une lenteur de tortue. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée à Cuenca (voy. p 412), — Dessin de Taylor, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitaines ajoutent aux deux nœuds qu'elles font à l'heure les six nœuds de la marée.

Le voyage en aval du rio Guayas jusqu'à l'île de la Puna se fait dans d'excellentes conditions; mais, à partir de ce point, il faut traverser la large embouchure du fleuve, où la vague du Pacifique se fait sentir. Cette traversée prend plus de cinq heures, et je ne me souviens pas d'avoir vu rouler et tanguer une embarcation autant que la nôtre pendant ce court passage.

Onze heures après notre départ de Guayaquil, nous entrâmes dans le fleuve de Santa Rosa, cours d'eau des plus sinueux et navigable seulement pendant les heures de la haute marée.

Dans ces étranges tributaires qui reçoivent de l'eau du fleuve principal plutôt qu'ils ne lui en apportent, on ne compte pas les voyages par mesure de longueur, mais par le nombre de coudes (*vueltas*) de la rivière. Le hameau de Santa Rosa se trouve au vingt-deuxième coude, et il n'est en réalité, à vol d'oiseau, qu'à huit kilomètres de la côte. Il faut, lorsqu'on n'a pas d'accident, trois heures à la faveur de la marée et de la vapeur pour suivre les interminables méandres de ce rio.

La lenteur avec laquelle nous avions traversé l'embouchure du rio Guayas nous fit entrer un peu tard dans le Santa Rosa. La marée allait baisser; aussi, à partir du dixième coude, échouâmes-nous à chaque instant. En fin de compte nous dûmes nous arrêter à trois *vueltas* en aval du hameau. C'est dans des pirogues que nous dûmes franchir les derniers replis afin d'aborder à Santa Rosa.

Comme dans tous les centres secondaires de la côte, les maisons y sont bâties sur des pilotis, qui, durant la saison sèche, servent de rez-de-chaussée. Il n'existe pas une construction méritant le nom de maison. Ce sont de tristes huttes où vivent de tristes gens. Sous un ciel accablant, ces habitants moroses traînent une existence sans but, lourde comme un boulet de galérien : aucune distraction, aucune réjouissance ne récrée cette végétation humaine. Un commerce au capital de deux sous avec des bénéfices de quatre fournit aux plus riches le moyen de porter des bottines et à toute la population mâle et femelle les fonds nécessaires pour s'enivrer assez fréquemment.

Dans ces conditions morales, sociales et économiques, la vie me semble une énigme tout à fait inexplicable.

La vie sociale ne peut avoir pour base que la famille. L'irrégularité et l'insuffisance de cette institution fondamentale expliquent le parfait désordre qui règne dans ces cités.

On s'occupe plutôt de révolutions que de travail. Point de champs, point de culture, point d'exploitation forestière, point d'industrie : mais la recherche des fonctions administratives, l'ambition du galon et de l'uniforme. Pas d'écoles, pas d'études personnelles, pas de lecture, aucun mouvement d'idées : une disposition maladive d'orateur de club, de raisonneur de métier, d'opposant systématique à toute institution existante.

Je crois que la banane est une des causes de l'atrophie générale de cette malheureuse population. Il est trop facile de manger à sa faim pour qu'on sente la nécessité du mouvement sans relâche qui donne à l'humanité l'impulsion du progrès et l'essor vers ses hautes destinées.

Je dus passer vingt-quatre heures à Santa Rosa, où une seule maison fait des bénéfices raisonnables : c'est un établissement de Chinois hôteliers, merciers, épiciers, et, lorsque l'occasion s'en présente, tailleurs et savetiers.

J'enfourchai une mule efflanquée, que j'avais fini par me procurer, pour aller aux mines de Zaruma. A Guayaquil on m'avait beaucoup parlé des riches gisements aurifères de cette région, et je crus devoir faire de cette Californie équatorienne la première étape de ma tournée.

Zaruma se trouve à dix-huit lieues à peine du bord de la mer, dans un des premiers contreforts de la chaîne maritime des Andes. La saison des pluies venait à peine de finir, et les terrains argileux de ces montagnes abruptes étaient détrempés et me paraissaient impraticables. Ma bête s'embourbait à tout instant et laissait à chaque pas des trous profonds de trente centimètres qui presque instantanément s'emplissaient d'eau sale et boueuse. Les montées ne sont en somme que fatigantes. Quant aux descentes, elles sont très souvent, comme diraient les romanciers, hérissées de périls. Lorsque au bout d'une crête on aperçoit le terrain raviné, déchiré par les pluies, on se demande comment la bête de somme pourra descendre ces pentes où rien ne ressemble ni à une route ni même à un sentier. Le problème n'est pas insoluble pour les mules : elles se laissent glisser, les quatre sabots joints, avec une remarquable sûreté.

Après une course de quatorze heures environ, j'arrivai au village de Zaruma, pittoresquement accroché au flanc d'une gorge inclinée, au pied des montagnes d'or du Sesmo. L'atmosphère y est relativement fraîche et agréable. Ses huttes me parurent tristes et misérables au delà de toute expression.

La réussite des mineurs anglais avait soulevé comme une sorte de fièvre d'or. Chacun semblait demander une récolte de quelques millions, et comme les bénéfices étaient, selon la loi ordinaire, réservés à ceux qui avaient pu commencer à travailler avec un capital suffisant, les pauvres maudissaient les riches, leur faisaient la guerre, et criaient contre l'injustice des hommes et du ciel lorsque les entrepreneurs de travaux leur offraient d'excellents salaires en échange d'un travail auquel ils étaient bien résolus à ne pas s'astreindre. La compagnie concessionnaire, laissant donc de côté les indigènes, avait fait venir de San Francisco quelques escouades de Chinois, qui, pour peu d'argent, faisaient d'excellente besogne. Les indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes, en voyant aller aux Asiatiques le gain qu'ils avaient obstinément refusé, poussaient des cris de désespoir et faisaient des discours incendiaires contre les exploitants, qu'ils traitaient d'exploiteurs. Zaruma était un enfer différent de Santa Rosa, mais un enfer.

Cependant la compagnie des mineurs s'était installée dans des maisonnettes qu'elle avait construites en quelques jours, et s'était mise à extraire des quartz aurifères, des pyrites d'or et d'argent. Les veines promettaient des résultats rémunérateurs. On broyait le minerai d'une façon un peu primitive. Autour du manège d'amalgame on faisait marcher quelques mules étiques et quelques chevaux aveugles; on lavait dans des *craddles* d'une construction rustique; on amenait l'eau dans un canal d'irrigation d'une dizaine de kilomètres, creusé en quelques semaines; on battait le pays à la recherche de têtes de mines nouvelles; on vivait à la diable en mangeant des pâtés de foie de Strasbourg, des sardines de Nantes, des biscuits Albert, et en arrosant ces repas, composés uniquement de hors-d'œuvre et de desserts, de pale-ale de Bass, de brandy et d'un affreux champagne importé de San Francisco. Je ne me suis jamais trouvé au milieu d'une société travaillant fiévreusement, riant de tout, exubérante de force et d'activité, confiante à l'excès, comme celle que forment les directeurs et les lieutenants de la *Great Zaruma gold mining Company limited*.

La principale mine était le Sesmo.

Les Espagnols de la conquête par le sabre et la croix, qui avaient importé en Amérique la cupidité, ces troupes castillanes qui n'avaient pas seulement la ténacité du mineur, mais encore un flair presque infaillible pour choisir leurs points d'attaque et découvrir



Une rue à Cuenca (voy. p. 414). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

les gisements de métaux précieux, avaient connu les mines du Sesmo et y avaient bravement creusé une première galerie, qui existe encore aujourd'hui. A peine a-t-elle un mètre de haut sur quatre-vingts centimètres de large. Dans ce boyau, les mineurs ne pouvaient donc travailler qu'assis, et l'on comprend la terreur des Indiens forcés de s'ensevelir vivants, quand on songe à l'existence de ces malheureux dans ces tunnels sans air; ils devenaient perclus lorsqu'ils ne périssaient pas par les éboulements ou les inondations.

Je parcourus toute cette région durant plusieurs journées en compagnie des chefs de l'entreprise; mais, tout en souhaitant à mes hôtes le plus complet succès, je n'attachai, au point de vue économique, qu'un faible intérêt à leur œuvre.

L'axiome économique par excellence est encore aujourd'hui inconnu du plus grand nombre, qui croit que l'or même est la richesse, tandis qu'il n'en est que la représentation conventionnelle et un des moyens de se procurer les choses nécessaires à la vie. Or c'est la possession de ces objets qui constitue la richesse réelle, et un pays qui, par le travail de ses habitants, tire de son sol et de ses ateliers de quoi satisfaire les besoins de la vie civilisée, a son avenir économique mieux assuré que la nation qui emploie sa force à se procurer un métal inutile en lui-même, et qui ne lui servira qu'à se donner tout ce qu'elle est incapable de produire. D'ailleurs le métal est en quelque sorte d'essence fluide, et il n'a sa raison d'être qu'à condition de ne pas s'amasser, car, dès qu'on l'amasse, on le rend infécond. De plus, le sol même constitue le capital d'une nation. Le but économique qu'on doit poursuivre consiste dans l'accroissement de la valeur foncière. Or les travaux miniers épuisent la terre, tandis que les exploitations moins appréciées du vulgaire, l'agriculture, les travaux des ponts et chaus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sées, la régularisation des cours d'eau, les constructions, en augmentent la valeur dans des proportions notables, par des moyens d'action connus et avec peu de chances d'insuccès.

Les coups de marteau du forgeron, les coups de pioche du cultivateur, mènent plus sûrement aux millions que les coups de dés des joueurs.

Les premiers succès obtenus dans les mines de Zaruma avaient surexcité tout le Sud-Ouest équatorien. On découvrait tous les jours des mines de la plus étonnante richesse. Durant mon séjour, on m'apportait à chaque instant, malgré mes assurances réitérées que je n'étais ni négociant ni financier, toutes sortes de cailloux qu'on me proposait de mettre en actions.

Cette épidémie engloba bientôt la ville de Loja, *située au milieu des Cordillères du même nom*, à une quinzaine de lieues de Zaruma, un des centres les plus avocassiers de la terre entière. Je ne crois pas qu'il s'y trouve une seule habitation dépourvue d'un légiste. Aussi chaque individu compte par douzaines les procès dont son existence est émaillée, et il n'est pas exagéré de dire qu'à force de contestations rien dans cette ville n'appartient plus à personne. Naturellement le commerce a depuis longtemps refusé tout crédit à cette race de plaideurs sans merci, et les transactions sont nulles. Le travail, considéré comme indigne d'hommes appartenant à la profession libérale par excellence, n'est pas venu enrichir l'habitant ou embellir sa vie matérielle.

Le directeur des mines de Zaruma et moi étions revenus un soir vers sept heures et, après avoir débridé les bêtes, nous les attachions avec des lassos à un poteau de la maison d'habitation. Un Chinois leur jeta du maïs en branches, et nous nous mîmes à table. Soudain je me rappelai que j'avais oublié mon revolver dans une des fontes de ma selle. Je me levai pour l'aller chercher. La nuit était très noire, et, ne voyant pas la corde à laquelle étaient attachées les bêtes, j'y donnai du pied et m'étendis à terre de tout mon long. Effrayée par ma chute, ma mule fit un bond et me lança deux ruades qui m'atteignirent sous l'aisselle et à l'avant-bras. Je ressentis une douleur tellement aiguë que je poussai un cri. On accourut aussitôt et l'on me ramena dans la maison. Il me sembla que j'avais le bras broyé. Il n'en était rien cependant. Les deux articulations étaient démises. On attela deux Chinois à ma main, deux autres me prirent par le corps, et ces chirurgiens barbares tirèrent de toutes leurs forces jusqu'à ce que le coude et l'épaule fussent revenus à leur place. La délicatesse exquise avec laquelle ils avaient procédé avait provoqué chez moi le seul évanouissement dont j'aie souvenance. Un des mineurs, réputé pour ses connaissances médicales, mit mon bras en écharpe et me conseilla de ne pas trop remuer, recommandation superflue, car le moindre mouvement me causait les plus vives souffrances.

Quatre jours plus tard, l'un des directeurs, M. Muños, devant se rendre à Cuenca, et désireux de profiter de cette occasion pour connaître cette ville, la seule qui me restât encore à visiter dans la République, je me fis assujettir le bras au corps avec des rubans; on me hissa sur une mule et je quittai Zaruma avec mon allure d'invalide pour faire par des routes plus ou moins mauvaises environ trente-cinq lieues.

Le chemin traverse des régions de la plus désolante nudité. Quelques hameaux misérables l'échelonnent et servent d'étapes. On nous donna partout plus de bonnes paroles que de nourriture. Cinq mauvaises journées en somme, pendant lesquelles je ressentis pour ainsi dire à chaque mouvement de ma monture des douleurs insupportables. Le matin du cinquième jour nous nous trouvâmes à huit lieues de Cuenca. *La famille de M. Muños, prévenue de notre arrivée, avait* envoyé au-devant de nous des chevaux frais.

Après avoir franchi quelques montées et descentes, nous atteignîmes une plaine immense bordée de deux chaînes de montagnes, et nous pûmes la parcourir au galop, chose fort rare dans la Cordillère.

A l'extrémité de cette plaine, la chaîne qui en forme le côté gauche se termine par un cône assez régulier, au sommet duquel se dresse majestueusement une sorte d'obélisque en maçonnerie, dernier souvenir de la fameuse triangulation exécutée par La Condamine et ses compagnons. Deux heures plus tard nous fîmes notre entrée à Cuenca.

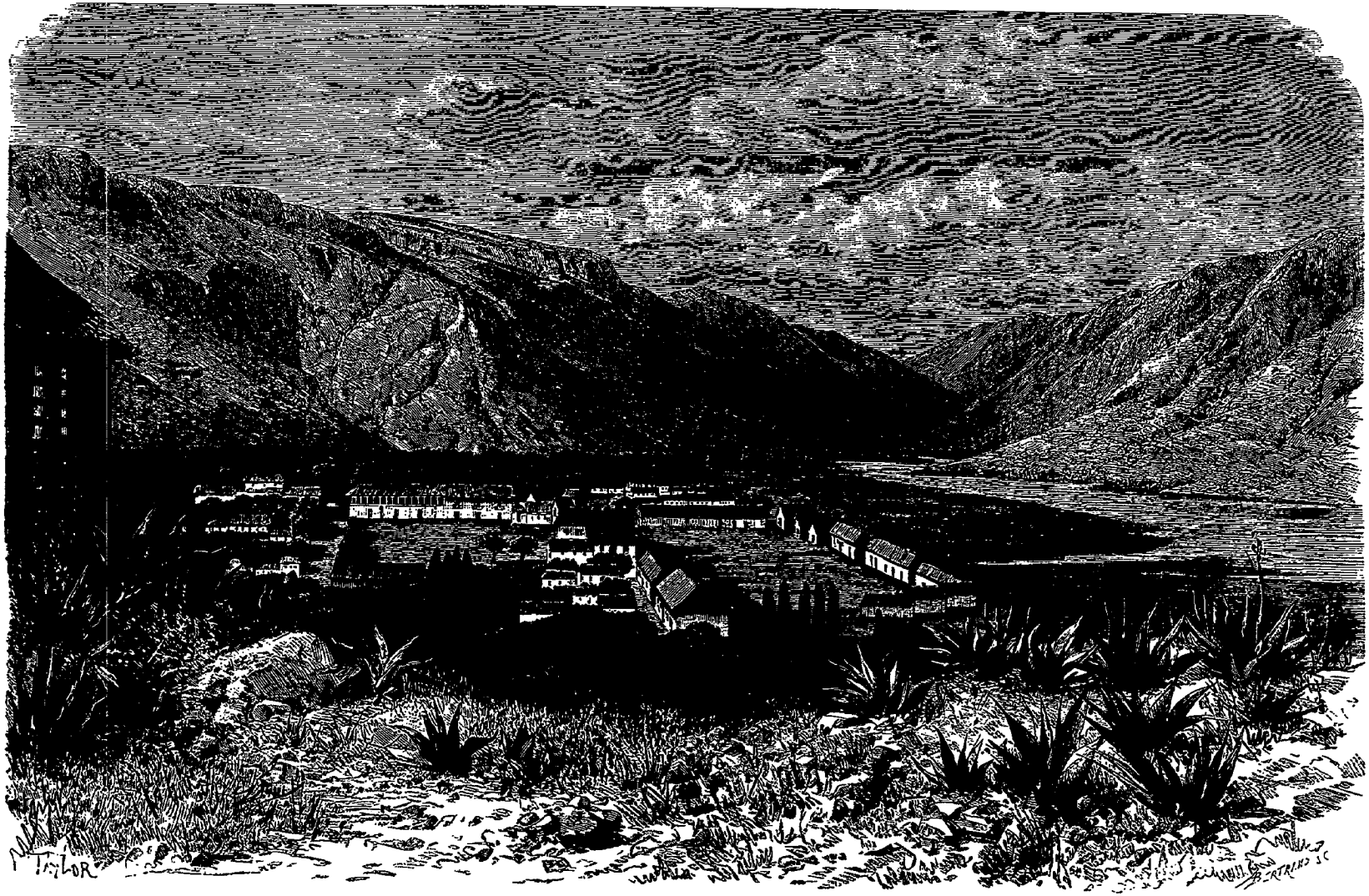
Nous mîmes pied à terre dans la maison hospitalière de M. Muños. On fit appeler un médecin, qui constata que mon bras était très enflammé. Il agrémenta son diagnostic d'une avalanche de termes de médecine à faire frémir les plus braves. Il m'ordonna une série de médicaments, d'onguents de toutes sortes, de teintures diverses, sans parler des remèdes pour l'usage interne dont il avait la louable intention de me bourrer. C'était le déménagement d'une pharmacie. Pour ne pas offenser la faculté de Cuenca, je ne m'opposai aucunement à l'achat de toutes ces drogues. J'y ajoutai même une demande d'alcool, de camphre et d'alcali, les seules substances oubliées sur la liste; je fis de l'eau sédative et m'en appliquai des compresses. Les drogues que je ne pris pas et l'eau sédative me guérirent à peu près en huit jours.

A Cuenca le culte est tout, et le reste des occupations et préoccupations humaines n'est rien. Le nombre des ecclésiastiques, comparé à celui des laïques, présente une proportion que n'atteint aucune autre ville dans ce pays, où le prêtre joue un rôle non seulement prépondérant, mais capital.

Cuenca est situé au centre d'un cirque naturel, d'un haut plateau entouré de toutes parts de cordillères; et ces remparts qu'aucun chemin de fer n'a traversés, qu'aucune ligne télégraphique n'a franchis, n'ont jamais laissé entrer dans cette cité le souffle vivifiant de la civilisation. Cuenca me parut une ville habitée par des momies à mouvements automatiques.

On y compte environ vingt-cinq à trente mille habi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village et de la vallée de Paute (voy. p. 414). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants ou vingt-cinq à trente mille âmes; les gens du pays, sans respect pour la disjonction, additionnent les deux nombres et portent à soixante mille le chiffre de leur population.

Une imprimerie, orgueil de la ville, a couvert plusieurs rames de papier d'une littérature patriotique en l'honneur des fils du pays qui ont réussi à devenir généraux, ministres, gouverneurs ou poètes. On ne devient pas autre chose à Cuenca dans la vie terrestre. Dans la ville même, ces purs esprits ne travaillent pas. Les Indiens des environs apportent à la foire, qui se tient une fois par semaine sur la grande place et dans les rues adjacentes, les comestibles et le combustible, des poteries, des chapeaux de paille assez grossiers, qu'ils échangent contre des scapulaires, des images de saints ou des cotonnades.

Les Français habitant Cuenca sont quelques frères de la doctrine chrétienne et quelques sœurs de charité, admirables de dévouement.

Presque toutes les familles aisées possèdent dans les environs des fermes dont quelques-unes se trouvent dans un climat assez tempéré pour que la canne y puisse mûrir. On n'y fabrique pas de sucre, mais bien de la mélasse et surtout de l'eau-de-vie.

Je voulais me rendre compte des altitudes où se trouvaient ces fermes sucrières, et dans ce but je fis une excursion dans les vallées chaudes.

La ville de Cuenca même est traversée par un torrent assez impétueux, appelé le rio Machangra, qui se jette à quatre lieues au sud dans le rio Paute. A une centaine de mètres du confluent, les eaux réunies des deux torrents s'engagent dans une gorge profonde à un point appelé le Tahual. Des schistes ardoisiers d'une structure et d'une dimension gigantesques s'échafaudent en ce point et s'élèvent à une hauteur de plus de douze cents mètres. Les masses calcaires noircies par les intempéries, presque dénudées, forment des murs à peu près verticaux et, à l'exception de deux ou trois heures du milieu de la journée, l'un des deux projette une ombre puissante dans ce défilé d'aspect sinistre. Par de rapides zigzags, un sentier, ou plutôt un escalier, s'élève sur la rive gauche du Tahual jusqu'à mi-côte, et, suivant les inclinaisons capricieuses des schistes, large à peine d'un pied et demi, il longe le formidable bastion qui suit le rio Paute. Sur un parcours de près de trois lieues, on entend mugir le fleuve sans jamais le voir, car en bien des endroits l'eau se trouve à six cents mètres au-dessous du sentier creusé dans les masses rocheuses qui surplombent l'abîme. Enfin la vallée du rio Paute s'élargit; les chaînes de montagnes prennent des inclinaisons moins abruptes, une plaine se forme sur les deux bords; le sentier descend dans les terres basses, et bientôt on chevauche le long de champs de maïs et de plantations de canne à sucre. Des maisons, au milieu de bosquets de beaux arbres, s'élèvent çà et là ; on est sur la pente doucement inclinée qui conduit vers l'Amazone.

A neuf lieues de Cuenca on trouve le petit village de Paute, adossé à une colline de cent mètres de hauteur. Du sommet de ce mamelon on domine la vallée dans sa plus grande largeur. Le torrent est devenu fleuve. Les eaux tranquilles tracent des courbes gracieuses dans la verte vallée, et le regard peut suivre cette ligne argentée sur plusieurs lieues en amont et en aval. Ces courbes, je les ai suivies durant une semaine, tant que les vivres que j'avais pris à Paute ont duré. Le fleuve de Loja vient se joindre au Paute, et à partir de ce moment le cours d'eau est navigable.

A vingt-trois lieues de Cuenca se trouve un village d'Indiens de la famille des Huambizas, de la race même de ceux que naguère j'avais rencontrés sur le rio Morona. Ces hommes me connaissaient sous la dénomination de *Hatun-Apus* (le puissant maître) que m'avaient donnée leurs congénères.

Je me trouvais sur le rio Santiago, dont j'avais franchi l'embouchure à l'extrémité du Pongo de Manseriche, et une troisième ligne de voyage à travers le continent sud-américain fut dès lors complétée.

Une semaine plus tard, je me reposais dans la ferme de Shumir, à une lieue en amont du village de Paute. Cette ferme communique avec la hacienda de Copral par un bac aérien (*tarabita*), établi au moyen d'une corde métallique de près de cent yards de long. Elle est simplement attachée à deux arbres, et deux Indiens manient la petite caisse suspendue à une forte poulie qui glisse sur le câble de fer.

Trois jours après mon arrivée à Shumir, je quittai ce beau pays pour retourner à Cuenca. Cependant, au lieu de suivre la route que nous avions prise en venant, je fis un coude sur la rive droite du rio Paute, afin de voir la petite ville de Gualaceo. Encore une épave du dix-septième siècle que cette cité gracieusement assise dans un vallon perdu. Encore un monument vieux castillan qui semble n'avoir point traversé les deux siècles écoulés depuis sa fondation; encore trois ou quatre mille individus qui, en dépit de leurs redingotes et de leurs culottes d'importation anglaise ou allemande, pensent comme des croisés, vivent comme des moines et agissent comme des simples. Ils remuent la terre avec des bâtons servant de charrue, font la cuisine sur trois pierres roulées, passent leur temps à l'église ou dans des processions qui appellent ou conjurent les pluies, s'éclairent le soir au moyen d'un lambeau d'étoffe noyé dans du suif, et brûlent en plein jour des chandelles devant les autels. Ils portent en cheminant leurs bottines à la main, et sans travailler arrivent dans ce pays béni à manger à leur faim et à boire bien au delà de leur soif.

Le lendemain de mon départ de Gualaceo, après avoir passé le superbe pont de Bolivar, une des dernières œuvres des Espagnols, débaptisé depuis l'indépendance, je rentrai à Cuenca, où je pris des mules fraîches pour retourner à Guayaquil.

Deux jours plus tard, je m'embarquai dans le petit port de Maranjal pour Guayaquil, où l'on se rend en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douze heures environ. Mes voyages étaient terminés, et, la mission que le Gouvernement m'avait confiée étant menée à bien, je trouvai dans ma résidence, avec une satisfaction que l'on comprendra aisément, l'autorisation de rentrer en France.

J'ai écarté de parti pris dans ces pages tout ce qui avait rapport à la détresse noire, à la lutte violente, à des traits de mœurs, qui, ordinaires dans l'Amérique équatoriale, eussent pu être taxés d'aventures étranges dans notre monde civilisé. J'ai voulu laisser à mon voyage son caractère vrai, son allure sérieuse.

Dans ce long récit qui n'est que l'extrait de mon journal, j'ai tâché de rendre justice à tous mes compagnons de fatigue. Je crois en effet qu'en toute chose la collaboration est non seulement utile, mais indispensable. Je crois même qu'elle existe là où personne ne la soupçonne. S'attribuer tout le mérite d'un travail, quel qu'il soit, c'est méconnaître une loi universelle, et c'est toujours un acte d'ingratitude. Je ne voudrais jamais avoir à me reprocher cet égoïsme malheureusement trop fréquent qui efface et confisque le mérite d'autrui.

Je constate avec bonheur que notre Gouvernement



Grande place de Gualaceo. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

a généreusement récompensé ceux qui, durant cette mission, m'ont rendu à divers titres des services importants, en leur décernant les distinctions honorifiques que la France accorde aux braves. Malheureusement la décoration à laquelle j'attachais le plus de prix, parce que j'avais apprécié le plus hautement les services qui la justifiaient, celle de M. Michel Parys, n'a pu honorer qu'un tombeau. Mon vaillant compagnon, si simplement brave, si gaiement intrépide, si dévoué et si désintéressé, dort du dernier sommeil sur les rives du Pastaza. C'est avec émotion que je rends hommage à sa mémoire.

Le premier aide de M. de Gunzburg, l'ingénieur Vériti, est mort à Riobamba, et les tombeaux de quatorze des indigènes qui m'ont accompagné jalonnent mon itinéraire.

Exposé aux mêmes dangers que tous les autres, mangeant à la gamelle commune, partageant leur vie misérable, je n'ai pas à me reprocher la mort qui les a frappés. Ce sont des malheurs inévitables dans un pareil voyage. Mais, sorti vivant de la lutte, je me considère comme suffisamment récompensé par un succès que je ne dois pas à mes seuls efforts, et mon premier devoir est de signaler ces dévouements obscurs.

Quand je dis le succès, je n'appelle pas de ce nom

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

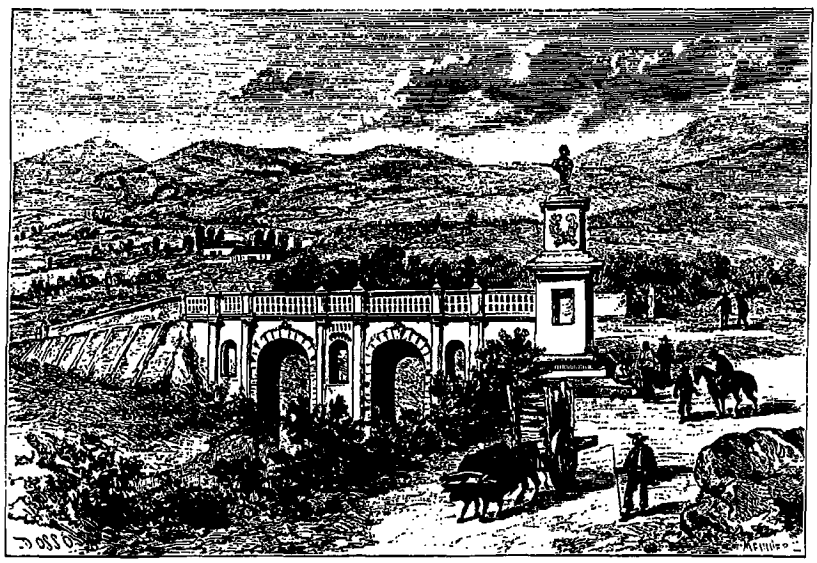
les résultats obtenus sur le terrain, l'exploration d'une région inconnue menée à bien, les difficultés des lieux vaincues; je ne considère pas les quinze mille kilomètres parcourus entre le Pacifique et l'Atlantique, les trois mille kilomètres nouvellement levés, les cinq mille kilomètres sur lesquels jamais encore le drapeau français ne s'était montré; je ne fais pas allusion à la connaissance théorique de ces régions.

Dans cette question, je fais passer l'industriel avant l'explorateur scientifique.

C'est une conquête commerciale que je voulais faire, et c'est par surcroît que j'ai rempli de chiffres mes carnets de notes.

De ces chiffres, ceux que je considère comme les plus importants sont ceux qui prouvent que tel fleuve est navigable, que telle localité est accessible, et je n'ai jamais constaté qu'un chenal avait dix brasses d'eau sans me dire aussitôt : « Ici passeront des magasins flottants, aussi grands, aussi profonds qu'on les voudra faire. Puissent les premiers de ces navires être français ! »

Aussi est-ce avec un profond sentiment de satisfaction que j'ai constaté l'intérêt que cette expédition a éveillé en France pour un pays que le commerce et l'industrie nationale semblaient ignorer, intérêt qui s'est manifesté par l'établissement de lignes de vapeurs entre le Havre et Manaos depuis le 2 octobre 1883. Et je suis bien sûr que Manaos ne sera pas le dernier



Pont de Bolivar (voy. p. 414). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

point de la navigation française sur l'Amazone, et que bientôt nos lignes commerciales se prolongeront jusqu'aux limites de la navigabilité du fleuve.

On accorde chez nous trop facilement la monnaie de la gloire aux actions d'éclat; on donne trop aisément un brevet de génie à l'auteur d'un beau vers ou d'un beau discours, et l'on marchande trop les témoignages d'admiration et de reconnaissance à des commerçants qui augmentent le patrimoine de la nation en étendant ses relations, en développant son commerce, en agrandissant son influence, en portant au loin son nom et son prestige. On dit volontiers que la récompense du négociant est dans l'argent qu'il gagne, et l'on oublie qu'il faut un réel courage à un citoyen pour risquer dans de grandes entreprises sa fortune, son moyen d'action. La richesse, a-t-on dit, est une fonction publique, et, lorsqu'il en est fait un bon emploi, comme toutes les autres, elle a ses difficultés, ses périls; elle demande des qualités spéciales, et sous tous ces rapports elle mérite aussi l'estime, l'encouragement, et à un certain degré une juste admiration. Les hommes qui savent risquer leur avoir, ouvrir, avec leurs propres ressources et sans rien demander à l'État, un immense marché à la France industrielle et commerciale, ont droit à la reconnaissance du pays, dont ils augmentent la grandeur autant que qui que ce soit!

Charles WIENER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1884

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. — Considérations générales. — II. Inauguration du chemin de fer de l'Arlberg. — Importance de la ligne. — Tunnel de l'Arlberg comparé à ceux du Mont-Cenis et du Gothard. — Température à l'intérieur du tunnel. — Marche des travaux et dépenses de l'entreprise. — III. Mort du voyageur français Charles Huber en Arabie. — Son journal de voyage est parvenu à la Société de Géographie. IV. Nouvelles du colonel Prjévalski en route pour le Tibet. — Découvertes du voyageur. — V. Grand voyage du docteur P. Neis en Indo-Chine. — Particularités du pays visité. — Les rochers taillés de Keng Luang. — La Montagne-Éléphant. — Les noms de tribus des Khas. — Retour par la plaine des Saphirs et les ruines d'Angkor. — VI. Mission française au Krakatau : MM. René Bréon, Korthals, E. Cotteau. — État actuel de la région de l'éruption. — VII. Grand voyage du docteur Thomson entre Mombasa et le Victoria Nyanza. — Le Kilima N'djaro. — Le Kénia. — La chaîne Aberdare. — Le lac Baringo. — Montagnes au nord du Victoria Nyanza. — Voyage de M. Johnston au Kilima N'djaro. — VIII. M. Victor Giraud dans l'Afrique équatoriale orientale. — Le voyageur a été abandonné par son escorte. — Les déserteurs ont attaqué la mission catholique de Tabora. — M. Giraud est en sûreté à Karéma. — IX. Voyages français en Éthiopie et au Choa : MM. Aubry, Hénon, Longbois, Paul Soleillet. — X. Les travaux du chemin de fer du Sénégal sont abandonnés. — Le docteur Colin sur le Haut-Sénégal. — Une canonnière française sur le Niger. — XI. Travaux géographiques du docteur Ballay sur le Congo. — Levé de l'Alima. — La vallée du Niari Kouillou est reconnue par M. Dolisie. — Dessins de M. de Chavanne. — XII. Possessions européennes à la côte occidentale d'Afrique. — Les Français à Porto Novo, à l'île Elobé, à la côte de Loango. — Les Allemands au Petit Popo, à Porto Seguro, aux Kameroûn, à Angra Paqueña. — Envoi d'un commissaire général allemand à la côte occidentale d'Afrique. — XIII. Les Anglais à la côte des Çomalis et du Soudan éthiopien. — Les Français à Tadjourra. — Importance de ce point. — XIV. La conférence de Berlin. — XV. Le lieutenant Stoney à l'Alaska. — Découverte et reconnaissance de la rivière Putnam. — XVI. Études sur la baie d'Hudson au point de vue de la navigation et du commerce. — XVII. MM. Von der Steinen et Claus au Matto Grasso. — XVIII. Grand voyage de M. Winnecke en Australie. — Position du territoire exploré. — Nature du pays. — Difficultés et fatigues du voyage. — XIX. Prise de possession du sud-ouest de la Nouvelle-Guinée par les Anglais. — XX. *Sauvetage de l'expédition Greely aux mers polaires.* — *Retraite de la mission vers le sud.* — Conditions terribles dans lesquelles elle s'effectue. — Au camp Clay la majeure partie des membres de la mission périssent de froid et de faim. — Comment et en quel état l'expédition du capitaine Schley a retrouvé les survivants. — Travaux et découvertes de la mission Greely. — XXI. Le docteur Octave Pavy. — Courte biographie. — XXII. Les désastres des dernières expéditions n'ont point ralenti le zèle pour les expéditions polaires.

I

Le semestre et l'année au terme desquels nous voici arrivés auront été caractérisés par des événements qui touchent à la géographie, en ce qu'ils ont pour théâtre des contrées dont l'étude détaillée est encore à faire.

Les opérations des Français au Tong-King et en Chine, celles des Anglais dans le Soudan, les négociations entamées au sujet des possessions européennes sur la côte occidentale d'Afrique, ne sont que des phases de l'envahissement du monde par la race blanche.

Ces *événements auront au moins comme résultat* d'accroître très notablement nos connaissances sur les pays où ils s'accomplissent.

Les opérations de guerre donnent lieu à des levés, à des études dont la science tirera parti; elles ouvriront vraisemblablement à l'exploration des pays où les voyageurs ne pénétraient que difficilement.

Dans un autre ordre de faits, la revue du semestre doit enregistrer le sauvetage de sept des vingt-cinq hommes envoyés par le gouvernement des États-Unis dans les hautes régions polaires boréales, pour y réunir des observations scientifiques. Le lieutenant Greely et ses compagnons avaient passé deux ans à Fort Conger, dans la baie Lady Franklin, ils avaient poussé dans la direction du pôle des pointes hardies, courageuses, qui ont ajouté quelques éléments à la carte du monde.

On pourra discourir sur le plus ou moins d'*utilité* de ces entreprises, on pourra déplorer que les résultats géographiques des expéditions polaires soient généralement achetés au prix de tant de souffrances, de tant de morts, mais il est dans l'essence humaine de s'attaquer à l'inconnu, de le combattre à outrance. En vérité, la civilisation et le progrès doivent trop aux esprits aventureux que rien n'effraye, que domine impérieusement la passion de la découverte, pour ne pas les encourager, les soutenir, applaudir à leurs viriles tentatives.

II

Le 20 septembre dernier a eu lieu l'inauguration du chemin de fer de l'Arlberg, qui ouvre une voie directe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre le lac de Constance et Vienne, par le Vorarlberg et le Tyrol.

Appelée à un grand avenir, cette artère nouvelle, sur laquelle se concentrera un mouvement considérable en voyageurs et en marchandises entre l'est et l'ouest de l'Europe, est remarquable surtout par son tunnel, œuvre grandiose, qui peut rivaliser avec les travaux analogues exécutés au Mont-Cenis et au Saint-Gothard.

Le tunnel de l'Arlberg, en effet, a une longueur de dix mille deux cent quarante mètres, et son point culminant se trouve à une altitude de treize cent onze mètres. Grâce à l'expérience acquise dans le percement des montagnes et aux perfectionnements introduits dans les procédés mécaniques, ce tunnel a pu être achevé en moins de trois ans et demi ; le tunnel du Mont-Cenis, long de douze mille deux cent trente-trois mètres, avait exigé quatorze années, et celui du Saint-Gothard, long de quatorze mille neuf cent douze mètres, avait exigé neuf ans et demi de travail. Le premier coup de pioche a été donné le 14 juin 1880; le 25 du même mois commençait la perforation mécanique, et le 13 novembre 1883 s'opérait la rencontre des deux galeries d'avancement. Les entrepreneurs, auxquels leur contrat assurait une prime de mille francs pour chaque jour de gagné sur le terme d'achèvement fixé au 1er mars 1885, ont réalisé de ce fait un bénéfice de près d'un demi-million de francs.

Le nombre des ouvriers employés a varié de deux à trois mille pour le tunnel, et de cinq à six mille pour les lignes d'accès ; pendant la dernière année des travaux, ces chiffres se sont même élevés à douze mille au total. Sur ce personnel considérable, on n'a eu à déplorer qu'une trentaine de décès.

L'avancement journalier, de deux mètres de chaque côté, au début, a fini par atteindre cinq et même plus de six mètres, c'est-à-dire qu'en moyenne les galeries de rapprochaient de huit à neuf mètres par jour.

Le coût total a été d'environ quarante-deux millions de francs. Le trajet à travers le tunnel s'effectue actuellement en dix-sept à vingt-six minutes, suivant la vitesse des trains. La température, qui est de treize degrés centigrades à un kilomètre de l'entrée du tunnel, s'élève graduellement jusqu'à dix-sept et dix-huit degrés vers le milieu ; mais une excellente ventilation éloigne toute cause d'incommodité pour les voyageurs.

III

Les appréhensions qu'inspirait le sort du voyageur Charles Huber se sont malheureusement réalisées. Cet explorateur éminemment audacieux, qui accomplissait une mission en Arabie pour le Ministère de l'Instruction publique, et au zèle infatigable duquel on devait déjà la découverte d'inscriptions précieuses par leur haute antiquité, a été assassiné dans le courant du mois d'août en un lieu nommé Ksar Alia, près de Rabeug, au nord de Djeddah, et non loin du littoral. Il était alors en route pour aller rechercher, à Haïl ou à Teimeh, quelques monuments épigraphiques de premier ordre dont il voulait assurer la possession à la France.

M. Charles Huber était âgé seulement de trente-deux ans. La route qu'il venait de parcourir traverse la région visitée, pendant les années 1876 à 1878, par le voyageur anglais Charles Mac Doughty.

M. Huber avait heureusement, il y a quelques mois, adressé à la Société de Géographie de Paris, son journal de voyage; la Société prendra des mesures pour le publier, comme elle a publié la relation du précédent voyage de M. Huber[1]. Ce journal renferme la copie de très nombreuses inscriptions préislamiques, dont l'Académie des inscriptions et belles-lettres voudra sans doute, de son côté, assurer la reproduction.

IV

On a reçu de Kiachta (8 août) des nouvelles de M. Prjévalski. Le célèbre explorateur russe venait de passer trois mois à parcourir la région au nord-est du Tibet.

Parti de Tsaïdam, il était parvenu, après avoir traversé les sources du fleuve Jaune, jusqu'au fleuve Bleu, sans pouvoir le franchir. Son exploration s'est étendue aux grands lacs du cours supérieur du fleuve Jaune, situés à treize mille cinq cents pieds d'altitude dans une dépression d'un plateau d'environ mille pieds plus élevé. Il a donné à l'un de ces lacs le nom de lac Russe et à un autre celui du lac Expédition.

Le climat de ces régions est fort sévère. Tout l'été est marqué par des bourrasques de neige et des pluies diluviennes. En mai, le thermomètre marquait jusqu'à vingt-trois degrés de froid. Les vapeurs d'eau apportées de l'Inde par le vent du sud-ouest sont si abondantes, que dans l'été le Tibet septentrional se transforme en vastes marécages. Il y a beaucoup de quadrupèdes, du poisson en abondance et peu d'oiseaux. La flore est pauvre, mais d'une grande originalité.

On rencontre des Tangoutes établis sur le fleuve Bleu et aux environs des lacs du fleuve Jaune. A deux reprises, les voyageurs, attaqués par des bandes de brigands à cheval, fortes d'environ trois cents hommes, n'ont dû leur salut qu'à leur courage et à leurs armes perfectionnées.

M. Prjévalski allait se diriger sur le Tsaïdam occidental et, après avoir organisé un dépôt, il comptait passer l'hiver à explorer le pays avoisinant.

V

Le docteur Paul Neis, médecin de la marine française, de retour de sa longue et périlleuse exploration dans les régions les plus ignorées de l'Indo-Chine, en a rap-

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, 3e trimestre 1884, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porté, outre de précieux renseignements géographiques, tels que le tracé de quatre affluents inexplorés du Mékong et de plusieurs affluents peu connus du Ménam, d'abondantes notes sur le climat, les peuples, le commerce et l'industrie des contrées parcourues.

Citons quelques particularités curieuses de son intéressant voyage.

Ce sont d'abord les fêtes splendides auxquelles le voyageur dut, bon gré mal gré, assister à Luang Prabang, à la cour du roi, dont le cortège en cette occasion ne comprenait pas moins de dix mille personnes.

Puis viennent les grottes singulières qui s'ouvrent dans une falaise à pic, près du village de Pak-Ou; elles sont ornées de stalactites d'un blanc éclatant et peuplées d'innombrables idoles bouddhiques, de toutes les tailles et des formes les plus variées.

Au grand rapide de Keng Luang, sur le Nam-Ou, gros affluent septentrional du Mékong, se dressent d'immenses blocs de rochers, dont est partout semé le fleuve; ils sont taillés, sur ce point, soit en forme d'animaux, tels que buffles, éléphants, tigres, crocodiles, soit encore en groupes d'hommes dans diverses attitudes. Les indigènes se refusèrent obstinément à fournir une explication quelconque sur le but ou la signification de ces images gigantesques qui ont dû nécessiter un travail énorme. Ils feignaient, avec embarras, de n'y rien voir d'extraordinaire. Cependant, ce système d'imitation se retrouve près du village de Kôk An, dans la manière dont sont taillés ou disposés les arbres de la rive et dont est semé le gazon qui entoure les pagodes. Près du même village s'élève aussi une montagne boisée, de deux à trois cents mètres, qui porte le nom de Pou Xan ou Montagne-Éléphant, et qui affecte, en effet, la forme d'un éléphant couché; l'œil de l'animal est figuré par une sorte de clairière, que les talapoins, c'est-à-dire les prêtres, entretiennent soigneusement déboisée.

M. Neis a constaté une singularité d'un autre genre: les Khas prennent le nom du ruisseau près duquel ils habitent. Aussi ne demande-t-on jamais à un Khas: « D'où es-tu? » mais bien : « De quelle eau bois-tu? » L'indigène questionné répond par le nom de son ruisseau.

De Bangkok, où l'amena son long itinéraire, le docteur Neis s'embarqua pour Chantaboun, sur la côte de Siam. Huit jours de marche pénible le conduisirent à Battambang, à travers la plaine des Saphirs, que fouillent des milliers de Birmans occupés à rechercher des pierres précieuses. De là il visita les magnifiques ruines d'Angkor et se dirigea sur Phnompenh et Saïgon, d'où il opéra son retour en Europe.

VI

La mission française envoyée par le Ministère de l'Instruction publique pour explorer le volcan Krakatau a pleinement réussi.

MM. Bréon et Korthals, accompagnés de M. Edmond Cotteau, ont constaté la disparition complète des trois îles Steers, Calmeyer et du petit îlot à l'est de Verlaten, qui avaient apparu au lendemain de la catastrophe. Trois mètres d'eau recouvrent actuellement la place qu'elles occupaient.

Une moitié environ de l'île, formée par le volcan de Krakatau, est restée debout, tandis que l'autre moitié, projetée dans les airs, s'est abîmée dans les profondeurs de l'Océan, lors de la grande convulsion des 26 et 27 août 1883. On peut toutefois considérer la période éruptive du volcan comme arrivée à son terme.

VII

Après une première tentative infructueuse, M. Joseph Thomson, voyageur anglais, envoyé de la Société Royale géographique de Londres, vient d'accomplir heureusement un voyage d'une importance considérable.

Son point de départ, à la côte orientale, a été Mombasa, par environ quatre degrés au sud de l'équateur, et son itinéraire l'a conduit d'abord au massif énorme du Kilima N'djaro, qui dresse sous un ciel de feu ses cimes blanches de neige. Il a contourné le massif par le sud et a même gravi, jusqu'à mi-hauteur, le Kimaouenzi, le plus oriental et le moins élevé des deux pics du Kilima N'djaro.

S'avançant ensuite vers le nord-ouest, il a pénétré chez les redoutables Masaï, qui n'ont point osé attaquer sa colonne nombreuse et bien armée.

Parvenu au lac Naivasha, découvert par le docteur Fisher, il en a exploré les environs, puis il s'est porté, par un coude vers l'est, aux abords du mont Kénia, qu'il estime égal en hauteur au Kilima N'djaro. Les étapes suivantes se sont effectuées à travers des pays où se répandent en larges marécages les cours d'eau descendus d'une chaîne nouvelle pour la géographie et à laquelle M. Thomson a donné le nom de chaîne Aberdare, en l'honneur du président actuel de la *Royal geographical Society*.

Enfin il est arrivé au lac Baringo, cette nappe d'eau qui depuis tant d'années ne figure sur les cartes que d'après des renseignements; il en a étudié les alentours.

Le grand Victoria Nyanza a été ensuite son objectif; il l'a abordé par la côte nord-est. Dans sa route sinueuse au nord du lac, il a constaté l'existence de deux grosses chaînes de montagnes, les Ligonyi et les Chibcharaguani, dont les altitudes respectives ont été évaluées par M. Thomson à environ 4200 et 3600 mètres.

Sa marche, au retour, l'a un peu rapproché de la côte; elle a coupé tous les affluents supérieurs de l'Athi, tributaire lui-même du Sabaki.

Cet itinéraire de 2000 kilomètres environ, accompli sinon sans périls et fatigues, du moins sans difficultés sérieuses, grâce aux excellentes mesures prises

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le voyageur, va produire, sur la carte et dans les descriptions de cette partie de l'Afrique, des modifications considérables et fixer de nombreux traits encore mal déterminés de la contrée. Nous ne serons point démentis par les géographes en affirmant que le voyage de M. Thomson est l'un des plus fructueux qui se soient accomplis en terre africaine depuis quelques années.

A la même époque (juin 1884) où M. Thomson regagnait la côte, un autre explorateur, M. Johnston, allait camper sur les flancs du Kilima N'djaro, afin d'y poursuivre les études du docteur Fisher et de M. Thomson sur cette région intéressante.

VIII

M. Victor Giraud, dont nous avons déjà signalé les entreprises hardies, était reparti de Karéma, vers la fin de mars dernier, avec l'intention de gagner le Congo et de descendre ce fleuve jusqu'à l'Atlantique.

Depuis lors on était sans nouvelles de lui. Nous savons actuellement que, dans le cours de son expédition, M. Giraud a été abandonné par tous ses porteurs et ses hommes d'escorte, qui ont déserté avec armes et bagages. Le P. Hautecœur, supérieur de la mission des Pères algériens à Kipalata, près Tabora, reçut en août dernier une lettre de M. Giraud, dans laquelle il informait de ces faits le consul de France à Zanzibar. Mais comme le P. Hautecœur se disposait à expédier cette lettre à son adresse, il vit arriver, drapeau français en tête, une douzaine de noirs, ivres de chanvre; c'étaient les déserteurs de M. Giraud, qui se ruèrent sur lui en le menaçant de mort; ils ne se retirèrent qu'après avoir enlevé la lettre destinée au consul de France et déclaré qu'ils tueraient tous les courriers qu'on tenterait d'expédier. Le P. Hautecœur n'en fit pas moins parvenir à Zanzibar le message dont il était chargé, et des mesures énergiques ont été immédiatement prises pour obtenir la punition des coupables. Peu après, M. Giraud devait avoir regagné M'pala ou Karéma, où il se trouvait en sécurité. Les agents de l'Association africaine internationale lui sont du reste immédiatement venus en aide.

IX

A côté de ces grands voyages qui captivent, à juste titre, l'intérêt, signalons les travaux d'autres explorateurs français. Dans l'Éthiopie, M. l'ingénieur des mines Aubry, missionnaire du Ministère de l'Instruction publique, a étendu ses recherches minéralogiques dans le royaume de Chawâ ou Choa et les pays des Oromo ou Galla. Sur le même terrain, les relèvements et les observations de M. Longbois ont produit des résultats géographiques intéressants.

Ajoutons que M. Paul Soleillet, récemment revenu du Choa, en a rapporté, sur la contrée, ses habitants et son commerce, des renseignements nombreux dont il faut attendre la publication.

X

Une décision, qu'on nous permettra de regretter, a interrompu les travaux de construction du chemin de fer du Sénégal au Dhiôli-Ba ou Niger. Des intérêts politiques et commerciaux qui ne s'imposent peut-être pas actuellement, reprendront un jour leurs droits et feront revenir sur cet abandon qui s'est produit au moment où un envoyé de Timbouktou faisait les premières démarches en vue d'établir des relations avec notre colonie du Sénégal.

Avant de quitter le bassin du Sénégal, nous devons une mention au docteur Colin, dont les voyages le long de la Falémé ont précisé les données publiées par ses prédécesseurs.

Il faut signaler comme de grande importance pour l'avenir — et un avenir prochain — le fait que la canonnière *Niger* est partie de Bammako, ayant à bord le capitaine Delanneau. Malheureusement un petit accident arrivé à la chaudière a retardé la marche de l'embarcation, mais nous ne tarderons sans doute pas à apprendre que le grand fleuve du Soudan occidental a été parcouru par un vapeur français.

XI

Du Congo et des régions situées entre ce fleuve et l'Ogôoué, le docteur Ballay a rapporté récemment des observations très soigneusement faites et qui ne contribueront pas peu à fixer les notions de la géographie. Elles ont été recueillies pendant les trois années que l'infatigable compagnon de M. de Brazza vient de passer sur un terrain où les deux voyageurs ont illustré leurs noms. Nous devrons, par exemple, à M. Ballay le premier tracé à la boussole du cours de l'Alima, grand affluent du Congo.

D'autre part, M. Dolisie, l'un des membres de la mission de Brazza, a effectué la reconnaissance d'une partie de la vallée du Niari Kouillou, et l'un de ses collègues, M. de Chavanne, a fait parvenir à la Société de Géographie une série de vues fort habilement dessinées du pays entre l'Ogôoué et le Congo.

XII

Afin de s'assurer, dans le partage de l'Afrique occidentale, le lot auquel lui donnent droit sa situation ancienne et les sacrifices qu'elle a faits dans ces parages, la France a réalisé d'une manière effective son protectorat sur Porto Novo (côte de Guinée), et elle a pris possession de l'île Elobé (golfe de Biafra). Plus au sud elle a adopté des dispositions pour maintenir sa situation dans le Loango, pays côtier qui sera la porte, sur l'Océan, du territoire des Batéké, maintenant sous le protectorat français, grâce aux efforts de M. de Brazza et de ses dévoués collaborateurs.

Durant le dernier semestre, l'Allemagne, représentée par M. Gustave Nachtigal, le célèbre voyageur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a étendu son protectorat à divers points de la côte occidentale d'Afrique.

Ces points sont : 1° le Petit Popo et Porto Seguro, sur la côte des Esclaves ou Guinée supérieure; 2° les Kameroûn, au fond du golfe de Guinée, soit le vaste estuaire qui s'ouvre en arrière de l'île de Fernando-Po, que les Allemands se disposent aussi, dit-on, à se faire céder par l'Espagne; 3° Angra Pequeña, centre d'une future colonie dont le territoire s'étendrait, sur une longueur de douze cent cinquante kilomètres, depuis le cap Frio jusqu'à l'embouchure du fleuve Orange, c'est-à-dire du seizième au dix-huitième degré de latitude sud, à l'exception de la baie Walfish.

Les Allemands possédaient déjà, dans ces régions, des établissements commerciaux ou factoreries, au nombre de vingt-quatre sur la côte des Esclaves, et de plus importants encore aux Kameroûn et à Angra Pequeña. Ces établissements sont reliés à la mère patrie par un service de steamers qui dispose de cinq navires.

On apprend, en outre, qu'une escadre allemande est partie le 29 octobre de Wilhelmshaven, avec un commissaire général pour l'Afrique occidentale, qui ne serait autre que le voyageur Gerhard Rohlfs.

XIII

De leur côté, les Anglais ne demeurent pas inactifs. Pour équilibrer, sans doute, leurs nombreuses possessions sur la côte occidentale d'Afrique, ils viennent de se faire céder par l'Égypte toute la côte orientale du même continent, depuis le pays des Çomalis jusqu'à Zanzibar. Le même traité place sous leur protectorat la côte du Soudan éthiopien jusqu'à Moûçawa.

Comme premier acte de prise de possession, on signale déjà l'occupation de Berbera (en face d'Aden), dont la garnison égyptienne, ramenée à Suez le 4 octobre, a été remplacée par des soldats anglais.

La France, comme on l'a vu plus haut, ne se désintéresse pas de ces annexions. Sur l'ordre du gouvernement, M. Lagarde, commandant de la station d'Obock, s'est rendu dans le golfe de Tadjourra pour y prendre possession, au nom de la France, des points où aboutissent les caravanes de l'intérieur. Ces nouveaux territoires ont une importance réelle au point de vue commercial, car les caravanes y arrivent plus aisément et en moins de temps qu'à Obock.

Les géographes peuvent espérer que l'occupation des côtes d'Afrique rendra moins difficile aux voyageurs la tâche de pénétrer dans l'intérieur du continent.

XIV

Nous ne quitterons pas l'Afrique sans dire deux mots de la Conférence qui — au moment où nous mettons sous presse — est réunie à Berlin pour régler le sort de l'Association belge africaine et les revendications qui se sont fait jour de divers côtés à propos du Congo.

Les puissances que la question intéresse plus spécialement ont été invitées à envoyer leurs représentants à la conférence, pour y poser les bases d'une convention.

Ce n'est pas seulement des droits respectifs de la France, de l'Association belge, de l'Allemagne et de l'Angleterre qu'il s'agira dans cette réunion diplomatique : le Portugal aussi va y porter des réclamations relatives à un nombre considérable de points de la côte occidentale et sur l'embouchure même du Congo.

Pouvons-nous espérer que les solutions adoptées par le Congrès de Berlin ne porteront aucune atteinte aux droits laborieusement acquis, courageusement conservés à la France par M. de Brazza et le docteur Ballay sur le Congo ? Il ne faut pas méconnaître que les décisions prises auront une influence considérable sur l'avenir de nos territoires de l'Ogôoué et même sur notre établissement du Gabon.

XV

On se souvient que, l'an dernier, le lieutenant de vaisseau Stoney, de la marine des États-Unis, chargé d'une mission dans l'Alaska, avait signalé l'existence d'un grand fleuve qui ne figurait pas sur les cartes et dont on ne connaissait que vaguement la position, d'après des renseignements recueillis de la bouche des indigènes.

M. Stoney, guidé par ces indications, avait atteint l'embouchure du fleuve, mais le mauvais temps l'avait empêché de pousser plus loin ses investigations. Son projet de reconnaître cet important cours d'eau n'était cependant point abandonné, comme il l'a prouvé cette année-ci.

En effet, le 13 avril 1884, il quittait le port de San Francisco sur le petit schooner *Ounalaska*, et, après une navigation très pénible, il atteignit de nouveau l'embouchure du fleuve qu'il baptisa du nom de fleuve Putnam, en souvenir de l'un des héros du drame de la *Jeannette*. M. Stoney a exploré le cours du fleuve aussi loin que les circonstances le lui ont permis.

Le Putnam est le fleuve le plus important de cette partie de l'Alaska. Beaucoup plus considérable que le Noatak, il se jette comme lui dans l'océan Arctique. Ses tributaires sont nombreux, surtout ceux qui viennent du nord. La rive sud en présente un qui mérite d'être signalé, c'est la rivière Pah, dont la source n'est séparée que par un faible « portage » de l'un des affluents septentrionaux du Yukon.

L'expédition remonta le Putnam avec une chaloupe, jusqu'à environ trois cents milles de son embouchure. Là se présenta un rapide dont ni la chaloupe ni un canot léger ne purent vaincre le courant. Les explorateurs durent, en conséquence, fixer des cordes à l'embarcation et la haler ainsi en marchant dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Ce labeur dura sept jours, au bout desquels les hommes étaient exténués de fatigue. Le lieutenant Stoney, apprenant alors qu'un faible por-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tage permettrait d'atteindre les sources d'un des affluents, partit avec deux de ses compagnons, quelques bagages et un léger canot d'écorce de bouleau. Après une journée de marche, ils rencontrèrent deux lacs, d'où sort l'un des tributaires du Putnam. Du sommet d'une montagne voisine ils distinguèrent le cours principal du fleuve, dont le volume ne semblait en rien diminuer au-dessus du rapide. Les indigènes assurent qu'à sept journées plus haut se trouve un vaste lac que, pour son étendue, ils comparent à la mer.

Au retour, le canot, entraîné par le courant, ne mit que quelques heures pour atteindre le campement, et les hommes, restaurés par le repos, purent refaire en un seul jour le trajet, qui en avait exigé sept en remontant.

XVI

Le gouvernement canadien fait explorer la baie d'Hudson, en vue de l'ouvrir à la grande navigation.

Sans les glaces polaires qui, d'avril à juillet, descendent des mers arctiques par le canal de Fox, la navigation dans la baie d'Hudson serait sûre, car elle trouve une profondeur assez uniforme et ne rencontre pas de récifs. Le trajet de Churchill (situé au fond de la baie) à Liverpool est de cent quatorze milles marins plus court que celui de New-York en Angleterre. Cette voie présenterait donc un débouché rapide pour les immenses récoltes de blé des prairies de l'ouest. Malheureusement, faute de bien connaître ces parages, les navigateurs n'osent s'y aventurer que pendant trois à quatre mois de l'année.

Une expédition, partie d'Halifax le 22 juillet dernier, va donc installer en divers points de la baie sept postes d'observation, pour recueillir toutes les données qui intéressent la question.

Les observateurs, dont plusieurs sont des Franco-Canadiens, resteront à leur poste jusqu'en août prochain, époque à laquelle un steamer ira les ravitailler.

XVII

Trois voyageurs allemands, le docteur Carl von der Steinen, médecin, son frère Wilhelm von der Steinen, peintre, et le docteur Claus, naturaliste, sont partis en juin dernier de l'Assomption, capitale du Paraguay, se dirigeant vers le Matto Grosso, province encore peu connue du Brésil.

Ils vont explorer le rio Xingù, l'un des principaux affluents de la rive droite de l'Amazone. Cette rivière, dont le cours exact est ignoré, traverse des régions habitées par des peuplades sauvages.

D'après les dernières nouvelles, les voyageurs étaient parvenus au rio Paranatinga, point où cessent les communications avec le monde civilisé; de là ils allaient se lancer dans l'inconnu. Leur expédition, qu'avait vainement tentée le prince Adalbert de Prusse, est des plus périlleuses.

Les mêmes explorateurs ont visité aussi le territoire de Diamantina, qui se trouve à mi-chemin entre Cuyabà et la source du rio Xingù, et où l'on a découvert des terrains diamantifères.

XVIII

Après une série d'explorations dans les régions les moins connues de l'Australie, M. C. Winnecke vient de faire connaître les résultats de sa dernière expédition; elle s'est accomplie à travers un territoire qui, jusqu'ici, était resté entièrement blanc sur les cartes.

Ce territoire, dont le centre se trouve marqué à peu près par l'intersection du vingt-cinquième degré de latitude sud et du cent trente-huitième degré de longitude ouest de Greenwich, est situé au nord du lac Eyre et à l'occident de la limite ouest du Queensland, c'est-à-dire dans une des parties les plus centrales du continent australien.

Laissant derrière lui Farina, la station la plus avancée du chemin de fer Sud-Australien, M. Winnecke et son escorte franchirent, près de Cowarie-station, les rivières Warburton et Kallakoopath, qui alimentent le lac Eyre. De ce point il s'avança dans l'inconnu, se dirigeant vers le nord, à travers une région désolée, où les indigènes eux-mêmes paraissent n'avoir jamais mis le pied. Le pays est caractérisé par une succession ininterrompue de collines de sable, parallèles entre elles et courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est, semblables aux longues vagues d'une mer houleuse. Par-ci par-là, quelques petits lacs recouverts d'une croûte de sel rompent seuls la monotonie du paysage.

On peut se faire une idée des difficultés d'un tel voyage par ce fait que, pendant seize jours, l'expédition ne rencontra pas d'eau potable pour abreuver les chameaux emmenés comme bêtes de somme. La marche était si pénible pour ces animaux qu'à chaque rangée de collines on était obligé de les alléger d'une partie de leurs bagages.

Après s'être rapproché de la rivière Mulligan, l'expédition parcourut, en divers sens, une région située au nord de la précédente et qui en diffère essentiellement. Le sol y est beaucoup plus accidenté, moins uniforme; les collines y atteignent la proportion de montagnes, et le pays est relativement mieux arrosé. M. Winnecke y découvrit deux rivières, qu'il appela Field River et Hay River, et dont les lits ne paraissent être à sec qu'une partie de l'année.

Le point extrême atteint par l'expédition est situé par 27° 30′ de latitude sud et 136° 46′ de longitude ouest de Greenwich. Il est marqué par un double pic, ayant de loin l'apparence de deux piliers, et qui a reçu le nom de Goyder's Pillars.

Le retour s'effectua dans des conditions non moins difficiles, et, plus de quatre mois après son départ, l'expédition regagnait la station de Farina et celle de Beltana, d'où le chemin de fer la ramenait à Adélaïde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIX

La station navale anglaise en Australie a reçu télégraphiquement l'ordre de se rendre à la Nouvelle-Guinée et d'y proclamer le protectorat de la Grande-Bretagne.

Le 24 octobre, à la Chambre des Communes, M. Ashley, sous-secrétaire d'État, déclarait que, d'après les instructions données au commodore chef de la station, le protectorat anglais sur la Nouvelle-Guinée s'étendrait à l'est du cent quarante et unième degré de longitude orientale, jusqu'à l'East-Cape, ainsi que sur le détroit de Goschen et sur les îles voisines. Quant aux limites de ce protectorat à l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, elles ne peuvent être définies dès à présent, parce que la vaste terre est encore inconnue et inexplorée; mais elles seront tracées suivant les circonstances.

Le 6 novembre dernier, à la baie Orange, le protectorat anglais sur la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée a été solennellement proclamé par le commandant des forces navales anglaises en Australie.

XX

Le 17 juillet 1884, une dépêche de Terre-Neuve annonçait que les derniers survivants de la mission Greely avaient été retrouvés, le 22 juin, par l'expédition envoyée à leur secours.

Après avoir attendu en vain les navires qui devaient venir les rechercher, les explorateurs avaient quitté, le 9 août 1883, Fort Conger dans la baie de Lady Franklin, par 81° 44′ de latitude nord et 64° 30′ de longitude ouest (Greenwich), où ils étaient établis depuis le 4 août 1881. Montés sur le petit vapeur *Lady Greely*, que remorquaient deux autres embarcations, le *Valorus* et le *Narwhal*, ils s'engagèrent dans le canal de Kennedy et doublèrent le cap Hawkes. Cependant les glaces nouvelles commençaient à se former, et dès le 29 août les embarcations furent prises et battues par la tempête, qui les chassait tantôt au nord, tantôt au sud. Le 10 septembre, il fallut les abandonner en n'emportant qu'un traîneau et quelques provisions. Les fugitifs comptaient encore sur les secours qu'on avait dû leur envoyer; mais on se souvient que le *Neptune*, expédié en 1882 sous les ordres du commandant Beebe, n'avait pu franchir les glaces du détroit de Smith, et s'en était retourné aux États-Unis. Le commandant Beebe avait laissé à Payer-Harbor, au nord du cap Sabine, un dépôt de vivres en quantité très insuffisante. De son côté, le *Proteus*, envoyé en 1883, avait été écrasé entre deux banquises et n'avait, lors du naufrage, laissé que quelques faibles provisions.

On comprend ce que durent être les impressions du lieutenant Greely et de ses vingt-quatre compagnons, en ne trouvant ni navire ni approvisionnements. Il ne leur restait plus que pour dix jours de vivres, et devant eux se dressait la perspective d'un long hiver de neuf mois.

Dans l'impossibilité d'atteindre avant l'hiver Upernavick ou quelque autre établissement danois de la côte occidentale du Groenland, le lieutenant Greely alla s'établir au camp Clay, un peu au nord du cap Sabine, par 78° 25′ de latitude septentrionale. On était au 21 octobre. Le 1er novembre, les rations furent de nouveau réduites. Le froid intense empêchait toute recherche, et la chasse était improductive. Le thermomètre marquait cinquante degrés au-dessous de zéro. La faim et le froid enlevaient les membres de la mission les uns après les autres, les décès se succédaient rapidement, et le 14 mai avait lieu la dernière distribution. Les infortunés en étaient réduits à se nourrir de mousse, de lichen, du cuir des chaussures, de peaux de phoque coupées en bandes et bouillies. Cette horrible situation, cette lutte désespérée pour la vie, donna lieu, dit-on, à des actes de cannibalisme. Les survivants n'avaient plus la force de se mouvoir, et le dernier mort gisait sur la glace, sans sépulture. Le lieutenant Greely pouvait à peine se soulever sur les coudes, et ses compagnons étaient agonisants. L'un d'eux, pourtant, qui avait pu se traîner jusqu'au sommet d'un monticule voisin du camp, crut entendre au loin le sifflet d'un vapeur; mais la désespérance avait si bien fait son œuvre que le malheureux crut tout d'abord à une hallucination.

Partis des États-Unis en mai dernier pour aller au secours de la mission, la *Thétis*, le *Bear* et l'*Alert*, sous le commandement du capitaine Schley, de la marine des États-Unis, arrivaient par un hasard extraordinaire aux abords du camp Clay.

Une note déposée par le lieutenant Greely dans un cairn les avait dirigés sur ce petit point des immensités glacées où achevaient de mourir huit hommes incapables de signaler leur présence. Quelques heures plus tard, l'expédition du commandant Schley n'eût retrouvé que des cadavres.

Des huit malheureux qui furent ramenés avec tous les ménagements possibles, l'un d'eux mourut en route, si bien que, des vingt-cinq personnes dont se composait la mission Greely, sept seulement revirent leur pays.

Les papiers et les notes ont été sauvés et promettent à la science une moisson qui, si abondante qu'elle soit, aura été bien chèrement achetée.

XXI

Indépendamment des observations atmosphériques, thermométriques et magnétiques auxquelles ils se sont livrés, à Fort Conger, les membres de la mission Greely ont entrepris, dans plusieurs directions, des excursions en vue d'étendre le champ de nos connaissances géographiques.

Voici quels sont les principaux résultats de ces énergiques efforts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Terre de Grinnell a été explorée par le lieutenant Greely, qui y a découvert le lac Hazen, long d'environ cent kilomètres, large de seize et alimenté par des glaciers. Il a découvert également le mont Arthur, haut de dix-sept cents mètres. Plus tard, le lieutenant Lockwood et le sergent Brainard traversent la Terre de Grinnell et reconnaissent qu'elle n'est qu'un immense glacier entouré seulement d'une ceinture de terres.

Ils constatent en outre, au sud-ouest, l'existence d'une anse, qu'ils nomment Greely Fjord; ils la traversent et mettent pour la première fois le pied sur une nouvelle terre, qu'ils appellent Terre Arthur; enfin ils aperçoivent l'océan Arctique occidental. Le point extrême qu'ils atteignent se trouve par 80° 46′ de latitude nord et 78° 26′ de longitude ouest de Greenwich.

L'année précédente (mai 1882), ils avaient exploré l'extrémité septentrionale du Groenland, au delà du cap Britannia, et découvert deux îles, situées par 83° 14′ de latitude nord et 24° 5′ de longitude ouest de Greenwich, auxquelles ils donnèrent le nom d'île Lockwood et d'île Brainard. C'est le point le plus voisin du pôle que l'homme ait jamais atteint[1]. Au nord et au nord-ouest, on ne distinguait rien; mais au nord-est, par 83° 35′ de latitude et environ trente-huit degrés de longitude ouest, ils aperçurent une langue de terre, à laquelle ils donnèrent le nom de cap Robert Lincoln, en l'honneur du ministre actuel de la guerre à Washington, fils du président Lincoln.

Parmi les victimes de l'expédition Greely, se trouvait un Français, le docteur Octave Pavy, né à la Nouvelle-Orléans le 26 juin 1844.

Le jeune Pavy suivit sa famille qui, en 1861, revenait en France pour s'y fixer. Il reçut une instruction solide et employa ses vacances à parcourir les principaux pays de l'Europe. Sa famille ayant été atteinte par des revers de fortune, Octave Pavy choisit la carrière médicale, et, resté seul à Paris à l'âge de vingt et un ans, il rêva de grandes entreprises de découvertes et s'enthousiasma pour le projet de conquête du Pôle nord de Gustave Lambert. La guerre de 1870 vint détruire les espérances qu'il avait conçues. Après la conclusion de la paix, il se rendit aux Etats-Unis pour y poursuivre ses projets. Il se joignit à la seconde expédition Howgate, qui fit naufrage sur la côte du Groenland, et, laissant ses compagnons retourner aux États-Unis, il alla à Disco, où en 1881 il fut attaché à l'expédition Greely.

Après le premier hivernage, en mars 1882, le docteur Pavy avait été chargé de s'élever au nord et de chercher à dépasser le point extrême (83° 20′ 28″) que le commandant Markham, de l'expédition anglaise de sir Georges Nares, avait atteint en traîneau, le 12 mai 1876. Pavy était déjà parvenu à 82° 52′ de latitude septentrionale, lorsque la banquise sur laquelle se trouvait son traîneau s'étant détachée, il fut emporté à la dérive.

Ce ne fut que deux jours après, grâce à un changement dans la direction du vent, qu'il put regagner la glace ferme.

Le 26 octobre 1882, le docteur Pavy fut aussi chargé par le chef de l'expédition d'aller en traîneau vers le sud, à la découverte du navire vainement attendu qui devait venir ravitailler les explorateurs.

Après avoir partagé toutes les misères de l'expédition, le docteur Pavy trouva la mort, au milieu des souffrances de la faim et du froid, le 6 juin 1884, à Ice Fort, près du cap Sabine.

XXII

L'expédition Greely est un nouvel exemple que, dans une station bien organisée et abondamment pourvue de vivres et de combustible, l'existence à proximité du Pôle nord ne serait pas impossible.

Pendant les deux années que la mission a passées à Fort Conger, à 8° 16′ seulement du pôle, les hommes n'ont pas été trop rudement éprouvés. Ils n'ont eu à souffrir que dans les expéditions entreprises à partir de ce point, et le désastre n'a commencé que lorsqu'ils ont tenté d'opérer leur retour.

Toute vie d'ailleurs ne paraît pas s'éteindre en approchant du pôle. Des racines de troncs d'arbres fossiles, découvertes par Lockwood et Brainard sous 80° 46′ de latitude, à plus de sept cents mètres d'altitude, dénotent une végétation qui fut active à d'autres époques géologiques; des traces d'Esquimaux établis autrefois sur les bords du lac Hazen ont été constatées par le lieutenant Greely; elles témoignent qu'à des âges plus rapprochés de nous, l'homme a pu habiter ces contrées; enfin les explorateurs ont trouvé partout dans les hauts parages, des mousses et des lichens, puis des renards, des rats musqués, des oiseaux, dont la présence donnait comme un reflet d'animation à ces régions désolées.

Ce ne sont point « des glaces séculaires », un « océan paléocrystique » que Lockwood et Brainard aperçurent lorsqu'ils atteignirent 83° 24′, le point le plus rapproché du pôle qu'ait jamais foulé le pied humain, et lorsque le docteur Pavy fut entraîné à la dérive, le glaçon flottant qui le portait se dirigeait vers le nord, comme s'il y eût eu de ce côté des espaces de mer libre.

Espérons d'ailleurs que le grand progrès réalisé cette année dans le domaine de l'aérostatique mettra quelque jour à la disposition des explorateurs un moyen de résoudre le problème polaire.

Le triste dénouement des expéditions de la *Jeannette* et de la mission Greely ne semble, du reste, point avoir découragé les tentatives. Malgré le mouvement qui s'est produit dans l'opinion publique, aux Etats-Unis et ailleurs, contre ces entreprises dans lesquelles tant d'existences précieuses sont sacrifiées, il s'en prépare de nouvelles dont les revues semestrielles du *Tour du Monde* ne manqueront pas d'entretenir leurs lecteurs.

1. Parry, le 22 juillet 1847, était parvenu à 82°, 45′ nord. Markham, le 12 mai 1876, était parvenu à 83° 20′ 28″.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LE VOYAGE DE LA « JEANNETTE ». — LA « PETITE JUNIATA » DANS LA BAIE DE BAFFIN.	. . . . .	1
CHIPP, DANENHOWER, NEWCOMB	. . . . .	2
AMBLER, WILLIAM DUNBAR, JÉRÔME J. COLLINS.	. . . . .	3
OUNALASKA	. . . . .	4
SAINT-MICHEL.	. . . . .	4
LA « JEANNETTE » PRISE DANS UN CHAMP DE GLACE	TH. WEBER. . .	5
BATAILLE DE CHIENS	RENOUARD. . . .	7
PHYSIONOMIES DE CHIENS	. . . . .	8
RETOUR DE LA CHASSE À L'OURS	TH. WEBER. . .	9
ILE JEANNETTE	. . . . .	10
ILE HENRIETTE	. . . . .	10
LA « JEANNETTE » SOMBRE	TH. WEBER. . .	11
ON TIRE LES EMBARCATIONS SUR LES MORNES DE GLACE.	. . . . .	13
L'ÎLE BENNETT TELLE QU'ELLE APPARAISSAIT LE 19 JUILLET	. . . . .	14
ABORDAGE À L'ÎLE BENNETT	. . . . .	15
UN CHAOS DE GLACE.	. . . . .	16
ILE BENNETT	. . . . .	16
CABANE SUR L'ÎLE KOSTELNOÏ.	TH. WEBER. . .	17
SÉPARATION PENDANT LA TEMPÊTE	TH. WEBER. . .	19
DU COTRE À LA RIVE DE SIBÉRIE, DANS L'EAU, PARMI LES GLAÇONS	. . . . .	21
GEORGE W. MELVILLE	. . . . .	23
LE CAPITAINE GEORGE WASHINGTON DE LONG.	H. THIRIAT . . .	24
LA CARAVANE EN MARCHE, TRAÎNANT ERICKSEN	TH. WEBER . . .	25
NINDEMANN, LOUIS NOROS	. . . . .	26
NINDEMANN ET NOROS PARTENT POUR CHERCHER DU SECOURS	. . . . .	27
FAC-SIMILÉ DE LA DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL DU CAPITAINE DE LONG	. . . . .	28
FAC-SIMILÉ DE LA DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL DU CAPITAINE DE LONG	. . . . .	29
COLLINE DU MONUMENT (DELTA DE LA LÉNA)	TH. WEBER . . .	30
DÉCOUVERTE DES CORPS DU CAPITAINE DE LONG ET DE SES COMPAGNONS.	TH. WEBER . . .	31
LA BUTTE DU TOMBEAU	TH. WEBER . . .	32
VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS. — VILLAGE DE LIBERTAD (SACLUC)	A. DE BAR. . . .	33
FLORES. LAC DU PETEN.	A. DE BAR . . .	34
TEMPLE ET STÈLES À TIKAL	A. DE BAR . . .	35
FOND D'AUTEL D'UN TEMPLE CONSACRÉ AU SOLEIL, À TIKAL.	P. SELLIER . . .	37
QUETZALCOATL.	. . . . .	38
IDOLES À COPAN.	P. SELLIER . . .	39
AUTEL GUATÉMALTO-TOLTÈQUE À COPAN.	. . . . .	40

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Autre face du même autel	. . . . .	40
Inscription de l'autel de Copan	. . . . .	40
Inscription de la ville Lorillard	. . . . .	40
Arbre de Santa Maria del Tule, province d'Oaxaca	P. Langlois. . .	41
Vue générale des ruines de Mitla	A. Slom.	43
Le grand palais de Mitla, province d'Oaxaca	A. Slom.	45
Ruines d'un palais à Mitla. Côté sud du quatrième palais	A. de Bar. . . .	48
VOYAGE AUX PHILIPPINES. — Malais, Biadjaw, Bughis, de la baie de Sandakan (nord-est de Bornéo)	E. Ronjat. . . .	49
Rivière Sagaliud. Golfe de Sandakan (nord-est de Bornéo)	Dosso	51
Mise en peau d'un crocodile	Dosso	53
Une rue de Davao (sud-est de Mindanao)	Dosso	55
Dato bagobo en voyage	Dosso	56
Rivière de Davao (Mindanao)	Dosso	57
Atas du volcan Apó (sud-est de Mindanao)	E. Ronjat. . . .	58
Filles de chef tagabawa en grand costume de bal	E. Ronjat. . . .	59
Abri sépulcral de l'îlot Malipano (golfe de Davao)	Dosso	60
Demande en mariage chez les Bagobos (Mindanao)	Dosso	61
La rancheria de Mani, dato bagobo	Dosso	65
Pont de bambou sur le rio Tagulaya	Dosso	67
Passage du torrent Tagulaya	Dosso	69
Le volcan Apó (versant sud); vue prise à 2200 mètres d'altitude	Dosso	71
Panorama du golfe de Davao; vue prise du volcan Apó, à 2400 mètres d'altitude	Dosso	72
Village mandaya (centre de Mindanao)	Dosso	73
Bincungan, village moro	Dosso	75
Intérieur d'une case mandaya	Dosso	77
Radeaux mandayas	Dosso	79
Un rapide sur le Sahug	Dosso	80
Arroyo sur la côte orientale de Mindanao	Dosso	81
Une orgie interrompue	Dosso	83
Barre du rio Gigaquit	Dosso	85
Un homme à la mer	Dosso	87
Manobo, dato (centre de Mindanao)	E. Ronjat. . . .	88
Route entre San Juan et Quinablangan	Dosso	89
Marche sur la côte orientale de Mindanao	Dosso	91
Guerrier guianga	E. Ronjat. . . .	93
Guerrier mandaya (centre de Mindanao)	E. Ronjat. . . .	94
Filles de dato mandaya (centre de Mindanao)	E. Ronjat. . . .	95
Rade de Butuan. Vue prise à trois milles au nord de l'embouchure du rio Agusan	Dosso	96
Muchacho Lorenzo, Bisaya	E. Ronjat. . . .	96
LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE. — Entrée du bazar de Chiraz	Taylor	97
Panorama de Chiraz	Taylor	99
Entrée de la mosquée de Vakil	Barclay.	101
Médressé de Vakil	Barclay.	103
Un de nos chevaux	Adrien Marie .	104
Mosquée de Vakil	Barclay.	105
Bas-relief sassanide	P. Sellier . . .	106
Nourrice musulmane	Adrien Marie .	107
Tombeau du poète Saadi, à Chiraz	Dieulafoy. . . .	109
Femmes de Chiraz	Adrien Marie .	111
Le jeune gouverneur de Chiraz	Adrien Marie .	112
La masdjed Djouma de Chiraz	Barclay.	113
Une jeune fille baby	Adrien Marie .	115

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Jeune fille baby à cheval	Adrien Marie .	117
La Khoda Khané de la masdjed Djouma de Chiraz	Barclay.	119
Cuve à ablution de la masdjed Djouma	Dieulafoy. . . .	120
Le bazar du Vakil à Chiraz	Barclay.	121
Masdjed No à Chiraz	Barclay.	123
Corps de garde à l'entrée du palais du gouverneur du Fars	Tofani.	125
Saadouk Khan, général commandant de l'artillerie de Chiraz	E. Ronjat. . . .	127
Çahabi Divan, sous-gouverneur de Chiraz	Dieulafoy. . . .	128
Lac salé près de Chiraz	Taylor	129
Gholam de la maison du gouverneur de Chiraz	E. Ronjat. . . .	131
Tombeau du cheikh Yousef ben Yacoub	Barclay.	133
Galeries latérales de Sarvistan	Barclay.	136
Palais de Sarvistan	D. Lancelot . .	137
Kadjaveh de la femme d'un marchand d'eau de rose	Adrien Marie.	139
Palais de Firouz-Abâd	D. Lancelot . .	141
Firouz-Abâd. Intérieur de la pièce centrale	Barclay.	142
Ruines de Firouz-Abâd (vue longitudinale)	D. Lancelot . .	143
Bas-relief de Firouz-Abâd	P. Sellier . . .	144
A TRAVERS L'ALSACE ET LA LORRAINE. — Chez moi	H. Clerget. . .	145
Porte antique à Turckheim	H. Clerget. . .	147
Type de vigneron	Lix	148
Maisons de vignerons	D. Lancelot . .	149
Les bords de la Fecht	Slom.	151
Place du Marché à Munster	Matthis.	152
Une noce : le droit de passage	Lix	153
Enfants à la crèche	E. Ronjat. . . .	155
Vue de Munster	Taylor	157
Metzeral	G. Vuillier. . .	160
Cabane de bûcherons	Lix	161
Faneuse de la vallée de Munster	E. Ronjat. . . .	162
Intérieur de bûcherons	Lix	163
Route de schlittage	Lix	165
Un malheur	Lix	168
Une forêt des Vosges	Niederhaeuser.	169
Vaches des Vosges au pâturage	Niederhaeuser.	171
Vaches à l'approche d'un orage	Niederhaeuser.	173
Fileuses de Sondernach	E. Ronjat. . . .	175
Poêle de paysans à Sondernach	Hildibrand . . .	176
Chalet de la Schlucht	Taylor	177
Route de la Schlucht	G. Vuillier. . .	179
Vallée des lacs	G. Vuillier. . .	181
Lac de Retournemer	G. Vuillier. . .	183
Saut-des-Cuves	G. Vuillier. . .	184
Col de la Schlucht	Taylor	185
Une fromagerie	Niederhaeuser.	187
Une lessive à Metzeral	Lix	189
Bassin du Fischboedlé	G. Vuillier. . .	191
Un rendez-vous de chasse au-dessus de la Volmsa	Slom.	192
Le Hohneck vu du Tanneck	Taylor	193
Le lac Noir	Taylor	195
Myrtilleuses	Matthis.	197
Digue du lac Blanc	Taylor	199
La toilette à la fontaine	Barbant.	200
Village d'Orbey	Taylor	201
Vallée d'Orbey	G. Vuillier. . .	203
La Baroche	Taylor	205
Chasse au coq de bruyère	Niederhaeuser.	207

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

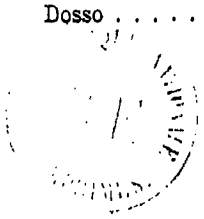
	DESSINATEURS.	
Coq de bruyère	Gobin	208
A la recherche des restes de la mission Crevaux. — Lamas conduits par des Indiens	Riou	209
Type de péon	Riou	210
Volcan de Tacora	Riou	212
Vue de la Paz	Riou	213
Indien Aimara et métisse des environs de la Paz	Riou	215
Indiens Aimaras et Quichuas	Riou	216
Rafale de neige	Riou	217
Descente à la côte d'Escallachi	Riou	220
Gorge de Camataqui	Riou	221
Vue de Tarija	Riou	222
Allée des Soupirs, à Santa-Anna	Riou	223
Indienne Aimara des hauts plateaux	Riou	224
Arrivée à la mission d'Aguairenda	Riou	225
Mission d'Aguairenda	Riou	227
Le P. Doroteo	Riou	229
Départ du docteur Crevaux	Riou	230
Cavayu-Repoti : bords du Pilcomayo	Riou	231
Endroit où ont été massacrés le docteur Crevaux et les membres de sa mission	Riou	232
Le massacre de la mission Crevaux	Riou	233
Indiens Chiriguanos	Riou	235
Enterrement chez les Chiriguanos	Riou	236
Mœurs des Chiriguanos. — Retour de la guerre	Riou	237
Santa Barbara avant l'établissement de la colonie Crevaux	Riou	239
Colonie Crevaux à Santa Barbara	Riou	240
Première entrevue avec les Tobas	Riou	241
Fête du Pin-pin	Riou	243
Bataille de femmes tobas	Riou	245
Jeune Indienne Toba	Riou	247
Départ de la colonie Crevaux	Riou	248
Indiens refusant le passage	Riou	249
Le colonel Estensorro	Riou	250
Les rapides du P. Patiño	Riou	251
La bataille du 3 octobre	Riou	253
Rétrécissement et dilatations du thalweg du Pilcomayo	Riou	255
Un coup de feu abat un des chefs indiens	Riou	256
Troncs de palmiers dans le Pilcomayo	Riou	257
Passage de la colonne à la nage	Riou	259
Campement et incendie dans les hautes herbes	Riou	261
Défense des flaques d'eau par Estensorro	Riou	264
Marche à travers les marais	Riou	265
Rencontre d'un chasseur de jaguars	Riou	267
Le chasseur de jaguars et son fils	Riou	268
Retour de l'expédition	Riou	269
A. Thouar en costume de voyage	Riou	271
Fantassins et cavaliers de l'escorte	Riou	272
La Belgique. — Vue des environs de Mons, prise des jardins du château	C. Meunier	273
Plate-forme d'un charbonnage	C. Meunier	275
Mineurs extrayant le charbon dans la veine	Férat	277
Descente d'un train de mineurs	Férat	279
Intérieur d'une galerie avec berlaine	Férat	280
Charbonnages et terris (aspect de la contrée boraine)	C. Meunier	281
Charbonnières parant la statue de sainte Barbe	X. Mellery	283

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un soir de Sainte-Barbe par un temps de neige	X. Mellery . .	285
Coin de village borain	C. Meunier. . .	287
Vue de Wasmes	Taylor	288
Vue extérieure d'un laminoir à Couillet	Férat	289
Puits d'extraction de Mariemont	Férat	293
Jeu de laminoirs, à Marchiennes	Férat.	294
Train de lamineurs dans un laminoir de Montigny-sur-Sambre	C. Meunier. . .	295
Puddleur à son four dans une usine de Jumet	C. Meunier. . .	296
Les halles de coulée aux usines de Couillet	X. Mellery. . .	297
Vue extérieure d'un haut fourneau, à Marchiennes	Férat	299
Intérieur d'une verrerie, à Lodelinsart	C. Meunier. . .	301
La contrée industrielle, vue des hauteurs de Couillet	Slom.	303
La Sambre à Charleroi	Slom.	304
Château de Belœil	H. Clerget . . .	305
Tournai : vue extérieure de Notre-Dame et panorama de Tournai	Barclay.	307
Tournai. — Intérieur de Notre-Dame : l'abside et le jubé	Barclay.	309
La chapelle du parc d'Enghien	D. Lancelot . .	312
La Grand'Place de Tournai et le Beffroi	D. Lancelot. . .	313
Le kiosque de l'Étoile au parc d'Enghien	D. Lancelot . .	314
Enceinte du château d'Antoing	H. Clerget . . .	315
La tour Burbant, à Ath	H. Clerget . . .	316
Chapelle du château de la Folie, à Écaussines	H. Clerget . . .	317
Une carrière à Écaussines	Slom.	319
Chaumière dite de Jean-Jacques, dans le parc d'Enghien, près de Tournai	A. de Bar . . .	320
Le bief de Landelies	A. de Bar. . . .	321
Thuin	A. Slom	322
L'abbaye d'Aulne	H. Clerget. . .	323
Vue de Lobbe	Slom.	325
Le retour des Borains après la foire de Mons	X. Mellery . .	327
Intérieur de l'église de Lobbe	H. Clerget . . .	328
Le combat de Lumeçon	Tofani.	329
Le château de Mons	D. Lancelot . .	331
Intérieur de Saint-Waudru, à Mons	H. Clerget. . .	333
Hôtel de ville de Mons	D. Lancelot . .	335
Le car de Mons	Matthis.	336
AMAZONE ET CORDILLÈRES. — Nous échouons dans un chenal du Morona	P. Vignal. . . .	337
Michel Parys	P. Fritel	338
L'interprète huambiza. — Indien Patuca, habillé avec les vêtements des marins de la chaloupe	E. Ronjat. . . .	339
Indiens Huambizas, famille Patuca	P. Fritel	341
Pongo de Manseriche vu à 650 mètres en aval	P. Vignal. . . .	343
Inscription gravée sur une roche par M. Wiener à l'entrée du Pongo	P. Vignal. . . .	344
Défilé du Pongo	P. Vignal. . . .	345
Entrevue avec Tungi	P. Vignal. . . .	347
Huttes d'Indiens au coude de Ungurahui, dans le Samiria	P. Vignal. . . .	349
Lac Wyse	P. Vignal. . . .	351
Intérieur d'une hutte d'Indiens sur le Samiria	P. Vignal. . . .	352
Rio Hachette	P. Langlois. . .	353
Chaloupe descendant le haut Samiria	P. Vignal. . . .	355
Changement d'autorités dans le village de Saint-Jean de Parinari	P. Vignal. . . .	357
Le chasseur Francisco Halalla tuant un tapir	P. Vignal. . . .	359
Paysage sur le bord du haut Tigre	P. Vignal. . . .	360
Inscription sur le bord du haut Tigre	. . . . .	360
Pénitents indiens marins de Parinari	P. Vignal. . . .	361
Indiens Simarones	P. Fritel	363

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Rue de Jeveros	Toussaint. . . .	364
L'église de Jeveros	Toussaint. . . .	365
La ferme de M. Bonvoisin	A. de Bar . . .	367
La chapelle de la ferme de M. Bonvoisin	A. de Bar . . .	368
Voyage en pirogue dans le haut Huallaga (contre le courant)	P. Vignal. . . .	369
Indiens Cocamillas	E. Ronjat. . . .	370
Port de Chasuta dans le Huallaga	A. de Bar . . .	371
Chargeur de Tarapoto	E. Ronjat. . . .	373
Village dans la vallée de Sause	P. Vignal. . . .	375
Tresseuse de chapeaux de paille à Moyobamba	P. Vignal. . . .	376
Église de Moyobamba le jour de la Fête-Dieu	Tofani	377
Bal à Moyobamba	P. Vignal. . . .	379
Fête de la « umishah »	P. Vignal. . . .	381
Chacra (plantation) de canne à sucre	P. Langlois. . .	383
Bœufs chargés sur les cornes	P. Vignal. . . .	384
Hutte à la sortie du village de Rioja	P. Vignal. . . .	385
Indiens de Molinopampa, près de Chachapoyas	Tofani	387
Cathédrale de Chachapoyas	H. Clerget . . .	389
Prêtres de Chachapoyas allant à l'Évêché	Tofani	391
Mausolée près de Santo Thomas	Taylor	392
Volontaires sur la place de Belen, à Chachapoyas	P. Vignal. . . .	393
Maison et détails d'architecture à Jalca	Toussaint. . . .	394
Ferme minière de Santo Thomas	A. de Bar . . .	395
Radeaux à Balsa	P. Vignal. . . .	397
Église de Selendin	H. Clerget . . .	399
Ruines de l'église de Selendin	H. Clerget . . .	400
Hacienda de Tanti	A. de Bar. . . .	401
Cascade de Napa	A. de Bar . . .	403
Indien Colorado	E. Ronjat. . . .	404
Enterrement d'un Saccha (Indien Colorado)	P. Vignal. . . .	405
Le rio Daule	P. Vignal. . . .	406
Place et église du hameau de Balzar	Toussaint. . . .	407
Zaruma et le mont Sesmo	A. de Bar . . .	408
Entrée à Cuenca	Taylor	409
Une rue à Cuenca	H. Clerget . . .	411
Vue du village et de la vallée de Paute	Taylor	413
Grande place de Gualaceo	H. Clerget . . .	415
Pont de Bolivar	Dosso	416



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Du détroit de Behring au delta de la Léna 12
Carte des migrations toltèques 47
Itinéraire de l'ascension de l'Apó 66
Itinéraire de Davao à Butuan 74
Plan du palais de Sarvistan 135
Carte du massif des Hautes-Vosges. Vallée de Munster 159
Carte pour suivre le voyage de M. Thouar à la recherche des restes de la mission Crevaux. 211



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE VOYAGE DE LA « JEANNETTE », résumé du journal du capitaine G. W. DE LONG.

La *Jeannette*. 1

Gordon Bennett et De Long 3

De San Francisco à l'enclavement dans la glace. 3

Triste automne, triste hiver 4

Déplorable printemps, lamentable été 6

Retour de l'hiver et des ténèbres. — Nouveau printemps hivernal, nouvel été glacé 8

La fin de la *Jeannette*. 12

En marche sur la mer glacée 13

L'île Bennett. 15

Sur trois barques 17

L'archipel de la Nouvelle-Sibérie. 18

Le delta de la Léna 20

Les derniers jours. 22

Nindemann et Noros 28

Melville 29

VOYAGE AU YUCATAN ET AU PAYS DES LACANDONS, par M. DÉSIRÉ CHARNAY.

Départ pour le Peten. — Le fleuve et la montagne. — Un grand naufrage dans un petit ruisseau. — Sacluc ou Libertad. — L'ancienne route de Cortez. — Histoire de Morzillo. — Arrivée à Flores. — L'ancienne Tayasal. — Conquête du Peten. — Disparition des habitants. — Monuments. — Tikal. — Premiers explorateurs. — Les temples. — Bas-reliefs sur bois. — Histoire rétrospective 33

Les Toltecs de Tikal au Guatémala. — Coban. — Copan. — Sa destruction. — Quetzalcoatl. — Transformation des bas-reliefs plaques d'autel en idoles monolithes. — Abus de la décoration. — Fin d'un art. — Autels monolithes et inscriptions. — Copan point de rencontre des deux branches toltèques. — Carte des migrations toltèques. 38

De Copan à Oaxaca. — D'Oaxaca à Mitla. — Le vieux Sabino de Santa Maria del Tule. — Ruines de Mitla. — Nouveau caractère. — Description. — Historiens et citations. — Conclusion. 44

VOYAGE AUX PHILIPPINES, par M. le docteur J. MONTANO.

La baie de Sandakan (nord-est de Bornéo). — Le golfe de Davao (sud-est de Mindanao) 49

Ascension au volcan Apó. 65

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A travers Mindanao 72

Surigao. — Lac de Maïnit. — Côte orientale de Mindanao 81

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie.

Départ de Kénarè. — Le Tang Allah Akbar. — Entrée du bazar. — Arrivée à la station du télégraphe anglais. — La vie des femmes européennes à Chiraz. — La capitale de Kérim Khan. — Le protecteur des étrangers 97

Un palais achéménide près de Chiraz. — Bas-reliefs sassanides. — Antiquité de la ville prouvée par ces divers monuments. — Une nourrice musulmane. — Les tombeaux d'Hafiz et de Saadi. — Les médecins indigènes 104

Les origines de la religion baby. — Mirza Ali Mohammed. — Mollah Houssein. — Gourret el-Ayn. — Siège du camp de Tébersy. — Siège de Zendjan. — Attentat contre la vie du roi. — Supplices infligés aux babys. — État actuel de la nouvelle religion. —Les doctrines babys. — Haine qui divise les orthodoxes et les nouveaux convertis 113

La masdjed Djouma de Chiraz. — Sa fondation. — La Khoda Khanè. — Antiquité de la ville de Chiraz. — Cuve à ablutions. — Masdjed No. — La médressé Khan. — Le bazar du Vakil. — La fièvre à Chiraz. — Consultation médicale chez le gouverneur Çahabi Divan 122

Visite de Mme Fagregrine. — La morale s'accroît-elle en Perse en raison de la longueur des jupes? — Départ de Chiraz. — Le lac Salé. — Arrivée à Sarvistan 129

Séjour à Sarvistan. — Le palais de Sarvistan. — Départ pour Darab. — Retraite sur Chiraz. — La plaine de Kavar. — Modification du caractère des montagnes. — La Forteresse de la Fille. — Bas-relief sassanide. — Le palais de Firouz-Abâd 134

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand.

Le pays et le guide. — Station de départ. — Une ancienne ville libre impériale. — Munster. — Le Schlosswald et Luttenbach. — A l'auberge du *Soleil d'Or* de Metzeral. — Promenade dans la grande vallée de la Fecht. 145

Bûcherons et schlitteurs. — Exploitation des forêts. — Agriculture pastorale dans la vallée de Munster. . . 161

La route de la Schlucht. — Grotte du Frankenthal et Fischboedlé. — Orographie des Vosges expliquée au Hohneck 177

Les lacs d'Orbey et l'établissement de réservoirs pour l'aménagement des eaux. — Pairis et le val d'Orbey. — Une chasse au coq de bruyère : histoire naturelle 193

A la recherche des restes de la mission Crevaux, par M. A. Thouar 209

La Belgique, par M. Camille Lemonnier.

Entrée au pays wallon. — Une race nouvelle. — Les combats de la terre et de l'homme. — Les héros tranquilles. — Antithèses. — L'unité dans la diversité 273

Aspect général du Borinage. — Vue de la contrée du haut des terrasses du château de Mons. — Le noir éternel. — Californies souterraines. — Impressions et paysages. — Les terris. — Le Moloch. — Condition de l'homme, de la femme et de l'enfant au Borinage. — Les sacrifices humains 276

Les villages miniers. — Le donjon moderne. — La houillère centre de la vie. — Attraction du charbonnage. — Les filles boraines 280

Les *salons* borains. — La Sainte-Barbe. — Ducasses et festivités. — Les capitaines et les dames de danse. — La farce du Durmené 284

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée minée. — Aspects des villages. — La maison du Borain 286

Le pays de Charleroi. — Aspect général du pays. — Le monde des machines. — Le Goulen 289

Les centres industriels. — Couillet. — Mariemont. — Sainte-Marie d'Oignies. — Initiatives en vue d'améliorer la condition de l'ouvrier. — Une pépinière d'ingénieurs. — Défrichement des esprits. — Instinct de la propriété employé comme agent de culture morale 291

Retour aux réalités de la contrée. — Ferments de démoralisation. — La condition du travail détermine chez le peuple un état de sauvagerie farouche. — Les voleurs de feu. — Aspect du pays aux alentours de Charleroi. — Hantises mythologiques. — Le royaume du Feu. — Le Manchester belge 292

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Antiquité du pays. — Les premiers hommes. — Vestiges d'industrie. — Puits de silex. — L'invasion romaine. — La féodalité. — La vie partout triomphante de la mort. — Charleroi 300

Tournai et le Tournaisis 305

Notre-Dame 308

Tournai. — Les églises. — La Grand'Place 310

Environs de Tournai. — Les châteaux. — Ruines historiques. — Ath et ses géants. — Antiquités du pays. — Les carrières 311

Les industries 316

Mons. — Aspect de la ville. — La foire. — Invasion des Borains. — Une ville conquise 321

Le combat du Lumeçon. — Le Doudou. — Le car d'or. — La procession 324

Mons en temps habituel. — Le loustic montois. — La jeunesse de Mons. — Mons à table 330

Intimités de la vie. — Les vieilles rues. — Les nouveaux quartiers. — Les toits de Mons. — Le Beffroi. — L'Hôtel de ville. — Sainte-Waudru 332

AMAZONE ET CORDILLÈRES, par M. CHARLES WIENER.

Limite de navigabilité du fleuve Morona. — Le bateau est échoué. — Fusillade pendant la nuit. — Expédition à la recherche de Gunzburg et de ses compagnons. — Un très jeune père. — Discours de mauvais présage à une guenon morte. — Entretien avec les Patucas; déception. — Les rapides de l'Achual et du Guzman. — La cordillère Borja. — Les Borjanos, Indiens blancs; aptitudes remarquables. — La chaise de Lacondamine sur un radeau. — Spectacle imposant du Pongo de Manseriche. — L'écueil Champiruni. — Projet d'une ville. — Dialogue avec un curaca baptisé deux fois. — Les Ahuarunas; leurs femmes. — Le Pastaza. — Mains menaçantes d'une jeune fille. — Parinari. — La bouche du Samiria. — Le canal Reclus et le lac Wyse 337

Descente du Samiria. — La vara. — Le sepo. — Le cocama et le quichua. — Orage. — Singes paresseux. — Récit pittoresque d'une chasse à la *danta* (tapir). — Les Zaparros. — Le rio Tigre. — Comment les Zaparros dessèchent et rôtissent les têtes sur commande. — Industrie des Indiens Simarones. — Fabrication de la sarbacane. — Le mal *overo*. — Les chacareros. — Une flagellation religieuse d'Indiens. — La mission Jeveros. — Insolences d'un gouverneur péruvien punies. — La ferme de M. Bonvoisin. — Le Huallaga 353

Sur le Huallaga. — Un fonctionnaire ennuyé. — Les Cocamillas. — Un peu de statistique. — Une parole d'Agassiz. — Conseils aux négociants français. — Dernière traversée de la Cordillère. — L'industrie des chapeaux de paille. — Invasion de fourmis. — Moyobamba : un centre de civilisation dans le haut Amazone 369

Un *avançado*. — La Ventana. — Un préfet nu-pieds. — Une grotte et un savetier. — Pichcusaccha, région où meurent les oiseaux. — Molinopampa. — Chachapoyas. — Constitution d'une Société pour ouvrir une route. — Volontaires garrottés. — Cuelap. — Mausolées des anciens habitants. — Jalca. — Singulier reçu d'un Montonera. — Balsa. — Selendin. — Cajamarca. — Ascope. — Trujillo 385

Étude d'une nouvelle route possible entre Quito et la mer. — Beauté de la cascade de Napa. — Les torrents des Andes. — Pourquoi les Sacchas se peignent en rouge; un sentiment religieux de ces Indiens, tombeaux singuliers; une corde et l'âme. — Couronnes de plumes. — Si un chemin de fer serait désirable. — Service des mules. — Sur le transport par eau. — Le rio Daule et le port de Balzar. — Les nègres de Pasto et la récolte du caoutchouc. — Dolores et Mercedes sur leurs hamacs : poésie et épicerie. — Misère morale de Santa Rosa : influence de la banane. — Les mines de Zaruma. — Chirurgiens chinois. — Les villes de Cuenca et de Gualaceo. — Résultats utiles du voyage 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS 431

TABLE DES MATIÈRES 433

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SOMMAIRE DE LA 1226e LIVRAISON.

TEXTE.

Le voyage de la « Jeannette », résumé du journal du capitaine G. W. De Long. — 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La « Petite Jeannette » dans la baie de Baffin, cliché tiré de l'édition américaine « *The voyage of the Jeannette* ».
Chipp, Dehaven, Newcomb, clichés tirés de l'édition américaine.
Ambler, William Dunbar, Jerome J. Collins, clichés tirés de l'édition américaine.
Ounalashka, cliché tiré de l'édition américaine.
Saint-Michel, cliché tiré de l'édition américaine.
La « Jeannette » prise dans un champ de glace, dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.
Bataille de chiens, dessin de Renouard, d'après l'édition américaine.
Physionomies de chiens, cliché tiré de l'édition américaine.
Retour de la traîtresse à l'ours, dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.
Ile Jeannette, d'après un dessin du carnet du capitaine.
Ile Henriette, d'après un dessin du carnet du capitaine.
La « Jeannette » sombre, dessin de Th. Weber, d'après l'édition américaine.
Du détroit de Behring au détroit de Lena, carte.
Ou sont les embarcations sur les monts de glace, cliché tiré de l'édition américaine.
L'île Bennett telle qu'elle apparaissait le 19 juillet, d'après un dessin du carnet du capitaine.
Abordage à l'île Bennett, cliché tiré de l'édition américaine.
Un chien de glace, d'après un dessin du carnet du capitaine.
Ile Bennett, d'après un dessin du carnet du capitaine.

FAITS DIVERS.

ASIE.

Cochinchine. — Les Chinois, du moins ceux de Cochinchine, ne seraient pas « ce qu'un vain peuple pense », s'il faut en croire M. Thévenet, ancien directeur des Travaux publics en Cochinchine :

« Ce sont les Chinois qui communiquent directement avec l'indigène; ce sont eux seuls ou à peu près seuls qui ont créé, dans l'intérieur, des établissements à demeure, et ils sont, dans la plupart des cas, nos intermédiaires obligés. Ce résultat tient d'une part à une plus grande facilité d'assimilation de la langue indigène et à une similitude de mœurs et de constitution physique qui rend moins sensible aux Asiatiques les difficultés de transport devant lesquelles reculent les Européens; mais il tient aussi à une organisation toute spéciale, à une application merveilleuse du principe d'association et de solidarité qui met entre les mains des Chinois une puissance sociale et économique dont plusieurs nations se sont déjà émues à juste titre et devant laquelle nous ne saurions rester indifférents!

« Le Chinois, il ne faut pas s'y tromper, est un des dangers les plus graves pour la vitalité et pour la stabilité même de notre possession. Peuple d'émigration par excellence, envahisseur, accapareur, laborieux, industrieux, exploitant avec une souplesse et une habileté remarquables toutes les sources de profit, le Chinois a pu sembler et a pu être au début de la conquête un auxiliaire de notre colonisation. Déjà établi dans le pays, tenant en main les principaux comptoirs commerciaux, indifférent au système gouvernemental et à la domination de l'un ou de l'autre, poursuivant son œuvre d'exploitation matérielle et d'enrichissement sans préoccupation apparente de politique ni de patriotisme, il devait être l'instrument naturel de notre implantation dans un pays conquis dont nous ne pouvions transformer du jour au lendemain les soldats vaincus en ouvriers dociles.

« Organisés dans une certaine mesure pour les industries de toute nature, familiarisés par leur civilisation propre et par une sorte d'apprentissage cosmopolite avec les pratiques commerciales, industrielles et techniques des peuples d'Occident, les Chinois ont rendu à notre occupation et à notre installation des services incontestables. Mais, outre que le caractère essentiellement égoïste de leur concours, la divergence absolue des tendances d'ordre moral et politique et leur indifférence absolue à notre œuvre civilisatrice nous dispensent de toute reconnaissance, nous croyons que la continuation de leur concours exclusivement intéressé est un danger des plus graves pour l'avenir de la colonie.

. . . . . .

« Nous ne saurions trop le répéter : il est temps d'arracher l'Annamite à cette double oppression et d'ouvrir les yeux sur une institution qui semble être un appoint important à notre richesse budgétaire et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ne tend à rien moins, en réalité, qu'à en tarir les sources.

« Nous endormir plus longtemps serait s'exposer à voir à notre réveil la richesse foncière s'ajouter, entre les mains des Chinois, à la fortune industrielle, et à trouver la population annamite, aujourd'hui rattachée à nos institutions et seule digne de notre sollicitude, disparue et remplacée par une nation inassimilable, étrangère et hostile à notre civilisation, et que nos lois elles-mêmes semblent impuissantes à atteindre et à refréner.

« A cette situation qui cache un danger réel, il y a deux remèdes immédiats : l'un consiste à relever l'Annamite par l'instruction générale et par l'enseignement technique, à utiliser son incontestable aptitude d'assimilation et cette perfectibilité qui lui assurera une supériorité d'autant plus facile qu'elle fait absolument défaut à ses concurrents. Le Chinois n'a même pas, en effet, comme ouvrier, la valeur et les avantages qu'on est souvent tenté de lui attribuer, et après l'avoir étudié pendant deux années sur les divers chantiers placés sous notre direction, nous n'hésitons pas à déclarer notre préférence absolue pour les artisans annamites et notre vif désir de les voir se substituer aux Chinois dans tous les corps de métier. Le Chinois a accaparé tous les arts de la construction, il n'en possède suffisamment aucun; routinier au delà de toute expression, ancré dans ses méthodes primitives et imparfaites, déplorablement outillé et absolument rebelle à tous les perfectionnements qu'on lui indique chaque jour, l'ouvrier chinois est difficile à gouverner, impossible à perfectionner et, fort de cette solidarité qui unit du premier au dernier tous les membres d'une congrégation, il brave ouvertement les observations des Européens et se soustrait complétement à leur direction. Que de fois n'avons-nous pas vu, sous le prétexte le plus futile, une équipe entière d'ouvriers chinois quitter brusquement un chantier, le sourire aux lèvres et avec une sérénité qui ne laisse aucun doute sur la tacite complicité de leurs maîtres et contre-maîtres. L'ouvrier chinois est impossible à atteindre isolément, il n'est qu'une unité passive dans une association insaisissable; c'est la grève organisée en permanence sans auteurs responsables. Joignez à cela une profonde indifférence au travail qu'il exécute, un dédain à peine caché pour les dirigeants européens, une paresse sur les chantiers de l'État qui n'a d'égale que son activité proverbiale lorsqu'il travaille pour lui ou pour ses congénères. Tel est l'ouvrier chinois; et que de ruses pour se soustraire au travail ou pour employer au profit des siens le temps qu'on lui paye si chèrement. Voyez cette chaîne de quarante coolies attelés à un rouleau compresseur sur une voie nouvelle; ils paraissent suer sang et eau, leurs cris déchirent les oreilles, leurs épaules semblent se courber sous l'effort et sous les menaces des surveillants : il n'y en a pas le quart qui travaille, et entre ces bras qui semblent raidis par un effort violent, la corde de tirage retombe en festons inertes d'une rangée à la suivante.

« Entrez dans un chantier de construction de bâtiment de quelque importance; autour de la maison qui va s'élever se dresse, dès le commencement des travaux, un véritable village de paillotes : ce sont les abris des ouvriers chinois; ils logent sur le chantier. Excellente tradition, dites-vous; pas de temps de perdu à l'aller et au retour. Le chantier devant l'habitation, oui; mais, à côté de cette habitation, il y a la fumerie d'opium où se relèvent, à tour de rôle, tous les ouvriers du chantier. Là où l'importance du travail demanderait dix ouvriers, il en vient vingt-cinq : deux travaillent pendant que trois fument l'opium, entretenus dans cette oisiveté par leurs camarades d'atelier auxquels ils le rendront demain. Qui paye ces loisirs? L'entrepreneur, et par suite l'administration. L'ouvrier est payé 3 francs par jour, il fait à peine pour 1 franc de travail.

« Voyez ce charpentier qui, assis sur une pièce de bois ou accroupi sur ses talons, est occupé à limer sa scie, son instrument de travail; il est là depuis deux heures, l'heure de la sieste va sonner. Au moins rachètera-t-il cette oisiveté relative dans l'après-midi en utilisant avec ardeur cet outil qu'il a si longuement soigné? Erreur, la scie a été apportée ébréchée de l'atelier du patron, chez qui elle fait un rude labeur; l'ouvrier l'y reporte pendant la sieste et en rapportera une autre qui sera, comme la première, affûtée aux frais de l'État, heureux s'il n'emporte pas avec l'outil le fond d'un sac de clous fourni par l'administration et échappé à l'œil du surveillant.

« Voilà l'ouvrier chinois, voilà ce qu'en a fait cette association, cette féodalité occulte qui n'est qu'un esclavage déguisé. Comment lui reprocher d'ailleurs son indifférence au travail, sa répugnance à tout progrès, à tout effort, lorsque, du salaire nominal auquel est évaluée sa journée, il ne recevra peut-être que le quart, abandonnant le reste pour une hospitalité et une nourriture que nous nous garderons de décrire?

« Débarrassons-nous de ces esclaves si peu sympathique et si ruineux pour la colonies. »

(*Conseil colonial de Cochinchine.*)

AFRIQUE.

Algérie. — Deux nouvelles communes dans la province d'Alger :

Haussonvilliers est à 192 mètres d'altitude, sur le faîte entre l'Oued-Chender, affluent de l'Isser Oriental, et la grande rivière kabile Oued-Sébaou. Jadis Azib-Zamoun, cette colonie d'Alsaciens-Lorrains a pris le nom du président de la société de protection et de patronage des Alsaciens-Lorrains, M. d'Haussonville, qui vient de mourir. Elle est sur la route d'Alger en Kabilie, que ne tardera pas à doubler un chemin de fer (Alger à Tizi-Ouzou.)

Rébeval est sur la route d'Alger à Dellis, à 13 kilomètres d'Haussonvilliers, qui lui-même est à 75 kilo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres d'Alger; la distance de Dellis est de 18 kilomètres. Le Sébaou coule devant cette bourgade. L'élément européen y croît rapidement par le bénéfice des naissances : 38 naissances contre 12 décès, en 1879, 1880, 1881. A Haussonvilliers, les Alsaciens-Lorrains auxquels l'acclimatation est plus difficile qu'aux autres Français, n'ont eu, dans ces mêmes trois années, que 32 naissances pour 31 décès. Ils se maintiennent tout juste, mais c'est tout ce qu'on peut demander à cet élément septentrional pendant la période d'acclimatement.

— Nouvelle commune, dans la province d'Oran : Er Rahel sur la route, bientôt chemin de fer d'Oran à Aïn-Temouchent, entre la pointe O. du lac salé d'Oran et la vallée du petit fleuve Rio Salado. Elle est formée aux dépens de la commune mixte d'Aïn-Temouchent. C'est un pays éminemment salubre où les naissances européennes (françaises et espagnoles) doublent souvent les décès.

— Dans la même province, autre commune nouvelle, Lamoricière, sur la route de Sidi-bel-Abbès à Tlemcen, qui ne tardera guère à être accompagnée d'un chemin de fer. Lamoricière est dans un des plus beaux et des plus riches pays de l'Algérie, et des mieux dotés en belles sources, sur le cours de l'Isser occidental, affluent de droite de la Tafna. La commune mixte dont elle est un démembrement avait en 1881 une population de 10,867 habitants dont 1304 Européens et Juifs naturalisés. Contrée saine où les Européens ont eu dans la période 1879, 1880, 1881, 131 naissances contre 99 décès : 1879, pris isolément, a donné 40 naissances contre 12 décès et 1880 un chiffre de 49 contre 32.

— Les Européens ont acheté récemment 15,000 hectares de terrains dans le Sersou, plateau mi-Tell, mi-Steppes de la province d'Alger, au midi du Nahr-el-Ouassel, qui est l'une des deux branches du Chéliff.

(Bourleir : *Conseil supérieur de l'Algérie.*)

— Parmi les nombreux vignobles particuliers, créés en Algérie depuis quelques années, il n'en est certainement pas de plus vaste, de plus étonnant que celui de la Compagnie Franco-Algérienne, à Debrousseville, dans la plaine de l'Habra. Sur un domaine de 24,000 hectares, appartenant à la Compagnie, quatre mille seront transformés en vignoble d'un seul tenant. Sur ces quatre mille hectares, quinze cents sont déjà en rapport....

Nulle part au monde, il n'existe d'exploitation viticole aussi étendue, et c'est déjà une curiosité que d'aller visiter les celliers de Debrousseville.

Les caves voûtées, construites au milieu du vignoble, sont desservies par une voie ferrée, laquelle permet de transporter directement et rapidement la vendange dans les caves. A côté des caves, lesquelles pourront être agrandies suivant les besoins, se trouve la distillerie. Plus loin est la ferme, vaste quadrilatère fortifié, capable d'abriter tout le personnel de la plaine et de soutenir un siège contre les Indigènes.

Pendant l'hiver, la Compagnie emploie 1200 ouvriers marocains, sans compter les nombreux vignerons européens qui sont à son service. Ceux-ci ont la spécialité de la taille de la vigne et la surveillance des plantations.

Pendant longtemps, la Compagnie Franco-Algérienne avait considéré son domaine de l'Habra comme une charge. On y avait fait de coûteuses écoles et essayé tous les genres de culture, depuis le coton jusqu'à la canne à sucre. Rien de tout cela n'avait donné de bons résultats lorsqu'on eut l'idée de planter de la vigne.

Le domaine de l'Habra, comme tant d'autres en notre Algérie, avait enfin trouvé la culture qui lui convenait.

A côté de son vignoble, la Compagnie Franco-Algérienne fait également avec succès l'élevage du cheval et du bétail.

Ses terres, irriguées par le barrage de l'Oued-Fergoug, actuellement en reconstruction — il sera terminé vers le mois d'août — peuvent donner beaucoup de fourrage et nourrir d'immenses troupeaux. Avec la vigne, l'élevage est de toutes les spéculations agricoles, la moins sujette aux *aléas*.

(W. Marial : *Petit-Algérien.*)

— L'Orphelinat agricole de Saint-Denis-du-Sig est en pleine réussite : il s'y trouve déjà une trentaine de jeunes garçons ayant fort bonne mine.

— L'atelier de sondages dirigé par le lieutenant Schiallin vient d'obtenir un nouveau succès à Djama, dans l'Oued Rir.

A la profondeur de 83 mètres, il a trouvé la nappe jaillissante : le débit est de 1800 litres par minute, 30 par seconde, à la température de 25°.

(*Bulletin des Colons.*)

— Ce même atelier a terminé le forage de Sidi-Yaya : la nappe jaillissante rencontrée à la profondeur de 59 mètres, le 27 mai, donne par minute 1950 litres, par seconde 32 à 33.

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1227e LIVRAISON.

TEXTE.

Le voyage de la « Jeannette », résumé du journal du capitaine G. W. de Long. — 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Cahane sur l'île de Kostchkoï, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.
Séparation pendant la tempête, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.
Du coire à la rive de Sibérie, dans l'eau, parmi les glaçons, cliché tiré de l'édition américaine.
George W. Melville, cliché tiré de l'édition américaine.
Le capitaine George Washington De Long, gravure de Thiriat, d'après le portrait de l'édition américaine.
La caravane en marche, traînant Ericksen, dessin de Th. Weber, d'après le texte.
Nindeman, cliché tiré de l'édition américaine.
Louis Noros, cliché tiré de l'édition américaine.
Nindeman et Noros partent pour chercher du secours, cliché tiré de l'édition américaine.
Fac-similé de la dernière page du journal du capitaine De Long.
Fac-similé de la dernière page du journal du capitaine De Long.
Colline du Monument (delta de la Léna), dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.
Découverte des corps du capitaine De Long et de ses compagnons, dessin de Th. Weber, d'après le texte et une gravure de l'édition américaine.
La butte du tombeau, dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition américaine.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — C'était en automne 1878. J'étais alors juge de paix à Tizi-Ouzou, et comme mes collègues de la Kabilie, j'avais juridiction sur les Kabiles, sur les litiges desquels je statuais, d'après leurs propres kanouns, tant dans les matières relevant du statut personnel que dans celles ayant trait au statut réel, mais, pour ces dernières, jusqu'à certain taux seulement.

Une promenade m'avait conduit au village d'Ighil Bougerou (tribu des Beni-Aïssi). Le président de la tribu, qui était mon assesseur à la justice de paix, m'offrit une cordiale hospitalité.

Tout en faisant honneur au couscous, nous devisions des coutumes indigènes, et particulièrement de la situation de la femme. « Il doit être procédé ce soir me dit-il, à l'achat d'une femme kabile de mon village, et je dois y assister comme témoin; veux-tu y assister également? Tu verras comme ces choses-là se pratiquent. » J'acceptai son invitation, et, le soir, grâce à une lanterne sourde, nous dégringolions les escaliers infects et boueux que, dans les villages kabiles, on décore du nom de rue, et faisions bientôt notre entrée, le président, mon interprète et moi, dans un gourbi de moyenne apparence, où quelques hommes étaient déjà rassemblés.

On sait ce qu'est un gourbi kabile : une plus ou moins vaste pièce rectangulaire, ne recevant le jour que par une porte et par un ou deux trous ménagés dans le pignon tout près du faîtage. La porte, placée à mi-longueur, divise naturellement le gourbi en deux parts. D'un côté, le sol, exhaussé de cinquante à soixante centimètres, est recouvert de dalles ou d'une couche de béton ; c'est la partie destinée au logement des hommes. Une série de jattes énormes, pétries et séchées sur place par les femmes, sont rangées tout au fond et contiennent pour la famille les approvisionnements d'huile, de figues, de blé, d'orge et de bechna. C'est dans cette partie du gourbi que sont reçus les visiteurs, qui s'étendent ou s'accroupissent sur une natte en paille, déployée à la hâte pour les recevoir. L'autre moitié du gourbi, placée en contre-bas de la première, est destinée aux animaux domestiques. Le mulet, ce compagnon le plus cher au Kabile, y loge en compagnie d'un couple de bœufs de petite taille ou de quelques chèvres. Juchés sur des perches, placées de-ci de-là, aux angles des murailles, poules et pigeons y vivent en fraternelle compagnie avec tous les hôtes du gourbi et disputent quelques grains d'orge au mulet, lorsque cette aubaine, rare d'ailleurs, arrive à la pauvre bête.

Au-dessus de cette écurie, que le Kabile ne songe à nettoyer que quand son petit champ de légumes a besoin d'être fumé, une vaste soupente, à laquelle on parvient par un escalier en maçonnerie à peine assez large pour les deux pieds, sert d'appartement aux femmes.

Tout cet intérieur est sordide, puant et enfumé, et deviendrait bientôt inhabitable, si quelque bouche d'air ménagée au ras du sol et fermée d'un tampon de paille ou de vieux linge, n'était ouverte de temps à autre pour donner entrée à un air nouveau. Tel était le gourbi où je fus reçu.

En entrant, nous aperçûmes, aux vagues lueurs d'une lampe à huile, quelques vieillards accroupis sur la natte. Le président, l'interprète et moi, nous nous accroupîmes à notre tour en face d'un vieillard à barbe blanche qu'on m'apprit être le père de la fille à acheter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'appel qui en fut fait, parut aussitôt un jeune homme à figure rude et énergique, qui, n'osant, sans doute par déférence, s'asseoir dans le cercle des vieillards, resta debout, un pied dans la partie basse du gourbi et l'autre sur la haute marche formée par l'exhaussement de la partie haute. Sa *tadjellalb tadhout* (épaisse chemise de laine) laissait à nu ses bras et son cou. On était à l'époque de la préparation de l'huile; aussi peau et chemise en étaient-elles également luisantes, et telle était l'épaisseur des couches successives d'huile et de poussière sur le tadjellalb, que celui-ci en avait pris la raideur et la consistance d'une planche. Ce personnage, aussi repoussant par l'odeur que par l'aspect, était celui qu'en style d'usage nous appellerons le « fiancé. »

Sur un mot du président, la scène commença.

De dessous sa tadjellalb, l'acheteur, tira un gros sac de cuir qu'il jeta sur la natte au milieu du cercle. Le président prit le sac, le renversa, et les douros roulèrent aux avides regards des assistants.

Je savais à l'avance, par le président de la tribu, que le prix convenu était de quatre-vingt-quinze douros (475 fr.). Aussi ne fus-je pas peu étonné d'entendre déclarer que la somme versée en notre présence était de 565 francs. Je connaissais assez les Kabiles pour sentir tout ce qu'il y avait d'invraisemblable dans l'hypothèse d'un acheteur offrant plus que le prix convenu.

« Patience, me fit le président, tu auras bientôt l'explication de tout ceci. »

Les douros avaient été alignés par petites piles, de trois chacune. Le père prit l'une d'elles et, se tournant vers moi, dit à haute voix au jeune homme à la tadjellalb huileuse : « En l'honneur de M. le juge de paix, je te fais remise de trois douros. » Et, de la main, le vieillard mit à part une petite pile de trois pièces de cinq francs. « En l'honneur du président, continua-t-il, je te fais remise de trois autres douros. » Et de la même manière trois autres douros furent écartés.

Ma stupéfaction croissait. Assurément, je n'eusse jamais cru à la possibilité d'une pareille lutte de générosité. Et tandis que le vieillard mettait encore à part trois autres piles, de trois douros chacune, en l'honneur d'autres assistants, je le priai instamment de me donner le mot de l'énigme. « C'est, me répondit-il, que toutes les fois qu'ils font un marché important, vache, femme, ou mule, par exemple, les Kabiles conviennent de deux prix : l'un réel, l'autre fictif. Ce dernier, plus élevé que le prix vrai, est destiné à honorer la marchandise. — Il est effectivement payé à la vue des témoins, mais le surplus du prix réel est restitué à l'acheteur en la manière que vous venez de voir. Je vous ai dit, avec vérité, que le prix convenu pour l'achat de la femme était de 475 fr.; mais, pour honorer la marchandise, l'acheteur a versé en sus 18 douros, que le père lui rend en lui faisant l'honneur de cette restitution. Le mari peut répudier sa femme quand bon lui semble, sans être obligé d'alléguer le moindre motif et quelle qu'ait été la durée antérieure de la cohabitation. Par contre, renoncer, après le contrat, à la femme qu'on a achetée, ce serait outrager la famille de celle-ci et s'exposer à des représailles.

Le mari a constamment, et sans qu'elle puisse être aliénée ou prescrite, la faculté de répudier sa femme. En retour, celle-ci n'a jamais le droit de réclamer le divorce. Sa seule ressource est l'insurrection.

Le motif de la cruauté des kanouns Kabiles à l'endroit de la femme, c'est l'impossibilité de concilier le droit de la femme avec l'indépendance absolue de la kharouba et du taddert : le législateur a cru devoir sacrifier la femme. Un autre mobile a été peut-être d'obliger la femme à un travail constant. Le travail sera, en effet, dans la situation que les kanouns ont créée, la plus sûre sauvegarde de la femme : car comment un mari répudierait-il une femme laborieuse et économe, qu'il risquerait de ne pouvoir avantageusement remplacer et dont le départ serait pour sa maison une cause d'appauvrissement? Comment n'aurait-il pas d'égards pour cette active ménagère et ne craindrait-il pas que de mauvais traitements, en la poussant à l'insurrection, ne le privent d'une collaboration précieuse? Pour obtenir la considération et l'affection de son maître, la femme n'aura nul besoin d'être jolie et gracieuse; elle devra plutôt s'efforcer de prouver par son activité laborieuse et intelligente qu'elle rapporte plus qu'elle n'a coûté, qu'elle vaut plus que son prix.

La situation juridique de la femme kabile est tout à fait différente, suivant qu'on l'envisage comme personne humaine ou, au contraire, qu'on la considère dans ses divers rôles comme fille, comme épouse et comme mère. Tout aussi bien que l'homme, la femme peut ester en justice, donner, acheter ou vendre, recevoir et transmettre par donation entre-vifs ou par testament. L'exercice de ces divers droits, en effet, est indépendant de sa situation dans la famille; c'est en tant que personne humaine qu'elle les exerce sur le pied de l'égalité la plus parfaite avec l'homme. Au contraire, elle ne peut recevoir *ab intestat*, participer, en quoi que ce soit, le mari présent, à leurs biens, invoquer un droit quelconque comme épouse, consentir à une union projetée ou protester contre elle. C'est en effet sa place dans la famille qu'il faudrait invoquer, si l'on voulait, dans cette deuxième sorte d'acte, lui reconnaître quelques droits, et, dès lors, les coutumes kabiles s'y opposent.

Cette distinction est fondamentale.

Tandis que l'arrivée du fils est saluée par les coups de feu des amis de la famille, la naissance d'une fille n'est, au contraire, considérée que comme une vive déception. Dès cette première époque de la vie, la pauvre enfant se heurtera à l'indifférence, presque à l'animosité du père, mécontent de n'avoir pas eu un garçon, et n'aura, pour se défendre, que la tendresse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent impuissante de sa mère. Aussi s'habituera-t-elle dès son enfance à cette vie de privations, de chagrins et de douleurs qui est le lot fatal de la femme kabile. A l'âge de dix ou douze ans seulement elle deviendra l'objet des préoccupations paternelles. Dans la petite fille, pas encore nubile cependant, le père prévoit déjà l'occasion d'un gain plus ou moins considérable. Suivant la force de sa constitution, ses charmes, sa force de résistance aux maladies et aux fatigues, cette jeune fille vaudra de 50 à 500 fr. Le caractère importe peu. Élevées en esclave, toutes les femmes kabiles ont le caractère de l'esclave : souples, rusées, tremblant devant le maître et le détestant du fond du cœur. La femme kabile, qui a eu en partage toutes les douleurs, ignore presque absolument toute sorte de joie. C'est incontestablement le plus triste côté de la société kabile, si élevée à certains égards.

Les auteurs, notamment Letourneux et Hanoteau, ont traité du mariage kabile. Les détails qu'ils en ont donnés sont généralement exacts; mais je ne saurais trop protester contre l'abus de langage qui a fait appeler *mariage* la vente, par le père, le frère aîné ou l'oncle, d'une jeune fille à un homme quelconque. L'idée de mariage comporte nécessairement celle d'un contrat synallagmatique, d'un *consensus* plus ou moins libre entre l'homme et la femme. Ici, rien de tout cela. Les contractants sont, non plus le futur et la future, mais le *vendeur* de la femme, d'un côté, et son *acheteur*, de l'autre.

(Camille Sabatier : *Revue Géographique internationale.*)

— Lorsqu'on va de Saïda au Kreider par le chemin de fer de la Compagnie Franco-Algérienne, on traverse d'abord la station d'Aïn-el-Hadjar, où sont installés les grands ateliers de la Compagnie. C'est là que l'alfa est trié par des légions d'ouvrières et emballé au moyen de presses hydrauliques. Aïn-el-Hadjar, de création toute récente, possède déjà près de quatre mille âmes. D'Aïn-el-Hadjar, la voie ferrée gravit le Bou-Rached et pénètre dans la région des Hauts-Plateaux. On est alors en plein steppe. Au seuil de ce petit désert, appelé assez improprement la mer d'alfa, on ne rencontre que verdoyants pâturages assez semblables à ceux que l'on voit dans les Alpes. Ce n'est que beaucoup plus loin que le plateau se couvre de thym. Plus de villages, plus de douars. C'est la solitude sans eau et sans habitants. De loin en loin, quelques troupeaux de gazelles viennent seuls rompre la monotonie de ces plaines sans fin.

A Mozba, où il y a un arrêt, on commence à voir des touffes d'alfa; mais ce n'est que beaucoup plus loin, vers l'Ouest, qu'il commence à être sérieusement exploité.

Jusqu'au Kreider, le paysage a toujours la même désespérante uniformité. De loin en loin, on croit voir apparaître, à l'horizon, de petits lac bleus. C'est l'effet du mirage.

En arrivant près du Kreider, les touffes d'alfa deviennent de plus en plus clairsemées. On ne voit bientôt plus que plaines et dunes de sable, sans un brin de gazon.

C'est dans cette région désolée, au seuil du chott Chergui, que s'élève le poste militaire, du Kreider, occupé par le 1er bataillon d'Afrique.

Une redoute, avec tour crénelée pour le télégraphe optique, a été construite sur un mamelon de sable dominant le pays. C'est de là que l'on correspond avec Méchéria à 100 kilomètres de distance et de Méchéria avec Aïn-Sefra. (Le Kreider est à 987 mètres d'altitude, à 271 kilomètres d'Arzew.)

Au pied du monticule s'élèvent de nombreuses constructions présentant l'aspect d'une petite ville. C'est d'abord la gare, une masse imposante crénelée, bastionnée et ressemblant à un château fort du moyen âge. Ce sont ensuite de coquets pavillons servant de casernes et enfin le quartier habité par la population civile.

Une ville en construction dans un pays où l'œil ne rencontre que du sable, c'était déjà fort curieux ; mais ce qui surprend davantage, c'est de trouver au Kreider plus d'eau que l'on n'en a à Alger. Une source émerge à 500 mètres de la redoute et donne cinq millions de litres par jour, 58 par seconde.

Cette source connue pour l'une des plus abondantes des régions du Sud, n'avait servi jusqu'à la création de la redoute qu'à alimenter les caravanes. Elle se perdait dans des marécages voisins du chott. Sous l'active impulsion du commandant Mirochaux, la source du Kreider est en train de transformer cet aveuglant désert en verdoyante oasis.

Dix hectares de terrains pierreux et sablonneux ont été défoncés et convertis en jardins. Cinq mille arbres de toutes essences y ont été plantés. Tout cela a déjà coûté quarante mille journées de travail, exécutées par les soldats condamnés.

Cette année, tout le premier bataillon d'Afrique pourra s'alimenter en légumes avec ses propres plantations.

Mais ce n'est pas tout. Le commandant Mirochaux a voulu payer à son bataillon le luxe d'un vignoble. Un demi-hectare de vigne a été planté. L'essai a réussi au delà de toute espérance. Si la vigne croît aussi bien que cela dans les sables, il est permis d'espérer qu'un jour viendra où les celliers du 1er bataillon d'Afrique donneront autant de vin que la source de Kreider donne d'eau. C'est le souhait que nous adressons au brave commandant Mirochaux, dont l'initiative intelligente a accompli un véritable prodige.

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1228e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage au Yucatan et au pays des Lacandons, par M. Désiré Charnay. — 1880. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Village de Libertad, dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maudslay.
Flores. Lac du Peten, dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maudslay.
Temple et stèles à Tikal, dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Maud-lay.
Fond d'autel d'un temple consacré au soleil, dessin de P. Sellier, d'après un moulage.
Quetzalcoalt, d'après John Stephens.
Idoles à Copan, dessin de P. Sellier, d'après John Stephens.
Autel guatemalto-toltèque à Copan.
Autre face du même autel.
Inscription de l'autel de Copan.
Inscription de la ville Lorillard.
Arbre de Santa Maria del Tule, province d'Oaxaca, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Vue générale des ruines de Mitla, dessin de A. Slom, d'après une photographie.
Le grand palais de Mitla, province d'Oaxaca, dessin de A. Slom, d'après une photographie.
Carte des migrations toltèques.
Ruines d'un palais à Mitla. Côté sud du quatrième palais, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Maroc. — On écrit de Tanger à l'*Univers Israélite :*

« La distribution des prix qui vient d'avoir lieu à Tanger, à l'école des filles israélites, a été un véritable événement.

Œuvre toute récente de l'*Alliance israélite*, l'école de filles de Tanger concourra puissamment avec son aînée, l'école des garçons, au développement de la civilisation et des idées françaises dans le Maroc, naguère si rebelle à notre influence. Ce succès est dû surtout à l'habile directrice, Mlle Reinhardt, qui a su accomplir, en trois ans, de véritables prodiges : « Ces jeunes filles, a dit M. Matalon, le directeur de l'école des garçons, ces jeunes filles, qui nous ont étonnés et ravis à la fois par leurs réponses aux examens, connaissaient à peine leurs lettres à l'arrivée de Mlle Reinhardt et, en trois ans, elles ont appris le français, l'histoire, la géographie, le calcul, l'hébreu, la couture et une foule d'autres notions. .. Et elles ont aussi puisé dans ses leçons, ce qui vaut mieux encore, de bons sentiments, des principes généreux et élevés. »

Sénégal et Niger. — La section du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis déjà livrée à partir de Dakar a 57 kilomètres de longueur, avec les stations suivantes : DAKAR; 14 kilomètres, TIAROY; 30 kilomètres, RUFISQUE; 47 kilomètres, SÉBI-KHOUTANÉ; 57 kilomètres, POUT.

En partant de Saint-Louis il n'y a encore que 32 kilomètres livrés à l'exploitation, avec les stations suivantes : SAINT-LOUIS; 14 kilomètres, RAO-POUNDIOUN; 32 kilomètres M'PAL.

Tant du côté de Saint-Louis que de celui de Dakar, les travaux sont poussés avec une grande activité et la ligne entière ne tardera pas à être achevée.

— Le Fort de KOUNDOU, entre Kita et Bammakou, est presque achevé. La route de l'un à l'autre fort « est très belle; d'un bout à l'autre les spahis y marchent facilement par quatre. Le pont sur le Bapulé a 80 mètres de longueur, sur 3 mètres de largeur, et une hauteur de 9 mètres au-dessus de l'eau ».

— L'eau douce se vend au Sénégal : un arrêté du gouverneur vient d'en fixer le prix à 7 millimes 9 millionièmes 976 billionièmes l'hectolitre (0,007,009,976).

(*Avenir des Colonies et de la Marine.*)

— Un arrêté du gouverneur, en date du 31 mars, a décidé la création d'un nouveau village à Gokhoumbaye, sur la côte de Barbarie, au nord du village de de N'Dar-Toute. Cette création a pour objet de reporter sur un nouveau point le trop plein de la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Saint-Louis et des faubourgs de Guet-N'Dar et de N'Dar-Toute. (*Idem.*)

— Une grave épizootie décimait le troupeau du village de Menguen (Dialakhar). Les Ouolofs, assez indifférents, et peu soucieux de la conservation de leur bétail, ont refusé de laisser procéder à la vaccination de leurs bêtes à cornes, malgré les avantages palpables de cette méthode préservatrice.

Les Peuls, au contraire, voués essentiellement à l'élevage, et pour qui le bétail est tout, se sont fait expliquer le procédé employé en France et ont demandé ensuite l'application immédiate de la vaccination sur leurs magnifiques troupeaux.

(*Moniteur du Sénégal.*)

— D'après une décision du Conseil général du Sénégal, siégeant à Saint-Louis, « une plaque de marbre, commémorative des services éminents rendus par le général Faidherbe, sera placée sur le mur extérieur du poste de Médine pour perpétuer le souvenir de celui qui a été l'initiateur de l'influence française dans le Haut-Sénégal et le préparateur à la prise de possession du Niger. »

— Le conseil général du Sénégal a favorablement accueilli les demandes de concession faites par des cultivateurs algériens et il a décidé qu'une subvention leur serait accordée pour les aider dans leurs débuts.

— M. E. Fallot a donné, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*, les chiffres suivants pour la population de la Sénégambie française : dans sa liste ne sont pas compris divers pays soumis récemment au protectorat français sur le haut Sénégal et sur le haut Niger. Le total qu'il donne est donc inférieur à ce que renferme dores et déjà cette vaste, cette précieuse colonie de si grand avenir, à cheval sur deux des grands fleuves d'Afrique :

Ville de Saint-Louis	15,980 habitants.
Banlieue de Saint-Louis	22,738
Oualo	10,976
Richard-Toll	335
Dagana	2009
Dimar	5864
Podor	1361
Toro	32,700
Lao	20,170
Irlabé	10,550
Fouta indépendant	81,450
Matam	508
Damga	32,050
Bakel	2302
Guoye	7500
Medina	487
Kaméra	12,000
Kasso	10,000
Logo	5000
Natiaga	3,000
Val du Bakhoy entre Bafoulabé et le Baoulé	3,200
Fouladougou	10,000
Pays de Kita	10,000
Gangaran	10,000
Beledougou	15,000
Manding	20,000
Bambouk	?
Bondou	10,000
Fouta-Djallon	600,000
Cayor	300,000
Dakar et Cap Vert	6,887
Gorée	3,243
Rufisque et banlieue	7,794
Diander	20,108
Baol	?
Portudal et Joal	5,000
Sine et Saloum	?
Sedhiou	1,827
Carabane	547
Casamance	?
Rio-Nuñez	?
Rio-Pongo	30,253
Mellacorée	?
Total	1,330,839

—

Gabon. — Ayant visité le Gabon il y a de longues années, nous avons été heureux de l'occasion qui se présentait de revoir de nouveau des localités dont l'aspect a bien changé. Alors nous avions, dans le village de Louis, un petit blockaus qui s'élevait sur un monticule, au bord de la rivière, entouré de quelques magasins, de palissades pour le préserver de la visite des fauves; à quelque distance, la case du missionnaire, dont la chapelle était une des pièces de cette chétive demeure.

Sous un grand bombax, un Français était venu s'établir avec quelques caisses de marchandises, étoffes, verroteries et boîtes de conserves; il avait pris une case de nègre, qui lui suffisait, et faisait un petit trafic qui ne l'a guère enrichi, malgré le prix élevé de sa marchandise. Il représentait le commerce européen au Gabon.

Maintenant, l'ancien blockhaus est abandonné; on a construit plus loin, sur la même rive, un groupe d'habitations pour les fonctionnaires de la marine, des magasins, des ateliers, un hôpital, une chapelle et une maison pour la mission; des négociants sont venus s'établir sous la protection du drapeau de la France. Les uns se sont contentés du commerce d'échange, mais d'autres ont défriché le terrain et fait des plantations de manioc, d'arachides, de cannes à sucre, de café. La colonisation a marché à grands pas et là où, naguère, on ne voyait que broussailles et bois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

impénétrables, on trouve des espaces découverts parsemés d'habitations. On est à Libreville....

(M. JARDIN : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

— Les Pahouins achètent leurs femmes....

Le prix des femmes est relativement plus élevé chez les Pahouins que dans les autres tribus gabonnaises. Voici la valeur d'une femme adulte, dans de bonnes conditions, ayant déjà eu un enfant :

20 caisses ou coffres, à 5 fr. l'un. .	100 fr.
9 touques vides, de 10 à 15 fr. . .	100
12 *marmites*, de 10 à 15 fr.	150
10 sabres, à 2 fr.	20
10 gros coutelas pahouins, à 5 fr. .	50
20 coutelas moyens, à 2 fr. 50. . . .	50
140 sagaies, à 0 fr. 50 c.	70
6000 pièces de leur monnaie (Bikir) .	600
1 pilon en fer	20
40 assiettes	20
10 pots à eau	50
1 carafe.	3
10 cuvettes	30
3 couvertures	40
20 pagnes.	100
3 chemises.	15
6 fusils.	150
1 chapeau de feutre	5
6 moutons	150
2 barils de poudre	20
3 ceintures rouges	6
1 paletot.	10
Total.	1,759 fr.

(*Idem.*)

— Tous les Pahouins parlent la même langue, qui se rapproche beaucoup du gabonnais : il y a cependant quelque différence dans la prononciation. Un Européen familiarisé avec le dialecte du Gabon les comprend tous. On trouve partout une origine commune. Cette langue est à *préfixes*, assez pauvre, à *syntaxe* compliquée. Ainsi, un qualicatif quelconque a huit formes, le verbe est très touffu ; on y peut compter jusqu'à soixante-neuf temps....

Leur système de numération est décimal. C'est le plus naturel, on le trouve partout, plus ou moins développé. Les Pahouins ne savent guère compter au delà de mille, chiffre pour lequel ils n'ont pas de nom. Si, par hasard, ils avaient à exprimer le nombre 8780, ils diraient d'abord 87 centaines et 80 unités.... (*Idem.*)

— Quand un malade meurt, l'usage a consacré la singulière habitude d'accuser une des femmes du décédé ou un individu quelconque, d'avoir commis ce crime. Mais souvent on s'en tient là. Cependant lorsqu'il s'agit d'un personnage important, et que l'on croit trouver quelques preuves de culpabilité, on s'assure du coupable présumé. Les anciens du village se constituent en tribunal, vérifient les faits et l'absolvent ou le condamnent.

On fait l'autopsie du corps. Si le fétiche chargé de ce soin trouve dans l'intérieur quelque apparence de fétiche, c'est-à-dire, selon les vieux Pahouins, un petit animal de la grosseur d'un œuf, ressemblant à un crabe sans pattes, avec bouche et yeux énormes, il annonce que la mort n'est imputable à personne.

Il n'est pas donné à un blanc de s'assurer de l'existence de cet animal mystérieux, l'opération ne pouvant avoir lieu en sa présence. Les jeunes Pahouins eux-mêmes en sont exclus....

La mort d'une femme passe pour ainsi dire inaperçue. Les enfants et les femmes seuls l'accompagnent à sa dernière demeure ; les hommes ne se dérangent pas pour si peu de chose....

Si un guerrier a été tué en combattant, son corps est étendu au pied d'un arbre et il y reste jusqu'à décomposition complète. Ses ossements ne sont pas déplacés. Est-ce une réclame constamment visible pour la vengeance qu'on doit tirer de sa mort?

Pendant un certain temps après la mort du chef de famille, de trois semaines à un mois, les femmes ne changent rien à leurs habitudes et agissent comme si leur seigneur et maître existait encore. Ce temps écoulé, une cérémonie a lieu ; les femmes sortent de la maison et s'assoient dans le chemin qui traverse le village : là, les passants peuvent les frapper impunément, leur mettre du piment dans les yeux, leur infliger toute espèce de mauvais traitements, les balafrer même. C'est un tribut qu'elles doivent à la mémoire du mort.... (*Idem.*)

Obock. — Tel qu'il vient d'être délimité, le territoire d'Obock a 100 kilomètres ou à peu près de littoral, sur une profondeur de 38 kilomètres : soit une surface d'environ 380,000 hectares.

Ce n'est donc pas dans l'étendue de ce territoire, ce n'est pas non plus dans sa fertilité (car le pays est sec) qu'il faut chercher la raison de son importance ; mais seulement dans les relations que la France peut de là nouer avec l'Abyssinie.

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1229e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage aux Philippines, par M. le docteur J. Montano. 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Malais, Bladjaw, Bughi, de la baie de Sandakan (nord-est de Bornéo), dessin de E. Ronjat, d'après des photographies de MM. J. Montano et P. Rey.

Rivière Sagalud. Golfe de Sandakan (nord-est de Bornéo), dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Fuite du crocodile, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Une rue de Davao, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Bato bayobo en voyage, dessin de Dosso, d'après une photographie de l'auteur.

Rivière de Davao (Mindanao), dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Atas du volcan Apó (sud-est de Mindanao), dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

Filles de chef tagabawa en grand costume de bal, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

Abri sépulcral de l'îlot Malipano (golfe de Davao), dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

Demande en mariage chez les Bagobos (Mindanao), dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Afrique australe. — Le cœur du Cafre est tout entier à ses bêtes, et n'admet point de partage. Le bœuf fait avec l'Abantou un seul et même être, comme le cheval avec le Tartare, et le chameau avec son Bédouin. L'existence n'a pour cet homme de plus noble idéal que d'acquérir les plus beaux exemplaires de la race bovine primigène aux cornes gigantesques, que de posséder les vaches les plus nombreuses et les plus fécondes. — « Mon taureau ! » il n'est terme plus flatteur, — « ma génisse ! » il n'est tendresse mieux sentie.

Ce serait déshonorer les bêtes à cornes que de les atteler à la charrue ; — ils ont d'ailleurs si peu de charrues ! — mais ils les emploient comme bêtes de somme, et s'en servent au besoin comme montures ; ils les dressent :

« Ces bœufs, rapides à la course, et disposés en plusieurs bandes, semblaient vouloir se mesurer avec nous, et marchaient en ligne comme guerriers prêts au combat. Un coup de sifflet eût suffi pour les faire partir au galop, mais l'endroit eût été mal choisi à cause de nombreux rochers qui bordaient la route ; aussi les bergers s'efforçaient de contenir l'ardeur de leurs animaux. Ils exercent les bestiaux à diverses évolutions, destinées en temps de guerre à les faire échapper à l'ennemi. Dix pasteurs pourraient disputer un grand troupeau de bœufs à de nombreux soldats européens. »

Cependant, sous l'influence anglaise, les chefs se sont mis à tenir des chevaux, auxquels ils se sont bientôt attachés et pour lesquels ils montrent déjà une vive passion ; comme animal de luxe, le cheval ne tardera pas à détrôner le taureau.

En attendant, les bœufs sont toujours l'objet sur lequel se concentrent l'affection et l'attachement des Abantous, leur fierté nationale et leur vanité individuelle. On ne les tue jamais qu'à regret. En somme, on mange peu de viande, et même peu de légumes, le fond de la nourriture consistant en lait et encore en lait ; souvent on ne prend autre chose durant des mois. Hommes et femmes adultes se sustentent de lait caillé ou fermenté. Seul, le chef de famille touche à la précieuse provision et la distribue à sa guise ; qui en approcherait en l'absence du maître serait réputé coupable, non d'un acte d'indiscrétion, mais d'une tentative de vol et peut-être d'empoisonnement. Le père est tenu de goûter en premier à chaque nouvelle terrine, à chaque outre, par précaution contre les maléfices des démons et des sorciers, toujours vigilants à faire le mal. On a pour habitude de tremper dans le lait un pinceau, quelque houpette, ou bien encore une mace de roseau qu'on lèche après. Hommes et garçons font leur repas à l'air libre, ne prennent leur repas dans la hutte que par les mauvais temps. Femmes et filles mangent à part. Tout nourrisson a une vache réservée pour son usage exclusif.

(Élie Reclus : *Études sur les populations primitives.*)

AMERIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Oui ou non, la baie d'Hudson est-elle pratiquement navigable pendant une partie de l'année ? Voilà ce qui passionne les Canadiens du Nord-Ouest.

Voici le rapport du Comité institué par le parlement d'Ottawa pour l'étude de cette question : comité qui a pour président M. Joseph Royal, député du du comté de Provencher aux communes du Canada :

La baie d'Hudson, située entre le 51e et le 63e degré de latitude, est une vaste nappe d'eau salée qui mesure 1800 milles d'étendue, sur une largeur majeure d'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viron 600. Elle occupe le centre de l'Amérique Britannique du Nord et reçoit dans son sein les eaux d'un territoire mesurant plus de trois millions de milles de superficie. Du Labrador à l'est, des Montagnes-Rocheuses à l'ouest, descendent de nombreux et puissants tributaires, à travers des provinces grandes comme des États, des districts grands comme des provinces, et de vastes solitudes; au sud, l'extrémité de son bassin touche aux sources mêmes du Mississipi. La profondeur moyenne de cette Méditerranée du Canada est de soixante-dix brasses, au dire du lieutenant Chappelle, de la Marine Royale, et telle est l'uniformité de ses fonds que le Dr Bell, du Bureau Géologique, n'hésite pas à affirmer que si, par un cataclysme quelconque, ses eaux venaient à se retirer, on verrait surgir un immense plateau semblable aux prairies de l'Ouest. La navigation n'y rencontre ni récifs ni endroits dangereux; la côte occidentale est basse et n'offre qu'un seul havre bien abrité, spacieux et parfaitement sûr, Churchill, situé à deux cents milles de York Factory.

La température des eaux de la Baie d'Hudson en été est de près de 7°,7 plus élevée que celle des eaux du lac Supérieur.

Les tempêtes y sont très rares, nullement redoutables et il ne s'y rencontre jamais de banquises ou d'icebergs; les brumes sont peu fréquentes et ne durent guère. La marée se fait sentir d'abord sur la côte occidentale, descend vers le sud et remonte ensuite par la côte orientale. Certains vents seraient périodiques, suivant un grand nombre de témoignages.

Vers le sud se trouve un profond évasement des terres qui forme la baie James, espèce de prolongement de la baie d'Hudson. Sa plus grande étendue, du nord au sud, mesure 360 milles, sa largeur moyenne est d'environ 150 milles.

La côte orientale est boisée, celle de l'ouest est basse et marécageuse. Les pays à l'est de la baie d'Hudson (derrière le Bas-Canada) sont extrêmement riches, suivant le Dr Bell. On y trouve également de l'anthracite, tandis que le lignite abonde dans la baie James.

Les eaux de la baie d'Hudson se déchargent dans l'Atlantique par le détroit d'Hudson, bras de mer qui a 500 milles de long sur une largeur moyenne de 100. La sortie principale du détroit n'a que 45 milles de large, comprise entre l'île Resolution et les îles Button sur la côte nord du Labrador. La profondeur des eaux dépasse 340 brasses. Le courant est très rapide et atteint six milles à l'heure. La marée monte de 30 à 40 pieds. Les côtes sont très élevées et descendent à pic dans la mer, surtout au nord. Les navigateurs ont observé en plusieurs endroits des falaises de mille, et même de deux mille pieds de hauteur. Si ce n'était la présence des glaces polaires, qui descendent des grandes mers arctiques par le détroit de Fox, durant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, la navigation du détroit d'Hudson serait, de l'aveu de tous des plus sûres, à cause de la profondeur uniforme de la mer et de l'absence totale de récifs ou d'îlots dangereux. Ces masses de glaces, à leur sortie du détroit de Fox, rencontrent les banquises charriées par le détroit de Davis, et se trouvent ainsi retardées dans leur marche vers l'Océan. Là se trouve la cause principale, sinon le seul obstacle apporté à la navigation de la baie et qui en abrège singulièrement la durée. D'après les cartes circumpolaires publiées par le Bureau Hydrographique de la marine américaine, il existerait un courant qui contournerait le Groenland, se produirait à l'est du détroit de Davis en se dirigeant vers la baie de Baffin et descendrait ensuite vers le Labrador après s'être heurté en passant à la poussée des eaux du détroit d'Hudson.

La baie d'Oungava, qui est un échancrement de la côte du Labrador, s'ouvre à l'extrémité sud-est du détroit d'Hudson. On y trouve le marsouin en si grandes troupes que, au dire d'un témoin oculaire, dans les temps calmes la mer paraît aussi tourmentée que si elle était agitée par un grand vent. Le saumon abonde dans tous les estuaires et l'on sait que la compagnie de la baie d'Hudson en met en vente, tous les ans, une quantité considérable sur les marchés anglais dans un état de congélation parfaite. La même Compagnie possède un fort, le fort Chimo, au fond de la baie : elle y exploite la pêche au marsouin sur une petite échelle.

Ces mers n'ont jamais cessé d'être fréquentées régulièrement depuis leur découverte en 1610 par Henry Hudson qui cherchait un passage vers la Chine. Champlain, l'illustre fondateur de la ville de Québec, se mit en route cette année-là (1610) et remonta le Saint-Maurice dans le même dessein; mais il dut rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux dans une nouvelle tentative en 1613. Plus favorisé, Hudson s'y rendit le premier, et donna son nom à cette mer du Nord des vieilles cartes. En 1612, Button fréquente les mêmes parages et attache son nom aux groupes d'îles qu'on rencontre à l'entrée du détroit d'Hudson. En 1631, Fox se dirige plus avant au nord-ouest et s'engage dans l'un des nombreux bras qui descendent des mers glaciales; un de ces détroits porte aujourd'hui son nom; l'année suivante, James s'aventure jusqu'au fond de la mer d'Hudson et découvre la baie qui rappelle son souvenir. Tous ces marins célèbres étaient en quête d'un passage par le Nord-Ouest qui devait les conduire à l'océan Pacifique et vers les contrées du Couchant dont on faisait alors tant de merveilleux récits.

A la période des découvertes succède l'histoire des tentatives faites à diverses époques par les marchands d'Angleterre et de France pour exploiter les richesses que devaient recéler les territoires nouveaux et pour s'en emparer. En 1662, Desgroseilliers s'y rend par mer, Couture et Duquet, l'année suivante, vont en prendre possession au nom du roi de France; en 1668, Radissan, un Français, et Gillam, un Anglais de la Nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

velle Angleterre, bâtissent un fort de traite, et en 1670 se jettent enfin les bases de la Compagnie de la baie d'Hudson. A partir de cette date jusqu'au traité d'Utrecht en 1713, la baie devient le théâtre de guerres sanglantes : plus d'un héros s'y illustre par des coups d'éclat légendaires, les marines anglaise et française en font le rendez-vous de leurs nombreux duels, et les forts du littoral sont tour à tour pris et repris ; à tel point que d'Iberville, écrivant un jour au roi, lui dit : « Sire, je suis las de conquérir la baie. »

Un tel acharnement entre deux grandes puissances pour s'emparer d'un pays dont l'avenir était plus que problématique nous semble aujourd'hui bien étrange.

Quoiqu'il en soit, le traité d'Utrecht confirma l'Angleterre dans la possession de la baie d'Hudson et des pays avoisinants, et un morne silence s'étendit de nouveau sur ces parages ensevelis sous les neiges et les glaces de longs hivers. La Compagnie de la baie d'Hudson, armée de privilèges exclusifs, ne resta pas inactive, et l'on voit en 1749 la jalousie des marchands anglais provoquer une enquête dans les Communes sur la situation des territoires baignés par la baie d'Hudson ainsi que sur le commerce qui s'y fait. Il fut nommé un comité spécial qui siégea, entendit plusieurs témoins, et fit un rapport qui a soulevé un vif intérêt jusqu'à nos jours. Sous le prétexte d'étudier les moyens de civiliser ces pays, on visait dès lors à l'abolition du monopole exercé par la puissante Compagnie. Elle dut établir devant le comité de la Chambre des Communes un état de ses affaires qui étaient des plus florissantes. Le résultat le plus clair que nous paraît avoir eu cette enquête est l'assistance donnée par la Compagnie à tous les hardis explorateurs qui voulurent, à cette époque et depuis, tenter le mystérieux et introuvable passage du Nord-Ouest. Au point de vue qui nous intéresse en ce moment, cette enquête fournit de précieux renseignements sur la navigation de la baie d'Hudson : c'est ainsi, par exemple, que, de 1719 à 1748, la Compagnie déclara y avoir expédié deux, trois et même jusqu'à quatre navires par année sans qu'il soit mention d'aucun désastre, ni du plus léger accident. Il serait curieux de rapprocher de cette enquête, faite il y a près d'un siècle et demi, quelques-uns des témoignages recueillis aujourd'hui par votre comité. On verrait entre autres choses caractériser dès lors la navigation de ces mers inconnues comme sûre et relativement facile ; or cette facilité et cette sûreté se trouvent confirmées de nos jours. Et si le nombre des navires frétés par la Compagnie est moindre de de notre temps, c'est que depuis l'établissement des voies ferrées au sud de Manitoba il lui en coûte moins cher d'écouler par cette voie une grande partie des marchandises qu'elle expédiait autrefois par Moose ou York Factory.

D'un autre côté, il ressort des témoignages annexés à ce rapport que la baie d'Hudson a cessé depuis plusieurs années d'être fréquentée par les navires de la Compagnie seulement.

De hardis marins de la Nouvelle Angleterre se rendent périodiquement dans le nord de la baie ; ils font la pêche à la baleine, hivernent ordinairement sur l'île Marble et reviennent à la saison suivante avec leurs navires chargés d'un riche butin. On cite même le nom d'un Américain qui a établi un poste sur le détroit d'Hudson. Quelques pêcheurs de Dondee s'aventurent aussi quelquefois de ce côté.

On sait que la question de la navigation de la baie d'Hudson a pris tout à coup depuis ces derniers temps une importance toute nouvelle. C'est toujours le problème du passage du Nord-Ouest, non pas cette fois pour gagner les mers de Chine, mais pour arriver aux immenses récoltes de blé qui attendent dans les prairies de l'Ouest, l'acheteur européen.... L'établissement d'une ligne de vapeurs entre Liverpool et les ports de la baie d'Hudson amènerait, d'après divers calculs, une économie d'un tiers dans les transports entre Europe et Nord-Ouest. Une grande partie de l'importation européenne prendrait cette voie ; les immigrants vers l'Ouest verraient s'abréger les ennuis, les délais et les frais d'un voyage de 800 à 900 milles à travers le continent ; l'expédition des viandes de boucherie seule formerait une part considérable du chargement des vapeurs de la baie d'Hudson, et plusieurs sont d'avis que cette route attirerait une fraction importante du commerce d'importation et d'exportation des États du Nord-Ouest et du Grand Ouest. Nous ne parlons que pour mémoire de pêcheries de la baie d'Hudson et de l'exploitation des mines d'une richesse presque inépuisable qu'on y trouve ; pour tout dire en un mot, la baie d'Hudson nous semble appelée à jouer à l'égard des immenses pays du Nord-Ouest le rôle du golfe Saint-Laurent vis-à-vis de la fertile et riche vallée de ce nom. Churchill est à 2926 milles de Liverpool ; Montréal en est à 2990 par le cap Race, et New-York à 3040 : c'est donc une différence de 64 milles sur la voie de Montréal et de 114 milles sur celle de New-York en faveur de Churchill.

Si maintenant nous voulons résumer les témoignages recueillis par le comité sur la condition actuelle de la navigation du détroit et de la baie d'Hudson, nous trouvons la grande majorité de ceux qui ont vu, ou qui savent, fixer à trois et à quatre mois la durée de la navigation de ces mers. Depuis plus de 250 ans, les navigateurs comptent sur une navigation sûre de deux mois et demi à trois mois par année, et cela sans carte marine, sans connaissance parfaite des mers, sans phares, sans télégraphie, sans le secours de la vapeur : il n'est donc pas exagéré de croire qu'avec tous les moyens dont dispose aujourd'hui la science nautique cette navigation pourra se prolonger de quelques semaines de plus.

(La suite à la prochaine livraison.)

10 922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1230e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage aux Philippines, par M. le docteur J. Montano. 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La rancheria de Mani, dato bagobo, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Itinéraire de l'ascension de l'Apó, carte.
Pont de bambou sur le rio Tagabaïna, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Passage du torrent Tagulaya, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Le volcan Apó (versant sud), vue prise à 2200 mètres d'altitude dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Panorama du golfe de Davao, vue prise du volcan Apó à 2200 mètres d'altitude, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Village mandaya, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Itinéraires de Davao à Butuan, carte.
Bidunyan, village moro, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Intérieur d'une case mandaya, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Radeaux mandayas, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Un rapide sur le Sahug, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — En 1716, le capitaine de Nantron écrivait que de tous les pays connus la navigation du golfe Saint-Laurent était la plus difficile et la moins certaine. De 1684 à 1730, on compta sept naufrages de grands bâtiments du roi dans le golfe; la perte de ces navires chargés des marchandises les plus précieuses jeta plusieurs fois la colonie dans les embarras les plus extrêmes. Sur trois expéditions organisées par l'Angleterre pour s'emparer de la Nouvelle-France et venues par le golfe de Saint-Laurent deux seulement purent jeter l'ancre dans la rade de Québec.

On connaît le désastre de la flotte de Walker en 1711. Il ne se faisait alors qu'un voyage par année, et l'on prétendait que le Saint-Laurent gelait en hiver jusqu'au fond !

Quel contraste inouï entre la navigation du Saint-Laurent d'autrefois et celle de nos jours ! Sous les efforts intelligents et persévérants du gouvernement du Canada, de magnifiques ports se sont creusés, une flotte puissante et nombreuse s'achemine tous les ans dans une sécurité presque parfaite jusqu'à Montréal, répandant partout l'activité et la richesse. Et l'exportation seule des grains par cette grande voie a pu, en 1882, atteindre le chiffre de dix millions et demi de minots. Prétendre qu'il sera assez tôt de s'occuper de la question de la navigation de la baie d'Hudson le jour où les voies ferrées se déclareront insuffisantes à pourvoir au trafic du Nord-Ouest nous paraît chose erronnée. Il s'agit d'activer la production en lui offrant des voies nouvelles et plus avantageuses.

Il ressort également des témoignages recueillis par votre comité la nécessité pour le gouvernement de faire étudier un grand nombre de questions qui se rattachent intimement à la navigation de la baie et du détroit d'Hudson. Sans l'intervention de l'État cette navigation restera ce qu'elle est aujourd'hui, incertaine, mal connue, de courte durée et sans aucun attrait pour les capitalistes. A ce sujet, plusieurs ont exposé leur vues sur la nature des études que le gouvernement pourrait faire entreprendre et sur l'organisation et le caractère d'une telle expédition. Tous sont d'accord, ou à peu près, pour dire que ces études devraient embrasser une période d'au moins trois années, et se faire au moyen de postes d'observation établis sur les côtes du détroit aussi bien qu'à certains endroits du littoral de la baie d'Hudson. L'île Mansfield, le cap Wolstenholme, l'île Nottingham, le voisinage de la baie du Nord, le cap Hope, l'île Résolution, l'une des îles Button ont été indiqués parmi les localités à choisir pour ces stations : les phénomènes météorologiques et astronomiques, les courants, la température des eaux, les marées, le mouvement et la nature des glaces, quelques relèvements hydrographiques, tel serait, à peu de choses près, le programme des travaux que l'on confierait à chacun des chefs de sta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion. Le gouvernement arriverait de cette manière à fixer la science sur une foule de points essentiels qui touchent à la navigation de ces mers ignorées et préparerait les voies aux capitalistes désireux de tenter l'ouverture de cette grande route du Nord-Ouest. Il va de soi que la débâcle des rivières qui se jettent dans la baie d'Hudson, aussi bien que la date de la formation de la glace sur ces rivières et sur le littoral de la baie, sont des faits essentiels dont il faudra soigneusement tenir compte en déterminant la durée de la navigation.

D'après des tables communiquées au gouvernement par la compagnie de la baie d'Hudson il appert, que la débâcle de la rivière Hayes, à York Factory, sur une période de 53 ans, s'est faite, en moyenne, le 15 mai ; la moyenne de la formation de la glace indique le 20 novembre, ce qui donnerait une moyenne de cinq mois environ de navigation. On sait que le premier mai est la date ordinaire de l'ouverture du port de Montréal, et le 25 novembre celle de la fermeture. Ce point serait à éclaircir d'une manière certaine, non pas seulement pour York Factory, mais pour le havre de Churchill et divers autres endroits du littoral de la baie d Hudson. Les données recueillies jusqu'à ce jour ne s'appliquent malheureusement qu'à un très petit nombre de ports.

En terminant son rapport, votre comité croit de son devoir de faire remarquer la nature absolument impartiale de ses travaux. Entreprise sans parti pris, son enquête a été conduite entièrement de manière à jeter le plus de lumière possible sur la condition et le caractère de la navigation de cette partie de notre domaine maritime. (*Minerve.*)

A la suite de ce rapport, le gouvernement fédéral a résolu, dit la *Minerve*, de faire tout ce qui est en son pouvoir pour explorer la baie d'Hudson et constater s'il n'y a pas moyen d'organiser un service régulier de navigation océanique par cette voie. En conséquence, le steamer *Neptune* partira, le mois prochain, de Halifax pour cette région, et après s'être approvisionné de charbon à Pictou, se dirigera vers les régions antarctiques, de façon à atteindre les détroits de la baie d'Hudson vers la fin d'août (Il serait imprudent de se risquer dans ces parages avant cette date, à cause des glaçons). Le département de la Marine fera installer alors six postes d'observation, le long des détroits, sous la direction du lieutenant Gordon. Le docteur Bell fera peut-être aussi partie de l'expédition, qui sera l'une des plus importantes qui aient été faites par le gouvernement.

Le *Neptune* reviendra à la fin de l'automne, et un autre vapeur sera envoyé alors à la baie d'Hudson pour observer le mouvement des glaces pendant l'hiver.

Le gouvernement répond ainsi parfaitement au vœu de la Chambre, qui tient à savoir au juste ce qui en est de cette navigation et de ses prespectives.

Bas-Canada. — Nouveau journal dans le comté de Témiscouata, rive sud, à Fraserville, jadis Rivière du Loup-en-Bas : c'est l'*Écho de Fraserville*.

— Nouvau journal, l'*Écho des Laurentides*, dans le comté de Charlevoix, à la Malbaie, sur la rive nord du fleuve.

— Nouveau journal parmi les Canadiens des États-Unis, à New-York : il a pour nom le *Canadien des États-Unis*.

— Nouveau journal parmi les Canadiens des États-Unis : C'est le *Progrès* à Minnéapolis (Minnesota).

— Le *Witness* insiste pour que le français soit enseigné dans les écoles anglaises. C'est presque à n'y pas croire.

« Plus que jamais, dit-il, nous sommes ici dans une province française. Aussi l'enseignement du français dans nos écoles est-il de la plus haute importance, à moins que les parents ne veulent forcer leurs enfants à s'exiler. »

— Les ministres des églises protestantes à Québec déclarent que leurs congrégations diminuent tous les jours par suite de l'émigration de leurs membres vers l'Ouest. C'est chez les Méthodistes que cette diminution se fait le plus sentir.

— On a calculé qu'il a été planté environ 150,000 arbres dans toute la province de Québec, lundi 12 mai, le jour de la fête des arbres. La ville de Québec seule doit figurer là-dessus pour au moins 1500.
(*Courrier du Canada*)

— Il y a encore beaucoup d'ours dans le Bas-Canada, même dans les cantons de l'Est, en grande partie défrichés, sur la rive sud du Saint-Laurent. C'est ainsi que, dans le comté de Sherbrook, M. Hopps, chasseur de grand renom, a fait la capture de plus de *cent* ours, sur la montagne d'Orford, depuis le commencement de l'année. De nouveaux pièges ont été tendus et il espère prendre sa deux centième bête avant qu'il soit bien longtemps.

— Au 3 avril 1883, le nombre des personnes revenant des États-Unis qui depuis le 1er janvier, avaient fait des déclarations d'effets et objets à la douane canadienne (sans préjudice du grand nombre qui rentrent sans gros bagages) montait à 2374 personnes : au 30 avril 1884 il y en avait 2513 pour les quatre premiers mois de l'année : le rapatriement des Canadiens-Français ne diminue donc pas ; il augmente plutôt.

— Tout au nord de la portion plus ou moins explorée et arpentée de la vallée de la Gâtineau, dans les cantons d'Égan et d'Aumont, quatre nouvelles paroi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses ont été fondées, portant toutes des noms religieux suivant qu'il est d'habitude : Saint-Cajetan, la Sainte-Famille Sainte-Philomène, Saint-Boniface. Ces paroisses sont exclusivement franco-canadiennes ; elles reçoivent tous les jours des nouveaux renforts.

— Dans la région avoisinant Trois-Rivières, c'est-à-dire dans la partie sud des comtés de Champlain, Saint-Maurice, Maskinongé, Berthier, etc., il se dégage du sol des gaz en quantités considérables. Les points où ces dégagements ont été le mieux constatés sont Saint-Maurice, Pointe-du-Lac, Louiseville, Saint-Léon, l'Épiphanie, et Saint-Paul Ermite.

De l'avis de tous les gens experts ces gaz ne peuvent venir d'ailleurs que de dépôts pétrolifères existant dans le sous-sol : à moins qu'on ne suppose que d'immenses dépôts gazeux venus on ne sait d'où, se trouvent en ces endroits, mais pareille supposition n'est guère plausible.

Sur toute la côte nord du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, il existe une formation rocheuse, dite de Trenton, dans laquelle, d'après William Logan et le docteur Sterry Hunt, (rapports de 1863 et 1866) doivent exister des sources de pétrole. D'ailleurs, sur les points où ce calcaire apparaît à la surface, comme à la Pointe-aux-Trembles, à la rivière à la Rose, à Château-Richer, etc., on trouve des cavités remplies de véritable pétrole, en petite quantité.

Tous ces faits viennent d'être remis en lumière par M. S. Obalski, ingénieur des mines de la province de Québec. Dans un rapport adressé au gouvernement en date du 27 mars dernier, M. Obalski recommande l'exécution de sondages ayant pour objet de faire découvrir l'origine des gaz en question. (*Minerve.*)

— Le 4 juillet a été célébré le 250e anniversaire de la fondation de Trois-Rivières. On va élever un monument à Laviolette sur le Platon en face du fleuve, juste vis-à-vis l'endroit où il est débarqué la première fois qu'il a mis pied à terre à Trois-Rivières. Ce pionnier aura bientôt sa statue.

Haut-Canada. — Les habitants de Toronto se préparent à célébrer la cinquantième anniversaire de la fondation de leur ville. La fête aura lieu en juin prochain.

L'existence de Toronto comme ville reconnue ne date en effet, que de cinquante ans. C'est un espace de temps assez court, et la capitale d'Ontario rivalise avec les villes de l'Ouest américain sous ce rapport. Elle est toute jeune, bien que la deuxième des villes canadiennes par le chiffre de sa population. Elle n'en est pas sans doute à son demi-million d'âmes comme Chicago, sa contemporaine, mais elle n'est pas loin de cent mille, et c'est plus que ne compte aucune ville du Canada, à part Montréal.

Cet endroit fut choisi comme siège d'une future ville il y a moins d'un siècle, en 1794, par le gouverneur Simcoe. C'était l'emplacement d'un ancien fort français, alors en ruines. Elle a partagé la destinée de la province et a grandi avec elle.

Il est peu d'États de l'Union Américaine qui aient dépassé la marche rapide de l'Ontario. Cette province, qui n'existait pas il y a cent ans, compte aujourd'hui près de deux millions d'habitants. Comme les États américains, elle doit cet accroissement à l'immigration, non pas à la multiplication naturelle de la population. C'est l'émigration anglaise, émigration systématique, calculée, presque forcée, qui a fait le Haut-Canada. Aujourd'hui, cette émigration se ralentit, et il se produit par contre un exode d'Ontario vers le Nord-Ouest et les États de l'Ouest.

Toronto, l'ambitieuse capitale de notre ambitieuse voisine, voudrait égaler Montréal. Elle ne saurait y arriver, parce qu'elle n'est pas comme notre ville un port océanique, mais elle déploie une merveilleuse activité commerciale et ne peut manquer de maintenir, longtemps ou toujours, sa position comme deuxième ville du pays. (*Minerve.*)

— Trois délégués sont arrivés de Roumanie, par le vapeur *Polynesian*, pour choisir et acheter des terres où viendront s'établir douze cents familles roumaines (?) Leur intention est de se fixer dans le comté de Renfrew, sur le moyen Ottawa, en face du comté franco-canadien de Pontiac, et au cas où ce pays ne leur conviendrait pas, quelque part dans le Manitoba ou le Nord-Ouest.

Nord-Ouest. — Vingt-sept millions d'acres de terre ont été arpentés dans le Nord-Ouest l'an dernier. C'est une des raisons pour lesquelles la colonisation marche si rapidement là-bas. A Québec, il nous faut attendre après les arpentages qui, loin de précéder le mouvement colonisateur, le suivent à peine. Il est temps que l'on avise de faire disparaître cette anomalie regrettable et de préparer tous les ans assez de terres pour notre jeunesse agricole. (*Minerve.*)

10922 — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1231e LIVRAISON.

TEXTE.

Voyage aux Philippines, par M. le docteur J. Montano. 1879-1881. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Arroyo sur la côte orientale de Mindanao, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Une orgie interrompue, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Barre du rio Gigaquit, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Un homme à la mer, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Manobo. Dato (centre Mindanao), dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Montano et P. Rey.
Route entre San Juan et Quinablangan, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Marche sur la côte orientale de Mindanao, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Guerrier guianga, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.
Guerrier mandaya (centre Mindanao), dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.
Filles de dato mandaya (centre de Mindanao), dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.
Rade de Butuan. Vue prise à trois milles au nord de l'embouchure du rio Agusan, dessin de Dosso, d'après un croquis de l'auteur.
Muchacho Lorenzo, Bisaya, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — L'immigration française et en progrès évident, immigration agricole d'une excellente nature : Savoisiens qui viennent établir des fruiteries ou fromageries dans les cantons de l'Est; Belges arrivant comme garçons de ferme ou petits cultivateurs; Bretons et Poitevins qui se fixent sur le haut de la rivière Chaudière; Normands du département de la Manche qui prennent des terres dans le pays du lac Saint-Jean; industriels avec capitaux qui s'établissent dans les villes. Et ce mouvement n'est pas restreint au seul Bas-Canada; il s'étend jusqu'au Manitoba où de grands capitalistes français font de l'élevage, et jusqu'au Nord-Ouest où un Parisien colonise avec des éléments canadiens 1000 hectares dans la vallée de la Qu'appelle.

— Parmi les colonies franco-canadiennes du Manitoba que renforce le plus l'immigration de Québec, il faut citer cette année, celle de Saint-Jochim de la Broquerie, à 64 kilomètres de Winipeg, sur le cours de la Seine : il y a là neuf townships ou cantons, soit environ 84,000 hectares dont les Canadiens-Français s'emparent avec rapidité.

— Dans les mêmes parages ou à peu près, non loin la Rivière Rouge, il y a 20,000 hectares d'excellentes terres aux environs de la Rivière-au-Rat.

— Un des établissements français de cette année est celui de Saint-Bernard, dans la Montagne Tortue, au voisinage du Dacota (États-Unis). Un grand nombre de chefs de famille, presque tous venus des villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre, s'y sont établis, leur curé en tête; les familles de ces colons d'avant-garde se préparent à les suivre.

De l'autre côté de la ligne internationale, déterminée ici par le 49e degré de latitude, la colonie canadienne de Walhalla, beaucoup plus forte que Saint-Bernard, a reçu également beaucoup d'immigrants, transfuges des manufactures de la Nouvelle-Angleterre.

— « Un très fort établissement français vient de se fonder sur les bords de la Qu'appelle, dans une vallée éminemment fertile : les colons en ont été recrutés partie dans le Bas-Canada, partie dans l'Est des États-Unis, par le missionnaire Lacombe et par M. Charles Lalime, agent de rapatriement parmi les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Ce district du Nord-Ouest semble destiné à devenir un « petit Canada »

— Le gouvernement fédéral canadien a, depuis 1879, dans la région du Nord-Ouest, fait arpenter et dresser le cadastre de 20,484,000 hectares de terres faisant partie du domaine public : ce qui, déduction faite des terres réservées conformément aux règlements de l'administration, représente 313,800 fermes de 64 hectares chacune, qui ont été mises à la disposition des colons.

Toute personne, homme ou femme, chef de famille et chacun des membres de la famille âgé de 18 ans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au moins, reçoivent concession gratuite d'une de ces propriétés. (*Paris-Canada.*)

États-Unis — « Les Américains viennent de terminer, en moins de huit mois, la construction d'un nouveau pont de chemin de fer jeté au-dessus des eaux du Niagara. Tours, poutrelles, tabliers, tout est en acier. Sa longueur, d'une tour à l'autre, est de 275 mètres et les rails sont élevés à une hauteur de 74 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Il y a donc maintenant deux ponts au-dessus du Niagara, celui-ci est le plus rapproché de la chute. »

— « Nous voyons dans l'*Américain Papernews Directory* de MM. G. P. Rowel et Cie, que le nombre de journaux et de revues aux États-Unis et au Canada s'élève à 13,408.

C'est une augmentation de 1600 pour les douze derniers mois. »

— Nos bons amis des États-Unis sont de plus en plus ennuyés de leur émigration : ils ont commencé par se plaindre des Chinois, puis des Canadiens-Français, puis des Irlandais; maintenant, c'est le tour des Hongrois : on trouve que ces ouvriers des mines de la Pennsylvanie travaillent trop bon marché, et que leur expulsion devrait être ordonnée.

(*Minerve.*)

Jamaïque. — Un grand nombre de petits propriétaires nègres, qui pourraient être heureux à peu de frais sur leurs terres si fertiles, s'engagent pour les travaux de l'isthme de Panama : c'est l'appât des hauts salaires qui les y attire. (*Colonies and India.*)

Dominique. — Les Noirs de cette colonie émigrent en grand nombre : ils s'en vont sur le continent voisin, dans le Vénézuéla, aux mines d'or de Bolivar, où on leur offre des gages beaucoup plus forts que ceux qu'ils peuvent obtenir dans leur île natale.

(*Colonies and India.*)

AMÉRIQUE DU SUD.

Guyane Française. — Nous apprenons que le gouvernement français est en pourparlers avec un groupe important de colons français, ou plutôt d'Acadiens, établis en Louisiane, auxquels il aurait fait offrir des terres en Guyane. Ces colons, qui pratiquent l'élevage du bétail, pourraient apporter cette industrie en Guyane, où elle est fort peu en honneur, et rendraient ainsi les plus sérieux services à notre colonie, qui manque souvent de viande de boucherie. D'après des instructions de M. Faure, sous-secrétaire d'État aux colonies, le consul de France à la Nouvelle-Orléans a dû se mettre en rapport avec les populations dont il s'agit et négocier avec elles les conditions de leur émigration en Guyane.

(*Avenir de la marine et des colonies.*)

Brésil. — S'il faut se fier aux documents officiels, peu de pays auraient un excédent de naissances comparable à celui de la province de Paraná, dans le Brésil méridional.

On y aurait relevé, en 1880, par exemple :

5260 naissances.

1171 morts.

Il y aurait donc là de quatre à cinq fois plus de naissances que de décès.

— Le mouvement pour l'abolition de l'esclavage continue à se développer. Il est très actif dans la province des Amazones, où un grand nombre de sociétés ont été formées pour amener l'extinction de l'esclavage dans le plus bref délai de temps possible. En dehors de 50,000 milreis inscrits dans ce but au budget ordinaire de la province, 500,000 milreis ont été votés en supplément par l'Assemblée provinciale pour le rachat d'une partie de 1700 esclaves qui restaient encore dans la province au mois de juin de l'année dernière.

La Société centrale d'immigration, qui vient d'être fondée au Rio Janeiro, prend ses mesures pour se livrer à une grande propagande en Europe et elle vient de nommer un agent chargé spécialement de l'Allemagne, la Suède, l'Autriche, la Belgique.

(*Économiste Français.*)

OCÉANIE.

Nouvelle-Calédonie — Le premier aspect de notre colonie n'est guère engageant. Les sommets dénudés par les pluies sont, en général, arides, ne montrant qu'une argile ferrugineuse d'un rouge brique, et çà et là, surtout dans la chaîne du Nord-Est, de grandes taches blanches dues à de puissantes masses quartzeuses qui ont mieux résisté que les schistes aux efforts continus de la dénudation. Les flancs et le haut des collines, couverts de broussailles ou d'une herbe dure qui se dessèche au soleil, attristent le regard par des teintes grises ou couleur d'amadou. Plus bas, les pentes plus douces retenant mieux les eaux, le sol devient moins ingrat et même plantureux dans les gorges et les vallées, où l'on voit des forêts qui ne manquent pas d'importance et de bons pâturages, surtout sur la bande d'alluvion qui aboutit à la mer.

(H. Jouan : *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Nouvelle-Calédonie se présente comme une grande crête montagneuse qui doit son relief à une puissante formation serpentineuse, paraissant avoir joué un rôle prépondérant dans l'histoire géologique de l'île dont elle occupe toute la partie méridionale en largeur; cette crête se montre souvent sous la forme de gros massifs arrondis dont un des exemples les mieux caractérisés est fourni par le Mont-d'Or, dans le voisinage de Nouméa, le chef-lieu de la colonie, à la partie S. O. de l'île. Elle se prolonge sur la côte Est, à peu près sur la moitié de la longueur de celle-ci. Toute cette partie de la côte est bordée de montagnes, de puissants massifs rugueux et rougeâtres formés de roches serpentineuses derrière lesquels on rencontre, en pénétrant dans l'intérieur, des schistes plus ou moins métamorphosés qui constituent l'arête centrale de l'île, où percent çà et là des îlots de serpentine. Les sommets de cette chaîne d'où se détachent de nombreux contreforts, ne dépassent pas 1500 mètres.

Sur la côte S. O., la formation serpentineuse se développe jusqu'au Mont-d'Or. A partir de là, elle s'éloigne de la mer et fait place, entre ses derniers contreforts et les roches éruptives et métamorphiques qui bordent le rivage, à une bande de terrains sédimentaires où l'on a reconnu des affleurements charbonneux. Les massifs de serpentine reparaissent sur la côte N. O., dans une série de grosses montagnes, le plus souvent en forme de dôme, qui vont jusqu'à l'extrémité N. de l'île.

La partie N. E. de l'île est occupée par des micaschistes qui font une chaîne élevée, orientée S. E. N. O., et par des terrains et contemporains des plus vieilles formations d'Europe. On y rencontre, en lits puissants, des schistes ardoisiers bons à exploiter, et des calcaires cristallins qui se présentent en grandes masses au bord de la mer, sous l'apparence de roches noires, dentelées, caverneuses, auxquelles on trouve des ressemblances à des objets connus, comme c'est le cas par exemple pour les grands rochers calcaires qu'on a appelés *les Tours de Notre-Dame*, près du port de Hienghène. On a écrit que la Nouvelle-Calédonie est une terre volcanique, qu'elle y a des volcans actifs. C'est une grosse erreur. (*Idem.*)

— Doit-on écrire : Mont-d'*Or* ou Mont-*Dore*. Selon quelques personnes, ce dernier nom serait le bon : il aurait été donné à la montagne calédonienne par un de nos officiers de marine en souvenir de l'Auvergne, son pays natal. Le premier nom semble pourtant prévaloir. (*Idem.*)

—

Taïti. — Le *Forcade-la-Roquette* nous a amené, le 17 février, 165 adultes et 46 enfants, soit 211 engagés recrutés dans les îles Gilbert, et qui, en très grande majorité, paraissent robustes et bien portants. Ces gens semblent heureux d'être enfin sur une terre où, moyennant un travail très modéré, ils sont assurés d'être bien traités, bien nourris et bien payés, et surtout où ils pourront jouir d'un sommeil tranquille.

Ces derniers mots demandent une explication. Il résulte, en effet, des renseignements fournis par nos agents, que des dissensions continuelles éclatent dans les petits États que forment les Gilbert. Des imbéciles ou des scélérats, dans un intérêt mercantile inavouable, ont laissé aux mains de quelques-uns de ces malheureux des Winchester à répétition. Les possesseurs de ces terribles armes se proclament tyrans. Quiconque refuse de leur obéir est menacé de mort, et chez les Araorais l'exécution suit de près la menace. Le recrutement, dans ces conditions, est assez facile, car tous ceux qui ne sont pas à la portée du Winchester voisin sont heureux de trouver un refuge à l'abri de notre pavillon.

D'ailleurs, il faut ajouter que toujours la guerre, ou mieux le guet-apens, ont été d'usage en ces îles. Les effroyables cicatrices qui couvrent le corps de nos travailleurs en témoignent suffisamment. Les surprises se font de nuit, et elles ont presque toujours pour but le rapt d'enfants ou de femmes, ou la vengeance pour mobile. Les vrais humanitaires devraient donc, s'ils étaient sincères, appuyer l'émigration des Gilbert, qui, en nous donnant les moyens d'augmenter la prospérité de nos colonies, a pour résultat de soustraire des infortunés à une existence pleine de dangers et de misères. En général, ces insulaires viennent volontiers à Taïti, où ils savent être très bien traités et payés en argent. Ils aiment moins les Sandwich : non qu'ils aient à s'y plaindre de sévices, mais parce que le travail est beaucoup plus dur (la journée de travail étant de dix heures au lieu de neuf) et aussi parce que, pour une cause ou une autre, la mortalité des engagés y est considérable. Quant aux Samoa et aux Fidji, ils n'y veulent aller que pour sauver leur vie. « Peu à manger, peu de vêtements, peu de tabac, beaucoup de travail, des *loups* et pas d'argent, » tel est le tableau qu'ils font de leur existence en ces groupes occupés par les bons Allemands et les puritains de la vieille Albion. Nos engagés chargent peut-être un peu les couleurs; cependant, trois goëlettes armées par les colons de ces archipels, et qui parcouraient les Gilbert en même temps et dans le même but que le *Forcade-la-Roquette*, n'avaient, à l'époque de son départ et lorsqu'ils se quittèrent, que dix-sept recrues en tout à leur bord. Le fait semble significatif.

(*Avenir des colonies et de la marine.*)

10 922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1232e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldee et la Susiane, par Mme Dieulafoy, officier d'Académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Entree du bazar de Chiraz, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Panorama de Chiraz, dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Entrée de la mosquée de Vakil, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Médressé de Vakil, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Un de nos chevaux, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Mosquée de Vakil, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Bas-relief sassonide, dessin de P. Sellier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Nourrice musulmane, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Tombeau du poète Saadi, à Chiraz, dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.
Femmes de Chiraz, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Le jeune gouverneur, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

On vient d'inaugurer en Russie un nouveau pont colossal sur le fleuve Dniéper, près de la ville de Jékaterinoslav. Par sa longueur, qui est de 1264 mètres, il occupe le sixième rang parmi les plus grands ponts du monde, dont nous donnons la liste par ordre d'importance.

Celui qui, sous le rapport de la longueur, peut être appelé le roi de ces grands travaux d'utilité publique, est sans contredit le pont de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent. Il relie la grande cité canadienne au vaste réseau des voies ferrées de la Compagnie du Grand-Tronc, et notamment aux embranchements qui conduisent aux États-Unis. Sa construction n'a pas de pareille au monde. Sa longueur est de 2637 mètres; il a 24 arches de 78 mètres d'ouverture chacune et une vingt-cinquième — celle du centre — qui en a 106.

Les piliers et les abords en pierre de taille, scellés dans le granit qui forme le lit du fleuve, supportent, à près de 20 mètres au-dessus des plus hautes crues, un énorme tube en fer dans lequel s'engouffrent les longs convois de la Compagnie du Grand-Tronc canadien.

La descente des glaces, l'amoncellement des neiges, ont nécessité la construction de ce colossal tunnel aérien, le seul de cette grandeur qui existe au monde. Il a été inauguré en 1857, après cinq ans et demi de travaux. Il a coûté environ 40 millions de francs, et tels ont été les dangers et la difficulté de l'entreprise que la statistique des martyrs du travail y a inscrit près de 200 noms.

Celui qui le suit est le pont de Brooklyn, destiné à relier, par-dessus l'East-River, les deux villes de New-York et de Brooklyn, dont les communications, par fois interrompues par les glaces, ne s'opéraient que par des *ferry-boats*, ou, pour parler français, par des bacs. Il y a un an (le 24 mai 1883) qu'il a été livré à la circulation.

Sa longueur totale, les approches comprises, est de 1826 mètres. Il a une hauteur de 41 mètres au-dessus du niveau de la rivière à marée haute, et cette rivière, ce grand fleuve plutôt, il le franchit en une seule portée de 486m,50.

Le tablier a 26 mètres de largeur, réparti en cinq avenues parallèles : deux pour le chemin de fer, deux pour les véhicules et une pour les piétons. Le projet de ce grand ouvrage a été dirigé par M. John Roebling, l'ingénieur auquel on doit aussi les ponts du Niagara et de Cincinnati; l'exécution des travaux a duré treize ans et le travail a coûté 78 millions de francs environ.

Le pont de Rapperswyl, qui, avec ses 1600 mètres de longueur, occupe le troisième rang, n'a pas l'aspect imposant de ses rivaux américains : tant s'en faut. Il est bâti sur pilotis, à l'extrémité orientale du lac de Zurich, et fait communiquer la petite ville de Rapperswyl avec la rive opposée. Il ne mesure que quatre mètres de largeur.

Le pont du chemin de fer d'Orenbourg, sur le Volga, près de Sysran, qui suit immédiatement le précédent au point de vue de la longueur est de construction récente. Il date de 1880. Il est à 13 arcades, élevées à 40 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Il mesure 1484 mètres de longueur et a coûté 18 1/2 millions de francs.

Le pont du Moerdyck, qui fait franchir la Meuse à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la voie ferrée d'Anvers à Rotterdam, a seulement 6 mètres de moins que le pont russe. La largeur du fleuve, qui est de 2640 mètres en cet endroit, a été réduite à 1432 au moyen de digues. Le pont la franchit sur 14 arches de 100 mètres d'ouverture chacune. La construction commencée en 1868 a été terminée en 1871. Elle n'a coûté qu'environ 12 millions de francs, les entrepreneurs, chose extraordinaire, restant de 2 millions en dessous de leur devis.

Voici maintenant la liste des 26 plus grands ponts du monde :

Le pont de Montréal, sur le St-Laurent.	2637 mètres.
— de Brooklyn, sur l'East-River.	1826 —
— de Rapperswyl, sur le lac de Zurich.	1600 —
— du Volga, près de Sysran (Russie)	1484 —
— du Moerdyck (Hollande) . . .	1478 —
— du Dniéper, près de Iékaterinoslav (Russie)	1264 —
— de Kiew, sur le Dniéper . . .	1082 —
Le pont-barrage du Nil (pointe du Delta)	1006 —
— « Kronprinz-Rudolf-Brücke », sur le Danube (au Prater à Vienne) (environ).	980 —
— du Dniéper, près de Krementchoug (Russie)	975 —
— de Bommel, sur la Meuse (Hollande).	918 —
Les deux ponts de Rotterdam, sur la Meuse (Hollande) (environ)	850 —
Le pont du Mississipi, dans l'Illinois .	776 —
— — à Saint-Louis . .	772 —
Pont-Saint-Esprit, sur le Rhône (France).	738 —
Pont de Culemborg, sur le Rhin (Hollande).	704 —
— de Cincinnati, sur l'Ohio. . . .	670 —
Le pont-viaduc de Chaumont, sur la vallée de la Suize (France).	600 —
Pont du détroit de Menai (Angleterre).	557 —
Pont de Cubzac, sur la Dordogne : sans les deux viaducs d'abord qui lui donnent une longueur de 1545 mètres, et qui le mettraient au quatrième rang entre le pont de Rapperswyl et celui de Sysran.	545 —
Pont de Varsovie, sur la Vistule. .	508 —
Pont du chemin de fer à Bordeaux, sur la Garonne.	501 —
Pont de pierre à Bordeaux, sur la Garonne.	487 —
Pont de Beaucaire, sur le Rhône . .	438 —
Pont de Tours, sur la Loire.	434 —
Pont Alexandre, à Saint-Pétersbourg. .	405 —

EUROPE.

France. — « Il résulte d'un rapport sur les opérations de recrutement de la classe de 1882, dit le *Petit Journal*, que l'effectif de cette classe a été de 312,924 hommes. En 1878, il n'y a eu que 286,107 hommes jugés disponibles. Cette différence constitue un notable progrès en quatre années.

« L'année dernière, 38,784 jeunes gens ont été reconnus impropres à *tout service*; 1579 conscrits nés en France d'un père étranger ont réclamé leur qualité de Français; 1201 ont au contraire, revendiqué le bénéfice de l'article 9 du Code civil et refusé de satisfaire aux exigences de la loi militaire. »

— Une intéressante étude que publie la *Revue*, gazette maritime et commerciale, sous la signature de M. Emilien Giraud, nous rend compte de la situation actuelle de notre marine marchande et des progrès qu'elle a réalisés de 1838 à 1883.

Les chiffres que donne l'auteur et les conclusions dont il accompagne les résultats de ses recherches sont de nature à relever les espérances du patriotisme français.

M. Emilien Giraud constate que toutes les flottes commerciales du monde sont actuellement en voie de transformation; la vapeur tend de plus en plus à remplacer la voile.

Il établit ensuite que, dans l'évaluation du tonnage, le navire à vapeur, qui fait des voyages plus multipliés, parce que sa vitesse est plus grande, doit être compté pour une valeur triple de celle d'un navire à voiles de mêmes dimensions.

D'après cette donnée, la nation maritime qui progresse le plus rapidement est celle qui transforme le plus vite sa flotte, de voiliers en vapeurs, pour en multiplier la puissance de transport.

La France est loin de se laisser distancer sous ce rapport : de 1878 à 1883, elle a vu diminuer de 143,617 tonnes sa flotte à voiles, mais dans le même laps de temps sa flotte à vapeur a doublé, en augmentant de 222,466 tonnes.

Il en résulte, à n'envisager que la seule capacité des navires, un accroissement total de 78,849 tonnes, mais si l'on tient compte de la puissance de transport des navires à vapeur, le développement de notre marine commerciale se chiffre par une augmentation réelle de 523,781 tonnes : soit d'environ 41 pour 100 en cinq ans.

Dans le même laps de temps, l'ensemble des navires du globe n'a progressé que de 25 1/2 pour 100 seulement.

La France a donc distancé plusieurs de ses rivaux; elle prend rang sur les mers immédiatement après l'Angleterre et avant l'Amérique qui, en 1878, était classée avant elle.

(*Avenir des Colonies et de la Marine.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Il résulte des documents envoyés au Ministère de l'intérieur par les préfets que, pour l'ensemble de la France, le nombre des loups détruits en 1883 s'élève à 1308, dont 32 louves pleines, 774 loups ou louves non pleines et 493 louveteaux. Le montant des primes a été de 103,720 francs.

On remarque que c'est la Bretagne qui a fourni le plus grand contingent de bêtes abattues, principalement la Basse-Bretagne où les carnassiers sont en grand nombre.

On ne signale que peu de cas où ces fauves se sont jetés sur des êtres humains. Cependant plusieurs habitants des Vosges, de la Dordogne et de la Haute-Saône ont été blessés plus ou moins grièvement.

— Le crédit pour introduction de travailleurs aux colonies n'est que de 98,000 fr. Il est beaucoup trop faible, eu égard au mouvement d'émigration qui se produit actuellement vers nos colonies surtout en ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, la Cochinchine et le Tonkin. On propose avec raison de le porter à 98,000 francs.

Le département de la marine est saisi de demandes de passage extrêmement nombreuses, dans nos pays d'outre-mer, ce qui lui permet de n'envoyer dans les colonies que des individus et des familles recommandables. L'emploi du crédit de 98,000 fr. prévu pour l'exercice 1885 donnera certainement, dès lors, d'excellents résultats.

Comme les transports de guerre ne peuvent emporter tous les émigrants, un certain nombre d'entre eux seraient embarqués aux frais de l'État sur des bâtiments de commerce : c'est ainsi que le 1er février 1884 le vapeur le *Nantes* a emporté, à la Nouvelle Calédonie, 50 émigrants dont le passage a été payé par le département.

Un nouveau départ aura lieu en août prochain, du port de Bordeaux, par le *Marseille*.

Ce crédit de 98,000 francs est absolument insuffisant. Ce même crédit, à une époque récente encore, a atteint le chiffre de 400,000 fr.

(*Bulletin des renseignements coloniaux.*)

Belgique. — C'est surtout à partir de 1863, qu'Anvers a vu son commerce et sa navigation prendre un développement extraordinaire.

Avant cette année-là, le tonnage d'Anvers avait varié de 128,000 à 607,000 tonnes. En cette année, l'Escaut fut affranchi, et d'importantes réformes économiques furent apportées aux droits de tonnage et de pilotage.

Depuis lors, le progrès a continué dans de très fortes proportions, et Anvers, dépassant Hambourg, le grand port allemand, et dépassant Marseille, le grand port français, est aujourd'hui le premier port du continent européen....

Depuis 1874 jusqu'en 1883, le tonnage des navires à voiles, à l'entrée du port d'Anvers, est tombé de 614,433 à 417,860, tandis que, pendant la même période, le tonnage des bateaux à vapeur s'élevait de 1,519,729 à 3,440,074. Voici le tableau comparatif de ces dix dernières années; les chiffres indiquent les progrès d'une révolution économique qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

	Navires à voiles.		Bateaux à vapeur.	
ANNÉES.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
1874. . . .	1,929	614,433	2,618	1,519,729
1875. . . .	1,634	532,682	2,717	1,652,734
1876. . . .	1,534	546,978	3,016	1,980,719
1877. . . .	1,532	558,261	2,925	1,941,221
1878. . . .	1,538	610,582	3,045	2,169,374
1879. . . .	1,356	620,290	2,892	2,287,721
1880. . . .	1,468	612,991	3,158	2,504,763
1881. . . .	1,147	515,287	2,963	2,423,194
1882. . . .	1,149	507,772	3,292	2,945,522
1883. . . .	989	417,860	3,700	3,440,074

Au 31 décembre 1883, Anvers possédait, sous pavillon belge, 57 navires, dont 10 à voiles et 47 à vapeur, jaugeant ensemble 85,407 tonneaux.

Voici maintenant le tableau des navires de mer arrivés au port d'Anvers pendant l'année 1883, et divisés d'après leurs pavillons. L'Angleterre seule y entre pour 2,156,539 tonnes : soit 455,144 tonnes de plus que tous les autres pavillons réunis :

	Navires à voiles.		Bateaux à vapeur.		Totaux.	
PAVILLONS.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage
Anglais	369	174,692	1,898	1,981,847	2,267	2,156,539
Belge.	6	4,438	463	525,235	469	529,673
Allemand	122	44,509	298	339,236	420	383,745
Français.	57	9,885	150	165,510	207	175,395
Danois.	55	10,799	126	128,744	181	139,543
Norvégien.	162	71,342	85	42,389	247	113,731
Suédois	55	19,723	113	79,231	168	98,954
Hollandais	18	2,222	484	87,125	502	89,347
Espagnol.	22	8,134	46	50,262	68	58,396
Italien.	44	24,685	9	15,252	53	39,937
Américain	18	24,831	—	—	18	24,831
Russe.	47	16,966	4	4,150	51	21,116
Grec	2	1,022	6	9,241	8	10,263
Autrichien.	10	4,241	3	4,229	13	8,470
Portugais.	2	371	14	5,618	16	5,989
Japonais	—	—	1	2,005	1	2,005
Totaux	989	417,860	3,700	3,440,074	4,689	3,857,934

Anvers n'est pas seulement le port d'exportation de tous les gros produits belges, mais l'Allemagne vient y embarquer ses aciers et ses fers; l'Italie y envoie, par le Gothard, ses œufs et ses fruits; d'autre part, les États-Unis y expédient, en énormes quantités, leur blé et leur pétrole; l'Amérique du Sud, ses laines et ses bestiaux. Enfin, Anvers est devenu aussi un port d'émigration : plus de 35,000 émigrants s'y sont embarqués en 1882. (*Mouvement géographique.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1233e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Suziane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

La masdjed Djouma de Chiraz, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Une jeune fille baby, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Jeune fille baby à cheval, dessin de Adrien Marie, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
La Khoda Khané de la masdjed Djouma de Chiraz, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Cuve à ablution de la masdjed Djouma, dessin de M. Dieulafoy.
Le bazar du Vakil à Chiraz, dessin de Barclay, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Masdjed No à Chiraz, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Corps de garde à l'entrée du palais du gouverneur du Fars, dessin de Tofani, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Saadouk Khan, général commandant de l'artillerie à Chiraz, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Çahabi divan, sous-gouverneur de Chiraz, dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Grande-Bretagne. — Dans les douze années qui se sont écoulées de 1871 à 1882 la marine marchande anglaise a perdu, à la mer, 35,660 marins et 3062 passagers. Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux navires enregistrés dans le Royaume-Uni, c'est-à-dire dans les ports de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et de l'île de Man. Si l'on déduit les décès, au nombre de 3530, dus à des accidents autres que la submersion, il reste encore, pour les pertes par naufrages et collisions, 19,907, et 12,223 pour celles survenues sans que les navires fussent endommagés. Il ne s'agit que des marins seulement, le tableau ne faisant pas de distinction pour les passagers. L'effectif total des marins embarqués a oscillé entre 222,838 en 1872, et 209,481 en 1881; la proportion des décès a été, pour cette dernière année, de 1 sur 56; la plus favorable a été de 1 sur 91, en 1878.

(*Avenir des Colonies et de la Marine.*)

ASIE.

Asie russe. — Aucune des montagnes de la Turcménie ne porte de neiges perpétuelles — pas même la plus haute, le Zazarach (3030 mètres), ce qui explique pourquoi les rivières qui prennent naissance à leur pied ont si peu d'eau. Et comme la pente septentrionale de cette chaîne de montagnes ne se prolonge guère, leur cours est insignifiant : Askhabad, par exemple, est arrosé par une rivière qui a 25 kilomètres à peine de longueur, bien que la montagne de Zazarach, qui en alimente les sources, soit couverte de neiges pendant huit ou neuf mois. Pour bien juger de la rapidité des pentes septentrionales du Képet-dagh ou du Kizyl-dagh, notons que l'altitude d'Askhabad ne dépasse pas 210 mètres : le rapport de la hauteur du Zazarach à la base horizontale du profil de la chaîne est donc de 2860 à 25,000, ou de 1 à 9; or, ce rapport, dans les Alpes-Maritimes, aux environs de Nice, n'est que de 1 à 12, et nous savons pourtant que le lit du Paillon est presque constamment à sec, l'eau s'écoulant trop vite.

Il est tout naturel que les petites oasis arrosées par de pareils ruisseaux aient une étendue insignifiante. Quelques centaines de familles, c'est tout ce qu'elles peuvent nourrir. Il faut faire une exception pour la plaine de Merv, arrosée par le Mourghâb; mais nous ne savons pas encore la superficie de ses parties labourables, malgré les travaux d'Alikhanoff, de Lessar, de Gladycheff et autres. Peut-être est-elle propre à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nourrir deux cent mille hommes. La vallée du Tedjent, au nord de Sérakhs, et surtout sous le 38e parallèle, où la rivière se ramifie, offre le même aspect, mais seulement à l'époque des grandes eaux. En temps ordinaire, le lit du Tedjent est presque à sec à partir de Sérakhs.

Nous ne savons pas si, dans l'antiquité ou aux temps préhistoriques, le Mourghâb et le Tedjent étaient des affluents de l'Oxus, les témoignages authentiques faisant complètement défaut. Cependant, on trouve dans le désert, au nord de leurs deltas actuels, les traces de l'ancien fleuve, qu'on nomme l'Ouzgoun, et qui a pu être une branche de l'Amou-daria ou le lit commun de deux rivières venant du midi. Autre lit semblable et beaucoup mieux connu se trouve dans la partie nord-ouest du pays, où on l'appelle Ouzboï. On a d'abord pensé que ce dernier était tout bonnement la continuation de l'Amou-daria qui se jetait dans la mer Caspienne; mais depuis les recherches de MM. Guédroïtz, Konchine, Lessar, etc., on sait que l'Ouzboï n'est que l'ancien détroit par lequel les eaux de la mer de Khowaresme (le lac de Sary-Kamych agrandi) s'écoulaient vers la Caspienne. En effet, l'Ouzboï a deux pentes opposées : la première, entre Kourtych et l'Aïdin, est dirigée vers l'ouest; et la seconde, entre le Bala-Ichême et le Sary-Kamich, — vers le nord. Il est donc probable que le long de cette dernière partie de l'Ouzboï, et par le lit de l'Ouzgoun, les eaux s'écoulaient vers le Sary-Kamych. Ces eaux ne pouvaient naturellement être que celles du Mourghâb et du Tedjent, coulant isolément ou réunies aux eaux de l'Oxus.

De toutes les rivières actuelles de la Turcménie, l'Amou-daria est la seule navigable, mais il se trouve aux confins nord-est du pays. Quant à la Gurghène, à l'Atrek, au Tedjent et au Mourghâb, ils ne peuvent porter que de légers canots, et la navigation, même dans ces conditions, y est inconnue, sauf à l'embouchure de deux premières rivières. On passe ces cours d'eau à gué, lors des grandes crues, au moyen de bacs en roseaux, conduits par des chevaux qui traversent à la nage. Pendant les grandes sécheresses, c'est-à-dire en été, toutes les rivières de la Turcménie contiennent fort peu ou pas du tout d'eau; le Tedjent, par exemple, cesse de couler à partir de Sérakhs et même plus en amont.

Le bas Atrek, au contraire, est toujours assez bien pourvu d'eau, mais il est encaissé dans un lit profond et sinueux : par conséquent, il ne peut servir ni à la navigation, ni même à l'irrigation du sol. Pour puiser de l'eau dans son lit, il faut remonter jusqu'à Tchat, d'où un canal avait été dirigé vers Miast-Debran; mais la restauration de ce canal, aussi bien que de la ville même, dont les ruines existent encore, serait une entreprise trop coûteuse.

Outre la sécheresse du climat, qui nuit à la végétation, l'agriculture, dans la Turcménie, a un autre ennemi non moins dangereux : ce sont les sables mouvants.

La distribution de ces sables change d'une année à l'autre, mais, en général, ils gagnent continuellement du terrain, de sorte que la bande du sol cultivable, au pied des monts Képet-dagh et autres, devient de plus en plus étroite. Aux environs de Goek-tépé, on peut se rendre compte de la rapidité de cette invasion; on y rencontre en effet trois localités portant le même nom, mais datant de trois époques différentes. Le plus ancien de ces villages fortifiés est situé au nord des deux autres : il est à présent en ruines et à moitié recouvert de sable, mais il était probablement habité au dix-huitième siècle. Le Goek-tépé moyen est celui que les Russes assiégeaient en 1879 et en 1880; il n'est rétabli qu'en partie, et ses environs sont déjà envahis par les sables. Quant au fort Goek-tépé actuel, il est construit beaucoup plus au sud que les deux précédents, au pied même des montagnes, si bien que 12 ou 15 kilomètres le séparent des ruines de l'ancien village.

A Douroun, les Russes ont été aussi obligés de construire leur fort (Orenbourgskoï) au sud du village turcmène.

Cet envahissement est d'autant plus regrettable que le sol ainsi recouvert de sable se distinguait naguère par une extrême fertilité pour peu qu'il fut arrosé. La moisson de millet et de blé y était toujours abondante. Elle l'est encore de nos jours, mais sur un espace plus restreint. Outre les céréales, les Turcmènes y cultivent des pastèques et des melons qui sont excellents. Quant aux vallées bien abritées contre les vents et les sables du désert, elles se rencontrent dans les montagnes, et se font remarquer par leurs arbres fruitiers : mûriers, cerisiers, abricotiers, etc. Mais les espaces propres à cette culture sont très petits, et chose fâcheuse, ils vont diminuant tous les jours. Rétablir une forêt ou un jardin fruitier dont les arbres ont été coupés est chose bien difficile sous le climat torride de la Turcménie, car il faut alors lutter contre des chaleurs de 40 à 45 degrés et une sécheresse de 4 à 5 degrés, d'après le psychromètre. Pourtant les Turcmènes réussissent souvent en ce genre d'entreprise : dans l'oasis de Merv, ils cultivent, outre les cerises et les abricots, d'excellents raisins dont les grappes ont souvent deux pieds de longueur, et les ceps l'épaisseur d'un tronc de chêne centenaire.

Le manque de terres cultivables est un grand obstacle à la colonisation russe dans le pays récemment conquis.

Contrairement à sa sage politique traditionnelle, le gouvernement russe ne songe même pas à y installer des stanitzas de Cosaques, ces gardes assermentés des frontières de la Russie, agriculteurs et soldats par profession, infatigables cavaliers, habiles éclaireurs. Il se voit obligé de les remplacer, d'un côté par les troupes régulières, d'un autre par la milice turcmène. Mais l'approvisionnement des premières n'est pas facile, car il ne peut s'effectuer avec les produits du pays. Force est à l'intendance militaire d'aller chercher

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les vivres des soldats au Khorassan, ou même sur les bords du Volga, d'où les bateaux à vapeur les transportent à Mikhaïlovsk. De ce petit port, les cargaisons sont expédiées par le chemin de fer jusqu'à Kizyl-Arvat (225 kilomètres), et de là on les transporte dans des voitures attelées de chevaux ou à dos de chameaux.

Il est évident que ce moyen de transport coûte cher. Il est même ruineux pour le trésor russe, car le chemin de fer, par exemple, n'a qu'un revenu annuel de 90,000 roubles, tandis que les dépenses d'exploitation atteignent bien 400,000 roubles. L'annexion de la fertile oasis de Merv modifiera peut-être ce régime économique détestable; mais il ne faut pas oublier non plus que cette oasis a déjà une population assez dense et que les Russes seront obligés d'y maintenir une forte garnison, qu'il faudra nourrir, habiller, loger et chauffer.

On sait que le premier établissement russe dans la Turcménie fut Krasnovodsk, fondée en 1869, au bord d'une baie assez profonde et bien abritée, pour recevoir des bateaux à vapeur de grandeur moyenne. Aujourd'hui, ce petit bourg est à peu près oublié, car on a été obligé de lui préférer Mikhaïlovsk et Tchikichlar, qui communiquent plus facilement avec l'intérieur du pays. A mesure qu'ils s'avançaient vers l'est, les Russes construisaient, dans les endroits propices, d'autres forts et postes militaires. D'ores et déjà, on compte plus de douze de ces établissements. Les plus importants sont : Mikhaïlovsk, Kizyl-Arvat, Douroun (Orenbourgskoï), Gœk-tépé et Askhabad. Ce dernier l'emporte sur les autres : il sert de résidence au gouverneur du pays. Lorsqu'on occupera solidement le Merv, on y construira sans doute deux ou trois forts encore, selon les besoins stratégiques, et peut-être aussi d'après d'impérieux besoins économiques.

En s'installant dans la contrée, les Russes y ont établi non seulement un chemin de fer qui traverse la partie la plus désolée des steppes, mais aussi une route de poste, entre Kizyl-Arvat, et Askhabad, et une ligne télégraphique de Krasnovodsk à Askhabad. On peut maintenant expédier des télégrammes de Paris en Turcménie au prix ordinaire du tarif international, et il m'est arrivé un jour de recevoir d'Askhabad, à 9 heures 30 minutes du matin, une dépêche expédiée de cette ville à midi de la même journée, à cause de la différence de longitude. Les Turcmènes peu à peu s'habituent à ce genre de correspondance qui leur semblait d'abord tout à fait diabolique.

Le nombre des Russes établis en Turcménie n'excédait pas 6000 en 1882, y compris les troupes, qui formaient l'énorme majorité de ce nombre déjà si petit par lui-même. Aujourd'hui ce chiffre est bien dépassé, et, sans doute, il s'élèvera au-dessus de 8000 après l'installation des garnisons sur les points stratégiques du Merv.

(Venukoff : *Revue de Géographie.*)

— Le sol de l'oasis de Merw est extrêmement fertile; c'est pourquoi les caravanes allant de Hérat à Khiva ou de Mechèd à Boukhara y font ordinairement halte pour procurer quelques repos à leurs chameaux et à leurs chevaux épuisés par de longues marches à travers le désert. Cet arrêt des caravanes favorise le développement du commerce et de l'industrie parmi les Merviens, dont plusieurs sont assez bons artisans, surtout comme armuriers et comme orfèvres. On y fabrique aussi des draps et des tapis : ces derniers d'une qualité supérieure. L'agriculture et l'horticulture étant les principales branches de l'industrie locale, on y songe beaucoup aux travaux d'irrigation qui sont d'ailleurs assez difficiles, car le Mourghâb, qui contient beaucoup d'eau, se distingue par sa rapidité. Ses crues sont abondantes : on peut donc arroser, pendant les grandes eaux, une étendue de champs et de jardins assez vaste pour nourrir une population de 250,000 âmes et fournir des approvisionnements aux caravanes. Le centre commercial, industriel et administratif du Merv est Kaouchit-Kala, que les habitants du pays avaient commencé à fortifier, selon les indications de M. O'Donovan, mais dont les remparts restent inachevés.

Les Merviens sont des Turcmènes-Tekkès appartenant à deux tribus : les Tochtamyches et les Otamyches, qui, à leur tour, se subdivisent en plusieurs rameaux. Ils sont musulmans-sunnites et ont pour chef spirituel un *kethkda*, patriarche, qui jouit d'une grande autorité. Les affaires civiles, les mariages, etc., sont traités d'après le chariat (droit musulman écrit), mais les anciennes coutumes locales obtiennent souvent la préférence. Les mariages se contractent dans l'enfance. On achète de 500 à 2000 francs une enfant destinée à devenir la femme d'un garçon de douze ans. Le prix d'une veuve de vingt-cinq ans est plus élevé encore; mais, après quarante ans, une femme coûte moins qu'un chameau. Les Merviens sont très courageux; jusqu'ici, ils inspiraient la terreur à leurs voisins du nord et du sud, aux Boukhariens, aux Persans et aux habitants des pentes septentrionales du Paropamise; mais ils s'apaiseront facilement sous le joug russe. Leur ancienne réputation était si terrible que les Boukhariens disaient souvent : « Quand on rencontre à la fois un Mervien et un diable, il faut d'abord se débarrasser du premier, puis songer au second. » De nos jours, ils sont un peu moins cruels et tendent à délaisser tout à fait leurs habitudes nomades. Voilà pourquoi ils se sont volontiers soumis à la souveraineté du tzar russe.

(Vénukoff : *Revue de Géographie.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1234e LIVRAISON.

TEXTE.

La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, officier d'académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Lac salé près de Chiraz, dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Gholam de la maison du gouverneur de Chiraz, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Tombeau du cheikh Youssef ben Yacoub, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Plan du palais de Sarvistan, d'après un plan dressé par M. Dieulafoy.
Galeries latérales de Sarvistan, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Palais de Sarvistan, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Kadjaveh de la femme d'un marchand d'eau de rose, dessin d'Adrien Marie, d'après un croquis de M. Dieulafoy.
Palais de Firouz-Abâd, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Firouz-Abâd. Intérieur de la pièce centrale, dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Ruines de Firouz-Abâd (vue longitudinale), dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.
Bas-relief de Firouz-Abâd, dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

FAITS DIVERS.

ASIE.

— Quel est le nombre des Turcmènes dans les nouvelles possessions russes et ailleurs? M. le général Grodékoff, dans son excellent ouvrage « *la Guerre en Turcménie* », précédé d'une savante introduction géographique, et accompagné d'une carte ethnographique, donne comme résultat approximatif de ses calculs le chiffre de 234,000 tentes ou de 1,170,000 âmes, concordant assez bien avec les évaluations de Bode, de Blaramberg, de Vambéry, etc.... Mais la grande majorité appartient aux Turcmènes indépendants, ou sujets persans, khiviens, boukariens. Quant aux habitants du territoire russe, y compris le Merv, leur nombre ne dépasse pas 360,000 âmes. Ce sont, pour la plupart, les descendants des fameux Tekkés, qui étaient la terreur des Persans et qui dévastaient continuellement le Khorassan et même les environs d'Astrabad. Aujourd'hui, ils ne songent plus au brigandage; ils sont même en partie enrégimentés et font le service militaire sous le commandement de chefs russes. Ils surveillent les frontières, ils arrêtent les malfaiteurs, ils escortent les voyageurs, ils tiennent garnison dans les postes avancés, et le gouvernement russe les a déjà armés de fusils se chargeant par la culasse. Leur ancien commandant en chef, Tykma-Sardar, celui qui lutta contre Skobeleff, fut ensuite major dans l'armée russe, et il porta avec fierté les épaulettes d'officier supérieur, que le puissant « Akpadichah » (tzar blanc) lui a envoyées pour reconnaître publiquement sa bravoure. Il n'a pas hésité à mettre son fils dans une école militaire de Saint-Pétersbourg.

De même, un des anciens khans des Tekkès, homme jeune et brave, Makhtoum-Kouli, qui se montrait moins favorable aux Russes, a fini par prêter serment de fidélité à l'empereur de Russie et il a d'abord accepté le modeste rang d'officier subalterne dans la milice turcmène : il est aujourd'hui major.

Ce brusque changement de régime politique et social parmi les Turcmènes est le résultat le plus sérieux de la conquête russe. Quant à l'état économique, aux rapports de la vie privée, aux mœurs, aux usages, ils restent les mêmes. Le Turcmène est toujours un nomade qui passe sa vie sous la tente, la transportant, quand cela lui plaît, d'un endroit à l'autre, sur le dos d'un chameau. Il s'occupe peu d'agriculture et il préfère aux plaisirs de la vie sédentaire ceux de la vie errante. A-t-il besoin de quelques produits de l'industrie européenne? il se rend à Askhabad ou à Tchikichlar, y achète ce qui lui convient, puis il retourne chez lui, dans son aoul, campé au bord d'un ruisseau ou dans le voisinage d'un puits. Là, il est entouré de sa famille, de ses chevaux, de ses chameaux, de ses moutons. Il mène une vie oisive, car le travail est le lot des femmes et non le sien à lui, *baïyr*, guerrier par excellence. Il sait qu'il ne peut plus prendre part aux *alamans* (incursions, razzias); mais il soigne toujours son rapide et infatigable coursier. L'heure peut venir où on l'appellera à faire partie de l'escorte du gouverneur ou à porter les dépêches des autorités lo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cales à Askhabad, ou même à Mechèd, ce qui équivaut pour lui à une mission diplomatique d'une grande importance. Il fera alors 120 kilomètres par jour sans descendre de cheval; il sera récompensé par les autorités et de retour dans son aoul il montrera avec fierté à son entourage soit un khalat (robe de chambre) de drap, soit une médaille, soit même un revolver, auquel il rêvait depuis longtemps.

(Venukoff : *Revue de Géographie.*)

— Le gouvernement général du Turkestan vient d'être divisé en deux territoires : celui du Syr-Daria au nord, celui du Tachkend au sud; plus le district de l'Amou-Daria. Le siège du gouvernement général sera, comme ci-devant, à Tachkend.

Le territoire du Syr-Daria comprend quatre cercles : Kazalinsk, Perofsk, Tchitkinsk, Aoulienta; 36,871,120 hectares; et 628,655 habitants, dont 56,305 sédentaires seulement.

Le territoire de Tachkend, vaste de presque 18,900,000 hectares, comprend neuf cercles : Tachkend, Chodjent, Djizek, Samarcande, Katta-Kourgan, Kokand, Marghilan, Namangan, Omsk; il a 1,641,350 habitants, dont 219,815 nomades.

Ce chef-lieu du district de l'Amou-Daria est Fort-Alexandrofsk, sur l'Amou. (*Allgemeine Zeitung.*)

Asie française. — Les Annamites semblent avoir compris de bonne heure toute la dignité de l'histoire. Les premiers rois de la dynastie des *Trân* employèrent les lettrés les plus habiles à la rédaction des Annales du royaume, et on leur affecta toujours des palais spéciaux dans les différentes capitales de l'Annam. La personne des annalistes fut déclarée inviolable, et, pour assurer leur indépendance, il fut décrété que les rois d'Annam ne pourraient jamais prendre connaissance de la partie des Annales qui les concernait eux-mêmes.

En 1342, le roi Trân-minh-tông, qui venait d'abdiquer pour transmettre la couronne à l'un de ses fils, crut que, redevenu simple particulier, il pourrait lire dans les Annales l'histoire de son règne. La tentative qu'il fit pour violer le secret du palais des annalistes causa une révolution dans laquelle faillit s'abîmer la dynastie des Trân.

On décida également que les Annales se diviseraient en autant de parties que de règnes, et que chaque partie ne pourrait être publiée qu'après la mort du roi dont elle racontait l'histoire.

Les Annamites, qui ont toujours scrupuleusement observé toutes ces dispositions, pouvaient donc nous laisser une histoire vraiment impartiale; mais ils nous offrent le spectacle extraordinaire d'un peuple qui, ayant imaginé les meilleures lois administratives, judiciaires et religieuses, ayant exposé dans des pages admirables la manière dont il comprenait toutes les grandes questions sociales, n'a jamais pu réaliser la plus petite partie de ce qu'il avait si merveilleusement conçu.

(Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— Vers l'an 2500 avant J. C., les Annales chinoises parlent d'un pays qu'elles appellent *Xich-qui*, et qui ne peut être que le Tong-King actuel. Quelques années plus tard, nous voyons ce même pays appelé *Bâ-Viet*. Ce nom signifie *les Cent tribus*. Le Tong-King, en effet, était alors partagé en une foule de tribus indépendantes.

Les Annales nous donnent tout au long les noms des *Cent tribus*. Ces noms, il ne nous semble pas utile de les rappeler ici, sauf celui de l'une d'elles qui habitait au cœur même du delta : tribu de race jaune et d'origine chinoise, qui parlait une langue idéologique et qui, par son habileté politique, sut s'assimiler les autres tribus de la même race qu'elle et soumettre à sa domination les tribus de race étrangère : c'étaient les *Giaochi*.

Ce nom de *Giao-chi*, qui signifie littéralement : *Doigts bifurqués*, leur vint de ce qu'ils avaient le gros orteil très distant des autres doigts, et cette disposition leur permettait de saisir à terre de petits objets et de les porter avec les doigts du pied à la hauteur de la ceinture. La race pure du delta et de quelques autres parties de l'Annam a toujours conservé ce caractère anthropologique qui distingue nettement l'Annamite de tous les autres peuples qui l'entourent.

Les Annamites d'aujourd'hui, d'accord en cela avec l'histoire, déclarent qu'ils descendent des Giao-chi.

(Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— En somme, les Annales chinoises, d'accord avec les Annales annamites, nous représentent le pays des Giao-chi (le Tong-King actuel) comme une sorte d'apanage que les empereurs de Chine auraient donné à un membre de leur famille; et, chose remarquable, qui prouve l'immobilité des institutions de ce pays, ces premiers gouverneurs portaient, il y a quatre mille ans, le titre même dont étaient investis, il y a quelques années à peine, les commissaires royaux que la cour de Hué envoyait au Tong-King.

(Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— Lorsqu'un souverain meurt dans le cours d'une année, les Annales rapportent au règne de ce souverain tous les actes accomplis dans le courant de cette année. Son successeur, quoique roi effectif au lendemain de la mort de son prédécesseur, ne devient roi de nom et responsable que le premier jour de l'année suivante. J'ajouterai enfin que chaque règne porte un nom particulier, mais qui n'est donné par les annalistes que lorsque le roi est mort. Ainsi le nom de famille du premier roi de la dynastie des Ly est Ly-công-nâm. Il fut élevé au trône sous le nom de Ly-thaï-toi, et son règne, à sa mort, reçut le nom de Thuân-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thien. Quelquefois aussi un seul roi a plusieurs noms de règne. Ainsi le premier roi de la dynastie des Trân (Trân-thaï-tông) en a trois. Ces noms de règne donnés par les annalistes sont généralement tirés des qualités du prince ou des événements qui ont marqué son règne. Ils ne sont quelquefois aussi que l'expression d'une basse flatterie. Nous ne connaissons pas encore le nom du règne de Tu-duc, car l'agitation des partis qui divisaient le palais à sa mort n'a pas permis aux annalistes, nous assure-t-on, de se mettre d'accord. (Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— Les dialectes diffèrent entre la Cochinchine et le Tong-King. J'ai vu des Annamites de Ha-noï ne pas pouvoir se faire comprendre des Annamites de Saïgon. L'antipathie est si grande que lorsqu'on a amené au Tong-King des tirailleurs annamites cochinchinois pour aider nos soldats dans les opérations de la guerre, les officiers ont eu toutes les peines du monde à empêcher ces tirailleurs de verser inutilement le sang des femmes, des enfants et des vieillards, à Hanoï, à Son-tay, enfin partout où ils se sont montrés. (Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— En principe, toute ville annamite a un nom officiel, un nom vulgaire et un nom chinois. Cette multiplicité de noms rend très ardue l'œuvre du géographe. (Ch. Labarthe : *Revue de Géographie.*)

— En Cochinchine, la moyenne de la consommation d'un fumeur d'opium est de 15 centimes par jour; mais les riches fumeurs en consomment pour plus de 4 francs; quand ils arrivent à cet abus exagéré du poison, ce sont des condamnés à mort dans un délai qui varie entre deux et dix ans. L'opium importé en Cochinchine est la sorte *bénarès* de l'Inde; elle renferme 9 0/0 de morphine, que la préparation très compliquée de *chaudoo* réduit à 4 1/2 ou 5 0/0.

Sans nous faire, en quoi que ce soit, le défenseur de l'opium, nous devons cependant faire remarquer que c'est un excitant, comme l'alcool dans les pays froids. Son emploi est sans doute indispensable aux ouvriers qui travaillent dans la vase et dans les rizières, ce qui explique la généralité de cet usage. L'abus seul compromet la santé. Rappelons, en passant, que, d'après les lettres de nos officiers, les retranchements de Son-Tay étaient imprégnés de l'odeur de l'opium et que plus d'un de nos adversaires a trouvé dans ce poison l'ivresse du combat.

(A. Bouinais : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

— La grande mortalité qui a frappé notre armée, au début de l'occupation, et qui s'est élevée, en 1861, jusqu'à 11,56 pour 100 des effectifs entretenus, a donné une triste célébrité au climat de la Cochinchine. Toutefois, de grands progrès ont été accomplis, la mortalité est tombée à 4,82 pour 100. Par malheur, il arrive souvent que les Européens, anémiés par le séjour de la Cochinchine, succombent à leur retour; c'est la cause de la mort récente des colonels Laurent et Raybaud, dont l'infanterie de marine ressent cruellement la perte. Il faut, de temps à autre, revenir dans le pays natal pour refaire ses forces épuisées. C'est pour cette cause que le temps normal de séjour des troupes a été réduit de trois à deux années, sur les indications d'un médecin de la marine, Lalluyaux d'Ormay.

La dyssenterie, la fièvre pernicieuse, la diarrhée chronique, sont les maladies qui font plus de victimes parmi nos nationaux, le choléra et la variole parmi les indigènes.

Les Annamites attribuent l'origine de ces affections à l'invasion de mauvais esprits (*con-ma-dau*). Les *con-ma-dau* sont les âmes des personnes mortes de ces affections, et qui attirent à elles les vivants. Pendant la durée des épidémies les soins sont donnés aux malades par des sorciers ou *thay-phap*, qui seuls ont la puissance de dompter les esprits par des amulettes ou des incantations; les rivières sont sillonnées de bateaux de papier montés sur des radeaux qui doivent porter les philtres meurtriers à la mer; les autels domestiques sont exposés hors des maisons et des processions parcourent les villages au bruit du gong, du tam-tam et des pétards.

Au Tong-King, le climat est beaucoup plus sain. La saison des pluies y est plus redoutable qu'en Cochinchine; mais dans la saison sèche, le thermomètre descend jusqu'à 8° au-dessus de zéro, nos soldats y ont froid au point d'être obligés de faire du feu. Cet abaissement de température est éminemment favorable au rétablissement de leurs forces. Aussi tous nos camarades qui revenaient du Tong-King en Cochinchine avaient-ils fort bonne mine.

Quand nous serons solidement établis au Tong-King, on pourra, par un sage roulement entre les troupes de Cochinchine et celles du Fleuve Rouge, diminuer considérablement la mortalité de notre colonie du Mé-Kong. Il sera facile de trouver, au Tong-King, pour le plus grand profit de nos soldats, des sanitaria analogues à ceux de Salazie à la Réunion, de Balata à la Martinique, du camp Jacob à la Guadaloupe.

(A. Bouinais : *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1235e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Chez moi, dessin de Hubert Clerget, d'après une aquarelle de Hertrich.
Porte antique à Turckheim, dessin de Hubert Clerget, d'après Rothmuller.
Type de vigneron, dessin de Lix.
Maisons de vignerons, dessin de D. Lancelot, d'après une aquarelle de Hertrich.
Les bords de la Fecht, dessin de Slom, d'après un tableau de Hertrich.
Place du Marché à Munster, dessin de Matthis d'après une photographie.
Une noce : le droit de passage, dessin de Lix, d'après un tableau de Pabst.
Enfants à la crèche, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Vue de Munster, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Carte du massif des Hautes-Vosges. Vallée de Munster.
Metzeral, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — Les recettes des lignes de la Méditerranée ont encore progressé cette année. Cependant, les transports pour le compte du Ministère de la guerre ont considérablement diminué en 1883. Ce déficit a été comblé, et même dépassé, par l'augmentation du nombre des voyageurs et la quantité des marchandises transportées.

L'expérience nous amène chaque jour à apporter des améliorations notables dans les itinéraires de nos services sur l'Italie, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Il en résulte pour nous des diminutions de dépenses et des accroissements de recettes.

Signalons en passant, un progrès sensible que nous avons réalisé sur la ligne directe de Marseille à Alger. Depuis quelques mois, nos paquebots effectuent ce trajet en 28 heures, soit à peu près 15 nœuds de vitesse. L'augmentation de dépenses occasionnée par cette vitesse a procuré un excédent triple de recettes, et ce succès nous a engagés à étudier la même amélioration pour les autres lignes directes de Marseille à Tunis et en Algérie.

(*Rapport à l'Assemblée générale des Actionnaires de la Compagnie Transatlantique.*)

— Je suis absolument convaincu que la vente aux enchères ou par lots considérables mettra tout simplement les terres aux mains des capitalistes qui les garderont soigneusement et les déroberont à la culture des Français, dans l'espérance que l'Etat les leur rachètera bien cher plus tard. Combien de milliers d'hectares sont ainsi détenus en Algérie et dans nos autres colonies. Je vous citerai une Société tout organisée qui allait s'établir aux Marquises et qui, au dernier moment, a dû se dissoudre devant les prétentions d'un banquier de Londres qui, depuis tant et tant d'années, est détenteur de 7000 ou 8000 hectares qu'il laisse, bien entendu, improductifs, mais qu'il dérobe à la colonisation française.

Notre Société, à peine formée, a déjà reçu plus de 800 demandes d'émigration en Algérie. Sur ces 800, il y en bien 150 qui émanent de personnes déclarant posséder un certain capital. Que l'État veuille seulement nous concéder quelques centaines d'hectares, et nous sommes sûrs de les peupler de gens qui s'y implanteront. (E. Froger : *Bulletin des Colons.*)

— M. Dietz-Monin, président de la Société française de colonisation, va tenter en Algérie la fondation d'une colonie avec le concours de M. le vice-amiral Bourgeois et de M. G. Bonjean : ces messieurs ont formé une société particulière, et ont déjà réuni un premier capital de 200,000 francs qui les met en mesure d'agir immédiatement en Afrique. (*Idem.*)

— « Le mouvement d'immigration française en Tunisie est nettement accentué.

« Dans les six mois qui viennent de s'écouler, il a été acheté par des Français, rien qu'aux environs de Tunis, pour plus de 1,400,000 francs de terres propres à la culture. »

— Tunis n'est plus qu'un vaste chantier : on a commencé à construire, on construira davantage....

La ville sera prochainement éclairée au gaz, et nous ne verrons plus les piétons cheminer péniblement à la remorque d'un nègre porte-falot au milieu des flaques boueuses de la Marine. Le pittoresque y perdra le confort y gagnera....

Le quartier européen est tout entier bouleversé. Jusqu'à la douane ce ne sont plus que maisons de plaisance, hôtels et vastes magasins, constructions qui attestent la vitalité du commerce tunisien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A droite, l'hôtel de la Compagnie Algérienne domine un quartier consacré à la banque et aux administrations.

A gauche, les terrains vagues qui précèdent le collège Saint-Charles, voient s'élever le palais archiépiscopal et la cathédrale....

La gare italienne a été démolie pour faire place à une avenue nouvelle....

Reconstruite à cinq cents mètres de là, c'est un monument tout moderne, précédé d'une place élégante et spacieuse. De cette place, deux autres avenues s'élancent, l'une vers la porte de Bab-el-Kadra, la seconde aboutissant au milieu de la rue Trongin.

(*Tunis-Journal.*)

— Dernièrement a eu lieu à Tunis la première session d'examen pour le brevet de capacité de l'enseignement primaire en Tunisie : c'est là une institution absolument récente.

Bien que ce fût la première fois, et que le public n'eût été prévenu qu'un mois avant l'ouverture de la session, il y a eu 29 candidats. dont 23 Français et 6 non Français, parmi lesquels trois Italiens.

— Une Société de géographie et d'archéologie vient de se fonder au Kef, en Tunisie.

Cette Société, dont la création est due au zèle et à l'initiative de M. Roy, vice-consul de France, qui a déjà rendu de si éminents services à la science et au pays se propose un double but dans le domaine de l'archéologie : la conservation, la description et l'étude des monuments antiques, si nombreux et si intéressants dans cette partie de l'Afrique.

Dans le domaine de la géographie, elle s'efforcera surtout de faire connaître les ressources que la région du Kef peut offrir aux Européens qui viennent s'y établir. Elle favorisera de tout son pouvoir l'immigration française et, par suite, le développement des richesses agricoles et industrielles du pays.

Nous faisons tous nos vœux pour la prospérité d'une institution aussi utile et qui est la première de ce genre qui ait été créée en Afrique.

(*Bulletin des Colons.*)

— Les travaux du barrage de Lambèse sont achevés. Ce barrage sera très utile aux environs de cette modeste héritière de la puissante *Lambœsis*, qui sont secs, mais très fertiles.

— Le village de Saint-Donat, sur les hauts plateaux que traverse la route de Constantine à Sétif, était en pleine décadence quand on s'est avisé d'y planter de la vigne : depuis lors la vie y renaît, la prospérité s'annonce.

— On travaille à l'adduction à Djidjelli des eaux de l'Oued-Kissir : cette ville recevra de ce torrent un minimum de 2000 litres par minute, de 33 par seconde.

— L'atelier de sondages placé sous la direction du lieutenant Schiellen vient de terminer le forage d'un puits artésien près de Sidi-Amran, dans l'Oued-Rir (sud du département de Constantine). Ce puits donne 6000 litres par minute, 100 par seconde : c'est le débit le plus considérable que l'on ait encore obtenu depuis 1856 dans cette région ; l'eau, qui marque une température de 24 degrés, est de bonne qualité, chose bien rare dans les bas-fonds de l'Oued-Rir.

— Vous ne sauriez croire la merveilleuse aptitude que nos Kabyles montrent pour le progrès, j'entends le progrès sous toutes ses formes. Huit cents enfants kabyles sont chaque jour présents dans les écoles de notre commune et y apprennent à parler et à penser en français. La population féminine elle-même s'ébranle et se réconcilie avec nous, non seulement par l'accueil empressé qu'elle fait de plus en plus à nos produits français, savons, toiles, foulards, étoffes de tout genre, mais encore par la faveur avec laquelle elle a accueilli la création d'un orphelinat-école de filles kabyles que notre administrateur, M. C. Sabatier, si dévoué à ce pays, a installé tout près de Fort-National et qui réussit admirablement.

Ajoutez à ceci que les Kabyles de notre commune — les chiffres reposent sur une statistique de trois ans — s'accroissent dans la proportion de 199 naissances par 100 décès.

Vous comprendrez la joie profonde que doivent éprouver devant ces symptômes de prospérité tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'Algérie et de cette race berbère, si admirablement douée, qui forme le fond le plus solide de la population indigène. Le jour où elle sera conquise à notre civilisation, elle dominera et absorbera l'élément arabe.

(*Indépendance belge.*)

— La flore des environs d'Alger appartient au groupe des flores de la partie occidentale de la région méditerranéenne ; et, parmi les flores européennes de ce groupe, c'est avec celle de Sicile qu'elle offre le plus d'affinités, elle en a de très grandes aussi avec la flore du midi de la France et celle d'Espagne, tout en possédant en propre un certain nombre d'espèces.

(Battandier et Trabut : *La Flore d'Alger.*)

— Dans son rapport au Conseil Général, le préfet d'Alger fournit à l'assemblée départementale de précieux renseignements sur la situation vinicole de son département.

Le nombre d'hectares de vignes en plein rapport, en 1882, accusait un chiffre de 9958 hectares et un rendement de 394,050 hectolitres de vin.

En 1883 nous avons 11,311 hectares en plein rapport : soit 1353 de plus que l'année précédente.

Et la récolte est de 456,659 hectolitres : soit 62,609 de plus que l'année prérédente.

C'est là un résultat dont il y a lieu de s'enorgueillir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car, tout en constatant un accroissement sensible dans la culture de la vigne, d'une année à l'autre, il fait ressortir à 41 hectolitres par hectare le rendement moyen des vignes en plein rapport.

Le prix de l'hectolitre varie suivant l'altitude, la nature du terrain, l'exposition des vignobles, leur rareté et leur éloignement des centres de production plus importants.

C'est ainsi que les vins du Sahel se vendent de 30 à 40 francs l'hectolitre et atteignent même le prix de 50 francs, tandis que ceux de la plaine ne trouvent preneur qu'à un prix variant entre 20 et 30 francs l'hectolitre.

C'est ainsi également que dans la région d'Aumale, à Ain-Bessem, par exemple, en raison de la cherté des moyens de transport et de l'espace restreint consacré à la culture de la vigne, le prix de l'hectolitre atteint le chiffre maximum de 100 francs....

La superficie des terres complantées en vigne a doublé depuis 1881, c'est-à-dire depuis trois ans.

Il n'est pas inutile non plus de faire connaître le nombre d'hectares de jeunes vignes plantées pendant ces dernières années et non comprises dans la superficie des vignes en rapport.

Il s'élève à 6908 hectares : ce qui donne, pour le département d'Alger, un total de 18,220 hectares de vignes.

Ces chiffres ont leur éloquence.

Avant longtemps tout le Sahel d'Alger ne sera qu'un vaste vignoble. (*Moniteur de l'Algérie.*)

— Les colons des Hassen-ben-Ali, dans le haut pays de Médéa, font un vin excellent : le sol, l'altitude (plus de 1000 mètres), l'exposition, tout contribue à la bonté du crû.

« Nous ajouterons, dit le *Bulletin du Comice Agricole de Médéa*, qu'il y a cent mille hectares de terres analogues entre Médéa, Berrouaguia, Amoura : terres qui peuvent être facilement achetées aux Indigènes 300 à 400 francs l'hectare.... La région médéenne pourra donc produire avec le temps au moins 2 millions de bordelaises, d'une valeur totale de 160 millions, à 80 francs l'une. »

— Quelques arbres de plus et Baba-Ali deviendra aussi sain que l'ancien marais de Boufarik, qui donne de l'eau très potable à ses habitants.

Des sources nombreuses couvrent cette localité sur un périmètre de plusieurs centaines de mètres; toutes proviennent de 40 à 60 mètres de profondeur. Elles débitent dans leur ensemble 500 litres à la seconde: c'est-à-dire de quoi laver largement les rues et les égouts, fournir à tous les besoins des habitants de la ville et des faubourgs et arroser les coteaux des environs depuis la colonne Voirol jusqu'à Alger.

Ces eaux sont celles des bassins de l'Oued-Mokta, de l'Oued Djema et de beaucoup d'autres rivières de l'Atlas, qui ont pénétré à travers les couches d'alluvion formant un filtre de 10 à 100 mètres d'épaisseur et d'au moins 10 kilomètres de longueur. Elles ne peuvent tarir en raison même de la longueur, de la puissance de ce filtre.

C'est l'étendue de cette profonde et perméable couche de terre qui fait que beaucoup de puits et de sources de la plaine ne commencent à être alimentés qu'en juin et juillet.

Ces eaux ne sont utilisées que par des moulins; à moins d'être élevées par des machines, elles ne peuvent être d'aucune utilité au sol.

Elles sourdent dans la partie la plus déclive de la plaine, sorte d'entonnoir à 25 mètres au-dessus du niveau de la mer: de ce point elles pourraient couler jusqu'à Alger où elles seraient reprises par des machines élévatoires. (*Akhbar.*)

— Un phénomène remarquable vient de se produire dans la tribu des Souaghis (commune indigène et cercle de Boghar), sur les hauts plateaux de la province d'Alger.

La source thermale d'El-Hammam, située près de Zerguine, qui s'était complètement refroidie en 1869, est redevenue subitement chaude le 21 mai.

La température de l'eau, constatée le 25, a été trouvée de 39°, malgré de nombreuses infiltrations d'eau de pluie tombant dans la grotte au fond de laquelle se trouve la source.

— Nouveau journal, à Mascara : l'*Indépendant de Mascara*.

— D'après la note sur la carte viticole de la province d'Oran par M. Bouty, publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran* il y avait 4046 hectares de vignes dans la province en 1872; 5305 en 1876; 10,188 en 1880; 12,320 en 1881; 15,307 en 1882, au 31 décembre, dont 9414 dans l'arrondissement d'Oran, 2276 dans celui de Mostaganem, 1703 dans celui de Mascara, 1134 dans celui de Sidi-Bel-Abbès, 780 dans celui de Tlemcen. La commune de Saint-Cloud était en tête, avec 1407 hectares; puis venaient Mascara, 1325; Misserghin, 819; Oran, 801; Saint-Denis-du-Sig, 656; Aïn-Temouchent, 640; Sidi-bel-Abbès, 613; Bou-Sfer, 610; Sidi-Chami, 608; la Sénia, 578, etc.

10 922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1236e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1864. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Cabane de bûcherons, dessin de Lix, d'après nature.
Faneuse de la vallée de Munster, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Vaches à l'approche d'un orage, dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après un tableau de Fr. Millet.
Intérieur de bûcherons, dessin de Lix, d'après nature.
Un vallon, dessin de Lix, d'après nature.
Route de schlittage, dessin de Lix, d'après un tableau de Théophile Schuler.
Une forêt des Vosges, dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après nature.
Vallée des Vosges au printemps, dessin de Niederhaeuser-Kœchlin, d'après un tableau de Fr. Millet.
Fileuse de Sondernach, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Poêle de paysans à Sondernach, gravure de Hildebrand, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

Le Dr D. Rhode vient de publier une brochure latine *sur la place qu'occupe l'adjectif dans César et dans Cicéron, après et avant le nom*. Il a eu la patience de compter que le mot *magnus* se trouve, dans César et les discours de Cicéron, 1063 fois avant le nom, et 153 fois après. Il conclut ses observations par cette remarque : la place ordinaire de l'adjetif est de précéder le nom; quand il est placé à la suite, c'est pour donner plus de force à sa signification.

(*Polybiblion.*)

AFRIQUE.

Sainte-Hélène. — Le gouverneur de Sainte-Hélène, M. D. Morris, nous trace, dans son dernier rapport officiel, une bien triste représentation de l'état de cette île fameuse.

Les revenus de l'île diminuent d'année en année, les édifices publics, les routes, les établissements d'utilité souffrent du manque chronique d'argent; le peu d'employés qu'il y a est fort mal payé, l'instruction publique est au plus bas : bref, tous les rouages moraux, sociaux, commerciaux de la communauté fonctionnent mal, faute de pécule. En 1882, l'île a reçu 220 navires de moins qu'en 1873.

C'est surtout le remplacement de la voile par la vapeur qui porte ce coup sensible à l'antique prospérité de Sainte-Hélène. (*Algemeine Zeitung.*)

Afrique australe. — Angra Pequenha (en portugais ces mots veulent dire Petite Baie) est une baie située sur la côte sud-ouest de l'Afrique, dans le pays des Namaquas, par 26° 38′ de latitude S., 12° 54′ de longitude E. de Paris, à 240 kil. N. O. de l'embouchure de la rivière Orange.

Primitivement cette baie porta le nom de *Santa-Cruz*, appellation qui eut l'origine suivante : au quinzième siècle, l'usage était de prendre possession des terres découvertes au nom de la couronne à laquelle appartenait le navire employé à ces reconnaissances; les Portugais poussèrent cet usage à l'excès, et Barthélemy Diaz qui, en 1486, visita le premier, dit-on, cette baie, fit placer sur une petite colonne une croix aux armes du Portugal, à l'extrémité de la péninsule qui couvre la baie au sud.

Cette petite colone en marbre, qui a disparu depuis longtemps, fit donner à la péninsule le nom de *Pointe Pedestal*, qu'elle porte encore.

A l'entrée de la baie de Pequenha, tournée vers le nord-ouest, et qui offre un des meilleurs mouillages de toute la côte sud-africaine, se trouvent plusieurs îlots qui, avec les petites îles côtières d'Ichabo et de Mercury au nord, de la Possession au sud, furent placés sous l'administration de la colonie anglaise du Cap, quand, dans ces dernières années, le commerce européen essaya, assez temporairement du reste, l'exploitation de la couche de guano déposée sur ces îles.

Parlant de cette station de guano, un visiteur écrit ce qui suit :

« Il est impossible de s'imaginer quelque chose de plus sauvage et de plus désolé que ce point situé tout à fait à l'écart, et, à mon avis, il n'y a que l'appât

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un gain considérable qui ait jamais pu décider un homme à se confiner dans une prison aussi déplorable. La condamnation à la déportation ne serait pas une peine plus sévère et plus rigoureuse que cet exil et cette prison que les récolteurs de guano se sont imposés à eux-mêmes. » Sans doute, le guano était une source de richesse de nature à remplacer momentanément les mines d'argent du Pérou ; mais ce remplacement ne fut que temporaire, puisque le dépôt accumulé pendant des siècles ne tarda pas à s'épuiser. En effet, l'exploitation, menée rapidement, fournit 90,000 tonnes la première année, et le stock restant (110,000 tonnes) fut enlevé l'année suivante et laissa le roc à nu.

Rien de plus triste, de plus aride, de plus désolé que l'aspect du pays sans eau qui environne la baie de Pequenha. C'est ainsi que le voyageur Anderson, qui a séjourné pendant de longues années dans cette partie du monde, dit : « L'aspect d'Angra Pequenha est triste et mélancolique au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Dans un rayon de plusieurs lieues on n'aperçoit pas la moindre trace de végétation. Rien dans tout le paysage que d'arides rochers broyés par la dent du temps, avec les traces des ouragans auxquels ils sont exposés depuis des siècles ; de plus on n'y rencontre nulle part de l'eau douce. » Ceci concorde avec la description de l'explorateur Galton lorsqu'il a débarqué à la baie de Walwich, au nord d'Angra Pequenha : « La côte offre l'aspect d'une solitude désolée » ; et plus loin : « C'est un désert de sable qui est borné dans toutes les directions par le seul horizon ».

Telle est aussi l'opinion des explorateurs Kolbe et Kupt qui visitèrent ces contrées vers le milieu du siècle dernier.

Néanmoins, la baie d'Angra Pequenha a été longtemps un point de réunion pour les trafiquants qui venaient y échanger du tabac, des fusils, de la poudre, de l'eau-de-vie et autres articles contre les bestiaux les peaux, les plumes d'autruche, l'ivoire, etc., qu'y apportent les indigènes.

Le sol de l'intérieur est sillonné, dans la direction du nord au sud et presque parallèlement à la côte, de montagnes et de collines dont la principale chaîne est le Wafeberg (carte de Kolbe). Les montagnes sont stériles et se composent de roches nues, où croissent cependant çà et là quelques plantes grasses, particulièrement une espèce d'euphorbe qui atteint jusqu'à quinze pieds de hauteur et dont les naturels se servent pour empoisonner leurs flèches. La composition de ces roches est tantôt schisteuse, tantôt quartzeuse, souvent ferrugineuse, entremêlée de riches couches de cuivre et de filons argentifères.

« En fait d'animaux toute la contrée abonde en reptiles venimeux, et, outre les girafes et les caméléopards, on y trouve des éléphants, des rhinocéros, des zèbres, des élans, des lions, des tigres, des hyènes et des chacals. » (*Voyage de William Petterson dans l'Afrique australe.*)

Les collines, principalement celles qui sont voisines de la mer, sont formées d'amas de sable, dépouillées d'herbages, mais couvertes de plantes épineuses et d'un arbrisseau qui produit une gomme semblable au mastic pour le goût, l'odeur et la couleur. « Les Namaquas l'appellent *troop* et l'emploient pour fixer le fer de leurs sagaies et de leurs coutelas, comme on se sert de la résine en Europe. » (Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, vol. XV, page 225.)

L'hydrographie de cette contrée de l'Afrique est des plus restreintes : à part la rivière des Éléphants, affluent de la rivière Orange, à part aussi quelques ruisseaux dont un des plus importants est appelé Thiettey par les Namaquas et Schildpaddenpoel par le voyageur Kupt, on ne trouve nulle part la trace de cours d'eau.

Les rares et maigres filets d'eau qui descendent des montagnes, ne se réunissent pas, ne forment pas de rivières, mais vont se perdre dans les sables brûlants.

Aussi dans toute l'étendue de la région l'air est tellement sec que le sol ne se prêtera jamais à une culture en grand ni à une augmentation considérable de la population agglomérée. « Il n'y a que des nomades qui puissent vivre dans ce pays ; nulle part une colonie agricole ne pourra s'y établir d'une façon durable, » est-il dit quelque part dans un rapport de missionnaire.

On a vainement proposé une foule de projets pour remédier au manque d'eau et de pluie qui se fait sentir dans toute la colonie du Cap, sans en trouver un seul de praticable, soit à l'aide de barrages de rivières, soit par le forage de puits artésiens, etc. Il faut ajouter que, pour des raisons soit météorologiques, soit géologiques (on ne peut s'arrêter au prétexte du déboisement dans un désert où il n'y a pas de bois), la sécheresse paraît augmenter graduellement, puisque les indigènes, à ce que l'on dit, se plaignent eux-mêmes que leur provision d'eau diminue d'année en année. Il en est de même des pluies plus ou moins périodiques sur lesquelles on ne peut pas compter. Et, comme la diminution de la production des denrées alimentaires, la diminution de la population en est la conséquence.

Cette population, clair-semée et chétive, appartient à la tribu des Namaquas. D'après les études des explorateurs contemporains, et en première ligne celles des missionnaires, les Namaquas sont une des quatre fractions principales de la famille à laquelle on a donné la qualification de Hottentots.

Les hommes de cette tribu occupent la zone littorale qui s'étend au nord et au sud de l'embouchure de la rivière Orange. Au nord de la rive gauche de ce fleuve s'étend, jusqu'à la baie de Walwich, le *Grand Namaqualand* ou pays des Namaquas proprement dits ; au sud de la rive droite se déroule le *Petit Namaqualand*, pays des Petits Namaquas, où l'on rencontre aussi les Buschmans ou Bosjemans (Hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des buissons), sorte de Tsiganes de l'Afrique australe, les êtres que nous désignons sous le nom de Buschmans et qui forment la tribu des Saab ou Saan, « tantôt mendiants, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, sans domicile fixe, sans forme sociale, sans gouvernement, vivant au jour le jour, ont fait échouer jusqu'à présent toutes les tentatives d'adoucir leurs mœurs brutales ». (Malte-Brun et Cortambert, voy. V, page 250.) « Nous avons eu occasion, dit M. P.... (dans un récit publié par le *Tour du Monde*, année 1878), de voir des Buschmans dans la colonie du Cap. Ces hommes, dont la taille excède à peine quatre pieds, habitent les bois et se distinguent par une laideur affreuse et par un talent d'imitation remarquable. Ils sont d'une grande utilité pour ceux qui possèdent de nombreux troupeaux, et qui sans eux en perdraient la plus grande partie. » Malgré cela, les Buschmans sont les véritables parias de la nation et les tribus des Namaquas eux-mêmes les qualifient de sauvages.

Quant à l'étendue de cette expression géographique ou ethnologique, *Pays des Namaquas*, qui n'entre dans aucune division politique, elle est par elle-même indéterminée.

Voici ce qu'en dit le voyageur Anderson : « Le Grand Namaqua occupe une superficie d'au moins 148,000 milles carrés anglais avec une population ne comptant probablement pas plus de 30,000 âmes : c'est-à-dire moins de quatre habitants par mille carré. Sans en excepter même le Grand Sahara, il n'y a probablement sur la surface du globe aucun pays qui, à étendue égale, soit aussi peu peuplé, aussi privé d'eau, aussi misérable, aussi absolument stérile, aussi improductif. C'est dans la véritable acception du mot une terre maudite. »

Les naturels du pays, qui vivent en nomades sur ce sol ingrat, présentent les caractères analogues d'une nature inférieure et déshéritée. Les Namaquas sont d'une taille au-dessous de la moyenne ; les uns sont frêles, les autres bien musclés. Ils ont les mains et les pieds petits en comparaison des autres parties du corps. Le nez est plat et large, les yeux écartés, enfoncés, un peu bridés, légèrement obliques, l'angle intérieur arrondi, l'iris en général d'un brun foncé, quelquefois approchant du noir. Les pommettes sont excessivement saillantes, et, avec le menton qui se termine en pointe, elles donnent à la face une forme triangulaire. Le front étroit est en général élevé et souvent bombé à la hauteur des bosses frontales. La bouche est grande, elle est munie de lèvres saillantes et retroussées, elle est garnie de belles dents qui sont bien alignées.

Leurs oreilles sont grandes et sans lobule. La couleur de la peau est d'un brun sale, jaunâtre, comme celle d'un Européen qui aurait une forte jaunisse ; mais cette teinte ne se remarque pas du tout dans le blanc de leurs yeux. Leur chevelure est une espèce de laine noire et frisée sans être fort épaisse, formant de petites touffes semblables à des grains de poivre. La barbe manque ou est très rare. Tels sont les traits dominants de la physionomie.

Les observateurs anthropologistes — entre autres Broca — ont remarqué que leur crâne est très dolichocéphale, avec une capacité bien inférieure à celle des Nègres ; leur prognathisme est généralement énorme, mais variable. L'épine dorsale présente une courbure extraordinaire.

La langue des Namaquas forme, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de ce langage sauvage, le dialecte le plus pur de la langue hottentote. Ceux qui ont essayé de rendre l'impression qu'en reçoit une oreille étrangère y notent une multitude de sons rapides et comme chassés du fond de la poitrine, avec de rudes aspirations gutturales et d'incessants clappements de langue, à travers lesquels on distingue fréquemment des doubles sons tels que *oou*, *oau*, *oo*, *ouou*, et que termine assez souvent un son nasal *ing* prononcé d'un ton chantant (*Bleek : Philology of South Africa*, Londres 1858.) « Mais ce sont surtout les clappements de langue qui distinguent plus que tout le reste le parler des Namaquas. On en distingue quatre sortes : l'un ressemble au bruit d'un bouchon qui saute, un autre au *clac* d'un cocher excitant ses chevaux.

Quand une demi-douzaine de Namaquas jasent ensemble, dit un voyageur, on croirait entendre caqueter des oies. Les influences de ton, d'accent, de mesure donnent, en outre, comme dans le chinois, autant de significations différentes à une même syllabe. » (Vivien de Saint-Martin : *Dictionnaire de Géographie.*)

Les Namaquas, divisés en un grand nombre de clans qui ont chacun leur chef, errent avec leurs maigres troupeaux, de station en station, emportant leurs huttes ou kraals, vivant des produits de la chasse et aussi du suc que renferment les tiges du nara.

Quelques-uns se sont fixés autour des stations de missionnaires et forment les rares groupes d'habitations qu'on rencontre dans le Grand Namaqua. C'est ainsi que s'est établie la bourgade de Bethanie, primitivement station de missionnaires allemands, créée en 1820, à 1300 mètres d'altitude.

Tel est dans ses traits principaux le pays où va se fonder la première colonie allemande. (*Temps.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1237e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par H. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand.

GRAVURES.

Chalet de la Schlucht, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Route de la Schlucht, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Vallée des lacs, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Lac de Retournemer, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Saut-des-Cuves, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Poulet.
Col de la Schlucht, dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.
Une fromagerie, dessin de Niederhauesser-Kochlin, d'après nature.
Une lessive à Metzeral, dessin de Lix, d'après une photographie
Bassin du Fishbœdlé, dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.
Un rendez-vous de chasse au-dessus de la Volmsa, dessin de Slom, d'après un tableau de Henri Lebert.

FAITS DIVERS.

Mers polaires. — Nous avons donné les premières nouvelles du sauvetage dramatique des membres de la mission circumpolaire américaine. Les télégrammes reçus des États-Unis permettent aujourd'hui de faire l'historique de cette malheureuse expédition et de la suivre jusqu'à l'heure où les quelques survivants ont été ramenés à Terre-Neuve. Rappelons d'abord dans quelles conditions les États-Unis ont envoyé une expédition vers les parages inhospitaliers qui s'étendent au nord du Groënland. En 1878, le lieutenant Karl Weyprecht, le regretté commandant de l'expédition arctique autrichienne, avait soumis au congrès météorologique de Rome un projet de stations circumpolaires pour l'observation méthodique des phénomènes météorologiques et magnétiques. Toutes les puissances donnèrent leur adhésion aux résolutions du congrès de Rome d'abord, et de celui de Hambourg ensuite, et il fut décidé que quinze observatoires seraient organisés en divers points du globe à des latitudes élevées. La France se chargea de la mission du cap Horn, les États-Unis de la plus septentrionale des stations du continent américain.

Le congrès des États-Unis ayant voté les fonds nécessaires, et le service scientifique ayant recruté un personnel de choix, le *Proteus* appareillait dès juillet 1881 pour conduire le détachement américain à la baie de Lady-Franklin, au 81e degré de latitude nord. Ce détachement, commandé par le lieutenant Greely, officier de cavalerie attaché au service scientifique, comprenait deux officiers en sous-ordre, un médecin, dix-neuf sous-officiers et soldats, un Esquimau et un métis danois : en tout, vingt-cinq hommes.

Le médecin de l'expédition, le docteur Pavy — il a malheureusement succombé avec la plupart de ses compagnons — était un de nos concitoyens. Né au Havre, fanatique des expéditions arctiques, il avait vécu sept ans chez les Esquimaux de la terre de Grinnell, c'est-à-dire dans les parages où il devait trouver la mort. Attaché à l'expédition Howgate, au retour il s'arrêta à Disco, d'où il rejoignit le lieutenant Greely pour remonter avec lui vers le nord.

La baie de Lady-Franklin, choisie comme base d'opérations, se trouve à l'entrée ouest du canal Robeson, presque à l'extrémité de cet étranglement de la mer polaire qui conduit aux limites du monde connu. La navigation pour atteindre ces hautes latitudes passe à juste titre comme la plus rude école de l'homme de mer. Déjà, en partant des établissements danois du Groënland, on est exposé à tous les dangers. D'abord il faut traverser la baie de Melville, l'un des passages les plus redoutés des navigateurs arctiques : forcé de se frayer sa route dans la banquise, menacé par les icebergs, le navire y est souvent à deux doigts de sa perte.

Au nord de cette baie de Melville où les courants du nord et de l'ouest amènent ces amoncellements de glaces si dangereux, on entre dans un vaste bassin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui a reçu le nom anglais de North-Water (Eau du Nord); le navire s'y repose, en eau libre, de la lutte qu'il vient de soutenir, puis, pour remonter dans le nord, il faut suivre la ligne des détroits — le détroit de Smith, le canal Kennedy, le canal Robeson — où, dans les saisons ouvertes, on ne gagne du terrain que pas à pas. Dans les saisons rigoureuses la lutte est inutile : une barrière solide et infranchissable est soudée aux deux rives des détroits. En 1879, le *Proteus* avait fait une belle traversée jusqu'à l'entrée du canal Robeson, mais, arrêté par la banquise en vue de la baie de Lady-Franklin, il mit sept jours pour faire ses vingt derniers kilomètres. Enfin, grâce à un mouvement de la glace, il put atteindre la baie Discovery, où il débarquait le personnel des météorologistes avec un matériel considérable, deux ans de vivres, du charbon et une maison confortable qui devint le centre de la station.

Le 18 août, le *Proteus* reprenait la mer, abandonnant le détachement d'observateurs en un point de la baie Discovery qui a reçu le nom de fort Conger, en l'honneur du sénateur Conger, l'un des promoteurs de l'expédition.

Nous avons raconté ici même que deux expéditions successives avaient été envoyées par les États-Unis pour communiquer avec les explorateurs; que l'an dernier le *Proteus*, celui-là même qui les avait conduits dans la baie Discovery, avait été écrasé par la banquise et que son équipage n'avait été sauvé qu'au prix d'efforts et de misères extraordinaires.

On était inquiet aux États-Unis sur la destinée de ce détachement de météorologistes abandonné depuis près de trois ans aux plus hautes latitudes connues; on savait qu'ils avaient des vivres en quantité suffisante, qu'ils en trouveraient sur la ligne de retraite convenue; mais on se demandait s'ils avaient résisté à trois hivers polaires, si le scorbut, le terrible mal qui a fait échouer tant d'expéditions polaires, les avait épargnés. Tout en discutant avec passion l'organisation de l'expédition, blâmant surtout l'abandon de ces hommes sans autre moyen de retraite par eau que de misérables embarcations, on résolut de tenter un effort suprême, et trois bâtiments, l'*Alert*, la *Thétis* et le *Bear*, armés pour aller à leur secours, quittèrent les États-Unis dès les premiers jours de mai; ayant opéré leur jonction dans la baie de Disco, ils firent route de conserve vers le détroit de Smith, qu'ils atteignirent dans la troisième semaine de juin.

Dans la baie de Melville, ils eurent à affronter des temps épouvantables, des tempêtes de neige comme en plein hiver, et, du cap Hare au détroit de Smith, les navires ne cessèrent de lutter contre les glaces, chargeant les bancs pour se frayer un passage et remonter vers le nord. Au dire des pilotes de glace, depuis de longues années on n'avait vu d'hiver se prolongeant aussi longtemps.

C'est près du cap Sabine, par 79° nord, que les sauveteurs eurent les premières nouvelles du détachement; quelques heures après, ils recueillaient les survivants.

Voici la relation télégraphique du commandant Schley, de la marine des États-Unis, qui a dirigé cette campagne de sauvetage avec une habileté et un dévouement qui lui font le plus grand honneur :

« C'est le 22 juin que l'on trouva la trace des naufragés : la *Thétis* et le *Bear* venaient de mouiller à l'île Brevoort et avaient envoyé inspecter les cairns. Dans l'un d'eux, situé au sommet de l'île, on trouva un avis du lieutenant Greely, disant qu'il avait quitté ce point en octobre 1883 pour aller hiverner au cap Sabine, qu'il n'avait plus que quarante jours de vivres, mais que le personnel, bien que très fatigué, était encore en bonne santé.

« Le signal de ralliement fut hissé à l'instant, et, tandis que les navires faisaient leurs préparatifs d'appareillage, le chef mécanicien Lowe, prenant les devants avec la chaloupe du *Bear*, arrivait au camp et renvoyait l'embarcation pour prévenir le commandant Schley que sept des explorateurs étaient encore en vie, mais que le lieutenant Greely et deux des survivants étaient au plus mal.

« Le commandant, un officier et le docteur du *Bear* se jetèrent dans la chaloupe, emportant cordiaux, vivres, vêtements et médicaments, et mirent le cap sur le camp. En route, ils préparèrent du punch au lait. Il ventait en coup de vent, la mer balayait l'embarcation, qui menaçait à chaque instant de se remplir, et c'est en manœuvrant avec la plus grande prudence qu'on arriva au campement sans accident.

« Les survivants étaient dans un tel état de faiblesse que l'on fut obligé de couper la tente pour arriver jusqu'à eux.

« Couvert d'une fourrure, coiffé d'un bonnet en tricot rouge, la barbe et les cheveux incultes, les yeux enfoncés, brillants de fièvre sous des lunettes de neige, la voix mourante, faisant des efforts pour parler distinctement, le lieutenant Greely avait juste la force de se tenir appuyé sur les mains et les genoux Près de lui, ses compagnons à la dernière extrémité. L'impression de cette catastrophe était si profonde que les plus énergiques parmi les sauveteurs ne purent s'empêcher de verser des larmes.

« A côté du chef de l'expédition gisait un de ses compagnons, le caporal Ellison, celui-ci au plus mal, les pieds et les mains gelés, incapable de lever la tête ; puis, couché, un soldat, Maurice Connell, qui mourait de faim.

« Le lieutenant Greely lisait les prières des morts. Les autres survivants étaient dans un tel état de délabrement et de faiblesse qu'en sortant de la tente ils chancelaient et fléchissaient sur leurs genoux. On leur fit prendre tout de suite un peu de punch au lait, puis un mélange de thé et de jus de viande, et du lait. Surexcités par la joie d'avoir échappé à une mort certaine, ils demandaient à manger avec une insistance qui fendait l'âme, mais on leur refusa tout aliment solide.

« Transportés à bord des deux navires, malgré les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soins qu'on leur prodiguait, ils donnèrent les plus vives inquiétudes dans les premiers jours. La joie de la délivrance avait fait place à un état de prostration complète; chez tous la tête était faible, la voix sans force et lente comme tous leurs mouvements. Le 3 juillet, on amputa le malheureux Ellison; trois jours après, il rendait le dernier soupir. »

Ainsi, dix-huit hommes sur vingt-cinq avaient trouvé la mort dans cette expédition; quarante-huit heures plus tard, on n'eût plus trouvé que des cadavres. Et cependant, quand le lieutenant Greely se mit en route vers le sud, malgré les trois hivers polaires, tous étaient en bonne santé. Ils avaient abandonné le fort Conger à la fin du mois d'août 1883 et descendu les détroits dans leurs embarcations jusqu'au 29 septembre; puis, réfugiés sur un banc de glace, ils avaient dérivé dans le détroit de Smith jusqu'au 21 octobre, date à laquelle ils avaient établi leur campement.

Pendant neuf mois, ils avaient vécu de ce qu'ils avaient apporté du fort Conger et de quelques vivres avariés trouvés au port Payen et au cap Isabella, et provenant de l'expédition de sir George Nares en 1875; enfin d'un petit nombre de rations mises à terre en 1883 par l'équipage du *Proteus* après son naufrage. Depuis le 14 mai, les naufragés ne se nourrissaient que de peaux de phoque bouillies, de lichen, de crevettes qu'ils prenaient quand ils avaient la force de sortir de leur tente.

Peu à peu leurs rangs s'éclaircirent; en janvier on creusait la première tombe; en avril, mai et juin la glace recevait le corps de seize des compagnons du lieutenant Greely.

Les Américains, dans cette exploration, ont atteint la latitude la plus septentrionale foulée par le pied de l'homme. Le commandant Markham, de l'expédition anglaise de 1875, s'était avancé jusqu'à la latitude de 83° 20′, le lieutenant Lockwood et le sergent Brainard — celui-ci a survécu — ont atteint une île qui a été appelée l'île Lockwood, par 83° 24′ de latitude nord et 46° 25′ de longitude ouest. Là ils ont relevé la côte du Groënland courant dans le nord-est jusqu'à la latitude de 83° 35′ et la longitude de 40°, mais dans le nord il n'y avait pas trace de terre. Une partie de cette mer, qui s'étend peut-être jusqu'au pôle et qui a été trouvée impraticable par les Anglais en 1875, à cause des amas de glaces qui la recouvraient, laissait des espaces libres, car le lieutenant Lockwood, d'un côté, le docteur Pavy, de l'autre, ont eu, dans une exploration en 1883, grand'peine à regagner la terre ferme, entraînés qu'ils étaient par les courants dans la direction du nord.

Les registres et les journaux de l'expédition ont été sauvés. La science tirera donc profit des travaux des explorateurs américains, mais tous les journaux des États-Unis se font l'écho des sentiments unanimes de l'opinion publique, qui s'élève contre le renouvellement de ces expéditions polaires. Les Américains ont raison : il y a, à 200 lieues environ du pôle, une barrière infranchissable aux forces humaines, et c'est folie de sacrifier des vies précieuses dans de telles entreprises. Malgré leur héroïsme, le lieutenant Greely et ses compagnons ont encore une fois échoué sur cette route mystérieuse du pôle nord, et c'est par un hasard providentiel que tous, terrassés par la faim, témoins de leur propre agonie, abandonnés par la destinée, ne se sont pas endormis du dernier sommeil dans un linceul de glace.

Ceux qui ont survécu recueilleront la gloire qui leur est due; les morts seront honorés dans le monde entier comme doivent l'être les martyrs de la science; mais le mystère du pôle nord reste toujours insondable. (*Le Temps.*)

AFRIQUE.

Congo. — Voici, d'après le *Mouvement géographique*, « la liste des 32 stations que les agents de l'Association Africaine ont établies dans la région du Congo :

Bas-Congo. — Onze stations, savoir : *Boma* (rive droite); *Ikoungoula* (rive droite), et en face, *Nokki* (rive gauche); *Vivi* (rive droite), et en face, *Nouampozzo* (rive gauche); *Issanghila* (rive droite); *Roubytown*, dans l'intérieur (rive gauche); *Manyanga* (rive droite), et en face, *N'gombi* (rive gauche); *Loutété* (rive gauche); *N'goma* (rive gauche).

Haut-Congo. — Neuf stations, savoir : *Léopoldville* ou *Ntamo* (rive gauche du Stanley-Pool; *Kintchassa* (id.); *Kimpoko* (id.); *Msouata* (rive gauche du Congo); *Kouamouth* (id.); *Bolobo* (id.); *Lonkoléla* (id.); *Équateur-Station* (id.); *Falls-Station* (dans une île du Congo, au pied des chutes de Stanley).

Littoral. — Deux stations, savoir : *Rudolfstadt* et *Grantville* (embouchure du Kouilou).

Bassin du Kouilou. — Dix stations, savoir : *Baudoinville* (rive droite); *Kitabi* (rive gauche); *Franck-town* (rive gauche, au confluent de la Louasa); *Sengi* (sur la Louasa); *Stanley-Niudi* (rive gauche du Kouilou); *Stéphanieville* (rive droite); *Philippeville* (rive gauche); *Boulangoungo* (dans l'intérieur des terres); *Mbokko-Songho* (id.); *Nkoula* (id.).

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1238e LIVRAISON.

TEXTE.

A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le Hohneck vu du Tanneck, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Poulet.
Le lac Noir, dessin de Taylor, d'après une aquarelle de Michel Hertrich.
Myrtilleuses, dessin de Matthis, d'après une photographie.
Digue du lac Blanc, dessin de Taylor, d'après une photographie.
La toilette à la fontaine, gravure de Barbant, d'après un tableau de Gustave Jundt.
Village d'Orbey, dessin de Taylor, d'après une photographie de Braun.
Vallée d'Orbey, dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de Hertrich.
La Baroche, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Vuillemin, curé de la Baroche.
Chasse au coq de bruyère, dessin de Niederhaeuser-Kœchlin.
Coq de bruyère, dessin de Gobin, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — La Goulette, le port de Tunis, vient d'être érigée en commune.

Il en est de même du Kef, ville du haut pays, à une petite distance de la province de Constantine, dans le bassin de l'Oued-Mellègue, branche de la Medjerda.

De même aussi de Sfax, et de Sousse et de Bizerte, villes bien connues sur le littoral.

— Parmi les noms qui vont être donnés à de nouveaux villages, on cite celui du sergent Blandan, mort vaillamment au combat de Béni-Méred, et celui du général Bedeau.

— La section de la Sénia à Lourmel (chemin de fer d'Oran à Tlemcen) vient d'être ouverte au public.

— La section de Chanzy à Magenta (chemin de fer de Sainte-Barbe-du-Tlélat à Ras-el-Ma) a été inaugurée le 1er juillet.

« Pauvre Magenta, en a-t-on dit assez de mal ! Il est vrai qu'il méritait bien sa déplorable réputation de pays insalubre. Ajoutons, pour être juste, qu'il la méritait surtout à l'époque où le village s'appelait El-Haçaïba.

Magenta était l'enfant gâté du général Chanzy, lequel, par contre, détestait Daya, parce que ce centre voisin faisait concurrence à Magenta. Cet amour tout paternel a porté ses fruits, le gouvernement d'alors n'a rien ménagé pour assainir le pays. Les habitations ont été éloignées de la Mekerra, dont les rives malsaines sont un foyer de fièvres malignes. On a construit un barrage qui a coûté cher; d'autres travaux assez importants ont été achevés et si, aujourd'hui on y prend encore la fièvre, ce n'est plus comme à l'époque où des compagnies entières étaient dirigées sur les hôpitaux après un séjour de deux mois dans l'Eldorado du colonel Chanzy.

En tout cas l'ancien El-Haçaïba, Magenta est au centre d'une région extraordinairement fertile, qui a le plus grand avenir. (*Petit Algérien.*)

Obock. — Le gouvernement français a obtenu de la Chambre des députés le vote du projet de loi tendant à ouvrir au Ministre de la marine un crédit de 82,000 francs destiné à subvenir aux dépenses de l'occupation d'Obock pendant le deuxième semestre de 1884.

Voici les indications intéressantes qui sont données dans l'exposé des motifs de ce projet :

Le territoire d'Obock, situé dans le golfe d'Aden, sur la côte orientale d'Afrique, a été acquis en 1862 dans le but d'assurer à nos navires un point de relâche sûr; mais il est resté jusqu'à ces derniers temps à peu près abandonné.

Aujourd'hui, par suite de l'extension de notre empire colonial dans l'Indo-Chine et des opérations militaires à Madagascar, notre marine a besoin d'avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au sortir de la mer Rouge, un centre de ravitaillement où elle puisse faire du charbon et des vivres en toute sécurité.

L'attention du gouvernement s'est donc portée sur la situation de ce pays, français depuis plus de vingt ans, et l'étude approfondie qui a été faite des lieux, au commencement de cette année, par M. le capitaine de frégate Conneau et M. Lagarde, commandant de cercle au Sénégal, depuis nommé commandant d'Obock, a montré que ce territoire offre toutes les facilités désirables pour une sérieuse installation.

Le port naturel d'Obock est excellent; des travaux peu importants le rendront très commode. L'eau douce est recueillie facilement et une grande partie du terrain peut être livrée à la culture. En outre, les habitants, dont les sentiments nous sont très favorables, nous aideront à former un centre colonial où la sécurité sera assurée par la présence d'un petit détachement.

Au point de vue économique, Obock peut devenir le débouché des riches provinces du Choa (Abyssinie), qui cherchent, en ce moment même, à envoyer leurs produits à la côte, et, de ce côté, nous avons tout lieu de compter pour l'avenir sur une réelle prospérité commerciale.

L'installation que nous comptons faire sera réduite, du reste, au strict nécessaire. Le commandant n'aura provisoirement avec lui qu'un interprète et un médecin; le poste qui lui servira de garde sera numériquement restreint.

Quelques travaux de première nécessité seront exécutés pour la sécurité des bâtiments et en vue de faciliter l'entrée du port et le débarquement; le logement du personnel sera établi avec la plus grande économie possible.

Parmi ces travaux se trouve l'érection d'un appontement de 350 mètres. (*Temps.*)

Madagascar. — Depuis un an, notre action s'est fait sentir à Madagascar par l'occupation de Tamatave, sur la côte orientale, de Majunga, sur la côte occidentale, et par le bombardement des quelques postes hovas établis aux points les plus importants du littoral. L'effectif des troupes d'occupation et de la division navale ne permettant pas de pousser des expéditions au loin dans l'intérieur, nous nous trouvions, à Tamatave comme à Majunga, bloqués par les Hovas.

Calculant avec le désir de la France d'arriver à une entente, essayant de nous circonvenir par des négociations dilatoires, guidés par certains conseillers qui leur persuadaient que les secours du dehors allaient leur arriver, convaincus en outre que nous n'oserions jamais établir un blocus sérieux, par crainte des réclamations des neutres, les Hovas utilisaient la mauvaise saison, celle qui vient de finir, pour rétablir avec le littoral leurs communications, qui, avant l'ouverture des hostilités, se faisaient surtout par Tamatave, le port le plus important de l'île. L'occupation de ce point et celle de Majunga étaient ainsi sans effet utile et les Hovas continuaient à recevoir de l'extérieur des armes et des objets d'échange, tandis que les navires étrangers chargeaient comme d'ordinaire aux points que nous laissions en dehors de la zone d'hostilités.

Les résultats de cette ligne de conduite étaient aisés à prévoir.

Poussés par les ministres méthodistes, qui ne ménagent ni les conseils ni les subsides — on va jusqu'à prétendre qu'ils distribuent plus d'un million de francs par an à Tananarive et qu'ils pensionnent le premier ministre et les principaux personnages de la cour — les Hovas se sont moqués de nous, ont fait traîner en longueur les négociations sous les prétextes les plus futiles, espérant ou que la fièvre nous obligerait à reprendre le large, ou que la Chambre des députés refuserait les crédits nécessaires pour continuer les opérations.

A la fin de l'hivernage, l'amiral Galiber avait rompu les négociations et prévenu les ambassadeurs hovas que l'arrivée de son successeur allait certainement modifier la ligne de conduite suivie dans les derniers mois. Le gouvernement d'Emyrne apprenait en même temps qu'il n'avait pas à compter sur une défaillance de la France.

Effectivement, peu après la prise de Hong-Hoa et la conclusion de la convention de Tien-Tsin, on dirigeait sur Madagascar le bataillon de marins fusiliers qui était au Tonkin afin de renforcer les garnisons d'occupation et de remplacer les troupes fatiguées. L'amiral Miot procédait à l'exécution du plan de campagne arrêté à Paris et établissait, dès sa prise de commandement, le blocus à Mahanourou et à Fénérife: celui-ci au nord, celui-là au sud de Tamatave.

En étendant successivement le blocus aux autres ports qui communiquent avec le plateau d'Ankove, les Hovas se trouveront réduits à leurs seules ressources et l'on espère qu'ils en arriveront à accepter nos conditions.

Le rapport de M. de Lanessan constate que la commission a été unanime à reconnaître que « la France a le devoir impérieux d'exiger des coupables la réparation de leurs violences et de leurs déprédations, et de leur infliger le juge châtiment des injures faites à son drapeau ». Par coupables, il faut entendre le gouvernement hova.

Les conditions posées dans la dernière entrevue de l'amiral Miot avec les envoyés de la cour d'Emyrne seraient, dit-on, les suivantes : indemnité de guerre de trois millions de francs; réparation à nos nationaux; abrogation de la loi 85. Avec raison, il n'est plus question de la reconnaissance de nos droits sur la côte nord-ouest, parce qu'ils sont indiscutables et parce que les Hovas n'ont aucun droit sur les territoires sakalaves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Certaines personnes croient cependant que pour en finir à Madagascar nous serons forcés de monter au plateau d'Ankove.

Une marche sur Tananarive serait certainement un moyen infaillible d'arriver au but que nous nous proposons, mais il ne faudrait pas s'en dissimuler les difficultés.

De quelque point de la côte orientale — Tamatave, Fénérife, etc. — que l'on monte au plateau d'Ankove, il n'est que des routes difficiles, bordées de précipices, inaccessibles à une armée en campagne, car tout transport doit se faire à dos d'homme, et en certains passages deux personnes peuvent à peine marcher de front. Il n'en est pas de même si l'on part de la côte ouest. La route de Majunga à Tananarive a été décrite par plusieurs voyageurs, et en dernier lieu par M. Cameron, le correspondant militaire du *Standard*, qui étudie toujours le terrain au point de vue des opérations d'une armée en campagne.

La route entre Majunga et la capitale, dit M. Cameron, peut être divisée en trois sections. La première, une quarantaine de lieues de rivière navigable pour les embarcations à vapeur; puis environ trente lieues de pays désert, où une armée ne rencontrerait aucun obstacle. Il y a bien une ou deux positions qui pourraient être défendues, mais aucun de ces défilés étroits et de ces chaînes de montagnes escarpées qui rendent la route de Tamatave impraticable. Une armée d'invasion aurait cependant de grandes difficultés pour ses transports; il n'y a pas à compter sur les moyens du pays, qui sont nuls; l'eau et les pâturages sont en abondance, mais il n'y a rien autre, et il faudrait tout transporter de la côte.

Dans la troisième partie de la route — une trentaine de lieues environ — les envahisseurs trouveraient devant eux des forces représentant tout ce que la nation hova peut mettre d'adultes sous les armes. On pense que le nombre doit en être estimé à près de 80,000 hommes.

On le voit, cette route n'a rien qui puisse défier les forces de la science moderne; il y a à franchir trente lieues d'un pays désert, et non un désert de trente lieues comme on a l'a dit, mais il ne faut pas oublier qu'il faudrait au moins dix mille combattants pour aborder la capitale des Hovas. En réalité ceux qui opinent pour l'expédition à Tananarive demandent la conquête de l'île.

En restant sur la côte, nous arriverons peut-être à imposer nos conditions sans un déploiement de forces aussi imposant, sans des dépenses aussi considérables que celles qui seraient nécessaires pour monter à Tananarive.

Le plan recmmandé par la commission — c'est celui qui est en cours d'exécution — consiste à nous maintenir à Tamatave ou à Majunga, où nous sommes depuis plus de treize mois; à élargir sur ce dernier point notre centre d'action en nous établissant sur la rivière Betsibouka; à installer un ou plusieurs postes sur la grande terre en face de Nossi-Bé, ce qui nous donnerait la possession de la baie de Passandava; enfin à faire en même temps acte de présence dans la baie de Diego-Suarez, l'un des plus importants mouillages de l'île.

Le gouvernement proposait d'établir un poste à Mourouwaï, sur la rivière Betsibouka, qui se jette dans la baie de Bombetok; la commission de la Chambre des députés, par l'organe de M. de Lanessan, croit qu'il est préférable d'asseoir ce poste à Mavétane, à 100 kilomètres de la côte, un peu au-dessus du point où la Betsibouka se jette dans l'Ikoupa. Mavétane est à une altitude plus grande que Mourouwaï, passe pour plus salubre et commande avec toute la région jusqu'à Majunga, la route de Tananarive.

Fénérife, Mahanourou, sur la côte orientale, sont déjà bloqués. Vohémar, point très salubre, habité par une population qui nous est sympathique, et l'un des centres du commerce du bétail avec la Réunion et Maurice, va être occupé à bref délai. Il est rationnel de prévoir également l'éventualité de l'occupation de Fort-Dauphin, au sud, et de la baie de Saint-Augustin, à l'ouest, afin de soutenir au besoin les Antonosses et le roi de Tuléar, qui sont hostiles aux Hovas. La majorité de la commission estime que l'occupation de ces deux points est nécessaire, et elle recommande également celle d'Amboundrou, sur la côte ouest, à l'embouchure de la rivière de Maroundava, où se fait tout le commerce avec les États-Unis. D'après certaines dépositions, la route montant d'Amboundrou à la ville de Tananarive est plus facile que celle que l'on suit en partant de Majunga pour atteindre la capitale des Hovas.

En exécutant ce plan avec méthode, en bloquant la côte orientale et refoulant les Hovas des abords de la baie de Passandava et de la baie de Bombetok, en occupant, le plus en amont possible sur la rivière de Majunga, sur la Betsibouka, le point accessible aux canonnières, c'est-à-dire une des positions importantes de la route praticable qui mène à Tananarive, nous démontrerons au gouvernement d'Emyrne que nous sommes vraiment décidés à ne pas laisser périmer nos droits séculaires sur Madagascar.

10 922. — Imprimerie A Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1239e LIVRAISON.

TEXTE.

A la recherche des restes de la mission Crevaux, par M. A. Thouar. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Lamas conduits par des Indiens, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Type de péon, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Carte pour suivre le voyage de M. A. Thouar à la recherche des restes de la mission Crevaux.
Volcan de Tacora, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Vue de la Paz, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Indien Aimara et métisse des environs de la Paz, dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.
Indiens Aimaras et Quichuas, dessin de Riou, d'après des photographies de l'auteur.
Rafale de neige, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Descente de la côte d'Escallachi, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Gorge de Canataqui, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Vue de Tarija, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Allée des Soupirs, à Santa-Anna, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Indienne Aimara des hauts plateaux, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada — Anticosti, cette longue et quelque peu sévère île du golfe Saint-Laurent presque égale en grandeur à la Corse, vient d'être vendue aux enchères, à la Malbaie. L'acquéreur est M. Stockwell, pour le prix de 101,000 dollars, soit environ 530,000 francs.

— L'accroissement de l'immigration française est de plus en plus visible. Ainsi le *Baumwall*, parti d'Anvers, a débarqué un grand nombre de Français, qui ont été envoyés au Nord-Ouest, et de Belges, qu'on a fixés à Rutherglen, sur des terres boisées, le long du Pacifique Canadien ; le *Circassian* a amené treize Français, tous bons cultivateurs, qui s'en vont au Nord-Ouest, appelés par des amis dont ils ont reçu des rapports favorables ; un autre navire a conduit là-bas le vicomte d'Hauterive, qui va fonder un établissement au Manitoba, et M. de Kéruzec de Runemberg, un Breton qui part pour créer un grand domaine où il installera des cultivateurs de son pays, Redon, (Ille-et-Vilaine) ; 60 Français sont passé à Paris dans le seul mois de mai, pour aller s'embarquer au Havre pour le Canada ; et tous étaient des paysans ; deux familles de la Somme (des environs d'Albert) et une famille normande sont parties avec M. Dubois qui les établit sur ses terres, etc. ; enfin l'on constate à Montréal que la colonie française de cette ville « augmente constamment et que les éléments en sont excellents » : le recensement de 1881 relevait déjà dans l'île de Montréal 1024 Français de France, dont 813 dans la ville proprement dite.

On peut prévoir sans trop d'audace qu'avant qu'il se soit passé beaucoup d'années, le Canada recevra tout autant d'immigrants de France que les pays de la Plata, Argentine et Bande Orientale.

— La Saint-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens-Français, a été chômée cette année avec plus d'éclat et d'ensemble que jamais à Montréal. Non seulement les autres parties de la province de Québec y étaient représentées, mais les principaux groupes canadiens-français des États-Unis y avaient aussi envoyé de nombreuses députations. La célébration a eu un caractère général et a constitué, vraiment, aux yeux du Canada tout entier, de la part des Canadiens-Français, une manifestation nationale.

C'est ainsi que cette vigoureuse population répond aux fâcheuses prédictions de ceux qui, à une certaine époque, annonçaient qu'elle irait toujours s'affaiblissant et perdrait peu à peu le souvenir de son origine française. Son développement ne s'est point un instant ralenti, il atteint des proportions que les plus ardents patriotes n'auraient osé prévoir. Elle a pu s'aider, pour activer ce développement, de toutes les for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces disséminées autour d'elle, mais en se les assimilant et sans jamais laisser effacer son caractère distinctif. Après quatre-vingts ans de luttes, suivis de quarante ans de progrès pacifiques, les Canadiens-Français sont aujourd'hui, de l'aveu de tous, plus Canadiens-Français que jamais.

La fondation de la Société Nationale de Saint-Jean-Baptiste date du 24 juin 1834. C'est donc le cinquantenaire de la Société qu'on a célébré cette année. Elle a eu des commencements modestes. C'est à Montréal même qu'elle a pris naissance. L'honneur de cette fondation revient à un journaliste, M. Ludger Duvernay, qui a dirigé, avec un rare courage, durant l'époque militante de nos annales, le principal journal français, la *Minerve*. La fête de ce jour, au début, n'avait guère consisté qu'en un banquet auquel assistaient les principaux citoyens de Montréal. En relisant le compte rendu de ce banquet dans la *Minerve* même on est surtout frappé du caractère politique de la manifestation. Les toasts, les discours ne sont que des échos de la tribune parlementaire. Le premier hommage rendu par les convives est pour la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, « l'organe fidèle du peuple canadien, » et pour « l'honorable Louis Joseph Papineau, orateur de la Chambre d'assemblée, habile et zélé défenseur des droits du peuple. » Point de toast à l'Angleterre, ou à ses représentants.

En revanche on n'oublie pas Lafayette. Le clergé et les évêques sont invités dans un toast particulier « à faire cause commune avec la Chambre. » Bref, on est en temps de guerre; une pensée domine toutes les autres, celle de conquérir toutes les libertés accordées au peuple anglais lui-même et alors refusées aux Canadiens.

Le grand banquet de cette année, qui a réuni autour des tables du somptueux hôtel Windsor plus de 500 des notabilités les plus marquantes du pays, ne saurait faire oublier le simple repas patriotique donné dans le jardin de M. Mac Donald, avocat qui avait eu la politesse de l'offrir pour cette fête champêtre. Il jetté un nouvel éclat sur le souvenir de cette première célébration, en montrant combien M. Ludger Duvernay et les autres patriotes de 1834 avaient raison de dire que « cette fête, dont le but est de cimenter l'union entre les Canadiens, ne sera pas sans fruits. » A parcourir la série des toasts et à lire les discours prononcés à l'hôtel Windsor, on est saisi, émerveillé de la parfaite préservation du caractère national en même temps que des grands progrès accomplis.

(Hector Fabre: *Paris-Canada.*)

— La paroisse de Paincourt a été fondée il y a une vingtaine d'années par un groupe de Canadiens-Français venus des environs de Saint-Hyacinthe, de Montréal, de Québec; elle est sur le bas de la rivière Tamise et au milieu des bois, des marais du lac Saint-Clair. Ces Canadiens furent longtemps misérables: c'est ce qui valut à la colonie son nom populaire de Paincourt. Elle renferme aujourd'hui quatre cents familles environ. Elle dépend du comté de Kent, tout à l'extrémité occidentale de l'Ontario.

— Dans le seul mois d'avril, Saint-Norbert, bourgade française de la Rivière Rouge, s'est accrue de plus de cent personnes.

— Dans le mois de mai, cent-quatre-vingts familles franco-canadiennes se sont établies dans le Manitoba et le Nord-Ouest, sur la Rivière Rouge et la Qu'appelle notamment, par les soins du Bureau de colonisation du Pacifique Canadien, sans préjudice de celles, très nombreuses, qui sont venues d'elles-mêmes. En outre, des milliers de Canadiens-Français sont allés travailler au dit chemin de fer du Pacifique: de fait les deux tiers des ouvriers qui sont employés au lac Nipissingue sont de notre nationalité; de même, le tiers de ceux qui travaillent à Port-Arthur; et un grand nombre sont employés au lac des Bois comme bûcherons, sapeurs, assembleurs de radeaux, hommes de cage (radeau). Il se fait un grand mouvement d'émigration franco-canadienne vers l'Ouest, qui promet de prendre de très fortes proportions. Nous nous en allons dans l'Ontario, dans le Manitoba, le Nord-Ouest: c'est la marée qui monte. (*Minerve.*)

— La *Gazette officielle du Nord-Ouest* paraît à Regina, capitale provisoire des territoires du Nord-Ouest: elle est dans les deux langues, l'anglais et le français.

— Un nouvel établissement Canadien-Français, ou plus exactement une colonie de métis français, sur le haut de la rivière Bataille, c'est Duhamel, ainsi appelé d'après l'évêque d'Otawa.

Il y a quinze ans ce lieu était une grande plaine couverte de bisons.

Dans cette plaine arrivèrent des métis français du Manitoba, qui avaient chassé le bison jusqu'à cet endroit reculé de l'Occident.

Mais voici, plus de bisons, tant on en avait tué; il fallut changer de vie, cultiver le sol, qui est fertile. Ainsi s'est fondée cette paroisse française, qui maintenant sème et récolte; qui a des troupeaux de bestiaux, des chevaux, et que viennent de renforcer cinq familles venues du lac Caribou.

La rivière Bataille est un grand affluent de droite de la Saskatchewan du Nord.

États-Unis. — Dans l'ouvrage intitulé: *Gli Stati Uniti e la concorrenza americana*, de M. Egisto Rossi, nous trouvons de très intéressantes descriptions des *ranchos* du Texas; nous y trouvons aussi des tableaux statistiques d'où il ressort que le nombre d'animaux de ferme aux Etats-Unis s'est accru dans les proportions suivantes depuis 30 ans:

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	1840	1860	1870	1880
Chevaux...	4.336.719	6.249.174	7.145.370	10.357.448
Mulets et ânes.....	559.331	1.151.148	1.125.415	1.812.808
Bœufs de travail...	1.700.744	2.254.911	1.319.271	993.841
Vaches....	6.385.094	8.585.785	8.935.332	12.443.120
Veaux, taureaux et génissons	9.693.059	14.779.378	13.566.005	22.484.550
Moutons...	21.723.220	22.471.275	28.477.951	35.192.074
Cochons...	30.354.213	33.514.867	25.134.569	47.681.700
Valeur totale du bétail américain en dollars..	544.180.516	1.089.329.915	1.525.276.457	1.500.464.609

Voilà certes une progression considérable : sauf les bœufs de travail dont le nombre a diminué parce qu'on emploie plus de machines agricoles, tout le bétail des États-Unis s'est accru dans des proportions énormes, doublant ou triplant même depuis 1850.

(*Economiste français.*)

— De 1860 à 1870, tandis que l'ensemble de la population des États-Unis ne s'accroissait que de 22 pour 100, la population des villes augmentait de 78 pour 100; et ce mouvement de concentration dans les cités a continué de plus belle entre 1870 et 1880.

Mexique. — Le nombre des Français fixés au Mexique est d'environ 15,000, croit-on. Nos compatriotes se sont établis de préférence dans les terres tempérées ou dans les terres froides : on n'en voit guère à la Vera Cruz, à Matamoros, à Tampico, où règne la fièvre jaune, où la chaleur est torride. Il n'y a dans les terres chaudes qu'un seul village, celui de San-Raphaël, où l'on parle français. Des Francs-Comtois le fondèrent il y a une trentaine d'années, et bien que décimés à leur début par le climat meurtrier de la côte, ils ont défriché le sol et ils en tirent aujourd'hui des récoltes superbes. La vanille, le cacao, l'indigo, le coton, croissent sur leurs terres. A Mexico seulement habitent plus de 3000 Français. Tous n'ont pas également réussi ; mais ceux qui sont domestiques, coiffeurs, tailleurs, cuisiniers ou mécaniciens se tirent bien d'affaire. Ceux qui sont misérables le doivent généralement à leur inconduite ou à leur paresse, car il n'est pas difficile de trouver du travail. « Il ne faut pas croire cependant que l'émigrant n'ait qu'à se baisser pour remplir ses poches de belles piastres sonnantes. On a trop parlé depuis quelque temps de la *grande prospérité du Mexique*, c'est de la réclame toute pure, et de la réclame intéressée. Malheureusement, il y a des gens qui s'y laissent prendre et qui, arrivés à Mexico avec de belles espérances, n'y trouvent que la misère. »

Les Français établis à Mexico ont fondé en 1842 une société de bienfaisance qui s'étend aux quelques centaines de Suisses et de Belges résidant dans cette ville. (*Economiste français.*)

— Le chemin de fer de Mexico à Paso del Norte, frontière des États-Unis, a été livré au public dans son entier, et la capitale des *Estados Unidos de Méjico* est maintenant reliée au vaste, à l'immense réseau des *United States*.

— Le Ministre des travaux publics a passé avec MM. Francisco Poceros, Jose Iglesias et Cie, un contrat pour l'introduction de cinq mille familles d'immigrants qui seront installées dans les États de Vera Cruz, Tamaulipas, Coahuila et San Luis Potosi.

La Compagnie s'engage, entre autres choses, à donner en propriété gratuite à tout colon qui en fera la demande, après deux ans de séjour et de travail dans la colonie, au moins quatre hectares de terres labourables, en lui délivrant le titre de propriété.

De son côté, le gouvernement s'engage à payer à la Compagnie soixante piastres (300 francs) pour chaque colon au-dessus de sept ans qu'elle introduira dans le pays, et à donner une prime de vingt-cinq piastres (125 francs) par famille établie.

(*Revue Sud-Américaine.*)

— On a calculé que les sept huitièmes des Mexicains se nourrissent presque exclusivement de maïs et de haricots.

— Le message du président de la République mexicaine au corps législatif (4 avril 1884) nous apprend que le réseau des chemins de fer mexicains comprend déjà 5645 kilomètres, sans tenir compte des voies urbaines.

Nous y lisons aussi que « les commissions géographiques d'exploration à l'est et au nord ont terminé 24 nouvelles planches de la carte générale de la République : elles contiennent les États de la Puebla, Tlascala et Morelos, et une partie de ceux de Vera Cruz, Hidalgo, Tamaulipas et San Luiz Potosi. Ces travaux ne tarderont pas à être reproduits dans les bureaux de la photographie militaire. »

AMÉRIQUE DU SUD.

De 1872 à 1883 il a été abattu 18,922,979 têtes d'animaux de la race bovine dans les trois pays qui s'adonnent à cette sanglante industrie dans l'Amérique du Sud, à savoir :

Bande orientale....	7,450,000,	soit 39,40 pour 100
Argentine.....	6,690,716,	soit 35,40 pour 100
Rio Grande do Sul.	4,780,573,	soit 25,20 pour 100

(*Revue Sud-Américaine.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1240e LIVRAISON.

TEXTE.

A la recherche des restes de la mission Crevaux, par M. A. Thouar. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Arrivée à la mission d'Aiguairanda, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Mission d'Aiguairanda, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Le P. Doratéo, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Départ du docteur Crevaux, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Cavayu-Repoti : bords du Pilcomayo, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Endroit où ont été massacrés le docteur Crevaux et les membres de sa mission, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Le massacre de la mission Crevaux, dessin de Riou, d'après les renseignements recueillis par l'auteur.
Indiens Chiriguanos, dessin de Riou, d'après des croquis de l'auteur.
Enterrement chez les Chiriguanos, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Mœurs des Chiriguanos. — Retour de la guerre, dessin de Riou, d'après des renseignements recueillis par l'auteur.
Santa Barbara avant l'établissement de la colonie Crevaux, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Colonie Crevaux à Santa Barbara, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Nouvelle-Grenade. — Le recensement de Bogotá, pris en 1883, a donné 95,813 habitants, dont 34,504 sachant lire et écrire.

Tous sont catholiques, moins 112 protestants.

Il y a fort peu d'étrangers ainsi répartis :

Italiens.....	130
Espagnols.....	104
Français.....	79
Anglais.....	61
Allemands.....	41
Yankees.....	40

Brésil. — La province de São Paulo, l'une des plus prospères de l'Empire, vient de voter une loi qui consacre le principe de la division des grandes propriétés au bénéfice des immigrants, qui auront ainsi le moyen de s'établir comme petits propriétaires.

D'après l'article 1er de la loi votée le 12 mars 1884, « le gouvernement provincial accordera aux immigrants d'Europe, de même qu'à ceux des îles Açores et des Canaries venant s'établir sur le territoire de São Paulo, une indemnité de voyage de : 175 francs pour les personnes âgées de plus de douze ans; de 87 fr. 25 pour celles de sept à douze ans; de 43 fr. 75 pour celles de trois à sept ans; indemnité qui sera payée directement à l'immigrant, pourvu qu'il soit marié et qu'il se destine à l'agriculture dans les colonies particulières ou les centres coloniaux....

Tous les immigrants, même ceux qui ne se destinent pas à l'agriculture, auront droit d'être hébergés pendant huit jours à l'hôtellerie de São Paulo....

Le gouvernement colonial fera bâtir dans chaque lot une maison à l'usage de l'immigrant et de sa famille.... Le lot sera de 10 hectares, vendu au comptant ou à terme, suivant le désir de l'immigrant.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Paraguay. — Dans ce fertile pays, d'une étendue de près de 10,000 lieues carrées, on compte à peine 50,000 à 60,000 hectares de terres cultivées.... De tous les produits qu'on y cultive, le plus important, sans contredit, est le tabac.... Il pourra rivaliser avec les meilleurs du Brésil et quelques-uns de Cuba ; la composition de la terre et des sables rouges mêlés de fer favorise beaucoup cette plante.... Sur une exportation totale de 1,928,000 piastres en 1881, le tabac était compris pour 675,000...

Sur les 50,000 — 60,000 hectares cultivés, près de 20,000 le sont en manioc ou yuca, plante qui est la base de l'alimentation des Paraguayens.... Après le manioc la principale culture alimentaire est celle du maïs.... Le riz vient très bien, il est très beau, mais on ne le cultive guère....

Plusieurs Français possèdent de petites plantations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cannes à sucres très belles aux environs de l'Assomption et de Villa Rica....

La culture du cotonnier était très répandue pendant la dictature du docteur Francia, et les indigènes tissaient eux-mêmes leurs étoffes. Aujourd'hui cette culture est presque abandonnée.... Le caféier croît parfaitement, mais les froids de l'hiver sont parfois trop forts pour lui, et il gèle....

On a calculé qu'avant la guerre contre la Triple Alliance le chiffre des bêtes à cornes était de 2 millions, dont moitié au gouvernement paraguayen. En 1870 il ne restait pas 15,000 bœufs dans tout le pays. Depuis lors les éleveurs ont relevé ce nombre et l'on compte aujourd'hui près de 450,000 têtes de bétail dans les départements de la République; quelques éleveurs possèdent de 8000 à 10,000 animaux, et il y a beaucoup de propriétaires ayant de 250 à 500 et 1000 têtes dans leurs *estancias*. C'est de la province de Corrientes (Argentine) et du Matto-Grosso (Brésil) que sont venues les bêtes reconstitutrices des troupeaux du Paraguay.... L'augmentation annuelle varie entre 28 et 33 pour 100. Les prairies arrosées pendant toute l'année abondent en Paraguay; on n'a pas à craindre ici les longues sécheresses qui dans l'Argentine et l'Uruguay occasionnent chaque année la mort de plusieurs centaines de milliers de bêtes.

(MANCINI, *consul de France.*)

Uruguay. — Jusqu'à ces derniers temps l'Uruguay avait treize départements : Montevidéo, Canelones, Soriano, Salto, Durazno, Colonia, Paysandú, Maldonado, Cerro Largo, San Jose, Minas, Florida et Tacuarembo. Il en a maintenant quinze : un département de Rio Negro a été détaché de celui de Paysandú, un département de Rocha de celui de Maldonado.

— Le Brésil, qui compte 12 millions d'habitants, ne possède que 5661 écoles, suivies par 175,714 élèves : ce qui équivaut à une école pour 2084 habitants.

La République Argentine, avec quelque trois millions d'âmes, compte 1985 écoles et 128,919 élèves : soit une école pour 1500 âmes.

Le Chili, qui a 2,000,000 d'habitants, reçoit dans ses 703 écoles 42,803 enfants : c'est une école pour environ 3250 habitants.

L'Uruguay, avec à peine un demi-million d'âmes, a 668 écoles avec 42,546 enfants : soit une école pour 733 habitants; en quoi elle est sans doute à la tête de l'Amérique latine.

(*Revue Sud-Américaine.*)

Argentine. — Le *Bulletin mensuel de démographie* évalue à 344,843 habitants la population de Buenos-Ayres au 31 janvier 1884.

— Le premier trimestre de 1884 a vu débarquer 19,546 immigrants à Buenos-Ayres, le premier trimestre de l'année précédente n'en ayant donné que 15,503.

— L'émigration qui nous arrive est de plus en plus italienne : il y a cinq ans les Italiens formaient 60 pour 100 des arrivants; ils forment aujourd'hui 75 pour 100; et même cette proportion tend à augmenter.

— Quelques Français ont sollicité du gouvernement provincial de Buenos-Ayres la concession de vingt lieues de terrain près de Guamini pour fonder une grande colonie française. Nous espérons que le gouvernement accédera à cette demande, car *les colonies françaises donnent toujours de bons résultats.*

(*The Standard.*)

— Le 26 avril a eu lieu l'inauguration du chemin de fer de Buenos-Ayres à Bahia-Blanca. En jetant un coup d'œil sur la carte de l'Amérique du Sud, on remarque qu'à partir du 38e degré, le continent américain se rétrécit et que la mer vient baigner le 64e degré de longitude. La nature a placé au fond de cette espèce de golfe un port admirable, marqué sur les cartes sous le nom de Bahia-Blanca. Depuis quelque temps, grâce à quelques travaux peu importants, Bahia-Blanca a été fréquenté par les navires d'outremer et la ville a pris ce développement rapide dont les cités de l'Amérique du Nord ont offert de nombreux exemples. L'arrivée du chemin de fer dans ce port est donc un événement dont l'influence sur la navigation est facile à calculer. Jusqu'ici les produits des prairies du Sud devaient être d'abord dirigés sur Buenos-Ayres pour être expédiés en Europe; ils iront désormais à Bahia-Blanca, avec beaucoup moins de frais de transport et d'embarquement. La voie ferrée qui va être inaugurée est la grande artère de la province, qu'elle coupe en ligne presque droite, Bahia-Blanca étant située, comme nous l'avons indiqué plus haut, sous la même longitude que Buenos-Ayres, la métropole.

Un autre événement du même ordre, mais plus important encore, se prépare pour le mois de mai. Le chemin de fer est arrivé à Mendoza, à l'extrémité ouest de la République, à trois cents lieues de Buenos-Ayres, à six lieues de la frontière chilienne. Mendoza, placée en face du principal passage qui conduit à la capitale de Chili, n'est donc séparée du chemin de fer de Santiago que par une courte distance. Il est vrai que cet espace est occupé par la Cordillère des Andes, et qu'il en coûtera beaucoup pour relier les deux rails, mais il n'est pas moins vrai qu'aujourd'hui il ne manque plus qu'un raccord pour mettre en communication les deux océans et avoir dans l'Amérique du Sud un pendant aux chemins de fer interocéaniques. Avant peu l'on ira de Buenos-Ayres à Valparaiso, par erre, en cinq ou six jours. La même voie sera prongée jusqu'à San Juan, autre province andine très

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riche et dont le commerce avec le Chili est des plus actifs. Ces deux provinces, essentiellement vinicoles, sont appelées, dans un avenir prochain, à fournir au commerce d'exportation une grande quantité de vins et de raisins secs. Le prix élevé des transports a entravé jusqu'ici tout autre trafic que celui des bestiaux, que le Chili vient acheter pendant les mois où le passage de la Cordillère est praticable.

(*Économiste Français.*)

— Au commencement de 1881, les chemins de fer de la province de Buenos-Ayres avaient une longueur totale de 1082 kilomètres; aujourd'hui les voies ferrées en exploitation mesurent 1889 kilomètres. Les lignes actuellement en construction représentent 322 kilomètres, correspondant : 20 kilomètres au chemin de fer de l'Ouest, y compris l'embranchement de Lobos au Saladillo et celui de Pergamino à Junin, 85 kilomètres au chemin de fer du Sud, 217 kilomètres à la ligne du Pacifique.

La plupart de ces lignes en construction sont déjà terminées; jointes aux lignes exploitées, on obtient un total de plus de 2200 kilomètres, ce qui prouve qu'on a construit un kilomètre par jour pendant les trois années écoulées de 1881 à 1884.

Il y a en outre à l'étude 553 kilomètres de voies, dont 45 kilomètres appartenant au chemin de fer de l'Ouest, 222 à celui du Sud, 220 à la ligne de Campana et 66 à celles de Santa Catalina à Canuelas et de Santa Catalina à Barracas. Dans ces études sont comprises les lignes suivantes : de la Plata à la Magdalena, de Juarez à Tres Arroyos, de Maipu à Mar del Plata et de Campana au Rosario.

(*Économiste Français.*)

— Une expédition organisée par le gouvernement argentin pour explorer les mers du Sud et installer un phare à l'île des États, vient d'obtenir un plein succès. Cette expédition, qui se composait de cinq navires placés sous les ordres du colonel Lasserre, a terminé l'édification d'un phare de quatorze milles de portée sur la pointe San-Juan, et qui assure la navigation du cap Horn, navigation assez redoutée jusqu'à ce jour. L'inauguration de ce phare a dû avoir lieu le 25 mai, anniversaire de l'indépendance de la République argentine.

Malgré le développement pris par l'immigration européenne, les bras continuent à faire défaut aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture et un député vient de soumettre au Congrès un projet de loi concluant à l'affectation d'une somme de trois millions de francs pour l'introduction d'un certain nombre d'immigrants. Il est probable que ce crédit sera voté. Quoi qu'il en soit, d'après les chiffres fournis au Ministre de l'intérieur par le commissaire général de l'immigration, il est entré dans le pays, de 1877 à 1883, un nombre de 309,540 immigrants. Voici le détail par année :

1877.....	Immigrants.	28,798
1878.....	—	35,876
1879.....	—	50,205
1880.....	—	32,416
1881.....	—	47,489
1882.....	—	51,513
1883.....	—	63,243

(*Économiste Français.*)

— Le gouvernement argentin s'occupe de la création d'un établissement au cap Horn.

On sait que ce cap redouté est situé sur une île, en arrière de laquelle il y a des mouillages bien abrités.... C'est là, à quelques milles du danger, derrière la région des tempêtes, qu'on va fonder une station de sauvetage....

Cette station enlèvera au cap Horn sa sinistre renommée....

Il est maintenant avéré que les nombreux naufrages qui ont rendu célèbres les côtes de la Patagonie étaient le plus souvent prémédités, et l'absence de phares servait de prétexte pour liquider un mauvais navire sur le dos des assureurs.

Lorsque les navigateurs pourront se guider sur des feux convenablement échelonnés, lorsqu'ils trouveront sur les côtes fuégiennes des abris contre les coups de temps, la navigation du cap Horn perdra son caractère terrible; elle pourra être assimilée à toute autre, et alors on préférera dans beaucoup de cas cette route à celle du cap de Bonne-Espérance.

(*Courrier de la Plata.*)

Chili. — On lit dans le *Ferro-Carril*, qui se publie à Santiago :

Un estanciero dont les propriétés sont situées dans la Cordillère nous écrit que la plupart des agriculteurs passent de l'autre côté des Andes, du Chili à l'Argentine, à la recherche d'un travail plus rémunérateur que celui qu'ils trouvent chez nous.

Près de quinze cents familles sont allées s'établir sur le versant argentin où elles ont été bien accueillies.

On leur a donné des terres, des animaux et des instruments de labour.

10922 - Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1261e LIVRAISON.

TEXTE.

A la recherche des restes de la mission Crevaux, par M. A. Thouar. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Première entrevue avec les Tobas, dessin de Riou, d'après un dessin de M. Paris, de Buenos-Ayres.
Fête du Pin-pin, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Bataille de femmes tobas, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Jeune Indienne Toba, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Départ de la colonie Crevaux, dessin de Riou, d'après celui de M. Paris, de Buenos-Ayres.
Indiens refusant le passage, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Le colonel Estensorro, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Les rapides du P. Patiño, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
La bataille du 3 octobre, dessin de Riou, d'après un croquis de M. Paris, de Buenos-Ayres.
Rétrécissement et dilatations du thalweg du Pilcomayo, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Un coup de feu abat un des chefs indiens, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

Tableau des plus grandes profondeurs des différentes mers, obtenues dans les explorations des dernières années, publié par les *Annalen für Hydrographie*.

MERS.	Navire ayant exécuté le sondage.	Profondeur en mètres.
Océan Pacifique (Nord). . . .	Tuscarora.	8,513
Id. (Ouest). . . .	Challenger.	8,367
Océan Atlantique (Nord). . .	Id.	7,086
Mer des Antilles.	Blake.	6,270
Océan Pacifique (Sud). . . .	Alaska.	6,160
Océan Atlantique (Nord). . .	Essex.	6,006
Océan Indien.	Gazelle.	5,523
Mer de Banda.	Challenger.	5,120
Mer de Corail.	Challenger.	4,850
Océan glacial (Nord).	Sofia.	4,846
Mer des Célèbes.	Id.	4,755
Mer de Soulou.	Id.	4,663
Méditerranée.	Pomerania.	3,968
Golfe du Mexique.	Blake.	3,875
Océan Indien.	Challenger.	3,612
Mer de Chine.	Id.	3,240
Océan Indien.	Id.	3,060

(*Mouvement géographique.*)

« De 1830 à 1870, c'est-à-dire pendant toute une moitié du dix-neuvième siècle, la construction des chemins de fer a été le fait économique principal, celui qui a absorbé le plus de ressources, celui qui a le plus contribué à augmenter la puissance des États et la richesse générale. Si l'on en excepte la Russie, à laquelle des causes particulières n'ont permis de suivre ce mouvement que d'assez loin, on peut dire qu'en Europe et, jusqu'à un certain point, aux États-Unis, ce mouvement a produit ses résultats les plus importants, et qu'il n'est plus maintenant soit pour la puissance des États, soit pour la richesse des particuliers, que d'un intérêt secondaire. D'une part, il a été pourvu, en Europe et aux États-Unis, par des lignes ferrées doubles, triples, quelquefois quadruples, à toutes les directions commerciales terrestre, à tous les courants commerciaux terrestres d'une intensité et d'une efficacité suffisantes pour rémunérer une traction beaucoup plus rapide, beaucoup plus coûteuse ; et, d'autre part, sous l'impulsion de diverses causes parmi lesquelles il faut placer au premier rang les chemins de fer eux-mêmes, le développement de la navigation maritime a réalisé des progrès qui lui ont rendu son ancienne importance. Les chemins de fer ont singulièrement accéléré le mouvement d'émigration des populations de l'Allemagne, de la Norvège, de l'Angleterre et de l'Italie, et la colonisation de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Australasie ; ils ont facilité la distribution et la consommation de tous les produits que la marine marchande transporte en Europe de tous les points du globe. Il faut ajouter que le percement du canal de Suez a considérablement contribué à fortifier ce mouvement, auquel le percement du canal de Panama est appelé à donner une nouvelle et très puissante impulsion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En réalité, l'on peut même considérer le jour où le canal de Suez a été ouvert comme le moment où le développement de la navigation maritime est devenu un fait économique plus important que le développement des chemins de fer.

Le tableau qui suit résume les progrès accomplis par les principaux États au point de vue du tonnage de la marine marchande.

Dans ce tableau, le classement a été fait d'après le coefficient de la marine à vapeur, parce que la vapeur est l'élément principal des transports.

Il y a quelques années on évaluait à trois contre un la force de transport d'un vapeur comparé à un voilier; aujourd'hui cette force de transport doit être portée au moins à quatre contre un. Par suite un tonneau vapeur équivaut à quatre tonneaux voile.

Depuis 1850, divers peuples ont augmenté leur tonnage voile, notamment l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, la Norvège; d'autres, comme la France l'ont diminué, pour accroître leur tonnage à vapeur.

La Belgique n'a pour ainsi dire plus de marine à voile.

ÉTATS	TONNAGE 1850 Voile	1850 Vapeur	1883 Voile	1883 Vapeur
Angleterre.	3,010,278	149,305	5,271,160	3,822,708
France.	640,487	17,815	452,316	444,205
États-Unis.	1,234,889	30,778	2,099,218	374,314
Allemagne.	493,585	3,453	804,558	345,103
Espagne.	210,854	4,000	308,179	200,100
Italie (1865).	590,912	23,804	915,049	111,548
Hollande. (1859) . . .	466,637	71,000	332,519	106,482
Russie. (1858)	163,674	34,736	468,272	98,652
Autriche.	182,853	7,623	210,919	81,242
Norvège.	288,313	»	1,443,948	77,057
Suède.	192,940	»	399,932	72,211
Danemark.	89,655	962	181,341	70,511
Belgique.	28,151	1,702	8,544	62,039
Totaux.	7,693,278	285,189	12,706,825	5,865,172

Le progrès est général. Si l'on tient compte de la puissance spéciale au tonnage vapeur, il est même extraordinaire. En effet, en 1850, le tonnage vapeur et le tonnage voile représentaient une force totale de traction de 8,548,845 tonnes. En 1883, cette force s'élevait à 36,167,513 tonnes: elle avait donc plus que quadruplé.

Il importe de se bien rendre compte de la nature de ce progrès.

Le tonnage *maritime*, le fret particulier, national, si l'on veut, dont dispose une nation, n'est pas le seul élément de l'activité maritime de ses ports. Ce n'est certes pas pour fréquenter les ports de la Scandinavie, que Norvégiens, Suédois, Danois possèdent une marine dont la force de traction est de près de 3 millions de tonnes : c'est pour exploiter tous les ports et toutes les mers.

Il en est de même, dans le midi de notre Europe, des Italiens et des Grecs. La Grèce possède un tonnage voile de 362,891 tonnes et un tonnage vapeur de 25,555 — soit une traction de 466,000 tonnes. Cette puissance de production maritime, plus grande chez certaines nations que chez d'autres, n'en répartit pas moins ses effets sur tous les peuples, dont les ports sont de plus en plus fréquentés. Par suite, chaque année, l'importance des ports augmente. Il est clair que le développement de la navigation a pour conséquence inévitable le développement des ports.

Le port n'est que la tête de ligne, la gare des lignes, souvent extrêmement régulières, que le navire trace sur les mers : ces lignes ont leurs heures exactes de départ, elles auront bientôt leurs heures exactes d'arrivée.

La France, par sa situation géographique entre la Méditerranée, l'Océan et la mer du Nord, est placée sur la route de tous les peuples maritimes de l'Europe.

Ses ports, ses fleuves sont des points de départ ou d'attache, des gares, des entrepôts, des caravansérails, où affluent Anglais, Norvégiens, Suédois, Danois, Finlandais, Hambourgeois, Belges, Hollandais, se rendant en Espagne, aux États-Unis, en Afrique, dans la Méditerranée. Qu'ont-ils, en effet, de mieux à faire que de venir compléter leurs cargaisons sur la longue ligne de côtes qui s'étend de Dunkerque à Bordeaux? Ils s'y ravitaillent, ils y écument le fret, ils en font la police. De même au midi, Italiens, Grecs, Espagnols, longent la côte de Nice à Port-Vendres. Il en résulte que les ports français ont dû profiter de ce mouvement d'activité.

Et, en effet, en l'année 1858, le mouvement des ports français, sans compter le cabotage, avait été — navires chargés et sur *lest* — de 8,171,000 tonnes ; il s'est élevé, en 1882, à 12,900,000 tonnes à l'entrée et à 13,300,000 tonnes à la sortie, ensemble 26,200,000 tonnes.

Ce mouvement a continué en 1883, comme il résulte du tableau ci-après, présentant seulement le tonnage de jauge des navires chargés dans les ports français pour les trois dernières années:

PORTS	1881	1882	1883
Marseille.	5.471.202	5.694.118	6.571.324
Le Havre.	3.024.325	3.068.145	3.306.453
Bordeaux	1.701.596	1.909.593	2.059.338
Cette	928.886	914.891	1.098.500
Dunkerque	949.056	994.435	1.049.930
Calais.	947.618	996.859	1.021.489
Rouen.	817.257	856.547	940.000
Dieppe.	662.452	745.192	780.147
Saint-Nazaire	530.387	637.806	654.406
Nantes.	142.407	120.193	131.746
Bayonne.	112.152	129.977	130.631
Nice.	114.318	137.594	128.630
Autres ports.	3.154.549	3.267.035	3.305.160
Totaux.	19.492.952	20.777.001	22.071 845

Aussi, dans la répartition du mouvement général commercial de la France, la part du commerce par mer est-elle demeurée aussi considérable qu'avant le grand essor pris par les chemins de fer. En 1857, sur un mouvement de 5328 millions de francs au commerce général, 3830 millions revenaient au commerce maritime; en 1882, sur 10,725 millions de francs, 7012 millions lui appartiennent encore ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici, d'après le *Mouvement géographique*, ce qui a été expédié par la poste en 1882, dans les divers pays d'Europe, tant lettres et cartes postales que journaux, imprimés, échantillons, etc.

Grande-Bretagne et Irlande	1,664,726,126
Suisse	163,173,129
Belgique	255,633,076
Hollande	142,620,685
Allemagne	1,550,190,070
France	1,322,138,578
Danemarck	65,698,961
Autriche-Hongrie	591,230,335
Suède	74,456,661
Norvège	30,993,741
Luxembourg	3,310,534
Espagne	94,962,151
Italie	317,582,037
Bosnie et Herzégovine	5,593,886
Portugal	33,891,474
Grèce	8,351,484
Roumanie	13,417,993
Russie	271,723,547
Bulgarie	759,281

EUROPE.

France. — En comparant le total de nos bois et forêts en 1879 à celui de l'année 1835, qu'on peut considérer en moyenne comme l'année où a été fait le cadastre, on constate que le déboisement n'a pas fait de progrès pendant ces quarante-quatre années, que même le reboisement l'a notablement emporté sur la déforestation.

En effet, dit l'*Économiste Français*, si l'on recherche quels sont les changements survenus depuis le cadastre, on voit que l'étendue des landes, pâtures et terres incultes a diminué de 1,360,000 hectares; au contraire la superficie des terres arables s'est accrue de 720,000 hectares; celle des herbages et prés, de 194,000; celle des vignes, de 210,000; celle des bois, de 253,000; celle enfin des terrains de qualité supérieure, vergers, jardins, etc., de 27,000 hectares seulement.

— La vigne va mal en Roussillon. « Une légère reprise de la végétation, dit M. de Cherville, dans le *Temps*, reprise due à la température humide de l'année dernière, à la reconstitution d'une certaine quantité de chevelu qui en avait été la conséquence, avait entretenu les illusions des viticulteurs et, hélas! encouragé l'inertie. Le réveil a été cruel. Aux premières chaleurs, les pampres ont jauni, les feuilles se sont desséchées, les taches se sont élargies avec une rapidité presque foudroyante sur les plateaux qui s'étendent entre Perpignan, Pia, Rivesaltes, Salces, Espira (de l'Agly) et Peyrestortes.

Quant aux vignobles de Baixas à Baho et à Saint-Estève, ils sont aujourd'hui complètement ruinés; et c'est tout au plus si quelques vignes verront leur récolte pendante arriver à maturité. Banyuls-sur-Mer, Port-Vendres et Collioure ont perdu toutes leurs vignes, les environs de Maureillas, de Boulou, de Céret, de Truillas, de Ponteillas, de Thuir, de Boulternère, de Vinça, de Rodès, de Montalba, sont à peu près dans le même état. Il ne reste, en somme, que les vignobles de la Salanque, dont la récolte prochaine soit à peu près assurée, quoique beaucoup de vignes soient à moitié perdues; cette situation est encore celle d'Elne et d'Argelès et de la partie basse de la vallée du Tech. Dans le Roussillon, la ruine marche à pas de géant, et malheureusement beaucoup de propriétaires qui pourraient encore sauver leurs vignes en les traitant pratiquent le fatalisme oriental et semblent dire dans leur inaction : C'était écrit!

Hollande. — Le 31 décembre 1883, la population d'Amsterdam se montait à 361,314 habitants, soit 11,113 de plus qu'à la fin de l'année 1882. Ainsi cette ville qui n'a même pas le rang de capitale renferme plus du douzième des habitants de tout le royaume.

Allemagne. — Les villes d'Allemagne, rapidement grandissantes, se rangeaient comme suit, le 1er janvier 1884, sous le rapport de la population, d'après la *Deutsche Zeitung de Berlin* :

Berlin	1,192,000	habitants.
Hambourg	435,000	id.
Breslau	286,000	id.
Munich	240,000	id.
Dresde	229,000	id.
Leipzig	160,000	id.
Kœnigsberg	150,000	id.
Cologne	148,000	id.
Francfort.-s.-M.	143,000	id.
Hanovre	128,000	id.
Brême	117,000	id.
Dantzig	114,000	id.
Stuttgart	109,000	id.
Strasbourg	108,000	id.
Dusseldorf	104,000	id.
Nuremberg	102,000	id.
Magdebourg	101,000	id.
Barmen	100,000	id.
Elberfeld	100,000	id.
Chemnitz	100,000	id.

Hongrie. — Suivant un rapport officiel, le phylloxera a ravagé, en Hongrie, dans le courant de l'année 1883, cent trente communes ayant environ six mille hectares de vignes.

10922. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1252e LIVRAISON.

TEXTE.

A la recherche des restes de la mission Crevaux, par M. A. Thouar. — 1884. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Troncs de palmiers dans le Pilcomayo, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Passage de la colonne à la nage, dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.
Campement et incendie dans les hautes herbes, dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.
Défense des flaques d'eau par Estensorro, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Marche à travers les marais, dessin de Riou, d'après celui de M. Paris, de Buenos-Ayres.
Rencontre d'un chasseur de jaguars, dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.
Le chasseur de jaguars et son fils, dessin de Riou, d'après une photographie de l'auteur.
Retour de l'expédition, dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.
A. Thouar en costume de voyage, dessin de Riou, d'après une photographie.
Pantassins et cavaliers de l'escorte, dessin de Riou, d'après les notes de l'auteur.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

France. — Voici le relevé du nombre des voyageurs partis des principales gares du réseau des chemins de fer français, Paris non compris, en 1883 :

Compagnie du Nord.

Lille	1,839,000	voyag.
Saint-Denis	774,000	—
Enghien	559,000	—
Roubaix	545,000	—
Amiens	467,000	—
Douai	394,000	—
Boulogne-sur-Mer	336,000	—
Arras	316,000	—

Compagnie de l'Est.

Nogent-sur-Marne	1,023,000	voyag.
Nancy	954,000	—
Reims	837,000	—
Mézières	450,000	—
Épernay	321,000	—
Troyes	299,000	—
Épinal	260,000	—

Compagnie de l'Ouest.

Versailles	1,653,000	voyag.
Asnières	1,162,000	—
Rouen	1,083,000	—
Argenteuil	978,000	—
Saint-Germain	818,000	voyag.
Le Havre	518,000	—
Caen	402,000	—
Le Mans	375,000	—
Rennes	373,000	—
Elbeuf	337,000	—

Compagnie d'Orléans.

Bordeaux	658,000	voyag.
Tours	551,000	—
Nantes	495,000	—
Orléans	354,000	—
Angers	315,000	—

Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée.

Lyon	1,804,000	voyag
Marseille	1,101,000	—
Nice	608,000	—
Dijon	540,000	—
Nîmes	518,000	—
Saint-Étienne	513,000	—
Clermont-Ferrand	475,000	—
Besançon	386,000	—
Grenoble	380,000	—
Montpellier	380,000	—

Compagnie du Midi.

Bordeaux	918,000	voyag.
Toulouse	664,000	—
Béziers	399,000	—

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Narbonne	349,000 voyag.
Carcassonne	342,000 —
Cette	249,000 —

— Dans une des dernières séances de la Société de géographie, le docteur Chervin a fait une intéressante communication :

« Le docteur Chervin rappelle qu'il y a quelque temps déjà il a offert à la Société, sur la géographie médicale de la France, une brochure dans laquelle il citait certains départements, et notamment ceux de Normandie, comme présentant un nombre considérable de cas de réforme signalés par les conseils de révision ou le recrutement de l'armée. Entre autres, le département de la Seine-Inférieure fournissait en moyenne une proportion, disait l'auteur, de 50 pour 100 de conscrits réformés.

« Très frappé de ce chiffre pour un département riche et dans lequel la population semble être forte et prospère, M. Chervin résolut de rechercher quelles étaient les causes pouvant entraîner de telles conditions pathologiques. Il a donc poursuivi son étude pour le département de la Seine-Inférieure seulement, et sur une période de vingt ans.

« Il a cherché d'abord quelles étaient les infirmités les plus fréquentes, et il a vu qu'après les cas de faiblesse de constitution, qui sont évidemment de beaucoup les plus nombreux, se rencontrent en première ligne la carie dentaire, puis la hernie, et enfin d'autres infirmités.

« La carie dentaire, si on la considère dans le département tout entier, fournit une proportion de 15 pour 100. Si, au lieu du département, on prend séparément les cantons qui le constituent, une différence très grande se remarque entre chacun d'eux. Ainsi le canton comptant le moins d'accidents de cette nature, en fournit 80 pour 1000, tandis que celui qui en fournit le plus en présente 239 pour 1000.

« Dans un même département, il y a donc des différences considérables, variant de 8 à 24 pour 100.

« Cette étude, poursuivie par cantons, par arrondissements, permet, ajoute le docteur, de rechercher quelles sont les causes absolument locales qui déterminent l'aptitude des populations à telle ou telle infirmité.

« Parmi les causes signalées quelquefois, figure, comme on sait, la boisson du pays, le cidre, qui amènerait, à ce qu'on prétend, la carie dentaire en Normandie, mais il y a longtemps que des spécialistes, entre autres notre collègue M. le docteur Magitot, ont fait bonne justice de cette opinion, contre laquelle le docteur Chervin s'élève également.

« La question de race est, à son avis, beaucoup plus importante. Voulant pénétrer plus avant dans l'examen du problème, il s'est adressé à la taille. C'est, comme on sait, un des éléments ethniques qui persistent le plus longtemps, et qui fournissent les meilleurs renseignements au point de vue de la race. Il a donc recherché quelles étaient les tailles présentées par tous les conscrits qui ont été examinés pendant cette même période de vingt ans.

« La moyenne de la taille des conscrits n'aurait pas fourni des données assez précises pour étudier le problème canton par canton ; le docteur Chervin a donc groupé toutes les tailles constatées en douze sections séparées chacune de 2 en 2 centimètres. Il a pu de cette façon obtenir, sur une échelle en quelque sorte chromatique, une répartition de la taille dans ce département, échelle qui lui a montré que le département est habité par deux races différentes : l'une, plus petite, à l'ouest, l'autre plus grande à l'est, notamment dans les arrondissements de Dieppe et de Neufchâtel.

« Une fois en possession de cette donnée que les documents historiques permettent de constater, mais qu'il était bien difficile d'assigner à une situation géographique aussi petite que l'est un arrondissement ou un canton, les questions de pathologie ont pris sur-le-champ une clarté qu'elles n'avaient pas jusqu'alors, et cette infirmité de la carie dentaire, par exemple, s'expliquait plus aisément que si l'on avait considéré uniquement la question pathologique. Ainsi, quand on a affaire à une population de haute taille, la carie dentaire y domine plus que dans une population à petite taille.

« Ce fait, d'ailleurs, n'est point spécial à la Seine-Inférieure ; on peut l'observer aussi dans d'autres départements. En conséquence, l'opinion qui a été émise déjà et pour la première fois par notre collègue M. le docteur Magitot, est parfaitement exacte. La carie dentaire est due à une influence ethnique.

« Si nous passons maintenant à la calvitie, une des affections les plus répandues dans le département de la Seine-Inférieure, puisqu'il y a, en moyenne, 2 pour 100 de conscrits qui, à l'âge de vingt ans, sont atteints d'une calvitie assez prononcée pour qu'ils soient exempts et réformés du service militaire, on remarque que les cas de calvitie et ceux de carie dentaire se superposent en quelque sorte. Il existe, en effet, comme chacun sait, des rapports très nombreux entre ces deux infirmités.

« Les documents fournis par le Ministère de la guerre, dans les procès-verbaux des conseils de révision, offrent donc, comme on voit, dit en terminant le docteur Chervin, une mine inépuisable de renseignements. »

— « La France a armé en 1884, pour la pêche de la morue à Terre-Neuve et en Islande, 600 navires. Elle n'en armait guère que 300 il y a quelques années. »

ASIE.

Cochinchine. — La population de la Cochinchine était évaluée, en 1883, non compris les troupes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

erre et de mer, à 1,596,500. Elle se décomposait ainsi :

Population européenne.	Français	1.862	1.927
	Étrangers	65	
Asiatiques admis à domicile			44
Asiatiques indigènes	Annamites	1,431,142	1.539.619
	Cambodgiens	101.837	
	Mois	6.343	
	Chams	297	
Asiatiques étrangers	Chinois	49.922	54.910
	Malabars	490	
	Malais	4.463	
	Tagals	22	
	Autres Asiatiques	13	
Total général			1.596.500

Il n'y a donc en Cochinchine que 65 étrangers contre 1862 Français, dont, à vrai dire 220 sont des naturels de nos possessions de l'Inde. En les retranchant, il reste encore 1642 Français de France, soit plus de *vingt-cinq fois* le nombre des étrangers. On voit ce qu'il faut penser de la phrase consacrée d'après laquelle les étrangers sont tout dans notre Indo-Chine, et les Français rien.

— Autrefois, les femmes européennes allaient rarement en Cochinchine. L'amiral de la Grandière fut un des premiers à y conduire sa famille. Depuis ce moment, nos magistrats, nos fonctionnaires, nos officiers ont suivi cet exemple ; le nombre des femmes européennes augmente toujours. En 1882, quatre-vingts assistaient au bal du gouvernement.

Chine. — Les négociants et commerçants étrangers établis en Chine, dans les 19 ports ouverts au commerce, s'élèvent actuellement au chiffre de 4894, répartis en 440 maisons de commerce. Voici, d'après l'*Almanach de Gotha*, de cette année, leur division par nationalité :

	Maisons de commerce.	Individus.
Anglais	298	2,402
Allemands	56	474
Japonais	12	472
Américains	24	410
Français	12	335
Espagnols	7	202
Russes	17	78
Suédois et Norvégiens	1	70
Italiens	2	70
Autrichiens	2	62
Danois	2	56
Hollandais	2	17
Belges	»	3
Brésiliens	»	3
Autres	5	240

OCÉANIE.

Australie. — Voici le nombre de têtes de bétail dans les diverses colonies de l'Australie au commencement de l'année 1884 :

Colonies.	Espèce ovine.	Espèce bovine.	Espèce porcine.
Nouvelle-Galles-du-Sud	31,796,308	1,850,985	154,815
Victoria	10,174,246	1,287,088	237,917
Australie du Sud	6,388,366	306,046	100,075
Australie de l'Ouest	1,259,797	65,473	16,898
Tasmanie	1,845,455	122,504	47,826
Nouvelle-Zélande	12,500,597	698,637	200,083
Queensland	12,043,893	4,089,715	50,097
Total	76,008,662	8,429,448	807,711

Nouvelle-Calédonie. — La dépopulation de la Nouvelle-Calédonie est incontestable, mais quelle est l'île du Pacifique, grande ou petite, annexée ou indépendante, où la même constatation ne puisse être faite ?

Les causes de cette dépopulation sont du domaine physiologique et médical, et un rapport récent du docteur Brassac, médecin en chef de la marine, les énumère ainsi :

1° Diminution constante dans le nombre des femmes : les chefs en accaparent plusieurs, et, de plus, elles meurent jeunes, traitées qu'elles sont comme des bêtes de somme ;

2° Alimentation insuffisante composée exclusivement de poissons, de cocos et de coquillages ;

3° Excès de tout genre dans les fêtes ;

4° Refoulement de certaines tribus du littoral et des vallées dans les montagnes, où le climat engendre de nombreuses phtisies.

Il n'est pas d'autres causes au décroissement de la population canaque, qui n'a jamais été opprimée depuis la prise de possession de l'île.

Les colonies anglaises subissent le même sort : aux Fidji, la population indigène, que l'on estimait à 200,000 habitants en 1859, était réduite à 140,000 en 1874, lors de l'annexion, et aujourd'hui on l'évalue à 116,000 âmes. En Australie, la race aborigène a presque disparu dans la Nouvelle-Galles-du-Sud et dans la colonie de Victoria. En 1881, il ne restait que 1643 représentants de la race indigène dans la Nouvelle-Galles et 780 à Victoria.

Les aborigènes de l'Océan Pacifique, mal armés dans la lutte pour l'existence, succombent au contact des Européens : c'est un fait que l'on enregistre malheureusement dans toutes les îles de cette grande mer, et il se retourne aisément contre les Anglais qui accusent l'administration française de la décroissance de la population canaque. (*Le Temps.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1243e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue des environs de Mons, prise des jardins du château, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Plate-forme d'un charbonnage, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Mineurs extrayant le charbon dans la veine, dessin de Férat, d'après une photographie.
Descente d'un train de mineurs, dessin de Férat, d'après une photographie.
Intérieur d'une galerie avec berlaine, dessin de Férat, d'après une photographie.
Charbonnages et terris (aspect de la contrée boraine), dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Charbonnières parant la statue de sainte Barbe, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Un soir de Sainte-Barbe par un temps de neige, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Coin de village borain, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Vue de Wasmes, dessin de Taylor, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — L'année 1882 avait vu se conclure en Algérie 3097 mariages dans la population européenne ; l'année 1883 en a vu conclure 3167 ; soit 70 de plus.

De ces 3167 mariages il y en a 1470 entre Français et Françaises et 367 entre Français et Étrangères : soit 1830 mariages français, ou plus de 57 pour 100. Les unions entre Étrangers et Françaises ayant été de 126, il s'ensuit que 1956 mariages sur 3167, soit près de 62 pour 100, sont des mariages français ou des mariages mixtes ; d'autre part, la différence entre 126 (mariages de Françaises avec des Étrangers) et 367 (mariages de Français avec des Étrangères) donne 241 naturalisations au profit de l'élément prépondérant.

1882 avait donné 14,018 naissances, 11,740 décès et un excédent de naissances de 2278 ; 1883 a donné 14,567 naissances, 12,065 décès et 12,502 pour l'excédent sur les décès.

Le tableau suivant met en regard les naissances, les morts, l'excédent des naissances pour les diverses nationalités européennes en 1882 et en 1883.

		1882.	1883.
Français	Naissances	7040	6888
	Décès	6214	5936
	Excédent	+835	+952
Espagnols	Naissances	4827	5416
	Décès	3738	3839
	Excédent	1089	+1577
Italiens	Naissances	1263	1413
	Décès	1069	1040
	Excédent	+254	+373
Maltais	Naissances	582	608
	Décès	458	406
	Excédent	+124	+202

Les autres nationalités ont peu d'importance : il y a eu chez les Allemands 94 naissances et 127 décès, soit un excédent de 33 morts ; chez les Suisses 69 naissances et 87 morts, soit un excédent de décès de 18 ; chez les Belges 18 naissances, 29 décès, soit 11 pour l'excédent des morts....

« Ces chiffres, dit *l'Indépendant de Constantine*, confirment une fois de plus les observations faites précédemment sur les facilités d'acclimatement des Français et des races du Midi : Anglo-Maltais, Espagnols et Italiens, qui présentent toutes un excédent important de naissances sur les décès, tandis que, chez les races du Nord, au contraire, le chiffre des décès l'emporte sur celui des naissances.

Peut-être est-il permis de supposer, en ce qui nous concerne, que l'infériorité relevée entre le nombre des décès espagnols et celui des décès français provient de ce que nos émigrants appartiennent à toutes les latitudes de la mère-patrie ; il est probable que les Français du Midi se comportent à peu près comme les Italiens, les Maltais, les Espagnols.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Quatre villages de la province de Constantine ont quitté leurs noms arabes pour des noms français, tous les quatre dans la commune mixte de Bordj-bou-Arréridj.

El-Anasser, station du chemin de fer de Constantine à Alger, prend le nom de NÉGRIER, d'un célèbre général qui a commandé dans ladite province.

Aïn-Sultan, dans la haute plaine de la Medjana, au nord de Bordj, prend le nom de LUCETVILLE, d'un préfet et député de la province qui a laissé quelques souvenirs.

Ouled-Agla, au sud-sud-est de Bordj, dans la montagne, sur une branche de l'Oued-Ksob, affluent du lac intérieur appelé Hodna, prend le nom de HUGOVILLE.

Bordj-Redir, au sud-est de Bordj, dans la montagne également, et aussi sur une branche de l'Oued-Ksob, prend le nom de GAMBETTA.

Pourquoi Hugoville, et non pas Hugo, Lucetville, et non pas Lucet?

A quoi bon allonger, enlaidir?

Ce mot de *ville* mis au bout d'une infinité de villages rend insupportable la carte de certains pays de France, notamment de la Beauce.

— Ras-el-Ma, village de la province d'Oran, station du chemin de fer à l'entrée des hauts plateaux, prend le nom de BEDEAU, d'après un général célèbre.

— Le village de Margueritte (jadis le Zaccar), près de Miliana, vient de recevoir ses colons.

— Le nouveau village d'El-Biaz, dans la province de Constantine, sur la route de Bône à la Calle, vient de recevoir ses colons

Des familles appelées à son peuplement 24 sont des familles d'Algériens français, 18 des familles venues de France : 5 de l'Aveyron, 2 de la Drôme, 2 de la Loire, 2 de l'Isère, 2 des Vosges, 1 de chacun des départements des Alpes, de Vaucluse, de l'Aude, de la Haute-Marne, de la Savoie.

En tout 42 familles, chacune ayant un lot de 30 hectares.

— Il résulte des nouvelles explorations faites dans le Sud Oranais que la cime culminante de l'Atlas saharien n'est point le Touila Makna (1937 mètres) des environs de Géryville, dans le Ksel, qui fait partie du Djebel Amour.

Ce culmen, beaucoup plus haut, se trouve dans les monts des Ksour, dans le pays d'Aïn-Sefra, de Moghar, de Tiout : c'est le DJEBEL MZI, qui se lève à 2200 mètres. Il s'ensuit que la montagne majeure de la province d'Oran, 2200 mètres, est peu inférieure au pic supérieur de la province d'Alger (2308 mètres) et au maître mont de la province de Constantine (2318 mètres).

— M. R. de la Blanchère, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, dans une exploration récente qu'il a faite au sud de la province d'Oran, a constaté l'existence d'au moins deux cents villes, bourgs et villages antiques dans les territoires de Laïda, Frenda et Tiaret, qui occupent la limite du Tell et des hauts plateaux.

Ces constructions paraissent être l'œuvre d'une population indigène beaucoup plus dense autrefois dans ces régions qu'elle ne l'est aujourd'hui : on leur attribue jusqu'à présent une très haute antiquité parce que la grossièreté de leur facture témoigne d'une civilisation peu avancée et les fait différer essentiellement des monuments élevés d'après les méthodes architecturales introduites par le génie romain.

Parmi ces ruines on peut citer les *Souama* ou Minarets, vastes de sept hectares, sur un des promontoires qui dominent le cours sinueux de la Mina au-dessus du gué appelé Méchéra Sfa.

(JULIEN POINSSOT : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines.*)

— Le long de la rive droite du Sebaou, sur une berge que domine une chaîne de collines rocheuses que n'ombrage pas un seul arbre et qui donnent au paysage un aspect d'une poésie sévère et grandiose, vient, de temps immémorial, se fixer pendant cinq ou six mois de l'année, une colonie de cigognes dont on évalue approximativement le nombre à 300 ou 400. Elles arrivent à jour fixe, retrouvent leurs nids des années précédentes, y déposent leurs œufs, les couvent, élèvent leurs petits et repartent à jour fixe pour des régions inconnues.

Je ne saurais préciser la date de leur arrivée, mais je connais bien celle de leur départ, qui est toujours le 16 août, aux premiers rayons du soleil.

Justement, la veille, j'avais fait mon entrée solennelle à Dar-Beïda.

Vous pensez avec quel plaisir, avec quel empressement je me suis offert ce curieux spectacle : précieuse aubaine que je ne rencontrerai probablement jamais plus de ma vie.

A cinq heures du matin, j'étais hors de mon lit, sur les bords du Sebaou.

J'ai entendu d'abord ; j'ai vu ensuite.

J'ai entendu comme un roulement de tambours qu'auraient remplacé des castagnettes.

Ce roulement était produit par le claquement l'une contre l'autre des mandibules d'un énorme mâle, évidemment le généralissime de l'armée qui se préparait à changer de garnison : avec la modestie qui caractérise sa race, il ne dédaignait pas de cumuler avec ce grade supérieur les fonctions de simple tapin.

A cet appel, le ciel fut obscurci par le vol d'innombrables légions de cigognes accourues de tous les points de l'horizon. Elles vinrent se ranger symétriquement en ligne de bataille, debout sur une seule patte.

Toujours claquant du bec, le général parut haranguer ses troupes et les passer en revue.

Puis quelques couples de vieilles cigognes (elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivent environ 100 ans), auxquelles les infirmités ne permettaient pas d'entreprendre un aussi long voyage, vinrent faire à leurs enfants et aux arrière-petits-neveux de leurs enfants des adieux solennels et touchants.

Après quoi, le général en chef déploya ses ailes et s'élança dans l'espace. La troupe entière suivit, précédée d'une avant-garde, suivie d'une arrière-garde, et très régulièrement disposée en losange, se dirigeant vers l'Orient.

Les antiques et vénérables aïeules restèrent immobiles et ne réintégrèrent leurs domiciles respectifs que lorsque les voyageuses eurent complètement disparu à l'horizon.

Tout cela est rigoureusement vrai; n'est-ce pas admirable? (*Akhbar.*)

— On écrit de Tizi-Ouzou :

Malgré la pénurie d'eau à laquelle, du reste, la nouvelle situation de la commune va fournir les moyens de porter un prompt remède, le nombre des habitants a doublé en 3 ans et les loyers sont hors de prix. De nouveaux émigrants arrivent tous les jours.

(*Petit Algérien.*)

— Une nouvelle espèce de rat vient de faire son apparition sur le territoire d'Héliopolis et dans les environs de Guelma.

Ces nouveaux venus ont la forme et le poil roux tigré du jeune sanglier; ils causent les plus grands dommages aux céréales de nos colons et à leurs jardins où ils n'épargnent aucun fruit.

(*Indépendant de Constantine.*)

— Quels sont dores et déjà les résultats obtenus par la construction du petit barrage de Lambèse, qui va décupler la valeur du sol, et qui n'a coûté que *onze mille francs*, tandis que le barrage-réservoir dont l'administration avait fait les études était estimé à près d'*un million?*

« Le barrage de Lambèse, dans le ravin de Tizarouine, est bâti sur un rocher. Il est formé en grande partie par une entaille faite dans le rocher même. Le lit du ravin a été élargi à 15 mètres pour laisser un libre cours aux grandes crues....

« Il recueille les eaux du ravin, celles de la fontaine des Tufs, celles qui surgissent dans le canal même, à son origine, près du barrage et que l'on n'a jamais vu tarir; celles d'une partie de la plaine de Tafrent et enfin, le long de son parcours, les eaux pluviales que la terre ne peut souvent absorber assez vite pendant les pluies, et surtout pendant les orages....

« Les eaux de Tizarouine, au lieu d'aller, comme il arrive trop souvent, inonder la banlieue de Batna, viennent remplir le réservoir, où elles sont utilisées par vaporisation, par infiltration et pour les irrigations.

« 1° Le soleil vaporise et les vents enlèvent chaque jour une quantité d'eau qu'il est difficile d'évaluer, puisqu'elle est relative à la surface chauffée, à l'intensité du soleil et à l'état hygrométrique de l'air.... mais il n'y a pas lieu de trop regretter cette eau, car, convertie en vapeur, elle se mélange à l'air de l'atmosphère qui, en été, est toujours trop sec et trop chaud; elle le rafraîchit et retombe en rosée pendant la nuit, dans les contrées voisines, si toutefois le feuillage des arbres de la forêt ne la condense pas.

« 2° Par infiltration, une grande partie de l'eau, après avoir imbibé le sol et le sous-sol, jusqu'au terrain imperméable, ou moins perméable, descend, suivant la pente, vers Lambèse et alimente les sources qu'elle rencontre sur son passage.

« Les eaux qui ne sortent pas par les orifices des sources continuent et continueront, jusqu'à épuisement complet du bassin, à saturer les couches perméables, en suivant les pentes naturelles, qui les conduisent vers la mer, selon les mêmes lois que subissent les eaux pluviales qui tombent sur la surface de la terre.

« Ne regrettons donc pas non plus les pertes par infiltration, puisqu'elles sortent ou sortiront, en partie sous forme de sources, qu'elles maintiendront le sol et le sous-sol humides et imbibés sur une étendue qui, avec le temps, peut et doit naturellement atteindre la vallée allant sous Batna, où elle s'utilisera si heureusement en alimentant les drains des fontaines ainsi que les puits de la ville.

« Il résulte de nos observations, depuis deux mois, que le canal de Tizarouine a fourni, en moyenne, 66 litres par seconde, soit 4 mètres cubes d'eau à la minute, soit 240 mètres par heure, soit 5760 mètres par jour. Le réservoir, depuis deux mois, a reçu la quantité de 345,600 mètres cubes d'eau.

« Il ne contient aujourd'hui que 150,000 mètres : donc il a perdu le reste par évaporation et par infiltration.

« Les effets signalés ci-dessus ne sont pas contestables, puisque plusieurs sources, en aval, débitent une quantité d'eau telle que le syndicat se propose de les utiliser, dans le village, par un nouveau canal d'irrigation. »

Ainsi s'exprime M. Chemin, dans le *Bulletin des Colons*. Un nouveau canal qui ne coûtera que 2000 francs doublera le débit du barrage-réservoir en lui amenant les eaux d'autres ravins de la plaine de Tafrent.

Tout ceci prouve que les petits barrages, d'ailleurs infiniment plus faciles à dévaser que les grands, peuvent autant et plus que ceux-ci changer la face de l'Algérie.

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1244e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Vue extérieure d'un laminoir, à Couillet, dessin de Férat, d'après une photographie.
Puits d'extraction de Mariemont, dessin de Férat, d'après une photographie.
Jeu de laminoirs, à Marchiennes, dessin de Férat, d'après une photographie.
Tram de lamineurs dans un laminoir de Montigny-sur-Sambre, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Puddleur à son four dans une usine de Jumet, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
Les halles de coulée aux usines de Couillet, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Vue extérieure d'un haut fourneau, à Marchiennes, dessin de Férat, d'après une photographie.
Intérieur d'une verrerie, à Lodelinsart, dessin de Constant Meunier, d'après nature.
La contrée industrielle, vue des hauteurs de Couillet, dessin de Slom, d'après une photographie.
Le Sambre à Charleroi, dessin de Slom, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Algérie. — La concession des eaux de la ville de Tunis venant du Zaghouan a été vendue par les propriétaires (trois dignitaires musulmans de la Régence) à une Société française.

Le génie a amené à Souk-el-Arba, sur la ligne de Tunis à Alger une source d'eau abondante. Un centre de population urbaine va être créé sur ce point, qui n'était jusqu'ici qu'un simple marché.

— Au 30 décembre dernier, le canton de Jemmapes, d'après les chiffres officiels, possédait 1400 hectares de vignes, dont 580 en rapport, le surplus en vignes de 1 à 2 ans.

En 1883, la production a atteint 30,000 hectolitres, chiffre relativement élevé, si l'on considère que dans les 580 hectares sus-visés, se trouvaient 260 hectares de vignes à la deuxième feuille.

De pareils résultats se passent de commentaires : ils sont d'autant plus éloquents qu'en 1879, c'est-à-dire il y a cinq ans, il n'existait dans ce canton que 284 hectares de vignes.

Avant trois ans les plantations de vignes dans cette région s'élèveront à 5000 hectares, qui produiront au minimum 160,000 à 200,000 hectolitres, c'est-à-dire une moyenne de 50 à 60 hectolitres à l'hectare.

(*Bulletin des Colons*).

— La ligne d'Oran, ou plutôt de la Génia, à Lourmel, récemment livrée, n'est qu'un tronçon de la ligne d'Aïn-Témouchent, qui sera prolongée jusqu'à Tlemcen. De la Génia à Lourmel, la distance est de 41 kilomètres, avec trois stations intermédiaires : Misserghin, Brédéa, Bou-Thélis.

— Ouargla n'est plus que l'ombre d'elle-même, bien qu'elle compte encore 600,000 palmiers. Tout le bassin de l'Oued-Mya, sur une longueur d'une cinquantaine de kilomètres, de Krima à Aïn-Ferhan, était jadis parsemé de villes populeuses et de plantations de palmiers arrosées par plus de mille puits artésiens.

Les faits rapportés par la tradition n'ont rien que de vraisemblable : le bassin de l'Oued-Mya, qui s'étend du plateau de Tadmaït (nord-est d'Insalah) au Chot-Melr'ir, doit réunir des masses d'eau considérables, et si l'on n'en voit pas trace à l'extérieur, cette eau doit se retrouver souterrainement ; les ruines qui existent sur divers points, et en particulier celles de l'antique Cedrata, viennent témoigner de la réalité de ce passé si prospère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelles ont été les causes de cette décadence? C'est ce que je vais chercher à expliquer.

Le forage artésien qui a été fait l'année dernière par le service du Génie pour doter d'eau vive la Casba d'Ouargla a montré que le sol est constitué de la manière suivante : on trouve d'abord une couche de sables, plus ou moins solidifiés, de 5 à 6 mètres d'épaisseur, et l'on arrive à une première nappe d'eau peu abondante, trop saumâtre pour être utilisée, et qui encombre les travaux de forage sans qu'on puisse s'en débarrasser. A une quinzaine de mètres, on arrive à une roche très dure, alternée de couches de sable, qui se continue pendant dix mètres, et l'on trouve alors une première nappe ascendante d'un débit insuffisant; puis, après avoir traversé une couche d'un gypse extrêmement dur, on arrive à une nappe abondante qui remonte jusqu'au sol.

Comment les indigènes, avec les moyens dont ils disposent, ont-ils pu arriver à creuser des puits dans des conditions semblables? C'est ce qu'on ne peut concevoir.

Le secret de tous ces travaux est d'ailleurs perdu depuis de longues générations; les puisatiers actuels savent encore déblayer les puits existants des sables et des concrétions calcaires qui les obstruent, mais ils ne savent pas en creuser de nouveaux, et il arrive souvent que leur art est impuissant à faire revenir l'eau dans les puits obstrués: ces puits sont alors perdus, sont morts, comme disent les indigènes, et les palmiers qu'ils arrosaient disparaissent, sauf quelques-uns qui ont les racines assez puissantes pour arriver au terrain humide. Ces palmiers qui restent sans arrosage sont ce qu'on appelle des djalis, ils ne donnent qu'une maigre récolte.

« Les oasis d'Ouargla possèdent encore environ 350 puits ; chacun d'eux arrose 1500 à 2000 palmiers. Depuis un certain nombre d'années, il est mort en moyenne un puits par an, et chaque fois que ce fait se produit, c'est 1500 à 2000 palmiers qui disparaissent et la stérilité qui succède à une riche végétation.

« En dehors des accidents naturels, beaucoup de puits ont été comblés dans les guerres de tribu à tribu. On conçoit dès lors comment les plantations de palmiers ne sont plus que le tiers ou le quart de ce qu'elles étaient autrefois, et comment elles diminuent encore de jour en jour.

« Les difficultés qui sont insurmontables pour les puisatiers indigènes, ne sont qu'un jeu pour nos ateliers de sondage, munis d'appareils perfectionnés; on peut donc espérer rendre au pays d'Ouargla au moins une partie de son ancienne prospérité ».

Ainsi s'exprime un rapport du général Loysel au Conseil général d'Alger.

On s'occupe en ce moment de creuser des puits artésiens dans ce pays d'Ouargla : « Ces puits, dit encore le général, seront vendus et le produit en sera employé à de nouveaux sondages ».

— Dans le sud de la province d'Alger se trouvent les Chaambas Berazga et les Chaambas Mouahdi.

Dans le sud de la province de Constantine se trouvent les Chaambas Hab-el-Rih.

Les Chaambas, quoique ayant trois dénominations différentes, ont la même origine, les mêmes mœurs et parlent la même langue.

Le Chaamba est grand de taille, très vigoureux, bien fait, sec, presque noir, brave comme son fusil dont il sait si bien se servir; il commande en maître dans le sud des provinces de Constantine et d'Alger, depuis le 32e degré de latitude nord, jusqu'à l'oasis d'Insalah.

Outre qu'il est guerrier, il a l'esprit mercantile, c'est lui qui alimente, en grande partie, le marché d'Insalah de tous les articles qui viennent du nord; les articles de même origine qu'il ne fournit pas sont apportés par les caravanes qui partent de Tripoli en passant par Ghadamès.

Quand un enfant vient au monde, le père fait brûler de la poudre autour de lui, afin de lui en faire respirer l'odeur à pleins poumons; à partir du jour de sa naissance on lui bassine les yeux d'eau noircie avec de la poudre fondue: et aussitôt que l'enfant peut tenir une baguette on lui en met une dans les mains; on l'exerce à la manœuvrer comme on manœuvre un fusil devant l'ennemi.

Enfin, quand il est assez grand pour mettre un fusil en joue, on l'exerce au tir jusqu'à ce qu'il soit capable de loger une balle dans l'œil d'un chameau placé à cent mètres de distance. Avant d'avoir obtenu ce degré de perfection dans le tir, le Chaamba ne jouit d'aucune considération parmi les siens ; il n'est même pas jugé digne de se marier, pas une femme de sa race ne voudrait l'épouser.

Avant l'occupation de l'Algérie par la France, et cela a continué jusqu'à l'insurrection de 1871, les Chaambas étaient les pirates du désert ; ils parcouraient les routes du Sahara pour arrêter, piller ou mettre à contribution les caravanes qui allaient au Soudan et qui en venaient; le Chaamba était, et il est encore si redouté dans le désert, que les Touaregs lui cèdent le pas s'ils ne sont pas au moins dix contre un.

Le Chaamba ne s'aventure pas dans le nord de l'Algérie, parce qu'on y combat à cheval; avec son chameau il est bien loin d'avoir l'agilité du cavalier.

Dans le sud, à partir du 32e degré de latitude nord, toutes les courses, même pour faire la guerre, se font à chameau ; le cheval est un animal de luxe dans le Sahara.

Lors de la prise de Laghouat par notre armée, où le regretté général Bouscarin fut tué, probablement par une balle tirée par un Chaamba, les Chaambas voulurent faire une excursion vers le Ziban ; Boulakras Ben-Ganah, courut à leur rencontre avec son goum ; il les trouva à Metlili, oasis située à l'ouest de Biskra, et marcha dessus avec ses cavaliers : l'attaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut si prompte que les Chaambas n'eurent pas le temps de se sauver, ils furent entourés, Boulakras leur tua cinquante et quelques hommes et leur prit presque tous leurs chameaux.

Depuis cette leçon les Chaambas n'ont jamais osé braver notre cavalerie.

Les Trouts sont aussi des habitants du sud de notre province.

Le Trout n'est très pas brave, mais il a l'instinct pillard ; sa parole n'est pas d'or, disent les Arabes, on ne peut pas s'y fier.

Dans les expéditions que faisaient les Chaambas dans le Sahara, ils s'adjoignaient un certain nombre de Trouts avec leurs chameaux.

Le rôle des Trouts, en expédition, consistait à garder les chameaux et les quelques provisions qu'ils portaient ; pendant que les Chaambas attaquaient les caravanes, les Trouts formaient un cercle avec les chameaux et les faisaient accroupir les uns contre les autres de manière à former un camp retranché parfaitement fermé ; le corps du chameau accroupi avec la hauteur de sa bosse forme un abri suffisant pour bien garantir un homme ; les Trouts sont exercés à ce genre de campement comme le Chaamba l'est à se battre.

Si le Chaamba ne réussit pas à s'emparer de la caravane parce que le nombre des caravaneurs armés est trop grand, ce qui arrive souvent, le Chaamba se retire dans le camp, et de là, il fait mordre le sable avec son fusil à longue portée à tous ceux qui ont l'imprudence de l'approcher de trop près ; jamais le Chaamba n'est pris, les caravanes se défendent en marchant, elles ne s'arrêtent pas ; du reste, le camp des Chaambas est imprenable pour les défenseurs des caravanes.

Quand on rentrait de l'expédition, les prises étaient partagées, distraction faite des frais, dans la proportion d'un cinquième pour le Trout et de quatre cinquièmes pour le Chaamba ; ce mode de partage n'était jamais discuté, chacun devant recevoir en proportion des services qu'il pouvait rendre dans les opérations de l'expédition.

Le Chaamba a toujours considéré le Trout comme un être inférieur fait pour obéir.

.... Donc les Chaambas parcourent en maîtres tout le pays compris entre Ouargla et Insalah.... 200 méharis et 50 chevaux nous suffiraient pour occuper Insalah et y assurer notre domination.... Il y a lieu de se demander pourquoi on retarde l'occupation d'Insalah dont les effets seraient si avantageux à la France, sous les rapports politique et économique ; les faibles impôts qu'un employé des contributions, nommé *ad hoc*, percevrait sur chaque palmier, comme cela se fait déjà dans les oasis qui sont sous notre domination, produiraient des sommes bien supérieures à l'argent nécessaire aux frais de l'occupation ; cela n'est pas douteux....

Le Chaamba est très intelligent sous tous les rapports, il a surtout l'instinct de sa conservation et de ses intérêts ; il sait qu'à cause de son petit nombre et des moyens défectueux de défense dont il dispose et peut disposer contre nous, il est forcé de nous céder le pas à mesure que nous avancerons vers le sud, mais, il ne s'en inquiète pas ; bien au contraire, il est convaincu que nous avons besoin de lui pour asseoir notre domination dans ces régions lointaines et que son importance augmentera dans l'esprit des indigènes en proportion de la part que nous lui donnerons comme agent dans le gouvernement du sud ; il compte aussi bénéficier de la majeure partie des affaires qui se feront en plus sur les marchés d'Insalah, du Touat et du Gourara. (F. A. : *Indépendant de Constantine.*)

— Les Souffis, ou habitants des oasis du Souf, sont les indigènes algériens les plus avancés en civilisation ; ils ont fondé en Tunisie des maisons de commerce très importantes ; à Constantine, ils font le commerce des lainages pour des chiffres considérables ; ils sont les principaux intermédiaires du trafic français avec le Sahara ; c'est un Souffi qui, depuis plusieurs années, passe des marchés avec le Ministre de la guerre pour la fourniture des habillements nécessaires au régiment des spahis du département de Constantine ; le conseil d'administration dudit régiment peut témoigner de l'honnêteté et de la régularité avec lesquelles se font ces fournitures.

Les Souffis habitent huit villes et villages situés au nord-est de Tuggurth ; de là ils se répandent dans le Tell algérien et le Tell tunisien pour nous offrir leur travail et le fruit de leurs industries.

Beaucoup de Souffis sont employés, par les Européens, comme portefaix, manœuvres, commis aux achats sur les marchés, garde-magasins, etc.

(*Idem.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1245e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Château de Belœil, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Tournai : vue extérieure de Notre-Dame et panorama de Tournai, dessin de Barclay, d'après une photographie.
Tournai. — Intérieur de Notre-Dame : l'abside et le jubé, dessin de Barclay, d'après une photographie.
La chapelle du parc d'Enghien, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
La Grand'Place de Tournai et le Beffroi, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Le kiosque de l'Étoile au parc d'Enghien, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Enceinte du château d'Antoing, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
La tour Burbant, à Ath, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Chapelle du château de la Folie, à Écaussines, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Une carrière à Écaussines, dessin de Slom, d'après une photographie.
Chaumière dite de Jean-Jacques, dans le parc d'Enghien, près de Tournai, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

AFRIQUE.

Madagascar. — Voici les Hovas jugés par un témoin que nous devons croire impartial, J. Audebert, naturaliste allemand (*Bei den Balavé auf Madagascar*, dans le *Globus*) :

Les maisons des Hovas sont très malpropres; ce peuple est le plus sale de tous les peuples de Madagascar; outre sa malpropreté il est très sujet à la lèpre, à la gale et à toutes espèces de maladies dégoûtantes qui donnent aux gens un aspect répugnant. Les autres Malgaches ont au moins un avantage, celui d'être de temps en temps lavés à fond par la pluie, et beaucoup d'entre eux se baignent avec passion; mais l'Hova conserve sa crasse, il la soigne sous les haillons à demi pourris qui lui servent plus ou moins de vêtements. On peut bien signaler quelque amélioration à Tananarive et autres villes où la civilisation européenne a déjà pris pied. Mais ces villes ne contiennent que la très petite partie de cette nation, et tout le reste des Hovas demeure fidèle à l'antique saleté.

Ce qui a donné aux Hovas la prééminence sur les autres peuples de l'île, ce n'est point une science ou des aptitudes supérieures, c'est purement et simplement la ténacité avec laquelle ils poursuivent leur but : ténacité qui a certainement sa source dans l'avidité, l'avarice, la soif de tyrannie, mais qui ne leur en a pas moins valu des succès dignes d'une meilleure cause.

Inutile d'ajouter, puisque tout le monde le sait, que les Hovas doivent surtout leur prépondérance sur les autres nations malgaches à l'aide que leur ont donnée les Anglais, agissant dans un but politique.

On a souvent parlé dans ces derniers temps, depuis la guerre avec la France, du droit que les Hovas prétendent avoir sur toute l'île de Madagascar. Je ne rechercherai point ici quelles sont les origines, quelle est la valeur de ce prétendu droit, mais je dirai en peu de mots pourquoi je le récuse.

Il n'est pas douteux que les Hovas ne puissent se civiliser jusqu'à un certain point, mais cette civilisation peut-elle durer longtemps, et de quel effet sera-t-elle sur les peuplades subjuguées, ce sont là les vraies questions. L'histoire du royaume des Hovas depuis sa fondation au commencement de ce siècle nous apprend d'avance que leur empire est condamné à disparaître peu à peu du sol sur lequel il s'appuie, car partout où il règne les tribus soumises ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois; partout elles se sont appauvries, abâtardies intellectuellement, elles n'ont plus de sentiment national, elles se livrent à la boisson, à la débauche, elles sont en voie d'extinction. Et tout cela est la suite directe de la domination des Hovas; ils ne savent qu'écarter et détruire ce qui est près d'eux et pourrait leur être un danger. Il est certain que la haine de race ne joue ici aucun rôle.

D'autre part, l'expérience l'a prouvé : les Hovas ne peuvent supporter le climat de cette zone que sur les hautes terres qu'ils habitent; ils ne sont bons que pour le commerce, leur faiblesse corporelle les rend incapables d'efforts soutenus, ils sont notamment impropres à l'agriculture. Ils ont bien des esclaves excel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lents comme domestiques, comme porteurs, comme bergers, mais également incapables de se livrer avec constance au travail des champs. Or partout, et plus encore à Madagascar qu'ailleurs, l'agriculture est le fondement de toute civilisation. Qui cultivera le sol si les Hovas détruisent les peuples autour d'eux? Les esclaves, dira-t-on, qu'ils emploient déjà, contraints et forcés. Bien, mais l'esclavage ne peut tarder à être aboli avant longtemps sur toute l'étendue de la terre malgache.

Et les Malgaches sont justement, à très peu d'exceptions près, une force agricole inestimable dont la destruction mettrait en question toute l'existence sociale de l'île. Il faut donc non seulement conserver, mais augmenter, s'il se peut, les peuplades capables de résister à toute espèce d'efforts sous le climat de ce grand pays, d'ailleurs si mal peuplé qu'il compte à peine trois millions d'hommes....

Comment les Hovas agissent-ils avec les tribus qu'ils ont conquises, comment les ont-ils domptées, celui-là seul qui a été témoin de toutes leurs atrocités peut s'en faire une idée. Madagascar était autrefois plus heureuse, ses peuples étaient dans l'aisance: pour ne parler que d'un seul d'entre eux, les Betsimsarakes, aujourd'hui dans l'abjection, possédaient des millions de bêtes à cornes; maintenant l'île est pauvre, ses riches pâtures sont désertes parce que la possession du sol n'offre aucune sécurité.

Les Malgaches, constamment menacés, constamment pillés, ont cessé de travailler, d'acquérir. Pourquoi le feraient-ils, puisque le tyran Hova leur arrache tout, impunément, impudemment? La plus grande partie de la population mâle a été cruellement extirpée, les femmes traînées en esclavage, et le désert s'est étendu sur de vastes espaces d'un sol magnifique. La corvée forcée qu'ont imposée les conquérants détruit tout ressort, réduit à néant toute idée d'initiative, de progrès intellectuel, de perfectionnements techniques. Tout Malgache est soumis à la corvée pour un temps indéterminé; on peut le traîner à des centaines de lieues de chez lui, loin de sa femme et de ses enfants, sans lui donner en dédommagement une indemnité si petite soit elle : il n'a même pas droit à la nourriture. Comme on recrute pour les travaux publics, pour le service de la reine et des dignitaires, les travailleurs les plus habiles et les plus éveillés possible, tout le monde a naturellement intérêt à passer pour maladroit; personne ne veut rien apprendre, les dispositions individuelles ne se développent point, le peuple s'abêtit, s'animalise. Comme, d'autre part, le gouvernement est toujours prêt à débarrasser les propriétaires de leurs domaines, personne ne veut acquérir, un chacun se borne à posséder l'indispensable; le désespoir s'est emparé des Malgaches. Leur avenir est si sombre qu'ils jouissent bestialement du moment présent, dans l'ivrognerie, livrés à tous les vices, en proie aux maladies que ces vices entraînent avec eux; des épidémies terribles enlèvent des milliers d'hommes et menacent de dépeupler l'île dont l'infertilité s'accroît tous les jours.

Dans leurs rapports avec les Européens les Hovas se montrent sous un jour bien défavorable. Le parti régnant ne cherche qu'à s'enrichir sans égard pour l'avenir du pays et le bien-être de ses habitants; les faveurs extrêmes qui ont été faites aux Anglais leur permettent des excès, des transgressions de lois qui seraient impossibles si Madagascar appartenait à l'Angleterre; les privilèges rendent le commerce difficile, la concurrence impossible.

Bien loin d'ouvrir le pays aux relations du commerce, les Hovas s'opposent par principe à la construction des ponts et des routes qui pourraient mettre leur domination en danger. Ils défendent l'exploitation des mines, celle des forêts; ils ont prohibé l'exportation du bois, ce qui ne les empêche pas de détruire de splendides quartiers de forêts rien que pour planter un peu de riz. Construction de ponts et de canaux, mise en navigabilité des fleuves, achats de terre par les Européens, ils se sont opposés à tout cela; ils se tiennent de toutes leurs forces à l'ancien esclavage, ils se rebiffent contre toute espèce de commerce avec les peuples qui ne leur sont pas soumis. Enfin, pour le dire en passant, ils ne reconnaissent qu'une seule monnaie, la pièce de 5 francs.... J'en conclus que les Hovas n'ont aucune des qualités nécessaires pour tenir un si grand royaume; ils n'en sont certes pas dignes. C'est pour cela que je considère comme désirable la prise de possession de l'île par une puissance civilisée, au point de vue de la raison comme à celui de l'humanité....

Il ne s'agit pas de savoir si les Hovas peuvent se civiliser, en cent ans, par exemple, au prix du bonheur et de l'existence des autres peuples malgaches, mais bien de se demander s'il ne vaudrait pas mieux que par un coup du sort l'île entrât soudain dans sa vraie destinée qui est de fleurir rapidement pour l'utilité du reste des hommes. Il y a déjà trop longtemps qu'elle s'éloigne de ce but désirable.

D'ailleurs, qu'on me dise quels droits ces Malais ont sur Madagascar! Aucun autre droit que celui des Français, ou des Anglais, ou de toute autre nation : le droit de conquête sans l'excuse de la civilisation et de la colonisation.

Afrique centrale. — Dans son voyage sur le Congo supérieur, l'enseigne de vaisseau Giraud, arrivé sur le Bangouelo, n'a trouvé qu'un immense marais là où il espérait trouver un beau lac; et il a pataugé pendant près d'un mois tout autour. Le Louapoula ou Haut-Congo ne s'échappe pas de ce bassin à l'angle nord-est, comme l'a dit Livingstone; il en sort tout au contraire vers le sud pour couler au sud-ouest pendant près de deux cents kilomètres; après quoi il tourne au nord : à l'endroit où il change aussi de direction il s'abat par la grande cascade de Monbottouta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Nous avons déjà, à diverses reprises, mentionné les importantes constructions qui se font à Braine-le-Comte pour le Congo. Voici quelques détails complémentaires qui démontrent combien cette petite ville wallonne a déjà su profiter de la voie ouverte à l'industrie nationale. MM. Rollin, constructeurs, exécutent en ce moment toute une série de travaux à Boulama; M. Lassinat, indépendamment des maisons qu'il a faites et qu'il fait encore pour les stations de l'Association du Congo, a construit plusieurs factoreries pour le compte de la Compagnie belge-africaine à Ambrizette; M. Jules Resteau vient de rentrer en Belgique de son deuxième voyage d'affaires dans l'Angola; M. Ad. Gillis et ses neveux ont installé les établissements belges de Boma et de Nokki, que dirige actuellement M. Delcommune; enfin, dix-sept hommes de métier, charpentiers, maçons, etc., tous Brainois, sont en ce moment en Afrique ou sur le point de s'y rendre.

(*Mouvement géographique.*)

Pays du Nil. — D'après les informations prises par M. Mackay chez les Baganda, il n'y a point de lac Baringo au nord-est du Victoria-Nyanza. Le mot *baringo* veut dire : peuple des léopards — *ba* étant le préfixe, *ngo* signifiant léopard, et *r* servant de liaison euphonique; il désigne une tribu dont les guerriers portent des peaux de léopard, comme Bamporogoma, une tribu qui se pare de la peau du lion. L'erreur qui a fait regarder ce nom de Baringo comme celui d'un lac vient probablement de ce qu'on a pris la première syllabe pour le *bahar* arabe, qui veut dire *mer, lac, fleuve.* (*Globus.*)

— L'ingénieur A. M. Mackay a fait un voyage autour du Smith Sound, qui est la partie méridionale du gigantesque lac Victoria-Nyanza. Il en a profité pour mesurer la hauteur du lac : il la fixe à mille mètres environ, c'est-à-dire à cinq cents pieds anglais de moins que Stanley.

Afrique orientale. — Les Vouarana ou Borani, l'une des peuplades les plus puissantes de la nation des Gallas..., occupent un territoire qui, partant du fleuve Djoub, s'étend à l'ouest sur environ huit cents kilomètres jusqu'au Kouso, district au sud du Kaffa, vers le 35° ou 36° E. du méridien de Paris. De ce côté ils confrontent à des tribus de nègres.

Cette contrée est un vaste pâturage avec des collines et des montagnes isolées ne formant jamais chaîne continue; il n'y a pas de cours d'eau permanents. C'est un steppe avec beaucoup d'arbres, parfois avec des forêts; le gibier est en quantité. On y trouve du fer, du zinc, du natron exporté vers la côte des Somalis — ceux-ci s'en servent comme purgatifs ou bien comme tabac à priser.

Les Vouorana se divisent en deux grandes peuplades : les Yâ et les Yoûls; les Yâ au nord-ouest, tous bergers, ont des troupeaux de chevaux, de bœufs, de chameaux, d'ânes, de chèvres, de moutons; les Yoûl, également pasteurs, cultivent en outre le millet, les épices et la plante médicinale appelée dava. On leur donne comme parents deux autres tribus, les Bilbou et les Bararetta. D'après tous les rapports, c'est un peuple inquiet, guerrier, qui toutefois n'a pas pu résister aux Massaï, nation vivant également de la guerre; ils ont été aussi battus souvent par leurs proches parents les Somalis. Ils sont renommés comme cavaliers, ils se servent de selles de bois, de la bride, du mors, d'étriers faits de courroies auxquelles pend un rond de fer où ils passent le gros orteil; ils soignent les chevaux avec un soin extraordinaire, leur donnent du lait à boire, du beurre à manger, et pour les fortifier les enduisent de beurre.... Ils chassent l'éléphant et le rhinocéros avec l'épée, le pieu et l'arc....

A la guerre ils ont pour armes le javelot et une espèce de pique; ils portent le bouclier. Tout homme qui a tué un ennemi a le droit de se passer une plume d'autruche à l'occiput et de porter un turban bariolé.... Quand ils surprennent un village ils le mettent en feu, tuent tous les hommes, emmènent les femmes et les enfants en esclavage;... les esclaves sont bien traités.

La religion des Vouorana est un pur théisme, comme celle de tous les vrais Gallas; ils croient à Wâké, l'être suprême, à la vie future, à la puissance de la prière et des sacrifices, mais ils n'ont pas de prêtres. Leurs temples sont généralement les grands et beaux arbres visibles de loin sur la plaine; ils n'immolent que des victimes noires. En dehors des sacrifices ordinaires, le chef de chaque village tue une chèvre noire au printemps, une autre en automne.

Quand les jeunes Vouorana arrivent à l'adolescence ils se rassemblent avec leurs parents dans une cabane spécialement bâtie pour cette sorte de réunion. On y sacrifie un taureau dont on laisse le sang couler sur la terre. Chacun trempe son doigt dans ce sang, les hommes s'en badigeonnent le front, les femmes la gorge : celles-ci s'enduisent en outre la peau avec le gras des rognons de la victime et s'entourent le cou d'un lambeau de sa peau, qu'elles portent jusqu'au lendemain. Après quoi le taureau est dévoré à belles dents, les hommes buvant du dadi et tous les assistants chantant en chœur : « Woh! mála savaï! »

(*Globus.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1246e LIVRAISON.

TEXTE.

La Belgique, par M. Camille Lemonnier. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Le bief de Landelies, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Thuin, dessin de Slom, d'après une photographie.
L'abbaye d'Aulne, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Vue de Lobbe, dessin de Slom, d'après une photographie.
Le retour des Borains après la foire de Mons, dessin de X. Mellery, d'après nature.
Intérieur de l'église de Lobbe, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Le combat de Lumeçon, dessin de Tofani, d'après un croquis d'André Hennebicq.
Le château de Mons, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Intérieur de Saint-Waudru, à Mons, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Hôtel de ville de Mons, dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.
Le car de Mons, dessin de Matthis, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AFRIQUE.

Libéria. — Libéria est la portion de la Haute-Guinée nommée auparavant la côte du Poivre : ce pays va de Sierra-Leone à la côte de l'Ivoire. Le littoral est peu développé, avec un rivage assez plat, sans dunes, ne s'élevant que de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette rive, de nombreux torrents venus de l'intérieur l'interrompent; il en part un grand nombre de caps qui se ressemblent tous, qui se dirigent tous vers l'ouest, qui sont tous en pente raide du côté du sud et du côté de l'ouest, tandis que leur versant nord forme de petites baies plus ou moins importantes offrant un bon ancrage aux vaisseaux.

Derrière le littoral, à une petite distance, s'étend uniformément un marais de huit à dix-huit ou dix-neuf kilomètres de largeur, çà et là interrompu par de petites places herbeuses. Sans parler des fleuves, ce marais est sillonné par des rivières, ou pour mieux dire, par des eaux noires, tranquilles, souvent très profondes, quelquefois très larges. Pendant la saison des pluies tout est sous l'eau, et à marée haute presque tout.

Le marais est couvert de mangliers; quelques endroits plus élevés sont habités par les indigènes, soit toute l'année, soit pendant la saison sèche.

Derrière le marais le sol monte insensiblement et finit par devenir colline, puis montagne. Cette partie du pays contient une assez nombreuse population indigène et beaucoup de colons libériens fixés le long des fleuves, mais la montagne est presque vide et la forêt vierge à peine entamée çà et là par un misérable village de nègres.

Derrière la forêt s'étend la plaine des Mandingues, plateaux de pâture larges de plusieurs journées de marche, terre ondulée avec collines boisées; au bout du plateau, à dix, parfois vingt jours de marche, s'élèvent les monts Kong, séparant du bassin du Niger le bassin des fleuves côtiers de Libéria.

Les fleuves, que nous ne nommerons pas, se traînent languissamment vers la mer à travers les marais, presque tous en communication les uns avec les autres; en les remontant on arrive généralement aux rapides et cascades qui signalent d'habitude leur passage dans la montagne. On peut les naviguer en bateau jusque-là, quelquefois en petit vapeur, même dans la saison sèche, tantôt à trente-cinq, quarante kilomètres du littoral, tantôt à cent vingt, cent trente et plus.

Quant au climat, il y a une saison sèche et une saison humide séparées par une courte période que caractérisent de violentes tornades. A vrai dire, ces saisons ne sont pas toujours très nettement séparées, mais en général on fait commencer la saison sèche au milieu de novembre ou au commencement de décembre et on la termine à la fin d'avril : elle a donc cinq mois de long et la saison pluvieuse sept mois. Pendant la première moitié de la saison sèche souffle un vent très froid, très aride, le harmattan, surtout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la nuit, vent qui sèche les marais, les ruisseaux, les criques.... La température moyenne est à peu près celle d'un jour d'été en Europe, la chaleur y est rarement insupportable, même on y trouve quelquefois la température fraîche; moyennement, le thermomètre marque à l'ombre 25°,5; c'est par exception qu'il monte le jour au-dessus de 31°, qu'il descend la nuit au-dessous de 25°. La différence de la température entre le jour et la nuit est à son minimum pendant l'époque des pluies, à son maximum pendant le règne du harmattan. L'influence de cette chaleur presque constamment humide a bientôt raison de la force de résistance de l'Européen, qui, même acclimaté, n'échappe jamais aux influences affaiblissantes de ce climat. C'est un axiome sur la côte ouest de l'Afrique tropicale qu'au bout de trois ans de séjour le blanc doit aller passer au moins six mois sous un ciel plus frais. Toutefois le climat de Libéria est meilleur que celui de cette même côte de Guinée entre Lagos et Camarones, et la fièvre des marais, si dangereuse dans cette dernière contrée, n'est presque jamais mortelle à Libéria. De nombreuses maladies des organes de la respiration s'améliorent sous le ciel libérien; d'autres, telles que typhus et petite vérole, sont à peu près inconnues des indigènes; cette dernière ne sévit que beaucoup plus au sud. En somme, la liste *mortuaire* des blancs n'est pas trop changée en Libéria et l'on peut dire qu'en général la côte occidentale d'Afrique vaut mieux que sa réputation.

Ce qui domine ici, c'est la fièvre intermittente de courte durée. Un phénomène assez commun est celui-ci : un fiévreux affaibli déjà se trouve en société, sans aucun symptôme actuel de fièvre, il cause, il parle et répond avec vivacité; tout à coup ses réponses sont absurdes, idiotes, sans suite, il ne sait ce qu'il dit et, sur son siège, les yeux grands ouverts, le voilà qui délire, qui rit et qui chante. C'est une forme de la fièvre intermittente....

La vraie dyssenterie est plus rare, la diarrhée chronique très fréquente.... Les maladies ont presque toujours ici pour résultat une espèce de décomposition du sang. On entend souvent dire que lorsque un blanc a vécu longtemps sur la côte d'Afrique, si on lui donne un coup d'aiguille, avant la goutte de sang il sort d'abord une goutte d'eau. L'enflure des jambes et des pieds est commune, surtout pendant la saison des pluies; commune aussi l'hydropisie, et dangereuse. Les blessures sont très douloureuses et guérissent difficilement. (D'après Buchner : *Globus*.)

Madagascar. — Les propriétaires de l'*Argus* et de l'*Australasian*, journaux de Melbourne, ont envoyé à leurs frais un de leurs rédacteurs à Madagascar, M. Garnet Walet. Nous empruntons à ses articles un très intéressant chapitre sur l'esclavage et la Pa[illegible]amp[illegible]a à Madagascar.

L'esclavage subsiste encore à Madagascar et les missionnaires ne peuvent rien contre lui; tous les vendredis se tient un grand marché d'esclaves à Tananarive, la capitale. Il s'y trouve chaque fois de cent à deux cents pauvres diables à vendre, jeunes gens et jeunes filles. Comme vont aujourd'hui les choses, un Madécasse qui n'aurait pas d'esclaves serait un bien triste sire; les pasteurs, les églises même en possèdent.

L'esclavage se restreint maintenant à Madagascar et voici nombre d'années que l'exportation a cessé et que, par suite, ont aussi cessé les guerres de chef à chef, de tribu à tribu, entreprises pour faire des prisonniers et les exporter à bon compte.

Les esclaves actuels sont issus d'anciens prisonniers de guerre.

Un esclave mâle se paye environ 150 francs; la femme a un beaucoup plus haut prix : elle vaut de deux cents à deux cent cinquante francs, voire même sept cent cinquante lorsqu'elle sait tisser les belles soies appelées lambas. Dans les domaines peuplés d'esclaves qui y sont nés, règne une espèce de patriarcalisme; on loue au dehors les esclaves, qui, généralement, gardent pour eux la moitié de leurs bénéfices; d'autres se louent d'eux-mêmes, de gré à gré, pour tel ou tel travail, et payent mensuellement à leur maître une certaine rétribution. On pourrait croire qu'ils profitent de ces gains pour acheter leur liberté; il n'en est rien : presque tous préfèrent avec raison la protection de leur maître à la pseudo-liberté madécasse; ils aiment bien mieux s'acheter des esclaves dont à leur tour ils exploitent les bras.

Les esclaves employés aux travaux domestiques sont traités avec bonté, même avec beaucoup d'égards, et ils n'ont presque rien à faire, tellement qu'ils sont forts enviés par leurs confrères. Prenons une maison à laquelle suffiraient parfaitement deux ou trois esclaves, elle en emploie un nombre excessif qui s'embarrassent mutuellement et passent presque tout leur temps à paresser et à jouer. Étant, de par la coutume, au même rang social que la maîtresse de la maison, ils conversent familièrement avec elle. Ils sont bien nourris, bien vêtus, gras à lard, toujours impudemment « rosses »; si on les maltraite ils se sauvent et on ne les rattrape guère; qu'on leur parle un peu haut ils grognent; qu'on leur demande un petit supplément de travail ils obéissent, si bon leur semble. Maisons de ville, maisons des champs, sont pleines d'affreux paresseux qui font rarement œuvre de leurs dix doigts. Ce n'est donc point merveille s'ils sont contents de leur sort. Leur maître, aussi paresseux qu'eux, reste des heures à parler et badiner en leur compagnie; la maîtresse fait de même, et les gamins aussi, qui, non libres ou libres, se mêlent et cabriolent glorieusement ensemble.

Les esclaves occupés aux travaux des champs ont moins le loisir d'être oisifs; cependant, comme le riz est la seule grande culture de Madagascar, et comme on n'en plante que juste pour ne pas mourir de faim,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il s'en faut que tout leur temps soit pris. Les plus malheureux sont ceux qui ont à transporter des fardeaux; encore jouissent-ils de longs jours de repos et partagent-ils par moitié le bénéfice.... L'État n'élève aucune prétention sur leurs services, ils n'appartiennent qu'à leur maître et ils aiment bien mieux cette dépendance que la libre disposition d'eux-mêmes.

La soi-disant population libre de Madagascar obéit aux lois de la Panampoana, c'est-à-dire du service forcé, obligatoire, et l'on peut bien dire qu'ici les libres sont justement les esclaves.

D'après la Panampoana, toute personne libre est tenue de rendre à la reine tous les services qu'elle peut demander, dès que la reine l'exige : vous êtes aujourd'hui son valet de chambre, demain vous surveillerez les tuiliers ou les bûcherons, après-demain elle vous enverra à l'autre bout de l'île ou se fera accompagner par vous dans une excursion de plaisance, et ainsi de suite, toute l'année, s'il lui plaît. Sans compter que s'il s'agit d'un long voyage il faut mener avec soi huit ou dix de ses esclaves, avec le grandissime honneur de prendre sur soi tous ses frais et ceux de son personnel sans qu'il soit jamais permis de demander une indemnité. Et, qui le croirait ! toutes ces corvées se font sans murmure, avec la plus docile obéissance !

Si encore la Panampoana s'arrêtait là? Mais c'est tantôt le premier ministre, tantôt quelque grand fonctionnaire de l'État qui a besoin de cinquante, de cent personnes de plus et qui, pour épargner ses propres esclaves, obtient de la reine la permission d'invoquer la Panampoana.

Comment vivent tous ces pauvres gens qui ne reçoivent jamais aucune pièce de monnaie pour leur service? C'est là le mystère. Ils travaillent entre les corvées; leurs femmes, leurs enfants leur envoient quelques ressources, et pour le reste ils volent.

La population libre se divise en 16 rangs, qu'on appelle des honneurs, chaque rang étant à son tour divisé en sous-rangs. Il n'y en avait auparavant que 13, mais Radama Ier en a créé 3 autres. Un homme qui a 14 honneurs est un personnage, celui qui en a 15 un grand personnage, celui qui en a 16 un très grand personnage; quand on appartient à l'un de ces trois grades suprêmes on est environné d'un respect qui touche à l'adoration. Qu'un 14e, 15e ou 16e honneur paraisse en public entouré d'une foule de clients et d'esclaves le peuple pousse une immense acclamation. Dans l'armée le simple soldat n'a qu'un honneur, le général en chef en a treize. Dans la population civile celui qui laboure la terre a le rang le plus bas avec un seul honneur. La garde du corps de la reine est exclusivement composée d'officiers de la 7e classe, qui est celle des majors : comme l'étiquette de la cour de Tananarive exige que les services rendus en vertu de la Panampoana ne soient jamais payés, ni en argent, ni en nature, ni en aliments, la reine de Madagascar peut se payer un luxe impossible aux rois d'Europe. Que ne coûterait pas chez nous une garde du corps dont tous les soldats seraient des officiers supérieurs !

Les Hovas sont certes les plus grands aristocrates de la Terre. C'est par des lois draconiennes qu'ils empêchent le mélange des castes; par exemple, un officier ne peut se marier que dans son rang d'honneur, ou dans l'immédiatement supérieur, ou dans l'immédiatement inférieur.

La haute noblesse et les officiers supérieurs sont forcés de résider à Tananarive; ils ne peuvent quitter la capitale sans une permission spéciale, qui leur est immédiatement accordée; même on ne permet pas souvent aux grands chefs qui possèdent au loin de vastes domaines d'aller les visiter pendant quelques jours; et d'ailleurs leur paresse innée suffirait à les en empêcher. Il leur faut donc en laisser la surveillance à des régisseurs.

Aucun Hova ne peut voyager, et, sauf mission diplomatique il ne peut jamais quitter l'île; cependant quelques enfants ou jeunes gens sont élevés à l'étranger. Si, qui que ce soit s'avisait de quitter l'île secrètement, sa famille serait couverte d'opprobre, on confisquerait ses biens, il serait criminel, et s'il rentrait au pays on lui ferait sauter la tête.

Les Hovas intelligents ayant quelque éducation, quelque idée et quelque connaissance de l'Europe, sont des gens tout à fait à plaindre; ils soupirent après la liberté comme l'oiseau dans sa cage; ils sont, tout compte fait, moins libres que les esclaves; personne ne peut dire qu'il est son propre maître; tous sont domestiques, en premier lieu de la reine, en second lieu du premier ministre, puis, de degré en degré, sous le système de la Panampoana, les esclaves de la haute noblesse, puis des chefs, et ainsi de suite à l'infini. A la reine il faut, par exemple, un jour deux mille serviteurs; au premier ministre quinze cents; et chacun de ces serviteurs appartient à un rang qui a le droit de commander de gré ou de force aux rangs inférieurs. Mélange de barbarie et de civilisation, de christianisme et de paganisme, de science et de superstition, d'hospitalité pompeuse et d'avarice cachée, et, à la racine, tous les vices ! (*Globus.*)

10 922. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1247e LIVRAISON.

TEXTE.

Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. — 1879-1883. Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Nous déchouons dans un chenal de Marona, dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Michel Parys, dessin de P. Fritel, d'après un croquis communiqué par l'auteur.
L'interprète huambisa. — Indien Patuca, habillé avec les vêtements des marins de la chaloupe, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Indiens Huambisas, famille Patusa, dessin de P. Fritel, d'après une photographie.
Pongo de Manseriche vu à 650 mètres en aval, dessin de P. Vignal, d'après une photographie.
Inscription gravée sur une roche par M. Wiener à l'entrée du Pongo, dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur
Défilé du Pongo, dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Entrevue avec Tungi, dessin de P. Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Huttes d'Indiens au coude de Ungurahui, dans le Samiria, dessin de P. Vignal, d'après une photographie.
Lac Wyze, dessin de P. Vignal, d'après une photographie.
Intérieur d'une hutte d'Indiens sur le Samiria, dessin de P. Vignal, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

Puissance du Canada. — Parmi les travaux lus à la réunion des savants anglais à Montréal, on a remarqué l'étude de M. T. Drummond, qui porte pour titre : « *Les arbres des forêts du Canada* ».

Dans ce travail, on constate qu'il y a 95 espèces de bois différents dans nos forêts. La province d'Ontario en compte 65 espèces différentes, dont 61 se trouvent dans les districts qui avoisinent le lac Erié. Sur ces 65 variétés, il y en a 52 dans l'est de la province de Québec, 35 sur les rives est et ouest du lac Supérieur. Il n'y a que 14 espèces dans la prairie de la Rivière Rouge et au delà.

Dans la Colombie Anglaise, les variétés sont au nombre de 35.

Il n'y a que trois espèces de nos bois qui soient parfaitement identiques aux mêmes variétés en Europe, ce sont : le noyer, le merisier blanc et l'if.

On peut diviser le Canada, au point de vue de ses bois, en quatre grandes zones.

La première renferme le sapin, et elle occupe le centre et le sud de la Colombie anglaise.

La deuxième renferme le peuplier et couvre tout le pays de la limite la plus nord au sud-est des Montagnes Rocheuses, au sud des rivières Saskatchewan, Qu'Appelle et Winnipeg, et aussi le pays du lac Nipigon et l'île d'Anticosti.

La troisième renferme le pin blanc et rouge. Elle s'étend du lac des Bois et du lac Nipigon, du lac Nipigon à Anticosti, et la baie Georgienne, au bas de la rivière Ottawa, à la Nouvelle-Écosse.

La quatrième comprend le merisier et l'érable, et elle occupe toutes les parties de la province d'Ontario et de Québec qui se trouvent au sud de la zone des pins.

Sur les rives du lac Erié, il y a ce que l'on pourrait considérer comme une cinquième zone, très circonscrite.

Un détail remarquable dans la distribution des bois de nos forêts, c'est qu'à l'ouest du lac Supérieur, la plus grande partie de nos bois importants, comme le pin blanc, le tilleul, le chêne rouge et l'érable à sucre, ne se rencontrent pas. (*Paris-Canada.*)

Acadie. — Le *Moniteur Acadien* nous apporte le compte rendu de la deuxième convention nationale des Acadiens, tenue à Miscouche, le 15 août dernier.

Ce n'est pas, dit notre confrère de Shédiac, que les démonstrations extérieures, la pompe, les bruits de la fête aient été considérables. Rien sous ce rapport-là qui puisse rivaliser avec la grande Saint-Jean-Baptiste de Montréal, ni même y être comparé. Ce n'était pas là notre ambition, du reste, puis cela n'était pas dans nos moyens. Nous allions à Miscouche, non pas pour nous réjouir, comme il convient à ceux qui moissonnent, mais pour semer, pour travailler.

La convention avait attiré à Miscouche une grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

foule d'Acadiens venus de tous les coins des Provinces Maritimes, et bon nombre d'étrangers. On a fait à cette diète nationale un travail sérieux, et à voir l'enthousiasme qui a régné à l'occasion de cette solennité, on peut dire avec certitude : l'Acadie française ne mourra pas.

Il a été décidé d'enrayer le mouvement d'émigration aux États-Unis, en détournant le courant des émigrants du côté des terres vacantes du Nouveau-Brunswick. Une Société de colonisation a été fondée à cet effet.

D'autres résolutions se rattachent à la langue et à l'éducation française. On a transmis une adresse au gouvernement de l'Ile du Prince-Édouard demandant que l'enseignement de la langue française, dans les districts scolaires français, soit mis sur le même pied que l'enseignement de la langue anglaise.

Pour la propagation de la langue française, une Société, dite de la Ligue française, a été organisée.

Sir Hector Langevin en est le président honoraire. Des sociétés paroissiales s'organiseront et se tiendront en relations avec la société générale, qui désire se rattacher à la société récemment formée en France dans un but analogue.

Des résolutions très importantes sur l'agriculture et l'industrie furent ensuite adoptées, puis le rapport de la troisième commission, sous la direction de M. l'abbé S. Doucet, curé de Poquemouche, et du R. P. A. Cormier, fut confirmé au milieu des vivats universels et avec un enthousiasme indescriptible : le drapeau tricolore, c'est-à-dire le drapeau de la France, est désormais le drapeau national de l'Acadie française, comme il est le drapeau des Canadiens-Français, comme il est le drapeau de tous les Français du monde.

Comme marque distinctive de la nationalité acadienne, il y a une étoile dans la partie bleue du drapeau, l'étoile de l'Assomption. L'air national sera l'*Ave Maris Stella* du chant grégorien, avec des paroles françaises.

La scène qui accompagna l'adoption du drapeau et le chant de l'*Ave Maris Stella*, était solennelle et touchante, dit le *Moniteur ;* un grand nombre de spectateurs pleuraient. C'est qu'au lieu de la mort nationale, le peuple acadien saluait dans son drapeau l'emblème de la vie nationale se levant sur lui pour la première fois depuis 1713. (*Paris-Canada.*)

Nouvelle-Écosse. — Comme on sait, le gaélique apporté dans la Nouvelle-Écosse par les « Highlanders » et les « Insulaires » d'Écosse, notamment dans l'île du Cap-Breton, est loin d'avoir encore disparu de ce pays : à tel point que Mgr Cameron, évêque d'Arichat, vient de publier un catéchisme en cette langue pour l'usage de ses ouailles.

Nouveau-Brunswick. — Un des endroits du Nouveau-Brunswick où la colonisation acadienne se porte de préférence depuis quelque temps est le « canton Wisener », non loin de la paroisse de Grand'Digue, dans le sud du comté de Kent, à toucher celui de Westmoreland. Ce canton, à son tour, sera bientôt paroisse.

(*Moniteur Acadien.*)

— Moncton, la principale ville du comté de Westmoreland, s'agrandit vite ; les Acadiens-Français y augmentent rapidement en nombre et en influence.

(*Moniteur Acadien.*)

Bas-Canada. — Il y a aujourd'hui 350 ans que le premier Européen abordait à Gaspé, dont le nom sauvage était *Honguédo*.

Là eut lieu un incident remarquable que Cartier raconte à peu près dans les termes suivants :

« Le vingt-quatrième jour du dit mois nous fîmes faire une croix de 30 pieds de haut, sous le croisillon de laquelle nous mîmes un écusson à fleurs de lys, et au-dessus l'écriteau suivant en bois, et en grosses lettres : *Vive le roi de France!* Nous plantâmes cette croix sur la pointe, en présence des sauvages. Après qu'elle fut élevée en l'air, nous nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en l'adorant devant eux, et nous leur fîmes signe, en regardant et leur montrant le ciel, que par elle était notre rédemption.

Étant retournés à nos navires, le chef de ces sauvages, vêtu d'une vieille peau d'ours noir, vint nous rejoindre dans une barque avec trois de ses fils et son frère.... Il nous fit une grande harangue, nous montrant la dite croix et faisant le signe de la croix avec deux doigts. Puis il nous montrait la terre tout autour de nous, comme s'il eût voulu dire que toute cette terre était à lui et que nous ne devions pas planter cette croix sans sa permission. »

Mais Cartier parvint à calmer les appréhensions du vieux chef. Il lui fit des présents et obtint la permission d'emmener en France ses deux fils, Domagaya et Taïgnoagny.

Après avoir remonté le fleuve jusqu'à la Pointe-des-Monts, le célèbre navigateur de Saint-Malo rebroussa chemin et retourna en France.

(*Quotidien de Lévis.*)

— Il n'y a plus de sauvages, du moins chez les Iroquois de Caughnawaga. Voilà ce qu'on se dit après avoir visité l'exposition qui se tient présentement dans cette localité et qui est commencée depuis hier. Il est très rare de trouver une exposition rurale aussi bien organisée ; il est à peu près impossible d'en trouver de mieux arrangée.

Le village du Caughnawaga est très curieux à voir. On y remarque un air d'aisance, presque de richesse, qui surprend. Les habitations sont belles, confortables. Chacune a son jardinet, très bien entretenu. Les habitants, depuis les vieillards jusqu'aux enfants, sont propres, bien vêtus, doués de bonnes manières. Et voilà donc les sauvages iroquois !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'exposition, l'on a la preuve qu'ils savent cultiver, non seulement la terre, mais même l'industrie et les arts. C'est à voir, et nous aurons l'occasion d'en reparler. Ceux qui croient nos sauvages inaptes à la vie civilisée n'ont qu'à visiter l'exposition de Caughnawaga. Il y a là toute une étude de mœurs à faire, dont on retire la certitude, non pas que les Iroquois se civiliseront, mais qu'ils sont civilisés.

(*Quotidien de Lévis.*)

— L'industrie étant de nouveau dans un état plus que précaire, les Franco-Canadiens reviennent plus que jamais au pays natal. On estime que depuis le mois de juillet la moyenne hebdomadaire des retours est de 400, sur lesquels deux tiers reviennent pour se fixer définitivement au Canada. (*Minerve.*)

— Depuis deux ans la population catholique (lisez canadienne-française) de Magog a plus que triplé : Magog est une ville industrielle bâtie à l'endroit où le Magog, affluent du Saint-François, sort du beau lac allongé de Mamphremagog.

— Tingwick, canton du comté d'Arthabaska, avait, en 1871, 443 Franco-Canadiens sur 1177 habitants, ou 376/1000; et, en 1881, 639 sur 1346, ou 476/1000, depuis ce dernier recensement la majorité est devenue canadienne et la municipalité s'est adressée au gouvernement pour obtenir l'usage du français dans ses procès-verbaux. (*Minerve.*)

— Deux nouvelles paroisses viennent de se fonder sur le cours de la rivière du Lièvre et de son affluent la Kiamika. Elles seront colonisées par des gens de la rive sud du fleuve, des comtés qu'arrose le Richelieu. Elles prennent les noms de Saint-Gérard de Montarville et de Paray-le-Monial.

Ontario. — On lit dans le *Globe* de Toronto :

Par suite de l'augmentation considérable de la population française dans les comtés de Prescott, de Russel et de Carleton, les juges des cours de ces comtés ont résolu de recommander la nomination d'interprètes et traducteurs officiels. Le fait est qu'on est obligé actuellement de faire venir fréquemment des traducteurs spéciaux, ce qui cause, comme il va de soi, beaucoup d'ennui et de retards.

Ce ne sera que justice pour la population française de la partie est d'Ontario, qui, ainsi que le constate le *Globe*, va toujours en augmentant. Plus tard, on en viendra sans doute à reconnaître à la langue française les mêmes droits qu'à la langue anglaise devant les tribunaux d'Ontario.

Nos nationaux sont déjà au nombre de plus de cent mille dans cette province; ils sont en majorité dans plusieurs comtés, et il faudra bientôt cesser de les négliger. De même qu'on a permis à M. Robillard, député de Russell, de parler en français dans la législature de Toronto, de même on devra permettre l'usage du français devant les tribunaux. (*Minerve.*)

— Il a plu à Sa Majesté la reine Victoria de ratifier le jugement du Conseil privé dans la cause de la délimitation des frontières d'Ontario. Une dépêche subséquente nous donne des détails additionnels concernant ce jugement.

Désormais, la frontière occidentale d'Ontario sera la ligne tirée de l'angle nord-ouest du lac des Bois, en plein nord jusqu'à la rivière aux Anglais. Au nord, la frontière sera la rivière aux Anglais, comprenant le lac Seul et le lac Joseph. (*Minerve.*)

Assiniboïa. — Au sortir du Manitoba le chemin de fer traverse un pays généralement ingrat, sans arbres, coupé çà et là par de flaques d'eau saumâtre, de grands lacs aux rives basses et marécageuses et des coteaux pelés.

La région située au nord du chemin de fer s'améliore sensiblement, on y rencontre entre autres la vallée de la Qu'appelle et les belles terres boisées de la montagne de Tondre. La colonisation s'avance de ce côté à pas de géants, et semble par contre redouter de s'aventurer vers Régina, de plus en plus désertée. Encore un peu et il ne restera dans cette ville officielle au nom prétentieux que les demeures de ses fonctionnaires dépérissant de soif et d'ennui.

(*Manitoba.*)

Saskatchewan. — Nouvelle paroisse canadienne dans cette province, à 16 kil. environ du lac des Canards, non loin de Carlton. On lui a donné le nom de SAINT-EUGÈNE en l'honneur de Mgr Eugène de Mazenod, fondateur de l'ordre des Oblats de Marie-Immaculée. (*Manitoba.*)

Athabaska. — La Rivière de la Paix est décidément un très grand cours d'eau. L'automne dernier, les eaux étant basses, ainsi qu'il est d'habitude en cette saison, elle avait encore devant Dunvégan 1400 pieds de largeur et 30 pieds de profondeur.

(*Manitoba.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1248e LIVRAISON.

TEXTE.

Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. 1879-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Rio Hachette, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Chaloupe descendant le haut Samiria, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Changement d'autorités dans le village de Saint-Jean de Parinari, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Le chasseur Francisco Halalla tuant un tapir, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Paysage sur le bord du haut Tigre, dessin de Vignal, d'après une photographie.
Inscription sur le bord du haut Tigre.
Pénitents indiens, marins de Parinari, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Indiens Simarones, dessin de P. Fritel, d'après un croquis de l'auteur.
Rue de Jeveros, dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.
L'église de Jeveros, dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.
La ferme de M. Bonvoisin, dessin de A. Bar, d'après une photographie.
La chapelle de la ferme de M. Bonvoisin, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU NORD.

États-Unis. — D'après les dernières nouvelles de San-Francisco, le nombre des Chinois n'a point diminué malgré les restrictions apportées à l'immigration. C'est tout le contraire : on voit maintenant plus de Célestes dans la rue qu'à l'époque où la ville recevait de 500 à 800 coulies par chaque vapeur venu de l'Orient.

Cela tient au manque de bons domestiques : en l'absence de serviteurs on s'adresse aux Chinois, lesquels sont excellents.

Une autre cause importante, c'est l'augmentation du nombre des petites fabriques; les fabricants de cigares ont beau dire qu'ils n'emploient que des ouvriers blancs, il n'en est pas moins vrai que, sauf les havane ou les manille authentiques, il ne se vend pas à San-Francisco un seul cigare qui n'ait été fait par les Chinois....

D'instinct, cette race innombrable a tendance à monopoliser tous les métiers auxquels elle se livre. Il y a quelques années elle a pris la haute main dans le commerce de la viande de porc, et voici qu'aujourd'hui le cochon ne s'achète et ne se vend que chez eux : mieux que cela, ils condamnent à de fortes amendes les éleveurs qui ont le courage de vendre directement leurs bêtes aux bouchers de race blanche. Outre ce monopole ils ont aussi celui du blanchissage dans tout l'État, et selon toutes les probabilités ils ne tarderont pas à avoir celui de la cordonnerie et de la botterie. On a calculé que la moitié de tout le travail manuel de San-Francisco est déjà dans les mains des Chinois. (*Globus.*)

— En admettant le territoire de Washington au nombre des États de la grande Union fédérale, on se propose, paraît-il, de donner à cet État le nom de TAHOMA.

La raison de ce changement d'appellation, c'est l'excessive fréquence du nom de Washington, incroyablement prodigué aux États-Unis.

Tahoma est la véritable orthographe du nom de Tacomp, l'une des villes du territoire de Washington. C'est là un mot indien qui veut dire : *presque dans le ciel.*

Ce nom de *presque dans le ciel* est celui de la très haute montagne que les Yankees ont appelée le Mont-Rainier : du pic il a passé à la ville, de la ville il passerait à l'État. (D'après le *Globus.*)

— Un des phénomènes naturels les plus remarquables du territoire de l'Idaho ce sont les noires fissures de rochers où disparaissent sans traces des ruisseaux, même de grandes rivières. Ces fissures sont les restes d'espèces de tunnels qui se formèrent dans les fleuves de lave. Lorsque la masse fumante cessa de couler, et que la surface se solidifia, la voûte de ces tunnels s'effondra et par l'ouverture béante s'engouffrent maintenant des cours d'eau. Au bord de la Snake jaillit une de ces rivières dont on ne connaît ni la source ni le cours supérieur : elle apparaît sous la forme d'un grand torrent qui, sortant de la paroi de basalte, se précipite aussitôt en cascade. Il arrive souvent que les anciens tunnels de la lave sont remplis de masses de glaces qui ne fondent jamais entièrement. (*Globus.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— La « fin finale » des bisons s'approche. Bien que l'homme blanc les ait tuées de tout temps, ces puissantes bêtes, avec encore plus de cruelle imprévoyance que l'Indien, il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'il a commencé à les massacrer systématiquement, « commercialement ». Rien qu'en trois années on vient d'en abattre cinq millions et demi, à peu près autant qu'il y a de bêtes à cornes dans la Grande-Bretagne.... Le Congrès des États-Unis a parlé de la nécessité d'arrêter ce carnage, mais il n'a fait que parler, il n'a pas agi : c'est bien là l'usage.

(*Good News.*)

— On a déjà écrit de gros volumes en Amérique sur les *mounds*, ces singuliers ouvrages en terre si nombreux dans la vallée du Mississipi et de ses affluents, surtout dans celle de l'Ohio, qui fut la *Belle Rivière* des Français et des Canadiens.

Qui les a élevés? Voilà la question qui a le plus préoccupé les Américains, et à ce propos leur fantaisie s'est donné libre carrière.

Ils avaient fini par admettre l'existence d'un peuple qu'ils appelaient les *Mounds-Builders* ou les Éleveurs de mounds, peuple qui aurait habité les États-Unis dans les temps les plus reculés, puis en aurait totalement disparu.

On admettait bravement, de confiance, que ces gens étaient très supérieurs en toute civilisation aux Indiens d'aujourd'hui; on supposait même qu'ils étaient les ancêtres des Toltèques et Astèques qui devinrent plus tard les fondateurs du brillant empire de l'Anahuac. Cependant plusieurs voix s'étaient élevées pour prétendre que les quelques restes trouvés dans les mounds n'indiquaient point une si ancienne et si noble origine; ces voix on ne les écouta pas.

Et voici que M. Lucien Karr, aide-curateur au musée Peabody, à Cambridge, Massachussets, vient de publier un écrit qui met à néant toutes ces fantaisies et ramène les mounds à leur juste valeur. Son ouvrage porte le titre suivant : *The Mounds of the Mississippi valley historically considered* et il a paru dans le second volume des *Memoirs of the Kentucky geological Survey*.

En deux mots, ces mounds sont d'une époque assez moderne; ceux qui les ont élevés sont purement et simplement les ancêtres des Indiens actuels. Comme Karr le démontre péremptoirement, les Indiens n'étaient pas seulement chasseurs et pêcheurs, ils étaient aussi jusqu'à un certain point agriculteurs. Entre autres choses, ils semaient du maïs. Une preuve entre mille, parmi celles que fournit l'histoire, c'est que les premiers colons de race blanche recoururent souvent aux Indiens pour l'achat de grains sans lesquels ils seraient morts de faim.

Or l'agriculture entraîne nécessairement avec elle un certain état sédentaire, et l'on n'ignore pas que les Iroquois, par exemple, avaient des lois précises sur la propriété du sol, sur l'héritage, etc.

Les mounds, qui sont souvent d'une grandeur énorme, et de formes diverses, servaient à différents buts : il fallait, pour les élever, les forces réunies d'une multitude. Cela prouve, en passant, que la population indienne était alors concentrée sur la rive des fleuves, qu'elle n'était pas aussi distribuée dans la Prairie que pourrait le faire croire la dissémination actuelle des Indiens. Ces sauvages n'ont pu maîtriser la Prairie que lorsque les Européens leur eurent fait présent du cheval.

Les mounds étaient des sépultures ou bien le piédestal sur lequel s'élevaient les villages des Indiens, entourés en outre d'une palissade. Les documents historiques nombreux, les rapports des anciens voyageurs qui, de leurs propres yeux, ont vu construire des mounds; les traditions des tribus; les restes trouvés dans les fouilles, cuivre martelé, outils de pierre, pipes, etc.... tout prouve que les mounds sont l'œuvre des Indiens.

(*Globus.*)

— C'est à peine croyable, mais c'est vrai. Trois mille sauvages de la tribu des Piegans meurent de faim dans le Montana.

Les États-Unis traitent généralement fort mal la population indigène, et lorsque le gouvernement n'est pas lui-même le coupable, ce sont ses agents qui le trompent.

(*Minerve.*)

Mexique. — Le statisticien Émiliano Busto a publié en 1880 une « *Estudistica de la República Mexicana* » dans laquelle on rencontre, sous le titre de « Noticia curiosa », un travail fort intéressant sur les boissons spiritueuses en usage au Mexique. Il y a là des documents recueillis dans 85 districts du pays appartenant aux États les plus divers.

De ces documents il résulte qu'on boit au Mexique 77 espèces de boissons fermentées..., sans compter celles qu'on importe d'Europe ou des États-Unis; or, le vin, la bière, l'eau-de-vie, etc.... entrent de plus en plus dans la consommation, non seulement chez les nombreux étrangers fixés au Mexique, mais aussi chez les créoles, c'est-à-dire chez les hommes de race européenne nés dans le pays; et, bien malheureusement, la consommation de l'eau-de-vie fait de très grands progrès chez les Indiens.

Ces boissons ont pour bases : 1° le maïs; 2° l'orge; 3° les fruits du palmier; 4° la figue indienne; 5° les fruits de diverses espèces d'arbres ou d'arbustes; 6° enfin, et surtout, le *maguey* ou *agave*.

Le maguey, « *Agave americana* », est originaire du Mexique et de l'Amérique du Sud; c'est de là qu'il a été importé en Europe au commencement du seizième siècle, de là qu'il s'est répandu sur tout le pourtour de la Méditerranée et sur l'Afrique septentrionale; c'est notre aloès qui passe dans l'opinion publique pour ne fleurir qu'une fois, pendant la nuit, et tous les cent ans....

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a au Mexique trente-trois espèces de maguey, dont six seulement donnent un suc potable, en très grande abondance : pendant l'époque de la floraison, laquelle dure, en somme, environ six mois, les plus vigoureuses de ces plantes peuvent, dit-on, fournir jusqu'à deux mille kilogrammes de sève....

Des six espèces « potables » la meilleure est le *maguey manso* ou *agave maximilianea* qu'on cultive maintenant au Mexique avec le plus grand soin sur de vastes étendues.

Cette espèce aime les sols légers, sablonneux : on la plante surtout sur la *Mesa central*, autrement dit sur le haut plateau d'entre deux mers qui a moyennement deux mille mètres au-dessus de l'Océan. Les terrains où l'on le cultive forment un parallélogramme borné au nord par le district de Pachuca; au sud par celui de Texcoco; à l'est par celui de Tlaxcala; à l'ouest par celui de Zampungo; à quoi il faut ajouter certaines terres des États de Jalisco, Hidalgo, Querétaro. Celui qui se rend en chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico par Orizaba traverse précisément pendant des heures les plantations d' « *agave americana* » d'un fort grand produit.

La liqueur fermentée tirée du maguey est le *pulque* nommé aussi *pulque blanco*, liquide blanchâtre, avec une petite odeur aigrelette *sui generis*, qui dégoûte au premier abord, mais à laquelle on s'habitue très vite.... Le pulque étanche très agréablement la soif, il passe pour nourrissant et, comme il est très bon marché, le peuple mexicain en a fait son breuvage national sur tout le haut plateau, notamment dans la capitale.

Tous les jours un train spécial partant d'Orizaba, et nommé officiellement el tren de pulque, apporte à Mexico le pulque des nombreuses haciendas situées des deux côtés de la ligne. En 1873 ce train a transporté en moyenne 96,000 kilogrammes de pulque par jour, soit 34 millions pour les douze mois; en 1874 il en a transporté 107,000 par jour, soit 39 millions pour les douze mois; ce sont là les deux dernières années dont nous possédons la statistique, mais on sait que depuis lors la consommation de la capitale a considérablement augmenté....

Malheureusement le pulque enivre, non pas en petite quantité, car il contient peu d'alcool, mais quand on en boit outre mesure l'ivresse est terrible, surtout en ce qu'elle rend les gens irritables et querelleurs. Sur 17,865 personnes emprisonnées en 1874 à Mexico, 9559 avaient été fourrées « au violon » pour cause de batailles dans les rues à la suite de trop fortes libations de pulque. Autre preuve, et non moindre : lorsque Orizaba et la Vera-Cruz n'étaient pas reliées par le ruban de fer à la Mesa central on n'y buvait point de pulque, le meurtre et même les querelles y étaient fort rares; depuis que le chemin de fer a facilité le transport du breuvage enivrant, les batailles, le sang versé et tout espèce de scandales y sont un perpétuel sujet d'entretien.

(*Allgemeine Zeitung.*)

— Le gouvernement du Mexique a passé avec MM. Oscar A. Droege un contrat par lequel celui-ci s'engage à planter en quatre ans, moyennant 200,000 francs, deux millions d'arbres dans la vallée de Mexico.

— D'après le *Times*, les pêcheries de perles du golfe du Mexique produisent beaucoup plus qu'on ne s'y serait attendu. La plupart des coquilles qu'on y retire des parties profondes de la mer contiennent des perles, et tout le long de la côte, dans toutes les villes, règne une excitation comparable à celle qui suit la découverte de mines d'or. Ces perles sont souvent d'une grande pureté et fort grosses : l'une d'elles pesait 75 carats; elle a été vendue sur-le-champ 70,000 francs (bien au-dessous de sa valeur), et à la passe on a trouvé une perle de 40 carats et une de 47. (*Globus.*)

Costa-Rica. — Veut-on savoir comment les Indiens Chirripos racontent sérieusement l'histoire de la création du monde?

L'évêque Thiel, leur faisant visite, causait avec eux des commencements du monde. A l'une de ses questions un vieil Indien se leva, qui portait au cou un double collier de canines de jaguar, et toute l'assemblée des Chirripos semblait lui témoigner un grand respect :

« Sur toute la terre il n'y avait autrefois que des hac hac, c'est-à-dire de grandes masses de pierre, et, en disant ces mots, il étendit la main vers les quatre vents du ciel en criant : « hac hac hac hac, » et encore « hac hac hac hac ».

« Et cela dura très longtemps. Enfin une grande chauve-souris sortit d'entre les pierres, elle vola vers le ciel et se perdit dans la nue; c'est de ses excréments tombés sur les pierres que Dieu a fait la Terre, d'où sont sortis les hommes, les plantes, les arbres et tout ce qui vit. » (*Globus.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1249e LIVRAISON.

TEXTE.

Amazone et Cordillères, par M. Charles Wiener. 1879-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Voyage en pirogue sur le haut Huallaga (contre le courant), dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Indiens Cocamillas, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Port de Chasuta dans le Huallaga, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Chargeur de Tarapoto, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Village dans la vallée de Sause, dessin de Vignal, d'après une photographie.
Tresseuse de chapeaux de paille à Moyobamba, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Église de Moyobamba le jour de la Fête-Dieu, dessin de Tofani, d'après une photographie.
Bal à Moyobamba, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Fête de la « Umisbah », dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Chacra (plantation) de canne à sucre, dessin de P. Langlois, d'après une photographie.
Bœufs chargés sur les cornes, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

AMÉRIQUE DU SUD.

Brésil. — La province de São Paulo devient tout tranquillement un pays d'immigration.

En 1882, il lui est arrivé 1994 colons.

Il lui en est venu 3995 en 1883, répartis comme suit :

Italiens	2614
Portugais	958
Isleños ou Canariotes	313
Allemands	85
Français	15
Anglais	9
Suisse	1
	3995

— D'après un rapport récent du Ministre de l'agriculture et du commerce, la longueur des chemins de fer actuellement en exploitation ou en construction au Brésil atteint 8011 kilomètres, soit : 5609 kilomètres en exploitation, 2402 en construction. L'État possède à lui seul 2260 kilomètres, sur lesquels 758 kilomètres restent à terminer.

(*Économiste Français.*)

Paraguay. — Les bois du Paraguay comme ceux du Brésil ont, la plupart du moins, pour marque distinctive, d'être tellement pesants qu'ils ne flottent pas naturellement sur l'eau : on ne peut les faire flotter qu'en les mêlant dans les radeaux à des espèces beaucoup plus légères dont le pays n'est pas entièrement dépourvu. (*Allgemeine Zeitung.*)

Bolivie. — Si l'on dévaste étourdiment, criminellement, les forêts de quinquina de la Bolivie, il se fait çà et là quelques essais de réparation : il s'est planté récemment quatre millions de pieds de quinquina, dont 3,500,000 dans la province de Mapiri : c'est là une valeur nouvelle d'environ 75 millions de francs.

— D'après M. Édouard R. Heath, qui a fait en 1881 un voyage dans les districts à caouchouc de Bolivie, il y a de 500 à 1000 arbres à caoutchouc par lieue (espagnole?) carrée. Par endroits on en trouve jusqu'à 3000.

(*Globus.*)

Pérou. — La colonie du Chanchamayo qui fut, dans l'origine, en majorité italienne, est aujourd'hui française.

Ses plus importantes haciendas appartiennent à nos compatriotes, qui sont satisfaits du rendement de la terre et de la perspective que leur offre la prolongation du chemin de fer de Lima à la Oroya pour communiquer avec le Pacifique. Mais pour que cette prolongation donnât tous les résultats possibles et pour que la vallée du Chanchamayo arrivât à une prospérité réelle, il serait nécessaire de la mettre aussi en communication du côté de l'orient avec l'Ucayali ou avec l'un de ses affluents navigables. Il faudrait, en un mot, la relier à un port fluvial par où elle pût exporter facilement ses produits.

(Olivier Ordinaire : *Bulletin de la Société de géographie commerciale.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Australie. — On parle souvent de la concurrence que l'Australie fera à l'Europe en ce qui concerne les vins. Or, d'après les *documents* anglais, la culture de la vigne a plutôt une tendance à diminuer dans ces colonies. Dans toute l'Australie, l'étendue du vignoble était de 17,226 acres en 1870 (environ 7000 hectares); elle n'est plus que de 16,192 acres (6500 hectares) en 1882. La production, qui montait à 1,871,000 gallons (le gallon vaut 4 litres 5435) en 1879, n'était plus que de 1,496,175 gallons en 1882. Un arrondissement de France, même médiocrement productif, fournit beaucoup plus de vin que l'Australie tout entière.

(P. LEROY-BEAULIEU : *Économiste Français.*)

Iles Marshall et Gilbert. — L'influence des blancs, commerçants ou missionnaires, a fait perdre aux habitants des Marshall une bonne part de leur originalité..., et l'on n'y construit plus les canots en bois d'arbres à pain qui tenaient si bien la mer....

Dans les îles Gilbert, et pour les mêmes causes, beaucoup d'anciens usages ont également disparu; toutefois le nivellement y est moindre que dans les Marshall. Les gens des Gilbert sont supérieurs à ceux des Marshall, corporellement et intellectuellement. Le malheur, c'est qu'ils se détruisent par l'us et l'abus de l'eau-de-vie : non seulement celle de provenance « civilisée », mais aussi celle qu'ils font eux-mêmes de la sève du palmier, le toddy aigrelet.

On trouve chez eux de grands villages et de vastes manéap ou maisons d'assemblée. Ainsi le principal manéap de l'île Butaritari n'a pas moins de 250 pieds de longueur sur 114 de largeur : dimensions énormes pour un édifice dont les poutres et poutrelles ne tiennent ensemble que par la fibre du cocotier

(*Globus.*)

Nouvelle-Bretagne. — Le nom de Birara, qui tend à remplacer celui de Nouvelle-Bretagne, ne désigne en réalité qu'un petit morceau de la côte de cette grande île. Les habitants sont des noirs aux cheveux frisés, en presque état de nature, nus et anthropophages, mais qui ne connaissent pas encore l'alcool : preuve suffisante qu'ils ont su jusqu'à ce jour éloigner d'eux les blancs. (*Globus.*)

Micronésie. — Jaluit est un atoll de 56 îles et îlots enfermant une lagune de 50 kilomètres de long sur 31 à 32 de large, par conséquent assez vaste pour qu'on en reconnaisse difficilement les bords quand on la traverse vers son milieu. Quelque attachant, quelque engageant que soit le premier aspect de cet atoll (et des autres) avec leurs palmiers qui, de loin, semblent se presser en forêt, et avec l'éternel grondement et blanchissement du flot tout autour, on ne tarde pas à remarquer la pauvreté de leur faune et de leur flore. Celle-ci a pour plus haute expression le cocotier et le pandanus; le sol fait de débris de corail, de restes de coquillages, n'élève guère qu'une soixantaine de sortes de plantes; et encore moins nombreux est le peuple des animaux : sauf deux espèces de rats importés par les Européens, il n'y a point de mammifères et l'on y voit seulement vingt espèces d'oiseaux, dont une seule terrestre, la tourterelle *carpophaga pacifica* : encore est-elle rare et ne se trouve-t-elle, en petit nombre, que sur les îles où croît l'arbre à pain.

(*Globus.*)

Carolines. — Kousaï, ou Strongs Island, ou encore Oualan, est une île superbe, avec des monts de 2000 pieds et une exubérante végétation. Ses habitants, tous christianisés, parlant tous peu ou prou l'anglais, n'en diminuent pas moins très vite : ils ne sont plus que 300 à peine. Ils n'ont pas encore abdiqué toute originalité, ils bâtissent leurs demeures comme au bon vieux temps, et comme jadis ils se font de belles ceintures en fibres de bananier teintes : ces ceintures, ils n'ont pas voulu les abandonner, ils les portent encore sous la chemise que recouvrent des habits à l'européenne. (*Globus.*)

— La perle des Carolines c'est Ponapé ou l'Ascension, grande (comparativement) et peuplée, et pas trop dénationalisée, malgré les pêcheurs de baleine et les missionnaires Wesleyens : ainsi l'on y fait les maisons à l'ancienne mode et l'on y a conservé le régime féodal.... Le voyageur y admire les ruines de Nanmatal, qui couvrent 41 hectares : c'est un ensemble de 80 îlots artificiels, masses de basalte élevées sur le corail, avec un système de canaux dont le plus grand a bien 2000 pieds de long et 200 de large.... Non loin de l'île de Kousaï, l'île de Lœlla, porte des bâtiments gigantesques, uniques peut-être au monde, faits aussi de colonnes basaltiques superposées. (*Globus.*)

Iles Palaouan. — D'après Semper, cet archipel avait il y a moins de cent ans 40,000 à 50,000 âmes; cette population est aujourd'hui réduite à 10,000 à peu près, bien que les Européens n'y aient ni pillé, ni massacré, qu'ils n'y aient apporté aucune maladie épidémique. La cause de cette diminution doit être cherchée, paraît-il, dans la perte de l'activité physique et intellectuelle et de l'énergie morale des insulaires. Avant l'arrivée des Européens les habitants des îles Palaouan ne connaissaient pas le fer, ils étaient dans l'âge de pierre; habitués à une vie assez dure, ils avaient inventé et perfectionné diverses industries, ils sculptaient le bois, ils faisaient de beaux poignards en écaille de tortue avec ornements. Aujourd'hui ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arts ont disparu; les habitants de l'archipel regardent les produits de l'art de leurs ancêtres comme des objets sacrés et leur attribuent même souvent une origine divine. Il leur paraît absolument incompréhensible que des hommes qui ne possédaient aucun instrument en fer aient pu créer de pareils chefs-d'œuvre. C'est justement l'introduction de ces outils perfectionnés qui a ôté aux insulaires tout essor, toute activité, toute initiative, tout goût de perfectionnement. Quand leur vie physique fut assurée leur esprit s'endormit. Comme dit Semper : « Le fer des Européens a succédé trop vite à la pierre des Sauvages ».

(*Globus*).

Ile de Pâques. — Cette île est réellement appelée par ses habitants *Tépito té Fénoua*.... Ses célèbres statues ou idoles rouges portent chacune un nom. La plus grande, à vrai dire non achevée, a 23 mètres de haut, dont 9 pour la tête, 3m,80 pour la longueur du nez, la largeur du visage étant de 3m,40, et celle du corps, au-dessus de la poitrine, de 3 mètres.

La plus moderne de toutes daterait, au dire des indigènes, d'environ 250 années. Il y avait jadis dans l'île une classe spéciale qui ne s'occupait que de tailler les idoles; elle était hautement honorée comme l'étaient aussi, par exemple, les constructeurs de canots aux Tonga et aux Fidji. Aujourd'hui encore un homme se fait gloire de descendre d'un de ces sculpteurs. On dit qu'il fallait toute une vie d'homme pour achever un ou deux de ces colosses.

La population diminuant de plus en plus, on cessa de sculpter des dieux géants et l'on ne fit plus que de petits dieux lares, de deux à trois pieds de haut, composés seulement de la tête et du ventre, la plupart taillés avec négligence. Les vieillards savent encore le nom des dieux colosses, et ils les honorent toujours, tant ceux qui sont tombés que ceux qui sont debout; bien que devenus chrétiens, ils leur montrent du respect et leur attribuent de grandes qualités, une grande puissance. Ceux qui sont par terre passent pour vivants encore, il n'y a que les écrasés et brisés qui passent pour morts. Ils croient que ces divinités se sont livrées, la nuit, un terrible combat, et que les plus fortes ont coupé le cou aux plus faibles.

Une autre curiosité préhistorique de l'île de Pâques ce sont les maisons en pierre, au bord du cratère de Rana-Rao, vers la pointe S. O. de Tépito té Fénoua, avec peintures grossières représentant des vaisseaux, des bateaux, des dieux; et, à côté, des sculptures rupestres, image du dieu Maké-Maké..., lequel a puissance sur tout : elles nous le montrent sous la forme d'un oiseau ayant bras et jambes, ou de deux oiseaux assis face à face.... Ces maisons étaient la demeure temporaire des chasseurs qui allaient, en juillet, août, septembre, recueillir, sur la petite île de Motou Noui, des œufs d'oiseau de mer *tabou*, c'est-à-dire sacrés, en toute autre saison.... Ces demeures sont des ovales allongés en pierres brutes superposées, avec dalles de pierre et deux petits, bas longs pertuis d'entrée regardant la mer. On ne sait pas positivement leur âge, mais elles ne sont pas si vieilles que les dieux colosses.

De 3000 en 1860, la population est descendue à 150, dont 67 hommes, 39 femmes, 44 enfants; en 1870, elle se montait encore à 900 âmes; les jésuites (?), les planteurs de pays lointains en ont emmené un grand nombre, puis est venue l'épidémie de 1870. Et le reste ne tardera pas à disparaître.

Le changement qui s'est fait chez eux au contact de quelques Européens est inouï. A la place d'un peuple primitif en tout, on a maintenant à faire à des sceptiques sûrs d'allure posés, décidés, rusés, que rien n'étonne, sachant le prix de l'argent, n'ignorant pas la puissance de l'habit, riant en dessous quand ils ont l'heur de filouter un blanc. C'est une décomposition sociale comme on n'en trouverait pas un second exemple dans toutes les mers du Sud. Les chefs ne sont plus rien, leur prestige est tombé, chacun est son maître et se fait son droit.

Au temps des dieux de pierre, l'île fut, dit-on, riche et peuplée, bien cultivée, divisée en nombreux districts, et l'on pêchait beaucoup sur ses côtes (or, il n'est pas un seul indigène qui ait maintenant un canot).... Puis on prétend que le nombre des femmes diminua subitement, qu'il y eut bientôt cinq hommes pour une femme, ce qui amena la polyandrie et la diminution constante de la population par l'excédent des décès.

Ces insulaires avaient une espèce d'écriture que plusieurs des anciens de l'île connaissent encore... c'était la propriété des rois et des chefs.... on ne l'a pas encore déchiffrée....

Le climat n'est pas doux, même on peut presque le dire rude...; la phtisie et l'asthme sont les principales maladies.... C'est un pays où il fallait forcément se vêtir.... (Résumé du *Globus*.)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

SOMMAIRE DE LA 1254e LlivraiSON.

TEXTE.

Amazones et Cordillères, par M. Charles Wiener. 1879-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Hutte à la sortie du village de Rioja, dessin de Vignal, d'après une photographie.

Indiens de Molinopampa, près de Chachapoyas, dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

Cathédrale de Chachapoyas, dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur.

Fidèles de Chachapoyas allant à l'évêché, dessin de Tofani, d'après un croquis de l'auteur.

Mausolee près de Santo Thomas, dessin de Taylor, d'après une photographie.

Volontaires sur la place de Belen à Chachapoyas, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Maison et détails d'architecture à Jalca, dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.

Ferme minière de Santo Thomas, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Radeaux à Balsa, dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Église de Selendin, dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur.

Ruines de l'église de Selendin, dessin de H. Clerget, d'après un croquis de l'auteur.

FAITS DIVERS.

EUROPE.

Islande. — Un géologue islandais, Th. Thoroddsen, a fait une exploration de deux mois dans la presqu'île de Reykianäs, en Islande. Il y a reconnu l'existence de trente volcans, ayant ensemble 700 cratères. De ces volcans six ont eu des éruptions pendant la période historique; pour quatre autres, on n'a rien pu constater de bien précis. Il y a aussi dans cette même péninsule une dizaine de volcans modernes, tandis que jusqu'à présent on n'en connaissait que trois dans cette partie de l'île. (*Globus.*)

Nouvelle-Zemble. — On connaît maintenant les résultats des observations météorologiques faites nouvellement en Nouvelle-Zemble, à Karmakouli. Le mois le plus froid, janvier 1883, a donné comme température moyenne — 19° centigrades; le thermomètre est descendu plusieurs fois à — 34°, ce qui n'a rien d'extraordinaire sous la latitude de 73°. Les vents du nord-ouest et du nord-est se sont montrés d'une violence excessive; ils étaient très dangereux pour les habitants de la station polaire, parce qu'ils soufflaient subitement et étaient toujours accompagnés de tourmentes de neige. (*Globus.*)

Russie. — Dans une contrée remarquablement belle, sur la rive droite du Dniéper, près de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire, s'élève le village de Staro-Schwedskaïa. Les ancêtres des habitants actuels de ce village sont venus de l'île Dagoe, laquelle, située parmi les écueils de la côte esthonienne, a possédé de tout temps une petite population suédoise dans quelques villages de son littoral nord-ouest. Vers le milieu du siècle dernier, les paysans d'un de ces villages suédois, jaloux d'assurer leur indépendance, furent pris du désir d'émigrer; ce village s'appelait Roick. Mais ce fut seulement sous Catherine II que leur vœu fut satisfait, l'impératrice leur ayant assigné des terres dans l'intérieur de la Russie, par un ukase du 8 mars 1781. Le prince Potemkim fut chargé de l'établissement des Suédois, qui, au nombre de douze cents personnes, commencèrent leur voyage au mois d'août de ladite année. En mai 1782, ils avaient atteint leur but après une promenade de plus de deux mille kilomètres, durant laquelle ils avaient perdu trois cents des leurs. On leur assigna un territoire de 13,650 hectares, dans une contrée absolument déserte, constamment exposée aux incursions des Tatars de Crimée : si bien que les Suédois se dispersèrent, après de dures épreuves, pour aller s'établir aux environs de Kherson, ville qu'on venait précisément de fonder.

Mais peu de temps après le Khanat de Crimée fut conquis par les Russes : les colons revinrent alors à Staro Schwedskaïa et se livrèrent énergiquement au défrichement du sol.

Staro-Schwedskaia est aujourd'hui dans un état florissant.... Les gens y vivent dans des maisons en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre.... ombragées de jardins bien soignés, avec arbres fruitiers et grands acacias; ... elles sont pauvres, mais en bon ordre et très propres. On s'y porte très bien et on appelle rarement les hommes de l'art. Le régime de la communauté est absolument patriarcal; ce sont les anciens qui jugent et qui gouvernent....

Ils sont restés Suédois de cœur et d'âme et parlent encore à la maison leur vieille langue avec une merveilleuse pureté. Cependant tous les adultes parlent le russe et l'allemand; ils sont aussi restés fidèles à beaucoup des usages du vieux pays. (*Globus.*)

— Un étudiant finlandais, Kaarlo Krohm, a parcouru l'Esthonie pendant tout l'été pour y recueillir des chants populaires; il est revenu avec un butin qui a dépassé son attente, avec mille chansons. La Société littéraire d'Helsingfors possède déjà plus de treize mille de ces documents poétiques, ayant tous plus ou moins quelque ressemblance avec le Kalevala. (*Globus.*)

Allemagne. — D'après les plus récentes données officielles, la superficie des forêts de l'empire allemand est de 13,900,611 hectares, soit 25,78 pour 100 de la surface de l'empire; là-dessus, 9,100,557, soit 65,5 pour 100 de l'étendue totale, sont occupés par des arbres à aiguilles et 4,800,054 par des arbres à feuilles caduques.

Sur les 9,100,557 hectares de résineux, 5,921,518 reviennent aux sapins, 46,054 aux mélèzes, 3,182,985 aux pins; et parmi les arbres à feuillage caduc, le chêne réclame 486,000 hectares, le bouleau, l'aune, le tremble et le peuplier 463,000, tandis que 2,043,132 sont couverts de hêtres et arbres divers.

4,546,757 hectares (32,7 pour 100) appartiennent à l'État, 2,109,939 (15,2 pour 100) aux communes, 185,987 (1,8 pour 100) aux hôpitaux et œuvres de bienfaisance, 344,757 (2,5 pour 100) à des sociétés, 6,713,171 (48,3 pour 100) à des particuliers. (*Allgemeine Zeitung.*)

Allemagne. — En 1836, le nombre des étudiants était déjà de 13,000 dans les universités, et, après diverses oscillations, de 13,000 encore en 1864; mais, depuis lors, il a presque doublé : il est aujourd'hui de 25,000. (*Allgemeine Zeitung.*)

Autriche-Hongrie. — Depuis vingt ou vingt-cinq ans, surtout depuis six à huit, un fort grand nombre d'Allemands ont émigré dans le pays de la Save, le long du chemin de fer Zombor-Gomboschbrod. Cette émigration vers l'Esclavonie orientale tient au poids des impôts et des taxes, ainsi qu'à divers ennuis auxquels sont exposés les Allemands dans les comitats méridionaux de la Hongrie : impôts et désagréments qui sont beaucoup moindres chez les Slaves, notamment dans les anciens Confins militaires. (*Globus.*)

— Depuis dix ans le commerce de Brasso ou Kronstadt s'est évidemment développé, puisque, dans les dix années (1870-1880) le nombre des Juifs y a doublé....

Ce n'est pas comme autrefois une ville essentiellement allemande; le recensement de 1880 lui a donné, banlieue comprise, 29,716 habitants, dont 9998 Allemands, 9651 Magyars, 9431 Roumains....

Avec les Juifs, et après les Juifs, l'élément qui a fait le plus de progrès depuis 1870, c'est l'élément magyar; les raisons principales de son accroissement sont, d'abord l'envahissement des petits métiers par les Hongrois transylvains, puis la préférence qu'on a ici pour les bonnes et les domestiques magyares, qu'on trouve plus propres, plus actives que les roumaines.... Cependant, je ne crois pas à la magyarisation de Kronstadt; cette ville n'aura pas le sort de Klausenbourg, devenue purement hongroise. Je crains plutôt la pression des Roumains et l'assimilation des Saxons de Transylvanie à la race moldo-valaque, comme il arrive, par exemple, à Marienburg et à Tartlau, où tant de fermes allemandes sont maintenant possédées par les Roumains.... La prospérité de Kronstadt de son commerce, de son industrie, est intimement liée aux rapports de cette ville avec la Roumanie, et cette communion d'intérêts donne de grandes chances au triomphe de l'élément roumain. (*Globus.*)

Espagne. — Comme exemple de grandes pluies dans l'une des provinces sérénissimes de l'Espagne, dans la province de Valence, nous citerons quelques abats d'eau ayant amené quelques inondations du fleuve Júcar:

En octobre 1843, chute d'eau de 400 millimètres en trente heures;

En décembre 1853, 500 millimètres en quarante deux heures;

En novembre 1855, une seule pluie donna 138 millimètres;

En février 1857, une pluie de cinq jours donna 444 millimètres;

En septembre 1858, il tomba en deux jours 234 millimètres;

En octobre 1862, il y eut en deux jours 142 millimètres;

En mai 1863, il tomba 191 millimètres en trois jours

En novembre 1864, la chute fut de 302 millimètres en trente-trois heures : alors eut lieu la grande et célèbre inondation du Júcar.

Juan Vilanova : (*Boletin de la Societad geográfica de Madrid.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— La température moyenne, ou si l'on veut l'isotherme de Valence, déduite d'un nombre considérable d'observations, oscille entre 18° et 19°: c'est à peu près la moyenne de Naples, du cap Matapan, de Saint-Jean-d'Acre, etc....

En 1883, les observations météorologiques faites à l'Université de Valence n'ont donné, pour la moyenne de l'année, que 16°,5 ; le maximum, le 14 septembre, à l'ombre, a été de 36°,5 ; le minimum du 10 au 11 mars a été de 2°,5, Il y a eu cinquante jours de pluie franche, onze jours de pluie inappréciable: quelques gouttes seulement; la chute totale a été de 458mm,7.

(*Idem.*)

— Les observations météorologiques faites à Castellon de la Plana ont donné, en 1882, les résultats suivants :

Température moyenne de l'année: 19°,91 ; maximum à l'ombre, 23 août, 38°,10, minimum, 20 janvier, 2°,60 ; jours de pluie, 64 ; jours de pluie inappréciable, 9 ; un jour de neige à la campagne ; hauteur des pluies 1920 millimètres (?) dont 467 pour la pluie du 3 février (?). (*Idem.*)

— Dans la province de Valence, l'eau a une importance capitale ; les terres n'ont presque pas de valeur lorsqu'elles ne peuvent être arrosées artificiellement, tandis qu'elles atteignent un prix de 30,000 à 40,000 francs par hectare quand elles peuvent être arrosées: tels les champs d'orangers de Carcagente et d'Alcira, où l'on puise l'eau d'irrigation à une profondeur de 30 à 50 mètres, au moyen de puissantes pompes mues par des machines à vapeur.

A. Llaurado : *Association française pour l'avancement des sciences.*)

Grèce. — Sur les instances de l'astronome Julius Schmidt, d'Athènes, des stations météorologiques viennent d'être établies à Kalamas, Tripolis, Paros, Laurion et Larisse. Jusqu'à ce jour il n'y avait à notre connaissance que deux ou trois endroits de Grèce où il se fît des observations de ce genre.

(*Globus.*)

— Le dernier recencement officiel de la ville d'Athènes a surpris tout le monde ; on ne s'attendait pas à voir cette ville si peuplée.

Ce dénombrement (avril 1884) lui donne, y compris 6137 hommes de garnison, 84,903 habitants.

Voici le progrès de la population à partir du premier recensement officiel (1856) :

1856.	30,069	habitants
1861.	41,298	»
1870.	44,510	»
1879.	66,834	»
1884.	84,903	»

— L'université d'Athènes, fondée en 1839 par de riches Grecs, compte près de 3000 étudiants dont le plus grand nombre est originaire des provinces turques.

— Il y a déjà 122 imprimeries en Grèce, dont il sort un million d'ouvrages par an.

Les journaux sont proportionnellement innombrables ; chaque bourgade en a un, ou plus d'un ; Athènes seule possède 54 journaux politiques.

— Il n'y a pas encore longtemps de cela, les Grecs ne connaissaient pas les noms de famille, à l'exceptions de quelques lignées célèbres, riches, ayant un nom depuis des siècles ; ils s'appelaient tout bonnement d'après leur père : on était George fils de Jean, ou Jean fils de George.

Mais après la guerre de l'Indépendance, quand l'état des choses s'ordonna, il fallut bien que chaque chef de famille adoptât un nom immuable, et chacun choisit le sien comme il lui plut, voire dans la haute antiquité, sans avoir pour cela la moindre prétention de se créer d'illustres aïeux : tel prit le nom d'Homeros, tels autres ceux d'Hésiodos, d'Agamemnon, d'Achilleus, d'Odusseus, ou encore de Thémistoklès, d'Aristidès, de Périklès, de Sokratès, etc., noms qui s'emploient aussi communément comme noms propres.

Et beaucoup prirent des noms de forme barbare que n'entendirent jamais Périclès ni Socrate : Bélimésis, Surmélis, Bardumbakis, Tsankarákis, Varouksákis, Kastanzoglou et mille autres, les uns turcs, les autres slaves, albanais, arméniens, bref, toutes les langues du Levant, sans compter beaucoup de noms italiens, surtout dans les îles Ioniennes. D'ailleurs, beaucoup de noms barbares s'étaient couverts de gloire pendant la « guerre sacrée » : les « héros de la mer » ne furent-ils pas alors pour la plupart des Albanais ?...

Le néo-grec s'est prodigieusement développé depuis que la Grèce est libre ; en même temps il s'est tellement rapproché du grec ancien qu'il n'en diffère que par des particularités secondaires, obstacles qu'il n'est peut-être pas impossible d'écarter....

(L. Steub : *Allgemeine Zeitung.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE.

SOMMAIRE DE LA 1251e LIVRAISON.

TEXTE.

Amasone et Cordillères, par M. Charles Wiener. 1879-1882. — Texte et dessins inédits.

GRAVURES.

Hacienda de Ibarr, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Cascade de Nepa, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Indien Colorado, dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.
Enterrement d'un Saccha (*Indien Colorado*), dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.
Le roi Daule, dessin de Vignal, d'après une photographie.
Place et église du hameau de Balzar, dessin de Toussaint, d'après un croquis de l'auteur.
Zaruma et le mont Sesmo, dessin de A. de Bar, d'après une photographie.
Entrée à Cuenca, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Une rue à Cuenca, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Ancien village et de la vallée de Paute, dessin de Taylor, d'après une photographie.
Grande place de Gualacco, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.
Pont de Bolivar, dessin de Dosso, d'après une photographie.

EUROPE.

Bosnie-Herzégovine. — On écrit du Tirol méridional à l'*Allgemeine Zeitung* de Munich que, avec l'aide de subventions gouvernementales, une émigration considérable s'est établie entre les vallées nues, pauvres, surpeuplées du Tirol italien et les terres vacantes de la Bosnie-Herzégovine.

Déjà quelques centaines de familles se sont fixées dans ce « pays protégé », lisez annexé : émigration éminemment utile à la contrée qui envoie et encore plus à celle qui reçoit.

Ces familles tiroliennes, de langue italienne, puisqu'elles sont du Tirol méridional, se sont établies dans les environs de Banjalouka, les unes sur le domaine de l'État, les autres sur les terres de grands propriétaires. Et partout l'on peut acquérir à bas prix de petits domaines d'un sol couvert de bois, excellent pour l'agriculture.

Les gens du Tirol italien sont des hommes actifs, contents de peu, très sobres; ils ne connaissent point l'ivrognerie, ils sont habitués aux climats chauds, ils sont très habiles comme maçons, terrassiers, mineurs : on ne saurait vraiment trouver de meilleurs colons pour la Bosnie-Herzégovine. Et comme leur patrie ne peut plus les nourrir, l'État autrichien leur fait du bien et se fait du bien à lui-même en les amenant à planter leur tente dans les vallées presque désertes de la Bosnie. (*Globus.*)

Italie. — L'antique Aufidus, que nos cartes désignent sous le nom d'Ofanto, a parfaitement conservé parmi le peuple sa vieille appellation, et dans le pays il porte le nom d'Ofido, et rien que celui-là.

(G. Vom Rath : *Globus.*)

— Dans les provinces de Salerne et de Potenza la plupart des travaux pénibles, notamment le travail des champs, retombe sur les femmes, et les femmes mettent leur orgueil à nourrir leur famille à la force des bras, tandis que le noble époux mène une vie de paresse ou demi-paresse.

Un jour, disait quelqu'un à G. vom Rath, « j'entendais, dans un voyage au midi de l'Italie, deux femmes qui s'étaient prises de paroles, et l'une répondait à l'autre avec un accent de légitime fierté : « Tu n'es pas une femme, tu ne travailles pas assez pour que ton mari se promène sur la place! » (*Globus.*)

— Il y a en Italie 37,000 Slaves, des Slovènes, dans le pays au nord-est de Cividale, le long du Natisone, de la Rieka, de la Kositsa, dans les vallées les plus nord-occidentales du Frioul : en tout et pour tout ils ressemblent à leurs frères autrichiens du val de l'Isonzo.

A ces Slovènes on peut ajouter les Croates du district de Molise, dans les Apennins de l'ex-royaume de Naples : ils descendent de fugitifs de la Dalmatie et de la Bosnie. (D'après l'*Allgemeine Zeitung.*)

ASIE.

Caucasie. — Une station météorologique vient de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'ajouter à celles qu'on avait établies jusqu'à ce jour à de hautes altitudes.

C'est celle de Poni, dans le Caucase, sur le col de Souram.

Asie centrale. — Comme le disait un parfait connaisseur de l'Asie centrale, sir Henry Rawlinson, dans une séance de la Société de Géographie de Londres, le 27 novembre 1882, le voyage de l'ingénieur russe P. M. Lessar a mis dans son vrai jour la contrée entre la Russie et l'Inde dans le territoire compris entre Askhabad et Hérat....

On parlait très souvent, à la Société de Géographie de Londres et partout ailleurs, de « déserts sans route et sentier, de montagnes inaccessibles, » levées par la nature comme un haut bastion de défense au nord-ouest de l'Inde, et voici, Lessar nous apprend que cette chaîne géante est une pauvre rangée de grès qui n'a même pas mille pieds de hauteur relative, qu'on peut franchir en quelques heures p une voie carros- sable, qu'un ingénieur russe ra en morceaux quand la Russie le voudra! I détruit à jamais l'hypothèse d'après laquelle Kouch, antique [illegible] se continue à l'e [illegible] jusqu'à l'Héri-Roud [illegible] ontagne....

[illegible]raire, ce sera sans la moindre peine que le slave tracera d'Askhabad à Sérakhs, puis de Sérakhs à Hérat, le long de la rive droite de l'Héri-Roud, une voie ferrée pour le transport des marchandises, des approvisionnements, des troupes....

Le voyageur russe nous parle de lacs et marais qui absorbent les restes du Tedjend ou bas Héri-Roud au nord de Sérakhs. Rawlinson admet qu'outre le Tedjend cette dépression recevait aussi autrefois les petites rivières de Kélat, d'Abiverd, le Mourghab ou rivière de Merv, et même le bras qui se sépare de la rive gauche de l'Oxus ou Amou à Tchardjoui : c'était là, croit-il, l'*Aria Palus* du géographe Ptolémée, lequel « palud » est d'habitude identifié avec le lac-marais du Seïstan. (*Globus.*)

Sibérie orientale. — Le gouvernement russe a grandement raison de s'occuper avec plus d'activité que par le passé de la colonisation du territoire de l'Amour. Jusqu'à ce jour ce pays ne reçoit en moyenne annuellement que 700 colons russes, tandis qu'il y vient, annuellement aussi, une dizaine de milliers de Chinois. (D'après l'*Allgemeine Zeitung.*)

Chine. — On s'imagine que la Chine a un grand commerce, c'est une erreur; elle en a un fort petit, et qui, en outre, ne s'accroît guère. Les trois millions d'Australiens entretiennent un commerce extérieur qui est plus du double de celui des quatre cents millions de Chinois. Le commerce extérieur de la Chine ne représente guère que le tiers du commerce extérieur spécial (transit déduit) de la petite Belgique, le tiers aussi de celui de la Hollande; il n'est pas triple du commerce de la Roumanie, ni quintuple de celui de la Grèce. Les seules importations du port de Hambourg sont deux fois et demie plus considérables que les importations et les exportations réunies des vingt-deux ports chinois que les traités ouvrent aux Européens.

Le commerce extérieur de la Chine, importations et exportations réunies, est évalué, pour l'année 1882, à 145 millions de taëls : le taël vaut 7 fr. 24 c. Cela porte à 1 milliard 50 millions de francs, en chiffres ronds, la totalité des échanges que fait la Chine avec le dehors.

C'est un chiffre bien minime pour un aussi vaste empire. Sur cette somme l'importation représente 77,715,000 taëls ou 562 millions de francs environ, et l'exportation 67,336,000 taëls, soit 488 millions de francs en chiffres ronds.

(P. Leroy-Beaulieu : *Economiste français.*)

Inde. — L'Inde a pris rang parmi les pays qui produisent le plus de blé : d'après une enquête instituée par le « Département d'agriculture de l'Inde », cette céréale y occupe environ dix millions et demi d'hectares, soit neuf fois ce qu'il y a d'hectares emblavés dans le Royaume-Uni; six fois ce qu'il y en a dans la Hongrie; presque autant que ce qu'il y en a dans la Russie elle-même; et deux bons tiers du terrain qu'y consacrent les États-Unis. L'Inde occupe donc le troisième rang dans le monde entier comme pays producteur du blé.

— Le canal Sirhind, projeté dès 1840, ouvert le 24 novembre 1882, est l'un des plus importants du monde, et le second en grandeur qu'il y ait dans le Pandjab. Il n'a pas moins de 808 kilomètres de long et il peut irriguer environ 315 000 hectares; il a coûté 407 lacs de 100,000 roupies. (*Globus.*)

— Il est déclaré dans l'Aoude et les provinces du nord-ouest de l'Inde un mouvement national qui a pour but de rendre à l'hindi, fils du sanscrit, son ancien rang de langue officielle pour tout ce qui concerne l'administration, la justice, etc., et, par conséquent, de détrôner l'ourdou, langue mêlée pleine d'arabe et de persan.

Au fond, ce qui s'agite ici c'est la vieille antipathie entre l'antique population aryenne et les envahisseurs musulmans renforcés des nombreuses familles de haut rang qui sont d'origine mêlée, ou qui descendent de familles anciennes contraintes jadis d'embrasser l'Islam.

.... A ce propos, les habitants d'Allahabad viennent d'adresser une pétition au docteur W. W. Hunter, qui est président du comité d'instruction et d'éducation de l'Inde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans cette pétition, les réquérants exposent que lorsque l'Angleterre a fait main basse sur le royaume d'Aoude, la cour, l'administration, usaient de l'ourdou, mais que la masse du peuple continuait à parler le vieil idiome, l'hindi, langue de toute la campagne. Le dernier recensement n'a reconnu dans l'Aoude et les districts du Nord-Ouest que 5,922,886 musulmans, sur une population totale de 44,107,118 personnes; et de plus la majorité de ces mahométans, tous ceux qui n'habitent pas la ville, ne parlent pas l'ourdou, mais l'hindi, les seuls urbains usant de ce langage bâtard. Tout cela n'empêche l'Angleterre de continuer à consacrer l'usage officiel de l'ourdou; il y a là un obstacle presque invincible pour les Hindous : il leur faut apprendre un idiome étranger s'ils veulent occuper les divers postes de l'administration, et les riches eux-mêmes, qui ont toute facilité pour acquérir l'ourdou, préfèrent leur simple et magnifique idiome, dont la supériorité leur semble de toute évidence, à la phraséologie compliquée, entortillée, précieuse de la langue bâtarde....

La vraie raison pour laquelle les Anglais maintiennent l'ourdou au premier rang, c'est que tous leurs fonctionnaires et employés, tant dans l'administration que dans la justice, ont passé leurs examens en cette langue, qu'ils la possèdent et qu'un changement leur serait pénible.... Entre temps, le mécontentement des Hindous augmente.

(*Allgemeine Zeitung.*)

Java. — D'après un rapport du résident de Bantam (sur la pointe orientale de Java) au gouvernement de Batavia, rapport daté de septembre 1881, la population du village de Tjighenter, qui avait 755 habitants, a fui tout entière à cause des attaques réitérées des tigres; elle est allée se fixer provisoirement sur l'île Grande Handelem (dans la Meeuwen Bai). Cinq personnes venaient justement d'y périr sous la griffe et la dent du fauve, dont une femme, dévorée en plein jour, devant son métier à tisser. Tjighenter est situé au bord de la Meeuwen Bai, district de Tjibilioun, sous-district de Tjiringhin : on n'y arrive que par mer; des forêts impénétrables, asile du tigre, l'isolent absolument de l'intérieur.

Un autre village de la côte, Handelem Darat, a été abandonné par ses habitants, aussi par peur du tigre mangeur d'hommes, et les résidents sont également partis pour l'île Grande Handelem. (*Globus.*)

Java. — A quelle époque le culte des forces naturelles fut-il remplacé dans l'île de Java par la religion de l'Inde?

Probablement peu après le commencement de l'ère chrétienne, suivant quelques-uns en notre an 78. Cette religion gagna surtout du terrain dans l'est et dans le centre de l'île; quant à l'occident de Java, au pays des Soundanais, il résista beaucoup mieux à l' « hindouisme », tant au point de vue de la race qu'au point de vue du dogme.

Il se peut que Javanais et Soundanais aient été autrefois un seul et même peuple; il n'en est pas moins vrai, du moins à mes yeux, qu'ils sont maintenant trop différents pour qu'on n'admette pas que l'un des deux a été modifié par un sang étranger : à mon avis ce sang a été celui de l'Inde, qui a plus longtemps, plus uniformément transformé les habitants du centre et de l'orient de Java....

Les Soundanais sont plus vifs, plus enclins à la nouveauté, plus puérils; ils ont plus de respect, ils observent plus ponctuellement la lettre de l'Islam. Comparé à eux le Javanais est froid, réservé, renfermé. (E. METZGER : *Globus.*)

Célèbes. — Holo [illegible] capitale du royaume du même nom; ell[illegible] de la grande péninsu[illegible] nord de l'île, s'avance au [illegible]lhem Joest nous apprend que la guerre sévit de temps immémorial entre les diverses tribus et communautés de cette péninsule.

Cette guerre civile perpétuelle a tellement disloqué les tribus qu'on parle dans ce tout petit coin de terre quelque chose comme trente langues : sans doute ces divers idiomes proviennent d'un seul et même langage originaire mais, simples dialectes d'abord, ils se sont tellement différenciés qu'on ne s'y comprend point de l'un à l'autre; il arrive que deux villages voisins qui ne sont séparés par aucune frontière naturelle ou politique sont peuplés de gens absolument incapables d'entendre leur parler réciproque.

Voilà pourquoi la langue franque de ces archipels, le malais, fait tant de progrès sur toutes ces îles.

(*Globus.*)

Philippines. — Culion et toutes les îles Calamianes à l'exception de Busuangas n'ont aucune opulence de végétation; les montagnes y sont nues et tristes, il n'y a de bois que çà et là; l'infécondité du sol a contraint les habitants à cultiver surtout le corot (espèce de patate), le riz et le maïs ne donnant point de profit.

(BLUMENTRITT : *Globus.*)

10922. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr